





Book No.

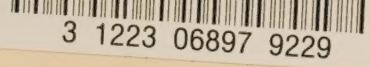
ACCESSION

34 F856d

619525

NOT TO BE TAKEN FROM THE LIBRARY

FORM 3427-5000-10-49



3 1223 06897 9229

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES ARTS, MÉTIERS
ET PROFESSIONS

EXERCÉS DANS PARIS

DEPUIS LE TREIZIÈME SIÈCLE

PAR

ALFRED FRANKLIN

ADMINISTRATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE

AVEC UNE PRÉFACE DE M. E. LEVASSEUR, MEMBRE DE L'INSTITUT,
ADMINISTRATEUR DU COLLÈGE DE FRANCE
ET PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET MÉTIERS



PARIS
4, RUE BERNARD - PALISSY, 4.

1906

LEIPZIG
SALOMONSTRASSE, 16.

H. WELTER, ÉDITEUR
LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

x34

F856d

619525

PRÉFACE

L'auteur aurait pu donner pour titre à son ouvrage *Les Archives curieuses du peuple de Paris*. On fait, en lisant les articles de son *Dictionnaire*, un voyage à travers les âges dans la vie intime du peuple parisien, pénétrant successivement d'article en article dans les détails de son organisation professionnelle, de son travail, de son ménage, de sa condition sociale, et on le fait sous la conduite d'un savant d'une érudition vaste et sûre, doublé d'un aimable conteur, qui est depuis longtemps un des maîtres les plus autorisés de l'histoire économique de la vieille France.

Paris est le lieu des scènes qu'il représente et des esquisses qu'il dessine. Cependant il ne se refuse pas à des échappées lorsqu'il les croit intéressantes. Il suit la Cour à Versailles et il s'y complait ; il prend le coche ou la diligence et il compte les jours qui séparent la Capitale des grandes villes du royaume. Il aborde quantité de matières dont beaucoup pourraient faire et dont plusieurs ont fait le sujet de longues dissertations. Il ne cherche pas à les épuiser et à accumuler textes et discussions. Il dit ce qui est suffisant pour éclairer et parfois pour récréer le lecteur et il sait donner à chaque morceau la proportion qui convient à l'ensemble dans un dictionnaire.

Il a pris pour point de départ le XIII^e siècle, qui est en effet le premier siècle où l'on connaisse assez la société bourgeoise et industrielle de Paris pour en parler pertinemment. Auparavant, rien que des notions fragmentaires.

Des érudits ont cédé à la tentation de rattacher les nautes parisiens, dont on lit le nom sur une inscription du temps de Tibère, à la Hanse parisienne dont l'existence n'est pas constatée avant

l'acte royal de 1121, quoiqu'elle puisse paraître indiquée dans une charte de 1119. M. Franklin n'a pas la témérité d'affirmer la continuité de cette association de mariniers durant onze siècles de réorganisation politique et sociale et de silence des textes, quoique Paris ait certainement dû recevoir toujours une partie de ses approvisionnements par eau.

Il rejette — d'accord en cela avec tous les historiens — la prétendue charte de 1061 relative aux chandeliers, que M. de Pastoret avait eu le tort d'introduire dans le *Recueil des ordonnances des rois de France*¹. En réalité, cette corporation apparaît pour la première fois dans le *Livre des métiers* d'Étienne Boileau.

Les drapiers avaient des parchemins plus anciens ; en 1183 Philippe-Auguste leur donna à cens vingt-quatre maisons sises à côté de la rue de la Juiverie qu'il venait de confisquer aux juifs, et trente-cinq ans après (1219) ils achetèrent à Raoul du Plessis, bourgeois de Paris, une maison située derrière le mur du Petit-Pont. Dans nombre de villes, surtout de villes du nord de la France, l'industrie de la laine est une des premières que l'on trouve organisée. Des érudits prétendent même — non sans quelque témérité — qu'elle a été le noyau primitif de beaucoup de villes neuves dans le haut moyen-âge ; ils fondent leur opinion sur l'importance de cette industrie en un temps où on se vêtait surtout de lainages et sur la pluralité des professions qui devaient coopérer à la fabrication des tissus, tisserands, foulons, teinturiers, marchands drapiers, etc.

Mais aux XI^e et XII^e siècles on s'habillait peut-être autant avec des peaux qu'avec des lainages, et le travail de la peau, joint à celui des fourrures, exige aussi la coopération de plusieurs métiers. D'autre part, il n'y a pas de raison de croire que les boulangers et les bouchers, qui sont plus nécessaires encore à la vie d'une population urbaine, n'aient pas été organisés en corps aussi anciennement ; dans une grande ville telle que Paris, quel qu'ait été le nombre des fours particuliers ou banaux et quelque habitude qu'eussent certains

¹ V^e Corporation.

bourgeois d'élever des cochons, boulangerie et boucherie ont été assurément deux professions exercées de tout temps. Jean de Garlande parle des boulangers de Paris comme d'un métier régulièrement exercé au milieu du XIII^e siècle et fournissant des pains de qualités diverses, et, dans le *Livre des métiers*, les talemeliers invoquent le privilège de vendre du pain tous les jours, sauf le samedi, que leur aurait accordé Philippe-Auguste. Quant aux bouchers, on ne savait déjà plus, au milieu du XII^e siècle, à quelle époque remontait l'origine de leur corporation ; une charte de 1134 parle de leurs « antiques étaux »¹ ; une autre de 1162 rappelle l'ancienneté des coutumes dont ils jouissaient depuis longtemps et c'est sur les « coutumes antiques » que s'appuie la charte de 1182 qui contient leurs premiers règlements écrits.

Si à ces actes on ajoute celui de 1160 par lequel Louis VII concède à Thèze, femme d'Yves Lacohe, la grande maîtrise des cinq métiers du cuir, savetiers, baudroiers, sueurs, mégissiers et boursiers, qui, comme les lainages intéressaient le vêtement et, en outre, le hanarchement, on possède le catalogue des premières archives des métiers de Paris : elles appartiennent au XII^e siècle. Il ne resterait à y ajouter que quelques traditions, plus ou moins légendaires de métiers qui déclarèrent devant Étienne Boileau que leurs privilèges remontaient au temps de Philippe-Auguste (c'est encore le XII^e siècle), voire à celui de Charles Martel.

C'est dans le *Livre des métiers* que sont consignées ces affirmations traditionnelles¹.

Ce Livre des métiers, rédigé vers la fin du règne de saint Louis par ordre d'Étienne Boileau, prévôt du roi, est le premier document qui nous fasse connaître en détail l'organisation des professions, ou du moins de la plupart des professions parisiennes. Ce n'est pas une ordonnance royale de création : c'est un simple enregistrement de coutumes existant depuis bien longtemps peut-être : car l'ensemble des prescriptions, souvent complexes et minutieuses, des

¹ V^e Livre des métiers.

statuts qui y sont consignées ne peut s'être formé tout-à-coup d'une pièce ; il est le résultat d'une longue pratique.

Le prévôt du roi était le juge des gens de métier. Comme il avait vu se produire « moult de plaids et de contens par la delloial envie qui est mère de plaids et deffernée convoitise qui gaste soy-meisme » et constaté qu'on vendait des choses « qui n'estoient pas si bones ne si loiaux que elles deusent », il se proposait de remédier à ce double mal en fixant ainsi par écrit la coutume, afin de préciser les règles à suivre dans l'exercice de chaque profession. C'est pourquoi il fit consigner sur un registre les statuts, us et coutumes de ces professions qu'il recueillit de vive voix et, pour s'assurer de leur exactitude, il en donna lecture devant une assemblée de gens notables de chaque métier.

La théorie du droit régalien, c'est-à-dire du droit qu'avait le roi de conférer, en sa qualité de souverain, l'exercice d'un métier dans les professions constituées en corporation, n'existait pas encore.

C'était à titre de seigneur féodal que le roi possédait à Paris une trentaine de métiers qu'il fallait lui acheter pour être autorisé à les exercer ; il en possédait d'autres aussi sur lesquels il avait transmis son droit à des officiers de sa maison. « Nul, dit par exemple un des statuts, ne peut estre fèvre coutelier à Paris, s'il n'achate le mestier du roi, et le vent de par le roi son mestre marissal a qui li roys l'a donné tant comme il luy plaist¹ ». D'où venait cet usage ? C'est une question à laquelle nous avons essayé de répondre, dans l'*Histoire des classes ouvrières en France*. « Du droit que le maître avait sur ses serfs et le seigneur sur ses hommes ; de certaines coutumes anciennes que le temps avait consacrées ; de la protection que le seigneur était censé accorder au manant pour l'exercice de son industrie ; de l'habitude qu'avaient les seigneurs de s'arroger un droit de propriété sur tout ce qui existait ou se faisait dans leurs domaines ».

¹ Voir aussi Maître des boulangers, Maître des fripiers, etc.

M. Franklin a tiré des rôles de la taille de 1293, de 1300 et de 1313 quelques indications sur la répartition et la fortune des habitants. Les différences qui existent de l'un à l'autre document mettent en garde contre la tentation d'y chercher les éléments d'un recensement des professions. On peut dire cependant que les seules professions qui comptent plus de cent membres 1292 sont par ordre alphabétique les barbiers, les chambrières, les cordonniers, les fripiers, les savetiers, les lombards, les maçons, les orfèvres, les pelletiers, les regratiers, les valets. En tout, dans l'industrie proprement dite, on relève 350 professions et 4 159 contribuables ; le service domestique, qui était un des groupes les plus nombreux, n'est pas compris dans ce relevé. Le nombre des artisans ne correspond pas nécessairement au chiffre des affaires ; sous ce dernier rapport les 19 drapiers étaient dans les premiers rangs ; ce sont trois drapiers qui sont les plus fortement taxés, de 150 à 127 livres.

Passons sur les révolutions de Paris et les misères de la guerre de Cent ans aux XIV^e et XV^e siècles. On estime que la Capitale renfermait au moins 200.000 habitants à l'avènement des Valois ¹. Au temps de Charles VII, un bourgeois estimait que 24.000 maisons étaient abandonnées. Peut-on conjecturer qu'à cinq habitants en moyenne par maison, la diminution ait été de 120.000 âmes ? En tout cas, on voyait de tous côtés des ruines, les étaux de la Halle étaient fermés et la Halle elle-même était devenue une voirie. Charles VII, après sa rentrée, prescrivit, comme l'avait déjà fait le duc de Bedford, de « vendre les maisons vides pendant an et jour ». Son fils Louis XI, voulant repeupler la ville, autorisa à venir y demeurer « toutes gens de quelque nation qu'ils fussent ».

La ville en effet se repeuplait. Sa bourgeoisie n'avait plus l'esprit de réformation par la révolte qui l'avait soulevée au temps d'Étienne Marcel ou qui l'avait associée à l'ordonnance des Cachochiens. Elle se serrait contre la royauté et c'était sur elle que Louis XI

¹ La consommation de viande de boucherie, telle que l'indique le *Ménager de Paris* publié en 1393, approchait de la moitié de la consommation sous Louis XVI lorsque Paris avait plus de 500.000 habitants V^e Bestiaux (Marchands de).

prenait son point d'appui contre la féodalité rebelle. En juin 1467, menacé de nouveau par Charles le Téméraire, il voulut opposer une armée de gens de métier aux armées féodales de ses ennemis. « Pour le bien et sûreté de notre bonne ville de Paris et pour la garde, luition et défense d'icelle, nous avons fait mectre sus et en armes les manans et habitans de tous estatz de nostre dicte ville et cité, et ordonné les gens de mestier et marchans estre divisez et partis en certaines bannières souz lesquelles ils seront chacun selon la qualité et l'estat dont il est ». Le nombre des bannières des gens de métier était de 59, comprenant 132 professions. La 60^e bannière était composée des « notaires, badeaux et autres praticiens en Cour d'Église, mariez, non estans de mestier » ; la 61^e des parlementaires et de toutes les personnes appartenant à la magistrature ou attachées à son service. L'ordonnance des bannières, qui avait été publiée d'après les textes du Livre rouge du Châtelet dans le tome XVI du *Recueil des ordonnances* et que M. Franklin a rééditée, avec corrections, d'après le *Registre des bannières*, donne une énumération des professions qu'il est intéressant de rapprocher des cent un statuts du registre d'Étienne Boileau ¹. Certainement l'industrie s'était développée dans l'intervalle.

L'organisation des corps de métiers s'était modifiée aussi. L'institution a subsisté depuis le XII^e siècle et depuis un temps plus éloigné jusqu'en 1791 sous les mêmes noms ou sous des noms équivalents, métier, corps de métier, corporation, communauté d'arts et métiers, syndic, garde, juré, maitre, valet, compagnon, apprenti, etc. Cependant on s'expose à des confusions et à des anachronismes quand, pour décrire la fonction et l'état de choses que ces mots représentent, on assemble et confond des textes empruntés à divers siècles.

Déjà au XIV^e et au milieu du XV^e siècle la main de la royauté est devenue plus apparente. C'est à elle que les artisans s'adressent pour obtenir des statuts, ou pour conformer et modifier ceux qui

¹ V^o Bannières (Ordonnance des).

les régissaient. En général les modifications sont des tendances au privilège ; le chef-d'œuvre, très rare dans le registre d'Étienne Boileau, est maintenant presque partout obligatoire et est devenu plus compliqué¹ ; le nombre des apprentis, parfois celui des maîtres est limité ; une hiérarchie se forme dans le sein des principales corporations et les pouvoirs se concentrent entre les mains d'une aristocratie d'atelier ou de boutique² ; les règlements de fabrication deviennent plus minutieux. Le corps de métier du XV^e siècle n'a pas le même esprit que celui du XIII^e, et le corps de métier du XVIII^e siècle sera à son tour dans une condition bien différente.

Pendant que la royauté investissait des groupes d'artisans, par des lettres patentes confirmatives de statuts, du monopole de l'exercice de certaines professions dans certaines villes, elle tirait comme conséquence du droit de conférer le monopole celui de faire jouir du même privilège telles personnes à son gré, ou de les affranchir des liens de la corporation. Or, comme elle était toujours en quête d'argent, elle usa de l'un et de l'autre moyen. Elle fit payer aux corporations ses lettres de création ou de confirmation ; elle vendit à des particuliers des lettres de maîtrise, par lesquelles elle les investissait du droit de faire partie de la corporation et de jouir de tous ses privilèges sans avoir passé par la filière des épreuves et sans lui avoir payé les taxes ou du moins toutes les taxes accoutumées ; d'autre part, elle institua, toujours moyennant finance, des artisans suivant la Cour, c'est-à-dire des ouvriers et marchands, fournisseurs attachés à la maison du roi, qui furent dispensés de la surveillance des jurés et de l'observance des statuts. Plus tard, elle donna à l'hôpital de la Trinité le privilège de former des apprentis et de délivrer des lettres de maîtrise³. Henri IV, quand il eut bâti la galerie du Louvre, y affecta des logements pour d'habiles artisans qu'il affranchit de toute subordination à l'égard des corps de métier⁴.

¹ V^o Chefs-d'œuvre et examens exigés par certaines corporations.

² V^o Maître des métiers.

³ V^o Trinité (Maîtres de la).

⁴ V^o Louvre (Galerie du) — V^o Maître des métiers.

Cette main mise de la royauté sur le travail industriel, qu'on constate dès la fin du moyen-âge, se manifesta d'une manière beaucoup plus générale à partir du seizième siècle. La création des lettres de maîtrise contre lesquelles les corps de métiers ne cessaient de protester se multiplièrent à tel point qu'un nombre considérable resta sur le marché sans trouver de preneur et qu'Henri IV, pour remédier à l'encombrement des « vieilles lettres de maîtrise du tout surannées et prescrites », se décida en 1608 à abolir celles qui étaient antérieures à son avènement ¹.

La Confrérie est contemporaine de la Corporation. Il est des cas où l'on ne saurait dire laquelle a précédé l'autre. Toutefois les Confréries professionnelles étaient relativement rares dans la France septentrionale, surtout dans Paris, au XIII^e siècle, puisque sur cent un métiers le Registre d'Étienne Boileau n'en mentionne que dix-sept. Lorsque les Corporations, désorganisées par la guerre de Cent ans, se reformèrent, la plupart insérèrent dans leurs nouveaux statuts des articles relatifs à l'entretien d'un « Cierge ». Presque toutes les Corporations se trouvèrent alors doublées d'une Confrérie ; le sentiment religieux, uni au goût des réunions et des fêtes, excitait les gens de métier à en fonder. Il y en avait un très grand nombre à Paris au XVI^e siècle : elles ont pris une part active dans les mouvements populaires de la Ligue. La royauté qui, de concert souvent avec l'Église, avait suspecté les Confréries au moyen-âge, les accueillit avec plus de bienveillance à la fin du XV^e siècle. Cependant au XVI^e siècle, elle se défia de leur turbulence ; même avant le déchainement des guerres religieuses, elle les interdit à Paris. Mais elle fut impuissante à en arrêter la multiplication comme à en reformer les abus pendant le règne des derniers Valois. En réalité, malgré plusieurs des édits des siècles suivants, en dernier lieu celui de 1776 et un attiédissement du zèle religieux, beaucoup de Confréries de métier ont subsisté jusqu'à la Révolution.

¹ V^e Maîtrises (Vente de).

La royauté n'eut pas davantage la force d'arrêter dans le corps de métier même d'autres abus qui étaient en germe depuis longtemps et qui, à la faveur des troubles religieux, florissaient alors dans tout le système corporatif : despotisme de quelques familles se partageant les charges honorifiques et lucratives, exagération des droits d'entrée dans la Corporation, exigences et partialité pour l'acceptation des chefs-d'œuvre, etc.

Vers la fin du moyen-âge les plus importantes corporations de Paris avaient pris le pas sur les autres dans les cérémonies publiques. Peu à peu elles formèrent une sorte d'aristocratie dont la composition a changé avec la fortune des métiers et dans les rangs de laquelle il y avait plus d'aspirants que d'élus. C'est au commencement du XVI^e siècle qu'on voit les six corps de marchands investis d'une sorte de consécration officielle. En 1629 la Ville leur donna des armoiries dans lesquelles figurait la nef des armes de Paris ; les orfèvres refusèrent, ne voulant pas renoncer à leur antique blason ¹. Les marchands de vin, depuis la fin du XVI^e siècle, s'efforçaient de s'insinuer dans cette aristocratie, qui les repoussait avec dédain ; ce n'est qu'en 1776 que, grâce à la réunion des drapiers et merciers en un même corps, ils y trouvèrent régulièrement place.

La royauté aurait bien voulu remédier aux abus et, pour cela, mettre plus directement les corporations industrielles sous sa discipline. C'était une tendance déjà ancienne qui, sous les seconds Valois, se lia au progrès général de la législation et de l'administration royale. Deux édits particulièrement importants caractérisent cette politique : celui de décembre 1581, qui, publié en pleine Ligue, n'a presque pas eu d'effet, et celui d'avril 1597 qui, rendu quand Henri IV était maître de son royaume, en a eu un peu plus. Ces édits reposaient sur ce principe qu'il appartenait au roi d'autoriser l'exercice des métiers et d'en régler les conditions ; ils avaient pour objet d'organiser en Corps tous les artisans du royaume, de rendre

¹ V^e Armoiries des Corporations d'après *l'Armorial général* de 1696.

moins exclusif le régime de la corporation en facilitant l'admission, de supprimer les abus des jurandes et confréries en plaçant les Corporations sous la surveillance immédiate des officiers royaux, enfin de prélever une taxe sur les brevets de maîtrise. La bourgeoisie de la Capitale était privilégiée par ces édits, car les maîtres reçus dans ses corporations avaient la faculté de s'établir dans toutes les villes du royaume, tandis que les maîtres reçus en province n'avaient pas le droit de s'établir à Paris¹.

A mesure que s'étendait l'autorité royale, l'organisation des métiers de Paris devenait un type sur lequel se modelèrent les Corporations des autres villes, surtout quand elles étaient constituées par lettres patentes. Il y eut dès lors plus d'uniformité dans les statuts. Paris conserva toujours une situation privilégiée.

L'ordre étant rétabli après les guerres civiles, la royauté aurait pu renoncer à maintenir le régime corporatif.

Au moyen-âge, dans un temps où la police générale assurait très mal la sécurité des individus isolés, où le droit revêtait d'ordinaire la forme de concession et de privilège, les artisans avaient trouvé dans le corps de métier une forteresse à l'abri de laquelle leur industrie s'était défendue et avait grandi. Cette forteresse, au lieu d'en ouvrir plus largement les portes à mesure que l'industrie se développait, ils s'appliquèrent constamment à en rehausser les barrières et à y multiplier les obstacles. Il faut rendre à la royauté du XVI^e siècle cette justice qu'elle se proposa de réagir contre cet égoïsme. Elle aurait pu aller jusqu'à la suppression du privilège corporatif; on peut conjecturer qu'elle aurait obtenu l'assentiment de la haute bourgeoisie, puisqu'aux états généraux de 1614, les derniers qui se soient réunis avant la Révolution, le Tiers État demanda la suppression des jurandes, maîtrises et lettres royales,

¹ V^e Corporations. Entre les deux édits de 1581 et de 1597 se place une « liste générale et rooles de tous les arts et métiers qui sont en jurande et qui s'exercent tant en la ville et faux bourgs de Paris qu'ès autres villes, faux bourgs, bourgs, bourgades de ce royaume, » que M. Franklin a reproduite. Elle porte 151 professions, mais elle n'est pas spéciale à Paris. Une autre liste des Corporations, publiée dans le dictionnaire de Savary vers le milieu du XVIII^e siècle, ne porte que 66 professions.

admettant seulement la visite des marchandises par des officiers spéciaux. Elle préféra régulariser et généraliser le fonctionnement des corporations, qu'elle considéra comme un élément d'ordre, à condition qu'elles fussent dans sa main.

Elles y furent en effet complètement depuis le XVII^e siècle, sous la monarchie absolue. Au commencement de la guerre de Hollande, Colbert, obligé de fournir de l'argent, recourut au même moyen qu'Henri IV en 1597 et, par l'édit du 13 mars 1673¹, il prescrivit la constitution en communauté de tous les métiers dans les villes et bourgs. « Il est juste, écrivait-il à un intendant, que les gens des arts et métiers donnent, comme les autres, assistance à sa Majesté ». Il fallut obéir bon gré mal gré. A Paris, par exemple, comme aucun limonadier ne s'était présenté pour acheter la nouvelle maîtrise et constituer le corps, un arrêt du conseil d'État nomma d'office syndic et jurés et exigea que tout limonadier payât dans la journée du lendemain 150 livres, moitié du prix du brevet².

C'est à cet édit que la corporation des couturières de Paris doit son existence. « Il n'appartiendra qu'aux marchands maîtres tailleurs, disaient les statuts des tailleurs de 1660, de faire et vendre toutes sortes d'habits et accoutremens généralement quelconques à l'usage d'hommes, de femmes et d'enfants ». Cependant les tailleurs employaient beaucoup d'ouvrières ; beaucoup de femmes, d'autre part, faisaient de la couture pour leur compte personnel malgré les statuts. Les couturières, au nombre peut-être de 3.000³, furent comprises en 1673, dans la liste des métiers de Paris à ériger en corporation. Ce ne fut toutefois qu'en 1675 que le roi ordonna la création, ayant entendu « la demande de plusieurs femmes et filles appliquées à la couture pour habiller jeunes enfans et femmes et ayant montré que ce travail était le seul moyen de gagner honnêtement leur vie » ; ces femmes suppliaient qu'on érigeât leur

¹ V^o Édit de mars 1673.

² V^o Édit de mars 1673.

³ Savary (Introduction) ne donne que 1.700 maîtresses couturières dans la corporation.

métier en communauté. Elles représentaient qu' « il estoit assez dans la bienséance et convenable à la pudeur et à la modestie des femmes et filles de leur permettre de se faire habiller par des personnes de leur sexe lorsqu'elles le jugeront à propos, que d'ailleurs l'usage s'était tellement introduit parmi les femmes et filles de toute condition de se servir des couturières pour faire leurs jupes, robes de chambres, etc., que nonobstant les saisies qui estoient faites par les jurez tailleurs et les condamnations prononcées contre les couturières, elles ne laissoient pas de travailler . . . ». Les couturières furent en effet constituées en communauté et purent légalement servir leur clientèle et faire concurrence aux maîtres tailleurs qui restèrent, il est vrai, investis exclusivement du droit de confectionner le corset et le vêtement de dessus. Cet épisode donne une idée des mille rivalités de métiers et des entraves au travail qui étaient alors la conséquence de l'organisation corporative ¹.

L'édit de 1673 qui porta à Paris le nombre des Communautés d'arts et métiers de 60 à 83 en 1675, et celui de 1691 qui le porta à 129 en 1691, n'étaient pas de nature à atténuer les gênes du monopole.

Ce dernier édit (14 mars 1691), rendu au moment où la guerre venait de se rallumer, était inspiré aussi par la fiscalité et visait les Communautés d'arts et métiers ². Il substituait aux jurés électifs, qu'il accusait de complicité dans les infractions aux statuts, des jurés en titre d'office (offices vendus par le roi et à son profit) « qu'une perpétuelle application et l'intérêt de la conservation de leurs charges, qui répondroient des abus et des malversations qu'ils pourroient commettre, engageront avec plus d'exactitude et de sévérité à l'observation des ordonnances ». Un édit complémentaire (décembre 1691) imposa ces offices même aux métiers qui n'avaient ni maîtrise ni jurande. Derrière le prétexte d'ordre public, le roi laissait percer le vrai motif lorsque, réglant les droits de visite et de

¹ V^e Couturières.

² V^e Édit de Mars 1691.

finance (droits de visite qui étaient fixés et augmentés, ainsi que ceux de maîtrise), il ajoutait qu'il espérait en « tirer dans les besoins présents quelque secours pour soutenir les dépenses de la guerre ».

Naturellement les communautés s'alarmèrent de l'intrusion d'étrangers dans leurs affaires. Payer pour payer, elles aimèrent mieux racheter elles-mêmes ces offices plutôt que de subir les officiers. L'administration royale, qui au fond ne voulait que de l'argent, accepta. Les six corps de marchands de Paris payèrent 634.000 livres, c'est-à-dire un poids d'argent fin égal à celui qui est contenu aujourd'hui dans un million de francs. En dehors des six corps, les marchands de vin s'acquittèrent pour 120.000 livres, les orfèvres pour 60.000, les fripiers pour 35.000, les bouchers pour 30.000, etc. Pour servir les intérêts des emprunts qu'ils contractèrent, ils durent les uns et les autres augmenter les droits de maîtrise et de visite. Le droit de maîtrise des orfèvres fut porté à 1.000 livres.

En 1694, le roi créa dans chaque communauté un nouvel office : celui d'auditeur-examineur des comptes ; puis en 1696, offices de trésoriers des bourses communes. Quelques années après, quand eut commencé la guerre de la succession d'Espagne, en 1702, offices de trésoriers-payeurs : en 1706, offices de greffiers-contrôleurs pour le paraphe des registres du commerce ; puis bien d'autres inventions bizarres qui s'ajoutaient à la masse énorme des offices de tout genre imaginés par les contrôleurs généraux en détresse¹. « Quand il plait à votre majesté de créer un office, disait un courtisan à Louis XIV, Dieu crée aussitôt un sot pour l'acheter ». Pas si sot qui se procurait ainsi un intérêt de sa finance — quand le roi ne faisait pas banqueroute — plus les droits attachés à l'office et certaines immunités d'impôt. Quand ces créations s'adressaient à des communautés d'arts et métiers qui avaient du crédit, celles-ci se rachetaient ; mais elles restaient grevées au détriment de l'industrie.

¹ Nous en avons donné la liste dans l'*Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France* avant 1789, t. II, p. 362. — Voir dans le *Dictionnaire V^e Offices* (Créations d').

Les guerres du règne de Louis XV ramenèrent le système de créations d'offices dans un but fiscal (1745 à 1749, etc.). Dans le premier édit de ce genre, celui du 16 février 1745, M. Franklin a compté 122 communautés parisiennes ¹ : à savoir 4 en plus et 10 en moins que sur la liste de 1691.

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, le Colbertisme était battu en brèche et les idées de liberté du travail et du commerce se répandaient par les écrits des économistes. Plusieurs ministres s'en inspirèrent et l'esprit nouveau pénétra quelque peu dans l'administration. Un arrêt du conseil du 25 mars 1755 ordonna qu'à l'exception de Paris, Lyon, Rouen et Lille, les villes du royaume seraient ouvertes à tout sujet français qui voudrait s'y fixer après avoir justifié de son apprentissage et de son compagnonnage. Quoique le roi, à la suite d'arrangements financiers avec les corps de métiers de Paris, eût annoncé, en septembre 1757, qu'il n'émettrait plus de lettres de maîtrise, il rendit, en mars 1767, un édit composé, comme les précédents, d'un mélange d'esprit libéral et d'esprit de fiscalité, par lequel il créa un certain nombre de brevets dans chaque corps d'état (12 dans chaque métier de Paris) « en faveur des compagnons et aspirans dépourvus des moyens de payer des frais de lettres pour leur tenir lieu de lettres de maîtrise ». Pour la première fois les étrangers étaient admis comme les nationaux à acquérir les lettres. Mais en même temps les acquéreurs étaient autorisés à se constituer en corporation dans les localités où leur corporation n'existait pas : ce qui devait avoir pour résultat une extension du monopole corporatif. Il est vrai que l'édit paraît avoir eu peu d'application. En tout cas les six corps de marchands protestèrent contre une mesure qui, admettant les étrangers, pouvait introduire des juifs dans les communautés ².

L'édit de 1762 qui autorisa le libre exercice de la filature et du tissage dans les campagnes et dans les villes sans jurande, à

¹ V° Corporations.

² V° Corporations.

condition de se soumettre aux règlements généraux de fabrication, est un événement qui occupe une place importante dans l'histoire de l'industrie française, mais qui n'a pas touché, directement au moins, l'industrie parisienne.

Les célèbres édits de mai 1776 sont un événement bien plus considérable encore de cette histoire. Ils sont fondés sur le principe de la liberté du travail, sans aucun mélange de fiscalité. Ils sont l'œuvre de Turgot qui a été, sinon le plus habile politique, tout au moins le ministre philosophe le plus désintéressé de lui-même et le plus noblement intéressé au bien que l'ancienne France ait eu, et ils émanent de la doctrine des économistes. Le plus important de ces six édits, celui qui abolissait en principe les jurandes et maîtrises, portait que les communautés et confréries d'arts et métiers de Paris seraient effectivement supprimées dès le jour de la publication de l'édit; celles de province devaient l'être lorsque les intendants auraient pu se procurer le bilan de chaque corporation. En général elles ne l'ont pas été. « Il sera libre, dit l'article I^{er}, à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elle soit, même à tous étrangers, encore qu'ils n'eussent point obtenu de nous des lettres de naturalité, d'embrasser et d'exercer dans tout le royaume et dans notre bonne ville de Paris telle espèce de commerce et telle profession d'arts et métiers que bon lui semblera et même d'en réunir plusieurs ». Exception était faite seulement pour quatre professions : les barbiers-perruquiers dont le métier avait été érigé en office, les apothicaires, les imprimeurs et libraires, les orfèvres dont la profession paraissait devoir être soumise à des règlements particuliers.

L'exécution commença immédiatement à Paris et, malgré le renvoi de Turgot que Louis XVI n'eut pas l'énergie de maintenir contre la coalition des privilégiés de la cour, de la magistrature et de la ville, la liquidation des biens des anciennes corporations se poursuivit.

Mais, trois mois après la chute du ministre, parut, sous l'inspiration de Necker, l'édit d'août 1776 « par lequel sa Majesté, en créant de nouveau six corps de marchands et quarante-quatre com-

munautés d'arts et métiers à Paris, conservait libres certains genres de métiers et de commerce, réunissait les professions qui ont de l'analogie entre elles et établissait à l'avenir des règles dans le régime des dits corps et communautés ⁴. C'était une notable simplification en comparaison des cent et quelques corporations du temps de Louis XV ; les corporations voisines, entre lesquelles il y avait eu précisément le plus de procès, étaient réunies ; les droits de maîtrise étaient réduits, etc. Mais c'était un recul profondément regrettable relativement à l'édit de mai et le reniement du principe de la liberté du travail.

Le compromis de Necker entre la liberté et la réglementation eut un très médiocre succès et la réorganisation des communautés ne se fit pas sans difficultés de la part des anciens maîtres et même de la part des nouveaux qu'on voulut y agréger. Pendant la guerre d'Amérique, le Trésor puisa une fois de plus dans la caisse des communautés d'arts et métiers qui s'endettèrent. En somme, l'esprit et les procédés des Corporations changèrent peu à Paris.

Mais l'esprit public était préparé et la reconnaissance de la pleine liberté de l'industrie et du commerce par la loi du 2-17 mars 1791 ne souleva pour ainsi dire alors aucune réclamation. Les espérances de rétablissement du régime corporatif que quelques fidèles des anciennes traditions conçurent sous le Consulat et sous la Restauration avortèrent. La liberté du travail, malgré les critiques qu'on peut lui adresser et malgré la condamnation systématique que le socialisme a prononcée contre elle, est restée, et reste encore en 1905, le fond de l'organisation économique de la France ; elle a été au XIX^e siècle une des conditions fondamentales du grand développement de l'industrie et de la richesse.

Les métiers de Paris sont le sujet principal du *Dictionnaire* ; plus de la moitié des articles leur est consacrée. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il n'était pas inutile de donner dans cette préface un aperçu d'ensemble de leur destinée à travers les siècles. Nous

⁴ V^e Edits de 1775.

n'avons pas eu la prétention de renfermer leur histoire en quelques pages ; nous avons voulu seulement relier par un fil chronologique la diversité des tableaux que l'auteur présente à ses lecteurs dans l'ordre alphabétique.

Il présente bien d'autres tableaux. Il les a choisis avec discernement ; s'il est très bref sur le compagnonnage, c'est que cette institution appartient à l'histoire de France beaucoup plus qu'à celle de Paris. Mais il s'étend sur l'apprentissage¹.

L'apprenti, on le sait, faisait partie de la famille de son maître qui exerçait sur lui une partie des droits du père. S'il était parfois durement traité, c'est que la vie et les mœurs étaient autrefois plus rudes qu'aujourd'hui. « Il faut que les apprentis se lèvent tous les jours les premiers et se couchent les derniers ; car ce sont eux qui ouvrent et ferment la boutique ». Ce sont eux aussi qui font les lits des compagnons. Mais les statuts les protègent ; ils ne sont pas des domestiques. « Si les apprentis donnent de l'argent pour leur apprentissage, lit-on dans la *Maison réglée*, publiée en l'an 1692, ils ne doivent pas souffrir qu'on leur fasse rien faire qui ne soit point de leur métier, qui est comme de ne point laver la vaisselle, promener ou amuser les enfants ni autres choses que les maîtres et maîtresses leur font faire ». Le texte même nous apprend que toute maison n'était pas « réglée » sur ce modèle. L'étaient-elles toutes au XIX^e siècle ?

Jadis la plupart des érudits avaient une certaine complaisance pour le moyen-âge qui faisait l'objet de leurs études. La politique a inspiré de nos jours un sentiment contraire à une nouvelle école de chartistes et d'historiens. M. Franklin inclinerait volontiers vers le premier groupe. Il a raison de penser qu'en temps ordinaire, c'est-à-dire lorsqu'il ne survient pas quelque calamité extraordinaire, tous les modes d'organisation sociale ont eu leurs joies ou leurs douleurs. Il a raison de dire qu'au moyen-âge le compagnon était plus rapproché de son patron que l'ouvrier d'aujourd'hui, que

¹ V^e Apprenti, apprentissage.

souvent il avait été apprenti dans la maison ou l'atelier où il travaillait ensuite comme ouvrier, et qu'entre son maître et lui existait une intimité d'autant plus grande que le nombre des ouvriers employés par chaque maître était toujours fort restreint. Souvent le compagnon était logé chez son maître et partageait sa table. Quoique moins fréquent dans les temps modernes (où M. Franklin signale la scission par le compagnonnage et les grèves) qu'au moyen-âge, cet usage existait encore en 1789 dans quelques maisons de Paris. « En somme, dit l'auteur, je crois qu'à tout prendre, l'ouvrier du treizième siècle était plus heureux que celui du dix-neuvième »¹.

Je n'oserais ni l'affirmer ni le nier. Le bonheur consiste dans un état psychologique qui n'est du ressort ni de l'histoire ni de la statistique. Ce qui est certain, c'est que l'ouvrier avait moins de bien-être, quel que soit le menu qu'un ambassadeur vénitien lui attribue au XVI^e siècle ; mais il avait aussi moins de besoins et vraisemblablement moins de désirs parce que son horizon était plus borné. On peut en dire autant de toutes les classes de la société du moyen-âge, excepté peut-être des seigneurs qui possédaient sur leurs hommes une puissance que nul n'a plus aujourd'hui sur ses concitoyens. Quelquefois — trop rarement assurément — on peut découvrir dans les textes anciens une indication sur le salaire de l'ouvrier ; on peut chercher, mais on trouve bien plus rarement encore des renseignements sur le coût de la vie de l'ouvrier, c'est-à-dire le rapport du salaire nominal avec le prix des consommations ordinaires de la famille ouvrière et l'interprétation en est beaucoup plus délicate.

Bien peu de documents nous font pénétrer jusqu'au foyer de l'ouvrier et nous initient à sa vie intime. Il faut se contenter de quelques traits épars dans les écrivains ou dans des actes privés ou publics. De nos jours même, où des publicistes et des gouvernements ont multiplié les monographies et les enquêtes, ne devons-nous pas nous montrer très réservés dans l'appréciation comparative

¹ V^e Ouvriers.

du bonheur d'une famille ouvrière de la ville et de la campagne, ou d'une famille de France et de quelque autre pays ?

L'existence était-elle plus triste dans les « *ouvroirs* » du treizième siècle assombris par un auvent ¹ que dans nos magasins tout garnis de glaces ? Les plaisirs de la table étaient-ils moins sentis quand le café se vendait cent sous la livre et que le sucre était un article de pharmacie ? Les fraudes des marchands étaient-elles moins fréquentes sous le régime de la réglementation et des visites de jurés que sous celui de la concurrence ?

Je n'entamerai pas de dissertation sur ces matières, non plus que sur quantité de questions de fabrication et de pratique commerciale dont traitent les articles du *Dictionnaire*.

Mais, puisque j'ai parlé de bien-être, j'emprunterai à l'auteur, pour terminer cette préface, quelques traits relatifs à la tenue des maisons et des rues qui montrent combien diffèrent à cet égard les exigences des générations passées et celles de la génération présente.

On sait qu'il a fallu que Louis le Gros eût un fils mort d'une chute de cheval pour qu'on interdît de laisser vaguer les porcs dans les rues. On sait que le premier pavage de Paris est dû à l'odeur nauséabonde de la boue dans laquelle s'enfonçaient les chariots dans la Cité et dont fut suffoqué Philippe-Auguste, prenant l'air à une des fenêtres du palais ². Beaucoup de rues n'étaient pas encore pavées au temps de Louis XVI. Dans celles qui l'étaient, le ruisseau occupait le milieu et, comme les bouches d'égout étaient en général très espacées, ils se transformaient en mare ou en torrent par les pluies d'orage ; on jetait alors des planches sur ce ruisseau pour traverser la rue. « A la moindre averse, il faut dresser des ponts tremblans », dit Mercier dans son tableau de Paris. Le premier trottoir date, paraît-il de 1782 ³. C'est sous Louis XIV seulement

¹ V^o Boutiques.

² V^o Paveurs.

³ V^o Paveurs.

que les principales rues ont commencé à être éclairées par les lanternes.

La municipalité s'ingénie aujourd'hui à débarrasser le plus promptement possible la ville des immondices de toute espèce qui sont des causes d'infection et d'épidémie. Elle a adopté le principe du « Tout à l'égout » qui serait le plus rationnel s'il y avait assez d'eau pour l'évacuation et assez d'emplois pour l'utilisation des matières. Sous l'ancien régime, c'était, comme le dit M. Franklin, la pratique du « Tout à la rue » qui prévalait.

Il cite, d'après Léon de Laborde, cinq latrines publiques dans Paris au XVI^e siècle ; elles n'étaient fréquentées que par les gens du commun. Dans les maisons, il y avait encore peu de fosses d'aisances au milieu du XVII^e siècle. En 1668 les commissaires du Châtelet déclaraient « qu'en la plupart des quartiers, les propriétaires des maisons se sont dispensez d'y faire des fosses et latrines, quoy qu'ils ayent logé dans aucunes desdites maisons jusques à vingt et vingt-cinq familles, ce qui cause en la plupart de si grandes puanteurs qu'il y a lieu d'en craindre des inconvéniens facheux ». Ordonnance fut rendue pour que les propriétaires établissent des latrines ou fosses dans leurs maisons : ordonnance qui, comme bien d'autres relatives à l'hygiène, n'a sans doute que très lentement et incomplètement triomphé des mauvaises habitudes et de la force d'inertie. Le Louvre même en était dépourvu. En 1680, sur les degrés, dans les allées, derrière les portes et presque partout « on y voit mille ordures, on y sent mille puanteurs insupportables causées par les nécessités naturelles que chacun y va faire tous les jours, tant ceux qui sont logés dans le Louvre que ceux qui y fréquentent ordinairement et le traversent. On voit même en plusieurs endroits des balcons et traverses chargés de ces mêmes ordures, et des immondices, ballicures et bassins des chambres que les vallets et servantes y vont jeter tous les jours ».

Dans les ménages on employait le pot de chambre et la chaise percée. On voit comme en certains lieux se faisait la vidange. En 1771, Sartines étant lieutenant de police, fit déposer des barils

d'aisance « à tous les coins de rues », lesquels sont remplacés de nos jours par les urinoirs. Aux Tuileries, une allée d'ifs offrait une retraite si fréquentée qu'on trouvait à peine une place pour y poser les pieds : sous Louis XVI, le directeur général des bâtiments du roi fit abattre les arbres et construire à la place des latrines payantes : non sans mécontenter les habitués.

Il n'est pas besoin de remonter jusque par delà le XIX^e siècle pour trouver quelque part en France, voire même dans certains quartiers de Paris, un tel oubli des convenances et de l'hygiène. Pour nettoyer les écuries d'Augias, il faut non seulement la vigilance de l'édilité, mais aussi le concours des mœurs et de l'opinion publique ; c'est un résultat de la civilisation qui s'acquiert peu à peu. Sous ce rapport, si nous avons été devancés par les Anglais et les Américains, nous pouvons nous rendre cette justice que depuis un demi-siècle de très notables progrès ont été accomplis dans nos villes de provinces, dans nos rendez-vous de villégiature et à Paris. Le vieux parisien qui se rappelle le pavé et l'éclairage sous le règne de Louis-Philippe, et qui foule aujourd'hui les chaussées en bois, éclairées la nuit par le gaz ou l'électricité, sent la différence.

Sommes-nous au terme des perfectionnements ? Il n'y a pas de terme en cette matière. Il en est des commodités de la vie publique comme des besoins de la vie privée. On se plaint d'aujourd'hui tout comme se pouvaient plaindre nos ancêtres. Les exigences croissent avec les moyens de satisfaction et ces moyens augmentent avec les perfectionnements à la recherche desquels le génie des inventeurs et des entrepreneurs est sans cesse éveillé de notre temps et avec la richesse publique qui permet aux municipalités de les appliquer. Les dépenses des communes ont, pour cette raison et pour d'autres, beaucoup augmenté depuis trente ans, trop augmenté à certains égards. Mais il ne faut pas se leurrer de l'espérance de les voir diminuer, parce qu'assurément les exigences des administrés iront en croissant. La sagesse des administrateurs doit consister, non à prononcer un « non possumus » absolu, mais à se refuser à toute dépense superflue, afin de se trouver mieux en état de faire face aux

dépenses qui deviendront successivement impérieuses, tout en maintenant les recettes dans une juste proportion avec les ressources des contribuables.

Mais nous ne devons pas nous laisser entraîner hors du sujet traité par M. Franklin. Nous nous arrêtons pour laisser le lecteur en tête à tête avec l'auteur, convaincu qu'il trouvera dans la lecture du *Dictionnaire* l'agrément et le profit que nous y en avons trouvés nous-même.

E. LEVASSEUR.

ERRATA

Page 83, colonne 1, ligne 40. *Au lieu de 1552, lisez 1352.*

Page 158, colonne 1, ligne 18. *Au lieu de Mathieu, lisez Mathurin.* Au reste, cette erreur est corrigée p. 643.

Page 270, colonne 1, ligne 8. *Au lieu de 1460, lisez 1360.*

Page 464, colonne 1, ligne 6. *Après son gendre, ajoutez* qui devint le roi François I^{er}.

Page 486, colonne 2, ligne 34. *Au lieu de Villeuve, lisez Villeneuve.*

Page 647, colonne 2, note 2. *Au lieu de Vaissette, lisez Vaissète.*

Les articles terminés par un astérisque sont en partie tirés des volumes sur *La vie privée d'autrefois* que j'ai publiés, de 1887 à 1902, à la librairie Plon. Je renvoie à ces volumes pour les développements qui n'ont pas trouvé place ici.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DES ARTS, MÉTIERS

ET PROFESSIONS

EXERCÉS DANS PARIS

DEPUIS LE TREIZIÈME SIÈCLE

A

Abat-jour (FABRICANTS D'). Les abat-jour s'appellèrent d'abord *conserves de vue* et *garde-vue*. On lit dans *Le miroir de l'art*, publié en 1691 par N. de Franqueville : « Pendant la nuit, l'estudiant met une chandelle allumée sur le chandelier, et au devant une conserve de vue, qui doit être verte ¹. » Cet abat-jour ressemblait donc à ceux dont nous nous servons pour les pianos, et qui ne voilent la lumière que d'un côté.

Au mot *abajour*, Savary s'occupe seulement des « espèces de fausse vue ou faux jour que les marchands ont dans leurs boutiques, pour empêcher que la trop grande lumière ne diminue la beauté et l'éclat de leurs étoffes ². »

Jusqu'au dix-huitième siècle, les lampes jetaient si peu d'éclat ³ que l'usage des abat-jour paraissait superflu ; on ne s'en servait donc qu'avec les chandelles et les bougies. En général, deux d'entre elles, réunies sur un même pied, étaient entourées par un vaste abat-jour de fer-blanc peint en vert. C'était là un éclairage suffisant, même pour les petits travaux, et qui avait le mérite d'être fort hygiénique. Aussi, nos lampes modernes, à vive lumière, rencontrèrent-elles pendant longtemps une forte opposition : « Depuis que les lampes sont à la mode, écrivait M^{me} de Genlis vers 1818, ce sont les jeunes gens qui portent des lunettes, et l'on ne trouve plus de bons yeux que parmi les vieillards qui ont conservé l'habitude de lire et d'écrire avec une bougie voilée par un garde-vue ⁴. »

Abattoir (GARÇONS D'). Les bouchers de la Grande-Boucherie ¹ eurent d'abord, vers le parvis Notre-Dame, une tuerie qui fut transportée, au treizième siècle, près du Grand-Châtelet. Il existait déjà plusieurs tueries particulières. L'usage d'abattre au domicile des bouchers s'établit peu à peu, et devint assez vite général, malgré les efforts de la municipalité.

Les lettres patentes d'août 1416, qui ordonnèrent la démolition de la Grande-Boucherie, prescrivirent l'établissement d'abattoirs hors des murs de Paris. « Afin, dit l'article 6, que l'air de notre ville ne soit doresnavant infecté ne corrompu par les tueries et escorcheries.... ordonnons que toutes tueries et escorcheries se feront hors de notre dite ville de Paris ². »

Cette sage prescription, souvent renouvelée dans la suite, notamment en 1567, était encore méconnue quatre siècles et demi plus tard. Croirait-on qu'à la fin du dix-huitième siècle, on refusait encore de s'y soumettre, et qu'un ouvrage très sérieux exposait ainsi une des raisons qui la lui faisait repousser ? « Chaque boucher a quatre garçons, plusieurs en ont six. Ce sont tous gens violents, indisciplinables et dont la main et les yeux sont accoutumés au sang. On voit qu'il y auroit du danger à les mettre en état de se pouvoir compter, et que si l'on en ramassoit onze ou douze cents en trois ou quatre endroits, il seroit très difficile de les contenir et de les empêcher de s'entre-assommer ³. »

A ce moment, tous les bouchers opéraient

¹ Page 98.

² *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1.

³ Voy. l'art. Lampistes.

⁴ *Dictionnaire des étiquettes*, t. I, p. 310.

¹ Voy. l'art. Bouchers.

² Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1264.

³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 233.

encore les tueries dans leur propre cour. Sébastien Mercier écrivait vers 1780 : « Quoi de plus révoltant et de plus dégoûtant que d'égorger les bestiaux et de les dépécer publiquement. On marche dans le sang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait passer le bœuf sous l'étalage des viandes. L'animal voit, flaire, recule ; on le tire, on l'entraîne ; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'assomment pour le faire entrer au lieu fatal ¹ ». Et Prudhomme ajoutait en 1807 : « Rien de plus affreux que de voir ruisseler le sang ; vos souliers en sont imprégnés.... Il est donc urgent qu'on établisse hors Paris des tueries, qu'on n'entende plus les cris plaintifs du bœuf et du mouton ² ».

Nos tueries actuelles datent d'un décret rendu le 9 février 1810, et qui ordonne la création de cinq abattoirs, trois sur la rive gauche et deux sur la rive droite.

Abécédaires. Nom parfois donné aux maîtres des petites écoles. Montaigne l'a employé.

Voy. **Maîtres d'école.**

Abeillers. Eleveurs d'abeilles. L'usage du miel en France remonte très haut. Sous les Carolingiens, le miel était recherché, et surtout des moines, dit-on. Au treizième siècle, les marchands ambulants le criaient dans les rues :

Or, au miel ! Dix vous doinst ³ santé ⁴ !

Les *Tailles de 1292 et de 1300* citent chacune un abeiller sous cette dénomination : « X. qui vend le miel ».

En l'absence du sucre, il entrait dans une foule de confitures et de pâtisseries. Au seizième siècle, on l'employait aussi comme aliment, et Henri Étienne le représente comme un mets de carême, une friandise de femmes ⁵.

La Provence et le Languedoc envoyaient à Paris beaucoup de miel, dont le plus estimé venait du petit bourg de Corbière près de Narbonne. Le débit en était fait par les épiciers et les apothicaires. Lorsque la corporation fut divisée, les premiers vendirent le miel destiné à la nourriture, les seconds celui qui devait entrer dans la confection des médicaments.

Les tonneaux de miel étaient soumis à l'examen des jaugeurs de vin.

Aboivrement ou abuvrement. Noms provenant du vieux mot français *abeverare*, qui signifiait abreuver, désaltérer, etc. ⁶. Légère collation que devait offrir à ses confrères le compagnon admis à la maîtrise. Cette collation se transforma bientôt en un véritable repas, moins important toutefois que le *past*. Les rede-

vances étaient à peu près les mêmes que pour ce dernier. Ainsi, chez les bouchers, le nouveau maître devait fournir :

AU PRÉVOT DE PARIS :

1 setier de vin.

4 gâteaux.

1 maille d'or.

AU MAÎTRE DES BOUCHERS ¹ :

1 cierge d'une livre.

1 gâteau « tout pétri aux oeufs ».

1 demi setier de vin.

2 pains.

A LA MAÎTRESSE DES BOUCHERS :

4 gélines ².

4 mets ³.

12 pains.

2 setiers de vin.

AU VOYER DE PARIS, AU PRÉVÔT DU FOR-L'ÉVÊQUE, AU CÉLÉRIER DU PARLEMENT, AU CONCIERGE DU PARLEMENT :

A chacun, un demi-setier de vin et deux gâteaux.

Mais chacun des privilégiés ci-dessus nommés devait payer deux deniers au « juggleur ⁴ » qui jouait dans la salle où avait lieu le festin ⁵.

Abouresses. Femmes qui travaillaient à rembourrer des vêtements ? *Abourer*, en vieux français signifiait rembourrer, et l'article 34 de l'ordonnance du 5 octobre 1443 cite les abouresses avec les tisserands, les cardeurs, etc. ⁶.

Aboyeurs. On nommait ainsi les individus qui, à la porte des petits théâtres, annonçaient à haute voix aux passants l'heure et la composition du spectacle. Le théâtre des ombres chinoises est un des derniers qui ait eu un aboyeur. Prudhomme écrivait en 1807 : « On remarque à la porte un crieur qui, depuis six heures du soir jusqu'à dix, étourdît les oreilles des passants par ces mots : « Entrez, Messieurs, l'on va commercer tout à l'heure ⁷ ».

Abréviateurs. Voy. **Sténographes.**

Abuvrement. Voy. **Aboivrement.**

Académies d'armes. Voy. **Armes (Maîtres d').**

Académies de coiffure. A la fin du dix-huitième siècle, les coiffeurs de dames, rougissant d'appartenir à la corporation des barbiers-perruquiers, voulurent former une communauté indépendante, créer une académie

¹ Voy. l'art. Maître des bouchers.

² Poules.

³ L'ordonnance dit : « de chacun mès que l'on meine, quatre mès ». Le mot *mès* ou *mets* désignait à la fois ce que nous appelons aujourd'hui un *service* et chacun des plats composant ce service.

⁴ Voy. l'art. Instruments (Joueurs d').

⁵ Lettres patentes de juin 1381, dans les *Ordonn. royales*, t. VI, p. 596.

⁶ *Ordonn. royales*, t. XIII, p. 382.

⁷ *Miroir de Paris*, t. V, p. 261.

¹ *Tableau de Paris*, t. V, p. 28.

² *Miroir de Paris*, t. I, p. 391.

³ Dieu vous donne.

⁴ Guill. de la Ville Neuve, *Les crieries de Paris*.

⁵ *Légende pour Hérodote*, édit. Ristelhuber, chap. XXXVII, t. II, p. 282.

⁶ Voy. le Glossaire de Ducange, aux mots *abeoragium* et *abucragium*.

de coiffure. Un arrêt du 25 janvier 1780 repoussa cette prétention ¹.

Voy. **Coiffeurs**.

Académistes. Propriétaires d'une académie. Après trois ou quatre années consacrées aux lettres et aux sciences, les jeunes gens de qualité entraient à l'académie, où l'on ne se préoccupait plus guère que de les perfectionner dans les exercices du corps. On y enseignait bien un peu d'histoire, de mathématiques et d'art militaire, mais ce que l'on y cultivait surtout c'était l'équitation, la danse et l'escrime, les courses de bagues et de têtes, avec la lance et l'épée. L'académie était donc le complément indispensable de l'éducation pour un gentilhomme. Au reste, avant même d'en être sorti, et dès l'âge de dix-sept ans, l'on pouvait acheter une lieutenance.

L'on entrait parfois au service bien avant cet âge. Le fils du duc de Crillon y débuta à cinq ans, et l'fronsac fut fait colonel à sept ans ². Le fils du duc de Chaulnes attendit aussi jusqu'à sept ans. « Il vint remercier le roi avec le grand uniforme des cheveu-légers et des bottes ³. L'oncle de Mirabeau était aspirant de marine ⁴ à douze ans ⁵. A douze ans encore, Lauzun entra dans les gardes-françaises, et à quatorze ans, il était fait enseigne ⁶. A l'âge de quatorze ans, écrit M. le comte d'Haussonville ⁷, « mon père reçut, pour ses étrennes, un brevet de lieutenant dans le régiment d'Armagnac et à quinze ans un brevet de capitaine de cavalerie ». La possession de ces grades n'empêchait pas un enfant de devenir pensionnaire dans une académie.

L'Université voyait de mauvais œil l'existence de semblables établissements sur son territoire. En 1661, quand Mazarin fonda par testament le collège qui porta son nom, il ordonna qu'une académie y serait annexée. Le 22 octobre 1674, ses exécuteurs testamentaires présentèrent à l'Université une humble requête pour les supplier d'admettre le nouveau collège dans son sein. Les doyens des quatre Facultés et les procureurs des quatre Nations ⁸, délibèrent en commun, et rédigèrent leur rapport. Tous concluaient à l'adoption, mais avec des réserves qui dénaturaient les prévoyantes intentions de Mazarin.

Au dix-septième siècle encore, la noblesse manifestait quelque répugnance pour l'éducation universitaire. Plus désireuse de former des hommes braves, intelligents et spirituels que des savants, elle voyait très bien à quel danger la vie de collège exposait ses enfants. Avec raison,

elle redoutait pour eux, et l'asservissement à une règle inflexible qui amollit le caractère, et l'influence d'un travail incessant et forcé qui enlève à l'esprit sa spontanéité, son originalité et sa grâce. D'ailleurs, l'héritier du nom et des armes de la famille devait, avant tout, prendre les habitudes, le ton et les manières du monde dans lequel il était appelé à vivre.

Mazarin montra qu'il avait senti tout cela, lorsque créant un collège exclusivement destiné à la noblesse, il prescrivit, tout cardinal qu'il était, qu'une académie y serait annexée, que l'équitation, l'escrime et la danse feraient partie intégrante de l'éducation qu'on y recevait.

Sa pensée fut si peu saisie, que les architectes prirent d'abord sur eux de ne pas construire le manège, puis vint l'Université, qui se voila la face, et d'un trait de plume annula la volonté de Mazarin. Sur ce point, il y eut presque unanimité dans les rapports présentés au conseil. Le doyen de la Faculté de théologie exigeait « ut prædictum collegium nullam habeat academiam palæstricam, » et le procureur de la Nation française « ut academia palæstrica removeatur. » Le procureur de la Nation de Picardie déclara « academiam gladiatoriam arceri velle, » et celui d'Allemagne demanda simplement « ut ab eo collegio arceantur gladiatores et saltatores. » Les autres membres de la commission, sans parler aussi nettement, avaient exprimé le même vœu ; il se trouvait compris dans une formule générale, aux termes de laquelle le nouveau collège devait être soumis à tous les règlements de l'Université, sans exception ¹.

Au dix-septième siècle, les académistes le plus en vogue, ceux que l'on trouve le plus souvent cités dans les mémoires du temps étaient les suivants :

BENJAMIN, établi à l'angle de la rue des Fossés ² et de la rue Neuve-Saint-Lambert ³. Il compta parmi ses élèves le duc d'Enghien, Cinq-Mars, etc. Son successeur fut ARNOLFINI, qui enseigna l'équitation à Louis XIV, et mourut en 1657, laissant sa maison au sieur BERNARDI, comme lui originaire de Lucques. « Cette académie, écrit Le Maire ⁴, a cela de particulier que tous les ans l'on y donne à la noblesse, pendant trois mois, une idée véritable de tout ce qu'on fait aujourd'hui dans les armées du Roy. Proche les murs du palais d'Orléans, autrement dit le Luxembourg, l'on a fait bastir un fort à quatre bastions ⁵, avec des demi-lunes partout et la contrescarpe. Les gentilshommes commencent le siège de ce fort par les lignes de circonvallations, ensuite on fait les attaques et les approches par des mines et des logemens, tout de mesme qu'à un véritable siège ».

¹ Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. II, p. 192.

² Duc de Luynes, *Mémoires*, 14 mars 1778, t. VIII, p. 472.

³ Duc de Luynes, *Mémoires*, 10 décembre 1748, t. IX, p. 146.

⁴ On disait alors garde de l'étendard.

⁵ L. de Loménie, *Les Mirabeau*, t. I, p. 158.

⁶ G. Maugras, *Le duc de Lauzun*, p. 65.

⁷ *Ma jeunesse*, p. 27.

⁸ Dès le treizième siècle, les élèves de la Faculté des arts s'étaient divisés, suivant leur pays d'origine, en quatre Nations : France, Picardie, Normandie et Allemagne. Chacune de ces associations nommait un procureur, un censeur, etc.

¹ *Excerptum ex actis Universitatis Parisiensis*. Dans le *Recueil de la fondation du collège Mazarin*. (Biblioth. Mazarine, n° 2776 A.).

² Auj. rue Monsieur le Prince.

³ Auj. rue de Condé.

⁴ *Paris ancien et nouveau* (1685), t. III, p. 459.

⁵ Ce fort, dit *fort des académistes*, est mentionné par Jaillot, quartier du Luxembourg, p. 74.

FORESTIER, rue de la Sorbonne. Cet établissement est indiqué sur le plan de Gomboust (An. 1647).

DEL CAMPE ou DELCAMP, rue du Vieux-Colombier. Lister, au cours de son voyage à Paris en 1650, y vit « plusieurs seigneurs Anglois et François faire leurs exercices devant un monde de spectateurs, hommes et femmes de qualité. La cérémonie finit par une collation ¹.

DU PLESSIS, DE VAUX, DE POIX, MEMMONT, que je trouve cités en 1650 ² et en 1657 ³.

DE LONGPRÉ, carrefour Saint-Benoît. Il avait rassemblé une curieuse collection de médailles.

ROQUEFORT, rue de l'Université.

FOUBERT, rue Sainte-Marguerite.

COULON, rue Férou.

DE VANDEUIL, rue de Seine Saint-Germain.

On citait surtout, au siècle suivant, les académies de :

JOUAN, rue des Canettes. Le prix de la pension, nourriture et logement, était de 1.500 livres par an. Chaque élève payait en outre : 700 livres, pour la pension de son gouverneur, 500 livres, pour celle de son valet de chambre, et 400 livres pour celle de son laquais.

RAZADE, rue des Vieilles-Tuileries.

SAINT-DENIS, rue de Courcelles, académie réservée aux dames.

DUGARD, qui se qualifiait d'écuyer du roi. Son immense manège, situé près des Tuileries, entre la terrasse actuelle des Feuillants et la place Vendôme, fut transformé en 1789, et l'Assemblée constituante y tint ses séances.

A l'académie de DUGARD, le prix de la pension était ainsi réglé :

Logement et nourriture.....	1.500 liv.
— — pour un gouverneur	700 —
Logement et nourriture pour un domestique	400 —
Droit d'écurie	29 —
— pour les gaules	3 —
Au maître d'armes	18 —
— de danse	15 —
— des exercices de voltige	15 —
— de mathématiques	15 —
Au tapissier pour location des meubles et du linge	150 —

Les pensionnaires qui n'avaient pas de domestique payaient, 6 livres par mois, un valet qui faisait leur chambre et les servait à table.

Le marquis de Bouillé y entra vers 1756, et on lit dans les *Mémoires* publiés sous son nom : « Il existoit à Paris trois établissemens où la jeune noblesse vouée aux armes s'instruisoit dans tous les exercices relatifs à sa future profession. Chacune de ces académies réunissoit une quarantaine de pensionnaires et un nombre double d'externes. Fort en vogue sous Louis XIV, elles jouissoient encore d'une célébrité assez étendue ; mais elles étoient déjà moins suivies par les gens de cour. Quelques seigneurs étrangers, anglois principalement, venoient se former à des écoles renommées en Europe alors

que la noblesse française y donnoit le ton par la grâce et l'urbanité de ses manières, ainsi que par son adresse dans les arts de l'escrime et de l'équitation. Le point d'honneur y étoit traité avec une délicatesse excessive ; rarement on accomplissoit un cours de dix-huit mois de durée au moins, sans avoir à soutenir quelque duel ⁴ ». Durant son séjour à l'académie, Bouillé était entré dans les mousquetaires noirs.

Voy. **Armes (Maîtres d')**. — **Créat.** — **Équitation (Maîtres d')**. — **Pages.** — **Voltigeurs**, etc.

Accensiers. Gens chargés de percevoir des cens.

On trouve aussi *acensiers*, *assenciers*, etc.

Accessoires de théâtre. (COMMERCE DES). Le *Livre commode pour 1692* nous apprend que les sieurs Baraillon et du Creux avaient alors pour spécialité de fournir aux théâtres une partie de ce que nous appelons aujourd'hui les accessoires : masques, perruques, jarretières, barbes, etc. ². Les bijoutiers en faux vendaient les pierres et les perles fausses : diamants du Temple, du Médoc, d'Alençon, jargons d'Auvergne, etc. ³.

Tout ce qui ne rentrait ni dans la catégorie du costume, ni dans celle du décor, appartenait aux accessoires. Un mémoire publié par la société de l'histoire de Paris ⁴, prouve que l'on y attachait déjà une grande importance. *La prise de Marcilly*, pièce jouée vers 1631, exigeait : un bateau, des avirons, des rossignols, des coqs, des chiens, une lance, etc. *Les vendanges de Suresnes*, comédie de Duryer, représentée en 1635, nécessitèrent l'emploi de : une hotte de vendangeur pleine de raisins et de feuilles de vigne, deux paniers, deux échalas, une serpette ; et l'on lit en note : « En la saison du raisin, il en faut avoir cinq ou six grappes, pour la feinte ». Le théâtre devait fournir quand on jouait *L'avare* : des lunettes, un balai, une batte, une cassette, une table, une chaise, une écritoire, du papier, deux flambeaux, etc. ; et quand on jouait *Les plaideurs* : une échelle, un flambeau, des jetons, une batte, le col et les pattes d'un chapon, un fauteuil, des robes, des petits chiens dans un panier, un oreiller, une écritoire, etc.

Voy. **Sculpteurs sur carton et Théâtre**.

Accordeurs. Au dix-septième siècle, tout facteur était accordeur, et le *Livre commode pour 1692* fournit une assez longue liste d'accordeurs pour l'orgue et le clavecin ⁵. L'*Encyclopédie méthodique* s'exprime ainsi : « Ce sont ordinairement les facteurs de clavecins qui emplument et accordent ces instrumens dans les maisons, et ce n'est point le moins intéressant

¹ *Essai sur la vie du marquis de Bouillé*, édit. Barrière, p. 4.

² Tome I, p. 271.

³ Voy. l'art. Bijoutiers en faux.

⁴ Tome XXVIII (1901), p. 104.

⁵ Tome I, p. 208.

¹ Page 264.

² *Muse historique de Loret*.

³ A.-P. Faugère, *Journa. d'un voyage à Paris*, p. 42.

de leur art, lorsqu'ils veulent donner un emplumage léger, tranchant et par-tout égal ¹ ».

Sur le sens du mot *emplumage*, voy. ci-dessous l'article **ÉpINETIERS**.

Accoucheurs. Ambroise Paré, dès 1573, avait publié son ouvrage sur les accouchements ². Trente-six ans après, Jacques Guillemeau, son élève, faisait imprimer un traité plus pratique ³, reproduit en 1649 dans ses *Œuvres*. « Si l'enfant, y est-il dit, est mal tourné, foible ou languide ⁴, et que la sage-femme soit au bout de son expérience, il faut pour le garantir de la mort, et par conséquent la mère, qu'on y appelle le chirurgien pour la délivrer et le mettre au monde ».

À l'époque où Guillemeau écrivait cette phrase, quelques accoucheurs s'étaient fait une brillante réputation à la Cour et dans la haute bourgeoisie; on citait surtout parmi eux Jacques de la Cuisse et son beau-père Bouchet ⁵. Anne d'Autriche, ainsi que Marie-Thérèse, eurent recours à des sages-femmes ⁶; mais Mlle de Lavallière et la Dauphine furent délivrées par le chirurgien Julien Clément. Il avait déjà d'habiles confrères: Bonamy; Paul Portal; Desforgues; de Frades ⁷; François Mauriceau, qui avait donné en 1668 la première édition de son *Traité des maladies des femmes grosses*, ouvrage resté classique jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; Philippe Peu, dont la *Pratique des accouchemens* ⁸ jouit aussi d'une grande réputation. Presque tous avaient approfondi leur art et acquis une grande expérience comme chirurgiens de l'Hôtel-Dieu ⁹, le dernier se vantait même d'y avoir assisté à plus de cinq mille accouchements.

En 1696, un écrivain allemand faisait remarquer que, dans cette spécialité, les chirurgiens français étaient plus habiles que tous les autres. Ce n'est point, ajoutait-il, qu'ils soient doués pour l'obstétrique de dispositions particulières, mais ils ont très souvent l'occasion d'assister des femmes en couches. C'est maintenant la coutume en France que, même les jeunes mariées, mettant de côté toute honte, se laissent voir et manier sans scrupules par les chirurgiens, et que des femmes appartenant à toutes les classes de la société souhaitent l'assistance des chirurgiens quand elles sont prêtes d'accoucher. Il en est tout autrement chez les autres nations ¹⁰....

Cette innovation rencontra un ardent adver-

saire dans le dévot docteur Hecquet, qui fut doyen de la Faculté en 1712. Il publia en 1708 un petit volume intitulé: *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans. Pour montrer par des raisons de physique, de morale et de médecine que les mères n'exposeroient ni leurs vies ni celles de leurs enfans en se passant ordinairement d'accoucheurs et de nourrices*.

Ce plaider en faveur des sages-femmes fit grand bruit, mais il ne convertit personne. Moins de trois ans après son apparition, Louis XIV accordait des lettres de noblesse à Clément ¹, et Dionis écrivait en 1717: « Les princesses et toutes les dames de qualité choisissent des accoucheurs; les bonnes bourgeoises suivent leur exemple, et l'on entend dire aux femmes des artisans et du menu peuple que si elles avoient le moyen de les payer, elles les préféreroient aux sages-femmes ² ». Enfin, Prosper Marchand ajouta en note dans l'édition du *Dictionnaire* de Bayle qu'il donna en 1720: « La grande mode de Paris est de se servir des accoucheurs et non pas des sages-femmes. Le temps viendra peut-être que la même mode régnera dans la plupart de l'Europe; la honte subira le sort de mille autres choses soumises aux lois bizarres et inconstantes de la coutume ³ ».

Pour Paris, la question était résolue, mais l'on s'y préoccupait encore des conditions physiques qu'il fallait rechercher chez un accoucheur. Devait-il être jeune ou vieux, beau ou laid? C'était un point controversé. « Il y a des gens, écrivait Mauriceau ⁴, qui disent qu'un chirurgien qui veut pratiquer les accouchemens doit estre mal propre ou à tout le moins fort négligé, se laissant venir une longue barbe sale, afin de ne pas donner aucune jalousie aux maris des femmes qui l'envoient quérir pour les secourir. A la vérité, on en voit qui croient que cette politique leur peut faire donner beaucoup de pratiques; mais qu'ils s'en désabusent, car une semblable mine ressemble plutôt à un boucher qu'à un chirurgien, dont les femmes ont déjà assez de peur sans qu'il se déguise ainsi ». Dionis dit de son côté: « Celui qui embrasse les accouchemens doit être bien fait de sa personne, n'ayant aucun défaut corporel ni rien de choquant dans son visage. Il faut qu'il soit fait de manière qu'une femme puisse se mettre entre ses mains sans aucune répugnance. Il ne doit être ni trop jeune ni trop vieux; il faut qu'il soit dans la vigueur de son âge et qu'il ait de la force pour pouvoir faire un accouchement laborieux, qui le met quelquefois tout en sueur ⁵ ».

Acensiers. Voy. Accensiers.

Achat du métier. Voy. Aspirants à la maîtrise.

¹ Arts et métiers, t. IV, p. 15 et s.

² De la génération de l'homme.... Ensemble ce qu'il faut faire pour la faire mieux et plustost accoucher... in-8°.

³ De la grossesse et accouchement des femmes..., 1609, in-8°.

⁴ Languissant.

⁵ G. Patin, Lettre du 3 mai 1650.

⁶ P. Sue, *Essais histor. sur les accouchemens*, t. I, p. 111. — Toutefois, pour cette dernière, le célèbre accoucheur François Bouchet se tenait dans la pièce voisine, prêt à intervenir si besoin était. Voy. l'*Index funereux* de Devaux, p. 66.

⁷ N. de Blégny, t. I, p. 159.

⁸ 1694, in-8°.

⁹ Voy. Devaux.

¹⁰ *Actorum eruditorum quæ Lipsiæ publicantur supplementa*, t. II (1696), p. 470.

¹ Il avait mis au monde trois petits-fils de Louis XIV.

² *Traité général des accouchemens*, p. 448.

³ Tome II, p. 1468.

⁴ *Traité des maladies des femmes grosses*, p. 266.

⁵ Page 413.

Achemeresses. Voy. Coiffeurs.

Acier (FABRICANTS D'). Les hiéroglyphes tracés par les Égyptiens dans les plus durs granits ont fait supposer que ces peuples connaissaient l'acier. Son emploi par les Romains est mieux démontré. Le moyen-âge allait perfectionner leurs procédés, l'appliquer surtout aux armes et aux armures : les lames de Tolède et de Damas sont restées longtemps célèbres.

L'acier est cité deux fois dans le *Livre des métiers*¹, qui nous apprend qu'il payait les mêmes droits d'entrée à Paris que le fer.

Olivier de la Marche écrivait vers 1490 : « L'acier est plus noble chose que l'or, l'argent, le plomb ne le fer, pour ce que, de l'acier comme du plus noble métal, l'on fait les armeures, les épées, les dagues et autres glaives² ».

On ne produisait pas encore d'acier en France vers la fin du seizième siècle. La première fabrique qui y ait existé fut créée à Paris vers 1603 par un sieur Camus, qui l'installa au faubourg Saint-Victor, sur les bords de la petite rivière des Gobelins.

Paris était mal choisi pour faire une expérience de ce genre, et l'industrie nouvelle comprit vite qu'elle devait se rapprocher des forges de fer, se propager surtout dans les provinces fécondes en minerai. Aussi, Louis XIV accordant en 1694 au sieur François Constain l'autorisation de monter une « fabrique de fer en acier, limes et faux³ », lui permet de l'établir où il voudra.

A cette époque, la limaille d'acier était employée dans la médecine. En 1653, Vallot en fit prendre à Louis XIV⁴.

Acomptables, acomptableurs, etc. Voy. Comptables.

Acrobates. Pendant bien des siècles, ce mot, qui est tiré du grec, n'a guère désigné que les danseurs de corde, les funambules. En 1740 seulement, l'Académie admettait dans son dictionnaire ce dernier mot, qui a une origine latine. Mais, entre temps, le sens du premier s'était singulièrement élargi, et, en dépit de son étymologie, il est arrivé à désigner à peu près tous les gens qui exécutent en public des tours de force ou d'adresse : saltimbanques, gymnastes, clowns, sauteurs, cabrioleurs, équilibristes, disloqués, désarticulés, désossés, hercules, baladins, bateleurs, etc.

Voy. Bateleurs.

Acteurs. Il exista de tout temps des troupes de jongleurs, histrions, ménétriers, qui, de ville en ville, de château en château, s'en allaient à l'aventure, amusant peuple et seigneurs par leurs tours de force, leurs chansons, leurs farces. Vers la fin du quatorzième siècle seulement, des troupes d'acteurs de profession commencèrent à parcourir la France, se mirent parfois aux

gages de quelque prince. Dans les comptes de la maison d'Orléans pour les années 1392 et 1393, il est fait mention de sommes payées à quatre « joueurs de personnages » attachés à la maison du duc.

Les femmes n'eurent pendant très longtemps aucune part dans les représentations. Tous les rôles de femmes étaient joués par de très jeunes gens que l'on choisissait imberbes, avec la voix la plus douce possible. On ne connaît que trois pièces antérieures à 1550 où les rôles de femmes aient été certainement tenus par des femmes¹.

Le métier d'acteur prend, au dix-septième siècle, une importance qu'on pourrait trouver peut-être exagérée. Voyez ce qu'écrivait Samuel Chappuzeau en 1674 : « Quoyque la profession des comédiens les oblige de représenter incessamment des intrigues d'amour, de rire et de folâtrer sur le théâtre ; de retour chez eux, ce ne sont plus les mêmes ; c'est un grand sérieux et un entretien solide ; et dans la conduite de leurs familles, on découvre la même vertu et la même honnêteté que dans les familles des autres bourgeois qui vivent bien. Ils ont grand soin, les dimanches et les festes, d'assister aux exercices de piété, et ne représentent alors la comédie qu'après que l'office entier de ces jours-là est achevé.... S'il se trouve dans la troupe quelques personnes qui ne vivent pas avec toute la régularité que l'on peut souhaiter, ce défaut ne rejaillit pas sur tout le corps, et c'est un défaut commun à tous les estats et à toutes les familles.... Le soin principal des comédiens est de bien faire leur cour chez le Roy, de qui ils dépendent, non seulement comme sujets, mais aussi comme estant particulièrement à sa Majesté, qui les entretient à son service et leur paye régulièrement leur pension. Ils sont tenus d'aller au Louvre quand le Roy les mande, et on leur fournit de carrosses autant qu'il en est besoin. Mais quand ils marchent à Saint-Germain, à Cambor², à Versailles ou en d'autres lieux, outre leur pension qui court toujours, outre les carrosses, chariots et chevaux qui leur sont fournis de l'écurie, ils ont, de gratification en commun, mille escus par mois, chacun deux escus par jour pour leur dépence, leurs gens à proportion, et leurs logemens par fourriers. En représentant la comédie, il est ordonné, de chez le Roy, à chacun des acteurs et actrices, à Paris ou ailleurs, esté et hyver, trois pièces de bois, une bouteille de vin, un pain et deux bougies blanches pour le Louvre, à Saint-Germain un flambeau pesant deux livres : ce qui leur est apporté ponctuellement par les officiers de la fruiterie, sur les registres de laquelle est couchée une collation de vingt-cinq escus tous les jours que les comédiens représentent chez le Roy, estant alors commensaux. Il faut ajouter à ces avantages qu'il n'y a guère de gens de qualité qui ne soient bien aises de régaler les comédiens...³ ».

¹ Deuxième partie, titre II, art. 47, et titre XIV, art. 10.

² *Mémoires*, p. 597.

³ Il y a dans le texte : faux.

⁴ *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 418.

¹ Petit de Julleville, *Les mystères*, t. I, p. 357 et suiv.

² A Chambord, sans doute.

³ *Le Théâtre français*, p. 131, 135 et 162.

C'est de la Comédie française que Chappuzeau parle ainsi. En ce qui concerne la question des mœurs, il me suffira de rappeler que toute fille appartenant à l'Opéra était regardée comme émancipée par ce fait seul ; elle devenait absolument indépendante de sa famille dès que son pied avait touché les planches du théâtre, et cela quel que fût son âge. L'Opéra était dès lors pour elle un asile aussi inviolable que l'était jadis le temple de Vesta, mais la comparaison doit s'arrêter là.

Si, descendant de ces hauteurs, nous voulons savoir comment se faisaient les engagements pour les théâtres de province à la fin du dix-huitième siècle, nous n'avons qu'à ouvrir le *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier : « Rien n'égale ce qui se passe, pendant la quinzaine de Pâques, dans un petit café situé rue des Boucheries¹. Figurez-vous tous les directeurs de théâtre de province accourant à une espèce de marché public, pour composer leur troupe, et tous ceux qui foulent le sapin d'un pas majestueux accourant aussi de leur côté par troupeaux, pour se vendre et s'engager... C'est un mélange confus d'acteurs et d'actrices qui se reconnoissent, qui rivalisent en luxe, qui se croient tous supérieurs les uns aux autres, et qui le sont en effet dans leur détestable jeu. Mais la médiocrité prend le ton important, s'enfle, se pavane, étale l'orgueil et la bêtise du paon au milieu d'une basse-cour, et raconte à tous les oisons qui l'entourent les applaudissemens qu'on lui a prodigués à l'extrémité du royaume, où la langue françoise est à peine connue. On enrôle une impératrice à cent quarante livres par mois, et le confident soupire de n'en avoir que soixante-quinze et d'être son souffleur par-dessus le marché... Les directeurs se promènent, marchandant les acteurs au milieu de cette singulière foire, aussi curieuse que celles où l'on voit des animaux de toute espèce. Les directeurs flattent celui qu'ils veulent avoir à bas prix, ils parlent surtout de faire des avances. La mauvaise actrice passe avec l'acteur engagé, parce que celui-ci est son amant ; elle dévisageroit le directeur s'il parloit de séparation...² ».

Voy. Théâtre.

Adjudications. La procédure des adjudications publiques était déjà bien réglée au quatorzième siècle. En 1387, Raymond du Temple, architecte du roi, ayant à exécuter des constructions pour le collège de Beauvais, se rendit à la place de Grève, fit publier et afficher le cahier des charges et ouvrit l'adjudication, « fist et devisa une cédule de quele forme, matière, ordonnance et espoisse se feroit ledit edifice, et ycelle cédule fist doubler par son clerc, afin de monstrer ledit fait et toute la devise à tous ouvriers solvables et souffisans qui pour mendre pris le voudroient faire et accomplir ; la

quelle cédule fu portée en Grève, vene et lene en présence de tous ouvriers, etc...¹ » Le mode d'adjudication à la chandelle paraît remonter au milieu du quinzième siècle ; c'est de cette façon que la Chambre des comptes d'Angers adjugea au prix de 300 écus, à la suite de plusieurs rabais, la fourniture des pierres nécessaires à l'érection du tombeau du roi René.

En 1612, on voulut à Paris remplacer l'horloge de l'hôtel de ville. La municipalité désirait que la nouvelle horloge fût semblable à celle du Palais, « voire plus pesante de 300 livres », et mise en place dès le 1^{er} août suivant. Comme la dépense devait être assez considérable, on décida de mettre le travail en adjudication ; il fut donc « proposé et publié ladicte orloge estre à faire et bailler au rabaiz. » Plusieurs horlogers se présentèrent, et baissèrent leurs prix de 4.500 à 3.300 livres. Mais le Flamand Jean Lintlaer, qui venait d'achever la *Samaritaine*, accepta le marché pour 3.000 livres. Il lui fut adjudgé. Lintlaer s'engageait à établir une horloge semblable à celle du Palais, plus pesante même de 300 livres, à la rendre « assize en place » au 1^{er} août suivant, et à « l'entretenir à ses fraiz et despens » pendant un an. La somme fixée devait lui être soldée au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Comme il était tenu de fournir caution, il présenta pour répondant un bourgeois de Paris nommé Pierre Langlois, qui possédait la moitié d'une maison dans le faubourg Saint-Martin et vingt arpents de terre à la Villette. Le procès-verbal d'adjudication, dressé le 12 janvier débute ainsi : « Comme suivant les affiches mises et apposées, tant à la cour du Pallais que aultres lieux et places accoustumées pour bailler à faire au rabaiz, au Bureau de la ville, les mouvemens de l'orloge qu'il convient faire en l'hostel de ladicte ville, se seroient presentez au bureau les nommez Ferrieres, Martinot, Volant, Hebrat, Dieu, et plusieurs aultres m^{es} orlogiers de ceste ville, et Jehan Lintlaer, maistre de la pompe du Roy : ausquelz a esté proposé et publié la dicte orloge estre à faire et bailler au rabaiz. Laquelle sera de la grandeur, grosseur et de pareilles estoffes que celle du Pallais, et la rendre bien et deument faite au dire des gens ad ce congnoissans, assize et en place dedans le premier jour d'aoust prochainement venant. Et sur les demandes excessives desdicts maistres orlogiers pour faire ce que dessus, les ungs de 4.500 livres et les aultres de 3.600 livres, aurions remis par plusieurs fois ladicte adjudication, affin de les faire venir à la raison, tellement que pas ung desdicts maistres orlogiers de ceste dicte ville ne l'auroient voullu entreprendre à moins que de 3.300 livres, fors ledict Jehan Lintlaer qui a offert et entrepris de faire icelle orloge pareille que celle dudict Pallais, tant en grandeur, grosseur, que estoffes, voire plus pesante de trois cens livres, et la rendre assize et en place dedans le dict jour premier aoust prochain

¹ Aujourd'hui comprise dans le parcours du boulevard Saint-Germain. Elle était la continuation de la rue de l'Ecole-de-Médecine actuelle.

² Tome XI, p. 139.

¹ Voy. une pièce curieuse publiée par G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 347, et le *Glossaire* de V. Gay, p. 6.

venant, mesme l'entretenir un an durant, le tout moyennant le pris et somme de 3.000 livres tournois. Au moyen de quoy et attendu qu'il ne s'est présenté aucunes autres personnes pour faire la condition de la ville meilleure que le dict Lintlaer, avons, en la présence du Procureur du Roy de la ville, audict Jehan Lintlaer adjugé et adjugeons la dicte besongne cy dessus, à la charge que, suivant ses offres, il la fera de bonnes estoffes et mathières, et semblable tant en grosseur, largeur et haulteur que celle du Palais, mesmes plus pesante de 300, et la posera en place, la rendra sonnante; et le tout bien et deuement faict, au dire de gens ad ce congnoissans, dedans le premier jour d'aoust prochain venant; et outre l'entretiendra un an durant à ses fraiz et despens. Le tout, moyennant le prix et somme de 3000 livres tournois, qui luy sera payée par maistre Claude Lestourneau, receveur du domaine, dons et octrois de ladite ville, au feur et à mesure qu'il travaillera et selon noz ordonnances et mandemens... ».

Cette horloge fut refaite en 1783 par Jean-Baptiste Lepaute. C'était, dit-on, la plus parfaite qu'il y eût en Europe, car elle marchait « souvent plus de six mois sans s'écarter de l'heure vraie du soleil ¹ ». L'artiste s'était chargé de l'exécuter pour 24.000 liv.; elle lui revint à près de 100.000, que la ville refusa de payer. Il fallut donc aller devant les tribunaux ².

A l'occasion des adjudications, je rappellerai ici un curieux exemple de l'esprit de fraternité qui, suivant les principes posés par le moyen âge, devait unir tous les membres d'une communauté ouvrière. Lorsqu'un maître brodeur avait soumissionné une fourniture pour les troupes, il était tenu de partager avec les autres maîtres, de leur donner à exécuter une partie de la commande, au prix qu'il avait lui-même accepté, déduction faite seulement des frais de soumission : « Quant aucun maître aura marchandé ou entrepris de faire saiz ³, hauquetons, casques ou livrées d'aucunes compagnies de gens de guerre, il sera tenu de partir à la communauté des autres maîtres d'icelluy mestier lesdits hauquetons, casques, etc., et leur en faire part au prix et à raison qu'il aura marchandé, sans que luy seul les puisse faire ne prendre...⁴ »

Voy. **Concurrence et Lotissage.**

Adoubeurs. Voy. Renouveurs.

Advocaceaux, avocats, advocats. Voy. Avocats.

Advoués. Voy. Avoués.

Aéromanciens. Diseurs de bonne aventure qui prétendaient deviner l'avenir au moyen de l'air et des phénomènes aériens. « Autres sont nommés aéromanciens ou pronostiqueurs, parce qu'ils devinent par l'air, le vol des oiseaux,

tourmentes, orages, tempestes et vents ¹ ». Voy. **Devins.**

Aérostats (FABRICANTS D'). Le ballon construit en 1782 pour Étienne Montgolfier, sous la direction de l'Académie des sciences, fut exécuté par les frères Robert, habiles constructeurs d'instruments ². Sur le mode de fabrication employé à cette époque, voy. l'*Encyclopédie méthodique* ³.

Voy. **Instruments de Mathématiques.**

Aérostiers. Ceux qui dirigent les aérostats. Sous la Révolution on créa, pour observer les positions de l'ennemi, un corps d'aérostiers, qui rendit quelques services, notamment à la bataille de Fleurus (1794).

Afeteurs de toiles. Voy. Apprêteurs.

Affaineurs, manœuvres, hommes de peine ⁴.

Affaires (HOMMES D'). Voy. **Agents d'affaires.**

Afferteurs. Voy. Affréteurs.

Afficheurs. On sait que tout acte officiel était promulgué par la lecture qu'en faisait publiquement le crieur du roi et de la ville, accompagné de trois jurés trompettes. Mais dès le seizième siècle, apparaît une nouvelle forme de publicité. L'ordonnance relative à la voirie qui fut rendue en septembre 1539 ⁵, se termine ainsi : « Nous voulons que ces présentes ordonnances soient publiées, tous les mois l'an, par tous les carrefours de cette ville de Paris, à son de trompe et cry public; et néantmoins qu'elles soient attachées à un tableau, escrites en parchemin, en grosses lettres, en tous les seize quartiers de ladite ville, et lieux les plus éminens et apparens, afin qu'elles soient cognues et entendues par chacun. Et qu'il ne soit loisible oster lesdits tableaux, sur peine de punition corporelle ».

Au siècle suivant, les particuliers étaient autorisés à se servir de l'affichage. Le *Livre commode pour 1692* mentionne les sieurs La Folie et Thévenot qui, dit-il, « affichent pour le public ⁶ ». Je trouve, en effet, ces mots imprimés au bas d'une affiche officielle datée de 1732 : « La Folie, afficheur de la police, rue de la Huchette, à côté de la Cloche ».

C'est du commencement de ce siècle que datent les premières affiches des racleurs représentant des soldats en uniforme et des scènes militaires. De la fin, datent les premières affiches de théâtre.

¹ A. Paré, *Œuvres*, édit. de 1607, p. 1044.

² Voy. *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, t. XXIII, p. 118.

³ Arts et métiers, t. VIII.

⁴ Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *affanator*.

⁵ Dans Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 208.

⁶ Tome II, p. 75.

¹ F. Berthoud, *La mesure du temps*, t. I, p. 257.

² *Mémoires secrets*, 12 février 1783, XXII, p. 80.

³ Vêtement de dessus.

⁴ Statuts de mars 1566, art. 16.

Le corps des afficheurs ne fut définitivement organisé que par le règlement du 13 septembre 1722. Leur nombre était limité à quarante. On n'exigeait d'eux ni apprentissage, ni maîtrise. Ils étaient nommés par le lieutenant général de police sur la présentation du syndic de la librairie. Une affiche imprimée, collée sur la porte de leur demeure, indiquait leur nom et leurs fonctions. Ils étaient tenus de savoir lire et écrire ; de suspendre bien en évidence à une boutonnière de leur vêtement une plaque de cuivre portant le mot **AFFICHEUR** ; de déposer à la Bibliothèque du roi deux exemplaires de toutes les affiches relatives à des annonces ou à des ventes de livres. Il leur était interdit d'apposer aucune « affiche profane », aucune de celles aussi qui annonçaient des romans ou des comédies, sur les murs des églises ou des couvents.

Voy. Petites affiches. — Trompettes (Jurés). Et pour les affiches des théâtres le mot **Orateurs**.

Affenseurs. **Voy. Engrais (Commerce d').**

Affileurs. Ouvriers chargés de l'affilage, plus spécialement chez les couteliers.

Affineurs de chanvre. Ouvriers qui passaient le chanvre dans un peigne de fer à dents très fines. •

Affineurs de drap. Ouvriers tondeurs qui donnaient au drap la *tonte d'affinage*, la plus fine et la dernière de toutes.

Affineurs des monnaies. Ils affinaient les parcelles de métal restées dans les casses et les glettes ¹.

Affineurs d'or et d'argent. La *Taille de 1292* en cite 4, celle de 1300 en cite 8. En 1553, un arrêt de la Cour des monnaies interdit l'affinage aux orfèvres.

Le nombre des *affineurs-départeurs-écacheurs* fut réduit à 4 en décembre 1614. Ils affinaient l'or avec l'antimoine et le sublimé. Les départeurs employaient surtout l'eau-forte, dite alors eau de départ. Le titre d'écacheurs appartenait aussi, et plus justement, aux batteurs d'or.

Je trouve les affineurs nommés *fineurs* au seizième siècle.

Affineurs de sucre. **Voy. Raffineurs.**

Afforage. « Prix d'une denrée, mis et fixé par l'autorité du prévôt des marchands et des échevins ² ». L'ordonnance de décembre 1672, porte qu'on ne pourra exposer en vente aucuns vins étrangers avant que le prix en ait été déterminé par la municipalité ; « dont mention sera faite en l'acte d'afforage ³ ».

Affréteurs. On donne ce nom aux commerçants qui louent un navire pour le transport de leurs marchandises.

Noliseurs et *fréteurs* ont le même sens. L'abbé Jaubert écrit *afferteurs* et l'*Encyclopédie méthodique fretteurs*.

Voy. Ports (Sur les).

Agences matrimoniales. **Voy. Appariées.**

Agents d'affaires. « Les agents d'affaires, négociateurs, commissionnaires, etc. sont ceux qui se chargent de suivre des affaires juridiques et de commerce pour et au nom d'un commettant, et d'en concilier et ménager les intérêts ¹ ».

Ceci était écrit en 1776 ; mais Sébastien Mercier, quelques années plus tard, se chargeait de donner à ce mot le sens défavorable qu'il a aujourd'hui : « Les entremetteurs d'affaires, écrit-il, sont d'habiles prêteurs qui favorisent les prodigalités et les fantaisies d'un jeune homme et qui spéculent sur sa folie et sa crédulité. Le péril est d'autant plus caché que c'est sous le masque de l'honneur et de la générosité qu'ils conçoivent et exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre et de conseiller ² ».

Au dix-huitième siècle, on les nommait aussi *hommes de loi*.

Voy. Hommes d'affaires et Solliciteurs.

Agents de banque. **Voy. Agents de change.**

Agents de change. Henri IV créa, en 1595, huit *courtiers de change* à Paris. Ils prirent, en 1639, le titre d'*agents de banque et de change*. Leur nombre fut successivement porté jusqu'à 116, puis réduit à 40 vers la fin du dix-huitième siècle. Les agents de change étaient alors tenus d'assister en corps, le jour de sainte Geneviève, à une messe haute dans l'église des Petits-Pères, afin d'appeler les grâces du Saint-Esprit sur leurs travaux.

L'*Almanach Dauphin* pour 1777 écrit : « Pour la négociation des effets, il doit leur être payé 50 sols par mille livres, savoir, 25 sols par le prêteur, et 25 sols par celui qui reçoit. Il leur est expressément défendu de faire aucun trafic pour leur compte ; vu que, par les connoissances particulières qu'ils ont de tout ce qui se passe, ils pourroient se rendre maîtres du commerce, et ruiner par contre une infinité de maisons et de familles ».

L'arrêt du 26 novembre 1781 ³ respecta les 40 offices existants. Il statua que, pour l'avenir, les places vacantes seraient remplies par le ministre des finances, choisissant sur une liste de dix noms présentés par la compagnie des agents de change. Le nouveau titulaire devait fournir un

¹ Pour les détails du métier, voy. Abot de Bazinghen, *Traité des monnoies*, t. I, p. 22 et suiv.

² Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 33.

³ Chapitre VIII, art. 24.

¹ Roze de Chantoiseau, *Almanach Dauphin*.

² *Tableau de Paris*, t. II, p. 64.

³ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXVII, p. 119.

cautionnement de 60.000 livres en immeubles, ou déposer au Trésor une somme de 40.000 livres.

La Déclaration du 19 mars 1786¹ porta à 60 le nombre des agents de change. A cette date, ils devaient « se rendre tous les jours, excepté les fêtes et dimanches, à la Bourse, rue Vivienne, où le trafic des effets de toutes sortes se fait de dix heures du matin jusqu'à une heure ».

Les lois des 2 mars et 14 avril 1791 supprimèrent les agents de change, qui furent rétablis par celle du 28 vendémiaire an IV.

Agréés. L'édit de novembre 1563, qui créa le tribunal de commerce, obligeait les parties à y « comparaître en personne ». Mais l'ignorance des uns, la timidité des autres ne permettaient guère de respecter cette prescription. Malgré l'opposition souvent renouvelée du Parlement, les plaideurs ne tardèrent pas à se faire représenter par des gens connaissant la procédure et habitués à la parole. Ceux-ci, dits *postulants*, *procureurs-défenseurs*, *procureurs-aux-consuls*, *procureurs-solliciteurs*, furent d'abord tolérés; puis, en 1650, on se décida à accepter officiellement neuf d'entre eux comme mandataires privilégiés des parties. Ils étaient fort occupés et aussi fort concis, s'il faut en croire Séb. Mercier, qui écrivait vers 1788 : « Des procureurs, auxquels on donne le titre d'avocats, plaident jusqu'à soixante-douze causes dans une soirée, à vingt-quatre sols pièce; elles n'en sont pas plus mal exposées pour cela² ».

Ces avocats avaient pris le titre d'*agréés* en 1747.

Agréés. Ceux qui fournissent à un bateau marchand tout ce qu'il faut pour le mettre en état de prendre la mer : câbles, voiles, vergues, ancres, etc.

Voy. **Ports (Sur les)**.

Agréés. Dans les tréfileries, c'étaient les ouvriers qui passaient le fil par la filière.

On trouve aussi *agréés*.

Agréés. Nom donné parfois aux **Courriers-Jaugeurs d'eau-de-vie**.

Agréments (Maîtres d'). Leur profession, qui date du dix-huitième siècle, consistait à enseigner aux jeunes gens l'art de plaire en société. Ils leur apprenaient à entrer dans un salon, à y annoncer leur arrivée « par un joli frémissement des breloques », à sourire devant un miroir avec finesse, « à prendre du tabac avec grâce, à donner un coup d'œil, à faire une révérence avec une subtilité particulière, à parler gras comme les acteurs, à les imiter sans les copier, à montrer les dents sans grimaces, etc.³ ».

Le comte de Vaublanc nous révèle, en effet, que les élégants portaient alors, parmi

leurs breloques « une petite clochette qui les annonçait⁴ ».

Et de la Mésangère écrivait en 1797 : « On faisait un art de se moucher, il y a quelques années. L'un imitait le son de la trompette, l'autre le jurement du chat; le point de perfection consistait à ne faire ni trop de bruit ni trop peu⁵ ».

Agrémentistes. Nom que prirent, au dix-huitième siècle, les découpeurs. Séb. Mercier écrivait vers 1782 : « Les belles dames ignorent sans doute que les ouvriers qui façonnent les *agréments* dont elles ornent leurs robes se nomment *agrémentistes*⁶ ».

Rétif de la Bretonne a publié une nouvelle intitulée *La jolie agrémentiste*; plusieurs de ces ouvrières sont représentées sur une gravure qui précède la nouvelle⁷.

On trouve très souvent *agriministes*.

Agréés. Voy. **Agréés**.

Agriculateurs. Voy. **Agronomes**.

Agrier. Voy. **Champart (Droit de)**.

Agrimenseurs. Nom que Rabelais⁸ donne aux **arpenteurs**.

Agriministes. Voy. **Agrémentistes**.

Agronomes. L'*agronome* est le savant qui étudie les lois de la végétation appliquée à la production des objets nécessaires à l'homme, indépendamment de la pratique.

Le *cultivateur* est celui qui, sur un terrain et dans des circonstances données, applique des règles toutes tracées, dont il n'est pas tenu de connaître les raisons et l'enchaînement.

L'*agriculteur* est l'homme qui, pénétré des principes de la science, sait les appliquer aux diverses circonstances de temps et de lieu, et prescrire au cultivateur les règles pratiques qu'il doit suivre.

Le cultivateur est l'artisan, l'agriculteur est l'artiste, l'agronome est le savant qui ouvre la voie dans laquelle les deux premiers doivent marcher⁹.

Je citerai seulement, parmi un très grand nombre de formes : *cultivateurs*, *cortivateurs*, *cousturiers*, *couturiers* et *cultiviers*.

Voy. **Jardiniers**.

Aguilliers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux aiguilliers. Voy. **Aiguilles (Fabricants d')**.

Aides-apothicaires. Quatre apothicaires et quatre aides-apothicaires étaient attachés à la personne de Louis XIV. Les apothicaires recevaient seize cents livres de gages et leurs aides environ sept cents livres¹⁰. Parmi ces derniers

¹ Mémoires, p. 216.

² Le voyageur à Paris, t. II, p. 95.

³ Tableau de Paris, t. III, p. 332.

⁴ Les contemporaines, t. XXI, p. 234.

⁵ Pantagruel, liv. II, chap. 20.

⁶ Adrien de Gasparin, Cours d'agriculture.

⁷ État de la France pour 1712, p. 246.

¹ Isambert, Anciennes lois françaises, t. XXVIII, p. 152.

² Tableau de Paris, t. XII, p. 166.

³ Séb. Mercier, Tableau de Paris, t. II, p. 216.

je relève le nom de Marin Charcot, un ancêtre peut-être de notre célèbre aliéniste.

Apothicaires et aides royaux prêtaient serment entre les mains du premier médecin, et ils gagnaient bien leur argent à la Cour, car nous savons que Louis XIII prit, en un an, 215 purgations et 212 lavements¹. Il est probable que, quand il s'agissait du roi le maître apothicaire opérait en personne ; mais, pour la clientèle ordinaire, c'était l'aide qui, presque toujours, le remplaçait.

Aides des cérémonies. Ils servaient sous les ordres du Grand maître et du maître des cérémonies. Ils portaient un bâton de commandement semblable au leur.

Voy. **Cérémonial**.

Aides de cuisine. Voy. Galopins.

Aides-garçons. Dans les boulangeries, on nommait aide-garçon, le premier garçon, celui qui venait après le gindre.

Aides des maîtres des ponts. Il leur était enjoint « de faire résidence au lieu de leur établissement et d'obéir ponctuellement aux ordres donnés par les maîtres des ponts, à peine de demeurer responsables de toutes pertes causées par leur désobéissance² ».

Aides à mouleurs de bois. L'ordonnance de décembre 1672 détermine ainsi leurs fonctions : « Seront les aydes à mouleurs tenus de mettre les bois par le milieu dans les membrures, et les ranger de sorte que la mesure s'y trouve bonne et loyale, sans y souffrir aucun bois courts ou si tortus que la mesure en soit diminuée. A eux fait défenses de travailler qu'en présence des jurez-mouleurs³ ». Ils étaient au nombre de cent en 1674.

Voy. **Mouleurs de bois**.

Aigriers. Nom que prénaient parfois les vinaigriers-moutardiers.

Voy. **Aigrun (Marchands d')**.

Aigrun (MARCHANDS D'). Titre qui appartenait à la corporation des fruitiers. Leurs statuts de juin 1608 débutent ainsi : « L'on appelle fruit et esgrun à Paris toutes sortes de fruits, poires, pommes, cerises, marrons, citrons, grenades, oranges, et toutes autres sortes de fruits, œufs, beurres et fromages qui se vendent aux places publiques... ». Les vinaigriers-moutardiers se disaient parfois *aigriers*.

Sur le sens du mot aigrun au moyen âge, voy. l'art. **Fruitiers**.

Aiguilles (FABRICANTS D'). Dès 1292, il existait à Paris seize fabricants d'aiguilles que la *Taille* de cette année nomme *aiguilliers*. Leurs plus anciens statuts datent du 30 janvier 1556. L'apprentissage durait quatre ans et, pour res-

treindre la concurrence, chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. Les fils de maître et les compagnons épousant une fille de maître étaient admis à la maîtrise sans parfaire le *chef-d'œuvre* exigé des autres ouvriers. Toutes les aiguilles devaient être confectionnées de bon acier bien trempé.

Ces statuts furent révisés le 14 septembre 1599. Dans la nouvelle rédaction, les maîtres sont qualifiés de *aiguilliers, aléniers, faiseurs de burins, carrelers et autres petits outils servant aux orfèvres, cordonniers, bourrelliers, etc.* ». Les dispositions précédentes sont confirmées. Mais on exige maintenant cinq ans d'apprentissage, qui doivent être suivis de trois ans de compagnonnage. On ne peut être admis à la maîtrise avant l'âge de vingt ans. Chaque maître doit adopter une marque particulière, dont l'empreinte, reproduite sur une plaque de plomb, est conservée par le procureur du roi au Châtelet. La communauté est placée sous le patronage de l'Assomption de la Vierge.

La cherté de la main-d'œuvre à Paris ne permit pas aux maîtres aiguilliers de soutenir avec avantage la lutte contre les fabricants de Rouen, d'Évreux, d'Aix-la-Chapelle et surtout d'Angleterre, en sorte qu'à la fin du dix-septième siècle cinq ou six maîtres parisiens seulement s'efforçaient encore de leur faire concurrence. Les lettres patentes d'octobre 1695 les réunirent aux épingliers.

Une des petites voies qui donnent dans la rue Saint-Denis portait le nom de rue de l'Aiguillerie. Cependant, depuis le dix-septième siècle jusqu'à la Révolution, les aiguilles les plus estimées se vendaient rue de la Huchette, à l'angle de la rue du Chat-qui-pêche, dans une maison qui avait pris pour enseigne l'Y. C'était une enseigne en rébus, comme il y en avait tant alors à Paris. Les grègues ou hauts-de-chausses¹ étaient réunies au bas-de-chausses² par un lien devenu ainsi un *lie grègue*. Beaucoup de commerçants avaient adopté cette enseigne, entre autres un marchand d'épingles du Petit-Pont, dont la boutique fut détruite par l'incendie de 1718 ; mais c'est le mercier de la rue de la Huchette qui surtout la rendit célèbre. En 1790, cette maison appartenait au mercier Thomas-Charles de Lastre³.

L'*Encyclopédie méthodique* écrit *éguilliers*.

L'étui à aiguilles s'appela pendant longtemps *aiguillier* et *arguillier*.

Aiguilletiers. Fabricants d'aiguillettes. On appelait aiguillette tout lien qui servait à rattacher l'une à l'autre diverses pièces du costume, et plus spécialement le haut-de-chausses au pourpoint. Afin de faciliter le passage de l'aiguillette à travers les œillets pratiqués dans les vêtements, elle était munie à chacune de ses extrémités d'une tige de métal dite *ferret*. Les ouvriers qui confectionnaient les

¹ Amelot de la Houssaye, *Mémoires historiques*, t. I, p. 518.

² Ordonn. de décembre 1672, chap. IV, art. 6.

³ Chapitre XX, art. 1.

¹ Ou culotte.

² Ou bas.

³ Voy. le *Livre commode*, t. II, p. 25, et l'abbé Lebeuf, *Diocèse de Paris*, édit. Cocheris, t. III, p. 61.

aiguillettes se nommaient aussi *ferreurs d'aiguillettes*, mais les aiguillettes ferrées de métaux précieux étaient l'œuvre des orfèvres.

Les aiguillettes, déjà connues au treizième siècle, ne devinrent d'un usage général qu'au quatorzième.

Les aiguilletiers étaient régis en 1389 par des statuts que je n'ai pu retrouver, mais je possède ceux du 19 octobre 1397. J'y lis que les aiguillettes se faisaient presque toujours de daim, de chevroton, de chamois « et autres bons cuirs ». Pour leur *chef-d'œuvre*, les ouvriers briguant la maîtrise devaient forger de laiton six douzaines d'aiguillettes. Ce qui prouve la vogue dont elles jouissaient, c'est que l'on comptait alors jusqu'à vingt-six fabricants établis à Paris. Ils figurent dans l'ordonnance dite des *Bannières* (1467) sous le nom d'*esqueuilletiers*.

A dater du quinzième siècle, les aiguillettes jouent un grand rôle, surtout dans le costume masculin. Lorsque Jeanne d'Arc se décida à l'adopter, son pourpoint fut réuni à ses chausses par vingt aiguillettes, « cum XX aguilletis », dit l'acte d'accusation dressé contre la vaillante fille ¹.

La décadence des aiguillettes commença au siècle suivant. En 1668, Harpagon, irrité contre la vogue coûteuse des rubans, trouvait encore qu'« une demi-douzaine d'aiguillettes *suffisait* pour attacher un haut-de-chausses, » et Frosine, abondant dans le même sens, lui disait que sa future serait « charmée de son haut-de-chausses attaché au pourpoint par des aiguillettes ² ». Vingt ans après, Labruyère parlant d'un fat ridicule, qui « fuit la mode » pour se faire remarquer, nous le montre ayant encore des chausses à aiguillettes ³. La mode voulait à ce moment que l'on portât des boutons, et le commerce des passementiers-boutonniers gagna tout ce que perdit celui des aiguilletiers. Les statuts accordés aux premiers en 1653 les autorisaient à confectionner les aiguillettes non ferrées ; les aiguilletiers leur firent concurrence, se mirent à vendre des nœuds d'épaule, des jarretières, des cordons de canne et de chapeau, tous objets non ferrés que les passementiers-boutonniers regardaient avec raison comme leur spécialité, et qu'ils faisaient saisir chez les aiguilletiers. Ceux-ci durent renoncer à la lutte. Devenus trop peu nombreux pour former à eux seuls une corporation, ils furent en 1764 réunis aux épingliers.

Avant de les abandonner, rappelons qu'ils s'étaient placés très sérieusement sous le patronage de saint Sébastien, dont ils célébraient la fête le 20 janvier à l'église Saint-Eustache. L'époque ne répugnait pas à ces sortes de jeux de mots, dont l'histoire des corporations ouvrières offre de nombreux exemples.

Aiguiseurs. Voy. Affileurs.

Ailliers. Marchands d'ail ou de sauce à l'ail.

Ce sont ceux qui, au treizième siècle, criaient dans Paris

... L'aillie à grant plenté ¹.

L'aillée, sauce alors fort en honneur, était composée d'ail, d'amandes et de mie de pain pilés ensemble et détremés avec un peu de bouillon. Elle avait la consistance de la moutarde et se conservait comme elle.

La *Taille de 1292* mentionne 9 *ailliers*. Pendant le seizième siècle, c'était une coutume universelle de manger, au mois de mai, de l'ail avec du beurre frais. Ce mets ou plutôt ce remède était regardé comme affermissant la santé pendant toute l'année.

Voy. Mesureurs.

Aimetiers. Faiseurs d'hameçons. Voy. Pêche (Ustensiles de).

Ais (FÊTE AUX). Le jour où l'on célébrait la fête du patron dans une paroisse, les commerçants qui l'habitaient étaient obligés de tenir leur boutique fermée, bien qu'ils y pussent vendre comme à l'ordinaire. Ils nommaient ce jour-là la fête aux ais, « donnant ainsi à entendre que la fête n'était pas pour eux, mais seulement pour les ais de leur boutique ² ».

Aisseule (COUVREURS^d). Voy. Couvreurs et Paille (Marchands de).

Ajusteurs. On nommait ainsi, dans les hôtels des monnaies, les ouvriers qui donnaient leur juste poids aux flans, en limant ceux qui étaient trop pesants et en rejetant ceux qui étaient trop légers.

Les ajusteurs transmettaient leur office à leurs fils, et leurs filles devenaient *tailleres*.

Voy. Monnayeurs.

Aléniers. Faiseurs d'alènes pour cordonniers. Titre que prenaient les aiguilliers. Laffemas, en 1600, écrit *halesniers*.

Aleresses. Dans *L'évangile des quenouilles* (quinzième siècle), ce mot, au singulier, désigne une sage-femme ³. L'étymologie latine ⁴, indiquerait plutôt une nourrice.

Alliance. Au treizième siècle, toute entente pour faire soit hausser soit baisser le prix d'une marchandise, prenait le nom d'*alliance*, et était sévèrement défendue : « Nus toissarens ⁵ ne nus tainturiers, ne nus foulons ne doivent metre fueur ⁶ en leurs mestier par nule aliance... Et se aucun des mestiers desus diz faisoient aucune aliance, li mestre et li juré le feroient savoir au prevost de Paris ⁷ ».

Voy. Concurrence.

¹ En grande quantité. — *Crieries* de Guill. de la Ville Neuve.

² Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 33.

³ Quatrième journée, chap. IX.

⁴ *Alere*, manger.

⁵ Tisserands de laine, drapiers.

⁶ Modifier leurs prix.

⁷ *Livre des métiers*, titre L, art. 35.

¹ Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 220.

² Molière, *L'avare*, acte I, sc. 4, et acte II, sc. 5.

³ Édité, Servois, t. I, p. 146.

Alloués. En général, ce mot était synonyme d'apprenti. On nommait donc ainsi le jeune garçon qui, placé chez un maître, prenait l'engagement de passer à son service le nombre d'années exigées par les statuts pour devenir *compagnon attendant maîtrise*, être admis à l'épreuve du *chef-d'œuvre*, et pouvoir briguer le titre de maître. Exceptionnellement, ce nom était donné, soit au compagnon embauché pour un laps de temps déterminé, soit au jeune homme qui désirait apprendre le métier et bornait son ambition à devenir compagnon; ce dernier, n'ayant pas fait un apprentissage régulier, n'était pas admis au chef-d'œuvre, et ne pouvait jamais aspirer à la maîtrise. Une sentence du prévôt de Paris, en date du 3 décembre 1633, défendit aux orfèvres d'avoir aucun alloué de ce genre, la corporation craignant que l'on en vint à créer ainsi trop d'ouvriers insuffisamment instruits ¹.

Voici comment était formulé, au dix-septième siècle, le contrat d'engagement d'un de ces alloués :

« Pardevant les conseillers du Roy, nottaires au Châtelet de Paris soussignez, fut présent Antoine Gallien, chef de cuisine de madame la marquise de la Vallière, demeurant rue de l'Eschelle, paroisse Saint-Germain de l'Auxerrois. Lequel, pour le proffit faire de Blaise Simon, son beau-frère, aagé de vingt-un ans, qu'il certiffie fidel, l'a par ces présentes obligé en qualité d'alloué, de cejourd'huy jusques et pour trois ans prochains ensuivant finis et accomplis, avec sieur Samuel Helot, maistre orlogeur à Paris, y demeurant rue et paroisse Saint-André des Arts, à ce présent et acceptant, qui l'a pris et retenu pour son alloué. Et promet pendant ledit temps de luy montrer à travailler à son possible dudit mestier d'orlogeur et de tout ce dont il se mesle et entremet en icelluy; le coucher, nourrir, loger, blanchir et le traiter doucement et humainement comme il appartient.

Ledit Simon s'entretiendra d'habits, linge, hardes, chaussures et autres choses ses nécessités suivant son estat; servira sondit maistre en ce qu'il luy commandera de licite et honneste; l'advertira de son dommages'il vient à sa connoissance; sans pouvoir s'absenter ny aller ailleurs travailler. Auquel cas d'absence, ledit Gallien promet le chercher et faire chercher par la Ville et banlieue de Paris: pour s'il est trouvé le ramener à sondit maistre, à l'effet de rachever le temps qui restera lors à expirer des présentes. Et en cas qu'il ne le puisse pas ramener, il s'oblige à payer audit Helot, quinze jours après l'absence dudit Simon, en sa demeure ou au porteur des présentes, la somme de cent livres, à peine et pour l'indemniser des services qui luy pourroient estre rendus par ledit Simon. Auquel ledit sieur Helot promet luy payer la dernière desdites trois années, en faveur des présentes, la somme de trente-six livres, à peine de tous dépens et dommages et interests.

Fait et passé à Paris en l'estude de Boucher, notaire, le seiziesme mars mil six cents quatre vingt huit après midy. Et ont signé, fors ledit Gallien qui a déclaré ne sçavoir escrire ny signer, ainsy qu'il est dit en la minutte des présentes demeurée audit Boucher, notaire.

BOISSEAU, BOUCHER ¹ ».

Alloués. Nom qu'ont porté les procureurs.

Allumettiers. Faiseurs d'allumettes. Celles-ci sont d'abord représentées par le *fusil*, *foisil*, *fousil*, *fuzil*, *fousil*, *feusil*, *fuisil*, etc., ustensile de métal, qui, en frappant un silex, fait jaillir des étincelles. Appliqué plus tard à une arme à feu, il lui donna son nom. Le roi Charles V possédait un grand nombre de fusils ², dont quelques-uns étaient très luxueux. Je citerai, par exemple, le numéro 2172 de l'inventaire de son mobilier; on y lit: « Ung petit foisil d'argent doré, cizellé autour, et est le couvercle esmaillé des armes de France ». Les fusils étaient soit renfermés dans un étui à couvercle, soit suspendus à un cordon, comme celui que désigne le numéro 3120: « Ung foisil d'argent, esmaillé à fleurs de lys, pendant à ung laz de soye ».

Le *Ménagier de Paris* (1393) fournit la recette très compliquée d'une composition destinée à tenir lieu d'amadou, il l'appelle « esche pour alumer du feu au fusil ³ ». Mais, à ce moment, les allumettes souffrées étaient déjà connues, et sous leur nom actuel. On trouve, en effet, dans un traité d'alchimie du quatorzième siècle, cette phrase: « Et n'est bon le soufre qu'à ces femmelettes qui botellent les allumettes ⁴ ».

Je rencontre seulement trois fusils, tous en argent doré, dans l'inventaire du mobilier de la couronne en 1418.

Rabelais a pris soin de nous informer que Panurge avait toujours dans une de ses poches « ung fousil garny d'esmorche ⁵, d'allumettes, de pierres à feu, et tout aultre appareil à ce requis ⁷ ». Il aurait pu les acheter en pleine rue, car une *Chanson de tous les cris de Paris* ⁸, datée du seizième siècle, commence ainsi :

Voulez-vous ouir chansonnette
De tous les cris de Paris ?
L'un crie des allumettes,
L'autre fusils, bons fusils !

Les *Œuvres de Bruscambille* nous apprennent que ce petit commerce faisait vivre beaucoup de pauvres gens ⁹; mais la fabrication resta pendant longtemps concentrée surtout en Allemagne :

¹ Biblioth. nationale, manuscrits, fonds français, n° 21.795, f° 193.

² Voy. les numéros 1986, 2233, 2418, 2729, etc., dans l'inventaire de son mobilier, publié en 1879 par E. Labarte.

³ Tome II, p. 263.

⁴ Voy. V. Gay, *Glossaire archéologique*, p. 25.

⁵ Dans Douët-d'Arcq, *Pièces inédites relatives à Charles VI*, t. II, p. 292 et 356.

⁶ D'amorce.

⁷ *Pantagruel*, liv. II, ch. 16. — Voy. aussi chap. 30.

⁸ Dans la collection Maurepas, t. I, p. 243.

⁹ Edition de 1629, p. 311.

¹ Voy. Leroy, *Statuts et privilèges du corps des orfèvres*, p. 50.

« La vieille, écrit Ch. Sorel, tira du feu d'un fusil d'Allemagne qu'elle portoit toujours, dont elle alluma une chandelle ¹ ».

A ce vieux fusil succéda, vers 1806, le *briquet sulfurique*, et un peu plus tard le *briquet phosphorique* auxquels resta attaché le nom de l'industriel Fumade. Les allumettes phosphoriques ou chimiques vinrent ensuite, inventées en Allemagne vers 1832.

Allumeurs de lanternes. Voy. **Lanterniers**.

Almanaquiers. Voy. **Jouets (Fabricants de)**.

Almosniers. Voy. **Aumôniers**.

Alun (COMMERCE DE L'). Il était fait par les épiciers et les droguistes. Le *Livre des métiers* mentionne l'alun dans les statuts des teinturiers, des boursiers et des gantiers ².

Amadoueurs. Marchands d'amadou. Au milieu du dix-huitième siècle, l'amadou venait encore presque exclusivement de l'Allemagne. A Paris, les épiciers le vendaient en gros à de petits merciers qui le détaillaient.

Ambleurs. Officiers de la petite écurie chez le roi. Ils sont mentionnés dans l'*État de la France pour 1687* ³, dans l'*État de 1712* ⁴ et dans celui de 1736 ⁵.

Je suppose que les titulaires de ces offices étaient chargés de dresser certains chevaux à marcher l'amble.

Ameçonneurs. Nom que les *Tailles de 1292 et de 1300* donnent aux fabricants d'hameçons.

Voy. **Pêche (Ustensiles de)**.

Amidonners. Voy. **Amidonniers**.

Amidonniers-Cretonniers. Faiseurs d'amidon et de creton. Ils furent constitués en corporation par lettres patentes de mars 1744, enregistrées le 12 janvier 1746. La durée de l'apprentissage était de deux ans, et l'on n'exigeait point de compagnonnage. Les fils de maître étaient dispensés du chef-d'œuvre, qui consistait à « faire un cent d'amidon ». Il était interdit aux maîtres de s'établir dans l'intérieur de Paris, « à cause de l'odeur infecte de leurs eaux et des matières qu'ils emploient », aussi presque tous habitaient-ils les faubourgs Saint-Victor et Saint-Marcel. La vente de la poudre à poudrer, constituant un des monopoles de la corporation des gantiers, était interdite aux amidonniers. L'article 33 de leurs statuts leur défendait de vendre l'amidon en poudre, même « d'avoir aucun outil ou ustensile propre à réduire l'amidon en poudre ». Au reste, un long édit du 19 décembre

1778 régla minutieusement tout ce qui concernait la fabrication de l'amidon et du creton ¹.

A la fin du dix-huitième siècle, les amidonniers-cretonniers en étaient arrivés à utiliser un grand nombre de racines, les pommes de terre, les marrons d'Inde ², etc. Ils étaient alors au nombre de trente-cinq à quarante.

Ils donnaient à leur atelier le nom de *trempis*.

Voy. **Empeseurs** et **Poudriers**.

Amineurs. Voy. **Mesureurs**.

Amirauté de France. Tribunal du grand amiral de France. Il connaissait en premier ressort de tout ce qui concernait le commerce maritime : sociétés commerciales, compagnies de navigation, assurances, échouements, naufrages, etc. En appel, il jugeait les sentences rendues par les amirautés particulières siégeant dans certains ports.

Même ressort que le Parlement de Paris.

Le personnel se composait de vingt-deux membres, tous nommés par le roi sur la présentation du grand amiral. Les audiences avaient lieu au Palais les lundi, mercredi et vendredi.

Les appels allaient au Parlement.

Amodiateurs. Voy. **Métayers**.

Amparliers. Voy. **Avocats**.

Ampouliers. Voy. **Pouliers**.

Anatomie. Voy. **Cabinets d'anatomie**.

Anciens, jeunes, modernes (Maîtres). Le commencement du seizième siècle vit s'introduire parmi les maîtres une hiérarchie, peu à peu acceptée par presque toutes les communautés. Les maîtres furent alors divisés en trois classes : les *Jeunes*, qui comptaient moins de dix ans de maîtrise ; les *Modernes*, reçus depuis plus de dix ans ; les *Anciens*, qui exerçaient depuis vingt ans au moins ou avaient rempli la charge de Juré.

En général, les *Jeunes* ne prenaient aucune part à l'administration de la communauté : ils ne pouvaient être élus jurés, et n'avaient même pas en cette circonstance le droit de vote. Ils n'étaient pas admis non plus dans les commissions appelées à juger les chefs-d'œuvre. En réalité, le temps passé parmi les jeunes était une sorte de stage imposé au compagnon après sa réception à la maîtrise.

Les *Modernes* eux-mêmes, bien qu'éligibles, ne figuraient pas tous parmi les électeurs des jurés.

Les *Anciens* formaient dans la corporation une véritable aristocratie, très jalouse de ses prérogatives. Au reste, chaque communauté avait sur ce point ses usages particuliers. En 1680, la corporation des couteliers se composait

¹ *Histoire comique de Franc'on*, édit. Colombey, p. 54.

² Titres LIV, LXXVII et LXXXVIII.

³ Tome I, p. 294.

⁴ Tome I, p. 590.

⁵ Tome II, p. 254.

¹ On le trouve dans l'*Encyclopédie méthodique*, Sciences et Arts, t. I, p. 20.

² Voy. Duhamel du Monceau, *Fabrique de l'amidon*, dans J.-E. Bertrand, *Descriptions des arts et métiers*, t. VIII, p. 453.

de quatre-vingt-onze maîtres, qui étaient ainsi classés ¹ :

- 22 Anciens,
- 32 Modernes,
- 33 Jeunes,

4 veuves continuant le commerce de leur mari.

Ancres (FABRICANTS D'). Ils appartenaient à la corporation des taillandiers. Mais les ancres destinées à la marine royale étaient fabriquées dans l'arsenal de Cosne (Nivernais). Les fabricants se disaient *ancriers*.

Andouilles (FAISEURS D'). Voy. **Boudiniers**.

Aneliers. Voy. **Anneliers**.

Anges de la Grève. Voy. **Crocheteurs**.

Animaux curieux (MONTREURS D'). Quand Henri III se sauva de Pologne ², il passa par Vienne, où l'empereur lui « fit voir tout ce qu'il avoit de plus singulier ³, » et dans le nombre figurait un éléphant. Ce pachyderme était donc regardé encore comme un animal peu commun. Dix-sept ans après, Henri IV eut le bonheur d'en posséder un, car, le 29 juillet 1591, étant au camp devant Noyon, il écrivait à son bureau des finances, alors séant à Dieppe : « Parce que nous désirons que l'éléphant qui nous a été admené des Indes soit conservé et gardé comme chose rare et qui ne s'est encore vue en cestuy nostre royaume, nous vous mandons faire marché avec quelque personne qui s'entende à le traicter, nourrir et gouverner... » Mais, en ce temps-là, le Béarnais ne pouvait consacrer beaucoup de temps ni beaucoup d'argent aux distractions zoologiques, et puis une bête aussi extraordinaire qu'un éléphant était bien faite pour exciter des convoitises. Le gouverneur de Dieppe reçut donc, au mois de septembre suivant, une lettre ainsi conçue : « Ayant entendu que la Roynie d'Angleterre auroit agréable ung éléphant qui est à Dieppe, je luy en ay fait présent, comme je ferois encores plus volontiers de chose plus excellente si je l'avois... » Ainsi qu'on le voit, Henri IV croyait être le premier roi de France qui eût possédé un éléphant. En quoi il se trompait.

Entre 801 et 803, Haroun ar Raschid envoya de Badgag à Charlemagne un éléphant nommé Abulabaz ⁴, que le juif Isaac conduisit à Aix-la-Chapelle ⁵, et qui mourut subitement en 810 ⁶. Quatre siècles et demi plus tard, Louis IX revenant de la Terre Sainte envoya

« pro magno munere » un éléphant « quidam elephas » à Henri III, roi d'Angleterre. Matthieu Paris, qui a enregistré le fait dans sa grande chronique ¹, ajoute : « Nous ne croyons pas qu'on eût jamais vu jusque-là d'éléphant en Angleterre, ni même en deçà des Alpes ; aussi les populations s'empresaient-elles autour d'un spectacle si nouveau ² ».

Même sous Louis XIII, l'arrivée en France d'un éléphant constituait un événement notable. Au cours de l'année 1626, un Hollandais nommé Sevender en amena un à Paris. Sur son passage, il excita à ce point la curiosité que le gouverneur de Montreuil ordonna d'élever « quelques barricades au lieu où estoit logée la beste, » afin de la conserver plus longtemps dans la ville ³. Louis XIII semble avoir fait peu de cas du présent, car nous retrouvons l'animal à Rouen en 1627 et à Toulon en 1631.

Au mois de mars 1749, Paris fut mis en émoi par l'arrivée d'un rhinocéros, le premier paraît-il, qui eût paru en France. Conduit à Versailles, toute la Cour alla le contempler, et il fallut l'y ramener encore après son séjour à Paris ⁴. Exhibé à la foire Saint-Germain, une foule avide se succédait sans relâche autour de lui, et l'énorme pachyderme était le sujet de toutes les conversations. On s'arrachait une notice dans laquelle un savant docteur, J.-B. Ladvocat, bibliothécaire de la Sorbonne, avait recueilli à cette occasion ce que les naturalistes et les voyageurs avaient raconté de plus curieux sur les mœurs de ces animaux. Au sujet de celui que l'on admirait alors, Grimm écrivait : « On prétend qu'il pèse cinq mille livres. Il a été amené en Hollande par mer, de là en Allemagne, et d'Allemagne en France. Pour le transporter par terre, on s'est servi d'une voiture couverte, traînée quelquefois par vingt chevaux. Il mange par jour jusqu'à soixante livres de pain et il boit quatorze seaux d'eau. Il aime tout, excepté la viande et le poisson ⁵. » L'avocat Barbier ⁶ nous apprend que le roi voulut acheter ce phénomène ; il recula devant les cent mille écus qu'en demanda son maître, un capitaine hollandais. Naturellement, les femmes raffolèrent de cet animal, qui unissait, disait-on, à sa force prodigieuse une extrême douceur de caractère, qui léchait, avec une langue douce comme du velours, la figure de ses gardiens et la main des docteurs de Sorbonne ⁷. Il y eut des perruques, des bonnets, des coiffures à la rhinocéros ; on vit

¹ *Chronica majora*, édit. Luard, t. V, p. 489.

² Sur tout ceci, voy. la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LIV (1893), p. 358. Deux fautes d'impression assez importantes se sont glissées dans cet article. L'envoi de l'éléphant à Charlemagne est daté de 810, au lieu de 801 sans doute. Pour l'éléphant de saint Louis, on renvoie au tome IV, non au tome V de l'édition Luard.

³ Voy. *Discours apologétique en faveur de l'instinct et naturel admirable de l'éléphant*, Rouen, 1627, p. 30.

⁴ Duc de Luynes, *Mémoires*, 19 avril 1749, t. IX, p. 386.

⁵ Grimm et Diderot, *Correspondance*, édit. Tourneux, t. I, p. 272.

⁶ *Journal*, t. IV, p. 356.

⁷ J.-B. Ladvocat, *Lettre sur le rhinocéros*, 1749, in-8°.

¹ Bibliothèque nationale, manuscrits Delamarre, Arts et métiers, t. IV, p. 59.

² En 1574.

³ P. Mathieu, *Histoire de France*, t. I, p. 396.

⁴ *Annales Tiliari*, dans le *Recueil des historiens*, t. V, p. 24 et 822.

⁵ Eginhard, *Opera*, édit. Teulet, t. I, p. 52 et 254. *Annales Fuldenses*, dans le *Recueil*, etc., t. V, p. 332.

⁶ *Annales Nazariani*, dans le *Recueil*, etc., t. V, p. 59.

même un soir, à l'Opéra, une élégante arriérée qui « étoit coiffée *en comète*, lorsque depuis deux mortels jours, on étoit *en rhinocéros* ¹ ». Au mois de mai, l'on annonça que cet énorme personnage étoit mort à Lyon et mort enragé ². La nouvelle étoit fausse. En novembre seulement, un vaisseau qui le transportait de Rome à Naples fit naufrage, et la mer engloutit la grosse bête « avec tout l'argent qu'elle avoit gagné à son propriétaire ³ ».

L'année suivante, on produisit encore à la foire Saint-Germain deux lions et un tigre, « lesquels sont privés ensemble et obéissent au commandement de leur maître comme font les chiens les plus dociles ⁴ », disait l'annonce. Mais ces fauves, dont l'espèce étoit connue depuis longtemps des Parisiens, n'obtinrent qu'un succès d'estime. Une otarie, arrivée en juillet 1784, jouit, au contraire, d'une grande vogue. On se pressait à la foire Saint-Laurent pour la voir évoluer dans un bassin d'eau salée ⁵.

On exhiba encore au même endroit : En 1750, un pélican « lequel n'a jamais paru en France, et qui se saigne pour nourrir ses petits ». En 1763, un dromadaire ; en 1765, un casoar ; en 1779, un phoque ⁶, etc., etc. *

Voy. **Phénomènes (Montreurs de).**

Animaux dressés (MONTREURS D'). L'art de dresser les animaux date de loin, et il faudrait tout un volume pour en résumer, même à grands traits, l'histoire.

On lui doit, au moyen âge, l'expression *payer en monnaie de singe* ⁷. Plus tard, c'est à la foire Saint-Germain surtout que se donnaient rendez-vous chaque année les montreurs d'animaux dressés. Je me bornerai à citer parmi les curiosités qui y furent exhibées aux dix-septième et dix-huitième siècles :

Une chienne qui lisait, calculait, distinguait les couleurs, désignait l'heure marquée à une montre, etc. Une autre « lisait le français et l'anglais, et faisait des tours de physique ».

Un béliet qui connaissait la valeur des monnaies et savait compter.

Un éléphant qui se livrait à différents exercices et avalait une bouteille de punch.

Un cerf qui exécutait tous les ordres qu'il recevait de son maître.

Un singe qui jouait du violon. Un autre jouait de la vielle.

Un cheval qui savait les quatre règles de l'arithmétique, tirait un coup de pistolet, sautait à travers un cerceau. Un autre rapportait comme un chien.

Un lièvre qui battait du tambour.

Un singe, digne continuateur de Fagotin, dansait sur la corde.

Une guenon qui signait son nom : Marie d'Angole.

Huit rats qui dansaient un ballet au son des violons, et en suivaient toujours la mesure.

Un serin qui désignait l'heure, connaissait les quatre règles et répondait à diverses questions au moyen d'un alphabet.

Des abeilles qui, au commandement de leur maître, quittaient leur ruche et allaient se réunir sur tel chapeau qu'il leur désignait, venaient s'entortiller autour de son bras, lui couvraient le visage comme d'un masque ¹.

Par arrêté du 25 octobre 1793, la Commune décida que tous les animaux appartenant à des montreurs seraient saisis, puis, soit tués, soit envoyés à la ménagerie de Versailles. Un second arrêté, daté du 3 novembre, les attribua au Jardin des plantes. Les propriétaires dépouillés devaient recevoir une indemnité qui les mit à même « de gagner autrement leur vie ». Le 4 novembre, on prit, chez un sieur Dominique Martini, un lion marin, une civette et un singe, qui formèrent le premier fond de la ménagerie actuelle du muséum. Quelques jours après, une autre confiscation lui fournit un chat-tigre, un ours blanc, deux singes, deux agoutis, deux aigles et un vautour. Au milieu du mois d'avril 1794, les survivants de la ménagerie de Versailles arrivent enfin à Paris, et le 10 décembre suivant, Thibaudeau lit à la Convention un long rapport qui approuve définitivement la nouvelle organisation du muséum d'histoire naturelle. Des crédits sont demandés pour l'aménagement de loges spacieuses destinées aux bêtes féroces, et le rapporteur termine par une amusante critique de l'ancienne ménagerie royale : « Jusqu'à présent, les plus belles ménageries n'étaient que des prisons, où les animaux resserrés avaient la physionomie de la tristesse et restaient presque toujours dans des positions qui attestaient leur langueur. Pour les rendre utiles à l'instruction publique, les ménageries doivent être construites de manière que les animaux jouissent de toute la liberté qui s'accorde avec la sécurité des spectateurs... ² ».

On montrait à Paris, en 1804, des puces dressées à différents exercices. A. Kotzbue, qui les avait vues, raconte qu'entre autres merveilles, elles tiraient un carrosse. Il ajoute : « On conçoit difficilement qu'un homme se soit donné la peine de fabriquer, avec une finesse admirable, des voitures et des chaînes en or, pour y attacher une puce ». Le même homme montrait deux mouches, qui faisaient de l'escrime avec deux brins de paille ³.

Voy. **Écuyers.**

Animaux féroces (COMMERCE DES). Au moyen âge, les bêtes féroces arrivaient d'Afrique

¹ Abbé Coyer, *Lettre à une dame angloise*, dans les *Œuvres*, t. I, p. 156.

² D'Argenson, *Journal*, 30 mai 1749, t. V, p. 485.

³ D'Argenson, 21 novembre 1749, t. VI, p. 77.

⁴ *Les affiches de Paris*, n° du 9 février 1750.

⁵ Mme Cradock, *Journal*, 29 juillet 1784, p. 69.

⁶ Voy. E. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 321 et 391 ; t. II, p. 219 et 230.

⁷ Voy. l'article Petit-Pont.

¹ Surtout ceci, voy. É. Campardon, *Le théâtre de la foire*, et V. Fournel, *Le vieux Paris*.

² *Moniteur universel*, n° du 14 décembre 1794.

³ *Souvenirs de Paris en 1804*, t. I, p. 74.

par l'Égypte, où Alexandrie centralisait le commerce de l'Orient. Il ne semble pas qu'elles fussent alors beaucoup plus rares qu'aujourd'hui. Les princes entretenaient volontiers des ménageries dans leur palais. Les comtes de Hainaut, par exemple, pourvoyaient à la nourriture de leurs fauves au moyen d'un impôt, qui, dit un historien, paraissait très onéreux aux pauvres et très humiliant aux riches ¹. Vers 1108, Henri I^{er} d'Angleterre, devenu maître de la Normandie par la victoire de Tinchebrai, fit à Caen un séjour momentané. Pour se concilier la sympathie de ses nouveaux sujets, il leur donna des spectacles ; il offrit notamment à leur admiration une réunion d'animaux curieux dont le poète Raoul Tortaire ² nous a transmis la liste. C'était d'abord un léopard, animal d'une agilité merveilleuse ; puis un lion, le plus vaillant et le plus généreux des quadrupèdes ; un lynx, dont la vue pénétre tous les corps et n'est arrêtée que par le verre ; un chameau, qui vit cent ans au moins dans les pays chauds, privilège qu'il doit à sa sobriété ; et encore une autruche, énorme oiseau qui digère le fer aussi facilement que les liquides ³. Notez que huit siècles environ se sont écoulés depuis le jour où les Normands se pressaient autour de cette exhibition, analogue à celles que nos dompteurs promènent de ville en ville.

Il n'est nullement prouvé que Philippe-Auguste ait eu une ménagerie au château du Louvre. Celle qu'il créa à Vincennes ne renfermait guère que des daims et des cerfs ⁴.

Au treizième siècle, les chanoines de Notre-Dame avaient réuni dans le cloître une petite ménagerie où l'on voyait des ours, des cerfs, des corbeaux, des singes, etc. Au mois de novembre 1245, Eudes, légat du Saint-Siège, leur intima l'ordre de licencier tous ces pensionnaires, qu'il osa représenter comme nuisibles, inutiles et ridicules ⁵.

En 1333, Philippe VI transporta à l'extrémité de son jardin du Louvre une ménagerie depuis longtemps voisine du palais de la Cité. Charles V en eut une autre à l'hôtel Saint-Paul, et il est permis de croire que les lions s'y reproduisaient ⁶.

L'amour des fauves semble avoir été héréditaire dans la maison de Bourgogne. Philippe le Hardi nourrissait à Bruges un lion auquel on servait chaque jour la moitié d'un mouton ⁷. C'était bien la ration ordinaire, puisque en 1425 un jeune lion ayant été envoyé à Jean sans Peur, celui-ci ordonna qu'il lui fût attribué

« demi mouton de char ¹ pour son vivre, selon ce qui lui est nécessaire ² ». Jacques de Melle, « bouchier et bourgeois de Gand, » avait la garde de quatre autres lions que le duc possédait dans cette ville. Il avait soumissionné « par cry d'église et à rabat » la nourriture de ces animaux mais, effrayé de leur appétit, il finit par les condamner à un régime si austère qu'ils faillirent mourir de faim, et le duc, qui aimait ses bêtes, dut augmenter le prix de leur pension ³. S'il donnait un festin, il voulait que, pour faire honneur à ses hôtes, ses chers animaux y assistassent. Parfois, il se contentait de l'un d'entre eux ; en 1453, on paye vingt sous à « Gilles le Cat, serrurier demeurant à Lille, pour une chaisne, une cheville de fer, deux havets ⁴ et deux touretz ⁵, pour lyer le lion en la salle de Monseigneur, le jour de son banquet ⁶ ». En 1461, un Vénitien fit présent à Philippe le Bon d'un lion apprivoisé : « A Berthelmy Cazal, demourant à Venise, quand il est naguères venu devers Monseigneur à Bruxelles et lui a donné ung lion privé, qu'il a amené et fait venir dudit lieu de Venise... ⁷ ».

Comme le duc de Berri, il affectionnait particulièrement les ours. Dans un compte de 1467, on mentionne « le petit ours de Monseigneur ⁸ », un favori sans doute.

C'est sous le règne de François I^{er} que fut apporté à Paris le premier crocodile qui ait été vu en France ; encore était-il empaillé ou plutôt « bouilly en huyle ». M. de la Vénade, ancien ambassadeur près la République de Venise, tenait d'elle ce présent magnifique. Il en gratifia l'église Saint-Antoine, qui « le fit mettre et attacher contre la muraille où il est de présent. Ce serpent, nommé crocodile, avoit esté prins dedans le fleuve du Nil, près du Quaire ⁹ ».

Henri II eut à Saint-Germain une ménagerie. Charles IX fit restaurer celle du Louvre, et il prenait plaisir à voir combattre entre eux des dogues, des lions, des ours, des taureaux ¹⁰. Mais, pendant une nuit du mois de janvier 1583, Henri III rêva que ces animaux se retournaient contre lui et le dévoraient. Il s'en alla faire ses dévotions dans un couvent, donna cent écus aux religieux, puis regagna le palais, « où arrivé, écrit Lestolle, il fit tuer à coups d'arquebuzes les lions, ours, taureaux et autres semblables bestes qui souloit nourrir pour combattre contre les dogues ¹¹ ».

Louis XIII, qui méprisait les éléphants, eut des bêtes féroces aux Tuileries, à Fontai-

¹ Voy. E. Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre*, t. I, p. 425.

² Mort vers 1120.

³ Voy. *Bibliothèque de l'École des chartes*, XVI^e année, 1855, p. 509.

⁴ Rigord, *Gesta Philippi Augusti*, cap. XXI, édit. Delaborde, t. I, p. 35.

⁵ « Animalia nociva, inutilia seu jocosa, veluti ursos, cervos, corvos aut simias, vel hujusmodi ». *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. II, p. 406.

⁶ Sauval, *Recherches*, t. II, p. 273 et 282.

⁷ De Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, preuves, t. I, p. 7.

¹ De chair.

² De Laborde, t. I, p. 221.

³ De Laborde, t. I, p. 216 et suiv.

⁴ Deux crochets.

⁵ Deux boucles.

⁶ De Laborde, t. I, p. 427.

⁷ De Laborde, t. I, p. 477.

⁸ De Laborde, t. I, p. 499.

⁹ *Journal d'un bourgeois sous François I^{er}*, année 1517, p. 49.

¹⁰ Voy. Sauval, t. II, p. 13. — Brantôme, t. IX, p. 390. — Ét. Pasquier, *Œuvres*, édit. de 1723, t. II, p. 415.

¹¹ Journal de Henri III, édit. Michaud, p. 156.

nebleau, à Saint-Germain, à Vincennes et même à Versailles. Dans cette dernière ville, on ne conservait plus, en 1657, qu'un lion et une lionne, un léopard, un tigre, deux ours, un loup cervier et deux aigles. Leur garde et leur nourriture coûtaient trois livres par jour ¹. Au reste, le goût des bêtes féroces commençait à diminuer, et dans la merveilleuse ménagerie créée par Louis XIV à Versailles, elles étaient en grande minorité; on y vit pourtant des lions, des tigres, un rhinocéros, etc. ². Cette collection fut pillée pendant les journées d'octobre 1789; les bêtes qui survécurent furent amenées à Paris où elles constituèrent le premier fonds de la ménagerie actuelle du jardin des plantes.

Le commerce des animaux féroces n'a plus guère de représentants qu'en Angleterre, en Hollande et en Belgique. Les ménageries d'Europe et les dompteurs sont surtout alimentés par la foire qui se tient du 5 au 10 septembre, dans le jardin zoologique d'Anvers. *

Voy. Combats d'animaux. — Dompteurs, etc.

Anneliers. Faiseurs d'anneaux. La *Taille de 1292* cite trois et celle de 1300 six *aneliers*. On connaissait très bien déjà les anneaux employés pour soutenir les rideaux, les tentures de tous genres ³. Mais on nommait aussi *aniau*, *anel*, *annel*, *anneau* les bagues destinées aux doigts, et les *aneliers de laiton* en fabriquaient beaucoup, même d'assez riches, malgré l'opposition des orfèvres ⁴. Les statuts accordés aux épingliers en 1602 leur reconnaissent le droit de fabriquer divers objets de métal, notamment les *annelets*.

Annonces. Voy. **Publicité (Entreprises de)**.

Annonces lumineuses. Elles datent de loin. Mathurin Régnier, faisant le portrait d'une affreuse mégère, dit qu'elle

Ressembloit, transparente, une lanterne vive
Dont quelque paticier amuse les enfans,
Où des oysons bridez, guenuches, éléfans,
Chiens, chats, lièvres, renards et mainte estrange beste
courent l'une après l'autre ⁵.

Ces lanternes étaient circulaires, en toile ou en papier huilé. Entre eux et la lumière placée au milieu, des figures grotesques, formées de carton découpé, étaient fixées à un cercle mouvant, auquel on donnait une impulsion qui la faisait tourner. Les figures formaient alors des ombres mouvantes ⁶. Ces sortes de lanternes magiques avaient été d'abord en usage dans les représentations des mystères. Comme on le voit, les pâtisseries en conservèrent l'usage jusqu'au dix-septième siècle.

Annuel des marchands. Droit annuel, établi à la fin du seizième siècle, et qui était perçu, au profit du roi, sur tous les marchands qui faisaient le commerce des boissons ¹.

Août (LOI D'), dite aussi **BAN D'AOUT.** Droit de promulguer le ban de la moisson, c'est-à-dire droit de vendre seul du vin au détail durant le mois d'août. Ducange cite une charte de 1244, où on lit que « les loix d'aoust sont à l'Eglise » ².

Août (SAINT-PIERRE EN GOULE) ou **SAINT-PIERRE ENTRANT AOUT** (*in gula augusti*), c'est-à-dire au commencement d'août. Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours Saint-Pierre es liens, dont la fête tombe le 1^{er} août: « Nul talemelier ³ ne puet cuire en la feste S. Père en goule aoust, » dit le *Livre des métiers* ⁴.

Ce fut plus tard le jour choisi pour leur fête par la confrérie des nattiers et par celle des savetiers ⁵.

Apertises (JOUeurs D'). Joueurs de tours, équilibristes, prestidigitateurs, etc. Voy. **Bateleurs**.

Aplaigneurs. Voy. **Foulons et Lai-neurs**.

Apotécaires. Voy. **Apothicaïres**.

Apothicaïres. Jean de Garlande, qui vivait vers 1250, nous apprend que de son temps les *apotecarii* vendaient des médicaments et des électuaires, des racines et des herbes, de la zédoaire, du gingembre, du poivre, du cumin, des clous de girofle et de la canelle, de l'anis, de la graine de fenouil, de la cire et des cierges, du sucre et de la réglisse. On trouvait encore dans leurs boutiques des préparations de gingembre à l'usage des constitutions froides, du diaphénic excellent pour les phtisiques, du diaprun et de la gomme adragante qui rafraîchissent, et de l'ellébore qui facilite la digestion ⁶.

L'*apotecarius* du treizième siècle représente donc bien notre apothicaire actuel, nom qu'il portait déjà en français, car le *Livre des métiers*, colligé vers 1268, mentionne deux fois les *apotécaïres* ⁷. Ils ne figurent pourtant pas dans les *Tailles de 1292* et de 1313; mais la première cite vingt-huit et la seconde soixante-neuf *espiciers*, désignation qui convient très bien aux *apotécaïres*, puisque tous les produits qu'ils viennent de nous offrir s'appelaient alors des *épices*. On peut donc, je crois, avancer qu'au treizième siècle les mots *apotécaire* et *espicier* étaient synonymes, et qu'ils s'appliquaient bien à des vendeurs de substances employées à la fois comme condiments et comme médicaments.

¹ *Etat général des officiers domestiques, commensaux de la maison du Roy*, p. 164.

² *Mémoires de Luyves*, 23 août 1750, t. X, p. 317.

— Duc de Croy, *Mémoires*, p. 360.

³ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 16.

⁴ G. Fagniez, *Etudes sur l'industrie*, p. 299.

⁵ Satire XI.

⁶ Math. Régnier, *Œuvres*, édit. elzévir., p. 149.

¹ A. Bailly, *Histoire financière de la France*, t. I, p. 277.

² *Glossarium*, aux mots *Bannum augusti* et *Lex augusti*.

³ Boulanger.

⁴ Titre I, art. 25. Voy. aussi titre LIII, notes additionnelles.

⁵ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 44.

⁶ *Dictionarius*, p. 28.

⁷ II^e partie, titre XVI, art. 4 et 5.

Apotécaires et espiciers n'en avaient point le monopole. Les *herbiers* fournissaient des herbes médicinales ; les *ciriers* et les *périers* débitaient la cire et le poivre ; les *regrattiers*, revendeurs au détail, avaient le droit de tenir la cire en pain et un petit nombre d'épices employées dans la cuisine, poivre, cumin, canelle, réglisse, etc. Quant à la préparation des médicaments, il est certain que les médecins s'en chargèrent pendant longtemps. Ils avaient déjà dû y renoncer au treizième siècle, par la même raison qui leur avait fait abandonner aux barbiers les opérations chirurgicales : c'était œuvre manuelle, conséquemment déshonorante.

Un mandement de Philippe VI, daté du 22 mai 1336, veut que les apothicaires, leurs valets et les herbiers soumettent leurs denrées à l'examen des médecins de la Faculté ¹. Les statuts de celle-ci, rédigés en 1350, placent sur la même ligne les chirurgiens et les chirurgiennes, les apothicaires et les apothicaires, les herbiers et les herbières. Ces trois métiers, restés indépendants de l'Université, pouvaient donc être exercés par des femmes.

Au mois d'août 1353, les *épiciers-apothicaires* reçoivent du roi des statuts très sages ².

Nul ne pourra entreprendre ce commerce s'il « ne sçait lire ses receptes ou s'il n'a entour luy personne qui le sache faire ».

Nul ne vendra « médecines venimeuses ou périlleuses ».

Tout apothicaire qui aura confectionné une « médecine de longue conservation inscrira sur le pot l'an et le mois de la confection ».

Tout apothicaire vendra « à loyal, juste et modéré prix ».

Il est créé un chef de la corporation sous le nom de « maistre du mestier d'apothicaires, qui sera sur tous les apothicaires de Paris et des suburbes. « Assisté de deux médecins désignés par le doyen de la Faculté, il fera au moins deux fois l'an la visite de chaque officine, il examinera avec soin toutes les substances qui s'y trouveront.

Il s'assurera aussi que chaque apothicaire a chez lui « le livre qu'on appelle *Antidotaire Nicolas* ». C'était la pharmacopée de Nicolas Myrepse, un médecin grec du treizième siècle, qui avait exercé à Alexandrie. Son traité, embrassant l'ensemble des médicaments alors connus, contient 2.656 formules, et il fut de bonne heure traduit en latin. Au reste, il existait déjà d'autres ouvrages sur cette matière : Les *Médicaments simples* et la *Pratique* du médecin arabe Jean Mésué ; les glossaires pharmacotechniques de Simon de Gênes et de Pierre d'Abano ; les écrits confus d'Albucasis, médecin de Cordoue, et les fameux *Secrets* d'Albert de Bollstadt. Mais les livres étaient encore trop rares et trop chers pour que l'on pût demander aux apothicaires de posséder une si nombreuse bibliothèque : l'*Antidotaire* de Myrepse était

alors le guide obligé de tous, et il restera le *Code* officiel jusqu'en 1637.

Jean de Jandun nous fait savoir qu'au quatorzième siècle plusieurs apothicaires étaient établis sur le Petit-Pont, alors couvert de maisons. Ils étalent avec complaisance, dit-il, de beaux vases renfermant les remèdes les plus recherchés ³.

Beaucoup d'entre eux étaient aussi, paraît-il, une ignorance complète de leur métier. D'autres n'hésitaient pas à tromper le public, en lui vendant des drogues vieilles qui avaient perdu toute leur vertu. Une ordonnance d'août 1484 ⁴ constate qu'il était fort difficile de se procurer les épices les plus indispensables. Parfois, dit le roi, elles sont rares même en Orient, « elles sont chères même au pays où elles croissent. Les marchands infidèles laissent à en amener en terre chrétienne pour ce que le voyage est long, » de sorte que « l'on est bien souvent deux ou trois ans sans en pouvoir recouvrer ».

Des substances aussi précieuses, et dont l'emploi pouvait présenter de sérieux dangers n'eussent dû être maniées que par des gens expérimentés. Il était donc nécessaire d'établir une distinction entre le marchand qui se bornait à les débiter telles qu'il les recevait d'Orient, et l'homme chargé d'en composer des médicaments, c'est-à-dire entre l'épicier et l'apothicaire. C'est ce que fit l'ordonnance d'août 1484. Les deux métiers ne cessèrent pas d'être réunis et de ne constituer qu'une seule corporation ⁵ ; mais si tout apothicaire put continuer à être épiciers, l'épicier ne put se dire apothicaire que sous certaines conditions, après avoir servi quatre années comme apprenti, avoir passé un examen « estre approuvé audit mestier », et avoir « fait chef-d'œuvre, tant d'ouvrages de cire, confiture de sucre, dispensacions de poudres, comme de composicions de receptes, cognoissance de drogues et autres choses concernant le fait desdits mestiers ».

Les statuts de juin 1514 accentuèrent plus encore la distinction entre eux ⁶. « Qui est espicier n'est pas apothicaire et qui est apothicaire est espicier », dit clairement le préambule. Les deux commerces continuent à ne former qu'une seule corporation, mais ils auront chacun ses jurés particuliers ; les jurés épiciers ne pourront prétendre aucun droit chez les apothicaires et réciproquement, etc., etc.

Ces statuts furent confirmés et complétés avant la fin du siècle par une foule de sages ordonnances. On y signale les précautions à prendre pour la préparation des médicaments. On insiste sur la visite des officines, qui sera faite au moins deux fois chaque année par les jurés de la corporation assistés de deux docteurs de la Faculté de

¹ *De laudibus Parisius*, I^{re} partie, chap. IV.

² *Ordonn. royales*, t. XIX, p. 413.

³ « Le mestier des ouvrages et marchandises d'espicierie, apothicairerie, ouvrages de cire et confitures de sucre ».

⁴ *Ordonn. royales*, t. XXI, p. 541.

¹ *Ordonn. royales*, t. II, p. 116.

² *Ordonn. royales*, t. II, p. 532.

médecine. On décide enfin que les drogues introduites à Paris par les marchands en gros seront, avant d'être livrées au commerce, soumises à l'examen de deux médecins ¹.

Précautions inutiles, car en dépit de la surveillance exercée sur eux, les apothicaires falsifiaient déjà de mille manières les médicaments, vendaient comme bons ceux qui étaient avariés, et n'en exagéraient pas moins les prix. Ainsi, quand on leur demandait un os de cœur de cerf, qui passait pour un très puissant cardiaque, ils n'hésitaient pas à fournir des os de cheval. « Pharmacopoles nous abusent, écrivait Symphorien Champier en 1531 : ils nous vendent les os de cheval au lieu de os corde cervi, et en trouverez plus à vendre que n'a de cerfs en toute la France, Italie et Espagne ² ». Dans les *Caquets de l'accouchée* ³, une femme qui avait habité pendant longtemps la maison d'un apothicaire, raconte qu'elle ne lui a jamais « veu employer que les herbes qu'on racle souvent dans nos jardins ». Quand venait le moment de rédiger le mémoire, elles étaient décorées des noms les plus savants et les plus étranges. Noël du Fail dit, de son côté, que les apothicaires « abusent le peuple et sa bourse, vendant vingt sols ce qui en vaut cinq ⁴ », et Lestoile raconte qu'avant de mourir un apothicaire nommé Gonnier « se confessa, entre autres choses, de ce qu'il n'estoit point entré de bonne rheubarbe en sa boutique il y avoit plus de trente ans ⁵ ». On disait déjà *mémoire d'apothicaire* pour désigner un compte sur lequel il y avait beaucoup à rabattre. Vers la fin du dix-septième siècle, l'usage était de le réduire au moins de moitié. Un mari, venant discuter avec les marguilliers de Saint-Paul le prix qui lui est demandé pour l'enterrement de sa femme, finit par leur proposer de partager la somme en deux :

Je erois qu'il est plus à propos,
Pour bien sortir de cette affaire,
De régler tous les frais en gros
Comme ceux d'un apothicaire,
C'est-à-dire en bonne amitié
Retrancher la belle moitié ⁶.

Bien que, depuis la découverte de l'imprimerie, les traités de pharmacie fussent devenus moins rares et plus accessibles à toutes les bourses, la grande majorité des apothicaires était restée fidèle à l'*Antidotaire* de Myrepse. Quelques-uns y ajoutaient la *Pharmacopée* de Bauderon ou les *Institutions pharmaceutiques* de Jean de Renou ⁷, mais c'est seulement vers 1632 que la Faculté se préoccupa de rédiger un *Codex* complet qui pût servir de guide pour la préparation des médicaments. Dès 1599, le Parlement avait ordonné de commencer ce travail, et nommé les douze docteurs chargés de le mener à bonne fin. Tous

moururent sans avoir beaucoup avancé la besogne. Enfin la Faculté loua à côté des écoles une grande salle, y réunit des fourneaux et des alambics, et y rassembla les drogues simples au moyen desquelles allaient être étudiées toutes les compositions. Dix-huit commissaires se partagèrent cette lourde tâche, qui ne fut achevée qu'en 1637 ¹.

Les apothicaires durent dès lors avoir chez eux ce *Codex* officiel. Leurs boutiques, encore laides et sombres au seizième siècle, comme toutes celles de cette époque, prirent un aspect moins misérable. Elles n'eurent d'abord pour ornement que les énormes mortiers de fer destinés aux pulvérisations, les lourdes amphores de terre cuite et les boîtes dites *silènes* où reposaient les médicaments. Ces dernières étaient couvertes de grossières peintures, représentant des « figures joyeuses et frivoles, comme de harpyes, satyres, oysons bridez, lièvres cornus et aultres telles paintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire... », mais au dedans l'on réservoir les fines drogues, comme baulme, ambre gris, muscq, civette, pierreries, et autres choses précieuses ² ».

L'usage de conserver les médicaments dans des boîtes chargées de décorations bizarres subsista fort longtemps. Jean de Renou, qui écrivait vers 1607, nous parle encore « des boîtes et coffrets embéllys de toutes sortes de peintures récréatives, comme peuvent estre cerfs volans, viédazes ³ empennés, centaures à cul pelé, oisons bridez, cannes bastées, et autres semblables, entre lesquelles on a accoustumé de laisser un petit vuide quarré pour y escrire en lettres d'or ou d'azur le nom de la drogue ⁴ ». Mais, peu à peu, les boutiques deviennent plus claires et plus vastes ; on les décore de boiseries finement travaillées, et les silènes sont remplacés par d'élégants tiroirs rangés méthodiquement autour de la pièce ⁵.

Les apothicaires étaient alors régis par des statuts qui leur avaient été octroyés le 28 novembre 1638, et qui pendant plus d'un siècle servirent de base à tous les règlements concernant l'exercice de la pharmacie.

Les apothicaires continuaient à former avec les épiciers un seul et même corps, dont l'importance était depuis longtemps reconnue, puisqu'il occupait le deuxième rang parmi les *Six-corps* ⁶.

Bien que composant un seul métier et soumis aux mêmes statuts, distinction était faite entre les *apothicaires-épiciers* et les simples *marchands épiciers*.

La durée de l'apprentissage était de quatre ans pour les premiers, de trois ans seulement pour les seconds. Muni de son brevet d'apprentissage,

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 587.

² Myrouel (miroir) des apothiquaires et pharmacopoles, Lyon, 1531, goth., sans pagin.

³ Édit. elzév., p. 103.

⁴ Édit. elzév., t. II, p. 182.

⁵ *Journal de Henri IV*, 12 nov. 1596.

⁶ Abbé de Marigny, *Le pain bénit*, 1673, in-12.

⁷ Gui Patin, *Lettres*, t. I, p. 24.

¹ Voy. Hazon, *Éloge historique de la Faculté de médecine*, p. 57.

² Rabelais, *Gargantua*, liv. I, prologue.

³ Traduction du mot latin *veretrum*. Voy. Ducange, aux mots *vectis* et *virga*.

⁴ *Œuvres pharmaceutiques*, p. 482.

⁵ Voy. l'article Boutiques.

⁶ Voy. cet article.

le jeune homme devait encore servir comme compagnon pendant six ans s'il voulait devenir *apothicaire-épiciier*, pendant trois ans seulement s'il bornait son ambition à s'établir *marchand épiciier*. En ce qui touche ce dernier, ses six ans de service accomplis, il devait, comme dans toutes les autres corporations, subir un examen et parfaire un chef-d'œuvre, conditions indispensables pour pouvoir obtenir la maîtrise.

On exigeait davantage de l'aspirant au titre d'apothicaire-épiciier. Avant même d'être reçu apprenti, il lui fallait comparaître devant les jurés de la corporation, « pour connoître s'il a étudié en grammaire, et s'il est capable d'apprendre ledit art ». Puis, quand il avait achevé ses quatre ans d'apprentissage et ses six ans de compagnonnage, il subissait un examen en présence des jurés, du professeur de pharmacie à la Faculté de médecine et de tous les maîtres composant la corporation. Cette épreuve durait trois heures, pendant lesquelles le candidat était interrogé par neuf maîtres désignés à cet effet. Ils rendaient leur arrêt à la pluralité des voix. S'il était favorable, l'aspirant était admis à l'*acte des herbes* : on lui présentait une foule de substances médicinales, dont il devait indiquer le nom et les vertus. Venait enfin le *chef-d'œuvre* proprement dit. Le candidat confectionnait cinq préparations importantes, et dissertait sur toutes les drogues qu'il y avait fait entrer.

Comme dans les autres corps de métier, les fils de maîtres étaient privilégiés. Chez les marchands épiciiers, on les dispensait du chef-d'œuvre, chez les apothicaires-épiciiers, l'épreuve la plus difficile, l'acte des herbes, leur était épargnée.

Les veuves de maîtres pouvaient continuer le commerce de leur mari, à la seule condition « de prendre et de tenir en leurs boutiques un bon serviteur, expert et connoissant au fait dudit art et marchandise ».

Il était défendu aux épiciiers comme aux apothicaires d'« employer en la confection de leurs médecines, drogues, confitures, conserves, huiles et syrops, aucunes drogues sophistiquées, éventées ou corrompues, ni mêler ou employer en leurs ouvrages de cire aucune vieille cire avec la neuve, ni aux ouvrages de sucres vieux syrops ». Le délinquant était condamné à cinquante livres d'amende, et la marchandise défectueuse était brûlée devant la porte de sa boutique.

La corporation était administrée par six gardes ou jurés, trois d'entre eux choisis parmi les marchands épiciiers, les trois autres parmi les apothicaires-épiciiers. Le mode de leur élection varia sans cesse. Tantôt la communauté tout entière y prit part, tantôt chacun des deux corps se réserva la nomination de ses propres gardes.

Les gardes devaient être « élus et choisis gens de probité et d'expérience, non notés ni diffamés ». Ils étaient tenus de visiter, au moins trois fois par an, la boutique de chaque maître. Ils procédaient en outre, et cela chez tous les marchands de Paris, à la visite des balances et des poids.

De temps immémorial, la corporation était dépositaire de l'étalon des poids. Elle comptait parmi ses privilèges celui de contrôler les ustensiles de pesage employés par tous les commerçants qui débitaient des *avoir de poids*¹, c'est-à-dire des marchandises vendues au poids.

Une Déclaration du 14 mai 1724 reconnut implicitement aux apothicaires le droit de visiter les malades en l'absence d'un médecin². Louis XVI fit pour eux plus encore. La Déclaration du 25 avril 1777³ les sépara enfin des épiciiers, et les constitua en une corporation indépendante, autorisée à prendre le titre de collège de pharmacie.

Le commerce de l'épicerie leur fut dès lors interdit. Ils furent « tenus de se renfermer dans la confection, préparation, manipulation et vente des drogues simples et compositions médicinales ». Les épiciiers conservaient « le droit de faire le commerce en gros des drogues simples, sans qu'ils puissent en vendre et débiter au poids médicinal, mais seulement au poids du commerce ».

Il était désormais interdit aux « communautés séculières ou régulières, même aux hôpitaux et religieux mendiants, d'avoir une pharmacie, si ce n'est pour leur usage particulier ». Toute vente de drogue faite par eux devait être punie d'une amende de cinq cents livres.

Le nombre des maîtres apothicaires, qui se montait à 108 en 1754, était tombé à 89 en 1758, et à 84 en 1773.

Séb. Mercier écrivait en 1783 : « On croit moins aujourd'hui aux médecins. Les apothicaires se ruinent, on ne court plus comme autrefois aux poisons multipliés de leurs boutiques meurtrières⁴ ».

Il y avait cependant encore 87 maîtres pharmaciens à Paris en 1787. Leur collège était installé, depuis 1777, dans la rue de l'Arbalète, sur partie de l'emplacement d'un hôpital qui avait été fondé en 1576 par Nicolas Houel, apothicaire royal. On y voyait plusieurs salles de cours, un laboratoire, un cabinet d'histoire naturelle et un très beau jardin botanique.

La corporation avait pour patron saint Nicolas, « à cause, écrit Sauval, que leurs marchandises viennent par mer et par le moyen des pilotes et mariniers dont saint Nicolas est encore le patron, ou à cause du tombeau de saint Nicolas, évêque de Mirre⁵, d'où il sort une huile qui opère de merveilleuses guérisons⁶ ».

Voy. Aides-apothicaires. — Boutiques. — Droguistes. — Maître des apothicaires. — Spécialités pharmaceutiques, etc.

Appareilleurs. Dans la langue spéciale à plusieurs métiers, ce mot signifiait *apprêteurs*.

¹ Voy. cet article.

² Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXI, p. 265.

³ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXIV, p. 389.

⁴ *Tableau de Paris*, t. IV, p. 323.

⁵ Myre, dans la *Lycie*.

⁶ *Recherches sur Paris*, t. II, p. 473.

C'est ainsi que l'emploient les bonnetiers et les chapeliers.

Mais l'on nommait plus spécialement alors, et l'on nomme encore aujourd'hui, appareilleur l'ouvrier qui prépare le travail aux tailleurs de pierre, choisit celles-ci, et y indique le tracé à suivre pour la coupe.

Le mot appareilleur semble aussi avoir désigné une sorte d'avoué ou d'avocat intervenant dans les procès. C'est au moins ce que paraît révéler une ancienne coutume d'Amiens, dont un long extrait a été publié par Ducange au mot *campio*.

La *Taille de 1292* cite deux appareilleurs, celle de 1300 en mentionne trois.

Appareilleuses. Voy. Apparieuses.

Apparieuses. Femmes qui s'occupaient, gratuitement ou non, de conclure des mariages. « Une marieuse de gens, on appelle cela vulgairement une apparicuse », écrit Tallemant des Réaux ¹.

Voir, dans *Le roman bourgeois* ², le *Tarif ou évaluation des partis sortables pour faire facilement les mariages*.

On trouve aussi *appareilleuses*.

Appariteurs. Voy. Bedeaux et Mas-siers.

Appétits (CRIEUSES D'). « Les femmes qui revendent par les rues de Paris sur des paniers qu'on nomme inventaires ³, appellent apétit les harengs soresz et les raves. En criant les raves, elles disent simplement *apétis*, et en criant les harengs soresz, elles crient *apétit*, *craquelot apétit* ⁴ ». Craquelot était un autre nom du hareng saur.

Voy. **Harengères**.

Applanisseurs. Nom donné aux catisseurs, aux retondeurs de drap, etc.

Appotiquaires. Voy. Apothicaires.

Apprenti (RACHAT DE L'). L'apprenti se rachetait quand son maître consentait à le libérer par anticipation, à le tenir quitte du temps pour lequel il s'était engagé à servir; mais jusqu'à ce que ce temps fût entièrement écoulé, le maître n'avait pas le droit de prendre un nouvel apprenti.

Voy. **Apprentissage**.

Apprenti (VENTE OU CESSIÒN DE L'). Un maître vendait son apprenti lorsqu'il le cédait, moyennant une somme déterminée, à un autre maître pour le temps que l'apprenti restait devoir. La vente n'était autorisée que dans quatre cas :

1^o Quand le maître était retenu au lit par une grave maladie.

2^o Quand il partait en pèlerinage pour un lieu consacré.

3^o Quand il renonçait au métier.

4^o Quand il tombait dans l'indigence.

« Nus ne puet vendre son aprentiz, se il ne gist à lit de langueur, ou il ne va outre mer, ou il ne lesse le mestier du tout, ou il ne le fet par poverté ¹ ».

Le maître qui vendait son apprenti ne pouvait en prendre un autre avant l'expiration du temps pour lequel il avait engagé le premier, lors même que sa situation modifiée lui eût permis de le faire.

Les forcetiers décidèrent en 1291 qu'un maître ne pourrait vendre son apprenti qu'après l'avoir gardé au moins un an et un jour. Cette mesure avait pour objet de mettre fin à une spéculation que les statuts racontent tout au long, et qui est intéressante à connaître. Il était arrivé, paraît-il, que des ouvriers forcetiers admis à la maîtrise avaient pris un apprenti et l'avaient vendu quelques semaines plus tard. L'argent de la vente une fois touché et joyeusement dépensé, ces maîtres abandonnaient leur atelier et se remplaçaient comme valets ².

L'expression *vendre son apprenti* n'était plus en usage au seizième siècle. On le cédait, ce qui revenait au même, et dans les mêmes circonstances qu'auparavant. Nul, disent les couteliers, ne peut céder son apprenti « s'il ne git au lit malade en langueur, ou s'il ne laisse le métier du tout, ou s'il ne le fait par pauvreté ³ ». Un siècle plus tard, on se bornait à prévoir « les cas de nécessité ou autre accident inopiné ⁴ ». On ne tarda pas à abuser de cette tolérance, et les tabletiers en 1741 ⁵ n'autorisent un maître à céder son apprenti qu'après l'avoir gardé un an au moins. Si le maître abandonnait le métier, les jurés se chargeaient de replacer l'apprenti.

Voici la formule d'un acte de cession au dix-septième siècle ⁶ :

« PARDEVANT NOUS CONSEILLERS DU ROY, notaires à Paris soussignez, furent présens Sébastien Lebrun et François Gaudin, maîtres savetiers à Paris et jurez en charge dudit mestier. Lesquels, en la présence de Girard Mercier, aussy maistre savetier à Paris, ont par ces présentes cédé et transporté à Estienne Champagne, de pareille profession, demeurant rue de Sève ⁷, paroisse Saint-Sulpice, à ce présent, les vingt-un mois qui restent à expirer du brevet d'apprentissage de Jean Balleux avec Guillaume le Roux, aussy maistre savetier, passé devant Drouet et Barbou, notaires à Paris, le vingt-deux janvier MDC quatre-vingt-six, depuis cédé par les jurez dudit mestier au sieur Mercier, par acte passé devant Vatel et son collègue, notaires, le troisième septembre audit an. Pendant

¹ *Livre des métiers*, titre XVII, art. 3. — Voy. aussi titre XXI, art. 8; titre XXX, art. 6; titre XLIII, art. 3; titre LXXXVII, art. 14.

² G. Depping, *Ordonnances*, p. 359.

³ Statuts de 1565, art. 3.

⁴ Chapeliers, statuts de 1658, art. 18.

⁵ Article 9.

⁶ Original sur papier appartenant à l'auteur.

⁷ Rue de Sèvres.

¹ *Historiettes*, t. VI, p. 145.

² Édit. elzévir., p. 53.

³ Éventaire.

⁴ Richelet, *Dictionnaire françois*, t. I, p. 62.

lesquels vingt-un mois restans, ledit Champagne promet luy enseigner son mestier et luy fournir les logemens et alimens nécessaires.

Ce fait, en la présence de Jeanne Saradin, femme soy disant autorisée de Jean Balleux, rôtisseur à Paris, père et mère dudit Jean Balleux apprenty, et d'iceluy Jean Balleux fils. Laquelle Saradin a reconnu que le dit Mercier luy a rendu sept livres dix sols, des quinze livres qu'il avoit receues en conséquence du transport d'apprentissage : dont quittance. Et le surplus estant resté audit sieur Mercier, pour son dédommagement. Et a esté convenu pour ces présentes à la somme de dix-huit livres, moitié de laquelle ledit sieur Champagne a reconnu avoir reçu de ladite Saradin, dont il la quitte. Et quant à l'autre moitié, elle promet et s'oblige la bailler et payer audit Champagne dans un an d'huy prochain.

Fait et passé à Paris, es estudes, le vingt-cinq avril MDC quatre vingt sept. Et ont déclaré ne savoir escrire ny signer, de ce enquis, ainsy qu'il est dit en la minute des présentes demeurée à Couvereur, notaire.

GARNIER.

COUVREUR ».

Voy. Apprentissage.

Apprentis marchands. Audiger décrit ainsi les obligations qui leur incombent : « Le devoir d'un apprenti marchand est d'avoir soin d'ouvrir la boutique le matin et de la fermer le soir, la bien nettoyer, y mettre les tapis et autres étalages le matin, et les ôter le soir, bien balayer devant la porte, aller promptement où le marchand l'envoie, soit pour porter ou quérir des marchandises chez les ouvriers ou chez d'autres marchands ; s'étudier à bien connoître la marque du marchand, les prix et numéros des marchandises, afin qu'en son absence et des garçons, il en puisse vendre à ceux qui viennent pour en acheter, et prendre garde de ne point se tromper sur les qualités et valeurs d'icelles... »

Il doit aussi apprendre à bien auner, mesurer et peser, bien vendre et bien livrer, et ne se point tromper dans les prix et dans le débit des marchandises, bien obéir à son marchand, et s'appliquer sérieusement à tout ce qui regarde le commerce qu'il veut apprendre. Ne se point amuser à faire des bassesses, comme de laver la vaisselle, promener et amuser des enfans. nettoyer les souliers et autres vilénies qu'on pourroit lui faire faire ; car on ne le met pas en apprentissage pour cela... ¹ ».

Apprentissage.

I. Dès l'origine, les corporations comprirent toute l'importance de l'apprentissage. Il tient une grande place dans les statuts primitifs de chacune d'elles, et l'on va voir avec quel soin cette grave question fut réglée aux treizième et quatorzième siècles.

Aucune condition de naissance ni d'âge n'était alors imposée à l'apprenti. On n'exigeait pas

qu'il fût enfant légitime, et les statuts ne déterminent ni au-dessous, ni au-dessus de quel âge il pouvait être engagé. Ce qui prouve que l'on commençait souvent le métier assez tard, c'est qu'une règle invariable interdisait d'accepter un apprenti marié. Mais comme l'apprentissage était long, il arrivait que l'enfant, devenu homme avant d'avoir achevé son temps, se mariait ; il avait alors le droit de diner et de souper dans sa demeure, et le maître lui devait pour ces deux repas, « pour sa penture ¹, » quatre deniers ², soit deux francs peut-être de notre monnaie.

Dans quelques communautés, l'apprenti, avant d'être admis à l'atelier, jurait solennellement sur les reliques des saints, « sus seinz, » de toujours observer les statuts du métier qu'il allait apprendre. C'était beaucoup demander à un enfant ; mais ce serment constituait le petit personnage membre de la corporation, et nous allons voir que son maître était tenu de le traiter comme tel.

Les statuts ne manquent jamais d'indiquer le nombre d'apprentis que les maîtres avaient le droit de posséder, le temps et le prix de l'apprentissage.

Quelques corporations permettaient un nombre illimité d'apprentis ; mais on n'y abusait guère de ce privilège, et en général les statuts n'admettent pas qu'un maître puisse avoir à la fois plus d'un apprenti. La mesure était-elle prise dans l'intérêt de ce dernier ? Les liniers l'affirment : « Qui plus d'apprentices prendroit que une, ce ne seroit pas li profiz aus mestres ne aus apprentices meesmes, car les mestresises sont assez charchiées ³ en apprendre bien une ⁴ ». Les statuts des laceurs et des crépiniers confirment cette assertion. Le maître laceur qui était célibataire ou dont la femme ne travaillait pas ne pouvait avoir qu'un seul apprenti, « mès se li sire ⁵ et la fame fesoient le mestier, ils pourroient avoir deux apprentis ⁶ ». Les crépiniers le déclarent encore plus clairement ⁷. On n'accordait aux maîtres maçons qu'un seul apprenti, mais on en permettait deux aux jurés ⁸, toujours choisis parmi les maîtres les plus intelligents et les plus habiles.

Ces témoignages prouvent de la part des corporations une grande sollicitude pour l'apprenti et pour l'apprentissage. Il est cependant certain que, fidèles aux idées économiques de l'époque, elles limitaient le nombre des apprentis afin de limiter celui des maîtres, de le maintenir dans une proportion à peu près constante, et de restreindre ainsi autant que possible la concurrence.

Elles poursuivaient encore et surtout un autre but : elles voulaient favoriser l'apprentissage des enfans dans la famille, et empêcher qu'une

¹ Sa pâture, sa nourriture.

² Livre des métiers, t. LXXXIII, art. 7.

³ Chargées. N'ont pas trop de temps pour en bien instruire une.

⁴ Livre des métiers, titre LVII, art. 4.

⁵ Le maître.

⁶ Livre des métiers, titre XXXIV, art. 3.

⁷ Livre des métiers, titre XXXVII, art. 2 et 3.

⁸ Livre des métiers, titre XLVIII, art. 6.

maison passât entre les mains d'étrangers. En effet, même dans les corporations qui accordaient deux et trois apprentis à chaque maître, les enfants de celui-ci n'étaient jamais compris dans le nombre. A cet égard, les statuts s'expriment ordinairement en ces termes : « Nus ne puet avoir en ce mestier que... aprentiz tant seulement, se ce ne sont ses enfans nez de loial mariage ¹ ». Ce droit n'appartenait, bien entendu, qu'aux enfants légitimes, mais la plupart des corporations l'étendaient à bien d'autres membres de la famille. Les fondeurs d'étain ², les atachiers ³, les fileuses de soie à grands fuseaux ⁴, les tapissiers ⁵, les sculpteurs ⁶, les selliers ⁷, les tisserands ⁸ pouvaient avoir à la fois comme apprentis leurs enfants et ceux de leur femme.

Les boucliers de laiton et les crépiniers apportaient une restriction à ce principe, ils n'admettaient les enfants de leur femme que si le premier mari de celle-ci avait été du métier ⁹ ou si elle-même l'exerçait ¹⁰.

Les charpentiers vont plus loin. Chaque maître peut avoir pour apprentis son fils, son neveu et l'enfant appartenant à sa femme ¹¹.

Les foulons acceptent leurs enfants, leurs frères, les enfants et les frères de leur femme ¹².

Il est interdit à tout maître drapier d'avoir chez soi plus de trois métiers ; mais on l'autorise à recevoir sous son toit ses enfants, un frère et un neveu, et à confier à chacun d'eux encore trois métiers. La règle est stricte et les statuts insistent sur ce point : « Ne pour nul âme ne les (les métiers) puet il avoir, se il n'est ses fuiz ou ses frères de par père ou de par mère, ou filz de son frère ou de sa seur de leu (loyal) mariage ¹³ ».

Le dernier mot reste aux orfèvres, qui ne font d'exception pour aucun parent : « Nuz orfèvres ne puet avoir que un aprenti estrange, mès de son lignage ou du lignage de sa fame, soit de

loing, soit de près, en puet il avoir tant come il li plaist ¹ ».

En fait, c'était là interdire le métier à tout étranger, et en même temps rendre le nombre des apprentis illimité. Aussi, dès 1355, un édit du mois d'août ne permit plus aux orfèvres d'avoir, en dehors de leur apprenti étranger, qu'un parent du côté du mari et un du côté de la femme. Treize ans plus tard ², on n'en autorise plus qu'un seul. Chez les foulons, d'abord presque aussi exclusifs que les orfèvres, les statuts de 1443 ³ accordent à chaque maître deux apprentis étrangers, et n'admettent en outre que son fils ou son frère. A dater du seizième siècle, il n'y a plus guère de privilège que pour les enfants du maître.

Les apprentis appartenant à la famille étaient dispensés de presque toutes les redevances imposées aux autres membres de la corporation. Ils n'avaient rien à payer non plus au fisc s'ils prenaient l'établissement : celui-ci était censé n'avoir pas changé de propriétaire.

Au cours de la dernière année de service d'un apprenti, le maître avait le droit d'en prendre un nouveau en sus du nombre fixé, afin d'être sûr de n'en point manquer. Les émailleurs d'orfèvrerie, qui rédigeaient leurs statuts au mois de septembre 1309 ⁴, fixèrent la durée de l'apprentissage à dix ans, mais ils autorisèrent les maîtres à engager un second apprenti dès que le premier aurait terminé sa cinquième année, ce qui revenait à admettre deux apprentis au lieu d'un. Les statuts des selliers et ceux des chapuiseurs nous révèlent une coutume fort touchante, qui semble n'avoir pas été généralisée. En dehors de ses enfants et de ceux de sa femme, un maître sellier devait se contenter de deux apprentis ; mais il était autorisé à apprendre le métier à un troisième, un enfant pauvre accepté par charité, et à qui il ne fallait demander ni argent, ni engagement d'aucune espèce : « Nus seliers ne puet avoir que deux aprentis à son mestier, se ce ne sont si enfant ou enfant de sa fame, ou aucune povre personne à qui il le facent pour Dieu proprement, sans convenance d'argent ne de service ⁵ ».

Après les pestes, les famines, fléaux qui venaient presque périodiquement décimer la population, la rareté des ouvriers faisait hausser le prix de la main-d'œuvre et permettait aux commerçants de vendre les objets de première nécessité à des prix exagérés ; une ordonnance royale proclamait alors la liberté, et autorisait les maîtres à avoir un nombre illimité d'apprentis. C'est ce qui eut lieu en juillet 1307, en janvier 1322 et en janvier 1351. Mais le plus souvent ces ordonnances restaient à peu près lettre morte, et lors même qu'elles recevaient un commence-

¹ *Livre des métiers*, titre XXI, art. 3 ; titre XXX, art. 2 ; titre LVII, art. 4 ; titre LXVIII, art. 2 ; titre LXXI, art. 2 ; titre LXXXIII, art. 4 ; titre LXXXVII, art. 3 ; etc., etc.

² « Nus menestreus (maîtres) ne puet ne ne doit avoir que un aprentiz tant seulement, se ce ne sont si enfant ou li enfant de sa fame, né de loial mariage ». *Livre des métiers*, titre XIV, art. 2.

³ *Livre des métiers*, titre XXV, art. 5. — Les atachiers faisaient des ardlions pour les boucles, de petits clous et des ornements destinés aux ceintures.

⁴ « Nule filaresses de soie à grans fuseaus ne puet ne ne doit avoir que trois aprentices tant seulement, se ce ne sont si enfant ou li enfant de son seigneur (mari), et de leu (loyal) mariage ». *Livre des métiers*, titre XXXV, art. 2.

⁵ *Livre des métiers*, titre LI, art. 2, et titre LII, art. 2.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXI, art. 4.

⁷ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII, art. 25.

⁸ « L'en puet bien avoir ou dit mestier aprentiz de sa char (de sa chair, de sa famille) et de la char de sa fame avec l'aprentiz dessus dit ». Depping, *Ordonnances*, p. 389.

⁹ « Quiconques est boucliers de laiton, il puet avoir un aprenti tant seulement, se ce ne sont si enfant ou li enfant de sa fame, por tant que son seigneur ait esté du mestier ». *Livre des métiers*, titre XXII, art. 5.

¹⁰ « Se sa fame est du mestier ». *Livre des métiers*, titre XXXVII, art. 2.

¹¹ *Livre des métiers*, titre XLVII, art. 2.

¹² *Livre des métiers*, titre LIII, art. 2 et 4.

¹³ *Livre des métiers*, titre L, art. 4 et 5.

¹ *Livre des métiers*, titre XI, art. 4.

² Ordonnance de 1378.

³ Dans les *Ordonnances royales*, t. XVI, p. 598, art. 4. *Livre des métiers*, titre I, art. 4.

⁴ Dans Fagniez, *Études sur l'industrie*, pièces justificatives, p. 381.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII, art. 25, et titre LXXIX, art. 8.

ment d'exécution, on revenait aux anciennes coutumes dès que la crise était passée.

Parfois aussi, quand le nombre des maîtres ou des ouvriers paraissait trop considérable, on s'efforçait de restreindre celui des apprentis. Les teinturiers, par exemple, pouvaient, sous l'empire de leurs premiers statuts, fixer comme ils l'entendaient la durée de l'apprentissage ¹; en 1287, ils s'engagèrent à exiger désormais de leurs apprentis au moins cinq ans de service : « et cet acort ont il fet por ce que il estoient si chargé de grant planté de vallés ², que souvent-foiz il en demouroit la moitié en la place, qui ne trouvoient où gaagner ³ ».

Dans les corporations où l'on permettait un nombre illimité d'apprentis ⁴, chaque maître réglait à sa volonté les conditions de l'apprentissage. Dans les autres, le temps pour lequel s'engageait l'apprenti et la somme qu'il devait payer à son maître étaient fixés par les statuts de chacun des corps de métier.

Ordinairement, l'argent tenait lieu de temps : plus la somme versée par l'enfant était forte, et plus la durée du service était limitée. Ainsi, chez les drapiers, l'enfant sans argent devait servir sept ans, laps réduit à six ans pour l'enfant qui apportait vingt sous, à cinq ans pour celui qui donnait soixante sous, et à quatre ans seulement pour celui qui versait quatre livres ⁵. Chez les tapissiers de tapis sarrazinois, l'apprentissage était de dix ans pour l'enfant sans argent, de huit ans seulement pour celui qui pouvait payer cent sous à son maître ⁶.

La durée du service n'était donc pas proportionnée à la difficulté que présentait le métier ⁷.

¹ *Livre des métiers*, titre LIX, art. 2.

² Grand nombre d'ouvriers.

³ Depping, *Ordonnances*, p. 402.

⁴ Les corporations où chaque maître pouvait régler à son gré les conditions de l'apprentissage étaient au nombre de quarante environ. Parmi les plus importantes, je citerai les archers (faiseurs d'arcs), les batteurs d'étain, les batteurs d'or, les boursiers, les cervoisiers, les cordonniers, les fondeurs, les fripiers, les gantiers, les huiliers, les maréchaux, les merciers, les meuniers, les potiers d'étain, les potiers de terre, les peintres, les tailleurs, les teinturiers.

⁵ *Livre des métiers*, titre L, art. 8.

⁶ *Livre des métiers*, titre LI, art. 3.

⁷ Elle était de :

2 ans chez les cuisiniers.

4 ans chez les charpentiers, les charrons, les cordiers, les couvreurs, les menuisiers, les tonneliers, les tourneurs, etc.

5 ans chez les fourreurs de chapeaux.

6 ans chez les batteurs d'archal, les chandeliers, les couteliers de lames, les maçons, les pourpointiers, les tailleurs de pierre, etc.

7 ans chez les chapeliers de feutre, les crépiniers, etc.

8 ans chez les brodeurs, les couteliers de manches, etc.

10 ans chez les forçetiers, les orfèvres, etc.

Les boucliers d'archal, les chapeliers d'orfrois, les épingliers, les laceurs, les liniers, les faiseurs de peignes, etc., exigeaient 8 ans de l'enfant sans argent, 6 ans seulement de l'enfant qui apportait 40 sous.

Les gainiers exigeaient 9 ans sans argent, 8 ans avec 40 sous.

Les boucliers de fer, les faiseurs de dés à coudre, les boutonnières, les tabletiers, les tisserandes de soie, etc., exigeaient 10 ans sans argent, 8 ans avec 40 sous.

Les lapidaires, les joailliers exigeaient 12 ans sans argent, 10 ans avec 100 sous, etc., etc.

Les cristaliers ¹, qui gardaient leurs apprentis pendant dix ans au moins, déclarent bien qu'on ne saurait en moins de temps connaître assez le métier pour l'enseigner à autrui ²; mais au fond, comme je l'ai dit, on se préoccupait surtout de rendre l'apprentissage long et cher, afin de favoriser les membres de la famille et surtout les fils de maître.

Les chiffres fixés par les statuts étaient même un minimum. Les maîtres ne pouvaient faire à l'apprenti de meilleures conditions, mais ils avaient toujours le droit d'en faire de plus dures : « Mès plus service et plus argent puet il bien prendre se avoir le puet ³ », telle est la formule que ne manquent pas d'ajouter les statuts après avoir réglé les clauses de l'apprentissage.

Ces règles présentent bien quelques exceptions, que rien n'explique et qui se rattachent sans doute à des coutumes fort anciennes. Ainsi, chez les boursiers et les chapeliers de feutre, chaque maître ne devait avoir qu'un seul apprenti, et pourtant il réglait à son gré toutes les clauses du contrat.

Le prix de l'apprentissage devait être intégralement soldé avant l'entrée de l'enfant dans l'atelier, « ains que il mete la main au métier », disent les statuts. Néanmoins, quelques métiers qui ne voulaient pas admettre le principe de la gratuité, avaient songé à faciliter le paiement des droits qu'ils exigeaient. Chez les brailliers de fil, l'apprenti pouvait s'acquitter en remettant chaque année dix sous à son maître ⁴. Chez les charpentiers, où l'apprentissage durait quatre ans, l'enfant donnait six deniers par jour pendant la première année ⁵.

En outre, le maître et l'enfant versaient chacun, dans la caisse de la confrérie, une somme qui variait entre douze deniers et dix sous, mais qui le plus souvent était fixée à cinq sous.

II. Avant d'aller plus loin, voyons quels changements les siècles apportèrent à cette organisation.

Les principes sur lesquels elle est fondée ne varièrent en aucun temps, mais l'application qu'on en fit rendit peu à peu dure et oppressive la condition de l'apprenti. A mesure que l'industrie se développe, le nombre des ouvriers augmente, et l'atelier perd son caractère familial. L'apprenti cesse d'être en rapport direct avec son maître. L'institution du compagnonnage, qui crée un degré de plus dans la hiérarchie corporative, le soumet à l'ouvrier, en même temps qu'elle retarde le moment où il pourra aspirer à la maîtrise. Puis, sur le chemin qui y mène, les obstacles s'accumulent sans cesse en face de l'apprenti réduit à faire valoir seulement son habileté professionnelle. Je reviendrai sur tout cela. Je veux surtout ici exposer les modifications introduites dans les statuts rédigés aux treizième et quatorzième siècles, et ces

¹ Lapidaires.

² *Livre des métiers*, titre XXX, art. 5.

³ *Livre des métiers*, titre LI, art. 3.

⁴ *Livre des métiers*, titre XXX, art. 4.

⁵ *Livre des métiers*, titre XLVII, art. 2.

modifications offrent une si grande variété suivant les temps et les corps de métier, qu'en pareille matière on ne saurait généraliser qu'aux dépens de la vérité. Force m'est donc de passer encore une fois en revue la nomenclature très aride des lois qui régissaient le contrat d'apprentissage.

Les lapidaires, au seizième siècle, donnent les mêmes droits à l'enfant naturel et à l'enfant légitime¹. Les crieurs, au dix-septième, exigent que l'apprenti soit « nay en légitime mariage² ». Les tapissiers tiennent en outre à ce qu'il soit « de bonne famille et de probité³ ».

Au seizième siècle apparaît la limite d'âge. Les orfèvres ne veulent pas engager d'apprentis au-dessous de dix ans ni au-dessus de seize⁴. Au dix-septième, un arrêt du Conseil d'État⁵ interdit aux limonadiers de prendre aucun apprenti ayant dépassé dix-huit ans. Au siècle suivant, une sentence de police⁶ accorde quatre ans de plus. Les horlogers fixent l'âge maximum de l'apprenti à vingt ans⁷; les boulangers⁸ et les tabletiers l'âge minimum à quatorze ans⁹. Les charcutiers ne veulent les accepter ni avant quinze ni après vingt ans¹⁰.

L'apprenti devait être français¹¹. L'enfant étranger était engagé pour un temps moins long que celui de l'apprentissage normal, afin qu'il ne lui fût jamais permis de devenir maître¹².

Toutes les communautés s'accordent pour ne pas accepter d'apprenti marié. Les lingères, qui d'abord repoussaient même les veuves¹³, finirent cependant par les admettre¹⁴. En revanche, l'apprenti qui épousait une fille de maître était affranchi, et pouvait aussitôt aspirer à la maîtrise¹⁵.

Les statuts rédigés au dix-septième siècle exigent en général que l'apprenti fasse profession de la religion catholique, « crainte, suivant les plumassiers, de quelque bruit en leur famille, et qu'il n'en survienne quelque accident préjudiciable à la croyance de leurs enfans¹⁶ ».

Seuls les libraires et les imprimeurs se préoccupaient de l'instruction possédée par l'enfant qui se présentait comme apprenti. Leurs statuts exigeaient, non seulement qu'il sût lire et écrire, mais encore qu'il apportât un certificat du recteur de l'université prouvant qu'il était « congru en langue latine¹⁷ ».

Les maîtres avaient acquis le droit de débattre à leur gré les conditions pécuniaires du contrat,

mais les années de service continuèrent à être assez arbitrairement fixées, et le nombre des apprentis devint de plus en plus restreint. Il fut en général réduit à un seul, et aucun maître n'eut le droit d'en posséder plus de trois. Les orfèvres, par exemple, qui au treizième siècle en engageaient autant qu'ils voulaient¹, n'en pouvaient plus prendre que trois en 1355², que deux en 1378³ et qu'un à dater du quinzième siècle⁴. Exceptionnellement les horlogers obtinrent en 1646 que le nombre de leurs apprentis ne fût plus limité, mais les mêmes statuts prirent soin⁵ de limiter celui des maîtres à soixante-douze, et lorsqu'il se produisait parmi eux une vacance, les fils de maître étaient toujours préférés aux apprentis. Vers la fin du treizième siècle, la corporation des tisserands accordait trois apprentis au lieu de deux au maître qui avait passé cinquante ans⁶. Les libraires n'en devaient jamais posséder qu'un seul, mais on en tolérait deux chez les imprimeurs qui avaient plus de deux presses⁷.

La durée de l'apprentissage avait été un peu abrégée, et à tort, car les métiers se perfectionnant exigeaient une étude plus longue, et l'on n'avait pas encore songé à la simplifier en adoptant le système de la division du travail. Au milieu du dix-huitième siècle, quelques corporations se contentaient de trois⁸ ou quatre⁹ ans d'apprentissage, le plus grand nombre exigeaient cinq¹⁰, six¹¹ et même huit ans¹²; encore était-ce là un minimum que les maîtres avaient le droit de dépasser.

Le treizième siècle avait déclaré qu'en cette matière l'argent pouvait remplacer le temps, mais dans une mesure scrupuleusement déterminée par les statuts. Au seizième siècle, les corps de métier repoussent le principe, et il est appliqué plus que jamais. Seuls les enfants pauvres sont soumis à la règle; tous ceux qui appartiennent à des familles aisées et sont en état de verser une forte somme à leur maître obtiennent de lui sans difficulté remise d'une grande partie du temps qu'ils doivent passer à l'atelier. Les statuts s'efforçaient, mais en vain, d'arrêter ce trafic honteux, qui précipita la décadence de l'apprentissage. On lit dans ceux des relieurs : « Ne pourront les maîtres diminuer le temps de trois années pour argent ou pour quelque prétexte que ce soit¹³ ». Les imprimeurs-libraires sont plus sévères encore; ils interdisent

¹ Statuts de 1585, art. 10.

² Statuts de 1642, art. 19.

³ Statuts de 1636, art. 1.

⁴ Lettres patentes de mai 1599.

⁵ Daté du 25 septembre 1696.

⁶ Datée du 22 août 1735.

⁷ Statuts de 1707, art. 3.

⁸ Statuts de 1741, art. 7.

⁹ Statuts de 1746, art. 51.

¹⁰ Statuts de 1745, art. 3.

¹¹ Merciers. Statuts de 1613, art. 5.

¹² Lettre de maîtrise des merciers, dix-huitième siècle.

¹³ Statuts de 1595, art. 1.

¹⁴ Statuts de 1644, art. 3.

¹⁵ Arrêts du 6 juillet 1671, du 27 février 1679, etc.

¹⁶ Statuts de 1659, art. 25.

¹⁷ Statuts de 1686, art. 21 et 22.

¹ *Livre des métiers*, titre XI, art. 4.

² Édit d'août, art. 19.

³ *Ordonn. royales*, t. VI, p. 386.

⁴ P. Leroy, p. 45.

⁵ Article 7.

⁶ Statuts de 1586, art. 22.

⁷ Statuts de 1598, art. 24.

⁸ Bouchers, couturiers, fripiers, savetiers, maréchaux, foulons, etc.

⁹ Cordonniers, boursiers, gantiers, épingliers, arquebusiers, etc.

¹⁰ Serruriers, taillandiers, couteliers, chapeliers, armuriers, broyeurs, corroyeurs, etc.

¹¹ Selliers, fourbisseurs, brodeurs, plumassiers, tabletiers, mégissiers, etc.

¹² Orfèvres, horlogers, etc.

¹³ Statuts de 1686, art. 4.

« de prendre aucun argent pour rédimier ou abréger le temps de l'apprentissage, à peine de mille livres d'amende contre le maistre; et auquel cas l'apprenti sera tenu de servir encore le double du temps qui lui aura esté remis ¹ ».

Sauf dans un très petit nombre de corporations, les orfèvres entre autres, les maîtres étaient encore autorisés à ne pas attendre pour remplacer un apprenti qu'il eût achevé le temps prescrit. Chez les plumassiers ² et les selliers ³, où l'apprentissage durait six ans, on pouvait prendre un autre apprenti quand celui que l'on possédait avait servi quatre ans. Les teinturiers en soie et laine agissaient de même après deux ans de service sur les quatre que devait l'apprenti ⁴; les gantiers après trois ans sur quatre ⁵; les couturières après deux ans sur trois ⁶; les horlogers après sept ans sur huit ⁷.

Revenons au treizième siècle.

III. Pour pouvoir prendre un apprenti, il fallait exercer le métier comme maître depuis un an et un jour ⁸. Mais cela ne suffisait pas, et les jurés avant de sanctionner le contrat étaient tenus de prendre des informations sur le compte du maître qui allait assumer cette lourde responsabilité. Ils s'assuraient que celui-ci connaissait assez le métier et que ses affaires étaient assez prospères pour qu'il fût en état de guider utilement un apprenti et de lui donner les soins auxquels il avait droit. Le *Livre des métiers* s'exprime parfois sur ce point avec une charmante naïveté. Nul, disent les boucliers de fer, ne doit prendre apprenti « se il n'est si saige et si riche que il le puist apprendre et gouverner ⁹ ». Les fourreurs de chapeaux veulent que le maître soit « ouvrier souffisant ¹⁰ »; les épingliers, qu'il sache « monstrier le mestier de touz poinz ¹¹ ». Chez les corroiers, le maître doit se faire « créable qu'il est souffisant d'avoir et de sens que la condition de l'enfant soit toute sauve », que le père ne sacrifie pas inutilement « son argent et li aprentis son tans ¹² ». Les drapiers emploient la même formule ¹³. Une autre condition fort sage était encore imposée au maître atachier; on ne lui accordait un apprenti que s'il occupait au moins un ouvrier, « un vallet au mainz ¹⁴ »; afin, sans doute, que l'enfant ne restât jamais sans surveillance.

Les apprentis devaient obéissance à leur maître, ils étaient tenus « de faire toutes les choses du mestier que li mestre leur comman-

dera ¹ ». Mais dès que l'enfant avait pris place dans l'atelier, il appartenait à la corporation, qui ne cessait dès lors de veiller sur lui. Entre lui et le fils du patron, aucune distinction n'existait plus; les brailliers rendent très bien cette pensée quand ils disent que l'apprenti étranger doit être « gouverné bien et deument comme fils de preud'omme ² ». Le maître devait donc traiter l'apprenti comme son enfant, lui assurer le logement, le vêtement et la nourriture, être bon et juste avec lui.

Les peines corporelles, que l'Université toléra dans les collèges jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ³, étaient autorisées; mais le maître seul pouvait les infliger. Il lui était interdit de laisser sa femme battre l'apprenti ⁴. Encore ne fallait-il pas que lui-même exagérât la correction. En 1382, un épicier ayant brutalement maltraité son apprenti, dut lui faire des excuses, et le jeune homme reconnu par devant notaires qu'il pardonnait à son maître ⁵.

Le maître prenait l'engagement de surveiller sans cesse l'apprenti, de lui enseigner le métier, de le garder à l'atelier, de ne l'envoyer au dehors que pour servir d'aide soit à lui, soit à un ouvrier. Et ce n'étaient pas là de vaines promesses. Le petit bonhomme savait bien qu'au besoin il trouverait protection auprès des jurés, chargés d'assurer la stricte obéissance aux statuts. Les drapiers accordaient plus encore à l'apprenti. Celui qui avait à se plaindre de son maître était autorisé à quitter l'atelier et à venir conter ses doléances au *Maître des tisserands*, chef particulier à cette corporation. Quand les torts étaient reconnus réels, celui-ci mandait le patron et lui enjoignait que « il tiegne l'apprentiz honorablement comme filz de preud'homme, de vestir et de chaucier, de boivre et de mangier ». Si le maître n'obéissait pas, on plaçait l'enfant dans une autre maison, « et s'il ne fait, on querra à l'apprentiz un autre mestre ⁶ ».

Mais l'apprenti ne suivait pas toujours cette voie. Indiscipliné ou mécontent de son maître, il disparaissait un beau jour, sans se soucier des engagements qu'il avait pris. Ici encore, on excusait l'enfant dans une certaine mesure. On prenait en considération son âge et son inexpérience, on faisait la part des mauvais conseils auxquels il avait peut-être cédé, et le contrat qui le liait n'était en général rompu qu'après une année d'absence ⁷: « Et se il avenoit que li aprentiz s'en foust d'entour son mestre, li mestre l'atendrait un an, sanz aprentif prendre ⁸ ». Chez les serruriers de cuivre, il ne pouvait même le remplacer qu'après l'expiration

¹ Statuts de 1686, art. 23.

² Statuts de 1659, art. 9.

³ Statuts de 1678, art. 5.

⁴ Statuts de 1669, art. 90.

⁵ Statuts de 1656, art. 4.

⁶ Statuts de 1675, art. 7.

⁷ Sentence de police du 19 janvier 1742.

⁸ *Livre des métiers*, titre XXV, art. 2; titre LXXXVII,

art. 11, etc., etc. — G. Depping, *Ordonnances*, p. 384.

⁹ *Livre des métiers*, titre XXI, art. 7.

¹⁰ *Livre des métiers*, titre XCIV, art. 6.

¹¹ *Livre des métiers*, titre LX, art. 14.

¹² *Livre des métiers*, titre LXXXVII, art. 10 et 14.

¹³ *Livre des métiers*, titre L, art. 17.

¹⁴ *Livre des métiers*, titre XXV, art. 11.

¹ *Livre des métiers*, titre LIII, art. 3.

² *Livre des métiers*, titre XXXIX, art. 4.

³ Voy. l'art. Correcteurs.

⁴ Voy. G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 69.

⁵ Voy. Douët-d'Arcq, *Précis inédites relatives au règne de Charles VI*, t. II, p. 158.

⁶ *Livre des métiers*, titre L, art. 13.

⁷ Voy. le *Livre des métiers*, titre XI, art. 10; titre LX, art. 15; titre LXXX, art. 8, etc., etc.

⁸ *Livre des métiers*, titre XXVII, art. 4.

du temps pour lequel l'apprenti était engagé : « Se li aprentiz s'en fuit par sa joliveté ¹, son mestre le doit querre ² une journée à ses couz ³, et le père à l'aprantiz une autre journée ; et s'il ne le puent trouver, le mestre doit souffrir de son apprentiz de ci à la darrenière année de son service ». Quand l'enfant revenait, il devait, bien entendu, à son maître tout le temps qu'il avait perdu ⁴. Les forçetiers ne le reprenaient plus après trois mois ⁵. Les tapissiers étaient tenus de le chercher pendant une journée seulement, mais ils ne pouvaient le remplacer qu'à l'expiration du temps dû par le fugitif, et dans cette corporation la durée de l'apprentissage était de huit ans au moins ⁶. Chez les tabletiers, le maître attendait son apprenti pendant vingt-six semaines. Ce délai expiré, l'enfant repentant pouvait encore rentrer à l'atelier s'il n'avait pas été remplacé, mais si le maître avait pris un autre apprenti, comme les statuts ne lui permettaient pas d'en avoir deux, il fallait que l'ancien cherchât une autre maison ⁷ : il est vrai qu'en général les jurés la cherchaient pour lui ⁸.

Il était de principe que nul ne devait recueillir un apprenti fugitif. S'il trouvait asile chez un maître habitant hors Paris mais venant vendre ses produits en ville, celui-ci était mis en quarantaine ; on ne lui achetait rien « devant qu'il ait jeté d'entour lui l'apprenti au maistre de Paris ⁹ ». Après une troisième évasion, l'apprenti ne pouvait plus être repris ni par son maître, ni par aucun autre de la corporation ¹⁰.

Le contrat d'apprentissage pouvait être annulé soit par la vente soit par le rachat ¹¹ de l'apprenti, soit par la mort du maître. Cependant, en général, la corporation se regardait comme responsable de l'enfant ; elle intervenait et lui choisissait un autre patron.

Les années d'apprentissage écoulées, le jeune homme se trouvait affranchi. S'il était pauvre, force lui était bien de servir comme ouvrier, mais s'il appartenait à une famille aisée, rien ne l'empêchait plus d'aspirer au titre de maître.

IV. Toutes les garanties dont les communautés entouraient alors l'apprenti se trouvent reproduites dans les statuts rédigés entre le seizième et le dix-huitième siècle. On se borna en général à mettre les anciens usages en harmonie avec les mœurs et les habitudes nouvelles, et il en résulta dans la condition de l'enfant quelques changements qui méritent d'être signalés.

Ainsi, chez les tisserands, tout maître âgé de moins de cinquante ans ne pouvait avoir que deux apprentis ; passé cet âge, on lui en per-

mettait trois ¹. Les plumassiers n'en accordent aucun au maître qui n'a pas atteint sa seizième année ². Les taillandiers ³ et les gainiers ⁴ n'ont le droit de prendre apprenti qu'après trois ans de maîtrise ; les vinaigriers ⁵ exigent que le maître soit établi depuis sept ans. La veuve d'un maître, quand elle continuait le commerce de son mari, pouvait conserver son apprenti, mais il lui était interdit d'en engager un nouveau ⁶.

Rien n'était modifié dans les rapports du maître avec son apprenti. Les couvreurs déclarent qu'il « sera tenu de luy fournir boire et manger feu, lit, hostel ⁷, chaussure et vêtue raisonnablement, et à la fin luy laisser tous ses outils ⁸ ». Les tapissiers veulent qu'il l'instruise et le traite comme son propre fils, « comme enfant de prud'homme ⁹ ; » les horlogers, qu'il « le tienne sous son toit, à sa table et à son feu ¹⁰ ». Ce sont là, presque littéralement reproduites, les règles posées par le moyen âge. Dans un article dont la rédaction date du seizième siècle, les pâtisseries rappellent au maître qu'il a charge d'âme, qu'il doit non seulement enseigner sa profession à l'enfant, mais aussi veiller sur sa conduite et sur ses mœurs. Il lui est donc défendu d'envoyer l'apprenti débiter des gâteaux par la ville, « attendu les inconvénients, fortunes et maladies qui en peuvent avenir ; et aussi que c'est la perdition desdits apprentis, qui ne peuvent apprendre leur mestier, et au lieu de ce, apprennent toute pauvreté ; et ne peuvent à la fin de leur temps être ouvriers de leurdit état, qui est une grande charge de conscience auxdits maîtres ¹¹. » En raison sans doute des dangers que présente le métier de couvreur on interdisait au maître de faire travailler l'apprenti tant que ses trois premières années de service n'étaient pas écoulées ¹² ; encore lui fallait-il alors obtenir l'autorisation des jurés, qui avant de l'accorder faisaient subir un examen à l'enfant ¹³.

Si, « sans causes légitimes et raisonnables », le maître renvoyait son apprenti, les jurés de la corporation recueillaient l'enfant et se chargeaient de le placer dans un autre atelier. L'apprenti menuisier pouvait citer son maître devant les jurés, « afin, disent les statuts, d'obtenir d'eux la justice qui lui sera due ¹⁴ ». Les teinturiers du grand teint vont plus loin encore : ils n'admettent pas que l'enfant soit renvoyé « sans cause légitime, jugée telle par le juge de police ¹⁵ ».

¹ Statuts de 1586, art. 22.

² Statuts de 1659, art. 18.

³ Statuts de 1642, art. 11, et de 1663, art. 19.

⁴ Statuts de 1688, art. 13.

⁵ Statuts de 1658, art. 4.

⁶ Pâtisseries, statuts de 1666, art. 10.

⁷ Logement.

⁸ Statuts de 1566, art. 1.

⁹ Statuts de 1636, art. 2.

¹⁰ Sentence de police du 19 janvier 1742.

¹¹ Statuts de 1566, art. 10.

¹² L'apprentissage durait six ans.

¹³ Statuts de 1566, art. 2. Renouvelé sans changement en 1635.

¹⁴ Statuts de 1743, art. 89.

¹⁵ Statuts de 1669, art. 47.

¹ Sa pétulance.

² Chercher.

³ Frais.

⁴ *Libre des métiers*, titre XIX, art. 5.

⁵ G. Depping, *Ordonnances*, p. 358.

⁶ *Libre des métiers*, titre LI, art. 3 et 4.

⁷ *Libre des métiers*, titre LXVIII, art. 10 à 14.

⁸ G. Depping, *Ordonnances*, p. 358.

⁹ *Libre des métiers*, titre LXXI, art. 7.

¹⁰ *Libre des métiers*, titre XVII, art. 4.

¹¹ Voy. ces mots.

Tout cela est excellent. Mais nous savons que ces prescriptions si sages restaient le plus souvent lettre morte. Les jurés se bornaient à les maintenir dans les statuts, ils n'exigeaient plus qu'on s'y conformât, et eux-mêmes ne les respectaient guère. A partir du dix-septième siècle surtout, les maîtres se préoccupèrent moins d'enseigner le métier à l'apprenti qu'à obtenir de lui des services. Les courses au dehors occupaient presque toute la journée de l'enfant ; de nombreuses ordonnances de police nous le prouvent. J'ai cité tout à l'heure un touchant article extrait des statuts de pâtisseries ; eh bien, une sentence qui vise précisément cette corporation, et qui fut rendue le 4 mars 1678, constate que les apprentis « consomment le temps de leur apprentissage sans rien apprendre de leur métier ; et, ce qui est d'une plus dangereuse conséquence pour eux, s'adonnent au jeu, à la fainéantise, à la débauche, et finalement à toutes sortes de désordres..., auxquels inconvénients les pauvres apprentis, la plupart sans aucuns parens qui puissent veiller à leur conduite, sont sujets par le fait de leurs maîtres, qui contreviennent impunément aux défenses portées par plusieurs arrêts et réglemens ¹ ».

On voit que le lieutenant de police s'était peu à peu vu forcé d'accorder à l'apprenti une protection que celui-ci ne trouvait plus auprès des jurés. Mais si l'on méconnaissait ses droits, on ne négligeait pas de lui rappeler ses devoirs. L'apprenti devait « porter honneur et respect à son maître ² ». Les statuts proclament qu'il sera déchu du droit de parvenir à la maîtrise, « s'il commet une action lasche, honteuse et indigne du respect qu'il doit à son maître, à sa famille et aux personnes ses alliez ³ ».

Dans un curieux ouvrage publié en 1692, Audiger trace en ces termes la conduite que doit tenir un apprenti chez son maître :

« En termes généraux, tous les apprentis doivent, lorsqu'ils sont engagés, bien nettoyer et balayer la boutique et le devant de la porte ; bien ramasser tous les outils des compagnons et tout ce qui se trouve traîner d'un côté ou d'un autre, tant au maître qu'aux compagnons ; bien servir les compagnons et leur donner tout ce qu'il faut pour leur ouvrage, leur aller quérir à manger et à boire, si c'est eux qui se nourrissent ; les servir promptement et se faire aimer d'eux, car souvent c'est d'eux plus que du maître qu'ils apprennent leur métier, et ayant leur amitié ils ne leur cachent rien et les rendent capables en fort peu de tems. Il faut aussi que les apprentis se lèvent tous les jours les premiers et se couchent les derniers, car ce sont eux qui ouvrent et ferment la boutique ; ce sont eux aussi qui font les lits des compagnons, et ils doivent en tout n'être point paresseux ny désoberissans, car sans cela ils voyent souvent leur tems fini et n'estre encore que des ignorans. Et

s'ils veulent estre honnestes gens et de bonne inclination, après estre apprentis, ils deviennent compagnons, et se rendent habiles en leur art ou métier. Si les apprentis donnent de l'argent pour leur apprentissage, ils ne doivent point souffrir qu'on leur fasse rien faire qui ne soit point de leur métier, qui est comme de ne point laver la vaisselle, promener ny amuser d'enfans, ny autres choses que les maîtres et maistresses leur font faire : attendu que cela n'est point ny dans leur engagement, ny dans les statuts du métier ou de l'art dont ils veulent faire profession. Et s'ils ne donnent point d'argent, ils s'engagent pour plus long-tems ¹ ».

Tous les statuts prévoient que l'apprenti peut disparaître un jour, abandonnant son métier et son maître. Celui-ci est tenu d'attendre pendant un certain temps ² le retour de l'enfant avant de le remplacer. Ce temps variait entre huit jours et six mois. Les orfèvres le portèrent à un an en 1626 ³ et les fripiers à deux ans en 1688, parce qu'il avait été prouvé que des maîtres, mécontents de leur apprenti, provoquaient sa désertion. Certaines communautés se montraient fort sévères vis-à-vis de l'apprenti fugitif. Son maître, disent les teinturiers du grand teint, peut « le faire arrêter partout où il se trouvera, pour le forcer à parachever son temps ». Chez les pâtisseries, les arquebusiers, les tisserands, les plumassiers, les plombiers, les tabletiers, si l'enfant ne reparait pas dans le délai fixé, il ne pouvait plus être engagé par aucun maître, et dès lors il perdait tout espoir de jamais parvenir à la maîtrise. Les imprimeurs-libraires et les relieurs lui pardonnent une première escapade, mais ajoutent à la durée de l'apprentissage le double du temps que l'enfant a passé hors de l'atelier ; en cas de récidive, il est définitivement exclu de la corporation. Les couvreurs sont plus indulgents encore : si l'enfant revient après que son maître l'a remplacé, les jurés le mettent dans une autre maison. Les couteliers prévoient le cas où, après une longue absence, l'apprenti fugitif reviendrait, ayant appris son métier en province ou à l'étranger ; s'il « se trouve bon ouvrier », disent les statuts, la communauté cessera de le repousser, mais il devra servir pendant trois ans comme compagnon avant de pouvoir aspirer à la maîtrise.

Au treizième siècle, le jeune homme qui avait servi comme apprenti pendant le nombre d'années prescrit, pouvait aussitôt aspirer à la maîtrise. Il n'en était plus de même au seizième siècle. On exigeait qu'il passât encore quelques années dans un état intermédiaire, celui d'ouvrier ou de compagnon.

Au sein de quelques communautés, il lui fallait même prouver qu'il était digne de porter

¹ La maison réglée, p. 162.

² Les couvreurs devaient l'attendre pendant six mois ; les couteliers, les pâtisseries, les arquebusiers pendant trois mois ; les tabletiers pendant vingt-six semaines ; les fondeurs, les plumassiers, les tisserands, pendant un mois ; les plombiers pendant huit jours, etc., etc.

³ Leroy, p. 56.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 476.

² Avis du procureur du roi, 27 août 1748.

³ Fripiers, statuts de 1664, art. 10.

ce titre. Les drapiers de soie veulent que, huit jours après la fin de l'apprentissage, le maître conduise son apprenti au Bureau de la corporation, et que là, en présence des jurés, on lui fasse tisser une aune de velours, de satin, de damas ou de brocart : « et ladite aune estant bien travaillée, sera ledit apprentif enregistré au livre des compagnons ¹ ». Les teinturiers soumettaient l'apprenti à un examen analogue, S'il ne s'en tirait pas à son honneur, il devait faire encore une année d'apprentissage. Ce temps passé, il subissait une nouvelle épreuve, et si elle n'avait pas plus de succès que la précédente, il était « réputé incapable de parvenir au compagnonnage ² ».

Muni de son brevet d'apprentissage, le jeune homme devenu ouvrier pouvait choisir son maître, entrer dans l'atelier qui lui convenait, régler sa vie comme il l'entendait. En fait, il restait le plus souvent chez le maître qui l'avait formé. Mais s'il supposait avoir plus d'avenir dans une autre maison, ou s'il s'était élevé entre son maître et lui quelque dissentiment, il était parfaitement libre de se faire embaucher ailleurs.

FORMULES

DE CONTRATS D'APPRENTISSAGE

(Dix-septième siècle).

Pardevant les conseillers du Roy, notaires gadenottes de Sa Majesté en son Châtelet de Paris, soubzignez, fut présent Thomas Lubert, gaigne-deniers, demeurant aux Porcherons, paroisse Saint-Eustache : Lequel pour faire le profit de Geoffroy Lubert, son fils, qu'il certifie de fidélité, a reconnu l'avoir baillé et mis en apprentissage cejourd'huy jusques et pour cinq ans finis et accomplis, avec Estienne Le Heutre, maistre cordonnier, demeurant au fauxbourg et proche la porte Saint-Martin, paroisse Saint-Laurent, à ce présent, qui l'a pris et retenu avec luy en ladite qualité d'apprenti. Auquel, pendant ledit temps, il promet monstrier et enseigner, à son pouvoir, sondict mestier de cordonnier et tout ce qui en dépend, le nourrir, loger, et entretenir d'habits, chaussures, linges et autres choses ses nécessitez, selon sa condition.

A ce faire estoit présent ledit apprenti, qui a eu ce que dessus pour agréable, promet apprendre ledict mestier au mieux qu'il luy sera possible, et fidèlement servir sondict maistre et en toutes choses licites et honnestes, sans pendant ledit temps s'absenter ny aller ailleurs servir. Auquel cas d'absence, ledit Thomas Lubert promet et s'oblige de le chercher et faire chercher par la ville et banlieue de Paris pour, s'y trouver le peut, le ramener à sondict maistre parachever le temps qui restera lors à expirer des présentes ; qui ont esté faites sans aucun

denier payer ny déboursier de part ny d'autre. Car ainsy...

Fait et passé es estudes, l'an mil six cens soixante quinze, le dixiesme jour d'aoust après midy.

Lesdicts Lubert père et fils ont déclaré ne sçavoir escrire ny signer, et ledict Le Heutre a signé la minutte des présentes demeurée vers Bouret, notaire.

BOURET ¹.

[Ici, signature illisible].

(Dix-huitième siècle).

Pardevant les conseillers du Roy, notaires au Châtelet de Paris soussignés, fut présent : Sieur Pierre-Jean Dupasquier, marchand mercier à Paris, y demeurant rue Neuve des Petits-Champs, paroisse Saint-Eustache, au nom et comme tuteur ad hoc pour l'effet des présentes, de Jean-Jacques Dupasquier, âgé de vingt-trois ans ou environ, son frère, élu à ladite charge par sentence homologative de l'avis des parens et amis dudit mineur ², rendue par monsieur le lieutenant civil au Châtelet de Paris le jour d'hier ; laquelle charge il a acceptée à l'instant par acte étant ensuite de la dite sentence ; l'original de laquelle duement collationné, signé Minard, faisant mention que sa minutte est au registre dudit Minard, greffier de la chambre civile, a été représenté par ledit sieur comparant : ce fait à lui rendu.

Lequel en saditte qualité a mis en apprentissage ledit Jean-Jacques Dupasquier, son frère, qu'il certifie fidèle et de bonnes mœurs, pour trois ans, à compter de ce jour, chés et avec sieur Nicolas Vallery, maître horloger à Paris, y demeurant cour du Palais, paroisse Saint-Barthélemy, à ce présent et recevant ledit mineur pour son apprentif. Auquel pendant ledit temps, il promet et s'oblige lui monstrier et enseigner son art et profession d'horlogerie en tout ce dont il se mesle, l'instruire en ladite profession sans lui en rien cacher, le nourrir à l'exception des festes et dimanches, le loger, chauffer et éclairer. Et ledit sieur tuteur s'oblige, en sa dite qualité, de nourrir ledit mineur les fêtes et dimanches, et de l'habiller suivant son état, et de faire blanchir ses gros et menus linges.

Ce fait en présence dudit apprentif, demeurant actuellement chez sondit maître, lequel a eu ces présentes pour agréable. En conséquence, s'oblige d'apprendre du mieux qu'il lui sera possible tout ce qui lui sera montré et enseigné par sondit maître touchant sa profession, lui obéir en tout ce qu'il lui commandera de licite et honneste, faire son profit, éviter sa perte, l'en avertir si elle venoit à sa connoissance ; sans pouvoir s'absenter pour aller travailler ailleurs. Au cas d'absence, ledit sieur tuteur s'oblige, autant que faire se pourra, de faire

¹ Statuts de 1667, art. 20.

² Teinturiers du grand teint, statuts de 1669, de 1671 et de 1737. — Teinturiers en soie, fil et laine, statuts de 1669.

¹ Original sur parchemin, appartenant à l'auteur.

² La minorité durait alors jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

chercher sondit frère par toute la ville, fauxbourgs et banlieue de Paris, ou partout ailleurs que besoin sera, pour s'il est retrouvé estre ramené chez ledit sieur son maître pour y parachever le tems qu'il auroit perdu pendant son absence, réparer celui qui resteroit à expirer des présentes; qui sont d'ailleurs faites moyennant la somme de trois cens livres. En déduction de laquelle somme ledit sieur Pierre-Jean Dupasquier en saditte qualité [a] présentement payé audit sieur Vallery, qui le reconnoit, en espèces sonnantes au cours de ce jour, compté, nommé et réellement délivré, à la vue des notaires soussignés, celle de deux cens livres, dont d'autant quittance. Et pour les cent livres restant, ledit sieur tuteur s'oblige en saditte qualité de les payer audit sieur Vallery, en sa demeure à Paris ou au porteur, dans un an de ce jour; au payement de laquelle somme ledit sieur tuteur oblige aussy en saditte qualité tous les biens meubles et immeubles de sondit frère.

Et pour l'exécution des présentes, les parties font élection de domicile en leurs demeures susdites; auxquels lieux, nonobstant, promettant, obligeant, renonçant....

Fait et passé à Paris ez études, l'an mil sept cent soixante sept, le premier février. Et ont signé la minute des présentes demeurée à maître Tourinot, notaire ¹;

Voy. Alloués. — Apprenti (Rachat de l'). — Apprenti (Vente de l'). — Apprentis marchands. — Appren-tisses. — Aspirant à la maîtrise. — Attendant maîtrise. — Bienfaisance (Œuvres de). — Concurrence. — Contrat d'apprentissage. — Corporations. — Fils de maître. — Maîtres des métiers. — Privilégiés (Lieux). — Veuves de maître.

Apprentisses. Dans les communautés de femmes, ce mot représentait celui d'apprentis dans les communautés d'hommes.

Voy. Compagnes.

Apprêteurs. Voy. Appareilleurs. — Catisseurs. — Feutriers, etc.

Apprêteurs. Titre qui appartient à la corporation des bonnetiers du faubourg Saint-Marcel, parce qu'ils donnaient eux-mêmes l'apprêt aux bonnets, aux bas qu'ils vendaient.

Apprêteurs. Nom donné aux peintres sur verre, parce qu'ils se servaient d'une peinture dite *peinture d'apprêt*.

Voy. Vitriers.

Apprêteurs de toiles. La *Taille de 1292* en cite un, sous le nom d'*afeteeur de toiles*.

Aqueresses. Nom donné, dans les fabriques de filets, aux ouvrières chargées de réparer les lignes.

Aquitecteurs. Nom donné par l'abbé Jaubert aux faiseurs d'aqueducs ¹. Je rappelle qu'en février 1623, Louis XIII avait créé, en faveur d'un sieur Francini, la place d'*intendant des eaux et fontaines du roi, grottes, aqueducs, etc.* En 1712, le sieur Anceau était chargé, au château de Versailles de surveiller « les aqueducs et les conduites des eaux bonnes à boire ² ».

Arbalétriers. Fabricants d'arbalètes. L'arc perfectionné ³ devint l'arbalète. L'arbalète à main n'est que l'arc placé sur un *arbrier* destiné à recevoir le projectile.

Un passage du Dictionnaire de Jean de Garlande ⁴ semble établir qu'au milieu du treizième siècle l'arc et l'arbalète étaient fabriqués par une même corporation ⁵. Il n'en allait sans doute plus ainsi à la fin du siècle, car les *Tailles de 1292 et de 1300* distinguent les archers des arbalétriers; la première cite trois, la seconde quatre *arballestiers, arbaletiers et arbalestriers*. Parmi les trois maîtres qui exerçaient ce métier en 1292, il en était un « Gautier l'arbalrestier », qui demeurait « dedenz le manoir du Louvre ⁶ », ainsi qu'un fèvre et un fauconnier.

Un passage de Christine de Pisan ⁷ nous apprend qu'au XIV^e siècle les meilleures arbalètes se fabriquaient à Gênes. Au siècle suivant, elles avaient reçu de nombreux perfectionnements. On avait d'abord adapté, à l'extrémité de l'*arbrier*, un anneau de fer ou *étrier*. Dès lors, pour tendre son arme, le tireur passe le pied dans l'étrier, en même temps qu'il saisit la corde avec deux crocs de fer ou *cranequins*, qui sont fixés à une courroie attachée autour de ses reins; il se courbe, maintient presque à terre le bout de l'arme au moyen de l'étrier, et la corde prise par les deux crocs se tend à mesure qu'il se redresse: c'est l'*arbalète à cranequin*. L'*arbalète à moufle*, à *tour* ou à *tilloles* était bandée par un appareil assez compliqué de poulies placées sur l'*arbrier*. On lui substitua, dans la suite, le *cric* qui, mis au centre de l'*arbrier*, agissait exactement comme notre cric actuel. Le *pied de chèvre*, de *chiennne* ou de *biche* lui succéda. C'était une pièce de fer munie de quatre longues dents; deux d'entre elles étaient retenues vers le milieu de l'*arbrier*, tandis que les deux autres allaient saisir la corde; en abaissant le manche de l'arme, les deux dernières dents remontaient vers les deux premières, et amenaient ainsi la corde jusqu'à la noix.

A deux cents pas, l'on pouvait compter sur la précision de l'arbalète, et chaque soldat portait une trousse de toile contenant dix-huit traits au moins. Ces traits, en général terminés par un fer presque carré, se nommaient *bougons*, *carreaux* ou *garrots*; ils étaient plus courts et plus pesants que les flèches, et empennés d'un

¹ Dictionnaire des arts et métiers, t. I, p. 117.

² État de la France pour 1712, t. I, p. 357.

³ Voy. l'art. Arciers.

⁴ Voy. l'art. Garlande.

⁵ Voy. l'art. Arciers.

⁶ Page 9.

⁷ Édit. Michaud, p. 13.

¹ Original sur parchemin, appartenant à l'auteur.

côté seulement. Le carreau qui ne dépassait pas vingt-cinq centimètres de longueur prenait le nom de *vireton*.

Après la bataille de Pavie, l'arbalète fut abandonnée, au moins par les troupes, et détrônée par l'arquebuse, qui avait fait d'affreux ravages dans les rangs français. L'arbalète à *jalet*, dont Catherine de Médicis aimait à se servir¹, était une arme de chasse, qui lançait de petites balles en plomb ou en terre glaise².

Je ne sais si les arbalétriers furent officiellement réunis à la corporation des arquebusiers, mais il est certain que ceux-ci héritèrent de leur titre et se dirent, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, *arquebusiers-arbalétriers*.

Les arbalétriers avaient pour patron saint Denis, dont ils célébraient la fête le 9 octobre, à l'église Sainte-Catherine du Val.

Le cul-de-sac de la Porte-aux-Peintres³ s'est appelé jadis rue de l'Arbalète et rue des Arbalétriers. Il y avait là un jardin où venait s'exercer la compagnie urbaine d'arbalétriers dont une ordonnance royale (11 août 1410) avait provoqué la formation. En 1515, ils étaient au nombre de 60, et avaient à leur tête un *roi des arbalétriers*, un connétable et un maître. Ils devaient s'habiller et s'équiper à leurs frais, mais ils étaient exempts de la plupart des impôts, et chaque homme recevait cinq sous par jour. Je les trouve encore mentionnés dans un édit de mai 1690.

Il y eut également des compagnies urbaines d'archers et d'arquebusiers.

Voy. **Arquebusiers**.

Arboristes. Voy. **Herboristes** et **Pépinieristes**.

Arbres (MARCHANDS D'). Voy. **Pépinieristes**.

Arcaniers. Nom sous lequel j'ai trouvé nommés les ferblantiers. Je suppose qu'ils s'appelaient ainsi à cause d'un produit qualifié par eux d'*arcane*, qu'ils mêlaient à leur alliage et dont les compagnons s'engageaient par serment à garder le secret.

Archaleurs. Voy. **Archaliers**.

Archaliers. Ce nom, que me fournit la *Taille de 1313*, peut désigner soit des *batteurs*, soit des *tréfiliers*, soit des *boucliers* d'archal.

L'archal était, au moyen âge, un alliage ou un métal fort répandu, et dont on ne connaît plus la composition. Son nom apparaît presque toujours à côté du cuivre et du laiton, et son emploi semble le même. Le Glossaire de Ducange et le Dictionnaire de Trévoux disent qu'*aurichalcum* signifie de l'oripeau, c'est-à-dire des feuilles de cuivre battu très mince.

Savary⁴ fournit de ce mot une étymologie assez curieuse pour être reproduite : « Le fameux

M. Ménage, cet étymologiste si habile, fait venir ce mot de filum et dauricalcum ; mais les plus sensés de ceux qui en font commerce croient simplement, et avec assez d'apparence, qu'un nommé Richard Archal, ayant inventé la manière de tirer le fer à travers le pertuis d'une filière, a laissé son nom à cette marchandise, que le peuple pour cela nomme assez communément *fil de Richard* ».

Quelques auteurs ont soutenu que l'*auricalque* était un alliage de cuivre et d'or. Il est plus probable que l'on donnait ce nom, soit au cuivre jaune, soit aux fontes de bronze dont la couleur rappelait celle de l'or.

On trouve aussi *archaleurs*.

Archers. Faiseurs d'arcs. Voy. **Arctiers**.

Archers de l'écuëlle. Voy. **Archers des pauvres**.

Archers des pauvres. Officiers de police qui étaient plus spécialement chargés d'arrêter les mendiants, les vagabonds, et de les mener à l'hôpital.

On les trouve aussi nommés *archers de l'écuëlle*, *chasse-coquins*, etc. Ce dernier nom a été également donné aux bedeaux des églises.

Archers de la Ville. Ils étaient divisés en trois compagnies, toutes trois commandées par un colonel¹.

Archets (FABRICANTS D'). Spécialistes de la lutherie. C'est un luthier parisien, François Tourte, qui donna à l'archet sa forme définitive et le rendit parfait. Tourte, établi rue Sainte-Marguerite, réalisa ses importantes transformations entre 1775 et 1783. À quatre-vingt-cinq ans, il cessa de travailler, et il mourut en 1835².

Archiers. Voy. **Arctiers** et **Menuisiers**.

Architectes. Ce mot n'apparaît pas avant le seizième siècle. Jusque-là, on ne connaît que le *maître de l'œuvre*, le *maître des œuvres de maçonnerie* ou de *charpenterie*. C'est lui qui trace les plans, fait les devis, achète les matériaux, passe les marchés, surveille les travaux, toise et reçoit l'ouvrage, paye les ouvriers ou leur délivre des mandats de paiement. Le maçon Raimond du Temple, qui reconstruisit le Louvre en 1365, était dit « maître des œuvres de maçonnerie de monseigneur le roi³ ». Son fils Jean fut maître des œuvres de maçonnerie de l'église de Paris. Presque à la même date, Christine de Pisan, énumérant les nombreux édifices élevés à Paris par Charles V, déclare qu'il était « sage artiste et vray architecteur⁴ ». Le plus ancien document où figure le mot *architecte* serait une lettre de 1510,

¹ Voy. la grande ordonnance de décembre 1672, chapitre XXXIII, art. 24.

² Voy. L. Grillet, *Les ancêtres du violon*, t. II, p. 398 et 407.

³ *Bibliothèque de l'école des chartes*, 3^e série, t. II (1846), p. 59.

⁴ *Le livre des fais et bonnes meurs*, édit. Michaud, liv. III, chap. 11.

¹ Brantôme, t. VII, p. 346.

² Le musée d'artillerie possède plusieurs spécimens de tous les modèles d'arbalètes.

³ Aujourd'hui impasse des Peintres.

⁴ *Dictionnaire du commerce*, art. fil de fer.

relative à la construction de l'église de Brou².

Le Roux de Lincy a publié la liste des maîtres des œuvres de la ville de Paris depuis 1257³.

Voy. Maître des maçons et Vérificateurs de mémoires.

Architectes. Voy. Architectes.

Archives des corporations. Voy. Bureau.

Archivistes. Dans les couvents, chez les grands seigneurs, gens chargés de classer et de conserver les titres de la maison.

Arçonneurs. On nommait ainsi les ouvriers qui faisaient subir une dernière épuration à la laine et au coton, au moyen de l'arçon. L'arçon était une sorte d'archet, long de six à sept pieds, muni d'une corde de boyau bien tendue qui, mise en vibration, frappait et faisait voler le coton ou la laine placés sur une claie.

Les arçonneurs furent réunis, vers la fin du quinzième siècle, aux cardeurs.

Dans la suite, tous les ouvriers qui se servaient de l'arçon, et plus spécialement les chapeliers, furent dits arçonneurs. Les cardeurs et les foulons se qualifiaient officiellement *arçonneurs de laine et de coton*.

Arçonniers. Voy. Chapuiseurs.

Arctiers. Jean de Garlande, qui écrivait vers 1250, les nomme *architenentes*, et dit qu'ils vendaient des arbalètes, des arcs de bois d'érable, de viorne et d'if, des javelots, des flèches et des carreaux de frêne⁴.

Les arctiers présentèrent, vers 1260, leurs statuts au prévôt Étienne Boileau⁵. Ils s'y intitulent *archiers, c'est à savoir fereses⁶ de ars, de fleiches et de arbalestes*. Ils jouissaient de tous les privilèges accordés aux artisans qui travaillaient pour les hommes d'armes. Le métier était libre. Ils pouvaient avoir un nombre illimité d'apprentis et travailler à la lumière. Ils n'étaient pas astreints au service du guet, « quar li mestiers l'aquite, quar le mestier est pour servir chevaliers et escuiers et sergens, et est pour garnir chastiaux. » Ils fabriquaient des arcs, des carreaux, des flèches en bois et en corne, d'une ou de plusieurs pièces, et empennaient carreaux et flèches des plumes qu'ils voulaient, mais plus généralement, semble-t-il, de plumes de poule.

La *Taille de 1292* cite huit *archiers*, celle de 1300 en mentionne cinq seulement. On trouve aussi un *fléchier* dans la *Taille de 1292*.

L'arc des treizième et quatorzième siècles était

en général de bois d'if, avec une corde en soie. Il devait avoir la hauteur de l'homme qui s'en servait. L'arc dit *anglais* était plus long et plus souple que l'arc français ; l'arc *turquois*, fort court, se composait de deux cornes réunies par un ressort d'acier ; sous Charles V, les arsenaux renfermaient encore des provisions de corne de bœufs destinées à confectionner des arcs. Les flèches avaient de 50 centimètres à un mètre de long ; taillées dans des baguettes de frêne, elles étaient munies de trois pennes, et terminées par un fer très pointu.

Un bon archer tirait douze flèches à la minute, et manquait rarement le but à deux cents pas. Comme son carquois ou sa trousse renfermait ordinairement vingt-quatre flèches, il était bientôt vide, et l'archer, armé soit du vouge, soit de l'épée à deux tranchants, devait alors s'efforcer de blesser des chevaux et d'achever les cavaliers démontés.

L'arbalète fut de bonne heure substituée à l'arc dans les troupes, et nous retrouverons les arctiers sous le nom d'*artilliers*. Il y avait cependant à Paris au dix-huitième siècle un fourbisseur, nommé Bletterie, qui s'intitulait *arctier-fléchier*⁴.

Les arctiers avaient pour patron saint Sébastien qui, comme on sait, fut percé de flèches par ordre de Dioclétien.

Ardoisiers. Au quatorzième siècle, les couvertures en ardoises étaient déjà assez communes dans les villes² ; l'adoption des combles coniques pour les tours des châteaux en rendait, d'ailleurs, l'emploi obligatoire. Dès le treizième siècle, les couvreurs avaient remarqué que l'ardoise donne un reflet différent suivant le sens dans lequel on présente sa surface à la lumière, et ils obtinrent ainsi d'assez jolies mosaïques de deux tons. En diversifiant la taille, ils arrivèrent aussi à produire des effets inattendus, écailles, épis, quinconces, etc.

Notons en passant qu'au quatorzième siècle déjà, l'on employait les ardoises, en guise de tablettes de cire, pour prendre des notes. On ne peut guère expliquer autrement cette mention de l'inventaire dressé après la mort de Charles V : « Deux ardoises enchassées en deux aiz d'argent³ ».

Au quinzième siècle, l'ardoise, mieux exploitée, est livrée plus régulière et surtout plus mince : elle a seulement six à huit millimètres d'épaisseur, tandis que celle du treizième siècle variait entre dix et quinze⁴.

Le chapitre 29 de l'ordonnance de 1672 ne permet l'entrée à Paris que de deux qualités d'ardoises, « la quarrée forte et la quarrée fine ». Tout bateau chargé d'ardoises devait, à son arrivée, subir la visite des jurés couvreurs, qui faisaient à la Ville un rapport constatant la quantité et la qualité des marchandises apportées.

² Voy. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, t. II (1875), p. 162 ; t. III, p. 22 et 33.

³ *Histoire de l'hôtel de ville*, p. 237.

⁴ « Faciunt balistas et arcus de acere et virbuno et taxo, et tela et sacittas et petilia de fraxino. »

⁵ *Livre des métiers*, titre XCVIII.

⁶ Faiseurs.

¹ *Encyclopédie méthodique*, Arts et métiers, t. II, p. 52.

² S. Luce, *Histoire de Duquesclin*, p. 57.

³ N° 2761. Voy. aussi le N° 1996.

⁴ Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture*, t. I, p. 453 et t. IX, p. 325.

C'est en 1728 seulement que l'introduction à Paris de toute espèce d'ardoises fut autorisée ¹.

A la fin du dix-huitième siècle, les ardoisières d'Anjou produisaient, année commune, « un million de milliers d'ardoises » de toute qualité ².

Le métier d'ardoisier n'était pas constitué en maîtrise, mais les couvreurs seuls avaient le droit d'employer l'ardoise pour la couverture des maisons.

Voy. **Fendeurs**. — **Perriers**. — **Tailleurs**. — **Tireurs**. — **Toucheurs**. — **Tuilliers**, etc.

Argent bon. Voy. **Deniers**.

Argenteurs. La *Taille de 1292* cite trois *argenteurs*, celle de 1300 en mentionne deux. Mais ce métier ne tarda pas à se confondre avec celui de doreur.

Argenteurs. Voy. **Changeurs**.

Argenterie (OFFICIERS DE L'). Voy. **Contrôleurs** et **Menus**.

Argentiers. Leurs fonctions consistaient à tenir la maison royale pourvue de tout ce qui était nécessaire pour l'ameublement et l'habillement destinés au roi, à sa famille et à ses officiers. L'argentier devait donc, sous la direction et la surveillance du maître de l'hôtel et des chambellans, s'entendre avec les marchands et fournisseurs, et conclure avec eux des marchés qui étaient soldés sur les fonds spéciaux assignés pour l'argenterie. Dans l'origine, il eut sous lui un clerc pour l'aider dans ses fonctions, dans les écritures surtout. Ce clerc devint assez promptement le *contrôleur de l'argenterie*. En 1533, François I^{er} retira du département de l'argenterie tout ce qui concernait le linge et le mobilier, et les attribua au maître de la chambre aux deniers. Il laissa seulement à l'argentier, dit l'ordonnance, « les payemens des affaires concernant ses personne, chambre et garderobbe ³ ».

Le trésorier du roi a aussi porté le titre d'argentier.

Dans les grandes maisons, l'argentier distribuait l'argent nécessaire aux dépenses de chaque jour, et enregistrait les dépenses.

Le mot argentiers a désigné aussi tous les gens ayant le maniement de fortes sommes, les banquiers, les caissiers, les changeurs, etc.

Voy. **Clercs de l'argenterie**.

Argent sec. Voy. **Deniers**.

Arisméticiens. Voy. **Arithméticiens**.

Arithméticiens. Titre qui appartenait à la corporation des écrivains. Il fut surtout illustré par un sieur François de Barrême dont le nom est resté synonyme de *Comptes faits*. Le *Livre commode des adresses pour 1692* nous

apprend que « M. Barrême arithméticien, devant le Pont-Neuf, au bout de la rue Dauphine, est ordinairement nommé par la chambre des comptes pour les calculs et vérifications d'écritures ¹ ». Les écrivains jouaient alors devant les tribunaux le rôle dévolu aujourd'hui aux experts en écriture, et Barrême possédait la confiance, non seulement des juges, mais aussi de la chambre des comptes.

Il devait cet honneur à la publication faite par lui, en 1669, d'un volume, cent fois réimprimé sous le titre de *Comptes faits*, et dont Colbert avait accepté la dédicace. L'édition originale, devenue très rare, porte un titre plus compliqué, que je crois devoir reproduire en entier : *Le livre des tarifs, où, sans plume et sans peine, on trouve les comptes faits divisés en trois parties. Savoir : les tarifs communs, les tarifs particuliers, les tarifs du grand commerce. Dédiés à monseigneur Colbert, ministre d'Etat, etc., par Barrême, mathématicien, lequel enseigne brièvement l'arithmétique. Se vend chez luy à Paris, au bout du Pont-Neuf, entrant en la rue d'Auphine, où il y a des affiches sur la porte, et chez Hugues Senus, marchand luvrière, rue Richelieu.*

François de Barrême mourut en 1703 ².

Les arithméticiens ont été dits *arisméticiens*, *mathématiciens*, *calculateurs*, etc.

Voy. **Écrivains** et **Jetons** (Calcul par les).

Arméniens. Nom par lequel on désigna, au dix-septième siècle, les premiers propriétaires de cafés.

Armes (MAÎTRES D'). La *Taille de 1292* les nomme *escremisseurs* et en mentionne sept.

Ils ne furent constitués en communauté qu'à la fin du seizième siècle, et leurs premiers statuts, datés du mois de décembre 1567, présentent des particularités assez curieuses. Les maîtres y sont qualifiés *joueurs* et *escremeurs d'épée*. Les apprentis sont dits *prévôts* ou *gardes-salle*, et doivent servir deux ans avant de pouvoir aspirer à la maîtrise. Ce stage terminé, le prévôt subit une épreuve et passe *prévôt général*. Une seconde épreuve, un *chef-d'œuvre*, disent les statuts, lui est encore imposée quatre ans après, pour obtenir le titre de maître. Il peut alors ouvrir une salle où il voudra, sauf dans le quartier de l'Université, par crainte « que les escoliers ne se divertissent de leurs études », au profit de l'escrime. Les salles devront être fermées les dimanches, les jours de fête, et le jour de la Saint-Michel, patron de la corporation.

Ces statuts furent révisés par lettres patentes de décembre 1585, qui donnent aux maîtres le nom de *maîtres au faict d'armes*, puis en novembre 1644. Je lis dans cette dernière rédaction qu'aucun prévôt ne sera admis à la maîtrise avant l'âge de vingt-cinq ans. Il devra alors offrir à la communauté « deux épées de la valeur de 25 livres chacune, destinées à être

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 52.

² Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. I, p. 141.

³ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, introduction, p. vii, ix et x.

¹ Tome II, p. 54.

² Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 116.

adjudgées en prix » ; donner, en outre, à chaque fils de maître ayant atteint l'âge de 18 à 20 ans, une paire de gants de daim. L'épreuve à laquelle il sera ensuite soumis consistera à lutter contre six maîtres, avec « l'espadon, l'épée seule, la hallebarde et le bâton à deux bouts ». Ces statuts furent souscrits par les vingt maîtres exerçant alors à Paris.

Louis XIII avait à peine huit ans quand il commença à tirer des armes¹ ; son professeur se nommait Jeronimo². Louis XIV eut pour premier maître Vincent de Saint-Ange dont les gages étaient de 2.000 livres³. Vincent sut se faire aimer de son royal élève, et ses confrères profitèrent de la faveur dont il jouissait : les lettres patentes de mai 1656 accordèrent désormais la noblesse héréditaire aux six plus anciens *maîtres en fait d'armes*, à condition qu'ils comptassent au moins vingt années d'exercice. De plus, la corporation, limitée à vingt maîtres, eut le droit de prendre les armoiries suivantes : « D'azur, à deux épées d'argent passées en sautoir, les poignées et les gardes d'or, accompagnées de quatre fleurs de lys de même, une en chef, deux aux flancs et une en pointe⁴ ».

Vers la fin du dix-septième siècle, une sage prescription des statuts de 1567 était tombée en désuétude, et, vers la fin du dix-septième siècle, presque tous les maîtres d'armes habitaient dans les limites de l'Université ou dans le faubourg Saint-Germain⁵. Robert, procureur du roi, dans une lettre du 11 juillet 1695 à l'agent Desgranges, dit, au sujet d'une arrestation qu'il devait, mais ne put opérer près de l'abbaye : « En un moment, il s'est attroupé en cet endroit beaucoup de gens d'épée et de bretteurs, dont ce quartier est rempli, et il étoit impossible d'emmener le prisonnier, sans rendre un petit combat, et faire tuer beaucoup de monde⁶ ».

Un sieur Rousseau étoit alors le maître le plus en vogue. Son petit-fils, coupable d'avoir été « le maître d'armes des enfans de Capet » fut guillotiné en 1793.

Les salles d'armes portaient le nom d'académies, et étoient soumises à certains réglemens de police. Chacune d'elles avait, en outre, un règlement particulier, et je trouve dans ces documents quelques articles bons à recueillir. Ceux-ci par exemple : « Ne pas jurer le nom de Dieu. — Ne pas dire de paroles ni de chansons indécentes. — Ne point badiner, attendu que les suites en sont ordinairement fâcheuses. — Ne railler personne sur le fait des armes. — En tirant des armes, lorsqu'on fait tomber le fleuret de son adversaire, il faut le ramasser promptement et le remettre en main avec politesse. — Il faut que l'escolier prenne sa leçon d'armes sans interruption, attendu qu'elle ne dure à peu

près que le temps d'une affaire sérieuse. — Il est de l'honneur de l'escolier de payer régulièrement le prix convenu ». Dans plusieurs salles d'armes, qui ne jouissaient pas d'une bonne réputation, ce dernier article étoit à peu près le seul auquel on tint réellement la main.

J.-C. Nemeitz écrivait vers 1718 : « Quand un Anglois se bat contre un François, l'Anglois a ordinairement le dessous ; tous deux s'attaquent avec fureur, mais le François est plus habile. En revanche, si le François a pour adversaire un homme d'une autre nation, celui-ci en fait ce qu'il veut s'il soutient de sang froid la première attaque, qui est très chaude¹ ».

À la fin du dix-huitième siècle, les maîtres d'armes, disséminés dans tous les quartiers, étoient au nombre de seize seulement². La corporation continuait à n'accueillir un nouveau maître qu'après lui avoir fait subir de sérieuses épreuves. Ainsi, en 1772, un sieur Étienne, prévôt du professeur de l'école militaire, s'étant présenté à la maîtrise fit ses preuves de capacité en public, le 11 mars, dans la salle du Colysée, qui pouvait contenir huit à dix mille spectateurs. « Il y avoit, écrit un témoin oculaire, un très grand nombre de personnes de distinction qui furent introduites dans la rotonde où se faisoit l'exercice. Le sieur Lasalle, maître en fait d'armes, tira le premier contre le récipiendaire ; il porta une botte et en reçut une autre. Le sieur Menessier, autre maître d'armes, tira le second pendant une demi-heure, avec autant de supériorité que de grâce, et, sans avoir été touché, il porta deux belles bottes, qui furent admirées des assistans. Il fit ensuite un second assaut de l'épée au poignard, et le prix de l'escrime lui fut adjudgé. Deux autres maîtres firent encore successivement assaut avec le récipiendaire, et le dernier termina l'exercice³ ». Notons que, s'il faut en croire l'*Almanach Dauphin*⁴, les masques d'escrime venaient d'être inventés par un épinglier de la rue Phéliepeaux, nommé Leroi. On attribue aussi cette innovation au maître d'armes La Boissière, vers 1750. Ces masques étoient à peu près semblables à ceux dont on se sert aujourd'hui, mais sans les côtés. Plusieurs maîtres refusèrent pendant longtemps de s'en servir, comme constituant une garantie indigne d'un bon tireur. C'est au commencement de ce siècle et à la suite d'accidents graves, qu'ils furent rigoureusement imposés dans les assauts⁵.

L'idée d'employer le pistolet dans un duel date des dernières années du dix-huitième siècle. « Depuis dix ans, écrivait-on en 1826, plusieurs combats singuliers ont été livrés de cette manière entre des officiers et même entre des bourgeois⁶ ».

¹ Édit. de 1897, p. 28.

² On trouve leur nom et leur adresse dans Jèze, *État de la ville de Paris pour 1760*, p. 176.

³ *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 25 mars 1772, p. 52.

⁴ *Supplément pour l'année 1777*, p. 21.

⁵ Vigeant, *Bibliographie de l'escrime*, p. 171.

⁶ *Vie publique et privée des Français*, t. II, p. 258. — Mais voy. aussi Séb. Mercier, *Tableau de Paris* (1782), t. II, p. 325.

¹ Héroard, *Journal sur l'enfance de Louis XIII*, t. I, p. 380.

² Héroard, *Journal sur l'enfance de Louis XIII*, p. 384.

³ *Estat général de la maison du Roy pour 1657*, p. 115.

⁴ Voy. l'*Armorial général* de 1696, t. XXV, p. 209.

⁵ Voy. le *Livre commode pour 1692*, t. I, p. 255.

⁶ P. Clément, *La police sous Louis XIV*, pièces justificatives, p. 442.

A la fin du dix-septième siècle encore, on les trouve nommés *spadassins*, *espadassins*, *espadacins*, *gladiateurs*, etc. En 1622, Jérónimo l'« espadacin du Roy, » touchait pour cette fonction trois mille livres¹; et Tallemant des Réaux écrivait vers 1680: « Le comte de Grammont s'estoit fait accompagner par un gladiateur nommé Termes² ».

Voy. **Académies**.

Armoiers. Voy. **Armoyeurs**.

Armoiries des corporations. On peut faire remonter jusque vers l'an 1200 l'origine des armoiries adoptées par les corporations ouvrières de Paris. La plus ancienne de toutes, la *Hanse parisienne* ou les *Marchands de l'eau*, nous en fournit le premier exemple. En tête d'un chirographe³ qui date du commencement du treizième siècle, et qui est relatif à un accord sur la vente du sel conclu entre la Hanse de Paris et celle de Rouen, on trouve appendu, sur double queue de parchemin, un sceau en cire jaune de forme ronde, qui représente une barque antique avec un mât soutenu à droite et à gauche par trois cordages. La légende est ainsi conçue :

SIGILLUM MERCATORUM AQUE PARISIUS

Vers le milieu du quatorzième siècle, le sceau des *Marchands de l'eau* subit quelques modifications. Le mât se para d'une voile, et des fleurs de lis irrégulièrement placées commencèrent à y figurer; mais la pièce principale resta toujours la barque ou nef. La municipalité de Paris, issue de la puissante corporation des *mercatores aquæ*, adopta bientôt un sceau semblable, et ces armoiries, qui au commencement du quinzième siècle se complétèrent par un chef d'azur semé de fleurs de lis, devinrent celles de la grande cité parisienne.

Sans abandonner le treizième siècle, nous rencontrons encore un autre type des armoiries primitives des corporations. Leroy, dans ses *Statuts et privilèges du corps des marchands orfèvres-joyailliers de la ville de Paris*⁴, nous fournit le dessin d'un sceau⁵ ayant appartenu à la communauté des orfèvres, et il ajoute: « Les connoisseurs verroient aisément, à la forme seule des caractères de ce monument, qu'il est véritablement du temps de saint Louis, quand les enseignemens de nos archives n'en fourniraient pas d'autres preuves ». Ce sceau, qui avait seulement onze lignes de diamètre, représente saint Éloi⁶, sous ses vêtements épiscopaux; il est placé dans une sorte de niche surmontée d'un

baldaquin, sa tête est mitrée, sa main gauche porte la crosse, sa main droite un marteau, et la légende est conçue en ces termes: S. [SIGILLUM] CONFRARIE S. ELIGII AURIFABRORUM. Les orfèvres remplacèrent bientôt ce sceau par de véritables armoiries, fort belles et surmontées d'une devise un peu prétentieuse. « Une tradition, dit Leroy, conservée d'ancienneté parmi nous, regarde le roy Philippe de Valois comme ayant concédé ces armoiries à notre corps, et en fixe l'époque à l'an 1330 ». Faute de mieux, tenons-nous-en à cette tradition, à laquelle il convient, je crois, de ne pas accorder beaucoup de confiance.

A la fin du quatorzième siècle, nous nous trouvons en présence d'une nouvelle tradition, mais cette fois il est plus facile d'en indiquer la source. Les armoiries des pelletiers étaient surmontées d'une couronne ducal, et la corporation disait « tenir cette couronne d'un ancien duc de Bourbon, comte de Clermont, qui avoit été leur protecteur ». Cette assertion semble parfaitement fondée. Dès le treizième siècle, le roi avoit concédé une partie des revenus et la juridiction professionnelle de la communauté des pelletiers à son grand chambrier, privilège que celui-ci conserva jusqu'en octobre 1545. Or, de temps immémorial, les princes de la maison de Bourbon avoient été titulaires des fonctions de chambrier, et sous Charles V, ces fonctions étaient remplies par Louis I^{er}, duc de Bourbon et comte de Clermont. Les pelletiers affirmaient donc avec raison qu'un ancien duc de Bourbon, comte de Clermont, avoit été leur protecteur; le don d'une couronne ducal faite par lui à la corporation placée sous son autorité n'a rien d'in vraisemblable, et prouve que, dès le quatorzième siècle, les pelletiers possédaient officiellement des armoiries.

Il faut néanmoins atteindre le quinzième siècle pour voir l'usage des armoiries, jusque-là réservées aux nobles et aux communes, se généraliser parmi les corporations ouvrières. Les unes alors les obtiennent du roi, les autres se les octroient d'elles-mêmes.

A cette époque, presque tous les métiers font frapper des méreaux de plomb à l'usage de la communauté et de la confrérie, et ces méreaux représentent en général d'un côté le patron de la corporation, de l'autre soit les outils les plus employés, soit les principaux objets fabriqués par elle. Ainsi les méreaux de la corporation des balanciers portent sur une face un saint Michel, sur l'autre une balance; ceux des boulangers portent un saint Honoré et un boulanger enfournant des pains; ceux des chapeliers, un saint Michel et des coiffures de différentes formes; ceux des chandeliers, un saint Jean et des chandelles suspendues à une tringle; ceux des bourreliers, la Vierge et un collier de cheval; ceux des charpentiers, saint Blaise et une équerre, un compas, une cognée, etc; ceux des menuisiers, une sainte Anne et un vilebrequin, un compas, un ciseau; ceux des maréchaux, un saint Éloi et un fer de cheval; ceux des libraires, un saint Jean et un livre accosté de deux palmes; ceux des

¹ É. Fournier, *Variétés historiques*, t. VI, p. 121.

² *Historiettes*, tome I, p. 252.

³ Voy. ce mot. — M. Léopold Delisle croit ce chirographe du mois de janvier 1210. Voy. son *Catalogue des actes de Philippe Auguste*, p. 273.

⁴ Paris, 1759, in-4°, p. 4.

⁵ M. Douët-d'Arcq, dans son inventaire des sceaux conservés aux Archives nationales, n'en mentionne aucun qui ait appartenu à une corporation ouvrière.

⁶ Saint Éloi était le patron de tous les frères, ouvriers qui travaillaient les métaux.

épingliers, la Vierge et trois épingles posées en pal, etc.¹.

Voilà la véritable origine des armoiries choisies par les corporations ouvrières. L'ordonnance dite *des Bannières*, rendue au mois de juin 1467, régularisera ces blasons et leur donnera une consécration légale.

Au début de dix-septième siècle, les merciers se firent octroyer par la municipalité de nouvelles armoiries, et les *Six-Corps*, suivant cet exemple, en obtinrent également. Dans toutes ces armoiries figuraient un certain nombre de nefs d'argent, dont le nombre indiquait, pour chaque communauté, le rang qu'elle occupait dans les *Six-Corps*. Ainsi, les armoiries des drapiers, le premier d'entre eux, portaient une nef, et celles des orfèvres qui était le sixième, en portait six.

Un édit de 1696 ordonna de dresser le catalogue des armoiries possédées par les particuliers, les villes, les maisons religieuses, les communautés ouvrières, etc. Leur ensemble constitua l'*Armorial général*, recueil officiel qui est aujourd'hui conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, et qui comprend environ 60.000 armoiries. J'extraits la liste suivante des tomes XXIII, XXIV et XXV :

ARMOIRIES DES CORPORATIONS

D'APRÈS

L'ARMORIAL GÉNÉRAL DE 1696.

AIGUILLIERS ET ÉPINGLIERS. — D'azur, semé d'aiguilles d'argent et de dés à coudre d'or.

ARMES (MAÎTRES EN FAIT D'). — D'azur, à deux épées d'argent passées en sautoir, les poignées et les gardes d'or, accompagnées de quatre fleurs de lis de même, une en chef, deux aux flancs et une en pointe.

ARQUEBUSIERS. — De gueules, à deux pistolets d'or passés en sautoir, liés d'argent et accompagnés de trois étoiles de même, une en chef et deux aux flancs.

BALANCIERS. — D'azur, à une balance d'or, accompagnée en chef d'une fleur de lis de même, et en pointe d'un marc² d'or.

BAS (FAISEURS DE)³. — D'or, à une chausse de gueules posée en pal, accostée de deux pelotons de laine de même.

BATELIERS. — D'argent, à un croc de gueules et une rame de sable passés en sautoir.

BATTEURS D'OR. — D'or, à un maillet de sable couronné de gueules.

BOISELLIERS-LANTERNIERS-SOUFFLETIERS. — D'azur, à un chevron d'or, accompagné en chef d'une lanterne à dextre de même et d'un boisseau à senestre d'argent, et en pointe d'un soufflet de même, le tuyau d'or et posé en pal.

BONNETIERS ET OUVRIERS EN BAS. — D'argent, à un bas de chausses d'azur, accosté de deux bonnets de gueules.

BOUCHERS. — D'azur, à un agneau pascal d'argent, la banderole de même, chargée d'une croix de gueules.

BOULANGERS. — De sable, à deux pelles de four d'argent passées en sautoir, chacune chargée de trois pains de gueules.

BOULANGERS DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN. — D'azur, à un saint Honoré d'or, tenant de sa main senestre une crosse de même, et de sa main dextre une pelle de four d'argent chargée de trois pains de gueules.

BOUQUETIÈRES. — D'argent, à un bouquet de plusieurs fleurs au naturel.

BOURRELIERS. — D'azur, à un collier de cheval d'or, accompagné de deux alaines d'argent emmanchées d'or, et en pointe d'un marteau aussi d'argent emmanché d'or.

BOURSIERS. — Coupé, au 1 d'or à une gibecière d'azur, et au 2 d'azur à un brayer¹ d'argent entourant une bourse d'or.

BOUTONNIERS. — D'azur, à deux aiguilles d'argent passées en sautoir, accompagnées de quatre boutons de même, un en chef, un à chaque flanc et un en pointe.

BRASSEURS. — De gueules, à deux chaudrons d'or en chef, et un tonneau d'argent cerclé d'or en pointe.

BRODEURS-CHASUBLIERS. — D'azur, à une fasce diaprée d'or, accompagnée de trois fleurs de lis de même, deux en chef et une en pointe.

BROSSIERS-VERGETIERS-RAQUETIERS. — D'argent, à un chevron de gueules, accompagné en chef d'une brosse de même à dextre, d'une vergette de sable à senestre, et en pointe d'une raquette de même, cordée de gueules, posée en pal, le manche en bas.

CARTIERS. — D'argent, à une croix dentelée d'azur, cantonnée aux 1 et 4 d'un cœur et d'un carreau de gueules, et aux 2 et 3 d'un pique et d'un trèfle de sable.

CEINTURIERS. — D'azur, à une bande d'or, accostée de deux conteaux à pied.

CHANDELIERS-HUILIERS. — De sable, à une boîte couverte d'or, accostée de deux paquets de chandelles d'argent.

CHAPELIERS. — D'or, à un chevron d'azur, accompagné de trois chapeaux de cardinal de gueules, deux en chef et un en pointe, les cordons de chacun huppés de trois pièces.

CHARCUTIERS. — D'or, à un porc passant de sable, et un chef d'azur chargé de trois cervelas d'or.

CHARGEURS DE BOIS. — D'azur, à un vaisseau équipé d'argent, voguant sur des ondes de même.

CHARPENTIERS. — D'azur, à un enfant Jésus tenant un compas et mesurant un dessin qui lui est présenté par saint Joseph, le tout d'or.

¹ Voy. A. Forgeais, *Numismatique des corporations parisiennes, d'après les plombs historiés trouvés dans la Seine*.

² On nommait *marc* un poids de cuivre qui contenait sept autres poids emboîtés les uns dans les autres. L'ensemble pesait huit onces, poids exact du marc.

³ Faiseurs de bas au métier.

¹ Bandage d'acier destiné à contenir les hernies. Il était ordinairement garni de peau de chamois.

CHARRONS. — D'argent, à quatre roues de gueules posées deux et deux.

CHAUDRONNIERS. — De sable, à un chaudron d'or, accompagné en chef de deux poêlons de même, et en pointe d'un réchaud aussi d'or emmanché de sable.

CHIRURGIENS. — D'azur, à trois boîtes couvertes d'argent.

CLOUTIERS. — D'argent, à un marteau de sable, accosté de deux clous de même.

COFFRETIERS-MALLETIERS. — D'or, à un coffre de sable, garni de deux serrures d'argent.

CONTROLEURS DE LA BUCHE. — D'or, à trois hamaydes ou fascas alaisées de sable.

CORDIERS. — D'argent, à un pal de gueules, adextré d'un paquet de cordes de même, et senestré d'une roue de sable.

CORDONNIERS. — D'azur, à un saint Crespin et un saint Crespinien d'or, tenant l'un un tranchet d'argent, et l'autre un couteau à pied de même.

CORROYEURS-BAUDROYEURS. — De gueules, à deux couteaux parois passés en sautoir d'argent emmanchés d'or.

COURTIERS EN VIN. — D'argent, à une fasce de pourpre, accompagnée en chef de deux bouteilles de gueules, et en pointe de deux barillets de sable cerclés d'or.

COUTELIERS. — D'azur, à un rasoir ouvert d'argent emmanché de sable, un couteau aussi d'argent emmanché d'or passé en sautoir, une pierre à aiguiser d'or couchée en chef, et une paire de lancettes ouvertes d'argent clouée d'or, posée en pointe.

COUTURIÈRES. — D'azur, à des ciseaux d'argent ouverts en sautoir.

COUVREURS. — D'azur, à une échelle d'or posée en pal, accostée de deux truelles d'argent emmanchées d'or.

CRIEURS. — D'azur, à un chevron d'or, accompagné en chef à dextre d'un pot ou aiguière couvert, et à senestre d'une tasse ou coupe de même, et en pointe d'une clochette d'argent bataillée ¹ de sable.

CRIEURS DE VIEUX FERS. — D'argent, à un tronçon de fer de roue de sable posé en fasce, accompagné de trois fers de cheval rompus.

DANSER (MAÎTRES A) ET JOUEURS D'INSTRUMENTS. — D'azur, à deux archets d'or cordés d'argent, passés en sautoir, accompagnés en chef d'un violon d'or, et en pointe d'un luth de même.

DOREURS. — D'azur, à un pinceau d'or et un ciseau d'argent passés en sautoir, et une dent d'argent ² emmanchée d'or posée en pal, brochant sur le tout.

DRAPIERS. — D'or, à cinq pièces de drap d'azur, de gueules, d'argent, de sable et de

sinople, posées en pile l'une sur l'autre, surmontées d'une aune de sable marquée d'argent, couchée en chef.

DRAPIERS D'OR ET DE SOIE. — De gueules, à trois pédonnées d'or posées deux et un, et en cœur une jallerolle ¹ d'argent, et un chef cousu d'azur, chargé d'un chiffre royal composé d'une H et d'une L capitales ² d'or, et accosté de deux fleurs de lis aussi d'or.

ÉCRIVAINS. — D'azur, à une main de carnation posée en fasce, tenant une plume à écrire d'argent, et accompagnée de trois billettes de même, deux en chef et une en pointe.

EMBALLEURS. — De sinople, à trois ballots d'or, cordés d'argent, posés deux et un.

ÉPERONNIERS. — De sable, à trois éperons d'or, avec leurs sous-pieds de même, posés en pal deux et un, les molettes en haut.

ÉPICIERS ET APOTHICAIRES. — D'azur, à un dextrochère d'argent, mouvant d'une nuée de même et tenant des balances d'or, coupé d'or à deux navires de gueules, équipés d'azur semé de fleurs de lis d'or, posés l'un contre l'autre, flottant sur une mer de sinople, et accompagnés de deux étoiles à cinq raies de gueules.

ÉVENTAILLISTES. — D'azur, à trois écussons d'argent posés deux et un, et une fleur de lis d'or posée en cœur.

FERREURS D'AIGUILLETES. — D'azur, à un marteau d'argent emmanché d'or posé en chef, et en pointe une petite enclume de leur métier aussi d'argent.

FOIN (MARCHANDS DE). — D'or, à trois bottes de foin de sinople, liées d'argent, deux en chef et une en pointe.

FONDEURS. — D'azur, à un canon de sinople couché en fasce, accompagné de trois clochettes de même, posées deux en chef et une en pointe.

FOURBISSEURS. — D'azur, à deux épées d'argent passées en sautoir, les gardes et les poignées d'or.

FRIPIERS. — D'azur, chappé d'or, à trois croissans, deux en chef et un en pointe, de l'un en l'autre.

FRUITIERS-ORANGERS. — D'azur, à une fasce d'or, chargée de trois pommes de gueules, tigées et feuillées de sinople, et accompagnées de trois oranges d'or tigées et feuillées de même, deux en chef et une en pointe.

GAINIERS. — D'argent, à une coutelière ³ adextrée d'un étui de ciseaux, et senestrée d'un étui à cure-dents, le tout de sable et ouvert, cloué et garni d'or.

GANTIERS. — D'azur, à un gant d'argent frangé d'or posé en pal, accosté de deux besans d'argent.

¹ En terme de blason, une cloche est dite *bataillée* quand elle et son battant sont d'un émail différent.

² Les doreurs se servaient, pour polir leur or, d'une dent de loup ou de chien emmanchée dans du bois.

¹ On nommait *pédonne*, et non *pédonnée*, un boulon en bois ou en ivoire qui servait à la fabrication du velours. J'ignore ce que l'on entendait par *jallerolle*.

² En souvenir de Henri IV, qui fut le véritable créateur de l'industrie de la soie en France, et de saint Louis, patron de la communauté.

³ Etui en bois couvert de cuir, dans lequel on renfermait les couteaux de table.

GRAINETIERS. — De sinople, à trois gerbes d'or, deux en chef et une en pointe, et une coquille de même en abîme.

GRAVEURS. — D'azur, à deux burins d'argent emmanchés d'or passés en sautoir.

HORLOGERS. — D'azur, à une pendule d'or, accostée de deux montres d'argent marquées de sable.

IMPRIMEURS et LIBRAIRES. — D'azur, à un livre ouvert d'argent, accompagné de trois fleurs de lis d'or, deux en chef et une en pointe.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE (FAISEURS D'). — D'azur, à une sainte Cécile assise devant un cabinet d'orgues, le tout d'argent.

JARDINIERS. — De sable, à trois lis de jardin d'argent, tigés et feuillés de sinople, posés deux en chef et un en pointe, et un chef d'azur chargé d'un soleil d'or.

JAUGEURS DE VIN et ESSAYEURS D'EAU-DE-VIE. — D'argent, à une fasce de sable, accompagnée de trois tonneaux de vin de même, cerclés d'or, deux en chef et un en pointe.

LAPIDAIRES. — D'azur, à une rose de diamans d'argent.

LAYETIERS. — De gueules, à une cassette d'or, cantonnée au 1 et 4 d'une boîte ronde d'argent, et au 2 et 3 d'une boîte ovale de même.

LIMONADIERS-DISTILLATEURS. — De gueules, à un alambic d'argent, sur un fourneau d'or enflammé de gueules.

LINGÈRES. — D'azur à une fasce dentelée d'argent, surmontée d'une aune couchée de même, marquée de sable, et en pointe d'une paire de ciseaux camars d'or, ouverts en sautoir.

MAÇONS. — D'azur, à une ascension du Fils de Dieu sur une montagne, le tout d'or.

MARÉCHAUX FERRANTS. — D'argent, à une butte de sable posée en fasce, accompagnée de trois fers de cheval de gueules, deux en chef et un en pointe.

MÉGISSIERS. — De sable, à une toison suspendue de même.

MENUISIERS. — D'azur, à une verlope¹ d'or posée en fasce, accompagnée en chef d'un ciseau d'argent emmanché d'or, et en pointe d'un maillet de même.

MERCIERS. — De sinople, à trois vaisseaux équipés et les voiles enflées d'argent, voguant chacun sur une onde de même, et portant une bannière de France au grand mât, et un chef d'azur chargé d'un soleil d'or et entouré d'une nuée d'argent, mouvante des deux angles du chef et pendante en feston.

MESUREURS DE GRAINS. — D'or, à une fasce de sable, accompagnée de trois gerbes de gueules, deux en chef et une en pointe.

MIROITIERS. — D'azur, à un miroir d'argent bordé d'or, accosté de deux lunettes d'argent garnies d'or, et surmonté en chef d'une lunette d'approche couchée de même.

MOULEURS DE BOIS. — D'argent, à un moule¹ de sable, à un chef de gueules semé de fleurs de lis d'argent.

MOULEURS DE BOIS (AIDES A). — D'azur, à un bâcher d'or enflammé de gueules.

OISELIERS. — D'azur, à un homme de carnation vêtu d'or, un genou en terre sur une terrasse de sable, tenant une cage à trébuchet d'or pour prendre des oiseaux de même qui volent en l'air, et un chef cousu de gueules, chargé d'un agneau pascal d'argent contourné et couché sur un tertre de sinople.

ORFÈVRES. — De gueules, à une croix engrelée d'or, cantonnée au 1 et au 4 cantons d'une coupe couverte d'or, et aux 2 et 3 d'une couronne aussi d'or, et un chef d'azur semé de fleurs de lis d'or.

PAIN D'ÉPICIERS. — D'azur, à un gros pain d'épices d'or, accompagné de quatre oublies de même posées en croix.

PAPETIERS. — D'azur, semé de billettes d'argent, à un livre ouvert de même brochant sur le tout.

PARCHEMINIERS. — D'azur, à une main de carnation vêtue d'argent, tenant un fer de parcheminier aussi d'argent emmanché d'or.

PATENOTRIERS EN BOIS, CORNETIERS et FAISEURS DE DÉS. — D'argent, à un chapelet arrondi de sable, appuyé sur trois dés d'or, posés un et deux, et un chef d'azur, chargé d'une fleur de lis d'or accostée de deux cornets d'argent.

PATENOTRIERS EN JAIS. — D'argent, à un chapelet arrondi de sable, enfermant une croix pattée de gueules.

PÂTISSIERS. — D'argent, à une pelle de four de sable, posée en pal, accostée de deux pâtés de gueules.

PAUMIERS. — De sable, à une raquette d'or posée en pal, le manche en bas, accompagnée de quatre balles d'argent, une en chef, deux aux flancs et une en pointe.

PAVEURS. — D'argent, à une hie² à battre le pavé de gueules, accostée de deux marteaux de paveurs de sable.

PEAUSSIERS. — De sable, à une lunette³ d'argent.

PÊCHEURS. — De gueules, à une écrevisse d'or adextrée d'un verveu⁴, et senestrée d'une nasse, et sous l'écrevisse deux avirons passés en sautoir, le tout d'or, et un chef cousu d'or, chargé d'un poisson d'argent.

PEIGNIERS-TABLETIERS. — Échiqueté d'argent et de sable, à un chef d'or chargé d'un peigne de gueules.

PEINTRES, SCULPTEURS, GRAVEURS et ENLUMINEURS. — D'azur, à trois écussons d'argent 2 et 1, et une fleur de lis d'or en abîme.

¹ Mesure. Voy. l'art. Mouleurs.

² Voy. l'art. Hieurs.

³ Instrument destiné à parer le cuir.

⁴ Filet de forme ronde et terminé en pointe.

¹ La *varlope*, et non *verlope*, est un rabot large et très long, qui sert à corroyer le bois.

PELLETIERS-FOURREURS. — D'azur, à un agneau pascal d'argent passant sur une terrasse de sinople, ayant la tête contournée et couronnée d'un cercle de lumière d'or, dont la banderole de gueules est croisée d'argent.

PLUMASSIERS. — D'azur, à une aigrette d'argent, accompagnée de trois plumes ou panaches d'or, posées en paire, apointées les bouts en dehors.

POISSONS (MARCHANDS DE). — D'azur, à un saint Pierre d'or, marchant sur une ondée d'argent et de sinople, de laquelle sortent des poissons de même.

PORTEURS DE CHARBON. — D'azur, à un vaisseau d'argent, accompagné de deux étoiles d'or au haut du mât.

PORTEURS DE GRAINS. — D'argent, à un saint Christophe de gueules, l'enfant Jésus qui est sur son dos de même, tenant en sa main plusieurs épis de blé d'or.

PORTEURS DE SEL. — D'azur, à un saint Christophe d'argent.

POTIERS D'ÉTAIN. — D'azur, à un marteau d'argent emmanché d'or, accompagné en chef de deux tasses d'argent, et en pointe d'une aiguière de même.

POTIERS DE TERRE. — Ecartelé en sautoir d'azur et d'argent, l'azur chargé en chef d'une fleur de lis et en pointe d'un pot à deux anses d'or garni de fleurs d'argent, et accosté de deux pots à une anse chacun affrontés de même, et l'argent chargé à dextre d'un carreau carré de sinople et à senestre d'un carreau hexagone de gueules.

ROTISSSEURS. — D'argent, à deux broches de sable passées en sautoir, accompagnées de quatre lardoires de même posées en pal.

ROULEURS ET CHARGEURS DE VIN. — D'or, à une roue de sable, accompagnée de trois barils de même, cerclés d'argent, deux en chef et un en pointe.

SELLIERS, LORMIERS ET CARROSSIERS. — D'azur à un saint Éloi vêtu en évêque, tenant un marteau en sa main dextre, le tout d'or.

SERRURIERS. — De gueules, à deux clefs, l'une d'argent et l'autre d'or, adossées et passées en sautoirs et liées d'un ruban d'azur, et un chef d'azur semé de fleurs de lis d'or, chargé d'une table couverte d'un tapis fleurdelisé, sur laquelle il y a un sceptre et une main de justice passés en sautoir et une couronne royale, le tout d'or, et ce chef soutenu d'argent, chargé de ces deux mots : SECURITAS PUBLICA de sable.

TAILLANDIERS-FERBLANTIERS. — D'azur, à deux an cres d'or passées en sautoir, surmontées d'un fanal de vaisseau de même.

TAILLEURS. — De gueules, à des ciseaux d'argent ouverts en sautoir.

TANNEURS. — De sable, à deux couteaux de revers d'argent¹ emmanchés d'or, posés en fasce l'un sur l'autre.

TEINTURIERS DU BON ET GRAND TEINT. — De gueules, à un saint Maurice à cheval d'argent.

TEINTURIERS EN SOIE, LAINE ET FIL. — De sable, à un saint Louis tenant dans sa main dextre un sceptre et de sa senestre une main de justice, le tout d'or, et un saint Maurice de même tenant dans sa main dextre un guidon de gueules chargé d'une croix d'argent, cantonnée de quatre croisettes de même, et de sa senestre un bouchier de gueules semé de fleurs de lis d'or et chargé en cœur d'une croix de saint Maurice d'argent.

TIREURS D'OR ET D'ARGENT. — D'or, à trois bobines d'azur couvertes de fil d'or, posées deux et un.

TISSERANDS. — D'azur, à une navette d'argent en pal, la bobine garnie de sable.

TISSUTIERS-RUBANIERS. — De gueules, à une épingle d'argent posée en pal, surmontée en chef d'une navette plate, accostée à dextre d'un couteau à couper le velours et de pinces pour tirer les dents des peignes, et à senestre d'une paire de ciseaux, d'une passette et d'une aiguille, le tout posé en pal et d'argent.

TONDEURS DE DRAPS. — D'or, à une paire de forces¹ de sable couchée en fasce, accompagnée de trois chardons² de gueules, deux en chef et un en pointe.

TONNELIERS ET DÉCHARGEURS DE VINS. — D'azur, à un saint Jean-Baptiste à dextre d'or, et un saint Nicolas à senestre de même, les visages de carnation.

TOURNEURS. — D'or, à un ciseau d'argent emmanché d'or, accosté de deux roues de même.

VANNIERS-QUINCAILLIERS. — D'azur, à un chevron d'or, accompagné de trois vanets ou vanes de même, deux en chef et un en pointe,

VENDEURS ET CONTROLEURS DE VINS. — De pourpre, à une fasce d'or, accompagnée en chef de deux pots d'argent, et en pointe d'un tonneau d'or cerclé de sable.

VENDEURS DE POISSONS DE MER. — D'azur, à un navire d'or, équipé d'argent, sur une mer de même ombrée de sinople, dans laquelle nagent quatre dauphins de gueules.

VERRIERS-FAIENCIERS. — D'azur, à un chevron d'or, accompagné en chef de deux fleurs de lis de même, et en pointe d'une touffe de fougère³ aussi d'or, mouvante d'une terrasse de sinople, et un chef de vair de trois tires⁴.

VINAIGRIERS. — D'argent, à une bronnette⁵ de gueules, sur laquelle est un baril de sable cerclé d'argent.

VINS (MARCHANDS DE). — D'azur, à un navire d'argent posé sur un onde alaisée de même, le grand mât orné d'un bannière de France frangée

¹ Voy. l'art. Forcetiens.

² Employés pour le lainage du drap.

³ Pendant très longtemps, on employa surtout, pour la fabrication du verre, la potasse extraite des cendres de fougères.

⁴ On nomme *tire* chaque rangée d'échiquet.

⁵ Ils brouettaient eux-mêmes leur vinaigre dans les rues.

¹ Ou couteaux paroïrs.

d'or, et surmonté d'une grappe de raisin de même, tige et feuillée aussi d'or, le tout cotoyé de six navires posés en pal trois et trois.

VITRIERS ET PEINTRES SUR VERRE. — D'argent, à une fasce en devise alaisée de sable, accompagnée de trois losanges d'azur, deux en chef et un en pointe. *

Voy. **Bannières (Ordonnance des)** et **Six-Corps**.

Armoyers. Voy. **Armoyeurs**.

Armoyeurs. Nommés aussi *armoiers*, *armoyers* et même *armuriers*. En latin, *armeatores*. C'étaient des peintres et des brodeurs d'armoiries.

Armoyer signifiait, en vieux français, armurier, blasonner. Jean de Garlande dit, qu'au treizième siècle, les boucliers portés par les gentilshommes étaient ornés d'armoiries et de figures emblématiques, lions, fleurs de lis, etc. ¹. Froissart ², racontant l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, constate que « la fontaine de la rue Saint-Denis était couverte de fin azur, et les piliers qui l'environnoient armoyés des armes de plusieurs hauts et notables seigneurs ». Ce métier était encore représenté dans l'écurie royale au seizième siècle ³.

Voy. **Blasonniers** et **Brodeurs**.

Armures (MARCHANDS D'). Voy. **Ordonnance de janvier 1351**.

Armuriers. Il n'y a pas un siècle que le mot armurier est pris dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui. Antérieurement, les fabricants d'armes se partageaient en trois corporations, subdivisées elles-mêmes à certaines époques, et dont chacune avait sa spécialité nettement déterminée. C'étaient :

1^o Les **ARMURIERS**, faiseurs d'*armes défensives*, telles que casques, écus, hauberts.

2^o Les **FOURBISSEURS**, faiseurs d'*armes blanches* et d'*armes d'hast*.

3^o Les **ARQUEBUSIERS**, faiseurs d'*armes défensives à longue portée*, telles qu'arcs, arbalètes, arquebuses, pistolets, etc.

Naturellement, il ne sera question ici que des premiers.

On verra, à l'article *tailleurs* qu'il exista d'abord presque autant de corps de métier qu'il y avait de pièces différentes dans le costume ; il en était de même pour ce qui concernait l'appareil défensif des gentilshommes. C'est ainsi, que du treizième au quatorzième siècle, nous trouvons mentionnés, outre les armuriers proprement dits, des *écuciers*, des *faiseurs de gantelets*, des *trumeliers*, des *écrevœciers*, des *brigandiniers*, des *haubergiers* et des *heaumiers* ⁴.

Ces sept spécialités représentaient, à peu de choses près, tout l'ornement défensif des gens de guerre. Quelle était donc la tâche réservée aux armuriers ? Les plus anciens statuts du

métier, ceux qui lui furent accordés en 1296 par le prévôt Jean de Saint-Liéart ¹, n'éclaircissent pas la question. Leur examen porte cependant à conclure que les armuriers avaient alors le privilège de fabriquer les pièces de fer rigides qui commençaient à remplacer la maille.

En 1409, les armuriers et les heaumiers furent réunis en une seule corporation, dont les maîtres prirent dès lors le titre d'*armuriers-heaumiers* ².

Les troubles qui ensanglantèrent l'Ile-de-France pendant la démence de Charles VI donnèrent à l'industrie des armes une telle impulsion que la fabrication locale devint insuffisante. Une ordonnance du mois d'avril 1412 ³ déclare que les ouvriers de Paris « ne pourroient pas souffire à la centiesme partie des armeures qu'il convient pour les causes dessusdites ⁴ ». Le commerce des armures fut donc momentanément proclamé libre, tout le monde eut le droit d'en fabriquer, d'en importer et d'en vendre.

Aussitôt que Charles VII eut pris possession de son royaume, les armuriers s'empressèrent de réclamer leurs privilèges, et sollicitèrent de nouveaux statuts, qui furent octroyés le 27 mars 1451 ⁵, aux « armuriers, brigandiniers, faiseurs d'espées, haches, guisarmes ou voulges, dagues et autres choses ⁶ touchant l'habillement de guerre ». Faut-il en conclure que tous ces corps d'état formaient alors une seule corporation ? Ce qui tendrait à le faire admettre, c'est que, comme on va le voir, tous sont placés sous la dépendance du même seigneur, et que la surveillance de tous est confiée à deux jurés seulement.

Quoi qu'il en soit, nul, s'il n'était fils de maître ne pouvait s'établir avant d'avoir payé 60 sous parisis et d'avoir été, après examen, déclaré « ouvrier suffisant » par les jurés du métier. Les armures étaient dites *d'épreuve* ou *de demi-épreuve*, suivant leur qualité, et marquées comme telles. Toute pièce, avant d'être mise en vente, devait avoir subi la visite des jurés. Ceux-ci, aussitôt élus, faisaient serment « aux saints Évangiles de Dieu, par devant Poton, seigneur de Saint-trilles, premier escuier du corps du Roy et maistre de son escuier, ou de son commis de par luy, de bien loyaulment et diligemment visiter les dits ouvrages ⁷ ».

A l'époque où furent rédigés ces statuts, les perfectionnements apportés aux armes à feu avaient fort diminué l'utilité des armures ⁸. Pourtant, elles avaient gagné en souplesse et perdu de leur poids. Les armuriers qui écrouissaient le fer avec une perfection que l'on n'obtient

¹ Dans Depping, *Ordonnances*, p. 370.

² Voy. Pontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1128.

³ Dans les *Ordonn. royales*, t. X, p. 5.

⁴ En raison « des grans entreprises, armées et assemblées de gens d'armes qui ont fait et font contre nous et devant nostre ville de Paris... ».

⁵ Biblioth. nationale, mss. français, n° 21792, f° 1126.

⁶ L'art. 3 prouve que les arbalétriers étaient compris dans l'ordonnance.

⁷ Voy. l'art. Maître des armuriers.

⁸ « Les grands pistolets rendent ces bardes inutiles », écrivait Tavannes au milieu du seizième siècle. *Mémoires*, éd. Michaud, p. 191.

¹ Voy. Écuciers.

² Édit. Buchon, liv. IV, ch. I.

³ Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 442.

⁴ Voy. tous ces mots.

plus aujourd'hui, observèrent les merveilleuses carapaces de certains animaux, et en particulier le jeu des articulations dont est pourvue la queue de l'écrevisse. Ils imitèrent ces modèles fournis par la nature, et arrivèrent à les reproduire si ingénieusement qu'une bonne armure permit au chevalier presque toute la liberté de ses mouvements, et ne le laissa guère vulnérable que par les armes à feu. Le plus habile jouteur ne parvenait pas sans peine à faire pénétrer entre les jointures d'acier la pointe de son épée, et Tavannes nous apprend qu'en campagne, dans les engagements à l'arme blanche, « hommes et chevaux estoient si bien couverts, que de deux cens meslez, ne s'en tuoit quatre en deux heures¹ ». Le matin de la bataille de Pavie, François I^{er} essaya « un harnois merveilleusement fait et fort aisé, tellement qu'on ne l'eust sceu blesser d'une esquille ou espingle² ». L'armure de la fin du quinzième siècle possède toutes les qualités qu'un guerrier pouvait lui demander, légèreté relative, souplesse, formes élégantes et bien appropriées au corps, car les grands seigneurs se faisaient alors prendre modèle d'une armure comme d'un pourpoint. Quelque habitués que nous soyons aujourd'hui à n'éprouver aucune gêne dans nos vêtements, nous sommes surpris, si nous endossons une de ces armures, de nous y trouver presque à l'aise ; les articulations jouent sans trop de difficulté ; le poids même qui ne dépasse souvent pas 25 à 30 kilos³, se fait peu sentir, tant il est bien réparti sur tous les muscles. Mais ces qualités ne s'obtenaient pas sans peine, et une armure de ce genre coûtait cher. Un *harnois blanc*, c'est-à-dire d'acier poli sans ornement, pour le chevalier et sa monture, représentait comme prix environ dix mille francs de notre monnaie. Le jour où l'on voulut protéger le chevalier contre les blessures causées par le mousquet ou le pistolet, tous les perfectionnements apportés à l'armure depuis cent ans s'évanouirent ; elle redevint ce qu'elle était au quatorzième siècle, une pesante carapace qui ne permettait à l'homme qu'un petit nombre de mouvements, et s'il se laissait démonter, le clouait à terre comme une masse. Il restait là, remuant bras et jambes, aussi incapable de se relever qu'une tortue placée sur le dos ; alors, des gens de pied l'entouraient, s'acharnaient après lui, s'efforçaient d'introduire leur vouge ou leur pique sous son armure, et s'ils n'y parvenaient point, finissaient par l'assommer à coups de hache ou de fléau.

Les armuriers-heaumiers firent renouveler leurs statuts en mars 1562. Ils représentèrent au roi que les anciens statuts n'étaient plus observés depuis longtemps, en sorte « que le fait desdites armes, qui consiste ès vies de plusieurs princes et seigneurs, est à présent, par gens du tout inexperts de l'art, vicié et corrompu ». La durée

de l'apprentissage fut fixée à cinq ans. Nul apprenti ne pouvait être admis à la maîtrise avant d'avoir parfait le *chef-d'œuvre*. Les fils de maître en étaient dispensés s'ils avaient appris le métier pendant cinq ans au moins chez leur père. Chaque maître ne pouvait, en dehors de ses enfants, avoir à la fois plus d'un apprenti ; mais, dans toute autre maison que celle de son père, le fils de maître comptait pour un apprenti. Chaque maître devait timbrer d'une marque spéciale les objets fabriqués par lui. La veuve pouvait continuer le commerce de son mari et garder son apprenti jusqu'à ce que les années de service fussent écoulées ; mais si elle se remariait, la boutique était fermée, et les jurés plaçaient l'apprenti dans une autre maison. Quatre jurés administraient la corporation.

La décadence de l'armure se précipitait. Les pièces qui la composaient allaient tomber une à une, et faire place au justaucorps de buffle ; cela, en dépit des plaintes de Louis XIII, qui se donna la fantaisie de conserver un escadron de gendarmes revêtus du traditionnel harnais de fer. Sous Louis XIV, la cuirasse n'est plus qu'un ornement ; elle donne au gentilhomme un air guerrier et fait bien dans un portrait, mais il la laisse au logis quand il part pour l'armée.

En 1671, il y avait encore au Louvre un armurier, Bertrand Piraupe, logé par le roi⁴. Il représentait la corporation, déjà à peu près éteinte. Des 60 maîtres qu'elle comptait au seizième siècle, deux seuls restaient en 1718, l'un fils et l'autre frère du célèbre Drouart, qui fut le dernier juré de la communauté. « Ils prennent toujours, dit Savary⁵, la qualité d'armuriers-heaumiers du Roy et des princes, et ce sont eux qui fournissent de corps de cuirasses le Roy, les princes et grands seigneurs, soutenant avec honneur la réputation de leur père ; mais il y a bien de l'apparence que ce sera peut-être bien-tôt une communauté de moins dans Paris, n'étant pas mariez et n'ayant pas même d'apprentifs ». C'est ici, en effet, que s'arrête l'histoire de la corporation. Je n'ai pu trouver l'ordonnance qui l'aurait réunie aux arquebusiers, et je doute fort qu'elle existe. Les cuirasses que continuaient à porter certains régiments de cavalerie étaient alors fabriquées à Besançon ; on en faisait aussi venir de Suisse.

Les armuriers s'étaient placés sous le patronage de saint George, et leur confrérie avait été érigée en 1516 à l'église Saint-Jacques la Boucherie. Dans la chapelle qui lui était consacrée, on voyait une statue représentant saint George, de grandeur naturelle, armé de pied en cap d'une armure d'acier poli, et monté sur un cheval caparaçonné à l'antique⁶. En 1758, la confrérie n'existait plus, et la statue avait été transportée hors de l'église, sur le porche situé rue des Écrivains.

Voy. Centralisation des métiers.

¹ *Mémoires*, éd. Michaud, p. 191.

² Fleurange, *Mémoires*, éd. Michaud, p. 51.

³ Le casque et l'armure complète catalogués au musée d'artillerie sous le n° G² pèsent seulement 24 kilos 20.

⁴ *Correspondance de Colbert*, t. V, p. 527.

⁵ *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 153.

⁶ Abbé Vilain, *Histoire de Saint-Jacques la Boucherie*, p. 116.

Arpailleurs. « Quelques vocabulaires appellent ainsi ceux qui travaillent à la découverte des mines, mais assez improprement ¹ ».

Voy. **Orpailleurs.**

Arpelleurs. Voy. **Orpailleurs.**

Arpenteurs. Il exista jadis une charge de grand arpenteur de France, dont le titulaire avait droit de commissionner, contre redevance, des arpenteurs particuliers. Ceci, sans préjudice du droit que possédaient les seigneurs d'instituer des arpenteurs sur leurs terres.

En février 1554, Henri II nomma directement des arpenteurs dans chaque bailliage ou sénéchaussée de Bretagne; mais il eut soin de stipuler qu'il n'entendait pas préjudicier, en principe, au privilège des seigneurs.

Nouvelle création d'arpenteurs royaux en 1575. Le droit du grand arpenteur est reconnu; mais en 1686, on exige que tout arpenteur nommé par lui devra se faire commissionner par le roi; puis, en septembre 1688, sa charge est supprimée. Elle appartenait alors à Adrien le Hardy, sieur de la Trousse.

Dès le mois de novembre 1690, le roi crée cinquante offices d'arpenteurs, priseurs, mesureurs de terres, vignes, prés, bois, eaux, îles, patis et communes.

Par la suite, un arrêt de mai 1702 crée encore dans chaque bailliage de France deux arpenteurs jurés, qui sont dits arpenteurs, mesureurs, priseurs de terres, prés, vignes, héritages, bois et forêts.

L'arpent de Paris représentait environ 3.420 mètres carrés.

On trouve les arpenteurs nommés agrimenseurs, arpentiers, cordeleurs, gauleurs, etc.

Arpentiers. Voy. **Arpenteurs.**

Arquebusiers. Les arquebusiers succédèrent aux arbalétriers comme l'arquebuse succéda à l'arbalète.

Vers 1460 apparaît le canon à main qui prend bientôt le nom de couleuvrine, puis de hacquebute et enfin d'arquebuse. Mais, à cette époque, l'arbalète était devenue, de perfectionnements en perfectionnements, une arme capable de rendre de bons services, une arme de précision même entre les mains d'habiles tireurs. Voici comment, au début du seizième siècle, Guillaume du Bellay jugeait l'invention nouvelle: « N'estoit que les archers et arballestiers ne peuvent porter sur eux telle munition pour leurs arcs et arbalestes que font les harquebuziers pour leurs harquebuzes, je louerois autant les gens de trait, tant pour leur promptitude de tirer, qui est beaucoup plus soudaine, qu'aussi pour la seurte de leurs coups, lesquels ne sont guères vains. L'archer ou l'arballestier tuera aussi bien un homme nud ² de cent ou deux cents pas loin que le meilleur harquebuzier ³ ». L'arquebuse fut donc reçue par les troupes sans enthousiasme, et la transformation

de l'armement ne s'opéra qu'avec lenteur. Quand Louis XII monta sur le trône, « nostre infanterie, dit Brantôme ¹, ne se pouvoit encore bien accommoder à ces harquebuz, et avoit toujours en singulière recommandation les harballestes ». Montluc, qui avait eu la moitié de la figure emportée par un coup d'arquebuse, regardait cette arme comme « un artifice du diable ² ». Il est certain que les ouvriers français en fournissaient de détestables; les canons, inégalement vidés, éclataient souvent; les crosses, mal cambrées, rendaient l'épaulement pénible et la justesse du tir difficile à obtenir. Milan, au contraire, produisait des armes excellentes, et Brantôme ³ nous a conservé le nom francisé de maître Gaspard, qui forgeait des canons « si bien forez, si bien lymez et surtout si bien vuydez qu'il n'y avoit rien à redire, et estoient très seurs, car il ne falloir point parler de se crever ». Malgré tout, ajoute-t-il, « il y en avoit plusieurs bien mouchez et ballafrez, et par le nez et par les joues, car la crosse estoit fort longue et grossière, et n'estoit comme aujourd'huy courte et gentile, et bien plus aysée à manier ».

Il y avait deux sortes d'arquebuses, l'arquebuse à mèche et l'arquebuse à rouel.

La première était pourvue d'une sorte de chien souvent terminé par une tête de serpent (d'où son nom de *serpentin*); entre les mâchoires de l'animal on plaçait une mèche allumée que la détente faisait abaisser sur le bassinet. L'arquebusier portait la mèche enroulée autour du corps pendant les marches, autour du bras droit pendant le combat.

Le mécanisme du rouet, quoiqu'un peu plus compliqué, est facile à comprendre, même sans figure. Le rouet était une petite roue d'acier, cannelée à son pourtour, montée sur un essieu et fixée au côté droit de l'arme. On tendait le rouet au moyen d'une clef dite *bandage*, qui entraînait dans la partie extérieure de l'essieu. Ce mouvement ouvrait le bassinet, en faisant glisser en avant la coulisse de cuivre qui le fermait; en même temps, il entortillait autour de l'axe du rouet une chaînette de fer attachée à un ressort. Un déclit maintenait le rouet en place dès qu'il était arrivé au bandé. Avec la paume de la main droite, le soldat abaissait alors jusque sur le rouet un chien muni d'un silex. Quand on pressait la détente de l'arme, le rouet, obéissant à l'action du ressort, décrivait rapidement une révolution sur son axe, et le frottement des cannelures contre le silex produisait des étincelles qui enflammaient la poudre. Comme ce mécanisme était fort sujet à se déranger, la même arquebuse avait parfois un rouet et un serpent, l'un servant à défaut de l'autre ⁴.

Le diminutif de l'arquebuse fut d'abord le

¹ Éd. Lalanne, t. V, p. 308.

² Mémoires, édit. Michaud, p. 9.

³ Tome VI, p. 76.

⁴ Voir l'admirable collection d'armes à rouet réunie au musée d'artillerie, c'est là que j'ai rédigé la description de leur mécanisme. L'obligeance du conservateur m'a permis de constater avec quelle facilité les étincelles jaillissent du silex sous l'action du rouet.

¹ Savary, Dictionnaire, t. I, p. 155.

² Sans armure.

³ Discipline militaire, 1692, in-8°, p. 21.

poitrinal, arme de fort calibre dont on appuyait la crosse sur la poitrine. La *pistole*, plus courte encore, se tirait à bras tendu. Le *pistolet* fut ensuite inventé par un chef de bande nommé Sébastien de Corbion et surnommé Pistolet. Par contre, on commençait à expérimenter le *mousquet*, énorme arquebuse, si pesante et si longue que pour viser il fallait faire reposer le canon sur une fourche fichée en terre et appelée *fourquine*. Vers 1620, le rouet fut modifié, et l'on substitua au frottement de l'acier contre la pierre le choc sur la platine. Enfin, vers 1696, le mousquet, fort allégé, prit le nom de fusil¹. Peu d'années avant la Révolution, le fusil employé par les troupes pesait 9 livres et demie, et portait jusqu'à 200 toises (400 mètres env.), « distance prodigieuse, trouvait-on, et après laquelle la balle peut encore faire un très grand mal² ».

L'invention de l'arquebuse avait jeté un certain trouble dans l'ancienne corporation des *arctiers*. Les maîtres avaient changé leur nom en celui d'*artilleurs*, car le mot *artillerie* désignait alors l'ensemble des armes à longue portée³. Puis la confection de l'arquebuse était devenue le privilège d'une nouvelle corporation, celle des *arquebusiers*. Érigée en 1575, leurs premiers statuts datent du 23 mars 1576. Le *chef-d'œuvre* exigé des aspirants à la maîtrise consistait à forger un rouet, puis un canon d'arquebuse long de trois pieds et demi. « Ce fait, sera ledit canon éprouvé, y sera mis de la poudre deux fois la pesanteur de la balle du calibre ordinaire ». L'article 27 de ces statuts suppliait le roi d'accorder à la communauté « un certain lieu ou butte, à cette fin de faire un jeu de prix tous les premiers dimanches du mois, là où seront receus les capitaines, gentilshommes et enfans de la ville pour y tirer ». L'autorisation ne se fit pas attendre. Un terrain situé à gauche de la porte Saint-Antoine fut concédé à la corporation, et les maîtres se chargèrent d'exercer au tir les officiers et les jeunes gentilshommes. Ce terrain, dit *Jardin des arquebusiers*, figure sur tous les anciens plans de Paris, depuis celui de Gomboust (1647) jusqu'à celui de Verniquet (1791).

Au mois de mai 1634, la corporation des arquebusiers engloba celle des artilleurs, et de nouveaux statuts lui furent octroyés. Les maîtres y sont officiellement désignés sous les noms de *arquebusiers-arctiers-artilleurs-artificiers*⁴. Ces statuts déterminent ainsi les armes que les maîtres étaient autorisés à fabriquer. Ils « pourront faire, dit l'article 1^{er} « toutes sortes d'arbalètes d'acier, garnies de leurs bandages, arquebuses, pistolets, hallebardes et bâtons à deux bouts⁵, les ferrer et les vendre ». On voit que les arquebusiers commençaient déjà à empiéter sur la spécialité des fourbisseurs.

A dater de cette époque, la corporation des arquebusiers paraît avoir joui d'un calme parfait. Vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de 70 environ; l'un d'entre eux, nommé Bletterie, qui fut juré en 1750, prenait encore le titre d'*arctier-février*.

Je rappellerai ici que la Ville de Paris possédait le privilège de fournir au Dauphin ses premières armes. En 1785, le futur Louis XVII en avait reçu un fusil et deux pistolets garnis en or, qui avaient été fabriqués par l'arquebusier du roi Lepage, établi rue Richelieu¹.

Les arquebusiers étaient placés sous le patronage de saint Éloi. On les trouve nommés *harquebusiers*², *hacquebuteurs*, *hacquebutiers*, etc.

Voy. **Artificiers**. — **Équipement militaires**, etc.

Arrache-persil. Voy. **Haleurs**.

Arracheuses. Ouvrières qui, dans les fabriques de chapeaux, étaient chargées d'arracher le *jarre*, poil dur et luisant mêlé à la toison des castors.

On les nommait aussi *Éplucheuses*.

Arroseurs. Bien que l'eau ait toujours été rare à Paris³, on arrosait les principales promenades pendant l'été. Une *Mazarinade* publiée en 1649⁴ nous l'apprend :

L'été, vous faisiez d'eau de Seine
Arrouser le cours de la Reine.

Les grands tonneaux arrosoirs qui fonctionnent encore dans nos rues, datent de 1750. Le premier que l'on vit, traîné par quatre hommes, rafraîchir les allées des Tuileries, excita une telle admiration que Gabriel de Saint-Aubin s'empressa de le dessiner⁵. Quelques années plus tard, Pierre Outrequin, qui venait de border nos boulevards de quatre rangées d'arbres, entreprit de faire arroser régulièrement la chaussée. Du coup, il passa grand homme. Le prévôt des marchands lui conféra le titre de directeur des embellissements de Paris, le roi le nomma chevalier de Saint-Michel, et en 1761, lui accorda des lettres de noblesse. Enfin, Voltaire l'immortalisa dans ces mauvais vers :

Je conduisois ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asyle des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours⁶.

Arroseurs du manège. Officiers de la grande écurie du roi. Ils prêtaient serment entre les mains du grand écuyer et avaient cent livres de gages⁷.

¹ *Almanach Dauphin* pour 1789.

² Statuts de 1576.

³ En 1791, les aqueducs et les pompes fournissaient quotidiennement 14.000 muids de 280 pintes chacun, soit 3.645.000 litres pour une population évaluée à près de 700.000 habitants. Voy. l'*Encyclopédie méthodique*, jurisprudence, t. X, p. 719.

⁴ *Lettre à M. le cardinal, burlesque*, p. 15.

⁵ Son dessin a été reproduit dans le *Magasin pittoresque*, 16^e année, p. 381.

⁶ *Le pauvre diable* (1760), édit. Beuchot, t. XIV, p. 164.

⁷ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 200 et 222.

¹ Voy. l'art. Allumettiers.

² *Encyclopédie méthodique* (1782), arts et métiers, t. I, p. 86.

³ Cl. Fauchet, *De l'origine des chevaliers*, p. 55.

⁴ Voy. les *Statuts, réglemens et lettres patentes* de la corporation, imprimés en 1735 et en 1764, in-4^e.

⁵ Bâton ferré par les deux bouts.

Arsenal (BAILLIAGE DE L'). Voy. **Salpêtriers**.

Artificiels, Artificiens, etc. Mots synonymes d'artisans.

Artificiers. Faiseurs de feux d'artifice.

Bien que l'antiquité ait connu, sinon la poudre, au moins un mélange de soufre, de charbon et de salpêtre qui y ressemblait fort ; bien que les Romains du quatrième siècle aient incontestablement vu des feux d'artifice, l'usage de ces spectacles ne s'introduisit en France que vers le milieu du seizième siècle. A dater du siècle suivant, ils deviennent le principal attrait des fêtes populaires.

Les artificiers ne furent jamais constitués en corporation. Les maîtres étaient commissionnés, les uns par la cour, les autres par la municipalité. Ils avaient, avec les merciers, le droit de vendre la poudre à tirer, le plomb de chasse, etc. Toute marchandise de cette nature trouvée ailleurs que chez eux devait être saisie. Ils requéraient, dans ce cas, le bailli de l'Arsenal, dont la compétence s'étendait sur tout ce qui concernait la fabrication de la poudre dans le royaume.

En 1705, un incendie se déclara rue Saint-Antoine dans les ateliers d'un artificier ; celui-ci périt au milieu des flammes, sa maison fut consumée, et le feu, se communiquant aux édifices voisins, faillit détruire l'église des jésuites. La police s'émut, et le 15 mai 1706, un arrêt du Parlement défendit aux artificiers de s'établir à l'intérieur de Paris¹. Un accident tout semblable ne se reproduisit pas moins, dans la rue de Seine Saint-Germain en septembre 1724².

Au mois d'août 1739, lors du mariage d'Elisabeth, fille de Louis XV, avec l'infant d'Espagne, le feu ayant été confié à un étranger, les artificiers de Paris osèrent détruire plusieurs des pièces préparées par lui. Ils furent mis en prison³.

On trouve dans l'*Encyclopédie méthodique*⁴ la liste des principaux feux d'artifice tirés à Paris depuis le commencement du dix-septième siècle. En 1741, on affirma pour dix ans à quatre maîtres de la capitale le feu qui était tiré chaque année sur la Seine le jour de la Saint-Louis⁵.

Parmi les artificiers du roi dont le nom a été conservé, je citerai :

Jumeau, qui vivait vers 1620.

Thomas Caresme, mort en 1688.

Denis Caresme, mort en 1700.

Charles-Nicolas Guérin, qui succéda à Denis Caresme.

A la fin du règne de Louis XVI, les frères Ruggieri, artificiers du roi, possédaient un vaste jardin dans la rue Blanche. Ils y avaient établi

un spectacle pyrrhique, très fréquenté durant la belle saison¹.

Voy. **Capitaine**. — **Contrôleurs**. — **Fondeurs**.

Artificiers. Un des titres que prenait la corporation des arquebusiers. Leurs statuts les autorisaient, en effet, à confectionner les *artifices à feu* que les archers et les arbalétriers lançaient au milieu de la cavalerie ennemie. C'étaient en général des dards, des flèches, des carreaux terminés par une fusée qui éclatait en frappant le but, effrayait les chevaux, s'attachait aux harnais, et jetait le désordre dans les rangs. Les grenades, les pots à feu employés par l'artillerie se nommaient également *artifices*.

Artilleurs. Nom qu'ont porté les fondeurs de canons.

Artilliers. Successeurs des *arctiers*, les artilliers fabriquaient, de concert avec les arquebusiers, toutes les armes à longue portée, dont l'ensemble était désigné sous le nom d'*artillerie*. « Tous les instrumens de ject, écrit Claude Fauchet, s'appelloient engins et artillerie, dont est demeuré le nom d'artilliers aux faiseurs d'arcs, flesches et arbalestes, et d'artillerie à tout instrument qui frappe de loing² ».

Les statuts accordés aux artilliers le 4 mai 1576 établissent encore plus clairement sur quels objets portaient leur monopole : « Et pourront, dit l'article 26, les maîtres dudit mestier faire toutes sortes d'arcs, flesches, arbalestes, garrots³, bandaiges d'arbalestes, harquebuzes, pistolles et pistolets, piques et lances, affuter et monter lesdites armes, faire piques, bastons à deux bouts⁴, les ferrer et vendre, et tous autres bastons⁵ ouvrez en rond ou aux rabots... seuls et privativement à tous autres mestiers ».

Les arcs devaient être faits « de bon bois d'if ou autre bois suffisant et bien assaisonné. » On autorisait la vente des arcs composés de plusieurs pièces, pourvu que celles-ci fussent « bien assemblées et collées de bonne colle bien et suffisamment ».

On était tenu de donner aux flèches une longueur de « deux pieds et demy et deux doigts ».

On devait employer pour les « feusts⁶, du bois de poirier, cormier, noyer, fresne, sapin, serisier, mesurier⁷ et autre bois bon et convenable. » Il faut noter que la fabrication des fûts appartenait aux menuisiers⁸.

La durée de l'apprentissage était de quatre ans.

On ne pouvait être reçu maître avant d'avoir parfait le *chef-d'œuvre*.

¹ Thiéry, *Guide des voyageurs à Paris*, t. I, p. 144.

² Cl. Fauchet, *De l'origine des chevaliers*, p. 55.

³ C'était le trait de l'arbalète.

⁴ Hampe de bois ayant un peu plus de six pieds de long, et ferrée en pointe à ses deux extrémités.

⁵ Toute arme offensive était dite alors un bâton.

⁶ Fûts.

⁷ Mérisier.

⁸ Voy. l'art. 78 de leurs statuts.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 144.

² Barbier, *Journal*, t. I, p. 370.

³ Barbier, *Journal*, t. III, p. 190.

⁴ Arts et métiers, t. I, p. 169 et suiv.

⁵ Barbier, t. III, p. 307.

Le fils de maître et l'ouvrier épousant ou la fille ou la veuve d'un maître étaient dispensés du *chef-d'œuvre* et tenus seulement de faire « une *expérience* simple telle qu'elle sera indiquée par les jurés, pour montrer de leur suffisance ».

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti, mais le fils de maître servant chez son père ne comptait pas comme apprenti.

La veuve d'un maître était autorisée à continuer le commerce de son mari et à garder l'apprenti jusqu'à la fin des quatre années ; mais si elle se remariait à un homme étranger au métier, elle perdait tous ces droits.

Le colportage dans les rues était interdit.

Aucun maître ne pouvait faire travailler hors de son atelier, « si ce n'est par un pauvre maître qui n'a moi en ni faculté de tenir boutique, pour luy donner moi en de vivre et subvenir à ses nécessités ».

L'acheteur avait toujours le droit d'essayer les armes qu'il voulait acquérir, « d'icelles tirer trois coups, si bon luy semble, en la présence du vendeur, pour sçavoir si elles sont bonnes et loyales ».

Quatre jurés administraient la corporation.

Au mois de mai 1634, la communauté des artilliers fut réunie à celle des arquebusiers.

Le titre d'artilleurs a été porté aussi par les fondeurs de canons.

Artisans. Voy. Artistes.

Artistes. En 1762 seulement, ce mot commence à prendre, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, le sens qu'on lui attribue aujourd'hui. Jusque-là, c'est un qualificatif élogieux qui s'applique aussi bien aux ouvriers qu'aux personnes cultivant les arts. Quelques citations vont montrer comment ce mot a fini par acquérir sa signification actuelle.

En 1687, le docteur N. de Blégnys s'intitule lui-même, en tête de l'un de ses ouvrages ¹ « médecin artiste ordinaire du Roy ».

En 1694, l'Académie définit ainsi l'artiste : « Celui qui travaille dans un art. Il se dit particulièrement de ceux qui font les opérations chimiques. Ex. Il faut estre un grand artiste pour préparer le mercure ».

Vers la même date, Tallemant des Réaux dit du peintre Dumoutier qu'il « estoit logé au Louvre comme un célèbre artisan ² ».

En 1719, l'artiste est, pour Richelet, « l'ouvrier qui travaille avec esprit et avec art ³ ».

En 1740, l'Académie reproduit textuellement sa définition de 1694.

Celle-ci se modifie dans l'édition de 1762, où on lit : « ARTISTE. Celui qui travaille dans un art où le génie et la main doivent concourir. Ex. Un peintre, un architecte sont des artistes. Il se disoit autrefois plus particulièrement de ceux qui font les opérations chimiques ».

L'ARTISAN est alors l'« ouvrier dans un art mécanique. Homme de métier ».

Enfin, en 1771, le *Dictionnaire de Trévoux* s'exprime ainsi : « Celui qui excelle dans les arts mécaniques qui supposent de l'intelligence. On dit d'un bon cordonnier que c'est un bon artisan, et d'un habile horloger que c'est un grand artiste ».

Ascenseurs (CONSTRUCTEURS D'). Les ascenseurs paraissent dater du XVII^e siècle. Une *Mazarinade* célèbre ⁴ cite, parmi les curiosités du palais Mazarin « une chaise dans laquelle si quelqu'un s'assied, par des ressorts inconnus tirant une corde, il descend ou monte, les planchers étant percez pour cet effet ».

Mazarin ne tarda pas à avoir des imitateurs ², bien que la construction de ces appareils laissât fort à désirer ³. Ils furent surtout perfectionnés par l'ingénieur Villayer, un académicien qui avait plus de goût pour la mécanique que pour les lettres. Saint-Simon ⁴ lui attribue à tort « l'invention de ces chaises volantes, qui par des contre-poids montent et descendent seules entre deux murs, à l'étage qu'on veut, en s'asseyant dedans, par le seul poids du corps, et s'arrêtent où l'on veut ». Il y avait déjà des ascenseurs de ce genre à Paris, à Versailles, à Chantilly, etc.

Aspirants à la maîtrise. Jadis comme aujourd'hui, l'ambition bien légitime de l'ouvrier était d'arriver à travailler pour son compte. De nos jours, la concurrence est si acharnée, l'exercice d'un commerce ou d'une industrie exige des capitaux si considérables que ce but devient de plus en plus difficile à atteindre. Mais aux treizième et quatorzième siècles, l'ouvrier intelligent, qui ne pouvait guère, il est vrai, caresser l'espérance de faire une grande fortune, était du moins à peu près sûr de conquérir son indépendance, de s'établir.

Dès son entrée à l'atelier comme apprenti, l'enfant était membre de la corporation, qui lui imposait des devoirs et lui reconnaissait des droits. Il servait ainsi pendant le nombre d'années fixé par les statuts. Ce temps écoulé, l'enfant devenu homme n'était point tenu de travailler comme ouvrier, rien ne l'empêchait d'aspirer aussitôt à la maîtrise, d'acquiescer à son tour le titre de maître.

Encore lui fallait-il prouver qu'il était digne de le porter. On lui demandait avant tout de produire ce que nous appelons aujourd'hui un certificat de bonnes vie et mœurs, de se faire « créable que il soit preud'om et loial ⁵ ». En général, il suffisait que son maître s'en portât garant ⁶.

¹ *Inventaire des merveilles du monde rencontrées dans le palais du cardinal Mazarin*, 1649, in-4°.

² Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. VI, p. 58.

³ Voy. une anecdote racontée par le *Furetière*, p. 159.

⁴ *Notes sur le journal de Dangeau*, t. III, p. 295.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXXII, art. 1.

⁶ *Livre des métiers*, titre XLVIII, art. 9. — G. Depping, p. 406.

¹ *De l'usage du thé.*

² *Historiettes*, t. III, p. 490.

³ *Nouveau dictionnaire français.*

Trois conditions étaient encore exigées, que l'on trouve clairement énoncées dans les statuts des cordiers : « Il puet estre cordier à Paris qui veut, pour tant que *il sache le mestier, et il a de quot, et pour tant que il euvre aus us et aus coustumes del mestier*¹ ». Le candidat à la maîtrise devait donc comparaître devant les jurés, leur prouver qu'il connaissait bien le métier, et qu'il possédait un capital suffisant pour s'établir; enfin, prêter le serment d'observer les statuts de la corporation.

Pour s'assurer de la capacité professionnelle du candidat, les jurés se faisaient souvent assister par quelques maîtres anciens et notables. Eux-mêmes tenaient leur charge de la confiance des maîtres et des ouvriers, l'examen présentait donc de sérieuses garanties sous tous les rapports. « Nus, disent les tailleurs, ne puet lever establie², de ci adonc que³ li mestres qui gardent le mestier⁴ aient veu et regardé s'il est ouvrier soufisant de coudre et de taillier⁵. Et s'ils le treuvent soufisant, il puet establie lever et tenir ostel comme mestre⁶ ». Quiconque, disent les drapiers de soie, voudra s'établir, « il conviendra que il sache faire le mestier de touz poinz, de soy, sanz conseil ou ayde d'autrui, et qu'il soit à ce examiné par les gardes du mestier⁷ ». Les cordonniers⁸, les tondeurs de drap⁹, les corroyeurs¹⁰ sont tout aussi explicites.

Quelques communautés indiquaient aux jurés sur quel point devait porter l'examen, et quelle preuve d'habileté ils devaient exiger du candidat. Les fourreurs de chapeaux veulent « qu'il saiche fourrer de touz pouns un chapel¹¹ »; les oublieurs qu'il soit capable de faire en une journée mille des petits gâteaux appelés *nielles* : « un mil de nieles le jour au mains¹² ». Il faut voir là l'origine du *chef-d'œuvre*.

Dans la plupart des métiers, on n'avait rien à payer pour s'établir. On disait alors que le métier était *franc* ou *libre*, et les statuts s'expriment alors le plus souvent ainsi : « Quiconque veut estre forberes¹³ à Paris, estre le puet franchement¹⁴ », ou encore : « Il puet estre chanevacier à Paris qui veut franchement¹⁵ ». Pour les autres métiers¹⁶, il fallait acheter le droit de les exercer soit au roi, soit aux personnes à qui le roi avait concédé ou affermé ces revenus. Dans ce cas, les statuts emploient la formule suivante : « Nus ne puet estre poulaillier

à Paris, se il n'achate le mestier du Roy. Et le vent cil qui l'a achaté du Roy, à l'un plus et à l'autre mains, si come il li samble boen¹ », ou celle-ci : « Nus ne puet peschier² en l'iaue le Roy³, se il n'achate l'iaue de Guerin du Bois, à cui ancisseur⁴ le roi Phelippe⁵ le dona en éritage. Et le vent cil Guerin à l'un plus et à l'autre mains, si come il li semble bon⁶ ». Le prix d'achat n'était pas toujours ainsi laissé à l'arbitraire du vendeur, et les statuts ont souvent soin d'indiquer le chiffre auquel il avait été fixé. Nul, disent les çavetonniers, ne peut s'établir « se il ne paie XVI s. pour le mestier au Roy; des quex XVI s. li Rois a doné X s. à son mestre chambellant et VI s. au chamberier de France ». Ces sommes étaient perçues soit par les receveurs du domaine, soit par le mandataire du concessionnaire.

La troisième formalité exigée des candidats à la maîtrise était le serment. On le prêtait sur l'Évangile ou sur les reliques d'un saint, en présence du prévôt de Paris, des jurés ou de plusieurs maîtres. Si le candidat était « mal renommé » ou soupçonné « d'aucune vilonie », à ce moment encore la maîtrise pouvait lui être refusée⁷.

Même dans les métiers où la maîtrise était gratuite, il ne faut pas croire qu'elle ne coûtât au candidat qu'un serment. Il lui fallait encore donner des vingt sous, des cinq sous, des douze deniers, etc., destinés au service de la confrérie, aux témoins de la réception, à former un fonds de secours pour les malades, enfin à se rafraîchir un peu entre amis⁸. Tout cela, sans préjudice de l'*aboiement* et du *past*⁹, deux bons repas qu'il était forcé d'offrir à ses nouveaux confrères. Mais à ce moment l'aspirant avait été reçu maître.

On découvre, dès cette époque, l'origine du *compagnonnage* dans l'obligation imposée à l'apprenti libéré de faire un stage comme ouvrier avant de pouvoir s'établir et jouir de toutes les prérogatives accordées aux maîtres. C'est, d'ailleurs, encore au treizième siècle une très rare exception. Les faiseuses d'aumônières veulent que l'apprentie ne soit admise à s'établir qu'un an et un jour après qu'elle aura terminé son apprentissage : « Nulles des ouvrières ne pueent estre mestresses oudit mestier jusques à tant que elle ait esté un an et un jor à lui puis que elle aura fait son terme, pour ce qu'elle soit plus soutille¹⁰ de son mestier faire¹¹ ». Il en était de même chez les tisserandes de soie¹² et chez

¹ *Livre des métiers*, titre XIII, art. 1.

² S'établir. On disait plus souvent *lever le métier*.

³ Jusqu'à ce que.

⁴ Les jurés.

⁵ C'est ce que nous appelons aujourd'hui *couper*.

⁶ *Livre des métiers*, titre LVI, art. 3.

⁷ *Livre des métiers*, titre XL, art. 1.

⁸ *Livre des métiers*, titre LXXXIV, art. 10.

⁹ Statuts de 1384, art. 1.

¹⁰ Statuts de 1345, art. 3.

¹¹ *Livre des métiers*, titre XCIV, art. 7.

¹² Statuts de mai 1270, dans G. Depping, p. 350.

¹³ Fourbisseur.

¹⁴ *Livre des métiers*, titre XCVII, art. 1.

¹⁵ *Livre des métiers*, titre LIX, art. 1.

¹⁶ Ils étaient au nombre d'une trentaine tout au plus vers 1268. Voy. le *Livre des métiers*.

¹ A l'un plus, à l'autre moins, comme il lui semble bon.

² Pêcher.

³ La partie de la Seine qui appartenait au roi. Voy. l'art. Pêcheurs.

⁴ A l'ancêtre de qui.

⁵ Philippe-Auguste.

⁶ *Livre des métiers*, titre XCIX, art. 1.

⁷ Voy. l'art. Serment.

⁸ Voy. l'art. Pourboire.

⁹ Voy. ces deux mots.

¹⁰ Habile. — « Plus soutive », disent les tisserandes de soie.

¹¹ Statuts de 1299, dans Depping, p. 384.

¹² *Livre des métiers*, titre XXXVIII, art. 1.

les épingliers¹. Les boulangers exigeaient de l'apprenti libéré un stage de quatre ans, et ce temps écoulé ils procédaient solennellement à son installation.

L'importance que prit peu à peu la maîtrise en rendit l'accès de plus en plus difficile. Si l'on se rappelle les multiples formalités imposées à l'enfant qui se présentait comme apprenti, puis au jeune homme voulant servir comme ouvrier, on ne s'étonnera pas de voir la corporation se montrer exigeante vis-à-vis de celui qui brigait le titre envié de maître.

Il fallait être Français ou naturalisé. Les boulangers excluaient même « les Suisses établis en France ». Il est vrai qu'ils excluaient aussi « les fils de France, princes du sang, ducs et pairs² ». Mais cet article, qui pourrait donner une haute idée des charmes qu'offrait alors le métier, est certainement un souvenir de l'autorité exercée sur les boulangers par le Grand panetier, autorité à laquelle le duc de Brissac ne renonça qu'en 1711.

Le candidat devait être enfant légitime et produire un certificat de bonnes vie et mœurs. Les vergétiers prennent soin de nous prévenir qu'on repoussait tout compagnon ayant attenté « à l'honneur des femmes de leur maître, filles, parentes ou servantes de leur maison³ ». En 1594, les orfèvres refusèrent de recevoir un fils de maître « en raison du dérangement de ses mœurs⁴ ». Le fait est assez étrange et assez rare pour permettre de supposer que ce mauvais sujet avait alors perdu son père. Les lingères veulent qu'on repousse « d'ores en avant aucunes femmes ou filles blasmées ou scandalisées de leur corps⁵ ; » et les bouquetières déclarent déchu de son titre toute maîtresse « convaincue d'avoir fait faute en son honneur⁶ ». Ce que l'on sait de l'histoire de ces deux communautés prouve qu'elles eussent été à peu près dépeuplées si l'on eût observé trop à la lettre ces dures prescriptions.

L'édit de 1581 avait défendu de conférer la maîtrise à tout candidat ayant moins de vingt ans⁷. Les communautés appliquèrent cette règle au compagnon qui se présentait, mais ils se gardèrent bien de l'opposer au fils de maître ; celui-ci était reçu à tout âge, même à quinze ans⁸, même au-dessous de cet âge, « afin de lui conserver l'établissement de ses père et mère », si ceux-ci étaient décédés⁹. Les ferrailleurs admettaient les fils de maître à vingt ans, les compagnons à vingt-cinq ans seulement ; les uns et les autres devaient être mariés¹⁰. Les maréchaux recevaient le fils de maître à vingt-quatre ans seulement, si ses parents vivaient

encore, dès dix-huit ans s'il les avait perdus¹. Enfin, l'édit d'août 1776 fixa l'âge minimum de l'admission à vingt ans pour les hommes et à dix-huit ans pour les femmes².

L'article 2 des statuts donnés aux apothicaires en 1353 exige que les maîtres sachent « lire leurs réceptes ». Henri II, par édit de mai 1554, défendit de recevoir aucun orfèvre qui ne sût « lire et écrire³ ». La corporation protesta, disant avec raison qu'il pouvait se rencontrer des sujets très habiles dans leur art et n'ayant pas eu le temps d'apprendre autre chose. Le roi céda, et l'on se contenta de demander aux candidats qu'ils sussent lire. En 1639, les limonadiers ne reçoivent que des compagnons sachant lire et écrire⁴. En février 1651, sur vingt-deux maîtres maréchaux réunis en présence du prévôt de Paris, deux seulement déclarent « ne sçavoir escrire ny signer⁵ ».

En 1660, on exige des jurés qu'ils sachent « lire et écrire autant qu'il convient à ladite charge⁶ ». En 1686, tout aspirant imprimeur-libraire ou relieur doit « estre congru en langue latine et savoir lire le grec, dont il sera tenu de rapporter le certificat du recteur de l'Université⁷ ».

Les boulangers n'admettaient un compagnon à la maîtrise qu'après avoir constaté « qu'il n'est attaqué d'aucun mal dangereux qui se puisse communiquer⁸ ». Les vinaigriers lui demandaient également d'être « sain de son corps et net dans ses habits⁹ ».

C'était une règle à peu près générale de n'admettre à la maîtrise que les apprentis de Paris¹⁰. Un relieur, nommé Pierre des Vignes, ayant été reçu maître, bien qu'il eût fait son apprentissage en province, un arrêt du 26 mai 1615, confirmé par sentence du prévôt du 14 mars 1618, lui interdit d'engager aucun apprenti et d'occuper aucun ouvrier, « et néanmoins, sans tirer à conséquence, est permis audit sieur des Vignes d'exercer ledit estat de relieur¹¹. » Toutes les communautés ne se montraient pas aussi sévères. Les écrivains se bornent à exiger que le candidat « ait habité Paris pendant trois mois au moins¹². » Les couteliers¹³, les fourbisseurs¹⁴, les plombiers¹⁵,

¹ Statuts de 1651, articles additionnels.

² Article 12.

³ Article 1.

⁴ Article 23.

⁵ Biblioth. nationale, mss. français, n° 21,796, f° 38.

⁶ Tailleurs, statuts de 1660, art. 24.

⁷ Statuts, art. 40. — Pour les relieurs, art. 5.

⁸ Statuts de 1659, art. 11 ; de 1746, art. 16.

⁹ Statuts de 1559, art. 12 ; de 1567, art. 14 ; de 1658, art. 2.

¹⁰ Pâtisseries, statuts de 1566, art. 1. Lapidaires, statuts de 1585, art. 2. Libraires, statuts de 1618, art. 17. Menuisiers, statuts de 1645, art. 11. Horlogers, statuts de 1646, art. 8. Chapeliers, statuts de 1658, art. 4. Couturiers, statuts de 1675, art. 4.

¹¹ Voy. L. Bouchel, *Recueil des statuts et réglemens des marchands libraires, imprimeurs et relieurs de Paris*, art. 22, p. 23.

¹² Statuts de 1570, art. 16.

¹³ Statuts de 1565, art. 5.

¹⁴ Statuts de 1627, art. 37.

¹⁵ Statuts de 1648, art. 16.

¹ *Libre des métiers*, titre LX, art. 4.

² Statuts de 1746, art. 39.

³ Statuts de 1659, art. 24.

⁴ Leroy, p. 82.

⁵ Statuts de 1485, art. 1.

⁶ Statuts de 1678, art. 19.

⁷ Article 18.

⁸ Bourreliers, arrêt du 15 janvier 1741.

⁹ Charcutiers, statuts de 1745, art. 14.

¹⁰ Statuts de 1686, art. 12 et 13.

etc., lui demandent de servir un maître de Paris pendant deux ou trois ans.

L'article 6 de l'édit de décembre 1581 avait accordé aux maîtres reçus à Paris le droit de s'établir dans toutes les villes du royaume. Ce privilège fut renouvelé par un arrêt du 23 janvier 1742 qui, je ne sais pourquoi, fit une exception à l'égard de la ville de Rouen.

Le compagnon qui remplissait toutes les conditions que je viens d'énumérer devait encore, avant d'être reçu maître, donner une preuve de son habileté dans le métier qu'il exerçait. Il offrait donc d'exécuter le travail, quel qu'il fût, qui lui serait désigné, et ce travail portait le nom de *chef-d'œuvre*. Dès la fin du quinzième siècle, il est exigé par presque toutes les corporations, et il ne sera plus supprimé que par l'Assemblée nationale en 1791.

Voy. **Chef-d'œuvre**. — **Corporations**, etc., etc.

Asseurs et Asseieurs des Tailles. Voy. **Asseurs**.

Assenciers. Voy. **Accensiers**.

Assesseurs des tailles. Quand le roi ordonnait une levée de deniers, il fixait le montant de la somme qu'il voulait obtenir, et les habitants s'imposaient eux-mêmes au prorata de leur revenu. Trente ou quarante bourgeois « bons et loiaux, » pris parmi les plus riches et les plus considérés, choisissaient à leur tour des répartiteurs dits *asseurs*, *asseieurs*, *asseurs*, etc. Ceux-ci juraient « sur les saintes Évangiles que, bien et diligemment, ils asserront ladite taille, ne n'espagneront nul, ne n'engraveront nul en quelque manière que ce soit ¹ ».

Assureurs de contrebande. Le décret du 18 octobre 1810 les assimile aux « entrepreneurs de fraude en marchandises prohibées. » L'article 15 veut qu'ils soient « punis de dix ans de travaux forcés et de la marque des lettres V. D. ² ».

Assureurs contre l'incendie. C'est au dix-huitième siècle seulement que l'on se préoccupa sérieusement de créer une assurance contre l'incendie. Vers 1770, une société établie à Paris se chargeait de faire ramoner les cheminées de ses souscripteurs, et « moyennant une modique somme qu'on paierait tous les ans » proposait « d'indemniser et de se rendre garant envers les propriétaires des dommages qu'ils auroient soufferts pour les incendies arrivés à leurs maisons ³ ». L'innovation n'eut aucun succès, et la société dut liquider.

En novembre 1786 et en novembre 1787, des arrêts du Conseil autorisèrent l'établissement de

deux compagnies nouvelles ¹, qui ne survécurent pas à la Révolution.

Assureurs maritimes. L'ordonnance d'août 1681 sur la marine permet « de faire assurer les navires, marchandises et autres effets qui seront transportés par mer et rivières ² », et l'édit du 31 mai 1686 créa à Paris « une compagnie générale des assurances ³ ». Une autre société de ce genre, datant de janvier 1750, paraît avoir prospéré ; au début de la Révolution, son bureau était établi rue de la Jussienne.

Assureurs sur la vie. Le 3 novembre 1787, un arrêt du Conseil autorisa la création d'une compagnie d'assurance sur la vie ; un second arrêt, daté du 26 juillet 1788, confirma le privilège qui lui avait été accordé ⁴.

Cette compagnie sombra pendant la Révolution.

Astomates (CONSTRUCTEURS D'). Voy. **Automatistes**.

Astrologiens. Voy. **Astrologues**.

Astrologues. Tous les secrets du ciel leur étaient dévoilés, et ils en vinrent à transformer le corps humain en un véritable système sidéral. Ainsi, suivant la doctrine de Corneille Agrippa, le célèbre médecin de Louise de Savoie ⁵ :

Le *Soleil* préside au cerveau et au cœur, aux cuisses, aux moelles et à l'œil droit.

Mercure préside à la langue, aux mains, aux jambes et aux nerfs.

Saturne préside au sang, aux veines, aux narines et au dos.

Vénus préside à la bouche, aux reins et aux organes génitaux.

La *Lune* s'attribue tout le corps, mais plus particulièrement le cerveau, l'estomac et les poumons ⁶.

Marsile Ficin, qui avait fait du zodiaque une étude approfondie, nous apprend à son tour que :

Le *Bélier* préside à la tête et à la face.

Le *Taureau* préside au cou.

Les *Gémeaux* président aux bras et aux épaules.

Le *Cancer* préside à la poitrine et à l'estomac.

Le *Lion* préside au cœur, au foie et au dos.

La *Vierge* préside aux intestins.

La *Balance* préside aux reins, aux cuisses et aux fesses.

Le *Scorpion* préside aux organes génitaux internes.

Le *Sagittaire* préside aux organes génitaux externes.

¹ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXVIII, p. 269 et 463.

² Titre VI. Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIX, p. 322.

³ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIX, p. 550.

⁴ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXVIII, p. 463 et 604.

⁵ Mère de François I^{er}, Agrippa mourut en 1535.

⁶ C. Agrippa, *Philosophie occulte*, 1727, in-8°, t. I, p. 62.

¹ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *tallia*, et les *Ordonn. royales*, t. I, p. 291.

² Merlin, *Répertoire de jurisprudence*, t. III, p. 104.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 533.

Le *Capricorne* préside aux genoux.

Le *Verseau* préside aux jambes.

Les *Poissons* président aux pieds ¹.

Les comètes tiennent aussi les pauvres mortels dans leur dépendance, et agissent en sens divers selon les rapports qu'elles contractent avec telle étoile ou telle signe du zodiaque. Le jour et l'heure de notre naissance nous placent sous la domination spéciale d'un astre, dont nous sommes condamnés à partager la constitution, et qui régnera sur nous tant que nous resterons dans ce monde.

Planètes, signes du zodiaque, comètes sont donc répandus dans l'espace exclusivement pour nous, et ils usent de leur pouvoir soit pour nous protéger, soit pour nous nuire. Il semble que chacun de nos organes soit lié à eux par des fils, qu'ils font mouvoir tantôt à leur volonté, tantôt en vertu de lois précises dont les astrologues ont pénétré les mystères.

On comprend de quel secours était une pareille science dans le traitement des maladies, par exemple. Aussi tout médecin devait-il être doublé d'un astronome. Le ciel avait été divisé par eux en douze *maisons*, correspondant aux douze signes du zodiaque, et que parcouraient successivement les sept planètes alors connues. Il y avait dès lors des conjonctions fâcheuses et des conjonctions favorables; le grand art du médecin était de les déterminer et d'en tenir compte pour organiser le traitement. Une blessure au bras reçue pendant que la lune séjournait dans le signe des Gémeaux était par cela seul très dangereuse. Dans les mêmes conditions sidérales, il fallait s'abstenir de toute saignée. « Les chirurgiens ont observé que bien souvent il survient mal au bras après que la veine a été ouverte durant le temps que la lune passait sous le signe des Gémeaux ² ». Quand Louis XI octroie de nouveaux statuts aux barbiers, médecins et chirurgiens, il ordonne que chacun d'eux ait chez soi, en manière de *codex*, le calendrier de l'année ³. Avant de prescrire un médicament ou de faire une opération, ils pourront ainsi s'assurer que la situation de la lune est favorable.

Le médecin appelé auprès d'un malade commençait par établir son diagnostic puis il étudiait l'état du ciel. S'il se trouvait, par exemple, en présence d'une affection de poitrine, et que la lune fût dans le signe du Cancer, il n'ordonnait aucun traitement jusqu'à ce qu'elle l'eût quitté.

Les astres exerçaient aussi leur action sur les plantes médicinales, dont les effets étaient tout différents, suivant qu'elles avaient été récoltées au moment de la pleine lune ou durant le premier quartier. Les plantes elles-mêmes témoignaient d'affinités pour certains organes déterminés. Des ressemblances imaginaires, des particularités de leur conformation les avaient fait considérer

comme efficaces dans telle ou telle maladie. L'echium vulgare étant tacheté comme la vipère, on le nomma vipérine, et on le prescrivit contre la piqûre des serpents; la pulmonaire était un spécifique des affections du poulmon, et le suc jaune de la grande chélidoine passait pour souverain contre les maladies du foie. C'est ce que l'on appelait la *doctrine des signatures* ⁴.

Le sage roi Charles V ne prenait aucune détermination sans avoir consulté son astrologue en titre Thomas de Pisan, père de la savante Christine. Ses successeurs agirent de même.

Simon de Pharès, « astrologue royal » de Charles VIII, a dressé une liste curieuse de ses confrères.

M. Jal a retrouvé les noms de quelques-uns de ceux qui furent attachés officiellement à la personne de Charles VII, de Louis XII et de Henri III ². Tous étaient qualifiés « astrologien et médecin », et recevaient, outre leur émolument, d'incessants témoignages de la faveur que leur accordait leur maître.

Charles VII possédait deux astrologues en titre.

Angelo Cattho, archevêque de Vienne et aumônier de Louis XI, avait conquis les bonnes grâces du roi par son habileté à prédire l'avenir. Louis XI en consultait bien d'autres, qui rivalisaient d'influence à côté de Tristan l'Hermite, d'Olivier le Dain et de Coitier. Pierre Chomet et Jacques Lhoste, Jehan d'Orléans, François Patenostre et Jacques Cadot sont mentionnés dans les comptes royaux, les uns comme « médecins et astrologiens », les autres comme « astrologiens et chirurgiens » du roi.

Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VII, accordait une confiance sans bornes aux pratiques de l'astrologie. Elle avait amené en France avec elle un sieur Luc Gauric, devin de profession, qui tira l'horoscope de Henri II. Le peu de succès qu'obtinrent ses vaticinations le décidèrent à regagner Rome, où le pape Paul III le fit évêque de Civita Ducale. Catherine lui donna pour successeur Michel de Notre-Dame ³, savant docteur de Montpellier, qui exerçait la médecine dans le midi avec autant de désintéressement que de succès.

Henri IV lui-même, le fin et sceptique Béarnais doit figurer sur cette liste des adeptes de la science astrologique. Au moment de la naissance du Dauphin, il chargea le docteur Roch le Baillif, sieur de la Rivière, de tirer son horoscope, et cette opération fut plus tard récompensée par le titre de premier médecin du roi. Héroard, qui venait d'être nommé premier médecin du Dauphin, n'oublie pas de mentionner dans son *Journal* que le petit prince est né « le 27 août 1601, quatorze heures dans la lune nouvelle, à dix heures et demi et demi quart ⁴ ». Il nous apprend aussi que, durant sa grossesse, la reine « demandait souvent combien on tenoit

¹ *Œuvres* trad. par de la Borderie, 1582, p. 120.

² Cl. Dariot, *De la préparation des médicaments*, 1589, p. 217.

³ Ordonn. de janvier 1405, dans les *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 469.

¹ Broussais, *Doctrines médicales*, t. I, p. 300.

² *Dictionnaire critique*, art. Astrologues.

³ En latin Nostradamus.

⁴ Tome I, p. 2.

de la lune, craignant d'accoucher d'une fille, sur l'opinion vulgaire que les femelles naissent sur le décours et les mâles sur la nouvelle lune ¹ ».

Pendant très longtemps encore, toutes les cours de l'Europe possédèrent un astrologue en titre, et il ne naissait pas un personnage de quelque importance sans que l'astrologue fût appelé à tirer son horoscope.

A la cour comme à la ville, l'astrologie n'avait rien perdu de son crédit sur la fin du dix-septième siècle, les astres continuaient à exercer une action directe sur l'humanité, qui devait compter sans cesse avec les malins aspects des planètes, leurs conjonctions favorables ou fâcheuses. En 1658, François Thévenin, chirurgien ordinaire du roi, professait que la saignée est contre indiquée « au premier et au dernier quartier de la lune ² ». En 1688, le docteur Ant. Porchon publiait son traité *De la nécessité de l'astronomie pour étudier la médecine*. A cette époque, les chirurgiens croyaient encore que l'opération de la taille ne pouvait réussir qu'au printemps et en automne. Les médecins estimaient aussi que l'usage des eaux minérales devait être restreint aux mêmes saisons, « que dans les autres elles étoient mortelles. » Dionis combat ces deux opinions, mais il déclare que l'opération de la cataracte ne saurait être faite sûrement qu'« au printemps et à l'automne, et au déclin de la lune ³ ».

Le sceptique Gui Patin, l'ennemi acharné des charlatans, des alchimistes et des astrologues, n'en écrit pas moins à son ami le médecin Charles Spon : « Un peu de soin que vous apporterez à l'éducation de votre petit nouveau-né le garantira des accidents dont vous craignez qu'il soit menacé pour être né dans la nouvelle lune ⁴ ». Il a soin de constater aussi que Scaliger est mort « la veille d'une éclipse ⁵ ».

Voy. **Devins**.

Astromanciens. Voy. **Astrologues**.

Atacheurs. Voy. **Atachiers**.

Atachiers. La *Taille de 1292* cite sept et celle de 1300 six *atachiers* ou *atacheurs*. Leur métier consistait à fabriquer les petits clous à tête décorée qui, sur les ceintures de cuir ou d'étoffe, fixaient les ornements, la boucle et le mordant.

Le *mordant* ⁶ était la plaque de métal qui, placée à l'extrémité de la ceinture, en facilitait l'introduction dans la boucle. On laissait alors pendre parfois la ceinture jusqu'à terre ; le

mordant, toujours large et lourd, l'empêchait de s'enrouler si elle était en peau, de flotter si elle était en étoffe.

Les statuts des atachiers leur permettent seulement l'emploi du fer, de l'archal, du laiton et du cuivre. L'apprentissage durait huit ans pour l'enfant sans argent, six ans pour celui qui pouvait disposer de vingt sous. Mais une très sage disposition, dont je n'ai pas trouvé d'autre exemple, n'autorisait le maître à prendre un apprenti que s'il avait en même temps un ouvrier ; on voulait, qu'en cas d'absence de son maître, l'apprenti ne restât pas sans surveillance. Il était, en outre, interdit d'engager un apprenti avant d'avoir été établi pendant un mois et un jour au moins ¹.

On trouve encore, dans la *Taille de 1292*, deux *estacheurs*, que Géraud assimile aux atachiers ².

Les atachiers ne figurent plus dans l'*Ordonnance des Bannières* (1467).

Voy. **Cloutiers**.

Athlètes. Voy. **Hercules**.

Atireeurs de busches. Cette profession m'est fournie par la *Taille de 1292*. Il s'agirait, dit Géraud, de gens qui se tenaient sur le bord de la rivière lorsque les eaux étoient grosses, et qui tiraient sur le rivage les bois qu'elles charriaient ³.

Atourneresses. Ce mot désignait, au moyen âge, des coiffeuses de femmes ⁴, et aussi les ouvrières qui confectionnaient les *atours*, mot générique par lequel on désigna, du quatorzième au quinzième siècle, les riches coiffures des dames, les escoffions et les hennins entre autres.

Les uns et les autres firent leur apparition vers la fin du quatorzième siècle, « et quelque guerre qu'il y eut, écrit Juvénal des Ursins, tempestes et tribulations, les dames et damoiselles menoient grand et excessif estat, et cornes merveilleuses, hautes et larges. Et avoient de chascun costé deux grandes oreilles si larges que, quand elles vouloient passer l'huis d'une chambre, il falloit qu'elles se tournassent de costé et baissassent, ou qu'elles n'eussent pu passer. La chose desplaisoit fort à gens de bien ⁵ ». L'escoffion représentait une sorte de coussin revêtu d'une résille et presque toujours enrichi de joyaux. Le coussin étoit souvent remplacé par des bourrelets d'étoffe ou même de linges empesés, ce qui permettait de varier la forme de l'atour ; on eut des escoffions en cœur, en trefle, à cornes, etc. ⁶. Eustache Deschamps, dans une ballade célèbre, reproche aux femmes de son temps les continuelles variations de leurs

¹ Tome I, p. 4.

² Il ajoute : « Faut encore que le ventre ait vuïd ses superfluitez, cause à que la nature abhorrant le vuide, les veines succeroient et se rempliroient des excréments retenus ». *Œuvres*, 1658, p. 30.

³ *Opérations de chirurgie*, édit de 1714, p. 157.

⁴ Lettre du 7 mars 1651.

⁵ Lettre du 8 janvier 1650.

⁶ En latin *mordacium*, *mordantus*. Ducange se trompe quand il traduit *mordacium* par *agrafe*.

¹ *Livre des métiers*, titre XXV.

² *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 508.

³ *Rôles de la Taille de 1292*, p. 485.

⁴ Voy. l'art. Coiffeurs.

⁵ *Histoire de Charles VI*, édit. Michaud, p. 533.

⁶ Voy. Montfaucon, *Monumens de la monarchie*, t. III, p. 68, et t. IV, p. 60.

coiffures, et leur fait observer que le cerf change la sienne seulement une fois par an :

L'en voit les cers naturellement muer
L'an une fois le merrien de leurs testes,
Et leur souffist un an cellui porter
Sanz changement. Mais les dames sont prestes
D'entrechangier aux jours communs, aux festes
L'abit des chiefs en estrange manière ¹.

Le mot *escoffion* et son diminutif *scoffion* restèrent dans la langue jusqu'au dix-huitième siècle ². En 1654, Mazarille dit encore à Célie :

D'abord leurs scoffions ont volé sur la place ³.

Sous l'influence d'Isabeau de Bavière, les atours prirent un énorme développement en hauteur, préparant ainsi l'avènement du *hennin*, coiffure de dimension extravagante, seyante pourtant, et dont on a peut-être trop médité. Elle se composait, comme on sait, d'un cornet terminé soit en pointe, soit en cône tronqué, et sur lequel flottait un voile, dit *flocard*, qui descendait au moins jusqu'au bas des reins. Les bourgeoises se contentaient d'un petit hennin de cinquante à soixante centimètres; mais les grandes dames ne craignaient pas d'arborer de nobles hennins élevés d'un mètre, et aussi d'exagérer la longueur du voile. « Les femmes, dit Louis Guyon ⁴ couvroyent leur teste d'un haut bonnet, pointu comme un pain de sucre, et il y avoit des bastons dedans pour luy faire garder sa forme, qui estoit coustumièrement de couleur violette ou rouge, de matière de drap pour les vulgaires, et de taffetas, de satin ou de veloux pour les nobles et illustres. Et contenoient tous leurs cheveux soubz ce chapeau pointu. Et y avoit une bride qui passoit soubz le col pour le faire tenir, car le vent l'eust fait voler à tout coup. Mais il avenoit souvent que, passans à cheval soubz des arbres ou lorsqu'elles vouloient entrer dans des logis où les portes estoient basses, que leurs chapeaux tomboyent, les brides rompues. Aussi quand leurs maris les battoient, la première chose estoit de faire tomber ce bonnet à pain de sucre ».

Les miniatures des anciens manuscrits nous prouvent néanmoins que cette coiffure présentait assez de stabilité pour permettre l'exercice du cheval. La noble dame passait la queue du *flocard* sur son bras gauche, et pourvu qu'elle ne s'engageât pas sous de trop jeunes taillis, chevauchait avec sécurité.

Les prédicateurs du quinzième siècle se déchainèrent contre les hennins, leur déclarèrent une guerre implacable. La mode de ces clochers ambulants avait débuté dans le nord, dans les Flandres, l'Artois, le Cambrésis, le Ponthieu. Elle y fut aussitôt attaquée par un religieux Carme, originaire de Rennes, et que l'on trouve nommé Thomas Couette, Conette, Connecte, etc. Frère Thomas qui, paraît-il, était doué d'une éloquence très persuasive, quitta un beau jour

son couvent, et se mit à parcourir le monde, déclamant avec véhémence contre les désordres du clergé, contre le luxe des femmes et surtout contre leurs bonnets démesurés. Il réussit très bien. On vit même des enfants poursuivre et abattre à coups de pierre d'audacieux hennins dans les rues. Les femmes, dit finement Monstrelet (et après lui Paradin) agirent comme les limaçons, « lesquels quand ils entendent quelque bruit retirent et resserrent tout bellement leurs cornes : mais le bruit passé, soudain ils les relèvent plus grandes que devant. Ainsi firent les dames, car les hennins et atours ne furent jamais plus grands, plus pompeux et superbes qu'après le partement de frère Thomas ¹ ». L'austère Carme eut le tort de vouloir étendre ses réformes sur un autre terrain que la toilette féminine, de sorte que ce fougueux adversaire des hauts bonnets fut brûlé vif en 1434.

Dans l'intervalle, les hennins avaient conquis Paris. Il se trouva bientôt un autre religieux pour les combattre, frère Richard, un Cordelier qui fut confesseur de Jeanne d'Arc. En 1429, il prêcha le carême dans le cimetière des Innocents, et autour du « hault eschaffaut » qu'il y avait fait élever, se pressèrent à certains jours plus de six mille auditeurs. L'enthousiasme qu'il excita fut tel que l'on vit des femmes allumer un grand feu au milieu de la rue et y jeter pêle-mêle leurs vaniteuses coiffures et leurs pompeux ajustements. « Et vraiment, dit le *Bourgeois de Paris* dans son *Journal*, dix sermons qu'il fist tournèrent plus le peuple à dévotion que tous les sermonneurs qui, puis cent ans, avoient presché à Paris ² ».

Frère Richard ne fut pas brûlé comme frère Thomas, et il obtint un succès tout aussi grand, tout aussi durable. Le carême à peine terminé, les hennins reparurent plus riches et plus hardis que jamais.

Je fais lever ces bonnets et atours
Sy haultement qu'ils ressemblent à tours,

disait l'Amour dans une satire du poète Pierre Michault ³. Et Monstrelet écrivait, trente-huit ans après les sermons de frère Richard : « Les femmes meirent sur leurs testes bourrelet, le manière de bonnet rond qui s'amenuisoit, dessus, de la hauteur de demie aulne ou de la quartiers ⁴ de long : tels y avoit, et d'ur couvrechiefs ⁵ par dessus, pendans par derrièr jusques à terre ⁶ ».

À la fin du siècle, le Cordelier Pierre à Gros présentait encore les hennins comme une invention satanique : « Ce grand estandard qu portent les femmes, écrivait-il, ce grand couvi chief délié qui leur pend jusques à leur derrier, c'est signe que le dyable a gaigné le chastea

¹ Édit. Tarbé, t. I, p. 141.

² Voy. le *Dictionnaire de Trévoux*, au mot *escoffion*.

³ *L'Étourdi*, acte V, sc. 9.

⁴ *Diverses leçons*, édit. de 1625, t. II, p. 133.

¹ Monstrelet, *Chronique*, t. IV, p. 304. Le texte que je reproduis est celui de Paradin, liv. III, p. 701.

² Édit. Tuetey, p. 234.

³ *La dance aux aveugles*, édit. de 1748, p. 16.

⁴ Trois quarts d'aune.

⁵ Voiles.

⁶ Monstrelet, édit. de 1572, t. III, p. 130.

contre Dieu. Quant les gens d'armes gaignent une place, ils mettent leur estendart au-dessus ¹ ».

Voy. **Chaperonniers**.

Atourneuses. Voy. **Coiffeurs**.

Atres (FAISEURS D'). Madame de Maintenon, n'étant encore que la veuve Scarron, obtint, en septembre 1674, un brevet d'invention pour « faire faire des *astres* à des fours, fourneaux et cheminées d'une nouvelle invention ² ».

Voy. **Fumistes**. — **Poëliers**, etc.

Attendant maîtrise. On nommait ainsi l'apprenti libéré de son service et devenu compagnon, qui s'engageait chez un maître pour le nombre d'années à l'expiration desquelles il lui était permis de devenir maître. On le qualifiait ainsi afin de le distinguer des ouvriers dont le compagnonnage légal était achevé et qui ne recherchaient pas la maîtrise.

Voy. **Aspirants** et **Compagnonnage**.

Attente (SEMAINE DE L'). Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen-âge, ces mots désignent toujours la semaine de l'Ascension, qui rappelle l'attente du Saint-Esprit.

Attiseurs. Chez les enclumiers, ouvriers qui maintenaient le charbon par dessous l'enclume pendant qu'on forgeait.

Attornés ou **Attournés**. Noms qu'ont porté les procureurs.

Aubergistes. Voy. **Hôteliers**.

Auditeurs-examineurs des comp-tes. Deux offices jurés créés dans chaque communauté ouvrière par édit de mars 1694.

Aulmuciers. Voy. **Aumussiers**.

Aulneurs. Voy. **Auneurs**.

Aulx. Voy. **Ailliers** et **Mesureurs**.

Aumône. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen-âge, ce mot désigne un office du soir : « Nulle fillaresse de tête ne doit ouvrir... puis que le aumosne est e à Saint-Martin des Chans ³ ».

Aumônières (FAISEUSES D'). Au treizième siècle, la bourse dont se servaient les femmes de haute condition se nommait *aumônière*. Elle était en toile, en maroquin, en soie ou en poulours, brodée et richement ornée. Elle pendait sur le côté, soit à droite, soit à gauche, au bout d'une chaîne ou d'une tresse, qui elle-même attachait à la ceinture.

Le commerce des aumônières était surtout fait par les merciers :

J'ai les diverses aumosnières
Et de soie et de cordouan,
Que je vendrai encor oan,
Et si en ai de pleine toile,

lit-on dans le *Dit d'un mercier*. Leur fabrication suffisait pour occuper toute une corporation, qui prenait le titre de *faiseuses d'aumosnières sarrazinoises*, sans doute parce que les aumônières avaient été, à la suite des croisades, imitées du costume oriental.

M. Depping a retrouvé et publié ¹ les statuts que cette corporation fit homologuer par le prévôt de Paris Guillaume Thibout au mois de mars 1299.

On y voit que chaque maîtresse ne pouvait avoir plus de deux « apprentices ».

La durée de l'apprentissage était de six ans pour l'enfant qui apportait 4 livres (400 fr. ?), de huit ans pour celle qui apportait 40 sous, et de dix ans pour celle qui était sans argent.

Deux jurés (hommes), « établis par la volenté au prévost de Paris », surveillaient le métier.

Ces statuts sont souscrits par les 124 « mes-tresses et ouvrières d'aumosnières sarrazinoises » qui composaient alors la corporation.

Un passage des *miracles de saint Louis* nous montre qu'au treizième siècle les femmes du monde et même les religieuses se livraient à ce genre d'ouvrage. On lit, d'ailleurs, les vers suivants dans le *Roman de l'Escouffle*, que je trouve cité par M. Francisque Michel ² :

Il sont jusc' à la chambre alé
Où sa fille est et ses puceles...
Ki font orfrois et aumosnières
Et joiaus de maintes manières.

On trouve plusieurs aumônières des treizième, quatorzième et quinzième siècles reproduites dans le *Dictionnaire du mobilier* de M. Viollet-le-Duc ³. Voy. aussi le *Glossaire archéologique* de M. V. Gay ⁴.

Voy. **Boursiers**.

Aumôniers. Dans toute « maison de qualité », l'aumônier tenait le premier rang parmi les « officiers et domestiques ». C'est aussi la place que lui donne Audiger dans sa *Maison réglée* : « La charge et le devoir d'un aumônier, écrit-il, regardent principalement le service divin qu'un grand seigneur fait faire dans sa maison ; et en cette qualité il a la direction de la chapelle, et le soin de tous les ornemens sacerdotaux. Pour bien et dignement remplir cette place, il faut qu'il soit honnête homme, sans reproche, de bon exemple, savant pour instruire, grave sans familiarité pour imprimer le respect et la vénération dus à son caractère. Il célèbre la messe aux heures prescrites ; fait la prière soir et matin, où tout le monde de la maison doit être appelé, tant le seigneur que ses domes-

¹ *Le jardin des nobles* (inédit). Extrait publié par P. Paris, dans *Les manuscrits de la Bibliothèque du roi*, t. II, p. 156.

² Depping, *Correspondance administrative sous Louis XIV*, t. I, p. LIV.

³ *Livre des métiers*, titre XXXV, art. 3.

¹ *Ordonn. relatives aux métiers*, p. 382.

² *Recherches sur les étoffes de soie*, t. I, p. 102.

³ Tome III, p. 26.

⁴ Tome I, p. 85.

tiques ; bénit les viandes au commencement des repas, et rend grâces à la fin. Il doit aussi catéchiser les domestiques, les instruire charitablement, veiller à leur conduite, prendre garde qu'ils ne manquent point de s'approcher des sacrements aux quatre solennités de l'année, les corriger des paroles sales et déshonnêtes, leur défendre de la part du seigneur les fréquentations dangereuses ; l'avertir de leur bonne ou mauvaise conduite.¹ ».

A la Cour, le chef des services ecclésiastiques était le grand aumônier de France. Il avait sous ses ordres un premier aumônier, huit aumôniers du roi², etc.

On trouve souvent *Almosniers*.

Aumussiers. L'aumusse ou aulmuce, coiffure d'hiver et ordinairement fourrée, ressemblait fort aux capulets que portent encore les paysannes des Pyrénées. Elle se composait d'un capuchon pointu qui couvrait la tête, tandis que le reste de l'étoffe retombait sur les épaules. La *Taille de 1292* cite 9 *aumuciers* ou *aumucières*, celle de 1300 en mentionne 8 seulement. Le jour de Pâques 1387, le fou de Charles VI était coiffé d'« une aulmuce d'escarlate vermeille³ ». Dans le quinzième siècle, l'aumusse, affectée surtout aux chanoines, prit une ampleur extrême, et en vint à ressembler à nos cabans. On en faisait encore au siècle suivant, comme le prouve ce passage d'une chanson datée de 1543 :

Il a la coqueluche,
Dieu vueille le tuer !
Dont a mys son ausmuche
Pour tousser et huer.

Mais il y avait alors plus de deux cents ans que les aumussiers étaient réunis à la corporation des chapeliers de coton.

Sur les variations que subit la forme de l'aumusse, voy. Claude de Vert, *Explication des cérémonies de l'Eglise*, t. II, p. 257.

Aune événement. Voy. **Auneurs de draps**.

Auneurs. L'institution des auneurs constituait une des nombreuses précautions destinées à assurer la loyauté des transactions, l'autorité admettant toujours que le vendeur chercherait à tromper l'acheteur.

L'aune de Paris représentait un peu plus de 1^m, 188.

Voy. **Mesureurs** et **Tisserands de toiles**.

Auneurs de drap. Ils mesuraient les draps et autres étoffes de laine lorsqu'ils en étaient requis soit par le marchand soit par l'acheteur. Ils étaient au nombre de douze. Nommés par la corporation des drapiers et celle des merciers, ils prêtaient serment devant le lieutenant général de police.

Un règlement d'août 1669 veut que toutes les marchandises de laine soient aunées « bois à

bois, parfaitement et sans événement », à peine de 50 livres d'amende pour chaque contravention des auneurs. Cette prescription visait une habitude qui remontait pour le moins au treizième siècle. Jean de Garlande, dans son Dictionnaire écrit vers 1250, nous apprend que les « *pannarii, nimia cupiditate, fraudant emptores, male ulnando pannos cum ulna curta et cum pollice fallaci*⁴ ».

M. Scheler s'est trompé, je crois, en appliquant à une des divisions de l'aune les mots « *pollice fallaci* ». Ce passage doit être expliqué par l'histoire, et la philologie n'a rien à y voir. Jean de Garlande fait évidemment allusion ici à ce que l'on a appelé plus tard *pouce et aune* ou *pouce-événement*. Il était d'usage, quand on mesurait des draps ou des toiles, de placer le pouce au bout de l'aune et d'augmenter ainsi la mesure ; mais on comprend qu'un auneur habile pouvait facilement glisser le pouce en dessous, et mesurer « *pollice fallaci* ».

Au mois de février 1704, Louis XIV créa, pour se procurer de l'argent, 40 charges d'auneurs jurés, 20 de courtiers commissionnaires, 2 de concierges de la halle aux draps et 12 de forts à la même halle. Les drapiers et les merciers durent racheter tous ces offices en payant une somme de 400.000 livres. Cet édit donne aux nouveaux auneurs le titre de *Auneurs de draps, serges, ratines, étamines, revêches, moltons et autres étoffes de fils ou de laine*.

Supprimés en septembre 1719, rétablis en juin 1730, ils furent de nouveau supprimés en 1768.

Voy. **Mesureurs**.

Auneurs-visiteurs de toiles. Ils sont mentionnés dans le *Livre des métiers*², où je lis qu'ils étaient alors au nombre de deux. Les statuts des chanevaciers en 1393 prouvent que l'on n'en comptait encore que deux à cette date. Les statuts accordés aux lingères en 1645 interdisent aux auneurs d'« aller boire ni manger avec les marchands forains, ni leur dire ce que vaut la marchandise ». Ils ne devaient non plus « loger ni retirer les forains en leurs maisons³ ».

Au dix-septième siècle, le nombre des auneurs avait été porté à cinquante. Ils prêtaient serment devant le lieutenant-général de police, et possédaient deux bureaux, l'un à l'hôtel des Fermes, l'autre à la halle aux toiles. Souvent supprimées, puis rétablies, ces fonctions furent confiées, en 1768, à de simples commis. L'abbé Jaubert nous apprend qu'à cette époque, l'on devait auner les toiles « le pouce devant l'aune⁴ ». Sur cet usage, voy. l'art. *Auneurs de drap*.

Auquetonniers. Non sous lequel la *Taille de 1292* désigne les hoquetonniers.

Auneurs. Voy. **Graveurs**.

¹ Liv. I, chap. 5.

² *État de la France pour 1736*, t. I, p. 80 et suiv.

³ Douët-d'Arco, *Nouveaux comptes de l'argenterie*, p. 247.

⁴ Édit. Scheler, p. 27.

² Titre LIX.

³ Dans Depping, *Ordonnances*, p. 392.

⁴ Tome I, p. 184.

Auricularistes et Auricules. Voy. Auristes.

Auristes. Chirurgiens spécialistes pour les oreilles.

Dès le quatorzième siècle, les cure-oreilles étaient devenus des objets sur lesquels s'exerçait le luxe, car je trouve dans l'inventaire dressé après la mort du roi Charles V, l'article suivant : « Ung petit coutelet d'or, à façon de furgete à furger dens et à curer oreilles ¹ ». Je rencontre encore, dans la *Civilité* publiée par Érasme en 1530, le conseil de ne pas « fouiller en ses oreilles » sans nécessité. Mais il me faut arriver au dix-huitième siècle pour découvrir un homme faisant son métier de soigner la surdité.

Dans son numéro du 7 juin 1775, un journal d'annonces intitulé *Affiches, annonces et avis divers* publiait la réclame suivante : « Le sieur Babelin, habile oculiste, à Paris, rue Ticquetonne, maison de M. Berger, fabricant de chapeaux, seul possesseur du baume spécifique pour la surdité, les duretés d'oreilles et les autres accidents de cette partie, que distribuait la feue demoiselle de Lussan, continue d'opérer, par le moyen de ce baume, qui est fort connu, de très-heureux effets. Ce remède est un topique spiritueux et doux, qui guérit plus ou moins promptement, suivant le caractère et l'ancienneté de la maladie. On peut se purger avant d'en faire usage ; mais il n'exige d'autre régime que de se garantir du vent et du brouillard, et ne peut jamais causer le moindre accident. Le prix des boîtes est de 12 liv., 12 sols ».

Il existait même déjà des instruments destinés à rendre l'ouïe plus facile, car je lis dans le même journal, à la date du 20 septembre 1778, qu'un sieur Bernard, qualifié d'orfèvre-mécanicien, venait de perfectionner les sondes flexibles et les « conques » pour la surdité. Elles sont, disait-il, faites d'une matière « aussi légère spécifiquement que le papier, et construites de manière à tenir d'elles-mêmes et sans la moindre apparence extérieure ».

Automatistes. Constructeurs d'automates.

Au début du dix-huitième siècle, le *canard digérant* et le *joueur de flûte* de Vaucanson mirent à la mode les automates. Vers 1720, le savant Père Truchet, religieux carme qui devint membre de l'Académie des sciences, construisit pour Louis XIV un théâtre sur lequel se jouait un opéra en cinq actes. Il suffisait de tirer une petite boule pour animer toute la machine. Les mouvements des personnages étaient rendus avec une admirable vérité, et les décors changeaient d'eux-mêmes quatre fois au moment voulu. « Quand, écrit Fontenelle, on voyoit les pièces désassemblées, on étoit effrayé de leur nombre prodigieux et de leur extrême délicatesse ² ».

Chaque année, plusieurs machines de ce genre étaient exposées à la foire Saint-Germain. Parmi

les constructeurs ou montreurs d'automates qui attirèrent le plus la foule, je citerai :

En 1747, Blaise Lagrelet. Il exposait « deux figures de grandeur naturelle, représentant un berger et une bergère jouant treize airs différents sur la flûte. Le berger battait la mesure avec les pieds ; les deux figures remuaient les lèvres, par où passait le vent qui formait les sons ». Lagrelet n'était pas l'auteur de cette pièce, il l'avait acquise d'un automatiste célèbre, Defrance, qui l'année précédente, avait exposé au château des Tuileries des flûteurs jouants et des oiseaux chantants.

En 1748, Bourgeois de Châteaublanc exposait ses *ouvriers automates*, sept moulins desservis par trois ouvriers.

En 1750, un constructeur dont je ne sais pas le nom montrait : 1^o Une figure de la grandeur d'un enfant de huit ans, qui tenait un cor de chasse et imitait parfaitement les sons ; 2^o Un moulin à vent, où s'occupaient un meunier, un garde-moulin, une bergère avec son troupeau ; 3^o Une forteresse, avec soldats, sentinelles, etc. ³.

Un autre anonyme exposait, l'année suivante, un caméléon qui faisait divers exercices et changeait six fois de couleur.

En 1772, on vit à la foire Saint-Germain un oiseau mécanique dont le bec versait, à la volonté des spectateurs, du vin blanc, rouge ou gris.

Dans un journal d'annonces de l'année 1775, on trouve la description de cinq automates très compliqués qu'avait exécutés un habile mécanicien Suisse, Henri-Louis-Jaquet Droz, originaire de La Chaux de Fonds ⁴.

Vers 1778, l'abbé Mical produisit deux têtes parlantes. Elles articulaient quatre phrases, en imitant le mouvement des lèvres. L'une d'elles prononçait assez distinctement ces mots : « Le roi fait le bonheur de ses peuples, et le bonheur de ses peuples fait celui du roi ⁵ ».

C'est en 1783 que fut exposé à Paris le fameux joueur d'échecs qu'avait créé un gentillomme hongrois. Deux joueurs connus par leur habileté, le duc de Bouillon et l'avocat Bernard se mesurèrent avec lui, et remportèrent la victoire, mais non sans peine. Il paraît aujourd'hui démontré qu'un nain, né avec le génie de ce jeu, était dissimulé dans la boîte qui était fixée sous l'échiquier et contenait le mécanisme ⁶.

On lit dans le *Dictionnaire* de Furetière ⁷ : « Plusieurs personnes prononcent *astomates*, mais il faut prononcer *automates*, avec les meilleurs auteurs ».

Avainiers. Marchands d'avoine.

Avaleurs de nefs. L'on nommait ainsi des marins habiles, nommés par la munici-

¹ *Affiches de Paris, annonces et avis divers*, n° du 9 février 1750.

² *Affiches de Paris, annonces et avis divers*, n° du 8 mai 1775.

³ *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, t. XXVI, p. 257.

⁴ Voy. le *Magasin pittoresque*, t. II (1834), p. 155.

⁵ Édition de 1701, t. I, sans pagination.

¹ Publié par J. Labarte, n° 2828 de l'inventaire.

² *Suite des éloges des académiciens*, édit. de 1733, p. 270.

palité, et qui avaient pour mission de prendre la conduite des bateaux qui descendaient la Seine, principalement entre les ponts, où la navigation présentait des difficultés. Les avaleurs de nefs étaient à Paris au nombre de deux et avaient quelques mariniers sous leurs ordres. Tous deux sont mentionnés dans la *Taille de 1292*; c'étaient Hemeri l'Allemand et Pierre Courrat; ils demeuraient « sus la rivière », au commencement de la rue Saint-Jean-en-Grève¹. Je n'en ai trouvé qu'un seul dans la *Taille de 1313*, Jehan Parein, qui demeurait au même endroit².

Les avaleurs³ de nefs devinrent plus tard *maîtres des ponts*, c'est sous ce nom qu'ils sont désignés dans l'ordonnance de février 1415. On les a nommés aussi *lamaneurs*, *pilotes* et *locmans*.

Voy. **Port (Sur les)**.

Avaleurs de vin. Voy. Déchargeurs de vin.

Avant-parliers. Nom que portèrent d'abord les avocats. Ils parlaient pour leur client et ne l'engageaient que dans la mesure des instructions qu'ils avaient reçues. « Celui-ci doit parler pour moi contre un tel », disait au tribunal la partie qui voulait instituer un avocat, « entendez-le, et autant qu'il aura dit pour moi ce que je lui ai enjoint, je le garantirai⁴ ».

Aveniers. Marchands d'avoine.

Avertisseurs. Officiers de la maison royale appartenant au service de la Bouche du roi. « L'avertisseur est pour suivre à cheval Sa Majesté, tant dans ses campagnes que dans ses voyages, et sçavoir immédiatement du Roy l'heure à laquelle il veut dîner ou souper; ce qu'il va en diligence dire aux officiers de la Bouche⁵ ».

Avicteuillieurs. Voy. Vivandiers.

Avironniers. Faiseurs d'avirons. Ils employaient surtout l'aune, le tremble et le tilleul.

Avocacels, Avocatels et Avocate-rels. Voy. Avocats.

Avocats. Jusqu'au treizième siècle, il est difficile de les distinguer des procureurs. Sous saint Louis seulement, les avocats commencent à figurer dans les actes judiciaires, et dès octobre 1274, le roi doit intervenir pour les empêcher de réclamer des honoraires trop élevés⁶.

On les trouve alors nommés *prolocuteurs*, *avant-parliers*, *amparliiers*, *emparliers*⁷, etc., et la *Taille de 1292* cite deux *advocats*.

Un règlement de novembre 1340 mentionne pour la première fois le rôle ou *tableau* sur lequel, après avoir prêté le serment professionnel, ils devaient être inscrits dans l'ordre de leur réception. On y inscrivait à part les *novi advocati*, à qui un stage était imposé. Les distinctions très tranchées qui furent établies au seizième siècle entre les avocats *anciens*, les avocats *plaidants* et les avocats *nouveaux* n'existaient pas encore.

Pour obtenir de figurer au tableau, il fallait remplir plusieurs conditions. D'abord, être au moins dans sa dix-septième année, n'être ni incapable, ni indigne, ni sourd, ni aveugle, ne pas appartenir à l'Église. Toutefois, cette règle ne fut guère observée: au quatorzième siècle, le barreau comptait presque autant d'ecclésiastiques que de laïques. Il fallait encore être licencié en droit civil ou en droit canonique, condition qui ne fut sérieusement exigée qu'à partir du seizième siècle. Il restait encore à prêter le serment professionnel. Le candidat se mettait à genoux, et jurait en étendant la main sur un tableau où l'on voyait « l'effigie de Jésus-Christ en la croix et le commencement de l'évangile Saint-Jehan ». Ce serment était renouvelé chaque année. L'ordonnance de mars 1345, permet aux avocats de se faire seconder par des *clercs* qui, comme ceux des procureurs, faisaient partie du royaume de la Bazoche, ils n'étaient ni moins bruyants ni plus disciplinés.

En 1562, le nombre des avocats inscrits au tableau était de 199. Du quinzième au dix-septième siècle, divers édits régularisèrent leur situation et leur imposèrent des devoirs. En mai 1413, il faut encore contenir leur avidité. Ils sont « coutumiers, dit le roi, de prendre et exiger de nostre povre peuple trop grans salaires¹ ». Puis, on leur enjoint de plaider et de conclure brièvement², de ne pas injurier leur partie adverse³, de ne proposer que des faits et moyens pertinents⁴, d'accorder leur ministère aux pauvres gens⁵, etc.

Leur rapacité était depuis longtemps proverbiale. Rabelais place sur la même ligne « les basauchiens mangeurs de populaire, officiaux, scribes et pharisiens », et Panurge n'hésite pas à avouer qu'il a « ung estomac toujours ouvert comme la gibecière d'ung advocat⁶ ».

Diverses ordonnances modifièrent les conditions imposées pour remplir les fonctions d'avocat. Au dix-septième siècle, il fallait avoir étudié pendant trois ans dans une Faculté de droit, y avoir passé deux examens et soutenu une thèse.

Un décret de septembre 1790 supprima l'ordre des avocats, et autorisa toute personne à jouer le rôle de *défenseur officieux*. Le Consulat rétablit le titre d'avocat, et l'ordre fut reconstitué définitivement par un décret de décembre 1810.

¹ Page 117.

² Page 115.

³ Le mot *avaler* signifie encore aujourd'hui *descendre*.

⁴ Ad. Tardif, *La procédure aux treizième et quatorzième siècles*, p. 25.

⁵ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 210.

⁶ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. II, p. 652.

⁷ R. Delachenal, *Histoire des avocats*, 1885, in-8°, p. VII et suiv. — A. Tardif, *La procédure aux treizième et quatorzième siècles*, p. 24.

¹ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. VII, p. 352.

² Octobre 1446, juillet 1493, dans Isambert, t. IX, p. 160, et t. XI, p. 214.

³ Mars 1453, novembre 1507, dans Isambert, t. IX, p. 224, et t. XI, p. 496.

⁴ Mars 1451, t. IX, p. 226.

⁵ Août 1536, t. XII, p. 515.

⁶ *Gargantua*, liv. I, chap. 39 et 54.

Au quatorzième siècle, les avocats s'étaient mis sous le patronage de saint Nicolas, et organisés en confrérie. Leur principal dignitaire, celui qui, dans les cérémonies publiques, portait la bannière ou le bâton de la confrérie, était dit *bâtonnier*, qualification qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

On trouve souvent *advocateurs*. Les mots *advocaceaux*, *avocacels*, *avocatels*, *avocaterels*, etc. sont péjoratifs.

Avoine (MARCHANDS D'). *La Taille de 1292* cite neuf *aveniers*. On trouve aussi *avainiers*.

Avoir de poids. On désignait sous ce nom toute marchandise qui se vendait ordinairement au poids. On lit dans les statuts (treizième siècle) des *regrattiers de fruits* : « Quiconques achate le mestier, il puet vendre tout avoir de pois ¹ » ; et dans le règlement pour les chaussées : « Autretant ² doivent de chaucie ³ cuir, chanvre, fer, plons et toute manière d'avoir de pois ⁴ ».

Le préambule d'une ordonnance de décembre 1312 s'exprime ainsi : « Grans complaints sont venues à nous des fraudes qui sont en la marchandise d'espicerie et d'autres avoir de poids ¹ ». L'expression *avoir de poids* avait pour corrélatifs les mots *avoir de prix* qui étaient d'ailleurs beaucoup moins employés.

Avoir de prix. Voy. **Avoir de poids.**

Avoués. Durant le moyen-âge, ce nom se donnait aux *champions*, et, d'une manière générale, à tous ceux qui se chargeaient de la défense d'autrui.

Voy. **Champions** et **Procureurs**.

Aymetiers. Faiseurs d'hameçons. Voy. **Pêche (Ustensiles de)**.

Azur (QUI FONT). Cette mention, qui figure dans la *Taille de 1300*, désigne sans doute les ouvriers connus plus tard sous le nom d'*indigotiers*.

B

Baatiers. Voy. **Bâtiers**.

Babueineurs. Voy. **Enlumineurs**.

Bacheliers. On nommait ainsi, dans la plupart des corporations, les maîtres qui étaient devenus *anciens* ⁵, et ceux qui avaient passé par les charges de juré, syndic, etc.

Le titre de bachelier conférait plusieurs prérogatives. Chez les chapeliers, par exemple, le premier juré ou grand-garde devait être choisi parmi les bacheliers. Chez les brosiers, le plus ancien des bacheliers avait droit au titre de doyen. Plusieurs bacheliers assistaient les jurés pour l'examen des chefs-d'œuvre. C'étaient eux aussi qui remplissaient l'office de juré vis-à-vis des jurés pour tout ce qui concernait l'examen des marchandises.

Dans les communautés de femmes, celles qui avaient passé par la jurande étaient dites *bachelières*.

Bachoiers. Voy. **Bachouers**.

Bachoteurs. C'est le nom que prenaient les bateliers qui exerçaient en aval de Paris.

Leurs bachots étaient de petites nefes dans lesquelles ils ne devaient recevoir à la fois plus de seize personnes. Ces bachots étaient numérotés, et tous les quinze jours visités par un officier de la Ville. Il était interdit aux femmes et aux enfants des bachoteurs de se trouver sur les ports pour aider leur mari ou leur père. Le prix des places était ainsi réglé : Pour Sèvres et pour Saint-Cloud, 4 sous. Pour Chaillot et pour Passy, 2 sous. Pour Auteuil, 2 sous 6 deniers.

Au dix-huitième siècle, les bachots prirent le nom de batelets, et des esquifs moins primitifs leur firent concurrence. Le *batelet de Saint-Cloud* partait assez régulièrement de Paris le matin à six heures, et de Saint-Cloud à cinq heures du soir. Il n'avait pas fort bonne réputation : « Le plus hardi marin, écrivait Sébastien Mercier, craint plus de se confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaisseau qui va toucher le nouveau monde ² ».

La *galiote de Sèvres* quittait Paris le matin à sept heures et Sèvres à six heures du soir. « Le Parisien, écrit encore Mercier, le jour de la Pentecôte prend la galiote jusqu'à Sèvres, et de là court à pied à Versailles, pour y voir le roi,

¹ *Livre des métiers*, 1^{re} partie, titre X, art. 12.

² Autant.

³ Chaussée.

⁴ *Livre des métiers*, II^e partie, titre I, art. 27.

⁵ Voy. cet article.

¹ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. III, p. 30.

² *Tableau de Paris*, t. I, p. 341.

les princes, les cordons bleus, puis le parc, puis la ménagerie ¹ ».

Ces deux services n'avaient lieu qu'en été, de Pâques à la Toussaint.

Bachouers. On nommait ainsi le valet qui, chez les boulangers et dans les grandes maisons, avait pour office de conduire les chevaux chargés de pain.

On trouve aussi *baschoniers*, *basconiers*, *bachoiers*, *baschouiers*.

Bachoe, *bachoue*, etc., en vieux français, signifiait hotte, baquet, corbeille ².

Baconniers. Ceux qui vendent du *bacon*, c'est-à-dire du lard, du jambon, de la chair de porc.

Bacqueteurs. Voy. **Pontonnières**.

Badestamiers. Voy. **Bonnetiers du faubourg Saint-Marcel**.

Badigeonneurs. Voy. **Peintres en bâtiments**.

Baguette divinatoire. Voy. **Rhabdomanciens**.

Baguetiers. Faiseurs de baguettes. On appelait ainsi de petits bijoux sans valeur, des habioles, de menus affiquets. Ce commerce était désigné sous le nom de baguetterie.

Bahuiers et Bahuriers. Faiseurs de bahuts.

Voy. **Bahutiers**.

Bahutiers. Faiseurs de bahuts. Le mot bahut a été successivement pris dans différents sens. Il semble avoir désigné d'abord une enveloppe de cuir ou d'osier dans laquelle on renfermait les coffres ou les malles destinées à être transportées ³. Comme les bahuts étaient parfois d'un poids énorme, l'on nommait *chevaux bahutiers* les fortes bêtes qui les portaient. On disait aussi *mahiers*.

Quand le mobilier devint fixe ⁴, les grands coffres prirent place contre les murs et y jouèrent le rôle de nos armoires ⁵.

Enfin, à dater du dix-huitième siècle et encore au dix-huitième, le bahut n'est plus guère qu'un « coffre couvert de cuir, dont le couvercle est arrondi ⁶ ».

La *Taille de 1292* mentionne trois *bahutiers*, *bahuriers* et *bahuiers*; celle de 1300 en cite quatre.

Les bahutiers furent, de bonne heure, réunis aux coffretiers, et la corporation des *coffretiers-*

malletiers-bahutiers eut pour patron saint Jean l'Évangéliste.

Les ouvriers de ce métier ne passaient pas pour aimer la fatigue, au moins s'il faut en croire le proverbe : « faire, comme les bahutiers, plus de bruit que de besogne ¹ ». Pourtant, dès le commencement du dix-huitième siècle, il leur fut interdit de travailler avant cinq heures du matin et après huit heures du soir, tant le bruit qu'ils faisaient incommodait leurs voisins.

Voy. **Voyage (Articles de)**.

Baigners. Voy. **Baniers**.

Baigneurs. Les établissements de bains succédèrent aux étuves, si fréquentées du treizième au quinzième siècle, et héritèrent de leur mauvaise réputation. Maisons meublées fort suspectes, endroit de luxe ou de débauche, le bain n'y figurait le plus souvent que comme accessoire. L'hôtel de Zamet, devenu hôtel de Lesdiguières, dans la rue de la Cerisaie, avait eu cette destination sous Henri IV, qui le fréquentait si assidûment qu'on l'appelait sa « maison des menus plaisirs » et son « palais d'amour ² ». On se rendait chez le baigneur, dit M. Walckenaer ³, « par différents motifs ; c'était là que l'on prenait les meilleurs bains, les bains épilatoires, les bains mêlés de parfums et de cosmétiques. La maison était pourvue d'un grand nombre de domestiques soumis, réservés, discrets et adroits. On s'y enfermait la veille d'un départ ⁴ ou le jour même d'un retour, afin de se préparer aux fatigues que l'on alloit éprouver, ou pour se remettre de celles qu'on avoit essayées. Voulait-on disparaître un instant du monde, fuir les importuns et les ennuyeux, échapper à l'œil curieux de ses gens, on allait chez le baigneur. On s'y trouvait chez soi, on était servi, choyé, on s'y procurait toutes les jouissances qui caractérisent le luxe et la dépravation d'une grande ville. Le maître de l'établissement et tous ceux qui étaient sous ses ordres devinaient à vos gestes, à vos regards, si vous vouliez garder l'incognito ; et tous ceux qui vous servaient et dont vous étiez le mieux connu paraissaient ignorer jusqu'à votre nom ».

Dans la *Coquette*, comédie jouée vers 1720, Baron nous montre le conseiller Durcet sortant de l'audience et venant, encore en robe, voir Cidalise. Marton, suivante de la belle, l'accueille par ces mots : « Monsieur ne seroit pas de ces gens qui, au retour d'un voyage, vont descendre chez le baigneur pour ne pas dégoûter leur maîtresse ⁵ ».

Prud'homme fonda une maison de ce genre qui devint surtout à la mode sous son successeur La Vienne. Saint-Simon ⁶ raconte que « le Roi, du temps de ses amours, s'alloit baigner et

¹ Tome IV, p. 249.

² Ducange, *Glossaire*, au mot *bacholata*.

³ Voy. Douët-d'Arco, *Comptes de l'argenterie*, p. 349.

⁴ Voy. l'art. Déménageurs.

⁵ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. I, p. 23.

⁶ Savary, *Dictionnaire du commerce* (1723), t. I, p. 212. — Littre, *Dictionnaire*, t. I, p. 278. — *Dictionnaire de Trévoux*, t. I, p. 701.

¹ Le Roux de Lincy, *Livre des proverbes*, t. II, p. 117.

² Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 146 et 245.

³ *Mémoires sur Madame de Sévigné*, t. II, p. 39.

⁴ « Je suis trop raisonnable pour trouver étrange que la veille d'un départ, on couche chez des baigneurs ». *Lettre de Madame de Sévigné*, 26 juin 1655.

⁵ Acte I, scène 5.

⁶ *Mémoires*, édition de 1881, t. I, p. 499.

parfumer chez lui ». Louis XIV ne fut point oublieux : le père de La Vienne devint, après Prud'homme, son premier barbier, et La Vienne fut nommé premier valet de chambre. Le roi n'en avait pas moins encore huit barbiers servant par quartier. Leurs fonctions étaient « de peigner le Roy, tant le matin qu'à son coucher, luy faire le poil, et l'essuyer aux bains et étuves, et après qu'il a joué à la paume ¹ ».

L'établissement de Prud'homme était situé rue Neuve-Montmartre. On en trouvait d'autres, célèbres aussi, rue Richelieu, rue d'Orléans, rue Vieille-du-Temple et rue des Marmouzets ².

Les bourgeois qui voulaient prendre des bains à domicile pouvaient louer, moyennant vingt sous par jour, une baignoire en cuivre chez un chaudronnier ³, ou moyennant dix sous par jour une baignoire de bois chez un tonnelier ⁴.

Au dix-huitième siècle, les dames recevaient volontiers leurs visiteurs, femmes ou hommes, pendant qu'elles étaient au bain. Dans ces circonstances, on avait soin de blanchir l'eau soit avec « une pinte ou deux de lait ⁵, soit avec de l'essence : c'est ce que l'on appelait un *bain de lait*. M. le comte de Reiset possède une baignoire Louis XVI, munie d'un couvercle canné qui empêchait de voir la personne dans son bain, tout en permettant l'évaporation ⁶. Le jour même du retour de Varennes, la reine dictait à un des huissiers de sa chambre une lettre destinée à madame Campan, et qui commence ainsi : « Je vous fais écrire de mon bain, où je viens de me mettre pour soulager au moins mes forces physiques ⁷ ». Marie-Antoinette, élevée dans les sévères principes de la cour de Vienne, se baignait vêtue d'une longue robe de flanelle boutonnée jusqu'au cou, et tandis que ses deux baigneuses l'aidaient à sortir du bain, elle exigeait que l'on tint devant elle un drap destiné à la cacher à ses femmes ⁸. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, les grandes dames en agissaient souvent avec leurs gens comme les Romains avec leurs esclaves, et regardaient un valet comme un animal en présence duquel la plus craintive pudeur pouvait tout se permettre ⁹ ».

Au milieu du dix-huitième siècle, Paris ne comptait encore qu'une dizaine de bains chauds, possédant chacun de douze à quinze baignoires, quand un sieur Poitevin imagina d'en établir un sur la Seine même. Ce projet, patronné par la municipalité, reçut sa réalisation en 1761. Le bateau organisé par Poitevin fut amarré près du Pont-Royal, en face des Tuileries. Long de cent

quarante-et-un pieds et large de vingt-huit, il était divisé en deux étages. Un côté était réservé aux femmes. Les cabinets ouvraient sur un couloir central, et l'eau, puisée dans le fleuve par deux pompes à bras, était filtrée avant d'arriver aux baignoires. Un autre bateau, appartenant au même propriétaire, et disposé de la même façon bien qu'il n'eût qu'un rez-de-chaussée, stationnait pendant l'été à l'extrémité de l'île Saint-Louis au bas du quai d'Anjou ¹. Poitevin eut pour successeur un sieur Guignard, qui finit par diriger plusieurs établissements de ce genre. Dans un d'entre eux, situé à l'angle du Pont-Royal et du quai d'Orsay, les pauvres étaient reçus gratuitement sur un certificat du médecin ou du curé de leur paroisse.

Des bains plus complets occupaient une maison qui faisait le coin de la rue de Bellechasse et du quai. Outre des bains de vapeur et des douches, on y trouvait une vaste piscine dans laquelle on pouvait se livrer à la natation.

Les anciens bains du dix-septième siècle, où l'on venait ordinairement chercher tout autre chose que de l'eau, étaient représentés par l'*Hôtel des bains de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans*, situé au Palais-Royal, et dont l'entrée était rue de Valois. On y trouvait « des appartemens garnis, propres à recevoir des personnes de la première distinction ² ».

Les bains chinois, établis un peu plus tard, sur le boulevard des Italiens, près du pavillon de Hanovre, conservèrent pendant longtemps une grande vogue ³.

Tous ces établissements étaient tenus par des maîtres *barbiers-baigneurs-étuvistes-perruquiers*, corporation qui avait été créée par Louis XIV en 1673. *

Voy. **Bains froids.** — **Barbiers.** — **Épileurs.** — **Étuvistes**, etc.

Bailleuls. Voy. **Renoueurs.**

Bains froids (TENANCIERS DE). Pendant bien longtemps, les Parisiens amateurs de bains froids les prenaient dans la Seine, sans se préoccuper des exhibitions dont ils gratifiaient les riverains et les passants. Une chanson ⁴ de Coulange nous a décrit l'effroi de la Précieuse qui passe en carrosse, par un chaud jour d'été, près de la porte Saint-Bernard :

Quel spectacle indécent se présente à mes yeux !
Des hommes vraiment nus au bord de la rivière
Me font évanouir ! Ah ! de grâce, ma chère,
Évitons cet objet affreux,
Allons vite, cocher, retournons à la ville.

Il y avait aussi au dix-septième siècle des piscines où les femmes, à qui « il n'est point permis de se baigner dans la rivière », pouvaient aller se plonger dans l'eau froide. Le recueil des

¹ *État de la France pour 1672*, t. I, p. 92.

² *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 182.

³ Voy. cet article.

⁴ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 513 et 517.

⁵ Meurisse, *L'art de saigner*, p. 382.

⁶ Comte de Reiset, *Livre-Journal de madame Éloffe*, t. I, p. 250.

⁷ Madame Campan, *Mémoires*, éclaircissements, t. II, p. 323.

⁸ Madame Campan, *Mémoires*, ch. IV, t. I, p. 104.

⁹ Voy Longchamp et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire*, t. II, p. 119.

¹ Voy. Garsault, *Art du perruquier*, p. 45, et l'*Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VI, p. 311.

² Thiéry, *Guide des amateurs*, etc., t. I, p. 286, et t. II, p. 593 et 595.

³ Prudhomme, *Miroir de Paris* (1807), t. V, p. 165.

⁴ Tome I, p. 128.

*Caquets de l'accouchée*¹. nous en fournit la preuve. Le soleil « étant au signe du Cancer, je me résolus, avec quelques-unes de mes voisines, d'aller aux étuves pour me rafraîchir... Comme je fus arrivée aux baigns où d'ordinaire nous avons coutume entre nous autres de rafraîchir, je me trouvai au milieu d'une bonne et agréable compagnie de bourgeoises et dames de Paris qui estoient venues au mesme lieu pour ce subject ».

Au siècle suivant, nous trouvons des bains froids installés sur la Seine :

A la Râpée ;

Près de l'archevêché ;

Quai des Morfondus, aujourd'hui quai de l'Horloge ;

Port Saint-Nicolas, en face de la rue des Poulies ;

Quai des Quatre-Nations, aujourd'hui quai Conti ;

Près de la barrière des Invalides².

Ces bains, entièrement recouverts d'une toile, avaient douze toises de long sur deux de large. Ils étaient formés par une vingtaine de pieux enfoncés dans la rivière, et que des planches reliaient ensemble. On y descendait au moyen d'une échelle attachée à un bateau dans lequel les baigneurs se déshabillaient et laissaient leurs vêtements. Le prix du bain était de trois sous. Le linge se payait à part : un sou pour une serviette du côté des hommes, trois sous pour une chemise du côté des femmes.

Ce n'était pas précisément là que se donnaient les rendez-vous de noble compagnie. Pour celle-ci, des bateliers avaient établi dans la rivière, au-dessous et au-dessus de Paris, de petites cabanes appelées *gores*. Elles se composaient de quatre pieux ombragés par une toile ; un autre pieu planté au milieu permettait de se soutenir sur l'eau. « Les dames, dit le *Journal du citoyen*³, sont conduites et descendues dans ces gores, sûrement, commodément et secrètement. Les femmes de marinières conduisent les baigneuses. On fait marché de gré à gré pour se faire conduire. Il en coûte communément vingt-quatre ou trente sols par heure du loyer d'un bateau ».

Cette façon de se baigner sans bouger, inspira, vers 1781, une idée assez étrange à un sieur Turquin. Sur le petit bras du fleuve, près du pont de la Tournelle, il plaça dans un bateau plusieurs baignoires maintenues par un plancher à une certaine profondeur ; leurs parois étaient percées de trous qui laissaient le courant les traverser et y renouveler l'eau sans cesse. Chaque baignoire, installée dans un cabinet, était assez grande pour recevoir jusqu'à trois personnes. Cet établissement, qui subsistait encore en 1787⁴, reçut le nom de *Bains chinois*. Le succès qu'il obtint décida Turquin à en ouvrir un autre où les baignoires disparurent, où l'on ne put se montrer sans caleçon, et où

l'on disposa des cabines pour se déshabiller. Turquin fut ainsi le véritable créateur des écoles de natation telles que nous les voyons organisées aujourd'hui. La première, située près des baigns chinois, fut inaugurée le 16 juillet 1785, en présence de plusieurs membres du corps municipal, de l'Académie des sciences et de la Société de médecine¹. Turquin ne tarda pas à établir une seconde école de ce genre à la pointe de l'île Saint-Louis ; puis une troisième au-dessous du Pont-Royal², sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'embarcadere du *Touriste*.

Voy. **Baigneurs**.

Baladins. Voy. **Bateleurs** et **Maitres de ballets**.

Balais (MARCHANDS DE). On criait des balais dans les rues de Paris au treizième siècle :

Al balais, si com je l'enten !³.

L'annonce est encore un peu succincte, mais elle se complète au seizième siècle :

J'ay des baletz de plusieurs sortes,

Faitz de verges douces et fortes,

De janet⁴, de bied ou boulean¹

J'en ay icy un gros fardeau⁵.

Au dix-huitième siècle, les balais de poils étaient faits par les brosiers ; la fabrication des autres était libre. Les balais de boureaux venaient en général de la campagne, et ils étaient vendus à Paris par les chandeliers, les regrattiers et les fruitiers⁶.

Balances publiques (ENTREPRENEURS DE). Je ne crois pas que ce métier soit antérieur au dix-huitième siècle ; je n'en ai du moins rencontré aucune trace avant l'année 1724. Le 16 mai de cette année, des lettres patentes accordèrent à Hugues Blaisot, sieur Desbordes « le privilège exclusif d'établir des balances pour peser les personnes, sur les boulevards et hors des portes de la ville de Paris, pendant le tems de vingt années, avec faculté de recevoir un sol de chaque personne qui voudra se faire peser... A la charge que lesdites balances ne serviront à d'autre usage qu'à peser les personnes seulement et non les marchandises ».

Cette innovation effraya le Parlement qui, avant d'enregistrer les lettres patentes, demanda l'avis du lieutenant général de police, du procureur du roi près la ville et du prévôt des marchands. Je n'ai pas l'avis des deux premiers, mais le prévôt des marchands ne se montra pas moins timoré que le Parlement. Il répondit : « Nous ne connoissons aucune nécessité ni utilité d'établir des balances pour peser les personnes sur les remparts et hors les portes et barrières de

¹ Voy. les *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, 18 juin et 16 juillet 1785, 10 septembre 1786.

² Thiéry, t. II, p. 133.

³ Guill. de la Ville Neuve, *Les crieries de Paris*.

⁴ De jonc ou de genet.

⁵ *Cris de Paris* conservés à la biblioth. de l'Arsenal. Voy. aussi A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

⁶ *Encyclopédie méthodique*, Commerce, t. I, p. 180, art. balays.

¹ Édit. elzévir., p. 196.

² Jéze, *Etat ou tableau de Paris* (1760), p. 336.

³ Paris, 1754, p. 187.

⁴ Thiéry, *Guide des amateurs*, t. II, p. 136.

la ville de Paris. Même, après avoir fait attention aux inconvénients qui pourroient résulter de pareilles assemblées publiques et tumultueuses, des paris ou gageures, et des rixes et querelles que ces assemblées pourroient causer à ce sujet sur lesdits remparts, notre avis est qu'un pareil établissement ne doit point être permis... ».

Le Parlement passa outre. J'en trouve la preuve dans une lettre du sieur Desbordes, datée de mars 1725, et dans laquelle, pour tirer parti de son privilège, il écrit à la municipalité de je ne sais quel endroit : « ... Comme j'ai déjà traité à forfait avec quelques villes, j'ai crû qu'en vous proposant la même chose, je vous donnerois par là lieu d'occuper et de faire gagner la vie à quelques habitants. C'est un amusement innocent, qui satisfera la curiosité de plusieurs, et dont l'opération peut se faire facilement avec une balance à la romaine, garnie d'un seul plateau ou d'une chaise, que l'on peut rendre portative aux foires, à l'entrée des promenades publiques ou dans d'autres lieux convenables... ». Desbordes se contentait, pour tout droit, d'une somme de quatre-vingts livres une fois payée.

Il serait plus intéressant de savoir quel résultat il obtint à Paris, mais le silence de tous les chroniqueurs contemporains permettrait de supposer que l'avis de la municipalité prévalut et que l'autorisation fut accordée pour la province seulement.

J'ai retrouvé le texte original du privilège accordé à Desbordes et de la circulaire émanant de lui, deux feuilles simples qui doivent être fort rares et qui figurent à la bibliothèque Mazarine, dans le recueil coté A 15,385, 16^e et 17^e pièces. L'on peut encore consulter sur cette affaire la *Revue rétrospective*, deuxième série, t. VIII (1836), p. 468.

Balanciers. Fabricants de balances et de poids. Dès le neuvième siècle, on connaissait notre balance actuelle, formée d'un fléau, d'un style, d'une bielle et de deux plateaux¹.

Les balances n'étaient pas d'un usage bien général à Paris au treizième siècle, car la *Taille de 1292* mentionne seulement deux balanciers ; on y trouve aussi un pessier que Géraud² regarde comme étant un fabricant de poids. Celle de 1300 cite trois balanciers ; on en comptait dix-huit en 1325³ et leur nombre était réduit à six en 1691⁴.

Leurs plus anciens statuts datent du 2 décembre 1325, et présentent fort peu d'intérêt. En octobre 1519, une sentence du Châtelet leur interdit de vendre des balances sans y joindre les poids, mesure prise contre les merciers et les fondeurs, qui s'étaient ingérés d'en fabriquer. Au dix-septième siècle, la durée de l'apprentissage était fixée à cinq ans et suivie de deux ans de compagnonnage. Les maîtres ne pouvaient avoir à la fois plus d'un apprenti, et celui-ci devait être né

à Paris. Deux jurés, élus pour deux ans, administraient la corporation, qui se composait de dix maîtres en 1717, de quinze maîtres en 1773 et de seize maîtres en 1779.

Les balanciers étaient soumis à la juridiction de la cour des monnaies. C'est d'elle qu'ils recevaient la maîtrise ; c'est au greffe de cette cour qu'était conservée l'empreinte du poinçon dont chaque maître devait timbrer ses produits, et qui représentait en général l'initiale de son nom surmontée d'une couronne fleurdelysée. Les poids portaient en outre une fleur de lys, marque de l'étalonnage de la cour des monnaies.

On possédait déjà, au commencement du dix-huitième siècle, des balances que la 4,096^e partie d'un grain faisait trébucher¹. Les fléaux étaient alors fournis aux balanciers par les forgerons, les bassins par les chaudronniers.

Les balanciers avaient pour patron saint Michel, que la liturgie qualifie d'introduit des âmes dans l'éternité et que les anciennes représentations du jugement dernier montrent pesant les âmes devant le souverain juge. Les maîtres célébraient la fête de leur patron le 29 septembre, à l'église des saints Innocents, aux environs de laquelle ils ne cessèrent de demeurer depuis le treizième siècle.

Voy. **Balances publiques.** — **Poids le roi.** — **Poids (Fabricants de), etc.**

Balanciers du roi. Voy. **Directeur du balancier du Louvre.**

Balayeurs. L'histoire a conservé le nom de quelques-uns de ces humbles travailleurs. Le balayage de l'Apport-Paris constituait un service public, dont le titulaire fut nommé par le prévôt de Paris, d'abord, puis, à dater de 1512, par le roi². En 1490, le placier-balayeur de l'Apport-Paris était un poulailler appelé Jean Gentil ; en 1512, il avait été remplacé par un sieur Antoine Rigault. Pour assurer ce service, le balayeur était autorisé à percevoir une taxe sur les propriétaires et les locataires des maisons qui entouraient la place, et sur les nombreux marchands qui y étaient³.

L'Apport-Paris, dit aussi Porte de Paris, était situé devant le Grand-Châtelet, et occupait une partie de l'emplacement représenté aujourd'hui par la place du Châtelet. C'est là que se trouvait la Grande-Boucherie et le marché à la volaille, autour desquels se pressaient des vendeurs de toutes sortes. C'était un des endroits les plus encombrés de Paris.

Baleines (MARCHANDS DE). Vincent de Beauvais trace un tableau très pittoresque et très exact des opérations qui, au treizième siècle, constituaient la pêche de la baleine. De nombreuses barques destinées à agir de concert étaient rassemblées, et les marins faisaient retentir l'air du son des cymbales, car la baleine a

¹ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. II, p. 22.

² Paris sous Philippe-le-Bel, p. 531.

³ Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 8.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 218.

¹ Je laisse la responsabilité de cette assertion à Savary. Voy. le mot trébucher.

² *Ordonnances royales*, t. XXI, p. 476.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 263.

l'oreille charmée par la mélodie musicale. Au moment où l'imprudent cétacé y prêtait toute son attention, un pêcheur lui lançait une pique que terminait une longue corde, et la flottille s'éloignait en grande hâte. L'animal frappé s'abandonne alors à des mouvements désordonnés, mais prévus, puis s'enfonce dans les flots. Il fait de vains efforts pour se dégager du fer qui le retient captif et élargit ainsi sa blessure. Il reparait enfin à la surface et ne tarde pas à donner les signes d'une mort prochaine. Les matelots se rapprochent, et l'espoir du succès communique du courage aux moins hardis. On entoure le monstre, il est achevé à coups de piques ; on le lie avec des cordages, et triomphalement on l'amène à terre au milieu d'enthousiastes acclamations ¹.

Albert de Bollstadt nomme la graisse de la baleine *graspois* ², vocable qui figure bien souvent dans les ordonnances royales de cette époque. Le craspois ou lard de carême composait, en effet, la principale nourriture des pauvres gens pendant les jours maigres. D'autres parties de son corps, la langue entre autres, étaient fort estimées, et l'on en faisait grand usage, surtout dans les convents ³. Les églises de Saint-Bertin et de Saint-Omer percevaient un droit de quatre deniers pour chaque queue de baleine. L'abbaye de Caen prélevait la dime des baleines prises à Dives ⁴, l'église de Coutances celle des langues de baleine amenées à Merri ⁵. Les fanons avaient leur emploi dans l'industrie : Guillaume le Breton nous apprend, par exemple, que sous Philippe-Auguste les guerriers en composaient des ornements pour leurs casques ⁶.

Au douzième siècle, les Norvégiens et les Islandais avaient « distingué déjà vingt-trois espèces de baleines par des noms différents ; et, bien que la description qu'ils en ont laissée soit très imparfaite, on y reconnaît la plupart de celles que l'on rencontre aujourd'hui dans les mers du Nord ⁷ ».

Le monopole des ouvrages faits en baleine appartenait aux tabletiers. Les jurés de la corporation ayant saisi chez un sieur Mullot « 300 paquets de baleines », soutenaient que leur communauté « avoit seule le privilège d'acheter, façonner et vendre la marchandise de baleine et les ouvrages qui se font avec icelle ». Le Châtelet leur donna raison et prescrivit, au profit de la corporation ⁸, la vente des baleines saisies.

Les boursiers prétendaient aussi avoir droit à leur emploi. De fait, ils obtinrent l'autorisation de confectionner, comme les tabletiers, des parasols et des parapluies. En outre, dans leurs statuts de 1750, ils s'intitulent *faiseurs de bustes*, c'est-à-dire de corsets pour les femmes.

Balestriers. Voy. Arbalétriers.

Ballets (MAÎTRES DE). M. Jal a très bien démontré que, dès le seizième siècle, il y avait à la cour des personnages en titre d'office qui portaient le nom de *baladins*, et dont les fonctions consistaient à régler des ballets, à composer les pas et les figures, à régler les bals et les fêtes où la danse devait avoir sa part ¹. Vers la fin du dix-septième siècle, ces baladins devinrent *maitres à danser* et *maitres de ballets*. En 1692, un sieur de Beauchamp avait le titre de *maitre des ballets du Roy* ².

Le règlement du 19 novembre 1714 déterminait ainsi les fonctions du maître de ballets à l'Opéra : « Il travaillera à la disposition des danses et ballets, et indiquera les acteurs et actrices auxquels il conviendra de distribuer les danses. Il sera tenu de montrer et faire répéter les dites danses par lui-même ou par le maître de salle sous ses ordres. L'un et l'autre assisteront à toutes les répétitions et représentations, pour faire exécuter les danses dans le goût qu'elles auront été composées, ou pour contenir les danseurs et danseuses dans le devoir ³ ».

Voy. **Chorégraphes**. — **Danse** (MAÎTRES DE). — **Théâtre** etc.

Ballonniers. Faiseurs de ballons. Voy. **Jouets** (FABRICANTS DE).

Banchiers. Officiers chargés de percevoir l'impôt du banvin.

Bandagistes. Voy. **Herniaires**.

Ban d'août. Voy. **Août** (Loi d').

Bandes (GRANDE ET PETITE). Voy. **Instruments** (JOUeurs d').

Baneliers. Voy. **Banneriers**.

Bangards. Gardes d'un banc, d'un territoire. Voy. **Messiers**.

Baniers. Voy. **Messiers**.

Baniers. Officiers publics chargés de porter les sommations et de proclamer les bans du seigneur.

Crieurs du ban, porteurs de la semonce du roi. Hérauts, sergents, huissiers de justice, trompettes, crieurs publics.

Gardes d'un ban, d'un territoire ⁴.

On trouve aussi *banniers*, *baigniers*, etc.

¹ « Cum magno tripudio ». *Speculum naturale*, 1624, in-folio.

² « Hujus piscis lardum est quod graspois vocatur ». L'on écrivait plus ordinairement *craspois*.

³ Frequentissime magnæ portiones strutionum (d'esturgeons) ... et crassus piscis quæ balena dicitur abunde ministrabatur ». *Gesta abbatum Trudonensium*, lib. XIII. Dans Luc d'Achery, *Spicilegium*, t. VII, p. 509.

⁴ *Fundatio SS. Trinitatis Cadomensis* (1066). Dans le *Gallia Christiana*, t. XI, instrumenta, p. 59.

⁵ *Bulla Eugenii III, pro Ecclesia Constantiensi* (1145). Dans le *Gallia christiana*, t. XI, p. 239.

⁶ Guillaume le Breton, *Philippidos*, édit. Delaborde, t. II, p. 270. Voy. aussi page 331.

⁷ B.-J. Noël, *Histoire générale des pêches*, t. I, p. 218.

⁸ Voy. *Avis de M. le Procureur du Roy, qui fait défenses à toutes autres personnes que les peigniers-tabletters de façonner et faire commerce de baleines*. 10 septembre 1639.

¹ *Dictionnaire critique*, p. 97.

² *Livre comode pour 1692*, t. I, p. 256.

³ Article 29.

⁴ Voy. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

Banneriers. Porte-bannière. On trouve aussi *Baneliers*.

Bannières (ORDONNANCE DITE DES). En 1467, Louis XI, menacé par Charles le Téméraire et n'osant trop compter sur la fidélité de sa noblesse, résolut de confier la garde de Paris aux « manans et habitans » de sa bonne ville. Il octroya de nouveaux statuts à la plupart des corporations ouvrières, et une ordonnance datée du mois de juin eut pour objet de les organiser en milice urbaine. « Pour le bien et seureté de nostre bonne ville de Paris, dit le roi, et pour la garde, tuicion et deffense d'icelle », nous avons « fait mectre sus et en armes les manans et habitans de tous estatz de nostre dicte ville et cité, et ordonné les gens de mestiers et marchans estre divizez et partiz en certaines bannières, soubz lesquelles ilz seront chascun selon la qualité et l'estat dont il est ».

En conséquence les maîtres ¹, les ouvriers de tous les corps de métiers, le Parlement, le Châtelet, la Chambre des comptes, les fonctionnaires des aides et des monnaies, en un mot tous les hommes de seize à soixante ans en état de porter les armes, durent se procurer « un habillement souffisant selon leur possibilité », une longue lance ou une coulevrine à main ², une brigandine ³, une salade ⁴ et un vouge ⁵.

Ainsi équipés et armés, ils étaient partagés en soixante et une compagnies dont chacune avait pour chefs un principal et un sous-principal, élus chaque année par les maîtres des métiers réunis au Châtelet. Les maîtres seuls pouvaient prétendre à ces grades : « Ne pourront estre esleuz aucuns en principaulz et soubz-principaulz, sinon qu'ils soient chiefs d'hostelz ⁶, bien receans, renommez et conditionnez, et qu'ils ayent demourez et résidé en ceste ville six ans au moins ». L'ordonnance donnait à tous le droit de porter « dague », et autorisait même les nouveaux soldats à sortir par la ville « les dimanches et aultre festes » avec leur costume et leurs armes.

Elle faisait plus encore, elle accordait officiellement des armoiries à tous les corps de métiers.

Chaque compagnie était, en effet, distinguée par une bannière spéciale, que l'article 2 de l'ordonnance décrit ainsi : « Et en chascun desdicts mestiers et compaignies y aura une bannière armoryée et figurée d'une croix blanche au milieu, et de telles enseignes et armoiries que lesdits mestiers et compaignies adviseront ».

On devine ce que furent ces armoiries. Comme sur les méreaux, on y vit certainement figurer ou le patron du métier, ou ses principaux produits, ou les outils les plus employés par lui. Ce sont là, ainsi que le dit très bien M. Levasseur ⁷, les insignes de l'artisan, comme l'épée ou la lance sont ceux du chevalier. Quand celui-ci ne

savait pas écrire il apposait au bas des actes qu'il devait signer son sceau armorié suivant les règles du blason, tandis que l'artisan y traçait à la main les instruments de son métier. Il existe un grand nombre d'anciens contrats souscrits d'un marteau, d'une clef, d'un fer à cheval, d'une roue, à côté desquels le notaire a écrit le nom du maçon, du serrurier, du maréchal, du charron dont la signature était ainsi représentée ¹.

J'ai vainement cherché aux Archives et dans les collections manuscrites de la Bibliothèque nationale la description des bannières de 1467. Elle nous eût appris d'une manière certaine ce qu'étaient les armoiries primitives des corporations, de la plupart d'entre elles, du moins ; car, comme on va le voir, plusieurs métiers étaient réunis sous la même bannière, et avaient par conséquent des armoiries communes. Tous les documents que j'ai consultés, même les *Registres des Bannières* ², restent muets sur ce point.

Mais les métiers étaient trop fiers de leurs armoiries, ils les admiraient et les chérissaient trop pour les changer ; ils le prouveront bien au dix-septième siècle. Les entrées solennelles des rois et des princes, les réjouissances publiques, les réceptions et les obsèques des maîtres, les élections des jurés étaient autant d'occasions de les produire. Elles figuraient parfois sur les vitraux de la chapelle où se réunissait la confrérie, presque toujours sur les objets d'or, d'argent ou d'étain à l'usage de la communauté. Il est donc permis d'affirmer que les symboles frappés sur les méreaux de chaque corporation apparurent sur sa bannière. Et dans la suite, quand chacun des métiers réunis sous la même bannière voulut avoir des armoiries particulières, celles-ci rappelleront toutes par plus d'un détail les armoiries communes.

Ainsi, la première bannière était formée par les tanneurs, les baudroyeurs et les corroyeurs. Nous ignorons ce que représentait alors leur étendard ; mais, lorsqu'on voit ces trois métiers faire figurer plus tard dans leur armoiries le même instrument de leur métier, deux couteaux de revers ou couteaux paroires d'argent et emmanchés d'or, n'est-on pas en droit de supposer que ces objets ornaient leur première bannière ? Pour que chaque corporation ait son blason spécial, les tanneurs ont placé les deux couteaux en fasce ³, les baudroyeurs et les corroyeurs ⁴ les ont placés en sautoirs ⁵, mais tous ont conservé précieusement ce souvenir de leur blason primitif. On peut conclure de cet exemple que les corporations changèrent aussi rarement d'armoiries que de patron, et que les armoiries qu'elles firent enregistrer à la fin du dix-septième siècle différaient peu de celles qu'elles avaient adoptées dans l'origine.

L'ordonnance dite *des Bannières* a été imprimée

¹ Commerçants établis, patrons.

² Arquebuse.

³ Pourpoint recouvert de lames d'acier.

⁴ Casque léger et sans ornement.

⁵ Sorte d'épieu.

⁶ Chefs de maison, même sens que maîtres.

⁷ *Histoire des classes ouvrières*, t. I, p. 582.

¹ Voy. Michelet, *Origines du droit français*, p. 220.

² Voy. l'art. Bannières (Registres des).

³ Horizontalement.

⁴ L'ordonn. du 21 novembre 1577 les avait réunis en une seule corporation.

⁵ En croix.

dans le tome XVI¹ du grand recueil dit des *Ordonnances des rois de France*. M. de Pastoret, qui a publié ce volume en 1814, déclare avoir copié l'ordonnance dans le *Livre rouge* du Châtelet et l'avoir collationnée sur le premier volume des *Registres des Bannières*. Il indique même exactement en note à quel folio de ce manuscrit² elle se trouve. Il existe cependant entre le texte donné par M. de Pastoret et celui du registre des Bannières de telles différences, qu'il n'est guère permis de croire à l'assertion du savant académicien. Il me suffira pour le prouver de mettre en regard le commencement des deux textes :

<i>Texte de M. Pastoret.</i>	<i>Texte du registre des Bannières</i>
I ^{re} BANNIÈRE.	I ^{re} BANNIÈRE.
Tanneurs.	Tanneurs.
Baudroyeurs.	Baudroyeurs.
Corroyeurs.	Courayeurs.
II ^e	II ^e
Sainturiers.	Sainturiers.
Boursiers.	Boursiers.
Mesgissiers.	Megissiers.
III ^e	III ^e
Gantiers.	Gantiers.
Esguilletiers.	Esgueulletiers.
Sainturiers et pareux de peaux.	Tainturiers et pareux de peaux.
IV ^e	IV ^e
Cordonniers.	Cordouenniers.

Ainsi, sans insister sur les variantes d'orthographe, M. de Pastoret ne s'est pas même aperçu qu'il faisait figurer les *sainturiers* à la fois dans la deuxième et dans la troisième bannière ; et, en supposant que le *Livre rouge* renferme cette erreur, n'eût-elle pas été corrigée lors de la collation sur le registre des bannières, qui place très lisiblement dans la troisième les *tainturiers* et non les *sainturiers* ?

M. de Pastoret ne s'est pas aperçu non plus que son texte, comme celui du registre des Bannières, au reste, mentionne seulement 60 bannières, tandis que l'article I^{er} de l'ordonnance dit formellement que tous les habitants de Paris « seront partiz et divisez en soixante-une bannières³ et compignies ». La composition de la soixante et unième bannière doit sans aucun doute être cherchée dans l'art. 23 de l'ordonnance ; il prescrit l'armement des membres du Parlement, du Châtelet, de la Chambre des comptes, etc., tous personnages importants, que les rédacteurs de l'ordonnance n'ont pas voulu comprendre parmi les « gens de mestiers et marchans ».

Pour l'honneur du *Recueil des ordonnances*, si précieux malgré ses imperfections, il faut passer rapidement sur les quelques notes au moyen

desquelles M. de Pastoret a pensé éclaircir le texte de l'ordonnance des Bannières ; elles dénotent une ignorance complète de l'histoire de nos corporations ouvrières.

Voici, d'après le premier volume des *Registres des Bannières*⁴, la liste des soixante et une bannières sous lesquelles devaient marcher tous les Parisiens.

I ^{re} BANNIÈRE.	XII ^e
Tanneurs.	Lormiers ¹¹ .
Baudroyeurs.	Selliers.
Courayeurs ² .	Coffriers.
II ^e	Malletiers.
Sainturiers ³ .	XIII ^e
Boursiers.	Armuriers.
Megissiers.	Brigandiniers ¹² .
III ^e	Fourbisseurs de har-
Gantiers.	noys.
Esgueulletiers ⁴ .	Lanciers ¹³ .
Tainturiers et pareux de peaux ⁵ .	Fourbisseurs d'espées.
IV ^e	XIV ^e
Cordouenniers.	Freppiers.
V ^e	Revendeurs ¹⁴ .
Boulangers.	XV ^e
VI ^e	Marchans pelletiers.
Paticiers.	Courayeurs de peaux ¹⁵ .
Musniers ⁶ .	XVI ^e
VII ^e	Marchans fourreux ¹⁶ .
Fevres.	XVII ^e
Mareschaux.	Pigners ¹⁷ .
VIII ^e	Artillers ¹⁸ .
Serruriers.	Patiniers ¹⁹ .
IX ^e	Tourneurs de blanc boys ²⁰
Coustelliers.	XVIII ^e
Gueyniers ⁷ .	Bouchers de la grant
Esmoleurs ⁸ .	boucherie, et autres
X ^e	boucheries subjectes.
Serpiers ⁹ .	XIX ^e
Cloustiers ¹⁰ .	Bouchers des boucheries
XI ^e	de Beauvais, Gloriec-
Chandeliers.	te, cimetierre Saint-
Huilliers.	Jehan et Nostre-Dame
	des Champs.

¹ Archives nationales X 7, f^o 84.

² Corroyeurs.

³ Ceinturiers.

⁴ Aiguilletiers ou ferreurs d'aiguillettes.

⁵ Teinturiers en cuir et pareurs de peaux.

⁶ Meuniers.

⁷ Gainiers.

⁸ Voy. Rémoûleurs.

⁹ Taillandiers.

¹⁰ Cloutiers.

¹¹ Voy. l'art. Lormiers.

¹² Voy. cet article.

¹³ Fabricants de lances.

¹⁴ Je crois qu'il faudrait lire ici fripiers-revendeurs

¹⁵ Sans doute les conreurs de robes-vaires.

¹⁶ Fourreurs.

¹⁷ Fabricants de peignes.

¹⁸ Voy. cet article.

¹⁹ Fabricants de patins, chaussure alors fort à la mode.

²⁰ Tourneurs.

¹ Page 671.

² Folio 84.

³ M. H. Martin, qui a reproduit cette liste en note (*Histoire de France*, t. VII, p. 21) annonce aussi 61 bannières, qu'il prend même soin de numéroter, et il ne remarque pas non plus que son énumération s'arrête à la soixantième.

XX ^e	XXXV ^e
Tixerans de linge ¹ .	Paintres.
XXI ^e	Ymagers ⁹ .
Foulons de draps.	Chasubliers.
XXII ^e	Voirriers ¹⁰ .
Faiseurs de cardes et de pignes ² .	Brodeurs.
Tondeurs de grans for- ces ³ .	XXXVI ^e
XXIII ^e	Marchans de buche ¹¹ .
Tainturiers de draps.	Voituriers par eue.
XXIV ^e	Bastelliers.
Huchers ⁴ .	Passeurs ¹² .
XXV ^e	Faiseurs de basteaulx.
Cousturiers ⁵ .	XXXVII ^e
XXVI ^e	Savetiers.
Bonnetiers.	XXXVIII ^e
Foulons de bonnets.	Barbiers.
XXVII ^e	XXXIX ^e
Chappelliers.	Poullailliers.
XXVIII ^e	Queux ¹³ .
Fondeurs.	Rotisseurs.
Chauderonniers.	Sauccissiers.
Espingliers.	XL ^e
Balanciers.	Charrons.
Graveux de seaulx.	XLI ^e
XXIX ^e	Lanterniers.
Potiers d'estain.	Souffletiers.
Bibelotiers ⁶ .	Vanniers.
XXX ^e	Ouvriers d'osier ¹⁴ .
Tixerans de lange ⁷ .	XLII ^e
XXXI ^e	Porteurs de Greve.
Pourpointiers.	XLIII ^e
XXXII ^e	Henouars ¹⁵ .
Maçons.	Revendeurs de foing et de paille.
Carriers.	Chauffourniers.
Tailleurs de pierre.	Estuviers.
XXXIII ^e	Porteurs des halles.
Orfevres.	XLIV ^e
XXXIV ^e	Vendeurs de bestail ¹⁶ .
Tonnelliers.	Marchans de bestail.
Avalleurs de vins ⁸ .	Vendeurs de poisson de mer.
	XLV ^e
	Marchans de poisson d'eau douce.
	Pescheurs.

XLVI ^e	LV ^e
Libraires.	Pigneux et cardeux de layne.
Parcheminiers.	LVII ^e
Escripvains.	Vignerons.
Enlumineurs.	LVIII ^e
XLVII ^e	LVII ^e
Drappiers ¹ .	Couvreurs de maisons.
Chaussetiers.	Mannouvriers.
XLVIII ^e	LVIII ^e
Espiciers.	Cordiers.
Apoticaire.	Bourrelriers.
XLIX ^e	Corretiers ⁴ de chevaux.
Deciers ² .	Vendeurs de chevaux.
Tapiciers.	LIX ^e
Tandeurs ³ .	Buffetiers.
Tainturiers de fil, de soye et de toilles.	Potiers de terre.
L ^e	Natiers.
Merciers.	Faiseurs d'esteufz ⁵ .
Lunetiers.	LX ^e
Tapiciers sarrasinois.	Notaires.
LI ^e	Bedeaux.
Mareschers.	Et autres praticiens en cours d'Eglise, mariez, non estans de mestier.
Jardiniers.	LXI ^e
LII ^e	Cour de Parlement.
Vendeurs d'eufz, fro- mages et egrun.	Chambre des comptes.
LIII ^e	Chatelet.
Charpentiers.	Prevoté de Paris.
LIV ^e	Prevoté des marchans,
Hostelliers.	etc., etc., etc., etc.,
Taverniers.	« avec tous les mem- bres deppendans et supposts d'iceulx, gens et serviteurs ».

Cette ordonnance avait été signée à Chartres au mois de juin 1467. Le 14 septembre suivant, le roi passa en revue cette nouvelle milice nationale, et Jean de Roye nous a conservé le souvenir de cette solennité, qu'il raconte avec son enthousiasme et son exagération ordinaires ⁶.

Voy. **Armoiries des corporations.** — **Bannières (Registres des).** — **Guet des métiers,** etc.

Bannières (REGISTRES DES). Les registres du Châtelet relatifs aux corporations ouvrières ont été et sont encore désignés sous le nom de *Registres des Bannières*. Delamarre au dix-septième siècle ⁷ et tous les historiens qui se sont après lui occupés de ces registres déclarent que leur titre « vient de *bannire*, *bannum*, qui signifie ordre, mandement, avis publié par la

¹ Tisserands. Voy. la 30^e bannière.

² Pour la laine.

³ Voy. l'art. Forcetiens.

⁴ Voy. l'art. Menuisiers.

⁵ Voy. cet article.

⁶ Voy. cet article.

⁷ Tisserands de laine.

⁸ Déchargeurs de vins.

⁹ Peintres et sculpteurs.

¹⁰ Verriers.

¹¹ Marchands de bois à brûler.

¹² Bateliers passeurs d'eau.

¹³ Cuisiniers.

¹⁴ Voy. l'art. Vanniers.

¹⁵ Porteurs de sel.

¹⁶ Voy. l'art. Vendeurs.

¹ Marchands de drap.

² Fabricants de dés à jouer.

³ Voy. l'art. Poulieurs.

⁴ Courtiers.

⁵ Paumiers.

⁶ Éd. B. de Mandrot, t. I, p. 180.

⁷ *Traité de la police*, t. I, p. 261

police ¹ ». Mais, à ce compte, tous les recueils d'ordonnances seraient des registres des bannières. N'est-il pas plus naturel d'admettre que ces registres, qui ont commencé à être tenus précisément en 1467, bien qu'on y ait inséré quelques documents antérieurs, doivent leur origine et leur titre à l'ordonnance de 1467 ? Longtemps après cette date, les mots *métier* et *bannière* étaient encore pris l'un pour l'autre, et l'on disait indifféremment : à quel métier ou à quelle bannière appartenez-vous ?

Voy. **Bannières (Ordonnance des)**.

Banniers. Voy. **Baniers** et **Boisseries**.

Banque (COMMISSIONNAIRES DE). « Ce sont ceux qui procurent l'acceptation et le paiement des lettres de change, ou qui en font passer la valeur dans un lieu marqué ² ».

Banqueteurs. Nom donné, surtout dans le Nord de la France, à des officiers municipaux chargés du contrôle des draps.

Banquets. Voy. **Aboivrement**. — **Past**, etc.

Banquiers. Le mot banque est d'origine italienne ; il vient de *banco*, le banc où s'asseyaient les changeurs italiens qu'on appelait banquiers ; banqueroute est dérivé de *banco rotto*, banc rompu. Le commerce d'argent que désignent tous ces mots fut d'abord exercé en France par des étrangers, par des juifs, des Lombards, etc. Philippe-Auguste ayant chassé les juifs de ses états, ils se réfugièrent en Normandie ; là ils donnèrent aux voyageurs, aux négociants étrangers des lettres secrètes pour ceux qui avaient reçu leurs richesses en dépôt : c'est l'origine de la lettre de change.

En 1543, le cardinal de Tournon persuada à François I^{er} d'établir une banque à Lyon, où le mouvement commercial des foires la rendait nécessaire. D'autres furent instituées en 1549 à Toulouse, en 1566 à Rouen. En 1547, on proposa à Henri II d'en créer une à Paris, et le plan fut même soumis à l'examen de l'échevinage ; les bizarres raisons qui le firent rejeter prouvent que la France n'était pas encore bien avancée dans la science de l'économie politique.

A la fin du dix-huitième siècle, les banquiers appartenaient à la corporation des merciers ³.

Banquiers expéditionnaires en Cour de Rome. On appelait ainsi les banquiers qui avaient le privilège de solliciter les grâces, bulles, dispenses émanant de la Cour de Rome. Ils se chargeaient en outre de procurer des

expéditions des pièces délivrées par la chancellerie et la daterie romaines.

Voici, comme exemple, un certificat délivré par trois de ces banquiers : « Maîtres Jean l'Uyllier, aagé de soixante-neuf ans ou environ, demeurant rue de la Harpe ; Gilbert Chapelle, aagé de soixante ans, demeurant rue S. Jacques, et Nicolas Anroux, aagé de quarante-deux ans ou environ, demeurant rue des Noyers, tous trois banquiers à Paris, solliciteurs d'expéditions de Cour de Rome, certifions et attestons pour vérité avoir veu, leu et diligemment examiné certaine signature intitulée *Indultum Parisiense*, commençant en ces mots : « Beatiss. Pater, exponunt humiliter, etc. ». Les seings et escriptions de sa Sainteté et de sesdits officiers déclarons bien connoître, tant pour les avoir veu escrire, comme pour avoir fait expédier en ladite Cour de Rome plusieurs autres signatures signées, datées et paraphées de seings, escriptions et paraphes semblables à ceux de ladite signature, qu'asseurons estre telle que sur icelle nous voudrions bien entreprendre faire expédier bulle sous plomb et en forme probante, qui nous en voudroit bailler la charge, avec temps et délai nécessaire, et fournissant aux frais à ce convenables ».

Ces financiers furent déclarés officiers publics par édit de mars 1673. D'abord au nombre de douze, un édit de 1691 les porta à vingt. Les expéditions de la chancellerie romaine devaient être revêtues de leur signature pour avoir un caractère authentique devant les tribunaux français.

Banvin (DROIT DE), dit aussi DROIT DES VENDANGES. Droit que possédaient certains seigneurs de vendre seuls du vin sur leurs terres durant un temps déterminé. Ce laps était parfois de quarante jours, parfois aussi il commençait à Pâques et finissait seulement à la Pentecôte ⁴.

Baquetiers. Voy. **Cuveliers**.

Barbaricaires. Nom donné aux tapissiers faiseurs de tapisseries. On écrit aussi *brambaricaires*.

Barbaudiers. Faiseurs de barbaude, sorte de cervoise.

Barbeteurs. Voy. **Barbiers**.

Barbier du roi (PREMIER). Il était chef de la corporation des barbiers. Voy. **Maitre des barbiers**.

Barbieurs. Voy. **Barbiers**.

Barbiers. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, tout barbier était en même temps chirurgien. Dans sa boutique, obscure et sale, il rasait et saignait, coupait les cheveux et posait des ventouses, pansait les plaies, ouvrait les anthrax, ne reculait même pas devant les opérations les plus compliquées et les plus dangereuses. Un préjugé persistant enveloppait dans le même

¹ H. Bordier, *Les archives de la France*, p. 257. — « Les douze registres dits Bannières, du mot bannière signifiant publier ». *Inventaire sommaire des fonds conservés aux archives nationales*, t. I, p. 307.

² Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. I, p. 524.

³ Sur tout ceci, voy. A. Chéruel, *Dictionnaire des institutions*, t. I, p. 62. — É. Levassour, *Classes ouvrières en France*, t. II, p. 44.

⁴ Voy. Ducange, *Glossarium*, v^o *Bannum vini*.

dédain tout travail manuel, qu'il s'appliquât à un métier, à un art ou à une science. L'ouvrier maçon et l'architecte, le barbouilleur d'enseignes et le peintre qui ornait les palais royaux de chefs-d'œuvre, le barbier et le chirurgien enfin appartenaient l'un et l'autre et au même titre à la même corporation ouvrière. A vrai dire, il n'y avait guère entre eux de différence, et plusieurs de nos meilleurs chirurgiens, Ambroise Paré entre autres, n'étaient que des barbiers, et furent associés fort tard à la classe des chirurgiens proprement dits.

Ce que l'on reprochait aux barbiers, gens fort serviables et fort aimés du petit peuple, qui ne connaissait guère d'autre médecin, c'était donc surtout le mélange d'attributions disparates, les opérations de chirurgie et les soins de toilette : « Voicy le mal que le barbier ne se contente du poil ¹ », était déjà une phrase proverbiale, au seizième siècle. Louis XIII voulut donner satisfaction à un vœu si général. En décembre 1637, il autorisa l'établissement d'une nouvelle communauté de barbiers, celle des *barbiers-barbants*, à laquelle toute pratique chirurgicale était interdite, et qui n'avait dans ses attributions que les bains et la coiffure. Les barbiers-chirurgiens protestèrent, et l'affaire fut portée au Parlement qui procéda avec une sage lenteur. Au mois de décembre 1659, Louis XIV intervint et confirma la création faite par son prédécesseur. L'édit rendu à cette occasion ne put encore être exécuté, et fut renouvelé le 23 mars 1673 ; « Nous avons reconnu dès il y a longtemps, dit le roi, que l'usage de faire le poil et de tenir des bains et étuves, et les soins que l'on apporte à tenir le corps humain dans une propreté honneste, estant autant utile à la santé que pour l'ornement et la bienséance, par nostre édit du mois de décembre 1659, nous aurions ordonné l'établissement d'un corps et communauté de *barbiers-baigneurs-étuvistes-perruquiers* ², réduits à deux cens, pour en faire profession particulière, distincte et séparée de celle des maîtres chirurgiens-barbiers ³ ». Ces deux cents charges étaient vendues par le roi, et déclarées héréditaires.

Ces barbiers-barbants reçurent, en mars 1674, des statuts qui furent encore renouvelés le 26 avril 1718. Ces derniers se composent de 69 articles qui méritent d'être analysés.

Comme l'ancienne communauté des barbiers-chirurgiens, la nouvelle était placée sous l'autorité du premier chirurgien du roi, « chef et garde des chartes, statuts et privilèges de la barberie du royaume ». En cette qualité, il avait sur tous les barbiers de France « inspection et juridiction ». Ne pouvant exercer en personne, il se faisait représenter par un mandataire ou *lieutenant*, qu'il était tenu de choisir parmi les anciens jurés de la corporation.

Celle-ci se composait du premier chirurgien du roi, de son lieutenant, d'un greffier, de six

jurés ou prévôts-syndics, des anciens syndics retirés du métier et des maîtres.

Les jurés étaient élus pour deux ans par une délégation formée du premier chirurgien du roi, de son lieutenant, des six jurés, de tous les maîtres Anciens et de quinze Modernes ¹.

Les jurés avaient droit de visite chez les barbiers-chirurgiens, et ces derniers droit de visite chez les barbiers-perruquiers. Assistés d'un sergent à verge, ils devaient faire au moins quatre visites par an chez chaque maître, « pour voir si les perruques et cheveux qui seront exposés en vente au public sont bons et marchands ». Il était dû aux jurés quinze sous par visite.

Le Conseil de la corporation était composé de trente personnes : le premier chirurgien du roi, son greffier, son lieutenant, le doyen, les six jurés et vingt Anciens. Il se réunissait tous les mardis, à deux heures, « pour délibérer sur les affaires communes, police et discipline concernant les maîtres, veuves ², aspirans, locataires, apprentis, garçons, ouvriers, et tous ceux qui sont soumis à la communauté.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. Il était cependant autorisé à en prendre un second quand le premier avait achevé sa deuxième année.

Le fils de maître et les compagnons épousant une fille de maître étaient tenus seulement de l'*expérience*, épreuve facile pour laquelle on se montrait plus qu'indulgent. Les autres aspirants à la maîtrise devaient parfaire le *chef-d'œuvre*, travail dont la durée était limitée à deux jours.

Il était interdit à un maître d'avoir plus d'une boutique dans Paris. Un apprenti ne pouvait, durant les deux années qui suivaient son admission à la maîtrise, ouvrir boutique dans le quartier des maîtres chez qui il avait été soit apprenti, soit compagnon. Les apprentis ou compagnons changeant de maison ne pouvaient, avant une année, se replacer dans le quartier du maître qu'ils venaient de quitter.

Afin d'établir une distinction bien apparente entre les boutiques des barbiers-perruquiers et celle des barbiers-chirurgiens, les premiers devaient avoir « des boutiques peintes en bleu, fermées de châssis à grands carreaux de verre, et mettre à leurs enseignes des bassins blancs pour marque de leur profession et pour faire différence de ceux des chirurgiens qui en ont des jaunes ». L'enseigne devait être ainsi conçue : *X, barbier, perruquier, baigneur, étuviste. Cleans on fait le poil et on tient bains et étuves.*

Les barbiers-perruquiers étaient autorisés à « vendre des poudres, opiat pour les dents, savonnets, pommades et autres senteurs et essences, pâtes à laver les mains, et généralement tout ce qui est propre pour l'ornement, propreté et netteté du corps humain ».

A eux seuls appartenait « le droit de faire le poil, bains, perruques, étuves et toutes sortes d'ouvrages de cheveux, tant pour hommes que

¹ Larivey, *Les tromperies*, scène 4.

² Les actes officiels les nomment dans la suite *Barbiers-perruquiers-baigneurs-étuvistes*.

³ Manuscrits Delamarre, t. II, p. 112.

¹ Voy. ces mots.

² Autorisées à continuer le commerce de leur mari.

pour femmes, sans préjudice du droit que les chirurgiens ont de faire le poil et les cheveux, et de tenir bains et étuves pour leurs malades seulement ». Il était défendu à tous particuliers, ainsi qu'aux « soldats servans dans les Gardes Française et Suisse, de faire aucuns ouvrages de cheveux, mais seulement la barbe aux soldats desdits régimens. »

La corporation des *barbiers-baigneurs-étuvistes-perruquiers* comptait environ 700 maîtres à la fin du dix-huitième siècle. Elle avait pour patron saint Louis. Les maîtres se sont parfois nommés *barbeteurs, barbisseurs*, etc. *

Voy. **Baigneurs.** — **Chirurgiens.** — **Épileurs.** — **Étuvistes.** — **Maitre des barbiers.** — **Mouches (Faiseurs de).** — **Perruquiers.** — **Poudriers, etc.**

Bardeurs. Ouvriers maçons employés au transport des pierres. Le *bard* est une sorte de civière; pour les pierres très lourdes, il est remplacé par un charriot à roues nommé *binard*.

Barillards. Voy. **Barilleurs.**

Barilleurs et Barilliers. Ce n'est guère avant le dix-huitième siècle que l'on s'est décidé à placer sur la table à manger les flacons contenant les boissons. Jusque-là, les pauvres allaient durant le repas remplir leur gobelet, leur tasse ou leur écuelle à un tonneau installé dans un coin de la pièce. Chez les riches et chez les grands, on faisait signe à un échanton, un valet ou un page; celui-ci prenait une coupe sur le dressoir, la remplissait aux barils qui y étaient à demeure, l'apportait au convive, attendait qu'il l'eût vidée, puis la remettait où il l'avait prise.

En général, la partie supérieure de ces barils formait couvercle et était munie d'une serrure; on les vidait au moyen d'un robinet. Ils étaient souvent d'une richesse extrême, construits en bois précieux, couverts d'ornements de cuivre, d'argent ou de vermeil. On y enfermait, non seulement des vins fins, mais des liqueurs, des eaux de senteurs, des sauces, de l'huile, de la moutarde même, car certains de ces barils étaient fort petits, assez légers même pour être portés sous le bras ou sur l'épaule.

Au treizième siècle, la fabrication des barils occupait à elle seule une corporation, qui jouissait de tous les privilèges accordés aux industries de luxe.

Le métier était libre et le nombre des apprentis illimité. Les maîtres avaient le droit de travailler à la lumière, et étaient exempts du service du guet, « car ils et leur mestier servent les riches homes et les haus homes ». Ils ne pouvaient employer que certains bois de choix, le cœur de chêne, le poirier ¹, l'alisier ², l'érable, le tamaris et le brésil ³. Les barils d'ivoire, de cristal, d'or, d'argent étaient l'œuvre d'autres corporations.

A cette époque le mot *baril* désignait aussi une

mesure de capacité pour les liquides. Le baril représentait à peu près un sixième du muid, et le muid contenait environ 18 hectolitres.

La *Taille de 1292* mentionne six *barrilliers*, nombre qui n'avait pas changé en 1300.

Je n'ai trouvé aucune trace plus récente de cette corporation, qui se fondit sans doute de bonne heure dans celle des tonneliers, et ne figure déjà plus dans l'ordonnance des *Bannières* (1467).

La rue de la Barillerie ¹, qui passait devant le palais de la Cité, portait dès 1280 le nom de *Barilleria*, et dès 1292 celui de *Barillerie*, bien qu'à cette date un seul barilleur y demeurât ². La rue Trainée, située près de Saint-Eustache s'est aussi appelée *rue de la Barillerie* ³.

Voy. **Bouteillers.**

Barilliers. Dans les grandes maisons, officiers de cuisine à qui incombait le soin des caves, des tonneaux, des barils. Ils étaient d'un rang supérieur aux sommeliers. Charles VI et Charles le Téméraire entretenaient deux barilliers, qui avaient sous eux des *porte-barils* ⁴. On les trouve aussi nommés *maîtres des caves et barillards*.

Voy. **Barilleurs.**

Baromètres et de thermomètres. (MARCHANDS DE). On admet que l'invention du baromètre par Torricelli remonte à l'année 1643. Il est moins facile de déterminer quel fut l'inventeur du thermomètre. Jacques Rohault dit, dans son *Traité de physique* publié en 1671 : « L'on a inventé, de notre temps, un instrument qu'on nomme thermomètre ⁵ ». Dans l'inventaire des meubles de Molière, dressé en mars 1673, figure un « *termamettre* ⁶ », et trois ans après, M^{me} de Sévigné, parlant de la chaleur qui éprouvait les Parisiens écrit à sa fille : « Nous suons tous à grosses gouttes; jamais les thermomètres ne se sont trouvés à pareille fête ⁷ ».

Les jardiniers avaient depuis longtemps imaginé un ingénieux procédé pour suppléer d'abord à l'absence, puis aux imperfections de cet instrument. Ils exposaient à l'air libre, près de leurs serres, des vases remplis d'eau, et dès qu'ils apercevaient sur leur superficie la légère pelticule qui annonce le début de la glace, les paillassons étaient déployés et mis en place ⁸.

Dans la construction des baromètres et des thermomètres, on substitua bientôt à la grossière planchette de bois qui portait les degrés une plaque de métal émaillé. C'est ce qui explique pourquoi la fabrication de ces instruments appartenait à la communauté des émailleurs. On lit

¹ Auj. boulevard du Palais.

² *Taille de 1292*, p. 136.

³ Jaillot, quartier Saint-Eustache, p. 47.

⁴ Olivier de la Marche, *Mémoires*, édit. de 1616, p. 681. — *État de la France pour 1712*, t. I, p. 117.

⁵ Première partie, chap. XXIII.

⁶ Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 268.

⁷ *Lettre* du 1^{er} juillet 1676, t. IV, p. 506.

⁸ Legrand d'Aussy, *Vie privée des Français*, t. I, p. 227.

¹ « Perier ».

² « Alier ».

³ *Livre des métiers*, titre XLVI.

dans *Le livre commode pour 1692* : « Le sieur Hubin, émailleur rue Saint-Denis, devant la rue aux Ours, fait et vend des baromètres, des thermomètres et des hydromètres d'une propreté particulière. Le sieur Do, aussi émailleur, rue du Harlay, aux armes de France, en vend de plus simples et à meilleur marché ¹ ».

Bien que faisant corps avec la communauté des émailleurs, ces industriels prétendaient s'en séparer, et avaient pris la qualité de *physiciens, marchands de baromètres*. « Ce sont eux, dit l'*Almanach Dauphin*, qui fabriquent et vendent les instruments qui apprennent à connoître et à juger par des signes sensibles les degrés de température de l'air, et qui s'occupent à la construction de différentes machines de physique expérimentales, telles que les pèse-liqueurs, verres d'optique, microscopes, télescopes, machines électriques, pneumatiques, larmes, bombes et pétards de verre... ».

En ce qui concerne les baromètres et les thermomètres, le commerce alors en était presque exclusivement concentré au faubourg Saint-Antoine et entre les mains des ignorants piémontais, qui allaient offrir leur marchandise « dans les rues, aux promenades, dans les cafés, dans les maisons, etc. ² ».

Barquerots. Voy. **Bateliers**.

Barracaniers. Voy. **Bouracaniens**.

Barrage (DROIT DE). Droit de passage perçu sur certaines routes. Il tirait son nom de la barre qui fermait le chemin jusqu'à ce que la marchandise eût acquitté l'impôt. Une ordonnance de mars 1388 ³ veut que le prévôt de Paris affecte le produit de cette redevance à l'entretien des chemins, ponts, etc.

Les préposés au barrage sont parfois nommés *barriers, barragers* ⁴, etc.

Barragers. Voy. **Barrage**.

Barrière (DROIT DE). Sur les gravures qui représentent les anciens hôtels de Paris, on voit au-devant des demeures occupées par les hauts fonctionnaires ou les grands officiers de la couronne, une barrière formée d'énormes pièces de bois. Au dix-huitième siècle, les seules personnes qui eussent encore droit de barrière étaient les princes du sang, le doyen des maréchaux, le chancelier et le garde des sceaux ; mais il était de principe que ces barrières ne pouvaient être arrachées et devaient pourrir en place. Les dernières qui aient existé défendaient l'hôtel de Bouillon, où avait habité le grand chambellan, et l'hôtel d'Armagnac, ancien logis du grand écuyer ⁵.

Cet article figure ici comme complément à l'article concierge.

Barriers (SERGENTS). Voy. **Barrage**.

Barsesresses. Voy. **Berceuses**.

Bas (COMMERCE DES). Voy. **Bas au métier** (Faiseurs de). — **Bonnetiers**. — **Bonnetiers du faubourg Saint-Marcel**. — **Chaussetiers**. — **Inspecteurs-contrôleurs**. — **Jarrettières** (Commerce des). — **Visiteurs**.

Bas (OUVRIERS EN). Voy. **Bonnetiers du faubourg Saint-Marcel**.

Bas de chamois (FAISEURS DE). Titre qui appartenait à la corporation des boursiers.

Bas d'estame (FAISEURS DE). Voy. **Bonnetiers du faubourg Saint-Marcel**.

Bas au métier (FAISEURS DE). Suivant une tradition qui ne mérite aucun crédit ¹, le métier à bas aurait été inventé, au début du dix-septième siècle, par un pauvre compagnon serrurier des environs de Caen. Avec plus de raison, les Anglais attribuent l'invention de cette admirable machine à un pasteur de Woodborough ², nommé William Lee. On prétend que c'est en voyant sa fiancée sans cesse absorbée par le travail du tricot, qu'il voulut substituer à l'action des doigts un procédé mécanique donnant des résultats plus parfaits et plus rapides. Son premier métier fut construit en 1589 et fonctionna à Calverton près de Nottingham. Un tableau classique bien connu représente Lee en méditation près de sa fiancée confectionnant un bas de tricot. En outre, la corporation des bonnetiers de Londres a conservé pour armoiries un métier à bas, supporté d'un côté par un ecclésiastique et de l'autre par une femme qui tient à la main une aiguille à tricoter.

William Lee, rebuté par les déboires que lui suscitèrent les bonnetiers anglais, accepta les offres de Sully, et vint s'établir en France. Il y eut des alternatives de succès et de revers ; puis, privé de la protection royale après la mort de Henri IV, il négligea son œuvre et mourut dans la misère. Son frère regagna alors l'Angleterre avec les ouvriers qu'il avait formés.

Cette fois, on ne se méprit pas un instant sur l'importance de la découverte. Les premiers fabricants qui l'exploitèrent gagnèrent des millions, et le gouvernement la prit sous sa protection avec un soin si jaloux qu'il fut défendu, sous peine de mort, d'exporter des métiers à bas ou même d'en montrer à un étranger ³. Il fallut presque un miracle pour les faire connaître en France. Un Nimois, nommé Jean Hindret, passa en Angleterre, réussit à examiner quelques métiers, en saisit le mécanisme compliqué, et en grava tous les détails dans sa prodigieuse mémoire avec une telle fidélité que, de retour sur le continent, il put

¹ Tome I, p. 242.

² Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris* (1779), t. I, p. 531.

³ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 172.

⁴ *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 218.

⁵ V. Thiéry, *Guide du voyageur à Paris pour 1786*, p. 82.

¹ Voy. l'art. Bonnetiers.

² A 9 kil. de Nottingham.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 213.

faire reconstruire, pièce à pièce, la machine qu'il avait vue. Celle-ci fut mystérieusement renfermée au bois de Boulogne, dans le château de Madrid, où Jean Hindret réunit et forma un petit nombre d'ouvriers. On était alors en 1656¹. Les métiers fonctionnèrent bientôt avec un plein succès et, peu d'années après, le roi autorisa la création d'une société commerciale qui devait administrer la manufacture à ses risques et périls et espérait lui donner une grande extension.

Les bonnetiers faiseurs de bas au tricot s'effrayèrent de la concurrence qu'allait leur susciter le nouveau métier, et cherchèrent à s'entendre avec lui. La Société avait établi à Paris un magasin de détail pour la vente des bas fabriqués par elle, dont chaque paire portait « la marque imprimée du chateau de Madrid » ; mais les associés sentaient bien que le débit en serait beaucoup plus considérable si les bonnetiers, intéressés à déprécier leurs produits, se chargeaient au contraire de les écouler moyennant un bénéfice raisonnable. Une convention, rédigée sur ces bases, fut signée le 10 mai 1670 entre les jurés de la bonneterie et les cointéressés de la société, représentés par deux personnages porteurs de noms célèbres au théâtre, « Pierre de Rotrou, conseiller du Roy, receveur général du taillon à Bourges, demeurant à Paris rue Sainte-Avoïe, et Philippes Pocquelin, bourgeois de Paris, y demeurant rue Quinquempoix ». Les associés, d'ailleurs, étaient mécontents, ils avaient de la peine à trouver des ouvriers, ceux-ci n'ayant aucun avenir dans la maison, puisque le privilège dont elle jouissait leur enlevait tout espoir de pouvoir jamais s'établir. Le roi se décida donc (février 1672) à désintéresser la compagnie par le don d'une somme de 20.000 livres, et à constituer la manufacture en corporation. Il lui accordait aussi des statuts très complets et très sages dont voici l'analyse.

A trois ans de là, on devait choisir parmi les ouvriers cent des plus capables et leur donner des lettres de maîtrise. Mais la cherté des métiers eût été pour presque tous un obstacle insurmontable, aussi Louis XIV, ou plutôt Colbert, offrait-il une gratification de 200 livres aux 200 premiers ouvriers qui s'établiraient.

Chacun des nouveaux maîtres avait le droit d'engager à la fois deux apprentis. L'apprentissage durait deux ans, et était suivi de deux ans de compagnonnage.

Ces délais expirés, le compagnon pouvait aspirer à la maîtrise, pourvu qu'il fût en état de réussir le *Chef-d'œuvre*, qui consistait à « faire un bas de soye façonné aux coins et par derrière, avec une autre pièce, telle qu'elle lui sera ordonnée par les jurez ».

Le fils de maître était astreint seulement à l'*Expérience*, pour laquelle on lui demandait de « monter un métier avec toutes ses pièces, sur lequel il fera un bas de soye tourné aux coins ».

Les maîtres reçus à Paris avaient la liberté d'exercer dans tout le royaume.

Quatre jurés administraient la communauté, qui avait saint Louis pour patron.

Cependant, en dépit de ces beaux statuts, les 20.000 livres accordées aux associés se faisaient attendre. Le roi ne soldait pas non plus les 200 livres promises aux premiers ouvriers qui s'établiraient. Or, la compagnie avait livré à 117 d'entre eux 129 métiers au prix de 400 livres, dont ils avaient versé seulement la moitié, puisque pour le reste ils présentaient une créance sur le roi. De là des réclamations réitérées, et qui paraissent avoir fini par amener le paiement des sommes dues aux ouvriers. Quant aux actionnaires, je doute fort qu'ils aient jamais été désintéressés.

La plus importante fabrique de bas au métier qui existât alors était celle du sieur Corrozet, neveu d'Hindret, qui après avoir pendant vingt-cinq ans aidé son oncle à former des ouvriers, alla s'établir avec vingt métiers au faubourg Saint-Antoine.

Un arrêt du Conseil, rendu le 12 janvier 1684, autorisa les faiseurs de bas au métier « à travailler à toutes sortes d'ouvrages de soye, de fil, laine et coton, à la charge néanmoins de travailler en ouvrages de soye sur la moitié au moins des mestiers que chacun desdits maîtres auroit chez lui¹. « L'étranger nous fournissait, en effet, beaucoup de bas de laine. En 1662, on en importa encore pour 816.855 livres².

La communauté reçut de nouveaux statuts le 18 février 1720. La durée de l'apprentissage se vit portée à cinq ans, qui durent être suivies de cinq années de compagnonnage. Tout maître dut faire profession de la religion catholique. Les fils de maître ne purent être admis à la maîtrise avant l'âge de dix-sept ans. Six *grands jurés*, nommés pour deux ans, surveillaient la corporation, et six *petits jurés* élus dans les mêmes conditions leur prêtaient concours et assistance pour les visites. Le nombre de celles-ci devait être de six par année, et chaque maître payait pour chacune d'elles une somme de vingt sous.

Les bonnetiers, toujours en guerre avec les tisseurs de bas, se montrèrent fort irrités de ces nouveaux statuts, qui confirmaient les privilèges de leurs concurrents. Les hostilités reprirent, plus acharnées que jamais, signalées par des querelles, des saisies, des procès également nuisibles aux deux communautés. Il fallait en finir. Le roi, « ayant esté informé qu'il arrivoit journellement des contestations entre le corps des marchands bonnetiers et la communauté des maîtres fabriquans de bas au métier de la Ville de Paris, qui en troublant les uns et les autres portoient un préjudice considérable au public ; et Sa Majesté ayant jugé que le moyen le plus propre pour y remédier estoit de ne faire à l'avenir qu'un seul et même corps de bonneterie dans toute l'étendue de la ville et faubourgs de Paris » : un arrêt du 12 avril 1723 réunit la communauté des tisseurs de bas à la vieille corporation des bonnetiers.

¹ Voy. le préambule des lettres patentes de février 1672.

¹ Manuscrits Delamarre, n° 21.787, f° 140.

² Correspondance de Colbert, t. II, p. CCLXIX.

En 1773, les faiseurs de bas possédaient environ 2.500 métiers à Paris, 1.300 à Lyon et 4.500 à Nîmes.

Voy. **Bonnetiers** et **Inspecteurs-contrôleurs**.

Baschoniers et **Basconiers**. Voy. **Bachouers**.

Basse-lissiers. Voy. **Tapissiers**.

Basses-marches. Ouvriers tapissiers. On nommait *marche* la pédale sur laquelle le tisseur appuyait pour faire lever ou descendre le fil de chaîne.

Basses œuvres (MAÎTRES DES). Voy. **Vi-dangeurs**.

Bastelleurs. Voy. **Bateleurs**.

Bastelliers. Nom que l'ordonnance des *Bannières* (1467) donne aux bateliers-passeurs d'eau.

Bastiers. Voy. **Bâtiers**.

Bateaux. Voy. **Ports (Sur les)**.

Bateaux (CHARPENTIERIS DE). Voy. **Bateaux (Constructeurs de)**.

Bateaux (CONSTRUCTEURS DE). Au treizième siècle, ils appartenait à la corporation des charpentiers et obéissaient aux mêmes statuts que ceux-ci. Ils étaient donc placés sous l'autorité du premier charpentier du roi, et contribuaient à la redevance de dix-huit deniers par jour qui lui était versée. Ils ne pouvaient avoir à la fois qu'un seul apprenti, et l'apprentissage durait quatre ans.

Le *Livre des métiers*, qui me fournit ces renseignements ¹, donne aux constructeurs de bateaux le nom de *feseurs de nez* ². La *Taille de 1292* les appelle *charpentiers de nés*, et nous apprend qu'ils étaient alors au nombre de deux seulement ; la *Taille de 1313* en cite un seul, ainsi qualifié : *qui euvre ès nés*.

Le *Livre des métiers* cite dans le même titre et présente comme soumis également à l'autorité du premier charpentier royal, les *cochetiers*, dont cinq sont mentionnés en 1292. D'après les éditeurs du *Livre des métiers* ³ et de la *Taille de 1292* ⁴, il faudrait reconnaître dans ces cochetiers des constructeurs de coches d'eau, embarcations différentes des nefs.

Les plus grands bateaux qui vinssent jusqu'à Paris étaient les foncets, auxquels on donnait jusqu'à cinquante mètres de longueur. Ils étaient tirés par des chevaux, et l'on en attelait parfois vingt-quatre à un seul foncet.

L'ordonnance du 15 avril 1689 régla les fonctions des maîtres *charpentiers de navires*. Ils étaient placés sous l'autorité du *constructeur* qui dressait les plans et en dirigeait l'exécution. Les

charpentiers de navires n'étaient reçus maîtres qu'après *chef-d'œuvre*.

Voy. **Ports (Sur les)**.

Bateaux (JOUEURS DE). Voy. **Bateleurs**.

Bateaux-coches ou **coches d'eau** (MAÎTRES DE). On nomme bateaux-coches ou coches d'eau, écrit Savary, « de grands bateaux couverts, tirés par des chevaux, qui partent à heure et jour nommés, pour la commodité des voyageurs et du commerce, et sur lesquels les personnes peuvent s'embarquer et faire charger leurs hardes, paquets et marchandises. Tels sont ceux qui partent de Paris chaque semaine pour Sens, Melun, Joigny, Auxerre ¹, etc. ».

Sur les règles de police imposées à ces bateaux, voy. l'ordonnance de décembre 1672, chap. V, art. 1 à 6. Les bateaux étaient amarrés au port Saint-Paul et à celui de la Tournelle. Il devait y exister « planches suffisantes portées sur tréteaux depuis le bord de la rivière jusqu'aux dits bateaux, pour l'entrée et la sortie de ceux qui se serviraient desdits coches. Seront aussi lesdits maîtres de bateaux-coches tenus avoir en iceux des fléaux pour peser les hardes, sans qu'ils puissent rien prétendre pour le sac et hardes que chacune personne vandra porter avec soi qui n'excéderont le poids de six livres ».

Voy. **Ports (Sur les)** et **Voitures d'eau**.

Bateaux des maisons royales (SERVICE DES). La construction des petits navires que Louis XIV entretenait sur le canal de Versailles était commencée dans les ports et achevée à Versailles, en prenant pour type les plus grands vaisseaux de nos escadres. Le roi avait ainsi sous les yeux la fidèle représentation de navires qu'il ne lui était guère permis d'aller voir ².

Les bateaux du canal avaient pour chef un sieur Pierre Salicon, qui était qualifié capitaine des matelots et qui faisait parfois manœuvrer ceux-ci devant la cour.

On voyait encore sur le canal de Versailles deux jolies gondoles, menées par des gondoliers venus de Venise.

En outre, sous la direction de Chabert, habile constructeur de Marseille, avait été construite une galère que Philippe Caffieri et Briquet ornèrent de sculptures.

Le personnel de cette petite flotille comprenait :

A VERSAILLES :

- 1 commandant du canal.
- 1 capitaine des matelots.
- 1 maître des matelots.
- 1 comite.
- 1 marinier de rame.
- 2 gondoliers.
- 3 charpentiers.
- 2 calfateurs.
- 12 matelots.
- 1 garde-magasin ³.

¹ Titre XLVII.

² De nefs.

³ Page 307.

⁴ Page 497.

¹ *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 803.

² A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1100 et 1260.

³ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 417.

A FONTAINEBLEAU :

1 capitaine. Il avait la garde des « banderolles, ornemens et autres meubles nécessaires aux vaisseaux ¹ ».

Bateaux de selles. Voy. **Lavoirs publics.**

Bateurs. Voy. **Batteurs.**

Bateleurs. Joueurs de bateaux. Cette expression se rencontre sans cesse dans les anciens comptes :

ANNÉE 1380. « A Jehan de Paris, basteleur, lequel avoit joué de son mestier devant le Roy... »

ANNÉE 1381. « A Jehan le Picart, joueur de bateaux, pour don... »

ANNÉE 1387. « A une bonne femme qui avoit joué de basteaux devant le Roy... »

ANNÉE 1415. « Baillé à un joueur de bateaux, nommé Mathieu Lestuveur, qui avoit joué devant ladite dame ²... »

ANNÉE 1462. « De chaque batelleur jouant de bateaux passant par devant ledit prieuré doivent ung tour de leur mestier... »

Suivant une hypothèse assez vraisemblable, le mot basteaux eut alors désigné les gobelets ³ dont se servent encore aujourd'hui nos escamoteurs ; peut-être vient-il du vieux mot français *baste*, qui signifiait tromperie, fourberie, etc.

Le mot *entregeteur* paraît avoir eu aussi le sens de bateleur.

Bateleurs. J'ai choisi ce mot, comme terme générique, pour désigner tous les faiseurs de tours.

Voy. **Acrobates.** — **Animaux (Monstreurs d').** — **Apertises (Joueurs d').** — **Astrologues.** — **Bâtonnistes.** — **Boute-en-courroie.** — **Buveurs d'eau.** — **Cartomanciens.** — **Chevaux de bois.** — **Chiromanciens.** — **Combats d'animaux.** — **Devins.** — **Disloqués.** — **Dompteurs.** — **Écuyers.** — **Envoûteurs.** — **Équilibristes.** — **Femmes à barbe.** — **Funambules.** — **Grimaciers.** — **Gyromanciens.** — **Hercules.** — **Hydromanciens.** — **Lanterne magique.** — **Marionnettes.** — **Marmottes.** — **Nains.** — **Oniromanciens.** — **Ours (Meneurs d').** — **Paillasses.** — **Phénomènes.** — **Physiciens.** — **Prestidigitateurs.** — **Saleurs.** — **Saltimbanques.** — **Sauteurs.** — **Ventriloques.**

Bateleurs. Voy. **Bateliers.**

Bateleurs. Nom donné parfois aux sonneurs de cloches.

Bateliers. Ils étaient dits officiellement *bateliers, passeurs d'eau*, et leurs fonctions consistaient à faire passer les habitants de Paris d'une rive à l'autre de la Seine aux endroits où n'existaient pas encore de ponts. C'étaient eux aussi qui organisaient sur le fleuve, en face du Louvre, les réjouissances nautiques destinées à célébrer les entrées, les unions, les naissances royales, etc.

La *Taille de 1292* mentionne 29 *passeurs*, elle cite aussi un *batelier*. Leurs premiers statuts paraissent dater de 1297 ; alors réduits, semble-t-il, au nombre sept, ils prièrent le prévôt de Paris de leur nommer des jurés, afin qu'ils pussent interdire le métier à ceux « qui ne sunt souffisenz pour passer et qui s'entremetent de passer ¹ ».

Les points de départ des bateaux étaient à ce moment la Grève, Saint-Landry et Saint-Gervais. L'ordonnance de 1415 y ajoute le Louvre, Notre-Dame, Saint-Bernard et la rue des Barrés ². La même ordonnance fixe à sept ans la durée de l'apprentissage. Aucune traversée ne devait plus avoir lieu une fois la nuit tombée, « depuis qu'il sera annuicté, et qu'on ne verra à congnoistre un tournois d'un parisien. » Le prix du passage était le même pour « une personne, un cheval ou autre beste ».

Le chapitre V de l'ordonnance de 1672 mentionne seulement comme ports d'attache Saint-Paul et la Tournelle. L'apprentissage est réduit à deux ans et suivi d'un examen subi devant les maîtres. Le prix de la traversée est déterminé par la municipalité et « inscrit sur une plaque de fer blanc attachée au mât du bateau ». Chaque passager est libre de transporter gratuitement avec soi des sacs ou hardes ne dépassant pas le poids de six livres. Les *maîtres passeurs d'eau* sont tenus « d'avoir flottes en nombre suffisant et en bon état », et de « passer quand il se trouvera dans leur bateau le nombre de cinq personnes, sans qu'ils puissent faire attendre les passagers ».

En 1760 les bateaux partaient de la Rapée, du Mail, de la Grève, du port Saint-Nicolas et de la Conférence. Le prix du passage était de deux sous six deniers ; une seule personne pouvait obliger le passeur à partir si elle payait cinq places ³.

En aval de Paris, les passeurs d'eau prenaient le nom de *bachoteurs* ⁴.

L'ordonnance des *Bannières* (1467) porte *bastelior*. On trouve encore *bateleur, passagers, barquierots, voictureurs, roituriers*, etc.

Voy. **Ports (Sur les).**

Batelleurs. Voy. **Bateleurs.**

Bateres. Voy. **Batteurs.**

Bâtiens. Faiseurs de bâts. Ils se distinguaient sans doute des chapeliers proprement dits en

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 345.

² Isabeau de Bavière.

³ Voy. *Le ménager de Paris*, t. I, p. 147.

¹ Voy. Depping, *Ordonn. relatives aux métiers*, p. 422.

² Chapitre LIV.

³ Jeze, *État ou tableau de Paris*, p. 342.

⁴ Voy. cet article.

ce qu'ils fabriquaient les selles les plus communes, destinées aux ânes, aux mulets, etc.

La *Taille de 1292* cite quatre *bastiers*, celles de 1300 et de 1313 chacune un seul de ces maîtres. Ils y sont nommés *baatiers*, *bastiers*, et l'un d'eux *chapviseur de bâts*.

Les bâtiens appartenaient très probablement déjà à la corporation des bourreliers, et leur nombre resta toujours à peu près le même, puisque, suivant Richelet¹, il n'y avait encore à Paris que cinq bâtiens en 1719.

Voy. **Harnachement**.

Batiste (FABRICANTS DE). Voy. **Toiles** (Commerce des).

Bâtonniers. Voy. **Avocats**. — **Be-deaux**. — **Confréries**, etc.

Bâtonnistes. Bateleurs joueurs de bâton. Au début du dix-neuvième siècle, un bâtonniste fort habile exerçait dans les rues de Paris. « Un enfant s'agenouille, soutenant une pièce de monnaie en équilibre sur son nez ou sur son menton, et le bâtonniste, en faisant le moulinet, emporte la pièce sans effleurer la place. Tous les spectateurs sont libres d'en faire l'épreuve. Cet artiste procède à divers autres exercices au son d'une orgue portative jouée par son épouse. Il jette son bâton en l'air, et le faisant pirouetter, le ressaisit, le rechasse par derrière, par sous sa jambe et toujours en mesure² ».

Voy. **Bateleurs**.

Batterie (COMMERCE DE). Voy. **Chaudronniers**.

Batteurs. On nommait ainsi dans les briqueteries, les ouvriers qui préparaient la terre, la détrempeaient, la maniaient, la broyaient³.

On les appelait aussi *démêleurs*.

Batteurs d'airain. Voy. **Chaudronniers**.

Batteurs d'archal. Vers 1268, les *bateres d'archal* soumièrent leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau⁴. Le métier était libre. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti, et l'apprentissage durait six années. Le travail à la lumière était interdit; les maîtres sont tenus « à laisser oeuvre chacun jour jusques aus chandeles alumans, pour ce que leur mestier est trop pénible ». Deux jurés administraient la communauté.

La *Taille de 1292* cite deux batteurs d'archal, celle de 1300 en mentionne dix.

Voy. **Archaliers**.

Batteurs de cannes, dits aussi *gamins*. Apprentis chargés, dans les verreries, de nettoyer les felles ou cannes dont se servaient les souffleurs.

Ces batteurs sont nommés parfois *porteurs dedans*, parce qu'il leur incombait aussi le soin de porter les ouvrages à la recuison¹.

Batteurs de ciment. Ouvriers qui « concaissent les tuilots dont on fait le ciment² ».

Batteurs de cuivre. Voy. **Chaudronniers**.

Batteurs d'écuelles. Nom sous lequel la *Taille de 1313* désigne les batteurs d'étain.

Batteurs d'étain. Vers 1268, ils soumièrent leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau³. Le métier était libre; chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis, et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage; le travail à la lumière était permis; ils pouvaient teindre en toutes couleurs les minces feuilles d'étain qui servaient à fabriquer et à décorer une foule de petits objets. Il n'est pas question de jurés dans ces statuts, sans doute parce que les batteurs d'étain étaient déjà placés sous l'autorité de ceux des potiers.

La *Taille de 1300* cite une « batteresse d'estain », et celle de 1313 un « bateleur d'escuelles ». Cette corporation ne tarda pas à se fondre dans celle des potiers d'étain.

Au dix-huitième siècle, on nommait batteurs d'étain ceux des maîtres miroitiers « qui ne s'appliquent qu'à battre l'estain sur de grands blocs de marbre, pour le réduire en feuilles très minces, propres à appliquer derrière les glaces à miroirs par le moyen du vif argent⁴ ».

Voy. **Étain**.

Batteurs en grange. On nomme ainsi les « hommes de journée qui frappent le bled avec un fléau pour faire sortir le grain de l'épi ». Les batteurs en grange sont compris dans l'ordonnance de janvier 1351.

Batteurs à loyer. Voy. **Champions**.

Batteurs de mesure. Voy. **Chefs d'orchestre**.

Batteurs d'or et d'argent. Dans les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau, ils se qualifient de *bateurs d'or et d'argent en feuilles*⁵. Le métier était libre. Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis, et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage. Le travail à la lumière était interdit, « quar la clarté de la nuit n'est pas souffisant à faire leur mestier bon et loial ». Deux jurés administraient la corporation. Celle-ci était déjà constituée au temps de Philippe-Auguste, puisque ce prince avait dispensé les maîtres du

¹ Dictionnaire françois, t. I, p. 116.

² J.-B. Gouriet, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 242.

³ Encyclopédie méthodique, arts et métiers, t. I, p. 306.

⁴ Livre des métiers, titre XX.

¹ Encyclopédie méthodique, arts et métiers, t. VIII, p. 545.

² Savary, Dictionnaire du commerce, t. I, p. 307.

³ Titre XXII.

⁴ Savary, Dictionnaire du commerce, t. I, p. 307.

⁵ Livre des métiers, titre XXXIII.

service du guet. Ils font donc appel « à la noblesse et à la débonnaireté du Roy », et le prient de leur rendre le privilège dont ils jouissaient « au tans¹ le roy Phelippe, son bon avel² », privilège qui leur a été enlevé « puis vingt ans ença ». Ils ajoutent que le nombre des maîtres est de 6 seulement. C'est exactement le chiffre que fournit la *Taille de 1292*; celle de 1300 mentionne 1 batteur d'argent et 14 orbatteurs.

Leurs statuts furent souvent révisés dans la suite, et de nombreuses ordonnances³ réglementèrent l'exercice de ce métier. Comme tous ceux qui travaillaient les métaux précieux, les maîtres furent placés, en 1550, sous la juridiction de la cour des Monnaies. Leur nombre ne s'éleva jamais au-dessus de 40, même après le règlement du 17 août 1557, qui supprima toute distinction entre les batteurs et les tireurs d'or.

Au milieu du dix-huitième siècle, la corporation avait pour titre officiel : *batteurs-fleurs-tireurs-écacheurs d'or et d'argent*. Les maîtres prêtaient serment devant la cour des Monnaies et ne faisaient point d'apprentis; les fils de maître seuls pouvaient aspirer à la maîtrise, qui n'était même pas acquise par le mariage avec une fille ou une veuve de maître.

Le mot *baleure* se rencontre fréquemment dans les inventaires dressés au moyen-âge; il désignait le métal réduit en feuilles très minces, que l'on employait en découpures sur les étoffes ou comme dorure sur les matières solides. Étiré, aplati, puis enroulé sur un fil de soie destiné à broder des tissus, il portait le même nom.

Sur les 38 batteurs que cite l'*Almanach Dauphin pour 1777*, figurent seulement 5 batteurs d'argent. Tous avaient pour patron saint Éloi.

On trouve aussi *bateres, orbateors, orbatteurs*, etc.

Batteurs d'or et d'argent à filer.
Voy. **Tireurs d'or.**

Batteurs de plâtre. Ce sont ceux, écrit Savary, qui « battent la pierre à plâtre après qu'elle a été cuite au four⁴. Ils sont compris dans l'ordonnance de janvier 1351.

Batteurs de terre. On nommait ainsi, dans les manufactures de pipes, les ouvriers qui préparaient la terre, enlevaient les corps étrangers, la battaient, etc.⁵ ».

Baudraiers. Voy. **Baudroyeurs.**

Baudroiers. Nom que le *Livre des métiers* donne aux baudroyeurs.

Baudroyers. Voy. **Baudroyeurs.**

Baudroyeurs. On les trouve encore nommés *baudroyers, baudroiers, baudraiers*, etc.,

etc. Dans les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau, ils s'intitulent : « Baudroiers, ce est à savoir conreors de quir por fere courroies à ceindre et por fere semeles à souliers¹ ». Les baudroyeurs corroyaient donc les cuirs épais destinés à faire des ceintures et des semelles de souliers, et ils fournissaient ce cuir tout préparé aux corroiers, aux cordonniers, aux lormiers, etc.

Dès le treizième siècle, le roi avait donné les revenus et la justice professionnelle de ce métier à une famille de bourgeois², qui les transmettait elle-même à une autre. Au treizième siècle, ils appartenaient à la famille Marceau; c'est donc à elle qu'il fallait acheter le droit de s'établir, et elle le vendait « à l'un plus et à l'autre moins³, si come il li semble boen et come il li plaist ».

Chaque maître baudroyeur ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti, en dehors de ses « enfans nés de loial mariage ». La durée de l'apprentissage était de onze ans pour l'enfant sans argent, de neuf ans pour l'enfant qui apportait soixante sous. Parfois, durant ce long apprentissage, l'apprenti se mariait; s'il préférait alors prendre ses repas chez soi, son maître devait lui fournir, pour le dîner et le souper, quatre deniers par jour. Le métier jouissait du hauban. Le travail à la lumière était interdit. Six jurés, « les quex li prevoz de Paris met et oste à sa volenté », surveillaient la corporation.

La *Taille de 1292* mentionne 13 baudroyeurs, celle de 1300 en cite 36.

Les statuts des baudroyeurs furent modifiés par lettres patentes de juillet 1345⁴, qui s'appliquent à la fois à eux, aux tanneurs et aux corroyeurs, et réduisent le temps de l'apprentissage à cinq ans.

L'ordonnance du 21 novembre 1577, confirmant des arrêts datés de 1567, réunit en une seule corporation les baudroyeurs et les corroyeurs. Elle s'exprime ainsi : « Pour oster la multiplicité des ouvriers par les mains desquels passent les cuirs après la tannerie, dont provient en partie la cherté des cuirs, a ledit seigneur ordonné que les mestiers de baudroyeurs et corroyeurs seront confus en un ».

Les baudroyeurs avaient pour patron saint Thibaut.

La rue Maubué actuelle s'est appelée, du quatorzième au seizième siècle, *rue de la Baudroirie*.

Bayette (MANUFACTURE DE). On nommait bayette une sorte de flanelle grossière, d'un tissu peu serré et non croisé. Fabriquée d'abord en Angleterre et en Flandre, des manufactures s'établirent, vers la fin du dix-huitième siècle, dans le midi de la France, à Castres, à Montpellier, à Nîmes, etc.

Bazaniers. Voy. **Savetonniers.**

¹ Au temps.

² Aïeul.

³ Voy. *Ordonn. royales*, t. III, p. 91 et 247; t. IV, p. 561, etc.

⁴ *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 307.

⁵ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VI, p. 377.

¹ *Livre des métiers*, titre LXXXIII.

² Voy. les articles *Chauffecire*, *Maître des sucurs* et *Sucurs*.

³ Moins.

⁴ *Ordonn. royales*, t. XII, p. 75.

Bazenniers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux savetonniers.

Bazoche. Juridiction instituée par les clercs de procureurs au Parlement pour juger les différends qui s'élevaient entre eux. On y connaissait aussi des causes où un clerc était défendeur contre un artisan ou un marchand. Au civil, sa compétence était fort étendue ; en matière criminelle, elle se réduisait aux risques et mutineries.

Cette cour comprenait un chancelier, élu chaque année, plusieurs maîtres des requêtes, un grand audencier, un procureur général, un avocat général, etc., vingt-quatre personnes, toutes choisies parmi les clercs de procureurs. Le chancelier portait la robe et le bonnet, les autres membres l'habit noir avec rabat.

Les audiences se tenaient au Palais, dans la grand'chambre, les mercredi et samedi de midi à une heure.

Cette fantaisiste juridiction prit naissance dans les premières années du quatorzième siècle. L'arrêt le plus ancien qu'on en connaisse date de 1528. Le dernier document imprimé qui constate son existence est un almanach publié en 1786¹.

Les clercs des procureurs à la cour des Comptes avait créé une association semblable sous le nom d'*empire de Galilée*.

Bêcheurs. Ouvriers employés dans l'exploitation d'une tourbière. Au moyen d'un *louchet à aile*, ils enlevaient la tourbe par pain ou par quartiers².

Bedels. Voy. **Bedeaux**.

Bedeaux. Officiers subalternes de l'Université. Ils étaient au nombre de quatorze, deux pour chaque Faculté et pour chaque Nation. On les divisait en grands et en petits bedeaux. Le premier bedeau de la Nation de France était dit *grand bedeau de France*.

Leurs fonctions consistaient à proclamer les congés, les jours et les heures des leçons, à publier les décisions des Facultés et des Nations et à en assurer l'exécution matérielle ; enfin à précéder avec leur masse le recteur, le doyen ou le procureur dans les grandes cérémonies³.

La masse était un bâton à lourde tête d'argent. En 1448, le grand bedeau de la Faculté de médecine portait une masse d'argent et le petit bedeau une masse de bois. Le doyen, écrit Hazon, « exposa que cela n'étoit point honorable pour la Faculté. Chaque docteur s'imposa de seize sous parisis, et en 1455 on remit au petit bedeau une verge surmontée d'une masse d'argent, qui étoit estimée soixante écus d'or⁴ ».

Les bedeaux prêtaient serment entre les mains

du recteur. Chaque nouveau maître ès arts devait quatre livres aux grands bedeaux et quarante sous aux petits bedeaux.

Dans les cérémonies publiques, les bedeaux de la Faculté des arts étaient en robe noire, ceux de la Faculté de théologie et de la Faculté de droit en robe violette, ceux de la Faculté de médecine en robe bleue.

Les bedeaux attachés aux églises y remplissaient les mêmes fonctions qu'aujourd'hui. Ils étaient vêtus d'une longue robe de drap rouge ou bleue, et portaient sur la manche gauche une plaque d'argent ou un chiffre brodé représentant l'image ou le nom du patron à qui l'église était dédiée. Ils avaient à la main une verge de baleine garnie d'ornements en argent. Le *Dictionnaire de Trévoux* nous apprend qu'on les nommait *chasse-coquins* et *chasse-chiens*, parce qu'ils avaient « soin de chasser les mendiants des églises et les chiens¹ ».

Les bedeaux étaient dits en latin *bedelli*, *apparitores*, *masserii*, etc., et en français *bâtonniers*, *bedels*, *bideaux*, *massiers*, etc.

Béguines. Ce nom figure ici parce que j'ai rencontré un certain nombre de béguines parmi les imposées mentionnées dans les *Tailles* de 1292 et de 1313. On appelait béguines, au moyen-âge des femmes qui, sans faire de vœux, sans même s'interdire le mariage, vivaient dans une sorte de régularité monastique.

Beignets (MARCHANDES DE). Sébastien Mercier, nous a conservé le portrait suivant de celle qui, vers la fin du dix-huitième siècle, était installée à l'une des extrémités du Pont-Neuf : « Elle place sa poêle à frire sur un réchaud exposé en plein air, et dont, en passant, vous recevez la fumée au nez. Elle emploie, au lieu de beurre, d'huile ou de sain-doux, un cambouis, un vieil oing, qu'elle semble avoir dérobé aux cochers qui graissent les roues des carrosses. Des polissons déguenillés attendent que le beignet gluant et visqueux soit sorti de la poêle, et le dévorent encore chaud et brûlant à la face du public..... Au reste, on distingue partout le Parisien, en ce qu'il mange sa soupe presque brûlante² ».

Bénitiers. « Dans une des églises de Paris était un vieillard, de ceux qui présentent le goupillon aux bons chrétiens qui entrent ou qui sortent, et qu'on nomme bénitiers... ». J'emprunte cette phrase à Rétif de la Bretonne³, qui met partout un accent circonflexe sur l'i de *bénitier*, mais on sait qu'il avait adopté une orthographe un peu excentrique.

D'après M. Jal, on écrivait, au dix-septième siècle, *Benètiers* et *Benoistiers*⁴.

Benniers. Voy. **Boisseliers**.

Benoistiers. Voy. **Bénitiers**.

¹ Ad. Fabre, *Etudes historiques sur les clercs de la bazoche*, 1856, in-8°.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VIII, p. 188.

³ Ch. Thurot, *De l'organisation de l'enseignement au moyen-âge*, p. 25.

⁴ *Éloge historique de la Faculté de médecine*, p. 25.

¹ Tome II, p. 475.

² Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. V, p. 253.

³ *Les contemporaines*, 111^e nouvelle, t. XIX, p. 95.

⁴ *Dictionnaire critique*, p. 194.

Berceresses. Voy. **Berceuses.**

Berceuses. Femmes attachées au service d'un enfant, et chargées de le bercer.

Les anciens berceaux ressemblaient fort aux nôtres. On les trouve nommés d'abord *bers*, *berseil*, *biers*, *bersouere*, *berceuil*, *berceul*, puis *bersoire* et *berseau*¹. Tantôt ils reposaient, comme nos fauteuils à bascule, sur deux morceaux de bois courbés; tantôt ils étaient portés par deux tourillons évoluant sur des montants fixes; tantôt encore, des anneaux de fer les suspendaient en l'air, de manière à rendre le bercement plus facile².

Dans les familles bourgeoises, le berceau s'ornait rarement de rideaux; mais, durant la nuit, il était recouvert par les amples courtines qui entouraient le lit maternel. À la cour, la berceuse était ordinairement prise parmi les femmes de chambre de l'enfant.

On trouve aussi *barseresses*, *berceresses*, etc.

Berchiers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux bergers.

Bergerelles. **Bergerets.** **Bergerettes.** **Bergeronnettes.** **Bergerons.** **Bergerots.** **Bergerottes.** Voy. **Bergers.**

Bergers. La *Taille de 1292* cite onze *berchiers*, que l'ordonnance de janvier 1351 nomme *bergiers*.

« Le berger porte en main une houlette, qui est un bâton emmanché d'une pelle de fer, dont il se sert très adroitement pour lancer des pierres et des mottes de terre à ses chiens lorsqu'ils ne sont pas dociles³ ». Le berger devait encore aider les brebis en travail, châtrer les agneaux, tondre toutes ses bêtes et les soigner dans leurs maladies.

Audiger recommande au berger « d'ôter le venin de sa bergerie, en enterrant un crapaud tout vif au milieu⁴ ». Je ne trouve cet étrange procédé indiqué ni dans le *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, ni dans la *Nouvelle maison rustique* de Liger.

Les bergers sont encore nommés *bersiers*, *pastours*, etc. Dans les œuvres littéraires, les diminutifs sont très nombreux. Je citerai seulement, pour les hommes *bergerets*, *bergerons*, *bergerots*, *pastorels*, *pastourels*, *pastorins*, *pastourenux*, *proiers* et *proyers*, du vieux mot *proie*, *proye*, qui signifiait troupeau, et pour les femmes *bergerelles*, *bergerettes*, *bergeronnettes*, *bergerotes*, *pastourelles*, etc.

Bergiers et **Bersiers.** Voy. **Bergers.**

Bessons. Voy. **Terrassiers.**

Bestiaux (COMMERCE DES). Voy. **Abattoirs.** — **Bestiaux** (Marchands de). —

Boucheries hippophagiques. — **Bouchers.** — **Bouviers.** — **Caisse de Poissy.** — **Courtiers.** — **Gardeurs de bestiaux.** — **Grimelins.** — **Maitre des bouchers.** — **Nourrisseurs.** — **Poissonniers.** — **Porcs** (Commerce des). — **Toucheurs.** — **Trayeuses.** — **Trésoriers.** — **Vachers.** — **Veelliers.** — **Vendeurs, etc.**

Bestiaux (MARCHANDS DE). Forains qui élevaient des bestiaux et venaient les vendre à Paris.

Au moyen-âge, des soins intelligents étaient déjà prodigués au bétail, et les cultivateurs de cette époque n'étaient guère moins avancés que les nôtres. Pour n'en citer qu'un exemple, l'expérience leur avait fait reconnaître la valeur culinaire des moutons nourris au bord de la mer, sur la côte orientale du Cotentin. Dès le onzième siècle, la réputation du pré-salé était bien établie, et Robert, archevêque de Rouen entre 989 et 1037, possédait à Varreville des troupeaux dont il appréciait très bien les mérites¹.

Il exista de très bonne heure deux marchés exclusivement consacrés à la vente du bétail sur pied. Les bouchers achetaient les bœufs et les porcs aux Champeaux, emplacement actuel des halles centrales, et les moutons dans un pré situé au delà du Louvre, sur le bord de la Seine.

Le *Ménager de Paris*, écrit vers 1393, nous apprend que cette ville consommait alors par semaine :

3.626 moutons,	soit 188.552 par an.
583 bœufs,	— 30.316 —
377 veaux,	— 19.604 —
592 porcs,	— 30.784 — ² .

Dans les années immédiatement antérieures à la Révolution, Paris consommait par an :

350.000 moutons.
78.000 bœufs.
120.000 veaux ³ .

L'histoire a conservé le nom de Richard Graindorge, fameux éleveur du pays d'Auge. Avant même que la royauté aux abois en fut venue à vendre des lettres de noblesse « au porteur », comme on disait, elle en imposait à tout homme en état de les bien payer. De la Roque écrit dans son *Traité de la noblesse* : « Comme il y en a qui inventent toutes sortes de ruses pour se prévaloir du titre de noble, il y en a d'autres qui ont le goût si différent qu'ils ont refusé cet honneur, préférant leur trafic à cette qualité. Et nous en voyons qui ont été faits nobles de force par des édits, ayant été choisis comme riches et aisés pour accepter ce privilège moyennant une finance. De ce nombre a été Richard Graindorge, fameux marchand de bœufs du pays d'Auge en Normandie, qui fut obligé

¹ Voy. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 145.

² Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. I, p. 37.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 247.

⁴ La maison réglée, liv. II, chap. IV.

¹ Voy. L. Delisle, *Étude sur la condition de la classe agricole en Normandie au moyen âge*, p. 239.

² Tome II, p. 84 et suiv.

³ Fagniez, *Études sur l'industrie au moyen âge*, p. 182. — Voy. aussi S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. IX, p. 304.

d'accepter ce privilège et de payer mille écus de finance l'an 1577. J'en ai vu les contraintes entre ses mains de Charles Graindorge, son petit-fils, sieur du Rocher »¹.

Voy. **Bestiaux (Commerce des)**.

Beurre et œufs (SPECIALITÉ DE). Voy. **Coquetiers**.

Beurriers. Titre qui appartenait à la corporation des fruitiers.

Dès le treizième siècle, on criait dans les rues de Paris, du « burre frès »². Au seizième siècle, le plus estimé était celui de Vanves, qui se débitait en petites mottes sur lesquelles un moule avait imprimé les armes de France. Des lettres patentes du 16 mars 1668 avaient autorisé le sieur Blaise Gin à se dire beurrier royal de Vanves ; il est le seul, y est-il déclaré « qui ait trouvé la perfection de faire du beurre de Vanves, dans la bonté et l'excellence qu'il peut estre »³.

Au siècle suivant, on donnait la préférence au beurre vendu par les religieuses de l'Enfant-Jésus, établies rue Notre-Dame des Champs.

La comédie d'*Alizon*, écrite en 1637, est dédiée « à mesdames les beurrières de Paris »⁴. Il y avait une différence entre elles et les beurriers ; les premières ne vendaient qu'au détail et les seconds qu'en gros⁵. Les épiciers faisaient le commerce du beurre salé.

Les fruitiers avaient pour patron saint Léonard, et une confrérie de beurriers était placée sous le patronage de saint Christophe.

Voy. **Coquetiers**.

Beuvetiers. Voy. **Buffetiers**.

Bibeloteurs. Voy. **Jouets (Fabricants de)**.

Bibelotiers. Nom que l'ordonnance des *Bannières* (juin 1467) donne aux *bimbelotiers*. Voy. **Jouets (Fabricants de)**.

Bibliothécaires. Au moyen âge, une bibliothèque est dite *armaria*, *armarium*, *bibliotheca*, *librairie*, etc., et un bibliothécaire *armarius*, *bibliothecarius*, *custos bibliothecae*, *garde de la bibliothèque*, etc. Mais il ne faut pas oublier qu'au début le mot *bibliotheca* désigne presque toujours la Bible, tandis que le mot *bibliothecarius* désigne l'ecclésiastique chargé, dans un monastère, d'expédier les lettres et diplômes, de transcrire et de conserver les actes des conciles, etc.

De bonne heure, tous les couvents un peu importants possédèrent une bibliothèque et un bibliothécaire. La phrase célèbre : « *claustrum sine armario quasi castrum sine armamentario* »⁶ date du douzième siècle. A Kempis, cité par la Règle des frères de Sainte-Croix de la Bretonnerie, disait deux siècles plus tard : « Une

bibliothèque est le vrai trésor d'un monastère. Sans elle, il est comme une cuisine sans chaudrons, une table sans mets, une rivière sans poissons, un jardin sans fleurs, une bourse sans argent, une vigne sans raisins, une tour sans gardes, une maison sans meubles »¹.

Dès le treizième siècle, l'église Notre-Dame avait reçu de nombreux legs de livres constituant une bibliothèque. Ces livres, suivant la volonté de la plupart des donateurs, devaient être tenus à la disposition des pauvres étudiants en théologie : « *acomodandos pauperibus scholaribus in theologia studentibus, per manus cancellarii Parisiensis qui pro tempore fuerit* »². En général, ces livres sont légués au chancelier de l'église, mais celui-ci semble avoir été chargé plutôt de la surveillance générale de la bibliothèque que de la conservation matérielle des manuscrits. Cette dernière prérogative appartenait au chevecier, qui était ainsi le véritable bibliothécaire³.

En 1290, la bibliothèque de la Sorbonne renfermait 1017 volumes⁴, et en 1321 les deux bibliothécaires de la maison étaient soumis à un règlement assez sévère. Elus par les Sorbonnistes, ils recevaient les clefs de la bibliothèque, mais ne devaient les confier à personne. Ils étaient responsables des livres perdus ou détruits pendant le temps de leur exercice ; autrement, ajoute-t-on, leur titre de conservateur ne serait qu'un vain mot, « *aliter, frustra dicuntur custodes* ». Ils doivent tenir registre des ouvrages prêtés hors de la bibliothèque. Et l'on ne doit pas se contenter de reproduire le titre du manuscrit, il faut transcrire aussi les premiers mots du second feuillet, afin que l'on ne puisse changer un volume contre un autre de moindre valeur « *ne fiat fraus in commutando librum majoris precii in librum ejusdem speciei, minoris tamen precii* »⁵.

On sait que la Sorbonne finit par obtenir la magnifique bibliothèque de Richelieu. Il l'avait léguée à son petit-neveu Armand de Vignerot, qui se montra indigne d'un tel don. Par son testament, le cardinal ordonnait que ses livres fussent confiés à un bibliothécaire dont il assurait le traitement, et qui devait surveiller attentivement la collection, « la tenir en bon estat et y donner entrer à certaines heures du jour aux hommes de lettres et d'érudition ». Dans le cas où le cardinal n'aurait pas nommé de bibliothécaire avant son décès, il veut que la Sorbonne présente trois candidats à Armand de Vignerot, qui sera tenu de choisir l'un d'entre eux. Déjà gravement malade, hors d'état même

¹ *Lucerna splendens super candelabrum... Opera et studio Godefridi a Lit, cruciferorum*, p. 153.

² *Magnum pastorale Ecclesie parisiensis*.

³ « C'estoit le chancelier de l'Eglise de Paris qui avoit le soin de la librairie ; non pas qu'il la gardast luy mesme, car elle estoit entre les mains du chevecier, comme l'on voit par un inventaire de Simon de Cheri ». Cl. Joly, *Des écoles épiscopales*, p. 242.

⁴ Bibliothèque de l'Arsenal, manuscrit n° 855, p. 223.

⁵ Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds latin, n° 16.574, p. 9.

¹ Page 67.

² *Les crieries de Paris*, par Guill. de la Ville Neuve.

³ A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 214.

⁴ *Ancien théâtre françois*, t. VIII, p. 398.

⁵ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 245.

⁶ Et. Martène, *Thesaurus anecdotorum*, t. I, p. 511.

de signer son testament, Richelieu entre ensuite dans les détails les plus minutieux relativement à la conservation des volumes, au balayage de la salle; il fixe le chiffre de la somme à employer pour les gages d'un gardien et même pour l'achat des balais. Il ordonne enfin que mille livres soient consacrées tous les ans à tenir la bibliothèque au courant des publications nouvelles et veut que les acquisitions soient faites sur l'avis de trois docteurs de la Sorbonne.

A Saint-Germain-des-Prés, la règle de la congrégation de Saint-Maur avait ainsi résumé les devoirs du bibliothécaire :

I. On proposera à la bibliothèque un religieux versé dans les sciences et la bibliographie. Il rassemblera tous les livres relatifs au monastère et y inscrira le nom du couvent; il les réparera par classes. Lorsqu'il en prêtera, de l'avis du supérieur, il les inscrira sur un registre où signera l'emprunteur. Il ne confiera des volumes aux étrangers que très rarement, jamais sans l'ordre du supérieur et le dépôt d'une caution.

II. Les livres dangereux et défendus seront gardés par le supérieur dans une armoire fermée à clef, et personne ne sera admis à les lire sans son autorisation. On achètera tous les ans, selon les ressources du couvent, les ouvrages relatifs à l'état et aux études monastiques.

III. Le bibliothécaire rédigera deux catalogues de tous les livres, ou révisera les anciens, sur lesquels il inscrira les volumes nouvellement achetés. L'un de ces catalogues sera rédigé par ordre de matières et l'autre par ordre alphabétique¹.

A la Faculté de médecine, le doyen nouvellement élu recevait solennellement les livres appartenant à l'école et s'en reconnaissait responsable. Dans le premier inventaire de ce genre qui nous ait été conservé, Pierre Desvallées, élu doyen en 1395, déclare avoir reçu les anciens statuts de l'école, un registre contenant ses privilèges, le sceau de l'Université, plusieurs clefs, dont dix à usage inconnu, et tous les livres, au nombre de quinze, qui composaient alors bibliothèque².

Au seizième siècle, la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor était une des plus considérables de Paris, et son premier bibliothécaire, Claude de Grandrue (*Claudius de Grandivico*), en avait dressé vers 1513 un catalogue très complet. Le chantre de l'abbaye paraît avoir ensuite rempli ces fonctions, qui n'étaient pas oubliées dans la Règle générale de Saint-Victor. Le bibliothécaire y est-il dit, possédera la liste de tous les livres du couvent. Il doit, au moins deux ou trois fois par an, les feuilleter, en faire l'inventaire, et examiner soigneusement s'il ne s'y trouve ni vers qui les ronge, ni rien qui leur nuise. Il est chargé de la surveillance et de la

direction du *scriptorium*¹; il choisit les copistes, leur fournit le parchemin et les autres objets nécessaires à l'écriture. Les copistes ne peuvent rien transcrire sans son consentement; il les établit dans un lieu spécial, au sein de l'abbaye, mais tranquille et écarté, afin qu'ils se livrent au travail loin du bruit et des distractions; il veille à la pureté des textes, à la ponctuation, à la reliure, etc.

Notre Bibliothèque nationale, commencée au palais de la Cité avec les douze volumes appartenant au roi Jean, eut pour premier bibliothécaire Gilles Malet qui, en 1373, dressa l'inventaire des 973 volumes que Charles V avait rassemblés au château du Louvre. Ce précieux document a pour titre : « *Cy après en ce pappier sont escrips les livres de très souverain et très excellent prince Charles, le quint de ce nom, par la grâce de Dieu Roy de France, estans en son chastel du Louvre, en trois chambres l'une sur l'autre* ». L'an de grâce m.ccc.lxxiii. Enregistrez de son commandement par moy Gilet Malet, son varlet de chambre.

Gilles Malet mourut en janvier 1410, et eut pour successeur Antoine des Essars, qui est qualifié « d'écuyer, varlet trenchant du Roy, garde des deniers de l'espargne et de la librairie du Roy nostre seigneur ». Deux ans après, des Essars est remplacé par Garnier de Saint-Yon, qui se dit « commissus ad custodiam librariæ Regis in Lupara, et aliorum etiam librorum quocumque loco fuerint ». Comme son prédécesseur, Garnier fut destitué pour avoir pris parti contre la maison d'Orléans, et sa place fut donnée à Jean Maulin, « clerc du Roy, nostre sire, en sa chambre des comptes à Paris, et garde de sa librairie estant au Louvre ». Franchissons les siècles et arrivons à l'année 1795. A la suite d'un rapport de Villiers, l'Assemblée nationale, considérant « qu'il existe une place de bibliothécaire créée par un tyran que la flatterie a surnommé le restaurateur des lettres...; que le mérite, incapable de s'avilir en rampant, fut privé de cette position qui fut réservée à quelques familles privilégiées dont la bibliothèque semblait être l'héritage³; qu'ainsi, dans les états monarchiques, tout est trafic ou prérogatives, mais que le régime républicain ne souffre point de charges aristocratiques », déclara supprimée la place de bibliothécaire, et ordonna que la Bibliothèque nationale serait désormais administrée par un conservatoire composé de huit membres, et qui

¹ Voy. ci-dessous l'art. Copistes.

² Dans la tour située à l'angle nord-ouest.

³ Villiers fait ici allusion à la famille Bignon, qui régna sur la bibliothèque pendant plus d'un siècle et demi. Les Bignon s'y succédèrent dans cet ordre :

Jérôme	I Bignon, maître de la librairie.	...	1642-1651.
—	II —	—	... 1651-1672.
—	III —	—	... 1672-1684.
Camille	Letellier, bibliothécaire du roi.	1684-1718.
J.-P.	Bignon	— 1718-1741.
Bignon	de Blanzay,	— 1741-1743.
A.-J.	Bignon,	— 1743-1772.
J.-F.-G.	Bignon,	— 1772-1783.

¹ *Constitutiones congregationis Sancti Mauri*, cap. XII, p. 225.

² *Commentaria medicinæ Facultatis*, t. I, p. 2.

choisirait lui-même dans son sein un directeur ¹.

Parmi les bibliothécaires qui ont laissé un nom dans l'histoire, il est dû une mention particulière au Père Guignard, bibliothécaire du collège de Clermont, établissement dirigé par les jésuites. Le Père Guignard, compromis dans l'attentat de Jean Châtel contre Henri IV, fut pendu et brûlé en place de Grève; ce qui, au reste, lui valut l'honneur d'être placé par les jésuites au rang des martyrs ².

Ce titre conviendrait mieux au bon et savant Gabriel Naudé, qui après avoir passé six années à composer de toutes pièces la bibliothèque de Mazarin, eut la douleur de voir cette admirable collection saisie, pillée, vendue à l'encan. Il mourut sans avoir eu la consolation de la retrouver reconstituée par les ex-frondeurs eux-mêmes qui, redevenus courtisans, vinrent au-devant des desirs du cardinal, et s'empressèrent d'acquiescer des titres à sa reconnaissance en restituant spontanément tous les objets qui étaient restés entre leurs mains.

Par testament daté du 6 mars 1661, Mazarin fondait un collège, auquel il léguait, non seulement sa bibliothèque, mais encore les boiseries, bancs, tables, armoires qui la garnissaient. Des lettres patentes (mars 1688) organisèrent le collège et réglèrent ainsi le service de la bibliothèque :

« Le bibliothécaire sera nommé par la maison et société de Sorbonne, et choisi, autant qu'il se pourra, du nombre des docteurs de la maison.

Il aura la nomination d'un sous-bibliothécaire et de deux serviteurs qui n'auront d'autre soin que celui de la bibliothèque; lesquels il pourra destituer lorsqu'il le jugera à propos.

Le bibliothécaire se chargera par inventaire des livres de la bibliothèque, des manuscrits et des meubles qui y doivent être destinés.

La bibliothèque sera ouverte au public deux jours de la semaine, le lundi et le jeudi depuis huit heures du matin jusques à dix heures et demie, et depuis deux heures après midi jusques à quatre en hiver et jusques à cinq en été.

Le bibliothécaire, le sous-bibliothécaire et les deux serviteurs seront tenus de se trouver dans la bibliothèque aux jours et heures ci-dessus marqués, pour donner les livres qui seront demandés et pour veiller qu'ils ne soient gastés ou emportés.

Le grand-maître, le procureur ³ et le bibliothécaire seront perpétuels, et leur nomination appartiendra à la maison et société de Sorbonne ».

Ces prescriptions furent rigoureusement exécutées, même celle qui rendait le bibliothécaire responsable des volumes commis à sa

garde, et plus d'une fois l'on prit sur sa succession la somme nécessaire pour remplacer quelques ouvrages qui, durant sa gestion avaient été détruits ou égarés ⁴.

Bibloteurs. Voy. Jouets (Fabricants de).

Bibolle (JOUeurs DE). Parmi les musiciens de la chambre du roi en 1584 figure un sieur Fourcade, qui est qualifié « joueur de bibolle ». M. A. Jal ⁵ croit que cet instrument était une variété de notre flûte.

Bidaux. Voy. Bedeaux.

Bienfaisance (Œuvres DE). Il serait, je crois, facile de démontrer que la condition de l'ouvrier au moyen âge était supérieure à sa condition actuelle, tout au moins à celle qui lui était faite encore il y a un demi siècle. J'entends parler ici, non du plus ou moins de bien être dont il jouissait, il avait participé aux progrès réalisés en ce sens, mais de sa condition morale et sociale.

S'ensuit-il que je souhaite le rétablissement des corporations? Non pas. D'abord, la politique aujourd'hui s'en mêlerait et gâterait tout. Ensuite, on nous rendrait les corporations telles qu'elles furent à l'époque de leur décadence; car pour ce qui est de les reconstituer dans l'état où nous les trouvons au moyen âge, il n'y faut point songer. Rien ne saurait rétablir l'égalité presque complète qui existait alors entre patrons et ouvriers, pas plus que les sentiments fraternels qui unissaient les patrons d'un même corps de métier. En veut-on quelques preuves?

Les meuniers du Grand-Pont ⁶, maîtres et ouvriers, juraient de se prêter mutuellement assistance si la crue du fleuve devenait menaçante ⁷.

Chez les boucliers de fer ⁸ et les faiseurs de courroies ⁹, les fils de maître restés orphelins et sans fortune étaient mis en apprentissage aux frais de la communauté.

Les statuts des fourbisseurs interdisent tout colportage dans les rues, sauf aux maîtres trop pauvres pour payer le loyer d'une boutique ¹⁰.

Dans les premières années du quinzième siècle, les mégissiers stipulent que tout maître occupant au moins trois ouvriers ne pourra refuser d'en prêter un à son confrère « ayant besongne hastive et nécessaire, pour luy aidier à parfaire ycelle ¹¹ ».

Chaque crieur ne doit annoncer qu'un seul enterrement par jour, « afin que chacun d'eux ait des besongnes par égale portion, au mieux que faire se pourra ¹² ».

¹ Voy. A. F., *Histoire de la bibliothèque Mazarine*, p. 191.

² *Dictionnaire critique*, p. 221.

³ Le pont au Change.

⁴ *Livre des métiers*, titre II, art. 8.

⁵ *Livre des métiers*, titre XXI, art. 6.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXXVII, art. 7.

⁷ Statuts de 1290, dans G. Depping, *Ordonn. relatives aux métiers*, p. 366.

⁸ Statuts de mai 1407, art. 11.

⁹ Ordonnance de février 1415, chap. ix, art. 15.

¹ « Il sera nommé, dans le sein du conservatoire et par les conservateurs eux-mêmes, un directeur temporaire, dont les fonctions se borneront à surveiller l'exécution des réglemens et délibérations du conservatoire, qu'il présidera ».

² Par le Père Jouvency entre autres. Voy. aussi Lestoile, *Journal de Henri IV*, 30 juin 1610.

³ Du collège.

Au seizième siècle, lorsqu'un maître brodeur avait soumissionné une fourniture importante, celle des troupes, par exemple, il était tenu de partager avec les autres maîtres, de leur donner à exécuter une partie de la commande aux conditions que lui-même avait acceptées, réserve faite seulement des frais de soumission¹.

Les cordonniers s'engageaient tous à payer le même salaire à leurs ouvriers : le maître qui aurait offert davantage eût été soupçonné de vouloir débaucher ceux de ses confrères².

Dans leurs statuts de 1660, les tailleurs prévoyaient le cas où des maîtres pauvres manqueraient d'ouvrage. Ils sont invités à se réunir dans un lieu spécial, où les maîtres plus heureux viendront les trouver, et leur fourniront du travail, « afin qu'ils puissent être tous occupés de leur métier et gagner leur vie³ ».

Au dix-huitième siècle, l'amour du gain avait bien affaibli les principes de confraternité commerciale qui animait au début les corporations ; néanmoins, on punissait encore sévèrement le commerçant convaincu d'avoir « offert des marchandises à un prix inférieur à celui que lesdites marchandises ont coutume d'être vendues par les autres marchands⁴ ». La science économique a changé tout cela, et je crois qu'elle a bien fait. Mais il ne faut pas se dissimuler que le règne de la concurrence à outrance, fondement actuel de l'industrie, a transformé en ennemis acharnés des gens qui jadis juraient de s'aimer et de s'entraider en toute occasion. Et presque toujours ce serment était tenu. La communauté avait tout intérêt à ce qu'il le fût ; le prévôt de Paris, chef direct des corporations, y veillait aussi, intervenait parfois pour exiger le respect de statuts qu'il avait révisés et sanctionnés.

Dans la corporation des cuisiniers, un tiers des amendes était employé à soutenir les maîtres et les ouvriers tombés dans la misère par suite de mauvaises affaires ou pour cause de vieillesse : « Le tiers des amendes... soit pour soutenir les pauvres vieilles gens du mestier qui seront decheuz par fait de marchandise ou de vieillesse⁵ ».

Chez les orfèvres, une boutique restait ouverte chaque dimanche, à tour de rôle. Le gain fait pendant cette journée était mis de côté, et employé à donner le jour de Pâques un repas aux pauvres malades de l'Hôtel-Dieu⁶. En 1399, les maîtres firent construire, dans une rue qui devint la rue des Orfèvres, une maison commune, comprenant un hospice où étaient recueillis les pauvres, les infirmes et les veuves appartenant à la corporation⁷.

Pour chaque pièce de drap qu'ils achetaient, les drapiers versaient dans une caisse spéciale un denier parisien destiné à acheter du blé pour les pauvres. Quand se réunissait la confrérie, un

banquet suivait les exercices religieux, et les pauvres n'y étaient pas oubliés. À chacun de ceux de l'Hôtel-Dieu, on envoyait un pain, une pinte de vin et un morceau de viande. Les prisonniers du Châtelet recevaient à peu près autant, et s'il se trouvait dans le nombre un gentilhomme, il avait droit à deux mets. On donnait encore un mets à chaque accouchée de l'Hôtel-Dieu, un pain à chacun des religieux Jacobins et Cordeliers et à tous les mendiants qui se présentaient pendant le repas¹.

Il était interdit aux boulangers de cuire le jour des Morts, à moins qu'il ne s'agit d'échaudés destinés aux pauvres, « ce ne sont eschaudez à donner por Dieu² ».

Chez les faiseurs de tapis sarrazinois, la moitié du montant des amendes était appliquée aux pauvres de l'église des Innocents, où la communauté avait sa confrérie³.

La volaille et le gibier saisis en cas de contravention chez les poulaillers étaient attribués tantôt aux malades de l'Hôtel-Dieu, tantôt aux prisonniers du Châtelet⁴.

Mais voici qui est mieux encore. Dès 1319, les fourreurs de vair avaient formé, en dehors de toute préoccupation religieuse, une véritable société de secours mutuels. Le 10 février, le prévôt de Paris homologua les statuts de cette société qui ont été retrouvés et publiés par M. G. Fagniez⁵. Les ouvriers qui désiraient participer aux avantages de l'association payaient un droit d'entrée de dix sous six deniers, et versaient une cotisation d'un denier par semaine. On cessait d'avoir droit à l'assistance lorsque les versements en retard dépassaient dix deniers. Six personnes, élues chaque année par la communauté, recevaient les cotisations, qui étaient employées exclusivement à secourir les ouvriers malades. On leur fournissait trois sous par semaine pendant tout le temps que durait leur incapacité de travailler ; trois sous encore pendant la semaine où ils entraient en convalescence ; trois sous enfin « pour soy efforcer », c'est-à-dire pour leur permettre de reprendre des forces, de se rétablir tout à fait. A peu de choses près, c'est encore là le procédé adopté par les sociétés de ce genre.

En août 1345, les corroyeurs font renouveler leurs statuts⁶, et ils y insèrent une clause portant que tout maître avant de s'établir versera une somme de cinq sous, « lesquelz cinq solz seront distribuez aux povres hommes dudit mestier qui ne pourront gagner leur pain ».

La grande ordonnance de février 1415, qui réglementa les fonctions des divers agents de la municipalité, renferme plusieurs mentions de la même nature.

Les vendeurs⁷ et les courtiers de vin payaient chaque mois une cotisation de huit deniers,

¹ Statuts de 1566, art. 16.

² Statuts de 1614, art. 21.

³ Article 12.

⁴ Ordonnance de police du 1^{er} juillet 1734.

⁵ *Libre des métiers*, titre LXIX, art. 14.

⁶ *Libre des métiers*, titre XI, art. 8.

⁷ Voy. Leroy, *Statuts des orfèvres*, p. 35, et Jaillot, quartier Sainte-Opportune, p. 46.

¹ Statuts de 1309, art. 4 à 8.

² *Libre des métiers*, titre I, art. 28.

³ *Libre des métiers*, titre LI, art. 13.

⁴ *Libre des métiers*, titre LXX, art. 11.

⁵ *Études sur l'industrie*, p. 290.

⁶ *Ordonnances royales*, t. XII, p. 78.

⁷ Intermédiaires entre le marchand en gros et l'acheteur.

« pour ayder à vivre ausdits, s'ils venoient ou cheoient en mendicité ¹ ».

Les crieurs s'imposaient une retenue de deux deniers par semaine, « pour estre employée à ayder ceux d'iceux crieurs qui cherront en mendicité ou nécessité de maladie ou de vieillesse, parquoy ils ne puissent leurs offices exercer, ne gagner leur vie ² ».

Les mesureurs de bois s'engagent à donner quatre sous par semaine à celui d'entre eux qui « chet en nécessité de maladie ³ ».

Les porteurs de blé veulent que leurs confrères « vielz, caducs et malades » soient dispensés du service et employés à l'administration de la communauté ⁴.

En 1566, une partie des amendes prononcées contre les couvreurs est « appliquée aux pauvres ouvriers dudit mestier, qui tombent ordinairement de dessus les maisons ⁵ ».

En 1583, les tailleurs décident qu'il sera créé, pour secourir les pauvres de la communauté, une caisse entretenue par les maîtres et les ouvriers du métier, chacun « selon sa bonne volonté et courtoisie ⁶ ».

Pour finir, un article vraiment touchant emprunté aux statuts d'une bien humble corporation, celle des faiseurs de pain d'épices : « Si l'un des compagnons est en chemin et n'a de quoy pour passer sondit chemin, les autres compagnons seront tenus de luy bailler ou prester jusques à la somme de deux escus ⁷ ».

Cette longue énumération s'arrêtera ici. Les merciers continuent bien à secourir les pauvres ⁸, les orfèvres continuent bien à donner leur repas annuel ⁹, mais ils accomplissent cette bonne œuvre avec plus d'ostentation que n'en permet la charité. La corporation du moyen âge n'existe plus que de nom. La royauté, toujours à court d'argent, l'a asservie à son profit. Qu'elle ait d'abord cherché à lui infuser un peu de sang nouveau, à y réformer quelques abus, qu'elle ait voulu en rendre l'accès plus facile, et réagir contre l'esprit de routine inhérent à tout corps qui se recrute soi-même, on ne peut le nier ¹⁰.

¹ Chap. V et VI, art. 5.

² Chap. IX, art. 6.

³ Chap. XIII, art. 6.

⁴ Chap. II, art. 15.

⁵ Statuts, art. 17.

⁶ Statuts, art. 29.

⁷ Statuts de 1596, art. 14.

⁸ Voy. Saint-Joanny, *Recueil des délibérations des merciers*, p. 181.

⁹ Leurs registres mentionnaient chaque année le nombre des pauvres que la corporation avait traités le jour de Pâques. Au seizième siècle, ce nombre s'éleva parfois à plus de deux mille. Voici quelques chiffres :

En 1537, il fut de : 1.150	En 1563, il fut de : 1.220
En 1552, — 1.897	En 1568, — 1.800
En 1555, — 2.000	En 1586, — 1.500
En 1557, — 2.070	En 1587, — 1.850
En 1559, — 1.140	En 1596, — 1.200

¹⁰ L'édit de décembre 1581 et celui d'avril 1597 prescrivent les meilleures réformes que l'on put alors tenter d'introduire au sein des corporations. Mais à dater de ce moment, les lettres patentes, ordonnances et édits qui concernent les corps de métiers n'ont plus guère pour objet que de les rançonner.

Mais en même temps, elle a enlevé à la communauté son caractère familial. C'est l'État désormais qui secourra les ouvriers malades et les recevra dans ses hôpitaux ; c'est lui qui, pour les enfants orphelins, ouvrira des asiles et des écoles d'apprentissage. *

Voy. Corporations.

Bijoutiers. Fabricants de bijoux. Le bijou différerait du joyau en ce qu'il n'y entrerait ni diamants, ni perles, ni pierres fines. D'autre part, le mot bijou avait un sens plus large qu'aujourd'hui ; il comprenait, en effet, « toutes sortes de petites curiosités qui servent à orner les personnes et les appartemens : vases de porcelaine, pommes de cannes, tabatières, etc. ¹ », en somme à peu près ce que nous nommons des *bibelots*.

Les bijoutiers appartenaient à la corporation des orfèvres.

Voy. Bijoux (Commerce des).

Bijoutiers en faux. Dès le treizième siècle, il existait, à côté de la corporation des lapidaires, dits *perriers de pierres natureus* ², des fabricants de faux diamants, de pierres artificielles. Nommés *voirriers*, *voirriniers*, *perriers de verre*, etc., ils travaillaient celui-ci de manière à imiter les pierres les plus précieuses. La *Taille de 1292* cite dix-sept *voirriers*, je n'en trouve plus qu'un dans la *Taille de 1300*. Leurs statuts de 1340 fixent la durée de l'apprentissage à sept ans au plus et à cinq ans au moins.

Les lapidaires, qui travaillaient les pierres fines, exigeaient dix années au moins, et tenaient à honneur de ne pas être confondus avec les perriers de verre. Ceux-ci pourtant, faisaient preuve d'une telle habileté que les « pierres de voirre », les « esmeraudes de vouarre », les « rubis de vairre », le verre teint en manière d'agate ressemblaient fort aux « pierres natureus ». Souvent, écrit *Le propriétaire des choses*, « les faulces pierres sont si semblables aux vrayes, que ceux qui mieulx si cognoissent y sont deceulx ³ ».

Les reines alors n'hésitaient pas à se parer d'imitations, car Jeanne d'Évreux laissa en mourant deux chapeaux ornés de pierres fausses ⁴. On les voit abonder aussi sur les chasses où reposaient de saintes reliques. Le mot *doublet*, qui se rencontre souvent à cette époque, désignait deux morceaux de verre ou de cristal réunis par un paillon ou une couche de peinture ⁵.

Au dix-septième siècle, l'industrie des pierres fausses se concentra dans la cour du Temple. « Il y a un homme au Temple, écrit Tallemant des Réaux ⁶, qui a trouvé le secret de teindre les cristaux ». Il imitait les diamants, les émeraudes,

¹ Dictionnaire de Trévoux, t. I, p. 901. — *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 250.

² Voy. l'art. Lapidaires.

³ Voy. E. Babelon, *Histoire de la peinture sur gemme*, p. 78.

⁴ De Laborde, *Notice des émaux*, p. 442.

⁵ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *dobletus*.

⁶ *Historiettes*, t. IV, p. 364.

les topazes, les rubis ¹ ; d'où le nom de *diamants du Temple*, donné à toutes les fausses pierreries. Comme les marchands du Palais en vendaient aussi, l'on disait encore *bijoux du Palais*. Lafontaine emploie le mot *happelourde* :

Tout est fin diamant aux mains d'un habile homme,
Tout devient happelourde entre les mains d'un sot ².

Et je lis dans une pièce publiée en 1622 : « C'est une feuille blafarde que l'on met sous une happelourde pour la faire passer pour diamant ³ ».

Les *diamants d'Alençon*, les *jargons d'Auvergne*, les *diamants du Médoc* étaient des cailloux transparents qui brillaient surtout sur les costumes de théâtre ⁴, et que l'on imitait tout comme les pierres les plus fines ⁵.

L'édit de mars 1673 nous apprend qu'il existait alors à Paris trente *vendeurs de faux diamants*. Ils n'étaient pas constitués en communauté.

Le *stras*, qui jouit pendant longtemps d'une si grande vogue, fut inventé, à la fin du dix-septième siècle, par un sieur Stras, né à Strasbourg, et dont un descendant était établi à Paris en 1757 sur le quai des Orfèvres ⁶. Un sieur Cagniard, qui demeurait rue Neuve Saint-Denis ⁷, se disait marchand de « pierres de crystal et d'estraz ». D'autres prenaient le nom de *lapidaires-faussetiers* ⁸.

Les perles fausses sont mentionnées déjà dans le *Livre des métiers*. L'article 6 des statuts des merciers ⁹ leur interdit l'emploi des « pelles fausses, blanches ne dorées », mais on ne possède aucun renseignement sur les procédés de fabrication à cette époque. Les *Tailles* de 1292 et de 1300 citent chacune six *pelliers*, qui pourraient bien être des fabricants de perles. En 1684, un sieur Jacquin avait imaginé d'étamer du verre avec une sorte de pâte composée d'écailles d'ablettes ¹⁰. Le *Livre commode pour 1692* déclare que ces perles « ressemblent fort aux naturelles », et il nous apprend qu'on en trouvait alors chez trois marchands logés rue du Petit-Lion et rue Saint-Denis ¹¹.

Les imitations de l'or étaient déjà très nombreuses. Les plus en vogue étaient le *similor*, le *chrysocale*, le *tombac*, le *pinchbeck*, toutes compositions de cuivre jaune uni au zinc, à l'étain, au plomb, etc.

Bijoux (COMMERCE DES). Voy. **Baguetiers.** — **Bijoutiers.** — **Bijoutiers en faux.** — **Corailleurs.** — **Demi-Cointiers.** — **Diamantaires.** — **Fermaux (Fai-**

seurs de). — **Graveurs sur pierres fines.** — **Joailliers.** — **Lapidaires.** — **Orfèvres.** — **Métaux précieux.** — **Or et argent (Marchands d').** — **Ordres français et étrangers.** — **Perles (Commerce des).** — **Petit-Dunkerque.** — **Touche de Paris.** — **Tréfiliers, etc.**

Billard (MAÎTRES DE). « Il y a au moins soixante jeux de billard distribués dans les différents quartiers de Paris. Ces jeux ne sont guère aujourd'hui fréquentés que par des domestiques ou des gens de bas étage ; les maîtres et les garçons donnent des leçons à ceux qui veulent apprendre à jouer ¹ ». Les propriétaires de jeux de billard appartenaient à la corporation des paumiers.

Voy. **Billardiers.**

Billardiers. La *Taille de 1292* cite un billardier, industriel qui vendait sans doute les objets nécessaires pour jouer au billard, tel que l'on comprenait alors ce jeu. Il avait beaucoup de ressemblance avec notre croquet, car il consistait à pousser des billes ou des boules avec un manche de bois nommé *billard*, *billouer* ou *quinque*, sous de petits arceaux. Il se joua successivement sur la terre, et il était dit alors *billard de terre*, puis sur une table disposée à cet effet ².

Ce dernier, peu à peu transformé, devint le billard actuel. Louis XIII à onze ans y jouait déjà ³. Louis XIV l'aimait fort, et y jouait presque chaque soir en hiver ⁴ ; ce fut même là, comme on sait, l'origine de la fortune que fit Chamillard à la Cour.

En novembre 1676, les paumiers furent autorisés à avoir chez eux un billard, et, au mois de février 1727, la communauté obtint le monopole de ce jeu : « Et feront payer les parties de billard à tous également..., au moins six blancs le jour et cinq sols à la chandelle ».

L'ordonnance du 26 juillet 1777 interdit « à toutes personnes qui iront dans les jeux de billard de faire aucun paris, même de donner des avis et conseils à ceux qui joueront à quelque jeu que ce soit. Faisons également défense aux maîtres de jeux de billard de donner à jouer au billard passé sept heures du soir en hiver et neuf en été ».

Marie-Antoinette et Madame Élisabeth jouaient au billard. La queue dont se servait la reine était faite d'une seule dent d'éléphant et montée en or, on l'enfermait dans un étui dont la reine portait la clef à la chaîne de sa montre ⁵.

Voy. **Paumiers.**

Billonneurs et Billonneux. On nommait autrefois billon toute monnaie dans laquelle

¹ Faugère, *Journal d'un voyage à Paris en 1657*, p. 145.

² *Épître XXV*, t. IX, p. 214.

³ *Mémoires de Francion*, dans Éd. Fournier, *Variétés*, t. X, p. 278.

⁴ Voy. Tallemant des Réaux, t. II, p. 331.

⁵ Voy. Haudicquer de Blancourt, *L'art de la verrerie*, liv. V, chap. 137 et suiv.

⁶ A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1152.

⁷ Devenue rue Blondel.

⁸ *Almanach Dauphin* pour 1777.

⁹ Titre LXXV.

¹⁰ Lister, *Voyage à Paris*, p. 132.

¹¹ Tome I, p. 248.

¹ Jéze, *État ou tableau de la ville de Paris*, édit. de 1760, p. 184.

² Ducange, *Glossarium*, v° *billa*. — *Dictionnaire de Trévoux*, t. I, p. 904. — Villon, dans son *Petit testament* (§ XXIX) mentionne « ung billard de quoy on crosse ».

³ *Journal d'Héroard*, t. II, p. 91.

⁴ Saint-Simon, *Mémoires*, t. II, p. 231.

⁵ Mme Campan, *Mémoires*, t. I, p. 283.

entraînait un alliage trop considérable, et qui était, par conséquent, destiné à la refonte.

L'altération des monnaies, à laquelle nos rois eurent souvent recours, créa la monnaie de billon. Quand la royauté ordonnait le retrait de telle ou telle vieille monnaie, des billonneurs désignés par l'autorité, aussi bien que d'autres habitués à ce métier, s'efforçaient de la rassembler. Ces derniers furent longtemps établis dans la rue au Feurre ¹, et l'emplacement qu'ils occupaient était alors nommé *le billon*. Vers le milieu du quatorzième siècle, le prévôt de Paris voulut les transporter près de la *Grande-Boucherie*, mais ils résistèrent.

Au seizième siècle, les billonneurs parcouraient les rues en criant :

Qui a des targes, des niquetz, ²
Et aussi de vieille monnoye ? ³

On nomma plus tard billonneurs les gens qui se livraient à un trafic illégal de monnaies défectueuses. Il était interdit, par exemple, de les fondre, de les transporter hors du royaume, de les modifier, de les rogner, de les remettre en circulation. Au cours de l'année 1720, après la chute de Law, le Parlement prononça des peines sévères contre les billonneurs ⁴.

Voy. **Changeurs**.

Bimbloquiers. Nom que le *Dictionnaire* de Richelet ⁵ donne aux bimbelotiers.

Voy. **Jouets (Fabricants de)**.

Bimblotiers et Bimbelotiers. Voy. **Jouets (Fabricants de)**.

Bisettiers. Ouvriers qui fabriquaient la bisette.

On nommait bisette, au moyen-âge, un étroit réseau de fils d'or ou d'argent, qui donna la première idée de la dentelle.

On voit la bisette citée dans les cadeaux faits à Blanche de Bourbon pour son mariage en 1552 ⁶.

Cent ans plus tard, la bisette n'était plus qu'une dentelle commune, faite de fil de lin blanc. Paris en produisait fort peu ; presque toute celle qui s'y vendait était l'œuvre des paysannes des environs, et plus spécialement de Saint-Denis, de Gisors, de Montmorency, etc.

On trouvait la bisette, comme les autres dentelles, chez les lingères et les merciers.

Biseurs. Voy. **Teinturiers de Georget**.

Bisouarts. Nom donné parfois aux colporteurs.

Blaetiers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux marchands de blé.

Bladiers. Voy. **Blé (Marchands de)**.

Blaetiers. Nom que le *Livre des métiers* donne aux marchands de blé.

Blaetiers. Voy. **Grainiers**.

Blanc (SPÉCIALITÉ DE). Expression toute moderne, qui désigne un commerce restreint à certaines étoffes de fil et de coton. Il était surtout représenté jadis par les *chanevaciens*, les *lingères* et les *napeteurs*, articles auxquels je renvoie. Je consacrerai seulement ici quelques mots aux draps de lit et aux mouchoirs, qui constituent aujourd'hui la partie la plus importante de ce négoce.

Au moyen-âge, les draps de lit étaient presque toujours nommés *draps-linges*, pour les distinguer des draps de laine, et aussi *linceuls* ou *linceux*, parce que, comme de nos jours, ils servaient à ensevelir les morts. Leur dimension rappelait naturellement celle des lits ¹. Dans un inventaire de 1387, je relève cette dépense : « A Jehanne de Brie, marchande de toilles, demourant à Paris, pour vingt-cinq aulnes de toille bourgeoise, pour afire deux paires de draps à lit, chascune paire de dix aulnes ² ». Ainsi qu'aujourd'hui, le drap de dessus se repliait sur la couverture. Christine de Pisan, décrivant le lit très luxueux d'une accouchée signale un « grand drap de lin, aussi délié que soie, tout d'une pièce et sans cousture, qui est une chose nouvellement trouvée ³ ».

La lingerie d'une famille noble contenait une grande quantité de draps. Charles V paraît n'en avoir possédé que quarante-neuf paires ⁴. S'il faut en croire l'inventaire dressé après la mort d'Anne de Bretagne, la lingerie royale en eut, alors renfermé sept à huit cents douzaines ⁵, mais j'ai peine à croire qu'il n'y ait pas là quelque erreur de lecture : 9.600 draps, c'est beaucoup, même pour une reine.

Jusqu'au début du dix-septième siècle, les draps de lit conservèrent le nom de *linceux* et de *linceuls* ⁶. Lafontaine même l'a employé ⁷. Les libertins avaient eu déjà l'idée de garnir leur lit avec des draps de taffetas noirs ⁸. D'ailleurs, blancs ou noirs, ils étaient toujours parfumés ⁹.

La plus fine batiste paraissait dure encore à la peau délicate d'Anne d'Autriche, et avant qu'elle consentit à s'en servir, il fallait l'adoucir plusieurs fois par des mouillages. Le cardinal Mazarin lui dit un jour en plaisantant « que si elle alloit en enfer, elle n'auroit point d'autre supplice que celui de coucher dans des draps de Hollande ¹⁰ ».

¹ Voy. l'art. *Literie* (Commerce de la).

² Douët-d'Arcq, *Nouveaux comptes*, p. 151. L'aune de Paris équivalait à 1^m, 19.

³ *Treasure de la cité des Dames*, éd. de 1497, f° 59.

⁴ *Inventaire*, p. 335, 349, 350 et 352.

⁵ *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, an. 1849, p. 163.

⁶ Voy. Rabelais, livre V. — Béroalde de Verville, chap. VII. — Brantôme, t. IX, p. 254. — Math. Régnier, *satire XI*.

⁷ *L'ermite*, conte XV.

⁸ Brantôme, t. IX, p. 254.

⁹ Corrozet, *Blasons*, p. 17.

¹⁰ Motteville, *Mémoires*, éd. Michaud, p. 551.

¹ Devenue rue aux Fers, puis rue Berger.

² La valeur de la targe varia souvent. Le niquet valait deux deniers tournois.

³ A. Truquet, *Les crieries de Paris*, etc.

⁴ Voy. les *Mémoires* de Mathieu Marais, juillet 1720, t. I, p. 316.

⁵ Edit. de 1719, t. I, p. 128.

⁶ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 298.

Je rappelle qu'à la mort de nos souverains, tout le linge royal était attribué aux religieuses de la Saussaie, près de Villejuif¹. Ce privilège ne s'étendait pas au linge laissé par la reine. Le renouvellement complet en était fait tous les trois ans par les soins et au profit de la dame d'honneur. En janvier 1738, madame de Luynes, alors pourvue de cette charge, dépensa 30.000 livres pour renouveler le linge de Marie Leszcinska². Il fut renouvelé encore en 1741 ; mais on décida, en 1758, de ne plus procéder à cette opération que tous les cinq ans, et Necker la retarda encore de deux ans³.

L'usage du mouchoir remonte très haut ; mais, jusqu'au treizième siècle, les poches n'existant pas⁴, on ne put le mettre dans la poche. On l'attachait au bras gauche, comme les prêtres font encore de la bande d'étoffe appelée *manicule*, et qui dans l'origine était destinée à leur servir de mouchoir durant les offices. Les évêques portaient un mouchoir attaché à leur crosse, les chantes à leur bâton, etc. Cet usage subsistait au dix-huitième siècle dans l'église de Saint-Denis et dans plusieurs églises de campagne⁵. Chez les laïques, le mouchoir était, paraît-il, fréquemment oublié, et en son absence la manche le remplaçait. Deux expressions proverbiales sont nées de cette coutume. On dit : « Du temps qu'on se mouchait sur sa manche », pour rappeler un temps où les mœurs étaient d'une grande simplicité, et, dans un sens opposé : « Ne pas se moucher sur sa manche ». Toutefois, je ne dois pas dissimuler que, longtemps encore, bourgeois et plébéiens surent très bien se passer de mouchoir. En revanche, les nobles dames eurent de bonne heure des mouchoirs fort luxueux. Je vois figurer dans l'inventaire de la reine Clémence de Hongrie⁶, veuve de Louis le Hutin, « un esmouchoir de soye⁷ ».

Au seizième siècle, l'on mangeait encore avec les doigts, aussi recommandait-on de ne pas se moucher avec la main qui prenait la viande. On était libre, d'ailleurs, de se moucher dans ses doigts, pourvu que ce fût de la main gauche :

Enfant, se ton nez est morveux,
Ne le torche de la main nue
De quoy ta viande est tenue,
Le fait est vilain et honteux⁸.

On constate sur ce point, quelques années plus tard, un progrès sensible. Jean Sulpice, dans une *Civilité* publiée en 1545, conseille hardiment l'emploi du mouchoir : « Si tu viens à te moucher, tu ne dois prendre tel excrément avec les doigts, mais le dois recevoir dedans un mouchoir⁹ ».

C'était bien l'avis des princesses, car Charlotte de Savoie, veuve de Louis XI, laissa en mourant « troys mouchoiers brodez d'or et de soye¹ », ce qui ne prouve pas qu'elle n'en eut d'autres plus simples. Lors de son mariage avec Charles VIII (octobre 1492), Anne de Bretagne qui, comme nous l'avons vu, possédait des draps par centaines, se fit faire douze chemises et quatre douzaines de mouchoirs².

Le chroniqueur Lestoile écrit dans son *Journal* à la date du 12 novembre 1594 : « On me fit voir un mouchoir qu'un brodeur de Paris venoit d'achever pour madame de Liancourt³, et en avoit arrêté le prix avec lui à dix-neuf cens écus, qu'elle lui devoit payer comptant. » Est-ce Henri IV qui en fit les frais ? Gabrielle avait beaucoup d'amis et acceptait de toutes mains. Ce qu'il y a de sûr c'est que, neuf mois auparavant, le roi ne comptait dans sa garde-robe que douze chemises plus ou moins déchirées et cinq mouchoirs⁴.

Louis XIV en avait davantage. Chaque matin, un maître de la garde-robe lui présentait, sur une soucoupe de vermeil, « trois mouchoirs de point⁵ », c'est-à-dire garnis de dentelle.

Dans un livre resté célèbre, le Père J.-B. de la Salle, pieux ecclésiastique qui fonda l'institut des Frères des écoles chrétiennes, donne aux enfants, petits et grands, ces sages conseils : « Il est de la bienséance de tenir le nez fort net, car il est l'honneur et la beauté du visage, et la partie de nous-même la plus apparente.

Il est vilain de se moucher avec la main nue en la passant dessous le nez, ou de se moucher sur sa manche ou sur ses habits⁶ ».

En dépit de ces salutaires instructions, la grave question du mouchoir, qui semble à peu près résolue aujourd'hui, soulevait encore des controverses peu de temps avant la Révolution. De la Mésangère écrivait en 1797 : « On faisait un art de se moucher il y a quelques années. L'un imitait le son de la trompette, l'autre le jurement du chat. Le point de perfection consistait à ne faire ni trop de bruit ni trop peu⁷ ».

Outre les mots mentionnés ci-dessus et dans les notes, voy. **Layettes**. — **Toiles (Commerce des)**, etc.

Blanc d'Espagne (FABRICANTS DE). Dès le seizième siècle, on employait pour nettoyer l'or et l'argent la craie ou charbon blanc, qui n'était autre que du blanc dit de Troyes, d'Orléans et même d'Espagne comme aujourd'hui. On le récoltait à Villeloup, près de Troyes, à Cavereau, près d'Orléans, et au bas Meudon, où ce commerce existe encore.

¹ J. du Tillet, *Recueil des roys de France*, édit. de 1586, p. 250.

² Duc de Luynes, *Mémoires*, t. II, p. 17.

³ M^{me} Campan, *Mémoires*, t. I, p. 287.

⁴ Voy. l'art. Pochetiers.

⁵ Cl. de Vert, *Explication des cérémonies*, etc., t. II, p. 315, et t. III, p. 32.

⁶ Morte en 1328.

⁷ Douët-d'Arcq, *Nouveaux comptes*, p. 66.

⁸ *La contenance de la table*. Biblioth. nationale, mss. français, n° 1181.

⁹ *De moribus in mensa servandis*.

¹ Bibliothèque de l'École des chartes, t. XXVI (1865), p. 354.

² Le Roux de Lincy, *Vie d'Anne de Bretagne*, t. IV, p. 87.

³ Gabrielle d'Estrées.

⁴ *Journal*, 6 février 1594.

⁵ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 268 et 271.

⁶ *Les règles de la bienséance*, etc.

⁷ *Le voyageur à Paris*, t. II, p. 95.

Au dix-septième siècle, d'autres procédés sont préférés. On recommande de laver les couverts avec de l'eau de son, et de les écurer avec de la cendre de foin. Pour enlever les taches très tenaces qu'y laissent parfois les œufs, il faut, disent les traités spéciaux, mouiller l'objet sali, l'entourer de cendres brûlantes, laisser reposer, puis écurer ¹.

Voy. **Sablonniers**.

Blancards ou Blanchards (MANUFACTURES DE). On nommait blancards ou blanchards des toiles de lin, assez fines, dont le fil plat avait été à demi blanchi avant son emploi.

Presque toutes étaient fabriquées dans la Normandie, puis expédiées en Amérique.

Blanchisseurs. Ils furent d'abord appelés *lavandiers*, nom qu'ils conservèrent pendant plusieurs siècles. La *Taille de 1292* cite 43 lavandiers ou lavandières, et je remarque dans le nombre « Jehanne, lavendière de l'abbaye ² » de Sainte-Geneviève ; elle habitait la « rue du Moustier, » qui est devenue la rue des Prêtres-Saint-Étienne du Mont. Cependant à cette époque et dans la plupart des communautés, les religieux lavaient eux-mêmes leurs vêtements et leur linge. On faisait chauffer l'eau à la cuisine ; les objets blanchis étaient ensuite étendus soit dans le cloître, soit dans un séchoir spécial ³. Il en fut de même, durant très longtemps au sein de la bourgeoisie ; le linge était lavé à la maison, et avec les soins nécessaires pour en prolonger la durée. Des marchands ambulants parcouraient les rues, criant des cendres pour la lessive, et les lavandières devaient avoir à leur disposition, depuis bien des siècles sans doute, le fer destiné à raidir et à plisser l'étoffe. Au seizième siècle, on conçut l'idée de le faire creux, ce qui permettait d'introduire à l'intérieur, soit des braises incandescentes, soit un saumon de métal porté au rouge. M. de Nieuwerkerke possédait un fer de ce genre, que Viollet-le-Duc a reproduit dans son *Dictionnaire du mobilier* ⁴. J'en ai trouvé au musée de Cluny deux spécimens, dont l'un est du seizième, l'autre du dix-septième siècle ⁵.

Vers la fin de ce siècle, les lavandières, devenues nombreuses, s'en allaient chaque matin, nous dit-on, « battre la rivière. » Le lieutenant de police dut même leur interdire certains endroits tellement contaminés que l'emploi du linge imprégné de ces eaux malsaines pouvait présenter des dangers pour la santé publique. L'ordonnance du 19 juin 1666, renouvelée le 8 juin 1667, le 15 avril 1669 et le 28 août 1777, défend, « à peine du fouet », aux lavandières de laver en été dans le petit bras de la Seine, entre la place Maubert et le Pont-Neuf, « à cause de l'infection et impureté des eaux qui y croupissent, capables de causer de graves maladies ⁶ ».

Ceci s'adressait surtout aux blanchisseuses de fin. Les autres s'installaient plus bas, sur les berges du Gros-Caillou ou de la Grenouillère ¹. C'est là aussi que travaillaient les entrepreneurs qui passaient des marchés pour le blanchissage des grandes familles. En 1639, Vincent Leure, blanchisseur à la Grenouillère, s'engageait à blanchir pendant un an la Maison du duc de Nemours. Moyennant cent trente-cinq livres par mois, il devait être lavé chaque jour neuf nappes et quarante-huit serviettes, outre le linge de corps provenant de cinquante-quatre personnes composant la suite du prince.

En 1643, le même blanchisseur promettait à Charles-Amédée, duc de Savoie, et à sa femme de blanchir toute leur maison, moyennant cent quatre-vingts livres par mois ².

Au début du dix-huitième siècle, on comptait sur la Seine « quatre-vingts petits bateaux servants aux blanchisseuses, posez le long du cours de la rivière. » Ainsi s'exprime la *table* du plan de Lacaille ³ ; mais six seulement de ces bateaux figurent sur le plan. Ils sont amarrés, deux par deux, à l'entrée de la rue des Rats ⁴, à l'abreuvoir Mâcon ⁵ et à l'entrée de la rue du Pavé ⁶. En 1739, on voulut astreindre les blanchisseurs et les blanchisseuses de gros, ceux de la Grenouillère et du Gros-Caillou, alors au nombre de cinq cents environ, à laver également leur linge, non plus sur la berge, mais dans des bateaux spéciaux. Quelques esquifs de ce genre furent disposés au bord du fleuve, et une sentence de la Ville taxa le prix de chaque séance à quatre sous par tête, auxquels il fallait ajouter un sou pour la location d'un baquet indispensable. Les blanchisseuses refusèrent d'obéir, et leur avocat, maître Georgeon, rédigea en leur faveur un curieux mémoire qui, le 31 août 1740, fit obtenir gain de cause aux demandereses.

Comme aujourd'hui, il existait une foule de blanchisseurs aux environs de Paris ; le public les accusait de remplacer la soude par de la chaux, et de brûler ainsi le linge, de le rendre « dur et désagréable au toucher ⁷. » On sait que, dès le seizième siècle, des raffinés faisaient blanchir leur linge à l'étranger, en Hollande surtout ⁸, luxueuse coutume observée encore vers la fin du dix-huitième siècle : « les eaux qui filtrent à travers les dunes, disait-on, étant parfaitement douces et claires ⁹. » Il y eut mieux encore : « les négocians de Bordeaux envoyaient leur linge à Saint-Domingue, comme ils faisaient faire leurs chemises à Curaçao et raccommode leurs porcelaines à la Chine. » C'est le comte de

¹ Le quai de la Grenouillère, devenu quai d'Orsay, commençait déjà à la rue du Bac. Le Gros-Caillou était situé à la hauteur de notre pont des Invalides.

² *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, année 1892, p. 41.

³ Publié en 1714.

⁴ Auj. rue de l'Hôtel-Colbert.

⁵ Près du pont Saint-Michel.

⁶ Devenue rue des Grands-Degrés.

⁷ Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 271.

⁸ Voy. de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, édit. de 1600, p. 200, éd. de 1611, p. 203.

⁹ Jaubert, t. I, p. 272.

¹ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. I, chap. V.

² Page 167.

³ *Consuetudines Cluniacensis monasterii*, lib. II, cap. 15.

⁴ Tome II, p. 105.

⁵ Nos 6196 et 6197.

⁶ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 557.

Vaublanc qui l'affirme. Il ajoute : « Un grand nombre de personnes arrivées par la flotte avaient rempli Paris d'hommes et de femmes qui portaient le beau linge blanchi à Saint-Domingue ; ce linge attirait les regards, ainsi qu'il avait frappé mes yeux en arrivant au cap Français. La reine ¹ en entendit parler, et on lui dit qu'une jeune dame, madame la comtesse de *** était entièrement habillée de ce beau linge. Elle désira la voir en particulier, et fut frappée de la beauté du linge. On comparait sa blancheur à la couleur un peu jaune de celui de Paris ² ».

Nos blanchisseuses, humiliées par la comparaison, s'efforcèrent d'obtenir, elles aussi, un blanc irréprochable, et elles n'y parvinrent qu'au grand détriment du linge qui leur était confié. « Il n'y a pas de ville, écrivait Sébastien Mercier vers 1780, où l'on use plus de linge qu'à Paris. Telle chemise d'un pauvre ouvrier, d'un précepteur et d'un commis passe tous les quinze jours sous la brosse et le battoir, et les huit ou dix chemises du pauvre hère sont bientôt limées, trouées, déchirées, et disparaissent pour les manufactures de papier. Aussi, celui qui n'en a qu'une ou deux, ne les livre pas au battoir des blanchisseuses ; il se fait blanchisseur lui-même pour conserver sa chemise. Et si vous en doutez, passez le dimanche dans l'été sur le Pont-Neuf, à quatre heures du matin, vous verrez sur le bord de la rivière, plusieurs particuliers, qui vêtus à crud d'une redingote ³, lavent leur unique chemise ou leur seul mouchoir. Ils étendent ensuite cette chemise au bout d'une méchante canne, et attendent pour l'endosser que le soleil l'ait séchée. Il n'y a pas de lieu sur la terre, je le répète, où l'on use plus le linge à force de le frotter. On entend à un quart de lieue le battoir retentissant des blanchisseuses ; elles font aller ensuite la brosse à tour de bras ; elles râpent le linge au lieu de le savonner ; et quand il a été cinq ou six fois à cette lessive, il n'est plus bon qu'à faire de la charpie ⁴ ».

Les blanchisseurs de linge, les blanchisseurs de laine, les blanchisseurs de toiles ⁵, les blanchisseurs de bas de soie ⁶ ne furent jamais constitués en corporation régulière, et l'édit de 1776 ne les mentionne pas. Ils avaient cependant fondé quelques confréries, dont les unes étaient placées sous le patronage de saint Maurice, d'autres sous celui de sainte Marguerite.

Les blanchisseuses sont désignées parfois sous le nom de *bueresses*, *burrresses*, *cuvandières*, etc. Le mot *buinière* s'appliquait plus particulièrement à la servante bourgeoise chargée des lessives.

*

Voy. **Empoiseurs** et **Lavoirs publics**.

¹ Marie-Antoinette.

² *Mémoires*, édit. Barrière, p. 118.

³ La redingote était alors un ample vêtement de dessus.

⁴ *Tableau de Paris*, t. V, p. 117.

⁵ Des toiles qui sortaient, encore jaunes, des mains du tisserand.

⁶ Ils leur rendaient leur premier lustre et même les moiraient.

Blanchisseurs. Nom que prenaient certains ouvriers ferblantiers.

Blanquiers et **Blantiers.** Dans l'horlogerie, ouvriers qui se bornaient à faire des mouvements en blanc, c'est-à-dire où l'œuvre est seulement ébauchée.

Blasonniers. « Cis titre parole des blasonniers, c'est à savoir de ceus qui quirent seles, archons et blasons ». Tel est le titre des statuts que les blasonniers soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ¹. Dits aussi *cuireurs*, *cuiriers*, *cuirieres*, *cuireres*, *quiriers de selles*, les blasonniers se chargeaient de recouvrir de cuir les selles, les arçons et les écus armoriés qui les décoraient. Ils se bornaient d'ailleurs à garnir la charpente qu'avait construite les chapeliers ; les selliers la rembourraient ensuite, et lui donnaient son aspect définitif.

Au treizième siècle, le métier de blasonnier était libre. Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis et régler à sa volonté toutes les conditions de l'apprentissage. Le travail à la lumière était interdit. Il n'est pas question de jurés dans ces statuts, sans doute parce que les blasonniers étaient soumis à ceux des selliers, avec qui ils ne tardèrent pas à se confondre.

Les *Tailles de 1292* et de *1300* cite chacune deux *blazenniers* et *blazoniers*.

Voy. **Armoyeurs** et **Harnachement**.

Blastiers et **Blatiers.** Voy. **Blé** (Marchands de).

Blaviers (SERGENTS). Voy. **Messiers**.

Blazenniers et **Blazoniers.** Voy. **Blasonniers**.

Blé (MARCHANDS DE). Leurs premiers statuts, insérés dans le *Livre des métiers* ², les nomment « blaetiers, c'est à savoir venderes de blé et de toutes autres manières de grains ».

Ce commerce fut plus tard attribué aux grainiers, et le mot *blatiers* désigna les forains qui apportaient du blé à Paris. Savary les définit ainsi : « Marchands qui vont acheter des blés dans les greniers de la campagne, pour les transporter et les revendre dans les marchez des villes et gros bourgs ³ ». Les blatiers avaient pour patron saint Nicolas.

On les trouve encore nommés *blaatièrs*, *bladiers*, *blastiers*, *blaetiers*, etc.

Voy. **Grainiers** et **Mesureurs**.

Bleu de Prusse dit aussi **bleu de Berlin** (FABRICANTS DE). Sa préparation est due à Diesbach, marchand de couleurs Berlinoise, qui la découvrit en 1710. La composition en

¹ *Livre des métiers*, titre LXXX.

² Titre III.

³ Tome I, p. 364. — Voy. l'ordonnance de 1415, chap. I, et celle de 1672, chap. VI. — Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 738.

fut d'abord gardée secrète, mais Woodward la trouva et la rendit publique en 1724.

La première manufacture de bleu de Prusse que posséda la France fut établie au Temple par un sieur Auteresse. Il en existait trois à la fin du dix-huitième siècle; celle du sieur d'Heur ou Dheur, au faubourg Saint-Marcel, passait pour fournir de très beaux produits ¹.

Blondiers. On nommait ainsi les ouvriers qui fabriquaient la blonde ou dentelle de soie. On en faisait peu à Paris, mais cette industrie était très prospère dans les environs, à Saint-Denis, à Montmorency, à Villiers-le-Bel et surtout à Louvres.

Au dix-huitième siècle, les blondes les plus recherchées étaient le *berg-op-zoom*, la *chenille*, le *persil*, la *couleuvre*, etc.

Le commerce des blondes appartenait aux lingères et aux merciers.

Blondiniers. Titre que prenaient les passementiers.

Bluteurs. Ils sont nommés *bulcteres* dans les statuts accordés aux boulangers vers la fin du treizième siècle ².

Bobelineurs. Voy. Savetiers.

Bobineuses. Dans les manufactures de lainages, ouvrières qui « dévident, sur des bobines ou rochets, le fil destiné à former des chaînes ».

Boesseliers. Voy. Boisseliers.

Boileau (LIVRE D'ÉTIENNE). Voy. **Livre des métiers.**

Bois (COMMERCE DU). Voy. **Aides à mouleurs.** — **Atireurs de busches.** — **Bois (Marchands de).** — **Bûcherons.** — **Chargeurs.** — **Commissaires.** — **Cotrets (Marchands de).** — **Déchargeurs.** — **Fagoteurs.** — **Merreniers.** — **Mottes (Marchands de).** — **Mouleurs.** — **Porteurs.** — **Vendeurs.** — **Voie.**

Bois (MARCHANDS DE). La *Taille de 1292* mentionne 21 *buschiers* ou *buchiers*; dans celle de 1313, j'en trouve 22, établis sur le bord de la rivière, aux environs de la rue des Bourdonnais ³. En effet, le bois qui arrivait par bateau, de la haute Seine, de l'Yonne et de la Marne devait être débarqué et vendu aux ports de la Grève, de la Bûcherie ou du Petit-Pont; celui qui venait de la basse Seine ou de l'Oise se vendait au port ou à la place de l'École ⁴. Là seulement, le bois pouvait être livré en gros ⁵; mais on le criait au détail dans les rues :

L'autres crie la busche bone,
A ij oboles le vous le donne !

disait Guillaume de la Ville Neuve ¹ au treizième siècle. Et il en était de même au seizième :

Soit en destour ou en embusche,
On va eriant semblablement,
A jeun ou yvre : Busche ! busche !
Pour soy chauffer certainement ².

Si ces mauvais vers datent de la fin du siècle, les bûches ainsi annoncées pouvaient provenir du *flottage*, dont l'invention fut due à un sieur Rouvet. Il eut l'idée de jeter les bûches dans les petits torrents qui descendent des montagnes du Morvan; le courant les emportait jusqu'à l'Yonne, d'où, reliées en radeaux, elles descendaient jusqu'à Paris. Les premières tentatives ne furent pas heureuses. Il fallut de nombreuses ordonnances pour assurer le libre passage, pour empêcher les propriétaires riverains de s'approprier le bois.

On appelait *bois-canards*, ceux qu'une cause quelconque entraînait au fond de l'eau. L'ordonnance de 1672 ³ accorde à l'expéditeur quarante jours pour les repêcher; passé ce temps, l'opération était faite par les riverains, mais le marchand devait les indemniser.

Parmi les bois flottés, on appelait *bois de gravier* celui qui avait conservé toute son écorce. Le *pelard* avait abandonné la sienne aux tanneurs.

Jusqu'à la Révolution, tous les hauts fonctionnaires faisaient, durant l'hiver, allumer à la porte de leur hôtel d'énormes brasiers que l'on entretenait depuis six heures du soir jusqu'à une heure du matin ⁴. « Les pauvres, les mains tendues, font cercle; ils se chauffent, puis emportent de la braise et quelques bûches allumées ⁵ ».

Les mots *bois de fou* et *bois d'andelle* désignent le hêtre, jadis appelé *fouteau*; le bois flotté originaire de l'Andelle, petite rivière de Normandie, passait pour le meilleur qui vint à Paris. L'ordonnance de décembre 1672 écrit *bois Dandelles* ⁶.

En 1783, la consommation de Paris était, année moyenne, de six cent mille voies ⁷, et la voie de bois représentait environ 2 stères.

On trouve dans Sauval ⁸ de curieux détails sur les hivers rigoureux que Paris eut à subir depuis le quinzième siècle.

Bois de construction. Voy. Merreniers.

Bois d'éventails (FABRICANTS DE). Titre qui appartenait aux tabletiers.

Boisseliers. Les *Tailles de 1292* et de 1300 citent chacune un seul boisselier, celle de 1313 en mentionne trois.

¹ Les crieries de Paris, etc.

² Les cris des marchandises, etc. A la suite des premières éditions de Corrozet.

³ Titre XVII, art. 9 et 10.

⁴ Comtesse de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes*, t. I, p. 349.

⁵ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. XII, p. 335.

⁶ Titre XVII, art. 26.

⁷ *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, 26 février 1783, t. II, p. 27.

⁸ *Antiquités de Paris*, t. I, p. 201 et suiv.

¹ Voy. l'*Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 220.

² *Livre des métiers*, titre I, art. 44.

³ Voy. pages 10 et 11.

⁴ Elle porte encore ce nom.

⁵ Ordonnance de février 1415, chap. XII.

Au mois d'avril 1443, les boisseliers firent homologuer leurs statuts par le prévôt de Paris. Avant d'ouvrir boutique, avant « qu'ils puissent tenir ouvrouer », ils devaient payer une somme de vingt-quatre sous, dont seize revenaient au roi et huit aux jurés de la communauté. Un maître ne pouvait avoir à la fois deux apprentis. La durée de l'apprentissage était de six ans pour l'enfant qui apportait quarante sous, de huit ans pour l'enfant sans argent. Le *chef-d'œuvre* exigé pour obtenir la maîtrise consistait en « deux diverses pièces d'œuvre dudit mestier ». Deux jurés administraient la corporation, qui comprenait déjà les boisseliers, les lanterniers et les souffletiers ¹. Ces statuts furent confirmés, sans modifications importantes, le 24 juin 1467 ².

Vers la fin du dix-huitième siècle, l'apprentissage durait six ans, et la communauté réunissait environ 70 maîtres, qui étaient dits officiellement *boisseliers-lanterniers-souffletiers-criniers-faiseurs de sas et tamis* ³. Leur privilège comprenait, en outre, la fabrication d'une foule d'objets de ménage, celle des caisses de tambour, et surtout celle de toutes les mesures en bois destinées aux grains. C'étaient :

Le *muïd*, qui représentait environ 18 hectolitres, et comprenait 12 setiers.

Le *setier*, équivalant à environ 156 litres, se subdivisait en :

2 *mines* ou *hémimes* d'env. 78 litres.

4 *minots* d'env. 39 litres.

12 *boisseaux* d'env. 13 litres.

48 *quarts* ou *picotins* d'env. 3 litres.

190 *litrons* d'env. 82 centilitres.

Le *setier* destiné à l'avoine contenait 24 boisseaux, celui qui était destiné au sel en représentait 16, et celui du charbon de bois 32.

Le *minot* variait dans les mêmes proportions.

Au quinzième siècle, les étalons du boisseau et de ses subdivisions étaient conservés à l'hôtel de ville ⁴.

Les boisseliers eurent d'abord pour patron saint Éloi, mais au commencement du dix-septième siècle, leur confrérie était placée sous le patronage de saint Clair ⁵.

L'ordonnance d'avril 1443 et celle de juin 1467 écrivent *boysseliers*. On les trouve encore nommés *boesseliers*, *banniers* et *benniers*; ces deux dernières expressions proviennent sans doute de ce que la communauté fabriquait les *bennes* ou *banneaux*, boisseaux de bois dont on se servait pour le transport des liquides.

Boîte. C'est le nom que les statuts donnent à la caisse de la confrérie ⁶.

Boîtes de cartes (FAISEURS DE). Titre que prenaient les cartonniers.

Boîtiers. Nom que le *Livre des métiers* donne aux serruriers de cuivre.

Bolengiers. Nom que l'ordonnance du 30 janvier 1351 donne aux boulangers ¹.

Bondrilles. Voy. **Drilles**.

Bonne aventure (DISEURS DE). Voy. **Devins**.

Bonnes à tout faire. Voy. **Servantes**.

Bonnes d'enfants. Nom moderne d'une domestique qu'Audiger appelle *Gouvernante d'enfants* et l'abbé Jaubert *Femme d'enfants*.

« Le devoir d'une gouvernante d'enfants est d'avoir bien soin de ceux dont on lui donne la direction. Elle doit les tenir toujours bien proprement, avoir beaucoup de douceur et de complaisance pour eux, sans pourtant leur rien souffrir de bizarre ni de méchant.... Elle doit pareillement leur donner à boire lorsqu'ils en demandent et qu'elle juge que cela ne leur peut faire aucun mal; leur donner à manger et les coucher et lever à leurs heures réglées et ordinaires. Il est encore de son devoir de tenir leurs chambres bien propres, de bien faire leurs lits, bien nettoyer leurs bas et leurs souliers. Enfin d'avoir bien soin de toutes leurs hardes, linges et habits, afin qu'il ne s'en perde rien. Elle doit aussi leur apprendre à prier Dieu et à faire le signe du chrétien dès leur âge le plus tendre; empêcher qu'ils ne se battent et ne contractent aucune inimitié les uns avec les autres; les mener à la messe les fêtes et les dimanches sitôt qu'ils y peuvent aller, et ne leur donner en tout que de bons et salutaires exemples ² ».

L'abbé Jaubert écrit de son côté : « Après que les enfants ont été tirés du sevrage, les mères qui préfèrent leurs plaisirs aux soins importants du ménage, et surtout à celui de l'éducation de leurs enfants, s'en débarrassent le plus qu'elles peuvent, en les confiant à des domestiques qui n'ont d'autre occupation que d'habiller et coucher les enfants, les faire manger, les tenir propres, les promener, etc. C'est à ces personnes qu'on donne le nom de femmes d'enfants ³ ».

Bonnetiers. Pour retrouver l'origine de nos bonnetiers actuels, il faut remonter aux *coiffiers*, aux *aumussiers*, aux *chaussetiers* et aux *chapeliers de coton* du moyen-âge. Dans leurs statuts de 1315 ceux-ci se disent *chapeliers de gans de laine et de bonnets*, et les statuts de 1366 et de 1380 leur conservent ce titre. Je les trouve cités pour la première fois sous le nom de *bonnetiers* dans l'ordonnance dite des *Bannières* ⁴, qui fut rendue par Louis XI au mois de juin 1467.

Sous ce nouveau nom, leur commerce prit une grande extension; à ce point que, peu d'années après, ils furent en état d'aspirer à

¹ *Ordonnances royales*, t. XVI, p. 636.

² *Ordonnances royales*, t. XVI, p. 639.

³ Voy. tous ces mots.

⁴ Ordonnance de février 1415, chap. XXVII et LVII.

⁵ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 93.

⁶ Voy. le *Livre des métiers*, titre XI, art. 8, et titre LX, art. 12.

¹ Titre I, art. 1.

² *La maison réglée* (1692), liv. II, chap. 3.

³ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 191.

⁴ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

l'honneur très envié de faire partie des *Six-Corps* ¹. En 1514, lors de l'entrée à Paris de la reine Marie d'Angleterre, les changeurs, bien déchus de leur antique opulence, déclarèrent qu'ils n'étaient pas en état de pourvoir aux frais qu'entraînaient pour les *Six-Corps* ces sortes de cérémonies. Les bonnetiers offrirent aussitôt de prendre leur place, et furent acceptés. Tout, à cette époque, réussissait aux bonnetiers. En même temps que l'admission dans les *Six-Corps* leur attribuait le cinquième rang parmi les représentants officiels du commerce de Paris, une découverte nouvelle, celle de l'application du tricot ² à la fabrication des bas, allait donner un grand essor à leur négoce et doubler l'importance de la communauté.

Avant la fin du seizième siècle, les chausses ³ avaient été abandonnées, et toute personne un peu aisée portait des bas tricotés. En leur qualité de *travail à l'aiguille*, tout semblable à celui qui produisait des gants et des bonnets, le privilège de leur fabrication fut attribué aux bonnetiers.

Je signalerai ici un rapprochement assez curieux, que le hasard m'a révélé. Comme on sait, les bonnetiers d'aujourd'hui obtiennent la mesure du pied d'un client en prenant celle de sa main fermée ; ceux du seizième siècle employaient un procédé à peu près semblable, car voici ce que je trouve dans un très rare volume publié en 1530 :

« Si tu veulx sçavoir de quelle grandeur est le pied d'ung homme ou d'une femme, sans le mesurer, fais ce qui s'ensuyt :

Prends ung fillet en double, et le metz ou attache au sommet du grand doigt de la main droite ainsy en double, et le faiz passer le long de la paulme de la main jusques à la jointure de la dicte main. Et tu trouveras que le pied de la personne sera aussi grand que la mesure que tu auras prise. L'expérience en est facile ⁴ ».

Ainsi que je l'ai dit, la légèreté et la souplesse des bas tricotés les firent presque aussitôt adopter partout. Dans la classe riche, on les portait en soie, dans les autres en *estame* ⁵, nom donné à un fil de laine très retors. Mais il n'y a pas en ce monde de bonheur parfait. Les bonnetiers rencontrèrent une concurrence redoutable dans une modeste corporation, celle des *bonnetiers-appréteurs-foulonniers-appareilleurs*, qui s'était constituée au faubourg Saint-Marcel ⁶.

Sans doute pour affirmer leur privilège dans l'intérieur de la ville, les anciens bonnetiers firent réviser leurs statuts en l'année 1608. Aux termes de cette nouvelle rédaction :

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis.

La durée de l'apprentissage était fixée à cinq ans, suivis de cinq ans de compagnonnage.

Tout aspirant à la maîtrise devait parfaire le *chef-d'œuvre* en présence des jurés et chez l'un d'eux. Il apportait deux livres de laine, avec lesquelles il était tenu de « faire, fouler et appareiller bien et deuément un bonnet anciennement appellé aulmuce, ou deux bonnets à usage d'homme, appelez anciennement crémiolles. Fera en outre un bonnet carré de bon drap fin, le taillera et encofinera et pressera. Fera aussi une tocque de veloux plissé, et brochera ¹ un bas d'estame et de soie ».

Les fils de maîtres étaient astreints seulement à l'épreuve nommée *expérience*.

Nul ne pouvait être reçu maître avant l'âge de vingt-cinq ans. Il fallait aussi n'avoir été « repris, noté ou convaincu par justice ».

Les bonnetiers avaient le droit de confectionner des bonnets de laine et de drap, des chemisettes, mitaines, calottes, bas, chaussons, « et toutes autres marchandises de soye, estame, laine, fil et cotton brochées sur grosses et menues aiguilles ». Cependant la plus grande partie des bas communs qu'ils vendaient étaient fabriqués à « Dourdan et lieux circonvoisins de la Beauce ».

Quatre jurés administraient la corporation, dont les maîtres étaient officiellement qualifiés de *bonnetiers-aumuciers-mitonniers*. Ce dernier titre signifie *faiseurs de mitons ou mitaines*.

La crémiolle dont il vient d'être parlé a été appelée aussi *carmignolle*, *cremyolle*, *cramignolle*, *craymiolle*, etc. C'était une sorte de toque à bords relevés qui fit son apparition vers le début du règne de Louis XI, et qui fut portée jusque sous Louis XIII.

Le bonnet de coton classique, avec sa pointe et sa mèche, était depuis longtemps revenu en faveur. Celui du quinzième siècle ressemblait tout à fait au nôtre. Je crois que l'on ne s'en servait guère que la nuit, et il faut arriver au dix-huitième siècle pour assister à son véritable triomphe. Il est alors accepté, même de jour, dans l'intérieur des appartements. Une foule de portraits faits à cette époque représentent d'augustes personnages coiffés du bonnet de coton. Pendant que la perruque reposait sur son pied dans un coin d'honneur, le bonnet la remplaçait modestement ; toutefois, les élégants le recouvraient d'une sorte de coiffe en toile fine serrée par un large ruban de couleur.

Les derniers statuts que j'ai analysés furent confirmés au mois de mai 1638. Le nombre des jurés ou gardes fut alors porté à six. Trois d'entre eux étaient dits *Anciens gardes*, les trois autres *Nouveaux gardes* ; le plus ancien de tous portait le nom de *Grand garde*.

Sous cette administration, la communauté allait avoir à traverser une rude épreuve dont elle devait sortir victorieuse ; je veux parler de sa lutte avec les faiseurs de bas au métier. Le métier à bas, « la plus excellente machine que Dieu ait faite », dit Ch. Perrault ², fut inventée vers le milieu du dix-septième siècle, et causa un

¹ Voy. cet article.

² Voy. l'article Tricoteurs.

³ Voy. l'art. Chaussetiers.

⁴ *Traicté nouveau intitulé bastiment de receptes* (1539),

in-32, p. 4.

⁵ Du latin *stamen*.

⁶ Voy. l'art. suivant.

¹ Tricoter.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 186.

grand émoi parmi les bonnetiers. La vente des bas constituait le plus clair de leurs bénéfices, et il semblait bien probable que le monopole de la nouvelle découverte serait attribué à l'inventeur.

De fait, celui-ci, dit une légende, fut mis en relation avec Colbert ; il lui offrit des bas de soie obtenus par le nouveau procédé, et le ministre promit de les présenter à Louis XIV. Les bonnetiers prévenus ne reculèrent pas devant une infamie pour sauvegarder les intérêts de leur corporation ; ils gagnèrent un valet du château, qui s'empara des bas et y coupa avec précaution quelques mailles. Elles cédèrent quand le roi, sur les instances de Colbert, voulut essayer les nouveaux bas tissés au métier. L'inventeur honteusement éconduit tomba dans la misère, vendit sa machine à un Anglais pour un morceau de pain, et alla mourir à l'Hôtel-Dieu.

Cette navrante histoire paraît avoir été mise au jour pour la première fois par Savary, dans son *Dictionnaire du commerce*¹. Elle se vit ensuite confirmée par une communication très précise, insérée dans le *Journal économique*², et que M. Quicherat³ a eu le tort d'accepter comme véridique, car l'examen des dates en démontre l'absolue invraisemblance.

On ne nous dit point vers quelle année le serrurier normand aurait livré son secret à l'Angleterre ; mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que l'invention fut, par la suite, importée d'Angleterre en France pendant l'année 1656. La vente consentie par l'inventeur serait donc forcément antérieure à cette date. Or, en 1656, Colbert n'était encore que l'intendant de Mazarin ; c'est peu de jours avant sa mort, arrivée en 1661, que Mazarin le recommanda à Louis XIV. Colbert n'eut donc pu, plusieurs années auparavant, jouer dans cette histoire le rôle qu'on lui attribue.

Il est probable que l'admirable machine fut inventée, vers 1589, par un pasteur anglais, et c'est un Nimois, Jean Hindret, qui l'introduisit en France.

Les bonnetiers cherchèrent d'abord à s'entendre avec la société qui venait d'être formée pour l'exploitation du nouveau métier. Mais celui-ci se trouvait aussi aux prises avec de grandes difficultés. Enfin, après une lutte qui dura plus d'un demi-siècle⁴, la victoire resta aux bonnetiers. Le roi, « ayant été informé qu'il arrivoit journellement des contestations entre le corps des marchands bonnetiers et la communauté des maîtres fabricans de bas », réunit en une seule, par arrêt du 12 avril 1723, la corporation des tisseurs et la vieille communauté des bonnetiers. A cette époque, celle-ci comptait environ 540 maîtres, chiffre qui paraît s'être peu modifié par la suite. Ils étaient dits officiellement *bonnetiers-aumussiers-mitonniers-faiseurs de bas au tricot et au métier*.

Molière a immortalisé, dans *Les précieuses*

ridicules, le nom de Perdrigeon, le plus fameux bonnetier du dix-septième siècle. Quand Mascarrille demande à Madelon si les rubans qu'il porte sont de bon goût, Madelon exprime son admiration par ces mots : « C'est Perdrigeon tout pur¹ ». *Les précieuses ridicules* furent représentées en 1659. Trente-trois ans plus tard, Perdrigeon n'avait encore rien perdu de sa célébrité, car dans l'*Arlequin phaëton* de Palaprat, joué en 1692, le procureur dit à Phaëton : « Depuis Perdrigeon² jusqu'au moindre mercier, tous les marchands ont des garçons gagés exprès pour glapir éternellement à tes trousses³ ». J'ai trouvé cet illustre commerçant mentionné aussi dans *La révolte des passements*⁴, ainsi que dans le *Mercurie galant* de 1673, qui le nomme Pérignon⁵. Ce grand homme demeurait rue de la Lanterne, près de Saint-Denis de la Chartre, et avait pour enseigne *Les quatre vents*.

Les bonnetiers reconnaissaient pour patron l'anachorète irlandais saint Fiacre, qui passait pour être l'inventeur du tricot. Ils célébraient sa fête le 30 août, dans l'église Saint-Jacques la Boucherie, où ils possédaient une chapelle élégamment ornée par leurs soins. « Sur la frise du lambris qui l'environne, dit Sauval⁶, sont taillés⁷ des bonnets de différentes manières ; dans les vitres sont peints çà et là des chardons et des ciseaux ouverts, principalement des ciseaux ouverts avec quatre chardons audessus, qui sont leurs premières armes ».

C'est dans la rue des Écrivains⁸ touchant le cloître Saint-Jacques, qu'était situé le bureau de la corporation. Il se composait d'une petite maison qui avait été cédée par la fabrique, et que la communauté conserva jusqu'à la Révolution.*

Voy. **Bas au métier (Faiseurs de)**. — **Inspecteurs-Contrôleurs et Jarretières (Commerce des)**.

Bonnetiers du faubourg Saint-Marcel. Ils se qualifiaient officiellement de *bonnetiers-appréteurs-soulonniers-appareilleurs*. Constitué en corporation par le bailli du faubourg Saint-Marcel, ils avaient reçu de lui, le 16 août 1627⁹, des statuts que je n'ai pu retrouver. D'abord installés dans la rue de Lourcine, ils ne tardèrent pas à s'étendre jusqu'aux environs de Sainte-Geneviève. C'était un petit monde d'ouvriers très habiles et toujours en guerre avec les écoliers. On les appelait aussi *bonnetiers au tricot, ouvriers en bas, bades-tamiers, faiseurs de bas d'estame*, etc., et tous leurs produits, bonnets ou bas, étaient fort

¹ Scène 9.

² *Sic*.

³ Acte II, scène 5.

⁴ Dans Éd. Fournier, *Variétés*, t. I, p. 235.

⁵ Tome III, p. 286.

⁶ Sauval, *Antiquités*, t. II, p. 478.

⁷ Sculptés.

⁸ Supprimée en 1854, lors du percement de la rue de Rivoli.

⁹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, art. Bonnetiers.

¹ Edit. de 1723, au mot *bas*.

² *Journal économique*, n° de décembre 1767, p. 557.

³ *Histoire du costume*, p. 529.

⁴ Voy. l'art. *Bas au métier (Faiseurs de)*.

estimés. La réputation de ces derniers dits *bas du faubourg Saint-Marceau*, se maintint même pendant près de deux siècles.

La communauté excellait dans la confection des bas drapés ¹, et c'est à elle que l'on attribue l'honneur d'avoir créé une mode qui dure encore, celle des bonnets carrés.

A la fin du seizième siècle, les gens d'Église et même les gens de robe portaient encore le bonnet rond, un peu élevé de forme et sans ornement. Un bonnetier de Saint-Marcel, le sieur Patrouillet, eut l'idée de le rendre carré, en donnant à chaque angle une épaisse saillie. Étienne Pasquier, qui était resté fidèle à l'ancienne mode, raconte ainsi comment s'établit la nouvelle ² : Pour remplacer le chaperon, dit-il, « on s'advisa de faire avec grandes aiguilles des bonnets ronds, et y avoit un petit monde de peuple qui en vivoit, en cette grande rue des Cordelières ³, aux faux-bourgs Saint-Marceau de Paris. A ces bonnets ronds, on commença d'y apporter je ne sçay quelle forme de quadrature grossière et lourde, qui fut cause que, de mes premiers ans, j'ay vu que l'on les appeloit bonnets à quatre brayettes. Le premier qui y donna la façon fut un nommé Patrouillet, lequel se fit fort riche bonnetier aux despens de cette nouveauté, et en bastit une fort belle maison en la rue de la Savaterie ⁴ ». A la fin du siècle, on trouvait aussi des bonnets carrés fort coquets chez une dame Passavant, qui demeurait dans la cité, près de l'église de la Madeleine ⁵.

Les statuts de la communauté furent révisés le 17 mai 1701 ⁶. Elle conservait son patron saint Médard, et avait pour armoiries : *D'argent, à un bas de chausse d'azur, accosté de deux bonnets de laine*. L'activité de Colbert, qui s'efforçait de créer d'un bout à l'autre de la France des manufactures de bas tricotés ⁷, porta le premier coup à la corporation. Il fut suivi de l'édit de décembre 1678, aux termes duquel toutes les communautés établies dans les faubourgs étaient supprimées. Les ouvriers en bas tentèrent vainement de résister, et un arrêt de 23 février 1716, confirmé par lettres patentes du 26 avril, les réunit à la corporation des bonnetiers parisiens.

Bonnetiers au tricot. Voy. **Bonnetiers du faubourg Saint-Marcel**.

Boquillons et Boscherons. Voy. **Bûcherons**.

Boschet (QUI FAIT LE). La *Taille de 1300* reproduit deux fois cette mention. Le bochet était une boisson composée d'eau et de miel, à l'usage des ouvriers, des paysans, des valets.

Pour obtenir une qualité supérieure, il fallait y ajouter du gingembre, du poivre long, des clous de girofle, etc. On trouve la recette du bochet dans *Le ménager de Paris*, t. II, p. 238.

Bossetiers. Titre que prenaient les fondeurs. On nommait ordinairement bossettes les petits ornements en relief qui servaient à dissimuler les têtes de clous ou de rivets employés dans la fabrication des armures, des harnais, etc.

Bossetiers et Bossiers. Ouvriers verriers. Voy. **Paraisonniers**.

Bossiers. On nommait ainsi, dans les salines, ceux qui mettaient le sel en tonneau.

Botanistes. La Quintinie ¹ nomme ainsi les jardiniers « qui s'attachent aux plantes rares et médicinales ». On lit, en outre, dans un ouvrage publié en 1779 ² : « Il y a à Paris un certain nombre d'habiles médecins qui se consacrent à l'enseignement de la botanique, et en font des cours publics chez eux, dans leurs jardins. Il y a dans les environs de Paris plusieurs cantons qui sont très propres aux herborisations. MM. les démonstrateurs du Jardin-Royal ³ en font ordinairement sept dans la saison des simples, en faveur des étudiants ».

Botteleurs. Dans les forges, c'étaient les ouvriers occupés au bottelage. Celui-ci consistait à redresser les verges de fer et à les serrer par de forts liens.

Botteleurs de foin. La grande ordonnance de janvier 1351 les nomme *lyeurs de foin*. On les trouve nommés plus tard *relieurs-bottelleurs*. En 1701, Louis XIV les transforma en officiers jurés, puis les supprima l'année suivante ⁴. Ils avaient pour patron saint Charlemagne, qu'ils fêtaient à l'église des Mathurins ⁵.

Le bottelage des foinés destinés à Paris devait être fait à trois liens du même foin, et chaque botte devait être d'une seule et même qualité.

Bottiers. Faiseurs de bottes. Dès le treizième siècle, on voit mentionner les bottes, les bottines et les brodequins. Une jolie femme, dit le *Roman de la rose*,

..... marche joliettement
Sur ses élégantes bottines,
Qu'elle aura fait faire si fines,
Ses pieds moulant si bien à point
Que de plis on n'y trouve point ⁶.

Au siècle suivant apparaissent les bottes fauves à l'usage des damers ; les bottes à creperon (*crepitæ*), qui criaient sous le pied pendant la marche ⁷ ; les heuses ou huèses (*cruralia, osa, hosa, hossa*), bottes montant très haut.

¹ On nommait ainsi des bas de laine auxquels on donnait l'aspect laineux du drap, en faisant ressortir le poil au moyen du chardon.

² *Recherches sur la France*, t. I, p. 397.

³ La rue de Lourcine, auj. rue Broca.

⁴ Dans la Cité.

⁵ Le *Livre commode*, t. II, p. 75.

⁶ Manuscrits Delamarre, n° 21,792, f° 143.

⁷ *Correspondance de Colbert*, t. II, p. 527, 566, 731 et passim.

¹ *Instructions pour les jardins*, préface, p. 6.

² Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 644.

³ Le Jardin des plantes.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 999.

⁵ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 30.

⁶ Édit. elzévir., t. III, p. 249.

⁷ « Quia crepitatur in ambulando », dit Ducange, au mot *crepita*.

Henri IV met à la mode les bottes molles en cuir de Russie (on prononçait *roussie*). Elles avaient pour complément une espèce de socques, que maintenaient des sous-pieds appelés *soulettes*, et ces soulettes étaient dissimulées sur le cou-de-pied par une pièce dite *surpiéd*, que l'on voit à toutes les bottes de ce temps.

Sous Louis XIII apparaissent les *bottes à entonnoir*, restées de mode durant la minorité de Louis XIV. A ce moment, on augmenta la dimension de l'entonnoir, et le fouillis de dentelles qui le garnit s'appela un *ronde de bottes*.

Les bottes destinées aux cavaliers étaient d'un poids énorme, figuraient exactement celles que portaient encore, il y a un demi-siècle, nos postillons. L'entonnoir, peu ouvert, qui les terminait, était garni de poches, où l'on pouvait serrer des papiers et toutes sortes de petits objets. Van der Meulen a représenté Louis XIV les jambes enfermées dans cette lourde chaussure.

En 1663, un cordonnier de Bordeaux, nommé Lestage¹ avait offert à ce grand roi une paire de bottes faites sans qu'aucune mesure lui eût été prise et sans que l'on put y apercevoir une seule couture. On les soumit à l'examen de plusieurs cordonniers, et ils furent forcés de reconnaître, paraît-il, que Lestage disait vrai. Loret lui consacra une colonne de sa gazette rimée² et Louis XIV en fit son cordonnier ordinaire. Il lui accorda même des armoiries, que je trouve blasonnées ainsi : *D'azur, à une botte d'or posée en pal, surmontée d'une couronne fermée de même et accostée de deux fleurs de lis aussi d'or*.

Eh bien, ce n'est pas tout. Il faut bien y croire, puisque j'en ai là sous les yeux la preuve matérielle : on réunit en un volume in-quarto les poésies inspirées par ce mémorable événement³, quatre-vingts pièces latines et françaises, anagrammes, épigrammes, sonnets, stances, quatrains, élégies, etc., que l'imprimeur fit précéder d'un avertissement où on lit que le chef-d'œuvre de Lestage « a donné de l'admiration presque dans tout l'univers ».

A propos de bottes sans couture, je rappellerai que le secret d'une si merveilleuse fabrication aurait été retrouvé vers 1804. L. Prud'homme écrivait, en effet, dans son *Miroir de Paris* : « Colman, au Palais-Royal, fait des bottes sans couture. La paire coûte six cents francs ; on en montre une paire sous verre, comme la robe de Notre Seigneur⁴ ».

Il est probable que Lestage mourut avant 1699, car, à cette date, le bottier de Louis XIV était un sieur Bernard Dolheguy⁵.

Les bottiers appartenaient à la corporation des cordonniers.

Boucheries hippophagiques. Sébastien Mercier écrivait vers 1780 : « On a affiché dernièrement une sentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende pour avoir fait manger aux Parisiens de la chair d'âne pour du veau. La sentence ajoutoit : « comme coutumier du fait ». On « a été obligé de préposer des hommes pour ensevelir les chevaux, parce que plusieurs aubergistes venoient couper une tranche de cheval, et la vendoient pour du bœuf dans les gargotes qui peuplent les faubourgs¹ ».

Au siège d'Alexandrie, puis durant la campagne de Russie, Larrey préconisa l'usage de la viande de cheval et en tira d'excellent bouillon pour ses malades.

La vente de cette viande ne fut autorisée qu'en juin 1865, et restreinte aux boutiques portant en gros caractères les mots BOUCHERIE HIPPOPHAGIQUE.

Boucherons. Voy. Bûcherons.

Bouchers. Dès l'année 1146, ils étaient constitués en corporation². Jean de Garlande nous apprend que les *carnifices* vendaient non seulement du bœuf et du mouton, mais aussi du porc ; c'est en 1513 seulement que les charcutiers obtinrent de débiter la viande de porc, soit crue, soit cuite.

La *Taille de 1292* cite 42, et celle de 1300 mentionne 72 *bouchiers*, nom qu'ils portent encore dans des lettres patentes d'août 1418. Au treizième et au quatorzième siècles, je ne trouve nulle part mention du poids de la viande, ce qui doit faire supposer qu'elle était toujours vendue au morceau, à la main.

Les étaux de la *Grande-Boucherie*, située au Châtelet, appartenaient à un certain nombre de familles qui n'admettaient parmi elles aucun étranger. La loi salique y était observée dans toute sa rigueur ; les mâles seuls succédaient. La famille qui ne laissait pas d'héritier masculin cessait de faire partie de la société ; ses étaux étaient achetés par un maître qui les réunissait aux siens. Disons tout de suite qu'en 1637, la Grande-Boucherie était ainsi devenue la propriété de quatre familles seulement.

La corporation était régie par le *maître de boucher*, chef électif mais à vie, qui ne pouvait être destitué qu'en cas de prévarication. Quand il mourait, les quatre jurés administraient pendant la vacance. Avant qu'un mois fut passé, tous ceux des bouchers qui avaient droit de délibération au conseil se réunissaient et nommaient parmi les plus notables bouchers douze électeurs ; ceux-ci après avoir juré qu'ils « esliront à leur escient le plus souffisant de eulx touz », choisissaient le nouveau maître. Ce maître exerçait la juridiction du métier ; les appels de ses jugements allaient directement devant le prévôt de Paris ; il avait le tiers de toutes les amendes, et conservait une des trois

¹ M. Quicherat le nomme par erreur Nicolas Lestrangle. *Histoire du costume*, p. 515.

² *Muse historique*, n° du 5 août 1663.

³ *Poésies nouvelles sur le sujet des bottes sans couture présentées au Roy par le sieur Nicolas Lestage, maître cordonnier de Sa Majesté*.

⁴ Tome V, p. 236, de l'édition publiée en 1807.

⁵ Jal, *Dictionnaire critique*, p. 805.

¹ *Tableau de Paris*, t. VII, p. 53.

² Voy. Luchaire, *Actes de Louis VII*, n° 170, et *Histoire des institutions monarchiques*, t. II, p. 145.

clefs de la cassette dans laquelle étaient renfermés le sceau et les papiers de la corporation. Des deux autres clefs l'une était entre les mains du prévôt des marchands, l'autre entre les mains des jurés.

Ces derniers, au nombre de quatre, assistaient le maître quand il recevait un boucher ou un écorcheur ; ils avaient le maniement des fonds et rendaient tous les ans compte de leur gestion devant le maître des bouchers et devant six jurés choisis parmi les gens du métier. Quand les comptes avaient été réglés, on procédait à l'élection de nouveaux jurés.

Le maître et les jurés devaient siéger trois fois par semaine, pour juger les contraventions et les différends nés au sein de la communauté. Auprès de ce tribunal, trois écorcheurs, élus aussi, remplissaient les fonctions d'huissiers et de secrétaire.

Après la défaite des Bourguignons (1416) le comte d'Armagnac voulut punir les bouchers de l'aide qu'ils avaient donnée aux Cabochiens. Il fit démolir la Grande Boucherie du Châtelet, qui fut remplacée par quatre boucheries nouvelles construites aux frais du Trésor. Dure justice, car les bouchers empêchaient l'établissement de toute nouvelle boucherie ou prétendaient avoir droit de juridiction sur celles dont ils étaient forcés de subir la concurrence. A la fin du treizième siècle, les Templiers ayant sollicité du roi l'autorisation d'avoir une boucherie dans leur quartier, le roi le permit, mais la Grande-Boucherie se plaignit très haut et la querelle se termina en 1282 par une transaction qui consacrait les privilèges de la communauté. Les bouchers assuraient, dit l'ordonnance, qu'eux et leurs prédécesseurs avaient toujours été en possession d'instituer des bouchers pour couper et vendre la viande dans toute la ville... « Et par la présente concession, disait le roi, nous voulons que ces privilèges, coutumes et franchises demeurent dans toute leur rigueur ». Ce fut donc du consentement et sous la surveillance de la Grande-Boucherie que dut exister celle du Temple, qui ne put avoir que deux étaux, larges seulement de douze pieds, mais dont les patrons n'étaient pas forcément choisis parmi les fils de maître.

La Grande-Boucherie fut reconstruite en 1418 et remise en possession de tous ses privilèges. Après bien des vicissitudes, les propriétaires se virent autorisés à ne plus occuper leurs étaux en personne. Ils les louèrent à des étaliers. Ceux-ci, unis aux étaliers d'une boucherie située près du cimetière Saint-Jean, demandèrent au roi de leur octroyer des statuts. Ils imitaient en cela la boucherie dite de Beauvais qui avait reçu des statuts l'année précédente. Ceux de la Grande-Boucherie sont datés de février 1587. L'apprentissage y est fixé à six ans. Nul ne peut être reçu maître s'il n'est « de bonne vie et conversation. » Il faut, en outre, qu'il ait parfait le *chef-d'œuvre* consistant à « habiller un mouton, un veau ou un porc. » Les fils de maître sont dispensés du chef-d'œuvre et on exige seulement d'eux qu'ils aient servi trois ou quatre ans chez leur père ou leur mère. Les veuves sont autorisées

à continuer le commerce de leur mari¹. En 1650, les bouchers de Paris réunis déclarèrent accepter ces statuts comme règlement pour eux tous.

Au siècle suivant, le lieutenant général de police limita à 240 le nombre des maîtres. Chacun d'eux opérait encore les tueries et dépeçait en public dans sa cour, car il n'existait pas d'abattoirs. Sébastien Mercier vers 1780 et Prudhomme en 1807 font un répugnant tableau de ces exécutions : « On entend les cris plaintifs du bœuf et du mouton... le sang ruisselle, vos souliers en sont emprégnés... »

La communauté des bouchers était placée sous le patronage du Saint Sacrement.

Voy. **Abattoirs.** — **Aboivrement.** — **Bestiaux (Marchands de)** et **Maître des bouchers.**

Bouchiers. Voy. **Bouchers** et **Bourreaux.**

Bouchon de cabaret. Le titre III de la grande ordonnance de février 1415 exige que tous les marchands de vin au détail surmontent leur porte d'un cerceau. On lui substitua de bonne heure un emblème plus compliqué et moins précis. Au dix-huitième siècle, le mot bouchon est ainsi défini : « C'est un signe que l'on met à une maison ou à une cave pour indiquer qu'on y vend du vin au détail. Il est fait ordinairement de lierre, de houx, de cyprès ou de quelque autre arbre qui conserve sa verdure ; quelquefois tout simplement d'un chou² ». J'ai cependant trouvé une sentence du 25 février 1729 qui, sans alléguer aucun raison, interdit aux marchands de vin de faire figurer sur leurs enseignes un chou. Le même règlement veut que toutes leurs boutiques soient munies de barreaux de fer, tradition qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Voici le texte de cette pièce : *Sentence de police, en forme de règlement, qui ordonne que les marchands de vin auront à leurs maisons et caves des enseignes et barreaux pour indication de leur commerce, avec défense d'y mettre un chou.*

Bouchonniers. Ils avaient la spécialité des objets en liège. Ils vendaient, au cent ou au millier, des bouchons qui presque tous, venaient des Landes où on les fabriquait au couteau. Ceux d'Angleterre étaient beaucoup moins estimés.

On ne se servit que fort tard de bouchons de liège pour les bouteilles. Pendant longtemps, on se borna à verser sur le liquide une légère couche d'huile qui surnageait à l'entrée du vase. De cette coutume est venu l'habitude de verser dans son propre verre les premières gouttes d'une bouteille avant d'en offrir. Parfois aussi, on employait un bouchon de chanvre tordu et imbibé d'huile³. Je trouve dans un compte de 1594 cette phrase : « A Fousteau et la Serre, pour estoupes qu'ils ont fourny au [service du]

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1223.

² *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 285.

³ Voy. Louis Perrier, *Mémoire sur le vin de Champagne*, dans les *Mélanges publiés par la Société des bibliophiles français*, t. II, p. 2, 9 et 18.

gobelet, pour faire bouchons aux bouteilles dudit office ¹ ». Enfin, l'article 23 des statuts accordés en février 1659 aux verriers-bouteillers leur prescrit de boucher leurs flacons avec « des bouchons faits de bon chanvre et d'étoupes bien nettes ».

Les bouchonniers confectionnaient aussi les semelles de liège, dont l'emploi est beaucoup plus ancien que celui des bouchons. En 1545, de petits marchands parcouraient les rues en criant des :

Semelles à bouter dans les bottes
Ils sont bonne pour la froidure ².

Il paraît que depuis longtemps l'on ne craignait pas de les multiplier, car le poète Coquillart écrivait vers 1480 :

Noz mignonnes sont si très haultes ³
Que pour sembler grandes et belles,
Elles portent panthouffes haultes
Bien à vingt-quatre semelles ⁴.

Et elles continuèrent à en porter jusqu'au milieu du dix-septième siècle, car je lis dans un curieux volume publié en 1633 : « Vous cognoissez bien cette noire, qui a un pied et demi de liège, et veut passer pour avoir belle taille ⁵ ».

Dans *Le maître valet* de Scarron, joué en 1645, Jodelet dit à Isabelle :

Dites-moi, ma maîtresse, avez-vous bien du liège ?
Si vous n'en avez point, vous êtes sur ma foi,
D'une fort belle taille, et digne d'être à moi ⁶.

Dans le *Virgile travesti*, Didon s'informe

Si dame Hélène avait du liège,
De quel fard elle se servoit,
Combien de dents Héécube avoit,
Si Pâris étoit un bel homme ⁷.

Les patenôtriers d'os et de corne, qui ne comptaient plus guère que deux ou trois maîtres en 1726, furent, par arrêt du 24 août, réunis à la corporation des bouchonniers. Celle-ci prit alors le titre de *patenôtriers-cornetiers-bouchonniers-volantiers*, et ses statuts lui attribuèrent le droit de fabriquer et vendre une foule d'objets : patenôtres de bois et de corne, écritaires de corne, bouchons de liège en carrés ou en planches, bouchons pour les carafons et bouteilles, seaux de liège pour conserver la glace et rafraîchir vins et liqueurs, volants à jouer, etc. « Et à l'égard de l'excédent de plumes qui entre dans la confection des volans, pourront en faire des cure-dents, si bon leur semble ».

Boucletiers de ceintures. Voy. **Boucliers**.

Boucliers. Fabricants de boucles. Les boucles jouaient un grand rôle dans l'habillement au moyen âge. L'abbé Cochet n'en a pas trouvé

moins de cent cinquante dans les tombes fouillées à Envermeu ; on en a découvert ainsi un peu partout, de tous styles, de toutes formes et de tous métaux.

Les boucles d'or et d'argent étaient l'œuvre des orfèvres, les boucles communes se confectionnaient chez les boucliers. Jean de Garlande les nomme *pluscularii* et *pluscarii* ¹, et le *Livre des métiers* ² nous apprend qu'ils formaient au treizième siècle deux corporations distinctes, ayant chacune ses statuts particuliers : c'étaient les *boucliers de fer* et les *boucliers d'archal* ³, de *cuivre* et de *laiton*.

Chez les boucliers de fer, on demandait à l'apprenti huit ans s'il apportait quarante-cinq sous, dix ans s'il était sans argent. Mais nul, disent les statuts, « ne doit prendre apprenti, se il n'est si saige et si riche qu'il le puist apprendre et gouverner ».

Tout apprenti, avant d'être admis à l'atelier, versait entre les mains des jurés une somme de cinq sous. Cette redevance formait un fonds spécial, destiné à l'entretien et à l'instruction des « povres enfans du mestier », c'est-à-dire des fils de maître restés orphelins et pauvres.

La seconde corporation exigeait un apprentissage moins long : six ans avec quarante sous ou huit ans sans argent.

Le travail à la lumière était interdit. En été, les ouvriers quittaient l'atelier dès que complies sonnaient à l'église Saint-Merri, autour de laquelle presque tous étaient logés ; en hiver, ils étaient libres « si tost come ils voient passer le segont crier du soir ».

La corporation était administrée par cinq jurés, dont trois pris parmi les maîtres et deux parmi les ouvriers.

Elle avait pour patron saint Léonard, « monseigneur S. Lienart ».

Les boucliers ne figurent pas, au quinzième siècle, dans l'ordonnance dite *des Bannières*. Ils étaient donc déjà réunis à une autre communauté.

Une pièce de 1586 les nomme *boucletiers de ceintures*.

Boucliers (FAISEURS DE). Voy. **Écuciers**.

Boudiniers. Faiseurs de boudins. Les statuts accordés aux cuisiniers en 1268 leur interdisent la vente du boudin ⁴. La *Taille de 1292* mentionne douze boudiniers, celle de 1300 en cite six seulement. Une pièce publiée par M. G. Fagniez ⁵ prouve qu'en 1409 Paris comptait au moins neuf boudiniers.

L'ordonnance de janvier 1351 les nomme *faiseurs de boudins et andouilles* ⁶.

Ils se fondirent dans la corporation des charcutiers, qui ajoutèrent alors à leurs titres celui de boudiniers.

¹ Voy. le *Glossaire* de Gay, t. I, p. 181.

² *Les cent et sept cris*, etc.

³ Hautaines, ou, par ironie, si petites.

⁴ *Œuvres*, édit. elzévir., t. I, p. 157.

⁵ *Les amours, intrigues.... des domestiques des grandes maisons*, p. XIV.

⁶ Acte II, scène 7.

⁷ Livre I, édit. de 1726, p. 85.

¹ *Dictionarius*, p. 23.

² Titres XXI et XXII.

³ Voy. l'art. Archaliers.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXIX, art. 13.

⁵ *Études sur l'industrie*, p. 399.

⁶ Article 224.

Boueurs. Voy. Ordures ménagères (Enlèvement des).

Boueurs des ports. « Seront les boueurs des ports tenus de faire nettoyer et enlever, par chacun jour, les boues, ordures et immondices qui se trouveront sur les ports, sans qu'il leur soit loisible de les jeter dans le lit de la rivière »¹.

Boueux. synonyme populaire de boueurs.

Bougeniers. On nommait ainsi les ouvriers qui fabriquaient les gros traits d'arbalètes dits *bougons* ou *boujons*.

On trouve aussi *boujonniers*².

Bougiers. Voy. Boulgiers.

Bougies (FABRICANTS DE). Voy. Ciriers.

Bougonneurs. Voy. Boujonneurs.

Bougraniers. Fabricants de bougran. Au début, le bougran fut une étoffe de coton très légère, originaire de Bulgarie, et qui se classe avec les tissus les plus précieux. Mais, dès le quatorzième siècle, le mot bougran sert à désigner un tissu de chanvre, beaucoup moins estimé que le précédent, car on commence à en faire des vêtements de dessous et des doublures³. Enfin, au dix-huitième siècle, le bougran n'est plus qu'une toile grossière, qui, placée entre l'étoffe et la doublure des habits, sert à les soutenir, à leur conserver leur forme. Il s'en fabriquait beaucoup à Paris, qui en recevait aussi de Caen, de Rouen, d'Alençon, etc.⁴. Depuis longtemps les bougraniers ne formaient plus à eux seuls une corporation, ils avaient en 1572 été réunis aux lingères.

On a appelé *bougrain* les bannes que les marchands tendaient devant leurs boutiques pour les garantir du soleil et aussi, disait-on, pour les assombrir aux dépens de leurs clients⁵.

Boujonneurs. Nom donné aux jurés dans quelques manufactures de drap. Ils mesuraient, plombaient, puis marquaient les pièces au moyen d'un instrument appelé *boujon* ou *bougon*.

On trouve aussi *boujonneurs* et *boujonniers*.

Boujonniers. Voy. Bougeniers et Bougonneurs.

Boulangerie (ÉCOLE DE). Elle fut fondée, vers 1780, dans la rue de la Grande-Truanderie, par le lieutenant de police Lenoir, et destinée à l'enseignement technique des ouvriers boulangers. Les cours y étaient gratuits et faits, deux fois par semaine, sous la direction de Parmentier et de Cadet de Vaux. Ils n'étaient pas seulement théoriques : on fabriquait là le pain

blanc destiné à l'école militaire et le pain bis destiné aux prisons¹.

Boulangers. Un roi antérieur à saint Louis, Philippe-Auguste peut-être, avait concédé les revenus et la juridiction professionnelle des boulangers à son grand panetier, qui conserva ce privilège jusqu'en 1711. A cette date, le titre de grand panetier appartenait au duc de Cossé-Brissac² ; il vendit la renonciation à ses droits plus de cent mille livres, qui furent payées par la corporation.

Jean de Garlande nous apprend qu'au milieu du treizième siècle, les *pistores* vendaient des pains faits de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, de méteil et même de son³. Ils prennent le nom de *talemeliers* dans les statuts très complets et très curieux qu'ils soumièrent, vers 1268 à l'homologation du prévôt de Paris Étienne Boileau⁴. Chaque atelier se composait alors d'un gindre (*joindre*), de vanneurs (*vaneres*), de bluteurs (*buleteres*) et de pétrisseurs (*pestriseurs*). On ne cuisait pas les jours de fête, qui représentaient presque un quart de l'année, les Parisiens mangeaient donc rarement du pain frais. Le commerce n'était pas interrompu le dimanche, mais les boutiques restaient entr'ouvertes seulement.

L'ordonnance du 30 janvier 1351 nomme les maîtres *talemeliers*, *talemeniez*, *thalemeniers*, *bolengiers* et *boulengiers* ; mais il ne serait pas impossible qu'une nuance existât entre les deux formes. La seconde viendrait de ce que les pains de cette époque avaient en général l'apparence d'une boule⁵. *Boulangers* ne se rencontre guère avant le seizième siècle.

Au début, l'unité type du pain était la *denrée* ou pain d'un denier, d'où l'on fit le *doubleau* de deux deniers, et la *demie* d'un demi-denier ou obole. Le prix de ces pains ne variait pas ; mais, sur l'avis des jurés talemeliers, on réduisait ou l'on augmentait leur dimension, suivant que le blé était plus ou moins cher. A dater de 1439 seulement, le pain fut vendu au poids, ce furent alors les prix qui varièrent. Les pauvres allaient, le dimanche, au marché Saint-Christophe près de Notre-Dame, où l'on mettait en vente les pains défectueux, trop cuits, trop levés, trop compacts, ou trop petits qui, pendant la semaine, avaient été saisis par les jurés chez les boulangers de la banlieue. Quant à ceux qui étaient confisqués pour les mêmes raisons chez les talemeliers de Paris, on les distribuait gratuitement aux pauvres.

Pendant fort longtemps, on appela *pain de cuisson* celui qui était cuit chez les bourgeois, par opposition au *pain de boulanger*. D'autres

¹ Voy. *Détail de quelques établissements de la ville de Paris, demandé par la reine de Hongrie à M. Lenoir*. Paris, in-8°, p. 50. — Thiéry, *Guide des amateurs*, t. I, p. 475. — S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 154.

² Voy. ci-dessous l'art. Concessions de métiers.

³ « Pistores Parisius vendunt panes de frumento, de siligine, de ordeo, de avena, de acere, item frequenter de furfure ». *Dictionarius*, édit. Scheler, p. 26.

⁴ *Libre des métiers*, titre I.

⁵ Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *bolendegarii*.

¹ Ordonn. de décembre 1672, chap. IV, art. 9.

² Ducange, *Glossarium*, au mot *bolzonus*.

³ Fr. Michel, *Tissus de soie au moyen-âge*, t. II, p. 29 et suiv.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 432.

⁵ Voy. Noël du Fail, *Contes*, p. 336.

expressions, fréquentes dans les statuts du treizième et du quatorzième siècles, demandent également une explication. Ainsi, on nommait :

PAIN ALIZ, celui qui était fait avec des restes de pâtes, et devait être, dès lors, trop serré, trop compact. Il est cité dans le *Livre des métiers*.

PAIN ARS ou ESCHAUDÉ, le pain trop cuit.

PAIN DE BRODE, dit aussi PAIN FAITIS, un pain bis, mélange de seigle et de gruau.

PAIN DE CHAILLY. Pain de première qualité, cité sous ce nom dans une ordonnance de décembre 1372. Il faudrait dire *pain de Chilly*, car il était alors apporté à Paris de *Chilly*, aujourd'hui Chilly-Mazarin (Seine-et-Oise).

PAIN DE CHAPITRE dit aussi CHOINE et CHOESNE. Les chanoines de Notre-Dame recevaient chaque matin un de ces pains exquis ¹, d'où est venu le proverbe : « Il a mangé son choine le premier » ².

PAIN COQUILLÉ. Pain dont la croûte formait de nombreuses boursofflures. Il est cité sous ce nom dans l'ordonnance de décembre 1372. C'est celui que les statuts de mars 1659 nomment PAIN DE MÉNAGE et qui est devenu PAIN BOURGEOIS.

PAIN DE CORBEIL. Il est cité dans les statuts de 1367.

PAIN DE GENTILLY. C'était un pain au beurre.

PAIN DE GONESSE. Il était déjà très recherché au treizième siècle, et sa vogue se soutint jusqu'à la Révolution. Colletet, dans ses *Tracas de Paris* ³, le déclare préférable à tous les autres pains, même au pain à la Montauron, même au pain à la reine. Séb. Mercier écrivait encore vers 1780 : « A six heures, les boulangers de Gonesse, nourriciers de Paris, apportent, deux fois la semaine, une très grande quantité de pains. Il faut qu'ils se consomment dans la ville, car il ne leur est pas permis de les emporter ⁴ ».

PAIN DE MELUN. Pain excellent, très estimé déjà au quatorzième siècle. Dans la suite, quelques gourmets firent venir à Paris des farines et des boulangers de Melun, sans pouvoir obtenir d'eux la qualité recherchée ⁵.

PAIN MÈSCHEVÉ. Pain vendu à un prix inférieur à celui qui était fixé pour sa dimension ⁶.

PAIN MESTOURNÉ, « c'est-à-dire pain trop petit ⁷ ».

PAIN PLAT. Pain blanc de un denier ⁸.

PAIN DE POTE. Pain de luxe dont le boulanger fixait le prix à sa volonté ⁹.

PAIN RATÉ. « Que rat ou souris ont entamé ¹⁰ ».

PAIN REBOUTIS. Pain défectueux, dont la vente était interdite ¹¹.

PAIN DE SAINT-BRICE. Il est cité dans les statuts de 1367.

PAIN DE TRANCHOIRS. On appelait tranchoirs d'épais morceaux de pain bis, ayant la forme ronde, et qui tenaient lieu d'assiettes. Ils furent en usage jusqu'au début du dix-septième siècle. On disait aussi *pain tailloir*.

Un arrêt du 13 février 1523 ordonna aux boulangers de faire sans cesse des pains « de trois sortes de blancheur, bonté et poids, savoir :

Pain de Chailly, 12 onces.

Pain bourgeois, 2 livres.

Pain de brode, 6 livres ».

Le règlement de police du 30 mars 1635 leur enjoignit de cuire chaque jour des

Pains de Chailly, de 12 onces.

Pains de chapitre, de 10 onces.

Pains bourgeois, de 16 onces.

Pains bis de brode, de 14 onces.

Tous au prix de 12 deniers. Mais il y avait des demies ¹.

Citons encore quelques noms, qui sont en général postérieurs au quatorzième siècle :

PAIN ARTICHAUT. Pain à plusieurs cornes.

PAIN BALLÉ. Pain grossier qui contenait encore la *balle* ou enveloppe du grain. Rabelais l'a mentionné ².

PAIN BIS-BLANC. Celui qui est fait de farine blanche et de gruau.

PAIN DE BOUCHE. Pain un peu salé, rempli d'yeux, fait d'une pâte bien travaillée, bien levée. Dit aussi *pain de courtisan*, il se rapprochait du *pain de chapitre*.

PAIN DE BRASSE. Pain commun, destiné aux domestiques.

PAIN BROYÉ. Il n'était guère en usage que pour le *chef-d'œuvre* exigé des compagnons boulangers qui voulaient être admis à la maîtrise.

PAIN CHALAND. Pain très blanc et très bien fait. Ce nom s'est donné à tous les pains venant des environs de Paris, celui de Gonesse excepté.

PAIN CHAPELÉ. Celui dont on a gratté la plus grosse croûte.

PAIN DE CITROUILLE. Celui dans lequel on avait mêlé un peu de citrouille cuite. Il passait pour très rafraîchissant.

PAIN DE CONDITION. Voy. ci-dessous *Pain mollet*.

PAIN CORNU. Celui qui représentait quatre cornes.

PAIN DE COURTISAN. Voy. ci-dessus *Pain de bouche*.

PAIN DE DEUX-COULEURS. Pain bigarré, composé alternativement d'une couche de froment et d'une couche de seigle.

PAIN DE DISETTE. Voy. ci-dessous *Pain d'orge*.

PAIN A LA DUCHESSE. Voy. *Pain mollet*.

PAIN D'ESPIOTTE. Variété de pain de seigle.

¹ Ducange, au mot *panis choesne*.

² Voy. G. Ménage, *Dictionnaire étymologique*.

³ Édit. de 1859, p. 246.

⁴ *Tableau de Paris*, t. IV, p. 153.

⁵ Hurtault et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. III, p. 525.

⁶ *Livre des métiers*, titre I, art. 40.

⁷ *Livre des métiers*, titre I, art. 54.

⁸ *Le ménager de Paris*, t. II, p. 109.

⁹ *Livre des métiers*, titre I, art. 41.

¹⁰ *Livre des métiers*, titre I, art. 54.

¹¹ *Livre des métiers*, titre I, art. 54.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 122.

² Livre I, chap. 25.

PAIN D'ESPRIT. Voy. *Pain mollet*.

PAIN D'ÉTRENNES. Celui que les paroissiens offraient en présent à leur curé vers les fêtes de Noël.

PAIN FÉODAL. Celui que certains vassaux étaient tenus de fournir à leur seigneur.

PAIN FERRÉ. Pain brûlé en dessous par suite d'une trop forte cuisson.

PAIN DE FESTIN. Il était fait de pâte légère dans laquelle entraient du lait, doré par dessus avec des œufs et cuit à four ouvert.

PAIN A LA FRONDE. Mot mis à la mode pendant le soulèvement contre Mazarin. Voy. ci-dessous *Pain de Paris*.

PAIN GRISON. Variété de pain de gruau.

PAIN HALIGOURDE. Variété dans laquelle entraient beaucoup de gruau.

PAIN A LA JOYEUSE. Après le mariage du duc de Joyeuse avec la sœur de la reine (1581), tout fut, un moment, à la *Joyeuse*.

PAIN A LA MARÉCHALE. Voy. ci-dessous *Pain à la Montauron*.

PAIN A LA MODE. Voy. *Pain mollet*.

PAIN MOLLET. Petit pain de luxe, dont la forme, la composition et le nom changèrent souvent. On peut citer, parmi les variétés successives de pains mollets :

Le pain blême.	Le pain à la mode.
Le pain à café.	Le pain à la Montauron.
Le pain de condition.	Le pain de mouton.
Le pain cornu.	Le pain à la reine.
Le pain à la duchesse.	Le pain de Ségovie.
Le pain d'esprit.	etc., etc., etc.

PAIN A LA MONTAURON, dit aussi à la *maréchale*. Pain au beurre, qui devait son nom au fastueux financier à qui Corneille dédia *Cinna*.

PAIN MOUSSAUT. Variété du pain de gruau.

PAIN MOUTON. Pain mollet, dont la croûte, dorée avec des jaunes d'œufs, était en outre saupoudrée de quelques grains de blé. C'était un de ces petits présents que les domestiques donnaient en étrennes à leurs jeunes maîtres.

PAIN DE MUNITION. Pain destiné aux troupes. Dans *Les contes* de Tournabu (1581), Nivelet dit à Rodomont : « Il me semble que le pain de munition n'a point si bon goust que le pain de chapitre de Paris ¹ ». A la fin du dix-huitième siècle, chaque homme en recevait par jour une livre et demie.

PAIN DE NOËL. Redevance que certains vassaux étaient tenus de payer, au moment de Noël, à leur seigneur.

PAIN D'ORGE. Pain grossier qui ne s'employait qu'à défaut de tout autre. Aussi l'appelaient-on *pain de disette*.

PAIN PAGET. Ainsi nommé du financier Paget du Plessis. Il remplaça le pain à la Montauron, après la déconfiture de ce dernier ².

PAIN DE PARIS (gros). Le même, je crois, que le *grand pain bourgeois*, qui joua un rôle durant les troubles de la Fronde ¹.

PAIN A LA REINE. Pain de luxe, qui aurait été mis à la mode par Marie de Médicis ².

PAIN ROUSSET. Pain fait de mélite.

PAIN DU SAINT-ESPRIT. Nom de certains pains que l'on donnait en aumône aux pauvres dans la semaine de la Pentecôte.

PAIN DE SÉGOVIE ou de SIGOVIE. Variété de pain mollet.

PAIN TORTILLÉ. Nommé ainsi à cause de sa forme. Il est cité dans la lettre d'un Sicilien attribuée à J.-P. Marana.

Les derniers statuts des boulangers datent de mai 1746. Il fallait pour passer maître avoir vingt-deux ans accomplis, professer la religion catholique, présenter un certificat de bonne vie et mœurs, n'« être atteint d'aucun mal dangereux qui se puisse communiquer », avoir fait trois années d'apprentissage, trois années de compagnonnage, et avoir parfait le *chef-d'œuvre*, qui consistait à « convertir en diverses sortes de pâtes et de pains trois septiers ³ de farine ». Les fils de maîtres étaient dispensés de la plupart de ces formalités. Pour l'*expérience*, qui pour eux remplaçait le chef-d'œuvre, on leur demandait seulement d'employer « une mine ⁴ de farine », et cette épreuve pouvait être faite en la maison du père.

Chaque pain devait porter la marque du maître chez qui il avait été confectionné.

La communauté était placée sous le patronage de saint Honoré, et une confrérie était dédiée à saint Lazare.

Outre les noms mentionnés ci-dessus, j'ai encore rencontré les formes suivantes : *boulangers*, *boulenghiers*, *boulens*, *maîtres de la pelle*, *pisseteurs*, *talemiers*, *talemetiers*, *tallemeliers*, *talmeliers*, *talmelliers*, *talmisiers*, *tamisiers*, etc., etc.

Voy. **Gallemites**. — **Maître des boulangers**. — **Mercuriales**. — **Pisseteurs**. — **Talemeliers**.

Boulangers des faubourgs. Les boulangers établis dans les faubourgs Saint-Germain, Saint-Michel, Saint-Jacques, Saint-Marcel et Saint-Antoine n'étaient point soumis aux statuts qui régissaient la communauté parisienne. Les plus nombreux, ceux du faubourg Saint-Germain, avaient même reçu, en 1659 encore, des statuts particuliers, où la durée de l'apprentissage, la nature du *chef-d'œuvre*, les privilèges accordés aux fils de maître ne différaient en rien, il est vrai, des règles adoptées dans Paris.

Au mois de décembre 1678 un édit ordonna la fusion de toutes ces maîtrises particulières avec

¹ Voy. C. Moreau, *Bibliographie des mazarinades*, t. I, p. 411.

² Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 560 et 566.

³ Le setier représentait environ 156 litres.

⁴ La mine représentait environ 78 litres.

¹ *Ancien théâtre français*, t. VII, p. 124.

² *Le livre commode*, t. I, p. 308.

celles de la ville. L'exécution en fut retardée par l'opposition du duc de Cossé-Brissac, alors grand panetier ¹. Ses droits furent supprimés en avril 1711, mais il souleva de nombreuses difficultés, et c'est seulement en 1720 que les boulangers des faubourgs, ceux de Saint-Antoine excepté, ne formèrent plus qu'une seule corporation avec ceux de Paris.

Boulangers des petits chiens blancs.

Ce titre, qui n'a sans doute pas survécu au règne de Henri II, était, en 1547, le privilège du boulanger Antoine Andrault, fournisseur de petits pains spéciaux pour les chiens favoris du roi ².

Boulangers. Nom que l'ordonnance des *Bannières* ³ (1467) donne aux boulangers.

Boulenghiers. Voy. **Boulangers.**

Boulengiers. Nom que l'ordonnance du 30 janvier 1351 donne aux boulangers ⁴.

Boulens. Boulangers ⁵.

Boulets. Voy. **Tailleurs de pierre.**

Boulgiers. Faiseurs de boulgés, bouges ou bougettes, objets qui représentaient à peu près notre sac de nuit actuel, et que l'on trouve cité sous ce nom jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Les boulgiers appartenaient à la communauté des coffriers.

Boullengers. Voy. **Boulangers.**

Bouquetières. Au moyen âge, le commerce des fleurs naturelles était fait par les courtilliers ou jardiniers et par les bouquetières. La *Taille de 1292* cite cependant deux *florières*, auxquelles il est bien difficile d'attribuer une autre profession, et j'ai trouvé dans la *Taille de 1313* deux mentions à peu près semblables : *Jehanne la fleurière* et *Denise la fleurète* ⁶.

Les fleurs jouaient alors un grand rôle dans la vie des Parisiens. On en faisait d'élégantes coiffures, dont hommes et femmes se paraient également ⁷; dans les festins, on en couronnait les vases à boire et les verres ⁸; on les associait à toutes les cérémonies religieuses. M. Cocheris a publié ⁹ une pièce sans date où l'on voit que la bouquetière attachée à l'église Sainte-Opportune devait fournir :

1° Le jour de Pâques et celui de sainte Opportune, un bouquet des plus belles fleurs de la saison à la quêteuse ;

2° A la Fête-Dieu, un chapeau de fleurs d'orangers à trois rangs pour le Saint-Sacrement ; un chapeau pour le curé et six autres chapeaux pour les diacres, sous-diacres et porteurs du ciel ; trente chapeaux avec du vert, pour les ecclésiastiques ; cinq bouquets pour les marguilliers ; cinq douzaines de bouquets ronds pour les Anciens et les porteurs du ciel, et un chapeau pour la croix ;

3° Tous les matins de chaque jeudi, un chapeau de belles fleurs selon la saison pour le Saint-Sacrement.

Des femmes parcouraient comme aujourd'hui les rues de Paris, en criant les fleurs nouvelles :

J'ai joncheure de jagliaus,
Herbe fresche !.....

leur fait dire, au treizième siècle, Guillaume de la Ville Neuve ¹. On nommait alors *jaglian* le glaïeul à fleurs violettes ; pendant l'été, on en jonchait les appartements, les lieux publics, même les rues les jours de grande fête.

Au seizième siècle, le *cri* des bouquetières n'a plus besoin d'explication :

A mon pot d'œilletz,
Il est plantureux,
Pour faire bouquetz
Pour les amoureux ! ²

Une Déclaration de novembre 1539, relative au nettoyage des rues ³, nous montre à quel point était développé déjà l'amour des Parisiens et surtout des Parisiennes pour les fleurettes et les jardins suspendus. L'article 8 s'exprime ainsi : « Pour ce que plusieurs propriétaires, conducteurs et locatifs jettent des eaux par leurs fenestres, esquelles y a jardins, pots d'œilletz, romarins, marjolaines et autres choses, dont pourroit advenir inconvenient, et aussi qu'on ne peut bonnement voir d'où lesdites eaux sont jettées : défendons à toutes personnes, de quelque estat, qualité ou condition qu'ils soient, de mettre aux fenestres aucuns pots ne jardinets, sur peine de cent sols parisis d'amende ».

Les derniers statuts de la corporation des bouquetières datent de 1677 et 1735 ; elles y sont qualifiées de *mattresses bouquetières* et *marchandès chapelières en fleurs*.

Elles avaient seules le droit d'assortir et de vendre toutes sortes de bouquets, chapeaux, couronnes, guirlandes de fleurs naturelles, pour baptêmes, mariages, enterrements ⁴, etc. Elles étaient tenues de n'utiliser que des fleurs nouvellement cueillies, et défense leur était faite d'employer celles de l'acacia. Elles ne devaient avoir à la fois qu'une seule apprentie ; l'apprentissage durait quatre ans et était suivi de deux ans de compagnonnage. La communauté était composée de femmes et de filles seulement, « nul garçon, disent les statuts, ne pourra parvenir à la maistrise ny s'entremectre dudit mestier », qui avait pour patron saint Fiacre.

¹ Voy. l'art. Concessions royales.

² Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 264.

³ *Ordonnances royales*, t. XVI, p. 671.

⁴ Titre II, art. 4.

⁵ Voy. le *Glossaire* de Ducange, au mot *bolendegarii*.

⁶ Pages 40 et 106.

⁷ Voy. l'art. *Chapeliers de fleurs*.

⁸ Voy. Legrand d'Aussy, *Vie privée des français*, t. III, p. 286.

⁹ Dans sa réimpression de l'*Histoire du diocèse de Paris*, de l'abbé Lebeuf, t. I, p. 189.

¹ Les *crieries* de Paris.

² Les *cent et sept cris*, etc.

³ Dans Fontanon, *Edits et ordonnances*, t. I, p. 877.

⁴ On n'en voyait alors qu'aux enterrements des enfants.

L'édit de 1776 rendit le métier libre. Le nombre des maîtresses bouquetières était alors de 80 environ.

A la fin du dix-huitième siècle, le commerce des fleurs était exercé par trois corps d'état bien distincts :

1^o Les *jardiniers fleuristes*, qui venaient sur le quai vendre des arbres à fleurs en pot avec leurs racines, des arbres à fruits et des arbustes de tout genre.

2^o Les *marchandises de la halle*, qui vendaient des bottes de roses, de lilas, de jasmin, des œillets, des lis, etc.

3^o Les *bouquetières*, qui ne débitaient plus guère que dans les rues des bouquets et des fleurs au petit détail.

Au dix-septième siècle, le marché des fleurs se tenait près de la halle, dans la rue aux Fers ¹ ; c'est là que l'indiquent le *Livre commode pour 1692* ² et le plan de Lacaille ³. Il fut transporté ensuite sur le quai de la Mégisserie ; puis, vers 1806, sur le quai Desaix, qui devint le quai aux fleurs et est aujourd'hui le quai de la Cité.

Voy. **Chapeliors de fleurs**.

Bouquetiers. Faiseurs de bouquets. Titre qui appartenait aux fabricants de fleurs artificielles et aux plumassiers.

Bouquinistes. Le *Dictionnaire* de Savary (1723) les nomme *estaleurs* et les définit ainsi : « Pauvres libraires, qui n'ayant pas le moyen de tenir boutique ni de vendre du neuf, étaloient de vieux livres sur le Pont-Neuf, le long des quais et en quelques autres endroits de la ville ⁴ ». Nous allons voir pourquoi Savary emploie ici le passé au lieu du présent.

Dès le seizième siècle, ces humbles commerçants étaient accusés d'acheter à vil prix des livres aux écoliers, aux domestiques « et autres personnes inconnues » d'eux. Un arrêt du 27 juin 1577 les assimila même aux recéleurs et aux larrons. Il faut bien dire que ces accusations étaient surtout formulées par des libraires, alarmés de toute concurrence.

Beaucoup de bouquinistes étaient sur le Pont-Neuf, d'autres dans la rue Saint-Jacques, près de la chapelle Saint-Yves. On reprochait d'abord aux premiers de demeurer en dehors des limites de l'Université ⁵, et un arrêt du 29 janvier 1628, renouvelé le 2 mars, leur ordonna d'abandonner le Pont-Neuf et de se réunir à leurs confrères de Saint-Yves ⁶. Je ne sais s'ils obéirent. Ce qui est certain c'est qu'on les retrouve, vingt ans après, sur le Pont-Neuf, où allait se centraliser la vente des Mazarinades. Mais, s'ils étaient protégés par les Frondeurs, ils avaient contre eux la Cour, les amis de Mazarin et surtout les

libraires. Un règlement de 1649 leur enjoignit de « se retirer et prendre boutiques ». Gui Patin écrivait le 17 septembre : « Le syndic des libraires a obtenu un nouvel arrêt, après environ trente autres, par lequel il est défendu à qui que ce soit de vendre ni d'étaler des livres sur le Pont-Neuf. Il l'a fait publier, et a fait quitter ce Pont-Neuf à environ cinquante libraires qui y étoient, lesquels sollicitent aujourd'hui pour y rentrer ¹ ». Au fond, Gui Patin ne les plaint guère, mais plus d'une Mazarinade prit leur défense :

Ces pauvres gens chaque matin,
Sur l'espoir d'un petit butin
Avecque toute leur famille,
Garçons, apprentifs, femme et fille,
Chargez leur col et pleins leurs bras
D'un scientifique fatras,
Venoient dresser un étalage
Qui rendoit plus beau le passage.

Ils obtinrent un délai de trois mois, quittèrent le Pont-Neuf, puis y revinrent, en furent de nouveau chassés en 1686, en 1697 ², en 1717, en 1749, en 1757, en 1759 ³.

Sébastien Mercier vers 1782 confond encore le bouquinier et le bouquiniste. « Le bouquiniste, écrit-il, est un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres et les ouvrages rares, et celui qui les vend. Le premier visite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures. Il en remue les piles qui sont à terre... ⁴ ».

Bouracaniers. Fabricants de bouracan, étoffe velue, dont les plus grossières qualités servaient à faire des couvertures pour les lits ⁵. Il se fabriquait à Paris peu de bouracan ; Lille, Rouen, Abbeville et Amiens en eurent pendant longtemps le monopole. — On trouve aussi *barraccaniers*.

Bourachers. Voy. **Tapissiers**.

Bourliers. Voy. **Bourrelriers**.

Bourreaux. Dits aussi *exécuteurs* ou *maîtres des hautes œuvres*, *exécuteurs de la haute justice*, etc., sans doute parce que les hauts justiciers seuls pouvaient condamner à mort.

Outre ses émoluments, le bourreau percevait une foule de revenus, d'une nature parfois fort étrange, et dont il est difficile de déterminer l'origine.

En vertu du droit de havage, il prélevait les jours du marché, sur chaque étalage une pleine main de chacun des légumes verts ou des grains exposés en vente à la halle ⁶. Il touchait encore certaines redevances sur les fruits, le poisson de mer et d'eau douce, les balais, le foin, etc. De

¹ Édit. Réveillé-Parise t. I, p. 475.

² Voy. la *Bibliothèque de l'école des chartes*, 2^e série, t. V (1849), p. 367.

³ Voy. Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXI, p. 202 ; t. XXII, p. 223, 275, 297.

⁴ *Tableau de Paris*, t. II, p. 128.

⁵ Voy. Ducange, *Glossaire*, aux mots *barracana* et *barracanus*.

⁶ Voy. ci-dessous l'article *Havage* (Droit de).

¹ Auj. rue Berger.

² Tome I, p. 165.

³ Publié en 1714.

⁴ *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1903.

⁵ Voy. ci-dessous l'article *Libraire*.

⁶ Voy. le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, année 1891, p. 145.

plus, chaque lépreux habitant la banlieue de Paris lui devait quatre sous par an ¹.

Le prieuré de Saint-Antoine avait le privilège exclusif de nourrir dans Paris des pourceaux. Le bourreau était chargé de saisir tous les autres rencontrés errants par la ville, et il recevait cinq sous pour chacun de ceux qu'il amenait à l'Hôtel-Dieu ².

Écoutez maintenant Sauval : « Les religieux de Saint-Martin [des Champs] doivent tous les ans, le jour de la Saint-Martin, à l'exécuteur de la haute justice cinq pains et cinq bouteilles de vin pour les exécutions qu'il fait sur leurs terres ; et le bruit court que, ce jour-là, ils le faisoient dîner avec eux dans leur réfectoire sur une petite table qu'on y voit : c'est un faux bruit dont on ne sait rien davantage.

Les religieux de Sainte-Geneviève lui payoient encore cinq sols tous les ans, à cause qu'il ne prend point de droit de havée ³.

L'abbé de Saint-Germain des Prés lui donnoit autrefois, le jour de saint Vincent, patron de son abbaye, une tête de pourceau, et le faisoit marcher le premier à la procession ⁴. »

Il recevait parfois une paire de gants. Cela, a-t-on dit, pour que ses mains parussent sortir pures de l'exécution dont il était chargé ⁵.

Il pouvait s'emparer de l'argent qu'il trouvait sur les suppliciés. « Et est à noter que quand un homme est justicié pour ses démérites, ce qui est au dessous de la ceinture est au bourel, de quelque prix que ce soit ⁶ ». Cette phrase date de 1572. Vingt-cinq ans plus tard, Lestoile, racontant l'exécution d'un espagnol convaincu de tentative de meurtre, dit qu'on lui trouva cent doublons cousus en un coing de ses chausses, dont il y eust procès entre M. Rappin et le bourreau à qui les auroit, soustenant l'un et l'autre que le dit argent leur appartenait ⁷. Ce Rapin, un des auteurs de la *Satire ménippée*, joignait à son titre de poète, celui de lieutenant de la prévôté.

Lors des exécutions, ou à l'occasion des feux de la Saint-Jean, le bourreau louait des places aux curieux qui voulaient contempler de près tous les détails de la cérémonie. J'ai trouvé l'avis suivant dans un des recueils manuscrits de la bibliothèque Mazarine ⁸ : « Le sieur Bausire, maître ordinaire des hautes et basses œuvres de la ville et banlieue de Paris, et le sieur Lepautre, son dessignateur effigiaire ⁹, advertissent le public qu'ils loueront des places sur leurs échafaux, à un prix raisonnable, pour voir le feu que l'on fera à la Grève. L'on prendra les billets au pilory, chez M^{rs} leurs valets. Les places

seront marquées d'une fleur de lys, et les méros d'une croix de Saint-André ¹. »

Comme compensation à toutes ces prérogatives, le bourreau devait fournir les cordes, épées, couteaux et autres objets concernant sa profession ; cependant les potences, bûchers et cotterets n'étaient pas à sa charge.

Regardé comme chirurgien ou tout au moins comme habile rebouteur, le peuple s'adressait à lui pour les fractures et les luxations. En mars 1755, le bourreau de Fontenay-le-Comte, fut condamné de ce fait à dix livres d'amende. Il offrit de subir les examens exigés des chirurgiens, et un arrêt rendu par le Parlement de Paris repoussa cette proposition. En avril 1761, les chirurgiens firent encore infliger une amende de 500 livres au bourreau du Mans qui avait pris, dans un acte public, le titre de *chirurgien-restaurateur* ². On accusa aussi des bourreaux d'avoir voulu assassiner un célèbre rebouteur, nommé Dumont et surnommé Val-des-Choux, dont ils redoutaient la concurrence ³.

Au dix-septième siècle, la graisse humaine passait encore pour un excellent remède contre les rhumatismes, et en ce qui la concerne, le bourreau faisait aux apothicaires une concurrence regrettable. Écoutez l'apothicaire Pierre Pomet : « Nous vendons de l'axonge humaine, que nous faisons venir de divers endroits. Mais comme chacun sçait qu'à Paris le maître des hautes œuvres en vend à ceux qui en ont besoin, c'est le sujet pour lequel les droguistes et les apothicaires n'en vendent que très peu. Néanmoins, celle que nous pourrions vendre, ayant esté préparée avec des herbes aromatiques, seroit sans comparaison meilleure que celle qui sort des mains de l'exécuteur ⁴. »

Contre l'apoplexie et la gravelle, on employait l'usnée ou le magistère de crâne humain. C'était une sorte de mousse verdâtre issue d'une tête de mort. Mais, comme le dit encore très bien Pomet, le plus savant apothicaire du dix-septième siècle, « le crâne des criminels nouvellement pendus, vidé de sa cervelle et de tout ce qu'il contient, bien lavé, bien séché vaut infiniment mieux : c'est celui que les droguistes vendent sous le nom de crâne humain ⁵ ». Le célèbre Lémery ne metait pas en doute l'efficacité de cette préparation. Il écrivait en 1738 : « Pour faire le magistère de crâne humain, on calcine le crâne et on le pulvérise subtilement. Mais ce magistère n'est qu'une tête morte privée de vertu ; on fera bien mieux d'employer, en sa place, du crâne d'un jeune homme mort de mort violente ⁶ ».

On comprend, dès lors, pourquoi la vente des cadavres constituait au bourreau une abondante source de revenu.

¹ Voy. *Les droicts du bourel de Paris*, dans Leber, *Dissertations*, t. XIX, p. 173.

² Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 229 et 869.

³ Ou mieux de havage.

⁴ *Antiquités de Paris*, t. II, p. 457.

⁵ *Mémoires de la société des antiquaires de France*, VIII (1829), p. 433.

⁶ Leber, ut supra.

⁷ *Journal de Henri IV*, 19 janvier 1596.

⁸ Coté A 15407, 9^e pièce.

⁹ Pour les coupables exécutés en effigie.

¹ Les méreaux ou jetons sans doute. Voy. ci-dessous l'art. Méreaux de plomb.

² Abbé Jaubert, *Dictionnaires des arts et métiers*, t. II, p. 22.

³ Bachaumont, 20 janvier 1780, t. XV, p. 37.

⁴ *Histoire générale des drogues*, 2^e partie, p. 7.

⁵ *Histoire générale des drogues*, 2^e partie, p. 8.

⁶ *Pharmacopée universelle*, p. 350.

Je rappelle que pendant plusieurs siècles, l'ouverture des corps humains fut regardée comme une profanation. En février 1700, une bulle pontificale condamne encore toutes les dissections anatomiques entreprises sans l'aveu du Saint-Siège¹. Elles étaient mieux prosrites par un préjugé qui fut fort difficile à déraciner. Aussi les anatomistes les plus passionnés se bornaient-ils à disséquer des rats, des taupes, des veaux et des porcs. A la fin du dix-septième siècle, la Faculté de médecine de Paris accordait à ses étudiants deux cadavres par an. Donc, deux fois au moins par année, le doyen adressait requête au lieutenant criminel, qui s'empressait de lui octroyer le corps du premier coquin exécuté pour ses méfaits.

Les chirurgiens, moins faciles à satisfaire que les médecins, avaient un autre moyen de se procurer des sujets d'étude. Ils s'entendaient avec le greffier criminel, avec le bourreau, et moyennant finance le cadavre leur était abandonné. Le bourreau exigeait ordinairement que l'on mît sa responsabilité à l'abri, qu'on lui fit violence. Alors les chirurgiens se réunissaient soit à la Grève, soit aux halles, ils recrutaient des pages, des laquais, des bateliers, des crocheteurs, et l'exécution à peine terminée, tous se précipitaient sur le cadavre encore chaud, l'enlevaient de force et le transportaient dans la boutique de quelque barbier. De nombreux confrères avertis y attendaient, ils déposaient le corps sur une table, puis s'empressaient de barricader la porte. Le célèbre Vésale s'en allait pendant la nuit rôder autour des fourches patibulaires de Montfaucon, et avec quelques disciples y disputait aux oiseaux de proie les restes de suppliciés. Parfois aussi bravant les peines terribles qui attendaient les sacrilèges, il s'introduisit dans les cimetières pour y dérober des cadavres².

On risquait moins à les arracher au bourreau, car l'arrêt du 11 avril 1551 menaçait seulement les coupables d'une amende. On y lit que « aucuns particuliers s'efforçoient de prendre, et de fait prenoient et enlevoient souventesfois, plusieurs corps par les mains des exécuteurs de la haute justice et leurs valets, pour quelque argent qu'ils leur donnoient ».

Pour un cadavre cédé à la Faculté, le bourreau recevait seulement trois livres. Les chirurgiens se montraient plus généreux. En 1659, ils achetèrent un supplicié cinquante-cinq livres, plus six livres de bougies, l'enlèvement ayant eu lieu pendant la nuit. L'arrêt du 28 mars condamne solidairement « Galliot, greffier criminel du Châtelet, Saint-Germain et Dubois, exempts, et l'exécuteur de la justice, à restituer les six livres de bougie et les cinquante-cinq livres mal pris et exigez pour avoir délivrance d'un cadavre supplicié³ ».

La *Taille de 1292* mentionne, dans la rue

Guérin-Boucel⁴ « Tevenot le bourriau² ». Est-ce à lui qu'a appartenu le badelaire dont se servait, au treizième siècle le bourreau de Paris pour les décapitations et qui est aujourd'hui conservé au musée de Cluny³ ?

Mais l'histoire a recueilli le nom de bien d'autres bourreaux. Maître Guieffroy, mort en décembre 1411, eut pour successeur le féroce Capeluche, qui a joué un si grand rôle dans le massacre des Armagnacs. Le *Journal d'un bourgeois de Paris* raconte que, condamné à son tour en août 1418, il indiqua lui-même à son successeur sans expérience de quelle manière il devait s'y prendre : « Et ordonna la manière au nouveau bourreau comment il devoit copper teste, tout ainsi comme s'il vouldist faire office à ung autre : dont tout le monde estoit esbahi. Après ce, cria mercy à Dieu et fut décollé par son varlet⁴ ».

En 1460, le bourreau de Paris se nommait Henry Cousin, et il exerça jusqu'en 1479 au moins. En 1475, lors de l'exécution du connétable de Saint-Pol, il avait pour aide son fils Petit-Jehan. Celui-ci fut assassiné en 1477 par quatre misérables, que Henry Cousin pendit quelques jours après. Un autre de ses fils remplit les fonctions de bourreau à Arras⁵.

En 1523, Rotillon, bourreau de Paris, fut emprisonné au Châtelet, parce qu'il avait coupé maladroitement la tête à un gentilhomme d'Auvergne. L'année suivante, quand Saint-Vallier fut gracié par le roi, il était entre les mains de deux bourreaux, Rotillon et Macé⁶.

Jean Guillaume, le fameux exécuteur des hautes œuvres de Richelieu, avait eu pour prédécesseur un sieur Jean Rozeau.

En 1657, le bourreau de Paris se nommait Saint-Aubin⁷.

C'est le bourreau Carlier qui décapita la célèbre Mme Tiquet. « Elle a horriblement souffert, écrivait la princesse Palatine, car le bourreau l'a frappée cinq ou six fois avant de lui abattre la tête⁸ ».

Le bourreau de la prévôté de Paris avait pour costume officiel des chausses et un maillot couleur sang de bœuf ; les armes de la Ville étaient brodées sur la poitrine. Il était logé dans le bâtiment du pilori, autour duquel il avait fait élever plusieurs échoppes qu'il louait à de petits marchands. Il était tenu de former des apprentis ou aides, car la variété des procédés employés contre les patients faisait de l'office de bourreau un métier compliqué. Il fallait savoir faire sauter une tête d'un coup d'épée, manier le fer chaud, percer la langue, arracher les oreilles

¹ Rue Guérin-Boisseau.

² Voy. pages 60 et 488.

³ Il a 0,79 de longueur et porte le n° 5475.

⁴ Édit. Tuetey, p. 18 et 110.

⁵ Sur tout ceci, voy. le *Journal* de Jean de Roze, t. I, p. 5 ; t. II, p. 58, 83, et 365.

⁶ *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I^{er}*, p. 167 et 190.

⁷ Gui Patin, *Lettre* du 24 décembre 1658, t. II p. 445.

⁸ *Lettre* du 23 juin 1699, t. I, p. 37.

¹ *Extravagantes communes*. De sepulturis.

² Portal, *Histoire de l'anatomie*, t. I, p. 395.

³ Arrest portant défenses...

et les ongles, pendre, noyer, écarteler, brûler, rouer, etc. ; il fallait enfin savoir appliquer la torture. Un voyageur anglais Evelyne, qui visita Paris en 1652, décrit ainsi une séance de torture à laquelle il assista : « Je suis allé au Châtelet voir donner la question à un malfaiteur qui refusait de confesser ses méfaits. On commença par lui lier les poignets d'une forte corde qu'on passa dans un anneau de fer scellé dans le mur, à quatre pieds à peu près de haut ; puis on lia ses pieds d'une autre corde passée dans un anneau pris sur le pavé, à environ une toise du plus loin où ils pouvoient atteindre en s'allongeant le plus possible. Ainsi suspendu, mais sur un plan incliné, on passa un chevalet de bois sous le câble qui lioit ses pieds, ce qui le tendit au point de disloquer misérablement toutes les articulations du patient, dont le corps s'allongea d'une façon extraordinaire. On en pouvoit juger d'autant mieux qu'il n'avoit sur lui pour tout vêtement qu'un caleçon de toile. On l'interrogea alors sur le vol dont il était accusé, et comme il ne voulut rien avouer, on mit sous le câble un second chevalet pour rendre la torture et l'extension plus douloureuses. Comme cette agonie ne réussissait pas à lui arracher d'aveux, le bourreau lui fit entrer dans la bouche le bout d'une corne, et lui versa, tant dans le gosier que sur le corps, la quantité de deux seaux d'eau, ce qui le fit enfler si prodigieusement qu'il n'est personne qui n'eut peur à la fois et pitié de lui. Mais il persista à nier tout ce dont on l'accusait. On le détacha ensuite et on le porta devant un bon feu, pour le faire revenir, car la douleur l'avoit fait évanouir et il sembloit mort¹ ».

Dans le ressort de Paris, on employait surtout les brodequins et l'eau. On vient de voir comment se donnait la question de l'eau, on trouvera celle des brodequins décrites dans les *Lois criminelles* de Muyart de Vouglans, ouvrage qui fut publié en 1780, huit années seulement avant la suppression de la torture.

Parmi les nombreuses dénominations appliquées à l'exécuteur des hautes œuvres, je citerai seulement les suivantes : *bouchier, carnacier, carnessier, carnicier, gehennneur, questionneur, patibulaire, tormenteur, tourmenteur*.

Voy. **Fossoyeurs**.

Bourrelets (FOURNITURE ET POSE DE). L'usage des bourrelets destinés à calfeutrer les fenêtres est fort ancien. Je me souviens d'en avoir vu citer — mais où ? — qui étaient constitués par de simples bandes de feutre. Au début du quatorzième siècle, les femmes du petit Charles VII en commandent à un sellier : « A Hance, sellier, demourant à Paris, pour avoir fenestrees et mises à point les fenestres de la chambre de monseigneur messire Charles de France, en l'ostel du Petit Muce², 32 sous parisis³ ». Les selliers, garnisseurs de harnais,

confectionnaient-ils donc des bourrelets de feutre rembourrés à la façon des nôtres ?

Au reste, c'étaient là bourrelets de grand luxe. Sous Louis XVI encore et même dans les appartements royaux, on se bornait souvent à coller autour des fenêtres des bandes de papier. Ainsi, lors de la naissance⁴, au château de Versailles, de la future duchesse d'Angoulême, Marie-Antoinette étant sur le point de s'évanouir, l'accoucheur réclama de l'air. « Les fenêtres, écrit madame Campan⁵, avaient été calfeutrées ; le roi les ouvrit avec une force que sa tendresse pour la reine pouvoit seule lui donner, ces fenêtres étant d'une très grande hauteur et collées avec des bandes de papier dans toute leur étendue ».

Bourreliers. Dans les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau, les bourreliers se qualifient ainsi : « feseres⁶ de coliers à cheval et de dossières de seles, et de toute autre manière de bourlerie appartenant à chareterie fête de cuir de vache et de chevaux ». Strictement limité ainsi, le métier était libre ; mais tout bourrelier qui vouloit employer le cordouan⁴ devoit acheter le métier au maître des fripiers⁵, délégué lui-même du grand chambrier de France. Les maîtres bourreliers pouvaient engager un nombre illimité d'apprentis et fixer comme ils l'entendaient les conditions de l'apprentissage. Ils étaient autorisés à travailler la nuit. On ne fait pas mention de jurés, peut-être parce que les bourreliers étaient soumis à ceux des selliers⁶.

La *Taille de 1292* mentionne 24 bourreliers, celle de 1300 en cite 23.

Dès le 20 février 1404, les statuts de la corporation des bourreliers avaient été revus et réformés par Charles VI⁷, à la demande des vingt-quatre maîtres alors établis à Paris. Cette nouvelle rédaction ne diffère guère de la première que sur deux points : le nombre des jurés est fixé à quatre, et le *chef-d'œuvre* est rigoureusement exigé pour parvenir à la maîtrise.

De nouveaux statuts, datés d'août 1578, limitent à quatre ans la durée de l'apprentissage, ne permettent qu'un apprenti à chaque maître et réduisent à deux le nombre des jurés⁸.

Ces statuts furent révisés encore en décembre 1665⁹ et en octobre 1734¹⁰. L'apprentissage fut alors étendu jusqu'à cinq ans et dut être suivi de deux ans de compagnonnage. Le *chef-d'œuvre* consista en « un harnois de limon complet ». Quatre jurés surveillèrent le métier. Les statuts de 1734 sont les premiers qui donnent aux maîtres de cette communauté le titre de *bourreliers-bâtiers*.

¹ Le 19 décembre 1778.

² *Mémoires*, t. I, p. 80.

³ Faiseurs.

⁴ Voy. l'art. Cordonniers.

⁵ Voy. cet article.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXXI.

⁷ Voy. *Statuts, titres, édits, etc. de la communauté des maîtres bourreliers, etc.*, 1764, in-4°, p. 1.

⁸ Voy. *Statuts, titres, édits, etc.*, p. 14.

⁹ Voy. *Statuts, titres, édits, etc.*, p. 21.

¹⁰ Voy. *Statuts, titres, édits, etc.*, p. 35.

¹ *Voyage en France*, p. 270.

² L'hôtel du Petit-Muce, dans la rue Saint-Antoine.

³ Extraits de comptes royaux, dans Jean Chartier, *Chronique de Charles VII*, éd. Vallet de Viriville, t. III, p. 257.

hongroyeurs. En 1716, ils avaient été autorisés à hongroyer les cuirs dont ils se servaient.

Vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de 250 environ. Depuis le quinzième siècle au moins, ils étaient placés sous le patronage de Notre-Dame des Vertus¹.

On les trouve aussi nommés *bourliers*.

Voy. **Harnachement et Hongroyeurs**.

Bourserie. Ce mot désignait, au moyen âge, les riches étoffes, damas, velours, etc., dont on confectionnait les bourses, les aumônières, etc. On trouve, dans le *Livre des métiers*², les statuts des « ouvriers de drap de soye et de bourserie ».

Bourserots. Voy. **Boursiers**.

Boursiers. Les mérovingiens se servaient de bourses de cuir, et le moyen âge appela ainsi tout sac de petite dimension, qu'il fut destiné à recevoir de l'argent ou d'autres objets, il y avait des bourses à bijoux, à chapelets, à reliques, etc. La bourse, attachée à la ceinture par une chaîne ou un cordon, pendait le long du corps; elle atteignit, sous le nom d'*aumônière*, son apogée au treizième siècle, où sa fabrication suffisait pour occuper, en dehors des boursiers, une nombreuse corporation. Au quatorzième siècle, la bourse prit la forme d'une gibecière ou d'une escarcelle, et le ceinturon qui la retenait descendit de la taille sur le haut de la cuisse.

A cette date, les mots *bouge*, *bougette*, *cuiret*, *boursette*, *culot* et bien d'autres désignent presque toujours des bourses³. On rencontre plus souvent, dans nos anciens chroniqueurs, la *tasse*, *tasque* ou *tassette* qui donna son nom à la communauté des tassetiers. Je citerai encore l'*aloière*, dite aussi *aloyère*, *alloière*, *allouyère*, *alloyère*, etc. :

Riches ceinture et aloière
Que chacun appelle gibecière.

« Le suppliant print la gibecière ou alloyère de petit Jehan, en la quelle n'y avoit point d'argent⁴ ».

La bourse dite *gemelle* ou à *cul de vilain* est restée célèbre. Elle était formée de deux poches ou hémisphères, entre lesquelles se trouvait la fermeture. Les pauvres, dont les braies devaient être souvent en triste état, avaient fourni ce nom inconvenant qui désignait parfois un objet fort luxueux. L'inventaire dressé à la mort de Charles V mentionne deux bourses à cul de vilain, ornées de perles et de saphirs⁵.

La bourse devient sachet au seizième siècle, et son fermoir ciselé est alors une œuvre d'art. Au dix-septième siècle, chaque bonne ménagère porte au côté, suspendus à l'extrémité d'une longue chaîne d'argent, des clefs, des ciseaux, un couteau, une bourse, etc. C'est le demi-ceint⁶.

Les boursiers formaient une corporation dès le douzième siècle, car, en 1160, Louis VII avait

concédé la juridiction et les revenus de ce métier à Thèze, femme d'Yves Lacohe. La famille Marceau en avait hérité au treizième siècle, époque où les boursiers soumièrent leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau¹.

On y voit que le métier s'achetait au concessionnaire, qui avait le titre de *maître des sueurs*².

Le maître boursier ne pouvait avoir qu'un seul apprenti, mais aucune autre condition ne lui était imposée.

Les boursiers étaient autorisés à travailler à la lumière, et ils jouissaient du droit de hauban.

Les statuts reconnaissent que le service du guet était dû par tous les maîtres. Ils négligent de nous indiquer combien de jurés surveillaient le métier.

La *Taille de 1292* mentionne 45 boursiers, celle de 1300 en cite 35 seulement.

Les boursiers employaient alors les cuirs de cerf, de cheval, de truie et de vache. Fabriquant presque exclusivement des bourses et des braies ou caleçons de cuir, ils représentent assez fidèlement nos culottiers actuels.

Au mois de février 1323, de nouveaux statuts leur furent octroyés, à la demande de 16 « ouvriers et ouvrières du dit métier, demeurans à Paris ». Leurs noms figurent à la fin de l'acte.

Au quinzième siècle, ils composèrent, avec les ceinturiers et les mégissiers, la deuxième *bannière* des métiers de Paris³.

Mais leurs attributions furent singulièrement étendues dans la suite, et nous les voyons, au dix-septième siècle, se qualifier de *maîtres boursiers, gibeciers, colletiers, pochetiers, caleçonnières, faiseurs de brayers, mascarines et escarcelles*, énumération incomplète encore de tous les objets qu'ils étaient autorisés à confectionner, tels que sacs, étuis, gibernes, gibecières de toutes espèces, calottes, chaussons de chamois, de buffle ou de maroquin, bourses à cheveux, parasols, parapluies, etc.

Les statuts des boursiers, modifiés et souvent confirmés, furent révisés par lettres patentes de décembre 1659. Mais les merciers, les doreurs sur cuir, les peaussiers, les tailleurs ayant protesté contre les privilèges nouveaux qu'ils accordaient, c'est seulement en avril 1664 que les lettres patentes furent vérifiées.

Chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti.

La durée de l'apprentissage était de quatre ans, celle du compagnonnage de trois ans.

Le *chef-d'œuvre* était très compliqué.

Les articles 31 à 48 font figurer parmi les objets dont la communauté avait le monopole :

Les bourses plates.

Les bourses à jetons, de velours ou de taffetas doublées de cuir et brodées d'or et d'argent.

Les collets, chaussons et caleçons de chamois.

Les gibecières et fauconnières en cuir.

¹ Voy. *Statuts, titres, édits, etc.*, p. 260.

² Titre XL.

³ Ch. de Linas, *Vêtements sacerdotaux*, p. 25 et s.

⁴ Voy. Ducange, au mot *alloverium*.

⁵ Nos 607 et 608.

⁶ Voy. l'art. Demi-ceintiers.

¹ *Livre des métiers*, titre LXXVII.

² Voy. l'art. Maître des sueurs.

³ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

Les brayers ¹ garnis de bon cuir, toile ou futaine.

Les sacs de velours à mettre les livres et bréviaires.

Les ceintures à porter l'or.

Les sacs de nuit en serge et autres étoffes.

Les gibecières de chasse.

Les porte-lettres.

Les étuis à livres.

Les étuis à pistolets et autres.

Les boursiers, qui paraissent avoir eu beaucoup de goût pour la réglementation, firent encore réviser leurs statuts en 1750. C'est la reproduction presque littérale des précédents ; cette fois pourtant le titre de la communauté est un peu modifié et encore allongé. Les maîtres sont dits *boursiers, colletiers, calottiers, culottiers, caleçonniers, seuls faiseurs de brayers, bonnets, calottes de cuir, bustes, guêtres, bas de chamors, gibecières, mascarines, escarcelles*.

A la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres boursiers était de 90 environ. L'édit de 1776 les réunit aux gantiers et aux ceinturiers.

Mais, depuis les statuts de décembre 1659, la spécialité des boursiers s'était à la fois modifiée et accrue.

L'*Encyclopédie méthodique* en donne l'énumération suivante ² :

Bourses à jetons.

Bonnets et toquets d'enfants.

Bourrelets pour enfants.

Paniers, bouffantes, etc. Ce sont les crinolines du dix-huitième siècle ³.

Falots. Lanternes portatives, à armature de fer recouverte d'étoffe.

Bourses à cheveux.

Bonnets de courrier en maroquin, basane, velours ou drap.

Bonnets de héiduques ⁴, hauts parfois de quatorze pouces.

Bonnets carrés et ceux de docteur.

Echarpes de coureurs.

Soufflets à poudrer, en baleine recouverte de toile blanche ou de peau de gants.

Sacs destinés à renfermer les livres d'église.

Étuis de livres, de flacons, de couteaux, en peau simple, en velours ou autres étoffes.

Grimaces ⁵, en forme de pelottes pour les toilettes ou pour renfermer les pains à cacheter.

Signets de livres en forme d'olive aplatie ou de petit carré long.

J'ai gardé pour la fin les parasols et parapluies, qui formaient une de leurs plus importantes spécialités. Elle leur fut disputée par les tabletiers et devint ainsi l'origine d'un curieux procès.

Les manches étaient l'œuvre des tourneurs, qui les fournissaient aux boursiers, autorisés

seulement à monter et à vendre ces utiles objets. Mais les tabletiers ayant, en vertu de leurs statuts, la faculté de travailler la baleine, se crurent en droit de fabriquer des parapluies. L'un d'eux, le sieur Talon, osa même se qualifier de *tabletlier de manches, carcasses, garnitures de taffetas de parasols à soleil et de parasols-parapluies*. Les tourneurs virent là un empiètement sur leur monopole et firent opérer une saisie chez Talon. De là un procès, qui fut perdu par les tourneurs. Une sentence de police, confirmée par le Parlement le 31 janvier 1759, les condamna à cent livres de dommages-intérêts envers la communauté des tabletiers et à 200 livres envers le sieur Talon.

Ainsi encouragés, les tabletiers se mirent à confectionner et à vendre des parapluies. Un procès leur fut intenté trois mois après par les boursiers, et ils eurent encore gain de cause.

Un arrêt du 16 juillet 1759 mit d'accord les deux communautés en leur permettant « de vendre et débiter par concurrence les parasols et les parapluies ».

Les boursiers, dits aussi *boursierots*, avaient pour patron saint Briec ¹, dont ils célébraient la fête le 13 novembre, à l'église Saint-Barthélemy.

Voy. **Aumônières (Faiseuses d'). — Brayers. — Bustes. — Caleçonniers. — Calottiers. — Colletiers. — Culottiers. — Demi-ceintiers. — Escarcelles (Faiseurs d'). — Gibeciers. — Guétriers. — Herniaires. — Mascarines. — Parapluies. — Pochetiers. — Tas-setiers.**

Bousilleurs. Ouvriers maçons qui avaient la spécialité du bousillage. Celui-ci consistait à élever des constructions légères avec de la boue et de la paille hachée.

Ce mot avait encore un autre sens, que Savary ² explique ainsi : « Mauvais ouvriers, qui sçavent mal leur métier et qui travaillent avec peu d'adresse et de propreté ».

Boussoles (FABRICANTS DE). « Le quadrant des mariniens, appelé par les Italiens boussole, est une invention admirable qui court sur mer pour se reconnoître lors que l'on a perdu tout jugement de son adresse ». Cette définition pittoresque est du savant Étienne Pasquier ³. J'y ajouterai que le mot boussole vient bien, en effet, de l'italien, et que l'utile instrument qu'il désigne s'est successivement appelé *quadrant, cadran, marinère, marinette, compas de route, compas de mer, aiguille de mer*, etc. Quant aux ouvriers qui les fabriquaient, je les ai trouvés nommés *quadraniens, quadranniers et cadranniers*. Ils se rattachaient à la classe des fabricants d'instruments de mathématiques, qui eux-mêmes appartinrent successivement à la corporation des couteliers et à celle des fondeurs.

¹ Voy. l'art. Brayers (Faiseurs de).

² Manufactures, t. I, p. 87.

³ Voy. l'art. Paniers (Marchandes de).

⁴ Voy. cet article.

⁵ On nommait ainsi des boîtes rondes, dont le couvercle, doublé d'une glace, supportait une pelote à épingles.

¹ Voy. Ordonn. royales, t. VIII, p. 316, et Bulletin de la Société de l'histoire de Paris, année 1864, p. 118.

² Dictionnaire du commerce, t. I, p. 454.

³ Œuvres complètes, t. I, p. 419.

Cependant, au dix-septième siècle, les quadriers formaient une confrérie particulière, placée sous le patronage de saint Hildevert, et qui se réunissait le 27 mai à l'église Sainte-Croix de la Cité¹.

On nommait des *Butterfield* les boussoles en argent fabriquées par un mécanicien de ce nom, qui mourut en 1724. Il eut le titre d'ingénieur du roi pour les instruments de mathématiques, et il demeurait sur le quai de l'Horloge.

Boute-à-port. Voy. Débacleurs.

Bouteiller de France (GRAND), dit aussi GRAND ÉCHANSON. Chargé de surveiller les boissons destinées à la table royale, il jouissait de certains droits sur les marchands de vins et les cabaretiers. Ces droits, que le prévôt de Paris contestait, furent limités par lettres patentes du 6 octobre 1311. Elles accordèrent seulement au grand bouteiller la moitié de la lie des vins vendus au détail ; mais pour recouvrer cette redevance, il pouvait citer les cabaretiers à son tribunal, les condamner à l'amende et même les faire emprisonner au Châtelet.

Une ordonnance de 1414 est la dernière où j'aie trouvé mentionné le privilège du grand bouteiller sur les cabaretiers².

Il en possédait deux autres assez curieux, et que je mentionne ici pour mémoire. Il touchait cent sous de chaque prélat qui venait, après sa nomination, prêter au roi serment de fidélité³. Prérogative plus étrange encore, les marchands étaient tenus de lui céder à bas prix le poisson acheté pour sa consommation personnelle. « Il avoit, écrit du Tillet⁴, taux et prix particulier de poisson en la ville de Paris pour la provision de sa maison⁵ ».

Dans le personnel attaché à la maison de Philippe le Hardi⁶ en 1285 figuraient deux bouteillers.

Voy. Concessions de métiers.

Bouteillers. La *Taille de 1292* cite, dans la rue des Rosiers, un sieur « Macy, qui fet les bouteilles⁷ ». La *Taille de 1313* cite, à la porte Baudoyer, « Jehan de Saint-Gobain, qui fait boutailles⁸. » Étaient-ce des verriers ? Le moyen âge connut les bouteilles en cuir, en acier, en jaspe et même en verre, mais ces dernières constituaient une exception.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les vases à boire ne figuraient pas sur la table ; ils restaient sur le buffet avec les vases, fontaines ou barils qui contenaient les boissons. Quand on voulait boire, il fallait faire signe à un valet, qui prenait un verre au buffet, le remplissait, le présentait sur une assiette, attendait qu'il fût vidé, et le

rapportait alors où il l'avait pris. Parfois aussi, ce service était fait, à gauche du convive par deux valets, dont l'un tenait le verre, l'autre une carafe. Le marquis de Rouillac, mort en 1662, est le premier qui ait eu l'idée de renvoyer ses gens et de manger tranquillement sans laquais¹. On n'osa l'imiter, et l'usage de laisser sur la table les verres et les bouteilles ne date guère que de 1760².

Le titre de bouteillers appartenait à la corporation des verriers.

Voy. Bouchonniers et Verriers.

Bouteillers. Les statuts de mai 1457 donnent ce titre aux gainiers, parce qu'ils avaient le privilège de fabriquer des bouteilles en cuir bouilli. L'article 4 s'exprime ainsi : « Aucun ne pourra faire bouteilles que de cuir de bœuf ou de vache, pour ce que autre cuir n'y est pas propice ». L'article 12 des statuts de 1560 ajoute qu'elles devront être « cousues de deux coutures à doubles chefs ».

Boute-en-courroie, et plus souvent BOUTE-EN-CORROIE, coupeurs de bourses, voleurs, escamoteurs. Littré a admis ce mot, depuis longtemps hors d'usage, et le fait synonyme d'escamoteur.

Bouteuses. Ouvrières qui rangeaient les épingles, par quarterons, sur des bandes de papier.

Boutiques. Au treizième siècle, elles se composaient en général d'une grande arcade divisée par un ou plusieurs montants de pierre. La porte d'entrée se trouvait, non au milieu, mais à l'un des côtés de l'arcade, le reste était consacré à l'étalage. Les volets de la boutique s'ouvraient horizontalement par le milieu ; celui d'en bas s'abaissait vers le mur d'appui, et dépassant l'alignement, recevait les marchandises exposées ; celui d'en haut se relevait, était maintenu en l'air par des crochets, et abritait l'étalage ; souvent aussi, glissant dans une rainure, on se contentait de le remonter, et alors un auvent en bois ou en tôle protégeait la façade du magasin. Presque toutes les affaires se traitaient ainsi en pleine rue ; rarement, dans la boutique, au plafond bas, assombrie par le cintre de l'arcade et par des objets exposés en vente. De là, le nom de fenêtres donné aux magasins. Le mot *boutique* ne figure pas une seule fois dans le *Livre des métiers*, qui se sert toujours des expressions fenêtre ou ouvrir : l'ouvrir, c'était l'atelier, la fenêtre, c'était l'étalage, et nous verrons ailleurs que tous deux devaient être réunis dans une même pièce. Il était de règle que chaque maître ne pouvait avoir qu'une seule boutique, et celle-ci resta pendant bien longtemps conforme à la description qui précède.

Plus tard, les volets cessèrent de faire corps

¹ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 67.

² Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 150.

³ Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 487.

⁴ Voy. *Recueil des roys de France*, p. 291.

⁵ Ainsi jugé par le Parlement, arrêt de la Toussaint 1292.

⁶ *Recueil des roys de France*, p. 295.

⁷ Page 112.

⁸ Page 131.

¹ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. VI, p. 449.

² Voy. Barbier, *Journal*, 27 septembre 1760, t. VII, p. 302.

avec la devanture et durent être enlevés chaque matin ; les auvents, au contraire, devinrent fixes et prirent parfois de vastes proportions.

Les devantures vitrées datent de la fin du dix-septième siècle. Jusque-là, le marchand exposé à toutes les intempéries des saisons, n'avait pour se garantir du froid qu'un réchaud de braise. Quant à l'éclairage, il se composa jusque-là soit de lanternes, soit de chandelles placées dans des verres cylindriques.

Les boutiques les plus luxueuses, celles des apothicaires, par exemple, qui, au seizième siècle, n'avaient encore pour ornement que les lourdes amphores, les mortiers de fer et les boîtes grossièrement décorées où reposaient les médicaments, prirent au début du dix-septième siècle, une moins misérable apparence. Elles devinrent plus claires et plus vastes, on les garnit de boiseries finement travaillées, et d'élégants tiroirs furent rangés méthodiquement autour de la pièce. Sauval nous a conservé une description enthousiaste de l'apothicairerie des Feuillants qui avait été installée dans ce couvent en 1637 par le frère Christophe de Saint-François. Longue de quatorze pieds et large de neuf, on lui reprochait seulement son plafond un peu bas et la grosse poutre qui le traversait ; mais la pièce était entourée d'armoires vitrées dont l'entablement, chargé de beaux vases, reposait de distance en distance sur des cariatides sculptées dans le bois¹.

Le médecin anglais Lister, qui visita Paris en 1698, constate que plusieurs « boutiques d'apothicaires sont fort ornées et ont même un air de grandeur ». Il avait surtout remarqué celle de Mathieu-François Geoffroy, qui fut échevin de la ville en 1685 et père du célèbre Étienne Geoffroy, mort professeur au collège de France et doyen de la Faculté de médecine. « Elle est, dit-il, dans la rue de Bourgthibourg ; l'entrée de la basse-cour est par une porte cochère, avec des niches où sont de grands vases de cuivre. Quand vous êtes entré, vous trouvez des salles ornées d'énormes vases et de mortiers de bronze, qui sont là autant pour la parade que pour l'usage. Les drogues et les préparations sont dans des armoires rangées autour de ces pièces² ».

Au dix-huitième siècle, les chirurgiens ne possédaient plus de boutique proprement dite, mais tous avaient conservé au rez-de-chaussée sur la rue une salle fermée par des grilles où un élève se tenait en permanence. Sur la devanture s'étaient les affiches indiquant les cours des professeurs et donnant l'adresse de tous les chirurgiens³. Ces boutiques étaient, en outre, ornées de trois bassins jaunes, tandis que les barbiers ne pouvaient suspendre aux leurs que des bassins blancs.

La police intervenait souvent. J'ai retrouvé une sentence du 25 février 1729 qui, sans alléguer aucune raison, interdit aux cabaretiers de

faire figurer sur leurs enseignes un chou. Le même règlement veut que toutes leurs boutiques soient munies de barreaux en fer, tradition qui s'est conservée fort longtemps⁴.

En somme, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les magasins, même le plus en renom étaient d'une grande simplicité. A part de rares exceptions, l'on n'y voyait aucune décoration, ni peinture, ni glaces, ni étalage. Puis, tout changea, et les boutiques commencèrent à afficher un luxe qui, selon toute apparence, nous paraîtrait aujourd'hui bien mesquin. Je lis dans un ouvrage publié en 1826 : « Voyez et admirez la propreté et la recherche qui règnent jusque dans la boutique des cordonniers. Rien n'y manque : glaces, chaises à lyre, comptoir d'acajou, tablettes façon même bois, tapis de pied, vitrages au travers desquels sont rangés, dans le plus bel ordre, des milliers de paires de souliers de toutes les mesures, de toutes les modes, de toutes les couleurs. A ces ornemens il faut ajouter cinq ou six jeunes bordeuses proprement vêtues, qui travaillent sous l'inspection de la maîtresse, dont le costume rivalise avec celui des femmes d'une profession plus relevée⁵ ».

Voy. **Échoppiers** et **Étalages**.

Boutonniers. Du treizième au seizième siècle, le costume des hommes et des femmes comporta une grande variété de boutons. Sous saint Louis, les manches de la robe, alors commune aux deux sexes, étaient collantes jusqu'au coude et fermées par une rangée de boutons. Le saint roi porta, en Orient, une robe que le Soudan lui avait donnée, et où l'on admirait « grant foison de noiaux tous d'or⁶ ». Au commencement du siècle suivant, la chape des femmes est garnie d'une cinquantaine de boutons⁷, et le pourpoint des hommes n'en exhibe pas moins de soixante-dix-huit, dont vingt pour chaque manche⁸.

Les boutons en métal précieux étaient faits par les orfèvres ; les moins riches étaient l'œuvre de deux corporations, les boutonniers et les patenôtriers⁹. Toutes deux ont leurs statuts dans le *Livre des métiers*.

Les boutonniers⁷ fabriquaient exclusivement des boutons « d'archal, de laiton et de coivre neuf et viez⁸ », et des « dex⁹ à dames pour coudre ».

Le métier était libre. Après avoir accompli les formalités ordinaires, chacun pouvait ouvrir boutique sans rien payer.

Chaque maître ne devait avoir à la fois qu'un seul apprenti, non compris « son enfant né de loial mariage ». La durée de l'apprentissage

¹ Sentence de police en forme de règlement, etc. 1729, in-4°.

² *Vie publique et privée des françois*, t. II, p. 213 et 217.

³ Joinville, édit. de 1868, p. 143.

⁴ Voy. J.-M. Richard, *Mahaut, comtesse d'Artois*, p. 185.

⁵ Voy. J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 231.

⁶ Il y avait alors quatre corporations de patenôtriers.

⁷ Titre LXXII.

⁸ Cuivre neuf et vieux.

⁹ Dés.

¹ *Recherches sur Paris*, t. I, p. 485.

² *Voyage à Paris*, p. 212.

³ Voy. Quesnay, *Examen impartial des contestations*, etc., p. 210.

était de huit ans pour l'enfant qui apportait quarante sous, de dix ans au moins pour l'enfant sans argent.

Tout ouvrier avant d'être admis dans un atelier s'engageait par serment à se conformer aux statuts du métier, et à dénoncer aux jurés de la communauté les infractions qu'il pourrait découvrir, fussent-elles commises par son propre maître.

Le travail à la lumière était interdit, « quar la clartez de la nuit n'est mie souffisans à ouvrer de leur mestier ».

Deux jurés, nommés par le prévôt de Paris, surveillaient la fabrication, qui était minutieusement réglementée. Il fallait que les boutons ne fussent ni ébréchés, ni fendus, et qu'on eût soin de les souder « bien et loialement ». Quand ils étaient inégaux « bescoz », ils devaient être saisis et détruits.

Les patenôtriers confectionnaient les boutons en os, en corne et en ivoire. Leurs statuts différaient fort peu de ceux des boutonnières.

Toutefois, il n'y est fait aucune distinction entre les apprentis, qui devaient tous servir pendant neuf ans au moins.

Les ouvriers quittaient l'atelier, en été « à l'heure de vespres sonans en la parroche ¹ où ils demeurent », et en hiver « au premier cop ² de complie sonant à Nostre-Dame », ce qui prouve que le métier était surtout exercé aux environs de cette église.

La *Taille de 1292* mentionne seize boutonnières, celle de 1300 en cite treize seulement.

Ils furent de bonne heure réunis aux passementiers, qui prirent le titre de *passementiers-boutonnières*.

Voy. **Travail (Réglementation du)**.

Boutonnières (ORFÈVRES). Voy. **Orfèvres**.

Boutonnières d'émail. Voy. **Emailleurs**.

Bouviers. « Ce sont ceux qui sont chargés d'avoir soin des bœufs, de châtrer les taureaux encore jeunes, pour dompter leur fureur, et de dresser les bœufs à subir le joug... Le bouvier prend aussi soin des vaches. Il les panse, il veille au moment où une vache est prête à vêler, afin de lui donner les secours nécessaires. Dès que le veau est né, il lui jette sur le corps une poignée de sel et des miettes de pain, afin que la vache le lèche et le nettoie, puis il fait avaler au jeune veau un jaune d'œuf qui ne soit point cuit... Le bouvier peut aussi châtrer les verrats lorsqu'ils ont six mois ³ ».

Au treizième siècle, on estimait surtout les bœufs rouges. On voulait encore qu'ils eussent les membres gros et carrés, de grandes oreilles, le front large, les yeux, les lèvres et les cornes noires, les narines bien ouvertes et les pieds petits.

Les métiers qui employaient le plus de cuir de bœuf étaient les gainiers et les bourreliers.

Les bouviers ont été nommés *Piquebœufs*, *Picquebœufs*, *Piqueurs de bœufs*, etc., etc.

Voy. **Vachers**.

Boyaudiers. Artisans qui préparaient et filaient les cordes faites de boyaux, à l'usage des fabricants d'instruments de musique, des raquetiers, etc. Ils n'employaient guère que les boyaux de moutons ou d'agneaux.

Au dix-septième siècle, les sept maîtres établis à Paris désirèrent être constitués en communauté, et Louis XIV leur accorda des statuts en mai 1676. Le nombre des maîtres ne devait jamais dépasser huit. L'apprentissage durait trois ans. Les veuves avaient le droit de continuer le commerce de leur mari. La corporation, administrée par un doyen et un juré, était placée sous le patronage de sainte Barbe. A cette époque, les maîtres sont souvent nommés *fileurs* et *retordeurs de boyaux*.

A la fin du dix-huitième siècle, les boyaudiers au nombre de dix, étaient tous établis aux environs de Montfaucon. Les fils de maître seuls pouvaient aspirer à la maîtrise.

Le Dictionnaire de Furetière (1727) écrit *boyautiers*, et Delamarre (1737) *boyotiers*.

Boyautiers et Boyotiers. Voy. **Boyaudiers**.

Boysseliers. Nom que les ordonnances d'avril 1443 et de juin 1467 donnent aux boisseliers.

Braaliers de fil. Faiseurs de braies. Les braies constituaient une sorte de culotte. Pendant la domination romaine, la partie des Gaules comprise entre le Rhône, la Garonne et les Pyrénées était nommée *Gallia braccata*, parce que tous les habitants de cette contrée portaient des braies. Celles-ci descendaient par-dessus les chausses ¹ jusqu'au cou-de-pied et avaient beaucoup de ressemblance avec nos pantalons actuels. Mais au treizième siècle, les chausses étant portées fort longues, montant presque à mi-cuisse, les braies s'accourcissent, deviennent une façon de haut de chausses, mot qui d'ailleurs n'existe pas encore.

Les braies étaient ordinairement en toile, aussi les ouvriers qui les confectionnaient étaient-ils dits braaliers de fil. On trouve pourtant mentionnées des braies en soie, en drap et même en peau. Ces dernières étaient la spécialité d'une autre corporation, celle des boursiers ².

Vers 1268, les huit maîtres braaliers établis à Paris soumièrent les statuts de leur communauté à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ³. On y lit que chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'« apprentiz et d'apprentisses ; » ces dernières étaient plus spécialement chargées de la couture. L'apprenti s'engageait pour six ans, et payait chaque année dix sous à son

¹ La paroisse, du latin *parochia*.

² Coup.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 316.

¹ Les bas.

² Voy. le *Livre des métiers*, titre LXXVII.

³ *Livre des métiers*, titre XXXIX.

maître ; l'apprentie servait deux ans seulement, aux mêmes conditions.

Les braies se fixaient sur les hanches au moyen d'un cordon à coulisse appelé *braiel*, *braier* ou *brayer* ¹. Aussi les trouvères ont-ils une formule consacrée lorsqu'ils veulent dépeindre un combattant pourfendu par son adversaire : ils écrivent qu'il est « tranché jusqu'au brayer ». Dans *La chanson de Roland*, Olivier brandit Halteclere, sa bonne épée, et coupe en deux le Sarrazin Climorin, ainsi que son cheval Barbamusche :

Tot le porfent deci tant qu'au braier,
Par mi le cors trenche le bon destrier ².

Les braies, vêtement essentiellement masculin, passaient pour l'attribut de la virilité. L'on disait des femmes maîtresses au logis que, dans le ménage, c'étaient elles qui « portaient le brayer », expression venue presque intacte jusqu'à nous. L'origine de ce dicton paraît remonter au fabliau *De sire Hain et de dame Aneuse* ³, dont l'auteur est un trouvère français du treizième siècle nommé Hue. Il nous montre les deux époux se disputant la possession du brayer qui, après une résistance aussi longue qu'honorable, finit par demeurer aux mains de sire Hain.

Au seizième siècle, le mot brayer a changé de sens, il désigne un bandage herniaire ⁴ ; mais l'imagination des poètes a créé *Bigorne*, un animal fantastique *qui mange tous les hommes qui font le commandement de leurs femmes* ⁵ :

Bigorne suis en Bigornoys,
Qui ne mange figues ne noys,
Car ce n'est mye mon usage.
Bons hommes qui font le commant
De leurs femmes entièrement
Sont si bons pour moy que c'est rage.
Je les mange de grant courage.

Le « bon homme » demande grâce, expose à Bigorne ses doléances, lui dépeint le caractère intraitable de sa femme :

Si je dis nuf, elle dit naf,
Si je dis buf, elle dit baf.
Toute malice en elle abonde.
Elle est en tout mal si parfonde.
Que nuyt et jour ne fait que braire.

Mais Bigorne ne connaît pas la pitié.

Il serait injuste d'appliquer ce portrait à toutes les femmes du seizième siècle. Une autre plaquette, contemporaine de *Bigorne* et presque aussi rare, le *Mirouer des femmes vertueuses*, nous tranquillise sur le sort réservé aux maris de ce temps-là. J'y découvre cette réponse charmante faite par une femme « à son seigneur », dit le texte : « Avant que j'entrasse en ta maison, je desvestis mes robes et aussi mes volontés, et vestis les tiennes. Quoy que tu veulx, doncq

je vueil ». Cette adorable soumission était-elle sincère, ou n'y faut-il voir qu'une ruse destinée à affermir un pouvoir que de franches résistances eussent pu compromettre ? Le dix-septième siècle eût sans doute penché vers cette seconde hypothèse, car voici ce qu'écrivait, vers 1699, l'historien italien J.-P. Marana pendant son séjour en France : « A Paris, les femmes commandent plus que les hommes... Elles ont le privilège de commander à leurs maris et de n'obéir à personne ¹ ».

Quand Marana s'exprimait ainsi, il y avait longtemps que les braies, détrônées par le haut-de-chausses, étaient réduites au rôle de caleçon. Jean Nicot les définissait ainsi en 1606 : « Chausse courtes de lin ou d'autre toile, que l'on porte sous les chausses par netteté ² ».

On trouve *braeliers*, *braieliers*, *brayeliers*, etc.
Voy. **Tailleurs**.

Braceur. Nom que la *Taille de 1292* donne à un brasseur.

Braeliers et Braieliers. Voy. **Braaeliers**.

Brambaricaires. Voy. **Barbaricaires**.

Brandeviniers. Débitants d'eau-de-vie. Le mot brandevin n'était guère en usage que parmi le peuple et les soldats. « A Paris, où les petits marchands en débitent à petites mesures, depuis quatre deniers jusqu'à un sou, et dans les armées où les vivandiers en font le négoce en détail, ils disent plus ordinairement bran-de-vin qu'eau-de-vie ³ ».

Voy. **Eau-de-vie**.

Brandons (FÊTE DES). Dans les statuts des métiers, ce mot désigne toujours le dimanche de la quadragésime, parce que le peuple avait coutume de fêter ce dimanche en allumant des feux sur les places publiques. « Nus baudroyers ne puet ne ne doit ouvrer entre les Brandons et la S. Remi ⁴ puis que ⁵ conplie ⁶ est sonée à Nostre Dame ⁷ ».

Brasseurs. Sous le nom de *cervoisiars*, ils ont des statuts dans le *Livre des métiers* ⁸. On y lit que la cervoise était faite avec de l'eau, de l'orge, du méteil et de la dragée, c'est-à-dire de menus grains, tels que vesces, lentilles et avoine ; en somme, c'était à peu près notre bière actuelle, moins le houblon. Comme saint Louis n'aimait pas la cervoise, il en buvait pendant le carême, pour faire pénitence ⁹.

La *Taille de 1292* cite 37 *cervoisiars* et

¹ Voy. le *Glossaire* de Ducange, aux mots *brace* et *braiel*.

² *Roncisvald*, publié par Bourdillon, p. 73. — Cf. L. Gautier, *La chanson de Roland*, vers 1509.

³ Dans Barbazan, *Fabliaux et contes*, édit. de 1856, t. III, p. 39.

⁴ Voy. l'article Boursiers.

⁵ C'est le titre complet d'une plaquette rarissime qui date des premières années du seizième siècle.

¹ *Lettres d'un Sicilien*, édit. V. Dufour, p. 11 et 20.

² *Trésor de la langue françoise*, p. 90.

³ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 466.

⁴ Le 1^{er} octobre.

⁵ Depuis que.

⁶ Complices, que les cloches sonnaient le soir à neuf heures.

⁷ *Livre des métiers*, titre LXXXIII, art. 9.

⁸ Titre VIII.

⁹ *Vie de saint Louis*, par le confesseur de la reine Marguerite. Dans le *Recueil des historiens*, t. XX, p. 107.

1 *brasseur*, celle de 1300 mentionne seulement 40 cervoisiers.

Par lettres patentes du 26 septembre 1369, Charles V accorda le monopole de cette fabrication à vingt et un cervoisiers. Il réserva toutefois à quatre hôpitaux de Paris le droit de brasser de la cervoise pour la consommation des malades et des gens de la maison ¹.

Les statuts de 1489 et de 1514 fixent à trois ans la durée de l'apprentissage, qui fut portée à cinq ans par ceux de janvier 1630.

Au dix-septième siècle, les Hollandais, les Anglais et les Allemands ne buvaient guère que de la bière à leurs repas, coutume rejetée par les Français. Nemeitz, en 1718, prétendait que la bière faite à Paris était malsaine ; le houblon, écrit-il, y est souvent remplacé par des herbes amères ou par du fiel de bœuf ².

Le nombre des brasseurs était d'environ 78 à la fin du dix-huitième siècle. Ils avaient la Vierge pour patronne, mais une de leurs confréries était placée sous l'invocation de saint Léonard.

Au quatorzième et au quinzième siècles, on les trouve souvent nommés *servoisiers* et *cambiers*. Le mot *cambe* désignait alors une brasserie ³. Savary, en 1723, les appelle aussi *cervoisiers* ⁴.

Brayeliers. Voy. **Braaliers.**

Brayers (FAISEURS DE). Titre qui appartenait à la corporation des boursiers. Le mot brayer a eu successivement un grand nombre d'acceptions différentes. On a nommé ainsi : les faiseurs de braies (*braaliers* du treizième siècle) ; les braies elles-mêmes ; le cordon à coulisse qui serrait les braies sur les hanches ; enfin, un bandage d'acier destiné à contenir les hernies.

C'est en ce dernier sens qu'il faut entendre ici le mot *brayer*. Un arrêt de septembre 1636 et l'art. 36 des statuts accordés aux boursiers en 1659 leur reconnaissent le droit de fabriquer ces sortes de bandages, dont l'armature d'acier était en général recouverte en peau de chamois.

Les maîtres boursiers qui adoptaient cette spécialité devaient avoir subi un examen à Saint-Côme. Désignés sous le nom de *herniaires*, ils représentaient nos bandagistes actuels.

Les boursiers avaient le privilège des objets en métal qui étaient garnis ou accompagnés de peau. Outre les bandages herniaires, ils confectionnaient les ceintures de chasteté devenues fort à la mode au quinzième siècle où on les appelait *garde-c.-s.* ⁵. Tallemant des Réaux les nomme plus poliment *brayers de fer* ⁶. Brantôme raconte ⁷, qu'un *quincaillieur* en apporta une douzaine à la foire Saint-Germain. En ce qui

concerne cet article, les boursiers avaient effectivement pour concurrents les vanniers, dont les maîtres étaient autorisés à vendre un certain nombre d'objets fabriqués par d'autres corporations et ajoutaient à leur titre officiel celui de quincailliers.

Voy. **Herniaires** et **Vanniers**.

Brelandiers. Nom souvent donné aux paumiers qui tenaient des académies de jeux.

Voy. **Paumiers**.

Brelandiniers. « Petits marchands qui étalent leurs marchandises dans les rues ¹ ».

Brésil (QUI BATTENT LE). Cette mention m'est fournie par la *Taille de 1300*.

Voy. **Couleurs** (**Marchands de**).

Breteleurs. Voy. **Crocheteurs**.

Bretelles (FABRICANTS DE). Le haut de chausses, qui est devenu notre culotte, fut d'abord soutenu par des boutons, ensuite par des aiguillettes, puis on revint aux boutons. Les bretelles n'apparaissent que très tard ; toutefois, M. Quicherat les rajeunit d'un demi-siècle quand il fixe leur avènement à l'année 1792 ².

Le mot est fort ancien. Il désignait des sangles d'usages divers, celles, entre autres, qui assujettissent sur les épaules une hotte ou un crochet. Jean Nicot, en 1606, les définit ainsi : « BRETELLES. En pluriel (parce qu'une seule cordelle n'auroit ce nom, et sont par couple attachées à la hotte ou aux crochets) sont deux cordelles attachées chacune à une corne de la hotte ou crochets, remontans par sus les espaulles du hotteur ou crocheteur, et regagnans, chascune de son costé, le bas d'iceux hotte ou crochets, pour les tenir fermes et arreztez sur les espaulles de ceux qui les portent ³ ».

Je n'ai trouvé, avant 1731, aucun exemple du mot bretelles employé dans le sens actuel. Mais, à cette date, le *Dictionnaire des arts et des sciences* publié par Thomas Corneille ajoute aux significations déjà connues la définition suivante : « Galons de fil, pour attacher le haut-de-chausses aux enfans et aux vieillards qui ont les hanches basses ou aux hommes trop gras ⁴ ». Quarante ans plus tard, le *Dictionnaire de Trévoux* offre cette variante : « Tissu de fil ou de soie, qui sert à soutenir les culottes des enfans ou des hommes un peu gros ⁵ ». En l'examinant de près, cette phrase nous révèle bien des choses. D'abord, on faisait des bretelles en soie ; ensuite le haut-de-chausse avait pris le nom de culotte ; enfin, ce n'étaient plus seulement les hommes « trop gras » qui se servaient de bretelles, c'étaient aussi les hommes « un peu gros ». De tout ceci, un historien impartial et perspicace doit conclure que l'usage de ces sangles gênantes commençait à se généraliser.

¹ Dans les *Ordonn. royales*, t. V, p. 222.

² *Séjour de Paris*, t. II, p. 474.

³ Voy. Godefroy, *Dictionnaire de l'anc. langue française*, t. I, p. 772.

⁴ *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 606.

⁵ *Farce nouvelle d'un mary jaloux*, dans l'*Ancien théâtre français*, t. I, p. 137.

⁶ *Historiettes*, t. VII, p. 428.

⁷ *Œuvres*, t. IX, p. 133.

¹ *Dictionnaire de Trévoux* (1771), t. II, p. 53.

² *Histoire du costume*, p. 629.

³ *Trésor de la langue française*, p. 90, col. 2.

⁴ Tome I, p. 138.

⁵ Édit. de 1771, t. III, p. 58.

Bretteurs. Voy. **Armes (Maîtres d')**.

Bricoliers. Voy. **Brouetteurs**.

Brigandiniers. Faiseurs de brigandines. La brigandine, souvent citée par les chroniqueurs du quinzième siècle, était une cuirasse de fantassin, excellente, légère et peu coûteuse. Elle se composait d'un pourpoint de toile ou de cuir, que l'on recouvrait soit de lames soit d'écaillés d'acier; celles-ci étaient à leur tour recouvertes de peau ou d'étoffe qui les cachait, et ne laissait apercevoir que les têtes des rivets régulièrement espacés destinés à réunir cette triple enveloppe. Lacée ou agrafée sur le devant ou sur les côtés, la brigandine garantissait le torse, les hanches, souvent même les bras, et pesait de cinq à six kilos. Son nom vient de ce qu'elle fut d'abord portée par les *brigands*, et ce mot n'était point alors pris en mauvaise part; il désignait un soldat combattant à pied ¹. Les excès commis par certains fantassins mercenaires arrivèrent à en modifier le sens, à lui donner la signification qu'il a aujourd'hui ².

Le musée d'artillerie possède plusieurs spécimens de la brigandine, qui était bien démodée à la fin du seizième siècle. La *Chanson des corporiaux* ³, composée vers 1562, en revêt un bourgeois ridiculisé en ces termes :

Le sire Girard bien armé,
S'étoit tout le corps enfermé
Dans une vieille brigandine;
Et de peur de ses ennemis
Une salade il avoit mis
Par dessus sa teste badine.

J'ai trouvé les brigandiniers mentionnés pour la première fois dans une ordonnance rendue par Charles VII le 20 mars 1451 ⁴. L'organisation de leur communauté ressemblait beaucoup à celle des armuriers, avec lesquels ils ne tardèrent pas à se confondre. Toutefois, les brigandiniers figurent encore dans l'ordonnance dite *des Bannières* ⁵ (juin 1467).

Briqueteurs. Dans les briqueteries, on donnait ce nom aux ouvriers qui construisaient le fourneau, dirigeaient le feu, enfournaient et cuisaient la brique. Un atelier ou, comme on disait, une *main de briqueteurs* se composait de treize hommes; ils pouvaient établir, en quinze ou seize jours, un fourneau de 500.000 briques ⁶.

Briquetiers. Faiseurs ou vendeurs de briques. Les briques les plus estimées étaient fabriquées en Bourgogne; venaient ensuite celles de Paris, de Melun et de Corbeil. Celles qui arrivaient par eau devaient être déchargées au port des Célestins, mais à part cette prescription, le commerce en était absolument libre ⁷.

Le Dictionnaire de Nicot (1621) écrit *briquiers*.

Voy. **Batteurs**. — **Briqueteurs**. — **Brouetteurs**. — **Cuiseurs**. — **Enfourneurs**. — **Enhayeurs**. — **Mouleurs**, etc.

Briquiers. Voy. **Briquetiers**.

Briseurs de chanvre. Voy. **Broyeurs**.

Briseurs de sel. Officiers publics, chargés de briser les masses de sel avant le mesurage. D'abord au nombre de quatre, ils étaient nommés par la municipalité, lui prêtaient serment, puis étaient mis en possession de leur office par un sergent ¹.

L'ordonnance de décembre 1672 statue que « les jurez-briseurs de sel découvriront le sel dans les batteaux, le briseront et le mettront en tas, et le rebrousseront, tant dans les batteaux que greniers, pour faire le chemin aux jurez-mesureurs et porteurs, et fourniront les pelles pour mettre le sel dans la trémie ² ».

Brizomanciens. Voy. **Oniromanciens**.

Brocanteurs. Au treizième siècle, ils constituent deux classes de la communauté des fripiers. Les uns parcourent les rues, offrant d'acheter et de vendre de vieux habits, les autres étalent de sordides marchandises près du cimetière des Innocents ³.

Au dix-septième siècle, le mot a changé de sens, et désigne plus particulièrement les commerçants nommés aujourd'hui marchands de curiosités ⁴.

Au dix-huitième siècle, les brocanteurs ont pour concurrents les crieurs de vieux fers, ils sont redevenus ambulants et obéissent à des règlements de police, que vient compléter la déclaration du 29 mars 1778. Les maîtres doivent solliciter du lieutenant général de police une médaille de cuivre, qu'ils sont tenus « de porter sur eux et en évidence ». Ils ne peuvent faire aucun commerce en boutique, ni ailleurs que « dans les rues, halles et marchés ». Ils ont, au reste, le droit de vendre « toutes sortes de marchandises de friperie, meubles et ustensiles de hasard, qu'ils porteront sur leurs bras, sans qu'ils puissent les déposer ni étaler en place fixe ⁵ ».

Brocheurs. Dans les fabriques d'étoffes, ouvriers chargés du brochage.

Brocheurs de livres. Pendant plusieurs siècles, les libraires, réunis en une seule corporation avec les relieurs et les imprimeurs, pouvaient être tout à la fois libraires-imprimeurs, libraires-relieurs et doreurs, et réciproquement. L'édit du 7 septembre 1686, qui sépara définitivement les relieurs des libraires, conserva

¹ Voy. Ducange, *Glossaire*, v^o Brigancii.

² Voy. le *Dictionnaire* de Littré, t. I, p. 419.

³ Le Roux de Lincy, *Chants historiques*, t. II, p. 278.

⁴ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 679.

⁵ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 680.

⁶ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 315.

⁷ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 51.

¹ Ordonnance de février 1415, chap. XX.

² Chap. XXVI.

³ Voy. l'art. Fripiers.

⁴ Voy. l'art. Curiosités (Marchands de).

⁵ Déclaration du Roy portant règlement pour les fripiers-brocanteurs.

pourtant à ces derniers le droit de brocher eux-mêmes leurs livres. L'article 1^{er} est ainsi conçu : « La faculté de relier, dorer et orner les livres appartiendra aux seuls maîtres relieurs et doreurs ; défenses sont faites à tous libraires et imprimeurs et à tous autres de relier eux-mêmes, ni faire relier ou dorer aucuns livres par d'autres que par les maîtres relieurs et doreurs, à peine de confiscation et d'amende. Pourront néanmoins lesdits libraires et imprimeurs, ainsi qu'il leur a été de tout temps permis et loisible, plier, coudre, brocher, rogner et couvrir en papier ou parchemin simple et sans carton, toutes sortes d'ouvrages et de livres, sans qu'ils soient obligés d'employer pour cela aucun maître relieur ».

Le même édit fixe la durée de l'apprentissage des relieurs à trois ans, suivis d'une année de compagnonnage ; mais il statue en même temps que, pour restreindre la concurrence, il ne sera reçu qu'un seul maître par année.

Le mot brocheur est tout moderne, l'Académie française l'admit pour la première fois dans son édition de 1814.

Les livres brochés étaient dits *en blanc* quand on voulait les distinguer des livres reliés.

Brocheuses. Nom donné aux ouvrières tricoteuses. Brocher ou tricoter un bas étaient mots synonymes.

Brodeurs. La *Taille de 1292* cite quatorze *brodeurs, broderesses et broudeurs*. Trois ans après, maîtres et ouvriers étaient au nombre de 93. Chaque maître ou maîtresse ne pouvait avoir à la fois qu'un seul « apprenti » ou une seule « apprentice ». L'apprentissage durait huit ans.

Aux treizième et quatorzième siècles, les maîtres se disent *brodeurs-armeuriers, broudeurs-armoyeurs*, etc., parce que, travaillant presque exclusivement pour la noblesse, ils avaient sans cesse l'occasion de reproduire des armoiries.

La corporation atteignit son apogée au seizième siècle, et la difficulté de fournir à la broderie des nuances et des dessins nouveaux devint l'origine de notre Jardin des plantes, qui fut créé par l'horticulteur Jean Robin, associé à Pierre Vallet, brodeur de Henri IV.

Au dix-huitième siècle, la corporation comptait environ 250 maîtres. Elle avait pour patron saint Clair, et pour titre officiel *brodeurs-découpeurs-égratigneurs-chasubliers*. Les statuts de 1704 se préoccupèrent surtout de restreindre la concurrence. Ils défendaient de faire aucun apprenti tant que le nombre des maîtres n'aurait pas été réduit à 200 ; ce moment arrivé, les maîtres ayant au moins dix ans de maîtrise étaient autorisés à engager un apprenti pour six ans, puis devaient rester encore au moins dix ans avant d'en prendre un autre.

On trouve aussi *brouderesses* (statuts de 1316) et *broudaresses*.

Voy. **Armoyeurs** et les autres noms cités.

Broqueteurs. Marchands de boissons au détail, vendant par brocs. On trouve aussi *broqueter, broqueterie*.

Broquiers. Faiseurs de brocs, pichets, cuves à vin, etc. Ce nom s'appliquait, suivant les cas, aux potiers d'étain, aux tonneliers, aux orfèvres, etc.

Brossiers. En janvier 1486, les dix-sept maîtres composant alors ce métier firent homologuer des statuts qui en rappellent de plus anciens aujourd'hui perdus. Ceux de 1486 les nomment *faiseurs de verges à nettoyer robes*, c'est-à-dire à battre les habits¹. J'y vois que ces verges étaient composées ou de bruyère ou de « soyes de pourceau », et munies d'un manche en bois recouvert de cuir². Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis et l'apprentissage durait trois ans.

En 1659, le métier est représenté par 27 maîtres et 9 veuves continuant le commerce de leur mari. Louis XIV leur accorde de nouveaux statuts très détaillés qui cette fois les qualifient de *vergetiers-raquetiers-brossiers*. Afin de limiter la concurrence, ils ne doivent plus engager un apprenti que tous les dix ans, et la durée de l'apprentissage est fixée à cinq ans. Les fils de maître sont dispensés, non seulement du *chef-d'œuvre*, mais de l'*expérience*. Un doyen et deux jurés administrent la corporation.

Le métier s'est développé. On a le droit d'y fabriquer, en concurrence avec les paumiers, les raquettes pour jouer à la paume. Les verges sont devenues vergettes. Les brosses sont en nombre infini ; parmi celles que mentionne un manuel du dix-huitième siècle, je citerai :

Les *brosses de carrosse*.

Les *brosses à chevaux*. En poil de sanglier.

Les *brosses à chirurgiens*. « Ainsi nommées de ce que, vers la fin du treizième siècle, les médecins de Paris ordonnèrent aux personnes atteintes de rhumatismes de se faire broser avec des brosses faites exprès, pour ouvrir les pores au moyen de cette friction et faire transpirer l'humeur qui est la cause du mal ». Ce serait donc l'origine de notre gant de crin, mais je doute fort qu'il remonte si haut.

Les *brosses à dents*.

Les *brosses à trois faces*. Destinées aux tapisseries, aux meubles, etc.

Les *brosses d'imprimerie*.

Les *brosses à lustrer*. En soies de sanglier, et employées surtout par les gainiers et les chapeliers.

Les *brosses à morue*. Pour laver et dessaler la morue.

Les *brosses à peindre*. Les pinceaux appartenaient au commerce des épiciers ; les vergetiers vendaient seulement ceux qu'utilisaient les peintres en bâtiment ; elles étaient formées de soies de porc ou de sanglier.

Les *brosses à plancher*. Munies d'une courroie qui recevait le pied du frotteur.

Les *brosses de relieur*.

Les *brosses à tisserand*.

¹ De Laborde, *Glossaire*, p. 536.

² Articles 7 à 11.

Les *brosses de toilette*.
Les *brosses à décroter*.
Etc., etc., etc.

Par allusion à sa spécialité, la corporation s'était placée sous le patronage de sainte Barbe.

Broudeurs. Voy. Brodeurs.

Brouetteurs. La *brouette, roulette, chaise roulante, chaise volante* ou *vinaigrette* n'est guère que l'ancienne chaise à porteur montée sur deux roues et munie de deux brancards entre lesquels se place le *brouetteur*, dit aussi *bricolier, tireur, traineur* ou *conducteur de brouette*.

Ces voitures, mises en service au commencement de l'année 1671, furent aussitôt « le jouet des jeunes gens, des cochers et des gens de livrée ; il y eut même des violences faites et des excès commis contre ceux qui étoient employés à les rouler ». Les sieurs Dupin, Chanderolle et Paris, qui en avaient le privilège, obtinrent (28 avril) une ordonnance de police, défendant « à toutes personnes, de quelque qualité ou condition que ce soit, d'empêcher l'établissement dudit nouveau roulage, par voyes de fait, insultes, injures, huées, paroles ou autrement, à peine de cinq cents livres d'amende ; à tous cochers, laquais et gens de livrée, à peine de prison et punition exemplaire¹ ».

On nommait *chaises à parasol* des brouettes qui n'étaient employées que pour promener les dames dans les jardins. Seignelay les avait mises à la mode lorsqu'il reçut le roi à Sceaux, dans le courant du mois de juillet 1685. « Ce fut là, écrit l'abbé Lebeuf² qu'on vit les premières chaises tirées par des hommes pour se promener dans les jardins. On les connoissoit à Versailles, mais elles étoient plus simples. Les chaises de Sceaux étoient à quatre personnes et quatre parasols. Les hommes qui les conduisoient ne marchaient pas devant, mais de chaque côté ».

On nommait *soufflet* une sorte de chaise roulante fort légère, dont le dessus, en cuir ou en toile cirée, se pliait ou se déployait comme un soufflet. Louis XIV s'en servit souvent.

Voy. Voitures.

Brouetteurs. Dans les tourbières, ouvriers qui recevaient la tourbe enlevée par les *bêcheurs*, et la transportaient sur l'aire, où ils en construisaient des pyramides carrées nommées *pilettes*³.

Dans les briqueteries, ouvriers qui apportaient au *mouleur* la terre préparée par le *batteur*. Chaque brouettée devait représenter 80 à 100 briques⁴. On les appelait aussi *rouleurs*.

Broyeurs. Ce mot, employé seul, désignait presque toujours les broyeurs de couleurs.

Broyeurs de chanvre. Ouvriers qui,

avec la *broie*, brisaient le chanvre pour séparer la filasse de la chènevotte.

On dit aussi *briseurs de chanvre*.

Quand ce travail était fait à la main, brin par brin, l'ouvrier prenait le nom de *tailleur* ou *tilleur*, mots dérivés de *tilia* qui désigne en latin l'écorce du chanvre.

Brûleurs. Nom donné parfois aux distillateurs.

Brunisseurs. Ce mot « ne se dit guères que chez les orfèvres de l'artisan ou compagnon qui brunit la vaisselle et les autres ouvrages d'orfèvrerie¹ ». La *Taille de 1292* n'en cite aucun, celle de 1300 en mentionne un seul, et celle de 1313 en nomme huit, dont quatre *brunisseresses*.

Buandiers. « Ceux qui font le blanchiment des toiles, ou qui veillent sur les buandières, c'est-à-dire sur les femmes qui font couler les lessives dans les blanchisseries² ».

Bûcherons. « Ouvriers occupés, dans les forêts, à abattre des arbres pour les débiter, selon leur qualité, en bois de charpente ou en bois de chauffage. Les instrumens dont ils se servent sont la cognée ou hache, la scie, les coins et le maillet³ ».

L'ordonnance de janvier 1351 les nomme *boucherons*. On les trouve encore dits *façotiers, boquillons, boscherons, buscherons, sarteurs*, etc.

Bûches (MARCHANDS DE). Marchands de bois à brûler.

Voy. Bois (Commerce du).

Bûches (PORTEURS DE). **Voy. Porteurs.**

Bucineurs. Voy. Trompes (Faiseurs de).

Bueresses. Voy. Blanchisseurs.

Buffetiers. Titre qui appartenait à la corporation des vinaigriers.

En vieux français, le mot *buffet* signifiait vinaigre, et une *buffeterie* était une vinaigrerie.

La *Taille de 1292* mentionne 51 *bufetiers*.

On les trouve encore nommés *beuvetiers, buvetiers, buvotiers*, etc., parce qu'ils donnaient à boire, dans leur boutique, l'eau-de-vie qu'ils étoient autorisés à distiller.

Les statuts de 1493 sont octroyés déjà aux *buffetiers-vinaigriers*.

Buinières. Ce nom désignait parfois, dans les maisons bourgeoises, les servantes chargées des lessives.

Buisineors. Voy. Trompes (Faiseurs de).

Buissonniers (ÉCRIVAINS). On nommait ainsi des individus qui, sans appartenir à la

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 451.

² *Histoire du diocèse de Paris*, paroisse de « Ceaux ou, comme l'écrivent les modernes, de Sceaux », t. IX, p. 379.

³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VII, p. 188.

⁴ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 301.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 493.

² Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 494.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 352.

corporation des écrivains, allaient donner en ville des leçons d'écriture et de calcul. Au mois de janvier 1691, la communauté demanda que l'on prit contre eux des mesures sévères ¹.

Buissonniers. Officiers jurés, attachés au service de la navigation. Seront les buissonniers tenus de faire savoir au prévôt des marchands « si les vannes, gors ², pertuis et arches sont de largeur convenable, si les ponts, moulins et pieux sont en bon estat, etc. » ³.

Buleteres. Les bluteurs sont ainsi nommés dans les statuts accordés aux boulangers vers la fin du treizième siècle ⁴.

Buratiens. Fabricants de burats, burates ou buratines, étoffes de laine qui se confectionnaient surtout dans le Languedoc et le Gévaudan.

Bureau académique d'écriture. Voy. **Écrivains**.

Bureau du commerce. Voy. **Conseil du commerce**.

Bureaux des corporations. Presque tous les corps de métier avaient à Paris un bureau où les maîtres pouvaient se réunir, et où siégeait en permanence le clerc chargé de tenir les écritures de la communauté. A partir du seizième siècle, ce clerc eut mission de placer les ouvriers sans ouvrage ⁵. Un peu plus tard, tous les compagnons durent se faire enregistrer au bureau de leur corporation. Le clerc inscrivait leur nom, prénoms et sobriquets, leur adresse, leur âge, leur lieu de naissance, le nom de leur dernier maître, et il leur remettait un certificat constatant que cette formalité avait été remplie. Aucun maître ne devait embaucher un ouvrier qui ne fût porteur d'un certificat de ce genre ⁶, et les jurés conservaient en outre une liste des ouvriers employés chez chaque maître ⁷.

Les boulangers voulaient que l'on tînt au bureau sept registres ⁸. Les charcutiers se contentaient de trois ⁹. Les fourbisseurs se montrent sur ce point très précis : « Il y aura, disent-ils, au bureau de la communauté des registres bien et dûment paraphés par premier et dernier feuillets par le lieutenant général de police, pour y enregistrer les réceptions des maîtres et des apprentis, les ouvertures de boutiques, lettres de jurande, poinçons, transports de brevets, contrats passés au profit des créanciers, remboursement des dits contrats, redditions de comptes, délibérations, etc., etc. » ¹⁰.

C'est au bureau que chaque corporation conservait ses archives, ses « papiers, enseignemens, pièces, procédures, actes, etc. », disent les plombiers ¹. L'armoire ou le coffre-fort qui les contenaient fermaient à deux clefs chez les brodeurs ² et les plumassiers ³, à trois clefs chez les barbiers ⁴ et les plombiers ⁴, à quatre clefs chez les fourbisseurs ⁵. Ces clefs étaient ordinairement partagées entre les jurés et les anciens jurés. En 1685, la veuve de l'un des jurés en charge brûla le coffre qui renfermait les archives de sa communauté.

On trouve dans le *Dictionnaire de Paris* d'Hurtault et Magny ⁶ le nom des rues où étaient situés les bureaux des principales corporations.

Bureaux de placement. Au douzième siècle déjà, il existait à Paris des bureaux de placement pour les servantes et les nourrices. C'étaient des sortes d'hôtelleries où les pauvres filles en quête de condition trouvaient le vivre et le couvert. On les accueillait gratuitement à l'hôpital ou « hostellerie » Sainte-Catherine ⁷, tenue par des religieuses que le peuple désignait sous le nom de *Catherinettes*. Les établissements non gratuits étaient dirigés par des femmes dites *commandaresses* ou *commanderesses*, *recommandaresses* ou *recommanderesses* ⁸. On lit partout que ce métier était privilégié, et qu'il fut créé, vers 1330, par Philippe VI, en faveur de quatre belles filles qu'avait eues la nourrice de son fils Jean. Mais je n'ai rencontré nulle part la confirmation de ce fait, et il est bien certain que les recommandaresses existaient sous ce nom avant le règne de Philippe VI, car la *Taille de 1292* en mentionne deux, dont l'une, appelée Ysabel, habitait la *rue aux Commanderesses* ⁹.

Jusqu'au dix-septième siècle, les recommandaresses continuaient à placer les servantes et les nourrices. Mais en 1628 est créé le *Bureau des domestiques*, installé au Palais, dans la cour de Lamoignon, et auquel s'adjoint, en 1678, le *Bureau d'adresses établi pour les maîtres qui cherchent des serviteurs et pour les serviteurs qui cherchent des maîtres*.

Les recommandaresses relevaient du lieutenant criminel, mais une déclaration du 29 janvier 1715 plaça sous l'autorité du lieutenant général de police leurs quatre bureaux, alors situés rue du Crucifix ¹⁰, rue de l'Échelle, rue des Mauvais-Garçons-Saint-Germain ¹¹ et place Maubert.

¹ Voy., à la Bibliothèque nationale, le manuscrit français coté 21,747.

² Gords.

³ Ordonn. de décembre 1672, chap. I, art. 8.

⁴ *Livre des métiers*, titre I, art. 44.

⁵ Pâtisseries, statuts de 1566, art. 31. Tailleurs, statuts de 1583, art. 26, de 1660, art. 22.

⁶ Limonadiers, sentence du 17 décembre 1737. Charcutiers, statuts de 1754, art. 9.

⁷ Menuisiers, statuts de 1743, art. 90.

⁸ Statuts de 1746, art. 14.

⁹ Statuts de 1745, art. 21.

¹⁰ Statuts de 1707, art. 4.

¹ Statuts de 1648, art. 11.

² Statuts de 1704, art. 19.

³ Statuts de 1659, art. 41.

⁴ Statuts de 1648, art. 11.

⁵ Statuts de 1707, art. 8.

⁶ (1779), t. I, p. 316.

⁷ A l'angle de la rue des Lombards et de la rue Saint-Denis.

⁸ Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, tous les actes officiels les nomment *recommandaresses*.

⁹ Voy. la *Taille de 1292*, p. 115. — La rue aux Commanderesses devint rue de la Vannerie et rue de la Coutellerie. Elle a été supprimée en 1854.

¹⁰ Supprimée en 1852, son emplacement est aujourd'hui compris dans la place Saint-Jacques-la-Boucherie.

¹¹ Devenue rue Grégoire-de-Tours.

Elles conservaient le droit exclusif de recevoir et loger les nourrices. Toute nourrice convaincue d'avoir en même temps deux nourrissons était condamnée au fouet, et son mari devait payer une amende de cinquante livres. Si les parents cessaient d'envoyer le prix convenu avec la nourrice, celle-ci n'en était pas moins tenue de garder l'enfant. Le curé de la paroisse, prévenu par elle, avertissait le lieutenant général de police, qui, après enquête, pouvait seul autoriser le renvoi du nourrisson à la famille.

En 1729, ces bureaux furent supprimés, les tenancières indemnisées et quatre autres bureaux établis : un rue de la Vannerie, deux rue Saint-Jacques-la-Boucherie et un rue Planche-Mibray. Ils ne plaçaient que des nourrices.

Le bureau des domestiques, tenu jusqu'en 1750 par une femme nommée Royer, fut alors reconstitué. Les domestiques entrant en place versaient 10 sous à l'établissement, et les maîtres pourvus lui payaient 30 sous ; si, au bout de dix à douze jours, ils n'étaient pas satisfaits, le bureau leur envoyait un autre sujet sans nouveaux frais.

La déclaration du 24 juillet 1769 réunit en un seul les quatre bureaux de placement pour les nourrices, et mit à sa tête deux recommandaresses et deux directeurs.

En somme, les réformes successivement introduites dans ce service l'avaient fort amélioré à la fin du dix-huitième siècle. On évaluait alors à 21.000 le nombre des enfants qui naissaient chaque année à Paris. Sept cents environ d'entre eux étaient nourris par leur mère, et sept cents autres par une nourrice habitant la maison paternelle¹ ; deux ou trois mille, appartenant le plus souvent à des bourgeois aisés, allaient en nourrice dans la banlieue ou les environs ; tout le reste était confié à des femmes recrutées en province par les meneurs².

Deux bureaux se partageaient l'administration.

Le premier, dit bureau de la direction, servait d'intermédiaire entre les nourrices et les parents ; envoyait à ceux-ci des nouvelles de l'enfant ; avançait à celles-là l'argent qui leur était dû, et en opérant ensuite le recouvrement chez les pères et mères. S'ils refusaient de s'acquitter, la police les poursuivait, et elle devait bien souvent recourir à la contrainte par corps. Elle faisait chaque année cinq ou six cents prisonniers de ce genre. Mais des associations charitables s'étaient fondées pour venir à leur secours. En outre, lors des grandes fêtes religieuses et dans toutes les occasions solennelles, telles que mariage de princes, naissance de Dauphin, etc., la municipalité délivrait un certain nombre de ces prisonniers pour mois de nourrice.

Le second bureau, celui des recommandaresses, était situé rue Neuve Saint-Augustin. Les nourrices s'y tenaient durant la journée, dans une grande pièce appelée *salle de la location*, où

les parents venaient faire leur choix. Avant d'y être admises, elles subissaient la visite du médecin, qui dégustait leur lait, et signait un certificat constatant qu'il avait été trouvé bon ou insuffisant. Le lait devait avoir sept mois au moins et vingt-quatre mois au plus.

Le bureau percevait trente et un sous pour le placement de chaque nourrice. Les gages étaient de huit livres par mois, non compris le sou pour livre montant à quatre livres seize sous par année. Ces femmes, une fois revenues au village, étaient surveillées à la fois par leur curé et par les meneurs, alors placés directement sous la surveillance de la police, qui exigeait d'eux des rapports fréquents et circonstanciés.

L'Assemblée législative supprima la contrainte par corps pour les dettes de mois de nourrices¹. L'Empire assimila leur recouvrement à celui des contributions, et en chargea les préfets². Le bureau des nourrices était alors placé sous la double autorité du préfet de la Seine et du préfet de police, organisation que confirma le décret du 30 juin 1806³.

Voy. **Meneurs**.

Burins (FAISEURS DE). Titre que prenaient les aiguilliers.

Burresses. Voy. **Blanchisseurs**.

Buscherons. Voy. **Bûcherons**.

Buschiers. Voy. **Bois** (Marchands de).

Buscs. Voy. **Bustes**.

Bustes (FAISEURS DE). Titre qui appartenait à la corporation des boursiers. *Busque*, *busc* et *bustes* avaient à peu près le sens de notre mot corset.

Voy. **Corsetiers**.

Buterie. On nommait ainsi l'art de faire des *bous*, vaisseaux à mettre du vin⁴.

Buvetiers. Voy. **Buffetiers**.

Buveurs d'eau. Le plus célèbre bateleur de ce genre se montrait à la foire Saint-Germain en 1640. Il était originaire de Malte et âgé de 38 ans. Une plaquette contemporaine nous apprend qu'il absorbait plusieurs seaux d'eau, et faisait ensuite « sortir de sa bouche force grands jets d'eau, égalans en hauteur et roideur ceux des plus vives fontaines : une partie en eau commune, l'autre paroissant convertie en toute sorte de vin, d'huiles, de lait, d'eau-de-vie, d'eau d'ange, d'eau roze, d'eau de fleur d'orange, de jasmin et autres... »⁵.

Buvotiers. Voy. **Buffetiers**.

Buyssineurs. Voy. **Trompes** (Faiseurs de).

¹ Décret du 25 août 1792. Dans J.-B. Duvergier, *Collection des lois*, t. IV, p. 353.

² Loi du 21 mars 1806. Dans Merlin, *Répertoire de jurisprudence*, t. VIII, p. 656.

³ Dans Duvergier, t. XV, p. 391.

⁴ Voy. Ducange, *Glossarium*, aux mots *buteria* et *butta*.

⁵ La merveille du buveur d'eau de la foire Saint-Germain, petit in-8° de 12 pages.

¹ En supposant qu'on les gardât pendant trois ans, il y aurait donc eu à Paris environ deux mille nourrices.

² *Détail de quelques établissements de la ville de Paris, Paris, demandé par Sa Majesté Impériale la reine de Hongrie à M. Lenoir, lieutenant général de police. 1780, in-8°, p. 63.*

C

Cabanasseurs. Voy. **Chanevaciers.**

Cabareteurs et Cabareteux. Voy. **Cabaretiers.**

Cabaretiers. Ils vendaient du vin à assiette, tandis que les taverniers le vendaient à pot. Vendre du vin à assiette, c'était le vendre au détail, couvrir la table d'une nappe avec des assiettes et y servir certains mets ¹.

Ces cabaretiers finirent par représenter nos restaurateurs actuels. L'ambassadeur vénitien Lippomano écrivait en 1557 : « Il y a à Paris des cabaretiers qui vous donnent à manger chez eux à tous les prix, pour un teston, pour un écu, pour quatre, pour dix, pour vingt même par personne, si vous le désirez. Les princes et le roi lui-même y vont quelquefois ² ». Tallemant des Réaux raconte en effet que Henri IV alla dîner *Aux trois mores* avec Roquelaure ³.

De nombreuses ordonnances défendaient aux cabaretiers de servir à leurs clients de la viande durant le carême et les vendredis et samedis ; de donner à boire le dimanche pendant la durée des offices. Celle du 26 juillet 1777 leur enjoignit de ne tolérer chez eux aucun jeu et de fermer leurs portes à onze heures en été et à dix heures en hiver.

Les cabarets jouaient à Paris un grand rôle dans la vie privée, et plusieurs d'entre eux, cités par les poètes, les auteurs dramatiques et les chroniqueurs ont laissé un souvenir dans l'histoire. Rabelais a mentionné la *Pomme de Pin*, situé rue de la Juiverie, à l'extrémité du pont Notre-Dame ; Villon ⁴, Rénier ⁵, Colletet ⁶, Gui Patin ⁷ ont chanté ses louanges. Pantagruel a célébré encore les cabarets de la *Madeleine*, près de l'église de ce nom, dans la Cité ; du *Castel*, de la *Mule* et du *Château-Festu* ⁸.

Une brochure publiée en 1574 s'exprime ainsi : « Chacun aujourd'hui veut aller dîner chez le *More*, chez *Sanson*, chez *Innocent* et chez *Havard*, ministres de voluptez et de despense ⁹ ».

Racine, Molière, Lafontaine et bien d'autres se réunissaient à la *Croix de Lorraine*, place du

Cimetière Saint-Jean ¹. Ils avaient fréquenté d'abord le *Mouton Blanc*, dans la rue du Vieux-Colombier. Colletet rendit fameux la *Croix de Fer*, dans la rue Saint-Denis ; Mézeray l'*Epée Royale*, dans la rue Saint-Antoine ; Benserade, le *Bel Air*, près du Luxembourg ; Voiture et Tallemant des Réaux, la *Fosse aux Lions*, rue du Pas-de-la-Mule ; Ronsard, le *Sabot*, faubourg Saint-Marcel ; Marivaux, l'*Epée de Bois*, rue Quincampoix ; Chapelle, la *Croix blanche*, rue de Bercy ; Rousseau et Diderot dinaient souvent ensemble au *Panier Fleuri*, rue Tirechappe.

Parmi les cabarets dignes de mémoire, il faut citer encore : le *Petit Panier*, rue Trousse-Vache (auj. rue de la Reynie) ; les *Bons Enfants*, dans la rue de ce nom ; la *Petite Bastille*, au port Saint-Paul ; la *Galère*, rue Saint-Jacques la Boucherie ; la *Folie*, rue de la Poterie ; la *Cornemuse*, rue des Prouvaires ; l'*Alliance*, rue des Fossés-Saint-Germain ², près de la Comédie-Française ; c'est à sa porte qu'en 1701 mourut Champmeslé ; l'*Echarpe*, renommée par ses cabinets particuliers ; le *Plat d'Etain*, rue Saint-Antoine, affectionné par Villon ³ ; la *Coiffier*, le premier établissement, dit Tallemant des Réaux ⁴, où l'on s'avisa de traiter à tant par tête ; la *Boisselière*, près du Louvre, un des plus chers de Paris ⁵ ; le *Petit Père noir*, rue de la Bûcherie ; la *Grand Pinte*, rue des Porcherons ⁶ ; la *Bonne Eau* et le *Milieu du Monde*, à la Grenouillère ⁷ ; l'*Echiquier*, la *Licorne*, la *Table de Roland*, dans la Cité ; la *Morellière*, rue du Temple, où l'on pouvait rencontrer Chaulieu, la *Fare*, Brueys et Palaprat ; enfin, le *Tambour royal*, tenu par Ramponeau, et le noble établissement de Renard, dans le jardin des Tuileries.

Aux environs de Paris, le cabaret le plus célèbre était celui de la du Ryer, à Saint-Cloud, Tallemant a raconté l'histoire de ses amours avec Saint-Preuil, dont elle reçut la tête dans son tablier quand il fut décapité à Amiens ⁸.

Les cabaretiers appartenaient à la corporation des marchands de vins.

Voy. **Bouchon**. — **Bouteiller de France (Grand)**. — **Restaurateurs**, etc.

¹ Voy. l'art. Taverniers.

² *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 601.

³ *Historiettes*, t. I, p. 14.

⁴ Dans ses deux testaments.

⁵ Satire X.

⁶ *Tracas de Paris*, p. 244.

⁷ Tome III, p. 269.

⁸ *Pantagruel*, liv. II, chap. 6 et 17.

⁹ *Discours sur les causes de l'extrême cherté*, etc., p. 36.

¹ Auj. rue Bourtbouurg.

² Auj. rue de l'Ancienne-Comédie.

³ *Repues franches*, p. 253.

⁴ Tome II, p. 130, et tome VII, p. 312.

⁵ Voy. les *Caquets de l'accouchée*, p. 28.

⁶ Auj. rue Saint-Lazare.

⁷ Auj. le quai d'Orsay.

⁸ Tome VII, p. 143.

Cabarteurs. Voy. Cabaretiers.

Cabas (BATTRE LE). Voy. **Mule** (Ferrer la).

Cabinets d'anatomie. Le moulage en cire avait été fort à la mode au dix-septième siècle. Un sieur Benoît s'était alors distingué par des portraits d'une ressemblance frappante, dont un curieux spécimen est celui de Louis XIV, retrouvé à Versailles et placé aujourd'hui dans la chambre à coucher du roi.

On ne songea que plus tard à utiliser cet art spécial pour l'étude de l'anatomie. La première idée paraît due à un chirurgien nommé Guillaume Desnoues. Pour la partie matérielle du travail, il s'associa avec un habile modelleur sicilien nommé Gaetano Zumbo, qui tenta de le supplanter, et qui présenta en 1701 à l'Académie des sciences une tête préparée pour les démonstrations anatomiques. Il reçut des félicitations. « Si l'on avoit, dit le procès-verbal, de pareilles représentations de toutes les parties du corps humain, on seroit exempt de l'embarras de chercher des cadavres, que l'on n'a pas quand on veut, et l'étude de l'anatomie deviendrait moins dégoûtante et plus familière ¹ ». Zumbo mourut sur ces entrefaites, et Desnoues ayant complété son œuvre ouvrit dans la rue de Tournon, un musée formé de nombreuses pièces en cire. On y admirait surtout un homme entier, une fille d'environ douze ans, une femme grosse de neuf mois, « avec l'enfant couché encore dans la matrice. Tout y est si juste et naturel qu'il ne manque rien jusques aux plus petites veines ; la cire étant quelquefois rouge, quelquefois blanche, bleue, mêlée, suivant les diverses couleurs des parties charneuses ou des veines du corps humain ² ». Vigneul-Marville, qui avait vu tout cela, en fait aussi un grand éloge ³. Le prix d'entrée, assez cher pour l'époque, était de cinquante sous.

Desnoues mourut vers 1720. Il avait pour héritier un cousin qui tira parti du cabinet en le montrant de ville en ville. Il le fit voir en Hollande, à Hambourg, en Danemark, puis en Angleterre, où peut-être il le laissa.

Vers la fin du siècle, une demoiselle Biheron, fille d'un apothicaire de Paris, réussit, après un travail assidu de quarante-sept années, à composer entièrement en cire un corps de femme dont toutes les parties pouvaient être déplacées et examinées à part. Mademoiselle Biheron, écrit la comtesse de Genlis, « modeloit ses tristes imitations sur des cadavres qu'elle avoit dans un cabinet vitré au milieu de son jardin ; je n'ai jamais voulu entrer dans ce cabinet, qui faisoit ses délices et qu'elle appeloit son petit boudoir ⁴ ». Elle finit par créer, dans la rue de la Vieille-Estrapade, un petit musée qui était ouvert tous

les mercredis. Mademoiselle Biheron, dit S. Mercier, imite des squelettes si parfaitement qu'on croit en voir de véritables. Les muscles, les nerfs sont rendus avec une vérité frappante ¹ ». Malgré l'intérêt que présentait ce musée, l'auteur, n'étant pas soutenu par le corps médical, finit par traiter avec l'ambassadeur de Russie, qui lui acheta le tout pour l'impératrice Catherine II.

On songea aussi, vers le même temps, à faciliter l'instruction des sages-femmes au moyen de pièces anatomiques factices. Une dame Lenfant fabriqua « des fantômes et des mannequins très propres pour l'exercice manuel des accouchemens. Les proportions naturelles, soit dans le bassin, soit dans le fœtus sont exactement observées », disait une réclame publiée en 1773 ².

Vers 1780, le chirurgien Jean-Joseph Sue imagina de représenter sur de grands cartons les différentes parties du corps humain. Il posséda bientôt une collection de 195 pièces, qui fut portée au nombre de 364 par son fils ³, chirurgien comme lui. Ce petit musée, ouvert au public, était établi rue des Fossés-Saint-Germain l'Auxerrois ⁴, à l'angle de la rue de l'Arbre-Sec. Je ne le trouve plus mentionné après 1787.

Trois autres cabinets anatomiques existèrent encore à Paris. Un professeur d'accouchement, nommé Bertrand avait créé au Palais-Royal le *Muséum de démonstration de physiologie et de pathologie* dont L. Prudhomme a donné la description ⁵. Un autre était installé rue de la Harpe ⁶ et le troisième rue Hautefeuille. Un voyageur allemand, qui visita Paris en 1799, nous fait ainsi connaître la spécialité de ce dernier : « Afin de n'être pas trop tourmenté par le diable de la volupté et de la séduction dans Paris, je conseille à tous les jeunes étrangers inexpérimentés, de se faire passer leur envie dans le cabinet anatomique et d'histoire naturelle du digne professeur Bertrand (rue Hautefeuille n° 31, section du Théâtre français). C'est là qu'ils pourront voir les fruits du libertinage, les images, les scènes d'horreur de la destruction morale !... On y voit aussi quantité de pièces très rares et authentiques. Tous les objets sont en cire et si bien imités qu'on croit voir la nature. Ce cabinet est ouvert tous les jours, depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit. Le prix d'entrée est de 1 liv. 10 s. ⁷ ».

Voy. **Figures de cire.**

Cabinets de figures de cire. Voy. Figures de cire.

¹ *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 123.

² *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 24 février 1773.

³ Ce dernier fut le père du romancier Eugène Sue.

⁴ Auj. rue Perrault.

⁵ *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris* (1807), t. II,

p. 274.

⁶ P. de Lamesangère, *Le voyageur à Paris* (1797), t. I, p. 99.

⁷ Heinzmann, *Mes matinées à Paris* (1800), p. 367.

¹ *Histoire de l'Académie des sciences*, année 1701, publiée en 1704, p. 57.

² Nemeitz, *Séjour de Paris*, t. I, p. 373.

³ *Mélanges d'histoire et de littérature*, t. III, p. 307.

⁴ *Mémoires*, t. I, p. 309.

Cabinets de lecture. Je rencontre, dans *Le tracas de Paris*, poème burlesque publié par François Colletet vers 1666, le chapitre suivant :

LES LISEURS DE NOUVELLES
AUX PETITES BOUTIQUES DES AUGUSTINS.

Tous ces lecteurs de nouveautéz
Dans ces boutiques arrestez,
L'un à son nez met sa lunette,
Afin de lire la Gazette,
Escrive en prose, escrite en vers ¹,
Des nouvelles de l'univers.
C'est un plaisir, pour ces lectures,
De voir les diverses postures,
Parmy ces gens, en voilà deux
Fichez tout droits, comme des pieux ;
D'autres rangez sous estalages,
Tout ainsi comme des images ;
Ceux-là dessus un banc pressez ;
Ceux-cy dans la porte entassez.
Car chaque boutique est si pleine
Qu'on n'y scauroit tenir qu'à peine.
Celuy qui lit plus promptement
Preste à l'autre un commencement.
Un autre curieux demande
Une gazette de Hollande,
Et celuy-cy celle d'Anvers ².

J'ai cité ce passage entier, parce qu'il constitue, je crois, la plus ancienne mention d'un cabinet de lecture, tout au moins d'un lieu qui y ressemblait fort. Ces *petites boutiques* dans lesquelles on allait lire les livres nouveaux et les gazettes étaient sans doute des échoppes adossées aux murailles du couvent des Grands-Augustins, sur le quai qui porte encore ce nom.

Leur nombre augmenta peu à peu, car je vois qu'en 1757, on lisait les gazettes, « moyennant un ou deux sous, à la porte des Tuileries, à celle du jardin du Palais-Royal, à celle du Luxembourg, dans les bureaux d'écrivains des charniers des Saints-Innocens ³, au Palais-Marchand ⁴, hôtel Soubise, place royale, etc. ⁵ ». Le petit établissement du quai des Augustins s'était agrandi. Il appartenait alors à un libraire nommé Trudon et l'on y trouvait, outre les nouveautés littéraires, la collection de la *Gazette de France* depuis son origine (1631) ; la *Gazette de Hollande* depuis 1714, la *Gazette d'Utrecht* depuis 1730, la *Gazette d'Avignon* depuis 1727, la *Gazette de Cologne* depuis 1730, la *Gazette de Berne* depuis 1750, etc., etc.

Lottin n'en écrit pas moins que le libraire Jacques-François Quillau créa, en 1761, rue Christine, le premier cabinet de lecture qui ait existé à Paris ⁶. Il eut pour imitateur, l'année suivante, le libraire Grangé, fondateur d'une *salle littéraire*, disent les *Mémoires secrets*. Ils annoncent, au mois de décembre 1762, que « pour trois sous par séance on aura la liberté de lire, pendant plusieurs heures de suite, toutes les nouveautés ⁷ ». Quillau et son *magasin littéraire*

prospérèrent. En 1775, il annonçait que, moyennant trois livres par mois ou vingt-quatre livres par an, on pouvait « venir lire au magasin les ouvrages périodiques, comme journaux et gazettes, consulter les grands dictionnaires, ainsi que les mémoires de l'académie des sciences et ceux de l'académie des inscriptions et belles-lettres ¹ ». En 1778, il lui fut suscité une concurrence, le *cabinet politique et géographique*, installé quai de l'Horloge, à la descente du Pont au Change ². En 1779 apparaît encore le *cabinet académique de lecture*. A cette date, Paris ne comptait sans doute que trois autres maisons de ce genre. Je ne sais ce qu'était devenu Trudon ; mais Quillau n'avait pas quitté la rue Christine ; Grangé avait transporté sur le Pont Notre-Dame, sa « bibliothèque publique, où l'on donne lecture de toutes sortes de livres ». Enfin, le libraire Leloup, tenait, rue de la Comédie ³, un « cabinet littéraire, où l'on s'abonne par an, par mois ou par volume ⁴ ».

Ces établissements comptaient déjà de nombreux clients, puisque, à l'apparition de certains ouvrages, il fallut « couper le volume en trois parts, afin de fournir à l'empressement des lecteurs ⁵ ». Sébastien Mercier, à qui j'emprunte ce renseignement, a le tort de ne citer aucun des ouvrages qui furent si recherchés. C'étaient des romans sans doute, car la police veillait ; elle défendait le prêt des traités de philosophie, par exemple, mettait à l'index d'Holbach, Volney, Diderot, Voltaire, etc. En tête d'un catalogue de cabinet de lecture, catalogue imprimé et qui est daté de 1784, je lis l'avis suivant : « On ne pourra demander aucun ouvrage contre la religion, l'État et les mœurs. Les journaux politiques ne pourront être lus et gardés longtemps et les journaux littéraires conservés plus de vingt-quatre heures. Le prix d'abonnement sera de 24 livres par an et de 3 livres par mois, mais seulement pour les livres et journaux dont on distribuera le catalogue. On ne donnera un catalogue qu'à ceusses ⁶ qui seront abonnés pour un an, les autres le paieront 12 sous ».

Le plus achalandé de ces studieux asiles était celui de la rue des Petits-Champs, à l'enseigne du Grand-Corneille. On citait encore celui de la rue du Coq Saint-Honoré ⁷, où l'on trouvait tous les romans nouveaux ⁸. Enfin, L. Prudhomme écrivait au début de l'Empire : « Indépendamment des bibliothèques publiques, il y a à Paris plus de cent cinquante cabinets littéraires. Cela prouve que le goût de la lecture s'est répandu dans toutes les classes de citoyens. On donne un catalogue où l'on choisit ce qui peut convenir, moyennant trois ou six francs par mois, et

¹ La Gazette de Renaudot était écrite en prose, celle de Loret était en vers.

² Édit. de 1859, p. 279.

³ Voy. ci-dessous, l'art. Écrivains publics.

⁴ Le palais de justice.

⁵ Jèze, *État de Paris*, édit. de 1757, p. 183.

⁶ Catalogue des libraires de Paris, p. 145.

⁷ Tome I, p. 159.

¹ *Mercur de France*, n° de mars 1775, p. 219.

² *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 18 novembre 1778, p. 184.

³ Auj. rue de l'Ancienne-Comédie.

⁴ *Almanach Dauphin*, art. Libraires.

⁵ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. V, p. 63.

⁶ Sic.

⁷ Auj. rue Marengo.

⁸ P. de la Mésangère, *Le voyageur à Paris* (1797), t. I, p. 34.

douze francs de nantissement pour les livres qu'on emporte chez soi. Dans plusieurs, on lit par séance, moyennant six sous, les journaux. L'étranger peut y aller, pendant l'hiver, passer sa soirée; il économise bois et lumière, et peut dire le lendemain : j'ai lu les dix ou douze colonnes du *Moniteur* et tous les feuillets. L'on trouve ordinairement bonne société dans les cabinets littéraires; il est très agréable de jouir d'une bibliothèque pour six ou quatre sous par jour.... Il y a à Paris plusieurs sociétés qui prennent le titre de cabinet littéraire, et dans lesquels on trouve cependant tout autre chose que des livres et des journaux. Quelques-unes de ces maisons tiennent jeux; d'autres possèdent de jolies femmes, que l'on vous propose tout bas. Ceux qui ne sont point initiés d'avance dans ce mystère trouvent effectivement en entrant un cabinet rempli de journaux et de livres, et selon leur mise et leur physionomie, on leur explique l'énigme ¹ ».

Cabrioleurs. Voy. **Bateleurs.**

Caché (DIMANCHE). Voy. **Repus.**

Cache-nez (FABRICANTS DE). « Touret de nez ou cache-nez, buccula muliebris », dit le Dictionnaire de Nicot en 1606. Pour Furetière, c'est un ornement, un masque qui ne cachait que le haut du visage.

Le vrai touret de nez se portait seulement en hiver; il s'attachait aux oreillettes du chaperon, et couvrait seulement le bas du visage. C'était bien notre cache-nez; aussi, des plaisants de l'école naturaliste l'avaient-ils qualifié impoliment de *coffin* ² à *roupies* ³. H. Étienne, à qui nous devons ce vilain mot, nous dit qu'il faut y voir l'origine des masques.

Les tourets de nez étaient fournis par les tailleurs.

Cadraniers. Voy. **Boussoles (Fabricants de).**

Cadrams solaires. Dans la cour ou le jardin des principaux hôtels, des édifices publics, des collèges, il existait presque toujours un cadran solaire, peint ou gravé en creux sur une muraille, en bonne exposition. Le tracé était l'œuvre des mathématiciens ou fabricants d'instruments de mathématiques ⁴. J'ignore le nom de celui qui fut employé, vers 1670, par le collègue Mazarin, mais je sais que les deux cadrans solaires qui existent encore dans les cours de l'Institut furent exécutés par un tailleur de pierre nommé Barthélemy ⁵.

Les cadrans solaires de Paris étaient pour la plupart, fort peu consultés. La mode avait adopté celui du Palais-Royal, et vers midi, il recueillait

les hommages d'une foule empressée. Casanova écrivait en 1750 : « Je vois beaucoup de monde dans un coin du jardin, se tenant immobile, le nez en l'air. Je demande ce qu'il y avait de merveilleux. On se tient attentif à la méridienne; chacun a sa montre à la main pour la régler au point de midi ¹ ». Quand le duc d'Orléans entreprit, vers 1782, de métamorphoser son palais, les Parisiens s'émurent, en songeant que peut-être ils allaient être privés de leur cher méridien. Ils furent bientôt rassurés. Non seulement le prince le leur rendit remis à neuf, mais il eut la délicate attention d'y faire pratiquer « une petite chambre, qu'on remplit de poudre, ce qui forme explosion dès que le soleil y frappe, et avertit les promeneurs et tout le quartier que le soleil est au milieu de son cours ² ». Ils en furent, un peu plus tard, avertis par le canon, devenu célèbre, qui remplaça la petite chambre remplie de poudre.

En 1777, le comte d'Angiviller, contrôleur des bâtiments du roi, avait eu la pensée de substituer à la vieille horloge de la Samaritaine l'action directe du soleil. Sur la terrasse de l'édifice, il voulait établir un canon, « lequel, par le moyen d'un verre ardent dirigé par un conduit dont un bout répondra à la lumière du canon et l'autre précisément à l'endroit où le soleil se trouve au milieu de sa course, prendra feu, les jours où le temps sera serein, et par son explosion annoncera à tout Paris l'heure du midi ³ ». Il ne fut point donné de suite à ce projet, mais le duc d'Orléans d'abord, comme on vient de le voir, puis Buffon, s'emparèrent de l'idée et la réalisèrent, sous des formes différentes, l'un au Palais-Royal, l'autre au Jardin des plantes.

Avec l'aide de l'architecte Verniquet, Buffon fit élever, au sommet du labyrinthe qui domine le Jardin, un kiosque en fer, surmonté d'une sphère armillaire encore visible aujourd'hui, au centre de laquelle était suspendu le globe figurant la terre. Ce globe servait de marteau pour annoncer l'heure du midi. Retenu en l'air par un fil de crin, auquel correspondait le foyer d'une forte loupe, il retombait sur un gong chinois dès que le fil, brûlé par le soleil, se rompait ⁴.

Peu d'années avant la Révolution, l'on voyait encore, dans le jardin de l'Infante un appareil de même nature. Les rayons du soleil, concentrés sur une lentille formée de deux glaces concaves entre lesquelles on avait enfermé cent soixante pintes d'esprit de vin, développaient une chaleur telle qu'un écu de six livres y était, disait-on, fondu en quinze secondes; l'or ne demandait guère plus de temps ⁵.

¹ *Mémoires*, t. III, p. 189.

² *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, 8 décembre 1784, t. XXVII, p. 60.

³ Métra, *Correspondance secrète*, 15 avril 1777, t. IV, p. 322.

⁴ Voy. Thiéry, *Guide des amateurs et des étrangers*, (1787), t. II, p. 181.

⁵ Voy. Thiéry, *Guide des amateurs et des étrangers* (1786), p. 311.

¹ *Miroir de Paris*, 3^e édit., t. II, p. 205.

² Corbeille, coffret, panier.

³ Henri Étienne, *Dialogues*, t. I, p. 183.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1789*, et voy. ci-dessous l'art. Instruments de mathématiques (Fabricants d').

⁵ A. F., *Histoire de la bibliothèque Mazarine*, édit. de 1901, p. 164.

Cadraturiers. Ouvriers horlogers qui ont la spécialité des cadratures. On nomme *cadrature* l'ensemble des pièces plus directement destinées à faire mouvoir les aiguilles. Elles sont placées, en général entre la platine et le cadran.

Café (COMMERCE DU). Le 22 janvier 1692, un arrêt du Conseil accorda pour six années au sieur François Damame, bourgeois de Paris, le privilège de débiter seul « tous les caffez tant en fèves qu'en poudre, le thé, les sorbecs et les chocolats tant en pain, roullets, tablettes, pastilles que de toutes manières qu'il soit mis, ensemble les drogues dont il est composé, comme le cacao et la vanille ¹ ». Il n'est accordé aux détenteurs actuels qu'un seul jour pour faire leur déclaration. En outre, la Ferme, représentée par le sieur Damame, se voit autorisée à envoyer ses commis perquisitionner partout, à charge pour chacun d'eux d'être accompagné par un commissaire au Châtelet, qui ne pourra d'ailleurs refuser en ce cas son ministère ².

Il semble que, si bien soutenue, l'entreprise eut dû prospérer; il n'en fut rien. Une énorme augmentation des prix avait ralenti la consommation et encouragé la fraude, double cause de préjudice qui découragea le soumissionnaire. Il se décida donc à demander au roi, comme une faveur, de vouloir bien révoquer le privilège dont il jouissait depuis l'année précédente, et un arrêt du 12 mai 1693 rendit libre le commerce du café, du thé, du chocolat, du sorbec, du cacao et de la vanille.

Le régime de liberté inauguré par cet arrêt ne fut pas de longue durée. En 1723, la compagnie des Indes était sur le point de faire faillite, et le gouvernement, complice des fautes qu'elle avait commises, s'efforçait de lui venir en aide. La compagnie possédait déjà la ferme du tabac, on lui accorda celle du café ³.

Une Déclaration du 10 octobre régla l'exploitation de ce privilège ⁴.

Il y est défendu à toute personne, de quelque qualité et condition qu'elle soit, de faire le commerce du café soit en gros soit en détail, même de le transporter d'un endroit à un autre dans toute l'étendue du royaume, sous peine d'une amende de mille livres.

Le café ne pourra être vendu plus de cent sous la livre. La vente en sera faite exclusivement dans les bureaux de la compagnie, par sacs de deux livres ou d'une livre et demie, « cachez des cachets de ladite compagnie ».

L'entrée du café en France n'est autorisée que par le port de Marseille. Les balles ne seront déchargées qu'après déclaration faite au commis de la compagnie des Indes.

Tout individu convaincu d'avoir vendu ou

possédé du café en fraude sera puni d'une amende de mille livres. S'il se trouve hors d'état de payer ladite amende, elle sera convertie, « sçavoir : en la peine des galères à l'égard des vagabonds et gens sans aveu, artisans, gens de métier, facteurs, messagers, voituriers, crocheteurs, gens de peine, gens repris de justice, matelots et autres personnes de cette qualité; en la peine du fouet et du bannissement de la province pour cinq ans à l'égard des femmes et filles de pareille qualité. Et en cas que lesdits condamnés se trouvent incapables de nous servir dans nos galères, ils seront fustigés, flétris et bannis pour cinq ans ».

Il est permis « aux commis et gardes de la compagnie de faire toutes visites, perquisitions et recherches dans les magasins, boutiques, hôtelleries et maisons des négocians et marchands; même dans nos places, châteaux et maisons royales, et dans celles des princes et seigneurs, couvens, communautés et autres lieux prétendus privilégiés... Et en cas de refus, permettons de les faire ouvrir par un serrurier ou autre ouvrier, en présence du premier juge sur ce requis ».

Ce monopole si méticuleusement protégé n'enrichit point la compagnie des Indes. Elle s'aperçut bientôt que le produit n'en couvrait pas les frais. Il fallut revenir au régime de la liberté; mais des droits d'entrée, assez faibles pour ne pas entraver la consommation, continuèrent, bien entendu, à être perçus au profit du Trésor.

Voy. Arméniens. — Cafés chantants. — Cafetiers. — Estaminets. — Limonadiers.

Cafés chantants. Ils sont originaires de la Hollande. Un certain anabaptiste, resté longtemps captif de corsaires en Orient, conçut, à son retour, une malencontreuse idée. Il ouvrit à Amsterdam, « près de la halle au blé, un certain cabaret où il y avoit, trois fois le jour, musique de violon et d'orgue. Cela attiroit continuellement du monde à boire ¹ ».

L'innovation réussit donc, et il n'y eut bientôt en Hollande une peu importante qui ne possédât son *musico*. Voltaire leur donnait déjà ce nom vers 1725, et il leur consacre une phrase qui montre assez le peu d'estime qu'on leur témoignait déjà : « Une île enchantée où des nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours ressemble plus à un *musico* d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête ² ».

On ne sait qui introduisit à Paris la mode des *musicos*, et il ne semble pas qu'elle y ait sévi avant la fin du dix-huitième siècle. Toutefois, le *café des aveugles* et le *café des nymphes* charmèrent les habitués de la foire Saint-Ovide en 1771 et en 1772 ³. Le Palais-Royal succéda à la foire, puis le boulevard du Temple se vit égayé par les *cafés des Arts, d'Apollon, Alexandre*

¹ *Arrêt du Conseil d'Etat du Roy concernant la vente du café, du thé, du sorbec et du chocolat, 1692, in-4°.*

² *Arrêt du Conseil d'Etat du Roy, qui ordonne l'exécution des édits, etc., 1692, in-4°.*

³ Arrêt du 31 août 1723.

⁴ *Déclaration du Roy qui règle la manière dont la compagnie des Indes fera l'exploitation de la vente exclusive du café, 1723, in-4°.*

¹ *Sorberiana* (Sam. Sorbier est mort en 1670), édit. de 1694, p. 142.

² *Essai sur la poésie épique*, édit. Beuchot, t. X, p. 448.

³ E. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 187.

et *Goddet*. Je lis dans un ouvrage imprimé en 1779 : « Il semble que l'on ait voulu, depuis quelques années, imiter les cafés turcs, qu'ils appellent *cavéhanes*, où l'on admet des joueurs d'instrumens que le maître paye pour divertir ceux qui prennent du café. Les musiciens ne sont que passagers dans les cafés de la ville, mais ils sont à la journée dans ceux des promenades, comme aux boulevards. On y exécute de bonnes symphonies, des bouffons y chantent des ariettes avec tout le burlesque dont elles sont susceptibles, et des cantatrices des airs d'opéra-comique. Les voix sont passablement bonnes. Ils font tous de leur mieux pour amuser le public, mériter ses suffrages, et en tirer quelques pièces de monnaie à la fin de chaque air : il est rare que l'on ne donne point à chaque quêteuse ¹ ». On n'y était point tenu, et ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'on pouvait profiter de ces spectacles sans bourse délier. Voici, en effet, ce qu'écrivait Sébastien Mercier vers 1780 : « L'oisif qui n'a pas le sol dans sa poche s'assied dans ces cafés, s'y chauffe, entend de la musique toute l'après-dinée, et ne sort de cet asyle qu'à onze heures du soir, quand le garçon l'avertit qu'on n'y couche point. Jamais le maître de ces maisons vitrées ne lui reprochera d'y venir occuper une place éternellement gratuite ; il sera toute l'année régala de musique et chauffé sans rien déboursier. Tout cafetier des boulevards fait un don gratuit de son poêle, de ses chaises et de son orchestre à une infinité de gens ² ».

Dans quelques-uns de ces établissements, l'on jouait même parfois la comédie, « sans autre rétribution que le bénéfice des rafraichissemens », dit P. de la Mésangère ³.

Cafetiers. Il existait sous le Petit-Château un passage couvert qui conduisait de la rue Saint-Jacques au Petit-Pont ; quelques boutiques, étroites et sombres ; s'ouvraient de chaque côté de la voûte. Dans l'une d'elles vint, dit-on, s'établir en 1643 un Levantin qui chercha à débiter, sous le nom de *cahove* ou *cahouet*, soit du café en grains, soit de la décoction de café. Cette tentative ne réussit point. Ce fut Soliman-Aga, ambassadeur de Mahomet IV, qui, en 1669, mit le café à la mode, et moins de deux ans après, il y avait à Paris « plusieurs boutiques où l'on vendoit publiquement du café ⁴ ». En province, son existence était encore ignorée, car l'abbé de Choisy, racontant un repas qu'il avait fait à Bourges vers 1670, chez la marquise de la Grise, écrivait : « Après le dîner, on but un petit coup de rossoli ; on ne connoissoit encore ni le café ni le chocolat, et le thé commençoit à naître ⁵ ».

En 1672, un arménien nommé Pascal ouvrit, à la foire Saint-Germain, un café qu'il transporta

ensuite sur le quai de l'École ¹, et qui n'obtint qu'un succès de curiosité. Ses successeurs réussirent un peu mieux. Ils débitèrent, outre le café, de l'eau-de-vie, des vins sucrés, des liqueurs, etc., et leur nombre fut bientôt assez grand pour qu'un édit de mars 1696 pût les constituer en communauté régulière sous le nom de *limonadiers* ².

Il n'existait pourtant alors à Paris aucun établissement qui ressemblât, même de très loin, à nos cafés actuels. Le premier qui ait été décoré avec un certain luxe fut créé vers 1702 par un palermitain nommé Francesco Procopio dei Coltelli. Il francisa son nom, devint François Procope, et créa dans la rue des Fossés-Saint-Germain ³, en face du Théâtre Français, un café qui existe encore. Il semble être resté pendant longtemps à peu près le seul où se réunit un public honnête. Une ordonnance de police du 16 février 1695 nous révèle que presque tous les cafés restaient ouverts une partie de la nuit et servaient « de lieux d'assemblée et de retraite aux voleurs, filoux et autres gens malvivans et déréglés ». Elle veut qu'ils soient désormais fermés à cinq heures en hiver et à neuf heures en été ⁴. Le 20 octobre ils obtinrent de rester ouverts une heure de plus en chaque saison. Enfin, une ordonnance du 21 mai 1704 leur fixa pour limite extrême dix heures en hiver et onze heures en été ⁵.

Mais à cette date, les cafés s'étaient moralisés et étaient même devenus des centres littéraires. En 1723, trois cents cafés ouverts à la causerie recevaient une société à laquelle ne faisait défaut ni l'éducation, ni l'esprit. Savary écrivait alors : « Les caffez de Paris sont pour la plupart des réduits magnifiquement parez de tables de marbre, de miroirs et de lustres de cristal, où quantité d'honnêtes gens de la ville s'assemblent, autant pour le plaisir de la conversation et pour y apprendre des nouvelles, que pour y boire de cette boisson qui n'y est jamais si bien préparée que lorsqu'on la fait préparer chez soi. Les marchands de café en envoient aussi par la ville avec un cabaret portatif. Et même les dames de la première qualité font très souvent arrêter leur carrosse aux boutiques des caffez les plus fameux, où on leur en sert à la portière sur des soucoupes d'argent ⁶ ». Un ouvrage imprimé un demi siècle plus tard constate que « les cafés sont fréquentés par d'honnêtes gens, qui vont s'y délasser des travaux de la journée. On y apprend les nouvelles, soit par la conversation, soit par la lecture des papiers publics. On n'y souffre personne de suspect, de mauvaises mœurs, nuls tapageurs, ni soldats, ni domestiques, ni quoi que ce soit qui pourroit troubler la tranquillité ⁷. »

¹ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. II, p. 10.

² *Tableau de Paris*, t. VI, p. 19.

³ *Le voyageur à Paris*, t. III, p. 207.

⁴ Jean Girin, *De l'usage du café, du thé et du chocolat*, p. 23.

⁵ *Histoire de la comtesse des Barres*, édit. de 1807, p. 97.

¹ Auj. quai du Louvre.

² Voy. cet article.

³ Auj. rue de l'Ancienne-Comédie.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 810.

⁵ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXVII, p. 412.

⁶ *Dictionnaire du commerce*, au mot café.

⁷ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. II, p. 10.

En 1807, il existait à Paris environ quatre mille cafés, écrit Prudhomme, qui ajoute : « Les limonadiers n'avaient le droit, il y a vingt ans, de vendre du vin, ni de donner à manger ; presque tous aujourd'hui donnent des déjeuners à la fourchette, principalement des côtelettes, des rognons au vin de champagne, etc. ¹ ».

Une des *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne est dite par lui *cafetière* ².

Voy. **Estaminets**.

Cagetiers. Faiseurs de cages. Les oiseliens avaient le droit de fabriquer les petites cages, les épingliers confectionnaient les volières, les vanniers avaient la spécialité des cages en osier. Les lourds grillages qui protégeaient les verrières des églises étaient l'œuvre des serruriers.

Voy. **Grillageurs** et **Oiseliens**.

Caisse de Poissy. Créée en décembre 1743 ³, elle avançait aux bouchers l'argent nécessaire pour payer comptant aux forains les bestiaux que ceux-ci amenaient au marché de Poissy. Sur la demande des bouchers, elle fut supprimée en 1779. Rétablie, puis supprimée de nouveau, elle a été réorganisée en 1802.

Voy. **Bestiaux (Commerce des)**.

Calandriers. La *Taille de 1292* cite deux *kalendreeurs* et *qualandreeurs*, celle de 1300 en mentionne six, et une pièce du quatorzième siècle publiée par Depping ⁴ nous apprend que les maîtres calandriers étaient exempts du service du guet bourgeois. Une rue de la Cité portait alors le nom de rue de la Calandre, et elle le devait, dit Jaillot ⁵, à la présence de quelques calandriers ; cependant les *Tuilles de 1292* et de 1313 n'en indiquent aucun parmi les habitants de cette rue.

Les statuts donnés aux teinturiers en 1669 permettent aux seuls teinturiers du bon teint de posséder une calandre ; les autres devaient se contenter d'une presse. Encore la calandre des teinturiers était-elle formée de tables en bois.

Au dix-septième siècle, on appelait *calandre royale* une calandre construite par les ordres de Colbert, et qui était installée rue du Cimetière Saint-Nicolas, dans une maison qui passait pour avoir été habitée par Gabrielle d'Estrées. Cette calandre avait sa plaque supérieure en cuivre et l'inférieure en marbre. En 1777, elle appartenait à une calandreuse nommée Lainé qui prétendait la faire remonter au règne de Louis XIII ⁶.

Une seconde *calandre royale*, munie de deux tables d'acier poli, fut établie dans la rue Louis-le-Grand par lettres patentes de 1748.

Calculateurs. Voy. **Arithméticiens**.

Cale. Petite servante ou petit laquais. Le mot *cale* désignait un bonnet plat, qui était

surtout à l'usage des ecclésiastiques et des gens de service ¹. Tallemant des Réaux écrit : « Gombauld, qui se piquoit de n'aimer qu'en bon lieu, cajoloit une petite cale crasseuse ² ».

Caleçonniers. Faiseurs de caleçons en peau. Ce titre appartenait à la corporation des peaussiers et à celle des boursiers. L'article 22 des statuts accordés aux boursiers en décembre 1659 mentionne, parmi les objets qu'ils étaient autorisés à confectionner, les « chaussons et caleçons de chamois ».

Ceux-ci se portaient bien, comme les nôtres, « entre la chair et les chausses ³ ». Les caleçons de tricot étaient vendus par les bonnetiers, les caleçons de toile par les lingères.

Les femmes ne commencèrent à porter des caleçons qu'à dater du seizième siècle. La mode des jupes très amples, des vertugades, des vertugadins, ancêtres de la crinoline ⁴, rendait indispensable ce complément de la toilette féminine. Bérolalde de Verville constate tout crûment que les femmes ont adopté le mode des « caleçons ou brides à fesses pour se garantir ⁵ » ; mais Henri Étienne raconte, avec toute la précision désirable, les origines de ce vêtement intime : « Les femmes ont commencé à porter une façon de haut de chausses qu'on appelle des calçons ⁶, et ce, pour ce qu'elles ont l'honnêteté en grande recommandation. Car, outre que ces calçons les tiennent plus nettes, les gardant de la poudre (comme aussi ils les gardent du froid), ils empeschent qu'en tumbant de cheval ou autrement, elles ne monstrent... Ces calçons les assurent aussi contre quelques jeunes gens dissolus ; car, venans mettre la main sous la cotte, ils ne peuvent toucher aucunement leur chair... ⁷ ».

Lorsque, après l'assassinat de son mari, l'on vint arrêter la maréchale d'Ancre, du Hallier, capitaine des gardes, fut chargé de saisir tous ses bijoux. Il eut l'infamie de la fouiller, de la fouiller jusqu'au caleçon : « Et enquis si elle n'avait point de bijoux sur elle, elle haussa sa cotte, et monstra jusques près des tétins. Elle avait un calson de frise rouge de Florence. On lui dit en riant qu'il falloit donc mettre les mains au calson ; elle répondit qu'en autre temps elle ne l'eusse pas souffert, mais lors tout estoit permis, et du Hallier tasta un peu sur le calson ⁸ ».

Dans les dernières années du dix-huitième siècle, quand reparut la mode des costumes collants, le caleçon disparut. Sébastien Mercier écrivait vers 1780 : « Excepté les actrices, les Parisiennes ne portent point de caleçon. S'ils

¹ Furetière, *Roman bourgeois*, p. 76.

² *Historiettes*, t. III, p. 349.

³ Savary, t. I, p. 529. — *Dictionn. de Trévoux*, t. II, p. 169.

⁴ Voy. ci-dessous les art. Paniers (Marchandes de), et Tournures (Fabricants de).

⁵ *Moyen de parvenir*, chap. XLVI.

⁶ On les appelait aussi *bragues*. Voy. J. Nicot, *Thésor de la langue françoise* (1606), p. 88.

⁷ *Dialogues*, t. I, p. 223.

⁸ *Relation de ce qui s'est passé à la mort du mareschal d'Ancre*, édit. Michaud, p. 470.

¹ *Miroir de Paris*, t. I, p. 283.

² Nouvelle 61.

³ Duc de Luynes, *Mémoires*, t. V, p. 221.

⁴ *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 426.

⁵ Quartier de la Cité, p. 35.

⁶ *Almanach Dauphin pour 1777*, 2^e partie, p. 9.

étoient adoptés, nos femmes délicates, qui aiment à courir partout, se préserveroient d'une infinité de maux, que le froid et l'humidité leur occasionnent¹ ». Les Parisiennes trouvèrent sans doute fort sages les conseils de Mercier; toutefois, ne voulant pas reprendre les caleçons, elles leur substituèrent les pantalons, mode qui nous arriva de Londres. En Angleterre, ils n'étaient guère utilisés que par les jeunes filles à qui l'on enseignait la gymnastique; mais, au printemps de 1809, quelques Parisiennes s'éprirent de ce vêtement. « On les vit se promener en pantalon de perkale garni de mousseline, les unes sur les boulevards, les autres aux Tuileries. Quoique leur robe fût longue et le pantalon très peu visible, elles marchaient les yeux baissés parce que tout le monde avait les yeux fixés sur elles² ». Il est vrai que ces pantalons primitifs descendaient presque jusqu'à la chaussure.

Calfateurs et Calfatins. Voy. Calfats.

Calfats. Ceux qui réparent les bateaux. On trouve souvent *calfateurs*, et leurs apprentis se disaient *calfatins*.

Un calfateur était attaché à la petite flotille installée à Versailles sur le grand canal.

Calottiers. Faiseurs de calottes. Au seizième siècle, la plupart des ecclésiastiques se mirent à porter sous leur bonnet une *cale*, identique pour la forme avec la *coiffe* dont les hommes s'étaient couverts la tête au treizième siècle³. C'était une précaution contre le froid glacial des églises, mais beaucoup de prêtres en abusèrent pour se soustraire à l'obligation de la tonsure. Le concile de Milan (1569) interdit donc l'usage des cales, mais il autorisa la *calotte* telle que la portent aujourd'hui les ecclésiastiques.

Vers 1649, un sieur Lemaitre imagina de fabriquer des calottes en cuir très léger, et cette mode fut aussitôt adoptée par le clergé séculier, qui n'en porta point d'autres jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Le clergé régulier conserva les calottes d'étoffe et de tricot.

Au dix-septième siècle, les calottiers confectionnaient aussi les calottes de toile jaune et de ratine qui se plaçaient sous les perruques⁴.

Les calottiers ne furent jamais constitués en corporation. Les merciers, les bonnetiers, les peaussiers, les tailleurs et surtout les boursiers faisaient et vendaient les différentes espèces de calottes. Les boursiers, qui prétendaient au monopole des calottes en cuir eurent à ce sujet de longs démêlés avec les tailleurs, mais un arrêt du 18 mars 1743 les débouta de leurs prétentions⁵.

Cambiers. Voy. Brasseurs.

Cambistes. « Nom que l'on donne à ceux qui se mêlent du négoce des lettres et billets de change, qui vont régulièrement sur la place ou sur la bourse, pour s'instruire du cours de l'argent et sur quel pied il est par rapport au change des différentes places étrangères¹ ».

Voy. **Banquiers.** — **Changeurs**, etc.

Cameliniers. Fabricants de camelin. Le camelin était une étoffe commune, sans envers, et dans laquelle il entrait beaucoup de poil de chèvre; mais on appliquait aussi ce nom aux draps de laine fauve sans teinture. Un des anciens commentateurs de Jean de Garlande dit qu'ils sont appelés « *camelinos, a camelo, quia habent similem colorem camelo* ». Il y avait cependant du camelin blanc et du camelin noir, comme le prouvent deux passages des *Comptes de l'argenterie*². On lit dans Joinville³ que saint Louis portait souvent un manteau de camelin, et dès le quatorzième siècle on en confectionna des chapeaux. L'expression *camelin de bois*, qui se rencontre assez fréquemment, indique du camelin destiné à faire des habits de chasse.

Les camelins les plus estimés étaient ceux d'Amiens, de Cambrai et de Château-Landon.

Camelote. Voy. Travail (Réglementation du).

Campanes (FAISEURS DE). Titre que prenaient les passementiers.

Camphre (COMMERCE DU). A la fin du dix-huitième siècle encore, tout le camphre du commerce venait des Indes et du Japon. Il était vendu par les épiciers et les apothicaires.

Le *camphre artificiel* s'obtenait par le procédé suivant. On faisait un mélange de sandaraque et de vinaigre blanc qu'on mettait pendant vingt jours dans du fumier de cheval. On l'exposait ensuite, durant un mois, à la chaleur du soleil.

Candilleurs. Voy. Chandeliers.

Canevassières en fil. Titre qui appartenait aux lingères.

Canevassiers. Voy. Chanevaciers.

Cannamelistes. Ce mot, que je n'ai trouvé dans aucun dictionnaire ancien ou moderne, m'est fourni par l'ouvrage suivant: *Le cannameliste françois, ou nouvelle instruction pour ceux qui désirent d'apprendre l'office, rédigé en forme de dictionnaire, contenant les noms... de tout ce qui se pratique dans l'office... avec la manière de dessiner et de former toutes sortes de contours de tables et de dormants. Par le sieur Gilliers, chef d'office et distillateur de S. M. le roi de Pologne. Nancy, 1751, in-4°.*

Cannameliste vient de cannamelle, mot par

¹ *Tableau de Paris*, t. VII, p. 54.

² P. de La Mésangère, *Dictionn. des proverbes français* (1821), p. 351.

³ Voy. l'art Coiffiers.

⁴ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 75.

⁵ *Statuts des marchands tailleurs d'habits*, p. 158.

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 532.

² Par Douët-d'Arceq, p. 8 et 289.

³ Edit. de Wailly, p. 12.

lequel a été désignée la canne à sucre, dont le goût se rapproche de celui du miel ¹.

Cannes (MARCHANDS DE). La première canne fut certainement une simple branche d'arbre. Diogène n'en possédait pas d'autre, et son bâton est resté presque aussi célèbre que son tonneau.

Dès que la canne fut devenue, moins un objet d'utilité qu'un accessoire du costume, le choix du bois cessa d'être indifférent, et l'on y ajouta des ornements de tout genre. Un des biographes de Charlemagne nous apprend que cet auguste souverain portait ordinairement une canne de bois de pommier, remarquable par ses nœuds symétriques, et surmontée d'une pomme d'or ou d'argent enrichie de fines ciselures ².

Ce ne fut pas là un privilège réservé aux hommes. Dès le onzième siècle, les femmes sortaient aussi avec une canne à la main. Un sinistre épisode emprunté à la vie de Constance d'Arles, femme du roi Robert, nous en fournit la preuve. En 1022, le concile d'Orléans condamna au feu onze ecclésiastiques convaincus de manichéisme, et parmi eux figurait Étienne, confesseur de la souveraine. Le roi et sa femme devaient assister au supplice. Ils avaient pris place sous le porche de l'église d'Orléans, où les condamnés avaient été jugés et d'où ils sortirent pour aller à la mort. Étienne marchait en tête. Dès que Constance l'eut reconnu elle s'élança vers lui et lui creva un œil avec la canne qu'elle avait à la main ³.

Au quinzième siècle, les dames s'efforçaient d'imiter le costume des hommes. Ainsi que les jouvenceaux du bon ton, elles portaient leurs gants dans la ceinture et, reprenant la mode mérovingienne, tenaient une badine ⁴ à la main ⁵.

Le seizième siècle mit en faveur la canne à épée. Toutefois, sur le portrait de Henri IV qui figure dans la collection Gaignières, le Béarnais porte à la main une canne très légère.

La canne ordinaire du roi Louis XIII était en bois d'ébène et surmontée d'une pomme d'ivoire. Celle de Louis XIV présentait une grande richesse, disent ses historiens. Parfois aussi, elle était de roseau, puisqu'il en cassa une de ce genre sur le dos d'un valet ⁶. Dans une autre circonstance, comme Lauzun brisait son épée, en lui déclarant qu'il ne voulait pas servir un roi sans foi, Louis XIV, transporté de colère, ouvrit la fenêtre et jeta sa canne dehors pour éviter de frapper un gentilhomme, « faisant peut-être dans ce moment la plus belle action de sa vie », dit Saint-Simon ⁷.

Colbert avait l'habitude de porter une canne,

même en présence du roi, et il fut imité par les contrôleurs des finances, ses successeurs.

La canne resta pendant longtemps un signe de distinction et de commandement. Quelquefois, les grands personnages se faisaient accompagner de valets de pied munis de cannes. Les majors de régiments se servaient de la canne pour commander à leurs soldats. Les maîtres d'hôtel, les exempts en portaient toujours une quand ils étaient dans l'exercice de leurs fonctions.

En 1692, le marchand de cannes à la mode était un sieur Coquart, qui demeurait rue Simon-le-Franc ¹.

Au début du dix-huitième siècle, la canne a pris le nom de rotin, et les ornements que l'on y prodigue varient à l'infini.

Les cannes de Voltaire et de Tronchin sont restées célèbres. C'étaient de très longs bâtons à pomme d'or qu'affectionnaient surtout les vieillards, les magistrats, les financiers. Toutefois, vers la fin de sa vie, Voltaire y substitua la canne à bec de corbin ². Les femmes de tout âge ne dédaignaient pas les longues cannes, qu'elles tenaient assez disgracieusement par le milieu. Le fournisseur en vogue à cette époque était le sieur Granchez, un des bijoutiers de la reine et propriétaire du *Petit-Dunkerque*, magasin fameux situé à l'angle de la rue Dauphine et du quai Conti ³. On y trouvait, dit le *Mercur de France*, de « jolies cannes de femme, en bambou, chiquetées et garnies d'or ⁴ ». Les jeunes gens, les grands seigneurs courant la ville en *chenille* portaient à la main une canne légère, souple et pliante appelée *badine*. Les femmes l'adoptèrent aussi pour la sortie du matin.

Sous la Régence et sous Louis XV, l'épée était le complément indispensable de la toilette. Sauf chez soi et dans l'intimité, il fallait toujours avoir l'épée au côté. Sous Louis XVI, les Parisiens se désarmèrent d'eux-mêmes, et dans le costume civil, la canne commença à remplacer l'épée. Aussi Sébastien Mercier écrivait-il vers 1782 : « On court le matin une badine à la main; la marche en est plus leste, et l'on ne connaît plus ces disputes et ces querelles si familières il y a soixante ans, et qui faisaient couler le sang pour de simples inattentions... Les femmes sortent et vont seules dans les rues et sur les boulevards, la canne à la main ⁵ ».

J.-F. Sobry, dans son curieux ouvrage intitulé *Le mode françois*, constate que « les hommes d'une condition honnête ne sortent point de leur maison sans avoir une épée à leur côté ou quelque bâton précieux à la main ⁶ ».

La Révolution trouva le moyen d'innover même en matière de cannes; mais il faut reconnaître que sur ce point, comme pour tout ce qui concerne le costume, ses conceptions ne furent pas heureuses. Les élégants de 1790 se

¹ G. Vicaire, *Bibliographie gastronomique*, p. 403.

² Monachus Sangallensis, *De gestis Caroli magni*, dans le *Recueil des historiens*, t. V, p. 121.

³ *Gesta synodi Aurelianensis*, dans le *Recueil des historiens*, t. X, p. 539.

⁴ « Un petit baston ».

⁵ Martial de Paris, *Arrests d'amour*, édit. de 1731, t. II, p. 403.

⁶ Saint-Simon, *Mémoires*, t. I, p. 264.

⁷ *Mémoires*, t. XIX, p. 174.

¹ *Le Livre commode pour 1692*, t. II, p. 72.

² Bachaumont, 28 mars 1778, t. XI, p. 170.

³ Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 225.

⁴ N° d'août 1775, p. 201.

⁵ *Tableau de Paris*, t. I, p. 293.

⁶ Page 417.

faisaient gloire de porter à la main une grosse canne ficelée d'une corde à boyau et recélant une lame d'épée. Plus tard, les Jacobins adoptèrent un bâton noueux, sorte de trique parfois onduleuse. *

Voy. **Parapluies (Fabricants de)**.

Canonniers. Nom qu'ont porté les fondeurs de canons.

Cantiniers. Voy. **Vivandiers**.

Caorsins et Caoursins. Voy. **Changeurs**.

Caoutchouc (MARCHANDS DE). Les premières applications industrielles du caoutchouc datent de la fin du dix-huitième siècle. Jusque-là, il ne fut guère utilisé que pour confectionner des sondes chirurgicales et surtout pour remplacer la mie de pain, avec laquelle on effaçait les traits faits au crayon sur le papier. Vers 1780, les papetiers vendaient, sous le nom de *peau de nègre* des petits morceaux de gomme découpés dans des poires en caoutchouc provenant du Brésil.

Les ouvriers qui travaillaient cette substance ont été dits *caoutchouquiers*.

Caoutchouquiers. Voy. **Caoutchouc**.

Capitaines des charrois. Officiers de la maison royale, au nombre de quatre. « Ils conduisent tous les charrois des *sept offices* ¹ quand la Cour marche, ou les font conduire par leurs aides ² ».

Capitaines des chasses. Domestiques employés dans les propriétés de campagne des grands seigneurs. « Il faut, écrit Audiger, qu'un capitaine des chasses prenne garde que le gibier ne soit détruit ni effarouché par les paysans ni par les seigneurs et les gens des châteaux et terres circonvoisines. En cette même qualité, il doit aussi empêcher que les forêts et autres bois ne soient dégradés, et prendre garde de même aux étangs et rivières dépendans de ladite terre, afin que personne ne s'ingère d'y pêcher sans permission et avec des harnois prohibés ³ ».

Dans les maisons royales, au bois de Boulogne ou au château de la Meute (de la Muette) par exemple, le capitaine des chasses cumulait ces fonctions avec celles de *gruyeur* ⁴.

Voy. **Chasseurs**.

Capitaines de château. Les châteaux royaux étaient commandés par un capitaine, qui cumulait souvent ce titre avec celui de gouverneur ⁵. Les grands seigneurs avaient aussi

parfois un capitaine de château. Audiger résume ainsi ses fonctions : « Il doit prendre bien garde que tous les gens qui sont dans la maison fassent bien ce qu'ils sont obligés de faire chacun en particulier, leur bien donner ses ordres et les leur faire ponctuellement exécuter ¹ ».

Capitaines généraux des fauconneries du cabinet du roi. Officiers de la maison royale, et tout à fait indépendants du grand fauconnier. « La fauconnerie du cabinet du Roy suit seule Sa Majesté dans ses voyages, même à l'armée, et le sieur Forget, qui la commande, prend tous les jours l'ordre du Roy en route ou à l'armée ».

Le capitaine général avait sous ses ordres : les autres capitaines de vol des *oiseaux du cabinet*, savoir :

Le capitaine du vol pour corneille.

Le capitaine du vol pour pie.

Le capitaine du vol pour les champs.

Le capitaine du vol pour émerillons ².

Capitaines-contrôleurs des feux d'artifice. Office créé par édit de juillet 1702. Le titulaire « aura l'inspection sur la construction, dessein et fourniture des feux d'artifice qui se font par ordre de nos prévosts des marchands et échevins ; aura soin de les faire tirer aux jours et heures qui lui seront par eux indiqués, et pourra en faire les entreprises en son propre et privé nom ».

Capitaines des gardes des aires.
Voy. **Gardes des aires**.

Capitaines des guides. Officiers attachés à la personne du roi. « Le capitaine des guides, doit se tenir vers l'une des portières du carrosse du Roy marchant en campagne, afin que, si Sa Majesté demande les noms des lieux, villes, châteaux, etc. qui sont sur le chemin, il les lui puisse nommer ³ ».

Capitaines des levrettes et Capitaines des lévriers. Voy. **Levrettes de la chambre**.

Capitaines des matelots. Voy. **Bateaux des maisons royales**.

Capitaines de l'équipage des mulets.
Voy. **Muletiers**.

Capitaines des toiles de chasse. Voy. **Capitaines du vautrait**.

Capitaines de la varenne du Louvre.
Voy. **Varenniers**.

Capitaines du vautrait. Ils étaient dits aussi *capitaines généraux des toiles de chasse, tentes et pavillons du roi, et de l'équipage du*

¹ Voy. ci-dessous l'art. Cuisine royale (Personnel de la).

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 597 ; pour 1736, t. II, p. 269.

³ *La maison réglée*, liv. II, chap. 4.

⁴ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 447.

⁵ Aux châteaux de Madrid et de Saint-Germain, par exemple. Voy. *l'État de la France pour 1712*, t. I, p. 329 et 330.

¹ *La maison réglée*, liv. II, chap. 4.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 213 ; pour 1736, t. I, p. 324.

³ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 510 ; pour 1712, t. I, p. 593 ; pour 1736, t. II, p. 265.

sanglier. Le capitaine du vautrait nommait tous les officiers de ce service, et ses fonctions, peu compliquées, sont ainsi définies dans une publication officielle : « Quand le roi est à la chasse du sanglier dans l'enceinte des toiles, c'est le capitaine général de cet équipage qui présente à Sa Majesté l'épée ou les dards pour tuer le sanglier. Le capitaine de cet équipage va ou envoie, dans toutes les forêts et buissons de France qu'il juge à propos, prendre avec ses toiles de chasse des cerfs, biches, faisans et autres animaux, pour peupler ou repeupler les parcs de quelque maison royale, lorsqu'il en est besoin ¹ ».

Voy. **Vautrait (Officiers du)**.

Capitaines du vol pour les champs. Officiers de la maison royale, attachés au service des *oiseaux de la CHAMBRE* du roi, et tout à fait indépendants du grand fauconnier. Ils avaient sous leurs ordres :

Un maître fauconnier.

Un piqueur.

Un acheteur d'oiseaux.

Plusieurs valets des épagneuls. Ces chiens étaient au nombre de dix-huit.

Un autre service du vol pour les champs était attaché au cabinet du roi ².

Capitaines du vol pour les champs. Officiers de la maison royale, attachés au service des *oiseaux du CABINET*, et tout à fait indépendants du grand fauconnier. Le capitaine du vol était sous les ordres du *capitaine général des fauconneries du cabinet du roi*, et avait sous les siens :

Un lieutenant.

Un maître fauconnier.

Deux piqueurs.

Un valet d'épagneuls. Ceux-ci étaient au nombre de dix-huit, et coûtaient quatre sous par jour.

Un garde-perches ³.

Capitaines du vol pour corneille. Officiers de la maison royale, attachés au service des *oiseaux du CABINET* du roi, et tout à fait indépendants du grand fauconnier. Ils étaient sous les ordres du *capitaine général des fauconneries du cabinet*, et avaient sous les leurs :

Un lieutenant.

Un maître fauconnier.

Six piqueurs.

Un porte-duc.

Un garde-perches.

Deux autres services de vol pour corneille dépendaient du grand fauconnier ⁴.

Capitaines du vol pour corneille. Officiers de la maison royale placés sous les ordres du grand fauconnier. Il y avait deux vols pour corneille.

Le premier comprenait :

Un capitaine.

Un lieutenant.

Un maître fauconnier.

Vingt piqueurs.

Le second :

Un capitaine.

Un lieutenant.

Sept piqueurs.

Un porte-duc ¹.

Capitaines du vol pour émerillons. Officiers de la maison royale, attachés au service des *oiseaux du CABINET*, et tout à fait indépendants du grand fauconnier. Ils étaient sous les ordres du *capitaine général des fauconneries du cabinet du roi*, et avaient sous les leurs :

Un lieutenant.

Un maître fauconnier.

Deux piqueurs.

Un garde-perches ².

Capitaines du vol pour héron. Officiers de la maison royale, appartenant au service du grand fauconnier. Ils avaient sous leurs ordres :

Un lieutenant.

Deux maîtres fauconniers.

Huit piqueurs ³.

Capitaines du vol pour le lièvre. Officiers de la maison royale, appartenant au service du grand fauconnier. Ils avaient sous leurs ordres :

Un lieutenant.

Quatre piqueurs.

Un valet de lévriers.

Quatre pages ⁴.

Capitaines du vol pour milan. Officiers de la maison royale, placés sous les ordres du grand fauconnier. Il y avait deux vols pour milan, et chacun d'eux comprenait :

Un capitaine.

Un lieutenant.

Un maître fauconnier.

Cinq piqueurs.

Un porte-duc.

« Chaque année, pour le premier milan noir que le chef du second vol prend en présence du Roi, le cheval de Sa Majesté, la robe de chambre et les mules lui appartiennent ¹ ; le tout est néanmoins racheté pour une somme de cent écus ⁵. »

¹ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 284.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 168 ; pour 1712, t. I, p. 188 ; pour 1736, t. I, p. 296.

³ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 215 ; pour 1736, t. I, p. 328.

⁴ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 214 ; pour 1736, t. I, p. 326.

¹ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 295.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 217 ; pour 1736, t. I, p. 329.

³ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 294.

⁴ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 297.

⁵ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 293.

Capitaines du vol pour pie. Officiers de la maison royale, attachés au service des *oiseaux de la CHAMBRE* du roi, et tout à fait indépendants du grand fauconnier. Ils avaient sous leurs ordres :

Un maître fauconnier.

Deux piqueurs.

Un fauconnier-oiseleur ou tendeur, chargé du renouvellement des oiseaux.

Il y avait également un service de vol pour pie attaché au cabinet du roi¹.

Capitaines du vol pour pie. Officiers de la maison royale, attachés au service des *oiseaux du CABINET* du roi et indépendants du grand fauconnier. Ils étaient sous les ordres du *capitaine général des fauconneries du cabinet du roi*, et avaient sous les leurs :

Un lieutenant.

Un maître fauconnier.

Deux piqueurs.

Un garde-perche. Ce dernier prenait soin des « oiseaux qu'on ne porte point aux champs ». Il toucha par an d'abord 273, puis 292 livres, et 36 livres en sus pour ses souliers².

Capitaines du vol pour rivière. Officiers de la maison royale, appartenant au service du grand fauconnier. Ils avaient sous leurs ordres, 1 lieutenant et 3 piqueurs³.

Caqueurs. Ceux qui apprêtent les harengs, les salent et les rangent dans de petits barils appelés caques.

La caque, ancienne mesure de capacité, servait également pour les liquides, car l'ordonnance de février 1415 mentionne les caques de verjus⁴.

On trouve aussi *écaqueurs, étêteurs*, etc.

Carabins de Saint-Côme. Nom donné aux chirurgiens.

Cardeurs de laine et de coton. Alexandre Neckam, mort en 1217, a consacré aux cardeurs, quelques lignes de son *De nominibus utensilium*⁵. Jean de Garlande, qui écrivait vers la même époque, les nomme *pectrices*, et nous les montre démêlant la laine floconneuse avec des cardes ou des peignes à dents de fer : « carpunt lanam villosam, quam pectinibus cum dentibus ferreis depilant alternatim⁶ ».

Ces vénérables témoignages de leur zèle au travail sont ce qu'il y a de plus clair dans l'histoire primitive des cardeurs, qui semblent avoir pris à tâche de l'embrouiller. Il est probable qu'ils restèrent pendant fort longtemps unis aux foulons, et l'on ne saurait dire à quelle date ils

commencèrent à former une communauté indépendante¹.

En 1391, ils étaient au nombre de sept². En 1467, ils constituèrent à eux seuls la 55^e bannière, sous nom de *pigneux et cardeux de laine*³.

Les vingt-deux maîtres cardeurs exerçant à Paris en 1688 obtinrent, au mois de septembre de cette année, de nouveaux statuts, les seuls que j'aie pu retrouver. Ils y sont qualifiés de *maîtres et marchands cardeurs, peigneurs, arçonneurs de laine et coton, drapiers-drapans, coupeurs de poils, fileurs de laine, coton et lumignon et cardiers*. On trouvera tous ces mots à leur place alphabétique.

Chaque maître cardeur ne pouvait tenir à la fois qu'un seul apprenti, ni l'engager sans le consentement des jurés. La durée de l'apprentissage était de trois ans, suivis d'une année de compagnonnage.

Les fils de maître étaient dispensés du *chef-d'œuvre*, ainsi que les compagnons qui épousaient une fille de maître.

La corporation était administrée par trois jurés, qui devaient chaque année faire au moins quatre visites chez chaque maître.

Les cardeurs pouvaient teindre ou faire teindre toutes sortes de laines en noir. Mais il leur était interdit de travailler le poil de lapin, même d'en avoir chez eux, parce que ce droit était réservé aux chapeliers.

Le chef-d'œuvre devait porter sur l'un des ouvrages suivants : 1^o Faire deux ou trois cardées de laine ou de coton ; 2^o Arçonner un quarteron de laine ou de coton ; 3^o Peigner de la laine sur le fourneau ; 4^o Filer, avec le rouet, du lumignon.

Les foulons se qualifiaient aussi de cardeurs, et les cardeurs prenaient le nom de cardiers, parce qu'ils étaient autorisés à fabriquer eux-mêmes leurs cardes. Cependant, ils les achetaient le plus souvent toutes faites aux cardiers.

Le bureau de la corporation était situé rue de la Vannerie et les maîtres étaient placés sous le patronage de saint Blaise et de saint Roch.

Cardeurs de matelas. Voy. **Matelasiers**.

Cardeux de laine. Voy. **Cardeurs**.

Cardiers. Fabricants de cardes et autres outils à l'usage des cardeurs. Leur communauté était ancienne, car on les trouve mentionnés dans l'ordonnance des *Bannières*⁴ sous ce nom : *Faiseurs de cardes et de pignes*⁵ pour la laine.

Par édit du 30 décembre 1727, le roi imposa aux cardiers un règlement fixant les dimensions que devaient avoir les cardes suivant la qualité des laines auxquelles elles étaient destinées.

Les *cardeurs* se qualifiaient aussi de *cardiers*, parce qu'ils étaient autorisés à fabriquer eux-mêmes leurs cardes.

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 170 ; pour 1712, t. I, p. 189 ; pour 1736, t. I, p. 297.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 215 ; pour 1736, t. I, p. 327.

³ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 297.

⁴ Chapitre VII.

⁵ Édit. Scheler, p. 99.

⁶ Édit. Scheler, p. 34.

¹ Voy. ci-dessous l'art. Corporations.

² G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 344.

³ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

⁴ Année 1467. *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

⁵ Sic.

Carême. Voy. **Charnage.**

Carême-prenant. Dans les statuts des métiers, ces mots désignent toujours le mardi gras. « Nus corroiers ne doit ouvrer de nuiz ¹, se ce n'est entre la S. Remi (1^{er} octobre) et quaresme prenent ² ».

Carillonneurs. Gens habiles dans l'art de carillonner, mais les sonneurs de cloches prenaient aussi ce nom.

Voy. **Sonneurs.**

Carleurs. Voy. **Carreleurs.**

Carnaciers, Carnessiers, Carniciers. Voy. **Bourreaux.**

Carreaux de grais. Voy. **Quarreaux de grez.**

Carrelets (FAISEURS DE). Titre que prenaient les maîtres de la corporation des aiguilliers.

Carreleurs. Ce titre a appartenu aux paveurs, aux potiers de terre et aux marbriers. Chacune de ces corporations posait les carreaux dont elle avait la spécialité : pierre de liais, terre cuite, marbre, etc.

On les trouve encore nommés *carleurs, carreliers, quarreliers*, etc.

Voy. **Marcheurs.**

Carreleurs de souliers. Voy. **Save-tiers.**

Carreliers. Voy. **Carreleurs.**

Carriers. Gens qui exploitaient des carrières. Le sol de Paris et de ses environs abonde en pierres de toutes sortes. Au treizième et au quatorzième siècles, on exploitait les carrières de Lourcine, au faubourg Saint-Marcel ; celles des Mureaux, au faubourg Saint-Jacques ; celles de Vitry ; de Bicêtre ; de Charenton, d'où l'on tirait surtout de la pierre à chaux ; de Notre-Dame des Champs, qui fournissait des pierres de liais ; de Gentilly et de Saint-Germain des Prés ³. On ouvrit plus tard des carrières à Arcueil, à Bagneux, à Montrouge, à Saint-Cloud, à Meudon, etc. C'est des carrières de Meudon que sont sorties les pierres qui forment la cimaise du grand fronton de la colonnade du Louvre ; elles ont chacune cinquante-quatre pieds de long.

La *Taille de 1292* cite dix-huit *quarriers*, celle de 1300 n'en mentionne plus que neuf. Ils figurent, en juin 1467, dans l'ordonnance dite des *Bannières* ⁴, où ils sont associés aux maçons et aux tailleurs de pierre.

Les carriers avaient pour patron saint Jean-Baptiste ⁵. Je les ai encore trouvés nommés *perreurs, perriers, perrieurs, pierreurs, carrieux*,

quarriers, rochetours, rochetiers, roquiers, rochiers, etc..

Voy. **Garçons-compagnons.** — **Manœuvres-carriers.** — **Moellons** (Marchands de). — **Plâtriers.** — **Soucheveurs, etc.**

Carrieux. Voy. **Carriers.**

Carrossiers. La voiture de luxe au moyen âge fut le *char*, autrement dit la charrette enjolivée, peinte et couverte. Le *char branlant* ou suspendu apparaît au seizième siècle, et le *coche* ou carrosse sous François I^{er}.

Jusque-là, les courtisans les plus raffinés ne pouvaient éviter la boue qu'en se servant d'un cheval ou d'un mulet ; ils se rendaient ainsi à la cour ayant souvent leur femme en croupe. On voit dans les *Monumens* recueillis par Montfaucon « deux courtisans qui vont au Louvre ¹ », tous deux montés sur le même cheval ; puis un « courtisan et sa demoiselle », celle-ci est en croupe derrière son père et masquée ². Dans la cour où à la porte des principaux hôtels, on trouvait un montoir de pierre devant lequel les valets amenaient l'animal ; en 1560, le Parlement en fit encore établir un dans la cour du palais de justice ³. En 1524, quand Saint-Vallier fut conduit à la Grève, il était assis sur une mule, avec un huissier en croupe ; Anne du Bourg, en 1550, alla au supplice dans une charrette ⁴.

Jusqu'à la fin du règne de François I^{er}, une haquenée était la monture ordinaire des princesses et des grandes dames.

L'usage des carrosses fut importé d'Italie, et Catherine de Médicis fut la première, croit-on, qui s'en servit. En 1550 il n'y en avait encore que trois à Paris, celui de Catherine, celui de Diane de Montmorency, fille naturelle de Henry II, et celui de Jean de Laval, seigneur de Boisdauphin, qui ne pouvait monter à cheval à cause de son extrême embonpoint ⁵. Ces carrosses étaient d'immenses et grossières machines, couvertes d'un toit très lourd soutenu par quatre ou huit colonnes, et entourées de rideaux que l'on ouvrait à volonté ; la caisse était suspendue au moyen de cordes et de courroies ; on abaissait, pour y entrer, une épaisse portière de cuir, et on y montait au moyen d'une échelle de fer. Christophe de Thou, tourmenté de la goutte, se fit faire un carrosse après qu'il eut été nommé premier président, mais il ne s'en servait que pour se rendre à sa campagne ; c'est toujours monté sur une mule qu'il allait soit au Palais, soit au Louvre. Sa femme ne sortait « jamais par la ville qu'en croupe derrière un domestique ». Dix ans auparavant, le président Gilles Le-maitre stipulait, dans un bail avec les fermiers d'une terre qu'il possédait près de Paris, « qu'aux quatre bonnes festes de l'année et au

¹ De nuit, c'est-à-dire à la lumière artificielle.

² *Livre des métiers*, titre LXXXVII, art. 13.

³ Voy. G. Fagniez, *Etudes sur l'industrie*, p. 203.

⁴ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

⁵ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 121 et 137.

¹ Tome V, p. 314.

² Tome V, p. 314.

³ Sauval, *Recherches sur Paris*, t. I, p. 188.

⁴ Voy. les gravures de Tortorel et Perrissin (seizième siècle).

⁵ J.-A. de Thou, *Mémoires*, édit. Petitot, p. 399.

temps des vendanges, ils lui amèneraient une charette couverte et garnie de paille fraîche pour y asseoir sa femme et sa fille, ainsi qu'un ânon ou une ânesse pour la monture de leur chambrière ¹ » ; le président allait devant, sur sa mule, et accompagné de son clerc à pied.

L'efféminé Henri III se servait beaucoup de son carrosse ².

En 1594, on comptait à Paris au moins huit carrosses, qui continuaient, d'ailleurs, à faire l'admiration générale ³. En 1599, le maréchal de Bassompierre ramena d'Italie le premier carrosse garni de glaces. Si Henri IV eût adopté cette mode nouvelle, peut-être aurait-il échappé au couteau de Ravallac. Une gravure du temps, qui représente la scène du meurtre, donne une fidèle image des carrosses de cette époque ⁴.

Quoi qu'en dise de Thou ⁵, ils étaient rares encore vers 1640, lorsque parurent les *Loix de la galanterie*, code du bon ton à l'usage des petits-maitres. A ce moment encore, la bourgeoisie et même la noblesse pauvre allaient à pied ; on marchait avec précaution dans les rues boueuses, et si l'on rendait une visite de cérémonie, on changeait de chaussure dans l'antichambre avant d'entrer. On lit dans le curieux volume que je viens de citer : « Lorsque la mode a voulu que les seigneurs et hommes de condition allassent à cheval par Paris, il estoit honeste d'y estre en bas de soye sur une housse de velours et entouré de pages et de laquais. Mais maintenant, veu que les crottes s'augmentent tous les jours dans cette grande ville, avec un embarras inévitable, nous ne trouvons plus à propos que nos galands de la haute volée soient en cet équipage et aillent autrement qu'en carrosse. Nous sçavons qu'autrefois, pour parler d'un qui paroisoit dans le monde soit financier ou autre, l'on disoit de luy : *il ne va plus qu'en housse* ! mais maintenant cela n'est plus guère propre qu'aux médecins ou à ceux que ne sont pas des plus relevez. De quelque condition que soit un galand, nous luy enjoignons d'avoir un carrosse s'il en a le moyen, d'autant que lors que l'on parle aujourd'hui de quelqu'un qui fréquente les bonnes compagnies, l'on demande incontinent : *a-t-il carrosse ?* et si l'on respond que ouï, l'on en fait beaucoup plus d'estime. Si les galands du plus bas estage veulent visiter les dames de condition, ils remarqueront qu'il n'y a rien de si laid que d'entrer chez elles avec des bottes ou des souliers crottez, spécialement s'ils en sont logez fort loin ; car quelle apparence y a-t-il qu'en cet estat ils aillent marcher sur un tapis de pied et s'asseoir sur un faut-œil de velours ? C'est aussi une chose infâme de s'estre coulé de son pied d'un bout de la ville à l'autre, quand même on auroit changé de souliers à la porte, pource que cela vous accuse de quelque pauvreté, qui n'est pas moins un vice aujourd'hui en France que

chez les Chinois, où l'on croit que les pauvres soient maudits des Dieux, à cause qu'ils ne prospèrent point ¹ ».

Voici dans quel ordre se classaient les places dans les carrosses :

1^o Le fond à droite.

2^o Le fond à gauche.

3^o Le devant à gauche, parce que l'on y était en face du fond à droite.

4^o Le devant à droite.

5^o La portière à gauche.

6^o La portière à droite ².

Dans ces deux dernières places, l'on tournait le dos aux autres personnes et l'on était assez mal assis.

L'ordre était à peu près le même dans les carrosses à huit places. Dangeau écrivait le 6 septembre 1685 : « Le roi, étant à Châteaudun, fait monter madame de Maintenon dans son carrosse. Ils y étoient huit : Le roi, madame la Dauphine et madame de Bourbon dans le derrière ; Monsieur, madame et madame la princesse de Conty dans le devant ; Monseigneur et madame de Maintenon aux portières ³ ».

Dans les carrosses non fermés, les rideaux de cuir destinés à préserver au besoin du soleil ou de la pluie se nommaient *mantelets*.

Les grands officiers de la couronne, ceux des maisons du roi, de la reine et des fils de France jouirent seuls d'abord du privilège très envié de *draper* ⁴, c'est-à-dire de faire recouvrir leurs carrosses et leurs chaises à porteurs de drap noir ⁵.

Lorsqu'étant en carrosse, l'on croisait le Saint-Sacrement, il fallait descendre de voiture et s'agenouiller sur la voie, fut-elle boueuse. Si l'on rencontrait le roi, la reine, les princes, un légat, un enterrement ou une procession, la civilité vous ordonnait de faire arrêter votre carrosse et de vous découvrir ⁶.

Depuis longtemps, les selliers se disaient *selliers-carrossiers*, et les charrons *charrons-carrossiers*, mais l'histoire des carrossiers proprement dits ne commence qu'au dix-septième siècle. Les statuts accordés en 1678 aux *selliers-lormiers-carrossiers* leur reconnaissent le droit de construire, garnir, orner, etc. une foule de voitures, parmi lesquelles je relève les noms suivants : coches, chars, charriots, carrosses, litières, chaises roulantes, calèches, chars triomphants, charriots de pompes funèbres, etc.

La mode des carrosses s'étant répandue au point qu'on en comptait à Paris plus de quinze mille vers 1720 ⁷, bien d'autres corporations furent admises à faire concurrence aux selliers. Les *charrons* préparaient le train ; les *maréchaux* et les *serruriers* forgeaient les essieux, les ressorts,

¹ Page 56.

² Voy. A. de Courtin, *Traité de la civilité*, édit. de 1672, p. 156.

³ *Journal*, t. I, p. 218.

⁴ Saint-Simon, *Mémoires*, t. XII, p. 219.

⁵ Sur ce sujet, voy. ci-dessous l'art. Selliers.

⁶ J.-B. de la Salle, *Règles de la bienséance*, édit. de 1782.

⁷ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 689.

¹ J.-A. de Thou, *Mémoires*, édit. Petitot, p. 399.

² Voy. Lestoile, *Journal*, novembre 1575.

³ Voy. Lestoile, *Journal*, 13 avril 1594.

⁴ Dans A. F., *Journal du siège de Paris en 1590*, p. 47.

⁵ Page 399.

les ferrures ; les *bourelliers* confectionnaient les pièces en cuir (soupontes, bricoles, etc.) ; les *menuisiers* bâtissaient la caisse ; les *miroitiers* fournissaient les glaces ; les *selliers* garnissaient l'intérieur, et les *peintres* se chargeaient de l'extérieur.

Voy. **Voitures.**

Cartelateurs. Voy. **Cartomanciens.**

Carteron. Voy. **Quarteron.**

Cartes de visite (DISTRIBUTION DES). Voy. **Porte-claquette.**

Cartiers. Leurs premiers statuts, datés d'octobre 1594, les qualifient de *cartiers-faiseurs de cartes, tarots, feuillets et cartons*. L'apprentissage était de quatre années, suivies de trois années de compagnonnage. Le *chef-d'œuvre* : « une demye grosse de cartes fines », est déjà exigé des aspirants à la maîtrise. Chaque maître ne devait avoir à la fois qu'un apprenti, on lui en accordait cependant un second quand il occupait au moins cinq compagnons. Le nombre des maîtres était alors de huit seulement.

Ces statuts furent souvent confirmés et révisés par la suite. En 1613, le roi ordonne aux fabricants de « mettre leurs noms et surnoms, enseignes et devises au valet de trèfle de chaque jeu ». Il leur interdit de « faire, contrefaire, inventer ni falsifier les moules, portraits, figures et autres caractères des cartes dont les cartiers de Paris ont joué et usé, jouissent et usent encore de présent ». Défense est faite aussi de modifier la dimension des cartes.

L'édit de septembre 1661 eut pour objet de régulariser la confection des cartes à jouer, et surtout de faciliter la perception de l'impôt qui les frappait. La France fut divisée en onze bureaux qui monopolisèrent la fabrication : Paris, Rouen, Toulouse, Lyon, Thiers ¹, Limoges, Troyes, Orléans, Angers, Romans et Marseille. Dans chacune de ces villes, un endroit était désigné, où les cartiers installaient leurs outils, moules, presses, etc., ils travaillaient sous la surveillance d'un commis délégué par l'Etat, et devaient employer un papier spécial, dit *papier pot* ². Je rappelle qu'aujourd'hui encore, l'impression des cartes, des figures au moins, ne peut se faire qu'à l'imprimerie nationale et pour le compte de la régie ; l'enluminure reste l'œuvre des cartiers. Lors de la fondation de l'école militaire à Paris (1751), le roi aliéna, en sa faveur, l'impôt sur les cartes à jouer, alors fixé à un denier par carte.

En 1692, le cartier du roi se nommait Beaumont et demeurait place des Victoires ³. Mais cette industrie ne fut jamais très florissante dans la capitale. A la fin du dix-septième siècle, le centre de la fabrication des cartes à jouer était la ville de Rouen, qui en fournissait toute

l'Europe et même l'Amérique ⁴. Il y eut pourtant, un peu plus tard, à Paris des maisons produisant jusqu'à deux cents jeux par jour.

Fidèles à leurs statuts de 1613, les cartiers conservèrent, sans y rien changer, leurs types primitifs. Mais il y avait des protestations. Hurtaut et Magny écrivaient en 1779 : « Il est surprenant que nos François, qui se piquent si fort de bon goût et qui veulent le mieux jusque dans les plus petites choses, se contentent des figures maussades dont les cartes sont peintes. Il est évident qu'il n'en coûteroit rien de plus pour y représenter des sujets plus agréables.... Cependant, depuis quelques années, le sieur Mitoire a fait passer de nouveaux patrons, d'une composition plus nette et d'un dessin plus correct. En conservant la même distribution d'attributs, d'accessoires et de couleurs, il passe pour être parvenu à ôter aux cartes cette grossièreté qui les rendoit rebutantes ; mais elles n'en sont pas plus communes dans les maisons, le goût antique paroissant l'emporter sur le moderne ² ».

On distinguait alors quatre qualités de cartes, classées suivant leur finesse, en *fleurs, premières, secondes, triards*. Toutes se vendaient au *jeu*, au *sixain* ou à la *grosse* composée de vingt-quatre sixains. Les jeux se divisaient ainsi :

Jeux entiers.....	52 cartes.
Jeux d'homme.....	40 »
Jeux de piquet.....	32 »
Jeux de tri.....	34 »
Jeux de brelan.....	28 »
Jeux de reversis.....	48 »
Jeux de comète.....	96 »

En 1777, le graveur de la régie des cartes à jouer se nommait Foex et demeurait rue Saint-Antoine ³.

Les cartiers étaient dits *cartiers-tarotiers-feuilletiers-cartonniers-dominotiers*. Par allusion à leur profession, ils s'étaient placés sous le patronage des Rois, qu'ils fêtaient le jour de l'Épiphanie.

Cartographes. Voy. **Enlumineurs et Géographes (ingénieurs).**

Cartomanciens. Ceux qui prédisent l'avenir au moyen des cartes.

Le plus illustre de tous les cartomanciens a avoué qu'il n'avait aucune foi dans sa sorcellerie, et qu'il ne croyait pas lui-même à ses prédictions. C'est un sieur Aliette, garçon coiffeur, qui publia en 1770 un livre resté célèbre et cent fois réimprimé : *Etteila, ou manière de se récréer avec un jeu de cartes*. Notez qu'il entendait seulement offrir à ses lecteurs une innocente distraction ; mais quand il vit qu'on prenait au sérieux ses fantaisies, il voulut profiter de l'aubaine, et de hauts personnages allèrent, dit-on, consulter ce devin malgré lui, qui

¹ En Auvergne. Il y avait là une très ancienne fabrique, que Montaigne visita en 1588.

² Ét mieux au *pot*. Dans le filigrane figurait un pot.

³ Le lièvre commode pour 1692, t. II, p. 26.

⁴ Boisguillebert, *Le détail de la France* (1697), chap. XVII, p. 91.

² *Dictionnaire de Paris*, t. II, p. 90.

³ *Almanach Dauphin*, 2^e partie, p. 28.

donnait ses audiences dans un grenier de la rue Fromenteau. Il fallait bien tenir à être trompé, car voici ce qu'Aliette avait dit dans sa préface : « Mon dessein, en écrivant ce livre, n'a été que d'empêcher bien des personnes d'être la dupe d'eux-mêmes et de ces fripons que nous appelons *devins*. Amusez-vous donc de ma science, ami lecteur ; mais quand vous la posséderez comme moi, ayez le bon esprit de ne pas vous croire plus sorcier que moi-même qui, en vérité, suis bien loin de me flatter d'en être un ».

Ses successeurs n'imitèrent pas cette franchise. On peut citer parmi eux Martin, sous le Directoire ; M^{lle} Lenormand, M^{me} Villeneuve, Gomart, etc. sous le premier Empire.

Ces bateleurs ont été encore nommés *Carte-lateurs*, *tireurs de cartes*, etc.

Voy. Bateleurs.

Cartonniers. Fabricants de carton. Leurs premiers statuts datent du mois d'avril 1599, et ils furent révisés en 1660. L'apprentissage était de quatre ans, suivis de quatre ans de compagnonnage, et chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti.

Les maîtres s'intitulaient *papetiers*, *colleurs de feuilles*, *travaillans en cuve*, *faiseurs d'étuis à chapeaux*, *boîtes de cartes*, *colleurs de papier sur chassis*. Ils avaient pour patron saint Jean l'Évangéliste, et étaient au nombre de cinquante environ vers la fin du dix-huitième siècle.

Les cartiers s'intitulaient aussi *cartonniers*.

Voy. Sculpteurs en carton.

Carriers. Voy. Geoliers.

Cassetiers. Voy. Layetiers.

Castagnettes (FAISEURS DE). Au dix-septième siècle, un sieur Alexandre Roboam, luthier demeurant rue des Arcis, était renommé comme faiseur de castagnettes ¹.

Catherinettes. Voy. Bureaux de placement.

Catholicité (CERTIFICAT DE). A dater du dix-septième siècle, les statuts des communautés exigent en général que l'apprenti fasse profession de la religion catholique, « crainte, suivant les plumassiers, de quelque bruit en leur famille, et qu'il n'en survienne quelque accident préjudiciable à la croyance de leurs enfans ² ». On en demandait autant à l'ouvrier qui aspirait à devenir maître. Il devait, avant tout, disent les chapeliers « faire apparoir de sa fidélité, preud'homme et religion catholique pardevant le procureur de sa Majesté au Châtelet ³ ». Les lingères se montrent très sévères sur cet article. « Si, disent leurs statuts de 1644, on découvre après la réception d'une maîtresse qu'elle appartient à la religion prétendue réformée, elle sera chassée

de la communauté et sa boutique sera fermée ⁴.

Le 13 mai 1681, une sentence de police avait défendu aux maîtres professant la R. P. R. de prendre aucun apprenti, celui-ci fût-il catholique. Des déclarations ou des arrêts, datés du 20 février 1680, des 9 juillet et 15 septembre 1685, leur interdirent les métiers de sage-femme, de libraire, d'imprimeur, de chirurgien et d'apothicaire ². Le 10 juin de cette dernière année, l'académie des Beaux-Arts accueillit dans son sein le peintre Blain de Fontenay avant qu'il eut terminé son tableau de réception, « pour lui marquer la joie de ce qu'il s'est nouvellement converti à la foi catholique, et exciter par cette grâce les autres de la R. P. R. qui sont de la compagnie à rentrer dans le giron de l'Eglise ». Louis XIV les y convia d'une manière plus pressante encore au mois d'octobre, en révoquant l'édit de Nantes ³.

Les écrivains, dans leurs statuts de 1727, exigent encore du candidat à la maîtrise, non seulement qu'il déclare pratiquer la religion catholique, mais encore qu'il le prouve « par un certificat de son confesseur et de deux notables bourgeois ⁴ ».

En 1746, les boulangers menacent de peines sévères l'ouvrier qui aurait « blasphémé le saint nom de Dieu ⁵ ».

Catiseurs. Ouvriers qui donnaient le lustre aux étoffes. Pour le *cati à froid*, on interposait dans chaque pli du tissu une planche bien unie, puis l'on mettait en presse. Dans le *cati à chaud*, des plaques de cuivre chauffées remplaçaient le bois.

Les catiseurs sont aussi nommés *presseurs*, *applanisseurs*, *apprêteurs*, etc.

Cauderliers, Caudreliers, Caudriers, Caudronniers. Voy. Chaudronniers.

Cauponiers. Voy. Cabaretiers.

Çavatiers et Çavetiers. Voy. Savetiers.

Çavetonniers de petis soulers de basenne. Nom que le *Livre des métiers* donne aux savetonniers.

Ceinture de la reine. C'était un impôt destiné à l'entretien de la maison de la reine ⁶. Au treizième siècle, on le levait, de trois en trois ans, « le jour de la Saint-Remy », sur les vins entrant à Paris ; il fut plus tard étendu à d'autres denrées ⁷. Sous une autre forme, cet

¹ Article 5.

² Voy. L. Pilatte, *Édits, déclarations et arrêts concernant la religion prétendue réformée*, p. 49, 81, 204 et 237 et passim.

³ Voy. ci-dessous l'art. Édit de Nantes.

⁴ Article 1. Cet article n'existe plus dans leurs statuts de 1779.

⁵ Statuts, art. 47.

⁶ Voy. Ducange, *Glossarium*, v^o *zona reginæ*.

⁷ Voy. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 430.

¹ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 275.

² Statuts de 1659, art. 25.

³ Statuts de 1658, art. 1.

impôt existait encore au dix-huitième siècle et il fut perçu lors du mariage de Louis XV ¹, mais Marie-Antoinette y renonça lors de son avènement à la couronne ².

Ceinturiers. C'est vers la fin du quatorzième siècle que les *corroiers* changèrent de nom et devinrent *ceinturiers de cuivre et de laiton*. En même temps le métier cessa d'être libre, le roi en donna les revenus à son chambellan et à son chambrier, et il fallut pour s'établir payer seize sous, dont dix au premier et six au second. De plus, on exigea que tout candidat à la maîtrise fit *chef-d'œuvre*; ce fut alors, suivant la mode du jour, « une ceinture de velours à deux pendans, à huit boucles par le bas des pendans, la ferrure de fer limée et percée à jour, à feuillages encloués dessus et dessous, les clous avec leur contre-rivet, le tout bien poli ».

L'ordonnance dite des *Bannières* ³ écrit *Santuriers*.

Vers le milieu du seizième siècle, la communauté comptait près de deux cents maîtres. La décadence des ceintures et la mode des demi-coints portèrent à sa prospérité un coup dont elle ne se releva point. Puis, deux corporations nouvelles, celle des *ceinturiers en étain* et celle des *demi-ceintiers*, leur créèrent une concurrence redoutable : mais les premiers leur furent réunis, les seconds entrèrent dans la communauté des chainetiers, et, en mars 1551, les ceinturiers reçurent de nouveaux statuts, qui, révisés en 1598, les ont régis jusqu'à la Révolution.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti, et la durée de l'apprentissage était de quatre ans. Quatre jurés, dont deux étaient pris parmi les ceinturiers d'étain, surveillaient le métier.

A dater de ce moment, les ceinturiers modifièrent un peu leur spécialité. Ils confectionnèrent surtout des ceinturons (d'où leur nom de *ceinturonniers*) en buffle, en maroquin, en veau, des courroies d'éperon, des baudriers et autres objets de même nature destinés à l'équipement des troupes. Mais ils ne retrouvèrent jamais leur prospérité primitive, et à la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de 43 seulement ⁴.

Les ceinturiers avaient pour patron saint Jean-Baptiste.

Voy. Chef-d'œuvre. — Demi-ceintiers et Expérience.

Ceinturiers en étain. Ainsi appelés parce qu'ils ornaient les ceintures de clous en étain. À la suite d'un long procès, ils furent, en mars 1551, réunis à l'ancienne corporation des ceinturiers.

Ceinturiers en fer. Cette spécialité paraît dater seulement du seizième siècle. Les maîtres,

après être restés quelque temps indépendants, finirent par se fondre dans l'ancienne corporation des ceinturiers.

Ceinturonniers. Voy. Ceinturiers.

Celleriers. On nommait ainsi, ceux qui, dans un grand établissement, un couvent par exemple, avaient le soin des provisions de bouche. Le cellerier recevait du chambrier l'argent nécessaire, et devait pourvoir à la nourriture journalière des hôtes et des frères. La cuisine, avec son matériel, ainsi que le jardin potager étaient sous son entière dépendance ¹.

On trouve aussi *ceveliers*, *cheveliers*, etc.

Cendre gravelée (MARCHANDS DE). Les ménagères et les blanchisseuses faisaient jadis grand usage, pour leurs lessives, du sel de soude et de la cendre gravelée, lie de vin séchée et calcinée. Les *Tailles* de 1292 et de 1313 ne mentionnent chacune qu'un seul *cendrier*, mais, au seizième siècle, ils sont souvent cités dans les cris de Paris :

Cendre à lavandière, cendre à lavandière !
Ils sont à six blancs le boisseau
À la grand'rue de Saint-Marceau
Tout auprès de la Barbodière ².

En 1673, Colbert voulut forcer les « marchands de cendre et de soude ³ » à se constituer en communauté. Ils étaient alors au nombre de 40, et on les taxa à 300 liv., ce qui eût fait entrer 12.000 liv. au Trésor, mais l'édit ne fut pas exécuté, et la cendre gravelée devint le monopole des vinaigriers.

Sur la manière dont on traitait la soude au dix-huitième siècle, voy. l'*Encyclopédie méthodique* ⁴.

Cendriers. Voy. Cendre gravelée.

Censeurs royaux. On fait remonter au seizième siècle la censure des livres. Exercée d'abord par la Faculté de théologie, elle fut confiée, en 1624, à quatre docteurs de Sorbonne, docteurs désignés par le roi et recevant de lui des honoraires. Enfin, en 1653, il fut décidé que le chancelier nommerait les censeurs chargés d'examiner les ouvrages dont l'impression serait proposée.

Aucun volume ne put plus être publié sans avoir été soumis à un *censeur royal* qui, en général, formulait ainsi son approbation : « J'ai lu, par ordre de M. le chancelier, un manuscrit ayant pour titre... et je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression ».

Les livres devenant de plus en plus nombreux, le service de la censure dut être réorganisé en 1742. Les censeurs, portés au nombre de 78, furent partagés en plusieurs classes : théologie, jurisprudence générale, jurisprudence maritime,

¹ Voy. le *Journal* de Barbier, août 1725, t. I, p. 403.

² *Mémoires* de Weber, édit. Berville et Barrière, t. I, p. 43.

³ Juin 1467. — *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 672.

⁴ Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 409.

¹ Ducange, au mot *cellarius*. — Valbonnais, *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné*, p. 110.

² Ant. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

³ De soude.

⁴ Tome VII, p. 554.

médecine, histoire naturelle et chimie, chirurgie et anatomie, mathématiques, belles lettres, géographie, navigation et voyages.

Les affiches, les placards, les pièces de théâtre représentées, les chansons et autres écrits de ce genre qui ne dépassaient pas deux feuilles d'impression étaient sommairement examinés par le *censeur de la police*, fonctionnaire dépendant du lieutenant général.

On trouve dans l'ouvrage suivant : A.-M. Lotlin, *Catalogue chronologique des libraires*, etc.¹, la liste des censeurs royaux ayant exercé depuis 1742.

Centralisation des métiers. Pendant plusieurs siècles, chaque profession resta centralisée dans une même rue ou tout au moins dans un même quartier ; fabricants, marchands, artisans exerçant un métier identique étaient logés à côté les uns des autres et appartenaient à une même corporation, à une même confrérie. Les recensements faits à l'occasion des *tailles* levées sur la population fournissent à cet égard des renseignements très sûrs et très curieux. Quelques rues ont conservé jusqu'à nos jours le nom qu'elles devaient à l'industrie qui y avait été spécialement représentée. Je citerai, comme exemple, la rue de la Heaumerie, qui n'a disparu qu'en 1853, lors de la continuation de la rue de Rivoli, et qui demeura pendant plusieurs siècles le centre de la fabrication des armures. Sauval dit² qu'elle « emprunta son nom d'une maison où pendoit pour enseigne un heaume, et encore des armuriers qui occupoient la plupart des logis dans le tems que nos pères donnoient le nom de heaume à un casque et aux armuriers celui de heaumiers³ ». En effet, parmi les vingt contribuables que mentionne la *Taille de 1292* dans « la Hiaumerie », je relève les noms suivants :

Fouquet, le *lormier*⁴.

Martin, l'*armeurier*.

Rogier l'Anglois, *lormier*.

Son compaignon.

Jehan le Flamanc, *trumelier*⁵.

Jacques de Senliz, *armeurier*.

Gervèse, le *lormier*.

Je trouve encore cités dans la partie de la rue Saint-Denis qui allait du Châtelet à la rue de la Heaumerie :

Phelipe, le *fourbeeur*⁶.

Robert, le *fourbeeur*.

Nicholas de Tours, *armeurier*.

Phelippot, son vallet.

Jehannot, son vallet.

Jehan Godin, *haubergier*.

Guillaume, *armeurier*.

Henri, le *fourbeeur*.

Guillaume le boçu, *armeurier*.

Jehan Godin, *haubergier*.

Henri, le *fourbeeur*.

Raoul le Blont, *fourbeeur*.

Raoul Tire-Veel, *armeurier*.

Godefroi l'Alemant, *fourbeeur*.

Jehan le Bourgueignon, *armeurier*.

Michiel, *armeurier*.

Nicholas de Roen, *fourbeeur*.

Robert de Pontaise, *armeurier*¹.

Vers la fin du treizième siècle, les inconvénients de cette centralisation s'étaient fait sentir, et les métiers avaient commencé à se répandre un peu partout. Je remarque pourtant encore dans la *Taille de 1292* :

La rue aux Juggleurs, avec deux trompeurs et deux juggleurs.

La rue de la Petite-Bouclerie, avec quinze boucliers.

La rue de la Sellerie, avec vingt-cinq selliers et quatorze lormiers.

La rue des Plâtriers, avec un plâtrier, deux maçons et un tailleur de pierres.

La rue de la Bûcherie avec sept bûchiers.

La rue aux Écrivains, devenue un peu plus tard rue de la Parcheminerie, avec un écrivain et neuf parcheminiers.

La rue de la Boucherie Sainte-Geneviève, avec huit bouchers et un tripier.

La rue de la Poulaille, avec onze poulailers, etc., etc.

Au siècle suivant, la dissémination est devenue la règle générale. On rencontre pourtant encore des exceptions ; la petite rue au Foin possédait seulement cinq contribuables, dont quatre étaient faniers et le cinquième porteur de foin ; la rue de la Saunerie compte encore, sur dix imposés, trois sauniers ; la rue de la Tannerie, vingt-neuf tanneurs sur quarante-trois imposés. La Heaumerie a conservé sa spécialité ; parmi les trente-quatre imposés qui y demeurent figurent :

Guiart de Pontoise, *armeurier*.

Guillaume de Tournay, *lormier*.

Poincet, le *hiaumier*.

Guerin, le *hiaumier*.

Guillaume le Caûchois, *armeurier*.

Maheut, fame feu Charonne, *armeurier*².

Estienne le Bourgoignon, *armeurier*.

Jehan Vidré, *haubergier*.

Jehan de Sanliz, *armeurier*.

Pierre, le *haubergier*.

Nicolas de Meullant, *trumelier*.

Geoffroy Petit-Clerc, *armeurier*.

Poincet de Baumes, *armeurier*.

Symon, le *trumelier*.

Colin l'Escot, *qui fait gantelez*.

Thomas le Champion, *hyaumier*³.

A la fin des statuts accordés, en 1407, aux haubergiers, on lit ces mots : « Publiés au

¹ Paris, 1789, in-8°.

² *Recherches sur Paris*, t. I, p. 141.

³ Voy. aussi Ménage, *Dictionnaire étymologique*, t. II, p. 432.

⁴ Ils fabriquaient des éperons, des étriers, des mors et la plupart des petits objets de fer qui complétaient l'équipement du cavalier et le harnachement du cheval.

⁵ Ils fabriquaient les trumelières, qui protégeaient les jambes.

⁶ Fourbisseur.

¹ *Taille de 1292*, p. 28 et 97.

² Veuve continuant le commerce de son mari.

³ *Taille de 1313*, p. 102.

carrefour de la Heaumerie le 10 mai 1407 » ; et Guillebert de Metz écrivait encore vers 1434 : « rue de la Heaumerie, ou l'en ¹ fait armeures ² ».

Cepiers. Voy. **Geôliers**.

Cerceliers et Cercliers. C'étaient des fabricants, des marchands ou des plieurs de cerceaux pour tonneaux, peut-être même tout cela ensemble. Dès le treizième siècle, ils criaient dans les rues les produits de leur industrie :

Cerciaus de bois vendre volons ³.

La *Taille de 1292* mentionne un *cercelier*, celle de 1300 cite quatre *plieurs de cerceaux*. Ils appartenait à la corporation des tonneliers.

On trouve aussi *serquiliers*.

Cercueils (COMMERCE DES). Au moyen âge, l'écrin est parfois un objet de luxe, c'est plus souvent une boîte, même une boîte de grande dimension, même un cercueil, et ceux-ci sont fabriqués par les écrivains. Les *Chroniques de Saint-Denis*, racontant la mort de Thibaut, roi de Navarre ⁴, nous apprennent que son corps « fu embasmé, enveloppé et mis en un écrin bien et gentement ⁵ ».

Les écrivains devenus layetiers conservèrent cette spécialité, qu'ils partageaient déjà avec les menuisiers, ou du moins avec leurs ancêtres les huchers. L'article 4 des statuts accordés à ces derniers en décembre 1290 ⁶ est ainsi conçu : « Que nus ne loue coffres à gens mors ». Ce qui prouve, en outre, que dès cette époque les pauvres, transportés parfois au cimetière dans une bière louée, étaient mis en terre sans cercueil. Les plombiers fabriquaient les cercueils de plomb, qui recevaient la dépouille des gens riches. Au dix-septième siècle encore, ceux-ci devaient s'adresser aux selliers pour une foule d'accessoires. Leurs statuts de septembre 1678 les autorisent à « faire chariots de pompes funèbres, faire et fournir la grande couverture pendante, garnir le cercueil de velours et de croix de satin, faire les caparaçons des chevaux, et fournir tout ce qu'il conviendra aux harnois et à la selle ⁷ ». A cette date, les layetiers ne confectionnaient plus que les bières communes en sapin.

Sébastien Mercier, qui écrivait vers 1780, nous dit que l'Église avait alors le monopole de la fourniture des cercueils, et il ajoute qu'elle les vendait le double de ce qu'ils valaient ⁸. Il nous montre plus loin le layetier allant livrer une bière, et la promenant sur son épaule au milieu de la foule qui s'écarte pour le laisser passer ⁹. Le pauvre devait souvent encore se contenter d'un cercueil banal qui, après l'avoir mené

jusqu'au bord de la fosse, revenait à vide, et recevait ainsi chaque jour un nouveau cadavre ¹. Ces bières-là étaient, du moins, à l'abri des profanations que l'on reprochait au fossoyeurs ².

Voy. **Emballeurs**. — **Fossoyeurs**. — **Pompes funèbres**.

Cerdeaux. Voy. **Serdeaux**.

Cérémonial. Voy. **Aide des cérémonies**. — **Grand maître des cérémonies**. — **Hérauts d'armes**. — **Introduceurs des ambassadeurs**. — **Maitres des cérémonies**. — **Maitres des cérémonies ecclésiastiques**. — **Rois d'armes** ³.

Cerenceresses. Voy. **Filassières**.

Cerneaux (MARCHANDS DE). Dès le treizième siècle, on criait des « cerniaux » dans les rues de Paris ⁴. Ils étaient devenus « cerneaux » au seizième siècle :

A mes beaux cerneaux, à mes beaux cerneaux !
Tout cecy pour deux tournois.
Je crie à si haute voix
Que j'en suis quasi tout en eau ⁵.

Certificateurs des actes des notaires. Offices créés par édit du 28 juin 1627. Aux termes de cet édit, les titulaires devaient « certifier tous les contracts et actes excédans cent livres, passez par ceux qui ne sçauront lire, écrire, ne signer ».

Cervisiers et Cervoisières. Voy. **Brasseurs**.

Ceveliers. Voy. **Celleriers**.

Chableurs. Nom que portaient, sur la haute Seine, les *maitres des ponts et pertuis*. Il y avait un chableur à Corbeil, à Melun, à Montereau, au pertuis d'Auferne, à Pont-sur-Yonne, à Sens et à Villeneuve-le-Roi ⁶.

Voy. **Maitres des ponts**.

Chaesniers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux chaînetiers.

Chagrainers. Voy. **Chagrinières**.

Chagrinières. Ouvriers qui préparaient les peaux de manière à les rendre grenues. On les trouve aussi nommés *chagrainers*, orthographe plus conforme à l'étymologie.

Au milieu du dix-huitième siècle, deux ou trois tanneurs avaient adopté cette spécialité, mais presque tout le chagrin employé en France venait encore de Constantinople, de Tunis, d'Alger et de Tripoli.

Voy. **Maroquiniers**.

¹ Où l'on.

² *Description de Paris*, édit. Le Roux de Lincy, p. 211.

³ Guillaume de la Ville Neuve, *Les crieries de Paris*.

⁴ Mort en 1253.

⁵ Édit. Paulin Paris, t. V, p. 21.

⁶ Dans Deppey, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 374.

⁷ Article 18.

⁸ *Tableau de Paris*, t. III, p. 184.

⁹ *Tableau de Paris*, t. XI, p. 88.

¹ *Tableau de Paris*, t. III, p. 187.

² *Tableau de Paris*, t. I, p. 258.

³ Consulter sur ce sujet : Th. Godefroy, *Le cérémonial françois*, 1649, 2 in-folio. — *État de la France pour 1687*, t. I, p. 521 ; pour 1712, t. I, p. 644 ; pour 1736, t. II, p. 310.

⁴ *Les crieries de Paris*, par Guill. de la Ville Neuve.

⁵ *Les cent et sept cris*, etc. par Antoine Truquet.

⁶ Ordonn. de février 1415, art. 616 et suiv.

Chainetiers. Faiseurs de chaines. En 1292, il y avait à Paris sept maîtres *chaesniers* ou *cheesniers*. C'est à peu près tout ce que l'on sait sur l'histoire primitive de cette corporation, les documents qu'elle avait réunis ayant été brûlés, en 1685, avec le coffre où elles étaient conservées. La communauté, qui avait compté jusqu'à quatre-vingts maîtres, était réduite à six en 1718; elle ne faisait plus d'apprentis et, faute de sujets capables, les mêmes jurés restaient en fonctions cinq ou six ans de suite ¹.

On avait pourtant réuni successivement à cette communauté les haubergiers ou haubergeniers, les tréfiliers et les demi-ceintiers, aussi les maîtres étaient-ils qualifiés de *chainetiers-haubergeniers-tréfiliers-demi-ceintiers* ².

Des lettres patentes du 21 septembre 1762, enregistrées seulement en août 1764, réunirent aux épingliers les chainetiers, qui conservèrent pour patron saint Alexis.

L'*Encyclopédie méthodique*, en 1782, les nomme *chaisnetiers* ³.

Voy. **Gardes-chaines.**

Chair humaine (MARCHANDS DE). Voy. **Recruteurs.**

Chaircuitiers. Voy. **Charcutiers.**

Chaise (CONDUCTEURS, TRAINEURS ET TIREURS DE). Voy. **Brouetteurs.**

Chaisiers. Voy. **Tourneurs en bois.**

Chaisnettiers. Voy. **Chainetiers.**

Chalets de nécessité. Voy. **Latrines publiques.**

Chambellan de France (GRAND). La royauté lui avait concédé une partie des revenus provenant de cinq métiers.

Voy. **Maître des cordonniers.**

Chamberières. Voy. **Servantes.**

Chamberiers. Voy. **Valets de chambre.**

Chamberlans. Voy. **Chambrelans.**

Chambre des bâtiments et Chambre de la maçonnerie. Voy. **Maître des maçons.**

Chambre de la marée. Voy. **Marée.**

Chambre et du cabinet du roi (PERSONNEL DE LA).

Ce personnel, dont le nombre varia sans cesse, se composait en 1712 de :

- 1 grand chambellan.
- 4 premiers gentilshommes.
- 24 pages.
- 4 gouverneurs des pages.

- 4 sous-gouverneurs.
- 1 maître de mathématiques.
- 1 maître en fait d'armes.
- 1 maître à danser.

L'ANTICHAMBRE

- 2 huissiers.

LA CHAMBRE

- 4 premiers valets de chambre.
- 16 huissiers.
- 32 valets de chambre.
- 12 portè-manteaux.
- 12 porte-arquebuses.
- 1 porte-mail.
- 8 barbiers valets de chambre.
- 1 barbier ordinaire.
- 1 chirurgien, opérateur pour les dents.
- 8 tapissiers.
- 3 horlogers.
- 3 renoueurs.
- 6 garçons.
- 2 porte-chaise d'affaires.
- 1 porte-table.
- 1 frotteur.
- 9 porte-meubles.
- 1 porteur de meubles.
- 1 capitaine des mulets.
- ? peintres.
- ? sculpteurs.
- ? vitriers.
- 2 menuisiers.
- ? serruriers.
- ? coffretiers-malletiers.

- 1 capitaine des levrettes et lévriers.
- 4 valets et gardes des levrettes.
- 2 gardes des petits chiens.
- 1 pâtissier des chiens.
- 1 chef du vol pour les champs.
- 1 maître fauconnier.
- 1 piqueur.
- 1 acheteur d'oiseaux.
- 1 valet des épagneuls.
- 1 capitaine du vol pour pie.
- 1 maître fauconnier.
- 2 piqueurs.
- 1 oiseleur ou tendeur ¹.

- 1 grand maître de la garde-robe.
- 2 maîtres de la garde-robe.
- 4 premiers valets.
- 17 valets.
- 1 porte malle.
- 4 garçons.
- 9 tailleurs.
- 1 empeseur.
- 1 remplisseuse de points.
- 2 brodeurs.
- 2 pelletiers.
- ? lingers.
- 8 cordonniers.
- ? chapeliers.

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 617.

² Voy. tous ces noms.

³ Commerce, t. I, p. 389.

¹ Ce personnel fut fort augmenté sous Louis XV.

- 2 merciers.
- 6 chaussetiers.
- 2 lavandiers.

LE CABINET

- 2 huissiers du cabinet.
- 1 huissier de l'ordre du St-Esprit.
- 4 secrétaires du cabinet.
- 4 courriers du cabinet.
- 1 gardien des livres.
- 1 gardien des médailles.
- 2 lecteurs.
- 1 interprète pour les langues arabes et syriaques.
- 1 interprète pour la langue latine.
- 1 interprète pour la langue grecque.

OISEAUX DU CABINET

- 1 capitaine général.
- 1 capitaine du vol pour corneille.
- 1 lieutenant, aide.
- 1 maître fauconnier.
- 6 piqueurs.
- 1 garde-perches.

- 1 capitaine du vol pour pie.
- 1 lieutenant, aide.
- 1 maître fauconnier.
- 3 piqueurs.
- 1 garde-perches.

- 1 capitaine du vol pour les champs.
- 1 lieutenant, aide.
- 1 maître fauconnier.
- 2 piqueurs.
- 1 valet d'épagneuls.
- 1 garde-perches.

- 1 capitaine du vol pour émérillon.
- 1 lieutenant, aide.
- 1 maître fauconnier.
- 2 piqueurs.
- 1 garde-perches.

GARDE-MEUBLES

- 1 intendant, contrôleur général.
- 1 garde général.
- 2 garde-meubles.
- 11 garçons.

MUSIQUE DE LA CHAMBRE

- 2 surintendants.
- 2 maîtres de la musique.
- 24 violons.
- 2 compositeurs.
- 2 hautes-tailles.
- 2 haute-contre.
- 2 basses-tailles.
- 2 basses.
- 1 clavessin.
- 1 porte-épinette.
- 2 petits luths.
- 2 violes.
- 1 théorbe.
- 1 maître de luth, pour les pages.

- 1 maître de grammaire pour les enfans de la musique de la chambre.
- 2 dessus de violon.
- 2 basses.
- 2 basses de viole.
- 4 flûtes.
- 1 faiseur de luths et autres instrumens de musique de la chambre.

MUSIQUE DU CABINET

- 21 violons.
- 2 bassons.
- 3 hautbois.

- 1 huissier des ballets.
- 1 garde des instrumens.

- 4 trompettes ordinaires des plaisirs du roi.
- 1 timbalier.
- 4 tambours.
- 4 fifres.

- 1 premier médecin.
- 1 médecin ordinaire.
- 8 médecins servans par quartier.
- 1 médecin de l'infirmerie de la maison du roi.
- 1 premier chirurgien.
- 1 chirurgien ordinaire.
- 8 chirurgiens servans par quartier.
- 4 apothicaires.
- 4 aides-apothicaires.
- 2 apothicaires-distillateurs.
- 1 opérateur ordinaire.
- 1 herboriste.

Soit environ 500 personnes ¹.

Presque tous les noms cités ici ont un article dans ce dictionnaire.

Chambrelaines. Nom donné par Rutebeuf aux femmes de chambre du treizième siècle.

Chambrelans. Plus souvent nommés *chamberlans*. On appelait ainsi les ouvriers travaillant en chambre. Sauf très rares exceptions, les artisans étaient tenus d'appartenir à l'atelier d'un patron, et la plupart des corporations faisaient poursuivre avec acharnement les chambrelans. Il était interdit à tout ouvrier non embauché de posséder chez lui les gros outils du métier², et cela sous peine d'amende, de prison ou de punition corporelle. Les menuisiers s'expriment ainsi : « Faisons très expresses défenses à tout compagnon d'avoir chez lui, en sa chambre, maison, auberge ou partout ailleurs, un établi ou table forte percée de trous pour mettre valet³, sur quoi il puisse travailler ; sous peine d'être ledit établi saisi et confisqué, ensemble les gros outils comme varloppes, demi

¹ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 136 et suiv.

² Horlogers, statuts de 1583, art. 4.

³ Outil de fer qui maintient sur l'établi les pièces de bois pendant qu'on les travaille.

varloppes ¹, valets, sergens, ², rabots, feullerets, guillaumes ³, scie à relendre et autres, lesquels seront bien saisis chez l'hôte ou le voisin dudit compagnon, et même partout ailleurs, dès qu'ils seront trouvés chez gens qui n'ont pas la qualité de maîtres de ladite profession ⁴. Toute contravention de ce genre coûtait, outre la saisie des outils, une amende de cent livres ⁵. Mais le délinquant n'était pas seul frappé; le propriétaire qui avait toléré chez lui cet atelier clandestin, quand même son locataire n'y eût point travaillé, se voyait confisquer pour un an le loyer de sa maison entière ⁶.

En dépit de cette sévère répression, le nombre des artisans qui restaient indépendants de toute communauté fut toujours considérable, l'édit du 29 mars 1673 l'évalue à treize mille au moins.

Chambres basses et chambres courtoises (Ouvriers ès). Voy. **Vidangeurs**.

Chambres garnies. Dès le début du quinzième siècle, les bourgeois louant des chambres garnies furent soumis aux mêmes règlements de police que les hôteliers. Les lettres patentes du 29 novembre 1407 les obligent à faire connaître chaque jour au prévôt de Paris le nom de leurs locataires ⁷, injonction sans cesse enfreinte par les particuliers et sans cesse renouvelée par le roi.

Le nombre des chambres garnies fut toujours très considérable à Paris. Tout s'y louait, même les plus somptueuses demeures en l'absence de leur propriétaire. Aux noces de Jehan du Chesne, qui sont décrites dans le *Ménager de Paris* ⁸, on loua, pour une journée, le célèbre hôtel de Beauvais. « Les maisons de Paris, écrit l'ambassadeur Lippomano, se louent presque toujours garnies, par jour ou par mois; car les concierges, qu'on pourrait appeler les fermiers des maisons et des palais, ne peuvent pas en disposer autrement, craignant toujours que leurs maîtres ne reviennent. Alors, il faut dénicher tout de suite, principalement quand c'est une maison de grand seigneur. Ainsi, Mgr Salviati, le nonce du pape, fut forcé, de mon temps, de déménager trois fois dans deux mois ⁹ ».

Les règlements des 27 juillet 1777 et 6 novembre 1778, ordonnent encore, aux propriétaires de chambres garnies comme aux hôteliers, la tenue de deux registres destinés au contrôle de la police ¹⁰.

Voy. Hôteliers.

¹ La varlope est un rabot très long et muni d'une poignée. La demi-varlope ou riflard est un peu moins forte que la varlope.

² Et mieux *serre-joints*, instrument qui maintient fortement jointes les pièces de bois que l'ouvrier vient de coller.

³ Sorte de rabots qui servent à faire les feuilures.

⁴ Statuts de 1743, art. 92.

⁵ Statuts de 1743, art. 31.

⁶ Orfèvres, statuts de 1759, titre III, art. 5.

⁷ Ordonn. royales, t. IX, p. 261.

⁸ Tome II, p. 116.

⁹ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 609.

¹⁰ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXV, p. 70 et 449.

Chambrier de France (Grand). Le grand chambrier « avoit, écrit du Tillet, supérintendance de la chambre du Roy et de ses habillemens et meubles ¹ ». Charles d'Orléans, fils de François I^{er} et mort le 9 septembre 1545, fut le dernier titulaire de cet office. Des lettres patentes, datées du mois d'octobre de la même année, le déclarèrent supprimé: « Supprimons, disent-elles, éteignons et abolissons, avec tous les offices et officiers de sa justice, la juridiction du grand chambrier, en quelque lieu qu'ils soient établis ».

Le roi avait abandonné à son grand chambrier tout ou partie des revenus provenant des métiers suivants :

- | | |
|-------------------|--------------------|
| I. Fripiers. | VII. Selliers. |
| II. Pelletiers. | VIII. Chapuiseurs. |
| III. Cordonniers. | IX. Merciers. |
| IV. Savetonniers. | X. Gantiers. |
| V. Bourreliers. | XI. Ceinturiers. |
| VI. Boursiers. | |

Voy. Maître des fripiers.

Chambrières. « La chambrière estoit destinée pour servir sa maistresse en la chambre. Maintenant les damoiselles prendroient à honte d'appeler celles qui les suivent chambrières, ains les appellent servantes ² ».

Voy. Servantes.

Chambriers. Dans les couvents, le chambrier percevait tous les revenus de la maison, et tous les officiers recevaient de lui l'argent nécessaire pour les besoins de leurs charges.

Chambriers. Voy. Valets de chambre.

Chambrilleurs. Voy. Lambrisseurs.

Chambrillons. Petites servantes. « S'il a trouvé un chambrillon en son chemin, il ne viendra d'aujourd'hui ³ ».

Chameliers. Nom qui désignait les fabricants d'étoffes dans lesquelles entraient des poils de chameau. Il s'appliquait surtout aux chapeliers et aux ferrandiniers.

Les chamoiseurs ont aussi porté ce nom.

Chamoiseurs. Ouvriers qui préparaient les peaux de chamois et qui imitaient celles-ci avec des peaux de bouc, de chèvre, de mouton.

Les chamoiseurs, dits aussi *chameliers* appartenaient à la corporation des mégissiers.

Champareurs. Agents chargés de percevoir le droit de champart.

Champart (Droit de). Le cultivateur ne pouvait enlever sa récolte qu'après le prélèvement d'abord de la part de Dieu, c'est-à-dire de la

¹ *Recueil des roys de France*, p. 295.

² Ét. Pasquier, *Recherches sur la France*, livre VIII, chap. 3, t. I, p. 763. — Voy. aussi le *Ménager de Paris*, t. II, p. 56 et 71.

³ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. I, p. 136.

dime, et ensuite de la part due au seigneur qui était dite champart (*campi pars*)¹.

Cette redevance est appelée aussi *cinquain*, parce qu'elle était souvent du cinquième, *agrier*, *terrage*, etc. Elle subsista jusqu'à la Révolution.

Voy. **Impôts**.

Champignonniers et Champignonnistes. Le *Ménagier de Paris* (1393) nous enseigne que « les champignons d'une nuit² sont les meilleurs, et sont petits et vermeils dedans, clos dessus. Les convient laver en eau chaude et pourbouillir. Qui en veut mettre en pasté, si y mette de l'huile, du fromage et de la pouldre³ ».

Rabelais les nomme *funges*, du latin *fungi*, qui a le même sens⁴. Le *cuisinier françois* de Lavarenne, publié en 1651, nous apprend⁵ qu'à cette époque, on les mangeait « fricassez, frits, à la poivrade, en culs et à la crème ». Ils passaient alors pour de puissants aphrodisiaques⁶.

L'art de produire artificiellement les champignons est très récent.

Champions. Dans les affaires dont la décision était soumise à l'épreuve du duel judiciaire, les parties pouvaient, en bien des cas, payer un *champion*, qui combattait en leur lieu et place. Les infirmes, les malades, les hommes au-dessous de vingt et un ans ou âgés de plus de soixante, les femmes, les enfants, les moines, les ecclésiastiques, les princes avaient le droit de se faire ainsi représenter. Le champion, avant d'entrer dans la lice, jurait que la cause qu'il allait embrasser était juste; aussi, quand il était vaincu, avait-il parfois la main droite coupée, en punition de son parjure. Au reste, la procédure des duels judiciaires varia sans cesse.

Lors d'un différend entre le monastère de Marmoutiers et celui de Talmont, la décision fut remise au jugement de Dieu, et chacune des deux parties désigna un champion. Une charte nous a conservé les détails de ce combat; on les trouvera dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*⁷.

Les champions « inter personas infames habebantur », ils ne combattaient jamais qu'à pied et n'avaient pour armes qu'un bâton et un bouclier.

La *Taille de 1292* mentionne sept champions.

Les personnages de la même farine, spadassins, tueurs à gages, bravi, étaient dits *bateurs à loyer*⁸.

Voy. **Avoués et Quéreurs de pardons**.

Champisseurs. Voy. Chapuiseurs.

Chandeleur. Fête qui se célèbre le 2 février, en mémoire de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge. Son nom vient de ce que l'on faisait ce jour-là dans les églises des processions avec des chandelles et des cierges allumés.

A cette occasion, les *Six-Corps* avaient l'habitude d'offrir des cierges à leurs jurés et à quelques magistrats. Les jurés recevaient en général chacun un ou deux cierges de cire blanche pesant une livre. Nous voyons le 1^{er} février 1684 la corporation des merciers offrir :

Au *procureur général* « un cierge blanc du poids de deux livres, avecq une poignée de brocard or et argent fin, garny d'un molet d'argent fin au haut et au bas de la dite poignée » ;

Aux deux *secrétaires du procureur général* « un cierge à chacun, du poids d'une livre, sans poignée ».

A *M. de la Reynie*, *lieutenant général de police* « un cierge de deux livres pesant, semblable au cierge présenté à monseigneur le procureur général ».

A *Madame de la Reynie*, un cierge semblable.

A chacun des deux *secrétaires de M. de la Reynie* « un cierge d'une livre pesant, sans poignée¹ ».

La corporation des brodeurs s'était placée sous le patronage de saint Clair et de la purification de la Vierge.

Chandeliers. Ils prétendaient faire remonter jusqu'au onzième siècle l'origine de leur corporation, et le grand recueil des *Ordonnances des rois de France*² contient une charte de 1061 où Philippe I^{er} leur prodigue des éloges. Mais un coup d'œil jeté sur cette pièce suffit pour en prouver la fausseté.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, vers 1268, les chandeliers soumièrent des statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau³. L'apprentissage durait six ans. Chaque maître pouvait avoir deux colporteurs chargés d'aller crier par les rues des chandelles à mèche de coton qui, disaient-ils, donnaient une lumière plus vive que celle des étoiles :

Chandoile de coton, chandoile.

Qui plus art cler que nule estoile !⁴

La *Taille de 1292* mentionne 71 chandeliers, celle de 1300 en cite 59 seulement. Ce nombre était réduit à environ 36 en 1393 et à 31 en 1464, années où leurs statuts furent renouvelés⁵. Ils sont dits alors *chandeliers de suif*, pour les distinguer des *chandeliers de cire* ou *ciriers* qui faisaient les bougies.

¹ Saint-Joanny, *Registre des délibérations et ordonnances des marchands merciers de Paris*, p. 161.

² Tome XVI, p. 258.

³ *Libre des métiers*, titre LXIV.

⁴ *Crieries de Guillaume de la Ville Neuve*.

⁵ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 282.

¹ *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, t. I, p. CLIII.

² Cueillis la nuit précédente.

³ Tome II, p. 185.

⁴ *Pantagruel*, liv. IV, chap. 60.

⁵ Page 110.

⁶ G. Liébault, *Trésor des remèdes secrets*, p. 96 et suiv.

⁷ Première année (1839), p. 552.

⁸ Sur ce sujet, voy. Ducange, *Glossarium*, aux mots *batitores* et *campiones*. — H. Bonnet, *L'arbre des batailles*, édit. de 1493, chap. CXV et suiv. — L. Tanon, *Les justices de Paris*, p. 16. — A. Tardif, *La procédure aux treizième et quatorzième siècles*, p. 94 et suiv.

Au dix-septième siècle, ils sont réunis aux huiliers et prennent le titre de *chandeliers-huiliers-moutardiers*; mais, en réalité, c'est toujours aux vinaigriers qu'appartient surtout le commerce de la moutarde. Ces statuts les transforment encore en regrattiers et les autorisent à débiter, en petite quantité ou à petite mesure, une foule d'objets de ménage : verres, bouteilles, fagots, allumettes, charbon, vinaigre, foin, paille, clous, sabots, lattes, pelles, fourches, battoirs, amidon, empois, farine, savons, riz, poivre, beurre, fromages, pruneaux, fil, lacets, épingles, estampes communes, papier, mais seulement à la main, etc., etc.

A la fin du dix-huitième siècle, la corporation avait renoncé à presque tous ces accessoires de son commerce; le nombre des maîtres était de 270 environ ¹, et ils avaient pour patrons saint Nicolas et saint Jean l'évangéliste.

La communauté était dépositaire de l'étalon des mesures de cuivre pour les huiles, et prétendait, en cette qualité, avoir droit d'inspection sur tous les métiers qui en faisaient le commerce ².

Pendant très longtemps, les bonnes ménagères mirent de côté tous les restes de graisse pour se faire des chandelles. Un maître chandelier venait souvent les confectionner à domicile ³. Au dix-huitième siècle, les bonnes chandelles des quatre à la livre devaient durer de dix à onze heures, celles de huit à la livre duraient seulement de cinq heures et demie à six heures.

On appelait *chandelles des rois* de grosses chandelles ornées et bariolées, que les maîtres offraient chaque année à leurs clients le jour de l'Épiphanie, et qui servaient à éclairer le repas de la fête des rois. Une ordonnance de police rendue en 1745 et renouvelée trois ans après interdit cet usage.

Les mouchettes, dites aussi *émouchettes* ou *ciseaux*, « sysiaux à moucher la chandelle », ne se rencontrent guère dans les inventaires avant le seizième siècle, et elles y demeureront assez rares ⁴. A la fin du quatorzième siècle, l'on éteignait les chandelles « à la bouche ou à la main ⁵ ». Sous Henri IV et même à la cour on les mouchait encore avec les doigts ⁶.

L'usage de se faire précéder le soir dans les rues par des valets porteurs de flambeaux avait donné l'idée d'établir, à l'entrée des hôtels, de lourds éteignoirs de pierre dont quelques-uns existent encore. Les lumières portées ainsi se nommaient flambeaux de poing ⁷.

Les éteignoirs portatifs sont d'usage fort ancien. On trouve, parmi les miniatures de l'*Hortus deliciarum*, exécuté vers 1180, le dessin

de deux petits cônes ornés, au-dessus desquels se lit le mot *extinctoria*. Les inventaires dressés au moyen âge les appellent souvent *antonnoires*, *entonnoirs*, *antonneurs*, *anthoneurs*, etc., sans doute à cause de leur ressemblance avec l'ustensile de ce nom. Le dix-huitième siècle connaissait les éteignoirs fixés à la chandelle ou à la bougie et qui fonctionnent automatiquement ¹.

J'ai trouvé les chandeliers nommés *candilleurs*, *chandellons*, *chandilleurs*, *chandillons*, etc.

Voy. **Moucheurs de chandelles** et **Veilleuses (Fabricants de)**.

Chandeliers de cire. Voy. Ciriers.

Chandelons, Chandilleurs et Chandillons. Voy. Chandeliers.

Chanevaciers, dits aussi *chanevassiers* et *cabanasseurs* ². Marchands de toiles et plus spécialement de toiles de chanvre. Toutefois, dans les anciens comptes, le mot *chanevacerie* désigne souvent l'ensemble du linge, comprenant le lin, le chanvre, le coton, le linge de table, le linge de corps et même le linge d'Eglise.

Les chanevaciers soumièrent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ³.

De leur examen, il résulte que les chanevaciers ne fabriquaient rien. Ils se bornaient à vendre les pièces de toile qui leur étaient fournies surtout par la Flandre et la Normandie, et aussi les objets de lingerie, serviettes, nappes, sacs ⁴, etc., qui étaient confectionnés par les lingères. Aussi dans ces statuts n'est-il pas question d'apprentissage.

La vente des toiles s'opérait presque exclusivement le samedi et aux halles, où les chanevaciers avaient la jouissance de plusieurs étaux, pour la location desquels chacun d'eux payait une maille par semaine ⁵. C'était la seule redevance imposée au commerce de détail. La vente était regardée comme faite en gros dès qu'elle excédait cinq aunes, et le marchand devait alors au roi un droit d'une obole par chaque pièce de toile vendue, quelle que fût sa longueur.

Sous prétexte de grossir les revenus du roi, mais en réalité pour écarter la concurrence, le commerce en gros était interdit aux forains « qui amenaient toilles à cheval à Paris pour vendre ».

Le colportage dans les rues était défendu à tous les marchands possédant un étal.

Les chanevaciers prétendent que « dès le tens le roy Phelipe ⁶, » ils avaient le droit d'exiger une aune par trente aunes de toile qu'ils achetaient. Ils faisaient le même avantage à l'acheteur.

Le métier était libre et surveillé par deux jurés à la nomination du prévôt, « les quiex li prevoz

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 424.

² Voy. l'article Huiliers.

³ Voy. le *Livre des métiers*, titre LXIV, art. 17, et Olivier de Serres, *Théâtre d'agriculture*, édit. de 1600, p. 879.

⁴ Voy. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 626, et de Laborde, *Glossaire français du moyen âge*, édit. de 1872, p. 400.

⁵ *Ménager de Paris*, t. II, p. 71.

⁶ Héroard, *Journal de Louis XIII*, 26 octobre 1606, t. I, p. 229.

⁷ Voy. l'article Fileurs de lumignons.

¹ Voy. Piron, *Œuvres*, édit. de 1776, t. VII, p. 91.

² Voy. Ducange, au mot *Canabaserius*.

³ *Livre des métiers*, titre LIX.

⁴ « Touailles, napes, sas ». Art. 8.

⁵ Articles 3 et 4. — La maille représentait une demi-obole ou un quart de denier. Mais que valait alors le denier ? On ne saurait le dire exactement.

⁶ Dès le temps du roi Philippe-Auguste.

de Paris metra et osera à sa volonté », disent les statuts. Il se bornait pourtant en général à ratifier le choix fait par les maîtres.

La *Taille de 1292*, qui mentionne seulement 5 chanevaciers, cite en outre 11 teliars et 3 toiliars. Qu'étaient-ce que ceux-ci ? Le mot *téliar* semble avoir toujours désigné un tisserand¹, mais les toiliars pourraient très bien avoir été marchands de toiles. Il faudrait alors admettre que ce commerce était représenté à la fois par les toiliars vendant la toile de lin et par les chanevaciers vendant la toile de chanvre. Nous ne possédons pas les statuts des premiers. Dans ceux des seconds, rien ne confirme et rien ne détruit l'hypothèse, qui pourrait invoquer en sa faveur ces quatre vers du *Dit du Lendit*² :

Puis m'en vins en une ruelle
Estroite, où l'on vent la telle³
Yceulx doi-je bien annoncer ;
Et après le chanevacier.

Enfin, les chanevaciers ajoutèrent plus tard à leur nom celui de toiliars, ce qui semble bien indiquer qu'il existait une différence entre ces deux qualifications, et que les deux corps d'état qu'elles désignaient finirent par se réunir en un seul.

En 1293, trois articles ajoutés aux statuts des chanevaciers par le prévôt Guillaume de Hange⁴ interdirent à tout marchand de faire l'office de courtier et réciproquement, instituèrent deux auneurs jurés pour le mesurage des toiles, et soumettre à la règle commune les *clercs* marchands ou courtiers.

Les chanevaciers, devenus avec le temps canevasiers, puis canevasiers-toiliars, furent en 1572 réunis à la corporation des lingères, qui prirent dès lors le titre de *toilières-lingères-canevasières*.

Voy. **Blanc (Spécialité de)**. — **Lin-gères**. — **Toiles (Commerce des)**.

Changeurs. Dès 1141, ils étaient établis sur le *Grand-pont*⁵, qui allait devenir *pont à billon*, puis *pont aux changeurs*, et enfin *pont au change*. « Trapezetæ, écrit Jean de Garlande, numerant monetam parisiensem super magnum pontem⁶ ». La *Taille de 1292* cite 16 *changeeurs* et 20 individus qualifiés de *lombarz* : ce sont des changeurs, des banquiers, des prêteurs sur gages et autres individus de même farine.

Une ordonnance de février 1305 assigna aux changeurs, le côté du Grand-pont qui appartenait au Châtelet, entre l'église Saint-Leufroi et la grande arche, « inter ecclesiam Sancti Leofredi et majorem arcam, » et interdit tout commerce de change fait ailleurs, « nulli omnino liceat alibi quam in loco illo cambiare⁷ ». L'autre côté était occupé par les orfèvres. Ce pont fut fort endom-

magé en janvier 1407, et quatorze boutiques de changeurs s'écroulèrent, disent les *Chroniques de Saint-Denis*¹.

D'après leurs propres déclarations, les changeurs n'étaient plus guère que cinq ou six en 1514² ; mais presque tout le commerce des objets précieux reposait entre leurs mains, car ils ne se bornaient pas au change des espèces monnayées, ils faisaient trafic de tous objets d'or et d'argent, et fournissaient de métal les hôtels des monnaies. Un édit de 1607 les obligea d'y remettre tous les trois mois les espèces anciennes, étrangères et décriées, les pièces de vaisselle et couverts défectueux qu'ils avaient reçus ; aussi étaient-ils soumis à la juridiction de la cour des Monnaies.

Un édit de 1555, confirmé en 1571 puis en 1580 avait institué les changeurs officiers publics, fixé leur nombre à vingt-quatre, et déclaré leurs charges héréditaires. Un autre édit, daté de juin 1596 créa trois cents offices de *commis aux changes*, qui ne durent plus se borner à recevoir les monnaies décriées, mais furent tenus de rechercher si des particuliers en possédaient ; ils eurent même le droit de les faire saisir. 124 de ces offices qui n'avaient pas trouvé de titulaires furent supprimés en 1705.

Les changeurs avaient pour patron saint Mathieu. Parfois dits *argenteurs*, on les trouve plus souvent nommés *lombards*, *lumbarts*, etc., qualificatifs alors synonymes d'usuriers et qui paraissent avoir été longtemps mérités par la corporation. Ils ont été dits aussi *caoursins*, *caoursins*, etc., soit que les habitants de Cahors aient été « les premiers à rivaliser avec les juifs dans l'art du prêt et du change », soit parce que « Cahors est une ville où presque tous les habitants sont usuriers³ ». Le mot *cambistes*, qui a aussi désigné les changeurs est encore en usage.

Chant (MAÎTRES DE). Ils étaient en grande faveur à la fin du dix-septième siècle. « Fais-toi plutôt maître à chanter, dit une Colombine de Regnard, on te donnera deux louis d'or par mois, et tu trouveras peut-être quelque écolière à qui tu ne déplaieras pas, car voilà la grippe des femmes d'aujourd'hui... On est de tous les bons repas, et jamais de promenade sans le maître à chanter⁴ ».

Il faut noter que cette profession resta pendant longtemps le privilège des hommes. Le *Livre commode pour 1692* mentionne onze « maîtres pour l'art de chanter⁵ », et pas une seule maîtresse. Soixante-huit ans plus tard, un indicateur d'adresses s'exprime ainsi : « Nous ne doutons pas qu'il n'y ait à Paris, pour la musique vocale, des maîtresses qui l'enseignent aux demoiselles, ainsi que l'instrumentale ; mais nous ne parlerons que de ces dernières, parce

¹ Ducange, au mot *telarius*.

² Dans A. F., *Les rues de Paris au treizième siècle*, p. 178.

³ Où l'on vend la toile.

⁴ Addition au *Livre des métiers*.

⁵ A. Luchaire, *Actes de Louis VII*, n° 84.

⁶ Éd. Scheler, p. 27.

⁷ *Ordonnances royales*, t. I, p. 426.

¹ Lib. XXVIII, cap. 32.

² Sauval, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 471.

³ C. Piton, *Les lombards en France et à Paris*, 1892, in-8°, p. 23.

⁴ Regnard, *La descente de Mezzetin aux enfers* (1689), acte I, sc. 1.

⁵ Tome I, p. 215.

que les autres ne sont pas encore venues à notre connaissance ». Suivent les noms de neuf maîtresses de clavecin, trois maîtresses de pardessus de viole et deux maîtresses de guitare ¹.

Voy. **Musique**.

Chantelage. Droit perçu sur la vente des vins dans Paris. Il n'était pas exigé si le vin vendu arrivait du dehors, mais ce privilège appartenait seulement aux bourgeois.

Les Parisiens qui achetaient du vin pour le revendre, et qui désiraient ne pas enlever la bonde des tonneaux ni en vider la lie, y étaient autorisés, à la condition de payer le droit de chantelage. Ceci semble au moins résulter d'une phrase très obscure du *Livre des métiers* ².

La *Taille de 1292* cite un *chantelier* que Géraud ³, croit avoir été un préposé à la recette du chantelage.

Chanteliers. Voy. **Chantelage**.

Chanteresses. Voy. **Chanteurs ambulants**.

Chanteurs ambulants. Je crois que l'on peut bien attribuer cette profession aux deux personnages suivants :

Robert le chanteur,

que je trouve cité dans la *Taille de 1313* ⁴, et

Robin Courtet, chanteur de romans,

qui figure dans un compte du quinzième siècle ⁵.

Un compte de 1372 mentionne aussi des *chanteresses* ⁶.

Depuis le treizième siècle au moins, leur histoire se confond avec celle des jongleurs, des ménestriers, etc. ⁷. Je passe donc au dix-huitième siècle, où Sébastien Mercier leur consacre le chapitre suivant : « Il y en a de deux sortes ; les uns lamentent de saints cantiques, les autres débitent des chansons gaillardes... Tous crient à tue-tête, et affichent sur leurs tableaux : *Par permission de Mgr le lieutenant général de police*, car tout charlatan le monseigneurise. Toutes ces permissions en son nom, gravées en grosses lettres, font croire au petit peuple que le lieutenant général de police est le maître absolu de la ville, et que sa seule volonté y fait tout... Ces cantiques, ces chansons, ces vaudevilles sont tous préalablement *lus et approuvés* par le censeur. Il y a encore les complaintes sur les pendus et les roués, que le peuple écoute la larme à l'œil et qu'il achète avec empressement. Quand, par bonheur pour le poète du Pont-Neuf, quelque personnage illustre monte sur l'échafaud, sa mort est rimée et chantée avec le violon ⁸ ».

La profession ne s'était guère modifiée une trentaine d'années plus tard, car voici ce qu'écrivait Pujoux vers 1801 : « Aussitôt qu'un petit air paraît à l'Opéra comique, romance ou vaudeville, l'orgue de barbarie s'en empare et les chanteurs des rues l'achèvent. C'est à qui mutilera la composition la plus simple : un air sentimental devient dans la bouche de ces Orphées un rondeau poissard ; ils mettent à tout ce qu'ils chantent un accent qui rend tout méconnaissable ¹ ».

Voy. **Orgue (Joueurs d')**.

Chantres. Ecclésiastiques ou séculiers appointés par les chapitres pour le service du chant dans les églises. Les chantres de la chapelle du roi, ayant droit, lors de certaines grandes fêtes, à du pain, à du vin et à quelques pièces de viandes, pouvaient prendre le titre de commensaux ².

Chanvre (TRAVAIL DU). Voy. **Affineurs**. — **Broyeurs**. — **Chanévaciens**. — **Chanvriers**. — **Ferrandiers**. — **Filassières**. — **Filature**. — **Filetoupriers**. — **Filleuses**. — **Inspecteurs généraux**. — **Rouisseurs**. — **Teilleurs**. — **Toiles (Commerce des)**.

Chanvriers. Marchands de chanvre. Le chanvre arrivait à Paris par eau et par terre. Il s'y vendait en filasse, en fil et par quarteron. Il ne devait être livré à l'acheteur que bien sec « et bien essuyé ».

Les chanvriers semblent avoir été seulement des intermédiaires entre les gens de la campagne et ceux qui tissaient la toile. Les trois jurés de la corporation, appelés *leveurs*, dirigeaient tout le métier. Ils examinaient le chanvre à son arrivée, vérifiaient son état de sécheresse, puis le disposaient en paquets égaux, dits quarterons, pour le faire peser au *Poids-le-roi*, où il payait un droit d'entrée. Ils ne pouvaient, bien entendu, faire le commerce, pour eux-mêmes pendant qu'ils remplissaient ces fonctions.

Je lis encore dans les statuts des « marchands de chanvre et de fil » que le métier était libre et le nombre des apprentis illimité ³.

Ces statuts furent souvent révisés, puis renouvelés en 1666. A cette date, les chanvriers furent réunis aux liniers et aux filassières. L'on n'admit plus que des femmes dans la corporation. Chaque maîtresse ne put avoir qu'une seule apprentie. La durée de l'apprentissage fut fixée à six ans, avec *chef-d'œuvre*. Comme les chanvrières étaient presque toutes réunies aux halles, la boutique d'une nouvelle maîtresse devait être séparée par douze boutiques de celle où elle avait fait son apprentissage. Quatre jurées, élues pour deux ans, surveillaient le métier.

Les provinces où l'on cultivait alors le plus de chanvre étaient la Flandre, la Picardie, la

¹ Jèze, *État ou tableau de la ville de Paris* (1760), p. 188.

² Deuxième partie, titre V.

³ *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 493.

⁴ Page 63.

⁵ Douët-d'Arco, *Comptes de l'hôtel*, p. 312.

⁶ Voy. B. Prost, *Inventaires mobiliers*, t. I, p. 288.

⁷ Voy. l'art. Instruments (Joueurs d').

⁸ *Tableau de Paris*, t. VI, p. 40.

¹ *Paris à la fin du dix-huitième siècle*, p. 68.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 48 ; pour 1756, t. I, p. 95.

³ *Livre des métiers*, titre LVIII, art. 1.

Bretagne, le haut Languedoc, l'Auvergne et le Dauphiné ¹.

D'après la *Tuille de 1292*, il n'y aurait eu alors à Paris que 2 chanvriers. On y comptait en 1779 environ 245 maitresses *chanvrières-linières-filassières*.

Il existait près des halles une rue de la Chanvrière, dont le nom a été orthographié de bien des manières ; tout porte à croire qu'elle doit ce nom aux chanvriers qui l'habitaient ².

Voy. **Toiles (Commerce des)**.

Chapelains. Quelques grands seigneurs en entretenaient un dans leur château. A la Cour, la chapelle-oratoire du roi était desservie par un chapelain ordinaire et huit chapelains, la chapelle-musique par un chapelain ordinaire et quatre chapelains ³.

Chapeliers. Les nombreux corps de métier qui représentaient l'industrie des coiffures ⁴ se fondirent peu à peu en une seule corporation. Celle-ci finit donc par monopoliser le commerce des couvre-chefs, qu'ils fussent destinés aux hommes ou aux femmes. Je rappelle que, jusqu'en 1675, les tailleurs avaient également confectionné les vêtements des deux sexes.

Au mois de mai 1578, les chapeliers obtinrent des statuts qu'ils firent confirmer par Henri IV en juin 1594. Renouvelés par Louis XIII au mois de mars 1612, ils le furent encore par Louis XIV en mars 1658. Ces derniers nous révèlent donc l'organisation complète de la communauté au milieu du dix-septième siècle.

L'apprentissage durait cinq ans et était suivi de quatre ans de compagnonnage.

Le brevet d'apprentissage était passé devant notaires, en présence d'un juré au moins.

Tout candidat à la maîtrise devait parfaire le *chef-d'œuvre*.

Le compagnon qui épousait la fille ou la veuve d'un maître était tenu seulement de l'*expérience*, c'est-à-dire de confectionner « un des trois chapeaux qui lui sera ordonné par les jurez ».

Le petit-fils de maître, dont le père n'appartenait pas au métier, était dispensé du compagnonnage, et devait « faire pour tout chef-d'œuvre le chapeau frisé et le feutre d'aignelain couvert de velours et de taffetas ».

Enfin, le fils de maître était dispensé de toute épreuve.

On ne pouvait être reçu maître avant d'avoir fait « apparoir de sa fidélité, preud'homme, bonnes mœurs et religion catholique pardevant le procureur de Sa Majesté au Châtelet ».

Chaque maître devait se contenter d'un seul apprenti. Il était cependant autorisé à en prendre un second quand le premier commençait sa cinquième année d'apprentissage.

Aucun maître ne devait débaucher le com-

pagnon d'un confrère. Un compagnon qui voulait quitter son maître devait le prévenir au moins un mois à l'avance.

« Afin que les peuples soient fidèlement servis dans le besoin qu'ils ont des ouvrages dudit art, tant pour se garantir des injures du temps que pour entretenir la santé de leurs corps par le secours favorable d'un bon chapeau », les maîtres ne pouvaient employer que « des laines parfaites d'aignelins tondus en saison ». Il leur était interdit de mettre en œuvre « aucunes étoffes défectueuses, laines pourries ou autres mauvaises denrées », ainsi que d'employer aucune teinture de qualité inférieure.

Le colportage dans les rues était défendu. Mais on autorisait les maîtres tombés dans la misère à faire le commerce des chapeaux restaurés ¹.

La corporation était administrée par quatre gardes ou jurés. Le premier, appelé *Grand-garde*, devait être bachelier, c'est-à-dire avoir déjà été juré une fois au moins. On choisissait les trois autres, dits *jurés modernes*, parmi les maîtres comptant dix ans de maîtrise.

A l'époque où les chapeliers obtinrent ces statuts, de graves événements se préparaient, qui allaient agiter la corporation pendant plus d'un demi-siècle. Je veux parler de l'épopée des demicastors, que l'on trouvera résumée ci-dessous, à l'article **DEMI-CASTORS (ÉPISEME DES)**.

En 1674, le chapelier du roi était un sieur Nicolas Houdar, qui fut père de l'académicien Houdar de la Motte ². En 1692, c'était un certain Lepage ; il demeurait rue Saint-Honoré, près de l'Oratoire ³. En 1777, c'était un sieur Pivert ; il avait son magasin rue Jacob, au coin de la rue des Saints-Pères, et s'intitulait « chapelier ordinaire du Roi et de toute la cour ⁴ ». A la même date, le sieur Berteaud, rue de Grenelle Saint-Honoré, s'intitulait « chapelier extraordinaire du Roi ⁵ ».

Parmi les chapeaux utilisés durant cette période et qui ont laissé un nom dans l'histoire, on peut mentionner :

Les *caudebecs*. Sans doute originaires de la Normandie, Caudebec d'abord, puis Rouen, Bolbec, Falaise, Dieppe en expédiaient de grandes quantités à Paris. Ces feutres étaient constitués d'un mélange de laine d'agneau, de duvet d'autruche et de poils de chèvre. Boileau les cite déjà dans sa sixième épître :

Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de notre place
Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface.

Les *bredas*, chapeaux gris très lourds et très laids, faits de pure laine de mouton.

Les *tapabords* ou *claquebords*, chapeaux mous employés surtout en voyage, et qui dataient du règne de Louis XIII.

¹ Voy. l'*Encyclopédie méthodique*, manufactures, t. I, p. 138.

² Jaillot, quartier des halles, p. 3.

³ *État de la France pour 1736*, t. 1, p. 83 et 91.

⁴ Voy. l'art. Chapellerie.

¹ Voy. l'art. Chapeliers en vieux.

² A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 804.

³ *Le livre commode*, t. II, p. 63.

⁴ *Almanach Dauphin*, supplément, p. 10.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*.

Les *chapeaux des sept sortes*, nom trompeur, car il n'y entrait guère que du poil de lapin.

Les *vigognes*, *dauphins* ou *loutres*, fort en usage au dix-huitième siècle, et qui étaient composés de laine de vigogne, mêlée à du poil de lapin. La loutre n'y entrait pour rien.

Les *chapeaux à trois gouttières*, large tricorné à bords relevés, dont la belle qualité se faisait en castor. Au commencement du règne de Louis XV, ses dimensions furent très réduites, et il prit le nom de *lampion*.

Le *chapeau à la Suisse*, dit plus tard à l'*Androsmane*, composé de deux longues cornes et d'une troisième esquissée seulement. C'est de là que dérive notre *chapeau à cornes* d'aujourd'hui.

Le *jacquet*, rond et très petit.

Le *hollandais* et le *quaker*, ronds et à larges bords.

La plupart des chapeaux furent gris jusque vers l'année 1670, où Louis XIV commença à les porter noirs, couleur qui dès lors prévalut.

Le chapeau de soie date de la fin du dix-huitième siècle. En 1761, un sieur Prevot, chapelier rue Guénégaud, fabriquait « des chapeaux de soie et mi-soie de toutes façons pour mettre sous le bras et sur la tête ¹ ».

Notons, pour mémoire, qu'en 1777 la veuve Petitjean, demeurant place du Pont-Saint-Michel, annonçait « de nouveaux bonnets de chasse et de voyage, en feutre, qui peuvent se mettre facilement dans la poche, et ne tiennent pas plus de place qu'un portefeuille ² ».

Tant que dura la mode des perruques, elles suffisaient amplement comme coiffure, et le chapeau était presque toujours porté sous le bras. C'est même de là qu'est venue la coutume de rester tête nue dans la société. Jusque là, on ne se découvrait ni à table, ni en visite, ni au bal, ni au conseil du roi. On lit dans le *Mercure de France* de l'année 1726 : « Les chapeaux sont d'une grandeur raisonnable, on les porte sur le bras et presque jamais sur la tête ³ ». Aussi, le tricorné est-il souvent désigné sous le nom de *chapeau de bras*, et J.-F. Sobry écrivait encore en 1786. « Le chapeau est une coiffure infiniment commode, mais de peu d'agrément. On le porte, d'ailleurs, fort souvent à la main ⁴ ».

Les chapeliers firent reviser leurs statuts en novembre 1704, en juillet 1748 et en février 1749. La première rédaction a pour objet de mettre la communauté en état de racheter les offices créés par le roi ⁵. La seconde est dirigée contre les ouvriers chapeliers qui paraissent avoir été toujours fort insoumis ⁶.

La corporation était divisée en cinq classes, les fabricants, les teinturiers, les marchands de neuf, les marchands de vieux et les crieuses ⁷.

L'édit de 1776 réunit en une seule communauté les bonnetiers, les pelletiers et les chapeliers, qui formèrent dès lors le troisième des nouveaux *Six-corps*. On ne comptait alors qu'environ 320 maîtres.

La corporation avait pour patron saint Michel, dont la confrérie se rassembla successivement à Sainte-Opportune et à Saint-Jacques la Boucherie.

Les chapeliers des faubourgs avaient pour patrons saint Jacques et saint Philippe ; ceux de Saint-Germain des Prés se réunissaient à l'église Saint-Sulpice, ceux de Saint-Marceau à la petite église Saint-Martin.

Chapeliers de coton. Ce sont les ancêtres de nos bonnetiers. Au treizième siècle, le bonnet de coton est d'un usage assez répandu comme coiffure de jour. Les rois eux-mêmes en portaient. Joinville nous dit, en effet, que saint Louis « avoit vestu un chapel de coton en sa teste ¹ », et l'on sait qu'au moyen âge, le mot *chapel* sert à désigner toute coiffure, fût-ce une couronne de fleurs. Mais, au lieu de se terminer en pointe comme notre classique bonnet de coton, les bonnets de cette époque, plats et très bas, avaient à peu près l'aspect de nos calottes ².

Les chapeliers de coton soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau des statuts assez embrouillés ³, et qui ont surtout le tort de ne pas nous dire clairement quelle était la spécialité de la corporation. L'article 5 se borne à nous apprendre que « quiconques est chapelier de coton, il puet ouvrer de laine, de poil et de coton » ; d'où l'on doit conclure, je crois, que les chapeliers de coton confectionnaient, outre des bonnets, tous les ouvrages tricotés dont on se servait alors. Cette hypothèse est confirmée, d'ailleurs, par les statuts postérieurs.

Le métier était libre. Pour avoir le droit de s'établir, il suffisait de jurer en présence du prévôt de Paris que l'on était résolu à se soumettre « aus us et aus coutumes » du métier, et à faire « bone oeuvre et léal ». Le nouveau maître s'engageait même par serment à saisir, où qu'il la trouvât, toute œuvre mal faite ou de mauvaise qualité, et à la remettre au prévôt : « Il les doit prendre en quelque terre que il les truist, et porter les au prévost de Paris, et dire au prévost la mauveisté et le vice de la marchandise ». Celui-ci ordonnait qu'elle fût brûlée devant l'huis du coupable.

Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis, et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage.

Il n'est question dans ces statuts ni de jurés, quoique la communauté en eût certainement, ni du service du guet, dont elle paraît avoir été dispensée.

La *Taille de 1292* cite 47 chapeliers de coton, celle de 1300 n'en mentionne que 39.

¹ *L'avant-coureur*, n° du 2 novembre 1761, p. 696.

² *Abnanaach Dauphin*.

³ N° de février, p. 404.

⁴ *Le mode français*, p. 418.

⁵ Voy. l'art. Offices (Créations d').

⁶ Voy. *Recueil des statuts*, etc., p. 209, 219, 225 et 250.

⁷ Voy. l'art. Crieuses.

¹ *Vie de saint Louis*, édit. de Wailly, p. 35.

² Voy. Montfaucon, *Monumens*, t. II, pl. 14, 29, 34, etc.

³ *Libre des métiers*, titre XCII.

Les statuts que je viens d'analyser furent révisés peu d'années après, et une nouvelle rédaction fut encore adoptée en 1315 ¹. Les maîtres ne peuvent plus engager qu'un seul apprenti à la fois, et la durée de l'apprentissage est fixée à cinq ans. Il paraît que, comme les drapiers, ils avaient alors le droit de teindre leurs produits, car le prévôt leur enjoit d'employer « bonne couleur, vive et loyal, qui ne se puisse destaindre » ; autrement, ajoute-t-il, « que demeure la laine de tele couleur comme elle vient des bestes ». Le titre primitif des maîtres a disparu ; ils sont nommés *chappeliers de gans de laine ou de bonnets*, et encore *ouvriers de gans, d'aumuces* ², *birettes, chapiaux et bonnés de laine, et de tout autre ouvrage fait à l'esquille appartenant audit mestier*. La *birette* ou *barette* était ordinairement en laine, mais sa forme rappelle celle de nos bonnets de coton pointus ; son extrémité, ordinairement terminée en fond de sac, retombait sur un des côtés ou sur le devant de la tête. C'était la coiffure préférée de Jean sans peur, c'est celle qu'il porte dans toutes les anciennes miniatures où il est représenté.

Les statuts de la communauté qui nous occupe furent confirmés de nouveau en février 1366 et en février 1380 ³, sans que rien soit changé au titre antérieurement attribué aux membres de la corporation. Je les trouve mentionnés pour la première fois sous le nom de *bonnetiers* dans l'ordonnance dite des *Bannières* ⁴, qui fut rendue par Louis XI au mois de juin 1467.

Voy. Bonnetiers et Chapellerie.

Chapeliers de feutre. Au treizième siècle, les hommes portèrent des chapeaux de feutre d'aspect très variés. Les uns, de forme ronde et basse, avaient les bords relevés en gouttière autour de la coiffe ; les autres, plus élevés de forme et sans bords, ressemblaient fort à un boisseau renversé ; d'autres rappelaient absolument nos chapeaux de feutre actuels. En général, on ornait tous ces chapeaux tantôt d'une enseigne, joyau placé sur le devant et d'où partait une plume, tantôt de cordons plus ou moins riches, comme le prouve ce vers du *Dit d'un mercier* :

J'ai beau laz à chapeau de feutre.

Les chapeliers de feutre présentèrent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ⁵.

On y voit que le métier était libre. L'ouvrier pouvait donc s'établir sans avoir aucun droit à payer.

En dehors de son fils ou d'autres membres de sa famille, chaque maître ne devait avoir à la fois qu'un seul apprenti. L'apprentissage durait sept ans au moins.

Le contrat d'apprentissage prenait fin si le maître et l'apprenti s'accordaient pour le résilier.

Le travail à la lumière était interdit.

Tous les dimanches, une boutique restait ouverte à tour de rôle.

Le colportage dans les rues était défendu.

De même que les drapiers avaient le droit de teindre eux-mêmes leurs draps, les chapeliers étaient autorisés à teindre leur chapeaux, et ils conservèrent toujours ce privilège.

Le feutre employé ne devait être composé que de laine d'agneau, « que d'aiguelins purs sanz bourre », sans aucun mélange d'empois ou de colle ; c'est le seul détail de fabrication qui nous soit fourni. On interdisait aussi de « retaindre nuz chapiaux viez ¹ », afin que le commerçant n'eût pas la tentation de les faire passer pour neufs. Tout chapeau reteint était brûlé, et le chapelier coupable payait une amende de cinq sous.

Trois jurés administraient la communauté.

La *Taille* de 1292 cite sept chapeliers de feutre, celle de 1300 en mentionne dix.

Ces statuts furent révisés en 1323 ², et l'on voit alors figurer parmi les matières que les chapeliers de feutre sont autorisés à mettre en œuvre le camelin et la bièvre. Le camelin était un drap commun, dans lequel il entrait ordinairement du poil de chèvre. La bièvre est le castor de nos contrées. Les bièvres étaient alors très nombreuses en France, paraît-il, et ce serait, dit-on, en souvenir de ces rongeurs que le petit cours d'eau situé sur la rive gauche de Paris aurait reçu le nom de Bièvre. Ce n'est pas bien sûr ; mais ce qu'il y a d'incontestable, c'est que durant tout le quatorzième siècle, les chapeaux de bièvre, à l'usage des hommes, firent fureur. On leur prodiguait les plus riches ornements, on les doublait de velours et d'hermine, on les couvrait de broderies, de perles, d'émaux et de pierres précieuses.

Les chapeaux de bièvre et de feutre, ces derniers surtout, restèrent à la mode même après l'adoption de la toque, dérivée du chaperon. Sous Henri II, sous Charles IX et sous Henri III, les hommes portent des chapeaux semblables à nos *melons* actuels. Sous Louis XIII, ils deviennent énormes, ce sont alors de lourds feutres chargés de plumes et munis d'ailes assez vastes pour préserver le corps tout entier du soleil et de la pluie. Brantôme, resté fidèle à la toque, voyait avec colère « ces grands fatz de chapeaux, que l'on porte garnys de plus de plumes en l'air qu'une autruche ne peut fournir en chascun ³ ». Sous Louis XIV, les coiffures reprennent des proportions plus modestes, et la mode nouvelle est saluée des mêmes railleries qui avaient accueilli la précédente :

Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles corveaux ⁴ ?

Molière écrivait ceci en 1661, et le *Mercur*

¹ *Ordonn. royales*, t. IV, p. 703.

² Voy. *Part. Aumussiers*.

³ *Ordonn. royales*, t. IV, p. 705, et t. VI, p. 559.

⁴ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

⁵ *Libre des métiers*, titre XCI.

¹ Vieux.

² Dans Depping, *Ordonnances*, p. 249.

³ *Œuvres*, t. I, p. 45.

⁴ *L'école des maris*, acte I, sc. 1.

galant ¹ constatait, onze ans après, que « les hommes portent toujours leurs chapeaux si grands que les vieillards (qui, peur de paroistre ridicules en avoient de grands pendant qu'on en portoit de petits) paroissent présentement ce qu'ils vouloient éviter d'estre, parce qu'ils n'ont point voulu changer de mode, et que les grands chapeaux de ce temps-là sont les petits d'aujourd'hui ».

Chapeliens de fleurs. Au treizième siècle le mot *chapel* désignait toute espèce de coiffure, et on appelait *chapeaux de fleurs* des couronnes qui se tressaient en fleurs de la saison durant l'été, en divers feuillages durant l'hiver. Hommes et femmes aimaient également cette coiffure, que citent fréquemment les poètes de l'époque. Guillaume de Lorris, par exemple dit dans le *Roman de la rose* :

Chapel de fleurs qui petit couste,
Ou de roses à Penthecouste,
Iee ² puet bien chascun avoir,
Qu'il ne convient pas grand avoir ³.

Romans et fabliaux célèbrent à l'envi ces gracieuses coiffures, dont on se parait dans les cérémonies civiles et religieuses, qui devenaient à l'occasion redevance payée à un seigneur, gage d'amour et même dot de jeune fille.

Les chapels de fleurs furent l'origine de ces chapelets de perles ou de pierres fines que portaient les gentilshommes pour ceindre leurs cheveux. De là sont venus les tortils des barons, les couronnes des comtes, des marquis, des ducs, mais les roturiers ne devaient se couronner que de fleurs ⁴.

Les chapeliers de fleurs étaient en réalité des jardiniers fleuristes. Ils possédaient dans la banlieue des jardins ou courtils, où ils cultivaient des arbustes, des fleurs et des légumes. Ils fournissaient aux riches, non seulement des coiffures, mais des fleurs et de frais feuillages, dont on jonchait alors le sol des appartements qu'au siècle précédent on se bornait le plus souvent à joncher de paille. Dans leurs statuts, homologués par Étienne Boileau ⁵, ils déclarent donc que leur commerce « fu establi pour servir les gentiuz hommes », et il est certain qu'ils jouissaient de tous les privilèges accordés à ces sortes de professions. Leur métier était libre ; ils avaient le droit de travailler à la lumière et même de faire, le dimanche, des chapeaux de roses « tant comme la sésen des roses dure ». Ils pouvaient colporter leurs marchandises dans les rues. Ils étaient exempts du guet bourgeois, et un seul juré surveillait le travail. Les statuts restent muets sur le chapitre des apprentis.

Les chapeliers de fleurs ne sont pas mentionnés dans nos *Tailles*. Toutefois celle de 1292 cite une *florese de coiffes*, qui ne pouvait guère appartenir à un autre métier.

Le titre de cette communauté passa aux bouquetières qui, dans leurs statuts de 1677, sont qualifiées de *bouquetières-chapelières en fleurs*.

Chapeliens d'orfrois. Les chapeaux dits d'orfrois ¹, dits aussi chapeaux d'or et chapeaux de perles, sont les plus riches qui aient jamais été portés. Dans leurs statuts de 1268, les ouvrières chargées de les créer s'intitulent *fesseresses de chapeaux d'or et fesseresses de chapiaux d'orfrois* ².

On y voit que le métier était libre. Pour avoir le droit de s'établir, il suffisait donc de prouver que l'on possédait l'aptitude professionnelle et le capital nécessaires.

La durée de l'apprentissage était de huit ans pour l'enfant sans argent, de six ans seulement pour celui ou celle qui apportaient quarante sous ³.

On ne pouvait engager d'apprenti avant d'avoir exercé pendant une année au moins.

Le travail à la lumière était interdit. Aussitôt le jour tombé, on ne devait plus même enfiler des perles ⁴.

La corporation était surtout composée de femmes, mais l'on n'en excluait pas les hommes. Les trois jurés nommés par le prévôt de Paris en 1309 sont Robert le fermaillier, Alis de Valenciennes et Jehanne l'ainée.

Le mot chapeau d'or ⁵ désignait souvent le cercle de métal, la véritable couronne même dont les femmes nobles ornaient alors leur tête ⁶. Quant au *chapeau d'orfrois*, l'or et la soie s'y mêlaient, comme le rappellent ces vers du *Roman de la rose* ⁷ :

S'ot ung chapel d'orfrois tout nuef
Je qu'en oie véu vint ot nuef,
A nul jor mes véu n'avoie
Chapel si bien ouvré de soie ⁸.

En 1358, le roi Jean donna à Blanche de Bourbon, reine de Castille, une couronne d'or et un « chapel d'or, garni de douze ballays ⁹, de vingt esmeraudes, de seize dyamans et de quarante grosses perles ¹⁰ ». Jeanne de France, fille du même roi, possédait, outre des couronnes, plusieurs chapeaux d'or ; l'un d'eux était orné de « quatre troches ¹¹ de perles de chascune douze perles, vingt-huit pièces de rubiz, huit grosses esmeraudes, cinq autres moiennes, huit autres petites et huit dyamans ¹² ». Dans l'inventaire dressé (1372) après la mort de

¹ Voy. l'art. Orfroisiers.

² *Livre des métiers*, titre XCV.

³ Peut-être 240 francs de notre monnaie.

⁴ « Fere œvres enfilées de pelles ».

⁵ Un chapel de fer était un casque.

⁶ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. III, p. 187 et suiv.

⁷ Edit. elzévir., t. I, p. 56, vers 583 à 586.

⁸ Son chapel d'orfrois était tout neuf. Moi qui en ai vu plus de vingt-neuf, je n'avais jamais vu, etc.

⁹ Rubis balais.

¹⁰ *Dépenses faites à l'occasion du mariage de Blanche de Bourbon*, p. 300.

¹¹ Touffes ou boutons.

¹² *Comptes d'Étienne de la Fontaine, argentier du roi Jean*, p. 168.

¹ Année 1672, p. 278.

² Cela.

³ Vers 2168 et suiv.

⁴ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. III, p. 122.

⁵ *Livre des métiers*, titre XC.

Jeanne d'Évreux, troisième femme de Charles le Bel, figurent neuf ou dix chapeaux d'or où brillaient des perles, des saphirs, des émeraudes, des rubis, etc. ¹. On comprend que des coiffures de ce genre n'étaient pas à la portée de tout le monde, la corporation qui les confectionnait resta donc toujours peu nombreuse. La *Taille de 1292* cite seulement 2 chapeliers et 1 chapelier de perles.

Les femmes eurent le bonheur de porter des chapeaux d'or depuis le milieu du treizième siècle jusqu'au début du quinzième. Au reste, durant cette période, on finit par donner le nom de chapeaux d'or à toutes les coiffures que l'on enrichissait de perles et de pierres précieuses. Cette addition suffisait pour transformer un escoffion, un chapeau de feutre ou un chapeau de bièvre en un chapeau d'or.

Chapeliers de paon. Dès le neuvième siècle, on ornait de plumes les coiffures. On ne paraît d'ailleurs avoir guère employé, jusqu'au treizième siècle, que les plumes de paon ou de flamant. Suivant M. Quicherat ², les chapeaux de paon, parure des prélats et des grands seigneurs, devaient leur nom à ce qu'« ils étaient extérieurement recouverts de plumes de paon couchés sur le rebras de la forme ». Mais M. Gay a reproduit une miniature représentant un personnage coiffé d'un chapeau de forme assez élevée et entièrement composé de plumes de paon ³.

La *Taille de 1292* cite cinq et celle de 1300 trois *paonniers*, mais étaient-ce des chapeliers de paon ou des marchands de paons ?

Vers 1268, les chapeliers de paon firent homologuer leurs statuts par le prévôt Étienne Boileau ⁴. On y voit qu'ils possédaient tous les privilèges concédés aux corporations les plus favorisées; car, disent-ils, ce « mestier n'appartient fors que as esglises, aus chevaliers et aus haus homes ». Les chapeliers de paon n'avaient rien à payer pour s'établir; ils pouvaient engager un nombre illimité d'apprentis et d'ouvriers; ils avaient le droit de travailler à la lumière, et ils étaient dispensés du service du guet.

Les chapeaux de paon furent sans doute l'objet d'un engouement passager; il n'en est plus question après le quatorzième siècle, et les chapeliers de paon deviennent alors *plumassiers*. Je lis, en effet, ces mots parmi les métiers cités dans une liste qui fut dressée en 1586: « Plumassiers de panaches, dits anciennement chapeliers de paon ».

Chapeliers de perles. Voy. **Chapeliers d'orfrois**.

Chapeliers de soie. Ce métier était presque exclusivement exercé par des femmes, aussi ses statuts, homologués en 1268, sont-ils

intitulés: *C'est l'ordenance du mestier des tesse-randes de queuvrechiez de soie* ¹.

Au moyen âge, le mot couvre-chef désigne en général un voile et même un voile d'une étoffe particulière; on les faisait surtout en fil très fin et en soie:

J'ai de beax cuevrechiez à dames,

lit-on dans le *Dit d'un mercier*. Ce mot est cependant employé parfois pour indiquer une coiffure quelconque, même des bonnets de nuit, comme le prouve ce passage d'un *Compte de 1458*: « Pour la façon de douze queuvrechiez à metre de nuyt, faiz de dix aunes demie de fine toile de Hollande... » ².

Les chapeliers de soie n'avaient point à acheter le métier, qui était libre. Ils ne pouvaient avoir que « une apprentice estrange » et une appartenant à la famille, « de sa char ». La durée de l'apprentissage était de sept ans pour l'enfant qui apportait une somme de vingt sous ³, et de huit ans pour celle que l'on acceptait sans argent. Le travail de nuit était interdit. Le métier était surveillé par trois femmes, « trois preudesfames jurées et sermentées ou Chastelet ». On lit en marge du manuscrit du *Livre des métiers* que les trois jurées nommées en 1296 furent: Johanna la Pie, Hondée de Fosses, et Alesia de Meldis. C'est très probablement cette dernière que je trouve mentionnée en ces termes: « Aalis, qui fet les cuevre-chiez de soie » dans la *Taille de 1292*. Cette *Taille* cite cinq chapeliers de soie et la *Taille de 1300* en mentionne trois.

Voy. **Soie**.

Chapeliers en vieux. Les statuts octroyés aux chapeliers en mars 1658 défendent le colportage par les rues; mais les maîtres tombés dans la misère étaient autorisés à faire le commerce des chapeaux restaurés. Ils devaient déclarer leur intention, renoncer à vendre des chapeaux neufs et n'avoir pas de boutique. Ils étalaient leur marchandise aux endroits spécifiés par la police. Il fallait, en outre, qu'ils justifiassent de six années de maîtrise. De plus, « pour arrester le cours de tous abus, et remédier au malheur des maladies contagieuses, lesdits pauvres maîtres qui auront fait l'option du vieil, après avoir achepté de vieux chapeaux, avant que de les vendre auront soin de les nettoyer, dégraisser bien et deuément et lesiver en bouillon de teinture, pour en corriger tout le mauvais air ».

Un siècle plus tard, ce commerce avait pris une grande extension, et la communauté se montrait moins sévère vis-à-vis des membres qui avaient adopté cette spécialité. Beaucoup d'entre eux étalaient sous la voûte du Petit-Châtelet. L'aristocratie du métier était représentée, en 1777, par le sieur Chardon, rue de Grenelle Saint-Honoré, qui tenait là un magasin de

¹ Dans Leber, *Dissertations*, t. XIX, p. 123.

² *Histoire du costume*, p. 195.

³ *Glossaire archéologique*, t. I, p. 327.

⁴ *Livre des métiers*, titre XCIII.

¹ *Livre des métiers*, titre XLIV.

² Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 368.

³ Peut-être cent vingt francs.

« chapeaux d'hazard, bordés et unis », et par le sieur Darmenien, rue de la Bûcherie, chez qui l'on trouvait « des chapeaux vrais castors, de la garde-robe du Roi et de différens seigneurs ¹ ».

Chapelle du roi (PERSONNEL DE LA). Il comprenait, outre le grand aumônier de France :

- 1 premier aumônier.
- 1 maître de l'oratoire.
- 1 confesseur du roi.
- 8 aumôniers.
- 3 prédicateurs ordinaires.
- 1 chapelain ordinaire.
- 8 chapelains.
- 1 clerc ordinaire.
- 8 clercs.
- 1 sacristain.
- 2 somniers ².

Voy. Musique de la chapelle.

Chapellerie. Au moyen âge, toute coiffure était un *chapel*, qu'elle consistât en une couronne royale ou en un simple bonnet de coton. Entre ces deux extrêmes, la distance est grande ; on ne s'étonnera donc pas trop d'apprendre qu'à la fin du treizième siècle la confection des différentes coiffures alors en usage occupait au moins onze corporations distinctes, représentées en 1292 par 151 et en 1300 par 120 chefs d'industrie tout au moins ³.

C'étaient :

1^o Les CHAPELIERS DE COTON. Ils fabriquaient exclusivement des bonnets et d'autres objets tricotés en coton et en laine.

2^o Les AUMUSSIERS. Faiseurs d'*aumusses*, nom que l'on donnait à un capuchon pointu qui couvrait la tête et les épaules.

3^o Les COIFFIERS. Faiseurs de *coiffes*, bonnets tantôt plats, tantôt semblables à des béguins d'enfant, et dont la mode dura près de deux siècles.

Ces trois corporations se réunirent, et les maîtres prirent dans la suite le nom de *bonnetiers*.

4^o Les CHAPELIERS DE FLEURS. Ils tressaient, en fleurs de la saison durant l'été, en feuillages variés durant l'hiver, des couronnes dont se paraient les hommes et les femmes.

C'étaient en réalité des *jardiniers* et des *bouquetières*.

5^o Les CHAPELIERS DE PAON. Faiseurs de *chapeaux de paon*, élégantes coiffures dont les plumes de paon formaient le principal ornement. Ils ont fini par composer, sous le titre de *plumassiers*, une corporation importante.

6^o Les ATOURNERESSES. Elles dressaient les *atours*, mot générique par lequel on désigne les hautes coiffures de femmes, escoffions, hen-nins, etc.

7^o Les FOURREURS DE CHAPEAUX. Ils ne restèrent que peu de temps en dehors de la corporation des *fourreurs*.

8^o Les CHAPELIERS DE SOIE. Ce métier était presque exclusivement exercé par des femmes que le *Livre des métiers* nomme *tesserandes de quevrechiers de soie*.

L'expression *quevrechiers* ou *couvre-chef* s'est appliquée à un grand nombre de coiffures. Au treizième siècle, elle désignait une voilette faite de fil très fin ou de soie. Ceux qui les fabriquaient étaient donc des *tisserands de soie*.

9^o Les CHAPELIERS D'ORFROIS.

10^o Les CHAPERONNIERS.

11^o Les CHAPELIERS DE FEUTRE.

Il ne serait pas difficile de rendre cette liste plus longue encore. Les LINGÈRES, par exemple, vendaient des bonnets de linge de toutes sortes. Les NATTIERS tressaient des chapeaux de paille. Les CRÉPINIERS, devenus ensuite *passementiers*, confectionnaient une coiffure appelée *coiffe à dame* ou *crépine*, sorte de calotte de soie recouverte d'une résille. Mais ce n'était là, pour ces corporations, que l'accessoire d'autres spécialités.

En somme, nos chapeliers et nos modistes descendent en ligne directe des *chapeliers d'orfrois*, des *chaperonniers* et des *chapeliers de feutre* du moyen âge.

Tous les métiers cités ici ont un article dans ce dictionnaire.

Chaperonniers. Faiseurs de chaperons. Le chaperon, coiffure commune aux deux sexes, date de la fin du douzième siècle, et de nombreuses modifications successivement apportées à sa forme primitive le maintinrent à la mode durant près de quatre cents ans. Ce ne fut guère, au début, qu'un capuchon qui pouvait, suivant l'occasion, être placé sur la tête ou rejeté sur le dos. Il se perfectionna bientôt, et nous le trouvons alors composé de trois parties, dont chacune avait un nom : la *visagère*, ouverture qui encadrait le visage ; le *guleron*, large coiffe qui recevait la tête, et la *cornette*, bande de tissu qui partait du centre du guleron et pendait en arrière. Vers le début du quatorzième siècle, les hommes eurent l'idée de mettre la tête dans la visagère, et transformèrent ainsi le chaperon en une sorte de casquette ; le guleron forma alors un fouillis d'étoffe sur la tête, et la cornette retomba où elle put, tantôt sur une oreille, tantôt sur l'autre, à moins qu'on ne l'enroulât autour du cou, où elle prenait le nom de *garde-col*.

La visagère, qui était fort difficile à découvrir au milieu d'un attirail si compliqué, se vit ensuite remplacée par un bourrelet fixe et solide. A dater du quinzième siècle, le chaperon ne fut guère porté autrement ; mais on exagéra de plus en plus la longueur de la cornette, qui finit par descendre jusqu'à la ceinture et même par s'y enrouler.

Les femmes ne la portèrent jamais ainsi. Sous Charles VII et sous Louis XI, leur chaperon ressembla un peu à nos sorties de bal ; c'était une coiffe légèrement relevée sur le front qui tombait

¹ *Almanach Dauphin*, art. Chapeliers et supplément, p. 9.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 20 ; pour 1712, t. I, p. 23 ; pour 1736, t. I, p. 77.

³ Voy. les *Tailles* de ces deux années.

le long des oreilles et recouvrait la nuque. Sous Charles VIII, le chaperon des femmes devient plus court par derrière et descend plus bas sur les côtés. Sans changer de forme, il perd un peu de son ampleur sous François I^{er}. Sous Louis XII et Louis XIII, ce n'est plus qu'une bande d'étoffe posée à plat sur la tête et pendant en arrière plus ou moins bas.

Qu'il fût destiné à un homme ou à une femme, le chaperon était fait de drap, de soie ou de velours. Quand il n'était ni doublé, ni fourré, il se nommait *chaperon sangle* ou *sengle*¹, par opposition au *chaperon double*, qui était renforcé soit par une autre étoffe, soit par une fourrure.

Il y en eut de presque aussi riches que les chapeaux d'or². Le 1^{er} janvier 1371, le duc de Bourgogne « donna en estrennes » à la duchesse un chaperon sur lequel brillaient six cents grosses perles et cinquante onces de petites perles³. Jeanne de Bourbon, femme de Charles V, pouvait contempler dans ses armoires onze chaperons de satin ou de velours, ornés de perles et de broderies⁴. Les femmes n'avaient pas le privilège de ces riches coiffures.

La chaperon n'a rien perdu de sa vogue au siècle suivant, mais il varie d'après la condition des personnes. Les dames nobles le portent en satin ou en velours ; les bourgeoises n'ont pas droit à de si riches étoffes, leur chaperon ne peut être que de drap et de couleur noire ou rouge. Tout ceci nous est révélé par le chroniqueur Olivier de la Marche, dans un de ses opuscules poétiques :

Les chaperons d'honneste contenance
Des dames sont de velours ou satin,
Et les bourgeoises les ont, par différence,
De beau drap noir ou rouge, à leur plaisance⁵.

Il en était de même à la fin du seizième siècle, car l'ambassadeur vénitien Lippomano écrivait en 1577 : « La femme noble porte sur la tête un chaperon de velours noir ou une grande coiffe de réseau en rubans d'or ou de soie, ou bien ornée de bijoux ; elle a un masque sur le visage. Les femmes des bourgeois se servent d'un chaperon de drap, car la coiffure en soie et le masque leur sont défendus⁶ ».

À l'occasion du sacre de Marie de Médicis⁷, on avait dressé dans le chœur de l'église un « amphithéâtre somptueux, paré, dit la relation officielle, de toutes les dames principales de la France, avec tel choix et ordre qu'il n'y entroit pas une sous-dame, ny femme de chaperon de drap⁸ ». Cette règle présentait bien quelques exceptions. Les nourrices des enfants de France, par exemple, étaient autorisées à porter le chaperon de velours⁹. Louise Bourgeois le prit aussi après qu'elle eut accouché Marie de Médicis.

Sous Louis XIII, le chaperon n'est plus guère porté par les grandes dames. Tallemant des Réaux cite un personnage qui avait épousé une roturière et lui défendait de se montrer dehors avec ses filles, « parce que, étant sortie de bas lieu, elle ne voulut jamais quitter son chaperon, et le père ne vouloit pas qu'une bourgeoise allast avec ses filles¹ ». Ailleurs, parlant de la femme d'un procureur et voulant peindre d'un trait la bizarrerie de son caractère, il raconte qu'elle portait à la fois un chaperon, marque de bourgeoisie, et des pendants d'oreille, dont l'usage était alors réservé aux nobles dames².

Les femmes n'avaient pas encore, sous Louis XIV, tout à fait renoncé au chaperon, mais il était réduit à une étroite bande d'étoffe, dont les petites bourgeoises recouvraient leur bonnet blanc.

Les hommes de robe conservèrent fort longtemps le chaperon ; toutefois, dès la fin du quinzième siècle, il cessa de constituer une coiffure et devint un ornement. Sur la tête, ils mirent la barrette, bonnet assez semblable au fez des Égyptiens, tandis que le chaperon, de dimension très réduite, pendait sur l'épaule³. C'est là l'origine de la *chausse* de soie qui décore aujourd'hui la robe de nos professeurs de Facultés. La partie ronde représente la coiffe ou guleron de l'ancien chaperon, la patte et la cornette se retrouvent dans les appendices.

Notre expression : *deux têtes dans un bonnet* n'existait pas encore. On disait : *deux têtes dans un chaperon* « quand on vouloit signifier deux hommes qui sont de mesme volonté et colludent⁴ ensemble⁵ ».

Je n'ai pas retrouvé les statuts des chaperonniers, et les *Tailles de 1292* et de *1300* en citent seulement six, chiffre certainement bien au-dessous de la vérité. Les autres sont donc compris, selon toute apparence, parmi les *chapeliers* dont la spécialité n'est pas indiquée. *

Chaperonniers. Ouvriers qui fabriquaient les chaperons destinés à coiffer les oiseaux de proie. La *Taille de 1313* n'emploie pas encore ce mot, elle mentionne, dans la *ruelle sans chef*⁶ « Pierre de Noyon, qui fait chaperons à oisiaus ».

Chapisseurs. Voy. Chapuiseurs.

Chapuis et Chappuis. Voy. Charpentiers.

Chapuiseurs. Le mot chapuiseur en vieux français a le sens de charpentier, et le mot *chapuis* signifie encore aujourd'hui « charpente en bois des bâts ou des selles⁷ ». Les chapuiseurs faisaient donc la charpente en bois des selles. Ils prenaient aussi le titre d'*arçonniers*.

Dans les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268,

¹ Du latin *singulus*.

² Voy. l'art. Chapeliers d'orfrois.

³ E. Petit, *Itinéraire de Philippe le Hardi*, p. 483.

⁴ *Inventaire de Charles V*, p. 394.

⁵ *Le parement des dames*, chap. 23.

⁶ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 557.

⁷ 11 mai 1610.

⁸ Godefroy, *Cérémonial français*, t. I, p. 560.

⁹ J. Nicot, *Trésor de la langue françoise*, p. 113.

¹ *Historiettes*, t. III, p. 46.

² *Historiettes*, t. V, p. 89.

³ G. Paradin, *Histoire de Lyon*, édit. de 1573, p. 272.

⁴ Et sont dans une parfaite intelligence.

⁵ Ét. Pasquier, *Recherches*, t. I, p. 794.

⁶ Auj. rue de Fourcy.

⁷ Littré, *Dictionnaire*.

à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ¹, nous voyons que :

Le métier était libre. A moins pourtant que le chapuiseur ne voulût se servir de cordouan ², cas auquel il lui fallait, comme tous les cordonniers, acheter au grand chambellan et au connétable le droit d'exercer ³.

En dehors de ses enfants, de ceux de sa femme et aussi de son neveu, chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. Celui-ci devait servir au moins pendant six ans, cependant dès que l'apprenti était en état de « faire un chef-d'œuvre », il était considéré comme ouvrier et remplacé par le maître.

Cette mention du *chef-d'œuvre*, épreuve qui fut plus tard exigée par tous les corps d'état, est la seule qui figure dans les statuts du treizième siècle. Par suite d'une autre exception que l'on retrouve dans les statuts des selliers, le maître chapuiseur était autorisé à prendre un second apprenti en même temps que le premier, mais « pour Dieu », c'est-à-dire par charité, sans réclamer de lui ni argent ni temps de service.

Enfin, tout apprenti avant de passer ouvrier était tenu de prêter un serment à peu près semblable à celui que l'on imposait aux aspirants à la maîtrise : il jurait sur l'évangile « que el mestier overra ⁴ bien et loiaument selonc les establissements ⁵ ». Le travail à la lumière était interdit. Il n'est pas question de jurés, sans doute parce que les chapuiseurs étaient soumis à ceux des selliers, avec qui ils ne tardèrent pas à se confondre.

La *Taille de 1292* mentionne douze, et celle de 1300 dix chapuiseurs.

On trouve dans le *Livre des métiers* les formes *chapisseurs*, *chapuisseurs*, *chapuisieres*, *chapuisseurs* et *champisseurs*.

Voy. **Harnachement**.

Chapuiseurs de bâts. Voy. **Bâtiers**.

Chapuisieres, Chapuisseurs, Chapuseurs. Voy. **Chapuisseurs**.

Charbon de terre (COMMERCE DU). Marco Polo, à la fin du treizième siècle, mentionne le charbon de terre dans sa description de l'Asie. On le connaissait en France au seizième siècle, puisqu'en juillet 1520, la Faculté de médecine, consultée officiellement, déclara que sa fumée n'était pas nuisible et que les forgerons pouvaient continuer à l'employer ⁶. Eux seuls alors en faisaient usage. J. Bodin, vers 1597, prévient qu'il ne faut pas le confondre avec le jais, se laisser « abuser par la semblance de l'un à l'autre ⁷ ». Cent ans après, l'apothicaire Pierre Pomet lui consacre, dans son *Histoire générale des drogues*, le paragraphe suivant : « Le charbon

de terre est une espèce de bitume dont les serruriers et mareschaux se servent pour chauffer le fer... Quelques-uns veulent qu'il soit le résidu de l'huile de pétrole, qui s'est fait dans les entrailles de la terre ; ce qui est assez probable, en ce que l'on peut tirer du charbon de terre une huile toute semblable à l'huile de pétrole ¹ ».

L'ordonnance de décembre 1672 règle en deux articles ² les conditions de vente de ce charbon, et n'en prévoit l'achat que par les « artisans et forgerons ». Au dix-huitième siècle, il se débitait à l'île Louvier et à la Grève ³, et la partie du quai actuel des Célestins qui va du Pont-Marie à la rue Saint-Paul se nommait *quai de charbon de terre* ⁴.

Sébastien Mercier, en 1782, souhaite que le charbon de terre qui, dit-il, n'est encore « adopté que par les ouvriers de forge » soit utilisé pour le chauffage ⁵. On y avait pensé déjà, car J.-F. Sobry écrivait quelques années plus tard : « Nous ne ferons sentir qu'en passant les inconvénients que peut produire l'exploitation de ces mines de bitume, matière vile et d'un grand volume, qu'on emploie au chauffage et que le peuple appelle charbon de terre. Est-ce donc la peine de violer ainsi la terre, de troubler les propriétés des agriculteurs, d'établir sous le sol des vides aussi immenses, de s'exposer à des affaissemens et à des tremblemens de terre ⁶ ? »

Le charbon de terre se vendait alors à la voie, et celle-ci représentait 90 boisseaux mesurés combles.

Charbonniers. La *Taille de 1292* en mentionne seize. Leur commerce fut réglementé par l'ordonnance de février 1415 ⁷. On y voit que le charbon amené par eau devait être mis en vente sur le bateau qui l'avait apporté et dans les trois jours de son arrivée. Celui qui était venu par terre devait être déposé et vendu seulement à la place de Grève, aux halles, à la croix du Trahoir et à la place Maubert, près de la fontaine Gaucher.

Dès le treizième siècle, l'on criait dans les rues de Paris :

Charbon, le sac por un denier ! ⁸.

Au seizième, l'annonce est plus complète :

Charbon, charbon de jeune boys !
Il n'est qu'à trois solz le minot ⁹.
Il est en Grève sur un basteau ;
Qui en voudra le vienne voir ! ¹⁰.

L'ordonnance de décembre 1672 autorise la vente au détail et dans les rues par les forains qui amenaient du charbon sur des chevaux. Mais la marchandise devait être enfermée dans des sacs.

¹ 1594, in-folio, 3^e partie, p. 87.

² Chapitre XXI, art. 8 et 9.

³ Jeze, *État ou tableau de la ville de Paris*, p. 25.

⁴ A. F., *La vie de Paris sous Louis XV*, p. 176.

⁵ *Tableau de Paris*, t. VII, p. 147.

⁶ *Le mode françois*, 1786, p. 388.

⁷ Chapitre XIV.

⁸ *Les crieries de Paris*, par Guill. de la Ville Neuve.

⁹ En 1666, le prix du minot était monté à trente-deux sous.

¹⁰ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc., an. 1545.

¹ *Livre des métiers*, titre LXXIX.

² Voy. l'art. Cordonniers.

³ Voy. l'art. Selliers.

⁴ Exercera.

⁵ Les statuts du métier.

⁶ *Commentaria medicinarum facultatis*, t. IV, p. 89.

⁷ *Théâtre de la nature*, p. 327.

« Et afin que le public en puisse avoir connoissance, seront tenus de ne charger leurs chevaux que de sacs qui soient de mesme continence, et d'avoir sur le bast de leurs chevaux des plaques de fer blanc, sur lesquelles seront inscrits la continence des sacs et le prix du charbon ¹ ».

Au dix-huitième siècle, le charbon le plus estimé était celui qui arrivait de Bourgogne par l'Yonne ; venaient ensuite le charbon qu'apportaient la Marne, et même la Loire. Tous se vendaient à la *voie*, mesure qui contenait seize boisseaux. Le prix en était fixé tous les trois jours par le bureau de la Ville. Sous peine de confiscation et de mille écus d'amende, il était interdit d'envoyer du charbon à l'étranger.

En vertu d'une tradition dont j'ai vainement recherché l'origine, dans toutes les fêtes où le populaire était convié, la place d'honneur appartenait aux poissardes et aux charbonniers, représentants attitrés de la classe ouvrière. Les jours de spectacle gratuit, l'on réservait aux premières le balcon de la reine, et aux seconds le balcon du roi. Lors de la naissance de *Madame royale* (1778), les poissardes et les charbonniers étant arrivés trop tard à la représentation gratuite du Théâtre français se virent refuser l'entrée de la salle, faute de place. Ils se fâchèrent et demandèrent « pourquoi l'on avoit laissé occuper les loges du roi et de la reine qui, en pareille cérémonie, leur appartiennent de droit. Grande rumeur. Il a fallu appeler le semainier ; et la troupe des comédiens s'étant assemblée pour délibérer, on a reconnu, par la compulsion des registres, la légitimité de leur réclamation. Pour y suppléer, on a mis des banquettes sur le théâtre de chaque côté, où les charbonniers ont pris place du côté du roi et les poissardes du côté de la reine ². En 1781, l'on eut soin de laisser libres les places appartenant à ces deux importants corps d'état. Ils les occupèrent à l'Opéra et encore le lendemain aux Italiens qui donnèrent aussi un divertissement gratuit. Les charbonniers, parodiant les grands seigneurs, arrivèrent dans une charrette, qu'ils renvoyèrent en criant à leur conducteur : « A ce soir, cinq heures ³ ».

Les mesures employées pour le charbon étaient :

Le muid, qui contenait env.	640 boisseaux.
La grande somme —	100 —
La petite somme —	65 —
La voie —	16 —
Le minot —	8 —
Le sac, dont la contenance était variable.	

Charbonniers. On nommait ainsi, dans les forges, les ouvriers chargés de conduire le feu des fourneaux.

Charcutiers. Ils se séparèrent, au quinzième siècle, de l'ancienne corporation des

cuisiniers, et reçurent, en 1476, leurs premiers statuts, sous le nom de *chaircuitiers-saucissiers*. Les bouchers ayant encore le privilège de toutes les viandes, les chaircuitiers devaient débiter seulement des chairs cuites et plus spécialement de la viande de porc. Des lettres patentes de juillet 1513 les autorisèrent à faire le commerce des porcs vivants ¹ ; puis la Déclaration du 24 octobre 1705 leur accorda, à l'encontre des bouchers, le droit exclusif de vendre la viande de porc, soit cuite, soit crue. Cette Déclaration les qualifie de *chaircuitiers-saucissiers-boudiniers-courtiers-visiteurs de porcs morts, lards et graisses*. Ces dernières qualifications désignent des offices créés par la royauté, et que les charcutiers avaient rachetés ². Les statuts de 1745 ne les nomment plus que *chaircuitiers*. On en comptait environ 130 à Paris vers la fin du dix-huitième siècle, et ils s'étaient placés sous le patronage de la Vierge, qu'ils fêtaient le jour de sa nativité.

Chardonniers. C'étaient soit des *larneurs*, soit des gens qui recueillaient et vendaient le chardon utilisé par les bonnetiers et les foulons. La *Taille de 1292* cite deux chardonniers.

Chargeurs de bois. « Afin que les bourgeois qui feront venir ou arriver en ceste ville de Paris par eau leurs provisions de bois, ou achèteront leursdites provisions de bois es ports de cestedite ville : et pour éviter à l'excez du prix immodéré requis par crocheteurs et autres personnes incogneues qui s'entremettent de travailler sur lesdits ports : il y aura par nombre cinquante et sept chargeurs, à sçavoir :

20 sur le port de l'Eschole Saint-Germain.

12 sur le port de Grève.

13 sur le port Saint-Paul et Arche-Beaufils ³.

12 sur les ports de la Tournelle et Malaquest, qui chargeront dans les charettes et harnois es ports et es chantiers des marchands les fagots, coterets, gros bois de moole ⁴, bois de corde, etc. ⁵ ».

Un édit de février 1644 porta leur nombre à 117, que je trouve réduit à 100 en 1674 ⁶.

Chargeurs sous corde. Titre que prenaient les emballleurs.

Chargeurs de foin. Voy. **Courtiers**.

Chargeurs de vin. Voy. **Déchargeurs**.

Charité. Voy. **Bienfaisance (Œuvres de)**.

¹ Ordonn. royales, t. XXI, p. 515.

² Voy. ci-dessous les art. Courtiers et Offices (Créations d').

³ L'arche Beaufils était située quai des Ormes (auj. quai des Célestins), à l'extrémité de la rue de l'Étoile (auj. partie de la rue du Fauconnier).

⁴ Voy. ci-dessous l'art. Mouleurs de bois.

⁵ Ordonnance de février 1415, chap. XIII.

⁶ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 912.

¹ Chapitre XXI, art. 4.

² *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, 24 décembre 1778, t. XII, p. 205. — Voy. aussi le *Mercure de France* n° de janvier 1779, p. 50.

³ Bachaumont, t. XVIII, p. 115.

Charité (HÔPITAL DE LA). Six garçons chirurgiens y étaient attachés, et tous les cinq ans, l'un d'entre eux obtenait gratuitement la maîtrise ¹.

Charlatans. Voy. Bateleurs. — Opérateurs, etc.

Charnage. Relativement à la durée du travail, le moyen âge avait divisé l'année en deux saisons : le *carême* ou saison des jours longs, et le *charnage* ou saison des jours courts. La saison de charnage commençait au 1^{er} octobre, et finissait soit au mardi gras, soit au premier dimanche de carême ².

Charpentiers. Vers 1268, le prévôt Étienne Boileau résolut de recueillir les statuts qui régissaient les différentes industries exercées à Paris, et la réunion de ces statuts constitua le très précieux ouvrage connu sous le nom de *Livre des métiers*. Quand il fut question des charpentiers, le prévôt vit comparaître devant lui un important personnage, nommé Foulques du Temple, qui se disait *maître des charpentiers*. Il déclara au prévôt qu'en vertu d'un privilège qu'un des prédécesseurs de saint Louis avait accordé à « ses devanciers », il touchait les revenus du métier de charpenterie, et avait sur tous les corps d'état qui le composaient le droit de basse justice. Le titre des statuts fut donc rédigé en ces termes : « Ce sont les ordonnances des mestiers qui apartiennent à charpenterie, ainsi comme mestre Fouques du Temple et ses devanciers l'ont usé et maintenu au temps passé ³ ».

Ce n'était pas seulement sur les charpentiers proprement dits que maître Foulques avait autorité, sa juridiction s'étendait sur la plupart des ouvriers qui travaillaient le bois, sur « toutes manières d'autres ouvriers qui euvrent du trenchant en merrien », et il cite parmi eux :

Les huchiers.	Les lambrisseurs.
Les huissiers.	Les faiseurs de nefs.
Les tonneliers.	Les cochetiers.
Les charrons.	Les tourneurs ⁴ .
Les couvreurs.	

Chacun de ces métiers avait ses statuts particuliers. Les artisans qui y contrevenaient étaient cités au tribunal de maître Foulques, et s'ils faisaient défaut, payaient une amende de quatre deniers. Maître Foulques prélevait encore sur eux tous une somme de dix-huit deniers par jour, et avait droit, quand arrivait la Toussaint, à une *robe*, c'est-à-dire à un habillement complet valant au moins cent sous.

Analysons maintenant les statuts spéciaux aux charpentiers.

En dehors de son fils, de son neveu et du fils de sa femme, chaque charpentier ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti ; cependant, afin d'être sûr de n'en point manquer, il avait le droit d'en prendre un second au cours de la dernière année de chaque apprentissage, et celui-ci durait quatre ans. Pendant la première année, l'apprenti était tenu de payer une indemnité de nourriture, évaluée à six deniers par jour.

Les charpentiers cessaient tout travail le samedi « puis que none seroit sonnée à Nostre-Dame », c'est-à-dire vers trois heures, sauf pourtant s'ils avaient commencé à élever une charpente qu'on ne pouvait laisser sans appui.

Il leur était défendu de travailler à la lumière factice, à moins que ce ne fut « pour le roi, ou pour la roine, ou pour les enfans de France, ou pour l'évesque de Paris ».

Quatre jurés surveillaient le métier et relevaient les contraventions.

La *Taille de 1292* mentionne 96 charpentiers, celle de 1300 en cite 108.

Les prérogatives des successeurs de maître Foulques furent supprimées sous Philippe le Bel, par arrêt du Parlement rendu en 1314¹ ; les métiers jusqu'alors soumis à leur juridiction firent retour au roi et les droits de justice passèrent au tribunal du Châtelet.

C'est sans doute vers cette époque que les charpentiers se divisèrent en deux classes :

1^o Les *charpentiers de la grande cognée* ou *charpentiers grossiers*, qui travaillaient les gros bois de charpente. Les charrons y furent cependant compris pendant longtemps ;

2^o Les *charpentiers de la petite cognée*, qui faisaient des ouvrages « plus menus », et qui prirent plus tard le nom de menuisiers.

Les charpentiers de la première classe, les seuls dont j'aie à m'occuper ici, étaient au nombre de 40 en 1454². Leurs statuts, fréquemment confirmés ou revisés, furent renouvelés par Louis XIV en août 1649.

J'y vois que la durée de l'apprentissage était de six ans, celle du compagnonnage de six mois seulement.

Nul n'était dispensé du *chef-d'œuvre*, pas même les fils de maître.

Aucun maître ne pouvait, à peine de 1500 livres d'amende, entreprendre une construction pour la « rendre la clef à la main ».

Il était interdit aux apprentis et aux compagnons « sous peine de punition corporelle », d'emporter chez eux des copeaux.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, Paris comptait environ 80 maîtres charpentiers. Ils sont dits souvent *charpentiers de maisons* pour les distinguer des *charpentiers de bateaux*. On les nomme aussi parfois *chapuis* ou *chappuis* et *maîtres de la hache*.

Ils eurent successivement pour patron saint Blaise, puis saint Joseph ³.

¹ Voy. Alletz, *Tableau de l'humanité*, etc., p. 114.

² « Dès la Saint-Remi jusques à quaresme prenant ». (*Livre des métiers*, titre XXXV, art. 3). — « De la Saint-Remi à la Chandeleur ». (Statuts des tondeurs de drap, 1384, art. 12). — « Entre les brandons et la Saint-Remi ». (*Livre des métiers*, titre LXXXIII, art. 9).

³ *Livre des métiers*, titre XLVII.

⁴ Voy. tous ces mots.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 76.

² *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 614.

³ Voy. S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 207.

Une partie de la rue Béthisy s'appela, jusqu'au milieu du quinzième siècle, rue de la Charpenterie.

Voy. **Concessions de métiers.** — **Livre des métiers et Vérificateurs de mémoires.**

Charpentiers d'artillerie. On nommait ainsi, au quinzième siècle, les ouvriers qui construisaient les affûts pour les canons.

Voy. **Fondeurs de canons.**

Charpentiers de bateaux. Voy. **Bateaux (Constructeurs de).**

Charpentiers de huches. Nom que l'ordonnance de janvier 1351 donne aux *huchiers*.

Charpentiers de navires. Voy. **Bateaux (Constructeurs de).**

Charpentiers de nefs. Nom que la *Taille de 1292* donne aux constructeurs de bateaux.

Charpentiers de tonneaux. Voy. **Tonneliers.**

Charretiers. La *Taille de 1292* en cite 47. Elle mentionne, en outre, un *voiturier d'yaue*, et je trouve, dans la *Taille de 1313*, deux *charretiers de l'yaue*. Géraud¹ veut que le premier soit « un voiturier par eau ou un porteur d'eau à voiture ». Je crois qu'il s'agit tout simplement de bateliers².

On enjoignit de bonne heure aux charretiers, de faire peindre, en gros caractères, leur nom et leur adresse sur le devant de leur tombereau et sur le collier de leur limonier.

L'ordonnance de police du 15 octobre 1734 veut qu'ils apposent à leurs voitures « des plaques de fer peintes en jaune, de douze pouces de long sur dix de large, attachées sur deux planches ou au collier de leurs chevaux ; sur lesquelles plaques sera écrit, en lettres et chiffres noirs de un pouce de hauteur, non seulement les numéros, mais encore les noms et surnoms des propriétaires d'icelles³ ».

Un manuel imprimé au dix-huitième siècle recommande aux charretiers de faire tirer tous leurs chevaux également, de se servir du limonier à propos, de prendre leurs précautions pour les tournants quand ils conduisent plusieurs chevaux, etc., etc.⁴ ; recommandations qui n'étaient guère observées, car voici ce qu'écrivait Sébastien Mercier vers 1780 : « Les charrettes à Paris s'accrochent éternellement... Si le cheval fait un écart, le charretier le redresse à grands coups de fouet... Des lois en faveur des chevaux honoreront un législateur en France et rendraient le peuple meilleur. Rien de plus hideux et de plus féroce que nos charretiers⁵ ».

Les charretiers avaient pour patron saint Éloi. L'abbé Jaubert écrit « *charretier ou chartier* ».

Charrons. Jean de Garlande, dans son *Dictionnaire*¹, les nomme *rotarii*², et cite, parmi les objets qu'ils fabriquaient, des chars à deux et à quatre roues et des charrettes³, des jantes, des rais et des moyeux pour les roues⁴, des essieux, des brancards et des timons⁵.

Le *Livre des métiers* nous apprend⁶ que les charrons appartenaient à la corporation des charpentiers et étaient soumis aux mêmes statuts. Ils étaient donc placés sous l'autorité du premier charpentier du roi, et contribuaient à la redevance de dix-huit deniers par jour qui lui était due. Ils ne pouvaient avoir à la fois qu'un seul apprenti, et l'apprentissage durait quatre ans. Le travail à la lumière artificielle leur était interdit, et le samedi les ouvriers devaient déposer leurs outils à trois heures. Il leur était spécialement recommandé de veiller à la solidité des essieux, de n'en fournir que de « souffisants, comme ils vorroient c'on les leur meist se ils estoient charetiers ».

La *Taille de 1292* mentionne 19 charrons, celle de 1300 en cite 11 seulement. En 1467, ils étaient assez nombreux pour former à eux seuls une bannière⁷, et leur communauté ne cessa dès lors de prospérer et de s'accroître.

Leurs statuts, renouvelés en 1498, ne prévoient encore que la fabrication des « chariotz, charrettes, tumbereaux », et des « ouvraiges qui se feront doresenavant pour le fait de l'artillerie du Roy, nostre sire ». Les maîtres étaient alors au nombre de trente environ.

Ces statuts furent révisés encore au mois de mars 1668, et cette fois, les charrons sont ainsi qualifiés : *charrons-carrossiers-faiseurs et entrepreneurs de carrosses, coches, chariots, litières, brancards, calèches, et autres attirails*. Ils sont assimilés aux selliers pour la fabrication de tous ces objets. L'apprentissage dure quatre ans, et est suivi de quatre ans de compagnonnage. Les maîtres s'engagent à ne confectionner les « moyeux, roues, gentes, esseaux, que de bon bois de chêne, orme, frêne, haistre, charme ou tilleaux ».

Vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres s'était élevé à 130 environ. Ils avaient pour patrons sainte Catherine qui, comme on sait, avait été attachée sur une roue, et saint Joseph, en souvenir de leur ancienne union avec les charpentiers.

La partie de la rue de la Ferronnerie comprise entre la rue Saint-Denis et la rue de la Lingerie porta, jusqu'au quinzième siècle, le nom de rue de la Charonnerie⁸.

On trouve les charrons nommés encore *embauteurs de roues, rodiers, royers*, etc.

¹ *Paris sous Philippe le Bel*, p. 548.

² Voy. cet article.

³ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 459.

⁴ *Le parfait cocher*, édit. de 1744, p. 197.

⁵ *Tableau de Paris*, t. V, p. 16. Voy. aussi p. 329.

¹ Écrit vers 1250. Édit. Scheler, p. 29.

² Voy. Ducange, *Glossaire*, t. V, p. 806.

³ « Bigas et quadrigas et plaustra ».

⁴ « Canti rotarum, radii et modii ».

⁵ « Axes, limones et timones ».

⁶ Titre XLVII.

⁷ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

⁸ Jaillot, quartier Sainte-Opportune, p. 17.

Charruiers. Voy. **Laboureurs.**

Chartes parties. Voy. **Chirographes.**

Chartiers. Voy. **Charretiers.**

Chartriers. Voy. **Geôliers.**

Chasse-avant. Voy. **Piqueurs.**

Chasse-chiens. Voy. **Bedeaux.**

Chasse-coquins. Voy. **Archers des pauvres** et **Bedeaux.**

Chasse-marée. Dès le treizième siècle Paris faisait une grande consommation de poissons de mer. On appelait chasse-marée les hommes qui y amenaient, en toute hâte, le poisson pêché sur les côtes les plus rapprochées de la capitale, celles de Normandie et de Picardie. En général, ils chassaient devant eux de petits bidets chargés de paniers. Ils se servirent un peu plus tard de voitures légères, d'où leur vint un nouveau nom, *voituriers de la mer*.

Les services qu'ils rendaient et aussi la gourmandise des Parisiens leur avaient fait accorder une foule de privilèges. On ne pouvait les arrêter en route, ni saisir leurs chevaux ; un fonds spécial était destiné à remplacer les bêtes mortes de fatigue ou le poisson corrompu en chemin ¹.

À l'arrivée, les paniers étaient livrés aux *vendeurs*, et débités par eux à la criée ; les marchandes de marée les achetaient pour les écouler au détail.

Les huîtres apportées par les chasse-marée étaient dites *huîtres de chasse*, distinguées ainsi de celles qui venaient par bateau en remontant la Seine.

Dans l'édition publiée en 1510 de la grande ordonnance de 1415, une naïve gravure représente un chasse-marée et son bidet.

Voy. **Poissonniers de mer** et **Vendeurs.**

Chasse-mouches (MARCHANDS DE). Titre que prenaient les maîtres de la corporation des cordiers.

Chasse-mulet. « Valet de meunier des environs de Paris, qui rapporte sur ses mulets les sacs de farine aux boulangers, et porte le blé des boulangers au moulin ² ».

Chasseurs. Domestiques employés dans les propriétés de campagne des grands seigneurs. « Le chasseur, écrit Audiger, n'est obligé à rien qu'à bien tirer et à fournir du gibier à proportion qu'il est nécessaire pour l'ordinaire du seigneur ou pour régaler les personnes qui lui viennent rendre visite. Il doit aussi bien savoir dresser les chiens, tant couchans, courans qu'autres, pour le plaisir du seigneur ou de ses amis, et conserver toujours le gibier de quelque canton pour les y

mener se divertir lorsqu'il leur en prend envie ¹ ».

On donnait le même nom à un domestique, qui vêtu d'une riche livrée de chasse, montait derrière la voiture de ses maîtres.

Voy. **Capitaine des chasses.**

Châssetiers. Voy. **Châssissiers.**

Châssissiers ou **Châssetiers.** Faiseurs de fenêtres. Le mot *châssissier* figure dans le supplément du Dictionnaire de Littré, où il est ainsi défini : « ancien terme qui désignait les faiseurs de châssis. » Mais les châssis, c'étaient des fenêtres, témoin ces deux vers de Villon :

Item, je laisse aux hospitaux
Mes châssis tissus d'araignée ².

Bien que réunis depuis longtemps à la corporation des menuisiers, les « maîtres chassetiers ou faiseurs de châssis » formaient encore, au dix-septième siècle, une confrérie particulière, qui tenait ses réunions dans la chapelle du collège des Bons-Enfants de la rue Saint-Honoré ³. Enfin, l'*Encyclopédie méthodique* ⁴ nous apprend, qu'au siècle suivant, il existait des « châssissiers », dont la profession consistait à garnir les fenêtres, non de verre, mais seulement de feuilles de papier huilé.

Les grillageurs ont aussi porté ce nom.

Chaste (SEMAINE). Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent la semaine de la Quadragésime, premier dimanche du carême.

Chasubliers. Ils confectionnaient les chasubles, chapes, dalmatiques, étoles et, d'une manière générale tous les ornements d'église faits en étoffe. Les maîtres étaient au nombre de cinq en 1292 et de quatre en 1300 ⁵. Ils furent de bonne heure réunis aux brodeurs. En 1409, Isabeau de Bavière commanda à un brodeur toute la garniture d'une chapelle, ce qui semble bien indiquer que la réunion des deux métiers était déjà effectuée.

Châtaignes (MARCHANDS DE). Voy. **Marons** (Marchands de).

Châtreurs. Un des moyens les plus pronés pour la cure des hernies était l'ablation d'un testicule ou même des deux. Bien d'autres affections, la lèpre ⁶, la goutte, l'aliénation mentale par exemple, ne résistaient pas à ce procédé énergique. Le temps, loin d'affaiblir cette croyance, l'enracina, l'étendit, et la castration devint peu à peu une sorte de panacée qui assurait mille avantages à l'heureux mortel débarrassé d'un organe nuisible. A la fin du

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 68.

² *Dictionnaire de Trévoux*, t. II, p. 475.

¹ Audiger, *La maison réglée*, liv. II, chap. 4.

² *Petit testament*, § XXX.

³ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 105.

⁴ Arts et métiers, t. VIII, p. 698.

⁵ Voy. les *Tailles* de ces deux années.

⁶ Voy. Ét. Baluze, *Epistolæ Innocentii III*, t. I, p. 10.

seizième siècle, Jean Bodin démontre de son mieux pourquoi :

Les chastrez ne sont subjects aux varices.

— — sont exempts de la goutte.

— — surmontent tous les autres hommes en prudence, etc., etc. ¹.

François Ranchin, en 1640, reconnaît toutefois que la castration « n'est pas un remède certain pour les lépreux ² ». Elle avait tant d'autres mérites que l'on pouvait bien lui contester celui-là.

Fabrizio d'Aquapendente, mort en 1619, mentionne ³ un Horace de Norsia, habile inciseur, qui à lui seul châtrait environ deux cents individus par an.

Il avait en tous lieux des confrères aussi occupés ; mais il ne faut pas compter parmi eux Ambroise Paré. Dans son traité des hernies, il s'élève avec indignation contre les ignobles opérateurs qui « coupent les coillons » aux garçons ⁴. Il les moleste encore dans le chapitre où il étudie les plaies des aines et des testicules ; il veut que l'on conserve avec soin ces parties « qui sont nécessaires à la génération », et ajoute-t-il, « qui mettent la paix en la maison ⁵ ». Sur ce point, il devait savoir à quoi s'en tenir, ayant été marié deux fois. Mais Paré ne fut point écouté.

Dionis, au dix-huitième siècle, a soin d'avertir ses élèves que les châtrés ne sont pas, « ainsi qu'on le croit en général, exempts de certaines maladies, comme de la goutte, de la laderie, de la mort subite, etc. ». Il affirme aussi qu'il a connu « un opérateur qui ne nourrissoit son chien que de testicules ; le chien se tenoit sous le lit ou sous la table, proche son maître, en attendant ce morceau friand, dont il le régaloit aussitôt après avoir fait l'extirpation ⁶ ».

L'abus fut porté à tel point que la Société royale de médecine s'en émut. En 1776, elle nomma des commissaires chargés de faire une enquête sur ces odieuses mutilations et d'aviser aux moyens d'y mettre un terme. Ils constatèrent que, dans le seul diocèse de Saint-Papoul, plus de cinq cents jeunes gens avaient été châtrés par d'audacieux exciseurs, qui recevaient pour chaque opération 35 livres ⁷.

Les châtreurs n'exerçaient pas leurs talents que sur l'espèce humaine. Je trouve dans un compte du quatorzième siècle la mention suivante : « Pour châtrer plusieurs chiennes de Mgr Philippe et autres de l'ostel du Roy, 1 noble ⁸ ».

Au seizième siècle, les châtreurs criaient leur

métier dans les rues de Paris, mais les quatre vers insignifiants que leur consacrent *les cent et sept cris...* ne nous disent pas si les chiens et les chats étaient leurs seuls tributaires.

Parmi les fonctionnaires compris dans les équipages de chasse du roi figurait un *châtreur de chiens et guérisseur de la rage* ¹.

Au dix-huitième siècle, les châtreurs sont surtout représentés par les marchands de peaux de lapin. Ils ont dans leur poche, écrit Sébastien Mercier ², « un couteau toujours prêt à châtrer les matous. Ils n'entrent pas dans une maison que les chattes ne se sauvent sur les gouttières, en exprimant, par des miaulemens plaintifs, combien la figure de ce barbare leur est désagréable ».

Voy. **Tondeurs de chiens**.

Chats (COMMERCE DES). Voy. **Châtreurs**, **Chiens** (Marchands de) et **Tondeurs de chiens**.

Chaucié. Voy. **Chaussée** (Droit de).

Chauciers. Fonctionnaires préposés à la perception du droit dit *de chaussée* ³.

Chauciers. Nom que le *Livre des métiers* donne aux chaussetiers.

Chauderiers. **Chauderonniers**. **Chaudreliers**. Voy. **Chaudronniers**.

Chaudronniers. La *Taille de 1292* cite six *chauderonniers*, douze *maignens* et un *potier de cuivre* ; la *Taille de 1300* mentionne quinze *chauderonniers* et quatre *maignens*.

On nommait *maagnans*, *maignens*, *maingnens*, *maignans* ⁴ les chaudronniers et étameurs ambulants. Ces noms s'appliquaient également aux potiers d'étain qui allaient crier leurs marchandises par les rues ⁵. *Magnien* en vieux français signifiait chaudron, et dans quelques patois, on nomme encore les chaudronniers des *magnins*, des *magniers* ⁶. Ils étaient appelés encore *drouiniers*, *drouineurs* et *dinandiers*, en raison du commerce immense de *dinanderie* qui se faisait dans la ville de Dinant ⁷. Le mot *dinanderie* est resté français ⁸, et il date d'assez loin, car on lit dans Philippe de Comines : « En l'an 1466, fut prins Dinant, assise au pays de Liège, ville très riche à cause d'une marchandise qui s'y faisoit de ces ouvrages de cuivre qu'on appelle *dinanderie*, qui sont en effect potz et poisles et choses semblables ⁹ ».

On ne possède pas, pour les chaudronniers, de statuts plus anciens que ceux de juillet 1327,

¹ *Théâtre de la nature universelle*, trad. Fougerolles, (1597), p. 549.

² *Traité de la lèpre*, p. 483.

³ *Opera chirurgica* (1628), p. 257.

⁴ *Œuvres* (1607), p. 315.

⁵ *Œuvres*, p. 399.

⁶ *Opérations de chirurgie*, p. 288 et 324.

⁷ P.-V. Renouard, *Histoire de la médecine*, t. II, p. 288.

⁸ Douët-d'Arcq, *Journal de la dépense du roi Jean en Angleterre*, p. 219.

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 540 et 550 ; pour 1712, t. I, p. 605 et 614 ; pour 1736, t. II, p. 280.

² *Tableau de Paris*, t. VI, p. 83.

³ Voy. le *Livre des métiers*, 2^e partie, titre I, art. 1.

⁴ Du latin *magninus*. Voy. Ducange.

⁵ *Livre des métiers*, titre XII.

⁶ Voy. le *Dictionnaire de La Curne de Sainte-Palaye*.

⁷ Belgique.

⁸ Voy. le *Dictionnaire de Littré*.

⁹ Édit. Dupont, liv. II, chap. I, t. I, p. 114.

qui sont souscrits par les 46 maîtres exerçant alors à Paris; 26 seulement signèrent ceux d'octobre 1420, qui fixent à six ans la durée de l'apprentissage. L'article 16 statue que deux maisons resteront ouvertes le dimanche à tour de rôle, l'une « en la rue Saint-Martin, l'autre ès autres rues foraines ».

Ces statuts furent fréquemment révisés dans la suite. Les révisions de 1514 et de 1566 s'appliquent au « métier de chaudronnerie, batterie et dinanderie ».

Les chaudronniers du seizième siècle participèrent au mouvement qui transformait en artistes la plupart des industriels; ils confectionnèrent des bassins, des surtout ornés de paysages et de dessins variés, des statues en cuivre repoussé, d'un travail savant et délicat¹, des lustres, des fontaines, des baignoires. Ils louaient ces dernières, ainsi que des bassinoires et toute la batterie de cuisine.

A la fin du dix-huitième siècle, la location d'une baignoire coûtait vingt sous par jour. L'eau était chauffée « à la bouilloire »²; il y avait donc intérêt à construire des baignoires qui n'en exigeassent pas un trop grand volume. Celles de cuivre représentaient le plus souvent un sabot à tige élevée, disposition aussi économique qu'incommode, car le corps y était presque moulé, et l'on dépensait ainsi moitié moins de liquide qu'en employant un cuvier oblong. La baignoire dans laquelle fut assassiné Marat, et qui a été acquise par le musée Grévin, est un sabot de ce genre. Les grands seigneurs avaient souvent dans leur hôtel des salles de bain fort luxueuses, où les baignoires affectaient la forme de canapés, de chaises longues, de lits de repos, etc. Il paraît qu'on s'y baignait parfois de compagnie, puisqu'il existait au château de Genlis une baignoire assez vaste pour contenir quatre personnes³. Mais il est bien probable qu'une baignoire de cette taille était en bois.

On ne commença guère avant le quatorzième siècle à bassiner les lits. Le procédé qu'employait Charles le Téméraire est assez étrange. Une fois le prince couché, un valet introduisait dans le lit une sorte de longue trompette, au moyen de laquelle il faisait pénétrer entre les draps de l'air chaud⁴. Plus d'un demi-siècle après, apparaît la bassinoire classique. En 1454, Jaquin Lelong « maignan » de la cour, fournit pour le service de Marie d'Anjou, femme de Charles VII, une « bacinouere d'arin⁵, à baciner litz⁶ ». En 1481, maître Pierre Symart, secrétaire de Louis XI, fait acheter une « bassinoelle, pour bassiner le lit dudit seigneur⁷ ».

Montaigne déclare que l'on ne bassinait jamais son lit⁸. Gabrielle d'Estrées était plus

frileuse, car dans son inventaire figure une bassinoire en argent¹. Mais celle-ci était certainement œuvre d'orfèvre, non de chaudronnier.

L'*Inventaire du mobilier de la Couronne pour 1673* mentionne trois bassinoires d'argent, dont une avait « son couvercle percé à jour de plusieurs fleurs de lis, et les armes du Roy au milieu² ». Le moine était déjà connu³, mais la boule à eau chaude, originaire d'Angleterre, ne semble avoir remplacé l'ancien procédé que vers 1770. Le sieur Granchet annonçait, cette année-là, dans le *Mercure de France*⁴ qu'il venait de « perfectionner la bassinoire angloise ».

Je trouve plus tard les chaudronniers divisés en cinq classes :

1^o Les chaudronniers *menuisiers*, véritables artistes en leur spécialité ;

2^o Les chaudronniers *grossiers*⁵, qui fabriquaient les ustensiles du travail le moins délicat ;

3^o Les chaudronniers *planeurs*, qui préparaient les planches de cuivre pour la gravure ;

4^o Les chaudronniers *faiseurs d'instruments de musique* en cuivre : cors de chasse, trompettes, tinbales, etc. ;

5^o Les chaudronniers *au sifflet*. Ces derniers, qui représentaient les anciens *maignens* n'avaient le droit d'exercer leur métier ni à Paris ni dans les villes où les chaudronniers étaient constitués en communauté. Munis d'une flûte de Pan, dans laquelle ils sifflaient pour signaler leur passage, ils parcouraient les campagnes, portant tout leur bagage sur le dos dans un sac de peau appelé *drowine* ; ils faisaient les étamages, les raccommodages, et vendaient de vieux ustensiles de cuivre. Quelques-uns débitaient même du neuf ; ceux-là étaient en général suivis d'un cheval chargé de grands paniers d'osier.

Aux termes des statuts d'octobre 1735, les maîtres chaudronniers ne pouvaient avoir à la fois plus d'un apprenti, et la durée de l'apprentissage était fixée à six ans. Les fils de maître étaient dispensés de l'apprentissage et du *chef-d'œuvre*, qui consistait à « forger et finir entièrement un coquemar ou caffetière de cuivre rouge ».

A la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de 130 environ, et la communauté avait pour patrons saint Maur et saint Fiacre. Les maîtres étaient dits officiellement *chaudronniers-dinandiers*.

Au quatorzième siècle, la rue d'Écosse portait le nom de rue du Chaudron, qu'elle devait à une enseigne.

Outre les noms mentionnés ci-dessus, les chaudronniers ont été dits encore *cauderliers*, *caudreliers*, *caudronniers*, *caudriers*, *chauderiers*, *chaudreliers*, *dinants*, *dynans*, *batteurs d'airain*, *batteurs de cuivre*, *potiers d'airain*, *potiers de cuivre*, etc.

Voy. **Paaliers**.

¹ Voy. la *Gazette des Beaux-Arts*, année 1884, p. 165.

² Voy. pourtant Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 517.

³ M^{me} de Genlis, *Mémoires*, t. I, p. 256.

⁴ Froissart, édit. Kervyn, t. XIII, p. 43.

⁵ D'airain.

⁶ *Comptes de la reine*, dans V. Gay, *Dictionnaire archéologique*, t. I, p. 125.

⁷ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'hôtel*, p. 387.

⁸ *Essais*, livre III, chap. 12.

¹ De Laborde, *Glossaire des émaux*, p. 170.

² Tome I, p. 63 et 67.

³ Voy. Saint-Simon, *Mémoires*, t. IX, p. 91.

⁴ N^o de février 1770, p. 203.

⁵ Voy. ci-dessous l'art. Grossiers.

Chauffecire (MÉTIER DE). Voy. **Maître des sueurs.**

Chauffe-cire-scelleurs. Officiers de la grande chancellerie. Leurs fonctions étaient d'« apposer le sceau du roi, tant aux expéditions de la grande chancellerie qu'à celle de la chancellerie du palais. Le jour de la tenue du grand sceau, ils se rendent en habit noir et l'épée au côté dans le cabinet du grand chancelier; ils placent devant sa table le coffre des sceaux ¹ ».

Ils étaient au nombre de quatre et servaient par quartier. Dans les processions solennelles et autres cérémonies, les quatre chauffe-cire marchaient tête nue de chaque côté d'une blanche haquenée qui portait le sceau royal.

En 1423, Henri VI ayant créé un cinquième office de chauffe-cire, les titulaires des quatre autres protestèrent. Le nouveau nommé renonça à son office et les lettres patentes de création furent déchirées ².

La chancellerie employait trois sortes de cire, savoir : la verte pour les arrêts, la jaune pour les expéditions ordinaires, la rouge pour tout ce qui concernait le Dauphiné et la Provence ³.

Depuis un arrêt du 13 octobre 1739, ils ne prenaient plus que le titre de *scelleurs*.

Voy. **Valets chauffe-cire.**

Chauffeurs. Dans les forges, on nommait ainsi les ouvriers chargés de tirer le soufflet tandis que le fer était au feu.

Chaufourniers et Chauforneors. Voy. **Chaufourniers.**

Chaufourniers. Faiseurs et marchands de chaux. Ils figurent dans l'ordonnance des *Bannières* (1467), qui les nomme *Chaufourniers*. J'ai trouvé aussi *Chauforneors*.

La chaux que l'on employa le plus à Paris venait des environs de Senlis, de Luciennes et surtout de Melun ⁴.

Voy. **Mesureurs de chaux.**

Chaumeeurs. Voy. **Paille (Marchands de).**

Chaumiers. Marchands de paille ou couvreurs en chaume.

Voy. **Paille (Marchands de).**

Chaussée (DROIT DE). Impôt quise percevait, dans la banlieue de Paris, sur tout char, charrette ou cheval chargé venant à la ville ⁵. Le produit devait servir à l'entretien des routes et des ponts.

Un char payait, en général, 4 deniers, une charrette 2 deniers, une charge de cheval, 1 obole.

Chausse-pieds (MARCHANDS DE). Ce commerce appartenait aux marchands de crépins. Mais pendant longtemps, les cordonniers fournirent eux-mêmes des chausse-pieds à leurs clients.

Au douzième siècle, on avait eu l'idée, pour faciliter l'introduction de la chaussure, de terminer par une longue et large patte recourbée le quartier qui surmonte le talon. Cela était assez commode, mais fort laid. Du treizième au quatorzième siècle, je trouve cité un chausse-pied dont je n'ai pu déterminer la nature. Ce que je sais, c'est qu'il se nommait en latin *parcopoleæ* et *trainellum* ¹, en français *traymel*, *trainel* et *trainæ* ². Au seizième siècle, tout doute disparaît, on se sert tantôt d'une lanière de cuir, tantôt d'une corne. Un compte royal de 1570 renferme les deux mentions suivantes : « Pour avoir coupé un quart de peau de marroquin, pour faire des chaussepieds pour mettre à la garde-robe... » « Pour trois chaussepieds de corne, pour servir aux pages... ³ »

Furetière, en 1701, définit le chausse-pied : « C'est ordinairement une large lanière de cuir velu et non corroyé, faite d'une peau de veau mort-né ⁴... » Le *Dictionnaire de Trévoux* reproduit presque textuellement ce passage et il ajoute : « On en faisoit autrefois de corne et même de fer ⁵ ».

Chaussetiers. Faiseurs de chausses. Au moyen âge, le mot *chausses* désigna toujours la partie du costume qui enveloppait les jambes. C'est à ce point de vue seulement que les mots *chausses* et *bas* peuvent être regardés comme synonymes. En effet, au lieu d'être faits de mailles et de mouler la jambe en se prêtant à tous ses mouvements, les chausses, confectionnées en serge, en toile, en feutre, en soie, en drap, en laine, etc., tantôt étaient recouvertes de bandelettes croisées, tantôt bouffaient ou plissaient sur les jambes. Elles s'attachaient, d'ailleurs, soit aux genoux, soit aux braies, avec des jarretières parfois fort élégantes, et dont on laissait pendre les bouts.

Au treizième siècle, les chausses étaient très longues, montaient presque jusqu'à mi-cuisse. Au quinzième, elles s'élevèrent plus haut encore, jusqu'à une sorte de court caleçon à braguette, qui prit le nom de *haut de chausses*, tandis que les chausses devenaient *bas de chausses* et par abréviation *bas*. Ces deux pièces, successivement modifiées suivant les progrès de l'industrie et les exigences de la mode, constituent dès lors la culotte courte et les bas, tels qu'ils sont venus jusqu'à nous.

Dans les statuts qu'ils présentèrent en 1268 à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ⁶,

¹ Tessereau, *Histoire de la grande chancellerie*, t. II, passim.

² Longnon, *Paris sous la domination romaine*, p. 76 et 184.

³ Dangeau, *Journal*, 30 octobre 1685, t. I, p. 241.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 39. — Fourcroy, *L'art du chaufournier*, 1776, in-4°.

⁵ « Chaucé est une coustume aisee et establie anciennement seur chars, seur charrettes, seur somiers chargiés... » *Livre des métiers*, 2^e partie, titre I, art. 1.

¹ Ducange, *Glossarium*, aux mots cités.

² Dans *Le dit d'un mercier*.

³ Dans V. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 355.

⁴ Définition reproduite dans l'édition de 1727.

⁵ Édit. de 1771, t. II, p. 492.

⁶ *Livre des métiers*, titre LV.

les chaussetiers se qualifient de *chauciers* : on écrivait indifféremment chausses ou chaucues. Les fils de maître n'avaient rien à payer pour s'établir ; les autres ouvriers devaient verser vingt sous, dont quinze allaient au roi et cinq à la confrérie du métier. Les maîtres pouvaient avoir autant d'apprentis qu'ils voulaient, mais chacun de ceux-ci en entrant à l'atelier était tenu de payer huit sous au roi et quatre sous à la confrérie. Le travail à la lumière était permis. On interdisait le colportage dans les rues. Chaque dimanche trois boutiques, à tour de rôle, restaient ouvertes. Le métier était régi par trois jurés, « les quex li prevost de Paris met et oste toutes foiz qu'il li plaist ».

La corporation des chaussetiers se trouvait alors dans une assez triste situation ; plusieurs maîtres avaient dû redevenir ouvriers, et plusieurs ouvriers anciens et habiles étaient trop pauvres pour aspirer à la maîtrise. Avec l'assentiment des 45 maîtres établis, le prévôt autorisa donc 33 ouvriers à passer maîtres « sans rien payer » ; le nombre des maîtres se trouva ainsi porté à 78. C'était trop sans doute, eu égard à la consommation, puisque la *Taille de 1292* ne mentionne plus que 61 maîtres, et celle de 1300 que 48.

Les fripiers, paraît-il, leur causaient grand dommage. Ils achetaient de vieilles chausses, les mettaient sous presse, les pliaient avec soin et les vendaient comme marchandises neuves. Les chaussetiers obtinrent un arrêt (1298) qui reconnut à eux seuls le droit de vendre des chausses mises en presses et pliées ; les vieilles chausses achetées par les fripiers devaient être simplement pendues à une perche ou étendues sur une corde dans leur boutique ¹.

Les statuts des chaussetiers furent confirmés, à peu près sans modifications, au mois d'avril 1346 ². Mais en 1398, la communauté se vit troublée par une querelle qui mérite d'être rapportée. J'ai dit que les chausses étaient soutenues au moyen d'« un nouet », cordon ou jarretière. La mode vint de remplacer ceux-ci par des aiguillettes, et quelques chaussetiers s'empresèrent de confectionner des chausses « toutes garnies d'aiguillettes, et prestes d'attacher ; car se ainsi n'estoit, à ceulx qui voudroient acheter chausses conviendrait longuement demourer pour attendre que garnies fussent ». Les anciens du métier protestèrent. Ennemis de toute innovation, ils soutenaient que les statuts n'autorisaient pas cette dérogation aux vieilles coutumes. Le roi d'abord leur donna raison. Puis, le 23 octobre 1398, il revint sur sa décision. Considérant que les aiguillettes ne sont pas mentionnées dans les statuts, par cette bonne raison qu'« adonc on n'en usoit point, mais néanmoins puis que de présent ce est venu à plaisance de peuple et à commun usage », il permit « pour le prouffit de

la chose publique de vendre chausses garnies ³ ».

C'est seulement vers le milieu du quinzième siècle qu'apparaissent les premiers bas tricotés, et ils eurent bien vite détrôné les chausses. En 1540, François I^{er} portait encore des chausses de laine rase, couvertes, comme le reste de son costume, de déchiquetures ou crevés à travers lesquels on apercevait l'étoffe de la doublure ; avant la fin du siècle, toute personne un peu aisée avait des bas tricotés. Dès lors, il ne restait plus aux chaussetiers qu'à disparaître, et c'est ce qu'ils firent. Leur corporation s'éteignit, et ses dépouilles furent partagées entre trois autres communautés : les drapiers obtinrent le droit de faire et vendre les chausses en drap, serge, droguet et autres tissus de laine, ainsi que celles de toile peinte ; le commerce des chausses de toile non teinte fut attribué aux lingères, et les tailleurs purent faire des chausses de la même étoffe que les habits qui leur étaient commandés ⁴. Drapiers et tailleurs ajoutèrent dès lors le titre de chaussetiers à l'ancien nom de leur corporation.

Voy. **Bas (Faiseurs de)** et **Bonnetiers**.

Chaussiers. Voy. **Chaussetiers**.

Chaussons (FAISEURS DE). La *Taille de 1292* mentionne, parmi les contribuables de la paroisse Saint-Sauveur, un certain *Girart, qui fet les chauçons* ². Suivant M. Ch. de Linas, il faudrait reconnaître dans ces *chauçons*, les *caligula* et les *fasciola* cités par les latinistes du moyen âge, et « dont le but vraisemblable était de compléter l'insuffisance des chausses sans pied dites à étrier ³ ».

Chaussures (COMMERCE DES). Au treizième siècle, la confection des chaussures était le monopole de quatre corps d'état bien distincts, ayant chacun sa spécialité, son organisation, ses statuts particuliers.

C'étaient :

1^o Les **CORDOUANNIERS**, qui employaient surtout le cuir dit *cordouan*.

2^o Les **SUEURS**, chargés, soit de coudre les chaussures taillées par les cordouanniers, soit de faire subir au cuir un dernier apprêt.

3^o Les **SAVETONNIERS**, qui ne mettaient en œuvre que la basane.

4^o Les **SAVETIERS**, qui ne faisaient que les raccommodages.

Quelques métiers secondaires, nés parfois d'un caprice de la mode, dépendaient de ces quatre importantes corporations ou représentaient des spécialités négligées par elles.

Voy. **Baudroyeurs**. — **Bottiers**. — **Bouchonniers**. — **Chausse-pieds (Marchands de)**. — **Chaussons (Faiseurs de)**. — **Cirage**. — **Cordonniers**. — **Crépins**. — **Décrotteurs**. — **Formiers**. —

¹ Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 412.

² *Ordonn. royales*, t. XII, p. 86. — Ils furent confirmés de nouveau en avril 1474, et le nombre des jurés alors porté à quatre. (Manuscrits Delamarre, *arts et métiers*, t. II, p. 155).

³ Mss. Delamarre, *arts et métiers*, t. IV, p. 136.

⁴ *Taille de 1292*, p. 49 et 495.

⁵ *Anciens vêtements sacerdotaux*, 3^e série, p. 156. — Voy. aussi le Glossaire de Ducange, au mot *caliga*.

**Galochiers. — Gorets. — Passe-talon-
niers. — Patiniers. — Sabotiers. —
Savetiers. — Savetonniers. — Souliers
(Marchands de). — Sueurs. — Talon-
niers, etc.**

Chavetonniers. Nom que le *Livre des métiers* donne aux savetonniers.

Cheesniers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux chainetiers.

Chef-d'œuvre et Expérience. On peut voir, à l'article **Aspirants**, quelles preuves d'habileté professionnelle le moyen âge exigeait de l'ouvrier qui voulait s'établir. Il faut y reconnaître l'origine du chef-d'œuvre. Le mot, pourtant, ne se rencontre qu'une seule fois dans le *Livre des métiers*; je crois même qu'il y est pris dans le sens figuré, et signifie une œuvre très belle, parfaite en son genre : « Se li aprentis set faire un chef d'œuvre tout sus », son maître peut l'employer comme ouvrier et prendre un autre apprenti¹. Ce n'est pas là un fait isolé. Les orfèvres pouvaient aussi déclarer l'apprentissage terminé avant le temps fixé et proclamer libre le jeune homme devenu assez habile pour gagner cent sous par an, outre ses frais de nourriture².

Ceci date du treizième siècle. Mais, dès la fin du quinzième, le chef-d'œuvre est exigé par presque toutes les corporations, et il ne sera plus supprimé que par l'Assemblée nationale en 1791.

Lorsqu'un compagnon désirait être admis au chef-d'œuvre, il rédigeait une demande et l'adressait aux jurés de sa communauté. Ceux-ci convoquaient un certain nombre de maîtres, pris ordinairement parmi les Anciens. Le candidat était proposé, on lisait son brevet d'apprentissage et son certificat de service comme compagnon, puis l'assemblée délibérait sur la nature du chef-d'œuvre qui lui serait proposé. Il lui était ensuite choisi un *meneur*, chargé de le mettre au courant des usages et de l'accompagner dans les visites qu'il devait faire aux jurés et aux maîtres de son métier³.

On aurait cependant tort de croire que l'admission au chef-d'œuvre présentât toujours aussi peu de difficulté, surtout pour le compagnon qui n'était pas fils de patron. D'abord, soit qu'ils obéissent à une tradition, soit que leurs statuts leur en fissent une loi, plusieurs communautés n'admettaient à la maîtrise que les fils de maître⁴; dans celles-là, l'ouvrier ne pouvait donc changer de situation qu'à la condition d'épouser une fille ou une veuve de maître. Quelques corps de métier, afin de restreindre la concurrence, avaient limité le nombre de leurs maîtres : il ne devait point dépasser 300 chez les orfèvres, 200 chez les brodeurs, 72 chez les horlogers, 40 chez les batteurs-tireurs d'or, 36 chez les imprimeurs,

12 chez les ferrailleurs, etc.; les compagnons étaient donc forcés d'attendre pour se présenter qu'une place fût vacante, et pas n'est besoin de dire qu'il se trouvait presque toujours un fils de maître pour la prendre. Seuls ou à peu près, les orfèvres partageaient les places vacantes entre les fils de maître et les simples compagnons¹. D'autres corporations n'admettaient chaque année qu'un nombre limité de ceux-ci. Elles recevaient des fils et des gendres de maître « autant qu'il s'en présentait² », mais des pauvres compagnons : 1 seul chez les merciers³, les libraires⁴ et les relieurs⁵; 4 chez les cordonniers⁶ et les savetiers⁷; 6 chez les rôtisseurs⁸; 10 chez les tailleurs⁹, etc., etc.

Dans plusieurs corporations, la nature du chef-d'œuvre était déterminée par les statuts, dans d'autres, les jurés arrêtaient pour chaque candidat le programme du travail et le temps accordé pour l'achever. Quelquefois le candidat soumettait à l'acceptation des jurés le dessin de l'objet qu'il se proposait de faire.

À l'origine, on choisissait comme sujet du chef-d'œuvre un travail ordinaire, pris parmi ceux qui se présentaient le plus souvent dans le métier. La préoccupation constante de restreindre la concurrence fit ensuite multiplier les obstacles devant les aspirants, et proposer des chefs-d'œuvre compliqués et bizarres exigeant parfois plus d'une année de travail. On en trouve la preuve dans un très curieux procès que soutint contre sa corporation un ouvrier ceinturier nommé Claude Baudequin. Son avocat, François Palliot, exposa au prévôt de Paris que « ledit Baudequin s'est cy-devant et des long-temps présenté aux jurez pour luy bailler son chef-d'œuvre pour parvenir à la maistrise de son mestier, attendu qu'il a fait son apprentissage cinq ans passez, et depuis ce temps a toujours besogné comme compagnon dudit mestier sous les maistres. Ce néanmoins, lesdits jurez ont long-temps delayé ce faire, et finalement luy ont baillé un chef-d'œuvre fort pénible et difficile, dont la ferrure est d'argent, et lequel il n'a moyen de faire pour le long temps qu'il s'y faudroit employer, et ce pendant ne pourroit vivre ». Le pauvre compagnon demandait donc qu'on lui choisit un autre chef-d'œuvre, celui par exemple « duquel le dernier maistre à esté receu, qui est une grande ceinture à cropière à porter sur les armes, dont le feu grand roy François avaient accoustumé se servir ». Les jurés soutenaient que ces deux chefs-d'œuvre présentaient une égale difficulté; et d'ailleurs, un autre candidat, Pierre Tellier, offrait d'exécuter celui que refusait Baudequin. Le prévôt rendit un arrêt fort judicieux. Statuant au fond,

¹ Leroy, p. 80.

² Rôtisseurs, statuts de 1744, art. 14.

³ Décision de décembre 1661.

⁴ Statuts de 1686, art. 44.

⁵ Statuts de 1686, art. 9.

⁶ Statuts de 1614, art. 6.

⁷ Statuts de 1659, art. 38.

⁸ Statuts de 1744, art. 14.

⁹ Statuts de 1660, art. 7.

¹ *Livre des métiers*, titre LXXIX, art. 11.

² *Livre des métiers*, titre XI, art. 5.

³ Perruquiers, statuts de 1718, art. 32 et 33. — Boulangers, statuts de 1746, art. 18.

⁴ Bouchers, monnayeurs, batteurs-tireurs d'or, brodeurs, boyaudiers, ferrailleurs, oiseliens, etc., etc.

il décida (12 janvier 1571) qu'aucun compagnon ne serait plus reçu à la maîtrise chez les ceinturiers sans faire soit le chef-d'œuvre refusé par Baudequin, soit celui qu'il proposait d'entreprendre ¹.

L'édit de 1581 chercha à réagir contre la sévérité des jurés, sévérité qui écartait de la maîtrise beaucoup de bons ouvriers. Après avoir constaté ² que les candidats passent « quelquefois un an et davantage à faire un chef-d'œuvre tel qu'il plaist aux jurés », le roi enjoint à ceux-ci de « leur désigner et spécifier chef-d'œuvre, lequel ils puissent faire et parachever pour le plus difficile mestier en trois mois, ou moins si faire se peut, et des autres à l'équipolent ; et ce, pour éviter aux longueurs et abus qui sont commises par les jurez, à la ruine des artisans ³ ». « Des ouvriers, écrivait Mathieu Jousse en 1627, ont mis deux ans et plus à parfaire le chef-d'œuvre, tellement que c'est quelquefois la ruine des pauvres aspirans, à cause des grands frais et despences qui luy convient faire ⁴ ». L'édit de mars 1691, qui réglemena de nouveau cette matière, s'efforça de rendre le chef-d'œuvre accessible à tous. Entre autres dispositions, il veut qu'il puisse être « fait et parfait dans l'espace d'un mois, » qu'il « soit d'usage, de chose utile », et non un travail long et dispendieux, en dehors des occupations ordinaires de la communauté ⁵.

Le chef-d'œuvre était exécuté sous la surveillance des jurés et chez l'un d'eux. Les orfèvres avaient au Bureau de leur corporation une salle spéciale, dite *Chambre du chef-d'œuvre*, où tous les objets nécessaires étaient réunis. Les jurés, dit Leroy ⁶, « pouvoient seuls y entrer dans le temps que le chef-d'ouvrier travailloit, car la preuve qu'il y devoit donner de sa capacité étoit traitée très sérieusement ». On évitait avec soin qu'il pût être conseillé ou aidé. Le clerc ou concierge du Bureau prêtait serment de ne donner aucun avis au candidat, et de ne laisser entrer personne dans la pièce où il travaillait. Les menuisiers prononcent la destitution de la jurande contre tout garde qui aurait aidé un chef-d'ouvrier ⁷. Les fourbisseurs autorisent tous les bacheliers, c'est-à-dire tous les maîtres ayant rempli les fonctions de juré, à « estre présens quand l'aspirant travaillera, et à assister à tout ce qu'il fera ⁸ ».

Dans certains métiers, une épreuve orale remplaçait le chef-d'œuvre. Les apothicaires étaient interrogés par les jurés en présence de douze maîtres et de deux médecins. Six maîtres et deux médecins assistaient à l'examen des barbiers-chirurgiens ⁹. Celui que subissaient les

épiciers avait lieu sous le contrôle d'un docteur en médecine délégué par la faculté ¹.

Le chef-d'œuvre achevé, on l'exposait, et tous les maîtres venaient l'examiner, avec liberté entière de le critiquer. Mais les jurés prononçaient en dernier ressort : si le travail était jugé insuffisant, ils le brisaient, et forçaient le candidat à redevenir compagnon pendant une ou plusieurs années ².

On ne peut le nier, c'étaient là de sérieuses garanties en faveur de l'habileté des ouvriers, garanties qui ne font que trop défaut aujourd'hui. Mais ces sentences sans appel, rendues par des juges dont l'impartialité était souvent fort suspecte, livraient les aspirants à l'égoïsme des maîtres, toujours intéressés à ne pas augmenter le nombre de leurs concurrents, et à assurer l'avenir de leurs enfants aux dépens des candidats nés dans la classe ouvrière. L'édit de 1581 prit, avec autant d'inutilité que de sagesse, la défense de ces derniers. Si l'arrêt prononcé contre eux est défavorable, il veut que le chef-d'œuvre soit soumis à l'examen de plusieurs maîtres du métier, auxquels s'adjoindront « trois ou quatre notables bourgeois du lieu ». S'ils confirmaient la première sentence, une nouvelle commission était nommée, et il suffisait qu'elle émit un avis différent pour « qu'à l'instant mesmes » les compagnons fussent reçus à la maîtrise ³. Un ajournement ne devenait donc valable qu'à la suite de trois refus successifs.

L'édit ajoute que les compagnons seront reçus « sans que pour ce ils soient tenus de payer aucuns droits ou devoirs, faire aucuns banquets, etc. ⁴ ». Mais cette disposition ne fut pas plus respectée que les précédentes. On forçait l'aspirant à payer une indemnité aux jurés, aux bacheliers, même aux maîtres dont certaines corporations réclamaient l'avis. Chez les bourreliers, le chef-d'œuvre était jugé par vingt-quatre personnes, qui recevaient, savoir :

Les quatre jurés, chacun	6 liv.
Douze Anciens.....	3 —
Quatre Modernes	2 —
Quatre Jeunes.....	2 — ⁵

Les aspirants barbiers étaient encore plus exploités. Ils devaient payer :

Au chirurgien du roi.....	6 jetons d'argent.
Au lieutenant	} à chacun 6 liv. et 4 jetons.
Aux six syndics	
Au doyen	
A trois Anciens	} à chacun 3 liv. et 4 jetons.
Au greffier	
A d'autres Anciens.....	2 liv. 2 jetons.

« Et, ajoutent les statuts, seront les jetons du poids de 36 à 38 au marc ⁶ ».

¹ Bibliothèque nationale manuscrit français n° 21,794, 4^e pièce.

² Préambule.

³ Article 16.

⁴ *La fidèle ouverture de l'art du serrurier*, p. 10.

⁵ Article 1.

⁶ Page 85.

⁷ Statuts de 1743, art. 22.

⁸ Statuts de 1659, art. 17.

⁹ Édit de 1581, art. 19.

¹ Statuts de 1610, art. 8.

² Préambule de l'édit de 1581.

³ Article 17.

⁴ Voy. aussi l'édit de mars 1691, art. 1.

⁵ Arrêté du 25 janvier 1741. — Brossiers, statuts de 1659, art. 26.

⁶ Statuts de 1718, art. 39.

La confection du chef-d'œuvre était en outre l'occasion d'une foule de réunions et de repas, devenus peu à peu si coûteux que les statuts tentèrent, mais toujours vainement, de les supprimer. Les drapiers se distinguent par leur rigueur sur ce point : « Les jurez et tous autres, disent-ils, ne pourront recevoir aucun don, ni présent, pendant ni après le chef-d'œuvre, ni l'aspirant leur en donner, à peine de suspension de la maîtrise pour un an ¹ ». Les éventailistes interdisent « les festins, beuvettes et autres frais ² ; » et les gainiers stipulent qu'« il ne sera plus fait aucune assemblée pour les chefs-d'œuvre, et ne sera plus distribué pain, vin, biscuits ny macarons en façon quelconque ³ ».

L'édit de mars 1691 ordonne que le chef-d'œuvre restera la propriété de l'artisan ⁴. C'était justice, puisque le candidat l'avait exécuté à ses frais, avait fourni la couleur et les draps s'il était teinturier, le cuivre et le charbon s'il était chaudronnier, la chair et le poisson s'il était cuisinier. Parfois, un juré consentait à faire ces avances, et alors c'était à lui, non à l'aspirant que le chef-d'œuvre restait ⁵. Les horlogers ne le remettaient à son auteur que si celui-ci pouvait payer à la corporation une somme de cinquante livres ⁶.

Tout ce que je viens d'exposer s'appliquait au pauvre diable de compagnon assez osé pour aspirer au noble titre de maître. La scène changeait dès qu'il s'agissait de conférer cette dignité au fils d'un patron. Devant celui-là, les obstacles disparaissaient comme par enchantement. De droits à payer, il en était à peine question ; d'un examen à subir, on ne s'en préoccupait guère. Dans une foule de corporations, le fils de maître n'avait à fournir aucune preuve de son aptitude au métier ⁷ : « Les fils de maistre, disent les relieurs, seront receus à première réquisition, en payant trente livres pour les affaires de la communauté ⁸ ». D'autres avaient inventé en leur faveur une épreuve beaucoup plus facile que le chef-d'œuvre, et qui

se nommait *Expérience* ¹. Chez les boulangers, par exemple, le chef-d'œuvre consistait à convertir en diverses sortes de pâtes et de pains trois setiers de farine, mais les fils de maître n'étaient « tenus que de faire une légère expérience d'une mine de farine, et cette expérience pourra être faite en la maison du père ² ». On n'en demandait pas plus à l'apprenti ou au compagnon qui épousait une fille ou une veuve de maître. Ils seront reçus, disent les statuts, « en faisant une légère *expérience* telle qu'elle leur sera présentée par les jurés ». Les tabletiers demandent seulement qu'ils soient « témoins suffisants par les jurés ³ ». On soumettait encore à l'*expérience* les maîtres des faubourgs qui voulaient exercer à Paris ⁴, et dans les communautés où le fils de maître était dispensé de toute épreuve, ceux qui étaient nés avant que leur père eût obtenu la maîtrise ⁵.

Les serruriers et les chapeliers y mettaient moins de franchise. Chez eux, toute épreuve portait le nom de chef-d'œuvre, seulement sa nature variait suivant la condition des personnes. Chez les serruriers, il exigeait un travail de :

3 mois pour les compagnons arrivant de province.

2 mois et demi pour les compagnons apprentis de Paris.

2 mois pour les apprentis ou les compagnons qui épousaient une fille ou une veuve de maître.

1 mois pour les fils de maître ⁶.

Les potiers d'étain avaient trois chefs-d'œuvre différents, suivant que le candidat voulait être reçu *maître*, *passé maître* ou *menuisier* ⁷.

Quelques communautés exigèrent le chef-d'œuvre complet, même des fils de maître ⁸. D'autres, après l'avoir exigé au début, en dis-

¹ Tabletiers, statuts de 1507, art. 2. — Horlogers, st. de 1544, art. 7. — Bourrelliers, st. de 1578, art. 4, de 1665, art. 4, et de 1734, art. 8. — Tisserands, st. de 1586, art. 4. — Coffretiers, st. de 1596, art. 8. — Découpeurs, st. de 1604, art. 11. — Bonnetiers, st. de 1608, art. 15. — Plombiers, st. de 1648, art. 13. — Passementiers-Boutonniers, st. de 1653, art. 9, 10 et 16. — Gantiers, st. de 1656, art. 12. — Tailleurs, st. de 1660, art. 8. — Teinturiers du grand teint, st. de 1669, art. 52. — Teinturier du petit teint, st. de 1669, art. 86. — Teinturiers en soie et laine, st. de 1669, art. 93. — Faiseurs de bas, st. de 1672, art. 19. — Brodeurs, st. de 1704, art. 5. — Perruquiers, st. de 1718, art. 29. — Écrivains, st. de 1727, art. 6. — Boulangers, st. de 1746, art. 20, etc., etc.

² Statuts de 1746, art. 20.

³ Statuts de 1507, art. 2.

⁴ Fourbisseurs, statuts de 1627, art. 37.

⁵ Fripiers, statuts de 1664, art. 11, etc., etc. — C'était la règle générale, mais elle admettait des exceptions. Chez les boulangers (st. de 1746, art. 18), les charcutiers (st. de 1754, art. 15), etc., les fils de maître nés avant la maîtrise de leur père étaient astreints au chef-d'œuvre. Chez les fourbisseurs, on les dispensait de toute épreuve (st. de 1627, art. 38).

⁶ Sentence de police du 29 juillet 1699.

⁷ Voy. ci-dessous l'art. Potiers.

⁸ Chaudronniers, st. de 1566 et de 1735, art. 2. — Doreurs sur cuir, st. de 1575, art. 25. — Menuisiers, st. de 1743, art. 22. — Batteurs d'or, st. de 1683, art. 6. — Orfèvres, st. de 1759, titre II, art. 11. — Bouchers de la boucherie de Beauvais, st. de 1586, art. 2, etc., etc.

¹ Statuts de 1669, art. 48.

² Statuts de 1677, art. 14.

³ Statuts de 1688, art. 4.

⁴ Article 1.

⁵ Chaudronniers, statuts de 1735, art. 8.

⁶ Lettres patentes d'octobre 1717.

⁷ Charcutiers, statuts de 1476, art. 3, et de 1745, art. 13. — Armuriers, st. de 1562, art. 6. — Couteliers, st. de 1565, art. 7. — Tourneurs, st. de 1573, art. 10. — Pelletiers, st. de 1586, art. 5. — Bouchers de la grande boucherie, st. de 1587, art. 2, et de 1741, art. 45. — Jardiniers, st. de 1589, art. 5. — Cuisiniers, st. de 1599, art. 6, et de 1663, art. 23. — Fourbisseurs, st. de 1627, art. 38. — Taillandiers, st. de 1642, art. 5, et de 1663, art. 12. — Chapeliers, st. de 1658, art. 9. — Fripiers, st. de 1664, art. 11. — Couturières, st. de 1675, art. 6. — Éventailistes, st. de 1677, art. 9. — Grainiers, st. de 1678, art. 19. — Bouquetières, st. de 1678, art. 6. — Imprimeurs-Libraires, st. de 1686, art. 41. — Relieurs, st. de 1686, art. 7. — Cardeurs, st. de 1688, art. 11. — Charcutiers, st. de 1745, art. 13, etc., etc.

⁸ Statuts de 1686, art. 7.

pensèrent ensuite les candidats ¹. D'autres, au contraire, qui l'en dispensaient au début, l'exigèrent par la suite ².

Il importe cependant de ne pas prendre trop au sérieux cette minutieuse réglementation. À dater du dix-septième siècle, les statuts adoptés par les corporations donnent l'idée de ce qu'elles voulaient paraître, bien plutôt qu'ils ne montrent ce qu'elles étaient réellement. En fait, l'apprentissage, le compagnonnage et le chef-d'œuvre se rachetaient très bien à prix d'argent. Les brodeurs ne craignent même pas de l'avouer dans leurs statuts de 1648. Chez eux, le chef-d'œuvre officiel exigeait deux mois de travail. Mais « en considération des dettes de la communauté », les jurés furent autorisés à le remplacer « par un pourtrait ³ qui se puisse faire en huit jours », lorsque l'aspirant consentirait à payer une somme de cent livres ⁴. Dans plusieurs corporations ⁵, tout individu disposant d'un petit capital pouvait devenir maître du jour au lendemain, sans passer par aucun des grades intermédiaires. Il lui suffisait d'acheter des lettres de maîtrise. La royauté, toujours à court d'argent, avait inventé cette spéculation, à laquelle les communautés eurent aussi recours. Je reviendrai ailleurs ⁶ sur ce sujet. Mais toutes ces concessions avaient réduit de beaucoup le nombre des ouvriers habiles, et fort découragé ceux qui eussent pu le devenir. On fut donc obligé dans presque toutes les corporations de simplifier le chef-d'œuvre, devenu trop difficile pour l'immense majorité des aspirants. En 1699, les serruriers durent modifier celui qu'ils exigeaient depuis 1654; les teinturiers firent de même en 1737, bien que le leur remontât seulement à 1669. Les tissutiers-rubaniens et bien d'autres corps de métiers les imitèrent.

Le chef-d'œuvre une fois terminé, examiné et accepté, le candidat versait le prix de la maîtrise, qui variait suivant chaque communauté ⁷. Il était ensuite conduit par les jurés au Grand-Châtelet, chez le procureur du roi, qui le déclarait officiel-

lement maître du métier, après lui avoir fait prêter serment ¹.

C'était la dernière formalité exigée du candidat; il ne lui restait plus qu'à offrir à ses collègues le repas traditionnel. Cependant, jusqu'au dix-septième siècle, les boulangers soumettaient la réception du nouveau maître à un cérémonial où revivaient les vieilles coutumes de la communauté ². *

Chefs-d'œuvre exigés par certaines corporations. On a vu, dans l'article précédent, que le chef-d'œuvre était en général choisi par les jurés, et pouvait dès lors varier avec chaque candidat. Mais d'autres communautés imposaient à tous la même épreuve, dont le programme était déterminé par les statuts. Voici quelques exemples :

AIGUILLETIERS. — Ferrer de lait six douzaines d'aiguillettes.

AMIDONNIERS. — Fait un cent d'amidon.

APOTHICAIRES. — Trois épreuves successives :

1^o Interrogatoire de trois heures par les jurés et deux docteurs en médecine.

2^o *Acte des herbes.* Le candidat sera interrogé sur toutes les substances médicinales.

3^o *Chef-d'œuvre* proprement dit. Confection de cinq préparations importantes.

ARMES (MAÎTRES EN FAIT D'). Faire assaut de quatre armes différentes avec six maîtres.

ARQUEBUSIERS. — Forger un canon d'arquebuse long de trois pieds et demi. Ce fait, sera ledit canon éprouvé; et pour ce faire y sera mis de la poudre deux fois la pesanteur de la balle du calibre ordinaire.

Faire un rouet bien forgé et limé à juste, et trempé comme il appartient, l'arbre et la chaînette et la gâchette et le détentillon, la hallebarde, la vis qui la tient, la grande vis du chien et toutes les goupilles, ressorts et rouets, le tout bien trempé et de bon acier. [Année 1577].

ARTILLIERS. — Établir soit une arbalète garnie de son bandage et d'une douzaine de garrots ³ bons et suffisants. Soit un arc de bon bois d'if ou autre bois bien assaisonné, et une troussée de flèches garnie d'un volet ⁴. Soit une arquebuse à rouet montée et affûtée. [Année 1576].

BARBIERS-CHIRURGIENS. — Convenablement raser et saigner. [Année 1465].

BOISSELIERS. — Confectionner deux diverses pièces du métier. [Année 1443].

BONNETIERS. — Faire, fouler et appareiller bien et duement un bonnet anciennement appelé aumuce ou deux bonnets à usage d'homme appelés anciennement crémiolles. Faire, en outre, un bonnet carré de bon drap fin, le tailler, encofiner et presser. Faire aussi une toque de

¹ Les tissutiers-rubaniens l'exigent en 1403 (art. 4), et en 1585 (art. 14) ils demandent seulement que le candidat soit « ouvrier et expérimenté ». — Les bourreliers l'exigent en 1403 (art. 3), mais les statuts de 1578 et de 1665 (art. 4) ne réclament plus que l'*Expérience*.

² Les horlogers, qui ne demandaient que l'*Expérience* en 1544 (art. 7), exigent le chef-d'œuvre à partir de 1646 (art. 5, et st. de 1719, art. 9 et 11). — Les teinturiers du grand teint, qui ne demandaient que l'*Expérience* en 1669 (art. 52), exigent le chef-d'œuvre à partir de 1737 (art. 91), etc., etc.

³ Un modèle.

⁴ Articles 3 et 4.

⁵ Merciers, épiciers, orfèvres, écrivains, maçons, lingères, paumiers, etc.

⁶ Voy. ci-dessous l'art. Maîtrises (Vente de).

⁷ 3,240 fr. chez les drapiers. — 1.800 fr. chez les merciers, les maréchaux, etc. — 1.500 fr. chez les bonnetiers, les selliers, etc. — 900 fr. chez les vitriers, les menuisiers, les bourreliers, etc. — 800 fr. chez les potiers d'étain, les modistes, les fruitiers, les tanneurs, les parcheminiers, les tonneliers, etc. — 500 fr. chez les fondeurs, les graveurs, les grainiers, etc. — 300 fr. chez les cloutiers. — 175 fr. chez les couturières, etc., etc. — Les deux tiers à peu près de ces droits revenaient au roi. [Milieu du dix-huitième siècle].

¹ Voy. ci-dessous l'art. Serment.

² Voy. ci-dessous l'art. Maître des boulangers.

³ Traits de l'arbalète.

⁴ Morceau de cuir qui, en se rabattant, fermait la troussée.

velours, et brocher ¹ un bas d'estame ² et de soie. [Année 1608].

BOULANGERS. — Convertir trois septiers de farine en un pain blanc, brayé et coiffé de vingt-deux onces, et un tiers en un gros pain de sept à huit livres. — *Expérience.* Convertir un septier de farine en pain brayé et coiffé de quatorze onces, en partie seulement. [Année 1637].

Convertir trois septiers de bonne farine en pain blanc brayé et coiffé, de la pesanteur de vingt onces en pâte, pour revenir à seize onces cuit. — *Expérience.* Convertir une mine de farine en pain. [Année 1659].

Convertir trois septiers de bonne farine en diverses sortes de pâtes et de pains. [Années 1719 et 1746]. — *Expérience.* Légère expérience d'une mine de farine. [Année 1746].

BOUCHERS. — Habiller un bœuf, un mouton, un veau et un porc. [Année 1587].

Habiller un bœuf, un mouton et un veau. [Année 1741].

BOURRELIERS. — Faire un harnois de limon tout fourni, comme une selle à pleine couverture et à bastier; un collier de limon garni de trayaus avaloie à croix, dossier et brides: tout de cuir courroyé bien et suffisamment. [Année 1403].

Faire un harnois de limon ou de carrosse complet. [Année 1665].

BOURSIERS. — Faire: 1^o une bourse ronde en cuir. 2^o une bourse de velours. 3^o une gibecière de maroquin avec son ressort. 4^o un sac de maroquin à usage d'homme. [Année 1664].

BRASSEURS. — Accommoder, germer et faire un brassin de six septiers de grains, ou de plus s'il le veut faire. [Année 1630].

BRODEURS. — Une figure d'or nué ³ d'un demi tiers en carré. — *Expérience.* Quatre fleurs de lis d'or. [Année 1704].

CARDEURS. — Faire deux ou trois cardées de laine ou de coton. Ou arçonner un quarteron de coton. Ou peigner la laine sur le fourneau. Ou filer avec le rouet du lumignon ⁴. [Année 1688].

CARTIERS. — Faire une demi grosse de cartes fines. [Année 1594].

CEINTURIERS. — Faire une ceinture de velours à deux pendans, à huit boucles par le bas des pendans, la ferrure de fer linée et percée à jour, à feuillages encloués dessus et dessous, les clous avec leur contre-rivet: le tout bien poli. [Seizième siècle].

CHAINETIERS. — Faire les chaînes d'un demi-ceint ⁵.

CHAPELIERS. — Faire un chapeau d'une livre de mère-laine cardée, teint et garni de velours. Et encore une autre d'aignelain ⁶ françois, teint

et garni de velours. Et un autre feutre léger d'aignelain françois, teint et couvert de velours ou de taffetas: le bâtir, fouler, tondre et appareiller de tous points bien et duement. — *Expériences.* 1^o Pour le compagnon qui épousait la fille ou la veuve d'un maître: Faire un des trois chapeaux désignés par les jurés. 2^o Pour le petit-fils de maître, dont le père n'appartenait pas au métier: Faire un chapeau frisé et un feutre d'aignelain couvert de velours ou de taffetas. [Année 1658].

CHARCUTIERS. — Tuer un porc, l'habiller et le lendemain le faire apporter dans le Bureau de la communauté pour y être coupé et dépecé. [Années 1745 et 1754].

CHAUDRONNIERS. — Forger, retraindre ¹ et finir entièrement un coquemard ou cafetière de cuivre rouge. [Année 1735].

CORDONNIERS. — Tailler et coudre une paire de bottes, trois paires de souliers et une paire de mules.

CUISINIERS. — Le chef-d'œuvre sera de chair et de poisson, le tout diversement selon les saisons de l'année. [Année 1599].

DOREURS SUR MÉTAUX. — Dorer un grand clou de carrosse et un piton carré de fer à vis. — *Expérience.* Dorer un petit clou à tête.

DRAPRIERS DE SOIE. — Le chef-d'œuvre sera fait sur le velours, le satin plein et le brocart d'or et d'argent. [Année 1667].

ÉCRIVAINS. — Le candidat sera examiné sur la manière d'écrire, l'orthographe et l'art de jeter ² et compter. [Année 1570].

Trois séances, dont deux duraient sept heures de suite. — 1^{re} séance: vingt-quatre Anciens procédaient à l'examen des pièces d'écriture produites par le candidat. — 2^e séance: douze Anciens interrogeaient le candidat sur l'art et manière de bien écrire et méthode d'enseigner toutes sortes d'écritures, l'orthographe, l'art de jeter ² et compter tant au jet qu'à la plume. — 3^e séance: douze Anciens vauoient à examiner le candidat sur le fait de la vérification des écritures et signatures naturellement et artificiellement faites. [Année 1630].

Subir pendant trois jours un examen sur l'art de toutes les différentes écritures, sur l'orthographe, l'arithmétique universelle, les comptes à parties simples et doubles, les changes étrangers, les arbitrages, les vérifications d'écritures, signatures de comptes et calculs, sur la diction des mémoires et placets au roi, aux princes et aux ministres, et sur le dressé et arrangement des comptes, états et bordereaux. [Année 1727].

ÉPERONNIERS. — Faire un mors clauset ³ en la manière accoutumée, à savoir à serres, droit sur ses pointes, garni de porte-mors et chausse-trappe de fer, et salinière et gourmette. — *Expérience.* Faire un mors de petit prix, tel comme

¹ Tricoter.

² Fil de laine.

³ *Nuer* signifie ici nuancer, disposer les couleurs suivant les nuances, de façon à obtenir des dégradations presque insensibles.

⁴ Voy. l'art. Cardeurs.

⁵ Voy. l'article Demi-ceintiers.

⁶ Laine d'agneau.

¹ Lui donner des reliefs.

² Compter au moyen de jetons. — Voy. l'art. Jetons (Calcul par les).

³ Un mors complet doré ou argenté.

les jurés ordonneront selon le temps. [Année 1576].

Forger un mors complet, doré ou argenté, avec chausse-trappe, salinière et gourmette. — *Expérience*. Forger un mors de petit prix et facile à faire. [Année 1595].

ÉPICIERS. — Faire chef-d'œuvre tant d'ouvrage de cire, de confitures, de sucres, dispensation de poudres, comme de compositions, de recettes et connoissances de drogues. [Année 1484].

ÉPINGLIERS. — Faire un millier d'épingles. [Dix-septième siècle].

FAISEURS DE BAS AU MÉTIER. — Faire un bas de soie façonné aux coins et par derrière, avec une autre pièce telle qu'elle sera ordonnée par les jurés. — *Expérience*. Monter un métier avec toutes ses pièces, et y faire un bas de soie tourné aux coins. [Année 1672].

FOULONS. — Donner à trois aunes de drap non teint deux tontures, la première avant le lainage, la seconde après le premier lainage. — *Expérience*. Donner une première tonte à deux aunes et demie de drap de couleur. [Vers 1500].

GANTIERS-PARFUMEURS. — Tailler et couper bien et dûment cinq pièces d'ouvrages. Savoir : Une paire de mitaines à cinq doigts, de peau de loutre à poil ou autres étoffes à poil ; laquelle paire de mitaines sera fournie de sa garniture, le dedans de la main et le dessous du pouce tout d'une pièce de cuir de maroquin, et doublée de bonne fourrure ; et coudre ces mitaines comme il appartient. Et les quatre autres pièces seront un gant à porter l'oiseau ¹, tout d'une pièce, sans aucuns bouts de doigts ni coutellures ² ni effondrures ³, de peau de chien ou autres étoffes. La troisième sera une paire de gants échancrés, doublé tout le corps du gant d'une pièce ; comme aussi une paire de gants coupés aux doigts, de chevreau, pour femme. Et la dernière, une paire de gants de mouton échancrés, pour homme, sans coins à l'échancrure. Comme aussi sera tenu ledit aspirant de coudre icelle paire de gants et de la parfumer en bonnes odeurs et couleurs, et la rendre faite et parfaite, prête à mettre la main dedans. — *Expérience* imposée aux maîtres sans qualité : Tailler, couper, coudre et parfumer une paire de gants. — *Expérience* imposée aux fils de maître : Tailler deux paires de gants à leur choix, ou en tailler une paire et la coudre. [Année 1656].

HORLOGERS. — Faire une horloge à réveil-matin. [Année 1646].

Faire une horloge à réveil ou à répétition, faisant son effet dans sa boîte. Ou quelque pièce équivalente. [Année 1717].

IMPRIMEURS ET LIBRAIRES. — Les aspirants devront être congrus en langue latine et savoir lire le grec, dont ils rapporteront certificat du recteur de l'Université. [Années 1667 et 1686].

MÉGISSIERS. — Passer un cent de peaux de mouton en blanc. [Année 1594].

MENUISIERS. — Faire le chef-d'œuvre qui sera prescrit, tant en assemblage que de taille, de mode antique, moderne ou françoise, garni d'assemblages, liaisons et moulures. [Année 1645].

Faire le chef-d'œuvre qui sera prescrit, tant en dessin, assemblages, liaisons, contours, moulures et profils, que qualité et force des bois. [Année 1743].

OUBLIEURS. — Faire un mil de nieles au moins en un jour. [Année 1270].

Faire, en un jour, au moins cinq cents de grandes oublies, trois cents de supplications et deux cents d'esterels, bons et suffisans, et faire sa pâte pour ledit ouvrage. [Années 1397 et 1566].

PAIN D'ÉPICIERS. — Avec une masse de pâte de deux cents livres, musquée avec cannelle, muscade et clou de girofle, faire trois pains d'épices pesant chacun vingt livres. Convertir le reste en plusieurs sortes, telle qu'il plaira aux jurés. [Année 1596].

PÂTISSIERS. — Faire six plats complets en un jour, à la discrétion des jurés. [Année 1566].

PAUMIERS. — Jouer contre les deux plus jeunes maîtres, et leur gagner un certain nombre de parties.

PAVEURS. — Paver une pointe ou un tournant, soit en coin, soit en rue. [Année 1604].

PELLETIERS-FOURREURS. — Fourrer de tous points un chapeau. [Treizième siècle].

Faire une robe de ville ou reître ¹, et habiller un quarteron de peaux d'agneaux blancs ou noirs, et six peaux de lièvres. [Année 1586].

POTIERS D'ÉTAIN. — Faire un pot dont le corps doit être tout d'une pièce. — Pour l'aspirant qui veut être *passé maître* : Faire au marteau une jatte et un plat. — Pour l'aspirant qui veut être *menuisier* ² : Faire une écritoire.

RÉMOULEURS. — Emoudre et asseoir ³ une paire de grandes forces ⁴. [Année 1407].

SAVETIERS. — Faire trois paires de souliers. Savoir : la première à l'antiquité, sangle à double rivet ; et les deux autres à l'usage du temps. Ensemble une remonture de bottes. — Ou bien quatre paires de souliers tels que les jurés trouveront à propos. [Année 1659].

SELLIERS. — Faire une selle garnie de bon harnois, dont l'arçon sera à corps. La charpenter, garnir et armer d'une ou deux armures ou d'un bout en goulet. Laquelle armure ou bout l'aspirant forgera de sa main en la manière accoutumée, ainsi comme les maîtres ordonneront selon le temps. — *Expérience*. Garnir une selle de son harnois de petit prix, pour cheval hargneux ou mulet. [Année 1576].

¹ Manteau en forme de cloche, qui descendait jusqu'au mollet.

² Voy. cet article.

³ Resserrer.

⁴ Grands ciseaux à l'usage des tondeurs de drap.

¹ Un gant de fauconnier.

² Défauts produits par l'emploi du couteau.

³ Défauts produits par un tirage exagéré de la peau.

Charpenter un arçon à corps, le garnir d'armures devant et derrière. — Pour le *fil de maitre* : Faire et garnir une selle rase. — Pour l'apprenti qui *épouse une veuve ou une fille de maitre* : Charpenter l'arçon d'une selle à piquer, et la garnir bien proprement. [Année 1678.]

SERRURIERS. — Faire trois serrures, l'une de cabinet, l'autre de buffet, et la troisième de coffre.

La serrure de cabinet sera faite à quatre pènes ¹, dont le premier aura demi-tour, qui s'ouvrira à queue et bouton; les deux autres pènes seront avec feuille de sauge; et le quatrième à baquet garni d'un pêne à feuille de sauge.

La serrure de buffet sera pareillement faite à quatre pènes, avec la même garniture, excepté la queue et le bouton auxquels il y aura un contre-bord au palastre ², qui sera composé d'une seule pièce.

La serrure de coffre sera faite à quatre fermetures, en sorte que deux pènes fermeront les deux morillons ³, et seront chacun d'une seule pièce, portant leur charnière à onze nœuds ⁴ avec la rivure à jour, et la double gâchette fermera la bande auberonnière.

Lesdites serrures, pour faire paroître l'industrie de l'aspirant, seront grandes et montées d'un chassis à baquets et moulures. Lesdits baquets seront remplis de trois fonds vidés, dont les champs seront réservés; les coins, portant leurs clous, seront assistés d'autres coins pour convenir à la monture, lesquels seront faits avec moulures et fonds semblables à ceux desdits baquets. Et le chassis portera son cache-entrée; et lesdits baquets seront garnis de chapiteaux, autres ornemens et figures tels que les jurés désigneront.

Les clefs desdites trois serrures seront faites à sept pertuis ⁵ seulement. L'une des trois serrures sera commencée par la clef.

Pour le compagnon qui avait *épousé une fille de maitre* : Faire une serrure à six fermetures, garnie d'un pêne brisé à pignon couvert, avec deux gâchettes brisées et deux coques doubles d'une seule pièce chacune. Et la clef sera en tiers-point ⁶ cannelé, avec les garnitures suivant l'ordre des jurés.

Pour le compagnon qui avait *épousé une veuve de maitre* : Faire une serrure de coffre à quatre fermetures avec un tiers-point cannelé.

Pour le *fil de maitre* : Faire une serrure à trois fermetures ou à deux pènes, la clef à tiers-point avec son canon ⁷. [Année 1654].

Faire une serrure à quatre fermetures, avec un tiers-point cannelé.

Pour les compagnons *non apprentis de Paris* : Faire une serrure à six fermetures, avec sa clef à tiers-point cannelé.

Pour le compagnon qui avait *épousé une fille ou une veuve de maitre* : Faire une serrure à trois fermetures, avec clef à tiers-point cannelé.

Pour les *fil de maitre* : Faire une serrure à un tour et demi, avec sa clef à tiers-point simple. [Année 1699].

TEINTURIERS DU GRAND TEINT. — Le chef-d'œuvre sera composé de quatre balles de pastel de Lauragais ou autre de Languedoc, qui sera mis dans une cuve pour le préparer et en tirer la teinture de bleu que ledit pastel produit, depuis la nuance la plus brune jusqu'à la plus claire, et l'appliquer sur des étoffes de draperie. [Année 1669].

Asseoir une cuve composée de pastel et d'indigo ou de guède et d'indigo. Mettre cette cuve en état, et y teindre en bleu pers une pièce de drap ou de soie. [Année 1737].

TEINTURIERS DU PETIT TEINT. — Teindre quatre pièces. Savoir : Deux pièces de drap, que le candidat sera obligé de mettre en noir, l'une après que le teinturier du grand teint lui aura donné le pied du guède ¹ et de la garance ², et l'autre lorsque le même teinturier lui aura donné le pied du guède simplement. Et deux pièces de petites étoffes qui n'excéderont pas vingt sous l'aune, qu'il sera obligé aussi de teindre, l'une en gris de castor, l'autre en pain bis. — *Expérience*. Teindre une pièce de drap noir ou une pièce de petite étoffe. [Année 1669].

Noircir une pièce de drap qui aura précédemment été guédée par un teinturier du grand teint. Et en outre teindre deux pièces de petites étoffes, dont le prix n'excédera pas quarante sols par aune, l'une en gris de castor, l'autre en pourpre fait avec le bois d'Inde et de Brésil. [Année 1737].

TEINTURIERS EN SOIE, LAINE ET FIL. — Asseoir une cuve d'Inde ou fleurée, la bien user et tirer. [Année 1669].

TISSUTIIERS-RUBANIERS. — Faire : 1^o une pièce de ruban croisetée d'or et de soie; 2^o une pièce de ruban échiquetée d'or et de soie; 3^o une pièce de coustouère à lacer de soie vermeille; 4^o une pièce de fil de lin à trois lisses et à quatre fils. [Année 1403].

Faire deux aunes de tissu. [dix-huitième siècle].

TONDEURS DE DRAP. — Donner deux tontures à un morceau de drap de trois aunes. Savoir : une avant que le drap ait été lainé ³; la seconde après le premier lainage, et la troisième après la teinture. — *Expérience*. Tondre deux aunes et demie de drap de couleur. *

¹ On disait alors *pêle*.

² Boîte de fer sur laquelle sont montées toutes les pièces composant la serrure.

³ Morceau de fer plat attaché au couvercle d'un coffre. Il est muni d'une sorte d'anneau qui entre dans la serrure, et qui reçoit le pêne quand on la ferme.

⁴ Partie de la charnière dans laquelle passe la fiche qui permet le mouvement de va-et-vient.

⁵ Ou *gardes*. Ce sont les garnitures placées dans la serrure, et dont le dessin est reproduit sur le panneton de la clef.

⁶ En triangle.

⁷ Le canon est le petit conduit rond qui traverse la serrure et reçoit la tige de la clef.

¹ Ou pastel.

² Ces deux couleurs étaient réservées aux teinturiers du grand teint. — *Pied*, première couleur dont on charge une étoffe avant de la teindre en une autre couleur.

³ Le lainage consistait à frotter le drap avec le chardon pour en tirer le poil à la surface et lui donner ainsi l'aspect laineux.

Chefs-d'œuvriers. Maîtres reçus après avoir parfait le chef-d'œuvre. Ce nom se donnait parfois aussi aux compagnons occupés à faire leur chef-d'œuvre.

Voy. **Chef-d'œuvre** et **Qualité (Maîtres sans)**.

Chefs d'orchestre. Dans le règlement donné à l'Opéra le 19 novembre 1714, ils portent encore le nom de *Batteurs de mesure*, et leurs fonctions sont ainsi déterminées : « Le chef d'orchestre sera tenu, non seulement de battre la mesure, tant dans les représentations que dans les répétitions, mais encore de veiller sur les gens de l'orchestre, de tenir la main à ce qu'ils se rendent aux heures précises pour s'acquitter de leur devoir, et d'empêcher qu'ils ne quittent leurs places et leurs instruments pendant l'opéra ».

Chemisiers. Spécialité toute moderne, mais dont l'objet remonte très haut. Isidore de Séville au septième siècle, cite une *camisia*¹, et le moine de Saint-Gall nous révèle que Charlemagne portait une *camisia cilicina*², une fine chemise de caincil, comme on dit plus tard. Au treizième siècle, les chemises, *camisia* ou *chainses*, sont fort élégantes. Dans *Le roman de la violette*³, Gérard, s'habillant pour aller voir la belle Euriant, revêt

..... chemise ridée
Qui de fil d'or estoit brodée.

Le col était, comme aujourd'hui, fermé sur le devant par un bouton, ainsi que les manches, tenues très étroites au poignet. Quant aux rides dont il vient d'être question, il est facile d'y reconnaître des petits plis.

Au quatorzième siècle apparaît un nom nouveau, celui de *robe-linge*, qui semble désigner plus particulièrement les chemises d'homme. Les articles 194 et 195 de la grande ordonnance du 30 janvier 1351 fixent le prix à payer pour la façon d'une « robe-linge d'homme » ou d'une « chemise de femme »⁴.

A ce moment, dit M. Quicherat⁵, « la chemise devient d'un usage universel ». C'est aussi l'opinion de M. Siméon Luce⁶, qui écrit : « Dès la première moitié du quatorzième siècle, la chemise ne fut pas réservée aux personnes aisées ».

Du douzième au quinzième siècle, la chemise fut un vêtement de jour ; on la retirait en se mettant au lit, et l'on se couchait nu : ceci ne fait aucun doute. Il n'en était plus de même au seizième siècle. Quand Élisabeth, fille de Henri II, épousa le duc d'Albe (1559), son trousseau comprit douze chemises de jour et douze chemises de nuit⁷. A la même date, Jérôme de Montoux, médecin du roi, écrivait dans un traité d'hygiène :

« En yver sont convenables chemises de nuit¹ ».

Louis XIV portait la nuit, non seulement une chemise, mais encore une camisole².

Le quinzième siècle est le siècle du beau linge. « Les hommes, écrit un des continuateurs de Monstrelet, faisoient leurs manches fendre de leurs robes et de leurs pourpoints, pour monstrier leurs chemises déliées, larges et blanches³ ». Sous Charles VIII et sous Louis XII, les élégants laissaient surtout voir la toile entre le haut-de-chausses et le pourpoint tenus à dessein un peu écartés l'un de l'autre.

Les prédicateurs s'élevaient contre le luxe de ces chemises

Sentant muglias ou cyprès⁴,

de ces

Chemises fines pour soulas,
Froncées et de très fin lin⁵.

Michel Menot, narrant la vie de l'enfant prodigue qui, dans la maison de son père, était « habillé comme un belistre », raconte que « mittit ad querendum les drappiers, les grossiers, les marchands de soye, et se fait accouttrer de pied en cap. Quando vidit sibi pulchras caligas d'écrlate bien tirées, la belle chemise froncée sur le collet, etc. »⁶.

Olivier Maillard gourmande aussi les femmes qui exhibaient au cou, aux fentes de leur cotte et à l'extrémité de leurs manches une chemise de toile, parfois brodée d'or et de soie, et formée de deux pièces réunies à droite et à gauche par une couture si subtile que le corps ne pouvait la sentir⁷.

Du temps où il n'était encore que roi de Navarre, Henri IV avait connu la gêne, presque la misère. Je lis dans l'*Inventaire des archives des Basses-Pyrénées*⁸ qu'en 1582, il fit raccommorder quelques chemises. Onze jours avant son sacre, il ne possédait que douze chemises et en très mauvais état.

Au sein des grandes familles, on notait le jour où un enfant avait mis sa première chemise. Louis XIII avait quinze jours quand il vêtit la sienne. Elle lui fut apportée par une huguenote, la duchesse de Bar, sœur de Henri IV. La remueuse dut lui rappeler qu'en cette circonstance, il fallait faire le signe de la croix : « Faites-le donc pour moi, dit-elle en souriant, car je ne sais pas le faire »⁹.

On appelait *chemises de Chartres* des chemises faites sur le modèle de celle qui est conservée

¹ De la conservation de santé et prolongement de vie, traduit par Claude de Valgelas, 1559, in-4°, p. 27.

² Saint-Simon, *Mémoires*, t. XII, p. 172. — *État de la France pour 1712*, t. I, p. 264 et 300.

³ *Chronique*, édit. de 1572, t. III, p. 130.

⁴ Martial de Paris, *L'amant rendu cordelier*, édit. de 1731, p. 576.

⁵ *Farce de folle bombance*, dans l'*Ancien théâtre français*, t. II, p. 274.

⁶ Dans Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXIV, p. 400.

⁷ Voy. *La passion de N. S. Jésus-Christ*, édit. Crapelet, p. 71.

⁸ Tome I, p. 5 et 7.

⁹ Héroard, *Journal*, t. I, p. 7.

¹ Voy. Ducange, au mot *camisa*.

² Monachus Sangallensis, *De gestis Caroli magni*, dans le *Recueil des historiens*, t. V, p. 121.

³ Par Gilbert de Montreuil (treizième siècle), p. 170.

⁴ *Ordonn. royales*, t. II, p. 350.

⁵ *Histoire du costume*, p. 228.

⁶ Du Guesclin et son époque, p. 75.

⁷ *Mémoires de Guise*, édit. Michaud, p. 446.

dans une châsse à la cathédrale de Chartres, et qui passe pour avoir servi à la Vierge. Beaucoup de chevaliers revêtaient, avant le combat, une chemise semblable, à laquelle ils avaient fait toucher la sainte châsse. « J'ay bien ouy dire, écrit Brantôme dans son *Discours sur les duels*, qu'on n'est point repris pour porter une chemise de N.-D. de Chartres ou quelques saintes reliques de Hiérusalem ¹ ».

Ces chemises jouissaient encore d'une autre vertu. Le 23 janvier 1579, Henri III se rend à Chartres, « y prend deux chemises de Notre-Dame, une pour lui et l'autre pour la reine. Ce qu'ayant fait, il revint à Paris coucher avec elle, en espérance d'avoir un enfant ² ». A dater du seizième siècle, dès que le chapitre de Notre-Dame de Chartres apprenait la grossesse d'une reine de France, il lui envoyait une chemise de satin ou de taffetas blanc qui avait touché celle de la Vierge. Cette coutume fut encore observée en 1811, quand la grossesse de Marie-Louise fut officiellement annoncée.

Le nom de chemises de Chartres se donnait aussi à des médailles, qui, au milieu d'autres ornements, reproduisaient l'image de la célèbre chemise. Ces médailles, dont étaient pourvus tous les pèlerins, se portaient en manière de relique, de sauvegarde.

Chepiers. Voy. **Geôliers.**

Chesnetiers. Voy. **Chainetiers.**

Chevaliers d'honneur. On nommait ainsi deux officiers de la cour des Monnaies, créés par édit de juillet 1702. « Ils auront, dit le roi, rang et séance tant aux audiences qu'aux chambres du conseil, en habit noir, avec le manteau, le collet et l'épée au côté sur le banc des conseillers... Auront voix délibérative en toutes matières civiles. Et afin que lesdits offices ne puissent être remplis que de sujets qui en soient dignes, tant par leur extraction que par leur mérite, voulons que les acquéreurs n'en puissent être pourvus qu'après avoir obtenu notre agrément et fait preuve de leur noblesse entre les mains du sieur d'Hozier... ³ ».

Chevaucheurs. Officiers des eaux et forêts qui remplissaient à peu près les mêmes fonctions que les sergents traversiers ou dangereux ⁴.

Chevaucheurs. Voy. **Poste (Maîtres de).**

Chevaucheurs de l'écurie. Voy. **Courriers du cabinet.**

Chevaux. Voy. **Académistes.** — **Chevaux (Marchands de).** — **Cochers.** — **Courtiers.** — **Créats.** — **Écuyers.** —

Équarisseurs. — **Haras.** — **Loueurs.** — **Maquignons.** — **Palefréniers.** — **Postillons.**

Chevaux (MARCHANDS DE). Le moyen âge professa pour le cheval une admiration excessive, un peu justifiée d'ailleurs par les services qu'il obtenait de ce bel animal, fût-il, comme le dit Brunetto Latini ¹, « destrier grant por combatre, palefroi por chevauchier à l'aise, ou roncín por somes ² porter ». La plus célèbre institution de cette époque lui avait emprunté son nom, et les plus nobles seigneurs s'honoraient du titre de chevaliers; aussi Albert de Bollstadt consacre-t-il au cheval vingt colonnes, tandis qu'il n'en accorde que six au chien, une et demie à l'âne et une à l'éléphant ³.

Suivant Pietro Crescenzi, un bon cheval doit avoir les oreilles fortes, la poitrine et la croupe larges, la crinière épaisse, l'échine courte, le col gros, les yeux grands, les narines bien ouvertes, les jambes longues par devant et courtes par derrière ⁴.

La *Taille de 1292* cite seulement trois *marcheans de chevaux* ou *vendeurs de chevaux*.

La profession de marchand de chevaux resta toujours libre, et elle présente ceci de remarquable que, comme celle de verrier, elle n'emportait pas dérogeance; le noble, écrit Savary, peut s'y engager aussi bien que le roturier, l'un sans craindre de dérogeance à noblesse, l'autre sans avoir besoin de lettres patentes ou de privilège ». Et il ajoute: « Ce n'est pas cependant la coutume d'appeler marchands de chevaux les nobles qui en font des nourritures et qui vendent des poulains élevés chez eux ⁵ ». Alors, comment les nommait-on? Savary néglige de le dire.

Les lettres patentes du 30 avril 1613 et du 28 mars 1724 soumirent ce commerce à des règles exceptionnelles. Sous peine de confiscation et d'une amende de six cents livres, tout marchand recevant de la province ou de l'étranger des chevaux de selle devait avertir le grand écuyer de France et le premier écuyer du roi, afin qu'ils pussent faire leur choix avant tous autres. Pour les chevaux de carrosse, le premier écuyer seul devait être prévenu et, trois jours après, le marchand pouvait disposer des animaux. On voit que l'antique droit de prise ⁶ laissa des traces jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

Le marché aux chevaux se tenait alors le mercredi et le samedi au faubourg Saint-Victor. Les vices rédhibitoires susceptibles d'annuler la vente étaient la morve, la pousse et la courbature; l'action contre le vendeur devait être intentée dans les neuf jours de la livraison.

A la fin du dix-huitième siècle, l'on comptait à Paris environ cent marchands de chevaux. Ils

¹ Tome VI, p. 305.

² Lestoile, *Journal*.

³ Abot de Bazinghen, *Traité des monnoies*, t. I, p. 179.

⁴ Voy. Gallon, *Conférence de l'ordonnance de 1669 sur les eaux et forêts*, t. I, p. 560.

¹ *Li livres dou tresor*, p. 241.

² Charge, bagage.

³ *De natura animalium*, dans les *Opera*, t. VI, p. 576.

⁴ *Le livre des prouffitz champêtres*, quinzième siècle.

⁵ *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 728.

⁶ Voy. cet article.

s'étaient placés sous le patronage de saint Éloi.

On les trouve encore nommés *maquignons*¹, *rossiniers*, etc.

Chevaux de bois (ENTREPRENEURS DE). Je n'ai pu découvrir l'origine de cette industrie. Elle fut perfectionnée au commencement du dix-neuvième siècle, car J.-B. Gouriet écrivait vers 1811 : « Il est assez ordinaire aujourd'hui de remplacer ces chevaux par des cygnes et par des oies² ».

Voy. **Bateleurs**.

Cheveliers. Voy. **Celleriers**.

Cheveux (MARCHANDS DE). L'article 63 des statuts accordés aux barbiers-perruquiers en avril 1718 accorde à cette corporation le monopole de « la vente et revente des cheveux. » Les marchands en gros devaient, avant d'écouler leurs ballots, les apporter au bureau de la corporation, où ils étaient examinés.

Il se faisait depuis un siècle une incroyable consommation de poil. Les têtes des femmes vivantes et mortes étaient mises à contribution dans les quatre parties du monde, et le commerce des cheveux avait pris une extension considérable. Colbert songea même à en arrêter l'importation qui menaçait, disait-il, de devenir aussi ruineuse pour l'État que l'avait été naguère celle des ouvrages de fil. Mais les perruquiers se montrèrent meilleurs économistes que le ministre. Ils dressèrent des statistiques et démontrèrent, chiffres en main, que la vente des perruques à l'étranger faisait rentrer plus d'argent dans le royaume qu'il n'en sortait par l'achat des cheveux³. En effet, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, etc., étaient nos tributaires ; le perruquier français avait acquis déjà dans toute l'Europe la réputation qu'il conserva jusqu'à la fin d'être un artiste inimitable.

À la fin du dix-septième siècle, le commerce en gros était représenté à Paris par les sieurs Pelé, Vincent, Potiquet, Rossignol, etc., ces deux derniers demeuraient « sous la galerie des Innocens⁴ ». Tous ces commerçants avaient des coupeurs qui parcouraient la Normandie, la Flandre, la Hollande ; certains villages fournissaient jusqu'à dix livres de cheveux, qui devaient toujours avoir de vingt-quatre à vingt-cinq pouces de long. Les cheveux des pays chauds étaient réputés mauvais ; les plus estimés étaient ceux de Normandie, que l'on nommait *cheveux de pays*. L'Angleterre en fournissait fort peu, « le peuple, qui est à son aise, ne consentant pas aisément à laisser couper les cheveux de leurs femmes et de leurs filles. » Le prix variait entre quatre francs et cinquante écus la livre ; les plus chers étaient les blonds et les blancs.

On appelait *cheveux vifs*, ceux qui avaient

été coupés sur la tête de leur propriétaire, vivante ou morte ; *cheveux morts*, ceux qui avaient été arrachés par le peigne ou étaient tombés à la suite de quelque maladie ; *cheveux naturels*, ceux qui frisaient naturellement¹.

La rareté des cheveux était devenue telle à la fin du règne de Louis XIV, qu'on fut obligé de fabriquer en crin les perruques communes. Jean-Paul Marana écrivait vers 1700 : « Depuis que la perruque a été reçue, les têtes des morts et celles des femmes se vendent cher, étant la mode que les sépulcres et les femmes fournissent le plus bel ornement à la tête des hommes² ».

Au début du dix-huitième siècle, il y avait à Paris une cinquantaine de marchands de cheveux³. Les prix baissèrent pendant la Révolution, ce commerce étant largement alimenté par les condamnés du tribunal révolutionnaire.

Voy. **Perruquiers**.

Cheveux (OUVRAGES EN). L'article 58 des statuts accordés en 1674 aux barbiers-perruquiers leur accordait le monopole des « ouvrages en cheveux, tant pour hommes que pour femmes ». Vers la fin du dix-huitième siècle, cette industrie s'était concentrée au Palais-Royal. « L'artiste compose des chiffres amoureux, des nœuds, des arabesques, des devises, avec une perfection qui rivalise avec la peinture. Les petits nœuds alimentent la tendresse et sont chers à la fidélité⁴ ». Quant aux chiffres en cheveux montés sur or ou sertis dans l'or, ils étaient alors la spécialité d'un sieur Delion, qui demeurait rue Saint-Louis, au mouton d'or⁵.

Chevilliers. La *Taille de 1292* en cite deux. C'étaient, dit l'éditeur⁶, des « faiseurs de chevilles », désignation bien vague, car le mot *cheville* s'applique à une foule d'objets de nature différente et utilisés par un grand nombre de métiers.

Chevreteurs. Professeurs ou joueurs de chevrette, sorte de musette qui fut surtout en vogue aux treizième et quatorzième siècles.

Chevriers. Marchands ou gardeurs de chèvres. La *Taille de 1292* cite un chevrier.

Chiens. Nom que portaient les compagnons du *Devoir*. Ce sobriquet « vient de ce que ce fut un chien qui découvrit le lieu où gisait, sous des gravats, le cadavre d'Hiram, architecte du temple de Salomon⁷ ».

Voy. **Devoirs**.

Chiens (MARCHANDS DE). Dès le quatorzième siècle, pour ne pas remonter plus haut, on aimait les chiens au point de les habiller pendant l'hiver.

¹ Voy. cet article.

² *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 338.

³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VI, p. 259.

⁴ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 41.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 746.

² *Lettre d'un sicilien*, édit. V. Dufour, p. 42.

³ Savary, t. I, p. 746.

⁴ Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. V, p. 235 et 243.

⁵ *Almanach Dauphin*, art. Orfèvres.

⁶ Page 496.

⁷ Agr. Perdiguiet, *Le Livre du compagnonnage*, t. I, p. 57.

Une miniature, reproduite par Montfaucon ¹, et qui représente Charles IV allant au-devant d'Isabelle d'Angleterre ², nous le montre précédé d'une levrette sur laquelle flotte un manteau orné de fleurs de lis. C'est de la fin de ce siècle que paraît dater l'introduction en France des chiens espagnols ou épagneuls ³; « tous espagnols sont bons pour la chace du lièvre », disait le *Ménagier de Paris* ⁴ en 1393.

Charles VII et sa femme Marie d'Anjou recherchèrent beaucoup les chiens. Je copie ce passage dans un *compte* de 1490 : « Ung quartier de drap vert gay ⁵, pour faire ung habillement à une petite chienne de la chambre du Roi » ⁶.

Louis XI voulut être représenté sur son tombeau, l'épée au côté et son chien couché près de lui ⁷. Son fils Charles VIII paraît avoir été fort tendre pour les petites bêtes qui l'entouraient. Les comptes de sa maison nous révèlent que, durant les temps froids, il avait soin de faire habiller ses marmottes et sa chienne préférée. Il tolérât même que ses lévriers vinsent se coucher sur son lit, car je vois acheter dix-huit aunes de toile de lin « pour faire deux draps à mettre pardessus le lit dudit seigneur, pardessus les draps de toile de Hollande, pour garder que les lévriers de sa chambre ne les salissent et gastent quand ils se couchent dessus le lit ».

Tout méprisables que furent les derniers Valois, ils eurent pourtant deux passions dont il faut leur tenir compte, celle des arts et celle des chiens. François I^{er} disait souvent que, pour recevoir dignement un hôte illustre, il fallait veiller à ce qu'en arrivant, ses yeux fussent d'abord réjouis par la vue d'une belle femme, d'un beau cheval et d'un beau chien ⁸. Charles IX et Henri III préférèrent les bêtes féroces ⁹; pourtant, ce dernier s'engoua un beau jour des petits chiens damerets appelés bichons. Il en portait plusieurs dans une corbeille galamment ornée, qu'un ruban suspendait à son cou : il ne la quittait ni pour assister au sermon, ni pour donner audience aux ambassadeurs ¹⁰. Henri IV et Marie de Médicis étaient sans cesse, et même à table, entourés de bêtes de toutes sortes.

Sous Louis XIII, la mode fut aux chiens de manchons. Ils venaient de l'Artois, de Boulogne aussi; pour les empêcher de grandir, on leur frottait, dès la naissance, et plusieurs jours de suite, les jointures avec de l'esprit de vin. Ils restèrent en honneur jusqu'au milieu du dix-septième siècle. En 1692, ces variétés du carlin se vendaient surtout dans la rue du Bac, chez

une demoiselle Guérin, qui faisait le « commerce des petits chiens pour dames ¹ ». Les autres marchands occupèrent pendant longtemps le Pont-au-Change, puis se transportèrent sur les trottoirs du Pont-Neuf.

Les chiffonniers leur faisaient concurrence. En 1701, les habitants de la rue Neuve Saint-Martin ² se plaignirent de ce que « plusieurs particuliers chiffonniers demeurans en ladite rue se mêlent de trafiquer de chiens, pour la nourriture desquels ils font provision de chair de chevaux qui infectent le quartier. Lesquels chiens, au nombre de plus de deux cens, ils laschent la nuit et le jour dans la rue, en sorte que des passans en ont esté mordus; et lorsque ces chiens sont renfermés, ils troublent par leurs hurlemens le repos des habitans ³ ».

Le duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, était, dit Saint-Simon ⁴, « toujours plein de chiens et de chiennes dans son lit, qui y faisoient leurs petits à ses côtés ». Pour ce qui concerne le règne de Louis XIV, je renvoie aux articles *Levrettes de la chambre* et *Gouverneur des chiens de la chambre du roi*.

Sous son successeur, la mode fut aux épagneuls, aux danois et aux king's Charles, auxquels succédèrent les caniches et les griffons. Louis XV chérit pendant longtemps un king's Charles nommé Filou, le seul être au monde, pensait-il, qui l'aimât pour lui-même ⁵. Outre ses chiens de chasse, il possédait, comme Louis XIV, ses chiens familiers, et chaque jour, après diner, le premier maître d'hôtel offrait au roi deux cornets de gimblettes destinées à ces intimes amis. Sachez bien que si le grand maître de la garde-robe était présent, c'est à lui qu'était dévolu le privilège de remettre les gimblettes; et s'il n'y avait là ni premier maître d'hôtel, ni grand maître, le premier gentilhomme de la chambre ou le premier chambellan recevaient les gimblettes de la main des officiers de bouche et avaient l'honneur de les présenter au roi ⁶.

Les marchands de chiens, dit l'abbé Jaubert ⁷, divisaient ces animaux en trois classes, les chiens à poil ras, les chiens à long poil, et les chiens sans poil.

La première catégorie comprend « le dogue d'Angleterre ou bulldogue; le doguin d'Allemagne; le doguin de la petite espèce; le danois de carrosse, qui est de la hauteur du dogue d'Angleterre et qui en a quelques traits; le danois de la petite espèce; l'arlequin; le roquet; l'Artois ou le quatre-vingts; le grand lévrier; les lévriers de la moyenne et petite espèce; le braque ou chien couchant; le limier; le basset ou chien courant ».

On classe dans la seconde catégorie « l'épagneul noir, ou gredin; les pyrames ou gredins

¹ *Monumens de la monarchie*, t. II, p. 234.

² Femme d'Édouard II. — En mars 1325.

³ Sim. Luce, *Histoire de Duquesclin*, édit. de 1876, p. 62.

⁴ Tome II, p. 281.

⁵ Vert clair.

⁶ V. Gay, *Glossaire archéologique*, p. 370.

⁷ Comines, *Mémoires*, preuves, t. III, p. 339.

⁸ Brantôme, *Œuvres*, t. IX, p. 296.

⁹ Voy. Sauval, t. II, p. 13. — Brantôme, t. IX, p. 390. — Ét. Pasquier, *Œuvres*, édit. de 1723, t. II, p. 415. — Lestoile, *Journal de Henri III*, édit. Michaud, p. 156.

¹⁰ Voy. La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires de l'ancienne chevalerie*, édit. de 1826, t. II, p. 362.

¹ *Le livre commode*, t. I, p. 273.

² Auj. réunie à la rue Notre-Dame de Nazareth.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 543.

⁴ *Mémoires*, t. II, p. 385.

⁵ Voy. Dufort de Cheverny, *Mémoires*, t. I, p. 40 et 125.

⁶ Duc de Luynes, *Mémoires*, t. II, p. 277.

⁷ *Dictionnaire*, t. I, p. 482.

qui ont les sourcils marqués de feu ; le bichon bouffé ou chien lion, qui tient du barbet et de l'épagneul ; le chien loup ou chien de Sibérie, et les barbets de toutes espèces.

Le chien turc compose la troisième classe, « parce que c'est le seul que l'on connoisse ne pas avoir de poil ».

Avant la création des écoles vétérinaires (1762) les marchands de chiens soignaient ces animaux, tout comme les maréchaux donnaient leurs soins aux chevaux.

Les fourreurs et les gantiers utilisaient les peaux de chien. Ces derniers en confectionnaient des gants qui avaient, disait-on, la propriété d'adoucir la peau.

La fiente de chien était recherchée dans les fabriques de maroquin.

Les apothicaires célébraient les vertus de l'*huile de petits chiens*, des *cataplasmes de crottes de chiens*, etc. ¹. La *Pharmacopée* de Lemery mentionne aussi l'*onguent de chat*.

Les marchands de chiens ne pouvaient vendre des oiseaux, la corporation des oiselières s'y serait opposée, mais il est probable qu'ils faisaient le commerce des chats, quadrupède qui a toujours joué un grand rôle dans la vie privée. Le *Livre des métiers* nous apprend qu'au treizième siècle on utilisait déjà la fourrure du chat sauvage et surtout celle du chat domestique, qu'il nomme « chat de feu ou de foyer ² ». En 1387, « dame Alips, nayne de la Roynne ³, reçut de sa maîtresse un surcot doublé avec douze peaux de chat ⁴. Par la suite, le bas prix de cette fourrure la fit rechercher : l'Espagne, la Hollande, la Russie même nous en envoyait ⁵.

Dès le quinzième siècle, il était de principe que quand un chat passait la patte sur son oreille, il annonçait la pluie : « Quand vous veez (voyez) un chat assis sur une fenestre au soleil qui lesche son derrière, et la patte qu'il lève se porte au dessus de l'oreille, il ne vous convient de doubter que ceste journée il ne pleuve ⁶ ». Ambroise Paré, ordinairement plus sage, a consacré tout un chapitre au venin du chat. Les chats, écrit-il, infectent par leur cervelle, par leur poil, par leur haleine et même par leur regard ⁷.

On attribue au savant Peiresc l'introduction en France du chat dit angora. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chats français ne lui suffisant pas, il mit à contribution l'Orient, et qu'il en reçut de très beaux félins, cendrés, roux, mouchetés, etc. D'ailleurs, il n'était pas seul à connaître tout le prix de cette race. Sa correspondance nous révèle que les plus éminents personnages cherchaient à en obtenir des rejetons. Mais il ne s'en défaisait qu'à bon escient, les employait surtout pour se concilier les bonnes grâces des collectionneurs à qui il proposait

l'achat ou l'échange de quelque objet curieux ¹.

Voy. **Châtreurs**. — **Souricières** (Commerce des). — **Tondeurs de chiens**.

Chiens de la chambre du roi. Voy. **Gouverneur**.

Chiens de cour. Voy. **Principaux**.

Chiferineurs. Voy. **Chifonieurs**.

Chiffleurs. Voy. **Siffleurs**.

Chiffonnières. Femmes qui, dans les fabriques de papier, faisaient le triage des chiffons. On les nommait aussi *drapelières*.

Chiffonniers. La *Taille de 1292* mentionne deux *loquetières*, qui ne peuvent guère être considérées que comme des chiffonnières. Plus tard apparaissent les noms de *pattiers*, *drilliers*, *peilliers* et *chiffonniers*, dérivés des mots *pattes*, *drilles*, *peilles* et *chiffes*, qui désignaient les vieux morceaux d'étoffes employés dans la fabrication des papiers. Certaines provinces emploient encore le mot *drapeaux* dans le même sens, et Rabelais, au second livre de son *Pantagruel* ², nous présente le roi Priam transformé en chiffonnier et vendant « de vieux drapeaux ».

Les chiffonniers ne se bornèrent pas longtemps au commerce des chiffons ; ils y joignirent bientôt celui des vieux souliers, des verres cassés et même, un peu plus tard, celui des chiens.

Une ordonnance de police rendue le 10 juin 1701 ³, fournit une assez triste idée de leur moralité. Quoiqu'il leur fut défendu d'exercer leur métier avant « la pointe du jour », ils sortaient « de leurs maisons » à minuit, et erraient dans les rues sous prétexte d'amasser des chiffons ; « ce qui peut donner lieu, dit l'ordonnance, à la plus grande partie des vols qui se font, tant des auvents que des grilles et des enseignes, même causer ou favoriser les ouvertures des boutiques, salles et cuisines qui sont au rez-de-chaussée, estant facile ausdits chiffonniers d'en tirer, avec les crocs dont ils se servent, les linges et la plupart des choses qu'on a coutume d'y laisser ». Les habitants de la rue Neuve-Saint-Martin se plaignaient de leur côté, « que plusieurs particuliers chiffonniers, demeurans en la dite rue, se meslent de trafiquer de chiens, pour la nourriture desquels ils font provision de chair de chevaux qui infectent le quartier »....

Voy. **Escroiers**.

Chiffreurs. « On nomme chiffreur, dit l'*Encyclopédie méthodique* ⁴, celui qui sait faire avec la plume toutes sortes de calculs et d'opérations d'arithmétique. Pour être habile chiffreur, il faut savoir le livret, c'est-à-dire savoir multiplier sur le champ et de mémoire toutes sortes de nombres les uns par les autres ».

¹ Voy. la *Pharmacopée* de Lémery, passim.

² Deuxième partie, titre XXX.

³ Isabeau de Bavière.

⁴ Douët-d'Arcq, *Nouveaux comptes*, p. 248.

⁵ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 704.

⁶ *Évangile des quenouilles*, édit. elzévir., p. 412.

⁷ *Œuvres*, p. 782.

¹ Voy. Léop. Delisle, *Un grand amateur français du dix-septième siècle*, p. 17.

² Chap. 30.

³ Dans Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 543.

⁴ Commerce (publié en 1783), t. I, p. 520.

Chifonieurs. Faiseurs ou joueurs de l'instrument appelé chifonie, sorte de vielle qui est déjà citée, sous le nom de *simphonia* et en même temps que la vielle (*vidula*), dans le *Dictionarius* de Jean de Garlande ¹.

On trouve *chiferineurs*, *chifrineurs*, *simphonieurs*, etc.

Chifrineurs. Voy. **Chifonieurs**.

Chimiatres. Voy. **Spagiristes**.

Chimistes. Voy. **Produits chimiques**.

Chineurs. « Chiner une étoffe, c'est donner aux fils de la chaîne des couleurs différentes et les disposer de façon qu'elles représentent un dessin quelconque ² ».

Chirographes. *Cyrogaphum*, *cirographum*, *charta cyrogaphata*, *cyrogaphata partita*, *undulata*, *identata*, en français *chirographe*, *charte partie ondulée*, *dentelée*, etc. Autrefois comme aujourd'hui, quand on dressait un contrat, chacune des parties contractantes en recevait un exemplaire. On traçait, en gros caractères, au milieu d'une feuille de vélin, le mot CYROGRAPHUM; puis l'acte était transcrit deux fois et à contre-sens sur cette feuille, de manière à ce que le mot CYROGRAPHUM servit de titre aux deux expéditions; il se trouvait dès lors placé droit en tête de l'une, et renversé en tête de l'autre. On le coupait ensuite par le milieu, et chacune des expéditions avait alors pour titre les lettres séparées en deux. En rapprochant les deux actes, le mot se retrouvait donc entier. C'est là l'origine de nos registres à souche, l'origine des mots aux lettres enchevêtrées qui constituent le talon de nos billets de banque, de nos actions et obligations commerciales.

Le mot CYROGRAPHUM est quelquefois remplacé par des images ou des formules de dévotion, par le nom des parties contractantes, etc. Aux *chartes parties* où le titre était coupé en ligne droite succédèrent les *chartes ondulées*, *dentelées*, etc.

La plus curieuse *charte partie* qui concerne notre histoire commerciale date du commencement du treizième siècle. Elle est relative à un accord sur la vente du sel entre la hanse de Paris et celle de Rouen. En tête figure le mot CYROGRAPHUM, qui a été divisé en deux et dont le bas seul subsiste. Un fac-simile de cette charte a été publié dans l'ouvrage de M. de Coëtlogon sur les *Armoiries de la ville de Paris* ³.

Chiromanciens. On nomme ainsi ceux qui font métier de prédire l'avenir d'une personne par l'inspection des lignes de sa main. De graves auteurs ont écrit sur ce procédé de divination, qui remonte aussi haut que les plus anciens bateleurs. M^{lle} Lenormant, l'habile tireuse de

cartes, se fit aussi une réputation comme chiromancienne.

Voy. **Bateleurs**.

Chirurgien du roi (PREMIER). Il était chef de la corporation des barbiers et des chirurgiens.

Voy. **Maitre des barbiers**.

Chirurgiens. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, le fait de se livrer à un travail manuel quelconque constituait une marque de servage et parquait impitoyablement son auteur dans la classe ouvrière. Ainsi, les merciers, qui vendaient de tout et ne fabriquaient rien, occupaient dans la hiérarchie sociale une place bien supérieure à celle des chirurgiens. Ces derniers, formant avec les barbiers une seule et même corporation, furent, pendant plusieurs siècles, mis au rang des artisans, des manœuvres. Ce mot est, d'ailleurs, la traduction littérale de leur nom dérivé du grec. Il faut arriver à la Déclaration du 23 avril 1743 pour voir les chirurgiens émancipés se dégager des liens qui les rattachaient à la classe ouvrière.

Jusque-là, saigner un malade eut constitué pour tout médecin un acte déshonorant. En plein dix-huitième siècle si un chirurgien, honteux de son humble position, voulait obtenir la licence en médecine, il était tenu de s'engager, par acte dressé devant notaires, à ne plus faire aucune opération; car, disent les statuts de la Faculté, « il convient de garder pure et intacte la dignité de l'ordre des médecins ¹ ».

Au moyen âge, tout homme sachant lire et écrire est un clerc, appartient à l'Église, et l'Église avait déjà formulé un adage auquel elle ne resta guère fidèle: *Ecclesia abhorret a sanguine*. Un clerc ne pouvait donc, sans désobéir et sans déroger, se livrer à l'étude de la chirurgie. La pratique de cet art resta dès lors livrée à des charlatans, à de vieilles femmes et à des barbiers. Un certain nombre de recettes, transmises par tradition, composait toute la science des uns et des autres.

Vers le milieu du treizième siècle, quelques barbiers intelligents tentèrent d'arracher leur corporation à son ignorance. Ils cessèrent de tondre et de raser pour se consacrer exclusivement aux opérations chirurgicales. En même temps, ils instituèrent une confrérie spéciale placée sous l'invocation de saint Côme et de saint Damien, deux bienheureux qui avaient, disait-on, cultivé l'art chirurgical en Arabie ². Comme la plupart des artisans, les chirurgiens soumirent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt de Paris Étienne Boileau, et ces statuts, insérés par lui dans le *Livre des métiers*, nous prouvent que leur petite communauté était organisée sur le modèle de toutes les corporations ouvrières ³.

¹ *Statuta Facultatis medicinæ*, édit. de 1598, art. 24; de 1634, art. 28.

² Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. I, p. 484. — Ce mot n'existe pas dans le *Dictionnaire* de Savary (1723).

³ *Livre des métiers*, titre XCVI.

³ Tome I, p. 50.

Six jurés, élus dans la forme ordinaire, surveillaient et administraient la communauté. Leur principale mission était d'examiner les gens qui « s'entremettent de cyrurgie ». Sur leur rapport, le prévôt de Paris en autorisait ou en interdisait l'exercice aux candidats.

Les statuts insistent sur la défense de donner des soins en secret aux criminels, aux « murtriers ou larrons qui sunt blechiez ou blecent autrui, et viennent celéement aus cyrurgiens, et se font guérir celéement ». Après un premier appareil posé ou un premier pansement fait, le chirurgien était tenu d'avertir le prévôt de Paris. Ainsi, dès 1268 la corporation était divisée en deux classes, celle des simples barbiers ou BARBIERS-LAIQUES, dits plus tard *barbiers-chirurgiens* et *chirurgiens de robe courte*, puis celle des BARBIERS-CLERCS, nommés aussi *chirurgiens-barbiers*, *chirurgiens de Saint-Côme* et *chirurgiens de robe longue*. L'ardente préoccupation de ces derniers va d'abord être de se maintenir indépendants des barbiers laïques, de se réserver le monopole des opérations chirurgicales. Devenus peu à peu plus ambitieux, ils aspireront à se rapprocher des mires ou médecins, à élever leur corporation au rang de corps savant. Après plusieurs siècles de persévérants efforts, il leur fallut, pour y parvenir, associer leur cause à celle des barbiers laïques.

En 1311, Pitard, chirurgien de Philippe-le-Bel, obtient de lui une ordonnance interdisant toute opération chirurgicale aux barbiers qui n'auraient pas été reconnus aptes à leur métier. Cette ordonnance est renouvelée en 1352¹, puis en 1364²; mais des ordonnances de décembre 1371³ et d'octobre 1372⁴ réunissent en une seule les deux classes de barbiers, et les placent sous l'autorité du premier barbier du roi. Les chirurgiens s'adressent alors aux médecins, mais la Faculté, par jalousie, soutient contre eux les barbiers. En 1544, les chirurgiens triomphent enfin, François I^{er} leur accorde tous les privilèges concédés à l'Université, et en 1576, ils sont autorisés à ouvrir des cours publics. Puis la Faculté les asservit de nouveau à ce point qu'en 1655 les chirurgiens réclament la protection des barbiers, viennent, tête basse, solliciter ces ennemis jusque-là si méprisés.

Après quatre siècles de luttes, un arrêt du 7 février 1660 déclare que les deux communautés réunies des chirurgiens et des barbiers seront soumises à la Faculté de Médecine, leur interdit de prendre la qualité de bacheliers ou de docteurs, d'arborer ni robe, ni bonnets. Rien ne distingue plus leur corporation des plus humbles corporations ouvrières, sauf l'honneur d'avoir pour chef le premier barbier du roi.

Ce terrible arrêt qui, aux yeux de la Faculté, devait consommer la ruine des chirurgiens, fut en réalité un avantage remporté par eux sur leur arrogante rivale. La fusion des chirurgiens et

des barbiers étant complète, absolue, la Faculté avait perdu la ressource d'opposer les uns aux autres. Les chirurgiens procédèrent assez habilement, se concilièrent quelques appuis à la Cour; de sorte que le premier barbier du roi reçut ordre d'abandonner ses droits, de les transmettre au premier chirurgien, et ce fut ce dernier que des lettres patentes de 1668 accorderont pour chef à la communauté unie des chirurgiens et des barbiers. Une distinction existe pourtant entre les deux corps. Les barbiers sont tenus d'avoir « des boutiques peintes en bleu, fermées de châssis à grands carreaux de verre, et de mettre à leurs enseignes des bassins blancs pour marque de leur profession, et pour faire différence de ceux des chirurgiens qui en ont des jaunes ». Leur enseigne devait en outre être ainsi conçue : *X, barbier, perruquier, baigneur, étuviste. Céans, on fait le poil et on tient bains et étuves*¹.

Enfin, le 23 avril 1743, parut une Déclaration royale tout à fait favorable aux chirurgiens. Nul, dit-elle, ne pourra être reçu maître chirurgien s'il ne possède pas le diplôme de maître ès arts. Les chirurgiens seront donc désormais membres de l'Université et jouiront de tous les privilèges attachés à ce titre. Aussi devront-ils exercer désormais leur profession « sans mélange d'aucun art non libéral, commerce ou profession étrangère audit art. »

En somme, l'association des chirurgiens était reconnue comme un corps savant, tous les liens qui les rattachaient à la Faculté étaient brisés, ils étaient déclarés les égaux des médecins, aussi bien dans le domaine de la science que dans les relations sociales.

Toutefois, l'article 7 d'un arrêt daté du 12 avril 1749 exigea encore des chirurgiens qu'ils tinssent boutique ouverte : « Chacun des maîtres en chirurgie sera tenu de faire mettre sur la porte de la maison où il demeurera son nom et sa qualité ; comme aussi d'avoir une salle basse au rez de chaussée de sadite maison, où il y aura toujours un de ses élèves au moins, pour donner en son absence les secours nécessaires à ceux qui en auront besoin ».

Cet article ne faisait en réalité que confirmer un usage existant. Depuis quelque temps déjà, les chirurgiens n'avaient plus de boutique proprement dite ; mais tous avaient conservé sur la rue, au rez-de-chaussée, une salle fermée par des grilles et où un élève se tenait en permanence. Sur la devanture, s'étaient affichés indiquant les cours des professeurs et donnant l'adresse des chirurgiens² ?

Mais le préjugé qui déprisiait tout travail manuel s'affaiblissait de plus en plus, et les statuts de 1750 s'expriment ainsi : « Les maîtres du collège de chirurgie jouiront des honneurs, distinctions, prérogatives et immunités dont jouissent ceux qui exercent les arts libéraux et scientifiques. Seront en conséquence lesdits mai-

¹ Ordonn. royales, t. II, p. 496.

² Ordonn. royales, t. IV, p. 499.

³ Ordonn. royales, t. V, p. 440.

⁴ Ordonn. royales, t. V, p. 52.

¹ Ces prescriptions furent reproduites dans les statuts de 1718, art. 42.

² Quesnay, *Examen impartial*, etc., p. 210.

tres compris dans le nombre des notables bourgeois de la ville de Paris et participeront à toutes les prérogatives dont sont en possession lesdits notables. Défendons de les comprendre dans aucun rôle des arts et métiers, ni de les assujétir à la taxe de l'industrie ¹ ».

Les chirurgiens avaient donné leurs premiers cours dans une salle dépendante du collège de Dainville qui était situé rue de la Harpe, en face de l'église Saint-Côme. En 1691, ils firent construire tout près de là un élégant amphithéâtre, occupé aujourd'hui par une école gratuite de dessin. Enfin, en 1776, ils s'installèrent rue des Cordeliers (auj. rue de l'École de Médecine) dans les bâtiments de la Faculté de médecine actuelle. Ils avaient conservé pour patrons saint Côme et saint Damien.

Le *Livre des métiers* nomme les chirurgiens *cyrurgiens* et *cireurgiens*. On trouve encore *surgiens*, *sirurgiens* *habilleurs*, etc. Tout apprenti d'un barbier et d'un chirurgien était appelé *frater*.

Voy. **Accoucheurs**. — **Auristes**. — **Barbiers**. — **Cabinets d'anatomie**. — **Châtreurs**. — **Dentistes**. — **Épileurs**. — **Frater**. — **Herniaires**. — **Inciseurs**. — **Instruments de chirurgie**. — **Lits mécaniques**. — **Lithotomistes**. — **Matrones**. — **Oculistes**. — **Opérateurs**. — **Pédicures**. — **Phlébotomistes**. — **Pos-tiches**. — **Renouveurs**. — **Sages-femmes**. — **Sièges mécaniques**.

Chirurgiens-herniaires. Voy. **Herniaires**.

Chirurgiens-lapidaires. Voy. **Lithotomistes**.

Chirurgiens - restaurateurs. Voy. **Renouveurs**.

Chitareurs. Voy. **Cithareurs**.

Chocolat (FABRICANTS DE). La conquête du Mexique et celle du chocolat sont dues à Fernand Cortez, double titre de gloire, dont le premier fut le plus périssable, car l'Espagne a perdu le Mexique, tandis que le chocolat constitue encore aujourd'hui une branche productive de son commerce.

En France, la première personne qui en ait fait usage fut, non pas, comme on l'a dit ², le cardinal de Richelieu, mais son frère aîné, Alphonse-Louis du Plessis, archevêque de Lyon et cardinal. « J'ai ouï dire à l'un de ses domestiques, écrit Bonaventure d'Argonne ³, qu'il s'en servait pour modifier les vapeurs de sa rate ». Cette assertion est d'autant plus vraisemblable que René Moreau, célèbre médecin de Paris, raconte avoir été consulté, avant 1642, par le

cardinal de Lyon sur les propriétés thérapeutiques du chocolat ⁴.

Une douzaine d'années après, le cardinal Mazarin et le maréchal de Gramont firent venir d'Italie deux habiles cuisiniers qui savaient préparer le café, le thé et le chocolat ⁵. Ces précieux talents étaient donc encore inconnus à Paris. Ils ne l'étaient guère moins en 1659, et de cette année date le premier document officiel relatif à l'introduction du chocolat dans la grande ville. Ce sont des lettres patentes, datées de Toulouse le 28 mai 1659, et qui accordent, pour une durée de vingt-neuf ans, à un sieur David Chaliou le privilège exclusif de la fabrication et de la vente du chocolat dans toute l'étendue du royaume. Cette pièce est conservée aux Archives nationales ⁶.

Chaliou s'établit près de la croix du Trahoir ⁷, qui s'élevait à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue de l'Arbre-Sec, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui une fontaine. Son commerce prospéra-t-il ? Cela est probable, car dès 1661 la Faculté de médecine approuvait l'usage du chocolat ⁸. Et pourtant, dix ans plus tard la province ne connaissait pas encore cet aliment. L'abbé de Choisy l'affirme ⁹, et madame de Sévigné est désolée de penser que sa fille, partie pour Lyon, n'y trouvera pas de chocolatière ¹⁰.

Le matin, en sortant de sa chambre, le Régent allait prendre du chocolat dans une grande pièce où l'on venait le saluer : c'est ce que l'on appelait être admis au chocolat ⁸.

Les médecins se montraient beaucoup plus indulgents pour le chocolat que pour le café, et la Faculté lui resta toujours fidèle. En 1684, le bachelier Fr. Foucault prit pour sujet de thèse le chocolat ⁹, et il en fit un éloge enthousiaste. Vers 1776, un sieur Doret inventa une machine hydraulique qui broyait le cacao et le réduisait en pâte. Son procédé fut approuvé par la Faculté, et Doret obtint le droit de donner à sa fabrique le titre de manufacture royale.

Les chocolats de Madrid, de Cadix, d'Italie, de Portugal, puis de Saint-Malo furent pendant longtemps les plus recherchés. Mais à la fin du dix-septième siècle, on leur préférait celui de Paris ¹⁰.

En 1692, les marchands « renommez pour leur bon chocolat » étaient d'abord le sieur Chaliou, toujours installé dans sa boutique de la rue de l'Arbre-Sec, puis le sieur Rere, rue Dauphine ¹¹. La même année, un sieur François

¹ Traduction du *Tratado de la naturaleza del chocolate* d'Antonio Colmenero. Dédicace au cardinal de Lyon, datée du 21 octobre 1642.

² Audiger, *La maison réglée*, livre IV.

³ Registre coté X^{1a} 8665, f^o 68.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 797.

⁵ *An salubris usus chocolate*, Thèse soutenue par Michel Dupont et concluant par l'affirmative.

⁶ *Histoire de la comtesse des Barres*, édit. de 1807, p. 97.

⁷ Lettre du 11 février 1671, t. II, p. 60.

⁸ *Testament politique du maréchal de Belle-Isle*, p. 43.

⁹ *An chocolotæ usus salubris?*

¹⁰ Pommet, *Histoire des drogues*, liv. VII, p. 207.

¹¹ *Le livre commode*, t. I, p. 303.

¹ Article 7.

² C.-B. Behrens, *Selecta diætetica*, p. 391. — Ch. Linné, *Amœnitates académicae*, t. VII, p. 254.

³ *Mélanges d'histoire*, t. I, p. 4.

Damame se vit accorder par le roi un privilège exclusif pour la vente du café, du thé et du chocolat ; mais, dès l'année suivante, il y renonça de lui-même et le commerce en redevint libre.

Parmi les fabricants de chocolat dont le nom est arrivé jusqu'à nous, c'est-à-dire parmi ceux qui abusèrent de la réclame, on peut citer encore : le sieur Labastide, établi rue de la Monnaie en 1758, et le sieur Onfroy, qui tenait en 1761 le café Cuisinier, sur la place du Pont Saint-Michel.

Le sieur Delondre, épicier droguiste de la rue des Lombards, inventa, vers 1772, le *chocolat homogène, stomachique et pectoral*, ainsi que le *chocolat purgatif*. Le premier se vendait en tablettes et en pastilles. Le second était « d'un usage très commode pour toutes les personnes qu'on peut difficilement résoudre à prendre même les médecines les plus douces ¹ ».

Vers le même temps, un médecin de Paris, nommé Lefebvre, faisait annoncer un *chocolat aphrodisiaque ou antiovéniénien*, « propre à servir de véhicule au sublimé mercuriel ² ».

En 1777, un sieur Fernandez s'intitulait « fabricant de chocolat de M^{me} la Dauphine et des princes et seigneurs de la cour ³ ». Ce Fernandez était limonadier, et les statuts de 1705 avaient accordé à cette corporation le droit de vendre « le chocolat en pain, en tourteau et en dragées ». Il était, d'ailleurs, fabriqué surtout par les confiseurs, et ceux-ci dépendaient de la communauté des épiciers.

Chorégraphes. Nom donné parfois aux maîtres de ballet. Mais la chorégraphie est le procédé à l'aide duquel on fixe sur le papier, au moyen de signes particuliers et en quelque sorte hiéroglyphiques, les figures, les mouvements, les attitudes qui constituent une danse ou un ballet. Ce système fut inventé par un chanoine de Langres nommé Jehan Tabourot, qui le fit connaître dans un livre curieux publié en 1589 sous ce titre : *Orchésographie et traité en forme de dialogue, par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et pratiquer l'honneste exercice des dances* ⁴. Cet ouvrage, publié sous le pseudonyme de Thoinot Arbeau, paraît avoir eu peu de succès. L'idée qui l'inspirait n'en fut pas moins reprise, au début du dix-huitième siècle, par un danseur nommé Feuillet ; il la développa et l'expliqua par de nombreuses figures dans sa *Chorégraphie ou l'art d'écrire la danse par caractères, figures et signes démonstratifs* ⁵, ouvrage qui fournit le moyen de fixer par des signes convenus tous les mouvements des danseurs.

On trouve une page entière de notation chorégraphique, dans A. Pougin, *Dictionnaire du théâtre*, p. 167.

Chrysographes. Nom donné aux enlumineurs qui avaient l'art de tracer sur les manuscrits ces lettres, ces ornements d'or, restés après six siècles aussi brillants que le premier jour. Ce secret n'a pas été retrouvé. On a supposé que les chrysographes se servaient parfois de lamelles d'or extrêmement ténues, qu'ils fixaient avec beaucoup d'adresse, au moyen d'une eau gommée, et qu'ils polissaient ensuite.

Ciceroni. Un des premiers personnages qui aient fait réellement métier de promener les étrangers dans Paris fut un nommé Germain Brice. Il finit par résumer ses boniments dans un ouvrage destiné à les remplacer ¹ et dont le succès fut assez grand, car il avait eu déjà huit éditions en 1725.

Quelques années auparavant, un érudit allemand, le sieur Joachim-Christophe Nemeitz, conseiller du prince de Waldeck, profitait des loisirs que lui laissait cette place pour accompagner les jeunes seigneurs désireux de compléter leur éducation par des voyages à l'étranger. Il eut ainsi l'occasion de passer deux années à Paris. Après son dernier séjour dans cette ville, il songea, comme Brice, à rassembler ses souvenirs et à faire profiter ses jeunes compatriotes de l'expérience qu'il avait acquise. Il publia donc, en 1718, une sorte de guide, aujourd'hui assez recherché, qui en 1727, fut traduit en mauvais français sous ce titre : *Séjour de Paris, c'est-à-dire instructions fidèles pour les voyageurs de condition ; comment ils se doivent conduire s'ils veulent faire un bon usage de leur tems et argent... Ouvrage très curieux, composé principalement en faveur et pour l'usage des voyageurs* ².

Dans un livre où je n'aurais jamais été chercher un pareil renseignement, le *Dictionnaire latin-français* ³ de l'abbé Magniez ⁴ je rencontre, au mot *Nomenclator* cette indication : « A Paris, Herpin enseigne les demeures et les noms des personnes de qualité ». C'était là un cicerone d'ordre inférieur.

Voy. **Ours (Meneurs d')**.

Cidre (Commerce du). Le cidre était presque inconnu à Paris au seizième siècle. On y disait que Dieu avait infligé cette boisson aux Normands « comme une espèce de malédiction ou de châtement ⁵ ». Au dix-septième siècle, c'était la boisson ordinaire des domestiques, même à Paris. On faisait alors en Normandie de l'eau-de-vie de cidre, mais elle était jugée si mauvaise qu'on en interdisait l'entrée à Paris ⁶.

Ciergers et Ciergiers. Voy. **Ciriers**.

Cinquain. Voy. **Champart (Droit de)**.

¹ *Nouvelle description de la ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable.*

² Cette traduction a été réimprimée par la librairie Plon en 1897.

³ Plus connu sous le nom de *Novitius*.

⁴ 1721, in-4°, t. II, p. 908.

⁵ Gui Patin, *Lettres à Spon*, 21 avril et 9 mai 1643, t. I, p. 282 et 285.

⁶ Savary, t. I, p. 772.

¹ *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 3 juin 1772.

² *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 19 janvier 1774, et *Mercure de France*, n° d'avril 1775.

³ *Almanach Dauphin*, art. Limonadiers.

⁴ Ce volume a été réimprimé à Paris chez Vieveg en 1888.

⁵ Année 1713, in-4°.

Cinquanteniers. Voy. Quartiniers.

Cirage (FABRICANTS DE). Suivant M. Quicherat, l'emploi du cirage remonterait au dixième siècle¹. Il semble établi qu'au seizième on lui avait substitué une pierre spéciale dont la composition nous est inconnue. Je lis, en effet, dans *Les cris de Paris en 1545* :

J'ay de bonne pierre noire,
Pour pantoufle et soulier noircir !

D'autre part, il est certain que l'on graissait alors les chaussures communes :

Dea, des souliers de vache auras,
Et gros patins, que ne deffends,
Qu'au samedy gresser feras
Avecq les souliers des enfans².

Au siècle suivant, le sieur Goubier, épicier rue de Gesvres, vendait « une bonne cireure pour les cordonniers³ ». C'est sans doute celle dont Richelet nous fournit ainsi la recette : « Composition de suif, de noir de fumée, de térébentine de Venise, de blanc de plomb et autres ingrédients qu'on fait bouillir pour cirer les bottes, les gros souliers, etc.⁴ ». Le cirage à l'œuf lui succéda, et jouit d'une faveur qui fut de longue durée ; il se composait tout simplement de noir de fumée délayé avec du blanc d'œuf,

En 1777, un sieur Lebrun, épicier, demeurant rue Dauphine, aux armes d'Angleterre, débitait « une nouvelle cire, propre à noircir les souliers, les bottes et tout ouvrage de cuir ou de maroquin, qui ne tache point les mains ni les bas, qui est sans odeur, entretient le cuir flexible et lui donne un beau noir ». Le prix était « de douze sols la tablette, qui fait une chopine de cire liquide⁵ ». Je trouve cette même cire en tablettes annoncée dans la *Gazette de Hollande*, où l'on déclare qu'elle donne à volonté le plus beau noir, mat ou luisant⁶. Peu d'années après, apparut le cirage anglais, composition grasse qui, frottée avec une brosse sèche, fournit un brillant d'un beau noir.

Cireurgiens. Nom que le *Livre des métiers* donne aux chirurgiens.

Cire à cacheter (FABRICANTS DE). L'apothicaire Pierre Pommet attribue l'invention de la *cire d'Espagne* à un sieur Rousseau, qui eut surpris aux Indes le secret de sa composition, et qui commença à en fabriquer vers 1620⁷ ; mais il est prouvé aujourd'hui que son usage était déjà presque général dans les premières années du dix-septième siècle⁸. On se servait auparavant,

pour cacheter les lettres, de gomme laque fondue et colorée, qui était appelée *cire de Portugal*.

A une date que je n'ai pu déterminer, douze « maîtres ouvriers en pains cire à cacheter missives, nommez jusqu'à présent cire d'Espagne et qui seront pour l'advenir appelez cire de France à cacheter », demandèrent à se constituer en communauté et soumièrent des statuts à l'approbation du roi. Ils désiraient se placer sous le patronage de saint François d'Assise ; l'apprentissage devait être fixé à trois ans, que suivraient trois années de compagnonnage, et deux jurés eussent administré la nouvelle corporation. Je ne sais quel fut le sort de ces douze ciriers et de leurs statuts ; j'ai trouvé ceux-ci à la Bibliothèque nationale, dans le manuscrit coté 21,793, page 152.

Les ciriers se disaient parfois marchands de *lacre*, mot par lequel un tarif de septembre 1664 désigne la cire d'Espagne ou un produit analogue.

On voit souvent cité dans les inventaires du dix-septième siècle un instrument appelé *perce-lettres*. C'était une sorte de poinçon destiné à produire le trou que traversait un fil de soie qui était fixé à son autre extrémité par un double cachet de cire. Pour ouvrir la lettre, on coupait le fil.

Sur l'usage des enveloppes, voy. ci-dessous l'article **Papetiers**, et sur l'emploi de la cire dans les actes officiels, l'article **Chauffe-cire**.

Ciriers. Faiseurs de cierges, bougies, torches et autres objets en cire.

Cette communauté était placée sous l'autorité du grand chambellan du roi¹.

La *Taille de 1292* cite 19 ciriers et 1 chandelier de cire, celle de 1300 mentionne 8 ciriers et 2 chandeliers de cire.

Dès cette époque, le commerce de la cire était fait par les épiciers, les ciriers se chargeaient seulement de la mettre en œuvre. Je trouve, en effet, dans le compte des dépenses faites pour les obsèques du grand chambellan en 1352 les articles suivants : « A Adam du Puis, espicier, pour un millier de cire acheté de lui... A Jaquet Gillebert, pour sa peine de mettre en œuvre le millier de cire dessusdit et faire le luminaire, c'est assavoir 200 torches, 400 cierges, etc.² ». Le nombre des maîtres était alors de 26 environ. C'étaient eux qui modelaient les effigies de cire que l'on plaçait sur le cercueil des rois et aussi les figures destinées aux envoûtements.

Bien que les chandeliers de cire appartenissent à la communauté des épiciers, le prévôt de Paris leur donna, en mai 1428, des statuts particuliers qui déterminent la qualité, le poids et le prix des cierges et chandelles de cire.

Le mot *bougie* ne se rencontre guère avant le quatorzième siècle³, et Olivier de Serres écrivait encore à la fin du quinzième que les chandelles de cire étaient surtout en usage chez « les princes

¹ Histoire du costume, p. 141.

² Extrait d'un petit traité contenant soixante et trois quatrains sur le fait de la superfluidité des habits des dames de Paris. Dans *Anciennes poésies françaises*, t. VIII, p. 298.

³ Le livre commode, t. II, p. 67.

⁴ Nouveau dictionnaire français, édit. de 1719, t. I, p. 207.

⁵ Almanach Dauphin, art. Épiciers.

⁶ N° du 10 mars 1778, p. 4.

⁷ Histoire des drogues, 2^e partie, p. 44.

⁸ Voy. Édouard Fournier, *Variétés historiques*, t. II, p. 79.

¹ Voy. Maître des chandeliers de cire.

² Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 184.

³ Voy. V. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 186.

et grands seigneurs¹ ». Tallemant des Réaux raconte qu'à la fin d'un bal, une jeune fille voulant éclairer Louis XIII à sa sortie, « monta sur un siège pour prendre un bout de chandelle de suif, avec si bonne grâce que le roi en devint amoureux² ». On se servait donc encore, même au bal, de chandelles de suif, mais on ne les touchait déjà qu'avec un peu de répugnance.

En 1650, le gazetier Loret, décrivant une « belle collation » donnée par M^{me} de Sévigné nous apprend qu'

On y vit briller aux chandelles
Des gorges passablement belles³.

Mais étaient-ce des chandelles de suif ou des chandelles de cire ?

On nommait *bougies d'un denier* celles qui se vendaient à la porte des églises et étaient destinées aux ex-voto ; *bougies d'huissier*, celles que l'on portait devant le roi dans l'intérieur des appartements ; elles étaient carrées et plus larges du bas que du haut. L'expression *arbre de cire* désignait le cierge pascal.

Mais on ne peut parler ici des ciriers sans dire un mot du fameux cierge de 1357. A cette date, le roi Jean était prisonnier en Angleterre ; Paris, désolé par la famine et l'anarchie, avait encore à redouter une invasion. Pour apaiser le courroux du ciel, la municipalité vota l'offrande à perpétuité d'un cierge qui aurait en longueur l'étendue du circuit de la capitale, de sorte que, suivant les calculs de M. Bonnardot, il eut mesuré environ 5.750 mètres. On sait, par une quittance récemment retrouvée, qu'il nécessitait l'emploi de cent trois livres de cire, ce qui lui suppose un diamètre de trois à quatre millimètres. Il était enroulé comme un câble, autour d'une sorte de cabestan, et un prêtre avait pour mission de le surveiller et de toujours le « tenir ardent ». Mais ces cent trois livres de cire représentaient une grosse dépense annuelle, en sorte que, pendant la Ligue, on se décida à remplacer ce cierge interminable par une lampe d'argent qui, rappelant les armes de la ville, avait la forme d'un navire, et qui restait allumée jour et nuit⁴.

Les ciriers, dits aussi *cierger* et *ciergiers*, avaient, comme les épiciers, pour patron saint Nicolas.

Voy. Cabinets d'anatomie. — Chauffe-cire. — Cire à cacheter. — Figures de cire. — Valets chauffe-cire. — Veilleuses (Fabricants de), etc.

Ciriers. Officiers de la grande chancellerie. « Leurs fonctions sont de fournir la cire nécessaire pour sceller les expéditions de la grande chancellerie, et de la faire préparer dans une pièce voisine de la salle où se tient le sceau. Ils remplissent ces fonctions en habit noir, sans épée⁵ ».

Ciseleurs. Ce mot n'existe pas encore dans le *Dictionnaire du commerce* de Savary (1723), mais on y trouve le verbe *ciseler*, qui est ainsi défini : « Couper, tailler, graver délicatement avec le ciseau... Ciseleurs se dit des ouvriers qui se servent du ciselet¹ ». L'abbé Jaubert, dans son édition de 1773 nous apprend que le ciseleur est l'ouvrier « qui enrichit et embellit les ouvrages d'or, d'argent et autres métaux, par quelque dessein et sculpture qu'il y représente en bas relief² ».

Les ciseleurs ne furent jamais officiellement constitués en corporation, car une foule de communautés avaient le droit de ciseler elles-mêmes les objets qu'elles produisaient. Je citerai entre autres les orfèvres, les fourbisseurs, les armuriers, les éperonniers, les fondeurs, les graveurs, les doreurs sur métaux, etc.

On nommait encore ciseleurs les ouvriers qui, « avec des fers chauds gravés, font une espèce de velours ciselé ou plutôt gaufré, en aplatissant le poil du velours à l'endroit qui doit servir de fond et en ne touchant pas à celui qu'on réserve pour le dessin et les façons³ ». On ne ciselait guère que le vieux velours, à qui cette opération rendait une apparence de fraîcheur.

Cithareurs. Fabricants, professeurs ou joueurs de cithare, instrument à cordes qui avait, le plus souvent, la forme triangulaire.

On trouve aussi *Cythareurs*, *Chitareurs*, etc.

Citoleurs. Fabricants, professeurs ou joueurs de l'instrument appelé citole. La *Taille de 1292* cite quatre citoleurs. La citole, déjà mentionnée (*cithola*) dans le *Dictionarius* de Jean de Garlande⁴, paraît avoir été une sorte de guitare au corps allongé et au manche court.

Cizeleurs. Voy. **Ciseleurs**.

Claceliers. Voy. **Concierges** et **Geôliers**.

Claqueurs. Leur institution ne paraît pas antérieure à la Restauration. « Sous Louis XIV, le parterre formait au moins la moitié du public. Il était libre, jaloux de son droit, et il n'eût pas toléré une troupe permanente d'applaudisseurs gagés, organisée ostensiblement pour neutraliser toute manifestation d'opinion littéraire trop indépendante⁵ ». Figaro dit bien en 1775 : « J'avois rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains comme des battoirs...⁶ ; » mais il s'agit là d'une fantaisie purement individuelle.

Clavains (FAISEURS DE). Voy. **Demi-cointiers**.

¹ *Théâtre d'agriculture*, édit. de 1600, p. 879.

² *Historiettes*, t. II, p. 240.

³ *Muse historique*, n° du 16 juillet.

⁴ Voy. le *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, année 1875, p. 40.

⁵ Guyot, *Traité des offices*, t. IV, p. 472.

¹ Tome I, p. 785. — Le ciselet est « un petit ciseau d'acier bien trempé dont on se sert pour ciseler ».

² *Dictionnaire des arts et métiers*, t. I, p. 507.

³ Jaubert, t. I, p. 508.

⁴ Edit. Scheler, p. 37.

⁵ E. Despois, *Le théâtre français sous Louis XIV*, p. 370.

⁶ *Le barbier de Séville*, acte I, scène 2.

Clavaires. Ceux qui gardaient les clefs d'une ville, d'un trésor, etc. Ce mot a désigné aussi des percepteurs d'impôts, des administrateurs de territoire, etc., etc. ¹.

Clavandiers (FAISEURS DE). Voy. **Demi-cointiers**.

Clavecinistes. Faiseurs, professeurs ou joueurs de l'instrument appelé clavecin. Le clavecin diffère surtout de l'épinette par sa dimension qui est plus grande ². Les professeurs de clavecin, hommes et femmes, étaient déjà nombreux à la fin du dix-septième siècle ³. On distinguait parmi eux François Couperin ⁴, dont un descendant publia, en 1716, *L'art de toucher le clavecin*.

Les clavecinistes appartenaient à la corporation des luthiers.

On trouve aussi *clavessinistes*.

Clavessinistes. Voy. **Clavecinistes**.

Claveteurs. Voy. **Cloutiers**.

Claviers (FAISEURS DE). Voy. **Demi-cointiers**.

Clercelières (FAISEURS DE). Voy. **Demi-cointiers**.

Clercs. Ce mot avait deux acceptions principales. Il signifiait avant tout homme sachant lire, écrire, compter, et entendant même parfois un peu de latin.

Une foule de positions honorables et lucratives s'offraient à celui qui possédait ces connaissances. Les grands seigneurs avaient besoin d'un clerc pour tenir les comptes de leur hôtel. Les *clercs du guet* ⁵ avaient dans leurs attributions les écritures relatives à ce service, entre autres la convocation des hommes de garde pour chaque jour. Le *clerc de la Ville*, dit d'abord *clerc du parloir aux bourgeois*, puis *greffier de l'hôtel de ville*, enregistrait les sentences rendues par les officiers du parloir, faisait expédier les actes publics souscrits par eux, etc., etc. Lui-même avait un clerc ⁶. Les riches commerçants entretenaient aussi à l'année un clerc chargé de tenir les livres de la maison ; c'est ainsi qu'il faut entendre les mentions de ce genre assez fréquentes dans la *Taille de 1292* : « Alain de Dampierre, et Guillot, son clerc. — Le clerc feu Adam Bourdon. — Adam, le clerc Henri des Nés ». Les corporations importantes eurent par la suite chacune son clerc. Celui-ci, installé au bureau de la communauté, servait de secrétaire aux jurés, rédigeait les procès-verbaux de leurs délibérations, réglait les comptes, perce-

vait les redevances instituées pour l'entretien de la confrérie, etc. ; c'est à lui aussi que devaient s'adresser les ouvriers arrivant à Paris pour obtenir l'entrée dans un atelier de leur métier.

On nommait encore clerc tout homme appartenant, soit de près, soit de loin, au clergé séculier ou régulier ; ce titre était donc pris par une foule d'individus au service des hauts fonctionnaires ecclésiastiques ou seulement employés dans les couvents. Les grandes abbayes de Paris possédaient un personnel considérable de clients et de serviteurs ¹ qui, considérés comme gens d'église, étaient exempts d'impôts, à la condition pourtant qu'ils ne se livrassent à aucun trafic. Mais beaucoup d'entre eux faisaient le commerce plus ou moins ouvertement, et créaient ainsi aux corporations une concurrence redoutable, puisqu'ils ne payaient aucune des nombreuses taxes imposées aux marchands laïcs.

Clercs de l'argenterie. Voy. **Contrôleurs**.

Clercs des bourgeois. Voy. **Greffier de l'hôtel de ville**.

Clercs de l'écritoire. Voy. **Greffiers des bâtiments**.

Clercs-commis au greffe du Conseil privé. Deux offices jurés créés en novembre 1594. Quatre autres furent créés en décembre 1609.

Clercs du guet. Ils étaient au nombre de deux. Ils arrivaient au Châtelet à l'heure du couvre-feu, faisaient l'appel des bourgeois appelés à fournir le service du guet, et les distribuaient dans les huit postes qui leur étaient assignés.

Au treizième siècle déjà, ils abusaient de leur autorité, et les fripiers, dans les statuts qu'ils soumièrent à l'homologation d'Étienne Boileau, s'en plaignent naïvement. Les clercs du guet ne voulaient, disent-ils, recevoir les excuses des hommes convoqués que quand elles étaient présentées par les femmes de ceux-ci, « laquelle chose est moult leide et moult vilaine que une fame soit en Chasteleit à queuvre-feu parmi telle ville comme Paris est ». Ils sollicitaient donc du roi la permission de se faire excuser par leur ouvrier, leur servante ou leur voisin ².

Sur ce point, je ne sais quelle fut la réponse de saint Louis. Mais, au siècle suivant, je vois les clercs du guet accusés de se laisser corrompre, et d'accorder moyennant finance des dispenses de service. Le roi l'apprit et les remplaça par deux notaires du Châtelet ³. Comme les hommes s'esquivaient parfois, après avoir fait inscrire leur nom, l'ordonnance veut que le

¹ Voy. Valbonnais, *Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné*, p. 121. — Ducange, au mot *clavarius*.

² Voy. Part. Épinetiers.

³ Voy. *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 207.

⁴ Sur cette famille, voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 440.

⁵ Voy. Part. Guet des métiers.

⁶ Voy. Le Roux de Lincy, *Histoire de l'Hôtel de ville*, p. 178.

¹ « Le mot clerc, à nos anciens signifioit tantost l'ecclésiastique, tantost se donnoit à celui que l'on estimoit sçavant, tantost à celui que nous appelons aujourd'huy secrétaire ». Ét. Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. II, chap. V.

² *Libre des métiers*, titre LXXVI.

³ *Ordonn. royales*, t. III, p. 670.

guet royal visite les postes et transmette au prévôt de Paris le nom des absents.

Voy. **Guet des métiers.**

Clercs de la marchandise. Voy. **Greffier de l'hôtel de ville.**

Clercs d'office. A Versailles, ils étaient au nombre de seize, et tenaient les écroues de la maison royale. « Ces écroues sont les arrêtés en parchemin de la dépense ordinaire qui se fait tous les jours dans la maison du Roy¹ ». Les clercs servaient l'épée au côté, et mettaient eux-mêmes les plats sur la table.

Clercs du parloir aux bourgeois. Voy. **Greffier de l'hôtel de ville.**

Clercs procureurs. Voy. **Procureurs du roi.**

Clercs du secret. Titre que portèrent, à l'origine, les ministres secrétaires d'État.

Clercs de la ville. Voy. **Greffier de l'hôtel de ville.**

Cleviers. Voy. **Geôliers.**

Clinquailleurs et Clinquailleurs. Voy. **Quincailliers.**

Cliviers. Voy. **Cribliers.**

Clocheteurs des trépassés. Voy. **Crieurs de corps.**

Cloetiers et Clooutiers. Noms que la *Taille de 1292* donne aux cloutiers.

Closiers et Closieurs. Ces mots sont signifiés fermiers, métayers, jardiniers, gardiens, portiers, concierges, etc. Ils constituaient aussi un des titres de la corporation des vanniers.

Clôturiers. Titre qui appartenait à une des classes de la corporation des vanniers.

Clou (DIMANCHE DU). Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours le dimanche de la Passion, en souvenir de la crucifixion.

Cloustiers. Voy. **Cloutiers.**

Cloutiers. La *Taille de 1292* mentionne 19 *clooutiers*, *cloetiers* et *cloutiers* : celle de 1300 en cite 20. Ils paraissent n'avoir pas été érigés en corporation avant le 30 mars 1340, date de leurs premiers statuts connus. Ils y sont nommés *cloustiers*, la durée de l'apprentissage est fixée à sept ans, les maîtres reconnaissent qu'ils sont sous la dépendance du *maître des frères* et soumis à l'impôt dit des *fers du roi*.

Ces statuts furent révisés en décembre 1676, et les maîtres sont alors qualifiés de *cloutiers-lormiers-étainiers-ferronniers*. Ils avaient, en

effet, obtenu le droit de fabriquer la plupart des ouvrages de lormerie et, comme les atachiers dont ils descendaient indirectement, ils pouvaient étamer les objets de leur fabrication. Les ferronniers étaient des marchands de fer. L'apprentissage est alors réduit à cinq ans, mais on exige ensuite deux ans de compagnonnage. Les maîtres sont divisés en deux classes : les *simples cloutiers*, et les *cloutiers-épingliers* qui produisaient les pièces les plus fines du métier.

Au dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de 70 environ, et ils avaient pour patron saint Cloud. Ils célébraient sa fête le 7 septembre.

On les trouve aussi nommés *claveteurs*.

Clowetours. Mot du patois messin. Il désignait les ouvriers qui garnissaient de clous les ceintures et les courroies (quatorzième siècle).

Voy. **Atachiers.**

Clowns. Voy. **Bateleurs.** — **Sauteurs**, etc.

Cocassiers et Cocatiers. Voy. **Coquetiers.**

Cochers. Un bon cocher doit avoir soin de « faire boire les chevaux à leurs heures ordinaires, leur donner l'avoine de même, et ne pas manquer à leur bien laver ou faire laver les jambes lorsqu'il arrivent de la ville le soir et le matin, leur visiter tous les jours les pieds avant que de sortir, les bien faire ferrer et les entretenir de même, leur faire les crins de temps en temps, et les tenir toujours le plus propre qu'il est possible.

« Il est encore de son devoir de bien nettoyer ou faire nettoyer son ou ses carrosses tant par dedans que par dehors, les graisser ou faire graisser quand il en est besoin, prendre garde tous les jours qu'il n'y manque rien¹ ».

En 1687, Louis XIV avait vingt-cinq attelages, chacun de dix chevaux, et vingt-cinq maîtres cochers pour les conduire². En 1739, le nombre des attelages était réduit à dix. La reine avait alors huit cochers³.

Tous les cochers de l'écurie royale prenaient le titre de cochers du roi, absolument comme les apothicaires, médecins et les chirurgiens attachés à divers services de la maison royale, grande écurie, fauconnerie, artillerie, etc. s'intitulaient apothicaires, médecins et chirurgiens du roi. Mais ceux-là seuls qui approchaient, qui soignaient leurs majestés avaient le droit de se dire médecins, chirurgiens *du corps*. Il y avait de même les cochers ordinaires destinés aux voitures de la suite, et les cochers *du corps*, qui conduisaient les carrosses où leurs majestés prenaient place.

Les cochers ont aussi été appelés *meneurs*.

Voy. **Fiacres.** — **Voitures**, etc.

¹ Audiger, *La maison réglée* (1692), Liv. I, chap. 5. — *Le parfait cocher, ou l'art d'entretenir et de conduire un équipage à Paris*, 1744, in-12.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 295.

³ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 257 et 359.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 84 ; pour 1736, t. I, p. 178.

Coches d'eau. Voy. **Bateaux-coches.**

Cochetiers. Ils appartenait à la corporation des charpentiers et, très probablement, fabriquaient les coches d'eau qui faisaient, sur la Seine, le service des voyageurs et des marchandises. Ils sont mentionnés dans le *Livre des métiers*¹.

Voy. **Voitures.**

COCO (MARCHANDS DE). Le coco n'a pas toujours été l'innocent breuvage que nous connaissons, le marchand de coco fut d'abord un petit détaillant d'eau-de-vie². Vers la fin du dix-huitième siècle, la métamorphose était accomplie, et Sébastien Mercier nous dépeint ainsi le marchand de coco, son contemporain : « Il porte une fontaine de fer blanc sur son dos, il est ceint d'un tablier blanc, il se place dans un passage public, toujours debout ; il crie incessamment et interrogativement : A la fraîche, qui veut boire ? Ces vendeurs d'eau de réglisse vident leur fontaine jusqu'à douze ou quinze fois de suite, et gagnent par jour jusqu'à sept francs les mois d'été³ ».

Cocquassiers. Voy. **Coquetiers.**

Coffres et boîtes en cuir bouilli (FAISEURS DE). C'était un des titres de la corporation des gainiers.

Coffretiers. Dès les premiers siècles du moyen âge, les coffrets étaient fort en usage ; on les fabriquait en matières de prix, ivoire, marqueterie, cuivre émaillé, or, argent ; en cuir, en cristal ; ils étaient repoussés, ciselés, émaillés, etc. Pendant leurs voyages, les dames les transportaient avec elles, et y renfermaient des bijoux, des camées, des nissels. En campagne, dans les expéditions lointaines, les chevaliers, outre les bahuts et les bouges qui contenaient leurs effets, donnaient en garde à des écuyers de grands coffres qui recevaient des objets précieux, des titres, des archives de famille et surtout de l'argent⁴. Ceux-ci représentaient nos coffres-forts actuels, et il y a longtemps que le Trésor public est désigné par les mots coffres de l'État.

On sait que, même chez les grands seigneurs, même chez le roi, les sièges furent rares jusqu'au dix-septième siècle au moins ; aussi, dans les antichambres, des bahuts et des coffres rangés le long du mur servaient souvent de siège aux visiteurs attendant d'être reçus. De là l'expression *piquer le coffre* pour dire attendre longtemps dans une antichambre ; expression d'autant plus exacte que, prétend-on, les gentilshommes impatients s'amusaient à piquer, à taillader ces banquettes avec leur dague.

La *Taille de 1292* mentionne 17 *coffriers*, celle de 1300 en cite 11 seulement.

Les coffretiers, d'abord dépendants des selliers, ne semblent avoir constitué une communauté distincte qu'à partir de 1596, année où Henri IV donna aux *coffretiers-malletiers* des statuts en 46 articles. Chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti à la fois. L'apprentissage durait cinq ans et était suivi de cinq ans de compagnonnage. Le travail ne devait commencer avant cinq heures du matin ni continuer après huit heures du soir, « pour que le voisinage ne soit point incommodé du bruit inséparable de ce métier ». Quatre jurés administraient la communauté.

Au dix-huitième siècle, les maîtres se qualifiaient de *coffretiers-malletiers-bahutiers* et étaient au nombre de 40 environ. L'édit de 1776 réunit les gainiers à cette triple corporation, qui était placée sous le patronage de saint Jean l'évangéliste.

Voy. **Bahutiers et Voyages (Articles de).**

Coffriers. Voy. **Coffretiers.**

Coiffeurs. Dès le quinzième siècle, il y eut des coiffeuses pour les femmes. On les trouve nommées *atourneresses*, *atourneuses*, *ache-mereuses*, etc. ; elles n'étaient guère employées d'ailleurs que dans les grandes occasions : fêtes, mariages, etc. Le soin des chevelures féminines restait donc en général réservé aux chambrières, et jusqu'au dix-septième siècle les barbiers-chirurgiens n'élevèrent aucune prétention à cet égard, bien que l'article 58 de leurs statuts leur reconnût le droit exclusif de coiffer les femmes tout comme les hommes. Un homme de génie en son genre, le sieur Champagne créa la spécialité des coiffeurs de femmes. Il manœuvra avec tant d'adresse que les plus grandes dames ne tardèrent pas à se disputer ses services¹. Il mourut assassiné au cours d'un voyage², mais les dames continuèrent à rechercher des mains plus habiles que celles de leurs femmes de chambre, et l'industrie des coiffeuses succéda à celle des coiffeurs de dames.

M^{me} de Sévigné a transmis à la postérité le nom de la Martin, qui inventa la coiffure *hurlubrelue* ou *hurlupée*, dite aujourd'hui coiffure à la Maintenon, parce que c'est celle que porte la grande favorite sur ses premiers portraits. Cette mode date de 1671. Le 18 mars, madame de Sévigné écrit à sa fille de s'en garder, elle lui déclare que « c'est la plus ridicule chose qu'on puisse s'imaginer », et la supplie de rester fidèle à la jolie coiffure que sa femme de chambre Montgobert fait si bien³. Quinze jours après, la cour a adopté la nouvelle coiffure, et dès lors madame de Sévigné en raffole. Elle mande aussitôt à sa fille que, frisée ainsi, elle sera « belle comme un ange », et que décidément « la coiffure que fait Montgobert n'est plus supportable⁴ ».

¹ Titre XLVII, art. 8.

² P.-J. Leroux, *Dictionnaire comique, satirique*, etc. au mot *coco*.

³ *Tableau de Paris*, t. V, p. 310.

⁴ Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. I, p. 75.

— Douët-d'Arco, *Comptes de l'argenterie*, p. 362.

¹ Voy. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. V, p. 412.

² Loret, *Muze historique*, n° du 12 novembre 1658.

³ Tome II, p. 117.

⁴ Lettre du 4 avril 1671, t. II, p. 143.

Le *Livre commode* pour 1692 cite parmi « les coiffeuses fort employées, mesdemoiselles Caniliat, place du Palais-Royal; Poitier, près les Quinze-Vingts; le Brun, au Palais; de Gomberville, rue des Bons-Enfants; et d'Angerville, devant le Palais-Royal¹ ».

Depuis le règne de Louis XV, les coiffeurs l'emportèrent sur les coiffeuses. Frison fut mis à la mode par la marquise de Prie; Dagé, coiffeur de madame de Châteauroux et de madame de Pompadour, avait équipage; Larseneur était le confident de Mesdames, filles du roi², et Legros³ publiait *L'art de la coiffure des dames françaises*, livre illustré de curieuses gravures, qui eut trois éditions en trois ans, et fut suivi de plusieurs suppléments.

Legros eut la prétention de fonder une académie de coiffure, et il y réussit presque. Il avait des *préleuses de tête* qui permettaient à ses élèves d'étudier sur nature et aussi de reproduire les estampes publiées par lui. Legros nous apprend qu'il reçut « les applaudissemens des Reines et princesses de toutes les Cours et de toutes les Dames en général ».

Mais ce succès et celui qu'obtinrent ses nombreux confrères, suscitèrent aux coiffeurs de femmes, dont le nombre s'élevait alors à douze cents, des jalousies et des haines. La corporation des barbiers-perruquiers leur intenta des procès, ces derniers soutenaient avec raison qu'ils avaient seuls le droit de vendre des cheveux, et il était prouvé que les coiffeurs fournissaient des chignons à leurs clientes. Bigot de la Boissière, avocat des coiffeurs publia en faveur de ceux-ci un factum fort gai⁴ qui, écrit Bachaumont le 8 janvier 1769, « se trouve également sur les bureaux poudreux des gens de loi et sur les toilettes élégantes des femmes ». L'auteur s'efforce de prouver que ses clients sont, non pas des artisans, mais des artistes dont la profession doit rester libre.

Ce plaidoyer ne désarma pas les magistrats. Deux arrêts rendus le 27 juillet 1768 et le 7 janvier 1769, enjoignirent aux coiffeurs de se faire inscrire dans la corporation des barbiers; ils résistèrent longtemps, et ne se soumirent définitivement que sous Louis XVI. Au mois de septembre 1777, celui-ci créa six cents coiffeurs de femmes, qui payèrent leur privilège six cents livres et furent agrégés à la corporation des barbiers⁵. *L'almanach Dauphin*⁶ mentionne alors, parmi les coiffeurs en vogue: la veuve de Legros, établie rue Saint-Honoré, en face de la rue de l'Arbre-Sec; Frédéric, rue Thibautodé, qui « tient école de coiffure, place des femmes et valets de chambre coiffeurs, et fournit un rouge de Portugal accrédité par la finesse et la douceur de ses nuances ». Audis, quai de l'École,

qui « tient assortiment d'ouvrages mécaniques en cheveux, pour faciliter aux dames la commodité de se coiffer elles-mêmes et de varier en un instant leur coiffure »; madame Desmares, au coin de la rue Saint-Louis du Louvre, coiffait « avec beaucoup de goût et de légèreté »; enfin, Durand, dit Legoût, logé quai de la Ferraille, vendait « toutes sortes de postiches de différens genres, tocques montées en fil de laiton, peignes garnis de cheveux, et généralement tout ce qui concerne le talent de la coiffure ».

Dès 1723, l'abbé de Bellegarde écrivait: « Depuis que les femmes se sont avisées de se servir de fers pour soutenir la pyramide de leur coiffure, qui est une espèce de bâtiment à plusieurs étages, elles ont tellement enchéri sur cette mode qu'il n'y a plus de porte assez élevée pour leur donner passage sans baisser la tête¹ ». On sait jusqu'à quelle démençe cette mode fut portée sous Louis XVI. Une élégante devait avoir alors sur le crâne un échafaudage de chiffons et de cheveux qui égalât au moins le tiers de sa taille, et il entraînait dans cet édifice tant de fil de fer qu'on était en droit de demander à une dame quel était le serrurier qui l'avait coiffée.

Dans la fureur de nouveauté qui hantait les cerveaux féminins, une coiffure vieille de trois mois n'était plus bonne qu'à orner ridiculement quelque crâne provincial. Faute de mieux et à bout d'imagination, on s'empara des événements du jour et on les figura en cheveux sur la tête des élégantes. Les romans, le théâtre, les succès de nos armées, les moindres faits divers, tout fut exploité.

En 1778, après le célèbre combat livré aux Anglais par la *Belle-Poule*, les femmes surmontèrent leur cheveux d'une frégate avec sa mâture, ses voiles, ses agrès, ses canons, ses pavillons, et cette coiffure prit le nom du glorieux bâtiment qu'elle représentait. Beaumarchais la fit oublier. La vogue de ses *Mémoires*, le ridicule qu'il jetait sur le gazetier Marin, le succès du *Quès-aco, Marin?* qui termine le portrait de ce personnage², inspirèrent la création du *quesaco*, trois panaches plantés derrière un chignon composé de huit boucles.

Rien n'égale la burlesque vanité, le naïf orgueil dont était rempli le cœur des hommes qui élevaient ces monuments éphémères. Dutens raconte que le prince Lanti, se trouvant à Paris et ayant demandé un coiffeur, « on introduisit dans sa chambre un personnage bien mis et l'épée au côté. Le prince s'assit, en lui recommandant de se dépêcher. « Mon prince, lui dit cet homme, je suis le physionomiste, permettez que je fasse entrer mon second ». Et il fait entrer un garçon perruquier avec tout son appareil. Plaçant ensuite le prince à sa fantaisie, il l'observe avec attention, le prenant par le menton pour mieux examiner son visage. Puis s'adressant à son second: « Visage à marrons³, dit-il, marronnez

¹ Tome II, p. 41.

² M^{me} de Genlis. *Mémoires*, t. II, p. 224.

³ Il mourut étouffé, en 1770, aux fêtes données à l'occasion du mariage du Dauphin. *Mémoires secrets*, t. XIX, p. 187.

⁴ Il a été publié dans A. F., *La vie de Paris sous Louis XV*, p. 358.

⁵ *Mémoires secrets*, t. X, p. 213.

⁶ Supplément, p. 15.

¹ *Modèles de conversations*, etc., p. 454.

² *Quatrième mémoire à consulter*, p. 111.

³ On appelait *marron* une grosse boucle de cheveux, ordinairement nouée avec un ruban. Le mot *marronner* est dans Littré.

monsieur ». Et il se retira en faisant une humble révérence ¹ ».

De si grands artistes rougissaient d'appartenir à la corporation des barbiers. Ils tentèrent encore une fois de s'en séparer pour former une communauté indépendante ; mais un arrêt du 25 janvier 1780 repoussa cette prétention, et leur interdit de mettre sur leur enseigne les mots : *Académie de coiffure* ². Il est certain d'ailleurs que les boutiques de certains barbiers avaient alors un aspect peu séduisant. Voici la description que nous en a conservée Mercier : « Imaginez tout ce que la mal-propreté peut assembler de plus sale. Les carreaux des fenêtres, enduits de poudre et de pommade, interceptent le jour ; l'eau de savon a rongé et déchaussé le pavé ; le plancher et les solives sont imprégnés d'une poudre épaisse ; les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudrerie ³.

Un grand événement se produisit en 1780. A la suite d'une couche, Marie-Antoinette perdit ses cheveux. Dès lors, disent les *Mémoires secrets*, « l'art est continuellement occupé à réparer les vides qui se forment sur cette tête auguste ». Cette tête auguste finit par adopter une coiffure très basse, dite à l'enfant. Aussitôt, les dames de la cour, « empressées de se conformer au goût de leur souveraine, ont sacrifié leur superbe chevelure ⁴ ».

La reine de France, reine surtout des poufs et des chiffons, avait pour ministres la Bertin, sa marchande de modes, et Léonard Autier, son coiffeur, qui avait porté le génie jusqu'à faire entrer quatorze aunes d'étoffes dans une coiffure. Elle les comblait de faveurs, ne sachant rien refuser à des personnages dont le concours lui était si précieux. Il était de règle que tout artisan pourvu d'une charge à la cour cessât de servir le public ; mais Marie-Antoinette, craignant que le goût de son coiffeur se perdît s'il cessait de pratiquer son état, voulut qu'il conservât sa clientèle, « ce qui, dit très bien madame Campan ⁵, multiplia les occasions de connaître les détails de l'intérieur de la Reine et souvent de les dénaturer ». Quand l'infortunée princesse, décidée à quitter la France, préparait la fuite de Varennes, sa folle coquetterie survivait tellement aux dangers de la situation, aux angoisses endurées, aux humiliations subies, qu'elle ne put se résoudre à se séparer de Léonard, serviteur au reste fidèle et dévoué ; elle le fit partir quelques heures avant elle, sous la protection de M. de Choiseul ⁶, et l'on a prétendu que ses maladresses contribuèrent pour une large part à l'arrestation de la famille royale. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne revint pas à Paris avec sa souveraine ; il émigra et alla mettre ses talents

au service des grandes dames russes. En France, le temps des futilités était passé, et plus d'une des belles chevelures qu'avaient abandonnées Léonard devait être maniée pour la dernière fois dans une prison et par un aide du bourreau. *

Voy. **Barbiers**. — **Galonniers**, etc.

Coiffiers. Faiseurs de coiffes. On nommait ainsi, au treizième siècle, une coiffure très disgracieuse, de véritables bégains d'enfant, bonnets à trois pièces qui enveloppaient toute la tête et se nouaient sous le menton. On les recouvrait parfois d'un chapeau.

La nouvelle mode dura près de deux siècles, car le roi Jean et même son fils Charles V la suivaient encore ¹.

Ces coiffes étaient toujours blanches, et faites de coton, de lin, de gaze ou de laine. Les élégants les ornaient souvent de broderies représentant des oiseaux et des fleurs. C'est ainsi qu'il faut entendre ces vers du *Dit d'un mercier* ².

J'ai de beaux cuevrechiés ³ à dames,
Et coiffes laceites beles ⁴
Que ge vendrai à cez puceles.
S'en ai de lin à damoiseaux,
A florete et à oiseaux,
Bien lichiées et bien polies.
A coiffier devant lor amies ⁵.

On voit que les deux sexes étaient égaux devant cette affreuse coiffure, qui, à peine modifiée dans sa forme, servait aussi de bonnet de nuit. Je lis, par exemple, dans un compte de 1316 : « A Jehanne la coeffière, pour deux dousainnes de coeffes, baillées à Huet, le barbier du Roy ⁶, 24 sous ». Et plus loin : « A Perrenelle la coeffière, pour quatorze douzainnes de coeffes pour madame la Royne ⁷, 9 livres 16 sous ⁸ ». La *Taille de 1292* indique 29 coiffiers ou coiffières. Je rencontre parmi ces dernières les deux femmes qui viennent d'être nommées : « Jehanne, la coiffière le Roy », qui habitait rue Saint-Séverin, et « Perronnele la coiffière », qui était établie dans la rue aux Coiffières ⁹. La *Taille de 1300* cite seulement 13 coiffiers ou coiffières ; le métier était donc déjà en décadence.

Les coiffiers se fondirent de bonne heure dans la corporation des bonnetiers.

Voy. **Chapeliers**.

Colis postaux pour Paris. Voy. **Transport intérieur de Paris**.

¹ Voy. Montfaucon, *Monuments*, t. II, p. 55, et t. III, p. 12. — Millin, *Antiquités nationales*, Blancs-manteaux, t. IV, p. 14.

² Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, n° 19,152.

³ De beaux couvre-chefs.

⁴ Et belles coiffes à lacets.

⁵ J'en ai de lin pour les jeunes gens. Elles sont ornées de fleurs et d'oiseaux bien exécutés et bien soignés ; ils pourront s'en coiffer devant leurs amies.

⁶ Philippe le Long.

⁷ Jeanne de Bourgogne.

⁸ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 16 et 35.

⁹ Devenue rue Jean-de-l'Épine, elle conserva ce nom jusqu'en 1853, année où elle fut supprimée pour l'agrandissement de la place de l'Hôtel-de-ville.

¹ *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, t. III, p. 42.

² Mercier, *Tableau de Paris*, t. II, p. 192.

³ *Tableau de Paris*, t. VI, p. 46.

⁴ 26 juin 1780, t. XV, p. 210.

⁵ *Mémoires*, t. I, p. 100.

⁶ Duc de Choiseul, *Relation du départ de Louis XVI*, p. 69 et suiv.

Colle forte (FABRICANTS DE). La colle forte nous fut pendant longtemps fournie par l'Allemagne, par l'Angleterre et par la Flandre. Au commencement du dix-huitième siècle, une fabrique fut créée à Paris ; mais elle ne prospéra point, « moins par le défaut des ouvriers, que parce que celui qui l'avait fondée ne la put soutenir, faute de fonds assez considérables ¹ ». Une manufacture établie à Chaudesaigues en Auvergne donna, au contraire, des résultats excellents.

La fabrique de Paris se releva sans doute dans la suite, car Jaubert en 1773 reproche à ses produits de « sentir beaucoup plus mauvais » que ceux de Chaudesaigues ². Cette fabrique était installée au faubourg Saint-Marceau, près du pont aux Tripes, petit pont jeté sur la Bièvre à l'extrémité de la rue Fer-à-Moulin. Suivant Hurlaut ³, le chef de cette maison, la seule qu'il y eut encore à Paris au dix-huitième siècle, était surnommé par excellence *le colleur* ».

Colletiers. Faiseurs de collets ou colletins en cuir. On appelait ainsi un justaucorps sans manchés et sans poches, ordinairement fait en maroquin ou en buffle. Les peaux de bœuf et de cheval étaient interdites.

Les colletiers se réunirent aux boursiers, qui prirent alors le titre de *boursiers-colletiers*. L'article 7 des statuts accordés à ces derniers le 18 juillet 1572 mentionne, parmi les épreuves du *chef-d'œuvre*, « un collet de maroquin à usage d'homme ».

Colleurs. Dans les fabriques de drap, ouvriers qui empesaient la chaîne du drap avant qu'il fût monté sur le métier.

Dans les fabriques de papier, ouvriers chargés d'opérer le collage des feuilles.

Colleurs de feuilles et Colleurs de papier sur chassis. Titres qui appartenaient à la corporation des cartonniers.

Colliers de chien. Les ceinturiers et les selliers avaient le droit d'en confectionner, mais les lourds colliers de fer étaient l'œuvre des serruriers.

Coloristes. Ceux qui colorient des estampes, des gravures. Cette définition est de l'Académie, qui admit pour la première fois le mot dans ce sens en 1835 ⁴. Jusque-là, elle n'appelle coloriste que le « peintre qui entend bien le coloris ⁵ ».

Dans les fabriques d'indiennes, on nommait coloristes les ouvriers employés à préparer les couleurs.

Colportage. Les corporations virent toujours de mauvais œil le colportage dans les rues ; elles craignaient que l'on ne cherchât ainsi à

écouler des objets de fabrication défectueuse ou de provenance suspecte. Aussi la plupart des métiers le prohibaient-ils absolument ; d'autres forcés de le subir, s'efforcèrent de le réglementer.

Au treizième siècle, les crépiniers défendent de colporter à la fois plus d'une coiffe ou d'une taie d'oreiller ¹. Les marchands de tapis ne permettent le colportage que le vendredi et le samedi, jours de grand marché ². Les liniers ³, les poulaillers ⁴ ne le tolèrent également qu'à certains jours, etc., etc.

On ne pouvait cependant empêcher les petits marchands de fruits, de légumes, de poissons, etc., d'aller de porte en porte offrir leurs services et leurs denrées aux ménagères. Ils le faisaient à grand bruit, n'épargnant pas leurs poumons.

Un poète du treizième siècle, Guillaume de la Ville Neuve, nous a décrit l'aspect curieux que présentaient alors les rues de Paris.

Or vous dirai en quele guise
Et en quele manière vont
Ci qui denrées à vendre ont.

Dès que le jour pointait, un valet de l'étuviste annonçait l'ouverture des bains, dont les relations avec l'Orient avaient généralisé l'usage.

Venaient ensuite les marchands de poissons, de volailles, de viande fraîche ou salée, d'ail, de miel, d'oignons, de cerfeuil, de salades, de beurre et de fromages.

Des femmes criaient de la farine et du lait, des pêches, des poires, des pommes, des cerises, des œufs.

A toutes ces annonces se mêlaient les cris des raccommodeurs de vêtements, de vaisselle et de meubles.

On criait encore des fleurs, du poivre, du vieux fer et de vieux souliers, des noisettes, des châtaignes, de la paille, des échalottes, des nêfles, des champignons, du savon, des mottes à brûler et des bûches, du charbon à un denier le sac, et des chandelles à mèche de coton qui donnaient une lumière aussi vive que celle des étoiles.

Il ne faut pas oublier non plus les marchands de vieux habits, qui paraît-il, spéculaient sur les fréquents besoins d'argent des pauvres étudiants.

Les marchands de vin au détail, qui étaient soumis à une surveillance très sévère, avaient des crieurs spéciaux ⁵.

Au seizième siècle, plusieurs poètes se sont fait l'écho des cris de la rue. Le plus complet est un sieur Anthoine Truquet, qui se qualifie de *parnctre*, et qui publia en 1545 *Les cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris. De nouveau composé en rhimme françoise, pour resjouir les esperits*. Ce curieux morceau a été tout récemment réimprimé ⁶.

Voy. **Colporteurs**.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce* (1723), t. I, p. 819.

² *Dictionnaire des arts et métiers*, t. I, p. 519.

³ *Dictionnaire de Paris* (1779), t. II, p. 373.

⁴ *Dictionnaire*, t. I, p. 343.

⁵ Voy. les éditions de 1778 et de 1814, car, même en ce sens, le mot ne figure pas dans l'édition de 1694.

¹ *Livre des métiers*, titre XXXVII, art. 9.

² *Livre des métiers*, titre LII, art. 6.

³ *Livre des métiers*, titre LVII, art. 7.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXX, art. 8.

⁵ Voy. ci-dessous l'art. Crieurs de vins.

⁶ Voy. A. F., *L'annonce et la réclame, les cris de Paris*, Plon, 1887, in-18.

Colporteurs.

Beaux A.B.C. en parchemin,
Le premier livre des docteurs !
Tandis que je suis en chemin
A qui en vendrai-je un ou deux ?

Prognostication nouvelle,
Beaux almanachs nouveaux.
Ilz sont aussi bonne que belle
Que ceux de maistre Jean Thibaut !

Livres nouveaux !
Chansons, balades et rondeaux !
Le passetemps Michaut !
La farce du mau marié,
La patience des femmes
Obstinées contre leurs maris !

Ces vers sont du sieur Anthoine Truquet, dont j'ai parlé dans l'article précédent. A cette époque, le métier de colporteur était libre, et il ne paraît pas avoir été réglementé avant le dix-septième siècle. Leur nombre fut alors limité à 24, puis porté à 46 et ensuite à 50. Ils étaient nommés par le lieutenant de police, sur la présentation du syndic de la librairie, et l'on réservait presque toutes les places à des compagnons imprimeurs, libraires, fondeurs en caractères ou relieurs devenus vieux ou infirmes. Ils ne pouvaient ni avoir apprentis, ni tenir boutique ou magasin, et ne devaient vendre aucun volume dépassant huit feuilles d'impression ¹.

Tous étaient tenus de porter bien en évidence sur leur vêtement ² un écusson de cuivre, avec le mot COLPORTEUR.

Le règlement du 28 février 1723 éleva leur nombre à 120. Les huit plus anciens avaient le privilège d'exercer dans les limites du palais de justice.

L'article 3 de la Déclaration du 21 mars 1761 punit de mort tout colporteur qui aurait vendu des écrits tendant à attaquer la religion ³.

Les colporteurs avaient pour patron Charlemagne, dont ils célébraient la fête le 28 janvier, aux Mathurins ⁴.

Les colporteurs étaient dits aussi *bisouarts*, à cause de leurs vêtements presque toujours faits de grosse étoffe bise. Rabelais les a ainsi désignés ⁵. L'*Encyclopédie méthodique* (1783) leur donne le nom de *contre-porteurs* ⁶, et l'on appelait *gazetiers* ceux qui avaient la spécialité de colporter la gazette.

Combats d'animaux (ENTREPRENEURS DE). On sait quelle passion montraient les Romains pour cet ignoble passe-temps. Le peuple put voir, en un seul jour, combattre dans le cirque jusqu'à six cents lions sous Pompée et

quatre cents sous César ¹. Afin que le cirque ne vint point à manquer de sujets, la chasse du lion fut interdite aux particuliers.

Les Romains, durant leur séjour dans la Gaule vaincue, y avaient implanté la coutume de ces jeux sanglants; barbare et honteux héritage, que le midi de la France n'a pas encore complètement répudié. Grégoire de Tours raconte que Childebart II savourait un spectacle de ce genre quand il fit tuer Magnovald ²; et le moine de Saint-Gall, nous montre Pépin le Bref abattant dans l'arène deux lions d'un coup d'épée ³. Cet exploit rappelle trop les légendaires aventures des preux de Charlemagne pour que l'on puisse y ajouter foi; au moins faut-il en conclure que, dès le huitième siècle, les bêtes féroces étaient bien connues dans le nord de la France ⁴.

La tradition ne se perdit ni à la cour de ses rois, ni à celle de Bourgogne, unies entre elles par d'étroits liens de parenté. Philippe le Bon possédait plusieurs lions, qu'il s'amusa à faire combattre contre d'autres animaux, contre des taureaux surtout. On lit dans un compte du quinzième siècle: « A Jaque de Melle, garde des lions de Mgr à Gand, pour l'achat de deux tors vifs ⁵, l'un bien grand et l'autre moyen, que iceluy seigneur avoit fait mettre au parc et fait combattre à l'encontre des lions, pour son déduit ⁶; lesquels tors par lesdiz lions furent estranglez et tous devorez ⁷. — A un laboureur de lez la ville de Gand, pour et en compensation d'un sien toreau qui avoit esté ocys ⁸ par l'un des lions de Mgr, à l'encontre duquel il l'avoit fait combattre... ⁹ ».

François I^{er} avait pu contracter en Espagne le goût de ces honteux spectacles, dont les grandes dames elles-mêmes paraissent avoir été friandes. Brantôme a raconté ¹⁰ comment l'une d'elles, « un jour que François I^{er} faisoit combattre des lions en sa cour, » jeta son gant dans la lice et commanda à son ami, le brave de Lorges, d'aller l'y chercher. Il y alla, et au retour jeta le gant « au nez » de la dame: en quoi il fit bien. En 1529, François I^{er} ordonne de payer à un boucher d'Amboise, où il séjournait alors, 12 liv. 6 sols, pour « payement d'un thoreau qu'il a baillé et amené, de l'ordonnance dudit seigneur, es loges des lions qui sont audit Amboise pour faire combattre ledit thoreau avec lesdits lions, pour le desduit et passe-temps dudit seigneur ¹¹ ».

On peut croire que ce genre de distraction n'était pas pour déplaire à Charles IX. Ses comptes le prouvent assez: Le 15 octobre 1572,

¹ Plinie, lib. VIII, cap. XX.

² *Historia Francorum*, lib. VIII, cap. XXXVI.

³ Monachus Sangallensis, *De gestis Caroli magni*, lib. II, dans le *Recueil des historiens*, t. V, p. 131.

⁴ Voy. ci-dessus l'art. Animaux féroces.

⁵ Taureaux vivants.

⁶ Pour son amusement.

⁷ De Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, preuves, t. I, p. 223.

⁸ Occis.

⁹ De Laborde, t. I, p. 236.

¹⁰ Tome IX, p. 390.

¹¹ Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. III, p. 80.

¹ *Statuts des imprimeurs* (1686), art. 48.

² Le règlement général de police du 30 mars 1635 dit « attaché sur le devant de l'épaule ». (Dans Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 125). — Les statuts des imprimeurs (1686) écrivent: « Au devant de leur pourpoint », et le règlement du 28 février 1723: « Au devant de leurs habits ». (Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXI, p. 235).

³ Dans Isambert, t. XXII, p. 273.

⁴ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 71.

⁵ *Gargantua*, liv. I, chap. 9.

⁶ *Commerce*, t. I, p. 728.

deux mois après la Saint-Barthélemy, il ordonne de payer à Nicolas Audry deux cents livres tournois, « pour le récompenser de quatre vaches à luy appartenant que Sa Majesté a faict estrangler par ses grands lévriers ». Quatre jours plus tard, on verse au muletier Robert Escorse cent vingt-cinq livres tournois « pour le récompenser d'un mulet que Sa Majesté a faict prendre de luy pour faire combattre à ses lyons ¹ ».

C'est dans le jardin du Louvre que Charles IX, et son digne frère Henri III prenaient plaisir à voir combattre des dogues, des lions, des ours, soit entre eux, soit contre des taureaux.

Louis XIII connut dès sa plus tendre enfance le spectacle des bêtes féroces se déchirant entre elles. C'était une mode alors de posséder des animaux de ce genre. Le roi en avait partout, aux Tuileries, à Fontainebleau, à Saint-Germain, à Vincennes, à Versailles, et de grands seigneurs imitaient le roi. Quelques citations, extraites du *Journal d'Héroard*, vont nous montrer à quel point, même sous un souverain aussi débonnaire que le Béarnais, les sanglantes et ignobles luttes de bêtes entre elles semblaient une innocente récréation.

« 19 novembre 1606, à Fontainebleau. Le Dauphin est mené au roi en la salle de bal, pour y voir combattre les dogues contre les ours et le taureau. Un ours ayant mis sous lui un des dogues, il se prend à crier : « Tuez l'ours, tuez l'ours ! » Le soir, il ne veut point se coucher, se fait mettre sa cotte et se tenir par la lisière, pour imiter les dogues qu'il avoit vus tirant la laisse pour se jeter contre les ours.

« Le lendemain 20, il est mené sur les terrasses de la reine, pour voir combattre des dogues.

« LE 14 juin 1610, à Paris. Mené en carrosse jusqu'à la Savonnerie, puis à cheval jusqu'aux Tuileries, où il voit un lion attaché à un arbre, auquel on jette un chien qu'il étrangla soudain.

« LE 24 du même mois. Mené en carrosse à Saint-Martin des Champs. Il y fait attaquer un sanglier apporté. Il n'avoit pas voulu permettre qu'on le fit combattre à un lion, craignant que le sanglier ne le tuât.

« LE 21 mars 1611. Après dîner, il va à la fenêtre des Tuileries, pour voir combattre un homme contre un lion.

« LE 22 octobre 1611, à Saint-Germain. Pendant son dîner, M. le duc de Guise qui le servoit lui disoit qu'il étoit venu un Anglois qui avoit des dogues fort furieux et des ours, et que s'il plaisoit à sa Majesté de lui donner une pension de mille écus, il lui entretiendrait toute l'année vingt et cinq dogues qui lui donneroient du plaisir et, quand il lui plairoit, les feroit combattre à outrance. A trois heures, il va en la chambre ovale, pour voir combattre les dogues de l'Anglois contre un ours ² ».

Les aimables passe-temps de ce genre figuraient dans le programme des réjouissances publiques.

Ainsi, lors des fêtes données à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne en 1682, le Dauphin, après avoir bien dîné, « alla à la ménagerie de Vincennes, et y vit combattre plusieurs animaux les uns contre les autres. Les chiens combattirent d'abord contre un ours, et ensuite contre un taureau. Ce combat fut suivy de celui d'une vache contre la tygresse offerte à Sa Majesté par les ambassadeurs du Roy de Maroc. La vache vainquit et eut le mesme avantage contre une lionne et puis contre un tygre. Après cela, on la fit combattre contre un lion. Elle l'attaqua, et quoiqu'on luy eût dépouillé la hanche et qu'elle en fût demeurée boiteuse, elle ne laissa pas de le vaincre, aussi bien qu'un loup qu'elle combattit encore. On la fit retirer, et l'on amena un lévrier de M. le grand loupveter pour combattre contre le loup. Le lévrier fit merveilles, il mordoit sans cesse les jarrets du loup et le collet à vingt reprises ¹ ».

Le siècle suivant ne se montra guère plus sage. Les jours de grandes fêtes religieuses, les théâtres, sans aucune exception, restaient fermés par ordre, et un concert spirituel réunissait au château des Tuileries ² ce que nous appelons aujourd'hui le *Tout-Paris*. En même temps, à l'extrémité de la rue de Sèvres, près de la barrière, la populace étoit conviée à un ignoble spectacle, dit le *combat du taureau*.

Dans un champ clos entouré de gradins, on venait applaudir d'énormes dogues qui, dressés à cet exercice, luttèrent contre des taureaux, des lions, des ours, des tigres, des loups, des sangliers. La représentation durait trois heures en été ³ et deux heures en hiver ⁴, elle étoit terminée par un feu d'artifice où des dogues jouaient encore leur rôle.

Déjà, dans un but de bienfaisance, pour pourvoir, par exemple, aux dépenses toujours croissantes des hôpitaux, quelques villes du Midi, Nîmes et Marseille entre autres, avaient organisé des combats de taureaux, empruntés aux mœurs espagnoles. Mais on n'en reproduisait « que la partie comique ; la prudence des magistrats, en bannissant le tragique de ce spectacle, n'a voulu qu'en faire un véritable jeu, sans la moindre effusion de sang ⁵ ».

Il n'en étoit pas de même à Paris, car voici ce qu'écrivait en 1775 un Anglais, le chevalier James de Rutledge : « Les entrepreneurs, pour attirer la multitude, ne manquent pas de spécifier dans les affiches le nombre et la qualité des animaux qui sont dévoués à combattre jusqu'à la mort, ainsi que le degré de fureur et de rage qu'on a sujet d'espérer qu'ils emploieront pour leur défense. A la fin de toutes les affiches, on lit cette apostille : « On espère qu'il se défendront cruellement ⁶ ».

¹ *Mercur galant*, n° d'août 1682, p. 185.

² Dans la grande salle dite des Cent-Suisses.

³ De cinq à huit heures.

⁴ De trois à cinq heures.

⁵ *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 6 juillet 1774, p. 108.

⁶ *Essai sur le caractère et les mœurs des François*, p. 204.

¹ Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. VIII, p. 355.

² Héroard, *Journal de Louis XIII*, t. I, p. 227 et 228 ; t. II, p. 9, 10, 54 et 83.

La malsaine curiosité qu'excitait ce spectacle devint telle, que l'on songea à lui consacrer un amphithéâtre pouvant contenir vingt mille personnes, et même à faire venir d'Espagne « des maîtres capables de diriger ces sanglantes boucheries ¹ ». Elles furent, en effet, transportées près de l'hôpital Saint-Louis, à l'extrémité de la rue Grange-aux-Belles, et la barrière de Pantin devint la barrière du Combat. Jusquelà, l'on n'y avait admis comme acteurs que des animaux, et aucun homme n'y risquait sa vie. On trouva sans doute ces émotions insuffisantes, et l'on demanda au gouvernement d'autoriser des courses de taureaux semblables à celles dont jouissait l'Espagne. Aussi, le 4 mai 1780, M. Amelot, ministre de la Maison du roi, écrivait-il au lieutenant général de police Lenoir : « Je vous avoue que j'ai beaucoup de répugnance à accorder la permission d'établir la course de taureaux dont il est parlé dans le mémoire ci-joint. Indépendamment de ce que c'est un nouveau spectacle et qu'ils sont déjà trop multipliés, il me semble qu'il y a quelque inconvénient à en autoriser un qui n'est point dans nos mœurs et dont l'effet seroit d'accoutumer le peuple à voir du sang ² ». L'autorisation fut refusée, et un *Guide* de 1824 écrivait encore : « On est rarement témoin, à ce spectacle, de scènes sanguinaires. Des dogues y combattent contre des taureaux, des loups, des ours, qui ne sont presque jamais mis à mort. Le ridicule *peccata* ³ est le paillasse de ces acteurs à quatre pieds. Quoique l'on n'y voie jamais des hommes risquer leur vie pour le plaisir du peuple, comme en Espagne, on s'étonne de l'existence d'un tel spectacle dans une ville où l'on devrait craindre d'inspirer la moindre idée de férocité aux gens, souvent sans éducation et sans moralité, qui le fréquentent ⁴ ». *

Voy. **Bateleurs**.

Comites. Officiers des galères, et plus particulièrement ceux qui étaient chargés de faire ramer les forçats. Ils commandaient la chiourme.

Voy. **Bateaux des maisons royales**.

Commandaresses et Commande-resses. Voy. **Bureaux de placement**.

Commis aux changes. Voy. **Changeurs**.

Commis général du port payé. L'invention des timbres-poste date du milieu du dix-septième siècle, et on l'attribue à un maître des requêtes nommé Renouard de Villayer, l'Hermippe des *Caractères* de La Bruyère.

En 1653, il fut répandu dans Paris une circulaire qui débutait ainsi : « On fait sçavoir à tous ceux qui voudront écrire d'un quartier de Paris à un autre, que leurs lettres, billets ou mémoires seront fidèlement et diligemment portés et

rendus à leur adresse et qu'ils en auront promptement réponse, pourvu que lorsqu'ils écriront, ils mettent avec leurs lettres un billet qui portera *port payé*, parce qu'on ne prendra point d'argent. Lequel billet sera attaché à ladite lettre, ou mis autour de la lettre, ou passé dans la lettre, ou en tout autre manière qu'ils trouveront à propos, de telle sorte néanmoins que le commis le puisse voir et l'oster aisément... ».

On exigeait que l'envoyeur écrivit de sa main sur le billet la date exacte, afin que l'on ne put le faire servir deux fois. On en vendait chez les tourières des couvents, chez les portiers des collèges et chez les geôliers des prisons. Le bureau du commis général était installé au Palais.

Il existait dans la collection Feuillet de Conches une lettre adressée à Mademoiselle de Scudéri, et portant cette mention : *Par billet de port payé*. Notez que la *réponse payée* était déjà inventée, car on lisait sur le billet : « Outre le billet de port payé que l'on mettra sur cette lettre pour la faire partir, celui qui écrira aura soing, s'il veut avoir réponse, d'envoyer un autre billet de port payé enfermé dans sa lettre ¹ ».

Loret, dans son numéro du 16 août, célébra en mauvais vers cette innovation qui n'eut aucun succès, mais qui fut reprise, peu d'années après, par M. de Chamousset ². Loret s'exprimait ainsi :

On va bien-tôt métre en pratique
Pour la commodité publique
Un certain établissement,
(Mais c'est pour Paris seulement)
De Boîtes nombreuses et drues
Aux petites et grandes rues,
Où, par soy-mesme ou son laquais,
On pourra porter des paquets,
Et dedans à toute heure mettre
Avis, Billets, Missive ou Lettre,
Que des Gens commis pour cela
Iront chercher et prendre là,
Pour, d'une diligence habile,
Les porter par toute la ville
A des Neveux, à des Couzins
Qui ne seront pas trop voisins.

.....
Ceux qui n'ont suivans, ny suivantes,
Ny de Valets, ni de Servantes,
Ayant des amis loin logez
Seront ainsi fort soulagez.
Outre plus, je dis et j'anonce
Qu'en cas qu'il faille avoir réponse
On l'aura par mesme moyen.
Et si l'on veut savoir combien
Coûtera le port d'une Lettre
(Choze qu'il ne faut pas obmettre)
Afin que nul n'y soit trompé,
Ce ne sera qu'un sou tapé ³.

Commis marchands. Audiger les nomme *garçons marchands* et s'exprime ainsi sur leur compte : « Un garçon marchand doit avoir bien soin de toutes les marchandises qui sont chez le marchand où il est, de s'appliquer à les connoître toutes, ainsi que les marques et les numéros. Il faut aussi qu'il prenne une

¹ *Mémoires secrets*, 15 mai 1778, t. XI, p. 225.

² *Archives historiques et littéraires*, t. I (1889), p. 29.

³ Un pauvre âne qui luttait aussi contre les chiens.

⁴ F.-M. Marchant, *Le nouveau conducteur de l'étranger à Paris en 1824*, p. 327.

¹ Piron, *Du service des postes et de la taxation des lettres*, 1838, in-4°. — A. Belloc, *Les postes françaises*, p. 90.

² Voy. ci-dessous l'art. Facteurs des postes.

³ *Muze historique*.

connaissance exacte de toutes les marchandises qui sont dans les magasins ou dans les boutiques, afin de rendre bon compte de tout ce qu'on lui met entre les mains. Il doit aussi tenir un registre du débit qui s'en fait tant en gros qu'en détail, afin d'en avertir le maître ou la maîtresse, pour que, s'il en manque de quelque sorte, ils aient soin de le remplacer, et que la boutique soit toujours bien assortie.

Il faut encore qu'un garçon sache bien lire, écrire, chiffrer, compter, calculer...

Il doit pareillement avoir bien soin de tenir les magasins et la boutique bien propres et bien rangés, afin que lorsqu'on lui demande quelque chose il sache où elle est et la trouve d'abord ; prendre bien garde à ceux qui viennent dans la boutique ou magasin, et voir qu'en marchandant une chose, ils n'en dérobent une autre, comme cela arrive assez souvent, faute d'en avoir assez de soin.

Il doit encore savoir bien auner, mesurer et peser, bien vendre et bien livrer, afin de bien faire le profit du marchand ; être actif, prompt et complaisant, bien servir les personnes qui viennent pour acheter quelque chose, sans leur rien dire de dur ni de fâcheux lorsqu'ils mésoffrent sur le prix des marchandises, car le plus souvent ce sont ceux qui en agissent ainsi qui achètent, et qui, si d'abord ils paroissent s'éloigner de votre compte, ce n'est que dans l'idée qu'on leur surfait de beaucoup, comme cela se pratique chez la plupart des marchands : ainsi la raison veut qu'on en use honnêtement avec eux, afin de les engager doucement à acheter et à ne point aller chercher ailleurs les marchandises dont ils ont besoin...¹ ».

Commissaires. Voy. Contrôleurs.

Commissaires aux empilements des bois. Officiers jurés. L'ordonnance de décembre 1672 consacre plusieurs articles² à l'empilement des bois. Les piles ne devaient pas dépasser huit pieds de hauteur sur quinze toises de longueur, et il devait exister entre chacune d'elles une distance de deux pieds.

Commissaires des manufactures. Voy. Inspecteurs.

Commissaires de marine. Officiers des eaux et forêts. Leurs fonctions consistaient à visiter les bois que les particuliers voulaient faire abattre, et à marquer les arbres propres à la construction des vaisseaux³.

Commissaires au nettoyage des ports. Officiers jurés qui furent réunis d'abord à la communauté des plancheyeurs puis supprimés en mai 1715⁴.

Commissaires des pauvres. Voy. Pauvres.

Commissaires de police. Je ne les trouve cités sous ce nom que dans les dernières années du dix-huitième siècle. On les appelait jusque-là *commissaires au Châtelet*, abréviation de leur titre officiel *Commissaires enquêteurs et examinateurs au Châtelet de Paris*.

Le Châtelet, tribunal ainsi désigné parce qu'il tenait ses séances au Grand-Châtelet¹, représentait la juridiction ordinaire de la vicomté et prévôté de Paris. Pendant longtemps, la justice y fut rendue, au nom du roi, par le prévôt de Paris, un juge d'épée qui, écrit Dumoulin, avait un rang égal à celui des plus hauts dignitaires du Parlement².

Au dix-huitième siècle, il y avait longtemps que le prévôt de Paris ne rendait plus la justice en personne et que les audiences étaient tenues par ses lieutenants. Ceux-ci ne manquaient pas d'assesseurs, car le personnel du Châtelet avait fini par comprendre 1.574 fonctionnaires ou agents, parmi lesquels je vois figurer le lieutenant civil, le lieutenant criminel, le lieutenant général de police, des conseillers, des greffiers, des huissiers, vingt inspecteurs de police, quarante-neuf commissaires, etc. etc.

Ces derniers cumulaient, comme aujourd'hui, de multiples fonctions. Ils recevaient les plaintes, dressaient les procès-verbaux préparatoires, ouvraient des enquêtes de toutes natures, interrogeaient des témoins, commençaient l'examen, l'instruction des affaires, prérogatives d'où provenait leur titre *d'enquêteurs et examinateurs*. Ils n'avaient pas le droit de décerner des mandats de dépôt, mais pouvaient maintenir à leur disposition les inculpés. Ils apposaient les scellés, entendaient les comptes, réglaient les partages, les liquidations de dommages et intérêts, les taxes de dépens, etc., etc., etc.³.

Ils étaient divisés, par nombre inégal, dans les quartiers de Paris. Sept quartiers possédaient trois commissaires ; treize quartiers en possédaient deux ; un seul quartier, celui du faubourg Saint-Antoine, devait se contenter d'un commissaire.

De très nombreuses gravures nous ont transmis, au dix-huitième siècle, l'aspect que présentait un commissaire du Châtelet, avec sa longue robe noire, son rabat, et son ample perruque.

Commissaires des toiles de chasse. Voy. Vautrait (Officiers du).

Commissaires-contrôleurs de bois. Nom que prenaient les mouleurs de bois, parce qu'ils avaient le droit de constater par procès-verbaux les contraventions relatives à la vente des bois.

¹ C'est sur ses ruines qu'a été ouverte la place du Châtelet.

² Voy. l'art. Prévôt de Paris.

³ Voy. Désessarts, *Dictionnaire universel de police*, t. III, p. 19 et s. — S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VI, p. 105 et s. — F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 781.

¹ *La maison réglée* (1692), liv. III, chap. 4.

² Chapitre XVII, art. 14 et suiv.

³ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 57 et 147.

⁴ F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. II, p. 740.

Commissaires - contrôleurs - visiteurs - priseurs de cendres servant à faire lessive et blanchir le linge. Offices jurés créés par édit de novembre 1644.

Ils ont été dits aussi *jaugeurs* et *priseurs*.

Commissaires-inspecteurs des poissons de mer et d'eau douce. Cent offices jurés, créés en 1704, et réunis, l'année suivante, aux offices de jurés vendeurs de poissons.

Commissaires-inspecteurs sur la Vallée et les halles. Cent offices jurés créés en août 1704. Il s'agit ici de la Vallée, marché à la volaille et au gibier, établi, par arrêt du 3 juin 1679, sur le quai des Grands-Augustins¹.

C'est sans doute à ces commissaires que Sébastien Mercier faisait allusion quand il écrivait : « Il y a des officiers de volaille tout comme des officiers de marée². Le cornet³ attaché au-dessous du ventre, la plume sous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mauviette ; un lapereau a son extrait mortuaire en bonne forme, avec la date du jour. C'est une merveilleuse chose que la création de ces offices : tout cela est d'institution royale. On ne mange un lièvre que d'après (*sic*) l'exercice solennel de la charge de l'officier en titre⁴ ».

Voy. Offices (Créations d').

Commissaires-priseurs. Le moyen âge les nomme *sergents-priseurs*, puis un édit de février 1556 crée dans chaque ville des offices de *priseurs-vendeurs de biens meubles*⁵, offices que les sergents furent forcés d'acquiescer⁶. Enfin, un édit de juillet 1692 créa à Paris 120 *commissaires-huissiers-priseurs*⁷.

Supprimés en 1790, la loi du 27 ventôse an IX leur attribua le nom de *commissaires-priseurs-vendeurs* qu'ils portent aujourd'hui. Leurs charges, estimées 70 à 80.000 francs sous l'ancien régime, conservaient encore ce prix en 1807⁸.

Commissaires-vérificateurs des rôles des gabelles. Officiers royaux qui furent institués, au nombre de deux pour Paris, par l'ordonnance du 30 mars 1342.

Louis XIV créa de nouveaux commissaires par édit de mai 1702. Ils furent supprimés en août 1705, rétablis en juin 1708, augmentés en 1735, etc.⁹.

Voy. Sel (Commerce de).

Commission du commerce. Commission de dix-sept membres, nommée en 1601 afin

d'examiner les réformes commerciales qu'avait proposées Barthélemy de Laffemas dans son *Reglement général pour dresser les manufactures*.

Commissionnaires. Ils appartenait à la classe des gagne-deniers et avaient pour patron saint Christophe. L'établissement de la petite poste leur causa un grand préjudice, car « ils étoient ordinairement chargés de porter dans la ville, d'un quartier à l'autre, les lettres des particuliers, pour les remettre à leur adresse et pour en rapporter la réponse¹ ». Presque tous cumulaient ce métier avec celui de décrotteur.

Commissionnaires à la halle aux draps. Voy. Courtiers.

Commissionnaires en marchandises. « C'est celui qui fait des commissions pour le compte d'autrui, tant pour les achats que pour les ventes. Comme, pour faire ce métier, il faut être connaisseur en marchandises, les commissionnaires font ordinairement apprentissage chez les marchands pour se perfectionner dans la connoissance et le choix des marchandises. Il y a cependant des villes, Lyon par exemple, où l'on peut exercer sans être reçu marchand ; mais à Paris, il faut l'avoir été pour avoir la liberté de vendre ou d'acheter des marchandises pour le compte d'autrui² ».

Voy. Courtiers et Vendeurs.

Commissionnaires des rouliers. Voy. Courtiers-facteurs.

Communautés ouvrières. Voy. Corporations.

Compagnes. Dans certaines corporations composées de femmes, ce mot équivalait à celui de compagnons dans les métiers exercés par des hommes. « Si aucune maîtresse, apprentisse ou compagne estoit convaincue d'avoir fait faute en son honneur, elle perdrait son privilège. Si elle estoit maîtresse, sa boutique serait fermée ; si elle estoit apprentisse ou compagne, elle seroit indigne de parvenir à la maîtrise³ ».

Compagnonnage. La première atteinte portée au principe de confraternité sur lequel reposaient les corporations fut l'institution du compagnonnage. Il apparaît vers la fin du quinzième siècle. Jusque-là, l'apprenti qui a fait son temps peut aussitôt s'établir : trois ou quatre communautés tout au plus exigent de lui un stage en qualité d'ouvrier⁴. Mais quand l'essor pris par l'industrie eut donné plus d'importance à la condition du maître, celui-ci ne vit pas sans déplaisir son apprenti d'hier devenir le lendemain son égal. Il voulut le maintenir pour quelque temps encore dans sa dépendance, et exigea qu'il servit un certain nombre d'années comme ouvrier avant de pouvoir aspirer à la maîtrise.

¹ Voy. Delamarre. *Traité de la police*, t. II, p. 1419 et suiv.

² Les *Commissaires-inspecteurs des poissons de mer et d'eau douce* et les *Contrôleurs des poissons de mer tant frais que salés*.

³ L'encier.

⁴ *Tableau de Paris*, t. I, p. 223.

⁵ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIII, p. 475.

⁶ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIV, p. 275.

⁷ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XX, p. 154.

⁸ Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. II, p. 148.

⁹ Voy. F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. II, p. 314.

¹ Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. II, p. 14.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 523.

³ Bouquetières, statuts de 1678, art. 19.

⁴ Voy. l'article Aspirant à la maîtrise.

Ainsi naquit le compagnonnage, qui ne tarda pas à créer entre l'ouvrier et le patron une distinction inconnue aux siècles précédents, et que les siècles suivants devaient rendre de plus en plus marquée.

Les ouvriers furent forcés d'accepter ces conditions nouvelles. Elles leur furent sans doute imposées par la royauté, qui, à dater de cette époque, commence à intervenir activement dans l'administration des communautés.

En 1403, « les maîtres, maîtresses, ouvriers et ouvrières du métiers de rubaniers, » et en 1443, les treize maîtres et les quatorze ouvriers foulons vont encore demander ensemble la révision de leurs statuts¹ : les maîtres et varlets jurent et affirment par serment fait aux saints évangiles de Dieu « cette mesure « estre bonne, utile, prouffitable et nécessaire au prouffit et à l'honneur dudit mestier et la chose publique ». Mais nous chercherions vainement dans la suite un exemple de cette fraternelle entente. Les temps sont bien changés. Ce n'est plus le prévôt de Paris qui constate bonnement qu'il a eu la visite des maîtres et ouvriers de tel métier, c'est le Roi qui daigne accueillir l'humble supplication que des jurés et des maîtres lui ont adressée. La formule ne varie guère, voyez : « Henry, par la grâce de Dieu Roy de France et de Pologne, à tous présents et à venir, salut. Nous avons receu l'humble supplication de nos amés les maîtres et gardes du mestier des tailleurs de nostre bonne ville de Paris, contenant, etc. »² Et, près de deux cents ans plus tard : « Louis, par la grâce de Dieu Roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir. Nos bien aimés, les maîtres menuisiers et ébénistes de la ville, fauxbourgs et banlieue de Paris nous ont fait représenter que, etc. »³.

Il n'est pas encore question du compagnonnage dans les statuts des couvreurs et dans ceux des pâtisseries révisés en 1566. Mais à partir de cette date, bien peu de corporations négligent de le mentionner, et l'article 14 de l'édit de 1581 fixe sa durée à trois ans dans les communautés qui n'avaient pas encore de règle à cet égard ; l'article 16 le réduisait de moitié pour les fils de maître, et les autorisait à passer ce temps chez leurs parents. Le compagnonnage variait, suivant les communautés, entre deux et huit ans⁴.

Dès lors, l'apprenti libéré de son service s'engagea chez un maître, non plus pour un mois ou pour un an, mais pour le nombre d'années à l'expiration desquelles il lui était permis de devenir maître. On le qualifiait pendant ce temps de *compagnon attendant maîtrise*, afin de le distinguer des ouvriers dont le compagnonnage

légal était achevé. Ceux-ci se louaient, comme auparavant, à un maître qui souvent les logeait et les nourrissait. En 1660, les tailleurs interdisent encore d'employer aucun ouvrier demeurant au dehors : « Sera fait défense à tous les maîtres, disent les statuts, d'avoir aucuns garçons travaillant pour eux et à leurs pièces, mais seulement à leurs gages, pain, pot, lit et maison ». Les charcutiers engageaient toujours leurs ouvriers pour une année, qui commençait le jour de la Mi-Carême et finissait le mercredi des Cendres⁵. Dans les communautés de femmes, le mot compagnon était remplacé tantôt par celui de fille de boutique⁶, tantôt par celui de compagne⁷.

La création du compagnonnage modifia peu, au début, l'organisation des corps de métiers. Les principes sur lesquels elle reposait restèrent les mêmes, et les patrons, sans innover beaucoup, se bornant à exagérer les prescriptions des anciens statuts, arrivèrent peu à peu à rendre l'ouvrier plus asservi et sa condition plus dure.

Avant de l'embaucher, on lui demandait, comme autrefois, de prouver qu'il était libéré de tout engagement antérieur, mais cette attestation ressemblait fort à un certificat d'habileté et de bonne conduite. Dès 1544, les horlogers défendent aux maîtres de louer un compagnon « qu'ils ne sachent bien préalablement si son premier maître est content de luy ». Les tisserands tiennent à connaître « l'occasion par laquelle le serviteur sort de la maison et service »⁸. Les plombiers veulent que le maître se déclare « duement satisfait » de l'ouvrier qui le quitte⁹. Chez les menuisiers, l'oubli de cette formalité était puni d'une amende de soixante livres, « applicable, dit le roi, au couvent des pauvres religieuses de Saint-Cyr au val de Galie⁶, proche nostre chasteau de Versailles⁷ ». Les maîtres, écrivent les bourreliers, « ne pourront prendre aucun compagnon que premièrement ils n'ayent scû au vrai du maistre d'avec lequel il sera parti s'il est content de lui »⁸.

Au dix-huitième siècle, le patron est enfin tout-puissant. Les ouvriers quittant un maître devront « prendre de lui un certificat par écrit de leurs bonnes vies et mœurs, et portant consentement qu'ils puissent servir ailleurs ». On doit refuser tout asile, toute nourriture à l'ouvrier qui n'est pas muni de ce certificat. Le seul logement qui lui convienne est la prison. Sous peine d'une amende de vingt livres, défense est faite « aux maîtres de cabarets, auberges et chambres garnies de recevoir des compagnons dans leurs maisons, que préalablement ils ne leur aient représenté et fait apparoir le certificat de leur dernier

¹ Ordonn. royales, t. XVI, p. 586.

² Statuts de 1583, préambule.

³ Statuts de 1743.

⁴ Deux ans chez les lingères (1595), les couturières (1675), les perruquiers (1718), les tabletiers (1741), etc.

Trois ans chez les brodeurs (1604), les merciers (1613), les gantiers (1656), les tailleurs (1660), les imprimeurs-libraires (1686), les menuisiers (1743), les boulangers (1746), les orfèvres (1759), etc.

Quatre ans chez les chapeliers (1578), les pelletiers (1586), les plombiers (1648), les passementiers (1653), etc.

Cinq ans chez les charcutiers (1705).

Huit ans chez les bouchers (1741).

¹ Statuts de 1705, art. 12.

² Couturières, statuts de 1675, art. 8.

³ Bouquetières, statuts de 1678, art. 19.

⁴ Statuts de 1586, art. 28.

⁵ Statuts de 1648, art. 22.

⁶ Le val de Gallie avait été réuni en 1680 au parc de Versailles. Voy. le *Mercur galant*, t. II, p. 171. Les statuts de 1743 (art. 98) accordent encore le bénéfice de certaines confiscations « aux dames et couvent de Saint-Cyr ».

⁷ Statuts de 1645, art. 57.

⁸ Statuts de 1665, art. 25.

maître ». Les jurés des corporations sont autorisés « à se transporter, accompagnés d'un commissaire ou d'un huissier du Châtelet, dans les auberges, cabarets et chambres garnies, à l'effet de faire arrêter et constituer prisonniers ceux desdits compagnons qu'ils trouvaient n'être point munis de la forme prescrite ¹ ».

On allait jusqu'à prévoir que ce certificat pourrait parfois être une attestation trop complaisante, et, comme au moyen âge, tous les statuts insistent pour qu'avant d'engager un ouvrier, le maître s'informe de sa moralité, de ses sentiments religieux, et même, dans certaines communautés, de sa santé et de sa constitution. Nul, disent les couvreurs, ne doit occuper ouvriers « diffamez et mal renommez de vilains cas ² ». Les plombiers tiennent à ce que leurs valets n'aient jamais été « repris de justice pour larcin ou autre action indigne d'une personne capable d'être employée pour le service du public ³ ». Les charcutiers imposent une amende de trente livres au maître qui aura embauché un ouvrier « de mauvaise vie ⁴ ». Les lingères recommandent de n'accepter, « d'ores en avant, aucunes femmes ou filles scandalisées de leur corps, afin que par elles les bonnes femmes et filles de l'état dudit mestier ne soient vitupérées ou scandalisées ⁵ ».

Quelques communautés n'autorisaient chez le même maître qu'un nombre limité d'ouvriers. Il fut prouvé que des jeunes gens inscrits chez un maître bien que n'y travaillant pas, avaient pu échapper ainsi aux obligations du compagnonnage. Chaque cordonnier ne pouvait employer plus de huit ouvriers et « un goret ou maître garçon ». Dans leurs statuts de 1660, les tailleurs en permettent six à chaque maître et un seul aux veuves qui continuent le métier de leur mari. Tous ces ouvriers doivent être logés et nourris chez leur patron, mais leur salaire varie maintenant suivant leur habileté; enfin la communauté prohibe expressément le travail aux pièces ⁶.

Tout compagnon qui voulait quitter son maître devait l'en prévenir avant l'expiration du temps pour lequel il était engagé. Certaines communautés veulent qu'il l'avertisse un mois ⁷ à l'avance, d'autres se contentent de quinze ⁸ et même de huit jours ⁹. On exigeait parfois que ce congé fût demandé par écrit. Dans un très petit nombre de corporations, les ouvriers avaient droit à la réciprocité : leur maître était tenu de

les prévenir quelques jours d'avance, s'il ne comptait pas renouveler leur engagement.

La police se montrait fort sévère vis-à-vis de l'ouvrier qui, avant la date fixée pour sa libération, abandonnait l'atelier. S'il ne reparait pas dans le délai de trois jours, il était arrêté et « amené prisonnier es prison du Châtelet ». Interrogatoire subi, il s'entendait condamner à sortir de Paris et à n'y rentrer que trois ans plus tard ¹.

Voy. **Aspirants à la maîtrise**. — **Chef-d'œuvre et expérience**. — **Devoirs**. — **Gagnant-maitrise**. — **Ouvriers**. — **Veuves de maître**, etc.

Compagnons. Voy. **Garçons-compagnons**.

Compagnons passants. Voy. **Enfants de maître Jacques**.

Compagnons de rivière. Aides des bateliers et des mariniers. L'ordonnance de décembre 1672 veut que « les maîtres passeurs d'eau demeurent responsables de toutes pertes arrivées en leurs bateaux conduits par leurs compagnons de rivière ² ». On les employait aussi à charger et à décharger les marchandises, à les manier, à les rouler, à les serrer, etc. ³.

Comparses. Voy. **Figurants**.

Complies. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen âge, ce mot désigne ordinairement neuf heures du soir. Au treizième siècle, les atacheurs déclarent qu'ils doivent cesser le travail dès que « complie est sonée à S. Marri ⁴ ; les patenôtriers quittent également l'atelier « au premier cop ⁵, de complie sonant à Nostre-Dame ⁶ ».

Comporteresses de porée. Voy. **Poraiers**.

Composeurs d'oreloges. Voy. **Horlogers**.

Compositeurs de bois d'éventails. Voy. **Tabletliers**.

Compositeurs d'imprimerie. « Ce sont ceux qui lèvent les unes après les autres le nombre prodigieux de lettres dispersées dans les cassetins, et dont l'assemblage donne les formes ou planches destinées à être imprimées ». Les compositeurs devaient encore distribuer la lettre, mettre en pages, imposer, corriger les fautes sur les épreuves, et surveiller les formes jusqu'à ce qu'elles fussent en état d'être mises sous presses ⁷.

¹ Sentence de police du 31 octobre 1739.

² Statuts de 1566, art. 8.

³ Statuts de 1648, art. 17.

⁴ Statuts de 1754, art. 10.

⁵ Statuts de 1485, art. 3.

⁶ Voy. ci-dessous l'art. Travail aux pièces.

⁷ Tissutiers-rubaniers, 1585, art. 22. — Fourbisseurs, 1627, art. 31. — Chapeliers, 1658, art. 13. — Drapiers d'or, 1667, art. 33, etc.

⁸ Éventailistes, 1677, art. 12. — Serruriers, sentence du 10 juin 1701. — Bourrelliers, 1734, art. 30. — Pâtisseries, sentence du 31 octobre 1739. — Menuisiers, 1743, art. 91. — Boulangers, 1746, art. 46, etc.

⁹ Couteliers, 1565, art. 6. — Imprimeurs-libraires, 1686, art. 36. — Marchands de vin, arrêt du 18 janvier 1752, etc.

¹ Cordonniers, statuts de 1614, art. 24. — Horlogers, statuts de 1646, art. 5. — Savetiers, statuts de 1659, art. 25. — Sentence de police du 24 octobre 1692, etc.

² Chapitre V, art. 10.

³ *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 701.

⁴ A Saint-Merri. *Livre des métiers*, titre XXV, art. 7.

⁵ Coup.

⁶ *Livre des métiers*, titre XLIII, art. 5.

⁷ Voy. *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. III, p. 598 et 600.

Comptables. « Ceux qui gèrent les affaires d'autrui. Il y a de bons auteurs qui écrivent *comptables*, d'autres *contables* ¹ ». On trouve aussi *acomptables*, *acomptableurs*, etc.

Compteurs de bûches. Voy. **Mouleurs de bois.**

Compteurs de foin. Voy. **Contrôleurs.**

Compteurs d'œufs et de fromages. Intermédiaires entre les forains et les regrattiers. Ils avaient pour mission de compter les œufs et les fromages qu'apportaient, à dos de cheval (sommiers), les habitants de la banlieue. Le *Livre des métiers* ² les nomme *vendeurs d'oes et de fromages*.

Compteurs de poissons. Auxiliaires des vendeurs de poissons de mer, ils comptaient les pièces apportées dans les paniers des chasse-marée ³.

Au dix-huitième siècle, il existait encore dix offices de jurés compteurs et déchargeurs de poissons de mer ⁴.

Compteurs de saline. Titre qui appartenait aux mesureurs de sel. Ils devaient chaque jour compter dans les ports le nombre des poissons salés et des mottes de beurre salé amenés à Paris. Leurs fonctions furent réglées par l'ordonnance de décembre 1672 ⁵ et par celle du 15 décembre 1716 ⁶. On y voit qu'ils ne se bornaient pas à compter les salines, mais étaient tenus aussi de les enlever des bateaux et de les porter sur les charrettes.

Compteuses. Dans les fabriques de papier, ouvrières qui pliaient les feuilles et en formaient des mains.

Comptoristes. Un comptoriste est un « homme de cabinet ou plutôt homme qui ne sort point de dessus les comptes de son commerce, qui les dresse, qui les examine, qui les calcule sans cesse. On donne aussi ce nom à un négociant ou un teneur de livres qui est habile dans les comptes ⁷ ».

Comtables. Voy. **Comptables.**

Concessions royales de métiers. Les rois s'étaient dessaisis de certains droits sur plusieurs corps d'état en faveur de leurs grands officiers et même en faveur de simples particuliers. Presque toujours, ces derniers avaient acheté le privilège dont ils jouissaient ⁸; pour

les premiers, il faut y voir des libéralités destinées à augmenter les revenus de leur charge.

En général, et quelle que fût la qualité du concessionnaire, c'est à lui, représenté par un mandataire, que l'ouvrier devait acheter le droit de s'établir, c'est entre ses mains qu'il prêtait le serment exigé de tous les membres de la corporation. C'est lui qui nommait les jurés, administrateurs de la communauté, qui rendait la justice et percevait, au moins en partie, le produit des amendes infligées pour infraction aux statuts, pour fraudes, pour querelles, etc.

Le concessionnaire d'un métier avait souvent au Palais le siège de sa juridiction. Son délégué, son mandataire, appelé soit commis ¹, soit lieutenant ², soit commandant ³, soit fermier ⁴, soit maire ⁵, prêtait parfois serment au Parlement ⁶, et si l'exécution de ses sentences rencontrait de la résistance, il pouvait requérir les sergents du Châtelet pour se faire obéir ⁷. Enfin, il était dit *maître du métier*.

En dehors des maîtres ou patrons qui, avec les apprentis et les ouvriers, composaient la communauté, il y avait donc dans les corporations concédées un personnage ajoutant au titre de maître le nom du métier qu'il régissait, et se qualifiant *maître des boulangers*, *maître des fripiers*, *maître des charpentiers*, *maître des fèvres*, etc.

Ce qui n'a pas peu contribué à embrouiller cette histoire des concessions de métiers, c'est que les concessionnaires eux-mêmes prenaient parfois ce titre de maître, que de plus il existait encore dans certaines corporations d'autres personnages portant le même titre et dont l'autorité avait une toute autre origine.

Le *maître des bouchers*, par exemple, était choisi parmi les bouchers et élu par ses confrères. Assisté d'un maire, homme de loi qui rendait en son nom la justice professionnelle, il connaissait aussi de tous les délits où le défendeur était un boucher. Il prélevait un tiers des amendes, et les deux autres tiers revenaient à la communauté.

Le *maître des apothicaires*, institué en 1353, tenait du roi ses pouvoirs; mais il était pris dans le métier, et il remplissait les fonctions dévolues aux jurés par des autres corporations ⁸.

Un des cinq jurés élus par les drapiers s'intitulait *maître des tisserands* ⁹. Supérieur à ses quatre collègues, il était dispensé de faire les visites réglementaires et servait d'intermédiaire entre la corporation et l'État, notamment en ce qui touchait le service du guet ¹⁰.

Quelle est l'origine des concessions émanant du roi? Au début, l'achat du métier ¹¹ fut le

¹ Par les armuriers, les fripiers, etc.

² Par les chirurgiens entre autres.

³ Par les bourreliers, etc.

⁴ Par les fripiers, etc.

⁵ C'est le titre le plus fréquent.

⁶ Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 513.

⁷ *Livre des métiers*, titre XLVIII, art. 20.

⁸ Statuts de 1353, art. 1.

⁹ Dans le *Livre des métiers*, les drapiers sont nommés *toissarsans de lange* (tisserands de laine).

¹⁰ *Livre des métiers*, titre L, art. 48.

¹¹ On appelait ainsi l'obligation de verser une somme déterminée avant de s'établir.

¹ *Dictionnaire de Trévoux* (1771), t. II, p. 757.

² Titre X, art. 17.

³ *Livre des métiers*, titre CI, art. 15 et 21.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1443.

⁵ Chapitre XXV, art. 4 et 5.

⁶ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, art. 4 et 5.

⁷ *Encyclopédie méthodique*, commerce (1783), t. I, p. 707.

⁸ Tels étaient les poulailleurs, les poissonniers, les regrattiers, les drapiers, etc.

prix dont les artisans engagés dans les liens du servage payèrent à leur maître la liberté du travail. Il fut d'abord exigé de tous les groupes d'artisans qui obtinrent la permission de travailler pour leur compte; puis, la plupart des communautés parvinrent à s'en affranchir et à effacer ainsi la trace de leur origine servile. Mais le roi ne pouvait accorder la liberté à celles dont il avait aliéné les revenus, soit en faveur de ses grands-officiers, soit pour récompenser les services rendus à la couronne par des particuliers ¹.

Le souvenir des prestations en nature qu'elles fournissaient à leur maître avant leur émancipation, se conserva longtemps encore dans le nom de certaines redevances pécuniaires dont je dois dire un mot.

L'impôt dit des *Fers le roi* était une des plus anciennes. Quand les maréchaux, obligés naturellement de ferrer les chevaux du roi, obtinrent de se constituer en communauté, ils rachetèrent cette servitude en versant chaque année une somme de six deniers au premier maréchal de l'écurie royale ².

Les *Huèses le roi* constituaient un droit de même nature. Plusieurs des métiers voués au travail du cuir payaient tous les ans une redevance qui était censé destinée à l'achat des chaussures, des housseaux du roi.

Les écuelliers s'étaient rachetés du service du guet, en promettant d'offrir chacun et chaque année sept aubes de deux pieds de long destinées au cellier royal: « Et de ce que il sont quite du gueit, doivent chascuns, chascun an, au Roy vii aubes pour son celier, c'est à savoir aubes de ii piez de lonc ³ ».

Toutes les fois que le roi venait à Paris, chaque marchand de foin au détail lui devait une botte du meilleur: « Cex ⁴ qui sont demourant à Paris, qui vendent à detail fein, doivent chascun au Roy i fagoz de fein le premerein, à chascun jour que li Roys entre dedenz la ville de Paris ⁵ ».

Les cordiers étaient exempts de la plupart des redevances imposées aux autres métiers, parce qu'ils fournissaient gratuitement à l'exécuteur des hautes œuvres les cordes qu'il employait dans l'exercice de sa profession.

MÉTIERES CONCEDES

EN TOUT OU EN PARTIE.

AU GRAND PANETIER, les boulangers.

AU GRAND BOUTEILLER, les marchands de vin et les cabaretiers.

AU GRAND CHAMBRIER, les fripiers, les pelletiers, les cordonniers, les savetonniers, les bourreliers, les boursiers, les selliers, les chapiseurs, les merciers, les gantiers, les ceinturiers.

AU GRAND CHAMBELLAN, les selliers, les cordonniers, les savetonniers, les ceinturiers, les chandeliers de cire.

AU CONNÉTABLE, les selliers.

AU GRAND ÉCUEYER, les armuriers.

AUX ÉCUEYERS DU ROI, les savetiers.

AU PREMIER BARBIER puis AU PREMIER CHIRURGIEN DU ROI, les barbiers, les chirurgiens.

AU PREMIER CHARPENTIER DU ROI, les huchiers, les huissiers, les tonneliers, les charrons, les couvreurs, les lambrisseurs, les faiseurs de nefs, les cochetiers, les tourneurs.

AU PREMIER MAÇON DU ROI, les maçons, les tailleurs de pierre, les plâtriers, les morteliers.

AU PREMIER MARÉCHAL DE L'ÉCURIE ROYALE, les maréchaux, les couteliers faiseurs de lamés, les ferrons, les forcetiers, les greffiers, les grossiers, les heaumiers, les serruriers de fer, les veilliers.

A THECE LA COHE, les tanneurs, les boudroyeurs, les sueurs, les mégissiers, les boursiers.

A GUÉRIN DU BOIS, les pêcheurs.

Le roi avait concédé encore certains droits sur les drapiers, les poissonniers d'eau douce, les poissonniers de mer, les poulaillers, les regrattiers de fruits, les regrattiers de pain, les tapisseries nostrés et les tisserands de lin; mais on ne sait au juste ni en quoi consistaient les droits abandonnés par le roi, ni en faveur de qui ils les avait aliénés.

Voy. **Bouchers.** — **Bouteiller (grand).** — **Chambrier (grand).** — **Charpentiers.** — **Connétable.** — **Maître des apothicaires.** — **Maître des armuriers.** — **Maître des barbiers.** — **Maître des bouchers.** — **Maître des boulangers.** — **Maître des cordonniers.** — **Maître des fèvres.** — **Maître des fripiers.** — **Maître des maçons.** — **Maître des pêcheurs.** — **Maître des savetiers.** — **Maître des sueurs.**

Concierges. La *Taille de 1292* mentionne:

24 concierges.

13 portiers.

2 closiers.

2 serjants,

tous personnages qui semblent bien préposés à garde d'un palais, d'un hôtel, d'un couvent, etc.

Je note d'abord « que le manoir du Louvre » a deux portiers et point de concierge ¹.

Les closiers appartiennent tous deux à la paroisse Saint-Laurent ².

Le mot serjant avait, à cette époque, plusieurs significations, mais les deux mentions suivantes semblent bien s'appliquer à un gardien:

Le serjant de Saint-Ladre.

Le serjant du cimetière aus juifs ³.

¹ Bien des hypothèses ont été émises sur ce sujet, j'adopte celle qu'a développée M. G. Fagniez, dans ses *Études sur l'industrie*, p. 98.

² *Livre des métiers*, titre XV. Voy. aussi Ducange, au mot *ferra regia*.

³ *Livre des métiers*, titre XLIX.

⁴ Ceux.

⁵ Statuts des feiniers, dans le *Livre des métiers*, titre LXXXIX.

¹ Page 9.

² Pages 59 et 61.

³ Aux juifs.

Parmi les concierges, je relève les mentions suivantes :

Rogier, concierge au comte de Dreues.

Thomas, le tailleur, concierge de la comtesse d'Alençon.

Robert Povre-home, concierge au comte de Flandre.

Jehan, le concierge au comte d'Artois.

Le concierge au seigneur de Couci.

Dame Asceline, concierge à l'abbé de Saint-Faron.

Simon, le tondeur, qui garde la maison au comte de Bretagne.

Kateline, concierge à l'évesque de Chartres ¹.

On peut conclure de ces exemples, d'abord qu'une femme était admise à remplir les fonctions de concierge, ensuite que celles-ci n'étaient pas incompatibles avec l'exercice d'un autre métier, cumul encore accepté au siècle suivant, car je trouve parmi les imposés de la *Taille de 1313* :

Jehan Chartrain, pastaiier ², concierge monseigneur de Saint-Pol ³.

Au seizième siècle l'ambassadeur vénitien Lippomano présente les concierges comme étant « fermiers des maisons », les louant en l'absence de leur propriétaire ⁴.

Audiger, dans sa *Maison réglée*, qui parut en 1692, a consacré un long article aux devoirs du *suisse ou portier*. « Il faut, écrit-il, qu'il ait soin de tenir la porte fermée quand on dit la messe ou qu'on fait la prière, et de bien exécuter ce que l'écuyer lui prescrit au sujet des gens de livrée, pour qu'ils ne sortent ni qu'ils entrent aux heures indues, ni qu'ils emportent rien qui appartienne à la maison.

Il faut encore qu'il prenne garde à tous ceux qui vont et qui viennent dans le logis ; et s'ils emportent quelque chose, savoir pourquoi et qui leur a donné ; et si ce sont des ouvriers, il faut qu'ils en rendent compte...

Il est aussi de son devoir de tenir la porte fermée aux heures des repas lorsqu'on dîne ou qu'on soupe ; de ne laisser sortir aucun domestique avec de la vaisselle d'argent ni linge de table pour porter au cabaret ni ailleurs, pour quelques raisons que ce soit, à moins qu'ils n'en aient l'ordre du maître d'hôtel ou d'autres officiers de la maison ; de veiller à ce que la nuit ni à quelque autre heure que ce soit, on ne transporte du bois, du charbon, du foin, de l'avoine, de la paille, ni autres choses appartenant à la maison.

Il faut encore, et cela sur toute autre chose, qu'un suisse ou portier ne soit point débauché ni ivrogne, qu'il soit incorruptible, fidèle et discret, qu'il fasse la ronde tous les soirs, et visite partout le logis avant que de fermer la porte ; et icelle étant fermée, porter les clefs dans la chambre du maître d'hôtel ou de l'écuyer, suivant les ordres qui lui en sont donnés. Si on les lui confie, il doit être encore plus régulier à ne

laisser entrer ni sortir personne sans permission, et qu'aux heures ordonnées.

Enfin il doit prendre garde, et ne point souffrir que les gens de livrée retirent personne qui ne soit pas de la maison, quoiqu'ils en aient été, sous prétexte de parents ou d'amis.

Quoi faisant, et ayant bien soin de balayer la cour et de la tenir bien propre, ainsi que le devant de la porte, on n'a rien à lui dire, et c'est là le véritable devoir d'un suisse ou portier ¹ ».

En 1687, il y a au LOUVRE trois concierges, et à la tête des autres maisons royales, je trouve :

A SAINT-GERMAIN :

1 concierge garde meubles.

1 gouverneur concierge de l'ancienne volière.

1 concierge de la nouvelle volière.

2 portiers.

A FONTAINEBLEAU :

Le marquis de Saint-Herem prend, entre autres titres, ceux de « capitaine, maître, concierge et garde des clefs des maisons, château, jardin, parc... de Fontainebleau ».

« Il a sous ses ordres :

1 concierge garde-clefs des appartements de leurs majestés.

1 concierge du logis du surintendant des bâtiments.

1 concierge de l'hôtel d'Albret.

1 concierge du pavillon des chambellans.

1 concierge du pavillon de la fonderie.

1 concierge de l'hôtel de Condé.

1 concierge des bâtiments de la porte vers le mail.

1 concierge du chenil et de la petite écurie.

1 concierge de l'hôtel du grand Ferrare.

1 concierge de la chancellerie.

1 concierge garde-clefs de la cour du cheval blanc.

1 concierge de la cour du cheval blanc.

1 concierge garde-clefs de la cour des cuisines.

Etc., etc., etc.

A VINGENNES :

Le marquis de Bellefonds se dit « capitaine gouverneur du château ». Il lui est adjoint un concierge garde-meubles ².

Le peintre Claude Audran, qui avait décoré plusieurs salons du Luxembourg fut, en récompense de ce service, nommé concierge du palais, et c'est là qu'il mourut ³.

En 1739, Lebel, valet de chambre du roi, cumulait ces fonctions avec celles de concierge du château de Versailles. Louis de Nyert, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et son premier valet de chambre, était en outre « capitaine lieutenant et concierge du château du Louvre ». Le duc de Richelieu était « capitaine concierge du Palais-Royal ⁴ ».

¹ Voy. pages 10, 11, 36, 48, 110, 120, 136, 159.

² Pâtissier.

³ Page 182.

⁴ Voy. l'art. Chambres garnies.

¹ Livre I, chap. 5.

² *Etat de la France pour 1687*, passim.

³ Jal, *Dictionnaire critique*, p. 81.

⁴ *Etat de la France pour 1739*, t. I, p. 415, 432 et 439.

A la fin du dix-huitième siècle, la plupart des maisons de Paris étaient pourvues d'un portier. Son emploi, écrit Sébastien Mercier, était « de siffler, quand on vient vous rendre visite, autant de coups qu'il y a d'étages pour arriver à l'appartement que vous occupez ¹ ». Les grands seigneurs seuls avaient le droit de faire garder leur porte par un Suisse de nation ; celui-ci se distinguait par un large baudrier orné des armes de son maître, et on lisait au-dessus de la loge : *Parlez au Suisse*. « Depuis quelques années, écrivait Prudhomme vers 1807, on voit des nouveaux riches qui, ne pouvant pas avoir de Suisses, font mettre au-dessus de la loge de leur portier : *Parlez au concierge*. Cette nouvelle distinction est encore bien ridicule ² ».

Même à l'aurore de la Révolution, un huissier n'eût osé pénétrer dans une maison à porte cochère. S'il était chargé d'une saisie, il se bornait à la pratiquer sur les meubles garnissant la loge ; il lui était interdit d'aller au delà.

Les mots *claceliars*, *hostiers*, *huissiers*, *ostiaires*, *touriers*, etc. ont aussi désigné des concierges.

Voy. **Barrière (Droit de)**.

Concierges de la halle aux draps.

Deux offices créés par édit du 12 mars 1704. « Les concierges de la halle haute et de la halle basse seront tenus de tenir un registre dans lequel ils enregistreront les balles et ballots d'estoffes qui y seront amenés et le nom des marchands à qui elles appartiennent ; et de tenir lesdites halles ouvertes chacun jour ouvrable aux heures marquées par les réglemens ».

Concurrence. On lit dans les statuts sanctionnés au treizième siècle par le prévôt Étienne Boileau qu'il était alors interdit aux commerçants, non seulement d'appeler l'acheteur avant qu'il eût quitté la boutique voisine, mais encore de dépriser la marchandise d'un confrère :

« Se aucune personne est devant estal ou fenestre de cuisiniers ³ pour marchander ou acheter desdictes cuisines, que se aucuns des autres cuisiniers l'appelle devant qu'i s'en soit partiz de son gré de l'estal ou fenestre, si soit en la peine de cinq sols. Item, que nulz ne blasme la viande de l'autre, se elle est loiauz ⁴, sur peine de cinq sols d'amende ⁵ ».

La rédaction des boursiers est plus claire encore :

« Et est à savoir que se une personne barchaigne ⁶ denrées à un marcheant de ce mestier à son estal, que son voisin ne puet issir ⁷ de son ouvrour pour monstrier ses denrées à celui qui veut acheter à son voisin devant que l'acheteur soit partiz de l'ouvrour où il barchaigne ⁸ ».

Je rappelle que, jusqu'au quatorzième siècle, chaque profession resta, en général, centralisée dans une même rue, et que, dès lors, les artisans exerçant le même métier demeuraient porte à porte ¹.

Mais l'interdiction de se disputer des clients n'avait pas seulement pour objet d'empêcher les querelles entre voisins, elle émanait des principes élevés qui servaient de base à la corporation. Celle-ci était l'association, reconnue par l'État, des individus exerçant le même métier. Tous les membres qui la composaient étant solidaires, ayant juré de vivre en bons confrères, de s'aimer et de s'entraider, on comprend que la concurrence, le désir de s'enrichir aux dépens les uns des autres durent être regardés comme des actions honteuses.

Au treizième siècle, tout meunier, avant de s'établir, jurait sur l'Évangile que si quelqu'un de ses voisins avait besoin de lui, « soit de jour, soit de nuit, à son pooir ², li aidera. Et si il n'i vient, si seroit parjure ³ ». Les statuts qu'adoptèrent les mégissiers au quinzième siècle veulent que tout maître occupant au moins trois ouvriers ne puisse refuser d'en prêter un à son confrère ayant « besongne hastive et nécessaire, pour lui aidier à parfaire ycelle ⁴ ». Les tailleurs décidèrent, en 1660, qu'un lieu spécial serait désigné où les maîtres sans ouvrage « se trouveront pour en faire pour ceux qui en auront trop, afin qu'ils puissent être tous occupés de leur métier et gagner leur vie ⁵ ». Lorsqu'un maître brodeur avait soumissionné une fourniture importante, celle des troupes par exemple, il était tenu de partager avec les autres maîtres, de leur donner à exécuter une partie de la commande au prix que lui-même avait accepté, réserve faite seulement des frais de soumission ⁶.

Les cordonniers s'engageaient à payer tous le même salaire à leurs ouvriers. Le maître qui aurait offert davantage eut été soupçonné de vouloir débaucher ceux de ses confrères ⁷.

Au moyen âge, la limitation du nombre d'apprentis permis à chaque maître suffisait pour restreindre la concurrence et pour maintenir le nombre des maîtres proportionné à la consommation. Plus tard, les lettres de maîtrise créées par le roi, et les maîtres sans qualité que les corporations ruinées acceptent d'elles-mêmes, forcent les métiers à limiter arbitrairement le nombre des maîtres, à interdire durant un temps plus ou moins long de former des apprentis, ou les décident à ne plus recevoir que des fils de patron.

Un arrêt du 29 novembre 1619 autorise les doreurs sur cuir à rester pendant dix ans sans faire d'apprentis. Le 30 juin 1632, les orfèvres obtiennent que les fils de maître seront seuls

¹ *Tableau de Paris*, t. IX, p. 237.

² *Miroir de Paris*, 3^e édit., t. I, p. 204.

³ Ils vendaient des viandes rôties et bouillies, et toutes sortes de mets communs.

⁴ Loyale, c'est-à-dire saine, de bonne qualité.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXIX, art. 15 et 16.

⁶ Marchande.

⁷ Sortir.

⁸ *Livre des métiers*, titre LXXVII, art. 7.

¹ Voy. ci-dessus l'article Centralisation des métiers.

² Pouvoir.

³ *Livre des métiers*, titre II, art. 8.

⁴ Statuts de mai 1407, dans les *Ordonn. royales*, t. IX, p. 213.

⁵ Statuts de 1660, art. 12.

⁶ Statuts de 1566, art. 16.

⁷ Statuts de 1614, art. 21.

admis comme apprentis jusqu'à ce que le nombre des maîtres ait été réduit à trois cents ¹. Les brodeurs se limitent à deux cents ; une fois cette réduction obtenue, les maîtres ayant au moins dix années de maîtrise pourront prendre un apprenti et devront le choisir exclusivement parmi les fils de maître. Cet apprenti servira pendant six ans, à l'issue desquels le maître attendra dix ans avant d'en engager un autre ². En 1659, les broisseurs promettent de ne plus faire aucun apprenti « que de dix ans en dix ans ³ ». En 1670, les tapissiers suppriment tout apprentissage pendant douze ans ⁴. A dater de 1688, les fripiers attendent quatre ans avant de remplacer un apprenti : l'apprentissage étant de six ans, ils n'en formaient ainsi qu'un tous les dix ans ⁵. Les distillateurs attendent six ans ⁶. En 1701, le lieutenant de police permet aux fourbisseurs de ne plus faire d'apprenti que tous les dix ans. Ils avaient représenté au magistrat que « les maîtres de la communauté ne *pouvaient* gagner leur vie, par la misère du tems, même par le trop grand nombre de maîtres qui *avaient* été reçus depuis peu, ce qui les *mettait* hors d'état de subvenir aux besoins et misère de leur famille ⁷ ». En juillet 1737, les limonadiers statuent que, pendant dix ans, ils ne formeront plus d'apprentis ; attendu, disent-ils ⁸, « que le nombre des maîtres est actuellement si grand que, si l'on continuoit d'admettre des apprentifs, il y auroit à craindre que la communauté ne put se soutenir ».

D'autres métiers évitèrent ce danger en limitant le nombre des maîtres. Il ne dut point dépasser 300 chez les orfèvres, 200 chez les brodeurs, 72 chez les horlogers, 40 chez les batteurs-tireurs d'or, 36 chez les imprimeurs, 12 chez les ferrailleurs, etc.

Le 1^{er} juillet 1734 le lieutenant général de police rendit l'ordonnance suivante, qui mérite d'être reproduite en entier :

ORDONNANCE DE POLICE

Portant défense à tous marchands en gros et en détail, de distribuer aucuns billets pour annoncer la vente de leurs marchandises.

Du premier Juillet mil sept-cent-trente quatre.

« Sur ce qui nous a été représenté par le procureur du Roy, que malgré les réglemens de police qui font défenses très expresses à tous les marchands de courir les uns sur les autres pour le débit de leurs marchandises, ni d'user d'aucun artifice pour surprendre les acheteurs et se les ménager au préjudice de la liberté du commerce : cependant quelques marchands de cette ville ont affecté depuis quelque tems de

faire répandre dans le public des billets en leur nom, pour annoncer la vente de leurs étoffes et autres marchandises, à un prix qu'ils exposent être inférieur à celui que lesdites marchandises ont coutume d'être vendues par les autres marchands ; qu'une pareille contravention, qui est presque toujours la dernière ressource d'un négociant infidèle pour mettre promptement ses effets à couvert, ne peut être trop sévèrement réprimée ; qu'autrement ce seroit donner lieu à toutes les fraudes que l'intérêt et la cupidité peuvent inspirer ; d'où il résulteroit même pour le public un grand préjudice, en ce que sous le prétexte de donner des marchandises à un vil prix, on ne lui en vendroit souvent que de défectueuses.

Pour quoi réquéroit que sur ce par Nous il fût pourvû.

Sur quoi faisant droit, Nous ordonnons que les anciens réglemens de police seront exécutés selon leur forme et teneur. Et, en conséquence, faisons itératives et très-expresses défenses à tous marchands en gros et en détail de cette ville et fauxbourgs de Paris, de courir les uns sur les autres pour le débit de leurs marchandises. Leur défendons notamment de répandre ni autrement distribuer aucuns billets pour en annoncer la vente, et ce sous quelque prétexte que ce soit. Le tout à peine de trois cents livres d'amende pour la première contravention et de fermeture de leurs boutiques en cas de récidive. Disons que notre présente ordonnance sera inscrite sur les registres des corps et communautés de cette ville. Enjoignons particulièrement aux gardes de la draperie et de la mercerie de veiller à l'exécution d'icelles, pour ce qui concerne les six corps des marchands.

Ce fut fait et donné par Nous René Hérault, chevalier, seigneur de Fontaine-Labbé et de Vaucresson, conseiller d'État, lieutenant-général de police de la ville, prévôté et vicomté de Paris.

Signé : HÉRAULT,

MOREAU,

PELLERIN, *Greffier* ».

Ce n'étaient pas là de vaines menaces. Car le 11 janvier 1737, un charcutier nommé André Allain, ayant « répandu des billets pour annoncer la vente de ses marchandises », fut condamné à 300 livres d'amende, 30 livres de dommages-intérêts et aux dépens ¹.

Il est bien entendu que ces rigueurs s'exerçaient contre la concurrence et la réclame, point contre l'annonce. Depuis le milieu du dix-septième siècle, tout commerçant avait, comme aujourd'hui, sa carte portant son nom, son adresse, son enseigne, souvent même les attributs de sa profession très finement gravés ².

Au commencement de l'année 1760, un scandale éclata dans la communauté des tailleurs.

¹ Sentence du prévôt de Paris.

² Statuts de 1648, art. 8.

³ Statuts, art. 19.

⁴ Arrêt du 19 septembre.

⁵ Statuts, art. 9.

⁶ Arrêt du 27 septembre 1696.

⁷ Sentence du 12 mai.

⁸ Délibération du 26 juillet, imprimée à la suite des statuts.

¹ *Nouveaux statuts de la communauté des maîtres charcutiers*, 1755, in-4°, p. 77.

² Voy. les collections conservées à la Bibliothèque nationale et à la bibliothèque de la Ville.

Il fut prouvé que « plusieurs maîtres faisoient courir des billets imprimés, par lesquels ils annonçoient au public des vêtemens de toutes façons à des prix très médiocres, dans la vue de s'attirer un plus grand nombre de pratiques, au détriment de leurs confrères et du public ». Les jurés se transportèrent chez deux de ces maîtres, qui offraient « des redingottes à vingt-sept livres pièce », et ils constatèrent que ces vêtements étaient mauvais, mal faits, « et si peu amples que pour peu qu'ils soient mouillés par la pluie, il sera impossible de pouvoir s'en servir ». Plainte fut portée au Parlement qui, le 10 décembre, rendit un arrêt aux termes duquel il fut interdit « de distribuer au public d'autres billets, soit imprimés, soit manuscrits, que ceux qui contiendront les noms, qualités et demeures purement et simplement, sans pouvoir y ajouter ni faire aucuns prix ». Toute contravention devait être punie d'une amende de trois cents livres, et en cas de récidive le coupable était déchu de la maîtrise, c'est-à-dire ruiné ¹.

Mais l'esprit de corps et la solidarité fraternelle, premiers fondemens des communautés ouvrières, n'existaient plus. La passion du gain l'emportait. Au mois de mai 1761, le lieutenant-général de police dut signifier de nouveau aux jurés des différentes corporations son ordonnance du 1^{er} juillet 1734, en l'accompagnant de cette lettre : « Je vous envoie, Messieurs, un extrait d'une ordonnance de police, que j'ai rendue pour défendre aux marchands de courir les uns sur les autres pour le débit de leurs marchandises, et de répandre des billets pour en annoncer la vente. Vous voudrez bien la faire inscrire sur vos registres et informer de ces dispositions les membres de votre communauté.

Je suis,

Messieurs,

Votre très humble serviteur,

DE SARTINE ».

La concurrence, autrefois presque impossible, ensuite difficilement contenue, se produisait donc de toutes parts, en dépit des obstacles qu'on lui opposait encore. Au compagnon reçu maître, il fallut interdire d'ouvrir boutique auprès du patron qu'il venait de quitter.

La sentence de police du 2 juin 1669, confirmée par l'article 37 de l'édit d'août 1776, lui défendit « de s'établir en la même rue que dans la distance de vingt maisons, comme aussi d'avoir les mêmes plafonds, étalages et ornemens de boutique ». Les boulangers ne voulaient pas qu'il s'établît « aux environs de la boutique de son maître ou dans les rues adjacentes plus voisines que deux rues ² ». Les charcutiers ³ et les perruquiers ⁴ l'empêchaient de s'établir dans le « quartier » de son dernier maître avant

deux ans. Un arrêt, rendu par le Parlement le 30 septembre 1754 à la requête des charcutiers, fixa à trente-cinq maisons au moins la distance qui devait exister entre la boutique d'un maître quelconque et celle d'un compagnon qui s'établissait ¹.

Voy. **Lotissage**. — **Perfectionnements**. — **Publicité**, etc.

Conducteurs des ambassadeurs.
Voy. **Introduceurs**.

Conducteurs de brouette. Voy. **Brouetteurs**.

Conducteurs de la haquenée. Le conducteur de la haquenée était un officier de la maison royale, appartenant au service de la paneterie. Quand le roi sortait, soit à cheval, soit en carrosse, dans sa suite figurait une haquenée chargée de paniers dans lesquels on plaçait des mets froids et tout ce qui était nécessaire pour servir au roi un dîner et un souper.

La haquenée portait :

- 6 pains.
- 6 bouteilles de vin.
- 20 grands biscuits.
- 6 douzaines de petits choux.
- 6 paquets de confitures sèches.
- 6 paquets de pastilles.
- 6 oranges de Portugal.

Les jours maigres, on y ajoutait :

- 1 pâté de poires de bon chrétien.
- 1 pâté d'œufs brouillés.
- 2 fromages à la crème.
- 2 gâteaux de crème.
- 24 talmouses.
- 24 brioches.

En plus : linge, couvert, tasse à essai, etc.

Pour tout prévoir, deux chevaux portaient en outre six douzaines de pains et soixante bouteilles de vin.

« Le conducteur de la haquenée a l'honneur de servir immédiatement le Roy, qui dîne quelquefois dans son carrosse, quand on est en voyage ² ».

Voy. **Coureurs de vin**.

Conducteurs d'omnibus. Voy. **Laquais**.

Conduit (DROIT DE). Droit de passage levé sur les marchandises traversant le territoire d'une seigneurie ou d'une ville. Le *Livre des métiers* ³ consacre au conduit un chapitre qui a le mérite de nous apprendre quelles étaient, au treizième siècle, les limites de la prévôté de Paris. Celle-ci s'étendait jusqu'à Montlhéry et Juvisy, suivait

¹ Sur cette affaire, voy. *Statuts et ordonnances des maîtres tailleurs d'habits, pourpointiers, chaussetiers*, 1763, in-12, p. 266.

² Statuts de 1746, art. 49.

³ Statuts de 1745, art. 16.

⁴ Statuts de 1718, art. 47.

¹ *Nouveaux statuts des charcutiers*, p. 19. Voy. aussi Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 481.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 82; pour 1736, t. I, p. 200.

³ Deuxième partie, titre VII.

la rivière de Marne, depuis Charenton jusqu'à Lagny, Gournay et Meaux, remontait jusqu'à Acy-en-Multien, gagnait l'Oise par Ognon, puis Beaumont et Pontoise, et venait retrouver la Seine à Poissy¹. Le droit de conduit appliqué à la banlieue de Paris, n'était exigible que hors de ces limites, appelées bornes de Paris.

On disait aussi *droit de travers*.

Confections pour hommes. L'annonce suivante, que j'ai rencontrée dans un journal de 1770, permet peut-être d'attribuer à un habile tailleur de Paris la première idée de ce que nous nommons aujourd'hui la confection pour hommes. Voyez :

« Le sieur Dartigalongue, maître et marchand tailleur à Paris, a établi depuis quelque tems un magasin d'habits neufs tout faits, de toutes espèces, de toutes tailles, et des plus à la mode. Si ceux du magasin ne sont pas au goût des personnes qui veulent être promptement habillées, il est en état de les satisfaire presque à l'instant, par la quantité d'ouvriers qu'il emploie. Il entreprend toutes les livrées avec le plus d'économie possible. Il fait des envois en province et jusque dans les pays étrangers, mais les personnes qui voudront lui écrire, sont priées d'affranchir leurs lettres. Son adresse est à la Renommée, rue de Savoye, fauxb. S. Germain, près la rue des Grands-Augustins² ».

L'innovation paraît avoir eu peu de succès, car, cent ans plus tard, on citait comme une curiosité le *Tailleur unique ou veloci-tailleur*. L. Prudhomme écrivait vers 1806 : « Au Palais-Royal, au bout de la galerie de bois, près le Théâtre-Français, on remarque un atelier considérable de tailleur, qui vous habille entièrement en deux heures. Il propose souvent la lecture du *Moniteur* pendant que l'on vous confectionne habit, gilet, pantalon, sans oublier les guêtres³ ».

Voy. **Fripiers et Tailleurs**.

Confiseurs. Ce sont ceux qui « font et vendent des confitures sèches et liquides, sirops, dragées, gelées, marmelades, et généralement toutes espèces de fruits secs et confits⁴ ». Parmi les innombrables produits qu'ils débitaient, et que sous-entend cette définition, je citerai :

- Le chocolat.
- Les glaces.
- Les gaufres.
- Les marrons glacés.
- Les mousses à la vanille, à l'anis, à la canelle.
- Les gimbettes.
- Les massepains.
- Les meringues.
- Les pralines.
- Les pastilles à la Dauphine, au tamis, en cornet,

au cachet, transparentes, de vanille, de safran, d'œillets, de roses, d'ambre gris, de cachou.

Les crèmes glacée, blanche, brûlée, aux pistaches, au chocolat, à la vanille, aux amandes, aux noyaux, au thé, au café.

Les sorbets de citrons, d'oranges, de raisins, de café, de roses, d'œillets, de pêches, d'abricots, de prunes, etc., etc.

Dès le seizième siècle, ce commerce était centralisé dans la rue des Lombards¹. Au dix-huitième, on y citait surtout le *fidèle berger*, dont la réputation fut durable, et le *grand monarque*. Au mois de janvier de chaque année, les confiseurs en vogue avaient l'habitude d'exposer quelque chef-d'œuvre capable d'attirer la foule. En 1780, le *grand monarque* exposa un combat naval ; en 1781 on admira à son étalage « les cérémonies qui se sont observées à la naissance du Dauphin², où tous les princes et princesses sont représentés³ ». En 1788, le confiseur Berthélemot, qui demeurait rue de la Vieille-Lanterne, exposa « l'arrivée de Télémaque dans l'île de Calypso, sujet bien choisi qu'il a rendu avec intérêt⁴ ».

Les confiseurs appartenaient à la corporation des épiciers.

Confituriers. « Quelques-uns mettent de la différence entre le confiseur et le confiturier, prétendant que le confiseur est celui qui fait effectivement les confitures qu'il vend, et le confiturier celui qui fait commerce des confitures qu'il n'a pas faites. Cependant, dans l'usage, et même dans le négoce de confitures, on ne fait pas cette distinction, et confiseur et confiturier y ont une même signification⁵ ».

Confréries. La corporation, association civile, devait son origine à la nécessité de défendre des intérêts communs, de maintenir des privilèges lentement acquis. La confrérie, quoique formée des mêmes éléments, constituait une association religieuse et charitable. La corporation avait pour symbole une bannière, la confrérie y substituait un cierge ou un bâton. Les statuts de la corporation s'adressaient surtout au citoyen et à l'artisan, ceux de la confrérie à l'homme et au chrétien. A cela près, la confrérie faisait partie intégrante de la corporation, ne s'en distinguait que par son but et son organisation.

Parfois, dans une même communauté, maîtres et ouvriers avaient créé une confrérie distincte, parfois aussi certaines confréries, celle des drapiers et des bouchers par exemple, admettaient des personnes étrangères à la corporation ; d'autres métiers, les orfèvres entre autres, avaient plusieurs confréries. Le *Calendrier des confréries*, publié en 1621 fournit la liste d'environ cent quatre-vingts confréries, avec le nom du patron sous lequel chacune était placée, ainsi que l'indication de l'église et du jour où elle était fêtée.

¹ Ces noms sont ainsi orthographiés dans le texte : Monteleheri, Gevisi, Leigni, Gournai, Miaus, Acy en Meucien, Senliz, Biaumont, Pontaize, Poissi.

² *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 4 avril 1770, p. 55.

³ *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, t. V, p. 246.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*.

¹ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 300.

² Mort en juin 1789.

³ *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, t. XV, p. 15 et t. XVIII, p. 223.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1789*.

⁵ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1450.

En général, la confrérie était administrée par deux jurés que les maîtres réunis élaient à la pluralité des voix. Elle se réunissait le jour de la fête du patron qu'elle s'était choisi. Un crieur qui parcourait les rues une clochette à la main annonçait le lieu et l'heure de la cérémonie. Les confrères, parés de leurs plus beaux vêtements, se rendaient à l'église désignée, et y entendaient une grand'messe en l'honneur du patron. Elle était suivie d'un banquet, où chaque convive payait son écot et n'était admis que sur la présentation du mériau qui lui avait été délivré en échange de sa cotisation. C'était ordinairement ce jour-là qu'on élaient le *bâtonnier* de la confrérie. La bannière ou le bâton aux armes de la communauté, ornés d'emblèmes rappelant le métier et le saint qu'elle fêtait, étaient gardés à tour de rôle par chaque confrère, et se transmettaient de l'un à l'autre le jour de la fête du saint patron. Pendant les vêpres, au moment où l'on chantait le verset du *Magnificat* : « Deposuit potentes de sede, » le bâtonnier se levait, sortait de charge, et aux mots suivants : « et exaltavit humiles », il laissait la place à son successeur. C'est ce que l'on appelait *faire le deposuit* ¹.

La confrérie était entretenue par des dons et par le produit de certaines amendes professionnelles.

Chez les corroyers, l'apprenti, avant d'être admis à l'atelier, versait cinq sous à la *botte* de la confrérie ². Plus tard, chez les vinaigriers, il devait verser une somme de vingt sous ³. Au treizième siècle, les chapeliers de feutre exigeaient dix sous ⁴.

Chez les savetiers, tout nouveau maître devait à la confrérie un cierge de cire blanche pesant une livre ⁵. Les boulangers imposaient cette redevance pendant trois années consécutives ⁶. Les foulons versaient soixante sous, contribution réduite à vingt sous pour les fils de maître ⁷.

Chez les bourreliers, tout juré nouvellement appelé à ces fonctions, payait deux cents livres à la confrérie.

En outre, chaque maître était tenu de verser tous les ans une somme fixe pour l'entretien de la confrérie : quinze sous chez les pâtisseries ⁸, quarante sous chez les bourreliers ⁹, trente sous chez les charcutiers ¹⁰, quarante-cinq sous chez les boulangers ¹¹, une livre chez les éventail-listes ¹². Au dix-septième siècle encore, les vinaigriers surpris à travailler le dimanche étaient condamnés à une amende de trois livres au profit de la confrérie ¹³.

Peu à peu, la foi s'affaiblissant dans les âmes, la confrérie devint surtout un prétexte à réjouissances, à assemblées bruyantes, à banquets. Le clergé, qui d'abord les avait prises sous sa protection, cessa de les encourager, puis contre elles fit appel au bras séculier. Un édit de 1539 les supprima toutes et ordonna la confiscation de leur matériel, cierges, bâtons, bannières, etc. Le roi ne fut obéi qu'à moitié. Ses successeurs se montrèrent plus faibles encore ; les confréries réparurent et jouèrent un rôle dans les processions et les excès de toute nature qui signalèrent les querelles religieuses du seizième siècle.

Elles leur survécurent, mais le prestige de ces associations diminuait de plus en plus. Au mois de janvier 1666, deux chapeliers refusèrent de payer la cotisation de trente sous due à la confrérie et la justice leur donna raison.

Ceci n'empêche pas qu'environ dix ans après, quand les couturières furent constituées en corporation, elles demandèrent et obtinrent d'établir, à l'église Saint-Gervais une confrérie en l'honneur de saint Louis. L'archevêque de Paris leur permit même (août 1677) d'y « enrôler tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, à condition que les statuts de ladite confrérie seront exactement gardés ». Je publie ci-dessous le texte de ces statuts.

Les confréries ne disparurent définitivement qu'en 1776. L'article 14 de l'édit rendu en février pour la suppression des jurandes est ainsi conçu : « Défendons à tous maîtres, compagnons, ouvriers et apprentis, de former aucune association ni assemblée entre eux, sous quelque prétexte que ce puisse être. En conséquence, nous avons éteint et supprimé, éteignons et supprimons toutes les confréries qui peuvent avoir été établies, tant par les maîtres des corps et communautés que par les compagnons et ouvriers des arts et métiers ». Cette défense fut confirmée par l'article 43 de l'édit du 28 août suivant.

STATUTS ET RÈGLEMENS DE LA CONFRÉRIE DE SAINT-LOUIS ÉRIGÉE EN L'ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-GERVAIS DE PARIS.

[Année 1677]

I. La confrérie sera et demeurera toujours sous la dépendance et en l'entière disposition de monseigneur l'Archevêque et de ses successeurs. En sorte que si dans le cours du temps, par quelque conjecture non prévue, il arrive quelque difficulté ou contestation à l'occasion de ladite confrérie ou de l'observance des présens statuts, les confrères auront recours audit seigneur Archevêque ou à monsieur son official, auxquels appartient de faire des réglemens convenables pour le maintien et le paisible exercice de ladite confrérie.

II. Le sieur curé de ladite paroisse en aura la conduite, et choisira un chapelain pour dire les messes et faire les autres fonctions ecclésiastiques de la dite confrérie.

III. Tous les ans se fera l'élection de deux administratrices de ladite confrérie. Lesquelles

¹ Voy. *Lettres sur cette expression « faire le deposuit »*, dans le *Mercur de France* d'août 1733, p. 1764.

² *Livre des métiers*, titre LXXXVII, art. 5.

³ Statuts de 1658, art. 7.

⁴ *Livre des métiers*, titre XCI, art. 3.

⁵ Statuts de 1659, art. 12.

⁶ Statuts de 1746, art. 23.

⁷ Statuts de 1443, art. 1 et 3.

⁸ Statuts de 1566, art. 46.

⁹ Statuts de 1734, art. 2.

¹⁰ Statuts de 1745, art. 20.

¹¹ Statuts de 1746, art. 24.

¹² Statuts de 1677, art. 17.

¹³ Statuts de 1658, art. 20.

garderont les registres où seront écrits, tant les noms et surnoms des sœurs de ladite confrérie, que les délibérations prises pour le gouvernement de ladite confrérie, et généralement tout ce qui en concerne l'administration.

IV. Les dites administratrices seront éléuës pour la première fois par ledit sieur curé, du consentement des sœurs. Tous les ans, elles seront choisies par ledit sieur curé et les anciennes administratrices, à la pluralité des voix.

V. Le dit sieur curé et les administratrices en charge et hors de charge auront seules voix délibératives dans lesdites élections et dans les conférences qu'ils auront pour le maintien de ladite confrérie et pour aviser aux moyens de la faire subsister dans l'ordre établi.

VI. Chaque sœur sera obligée de se confesser et de recevoir le Saint-Sacrement de l'Eucharistie le jour de son entrée en ladite confrérie, et de faire la même chose le jour du patron et les quatre principales festes de la confrérie. Et en cas que quelqu'une se trouve avoir manqué à ce devoir, sans cause ou empeschement légitime, et récidive après en avoir été avertie par ledit curé ou chapelain, elle pourra être rayée du nombre des sœurs de ladite confrérie si ledit sieur curé le juge à propos. Comme aussi seront biffées les sœurs qui se trouveroient être d'une vie peu réglée et ne donneroient point de véritables marques de vouloir régler leurs mœurs : de quoy elles seront charitablement averties par les sœurs qui en auront connoissance.

VII. S'il arrive que quelqu'une des sœurs de ladite confrérie tombe malade et en danger de sa vie, elle le pourra faire sçavoir à l'administratrice qui aura soin d'avertir les sœurs de prier Dieu pour elle.

VIII. Elle fera aussi sçavoir aux sœurs lorsqu'on portera le Saint-Sacrement aux malades de la confrérie, afin que chacune accompagne le Saint Ciboire et se rende à l'heure qu'on aura choisie pour ce sujet.

IX. Après le décès de l'une des sœurs, ledit sieur curé ou chapelain donnera jour pour célébrer un service qui sera fait, aux dépens de la confrérie, pour le repos de l'âme de la défunte. Et on sera tenu d'y assister, comme aussi de communier une fois à son loisir à même intention.

X. Les sœurs seront obligées de prier Dieu une fois le jour pour les besoins les unes des autres, afin d'être plus parfaitement unies par ces liens de charité.

XI. Les administratrices sortans de charge seront tenues de rendre compte des deniers par elle receus et de l'employ qu'elles en auront fait, et ledit compte se rendra quinze jours après leur démission.

XII. Ne pourront celles qui seront en charge aliéner ny employer l'argent des aumônes et autres en dépenses extraordinaires, sans avoir au préalable pris l'avis dudit sieur curé.

XIII. Celles qui s'associeront doivent, le jour de leur entrée, aumôner à ladite confrérie, selon leur dévotion. Elles seront néanmoins exhortées de contribuer le plus qu'elles pourront aux frais qu'il est nécessaire de faire pour l'acquit des charges de ladite confrérie.

XIV. Il y aura un coffre ou plusieurs, où seront gardez les ornemens et argenterie de la confrérie, et la clef sera entre les mains des administratrices en charge, qui répondront du total. Et en sera fait inventaire signé des administratrices anciennes et nouvelles, dont il sera mis autant entre les mains dudit curé ou chapelain.

XV. S'il arrive que quelqu'une des sœurs devienne pauvre et dénuée de biens, elle sera secourüe, s'il est possible, par la confrérie, du conseil cy dessus, et les sœurs seront exhortées de les assister en leur particulier.

Connétable. Il partageait avec le grand chambellan le titre de *maître des selliers*, parce que sur les 16 sous que payaient pour s'établir les selliers qui voulaient employer le cordouan, 10 revenaient au connétable et les 6 autres au grand chambellan.

Voy. **Maître des cordonniers.**

Conraieurs. Conrayeurs. Voy. Corroyeurs.

Conreeurs. Nom que les *Tailles de 1292* et de 1300 donnent aux corroyeurs.

Conreeurs de robes vaires. Voy. Courroueurs de panne.

Conroyeurs. Voy. Corroyeurs.

Conscience (Ouvriers en). Dans une imprimerie, ouvriers qui travaillent non à la tâche, mais à la journée. L'endroit où ils se tiennent se nomme *la conscience*.

Voy. **Protes.**

Conscience (Vendre en). Voy. Prix fixe.

Conseil du commerce. Son origine remonte à Henri IV. Il fut réorganisé en juin 1700, en 1715, en 1722 et en 1730. « C'est à ce conseil que se portent toutes les affaires qui concernent le commerce, pour y être instruites, discutées, éclaircies et en quelque sorte réglées¹ ». La Déclaration du 14 décembre 1715 dit plus clairement que l'on y « traitera de tout ce qui concerne le commerce intérieur et extérieur et les manufactures du royaume, qu'y seront discutées et examinées toutes les propositions, placets et mémoires présentés sur cette matière ; ensemble les difficultés qui surviendront au sujet du commerce tant de mer que de terre, ainsi que des fabriques et manufactures² ».

Ce conseil s'assemblait rarement, mais un

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1459.

² F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 870.

Bureau du commerce, qui en était l'émanation, se réunissait une fois par semaine, et tenait ses séances au Louvre.

Conseillers du roi. Titre que prenaient les notaires royaux.

Conseillers-contrôleurs. Voy. **Contrôleurs.**

Conservateurs des eaux et forêts. Voy. **Inspecteurs.**

Conservateurs des étalons. Voy. **Gardes.**

Constructeurs de navires. Voy. **Bateaux.**

Constructeurs de voitures. Voy. **Voitures.**

Consuls. Voy. **Juges-consuls.**

Contables. Voy. **Comptables.**

Conteurs de busches. Nom que la *Taille de 1292* donne aux mouleurs de bois.

Contrat d'apprentissage. Dès le treizième siècle, il était soumis à des formalités qui en faisaient un acte sérieux. Ses clauses devaient toujours être arrêtées devant témoins. Parfois, la présence de deux maîtres du métier suffisait ¹, mais d'autres communautés exigeaient le concours des jurés ². Les tréfiliers d'archal se montraient plus prévoyants encore, ils voulaient que les conventions fussent réglées en présence des jurés par deux maîtres et deux ouvriers du métier ³. Ces précautions n'avaient rien d'exagéré en un temps où le contrat était presque toujours verbal. On ne trouve en effet, dans le *Livre des métiers* qu'une seule mention de contrat d'apprentissage passé par écrit. Les fileresses de soie à petits fuseaux, les plus débauchées des ouvrières de Paris, forçaient l'apprentie à payer six deniers « et par ces vi deniers sont tenu li mestre de fere escrire la convenance ⁴, et de garder l'escrit devers aus ⁵, si que se contens est ⁶ entre les parties, que par ce puisse estre sceue la vérité ⁷ ». Ce qui était exception au temps d'Étienne Boileau ne tarda pas à devenir une règle invariable, et en 1474 le procureur du roi obligeait tous les maîtres orfèvres à déposer au bureau de la corporation les brevets de leurs apprentis ⁸.

Les clauses du contrat variaient selon les communautés.

¹ *Livre des métiers*, titre XVII, art. 5 ; titre XXVIII, art. 9 ; titre XXX, art. 4 ; titre LX, art. 5.

² *Livre des métiers*, titre XXI, art. 7 ; titre XXXVII, art. 4 ; titre L, art. 17 ; titre XCI, art. 10. — Depping, *Ordonnances*, p. 405 et 408.

³ *Livre des métiers*, titre XXIV, art. 6.

⁴ L'accord entre les parties.

⁵ Eux.

⁶ Afin que si discussion s'élève.

⁷ *Livre des métiers*, titre XXXVI, art. 5.

⁸ Voy. P. Leroy, *Statuts et privilèges du corps des marchands orfèvres-joyailliers*, p. 51.

Un peu plus tard, les contrats durent être passés devant notaire, et en présence d'un juré au moins ¹ ; souvent même tous le signaient ². Dès le seizième siècle, les contrats étaient enregistrés au bureau de la communauté et « en la chambre du procureur du roi au Châtelet ³ ». A dater du dix-huitième siècle, on força chaque corporation à posséder un registre spécial « dûment paraphé par premier et dernier feuillet par le lieutenant général de police, pour y enregistrer les réceptions des maîtres et des apprentis ⁴, etc. ».

Le contrat d'apprentissage était naturellement annulé par la mort du maître. Cependant, en général, la corporation se regardait comme responsable de l'enfant ; elle intervenait et lui choisissait un autre patron.

FORMULE D'UN CONTRAT D'APPRENTISSAGE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE :

« PAR DEVANT LES NOTAIRES GARDENOTTES DU ROY EN SON Châtelet de Paris soubzsignez, fut présent Jean Bourdon, voiturier par terre, demeurant à Coulibeuf, proche Falaise en Normandie, de présent à Paris. Lequel pour le bien de Paul Bourdon, son fils, aagé de douze ans, qu'il certifie de toute fidélité, l'a mis en apprentissage, de cejourd'huy jusques et pour quatre ans prochains après ensuivans finis et accomplis, avec Jean Asselin, Me tissutier-rubannier à Paris, demeurant rue Saint-Denis, parroisse Saint-Laurens, à ce présent, qui l'a pris et retenu en ladite qualité d'apprenty pour ledit temps. Auquel il promet monstrier et enseigner, à son pouvoir, sondit mestier de tissutier-rubannier et tout ce dont il se mesle et entremet en iceluy, le nourrir, loger, et traitter doucement comme il appartient, mesme luy faire blanchir son linge. Et sondit père l'entretiendra de tous vestemens, chaussures, linges et autres choses ses néecessitez.

A ce faire, estoit présent ledit apprenty, qui a eu ce que dessus pour agréable, et promis apprendre ledit mestier au mieux qu'il luy sera possible, et fidèlement servir sondit maistre en toutes choses licites et honnestes. Sans pendant ledit temps s'absenter dudit service, auquel cas sondit père promet le chercher et faire chercher par la ville et banlieue de Paris, et partout où il appartiendra ; pour, sy trouver le peut, le ramener à sondit maistre pour parachever le temps qui restera lors à expirer des présentes ; qui ont esté faites sans aucune chose payer de part ny d'autre.

Fait et passé es estudes des notaires soubzsignez, l'an mil six cens soixante-quinze, après midy. Et ont signé, fors ledit apprentiz qui a déclaré ne savoir ny escrire ny signer ⁵ ».

Voy. Apprentissage.

¹ Chapeliers, statuts de 1658, art. 3. — Charcutiers, statuts de 1705, art. 8. — Bourelliers, statuts de 1734, art. 7.

² Orfèvres, décision du 26 octobre 1605. — Horlogers, sentence du 19 janvier 1742.

³ Tisserands, statuts de 1586, art. 18.

⁴ Fourbisseurs, statuts de 1707, art. 4.

⁵ Original sur parchemin, appartenant à l'auteur

Contrebandiers. Au début du règne de Louis XV, il était défendu d'introduire en France les marchandises suivantes :

Étoffes de soie, d'or, d'argent ou de fil teint.
Miroirs de toutes sortes.
Dentelles dites points de Venise.
Toiles de coton de toute espèce, blanches ou teintes.

La sortie des objets suivants était interdite :
Armes et munitions de guerre.
Or et argent en barre, en lingots, en vaisselle ou monnoyés.
Pierrieres, perles, bijoux.
Chevaux.
Chanvre, lin, laine.
Fil de lin ou de chanvre.
Grains et légumes.

Les peines édictées contre les contrebandiers étaient terribles : confiscation, galères, bannissement, mort même.

Les faux sauniers étaient assimilés aux contrebandiers, et il fut prouvé aux États de 1484 qu'en peu d'années, plus de 500 d'entre eux avaient été exécutés ¹. L'arrêt de juillet 1717 relatif à la contrebande des toiles peintes est resté célèbre. On en trouvera l'analyse au mot *Imprimeurs sur étoffe*.

Contre-cengliaus (FESSEURS DE) et **contre-cengliers**. Voy. **Contresangliers**.

Contre-garde des monnaies. Ils avaient, dans les hôtels des monnaies, inspection générale sur tous les travaux, devaient tenir registre de toutes les matières entrant en magasin, etc. Ils prenaient rang aussitôt après les juges-gardes et ils les remplaçaient en cas d'absence. Leur création remonte à l'année 1214.

L'édit de juin 1696, supprima l'office de contre-garde et créa des *contrôleurs-contre-garde* dont les fonctions étaient à peu près identiques ².

Contrepointiers. Voy. **Coutepointiers**.

Contre-porteurs. Voy. **Colporteurs**.

Contre-poseurs. Voy. **Poseurs**.

Contresangliers. Faiseurs de contresangles. On nomme ainsi, dit Savary « de petites courroies de cuir, clouées aux arçons de la selle, pour y attacher les sangles d'un cheval ou autres bêtes de somme ». La *Taille de 1292* cite deux *contre-cengliers* ; les *Tailles de 1300* et de 1313 mentionnent, l'une un *contresanglier*, l'autre un *feseur de contre-cengliaus*.

Les contresangliers appartenait à la corporation des selliers.

Voy. **Harnachement**.

Contrôleurs. Voy. **Greffiers** et **Inspecteurs**.

Contrôleurs des actes des notaires. Offices créés en mars 1693, supprimés en janvier 1698, rétablis dans la suite, définitivement supprimés, en 1791. Le titre officiel était *conseillers-contrôleurs des contrats et actes des notaires et tabellions royaux et seigneuriaux*. Les droits perçus par eux furent fort augmentés en novembre 1722. Voy. le *Journal* de Barbier, t. I, p. 245.

Contrôleurs des adjudications et ventes de toutes sortes de poissons de mer, frais, sec et salé, et d'eau douce.

Trente offices jurés, créés en juillet 1702, et réunis le même mois aux offices de jurés vendeurs de poissons.

Contrôleurs de l'argenterie. Placés sous les ordres de l'argenteur, ils furent dits d'abord *clercs de l'argenterie*. « C'étaient eux qui débattaient les prix avec les marchands ; ils tenaient aussi un papier de contrôle qu'ils remettaient à la chambre des comptes en même temps que l'argentier remettait ses comptes ». En 1388, ils sont encore nommés *clercs et contrôleurs de l'argenterie* ; ils deviennent, au seizième siècle, *contrôleurs généraux de l'argenterie* ¹.

Contrôleurs des bans des mariages. Offices créés en septembre 1697, et supprimés en mars 1702 ².

Contrôleurs de bas. Voy. **Inspecteurs**.

Contrôleurs de bières. Voy. **Visiteurs**.

Contrôleurs de bois. Voy. **Commisaires**.

Contrôleurs de la bûche. Voy. **Mouleurs de bois**.

Contrôleurs de cendres. Voy. **Commissaires**.

Contrôleurs de charbon. Voy. **Mesureurs**.

Contrôleurs de chaux. Voy. **Mesureurs**.

Contrôleurs des courtiers de vin. Cinquante offices créés par édit de février 1707 et supprimés la même année au mois d'avril ³.

Contrôleurs d'eau-de-vie et d'esprit de vin. Voy. **Essayeurs**.

Contrôleurs d'étain. Voy. **Essayeurs**.

¹ Voy. l'art. Sauniers.

² Voy. Abot de Bazinghen, *Traité des monnoies*, t. I, p. 180.

¹ Voy. Douët-d'Arcey, *Comptes de l'argenterie*, notice, p. IX et X.

² F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. II, p. 515.

³ F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 925.

Contrôleurs des feux d'artifice. Voy. **Capitaine.**

Contrôleurs de foin. Officiers jurés, créés par édit de décembre 1575. Ils devaient « tenir un registre de l'arrivée des bateaux chargés de foin, être présents lorsque la vente s'en ouvroit, tenir la main à ce que les ordonnances fussent exécutées, etc. ¹ » En janvier 1581, ils furent remplacés par d'autres officiers qui reçurent le titre de *contrôleurs, vendeurs, priseurs, peseurs, visiteurs et compteurs.*

Contrôleurs de fruits. Cinquante offices jurés créés en juin 1708.

Contrôleurs du gobelet. Officiers de la maison royale. « Le contrôleur ordinaire du gobelet doit être présent à la recette de toute la viande et du poisson pour la bouche du Roy ; et avant qu'on les serve sur table, il examine si toutes les pièces contenues sur le menu sont employées. Il est chargé de la garde du vin et de l'eau pour la personne de sa Majesté. De plus, il tient registre de toutes les nouveautés de viandes pour le Roy, fruits, confitures, vins de liqueur, etc., qui luy doivent être mises entre les mains ² ».

Contrôleurs de la marque et visite de toutes sortes d'ouvrages d'or et d'argent. Offices créés par édit d'août 1696, supprimés par édit de février 1698.

Contrôleurs des monnaies. Voy. **Contre-garde.**

Contrôleurs du paraphe des registres dans les communautés. Offices créés en novembre 1706, et rachetés par les communautés en décembre 1709.

Contrôleurs au partage du minot de sel. Officiers jurés dépendants des greniers à sel.

Voy. **Sel (Commerce du).**

Contrôleurs de pierres de taille, moellons, chaux, etc. Voy. **Inspecteurs.**

Contrôleurs du poisson de mer, tant frais que salé.
Office juré créé en mars 1544.

Contrôleurs de porcs. Voy. **Inspecteurs.**

Contrôleurs des registres. Voy. **Offices (Créations d').**

Contrôleurs [DE THÉÂTRE]. « Les contrôleurs des portes, qui sont l'un à l'entrée du parterre et l'autre à celle des loges, sont commis à la distribution des billets de contrôle, pour placer les gens qui se présentent aux lieux où ils

doivent aller, selon la qualité des billets qu'ils apportent du bureau où ils les ont esté prendre. Ils ont soin aussi que les portiers fassent leur devoir, qu'ils ne reçoivent de l'argent de qui que ce soit et qu'ils traitent civilement tout le monde ¹ ».

Voy. **Ouvreuses et Théâtre.**

Contrôleurs des titres. Offices créés par édit de juin 1581. Le titulaire devait « enregistrer les contrats excédans 500 écus en principal ou 30 sols en rente foncière et les décrets ou autres expéditions entre vifs de dernière volonté ² ».

Contrôleurs des trésoriers-payeurs des communautés. Deux offices créés par édit de juin 1730, et supprimés par édit de décembre 1734.

Voy. **Offices (Créations d').**

Contrôleurs de vin. Voy. **Vendeurs.**

Contrôleurs-courtiers de volailles, gibier, cochons de lait, agneaux, chevreaux, œufs, beurre et fromage. Cinquante offices jurés, créés par édit d'août 1702, portés à 140 par édit de mars 1705, supprimés en novembre 1706 ³.

Contrôleurs - essayeurs - visiteurs des huiles. Offices jurés, créés par édit de mai 1705, supprimés par édit de décembre 1708.

Contrôleurs généraux du garde-meubles. Voy. **Garde-meubles.**

Contrôleurs généraux des monnaies. Office créé en 1573 par Charles IX, en faveur de Germain Pilon. Sur les difficultés qu'opposa à cette création la cour des Monnaies, voy. le *Dictionnaire critique* de Jal, p. 973.

Contrôleurs généraux des postes. Ils furent institués par lettres patentes du 29 novembre 1565, confirmées le 1^{er} août 1571 et souvent par la suite.

En janvier 1608 Henri IV remplaça le titre de contrôleur général par celui de *général des postes et relais.*

Contrôleurs-inspecteurs-essayeurs-visiteurs de beurres et fromages.

Cent offices jurés, créés par édit de juillet 1707, supprimés par édit d'avril 1708 ⁴.

Contrôleurs-taxeurs et peseurs de lettres et paquets. Offices créés par édit du 3 décembre 1643. Les titulaires devaient taxer les lettres à l'arrivée des courriers, tenir registre de celles qu'ils expédiaient, recevoir les plaintes du public et, d'une manière générale, surveiller l'exécution des règlements.

Ces charges furent supprimées en 1655.

¹ S. Chappuzeau, *Le théâtre françois* (1674), p. 241.

² F.-J. Chables, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 907.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1482 et suiv.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1492.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, 998.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 73 ; *pour 1712*, t. I, p. 83.

Contrôleurs-vendeurs-priseurs-pe-seurs-visiteurs et compteurs de foin. Officiers jurés créés par édit de janvier 1581, pour remplacer les contrôleurs nommés antérieurement. Leur nombre, qui varia sans cesse, était de trente-deux en 1704. L'édit de septembre 1719 les supprima ¹.

Contrôleurs-visiteurs d'avoine. Soixante offices créés par édit de juillet 1704.

Contrôleurs-visiteurs du fer doux. Offices créés par édit du 6 mars 1626. Les titulaires devaient « cognoistre, distinguer et marquer le fer doux d'avec le fer aigre ».

Contrôleurs-visiteurs des poids et mesures dans chaque communauté. Offices créés par édit de janvier 1704, et supprimés par édit de juillet 1716.

Voy. **Offices (Créations d')**.

Contrôleurs-visiteurs des poids et mesures dont on doit se servir dans les moulins à eau et à vent. J'ai trouvé cet office cité dans un arrêt de 1708.

Contrôleurs-visiteurs des suifs. Offices jurés, créés pour Paris en avril 1693 et pour la France en décembre 1708.

Contrôleurs-visiteurs-marqueurs-gardes des halles et marteaux des cuirs. Offices créés par Henri III en juin 1585, puis supprimés. Rétablis en janvier 1596 ².

Les marchands « seront tenus les appeler pour voir les cuirs et visiter s'ils sont de qualité requise pour estre exposez en vente. Et, en ce cas, y apposer un plomb qui sera gravé de trois fleurs de lys ».

Contrôleurs-visiteurs et marqueurs de toutes sortes de papiers entrant dans Paris. Cinquante offices jurés, créés en août 1704. Il en fut créé cinquante autres en 1713.

Contrôleurs-visiteurs et marqueurs de toiles, canevas, coutils, futaines et treillis. La création de ces offices paraît remonter à l'année 1551. Le titre de ces contrôleurs fut modifié et leur nombre augmenté par édit du 28 juin 1627.

Copies de lettres (FABRICANTS DE). Ils étaient représentés, au dix-huitième siècle, par un homme ingénieux, qui annonçait ainsi l'invention dont il était l'auteur : « Polygraphe ou copiste habile du sieur Cotteneuve, rue Grenier Saint-Lazare. Cette machine, qui sert à former avec trois plumes trois copies absolument semblables et simultanées, a paru très ingénieuse, et les expériences qui en ont été faites en présence de l'Académie lèvent tous les doutes

que l'on pourroit former sur la possibilité de son usage et l'utilité dont elle peut être ¹ ».

Copistes. La copie des manuscrits fut, de bonne heure, une des obligations les plus rigoureusement prescrites aux moines par les règles de leurs ordres. Les grands monastères avaient une salle spéciale consacrée à la transcription des manuscrits, c'était le *scriptorium*. Les statuts de l'abbaye de Saint-Victor fournissent à cet égard des indications curieuses ². Le *scriptorium* était installé au sein du couvent ³, mais dans un lieu écarté et tranquille, afin que les copistes pussent se livrer au travail loin du bruit et des distractions. Ils ne devaient rien transcrire sans l'avis du bibliothécaire, qui leur fournissait le parchemin et tous les objets nécessaires ⁴. Ces prescriptions, ajoute le règlement, restèrent en vigueur jusqu'à la découverte de l'imprimerie. Il exista, en outre, pendant longtemps, à Saint-Victor, des copistes payés sur les fonds du couvent, et qui contribuèrent aussi pour une large part à la célébrité qu'acquît la bibliothèque de cette maison.

Le *scriptorium* était regardé comme un endroit presque sacré. On était tenu d'y garder le silence. L'abbé, le prieur, le sous-prieur et le bibliothécaire avaient seuls le droit d'y pénétrer. On recommandait aux copistes de s'astreindre à une rigoureuse exactitude, de ne pas mettre un mot pour un autre, de ponctuer avec soin. Une prière dont la formule a été retrouvée dans un manuscrit de Saint-Germain des Prés, était dite au moment où les écrivains se mettaient à l'œuvre ; elle était destinée à appeler la bénédiction divine sur eux et sur le *scriptorium* ⁵. Une autre prière, *Benedictio ad libros benedicendos* demandait à Dieu sa bénédiction pour les manuscrits eux-mêmes ⁶.

Les copies faites dans les couvents eurent pendant longtemps pour objet à peu près unique la reproduction des livres saints ; aussi ce travail était-il regardé moins encore comme un service rendu à la science que comme un acte de piété. A certains jours déterminés, on priait pour les écrivains et pour les personnes qui avaient donné des manuscrits à la maison, on promettait des prières aux opulents bienfaiteurs qui contribueraient par leurs largesses à l'accroissement de la bibliothèque.

Les copistes croyaient même faire œuvre expiatoire, et cette pensée se rencontre fréquemment dans l'explicit des anciens manuscrits. Dès le douzième siècle, la Règle des Chartreux en

¹ Roze de Chantoiseau, *Almanach Dauphin pour 1777*, 2^e partie, p. 48.

² Voy. aussi Ch. Kohler, *Un ancien règlement de la bibliothèque Ste-Geneviève*, 1889, in-8^o.

³ Il se composait souvent de petites cellules placées près de la bibliothèque. Voy. Albert Lenoir, *Architecture monastique*, t. II, p. 374.

⁴ J'ai rencontré ce règlement dans un grand nombre de manuscrits, dont trois sont conservés à la Bibliothèque nationale : Fonds latin, nos 14,375, 14,673 et 15,063.

⁵ *Nouveau traité de diplomatique*, t. III, p. 190.

⁶ E. Martène, *De antiquis Ecclesiarum ritibus*, t. II, p. 844.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 998.

² Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1168.

renfermait la naïve et très ferme espérance : « Autant nous écrivons de livres, dit-elle, autant nous créons de panégyristes de la vérité. Nous espérons que le Seigneur nous accordera une récompense proportionnée au nombre des hommes qui auront été par eux ramenés de leurs erreurs ou affermis dans la foi catholique, de ceux mêmes qui auront rougi de leurs péchés ou de leurs vices, ou qui auront été enflammés du désir de la patrie céleste ¹ ».

C'était, à coup sûr, demander beaucoup et pourtant on ne s'en contenta pas. Suivant une tradition répandue dans les couvents, chaque lettre que traçait un moine lui remettait un péché dans l'autre monde, au jour du dernier jugement. Écoutez ce que raconte sur ce point Orderic Vital : « Il y avait dans un monastère un religieux qui s'était rendu coupable de nombreuses infractions à la Règle de la maison ; mais il savait écrire, était assidu au travail, et il copia une grande partie de l'Écriture sainte. Il mourut, et son âme fut conduite devant le tribunal du juste juge pour y être examinée. Les mauvais esprits formulaient contre elle de vives accusations, et faisaient l'exposé de ses innombrables péchés ; mais de leur côté, les saints anges montraient le livre que le religieux avait copié, et présentaient l'une après l'autre chacune des lettres de l'énorme volume pour les opposer à chaque péché. A la fin, le nombre des lettres se trouva supérieur d'une seule à celui des péchés, et tous les efforts des démons furent impuissants à attribuer un seul péché au religieux ² ».

D'autres légendes rappelaient aux copistes le soin qu'ils devaient apporter à reproduire les textes exactement. Il existait, disait-on, un démon appelé *Titivilitafius* ou *Titivillus*, le vétéilleux, par corruption d'un mot populaire de l'ancienne latinité, et ce démon apportait tous les matins en enfer un plein sac des lettres que les religieux avaient omises, soit dans leurs copies, soit dans leurs psalmodies de la nuit.

Au treizième siècle, il y avait déjà, en dehors des couvents, un certain nombre de clercs qui faisaient métier de copier des livres. La *Taille de 1292* en cite vingt-quatre disséminés à peu près dans tous les quartiers : un seul, « Nicolas l'escrivain », habite la « rue aus Escrivains ³ ». A la fin du siècle suivant, on comptait à Paris une soixantaine d'écrivains ; le chiffre de soixante mille que donne Guillebert de Metz ⁴ est certainement le résultat d'une erreur ou d'une plaisanterie. Il est vrai que Daunou donne, à son tour, celui de quarante mille ⁵, mais tout cela revient à dire qu'une multitude de religieux s'occupaient à copier des livres. Les copistes parisiens étaient renommés pour leur habileté. Les rois, les princes, les riches seigneurs en entretenaient à grands frais. D'admirables manuscrits nous ont transmis les noms de Henri du Trévou et de

Raoulet d'Orléans, qui étaient attachés à la maison de Charles V. Guillebert de Metz, lui-même, passé maître en cet art, en mentionne beaucoup d'autres, les plus habiles sans doute qu'il y eût à Paris vers 1400. C'est d'abord Gobert, « le souverain escrivain », auteur d'un traité aujourd'hui perdu « sur l'art d'escrire et de tailler plumes » ; Sicard, qui travaillait pour le roi Richard d'Angleterre ; Guillemain, à la solde du grand maître de Rhodes ; Crespy, employé par le duc d'Orléans ; Jean Flamel, le calligraphe préféré de Jean de Berri ; enfin Nicolas Flamel, resté célèbre surtout par ses richesses et ses libéralités ¹. Plusieurs d'entre eux habitaient de petits logis adossés à l'église Saint-Jacques la Boucherie, et dont la situation est indiquée sur un plan qu'a publié l'abbé Villain ². C'est là que s'établit Flamel, dans deux réduits assez semblables aux échoppes de nos écrivains publics, « cinq pieds de long sur deux de lez ». Peu à peu l'aisance vint, puis la fortune ; Flamel acheta un terrain en face de l'église, et il y fit bâtir une belle demeure. Il eut alors de nombreux écoliers, des externes et des pensionnaires ; parmi les premiers figuraient des fils de familles nobles, « des gens de cour », qui ne payaient pas toujours exactement leurs leçons ³.

Dans le premier livre imprimé en France, les épîtres latines de Gasparino Barzizio ⁴, figure une préface où on lit cette phrase dirigée contre les copistes : « Outre les graves et nombreuses mésaventures arrivées aux lettres, elles semblent avoir été plongées presque dans la barbarie, par suite des incorrections dues aux copistes. Aussi est-ce avec une joie extrême qu'on va voir ce fléau fuir la grande cité parisienne. Les imprimeurs venus d'Allemagne reproduisent correctement les livres d'après les manuscrits ».

Les malheureux copistes à qui l'imprimerie venait enlever leurs moyens d'existence se résignèrent à donner des leçons de dessin, des leçons d'écriture, et l'on trouvera la suite de leur histoire au mot *écrivains*. *

Copistes de théâtre. « Le copiste, écrivait Chappuzeau en 1674, est commis aux archives pour la garde des originaux des pièces, pour en copier les rôles et les distribuer aux acteurs ⁵ ». Il cumulait alors avec ces fonctions celle de souffleur.

En 1760 le copiste de l'Opéra se nommait Durant. Il avait été remplacé, en 1773, par un sieur Lefèvre.

Coquatiens. Nom que l'ordonnance de janvier 1351 donne aux coquetiers.

Coquetiers. Forains qui apportaient à Paris du beurre, des œufs, quelques fruits, etc.

¹ *Annales ordinis Cartusienensis*, t. I, p. 62.

² *Historia ecclesiastica*, lib. III, cap. III.

³ Page 157.

⁴ Chapitre XXX.

⁵ *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 38.

¹ Chapitre XXX.

² *Histoire de la paroisse Saint-Jacques de la Boucherie*, p. 256.

³ *Histoire de la paroisse Saint-Jacques*, p. 40 et 146.

⁴ Voy. ci-dessous l'art. Imprimeurs.

⁵ *Le théâtre français*, p. 237.

Ils représentent assez bien la spécialité aujourd'hui connue sous le nom de *beurre et œufs*.

Je les ai trouvés nommés *cocatières, cocassiers, coquatières, queconniers, coquassiers, beurriers*, etc.

Coquilliers. La *Taille de 1292* cite 3 *coquilliers*. Suivant Géraud, ils auraient fait des « coquilles, espèce de coiffure à l'usage des femmes ¹ ». Mais, la coquille dérivée du chapeyron, ne fut guère en usage avant la fin du quatorzième siècle ².

Corailleurs. Marchands de corail, ouvriers en corail, qu'on trouve aussi nommés *coraliers* et *couraliers*.

Ils dépendaient de la corporation des orfèvres. Mais, comme toutes les pierres précieuses, le corail formait la base de nombreux médicaments, il passait pour guérir l'hydropisie, les pertes séminales, etc. Destiné à cet emploi, le corail appartenait au commerce des épiciers-apothicaires.

Voy. Joailliers et Patenôtriers.

Coraliers. Voy. **Corailleurs**.

Corbeaux. Voy. **Croque-morts**.

Corbeille (OFFRANDE DE LA). C'était une des nombreuses redevances offertes par les jurés nouvellement élus aux jurés sortants. Elle se composait d'une corbeille remplie de fruits et de confitures sèches. En 1682, les merciers remplacèrent l'offrande de la corbeille par le don de huit jetons d'argent ³.

Corbeilliers. Corbeilloniers. Corbeliniers. Corbelleurs. Corbelloigneurs. Voy. **Vanniers**.

Corbesiers. Voy. **Cordonniers**.

Corbilloniers. Corbisiers. Voy. **Vanniers**.

Corde. Ancienne mesure de capacité, qui était surtout employée pour le bois à brûler.

Voy. Mouleurs de bois.

Corde (DANSEURS DE). Voy. **Funambules**.

Cordeleurs. Voy. **Arpenteurs**.

Cordes de boyau. Voy. **Boyaudiers**.

Cordes pour instruments de musique. On les trouve citées, au quatorzième siècle, dans la nomenclature des objets que débitaient les merciers ⁴. Au dix-septième siècle, on recherchait surtout les cordes de Rome; elles se vendaient en gros à Paris rue Saint-Denis, aux trois maillets, et en détail chez tous les luthiers ⁵.

Au dix-huitième siècle, Lyon faisait une concurrence sérieuse à l'Italie ¹. A Paris, toutes les cordes de boyau étaient confectionnées par la corporation des boyaudiers.

Cordeurs de bois. Voy. Mouleurs de bois.

Cordiers. Leurs plus anciens statuts connus datent du treizième siècle; ils y sont qualifiés « faisières ² de cordes de toutes manières de fil, de teill ³ et de poil ». Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti, et l'apprentissage durait quatre ans ⁴. Les cordiers étaient exempts de tout impôt, à la condition de fournir gratuitement les chevêtres, c'est-à-dire les brides et les licous destinés aux sommiers ⁵ de la maison royale ⁶.

La *Taille de 1292* nomme 26 cordiers, celle de 1300 en cite 13 seulement.

Les statuts de cette corporation furent renouvelés en janvier 1395. Il n'y est plus question de la redevance des chevêtres, mais elle est remplacée par une autre: les cordiers doivent fournir à l'exécuteur des hautes œuvres les cordes qu'il emploie dans l'exercice de sa profession, « pource que, dit l'article 14, ils livrent pour néant et à leurs dépens toutes les cordes qu'il faut avoir et sont nécessaires au fait de la justice du Roy, nostre sire ».

De nouveaux statuts, datés de janvier 1706, donnent aux maîtres de cette corporation le nom de *cordiers-criniers*.

Les ouvriers de ce métier étant obligés de marcher en arrière quand ils tordent leurs cordes, on disait d'eux qu'ils gagnaient leur vie à reculons. Les articles de chasse et de pêche constituaient une des spécialités de la communauté, dont les maîtres, vers la fin du siècle ajoutèrent à leur titre officiel ceux de *marchands de chasse-mouches et filets, fabricants et enjoliveurs de crin*. On appelait chasse-mouches un filet à cordelettes pendantes dont on couvrait les flancs des chevaux pour les garantir des mouches.

On comptait alors à Paris environ 130 maîtres cordiers. Une prescription qui avait été presque générale au moyen âge leur était encore imposée, ils ne devaient point travailler à la lumière, « à cause des fraudes et tromperies si aisées en ce métier », et des graves conséquences qu'elles peuvent avoir.

La corporation était placée sous le patronage de saint Paul, qu'elle fêtait le jour de la conversion.

Cordiers (MAÎTRES). On nommait ainsi, dans les arsenaux, les officiers préposés au service de la corderie.

Cordon bleu. « D'après le *Dictionnaire de Trévoux*, ce mot se dit figurément d'une personne

¹ *Taille de 1292*, p. 498.

² Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *coquibus*.

³ Saint-Joanny, *Registre des délibérations des marchands merciers*, p. 157.

⁴ Voy. le *Dit d'un mercier*.

⁵ Le *Livre commode pour 1692*, t. I, p. 215.

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 1510.

² Faiseurs.

³ Écorce de tilleul.

⁴ *Livre des métiers*, titre XIII.

⁵ Bêtes de somme.

⁶ *Livre des métiers*, 2^e partie, titre I, art. 63.

d'un mérite distingué dans une communauté¹ ». Dans son édition de 1835 le *Dictionnaire de l'Académie* remplace cette définition par celle-ci : « Se dit, figurément et par plaisanterie, d'une cuisinière très habile² ».

Cordonniers. Ils devaient leur nom à l'espèce de cuir qu'ils employaient le plus, le *cordouan*, peau de chèvre apprêtée suivant des procédés spéciaux³. Le secret de cette préparation avait été apporté en Espagne par les Arabes, et dès le temps de Charlemagne, Cordoue fournissait à l'Europe occidentale le cuir utilisé pour les chaussures de luxe⁴. Le nom de cordouan s'appliqua à toutes les imitations de ce cuir aussi longtemps que les Arabes conservèrent une industrie en Espagne. Plus tard, on acheta ces mêmes peaux sur les côtes de la Barbarie et sur celles du Maroc, ce qui fit changer leur nom en celui de *maroquin*.

Le cordouan était dit en latin *aluta*, d'où la qualification d'*alutarii* donnée aux cordouanniers par Jean de Garlande⁵. Ils eurent bien d'autres noms encore, car voici les différentes formes que j'ai rencontrées :

Carduanarii.	Cordubenarii.
Cordanarii.	Cordubones.
Cordebanarii.	Cordularini.
Cordoanerii.	Corversarii.
Cordoenarii.	Sutores.
Cordones.	Sutores vaccæ.
Corduarii.	Sutorii.
Cordubanarii.	Vacarii.
Cordubanasi.	

Vers 1268, les cordouanniers revisèrent d'anciens statuts et les soumirent à l'homologation du prévôt Étienne Boileau⁶. L'organisation de cette importante communauté nous est donc connue dans ses moindres détails.

Le roi ayant cédé les revenus du métier à son chambellan et à son chambrier, c'était à ceux-ci que les ouvriers achetaient le droit de s'établir. Ils le payaient seize sous, dont dix revenaient au chambellan et six au chambrier.

Une fois la somme versée, le nouveau maître jurait, en présence du chambellan, que « le mestier feroit bien et loiaument ».

Chaque maître pouvait avoir autant d'apprentis qu'il voulait, et régler à son gré les conditions de l'apprentissage.

Le travail à la lumière était interdit aux cordouanniers, sauf pour le roi, pour la reine et la maison royale, sauf aussi pour eux-mêmes et leur famille.

Tout cordouannier devait cesser de travailler le samedi à six heures du soir, « au darrenier cop de vêpres sonné en la paroisse où il demeure ».

La *Taille de 1292* nous apprend qu'il y avait alors à Paris 226 *cordouanniers*, celle de 1300 en cite 275. Le métier était bon, car s'il fallait en croire le *Journal d'un bourgeois de Paris* l'épidémie régnante en octobre et en novembre 1418 eut enlevé 1.800 cordonniers « tant maîtres que valets¹ ». Ce qui n'empêcha pas la corporation de constituer à elle seule une compagnie quand Louis XI (1467) enrégimenta les parisiens².

Le cordonnier du roi Jean en 1350 se nommait Guillaume Loisel, celui de Charles VI en 1387 Jean de Saumur, et celui de Louis XI en 1468 Verrat. Le premier cordonnier qu'eut Louis XIII s'appelait Champagne, et le petit roi avait à peine huit mois quand il lui fit des souliers. Héroard écrit dans son *Journal*, à la date du 2 juin 1602 : « Champagne, cordonnier, lui prend mesure de ses souliers, qui fut d'un grand point³ ». La Révolution a anéanti cette relique royale, car, en 1787, l'on conservait encore au Val-de-Grâce « la première chaussure de chaque fils ou dame de France⁴ ».

En avril 1573, Charles IX accorda aux cordonniers des statuts dans lesquels quelques articles méritent d'être recueillis.

Un compagnon étranger ayant servi pendant cinq ans pouvait passer maître en épousant une veuve ou une fille de maître.

Les maîtres ne devaient occuper un étranger que si tous les compagnons de Paris étaient placés.

Les lettres patentes de 1614 modifièrent encore cette organisation.

Chaque maître ne put engager qu'un seul apprenti, et la durée de l'apprentissage fut fixée à quatre ans au moins.

Le contrat d'apprentissage était passé devant notaires.

Le chef-d'œuvre exigé pour obtenir la maîtrise devait être exécuté en présence de six jurés. Les fils de maître en étaient dispensés, « comme ils ont accoutumé de toute antiquité ».

Afin de restreindre la concurrence, on ne dut plus recevoir chaque année que quatre nouveaux maîtres.

Chaque cordonnier fut tenu d'appliquer sur les chaussures faites par lui une marque spéciale qui permit de déterminer leur origine⁵.

Il était défendu de faire confectionner aucun ouvrage au dehors, « si ce n'est par un pauvre maître qui n'a moyen ni faculté de tenir boutique, pour lui donner moyen de vivre et subvenir à ses nécessités ».

Tout compagnon resté trois jours sans place, « trouvé avoir esté sans maistre trois jours consécutifs », était arrêté et emprisonné au Châtelet.

Aucune des corporations de Paris n'avait une organisation plus compliquée, et ne comptait un

¹ Édit. de 1771, t. I, p. 913.

² Tome I, p. 410.

³ Voy. Ducange, au mot *cordebisius*.

⁴ Voy. l'art. 162 de l'ordonn. du 30 janvier 1351.

⁵ *Dictionarius*, p. 25.

⁶ *Libre des métiers*, titre LXXXIV.

¹ Édit. Tuetey, p. 116.

² *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

³ Tome I, p. 28.

⁴ Thiéry, *Guide des amateurs et des étrangers*, t. II, p. 260.

⁵ Voy. ci-dessus l'art. Bottiers.

si grand nombre de dignitaires. On en trouvera la liste ci-dessous à l'article *Maîtres des métiers*. Cette organisation subsistait intacte à la fin du dix-huitième siècle.

Vers 1725, on comptait à Paris environ 1.500 maîtres, dont la plupart occupaient de trois à douze compagnons ¹. Une cinquantaine d'années plus tard, ce nombre était monté de 1.800 ² à 1.824 ³. Les maîtres s'étaient alors divisés d'eux-mêmes en trois classes : cordonniers pour hommes, cordonniers pour femmes, cordonniers pour enfants, et bottiers, tous composant une même corporation. Ils avaient pour patrons saint Crépin et saint Crépinien, « qui furent cordonniers en leur vivant ». C'est au moins ce qu'affirment les lettres patentes du 6 juillet 1379 ⁴.

A dater des huit ou dix années qui précédèrent la Révolution, les boutiques des cordonniers commencèrent à devenir presque luxueuses ⁵, et le propriétaire ne fut guère moins changé que le domicile. Il portait un habit noir, une perruque bien poudrée, et avait tout l'air d'un greffier, écrit Sébastien Mercier ⁶.

La rue de la *Cordonnerie* située près des Halles fut supprimée vers 1860. La rue des Fourreurs et la rue de la Tabletterie, sa continuation, s'appelèrent rue de la *Cordouanerie* au quatorzième siècle ⁷, et rue de la *Vieille-Cordonnerie* au dix-septième siècle ⁸. Le cul-de-sac Saint-Barthélemy, derrière l'église de ce nom, s'est appelé *vicus Cordubenarius* et rue des *Cordouagners* ⁹.

Outre les formes déjà mentionnées, j'ai trouvé les cordonniers désignés sous les noms de *corbesiers*, *corvisiers*, *courvexiers*, *crovixiers*, *semeliers*, etc., etc. *

Voy. **Chaussure**.

Cordonniers (FRÈRES). Depuis le seizième siècle surtout, la moralité des ouvriers cordonniers laissait fort à désirer. On leur reprochait surtout le mystère dont ils entouraient les formalités, plus ridicules qu'impies ¹⁰, de leur réception au compagnonnage. C'est pour réagir contre ces désordres qu'un cordonnier nommé Buch et le baron de Renty fondèrent en 1645 la *communauté des frères cordonniers de Saint-Crépin*, véritable association religieuse dont les membres s'engageaient à mettre tout en commun, à partager avec les pauvres du métier tous leurs bénéfices, à aller même travailler chez les maîtres, pour y édifier par leur exemple les autres compagnons. Les prières et les cantiques troublaient seuls le

silence exigé dans la maison. Les frères portaient un costume presque ecclésiastique, manteau de serge brune, rabat, chapeau à large bord ; ils visitaient les indigents, leur distribuaient des secours, des consolations, etc.

Racine mandait à son fils, le 26 janvier 1698 : « Vous trouverez dans les ballots de M. l'ambassadeur un étui où il y a deux chapeaux pour vous, un castor fin et un demi-castor. Vous y trouverez aussi une paire de souliers des frères ¹ ».

Cette association prospéra, et Paris comptait deux établissements de ce genre à l'époque de la Révolution, l'un dans la rue de la Grande-Truanderie, l'autre dans la rue Pavée Saint-André ². « Il y a, écrivait, alors Séb. Mercier, des frères cordonniers ; c'est une communauté de frères unis, faisant des souliers. Ils vivent, comme les anciens apôtres, du travail de leurs mains ; ils chantent des psaumes et battent le cuir, ce qui n'est pas incompatible... Ils ont la réputation de donner de bonne marchandise ³ ».

Cordouagners. Voy. **Cordonniers**.

Cordouaniers. Nom que les *Tailles de 1292 et de 1300* donnent aux cordonniers. Le *Livre des métiers* écrit *cordouanniers*.

Cordouenniers. Nom donné aux cordonniers par la grande ordonnance de 1467.

Cornemuseurs. Joueurs de musette ou de cornemuse. Rabelais les nomme *gayetiers* ⁴, du mot espagnol *gaytero*.

Corneteurs ou Ventouseurs. Poseurs de ventouses. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il fut d'usage de se faire ventouser chaque fois que l'on prenait un bain. Cette opération était pratiquée par le baigneur ou un de ses valets. Montaigne, qui visita les bains de Bade en 1580, rapporte que les baigneurs « s'y faisoient corneter et seigner si fort que les deux beings publics sembloient parfois estre de pur sang ⁵ ». Nicolas de Franqueville écrivait encore en 1691 : « Le maistre ou valet des estuves scarifie la peau avec sa lancette en y appliquant des ventouses, pour en tirer du sang qui est entre chair et cuir, et l'essuye avec une éponge ⁶ ».

Cornetiers. La *Taille de 1292* cite deux « feseurs de cornez », celle de 1313 mentionne « Jehanne la cornetière », et aussi « Michiel de Viviers, marchand de boêtes, cornez et autres choses ». Fabricaient-ils des cornets à écrire ou des cornets pour jouer aux dés ? Au moyen âge, l'encre était souvent renfermée dans une corne, que l'on portait en bandoulière ou fixée à la ceinture. Les expressions *escriptouère*, *escritoire* avaient un sens beaucoup plus large qu'au-

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1517.

² Année 1773.

³ Année 1779.

⁴ Publiées par G. Fagniez, *Etudes sur l'industrie*, p. 283. — Voy. aussi Ducango, au mot *festum*.

⁵ *Vie publique et privée des français*, (1826), t. II, p. 213 et 217.

⁶ *Tableau de Paris*, t. XI, p. 18.

⁷ Guillot, *Des rues de Paris*, vers 259.

⁸ Voy. le plan de Gomboust.

⁹ Jaillet, *quartier de la Cité*, p. 27 et 45.

¹⁰ Voy. Leher, *Dissertations relatives à l'histoire de France*, t. IX.

¹ Édit. P. Mesnard, t. VII, p. 196.

² Auj. rue Séguier.

³ *Tableau de Paris*, t. XI, p. 20. — Voy. aussi Thiéry, *Guide de 1787*, t. I, p. 476.

⁴ *Pantagruel*, liv. II, chap. 30.

⁵ *Voyages*, édit. de 1774, p. 27.

⁶ *Le miroir de l'art et de la nature*, p. 197.

jourd'hui; elles désignaient un ustensile qui contenait le cornet à encre, des plumes, un canivet ou canif, une règle, un compas, un pinceau, une furgette ou grattoir, de la poudre, etc. M. de Laborde a relevé dans un compte de 1528 ce passage : « Deux estuicts faits en façon d'encriers, en cuir doré, garnis chacun de deux cornets à mettre ancre et pouldre, et d'une raigle, le tout d'argent, d'un petit poinçon, d'un canyvet et d'un compas d'acier ». On nommait aussi *escritoire* une salle d'étude, un cabinet de travail : gens d'escritoire et gens d'estude étaient mots synonymes¹.

Ce qui me ferait croire que les faiseurs de cornets du treizième siècle fabriquaient des cornets pour jouer aux dés, c'est que le titre de *cornetiers-faiseurs de dés* fut donné plus tard à une corporation de patenôtriers², et ici il ne peut s'agir que de dés à jouer.

On qualifiait aussi de cornetiers les tabletiers, parce qu'ils avaient la spécialité des ouvrages en corne. En on comptait seulement quatre ou cinq en 1773.

Cornetiers. Faiseurs de cors. A la fin du dix-huitième siècle, cette industrie était surtout représentée par les sieurs Carlin et Raoux, qui appartenaient à la corporation des chaudronniers, et demeuraient rue du Petit-Lion Saint Sauveur³. Non seulement ils fabriquaient d'excellents cors de chasse, mais ils enseignaient « les fanfares et autres airs particulièrement propres à cet instrument⁴ ».

Cornetiers. Voy. **Refendeurs de cornes.**

Corneurs. Sonneurs de cor. De nos jours, une cloche mise en mouvement par la cuisinière ou le maître d'hôtel, donne le signal des repas. Durant le moyen âge, une sonnerie de cor jetée au vent et fouillant tout le domaine prévenait petits et grands, vassaux et hôtes, que le châtelain allait se mettre à table. On cornait de même l'ouverture et la fermeture des portes d'une ville, le couvre-feu, le commencement et la fin du marché, etc.

Corporations. On aurait jadis bien étonné un commerçant si on lui eût dit qu'un jour viendrait où aucune solidarité n'existerait entre les personnes exerçant la même profession ; que tout individu aurait le droit d'ouvrir boutique et de se dire son confrère, sans fournir aucune garantie d'aptitude, ni d'honorabilité ; que chacun pourrait établir à sa guise les produits de son industrie, en dissimuler les défauts, vendre du vieux pour du neuf, du mauvais pour du bon, du faux pour du vrai, sans qu'il fût permis au corps qu'il compromettait ainsi de lui infliger aucune peine, aucun blâme même.

Celui qui voulait se livrer à une industrie ou à un commerce devait, avant tout, être accepté par ceux dont il allait devenir l'allié. Il lui fallait prouver qu'il était homme de bien, ensuite qu'il avait fait un apprentissage sérieux et acquis une instruction professionnelle complète, enfin qu'il possédait les capitaux nécessaires au négoce qu'il désirait entreprendre. Ces conditions remplies, il était solennellement admis, comme *maître* ou *patron*, dans ce que l'on nomma d'abord *le commun du métier*, le *métier juré* ou le *corps du métier*, et plus tard *la communauté* ou la *corporation*.

On entendait par ces mots l'association, reconnue par l'État, d'individus exerçant la même profession. Le corps de métier avait ses privilèges, ses charges, sa hiérarchie. Il réglait lui-même sa discipline, exposée dans des *statuts* rédigés en commun, et auxquels chaque membre de l'association jurait obéissance ; ces statuts, une fois approuvés par le souverain ou son représentant avaient force de loi vis-à-vis de tous les citoyens. La corporation constituait ainsi une personne morale, capable d'acquiescer, d'aliéner, de faire tous les actes de la vie civile.

Le métier proprement dit conservait ce nom jusqu'au jour où il devenait assez important pour obtenir des statuts et se constituer en communauté. Les membres d'un métier restaient indépendants les uns des autres et étaient tenus seulement de se conformer à des règlements de police, qui ne visaient en général que leurs rapports avec le public.

Il est clair que toute corporation a commencé par être un métier. Si on laisse de côté les *marchands de l'eau*, association d'une nature spéciale, l'existence des corporations ne se révèle guère avant la fin du douzième siècle. Jusque-là les documents dont on dispose sont rares et suspects. Il faut se méfier aussi bien des chartes royales, souvent convaincues d'être apocryphes, que des renseignements fournis par les corporations elles-mêmes, qui toutes mettaient un certain orgueil à faire remonter très haut leur origine.

Parmi ces artisans possédés du démon de la vanité, les foulons tiennent le premier rang. A les entendre ils étaient constitués en communauté avant le règne de Clovis II, et ils se vantaient d'avoir, en tant que corps organisé, (on dirait aujourd'hui syndiqué), fait construire l'église Saint-Paul dès l'an 650¹. Rien, naturellement, ne justifie, cette impertinente prétention².

En vertu d'une tradition transmise de père en fils depuis le huitième siècle, les tailleurs de pierre disaient avoir été exemptés du service du guet par Charles Martel, « très le tans Charle Martel, si comme li preud'ome l'ont oï dire de père à fils³ ». Ce souvenir du roi Charles-

¹ Voy. l'article Vérificateurs de mémoires.

² Voy. ci-dessous.

³ *Almanach Dauphin pour 1777*. — La rue du Petit-Lion Saint-Sauveur est aujourd'hui comprise dans la rue Tiquetonne.

⁴ Jeze, *État ou tableau de la ville de Paris*, p. 188.

¹ *Statuts de la communauté des maîtres et marchands foulons, aplaineurs, époutilleurs de draps, drapiers-drapsans, paigneurs et arpoigneurs de la Ville et faubourgs de Paris, très ancienne puisque sous Clovis II en 650 ils ont fait bâtir l'église S. Paul à Paris*. Paris, 1742, in-18.

² Voy. Jaillot, *quartier Saint-Paul*, p. 30.

³ *Livre des métiers*, titre XLVIII.

Martel invoqué par des artisans qui ont toujours le marteau à la main vaut la peine d'être recueilli à titre de curiosité.

Les chandeliers font bien mieux. Ils se confectionnent une belle charte, où Philippe I^{er} leur prodigue les éloges; ils la datent de 1061 et l'impriment en tête de leurs statuts. Et, bien qu'un seul coup d'œil jeté sur cette pièce suffise pour en démontrer la fausseté, M. de Pastoret, tout fier de posséder un document si ancien relatif aux corporations, l'insère pieusement dans le grand *Recueil des ordonnances* ¹.

Les cardeurs invoquent en faveur de leur communauté des statuts purement imaginaires, et ils parviennent ainsi à induire en erreur même le roi Louis XIV. Ce monarque écrit, en effet, dans le préambule de leurs statuts de 1688: « Nos bien amés les maîtres et marchands cardeurs... de Paris nous ont très humblement fait remontrer que, par des anciens statuts et règlements dudit métier, confirmés par lettres patentes du roi Louis XI, du 24 juin 1467, il ait été pourvu aux abus qui s'étoient glissés... ² ». J'ai vainement cherché ces anciens statuts et leur confirmation; mais j'ai trouvé, datés de ce même 24 juin 1467, des statuts accordés aux foulons et dans lesquels Louis XI s'exprime ainsi: « Aucuns cardeurs, peigneurs et arçonneurs, sous ombre de ce qu'ils ont nouvellement fait leur métier juré et obtenu de Nous certains patron et ordonnances qui jamais n'avaient été vus ni faits par ci-devant ³ »... D'où l'on est en droit de conclure que les cardeurs ont été constitués en corporation par Louis XI, à une époque antérieure au 24 juin 1467, et qu'à cette date le roi se repentait déjà d'avoir accueilli leur demande.

Avec les bouchers, nous quittons enfin le domaine de la fantaisie. En 1146, Louis VII accorde aux lépreux de Paris dix fresenges ⁴ que le *magister carnificum Parisiensium* fut tenu de leur fournir chaque année ⁵. Les bouchers étaient donc déjà constitués en corporation sous l'autorité, qui demeura respectée pendant plusieurs siècles, du *maître des bouchers*, chef élu à vie par la communauté. L'origine de celle-ci était même plus ancienne encore, puisque à la demande de ceux qui la composaient, le roi confirma en 1162 ⁶, d'anciens statuts, « *quas habuerunt*, dit-il, *tempore superiorum regum* ». Ces statuts sont confirmés de nouveau, en 1182, par Philippe-Auguste, qui reconnaît que ces *antiquas consuetudines* remontent à son père, à son aïeul et à ses autres prédécesseurs: « *requirentes ut antiquas eorum consuetudines, sicut pater et avus noster Ludovicus, et alii predeces-*

sores nostri reges Francorum ei concesserunt ¹ ».

En 1160, Louis VII assigne au desservant de la chapelle Saint-Nicolas du Palais une rente de trente sous par an, qui devra être prise sur le revenu des savetiers, de *redditu corvesariorum* ².

Une charte de la même année concède à une femme nommée Thece Lacohe les revenus des tanneurs, des boudroyeurs, des sueurs, des mégisiers et des boursiers, qui formaient dès lors soit une seule communauté, soit cinq communautés distinctes. Cette charte dont on trouvera ci-dessous le texte à l'article *Maître des sueurs*, est souvent regardée comme le plus ancien document qui constate l'existence des corporations ouvrières ³.

Philippe-Auguste, que des guerres incessantes tinrent presque toujours éloigné de Paris, avait cependant pour cette ville une prédilection particulière. C'est à lui qu'elle dut ses premiers murs d'enceinte et quelques-uns de ses beaux monuments. Sa sollicitude s'étendit à la fois sur les arts, sur les lettres et sur l'industrie. Plusieurs corporations le citent dans leurs plus anciens statuts, et font remonter jusqu'à son règne l'origine de charges qui leur étaient imposées ou de privilèges dont ils jouissaient.

En 1183, il donne à cens aux pelletiers ⁴ et aux drapiers ⁵ des maisons qu'il venait de confisquer aux juifs expulsés de France. Ces maisons étaient situées dans la Cité, et les vieilles rues de la *Pelleterie* et de la *Draperie* n'eurent pas d'autre origine.

Les drapiers prétendaient aussi avoir reçu de Philippe-Auguste, en 1188 ⁶, des statuts que je n'ai pu retrouver.

Les gantiers faisaient dater les leurs de 1190. Ils disaient avoir obtenu « en l'an 1190, au mois d'octobre, certaines ordonnances et règlements de leur métier, selon lesquels ils se seroient réglez et gouvernez jusqu'en l'an 1357 ⁷ ».

Les couteliers écrivent que Philippe-Auguste les avait autorisés à se faire remplacer par leurs ouvriers pour le service du guet. Ils ajoutent naïvement: « Et encore en useroient volontiers, se il plaisoit au Roy ⁸ ».

Les batteurs d'or se plaignent, vers 1268, d'avoir été contraints, depuis une vingtaine d'années, de faire ce service dont ils avaient été antérieurement dispensés: car, disent-ils, « ils n'avoient onques guesstié au tans le roy Philippe ⁹ ».

Pour les tapissiers ¹⁰, cette obligation ne datait alors que de trois ans, « fors puis III ans en ça », et ils rappelaient à saint Louis qu'ils étaient

¹ Ordonn. royales, t. III, p. 259.

² Tardif, *Monuments historiques*, n° 565.

³ Voy. G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 4.

⁴ Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 477.

⁵ Jaillot, *quartier de la Cité*, p. 45. — L. Delisle, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n° 86.

⁶ Voy. le préambule de leurs statuts de 1573.

⁷ Au Roy et à nosseigneurs de son privé Conseil. En tête des *Statuts, privilèges, etc.*, servans de réglemens pour la communauté des maîtres de la marchandise de ganterie, etc. Paris, 1717, in-4°.

⁸ *Livre des métiers*, titre XVII, art. 17.

⁹ *Livre des métiers*, titre XXXIII, art 7.

¹⁰ Faiseurs de tapisseries.

¹ Tome XVI, p. 258.

² *Confirmation des statuts des maîtres et marchands cardeurs, peigneurs, arsonneurs de laine et de coton, drapiers-drapans, coupeurs de poil, fleurs de laine, coton et lumignon, et cardiers*, Paris 1754, in-8°.

³ *Statuts de la communauté des foulons*, p. 34.

⁴ Jeunes pores.

⁵ Tardif, *Monuments historiques*, n° 487. — A. Luchaire, *Actes de Louis VII*, n° 170.

⁶ A. Luchaire, *Actes de Louis VII*, n° 458.

exempts du guet « au tens son père le roy Leouis¹ et son bon aïeul le roy Felipe² ».

Les talemeliers assurent que ce fut « li bons rois Philippe » qui fixa à six sous le prix du hauban.

Les boucliers d'archal déclarent que ce prince leur avait interdit de travailler autrement que de jour et dans une boutique ouvrant sur la rue : « et ce fu conmené tres le tans le roy Phelippe, por aucuns maus qui en poient avenir³ ».

Dans leurs statuts d'octobre 1281⁴ les tisserands affirment que « des le tans au bon roy Phelippe », ils étaient dépositaires de la verge de fer qui servait à mesurer les toiles.

Les fripiers et les chanevaciens rapportent également à Philippe-Auguste certains droits à eux accordés⁵.

Le même prince avait donné, à titre héréditaire, aux ancêtres d'un sieur Guerin du Bois les revenus de la corporation des pêcheurs. Nul, dit le *Livre des métiers*⁶, ne peut pêcher dans la partie de la Seine et de la Marne qui appartient au roi « se il n'achate l'aue de Guerin du Bois, à cui ancisseur le roi Phelippe le dona en éritage ; et le vent cil Guerin à l'un plus et à l'autre mains⁷, si come il li semble bon ».

La reine Blanche, chargée de la régence en 1248, pendant la première croisade de saint Louis, est aussi citée souvent dans les statuts primitifs de nombreuses communautés.

Les cordonniers soutiennent que cette sage princesse, « à qui Diex face merci », les avait autorisés à envoyer leurs ouvriers faire le guet en remplacement des maîtres⁸.

Les cristalliers n'acquittent, disent-ils, ce service « fors puis que le Roy ala outre mer⁹ ».

Les foulons avancent également qu'« ils n'avoient onques guaitié fors puis que li Rois ala outre mer, mès madame la roine Blanche, qui Diex absoille, les fist gueitier par sa volenté¹⁰ ».

Il est probable qu'une mesure générale avait été prise, au sujet du guet, par la régente et que l'on ne jugea pas à propos de la modifier quand le roi fut de retour.

Une corporation se composait essentiellement :

- 1° D'apprentis.
- 2° De valets, compagnons ou ouvriers.
- 3° De maîtres.
- 4° De jurés ou gardes.

Le métier ainsi organisé était dit *constitué en corporation, en communauté, ou érigé en jurande*.

Tout individu admis dans la corporation devait servir comme apprenti pendant un laps de temps fixé, avant d'être reçu valet ou ouvrier.

Le compagnonnage apparaît seulement vers la fin du quinzième siècle. Jusque-là, tout apprenti ayant fait son temps pouvait aussitôt s'établir.

Ses années de compagnonnage achevées, l'ouvrier possesseur d'un capital suffisant devenait aspirant à la maîtrise. La principale condition pour l'obtenir était la confection du *chef-d'œuvre* ou, dans certains cas déterminés, de son diminutif, l'*expérience*, épreuve beaucoup plus facile.

Les jurés ou gardes, élus en général par la corporation tout entière, la représentaient vis-à-vis du prévôt de Paris, chef direct des communautés ouvrières. Dans les occasions solennelles, avènements, entrées, mariages de rois, naissances de Dauphin, processions religieuses, etc., l'ensemble des corps de métiers était représenté par les jurés des six plus importants d'entre eux, que l'on désignait sous le nom de *les Six-Corps*.

Un recueil dont l'authenticité est indiscutable, nous apprend que, moins de vingt ans après la mort de la reine Blanche, 121 métiers étaient déjà constitués en corporation. J'en donnerai la liste à l'article *Livre des métiers*.

À dater du seizième siècle, les rois s'efforcèrent de multiplier les communautés ouvrières. Sans se laisser décourager par l'insuccès de leurs tentatives, ils renouvelèrent périodiquement les ordonnances qui enjoignaient aux divers métiers de se constituer en corporation.

La royauté poursuivait ainsi un double but. D'abord, soumettre plus directement les artisans à son autorité, car toute corporation lui devait ses statuts et ne pouvait les modifier qu'avec son assentiment. Ensuite et surtout, se procurer de l'argent ; en effet, tout nouveau maître était tenu de payer au Trésor une somme qui, à Paris, varia longtemps entre trente et dix écus, suivant l'importance de la communauté.

Les ordonnances de 1567 et de 1577, le célèbre édit de décembre 1581¹ eurent donc surtout pour objet de faciliter l'entrée des ouvriers dans les corporations, afin d'augmenter l'importance et le nombre de celles-ci.

Seize ans plus tard, Henri IV reconnaissait que l'édit de 1581 « au moyen des guerres et troubles survenus en le royaume avoit esté revoqué et partant demeuré infructueux et non exécuté » ; il le renouvelait donc (avril 1597), enchérisant encore sur les injonctions antérieures. Le roi cherchait sans doute à réformer bien des abus qui s'étaient glissés dans l'organisation des communautés, mais il avoue lui-même que son édit a pour cause première la pénurie des finances, la nécessité de payer la solde arriérée des Suisses : « et aussi, dit-il, afin que nous puissions à l'advenir recevoir le bien et commodité qui nous peut provenir de tous lesdits droits, et nous en servir en l'extrême nécessité de nos affaires, spécialement pour satisfaire aux très justes debtes dont nous sommes redevables aux colonnels et capitaines des Suisses, qui avec leurs vies et

¹ Louis VIII.

² *Livre des métiers*, titre LI, art. 16.

³ *Livre des métiers*, titre XXII, art. 3.

⁴ Dans Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 387.

⁵ *Livre des métiers*, titres LXXVI, art. 24, et LIX, art. 10.

⁶ Titre XCIX, art. 1.

⁷ Moins.

⁸ *Livre des métiers*, titre LXXXIV, art. 20.

⁹ *Livre des métiers*, titre XXX, art. 14.

¹⁰ *Livre des métiers*, titre LIII, art. 22.

¹ *Edict du Roy, portant l'establissement des maistrises de tous arts et mestiers es villes et lieux de son royaume non jures...*

moyens nous ont secourus et aydez à la conservation de cet estat ¹ ».

Henri IV ne réussit pas mieux que ses prédécesseurs, et Richelieu échoua à son tour. Colbert fut plus heureux. Un édit de mars 1673 ² déclara constitués en corporation, d'un bout à l'autre de la France, tous les métiers restés encore indépendants.

Plusieurs d'entre eux résistèrent ; mais, somme toute, le nombre des corporations, qui était de 60 environ en 1672, s'élevait à 83 en 1675.

Nouvel édit en mars 1691. Celui-ci eut surtout pour objet de diviser en quatre classes, d'après leur ordre d'importance, les communautés existantes. Ces quatre classes comprennent 128 corporations ³. En supposant même, ce que je ne crois pas, que cette énumération eut été exacte alors, elle cessa bientôt de l'être, car le nombre des communautés varia sans cesse. Il ne pouvait plus guère s'en former de nouvelles, mais les plus pauvres disparaissaient peu à peu, soit qu'elles s'éteignissent, comme celle des armuriers, soit qu'elles se fondissent dans des corporations plus importantes. Les épingliers, par exemple, virent se réunir à eux en 1695 la communauté des aiguilliers qui ne comptait plus que cinq ou six maîtres ; les bonnetiers absorbèrent de même les faiseurs de bas au métier (avril 1723), etc., etc.

Les créations d'offices faites par Louis XIV et par Louis XV sont des documents utiles à consulter sur ce point, bien qu'on ne puisse accorder aux listes qui les accompagnent qu'une confiance fort limitée. Ainsi, le 16 février 1745, Louis XV créa dans chaque communauté des inspecteurs et des contrôleurs. C'était là, comme toujours, une mesure purement fiscale ; le roi vendait ces nouveaux offices, dont les titulaires devaient vivre aux dépens des corporations. L'édit rendu à cette occasion fut donc suivi du *Tarif des droits qui seront payés chaque année par les cent dix-neuf communautés de Paris*. Or ce tarif, qui annonce 119 communautés, en énumère 122. En comparant cette liste avec celle de 1691, je vois que quatre corporations nouvelles y figurent :

Les *relieurs*, qui cependant formaient depuis 1686 une corporation distincte de celle des imprimeurs et des libraires.

Les *patenôtriers-bouchonniers*.

Les *imprimeurs en taille-douce*, érigés en corporation au mois de février 1692.

Les *imagiers-graveurs*, distincts des graveurs sur métaux.

Par contre, 10 corporations ont été laissées de côté :

Les *aiguilliers*.

Les *ouvriers en bas de soie*.

Les *bateliers-passeurs d'eau*.

Les *bonnetiers du faubourg Saint-Marcel*.

Les *boulangers des faubourgs*.

Les *émouleurs de grandes forces*.

Les *patenôtriers en bois et en corne*.

Les *patenôtriers en jais, ambre et corail*.

Les *pêcheurs à engins*.

Les *pêcheurs à verge*.

Les 122 corporations mentionnées par cette liste ne subsistèrent pas toutes, et une seule je crois, celle des *amidonniers-crétonniers* fut créée postérieurement. En somme, vers le milieu du dix-huitième siècle, les communautés paraissent avoir été réduites au nombre de 114, comprenant environ vingt mille maîtres ⁴.

Nous touchons au moment où les corporations ouvrières vont disparaître, privant l'industrie des avantages réels qu'elles lui offraient, mais aussi la délivrant des entraves qu'elles lui imposaient.

Issues, comme les communes, du besoin qu'éprouvèrent les humbles de se réunir pour résister à l'oppression féodale, elles aussi avaient conquis leur affranchissement et obtenu des droits. Mais ces droits, alors si précieux, devinrent moins enviables à mesure que s'affaiblissait le régime contre lequel ils constituaient une sauvegarde.

Les corporations n'ont plus dès lors pour raison d'être l'intérêt général, elles semblent n'exister qu'en faveur de leurs chefs, les maîtres. La royauté les soutient et protège plus que jamais l'institution, centre de richesses dont les dispensateurs finissent toujours par faire l'abandon quand on menace leurs privilèges. Pour l'ouvrier, tout est bien changé. La corporation, asile où il avait jadis trouvé l'indépendance, n'est plus qu'une enceinte fermée de toutes parts, et où règne une servitude sans espoir.

Quand les communautés disparaissent, supprimées en 1776, rétablies six mois après, puis anéanties en 1791, l'Assemblée nationale ne fait qu'exécuter l'arrêt depuis longtemps prononcé contre elles par les économistes et par l'opinion publique. Incidemment, à propos de l'impôt sur les patentes, le rapporteur du comité des contributions monta à la tribune le 2 mars 1791, et lut un décret dont l'article 7 était ainsi conçu : « A compter du 1^{er} avril prochain, il sera libre à toute personne de faire tel négoce ou d'exercer telle profession, art ou métier qu'elle trouvera bon ⁵ ».

Les corporations ouvrières avaient vécu.

FORMULES EMPLOYÉES

POUR ÉRIGER UN MÉTIER EN COMMUNAUTÉ.

I.

Quinzième siècle. — Érection en communauté du métier de tourneur.

[24 juin 1467 ³].

Loys, par la grâce de Dieu Roy de France. A tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut.
Receue avons l'umblé supplication des

¹ Voy. ci-dessous, p. 213.

² J.-B. Duvergier, *Collection des lois*, t. II, p. 230.

³ Bibliothèque nationale, manuscrits français, n° 21,799 f° 316. — Lettres patentes reproduites dans les *Ordonnances des rois de France*, t. XVI, p. 632.

⁴ Préambule.

² Voy. ci-dessous l'article Édit de mars 1673.

³ Voy. ci-dessous l'article Édit de mars 1691.

maistres ouvriers et de la communauté des tourneurs de boys en nostre bonne ville et cité de Paris, contenant que, à l'occasion de ce que par cy devant ledit mestier de tourneur n'a esté juré, et n'y a eu personne qui s'en soit prins garde, ne qui ait eu visitacion, ne puissance de corriger les mal-façons qui y ont esté et peuvent estre de jour en jour commises, ceulx dudit mestier ont vescu, quant au fait d'iceluy, sans ordre et police, et en a chacun usé a son plaisir, sans avoir eu devant les yeux le bien de la chose publique qui [est] ¹ à favoriser et préférer au bien particulier ; mais ont eu le regart à leur singulier prouffit et utilité, en quoy le commun peuple a esté fraudé, intéressé, et endommagé.

Pourquoy et pour à ce obvier, et afin que doresnavant les ouvriers d'iceluy vivent en police comme les autres mestiers de nostre dite ville. Les dits supplians, qui désirent vivre en bonne renommée et augmenter le fait dudit mestier, et eulx soubsmettre à raison et réprimer, corriger et amender tous meffaits, abus et malices ; ausy qu'ils et leurs successeurs audit mestier sachent comment ils se devront gouverner au fait d'iceluy mestier au temps à venir, ont fait et drécé certains articles d'un commun consentement de ceulx dudit mestier ou de la plus grant et saine partie d'entre eulx, qui leur ont semblé estre très nécessaires, utiles et prouffitables pour le bien et entretenement dudit mestier, en la forme qui s'ensuit.

Et sur ce, nous ont iceulx supplians humblement fait supplier et requérir qu'il nous plaise lesdits articles leur octroyer, les approuver et avoir agréables, iceux faire garder, tenir et observer doresnavant par manière d'ordonnance et statut, et sur ce leur impartir nostre grâce.

Pourquoy nous, ces choses considérées, voulant le fait dudit mestier estre tenu en police, et réprimer toutes fraudes et abus qui par deffault de conduite et visitacion y pourroient estre commis : Lesdits articles cy dessus transcrits par la teneur de ces présentes, de nostre grâce especial, louons, approuvons, et avons agréables, et le contenu en iceulx avons octroyé et octroyons ausdits supplians, pour estre par eulx et leurs successeurs audit mestier tenus, gardez, entretenus et observez par ordonnance et statut, sans enfreindre, sur les peines dedans contenues et déclairées doresnavant et à tousjours.

Si donnons en mandement par ces dites présentes au prévost de Paris ou à son lieutenant que lesdits statuts et ordonnances il face enregistrer ès livres et registres de nostre Chastellet de Paris, avec les autres ordonnances et statuts des mestiers de nostre dite ville, iceulx publier sollempnellement en la forme en tels cas accoustumée, et les garder, entretenir et observer doresnavant par tous ceulx qu'il appartiendra, sans souffrir aucune chose estre faicte, mise ou donnée au contraire. Car ainsi nous plaist il estre fait.

En tesmoing de ce, nous avons fait mettre nostre scel à ces présentes.

Donné à Chartres le 24^e jour de juing, l'an de grâce 1467, et de nostre règne le sixiesme.

Scellées du scel de nostre chancellerie à Paris, par nostre ordonnance.

Ainsi signé sur le reply : *par le Roy, l'évesque d'Évreux et le maréchal de Loheac présens, DE VILLE CHARTRE.*

Et au dos estoit escript ce qui s'ensuit : Leues et publiées en jugement en l'auditoire civil du Chastellet de Paris, en la présence des advocats et procureur du Roy nostre Sire audit Chastellet. Et ce fait, enregistrées ès livres d'iceluy Chastellet le lundy cinquième jour d'octobre l'an 1467. Ainsy signé, LECORNU.

II.

Seizième siècle. — Érection en communauté du métier de doreur sur cuir.

[Janvier 1558 ¹].

HENRY, par la grâce de Dieu Roy de France et de Pologne, à tous présens et à venir, salut. Nos chers et bien amez les maistres doreurs sur cuir de nostre ville et fauxbourgs de Paris nous ont présenté requête en nostre privé Conseil, tendant à fin, pour les bonnes causes et raisons contenues en icelle, que nostre plaisir feust pour le bien, prouffit et utilité de nous et de la chose publique, et aussi pour obvier aux fautes, abus et malversations qui se font et commettent au dit mestier, statuer et ordonner qu'il fut doresnavant à tousjours créé mestier juré, visité et policé comme les autres mestiers jurez de nostre dite ville. Sur laquelle requeste auroit esté bien et deüement enquis et informé sur la commodité ou incommodité, ainsi qu'il estoit mandé faire par nos lettres de commission. Et après ce fait, nos juges et officiers de nostre Chastelet auroient fait et dressé les articles d'ordonnances touchans et concernans le fait, règlement et police dudit mestier, et en ce faisant donné sur iceulx leurs advis. Lesquelles requestes, commission, information, articles et advis sont cy attachez soubz le contrescel de nostre chancellerie.

Sçavoir faisons que nous inclinons libéralement à la supplication et requeste desdits supplians. Après avoir le tout veu en nostre privé Conseil, avons, par l'avis et délibération d'iceluy, suivant l'avis de nos juges et officiers audit Chatelet et articles sur le fait de l'ordonnance, règlement et police dudit mestier de doreurs sur cuir, le tout cy attaché, comme dit est, de nostre grâce spéciale, pleine puissance et autorité Royale, dit, voulu, statué et ordonné, disons, statuons, ordonnons, voulons et nous plait par ces présentes, que ledit mestier de doreurs en nostre dite ville et fauxbourgs de Paris soit et demeure à tousjours créé mestier juré, visité et policé, et lequel nous créons et jurons par ces dites présentes comme les autres mestiers jurez

¹ Qui *fait* à favoriser, dit le texte.

¹ Bibliothèque nationale, manuscrits français, n° 21,794 f° 83.

de nostre dite ville, pour en jouir par les dits supplians et leurs successeurs au temps à venir aux droits, privilèges, franchises et libertez qu'ont accoustumé faire, jouir et user les autres mestiers jurez de ladite ville, tout ainsi et en la forme et manière qu'il est contenu et déclaré par ledit avis, règlement et ordonnance faits par nos dits officiers sur iceluy mestier.

Si donnons en mandement par cesdites présentes à nostre prévost de Paris ou son lieutenant civil, à tous nos autres justiciers, officiers ou leurs lieutenans et chacun d'eulx en droit soi et comme à luy appartiendra, que noz présens grâce, statut, ordonnance, création, vouloir et intention, ensemble tout l'effet et contenu cy dessus et oudit avis, règlement et ordonnance, vous faites lire, publier, enregistrer et mettre au nombre des autres ordonnances des mestiers jurez de nostre dite ville, et d'iceulx faites, souffrez et laissez lesdits supplians et leurs successeurs à l'advenir jouir et user plainement, paisiblement et perpétuellement, sans leur faire mettre ou donner, ne souffrir estre fait, mis ou donné, ores ne pour le temps à venir, aucun trouble, destourbier ou empeschement au contraire. Lequel si fait, mis ou donné leur avoit esté ou estoit, mettez le ou faites mettre incontinent et sans délai à pleine et entiere délivrance, en contraignant à ce faire et obéir tous ceulx qu'il appartiendra, et qui pour ce seront à contraindre par toutes voies et manières deües et raisonnables, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, pour lesquelles et sans préjudice d'icelles ne voulons aucunement estre différé, car tel est nostre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre nostre scel à cesdites présentes, sauf en autres choses nostre droit et l'autrui en toutes.

Donné à Paris au mois de janvier l'an de grâce mil cinq cens cinquante huit, et de nostre règne le douziesme. Ainsi signé sur le reply : *par le Roy, en son conseil* FIZES, et à costé *visa contentor* COIGNET; et scellées sur lacz de soye rouge et vert en cire verte du grand scel.

Leues et publiées en jugement en l'auditoire civil du Châtelet de Paris, en la présence et du consentement des gens du Roy nostre Sire ouït Châtelet, et ordonné estre enregistrées ès registres ordinaires d'iceluy Châtelet pour en jouir par les impétrans selon le contenu d'icelles, le mercredy quinziesme jour de mars mil cinq cens cinquante huit. Ainsi signé GUYER. Registré, oy le procureur général du Roy, comme il est contenu au registre de ce jour.

A Paris en Parlement, le treizième jour d'aoust, l'an mil cinq cens soixante quinze. Ainsi signé DUTILLET.

III.

Dix-septième siècle. — Érection en communauté du métier de couturière.

[30 mars 1675]

LOUIS, par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, à tous présens et à venir, Salut.

Par notre édit du mois de mars mil six cens soixante et treize ¹, vérifié où besoin a été, nous avons entre autres choses ordonné que ceux qui faisoient profession de commerce, marchandises et toutes sortes d'arts et mestiers dans la ville et faux-bourgs de Paris sans être d'aucun corps et communauté, seroient établis en corps, communauté et jurande pour exercer leurs professions, arts et mestiers, et qu'il leur seroit expédié des statuts, encore qu'ils eussent relation à des arts et mestiers qui sont en communauté et maistrise. En exécution duquel édit, plusieurs femmes et filles nous ayant remontré que de tout temps elles se sont appliquées à la couture, pour habiller les jeunes enfans et faire pour les personnes de leur sexe leurs jupes, robes de chambre, manteaux, corps de jupes et autres habits de commodité, et que ce travail étoit le seul moyen qu'elles eussent pour gagner honnêtement leur vie : elles nous auroient supplié de les ériger en communauté, et de leur accorder les statuts qu'elles nous auroient présenté pour exercer leur profession.

Laquelle requeste et lesdits statuts nous aurions renvoyez au sieur de la Reynie et à nos procureurs au Châtelet, qui nous auroient donné leur avis le septième janvier dernier. Et ayant été informé que l'usage s'étoit tellement introduit parmi les femmes et filles de toutes sortes de condition de se servir des couturières pour faire leurs jupes, robes de chambre, corps de jupes et autres habits de commodité ; que, nonobstant les saisies qui étoient faites par les jurez tailleurs et les condamnations qui étoient prononcées contre les couturières, elles ne laissoient pas de continuer de travailler comme auparavant ; que cette sévérité les exposoit bien à souffrir de grandes vexations, mais ne faisoit pas cesser leur commerce, et qu'ainsi leur établissement en communauté ne feroit pas un grand préjudice à celle des maistres tailleurs, puisque jusques icy elles ne travailloient pas moins, bien qu'elles n'eussent point de qualité. Ayant, d'ailleurs, considéré qu'il étoit assez dans la bienséance, et convenable à la pudeur et à la modestie des femmes et filles, de leur permettre de se faire habiller par des personnes de leur sexe lorsqu'elles le jugeroient à propos.

A CES CAUSES et autres bonnes considérations, de l'avis de notre Conseil, qui a vû notre édit du mois de mars mil six cens soixante et treize, l'arrest de notre Conseil portant renvoy de la requeste desdites filles couturières et desdits statuts à notre lieutenant général de police et nos procureurs au Châtelet, lesdits statuts et ordonnances contenant douze articles, les avis sur iceux de nosdits lieutenant général de police et procureurs au Châtelet : et de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons érigé et érigeons ladite profession de couturière en titre de maîtrise jurée, pour faire à l'avenir un corps de métier en notre bonne

¹ Voy. ci-dessous l'art. Édit de mars 1673.

ville et fauxbourgs de Paris, ainsi que les autres communautéz qui y sont établies.

Voulons que toutes les femmes et filles, lorsqu'elles ont payé les sommes ausquelles elles ont été modérément taxées en notre Conseil et ont prêté serment en qualité de maîtresses couturières par devant l'un de nos procureurs au Châtelet, et celles qui seront reçues à l'avenir, puissent se dire maîtresses couturières, et continuer leur art et profession, avec tous les droits, fonctions et privilèges mentionnez ès articles et statuts cy attachez sous le contre-scel de notre chancellerie, que nous avons approuvez, confirmez et omologuez ; et par ces présentes, signées de notre main, approuvons, confirmons et omologuons, voulons qu'ils soient exécutés de point en point selon leur forme et teneur.

Sans néanmoins que lesdits statuts ni l'érection des couturières en corps de métier puissent faire préjudice au droit et à la faculté qu'ont eu jusqu'ici les maîtres tailleurs de faire des juppes, robes de chambre et toutes sortes d'habits de femmes et d'enfans, que nous voulons leur être conservés en son entier, ainsi qu'ils en ont joui jusqu'à présent.

Si donnons en mandement à nos amez et féaux conseillers, les gens tenans notre Cour de Parlement, prévost de Paris ou son lieutenant général de police, et autre qu'il appartiendra, que ces présentes ils fassent lire, publier et registrer, et icelles garder et observer de point en point selon leur forme et teneur, et lesdites maîtresses couturières et leur communauté jouir et user pleinement et paisiblement desdits statuts, à toujours et perpétuellement. Contrainquant à ce faire, souffrir et obéir tous ceux qu'il appartiendra, nonobstant tous édits, ordonnances, arrests, réglemens, mandemens, défenses et lettres à ce contraires ; ausquelles, et aux dérogatoires des dérogatoires, nous avons dérogé et dérogeons par ces présentes. Voulons qu'aux copies d'icelles, collationnées par l'un de nos amez et féaux conseillers et secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Car tel est notre plaisir.

DONNÉ à Versailles, le trentième mars, l'an de grâce mil six cens soixante et quinze, et de notre règne le trente-deuxième.

Signé LOUIS. Et plus bas, par le Roy, COLBERT :

Et à côté est écrit, visa d'ALIGRE. Édit de création de maîtrise pour les couturières de la ville de Paris, et scellé du grand sceau de cire verte sur lacs de soye rouge et verte.

Voy. **Apprentissage**. — **Aspirants à la maîtrise**. — **Attendant maîtrise**. — **Bannières (Ordonnance des)**. — **Bien-faisance (Œuvres de)**. — **Bureau**. — **Chef-d'œuvre et expérience**. — **Compagnonnage**. — **Concurrence**. — **Corporations (Nombre des)**. — **Dimanches et fêtes**. — **Édit de mars 1673**. — **Édit de mars 1691**. — **Édits de 1776**. — **Fils de maîtres**. — **Gagnant-maîtrise**. — **Guet des métiers**. — **Maîtrise (Lettres**

de). — **Maitrises (Vente de)**. — **Offices (Créations d')**. — **Privilégiés (Lieux)**. — **Ordonnance de janvier 1351**. — **Qualité (Maîtres sans)**. — **Statuts**. — **Travail (Règlementation du)**. — **Travail aux pièces**. — **Veuves de maître**.

Corporations (NOMBRE DES). — Comme on l'a vu dans l'article précédent, le nombre des métiers constitués en corporation varia sans cesse. La première énumération que nous en possédions date du treizième siècle, et nous est fournie par le *Livre des métiers*, auquel j'ai consacré plus loin un article.

On peut consulter encore sur le même sujet dans ce dictionnaire les articles :

Ordonnance de janvier 1351.

Bannières (Ordonnance des), 1467.

Édit de mars 1673.

Édit de mars 1691.

Édits de 1776.

Les deux pièces qui suivent leur serviront de complément. Je n'y joins presque aucune note, tous les noms qui y figurent étant représentés dans ce volume.

LISTE GÉNÉRALE ET ROOLES DE TOUS LES ARTS ET MESTIERS QUI SONT EN JURANDE ET QUI S'EXERCENT TANT EN LA VILLE ET FAUXBOURG DE PARIS QU'ES AUTRES VILLES, FAUXBOURG, BOURGS, BOURGADES DE CE ROYAUME. DISTINGUEZ EN CINQ RANGS, SELON LA BONTÉ ET VALEUR D'ICEUX.

Cette liste, dressée en 1586, a été publiée par M. Émile Levasseur, dans son excellente *Histoire des classes ouvrières en France*¹. Je dois prévenir que l'on trouve ici plusieurs métiers qui n'étaient encore soumis qu'à des réglemens de police ; il est vrai aussi qu'on n'y voit pas figurer quelques métiers déjà officiellement érigés en jurande.

PREMIER RANG,

qui sont les meilleurs mestiers :

Apothicaire.
Affineur.
Drapier.
Epicier.
Mercier grossier, joyaullier, vendant bagues, joyaux, draps de soie, quincaillerie d'armes et chenets.
Mégicier.
Tanneur.
Teinturier en draps.

DEUXIÈME RANG,

qui sont les mestiers d'entre les meilleurs et médiocres :

Barbier.
Boucher.
Bonnetier.
Chasublier.

¹ Edition de 1859, tome II, p. 501.

Chaudronnier.
 Drapier-chaussetier.
 Escrivain.
 Pelletier hault-bannier.
 Poissonnier d'eau douce.
 Taincturier en soye, fil et laine.

TROISIÈME RANG,

qui sont les mestiers médiocres :

Armurier.
 Ballancier.
 Bahutier-coffretier-maletier.
 Baudroyeur.
 Boursier-gibecier-colletier.
 Cartes et tarots (Faiseur de).
 Cordonnier.
 Couroieur.
 Chercutier.
 Cousturier-tailleur d'habits.
 Ceinturier.
 Chappelier.
 Charpentier.
 Charron.
 Coustelier.
 Deschargeur de vin.
 Éperonnier.
 Esmouleur de grandes forces.
 Frepiers.
 Fourbisseur.
 Gantier.
 Horloger.
 Instrumens (Faiseurs d').
 Instrumens (Joueur d').
 Lapidaires.
 Menuisier.
 Mareschal.
 Maçon.
 Oublayer-pâtissier.
 Orfèvre.
 Pelletier-foureur.
 Plombier.
 Parcheminier.
 Plumassier de panaches, dict anciennement chapelier de paon.
 Papetier.
 Peintre-tailleur d'images-sculpteur.
 Potier d'estaing.
 Plastrier.
 Perruquier et atournaresse.
 Sellier-lormier.
 Soye ou veloutier (Ouvrier en).
 Tapisier-contrepoinctier.
 Tapisier sarrasinois et de haulte lice.
 Tonnelier.
 Tuilier.
 Vergetier-raquetier-brossier.
 Vinaigrier.
 Verrier-vendeur de verres et bouteilles.

QUATRIÈME RANG,

*qui sont les mestiers d'entre les médiocres
 et les petits :*

Artilleur-arquebusier.
 Boullanger.
 Batteur d'or et d'argent en feuilles.

Brodeur.
 Brasseur de bière.
 Boursier-aumussier.
 Bastelier-passeur d'eau.
 Bourrelrier.
 Briquetier.
 Boisselier-lanternier de corne.
 Cuisinier.
 Coustier et coustière-faiseurs de lits.
 Couverturier.
 Doreur en cuir.
 Estame de soye (Faiseur d').
 Estuvier d'esteuves.
 Espinglier.
 Enlumineur.
 Fondeur en sable.
 Fondeur en terre.
 Foulons-aplanyeur de drap.
 Graveur sur fer et cuivre.
 Grenelier et grainelière.
 Haulbergeonnier-tréfilier.
 Harangère.
 Huilier.
 Linger-toilier-lingère-toilière.
 Lunetier.
 Miroitier-bimbelotier.
 Meusnier.
 Mercier vendant petites merceries, comme
 cousteaux, ciseaux, rubans et esguillettes.
 Natier.
 Patenostrier de gez¹, ambre et corail.
 Peaucier-taincturier en cuir.
 Patenostrier d'email.
 Passementier-boutonnier-tissutier-rubanier.
 Pavéur.
 Pignier-tabletier.
 Plumassier de plumes à écrire.
 Pescheur à engins ou verge.
 Poissonnier de mer.
 Pourpoinctier.
 Quadranier.
 Revendeuse de friperie.
 Savetier.
 Sonnetier.
 Taincturier de petit tainct, dict de moulée.
 Tireur d'or.
 Tisseran en draps ou drapier drapant.
 Tisseran en toile.
 Taillandier.
 Tondeur².
 Tailleur de pierre.
 Vanier-quinquaillier d'osier.

CINQUIÈME RANG,

qui sont les petits mestiers :

Boucletier de ceinctures.
 Bourrière.
 Cardeur.
 Cerclier.
 Chainetier-demi-ceintier.
 Chapelier et chapelière de fleurs, ou bouquetier.

¹ De jais.

² De drap.

Cloutier.
 Deessier.
 Escrime (Maître d').
 Esguillier-alainier.
 Esmouleur de cousteaux, ciseaux, ou gagne-petit.
 Estœuvier-paulmier-faiseur d'estœufs.
 Ferreur d'esguillettes.
 Guestrier.
 Jardinier.
 Layetier-cassetier-ecriniers.
 Linière.
 Œuvres (Maître des basses).
 Oysellier.
 Patenostrier d'os et de corne.
 Pottier de terre.
 Poupelier ¹.
 Racoustreur de bas d'estame.
 Retordeur de laine, fil et soye.
 Rentrayer.
 Regratier de fruicts et esgrun.
 Sabotier.
 Scieur de long.
 Taillandier ou maître d'œuvre blanche.
 Tapissier nostré.
 Victrier.

LISTE DES CORPORATIONS DIVISÉES EN TROIS CLASSES, SUIVANT LE NOMBRE DES MAÎTRES APPARTENANT A CHACUNE D'ELLES ².

PREMIÈRE CLASSE

Corporations comptant au moins cinq cents maîtres :

Merciers.
 Tailleurs.
 Cordonniers.
 Couturières.
 Marchands de vin.
 Savetiers.
 Jardiniers.
 Peintres et sculpteurs.
 Menuisiers.
 Rubaniers.
 Barbiers.
 Fripiers.
 Lingères.
 Epiciers.
 Tapissiers.
 Boulangers.
 Bonnetiers.
 Passementiers.
 Chirurgiens.
 Orfèvres.

DEUXIÈME CLASSE

Corporations comptant de 440 à 200 maîtres :

Maîtres à danser.
 Vannier.
 Limonadiers.
 Doreurs sur cuir.
 Serruriers.

Fondeurs.
 Fruitières.
 Chapeliers.
 Drapiers d'or.
 Rôtisseurs.
 Vitriers.
 Chandeliers.
 Brodeurs.
 Corroyeurs.
 Grainetiers.
 Selliers.
 Gantiers.
 Pâtissiers.
 Fourbisseurs.
 Bouchers.
 Teinturiers en soie et laine.
 Relieurs.
 Potiers de terre.
 Tabletiers.
 Tonneliers.
 Bourreliers.

TROISIÈME CLASSE

Corporations comptant de 40 maîtres à 1 maître :

Plombiers.
 Oiselières.
 Papetiers.
 Vidangeurs.
 Crieurs de vieux fers.
 Tireurs d'or.
 Parcheminiers.
 Vergetiers.
 Plumassiers.
 Éperonniers.
 Découpeurs.
 Foulons.
 Patenôtriers en jais.
 Balanciers.
 Maîtres en fait d'armes.
 Teinturiers du petit teint.
 Boyaudiers.
 Teinturiers du grand teint.
 Patenôtriers en bois.
 Heaumiers.

Corps (FAISEURS DE). Voy. Corsetiers.

Corps (LES SIX-). Voy. Six-Corps (Les).

Corps de métier. Voy. Corporations.

Corratiers. Voy. Courtiers.

Correcteurs. Nom donné, dans les collèges, aux gens chargés de châtier les élèves.

Ces humbles fonctionnaires représentent une institution qui se conserva presque intacte à travers les siècles. Gamin des écoles primaires ou grand élève de rhétorique, fils d'ouvrier ou fils de roi étaient égaux devant les verges des papas, des précepteurs, de l'Église et de l'Université. Si Marguerite de Valois parlait le latin avec pureté, c'est qu'on ne lui avait pas épargné le fouet ¹ ; et d'Aubigné, citant les premiers maîtres qu'il avait eus les qualifie d'Orbilies ¹, en souvenir

¹ Il faut très probablement lire *poupelier*.

² Cette liste a été publiée par Savary, dans son *Dictionnaire du commerce*, édit. de 1741, t. II, p. 424.

¹ Voy. ses *Mémoires*, édit. Michaud, p. 402.

d'un pédagogue cité par Horace ², et que sa brutalité avait rendu fameux. Rabelais ³ et Montaigne ⁴ nous ont conservé le souvenir des barbares qui se commettaient dans les collèges. Noël du Fail ⁵, Berthod ⁶ et bien d'autres ont célébré, sans trop de rancune, les *fesseculs*, les *foulette-culs* de Montaigne et de Navarre. « Je ne craignois non plus le fouet que si ma peau eût été de fer », disait Francion ⁷. Le collège de Navarre, fondation royale, se faisait gloire d'avoir le roi de France pour premier boursier, mais il ne faut pas croire que le revenu de cette bourse fût attribué à un autre écolier : sa destination était bien plus utile, on l'employait « en achat de verges pour la discipline scolastique ⁸ ». Et Dieu sait s'il devait s'en user ! Au mois de janvier 1576, un sous-maître maltraita si rudement un enfant, nommé Denis Lebègue, « qu'à le voir, il faisoit horreur ». L'affaire alla jusqu'au Parlement, qui ordonna que le coupable payerait à sa victime une indemnité de 60 livres ⁹. Dans une très curieuse *Civilité*, publiée à la fin du dix-septième siècle ¹⁰, une gravure représente le maître d'école châtiant sans pitié un pauvre écolier. Le patient, pieds et poings liés, attaché nu contre un pilier de pierre, est battu à tour de bras, et ses camarades assistent tremblants au supplice.

Ces traditions étaient encore respectées à la fin du dix-huitième siècle. Un des domestiques, un frotteur en général, faisait l'office de correcteur. Dans la liste officielle des fonctionnaires du collège Mazarin pour 1786 figure cette mention : « Chevallier, frotteur de la bibliothèque et correcteur ¹¹ ».

Correcteurs d'imprimerie. On disait jadis des ouvrages mal corrigés que c'étaient, non des livres, mais des cadavres de livres, « cadavera librorum » ; aussi les imprimeurs consciencieux choisissaient-ils souvent leurs correcteurs parmi les plus savants littérateurs de leur temps. M. A. Claudin a retrouvé les noms de plusieurs correcteurs, soit imprimeurs, soit employés par les premiers imprimeurs parisiens ¹². Parmi leurs successeurs on peut citer Berthold Rimbold, J. Froben, F. Raphelenge, Josse Bade, M. Musurus, Érasme, C. Kilian, etc. A la fin des commentaires d'Andreas de Ysernia, publiés en 1472 par Sixte Riessinger, on lit :

Sixtus hoc impressit. Sed bis tamen ante revisit
Egregius doctor Petrus Oliverius.

¹ Voy. *Sa vie*, p. 11.

² *Epistolæ*, lib. II, épist. 1, vers 70.

³ *Gargantua*, livre I, chap. XXXVII. Voy. aussi liv. IV, chap. XXI.

⁴ *Essais*, liv. I, chap. XXV.

⁵ *Contes d'Eutrapel*, XXVI.

⁶ *Paris burlesque*, p. 156.

⁷ Ch. Sorel, *Histoire de Francion*, p. 129.

⁸ Guy Coquille, *Histoire du Nivernois*, p. 158.

⁹ A la date du 27 janvier.

¹⁰ *Civilité puérile et morale*, publiée par Georges Vicaire.

¹¹ Voy. A. F., *Histoire de la bibliothèque Mazarine*, p. 201 et 247.

¹² *Liste chronologique des imprimeurs parisiens du quinzième siècle*, 1901, in-8°. — Voy. aussi P. Renouard, *Imprimeurs parisiens*, 1898, in-8°.

L'article 17 d'un règlement du 31 août 1539 s'exprime ainsi : « Se les maîtres imprimeurs des livres en latin ne sont savans et suffisans pour corriger les livres qu'ils imprimeront, seront tenus avoir correcteurs suffisans, et seront tenus lesdits correcteurs de bien et soigneusement corriger les livres, rendre leurs corrections aux heures accoustumées d'ancienneté, et en tout faire leur devoir ; autrement seront tenus aux intérêts et dommages qui seroient encourus par leur faute et coulpe ».

L'article 11 du règlement de 1610, l'article 69 de celui de 1618, l'article 46 de celui d'août 1686, l'article 56 de celui de février 1723 reproduisent les mêmes dispositions.

En 1788 le correcteur d'épreuves de l'imprimerie royale touchait par an 500 livres ¹.

Correctiers et Corretiers. Voy. Courtiers.

Corroiers. Les corroyers (*corrigiarii*), qu'il importe de ne pas confondre avec les corroyeurs (*coriarii*), fabriquaient des courroies et des ceintures, qu'ils ornaient de clous, de plaques en métal, de piqures en fil et en soie.

Ils soumirent, vers 1268, leurs statuts ² à l'homologation du prévôt de Paris. On y voit qu'un maître qui désirait prendre un apprenti devait avant tout « se faire créable ³ qu'il est souffisant d'avoir et de sens », afin que le père ne sacrifie pas inutilement « son argent et li apprenti son tans ». La durée de l'apprentissage était fort longue ; on demandait six ans à l'enfant qui apportait au moins 45 sous, huit ans à celui qui ne pouvait verser que cinq sous. Si un fils de maître restait orphelin et sans fortune, les maîtres le plaçaient en apprentissage et pourvoyaient à ses besoins ⁴.

Les maîtres avaient le droit d'occuper une apprentie, mais pourvu qu'elle fût fille de maître. Celle-ci, son apprentissage terminé, pouvait aussitôt s'établir, et cette disposition entraînait parfois de graves désordres. Les filles, paraît-il, demandaient de l'argent à leur père, et ouvraient boutique ; puis, sous prétexte d'engager un apprenti, elles prenaient un amant. Naturellement, tout cela tournait mal, et bientôt la fille rentrait au logis paternel avec moins d'avoir et plus de péchés. Voici le très curieux texte de cet article : « Les garces lésoient leur père et leur mère, et commençoient leur mestier, et prendoient apprentis, et ne fesoient se ribauderies non ⁵. Et quand eles avoient ribaudé et guillé ce poi ⁶ que eles avoient enblé à leur père et leur mère, eles revenoient avec leur père et leur mère, qui ne les poient faillir ⁷, à mains

¹ A.-M. Lottin, *Catalogue des libraires*, etc., p. 84.

² Ils figurent dans le *Livre des métiers*, titre LXXXVII.

³ Prouver.

⁴ « Se aucun orphelin est povres, et il ait esté enfans d'aucun corroier, et il voille apprendre le mestier de corroierie, li mestre du mestier le font apprendre et le pourvoient ». Article 7.

⁵ Et ne faisaient que se divertir.

⁶ Et dépensé le peu.

⁷ Qui ne les peuvent repousser.

d'avoir et à plus de péchiez ». On interdit donc la maîtrise à toute fille sortant d'apprentissage qui n'épouserait pas un corroier.

Vers la fin du quatorzième siècle, les corroiers changent de nom et deviennent *ceinturiers*.

Le mot *corroiers* m'est fourni par le *Livre des métiers*, mais la *Taille de 1292* cite 81 *courraiers*, et celle de 1313 mentionne 135 *courroiers*. On les trouve encore nommés *corroyers*, *courroyers*, etc.

Corroyers. Voy. Corroiers.

Corroyeurs. La *Taille de 1292* mentionne 32 *conreurs*, celle de 1300 en cite 35. Dans le nombre figurent des :

Conreurs de basane.

- de connins ¹.
- de cordouan ².
- de cuir.
- de pelletterie ³.
- de vache.

En juillet 1345, Philippe VI donna, par une même ordonnance, des statuts aux tanneurs, aux corroyeurs, aux baudroyeurs et aux cordonniers ⁴. J'y vois que les corroyeurs devaient acheter le droit de s'établir ; ils le payaient quinze sous, dont dix revenaient au roi et cinq aux jurés, « les quelz cinq solz seront distribuez en aumosnes aux povres hommes dudit mestier ». Chaque maître ne devait avoir à la fois plus de deux apprentis, et la durée de l'apprentissage était de quatre ans au moins. Le travail à la lumière était interdit. Trois jurés surveillaient la communauté.

Tout cuir mal corroyé « couroyé à faulx courroy » était brûlé devant la demeure du coupable, « ars devant l'hostel à celui chiez qui il sera trouvé ».

L'ordonnance du 21 novembre 1577, qui confirme des arrêts rendus en 1567, réunit en une seule communauté les baudroyeurs et les corroyeurs.

Cette double communauté fut complètement réorganisée au siècle suivant. Chaque maître ne put plus avoir qu'un seul apprenti. La durée de l'apprentissage fut fixée à cinq ans. A la tête de la communauté étaient un receveur et huit jurés, dont quatre étaient dits *jurés de la conservation* et les quatre autres *jurés de la visitation* : ces derniers devaient faire chaque mois chez tous les maîtres les visites réglementaires. L'édit de 1776 rassembla en une seule communauté les tanneurs, les corroyeurs, les mégissiers, les peaussiers et les parcheminiers. Le nombre des maîtres *corroyeurs-baudroyeurs* avait été longtemps de 260, en 1725 ⁵ il était tombé à 150 environ ⁶. Ils avaient pour patron saint Thibaud, dont ils célébraient la fête le 1^{er} juillet à l'église Saint-Merri. Du temps immémorial ils jouissaient du

privilege de porter, dans les cérémonies publiques, la chasse du bienheureux de ce nom.

On les trouve appelés *courroyeurs*, *conroyeurs*, *conraieurs*, *drayeurs* et même *corroiers*, titre qui désigne une autre corporation.

Une partie de la rue de Venise, désignée au treizième siècle sous le nom de rue de la Platrière, devint vers 1500 la *Convoirie* puis la *rue de la Courroierie*, nom qu'elle porta jusqu'en 1850. La rue des Cinq-Diamants s'est appelée successivement *Corrigia*, *corrigiaria*, *conceerie*, *couroirie*, *courouerie*, *vieille courroierie*, et n'a pris son dernier nom qu'au seizième siècle ⁴.

Cors (TIREURS DE). Voy. Pédicures.

Corsetiers. Faiseurs de corsets. Le corset des treizième et quatorzième siècles n'avait aucun rapport avec le nôtre. C'était un vêtement de dessus à l'usage des deux sexes, moins long mais aussi ample que le surcot, souvent fendu sur le côté et à manches. Je crois le fait incontestable. M. Quicherat ² dit, il est vrai, que le corset était alors « une courte tunique sans manches », mais cette assertion est contredite par plusieurs documents contemporains. Je lis, en effet, dans le compte de l'argentier Geoffroi de Fleuri pour l'année 1316 : « Pour madame Blanche, fille le Roy ³, pour un corset de camelin, ouquel il ot une fourreure tenant 124 ventres, et 12 ventres pour les manches... » Et dans le compte d'Étienne de la Fontaine pour 1352 : « Pour les fourreures d'un corset ront d'escarlote pour madame la royne de Navarre, une fourreure de menuvair de 160 ventres, et pour les manches 24 ventres ⁴ ».

Toutefois, c'est bien au quatorzième siècle que l'on commença en France à considérer la finesse de la taille et la raisonnable ampleur de la poitrine comme une beauté. De là l'adoption par les coquettes d'une large ceinture, alors appelée *bandeau*, où l'on pourrait voir l'origine de notre corset actuel. Fortement serrée à la taille au moyen d'un lacet, elle remontait assez pour soutenir les seins, en même temps qu'elle étreignait le milieu du torse, rendu ainsi plus flexible et plus mince. J'emprunte ces cinq vers au *roman de la rose* :

Et si les seins elle a trop lourds,
Qu'un bandeau vienne à leur secours,
Dont sa poitrine fasse étreindre
Et tout autour ses côtes ceindre,
Puis attacher, coudre ou nouer ⁵.

Comme cela paraissait charmant, et qu'avant tout il fallait suivre la mode, les femmes à qui la Providence n'avaient rien donné à maintenir usèrent d'un artifice dont le secret s'est fidèlement transmis de siècle en siècle : elles faisaient coudre à la chemise ou au vêtement de dessous certains coussinets rembourrés, piqués, et disposés de manière à imiter la nature.

¹ Peaux de lapins.

² Voy. ci-dessus l'art. Cordonniers.

³ Voy. l'art. Fourreurs.

⁴ *Ordonn. royales*, t. XII, p. 75.

⁵ Savary, t. II, p. 424.

⁶ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 317.

¹ Elle est auj. comprise dans la rue Quincampoix.

² *Histoire du costume*, p. 242.

³ Philippe V.

⁴ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 43 et 177.

— Voy. l'art. Fourreurs.

⁵ Édit. élév., t. III, p. 237.

Celles-là pouvaient encore espérer plaire, mais elles devaient renoncer à passer pour de véritables élégantes. On n'avait droit à ce titre que si l'on se décolletait, si l'on portait une robe ou un surcot largement ouverts, non seulement sur la poitrine, mais encore dans le dos :

Belle gorge a-t-elle et cou blanc ?
Que le ciseau d'un coup savant
Avec tant d'art la décolète
Que sa chair luise blanche et nette
Demi-pied derrière et devant.
Il n'est rien d'aussi séduisant ¹.

Un trouvère de la fin du treizième siècle, Robert de Blois, blâme cette coutume malséante, et ajoute que les femmes ne se bornaient pas à laisser voir leur gorge et leurs épaules, qu'elles découvraient aussi leurs jambes et même leurs flancs :

Une autre lesse tout de gré
Sa char apparoir au costé,
Une de ses jambes descuevre ;
Prudhom ne loe pas ceste œuvre ².

N'oublions pas de dire que ces ouvertures étaient en partie défendues par des *affiches*, c'est-à-dire des broches, des agrafes, des épingles. Mais le sévère moraliste à qui nous devons toutes ces indiscretions n'en recommande pas moins aux femmes de ne permettre à nul homme, sauf à leur mari, d'introduire leur main dans les endroits si mal protégés :

Gardez qu'à nul home sa main
Ne laissez metre en vostre sain
Fors celui qui le droit i a.
Sachiez qui primes trouva
Affiches ³, que por ce le fist
Que nus hom sa main n'i méist
En sain de fame où il n'a droit.

Charles V aimait la simplicité dans les vêtements. Il ne souffrait pas qu'autour de lui, les hommes portassent des souliers à la poulaine ⁴ ni des habits trop courts. Il ne voulait pas non plus que les femmes se serrassent trop la taille, « ne femmes cousues en leurs robes trop estraintes ».

Les successeurs de Charles V se montrèrent moins sévères. Un contemporain de son petit-fils nous révèle que les femmes, toujours désireuses de faire fine taille, continuaient à se serrer dans des ceintures ou bandes d'étoffes dissimulées sous ou sur la chemise. Dans *Le champion des dames*, poème de Martin Lefranc, Malebouche, qui maltraite fort les coquettes du quinzième siècle, s'exprime ainsi :

Ne voy tu comment leurs frons tendent,
Visaiges et poitrines oignent,
Dressent leurs mamelles qui pendent,
Drappeaux entour elles estraindent
Ou à l'avantaige se saindent ⁵
A faire apparoir plus beaulx rains ⁶.
Toutes telles besongnes faindent
Pour toy prendre aux fourches de rains ⁷.

Au siècle suivant, nous rencontrons enfin pour la première fois, sous le nom de *vasquine* ou *basquine*, notre corset actuel. C'est, en effet, un corsage de toile épaisse, qui serre fortement la taille et s'élargit jusqu'aux épaules en forme d'entonnoir. Le corsage, bien tendu sur lui, le recouvre.

Ce corset resta fort en faveur durant le quinzième siècle. Mais au dix-septième, les femmes commencèrent à emprisonner leur taille dans des instruments de supplice nommés *corps piqués*, sans préjudice du *buste* ou *busque*, lame de bois verni, d'ivoire, d'argent ou de baleine qui maintenait la robe par devant. « Les femmes, dit Henri Estienne, appellent leur busque un os de baleine qu'elles mettent par dessous leur poitrine, au beau milieu, pour se tenir droites ¹ ». Très souvent, le busque restait en vue, était doré, damasquiné, couvert de devises, d'ornements, de dessins allégoriques ².

L'ambassadeur de Venise écrivait alors à son gouvernement : « Par dessus la chemise, les femmes ont un corset ou camisole, qu'elles appellent corps piqué, qui rend la tournure plus légère et plus svelte. Il est agrafé par derrière, ce qui rend plus belle la forme du sein ³ ». Le bon ambassadeur n'y avait pas regardé de bien près, mais nous savons par Montaigne en quoi consistaient le plus souvent ces artifices destinés à rendre la taille fine : « Quelle gehenne les femmes ne souffrent-elles pas, guindées et cenglées à tout de grosses coches ⁴ sur les costez jusques à la chair vive ! ouy quelquesfois à en mourir ⁵ » ! Tout ou moins à compromettre la vie des enfants qu'elles portaient dans leur sein : « J'ay ouy parler de quelques damoiselles, voire en ay congneu, qui n'ont point fait de difficulté de porter des bustes aux despens du fruit qui estoit en elle, et pour ne perdre l'honneur d'avoir le corps gent ⁶ ». Et Ambroise Paré qui, mieux que personne, savait à quoi s'en tenir à cet égard, avait plus d'une fois donné de sages avis, toujours méconnus : « Les choses qui compriment le ventre de la mère, comme font les bustes et choses semblables, empeschent que l'enfant ne peut prendre croissance, de sorte que les mères avortent, et sont les enfans contraints sortir devant le terme ⁷ ». Le danger n'est pas moindre pour les jeunes personnes : « Plusieurs filles sont bossues et contrefaites pour leur avoir, en leur jeunesse, par trop serré le corps. On voit que, de mille filles villageoises, on n'en trouve pas une bossue, à raison qu'elles n'ont eu le corps astringé et trop serré ⁸ ». Dans un autre endroit, Paré nous raconte qu'ayant fait l'autopsie d'une belle dame à la taille mince, il trouva ses « costes che-

¹ *Roman de la rose*, t. III, p. 235.

² *Le chastement des dames*. Dans Méon, *Fabliaux et contes*, t. II, p. 187.

³ Sachez que celui qui inventa les épingles.

⁴ Voy. l'art. Cordonniers.

⁵ Ceignent.

⁶ Reins.

⁷ *Le champion des dames*, livre plaisant, copieux, etc. La première édition est sans doute de 1485. Je cite celle de 1530, f° CXVI.

¹ *Dialogues*, t. I, p. 210.

² Voy. Maze-Censier, *Le livre des collectionneurs*, p. 737.

³ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 559.

⁴ Plaies, entailles.

⁵ *Essais*, liv. I, chap. XL.

⁶ H. Estienne, *Apologie pour Hérodoté*, t. I, p. 393.

⁷ *Œuvres*, édit. de 1607, p. 953.

⁸ *Œuvres*, édit. de 1607, p. 898.

vauchans les unes par-dessus les autres ¹ ».

Un peu plus tard, le corset fut recouvert d'un autre appareil, presque aussi barbare, également armé de baleines, et qui condamnait à un véritable martyre les malheureuses qui y étaient sanglées. Cinquante ans après sa présentation à la Cour de Louis XV, madame de Genlis se souvenait encore des souffrances qu'elle avait endurées à cette occasion : « La veille, mesdames de Puisieux et d'Estrées voulurent que j'eusse mon grand corps pour dîner, afin, disoient-elles, de m'y accoutumer. Ces grands corps laissoient les épaules découvertes, coupoient les bras et génoient horriblement ² ».

Depuis le règne de Louis XV, les mots *corps* et *corset* deviennent à peu près synonymes, et, jamais peut-être le pouvoir de la mode ne s'affirma plus clairement que dans la faveur dont jouèrent ces cruelles armatures de baleines et d'acier. Blâmées, réprouvées par tout le monde, elles résistaient à toutes les critiques, à toutes attaques. L'anatomiste Winslow, J.-J. Rousseau, Buffon en firent vainement ressortir les dangers. En 1770, un sieur Bonnaud publia contre elles un mémoire intitulé : *Dégradation de l'espèce humaine par l'usage des corps à baleine, etc.* ; dans son *Essai sur les corps baleinés*, un nommé Reisser, tailleur établi à Lyon, proposa d'y apporter des réformes qui équivalaient à une suppression. Rien n'y fit, et le comte de Vaublanc pouvait encore écrire en 1782 : « Il faut se réjouir de ce que les femmes, en se donnant par leurs corsets une taille roide, se privent ainsi du plus dangereux des attraits, de cette souplesse élégante qui, dans d'autres pays, est le plus séduisant de leurs charmes ³ ».

Corps et corsets étaient l'œuvre des tailleurs. « Ce sont eux, dit galamment l'*Encyclopédie méthodique*, qui font ces corsets délicats et élégants qui, sans gêner le corps soutiennent la taille, donnent de l'élévation et de la fermeté à la gorge, et rendent le maintien des femmes plus noble et plus agréable ⁴ ». Mais ceci ressemble fort à une réclame.

Dans leurs statuts de 1749, les boursiers sont dits *faiseurs de bustes*, sans doute parce qu'ils prétendaient à l'emploi exclusif de la baleine. Ils s'étaient déjà, sous le même prétexte, fait octroyer le droit de fabriquer les parasols et les parapluies.

Corteilliers. Cortilleors. Cortilliers. Voy. **Jardiniers**.

Cortiveurs. Voy. **Agronomes**.

Corvisiers. Voy. **Cordonniers**.

Costumiers de théâtre. Les anciens manuscrits historiés qui nous ont conservé le texte de *mystères* joués au moyen âge représentent toujours les personnages en costume contemporain du manuscrit. C'est une règle invariable.

La masse des figurants devait être habillée de vêtements d'emprunt, et le clergé se montra généralement libéral envers les acteurs des *mystères sacrés* : les chapes, les chasubles, les dalmatiques, toute la garde-robe ecclésiastique était mise à leur disposition. On fit plus : en 1492, à Rouen, on mit en gage des reliques pour monter la *Passion* ¹.

Au dix-septième siècle, on ne jouait plus de *mystères*, et les comédiens louaient leurs habits à la friperie, « ils étoient vêtus infamement », disait Tallemant des Réaux ². Une réaction se produisit sous Richelieu, engoué d'art dramatique, et le costume devint vraiment luxueux sous Louis XIV. « Cet article de la dépense des comédiens, écrit Chappuzeau, est plus considérable qu'on ne s' imagine. Il y a peu de pièce nouvelle qui ne coûte de nouveaux ajustemens ; et le faux or ni faux argent qui rougissent bientôt n'y étant pas employés, un seul habit à la romaine ira souvent à cinq cens écus ».

C'est pourtant à la fin du siècle seulement que les acteurs commencèrent à porter le costume des personnages qu'ils représentaient. La Champmeslé, morte en 1698, jouait encore les rôles d'Iphigénie, de Monime et de Phèdre habillée comme mademoiselle de Fontanges ou madame de Montespan. Le fournisseur attitré des artistes était alors un sieur Jean Baraillon que le *Livre commode pour 1692* qualifie « tailleur pour habits de théâtre ³ ».

En 1777, le sieur Renaudin, demeurant rue Comtesse d'Artois, louait « toutes sortes d'habits pour les bals ou pour jouer en société les pièces du Théâtre François ou Italien ». Le sieur Sarrazin possédait « une collection d'habillemens de divers siècles », et le sieur Sigly se disait « tailleur pour femmes de l'Opéra ⁴ ».

Lekain ⁵, et Clairon ⁶ furent les premiers qui introduisirent en scène l'exactitude du costume ; encore se bornèrent-ils à exclure les paniers des actrices et le chapeau à plumes des acteurs, à adopter la peau de tigre dans les rôles scythes et sarmates, et l'habit du seizième siècle dans les scènes de chevalerie. Le plus ancien exemple d'un costume fidèlement reproduit, date de la représentation de *Charles IX* ⁷, et c'est à Talma que revient l'honneur de cette innovation ⁸.

Voy. **Bijoutiers en faux** et **Théâtre**.

Coterie. Voy. **Cotterie**.

Coton (TRAVAIL DU). Voy. **Arçonneurs**. — **Bonnetiers**. — **Cardeurs**. — **Chapeliers**. — **Fileurs**. — **Fileuses**. — **Mousseliniers**. — **Toiles** (Commerce des).

¹ Petit de Julleville, *Les mystères*, t. I, p. 380.

² *Historiettes*, t. VII, p. 170.

³ Tome I, p. 271.

⁴ *Almanach Dauphin*, art. Tailleurs.

⁵ Mort en 1778.

⁶ Morte en 1803.

⁷ Le 4 novembre 1789.

⁸ Voy. A. Jullien, *Histoire du costume au théâtre*, 1880, in-8°, p. 94, 282 et 303.

¹ *Œuvres*, édit. de 1607, p. 514.

² M^{me} de Genlis, *Mémoires*, t. I, p. 241.

³ *Souvenirs*, p. 136.

⁴ *Jurisprudence*, t. IX, p. 613.

Cotrets (MARCHANDS DE). Au seizième siècle, et bien avant sans doute, on en criait dans les rues de Paris :

Après orrez sans nulz arrestz
Parmy Paris plusieurs gents
Portans et crians les cotretz,
Où ilz gaignent de l'argent ¹.

La vente des cotrets avait été minutieusement réglée par l'ordonnance de février 1415 ², elle le fut de nouveau par celle de décembre 1672 ³. Cette dernière exige que les fagots et « cotterets » soient vendus par compte, par cent, et fournis, suivant l'usage, « les quatre au-dessus du cent ». Chacun d'eux devait avoir au moins dix-huit pouces ⁴; on les mesurait à la chafne. Ils étaient vendus au détail par les fruitiers, les chandeliers et les regrattiers. Défense leur était faite d'en avoir chez eux plus d'un millier, et ils étaient tenus d'afficher dans leur boutique une « pancarte » indiquant le prix de vente fixé par l'hôtel de ville ⁵.

Quand la Seine était prise, le bois devenait rare et cher. Une année, durant la Régence, il fut du bon ton de s'envoyer pour étrennes des petits cotrets bien propres et liés avec des faveurs de soie. On les brûlait tout de bon après les avoir acceptés pour rire.

On a dit que le mot cotret venait du bas latin *costeretum* qui aurait eu un sens analogue ⁶. Il est plus vraisemblable que ces petits fagots furent pendant longtemps fournis à Paris par la forêt de Retz, dont Villers-Cotterets a tiré son nom : Villers-coste ⁷-Retz.

On trouve un marchand de cotrets représenté dans les *Cris de Paris* de la bibliothèque de l'Arsenal.

Cotterie. « Se dit, parmi les artisans, d'un juré ou d'un maître de la confrérie d'une communauté, à l'égard de ceux qui sont en même temps en charge.

Un juré ne peut aller en visite tout seul, il faut qu'il attende sa cotterie, c'est-à-dire celui qui est juré avec lui.

Cotterie se dit aussi entre les « apprentifs, compagnons et garçons d'un même métier, comme pour se distinguer et se reconnoître ⁸ ».

On écrit souvent *coterie*.

Coucheurs. Dans les fabriques de papier, ouvriers qui appliquaient les feuilles sur les feutres.

Dans les briqueteries, ouvriers qui étendaient les tuiles que le mouleur leur avait fournies ⁹.

Coudranneurs. On nommait *coudran* un mélange d'herbes et de goudron dans lequel les bateliers de Paris faisaient tremper leurs cordages, espérant ainsi les protéger contre la pourriture. Cette opération était faite par les coudranneurs.

Couleurs (MARCHANDS DE). Ils étaient jadis représentés par les épiciers-droguistes. C'est à eux que les peintres achetaient leurs couleurs, leurs palettes, leurs toiles, leurs vernis, tous les objets relatifs à leur art. Les broyeurs vendaient seulement les pinceaux formés de soies de sanglier.

Jean de Garlande, qui écrivait vers le milieu du treizième siècle, raconte que les ouvriers teinturiers étaient dédaignés des femmes, parce qu'ils avaient toujours les ongles teints en rouge, en noir ou en bleu ¹. Ailleurs, il nous dit que les drapiers vendaient des tissus blancs, noirs, verts, bleus, écarlates et rayés ². On trouve cités un peu plus tard le violet, le brun, la nuance fleur de pêcher, etc., etc.

On voit que l'art du teinturier était déjà fort avancé. La plupart des substances utilisées arrivaient de l'Inde par l'Égypte, et les merciers se chargeaient de les apporter à Paris ³. Quant aux procédés de composition, ils se transmettaient par tradition, d'ouvriers en ouvriers, comme cela avait lieu pour tous les corps d'état; il ne faut les demander ni aux statuts, qui restent muets sur ce point, ni aux ouvrages contemporains.

Je me bornerai donc à dire quelques mots des couleurs les plus employées au moyen âge.

ATRAIMENT. Voy. *Encre*.

AZUR. Voy. *Bleu* et *Faux-azur*.

BLEU. Il est assez difficile de se reconnaître au milieu des diverses variétés de bleus dont les historiens nous ont conservé les noms.

La plante nommée guède ou pastel fournissait la couleur dite *pers*. En général, on admet que ce mot désignait un bleu très foncé, mais si l'on y regarde de près, le doute est autorisé. D'abord, s'il y avait du *pers noir* ⁴, il y avait aussi du *pers azuré* et du *pers clair* ⁵.

Au milieu du quinzième siècle, un traité de blason nous apprend que « le pers est une couleur qui approche fort du bleu, mais est de plus clère matière ⁶ ». Henri Estienne déclare que « en mars croist la belle violette, de couleur céleste, d'azur et de pers ⁷ ». La définition donnée par le *Dictionnaire de Trévoux* ⁸ manque assez de précision pour pouvoir contenter tout le monde : « PERS. Qui est de couleur bleue ou tirant sur le bleu, azur couvert et obscur qu'on prétend être venu de Perse ». M. de Laborde, y reconnaît le *noir bleu*; il cite même une ordonnance de police rendue en 1533, et qui mentionne des « draps

¹ Les cris des marchandises, etc. — Voy. aussi *Les cris et sept cris*, etc.

² Article 216.

³ Chapitre XVII, art. 27 et suiv.

⁴ Environ cinquante centimètres.

⁵ Sur tout ceci, voy. aussi l'*Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 743.

⁶ Voy. le *Glossaire* de Ducange, aux mots *costa* et *costerellum*.

⁷ Près de, en vieux français.

⁸ *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 744.

⁹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 335 et t. V, p. 502.

¹ Voy. ci-dessous l'art. Teinturiers.

² *Dictionarius*, p. 27 et 30.

³ Voy. ci-dessous l'art. Merciers.

⁴ Ducange, *Glossarium*, au mot *persus*.

⁵ Douët-d'Aroq, *Comptes de l'argenterie*, p. 149.

⁶ *Le blason des couleurs*, p. 88.

⁷ *Apologie pour Hérodote*, t. II, p. 281.

⁸ Tome VI, p. 698.

pers et autres accoutumés estre tendus ès mortuaires¹ ». En effet je trouve ailleurs que, dès le quinzième siècle, l'on tendait « de pers en la maison d'ung trespasé² ». Enfin, pour M. Quicherat, le pers était « un bleu intense³ », et pour l'Académie, c'est une « couleur entre le vert et le bleu⁴ ».

Les mots *ynde* ou *inde* désignaient l'azur, le bleu de ciel : on est à peu près d'accord sur ce point. « Azur et inde n'est que ung », dit le *Blason des couleurs*⁵. M. Douët-d'Arcq le définit pourtant d'autre manière : « bleu de la couleur du col et de la poitrine du paon⁶ ». Il serait donc différent de la nuance que nous trouvons nommée *paonace*, *paonnace*, *paonnée*, etc., et qui représentait, dit-on, un bleu violet rappelant la queue du paon. « Violaceus, purpureus, colorem caudæ pavonis », dit Ducange⁷. L'*impérial* était un bleu éclatant⁸.

BRUN. Depuis le jour où il entreprit sa première croisade, saint Louis bannit de ses vêtements le vert, l'écarlate et autres couleurs voyantes, et ne voulut plus porter que du brun.

BRUSSEQUIN. Nuance tenant du brun et du bronzé. Dans sa composition entrait l'écorce de noyer.

CENDRÉ, ENCENDRÉ OU CENDRIN. En 1316, la reine Marie de Brabant donne à Philippe le Long « une robe de cendré⁹ ».

CHANGEANT DE VERT A BLEU. On lit dans l'*Inventaire de Charles V* (1380) : « Item une robe de drap, de couleur changeant de vert à bleu¹⁰ ».

CRAMOISI. Je trouve cité, dans le même inventaire, du velours vermeil cramoyi¹¹, et Rabelais nous fait savoir que les souliers de Gargantua étaient en velours bleu cramoyi¹². Ce mot désignait alors le maximum d'intensité d'un ton quelconque, et pendant près de quatre siècles, il resta dans la langue avec un sens analogue. Il signifiait, au figuré, « entièrement, au suprême degré, au delà de ce qu'on peut imaginer ». Ainsi, quand Panurge et frère Jean sont pris de « fureur poétique », ce dernier s'écrie : « Attendez, et m'ayez pour excusé si je ne rithme en cramoyi¹³ ».

CUIR D'ABBAYE. « Item, une sainture sur un tissu de couleur cuir d'abbaye¹⁴ ».

ÉCARLATE. Il était produit par le kermès. Cet insecte se vend desséché et il a alors l'apparence d'une petite graine rouge, aussi est-il presque

toujours désigné sous le nom de *graine d'écarlate*. Ceci nous explique pourquoi nos anciens historiens citent sans cesse des tissus dits *en graine* ou *en migraine*. Les premiers avaient été teints en rouge au moyen du kermès seul ; pour les seconds, l'on n'avait employé qu'une moitié de kermès, mêlé à d'autres substances colorantes, et l'on avait obtenu ainsi la teinte violacée appelée *mi-graine* ou *migraine*. Je lis dans une ordonnance de 1362 : « Que nul ne vende drap pour escarlate, se il n'est tout pur de graine, sans autre mistion de tainture quelconque. Item, que nul ne vende migraine, se il n'y a la moitié graine¹ ».

Il existait, outre l'écarlate vermeille, des écarlates rosée, sanguine, claire, paonace, violette, morée², et même blanche. On avait, en effet, fini par appliquer le nom d'écarlate à toute couleur que l'immersion dans un bain très peu intense de kermès douait d'un éclat particulier. Ainsi, dans le costume de Gargantua entrait du « veloux bleu tainct en graine³ ».

ENCENDRÉ. Voy. *Cendré*.

ENCRE. On écrivait souvent *anque*, *enque*, et aussi *atrament*, du latin *atramentum*.

FAUX AZUR. C'est le vert-de-gris.

FLEUR DE PÊCHER. Nuance fort à la mode, surtout au début du quatorzième siècle⁴.

GRAINE. Voy. *Écarlate*.

IMPÉRIAL. Voy. *Bleu*.

INDE. Voy. *Bleu*.

JAUNE. Couleur mal notée. Elle a désigné les juifs, les maris trompés et les traîtres. Après la mort du fameux connétable de Bourbon, le Parlement ordonna de peindre en jaune la porte de son hôtel. Cette coutume subsistait encore au milieu du dix-septième siècle. Lorsque le prince de Condé eut abandonné la France, en 1653, pour passer du côté de l'Espagne, un arrêt du Parlement le déclara coupable de haute trahison, le condamna à mort, et fit peindre en jaune la porte de l'hôtel qu'il possédait à Paris.

MIGRAINE. Voy. *Écarlate*.

MOISI. Couleur de rouille.

NOIR. Au quatorzième siècle, le noir était porté déjà « par gens de tous estatz, comme moynes, nonnes, marchans, femmes, gens de justice et prestres⁵... Ceste couleur pour le présent, est la plus requise en habitz qui soit, pour la simplicité qui est en elle. Mais tout le monde en abuse. On en faict les beaulx draps de fine laine ». Ce qui revient à dire que, comme aujourd'hui, le noir était la couleur préférée des gens sérieux.

PAONACE. Voy. *Bleu*.

PERS. Voy. *Bleu*.

PLONQUÉ, PLONQUIÉ OU PLOMQUIÉ. Couleur de plomb. Sans doute ce que nous nommons aujourd'hui vieil argent.

¹ Notice des émaux, p. 438.

² Blason des couleurs, p. 111.

³ Histoire du costume, p. 323.

⁴ Dictionnaire, édit. de 1879, t. II, p. 399.

⁵ Page 88.

⁶ Nouveaux comptes, p. 70.

⁷ Au mot *paonacius*.

⁸ Douët-d'Arcq, *Comptes*, p. XIX.

⁹ Douët-d'Arcq, *Comptes*, p. 10.

¹⁰ N° 3.512.

¹¹ N° 3.475.

¹² Liv. I, chap. 8.

¹³ Liv. V, chap. 47.

¹⁴ Inventaire du mobilier de Charles V, n° 91.

¹ Ordonn. royales, t. III, p. 585.

² Noire.

³ Liv. I, chap. 8.

⁴ Voy. Douët-d'Arcq, *Comptes*, p. 5.

⁵ Blason des couleurs.

POURPRE. Dès le Bas-Empire, le gouvernement en monopolisa la fabrication dans les deux manufactures de Narbonne et de Toulon. Il y avait des pourpres bis, inde, vermeil, doré, noir, etc.

PRASINE. Rabelais parle d'un « pourceau qui avait les aureilles verdes comme une esmeraugde prassine ¹ ». C'était un vert poireau.

PUNICÉE. Du latin *punicus*. C'est la couleur orangé.

ROUGE. On obtenait un rouge assez brillant, mais sans durée, au moyen du brésil, un bois rouge qui arrivait de l'Inde, de Ceylan surtout, par la voie de l'Égypte, et qui a fini par donner son nom au plus vaste état de l'Amérique du Sud. En 1500, quand la partie septentrionale de cette contrée fut découverte, on y trouva une immense quantité de bois ayant les mêmes propriétés que le brésil. On en expédia aussitôt en Europe, et les commerçants appelèrent pays du brésil la contrée d'où ils le recevaient. Le navigateur Pedro Alvares Cabral, qui avait le premier vu cette région, l'avait baptisée terre de Santa-Cruz, mais les habitudes du commerce ont prévalu ². Voy. *Cramoisi*.

SANDARAQUE. « Sandarax est herba de qua tingitur blavus color », dit Ducange.

TANNÉ. Ce n'était pas la couleur saumon, comme le dit M. Quicherat ³; c'était un fauve, un brun jaunâtre rappelant la nuance du tan. « Fauve et tanné n'est que ung », dit le *Blason des couleurs*, qui cite des tannés blanchâtres, rougeâtres, violets, obscurs et gris ⁴.

VERT. Ce fut d'abord la couleur favorite des jeunes chevaliers. Elle devint ensuite celle des fous de cour. Sous Catherine de Médicis les seigneurs les plus élégants l'adoptèrent. Plus tard, l'on coiffa d'un bonnet vert les banqueroutiers et les débiteurs insolvables.

VIOLET GIROFLE. Cité dans l'*Inventaire* de Charles V ⁵.

YNDE. Voy. *Bleu*. *

Couleuvriniers. Faiseurs de couleuvrines. Nom par lequel on parfois désignés, au quinzième siècle, les arquebusiers. La couleuvrine, qui était alors une arme de main, précéda l'haquebute.

Coupeurs. Dans les briqueteries, ouvriers qui coupaient et façonnaient la terre ⁶.

Coupeurs de cheveux. Voy. **Cheveux (Commerce des)**.

Coupeurs de hanses. Chez les épingleurs, on appelait *hanse* une épingle à laquelle manquait encore la tête. L'empoigneur ayant fait deux pointes à chaque fil, le coupeur devait

couper celui-ci par le milieu et préparer ainsi le travail de l'*entêteur*.

Coupeurs de poils. Titre qui appartenait à la communauté des cardeurs. Il fut l'origine de très fréquentes contestations avec les chapeliers. Ces derniers jouissaient, en effet, depuis longtemps du droit de couper et carder tous les poils pouvant servir à la fabrication des chapeaux ¹.

Coupeurs de racines. Voy. **Herboristes**.

Coupeurs de têtes. Ouvriers qui préparaient les têtes des épingles. Ils donnaient 70 coups de ciseaux par minute, et pouvaient couper ainsi en une heure 50.400 têtes ².

Coupeurs de tronçons. Voy. **Rogneurs**.

Cour des monnaies. Sa compétence s'étendait sur tout ce qui concernait la fabrication et la police des monnaies, le commerce des métaux précieux, les malversations commises par les ouvriers en or et en argent, orfèvres, joailliers, batteurs d'or. Elle jugeait en dernier ressort les procès relatifs aux monnaies.

La Cour, composée d'environ cent quatre membres, tenait deux audiences par semaine à l'hôtel des monnaies. Dans les cérémonies publiques, elle prenait rang après la cour des aides.

Voy. **Prévôté générale des monnaies**.

Couraliers. Voy. **Corailleurs**.

Courateurs et Couratiers. Voy. **Cour-tiers**.

Coueurs. Voy. **Grand-maitre. Maitres de poste**, etc.

Coueurs. « C'étoit un odieux usage, écrit la comtesse de Genlis, que celui de faire courir devant sa voiture des hommes et des chiens. Les coueurs mouraient tous fort jeunes, asthmatiques ou hydropiques; leur entretien étoit ruineux, leur parure efféminée, en argenterie, clinquant et fleurs artificielles, coûtoit au moins mille écus par an. Les chiens danois, en courant dans les rues, renversoient les vieillards et les enfans, mais le grand seigneur, ainsi précédé dans sa voiture angloise, croyoit avoir le meilleur air du monde ³ ».

Les coueurs les plus recherchés étaient les Basques qui, prétendait-on, pouvaient faire jusqu'à vingt lieues par jour. Un poète du dix-septième siècle les représente comme des animaux

Précédant un carrosse et qui font faire place,
Automates courans et biscayens de race,
Qu'on équipe à grands frais, portant visage humain,
Légers comme le vent, espèce d'homme enfin
Qui conçoit, qui répond, qu'on dresse, qu'on élève,
Renvoyé s'il vieillit et remplacé s'il crève ⁴.

¹ Ducange, au mot *prasinum*.

² Voy. Ducange, au mot *brasile*.

³ Page 341.

⁴ Page 98.

⁵ N° 1.119.

⁶ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 335.

¹ *Statuts de 1578*, art. 16; de 1612, art. 18; de 1658, art. 23.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 459.

³ *Dictionnaire des étiquettes*, t. I, p. 106.

⁴ Voy. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 39.

Les écharpes des coureurs constituaient une spécialité des boursiers. Chacune d'elles exigeait plus de deux aunes de taffetas et était garnie de franges d'argent, d'ornements de toutes sortes.

Coureurs de vin. Officiers de la maison royale, appartenant au service de la paneterie. Quand le roi sortait, soit monté, soit en voiture, un cheval le suivait, portant une collation toujours prête. Une valise de drap rouge, aux armes de France, renfermait des serviettes, du pain, des biscuits, du fruit, des confitures sèches, du vin et de l'eau dans deux flacons d'argent ». Le coureur de vin, qui était admis au lever du roi pour prendre ses ordres, présentait lui-même la collation lorsqu'elle était demandée, honneur qu'il partageait avec le conducteur de la haquenée ¹.

Voy. Conducteur de la haquenée.

Courraiers. Faiseurs de courroies. **Voy. Corroiers.**

Courratiers et **Courretiers.** **Voy. Courtiers.**

Courriers. **Voy. Grand-maitre. — Intendants. — Poste (Maitre des), etc.**

Courriers du cabinet. Leurs fonctions consistaient à « porter en poste les ordres du Roi ou les paquets du grand écuyer ou des ministres à la suite desquels ils sont attachés ». Leur origine est fort ancienne, mais leur existence officielle et régulière date seulement de l'édit du 19 juin 1464, qui créa en France le service des postes ². En 1736, ils étaient au nombre de douze et touchaient 365 livres de gages ³.

On les nommait aussi *chevaucheurs de l'écurie*.

Courroiers. Faiseurs de courroies. **Voy. Corroiers.**

Courroueurs. **Voy. Corroyeurs.**

Courroueurs de panne vere. Nom donné par la *Taille de 1313* aux fourreurs de robes de vair, qu'une pièce du quatorzième siècle nomme *concreurs de robes vaires*.

Pane, panne, pene, etc. signifiaient fourrure, et les mots *vair* ou *petit-gris* désignaient un écureuil du nord, dont les différentes espèces présentent de très nombreuses variétés de gris. Son dos fournissait le petit-gris proprement dit; quant au ventre, qui est souvent blanc comme de l'hermine, on en faisait souvent alterner la fourrure avec celle du dos, et l'on obtenait ainsi le *menu-vair*. Je crois que les mots *gros-vair* désignent une qualité moins fine de la même fourrure que le menu-vair.

Il n'est pas rare de rencontrer les mots *vair* et

petit-gris employés par nos anciens poètes pour indiquer des choses rares et chères. On lit, par exemple, dans le *Roman de Garin le Loherain* :

N'est pas richoise ne de ver ne de gris,

Li cuers d'un homme vaut tout l'or d'un pais ¹.

ce qui signifie en français moderne : « Ce ne sont pas le menu-vair ni le petit-gris qui constituent la vraie richesse, le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays ».

Le moyen âge fit de ce petit animal une incroyable consommation. Je trouve qu'en dix-huit mois, Charles VI employa pour la doublure de ses vêtements au moins vingt mille ventres de petit-gris, Isabeau de Bavière, quinze mille ventres, et le duc de Touraine, frère du roi, quatorze mille ².

Voy. Fourreurs.

Courroyers. Faiseurs de courroies. **Voy. Corroiers.**

Courroyeurs. Nom que l'ordonnance de 1351 donne aux corroyeurs.

Courses de taureaux (ENTREPRENEURS DE). **Voy. Combats d'animaux.**

Courtauds de boutique. « Terme injurieux et de mépris dont on se sert quand on veut ravalier la profession, quoiqu'honorable, des apprentifs et garçons des marchands, et sur-tout de ceux qui travaillent en boutique chez les artisans. Quelques-uns croyent trouver l'étymologie de ce terme dans les habits courts dont autrefois il n'y avait à Paris que le petit peuple et sur-tout les gens de métier qui se servissent ³ ».

Courtepointiers. **Voy. Coutepointiers.**

Courtiers. Fonctionnaires publics assermentés qui servaient d'intermédiaires entre les vendeurs et les acheteurs.

Ils étaient nommés par le prévôt des marchands, et les charges devaient être données « à homme qui, par information dûement faite, sera trouvé estre de bonne vie, renommée et honneste conversation, sans aucun blâme ou reproche, et habile, suffisant et idoine pour iceluy office exercer ».

Avant d'entrer en fonctions, chaque courtier prêtait serment « que bien loyaument et diligemment il exercera ledit office, et conseillera tous ceux qui viendront à luy pour acheter ou vendre, le mieux et plus profitablement qu'il pourra et sçaura, et qu'il ne demandera ny prendra plus grand salaire que celui qui est ordonné pour ledit office faire et exercer... ».

Aussitôt ce serment prêté, le nouveau courtier était « institué, présenté et mis en possession de

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 81; pour 1712, t. I, p. 105; pour 1736, t. I, p. 199.

² A. Belloc, *Les postes françaises*, p. 27.

³ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 210; pour 1736, t. II, p. 223. — Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 574.

¹ Édit. P. Paris, 3^e chanson, t. II, p. 218.

² *Compte de Guill. Brunel*, dans Douët-d'Arcq, *Nouveaux comptes*, p. 156 et suiv.

³ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 1570. — *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 749.

son office » par un des sergents de la prévôté, qui recevait « pour ce faire » deux sols parisis. Quelques courtiers devaient en outre fournir une caution.

L'intervention des courtiers n'était jamais obligatoire. Leur salaire était réglé d'une manière fixe ; acheteurs et vendeurs le payaient par moitié. Les courtiers ne pouvaient faire le commerce des denrées pour lesquelles ils étaient commis ¹.

Ils sont nommés *corratiers* et *courratiers* dans le *Livre des métiers*, *courratiers* dans la *Taille de 1292*, *correctiers* dans l'ordonnance de janvier 1351, *courretiers* dans celle de février 1415. On trouve encore *corretiers*, *courateurs*, etc.

Il y a eu, en divers temps, des courtiers-jurés pour presque toutes les marchandises. Les courtiers de chevaux, de graisses, de sel et de vins sont les seuls qui aient subsisté jusqu'à la Révolution.

Courtiers de banque. Voy. **Agents de change.**

Courtiers de bestiaux. Une ordonnance du prévôt de Paris, datée du 22 novembre 1375, nous révèle leur existence ². Ils furent remplacés par les *vendeurs*.

Courtiers de blé. Ils sont cités, comme exempts du service du guet, dans une ordonnance de la fin du quatorzième siècle ³.

Courtiers de change. Voy. **Agents de change.**

Courtiers de chaudronnerie. Ils servaient d'intermédiaires entre les chaudronniers de Paris et les forains. Choisis parmi les maîtres de la communauté et élus par elle, ils étaient au nombre de trois en 1327 ⁴ et de deux seulement en 1420 ⁵. Je ne les trouve pas mentionnés dans les statuts postérieurs.

Courtiers de chevaux. D'abord officiers jurés de la municipalité, ils servaient d'intermédiaires entre les loueurs de chevaux et les patrons de bateaux pour le halage sur la Seine. Leur nombre, qui avait été fixé à deux par l'ordonnance de février 1415 ⁶, fut porté à vingt-quatre en 1423 ⁷. Ils ne pouvaient être ni charretiers, ni voituriers, ni gardes de bateaux ; il leur était même interdit de posséder bateaux ou chevaux, « sinon seulement un cheval pour leur chevaucher en leurs besognes et affaires ».

Au dix-septième siècle, ils ne s'entremettaient plus pour la location des chevaux, et se bornaient à déterminer quel devait être le nombre de ceux-ci, suivant le chargement du bateau à

haler. Ils étaient tenus, en outre, de s'assurer du bon état des cordages et des esquifs ¹.

Le courtage des chevaux destinés aux particuliers resta toujours un métier libre, qui était surtout exercé par des marchands de chevaux et des maquignons.

Courtiers de draps. Les statuts donnés aux drapiers en avril 1309 ² fixent le nombre des *courratiers* de draps à douze et le chiffre de leur caution à vingt marcs d'argent. La *Taille de 1313* cite, dans la « rue aus Prouvaires, Jehan le Normant, courretier de dras ³ ».

Leur nombre fut porté à 24 par l'article 35 des statuts de 1573.

Un édit de février 1704, créa, en remplacement de commissionnaires existant depuis longtemps, vingt offices de *courtiers-commissionnaires* ⁴, chargés de « vendre les draps et autres estoffes de laine et de fil appartenans aux forains ».

Courtiers d'épicerie. Je ne les trouve mentionnés que dans l'ordonnance de janvier 1351 ⁵.

Courtiers de lard. Voy. ci-dessous **Courtiers visiteurs de porcs.**

Courtiers de mercerie. Ils sont mentionnés dans la grande ordonnance de janvier 1351 ⁶.

Courtiers de pelleterie. Ils sont mentionnés dans la grande ordonnance de janvier 1351 ⁷.

Courtiers de sel. Officiers publics chargés d'« enseigner, conduire et mener les survenans et toutes manières de gens qui de sel auront à faire, tant pour vendre comme pour acheter, eschanger, etc. ». Ils étaient au nombre de quatre. Leur salaire se montait à quatre sous « pour chacun mny de sel qu'ils feront vendre, et dont ils pourchasseront, poursuyvront, traicteront et feront le marché ». L'acheteur et le vendeur payaient chacun deux sous ⁸.

La réorganisation de la gabelle modifia l'office des courtiers. Ils durent se borner à assister dans les greniers aux distributions et à fournir aux mesureurs les minots qui leur servaient pour mesurer le sel, ainsi que les toiles et les bannes qui se plaçaient sous les minots ⁹. Ils n'étaient plus alors qu'au nombre de cinq.

Courtiers de toiles. Ils sont cités, sous le nom de *corratiers*, dans le *Livre des métiers* ¹⁰.

¹ Ordonnances de 1312, de 1351 et de 1415.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1185.

³ G.-B. Depping, *Ordonnances sur les arts et métiers*, p. 426.

⁴ Voy. les statuts de juillet 1327.

⁵ Voy. les statuts d'octobre 1420.

⁶ Chapitre XI.

⁷ *Ordonn. royales*, t. XIII, p. 40.

¹ Ordonn. de 1672, chap. XXX.

² *Ordonn. royales*, t. III, p. 581.

³ Page 36.

⁴ Voy. ci-dessous.

⁵ Titre XII.

⁶ Titre XII.

⁷ Titre XII.

⁸ *Ordonnance de février 1415*, chap. XXI.

⁹ *Ordonnance de décembre 1672*, chap. XXVI.

¹⁰ Titre I, art. 16.

Courtiers de vins. Officiers-jurés qui servaient d'intermédiaires entre le commerce en gros et le commerce en détail. Des ordonnances de 1321 et de 1351 fixent leur nombre à 60. Aux termes de l'ordonnance de février 1415, les *courretiers de vins* ne pouvaient essayer les vins avant « prime¹ sonnée à Nostre-Dame », ni après midi, « heure à laquelle ils s'en iront ». Il leur était interdit de faire le commerce pour eux-mêmes. Ils avaient cependant le droit de cumuler avec leurs fonctions le métier d'hôtelier, et, à ce titre, d'avoir jusqu'à « quatre queues de vins en leurs hostels² et pour vendre à leurs hostes seulement ».

Vers 1500, le nombre des courtiers de vin fut réduit à 32, puis porté à 49 en 1637. L'ordonnance de 1672 modifia fort peu leur organisation ; elle statue qu'ils devront toujours se trouver à la Grève aux heures fixées, et goûter aussitôt les vins arrivés, « pour connoître s'ils sont loyaux et marchands, et s'ils ne sont pas chargez d'eau ».

Ces courtiers-jurés ont survécu à la Révolution, et existent encore à l'entrepôt sous le nom de *courtiers-gourmets-piqueurs de vins*.

L'édition publiée en 1500 de l'ordonnance de 1415 renferme une gravure qui représente un courtier de vin occupé à déguster des liquides dans un bateau.

Voy. **Contrôleurs**.

Courtiers de volailles. Voy. **Contrôleurs**.

Courtiers - commissaires pour la vente des étoffes de fil et de laine des forains. Voy. **Courtiers de drap**.

Courtiers-facteurs-commissionnaires des rouliers, muletiers et autres voituriers. Offices créés par édit février 1705. Les titulaires « sont ceux qui, lorsque les voituriers sont arrivés, prennent soin de livrer les ballots et caisses de marchandises aux marchands à qui elles sont adressées... Ce sont, pour l'ordinaire, les hôteliers des grandes villes où arrivent les voituriers et où ils déchargent leurs voitures qui exercent ces sortes de commissions, et même jusqu'à l'année 1705 il n'y en avoit point d'autres dans Paris³ ».

Les trois plus riches commissionnaires d'alors achetèrent pour cent mille livres les offices créés au mois de février de cette année et qui furent supprimés en mars 1708.

Courtiers-jaugeurs d'eau-de-vie. Officiers jurés chargés de déterminer la contenance des futailles destinées à l'eau-de-vie. Elles étaient réputées exactes après l'examen des courtiers, qui les déclaraient agréées⁴. Ces derniers étaient dits aussi *agréeurs*.

Courtiers-tireurs-chargeurs et débardeurs de foin. Ils sont mentionnés, sous le titre de *courratiers*, dans le *Livre des métiers*¹, et sous celui de *correctiers* dans la grande ordonnance de janvier 1351. Une ordonnance du 22 février 1402 fixa à cinq le nombre des *chargeurs* et *débardeurs* de foin. Deux d'entre eux devaient se tenir à la Grève, deux à l'école Saint-Germain et un au Petit-Pont.

En décembre 1620, leur nombre fut porté à quarante, en 1706 il fut porté à cent, et en 1719, ils furent supprimés².

Courtiers-visiteurs de porcs morts, lards et graisses de porcs. Au quinzième siècle, ils étaient au nombre de deux. Ils versaient à la municipalité une caution de vingt-quatre livres. Ils servaient d'intermédiaires entre les marchands et les acheteurs de graisses, quand l'un de ceux-ci réclamait son intervention. Ils étaient tenus, en outre, d'exercer une surveillance rigoureuse sur toutes les graisses, et de confisquer, « pour estre arses³ » celles qu'ils jugeaient de mauvaise qualité⁴.

Le chapitre XXVII de l'ordonnance de décembre 1672 modifia peu les fonctions des *courtiers de lards et de graisses*. Ils restèrent responsables vis-à-vis de l'acheteur et du vendeur : à l'un ils garantissaient le paiement de la marchandise, à l'autre la qualité de celle-ci.

Voy. **Charcutiers**. — **Inspecteurs**. — **Langueyeurs**. — **Vendeurs**, etc.

Courtilleurs et Courtilliers. Voy. **Jardiniers**.

Courvexiers. Voy. **Cordonniers**.

Courvoisiers. Voy. **Savetiers**.

Coussiers. Voy. **Coutiers**.

Coustepointiers. Voy. **Coutepointiers**.

Cousteurs. Sacristains qui étaient plus spécialement chargés de veiller sur le luminaire et sur les ornements sacrés, de garder les clefs de l'église, et même parfois de sonner les cloches⁵. On les trouve souvent nommés *coutres*.

Cousticiers. Voy. **Coutiers**.

Coustiers. Faiseurs de coussins. Voy. **Coutiers**.

Coustume et Coustumiers. Voy. **Coutume et Coutumiers**.

Cousturiers. Voy. **Agronomes**.

Couteliers. Les couteliers étaient constitués en corporation dès le règne de Philippe-Auguste.

¹ Titre LXXXIX.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 1066 et suiv.

³ Brûlés.

⁴ Ordonnance de février 1415, titre XXXI.

⁵ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *costurarius*.

¹ Six heures du matin.

² Leurs demeures.

³ *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 549.

⁴ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 86.

Je les ai trouvés cependant cités pour la première fois dans le *Dictionnaire* de Jean de Garlande, qui écrivait vers 1250. Ils vendaient, dit-il, des couteaux de table et des couteaux de poche, des stylets pour écrire, avec leur étui, et des gaines grandes et petites ¹.

A cette époque, les couteliers formaient deux communautés tout à fait distinctes, et ayant chacune ses statuts particuliers. C'étaient :

1^o Les *fèvres-couteliers*, qui fabriquaient les lames ;

2^o les *couteliers faiseurs de manches*.

Ces deux corporations soumirent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau.

Les FÈVRES-COUTELIERS étaient placés sous la dépendance du premier maréchal de l'écurie royale, à qui le roi avait concédé les revenus et la juridiction professionnelle de la plupart des *Fèvres*. Il fallait lui acheter l'autorisation de s'établir, autorisation qu'il ne devait faire payer plus de cinq sous. Chaque maître ne pouvait avoir en même temps que deux apprentis, et la durée de l'apprentissage était de six ans au moins. Le travail à la lumière était interdit, « quar la clartez de la nuit ne soufist au mestier ». L'atelier devait fermer à six heures en hiver et à neuf heures en été, « en charnage puis vespres sonans, en quaresme puis complie sonant ». Le métier étaient administré par deux jurés ².

COUTELIERS FAISEURS DE MANCHES. Ils s'intitulaient : « feseurs de manches à coutiaus d'os et de fust ³ et d'ivoire, et faisierres de pignes ⁴ d'ivoire, et enmancheurs de coutiaus ». Le métier était libre, chacun pouvait s'établir sans rien payer. En dehors de ses enfants, chaque maître ne devait pas avoir en même temps plus de deux apprentis. La durée de l'apprentissage était de huit ans au moins, les clauses du contrat étaient réglées en présence de deux jurés. Si l'apprenti s'enfuyait, le maître devait le reprendre une première et une seconde fois ; mais à la troisième il n'était plus permis à personne de le recevoir, car, ajoutent les statuts, « les aprentiz font grant damage à leurs mestres et à eus meismes quant ils s'enfuient ». Il était défendu de travailler à la lumière. Les maîtres étaient astreints au service du guet. Cependant, ils prétendent que, dès le règne de Philippe-Auguste, « dès le tens le roy Felipe », ils avaient le droit de se faire remplacer par leurs ouvriers ; et ils ajoutent naïvement : « et encore en useroient volontiers, se il plaisoit au Roy ». Quatre jurés administraient la communauté. Les articles relatifs à la fabrication ont, comme toujours, pour objet d'assurer la perfection du travail et de protéger l'acheteur contre toute tentative de tromperie du fabricant. Ainsi, il était défendu de mettre à des couteaux d'os des garnitures d'argent, de peur

que le marchand ne cherchât à les vendre pour des couteaux d'ivoire. Sur les manches en bois sans valeur on ne devait ajouter ni ornements, ni peintures, ni placages qui en pussent dissimuler la qualité ¹.

La *Taille de 1292* mentionne 2 fèvres-couteliers et 10 faiseurs de manches ; celle de 1300 cite seulement 27 faiseurs de manches, les faiseurs de lames sont sans doute compris parmi les fèvres. Enfin, 22 commerçants en 1292 et 38 en 1300 sont qualifiés de couteliers, sans autre désignation. Une note de M. Fagniez nous apprend en outre qu'en 1369 l'industrie des lames de couteaux occupait environ 23 maîtres ².

La fabrication des couteaux constituait déjà une industrie assez active, et dont le luxe et la fantaisie était loin d'être bannis. Un très curieux passage des *Comptes de l'argenterie* nous apprend que, dans les maisons opulentes, on se servait de couteaux à manche d'ébène pendant le carême et de couteaux à manche d'ivoire le jour de Pâques. Ce n'est pas tout, à la Pentecôte les manches de couteaux participaient des deux couleurs, étaient à la fois d'ébène et d'ivoire. Étienne de la Fontaine, argentier du roi Jean, écrit ce qui suit dans son compte de l'année 1352 : « Thomas de Fieuvillier, coutelier, pour deux paires de couteaux à trancher devant le Roy, à tous les parepains garnis de viroles et de cinglètes ³ d'argent, dorées et esmaillées aux armes de France ; l'une paire à manches d'ybenus pour la saison du karesme, et l'autre paire à manches d'yvoire pour la feste de Pasques : 100 sous par paire... Ledit Thomas, pour une autre paire de couteaux à trancher, à manches escarpelez d'yvoire et d'ibenus, garniz de viroles et de cinglètes d'argent dorées et esmaillées aux dictes armes, pour la feste de Penthecouste : 100 sous ⁴ ».

Le *couteau à trancher* qui est mentionné ici servait à découper les viandes ; on chapelait le pain avec le *chapepain*, et avec le *parepain* l'on préparait les tranchoirs. Ceux-ci, que l'on trouve mentionnés jusqu'au dix-septième siècle, étaient d'épais morceaux de pain coupés en rond et qui tenaient lieu d'assiettes.

Les convives avaient à leur disposition des couteaux, mais en petit nombre, ceux sans doute qui avaient servi à découper, et ils n'étaient utilisés qu'exceptionnellement. Voici ce qu'écrivait C. Calviac en 1560 : « Les Italiens se plaisent à avoir chacun son cousteau, les François au contraire. Toute une pleine table de personnes se serviroient de deux ou trois cousteaux ⁵ ».

Trente ans après, Montaigne a soin de mentionner dans la relation de son voyage que « jamais Suisse n'est sans cousteau, duquel ils prennent toutes choses, et ne mettent guière la

¹ Livre des métiers, titre XVII.

² Études sur l'industrie, p. 387.

³ On nommait ainsi la petite bande de métal qui réunit les deux côtés du manche et en forme le dos.

⁴ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 133.

⁵ La civile honnesteté pour les enfans. Paris 1560, in-12.

¹ Édit. Scheler, p. 23.

² Livre des métiers, titre XVI.

³ De bois.

⁴ Peignes. Les peignes riches étaient souvent alors munis d'un manche et montés comme des couteaux.

main au plat¹ ». Lui-même mangeait sans cuillère ni fourchette².

Le moyen âge connaissait les couteaux spéciaux pour ouvrir les huîtres et pour ouvrir les noix, on en trouve le dessin dans les dictionnaires de Viollet-le-Duc³ et de Victor Gay⁴.

Le don d'un couteau, quelque riche qu'il fût, passait déjà pour un cadeau mal choisi. Je lis, en effet, dans l'*Évangile des quenouilles*⁵, composé vers 1460 : « Celui qui estrine sa dame⁶ par amour, le jour de l'an, de couteau, sachez que leur amour refroidira ».

Au seizième siècle, Châtellerault fabriquait des couteaux plus beaux que solides, prétend l'ambassadeur Lippomano : « le manche en est travaillé, écrit-il, d'une manière très fine, il est même quelquefois en pierre précieuse, avec des miniatures, des ciselures, des ornements de grand prix⁷ ».

Les deux corporations de couteliers furent, vers la fin du quinzième siècle, réunies en une seule ; on leur en associa même une autre, celle des *esmouleurs de grandes forces* devenus plus tard *rémoûleurs*⁸. Au mois de septembre 1565, Charles IX accorda à cette triple communauté des statuts qui furent confirmés sans changement en 1586 et en 1608, et qui méritent d'être analysés.

Chaque maître ne pouvait avoir en même temps qu'un seul apprenti, et la durée de l'apprentissage était de cinq ans. Si l'apprenti se sauvait, le maître devait l'attendre trois mois, à l'expiration desquels il avait le droit de le remplacer. Le fugitif était dès lors « du tout démis hors de privilège de maistre dudit état de coutelier ». Cependant, si, dans la suite, cet apprenti reparaissait, revenant de la province ou de l'étranger, et se trouvait être « bon ouvrier », la corporation cessait de le repousser ; mais il devait servir trois ans dans un atelier avant de pouvoir aspirer à la maîtrise. La même obligation était imposée aux compagnons qui n'avaient pas fait leur apprentissage à Paris.

Aucun coutelier ne pouvait abandonner son apprenti à moins qu'« il ne gît au lit malade en langueur, ou il ne laisse le métier du tout, ou il ne le fait par pauvreté ». C'est la reproduction presque textuelle de la formule employée en cette circonstance par le moyen âge. L'apprenti ainsi abandonné était placé chez un autre maître par les soins des jurés de la corporation.

La journée de travail commençait à cinq heures du matin et finissait à neuf heures du soir en toute saison.

Le *chef-d'œuvre* était jugé par les jurés, assistés des quatre plus anciens bacheliers. Les fils de maître étaient dispensés du *chef-d'œuvre*, pourvu

qu'ils eussent servi cinq ans, soit chez leur père, soit chez un autre maître. On en dispensait également les compagnons qui épousaient une fille de maître.

Le compagnon qui voulait quitter son maître devait le prévenir huit jours d'avance.

Les couteliers étaient autorisés à fabriquer des lames d'épées, de dagues, de pertuisanes, de hallebardes « et autres bâtons servans à le deffense de l'homme », des forces, des ciseaux, des instruments de chirurgie, des étuis de mathématiques, des couteaux, des canifs, etc., etc. Ils pouvaient dorer et graver tous les objets de leur fabrication, et des lettres patentes du 15 mars 1756, accordées à la suite de discussions avec les orfèvres, les autorisèrent à « fondre et employer les matières d'or et d'argent dans leurs ouvrages ». Aussi s'intitulaient-ils officiellement *couteliers-graveurs et doreurs sur fer et sur acier*.

Quatre jurés administraient la corporation.

La veuve d'un maître avait le droit de continuer le commerce de son mari. Mais si elle se remariait, elle ne pouvait conserver l'apprenti commencé par celui-ci.

En 1680, le nombre des maîtres couteliers était de 91.

La coutellerie de Paris fut toujours regardée comme supérieure à celle de Langres, de Thiers, de Caen, de Châtellerault et de Saint-Etienne, les villes de France où cette industrie occupait le plus de bras.

L'usage des couteaux sans pointe pour le service de la table ne paraît pas remonter au delà du dix-septième siècle, et il ne put guère être définitivement adopté avant que l'emploi de la fourchette se fût généralisé. Peut-être faut-il en trouver l'origine dans cette phrase de Tallemant : « Le chancelier (Séguier) est l'homme du monde qui mange le plus malproprement... Il se curoit un jour les dents chez le cardinal [de Richelieu] avec un couteau. Le cardinal s'en aperçut, et fit signe à Boisrobert ; après, il commanda au maistre d'hostel de faire espointer tous les couteaux¹ ».

On nommait couteaux à *loquet* ceux que l'on ne pouvait fermer qu'en soulevant un ressort ; *jambettes* des couteaux de poche qui avaient à peu près la forme d'une jambe ; *eustaches* ou *eustaches de bois* de petits couteaux à un sou, qui avaient été inventés par un habile ouvrier de Saint-Etienne, nommé Eustache du Bois². En 1692, la France exportait, à Lisbonne seulement, pour un million de ces couteaux³.

L'*Encyclopédie méthodique*⁴ fournit l'énuméra-

¹ *Historiettes*, t. III, p. 392.

² M. Victor Gay prétend en faire remonter l'origine jusqu'à un sieur Wistace ou Huistace, qui, vers 1304, était coutelier de Philippe le Bel. Voy. son *Glossaire archéologique*, p. 683. — Bachaumont raconte un suicide, qui fut exécuté, dit-il, « avec un méchant couteau qu'on appelle un *eustache de bois* ». 16 juin 1782, t. XX, p. 304.

³ *Revue des provinces*, année 1865, p. 533.

⁴ Tome II, p. 50 et suiv.

¹ *Voyages*, p. 30.

² *Essais*, liv. III, chap. XIII.

³ *Dictionnaire du mobilier*, t. II, p. 81.

⁴ *Dictionnaire archéologique*, au mot *Cernoir*.

⁵ Édit. elzévirienne, p. 41.

⁶ Lui donne pour étrennes.

⁷ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 311.

⁸ Voy. ci-dessous cet article.

tion suivante des couteaux employés vers la fin du dix-huitième siècle :

A bayonnette.	A la militaire.
A bascule.	A mouche.
A bec de corbin.	De peintre.
A la berge.	A plate-bande.
A cabriolet.	A plate-semelle.
A cachet.	A pompe.
A la capucine.	A poudre.
A la charoloise.	A la Ramponneau.
A la chinoise.	A ressort brisé.
A creux.	A scier.
A double-joint.	A secret.
A la grecque.	A tambour.
A grimace.	A tête d'aigle.
A jambe de princesse.	De toilette.
A loquet.	A la turque.

On pourrait encore ajouter à cette liste quelques noms. Ceux-ci, par exemple :

De chasse.	A deux clous.
De veneur.	Sans clous.
De pharmacie.	A tête de compas.
A la Dauphine.	D'amis ³ .
A la d'Estaing ⁴ .	De jardinage.
A attrape.	A cerneaux.
A romaine ² .	A lames de rechange.
A pompe.	Etc., etc., etc.
A un clou.	

Le nombre des maîtres était alors de 120 environ, et la corporation avait pour patron saint Jean-Baptiste, qu'elle fêtait, le jour de sa décollation, à l'église des Billettes ⁴.

Coutepointiers. On appelait *coute*, au moyen âge, ce que nous nommons coussin, lit de plume, etc., et *coutepointe* une couverture de lit ou de siège, dont l'étoffe mise en double était ouatée, puis *pointe*, c'est-à-dire cousue, piquée. Parfois, l'on remplaçait la ouate par le poil de divers animaux, et ces lourdes coutepointes portaient le nom de *lourdiers*. On lit dans un compte de 1468 : « Douze aulnes de grosse toile, pour servir à envelopper les coutepointes et lourdiers servans sur le lit dudit seigneur... ⁵ ».

La *Taille de 1292* mentionne huit coutepointiers, et celle de 1300 en cite dix-huit.

Leurs premiers statuts datent du mois d'avril 1290, sous la prévôté de Jean de Montigny ². On y lit seulement que le métier était surveillé par deux jurés, et que les coutepointiers employaient surtout le cendal et le bougran. Le cendal était une étoffe de soie unie qui se rapprochait beaucoup de notre taffetas ; on l'utilisait principalement pour les tentures des chambres et des lits. Le bougran, ici nommé *bougueran*, était alors une grosse toile de chanvre gommée et calandree.

Une lettre de mai 1303, émanant du prévôt de Paris, semble indiquer que le métier ne

comptait alors pas plus de deux maîtres ¹. M. Depping a encore publié ² une autre pièce d'où il résulte, qu'au seizième siècle, les coutepointiers n'étaient pas astreints au service du guet.

En mars 1568, ils furent réunis aux tapissiers nostrés, et en 1636 aux tapissiers de haute lice.

On trouve encore *contrepointiers*, *courtelpointiers*, *coustepointiers*, etc.

Voy. Coutiers et Couverturiers.

Coutiers. Au moyen âge, l'on nommait *coete*, *coite*, *couette*, *couste*, *coute*, *couyte*, *cuete*, etc., tout coussin, quelles que fussent sa dimension et sa garniture. Une couette de paille était une paillasse, une couette de plumes un oreiller ou un lit de plumes. L'enveloppe se disait *taie* ³.

Les *coussiers*, *coustiers*, *coutiers*, *cousticiers*, *duvetiers*, ancêtres de nos matelassiers, étaient des faiseurs de matelas, coussins, traversins, oreillers, etc., et leur métier était appelé *couterie* et *cousticerie* ⁴. La *Taille de 1292* cite neuf *coustiers*, celle de 1300 en mentionne six seulement.

« On voit dans les statuts accordés aux coutiers vers 1310 par le prévôt Jean Ploibaut ⁵, que le métier s'achetait dix sous. La plume d'Angleterre et le duvet de Bretagne étaient regardés comme très inférieurs au « duvet de France » ; les ailes des oies et des poules passaient également pour mauvaises, et ne devaient pas être mêlées avec d'autres plumes.

Ces statuts furent revisés en octobre 1341, sous la prévôté de Guillaume Gourmont, puis confirmés par Charles V, le 15 octobre 1372 ⁶. Ils sont signés de trente-sept coutiers et coutières qui formaient quinze ménages, le mari et la femme travaillant ensemble.

En mars 1568, les coutiers furent réunis, ainsi que les coutepointiers, aux tapissiers nostrés, et le nom de coutiers ne désigna plus que les fabricants de la toile dite coutil.

Voy. Matelassiers et Taiers.

Coutiers. Fabricants de coutil, tissu croisé en lin ou en coton, et qui servait surtout à faire des enveloppes de coussins, de matelas, d'oreillers, etc. On avait tellement l'habitude d'en confectionner des enveloppes de ce genre, que celles-ci prenaient parfois le nom de *coutils*. Douët-d'Arcq a relevé, au quatorzième siècle, ces mentions : « A Pierre de Villiers, duvetier, pour la taye à faire le coutil pour ledit matteras ⁷. — Deux autres petites taires à faire les coutils des deux aureilliers à gésir ⁸ ».

On a dit que le coutil devait son nom à la ville de Coutances, où aurait existé une

¹ G.-B. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 386.

² *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 426.

³ Ducange, au mot *cottum*.

⁴ Ducange, au mot *couta*.

⁵ Dans les *Ordonn. royales*, t. V, p. 546.

⁶ *Ordonn. royales*, t. V, p. 546.

⁷ Matelas.

⁸ A dormir. — *Comptes de l'argenterie*, p. 367 et 405.

¹ Inventé, dit-on, par l'amiral de ce nom.

² Formant balance.

³ A deux lames indépendantes.

⁴ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 47.

⁵ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 366.

importante manufacture de ce tissu. Ses conditions de fabrication furent modifiées par un règlement du 7 avril 1693.

Coutiveurs. Voy. **Agronomes.**

Coutres. Voy. **Cousteurs.**

Coutume. Au treizième siècle, ce mot est souvent pris dans le sens d'impôt, de redevance. On lit, par exemple dans les statuts des boulangers : « Li noviax talemeliers doit, le premier an qu'il a achepté le mestier de talemellerie, XXII den. de coutume à paier au Roy ¹ ». Les regratiers de fruits disent de leur côté : « Li regratier pueent ² acheter es meisons de relegion ³ sans coutume paier ⁴ ».

Les receveurs de la coutume s'appelaient *coutumiers*.

Droiture était à peu près synonyme de coutume.

Coutumiers. Receveurs de l'impôt appelé *coutume* ⁵. Ils venaient en réclamer le montant à domicile, accompagnés d'un sergent du Châtelet, et, s'ils n'étaient point payés, ils pouvaient saisir un ou plusieurs objets ⁶.

Couturières. Il se produisit en 1675 un des plus grands événements qu'ait enregistrés l'histoire de la toilette féminine : je veux parler de l'institution des couturières.

Jusque-là, les tailleurs avaient possédé seuls le privilège d'habiller les hommes et les femmes. L'article 4 de leurs statuts de 1660 confirme encore ce monopole ; il est ainsi conçu : « Il n'appartiendra qu'auxdits maîtres marchands tailleurs d'habits de faire et vendre toutes sortes d'habits et accoutremens généralement quelconques à l'usage d'hommes, de femmes et d'enfans ». Par exception, les filles des maîtres tailleurs pouvaient, avant d'être mariées, « habiller les petits enfans jusqu'à l'âge de huit ans seulement ». Le tailleur d'autrefois ne saurait donc être comparé à note *couturier* actuel, dont la spécialité est d'habiller les femmes, il avait le privilège *exclusif* de confectionner indistinctement tous les vêtements des deux sexes, même ceux de l'emploi le plus intime.

Durant plusieurs siècles, le mot *couturière* n'eut d'autre sens que celui de couseuse ou de lingère. Puis, quelques femmes entreprirent de faire des vêtements pour les dames ; elles réussirent peu à peu à se créer une petite clientèle, et vers le milieu du siècle nous les trouvons officiellement qualifiées de *couturières*. Les tailleurs, exaspérés par cette concurrence, leur

faisaient une guerre acharnée, les écrasant d'amendes, saisissant chez elles étoffes et costumes, portant plaintes sur plaintes au lieutenant général de police.

Malgré tout, l'industrie des couturières prospérait. En 1673, Colbert songea à les constituer en communauté, et l'édit rendu en cette occasion, au mois de mars, nous apprend qu'elles étaient alors au nombre de 3.000. L'édit ne fut pas exécuté, et dix ans après la reine se faisait encore habiller par un tailleur, le sieur George Marie ¹ ; elle honora aussi de sa confiance le tailleur Bandelet, propriétaire de la maison où mourut Molière en 1673.

Cette corporation masculine avait de tout temps employé beaucoup plus d'ouvrières que d'ouvriers, et elle savait parfaitement satisfaire à toutes les exigences, à tous les caprices de ses clientes. Elisabeth, fille de Henri II, mariée en 1559 avec Philippe II, roi d'Espagne, ne porta jamais une robe deux fois, dit-on : « et puis la donnoit à ses femmes et ses filles. Et Dieu sçait quelles robes, si riches et si superbes que la moindre estoit de trois ou quatre cens escuz ; car le Roy, son mary, l'entretenoit fort superbement de ces choses là. Si bien que tous les jours elle en avoit une, comme je le tiens de son tailleur qui, de pauvre qu'il alla là, en devint si riche que rien plus ² ». Elle se montrait sans doute moins prodigue à Paris, car je ne vois figurer dans son trousseau que vingt-trois robes, dont le duc de Guise nous a transmis l'énumération ³.

Charles IX et sa mère Catherine dédaignèrent le luxe pour eux-mêmes, mais l'encouragèrent autour d'eux. Elisabeth d'Autriche, femme du roi, eut la gloire d'étaler, le jour de son mariage ⁴, la plus longue queue dont l'histoire de France et peut-être aussi l'histoire de la folie humaine fasse mention. Elle mesurait « à veuë d'œil plus de vingt aunes ⁵ », soit environ vingt-quatre mètres, et était portée par trois princesses du sang, dont les modestes queues ne dépassaient guère huit mètres.

Vers la fin du dix-septième siècle, plusieurs grandes dames se décidèrent à plaider la cause des couturières auprès du roi. Elles se permirent de lui adresser une requête, par laquelle elles le suppliaient de prendre ce nouveau métier sous sa protection, de lui accorder des statuts et de l'ériger en communauté régulière. « Plusieurs femmes et filles, dit Louis XIV, nous ayant remontré que de tout temps elles se sont appliquées à la couture, pour habiller les jeunes enfans et les personnes de leur sexe, et que ce travail étoit le seul moyen qu'elles eussent pour gagner honnêtement leur vie : elles nous auroient supplié de les ériger en communauté et de leur accorder les statuts qu'elles nous auroient présenté pour exercer leur profession ».

¹ *Livre des métiers*, titre I, art. 12.

² Peuvent.

³ Dans les couvents.

⁴ *Livre des métiers*, titre X, art. 9.

⁵ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *costumarius*, sous *consuetudo*.

⁶ « Et le va cuiellier en leurs otieus (demeures) cil qui la coutume reçoit de par le Roy ; et s'il ne li poient (payent) au jour noumé, cil puet prendre gage en leurs hotieus, pour (pourvu) qu'il ait 1 sergant du Chastelet avec lui ». *Livre des métiers*, titre X, art. 2.

¹ Manuscrits Delamarre, arts et métiers, t. IX, p. 128.

² Brantôme, *Des dames*, t. VIII, p. 19.

³ *Mémoires*, édit. Michaud, p. 447.

⁴ Le 26 novembre 1570.

⁵ Godefroy, *Le cérémonial françois*, t. II, p. 37 et 41.

Le roi les renvoya au lieutenant général de police et au procureur du Châtelet, qui donnèrent le 7 janvier 1675 un avis favorable. « Ayant été informé, dit encore le roi, que l'usage s'étoit tellement introduit parmi les femmes et filles de toutes sortes de condition de se servir des couturières pour faire leurs jupes, robes de chambre, corps de jupes et autres habits de commodité ; que, nonobstant les saisies qui étoient faites par les jurez tailleurs, et les condamnations qui étoient prononcées contre les couturières, elles ne laissoient pas de continuer de travailler comme auparavant ; que cette sévérité les exposoit bien à souffrir de grandes vexations, mais ne faisoit pas cesser leur commerce : et qu'ainsi leur établissement en communauté ne feroit pas un grand préjudice à celle des maîtres tailleurs, puisque jusques icy elles ne travailloient pas moins, bien qu'elles n'eussent point de qualité ¹. Ayant d'ailleurs considéré qu'il étoit assez dans la bienséance, et convenable à la pudeur et à la modestie des femmes et filles, de leur permettre de se faire habiller par des personnes de leur sexe lorsqu'elles le jugeroient à propos... »

Le roi, mû encore par d'autres bonnes considérations », érigea donc « la profession de couturières en titre de maîtrise jurée, pour faire à l'avenir un corps de métier » ; respectant toutefois le droit des tailleurs, qui purent, comme par le passé, continuer, mais sans privilège exclusif, à confectionner tous les vêtements de femmes.

A cet édit, étaient joints les statuts accordés à la nouvelle corporation.

Le premier article reconnaît aux couturières la faculté de faire et vendre des robes de chambre, jupes, corps de jupes, manteaux, hongrelines, justaucorps, camisoles, « et tous autres ouvrages de toutes sortes d'étoffes pour habiller les femmes et les filles » : à la réserve cependant de la robe ou vêtement de dessus, qui restait le monopole des tailleurs. Elles pouvaient « employer de la ballaine ² et autres choses qu'il conviendra pour la façon et perfection des ouvrages ». Il leur étoit interdit de confectionner aucun vêtement d'homme, mais elles avaient le droit d'habiller les garçons qui n'avaient pas dépassé huit ans.

Tous leurs ouvrages devaient être bien coupés, bien cousus, de bonne étoffe, et on leur recommandait « de bien mettre, appliquer et enjoliver ce qu'il conviendra pour leur perfection ».

L'apprentissage durait trois années, qui étaient suivies de deux années de service. Chaque maîtresse ne pouvait avoir en même temps plus d'une apprentie ; elle étoit cependant autorisée à en prendre une nouvelle au cours de la troisième année.

Après les cinq années de stage, l'ouvrière pouvait aspirer à la maîtrise. Elle devait d'abord présenter un certificat de bonne vie et mœurs, puis se soumettre à l'épreuve du *chef-d'œuvre*.

Les filles de maîtresse étaient dispensées de l'apprentissage et du *chef-d'œuvre*.

La communauté étoit administrée par six jurées, élues pour deux ans. Trois d'entre elles sortaient de charge chaque année.

Les jurées devaient faire, tous les ans, au moins deux visites générales, pour lesquelles elles recevaient dix sols de chaque maîtresse.

Les tailleurs n'avaient pas droit de visite chez les couturières, et réciproquement.

Les tailleurs conservaient le droit d'habiller les fillettes, et eux seuls pouvaient confectionner les vêtements *ajustés* destinés aux femmes, les corsets par exemple. « Ce sont eux, dit l'*Encyclopédie méthodique*, qui font ces corsets délicats et élégans qui, sans gêner le corps, soutiennent la taille, donnent de l'élévation et de la fermeté à la gorge, et rendent le maintien des femmes plus noble et plus agréable ¹ ». Les industriels qui avaient adopté cette spécialité s'intitulaient *tailleurs pour femmes*, ou *tailleurs de corps de femmes et d'enfants* ².

La communauté reçut de nouveaux statuts le 5 février 1782. En vertu des principes établis par l'édit d'août 1776, les couturières acquirent le droit de confectionner, en concurrence avec les tailleurs, les corps, corsets et paniers baleinés, les robes de chambre pour hommes, les dominos pour bals, etc. La durée de l'apprentissage n'est point fixée, mais toute fille ayant travaillé pendant deux ans chez une couturière de Paris put être reçue maîtresse à seize ans ; celles qui étoient restées libres n'étoient pas admises avant vingt-deux ans.

Les couturières étoient placées sous le patronage de saint Louis, et la confrérie se réunissait à l'église Saint-Gervais.

Voy. Corporations ³. — Relève-jupe. — Tailleurs. — Tournures postiches, etc.

Couturiers. Malgré de longues et consciencieuses recherches, je n'ai pu établir d'une façon précise le sens de ce mot. Je pense toutefois, qu'au début surtout, les couturiers étoient des *couseurs* chargés de faire toute espèce de couture, et plus spécialement de coudre les objets taillés (on dit aujourd'hui coupés) par les lingères, les gantiers, et les tailleurs.

En effet :

1^o L'article 6 des statuts des tailleurs de robes homologués vers 1268, distingue ceux-ci des couturiers ⁴.

2^o Les *Tailles* de 1292, de 1300 et de 1313 mentionnent séparément les couturiers et les tailleurs.

3^o Chez les pourpointiers, la durée de l'apprentissage, fixée à six ans, étoit réduite à deux ans

¹ *Encyclopédie méthodique* (1789), jurisprudence, t. IX, p. 613.

² Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 181.

³ On y trouvera le texte de l'édit qui a érigé en communauté le métier de couturière.

⁴ *Livre des métiers*, titre LVI, art. 6.

¹ Voy. ci-dessous l'art. Qualité (Maîtres sans).

² Baleine,

pour tout ouvrier couturier, en raison de son habileté à coudre, « pour ce qu'il sait de l'aiguille » dit l'article 2 des statuts de 1323.

4° Les articles 194 et 195 de la grande ordonnance du 30 janvier 1351¹ visent les « tailleurs et cousturiers ».

5° La corporation des lormiers se composait au quatorzième siècle des lormiers proprement dits et des couturiers de lormerie². Les premiers faisaient les éperons, les mors, etc., tandis que selon toute apparence, les seconds confectionnaient les rênes, les étrivières, etc., qui exigeaient un travail de couture.

6° Il ne peut y avoir aucun doute sur le sens du mot *couturière* à cette époque. Comme on l'a vu dans l'article précédent, l'acception actuelle date de la fin du dix-septième siècle. Jusque-là, les tailleurs seuls eurent le privilège d'habiller les femmes, et les couturières ne furent que des couseuses ou des lingères.

7° Dans la liste des *artisans suivant la Cour* qui fut dressée en 1725 figurent 28 tailleurs et 8 couturiers.

8° Sous le Bas-Empire, la confection des vêtements était l'œuvre de deux industries distinctes, celle des *sarcinatores* et celle des *bracarii*. Les premiers ne mettaient la main qu'aux vêtements flottants, ceux qui demandaient seulement à être ourlés, cousus ; les autres avaient le monopole des vêtements ajustés composés de plusieurs pièces et d'une exécution compliquée³.

Il n'est pas moins vrai que :

1° Les lettres patentes de septembre 1358⁴ assimilent les couturiers aux doubletliers, et les autorisent à confectionner certains vêtements dont ces derniers avaient eu jusque-là le privilège : attendu, dit le texte, que « yceulx cousturiers se connoissent miex⁵ es cousture et *es taille* que ne font les doubletliers ».

2° L'ordonnance dite des *Bannières*⁶ mentionne les couturiers, les pourpointiers, les fripiers, etc., et ne parle point des tailleurs.

3° On lit dans la *Farce des cris de Paris* :

Or prens le cas qu'unq cousturier
Veuil tailler de gris ou de vert
Une grande robe à drap ouvert,
Et puis il *coult* ses pièces ensemble⁷.

4° Dans la *Farce du cousturier*, celui-ci se vante en ces termes :

Il n'y a, par Dieu, cousturier
Pour tailler un habit honneste
Et fait pour vestir à la feste
Plus propre que moy en la ville⁸.

5° En 1556, la municipalité réclama aux *cousturiers* une pièce de canon qui avait été fondue, aux frais du métier, par ordre du roi. Cette pièce portait « l'image de la Trinité¹, avec des ciseaux de tailleurs, et cette inscription : *Aux maistres tailleurs de Paris*² ».

6° Dans *La nouvelle fabrique des plus excellens traits de vérité*, par Philippe d'Alcrippe, on lit qu'un « soldat avoit baillé du drap au cousturier pour lui faire un habit³ ».

7° Enfin, Henri Estienne écrivait vers 1580 : « PHILAUSONE. Ne sçavez-vous pas que ceux qu'on appelet autresfois cousturiers, depuis quelques ans ont esté appelez tailleurs ? — CELTOPHILE. On n'en usoit pas ainsi quand je partis de France, ou bien je l'ay oublié ». Et plus loin : « Il me souvient du poure⁴ mot cousturier, qui a esté banni et en la place duquel on a mis tailleur⁵ ».

Il faut sans doute conclure de tout ceci que les cousturiers représentaient les *sarcinatores* du Bas-Empire ; mais que, simples couseurs, ils empiétaient souvent sur le domaine des tailleurs. Dans la langue populaire, les mots couturier et tailleur étaient souvent pris l'un pour l'autre, et ils devinrent ainsi peu à peu synonymes. *

Couturiers. Voy. Agronomes.

Couturiers de lormerie. Voy. Lormiers.

Couverturiers. Fabricants de couvertures. On en trouve mentionnés quatre seulement dans la *Taille de 1300*, mais peut-être les coute-pointiers faisaient-ils alors le commerce des couvertures.

A cette époque, la couverture est de serge ou de tiretaine dans les maisons pauvres, de drap ou de fourrure dans les maisons riches. Ainsi en 1403, après l'accouchement de Jeanne de Saint-Pol⁶, on acheta au pelletier Colin Vaubrisset :

Pour la couverture destinée au lit de l'accouchée et trois petites couvertures à l'usage de l'enfant, 5.000 ventes de petit-gris.

Pour la doublure de quatre autres couvertures de drap vert, 4.500 petit-gris.

Pour une couverture et une houppelande destinées à « la femme qui garda l'enfant », 2.000 petits-gris.

Pour doubler les couvertures et vêtements à l'usage des « bercerettes, norrice et femme de chambre dudit enfant, 1.200 dos de connins⁷ ».

Au temps des grands froids, on étendait encore, par dessus la couverture, une coute-pointe, étoffe mise en double rembourrée de coton ou de duvet, et *pointe*, c'est-à-dire piquée.

¹ Dans les *Ordonn. royales*, t. II, p. 350.

² Voy. G. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 361.

³ Voy. J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 60.

⁴ Dans les *Ordonn. royales*, t. III, p. 362.

⁵ Mieux.

⁶ An. 1467. — Dans les *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

⁷ An. 1548. — Dans l'*Ancien théâtre françois*, t. II, p. 320.

⁸ An. 1550. — Dans l'*Ancien théâtre françois*, t. II, p. 159.

¹ Patronne des tailleurs.

² Voy. A. Tuetey, *Registres des délibérations du Bureau de la Ville*, t. II, p. 231.

³ Vers l'an, 1579. — *Biblioth. elzév.*, p. 118.

⁴ Pauvre.

⁵ *Dialogues du langage françois italianisé*, édit. Liseux, t. I, p. 207 et 285.

⁶ Femme d'Antoine de Bourgogne, comte de Rethel.

⁷ Ernest Petit, *Itinéraire de Philippe le Hardi*, p. 369.

Au dix-huitième siècle, presque tous les couvreuriers de Paris étaient établis dans les faubourgs Saint-Marceau et Saint-Martin ; mais plusieurs villes de Normandie, Darnetal et Vernon surtout, fournissaient à Paris une énorme quantité de couvertures.

Celles-ci étaient ornées, en général, d'une couronne à chaque angle, et d'un certain nombre de barres bleues destinées à faire connaître la qualité et la valeur de l'objet. Ainsi, les couvertures communes dites *grands marchands blancs et roux* portaient seulement trois barres et demie, et les *grandes fines* en portaient jusqu'à dix-sept.

Voy. **Flassadiers**.

Couvre-feu. Ordinairement, les églises le sonnaient à sept heures en hiver et à huit heures en été. Au treizième siècle, la prescription d'éteindre à ce signal feu et lumière n'était plus guère observée que dans les couvents, mais il continuait à indiquer l'heure aux ouvriers. Ainsi, les crépiniers quittaient en tout temps l'atelier quand sonnait le couvre-feu, « puis l'heure que queuvrefeu est sonez à Saint-Merri ¹ ». Les anciennes ordonnances enjoignaient aux cabaretiers de fermer boutique après le couvre-feu sonné à Notre-Dame. Une ordonnance interprétative rendue par le Châtelet le 16 novembre 1596 décida qu'il fallait entendre ces mots ainsi : A sept heures de la Saint-Remi à Pâques, et à huit heures de Pâques à la Saint-Remi.

Au dix-huitième siècle, Notre-Dame sonnait encore à sept heures le couvre-feu du Chapitre, et la Sorbonne sonnait à neuf heures le couvre-feu de l'Université.

Voy. **Heures**.

Couvreurs. Au treizième siècle, les couvreurs nommés *recouvreurs de mesons*, appartenaient à la corporation des charpentiers. Ils étaient donc placés sous l'autorité du premier charpentier du roi, et contribuaient à la redevance de dix-huit deniers par jour qui lui était payée. Ils ne pouvaient avoir à la fois qu'un seul apprenti, et l'apprentissage durait quatre ans ².

La *Taille de 1292* cite 26 *couvreurs* ou *recouvreurs*, celle de 1300 en mentionne 31.

Chacun de ces deux documents nous fournit encore les noms de 3 *chaumiers* ou *chaumeeurs*. Ces mots désignent-ils des couvreurs en chaume ou des marchands de paille ? Ni M. Géraud ³ ni M. Fagniez ⁴, n'osent se prononcer sur ce point ⁵.

Le privilège accordé au premier charpentier du roi fut aboli en 1314. Les couvreurs formèrent dès lors une corporation particulière, qui reçut ses premiers statuts en 1321, « le mercredi après les Brandons, à la requête du commun du mestier ». Ils furent corrigés, augmentés et confirmés le 5 avril 1449 par « Ambroise, seigneur de Lore, baron d'Ivry, conseiller, chambellan

du Roy, et garde de la prévosté de Paris, commissaire réformateur donné et député par le Roy pour la réforme des mestiers de la ville ¹ ».

Au mois de juillet 1566, Charles IX donna aux couvreurs de nouveaux statuts ² qui ne furent guère modifiés jusqu'à la Révolution. Voici l'analyse des dix-sept articles qui les composent :

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti. La durée de l'apprentissage était de six années, pendant lesquelles le maître était tenu de fournir à l'enfant « boire et manger, feu, lit, hostel ³, chaussure et vêtue raisonnablement, et à la fin desdits six ans luy laisser tous ses outils ». Les apprentis devaient être « jeunes garçons et non mariez ».

Lorsque l'apprenti abandonnait son maître, celui-ci devait l'attendre six mois, puis pouvait en prendre un nouveau. En supposant que l'enfant revint dans la suite, les jurés se chargeaient de le placer chez un maître manquant d'apprenti. Ils agissaient de même vis-à-vis de l'apprenti qui perdait son maître.

En raison, sans doute, des dangers que présente le métier de couvreur, le maître ne pouvait faire travailler son apprenti avant que les trois premières années de service fussent écoulées ; encore devait-il obtenir l'autorisation des jurés, qui ne l'accordaient qu'après avoir fait subir une épreuve à l'enfant.

Aucun apprenti ne pouvait obtenir la maîtrise sans avoir fait « chef-d'œuvre, tel que les jurez luy voudront donner, pour sçavoir s'il sera suffisant ouvrier ou non ».

Aucun maître ne devait employer d'ouvriers « diffamez et mal renommez de vilains cas ».

Les ouvriers devaient se rendre au travail « de bon matin ». Ils l'abandonnaient, en hiver « à jour défaillant », en été à sept heures ; les veilles des fêtes religieuses, à six heures, « au premier coup de vespres sonnant de la paroisse où ils demeurent ».

Les ouvriers travaillant sur la rue « seront tenus de mettre en ladite rue défenses de perche ou chevrons, afin que le peuple puisse voir et appercevoir qu'ils travailleront sur la dite rue, et à ce qu'aucuns inconvéniens ne s'en puisse ensuivre es personnes passant par icelle ».

Quatre jurés, élus pour deux ans, surveillaient et administraient la corporation.

Une partie du produit des amendes infligées par eux pour contraventions aux statuts devait être employée à « substanter et subvenir aux pauvres ouvriers dudit mestier, qui tombent ordinairement de dessus les maisons, et autres pauvres nécessiteux dudit mestier ».

Ces statuts furent complétés dans la suite par plusieurs ordonnances et arrêts.

Les ordonnances de septembre 1608 et d'avril 1663 défendent aux couvreurs de laisser séjourner

¹ *Livre des métiers*, titre XXXVII, art. 8.

² *Livre des métiers*, titre XLVII.

³ *Paris sous Philippe le Bel*, p. 496.

⁴ *Études sur l'industrie*, p. 11.

⁵ Voy. ci-dessous l'art. Paille (Marchands de).

¹ Bibliothèque nationale, manuscrits Delamarre, bâtiments, t. V, p. 2.

² *Statuts et ordonnances*, etc. In-4°. Reproduits dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1136.

³ Logement.

dans les rues où ils travaillent aucun gravois ¹.

L'ordonnance du 7 mars 1670 veut que leurs noms et domiciles soient enregistrés chez le commissaire du quartier qu'ils habitent, afin qu'en cas d'incendie ils puissent être promptement convoqués, pour « travailler à découvrir, détacher, couper, etc., ainsi qu'il seroit jugé le plus expédient ² ».

L'ordonnance de décembre 1672 ³ confirme leur droit de visiter les tuiles et les ardoises fabriquées ou arrivant à Paris.

L'arrêt du 6 septembre 1727 les rend responsables des vols commis par leurs ouvriers dans les maisons où ils travaillent ⁴.

L'ordonnance du 26 juillet 1777, visant l'article 11 des anciens statuts, enjoint aux couvreurs occupés sur la rue de « faire pendre au devant des maisons deux lattes en forme de croix au bout d'une corde, et d'attacher aux dites lattes un morceau de drap d'une couleur voyante », et même, au besoin, « de faire tenir dans la rue un homme pour avertir du travail et empêcher les accidents ».

Vers la fin du dix-septième siècle, la condition des apprentis couvreurs changea complètement. Ils cessèrent d'être logés et nourris chez leur maître, et reçurent vingt sous par jour pendant la première année d'apprentissage et deux sous de plus pour chacune des cinq années suivantes ⁵.

En 1678, le nombre des maîtres couvreurs était de 133, parmi lesquels on comptait 9 veuves continuant la profession de leur mari ⁶. En 1770, il était de 167 ⁷, et en 1779 de 172 ⁸.

La communauté était placée sous le patronage de saint Julien.

L'édit de 1776 réunit les couvreurs aux carreleurs, aux paveurs et aux plombiers.

J'ai trouvé les couvreurs nommés encore *Racovatours*, *racoveteurs*, *racovretors*, *recouvreurs*, *recouvreors*, etc. Les mots *escailleors*, *escailleteurs*, *escailleurs* s'appliquaient seulement aux couvreurs en ardoises.

Couvreurs d'aisseau. L'*aisseau*, dit aussi *aisaule*, *aisseule*, *eschandole*, *esseule*, etc. devenu, je crois, notre *bardeau*, désignait une mince planchette de bois dont on se servait pour couvrir les toits ⁹.

Voy. **Paille (Marchands de).**

Couvreurs en chaume et Couvreurs d'estrain. Voy. **Paille (Marchands de).**

Couvreurs de flacons et bouteilles en osier. Titre qui appartenait à la corporation des verriers.

Couvreurs de livres. Voy. **Relieurs.**

Couvreux. Voy. **Couvreurs.**

Craichiers. Voy. **Graissiers.**

Craigniers. Voy. **Criniers.**

Graissiers et Crassiers. Voy. **Grais-siers.**

Cravatiers. La mode des cravates fut empruntée au costume des cavaliers allemands dits croates ou cravates ¹ dont un régiment entra au service de la France ². D'abord de dimension modeste, la cravate ne tarda pas à jouer un rôle important dans la toilette ; ce fut alors une longue pièce de mousseline ou de dentelle, dont l'arrangement exigeait beaucoup d'art, et dont les extrémités descendaient jusque vers le milieu de la poitrine.

Un épisode de la bataille de Steinkerque, gagnée en 1692 par le maréchal de Luxembourg, devint l'occasion d'une nouvelle espèce de cravate, adoptée surtout par les femmes. Les princes, qu'une attaque inopinée avait surpris, s'habillèrent à la hâte et entortillèrent négligemment leur cravate autour du cou. Ainsi naquit la mode des *steinkerques* ³, auxquelles Regnard attribue sans raison une origine plus prosaïque quand il écrit. « Le col long et les gorges creuses ont donné lieu à la *steinkerque* ⁴ ».

Après la prise de Crémone, les *crémones* firent oublier les *steinkerques*. L'ornement qui emprunta son nom à ce fait d'armes consista en une légère garniture bouillonnée, cousue sur les deux bords d'un ruban.

Parmi les innombrables officiers de tout ordre qui constituaient la cour de Louis XIV figurait le sieur Étienne de Miramond, cravatier de Sa Majesté. Cette charge, largement rémunérée, était très enviée, car elle permettait au titulaire d'approcher chaque jour le plus grand monarque de la terre, comme on disait alors. Tous les matins, il arrivait porteur d'une corbeille remplie de cravates qu'il présentait à Sa Majesté. Quand le roi en avait choisi une, le cravatier avait l'honneur de la remettre au grand-maître ⁵ ou au premier valet de la garde-robe, chargés de la passer au cou du roi, qui la nouait lui-même. Mais à cela ne se bornait point le rôle du cravatier,

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 215 et 227.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 153.

³ Chapitre XXIX, art. 6.

⁴ Delamarre, t. IV, p. 95.

⁵ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. II, p. 69.

⁶ *Noms, surnoms et demeure des maîtres couvreurs de maisons de Paris*, 4 p. in-4° Tableau dressé en exécution de l'ordonnance du 7 mars 1670. Dans les mss. Delamarre, t. V, p. 15.

⁷ Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. I, p. 584.

⁸ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 317.

⁹ Ducange, *Glossarium*, aux mots *aessella*, *aisella* et *scindula*.

¹ « Le nom de cravates a été donné à un corps de cavalerie étrangère, originairement sortie de Croatie, et pour parler régulièrement, il faudroit appeler ces cavaliers des croates ». *Mercur de France*, n° de mai 1725, p. 1042.

² Voy. Furetière, *Dictionnaire universel des mots françois* (1727) au mot cravate. — Ménage, *Dictionnaire étymologique de la langue françoise* (1750), t. I, p. 439.

³ Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. XVI, édit. Moland, t. XIV, p. 315.

⁴ *Attendez-moi sous l'orme*, comédie jouée en 1694, scène 6.

⁵ En 1712, c'était le duc de Larochehoucauld.

et ses fonctions lui conféraient encore d'inestimables prérogatives. Écoutez un contemporain : « Après que le cravatier a présenté la cravate au grand-maître de la garde-robe, il accommode le col de la chemise du Roy. La cravate mise, s'il aperçoit quelqu'endroit qui n'aille pas assez bien, il y met encore la main. En l'absence de ses supérieurs, il met la cravate au Roy. Il attache tous les matins les diamans et les manchettes aux poignets des chemises de Sa Majesté ; il a entre ses mains toutes les cravates, les manchettes et tous les points et dentelles pour le linge du Roy. Il plie les cravates de Sa Majesté et y noue les rubans, afin qu'elles soient toujours prêtes à mettre ¹ ».

Après la mort de Louis XIV, les cravates adoptèrent une dimension exagérée. Les bouts, fort longs, descendirent très bas devant la chemise, rappelèrent le jabot, ce flot de dentelles qui, dans les premières années du dix-septième siècle, complétaient la petite oie. Un jour l'arlequin de la Comédie italienne « parut sur le théâtre avec une cravate qui, pendant du col, lui passait entre les jambes et revenait par dessus l'épaule ». Arlequin obtint satisfaction, car le *Mercur* de février 1732 nous révèle que la cravate était alors réduite à « un simple tour de col ² ». Mais l'on attachait beaucoup d'importance au nœud qui la nouait sous le menton. Il y eut même, un peu plus tard, des *maîtres d'agréments* « qui peignoient les jeunes gens à l'art de plaire », et leur apprenaient, entre autres belles choses, à faire le nœud de leur cravate ³.

La mode des cravates avait provoqué la décadence du rabat et des manchettes qui, sous Richelieu, constituaient deux importantes pièces du costume.

On nommait rabat un vaste col rabattu ; il était attaché par devant au moyen de cordons munis de gros glands pour les hommes et de quelques nœuds pour les femmes. Il y avait des rabats garnis de dentelles, ceux de la bonne faiseuse ⁴, par exemple, qui valaient soixante-dix ou quatre-vingts pistoles ⁵. Leur nom varia à l'infini : rabats dentelés, rayonnés, cannelés, houppelés, rabats à la reine, à la Guise, à la guimbarde, à la neige, à la fanfreluche, etc. ⁶ Dans *Le roman bourgeois* de Furetière, le rabat est déclaré « la plus difficile des pièces de l'ajustement ; c'est la première marque à laquelle on connoist si un homme est bien mis, et l'on n'y peut employer trop de temps et trop de soins ». Les manchettes, accompagnement obligé du rabat, n'en exigeaient guère moins : « J'ay ouy dire d'une présidente qu'elle est une heure entière à mettre ses manchettes, et elle soutient publi-

quement qu'on ne les peut bien mettre en moins de temps ¹ ».

Crayons (MARCHANDS DE). On appelait ainsi, au dix-huitième siècle, d'humbles détaillants qui étalaient leurs marchandises sur les parapets du Pont-Neuf. Ils vendaient des crayons de mine de plomb et de sanguine, des pastels, des porte-crayons, des compas, des pinceaux, « et autres instrumens servant aux jeunes élèves qui commencent à dessiner ² ».

Les premiers crayons n'étaient que de petits stylets en plomb. Vers le milieu du seizième siècle, on eut l'idée de les fabriquer avec le carbure de fer, dit graphite ou plumbagine. L'Angleterre, riche en graphite, fournit pendant longtemps des crayons à toute l'Europe. Durant la Révolution, quand les relations avec l'Angleterre devinrent difficiles, le conseil des mines demanda au chimiste Conté de produire un graphite artificiel : il y parvint, et créa ainsi les crayons dont nous nous servons aujourd'hui.

Voy. **Caoutchouc**.

Créat. On nommait ainsi ³, dans les académies, un maître adjoint à l'écuyer principal. Mazarin fondant (1661) le collège qui porta son nom s'exprime ainsi : « Il y aura à l'académie un écuyer, un créat, un maistre à danser, etc. ⁴ ».

Voy. **Académistes**.

Crémiers. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les crémiers ne se distinguent guère des laitiers qu'en ce que les premiers vendaient leurs marchandises dans une boutique au lieu de les colporter par la ville. La 133^e nouvelle des *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne (an. 1782) débute ainsi : « Il y avait n'aguère au faubourg Saint-Germain une de ces marchandes de beurre frais, de laitage et de crème en boutique, que l'usage est de nommer crémieres ⁵ ».

Crépiniers. Les crépiniers, dits aussi *crepigniers*, peuvent être regardés comme les ancêtres de nos passementiers. Les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Ét. Boileau ⁶ les qualifient d'« ouvriers de coiffes à dames, et toies à orilliers, et de paveillons que on met par dessus les auteus, que on fait à l'aguille et à mestier ».

Les *coiffes à dames* dont il est ici question n'ont aucun rapport avec l'espèce de calotte que confectionnaient les coiffiers. C'était un bonnet de soie recouvert d'une résille alors appelée crépine. La mode des coiffes date du treizième siècle, et elle lui survécut, puisque Éléonore, femme de François I^{er}, portait lors de son entrée à Bordeaux (1530) « une coiffe ou crespine d'or

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 202 et 268 ; pour 1736, t. I, p. 311.

² Page 210.

³ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. II, p. 216.

⁴ Voy. *Les précieuses ridicules*, scène 5.

⁵ H. de Gourville, *Mémoires*, édit. Michaud, p. 529.

⁶ Courval-Sonnet, *Satyre ménippée sur les traverses du mariage* (1621), p. 26.

¹ *Le roman bourgeois* (publié en 1666), édit. elzévir., p. 72.

² Savary. *Dictionnaire*, t. I, p. 1600. — *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. I, p. 753.

³ De l'italien *creato*, même sens.

⁴ Voy. A. F., *Histoire de la bibliothèque Mazarine*, p. 354.

⁵ *La jolie crémère* t. XXII, p. 459.

⁶ *Livre des métiers*, titre XXXVII.

frisé, dedans la quelle estoient ses cheveux, qui pendoient par derrière jusques aux talons ¹ ».

Le mot *taie*, *taye*, ou *toie* désignait, au moyen âge, l'enveloppe d'un lit de plumes, d'un oreiller ou d'un coussin, termes alors à peu près synonymes. La corporation des *taiers*, *taières* ou *toières* en faisait aussi, mais de communes sans doute, et les statuts des crépiniers nous montrent que tous les objets qui sortaient de leurs mains étaient fort riches, ornés de perles, de broderies, etc. On lit, par exemple, dans un compte de 1353 : « Pour un orillier de veluyau ² vermeil semé de perles d'Orient, losengé d'armoyerie de France et de Bourgoigne, et y a arbreciaux d'or ... Pour un petit orillier de celle ³ façon, à quatre petiz boutons de perles... ⁴ ».

Les *paveillons* étaient les larges baldaquins garnis de rideaux qui pendaient au-dessus des lits et des autels.

A cette époque, le métier de crépinier était libre : on n'avait rien à payer pour s'établir.

En dehors de ses enfants, chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti. Cependant s'il associait sa femme au métier, il avait le droit de prendre un second apprenti, qui était placé sous la direction de celle-ci. C'est là une disposition très sage, et que nous retrouverons dans les statuts des laceurs.

L'apprentissage durait sept ans au moins. Le contrat était dressé en présence des jurés. Le maître devait leur prouver qu'il avait l'aisance et la capacité nécessaires pour assurer l'entretien et l'instruction de l'enfant : qu'il « est souffisant de avoir et de sens, par quoi il puist gouverner et aprandre le aprantis ». Un peu plus tard, le temps de l'apprentissage fut réduit à trois ans, et le nombre des apprentis devint illimité.

Les crépiniers n'avaient pas le droit de travailler à la lumière, « puis que l'eure de queuvrefeu est sonnez à S. Merri ». Ils étaient donc alors groupés autour de cette église ; mais, dès 1292, on les trouve disséminés un peu partout.

Le titre de crépiniers passa de bonne heure aux passementiers.

Crépins (MARCHANDS DE). Le mot *crépin* désigne tous les outils, toutes les marchandises qui servent au métier de cordonnier, excepté le cuir.

Voy. Chausse-pieds.

Crépisseurs. Ouvriers maçons qui enduisaient les murs de plâtre ou de mortier.

On les trouve encore nommés *porgeteurs*, *pourgetteurs*, etc.

Crépisseurs de crin. Ouvriers qui donnaient au crin une dernière préparation en le faisant bouillir dans l'eau.

Crépisseurs de cuir. Ouvriers qui, après avoir mouillé les cuirs une dernière fois, « les

tire à la pommelle pour en faire paraître le grain du côté de la fleur ».

Crespigniers. Voy. **Crépiniers.**

Cresson (MARCHANDS DE). Au treizième siècle comme aujourd'hui, l'on criait dans les rues du « cresson de fontaine » et du « bon cresson orlenois ¹ », mot qu'il faut peut-être traduire par *alénois*. Les crieurs ambulants du seizième siècle étaient beaucoup moins clairs :

Pour gens desgoutez, non malades,
J'ay de beau cresson de calier,
Pour un peu leur cueur escallier.
Il n'est rien meilleur pour salade ².

J'ignore ce que pouvait être ce cresson de calier.

Cretonniers. Voy. **Amidonniers.**

Creuseurs. Voy. **Mineurs.**

Creuseurs. Chez les sabotiers, ceux qui creusaient les sabots. Ceux-ci étaient ensuite façonnés par les tailleurs.

Cribleurs de grains. Avec quelque soin que soient vannés les grains, il s'y trouve toujours mêlés quelques parcelles de paille, auxquelles s'ajoutent les ordures ramassées dans les greniers, les bateaux, les marchés, etc. Le criblage, indispensable avant l'emploi, fut longtemps fait aux halles et sur les ports « par des particuliers sans qualité ». Louis XIV, au temps de sa détresse financière, créa cinquante offices de « jurés cribleurs de blés, seigles et orges ». Un salaire de vingt sous par muid criblé leur était alloué.

Cette création, qui date de septembre 1704, rapporta au Trésor 250.000 livres ³.

Voy. Offices (Création d').

Cribliers. Faiseurs de cribles. Ils utilisaient surtout les peaux de porc, de cheval, d'âne et de mouton. Ils les préparaient eux-mêmes ou les achetaient toutes préparées aux parcheminiers ⁴.

On les trouve aussi nommés *cliviers*.

Voy. Boisseliers.

Crieurs. Voy. **Aboyeurs.**

Crieurs. Au treizième siècle, nos journaux, nos prospectus, nos avis divers, nos circulaires nos lettres de faire-part, nos affiches, tout ce qui constitue aujourd'hui la publicité était représenté par les crieurs, fonctionnaires publics assermentés, qui criaient les actes officiels les marchandises, les objets perdus, les enterrements, les convocations, les réunions de confréries, etc., etc.

Le criage dépendit d'abord du domaine royal. Les crieurs officiels, rémunérés par les particu-

¹ Guill. de la Ville Neuve, *Les crieries de Paris*.

² A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 740.

⁴ Voy. Fougereux d'Angerville, *Art du criblier*, dans J.-E. Bertrand, *Description des arts et métiers* (1780), t. XIV, p. 570.

¹ Voy. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 189 et 360.

² Velours.

³ Cette.

⁴ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 325.

liers, payaient en retour à l'État une redevance, qui devint peu à peu la source d'un important revenu. En vertu d'une coutume dont on rencontre de nombreux exemples, le roi finit par affermer à un seigneur, nommé Simon de Poissy, le produit du criage de Paris, *crierie parisiensis*. Simon faisait administrer la corporation par deux délégués, qui prenaient le titre de *Maîtres des crieurs*, et dont l'un surveillait les crieurs de la rive droite et l'autre ceux de la rive gauche. En 1189, Simon de Poissy n'était plus, et ses droits avaient passé à sa veuve¹. Il est probable qu'elle ne laissa point d'héritier, car les criages de Paris revinrent au roi, et, par acte daté de l'année 1220, Philippe-Auguste les céda pour une rente annuelle de trois cent vingt livres à la *Hanse* des marchands de l'eau, origine de la municipalité parisienne.

En 1292, le maître des crieurs chargé d'assurer le service de la rive droite se nommait Yve le Breton, et demeurait rue Guillaume-Bourdon²; celui qui régissait la rive gauche s'appelait Hervi, et habitait la rue de la Serpent³.

La grande ordonnance de février 1415 eut surtout pour objet de régler les fonctions, les droits et les devoirs des officiers-jurés dépendant de la municipalité. Le chapitre IX, qui est consacré tout entier à la communauté des crieurs, réorganisa dans Paris le service de la publicité.

Il supprime toute distinction entre les crieurs. Les membres de la corporation sont chargés d'annoncer les vins, les huiles, les oignons, les pois, les fèves, les réunions de confrérie, les décès, les objets perdus, les enfants, mules, chevaux disparus, « et toutes autres choses qui appartiendront à crier en ladite ville ».

Au fur et à mesure des extinctions, leur nombre devra être réduit à vingt-quatre.

Lorsqu'un office de crieur venait à vaquer, le prévôt des marchands et les échevins devaient choisir pour remplir ce poste de confiance « homme qui, par information dûement faite, sera trouvé estre de bonne vie, renommée et honneste conversation, sans aucun blâme ou reproche, habile, suffisant et idoine pour iceluy office exercer ».

Le nouveau crieur prêtait aussitôt le serment « que bien loyaument il exercera ledit office en sa personne, et qu'il ne prendra ny demandera plus grand salaire que celui qui est ordonné pour ledit office exercer; qu'il gardera les ordonnances faites tant sur ledit office que sur la Marchandise; et que s'il scait chose qui soit faite au préjudice des privilèges, franchises et libertez de la Ville ou contre les ordonnances d'icelle, il le fera sçavoir aus prévost et eschevins ou au procureur de la Marchandise, et obéyra à leurs commandemens ».

Le crieur versait une caution et était mis en possession de son office par un sergent de la municipalité.

Il lui fallait alors payer trente-deux sols parisis destinés au service de la confrérie. Chaque crieur donnait, en outre, deux deniers par semaine, qui formaient un fonds de secours au profit des malades et des vieillards « pour mettre en la bourse de leur dite confrairie, pour estre employez et convertis à ayder ceux d'iceux crieurs qui cherront en mendicité ou nécessité de maladie ou de vieillesse, pourquoy ils ne puissent leurdits offices exercer, ne gagner leur vie ».

On verra, à l'article *crieurs de corps*, qu'au siècle suivant la communauté se borna à monopoliser le service des enterrements.

Les crieurs avaient pour patron saint Martin⁴, que l'ordonnance de 1415 nomme saint Martin le bouillant. On célébrait, en effet, à Paris deux fêtes de saint Martin : la Saint-Martin d'hiver le 11 novembre et la Saint-Martin d'été le 5 juillet; cette dernière, tombant à l'époque des grandes chaleurs, était appelée fête de saint Martin le bouillant. D'après Le Masson, qui écrivait vers 1620, les crieurs tenaient alors la réunion solennelle de leur confrérie le 11 novembre; ils avaient donc abandonné saint Martin le bouillant pour la Saint-Martin d'hiver². *

Voy. les articles suivants.

Crieurs de corps. Au treizième siècle, les renseignements qui les concernent sont rares. Vers le milieu du quatorzième, leur rôle se bornait encore à annoncer les décès et, paraît-il, à faire tinter leur sonnette autour du défunt pendant qu'il était exposé. On lit, en effet, dans le compte des obsèques de Geffroi de Varennes, mort chambellan du roi en 1352, ce passage : « Pour deniers payez à Jehan Vint-Soulz, crieur de corps, pour li et sept varlez crieurs de corps, pour leur salaire de sonner entour le corps dudit chevalier par deux jours, et d'icelui crier au Palais et aillieurs à Paris, 40 sols³ ». A la fin du siècle, ils commencent à fournir quelques objets relatifs aux enterrements; ainsi, lors des obsèques du chanoine Jean de Guisery en 1379, ils « louèrent des cotes noires pour ceux qui portèrent les torches⁴ ».

J'ai dit, à l'article crieurs, que l'ordonnance de février 1415 avait réformé la communauté et supprimé toute distinction entre les classes de crieurs. Ceux qui avaient à « crier un corps » allaient par les rues annonçant les décès, indiquant le jour et l'heure des enterrements. Chaque crieur ne devait notifier qu'un seul décès par jour, « affin qu'un chacun d'eux ait des besongnes⁵ par égale portion, au mieux que faire se pourra⁶ ».

L'accès que cet office leur donnait dans les maisons mortuaires firent que les familles s'adressèrent à eux pour différents apprêts qu'exigeait la cérémonie. C'est ainsi qu'ils

¹ Ordonnance de 1415, art. 5. — Statuts de 1641, art. 24.

² Voy. le *Calendrier des confréries*, p. 16, 23 et 98.

³ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 184.

⁴ Voy. les *Mémoires de la société de l'histoire de Paris*, t. IV, p. 133.

⁵ Du travail.

⁶ Article 15.

¹ Voy. L. Delisle. *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n° 232, p. 56.

² Devenue rue Béthisy.

³ Auj. rue Serpente. — Voy. la *Taille de 1292*, p. 18 et 153.

devinrent peu à peu de véritables entrepreneurs d'enterrements. Au début du quinzième siècle, ils ne se chargeaient encore de louer que « les robes et manteaux, sarges et chapperons » exigés par l'usage ; ce sont du moins les seuls objets mentionnés dans l'ordonnance. Il est probable que les autres étaient fournis par l'Église.

A dater du dix-septième siècle, les crieurs représentent fidèlement notre entreprise des pompes funèbres. En septembre 1641, un édit leur avait accordé le monopole des fournitures mortuaires, à charge par la corporation de payer à l'État une redevance annuelle, dont le produit devait être affecté au soulagement des enfants trouvés. L'édit nous apprend qu'il était abandonné annuellement environ 350 enfants, sur lesquels on n'en élevait souvent *pas un* ; que la plupart mouraient « à faute de nourriture », que d'autres étaient « vendus pour estre supposez ou servir à d'autres mauvais effets ¹ ».

Enfin, au cours de 1642, les crieurs obtinrent de nouveaux statuts, qui organisèrent la communauté sur les bases fixées par l'édit rendu l'année précédente.

Pour être admis dans la corporation, il fallait être enfant légitime, faire profession de la religion catholique, et être de bonne vie et mœurs. En outre, « les nouveaux receus en la compagnie seront admonestez de se comporter honnestement, et de ne rien faire dérogeant à leur condition ; d'honorer les anciens et officiers de ladite compagnie ; et lors des comptes et assemblées, qu'il se garderont bien de prendre parole avec aucun et de ne point jurer ny blasphémer le saint Nom de Dieu, à peine pour la première fois de dix livres d'amende, et les autres fois selon leur démérite qui sera jugé par la compagnie ».

La communauté des crieurs aura le privilège exclusif de fournir « les choses nécessaires pour les pompes funèbres ».

Les « draps, serges blanches et noires, veloux, satins, robbes de deuil, paremens, poësles, carrez, plaques, daiz, carreaux, chapelles ardentes, argenteries, et toutes autres choses généralement quelconques » appartenant à la corporation seront réunies dans un magasin spécial, dont l'inventaire sera dressé tous les ans.

Il était interdit aux crieurs d'aller offrir leurs services. Ils devaient attendre d'être mandés par les héritiers ou les exécuteurs testamentaires du défunt. Le crieur dont parle Lisette dans le *Légataire universel* aurait donc manqué à tous ses devoirs :

Hélas ! mon cher monsieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces messieurs dans la rue,
Où la mort du bon homme est déjà répandue,
Où même le crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer avec lui l'attirail d'un convoi... ².

Le crieur qui avait organisé une cérémonie funèbre touchait un cinquième de la somme qu'elle avait rapportée à la corporation.

Comme on l'a vu, la communauté avait dans ses attributions le convoi, les tentures et d'une manière générale tout ce qui ne concernait pas l'Église. Il fallait s'adresser au curé pour la fourniture de la bière ¹, ainsi que pour la cérémonie religieuse, et à un cirier pour la fourniture des cierges. Mais les crieurs se chargeaient volontiers de servir d'intermédiaire auprès de la fabrique.

Voici dans quelle forme était rédigé le mémoire d'un crieur à la fin du dix-septième siècle :

Mémoire de de Voulgis l'aisné, crieur, pour le convoi et enterrement de Monsieur de Furetière, avocat au Parlement, fait en l'église de Saint-Louis le 11 novembre 1697.

Pour 200 billets ²	8 liv. »
Pour quatre hommes semonneurs	12 — »
Pour les enfans de l'escole ³	4 — »
Pour un parement noir à la maison	3 — »
Pour le port du corps	6 — »
Pour le bonnet et gans	3 — 12 sols.
Pour les formes, suisse et garçon fossoyeur	4 — 10 —
Pour un pridieu et deux carreaux	1 — 10 —
Pour avoir fourny et fait tandre de deuil le devant de la maison à quatre lez, la porte et le dedans d'icelle où a esté mis le corps en despost à trois lez, la porte de l'église à deux lez, foncé ⁴ les chaises du chœur, couvert les appuis, les formes, lutrin et sièges des chappiers ⁵ , tendu la sépulture ⁶ et mis des partaires ⁷ aux lieux nécessaires, 352 aunes	52 — 16 —
Pour les peines et assistance du crieur	15 — »

Ce mémoire fut réduit d'un commun accord à la somme de 96 livres 16 sous, dont le crieur donna quittance en ces termes :

Je soubz signé, juré-crieur à Paris, confesse avoir receu de Madame de Furetière, des deniers qui se sont trouvés après le décès dudit deffunt sieur de Furetière, la somme de quatre-vingt seize livres seize sous, à quoy le mémoire cy-dessus a esté modéré, de laquelle somme de quatre-vingt seize livres seize sous, je quitte madite dame de Furetière et tous autres.
Fait ce vingt-six décembre 1697.

B. DE VOULGIS ⁸.

¹ Voy. ci-dessus les articles Cercueils (Commerce des) et Croque-morts.

² De faire part. On disait alors « billets d'enterrement ». Voy. l'art. Semonneurs.

³ Ils remplaçaient les pauvres. Voy. l'art. Pleureurs.

⁴ Drapé de noir.

⁵ Des chantres portant la chape.

⁶ Sans doute le catafalque.

⁷ Tapis.

⁸ Voy. F. de Lasteyrie, *Un enterrement à Paris en 1697*, dans le *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, année 1877, p. 146.

¹ *Édits et ordonnances royaux sur le fait de la juridiction de la prévosté des marchands*, édit. de 1644, p. 456.

² Regnard, *Le légataire universel* (1708), acte IV, scène 8.

Aux obsèques de Colbert, l'embaumement du corps coûta 150 livres ; le cercueil de plomb, 68 liv. ; le deuil de la veuve et des domestiques, 2.674 liv. ; les frais funéraires, 14.456 liv. ; et le crieur reçut, pour la location du matériel, 6.000 livres ¹.

Le poète Saint-Amant, dans une pièce intitulée *La nuit* ², se plaint du bruit que faisaient les crieurs en annonçant les décès, et prétend que le tintement de leur sonnette troublait fort les bons bourgeois :

Le clochetteur des trespassez,
Sonnant de ruë en ruë,
De frayeur rend leurs cœurs glacez,
Bien que leur corps en suë.
Et mille chiens, oyans sa triste vois,
Luy répondent à longs abois.

Pour remplir cet office, les crieurs revêtaient une dalmatique noire, semée d'emblèmes funèbres. Ils allaient, agitant leur clochette et psalmodiant d'un ton lugubre le nom, les titres et l'adresse du défunt : *Priez Dieu pour l'âme de monsieur X, de messire X, de demoiselle X, de haute et puissante dame X, ou de très haut et très puissant seigneur X, qui vient de trépasser en son logis, rue...*

..... Le clochetteur m'éveille,
Et d'un lugubre son recommande à prier
Pour l'âme de Paul Tron, lui vivant écuyer ³.

Ils crient, dit Jean Nicot, « par les carrefours de la ville le décès du trespasé, l'heure et le lieu de son enterrement, et faisant presque une publique semonce ⁴, tant au convoi que de prière pour le trespasé. Et vont après au convoi, marchans en pareil habit devant le cercueil et bière du corps, sonnans et branslans leursdittes clochettes ⁵ ». Lorsqu'ils précédaient un convoi, ils portaient souvent attachée devant et derrière leur dalmatique une feuille de carton sur laquelle étaient peintes les armoiries du défunt.

Au dix-huitième siècle, le bureau de la communauté était situé rue Neuve-Saint-Merri, dans une maison qui avait été habitée, dit-on, par Catherine de Médicis ⁶. C'est là que les crieurs remisaient les corbillards, carrosses et chevaux nécessaires pour le service des enterrements, et qu'ils conservaient les tentures, catafalques, habits, manteaux, crêpes, pleureuses, gants, etc., qu'ils étaient autorisés à fournir.

La population de Paris augmentant sans cesse, les décès se faisaient de plus en plus nombreux ; puis, la mode était venue de déployer une ridicule magnificence aux enterrements des grands seigneurs, des financiers, des enrichis de toute espèce, coutume qui ne pouvait que profiter à la corporation des crieurs. C'était elle qui fournissait

ces immenses corbillards dont la construction était si peu solide que des bourreliers, des selliers, des charrons, dissimulés dans l'intérieur, se tenaient prêts à réparer les accidents toujours prévus. Mercier prétend que pendant le trajet du domicile à l'église et de l'église au cimetière, ces ouvriers passaient leur temps à jouer aux dés sur le cercueil ¹.

L'usage s'était conservé de faire suivre le corps par des pauvres, qu'on habillait, et auxquels on distribuait des cierges et de l'argent. On voyait souvent défiler dans les rues des enterrements escortés de deux cents et même quatre cents pauvres ². Le crieur, revêtu d'une longue robe noire et la sonnette d'argent à la main, marchait en tête du convoi qu'il avait organisé, et tenait l'emploi aujourd'hui dévolu aux ordonnateurs. La présence de deux ou trois crieurs à des obsèques était un grand luxe qui se payait cher.

De toute manière, les frais avaient fort augmenté, et vers la fin du dix-huitième siècle un enterrement décent de petit bourgeois coûtait de sept à huit cents livres. Quand le fameux Fouquier-Tinville perdit sa première femme (1782), les dépenses funéraires s'élevèrent à la somme de 674 livres 12 sols, « tant pour le service que pour le convoi, les billets d'enterrement, tentures, manteaux de deuil, crêpes et gants ³ ».

Outre les renvois indiqués ci-dessus, voy. **Pompes funèbres**.

Crieurs de male tache. Voy. **Dégrais-seurs**.

Crieurs du roi et de la ville. Voy. **Trompettes (Jurés)**.

Crieurs de vieux fer. Je les trouve définis ainsi : « Ce sont ceux qui achètent les vieux carrosses, chaises, calèches, cabriolets, etc., les dépècent et en revendent les vieux fers en détail. Il n'appartient qu'aux maîtres de cette communauté d'aller par les rues, un sac sur le dos, crier : Vieilles ferrailles à vendre ! ».

Ils criaient ainsi dès le treizième siècle ⁴. Ils ne furent toutefois érigés en corporation et ne reçurent leurs premiers statuts qu'en décembre 1681, par lettres patentes qui les qualifient *crieurs de vieux fer et de vieux drapeaux*, et limitent à douze le nombre des maîtres.

Ce chiffre fut maintenu par d'autres statuts assez curieux, en date de mai 1686. Lorsqu'une de ces douzes maîtrises devenait vacante, on y pourvoyait par élection ; mais, à moins d'impossibilité absolue, elle ne devait être attribuée qu'au fils ou tout au moins au gendre de l'un des maîtres.

Les crieurs étaient tenus d'inscrire les nom et

¹ Correspondance de Colbert, t. V, p. 378.

² Éd. de 1661, p. 90.

³ Jean Clavet, *L'écuyer*, p. 5.

⁴ Voy. ci-dessous l'art. *Semoneurs*.

⁵ *Trésor de la langue françoise*, p. 167.

⁶ Voy. Jaillot, *Recherches sur Paris*, quartier Saint-Martin des Champs, p. 79.

¹ *Tableau de Paris*, t. VII, p. 254.

² M^{me} de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes*, t. I, p. 184.

³ G. Lenôtre, *Vieilles maisons, vieux papiers*, deuxième série, p. 259.

⁴ Voy. les *Crieries de Paris*, de Guillaume de la Ville Neuve.

adresse de tous ceux à qui ils achetaient ; encore ne pouvaient-ils rien accepter « des enfans de famille ou des domestiques ». Tout objet devait être mis à l'étalage trois jours au plus après l'achat. Aux seuls crieurs appartenait le droit de « crier, acheter, vendre et débiter de vieilles ferrailles et vieux drappeaux, mettre en pièces les vieux carrosses et en exposer ensuite les débris ». Il est vrai qu'ils ne réussissaient guère à faire respecter leurs privilèges, et les jurés avaient sans cesse à sévir contre des crieurs étrangers à la communauté. En effet, dit Savary « un grand nombre de soldats aux gardes françoises font ce petit commerce, que les magistrats de police tolèrent et que les jurés n'osent arrêter par des saisies, à cause de la profession de ces crieurs sans maîtrise ¹ ».

Au mois d'août 1692 le nombre des vrais crieurs de vieux fer fut porté à vingt-quatre. Dits aussi *ferrailleurs* et *dépeceurs de carrosses*, ils avaient pour patrons saint Roch et saint Sébastien. Presque tous étalaient leurs marchandises le long du parapet, sur le *quai* actuel de la *Mégisserie* qui, après avoir été appelé longtemps la *vallée de Misère*, finit par devenir le *quai de la Ferraille*.

Crieurs de vin. Officiers publics assermentés, chargés de surveiller le commerce du vin et d'en activer la vente. Il est probable qu'au début, les taverniers se servirent de crieurs dans leur intérêt personnel ; la royauté d'abord, puis la municipalité transformèrent ces crieurs en fonctionnaires et les imposèrent aux taverniers.

Dès le treizième siècle, les crieurs de vin étaient nommés et révoqués par la municipalité. Avant d'entrer en fonctions, ils prêtaient serment d'exercer leur métier en conscience, de ne se servir que de mesures exactes et de n'en pas tolérer d'autres chez les taverniers. Ils versaient une caution de soixante sous un denier, et acquittaient un droit de quatre deniers entre les mains du maître des crieurs, qui était chargé de réparer les mesures dont ils se servaient. Ils payaient ensuite à la municipalité une redevance de un denier par jour, même s'ils n'avaient pas trouvé de taverne à surveiller. On ne les tenait quittes de ce denier que le dimanche, ou dans le cas de maladie dûment constatée, ou s'ils partaient en pèlerinage.

Les crieurs de vin sont les seuls crieurs dont nous possédions les statuts. Eux-mêmes les remirent au prévôt Etienne Boileau ², quand celui-ci, vers 1268, entreprit de codifier les coutumes qui régissaient les métiers de Paris.

Les marchands de vin au détail, à *broche*, comme on disait alors, payaient à la Ville un impôt pour chaque pièce qu'ils mettaient en perce. Leurs crieurs avaient donc à la fois pour mission, et de constater le nombre des tonneaux entamés, et de favoriser la consommation.

Au matin, un crieur entraînait dans la première taverne venue ; à moins qu'un de ses confrères

n'y fut déjà installé, le marchand était tenu de l'accepter. Le crieur surveillait la préparation du vin, il le regardait tirer ou le tirait lui-même et le dégustait. Puis il recevait du tavernier un broc et un vase ; il remplissait le broc, quittait la boutique et s'en allait *crier* le bon vin, vantant sa qualité et son prix, le donnant à goûter aux bourgeois qui passaient.

Le crieur devait arriver chez le marchand avant l'heure fixée par le criage, puisqu'il lui fallait tirer et déguster le vin avant de le crier. Si pendant qu'il était occupé à ces opérations un autre crieur se présentait, le tavernier avait le droit de le renvoyer en lui disant qu'on était en train « d'encuser ¹ » le vin de la journée. Le crieur se retirait, mais il lui était permis d'imposer ses services pour le lendemain, « li crierres li puet demander sa taverne à lendemain ». On tenait à ce que le marchand n'eût pas de crieur attitré, avec qui il eût pu s'entendre pour tromper le public.

Tout crieur avait le droit de demander aux buveurs attablés quel prix le marchand leur avait fait, et de crier le prix indiqué par eux.

Les crieurs criaient deux fois par jour, sauf le dimanche, le vendredi, les jours de fêtes, et « le jour que li Rois ou la Roine ou leurs enfanz meurent ».

Le marchand de vin devait au crieur quatre deniers par jour. C'était également ce que payait le roi quand on criait son vin.

Les taverniers trouvaient très onéreuse et très vexatoire l'ingérence des crieurs dans leurs affaires, et il faut convenir qu'ils n'avaient pas tout à fait tort. Ils se plaignirent au roi des importunités dont ils étaient l'objet de la part de la ville ; mais le roi, qui touchait régulièrement ses 320 livres ², se garda bien d'écouter leurs doléances, et deux arrêts, l'un de 1273, l'autre de 1274 ³, les condamna à subir et à payer comme auparavant la présence des crieurs. Ils n'échappèrent à cette servitude qu'en 1415. C'est du moins ce que me semblent établir les articles 1 et 10 du chapitre IX de l'ordonnance rendue au mois de février de cette année, et qui reconstitua la corporation des crieurs. Elle supprima toute distinction entre les crieurs : les membres de la corporation sont alors chargés d'annoncer les vins, les huiles, les oignons, les pois, les fèves, les réunions de confrérie, les décès, les objets perdus, les enfans, mules, chevaux disparus, « et toutes autres choses qui appartiendront à crier en ladite ville ».

Voy. **Crieurs et Publicité.**

Crieuses de vieux chapeaux. Bien que ce métier ne se rattachât par aucun lien à la corporation des chapeliers et qu'il ne fût point constitué en communauté, il avait une organisation régulière et reconnue par le lieutenant général de police.

¹ Dictionnaire du commerce, t. I, p. 1614.

² Livre des métiers, titre V.

¹ Déguster.

² Voy. ci-dessus, p. 234.

³ On les trouve dans Delamarre, t. III, p. 761.

Ces crieuses se partageaient en trois catégories :

1^o Les *crieuses en gros*, possédant une petite boutique et achetant chaque soir la récolte faite par les crieuses ordinaires.

2^o Les *crieuses ordinaires*, qui parcouraient les rues en criant *chapeaux ! chapeaux !* Elles revendaient leur butin de la journée, soit aux crieuses en gros, soit aux fripiers.

3^o Les *novices*. C'étaient en réalité des apprenties. Moyennant douze ou quinze écus une fois payés, la novice accompagnait une crieuse ; celle-ci lui apprenait les secrets du métier, et toute crieuse suivie d'une novice prenait le titre de *meneuse*. Cet apprentissage n'avait d'ailleurs rien d'obligatoire.

Au commencement du dix-huitième siècle, les crieuses de chapeaux étaient au nombre de 1.000 à 1.200 ¹.

Crin (ENJOLIVEURS DE). Titre que prenaient les maîtres de la communauté des cordiers.

Crincailliers. Voy. **Quincailliers**.

Criniers. Titre que prenaient la corporation des boisseliers et celle des cordiers. Mais les premiers avaient seulement le droit de préparer le crin destiné à leurs sas et tamis.

On trouve aussi *craigniers*.

Voy. **Cordiers**.

Cristalliers. Voy. **Lapidaires**.

Crocheteurs. Gagne-deniers qui portaient, sur des crochets, toute espèce de fardeaux. La *Taille de 1292* en cite 42, sous le nom de *porteurs*. Une ordonnance du 3 août 1527 leur défendit de se constituer en confrérie, mais ils ne s'en placèrent pas moins sous le patronage de saint Christophe. Jusqu'au début du règne de Louis XIV, jusqu'à la création des offices d'emballeurs, les crocheteurs faisaient tous les emballages des négociants.

Au seizième siècle, on désignait sous le nom d'*anges de la Grève* les crocheteurs attachés au port de la Grève, c'était une allusion à leurs crochets, qui simulaient des ailes sur leur dos. Dans son *Eugène*, joué en 1552, Jodelle fait parler ainsi deux personnages :

FLORIMOND.

Laquais, trouve des crocheteurs.

PIERRE.

J'y vais, monsieur ; et quant à eux,
Ils voleront bien tost icy.
N'ont-ils pas des aisles aussi ?

Sébastien Mercier écrivait vers 1782 « Les crocheteurs emménagent ou déménagent nos meubles, portent les fardeaux du commerce... Vous les appelez, ils sont à vous avec leurs crochets ; appuyés sur des bornes, ils attendent

qu'on leur donne de l'emploi ¹ ». Leurs femmes portaient, comme eux, de très lourdes charges, et comme eux aussi, étaient souvent en état d'ivresse ².

Les crocheteurs ont été nommés *breteleurs* à cause des deux bretelles qui soutenaient leurs crochets ³ ; *faisniers*, *faisnieurs*, *faisnels*, *faisiaux*, *faissiers*, etc. du mot *faisse* qui signifiait bande, lien, etc., *porte-faix*, *porte-sac*, etc.

Voy. **Gagne-deniers**.

Croisés. Voy. **Quéreurs de pardons**.

Croix. Voy. **Sainte-Croix**.

Croix (SEMAINE DE LA). Voy. **Peneuse** (Semaine).

Croix aourée (VENDREDI DE). Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours le vendredi saint. « Le vendredi de croix aourée ⁴ ne crient pas crieurs ⁵ ».

Croque-morts. Employés des pompes funèbres, chargés d'ensevelir les corps et de les déposer dans la fosse. Ils paraissent avoir porté d'abord le nom de *faisneurs* ou *faisniers*, car on lit dans une lettre de rémission citée par Ducange et datée de 1415 : « Pour garder icelui corps mort ont été commis certains faisniers et gardiens ⁶ ». Ducange oublie de rappeler que les mots *faisneurs*, *faisniers*, etc. ont aussi désigné tout simplement des crocheteurs, des portefaix.

Au début du dix-septième siècle, les porteurs de morts sont devenus des corbeaux, « Il fallut, pour l'enterrer, envoyer quérir des corbeaux de Paris », écrit Lestoile en septembre 1606. Mais, quelques années après, Sauval raconte que, durant une épidémie, on proposa d'aller ensevelir les morts dans l'île Maquerelle ⁷, et il ajoute : « On craignit que les croque-morts ne les jetassent dans la rivière, pour avoir plutôt fait ⁸ ».

La tempérance n'était pas la vertu du croque-morts. Prudhomme en 1807 le dépeint ainsi : « Cet homme est toujours en habit noir. Il a une figure bourgeoise et enluminée ; l'on pourrait dire que c'est une futaille organisée, et chaque bouton de son visage est un cep de vigne ⁹ ».

Le corbillard a-t-il tiré son nom des corbeaux qui l'escortaient ? J'en doute. Ce mot désigna d'abord un bateau faisant le service entre Paris et Corbeil, et que le *Dictionnaire de Trévoux* ¹⁰ définit en ces termes : « Coche d'eau qui mène

¹ *Tableau de Paris*, t. IV, p. 29.

² *Tableau de Paris*, t. II, p. 19.

³ Voy. ci-dessus l'art. Bretelles (Fabricants de).

⁴ Adorée.

⁵ *Livre des métiers*, titre V, art. 12.

⁶ Voy. *Glossaire*, au mot *Faisnator*.

⁷ Devenue île des Cygnes et réunie à la rive gauche de la Seine vers 1790.

⁸ *Recherches sur Paris*, t. I, p. 100.

⁹ *Miroir de Paris*, t. III, p. 186.

¹⁰ Édition de 1777.

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 1614.

² Acte III, scène 3. Dans l'*Ancien théâtre français*, t. IV, p. 55.

à Corbeil, petite ville à sept lieues de Paris. On donne aussi ce nom chez les princes aux grands carrosses destinés à voiturier les gens de leur suite ¹ ».

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le corbillard destiné aux enterrements était l'œuvre des selliers-carrossiers. L'article 18 de leurs statuts de septembre 1678 leur reconnaît le droit de « faire chariots de pompes funèbres, faire et fournir la grande couverture pendante », etc.

Voy. **Cercueils (Commerce des)**.

Crosetiers. La *Taille de 1292* cite deux *crosetiers* qui, suivant Géraud, eussent été des fabricants de cannes à bec recourbé ². Il croit que ce nom vient du bas latin *crocei*, *croccia*, termes auxquels il attribue un sens analogue. Godefroy ne combat pas cette interprétation ³.

Les évêques, les abbés porte-crosse étaient dits *croceniers*.

Crovixiers. Voy. **Cordonniers**.

Cryptographes. L'art de déchiffrer les écritures secrètes a eu peu d'adeptes. Le plus célèbre des cryptographes modernes est Antoine Rossignol, qui fut employé et comblé de biens par Richelieu et par Mazarin. Tous deux s'efforcèrent de faire croire qu'il ne pouvait exister aucune écriture chiffrée qui ne fut dévoilée par Rossignol. Il devint conseiller d'Etat et maître des comptes. Louis XIV lui fit l'honneur d'aller le voir dans la belle maison qu'il possédait à Juvisy ⁴.

Crystalliers. Voy. **Lapidaires**.

Cubiculaires. Chambellans et aussi valets de chambre.

Cueilleurs d'herbes. Voy. **Herboristes**.

Cueilleurs de tonlieu. Voy. **Tonlieux**.

Cuilleristes. Nom que prenaient les orfèvres qui avaient adopté la spécialité des couverts de table.

On trouve aussi *culieriers*.

Cuir (CALEÇONNIERS, PARFUMEURS ET TEINTURIERS EN). Titres qui appartenait à la corporation des peaussiers.

Cuiraciers. Faiseurs de cuirasses (quatorzième siècle).

Voy. **Équipement militaire**.

Cuir bouilli. (FABRICANTS DE). Au moyen âge, le cuir bouilli était presque exclusivement employé par les gainiers, que le *Livre des*

métiers ¹ nomme *gainiers-fourreliers-ouvriers de cuir bouilli*. Ils n'avaient d'ailleurs le droit d'utiliser que la vache, le bœuf, le cheval et l'âne.

Les statuts du mois de septembre 1560 ² contiennent à ce sujet d'assez curieuses prescriptions. Ainsi, les bouteilles de cuir devaient être soit en vache, soit en bœuf, « boulluës de cire neuve et cousues de deux coutures ». Le cuir neuf pouvait seul être employé ; la colle devait « être bonne, non puante, ny faite de rogneures de cuir ». Les statuts veulent encore que l'on recouvre en veau les « coffres, cassettes, bouëttes ³, escrutoires, estuis à barbier, de chirurgien, de lancettes, gallemars autrement dits escrutoires qu'on porte coustumièremment à la ceinture, estuis de cuillères et de seringues », etc., etc.

Cuireres, Cuireurs, Cuirieres et Cuiriers de selles. Voy. **Blasonniers**.

Cuiriers. Marchands de cuir. Voy. **Cuir et peaux**.

Cuir (MARCHANDS DE). La *Taille de 1292* cite trois *cuiriers* et *quiriers*, que l'éditeur croit avoir été des marchands de cuir.

On nommait :

Cuir d'abatis, les peaux d'animaux encore couvertes de leur poil, et telles que les bouchers les avaient arrachées de la bête.

Cuir empraint, celui qui avait été martelé, marqué. On disait, par opposition, *tout plain*. Ainsi un volume pouvait être relié soit en cuir empraint, soit en cuir tout plain.

Cuir de lion, celui qui provenait de ce félin. On trouve une « courroye de cuir de lion », dans l'inventaire des meubles de Charles V ⁴.

Cuir de poule, de chevroton ou de canepin, l'épiderme de la peau de chevreau. Il s'employait surtout dans la fabrication des gants, et ceux que l'on obtenait ainsi étaient d'une telle finesse que la paire pouvait tenir dans une coquille de noix.

Voy. **Cuir et peaux**.

Cuir et peaux. De très bonne heure, nos rois s'étaient dessaisis de leurs droits sur certains métiers en faveur de leurs grands officiers ou même de simples particuliers. Presque toutes les corporations vouées au travail du cuir étaient au nombre de celles dont le roi avait aliéné tout ou partie des revenus.

Les *bourreliers*, les *chapiseurs*, les *gantiers*, les *pelletiers* dépendaient du GRAND CHAMBRIER ROYAL.

Les *ceinturiers*, les *cordonniers* et les *savetonniers* dépendaient du GRAND CHAMBRIER et du GRAND CHAMBELLAN.

¹ Tome II, p. 907.

² *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 504.

³ *Dictionnaire de l'ancien langage français*, t. II, p. 385.

⁴ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. II, p. 32 et 93.

— Boisrobert, *Épîtres*, édit. de 1647, p. 44 et 150.

¹ Titre LXV.

² Dans Fontanon, *Édits et ordonnances royaux*, t. I, p. 1134.

³ Boîtes.

⁴ Numéro 787 de l'inventaire publié par M. Labarte. Il ne faut pas lire de Lyon.

Les *selliers* dépendaient à la fois du GRAND CHAMBRIER, du GRAND CHAMBELLAN et du CONNÉTABLE.

Les *savetiers* dépendaient des GRANDS ÉCUYERS.

Les *boursiers* dépendaient du GRAND CHAMBRIER et d'une famille qui, sans doute, avait acheté ce privilège.

Les *baudroyeurs*, les *mégissiers*, les *sueurs* et les *tanneurs* dépendaient de la même famille.

Un seul acte relatif à ces concessions nous a été conservé, c'est précisément celui qui concerne cette dernière dépendance. On le trouvera à l'article *Maître des sueurs*.

L'état des cuirs et peaux était l'objet d'examen minutieux dont les communautés cherchèrent toujours à s'affranchir et dont la royauté chercha toujours à tirer profit. De là, la création d'une foule de charges, toutes vendues par le Trésor, c'étaient des *contrôleurs*, des *visiteurs*, des *marqueurs*, des *vendeurs*, des *déchargeurs*, des *lotisseurs*, tous officiers dont l'intervention augmentait le prix des cuirs et entravaient la vente. Ils furent supprimés par édit du mois d'août 1759, qui établit sur les peaux un impôt unique, dit *marque des cuirs*.

Voy. **Baudroyeurs.** — **Blasonniers.** — **Bourrelliers.** — **Boursiers.** — **Bouteillers.** — **Ceinturiers.** — **Chagriniers.** — **Chamoiseurs.** — **Chapuisers.** — **Contrôleurs.** — **Cordonniers.** — **Corroiers.** — **Corroyeurs.** — **Crépisseurs.** — **Cuir (Marchands de).** — **Cuir bouilli (Fabricants de).** — **Déchargeurs.** — **Doreurs sur cuir.** — **Fourreurs.** — **Gainiers.** — **Gantiers.** — **Hongroyeurs.** — **Lormiers.** — **Lotisseurs.** — **Maître des sueurs.** — **Maroquiniers.** — **Mégissiers.** — **Peaussiers.** — **Peaux de lapin.** — **Relieurs.** — **Savetiers.** — **Savetoniers.** — **Selliers.** — **Sueurs.** — **Tanneurs.** — **Teinturiers.** — **Tassetiers.** — **Vendeurs.**

Cuiseniers. Nom sous lequel le *Livre des métiers*¹ désigne les cuisiniers.

Cuiseurs. Dans les briqueteries, ouvriers qui dirigeaient le feu d'un fourneau². Ils appartenait à l'équipe des *briqueteurs*.

Cuiseurs de tripes. Voy. **Tripiers.**

Cuisine royale (PERSONNEL DE LA). Les gens de service chargés de préparer les repas du souverain constituaient, dès le treizième siècle, un personnel très nombreux. Il se divisait en quatre départements : La *paneterie*, l'*échansonnerie*, la *cuisine* proprement dite et la *fruiterie*, classes bien distinctes dont les attributions furent définies par un grand nombre d'ordonnances. La plus ancienne que l'on connaisse date de 1261 ; elle a été publiée par Ducange dans ses notes sur Joinville et complétée par M. Douët-d'Arcq,

d'après plusieurs manuscrits¹. Mais elle présente encore plus de lacunes que celle qui fut rendue en 1285, dernière année du règne de Philippe le Hardi. Nous y voyons que l'*hostel* du roi était alors composé ainsi⁴ :

PANETERIE.

- 2 panetiers.
- 2 sommeliers.
- 3 porte-chappes.
- 1 oubloier².
- 1 pastour³.
- 1 charretier.

ÉCHANSONNERIE.

- 4 échantons.
- 2 barilliers.
- 2 bouteillers.
- 1 potier.
- 1 clerc de l'échansonnerie⁴.

CUISINE.

- 1 premier keu⁵.
- 4 keus.
- 4 aides de cuisine.
- 4 hâteurs⁶.
- 4 pages.
- 2 souffleurs.
- 4 enfants de cuisine⁷.
- 3 sauciers.
- 1 garde-manger.
- 2 sommeliers.
- 1 poulailler.
- 2 huissiers.

FRUITERIE.

- 1 fruitier.
- 3 valets fruitiers⁸.

Au commencement du règne de Charles VI, le service du roi avait été déjà très augmenté. Il comprenait :

PANETERIE.

- 1 premier panetier.
- 6 panetiers.
- 1 premier varlet tranchant.
- 5 varlets tranchants.
- 3 clercs.
- 3 sommeliers.
- 3 porte-chappes.
- 5 aides ou varlets de nappes.
- 1 oubloier.
- 1 baschouer.
- 1 lavendier⁹.

ÉCHANSONNERIE.

- 1 premier échanton.
- 8 échantons.

¹ Voy. *Comptes de l'hôtel des rois de France*, 1865, in-8°.

² Faiseurs d'oublies.

³ Faiseurs de pâtés.

⁴ Chargé d'écrire la dépense et de tenir les comptes.

⁵ Ou cuisinier.

⁶ Rôtisseurs.

⁷ Marmitons, dits aussi galopins.

⁸ Ordonnance de l'*hostel le Roy et la Reyne*, dans Leber, *Pièces relatives à l'histoire de France*, t. XIX, p. 11.

⁹ Blanchisseur.

¹ Titre LXIX.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 313.

- 4 clercs.
- 7 sommeliers.
- 3 barilliers.
- 3 garde-huche.
- 10 aides.
- 1 huissier.
- 1 voiturier.

CUISINE.

- 11 écuyers de cuisine.
- 1 premier queu ¹.
- 5 queux.
- 3 clercs.
- 3 aides.
- 7 hâteurs.
- 4 potagiers.
- 5 souffleurs.
- 2 bûchers.
- 6 enfants de cuisine.
- 2 huissiers.
- 1 broyeur au mortier.
- 4 porteurs d'eau.
- 1 poissonnier.
- 1 furet ².
- 7 varlets servants.
- 2 sausseurs ³.
- 4 varlets de sauserie.
- 2 varlets de chaudière.
- 1 voiturier.
- 1 recueilleur d'escuelles.
- 1 garde de sauserie.

FRUITERIE.

- 1 premier fruitier.
- 5 fruitiers.
- 3 clercs.
- 3 sommeliers.
- 1 chauffe-cire.
- 1 garde de fruits.

Pour trouver dans ce service des modifications valant la peine d'être signalées, il faut arriver au règne de Louis XIV. A cette époque les officiers dits de la *bouche du roi* sont divisés en sept offices :

- 1^o Le gobelet.
- 2^o La cuisine-bouche ⁴.
- 3^o La paneterie-commun.
- 4^o L'échansonnerie-commun.
- 5^o La cuisine-commun.
- 6^o La fruiterie.
- 7^o La fourrière.

Les grands officiers placés à la tête de ces sept offices étaient :

- Le premier maître d'hôtel.
- Le maître d'hôtel ordinaire.
- Les douze maîtres d'hôtel servant par quartier.
- Le grand panetier.
- Le grand échanson.
- Le grand écuyer tranchant.
- Les trente-six gentilshommes servants.

- Le maître de la chambre aux deniers.
- Les deux contrôleurs généraux.
- Les seize contrôleurs d'office.
- Le contrôleur ordinaire de la bouche.

Le personnel placé sous leurs ordres comprenait dans chacun des sept offices, savoir :

I. LE GOBELET.

Il se partageait entre la *paneterie-bouche* et l'*échansonnerie-bouche*.

PANETERIE-BOUCHE.

- 1 chef ordinaire.
- 12 chefs ou sommeliers.
- 4 aides.
- 1 garde-vaisselle.
- 3 sommers.
- 1 lavandier.

ÉCHANSONNERIE-BOUCHE.

- 1 chef ordinaire.
- 12 chefs.
- 1 aide ordinaire.
- 4 sommers.
- 4 coureurs de vin.
- 2 conducteurs de la haquenée.
- Garçons divers, dont le nombre fut variable.

II. CUISINE-BOUCHE.

- 10 écuyers.
- 4 maîtres queux.
- 4 hâteurs.
- 4 potagiers.
- 4 pâtissiers.
- 3 galopins.
- 4 porteurs.
- 4 gardes-vaisselle.
- 2 huissiers.
- 2 sommers du garde-manger.
- 1 sommier de chasse.
- 2 sommers des broches.
- 2 avertisseurs.
- 4 porte-fauteuil et porte-table.
- 6 serdeaux.
- 4 lavandiers.

III. PANETERIE-COMMUN.

- 13 chefs.
- 6 sommers.
- 2 lavandiers.
- 2 garçons.
- 1 délivreur.

IV. ÉCHANSONNERIE-COMMUN.

- 20 chefs.
- 12 aides.
- 1 maître des caves.
- 4 sommers de bouteilles.
- 2 sommers de vaisselle.
- 1 garçon délivreur.
- ... garçons.

V. CUISINE-COMMUN

- 12 écuyers.
- 8 maîtres queux.
- 12 hâteurs.
- 8 potagiers.

¹ Cuisinier.

² Qui peut-être faisait la chasse aux lapins avec un furet.

³ Ou sauciers.

⁴ Pour la nourriture du roi seulement.

- 4 pâtissiers.
- 12 enfants de cuisine.
- 12 porteurs.
- 2 verduriers.
- 2 gardes-vaisselle.
- 8 huissiers.
- 3 sommiers du garde-manger.
- 4 sommiers des broches.
- 2 falotiers.
- 4 lavandiers.
- 1 poëlier.
- 9 garçons.
- 4 tournebroches.

VI. FRUITERIE.

- 1 chef ordinaire.
- 12 chefs.
- 12 aides.
- 1 aide pour les fruits de Provence.
- 1 palmier.
- 4 sommiers.

VII. FOURRIÈRE.

- 20 chefs.
- 15 aides.
- 1 délivreur de bois.
- 1 porteur de bois.
- 3 garçons d'office.
- 2 porte-table.
- 1 menuisier.
- 2 porte-chaise d'affaire.

VIII. Huitième office dit CUISINE DU PETIT COMMUN, créé en 1664 et augmenté en 1667.

- 1 boulanger.
- 1 marchand de vin.
- 2 marchands de linge.
- 1 potier d'étain.
- 2 balayeurs.
- 2 maîtres d'hôtel.
- 4 écuyers.
- 2 aides.
- 1 porteur.
- 3 garçons.
- 2 faiseurs d'eau.
- 2 sommeliers.
- 2 gardes-vaisselle.
- 1 bouteiller.
- 1 délivreur de glace ¹.

Soit en tout 500 officiers environ.

Tous ces officiers servaient l'épée au côté. Tous ont un article spécial dans ce dictionnaire.

Cuisinières. Suivant Audiger, qui écrivait vers 1692, il n'y avait alors de cuisinières que dans les ménages condamnés à l'économie, seigneurs de fortune médiocre « gens d'affaires, bourgeois et autres » maîtres qui exigeaient d'elles de multiples aptitudes : « Il faut, dit-il, que la cuisinière sache faire une bonne soupe, déguiser ² toutes sortes de viandes pour les jours maigres, en faire des ragoûts, ainsi que du

poisson et des œufs, et toutes sortes de légumes pour les autres jours ; comme aussi ne pas ignorer la manière de faire quelques compotes et quelques autres bagatelles pour le dessert. Il est encore de son devoir de balayer la montée ¹ et la salle à manger, de tenir le tout bien propre, et de tâcher surtout à faire le profit de la maison ² ».

Guère plus de soixante ans après Audiger, qui avait été chef d'office dans d'opulentes maisons, l'historien Duclos écrivait : « Si les gens d'il y a soixante ans revenoient, ils ne reconnoitroient pas Paris à l'égard de la table, des habits, des mœurs. Il n'y avoit de cuisiniers que dans les maisons de la première classe ; plus de la moitié de la magistrature ne se servoit que de cuisinières ³ ».

On peut affirmer que les comptes de ces cuisinières étaient parfois embrouillés, et que plus d'une s'efforçait de faire *danser l'anse du panier* ou de *ferrer la mule*, deux expressions fort en vogue pour désigner les déloyaux profits des servantes. Dans les grandes maisons, elles comptaient avec le maître d'hôtel ou avec un laquais lettré, ce qui ne rendait pas les additions plus exactes. Il faut dire aussi que les cuisinières recevaient de fort mauvais conseils, même des poètes. Lisez :

Ce n'est pas encor tout. Revenant du marché,
Ayez toujours un air inquiet et fâché.
Accoutumez-vous bien à faire la pleureuse.
Ah ! mon Dieu ! direz-vous, que je suis malheureuse !
Depuis cinq ou six jours (vrai comme Dieu m'entend)
J'ai pour le moins perdu cent fois de mon argent.
Il faut qu'en calculant madame se mécompte
Ou qu'au marché l'on manque à me rendre mon compte.
Accompagnant ces mots d'une exclamation,
Chacun de votre sort aura compassion ;
Et le laquais chargé d'écrire la dépense,
Pourvu qu'il ait de vous la moindre récompense,
Et qu'en l'art de compter un maître l'ait instruit,
Daignera par bonté d'un zéro faire un huit ⁴.

Voy. Cordon bleu et Mule (Ferrer la).

Cuisiniers. Nos traiteurs, nos restaurateurs ont pour ancêtre la corporation des *cuisiniers-oyers* ou *oiers*, *coquinarii*, dit Jean de Garlande ⁵. Ils préparaient et vendaient des viandes, soit bouillies soit rôties, provenant de bœufs, de veaux, de moutons, de porcs, d'agneaux, de chevreux, de pigeons, de chapons et surtout d'oies, volaille dont les Parisiens se montraient alors particulièrement friands. Je relève un fait intéressant dans les statuts que les cuisiniers soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau. La communauté avait alors une caisse de secours. On prélevait sur les amendes professionnelles un tiers, dont le produit servait à soutenir les vieillards que leurs infirmités ou de mauvaises affaires avaient réduits à l'indigence : « Le tiers des amendes soit pour soutenir les povres vielles gens dudit mestier,

¹ L'escalier.

² La maison réglée, liv. III, chap. 3.

³ Mémoires sur sa vie. En tête de ses *Œuvres*, édit. de 1820, t. I, p. Lxi.

⁴ La maltôte des cuisinières. Dans Éd. Fournier, *Variétés littéraires*, t. V, p. 248.

⁵ *Dictionarius*, p. 26.

¹ Voy. L. Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 57 et suiv.

² Apprêter de diverses manières.

qui seront decheuz par fait de marchandise ou di viellesse ¹ ».

La *Taille de 1292* cite 21 *cuisiniers* et 3 *oiers*. On y trouve aussi 23 *queus*, qui représentent des cuisiniers attachés à des couvents où à des grandes maisons, et qui peut-être étaient indépendants de la corporation. Je citerai entre autres :

Jaques, queu du roi.

Jehan Porchier, queu de la reine Marguerite ².

Gervese, queu du comte d'Artois.

Pierre, queu du comte de Ponthieu.

Robert, queu de l'abbaye Saint-Germain des Prés.

Thomas l'Escot, queu de l'abbaye de Saint-Victor ³.

D'après la *Taille de 1300*, Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, avait pour queu Henry Becaire ⁴.

Le maître queu du roi (*magister coquus, princeps coquorum*) jouissait de quelques curieux privilèges. Ainsi, les jurés des poissonniers fixaient la valeur du poisson prélevé, en vertu du droit de prise ⁵, pour l'usage de la maison royale. Mais le premier queu, chargé d'en faire choix au marché, nommait lui-même ces jurés, et ceux-ci prêtaient entre ses mains le serment de « bien et loiaument » procéder à l'estimation du poisson, sans favoriser ni le roi ni les marchands ⁶. Le premier cuisinier avait aussi la garde de l'étalon destiné à contrôler les filets des pêcheurs de l'eau du roi, et il devait les saisir s'il y trouvait des mailles trop étroites ⁷. Depuis Pâques jusqu'à la Saint-Remi (1^{er} octobre), il fallait qu'un gros tournois posé à plat sur chaque maille pût aisément passer à travers. De la Saint-Remi à Pâques, on ne tolérât plus que la largeur d'un gros parasis ⁸.

Au siècle suivant, la communauté des cuisiniers se partage en deux branches ; l'une, conservant les statuts primitifs, prend le titre de *rôtisseurs* et figure sous ce nom dans l'ordonnance des Bannières (1467) ; les maîtres de l'autre s'instituent *charcutiers* et reçoivent de nouveaux statuts en 1476. Ces deux métiers, très aimés du petit peuple, poursuivent modestement leur carrière, pendant que Henri IV crée, en 1599, la corporation plus relevée des *queux-cuisiniers-porte-chappes*, titre auquel elle ajoute, en 1708, celui de *traiteurs*.

En 1736, il y avait à la cour, pour la bouche du roi, quatre maîtres queux, et pour les communs huit maîtres queux servant par quartier ⁹.

Voy. Charcutiers. — Gueux. — Rôtisseurs. — Traiteurs, etc.

Cuitiers. Voy. Rôtisseurs.

Culleriers. Voy. Cuilleristes.

Culottiers. Ils appartenait à la corporation des boursiers. Ils employaient les peaux de bouc, de chamois, de daim, de cerf, d'âne, de mouton, etc. Sous Louis XVI, le sieur Robert, « culottier très renommé et guétrier ordinaire du Roi », demeurait rue Dauphine ¹.

Culs-blancs. Surnom donné aux porte-balles.

Cultilers et Cultiliers. Voy. Jardiniers.

Cultivateurs. Cultiveurs. Cultiviers. Voy. Agronomes.

Cure-dents (MARCHANDS DE). Le cure-oreille, le cure-dent et le cure-angle, sont très fréquemment cités dans les inventaires des treizième et quatorzième siècles, le premier sous les noms de *escurète* et de *curoreille*, le second sous ceux de *furgoere*, de *fusequoir*, de *furgette*, de *contelet*, de *coutel*, etc. Le cure-dent portait parfois à l'une de ses extrémités un cure-oreille, car l'inventaire du roi Charles V mentionne « ung petit contelet d'or à façon de furgette à furgier dens et à curer oreilles, pesant quatre esterlins ² ». Quand le comte de Foix alla visiter dans sa prison son fils Gaston, « il tenoit un petit long coutel, dont il appareilloit ses ongles et nettoyoit ³ ». On se servait aussi du gratte-langue, appelé au siècle suivant *petite cuiller à nettoyer la langue*.

Tous ces objets se vendaient chez les merciers.

Au seizième siècle, l'emploi du métal est condamné. La Framboisière, médecin de Louis XIII, professe que « les cure-dents doivent être faits de lentisque, de myrte, de romarin ou de cyprès ⁴ ». On y ajouta plus tard le bois de rose et le fenouil qui, dit Furetière ⁵, ont la propriété de « donner bonne bouche lorsqu'on les mâche ». Tantôt on piquait les cure-dents de fenouil dans des fruits confits placés sur la table à portée des convives, tantôt on leur offrait des branches de fenouil chargées de cure-dents.

Au dix-huitième siècle, les cure-dents faisaient partie du commerce des patenôtriers-bouchonniers. En 1726, les statuts de ce métier autorisent les maîtres à confectionner des « volans à jouer », et ils ajoutent : « A l'esgard de l'excédent de plumes qui entrent dans la confection des volans, pourront en faire des cure-dents, si bon leur semble ⁶ ».

Cure-retraits et Cureurs de retraits. Voy. Vidangeurs.

¹ *Almanach Dauphin*.

² Voy. J. Labarte, *Inventaire du mobilier de Charles V*, n° 2,828.

³ Froissart, *Chronique*, liv. III, chap. 13, édit. Buchon, t. II, p. 403.

⁴ *Le pourtrait de la santé*, p. 364.

⁵ *Dictionnaire étymologique*.

⁶ Article 26.

¹ *Livre des métiers*, titre LXIX.

² Veuve de saint Louis.

³ Pages 11, 26, 38, 130, 166, 174.

⁴ Page 3.

⁵ Voy. l'art. Prise (Droit de).

⁶ *Livre des métiers*, titre C.

⁷ *Livre des métiers*, titre XCIX.

⁸ Voy. les *Ordonn. royales*, t. I, p. 792, et Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 296.

⁹ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 203 et 216.

Cureurs d'égouts. Voy. **Égoutiers.**

Cureurs de puits. Au seizième siècle, ils parcouraient les rues en offrant leurs services :

A curer le puits
C'est peu de pratique,
La gaigne est petite
Plus gagner ne puis ¹.

Les cureurs de puits, dits aussi *puitiers*, appartenaient à la corporation des vidangeurs, article auquel je renvoie. Mais il faut bien dire qu'une foule d'autres corps d'état et même des soldats leur faisaient concurrence.

Curiosités (MARCHANDS DE). Leur métier ne paraît guère antérieur au dix-septième siècle, et à ce moment ils portent le nom de brocanteurs. Le *Livre commode pour 1692* les range, il est vrai, sous la rubrique *commerce de curiositez et de bijouteries* ², mais l'abbé Jaubert en 1773, définit ainsi le métier : « Le brocanteur est celui qui fait trafic de diverses sortes de marchandises de hasard. Ce nom convient principalement aux marchands antiquaires, qui tiennent magasin de bronzes, de médailles, de statues, de porcelaines anciennes, de vases antiques, etc. ³ ». Notez qu'il fallait déjà redouter les contrefaçons, et se méfier de certains brocanteurs coutumiers d'une « industrie qu'il est bien important de connoître pour n'en point être la dupe ⁴ ».

Quelques brocanteurs ont laissé un nom presque célèbre et sont souvent cités dans les écrits du temps. Je citerai seulement Dautel ou Dotel, établi quai de la Mégisserie, et qui est mentionné par Regnard et par Lesage ; Malafer, demeurant quai de l'horloge, qui fut mêlé à la fameuse affaire des couplets de J.-B. Rousseau ;

Quesnel, rue des Bourdonnais ; Fagnany, quai de l'École, etc., etc.

L'ordonnance du 26 juillet 1777 enjoignit aux marchands fripiers, tapissiers, brocanteurs, etc. », d'avoir un registre coté et paraphé par le commissaire de leur quartier, et d'y « inscrire jour par jour, de suite et sans aucun blanc, la quantité et la qualité des marchandises vieilles qu'ils achèteront, ensemble les nom et domicile des vendeurs ».

Cuvandières. Voy. **Blanchisseurs.**

Cuve (PAPETIERS TRAVAILLANT EN). Titre que prenaient les cartonnières, parce que, comme les fabricants de papier, ils faisaient pourrir le chiffon dans des cuves.

Cuveliers. Ducange les nomme *cuparii* et *cuperii*. Ils fabriquaient en bois les « cuves à baigner » qui, au seizième siècle encore, tenaient lieu de nos baignoires ; ils faisaient aussi les baquets de toute espèce et les tinettes qui servaient à conserver les beurres salés, les beurres fondus, etc. C'étaient de petits tonnelets, munis de deux oreillettes, dans lesquelles passait un bâton qui maintenait le couvercle. On en criait dans les rues de Paris ¹. Il faut certainement reconnaître les cuveliers dans les *baquetiers* que cite l'auteur du *Calendrier des confréries* ². Ces industriels appartenaient à la corporation des tonneliers.

Cuyttiers. Voy. **Rôtisseurs.**

Cyrrugiens. Nom que le *Livre des métiers* donne aux chirurgiens.

Cythareurs. Voy. **Cithareurs.**

D

Damasquineurs. C'est de l'Orient, de Damas sans doute, que nous est venu l'art de damasquiner les métaux, et il ne semble pas qu'il ait été connu en France avant le seizième siècle. Rabelais ³ parle d'« un gobelet de lierre bien précieux, battu d'or à la damasquine », et je n'ai pas rencontré une plus ancienne mention de ce genre.

Strozzi, passionné pour les belles armes, s'efforça avec succès d'introduire à Paris les

procédés employés par les artisans milanais ³, et en août 1583, Henri III donna des statuts aux damasquineurs, dit M. É. Levasseur qui en fournit le texte ⁴. Je ne crois pourtant pas qu'ils aient jamais été constitués en communauté régulière, car une foule de corporations, les doreurs, les couteliers, les armuriers, les fourbisseurs, les arquebusiers, les éperonniers, etc., avaient le droit de damasquiner leurs ouvrages et prenaient officiellement le titre de *damasquineurs*.

¹ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

² Tome I, p. 236.

³ *Dictionnaire*, t. I, p. 339.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*.

⁵ *Pantagruel*, liv. IV, ch. 1.

¹ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc. (1545).

² J.-B. Lemasson, 1621, (p. 38).

³ Voy. Brantôme, *Œuvres*, t. VI, p. 79.

⁴ *Histoire des classes ouvrières*, t. II, p. 143.

Benvenuto Cellini fournit à François I^{er} quelques pièces admirables, mais le plus habile artiste en ce genre qui ait existé semble avoir été le fourbisseur Cursinet; certaines armes fabriquées par lui sous Henri IV sont des chefs-d'œuvre de luxe et de goût ¹.

Dame du lit de la reine. Charge créée le 2 avril 1673 en faveur d'une dame Dufresnoy. Celle-ci, préposée sans doute à tout ce qui concernait le coucher et le lever de Marie-Thérèse, prenait rang après toutes les dames de la reine et avant les gouvernantes des enfants de France. Cette charge fut supprimée après la mort de Marie-Thérèse en 1683 ².

Dames de compagnie. Voy. **Demoielles de compagnie.**

Dangereux (SERGENTS). Voy. **Traversiers.**

Danse (MAÎTRES DE). Mentionnons d'abord, pour mémoire, que la *Taille de 1292* cite, parmi les plus humbles imposés de Paris, un *baleeur* qui pourrait bien avoir été une sorte de maître de danse ³. Rappelons aussi que la première fête de cour à laquelle on puisse donner le nom de bal eut lieu en 1385, à l'occasion du mariage de Charles VI avec Isabeau de Bavière.

Passons au seizième siècle. D'Aubigné ⁴ et Tallemant des Réaux ⁵ nous ont révélé la passion de Sully pour la danse : « Tous les soirs, la Roche jouoit sur le luth des danses du temps, et M. de Sully les dansoit tout seul, avec je ne sçay quel bonnet extravagant en tête ». Il est vrai que Sully avait à peine cinquante ans quand Henri IV fut assassiné. Nous savons encore par Tallemant qu'à cette époque, ce n'étaient pas les hommes qui invitaient les dames, mais que les dames choisissaient elles-mêmes leurs danseurs ⁶.

Louis XIV aima fort la danse. Il avait eu pour maîtres d'abord Henry Prevost ⁷, puis Charles de la Motte, et Louis Lasseré ⁸. Les maîtres à danser, alors dits *baladins* ⁹, appartenaient encore à la communauté des joueurs d'instruments; mais, en mars 1661, fut créée l'académie de danse, composée, disent ses premiers statuts, des « treize plus anciens et plus expérimentez maîtres à danser, et plus experts au fait de la danse ». Je vois cités parmi eux « François Galland, sieur du Désert, maistre ordinaire de la reine, et Jean Renaud, maistre à danser de Monsieur, frère du Roy ». Une trentaine d'années après, les professeurs les plus célèbres étaient MM. de Beauchamp, maître de ballets du roi; Raynal, maître des enfants de

France; et Pécourt, maître des pages de la chambre ¹.

Ces artistes en vogue allaient donner leurs leçons accompagnés d'un serviteur qui portait le violon ². Ils se faisaient payer fort cher. Regnard nous l'apprend dans sa farce du *Divorce*, jouée au théâtre italien en 1688 : « COLOMBINE. Un demi louis d'or pour une leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs maîtres qu'un écu par mois. ARLEQUIN. Il est vrai; mais dans ce temps-là, les maîtres à danser n'étoient pas obligés d'être dorés dessus et dessous comme à présent, et une paire de galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la ville ». Pourtant, s'il faut en croire la princesse Palatine, l'art de la danse était alors beaucoup moins apprécié qu'aux beaux jours de la jeunesse de Louis XIV. Elle écrivait le 14 mai 1695 : « La danse est maintenant passée de mode partout. Ici en France, aussitôt qu'on est réuni, on ne fait rien que de jouer au lansquenet. Les jeunes gens ne veulent plus danser ³ ». Ceci restait vrai vingt ans après, car Nemeitz, racontant son voyage à Paris constatait que l'« on voit peu de François qui dansent bien et qui ont envie d'apprendre à danser; on trouve dans une salle de danse dix étrangers contre un François ». Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter : « Tout le monde apprend aujourd'hui à danser un menuet; c'est au point que, même les compagnons cordonniers et tailleurs prétendent y exceller ⁴ ».

A la fin du dix-huitième siècle, les maîtres les plus recherchés étaient les sieurs :

CHEVALIER, rue Saint-Honoré, qui tenait chez lui, les dimanches et fêtes, des « assemblées bourgeoises depuis six heures du soir jusqu'à dix. Prix 1 livre 10 sous ».

VESTRIS, rue Saint-Honoré, « un des premiers danseurs de l'Opéra et des plus célèbres de l'Europe pour la grâce et l'aplomb ».

DELAVAL, rue Basse-du-Rempart, maître à danser des enfants de France.

GARDEL, rue Villedo, « un des plus célèbres danseurs de l'Europe ».

LANY, rue Saint-Louis du Louvre, maître de ballets de l'Opéra.

PITROT, rue Comtesse-d'Artois, maître de ballets de la Comédie italienne.

LYONNOIS, rue Montmartre. « Un des premiers danseurs de l'Opéra pour les hautes danses et les furies ⁵ ».

BALTAZARD, rue de Cléry, « renommé pour le menuet ⁶ ».

Voy. **Instruments (Joueurs d') et Musique.**

¹ Voy. Félibien, *Principes d'architecture*, p. 455.

² Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 465.

³ Page 486.

⁴ *Baron de Fœneste*, liv. I, ch. 21.

⁵ *Historiettes*, t. I, p. 115.

⁶ Tome V, p. 353 et 365.

⁷ *Estat général de la maison du Roy* (1657), p. 115.

⁸ A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 98 et 804.

⁹ Voy. ci-dessus cet article.

¹ *Livre commode pour 1692*, t. I, p. 256.

² Voy. Brueys et Palaprat, *Le grondeur*, acte II, sc. 23.

³ *Nouvelles lettres*, p. 2.

⁴ *Séjour de Paris*, édit. Plon, p. 24 et 25.

⁵ On nommait ainsi les endroits les plus vifs, les plus passionnés des ballets.

⁶ *Almanach Dauphin pour 1777*.

Danseurs du roi (GRANDS). Louis XV entendait sans cesse parler du théâtre dirigé par J.-B. Nicolet, désira assister à une représentation. La troupe fut mandée à Choisy le 23 avril 1772, et sut, par ses tours de force et d'adresse, ses danses excentriques, ses exercices sur la corde, ses sauts périlleux, amuser un instant le monarque blasé. Celui-ci, en retour, autorisa Nicolet à s'intituler directeur du théâtre des grands danseurs du roi, nom auquel succéda, en 1792, celui de théâtre de la Gaité.

Dariolettes. Voy. **Entremetteuses.**

Débacleurs. Officiers de la Ville. Ils étaient chargés d'éloigner les bateaux vides pour mettre à leur place ceux qui étaient à décharger ¹. « Les desbacleurs, dit l'ordonnance de décembre 1672 ², feront ôter incessamment des ports les bateaux vides, sans prétendre autres droits que ceux à eux attribués ».

On les trouve aussi nommés *Boute-à-port, Maîtres de quai*, etc.

Débardeurs. Les débardeurs ou déchargeurs enlevaient les marchandises au fur et à mesure de l'arrivée des bateaux et les déposaient sur le port. Ils étaient nommés par le prévôt des marchands, entre les mains de qui ils juraient « que bien fidèlement et loyalement exerceront ledit office, qu'ils n'exigeront ne prendront plus grand salaire que celui qui sera ordonné, qu'ils garderont les ordonnances, et que s'ils savent chose qui soit au préjudice du public, ils le feront incontinent savoir aux prévost des marchands et eschevins ». Ils déchargeaient toute espèce de marchandises, sauf les boissons, pour lesquelles les *déchargeurs de vin* avaient un privilège.

La *Taille de 1292* cite 45 *descharcheeurs*. Leur nombre, fixé à 57 par l'ordonnance de 1415 varia fréquemment dans la suite.

Les *déchargeurs de bateaux et de toutes sortes de marchandises* avaient pour patron saint Christophe, qu'ils fêtaient le 25 juillet à la chapelle de l'Ave-Maria. Les *déchargeurs de bois* formaient, en outre, une confrérie placée sous le patronage de saint Nicolas.

Voy. **Déchargeurs de bois et Ports (Sur les).**

Débardeurs de foin. Voy. **Courtiers.**

Déchargeurs. Voy. **Débardeurs.**

Déchargeurs de bois. « C'est un travail déchirant à voir que celui qui fait sortir des rives boueuses de la Seine tout ce bois qu'on arrache, qu'on sépare et qu'on porte à dos d'hommes dans les chantiers. Les travailleurs sont nus, plongés à mi-corps dans la rivière, leur front est trempé de sueur. La paleur de leur visage annonce qu'ils ne résisteront pas longtemps à ce labeur pénible. Leur corps est

tout défiguré par la vase fangeuse qui souille leurs membres et semble affaiblir leurs nerfs ⁴ ».

Ils avaient pour patron saint Nicolas.

Voy. **Débardeurs.**

Déchargeurs sous corde. Titre que prenaient les emballeurs.

Déchargeurs de cuirs. Voy. **Vendeurs.**

Déchargeurs de poissons. Auxiliaires des vendeurs de poissons de mer, ils déchargeaient les paniers apportés par les chasse-marée.

Voy. **Compteurs.**

Déchargeurs de vin. Ils avaient seuls le droit de décharger les vins, cidres et autres breuvages qui arrivaient à Paris, tant par eau que par terre. La *Taille de 1292* cite seulement un *descharcheur de vin*, celle de 1300 en cite deux. Il y en avait certainement davantage, mais les autres sont compris parmi les nombreux *descharcheurs* que mentionnent ces deux tailles.

Une pièce de la fin du treizième siècle, qui a été publiée par G.-B. Depping ², nous montre que les *descharcheurs de vins* étaient alors exemptés du service du guet.

Le titre VII de la grande ordonnance du 30 janvier 1351 régle le prix que pouvaient demander les déchargeurs de vin pour descendre une pièce en cave, pour l'« oster des nefz ³ et mener en l'hostel ⁴ de celluy à qui y sera », suivant que celui-ci demeurait en deçà du Grand-Pont ou du Petit-Pont, dans l'enceinte ou hors de l'enceinte de Paris.

L'ordonnance de 1415 ⁵ réorganisa complètement cette corporation. Quand un office de déchargeur venait à vaquer, il y était pourvu par le prévôt des marchands, qui ne devait le donner qu'à un homme « de bonne vie, renommée et honneste conversation, sans aucun blâme ou reproche, et habile, suffisant, et idoine pour iceluy office exercer ». Le nouveau déchargeur était tenu, avant d'entrer en fonctions, de « faire serment que bien loyaument et diligemment il exercera ledit office, et fera résidence continue à jours ouvrables sur le cay ⁶ du port de Grève et autres lieux et places accoutumés, afin que chacun qui en aura affaire en puisse promptement finer; et qu'il ne prendra ny demandera plus grand salaire que celui qui est ordonné pour ledit office faire et exercer ». Il n'avait plus ensuite qu'à fournir « caution bourgeoise de la somme de trente livres parisis ». La même ordonnance veut que « deux commissaires » nommés par le prévôt et assermentés aient pleine et entière autorité sur les déchargeurs.

L'édition publiée en 1500 de cette ordon-

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. XII, p. 334.

² *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 426.

³ Des bateaux.

⁴ En la demeure.

⁵ Chapitre VIII.

⁶ Sur le quai.

¹ Ordonnance de février 1415, chap. 54.

² Chap. IV, art. 10.

nance renferme ¹ une gravure qui représente deux déchargeurs occupés à descendre à terre un tonneau.

Vers la fin du quinzième siècle, les déchargeurs furent réunis aux tonneliers, avec lesquels ils ne formèrent plus qu'une seule communauté, celle des *tonneliers-déchargeurs de vins* ². Ils n'en eurent pas moins, avec les débardeurs, les forts, etc. de fréquents démêlés qui, en fin de compte, laissèrent intacts leurs privilèges. L'ordonnance dite des *Bannières* (1467) les nomme *avaleurs de vin*, du vieux mot *avaler* qui signifiait descendre, et c'est ainsi que les qualifie encore Le Masson en 1621 dans son *Calendrier des confréries* ³.

L'ordonnance de 1672 est une des dernières qui ait réglé les fonctions des déchargeurs de vin ⁴. On n'y trouve, d'ailleurs, qu'un petit nombre de prescriptions aujourd'hui sans intérêt.

En juin 1690, le roi créa, pour se procurer de l'argent, quarante offices de *rouleurs-chargeurs de vin*. Les tonneliers conservèrent seulement leur titre de déchargeurs et le droit de porter les tonneaux depuis le bateau jusqu'à terre ; là, les rouleurs-chargeurs s'en emparaient et les hissaient sur les voitures. Des discussions s'élevaient chaque jour sur la limite des privilèges reconnus à chacune des deux communautés, et il fallut supprimer la dernière venue. En 1703 elle fut remplacée par cent vingt offices de *déchargeurs-rouleurs-chargeurs*. Mais les marchands de vin continuèrent à s'adresser aux tonneliers, et les querelles recommencèrent. En 1705, on abolit les cent vingt offices, et on en créa cent vingt autres, qu'il fut permis de cumuler avec un autre métier : c'était engager les tonneliers à les acheter. Ceux-ci s'en gardèrent bien, et n'en continuèrent pas moins à faire presque seuls le service du chargement et du déchargement.

Déchireurs de bateaux. Ils achetaient des bateaux hors de service, et les dépeçaient, vendaient les planches, les clous, les débris, etc.

Deciers. Nom que l'ordonnance des *Bannières* (1467) donne aux faiseurs de dés à jouer.

Decimateurs. Voy. **Dimiers**.

Déclamation (MAÎTRES DE). « On ne déclame pas, on ne représente pas toujours ; mais on a toujours besoin d'observer une prononciation correcte et de supprimer un geste peu convenable : c'est ce qu'enseigne très bien l'art de la déclamation. On y peut donner quelque attention, moins peut-être pour acquérir des perfections d'apparat et de représentation, que pour éviter des défauts assez communs dans la société ⁵ ».

Vers la fin du dix-huitième siècle, les principaux maîtres de déclamation appartenaient presque tous au théâtre. C'étaient MM. Grandval, Lanoue, Lekain, Sarrazin, M^{lles} Clairon, Dumesnil, Gaussin et Grandval.

Décorateurs. Voy. **Fleurs artificielles** (Fabricants de).

Décorateurs [POUR LE THÉÂTRE]. Au moyen âge, dans les *mystères* représentés en plein air, c'est sur l'échafaud même, recouvert de toile ou de papier, que les peintres brossaient de naïfs et rudimentaires décors. Encore faut-il voir là une rare exception. Comme l'auteur faisait, sans aucun scrupule, changer jusqu'à huit ou dix fois le lieu de l'action, comme on représentait parfois dans la même pièce et dans un long espace de temps, des batailles rangées, des villes assiégées, brûlées, livrées au pillage, etc., il fallait bien avoir recours à d'autres procédés. Alors, au début de la pièce, un des auteurs s'avancait et venait exposer d'avance aux spectateurs dans quels endroits allaient se dérouler les événements, et même lui révéler, au besoin, toutes les péripéties de la pièce. C'était le prologue :

Cette habitacle ci-présente
Paradis si nous représenté.
Philippe, l'empereur romain
Qui tout homme tient dans sa main,
Est en ce haut palais assis.

Enfin, on suppléait parfois à ces prologues par des écriteaux qui désignaient les divers lieux où se transportaient successivement les personnages :

Afin d'ennuy fuir, nous nous taisons
Présent ¹ des lieux. Vous les pavez connoistre
Par l'escritel que dessus voyez estre ².

Au commencement du règne de Louis XIII, des toiles peintes et tendues sur châssis fixes inaugurèrent le décor actuel. On eut aussi l'idée de donner une disposition oblique aux châssis disposés des deux côtés de la scène. Auparavant parallèles à la muraille, on les décomposa en plusieurs parties qui, placées en biais, se présentèrent presque de face aux spectateurs, et, tout en dissimulant les murs du fond, laissèrent des espaces libres pour l'entrée et la sortie des acteurs.

La règle des trois unités, qui date du dix-septième siècle, simplifia le travail du décorateur ; il n'eut plus à fournir que deux ou trois décors, palais, jardin, rue, salon, suffisants pour représenter une multitude de pièces.

Parmi les peintres qui se distinguèrent alors dans l'art du décor, il faut citer surtout Torelli et Vigarani appelés de Rome par Mazarin ; Bérain, qui brossa les décors d'*Esther* ; Servandoni ; Boucher ; Fragonard ³ ; Pietro Algieri, qui figure, en 1760, dans le personnel de l'Opéra avec le titre de « peintre pour décorations ». A

¹ Folio XXI.

² *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 656.

³ Pages 36, 39 et 88.

⁴ Chap. XIII.

⁵ Jeze, *État ou tableau de la ville de Paris*, édit. de 1760, p. 190.

¹ Présentement.

² Petit de Julleville, *Les mystères*, t. I, p. 384 et s.

³ G. Bapst, *Essai sur l'histoire du théâtre*, passim.

la même date, le sieur Duclos est dit « décorateur machiniste de la Comédie italienne ¹ ».

Voy. **Théâtre**.

Découpeurs. Ils confectionnaient, soit à l'emporte-pièce, soit à l'égratignoir, soit au fer chaud, soit au métier « tous les petits ouvrages de modes qui servent à l'ornement des robes des dames ». C'étaient eux aussi qui fabriquaient les *mouches*.

Les découpeurs furent tantôt réunis aux brodeurs, tantôt indépendants. Au milieu du dix-huitième siècle, les maîtres étaient au nombre de quinze, l'apprentissage durait six ans et le compagnonnage trois ans, le chef-d'œuvre représentait une aune de travail. La communauté avait pour patron saint Clair et pour titre officiel *découpeurs-gaufreurs-égratigneurs*.

Voy. **Agrémentistes**. — **Mouches (Faiseurs de)**. — **Silhouettes**.

Décrotteurs. Ils ne sauraient faire remonter bien haut leur origine, car je ne rencontre pas trace de leur existence à l'époque où leur intervention eut été le plus utile.

Avant que les carrosses fussent devenus d'usage ordinaire, on changeait de chaussure, les jours de pluie, avant de se présenter dans une maison. Les *Loix de la galanterie* publiées vers 1644, s'expriment ainsi : « Si les galands du plus bas estage veulent visiter les dames de condition, ils remarqueront qu'il n'y a rien de si laid que d'entrer chez elles avec des bottes ou des souliers crottez, spécialement s'ils en sont logez fort loin ; car quelle apparence y a-t-il qu'en cet estat ils aillent marcher sur un tapis de pied et s'asseoir sur un faut-œil de velours ? C'est aussi une chose infâme de s'estre coulé de son pied d'un bout de la ville à l'autre, quand mesme on auroit changé de souliers à la porte, pource que cela vous accuse de quelque pauvreté ² ».

Il faut bien conclure de ceci qu'au milieu du dix-septième siècle l'industrie des décrotteurs n'existait pas encore. Mais nous savons qu'elle était déjà florissante au début du siècle suivant, car Nemeitz écrivait en 1718 : « On trouve partout des décrotteurs qui s'offrent, avec toutes les flatteries imaginables, à vous décrotter les souliers ³ ».

Nous les voyons, un peu plus tard, divisés en trois classes :

1^o Les décrotteurs *résidents*, qui occupaient une place fixe, soit dans un carrefour, soit sur les hauts trottoirs du Pont-Neuf ou du Pont-Royal.

2^o Les décrotteurs *ambulants*, qui parcouraient les rues en proposant leurs services.

3^o Les décrotteurs *au mois*, attachés à des maisons particulières, à des hôtels meublés, etc.

Le métier n'exigeait qu'un capital insignifiant, était simple et facile. « Ils se servent d'une petite sellette pour faire appuyer le pied de celui dont ils doivent décrotter les souliers, d'un mauvais chiffon pour ôter la boue qui est autour du soulier, d'une décrottoire pour enlever ce que le chiffon a laissé, et d'une polissoire pour étendre également la cire ou l'huile mêlée de noir de fumée qu'ils ont répandue sur l'empeigne. Ils ne noircissent le soulier qu'après qu'ils ont passé du blanc d'Espagne sur les boucles avec une petite brosse faite exprès ; ils se servent d'une autre pour ôter la crotte qui s'est attachée aux bas en marchant. Ils mettent ainsi ceux qui n'ont point d'équipage en état de se présenter plus honnêtement dans les maisons où ils ont affaire.

Les décrotteurs attachés à des maisons particulières se tiennent communément dans les hôtels garnis, où non seulement ils décrottent les souliers de ceux qui y logent, mais encore nettoient leurs habits, leur servent comme valet de chambre et font leurs commissions. On les prend ordinairement au mois ⁴ ».

Sébastien Mercier vante surtout l'habileté des décrotteurs *résidents* installés sur les trottoirs du Pont-Neuf. « La célérité, la propreté, dit-il ⁵, distinguent ces décrotteurs-là ; ils sont réputés maîtres... S'il pleut ou si le soleil est ardent, on vous mettra un parasol en main, et vous conserverez votre frisure poudrée ». Et cette délicate attention n'augmentait pas le prix de l'opération : « De temps immémorial, dans toutes les saisons, à la porte des spectacles ou ailleurs, quelles que soient les variations des comestibles ou le haussement des monnoies, on paie invariablement deux liards pour se faire ôter la crotte des bas et des souliers ³ ».

Les choses ont bien changé vingt ans après. Une révolution a passé par là, et d'immenses progrès se sont accomplis. Écoutez un peintre des mœurs parisiennes à la fin du dix-huitième siècle : « Tout tend vers la perfection, tout jusqu'à l'art du décrottage. Il y a quelques années, un savoyard maladroit, un grossier auvergnat brossait rudement les souliers sans épargner les bas, et noircissait quelquefois ces derniers aux dépens des autres avec de l'huile puante mêlée à un peu de noir de fumée. Aujourd'hui, un artiste muni d'une éponge et de deux ou trois pinceaux de diverses grosseurs effleure la chaussure, en enlève à peine la boue et recouvre le tout d'un cirage noir et brillant. Entrez dans cette boutique au Palais-Égalité ⁴, près du théâtre. On vous offre un fauteuil, un journal ; asséyez-vous et lisez, lisez ou plutôt examinez la gravité de l'artiste décrotteur, et voyez comme la célébrité a imprimé une sorte de dignité à ses traits ⁵ ».

¹ Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, édit. de 1773, t. II, p. 14.

² Vers 1780.

³ *Tableau de Paris*, t. VI, p. 1.

⁴ Le Palais-Royal.

⁵ J.-B. Pujoux, *Paris à la fin du dix-huitième siècle* (1801), p. 98.

¹ Jèze, *État ou tableau de la ville de Paris*, 2^e partie, p. 3 et 9.

² *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*, p. 19.

³ *Le séjour de Paris*, édit. Plon, p. 56.

Nous savons encore que ces artistes avaient « une toilette de garçons limonadiers ou restaurateurs », et qu'ils faisaient parfois des recettes de deux cents francs ¹.

Deeliers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux faiseurs de dés à coudre.

Deessiers. Fabricants de dés à jouer.

Voy. **Dés.**

Défenseurs officieux. Voy. **Avocats.**

Dégraisseurs. La *Taille de 1292* mentionne un *laveur de robes*, qui ne peut guère être qu'un dégraisseur. On criait alors dans les rues la :

Terre à laver pour dégraisser,
de la terre à foulon, sans doute.

Le *Ménagier de Paris*, en 1393, indique les procédés employés dans les ménages bourgeois pour enlever les taches faites sur les étoffes, pour les préserver des mites durant l'été, etc. ². Pour dégraisser les tissus de soie, on se servait surtout de la craie de Briançon.

Un dégraisseur ambulant, qu'on trouve cité par plusieurs écrivains des seizième et dix-septième siècles, est resté célèbre sous le nom de *crieur de male tache*.

A la malle tache,
La sueur du bonnet gras !
A profiter volontiers tasche,
Et si je n'en suis pas plus gras ! ³

Le poète Sygogne écrit dans *Le pourpoint d'un courtisan*, satire imprimée à la suite des œuvres de Mathurin Régnier :

Maintes fois le maistre bravache
Eust appelé la malle tache.
Pour ce vieux chiffon dégrasser.

Et de la Ronce dans *Le bas de soye d'un courtisan* :

Elles te firent mainte tache
Où le crieur de male-tache
A bien perdu tout son latin.

Enfin Régnier a fort tourmenté les commentateurs par ces trois vers :

... il graissa mes chausses pour mes bottes
En si digne façon que le frippier Martin
Avec sa malle-tache y perdroit son latin.

Brossette s'est donné beaucoup de peine pour expliquer ce que pouvait être cette *male* (mauvaise) *tache*, et il finit par déclarer qu'on nommait ainsi « le frippier ou le dégraisseur qui levait les taches ⁴ ».

M. Viollet-le-Duc est plus près de la vérité quand il dit que ces mots désignent « une pierre à détacher ou un savon à dégraisser inventé par le frippier Martin, et analogue aux ingrédients de même nature que nous voyons vendre sur les places publiques ⁵ ».

Cependant la male-tache n'était ni une pierre ni un savon. En effet, parmi des gravures du seizième siècle conservées à la bibliothèque de l'Arsenal figure un *crieur de malle tache* ; or, il porte de la main droite une bouteille à gros ventre et de la gauche un bâtonnet qui servait sans doute à frotter l'étoffe pour la dégraisser.

L'article 79 de l'*Instruction générale* du 17 mars 1671 attribua aux teinturiers du petit teint le droit de reteindre les vieux habits et les vieilles étoffes : d'où leur nom de *dégraisseurs* ou *détacheurs*. Ils ne possédaient point, d'ailleurs, le monopole du dégraissage. Les chapeliers dégraisaient eux-mêmes les chapeaux, de même qu'ils les teignaient ; et quand il ne s'agissait que d'enlever les taches faites à un vieil habit ou à une vieille étoffe, c'était presque toujours aux fripiers que l'on s'adressait.

Il restait encore aux dégraisseurs proprement dits assez d'occupations pour leur permettre de mépriser cette concurrence. Car voici l'extrait d'une adresse qui date de 1705 et qui est conservée au musée Carnavalet : « Le sieur Simon, rue des Nonaindières, nétoye, fait teindre toutes sortes d'habits d'hommes et de femmes, étoffes de soye, de laine et de fil, bas de soye et de laine en toutes couleurs, velours, panes, satins, tabis, moires, damas, brocars d'or et d'argent, taffetas, ferrandines, camelots, ratine, ras de Gènes, et ôte toutes sortes de taches de vin, d'urine, de pissat de chiens, de chats, sans reteindre les étoffes... Il a aussi le secret de démarquer les marques des galons et des dentelles de broderie de dessus la pane et le velours, et relève le poil lorsqu'il est froissé, et luy donne le lustre comme tout neuf. Il reblanchit toutes sortes de galons, dentelles d'argent sans détacher les galons qui sont sur les habits et dessus les ornemens d'église..... ». J'arrête ici l'intéressante énumération des mérites du sieur Simon, bien que j'en aie reproduit la moitié tout au plus.

Deiciers. Nom que le *Livre des métiers* et la *Taille de 1292* donnent aux faiseurs de dés à jouer.

Voy. **Dés.**

Deeliers. Nom que la *Taille de 1313* donne aux faiseurs de dés à coudre.

Voy. **Dés.**

Delisseuses. Voy. **Sallerants.**

Délivreurs de bois. Voy. **Fourrière royale (Service de la).**

Délivreurs de glace. Voy. **Glace à rafraichir.**

Démêleurs. Ouvriers briquetiers. Voy. **Batteurs.**

Déménageurs. Pendant tout le moyen âge et au dix-septième siècle encore, la haute société eut en Europe les habitudes nomades que les populations de l'Asie ont conservées. Tout le mobilier se transportait au moindre déplacement, et c'est ainsi que s'expliquent la forme des

¹ L. Prudhomme, *Miroir de Paris* (1807), t. I, p. 313.

² Voy. le t. II, p. 65.

³ *Les cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris.*

⁴ Page 167.

⁵ Page 139.

meubles, leur pénurie, l'abondance des coffres, bahuts, étuis, etc. De là aussi, à la cour, les offices de *porteurs de lits et meubles*, qui sous Louis XIV étaient au nombre de neuf, sans compter le *capitaine des mulets* et ses garçons ¹.

Dans la célèbre nuit où fut conçu Louis XIV, le roi, alors installé à Saint-Germain et se trouvant forcé de passer la nuit au Louvre, n'y trouva qu'un seul lit, qu'Anne d'Autriche y avait fait préparer pendant la journée ². En effet, lorsque la cour s'était rendue à Saint-Germain, tout le mobilier du Louvre l'y avait suivie. Au retour à Paris, on réemménageait au Louvre et il ne restait pas un matelas à Saint-Germain.

Chez les princes, chez les grands seigneurs, les déménageurs étaient représentés par les *portefaix de la chambre*, qui faisaient partie de la domesticité ³.

Les bourgeois se servaient des crocheteurs. Ils s'en servaient même souvent, car, dès le seizième siècle, on avait constaté l'humeur vagabonde des Parisiens. « Ils déménagent tous les trois mois », écrit en 1577 l'ambassadeur vénitien Lippomano ⁴. Et Sébastien Mercier écrivait à son tour deux cents ans après : « Vous voyez tous les trois mois, depuis le huit jusqu'au vingt, des charrettes surchargées de meubles, qui circulent pesamment dans tous les quartiers. Ce sont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré va du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Antoine. On le promène ainsi depuis dix années qu'il suit son maître errant ; et il faut que toute la ville voie la chaise percée qui voyage. Il y a des gens qui déménagent aussi fréquemment que les filles de joie, parce que, faisant de nouvelles connoissances, ils transportent autant de fois leur mobilier dans le voisinage qui leur convient. Tel garçon, dans l'espace de quatre années, a déménagé quinze fois, et ne se trouve pas bien encore ; il faut le suivre à la piste ; il a sauté de rue en rue, ainsi que fait l'oiseau sur les branches de l'arbre ⁵ ».

Demi-castors (ÉPISODE DES). A force d'être transformé en doublure de robes et en chapeaux, le castor était devenu rare, et la race menaçait même de s'éteindre. La mode des toques n'a peut-être pas d'autre origine. Le nouveau monde révéla enfin au vieux continent des trésors jusquelà restés sans emploi, et la prise de possession du Canada par la France vint fournir aux Parisiens des légions innombrables de l'intéressant rongeur dont ils aimaient tant à se coiffer. La vogue des peaux de castor reparut, et leur importation prit bientôt un développement considérable. Ce que voyant, le gouvernement s'empressa de les frapper à l'entrée de droits énormes, sans se

soucier du mécontentement et des plaintes qu'il allait provoquer.

Mais la Providence n'abandonne que les nations qui s'abandonnent elles-mêmes ; chez les peuples fiers et virils les grandes catastrophes suscitent des grands hommes capables d'en conjurer ou tout au moins d'en atténuer les conséquences. C'est ce qui arriva. Il se trouva dans la corporation des chapeliers un personnage hardi, entreprenant, téméraire même, de ceux-là qui commencent les révolutions sans trop savoir jusqu'où les conduira leur audace. Après de longues hésitations pourtant, cela est établi, il osa concevoir et réaliser une idée qui serait venue tout de suite à un commerçant du dix-neuvième siècle : il recouvrit de la laine commune avec une couche de poils de castor et obtint ainsi des chapeaux qu'il nomma *demi-castors*, et qu'il put donner à bas prix. Du premier coup, ce chapelier de génie avait créé l'idéal futur de l'industrie, l'objet de qualité médiocre, ayant toutes les apparences du bon et du beau, et ne coûtant pas cher. C'était absolument nouveau, et c'était grave. Que le fait se fût déjà produit en secret malgré l'active surveillance des jurés, cela n'est pas douteux ¹, mais c'était la première fois qu'il éclatait en plein jour et osait s'affirmer comme un droit.

L'article 33 des statuts accordés aux chapeliers en mars 1658 avait prévu l'innovation : « Les maîtres, dit-il, ne pourront faire aucuns chapeaux dits castors, qu'il ne soient de pur castor, sans y pouvoir mêler autres étoffes ». L'audacieux chapelier se vit donc aussitôt menacé, et par sa corporation et par l'État, qui se figura que la nouvelle mode réduirait de beaucoup l'importation des peaux de castor. Un arrêt du 21 juillet 1666 ² interdit l'industrie des demi-castors, déclarant que les fabricants et les vendeurs seraient déchus de leur maîtrise, condamnés à une amende de deux mille livres et même à des punitions corporelles en cas de récidive.

Il ne fut tenu aucun compte de cet arrêt, et l'engouement pour les demi-castors fut aussi universel que rapide. Entre l'État et le public commence alors une guerre acharnée. Un arrêt du 8 novembre 1667 ³ renouvelle les prohibitions faites par l'arrêt précédent et déclare « que l'on continué en plusieurs lieux de fabriquer et débiter des demy-castors, particulièrement à Rouen, Lyon, Toulouse, Bordeaux et Marseille ». Le 2 juin 1670, nouvel arrêt ⁴ ; celui-ci nous apprend que les demi-castors étaient appelés aussi *chapeaux dorés*, et que les chapeliers prétendaient les

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 186.

² M^{me} de Motteville. *Mémoires*, édit. Petitot, t. XXXVI, p. 392. — Montglat, *Mémoires*, ibid., t. XLIX, p. 181. — Griffet, *Histoire de Louis XIII*, dans le P. Daniel, t. XV, p. 101.

³ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 606 ; pour 1736, t. II, p. 374.

⁴ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 605.

⁵ *Tableau de Paris*, t. V, p. 219.

¹ On lit dans un arrêt du 17 octobre 1664 (Biblioth. nationale, ms. français, n° 21,793, f° 60) « qu'il a esté découvert qu'après que les chapeaux fabriqués de simple laine ont esté à demi foulés, les chapeliers couvrent cette matière d'un peu de poil de castor, et font passer ces chapeaux pour purs castors ».

² *Arrêt portant défences à tous les maistres chapeliers du royaume de fabriquer aucuns chapeaux de castor, sinon de pur castor*. Paris, 1666, in-4°.

³ Bibliothèque nationale, manuscrits. Delamarre, arts et métiers, t. III, p. 74.

⁴ Bibliothèque nationale, manuscrits. Delamarre, arts et métiers, t. III, p. 75.

composer « d'un tiers de laine de vigogne, un tiers de poils de lapin et plus ou moins de poils de castor », tandis qu'en réalité ils se contentaient « de couvrir de poils de castor le dessus seulement des chapeaux, dont le corps est d'autres étoffes grossières ». Trois années s'écoulent, et « la fabrique des demi-castors est en usage plus que jamais ; » c'est ce qu'avoue l'arrêt du 15 avril 1673 ¹, qui menace maîtres et ouvriers d'une amende de trois mille livres, « applicables moitié aux hospitaux généraux et l'autre au dénonciateur ».

Les Parisiens ont mauvaise tête, et ils ne pouvaient manquer de le prouver dans une question de chapeaux. Ils s'obstinèrent donc à vouloir des demi-castors, et les chapeliers continuèrent tout naturellement à leur en fournir. On n'alla pas jusqu'à les saisir en pleine rue, comme cela se fit plus tard pour les robes de toile peinte que les commis de barrière arrachaient aux femmes ; mais, à bout d'arguments, on résolut d'en monopoliser l'industrie. Deux arrêts, des 20 janvier et 8 février 1685 ², accordèrent le privilège exclusif de cette fabrication à dix-huit chapeliers. Le fermier du domaine d'Occident ³ ne devait fournir de castors qu'à eux seuls, mais chacun d'eux s'engageait à en acheter pour trois mille livres au moins, ce qui représentait en tout à peu près quarante mille peaux. Les autres chapeliers réclamèrent vainement. Ils parvinrent toutefois à se procurer des castors, et firent à leurs confrères privilégiés une guerre d'autant plus active et d'autant plus avantageuse que le public encourageait leur rébellion, et qu'ils eurent bientôt pour complice inconscient le roi lui-même.

Il paraît, en effet, que les meilleurs ouvriers chapeliers étaient protestants ⁴. La révocation de l'édit de Nantes les força à émigrer, et la plupart d'entre eux se réfugièrent dans le Brandebourg, où Frédéric-Guillaume leur fit un accueil aussi bienveillant qu'intéressé, car il encouragea aussitôt dans ses états l'industrie des castors ⁵. Il resta si peu de bons chapeliers en France, dit M. Reyser, que le secret de la fabrication des chapeaux fins s'y perdit, et il fallut qu'un huguenot émigré, nommé Mathieu, le rapportât d'Angleterre ⁶. Naturellement, leur prix augmenta, de sorte que le lieutenant de police et le fermier du domaine d'Occident avaient beau se plaindre et provoquer des saisies chez les maîtres, suspects, la vente des demi-castors ne faisait que s'accroître.

Enfin, après soixante-huit années de lutte, le gouvernement se vit obligé de céder. Un arrêt du 18 avril 1734 reconnaît le droit de fabriquer « les chapeaux appelez demi-castors », puisqu'il règle les droits de sortie qui leur seront applicables.

Ceux-ci avaient, d'ailleurs, rencontré depuis plusieurs années des concurrents redoutables dans les *caudebecs*. Mais le souvenir de la persécution dont ils avaient été l'objet demeura vivace chez les Parisiens, et leur nom servit pendant longtemps à désigner toute marchandise de qualité inférieure. On en vint même à appeler *demi-castors* les femmes d'une conduite légère, celles qui composent ce que nous appelons aujourd'hui *le demi-monde*. « Dans le langage des libertins, écrit le *Dictionnaire de Trévoux* ¹, demi-castor est une femme ou une fille dont la conduite est déréglée, quoiqu'elle ne se prostitue pas à tout le monde ». Prudhomme nous apprend aussi qu'en 1807, « les nymphes du Palais-Royal étaient divisées en trois classes : celles qui se promènent sous les galeries de bois et dans les petites allées du jardin s'appellent les *demi-castors*, celles des galeries sont les *castors*, et celles de la terrasse au caveau les *castors fins* ² ». L'expression survécut même à la révolution de Juillet. Dans un roman écrit en 1839 et dont les événements se passent en 1831, Paul de Kock fait encore dire à un de ses personnages : « Pardieu ! une de ses maîtresses ; c'était quelque demi-castor tout au plus ! Saint-Géran ne donne pas dans les grandes dames ³ ».

Cet épisode des demi-castors aurait pu prendre place soit dans l'article *Perfectionnements*, soit dans l'article *Travail* (*Réglementation du*). Il m'a paru assez curieux pour qu'un article spécial lui fût consacré. *

Demi-ceintiers. Fabricants de demi-ceints. Le demi-ceint, origine ou dérivé du *clavain*, *clavier*, *clavandier*, *clercelière* ou *pendant à clefs*, fut d'abord une étroite ceinture. Le mot changea de sens dans la deuxième moitié du quinzième siècle ; il désigna alors une ceinture de largeur ordinaire, presque toujours formée de chaînons en métal. Sur le côté, pendaient d'autres chaînes plus fines, à l'extrémité desquelles étaient attachés une foule de petits objets. Écoutons Olivier de la Marche :

Le demy ceingt ne doit le corps estraindre,
Mais soustenir les faictz ⁴ et supporter
Des mistères que dame doit porter.

.....
Le ceingt soutient les menus ustensilles
Et les utilz dont dames sont garnies
A les servir comme femmes subtiles ⁵.

Ces mystères, ces ustensiles, ces outils ce sont « l'espingle » ou pelote, la « bource », en forme d'« aulmosnière ; » le couteau, dans « une gayne gente ».

¹ Arrêt portant itératives défenses de fabriquer des demi-castors, tant à Paris, Lion, Rouen, qu'autres villes du royaume. Paris, 1673, in-4°.

² *Manuscrits Delamarre*, arts et métiers, t. III, p. 65.

³ Le commerce de la Louisiane et du Canada avait été accordé comme monopole à une compagnie, qui prit le titre de *Compagnie d'occident*. Le capital se montait à cent millions, divisés en actions de cinq cents livres.

⁴ L'industrie des chapeaux fut pendant longtemps très active à La Rochelle.

⁵ Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants*, t. I, p. 157.

⁶ *Histoire de la colonie française en Prusse*, trad. par M. Ph. Corbière, p. 257.

¹ Édit. de 1771, t. II, p. 310.

² *Miroir de Paris*, 3^e édit., t. V, p. 271.

³ *Un jeune homme charmant*, chap. VI.

⁴ Le faix.

⁵ *Le parement et triomphe des dames*, chap. IX.

On y ajouta ensuite des clefs, un étui, des ciseaux, tout l'équipement d'une bonne ménagère. Plus tard encore, quand le demi-ceint eut été adopté par la petite bourgeoisie, on y suspendit d'étranges reliques. Une pièce satirique, publiée en 1622, nous décrit en ces termes l'attirail compliqué dont la femme d'un marchand chargeait son demi-ceint : « Trente-deux clefs, une bource où dedans il y avoit toujours du pain bénit de la messe de minuit ¹, trois tournois fricassés ², une aiguille avec son fil, deux dents qu'elle ou ses ayeuls s'estoient fait arracher, la moitié d'une muscade, un clou de girofle ³, et un billet de charlatan pour pendre au col pour guérir la fièvre ⁴ ».

La mode des demi-ceints ne survécut pas au dix-septième siècle. La définition qu'en donne Furetière, dans son dictionnaire publié en 1701, nous le prouve : « Ceinture d'argent, avec des pendans, que portoient autrefois les femmes des artisans et les païsannes ⁵ ».

Les ouvriers qui avaient la spécialité des demi-ceints appartenaient à la corporation des chaînetiers.

Demoiselles de compagnie. Dans le *Ménagier de Paris*, curieux manuel de la vie privée au quatorzième siècle, nous voyons placés à la tête des domestiques de la maison, d'abord maître Jehan le dépensier, maître d'hôtel ou intendant ; puis Agnès la béguine, mise auprès de la jeune femme comme une sorte de dame de compagnie, qui lui servait d'intermédiaire vis-à-vis des chambrières et des valets.

Passons du quatorzième siècle au dix-huitième, et écoutons la comtesse de Genlis. « Les femmes qui vivoient dans leurs terres avoient des demoiselles de compagnie, pour avoir véritablement une compagne dans la solitude d'un château. On les avoit à Paris par décence : avec de bonnes mœurs, on désire des témoins de ses actions.

« Vers la fin du dix-huitième siècle, les particulières, à Paris, n'avoient plus de demoiselles de compagnie ; les dames des châteaux en avoient encore, mais le nombre en étoit fort diminué. Il est fâcheux que l'on ait supprimé cette espèce de représentation, c'étoit une ressource honorable pour les jeunes personnes bien élevées qui n'avoient point de fortune ⁶ ».

Voy. Suivantes.

Deniers de boîte. Type de chacune des pièces frappées par les hôtels des monnaies. Ces échantillons étaient placés dans une boîte spéciale

et soumis à l'examen de la cour des Monnaies. L'ordonnance de 1682 enjoint de déposer dans la boîte une pièce d'or pour la frappe de quatre cents semblables, et une pièce d'argent pour 72 marcs employés de ce métal.

On disait aussi *deniers embottés*.

Deniers bons. On appelait ainsi toute somme garantie. Faire à quelqu'un « les *deniers bons* ou l'*argent bon* », c'était se rendre caution de la somme en question. On lit dans l'ordonnance de février 1415 : « Les courtiers sont tenus de faire l'argent bon aux marchands ¹ ».

Deniers emboîtés. Voy. **Deniers de boîte**.

Deniers secs. Argent comptant. On disait : « payer à deniers secs, payer argent sec ».

Denrée. Voy. **Soudée**.

Dentellières. C'est du quatorzième siècle que datent les premiers essais de dentelle, et celle-ci consiste alors dans un étroit réseau de fil d'or et d'argent que l'on nomme *bisette* : dans les dépenses du mariage de Blanche de Bourbon en 1352, on voit mentionné un chapeau « orfroisié de bisete ² ». Toutefois, la véritable origine de nos dentelles remonte aux hautes collerettes du seizième siècle, et le mot *dentelle* ne se rencontre jamais avant cette époque. Sous Henri III, faire de la dentelle, était une occupation admise en société, même par les plus grandes dames. Les énormes collets à la mode sous Henri IV, et d'où les têtes des femmes semblaient sortir comme d'un cornet, donnèrent un grand essor à l'industrie de la dentelle : mais bien qu'on eût commencé depuis longtemps à en fabriquer dans le Velay, on recherchait surtout celles de Flandre, du Hainaut, de Venise et de Gènes. Le peu que fournissait la production française faillit être réduit à néant par le célèbre édit somptuaire de 1660. Une pièce publiée à cette occasion ³ donne l'énumération suivante des dentelles alors les plus recherchées.

La *guese*, réseau clair, qui devait son nom à sa simplicité et à son bas prix. Elle était fabriquée surtout aux environs de Paris.

Le *point de Gènes*.

Le *point de Raguse*.

Le *point de Venise*.

Le *point d'Aurillac*.

La *neige*, dentelle légère et vendue bon marché, comme le prouve le « beau galant de neige » que Gros-René vend à Marinette ⁴.

La *dentelle de Flandre*.

La *dentelle d'Angleterre*.

Le *point d'Alençon*.

La *dentelle du Havre*.

¹ Le pain bénit, celui de la messe de minuit surtout, constituait un précieux talisman. Voy. l'*Évangile des quenouilles*, édit. elzévir., p. 75.

² Usés par le frottement. Du latin *frictus*.

³ La muscade et le clou de girofle entraient alors dans presque toutes les sauces.

⁴ La *chasse au vieil grognard de l'antiquité* dans É. Fournier, *Variétés historiques*, t. III, p. 38.

⁵ Dictionnaire universel des mots français. Sans pagination.

⁶ Mme de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes*, t. I, p. 126.

¹ Titre XXXI.

² *Comptes de l'argenterie*, p. 298.

³ La *révolte des passemens*, dans Éd. Fournier, *Variétés*, t. I, p. 223.

⁴ *Dépit amoureux*, acte IV, sc. 4.

Le mot *passemment* s'appliquait alors à toute espèce de dentelles, et l'on nommait *point* toute dentelle faite à l'aiguille ¹.

La *Déclaration* du 27 mai 1661 rapporta le malencontreux édit de l'année précédente. « Nous avons été touché de compassion, y est-il dit, d'apprendre qu'un grand nombre d'artisans qui tiroient la subsistance de leur famille de la manufacture des passemens et dentelles étaient réduits, faute d'ouvrage, en de grandes nécessités. A ces causes, nous disons, déclarons, voulons... que nos sujets puissent porter toutes sortes de passemens et dentelles, pourvu qu'ils soient faits et manufacturés dans notre royaume ». Ce n'est pas tout. A l'instigation de Colbert, le comte de Marsan amena de Bruxelles à Paris sa nourrice nommée Dumont avec ses quatre filles, et il obtint pour elles le droit exclusif d'y établir des ateliers de dentelles. Colbert leur accorda trente mille livres, avec lesquelles elles s'installèrent au faubourg Saint-Antoine; un des Cent-Suisses du roi gardait la porte de cette maison, où l'on vit bientôt réunies plus de deux cents ouvrières, presque toutes appelées du Hainaut et de Venise. Cette manufacture fut ensuite transportée rue Saint-Sauveur, puis dans la rue Saint-Denis à l'ancien hôtel Saint-Chamond.

Sous Louis XIII et sous Louis XIV les hommes se couvraient de dentelles tout comme les femmes, et la fabrication prit dans toute la France, à la fin du dix-septième siècle, un développement inouï. Aux sortes que j'ai citées déjà, l'on peut ajouter :

Le *point de France*, dû à la tenace volonté de Colbert. Lorsque furent créées les manufactures d'Arras, d'Aurillac, de Sedan, d'Auxerre, du Mans, de Sens, de Bourges, etc., tous leurs produits devaient porter le nom de point de France, qu'ils fussent faits au fuseau ou à l'aiguille; mais à dater de 1675, le point de France est presque exclusivement représenté par le point d'Alençon ².

Le *point à la reine*, beaucoup plus léger que le point de France, fut surtout fabriqué dans les Pays-Bas par les ouvrières Alençonnaises que l'édit de Nantes avaient chassées de leur patrie.

Le *point coupé*, sorte de guipure faite à l'aiguille, et dont les dessins se composaient de figures géométriques reliées entre elles par des brides. « Si la perfection peut exister sur la terre en quelque chose, ce miracle a été réalisé par les inventeurs du point coupé de Venise ³ ».

La *nonpareille*, étroite et commune.

La *bisette*, demi blanche.

La *mignonnette*, blonde de fil, claire, fine et très légère.

La *campane*, tissu blanc, destiné le plus souvent à élargir ou à orner d'autres dentelles.

Le *point de Paris*.

Le *point de Lille*.

Etc., etc., etc.

Les dentelles étaient vendues par les merciers et par les lingères. Au dix-septième siècle, les lingères le plus en vogue pour ce genre de commerce logeaient aux environs des halles, dans la rue Saint-Denis, dans la galerie du Palais ¹ et dans la rue Dauphine ². Au début du dix-huitième siècle, on recommandait surtout les magasins de la rue Troussevache, de la rue du Coq, de la rue des Lavandières, etc. ³. Enfin, à la fin du siècle, les maisons à la mode étaient celles de M^{les} Bernard, rue Saint-Honoré; M^{lle} Dufresne, rue Plâtrière; M^{me} Murgalet, rue Neuve-Saint-Roch, etc. ⁴.

Le plan de Bretez (1739) nomme, par erreur sans doute, *rue de la Dentelle*, la petite *rue de la Lanterne des Arcis*, auj. *rue Pernelle*.

Voy. **Bisettiers**. — **Blondiers**. — **Remplisseuses de points**, etc.

Dentifrices (COMMERCE DES). La *Civilité* d'Érasme, publiée en 1530, nous apprend qu'à cette date, certaines personnes, les Espagnols entre autres, avaient l'étrange coutume de nettoyer leurs dents avec de l'urine : « Il faut, dit Érasme, soigneusement prendre garde d'avoir les dents nettes; car de les blanchir avec des poudres, il n'appartient qu'aux filles; les frotter de sel ou d'alun est fort dommageable aux gencives; et se servir de son urine au même effet, c'est aux Espagnols à ce faire ⁵ ».

Laurent Joubert, médecin de Henri III, préconisait le vin trempé d'eau ⁶. Montaigne qui eut toujours d'excellentes dents, les frottait avec une serviette ⁷.

Le dentiste Bunon, fort en vogue au début du dix-huitième siècle, fut l'inventeur de nombreux dentifrices. Il mourut en 1748, et sa veuve en continua le commerce, qu'elle transmit à son fils. Celui-ci, non moins dentiste que ses parents, s'empessa d'informer l'humanité souffrante, qu'il tenait à sa disposition :

1^o « Un élixir antiscorbutique, qui raffermît les dents, dissipe le gonflement et l'inflammation des gencives, les fortifie sensiblement, prévient toutes les affections scorbutiques et calme la douleur des dents. Les plus petites bouteilles sont de 30 sous.

2^o Une eau souveraine, qui produit une partie des mêmes effets, qui de plus guérit promptement les chancres et les boutons formés dans

¹ Dans *La lingère du Palais*, pièce jouée à la Comédie italienne en 1634, Arlequin invectivant une lingère l'appelle « vendeuse de points d'Angleterre faits à Paris ». Voy. Gherardi, *Théâtre italien*, édit. de 1717, t. I, p. 53.

² *Libre commode pour 1692*, t. II, p. 15.

³ Liger, *Le voyageur fidèle* (1715), p. 361.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*.

⁵ Traduction Claude Hardy, 1613.

⁶ *La santé du prince*, 1579, p. 624.

⁷ *Essais*, livre III, chap. XIII.

¹ G. Despierres. *Histoire du point d'Alençon*, p. 3.

² Sur les efforts que fit Colbert pour développer la fabrication du point de France, voy. G. Despierres, 1866, in-8°, passim, et Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, édit. de 1900, t. II, p. 246 et suiv.

³ J. Séguin, *La dentelle, histoire, description, etc.*, p. 111.

l'intérieur de la bouche, qui la tient saine et dans un bon état de fraîcheur, et qui corrige la mauvaise haleine. On peut en user tous les jours. Prix 24 sous les plus petites bouteilles ¹ ».

Il y avait aussi l'eau admirable dite de M^{me} de la Vrillière. L'apothicaire chargé de la débiter eût cru, disait-il, « manquer aux droits de l'humanité s'il ne faisait point part au public d'un remède si avantageux ² ».

Le dentiste Botot, qui a donné son nom à un dentifrice célèbre, vivait encore en 1777, et demeurait place Maubert.

L'*Almanach Dauphin*, livre d'adresses publié cette même année donne, à l'article OBJETS RELATIFS ET SECRETS APPROUVÉS CONTRE LES MAUX DE DENTS, quelques renseignements curieux. Je lui emprunte les articles suivants :

« *Barreaux aimantés*, propres à arrêter sur le champ les douleurs de dents. Rue Saint-Antoine, chez M. Hau, horloger, près l'hôtel de Turgot.

Opiat royal du sieur Dulac, parfumeur, rue Saint-Honoré. La composition de cet opiat est due aux recherches d'un des plus savans médecins de l'Europe, et attestée par feu M. Capron, dentiste du Roi :

Véritable trésor de la bouche, pour blanchir les dents, nettoyer et affermir les gencives, et conserver la bouche dans la plus grande fraîcheur. De la composition du sieur N. . . Approuvé de la commission royale de médecine.

Elixir odontalgique du sieur Le Roi de la Faudirue ³, dentiste de son Altesse Sérénissime Monseigneur le prince Palatin, duc régnant des Deux-Ponts, rue Royale Saint-Antoine. La découverte de cet élixir, reconnu, ainsi que l'opiat qui l'accompagne, pour un des plus fameux dentifrices contre tous les maux de dents et gencives, a mérité à cet artiste l'approbation de la haute chirurgie et un brevet de la commission Royale de médecine. Le succès continu de ses opérations soutient à juste titre la réputation singulière qu'il s'est établie dans toutes les parties du monde où les François ont relation. »

Voy. **Dentistes. — Dents (Fabrication des) et Odontalgiques (Remèdes).**

Dentistes. L'art dentaire, représenté d'abord en France par les barbiers, semble avoir été pendant longtemps fort négligé. Quand saint Louis mourut, à cinquante-cinq ans, sa mâchoire inférieure ne possédait plus qu'une seule dent. Parmi les précieuses reliques conservées dans le trésor de Saint-Denis figurait « la mandibule monsieur saint Louys, roy de France, tout entière défailant à l'exception d'une dent ⁴ ».

Au début du quatorzième siècle, il existait à Paris un barbier qui semble s'être spécialement occupé d'odontotechnie, car la *Taille de 1313* mentionne dans la Cité : « Martin le Lombart,

qui trait les denz ¹ ». A cela sans doute se bornait sa science.

Le corps de Charles le Téméraire, retrouvé sur le champ de bataille de Nancy, fut reconnu à ce qu'il ne lui restait plus de dent à la mâchoire supérieure ².

Celles de Charles VII ne valaient guère mieux ³.

Je serais fort tenté de croire que François I^{er} avait aussi de mauvaises dents, car on lui trouve un dentiste en titre, Guillaume Coureil ⁴.

L'art dentaire ne resta pas étranger aux progrès que fit la chirurgie pendant le seizième siècle. Le plombage et la prothèse entrent alors dans la pratique courante. Henri IV eut de bonne heure les dents gâtées. Un registre de ses comptes, au temps où il n'était encore que roi de Navarre, nous apprend que, dès 1576, sa dépense en cure-dents était de vingt sous par mois, grosse somme pour une cour si besoigneuse. Le même registre contient, à l'année 1581, cette mention : « Or pour plomber les dents du Roy, 15 liv. 15 sols ⁵ ».

L'or, en pareil cas, n'était guère employé que pour les bouches royales. Ambroise Paré conseille seulement le liège ou le plomb : « Si les dents sont creuses, dit-il, ont doit remplir les pertuis de liège ou de plomb bien accommodé ⁶ ». Il écrit ailleurs : « Quand elles sont tombées, en faut adapter d'autres, d'os ou d'ivoire, ou de dents de rohart ⁷, qui sont excellentes pour cest effect, lesquelles seront liées aux autres dents proches avec fil commun d'or ou d'argent ⁸ ». Même, on posait déjà des râteliers complets : leur construction laissait, il est vrai, fort à désirer ; c'étaient purs artifices de coquetterie, que l'on retirait pour manger, raconte Tallemant des Réaux ⁹. Le satirique auteur à qui nous devons la *Description de l'isle des hermaphrodites* ¹⁰, nous révèle aussi que « beaucoup d'entre eux avoient les dents artificielles, qu'ils avoient ostées devant que se mettre à table ¹¹ ».

Parmi les découvertes sérieuses, il faut citer la transplantation immédiate des dents, le remplacement d'une dent cariée par une dent humaine et saine. Ambroise Paré mentionne le fait sans trop y croire, mais en le déclarant vraisemblable ¹². Trente ans plus tard, le succès de cette opération n'est plus l'objet d'aucun doute pour le docteur Louis Guyon ¹³. Il est vrai que cent ans après l'habile Dionis, chirurgien un peu timoré d'ailleurs, n'en veut pas entendre parler ¹⁴.

¹ Page 155.

² Jean de Roye, *Chronique*, édit. Michaud, p. 329.

³ Du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. VI, p. 439.

⁴ A. Chéreau, dans l'*Union médicale*, n° du 26 février 1863, p. 387.

⁵ *Inventaire des Archives des Basses-Pyrénées*, t. I, p. 4, 7 et 10. — Voy. aussi le *Journal d'Héroard*, t. I, p. 142.

⁶ *Œuvres*, p. 612.

⁷ De requin.

⁸ *Œuvres*, p. 895.

⁹ *Historiettes*, t. II, p. 346.

¹⁰ Par Artus d'Embry, publiée en 1605.

¹¹ Page 105.

¹² *Œuvres*, p. 611.

¹³ *Le miroir de la beauté* (1615), p. 369.

¹⁴ *Cours d'opérations*, p. 523.

¹ *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 7 juin 1769.

² *Journal général de France*, n° du 28 février 1786.

³ Je le trouve nommé ailleurs Le Roi de la Faudignère.

⁴ F. D'Ayzac, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, t. II, p. 548.

L'on savait aussi couper les dents, et au moyen d'un instrument tout à fait semblable à celui qu'on emploie de nos jours ¹.

Louis XIV avait de très mauvaises dents. Dès 1685, trente ans avant sa mort, il ne lui en restait presque plus à la mâchoire supérieure, et celles du bas étaient toutes cariées. L'honneur de soigner ces augustes chicots se partageait entre le premier médecin, le premier chirurgien et le dentiste royal. Si l'ablation devenait indispensable, le dentiste Dubois la pratiquait au moyen d'un *élévatoire* d'invention nouvelle, dont Dionis fait un grand éloge.

M^{me} de Maintenon, devenue vieille, n'avait pas de meilleures dents que son royal époux. Elle écrivait, le 9 juillet 1714, à la princesse des Ursins : « Je ne vois presque plus, j'entends encore plus mal, on ne m'entend plus, parce que la prononciation s'en est allée avec les dents ² ».

En 1712, le dentiste du roi, dit aussi « chirurgien opérateur pour les dents », était Charles-Arnault Forgeron, qui touchait par an 2.295 livres de gages. Il remplissait le même office auprès du Dauphin et de la Dauphine et recevait encore de ce chef 1.500 livres. « Il a soin, écrit Trabouillet, de nettoier et couper les dents, et fournit de racines et d'opiat quand le Roy lave sa bouche ³ ».

Au cours du dix-huitième siècle, l'art dentaire réalisa de sérieux progrès, dûs surtout à quelques opérateurs de Paris, au nombre desquels on doit citer Gerauldy, dentiste du duc d'Orléans; Robert Bunon, dentiste des Enfants de France; Pierre Fauchard; Mouton; Anselme Jourdain; Caperon; Bourdet, dentiste de Louis XV ⁴ et de Louis XVI. Ils combattirent l'abus des extractions, contre lequel Dionis protestait dès le début du siècle : « Il y a, disait-il, des gens si impatiens qu'à la moindre douleur, ils font sauter leurs dents. Mais, c'est une méchante maxime que de courir si-tôt à l'arracheur; il ne faut venir à cette opération que quand la dent est tellement gâtée qu'il n'y a plus moyen de la sauver, ou quand la douleur qu'elle excite à la gencive est devenue continuelle et insupportable ⁵ ».

En 1742, Caperon trouva le moyen de casser deux dents à Louis XV, pendant qu'il lui nettoyait la bouche. Le roi montra une grande patience, écrit Barbier, « il a souffert extraordinairement sans se plaindre, sans dire des choses trop désagréables à ce dentiste ⁶ ».

Mesdames, filles de Louis XV, avaient pour dentiste le sieur Mouton qui, en dépit de son nom, faisait une belle peur à ses royales clientes.

Sébastien Mercier écrivait en 1783 : « Les habiles dentistes s'attachent plus à conserver les dents qu'à les extirper; ils n'arment plus si fréquemment leurs mains de l'acier douloureux ».

Toutefois, si vous y tenez, ils ne vous refuseront pas ce service. « Si une rage de dents vous saisit dans la rue, vous n'avez qu'à lever les yeux. Une enseigne, qui représente une molaire grosse comme un boisseau, vous dit : montez ! Le dentiste vous fait asseoir, relève sa manchette de dentelle, tire votre dent d'une main lestée et vous offre ensuite un gargarisme ». Désirez-vous remplacer les os précieux qui vous ont été ainsi enlevés, les dentistes sont encore à votre disposition : « Le plus étonnant dans son art se nomme Catalan, rue Dauphine. Il vous fera un ratelier complet, avec lequel vous broyerez tous les alimens sans gêne et sans effort ¹ ».

La prothèse employait alors presque exclusivement l'ivoire, les dents humaines, celles du bœuf et du morse ². En 1780, « le sieur Ladoucette, l'ainé, chirurgien-dentiste, reçu au collège de chirurgie, quai Pelletier, près la Grève, maison d'un parfumeur », annonçait au public qu'il venait « d'imaginer de nouveaux ressorts en or, pour maintenir, avec toute la solidité possible, les mâchoires artificielles dans l'usage de la mastication et de la parole. Ces mâchoires sont conformées de manière à imiter la belle nature et à exécuter tous les mouvemens de la bouche sans être exposées à la fragilité; elles servent surtout, au défaut de dents naturelles, à une trituration des alimens : ce qui, comme l'on sait, est la base de toute l'économie animale ³ ».

Un arrêt du 19 avril 1755, dû aux instances de Lamartinière, premier chirurgien du roi, interdit aux femmes la profession de dentistes. Deux femmes pourtant l'exerçaient encore en 1760, c'étaient M^{lles} Calais, rue de Grenelle-Saint-Honoré, et Hervieux, rue Geoffroy-Lasnier. Paris ne comptait guère qu'une trentaine de dentistes ⁴. Deux d'entre eux étaient reçus maîtres en chirurgie, les autres portaient le titre d'EXPERTS, seule qualification que donnassent aux dentistes les statuts de septembre 1699. Leurs examens, beaucoup moins compliqués que ceux des chirurgiens, se bornaient à « un seul acte, dans lequel ils étaient interrogés tant sur la théorie que sur la pratique ». Ces examens constituaient une fort heureuse innovation, et ils furent rendus plus sérieux au dix-huitième siècle. Les lettres patentes de mai 1768 règlent ainsi la condition des EXPERTS.

« ARTICLE CXXVI. Ceux qui voudront s'occuper de la fabrique et construction des bandages pour les hernies ou ne s'appliquer qu'à la cure des dents seront tenus, avant d'en faire l'exercice, de se faire recevoir au collège de chirurgie en la qualité d'experts.

ARTICLE CXXVII. Ne pourront aucuns aspirans être admis en ladite qualité d'experts, s'ils n'ont servi deux années entières et consécutives chez l'un des maîtres en chirurgie ou chez l'un des

¹ Voyez-en la figure dans Guillemeau, *Œuvres de chirurgie* (1649), p. 513.

² A. Geffroy, *Madame de Maintenon*, t. II, p. 352.

³ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 178.

⁴ *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, t. VII, p. 180.

⁵ Page 515.

⁶ *Journal*, t. VIII, p. 199.

¹ *Tableau de Paris*, t. V, p. 75.

² Gerauldy, *L'art de conserver les dents* (1737), p. 121.

³ *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 20 décembre 1780.

⁴ On trouve leurs noms dans Jèze, *État ou tableau*, etc., p. 5.

experts établis dans la ville et faubourg de Paris, ou enfin sous plusieurs maîtres ou experts des autres villes pendant trois années : ce qu'ils seront tenus de justifier par des certificats en bonne forme.

ARTICLE CXXVIII. Seront reçus lesdits experts en subissant deux examens en deux jours différens dans la même semaine... Ils seront interrogés le premier jour sur la théorie, et le second sur la pratique, par le lieutenant de notre premier chirurgien, les quatre prévôts et le receveur en charge, en présence du doyen de la Faculté de médecine, du doyen du collège de chirurgie...

ARTICLE CXXIX. Défenses sont faites auxdits experts, à peine de trois cents livres d'amende, d'exercer aucune partie de la chirurgie que celle pour laquelle ils auront été reçus, et de prendre sur leurs enseignes ou placards, affiches ou billets, la qualité de chirurgiens, sous peine de cent livres d'amende. Ils auront seulement la faculté de prendre celle d'experts herniaires ou dentistes ».

L'*Almanach Dauphin*, recueil d'adresses et aussi de réclames, publiait dans son édition de 1789 les renseignements suivants, qui me serviront de conclusion :

CHIRURGIENS-DENTISTES ET EXPERTS
POUR LES MALADIES DES DENTS ET DES GENCIVES.

BOTOT, *place Maubert*. Un des plus renommés pour tout ce qui concerne les maladies des dents et gencives, a établi en cette capitale un cours public et pratique sur l'art de conserver et d'extraire les dents. Cet habile et célèbre artiste, qui donne chaque jour de nouveaux témoignages de son zèle et des connoissances qu'il a acquises dans cette partie, n'a pour but que d'instruire les jeunes élèves qui se destinent à aller en province, et les mettre à portée de connoître et faire usage des instrumens qui facilitent le plus l'artiste dans ses opérations et causent moins de douleurs au malade.

COURTOIS, *rue et près la Comédie-Françoise, à l'hôtel de la Fauvrière*, est auteur d'un nouvel instrument pour l'extirpation des dents doubles, avec lequel il remédie aux inconvéniens que la pratique présente journellement dans la manière de les ôter.

LE ROY, *rue de Grenelle Saint-Honoré*, chirurgien-dentiste de feu S. A. S. madame la duchesse d'Orléans, est un des plus renommés pour guérir toutes les maladies de la bouche, et pour tirer les dents, les ranger, plomber, réparer, nettoyer et en remettre d'artificielles. Il seroit à souhaiter que cet habile artiste voulût bien donner au public le manuscrit précieux qu'il a fait sur l'art du dentiste. *

Voy. **Dentifrices (Commerce des) et Dents (Fabrication des)**.

Dents (FABRICATION DES). Une phrase que je trouve dans les lettres de Gui Patin tend à prouver qu'au dix-septième siècle, cette industrie appartenait aux tabletiers. « Il avoit un sien neveu, tabletier et remetteur de dents d'ivoire »,

écrit Patin le 5 octobre 1657¹. Deux arrêts des 20 juin 1736 et 30 janvier 1738, confirmés le 12 juillet 1745, reconnaissent aux tabletiers le droit de « découper, tailler, sculpter, cizeler et travailler l'ivoire de toutes formes et modes ». L'article 17 des statuts qui leur furent accordés en 1741, les autorise à « travailler, dépecer et façonner la baleine, l'écaille, l'ivoire, les os, la corne, les argots [ergots de bœufs], les bois d'ébène, violette, garnadille [grenadille], palissandre, buis, nacre, ambre et autres bois exquis qui se tirent des Indes ».

Départeurs. Voy. Affineurs.

Dépeceurs de carrosses. Voy. Crieurs de vieux fers.

Dépensiers. Intendant, maître d'hôtel, économe dans une grande maison. Le *Ménagier de Paris* (1393) recommande à « Jehan le despensier » d'inscrire sur « son papier de la despense² » quand il engagera une nouvelle servante, le nom de celle-ci, « celui de son père et de sa mère et d'aucuns de ses parens, le lieu de leur demourance, et le lieu de sa nativité³ ».

Dans les couvents, le *despencier* ou *despansier* était le religieux qui avait soin de la cave et écrivait les dépenses.

Dépositaires des archives. Voy. Gardes.

Deposuit (CÉRÉMONIE DU). Voy. Confréries.

Dérouilleurs. Nom donné parfois aux fourbisseurs. Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *erubiginare*.

Dés à coudre (FABRICANTS DE). Alexandre Neckam, poète et lexicographe du douzième siècle, consacre au dé à coudre ces deux lignes d'un latin barbare : « Tecam habeat nimphula corigiale, acus insidiis obviantem, quod vulgariter policum vel digitale appellatur⁴ ». Fait assez rare, les mots dont l'explication offre ici quelque difficulté ne figurent pas dans l'admirable glossaire de Ducange. Le sens général de la phrase est d'ailleurs bien clair. Pour se préserver des atteintes de l'aiguille, la servante doit avoir un dé de cuir, qui est ordinairement appelé *politium* ou *digitale*. L'expression *corigiale* semble bien prouver que les dés à coudre se faisaient alors en cuir, mais il n'en était plus de même au siècle suivant. Pour traduire le mot *digitale*, les équivalents ne manquent pas, car je trouve les dés à coudre nommés *deis*, *deaul*⁵, *dedal*, *deel* à mettre ou *doy* pour *queudre*⁶, *del* à *queuldre*⁷, *deux*,

¹ Édit. Reveillé-Parise, t. II, p. 344.

² Son livre de dépense.

³ Tome II, p. 58.

⁴ Édit. Scheler, p. 91.

⁵ Ducange, v^o *theca*.

⁶ Ducange, v^o *digitabulum*.

⁷ Ducange, v^o *digitarium*.

*deux*¹, *deus*², *deez*, *dex* à dames pour coudre³, mais *policium* m'embarrasse. Faut-il le traduire par le mot *poucier* qui, suivant Littré, signifie « doigtier de corne ou de métal qui sert à couvrir le pouce ? » Peut-être, et il nous faudrait en conclure qu'à la fin du douzième siècle le dés se mettait, non au second doigt comme aujourd'hui, mais au pouce.

Au treizième siècle, les fabricants de dés à coudre se nommaient *deeliars*⁴ et *deiliars*⁵. Le *Livre des métiers* écrit *deyciers*⁶, forme évidemment fautive⁷, et qui désignait les fabricants de dés à jouer.

Deux communautés s'occupaient alors de la confection des dés à coudre : les *fermailliers* faisaient les dés en laiton, les *boutonniers-deiliars* ceux d'archal, de cuivre et de laiton.

Je ne trouve pas les dés mentionnés dans les statuts accordés aux boutonniers en 1653. Ils devinrent alors la spécialité des aiguilliers, qui avaient pour armoiries un semis d'aiguilles et de dés à coudre. Au reste, vers cette époque, la plus grande partie des dés employés en France se fabriquait à Blois, ainsi que les *déaux* ou dés sans bout, à l'usage des tailleurs, des bourreliers, etc.⁸ *

Désarticulés. Voy. **Disloqués.**

Desbacleurs. Voy. **Débacleurs.**

Descharcheurs et **Deschargeurs.**
Voy. **Déchargeurs.**

Désossés. Voy. **Disloqués.**

Despansiers. Despenciers. Despensiers. Voy. **Dépensiers.**

Dés à jouer (FABRICANTS DE). Ils ont leurs statuts dans le *Livre des métiers*⁹, qui les nomme *deyciers*, *deiciers*, *feseurs de dez à tables*¹⁰ et à *eschies*¹¹, *d'os* et *d'ivoire*, *de cor*¹² et de toute autre manière d'estoffe¹³ et de métal. Le métier était libre. En dehors de ses enfants légitimes, chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti ; il lui était cependant permis d'en prendre un second au cours de la dernière année de service du premier. La durée de l'apprentissage était de neuf ans pour l'enfant sans argent, de huit ans pour celui qui apportait vingt sous. L'apprenti qui abandonnait son maître ne pouvait être recueilli par un autre. S'il entraient chez un *deicier* habitant hors de Paris et venant vendre ses produits dans la ville,

il était interdit de rien acheter à celui-ci « devant que il ait jetez d'entour lui l'apprentiz au deycier de Paris ». Aucun marchand parisien ne devait rien acheter à un forain avant que la marchandise eût été examinée par les jurés du métier ; c'était là, au reste, une règle commune à presque toutes les corporations. Le travail de nuit était défendu. Deux jurés administraient la communauté.

La *Taille de 1292* cite sept maîtres *deiciers* ou *deciars*, celle de 1300 en mentionne quatre seulement. C'est encore beaucoup, et une si importante consommation suppose une passion effrénée pour le jeu. Il est vrai que, aux termes de leurs statuts, les *deiciers* fabriquaient non seulement des dés, mais des tables et des échecs, des tabliers, des échiquiers, des marelles, etc., etc. Et puis, il ne faut pas l'oublier, les cartes n'étaient point encore inventées, et les joueurs n'avaient à leur disposition que les nombreuses variétés des jeux d'échecs, de dames et de dés.

On nommait alors *tables* les petits palets de bois, d'os ou d'ivoire que nous appelons aujourd'hui des *dames*. De là le nom de *jeux de tables* ou *des tables* donné à tous les jeux où l'on employait les dames, et de *table* ou *tablier* à la surface plane sur laquelle on les jouait. Cette dernière expression finit par s'appliquer à tous les tableaux disposés pour jouer à un jeu quelconque, l'*échiquier* cependant tendit toujours à conserver son nom et à rester distinct du *tablier*.

On trouve très fréquemment cités, dans les anciens inventaires, des échiquiers et des jeux d'échecs en chêne, en ivoire, en marbre, en cristal, en jaspe, même en *bature* d'or et d'argent, ce qui signifie que les cases étaient faites de petites plaques de ces métaux réduits en feuille. Le célèbre jeu d'échecs qui passe pour avoir été offert à Charlemagne par Haroun-ar-Raschid, et qui fut successivement conservé au trésor de Saint-Denis et à la Bibliothèque royale, est en ivoire. Il date, d'ailleurs, du onzième siècle seulement, le costume des personnages constituant chaque pièce ne laisse aucun doute à cet égard. On n'a rien conservé des « jeux de tables et de eschiez » qui, suivant Joinville¹, furent envoyés par le vieux de la montagne à saint Louis ; cadeau mal placé, au reste, car le bon roi avait horreur du jeu et des joueurs.

Son exemple ne fut guère suivi, et pendant bien longtemps l'art de jouer à tous les jeux en vogue compléta l'éducation d'un gentilhomme :

Puis apris il as tables et as eschas jouer,

écrit de son héros l'auteur de *Parise la duchesse*². Dans une foule d'autres romans du moyen âge³, on voit vanter l'adresse d'un seigneur aux échecs et aux dés comme à la chasse. Et cette tradition passa sans s'altérer de siècle en siècle. A la fin du dix-septième siècle, Hamilton voulant peindre un gentilhomme accompli, lui fait dire : « Tu sais que je suis le plus adroit homme de France ;

¹ Édit. de Wailly, p. 163.

² Cité par Ducange, *Glossarium*, v° *Scacci*.

³ Voy. entre autres *Gérard de Roussillon* et *Huon de Bordeaux*.

¹ *Livre des métiers*, titre XLII.

² « J'ai les deus à costurieres. » *Dit d'un mercier* (XIV^e siècle.)

³ *Livre des métiers*, titre LXXII.

⁴ *Taille de 1292*.

⁵ *Taille de 1313*.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXII.

⁷ *Deel*, *deeliars* sont issus du latin *digitale*.

⁸ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 1652.

⁹ Titre LXXI.

¹⁰ Voy. ci-dessous.

¹¹ Echecs.

¹² De corne.

¹³ De matière première.

j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre ; et, chemin faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse et rend honnête homme, car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés ¹ ». On sait que l'expression *honnête homme* désignait alors un homme poli, bien élevé, de bonnes manières. Quatre cents ans auparavant, Jacques de Cessoles, songeant à composer un traité de morale universelle, ne trouva rien de mieux que de le baser sur le jeu des échecs. La marche des rois, des pions, des tours lui fournit des préceptes de conduite qu'il appliqua à tous les états et à toutes les conditions de la vie. Ce *liber de scacchis* eut une vogue immense, et fut presque aussitôt traduit en plusieurs langues.

En dépit de Jacques de Cessoles et de sa morale, on ne se faisait guère scrupule de tricher au jeu, et c'est encore là une tradition qui se conserva longtemps. Jusqu'au dix-huitième siècle, tous les *Mémoires* laissés soit par de grands seigneurs soit par des bourgeois en font foi. On trichait même à la cour, même au jeu de Louis XIV ², et l'on peut juger par là de ce qui se passait au treizième siècle. Les merciers vendaient alors des dés qui avaient la propriété de tomber, les uns sur les nombres les plus bas, les autres sur les plus élevés, d'autres toujours sur l'as ³.

Les statuts des deiciers interdisent sévèrement la fabrication des dés pipés, et nous révèlent ainsi les fraudes les plus fréquentes dont ils étaient l'objet.

On appelait dés *plonmez* ⁴ ceux dont une des faces était rendue plus pesante que les cinq autres par l'addition de plomb ou de vif argent.

Les dés *mespoinz* présentaient sur chacune de leurs faces le même nombre de points : « ce est à savoir qui sont touz d'as, ou touz de ii points, ou touz de iii, ou de iii, ou de v, ou touz de vi ».

Les dés *pers* ou *nompers* ⁵ étaient ceux où le même nombre de points était reproduit deux fois : « dez à deus ii, ou à deus as, ou à deux v, ou à deus iii, ou à deus iii, ou à deus vi ».

Les dés *longnez* avaient une de leurs faces frottée sur une pierre d'aimant.

Tous les dés de ce genre devaient être confisqués et brûlés par les jurés, et le fabricant coupable payait une amende de cinq sous.

Les faiseurs de dés figurent, sous le nom de *deiciers*, dans l'ordonnance dite des *Bannières* (1467). Ils se réunirent ensuite à la corporation des patenôtriers d'os et de corne. Une pièce de 1586 les nomme *deessiars*.

Dessin (MAÎTRES DE). Louis XIV eut pour maître de dessin un sieur Henry Davire ¹, qui n'eut jamais à se louer beaucoup de son élève. Louis XV, au contraire, montra quelques dispositions ².

L'allemand Nemeitz, qui vint visiter Paris vers 1715, engageait ceux de ses compatriotes désireux d'y séjourner, à s'y perfectionner dans l'art du dessin. « Certains professeurs, écrit-il, enseignent seulement le dessin appliqué aux fortifications, la manière de lever un plan et de le laver, par exemple. Mais ceux qui voudroient aller plus loin, apprendre même la peinture, trouvent les plus excellents maîtres à l'Académie des peintres, au Louvre. Quelques-uns d'entre eux excellent dans la miniature, d'autres dans le portrait, le paysage, les fleurs, la peinture sur émail, etc ³ ». Il n'en est pas moins certain que le dessin, considéré comme art d'agrément, était encore peu répandu à la fin du dix-huitième siècle ⁴.

Un ouvrage publié en 1826 s'exprimait ainsi : « Il n'y a pas quarante ans que le dessin n'était qu'une partie fort accessoire de l'éducation des personnes des deux sexes, et qu'un jeune homme ou une jeune fille qui apprenaient à dessiner, ne se livraient à cette occupation que par manière de délassement ; encore appartenaient-ils à des familles opulentes : point de dessin dans les couvens et fort peu dans les maisons particulières. Aussi les dessinateurs étaient-ils presque tous réduits à travailler dans leur cabinet pour le compte des riches amateurs, des marchands d'estampes et des libraires. Depuis vingt-cinq ans, la nécessité de connaître l'art du dessin s'est fait généralement sentir, et la plupart des pères de famille qui jouissent d'une certaine aisance croiraient n'avoir donné à leurs enfans qu'une éducation incomplète, s'ils ne leur avaient fait apprendre à dessiner le paysage ou quelques têtes. De là est venu cette multitude de maîtres de dessin, et cette aptitude d'un si grand nombre de jeunes gens et de jeunes personnes à prononcer sur le dessin d'une gravure, d'un morceau de sculpture ou d'un tableau.

Un maître de dessin est un homme dont les pensionnats de jeunes demoiselles ne peuvent plus se passer, puisque son art est devenu une partie essentielle de l'éducation d'une jeune personne, à laquelle on ne pardonne point si elle ne sait au moins représenter avec le crayon un arbre ou une fleur, et même si, en sortant du pensionnat, elle ne peut présenter à ses parens un ou deux chefs-d'œuvre de sa façon ⁵ ».

Dessinateurs effigiaires. Titre que portaient les artistes chargés de représenter les traits des condamnés exécutés par effigie ; le tableau prenait la place qu'eût occupée le coupable.

¹ *Mémoires de Gramont*, chap. III.

² Voy. Saint-Simon, *Mémoires*, t. III, p. 168. — Dangeau, *Journal*, t. II, p. 66. — M^{me} de Sévigné, *Lettre* du 18 mars 1671. — *Mercurie galant*, n^o de décembre 1682. — Rien n'était changé sous Louis XVI. Voy. les *Mémoires* dits de *Bachaumont*, 30 octobre et 24 novembre 1778, etc., etc.

³ Voy. le *Dit d'un mercier*.

⁴ Plombés.

⁵ Pairs ou impairs.

¹ *Estat général de la maison du Roy pour 1657*, p. 116.

² Voy. le *Magasin pittoresque*, t. XVII (1849), p. 148.

³ *Séjour de Paris*, édition de 1897, p. 22.

⁴ Voy. Jeze, *Etat ou tableau de la ville de Paris pour 1760*, p. 189.

⁵ *Vie publique et privée des Français*, t. II, p. 260.

Un avis sans date ¹ que j'ai trouvé dans un recueil de la bibliothèque Mazarine ² mentionne « le sieur Lepautre, dessinateur effigiaire », attaché au service du sieur Bausire, maître des hautes œuvres.

Dessinateurs de jardins. Ceux qui « créent et tracent un jardin dans un endroit où il n'y en avoit pas ³ ». Dans un brevet du 25 juin 1643, Claude Mollet est qualifié de « dessinateur des plans, parcs et jardins des maisons royales ⁴ ». Mais je vois, d'autre part ⁵, qu'en décembre de la même année ce titre appartenait au célèbre André Lenôtre.

Au dix-septième siècle, les dessinateurs de jardins, dits aussi *traceurs*, avaient voulu dompter, discipliner la nature. Un jardin, comme une maison, se divisait en galeries, en salles, en rotondes, en cabinets, les uns carrés, les autres ronds, d'autres octogones; les avenues étaient bordées de charmilles unies comme des murailles; les arbres torturés étaient contraints de représenter des pyramides, des pilastres, des colonnes, des arcades, etc. Le parc de Versailles donne une idée exacte de la doctrine alors en faveur. Une réaction se produisit vers la fin du dix-huitième siècle. L'Angleterre donna l'exemple, qui fut vite suivi par l'Europe entière. Le jardin cessa d'être une création tout artificielle de l'imagination, devint une copie de la vraie campagne, une imitation et non plus une parodie de la nature.

Voy. Jardiniers.

Détacheurs. Voy. Dégraisseurs.

Détailleurs. « Ce nom se donne en général à tous ceux qui vendent en boutique des marchandises au détail, et les distribuent à plus petites mesures ou à plus petits poids qu'ils ne les ont achetées. C'est chez eux qu'on trouve, en aussi petite quantité qu'on veut, tout ce qui est d'usage et de commodité, et dont on a besoin dans les ménages ⁶ ».

Deuil (SPÉCIALITÉ DE). Le soin jaloux avec lequel chaque corporation était confinée dans sa spécialité ⁷ interdisait absolument l'existence d'une spécialité forcée d'emprunter le concours de plusieurs métiers. Seuls, les merciers, qui ne produisaient rien et vendaient de tout, eussent pu entreprendre la fourniture complète d'un deuil, mais je ne crois pas qu'aucun d'eux ait eu cette pensée avant la fin du dix-huitième siècle.

En 1777 seulement, je trouve un mercier qui peut-être tenta d'entrer dans cette voie : le sieur Dallemagne, demeurant rue de Poitiers, déclare en effet tenir « tout ce qui concerne particulièrement les ecclésiastiques et le deuil ». A la même date, le mercier Briceau, rue Saint-Honoré,

vis-à-vis de l'Oratoire, se dit « particulièrement renommé pour les galons et broderies d'acier pour deuil ⁸ ». Mais on ne saurait voir ici une tentative de spécialisation, pas plus que chez les couteliers, par exemple, qui depuis longtemps fabriquaient des couteaux munis de manches noirs et destinés aux jours de mortifications ⁹.

Cette recherche date du quatorzième siècle, et il ne semble pas que l'usage de solenniser un deuil par quelque marque apparente soit antérieure à cette époque. Dès 1303, le noir est la couleur que la tristesse a choisi pour emblème, car Mahaut d'Artois, en deuil de son mari, tend de noir son lit et sa chambre ¹⁰. En 1388, quand le comte de Foix apprit la mort de son fils Gaston, il appela son barbier, « se fit rere tout jus ¹¹, puis se vestit de noir et tous ceux de son hostel ¹² ».

Le deuil de mari paraît avoir été de tous le plus rigoureusement observé. Ainsi, les statuts accordés aux tailleurs en septembre 1461 leur défend de travailler le samedi ou la veille des grandes fêtes, sauf « pour gens qui voulsissent aler en voyage ou pour porter estat de viduité ¹³ ». Car le deuil se reconnaissait non seulement à la couleur des vêtements, mais aussi à leur forme. Les veuves, par exemple, devaient ensevelir leur tête dans la guimpe, voile de toile fine qui enveloppait le visage, le cou et les épaules ¹⁴. Ajoutez-y le long manteau, et vous aurez peut-être ce que l'on a nommé l'*habit de viduité* ¹⁵, dont la rigueur primitive tolérât bien des adoucissements. Plus sévère que le costume mondain, moins austère que le costume monacal, il rappelait, comme ce dernier, des engagements sérieux, car on le gardait toute sa vie, à moins d'un remariage, fait assez rare et toujours mal vu par l'Eglise. L'habit de viduité, en général noir ou gris, était blanc pour les reines, de là le nom de *reines blanches* que l'on donnait alors aux reines douairières, pour les distinguer de la nouvelle souveraine. Toutefois, Catherine de Médicis, ayant voulu porter en noir le deuil de Henri II, fut appelée *reine mère* ¹⁶.

Au milieu du seizième siècle, le violet devient la couleur du deuil pour les rois. Henri III régnait en Pologne quand on lui annonça la mort de Charles IX, à qui il succédait. Aussitôt « il prit le violet, sa chambre fut tendue de mesme, toute la Cour fut en deuil ¹⁷ ». Les reines devaient rester enfermées durant les quarante jours qui suivaient la mort de leur mari. La règle était stricte à ce point que de Thou blâme presque Catherine de Médicis qui la méconnut ¹⁸. C'est en long manteau de drap noir que l'on s'acquittait

¹ *Almanach Dauphin*, art. Merciers.

² Voy. ci-dessus l'art. Couteliers.

³ J.-M. Richard, *La comtesse Mahaut*, p. 166.

⁴ Raser de près.

⁵ Froissart, *Chronique*, liv. III, chap. XIII.

⁶ Dans les *Ordonn. royales*, t. XV, p. 62. — Les tailleurs habillaient alors les deux sexes.

⁷ Sur la guimpe, voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. III, p. 208 et suiv.

⁸ Voy. Ducange, au mot *vidua*.

⁹ Voy. Henri Étienne, *Dialogues*, t. I, p. 267 et suiv.

¹⁰ Pierre Matthieu, *Histoire de France*, p. 390.

¹¹ *Historiarum sui temporis lib. XXIII*.

¹ Fin du seizième siècle.

² Coté A 15,407, 9^e pièce.

³ Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. II, p. 468.

⁴ *Archives de l'art français*, t. III (1855), p. 272.

⁵ Dans A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 771.

⁶ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 29.

⁷ Voy. ci-dessous l'art. Travail (Réglementation du).

des visites de condoléances: Des piles de manteaux se trouvaient dans les antichambres du défunt; un valet vous en plaçait un sur le dos à votre arrivée, et le reprenait à la sortie. Pour le deuil des proches, la tenue de rigueur était le *chaperon*, nom que l'on donnait à un long et étroit manteau noir surmonté d'un coqueluchon mou et plat.

Toute la nation portait le deuil du roi. Pendant une année entière, il n'y avait si petit bourgeois qui ne dût s'habiller de noir, renoncer aux bijoux, et vêtir, au moins de couleur sombre, sa famille et ses domestiques. La maison royale fournissait les habits de deuil à toutes les personnes relevant directement de la couronne. Et cela allait très loin, car les fonctionnaires de la Cour des comptes par exemple, aussi bien que ceux des Monnaies, réputés commensaux de la maison du roi, avaient droit de deuil.

Le dernier deuil de Cour que la France ait porté, « et il le fut spontanément comme une mode ¹, » est celui de Louis XVIII. La république n'a cependant pas rompu tout à fait avec cette tradition, car à la mort du président Carnot, ordre fut donné aux fonctionnaires et agents de tous les services publics de porter le deuil durant trente jours ², dans l'exercice de leurs fonctions.

Tous les gens de qualité prenaient le deuil de père à la mort de l'aîné de leur famille, même s'ils n'étaient cousins qu'au vingtième degré. Mais ni le roi, ni la reine, ni la Cour ne portaient le deuil des Enfants de France morts au-dessous de sept ans ³.

Un seul personnage en France ne portait jamais aucun deuil, c'était le chancelier. Chef suprême de la justice, elle s'incarnait en lui, et il devait dès lors paraître inaccessible aux faiblesses humaines. « On a voulu marquer par là, dit Guyot, que la justice doit toujours conserver la même sérénité ⁴. » *

Voy. **Selliers**.

Dévideurs. « On donne ce nom à des ouvriers qui, dans les manufactures, ne font autre chose que de mettre sur des bobines les soies, fils, filoselles, laines, etc. qui étoient auparavant en botes ⁵. »

Devineurs. Voy. **Devins**.

Devins. « Devins et enchanteurs ne font que tromper et abuser les incrédules qui vont au recours à eux... Il faut du tout fuir ces hommes et les chasser loin ⁶. »

Voy. **Aéromanciens**. — **Astrologues**. — **Bateleurs**. — **Cartomanciens**. — **Chiromanciens**. — **Enchanteurs**. — **Faci-niers**. — **Géomanciens**. — **Hydromanciens**. — **Météoromanciens**. —

Métoposcopiens. — **Nécromanciens**. — **Oniromanciens**. — **Ornithomanciens**. — **Pyromanciens**. — **Rhodomanciens**. — **Rhapsodomanciens**, etc.

Dévoirants ou **Dévorants**. Nom que prenaient certains membres de l'association dite des *Enfants de maître Jacques*. Le *Devoir* des devoirants comprenait des menuisiers, des serruriers et des forgerons, auxquels s'adjoignirent des teinturiers, des tanneurs, des cordonniers, etc. Ils eurent de fréquents démêlés avec les Gavots ¹.

On les nommait aussi *chiens*.

Voy. **Enfants**.

Devoirs. On nommait ainsi certaines associations formées par les compagnons de divers métiers. Les plus connues étaient celles dites : *Enfants de Salomon*, comprenant les Loups et les Gavots; *Enfants de maître Jacques*, comprenant les Loups-garous et les Dévoirants; ou Dévorants; *Enfants de maître Soubise* ou Bons drilles.

En 1789, on comptait 29 professions dont les ouvriers étaient affiliés aux Devoirs. C'étaient les chamoiseurs, les bourrelliers, les chapeliers, les charpentiers, les charrons, les chaudronniers, les cloutiers, les cordiers, les corroyeurs, les couteliers, les couvreurs, les ferblantiers, les fondeurs, les forgerons, les maréchaux, les menuisiers, les plâtriers, les poêliers, les selliers, les serruriers, les tailleurs de pierre, les tanneurs, les teinturiers, les toiliers, les tondeurs de drap, les tourneurs, les vanniers et les vitriers ².

Voy. **Enfants**.

Dévorants. Voy. **Dévoirants**.

Deyciers, Nom que la *Taille de 1292* donne aux faiseurs de dés à jouer, et le *Livre des métiers* aux faiseurs de dés à coudre.

Diablotins. Dans les fabriques d'huile, on donnait ce nom aux ouvriers qui surveillaient le travail du moulin aux olives.

Diamantaires. Titre qui appartenait à la corporation des lapidaires.

Dès le treizième siècle, les diamants furent très recherchés à la cour de France. Au siècle suivant, ils brillent non seulement sur les ornements royaux, mais aussi sur les coiffures des élégantes. En 1358, le roi Jean donna à Blanche de Bourbon, reine de Castille, une couronne d'or et un « chapel » décoré de seize « dyamans ³. » Jeanne, fille du même roi, exhibait, de son côté « huit dyamans » sur son chapeau ⁴.

¹ Georges Sand, *Histoire de ma vie*, t. III, p. 443.

² A dater du 25 juin 1894.

³ Saint-Simon, *Mémoires*, t. IV, p. 59, et t. VI, p. 298.

— Barbier, *Journal*, t. IV, p. 296.

⁴ *Traité des offices*, t. IV, p. 174.

⁵ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 29.

⁶ A. Paré, *Œuvres*, édit. de 1607, p. 1044.

¹ Agr. Perdiguier, *Le livre du compagnonnage*, t. I, p. 38.

² É. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, t. I, p. 602 et suiv., t. II, p. 814 et suiv.

³ Dépenses faites à l'occasion du mariage de Blanche de Bourbon, p. 300.

⁴ *Compte d'Étienne de la Fontaine*, dans Douët-d'Arcq, *Comptes sur l'argenterie*, p. 168.

Le diamant présentait alors un éclat auquel l'art n'ajoutait guère. Pourtant, au milieu du quatorzième siècle, on régularisait ses facettes de manière à augmenter ses feux, et en 1382, un Allemand nommé Jean Boule avait inventé ou apporté à Paris les moyens de le tailler ¹.

Quand François I^{er} maria au duc de Clèves sa nièce Marguerite qui n'avait pas encore treize ans, « elle estoit si chargée de pierreries et de robe d'or et d'argent, que par la foiblesse de son corps n'eust sceu marcher ; le Roy commanda à M. le connétable ² de la prendre au col et la porter à l'église ³ ».

Henri II dédaigna les diamants ⁴ mais Henri IV en couvrit Gabrielle d'Estrées d'abord ⁵, puis sa femme. Au baptême de Louis XIII, la robe de Marie de Médicis « estoit fort estoffée de trois mille diamans et de vingt-deux mille perles », dit le continuateur de Jean de Serres ⁶. A cette occasion, le duc d'Épernon avait ceint une épée dont la garde étincelait de dix-huit cents diamants.

En 1669, lorsque Louis XIV reçut l'ambassadeur du grand Turc, il portait un habit surchargé de diamants. Il y en avait pour quatorze millions ⁷, somme qu'il faudrait au moins doubler pour avoir son équivalent en monnaie d'aujourd'hui. Les grands seigneurs qui entouraient ce merveilleux vêtement étaient tout aussi reluisants de pierreries ⁸. Enfin, l'année même de sa mort, en un temps où M^{me} de Maintenon condamnait la cour à l'austérité, Louis XIV recevant l'ambassadeur de Perse, portait « un habit d'une étoffe or et noir brodé de diamans ; il y en avoit pour douze millions cinq cent mille livres, et il étoit si pesant que le roi en échangea aussitôt après son dîner ⁹ ». Il « ployoit sous le poids », dit Saint-Simon ¹⁰.

Une élégante faisait alors remonter ses diamants tous les deux ou trois ans ¹¹.

Un arrêt du 4 juillet 1720 défendit de porter aucun diamant ; on accordait aux marchands un mois pour les faire sortir du royaume. Cet arrêt fut révoqué quatre mois après ¹², heureusement pour M^{me} de Mailly, maîtresse de Louis XV, qui aimait à coucher « toute coiffée et la tête pleine de diamans ¹³ ». Vers 1780, on songea à les remplacer par l'acier ¹⁴, mais

Marie-Antoinette ne le permit pas ¹. Toutefois leur valeur s'en ressentit et diminua un peu ².

Voy. **Bijoutiers en faux et Lapidaires.**

Diamentiers. Voy. **Diamantaires.**

Diction (MAÎTRES DE). Voy. **Déclamation.**

Dimanche. Voy. **Clou.** — **Étrennes.** — **Repus,** etc.

Dimanches et fêtes. L'Eglise, au moyen âge, voulait que le dimanche fût un jour de repos et de prière ; toutefois, l'interdiction du travail était beaucoup moins absolue qu'elle ne le devint par la suite et même qu'elle ne le fut au dix-neuvième siècle. Liberté complète était laissée aux faiseurs de hauberts ³ et aux faiseurs de barils ⁴. On défendait seulement aux lormiers d'exposer des marchandises hors de leur boutique ⁵. Les selliers pouvaient le dimanche réparer un bouclier ou un harnais ⁶, les barbiers saigner et purger ⁷, les bouquetières faire des chapeaux de roses ⁸, les fourbisseurs aiguiser un couteau ou une épée ⁹.

Ces derniers obtinrent même, en 1290, de laisser à tour de rôle deux boutiques ouvertes chaque dimanche ¹⁰. Et il y avait bien d'autres corporations dans ce cas. Chez les orfèvres ¹¹, les chapeliers de feutre ¹², les pourpointiers ¹³, les drapiers ¹⁴, une boutique restait ouverte, le dimanche. Les chaussetiers étaient autorisés à en ouvrir trois ¹⁵. Chaque gantier pouvait vendre un dimanche sur six, et en 1268 quatre boutiques restaient ainsi ouvertes ¹⁶, d'où l'on doit conclure qu'il y avait alors à Paris 24 maîtres gantiers.

Par obéissance aux règlements ecclésiastiques, l'atelier observait les vigiles. Les veilles des dimanches et des grandes fêtes, il fermait à vêpres, à none ou à complies, les foulons étaient même libres dès huit heures du matin ¹⁷. Les charpentiers et les faiseurs de portes laissaient le travail à trois heures, à moins toutefois que les premiers ne fussent en train de poser une charpente qui ne pût rester sans appui, et que les seconds n'eussent à livrer une porte ou une

¹ Voy. G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 267.

² De Montmorency.

³ Brantôme, *Des dames*, t. VIII, p. 117.

⁴ Du Haillan, *Discours sur les causes de l'extrême cherté qui est aujourd'hui en France*, dans Éd. Fournier, *Variétés*, t. VII, p. 175.

⁵ Lestoile, *Journal*, 15 septembre, 6 et 12 novembre 1594.

⁶ *Inventaire de l'histoire de France*, édit. de 1648, t. II, p. 259.

⁷ Oliv. Lefèvre d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 577.

⁸ *Gazette de France*, n° du 6 novembre 1669, p. 1165.

⁹ Dangeau, *Journal*, 19 février 1715, t. XV, p. 364.

¹⁰ *Mémoires*, tome XI, p. 90.

¹¹ *Mercure galant*, année 1673, t. III, p. 294.

¹² Mat. Marais, *Mémoires* t. I, p. 315 et 490.

¹³ Duc de Luynes, *Mémoires*, 14 août 1739, t. III, p. 7.

¹⁴ M^{me} de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes*, t. I, p. 8 et 37.

¹ *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, 17 avril 1779.

² Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 47.

³ *Livre des métiers*, titre XXVI.

⁴ *Livre des métiers*, titre XLVI.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXXXII.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXVIII.

⁷ Ordonn. de décembre 1371, dans les *Ordonn. royales*, t. V, p. 440.

⁸ *Livre des métiers*, titre XC.

⁹ *Livre des métiers*, titre XCVII.

¹⁰ G. Depping, p. 366.

¹¹ *Livre des métiers*, titre XI.

¹² *Livre des métiers*, titre XCI.

¹³ Statuts de 1323, art. 13.

¹⁴ Statuts d'avril 1309, confirmés en 1362, 1364 et 1392. Voy. *Ordonn. royales*, t. III, p. 581 ; t. IV, p. 535 ; t. VII, p. 555.

¹⁵ *Livre des métiers*, titre LV, art. 8, et statuts de 1346, art. 4.

¹⁶ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII.

¹⁷ *Livre des métiers*, titre LIII.

fenêtre « pour bonnes gens clorre ¹ ». Les maçons ne devaient pas travailler après six heures du soir en été, « se ce n'est à une arche ou à un degré fermer, ou à une huisserie assise sur rue ² ». Il est probable que l'Église, en exigeant le chômage des vigiles, songeait plus à sauver malgré eux l'âme des ouvriers qu'à leur procurer quelques loisirs. En effet, tout compagnon surpris au travail après l'heure fixée était condamné à une forte amende. S'il n'avait pas les moyens de la payer, on lui saisissait ses outils ³.

De gré ou de force, l'ouvrier se reposait donc la veille des grandes fêtes, et Dieu sait si elles étaient nombreuses. Les boulangers nous en ont fourni ⁴ la curieuse énumération que voici :

FÊTES MOBILES

Le lundi de Pâques. La Pentecôte.
Le jour de l'Ascension. Le lundi de la Pentecôte.

FÊTES FIXES

JANVIER..... Sainte Geneviève.
Épiphanie.
FÉVRIER..... Purification de la Vierge.
MARS..... Annonciation.
MAI..... Saint Jacques [le Mineur] et saint
Philippe.
Invention de la sainte Croix.
JUIN..... Nativité de saint Jean-Baptiste.
JUILLET..... Sainte Madeleine.
Saint Jacques [le Majeur] et saint
Christophe.
AOUT..... Saint Pierreès Liens.
Saint Laurent.
Assomption.
Saint Barthélemy.
SEPTEMBRE.... Nativité de la Vierge.
Exaltation de la sainte Croix.
OCTOBRE..... Saint Denis.
NOVEMBRE.... Toussaint.
Trépassés.
Saint Martin.
DÉCEMBRE.... Saint Nicolas.
Noël.
Deux jours après Noël.

Mais ce n'est pas tout. Il faut ajouter à cette liste la fête des patrons : la corporation, la paroisse, le maître, sa femme, l'ouvrier et sa femme avaient chacun le sien. Puis les enterrements de maîtres ou de compagnons, auxquels assistait toute la communauté ; les mariages, baptêmes, communions, etc., soit dans la famille du maître, soit dans celle de l'ouvrier ; les légères indispositions de celui-ci, les entrées solennelles de rois ou de reines à Paris : toutes circonstances imprévues qui représentaient bien en moyenne au moins une quinzaine de jours. Enfin si l'on estime à une demi-journée le chômage prescrit pour la veille des dimanches et des fêtes, on arrive à cette conclusion que plus

d'un tiers de l'année était perdu pour le travail. La preuve est facile à faire :

Dimanches.....	52 jours.
Veille des dimanches...	26 —
Fêtes mobiles.....	4 —
Veille de ces fêtes.....	2 —
Fêtes fixes.....	22
Veille de ces fêtes.....	11 —
Fêtes patronales.....	6 —
Veille de ces fêtes.....	3 —
Divers.....	15 —

Total... 141 jours.

Dans les communautés qui, comme les tréfiliers d'archal par exemple, donnaient un mois de congé aux ouvriers, l'année se trouvait ainsi partagée :

Jours de repos.....	171
— de travail.....	194

soit, à peu de chose près, un jour de repos sur deux. Il n'est vraiment pas inutile de rappeler que les ouvriers étaient alors presque tous payés au mois, et que c'étaient les maîtres, qui par amour de l'art, proscrivaient le travail aux pièces.

Toutes les corporations avaient-elles autant de jours fériés que les boulangers ? On est porté à le croire, puisqu'il s'agit ici d'un métier de première nécessité. Les autres statuts sont, il est vrai, beaucoup moins explicites sur ce point, et la plupart d'entre eux se bornent à mentionner le repos forcé du samedi, du dimanche et des « quatre festes Notre-Dame ¹ ». Les corporations semblent n'avoir frappé le travail d'une amende que pendant ces jours-là. Mais les autres n'en étaient pas moins chômés, et loin de diminuer, leur nombre augmenta sans cesse.

À dater du seizième siècle, les lois concernant le repos dominical devinrent de plus en plus sévères. D'innombrables arrêts ² prohibèrent l'exercice de toute industrie, de tout commerce en ce jour-là. Jusqu'à la Révolution, les cabaretiers n'eurent pas le droit de donner à boire durant le temps des offices. Les boulangers étaient bien autorisés à vendre du pain, mais il fallait que leur boutique restât fermée.

Dans leurs statuts de 1636, les tapissiers de haute lice reproduisent une disposition qui rappelle tout à fait les réserves faites en pareille matière par le moyen âge : « Il sera défendu, disent-ils de travailler à feste festive, si ce n'est pour le Roi ou sa gent, à peine d'amende ³ ». En dépit de ce privilège, le roi, je parle du sage Henri IV, trouvait que l'on abusait fort des fêtes et des chômages. Les guerres civiles avaient

¹ Assomption, Nativité, Purification, Annonciation. *Livre des métiers*, titre LXXVIII, art. 24.

² Voy. dans Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 243 et suiv., les arrêts de 1560, 1579, 1588, 1638, 1661, 1667, 1670, 1673, 1679, 1696, 1698, etc. — Exceptionnellement et jusqu'en 1627 (statuts, art. 23), les fourbisseurs purent laisser deux boutiques ouvertes le dimanche.

³ Article 23.

¹ *Livre des métiers*, titre XLVII.

² *Livre des métiers*, titre XLVIII.

³ *Livre des métiers*, titres XLVII et XLVIII.

⁴ *Livre des métiers*, titre I.

décimé la population, des plaines immenses demeuraient sans culture faute de bras, et ceux qui restaient se reposaient trop souvent pour que l'ouvrage avançât. Le cardinal d'Ossat fut donc chargé de demander au pape la suppression d'un certain nombre de jours fériés. Le pape répondit qu'à cet égard chaque évêque était maître dans son diocèse, et la négociation en resta là ¹.

Elle fut reprise soixante-six ans plus tard par Colbert. Louis XIV, qui avait entrepris de terminer le Louvre, se plaignait de la lenteur avec laquelle étaient menés les travaux. Comme, après tout, l'on n'est pas pour rien roi absolu, il défendit, le 6 novembre 1660, « à toutes personnes de faire travailler à aucun nouveau bastiment » sans sa permission expresse, et sous peine de prison pour la première contravention et des galères pour la seconde ². Cette mesure énergique ne donna pas les résultats qu'on en attendait. Les jours de fête étaient trop nombreux, et Louis XIV avait très bien remarqué que « ces jours, lesquels dans l'intention de ceux qui les ont établis auroient dû être employés en prières et en actions pieuses, ne servoient plus que d'une occasion de débauche ³ ». Supprimer ces occasions aurait donc le double avantage de sauver l'âme des ouvriers et de hâter l'achèvement du Louvre. Colbert négocia avec Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris ⁴, et celui-ci rendit le 20 octobre 1666 une ordonnance qui supprimait une vingtaine de jours fériés. Il en était conservé 32 seulement, que tout le monde était tenu d'observer, y compris les Protestants : l'édit de Nantes lui-même ⁵ les y obligeait. Mais les ouvriers avaient déjà l'habitude de célébrer le lundi et même le mardi ⁶. Admettons pourtant que ce second jour ne fût fêté qu'une fois sur deux, nous arrivons encore à 110 jours de chômage, c'est-à-dire à un jour sur trois. Chômage obligatoire, car l'indulgence professée sur ce point par le treizième siècle n'était plus de mise même au dix-huitième, comme le prouve l'ordonnance de police rendue le 8 juin 1764, vingt-cinq ans seulement avant la Révolution, et dont voici l'analyse :

ART. I^{er}. Aucun ouvrier, aucun commerçant ne pourront travailler ni faire commerce les dimanches et jours de fête; « leur enjoignons de tenir leurs boutiques exactement fermées, à peine de deux cents livres d'amende par chaque contravention ».

ART. II. Défense aux portefaix, charretiers, voituriers de travailler ni faire aucun charroi.

ART. III. « Ne pourront les particuliers, bourgeois et habitants, employer leurs domestiques ni aucuns artisans à des œuvres serviles ».

ART. IV. Défense d'exposer en vente ou étaler aucuns livres, images ou estampes, « ni aucune sorte de marchandise au coin des rues, dans les places publiques et sur les quais ».

ART. V. « Ne pourront les marchands de vin, limonadiers, vendeurs de bière et d'eau-de-vie ouvrir leurs cabarets et boutiques les jours de dimanches et fêtes pendant les heures de l'office divin. Leur enjoignons, et à tous maîtres de jeux de paume et de billard, de refuser l'entrée de chez eux à ceux qui se présenteront pour y boire ou y jouer, à peine de trois cents livres d'amende pour la première contravention, et de fermeture des boutiques, jeux de paume et de billard en cas de récidive ».

ART. VI. « Défendons à tous maîtres à danser, cabaretiers, traiteurs et autres de tenir chez eux des assemblées et salles de danse les jours de dimanches et fêtes, et à tous joueurs de violon et d'instruments de s'y trouver, à peine de cinq cents livres d'amende contre chacun des contrevenans, et en outre confiscation des instrumens de musique ».

Une nouvelle réforme eut lieu quatorze ans après. Un mandement du 11 février 1778 supprima treize jours de fête. Mais le Parlement fit une vive opposition au mandement et refusa d'abord d'enregistrer les lettres patentes qui l'accompagnaient. On prétendit dans le public que les magistrats ne tenaient tant aux saints évincés que parce qu'ils représentaient pour eux treize jours de congé ¹. Ils durent cependant céder, et les malheureux saints, qui perdaient en eux leur dernier appui, eurent encore l'humiliation de se voir chausonner en treize couplets très irrespectueux ².

Voy. **Ais (Fête aux)**.

Dimeurs et Dimiers. « Journaliers qui recueillent la dime », écrit le *Dictionnaire de Trévoux* ³. Le décimateur est celui qui a le droit de percevoir la dime, le dernier celui qui la perçoit ⁴.

On trouve aussi *dimeurs*, *dixmeurs* et *dixmiers*.

Dinandiers. Dinantiers. Dinants.
Voy. **Chaudronniers**.

Dioramas. Voy. Panoramas.

Directeur du balancier du Louvre, dit aussi **Garde de la monnaie des médailles**, et **Balancier du roi**. Place créée en juin 1695, en faveur de l'orfèvre Nicolas de Launay ⁵.

La fabrication des monnaies avait été installée au Louvre en 1639. Elle fut ensuite transférée rue de la Monnaie, où elle resta jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; mais la monnaie des médailles et jetons demeura au Louvre.

¹ *Lettres du cardinal d'Ossat*, 18 janvier 1599, t. III, p. 259.

² Félibien, *Histoire de Paris*, t. II, p. 1473.

³ *Mémoires de Louis XIV*, p. 277.

⁴ *Tableau de la vie et du gouvernement de M. Colbert*, p. 203.

⁵ Article 20.

⁶ Voy. S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. X, p. 345, et t. IV, p. 159.

¹ *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, 22 février 1778.

² *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, 19 mars.

³ Tome III, p. 354.

⁴ Voy. Ducange, aux mots *decimator* et *decimæ*.

⁵ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 433. — Abot de Bazinghen, *Traité des monnoies*, t. I, p. 82 et suiv.

On y frappait plus de jetons que de médailles. Le premier janvier, à l'occasion des étrennes, le prévôt des marchands et les échevins, les gardes du Trésor, les trésoriers des guerres, des parties casuelles, des bâtiments, etc., etc. apportaient une bourse de jetons au roi, à la reine, aux princes du sang, au chancelier, aux ministres, etc. Le roi en donnait à la reine, la reine en donnait au roi, et la maison royale en recevait d'eux. Il faut lire, dans les *Mémoires de Sully*¹, le joli passage où il raconte comment, le premier janvier 1606, il vint présenter à Henri IV, encore au lit avec Marie de Médicis, trois grands sacs de velours remplis de jetons d'or et d'argent tout neufs. Louis XV faisait convertir en assiettes d'or les jetons qu'on lui offrait ainsi : en 1754, il possédait quarante-deux de ces assiettes².

En général, les jetons portaient d'un côté la tête du roi, de l'autre une devise qu'avait composée l'académie des Inscriptions. Quant aux pièces commandées par les diverses corporations ouvrières, et qui servaient de jetons de présence aux assemblées des maîtres, aux séances de réception, etc., elles reproduisent presque toujours les armoiries de la communauté à laquelle elles étaient destinées.

Les jetons avaient encore et surtout une autre utilité, celle de servir aux calculs, de remplacer la plume et les chiffres. Je donnerai une esquisse de ce procédé à l'article *Jetons (Calculs par les)*. M. d'Affry de la Monnoye, un nom prédestiné, avait rassemblé une immense quantité de jetons (plus de 5.000 pièces), qu'il a léguées en 1864 au musée de Cluny.

Voy. **Monnayeurs**.

Directeurs des pépinières. Voy. **Planteurs**.

Directeurs de théâtre. Ce titre n'apparaît que fort tard. Pendant longtemps, les comédiens, constitués en communauté, ne reconnaissaient officiellement aucun chef. Chappuzeau, vers 1674, semble un moment vouloir donner ce nom à l'*orateur*³ : « Comme il représente l'état, en portant la parole pour tout le corps, il seroit peut-être de l'honneur de la troupe qu'il en fût nommé le chef » ; mais, ajoute-t-il, « il n'a pas dans la troupe plus de pouvoir qu'un autre⁴ ».

En 1760, la Comédie française, alors rue Saint-Germain-des-Prés⁵, et la Comédie italienne, alors rue Mauconseil, sont GOUVERNÉES par MM. le duc d'Aumont, le maréchal duc de Richelieu, le duc de Fleury et le duc de Duras, tous quatre gentilshommes de la Chambre. Elles sont CONDUITES par MM. de Fontpertuis, de la Ferté et Delatouche, intendants des Menus-plaisirs. L'Opéra, alors rue Saint-Nicaise a pour directeurs Rebel et Francœur. L'Opéra-comique, qui se tient l'été à la foire Saint-Laurent et

l'hiver à la foire Saint-Germain, est placé sous la direction de MM. Corbi, Moette, Dehesse et Favart.

Jusqu'en 1680, la Comédie française ne jouait que trois fois par semaine, et les premières se donnaient toujours le vendredi, afin, dit encore Chappuzeau, de « préparer l'assemblée à se rendre plus grande le dimanche suivant, par les éloges que lui donnent l'annonce et l'affiche¹ ».

L'heure des représentations varia sans cesse.

Au début du dix-septième siècle, elles avaient lieu au milieu de la journée ; une ordonnance de novembre 1609 interdit de prolonger le spectacle passé quatre heures et demie, ce qui doit faire supposer qu'il commençait vers deux heures. Ce moment fut retardé, sous Louis XIII jusqu'à trois heures, et sous Louis XIV jusqu'à cinq. On s'en tint là pour longtemps, et si la princesse Palatine, en 1714, se rendait à la comédie vers sept heures, c'est qu'elle ne se souciait guère d'assister à toute la représentation².

En 1781, le libraire Panckoucke, publia une brochure fort curieuse, intitulée *Moyens d'augmenter le bonheur d'une partie de la nation sans nuire à personne*. Il y demandait que l'on retardât le moment du dîner jusqu'à cinq heures, et que les théâtres n'ouvrirent plus leurs portes qu'à huit heures en hiver et à neuf heures en été. Sébastien Mercier désirait, de son côté, qu'on reportât l'heure du dîner à six heures et celle des théâtres à neuf³. Le dix-neuvième siècle allait exaucer ses vœux, et Madame de Genlis écrivait déjà vers 1818 : « On ne soupe plus, parce que les spectacles ne finissent qu'à onze heures du soir⁴ ».

Notons, en passant, cette phrase que je cueille dans Tallemant des Réaux : « La comédie n'a esté en honneur que depuis que le cardinal de Richelieu en a pris soing ; avant cela les honnestes femmes n'y alloient point⁵ ».

Voy. **Théâtre**.

Directeur général des haras, postes aux chevaux, relais et messageries. Office créé par édit de décembre 1785.

Les fonctions du titulaire consistaient « à régir et administrer, sous l'autorité immédiate du roi, les haras et tout ce qui concerne la poste aux chevaux et relais, ainsi que les messageries, en tant qu'elles peuvent avoir rapport aux postes aux chevaux⁶ ».

Disloqués. Ce nom, appliqué à une variété de bateleurs, existait déjà à la fin du dix-huitième siècle. « Le disloqué, écrit Gouriet, se transforme en motte de terre pour aller à la chasse ; son corps et tous ses membres ne forment plus qu'une boule, il imite le bruit d'un coup de fusil et se met à rouler, comme courant à la recherche

¹ Édit. Michaud, t. III, p. 130.

² *Journal* de Barbier, fin septembre 1754.

³ Voy. ci-dessous cet article.

⁴ *Le théâtre françois*, p. 225.

⁵ Auj. rue de l'Ancienne-Comédie.

¹ Page 92.

² *Lettre* du 20 septembre 1714, t. I, p. 146.

³ *Tableau de Paris*, t. XII, p. 209.

⁴ *Dictionnaire des étiquettes*, t. II, p. 265.

⁵ *Historiettes*, t. VII, p. 181.

⁶ Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 627.

d'une pièce de gibier que l'arme a dû abattre. Dans cette situation, il casse un noyau de pêche avec son derrière. C'est ordinairement le soir et presque toujours dans la cour des Fontaines, que l'on voit ce personnage ¹ ».

Les mots *désarticulés*, *désossés*, etc., sont plus résents.

Voy. **Bateleurs**.

Distillateurs. L'eau-de-vie, appelée aussi *eau d'or*, *eau de vin*, *eau ardente*, *eau éternelle*, était déjà bien connue au treizième siècle. Albert le Grand ² indique deux procédés différents pour opérer la distillation, et Arnould de Villeneuve célèbre cette admirable liqueur, dont bien des gens avaient pu déjà apprécier les mérites : « Quidam appellant eam aquam vitæ, et certe et vidi quibus expedit bene consonat nomen rei, ita quod dixerint aliqui de modernis quod est aqua perennis et aqua auri propter sublimitates operationis ipsius ³ ». Elle guérit, ajoute-t-il, la paralysie, la fièvre quarte, l'épilepsie, les taies de l'œil et le cancer de la bouche ⁴. Elle était donc regardée comme un médicament, mais il faut avouer que ce médicament avait devant lui un bel avenir. Les procédés de distillation, encore bien imparfaits, se perfectionnèrent peu à peu, et Ambroise Paré donne déjà ce moyen pour reconnaître la bonne eau-de-vie : « Estant posée en une cueillier et allumée, elle se consume du tout, ne laissant aucune marque d'humidité au fond de la cueillier ». D'ailleurs, c'est toujours à ses yeux une espèce de panacée, dont les « vertus sont infinies » ; elle « aide aux épilepsies et apoplexies, sède ⁵ la douleur des dents, est utile aux défaillances de cœur et syncopes, gangrènes et pourritures ⁶ ».

La distillation de l'eau-de-vie resta pendant longtemps le privilège des épiciers-apothicaires et des vinaigriers. Un arrêt du 7 septembre 1624 leur donna des concurrents ; puis des statuts, datés du 13 octobre 1634, créèrent la corporation des *distillateurs et vendeurs d'eau-de-vie et eau forte*. Ces statuts, confirmés en janvier 1637, attribuent aux maîtres de la communauté le titre de *distillateurs en l'art de chimie et vendeurs d'eau-de-vie*. Le 5 avril 1639, les statuts furent renouvelés et les maîtres furent dits *distillateurs d'eau forte, d'eau-de-vie et autres eaux, huiles, essences et esprits*. La lecture de ces statuts prouve que les maîtres représentaient assez fidèlement les industriels qui s'intitulent aujourd'hui *fabricants de produits chimiques*.

Une sentence de police du 14 août 1674 confirma leurs privilèges. Mais un arrêt du 15 mai 1676 les réunit à une communauté qui

venait d'être créée, celle des *limonadiers marchands d'eau-de-vie*.

Voy. **Eau-de-vie**.

Distillateurs en eau-de-vie et esprit de vin. Titre que prenaient les vinaigriers. Ils fabriquaient des vinaigres avec des vins avariés, et ils obtinrent le droit de brûler les lies pour produire de l'eau-de-vie.

Distributeurs du papier et du parchemin timbrés. Seize offices créés en avril 1696.

C'est du 20 mars 1655 qu'est daté le premier édit créant l'impôt du papier timbré, ordonnant que « tous actes et papiers portant foy, obligation ou acquis soient écrits en papiers ou parchemins dont chacune feuille sera marquée selon leur valeur et qualité ». Le parlement refusa d'enregistrer l'édit, Louis XIV l'y força. C'est même à cette occasion qu'il se serait présenté devant la cour en justaucorps rouge et même un fouet à la main, circonstance qui appartient à la légende plus qu'à l'histoire. Le Parlement feignit de se soumettre, mais, en réalité l'édit du 20 mars resta sans exécution.

Des ordonnances de 1667, 1669, 1670 avaient imposé l'emploi de formules spéciales pour la rédaction des actes. Puis une déclaration du 2 juillet 1673 prescrivit que « les commis préposés pour la distribution des formules pourront vendre à tous officiers, ministres de justice et autres le papier et parchemin qu'il conviendra, marqué en teste d'une fleur de lys et timbré de la qualité et substance des actes, avec mention du droit porté par le tarif, le corps de l'acte entièrement en blanc pour être écrit à la main ». De cette déclaration date l'habitude d'appeler le papier timbré *papier formule* ou *formulé*.

Quelques provinces, la Guyenne et la Bretagne entre autres, refusèrent d'acquiescer ce nouvel impôt. Elles y furent contraintes à la suite de sanglantes insurrections ¹.

Avant la Révolution, le bureau général du papier timbré était installé à l'hôtel Bretonvilliers, dans l'île Saint-Louis. Il existait, en outre, à Paris huit bureaux pour « la distribution des papiers et parchemins timbrés appelés formules ² ».

Dixmeurs et Dixmiers. Voy. Dimiers.

Dizainiers. Voy. Quartiniers.

Doleurs. Nom donné parfois aux tonneliers, parce qu'ils faisaient grand usage de la doloire, sorte de hache qui sert à dégrossir et à polir le bois des douves.

Domestiques. Le riche bourgeois du quatorzième siècle à qui l'on doit le *Ménagier de Paris*, avait plusieurs *domestiques*, lui-même

¹ J.-B. Gouriet, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 298.

² Mort en 1280. — *De mirabilibus mundi*, édit. de 1598, p. 235 et 237.

³ Arnaldus de Villanova [mort en 1313], *Opera*, édit. de 1505, p. 102.

⁴ « Et cancer oris ».

⁵ Apaise.

⁶ *Œuvres*, édit. de 1607, p. 1154.

¹ Sur ce sujet, voy. L. Salefranque, *Le timbre à travers l'histoire*, 1890, in-4°.

² Jeze, *État ou tableau*, etc., p. 327.

désigne par cette expression ses gens de service¹. A leur tête, figurait *maître Jehan le despensier*, maître d'hôtel ou intendant. *Agnès la béguine*, placée auprès de la jeune femme comme gouvernante et comme dame de compagnie, lui servait d'intermédiaire vis-à-vis des *chambrières* et des *varlets*.

Tous ces gens étaient bien traités. Avant de les engager, on avait soin d'aller aux renseignements chez les maîtres qu'ils quittaient : « Ne prenez aucunes (chambrières) que vous ne sachiez avant où elles ont demouré, et y envoie de vos gens pour enquérir de leurs conditions sur le trop parler, sur le trop boire ; combien de temps elles ont demouré ; quel service elles faisoient et scévent faire ; se elles ont chambres ou acointances en ville ; de quel pais et gens elles sont ; combien elles y demourèrent et pourquoy elles s'en partirent. Et sachiez que communément telles femmes d'étrange pais ont esté blasmées d'aucun vice en leur pais, car c'est la cause qui les amène à servir hors de leur lieu ». Il faut que Jehan le dépensier note sur son livre tout ce qui concerne chaque chambrière acceptée par la maison : « Faictes luy enregistrer en son papier de la despense² le jour que vous la retiendrez, son nom, et de son père et de sa mère, et d'aucuns de ses parens ; le lieu de leur demourance, le lieu de leur nativité, et ses pleiges³, car elles craindront plus à faillir pour ce qu'elles considéreront bien que vous enregistrez ces choses pour ce que, s'elles se deffuioient de vous⁴ sans congié, vous vous en plaindriez à la justice de leur pays ou à iceulx leurs ains ». Est-il possible de mieux dire ? Et ces conseils donnés à une bourgeoise du quatorzième siècle ne sont-ils pas exactement ceux que l'on donnerait à une bourgeoise du dix-neuvième ?

Notre sage mentor poursuit : « Il faut sans cesse veiller sur vos gens, les endoctriner et les corriger, les empêcher de se quereller, de mentir, de jurer, de dire de vilaines paroles. » Les domestiques dînent après leurs maîtres : un seul plat leur suffit, pourvu qu'il soit copieux et nourrissant. Veillez à ce qu'ils ne restent pas trop longtemps à table, à ce qu'ils n'y discutent pas, « car les communes gens dient *quand varlet presche à table et cheval paist en gué, il est tems qu'on l'en oste, que assez y a esté* ».

Lorsque « le feu des cheminées sera couvert partout », vos gens se retireront pour se coucher. Qu'ils aient chacun sa chandelle dans un chandelier solide et à large pied, qu'ils la déposent au milieu de la pièce, qu'ils l'éteignent « à la bouche ou à la main » avant de se mettre au lit, et non pas au moment où ils enlèvent leur chemise⁵.

Si vos chambrières sont jeunes, ne les laissez pas coucher loin de vous. « Se vous avez filles

ou chambrières de quinze à vingt ans, pour ce que en tel aage elles sont sottes et n'ont guère vu du siècle¹, que vous les faciez coucher près de vous en garde-robe ou chambre où il n'ait lucarne ne fenestre basse, ne sur rue. » Enfin, si un de vos serviteurs tombe malade, « toutes choses communes mises arrière, vous mesme pensez de luy très amoureusement² et charitablement, et le revisitez, et pensez de luy ou d'elle très-curieusement en avançant sa garison ». Ces marques de sollicitude recommandées dans un traité d'éducation à une jeune femme faisant partie de la riche bourgeoisie méritaient d'être relevées. Elles prouvent que, comme les apprentis, les domestiques étaient déjà traités avec douceur.

Ceci, d'ailleurs, ne les empêchait pas de tromper leur maître, de « battre le cabas » comme on disait au quinzième siècle³, de « ferrer la mule », comme on disait au dix-septième⁴, d'entretenir des amoureux dans la maison, et de répondre aux reproches en brisant quelques pièces de la vaisselle. Sans eux, dit Olivier de Serres, les meubles se conserveraient éternellement⁵...

C'est du seizième siècle seulement que date l'usage d'exiger des domestiques un livret. Aux termes de la Déclaration du 21 février 1565⁶ les gens qui voulaient entrer en service devaient « faire apparoir à leurs maîtres par acte valable et authentique de quel part, maison et lieu, et pour quelle occasion ils sont sortis ». Ceux qui avaient déjà servi étaient tenus de produire « suffisante attestation de leurs premiers maîtres de l'occasion pour laquelle ils sont sortis ». Défense très expresse était faite d'accepter des domestiques sans certificat, et aussi de les congédier « sans leur bailler acte de l'occasion de leur congé ». Tout domestique trouvé sans certificat de ce genre était considéré comme vagabond, et enfermé au Châtelet.

Suivant une coutume qui s'est conservée en quelques provinces, les domestiques étaient presque toujours engagés soit à la Saint-Jean soit à la Saint-Martin. On les prenait tantôt à *gages*, tantôt à *récompense*. Ces derniers étaient payés suivant la fantaisie de leur maître : en général, ils recevaient trois ou quatre cents francs après trois ou quatre années de service, et ils devaient se contenter de ce qu'on leur donnait. Souvent aussi, le maître, satisfait d'un serviteur encore jeune, le mettait à même d'apprendre un métier ou l'établissait. La plupart des valets qui figurent dans les comédies de Regnard et de Dancourt sont des valets à *récompense*.

En notre temps de mesquines fortunes, on ne rencontre guère de maisons montées comme l'était celle d'une riche famille au dix-septième siècle. Suivant Audiger, qui fut officier de cuisine chez la comtesse de Soissons et chez Colbert, la

¹ Tome II, p. 56.

² Sur son livre de dépense.

³ Ses répondants.

⁴ Si elles vous quittaient.

⁵ On couchait encore sans chemise, mais on ne l'ôtait qu'une fois entré dans le lit, et on la plaçait, avec les braies, sous le traversin.

¹ Et n'ont guère vu le monde.

² Affectueusement.

³ Voy. Christine de Pisan, *Le trésor de la cité des dames*, édit. de 1536, p. 121.

⁴ Voy. l'art. Servantes.

⁵ *Théâtre d'agriculture*, édit. de 1600, p. 881 et suiv.

⁶ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIV, p. 178.

maison d'un grand seigneur devait être composée :

D'un intendant,
D'un aumônier,
D'un secrétaire,
D'un écuyer,
De deux valets de chambre,
D'un concierge ou tapissier,
D'un maître d'hôtel,
D'un officier d'office,
D'un cuisinier,
D'un garçon d'office,
De deux garçons de cuisine,
D'une servante de cuisine,
De deux pages,
De six ou quatre laquais,
De deux cochers,
De deux postillons,
De deux garçons de carrosse,
De quatre palefreniers,
Et d'un suisse ou portier.

Il pouvait y avoir plusieurs autres domestiques servant aux officiers ci-dessus, comme :

Un valet pour l'intendant,
Un valet pour l'aumônier,
Un valet pour le secrétaire,
Un valet pour l'écuyer,
Et un valet pour le maître d'hôtel.

Il faut y ajouter, pour la campagne :

Un capitaine de château,
Un concierge,
Un capitaine des chasses,
Deux gardes-chasse et un chasseur,
Un receveur,
Un maître-valet,
Une ménagère.
Une servante de la ménagère,
Un berger,
Et un vacher.

Tous lesquels officiers et domestiques se payent suivant les pays et la magnificence du seigneur.

Il était entendu qu'un grand seigneur ne pouvait avoir moins de « quatorze chevaux de carrosse, qui font deux attelages ».

Ledit grand seigneur est supposé jeune et garçon. S'il se marie, il lui faut aussitôt constituer pour sa femme une maison, où l'on ne saurait compter moins

D'un écuyer,
D'une demoiselle suivante,
D'une femme de chambre,
D'un valet de chambre,
D'un page,
D'un maître d'hôtel,
D'un cuisinier,
D'un officier,
D'une servante de cuisine,
De quatre laquais,
D'un cocher,
D'un postillon,
D'un garçon de cocher,
De sept chevaux de carrosse,
Et de quatre chevaux de selle pour monter les officiers.

Quand il y a des enfants, le nombre des officiers et domestiques augmente encore, et l'on ne se peut absolument passer :

D'une gouvernante d'enfants,
D'une nourrice,
D'un gouverneur ou précepteur,
D'un valet de chambre,
D'un ou de deux laquais,
Et d'une servante pour la nourrice ¹.

Un guide à Paris prétend qu'il existait alors dans cette ville 150.000 domestiques ². Je crois ce chiffre très exagéré, et d'autres statisticiens l'ont réduit à 38.000 en 1759 et à 44.000 en 1754 ³ ; ce qui n'empêche pas Piganiol de la Force de se prononcer pour 200.000 en 1765 ⁴. Expilly, moins inexact, donne en 1768 les chiffres suivants :

Nombre des familles qui ont des domestiques	17.657
Nombre de domestiques mâles	18.878
Nombre de domestiques femelles	18.579
Nombre total des domestiques	37.457 ⁵

Un Allemand qui avait séjourné à Paris vers 1715, rend cette justice aux valets français qu'en général « ils sont fidèles. Les exemples sont rares de ceux qui ont abandonné ou volé leur maître ; un étranger a le droit, comme un François, de faire arrêter son valet pour le vol d'une bagatelle. La justice de Paris ne fait pas grande cérémonie en ce point : celui qui a volé aujourd'hui peut être pendu demain. De plus, les valets français sont prompts et alertes, bons à tout. Je crois qu'ils passeroient au travers du feu pour l'amour de leur maître. Ils l'aiment et le respectent, prennent bien soin de ses hardes. Si le maître a une querelle, ils ne l'abandonnent pas, risquent même leur vie pour lui. Mais ils sont intéressés au dernier point. Ils ne dérobent pas, mais tirent gain de tout ⁶... ».

L'ordonnance du 6 novembre 1777 veut que tous les domestiques avant d'entrer en place présentent un certificat de leur dernier maître. Ils étaient tenus de prévenir celui-ci huit jours avant de le quitter. Ils lui devaient obéissance et respect, et de son côté il devait s'abstenir de les frapper, et les traiter même « avec bonté et humanité ». Tout domestique sans condition devait quitter Paris dans le délai d'un mois ; sinon, il était poursuivi comme vagabond ⁷.

Sous la Révolution, les domestiques furent qualifiés *hommes de confiance et officieux*.

Je dois rappeler encore qu'au dix-huitième siècle, l'on donnait le nom de domestiques aux amis, aux habitués, aux commensaux, aux favoris d'un grand, même à l'ensemble de sa maison.

¹ Audiger, *La maison réglée* (1692), édit. Plon, p. 11 et 68.

² Le Rouge, *Les curiosités de Paris* (1723), t. I, p. 10.

³ Morand, *Mémoire sur la population de la France*, dans la *Collection académique*, t. XVI, p. 59.

⁴ *Description de Paris*, t. I, p. 32.

⁵ *Dictionnaire de la France*, t. V, p. 402.

⁶ J.-C. Nemeitz, *Séjour de Paris*, édit. Plon, p. 36.

⁷ Isambert, t. XXV, p. 448.

Voici deux exemples empruntés à Tallemant des Réaux : « M. Esprit, l'académicien, estoit alors domestique de M. le chancelier ». Et « Maugars demanda à prescher devant le domestique du cardinal ¹ ».

Voy. **Argentiers.** — **Aumôniers.** — **Berceuses.** — **Bonnes d'enfants.** — **Bouteillers.** — **Bureaux de placement.** — **Cales.** — **Capitaines des charrois.** — **Capitaines de château.** — **Chambrelaines.** — **Chambrières.** — **Chambrillons.** — **Chasseurs.** — **Cochers.** — **Concierges.** — **Cordon bleu.** — **Correc-teurs.** — **Cuisine royale.** — **Cuisinières.** — **Cuisiniers.** — **Demoiselles de compagnie.** — **Dépensiers.** — **Eaux (Fai-seurs d').** — **Écuyers.** — **Écuyers de cuisine.** — **Femmes de chambre.** — **Femmes de charge.** — **Femmes de garde-robe.** — **Ferrer la mule.** — **Fermiers.** — **Frocines.** — **Galopins.** — **Garçons de cabaret.** — **Garçons d'office.** — **Gardes des aires.** — **Gardes-chasse.** — **Gardes-manger.** — **Gouges.** — **Gourmets.** — **Gouvernantes.** — **Gouvernantes d'enfants.** — **Grisons.** — **Guîtres.** — **Héduques.** — **Hostri-ciers.** — **Intendants.** — **Jardiniers.** — **Jockeys.** — **Laquais.** — **Maison royale (Officiers de la).** — **Maitres d'hôtel.** — **Maitres-valets.** — **Méchi-nes.** — **Métayers.** — **Nourrices.** — **Pages.** — **Petits-collets.** — **Piqueurs.** — **Porte-nappe.** — **Porte-queue.** — **Postillons.** — **Pourvoyeurs.** — **Pré-cepteurs.** — **Promeneuses.** — **Quino-las.** — **Secrétaires.** — **Servantes.** — **Servantes d'auberge.** — **Servantes de château.** — **Servantes de cuisine.** — **Sommiers.** — **Suivantes.** — **Tapis-siers.** — **Teneuses.** — **Tonneleurs.** — **Tournebroches.** — **Valets d'auberge.** — **Valets de chambre.** — **Valets de chiens, etc., etc.**

Dominotiers. Voy. **Papiers peints (Fabricants de).** Les fabricants de cartes à jouer prenaient aussi ce titre.

Dompteurs. On a vu, à l'article **Animaux féroces (Commerce des)**, que nos rois recherchèrent de bonne heure ces terribles bêtes. Le zoologiste Pierre Belon raconte même que François I^{er} les admettait dans son intimité : « Comme nous tenons quelque petit chien pour compagnie, que faisons coucher sur les pieds de nostre lit par plaisir, François I^{er} y avoit telles fois quelque lion, once ou autre telle fière beste, qui se faisoient chère comme quelque animal privé es maisons des païsans ² ». C'est un contemporain qui parle ainsi, il faut donc croire que, comme dans l'antiquité, le

lion se laissait alors volontiers apprivoiser.

Ses successeurs se bornèrent, en général, à faire combattre les fauves les uns contre les autres ¹. On lit bien, dans certaines relations du carrousel donné en 1612 à l'occasion du mariage de Louis XIII, qu'il y parut des chariots traînés par six lions, par six léopards, par huit cerfs ², par deux éléphants, par des chameaux ³, même par quatre lions de front ⁴. Mais il importe de ne pas prendre trop au pied de la lettre cette brillante énumération zoologique. Il s'agit toujours ici de chevaux recouverts avec des peaux de lion, de cerf, etc. ⁵.

Le métier de dompteur paraît avoir toujours été aussi lucratif que dangereux, et il s'en trouvait chaque année quelques-uns à la foire Saint-Germain. Je copie la réclame suivante dans un journal d'annonces de l'année 1750 : « Le public est averti qu'il est arrivé en cette ville un Levantin venant d'Afrique, qui a amené avec lui deux lions âgés de quatre mois et demi, de la grosseur d'un veau de sept mois, avec un tigre ; lesquels sont privés ensemble, et obéissent au commandement de leur maître comme font les chiens les plus dociles. Il fait voir aussi les peaux des père et mère, qui ont dix-sept pans de longueur. On fera voir ces animaux depuis neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir à la foire Saint-Germain ⁶ ».

Donnés. Séculars qui abandonnaient leurs biens à un monastère « pour y vivre doucement et servir les religieux. Ils différoient des moines en ce qu'ils ne faisoient point profession, et qu'ils portoient un habit peu différent de celui des séculars ⁷ ».

On les nomma d'abord *oblats*. Notons toutefois, en passant, qu'avant la création de l'hôtel des Invalides, on nommait encore oblats des soldats malades ou âgés que le roi envoyait dans une abbaye, pour y être nourris et traités comme de véritables religieux. Il y avait très peu d'abbayes qui n'eut son oblat, ou qui ne fit une pension à quelque vieux soldat ⁸.

Donneurs de vivres. Voy. **Vivandiers.**

Doreloteurs. Voy. **Dorelotiers.**

Dorelotiers. Le mot *dorelot* signifiait parure, bijou, ruban, « affiquet de femme », écrit J. Nicot en 1606 ⁹.

C'est vers la fin du treizième siècle, que les

¹ Voy. l'article Combats d'animaux.

² Vulson de la Colombière, *Le vray théâtre d'honneur et de chevalerie*, p. 371, 403 et 418.

³ *Le carrousel des pompes et magnificences faites en faveur du mariage...* Paris, 1612, p. 8 et 14.

⁴ *Le camp de la place royalle, ou relation, etc.*, 1612, p. 299.

⁵ *Le triomphe royal, contenant un brief discours...*, 1612, p. 13 et 14.

⁶ *Affiches de Paris, avis divers*, n° du 9 février 1750.

⁷ Ducange, *Glossarium*, aux mots *donati* et *oblatus*. — *Dictionnaire de Trévoux*, t. III, p. 428.

⁸ F.-J. Charles, *Dictionnaire de justice*, t. II, p. 601.

⁹ *Thésor de la langue françoise*, p. 212.

¹ *Historiettes*, t. II, p. 255 et 332.

² P. Belon, *Histoire de la nature des oyseaux*, 1555, in-folio, p. 191.

laceurs de fil et de soie prirent le nom de *frangers-dorelotiers*, et les premiers statuts qui les désignent sous ce nouveau titre sont du 25 mars 1327.

Les *Tailles de 1292* et de 1300 citent chacune quatorze *dorelotiers* ou *dorelotières*, et en 1404 la corporation fut représentée devant le prévôt de Paris par vingt-sept maîtres ou maîtresses ¹.

Au début du quinzième siècle, les *dorelotiers*, *dorlotiers*, *dorloteurs* ou *doreloteurs* modifièrent encore leur nom et devinrent *rubaniers*.

Doreurs sur cuir. Au seizième siècle, l'on ne connaissait pas encore le papier peint, mais on commençait à utiliser comme tenture le cuir doré, argenté, gaufré, etc.

Dans un compte de 1558, un sieur Jehan Foucault, doreur sur cuir, reçoit de Catherine de Médicis 310 livres tournois, pour avoir garni tout une pièce en cuir de mouton doré, argenté et frisé. Un peu plus tard, un des personnages de l'île des Hermaphrodites nous apprend qu'il « s'occupait à regarder la tapisserie du lieu, qui estoit d'un cuir doré, entremeslé de vert ² ».

Les ouvriers qui confectionnaient ces riches tentures furent constitués en corporation par Henri II, au mois de janvier 1558 ³. Dès 1594, ils firent renouveler leurs statuts, où l'on trouve une longue liste des petits objets qu'ils étaient autorisés à fabriquer : cadres de miroirs, boîtes à poudre, gaines pour horloges, tablettes à écrire, étuis à poids, à balances, à peignes, etc., mais sous condition que tous ces objets fussent en cuir orné et doré. Aussi les maîtres sont-ils officiellement qualifiés de *doreurs sur cuir-garnisseurs-enjoliveurs*.

La communauté ne fit point fortune. « Attendu, dit un arrêt de 1619, la pauvreté du mestier, qui n'est nécessaire, ains d'enjoliveurs, plaisirs et curiosités, occasion pourquoi la plus grande partie des maîtres dudit mestier ne peuvent gagner leur vie... ». Ils furent donc autorisés à ne plus faire d'apprentis pendant dix ans, afin de restreindre la concurrence. Cet expédient resta inutile, et, en mai 1680, les doreurs sur cuir se fondirent dans la communauté des miroitiers, contre laquelle ils n'avaient cessé de lutter depuis un siècle.

Les doreurs sur cuir s'étaient placés sous le patronage de saint Jean-Baptiste.

Doreurs sur fer et sur acier. Titre qui appartenait à la corporation des couteliers.

Doreurs de livres. Vers la fin du quinzième siècle, quand vint la mode des reliures couvertes de dorures, les ouvriers relieurs qui avaient adopté cette spécialité obtinrent d'être admis à la maîtrise. Ils eurent, à ce sujet, de longs démêlés avec les libraires ⁴. L'édit du 7 septembre 1686, sépara les libraires des relieurs, et donna à ceux-ci le titre de *reliours-doreurs de livres*.

Voy. **Relieurs**.

Doreurs sur métaux. La *Taille de 1292* cite quatre *doreeurs*, celle de 1300 en mentionne trois. La dorure et l'argenture étaient pratiquées déjà avec beaucoup d'habileté, mais on interdisait le *fourré* que nous appelons aujourd'hui *doublé* ou *plaqué*. En 1396, un orfèvre de Paris faillit être expulsé de la corporation, parce qu'il s'était permis de donner un revêtement d'or à un hanap d'argent ¹.

Vers cette date, la dorure paraît avoir constitué seulement une spécialité dans le corps des orfèvres, le métier ne prend une réelle importance qu'au seizième siècle quand se développe le goût des armes luxueuses. Aussi est-ce seulement en 1565 que les *doreurs-graveurs* songent à se constituer en corporation et reçoivent leurs premiers statuts. Ils y sont qualifiés *doreurs-argenteurs sur fer, acyer et laton* ². On exige cinq ans d'apprentissage, qui seront terminés par le *chef-d'œuvre*; celui-ci consistera à dorer ou argenter une épée, une paire d'éperons ou d'étriers, etc.

Ces statuts furent révisés et complétés en août 1773. J'y vois que les maîtres « feront tous les ouvrages de doreurs et damasqueurs sur fer, fonte, cuivre et laton ³; pourront dorer corcelets, morions, arquebuses, espieux, espérons, mors, selles, fers de saintures, gardes d'espée et de dagues, et damasquiner toutes sortes d'ouvrages ».

En fait, le métier de doreur sur métal était alors fort disséminé, car les couteliers et les fourbisseurs avaient le droit de dorer eux-mêmes leurs produits. La corporation des doreurs se spécialisa dans les objets les plus riches et, comme travaillant les métaux précieux, fut soumise à l'autorité de la cour des Monnaies.

Des statuts imprimés en 1757 donnent aux maîtres le titre de *maîtres et marchands ciseleurs, doreurs, argenteurs, damasqueurs et enjoliveurs sur fer, fonte, cuivre et laton*. L'apprentissage reste fixé à cinq ans, mais il est suivi de cinq ans de compagnonnage; le nombre des maîtres s'élève à environ 370, et la corporation est placée sous le patronage de saint Éloi.

On les trouve nommés aussi *aureurs*.

Dorloteurs et Dorlotiers. Voy. **Dorelotiers**.

Douaneurs ou Douaniers. Fermiers ou commis de la douane. Celle de Paris était dite *hôtel des fermes du roi*. C'est là que se réunissaient les fermiers généraux et aussi que se centralisait le produit de toutes les douanes.

Outre deux commis principaux, le receveur général et le directeur général des comptes, le personnel de la douane de Paris comprenait un receveur particulier, un contrôleur et quatre visiteurs.

Doubles (FAISEURS DE). Voy. **Doubletliers**.

¹ Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 12.

² V. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 516.

³ Voy. ci-dessus, p. 209.

⁴ Voy. E. Thoinan, *Les relieurs français*, p. 27 et suiv.

¹ G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 262.

² et ³ *Sic*, pour laton.

Doubletiers. On nommait doublet une sorte de longue camisole, commune aux deux sexes et qui recouvrait la chemise. Fait de coton, de toile, de soie ou de drap, le doublet était aussi appelé *futaine*¹ ou *blanchet*, et les gens du peuple sortaient souvent sans autre vêtement sur le torse.

En 1460, le roi Jean offrit « un blanchet double » à Jehan, son fou². Le blanchet est encore mentionné au quinzième siècle dans *La farce de Pathelin*³. Durant l'hiver, on le remplaçait ou on le renforçait par le *pelisson* ou *pelisson*, chaud pardessus qui, comme son nom l'indique, était fait de pelletteries.

Les doubletiers se fondirent de très bonne heure dans la corporation des pourpointiers. Dès 1323, les statuts accordés à ces derniers les autorisent à confectionner des doublets⁴.

Je les ai aussi trouvés désignés sous le nom de *faiseurs de doubles*.

Doubletiers. Fabricants de pierres fausses dites *doubles*.

Voy. **Bijoutiers en faux**.

Doubleurs. « Dans les manufactures de laine, ce sont des ouvriers uniquement destinés à doubler la laine sur un rouet. Les doubleuses de soie sont celles qui, dans les manufactures de cette matière, la doublent sur des *quindres*, qui sont des espèces de rouets. Elles la remettent ensuite au moulinier, pour lui donner une seconde façon⁵ ».

Drapeaux (COMMERCE DES). L'article 18 des statuts accordés, en septembre 1678, aux selliers-carrossiers leur accorde le privilège de « fournir les banderolles des timbales, les guindons, étendarts, etc. ».

Drapelières. Voy. **Chiffonnières**.

Draperie (COMMERCE DE LA). Voy. **Auneurs**. — **Boujonneurs**. — **Cameliniers**. — **Colleurs**. — **Concierges**. — **Courriers**. — **Drapiers**. — **Draps**. — **Drouseurs**. — **Épinceuses**. — **Éplucheuses**. — **Forts de la halle**. — **Foulons**. — **Laine**. — **Laineurs**. — **Ourdisseuses**. — **Pouliers**. — **Retondeurs**. — **Tondeurs**.

Drapiers. Dès 1183, les drapiers (*pannarii*) semblent avoir formé une corporation organisée. Nous les voyons, en effet, au cours de cette année, prendre à cens vingt-quatre maisons que Philippe-Auguste venait de confisquer sur les Juifs expulsés⁶. Ces maisons étaient situées dans une voie qui allait de la rue de la Juiverie⁷ à la rue de la Barillerie⁸, et qui prit alors le nom de

Judearia pannificorum, La Taille de 1292 l'appelle déjà *La Viez Draperie*¹, mais elle n'y fait figurer aucun drapier ; en revanche, la *Taille de 1313* y mentionne, sur 18 habitants, 10 drapiers, 1 tondeur de drap et 2 tailleurs². La rue de la Vieille-Draperie a conservé ce nom jusqu'en 1838, époque où la rue de Constantine (aujourd'hui rue de Lutèce) s'éleva sur ses ruines.

Les statuts accordés aux drapiers en 1573, mentionnent, dans leur préambule, des statuts antérieurs datés de 1188, et que je n'ai pu retrouver. Mais, au mois d'août 1219, la corporation révèle de nouveau son existence. Les « mercatores confratres de draperia » achètent à un bourgeois de Paris, nommé Raoul du Plessis « Radulfus de Plesseio », une maison et son pourpris, situés derrière le mur du Petit-Pont, « domum cum toto porprisio retro maceriem Parvi Pontis »³.

En dehors des pelletteries, dont toutes les classes se couvrirent presque exclusivement pendant longtemps⁴, l'étoffe dominante pour les vêtements fut la soie au quatorzième siècle et le drap au treizième. Aussi, ce dernier commerce, quoique alimenté moins par la fabrication locale que par les importations de Normandie, de Flandre, de Champagne et de Languedoc, était-il déjà fort actif à Paris. Le poète qui a rimé le *Dit du Lendit*⁵ qualifie la draperie de « mestier hautain, » et place au-dessus de tous les autres marchands « li drapier que Dieu gart. » Ces drapiers étaient à la tête de l'industrie parisienne, les *Tailles* levées en 1292, en 1300 et en 1313 ne laissent aucun doute sur ce point. Pour la perception des tailles, chaque habitant était imposé proportionnellement à sa fortune, d'un dixième environ lorsqu'il s'agissait d'une taille extraordinaire, comme celle de 1313. Dans celle-ci, les trois commerçants les plus imposés et par conséquent les plus riches de Paris, sont trois drapiers :

Vasselin de Gant, taxé à 150 livres.

Jacques Marciau, — 135 —

Pierre Marcel, — 127 —

On ne s'étonnera donc point que les drapiers aient soumis, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau des statuts très détaillés et très curieux⁶.

Ils y sont appelés *toissarans de lange*, c'est-à-dire tisserands de laine.

Le droit de s'établir s'achetait au roi. Mais cet achat était rare, car les maisons se transmettaient presque toujours de père en fils, ou du moins se perpétuaient dans la même famille.

Les statuts ont tout prévu pour favoriser ce résultat. Ainsi, chaque maître ne doit avoir chez soi « en son hostel » plus de trois métiers, mais

¹ On nommait aussi *futaine*, une étoffe mi-partie fil et coton.

² Douët-d'Arcey, *Comptes de l'argenterie*, p. 223.

³ Édit. de 1723, p. 7.

⁴ Articles 6 à 11.

⁵ Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. II, p. 60.

⁶ Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 471. — L. Delisle, *Actes de Philippe-Auguste*, n° 86.

⁷ Auj. rue de la Cité.

⁸ Auj. boulevard du Palais.

¹ Page 137.

² Page 150.

³ L'acte de vente a été publié dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, 1^{re} série, t. V, p. 477.

⁴ Voy. l'article Fourreurs.

⁵ Biblioth. nationale, mss., fonds français, n° 24.432, f° 261.

⁶ *Libre des métiers*, titre L.

on l'autorise à prendre sous son toit ses enfants, un frère et un neveu, et il peut confier à chacun d'eux, tant qu'ils ne sont pas mariés et restent sous son autorité, encore trois métiers. Ce fils, ce frère ou ce neveu étaient dispensés de la plupart des redevances acquittées par les membres de la corporation. Ils n'avaient rien à payer non plus s'ils prenaient l'établissement : celui-ci était censé n'avoir pas changé de maître.

A part les membres de sa famille, chaque drapier ne devait avoir qu'un seul apprenti, et l'apprentissage durait longtemps. Il était de sept ans pour l'enfant sans argent, de six ans pour celui qui apportait vingt sous, de cinq ans pour celui qui apportait soixante sous, et de quatre ans pour celui qui apportait quatre livres parisis.

Les statuts semblent avoir voulu qu'il ne fût pas fait de différence entre l'apprenti étranger et les apprentis membres de la famille : un article spécial assurait au premier une protection contre son maître. L'apprenti qui croyait avoir de sérieux griefs à formuler pouvait quitter l'atelier, et, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses amis, porter sa plainte au *Maître des tisserands*. Celui-ci mandait le patron, l'interrogeait, et s'il était reconnu coupable, lui enjoignait « que il tiengne l'apprentiz honorablement comme fils de preud'oume, de vestir, de chaucier, de boivre et de mangier, et de toutes autres choses ». Si quinze jours après, le maître n'avait pas obéi, on plaçait l'apprenti dans une autre maison.

Les drapiers disaient tenir de Blanche de Castille, « de la roine Blanche, qui Diex absoille », le droit de teindre eux-mêmes leurs draps, sauf pourtant quand il s'agissait de la teinture bleue appelée *guède* ¹, et que deux maisons seulement pouvaient employer. Lorsque le maître d'une de ces maisons mourait, son successeur était désigné par le prévôt de Paris. Les teinturiers, qui prétendaient cumuler le tissage et la teinture, eurent à ce sujet de longs démêlés avec les drapiers. Ils demandaient, ou que les drapiers cessassent de teindre, ou que les deux métiers fussent réunis, et que drapiers et teinturiers pussent également teindre et tisser. Les drapiers refusèrent d'abandonner aucune de leurs prétentions, et la victoire finit par leur rester.

Les statuts recommandent de n'employer aucun ouvrier menant une mauvaise conduite. Il suffisait qu'il eût une maîtresse à Paris ou en dehors, qu'il « tiegne sa meschine au chans ne à l'ostel », pour se voir aussitôt chassé, non seulement de l'atelier, mais encore de la ville.

Le travail à la lumière était interdit. Nul ne pouvait se mettre à l'œuvre « devant l'heure de soleil levant ».

Dans l'origine, tous les maîtres vendaient les draps qu'ils avaient tissés ; mais, dès la fin du treizième siècle, on vit se produire cette division entre l'industrie et le commerce que nous offrons aujourd'hui toutes les branches de la production.

Les maîtres les plus riches se bornèrent à vendre les draps qu'ils faisaient fabriquer ; ils furent appelés *Grands maîtres*, par opposition aux *Menus maîtres*, nom donné aux producteurs. Dans la suite, ces derniers prirent le nom de *Drapiers-drapans*, qui les distingua des *Marchands-drapiers*.

La corporation était administrée par un maître, dit le *Maître des tisserands*, et par quatre jurés. Le Maître des tisserands, personnage important, relevait directement sous certains rapports de l'autorité royale, pour l'organisation du service du guet, par exemple.

Dans le chapitre que le *Livre des métiers* consacre aux droits dont les draps étaient alors imposés ⁴, on trouve cités les lieux de production suivants :

Beauvais.	Louviers.
Châtres ² .	Tours.
Cambrai.	Douai.
Saint-Denis.	

Les statuts que je viens d'analyser furent révisés le 23 avril 1309 ³, mais cette nouvelle rédaction est presque exclusivement relative à l'organisation de la confrérie, et elle modifie sur très peu de points les statuts précédents. La confrérie se réunissait le premier dimanche de l'année, « le premier dimanche après les estraines ⁴ ». Un banquet suivait les exercices religieux, et les pauvres n'y étaient pas oubliés. A chacun de ceux de l'Hôtel-Dieu, on envoyait un pain, une pinte de vin et « une pièce de char ⁵, bœuf ou porc ». Les prisonniers du Châtelet recevaient à peu près autant, et s'il se trouvait dans le nombre un gentilhomme il avait droit à deux mets. On donnait encore un mets au roi et à chaque accouchée de l'Hôtel-Dieu, un pain à chacun des religieux jacobins et cordeliers et à tous les mendiants qui se présentaient pendant le repas. Les restes en pain, vin, graisse, etc., étaient remis le lendemain « aux religieux de Vau-par-fonde ⁶ » et aux hôpitaux de Paris. Ces mêmes statuts, qui furent confirmés sans changement en juillet 1362, en février 1364 et en mars 1392, autorisent les drapiers à laisser ouverte, à tour de rôle, une de leurs boutiques le dimanche.

Quand Louis XI, en 1467, eut l'idée d'enrégimenter sous soixante et une bannières tous les métiers de Paris, les *tisserands de lange* formèrent à eux seuls la trentième bannière, tandis que les *merchants drappiers* en composaient une autre ⁷.

Quelque temps après, les drapiers eurent la satisfaction de voir disparaître une communauté qui leur avait pendant longtemps fait concurrence, celle des chaussetiers. Ses dépouilles furent

¹ II^e partie, titre XXIV.

² Auj. Arpajon.

³ *Ordonn. royales*, t. III, p. 581.

⁴ Les étrennes.

⁵ De chair.

⁶ L'abbaye de Valprofond ou de Vauparfond, dans la vallée de la Bièvre.

⁷ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

¹ Elle a été remplacée par l'indigo.

partagées entre les tailleurs, les lingères et les drapiers. Ces derniers obtinrent le droit de faire et vendre les chausses en drap, serge, droguet et autres tissus de laine, ainsi que celles de toile peinte, et ils prirent à partir de cette époque le titre de *drapiers-chaussetiers*.

Leur industrie subit le sort commun pendant les guerres civiles du seizième siècle : lorsque Henri IV monta sur le trône, elle était discréditée et à peu près ruinée. Elle produisait quatre fois moins qu'auparavant. A Provins, où dix-huit cents métiers avaient jadis marché, à Senlis, à Meaux, à Melun, à Saint-Denis, aussi dans d'autres localités des environs de Paris, la fabrication était ralentie ou presque arrêtée.

La pacification du royaume et l'édit de Nantes rendirent cette industrie moins précaire, mais la France restait toujours tributaire de la Hollande et de l'Angleterre. Antoine de Montchrestien pouvait écrire en 1615 dans son *Traicté de l'économie politique* : « Il ne nous est permis de porter en Angleterre aucune draperie, à peine de confiscation. Au contraire, les Anglois, en pleine liberté, apportent en France toutes telles draperies qu'il leur plaist, voire en si grande quantité que nos ouvriers sont maintenant contrains pour la plupart de prendre un autre mestier, et bien souvent de mendier leur pain ¹ ». Un demi-siècle plus tard, pareille pensée n'eût pu venir à ces ouvriers. Nicolas Cadeau avait créé la manufacture de Sedan (1646), Josse van Robais celle d'Abbeville (1665), et une foule de fabriques secondaires existaient dans le reste de la France.

À cette époque, les drapiers parisiens étaient régis par des statuts de février 1573, révisés le 17 février 1646. L'apprentissage durait trois ans, et était suivi de deux ans de compagnonnage. Chaque maître ne pouvait avoir en même temps qu'un seul apprenti ; il était cependant autorisé à en prendre un second quand le premier avait terminé sa deuxième année. Aucune boutique ne pouvait plus rester ouverte le dimanche. La corporation était administrée par six jurés ou gardes.

La révocation de l'édit de Nantes avait arrêté l'élan pris par nos manufactures. Beaucoup d'ouvriers protestants s'expatrièrent, passèrent soit en Angleterre soit en Allemagne, et la production des draps ordinaires subit un ralentissement qui, sous Louis XV, s'étendit aux draps de luxe. La Cour, d'ailleurs, avait mis à la mode la soie et le velours, et d'Argenson écrivait, le 29 septembre 1753 : « Nos principales manufactures tombent de tous côtés. Celle de M. van Robais, qui étoit si riche et si fameuse, ne travaille presque plus ; nos gens riches ou qui se piquent de l'être, ne voulant plus se vêtir que d'étoffes de soie en toutes saisons, ce qui accomplit la prédiction du duc de Sully que l'on quitteroit les vers pour la soie ². A Andelys, en Normandie, il y avoit une manufacture de beaux draps ; et de soixante-dix métiers battans qu'il y avoit, il n'en reste plus que neuf ³ ».

Les drapiers paraissent avoir toujours tenu le premier rang parmi les *Six-Corps*, privilège qu'ils conservèrent jusqu'à la Révolution. Le nombre des maîtres, tombé à 190 en 1725, était de 200 en 1770 et de 192 en 1779.

Le bureau de la corporation était situé rue des Déchargeurs. En 1527, les drapiers avaient acheté à Jean le Bossu, archidiacre de Josas, un vieux logis appelé la *maison des Carneaux* ⁴. Ils le firent démolir vers 1670, et Jacques Bruant éleva sur ses ruines un joli monument de style dorique, qui subsista jusqu'en 1786 ; il fut alors remplacé par l'affreuse *halle aux draps et aux toiles* qui a disparu sous le second Empire.

Les drapiers avaient pour patrons saint Nicolas et sainte Marie l'Égyptienne. Des lettres patentes de 1541 constatent que « de grande ancienneté et passé plus de trois cens ans, les drappiers ont toujours eu chappelle et confrairie fondée en l'église des Saints Innocents ». Les statuts de 1573 fixent la date de cette fondation à l'année 1188 ².

Drapiers d'or et de soie. En y mettant un peu de bonne volonté, les drapiers d'or et de soie pouvaient faire remonter leur origine jusqu'au treizième siècle, jusqu'aux *ouvriers de draps de soye et de veluyaus, et de bourserie en lice* qui, vers 1268, présentèrent leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau.

Disons tout de suite que le *veluyau* est du velours, que la *bourserie* désigne les riches étoffes dont on faisait des bourses et des aumonières, et que la *lice*, lisse ou chaîne est l'ensemble des fils que traverse la trame.

Au moyen âge, l'ouvrier qui voulait s'établir drapier de soie devait, avant tout, prouver qu'il connaissait le métier. Il devait « le savoir faire de touz poinz, de soy, sanz conseil ou ayde d'autrui », aussi était-il examiné par les jurés du métier, à qui il versait dix sous « pour leur paine ».

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis.

La durée de l'apprentissage était de huit ans pour l'enfant sans argent, de six ans seulement pour celui qui apportait six livres parisis ³.

Le travail à la lumière était interdit, sauf quand il s'agissait du roi, de la reine ou des enfants de France.

La veuve d'un maître pouvait continuer le métier, pourvu qu'elle le sût « faire de sa main ».

La mesure des étoffes était fixe et conforme à l'étalement déposé au Châtelet. Sur commande spéciale, on avait droit de faire plus large, en aucun cas, on ne pouvait faire plus étroit. La chaîne devait avoir 1.800 fils de soie retorse ou 1.900 fils de soie simple ⁴.

Cette première corporation de drapiers avait sans doute disparu depuis longtemps quand, vers 1470, Louis XI appela, de Grèce et d'Italie, divers artisans habitués à travailler la soie. Il les

¹ II^e partie, p. 92.

² *Sic.*

³ D'Argenson, *Mémoires*, t. VIII, p. 131.

⁴ Sauval, t. II, p. 472.

² Préambule.

³ Cent francs, peut-être.

⁴ *Livre des métiers*, titre XL.

installa à Tours, où ils furent placés sous l'autorité de Guillaume Briçonnet, secrétaire des finances. Dix ans après, le 23 décembre 1480, des lettres patentes leur accordèrent exemption pleine et entière de tout impôt. Charles VIII leur confirma ce privilège en 1497; l'ordonnance qu'il rendit à cette occasion fixe à cinq ans le temps de service des apprentis, afin qu'ils arrivent à « parfaitement savoir besongner de l'un des quatre bons draps, c'est assavoir satin, damas, veloux et drap d'or ¹ ».

Cette seconde tentative échoua comme celle qu'avait inaugurée le treizième siècle; elle fut ruinée par les édits somptuaires, par les guerres civiles, de sorte qu'au seizième siècle, aucune industrie de ce genre ne semble exister en France.

Henri IV eut la gloire de ranimer, de recréer plutôt, cette industrie. Malgré l'opposition du clergé et celle de l'austère Sully ², il fit venir d'Italie des ouvriers renommés par leur habileté et les logea, en 1603, rue de la Tixeranderie dans le vieil hôtel d'Anjou, dit alors hôtel de la Macque ³. Ils firent là, écrit Palma Cayet « des pièces excellentes en rehaussment de fils d'or et d'argent, draps d'or et d'argent, toiles d'or et d'argent, d'or frisé de toutes les façons, avec une naïveté tant des estoffes que des estoffures, tellement qu'aux damas figurés, satins et autres ouvrages, il sembleroit que les couleurs qui y esclatent sont toutes choses naturellement procréées, tant est l'industrie naïve et subtile de leurs tissus ⁴ ».

Cette manufacture fut ensuite transportée dans ce qui restait des bâtiments du vieil hôtel des Tournelles, dont la démolition, ordonnée en 1565, n'était pas encore achevée. C'est là que l'on mit en œuvre pour la première fois les soies obtenues dans les magnaneries établies par le roi. Mais les ouvriers s'y trouvèrent bientôt à l'étroit, il fallait construire, et cette nécessité donna à Henri IV l'idée de la place Royale, qui fut élevée, comme on sait, sur les jardins de l'hôtel des Tournelles.

En 1606, on fabriquait des velours à Lyon, des satins et des damas à Troyes, des crêpes à Nantes, et d'immenses et luxueux locaux abritaient la corporation de Paris ⁵. Isaac de Laffemas pouvait citer avec fierté « ces orgueilleux bastimens de la place Royale, dont le front menace de ruine les étrangers qui vivoient de nos dépouilles, et dont la seule batterie des mestiers que nos Francoys y ont montez fait peur à tout un pays ⁶ ».

Les lettres patentes qui avaient fondé ce bel établissement sont datées de 1603. Ses premiers administrateurs furent anoblis, sous la condition qu'ils dirigeraient les travaux pendant douze ans.

Après le même laps de temps, tous les ouvriers employés dans la maison devaient recevoir gratuitement des lettres de maîtrise.

A l'issue des douze années fixées pour l'expérience, les ouvriers se virent donc constitués en communauté (juillet 1615) et leurs statuts furent enregistrés. La durée de l'apprentissage, désormais réduite à quatre ans, fut suivie de trois ans de compagnonnage. Chaque maître put avoir à la fois jusqu'à trois apprentis. Les fils de maître furent exempts du compagnonnage et du *chef-d'œuvre*. Le compagnon épousant une fille de maître était dispensé du *chef-d'œuvre* seulement. Trois jurés furent élus pour administrer la nouvelle corporation.

Celle-ci eut, en effet, d'incessants démêlés avec la communauté des tissutiers-rubaniens. Une transaction, signée en mai 1644 et confirmée en février 1648, intervint, qui réunit les deux corps d'état en un seul; les tissutiers restant, d'ailleurs, soumis à leurs statuts de 1585 et les drapiers de soie à ceux de 1615.

La manufacture de la place Royale avait décliné peu à peu, ainsi que bien d'autres, après la mort de Henri IV; il n'en resta bientôt plus, dit très bien M. Francisque Michel ¹, que la leçon d'une expérience chèrement acquise et un exemple à suivre.

Heureusement Colbert arriva. Il reprit la grande œuvre due à l'initiative de Henri IV, et rétablit l'ancienne manufacture. En même temps, il sépara les deux corporations rivales, et leur donna de nouveaux statuts (avril 1664 et juillet 1667). Les tissutiers-rubaniens furent désignés sous le nom d'*ouvriers de la petite navette* et ne durent pas fabriquer d'étoffe dépassant en largeur un tiers d'aune. Les drapiers de soie, dits *ouvriers de la grande navette* pour les distinguer des précédents, eurent le droit de faire des tissus aussi larges qu'ils voulaient, et les statuts de 1667 leur donnent officiellement le titre de *maîtres et marchands ouvriers en draps d'or, d'argent et de soye et autres étoffes meslangées*. Chaque maître ne put avoir à la fois qu'un seul apprenti. L'apprentissage fut fixé à cinq ans et le compagnonnage à trois ans. Le chef-d'œuvre dut être « fait sur l'un des quatre draps cy-après nommez, sçavoir : sur le velours plein, le satin plein, le damas et le brocard d'or et d'argent ». Six jurés administrèrent la corporation, et deux autres, choisis parmi les anciens jurés, surveillèrent les jurés en charge. La communauté était placée sous le patronage de saint Louis.

Le nombre des maîtres, qui était de 318 en 1725 ², paraît avoir peu varié jusqu'à la Révolution.

Drapiers-drapans. Titre que prenaient les *fabricants de draps* pour se distinguer des *marchands drapiers*.

Les cardeurs se disaient également drapiers-

¹ Francisque Michel, *Recherches sur les tissus de soie au moyen âge*, t. II, p. 434.

² Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 424.

¹ *Ordonn. royales*, t. XX, p. 598.
² Voy. ci-dessous l'article Soie (Commerce de la).
³ Jaillot, quartier de la Grève, p. 52. — Sauval, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 76. — Cet hôtel figure encore sur le plan de Gomboust (1647).

⁴ *Chronologie septénaire*, édit. Michaud, p. 258.

⁵ *Procès-verbaux des assemblées du clergé*, t. I, p. 765.

⁶ *Histoire du commerce*. Dans Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. XIV.

drapans. Leurs statuts leur reconnaissent, en effet, le droit de fabriquer du drap, de le teindre même en « noir, musc et brun », et de le vendre, mais en gros seulement ¹.

Les foulons, avec moins de raison, s'attribuaient le même titre.

Draps (NOMS DIVERS DONNÉS AUX). Dans cet article, complément de celui que j'ai consacré aux drapiers, on trouvera seulement l'explication des termes techniques qui se rencontrent le plus souvent, soit dans les documents consacrés à la draperie, soit dans les mémoires historiques relatifs à l'histoire de France.

TERMES ANTÉRIEURS

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

DRAPS ADVERSINS ou **AVERSINS**, ceux qui étaient à double face, sans envers.

DRAPS CAMELINS. Voy. l'article *Cameliniers*.

DRAPS DE CAP ET QUEUE, ceux dont la pièce n'avait pas été entamée, qui possédaient encore leurs deux lisières.

DRAPS BIEN COIFFÉS, ceux dont les lisières étaient très soignées, unies, de bonne largeur et de couleur agréable.

DRAPS DIFFAMÉS, ceux qui avaient des défauts. L'on disait, par opposition, **DRAPS ENTIERS** ou **MARCHANDS**.

DRAPS EFFONDRES, ceux qui avaient été lainés trop à sec.

DRAPS ÉPAULÉS, ceux qui avaient été tissés avec plus de soin aux lisières qu'au milieu de la pièce. « Draps espaulés, c'est à savoir draps desquels la chayne ne fust aussi bonne en milieu comme aux lisières ». Le drap épaulé, saisi par les jurés, était porté au Châtelet où on le coupait en morceaux de cinq aunes chacun. Après que le tisserand coupable avait payé vingt sous d'amende, on lui rendait les morceaux, en lui faisant prêter serment de ne les pas réunir et de ne les vendre qu'après avoir prévenu l'acheteur ².

DRAPS ESSELLÉS ou **ESSELLETÉS** ³, ceux qui avaient été catés au moyen de planchettes de bois.

DRAPS ESSORILLÉS, draps défectueux auxquels, pour les distinguer des autres, on avait enlevé les lisières.

DRAPS DITS ESTANFORTS ⁴. Leur nom venait-il, comme le dit M. Scheler, « de la ville de Stanford, dans le Lincolnshire, qui jouissait déjà d'une grande réputation pour ses manufactures de drap ⁵ ? » J'en doute, et je pense qu'il vaut mieux chercher l'étymologie de ce terme (*estame fort*) dans le mot *estame* ou *estain* ⁶, qui désignait la laine peignée et tordue dont était formée la chaîne du drap.

DRAPS ÉVIDÉS, draps de mauvaise qualité, « creux et lâches ».

DRAPS FAUX ou **FAUX DRAPS**, ceux qui dépassaient la lisière.

DRAPS GACHIERS ou **GACHETS**, draps communs dans lesquels entraient toutes sortes de laines.

DRAPS DE GRAINE, draps teints avec la graine d'écarlate ou kermès.

DRAPS D'IRAINGNE ou **D'IRAIGNE**, draps très légers comme l'indique ce nom d'iraingne, par lequel on les comparait à une toile d'araignée. Dès le quatorzième siècle, on trouve des iraignes de Rouen, de Neuchâtel, etc.

DRAPS JAGLOLÉS, sans doute draps irisés : du mot *jagliers* qui signifiait fleurs de glaieul ou d'iris.

DRAPS MAUFUMIERS ou **MANFRONNIERS** ¹, draps de qualité inférieure, dont Louviers et Tours avaient la spécialité.

DRAPS NAYS, **NAYFS** ou **NAIFS**, draps ordinairement rayés, dont la chaîne et la trame étaient de même qualité. « L'en apele drap nayf, à Paris, le drap duquel la chaane et tisture est tout d'un », dit le *Livre des métiers* ².

DRAPS PLAINS, les draps unis, par opposition aux draps rayés.

DRAPS SEIZAINS, ceux de seize cents fils de chaîne. Les tisseurs allaient jusqu'à quatre mille fils, par gradation de deux cents fils, et les draps étaient dits :

Dix-huitains.	Trente-deuxains.
Vingtains.	— quatrains.
Vingt-deuxains.	— sixains.
— quatrains.	— huitains.
— sixains.	Quarantains.
— huitains.	etc., etc., etc.
Trentains.	

DRAPS TRIBOLÉS ou **TRIBLÉS**, draps de trois couleurs ³.

Mais, durant cette période, les drapiers fabriquaient, outre les draps, une foule d'étoffes de laine dont les noms figurent sans cesse dans les récits de nos chroniqueurs. Je citerai parmi eux.

La **BIFFE**, drap léger souvent rayé en travers. On trouve déjà mentionnées en 1293 des « biffes royées de Prouvins » ⁴.

Le **BOURACAN**. Voy. l'article *Bouracaniens*.

La **BRUNETTE**, tissu très fin et de couleur sombre. Le roi Jean II, aux obsèques de son père, était vêtu de brunette. On citait les brunettes de Douai, de Commercy, de Malines, de Bruxelles, etc.

Et pour un blanchet ⁵, Guillemette,
Me fault trois quartiers de brunette,
dit Patelin ⁶.

¹ Articles 16, 17 et 19.

² *Livre des métiers*, titre L, art. 33 et 34.

³ Voy. Ducange, *Glossaire*, ou mot *essella*.

⁴ *Livre des métiers*, titre L, art. 21.

⁵ *Lexicographie latine du treizième siècle*, p. 55.

⁶ Du latin *stamen*.

¹ Voy. Ducange, au mot *pannus*.

² *Livre des métiers*, titre L, art. 25.

³ Peut-être aussi draps brouillés ou de couleurs mélangées. Du latin *tribulare*.

⁴ Voy. Ducange, au mot *biffa*.

⁵ Camisole fort en vogue au quatorzième siècle.

⁶ Adit. Coustelier, p. 7.

Le BRUSSEQUIN, drap de qualité inférieure et presque toujours de couleur brun foncé. J'ai cependant rencontré des brussequins roses.

Le BUREAU ou BUREL, tissu de laine très grossière, dont Villon a dit :

Mieulx vault vivre soubz gros bureaux
Pauvre, qu'avoir esté seigneur
Et pourrir soubz riches tumbeaux ¹.

Le bureau n'avait pas pour seul usage de vêtir les pauvres. On l'employait aussi pour recouvrir les tables, et c'est de là qu'est venu notre mot *bureau*, qui désigna tout à la fois le tissu servant le plus souvent à couvrir un bureau et le meuble lui-même. On lit dans un compte de 1464 : « Trois aulnes de drap vert, pour faire ung bureau à mettre sur la table en la chambre du Roy ² ». Rabelais cite le « gros bureau d'Auvergne ³ », mais au dix-huitième siècle, cette étoffe se fabriquait presque exclusivement en Normandie.

Les CADIS, gros draps en laine non peignée. Les plus estimés étaient fabriqués dans le Languedoc.

Les DROGUETS. Voy. l'article *Droguetiers*.

L'ÉTAMINE. Voy. l'article *Etaminiers*.

Le GALABRUN, GALEBRUN ou ISEMBRUN, variété de tiretaine. Les religieuses de l'Hôtel-Dieu en portaient ; mais saint Bernard, plus austère, en défendit l'usage à ses moines : « Nullus fratrum nostrorum pannis qui dicuntur galabrui vel isembrui vestiatur ⁴ ». Le galabrun est mentionné dans le *Livre des métiers*, qui le qualifie de « drap ourdi ⁵ ».

La LIMESTRE. Voy. l'article *Limestriers*.

DRAP DE SEIGNEUR ou DE SIRE, étoffe très fine, employée principalement pour les vêtements des ecclésiastiques et des gens de robe. Elle se fabriquait surtout à Reims.

Je ne suis pas si tost sorti de ma couchette
Que voicy des marchands qui sonnent ma clochette,
Demandant un habit de serge de seigneur ⁶.

La SERGE. Voy. l'article *Sergiers*.

La TIRETAINE. Voy. l'article *Tiretainiers*.

La TRIPE ou TRIPPE sorte de velours de laine, qui se fabriquait au métier, comme le velours et la pluche ; à l'endroit, le poil était tout de laine, la tissure à l'envers était entièrement de fils de chanvre. Il est probable que cette étoffe, très employée au quinzième siècle, était originaire de Tripoli ; au dix-huitième siècle, elle se fabriquait surtout en Flandre, à Lille, à Orchies, à Tournai. Il y en avait de rayée, même de gaufrée, et on la teignait en toute couleur ⁷.

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

DRAPS ABOUCHOUCOUS. Draps destinés à l'exportation, et qui étaient fabriqués surtout dans le Languedoc. Plusieurs des manufactures créées dans cette province eurent pour origine l'expulsion des Mores d'Espagne au dix-septième siècle. L'édit rendu par Philippe III est de janvier 1610. Près d'un million d'hommes, une élite de travailleurs, abandonnèrent la péninsule, et ils y laissèrent un vide que les siècles n'ont pu combler. L'édit de 1610 fut aussi funeste à l'Espagne que le fut, soixante-quinze ans plus tard à la France, la révocation de l'édit de Nantes ¹.

DRAPS BILLARDS. Draps très larges, employés presque exclusivement pour recouvrir les billards. Ils provenaient surtout d'Elbeuf, de Châteauroux, de Romorantin, etc.

CALMANDE. Etoffe très lustrée dont on faisait surtout des jupons et des robes de chambre. On en consommait beaucoup en Flandre, et les centres de fabrication étaient Lille, Tourcoing, Roubaix, etc.

CARISSET, CRESEAU ou CARISI. Etoffe de laine croisée, qui ne se fabriquait guère qu'en Angleterre, mais dont d'immenses quantités entraient en France. Dans *L'avocat Patelin* de Brueys, c'est à ce tissu que Guillaume fait allusion quand il reproche à Agnelet de lui avoir tué un mouton dont la laine produisait « des draps d'Angleterre ² ». La drapière du *Bourgeois poli* offre aussi à une cliente « de beau carizi d'Angleterre ³ ».

DRAPS CHATS. Draps « fabriquez avec les restes des chaînes et des trames des draps de couleur ⁴ ». Ordinairement la chaîne était blanche.

CORDA. Sorte de grosse serge dont on ne faisait que des vêtements communs. On l'a souvent confondu avec le pinchina.

DAUPHINE. Sorte de droguet, non croisé et très léger, qui servait à faire des habits d'été. Savary écrivait en 1723 : « Plusieurs prétendent que cette étoffe a pris le nom de dauphine, de ce qu'un Dauphin de France en a porté des premiers. Quelques autres veulent que ce soit parce que l'origine de sa fabrique vient de quelque endroit de la province de Dauphiné ; et d'autres disent que c'est à cause d'un ouvrier dauphinois qui le premier en a trouvé l'invention à Reims. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette étoffe n'est pas d'une ancienne fabrique et que la mode en est assez moderne ⁵ ».

ESPAGNOLETTE. Espèce de droguet, dont l'Espagne eut pendant longtemps la spécialité. Au dix-huitième siècle, on en fabriquait à Rouen, à Darnetal, à Châlons-sur-Marne, à Beauvais, etc.

¹ Grand testament, § XXXVI.

² Douët-d'Aroq, *Comptes de l'argenterie*, p. 353.

³ Pantagruel, liv. IV, ch. 32.

⁴ Voy. Ducange, au mot *galabrunus*.

⁵ II^e partie, titre XXIV.

⁶ Dialogue de deux marchands. Dans Éd. Fournier, *Variétés*, t. V, p. 192.

⁷ Fr. Michel, *Tissus au moyen âge*, t. II, p. 250. — Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 1813.

¹ Voy. Mignet, *Succession d'Espagne*, t. I, p. XXVIII.

² Scène VII.

³ Dans Éd. Fournier, t. IX, p. 164.

⁴ Statuts des teinturiers, du 15 janvier 1737, art. 58.

⁵ Tome I, p. 1651.

FLANELLE. Les villes qui en produisaient le plus étaient Reims, Castres et Rouen. Mais, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, on recherchait surtout les flanelles anglaises. Racine écrivait à son fils le 17 novembre 1698 : « J'ai dit à M. de Bonac que vous me ferez plaisir de m'apporter de bonne flanelle, vraie Angleterre, de quoi me faire deux camisoles ¹ ».

LONDRES et LONDRINS. Draps imités de tissus anglais, et qui étaient destinés à l'exportation. « Il y a toute apparence que ces sortes de draps ont pris leur nom de la ville de Londres, les Anglois ayant été long-temps avant les François en possession de faire le négoce de draperie en Levant ² ». Ces tissus ne se fabriquaient guère que dans le Languedoc, la Provence et le Dauphiné.

Une qualité inférieure était dite londrins seconds ou demi-londrins.

MAHOUS. Variétés des précédents. Ils avaient la même destination et venaient des mêmes provinces.

MOLLETON. Voy. l'article *Molletonniers*.

PINCHINA. Tissu non croisé, originaire d'Espagne. La première fabrique française fut fondée à Toulon, qui en conserva longtemps le monopole.

RAS. Sorte de serge, croisée, unie et à poil ras. La plus ancienne manufacture de ras qu'ait eue la France fut créée en 1677, par un sieur Marcelin Charier, à Saint-Maur près de Paris. Cette industrie se vit ensuite représentée à Lyon et à Tours.

RATINE. Drap dont les poils, tirés en dehors, étaient frisés de manière à former de petits grains. Dieppe, Beauvais, Caen, Sommières, Élbeuf en produisaient d'excellentes.

REVÊCHE. Variété de ratine, mais dans laquelle n'entrait que de la laine grossière. Amiens et Beauvais en conservèrent pendant longtemps la spécialité. « Les revêches servent à doubler des habits, particulièrement ceux pour les troupes de S. M. très chrétienne. Les femmes en doublent des jupons pour l'hiver ; les miroitiers en mettent derrière leurs glaces pour en conserver l'éclat ; les coffretiers-malletiers en garnissent le dedans des coffres propres pour la vaisselle d'argent, et les gainiers s'en servent à doubler certains étuis ³ ».

SOMMIÈRE. Serge croisée et très chaude. Elle avait pris son nom de la ville de Sommières, dans le Gard, mais Beauvais en produisait aussi beaucoup.

DRAPS DUSSEAU, D'USSEAU, DU SEAU ou DU SCEAU. Laquelle de ces quatre formes doit prévaloir ? Chacune d'elles a eu ses partisans, mais il semble établi aujourd'hui qu'il faut écrire drap *du seau*, et que cette expression désignait un drap spécial, fabriqué à Rouen, et le plus beau que produisissent les manufactures de cette ville. *

Draps de lit. Voy. Blanc (Spécialité de).

Drayeurs. Nom donné parfois aux corroyeurs et aux tanneurs. La drayoire, dite aussi *couteau à revers* ou *couteau paroir*, est un instrument qui figurait dans les armoiries de ces deux corps d'état.

Dresseurs. Voy. Écuyers.

Dresseurs. Chez les épingliers, ouvriers chargés de dresser le fil, c'est-à-dire de diviser chaque pièce de fils en brins rendus aussi droits que possible. Un dresseur habile pouvait dresser six cents toises de fil par heure.

Drilles (Bons). Nom donné parfois aux Enfants de maître Soubise. Agricol Perdiguier ¹ les nomme *Bondrilles*.

Voy. Enfants.

Drilliers. Voy. Chiffonniers.

Drogmans. La Porte ottomane se chargeait de fournir des drogmans aux ambassadeurs accrédités auprès d'elle, mais Louis XIV voulut qu'à l'avenir les drogmans fussent de nationalité française. Il ordonna en 1670 que, de trois ans en trois ans, il serait envoyé « six jeunes garçons au couvent des Pères Capucins de Constantinople et de Smyrne, pour y estre instruits dans le culte de nostre religion et la connoissance des langues du Levant ² ». La pension de chacun d'eux était fixée à trois cents livres qui devaient être payées par le commerce de Marseille. Quelques mois après, notre ambassadeur à Constantinople était informé que, l'intervalle de trois ans ayant paru trop considérable, les envois auraient lieu tous les ans ³.

Telle est l'origine de l'institution dite des *Jeunes de langue*. Elle fut complétée en 1700 par la fondation, faite au collège Louis-le-Grand à Paris, de douze bourses, pour douze enfants arméniens appelés à recevoir une éducation chrétienne, et destinés à seconder nos missionnaires dans le Levant. Vingt ans après, les douze bourses étaient réduites à dix, enlevées aux Orientaux et attribuées à de jeunes français ⁴.

Aux deux « lecteurs ordinaires de la chambre du roi » étaient adjoints quatre interprètes : un pour l'arabe et le syriaque, un pour la langue latine, un pour la langue grecque, un pour les langues grecque et latine ⁵. Je trouve deux d'entre eux cités en 1667 sur l'état des gratifications accordées par le roi aux gens réputés savants ⁶.

Les interprètes sont aujourd'hui formés par l'école spéciale des langues orientales vivantes,

¹ *Le livre du compagnonnage*, t. I, p. 41.

² *Correspondance de Colbert*, lettre du 16 février 1670, t. II, p. 518.

³ *Correspondance de Colbert*, lettre du 1^{er} novembre 1670, t. II, p. 575, et t. V, p. 304.

⁴ Frédéric Masson, *Les jeunes de langue*. Dans le *Correspondant*, année 1881, p. 417.

⁵ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 212.

⁶ *Correspondance de Colbert*, t. V, p. 473.

¹ Édit. Mesnard, t. VII, p. 301.

² Savary, t. II, p. 583.

³ Savary t. II, p. 1398.

qui doit son origine à un décret du 30 mars 1795. Elle s'abrita d'abord dans un modeste local dépendant de la Bibliothèque royale, puis dans une des salles du collège de France. En 1873, l'État lui concéda le bâtiment que venait d'abandonner, rue de Lille, l'école du génie maritime¹.

Droguemans. Voy. **Drogmans**. L'arrêt du 31 octobre 1670, qui institua l'école dite des *Jeunes de langue* écrit encore *droguemans*.

Droguetiers. Fabricants de droguet, étoffe de laine, originaire de Drogheda², et qui fut surtout en vogue sous le règne de Louis XIV³. La Normandie, la Champagne, le Languedoc en produisaient beaucoup et de qualités très variées, tout laine, demi-fil, demi-laine, croisé, etc.⁴. On faisait aussi des droguets de soie, et même mélangés d'or et d'argent.

Droguistes. Ils appartenaient à la corporation des épiciers. « Ils vendent des poisons comme de la cannelle, de l'eau forte et de l'huile, du fromage et de l'émétique, de l'eau de vie et des couleurs, du sucre et de l'arsenic, des confitures et du sené... Les drogueries sont

mêlées avec les épicerie ; le garçon épicier donne d'une main des raisins secs et de l'autre deux gros de sel de Glauber, un morceau de savon et un lénitif, des pruneaux et de la thériaque... Les statuts de la communauté sont formels : l'épicier droguiste a le droit incontestable de purger tout le quartier et de lui donner son dessert par dessus le marché¹ ».

Droiture. Voy. **Coutume**.

Drosseurs. Voy. **Drousseurs**.

Drouineurs et **Drouiniers.** Voy. **Chaudronniers**.

Drousseurs. Ouvriers qui, dans les fabriques de drap, faisaient subir aux laines un cardage préparatoire.

On trouve aussi *Drosseurs* et *Trousseurs*.

Duvetiers. Voy. **Coutiers**.

Dyamantaires. Voy. **Diamantaires**.

Dynantiers et **Dynants.** Voy. **Chaudronniers**.

E

Eau de mélisse (COMMERCE DE L'). On lit à la fin d'un prospectus sans date⁵ que j'ai sous les yeux : « Cette eau se débite aux Carmes déchaussez, proche le palais de Luxembourg, fauxbourg S. Germain ». C'est dans l'apothicairerie de ce couvent, dont les jardins mesuraient plus de quarante-deux arpent, qu'elle avait été inventée⁶. En 1791, l'État supprima l'ordre des Carmes et confisqua ses biens. Quarante-cinq religieux appartenant au couvent de la rue de Vaugirard formèrent une société purement commerciale pour l'exploitation de l'eau de mélisse. Prudhomme écrivait vers 1807 : « Plusieurs ci-devant religieux des Carmes dirigent cette fabrique, dont le produit se distribue entre tous les religieux de cette maison encore existans⁷ ». La propriété devait rester au dernier sociétaire vivant, qui fut le frère Paradis. Il

s'associa un sieur Royer et mourut en 1831 dans la rue Taranne, où la société s'était constituée. En 1840, un sieur Boyer, ayant épousé la veuve de Royer, devint seul propriétaire de l'eau de mélisse des Carmes².

Les Minimes faisaient concurrence aux Carmes et fabriquaient aussi une eau de mélisse. « Elle se débite aux Minimes de la place Royale », dit un prospectus daté de 1728.

Voy. **Spécialités pharmaceutiques**.

Eau-de-vie (COMMERCE DE L'). Voy. **Brandeviniers**. — **Coco** (Marchands de). — **Contrôleurs**. — **Courtiers**. — **Distillateurs**. — **Eau-de-vie** (Marchands d'). — **Eau-de-vie** (Vendeurs d'). — **Essayeurs**. — **Limonadiers**. — **Liqueurs** (Marchands de). — **Porte-col**.

Eau-de-vie (MARCHANDS D'). L'édit de mars 1673, qui mentionne les métiers encore libres et susceptibles d'être constitués en corporation, signale vingt *marchands d'eau-de-vie en gros*. Ils formèrent la communauté des *distillateurs*, qui,

¹ C.-H.-A. Schefer, *Notice sur l'école des langues orientales vivantes*. En tête des *Mélanges orientaux*.

² Francisque Michel, *Histoire des tissus de soie au moyen âge*, t. II, p. 244.

³ J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 517 et 560.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1764.

⁵ Dix-huitième siècle.

⁶ Piganiol de la Force, *Description de Paris*, t. VII, p. 284.

⁷ *Miroir de Paris*, t. IV, p. 100.

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris* (1788), t. XII, p. 126.

² *Monographie historique*, par Boyer (rédigée, dit-on, par Alexandre Dumas). In-18, souvent réimprimée.

au mois de mars 1676, fut réunie à la communauté nouvellement créée des *limonadiers*. Ceux-ci purent vendre l'eau-de-vie et d'autres liqueurs, aussi bien en gros qu'au détail. Les épiciers-droguistes et les vinaigriers avaient aussi le droit de distiller l'eau-de-vie et d'en faire commerce.

Eau-de-vie (VENDEURS D'). « A Paris, il y a une quantité de gens de l'un et de l'autre sexe qui subsistent par le petit détail qu'ils font de l'eau-de-vie. Ils se nomment vendeurs et vendeuses d'eau-de-vie. Ce sont des espèces de regrattiers. Chaque jour, dès le matin, lorsque les boutiques commencent à s'ouvrir et que les artisans vont et se mettent au travail, ils établissent des petites boutiques au coin des rues ou parcourent la ville, en portant tout le cabaret, bouteilles, verres et mesures, dans une petite manne pendue à leur col. Ce sont les femmes qui sont sédentaires, et les hommes qui vont criant leur marchandise ¹ ».

On les nommait aussi *Porte-col*.

Voy. **Vendeurs**.

Eaux (FAISEURS D'). Il y avait, dans la cuisine royale, un officier qualifié de *faiseur d'eaux* ². Le maître d'hôtel Audiger me fournit l'explication de ce terme : « Je parvins, écrit-il, à faire en perfection toutes sortes d'eaux, tant de fleurs que de fruits, glacées ou non glacées, sorbecs, crèmes, orgeat, eaux de pistaches, de pignons, de coriandre, d'anis, de fenouil et de toutes sortes de grains ³ ».

Eaux minérales artificielles (COMMERCE DES). On avait eu depuis longtemps l'idée de fabriquer à Paris même les eaux minérales les plus difficiles à transporter, et La Bruyère parle d'un certain Barbereau qui, dit-il, « s'étoit enrichi à vendre en bouteille l'eau de la rivière ⁴ ». Ce Barbereau s'étoit installé justement au bord de la Seine, dans l'une des boutiques ouvertes sur la façade du collège des Quatre-Nations ⁵, boutiques dont le loyer constituait une partie des revenus de l'établissement ⁶. Le médecin Bernier qui, comme on sait, n'étoit pas tendre pour ses confrères, a consacré à ce commerçant peu scrupuleux une page curieuse, et que l'on ne songerait guère aujourd'hui à aller chercher dans le compact in-quarto où elle se cache. Ce serait, en vérité, grand dommage.

« Barbereau, écrit Bernier, n'eut qu'à déguiser l'eau de la Seine et à lui changer le nom, pour la mettre à bien plus haut prix que le meilleur vin de Champagne. Il en établit donc le bureau dans le collège des Quatre-Nations, et pour en faire la distribution d'une manière un peu galante, il la commit à sa femme et à sa fille, deux nymphes qui ne paroissent pas les plus refroidies

de charité ; de sorte qu'on croyoit toujours boire à juste prix, quelque chère que fût l'eau, quand on la prenoit des mains de ces deux préteuses.

Ce qu'il y avoit de particulier dans cette eau, au moins si l'on en croyoit Barbereau, est que comme si le transport lui eut donné quelque qualité qu'elle n'avoit pas dans son logis (au contraire de celles qui perdent quelque chose quand on les transporte), celle qui partoît de chez lui dans de certaines bouteilles étoit bien plus chère que l'autre, étant scellée du seau de la fontaine perpétuelle. Car le dieu du fleuve qui y présidoit et qui la faisoit partir avec cette attache pour le bien public assuroit qu'elle étoit imprégnée d'une vertu miraculeuse, quoiqu'il n'y parût qu'un mélange d'antimoine vitriolé ou de vitriol antimonié, encore en si petite dose qu'il n'étoit pas capable de la faire changer de nature, ce grain verd qu'on voyoit au fond n'excédant pas la grosseur d'un grain de froment sur six pintes d'eau. Mais parce qu'il y avoit du mystère et qu'on la regardoit comme une fontaine de jouvence, on la payoit si grassement que quelques coffres forts en donnoient depuis dix jusqu'à trente louis d'or, le prix la faisant passer pour une eau de longue vie et de santé, et le maître des eaux du collège se disant conseiller et médecin ordinaire du Roy, quoi-qu'il ne sût ni A ni B, et qu'il bût plus de vin en un jour que les plus forts de ses beuveurs.

On avoit beau dire aux gens prévenus que ce n'étoit que de l'eau de rivière, et que le grain verd qui étoit au fond de la fontaine perpétuelle n'étoit qu'un mystère, ils n'en croyoient rien ; mais enfin on s'en éclaircit, et voici comment. Un petit laquais avoit retenu l'argent de son maître et avoit rempli sa bouteille de l'eau de la Seine, au lieu d'aller porter l'un et l'autre chez Barbereau, et cependant le maître du laquais n'avoit pas laissé de se trouver fort bien de cette eau ; c'est pourquoy il ne manqua pas d'aller remercier le maître des eaux après sa convalescence, quoiqu'il crût avoir bien payé son remède. Comme il eut fait son compliment, on le pria de dire son nom, mais ne le trouvant pas sur le registre où celui de tous les beuveurs étoit couché, on soupçonna qu'il y avoit du mal entendu, et que le laquais pouvoit bien avoir changé l'eau en vin. Ainsi le maître de retour au logis lui ayant commandé d'aller trouver M. Barbereau, le fripon change en même temps de couleur, se trouble et se jette enfin à ses pieds, demande pardon et offre pour l'obtenir plus facilement de rendre la plus grande part de l'argent qui étoit encore en nature. Voilà la première et la principale cause du reflux des eaux, voilà comment leur merveilleuse réputation et celle du médecin des eaux se perdirent. Car on remarqua depuis ce temps-là que le maître des eaux et sa boutique fondirent insensiblement sans qu'il eût rien fondé pour sa pauvre famille, non plus que ce fondeur de cloches dont on a dit :

Il fondit et rien ne fonda ⁷ ».

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 1787.

² *Etat de la France pour 1687*, t. I, p. 445 ; pour 1712, t. I, p. 134 ; pour 1736, t. I, p. 235.

³ *La maison réglée*, édit. Plon, p. 132. Audiger donne la recette de toutes ces eaux.

⁴ *Œuvres*, édit. G. Servois, t. II, p. 87.

⁵ Aujourd'hui le palais de l'Institut.

⁶ Voy. A.-F., *Recherches historiques sur le collège des Quatre-Nations*, p. 54 et suiv.

⁷ *Essais de médecine*, p. 454.

Barbereau avait des concurrents. Deux jeunes Hollandais, qui visitèrent Paris en 1657, écrivaient dans leur *Journal*, à la date du 6 avril : « Nous allâmes aux Petits-Augustins, pour parler à un Père nommé Valérien, qui donne de l'eau de fontaine, dans laquelle il verse un peu d'esprit d'une certaine composition qui la rend comme minérale. On dit qu'il en guérit toutes sortes de maladies ; beaucoup de personnes s'en sont bien trouvées, et quelques autres n'en ont eu aucun soulagement ¹ ». Le procédé était élémentaire et pouvait, avec un égal succès, s'appliquer à toutes les sources. Ce progrès était réalisé en 1692, car Blégné nous apprend que « le sieur Fillesac, rue de la Bûcherie, joignant les écoles de médecine, vend toutes sortes d'eaux minérales artificielles ² ».

Eaux minérales naturelles (COMMERCE DES). Les bains de Cauterets, de Balaruc, de Nérès, de Bourbonne et bien d'autres étaient déjà connus au seizième siècle ³, mais leur efficacité paraissait très problématique. En général, on commençait toute cure de ce genre par une purgation et une saignée, car on ne comptait guère sur le reste. « Les voyages des eaux, disait Voltaire, ont été inventés par des femmes qui s'ennuyaient chez elles ⁴ », et Gui Patin, possédé de la mauvaise habitude de rendre trop crûment sa pensée, déclarait que « les eaux minérales font plus de c...s qu'elles ne guérissent de malades ⁵ ». Il faisait allusion à la durée du trajet, à la difficulté des communications, etc., etc.

Au mois de mai 1655, Louis XIV se plaignit d'une indisposition à laquelle son premier médecin Vallot ne comprenait rien : lui-même l'avoue ⁶. Pour se tirer d'embarras, il ordonna à son royal client les eaux de Forges. C'est à Fontainebleau qu'eut lieu la cure, et Vallot nous apprend qu'il y « faisait apporter par des officiers du gobelet à cheval des eaux de Forges, puis des relais d'hommes à pied en apportaient toute la matinée une flottée, dont le roi usait à la manière ordinaire, après avoir été préparé par la saignée et la purgation ». Le roi but six verres le premier jour, huit les jours suivants ; mais il fallut bientôt interrompre le traitement, qui aggravait l'état du malade.

Le procédé employé par Vallot en cette circonstance prouve que l'on ne se procurait pas encore facilement à Paris les eaux minérales même les plus en vogue.

Dès 1670, Colbert écrivait à Riquet : « Le Roy ayant dessein de faire distiller toutes les eaux minérales qui se trouvent dans les provinces de son royaume, pour connoître leurs différentes qualités et sçavoir à quoi elles sont propres, je seray bien aise que vous preniez soin de faire tirer six bouteilles de celles de Balaruc en Lan-

guedoc et de Barèges, pour les envoyer par la voye que vous jugerez la plus commode et la plus prompte ¹ ».

Je ne sais s'il fut donné suite à ce projet. Mais quand Louis XIV vint s'installer à Versailles, l'Académie des sciences reçut de Colbert (11 août 1682) « l'ordre de travailler à l'examen des eaux des sources de Versailles » et de déterminer celle dont le roi devait faire usage. Bourdelin, délégué par ses collègues, alla recueillir les eaux provenant de dix sources : celles de Saint-Cyr, de Maltourte, du Chesnay, de Rocquencourt, des Crapaux près de Trianon, de Saint-Pierre, de Saint-Antoine, de la porte du parc de Bailly, de Trianon et de Ville-d'Avray. Après de minutieuses expériences, l'Académie répondit au ministre « que les eaux de Versailles égalaient en bonté celles que l'on estime les meilleures, telles que sont les eaux de la Seine ² et celles de Rungis ³ ». Colbert se décida pour la source de Ville-d'Avray, qui prit le nom d'*eau du Roi*. La fontaine, située près du parc de Saint-Cloud, restait toujours caduassée, mais de façon à permettre aux passants de s'y rafraîchir. Louis XV en autorisa même la vente à Paris. « On la trouve dans différents bureaux de la ville à un prix modique », écrivaient Hurtaut et Magny en 1779 ⁴.

Le commerce des eaux minérales ne fut régulièrement organisé dans la capitale que sous ce règne. En 1760, les sieurs Alleaume et Delage, demeurant rue des Prouvaires, jouissaient d'un privilège exclusif pour le transport et la vente des eaux minérales françaises et étrangères. Toute concurrence était interdite et punie d'une amende de quinze cents livres, outre la confiscation des marchandises. Le prix de chaque eau était fixé par le premier médecin du roi, et les concessionnaires n'avaient pas le droit de le modifier. Voici le nom et la taxe des eaux qui étaient « présentement en usage » :

<i>Sainte-Reine</i> , la bouteille.....	15 sols.
<i>Forges</i> , à l'ordinaire.....	15 —
<i>Forges</i> , par relais.....	1 liv. 15 —
<i>Vals</i> , de 4 pintes ou environ...	12 — »
<i>Balaruc</i> , de 4 pintes ou environ	12 — »
<i>Cransac</i> , de 4 pintes ou environ	12 — »
<i>Plombières</i> , de 5 pintes ou env..	12 — »
<i>Vichy</i> , de 4 pintes ou environ..	5 — »
<i>Bourbonne</i> , bouteille de pinte...	2 — »
<i>Spa</i> , bouteille de pinte.....	2 — »
<i>Cauteretz</i> , bouteille de pinte....	3 — »
<i>Seltz</i> , bouteille de pinte.....	2 — 10 sols.
<i>Sedlitz</i> , de trois chopines.....	6 — »
<i>Bonne</i> , bouteille de pinte.....	3 — »
<i>Barège</i> ⁵ , bouteille de pinte...	3 — »
<i>La Motte</i> , de 4 pintes.....	10 — » ⁶

¹ *Correspondance de Colbert*, t. V, p. 291.

² On ne pensait plus ainsi sous Louis XV.

³ *Histoire de l'Académie des sciences*, t. I, p. 369.

⁴ *Dictionnaire historique de Paris*, t. II, p. 680.

⁵ De Barège, sans doute.

⁶ Jèze, *État ou tableau de la ville de Paris* (1760), p. 326.

¹ A.-P. Faugère, *Journal d'un voyage à Paris*, p. 108.

² *Le livre commode*, t. I, p. 175.

³ Voy. Rabelais, *Pantagruel*, livre II, chap. 33.

⁴ Lettre du 25 avril 1770, à Lekain.

⁵ Lettre du 30 juin 1665, au médecin Falconet.

⁶ *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 27.

Le commerce des eaux minérales était placé depuis longtemps sous la surveillance de l'État. Un édit de mai 1605, confirmé le 9 juin 1670 ¹, puis le 19 août 1709 ², avait réuni à la charge du premier médecin du roi la surintendance des eaux minérales et médicinales de France. Un arrêt du Conseil, rendu le 12 mai 1775 ³, restreignit encore les droits des propriétaires de sources, et soumit à des règles sévères le transport et la vente de toutes les eaux consommées dans le royaume. « Informé, dit le roi, que plusieurs particuliers continuent de se mêler de ce commerce, notamment les propriétaires des sources, imaginant que leur propriété suffit pour leur donner le pouvoir de faire transporter des eaux hors des lieux où sont leurs sources et partout où il leur plait, et d'en faire le débit à leur gré, au préjudice du public qu'ils peuvent tromper sur la qualité et le prix... ». En conséquence, le roi ordonne ce qui suit : « Quand les propriétaires ou tous autres prétendant droit voudront faire transporter des eaux hors du lieu de leurs sources, soit pour leur usage, soit pour tout autre destination, les voituriers qui seront chargés de les conduire, tant par terre que par eau, seront tenus de se munir d'un certificat de l'intendant ou garde desdites eaux ⁴, et en leur absence du juge des lieux, dans lequel il sera fait mention de la qualité des eaux qui leur auront été délivrées, du jour où elles auront été puisées et de leur destination ; lequel certificat sera représenté à tous les bureaux de passage pour y être visé. Ordonne qu'à l'arrivée desdites eaux, tant à Paris qu'aux autres villes où sont établis des bureaux de distribution, elles y seront conduites directement, pour y être visitées et dégustées dans les vingt-quatre heures de l'arrivée et sans frais par des inspecteurs qui se feront représenter les certificats du départ ⁵ ».

En 1779, le bureau de distribution des eaux minérales était encore installé rue des Prouvaires, mais le privilège avait été accordé à un sieur Arnault ou Arnaud, qui le conserva jusqu'à la Révolution. Il était tenu de verser chaque année au Trésor une somme de quarante mille livres ⁶, ce qui prouve quel développement avait pris alors l'usage des eaux minérales. Le nombre de celles qui se consumaient à Paris avait augmenté et les prix étaient devenus un peu plus abordables. Ils étaient ainsi fixés en 1787 :

BOUTEILLES DE QUATRE PINTES OU ENVIRON.

Eaux de Balaruc.....	9 liv.
— Vals.....	9 —
— Cransac.....	9 —
— La Mothe.....	8 —
— Vichy.....	4 —
— Merlange.....	3 —

BOUTEILLES DE TROIS CHOPINES.

Eaux de Sedlitz, en Bohême....	5 liv.	5 sols.
— Seydschutz, en Bohême.	5 —	10 —

BOUTEILLES DE PINTE.

Eaux de Bonnes.....	2 liv.	8 sols.
— Baredge.....	2 —	8 —
— Cauteretz.....	2 —	8 —
— Balaruc.....	2 —	8 —
— Vals.....	2 —	8 —
— Cransac.....	2 —	8 —
— La Mothe.....	2 —	3 —
— Seltz.....	2 —	» —
— Spa.....	2 —	» —
— Plombières.....	2 —	» —
— Pouillon.....	2 —	8 —
— Châtel-Guyon.....	1 —	10 —
— Saint-Mion.....	1 —	10 —
— Bussang.....	1 —	10 —
— Bourbonne-les-Bains....	1 —	10 —
— Pougues.....	1 —	10 —
— Contrexéville.....	1 —	10 —
— Vichy.....	1 —	» —
— Forges.....	» —	15 —
— Sainte-Reine.....	» —	15 —
— Châteldon.....	1 —	» —
Anciennes eaux de Passy.....	» —	6 — ¹

Ébénistes. C'est en 1743 seulement que les statuts des menuisiers font mention des ébénistes. « Les maîtres menuisiers, dit l'article 1^{er}, ayant de tous tems faits les ouvrages connus et distingués aujourd'hui sous le nom d'ébénisterie, marqueterie et placages, et partie de ces maîtres s'étant depuis plusieurs années uniquement attachés à cette sorte de menuiserie, en ont pris le titre de *menuisiers-ébénistes*, ou simplement *ébénistes*, sans cependant faire un corps de communauté séparé..., en sorte que chacun d'eux est libre d'embrasser toutes les parties de ladite profession ou de s'attacher uniquement à l'une d'elles... ». Suivant l'*Encyclopédie méthodique* ² les uns étaient dits *menuisiers d'assemblage* et les autres *menuisiers de placage et de marqueterie*.

Le mot *ébéniste* serait donc tout moderne, bien que l'art de travailler l'ébène soit fort ancien, car les tabletiers ³ employaient le *benus* dès le milieu du treizième siècle ⁴ et les couteliers l'*ibenus* dès le milieu du quatorzième ⁵. Au dix-

¹ Voy. la *Revue médicale de Normandie*, année 1904, p. 248.

² Voy. Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XV, p. 291, et t. XX, p. 542.

³ Confirmatif d'une déclaration du 25 avril 1772 et d'un arrêt du Conseil du 1^{er} avril 1774. Voy. le préambule.

⁴ Il était nommé par l'État.

⁵ Isambert, t. XXIII, p. 168. — Arrêt confirmé par une Déclaration du 26 mai 1780. — Un arrêt du 5 mai 1781 réorganisa ce service, qui fut maintenu sous la direction du premier médecin du roi, à qui l'on adjoignit la Société royale de médecine. Voy. Isambert, t. XXVII, p. 21.

⁶ Hurtaut et Magny, t. II, p. 681.

¹ Thiéry, *Guide des amateurs et des voyageurs à Paris*, t. I, p. 425.

² Arts et métiers, t. II, p. 334.

³ Faiseurs de tablettes à écrire.

⁴ Statuts des tabletiers, dans le *Livre des métiers*, titre LXVIII.

⁵ Compte de l'argenterie d'Étienne de la Fontaine pour 1350, p. 134.

septième, Michel de Marolles donnait cependant encore le nom de « sçavans menuisiers » à André Boulle, à Lorent Stabre et à Jean Macé ¹, célèbres artistes alors entretenus au Louvre par le roi. A la même époque, l'ébénisterie avait d'habiles représentants à la manufacture des Gobelins, qui produisait non seulement des tapis, mais tout ce qui devait servir à l'ameublement des résidences royales. Dans l'atelier des meubles, les Italiens étaient en majorité : Felipo Caffieri modelait, Domenico Cucci sculptait, il excellait à travailler l'ébène et à en réveiller les sombres couleurs par des incrustations de pierres précieuses ².

Vers la fin du dix-huitième siècle, on définissait ainsi l'ébéniste : « ouvrier qui fait des ouvrages de marqueterie et de placage avec les bois de couleur, l'écaille et les autres matières ³ ». Il s'agit donc surtout ici des marqueteurs, qui eurent pendant longtemps une confrérie spéciale placée sous le patronage de saint Hildevert, qu'ils fêtaient le 27 mai à l'église Sainte-Croix en la Cité ⁴.

Sur André-Charles Boulle et Dominique Caffieri, qui eurent le titre d'ébéniste du roi, et sur Hans Krans qui eut celui de marqueteur du roi, je renvoie à un excellent article de M. A. Jal ⁵.

Ébouqueuses. Voy. **Épinceuses**.

Ébrancheurs. Voy. **Élagueurs**.

Écacheurs. Titre que prenaient les affineurs et les batteurs tireurs d'or.

Écacher un métal c'est le réduire en fils aussi fin qu'un cheveu, puis le faire passer entre deux meules ou deux rouleaux d'acier pour l'aplatir. On le rendait ainsi propre à être roulé sur un fil de soie, qu'il couvrait entièrement. Ce fil, destiné à broder des étoffes, est souvent désigné sous le nom de *bateure* ⁶.

La *Taille de 1313* cite, dans la rue de Quiqu'en-poist ⁷, un sieur Jehan, qui est qualifié d'*esquacheur* ⁸.

Voy. **Batteurs d'or**.

Écaillers. Marchands et ouvriers d'huîtres.

Ces mollusques furent de bonne heure appréciés par les gourmets, car le moyen âge connaissait déjà des couteaux spéciaux pour les ouvrir. Le dix-septième siècle les eut pourtant en médiocre estime. « Leur chair, dit la Framboisière, médecin de Louis XIII, est grossière et dure à digérer, causant en nous quantité d'humeurs terrestres et mélancholiques. Les bons compagnons les font cuire sur le gril dans leurs escailles, y adjoustant du beurre et quelque peu

de poivre, aucuns les font frire à la poesle, les autres les mangent crus ¹ ».

On appelait huîtres à l'écaille ou en écailles celles qui arrivaient à Paris par eau, et que l'on vendait enfermées encore dans leur coquille. Elles étaient beaucoup plus estimées que les *huîtres huîtrées*. Celles-ci étaient expédiées dépouillées de leurs coquilles, ce qui en facilitait le transport ; on les désignait aussi sous le nom d'*huîtres de chasse*, parce qu'elles étaient apportées, ainsi dépouillées, par les chasse-marée qui, grâce aux relais établis pour eux sur les routes, franchissaient avec rapidité la distance qui sépare de Paris, Dieppe, Étretat, etc. J.-P. Marana, à la fin du dix-septième siècle, prétendait qu'il y avait alors à Paris quatre mille vendeurs d'huîtres ², ce qui est certainement exagéré.

Un arrêt du Conseil d'État, rendu le 20 décembre 1681, constate que « le prix de cette marchandise ne se monte pas dans une année à trente mille livres de vente ». Moins de dix ans après, au mois d'août 1690, Louis XIV créa six officiers de *pourvoyeurs-vendeurs d'huîtres à l'écaille*. Il accordait aux titulaires le privilège exclusif de la pêche, du pacage et du débit de ces mollusques, à la condition qu'ils ne seraient pas vendus plus de six sols la douzaine à Paris et quatre sols en province. « Trois ou quatre particuliers, y est-il dit, font le commerce des huîtres à l'escaille. Ils s'en sont tellement rendus les maîtres que nos sujets n'en ont que quand et autant que bon leur semble, qu'ils les vendent à des prix excessifs, et que même il en manque quelquefois dans notre ville de Paris, faute de personnes qui prennent soin d'y en faire voiturier ». C'est rue Montmartre que descendaient les chasse-marée chargés d'huîtres et qu'ils avaient leur bureau ³.

Une ordonnance de police du 25 septembre 1771 défend le commerce des huîtres entre le 30 avril et le 1^{er} septembre.

Une crieuse d'huîtres dessinée par Bouchardon porte sa marchandise sur son dos dans une hotte. On en trouve une autre en tête d'une nouvelle écrite par Rétif de la Bretonne et qui a pour titre *La jolie écailleuse* ⁴. S'il faut en croire Prudhomme, ces petites marchandes étaient, au dix-huitième siècle, très recherchées dans leur toilette. « Toutes les écaillères, dit-il, sont chargées de croix et de chaînes d'or, avec des bonnets à dentelles qui tombent presque sur leurs épaules ⁵ ». Leur adresse était célèbre : « L'écaillère a un petit couteau court et fort. Rien n'égale la prestesse et le jeu adroit de son poignet... Crébillon fils, ajoute Sébastien Mercier, mangea en ma présence cent douzaines d'huîtres sans crever ⁶ ».

¹ *Quatrains sur Paris*, p. 53.

² Voy. É. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, t. II, p. 308.

³ Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. II, p. 87.

⁴ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 37 et 67.

⁵ *Dictionnaire critique*, p. 264 et 712.

⁶ Voy. ci-dessus l'article *Batteurs d'or*.

⁷ Rue Quincampoix.

⁸ Page 76.

¹ *Œuvres*, édit. de 1613, p. 137.

² J.-P. Marana, *Lettre d'un Sicilien* (v. 1697), édit. Dufour, p. 59.

³ *Voyage de Lister à Paris* (1698), p. 143. — Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 124. — Thiéry, *Guide des voyageurs*, t. I, p. 474.

⁴ Dans *Les contemporaines*, t. XX, p. 537.

⁵ *Miroir de Paris*, t. VI, p. 184.

⁶ *Tableau de Paris*, t. X, p. 147.

Écailleurs. Voy. **Écaillers.**

Écaqueurs. Voy. **Caqueurs.**

Échafaudeurs. Sans doute des constructeurs d'échafaudages. La *Taille de 1292* cite deux *eschafaudeurs*, celle de 1300 en mentionne quatre.

Échalas (MARCHANDS D'). L'ordonnance de février 1415 consacre deux articles à la vente des *échalas*, commerce fait par les marchands de *merrien à treilles*¹. Deux siècles et demi plus tard, l'ordonnance de décembre 1672 veut que les « échalats servants aux vignes » aient au moins quatre pieds et demi de longueur, et que chaque botte en contienne au moins cinquante².

Échaudés (FAISEURS D'). Dans un accord passé, en 1202, entre l'évêque de Paris et l'abbé de Sainte-Geneviève, il est question de « panes qui eschaudati dicuntur³ ». Je vois encore qu'au treizième siècle, les boulangers, à qui il était interdit de cuire le jour des Morts, pouvaient cependant, ce jour-là, confectionner des « eschaudés à donner por Dieu », c'est-à-dire destinés aux pauvres⁴.

La *Taille de 1292* mentionne deux *eschau-deurs*, et, dès cette époque, on criait des échaudés dans les rues de Paris, comme le prouvent ces deux vers empruntés à Guillaume de la Ville Neuve :

Galètes chaudes, eschaudez,
Roïnsolles !...

Il en était de même au seizième siècle :

Et se crier vous entendez
Parmy Paris tretous les cris,
Crier orrez les eschaudez
Qui sont aux œufs et beurre pestris !

Leur forme varia sans cesse. Au quinzième siècle, on les fait ronds, à bords festonnés ; au seizième on leur attribue deux ou trois cornes ; on en trouve aussi qui représentent un cœur⁵.

Je rappellerai qu'à Paris, on appelait échaudé tout îlot de maisons ayant la forme d'un triangle, et que l'on nommait indifféremment rue de l'Échaudé celle qui constituait la base ou un des côtés du triangle. Quatre rues de Paris ont dû leur nom à cette particularité ; une seule, qui commence rue de Seine, le porte encore.

On trouve *eschaudeurs*, *eschaudisseurs*, etc.

Échaudeurs. Voy. **Tripiers.**

Échevins. Issus de la *hanse parisienne*⁶, ils assistaient le prévôt des marchands dans ses multiples fonctions. Au nombre de quatre, ils étaient choisis parmi les bourgeois notables, élus pour deux ans, et renouvelés par moitié le

16 août de chaque année. Ils avaient plus spécialement dans leurs attributions le soin des fontaines, des quais, ports, abreuvoirs, bateaux à lessives, l'entretien du pavage et des fortifications, etc.¹. Dans les solennités publiques, ils portaient une robe de velours et un chapeau bordé d'or².

L'élection des échevins avait lieu avec un cérémonial assez compliqué dont l'avocat Barbier nous a transmis ainsi le souvenir :

« Le 16, lendemain de la Vierge, on a procédé à l'ordinaire à l'élection de deux nouveaux échevins, comme tous les ans, le jour de Saint-Roch.

Cette élection n'est que pour la forme. On sait, plus de quatre ans devant, qui seront les échevins nommés, dont l'un est officier de la Ville, conseiller ou quartinier, et l'autre un bourgeois.

On mande pour cet effet quatre notables de chacun des seize quartiers de Paris, qui vont signer un premier procès-verbal chez le prévôt. Il leur est enjoint par le quartinier d'attendre le jour de Saint-Roch, et de se tenir prêts chez eux jusqu'à midi sonné.

De ces quatre, le matin, jour de Saint-Roch, à l'Hôtel de Ville, on les tire au sort, et il y en a deux de brûlés des quatre ; c'est encore de forme, car les amis des échevins ou des quartiniers sont conservés. Ensuite, un huissier de la Ville, dans un carrosse, va prendre dans chaque quartier les deux notables, ce qui fait trente-deux, lesquels se rendent à l'Hôtel de Ville.

Quand tout est assemblé, on nomme quatre scrutateurs pour recevoir les billets ou bulletins cachetés que le quartinier donne à ses notables, où est le nom de celui qui est désigné pour être échevin, et celui des deux qui a le plus de voix est le premier échevin. Ordinairement, c'est l'officier de la Ville : les quartiniers s'arrangent pour cela avec le prévôt des marchands.

Le premier scrutateur est toujours un magistrat, jeune homme qu'on appelle le scrutateur royal, qui porte la parole devant le Roi en lui présentant les échevins. Le second, un conseiller de Ville, le troisième un quartinier, et le dernier, un des plus notables des mandés.

Il y a ensuite un discours du prévôt des marchands et un du procureur du Roi. Les quatre secrétaires prêtent le serment sur le crucifix, entre les mains du prévôt des marchands, et ensuite le scrutateur royal prend le crucifix et reçoit le serment de tous les notables mandés qui donnent leur bulletin. Quand l'élection est faite, on ôte ses robes et l'on se met à une grande table, longue d'environ cent couverts, où il y a toujours un magnifique dîner, et chacun des conviés a devant lui une belle corbeille de confitures sèches qu'il emporte.

¹ Article 205.

² Chapitre XVII, art. 1 et 2.

³ *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. I, p. 92. Voy. aussi Ducange, au mot *eschaudeti*.

⁴ *Libre des métiers*, titre I, art. 28.

⁵ Voy. V. Gay, *Glossaire*, t. I, p. 595.

⁶ Voy. cet article.

¹ Ordonnance de décembre 1672, chap. XXXIII, art. 17.

² Le Roux de Lincy, *Histoire de l'Hôtel de Ville*, p. 172 et suiv.

Le lendemain 17 août, on se rend à l'Hôtel de Ville à huit heures, où l'on déjeune. Le prévôt des marchands, les deux anciens échevins, le procureur du Roi, des conseillers et quarteniers, avec les deux nouveaux échevins, montent dans des carrosses de la Ville à six et à quatre chevaux, et le scrutateur royal mène les trois autres scrutateurs dans son carrosse; et tout cela part pour Versailles, en grand cortège à huit et dix carrosses, accompagnés d'officiers et gardes de la Ville à cheval.

Cela arrive à Versailles pour l'heure que le Roi a indiqué pour cette cérémonie. Ils se rendent d'abord dans une grande salle par bas, que l'on dit être la salle des ambassadeurs. Ils vont rendre visite au gouverneur de Paris, qui est logé dans le château; ils reviennent dans leur salle, où le grand maître des cérémonies vient les prendre, et les conduit, avec le gouverneur de Paris à leur tête, au cabinet du Roi.

Le Roi est au fond, assis dans un fauteuil, son chapeau sur la tête, entouré de ses ministres, cardinaux, évêques et des seigneurs. On avance vers lui avec de grandes révérences; puis toute cette bande, prévôt des marchands et autres, se mettent un genou en terre. Le scrutateur royal, à genoux, fait un discours au Roi, lui remet un double du procès-verbal d'élection et lui présente les deux nouveaux échevins, lesquels prêtent serment entre les mains du Roi, sur la formule qui est lue par le secrétaire d'État de Paris, qui est aujourd'hui M. le comte d'Argenson.

Après quoi, cette bande se lève; le roi ne dit mot et reste couvert. On se retire à reculons jusqu'à la porte, on fait de profondes révérences et l'on sort.

On va de même chez la Reine, laquelle est assise dans un fauteuil, avec toutes les mêmes cérémonies, à l'exception du discours du scrutateur royal et du serment. C'est le prévôt des marchands qui lui fait un petit compliment, à genoux, et l'on sort en reculant.

On va de là chez M. le Dauphin, qui est assis dans un fauteuil, couvert, mais qui ôte son chapeau. Le prévôt des marchands lui fait un petit discours d'une phrase; il répond une politesse. Mais toute la bande est debout, et, après une profonde révérence, se retourne pour s'en aller.

De même chez Madame la Dauphine.

Ensuite chez chacune de Mesdames de France, qui reçoivent la présentation debout. Il n'y a plus de grand maître des cérémonies, et elles répondent chacune un remerciement au compliment du prévôt des marchands.

Comme cette cérémonie est longue, quand on est sorti du château, on va dans des chaises à porteurs, à l'hôtel de M. le gouverneur de Paris, dans Versailles, où il n'est pas, mais où il a fait préparer un rafraichissement de langues, biscuits et fruits. Ensuite, dans les chaises à porteurs, le prévôt des marchands et toute la Ville, ce qui fait environ vingt personnes, vont rendre visite dans le château à tous les ministres et à tous ceux qui composent le Conseil royal.

Après quoi, la Ville remonte dans ses carrosses et revient à la Ville, où il y a un bon dîner-souper, et les scrutateurs ont encore un présent de bougie ou de sucre pour les remercier de leur peine¹ ».

Voy. **Prévôt des marchands**.

Échoppiers. Ce mot, qui m'est fourni par l'*Encyclopédie méthodique*², désignait les marchands en échoppe. On distinguait entre les échoppes *mobiles* et les échoppes *sédentaires*. Ces dernières, pendant longtemps tolérées par la police, avaient fini par entraver la circulation dans certaines voies; sur le quai de la Ferraille³, par exemple, elles constituaient une sorte de camp, car elles étaient faites et peintes de manière à figurer de véritables tentes.

Des lettres patentes de mai 1787 s'expriment ainsi: « Nous sommes informés que nonobstant les édits, ordonnances et réglemens concernant l'établissement des échoppes dans la ville de Paris, le nombre de celles appelées sédentaires ou demi-sédentaires s'est prodigieusement augmenté, qu'un grand nombre de ces échoppes excède les dimensions prescrites, que d'autres se trouvent établies sans permission valable, et qu'enfin, au lieu d'échoppes mobiles qui, par leur position, leur peu de volume et de saillie, ne doivent causer aucun inconvénient, on s'est permis d'en établir un grand nombre qui ressemblent plutôt à des maisons qu'à des échoppes, et dont les emplacements, pris en totalité sur la voie publique, nuisent au passage des voitures, gênent celui des gens de pied et occasionnent journellement des accidens.... ».

Le roi ordonne donc la démolition de toutes les échoppes sédentaires ou demi-sédentaires, « même celles adossées, dit-il, à nos palais du Louvre et des Tuileries, hôtels et maisons des princes et à tous édifices publics ». Seront autorisées seulement, « en faveur des pauvres maîtres et veuves des pauvres maîtres », les échoppes mobiles, qui peuvent être posées le matin et enlevées le soir.

Écimeurs. Voy. **Élagueurs**.

Éclusiers. Gens préposés à la garde, à la manœuvre d'une écluse.

Voy. **Maîtres des ponts**.

École (MAÎTRES D'). Voy. **Maîtres d'école**.

Écorcheurs. Voy. **Équarrisseurs**.

Écorcheurs. Garçons bouchers chargés d'écorcher les bestiaux. On les trouve parfois nommés *sergents écorcheurs*, et ils jouaient un rôle dans l'administration de la communauté. Ils prenaient part à l'élection du *maître des bouchers*, et quand ce dernier présidait son

¹ Journal, août 1749, t. IV, p. 384.

² Jurisprudence, t. X, p. 89.

³ Auj. quai de la Mégisserie.

tribunal, ils servaient d'huissiers et parfois de secrétaires.

Voy. **Bouchers** et **Maitre des bouchers**.

Écorcheurs. « Marchands qui vendent trop cher et qui profitent induement, pour enchérir leur marchandise, de la nécessité où l'on est quelquefois d'en prendre chez eux. La boutique où l'on écorche les chalands est une *écorcherie* ¹ ».

Écosseuses. Femmes qui achètent aux halles ou chez les maraîchers des sacs de pois, les écossent et les vendent au détail. Elles ont soin de ne point mêler les gros avec les fins, pour en tirer meilleur parti ².

Écôteurs. Dans les manufactures de tabac, ouvriers chargés de l'écotage. Cette opération consistait à enlever de chaque feuille, depuis le sommet jusqu'au talon, la côte principale.

Ce nom a été donné aussi à certains ouvriers tréfileurs.

Écranniers. Faiseurs d'écrans. « A Arnoul des Granches, escrannier, pour deux écrans nueufz pour la Royné ³ ». « A Noel, l'escrannier, pour deux petits écrans d'osier, achetez de lui pour la chambre du Roy ⁴ ».

Les énormes dimensions des cheminées rendaient indispensable l'emploi de l'écran, qui était dit tantôt *à feu*, tantôt *à main*, tantôt *à pivot*, et se faisait tantôt en bois, tantôt en osier, tantôt en étoffe, tantôt en parchemin. Au seizième siècle, il prend parfois le nom de *contre-avant* ⁵.

Parfois aussi, l'on plaçait devant les cheminées des paniers ou coffres d'osier, dans lesquels on enfermait ses jambes lorsqu'on voulait s'asseoir près du feu sans risquer de brûler ses chausses. Pendant le dernier siècle encore, où les hommes portaient tous des culottes et des bas, on trouvait, près de la cheminée des *jambards*, sortes de bottes en carton ou en osier, dont on se couvrait pour éviter de se rôtir les jambes ⁶.

En dehors des écranniers, les écrans étaient, suivant leur nature, fabriqués par les vanniers, les menuisiers, les tourneurs, etc.

On écrivait aussi *escrainniers*.

Écreveiciers. La *Taille de 1292* et celle de *1313* mentionnent chacune deux *escreveiciers*. Étaient-ce des fabricants d'armures ou de vulgaires marchands d'écrevisses ? La seconde hypothèse me paraît la plus vraisemblable.

Je sais bien que l'on nommait *escrevisse*, *crevisse* ou *hallecret* une cuirasse formée de lames horizontales réunies de manière à se plier à tous les mouvements du corps. Mais cette cuirasse

date tout au plus du quatorzième siècle ¹. Ensuite les deux *escreveiciers* cités par nos *Tailles* n'habitaient point les environs de la rue de la Heaumerie, centre de la fabrication des armures ². enfin, les écrevisses étaient déjà fort estimées en France, et elles se servaient sur les meilleures tables ³.

Écrieurs. On nommait ainsi, dans les tréfileries, les ouvriers qui, à chaque recuite, éclaircissaient le fil avec du grès.

Écriniers. Au moyen âge, l'écrin désignait parfois un petit coffre ou coffret de luxe, mais ce mot est pris le plus souvent dans le sens de boîte, parfois même de boîte d'une grande dimension, les caisses pour voyages, les cercueils, par exemple.

Les premiers statuts des écrivains, dit aussi *escrainiers*, *escreniers*, *escrigniers*, etc. furent homologués « le dyemanche devant Pasques flories » de l'année 1291 par le prévôt de Paris Guillaume de Hangest ⁴. J'y vois que le métier était libre. Chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti. L'apprentissage durait six ans. Le travail à la lumière était interdit. Quatre jurés surveillaient le métier.

La *Taille de 1292* mentionne seulement deux *escriniers*, celle de *1300* en mentionne cinq, et une note de M. G. Fagniez ⁵ nous apprend que le nombre des maîtres était de vingt-quatre au moins à la fin du quatorzième siècle.

Au siècle suivant, ils se fondirent dans la corporation des layetiers, qui prirent le nom de *layetiers-écrivains*.

Écritoire (BUREAU DE L'). Voy. **Vérificateurs de mémoires**.

Écritoire (CLERCS DE L'). Voy. **Greffiers des bâtiments**.

Écritures (EXPERTS EN). Voy. **Arithméticiens** et **Écrivains**.

Écrivains. Les copistes de manuscrits ⁶, ruinés par l'invention de l'imprimerie, se résignèrent à donner des leçons de dessin et des leçons d'écriture. Quelques-uns y joignirent l'enseignement de l'orthographe et du calcul, devinrent de véritables maîtres d'école. C'est à peu près sous cette forme qu'ils furent constitués en communauté au mois de novembre 1570.

¹ M. Quicherat l'a fait dater du quinzième siècle (*Histoire du costume*, p. 305). Ducange ne reproduit aucun passage antérieur à cette époque (au mot *cancer*). Seul Claude Fauchet affirme qu'elle est contemporaine du quatorzième siècle (*Origine des chevaliers et des armoiries*, p. 43) : « Depuis l'an 1330, dit-il, les chevaliers se couvrirent de pièces de fer clouées l'une sur l'autre, appelées *escrevisses*, pour ce qu'elles imitoient les escailles de ces poissons ».

² Voy. ci-dessus l'article Centralisation des métiers.

³ Legrand d'Aussy, *Vie privée des Français*, t. II, p. 144.

⁴ Dans Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 375.

⁵ *Études sur l'industrie*, p. 13.

⁶ Voy. ci-dessus l'article Copistes.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce* (1723), t. I, p. 1847.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 92.

³ Isabeau de Bavière. — Douët-d'Arcq, *Comptes de l'hôtel*, p. 155.

⁴ Charles VI. — L. de Laborde, *Notice des émaux*, p. 270.

⁵ Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 420.

⁶ Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. I, p. 105.

Aux termes des statuts qui leur furent accordés, il fallait, pour entrer dans la corporation, être de bonnes vie et mœurs, faire profession de la religion catholique et avoir habité Paris depuis trois ans au moins. En outre, nul ne pouvait « tenir escole publique d'écriture pour enseigner les enfans tant à l'écriture que au get et calcul », avant d'avoir été examiné par quatre des maîtres sur la manière d'écrire, sur l'orthographe et sur « l'art de jetter et compter ¹ ».

Les maîtres étaient reconnus comme experts près les tribunaux : c'est à eux seuls que devaient être soumis les actes, lettres, titres ou signatures argués de faux. Ils ne sont cependant qualifiés encore que de « maîtres écrivains tenant écoles d'écriture ».

Deux maîtres, élus chaque année par leurs confrères, étaient chargés de surveiller et d'administrer la corporation.

Ces statuts avaient été rédigés par les maîtres suivans : Antoine Périer et Jacques Fustel, écrivains de l'Université, Thomas Danet, Mathieu Biétry, Christoffe Barbier, Adam Charles, Jacques Barbier, Antoine Le Grand et Martin Fustel.

On peut citer encore, parmi les meilleurs écrivains du seizième siècle :

Ange Vergèce, originaire de la Crète. Nul ne l'a surpassé dans l'écriture grecque.

Geoffroy Tory, dit *le maître du pot cassé*, nom qu'il dut à son enseigne. Il s'occupa surtout de perfectionner les caractères d'imprimerie, et publia en 1529 son *Champ fleury*, dans lequel il établit la théorie des caractères dits *elzéviens*. Il tenta aussi de réformer l'orthographe, et proposa plusieurs améliorations qui n'ont pas tardé à être adoptées. Il faut, par exemple, faire remonter jusqu'à lui l'origine de l'apostrophe, des accents, de la cédille, encore inconnus de son temps. Lui-même écrivait ainsi cette phrase : « En nostre langue navons point d'accent figure en escripture, et ce pour le default que nostre langue nest encore ordonnee a certaines reigles. C devant O aucunesfois est solide, comme en disant *coquin*, *coq* ; aucunesfois est exile, comme en disant *garçon*, *maçon*... ² ».

Jacques de La Rue dédia au duc d'Anjou, en 1565, un recueil de modèles qu'il avait tracés et gravés.

Pierre Hamon, né à Blois, « étoit, dit La Croix du Maine, le plus renommé de France, voire de l'Europe, par la perfection qu'il avoit d'écrire en toutes sortes de lettres ³ », et « il rendoit avec une aisance inimitable les caractères les plus difficiles ⁴ ».

Jean de Beauchêne, auteur d'une méthode d'écriture publiée en 1580.

Claude Jesserand mourut en Italie, où il s'était rendu pour étudier les maîtres écrivains de ce pays.

Nicolas Quittée, reçu maître en 1589.

Jean de Beaugrand, qui fut choisi pour enseigner l'écriture à Louis XIII, cadelaît avec une facilité vraiment merveilleuse. On nommait *cadeaux* les encadrements, les grandes lettres initiales formées d'enlacements, d'enroulements, de lacets, de figures tracées à la volée ¹.

François I^{er} possédait une belle écriture. Il est probable que lui et sa sœur Marguerite avaient eu le même maître, car leurs écritures se ressemblent fort ². Henri II et Marguerite de Savoie, sa sœur, écrivaient également bien ³. L'écriture de François II est un peu enfantine, mais celle de Marie Stuart est fort bonne ⁴. Henri III et Henri IV avaient été élèves du collège de Navarre ; le premier écrivait comme un chat ⁵ ; l'écriture du second ne valait guère mieux ⁶, et de plus, il resta toujours brouillé avec l'orthographe.

L'écriture d'Anne d'Autriche est plus illisible et plus mauvaise encore que celle de Marie de Médicis ⁷. Toutes deux, d'ailleurs, sont larges, élancées, et ne manquent pas d'une certaine distinction. L'écriture fine et mal formée était déjà comparée à des pattes de mouches. Dans *La comédie des proverbes*, écrite en 1616, Philippin dit à Alaigre : « C'est là où tu as appris ces beaux pieds de mouches et ces beaux y grégois ⁸ ».

L'écriture de Louis XIV, grande, ferme, un peu lourde, est pleine de noblesse ; très penchée à droite, elle semble dénoter la prédominance de sentiments tendres, dont le grand roi a pourtant donné peu de preuves. Il avait eu pour professeurs Lubin et Jean Lebé, dont les services étaient récompensés avec une grande parcimonie. Je vois, dans l'*Estat général de la maison du Roy*, publié en 1657, que Jean Lebé touchait seulement 300 livres, tandis que le maître de danse du roi en touchait 2.000 et son maître de dessin 1.500 ⁹.

On trouve dans le magnifique catalogue d'Alfred Bovet (n° 25) le fac-simile d'un devoir d'écriture provenant du petit Louis XVII, qui avait eu pour maître M. Jourdan-Dumesnil.

Revenons sur nos pas.

Les premiers statuts des écrivains furent souvent confirmés ou renouvelés au cours du seizième et dans la première moitié du dix-septième siècle. La corporation était alors en pleine prospérité. On se plaignait pourtant que les maîtres abusassent à la fois et des abréviations

¹ Sur l'étymologie du mot cadeau, dérivé sans doute de *catena*, voy. G. Tory, f° 52 verso, et Ménage, *Dictionnaire étymologique*, t. I, p. 278.

² Voy. le *Musée des archives*, n°s 582, 612 et 616.

³ Voy. le *Musée des archives*, n°s 628 et 630.

⁴ Voy. le *Musée des archives*, n°s 657 et 658.

⁵ Voy. le *Musée des archives*, n° 668.

⁶ Voy. le *Musée des archives*, n° 706.

⁷ Voy. le *Musée des archives*, n°s 790 et 792.

⁸ *Ancien théâtre françois*, t. IX, p. 32.

⁹ Pages 115 et 116.

¹ Voy. ci-dessus les articles Arithméticiens et Jetons (Calcul par les).

² *Champ fleury*, auquel est contenu l'art et science de la deue et vraye proportion des lettres attiques... Voy. f° 37 verso et 52 recto.

³ *Bibliothèque française*, t. II, p. 288.

⁴ *Nouveau traité de diplomatique*, t. VI, p. 199.

et des ornements inutiles. Le Parlement ne se regarda pas comme incompétent en semblable matière, et résolut d'adopter des modèles qui pussent servir de types pour l'expédition de tous les actes. Le soin d'exécuter ces modèles fut confié au célèbre Barbedor et à Lebé. La Cour déclara leur travail parfait, et un arrêt du 26 février 1633 ordonna que les écrivains chargés d'enseigner la jeunesse s'inspireraient désormais de ce type officiel; « qu'à l'avenir, on ne suivroit pas d'autres alphabets, caractères, lettres et forme d'écrire que ceux qui étoient figurés et expliqués dans les exemplaires présentés à la Cour; que ces exemplaires seroient gravés, burinés et imprimés au nom de la communauté des maîtres écrivains vérificateurs; enfin, que ces exemplaires resteroient à perpétuité au greffe de la Cour, et que les pièces qui se tiroient des gravures seroient distribuées dans tout le royaume ¹ ». Je ne sais quel fut le sort de cet arrêt; mais, dès les dernières années du règne de Louis XIII, on voit apparaître la grande, belle et ferme écriture qui dominera au dix-septième siècle.

Barbedor et Lebé avaient d'habiles confrères, dont quelques-uns méritent d'être mentionnés.

Guillaume le Gangneur occupe parmi eux le premier rang. Son talent fut célébré par les poètes de son temps, et il a laissé trois traités sur son art.

Desperrois, Etienne Blegny, L. Senault, Lucas Matherot, Nicolas Goujenot, Nicolas Lesgret ont donné aussi des modèles estimés.

Raveau publia en 1665 un *Traité des inscriptions en faux et des reconnaissances d'écritures*, dans lequel il indiqua le moyen de les contrefaire. L'ouvrage fut jugé dangereux; un arrêt du Parlement ² (10 février 1670) en interdit la vente et raya du tableau des experts l'auteur qui, douze ans après, finit par être condamné à une prison perpétuelle.

Antoine Rossignol se rendit célèbre par la facilité avec laquelle il interprétait les écritures chiffrées. Une dépêche de ce genre, interceptée lors du siège d'Hesdin et lue par Rossignol, avança de huit jours, dit-on, la reddition de la ville ³.

Jean-Baptiste Allais de Beaulieu ⁴ fut protégé par Louvois, et Senault par Colbert.

Les manuscrits de Nicolas Jarry valent aujourd'hui presque leur pesant d'or. C'est lui qui écrivit la *Guirlande de Julie*, le plus célèbre monument calligraphique du dix-septième siècle. Lors de la vente La Vallière, ce volume fut payé 14.510 francs.

François de Barrême, établi rue Dauphine au bout du Pont-Neuf, était plus arithméticien

qu'écrivain. Son petit livre des *Comptes faits*, imprimé en 1670, donna à son nom une notoriété qui est devenue proverbiale ¹.

Au mois de janvier 1691, les écrivains présentèrent au roi une requête ² où étaient exprimées des doléances qui paraissent assez légitimes.

Ils se plaignaient d'abord, qu'au mépris du privilège inscrit dans les statuts de la corporation, les juges employassent pour les vérifications d'écritures des greffiers, des notaires, des commis, et seulement deux ou trois maîtres écrivains. Ils demandaient donc que toutes les vérifications fussent réservées aux membres de la communauté. Ils déploraient aussi que des gens sans instruction usurpassent la qualité d'écrivains, et que l'on osât mettre en vente des modèles d'écriture sans les avoir préalablement soumis à l'examen de la communauté. Enfin, ils se plaignaient que dans les *Petites-écoles* placées sous l'autorité du chantre de la cathédrale, on enseignât l'écriture et l'arithmétique, tandis que, disaient-ils, les maîtres devaient s'y borner à la lecture.

La corporation eut beau obtenir du Parlement des arrêts favorables à ses prétentions, faites état que l'on n'en continua pas moins à enseigner l'écriture dans les *Petites-écoles*. Aussi, les maîtres écrivains, alors au nombre de 65 environ, prirent-ils la résolution de modifier leurs statuts. Des lettres patentes de décembre 1727 sanctionnèrent la nouvelle rédaction, composée de trente articles dont voici la substance.

Nul ne pouvait être reçu maître qu'il ne fit profession de la religion catholique; ce que le candidat devait établir « par son extrait baptismal et un certificat de son confesseur et de deux notables bourgeois ³ ». Dans aucune autre communauté, je n'ai trouvé cette condition entourée de telles garanties.

Les maîtres avaient le titre de *Jurés écrivains, expéditionnaires et arithméticiens, teneurs de livres de comptes, établis pour la vérification des écritures, signatures, comptes et calculs contestés en justice*.

Il fallait, pour obtenir la maîtrise, avoir vingt ans accomplis, et subir pendant trois jours un examen « sur l'art de toutes les différentes écritures, sur l'orthographe ⁴, l'arithmétique universelle, les comptes à parties simples et doubles, les changes étrangers, les arbitrages, les vérifications d'écritures, signatures, comptes et calculs, sur la diction des mémoires et placets au Roy, aux princes et aux ministres, et sur le dressé et arrangement des comptes, états et bordereaux ».

Les fils de maîtres étaient reçus à dix-huit ans, et après une « légère expérience »; mais ceux qui étaient nés avant la maîtrise de leur père ne jouissaient pas de cette faveur. Dans tous les cas,

¹ Je n'ai pu trouver l'original de cet arrêt. Je le cite d'après l'*Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. II, p. 358.

² Cet arrêt nous apprend que le nombre des écrivains exerçant à Paris était alors de 33 environ.

³ Tallemant des Réaux, t. II, p. 32. — M. Paulin Paris, éditeur de Tallemant, croit que de cet habile Rossignol vient le nom donné au crochet qui ouvre toutes les serrures.

⁴ Sa classe, la plus aristocratique de Paris, lui rapportait 20.000 livres par an.

¹ Voy. l'article Arithméticiens.

² Voy. à la Bibliothèque nationale, le manuscrit français coté 21,747.

³ Cet article n'existe plus dans les statuts de 1779.

⁴ Sic.

nul ne pouvait faire de vérifications d'écritures avant vingt-cinq ans révolus.

L'aspirant à la maîtrise subissait son examen en présence du doyen et de vingt-quatre Anciens. Quinze jours auparavant, on lui communiquait un formulaire indiquant les matières sur lesquelles il devait être interrogé.

Nul étranger à la corporation ne pouvait « tenir classe publique d'écriture chez lui, ni enseigner en ville directement ni indirectement l'art d'écrire, l'arithmétique et tout ce qui en est émané, chez quelques personnes de telle qualité et condition qu'elles puissent être même dans aucun collège ni communauté ». Cet article accordait de nouveau aux écrivains un monopole pour lequel ils luttèrent depuis longtemps. On ne le leur contesta plus, mais on n'en tint pas plus compte que par le passé. La corporation vit bien qu'il fallait céder. Impuissante à empêcher la concurrence, elle voulut au moins la réglementer autant que possible et en tirer profit. Elle se décida donc un peu plus tard à accorder, moyennant une redevance annuelle de vingt-quatre livres, l'autorisation de donner des leçons d'écritures en ville; moyennant quarante-cinq livres par an, on pouvait ouvrir une école publique.

Seuls aussi, les membres de la corporation pouvaient « mettre en façon d'enseigne, au devant de la maison où ils tenoient leur classe, un ou deux tableaux ornés d'une ou plusieurs plumes d'or, cadeaux et autres ornemens... et y exposer une montre écrite à la main de toutes les écritures usitées dans le royaume, qui seront faites au naturel de la plume, sans artifice ni gravure ».

La veuve d'un maître était admise à conserver l'établissement de son mari, mais elle ne devait mettre sur son enseigne autre chose que ces mots : *Céans on enseigne l'art d'écrire, l'ortographe¹, l'arithmétique, et prend pensionnaires*.

Tous les deux ans, les maîtres élaient un syndic et un greffier chargés d'administrer la communauté. Le syndic ne pouvait prendre aucune résolution sans en avoir conféré avec les vingt-quatre Anciens, « qui doivent naturellement être regardés comme ses adjoints ».

Tout maître arrivant à une assemblée l'épée au côté, devait déposer celle-ci entre les mains du syndic.

Les titres et papiers de la communauté étaient conservés dans une armoire confiée à la garde du syndic et fermant à trois clefs. On remettait la première au doyen, la deuxième au syndic et la troisième au greffier.

Ces statuts furent revisés en 1779, et une *académie d'écriture, de calcul, de vérification d'écritures et de grammaire*, dont les premières bases avaient été jetées en 1760, fut définitivement organisée, sous le titre de *Bureau académique d'écriture*. Il était présidé par le lieutenant général de police et se réunissait quatre fois par mois à la bibliothèque du roi.

Parmi les maîtres écrivains qui se sont le plus distingués dans leur art au dix-huitième siècle, je citerai seulement :

Olivier Sauvage, neveu d'Allais de Beaulieu.

Louis Rossignol, qui enseigna l'écriture au duc d'Orléans grand-père du roi Louis-Philippe.

Paillason, qui rédigea l'article *Écriture* pour l'*Encyclopédie*.

Rolland, auteur d'une bonne méthode d'écriture.

Poiré, professeur au collège Louis-le-Grand.

Alexandre, plein d'imagination et de feu.

Bergerat, à qui l'on reprochait trop de calme.

Bernard, écrivain du cabinet du roi. Il excellait dans les portraits à la plume. Pendant une séance du Bureau académique, il fit à main levée ceux du lieutenant de police Lenoir et du procureur du roi Moreau. La ressemblance, paraît-il, était frappante.

Pierre Adrien se signala surtout par des travaux d'une finesse extrême.

Il eut pour rival en ce genre un gendarme nommé Vincent. Celui-ci mettait « le *pater* en françois sur un papier de la forme et de la grandeur de l'ongle, et cette écriture vue à la loupe présentait une netteté charmante de lettres égales, distinctes, bien liées, avec les intervalles entre chaque mot, les accents, les points et les virgules ».

À côté de ces importants personnages, un grand nombre de maîtres, vêtus d'un habit rapé, couraient le cachet, donnant à domicile des leçons d'écriture et de calcul. Sous l'Empire, quelques-uns d'entre eux commencèrent à ouvrir des cours, « annoncés, sous les galeries du Palais-Royal et ailleurs, par des tableaux modèles, véritables chef-d'œuvre d'écriture¹ ».

La corporation des écrivains était placée sous le patronage de saint Jean l'Évangéliste, dont elle célébrait la fête le 6 mai et le 27 décembre.

Voy. **Arithméticiens** et **Buissonniers**.

Écrivains à la peau. Leurs fonctions consistaient à « écrire seuls, de leur main, tous les arrêts, exécutoires, matricules d'avocats, décrets et généralement toutes les autres expéditions sur parchemin ».

Henri III, au mois de décembre 1577, avait créé un écrivain à la peau auprès de « chaque cour et juridiction ». De nouvelles créations eurent lieu en 1674 et en 1692.

Écrivains publics. Ils appartenaient à la corporation des écrivains, sauf pourtant ceux qui étaient établis dans les salles du Palais et qui partageaient la plus belle clientèle avec ceux des Innocents. Les échoppes de ces derniers occupaient le rez-de-chaussée des longues galeries ou *charniers* remplis d'ossements qui entouraient la vieille nécropole. Le poète Auvray (1623) a consacré à ces humbles scribes une longue pièce de vers que je n'ose reproduire. Berthod (1650) est moins difficile à citer. Il nous présente

¹ Sic.

¹ *Vie publique et privée des français*, t. II, p. 245.

un garçon plus amoureux que lettré et qui s'adresse ainsi à un écrivain :

Monsieur, je suis très malheureux.
J'ayme une jeune demoiselle,
Mais je ne suis point connu d'elle.
Elle se nomme Louison,
Et je sçay fort bien sa maison.
Il faut que vous preniez la peine
De m'escire une lettre, pleine
De beaux discours, où vous marquez
Par des vers, où vous expliquiez
Le jour que j'eus sa connoissance,
Et qu'il n'est point dedans la France
D'homme plus amoureux que moy ;
Que je luy veux donner ma foy.
Après, vous luy direz encore
Que dans mon âme je l'adore,
Que ses beaux yeux me font mourir.
Vous sçavez fort bien discourir :
Vous ferez, s'il vous plaist, le reste,
Et comme enfin je luy proteste
Que je veux vivre désormais
Son serviteur à tout jamais.
Et puis, sur le dessus d'icelle,
Il faut mettre : A Mademoiselle,
Mademoiselle Louison,
Demeurante chez Alizon,
Justement au cinquiesme estage,
Près du cabaret de la cage,
Dans une chambre à deux chassiss,
Proche Saint-Pierre des Assis ¹.

Sébastien Mercier, plus d'un siècle après, nous dépeint ainsi ces plumitifs : « La lunette sur le nez, la main tremblante, et soufflant dans ses doigts, le scribe donne son encre, son papier, sa cire à cacheter et son style pour cinq sols. Ces écrivains sont les dépositaires des tendres secrets des servantes ; c'est par eux qu'elles font écrire leurs déclarations ou leurs réponses amoureuses. Elles parlent à l'oreille du secrétaire public comme à un confesseur, et la boîte où est l'écrivain discret ressemble à un confessionnal tronqué ² ».

Les écrivains publics se chargeaient aussi de mettre au net les comptes des cuisinières et, paraît-il, les aidaient souvent à *ferrer la mule* ³, en sorte qu'ils gagnaient bien leur vie, quoiqu'ils fussent nombreux. « Il n'y a, dit un ouvrage imprimé en 1779, presque point de rues un peu grandes où l'on ne trouve quelques petites boutiques volantes ou échoppes occupées par des écrivains publics ⁴ ». Le travail le mieux rémunéré étaient les placets adressés au roi ou aux ministres ; on les payait douze sous, « parce qu'il y entroit de la bâtarde et que le style en étoit plus relevé ».

Les *secrétaires des Innocents*, comme on les appelait, s'entretenaient sans cesse avec le souverain et les princes, « on ne voit à la cour que leurs écritures ». En effet, tous les jours de la semaine on pouvait présenter des placets au roi, à la reine et à la famille royale ; il suffisait de s'adresser au capitaine des gardes en service. Le

dimanche matin, on dressait une petite table dans l'antichambre du roi, et tout le monde étoit admis à y déposer des placets. Ceux-ci étoient portés au roi, puis transmis au ministre compétent. On abusa, paraît-il, de ces facilités, qui furent fort restreintes dans les dernières années du dix-huitième siècle ¹.

Écuciers. Fabricants d'écus ou boucliers. Jean de Garlande, qui les nomme *scutarii*, nous apprend qu'ils vendaient des écus recouverts de toile, de cuir, de laiton ², et ornés de lions et de fleurs de lis ³. Les *Tailles de 1292 et de 1300* citent chacune un seul de ces industriels.

L'écu étoit suspendu au cou ou maintenu en bandoulière par une courroie appelée *guige*. L'appareil intérieur destiné à le manœuvrer portait le nom d'*énarmes* et se composait de courroies. La dimension du bouclier fut toujours en raison inverse de la force de l'armure. Immense au douzième siècle, il diminue à mesure que l'armure de mailles se perfectionne et disparaît quand l'armure de plates est complète. Toutefois, dans les corps à pied, les officiers portèrent un bouclier jusqu'à la fin du seizième siècle ⁴.

Les écuciers ne tardèrent pas à se fondre dans la corporation des armuriers.

Écuelle (ARCHERS DE L'). Voy. **Archers des pauvres**.

Écuelliers. Dans les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, au prévôt Étienne Boileau ⁵, les *esquelliers* se disent « venderres ⁶ d'esqueles ⁷, de hanas de fust ⁸ et de madre ⁹, de auges, fourches, peles ¹⁰, beesches ¹¹, pesteuz ¹², et toute autre fustaille ». Le métier étoit libre et le nombre des apprentis illimité. Les maîtres écuelliers se rachetaient du service du guet bourgeois en fournissant chacun et chaque année sept auges de deux pieds de long destinées au cellier royal : « Et de ce que ils sont quite du gueit, doivent chascuns, chascun an, au Roy vii auges pour son celier, c'est à savoir auges de ii piez de lonc ».

La *Taille de 1292* cite neuf *escueliers*, celle de 1300 en mentionne trois seulement.

On les trouve encore nommés *escueilliers*, *escuilliers*, *esquelliers*, *esculiers*, etc.

A dater du quatorzième siècle, on perd la trace des écuelliers, que nous retrouverons sous le nom de tourneurs.

Écuelliers. Marchands ambulants de faïences grossières.

¹ Séb. Mercier, ut supra.

² « Vendunt militibus scuta tela tecta, corio et oricalco, leonibus et foliis liliorum depicta ».

³ Voy. ci-dessus l'article Armoyeurs.

⁴ Voy. les gravures de Tortorel et Périssin.

⁵ *Libre des métiers*, titre XLIX.

⁶ Vendeurs.

⁷ D'écuelles.

⁸ De hanaps de bois.

⁹ Voy. l'art. Madreliniers.

¹⁰ Pelles.

¹¹ Bêches.

¹² Pilon, battoirs.

¹ Le haut style des secrétaires de Saint-Innocent, dans *La ville de Paris en vers burlesques* (1650), édit. de 1859, p. 126.

² *Tableau de Paris*, t. I, p. 266.

³ Voy. ce mot.

⁴ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 707.

Écureurs. Voy. Cureurs.

Écurie du roi (PERSONNEL DE L'). Le grand écuyer de France pourvoyait à toutes les places vacantes dans la grande et dans la petite écurie royale. « A la mort des rois, tous les chevaux de l'écurie et du haras, les harnois et les meubles appartiennent au grand écuyer ».

GRANDE ÉCURIE.

- 1 premier écuyer.
- 3 écuyers ordinaires.
- 5 écuyers de cérémonie.
- 3 écuyers cavalcadours.
- 47 pages.
- 1 gouverneur des pages.
- 2 sous-gouverneurs.
- 1 précepteur ordinaire.
- 1 aumônier ordinaire.
- 1 argentier.
- 1 généalogiste.
- 1 maître de mathématiques.
- 1 maître en fait d'armes.
- 1 maître pour les exercices de guerre.
- 1 maître pour la danse.
- 1 maître à dessiner.
- 1 maître à écrire.
- 1 maître à voltiger.
- 4 premiers valets.
- 2 cuisiniers.
- 1 sommelier.
- 1 aide de sommellerie.
- 1 lavandier.
- 42 grands valets de pied ou laquais.
- 4 fourriers.
- 4 palefreniers.
- 4 maréchaux de forge.
- 2 médecins.
- 4 chirurgiens.
- 2 apothicaires.
- 1 garde-malades.
- 1 garde-meubles.
- 1 écuyer ambleur.
- 1 lavandier.
- 1 portier.
- 1 conducteur du chariot.
- 1 arroseur du manège.
- 2 drapiers.
- 2 passementiers.
- 2 merciers.
- 6 tailleurs.
- 2 selliers-carrossiers.
- 2 éperonniers.
- 1 charron.
- 1 bourrelier.
- 1 cordonnier.
- 1 brodeur.
- 1 menuisier.
- 1 intendant-contrôleur.
- 1 trésorier.
- 1 argentier.
- 12 chevaucheurs ou courriers du cabinet.
- 1 roi d'armes de France.
- 1 premier héraut d'armes.
- 10 hérauts d'armes.
- 2 poursuivans d'armes.

- 3 porte-épée.
- 2 porte-manteaux.
- 2 porte-cabans.
- 12 trompettes.
- 12 hautbois.
- 6 musettes.
- 8 fifres et tambourins.
- 5 cromornes et trompettes marines.
- 1 courtier des écuries.
- 1 lancier.
- 1 concierge.

PETITE ÉCURIE.

- 1 premier écuyer.
- 4 écuyers ordinaires.
- 20 écuyers.
- 26 pages.
- 1 gouverneur des pages.
- 1 précepteur.
- 1 aumônier.
- 4 premiers valets.
- 1 argentier.
- 1 trésorier des menus.
- 2 médecins.
- 4 chirurgiens.
- 1 apothicaire.
- 1 ambleur.
- 1 garde-meubles.
- 1 porte-cabans.
- 1 maître de mathématiques.
- 1 maître pour dessiner.
- 1 maître pour le blason et l'écriture.
- 1 maître en fait d'armes.
- 1 maître à danser.
- 1 maître à voltiger.
- 1 maître pour la pique et le mousquet.
- 4 fourriers.
- 2 cuisiniers.
- 1 sommelier.
- 1 lavandier.
- 24 valets de pied.
- 4 maréchaux.
- 14 palefreniers.
- 6 cochers.
- 1 postillon.
- 1 concierge.

Soit en tout environ 400 personnes ¹.

Écuyer de France (GRAND). Il posséda certains droits sur la corporation des armuriers².

Voy. **Maître des armuriers**.

Écuyers académistes. Voy. Académistes.

Écuyers cavalcadours. Officiers qui prenaient soin des chevaux et des équipages d'un prince. Le roi avait trois écuyers cavalcadours, et ils appartenaient au service de la grande écurie.

Voy. **Écurie du roi**.

¹ *État de la France pour 1736*, t. II, p. 196. — Voir pour les années antérieures, *l'État de 1687*, t. I, p. 251, et *l'État de 1712*, t. I, p. 546.

² Voy. aussi l'art. précédent.

Écuyers de chambre. Voy. **Valets de chambre.**

Écuyers de cirque. L'art de dresser des chevaux, de les monter avec adresse est fort ancien. Les jeunes gentilshommes apprenaient, d'ailleurs, dans les académies, à faire des sauts, des cabrioles, des courbettes, etc. Les représentations publiques d'exercices équestres ne paraissent guère remonter avant le seizième siècle. Lestoile mentionne une sorte de cirque en plein air installé par un bateleur près de la porte de Nesle ¹. Mais le vrai fondateur de ces spectacles est un écuyer anglais nommé Hyam, qui s'établit d'abord au Colysée, puis, vers 1775, sur le boulevard du Temple ; les tours de force qu'il exécutait à cheval ne diffèrent guère de ceux dont nos cirques actuels nous offrent le spectacle.

Vers 1780, Asthley, autre anglais, ouvrit dans le faubourg du Temple une salle où se succédaient des exercices fort variés. On y admirait « le cheval qui rapporte, le cheval qui s'assied comme un chien, le combat du tailleur anglais et de son cheval, et aussi une petite fille de quarante mois qui touchait du forte piano ». L'année suivante, Asthley s'associait avec le vénitien Antonio Franconi, chef d'une famille devenue célèbre dans l'art hippique. Tous ses membres étaient écuyers ou écuyères, et un *Guide* de 1807 nous apprend que « Madame Franconi danse sur des chevaux avec beaucoup de grâce. Chacun admire le cheval savant, qui se couche, fait le mort, ramasse un fouet, un mouchoir. Il y a autant de différence entre un cheval dressé par Franconi et un cheval qui n'a que son instinct naturel, qu'il y a entre un homme élevé à la Cour et un paysan qui n'est jamais sorti de son village ² ».

Antonio Franconi mourut en 1836, à l'âge de 98 ans.

Voy. **Académistes.**

Écuyers de cuisine. Domestiques dans la maison d'un grand seigneur. Leurs fonctions sont ainsi résumées au dix-septième siècle par le chef d'office Audiger : « Une des principales qualités d'un écuyer de cuisine est la propreté. Pour cet effet il doit le matin, en entrant dans la cuisine, voir que tout y soit en bon ordre, et ses tables et son garde-manger bien propres et bien nettoyés. Cela fait, il doit mettre son pot-au-feu, et disposer ses viandes, auxquelles il faut qu'il se connoisse parfaitement bien, ainsi qu'à les savoir déguiser au goût du seigneur.

Il est encore de sa charge de savoir bien faire la pâtisserie froide et chaude, comme aussi toutes sortes de ragoûts et entremets chauds et froids, et de prendre garde à ne point faire de dégât des choses qui lui sont mises entre les mains...

Il doit encore savoir bien commander et se faire obéir par les aides et garçons, bien conserver

et ménager le bois et le charbon, bien employer le lard, bien déguiser toutes sortes de poissons, œufs et légumes, et avoir soin de tenir toujours son dîner et souper prêts aux heures qui lui sont prescrites par le seigneur ou son maître d'hôtel, et en tout bien exécuter leurs ordres et rendre bon compte de tout ce qui lui est mis entre les mains... ¹ ».

Écuyers de maison. « La charge d'écuyer tient encore le haut rang parmi les domestiques les plus considérés d'un grand seigneur.

Elle regarde le soin de commander à tous les gens de livrée, et pour cela il doit être fort diligent et ponctuel à se lever matin pour faire lever les cochers et palefreniers, et leur bien faire panser les chevaux, enlever la litière, nettoyer l'écurie, envoyer les chevaux à l'eau, voir lui-même si les pieds sont en bon état et s'il n'y manque rien ; donner ordre de leur laisser manger un peu de foin quand ils sont revenus de la rivière, avant que de leur donner l'avoine, laquelle avoine il leur fera donner en sa présence, après avoir été bien vannée et nettoyée de toutes sortes d'ordures ; prendre garde s'ils la mangent bien et s'il n'y en a point de dégoûtés ; ordonner qu'on fasse les crins à ceux qui en ont besoin ; voir si le foin est bon et la paille saine et d'aucune mauvaise odeur...

Il doit se connaître en chevaux, les savoir monter et dresser, et ne pas manquer de leur donner deux coups d'étrille avant que de les mener à l'eau le soir...

Il est encore de son ministère de prendre garde que les cochers, postillons et palefreniers ne soient ivrognes, et qu'ils ne vendent le foin ni l'avoine...

Il faut pareillement que l'écuyer ait soin de bien morigéner les pages et les laquais, ne point souffrir qu'ils jurent ni qu'ils disent aucune parole déshonnête ; leur faire faire le devoir de chrétien le matin et le soir ; les faire tenir bien propres et bien peignés pour faire honneur au seigneur ; réprimer leurs insolences, les châtier quand ils y tombent, renvoyer les incorrigibles et les dépravés ; en un mot l'écuyer est le précepteur et le gouverneur des gens de livrée ² ».

Chez une dame de qualité comme chez un grand seigneur, « la charge de l'écuyer consiste en la direction de l'équipage et gens de livrée de la dame. Il l'accompagne à la messe, aux visites, à la promenade, et doit toujours être à ses côtés pour recevoir et faire exécuter ses ordres ; pour recevoir les visites qu'on lui vient rendre ; pour complimenter de sa part ; lui donner la main partout où elle va ; donner la main, conduire et reconduire ceux qui viennent la voir. Il faut aussi qu'il ait soin que les gens de livrée soient toujours bien propres et lestes, son carrosse bien net et bien entretenu, ses chevaux bien pansés, et prendre garde que tous ses gens soient bien disciplinés... ³ ».

¹ *Journal de Henri III*, août 1582.

² Prudhomme, *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, t. V, p. 145.

¹ *La maison réglée* (1692), liv. I, chap. 5.

² Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. I, chap.

³ Audiger, *La maison réglée*, liv. II, chap. 2.

Écuyers du roi. Ils vendaient le métier de savetier.

Voy. **Maître des savetiers.**

Édit de mars 1673¹. Cet édit, rendu par Colbert, déclara constitués en corporation tous les métiers restés jusque-là indépendants. La guerre allait reprendre en Hollande, et il fallait trouver de l'argent. L'édit était donc purement bursal, et Colbert, dans sa correspondance avec les intendants, ne cherche pas à le dissimuler².

Le tableau suivant, que j'ai copié dans les manuscrits Delamarre, montre avec quel soin on rechercha alors toutes les professions susceptibles d'être imposées.

ARTS ET MÉTIERS A ÉTABLIR

EN COMMUNAUTÉ

suivant l'édit du mois de mars 1673³

	Nombre des maîtres	Taxe en livres	Produit en livres
Architectes-entrepreneurs	60	500	30.000
Marchands de bois à bâtir.....	60	800	48.000
Marchands de bois à brûler...	80	800	64.000
Maîtres des petites écoles.....	100	30	3.000
Marchands de vins en gros....	20	500	10.000
Marchands de vins d'Espagne..	50	100	5.000
Marchands d'eau-de-vie en gros.	20	500	10.000
Marchands de bled.....	60	600	36.000
Marchands de chevaux.....	60	150	9.000
Marchands de cendre et de soude ⁴	40	300	12.000
Marchands de charbon.....	30	300	9.000
Marchands beurriers en gros..	60	60	3.600
Marchands de saline.....	60	200	12.000
Marchands de toile cirée.....	20	100	2.000
Facteurs et commissionnaires..	200	150	30.000
Facteurs aux places.....	50	100	5.000
Sculpteurs.....	60	100	6.000
Faiseurs de brayers et bandages.	40	100	4.000
Brasseurs de bière.....	80	100	8.000
Grandes auberges.....	200	50	10.000
Chambres garnies.....	300	20	6.000
Loueurs de carrosses.....	150	20	3.000
Jeux de boules et billards.....	100	30	3.000
Marchands bouchers.....	200	30	6.000
Marchands ciriers.....	150	40	6.000
Vendeurs de faux diamans....	30	100	3.000
Fouleurs de draps.....	100	20	2.000
Graveurs.....	200	100	20.000
Limonadiers ⁵	60	300	18.000
Couturières.....	3.000	30	90.000
Bouquetières.....	200	30	6.000
Empezeurs ⁶	200	25	5.000
Enlumineurs.....	100	100	10.000
Meuniers à vent.....	200	20	4.000
Meuniers à eau.....	30	100	3.000
Plâtriers.....	50	100	5.000
Maîtres des basses œuvres....	50	200	10.000
Tripriers.....	300	20	6.000

Plusieurs de ces métiers conservèrent leur indépendance, mais d'autres obéirent, soit que

l'on ait réussi à les y contraindre, soit qu'ils aient eu intérêt à se constituer en communauté. Somme toute, le nombre de celles-ci, qui était de 60 environ en 1672, s'élevait à 83 en 1675.

Voy. **Corporations.**

Édit de mars 1691. Il a pour titre : *Édit du roi, portant création de jurés dans chaque corps d'arts et métiers de toutes les villes et bourgs clos du royaume où il y a jurande; fixation du droit qui sera payé au fermier du Domaine par chaque aspirant avant sa réception à la maîtrise et du droit de visite qui sera perçu par lesdits jurés.* Le roi ne dissimule pas que son intention est d'obtenir du commerce « quelques secours pour soutenir les dépenses de la guerre, et maintenir les avantages dont Dieu avait jusques à présent béni la justice de ses armes¹ ». En conséquence, il enlevait aux corporations le droit d'élire leurs jurés, et substituait à ceux-ci des jurés choisis par lui, auxquels il vendait leurs charges déclarées héréditaires. Bien entendu, il était loisible aux communautés de racheter ces offices et de revenir à leur précédente organisation. De plus, les métiers devaient être divisés en quatre classes, déterminées par l'importance de chacun d'eux. Dans la première classe, tout nouveau maître était tenu de payer au roi une somme de quarante livres; ce droit s'élevait à trente livres dans la seconde classe, à vingt livres dans la troisième, et à dix livres dans la quatrième. Le droit de visite dû aux jurés était, suivant les classes, de 1 liv. 10 s., de 20 sols, de 10 sols, de 5 sols.

L'arrêt classe ainsi les communautés :

Première classe.

Apothicaires-Épiciers.	Chapeliers.
Bonnetiers.	Charpentiers.
Drapiers.	Libraires.
Merciers.	Marchands de vin.
Orfèvres.	Maçons.
Pelletiers-Fourreurs ² .	Maîtres en fait d'armes.
Affineurs.	Paveurs.
Batteurs d'or et d'argent.	Peintres-Sculpteurs.
Bouchers.	Tireurs d'or et d'argent.
Barbiers et Perruquiers.	Tapissiers.
Boulangers.	Teinturiers.
Barsseurs.	Tanneurs.
Chirurgiens.	

Deuxième classe.

Armuriers.	Couvreurs.
Boulangers des faux-bourgs.	Écrivains.
Bourreliers.	Fourbisseurs.
Corroyeurs.	Fondeurs.
Ceinturiers.	Fripriers.
Chaircuitiers.	Gantiers.
Charrons.	Horlogers.
Chandeliers.	Lingères.
Cartiers.	Lapidaire.
Chaudronniers.	Limonadiers.
	Maréchaux.

¹ Préambule de l'édit.

² On voit que les *Six-Corps* sont placés en tête de la liste.

¹ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIX, p. 91.

² Voy. *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, t. II, p. 324 et 328.

³ Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, n° 21,791, f° 76.

⁴ De soude, pour les lessives.

⁵ Il y a dans le texte *Limonadiers*.

⁶ Faiseurs d'empois.

Menusiers.	Plombiers.
Ouvriers en drap d'or.	Poissonniers.
Ouvriers en bas de soie.	Rôtisseurs.
Plumassiers.	Selliers.
Pâtisseries.	Serruriers.
Potiers d'étain.	Teinturiers en laine.
Peaussiers.	Tonnelliers.
Parcheminiers.	Verriers-Fayenciers.
Paulmiers.	Vinaigriers.

Troisième classe.

Arquebusiers.	Gainiers.
Balanciers.	Grenetiers.
Boisseliers.	Joueurs d'instrumens.
Boursiers.	Jardiniers.
Crieurs de fers.	Miroitiers-Lunetiers.
Cordonniers.	Mégissiers.
Couteliers.	Pain d'épiciers.
Couturières.	Potiers de terre.
Coffretiers.	Peigniers-Tabletters.
Cuisiniers.	Sages-femmes.
Doreurs.	Taillieurs.
Éventailistes.	Taillandiers.
Éperonniers.	Teinturiers du petit teint.
Faiseurs d'instrumens.	Tondeurs.
Fruitiers-Orangers.	Tourneurs.
Foulons.	Vanniers.
Graveurs.	Vitriers.

Quatrième classe.

Aiguilliers.	Faiseurs de cordes à boyau.
Bateliers passeurs d'eau.	Layetiers.
Bouquetières.	Nattiers.
Boutonniers.	Oiseliers.
Brodeurs.	Patenôtriers en bois et corne.
Chafnetiers.	Patenôtriers en jay, etc.
Cloutiers.	Pêcheurs à verge.
Cardeurs.	Pêcheurs à engins.
Cordiers-Criniers.	Papetiers.
Découpeurs.	Rubaniens.
Épingliers.	Savetiers.
Emouleurs de grandes forces.	Tisserans.
Filassiers-Liniers.	Vergetiers.
Ferreurs d'éguillettes.	Vuidangeurs ¹ .

Voy. Corporations.

Édit de Nantes (RÉVOCATION DE L'). Elle fut signée le 18 octobre 1685, et enregistrée le 22. Ses conséquences pour l'industrie et le commerce furent désastreuses. On s'aperçut alors qu'une foule d'artisans et la presque totalité des chapeliers et des horlogers étaient hérétiques. Presque tous aimèrent mieux abandonner leur patrie que leur religion, et ils émigrèrent. Sur 1933 familles huguenotes établies à Paris, 1202 partirent², et l'exemple fut suivi dans tout le royaume. Trompant la surveillance établie sur les frontières, 50.000 familles, représentant près de 400.000 émigrants, passèrent à l'étranger. 70.000 industriels français s'établirent en Angle-

terre, et contribuèrent à sa prospérité autant que le génie de Cromwell. La Prusse fut défrichée, Berlin prit l'aspect d'une ville. La Hollande devint à demi française, par la langue et par l'esprit. En 1685, Genève et ses environs ne comptaient guère que 400 maîtres et ouvriers horlogers : cent après, il y en avait 6.000 dans la ville seule. Vingt ans après la révocation de l'édit de Nantes, non seulement aucune contrée de l'Europe n'eût accepté de nous un tourne-broche, mais même pour la consommation intérieure, nous ne pouvions établir une montre sans faire venir quelque pièce de Londres ou de Genève. Je puise ce renseignement dans le *Mercur françois*¹, un recueil à peu près officiel, puisque le directeur était nommé par le roi. Il resta en France si peu de bons chapeliers, dit M. Reyer, que le secret de la fabrication des chapeaux fins s'y perdit, et il fallut qu'un huguenot émigré, nommé Mathieu, le rapportât d'Angleterre².

Bien d'autres corps d'état eurent le même sort. Les florissantes papeteries de l'Auvergne et de la Normandie allèrent fonder la prospérité des papeteries anglaises. Celles de l'Angoumois, où les imprimeurs hollandais se fournissaient depuis les Elzevirs, se transportèrent en Hollande et leurs procédés de fabrication furent perdus pour la France³....

Tout cela n'empêche pas qu'en 1727, les écrivains demandent encore au candidat à la maîtrise d'établir sa qualité de catholique « par son extrait baptistaire et un certificat de deux notables bourgeois⁴ ».

Voy. Maîtrises (Vente de).**Édit de décembre 1581. Voy. Corporations.****Édits. Voy. Ordonnances.**

Édits de 1776. Turgot fut nommé contrôleur général des finances en 1774. La suppression des communautés ouvrières était une des réformes urgentes qu'il s'était promis d'opérer. Il parvint à obtenir le consentement du roi, et au mois de février 1776 parut un édit qui proclamait la liberté absolue du travail.

Sous la condition de se soumettre aux règlements de police dont aucun citoyen ne saurait être affranchi, chacun pouvait désormais s'établir où et comme il l'entendait, avoir autant d'apprentis qu'il le jugeait convenable, régler à sa volonté les conditions de l'apprentissage, etc., etc. Donc, plus de *chef-d'œuvre*, plus de confrérie, plus de visites faites par les jurés, plus de statuts. Il n'y avait d'exception que pour les barbiers, dont l'État s'engageait à rembourser bientôt les offices, pour les apothicaires, les orfèvres, les

¹ N° de janvier 1719, p. 141 et suiv.

² *Histoire de la colonie française en Prusse*, trad. en français par Ph. Corbière, p. 257.

³ Voy. *Histoire de l'académie des sciences*, an. 1774, n° 64.

⁴ Statuts, art. 1. — Cet article n'existe plus dans les statuts de 1779.

¹ Tous les noms cités ici figurent dans ce volume.

² Voy. Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants*, t. II, p. 392.

imprimeurs et les libraires, qui devaient être soumis à des règles particulières.

Turgot ne se dissimulait pas les orages qu'il allait déchaîner. Il avait, dit-on, employé plus de deux mois à rédiger le préambule de cet édit, où sont développées des idées bien surprenantes alors chez un ministre, et dont la Révolution devait seule assurer le triomphe. Voici ce que Turgot faisait dire au roi : « Nous devons à tous nos sujets de leur assurer la jouissance pleine et entière de leurs droits. Nous devons surtout cette protection à cette classe d'hommes qui, n'ayant de propriété que leur travail et leur industrie, ont d'autant plus le besoin et le droit d'employer dans toute leur étendue les seules ressources qu'ils aient pour subsister.

« Nous avons vu avec peine les atteintes multipliées qu'ont données à ce droit naturel et commun, des institutions, anciennes à la vérité, mais que ni le temps, ni l'opinion, ni les actes même émanés de l'autorité qui semble les avoir consacrées, n'ont pu légitimer ».

Après cet exposé de principes dont purent s'inspirer, treize ans plus tard, les rédacteurs de la Déclaration des droits de l'homme, le roi instruit le procès des corporations, et il ne les ménage pas, comme on va le voir :

« Dans presque toutes les villes de notre royaume, l'exercice des différens arts et métiers est concentré entre les mains d'un petit nombre de maîtres réunis en communautés, qui peuvent seuls, à l'exclusion de tous les autres citoyens, fabriquer ou vendre les objets du commerce particulier dont ils ont le privilège exclusif ; en sorte que ceux de nos sujets qui, par goût ou par nécessité, se destinent à l'exercice des arts et métiers ne peuvent y parvenir qu'en acquérant la maîtrise, à laquelle ils ne sont reçus qu'après des épreuves aussi longues et aussi nuisibles que superflues, et après avoir satisfait à des droits et à des exactions multipliées, par lesquelles une partie des fonds dont ils auroient eu besoin pour monter leur commerce ou leur atelier, ou même pour subsister, se trouve consommée en pure perte. Ceux dont la fortune ne peut suffire à ces pertes sont réduits à n'avoir qu'une subsistance précaire sous l'empire des maîtres, à languir dans l'indigence, ou à porter hors de leur patrie une industrie qu'ils auroient pu rendre utile à l'État....

« Les communautés une fois formées, rédigèrent des statuts, et sous différens prétextes du bien public, les firent autoriser par la police.

« La base de ces statuts est d'abord d'exclure du droit d'exercer le métier quiconque n'est pas membre de la communauté ; leur esprit général est de restreindre le plus qu'il est possible le nombre des maîtres, de rendre l'acquisition de la maîtrise presque insurmontable pour tout autre que pour les enfans des maîtres actuels. C'est à ce but que sont dirigées la multiplicité des frais et des formalités de réception, les difficultés du chef-d'œuvre, toujours jugé arbitrairement, surtout la cherté et la longueur des apprentissages, et la servitude prolongée du

compagnonnage, institutions qui ont encore l'objet de faire jouir les maîtres gratuitement, pendant plusieurs années, du travail des aspirans..

« Ceux qui emploient dans un commerce leurs capitaux ont le plus grand intérêt à ne confier leurs matières qu'à de bons ouvriers, et l'on ne doit pas craindre qu'ils en prennent au hasard de mauvais, qui gâtent la marchandise et rebuteraient les acheteurs. On doit présumer aussi que les maîtres ne mettront pas leur fortune dans un commerce qu'ils ne connoitroient point assez pour être en état de choisir de bons ouvriers et de surveiller leur travail. Nous ne craignons donc point que la suppression des apprentissages, des compagnonnages et des chefs-d'œuvre expose le public à être mal servi. Nous ne craignons pas non plus que l'affluence subite d'une multitude d'ouvriers nouveaux ruine les anciens et occasionne au commerce une secousse dangereuse.

« Dans les lieux où le commerce est le plus libre, le nombre des marchands et des ouvriers de tout genre est toujours limité et nécessairement proportionné aux besoins, c'est-à-dire à la consommation. Il ne passera point cette proportion dans les lieux où la liberté sera rendue : aucun nouveau maître ne voudroit risquer sa fortune en sacrifiant ses capitaux à un établissement dont le succès pourroit être douteux, et où il auroit à craindre la concurrence de tous les maîtres actuellement établis, et jouissant de l'avantage d'un commerce monté et achalandé ».

Tout cela avait été dit vingt fois déjà, mais par des faiseurs de libelles, par des économistes, gens que l'on considérait à peu près comme des factieux. Cette fois, le roi lui-même se faisait leur complice. Et aucun d'eux n'avait exprimé des pensées plus hardies que celles qui motivent l'arrêt prononcé par le royauté contre une institution qu'elle n'avait jusque-là cessé de protéger.

« Dieu en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait du droit de travailler la propriété de tout homme, et cette propriété est la première, la plus sacrée et la plus imprescriptible de toutes.

« Nous regardons comme un des premiers devoirs de notre justice et comme un des actes les plus dignes de notre bienfaisance, d'affranchir nos sujets de toutes les atteintes portées à ce droit inaliénable de l'humanité. Nous voulons en conséquence abroger ces institutions arbitraires, qui ne permettent pas à l'indigent de vivre de son travail ; qui éloignent l'émulation et l'industrie, et rendent inutiles les talens de ceux que les circonstances excluent de l'entrée d'une communauté ; qui privent l'État et les arts de toutes les lumières que les étrangers y apporteroient ; qui retardent le progrès des arts par les difficultés multipliées que rencontrent les inventeurs, auxquels différentes communautés disputent le droit d'exécuter des découvertes qu'elles n'ont point faites ; qui, par les frais immenses que les artisans sont obligés de payer pour acquérir la faculté de travailler, par les exactions de toute

espèce qu'ils essuient, par les saisies multipliées pour de prétendues contraventions, par les procès interminables qu'occasionnent entre toutes ces communautés leurs prétentions respectives sur l'étendue de leurs privilèges exclusifs, surchargent l'industrie d'un impôt énorme, onéreux aux sujets, sans aucun fruit pour l'État ; qui enfin, par la facilité qu'elles donnent aux membres des communautés de se liguier entre eux, de forcer les membres les plus pauvres à subir la loi des riches, deviennent un instrument de monopole, et favorisent des manœuvres dont l'effet est de hausser, au-dessus de leur proportion naturelle, les denrées les plus nécessaires à la subsistance du peuple.....

« Les maîtres qui composent actuellement les communautés, en perdant le privilège exclusif qu'ils ont comme vendeurs, gagneront comme acheteurs à la suppression du privilège exclusif de toutes les autres communautés. Les artisans y gagneront l'avantage de ne plus dépendre, dans la fabrication de leurs ouvrages, des maîtres de plusieurs autres communautés, dont chacune réclamoit le privilège de fournir quelques pièces indispensables. Les marchands y gagneront de pouvoir vendre tous les assortimens accessoires à leur principal commerce. Les uns et les autres y gagneront surtout de n'être plus dans la dépendance des chefs et des officiers de leur communauté, de n'avoir plus à leur payer des droits de visite fréquens, d'être affranchis d'une foule de contributions pour des dépenses inutiles ou nuisibles, frais de cérémonie, de repas, d'assemblée et de procès, aussi frivoles par leur objet que ruineux par leur multiplicité... ».

Ce noble langage où, à tort peut-être, n'étaient même pas voilées les fautes de la royauté, l'appui intéressé qu'elle avait donné à une institution vicieuse et tyrannique, excita un indescriptible enthousiasme parmi le peuple¹. Mais il souleva le mécontentement de la bourgeoisie, atteinte dans ses prérogatives, et la colère des hautes classes, qui se sentaient menacées par cet apologie de l'égalité, cet éloge des bienfaits qu'engendre la liberté, cette reconnaissance officielle des droits inhérents à la qualité de citoyen.

Le Parlement refusa d'enregistrer l'édit. Heureusement, Turgot avait su communiquer au roi sa passion pour le bien public et pour les réformes utiles. Louis XVI, qui devait dans la suite se montrer si hésitant et si faible, résolut d'imposer sa volonté, et un lit de justice fut tenu à Versailles le 12 mars. Le Parlement n'obéit qu'après avoir protesté. Dans une longue harangue, l'avocat-général Séguier représenta au roi le danger de ces nouveautés, qui ne tendaient à rien moins qu'à bouleverser l'ordre social et à ruiner le commerce de la France.

« Ce genre de liberté, disait-il, n'est autre qu'une véritable indépendance. Cette liberté se

changerait bientôt en licence. Ce seroit ouvrir la porte à tous les abus ; et ce principe de richesse¹ deviendrait un principe de destruction, une source de désordre, une occasion de fraude et de rapines, dont la suite inévitable seroit l'anéantissement total des arts et des artistes, de la confiance et du commerce....

« Tous vos sujets, Sire, sont divisés en autant de corps différens qu'il y a d'états différens dans le royaume : ces corps sont comme les anneaux d'une grande chaîne dont le premier est dans la main de Votre Majesté, comme chef et souverain administrateur de ce qui constitue le corps de la nation.

« La seule idée de détruire cette chaîne précieuse devoit être effrayante. Les communautés de marchands et artisans font une portion de ce tout inséparable qui contribue à la police du royaume. Elles sont devenues nécessaires, et pour nous renfermer dans ce seul objet, la loi, Sire, a érigé des corps de communautés, a créé des jurandes, a établi des réglemens, parce que l'indépendance est un vice de la constitution politique, parce que l'homme est toujours tenté d'abuser de la liberté....

« Le but qu'on a proposé à Votre Majesté est d'étendre et de multiplier le commerce, en le délivrant des gênes, des entraves, des prohibitions introduites, dit-on, par le régime réglementaire. Nous osons, Sire, avancer à Votre Majesté la proposition diamétralement contraire. Ce sont ces gênes, ces entraves, ces prohibitions qui font la gloire, la sûreté, l'immensité du commerce de la France.... La liberté indéfinie fera bientôt évanouir cette perfection qui est seule la cause de la préférence que nous avons obtenue sur les fabriques étrangères.... Le commerce deviendra languissant, il retombera dans l'inertie dont Colbert a eu tant de peine à le faire sortir, et la France perdra une source de richesses que ses rivaux cherchent depuis longtemps à détourner.... ».

On vit bien alors tout ce que le pouvoir royal avait perdu de son prestige. Le Parlement obéit, mais il ne se soumit point. Il encouragea sous main la diffusion d'écrits que le projet de Turgot avait suscités² et qu'un arrêt du Conseil d'État avait déjà condamnés³. Louis XVI n'était pas fait pour de pareilles luttes, il finit par céder. Turgot fut disgracié, et au mois d'août parut un nouvel édit qui révoquait celui de février. Cette fois, le préambule était bref, et n'avait pas coûté de longues méditations à son auteur : « Notre amour pour nos sujets Nous avoit engagé à supprimer, par notre édit du mois de février dernier, les jurandes et communautés de commerce, arts et métiers. Toujours animé du même sentiment et du désir de procurer le bien de nos peuples, Nous avons donné une attention particulière aux différens mémoires qui Nous ont été présentés à ce sujet, et notamment aux représen-

¹ Voltaire écrivait de Ferney, le 21 février : « Toutes nos paroisses chantent le *Te Deum*, et le peuple crie dans tout le pays : Vive le Roi et M. Turgot ». Édit. Beuchot, t. LXIX, p. 521.

¹ L'industrie et le commerce.

² Voy. Métra, *Correspondance secrète*, t. II, p. 420 et suiv.

³ Arrêt du 22 février.

tations de notre Cour de Parlement. Et ayant reconnu que l'exécution de quelques-unes des dispositions que cette loi contient pouvoit entraîner des inconvéniens, Nous avons cru devoir nous occuper du soin d'y remédier ».

Mais les paroles de Turgot avaient eu trop d'écho, elles étaient encore trop présentes à tous les esprits pour qu'il fût possible de n'en pas tenir compte. L'édit d'août fut donc un compromis entre les aspirations populaires et l'opiniâtreté du Parlement. Les métiers ayant entre eux le plus d'analogie étaient réunis, et le nombre des corporations ainsi réduit à cinquante. Les bonnetiers, les pelletiers et les chapeliers, qui composaient auparavant trois communautés distinctes, n'en formèrent plus qu'une seule; il en fut de même pour les couvreurs, les plombiers, les paveurs et les carreleurs; pour les tanneurs, les corroyeurs, les peaussiers, les mégissiers et les parcheminiers, etc., etc. Moyennant certaines formalités, on put appartenir à deux corporations différentes. L'édit autorisait la concurrence entre quelques communautés: celle des marchandes de modes et des plumassiers, par exemple, eut, comme celle des brodeurs, la liberté de se livrer au commerce de la broderie. Enfin, les droits à payer pour obtenir la maîtrise étaient diminués de plus d'un tiers, et vingt-deux métiers peu importants, jadis constitués en corporation, étaient déclarés libres.

L'édit conservait à la tête du commerce parisien les *Six-Corps*¹; mais afin d'étendre ce privilège, plusieurs communautés furent réunies dans chacun d'eux et leurs rangs ainsi réglés :

I	IV
Drapiers.	Orfèvres.
Merciers.	Batteurs d'or.
	Tireurs d'or.
II	V
Épiciers.	Fabricants d'étoffes et de gazes.
III	VI
Bonnetiers.	Tissutiers-rubaniens.
Pelletiers.	
Chapeliers.	Marchands de vin.

Le nombre des corporations était réduit à quarante-quatre, savoir :

I	VI
Amidonniers.	Brodeurs.
II	VII
Arquebusiers.	Passementiers.
Fourbisseurs.	Boutonniers.
Couteliers.	
III	VIII
Bouchers.	Chaircuitiers.
IV	IX
Boulangers.	Chandeliers.
V	X
Brasseurs.	Charpentiers.

XI	XXX
Charrons.	Maîtres en fait d'armes.
XII	XXXI
Chaudronniers.	Maréchaux-ferrants.
Balanciers.	Éperonniers.
Potiers d'étain.	XXXII
XIII	Menuisiers-Ébénistes.
Coffretiers.	Tourneurs.
Gainiers.	Layetiers.
XIV	XXXIII
Cordonniers.	Paumiers.
XV	XXXIV
Couturières.	Peintres.
Découpeuses.	Sculpteurs.
XVI	XXXV
Couvreurs.	Relieurs.
Plombiers.	Papetiers.
Carreleurs.	XXXVI.
Paveurs.	Selliers.
XVII	Bourrelieurs.
Écrivains.	XXXVII
XVIII	Serruriers.
Faiseuses de modes.	Taillandiers - Ferblantiers.
Marchandes de modes.	Maréchaux grossiers.
Plumassières.	XXXVIII
XIX	Tabletters.
Faïenciers.	Luthiers.
Vitriers.	Éventailistes.
Potiers de terre.	XXXIX
XX	Tanneurs-Hongroyeurs.
Ferrailleurs.	Corroyeurs.
Cloutiers.	Peaussiers.
Epingliers.	Mégissiers.
XXI	Parcheminiers.
Fondeurs.	XL
Doreurs sur métaux.	Taillieurs.
Graveurs sur métaux.	Fripiers d'habits et de vêtements.
XXII	XLI
Fruitiers-Orangers.	Tapissiers.
Grainiers.	Fripiers en meubles et ustensiles.
XXIII	Miroitiers.
Gantiers.	XLII
Boursiers.	Teinturiers en soie, laine et fil.
Ceinturiers.	XLIII
XXIV	Teinturiers du grand teint.
Horlogers.	Teinturiers du petit teint.
XXV	Tondeurs de draps.
Imprimeurs en taille-douce.	Foulons.
XXVI	XLIII
Lapidaires.	Tonneliers.
XXVII	Boisseliers.
Limonadiers.	XLIV
Vinaigriers.	Traiteurs.
XXVIII	Rôtisseurs.
Lingères.	Pâtissiers.
XXIX	
Maçons.	

¹ Voy. ci-dessous cet article.

Enfin, les professions suivantes étaient déclarées absolument libres :

Bouchonniers.	Linières-Filassières.
Bouquetières.	Nattiers.
Brossiers.	Oiseleurs.
Boyaudiers.	Pain d'épiciers.
Cardeurs de laine et de coton.	Patenôtriers.
Coiffeuses de femmes.	Pêcheurs à verge.
Cordiers.	Pêcheurs à engins.
Danser (Maîtres à).	Savetiers.
Fripiers-brocanteurs.	Tisserands.
Fouets (Faiseurs de).	Vanniers.
Jardiniers.	Vidangeurs.

Cet édit ne satisfait personne, ni le Parlement qui le trouvait trop libéral, ni les ouvriers qui le trouvaient trop oppressif, ni les maîtres qui n'avaient pas désiré qu'on élargît le cadre de leur communauté, et qui se voyaient forcés d'acheter le droit d'exercer des métiers dont ils ne se souciaient guère. Leur résistance, ou tout au moins leur mauvaise volonté fut telle, que l'organisation créée par l'édit d'août n'était pas encore un fait accompli lorsque éclata la Révolution. *

Voy. Corporations.

Éditeurs. Ils ont pour ancêtres les *stationarii*¹ du moyen âge. Mais le mot par lequel on les désigne aujourd'hui est tout moderne. Le *Dictionnaire de l'Académie* ne l'enregistre pas encore en 1814. L'édition de 1835 l'admet enfin, et elle le définit ainsi : « Celui qui fait imprimer l'ouvrage d'autrui en se donnant quelques soins pour l'édition. Par extension, les libraires prennent quelquefois le titre d'éditeurs des ouvrages qu'ils publient à leurs frais² ».

Effigiaires. Voy. Dessinateurs.

Égards ou Esgards. Nom donné aux jurés dans certaines manufactures de tissus, à Amiens entre autres.

Égoutiers. Paris, situé au fond d'une vallée, était le réservoir naturel des eaux venues des collines environnantes. A Ménilmontant, à Belleville, à Montmartre prenaient naissance de petits ruisseaux qui, trop faibles pour se creuser un vrai lit et même pour inonder un vaste espace, se bornaient à former sur leurs parcours des flaques, des cloaques, des marais. Le seul de ces ruisseaux qui arrivât parfois jusqu'à la Seine³ était celui de Ménilmontant, aussi est-ce vers son cours que furent dirigés d'abord les égouts.

Hugues Aubriot, prévôt de Paris sous Charles V, passe pour avoir été le créateur de notre système d'égouts. En réalité, il eut seule-

ment l'idée, fort heureuse d'ailleurs, de voûter une grande rigole qui, suivant la direction de la rue Montmartre, allait se déverser dans le ruisseau de Ménilmontant.

Les eaux de la rive gauche se rendirent pendant longtemps dans la Bièvre. Mais, à dater de 1356, des fossés ayant été creusés en dehors et tout le long du mur d'enceinte, les égouts y aboutirent. Les boues et les immondices étaient ainsi conduites jusqu'à la Seine, où elles se jetaient à la hauteur de l'hôtel de Nesle (aujourd'hui l'Institut).

Sur la rive droite, les eaux du quartier qui entourait la Bastille se réunissaient vis-à-vis de l'église Saint-Paul; là, elles entraient dans un égout pratiqué sous la rue Saint-Antoine, qui les amenait dans les fossés de la forteresse. Cet égout, appelé le *Pont-Perrin*, était un voisinage aussi désagréable que malsain pour les habitants de l'hôtel Saint-Paul, alors séjour ordinaire des rois de France, et l'on se décida vers 1412 à le détourner. Son point de départ resta à l'église Saint-Paul, mais on dirigea son cours tout droit vers le nord, le long du palais des Tournelles et à travers la culture Sainte-Catherine, sur l'emplacement de la rue de Turenne actuelle⁴. Arrivé au mur d'enceinte, il s'inclinait vers l'ouest, suivait les fortifications du Temple jusqu'à la porte de ce nom, traversait le fossé de la ville au moyen d'un canal en maçonnerie, et allait se jeter dans le lit du ruisseau de Ménilmontant. A son tour, l'hôtel des Tournelles devint bientôt inhabitable; aussi, la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, qui y résidait en 1518, se décida-t-elle à acheter dans un quartier éloigné une propriété appartenant à M. de Neuville, et qui devint plus tard le palais des Tuileries.

Un autre égout, qui aboutissait également au ruisseau de Ménilmontant, partait de la rue Saint-Denis, un peu au-dessous du couvent des Filles-Dieu, et suivait la direction des rues actuelles du Ponceau et du Vert-Bois. Cet égout, comme le précédent, coulait à ciel ouvert : de petits ponts ou *ponceaux* permettaient le passage aux endroits où ils traversaient des rues importantes.

Les eaux du quartier des Halles coulaient dans le sens de la rue du Cadran actuelle, et allaient rejoindre l'égout voûté de la rue Montmartre. Celui-ci franchissait le fossé dans une auge de madriers reposant sur des charpentes, se transformait en simple rigole découverte à travers le faubourg Montmartre, et se vidait aussi dans le lit du ruisseau de Ménilmontant, devenu égout collecteur.

Cet état de choses resta sans changement jusqu'en 1605, année à laquelle le prévôt François Miron fit voûter l'égout dit du Ponceau, depuis la rue Saint-Martin jusqu'à la rue Saint-Denis⁵.

En 1636, il existait à Paris 24 égouts, mais

¹ Voy. l'art. Libraires.

² Tome I, p. 609.

³ Les anciens plans indiquent le cours de ce ruisseau. Formé au bas de la colline de Ménilmontant, il coulait de l'est au sud-ouest, et allait se jeter dans la Seine au-dessous de la butte de Chaillot, à peu près à la hauteur de la rue actuelle de la Manutention.

⁴ Autrefois rue de l'Égout puis rue Saint-Louis.

⁵ C'est ainsi que furent créées les rues des Égouts et du Ponceau.

tous offraient un aspect repoussant et répandaient une odeur infecte. Parent-Duchâtel estimait la longueur de ces égouts à 5.148 toises, dont 1.027 toises étaient voûtées; tout le reste coulait à ciel ouvert¹. L'ancien lit du ruisseau de Ménilmontant, devenu le *grand égout découvert*, formait autour de la rive droite, entre les Filles-du-Calvaire et Chaillot, une ceinture empestée, aux environs de laquelle nul n'osait construire. Cependant les quartiers du Louvre, de Saint-Honoré, de la butte Saint-Roch s'étaient, durant la Régence, couverts de riches hôtels qui en avaient chassé les artisans, et il devenait indispensable de reculer les limites de la ville. Des lettres patentes du mois de mars 1721² ordonnèrent la réfection complète du grand égout; mais, pour entreprendre un pareil travail, l'argent manquait. L'égout n'avait jamais été l'objet d'aucune amélioration; la tranchée ouverte au milieu des marais n'avait point de soutien, et la pente était devenue peu à peu si irrégulière que, les jours de grandes pluies, eaux et ordures refluait dans Paris. En 1735, un sieur Caquier fut chargé de rectifier cette pente, et son premier soin devait être d'enlever les détritiques qui, depuis tant de siècles, s'entassaient au fond du canal. On craignit de provoquer une épidémie, et le projet fut abandonné. Il fallait pourtant en finir, et au mois d'avril 1737³, la ville prit un parti héroïque, qui reçut aussitôt un commencement d'exécution. On renonça à curer le grand égout; son lit fut cédé aux propriétaires riverains, et le prix qu'on en retira servit à payer en partie le terrain nécessaire pour créer un nouveau canal de six pieds de large. Celui-ci fut établi avec un soin extrême, et pavé au moyen d'énormes dalles de pierre. Afin de faciliter le nettoyage, on ne donna que cinq pieds de hauteur aux murs latéraux, construits en maçonnerie. Enfin, un vaste réservoir fut élevé à l'origine de l'égout, en face de la rue des Filles-du-Calvaire. Alimenté par les eaux descendant de Belleville, il pouvait contenir vingt-deux mille muids, qui, subitement lâchés dans le canal, en opéraient le lavage. L'ensemble de ces travaux était terminé en 1740, et les quartiers environnants, faubourg Montmartre, Chaussée d'Antin, Ville-l'Évêque, faubourg Saint-Honoré, devinrent bientôt si peuplés que les riverains du nouvel égout demandèrent l'autorisation de le voûter à leurs frais.

Les cureurs d'égouts ou égoutiers appartenaient à la corporation des vidangeurs.*

Égratigneurs. Au moyen de l'égratignoir, instrument tranchant et dentelé, ils formaient sur les rubans, sur les étoffes des ornements pour le costume des femmes. Ils appartenaient à la corporation des *découpeurs*, et prirent, au dix-huitième siècle, le nom d'*agréministes*.

Voy. Agréministes et Découpeurs.

Égrun. Voy. Aigrun.

Éguilletiers. Voy. Aiguilletiers.

Éguilliers. Voy. Aiguilles (Fabricants d').

Élagueurs. « Esmunder, eslaguer, étester, sont les œuvres convenables à la rameure des arbres avancés, qu'on emploie pour abaisser l'orgueil des jeunes et luxurieux arbres, et hausser le cœur aux vieux et langoureux¹ ». Page 650, Olivier de Serres écrit *eslargueur*, mais c'est là, je crois, une faute d'impression.

Les mots *ébrancheurs*, *étronçonneurs*, *étêteurs*, *étroigneurs*, *écimeurs*, *étronneurs*, ont à peu près le même sens.

Élargueurs. Voy. Élagueurs.

Électriciens. Voici ce qu'écrivait, vers 1702, le Père Lebrun, dans son *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les sçavants*²: « Le Père Kirchrer et Gaspard Schott ont remarqué qu'on s'est servi de l'aimant pour des usages évidemment superstitieux; et j'ai ouï dire plusieurs fois que quelques personnes s'étoient communiquées des secrets à plus de cinquante lieues loin, par le moyen de deux aiguilles aimantées. Deux amis prenoient chacun une boussole autour de laquelle étoient gravées des lettres de l'alphabet, et on prétend qu'un des amis faisant approcher l'aiguille de quelqu'une des lettres, l'autre aiguille, quoique éloignée de plusieurs lieues, se tournoit aussi vers la même lettre. Je n'assure point le fait ».

Dès le douzième siècle, l'on attribuait à l'aimant d'étranges propriétés. Albert de Bolstadt affirmait que si on le place sous la tête d'une femme adultère, elle tombe du lit tout épouvantée; au contraire, si elle est bonne et chaste, elle embrasse son mari³.

On disait aussi que les vaisseaux se rendant en Orient n'étaient « point cloués avec des clouds de fer, à cause de la fréquence des rochers d'aymant, par lesquels ils seroient attirés et emportés ». Mais cette doctrine était déjà combattue au dix-septième siècle⁴.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, la médecine faisait encore usage de l'aimant. Louis XIV ayant eu un anthrax en 1696, Fagon lui ordonna un emplâtre composé de litharge, de térébenthine, d'huile d'olive et d'aimant⁵. Le célèbre Lémery, mort en 1715, professait que « les pierres d'aimant sont astringentes, et arrêtent le sang⁶ ».

¹ Ol. de Serres, *Théâtre d'agriculture*, p. 722.

² Edition de 1732, t. I, p. 218. La première édition est de 1702.

³ Albert le Grand traduit de latin en françois, lequel traite de la vertu des herbes, des pierres précieuses, etc. In-18, sans date (seizième siècle), et sans pagination.

⁴ Voy. Ch. de l'Écluse (C. Clusius), *Histoire des drogues et épisceries*, trad. en français par Ant. Colin, 1619, in-8°, p. 300.

⁵ *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 433.

⁶ *Dictionnaire des drogues*, p. 821.

¹ *Essai sur les cloaques de la ville de Paris*, p. 37.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 408.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 783.

Émailleurs. La *Taille de 1292* cite cinq *esmailleurs*, celle de 1306 en nomme six, qui très probablement appartenaient à la corporation des orfèvres. En 1209, ils étaient au nombre de trente-huit; ils demandèrent à se constituer en communauté distincte, et des statuts spéciaux leur furent accordés au mois de septembre. Ils y sont qualifiés *esmailleurs d'orfèvrerie*, expression d'autant plus exacte que, jusque-là, les orfèvres avaient presque tous employé l'émail dans la décoration de leurs ouvrages. L'apprentissage durait dix ans, et quand l'apprenti avait achevé sa cinquième année de service, on pouvait lui en adjoindre un second. Le travail à la lumière était interdit.

Ces statuts furent renouvelés en juillet 1566. Les maîtres sont dits alors *patenostriers et boutonnières d'esmail*. La durée de l'apprentissage est limitée à cinq ans et huit jours, mais l'apprenti ne peut devenir maître sans avoir parfait un *chef-d'œuvre*. En avril 1583, des lettres patentes les nomment *patenostriers-boutonniers d'esmail, verre et cristal*; celles de septembre 1599 les autorisent à fabriquer et vendre « les marchandises de verre, bouteilles, flacons couverts et non couverts, et toutes autres espèces de verre ». Enfin, un arrêt du 21 septembre 1706 réunit à la corporation des verriers celle des émailleurs, qui prirent le titre de *émailleurs-verriers-façonniers-patenostriers-boutonniers en émail et verre cristallin*.

On nommait :

Émaux *de plicte, de plique, de plite, d'oplite*, etc. des émaux exécutés sur de petites plaques, et disposés de manière à pouvoir être soudés à une pièce d'orfèvrerie ou cousus à une étoffe.

Émaux *désesmaillés* ceux que l'usage avait dégradés.

Émaux *effacés*, ceux qui avaient été usés par le frottement.

Émaux *de France, de Bourgogne*, etc. ceux qui représentaient les armoiries de ces nations.

Émaux *de niellure, niellés* ou *noirs* ceux dans lesquels entraient le soufre, l'argent et le plomb.

Les émailleurs avaient pour patron saint Clair.

Voy. **Baromètres (Marchands de)** et **Yeux artificiels**.

Emballleurs. Dans l'origine, les croche-teurs, les gagne-deniers faisaient tous les emballages de marchandises, pour le service de la douane comme pour celui des particuliers. Mais ce métier fut un de ceux que Louis XIV érigea en titre d'office lors de ses embarras financiers. Il créa quatre-vingts charges d'emballeurs, dont le nombre fut encore augmenté par la suite, et qui conféraient le privilège de « faire seuls, et à l'exclusion de tous autres, tous les emballages à la douane et dans la ville et fauxbourgs de Paris, sans néanmoins ôter aux marchands la faculté d'emballer eux-mêmes ou de faire emballer leurs marchandises chez eux, mais par leurs garçons et domestiques seulement ». Des lettres patentes du 16 juin 1690 les qualifient *officiers*

emballeurs, chargeurs et déchargeurs, sous corde, chaîne de fer, garrots¹ de rouliers, etc.

L'habileté d'un emballleur consistait surtout à faire tenir en un ballot le plus de marchandises possible et à les classer de façon à ce qu'elles y fussent en sûreté. Ce sont eux qui écrivaient sur les toiles d'emballage « le numéro des ballots appartenant au même marchand et envoyés au même correspondant, les noms et qualités de ceux à qui ils sont envoyés et les lieux de leur demeure. Ils ont aussi soin de dessiner un verre, un miroir ou une main sur les caisses des marchandises casuelles, pour avertir ceux qui les remueront d'user de précaution. Toutes ces choses s'écrivent ou se peignent avec de l'encre commune et une espèce de plume de bois ou petit bâton large de deux ou trois lignes et long de six pouces, dont un bout est coupé en chanfrein² ».

En 1719 le nombre des emballleurs fut limité à soixante. Il était de trente seulement en 1776, et leurs offices valaient alors de trois à quatre mille livres. La communauté servait une pension aux maîtres devenus hors d'état de travailler.

Les emballleurs s'étaient placés sous le patronage de saint Nicolas, ce qui ne les empêchait pas d'avoir, à l'église Saint-Julien des Ménétriers, une confrérie dédiée à saint Fortuné³.

Les gens exerçant le métier d'emballleur ont été dits *lieurs, lieors, loieurs*, etc., etc.

Voy. **Offices (Créations d')**.

Emballleurs. Nom que l'on donnait à douze ou quatorze hommes de peine attachés à l'Hôtel-Dieu. Ils étaient chargés de conduire au cimetière de Clamart le chariot des morts⁴.

Les malheureux, décédés dans les hôpitaux, étaient enterrés durant la nuit, et tous ensemble. A quatre heures du matin, un vaste chariot, pouvant recevoir cinquante corps arrivait à l'Hôtel-Dieu. On y entassait pêle-mêle les morts de la veille, cousus chacun dans une serpillière. Douze hommes s'attelaient au lourd véhicule, et le convoi, précédé d'une croix, d'un prêtre et d'un crieur, s'acheminait jusqu'au cimetière dit de Clamart. Arrivé là, on versait le chargement dans une large fosse toujours béante, et où chaque rangée de cadavres était successivement recouverte de chaux vive⁵. Le chariot restait là, attendant la nuit prochaine, n'osant se montrer au grand jour dans les rues où, après le passage de la mort, recommençait la vie.

Embateurs de roues. Ceux qui emba-taient les roues, c'est-à-dire en garnissaient de fer la circonférence. L'ordonnance du 19 novembre 1666, renouvelée le 4 février 1683, défend aux « maréchaux, charrons, embateurs de roues, etc. » d'encombrer la voie publique⁶.

¹ On nomme garrot un bâton gros et court qu'on passe dans une corde pour la serrer au moyen d'une torsion.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 109.

³ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 92.

⁴ Alletz, *Tableau de l'humanité ou de la bienfaisance*, etc., 1769, in-18, p. 41.

⁵ Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. III, p. 232.

⁶ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 333 et 711.

Embauchage. Dès le treizième siècle, il y avait des endroits spéciaux où les ouvriers non engagés se rassemblaient pour attendre les propositions des patrons. Le titre LIII du *Livre des métiers* nous apprend, en effet, que les foulons se rendaient au travail à l'heure où les maçons et les charpentiers se réunissaient sur la place où l'on venait les embaucher, « à l'heure que li maçon et li charpentier vont en place pour eus alouer ». Les foulons avaient même deux lieux de réunion; l'un destiné aux ouvriers qui voulaient travailler à l'année, l'autre pour ceux qui préféraient se louer à la journée. Les premiers « doivent aler, disent les statuts, en la place jurée, à l'Aigle, ou ¹ quarrefour des Chans pour eus alouer ». Les seconds « doivent aler en la place au chevet S. Gervais, devant la maison la Converce; et ileuc vont querre li mestre vallès ² quant il leur failleut, à la vesprée ou aus autres eures du jour ³ ».

Je n'ai retrouvé aucune trace du *carrefour des Champs*. Mais la *maison de l'Aigle* était située près de la place Baudoyer, et c'est peut-être à elle que la partie de la rue Saint-Antoine qui aboutissait à la porte Baudoyer dut son nom de *rue de l'Aigle*. La *maison de l'Aigle* avait été donnée en 1222 à l'abbaye de Saint-Maur des Fossés par un religieux nommé Nicolas, et elle est souvent citée dans les cartulaires ⁴. La *maison la Converse* était peu éloignée de la précédente, au chevet de l'église Saint-Gervais; c'est tout ce que j'en sais. Elle paraît toutefois avoir survécu à la maison de l'Aigle, car dans les statuts donnés aux foulons en 1443 ⁵, je lis: Tous foulons voulant embaucher des ouvriers « seront tenus iceulx aller prendre et allouer en la place des Foulons, devant Saint-Gervais, comme accoustumé a esté et est de tout temps, ouquel lieu lesdicts ouvriers qui voudront gagner seront tenus aller le lundy à matin ».

Les statuts des tondeurs de drap n'admettent également l'embauchage que dans des lieux déterminés, mais ils négligent de nous en indiquer l'emplacement; les ouvriers se réuniront, disent-ils, « es places accoustumées ⁶ ».

Dans la suite, les ouvriers sans travail devaient s'adresser au bureau de leur corporation; c'est là que siégeait le clerc chargé de tenir les écritures. Défense est faite aux maîtres, disent les pâtissiers ⁷, d'engager « aucuns serveurs sinon par les mains du clerc du mestier ⁸ ». Au dix-septième siècle, toutes les corporations n'avaient pas encore un Bureau organisé qui pût servir de lieu de réunion, aussi beaucoup d'entre elles étaient restées fidèles à d'anciennes traditions. Les ouvriers verriers se rassemblaient rue

Saint-Denis, les apothicaires rue de la Huchette, les tourneurs et les tabletiers rue de la Savonnerie, les tanneurs au faubourg Saint-Marcel, les pâtissiers rue de la Poterie, les teinturiers rue de la Tannerie, les menuisiers rue des Écouffes ¹, etc., etc. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les maçons, manoeuvres, limousins, etc., se firent embaucher sur la place de Grève. *

Voy. **Compagnonnage**.

Embaumeurs. On sait peu de choses sur les procédés employés au moyen âge pour l'embaumement des corps. Dans le compte des dépenses occasionnées par les obsèques du petit roi Jean ² mort en 1316, on voit mentionnés :

- 2 onces d'ambre,
- 1/2 once de musc,
- 4 onces d'estorat-calmitte ³ et mierre ⁴,
- De l'encenz et du laudanon ⁵,

qui peuvent bien avoir eu cette destination.

Nous possédons plus de détails sur la manière dont fut embaumé le roi d'Angleterre Henri V, mort à Vincennes en 1422. « Son corps, dit Jouvenel des Ursins ⁶, fut mis par pièces et bouilly en une paesle ⁷, tellement que la chair se sépara des os. L'eau qui restoit fut jetée en un cimetière, et les os avec la chair furent mis en un coffre de plomb avec plusieurs espèces d'espices, de drogues odoriférantes et choses sentant bon ».

Charles VI fut moins maltraité : « Son corps, vidé des entrailles et rempli d'épices et d'herbes sentant bon, fut mis en un coffre plombé ⁸ ». On dut procéder autrement vis-à-vis de Charles VII, car le 17 octobre 1793, quand fut faite à Saint-Denis l'ouverture de son cercueil, on y trouva « du vif argent qui avait conservé toute sa fluidité ⁹ ».

Les belles statues qui sont étendues sur le tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne les représentent tels qu'ils furent ensevelis, ou plutôt reproduisent un moulage destiné à servir d'effigie ¹⁰. Toutes deux portent au flanc la marque des incisions qui avaient été pratiquées pour enlever les entrailles et les remplacer par des aromates.

L'usage des embaumements était encore peu répandu à la fin du dix-huitième siècle. Sébastien Mercier écrivait vers 1782 : « Les rois et les princes du sang se font embaumer après leur mort... Cet art ne regarde point la roture, c'est aux princes et aux grands à se féliciter de cette découverte ¹¹ ».

Voy. **Figures de cire**.

¹ Le *Livre commode pour 1692*, t. II, p. 50.

² Dans Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 18.

³ Estorat-calamite.

⁴ Myrrhe.

⁵ Laudanum.

⁶ Édit. Michaud, p. 567.

⁷ Poêle.

⁸ Voy. le récit des obsèques de Charles VI, dans le *Journal de l'Institut historique*, t. IV (1836), p. 262.

⁹ *Extraction des corps des rois, reines, etc.*, dans Berthevin, *Recherches sur les derniers jours des rois de France*, p. 292.

¹⁰ Voy. J. Doublet, *Histoire de l'abbaye de S.-Denys en France*, p. 1329.

¹¹ *Tableau de Paris*, t. XII, p. 341.

¹ Au.

² Et là les maîtres vont quérir ouvriers.

³ Article 8.

⁴ « Domus Aquilæ, in vico Baldaeri ». — « Domus Aquilæ, sita apud portam Bauderii ». — « Domus sita juxta domum quæ dicitur antiquo nomine Aquileia ». Voy. Jaillot, quartier Saint-Antoine, p. 5.

⁵ Article 11.

⁶ Statuts de 1384, art. 11.

⁷ Statuts de 1566, art. 31.

⁸ Voy. aussi les statuts des tailleurs, 1660, art. 23.

Éminage. Voy. **Héminage.**

Émineurs. Voy. **Mesureurs.**

Emmancheurs de couteaux. Titre que prenaient les couteliers faiseurs de manches.

Emmasqueurs. Voy. **Envoûteurs.**

Émouleurs. Voy. **Rémouleurs.**

Empailleurs d'animaux. Voy. **Naturalistes.**

Empailleurs de chaises. Titre qui appartenait aux nattiers et aux tourneurs.

Emparliers. Voy. **Avocats.**

Empeseurs. Faiseurs d'empois. Au treizième siècle, on faisait déjà grand usage de l'amidon et de l'empois. Les statuts des chapeliers de fentre au treizième siècle leur interdisent de « metre empois ne cole en leur chapiaux ¹ ». Les escoffions, les atours, les hennins, pyramidales coiffures dont le règne commença vers la fin du quatorzième siècle ², ne conservaient leur forme qu'à force d'empois, de gomme et de cire. Les anciens comptes en font foi :

ANNÉE 1416. A Ysabeau l'ouvrière, pour avoir de la fleur ³, pour l'atour de la royne ⁴. — Pour une livre de gosme, pour servir à empeser l'atour de ladite dame.

ANNÉE 1454. Pour une paille ⁵ à queue de fer, à faire empois pour le service de la royne.

ANNÉE 1575. Six livres d'amydon, pour servir à empeser les chemises de Mgr le duc d'Alençon. — Ung quarteron de blanc d'Espagne, aussi pour servir à empeser ⁶.

Cette dernière citation nous introduit dans le seizième siècle, où la mode des grandes collerettes tuyautées et celle des fraises godronnées assurèrent pour longtemps le triomphe de l'empois. Henri III, possédé d'un goût invincible pour tout ce qui concernait la toilette féminine, jugea un beau jour que l'amidon ne donnait pas aux fraises un maintien suffisant ; il expérimenta lui-même, et composa un empois plus ferme avec de la farine de riz. Les courtisans s'empressèrent d'adopter l'invention de leur digne maître, et l'auteur des *Vertus et propriétés des mignons* n'a pas dédaigné de nous en instruire :

Leur œil ne se tourne à son aise
Dedans le replis de leur fraise.
Déjà le fourment ⁷ n'est plus bon
Pour l'empois blanc de leur chemise,
Et faut, pour façon plus exquise,
Faire de riz leur amidon ⁸.

Cet empois, excellent paraît-il, pour donner au linge la raideur exigée, était dur à la peau de ces délicats personnages, aussi le recouvrait-on intérieurement d'une fine batiste. Quelques-uns d'entre eux, ne pouvant souffrir l'odeur de la lessive, ne portaient leur chemise qu'une seule fois ; d'autres se bornaient à envoyer blanchir leur linge à l'étranger, dans des pays renommés pour l'habileté des blanchisseurs. Tout ceci nous est révélé dans un édifiant pamphlet, où les mignons sont peints sur nature par un de leurs contemporains qui les a flétris du nom d'hermaphrodites. Écoutez-le : « Je vis venir un valet de chambre tenant en ses mains une chemise, mais de peur qu'elle ne blessât la délicatesse de la chair de celui qui la devoit mettre, car l'ouvrage estoit empezé, on l'avoit doublée d'une toile fort déliée. Celui qui la portoit l'approcha près du feu, que l'on fit faire un peu clair, où après l'avoir tenue quelque espace de temps je vis lever l'hermaphrodite, à qui on osta une longue robbe de soye qu'il avoit, puis sa chemise qui estoit fort blanche. Mais, ce que j'ay appris, ils ne laissent pas de changer ainsi en ce pays-là de jour et de nuit ; encore y en a il quelques-uns (rares toutefois) qui ne se servent jamais deux fois d'une mesme chemise ny d'autre linge qu'ils ayent, ne pouvant endurer que cela qui les doit toucher ayt esté lessivé. Mais ceux qui ne sont pas du tout si cérémonieux les envoient blanchir en des contrées lointaines où ils sçavent qu'on a ceste industrie de bien blanchir ¹ ».

Un édit de mars 1673 ordonna que les empeseurs fussent constitués en communauté. J'y lis qu'ils étaient alors au nombre de 200, et qu'ils furent taxés à 25 livres, ce qui eût fait entrer dans le Trésor une somme de 5.000 livres ; mais je ne crois pas que cet édit ait jamais reçu même un commencement d'exécution.

Sous Louis XIV, le cravatière royal avait le titre d'*empeseur* ².

Voy. **Blanchisseurs** et **Fraises (Faiseuses de)**.

Empeseurs. Ouvriers qui, dans les manufactures de toiles, « ne sont occupés qu'à coller les fils de la chaîne ³ ».

On disait aussi *empoiseurs*.

Empiriques. Même sens qu'opérateurs.

Emplaigneurs. Voy. **Laineurs.**

Employés de commerce. Voy. **Commis marchands.**

Empoigneurs de poissons. Voy. **Poigneurs.**

Empointeurs. Ouvriers qui faisaient, à la meule, la pointe des épingles chez les épingliers, et celle des aiguilles chez les aiguilliers ⁴.

¹ Livre des métiers, titre LXXXIX, art. 8.

² Voy. l'art. Chapeliers.

³ De la fleur de farine.

⁴ Isabeau de Bavière.

⁵ Une poêle.

⁶ Voy. V. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 29 et 627. — J. Chartier, *Chronique*, édit. élzév., t. III, p. 277, 280, etc.

⁷ Le froment.

⁸ Lestoile, *Journal de Henri III*, 25 juillet 1576.

¹ Artus d'Embry, *L'isle des hermaphrodites*, éd. de 1724, p. 13.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 202 ; pour 1736, t. I, p. 310.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 110.

⁴ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. II, p. 474.

Empoiseurs. Voy. **Empeseurs.**

Empoleeurs. Voy. **Poulieurs.**

Encadreur. Ce mot, d'abord oublié par Littré, a été inséré dans le supplément de son dictionnaire. L'Académie française l'a admis seulement dans sa dernière édition (1878).

Les statuts accordés en 1573 aux tourneurs en bois et ceux qu'obtinrent les doreurs sur cuir en 1594 leur attribuent le privilège des « cadres de miroirs ».

Enchanteurs. Ceux dont le métier est de faire espérer, au moyen de paroles magiques, la production d'effets surnaturels.

Voy. **Devins.**

Enclumes (FAISEURS D'). Un des imposés de la *Taille de 1292* est qualifié d'*enclumier*.

Il y avait encore, au dix-huitième siècle, des enclumiers ambulants. « Des forgerons courent les villages pour radouber et rétablir les enclumes rompues, et il est singulier que ces gens, qui ne portent avec eux que des soufflets à vent, parviennent à rétablir toutes les pièces qui manquent à une grosse enclume ¹ ».

Encre (FABRICANTS D'). L'encre actuelle date du douzième siècle. L'ancienne encre était un composé de noir de fumée, de gomme et d'eau.

La seule fabrique d'encre que possédât Paris en 1292 appartenait à une femme, Asceline de Roie, qui demeurait place Maubert ². En 1313, cet établissement avait été cédé à une autre femme nommée Aaliz ³. Mais on sait que dans les couvents, l'endroit où se consommait alors le plus d'encre, les religieux la fabriquaient eux-mêmes, et il est probable que les écoliers devaient avoir souvent recours à eux. Une foule d'ouvrages nous ont transmis les recettes préférées des religieux, mais aucun d'eux ne nous apprend par quel procédé s'obtenaient ces encres d'or restées, après huit siècles, aussi brillantes que le premier jour. C'est là un secret depuis longtemps perdu, et que la chimie moderne n'a pu retrouver. Le *Ménager de Paris* (1393) contient quatre recettes ⁴, dont la base est le noir de galle et la gomme arabique ; quand il s'agissait d'encre pour écrire sur le parchemin, on y ajoutait du vin ou du vinaigre.

L'encre se vendait à la pinte, à la chopine et au demi-setier ⁵. Le magasin le plus achalandé vers 1610 était situé sur le Pont-Neuf ⁶. Presque à la même date, le célèbre Guyot allait créer l'encre de la petite vertu, dont la renommée dure encore. Un papetier des environs du Palais avait pris pour enseigne *A la vertu* ; un concurrent fonda près de là *La grande vertu*. Guyot se montra plus modeste que ses deux confrères. Suivant

une mode jugée alors de fort bon goût, ces trois enseignes étaient figurées en rébus ; celle de Guyot représentait une U de petite taille et peinte en vert, ce qui voulait bien dire : A LA PETITE VERTU.

Cette industrie était surtout représentée, au siècle suivant, par un sieur Royer, demeurant rue Saint-Martin et qui, s'il faut l'en croire, fabriquait une encre double, simple et luisante, indélébile, incorruptible, sans fleurs, dépôts ni champignons ¹.

Voy. **Cornetiers.**

Encriers. Voy. **Encre** (Fabricants d').

Enfants bleus. Voy. **Trinité** (Maîtres de la).

Enfants de cuisine. Voy. **Galopins.**

Enfants de maître Jacques. Association de compagnonnage. Elle prétendait remonter à un Gaulois nommé maître Jacques, qui aurait travaillé au temple de Salomon. Les membres de ce *Devoir* se divisaient en *Loups-garous* et en *Dévorants* ou *Devoirants*. Les premiers, dits aussi *compagnons passants*, étaient presque exclusivement des tailleurs de pierre ; les seconds, d'abord menuisiers, serruriers et forgerons, finirent par admettre des teinturiers, des tanneurs, des cordonniers, etc. ².

Enfants de maître Soubise. Association de compagnonnage dont les membres prétendaient descendre de maître Soubise qui aurait assassiné maître Jacques, un des maçons employés à la construction du temple de Salomon. Presque tous étaient charpentiers et connus aussi sous le nom de *Bons drilles* ³.

Voy. **Devoirs.**

Enfants-rouges (HÔPITAL DES). Un des *lieux privilégiés* de Paris. Son organisation était absolument la même que celle de l'hôpital du Saint-Esprit ; mais, mal administré et mal soutenu, il fut supprimé en 1772.

Voy. **Privilégiés** (Lieux).

Enfants de Salomon. Association de compagnonnage, qui prétendait remonter à Adoniram, architecte du temple de Salomon. Les membres de ce *Devoir* se divisaient en *Loups* et en *Gavots*. Les premiers étaient presque exclusivement des tailleurs de pierre, les seconds comprenaient des menuisiers, des serruriers et des forgerons ⁴.

Enfermiers. Infirmiers ⁵.

Enfileurs. Ouvriers qui passaient les têtes des épingles dans le fil, et les disposaient à y être fixées.

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 111.

² *Taille de 1292*, p. 165.

³ *Taille de 1313*, p. 189.

⁴ Tome II, p. 265, 274, 275.

⁵ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 1030.

⁶ Voy. *Les caquets de l'accouchée*, t. 59, et les *Œuvres de Tabarin*, t. I, p. 52.

¹ *Almanach Dauphin pour 1777*, p. 19.

² A. Perdiguier, *Le livre du compagnonnage*, t. I, p. 37.

³ É. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, t. II, p. 815, et Agr. Perdiguier, t. I, p. 41.

⁴ Agr. Perdiguier, *Le livre du compagnonnage*, t. I, p. 31.

⁵ Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *infirmarius*.

Enfourneurs. Chez les briquetiers, ouvriers qui disposaient les briques dans le fourneau. Ils appartenait à l'équipe des *briqueteurs*¹.

Chez les boulangers, ouvriers qui mettaient les pains au four et les y surveillaient².

Engastriloques. Engastrimandres. Engastrimythes. Engastromandres.
Voy. **Ventriloques.**

Engaveurs. Voy. Gaveurs.

Engrais (COMMERCE D'). La *Taille de 1292* cite deux *fienseurs* qui étaient, selon toute apparence, des marchands de fumier, car *affienser* une terre, c'était la fournir d'engrais. Je lis dans le *Compte des dépenses faites par Charles V au château du Louvre* : « A Jean Dudoy, jardinier, pour avoir livré audit Louvre 400 de fiens et les enfouis en terre³ ».

Au seizième siècle, les fienseurs parcouraient les rues, prêts à enlever les fumiers dont on voulait se débarrasser :

N'y a il point de fiens ?
S'il vous plaist d'y regarder,
Ne me faictes plus cy tarder,
J'en ay autrefois eu céans⁴.

Le règlement de police du 3 février 1348, souvent renouvelé, voulait, en effet, que « nulz ne fut si hardys de mettre ou faire mettre fuerres⁵, fiens, boes⁶, cureures ne autres ordures sur les carreaux⁷ du Roy », sous peine de soixante sous d'amende⁸.

On a cru pendant longtemps que certains engrais pouvaient communiquer aux légumes des propriétés malfaisantes. Ainsi l'article 14 des statuts octroyés aux jardiniers en 1599, leur défend « de fumer aucune terre d'immundices ny de fiens de pourceaux, pour éviter aux maladies tant contagieuses qu'autres ». Il est vrai que les maraîchers d'alors recherchaient presque uniquement les matières fécales. Il fallait exercer sur les voiries spéciales une surveillance incessante pour empêcher les cultivateurs de venir y remplir des tonneaux, qu'ils déversaient ensuite sur leurs terres⁹. On en autorisait toutefois l'emploi quand elles avaient séjourné pendant trois ans dans les lieux de décharge, encore ne devaient-elles être enlevées que l'hiver, du 15 octobre au 15 mars.

En ce qui concerne les autres immondices provenant de la ville, les ordonnances voulaient qu'elles fussent transportées « dans des terres labourables, non dans des jardins potagers où croissent des légumes¹⁰ ». Sébastien Mercier écrivait donc avec orgueil vers 1782 : « Le

jardinage est cultivé aux environs de Paris, sans engrais, avec un soin admirable par quelques amateurs qui se livrent tout entier à cet art innocent et utile. Les plantes potagères acquièrent de cette manière un goût excellent¹ ».

Enhayeurs. Ouvriers briquetiers, dits aussi *metteurs en haie*. Ils étaient chargés de préparer le séchage des briques. On donnait le nom de haies aux murailles factices disposées de manière à ce que l'air put frapper la brique de tous les côtés².

Enjoliveurs. Plusieurs corps de métiers avaient le droit d'enjoliver, c'est-à-dire de parer comme ils l'entendaient, les objets qu'ils fabriquaient, même en empruntant des produits dont d'autres corporations avaient le monopole, l'or ou l'argent, par exemple, aux orfèvres.

Parmi les communautés qui ajoutaient à leurs titres celui d'enjoliveur, je citerai les bouquetiers, les boutonnières, les doreurs sur cuir, les doreurs sur métaux, les merciers, les miroitiers, les passementiers, les plumassiers et les tabletiers.

Enjoliveurs de crin. Titre qui appartenait à la communauté des cordiers.

Enlumineurs. Des mains du copiste, les manuscrits passaient dans celles de l'enlumineur, qui se chargeait de l'*historier*, de remplir les espaces laissés en blanc par le premier aux endroits réservés à une lettre ornée ou à une miniature. L'art d'enluminer s'appelait *illuminare*, *babuinare*, du mot *baboue*³, alors employé pour désigner les étranges figures qui ornaient parfois les marges ou accompagnaient les initiales des manuscrits. Certains moines portèrent si loin le luxe de ces ornements, que des ordres mendiants, les Dominicains entre autres, en interdirent l'usage, et prescrivirent à leurs copistes de s'appliquer surtout à former des caractères lisibles. Les enlumineurs laïques mettaient leur talent à très haut prix ; l'on redoutait même pour les fils de famille la séduction qu'exerçaient ces artistes sur de jeunes esprits. Le juriconsulte Odofredo⁴, qui égayait souvent d'anecdotes ses commentaires sur le droit⁵, parle ainsi d'un écolier passionné pour les livres historiés : « Le père donne à son fils le choix d'aller étudier à Paris ou à Bologne avec cent livres par an. Que répond le fils ? Il choisit Paris. Là, il fait embabouiner ses manuscrits de lettres d'or⁶, il se fait chausser de neuf tous les samedis : il est ruiné ».

Les dépenses de costume devaient plus contribuer à cette ruine que celles de l'embabuinage, car les livres acquéraient un prix considérable quand l'enlumineur les avait ornés d'initiales en or, d'encadrements, d'armoiries, de vignettes,

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 335.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 249 et 279.

³ Publié par Le Roux de Lincy, p. 34.

⁴ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

⁵ Pailles.

⁶ Boues.

⁷ Pavés.

⁸ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 202.

⁹ Voy. les arrêts des 2 mai et 4 octobre 1726.

¹⁰ Delamarre, t. IV, t. 282.

¹ *Tableau de Paris*, t. II, p. 305.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 309.

³ Voy. Ducange, aux mots *babovinus* et *babovinus*.

⁴ Treizième siècle.

⁵ « Vir erat festivissimi ingenii ».

⁶ « Fecit libros suos babuinare de literis aureis ». Maurus Fattorinus, *De claris Bononiensis professoribus*, t. I, p. 151.

de miniatures. Daunou calculait en 1824 qu'au treizième siècle un volume in-folio enrichi de peintures, représentait comme prix « celui des choses qui coûteroient aujourd'hui quatre ou cinq cents francs ¹ » ; évaluation bien arbitraire, car la valeur du volume dépendait du nombre des figures et de la finesse de l'ornementation.

La *Taille de 1292*, cite 13 enlumineurs ², dont 8 demeuraient dans la rue Érembourg de Brie ³, dite au quatorzième siècle rue des Enlumineurs ⁴, et qui est aujourd'hui la rue Boutebrie. En 1391, ils formaient une seule corporation avec les sculpteurs et les peintres. Charles V, le duc de Berri, Charles VIII, Louis XII, Anne de Bretagne, Isabeau de Bavière eurent à leur service des enlumineurs dont quelques-uns étaient des artistes de talent. Tantôt ils dessinaient toutes les figures à la plume, puis appliquaient les couleurs l'une après l'autre ; tantôt ils s'en tenaient à une sorte de grisaille, de dessins en hachures. Quelquefois ils employaient le camaïeu, cherchaient à obtenir le chatoyant, le moelleux, surtout dans les ouvrages de dévotion. L'œil se repose avec joie sur ces jolies pages d'un aspect si doux et si bien assorti aux prières et aux médiations pieuses qu'elles accompagnaient ⁵.

Les premiers produits de l'imprimerie pouvaient être confondus avec des manuscrits. Comme dans ceux-ci, les pages n'étaient point numérotées, et l'on n'y trouvait aucun des signes usités plus tard pour faciliter l'assemblage des cahiers qui composaient le volume. Au commencement des chapitres, un petit espace laissé en blanc représentait la place de la première lettre ; les feuilles sortant de la presse étaient livrées à l'enlumineur, chargé de dessiner et de peindre ces initiales, d'y ajouter parfois d'élégantes dentelles, de riches encadrements ou de fines miniatures. Il fallut abandonner cet usage lorsque l'on se préoccupa de produire des livres à un prix abordable pour toutes les bourses. Que devinrent alors les enlumineurs et les copistes, à qui l'imprimerie avait enlevé leurs moyens d'existence ? Ils se résignèrent à donner des leçons de dessin, des leçons d'écriture. Toutefois, au seizième siècle, l'église Notre-Dame entretenait encore un enlumineur « illuminator librorum ». Le 23 décembre 1534, il reçut 36 sols, pour avoir orné de lettres dorées quatre manuscrits appartenant à la bibliothèque du chapitre ⁶.

Les quelques artistes qui purent continuer à vivre du métier d'enlumineur durent s'associer à la communauté des peintres et sculpteurs. Entre eux et les premiers, il n'y avait, disait-on, d'« autre différence, sinon que le peintre se sert d'huile en son ouvrage et l'enlumineur de gomme ». En mars 1608, ils demandèrent à se constituer en corporation distincte, ce qu'une

sentence du Châtelet leur refusa. J'y lis qu'à ce moment le métier d'enlumineur était « utile à pauvres gentilshommes et gens d'église qui, s'étant adonnés à tel art gagnaient leur vie à enseigner la noblesse, à faire livres d'église et autres ouvrages plus ordonnés pour l'embellissement que nécessaires au public ».

À la fin du dix-huitième siècle, les enlumineurs sont devenus *imagers* et *coloristes*. Ce sont eux « qui font imprimer toutes sortes de planches et qui vendent toutes sortes de cartes géographiques et d'estampes enluminées ou non, et qui ont droit de les enluminer s'il leur plaît ». J'ajoute que les miniaturistes actuels ont été regardés comme descendants des enlumineurs du moyen âge.

Ces derniers sont dits parfois *babuineurs*, *chrysographes*, *historiens*, *illumineurs*, etc.

Voy. **Dessin (Maîtres de)**.

Énoueuses. Voy. **Épinceuses**.

Enquêteurs. Voy. **Commissaires de police**.

Enquêteurs et commissaires examinateurs. Officiers jurés dépendants des greniers à sel.

Voy. **Sel (Commerce du)**.

Enseignes. Les enseignes, encore assez rares au treizième siècle, devinrent nombreuses au quatorzième. Elles étaient tantôt incrustées dans la pierre, tantôt peintes sur une planche de bois ou une plaque de métal ; la plupart d'entre elles, suspendues par des anneaux à une potence de fer, formaient saillie jusqu'au milieu de la rue, procédé encore adopté par les auberges de province. Le plus souvent, l'enseigne se balançait au-dessus de la porte principale ; on en accrochait parfois aux pignons dans les rues très étroites, et à l'encoignure dans les maisons d'angle.

Chaque maison était désignée par son enseigne, et plusieurs rues de Paris ont dû leur nom à l'enseigne la plus originale ou la plus apparente qui s'y balançait.

Les siècles passèrent sans que leur forme variât beaucoup, mais les sujets dont elles étaient tirées variaient à l'infini. Il y avait des enseignes mystiques, chevaleresques, mythologiques, historiques, satiriques, facétieuses, etc. Toutefois en dehors d'une centaine de motifs habituels, les types originaux sont peu communs. Ad. Berty a calculé que sur six cents enseignes prises au hasard, celles de *Notre-Dame*, de *Saint-Jean*, de *Saint-Martin*, de *Sainte-Catherine*, de *l'Écu de France*, de *la Corne de cerf*, de *la Fleur de lis*, et de *la Croix* comptaient pour quatre-vingt-sept, soit pour un septième ¹.

Les images pieuses, les emblèmes sacrés, *la Providence*, *l'Annonciation*, *le Saint-Esprit*, *le Signe de la croix*, *le Bon pasteur* sont les plus employées.

¹ *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 39.

² La *Taille de 1300* en mentionne 15.

³ Page 156.

⁴ Jaillot, *Quartier Saint-André*, p. 44.

⁵ Voy. *l'Histoire littéraire*, t. XXIV, p. 726.

⁶ Voy. A. F., *Les anciennes bibliothèques de Paris*, t. I, p. 60.

¹ *Etudes archéologiques*, t. XII (1855), p. 5.

Les saints préférés sont, outre ceux que j'ai cités plus haut, *saint Denis, saint Jacques, saint Michel, saint Pierre, saint Christophe*.

Le *soleil*, la *lune*, les *croissants* sont moins utilisés que les *étoiles*.

Parmi les animaux, le *cheval*, le *lion* et la *truite* tiennent le premier rang. Mais on ne dédaigne pas le *dauphin*, le *renard*, le *singe*, le *chien*, le *daim*, le *cerf*, le *bœuf*, le *mouton*, l'*agneau*, la *rache*, le *conin* ¹, la *salamandre*, le *griffon*, la *licorne*, l'*aigle*, le *cygne*, le *paon*, le *perroquet*, le *coulon* ², le *faisan*, la *cane* et la *canette*, le *coq*, la *geline* ³, l'*écrevisse*, etc., etc.

Les végétaux sont surtout représentés par le *figuier*, le *mûrier*, la *rose*, la *pomme de pin*, le *chêne*, etc.

Les armes par le *heume* ⁴, la *hache*, l'*épée*, l'*arbalète*, le *pistolet*, etc.

Les outils par les *ciseaux*, le *rabot*, la *faux*, le *maillet*, la *serpe*.

Les ustensiles de ménage par le *gril*, le *soufflet*, la *clef*, le *mortier*, le *gobelet*, le *baril*, le *pot d'étain*, le *plat d'étain*, le *chandelier*, la *balance*, l'*écuelle*, le *panier*, le *miroir*, etc.

Les hôtelleries affectionnent l'*écu de France*, d'*Orléans*, de *Bretagne*, etc.

Les *syènes* et le *dieu d'amour* ont leurs partisans, aussi bien que les *fers à cheval*, les *tours*, et les *barbes* qui sont le plus souvent d'or et d'argent.

Les lettres couronnées ne sont pas rares, surtout l'*A*, l'*M*, l'*H*, l'*F* et même le *Q*. Mais il ne faut pas oublier que les balanciers prenaient souvent pour enseigne le poinçon avec lequel ils étaient tenus de marquer leurs produits, et que ce poinçon reproduisait la première lettre de leur nom, surmontée d'une couronne fleurdéliée. Dans la suite, plusieurs métiers adoptèrent ainsi, pour la composition de leurs enseignes, un emblème particulier, que certains corps d'état n'ont pas encore répudié. Il leur était parfois imposé, comme en témoignent les statuts accordés aux barbiers en 1718. L'article 42, préoccupé d'établir une distinction entre eux et les chirurgiens, stipule que les premiers devront peindre leurs boutiques en bleu et y suspendre des bassins blancs (ceux des chirurgiens étaient jaunes) accompagnés de cette inscription : *Céans, on fait le poil et on tient bains et étuves*. Au seizième siècle, les sages-femmes avaient pour enseigne soit une femme portant un enfant, soit un petit garçon tenant un cierge, soit un berceau surmonté d'une fleur de lys. J'ai retrouvé une sentence du 25 février 1729 qui, sans alléguer aucune raison, interdit aux cabaretiers de faire figurer sur leurs enseignes un chou. Le même règlement veut que toutes leurs boutiques soient munies de barreaux de fer, tradition qui s'est conservée jusqu'à nos jours ⁵.

¹ Le lapin.

² Le pigeon.

³ La poule.

⁴ Le casque.

⁵ Sentence de police, en forme de règlement, qui ordonne que les marchands de vins auront à leurs maisons des enseignes et barreaux, avec défenses d'y mettre un chou. Paris, 1729, in-4°.

Les jeux de mots où se complaisaient tant nos pères, les calembours, les rébus jouaient également un grand rôle dans la rédaction des enseignes. En veut-on quelques spécimens ?

A la Roupie, avec une roue et une pie.

Au Puissant vin, avec un puits duquel on tirait un seau d'eau.

A la Vieille science, avec une vieille femme sciant l'anse d'un vase.

Aux Gracieux, avec trois gros personnages sciant du bois.

Aux Chasseurs, avec des chats sciant du bois.

A l'Abricotier. C'était l'enseigne de la maison que s'était fait construire, rue Saint-André des Arts, Jacques Coitier, le célèbre médecin de Louis XI.

A l'Assurance, avec un A sur une anse.

A l'Y. Au dix-septième siècle, les grègues, qui représentaient notre culotte, étaient réunies aux bas de chausses ou bas par des aiguillettes ou par un lien devenu ainsi un lie-grègues. En 1777, les deux plus importants aiguilletiers de Paris, Delastre, rue de la Huchette, et Loupia, rue Saint-Honoré, avaient tous deux pour enseigne l'Y.

A la Petite vertu, avec un U de petite taille peint en vert.

La plupart de ces enseignes étaient constituées par de lourds et immenses tableaux qui, dépassant parfois le milieu des étroites rues de cette époque, contribuaient encore à les assombrir. Aussi une ordonnance de police du 22 septembre 1600 interdit-elle de placer aucune enseigne sans l'autorisation du grand voyer. Puis, un arrêt du 26 octobre 1666 chercha à réduire la dimension des auvents et des enseignes, défendit de poser celles-ci « à l'avenir plus bas que 15 pieds et autrement que sur une même ligne ». Le 2 novembre, Gui Patin écrivait à son ami Falconet : « On réforme ici les auvents des boutiques qui étoient trop grands, à quoi les commissaires du Châtelet sont fort occupés ; il y en a même deux d'interdits de leurs charges, pour n'y avoir vaqué avec assez d'exactitude ¹ ». Mais on se heurtait à des habitudes datant de plusieurs siècles, et il fallut toute l'énergie de M. de la Reynie, alors lieutenant de police, pour en triompher. En 1669, il réunit les jurés des Six-Corps, réclama leurs conseils et leur intervention. Deux moyens se présentaient : réduire la dimension des enseignes, ou exiger qu'elles fussent, comme aujourd'hui, appliquées sur la devanture des boutiques. Les Six-corps repoussèrent ce dernier système, déclarèrent que les enseignes saillantes étaient beaucoup plus avantageuses. M. de la Reynie se soumit et rendit une ordonnance qui débute ainsi : « La réduction des enseignes à une même grandeur, hauteur et avance sur les rues est à désirer pour la décoration de la ville et pour empêcher l'abus de plusieurs marchands et artisans qui attachent à leurs maisons des enseignes d'une dépense et

¹ Tome III, p. 625.

d'une grandeur excessives, et qui, pour les mieux exposer en vue, les avançaient, à l'envy l'un de l'autre, quelquefois jusques au-delà du ruisseau et du milieu des rues, en telle sorte, qu'avec les autres inconvénients que le public en reçoit, ce désordre empêche que plusieurs quartiers ne soient assez éclairés pendant les nuits d'hiver ». Le lieutenant de police fixait en même temps la dimension des enseignes, dont la peinture devait être pour toutes d'un modèle uniforme, présentant seulement trois pieds de saillie sur la rue. Un dessin, qui a été reproduit par le commissaire Delamarre ¹, était joint à l'ordonnance. Le serrurier du roi, Nicolas de Lobel, s'engageait à exécuter la peinture moyennant dix-sept livres, et à reprendre les anciennes au poids du fer, à raison de quinze deniers la livre. Le tableau suspendu à la peinture ne devait pas dépasser dix-huit pouces ² de large sur deux pieds ³ de haut, et sa partie inférieure s'élevait à treize pieds et demi ⁴ au-dessus du pavé.

Le docteur Lister, qui visita Paris en 1698, célèbre l'obéissance des commerçants établis dans cette ville. Sur une seule injonction de la police parlant au nom du roi, ils ont aussitôt, dit-il, diminué les proportions de leurs enseignes, « en sorte qu'elles n'obstruent plus les rues et font aussi peu de figure que s'il n'y en avait point ⁵ ». Ou je me trompe fort, ou Lister exagère un peu. Ce qui est sûr, c'est que ces Parisiens si dociles s'étaient seulement pliés à une nécessité que leur apparente soumission regardait bien comme momentanée. Dès le milieu du siècle suivant, le public recommençait à se plaindre de l'obscurité qu'entretenaient les énormes enseignes qui se balançaient au devant des boutiques. Elles avaient repris leurs colossales dimensions : des bas, des clefs, des paquets de chandelles, des pains de sucre gros comme des tonneaux occupaient parfois toute la largeur de la rue, et, les jours de vent, se choquaient entre elles, grinçaient et criaient sur leurs lourdes potences de fer.

La police intervint de nouveau. Le 25 mai

1761, une ordonnance, rendue cette fois à la requête des Six-corps, fut notifiée aux commerçants. Leurs enseignes devaient être placées à quinze pieds au moins de hauteur ; on leur accordait une saillie de trois pieds ¹ dans les grandes rues ² et de deux pieds et demi ³ dans les petites. L'enseigne entière, compris « la potence de fer, l'écriture et les étalages y pendans », ne devait pas dépasser deux pieds de largeur sur trois pieds ⁴ de hauteur ⁵.

Quelques boutiquiers se soumièrent, mais le plus grand nombre ayant négligé d'obéir, la police prit, le 17 décembre suivant, une mesure plus

radicale. Cette fois, toutes les enseignes saillantes étaient condamnées à disparaître ; on autorisait exclusivement les enseignes appliquées contre les murs des maisons ou les devantures des boutiques. Les deux premiers articles de l'ordonnance étaient ainsi conçus :

ARTICLE 1^{er}.
Tous particuliers marchands et artisans ou autres généralement quel-

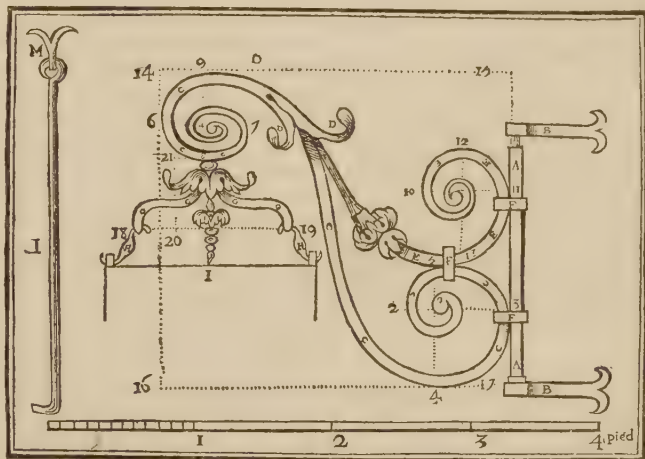
conques de la ville et fauxbourgs de Paris, ayant sur rue, cul-de-sac, lieux, places ou passages publics, des enseignes en saillie suspendues au bout d'une potence de fer ou autre matière seront tenus, dans le cours du mois de janvier prochain, de retirer les dites enseignes, sauf à eux à les faire appliquer contre les murs et façades de leurs maisons.

ARTICLE 2. Toutes enseignes ou tableaux appliqués aux trumeaux, croisées ou autres parties des murs de face sur la voie publique ne pourront avoir plus de quatre pouces d'épaisseur ou de saillie du nu du mur, y compris les bordures, chapiteaux, soubassements, pilastres et tels autres ornemens ou marques distinctives de commerce ou de professions qui seroient joints auxdits tableaux ou enseignes ⁶.

Cette sage mesure avait été prise à l'instigation de M. de Sartine, alors lieutenant général de

MODELE DES ENSEIGNES.

Les Marchands & les Artisans doivent s'y conformer suivant les Réglemens de Police.



¹ *Traité de la police*, t. IV, p. 337.

² Environ 49 centim.

³ Environ 66 centim.

⁴ Environ 4 mètres 35 centim.

⁵ *Voyage à Paris*, p. 30.

¹ Environ 1 mètre.

² Celles qui avaient au moins seize pieds de largeur.

³ Environ 0,80 centim.

⁴ Environ 0,65 sur 1 mètre.

⁵ Dans Desessarts, *Dictionnaire de police*, t. III, p. 524.

⁶ Ordonnance du bureau des finances de la généralité de Paris, 1761, in-4°. — Voy. aussi Barbier, *Chronique de la Régence*, t. VII, p. 416, et Desessarts, t. III, p. 526.

police. Son successeur Lenoir en poursuivit sévèrement l'exécution, car Sébastien Mercier pouvait écrire vers 1782 :

« Les enseignes sont maintenant appliquées contre le mur des maisons et des boutiques, au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer; de sorte que l'enseigne et la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passans dans les rues.

Quand le vent souffloit, toutes ces enseignes, devenues gémissantes, se heurtoient et se choquoient entre elles, ce qui composoit un carillon plaintif et discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jetoient, la nuit, des ombres larges qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Les enseignes avoient, pour la plupart, un volume colossal et en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple gigantesque aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de six pieds de haut, une botte grosse comme un muid, un éperon large comme une roue de carrosse, un gant où on auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt, des têtes monstrueuses, des bras armés de fleurets, qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'est plus hérissée de ces appendices grossiers, offre, pour ainsi dire, un visage poli, net et rasé. On doit cette sage ordonnance à M. Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine qui, de lieutenant de police, est devenu ministre de la marine¹ ».

Mais, de cette sage ordonnance date aussi la décadence de l'enseigne. Devenue moins visible, elle perd de son importance, elle cesse d'être l'accessoire obligée de la boutique. Au lieu de fournir un nom à la rue, c'est souvent elle qui lui emprunte le sien; puis elle se voit réduite au rôle d'affiche purement commerciale, où s'étalent les outils ou les produits de chaque métier. L'originalité est devenue rare. Plus de ces enseignes qui renversaient, « par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et de raison²; » plus de truie qui vole ou qui file, plus de chat qui pêche, plus de puits qui parle, plus d'âne qui joue de la vielle... C'est à peine si l'on rencontre encore quelque jeu de mot tiré à grand'peine du nom du maître ou de celui de la rue.

En août 1792, un arrêté de la Commune enjoignit aux commerçants de supprimer de leurs enseignes « tous emblèmes qui rappelleroient au peuple le temps d'esclavage sous lequel il a gémi depuis trop longtemps ». Quant aux propriétaires, ils étaient tenus de faire disparaître, dans le délai de quinze jours, « de dessus les murs de leurs maisons, les armes, fleurs de lys, statues, bustes, enfin tout ce qui ne peut être considéré que comme un honneur rendu à un individu : la liberté et l'égalité étant désormais les seules idoles dignes des hommages du peuple françois³ ».

Entailleurs d'images. Voy. **Sculpteurs**.

Entailleurs de pierre. Voy. **Tailleurs de pierre**.

Enterrements. L'esprit de confraternité qui unissait tous les membres d'une corporation ouvrière donnoit aux enterrements des maîtres, même les plus pauvres, quelque solennité. Dès le treizième siècle, quand mourait un ouvrier tabletier, chaque atelier désignait un de ses membres pour accompagner le corps. Le *Livre des métiers* s'exprime ainsi : « Nous disons que se il muert l'home ou fame du mestier, nous voulons que il i ait de chacun ostel une persone avec le cors, et quiconques soit defaillant, il paie demie livre de cire à la confrarie¹ ».

Chez les crieurs de vin, la communauté tout entière, en robe de confrérie, s'assemblait au domicile du défunt. Les uns portaient le corps sur leurs épaules, pendant que les autres l'entouraient, ayant à la main leur sonnette qu'ils faisaient tinter sans interruption. Deux crieurs, munis d'un pot de vin et d'une belle coupe, marchaient près du cercueil, versant à boire aux porteurs. Quand le convoi arrivait à un carrefour, on posait le cercueil sur des tréteaux, et l'on offrait du vin à tous les assistants : « Et iront deux d'iceux crieurs entour iceluy corps du crieur trespasé, l'un tenant un pot de vin et l'autre un beau hanap, pour presenter et donner à boire à tous ceux qui porteront le corps. Et mettront reposer ledit corps à chacun carrefour sur des tresteaux, et en iceluy reposant presenteront à boire à ceux qui là seront presens, aux despens de la confrérie² ».

L'article 23 des statuts accordés aux lapidaires en 1584 est ainsi conçu : « Advenant le décès de l'un des maîtres dudit mestier ou de leurs femmes, tout le corps de la communauté dudit mestier assistera au convoi. Et en iceluy seront portés quatre torches de cire, chacune pesant deux livres, et quatre cierges chacun d'une livre, aux despens de toute la communauté dudit mestier ».

Chez les merciers, l'on plaçait sur le cercueil un poêle de velours violet brodé et semé de fleurs de lis d'or, dont les cordons étaient tenus par les jurés de la corporation. On les en dispensa en 1596, à cause de la peste qui décimait Paris. Les obsèques étaient suivies d'un banquet, qui avait ordinairement lieu aux environs de Paris; on le supprima en 1674³.

Chez les libraires, le poêle servant aux inhumations fut d'abord de velours rouge. En 1661, on le remplaça par un poêle en velours noir avec croix et franges d'argent. Renouvelé en 1711, on ajouta aux quatre coins les armes de la corporation.

Voy. Pompes funèbres.

¹ *Tableau de Paris*, t. I, p. 215.

² Molière, *Les fâcheux*, acte III, sc. 2.

³ Dans Robinet, *Le mouvement religieux à Paris pendant la Révolution*, t. II, p. 417.

¹ Titre LXVIII, art. 18.

² Ordonnance de février 1415, art. 8 et 9.

³ Voy. Saint-Joanny, *Registres des merciers de Paris*, p. 12.

Entêteurs. Ouvriers qui assujétissaient la tête des épingles sur le fil ¹.

Entre-deux. Dans les briqueteries, ouvriers qui servaient d'aides aux enfourneurs ².

Entregeteurs. Voy. **Bateliers**.

Entremetteurs d'affaires. Voy. **Agents d'affaires**.

Entremetteuses. Femmes qui faisaient métier de faciliter, à prix d'argent, les liaisons illicites. Au dix-septième siècle, on les appelait aussi *dariolettes* ³, nom que porte la confidente d'Oriane, dans *Amadis*.

Entrepôt (COMMISSIONNAIRES D'). « Ce sont ceux qui reçoivent les marchandises dans leurs magasins, et de là les envoient à leur destination ⁴ ».

Envoûteurs. Imposteurs qui prétendaient faire ressentir à une personne déterminée le mal fait une à statuette de cire exécutée par eux. Robert d'Artois fut accusé en 1333 d'avoir voulu envoûter Philippe VI et sa famille.

Les *emmasqueurs* étaient des sorciers de la même farine.

Éperonniers. La *Taille de 1292* en cite trois, celle de 1300 en mentionne cinq. Ils étaient fondus déjà dans la corporation des lormiers. Ceux-ci prirent plus tard le nom de *lormiers-éperonniers*, pour se distinguer des *lormiers-selliers*; puis, vers le commencement du dix-huitième siècle, le mot lormier disparut, et celui d'éperonnier subsista seul pour désigner la communauté.

On trouve *esperonniers*, *esperonneurs*, etc.

Voy. **Lormiers**.

Épiciers. Jusqu'à la Déclaration du 25 avril 1777, l'histoire des épiciers se confond avec celle des apothicaires. Elle est comprise ensuite dans celle des corps de métiers dont l'ensemble représentait la corporation dite des *épiciers-grossiers-droguistes-confiseurs-ciriers* ⁵.

Les épiciers étaient placés sous le patronage de saint Nicolas.

Voy. **Goureux**.

Épiciers d'enfer. Voy. **Pévriers**.

Épileurs. C'est ordinairement aux étuves qu'avait lieu l'épilation, coutume adoptée par toutes les classes de la société. Le barbier, son valet ou quelque vieille matrone se chargeaient de l'opération vis-à-vis des deux sexes. Quand François I^{er} mit à la mode les cheveux courts et la barbe longue, Clément Marot peignit en vers railleurs le désespoir des barbiers réduits au métier d'épileurs ⁶.

Le varlet à tout faire, La chambrrière à tout faire, Le banquet des chambrrières ¹ donnent sur cette coutume des détails si intimes que je ne puis les faire figurer ici.

Au chapitre des redevances curieuses, Sauval raconte que la comtesse d'Auge recevait chaque année de ses vassaux un rasoir ², dont l'usage n'est d'ailleurs pas indiqué. Il est certain que, dans le peuple et la bourgeoisie, la mode de l'épilation disparut en même temps que l'habitude d'aller aux étuves. Un passage des *Facétieuses paradoxes de Bruscombille* ³, passage que je ne veux pas reproduire, montre bien qu'au seizième siècle la plupart des femmes y avaient renoncé. Mais parmi les recherches de la coquetterie à cette époque, il faut mentionner la coutume de s'épiler les sourcils, de manière à ne conserver au-dessus des yeux qu'une ligne à peine visible ⁴.

Dans le grand monde, l'épilation resta en honneur jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. En 1766, quand le duc d'Orléans épousa madame de Montesson, l'époux reçut la chemise le soir des noces avec le cérémonial usité à la cour. Le marquis de Valençay la présenta, et le prince, se dépouillant de celle qu'il portait, offrit à tous les assistants le spectacle d'une épilation complète, suivant les règles de la plus brillante galanterie du temps. « Les princes et les grands, ajoute Soulavie ⁵, ne consommaient des mariages ou ne recevaient les premières faveurs d'une maîtresse qu'après cette opération préalable ».

*

Épinal (IMAGES D'). Voy. **Papiers points** (**Fabricants de**).

Épinceleurs et Épinceliers. Voy. **Grillageurs**.

Épinceuses. Voy. **Épinceuses**.

Épinceurs. Voy. **Paveurs**.

Épinceuses. L'épincage, époutillage ou nopage des draps consistait à arracher, avec de petites pinces de fer, les pailles et menues brindilles qui restent dans le tissu après le foulage. Cette opération était ordinairement faite par des femmes que l'on trouve nommées *ébouqueuses*, *énoueuses*, *épinceleuses*, *épincheleuses*, *épincheuses*, *époutieuses*, *époutilleuses*, *nopouses*, etc. Elles appartenait à la corporation des foulons, dont les maîtres se qualifiaient *époutilleurs de draps*.

Épincheleuses et Épincheuses. Voy. **Épinceuses**.

Épinetiers. Fabricants et joueurs de l'instrument appelé épinette. L'épinette, ancêtre

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 460.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 335.

³ Voy. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. IV, p. 346.

⁴ Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 524.

⁵ Voy. tous ces mots.

⁶ Édit. de 1731, t. VI, p. 257.

¹ *Anciennes poésies françaises*, t. I, p. 84 et 103 : t. II, p. 284.

² *Antiquités de Paris*, t. II, p. 465.

³ Édit. de 1615, p. 24.

⁴ Voy. *Description de l'isle des hermaphrodites*, p. 10, et Gabriel de Minut, *De la beauté*, p. 145.

⁵ *Mémoires du règne de Louis XVI*, t. II, p. 90.

du clavecin et du piano, différait surtout de ce dernier en ce que le marteau qui y frappe les cordes était représenté par la pointe d'une plume de corbeau, qui les pinçait. Rabelais a cité l'épINETTE¹, et il y eut, dès le seizième siècle, à la cour des épinetiers en titre². Je trouve même sous Louis XIV, un porte-épINETTE³.

Les épinetiers appartenaient à la corporation des luthiers.

Épingles (FABRICANTS D'). Ils prétendaient descendre d'Énoch, vénérable patriarche, né, dit-on, 3.378 ans avant l'ère chrétienne. Comme ils ne fournissent aucune preuve à l'appui de cette assertion, il est permis d'élever quelques doutes sur sa véracité. On l'a osé. Et, par un juste retour des choses d'ici-bas, l'orgueilleuse corporation a été fort maltraitée, jusqu'en ces derniers temps, par les encyclopédies, les dictionnaires historiques, des origines, etc. J'y recueille cette phrase, dont chacun d'eux s'efforce de modifier un peu la forme : « L'usage des épingles commença en France vers le milieu du seizième siècle ; Catherine Howard, femme de Henri VIII, les introduisit en Angleterre vers 1543 ». L'*Encyclopédie des gens du monde*⁴ envisage même avec douleur le triste sort des femmes qui vivaient avant le seizième siècle, et elle ajoute : « Auparavant, les deux sexes se servaient de cordons, de lacets, d'agrafes, de boutons, et les pauvres (ne font-ils donc pas partie des deux sexes ?) de brochettes de bois pour attacher leurs vêtements ». Or, les Romains connaissaient très bien les épingles, et l'on en a trouvé dans plusieurs tombeaux mérovingiens⁵ ; enfin, il existait à Paris en 1292 dix ateliers d'*espinguiers*, et il y en avait vingt-cinq en 1300⁶.

Dès 1268, les *espingliers* étaient régis par des statuts fort sages⁷, qui furent révisés une trentaine d'années après⁸. Les modifications qu'y apportèrent alors l'ensemble des maîtres et des ouvriers, « l'acort du commun du mestier », visent surtout l'apprentissage. Sa durée est fixée à six ans pour l'enfant sans argent. De plus, fait exceptionnel, les apprentis, avant d'être admis dans l'atelier, devaient jurer solennellement sur les reliques des saints⁹ qu'« ils garderont à tousjours les convenances¹⁰ et ordenences du mestier, et que, en quelque lieu ou justice¹¹ que ils se transporteront dedans la vicomté de Paris, obéiront aux mestres du mestier ». C'était là demander beaucoup à un enfant ; mais ce serment constituait le petit personnage membre de la communauté, et nous savons que son maître était dès lors tenu de le traiter comme tel.

La communauté ne produisait que les épingles ordinaires. Les plus riches, formées de métaux précieux, étaient l'œuvre des orfèvres.

Parmi les dépenses faites en 1559 pour le mariage d'Élisabeth, fille de Henri II, je relève celle-ci : « A Pierre Plancon, espinglier de la Reyne, 58 livres, pour cent seize milliers d'épingles grosses, moyennes et petites¹ ». Ordinairement, les plus petites se vendaient au poids ou au quarteron, quart d'une livre, et c'est ainsi qu'on les criait dans Paris.

Les statuts des épingliers furent révisés souvent, et en dernier lieu par Henri IV en 1602. Aux termes de ceux-ci, chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis, l'apprentissage durait quatre ans et le compagnonnage un an. Le *chef-d'œuvre* imposé aux candidats à la maîtrise consistait à « faire un millier d'épingles ».

Les épingliers avaient le droit de faire imprimer, sur le papier enveloppant leurs épingles, ces mots *Espingles de la Reyne*.

Ils étaient autorisés à fabriquer, outre des épingles, « tous fers et affiquets servans aux chapperons des femmes², crochets, brochettes à tricqueter pour faire bas d'estame³, agraes, chassiss, volières, annelets, treillis⁴ en lozanges ou en carrez, cages de fil de laiton, etc. Ils y ajoutèrent un peu plus tard des clous d'épingles, des épauettes pour militaires et des masques pour l'escrime.

Quatre ans avant que Marinette vendit à Gros-René son « demi-cent d'épingles de Paris⁵ », l'épinglier de la reine se nommait Jean Bourgeois et demeurait rue Saint-Denis. Il fut mis à mort par des juifs qui s'étaient crus insultés par lui, et cet événement causa dans Paris une très vive émotion⁶.

La communauté des épingliers comptait plus de 200 maîtres qui occupaient au moins 600 ouvriers. Mais cette prospérité ne se soutint pas, car en 1680, il n'y avait plus à Paris que 50 maîtres et 18 veuves de maître. Avant 1690, il n'en restait plus un seul⁷. Des lettres patentes d'octobre 1695 réunirent donc en une seule la communauté des épingliers et celle des aiguilliers, chacune conservant d'ailleurs ses statuts. Ils se disaient alors *épingliers-aiguilliers-aléniers-faiseurs de poinçons, burins*, etc.

La réputation des épingles d'Angleterre s'était encore étendue, et, la mode s'en mêlant, on vendit partout, sous le nom d'épingles anglaises, des épingles fabriquées en Normandie. Elles arrivaient à Paris enfermées dans des portefeuilles de papier qu'ornaient le portrait de quelque prince ou princesse, ou encore la représentation

¹ Livre I, chap. 23.

² Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 538.

³ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 224.

⁴ Tome IX, p. 642.

⁵ Voy. J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 21 et 86.

⁶ Voy. les *Tailles* de ces deux années.

⁷ Dans le *Livre des métiers*, t. LX.

⁸ Dans Depping, *Ordonnances*, etc., p. 364.

⁹ « Sur seinz ».

¹⁰ Les règlements, les traditions.

¹¹ Territoire, juridiction.

¹ Duc de Guise, *Mémoires*, éd. Michaud, p. 448.

² Épingles à chapeau.

³ Aiguilles à tricoter.

⁴ Grillages.

⁵ *Le dépit amoureux* (1656), acte IV, sc. 4.

⁶ V. Éd. Fournier, *Variétés*, t. I, p. 179.

⁷ Savary, t. I, p. 1884. — Est-ce pour cela que dans l'édition du *Dépit amoureux* donnée en 1682, le « demi-cent d'épingles de Paris » est remplacé par un demi-cent d'aiguilles ?

de quelque événement récent. Savary, dans son édition de 1723, donne, sur la fabrication et la vente des épingles, des détails pleins d'intérêt¹.

En 1764, la corporation des épingliers et des aiguilliers fut encore augmentée des aiguilletiers et des chaînetiers. Le nombre des maîtres s'élevait à 94 pour la quadruple communauté des *épingliers-aiguilliers-aiguilletiers-chaînetiers*. L'édit de 1776 lui réunit encore les cloutiers et les ferrailleurs. La corporation des épingliers se composa alors de six communautés, puisqu'on lui avait réuni successivement :

En octobre 1695, les aiguilliers.

En août 1764, les aiguilletiers.

En — — les chaînetiers.

En août 1776, les cloutiers.

En — — les ferrailleurs.

Chacun de ces métiers resta placé sous son patronage particulier.

Les aiguilliers avaient choisi l'Assomption de la Vierge.

Les épingliers avaient choisi la Nativité.

L'épinglier fut nommé d'abord *bouton*, *tabouret* ou *tabourin*². Le mot *pelote* ne paraît guère avoir été employé, avant le seizième siècle, dans le sens qui nous occupe. Il désignait surtout l'épinglier portatif, celui que l'on pouvait mettre dans la poche ou suspendre à la chaîne d'un demi-ceint.

Épingliers. Nom donné, dans la corporation des cloutiers, aux maîtres qui ne produisaient que les pièces les plus fines.

C'est aussi le nom que portaient les fabricants d'épingles.

Épitaphes (FAISEURS D'). Titre qui appartenait à la corporation des marbriers.

Éplaigneurs. Voy. **Laineurs**.

Éplucheuses. Dans les cartonneries, ouvrières qui visitaient et nettoyaient le carton au sortir de la presse³.

Voy. **Arracheuses**.

Éponges (COMMERCE DES). Les plus estimées venaient de Constantinople, les plus communes de Tunis et d'Alger par Marseille.

Elles étaient vendues par les épiciers-droguistes.

Épouardeurs. Dans les manufactures de tabac, ouvriers chargés de l'épouardage. Cette opération consistait à ouvrir les feuilles, et à les froter, de manière à en enlever le sable et la poussière.

Époutieuses. Voy. **Épinceuses**.

Époutilleurs de draps. Titre que prenait la communauté des foulons.

Époutilleuses. Voy. **Épinceuses**.

Équarrisseurs. La *Taille de 1292* cite 13 et celle de 1300 21 *escorceurs*. Rabelais fait Lancelot du Lac « *escourcheur* de chevaux mortz¹ ». Le mot *équarrisseur* ne figure pas encore dans l'édition du *Dictionnaire de Trévoux* donnée en 1771 ; le *Dictionnaire des arts et métiers* de Jaubert, en 1773, ne le mentionne pas non plus.

Les écorcheurs faisaient à Paris le commerce de l'huile de cheval, dont les émailleurs se servaient pour entretenir le feu de leur lampe².

Équilibristes. Ils appartenaient à la grande famille des acrobates. Parmi les artistes qui se distinguèrent dans l'art de l'équilibre, je citerai seulement les noms suivants :

Une femme dite la Hongroise, installée à la foire Saint-Germain en 1775, sonnait une fanfare dans un cor de chasse qu'elle maintenait en équilibre sur sa bouche.

Vers le même temps, un sieur Joseph Brunn attirait tout Paris au théâtre des Grands-Danseurs du roi. Voici quelques-uns des exercices qui lui faisaient le plus d'honneur ; je les prends dans l'*Almanach forain* de 1776 :

« Il tient en équilibre un tambour au bout d'un clou, bat cette caisse de la main gauche, tandis que, de la droite, il bat un air sur une autre caisse qu'il a devant lui, attachée autour de ses reins.

Il fait l'équilibre d'une épée posée par la pointe aux bords d'un verre.

Il tient sur son front un cercle entouré de verres remplis de vin.

Il tient trois fourchettes, une dans chaque main, l'autre dans sa bouche, et jetant en l'air trois pommes, il les attrape sur la pointe de ces fourchettes.

Étant sur le fil de fer, il se met à genoux dans un grand cercle, et tient en même temps six pipes en équilibre, arrangées en losange les unes dans les autres et dont deux portent des bougies dans leur foyer ».

Gertrude Boon, dite *la belle tourneuse*, se piquait deux longues épées dans le coin des yeux, et les soutenait de ses mains en tournant sur elle-même avec une extrême rapidité.

Voy. **Bateleurs**.

Équipement militaire. Voy. **Arbalétriers**. — **Arctiers**. — **Armoyeurs**. — **Armuriers**. — **Arquebusiers**. — **Artificiers**. — **Artilliers**. — **Bougeniers**. — **Brigandiniers**. — **Ceinturiers**. — **Centralisation des métiers**. — **Charpentiers d'artillerie**. — **Couleuvriniens**. — **Damasquineurs**. — **Drapeaux**

¹ Tome I, p. 1.881.

² Voy. *bugulus* et *taborellus* dans le glossaire de Ducange, où le vrai sens de ces mots paraît avoir été méconnu.

³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 485.

¹ *Pantagruel*, liv. II, ch. 30.

² Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 1.847.

(Commerce des). — **Ecrevéiciers**. — **Écuciers**. — **Éperonniers**. — **Fondeurs de canons**. — **Fourbisseurs**. — **Fourreliers**. — **Gantelets**. — **Harnachement**. — **Haubergiers**. — **Heaumiers**. — **Lanciers**. — **Mailliers**. — **Piquiers**. — **Ploumiers**. — **Selliers**. — **Tailleurs de pierre**. — **Trumeliers**, etc.

Équipeurs. Voy. **Garde-bateaux**.

Équitation (MAÎTRES D'). Vers la fin du règne de Louis XV, on s'engoua en France de la façon dont les Anglais montaient à cheval. Le duc d'Orléans se mit à la tête du mouvement, et bientôt l'art français de l'équitation fut exclu des manèges, où l'on n'admit plus que des maîtres anglais. « Dans les promenades publiques, sur les boulevards, au bois de Boulogne, on ne vit plus que des cavaliers qui, d'après les nouveaux principes, obéissaient à tous les mouvements de leur cheval ¹ ». Les maîtres français durent alors ou abandonner leurs manèges ou se conformer à la nouvelle mode.

Voy. **Académistes** et **Écuyers**.

Erbiers. Voy. **Herboristes**.

Escacheurs. Voy. **Écacheurs**.

Escailleors. **Escailleteurs**. **Escailleurs**. Voy. **Couvreurs**.

Escamoteurs. Voy. **Prestidigitateurs**.

Escarcelles (FAISEURS D'). Titre qui appartenait à la corporation des boursiers.

L'escarcelle ou escharcelle tirait son nom du vieux mot français *eschars* qui signifiait avare ou au moins économe. La bourse était surtout affectée à la dépense, l'escarcelle plutôt à la recette ; les pèlerins, qui recevaient plus qu'ils ne donnaient, ne se mettaient jamais en route sans escarcelle.

Eschaudeurs. **Eschaudeurs**. **Eschaudisseurs**. Voy. **Échaudés** (**Faiseurs d'**).

Eschopiers. Marchands en échoppe ².

Escorcheeurs. Voy. **Équarrisseurs**.

Escrainiers. Voy. **Écriniers**.

Escrainniers. Voy. **Écranniers**.

Escremisseeurs. Voy. **Armes** (**Maîtres d'**).

Escrieniers. **Escrigniers**. Voy. **Écri-niers**.

Escreveiciers. Voy. **Ecreveiciers**.

Escrimeurs. Voy. **Armes** (**Maîtres d'**).

Escroiers. La *Taille de 1313* mentionne deux *escroiers*, mot que je ne rencontre nulle part ailleurs. Peut-être désigne-t-il des chiffonniers, *escroie* signifiant, en vieux français, morceau, lambeau, déchirure, etc.

Escuciers. Voy. **Écuciers**.

Escueilliers. **Escueliers**. **Escuil-lers**. **Esculiers**. Voy. **Écuelliers**.

Esgards. Voy. **Égards**.

Esgueulletiers. Voy. **Aiguilletiers**.

Eslagueurs. Voy. **Élagueurs**.

Esmineurs. Voy. **Mesureurs**.

Esmouleurs. Voy. **Rémouleurs**.

Espadacins. **Espadassins**. Voy. **Armes** (**Maîtres d'**).

Espadeurs. On nommait ainsi, dans les corderies, ceux qui *espadaient* la filasse. Cette opération consiste à « mettre la filasse sur l'entaille du chevalet, après qu'elle a été broyée, et à la battre avec une *espade*, qui est une espèce de palette de deux pieds de longueur ¹ ».

Espaliers de l'Opéra. « On appelle ainsi les divinités des chœurs, tant dans le chant que dans la danse. Tel amateur à une connoissance exacte du climat, du pays, du tempérament général et particulier des fruits qui composent ces espaliers ² ».

Espalmeurs. Ceux qui étendent sur la pierre ou sur le bois un vernis mastic qu'on nomme espalme. Un sieur Maille obtint, en mai 1727, un privilège exclusif pour la vente de ce vernis ³.

Espan. Ancienne mesure de longueur qui désignait l'espace compris entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt, la main étant bien étendue. Les statuts du 19 juillet 1353 interdisent aux savetonniers de confectionner des chaussures dépassant « un espan de pié et un espan de hault ⁴ ». Les cordonniers seuls pouvaient en confectionner de plus grandes.

Voy. **Paumée**.

Esperoniers. **Esperonneurs**. Voy. **Éperonniers**.

Espilleurs. Voy. **Tailleurs de pierre**.

Espincheurs. Voy. **Paveurs**.

Espingleurs. Voy. **Épingles**.

Espinguiers. Nom sous lequel la *Taille de 1292* désigne les fabricants d'épingles.

Esprit de vin. Voy. **Eau-de-vie**.

¹ Vie publique et privée des français, t. II, p. 253.

² Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *eschoparius*.

¹ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 142.

² S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. X, p. 51.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 142.

⁴ Ordonn. royales, t. XVI, p. 659.

Esquacheurs. Voy. **Écacheurs.**

Esqueliens. Nom que le *Livre des métiers* donne aux *écueilliens*.

Essaveurs. Voy. **Tanneurs.**

Essaveurs de beurres et fromages. Voy. **Contrôleurs.**

Essaveurs de bières. Voy. **Visiteurs.**

Essaveurs d'huiles. Voy. **Contrôleurs.**

Essaveurs des monnaies. « Officiers qui font l'essai des monnaies, qui recherchent si les matières employées sont au titre convenu ». Chaque hôtel des monnaies a un essayeur particulier, et tous dépendent d'un essayeur général qui fait sa résidence à Paris ¹.

Essaveurs de pourceaux. Langueyeurs ².

Essaveurs-contrôleurs - marqueurs des ouvrages d'étain. Offices créés, au nombre de huit, par édit de mai 1691. « L'estain fin sera marqué d'une double F couronnée, entourée du nom de la ville où ladite marque aura été apposée, et de l'année de l'apposition d'icelle... L'estain commun sera marqué d'un C couronné, entouré comme il est dit cy-dessus ³ ».

Essaveurs généraux des monnaies. Office qui paraît remonter au quatorzième siècle. Le titulaire avait autorité sur les essayeurs particuliers de chaque hôtel des Monnaies. Une ordonnance de 1543 s'exprime ainsi : « L'essayeur général ou l'essayeur particulier doit avoir ses balances bonnes et légères, loyaux et justes, qui ne jaugent d'un côté ne d'autre. Quand on pèse les essais, il doit être en lieu où il n'y ait vent ni froidure, et garder que son haleine ne charge la balance... ⁴ ».

Essaveurs - visiteurs - contrôleurs d'eau-de-vie et d'esprit de vin. Cinquante offices jurés créés en mars 1692 et augmentés de trente en février 1703. Ces offices furent rachetés par les jaugeurs en janvier 1706.

Establiers. Ceux qui ont soin de l'étable, de l'écurie.

Estacenels. Voy. **Estaceneux.**

Estaceneurs. Ceux qui font commerce de graisse de porc, de suif, de toutes matières grasses.

Estaceneux, changeurs, banquiers. Ducange écrit *estaceneux* ⁵ et Godefroy *estacenels*.

Estaceneux. Voy. **Estaceneux.**

Estacheurs. La *Taille de 1292* et celle de 1300 citent chacune deux estacheurs. Géraud croit qu'il faut y reconnaître des *atachiers*.

Estafettes. Courriers qui portaient les dépêches d'une poste à une autre. On en trouvera l'origine dans les *Mémoires du duc de Luynes*. Il écrivait à la date du 12 mars 1737 : « J'ai appris aujourd'hui ce que c'est que l'on appelle *staffette* en Allemagne, c'est un usage pour que les paquets soient rendus plus promptement... ¹ ».

Estaimiers. Voy. **Étain et Étameurs.**

Estaingniers et Estainiers. Voy. **Étameurs.**

Estaminets. Ils se sont d'abord appelés des *tabacs*. « Tabac est un lieu de débauche où l'on va prendre le tabac en fumée », écrit Furetière dans la première édition de son *Dictionnaire* publié en 1701 ; et il reproduit textuellement cette phrase dans l'édition de 1727.

Le mot estaminet semble d'origine étrangère. Aucun dictionnaire connu de moi ne le mentionne avant 1742. Je l'ai rencontré pour la première fois dans les *Mémoires* du graveur J.-G. Wille, qui écrivait vers 1740 : « Les artistes, dit-il, se rassembloient ordinairement *Au Panier fleuri*, rue de la Huchette, chez un marchand de vin célèbre, pour y souper dans une chambre qui leur étoit constamment réservée, et qu'on nommoit l'estaminette ² ». Encore Wille ne dit-il point que l'on fumât dans cette pièce.

L'Académie admit le mot *estaminet* dans son édition de 1742, et elle le définit ainsi : « Assemblée de buveurs et fumeurs. Le lieu où elle se tient porte aussi le même nom. Cet usage, qui vient des Pays-Bas, s'est établi à Paris sous le nom de tabagie ³ ».

Un supplément, annexé au *Dictionnaire de Trévoux* en 1752, est déjà un peu plus complet : « ESTAMINET. L's se prononce. Espèce de cabaret à bière, où l'on va boire et fumer à tant par tête. On boit et fume à discrétion dans les estaminets. En Flandres, les plus gros marchands vont à l'estaminet ; ils s'assemblent là pour parler de leur négoce et de leurs affaires. On appelle autrement ces sortes de lieux tabagies ⁴ ».

Cet article prit place dans la réédition du *Dictionnaire de Trévoux* donnée en 1771 ⁵.

Quant au *Dictionnaire de l'Académie*, il reproduit textuellement la définition de 1742 dans ses éditions de 1762, de 1778 et de 1814. Celle de 1835 inaugure une définition nouvelle, qui reparaît sans changement dans la dernière édition (1878) : « Lieu public où s'assemblent des buveurs et des fumeurs, et qu'on nomme aussi tabagie : aller à l'estaminet, fréquenter les estaminets ⁶ ».

¹ Tome I, p. 205.

² *Mémoires de J.-G. Wille*, t. I, p. 76.

³ Quatrième édition, t. I, p. 1669.

⁴ Page 1.029.

⁵ Tome III, p. 869.

⁶ Édition de 1835, t. I, p. 682 ; édition de 1878, t. I, p. 674.

¹ Voy. J. Boizard, *Traité des monnoyes*, t. II, p. 393 et suiv.

² Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *essaium*.

³ Articles 4 et 5.

⁴ Abot de Bazinghen, *Traité des monnoies*, t. I, p. 459.

⁵ Au mot *estaco*.

Littre reconnaît honnêtement qu'il ignore l'étymologie de ce mot. L'*Encyclopédie des gens du monde*, mauvaise compilation publiée de 1833 à 1844¹, avait été moins modeste, et lui avait consacré un article ridicule².

Les propriétaires d'estaminets appartenaient à la corporation des limonadiers.

Voy. **Cafès et Tabac**.

Estampes (MARCHANDS D'). Berthod, dans son *Paris burlesque* (1652), nous a conservé une longue description de la boutique du sieur Guerineau, *vendeur d'images* alors fort en vogue³.

Dits aussi *marchands imagers*, les débiteurs d'estampes habitaient presque tous la rue Saint-Jacques. Blégné cite parmi eux Fr. Jollain, chez qui l'on trouvait les *Portraits de la Cour* gravés⁴ par Pierre Simon; Pierre Landry, qui vendait des « estampes de dévotion de sept pieds de haut⁵ »; François et Nicolas Langlois, Michallet et Mariette, éditeurs de dessins d'architecture et aussi de vues de Paris⁶.

Ces commerçants appartenaient à la communauté des merciers. Vers la fin du dix-huitième siècle, les plus achalandés étaient les sieurs Cheveau et Daumont, le premier demeurait rue Saint-Jacques, le second rue Saint-Martin⁷.

Une des *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne nous introduit dans le magasin du sieur Dodet, *imager*. « On y voyait, dit-il, des petits maîtres, des savans, des abbés, des libraires, des auteurs, des officiers (car on y vendait aussi des cartes de géographie) et jusqu'à des coiffeurs, qui venaient faire emplette des costumes les plus nouveaux pour la frisure et les modes. Il était naturel que les peintres ou dessinateurs, les graveurs célèbres et les médiocres fréquentassent cette boutique. Aussi les y voyait-on par douzaine⁸ ». Une autre nouvelle du même auteur⁹ a pour titre *La belle estampière*, et celle-ci est la fille d'un « imager de la rue Saint-Jacques ».

Depuis longtemps, les marchands d'estampes en plein vent avaient envahi les larges trottoirs de l'hôtel des Monnaies¹⁰, ainsi que les deux passages ouverts sous les pavillons de l'Institut. Quand les passages furent supprimés, vers 1860, cette exposition quotidienne avait fini par constituer une des curiosités du quartier. D'illustres maîtres ne dédaignaient pas d'explorer les cartons aux flancs rebondis, et Karl Girardet a publié le portrait et raconté la vie du brave père Mathurin, le doyen de ces humbles locataires de l'État¹¹.

Estauppineurs. Voy. **Taupiers**.

Estaymiers. Potiers d'étain¹.

Esteufs, pelotes et balles (FAISEURS D'). Titre qui appartenait à la corporation des Pau-miers. On écrit encore *esteuviers*, *êteuffiers*, etc., etc.

Esteufviers. Nom que les statuts de novembre 1508 donnent aux paumiers.

Esteuviers. Estœuviers. Voy. **Pau-miers**.

Estofferesses. Marchandes d'étoffes. Ce mot paraît avoir été employé surtout dans le commerce de la soie, et avoir plus particulièrement désigné des boursières².

Estoffeurs. Ouvriers chargés d'habiller les figures d'église, de nettoyer les images, les tableaux, etc. J'emprunte cette définition au Dictionnaire de Godefroy³, mais les exemples qu'il y ajoute ne semblent guère la justifier. Ce mot ne figure ni dans le Dictionnaire de La Curne de Sainte-Palaye⁴, ni dans le Dictionnaire de Trévoux.

Estoupiers. Marchands d'étoupes. Cette profession m'est fournie par la *Taille de 1292*⁵.

Estrain (COUVREURS D'). Voy. **Paille** (Marchands de).

Estuis (OUVRIERS D'). Voy. **Gainiers**.

Estuveurs et Estuviers. Voy. **Étu-vistes**.

Etaimiers. Voy. **Étameurs**.

Étain (TRAVAIL DE L'). L'étain est souvent nommé, au moyen âge *peautre*, *peaultre*, *piautre*⁶, et l'on trouve désignés sous le nom de *peautriers*, *piautriers*, *peaultriers*, *estaimiers* et *étainiers*, les ouvriers qui le travaillaient.

Quand l'étain avait conservé, après la fonte, toutes les qualités qu'il possédait en lingot, il était dit « de bon aloiement »; c'est ainsi qu'on le qualifie dans le *Livre des métiers*⁷.

Au treizième siècle, trois corporations distinctes se partageaient les ouvrages d'étain :

1° Les *fondeurs d'étain*, qui confectionnaient de menus objets, agrafes, miroirs, fermaux, grelots, méreaux, etc.

2° Les *batteurs d'étain*, qui réduisaient le métal en feuilles très minces.

3° Les *potiers d'étain*, qui fabriquaient avec ce métal toute espèce de vaisselle, bassins, aiguères, etc.

¹ Vingt-deux volumes in-8°.

² Tome X (publié en 1838), p. 74.

³ Édit. de 1859, p. 135.

⁴ A l'eau-forte.

⁵ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 155.

⁶ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 189.

⁷ *Almanach Dauphin pour 1777*.

⁸ Nouvelle LXIII.

⁹ Nouvelle CLX.

¹⁰ Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. IV, p. 148.

¹¹ A. F., *Histoire de la bibliothèque Mazarine*, édit. de 1901, p. 274.

¹ Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *estagnum*.

² Voy. Ducange, *Glossaire* au mot *estoffa*.

³ *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, t. III, p. 617.

⁴ *Dictionn. historique de l'ancien langage françois*.

⁵ *Rôles de la Taille de 1292*, p. 508.

⁶ En latin *pestum* et *peutum*.

⁷ Titre XII.

Ces trois corporations se fondirent plus tard en une seule, celle des potiers d'étain, qui avait pour patron saint Fiacre.

La *Taille de 1300* cite 6 *peautriers*, et je relève dans celle de 1313 cette mention : « Jehan Petit, feiseur d'escuelles de piautre ¹ ». Ils étaient 13 en 1305 et 22 peu de temps après ².

Étainiers. Qualification que prennent les cloutiers dans leurs statuts de 1676, qui les autorisent à étamer les objets de leur fabrication.

Ce mot a désigné aussi les ouvriers qui travaillaient l'étain.

Étalages. On a vu, au mot *boutiques*, comment les marchands de Paris comprenaient jadis l'étalage. Il avait déjà pris, au quatorzième siècle, assez d'importance pour que la police dût intervenir et défendre toute saillie sur la rue. Les règlements regardaient comme faisant partie de l'étalage les « auvents, enseignes, bancs, comptoirs, tables, selles, pillés, taudis, escoffrets, chevalets, escabelles, tranches et autres choses qui peuvent rétrécir le passage des rues ³ ». Une ordonnance du prévôt de Paris, en date du 25 novembre 1396, nous apprend que les boutiquiers les plus envahissants étaient les cordonniers, les chapeliers, les pelletiers, les chaussetiers, les fourbisseurs, les lormiers, les fripiers et les rôtisseurs. Défense fut faite de tolérer aucun étalage sur la voie publique, et comme les marchands ne se pressaient pas d'obéir, les commissaires de police parcoururent le 3 juillet 1533, tous les quartiers, faisant retirer les étalages en leur présence, et menaçant de la prison les débitants trop lents à s'exécuter. Il n'en fallut pas moins réitérer l'interdiction vingt ans après. Le 16 juin 1554, un arrêt du Parlement renouvela « les prohibitions cy-devant faites contre les artisans qui mettent ordinairement et avancent sur rue hors leurs ouvriers et boutiques, leurs selles, pillés et autres avances et entreprises qui empeschent et incommode grandement les rues et passages par icelles, dont arrivent de jour en autre plusieurs inconvénients ⁴ ». Le règlement de police du 22 septembre 1660 défendit « tous estalages excédant huit pouces après le gros mur es plus grandes rues ».

On dut lutter aussi contre les proportions exagérées données aux serpillières, toiles ou bannes que les commerçants tendaient devant leurs magasins, afin de les préserver du soleil et de la poussière, et qui avaient aussi l'avantage de les rendre tellement sombres qu'on ne pouvait plus distinguer la qualité des objets qu'elles renfermaient. Les drapiers surtout se montrèrent intraitables sur ce point. Un règlement du 6 octobre 1391 déclare que plusieurs « habitans s'étoient rendus plaintifs par devers le prévost de Paris sur ce que ils disoient que souventefois ils avoient esté deceuz par les drapiers, en acheptant leurs draps,

par les grands umbres et veues obscures qui estoient entour et au devant des ouvrouers d'iceux drapiers, par le moyen des lucarnes et grans serpillières, nouës et autres, que iceulx drapiers mettoient au devant de leurs dits ouvrouers ». Le prévôt reconnut que l'acheteur ne pouvait « avoir vraye congnoissance des draps qu'il achectoit, ne savoir se ilz estoient bons ou mauvais, gros ou délié filez, ne de vrayes couleurs », et il détermina la dimension des serpillières autorisées, qui devaient être placées assez haut pour qu'il fut facile de « passer dessoulz tant à pié comme à cheval ¹ ». Sur ce point, les règlements de police varièrent sans cesse. En 1486, en 1554, on ordonna la suppression absolue de toutes bannes ; en 1639, on les autorisa sous certaines conditions ; en 1666 et en 1683, on les interdit de nouveau.

On avait aussi obtenu des marchands qu'ils réduisissent leurs étalages à des proportions raisonnables, car Savary vers 1720 décrit ainsi celui d'importants commerçants : « Les merciers et les épiciers ont des montres de leurs merceries et drogueries pendues à leurs auvents. Les orfèvres et jouailliers ont de certaines boîtes sur leurs boutiques, qu'ils nomment leur montre, dans lesquelles il y a des bijoux et des ouvrages de leur profession. La montre des boulangers est une grille composée de partie de gros fer et partie de treillis de fil d'archal, qui occupe toute l'ouverture de leur boutique sur la rue. Au dedans de cette grille sont divers étages de planches sur lesquelles se mettent les différentes sortes de pain ² ».

Voy. **Boutiques**.

Étaleurs. Voy. **Bouquinistes**.

Étaliers, « Garçons bouchers, ainsi nommés à cause de la viande qu'ils étalent dans leurs boucheries pour la vendre à la main ». D'autres débitants du même genre, les garçons poissonniers, entre autres, ont aussi porté ce nom ³.

Étalonneurs et visiteurs des mesures. Titre qui appartenait aux *mesureurs de sel*. Aux termes de la grande ordonnance de février 1415 ⁴, ils devaient « ajuster sur les estalons de cuivre qui sont à l'Hostel de ville », et poinçonner après examen les mesures destinées au commerce du sel, et à celui des grains : minots, boisseaux, picotins, etc. Ils faisaient chaque année une visite chez les marchands qui se servaient de ces mesures, s'assuraient qu'elles étaient en bon état, et signalaient au besoin les contraventions. Toute fraude non révélée les exposait à une amende de soixante sous. L'ordonnance de décembre 1672 statue que l'armoire de l'hôtel de ville renfermant les étalons des mesures employées par les marchands de sel sera fermée à deux clefs, dont l'une restera

¹ Page 149.

² G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 17.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 329.

⁴ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIII, p. 387.

¹ Delamarre, t. IV, p. 335.

² *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 784.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 152.

⁴ Chapitre XVIII.

entre les mains du plus ancien des mesureurs de sel, l'autre entre les mains du dernier nommé ¹.

Étameurs. Titre qui appartenait à la corporation des cloutiers. Mais bien d'autres industriels avaient le droit d'étamer leurs produits.

On nommait plus particulièrement *maignens* les chaudronniers ambulants qui faisaient de l'étamage leur spécialité.

Les mots *estaimiers*, *estainiers*, *estaignniers*, etc. désignent à la fois les potiers d'étain et les étameurs.

Étaminiers. Fabricants d'étamine. C'était une étoffe de laine ou de soie, très légère et non croisée. Elle était connue dès le onzième siècle ², et l'on sait qu'au quatorzième on s'en servait pour passer des liqueurs, pour essuyer les vases à boire, et aussi pour faire des chemises ³. On l'employa beaucoup plus tard à confectionner les robes des avocats, les voiles des religieuses et des vêtements de deuil. Il s'en fabriquait dans toute la France ⁴.

Étape. La place des halles destinée au commerce des vins s'appelait l'étape. En 1413 l'étape fut transférée des halles à la Grève. Louis XIV en fit établir une autre à la porte Saint-Bernard.

Vendre à l'étape ou à l'estappe signifiait vendre au marché, par opposition à la vente en bateau avant le déchargement. « Aucun vendeur, dit l'ordonnance de 1415, ne commencera vente à l'estappe jusques à ce que Prime ⁵ soit sonnée à Notre-Dame ; et aussi ne vendra à ladite estappe qu'une charretée ou chariotée de vin à une fois, et n'entreprendra autre jusques à ce qu'il ayt délivré la première ⁶ ».

Éteignoirs. Voy. **Chandeliers**.

Étêteurs. Voy. **Caqueurs** et **Éla-gueurs**.

Éteuffiers. Voy. **Esteufs (Faiseurs d')**.

Étouprières. Femmes qui transformaient en étoupes de vieux cordages provenant des navires.

Étrennes (DIMANCHE APRÈS LES). C'est le dimanche qui suivait le 1^{er} janvier. La confrérie des drapiers se réunissait « le dimanche après les estraines ⁷ ».

Étrenniers. Voy. **Jouets (Fabricants de)**.

Étroigneurs. Voy. **Élagueurs**.

Étronçonneurs. « Étronçonner un arbre, dit La Quintinye, c'est lui couper entièrement

la tête, en sorte qu'il ne soit plus que comme un tronçon ¹ ».

Voy. **Élagueurs**.

Étronneurs. Voy. **Élagueurs**.

Étuïs à chapeaux (FAISEURS d'). Titre que prenait la corporation des cartonniers.

Étuveurs. Voy. **Étuvistes**.

Étuvistes. Les croisés avaient rapporté d'Orient le goût des bains, et de bonne heure les étuves s'étaient multipliées à Paris. La *Taille de 1292* mentionne déjà vingt-six étuves, réparties à peu près dans tous les quartiers.

Chaque matin, au point du jour, les valets étuveurs parcouraient les rues, annonçant que les bains étaient prêts :

Oiez c'on crie au point du jor ² :
Seignor, quar vous alez baingnier
Et estuver sanz delaier ³,
Li baing sont chaut, c'est sanz mentir.

Les statuts des étuveurs sont compris dans le *Livre des métiers* ⁴, mais ils y ont été insérés après la mort d'Étienne Boileau, car l'écriture date du quatorzième siècle seulement. Ils offrent, d'ailleurs, un grand intérêt comme peinture des mœurs de l'époque.

Le métier était franc, ce qui signifie que chacun pouvait s'établir étuveur sans payer aucune redevance. On se bornait à exiger l'engagement de respecter les statuts rédigés en commun par les membres de la corporation.

Nul ne devait annoncer l'ouverture des étuves avant le point du jour, « pour les perilz qui pevent avenir en ceux qui se lievent audit cri pour aler aus estuves ». Ces périls prouvent le peu de sûreté que présentaient les rues pendant l'obscurité.

Il était défendu de recevoir dans les étuves des femmes d'une conduite suspecte, des lépreux ou des lépreuses, des vagabonds, des gens mal famés, coureurs de nuit : « Que nulz dudit mestier ne soustiengne en leurs mesons ou estuves bordiaus de jour ne de nuit, mesiaus ne meseles, reveurs, ne autres genz diffamez de nuit ».

Le prix de l'étuvage était fixé à deux deniers (un franc peut-être de notre monnaie), celui du bain à quatre deniers. Cette distinction montre bien que, parmi les personnes qui fréquentaient les étuves, les unes se bornaient à prendre un bain de vapeur, tandis que d'autres y faisaient succéder un bain d'eau chaude ; c'est encore ce qui se pratique dans les bains publics de l'Orient. Au siècle suivant, les prix étaient presque doublés : l'étuvage coûtait quatre deniers, l'étuvage et le bain réunis huit deniers. Le peignoir était fourni moyennant un denier.

L'habitude des étuves était si générale que l'État prenait de grandes précautions pour en

¹ Chapitre XXV, art. 7.

² Quicherat, *Histoire du costume*, p. 154.

³ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 375.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1.908.

⁵ Prime se sonnait alors le matin à six heures.

⁶ Chap. V, art. 21.

⁷ *Ordonn. royales*, t. III, p. 531.

¹ *Instruction pour les jardins*, t. I, p. 94.

² Jour.

³ Sans différer.

⁴ Titre LXXIII.

prévenir la fermeture. Ainsi, quand un hiver rigoureux faisait hausser le prix du bois et du charbon, le prévôt de Paris admettait les réclamations des étuveurs, et augmentait le prix d'entrée proportionnellement à celui qu'avait atteint le combustible : « Et pour ce que en aucun temps buche, charbon sont plus chiers une fois que autre », le prévôt de Paris pourra élever le prix des étuves, « par le rapport et serement ¹ des bones genz dudit mestier ».

Un article, sans doute postérieur à ces premiers statuts, nous apprend qu'on allait aux étuves le soir aussi bien que le matin, que souvent on y restait toute la nuit, et que la réputation de ces maisons était déjà fort mauvaise : « Que nuls ne chauffe estuves à Paris que pour hommes tant seullement ou pour fames, lequel qui li plera, car c'est vil chose et honteuse, pour les ordures et pour les perilz qui y pevent avenir ; car quant les hommes s'estuvent par devers le soir, aucune foiz ils demeurent et gisent leens jusques au jour qu'il est haute heure. Et les dames viennent au matin es dictes estuves, et aucune foiz vont es chambres aus hommes par ignorance ; et assés d'autres choses qui ne sont pas belles à dire ».

Les étuves étaient fermées les dimanches et jours de fête.

Trois « preud'hommes du mestier », élus par leurs confrères et acceptés par le prévôt de Paris, prêtaient serment de dénoncer toutes les contraventions aux statuts, les « mesprentures », dit le texte. Chaque contravention de ce genre était punie d'une amende de dix sols, dont six allaient au roi, et les quatre autres aux preud'hommes jurés.

En dépit de ces sages règlements, les étuves continuèrent à servir de lieux de plaisirs, et rien ne paraît avoir été changé pendant longtemps à leur organisation. Au commencement du seizième siècle, on criait encore l'ouverture des étuves au point du jour.

Les bains se prenaient dans des baquets de bois, car la baignoire de métal est d'invention récente. En 1416, Isabeau de Bavière payait treize sous pour faire « desassembler et rassembler, recingler et relier tout de neuf deux cuves à baigner » pour son usage ². En 1478, Jacques Cadot, menuisier, reçoit trente sous, pour une « cuve à baigner » le roi. En 1481, Mace Pignet, tonnelier, demande vingt-deux sous six deniers « pour avoir habillé et nettoyé les cuves à baigner » Louis XI ³. Les peignoirs ou fonds de bain se nommaient *baignoères* ou *baignoires* ; ils étaient ordinairement de toile très fine, et on employait jusqu'à douze aunes pour en faire un seul ⁴.

Les cuvettes de toilette se nommaient alors *bassins à laver*. Ordinairement, on les posait à terre sur une natte, et l'on se lavait à genoux la tête et le haut du corps, c'est-à-dire tout ce que le bain laissait hors de l'eau. Le *pot à laver*

ou *pot à eau*, différait de l'aiguillère, qui s'employait surtout pour le lavage des mains avant et après le repas. On voit dans l'inventaire dressé après la mort de Charles V que ce prince possédait vingt-quatre bassins à laver en or, une foule de bassins semblables en argent et « ung bassin ou vaisseau à laver piez » qui pesait 47 marcs d'argent ¹.

Les grandes familles avaient souvent des étuves et des salles de bain dans leur hôtel ; les récits du temps nous en fournissent de nombreuses preuves ². Des étuves destinées à la maison royale avaient été construites dans le jardin du Palais, à l'extrémité de la Cité, et ce petit bâtiment figure encore sur le plan dit de Ducerceau, qui date du milieu du seizième siècle. Il y avait également des étuves et des bains au Louvre, à l'hôtel Saint-Paul et à celui du Petit-Musc. Sauval nous dit même qu'« ils étoient pavés de pierre de liais, fermés d'une porte de fer treillissé, et entourés de lambris de bois d'Irlande ; les cuves étoient de même bois, ornées tout autour de bossetes dorées, et liées de cerceaux attachés avec des clous de cuivre doré ³ ».

En somme, les étuves rendaient de réels services, bien qu'elles n'eussent rien perdu au seizième siècle de la mauvaise réputation qu'elles s'étaient légitimement acquise depuis le quatorzième. Toutefois leur vogue ne se soutint pas. Endroits de perdition, anathématisés à la fois par les prédicateurs catholiques et par les ministres huguenots, elles se virent peu à peu abandonnées, et presque toutes disparurent. La morale y gagna, cela est certain, mais nous allons voir tout ce qu'y perdit la propreté. Les étuves fermées, à qui s'adresser pour les soins du corps ? Restaient seulement les barbiers-chirurgiens, dont les boutiques n'avaient rien d'attrayant. Dans un réduit obscur gisaient trois ou quatre baquets destinés surtout aux malades ; quant au maître barbier, il était là, prêt à vous rendre ses petits services, essuyant ses mains qui venaient de panser un cautère ou d'ouvrir un abcès. Entre deux maux, il faut choisir le moindre. Les Parisiens prirent leur parti, et sans trop de peine, semble-t-il. On cessa d'aller au bain ; puis, l'habitude de l'eau une fois perdue, on finit par ne plus se laver du tout, même chez soi. Une charmante et élégante reine, Marguerite de Navarre, dans un dialogue amoureux composé par elle ⁴, trouve tout naturel de dire à son amant : « Voyez ces belles mains ; encore que je ne les aye point descarrassées depuis huit jours, gageons qu'elles effacent les vostres ⁵ ».

Le 23 mars 1673, Louis XIV créa la corporation des *barbiers-baigneurs-étuvistes-perruquiers*, à laquelle il octroya, en mars 1674, puis en avril 1718 des statuts que j'ai analysés à l'article Barbiers.

¹ *Inventaire*, p. 75, 184 et 199.

² Voy. entre autres, dans les *Cent nouvelles nouvelles*, les contes 1 et 3.

³ Tome II, p. 273, 274, 280.

⁴ Tallemant des Réaux, t. I, p. 147.

⁵ *La ruelle mal assortie*, p. 114.

¹ Serment.

² V. Gay, *Glossaire*, p. 104.

³ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'hôtel*, p. 353 et 390.

⁴ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 230 et 350.

A cette époque, il y avait encore à Paris deux établissements installés sur le modèle des anciennes étuves. Ils étaient situés rue Marivaux¹ et rue du Cimetière-Saint-Nicolas², et les anciennes traditions s'y étaient conservées. On pouvait y prendre à la fois des bains d'eau chaude et des bains de vapeur, et la séance était souvent terminée par l'application d'une ou deux ventouses dans le dos. Voici, au reste, d'après un livre devenu fort rare³, comment les choses se passaient alors :

« Celui qui veut se baigner dans l'eau froide va à la rivière.

» Nous lavons la crasse dans les bains chauds, soit assis dans la cuve, soit en montant en haut aux bancs à suer, et nous nous frottons de la pierre ponce ou d'une estamine.

» Le maistre ou valet des estuves scarifie la peau avec sa lancette en y appliquant des ventouses, pour en tirer du sang qui est entre chair et cuir, et l'essuye avec une éponge ».

Les établissements de ce genre portaient en général le nom de bains, et on réservait celui d'étuves pour les maisons où des bains de vapeur étaient administrés par ordre du médecin.

Bien que les anciens étuvistes aient eu, selon toute apparence, pour patron saint Michel, la communauté créée par Louis XV fut placée sous le patronage de saint Louis.

Le *Livre des métiers* cite des *estuveurs* et des *estuveresses*. L'ordonnance des Bannières (1467) en fait des *estuviers*. On trouve encore *estueviers*, *estueceors*, *stuvours*, etc., etc. *

Éventaillers. Voy. Éventaillistes.

Éventaillistes ou **éventaillers**. Les éventails primitifs, souvent nommés *éventoirs*, se composaient d'une touffe de plumes étalées à l'extrémité d'un manche plus ou moins orné. Ils étaient sans doute fabriqués alors par les *plumassiers*. Sous François I^{er}, l'éventail cessa d'être un meuble d'intérieur pour devenir un objet de toilette ; il fut classé parmi les *contenances*, c'est-à-dire mis au même rang que les jolis colifichets, tels que pelotes, flacons à parfums, cachets, clefs, etc., qui étaient suspendus à la ceinture, et qu'on prenait à la main pour se donner une contenance. L'éventail est ainsi décrit dans l'*Isle des Hermaphrodites*, pamphlet composé sous Henri III : « Je vy qu'on luy mettoit en la main un instrument qui s'estendoit et se replioit, que nous appelons icy esventail. Il estoit d'un vélin aussi délicatement découpé qu'il estoit possible, avec de la dentelle à l'entour de pareille estoffe. Il estoit assez grand, car cela devoit servir comme d'un parasol pour se conserver du hasle⁴ ». Sous Richelieu, on voit les grandes dames la montre à la ceinture et leur éventail à la main.

Vers le début du règne de Louis XV, l'éventail prend de telles dimensions qu'« il y a de petites personnes dont la taille n'a pas deux fois la hauteur de l'éventail¹ ».

Le commerce des éventails appartient pendant fort longtemps aux merciers, qui se chargeaient de les faire peindre, dorer et monter comme ils l'entendaient. En 1678 seulement, fut constituée une communauté d'éventaillistes, et leurs premiers statuts datent du mois de février. Ils reconnaissent aux maîtres le droit de « faire fabriquer et composer un éventail de toutes les parties qui luy sont nécessaires, le vendre et débiter dans leurs boutiques et magasins ». Ils pouvaient les orner de peintures représentant des oiseaux, des fleurs, des paysages et même des personnages, à condition que ce ne fussent pas des portraits, spécialité réservée à la corporation des peintres.

Il faut noter ici que les tabletiers étaient autorisés aussi à fabriquer des *bois* d'éventails.

Chaque maître éventailliste ne devait avoir à la fois plus d'un apprenti. L'apprentissage durait quatre années ; il était suivi de deux années de compagnonnage et terminé par le *chef-d'œuvre*, dont étaient dispensés les fils de maître et les maris des filles de maître.

Les veuves étaient autorisées à continuer le commerce de leur mari, et à conserver son apprenti, mais elles ne pouvaient en engager un nouveau.

La qualité de maître éventailliste n'était pas incompatible avec celle de doreur sur cuir.

Chaque maître devait timbrer ses produits d'une marque particulière, propre à en faire reconnaître l'auteur.

En 1692, il y avait derrière l'église Saint-Leu un grand magasin d'« eventailles »², où se fournissaient la plupart des merciers détaillants. Les maîtres étaient dits officiellement *éventaillistes-faiseurs et monteurs d'éventails*.

La communauté paraît avoir été très remuante. On la voit sans cesse en procès avec les peintres, avec les merciers, avec les gantiers, avec les tabletiers. L'édit de 1776 la réunit à ces derniers. Le nombre des maîtres était alors de 130 environ, et ils avaient pour patron saint Louis, dont ils célébraient la fête dans la petite église Sainte-Marine.

Voy. Peintresses en éventails.

Éventaire (MARCHANDES A). « Femmes qui vendent par les rues de Paris, sur des paniers qu'on nomme *inventaires*³ ». On lit dans les *Cris de Paris* au seizième siècle : « A ma belle esventoire ! » Enfin, l'*Encyclopédie méthodique*⁵ me fournit la définition suivante : « Éventaire, panier plat, presque carré, sur lequel les petites marchandes de fruits, de poissons et autres menues denrées étalent devant elles la marchan-

¹ Auj. rue Nicolas-Flamel.

² Auj. rue Chapon.

³ De Franqueville, *Le miroir de l'art*, p. 197.

⁴ Quicherat, *Histoire du costume*, p. 359.

⁵ Édition de 1724, p. 18.

¹ *Mercur de France*, octobre 1730, p. 2.315.

² *Le Livre commode pour 1692*, t. II, p. 20.

³ Richelet, *Dictionnaire* (1693), t. I, p. 1.931.

⁴ Par A. Truquet.

⁵ Fin du dix-huitième siècle.

dise qu'elles portent vendre par les rues de Paris. On dit communément *inventaire*¹ ».

On trouve aussi *Porte-éventaire*.

Examineurs. Voy. **Commissaires de police**.

Examineurs des comptes. Voy. **Auditeurs**.

Exécuteurs des hautes œuvres ou de la haute justice. Voy. **Bourreaux**.

Expéditionnaires. Titre qui appartenait à la corporation des écrivains.

Expéditionnaires en cour de Rome. Voy. **Banquiers**.

Expérience. Voy. **Chef-d'œuvre**.

Experts. Voy. **Dentistes**. — **Herniaires** et **Renouveurs**.

Experts en écritures. Voy. **Arithméticiens** et **Écrivains**.

Experts du fer doux. Offices créés par édit du 6 mars 1626. Les titulaires devaient, d'accord avec les contrôleurs-visiteurs, « cognoistre, distinguer et marquer le fer doux d'avec le fer aigre ».

Experts-jurés. Voy. **Vérificateurs de mémoires**.

F

Fabricants. Jusqu'au début du dix-neuvième siècle, ce mot ne s'appliquait qu'aux faiseurs d'étoffes. En 1762, l'Académie française le définit ainsi : « qui entretient plusieurs métiers où l'on travaille à des étoffes de soie, de laine, etc. »². En 1814, elle reproduit textuellement cet article et ajoute : « Quelques-uns écrivent *fabriquant*³ ». Enfin, en 1835, elle se décide à modifier sa rédaction, et définit ainsi le mot fabricant : « Celui qui fabrique ou fait fabriquer »⁴. Jusque-là, on disait dans ce sens *manufacturier*.

Voy. Manufacturiers.

Fabricateurs. Nom donné parfois aux ouvriers des monnaies, mais qui désignait plus souvent les faux monnayeurs.

Fabriques. Voy. **Forgerons**.

Fabriceurs et Fabriciens. Voy. **Fabriqueurs**.

Fabriquants. Voy. **Fabricants**.

Fabriqueurs. « Tous ceux qui fabriquent ou inventent. » C'étaient aussi les membres du conseil de fabrique dans les églises ; mais, en ce dernier sens, on disait encore *fabricteurs*, *fabriciens*, *fabrisseurs*, etc.

Fabrisseurs. Voy. **Fabriqueurs**.

Faciniers. Même sens que devins, sorciers, enchanteurs, etc.

Voy. Bateleurs et Devins.

Facteurs. Voy. **Courtiers**. — **Gardes-ventes**. — **Luthiers**. — **Orgue**. — **Piano**, etc.

Facteurs des postes. Ils datent de 1758, année où M. de Chamousset, conseiller à la Chambre des comptes, obtint l'autorisation d'établir, dans l'intérieur de Paris, une petite poste analogue à celle qui fonctionnait déjà à Londres.

Le nombre des facteurs fut d'abord fixé à 117 et celui des distributions quotidiennes à trois. La première commençait à huit heures du matin et comprenait les lettres recueillies dans la dernière tournée de la veille ou déposées dans les boîtes avant cinq heures du matin.

Les facteurs chargés de la première distribution repassaient une heure après, c'est-à-dire vers neuf heures, pour prendre à la porte des maisons les réponses aux lettres qu'ils avaient distribuées et pour les rapporter au bureau de leur quartier.

Ces bureaux étaient au nombre de 9, et les boîtes au nombre de 37, installées chez des épiciers, des marchands de tabac, des pâtisseries, des cafetiers, etc.¹

La deuxième distribution avait lieu vers midi, et la troisième à cinq heures².

Les facteurs prévenaient de leur passage en

¹ Commerce, t. II, p. 112.

² Quatrième édition.

³ Cinquième édition.

⁴ Sixième édition.

¹ Jèze, *État ou tableau de la ville de Paris pour 1760*, article *Boîtes à lettres*, p. 331.

² Al. Belloc, *Les postes françaises*, p. 198.

agitant une sorte de crecelle, ce qui les fit désigner sous le nom de *porte-crecelle* ou *porte-claquette*.

En 1761, le port des lettres coûtait trois sous dans la banlieue et deux sous seulement dans Paris, qui comptait alors environ deux cents facteurs. Ceux-ci avaient déjà l'habitude d'aller dans chaque maison offrir un almanach à la fin de l'année. *Le courrier vigilant, ou étrennes de la poste de la ville et banlieue de Paris* est un joli petit volume in-32, qui débute par ce couplet-préface :

Recevez ce petit présent,
C'est l'étréne du sentiment.
Comptez toujours sur un facteur
Pour vous plein de zèle et d'ardeur ;
Et n'oubliez pas le commis
De la p'tit' poste de Paris.

Le frontispice représente un facteur qui reçoit dans sa boîte une lettre que lui jette une dame du haut d'un balcon ².

Voy. **Commis**. — **Porte-claquette** et **Poste (Service de la)**.

Facturiers. Nom que l'instruction générale du 12 mai 1692 donne aux tisserands de toile.

Fagoteurs. Fabricants ou joueurs de l'instrument appelé aujourd'hui basson, et jadis dit fagot.

Fagotiers. Faiseurs de fagots, bûcherons.

Ils sont dits aussi *faisseurs*, *faisseillers*, etc., du mot *faisse* qui signifiait bande, lien, et aussi charge, fardeau ³, etc.

Faïenciers. Au quinzième et au seizième siècles, le peu de faïence qui existait en France provenait des fabriques italiennes. Bernard Palissy trouva le secret de cette composition, mais il mourut sans avoir voulu divulguer ses procédés ; il travailla pour sa gloire plus que pour l'art qu'il avait créé, et qui disparut avec lui.

On dit que le duc de Nevers introduisit en France quelques ouvriers italiens habitués à ce genre de travail. Ce qui est sûr, c'est qu'Henri IV encouragea l'industrie de la faïence ⁴, facilita l'établissement de manufactures en province puis à Paris au faubourg Saint-Marceau. Une petite communauté s'y forma, qui fut en 1706 réunie à celle des émailleurs.

Cette fabrication resta languissante jusqu'à l'époque des embarras financiers de Louis XIV. En 1709, il se décida à remplacer son service d'or par de la vaisselle de faïence ⁵. Saint-Simon raconte que « tout ce qu'il y eut de considérable se mit en huit jours en faïence ». Le duc d'Antin, empressé de faire sa cour, vint « à Paris

choisir force porcelaine admirable, qu'il eut à grand marché, et enlever deux boutiques de faïence qu'il fit porter pompeusement à Versailles ¹ ».

En 1759, l'argent était devenu si rare que le roi devait aux domestiques de sa maison dix mois de gages. Madame de Pompadour, le maréchal de Belle-Isle, le duc de Choiseul, les ministres envoyèrent à la Monnaie leur vaisselle plate, qu'on leur paya en billets. Les bourgeois enterrent la leur, et firent étalage de faïence. Il en existait alors un grand magasin à la porte Saint-Bernard ² ; l'avocat Barbier qui y va, s'y rencontre avec le lieutenant de police, venant, lui aussi, remonter son ménage ³. Louis XV ne possédait que quarante-deux assiettes d'or ⁴, il les livre ; et de temps en temps des arrêts du Conseil rappellent aux populations peu empressées, que l'hôtel des Monnaies attend leur visite ⁵. Le 24 novembre, Voltaire demandait à d'Argental s'il mangeait « sur des assiettes à cul noir ⁶ », faïence recouverte d'un vernis brun et alors à la mode.

Faisandiers. « Les travaux d'un faisandier sont de nourrir, pendant toute l'année, un certain nombre de poules faisandes, pour se procurer beaucoup d'œufs ; de mettre un coq faisand avec sept de ces poules dans de petits enclos séparés où elles soient à l'abri de tous les animaux malfaisants... Il n'y a que les princes et les seigneurs qui font multiplier les faisands dans leurs parcs, et qui pour cet effet font bâtir exprès des enceintes murées, qu'on nomme faisanderies ⁷ ».

Il y avait un faisandier en titre au château de Vincennes, à celui de Chambord, etc. ⁸.

Faisneurs et Faisniers. Voy. **Crocheurs** et **Croque-morts**.

Faisseurs et Faisseillers. Voy. **Fagotiers**.

Faïssels. Faïssiaux. Faïssiers. Voy. **Crocheteurs**.

Faïssiers. Titre qui désignait une des classes de la corporation des vanniers.

Falotiers. Officiers attachés à la maison royale. Ils « vont le soir mettre des falots ou lumières sur les escaliers et en différens endroits du Louvre ou du château où le Roy loge ⁹ ».

Voy. **Falots**.

¹ *Mémoires*, t. VI, p. 414 et 415.

² Il existait encore en 1787. Voy. Thiéry, *Guide des amateurs*, t. II, p. 139.

³ Barbier, *Journal*, novembre 1759, t. VII, p. 200.

⁴ Barbier, *Journal*, septembre 1754, t. VI, p. 65.

⁵ Barbier, *Journal*, janvier et mars 1760, t. VII, p. 221 et 237.

⁶ *Œuvres*, édit. Beuchot, t. LVIII, p. 252.

⁷ Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 482.

⁸ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 351 et 377 ; pour 1736, t. I, p. 463 et 485.

⁹ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 129.

¹ Barbier, *Journal*, novembre 1761, t. VII, p. 415.

² Grand-Carteret, *Les almanachs français*, p. 138.

³ Voy. Ducange, aux mots *faisium* et *faitum*.

⁴ De Thou, *Historia sui temporis*, an. 1603, liber XXIX.

⁵ *Lettres de la princesse Palatine*, 8 juin 1709, t. I, p. 114.

Falots. Par lettres patentes de mars 1662, Louis XIV créa, à la demande de l'abbé Laudati Caraffa, des « porte-lanternes et porte-flambeaux, pour mener, conduire et éclairer ceux qui voudront aller et venir par les rues ». Je lis dans les considérants de l'acte : « Les vols, meurtres et accidents qui arrivent journellement en nostre bonne ville de Paris, faute de clarté suffisante dans les rues ; et d'ailleurs, la plupart des bourgeois et gens d'affaires n'ayant pas les moyens d'entretenir des valets pour se faire éclairer la nuit pour vacquer à leurs affaires et négoce ; souffrant une très grande incommodité et principalement l'hiver, que les jours étant courts, il n'y a pas de temps plus commode pour y vacquer que la nuit ; n'osant pour lors se hasarder d'aller et venir par les rues, faute de clarté... ». Le 26 août de la même année, le Parlement enregistra ces lettres patentes et soumit le concessionnaire de l'entreprise aux conditions suivantes : « Les flambeaux dont les commis se serviront seront pris et achetez chez les maîtres épiciers de ceste ville de Paris ou fabriquez par eux ; lesdits flambeaux seront d'une livre et demie, de bonne cire jaune, marquez des armes de la ville, et divisez en dix portions esgales, sur lesquelles seront réservés trois poulces qui seront enclavés dans un morceau de bois, afin que lesdites dix portions puissent brusler entièrement pour faire ce service ; pour chacune des quelles portions, ceux qui voudront se servir desdits flambeaux payeront cinq sols. Et à l'esgard des porte-lanternes, ils seront divisés par postes, qui seront chacun de huit cents pas, valant cent toises... Pourront aussi lesdits porte-lanternes éclairer ceux qui vont en carrosse ou en chaise, et pour chacun quart d'heure sera payé cinq sols. A cet effet, les dits auront un sable ¹, juste d'un quart d'heure, marqué aux armes de la ville, qu'ils porteront attaché à leur ceinture... ² ».

En 1769, les porte-flambeaux sont devenus *falotiers* et *falots*, et il existe des bureaux où « l'on donne un falot à des hommes qui se tiennent la nuit dans les rues pour éclairer ceux qui se retirent, moyennant une légère rétribution. Ces falots sont numérotés, et ceux qui les portent sont enregistrés à la police, qui leur donne une permission imprimée et timbrée ³ ».

Sébastien Mercier, dans son *Tableau de Paris* ⁴ dépeint ainsi l'organisation et les mœurs de ces utiles auxiliaires de la police : « Le falot est tout à la fois une commodité et une sûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux. Le falot vous conduit dans votre maison, dans votre chambre, fût-elle au septième étage, et vous fournit de la lumière quand vous n'avez ni domestique, ni servante, ni allumettes, ni amadou, ni briquet. Ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs et protègent

le public presque autant que les escouades du guet. Ces rôdeurs, tenant lanterne allumée, sont attachés à la police, voient tout ce qui se passe ; et les filoux qui dans les petites rues, voudraient interroger les serrures, n'en ont plus le loisir devant ces lumières inattendues. Elles se joignent aux réverbères pour éclairer le pavé... A la sortie des spectacles, ces porte-falots sont les commettants des fiacres ; ils les font avancer ou reculer selon la pièce qu'on leur donne. Comme c'est à qui en aura, il faut les payer grassement, sans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. D'ailleurs, au moindre tumulte, ils courent au guet et portent témoignage sur le fait ».

Malgré tant de titres à la reconnaissance des Parisiens, la Révolution supprima les falots. Ils reparurent dans les premières années de l'Empire, car Prudhomme écrivait vers 1807 : « On voyait autrefois, à la sortie des spectacles, des hommes qui avaient des lanternes numérotées, et qu'on nommait falots. On trouvait de ces hommes à toute heure de nuit ; on leur donnait, selon la course, 6, 8 ou 10 sous. Ces porteurs de lanternes rendaient compte le lendemain à la police de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. On les nommait *mouchards ambulans*. Depuis quelque temps, on voit reparaitre quelques falots, principalement aux grands spectacles. Il serait à désirer qu'ils se multipliasent comme autrefois dans tous les quartiers de Paris. Cela est très commode pour ceux qui ne peuvent trouver de voiture ¹ ».

Voy. **Lanterniers**.

Faneurs. « Ce sont ceux qui, étant munis d'une fourche et d'un râteau, travaillent l'été à faire sécher les foin, les luzernes, etc., en les retournant plusieurs fois et les faisant sécher à l'air ».

On les trouve nommés *fenerons*.

Faniers. Voy. **Foin (Marchands de)**.

Fards (COMMERCE DES). Un mercier du treizième siècle dont le boniment nous a été conservé, prévient les femmes qu'il possède dans son magasin : « Eve ² rose dont [elles] se forbissent, queton ³ dont [elles] se rougissent, blanchet dont [elles] se font blanches ⁴ ».

Un peu plus tard, le *Roman de la rose* conseille aux dames dont le teint aurait pâli

De se farder en tapinois ⁵,

Charles VIII eut un parfumeur en titre. Catherine de Médicis eut le sien, et le règne de ses trois fils est aussi celui des pâtes, des odeurs et des fards. Jusqu'au début du dix-septième siècle, se farder consistait, en général, à s'enduire le visage de cêruse ou de blanc d'Espagne. Quand survint la mode de la poudre, c'est elle qui, par opposition, mit en honneur le vermillon ;

¹ Un sablier.

² Ces deux pièces ont été publiées par M. Monmerqué, dans *Les carrosses à cinq sols du dix-septième siècle*, p. 57 et 62.

³ Le Sage, *Le géographe parisien* (1769), t. II, p. 316.
— Thiéry, *Guide des amateurs et des étrangers* (1787), t. II, p. 264.

⁴ Tome VI, p. 218.

¹ *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, 3^e édit., t. I, p. 271.

² Eau.

³ Coton.

⁴ Voy. le *Dit d'un mercier*.

⁵ *adit. elzévir.*, t. III, p. 235.

mais, en réadoptant le rouge, on se garda bien de renier le blanc.

On y ajouta ensuite le bleu. Au dix-huitième siècle, le coloriage d'un minois exigeait beaucoup de temps. Madame prenait ses godets et ses pinceaux. Avec le noir elle régularisait ses sourcils et grandissait ses yeux ; elle étendait sur ses joues une couche de rouge, et tout le reste de la figure recevait un épais placage de blanc. Le bleu servait à tracer une ou deux veines légères, qui devaient affirmer la finesse de la peau ¹ et en faire ressortir la blancheur nacrée. Elles témoignaient aussi de la richesse de ce *sang noble* qui, disait-on, était d'une essence particulière, différente de celui qui entretenait la vie des plébéiens. L'on fardait même les cadavres. Quand mourut ² madame Henriette, fille de Louis XV, son corps fut transporté de Versailles à Paris dans un carrosse. « Elle fut, dit Barbier, mise sur un matelas ; elle étoit en manteau de lit, coiffée en négligé, avec du rouge ³ ».

Quinze ans après, M^{me} de Monaco mettait du rouge avant de monter dans la charrette qui allait la conduire à l'échafaud ⁴. Peut-être aussi craignait-elle qu'on la vit pâlir devant la mort.

Les fards se vendaient chez les parfumeurs, et ceux-ci appartenaient à la corporation des gantiers.

Farine (MARCHANDS DE). La *Taille de 1292* mentionne cinq *fariniers*, celle de 1300 en cite deux seulement.

Fariniers. Voy. **Farine** (Marchands de).

Faucheurs. La *Taille de 1292* cite 4 *faucheurs*. Il ne faut pas les confondre avec les soieurs, car le *Ménagier de Paris* (1393) mentionne à la fois les « soieurs, faucheurs, bateurs en granche ou vendeurs, hottiers, fouteurs, tonneliers et les semblables ⁵ ».

L'ordonnance du 20 janvier 1351 les nomme *faucheurs de prez* ⁶.

Fauconniers. Marchands de faucons, et aussi gens chargés de les dresser. La *Taille de 1292* en mentionne six. Elle nous apprend aussi que, parmi les personnes qui habitaient la maison du riche Etienne Barbette figuraient :

Jehan, son fuiz ⁷.

Jehan, son gendre.

Philippot, son vallet.

Guillot, son fauconnier.

Erembourc, sa chambrière ⁸.

« Dedenz le manoir du Louvre » était logé « Symon, le fauconnier du Louvre ⁹ ». Il y avait

déjà, à la cour de France, un grand fauconnier, chef d'un service qui prit dans la suite une grande extension, et dont on trouve le détail dans les différents *États de la France* ¹. Je lis dans l'édition de 1736 : « Les marchands fauconniers françois et étrangers sont obligés, à peine de confiscation de leurs oiseaux, de les venir présenter au grand fauconnier, afin qu'il puisse choisir et retenir ceux qui sont nécessaires pour le plaisir du Roy ² ».

Un bon fauconnier ne devait jamais manger ni aux, ni oignons, ni poireaux ³.

Voy. **Capitaine**.

Faussetiers (LAPIDAIRES). Nom que prenaient les bijoutiers en faux.

Faux sauniers. Voy. **Sauniers**.

Fayanciers. Voy. **Faïenciers**.

Feiniers. Voy. **Foin** (Marchands de).

Femmes à barbe. On en montrait une à Paris, en 1804, dont le célèbre Kotzebue nous a laissé la description suivante : « Passons derrière ce rideau, vous y trouverez un être femelle d'une conformation singulière et auquel la nature a fait don du plus bel ornement de l'homme ; vous y verrez une jeune fille qui porte une barbe longue, noire et épaisse comme celle d'un capucin. Il n'y a pas de supercherie là-dedans ; je l'ai examinée même de très près. Cette fille n'a pas encore trente ans ; ses yeux chassieux sont ombragés par une paire de sourcils extrêmement touffus et noirs. Figurez-vous ce visage si richement décoré, sous un turban blanc, mais bien sale, deux mammelles énormes qui contrastent singulièrement avec sa barbe noire, les bras, les pieds, la nuque tout à fait velus, et certes cette figure ne vous paraîtra pas trop séduisante. Sans la gorge formidable qui la distingue, et sa voix criarde, on ne croirait jamais se trouver avec une femme. Celui qui la montrait la disait native de Norwège, à 500 milles derrière Bergen. Je me donnai pour Danois et lui parlai sa langue natale : « J'ai été amenée en France à l'âge de trois ans », me répondit-elle avec l'accent ordinaire des Parisiens ⁴ ».

Voy. **Bateleurs** et **Hercules**.

Femmes de chambre. Audiger écrivait en 1692 : « Le devoir d'une femme de chambre est de savoir peigner, coiffer, habiller et ajuster une dame suivant le bon air et sa qualité... »

Son devoir est encore de savoir bien nouer un ruban, chausser et déchausser la dame, faire un bain pour laver les pieds et des pâtes pour dégraisser les mains. Elle doit aussi se connoître et savoir acheter toutes sortes de nippes, comme linge, étoffes, dentelles, essences, eaux, pom-

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. II, p. 233.

² Le 10 février 1752.

³ *Journal*, t. V, p. 166.

⁴ D'Hezecques, *Souvenirs d'un page*, p. 105.

⁵ Tome II, p. 54.

⁶ Article 174.

⁷ Son fils.

⁸ Page 117.

⁹ Page 9.

¹ Voy. *Année 1687*, t. I, p. 556. — *Année 1712*, t. I, p. 190. — *Année 1736*, t. II, p. 289.

² Tome II, p. 292. — Voy. aussi Guyot, *Traité des offices*, t. II, p. 3.

³ *Ménagier de Paris*, t. II, p. 325.

⁴ A. Kotzebue, *Souvenirs de Paris en 1804*, t. I, p. 86.

mades et autres choses nécessaires et utiles pour le service et propreté de la dame. En un mot, elle ne doit presque ignorer rien de tout ce qui regarde et concerne l'adresse, la bienséance et les divers ornemens du sexe ¹ ».

L'abbé Jaubert, en 1773, dit moins brutalement : « La femme de chambre est celle qui sert sa maîtresse, lui prépare les choses nécessaires pour paroître avec grâce dans le négligé, le demi-ajusté, l'habille et a inspection sur tout ce qui concerne la cosmétique ou l'art de la toilette ² ».

En 1736, la reine avait quatorze femmes de chambre, la duchesse d'Orléans se contentait de douze ³.

Femmes de charge. « Le devoir d'une femme de charge est de prendre en compte tout le gros linge de la maison où on la reçoit en cette qualité. Savoir : les draps tant pour le maître et la maîtresse que pour le commun, le linge de table, nappes, serviettes tant fines que grosses, tabliers et torchons, et le donner de même aux hommes et femmes de chambre, aux officiers et cuisiniers, et en rapportant le sale leur en donner de blanc. Et lorsqu'il y en a de perdu, elle doit en avertir le maître ou la maîtresse, l'intendant ou le maître d'hôtel, leur dire qui c'est qui l'a perdu et qui ne lui a point rendu le sale ; et par là elle en est déchargée.

Elle doit aussi aider la femme de chambre à faire le lit et la chambre de la dame, et avoir soin de ranger et nettoyer tous les jours les beaux appartemens...

Elle doit savoir mettre un couvert, faire des compotes et dresser un plat de fruit. C'est à elle aussi à distribuer le pain et le vin à ceux à qui il en est ordonné, et rendre de tout un bon et fidèle compte lorsqu'il en est besoin.

Elle doit avoir toutes les clefs d'une maison concernant la dépense qui s'y fait, tant pour la bouche et pour tout ce qui est nécessaire d'ailleurs, et faire la distribution du bois et du charbon pour la chambre et pour la cuisine, du sel, du poivre, du clou, de la muscade, du gingembre, du sucre, de la chandelle, du lard, du saindoux, du beurre fondu, de l'huile, du vinaigre, du verjus, du beurre, des œufs, du papier, etc ⁴.

Femmes d'enfants. Voy. **Bonnes d'enfants.**

Femme de garde-robe. Ce sont, suivant l'abbé Jaubert, celles qui « dans les grandes maisons ont soin de la garde-robe de leurs maîtresses, en tiennent les vêtemens en bon ordre, toujours propres et prêts à être employés dans ces momens dé caprice où l'on se décide plutôt pour un ajustement que pour un autre, après avoir parcouru plusieurs fois de la vue tous les meubles de la garde-robe ⁵ ».

Fendeurs. Ouvriers qui divisaient en feuilles minces les blocs d'ardoises.

Les scieurs de bois étaient ainsi appelés, et, dans d'autres industries encore, on trouve des ouvriers désignés sous ce nom.

Fenerons. Voy. **Faneurs.**

Fenestriers. Au treizième siècle, le mot fenêtre était synonyme de boutique, d'ouvroir, d'atelier et c'est toujours dans ce sens que l'emploie le *Livre des métiers*. Le mot fenestriers désignait donc alors presque tous les marchands établis.

Feniers. Voy. **Foin (Marchands de).**

Féodistes. Voy. **Feudistes.**

Fer (MARCHANDS DE). Voy. **Feronniers.**

Fer (TRAVAIL DU). Voy. **Armuriers.** — **Chainetiers.** — **Cloutiers.** — **Contrôleurs.** — **Enclumes (Faiseurs d').** — **Équipement militaire.** — **Experts.** — **Fer (Marchands de).** — **Ferblantiers.** — **Ferrailleurs.** — **Ferrailleurs.** — **Ferratiens.** — **Ferretons.** — **Feronniers.** — **Ferroillons.** — **Ferrons.** — **Fèvres.** — **Forcetiers.** — **Forgerons.** — **Forgeurs.** — **Greffiers.** — **Grillageurs.** — **Haubergiers.** — **Mailliers.** — **Maître des fevres.** — **Maréchaux.** — **Serruriers.** — **Taillandiers.** — **Tailleurs de limes.** — **Tôliers.** — **Tréfileurs.** — **Trumeliers.** — **Vrilliers.**

Fer blanc et noir (Ouvrier en) et Fer-blanquiers. Voy. **Ferblantiers.**

Ferblantiers. Au moyen âge, les mots fer blanc désignent du fer blanchi par une mince couche d'étain. C'est encore le sens qu'il faut donner au *ferrum album* que cite Ducange ¹ d'après une charte de 1530. L'art de fabriquer le fer blanc date, en effet, seulement du dix-septième siècle, et c'est par les soins de Colbert qu'il fut introduit en France. On peut voir dans la *Correspondance administrative sous Louis XIV* ², toutes les difficultés que rencontra l'abbé de Gravel, ministre de France en Allemagne, pour séduire quelques ouvriers établis sur la frontière de la Bohême. Cependant, dès 1665, deux forges et deux fourneaux fonctionnaient dans la fonderie établie à Beaumont en Nivernais, qui fut érigée en manufacture royale. Peu d'années après, la plupart des ouvriers avaient regagné l'Allemagne, et tout était à recommencer. On parvint, non sans peine, à créer une nouvelle manufacture en Alsace ; trois autres furent plus tard fondées en Lorraine, en Franche-Comté, puis dans le Nivernais.

Les ferblantiers fabriquaient des lanternes, des chandeliers, des entonnnoirs, des girouettes,

¹ *La maison réglée*, liv. III, chap. 3, p. 73 et 104.

² *Dictionnaire des arts et métiers*, t. II, p. 191.

³ *État de la France*, t. II, p. 335 et 373.

⁴ Audiger, *La maison réglée*, liv. III, chap. 3. — Voy. aussi liv. II, chap. 4.

⁵ *Dictionnaire* (1773), t. II, p. 191.

¹ *Glossarium*, au mot *ferrum*.

² Tome III, p. 740 et suiv.

des moules à pâtisserie, etc. Dits aussi *lanterniers*, ils constituaient une des classes de la communauté des taillandiers, avaient pour patron saint Éloi, et étaient dits officiellement *taillandiers-ferblantiers en fer blanc et noir*.

Hurtait dans son *Dictionnaire*¹ (1779) les nomme *ferblanquiers*.

Voy. **Arcaniers.** — **Blanchisseurs.** — **Goujards**, etc.

Fermailleurs et Fermailliers. Voy. **Fermaux (Faiseurs de).**

Fermaux (FAISEURS DE). Le mot *fermail*, avec ses innombrables formes, revient sans cesse sous la plume de nos anciens chroniqueurs. D'une manière générale, l'on nommait *fermail*, *fremail*, *fermaillet*, *fermeil*, *fermoer*, etc. tout bijou, agrafe, broche, crochet, boucle, servant à attacher, à soutenir, surtout à tenir fermé² quelque ajustement. Parfois, l'on suspendait au fermail une bourse, des clefs, une cassolette. Parfois aussi, il ne fermait et ne supportait rien du tout; c'était alors un ornement mis en évidence sur le vêtement, même sur le chapeau : employé de cette façon, il prit un peu plus tard le nom d'*affiche* ou d'*enseigne*.

Au treizième siècle, quatre corporations se partageaient la fabrication des fermaux :

1^o Les *fermailliers*, *fermaillours* ou *fremailliers* fabriquaient des fermaux en laiton.

2^o Les *ouvriers d'étain* fabriquaient les fermaux en étain et en plomb.

3^o Les *fondeurs-mouleurs* fabriquaient les fermaux en archal et en cuivre.

4^o Les *orfèvres* fabriquaient les riches fermaux en or et en argent.

Je ne m'occuperai ici que des industriels qui empruntèrent leur nom aux objets qu'ils confectionnaient.

Leurs statuts, insérés dans le *Livre des métiers*³ sont intitulés : *Cist titres parole des fremailliers de laiton et de ceus qui sont fremaus à livres*. Ces derniers représentent les lourds fermoirs fixés aux ais qui constituaient la reliure des anciens manuscrits : le parchemin, pour se bien conserver, devant rester soumis à une assez forte pression. Faute de mieux, les fermoirs étaient remplacés par des lanières de cuir.

Dans cette corporation, l'apprentissage était fort long. On exigeait huit ans de l'enfant qui apportait vingt sous, neuf ans de l'enfant sans argent. Ce stage terminé, il pouvait s'établir sans payer aucun droit, pourvu qu'en présence des jurés il prouvât son aptitude au métier.

Outre les fermaux, la communauté fabriquait, mais toujours en laiton, des dés à coudre et des anneaux.

Le travail à la lumière était interdit, sous peine d'une amende de cinq sous. L'ouvrier

devait « comencier à ovrer¹ de biau jour et lesier² oeuvre de biau jour ».

Deux jurés, désignés par les maîtres et nommés par le prévôt de Paris, administraient la petite communauté, qui se composait d'environ cinq maîtres en 1292 et de onze maîtres en 1300. Je sais qu'en 1318, les fermailliers nommèrent encore leurs deux jurés. Je perds ensuite la trace de cette corporation, qui n'existait certainement plus au quinzième siècle³, ou du moins s'était fondue dans une autre.

Fermiers. « Le fermier est celui qui cultive la terre dont un autre est propriétaire, qui en recueille les fruits à des conditions fixes, et les paie en argent. Le métayer partage avec le propriétaire la récolte bonne ou mauvaise dans une certaine proportion. Les fermiers sont ordinairement dans les pays riches, et les métayers dans ceux où l'argent est rare⁴ ».

Audiger donne comme synonymes les mots *fermiers* et *receveurs*⁵.

Ferpiers. Nom que les *Tailles de 1292* et de 1313 donnent aux fripiers.

Ferrailleurs. Voy. **Crieurs de vieux fers.**

Ferrailliers. Tous ouvriers travaillant le fer.

Ferrandiers. Ferreurs de chanvre. Ils le frottaient par poignées sur un fer obtus, pour le rendre plus facile à filer.

Ferrandiniers. Fabricants de ferrandine. La ferrandine constituait une étoffe très légère, dont la chaîne était en soie et la trame en laine. Elle devait son nom à un lyonnais nommé Ferrand qui l'inventa au début du dix-septième siècle. Au siècle suivant, on confectionna des ferrandines tramées en poil de chèvre, en poil de chameau, en fil, en coton, etc.

Les ferrandiniers formaient une seule corporation avec les *gaziers* ou *gazetiers*, fabricants d'étoffes de soie très claires, unies ou brochées. Ces tissus étaient, en effet, obtenus sur un métier absolument semblable à celui dont se servaient les ferrandiniers.

Bien que les drapiers de soie eussent aussi le droit de produire de la ferrandine, les maîtres *ferrandiniers-gaziers* composaient une communauté distincte. L'apprentissage y était de cinq ans et le compagnonnage de deux ans. Ils avaient pour patron saint Louis.

L'édit de 1776 réunit cette corporation à celle des tissutiers-rubaniens, qui forma dès lors le cinquième des *Six-Corps*. Au moment de cette réunion la communauté des ferrandiniers-gaziers se composait d'environ 320 maîtres.

¹ A ouvrir, à travailler.

² Laisser.

³ Elle ne figure pas dans l'ordonnance dite des *Bannières* (1467).

⁴ Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. II, p. 199.

⁵ *La maison réglée*, liv. II, chap. 4.

¹ Tome I, p. 317.

² Aussi le mot *fermail* a-t-il parfois désigné une boîte, un coffret.

³ Titre XLII.

La ferrandine était dite aussi *moncahiard*, *mocayar*, *burail* et *grisette*. Dans *Les tromperies* de Larivey (1611) le capitaine fait donner à Dorothee une pièce de burail « de soie ¹ ».

La grisette était une ferrandine commune et qui dans l'origine ne se faisait qu'en gris, couleur très recherchée, au début du siècle, par les petites bourgeoises et les ouvrières. C'est de là qu'est venu le nom de grisette, qui désigna d'abord toutes les femmes de condition médiocre. « Les modes, écrivait le *Mercurie galant* de 1673, passent des riches bourgeoises aux grisettes, qui les imitent avec de moindres étoffes ² ». Dans une comédie de Regnard, jouée en 1694, Pasquin dit à Dorante, son maître : « Je suis las d'estre bien battu et mal nourry, je suis las de passer la nuit à la porte d'un lansquenet et le jour à vous détourner des grisettes ³ ». Enfin, dans la *Marianne* de Marivaux, M. de Climal dit à Marianne : « Mon neveu vous regardera comme une jolie grisette, à qui il se promet bien de tourner la tête ⁴ ». Voici maintenant la définition que Sébastien Mercier donne de la grisette à la fin du dix-huitième siècle : « On appelle grisette la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, et n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturières en linge, etc., qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe ⁵ ».

Depuis longtemps, l'étoffe qui avait donné son nom aux grisettes se teignait en toute couleur.

Ferratiers. Ouvriers travaillant le fer.

Ferretoneurs. Voy. **Fiertonneurs**.

Ferretons. Tous ouvriers travaillant le fer.

Ferreurs. Voy. **Plombeurs**.

Ferreurs d'aiguillettes. Voy. **Aiguilletiers**.

Ferroillons. Tous ouvriers travaillant le fer.

Ferronniers. Marchands de fer neuf ⁶, d'objets en fer, de grosse quincaillerie, etc. Leur vrai titre était celui de *marchands merciers-ferronniers*. Mais il ne faut pas oublier que les mots *ferronniers*, *vendeurs de fer*, *ferrons*, *ferrailleurs* étaient souvent pris l'un pour l'autre. Dans un journal d'annonces de 1777 ⁷; un sieur Lefebvre, qui se dit *marchand de fer*, prévient le public qu'on trouvera chez lui « toute espèce de ferrures et de serrures pour meubles et pour bastimens, toutes sortes de grosses et fines

quincailleries d'Allemagne, d'Angleterre et de France ¹ ».

A cette époque, le fer se vendait surtout en barres carrées, rondes ou plates, en carrillons, en bottes, en courçons, en cornettes, en plaques, en tôle, etc. ⁴.

Les cloutiers prenaient également le nom de ferronniers.

Suivant Le Masson, les ferronniers avaient pour patron saint Lubin, dont ils célébraient la fête le 16 août à l'église Saint-Leufroy ².

Voy. **Fer (Commerce du)**. — **Ferrons** et **Fèvres**.

Ferrons. C'étaient des forgerons qui ne faisaient que de gros ouvrages, et non des marchands de fer, comme le dit Géraud ³. En effet, le titre XXXI de la grande ordonnance de janvier 1351 ⁴ distingue les *ferrons* des *marchands de fer*, et nous apprend que les premiers « ferroient les charrettes ⁵ ».

Au treizième siècle, les ferrons étaient soumis, comme tous les fevres, à l'autorité du premier maréchal de l'écurie royale, à qui appartenaient les revenus et la justice professionnelle du métier.

La *Taille de 1292* cite 11 ferrons, celle de 1300 en mentionne 18.

La rue de la Ferronnerie, dite d'abord rue de la Charonnerie, dut son nouveau nom aux nombreux ferrons que saint Louis autorisa à s'établir le long des charniers du cimetière des Innocents ⁶.

Voy. **Fer (Travail du)**.

Fers du roi. *Ferra regia*. On appelait ainsi une redevance en nature imposée aux maréchaux de Paris : ils étaient tenus de ferrer gratuitement les chevaux de la Cour.

Plus tard, quand les maréchaux obtinrent de se constituer en corporation, ils rachetèrent cet impôt en versant, chaque année le jour de la Pentecôte, six deniers au premier maréchal de l'écurie royale, qui, de son côté, dut pourvoir à la ferrure des chevaux de selle du roi. On lit dans le *Livre des métiers* (1268) : « Quiconques est del mestier devant dit, il doit chascun an au Roy VI deniers aus fers le Roy, à paier aus huitenes de Pentecoste. Et les a son mestre marischal, tant come il li plera. Et de ce, est tenuz li mestres marischax le Roy au ferrer ses palefroy de sa siele, tant seulement, sanz autre cheval nul ⁷ ».

Voy. **Concessions de métiers**.

Fertoneurs. Voy. **Fiertonneurs**.

Fesseculs. Voy. **Correcteurs**.

¹ On trouvera l'explication de tous ces mots dans le *Dictionnaire* de Savary, t. II, p. 24.

² *Calendrier des confréries*, p. 100.

³ *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 509.

⁴ *Ordonn. royales*, t. II, p. 350.

⁵ Voy. aussi le *Glossaire* de Ducange, au mot *ferro*.

⁶ G. Corrozet, *Antiquitez de Paris* (édit. de 1561), p. 90.

⁷ *Livre des métiers*, titre XV, art. 3. — Voy. aussi Ducange, *v° ferra regia*.

¹ Acte I, scène 7. — Dans *l'Ancien théâtre français*, t. VII, p. 52.

² Tome III, p. 322. — Page 292, on écrit *grisette*.

³ *Attendez-moi sous l'orme*, scène 1.

⁴ Troisième partie, p. 59 de l'édition de 1877.

⁵ *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 133.

⁶ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *ferronus*.

⁷ *Annonces, affiches et avis divers*, n° du 18 janvier.

Fêtes (LES QUATRE BONNES). Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, l'on désigne ainsi Pâques, la Pentecôte, la Toussaint et Noël. Cette expression a encore été employée par Bon. Despériers ¹.

Fêtes religieuses (OBSERVATION DES). Voy. **Dimanches et fêtes**.

Feudistes. Jurisconsultes versés dans la connaissance du droit coutumier, des lois féodales. Cette science ne date guère que du seizième siècle, du *Commentaire* que publia Charles Dumoulin sur le titre des fiefs de la coutume de Paris.

Envisagé à un point de vue plus pratique, l'*Almanach Dauphin pour 1777* consacre aux *féodistes* les lignes suivantes : « Les féodistes sont ceux qui connoissent particulièrement la partie des fiefs et biens seigneuriaux, et qui font le dépouillement des terriers sur les plans géographiques et topographiques que leur fournissent les arpenteurs, pour constater les domaines des seigneurs et les biens de leurs censitaires ».

Feuilletiers. Titre qui appartenait à la communauté des cartiers.

Feutres (LEVEURS DE). Ouvriers employés dans les fabriques de papier, et dont la principale occupation consistait à brasser la cuve et à retourner les feutres.

On les nommait aussi *vireurs*.

Feutriers. Marchands ou apprêteurs de feutres. La *Taille de 1292* en mentionne dix, celle de 1300 en cite huit seulement.

Voy. **Chapeliers de feutre**.

Fèvres. On nomma d'abord ainsi tous les ouvriers travaillant les métaux, c'est là l'origine du mot orfèvre. Mais, dès le treizième siècle, on ne désignait plus guère sous le nom de *fèvres* que les ouvriers employés au travail du fer.

Voy. **Couteliers et Maître des feèvres**.

Fiacres. Nom donné jadis aux cochers des voitures publiques appelées fiacres. Ils le regardaient comme injurieux.

Marivaux, dans sa *Marianne* ², décrit une querelle élevée entre un de ces hommes et une femme qu'il venait de conduire ; on y trouve cette phrase : « Qu'est-ce que me vient conter cette chiffonnière ? répliqua l'autre en vrai fiacre ». J'emprunte encore à la deuxième scène du *Moulin de Javelle*, pièce de Dancourt jouée en 1696, ce fragment de dialogue :

« FINETTE. Par ma foy, Madame, cela n'est point joli, un coquin de fiacre parler de la sorte.

LE COCHER. Fiacre, oh ! fiacre vous-même ! Point tant de bruit, vous dis-je, et de l'argent ! »

Un sieur Sauvage fut, dit le commissaire Delamarre, « le premier qui s'avisa d'entretenir

des chevaux pour les louer à ceux qui se présenteroient. Son entreprise eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre ; le public s'y accoutuma si bien que l'on vit, après, beaucoup d'autres loueurs de carrosses s'établir, à son exemple, en différens quartiers. Sauvage demeurait rue Saint-Martin, dans une maison appelée l'hôtel Saint-Fiacre ; comme il étoit l'auteur de l'invention et le plus accrédité de son temps, les carrosses de louage furent non seulement nommés fiacres, mais les maîtres et les cochers en ont toujours retenu le nom ³ ». Tout ceci se passait vers 1645.

La grossièreté des fiacres devint bientôt proverbiale, et nos auteurs dramatiques en ont souvent tiré parti. J.-P. Marana écrivait vers 1690 : « Les cochers sont si brutaux, ils ont la voix si enrouée et si effroiable, et le claquement continu de leurs fouets augmente le bruit d'une manière si horrible qu'il semble que toutes les Furies soient en mouvement pour faire de Paris un enfer ⁴ ». La Palatine disait, de son côté : « Vous savez que ces gens-là sont fort insolents ⁵ ». Ils étaient fort paresseux aussi. Madame Cradock raconte que, surprise par un orage, elle voulut rentrer chez elle en voiture : « Il y avait trois fiacres sur la place, écrit-elle, pourtant, telle est la nature des gens du peuple à Paris, que j'eus beau offrir trois fois le prix du tarif ordinaire, tous refusèrent de me conduire, répondant qu'ils avaient, ce jour-là, de quoi souper et boire, et que rien ne les forceroit à bouger ⁶ ». Il existait, en 1760, vingt-neuf places affectées aux *carrosses de places*, vulgairement appelés *fiacres* ⁵. Il semble que ce nombre était, vingt-neuf ans après, réduit à vingt-deux ⁶.

Écoutons maintenant Sébastien Mercier : « Les misérables rosses qui traînent ces voitures délabrées sortent des écuries royales et ont appartenu à des princes du sang. Ces chevaux, réformés avant leur vieillesse, passent sous le fouet des plus impitoyables oppresseurs... Rien ne révolte l'étranger, qui a vu les carrosses de Londres, d'Amsterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres et leurs chevaux agonisants. Quand les fiacres sont à jeun, ils sont assez dociles ; le soir, ils sont intraitables ; les rixes fréquentes qui s'élèvent sont jugées chez les commissaires ; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers sont ivres, plus ils fouettent leurs chevaux, et vous n'êtes jamais mieux mené que quand ils ont perdu la tête.

» Il s'agissoit de je ne sais quelle réforme, il y a quelques années : les fiacres s'avisèrent d'aller tous, au nombre de presque dix huit cents, voitures, chevaux et gens, à Choisy où étoit alors le roi, pour lui présenter une requête. La cour fut fort surprise de voir dix huit cents fiacres vides qui couvroient au loin la plaine et venoient apporter leurs humbles remontrances aux pieds

¹ Des carrosses à l'heure, communément dits fiacres, dans le *Traité de la police*, t. IV, p. 437.

² *Lettre d'un Sicilien*, p. 11.

³ *Lettre* du 20 octobre 1720.

⁴ *Journal de Madame Cradock* (1783-86), p. 30.

⁵ Jéze, *Tableau de la ville de Paris*, p. 339.

⁶ Lesage, *Le géographe parisien*, t. II, p. 328.

¹ *Nouvelle XLV*, édit. elzéy., t. II, p. 178.

² Seconde partie, édit. de 1877, p. 51.

du trône. On les congédia comme ils étoient venus ; les quatre représentants de l'ordre furent mis en prison, et l'on envoya l'orateur à Bicêtre avec son papier et sa harangue ¹. Les fiacres ne peuvent aller jusqu'à Versailles qu'en payant une permission particulière.

» La commodité et la sûreté publique exigeroient que les fiacres fussent moins sales, plus solides, mieux montés ; mais la rareté, la cherté des fourrages et l'impôt de vingt sols par jour pour rouler sur le pavé empêchent les réformes les plus désirables ² ».

La Révolution les opéra au moins en partie, semble-t-il, car L. Prudhomme écrivait en 1807 : « Aujourd'hui, il y a environ deux mille fiacres ; les voitures sont très belles, bien suspendues, les cochers bien vêtus ; néanmoins l'éducation d'un grand nombre n'est pas plus soignée que celle de leurs anciens camarades. A jeun, les cochers sont assez traitables ; vers les deux heures, plus difficiles ; le soir, à l'heure du spectacle, ils sont intraitables. La police est très sévère à leur égard ; si les cochers veulent vous faire la loi, il faut vous faire conduire chez le commissaire de police le plus voisin ³ ».

Voy. **Voitures**.

Ficeleurs. Dans les manufactures de tabac, ouvriers qui « passaient de la ficelle sur les rôles après qu'ils avoient été pressés, pour leur conserver la forme que la presse leur avoit donnée ».

Ficheurs. Ouvriers maçons qui, au moyen de la fiche, introduisent le mortier dans les joints des pierres.

Fief (HÔTEL DU). Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

Fieffés (SERGENTS). Officiers des eaux et forêts. On nommait ainsi des gens à qui le roi avait confié une part de ses bois, à titre de fief, avec droit de pacage, de pâturage, de chauffage, etc., mais à charge de les garder en personne et d'être responsables des délits qui s'y commettraient ⁴.

Les sergenteries fieffées furent supprimées au mois d'août 1669.

Fienseurs. Voy. **Engrais (Commerce d')**.

Fienteurs. Ceux qui portent le fumier. On lit dans Ducange : « FIMARIUS, fienteur, c'est qui porte fiens ». La citation semble s'appliquer plutôt aux animaux qu'aux hommes.

Fiertonneurs. Officiers des monnaies, créés par Philippe le Bel en 1314 pour vérifier

le poids exact des flans et des monnaies. Munis de leurs balances et de leurs fiertons ¹, ils devaient, matin et soir, inspecter les ouvriers de chaque fourneau ².

On trouve encore *ferretoneurs, fertonneurs, fretonneurs*, etc.

Fifi (MAITRES). Voy. **Vidangeurs**.

Figurants [DE THÉÂTRE]. Ils ont toujours été bien maigrement payés. Dans la *Circé* de Th. Corneille (1675), où l'on voyait quatorze figurants glisser le long d'une corde et sembler ainsi voler, les plus petits recevaient dix sous, les moyens quinze sous, les plus grands une livre. Dans *Tartuffe*, le rôle de Philpote ne coûtait au théâtre qu'une livre, et l'actrice qui représentait la nuit dans *Amphitryon* touchait trois livres ³.

En 1760, il y avait à l'Opéra douze figurants et douze figurantes en titre, sans compter quelques surnuméraires. Cet emploi était tenu par vingt-trois personnes aux Italiens, et par vingt à l'Opéra-Comique ⁴.

Voy. **Théâtre**.

Figures de cire. Au décès de chaque souverain, on s'empressait de mouler sa tête, son corps même parfois. L'effigie ainsi obtenue était revêtue des ornements royaux et exposée sur un lit de parade, dans une salle magnifiquement décorée.

Lors des obsèques, l'effigie prenait place sur le cercueil. On lit, par exemple, dans l'*Ordonnance faite pour l'enterrement du corps du bon roy Charles huitiesme* ⁵ : « Incontinent après, marchaient les xvi gentilshommes qui portoient la litière où estoit le corps, et au-dessus du corps l'estature et représentation du Roy faite au vif ». Au convoi de François I^{er}, l'effigie fut portée par les gentilshommes de la chambre « ayant sangles attachées au col ». Depuis lors, l'effigie fut toujours séparée du cercueil ; celui-ci, déposé dans un chariot attelé de six chevaux, suivait l'effigie, à laquelle était rendue tous les honneurs ⁶.

Cette coutume s'observait encore au milieu du dix-septième siècle, puisque Gui Patin écrivait à son ami Falconet le 21 janvier 1666 : « La Reine mère ⁷ est morte aujourd'hui à six heures et demie du matin. On travaille à l'embaumement de son corps. On voit déjà sa représentation dans le Louvre. Le peuple est friand de telle cérémonie ⁸ ».

Pendant les huit ou dix jours que l'effigie

¹ Poids spéciaux pour le pesage des monnaies. Ils représentaient le quart du marc.

² Abot de Bazinghen, *Traité des monnaies*, t. I, p. 508.

³ E. Despois, *Le théâtre français sous Louis XIV*, p. 125.

⁴ Jéze, *État ou tableau de la ville de Paris*, etc., 2^e partie, p. 3, 9 et 11.

⁵ Paris, 1498, in-8^o.

⁶ Jean du Tillet, *Recueil des Roys de France*, édit. de 1586, p. 242 et s.

⁷ Anne d'Autriche.

⁸ Tome III, p. 580.

¹ Sur tout ceci, voy. le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, année 1874, p. 49.

² *Tableau de Paris*, t. I, p. 151.

³ *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris* (1807), t. I, p. 319.

⁴ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 535.

restait en cet état ¹, le service de la table avait lieu dans la pièce comme si le monarque eût été vivant. Aux heures accoutumées, les repas étaient apportés par les gentilshommes servants, l'aumônier disait le bénédicité, tous les officiers vauquaient à leurs fonctions, on faisait l'essai des viandes, on présentait à laver « à la chaise dudict seigneur, comme s'il eust esté vivant et assis dedans ». Assistaient à ces repas, « les mesmes personnages qui avoyent accoustumé de parler ou respondre audict seigneur durant sa vie ² ». Tous les mets présentés étaient ensuite donnés aux pauvres.

L'art d'obtenir des effigies de ce genre fut surtout perfectionné au dix-septième siècle. Un peintre nommé Antoine Benoît « trouva le secret de former sur le visage des personnes vivantes, même les plus délicates, des moules dans lesquels il fondait ensuite des masques de cire, auxquels il donnoit une espèce de vie par des couleurs, des yeux d'émail, etc. ³ ». De 1660 à 1704, il exécuta ainsi sept médaillons de Louis XIV, et parmi eux celui qui figure encore à Versailles dans la chambre à coucher du roi. Les importants personnages de la cour furent également représentés par le même procédé, et en 1668, Louis XIV autorisa Benoît à exposer en public tous ces portraits ⁴. Ainsi fut créé le premier musée de figures en cire. Benoît l'installa dans la rue des Saints-Pères, et il en transportait chaque année l'exposition à la foire Saint-Germain. Deux des prospectus qu'il répandit alors sont conservés à la bibliothèque Mazarine ⁵. Le premier se termine ainsi : « On les montrera (les figures) tous les jours matin et soir, mesme aux flambeaux, au logis du sieur Benoist, ruë Saint Père, proche la Charité, et l'on ne prendra que dix sols pour chaque personne ». Benoît mourut à Paris en avril 1717, à l'âge de quatre-vingt huit ans ⁶.

Il avait eu des imitateurs.

On nommait *la Crèche* un spectacle établi rue de la Bûcherie, près du Petit-Pont, dans une des salles de l'Hôtel-Dieu. Des figures de cire y représentaient la crèche de Jésus-Christ, où l'on contemplait une quarantaine de personnages, non compris le bœuf et l'âne. Cette exhibition annuelle durait depuis l'Avent jusqu'à Pâques, et l'on y était admis pour deux sous ⁷. En 1726, les propriétaires se nommaient Nicolas et Anne Bertrand.

Un sieur Kirkener faisait voir, en 1774, à la foire Saint-Germain, une foule de personnages contemporains. Les premières places coûtaient vingt-quatre sous, les troisièmes six sous.

Quelques années plus tard, Clément Lorin

installa sur les boulevards le *Cabinet des grands voleurs* ¹.

Enfin, vers 1778, un allemand nommé Creutz ou Curtz, qui se faisait appeler Curtius, ouvrit d'abord au Palais-Royal, puis sur le boulevard du Temple un salon où étaient figurées en cire et de grandeur naturelle toutes les notabilités contemporaines. C'est là qu'en 1789 furent pris les bustes du duc d'Orléans et de Necker que la populace promena dans les rues. Tous les ans, Curtius renouvelait son musée, et tous les mois, il y apportait quelque innovation. Il était double d'ailleurs, l'un plus spécialement consacré aux grands hommes du jour; l'autre destiné aux scélérats, aux bandits célèbres ². Comme au musée Grévin actuel, Curtius exposait encore plusieurs objets historiques dont l'authenticité était démontrée par de nombreux certificats; je citerai, par exemple, la chemise que portait Henri IV quand il fut assassiné, une momie d'Égypte, etc., etc. Ces merveilles attirèrent d'autant plus de monde que le prix d'entrée était de deux sous seulement ³. Le cabinet de Curtius existait encore en 1837 ⁴.

En 1793, Guillaume Loyson, qui montrait aux Champs-Élysées des figures de cire, fut arrêté et exécuté pour avoir exposé le buste de Charlotte Corday ⁵.

Voy. **Cabinets d'anatomie** et **Ciriers**.

Fil de fer. Voy. **Tréfileurs**.

Fil d'or et d'argent. Voy. **Tireurs**.

Filandriers et Filandriers. Fileurs de chanvre et de lin ⁶. Ce nom a aussi été donné parfois aux cordiers.

Filassières. Les filassières, dites aussi *cerenceresses* et *seranceresses*, peignaient la filasse avec le séran, de manière à la rendre apte à être filée. Cette opération devait se faire dans Paris, « car l'on ne set pas bien le lin serancier hors de la ville comme l'en fet dedenz ⁷ ». Les femmes seules étaient admises dans la corporation. L'apprentissage durait six années. La *Taille de 1292* cite seulement trois « cerenceresses ».

En 1666, les *liniers*, les chanvriers et les filassiers furent réunis en une seule corporation dont les hommes se virent exclus, et dont les maîtresses se qualifièrent dès lors de *linières-chanvrières-filassières*. Elles avaient pour patronne sainte Marguerite, dont elles célébraient la fête le 20 juillet à l'église Saint-Bon.

Voy. **Liniers**.

Filateurs. Propriétaires ou chefs d'une filature.

¹ Onze jours pour François I^{er}, six jours pour Charles IX.

² Voy. *Trespas obsèques et enterrement de très haut, très puissant et très magnanime roi François*, etc.

³ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 781.

⁴ Voy. le *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, 23^e année (1896), p. 201.

⁵ Dans le recueil cité A 15.551.

⁶ Jal, *Dictionnaire critique*, p. 193.

⁷ Jèze, *Etat de Paris*, édit. de 1757, p. 178.

¹ E. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 141; t. II, p. 13 et 78.

² Voy. J.-B. Pujoulx, *Paris à la fin du dix-huitième siècle*, 1801, in-8, p. 102.

³ Thiéry, *Guide des amateurs* (1787), t. II, p. 273.

⁴ Voy. Brazier, *Histoire des petits théâtres*, t. I, p. 186.

⁵ Campardon, t. II, p. 81.

⁶ Voy. *Fileurs*.

⁷ *Libre des métiers*, titre LVII, art. 3.

Filatiers. Voy. **Filotiers.**

Filatrices. Dans les manufactures de soie, femmes « occupées à tirer la soie de dessus les cocons ».

Filature. Au moyen âge, la filature occupait cinq corps de métiers :

- 1° Les fileuses de chanvre et de lin.
- 2° Les fileuses de laine.
- 3° Les fileuses de soie à petits fuseaux.
- 4° Les fileuses de soie à grands fuseaux.
- 5° Les fileuses de coton.

Quoi qu'en disent les dictionnaires, l'emploi du rouet ne date pas du seizième siècle. Sous son premier nom de *touret*, je le trouve cité dans les statuts que les *chapeliers de coton*, (qui d'ailleurs employaient plus de laine que de coton) soumièrent, en 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau. On y lit : « Nus chapeliers de coton ne puet faire filer son fil à touret, et se il le fesoit, il seroit ars ¹ ».

Il semble bien résulter de cette phrase que, pour la perfection du travail, le fuseau était alors regardé comme supérieur au rouet. Mais celui-ci n'en avait pas moins ses partisans, car je rencontre dans la *Taille de 1313* ces deux mentions :

Thiephaine, qui file au touret.
Heloys, qui file au touret ².

Jusqu'au début du dix-huitième siècle, jusqu'à la merveilleuse invention de Philippe de Girard, le lin et le chanvre étaient filés, dans les villes et surtout dans les campagnes, par des ouvrières qui utilisaient leurs veillées d'hiver à faire manœuvrer la quenouille et le rouet. Les matières le plus employées, rouies et teillées d'une façon grossière, et les fils souvent irréguliers produisaient des toiles d'un aspect rugueux et peu flatteur, mais d'une telle résistance à l'usage qu'il n'était pas rare de trouver dans les armoires de nos aïeules des serviettes, des chemises, des draps dont le service remontait à près d'un demi-siècle ³.

Voy. **Chanevaciers.** — **Chanvre.** — **Empeseurs.** — **Filassières.** — **Filerons.** — **Fileurs.** — **Fileuses.** — **Fuseaux (Fabricants de).** — **Liniers.** — **Nave-tiers.** — **Tisserands.**

Fileresses. Voy. **Fileuses.**

Filerons. Des fileurs sans doute. J'ai trouvé ce nom dans l'ordonnance du 30 janvier 1351, qui s'exprime ainsi : « Tous tisserans de draps, teinturiers, faiseurs de toiles, foulons, filerons, pigneresses... ⁴ ».

Filetiers. Faiseurs de filets pour la chasse et pour la pêche.

L'on donnait aussi ce nom à tous les artisans qui travaillaient à la fabrication du fil.

Filetoupriers. Se dit de ceux qui battent le chanvre pour en tirer la graine.

Filets (FAISEURS DE). Titre que prenaient les maîtres de la corporation des cordiers.

Voyez aussi **Pêche (Ustensiles de).**

Fileurs d'archal. Voy. **Tréfileurs.**

Fileurs de boyaux. Voy. **Boyaudiers.**

Fileurs de chanvre et de lin. Leur corporation admettait indistinctement des hommes et des femmes, car on trouve cités des *filandriers* et des *filandrières* ¹.

Leurs plus anciens statuts leur furent accordés en 1328 par le prévôt Gilles Haguin ².

Aux termes de ces statuts :

Le droit de s'établir s'achetait dix sous, dont six revenaient au roi et quatre à la confrérie.

Chaque maître ou maîtresse pouvait avoir à la fois deux apprentis ou apprenties.

La durée de l'apprentissage était de quatre ans.

Deux jurés administraient la communauté.

Ces statuts furent confirmés, sans changement, le 16 janvier 1349.

Fileurs de fer. Voy. **Tréfileurs.**

Fileurs de lumignon. Titre qui appartenait à la communauté des cardeurs.

On appelait *lumignon* des mèches destinées aux cierges d'église et aux flambeaux de poing. Ceux-ci étaient de forts bâtons de cire, carrés, un peu arrondis aux angles, longs d'environ un mètre, et aussi larges du haut que du bas. Ils étaient garnis de quatre mèches à peu près grosses comme le pouce. Pour s'éclairer le soir dans les rues, on se faisait souvent précéder d'un ou de plusieurs laquais munis de flambeaux de poing. Leur nombre ne révélait pas la qualité de la personne, mais bien l'effet qu'elle voulait produire. Au début de la Fronde, quand le cardinal de Retz se décide à aller calmer la populace, il fait allumer huit ou dix flambeaux, et se rend à la porte Saint-Honoré dans cet équipage ³. Une autre fois, on le voit se contenter de deux, sans parler des soirs où il n'en prendra pas du tout, pour se rendre plus secrètement à ses rendez-vous galants. Ce sont aussi des flambeaux de poing que l'on portait à la main, en guise de cierges, dans certaines cérémonies publiques, les processions par exemple.

Aux portes des hôtels, on trouvait de larges cornets de pierre disposés pour éteindre le flambeau à l'arrivée.

Fileurs d'or et d'argent. Titre qui appartenait à la corporation des tireurs d'or et d'argent. Les tissutiers rubaniers ayant voulu se l'approprier, un arrêt du 4 janvier 1692 le leur interdit.

¹ Brûlé. — *Livre des métiers*, titre XCII.

² Pages 33 et 116.

³ *Rapport du jury international de l'exposition de 1889*, groupe IV, p. 43.

⁴ Article 236

¹ Cinq, dans la *Taille de 1292*; six, dans celle de 1300

² Dans les *Ordonn. royales*, t. II, p. 567.

³ Card. de Retz, *Mémoires*, édit. Petitot, 2^e série t. XLIV, p. 296.

Fileurs de tabac. Voy. Torqueurs.

Fileuses de coton. Elles étaient trop peu nombreuses au moyen âge pour constituer une corporation. Le coton, d'ailleurs, arrivait le plus souvent tout filé de Syrie, d'Arménie, de Naples, de Sicile et aussi des Indes, provenance dont le souvenir s'est conservé dans les mots madapolam, calicot, etc. En qualité de produit exotique, il appartenait au commerce des épiciers ¹.

Jacques de Vitry, qui fut fait évêque de Saint-Jean d'Acre par les Croisés vers 1217, raconte qu'il vit en Palestine l'arbuste sur lequel on recueille le coton, intermédiaire, dit-il, entre le lin et la laine, et dont on fait de légers tissus : « Sunt præterea arbusta ex quibus colligunt bombacinem quem Francigenæ cottonem vel cotton appellant, et est quasi medium inter lanam et linum, ex quo subtilia vestimenta contextuntur ² ». Ces subtilia vestimenta étaient des tissus d'une extrême finesse, analogues à notre mousseline et qui portaient le nom de bougran. Mais, dès le quatorzième siècle, ce mot servit à désigner une toile assez grossière, puisqu'on en fit des vêtements de dessous et des doublures ³. La futaine paraît avoir été la seule étoffe de coton un peu répandue, et encore servait-elle surtout à recouvrir des coussins, des matelas, des lits de plumes. Les gants et les bonnets de coton étaient déjà le monopole d'une corporation dont les membres furent les ancêtres de nos bonnetiers. Le coton entra aussi dans la garniture de divers vêtements. Ainsi, le auqueton ou hoqueton devait son nom à ce qu'il était fortement garni d'ouate. Les statuts donnés aux pourpointiers en juin 1323 leur enjoignent de mettre au moins trois livres de coton dans chaque hoqueton.

Vers le milieu du quinzième siècle, on commença, non sans succès, à cultiver le coton dans le midi de la France, dans le Var plus particulièrement ⁴. Les futaines de Troyes étaient recherchées. Une manufacture de ce tissu fut montée à Lyon vers 1580 ; peu d'années après, elle occupait jusqu'à deux mille ouvriers, parmi lesquels figuraient un grand nombre de Milanais et de Piémontais ⁵.

Toutefois, jusqu'au dix-huitième siècle, la France produisit peu d'étoffes de coton. L'*inventaire du mobilier de la couronne* dressé en 1681 enregistre déjà quelques draps de coton, mais la toile de lin fut toujours préférée par les parisiennes.

Voy. Coton (Travail du).

Fileuses de laine. La *Taille de 1292* en cite deux, celle de 1300 en cite trois.

Les cardeurs se qualifiaient *Fileurs de laine, coton et lumignon*.

Fileuses de soie. Une partie des ouvrières qui composaient ce métier est citée en 1250 par Jean de Garlande. Il mentionne les dévideuses, qu'il nomme « devacuatrices, quæ devacuunt fila serica ¹ ».

Le métier se divisait en deux corporations distinctes : les *filleresses de soye à grans fuseaux* et les *fileresses de soye à petiz fuseaux*. Ce sont les titres qu'elles prennent elles-mêmes dans les statuts qu'elles soumirent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ². Comme on va le voir, chacune de ces deux corporations avait ses statuts particuliers, qui différaient d'ailleurs fort peu les uns des autres.

I. FILEUSES DE SOIE A GRANDS FUSEAUX :

Le métier était libre.

Chaque maîtresse pouvait avoir en même temps jusqu'à trois apprenties.

La durée de l'apprentissage était de huit ans pour l'enfant sans argent, de sept ans pour l'enfant qui apportait vingt sous parisis.

Le travail à la lumière était permis, mais pendant l'hiver seulement, « dès la S. Remi jusques à quaresme prenant ».

La communauté était surveillée par deux « preud'omes jurés et serementez de par lou Roi, les quex li prevoz de Paris met et oste à sa volenté ».

II. FILEUSES DE SOIE A PETITS FUSEAUX :

Le métier était libre.

Chaque maîtresse ne pouvait avoir à la fois que deux apprenties.

La durée de l'apprentissage était la même que chez les fileuses à grands fuseaux. Seulement, le contrat devait être dressé par écrit, en présence des jurés et de deux ou trois maîtresses.

Le métier était administré par deux jurés pris dans les autres communautés.

Les fileuses, qu'elles appartenissent à l'une ou à l'autre de ces corporations, devaient « desvuider, filer, doubler et retordre » la soie. C'est la seule mention des statuts qui soit relative à la nature de leur travail. Mais le fil étant d'autant plus tors que le fuseau est plus petit, le résultat de l'opération est tout différent suivant qu'elle est faite avec un petit ou un grand fuseau ³. De là l'existence de deux corporations distinctes pour le même objet.

Les fileuses de soie avaient, sous tous les rapports, une détestable réputation. Elles ruinaient leur santé dans la débauche, et c'était avec elles que les étudiants d'alors allaient le plus souvent gaspiller leur argent. Jean de Garlande, bien placé pour le savoir, nous le dit en termes singulièrement énergiques : « devastant tota

¹ On lit dans le compte des obsèques du petit roi Jean : « Item, à Simon d'Esparnon, espicier le Roy, pour six livres de coton, 9 s. p. » *Compte de Geoffroi de Fleuri pour 1316*, p. 19.

² Jacobus de Vitriaco, *Historia orientalis*, lib. I, cap. 86 ; p. 171 de l'édition de 1597.

³ Voy. Francisque Michel, *Histoire des tissus de soie au moyen âge*, t. II, p. 29.

⁴ Voy. Musset-Pathay, *Bibliographie agronomique*, p. 32 et 93.

⁵ Voy. Savary, *Dictionnaire du commerce*, édit. de 1723, t. II, p. 187, et l'*Histoire du commerce de Laffemas*.

¹ Édit. Scheler, p. 34.

² *Libre des métiers*, titres XXXV et XXXVI.

³ G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 222.

corpora sua frequenti coïtu, dum devacuunt et secant aliquando marsupia scolarium parisiensium ».

Leur probité était à la hauteur de leurs mœurs. Les merciers, obligés de leur confier les précieux fils qu'ils faisaient venir de l'étranger, avaient souvent bien de la peine à en obtenir la restitution. Les fileuses les mettaient en gage chez des juifs, les vendaient, et déclaraient qu'elles les avaient perdus, ou rendaient de la bourre filée au lieu de soie. Voici les termes mêmes d'une ordonnance de 1275 : « Quant aucuns des merchiers balloient leur soie escrue, elles l'engageoient ou vendoint chiés lombars ou chiez juis, ou leur eschangoient la bonne soie à bourre de soie, et apportoient en leu de la bonne soie, et disoient que ce estoit de leur soie ». Cette ordonnance condamnait les délinquantes à l'amende. Elle resta sans effet, et en 1283, le prévôt dut faire comparaître devant lui toutes les « fileresses », et il leur lut une nouvelle injonction portant peine du bannissement contre celles qui engageraient, vendraient ou changeraient la soie à elles confiée. Si les bannies rentraient dans Paris, la peine infamante du pilori devait leur être infligée pendant deux jours¹.

On trouve dans les statuts accordés aux merciers en 1408 la preuve que les fileuses ne se corrigèrent point. Pour dissimuler leurs détournements, elles enduisaient la soie de liquides qui la rendaient plus lourde, et elles déjouaient ainsi la précaution prise par les merciers de peser la soie qu'ils livraient et celle qu'on leur rendait.

La *Taille de 1292* cite 8 fileuses de soie, celle de 1300 en mentionne 36.

Voy. **Drapiers de soie.**

Filigraneurs et Filigranistes. Ouvriers en filigranes. Ce mot ne figure ni dans le dictionnaire de Savary ni dans celui de l'abbé Jaubert. Les fils d'or et d'argent dits *or de Chypre*, qui sont sans cesse cités au moyen âge, se fabriquaient à Gênes ; ils se vendaient roulés sur des bobines appelées *cannettes*.

On trouve souvent *filigraneurs*.

Filotiers. Marchands de fil au détail. On trouve aussi *filatiers*.

Fils de maîtres. Dès le treizième siècle, les corporations s'efforcèrent de favoriser l'apprentissage des enfants au sein de la famille et d'empêcher qu'une maison passât entre les mains d'étrangers. En effet, même dans les communautés qui accordaient deux ou trois apprentis à chaque maître, les enfants de celui-ci n'étaient jamais compris dans le nombre. A cet égard, les statuts s'expriment ordinairement en ces termes : « Nus ne puet avoir en ce mestier que... aprentiz tant seulement, se ce ne sont ses enfans nez de loial mariage² ». Ce droit n'appartenait, bien

entendu, qu'aux enfants légitimes, mais la plupart des corporations l'étendaient à bien d'autres membres de la famille. Les fondeurs d'étain¹, les atachiers², les fileuses de soie à grands fuseaux³, les tapissiers⁴, les sculpteurs⁵, les selliers⁶, les tisserands⁷ pouvaient avoir à la fois comme apprentis leurs enfants et ceux de leur femme.

Les boucliers de laiton et les crépiniers apportaient une restriction à ce principe, ils n'admettaient les enfants de leur femme que si le premier mari de celle-ci avait été du métier⁸ ou si elle-même l'exerçait⁹.

Les charpentiers vont plus loin. Chaque maître peut avoir pour apprentis son fils, son neveu et l'enfant appartenant à sa femme¹⁰.

Les foulons acceptent leurs enfants, leurs frères, les enfants et les frères de leur femme¹¹.

Il est interdit à tout maître drapier d'avoir chez soi plus de trois métiers ; mais on l'autorise à recevoir sous son toit ses enfants, un frère et un neveu, et à confier à chacun d'eux encore trois métiers¹².

Le dernier mot reste aux orfèvres, qui ne font d'exception pour aucun parent : « Nuz orfèvres ne puet avoir que un aprenti estrange, mès de son lignage ou du lignage de sa fame, soit de loing, soit de près, en puet il avoir tant come il li plaist¹³ ».

En fait, c'était là interdire le métier à tout étranger, et en même temps rendre le nombre des apprentis illimité. Aussi, dès 1355, un édit du mois d'août ne permit plus aux orfèvres d'avoir, en dehors de leur apprenti étranger, qu'un parent du côté du mari et un du côté de la femme. Treize ans plus tard¹⁴, on n'en autorise plus qu'un seul. Chez les foulons, d'abord presque aussi exclusifs que les orfèvres, les statuts de 1443¹⁵ accordent à chaque maître deux apprentis étrangers, et n'admettent en outre que son fils ou son frère. A dater du seizième siècle, il n'y a plus guère de privilège que pour les enfants du maître.

Les apprentis appartenant à la famille étaient dispensés de presque toutes les redevances imposées aux autres membres de la corporation. Le fils de maître qui voulait continuer le métier de son père n'était pas toujours dispensé de comparaître devant les jurés, mais il est probable qu'il les trouvait indulgents. Plusieurs corporations le favorisaient plus encore. Chez les cuisiniers, par exemple, le fils pouvait succéder à son père, même s'il ignorait le métier, « se il ne sait riens

¹ *Livre des métiers*, titre XIV, art. 2.

² *Livre des métiers*, titre XXV, art. 5.

³ *Livre des métiers*, titre XXXV, art. 2.

⁴ *Livre des métiers*, titre LI, art. 2, et titre LII, art. 2.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXI, art. 4.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXVIII, art. 25.

⁷ Depping, *Ordonnances*, p. 389.

⁸ *Livre des métiers*, titre XXII, art. 5.

⁹ *Livre des métiers*, titre XXXVII, art. 2.

¹⁰ *Livre des métiers*, titre XLVII, art. 2.

¹¹ *Livre des métiers*, titre LIII, art. 2 et 4.

¹² *Livre des métiers*, titre L, art. 4 et 5.

¹³ *Livre des métiers*, titre XI, art. 4.

¹⁴ Ordonnance de 1378.

¹⁵ Dans les *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 598.

¹ Voy. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 377.

² *Livre des métiers*, titres XXI, art. 2 ; titre XXX, art. 2 ; titre LVII, art. 4 ; titre LXVIII, art. 2 ; titre LXXI, art. 2 ; titre LXXXIII, art. 4 ; titre LXXXVII, art. 3, etc., etc.

du mestier » ; on lui demandait seulement de prendre un ouvrier « qui en soit experts », et de le garder jusqu'à ce qu'il fût lui-même en état de passer son examen devant les jurés ¹.

Les fils de maîtres qui succédaient à leur père n'avaient pas, en général, à acheter le métier, la maison étant regardée comme n'ayant pas changé de chef : « Quiconques mestre, disent les chaussetiers, commence le mestier de chaucerie, il doit xx s. d'entrée, se il n'est fuiz ² de mestre, li quel ne doit rien ³ ». Ce privilège était étendu dans plusieurs métiers au frère et au neveu du maître. Enfin, un petit nombre de corporations n'admettaient à la maîtrise que des fils de maître, les drapiers par exemple ⁴ et les bouchers. Chez ces derniers, chaque étal se transmettait de mâle en mâle, comme la couronne de France, et si un boucher ne laissait que des filles, son étal était acheté par un confrère ⁵.

Somme toute, on peut affirmer que quand le maître avait un fils, il succédait presque toujours à son père ; s'il n'avait que des filles, il en mariait une avec l'apprenti, afin que la maison restât dans la famille. Cette coutume avait ses avantages et ses inconvénients. On exagérât un peu au treizième siècle le respect des traditions et des souvenirs, nous exagérons aujourd'hui en sens contraire.

Les siècles en passant ne modifièrent guère cet ordre de choses. A la fin du quinzième siècle, le chef-d'œuvre était exigé dans presque toutes les corporations pour obtenir la maîtrise. Mais on avait inventé, en faveur des fils de maître une épreuve beaucoup plus facile dite *expérience* ⁶. L'édit de 1581 ⁷ leur imposa, il est vrai, un apprentissage de la même durée que celui des enfants étrangers ; mais, comme ils étaient autorisés à passer ce temps chez leurs parents, la clause était tout à fait illusoire. Elle fut même abrogée par un édit postérieur, qui exempta d'apprentissage les fils de maître demeurant en famille.

Dès le seizième siècle, les enfants du maître, même les enfants naturels, disent les lapidaires ⁸, ne comptaient point comme apprentis. Les statuts qui n'accordent aux maîtres qu'un seul apprenti ne les empêchent pas de lui adjoindre tous leurs enfants. Placés chez un autre patron pour y apprendre le métier, leur titre de fils de maître suffit pour qu'ils puissent être acceptés en sus du nombre normal.

Quelques communautés se montraient un peu plus sévères. Chez les armuriers ⁹, les fondeurs ¹⁰, les lapidaires ¹¹, les tisserands ¹², le fils de maître

servant ailleurs que chez son père compte comme apprenti. En revanche, dans le désir de voir chaque maison appartenir toujours à la même famille, les imprimeurs, les libraires et les relieurs dispensent leurs enfants de tout apprentissage : « Ains seront receus [maîtres], disent-ils, à leur première requeste et sans aucun frais ¹ ». Les couturières déclarent aussi que les filles de maîtresse « seront reçues sans faire apprentissage ny chef-d'œuvre ² ». Les orfèvres ne vont pas si loin : ils exigent le chef-d'œuvre, mais stipulent en même temps que « les fils de maître ne seront assujétis à aucune des lois prescrites pour l'apprentissage ³ ».

Cependant, aux termes d'articles fort sages qui furent surtout en vigueur à la fin du dix-huitième siècle, les fils de maître étaient tenus de se soumettre à toutes les conditions de l'apprentissage s'ils étaient nés avant que leur père eût obtenu la maîtrise. Les boulangers et les charcutiers ⁴ inscrivent cette prescription dans leurs statuts. Les menuisiers modifiaient seulement, en pareil cas, la somme à payer pour devenir maître ⁵. Au reste, cette mesure visait surtout les maîtres dits sans qualité, qui, n'ayant point passé par l'apprentissage, ne pouvaient enseigner un métier qu'ils n'avaient pas appris.

En somme, à la fin du dix-huitième siècle on voit toutes les barrières s'abaisser devant le fils du patron. La maîtrise semble devenue une propriété acquise par le père, et dont le fils hérite de droit. La bourgeoisie, ambitieuse, active, prudente, économe, est entrée en scène, prenant place entre la noblesse et le peuple, envieuse de l'une, et d'autant plus dure à l'autre qu'elle en est sortie et rougit de cette origine. Pour tout ce qui touche l'admission à la maîtrise, les statuts cessent dès lors d'être un guide sûr. Tous, ouvertement, favorisent les fils du maître. Mais ce n'est pas assez, et en réalité il n'y a plus de loi dans la corporation que la volonté du roi et le bon plaisir des maîtres. *

Finetiers. Voy. **Graveurs sur pierres fines.**

Fineurs. Voy. **Affineurs.**

Finisseurs. « Ouvriers qui finissent les mouvements des montres ou des pendules, qui donnent la perfection aux dentures, engrenages et pivots, qui égalisent la fusée, etc. ⁶.

Fisiniers. Forgerons, taillandiers ? « Fisiniers ou maîtres de fer », dit une ordonnance de mai 1471 ⁷.

Fistuleurs. Flauteurs. Flageleurs.
Voy. Flûtes (Fabricants de).

¹ *Livre des métiers*, titre LXIX, art. 2.

² A moins qu'il ne soit fils.

³ *Livre des métiers*, titre LV, art. 6.

⁴ *Livre des métiers*, titre L, art. 2.

⁵ Statuts de 1381, art. 23.

⁶ Voy. l'article Chef-d'œuvre.

⁷ Article 15.

⁸ Statuts de 1585, art. 10.

⁹ Statuts de 1562, art. 9.

¹⁰ Statuts de 1572, art. 7.

¹¹ Statuts de 1585, art. 10.

¹² Statuts de 1586, art. 20.

¹ Statuts de 1618, art. 9.

² Statuts de 1675, art. 6.

³ Statuts de 1759, titre II, art. 11.

⁴ Statuts de 1754, art. 15.

⁵ Statuts de 1743, art. 27.

⁶ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 221.

⁷ *Ordonn. royales*, t. XVII, p. 429.

Flageoleurs. Fabricants et joueurs de l'instrument appelé flageol ou flageolet, qui est déjà cité, à la fin du treizième siècle, dans le *Dit d'un mercier*.

On trouve aussi *flageoliers*.

Flageoliers. Voy. **Flageoleurs**.

Flahuteurs. Voy. **Flûtes (Fabricants de)**.

Flaonniers. Faiseurs de la pâtisserie nommée flan.

Flassadiers. Ouvriers qui confectionnaient les flassades ou couvertures de lit.

Voy. Ducange, au mot *flassada*.

Flauniers. Voy. **Flaonniers**.

Flauteurs. Voy. **Flûtes (Fabricants de)**.

Fléchiers et Flégiers. Faiseurs de flèches. La *Taille de 1292* en mentionne 1.

Voy. **Arctiers**.

Fleuteurs. **Fleuteurs.** **Fleutiers** Voy. **Flûtes (Fabricants de)**.

Flequeurs. Voy. **Flequiers**.

Fleuretes et Fleurières. Noms cités dans la *Taille de 1313*, et qui désignent sans doute des bouquetières.

Fleuristes. Nom que prirent, à la fin du dix-huitième siècle, les fabricants de fleurs artificielles. Il a appartenu aussi aux grainiers, aux chapeliers de fleurs et aux jardiniers.

Fleurs artificielles (FABRICANTS DE). Les essais faits, dans cet art, aux seizième et dix-septième siècles ¹ n'étaient guère que des imitations trop grossières pour procurer l'illusion. On s'était découragé. Presque seules les religieuses, trompant l'ennui du cloître, s'efforçaient de copier la nature par un bizarre assemblage de plumes mal teintées et d'étoffes mal découpées.

De réels progrès furent réalisés par un sieur Séguin, venu de Mende à Paris vers 1738. Avec du parchemin, du papier, du fil de fer et des cocons de vers à soie, il obtint des fleurs dont ses contemporains furent réellement émerveillés². Cependant, les femmes ne daignèrent pas aussitôt s'en parer, et Séguin ne travailla d'abord que pour la décoration des tables. Jaubert disait encore vers 1773 : « Quoi qu'on fasse un grand usage de ces fleurs à la toilette des dames, qu'on en décore les palais des grands seigneurs, que nos temples même en empruntent une partie de leurs ornemens, c'est surtout dans les desserts où elles sont plus employées, et une table qui en est couverte avec intelligence, a l'air d'un véritable parterre ³ ». Dès 1775, la fabrication des fleurs

artificielles avait fait de tels progrès, qu'un sieur Beaulard présenta à Marie-Antoinette un bouton de rose qui s'épanouit en sa présence ¹.

Un sieur T.-J. Wenzel lui succéda dans la faveur de la reine. En 1790, il publia un volume dans lequel il proposait d'établir à Paris une manufacture de « végétaux artificiels », où deux mille femmes auraient trouvé une occupation lucrative. Ce livre, sans grand intérêt, se tait sur les procédés nouveaux de fabrication et juge sévèrement les anciens ; j'y relève cependant cette phrase : « Il faut, pour une seule rose, plus de trente outils différens... et ces outils ont besoin d'être renouvelés presque tous les ans, pour peu qu'on soit jaloux d'approcher de la perfection. Ainsi, suivant les procédés actuels, la multiplicité des outils, leur prix excessif, la nécessité de les renouveler fréquemment sont autant de causes de la cherté prodigieuse des fleurs artificielles ». Wenzel réussit surtout auprès des dames de la cour, enthousiasmées par un travail qui produisait de si jolis résultats. Wenzel consentit à leur donner des leçons ; il eut entre autres élèves la comtesse de Genlis, dont les bluets, les coquelicots, les myosotis et les marguerites obtinrent un succès qu'interrompit la Révolution.

Paris s'engoua alors de fleurs étranges. J.-B. Pujoux écrivait en 1801 : « Le fleuriste, comme tous les fabricans qui travaillent aux objets de luxe, est souvent obligé de sacrifier la vérité de l'imitation au désir, à la nécessité de varier ses fleurs. Après avoir épuisé les dons de Flore, le caprice des marchands et des coquettes devient son seul guide. Quand nos dames ont adopté une couleur, elles veulent la voir partout. L'artiste est dès lors forcé d'imaginer des monstruosités pour vivre ; c'est ainsi qu'il y a quelques mois, on porta des roses jaunes à feuilles noires et des roses noires à feuilles jaunes. Les fleuristes qui avaient du goût gémissaient, mais... c'était la mode ² ».

D'abord appelés *bouquetiers-décorateurs*, les fabricants de fleurs artificielles ne prirent le nom de *fleuristes* que vers la fin du dix-huitième siècle. Ils ne furent jamais constitués en communauté.

Pendant bien longtemps, les fleurs en papier confectionnées dans les couvents furent vendues par les merciers. Les bouquets faits de plumes étaient l'œuvre des plumassiers, et ceux formés d'émaux de diverses couleurs appartenaient au commerce des émailleurs.

Floreresses de coiffes. Voy. **Chapeliers de fleurs**.

Florières. La *Taille de 1292* en cite 2, qui étaient très probablement des bouquetières.

Flotille royale, à Versailles. Voy. **Bateaux des maisons royales**.

Flourières. Voy. **Bouquetières**.

¹ Voy. le *Dictionnaire archéologique* de V. Gay, t. I, p. 492.

² Voy. l'*Encyclopédie* de Diderot, t. VI, p. 867.

³ *Dictionnaire des arts et métiers*, t. II, p. 222.

¹ *Correspondance* de Métra, janvier 1775, t. I, p. 180.

² *Paris à la fin du dix-huitième siècle*, p. 36.

Flusteurs. Voy. **Flûtes (Fabricants de)**.

Flûtes (FABRICANTS DE). La *Taille de 1292* cite 2 *flouteurs* ou *floutiers*. Eustache Deschamps, au quatorzième siècle, mentionne la flûte traversière ou flûte allemande, l'autre était le flageolet. Nicolas Hotteterre, son fils Jean, et Philibert Rebillé étaient, à la fin du dix-septième siècle, les facteurs les plus en vogue ¹ ; à la fin du dix-huitième on citait le sieur Thomas Lot, qui demeurait rue de l'Arbre-Sec ².

Les fabricants et les joueurs de flûte ont été dits *fistuleurs*, *flageleurs*, *flauteurs*, *flauteurs*, *flauteurs*, *flauteurs*, etc., etc.

Foilleurs. Voy. **Fueil (Qui fait le)**.

Foin (MARCHANDS DE). Ils ont leurs statuts dans le *Livre des métiers* ³, qui les nomme *faniers*, *feiniers*, *feniers*, et *marchanz de fein* ; il mentionne aussi, en passant, les *courratiers* et les *porteurs* de foin. Il était interdit aux marchands d'avoir deux prix différents pour le foin chargé sur un même bateau. Ils pouvaient faire promener dans les rues une belle botte de foin par des individus qui en criaient le prix et l'adresse du vendeur. Les feiniers ne payaient pas d'impôts, mais toutes les fois que le roi venait à Paris, chaque maître devait lui fournir une botte de son meilleur foin, botte qui était destinée à l'écurie royale. « Cex ⁴ qui sunt demourant à Paris, qui vendent à détail fein, doivent chascun au Roy 1 fagot de fein de premierein, à chascun jour que li Roys entre dedenz la vile de Paris ». Ceci, peut-être en vertu du droit de fenage (*fenaticum*, *fenagium*), redevance établie par quelques seigneurs sur la récolte des prairies.

La *Taille de 1292* mentionne 22 *faniers*. Ils étaient au nombre de 30 en 1402 ⁵.

Au moyen âge, on nommait juillet le mois des foins (*mensis fenalis*). Juin et juillet étaient dits resaille-mois, parce que c'était le temps de la coupe des foins : « L'an de grâce 1376, le 14^e jour du mois de juing, qu'on appelle resaille-mois... ⁶ ».

Pendant très longtemps, le foin se mesura à la *charretée*. La charretée représentait la charge d'une voiture traînée par deux bœufs, et on l'estime à mille livres, représentant un peu plus de quatre cents kilogrammes ⁷.

Il y a peu à prendre dans l'ordonnance de 1415 ⁸. Celle de décembre 1672 interdit aux marchands de foin de rien jeter dans la Seine, à peine de cent livres d'amende, dont un tiers adjugé au dénonciateur ⁹.

Les marchands de foin ne vendaient guère qu'en gros. Le commerce de détail était fait sur-

tout par les grainetiers, les regrattiers, les chandeliers, les fruitiers et les loueurs de chevaux.

Au commencement du dix-huitième siècle, on estimait la consommation annuelle de Paris à six millions de bottes. Presque toutes étaient recueillies dans l'Île de France.

L'abbé Jaubert (1773) écrit *foiniers*.

Voy. **Botteleurs.** — **Contrôleurs.** — **Courtiers.** — **Faneurs.** — **Porteurs**, etc.

Foiniers. Voy. **Foin (Marchands de)**.

Foires. Il s'en tenait une devant chaque église le jour où celle-ci fêtait son saint. Mais les seules importantes étaient les foires suivantes :

Jambons (aux). — **Lendit (du).** — **Oignons (aux).** — **Saint-Clair.** — **Saint-Germain.** — **Saint-Laurent.** — **Saint-Ovide.** — **Temple (du).**

Voy. tous ces noms.

Fonceaux d'esteuifs (FAISEURS DE). On nommait ainsi les ouvriers qui confectionnaient les sacs à balles pour les jeux de paume. Ils appartenait à la corporation des paumiers.

Fondeurs. On ne connaissait pas, au moyen âge, la division du travail telle qu'elle existe aujourd'hui ; en général chaque corps d'état fabriquait à lui seul les objets qui formaient sa spécialité. Les braaliers, par exemple, tissaient eux-mêmes, sans le secours du tisserand, les étoffes destinées aux braies qu'ils façonnaient ; les lampiers fondaient eux-mêmes les lingots de cuivre qu'ils transformaient en chandeliers et en lampes ; etc., etc. La plupart des ouvriers qui travaillaient les métaux eussent donc pu se qualifier de fondeurs. Cependant, de tous les métiers qui soumirent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ¹, une seule communauté prit officiellement ce nom, celle des *Fondeurs et molleurs* ², qui déclarèrent confectionner des boucles, des ardlons, des fermaux, des anneaux « et autre menue oeuvre que on fait de coivre ³ et d'archal ». Ils faisaient aussi des sceaux, des méreaux, des cachets ; mais il leur était interdit d'y graver aucune inscription, on tolérait seulement les lettres isolées, les initiales sur une bague ou un cachet. Peut-être redoutait-on la contre-façon des sceaux de l'État ou même celle des monnaies. « Ce sont choses qui portent soupçon », disent les statuts. Une réserve de même nature leur était imposée pour la confection des clefs ; ils devaient s'abstenir de reproduire celles qu'on leur commandait, si le client ne leur présentait pas en même temps la serrure. Nous verrons la même condition stipulée par les serruriers.

Les statuts des fondeurs furent renouvelés en 1572. Les maîtres se qualifiaient alors de *fondeurs-mouleurs en terre et en sable-bossetiers-sonnetiers-cizeleurs-faiseurs d'instrumens de mathématiques, globes et sphères*. Je renvoie à tous ces mots.

¹ Le *Livre commode pour 1692*, t. I, p. 212.

² *Almanach Dauphin pour 1789*.

³ Titre LXXXIX.

⁴ Ceux.

⁵ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 1.064.

⁶ Voy. le *Glossaire* de Ducange, au mot *mensis*.

⁷ Guérard, *Polyptyque d'Irminon*, p. 189.

⁸ Chapitre XXII.

⁹ Chapitre XVI.

¹ *Livre des métiers*, titre XLI.

² Mouleurs.

³ De cuivre.

L'apprentissage était de cinq ans, et chaque maître ne pouvait avoir à la fois deux apprentis. L'article 17 énumère longuement les objets dont la fabrication était permise aux fondeurs-mouleurs. Ce sont, entre autres, les croix d'église, ciboires, encensoirs en laiton, cloches, sonnettes, timbres pour horloges, grelots, lampes « et toutes autres choses qui se pourront moller et fondre en sable, de cuivre, latton et ayraïn ¹ ».

La corporation avait pour patrons saint Éloi et saint Hubert.

A la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres s'élevait à 300 environ. L'édit de 1776 les réunit aux doreurs et aux graveurs sur métaux.

Voy. les articles suivants.

Fondeurs de canons. Dès le quinzième siècle, la France possédait sept canons, dont Christine de Pisan nous a conservé les noms. Les lettres patentes d'août 1411 érigeaient les *artilleurs* en communauté ²; celles de novembre 1441 nous apprennent que le service de l'artillerie se composait alors des artilleurs proprement dits, des deux frères Olivier et Guillaume Marchant « charpentiers d'artillerie », qui sans doute construisaient les affûts, et du sieur Jehan Duchemin, « tailleur de pierres à bombardes ³ ».

Sous le nom d'*artilleurs*, les fondeurs de canons, « artillatores », dit Ducange, figurent dans l'ordonnance des *Bannières* (1467) ⁴. Quand François I^{er}, revenant d'Espagne (1526) fit sa rentrée à Paris, « furent tirées dix grosses pièces d'artillerie qui estoient sur les murailles et terrasses, des costez de la porte Saint-Martin ». Dès 1524, la Ville possédait vingt-huit « pièces de grosse artillerie ⁵ ». Mais, jusqu'au dix-septième siècle, il n'y eut pas de troupe spéciale affectée au service des pièces. Chacune était sous la direction d'un canonier de profession, ingénieur plutôt que soldat.

Sous Louis XIV, un canon revenait à 6.600 livres avec son affût ⁶. Ceux qui les fabriquaient portaient encore le nom d'*artilleurs*, *artilliers* ou *canonniers*, et relevaient du bailliage de l'Arsenal ⁷.

Au dix-huitième siècle, les principales fonderies de France étaient celles de Douai, de Pignerol, de Besançon, de Brest et de Toulon.

Les fondeurs de canon avaient pour patronne sainte Barbe, dont ils célébraient la fête en août et en décembre à l'église de l'Ave-Maria.

Fondeurs en caractères d'imprimerie. On ne sait par qui furent gravés et fondus les caractères employés par les trois premiers imprimeurs parisiens ⁸, mais il est certain que ces caractères furent exécutés à Paris, car ils ne se rencontrent nulle part dans les autres impressions contemporaines.

Un règlement de mai 1571 nous apprend ¹ qu'à cette date les fondeurs de caractères appartenaient déjà à la corporation des imprimeurs, et que pour eux la journée de travail, commencée à cinq heures du matin, ne finissait qu'à huit heures du soir. Comme les libraires et les imprimeurs, ils ne pouvaient s'établir en dehors des limites de l'Université, condition encore exigée un siècle et demi plus tard ².

A la fin du dix-huitième siècle, il n'existait encore en France que douze fonderies, dont six étaient exploitées à Paris. Dans une fonte de 100.000 lettres, le bas de casse ³ se subdivisait ainsi :

a....	5.000 lettres	m...	2.800 lettres
b....	800 —	n....	5.000 —
c....	3.000 —	o....	4.800 —
ç....	100 —	p....	2.400 —
d....	3.000 —	q....	1.200 —
e....	11.000 —	r....	5.000 —
f....	900 —	s....	5.400 —
g....	800 —	t....	4.600 —
h....	800 —	u....	5.000 —
i....	5.400 —	v....	2.500 —
j....	400 —	x....	400 —
k....	100 —	y....	300 —
l....	4.000 —	z....	400 —

Chaque caractère portait, suivant sa hauteur, un nom différent. Vers le milieu du siècle, un fondeur, Fournier le jeune, inventa le *point typographique*, mesure qui servit dès lors à désigner les caractères de toute dimension. Ainsi :

Le diamant.....	devint corps	3.
La perle.....	—	4.
La Parisienne ou Sédanoise.....	—	5.
La nonpareille.....	—	6.
La mignonne.....	—	7.
Le petit texte.....	—	7 1/2.
La gaillarde.....	—	8.
Le petit romain.....	—	9.
La philosophie.....	—	10.
Le cicéro.....	—	11.
Le Saint-Augustin....	—	12 et 13.
Le gros texte.....	—	14, 15, 16.
Le gros romain.....	—	18.
Le petit parangon.....	—	20.
Le gros parangon.....	—	22.
La palestine.....	—	24.
Le petit canon.....	—	26.
Le trismégiste.....	—	36.
Le gros canon.....	—	40 et 48.
Le double canon.....	—	56.
Le double trismégiste..	—	72.
Le triple canon.....	—	88.
La grosse nonpareille..	—	96.
La moyenne de fonte..	—	100.

¹ Laiton et airain.

² *Ordonn. royales*, t. IX, p. 631.

³ *Ordonn. royales*, t. XIII, p. 348.

⁴ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 672. — Juin 1467.

⁵ *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I^{er}*, p. 205.

⁶ Pellisson, *Lettres historiques*, 17 mai 1670, t. I, p. 27.

⁷ Voy. ci-dessous l'art. Salpêtriers.

⁸ Voy. ci-dessous l'art. Imprimeurs.

¹ Article 18.

² Voy. les statuts de février 1723, article 58. Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXI, p. 232.

³ Caractères employés pour le texte courant. L'on ne comprend dans les chiffres qui suivent ni les capitales, ni les chiffres, ni la ponctuation.

On trouve un type de chacun de ces caractères dans l'*Encyclopédie méthodique*¹, et la liste de tous les graveurs et fondeurs en caractères depuis le seizième siècle dans l'ouvrage suivant : A.-M. Lottin, *Catalogue chronologique des libraires*, etc.².

Les fondeurs de caractères, qui n'étaient guère plus de cinq ou six à la fin du dix-huitième siècle, ne formèrent jamais une communauté particulière. Réunis à celle des libraires, ils avaient, comme eux, pour patron saint Jean l'évangéliste.

Voy. Graveurs.

Fondeurs de cloches. « Artifices illi subtiles sunt, écrit Jean de Garlande, qui fundunt campanas de aere sonoro, per quas in ecclesiis horae diei denuntiantur motu batillorum et cordarum attractarum³ ». Le travail était, en effet, alors réglé partout par les sonneries des églises.

Les fondeurs de cloches sont plus souvent désignés sous le nom de *saintiers*, les cloches d'église s'appelant alors des *saints*⁴.

De là, une étymologie fautive du mot *tocsin*. L'ordonnance de Blois⁵ l'ayant orthographié *toxin*, le commentateur Guy Coquille mit en note : « Il faut dire toquesaint, car dans l'ancien langage françois, saint signifie une cloche⁶ ». C'est aussi l'opinion de Noël du Fail⁷. Henri Estienne était plus près de la vérité quand il disait : « Il faut écrire, non *tocsin*, mais *toquesin*; et encore, si en adjoustant un *g*, on écrit *toquesing*, on approchera plus de l'étymologie, car c'est un mot gascon, composé de *toquer* (au lieu de ce, nous disons *toucher*, *frapper*) et de *sing*, qui signifie cloche⁸ ». En réalité, cloche se disait en latin *signum*⁹, et c'est très régulièrement que l'on écrit *tocsin*.

La *Taille de 1300* mentionne un seul *saintier*, celle de 1313 en cite deux au moins.

Le saintier Jean Jouvence fonda la cloche du Palais; Guillaume Sifflet, en 1430, la Jacqueline de Notre-Dame¹⁰. Pendant longtemps, la difficulté que présentait le transport des cloches obligea les fondeurs à travailler près des églises; l'Emmanuelle de Notre-Dame fut fondue, en 1682, derrière le cloître, sur le *Terrain*, aujourd'hui transformé en square. Au dix-huitième siècle, les frères Godiveau fondirent des cloches pour Saint-Sulpice, pour Saint-Victor et le gros bourdon de Saint-Germain des Prés¹¹.

Les fondeurs de cloches, encore bien peu nombreux à la fin du dix-huitième siècle¹, avaient pour patron saint Hubert².

Fondeurs d'étain et de plomb. Toutes les corporations qui travaillaient l'étain fondaient elles-mêmes ce métal au fur et à mesure de leurs besoins; je désignerai cependant sous le nom de fondeurs d'étain la corporation dont les maîtres s'intitulaient au treizième siècle *ouvriers de toutes menues oeuvres que on fait d'estain et de plom*³. Dans les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Etienne Boileau⁴, ils se disent fabricants de « miroirs d'estain, de fremaux d'estain⁵, de sonneites⁶, de aneles⁷ d'estain, de mailles de plon, de méreaus⁸ de toutes manières, et de toutes autres menues choseites appartenant à plom et à estain ». En dehors de ses enfants ou de ceux de sa femme, le fondeur d'étain ne pouvait avoir à la fois deux apprentis, mais il réglait comme il l'entendait toutes les conditions de l'apprentissage. Le travail à la lumière était permis.

Les fondeurs d'étain ne formèrent que pendant peu de temps une corporation particulière. Toutefois, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, l'on nomma *menuisiers d'étain*⁹ les ouvriers qui se livraient exclusivement à la fabrication des menus objets de ce métal.

Voy. Étain et Miroitiers.

Fondeurs de glaces. Voy. Tiseurs.

Fondeurs pour la musique. Voy. Graveurs.

Fondeurs de petit plomb. Ils faisaient le plomb à tirer, les balles de toute espèce, et les petits plombs employés par les couturières pour la toilette des dames.

Le 4 septembre 1731, un arrêt du Conseil interdit, d'une manière absolue la fabrication de la grenaille de fer, dont plusieurs chasseurs se servaient par économie¹⁰.

Les merciers et les artificiers étaient autorisés à vendre le petit plomb de chasse.

Les fondeurs de petit plomb appartenait à la corporation des miroitiers.

Fontainiers. L'abbé Jaubert définit ainsi le fontainier : « C'est l'artiste¹¹ qui, par des principes certains et des expériences répétées, fait la recherche des eaux, les jauge pour en connaître la quantité, les amasse dans des pierreées pour les conduire dans un regard de prise ou dans un réservoir. Il sait relever leur

¹ Arts et métiers, t. I, p. 403.

² Paris, 1789, in-8°, p. 233. — Voy. aussi Ph. Renouard, *Imprimeurs parisiens*, 1898, in-8°.

³ Édit. Scheler, p. 24.

⁴ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *signum*.

⁵ Mai 1579.

⁶ P. Néron, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 640.

⁷ *Œuvres*, édit. elzévir., t. II, p. 112.

⁸ *Précélence du langage françois*, édit. Feugère, p. 186.

⁹ Voy. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, lib. III, cap. XV.

¹⁰ *Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII*, an 1430.

¹¹ *Almanach Dauphin pour 1789*.

¹ Voy. Savary, t. II, p. 113.

² Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 54.

³ Plomb.

⁴ *Livre des métiers*, titre XIV.

⁵ Voy. ci-dessus l'article Fermaux.

⁶ Sonnettes.

⁷ Anneaux.

⁸ Voy. ci-dessous l'art. Méreaux.

⁹ Voy. ci-dessous l'art. Menuisiers.

¹⁰ J. Henriquez, *Dictionnaire du droit de chasse*, t. I, p. 261.

¹¹ Voy. ci-dessus l'art. Artistes.

pente et les conduire au lieu destiné ; il connoît la force et la vitesse des eaux jaillissantes ; les calcule pour en savoir la dépense ; fait donner une juste proportion aux tuyaux pour former de beaux jets bien nourris et qui s'élèvent à la hauteur requise ; et par une sage économie, il les distribue dans un jardin, de manière qu'ils jouent tous ensemble sans s'altérer l'un et l'autre ¹ ».

Les *Tailles de 1292 et de 1300* citent chacune un *fontenier*. Ils ne possédaient sans doute pas tous les talents qui viennent d'être si éloquemment énumérés, et de très bonne heure, ils formèrent une seule corporation avec les plombiers.

En février 1623, avait été créée la charge *d'intendant des eaux et fontaines de France*, dont les fonctions consistaient à protéger les sources, à empêcher toutes les entreprises qui pourraient détourner ou perdre les eaux ², etc. A dater de Louis XIV il eut pour titre officiel *Intendant des eaux et fontaines du Roy, grottes, mouvemens, aqueducs, artifices et conduits d'eau des maisons royales*. La famille Francini resta pendant longtemps titulaire de cette charge ³. En 1692, le sieur Denis était premier fontainier du roi ; ses deux fils exerçaient le même art, l'un au château de Versailles, l'autre à Trianon ⁴. Pour le seul service de Versailles, il y avait en 1736 un maître fontainier, trois compagnons et sept garçons ⁵.

On comptait à Paris, vers 1760, soixante fontaines publiques, ainsi distribuées :

QUARTIERS

De la Cité.....	2
Saint-Jacques la Boucherie ..	1
Du Louvre.....	2
Du Palais-Royal.....	6
Montmartre.....	5
Des Halles.....	1
Saint-Denis.....	5
Saint-Martin.....	3
De la Grève.....	1
Sainte-Avoye.....	4
Du Temple.....	4
Saint-Antoine.....	7
De la place Maubert.....	6
Saint-Benoît.....	5
Saint-André des Arts.....	2
Du Luxembourg.....	2
Saint-Germain des Prés.....	5

Les quartiers Saint-Paul, Sainte-Opportune et Saint-Eustache n'en possédaient pas.

On trouve aussi *Fonteniers* et *Fonteiniers*.

Voy. **Garde-rigoles**.

Fonteiniers et Fonteniers. Voy. **Fontainiers**.

Forbeeurs. Nom que la *Taille de 1292* donne aux fourbisseurs.

Forberes. Nom que le *Livre des métiers* ¹ donne aux fourbisseurs.

Forbeurs. Nom que le *Livre des métiers* ² donne aux fourbisseurs.

Forbisseeurs. Nom que la *Taille de 1292* donne aux fourbisseurs.

Forcetiens. Fabricants de gros outils en fer, et notamment de *forces* à l'usage des tondeurs de drap.

Ces forces étaient d'énormes ciseaux, dont les branches parallèles, et non croisées comme celles des ciseaux ordinaires, étaient réunies à leur extrémité par un fort ressort qui en facilitait le jeu. L'année 1288, « environ la Saint-Jehan-Baptiste », les forcetiens, alors au nombre de 13, présentèrent à l'homologation du prévôt de Paris des statuts ³ où nous lisons que le métier était placé sous l'autorité du premier maréchal ferrant de l'écurie royale, à qui le roi avait accordé les revenus et la juridiction professionnelle de la plupart des corps d'état qui travaillaient le fer. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti et la durée de l'apprentissage était de dix ans. Le travail à la lumière était interdit. Trois jurés, établis par le prévôt, « du consentement de tout le commun du mestier », administraient la corporation.

Six ans plus tard, au mois de juillet 1294, ces statuts furent révisés par le prévôt Guillaume de Hangest ⁴. Il s'agissait alors pour la communauté de mettre fin à une spéculation qui est intéressante à connaître. Il paraît que le premier maréchal du roi vendait fort bon marché l'autorisation de s'établir. Des compagnons forcetiens payaient le petit droit exigé, montaient une forge et prenaient un apprenti. Au bout de quelques semaines, ils vendaient leur apprenti, c'est-à-dire qu'ils le cédaient à un autre maître moyennant une somme d'argent, « au chief de iij semaines ou d'un mois le revendoient et délaissaient leurs forges ». Le bénéfice touché et dépensé, ils abandonnaient leur boutique et se remplaçaient comme ouvriers. Les nouveaux statuts défendirent de vendre aucun apprenti avant de l'avoir gardé au moins un an et un jour. La *Taille de 1292* mentionne 11 forcetiens, celle de 1300 en cite 10 seulement. *

Forestiers. « Verdiens, gruyers, forestiers, châtelains, concierges, maîtres, sergens, ségrayers et maîtres gardes du marteau du Roy n'étoient autrefois qu'un seul et même office sous ces différens titres et étoient ainsi appelez selon l'usage des lieux ⁵ ».

¹ Tome II, p. 249.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 249.

³ *Etat de la France pour 1687*, t. I, p. 489 ; pour 1712, t. I, p. 379 ; pour 1736, t. I, p. 489.

⁴ *Le Livre commode*, t. II, p. 155.

⁵ *Etat de la France*, t. I, p. 416.

¹ Titre XCVII, art. 1.

² Titre XCVII, art. 2, 3, 4, 5, 6, 12.

³ Dans Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 357.

⁴ Depping, p. 359.

⁵ Gallon, *Conférence de l'ordonnance de 1669 sur les eaux et forêts*, t. I, p. 513.

Forge (Ouvriers de). Nom donné parfois aux éperonniers.

Forgerons. « Ce nom est commun aux serruriers, taillandiers, couteliers et à tous les ouvriers qui travaillent le fer à la forge et au marteau ¹ ». Ils étaient dits aussi *fabrices*.

Forgeurs. On nomme ainsi, dans plusieurs ateliers, l'ouvrier qui préside à la forge, qui conduit l'ouvrage pendant qu'il chauffe et quand il est sous le marteau ² ».

Voy. **Planeurs**.

Formagiers. Nom que la *Taille de 1300* donne aux fromagers.

Formiers-Talonniers. Les formiers fabriquaient des formes, des embauchoirs, des bouisses ³ pour les cordonniers. Ils n'avaient ni statuts ni jurés, et travaillaient sans maîtrise. Beaucoup d'entre eux étaient de pauvres maîtres cordonniers; cependant les jurés de cette communauté revendiquèrent vainement des droits sur eux.

La mode des chaussures élevées avait donné naissance aux talonniers. Ceux-ci fournissaient aux cordonniers des talons de bois. Administrativement, ils se trouvaient dans les mêmes conditions que les formiers, et avaient, comme eux, pour patron saint Crépin.

À la fin du dix-huitième siècle, les formiers et les talonniers étaient ensemble au nombre de 53 environ.

Voy. **Passe-talonniers**.

Forts. *Gagne-deniers* qui travaillaient au transport et à la décharge des marchandises. Ils étaient attachés aux différentes halles, et nommés en général par les préposés à chacune d'elles.

Ils avaient pour patron saint Christophe.

Voy. **Gagne-deniers**. — **Porteurs de grains**. — **Porteurs de sel**, etc.

Forts de la douane. Cet emploi, dit Savary, est lucratif et honnête, et de beaucoup de confiance, ce qui fait qu'on n'y reçoit que des sujets d'une fidélité éprouvée ⁴ ». Ils étaient nommés par les fermiers généraux. Sous les ordres du commis de la douane, ils faisaient l'ouverture des ballots, et transportaient aux différentes halles les marchandises examinées par eux. Leur nombre n'était pas limité, mais ils ne furent presque jamais plus de vingt. Pour être reçu dans la corporation, il fallait se faire inscrire comme candidat aux places qui pourraient devenir vacantes, et payer des droits qui montaient jusqu'à huit cents livres.

Cette petite communauté avait pour patronne sainte Barbe.

Voy. **Gagne-deniers**.

Forts de la halle aux draps. Douze offices créés par édit du 12 mars 1704. « Les porteurs, autrement dits forts ¹ feront seuls et à l'exclusion de tous autres, le transport des marchandises de la halle dans les maisons des marchands de Paris ».

Forts de la halle aux grains. Voy. **Porteurs de grains**.

Fossaires. Voy. **Fossoyeurs**.

Fosseeurs. Nom que la *Taille de 1292* donne aux fossoyeurs.

Fossiers et Fossiliers. Voy. **Fossoyeurs**.

Fossoyeurs. La *Taille de 1292* cite six *fosseurs*.

Je retrouve dans mes notes le nom de deux fossoyeurs. En juillet 1683, un sieur Pajot remplissait ces fonctions au cimetière Saint-Sulpice; son fils fut convaincu d'avoir déterré et vendu plusieurs cadavres à des chirurgiens ². Ceux-ci n'avaient alors guère d'autre moyen pour se procurer des corps à disséquer ³, aussi la Cour se montra-t-elle indulgente. Mais en 1752, elle condamna Regnaud, fossoyeur de Saint-Sulpice, au carcan, à la marque et à trois ans de galères, pour vol de suaires et vente de cadavres ⁴.

Le dernier fossoyeur du cimetière des Innocents se nommait François Poutrain; ses comptes établissent que, en trente ans, il avait enterré plus de 90.000 corps. La moyenne était donc de 3.000 inhumations par année, sur lesquelles on ne comptait pas plus de 150 à 200 sépultures particulières; tout le reste était accumulé dans des fosses communes ayant cinq à six mètres de profondeur, et qui recevaient chacune environ 1.500 cadavres ⁵.

Sébastien Mercier prétend que les fossoyeurs employaient leurs loisirs à violer les tombes. « Ils n'achètent jamais de bois l'hiver, écrit-il, car ils se chauffent avec les morceaux des bières qu'ils coupent et emportent des cimetières. Par la même raison, ils n'ont pas besoin de dépenser de l'argent pour avoir des chemises ⁶ ».

Les fossoyeurs étaient placés sous le patronage de saint Joseph et de sainte Barbe.

On les trouve encore nommés *fossaires*, *fossiers*, *fossiliers*, *sépulturiers*, etc.

Fouaciers. Faiseurs de fouaces, gâteaux composés de beurre et d'œufs, et que Rabelais a rendus célèbres. La *Taille de 1292* mentionne trois fouaciers, celle de 1300 en cite un seulement

¹ Le titre de l'édit leur donne seulement ce dernier nom.

² Bibliothèque nationale, mss., fonds français, n° 21.737, f° 105.

³ Voy. ci-dessus l'art. Bourreaux.

⁴ *Bulletin de la société historique du VI^e arrondissement*, année 1902, p. 17.

⁵ Voy. Vicq d'Azyr, *Essai sur les lieux et les dangers des sépultures*, p. 150. — Héricart de Thury, *Description des catacombes*, p. 165.

⁶ *Tableau de Paris*, t. I, p. 258.

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 277.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 278.

³ Morceaux de bois concaves qui servent à cambrer les semelles.

⁴ *Dictionnaire*, t. II, p. 196.

Fouets. Voy. Tiseurs.

Fouets (FAISEURS DE). Titre qui appartenait à la corporation des cordiers.

Fouette-culs. Voy. Correcteurs.

Fouleurs et Foulonniers. Voy. Foulons.

Foulonniers. Titre qui appartient à la communauté des bonnetiers du faubourg Saint-Marcel, parce qu'ils foulait eux-mêmes les bonnets et les bas qu'ils vendaient.

Foulons. Jean de Garlande (treizième siècle) décrit avec assez d'exactitude les multiples opérations auxquelles se livraient les foulons. Il les représente, nus et haletants, foulant le drap dans de la glaise unie à de l'eau chaude : « Fullones, nudi et sufflantes, fullant pannos laneos et pilosos in alveo concavo, in quo est argilla et aqua calida. » Ils le tendaient ensuite, pour le faire sécher, sur des rames ou poulies, puis le frottaient avec des chardons pour en tirer le poil : « Post hæc desiccant pannos lotos contra solem in aëre sereno, quos ipsi radunt cum carduis multis et asperis sive cardonibus, ut sint vendibiles ¹ ».

Une pièce publiée par M. Depping ² nous apprend que, dès 1257, les foulons étaient constitués en corporation et administrés par quatre jurés, dont deux choisis parmi les maîtres et deux parmi les ouvriers. Une dizaine d'années après, ils soumièrent à l'homologation du prévôt Étienne Boileau de nouveaux statuts, et ceux-ci sont les plus sages et les plus instructifs de tous ceux que renferme le *Livre des métiers* ³, ceux qui peignent le mieux l'organisation du travail à cette époque.

Le métier était libre : « Quiconque veut estre foulons à Paris, estre le puet franchement sanz acheter le métier du Roy ».

En dehors de ses enfants et de ses frères, des enfants et des frères de sa femme, chaque maître ne pouvait avoir en même temps que deux apprentis.

On ne devait accepter pour apprenti ou pour ouvrier aucun « houlrier ⁴, ne larron, ne murtrier, ne bani de ville pour vilain cas » : L'ouvrier était tenu d'avoir un vêtement convenable, qui valût au moins douze deniers, « ne nul vallet s'il n'a douze denrées de robe au mains ».

Les heures de travail étaient scrupuleusement réglées. Les ouvriers gagnaient l'atelier au point du jour ; ils y déjeunaient « à l'heure de prime ⁵ », et ils s'en allaient dîner où ils voulaient. Mais, sous peine d'une amende de douze deniers, ils devaient revenir le plus tôt possible, sans tumulte et sans s'attendre les uns les autres. Le travail cessait à six heures du soir en hiver, « au

premier cop ⁶ de vespres à Nostre-Dame, en charnage », et à neuf heures en été, « et en quaresme au premier cop de complie ». Le samedi, les ouvriers quittaient l'atelier à trois heures, « au premier cop de none à Nostre-Dame ». La veille des grandes fêtes, de la Saint-Pierre, de la Saint-Laurent, de la Pentecôte et de l'Assomption, ils étaient libres dès huit heures du matin.

Les ouvriers se louaient à la journée, au mois ou à l'année. Ceux qui voulaient se faire embaucher pour l'année se réunissaient au lever du soleil, à la *maison de l'Aigle*, près de la porte Baudoyer, où aboutissait la rue Saint-Antoine, alors rue de l'Aigle. Ceux qui préféraient être loués à la journée se rassemblaient à la *maison de la Converse*, située au chevet de l'église Saint-Gervais, et ils attendaient là les propositions des maîtres.

La corporation était dirigée et administrée par quatre jurés, deux pris parmi les maîtres et deux parmi les ouvriers. C'étaient les ouvriers qui choisissaient les deux maîtres et les maîtres qui choisissaient les deux ouvriers. Le prévôt de Paris les nommait sur ces présentations, et leur faisait prêter serment.

Les maîtres foulons déclarent en terminant que, dans l'origine, ils étaient dispensés de faire le service du guet ; mais que « madame la roine Blanche ², qui Dieu absoille ³, les fist gueitier par sa volenté ».

M. Fagniez a publié d'autres statuts ⁴, qui doivent être à peu près contemporains de ceux que je viens d'analyser, et qui s'appliquaient aux foulons du bourg Sainte-Geneviève. Chez ceux-ci, l'apprentissage durait trois ans. Ils ne pouvaient avoir, outre leur fils, qu'un seul apprenti. Le travail à la lumière était interdit. Les ouvriers devaient se rendre au travail dès le point du jour, « dès ce que l'en pourra homme congnoistre en une rue ». Deux jurés, un maître et un ouvrier, administraient la communauté. Lorsqu'un maître ou un ouvrier se mariaient, chaque juré recevait de l'époux une paire de gants neufs. Au décès d'un maître ou d'un ouvrier, la famille du défunt remettait aux jurés « les meilleures chausses et les meilleurs solliers ⁵ qu'il eust ».

On ne comptait que 24 maîtres en 1292 et 83 en 1300 ⁶.

En 1277, les ouvriers obtinrent de ne plus travailler que « jusques à soleil couchant ». Ils avaient représenté au prévôt de Paris que « les maîtres les tenoient trop tard de leurs vespres », et qu'ils risquaient d'être assassinés en rentrant chez eux.

Les foulons, qui paraissent avoir eu toujours un grand amour pour la réglementation, firent renouveler leurs statuts dès 1443 ⁷. Je ne relè-

¹ Éd. Scheler, p. 30.

² *Ordonn. relatives aux métiers*, p. 398.

³ Titre LIII.

⁴ Débauché.

⁵ Six heures du matin.

¹ Coup.

² Blanche de Castille, régente durant la minorité de saint Louis et durant la croisade.

³ Que Dieu absolve !

⁴ *Études sur l'industrie*, p. 335.

⁵ Souliers.

⁶ Voy. les *Tailles* de ces deux années.

⁷ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 586.

verai dans ceux-ci que les modifications apportées aux précédents.

Tout ouvrier foulon qui voulait s'établir devait payer soixante sous à la confrérie, somme réduite à vingt sous pour les fils de maître. L'exception concernant les apprentis appartenant à la famille n'existe plus que pour le fils ou le frère du maître. Tout apprenti, avant d'être admis dans l'atelier, doit jurer « qu'il servira son maistre bien et loyalement, et gardera les ordonnances faictes sur ledit mestier ». La valeur du vêtement exigé de tout ouvrier est portée à quatre sous.

La journée de travail commence à cinq heures en été et à six heures en hiver, et finit à sept heures en été et à cinq heures en hiver.

Il n'est plus question, pour lieu d'embauchage, que de « la place des foulons devant S. Gervais, comme accoustumé a esté et est de tous tems ».

Le travail à la lumière est interdit.

L'association de deux maîtres est formellement défendue.

Les foulons ont le droit de tisser toute espèce de drap.

Ces statuts furent souscrits le 18 mai 1443 par les 13 maîtres et les 14 ouvriers foulons exerçant à Paris.

Ils furent encore révisés le 24 juin 1467, puis confirmés sans changement en février 1606 et en mars 1730 : cette dernière confirmation coûta trois cents livres à la communauté. Le nombre des maîtres était alors de 18 environ¹ et ne paraît pas avoir beaucoup varié depuis.

L'édit de 1776 réunit les foulons aux tondeurs de draps et aux teinturiers.

Je ne sais quel était le patron des foulons. J'hésite entre saint Paul, puisqu'ils prétendaient avoir fait construire une église placée sous ce vocable, et le Saint-Sacrement qui paraît indirectement désigné dans certains articles de leurs statuts.

Le nom de *ruelle aux Foulons* a été porté par une petite rue située aux environs de la rue de la Mortellerie. Il faut évidemment voir dans ce nom un souvenir du lieu où se réunissaient jadis les foulons sans travail. L'église Saint-Gervais communiquait par la petite rue de Longpont avec la rue de la Mortellerie, et la place Baudoyer n'était séparée de Saint-Gervais que par un cimetière.

Les foulons se qualifiaient officiellement de *foulons-aplaigneurs-époutilleurs de drap-drapiers drapans-peigneurs-cardeurs-arçonneurs*. On les trouve encore nommés *fouleurs, foulonniers, mouliniers*, etc. *

Foulons. Nom donné, chez les bonnetiers, aux ouvriers qui foulaien et apprêtaient les bas, les bonnets, etc. On dit aussi *fouleurs*.

L'ordonnance des *Bannières* (1467) réunit aux bonnetiers les *foulons de bonnets*.

Foulons ou Reniqueurs. Corporation différente de celle des foulons de drap. Leur travail consistait à fouler avec les pieds les

étoffes fines, pour obtenir le dégorgeement de l'empois, de la colle et même parfois de la teinture.

Fourbeurs. Voy. Fourbisseurs.

Fourbisseurs. Jean de Garlande, qui écrivait vers 1250, nomme les fourbisseurs *eruginatores gladiatorum*; il ne nous apprend pas grand-chose quand il ajoute qu'ils vendaient des glaives avec leur pommeau, leur poignée et leur fourreau¹.

Comme toutes les corporations qui se rattachaient à l'art militaire, celle des fourbisseurs était déjà régulièrement constituée, et les maîtres fournissent vers 1268 au prévôt Étienne Boileau les statuts qui la régissaient².

Le métier était libre. Tout individu avait le droit de s'établir sans rien payer, pourvu qu'il connût le métier, qu'il fût de bonne vie et mœurs, qu'il disposât d'un capital suffisant, et qu'il s'engageât par serment à respecter les statuts.

Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis, et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage : « comme il li plera, et à lonc terme et à court terme, et à argent et sanz argent ».

Le travail à la lumière était interdit.

Nul ne devait travailler non plus les jours de fête, à moins pourtant que quelque gentilhomme eût besoin qu'on lui aiguisât son couteau ou son épée, « se ce n'est à besoing que aucun preud'ome eust mestier que on li esmausist la pointe de son coutel ou la pointe de s'espée ».

Quoique travaillant surtout pour la noblesse, les maîtres étaient astreints au service du guet.

Vingt-deux années plus tard, « l'an de grâce mil cc m^{xx} et dis, le lundi après feste saint Nicholas en yver », les fourbisseurs, dont la communauté avait pris une grande extension, firent renouveler leurs statuts³.

Comme le métier était lucratif, beaucoup d'ouvriers, qui ne remplissaient pas les conditions exigées, ouvraient boutique sans avoir égard à l'opposition des jurés. Il fut donc décidé qu'à l'avenir le métier s'achèterait au roi. A moins qu'il ne fût fils de maître, tout individu avant de s'établir dut verser douze sous au percepteur des impôts et quatre sous aux jurés.

En dehors de son fils, chaque maître ne put avoir à la fois qu'un seul apprenti. La durée de l'apprentissage fut fixée à sept ans.

Les fourbisseurs étant en relations continuelles avec des gentilshommes, on exigeait des ouvriers qu'ils eussent un vêtement convenable, représentant une valeur de cinq sous au moins. « Item, que nus mestres ne puisse meitre varlet en cuvre se il n'a cinc soudées de robe sus lui por leur ouvriers tenir noitement⁴, pour nobles genz, contes, barons, chevaliers et autres bonnes genz

¹ Édit. Scheler, p. 24.

² *Livre des métiers*, titre XCVII.

³ Dans Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 365.

⁴ Nettement, proprement.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 425.

qui aucune fois descendent en leur ouvrouers ¹ ».

Un maître ne pouvait renvoyer un ouvrier sans bonnes et valables raisons, et celles-ci devaient être jugées telles par les quatre jurés et par deux ouvriers du métier. C'est là une disposition tout à fait exceptionnelle, et que je n'ai point rencontrée dans d'autres statuts.

Deux maîtres seulement, à tour de rôle, avaient le droit de laisser leur boutique ouverte le dimanche, « por ce que le diemenche est jour de repos, et doit-on oïr le servise nostre Seingneur ». Il était cependant toujours permis de terminer un objet vendu quand il avait été promis pour le jour même. Le samedi et la veille des grandes fêtes, l'atelier fermait à six heures, « puis le derrien coup de vespres ».

Le colportage dans les rues était autorisé seulement pour les pauvres maîtres « qui demeurent es foreines rues, pour ce qu'il ne peuvent vendre en leur ostiex ² ».

Ces statuts si sages furent souscrits par les 40 maîtres *fourbeurs* alors établis à Paris et par leurs 65 ouvriers. Plusieurs des maîtres étaient anglais, flamands ou allemands.

La conséquence des nouveaux statuts fut, comme l'on s'y attendait, la diminution du nombre des maîtres fourbisseurs. En 1292, il se trouvait réduit à 35 ; il n'était plus que de 29 en 1298, année où ils firent encore ajouter quelques articles à leurs règlements ³. Un seul de ces articles mérite d'être mentionné ; il établit que nul fourbisseur ne pourra avoir plus d'un ouvrier commensal du maître, à l'exception du fourbisseur du roi, « celui qui fet et fera les euvres le Roy » ; ce dernier avait le droit de posséder « deus vallets beuxant et mangent en son hostel ». Le nombre des fourbisseurs s'était un peu augmenté en 1300, la *Taille* de cette année en cite 43.

En 1467, Louis XI confirma purement et simplement les statuts accordés aux fourbisseurs en 1290 ⁴. Ils furent encore confirmés ou révisés en septembre 1543, en septembre 1550, en octobre 1554, en mars 1566, en juin 1572 et en avril 1627. J'analyserai seulement ces derniers, qui régiront la communauté jusqu'à la Révolution ⁵.

Les articles 1, 17, 18 et 19 donnent aux maîtres fourbisseurs le droit exclusif de fourbir, monter et garnir les épées, dagues, braquemarts, miséricordes, lances, piques, hallebardes, pertuisanes, javelines, vouges, épieux, haches, masses, « et autres bâtons maniables à la main, servans au fait d'armes ».

Le mot *bâton* désignait toute arme offensive, même l'épée, même les pièces d'artillerie. Aussi les fourbisseurs ajoutent-ils pour caractériser leur industrie : « bâtons maniables à la main » ; pléonasmes insuffisants, d'ailleurs, puisqu'il pouvait

tout aussi bien s'appliquer à l'arbalète et aux armes à feu portatives qu'aux armes blanches.

Les lames quelles qu'elles soient sont toujours nommées *alumelles* ; on n'en doit monter aucune qui ne soit « bonne, loyale et marchande, non rompuë ne cassée ». En ce qui concerne l'épée, la poignée sera « de boys de haistre couvert de fils d'or, d'argent, soye, sayette, foïet ou peau de chien de mer ». Les gardes ont remplacé les *quillons*, qui ne sont point nommés. Le pommeau ou *plommel* n'est pas cité ; il est vrai qu'il avait perdu beaucoup de son importance : le chevalier n'y faisait plus graver sa devise ou ses armes, il ne l'employait plus en guise de sceau, n'y enfermait plus de reliques, ne jurait plus sur elles et sur lui dans les grandes occasions. Le mot *soie*, qu'emploient souvent les fourbisseurs, désigne la partie de la lame qui enfle la garde, la poignée et le pommeau. Les fourreaux ne pouvaient être que « de boys de haistre fait à la plane ».

On nommait *dague* une épée courte dont la lame large, épaisse et souvent triangulaire, était toujours droite. Dans la main d'un homme vigoureux, elle constituait une arme terrible. La *dague* dite à *rouelles* avait une garde ronde qui protégeait presque complètement la main. Les *daguettes* élégantes portées à la ceinture étaient de véritables poignards dont la lame ne dépassait guère 25 centimètres de longueur.

Il est à peu près impossible aujourd'hui de savoir en quoi la *miséricorde* différait de la *dague*. La première était ainsi appelée, parce qu'on s'en servait pour égorger le cavalier démonté, et que celui-ci voyant le fer levé sur lui, s'empressait, paraît-il, de crier miséricorde ! « Encores, dit Claude Fauchet ¹, avoit le chevalier un petit cousteau nommé miséricorde, pource que de ce ferrement volontiers estoient occis les chevaliers abbatus ; et lesquels voyant telles armes en la main de leurs ennemis demandoient miséricorde ».

Le *braquemart* était une épée courte, à lame large, à deux tranchants et parfois un peu recourbée. Il ressemblait fort au *malchus* et au *badelaire*, qui semblent cependant avoir été plus courts encore. Le musée de Cluny possède le badelaire dont se servait, au treizième siècle, le bourreau du Châtelet pour les décapitations ; il a 0,79 de longueur.

La *lance* était l'arme distinctive des chevaliers ².

La *pique* était la lance des fantassins ³.

La *hallebarde* de guerre n'avait guère que deux mètres de hauteur.

La *pertuisane* était une hallebarde dont la lame, au lieu d'être accompagnée d'une hachette à bords découpés, présentait le plus souvent l'aspect d'un croissant. C'était, ainsi que l'*esponsion* ou *demi-pique*, le signe du commandement dans l'infanterie. « En arrivant ici, écrit Dangeau ⁴, Monseigneur vit toute l'infanterie en bataille sous

¹ En leurs ateliers, en leurs boutiques.

² En leur demeure,

³ Depping, p. 369.

⁴ Dans les *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 662.

⁵ Voy. *Statuts, ordonnances et règlements... des marchands fourbisseurs*, 1553, in-4°. Réimprimés en 1740.

¹ De l'origine des chevaliers, p. 40.

² Voy. ci-dessous l'art. Lanciers.

³ Voy. ci-dessous l'art. Piquiers.

⁴ Journal, 4 juin 1690, t. III, p. 139.

une ligne à quatre de hauteur, tous les officiers avec des pertuisanes ou des espontons ».

La *javeline* avait cinq pieds et demi de long, et était armée d'un fer triangulaire. Sous Henri IV, deux compagnies de cheveu-légers portaient le pistolet et la javeline.

La *guisarme*, le *fauchart*, la *hallebarde*, la *corsèque*, la *pertuisane* et le *vouge* ne différaient guère les uns des autres que par le dessin de leur fer. Au seizième siècle, le vouge était surtout employé par l'infanterie suisse.

L'*épée* était une arme de piéton et avait environ un mètre de longueur. Il se composait d'un lourd bâton ferré qui était terminé par un fer large, épais, pointu et tranchant. A dater du milieu du seizième siècle, on ne s'en servit plus guère que pour la chasse.

Les variétés de la *hache d'armes* sont innombrables. En général, on la trouve formée d'un fer large et tranchant, auquel est opposé une pointe ou un marteau : cavaliers et fantassins la portaient également.

La *masse d'armes* a la massue pour origine. Elle représentait souvent un pesant cylindre armé de pointes. Les gendarmes conservèrent la masse jusqu'au milieu du seizième siècle, époque où elle fut remplacée par le pistolet d'arçon. Les *marteaux*, les *plommées*, les *fléaux* sont des armes de même nature que la masse. La *plommée* se composait d'un certain nombre de chaînes terminées chacune par un fort lingot de plomb ; les chaînes étaient réunies dans un anneau qui se liait lui-même à un manche solide. Le *fléau*, simplification de la plommée, n'avait ordinairement qu'une seule chaîne.

Nous venons de voir que les fourbisseurs confectionnaient les fourreaux d'épée, mais je ne crois pas qu'ils aient jamais forgé aucune lame. Antérieurement au seizième siècle, aucun des nombreux documents que j'ai eus sous les yeux ne leur attribue ce droit, et à partir de cette époque, le doute n'est plus possible, car les statuts accordés aux couteliers en 1565 autorisent ces derniers à fabriquer des alumes de toutes dimensions, fers de hallebardes, pertuisanes, etc. Quant aux manches des lances, piques, espontons, hallebardes et autres armes d'hast, ils étaient l'œuvre des menuisiers, qui devaient les faire « de bois de fil, sain et vif, sans aucun nœud, parfaitement bien dressé et arrondi, le fer proprement et solidement ajusté, serré et cloué au bout ¹ ». Les fourbisseurs se bornaient donc à fourbir, monter, garnir, et au besoin à dorer, ciseler et damasquiner les armes blanches. Ils avaient aussi le privilège de dorer, argenter, ciseler, graver et damasquiner leurs produits ². Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis, et la durée de l'apprentissage était de cinq ans.

En dehors des fils de maître, même nés avant la maîtrise de leur père, nul ne devait être admis à la maîtrise avant d'avoir parfait le *chef-d'œuvre*. Celui-ci était choisi par tous les anciens jurés et

jugé par les quatre derniers, assistés des quatre alors en charge. Les maîtres des faubourgs qui se présentaient pour exercer à Paris étaient tenus seulement de l'*expérience*. Les compagnons arrivant de province, et y ayant servi trois ans, pouvaient être reçus à la maîtrise après avoir servi encore trois ans à Paris, mais le *chef-d'œuvre* était exigé d'eux.

Deux boutiques, à tour de rôle, restaient ouvertes chaque dimanche.

Tout compagnon voulant quitter son maître devait le prévenir un mois d'avance.

La veuve d'un maître pouvait, tant qu'elle ne se remariait pas, continuer le commerce de son mari.

Quelques modifications furent, dans la suite, apportées à ces statuts.

En 1701, le commerce allait mal, les maîtres n'arrivaient pas à « gagner leur vie, par la misère du tems, même par le trop grand nombre des maîtres qui ont été reçus depuis très peu de tems, ce qui les met hors d'état de pouvoir subvenir aux besoins et misères de leur famille ». Par sentence du 12 mai, il leur fut interdit de faire plus d'un apprenti en dix ans. On espéra ainsi empêcher « l'accroissement d'un trop grand nombre de maîtres, qui étant déjà au nombre de 200, est plus considérable qu'il ne convient, à cause que la plupart manque d'ouvrage ».

En mai 1707, quatorze articles additionnels réglèrent plusieurs questions de détail intéressant la corporation. J'y lis, par exemple, que les jurés seront tenus de se rendre au bureau tous les jeudis, et d'y rester depuis trois heures jusqu'à six « pour agir sur tout ce qui concernera la communauté ».

Enfin, une sentence de police du 28 avril 1724 défendit d'élire aucun juré qui n'eût au moins dix années de maîtrise. Ce laps était cependant réduit à six ans pour les fils de maître.

Il y eut presque toujours au moins un fourbisseur parmi les artistes logés au Louvre. Au commencement du dix-septième siècle, la place était occupée par Henri Petit, qui est qualifié de « fourbisseur, doreur et damasquiner ¹. Après sa mort, son atelier et son logement furent accordés (10 décembre 1682) à Jean Revoir, « en considération de l'expérience qu'il s'est acquise dans son mestier, et de ce qu'aucun de ceux de sa profession n'a osé disputer avec luy de sa capacité ² ».

Vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres fourbisseurs était de 240 environ ³. Ils s'intitulaient officiellement *fourbisseurs-garnisseurs d'épées*. A cette époque le bois de hêtre destiné aux fourreaux était tiré presque exclusivement de la forêt de Villers-Cotterets.

L'édit de 1776 réunit en une seule communauté les couteliers, les arquebusiers et les fourbisseurs.

¹ Correspondance de Colbert, t. V, p. 527.

² Archives de l'art français, t. I, p. 233, et t. III, p. 192. Ce Revoir est nommé Révaire dans le *Livre commode pour 1692*, t. I, p. 261.

³ Savary, Dictionnaire, t. II, p. 424.

¹ Statuts de 1743, art. 80.

² Statuts de 1627, art. 14, 35, 36 et 40.

Ces derniers avaient pour patron saint Jean-Baptiste, dont ils célébraient la fête le 24 juin en l'église des Augustins. Le bureau était situé rue de la Pelleterie.

Fourmagiers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux fromagers.

Fournalistes. Sortes de potiers de terre qui avaient la spécialité des fourneaux, creusets, cornues, etc. à l'usage des chimistes, des affineurs, des fondeurs, des distillateurs, etc. On lit dans *Le Livre commode pour 1692*¹ : « Les faiseurs de fourneaux et de creusets servant à la chimie demeurent place de l'hôtel de Conty, rue Mazaurini, et au faubourg Saint-Jacques. »

Au mois d'avril 1701, ils furent constitués en communauté sous le nom de fournalistes, et leur nombre limité à dix maîtres. Ils étaient administrés par deux jurés. La durée de l'apprentissage était fixée à cinq ans et celle du compagnonnage à trois ans.

Fourniers. Jusqu'au quatorzième siècle, les Parisiens furent tenus de faire cuire leur pain au four seigneurial, dont le revenu était concédé, moyennant redevance, à des tenanciers appelés *fourniers*. La *Taille de 1292* cite 94 fourniers, et celle de 1300 en cite 69 ; dans ce nombre figurent, par exemple, le fournier de Saint-Magloire et celui de Saint-Martin des Champs, qui exploitaient les fours banaux de l'abbaye et du prieuré. Mais les *Tailles* semblent désigner aussi sous le nom de fourniers les garçons boulangers. Je copie ces deux lignes dans la *Taille de 1292* :

Andri Fortin, talemelier².

Guillaume le Lorrain, son fornier³.

Les principaux fours banaux de Paris étaient alors, ceux de la *Juiverie* et de *Sainte-Aure*, dans la Cité ; le four de la *Couture*, près de Saint-Eustache ; le four *Gauquelin*, dans la rue de l'Arbre-Sec, etc., etc.

Les boulangers, aussi bien que les particuliers, étaient soumis à l'obligation de porter leur pain au four seigneurial. Philippe-Auguste, par une ordonnance dont on n'a que le dispositif, autorisa tous ceux du domaine royal à cuire chez eux. Enfin, en 1305, Philippe-le-Bel permit à chaque Parisien de cuire son pain dans sa propre maison. Ceci prouve avec évidence que tout ménage bien monté possédait un four ; il ne servait donc jusque-là qu'à faire de la pâtisserie.

Dans beaucoup de provinces, les droits de banalité furent supprimés durant le seizième siècle. La loi du 17 juillet 1793 annula toutes les banalités seigneuriales ou autres.

Fournisseurs du roi ou des princes.

Les brevets qui accordaient ces titres fort enviés étaient ordinairement conçus en ces termes :

« AUJOURD'HUI vingt juin mil sept cent quatre vingt neuf, le Roi étant à Marly, ayant égard

au désir que madame Victoire¹ lui a témoigné que Sa Majesté voulut bien accorder au sieur Antoine Meunier, fabricant de chocolat à Paris, le titre de fabricant de chocolat de cette Princesse, et voulant donner en même tems audit sieur Meunier une marque de sa bienveillance : Sa Majesté a déclaré et déclare, veut et entend que dans toutes les assemblées et en tous actes publics et particuliers, et tant en jugement que dehors, ledit sieur Meunier puisse se dire et qualifier du titre de fabricant de chocolat de Madame Victoire de France ; lui permettant Sa Majesté de prendre ledit titre, même de le faire inscrire sur son tableau, sans que, pour raison de ce, il puisse être troublé ou inquiété pour quelque cause et sous quelque prétexte que ce soit. Et pour assurance de sa volonté, sa Majesté m'a commandé d'expédier le présent brevet, qu'elle a signé de sa main et fait contresigner par moi conseiller secrétaire d'État et de ses commandements et finances.

LOUIS. »

Fourreliers. Faiseurs de fourreaux. Ils étaient associés aux gainiers et n'employaient, comme eux, que le cuir bouilli. Ils se bornaient, d'ailleurs, à garnir, à revêtir les fourreaux faits soit de bois, soit de métal.

Le *Livre des métiers*² écrit *surreliers*.

Voy. **Gainiers**.

Fourreurs. La corporation des pelletiers³ était constituée dès 1183, car à cette date Philippe-Auguste lui accorda, moyennant soixante-treize livres de cens, dix-huit maisons confisquées sur les juifs, qu'il venait d'expulser⁴. Ces maisons étaient situées près du Palais, dans une rue qui ne tarda pas à prendre le nom de *rue de la Pelleterie*. Devenue ensuite *rue de la Vieille-Pelleterie*, une partie du quai aux Fleurs et du tribunal de commerce actuels ont été établis sur son emplacement.

Au siècle suivant, les pelletiers sont mentionnés dans le *Dictionnaire* de Jean de Garlande, dont je parlerai tout à l'heure. Ils ne soumièrent cependant pas leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau, et n'ont point dès lors de chapitre spécial dans le *Livre des métiers*. De courtes mentions, éparses un peu partout dans ce recueil, fournissent seules sur leur compte quelques détails précieux.

Le métier jouissait du droit de hauban⁵, pour lequel chaque maître payait une somme de six sous huit deniers. La faculté de s'établir s'achetait onze deniers au roi. Mais le roi avait concédé une partie des revenus et la juridiction professionnelle des pelletiers à son grand chambrier.

La *Taille de 1292* mentionne 214 pelletiers, celle de 1300 en cite 344. L'aristocratie du métier paraît avoir été représentée par les fourreurs de

¹ Fille de Louis XV, morte en juin 1799.

² Titre LXV.

³ Dits *pellicerii*, *pellifices*, *pelliparii*, *peletiers*, *pelliciers*, etc.

⁴ Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 477.

⁵ Voy. cet article.

¹ Tome II, p. 75.

² Boulanger.

³ Fournier.

robes de vair que la *Taille de 1313* nomme *courroueurs de panne*¹ *vere*, et une pièce du quatorzième siècle² *conreueurs de robes vaires*. Dès 1318, ils avaient fondé, en dehors de toute préoccupation religieuse, une véritable société de secours mutuels dont j'ai parlé ailleurs³.

J'ai dit qu'il y avait à Paris 214 pelletiers-fourreurs en 1292 et 344 en 1300; on n'y comptait à la première de ces dates que 19 drapiers et 56 à la seconde. L'énorme disproportion qui existe entre ces chiffres permet de conclure que le drap était encore à cette époque une étoffe de luxe, tandis que les fourrures et les peaux servaient de vêtements aux personnes de toutes les conditions. Du douzième au quatorzième siècle, la vogue des fourrures ne fit que s'accroître, et l'on n'en usait pas avec le ménagement qu'on y met aujourd'hui, même dans les maisons les plus riches; un roi qui n'était pas un prodigue, Philippe le Long, employa dans le second semestre de l'an 1316, pour la fourrure de ses vêtements, 6.364 ventres de petit-gris⁴.

Les couvre-pieds, les couvertures des lits étaient faits de pelleteries⁵, et l'on en portait en tout temps. Il semble bien qu'au moyen âge, le costume ne variait pas suivant les saisons. S'il faisait froid, l'on ajoutait un ou plusieurs vêtements à ceux de dessous; on les supprimait quand la température s'adoucissait.

Il est difficile de s'expliquer comment nos aïeux pouvaient supporter des habits aussi chauds, car durant les treizième et quatorzième siècles, l'on se couvrait de pelleteries l'été comme l'hiver. Dans cette dernière saison, il n'est pas rare de voir figurer, à l'article d'un seul costume, deux ou trois vêtements qui se mettaient les uns sur les autres, et qui tous étaient doublés d'épaisses fourrures. Pour soutane, les ecclésiastiques portaient un *pelisson*, ample vêtement formé de pelleteries enfermées entre deux étoffes; au moment d'officier, ils le recouvraient d'une tunique flottante de lin, qui prit le nom de surplus, *super pelles* ou *super pellicium*.

Jean de Garlande nous apprend que, de son temps (vers 1250), les fourreurs employaient surtout les peaux d'agneau, de chat, de renard, de lièvre, de lapin, d'écureuil, d'hermine, de loutre, de belette, de petit-gris, de martre-zibeline et de loir⁶. On peut y ajouter le chien, le loup, le daim, la chèvre et le chevreau, la genette, le blaireau, la fouine et le mouton. Le *Livre des métiers*⁷ cite dans le chapitre concernant « toute manière de peleterie » :

Le vair.	Le chevrel (<i>chevreuil</i>).
Les escuriaux.	L'aignel (<i>agneau</i>).
Les lièvres.	Le mouton.
Les connins (<i>lapins</i>).	Les brebis.

La loire (*loir*).

Le rosereul (*hermine*).

Les gourpiz (*renards*).

La faine (*fouine*).

Le chat sauvage.

Le chat de feu ou de

fouier (*de foyer*).

Le *Ménagier de Paris*¹ enseigne aux bonnes ménagères le moyen de remettre à neuf les fourrures avariées, durcies par la pluie. Il leur recommande de les arroser avec du vin mêlé à de la fleur de farine; on laissait sécher, puis on frottait le poil jusqu'à ce qu'il eût repris son lustre et sa souplesse.

A dater de la fin du quatorzième siècle, les pelleteries sont peu à peu remplacées dans le costume par les étoffes de soie ou de laine. Soit que l'usage général les ait rendues plus rares et plus chères, soit caprice de la mode, l'habitude des fourrures n'existait plus guère sous Charles VII que dans les familles très riches. L'importance des pelletiers suivit la même marche décroissante; aussi s'efforcent-ils, dès lors, de se rattacher en toute circonstance au passé, où on les avait connus si nombreux et si prospères. Ils prétendaient, sans pouvoir en fournir aucune preuve, avoir occupé autrefois le premier rang dans les *Six-Corps*²; mais, tout en disputant sans cesse le troisième aux merciers, ils durent se contenter du quatrième. Encore obtinrent-ils sans doute cet honneur en raison de leur ancienne opulence; car, dit Sauval³, « il est certain que si les Six-Corps avoient à se faire valoir pour le bien, les pelletiers seroient obligez de prendre le bas ». Nous les verrons plus loin refuser de remplacer leurs anciennes armoiries par de nouvelles, et ils conservèrent comme un titre de gloire, la qualification de *haubaniers*, alors que tous les métiers qui avaient eu jadis droit à ce titre y avaient depuis longtemps renoncé.

Il existait alors une distinction entre les pelletiers et les fourreurs. Les premiers faisaient le commerce des peaux de toute provenance, les seconds se bornaient à coudre, à doubler, à border de fourrure les vêtements. Henri III réunit « en un seul corps, métier et communauté » ces deux corporations, et il leur accorda en 1586 de nouveaux statuts qui, souvent revus et confirmés dans la suite, régirent la communauté jusqu'à la Révolution.

Le 21 mai de cette année, les pelletiers-fourreurs, alors au nombre de 31 seulement, se réunirent « sous les charniers du monastère des Billettes », et approuvèrent les statuts qui venaient d'être rédigés pour eux.

Les maîtres y sont qualifiés de « marchands pelletiers, haubaniers, fourreurs ». Ce dernier nom prévalut sur le premier, à leur grand désespoir; « il leur déplait si fort, dit Sauval⁴, qu'il ne tient pas à eux que la rue des Fourreurs, où ils demeurent la plupart, ne s'appelle la rue des Pelletiers ». Ils ne s'y étaient établis que vers le commencement du seizième siècle, mais

¹ *Pune, panne, penne*, signifiaient fourrure.

² Publiée par G. Depping, *Ordonn. relatives aux métiers*, p. 426.

³ Voy. ci-dessus l'art. Bienfaisance (Œuvres de).

⁴ *Comptes de Geoffroy de Fleuri*, p. 11 et 12.

⁵ Voy. *Le ménagier de Paris*, t. I, p. 169 et 172.

⁶ *Dictionarius*, p. 25.

⁷ Deuxième partie, titre XXX.

¹ Composé vers 1393. Voy. le t. II, p. 66.

² Voy. cet article.

³ et ⁴ Tome II, p. 477.

ils y restèrent. L'apprentissage durait quatre ans et était suivi de quatre ans de compagnonnage. Les fils de maître étaient dispensés de l'apprentissage, du compagnonnage et du *chef-d'œuvre*.

Des statuts additionnels, rédigés en juillet 1621 par les 30 maîtres établis à Paris, décidèrent que chaque maître ne pourrait avoir à la fois deux apprentis. Ils nous fournissent aussi une liste assez curieuse des pelletteries le plus employées à cette époque.

Au début du règne de Louis XIV, le commerce de la pelletterie était tombé si bas que plusieurs maîtres, réduits à la misère, demandèrent à travailler comme ouvriers dans les maisons qui parvenaient à se soutenir. Des lettres patentes du mois de décembre 1648¹ nous apprennent que « les marchands pelletiers qui ont moyen de subsister et de continuer leur trafic, meus de charité envers leurs pauvres confrères », se réunirent et convinrent « que les riches et accommodés dudit métier seroient tenus d'employer et faire travailler à l'advenir en leur commerce et manufacture lesdits pauvres marchands qui voudront s'assujétir à travailler pour autrui ».

Le nombre des pelletiers-fourreurs était de 47 en 1725, de 50 en 1770, et de 60 environ en 1777.

Le bureau de la corporation était situé rue Bertin-Poirée. Les maîtres avaient adopté le patronage du Saint-Sacrement et celui de la Vierge, qu'ils fêtaient le jour de sa Nativité². Dès 1394, les ouvriers possédaient, à l'église Saint-Germain l'Auxerrois, une confrérie en l'honneur de saint Germain³ et de saint Vincent³.

Les pelletiers avaient pour armoiries : *D'azur, à un agneau pascal d'argent passant sur une terrasse de sinople, ayant la tête contournée et couronnée d'un cercle de lumière d'or, portant une croix aussi d'or, dont la banderole de gueules est croisée d'argent*⁴. L'écu était soutenu par deux hermines d'argent et surmonté d'une couronne ducale, que les pelletiers disaient « tenir d'un ancien duc de Bourbon, comte de Clermont, qui avoit été leur protecteur ». Il avait été plus que leur protecteur, et le don de cette couronne remontait sans doute au règne de Charles V, car nous trouvons alors, remplissant les fonctions de grand chambrier, Louis I^{er}, duc de Bourbon et comte de Clermont. En 1629, lorsque la municipalité de Paris accorda aux *Six-Corps* de nouvelles armoiries, les pelletiers refusèrent de les accepter et tinrent à conserver celles que la tradition leur avait léguées. La couronne ducale était peut-être bien pour quelque chose dans cette détermination ; et puis, les armoiries concédées par la Ville à la corporation portaient quatre navires d'argent, emblèmes du quatrième rang

occupé par elle dans les corps privilégiés, et contre lequel elle ne cessa jamais de protester.

Voy. Courroueurs de panne vere. — Maître des fripiers et Bienfaisance (Œuvres de).

Fourreurs de chapeaux. Ils ornaient de riches fourrures les chapeaux de feutre, fort à la mode au treizième siècle, et garnissaient d'une manière moins luxueuse les bonnets qui se portaient sous le haume ou casque pour protéger la tête. Ils formaient déjà, sous le nom de *fourreurs et garnisseurs de chapiaux* une corporation particulière dont nous possédons les statuts¹. On y voit que :

Trois conditions étaient exigées pour s'établir. D'abord payer au roi cinq sous et aux jurés de la communauté trois sous ; ensuite, prouver que l'on possédait une somme suffisante et que l'on connaissait bien le métier : « qu'il saiche fere le mestier et il a de quoi ». La preuve de capacité consistait à « fourrer de touz poins un chapel ».

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois que deux apprentis, et la durée de l'apprentissage était de cinq ans au moins.

Il était interdit de travailler à la lumière, « puis que chandeilles soient allumées ».

La corporation était administrée par deux jurés.

Comme condition de fabrication, on exigeait qu'une seule qualité de fourrure fût employée pour un même chapeau, « aussi bonne dedans comme par dehors, soit ou tout vîez ou tout neuf ». En outre, tout fourreur qui recevait un chapeau défectueux devait le remettre entre les mains d'un des jurés des chapeliers.

Ces statuts furent confirmés, sans aucun changement, par Charles IV en mars 1324, à la demande des intéressés, « ad supplicacionem mercatorum et fourratorum cappellorum de fultro Parisius »².

Je ne les trouve plus ensuite mentionnés nulle part.

J'ai omis de dire que la *Taille de 1300*, qui seule mentionne les fourreurs de chapeaux, en enregistre trois.

Fourreurs de poulaine. Cette fourrure, que je trouve citée dans un compte du quatorzième siècle³, était, dit Ducange, une importation de la Pologne, « pellis ex Polonia, unde nomen, adjecta »⁴. C'est tout ce que j'en sais.

Fourrière royale (SERVICE DE LA). « Les fonctions des officiers de fourrière sont de fournir tout le bois de chauffage de la maison du Roy ; ils fournissent aussi le charbon nécessaire et la paille. Ils ont les premières entrées, puisqu'ils vont même allumer le feu dans la chambre du Roy un moment avant qu'on éveille Sa Majesté.

¹ Manuscrits Delamarre, arts et métiers, t. VIII, p. 116.

² Voy. Le Masson, p. 49 et 85 ; l'article 5 des statuts de 1621 ; l'*Almanach Dauphin*, art. pelletiers.

³ Voy. *Ordonn. royales*, t. VII, p. 686.

⁴ *Armorial général*, t. XXIII, p. 426.

¹ *Livre des métiers*, titre XCIV.

² Dans les *Ordonn. royales*, t. XI, p. 493.

³ Douët-d'Arcq, *Nouveaux comptes*, p. 248.

⁴ *Glossarium*, v^o poulainia.

Ils ont aussi soin de continuer de faire les feux de l'appartement du Roy pendant toute la journée, et restent au petit coucher.

Ils mettent de droit Monseigneur le Dauphin à table.

Lorsque le Roy ou Monseigneur ont besoin de prendre un bain dans la chambre ou de se laver seulement les pieds, c'est aux officiers de fourrière à faire chauffer et à verser l'eau chaude. Le Roy ou Monseigneur étant au bain, dans le moment qu'il faut brûler ou exhaler quelques senteurs, c'est à un officier de fourrière à tenir la pelle chaude sur laquelle on répand ces parfums.

S'il arrivoit que le Roy mangeât avec un autre Roy ou Reyne, le Roy de France faisant les honneurs de sa maison céderoit à cette autre Tête couronnée son cademat, son capitaine des gardes et son porte-fauteuil : ce seroit pour lors aux officiers de fourrière à mettre à table le Roy de France, c'est-à-dire à présenter à Sa Majesté Très-Chrétienne son fauteuil, et à le lui retirer à la fin du repas ¹ ».

La fourrière se composait de :

Vingt chefs.

Quinze aides.

Un délivreur de bois.

Un porteur de bois.

Trois garçons d'office.

Quatre porte-table.

Un menuisier.

Plusieurs garçons.

Deux porte-chaise d'affaires, chargés de faire le service de la chaise percée du roi.

Voy. Maison royale.

Fourriers des logis de la cour. Ils étaient au nombre de quatre, et leurs fonctions consistaient, dit Guyot ², « à faire des visites dans les maisons des villes et villages où doit loger le Roi avec sa suite. Ils doivent ensuite faire le rapport de leurs opérations au maréchal-des-logis par lequel ils sont commandés ; et sur la distinction que cet officier fait des maisons dont il s'agit, les fourriers vont y poser la craie.

Cette craie est un caractère particulier aux maréchaux-des-logis du Roi, pour désigner la destination qui est faite des maisons auxquelles on l'applique.

La plus grande distinction en craie est ce qu'on appelle AVOIR LE POUR ; c'est-à-dire, qu'on écrit en craie sur la porte d'une maison le nom de la personne à qui cette maison est destinée, en faisant précéder le mot *pour* : *pour le Roi*, *pour la Reine*, *pour M. le Dauphin*, *pour M. le duc d'Orléans*, etc.

Cet honneur n'est accordé qu'aux princes et aux princesses du sang ou légitimés, et à quelques autres princes, tels que ceux des maisons de Lorraine, de Bouillon, de Rohan, aux cardinaux et à M. le Chancelier.

Le POUR est pareillement accordé aux ambas-

sadeurs lorsqu'il leur est assigné un quartier dans un lieu où n'est pas la personne du Roi. Mais les envoyés n'ont pas cette distinction.

Il faut remarquer que le premier POUR, tel que celui du Roi ou de la Reine, anéantit les autres POUR qui s'appliquent à la même maison.

Observez d'ailleurs qu'il n'y a que les maréchaux et les fourriers-des-logis du Roi, qui puissent marquer les maisons en craie blanche. Les maréchaux-des-logis et les fourriers de la Reine ou des princes doivent marquer en craie jaune seulement, sur les portes du dedans des maisons et non sur celles de la rue. Ceux-ci ne peuvent, d'ailleurs, poser la craie que sur les maisons qui leur ont été distribuées par le maréchal-des-logis du Roi, dans tous les lieux où il est en fonction.

On doit respecter la craie du Roi ; et si quelqu'un était assez téméraire pour l'effacer ou la changer, il encourrait des peines très sévères, telles que d'avoir le poing coupé, etc. C'est ce qui résulte d'un édit du mois de juillet 1606, et de plusieurs ordonnances du Roi ³.

Fourriers de la grande chancellerie. Leurs fonctions sont de préparer les logements des membres de la grande chancellerie qui accompagnent le roi dans ses déplacements. Ils sont nommés par les grands audientièrs de France ⁴.

Fraises (FAISEUSES DE). Le seizième siècle dut, prétend-on, l'usage des fraises à Catherine de Médicis, qui l'apporta d'Italie. Cette mode débuta, timidement d'abord ; sous Charles IX, les fraises font déjà le tour du cou, mais sans ampleur. Henri III les adopta aussitôt ; ensuite il y renonça ⁵. Puis, un beau jour, il en exhiba une de si belle dimension que tout Paris en fit risée. Blaise de Vigenère, qui traduisait alors Tite-Live, voulut transmettre à la postérité le souvenir de cette merveille, et dans une note dépeignit un jeune mignon, « la teste passée dans sa fraise comme à travers une meule de moulin, goderonnée à tuyaux d'orgue de vingt-cinq ou trente lez, druz et menus, fraisez en chouz crespés, telles qu'on voit ces testes d'anges ou de vents qui paroissent à travers un gros amas de nuées ⁶ ».

Comme Henri III prenait plaisir à empeser les fraises de la reine, on le surnomma dans Paris « gauderonneur ⁷ des colets de sa femme ⁸ ». Ceci n'était rien. Mais, le 4 février 1579, s'étant montré à la foire Saint-Germain, il dut faire arrêter « quelques escoliers qui s'y promenoient portans de longues fraises de chemises de papier blanc, en dérision de Sa Majesté et de ses mignons, courtizans si bien fraizés et goldronnés ; et comme ils sont d'insolente nature, crioient en

¹ Guyot, *Traité des offices*, t. IV, p. 474.

² « Le Roy laissa ses chemises à grands godrons, dont il estoit auparavant si curieux, pour en prendre à colet renversé à l'italienne ». Lestoile, *Journal*, novembre 1575.

³ Édit. de 1617, t. I, p. 928.

⁴ On nommait *godrons* les larges plis qui composaient la fraise.

⁵ Lestoile, août 1576.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 126 ; pour 1736, t. I, p. 224.

² *Traité des offices*, t. I, p. 616.

pleine foire : « A la fraize on congnoist le veau ¹ ». Les érudits n'étaient pas plus respectueux que les écoliers : « Les fraises de veau, écrivait alors Henri Estienne, ont appris aux gentils-hommes à accoustrer mignonnement les collets de leurs chemises ² ».

Sur la fin du règne de Henri IV, les fraises furent remplacées par le *collet-montant*, sorte d'éventail formé de dentelles et que des fils d'archal maintenaient ouvert derrière la tête.

Voy. **Empeseurs**.

Fraisiers. Cultivateurs de fraises. Vers 1364, Charles V fit planter douze mille fraisiers dans les jardins du Louvre ³. Ses successeurs ne se montrèrent guère moins friands de cette rosacée.

Au milieu du seizième siècle, l'on mangeait les fraises avec de la crème :

Ceste crie fromage de cresse.
Pour manger avec des fraizettes,

disent *Les cent-sept cris* de 1545.

Il s'agissait encore de fraises des bois, car c'est seulement vers la fin du siècle que l'on songea à soigner la culture de ce fruit et à favoriser sa multiplication. En 1661, l'on n'en connaissait encore que quatre espèces, y compris les caprons. Quatre ans après, ce nombre s'élevait à six, et il n'était encore que de dix en 1766 ⁴, bien que Louis XV ait eu pour les fraises un goût particulier.

Jusqu'à la fin du seizième siècle, les framboises, considérées comme un fruit de ronce, étaient abandonnées aux écoliers et aux paysans.

Frangers. Titre qui, à dater du quinzième siècle, appartient aux tissutiers-rubaniers.

Frangers-Dorelotiers. Nom que prirent les laceurs à la fin du treizième siècle.

Voy. **Dorelotiers**.

Frappeurs. Chez les épingliers, ouvriers qui formaient la tête de l'épingle en frappant d'un coup de marteau le fil de laiton ⁵.

Fraseeurs. Ils fabriquaient les *fresaux* ou *freselles*, garnitures bouillonnées dont on bordait les vêtements des femmes ⁶. On faisait encore en *fresaux* des brides d'attache pour les chapes, les colliers, les bracelets ; c'est ainsi qu'on lit dans le *Dit d'un mercier* ⁷ :

J'ai beax fresaux a faire ataches,
A gros botons ⁸ d'or et de soie.

La *Taille* de 1292 cite un *fraseeur*, celle de 1300 une *frasaresse*, celle de 1313 un *fraseeur* et une *frasserresse*.

¹ Lestoile, *Journal*.

² *Dialogues*, édit. Liseux, t. I, p. 210. — Voy. aussi p. 224, et Montaigne, *Essais*, liv. I, ch. XLIX.

³ Le Roux de Lincy, *Compte des dépenses de Charles V*, etc., p. 12.

⁴ A.-N. Duchesne, *Histoire naturelle des fraisiers*, 1786, in-12.

⁵ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 460.

⁶ J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 163 et 187.

⁷ Quatorzième siècle.

⁸ Boutons.

Frater. Nom donné à l'apprenti d'un barbier ou d'un chirurgien.

Le sort de ces jeunes gens était celui de tous les autres apprentis, celui des clercs chez les procureurs, celui de tous les débutants appelés à faire leur noviciat chez un maître. La vie qu'ils menaient avait sans doute ses côtés pénibles, et elle est moins dure aujourd'hui dans le même milieu, j'en conviens, mais je crois que l'on a beaucoup exagéré ses amertumes. On possède sur ce sujet deux documents curieux, auxquels il ne faut toutefois se fier qu'à moitié. Le premier est une petite brochure populaire, imprimée à Troyes en 1715, et qui est intitulée : *La peine et la misère des garçons chirurgiens, autrement appelés fraters, représentés dans un entretien joyeux et spirituel d'un garçon chirurgien et d'un clerc*. L'autre a pour auteur un médecin, par conséquent un homme alors disposé à dire tout le mal possible des chirurgiens ¹.

L'entretien entre le clerc et le frater n'est, à vrai dire, ni très joyeux ni très spirituel. Le garçon chirurgien se plaint d'abord qu'on l'éveille « dès le poitron Jacquet », pour ouvrir la boutique. Le maître est toute la journée dehors, occupé à panser des plaies ou à pratiquer des saignées ; il faut du matin au soir garder le logis, faire le poil à tout venant, gourmander par la patronne, encore plus dure et plus avare que le patron. Notre jeune homme a « craché du latin » tout comme un autre, car il a passé par le collège. Faute d'argent, ses parents l'en ont retiré ; et, raconte-t-il, « comme j'entendois dire à tout le monde qu'un homme qui avoit une parfaite connoissance de toutes les parties du corps humain, qui savoit saigner, faire le poil proprement et panser les playes étoit capable de passer par tout, de gagner sa vie en temps de paix ou de guerre, dans son pays ou dans les terres étrangères, je vous avoue que j'ai plutôt choisi cette condition qu'une autre, sans faire réflexion si elle étoit douce ou pénible ».

Ce qui la rend surtout difficile à supporter, c'est qu'au logis du maître la cuisine n'est pas assez soignée. Il y a aussi le chapitre des abstinences, des jeûnes commandés par l'Eglise, et qu'en bonne chrétienne la patronne fait observer avec rigueur. Ne peut-on donc pas sauver l'âme sans tant maltraiter le corps ?

En dépit de ces doléances et de si justes sujets de plainte, les garçons chirurgiens ne passaient guère pour engendrer la mélancolie. Ils n'en ont pas moins excité encore la pitié d'un docteur sensible.

François-Joseph Hunauld jouit jadis comme médecin d'une réputation que le temps n'a point respectée. Il fut professeur d'anatomie au Jardin du roi, et accompagna le maréchal de Richelieu lors de son ambassade à Vienne. Tant de science et de gloire s'alliaient à un assez mauvais carac-

¹ Pour être juste, il faut reconnaître que les chirurgiens le leur rendaient bien. Dans *La tontine*, de Lesage, le docteur Trousse-Galant dit à Frosine : « Retirez-vous, impertinente. Il vous sied bien de parler contre les docteurs en médecine ! Laissez ce soin-là aux chirurgiens ». (Scène II).

tière, et Hunauld avait voué une haine terrible aux chirurgiens qu'il accusait, non sans quelque raison, d'exercer la médecine. Il exhala sa colère dans un petit volume devenu rare, ce qu'il n'y a guère lieu de regretter. Comme il s'agissait surtout pour la Faculté d'attirer à ses cours les élèves en chirurgie, c'est à ceux-ci qu'il fait des avances :

« A peine le coq a-t-il chanté que le garçon se lève pour balayer la boutique et l'ouvrir, afin de ne pas perdre la petite rétribution que quelque manœuvre qui va à son travail lui donne pour se faire faire la barbe en passant. Depuis ce temps jusqu'à deux heures de l'après-midi, il va chez cinquante particuliers peigner des perruques, attendre dans l'antichambre ou sur l'escalier la commodité des pratiques, mettre les cheveux des uns en papillotes, passer les autres au fer, et leur faire le poil à tous. Vers le soir, s'il est de ceux qui ont envie de s'instruire, il prendra un livre. Mais la fatigue et le dégoût que cause nécessairement l'étude à ceux qui n'y sont point accoutumés lui procurent bientôt un profond sommeil, qu'interrompt quelquefois le bruit d'une petite cloche suspendue à la porte, qui l'avertit de faire le poil à un paysan qui entre....

Jamais homme n'a exigé tant de respect d'un domestique, et jamais dans les îles un blanc n'a cherché plus avidement à profiter de l'argent que lui coûte un nègre, qu'un maître chirurgien à profiter du pain et de l'eau qu'il donne à ses garçons. Une autre après-midi que celles où ils ont congé, il ne leur permettra pas de sortir pour aller aux leçons publiques, de peur de perdre l'argent d'une barbe qui ne viendra peut-être pas. C'est pourquoi les médecins, poussés par un esprit de charité, faisoient à ces pauvres jeunes gens des leçons de chirurgie dès quatre heures du matin ¹ ».

Fremailliers. Voy. **Fermaux** (Faiseurs de).

Frepriers et Freppriers. Noms que le *Livre des métiers* (1268), puis l'ordonnance des *Bannières* (1467) donnent aux fripiers.

Fresines. Voy. **Frocines**.

Fréteurs et Fretteurs Voy. **Affréteurs**.

Fretonneurs. Voy. **Fiertonneurs**.

Fripiers. Ils ne vendaient que du vieux : vêtements et étoffes de toute espèce, draps, laines, toiles, feutres, cuirs, etc. ayant déjà servi. En 1268, ils firent homologuer par le prévôt de Paris Étienne Boileau leurs statuts, qui sont très complets, très curieux ², et que je vais analyser.

Dès cette époque, on distinguait trois classes de fripiers :

1^o Les *fripiers boutiquiers*, qui constituaient l'aristocratie du métier ;

2^o Les *fripiers ambulants*, qui représentaient nos marchands actuels de vieux habits ;

3^o Les *fripiers étagiers*, pauvres diables, revendeurs de vieux linges et de vieux souliers, qui étalaient ces hardes dans une rue longeant le cimetière des Innocents.

Le roi avait donné à son chambrier (alors le comte d'Eu) les revenus et la juridiction professionnelle du métier, et celui-ci avait délégué son autorité à un mandataire, qui prenait le nom de *maître des fripiers* ¹. C'est à ce dernier qu'il fallait acheter le droit d'exercer : « et le vent à l'un plus et à l'autre moins, tant come il li semble bon ».

Son premier soin était d'établir la moralité du postulant, qui devait être reconnu « preud'om et loial ». Si les renseignements étaient bons, il l'admettait à prêter serment. Le nouveau maître jurait « que il tiendra le mestier bien et loiaument aus us et aus coutumes du mestier ». Il s'engageait en outre à n'acheter ni à des voleurs ni à des gens mal famés, « ne de larron ne de larronesse, ne en bordel ne en taverne », ni à des lépreux, « ne de mesel ne de mesele », ni à qui que ce fût aucun objet mouillé ou sanglant dont il ignorât la provenance, ni aucun ornement d'église non réformé pour cause de vétille, « s'il n'est despeciez par droite useure ». Tout contrevenant était déchu de sa profession jusqu'à ce qu'il eût acheté de nouveau le droit de l'exercer.

Les fripiers pouvaient avoir un nombre illimité d'apprentis, et régler comme ils l'entendaient les conditions de l'apprentissage.

Ils jouissaient du droit du hauban.

Il n'est pas question de jurés dans leurs statuts. Tout porte donc à croire que ces fonctions étaient remplies soit par le maître des fripiers soit par un de ses mandataires.

Quant au service du guet, les fripiers reconnaissent qu'ils y sont astreints ; mais ils s'en plaignent, en un style naïf et pittoresque, de sorte que, lorsqu'ils ont un cas d'excuse à présenter, on ne les autorise pas à le faire transmettre par un ouvrier, un serviteur ou un voisin. Ceux « qui gardent le guet de par lou Roy » exigeaient, en effet, que la femme du fripier vint elle-même apporter au Châtelet les excuses de son mari, et on voit tout de suite à quels dangers étaient ainsi exposées les pauvres femmes : « Voelent et font venir leurs fames en propre parsonne, soient beles soient ledes, soient vielles ou jeunes, ou foibles ou grosses, pour leur seigneur essoigner ² ; la quele chose est moult liee et moult vilaine que une fame soit et siée ³ en Chasteleit dessi à queuvre feu ⁴ tant que li gueiz est livrez ; et dont s'en veit à tel eure parmi tel ville come Paris est, toute seule parmi rues foraines ⁵ dessi dans son ostel ⁶ : et en ont esté aucun mal, aucun péchié, aucune vilonie faite ⁷ ».

¹ Voy. ci-dessous cet article.

² Excuser.

³ Reste.

⁴ Depuis le couvre-feu.

⁵ Éloignées.

⁶ Sa demeure.

⁷ Voy. ci-dessous l'art. Guet des métiers.

¹ Le chirurgien médecin, ou lettre contre les chirurgiens qui exercent la médecine, 1726, in-12, p. 27 et 30.

² Livre des métiers, titre LXXVI.

Les fripiers ambulants, « cil qui vont criant la cote et la chape par la ville de Paris », étaient fort méprisés des maîtres en boutique. Ils devaient, comme ceux-ci, acheter le métier, mais moins cher sans doute, et on le leur faisait acheter une seconde fois s'ils voulaient s'établir. Comme nos marchands de vieux habits, ils parcouraient les rues, criant leurs ignobles hardes, demandant à en acheter et spéculant, paraît-il, sur les fréquents besoins d'argent des étudiants :

Clerc i sont enganés souvent,

dit Guillaume de la Ville Neuve, dans ses *Crieries de Paris*.

Ces fripiers avaient créé pour leur usage un petit marché « en lieu et en oeuvre soupçonneuse, c'est à savoir à Saint-Séverin, là où la place n'est mie moult grans », et ils s'y réunissaient depuis six heures du soir jusqu'à la nuit. Les fripiers établis demandent au prévôt de supprimer ce marché « où, disent-ils, sont moult de gens domagiéz en moult de manières, quar on i vent des choses soupçonneuses », probablement celles dont nous avons vu l'achat interdit.

La dernière classe des fripiers se composait, d'après l'ordonnance de janvier 1278¹, de « povres fames lingères, vendeurs de petits sollers, et de povres pitéables personnes vendeurs de menues ferperies ». Elles étalaient leurs misérables marchandises contre un mur qui longeait le cimetière des Innocents. Délogées par Philippe le Hardi, qui fit construire sur cet emplacement une halle aux souliers, elles obtinrent, non sans peine et non sans opposition de la part des savetonniers, un certain nombre de places sous cette halle.

La *Taille de 1292* mentionne 121 *ferpiers*, et celle de 1303 en cite 162. Ils sont tous compris dans ces chiffres, même ceux qu'on trouve désignés ainsi :

Bertaut, qui crie cote et surcot.

Robin, le cote-seurcot.

En 1467, les fripiers prétendirent s'affranchir de l'autorité du grand chambrier, et l'appelèrent même devant le Parlement. Il fallut une ordonnance royale² pour les réduire à l'obéissance et rendre au duc de Bourbon, alors pourvu de cet office, les droits dont avaient joui ses prédécesseurs.

Les statuts des fripiers, souvent confirmés, furent revus en juin 1544, et révisés de nouveau sous Louis XIV en 1665³.

Aux termes de ces derniers, le commerce des fripiers pouvait s'étendre non seulement aux étoffes, mais aux objets vieux de toute nature : dentelles, galons, tapisseries, fourrures, chapeaux, épées, baudriers, meubles, métaux, etc. ; mais ils étaient obligés à tenir registre de tout ce qu'ils achetaient, en mentionnant pour chaque acquisition le nom du vendeur.

Ils avaient le droit de confectionner des

vêtements neufs, pourvu que le prix de ceux-ci ne dépassât pas dix livres.

L'apprentissage durait trois ans et le compagnonnage autant.

On n'était admis à la maîtrise qu'après *chef-d'œuvre*. Toutefois, les fils de maître étaient dispensés de cette épreuve ; quant aux fils de maître nés avant la maîtrise de leur père, on les soumettait seulement à l'expérience.

Presque tous les fripiers étaient ou passaient pour juifs⁴. Un des personnages d'*Élomire hypocondre* (1670) comédie de Le Boulanger de Chalussay, dit à Élomire :

Je vois bien que tu viens de ce riche pays
Où les juifs ramassés demeurèrent jadis.

Et Élomire répond :

Il est vrai, je suis né devant la friperie
Qu'autrement à Paris l'on nomme Juiverie⁵.

Juifs ou non, les fripiers avaient la réputation de surfaire à ce point que l'on pouvait leur offrir le quart du prix demandé⁶. On les accusait de receler des marchandises provenant de vol. Quand Panurge dérobe à la grande dame de Paris ses patenôtres, il court les porter à la friperie⁷. Les voleurs, disait-on, « jetoient par le soupirail de leurs caves ce qu'ils avoient butiné par la ville⁸ ». Ils étaient enfin grands amis des tirelaine

Qui vont vers la Samaritaine
Quitter⁶ aux bourgeois leurs manteaux⁷.

On les soupçonnait aussi, et non sans raison, d'acheter au bourreau les défroques des suppliciés :

Tous les habits qu'avez viennent de ces penduz,
Ou bien de ceux qui sont sur la roue rompuz,
Ou bien de quelque noble qui, pour un coup d'espée,
Dessus un eschaffaut a la testé tranchée⁸.

Le métier était régi par un syndic et quatre jurés.

L'édit de 1776 confirma la division des fripiers en trois classes, savoir : 1^o les *fripiers d'habits* ; 2^o les *fripiers en meubles* et ustensiles, dits *fripiers de bois*, ancêtres de nos marchands de meubles d'occasion ; 3^o les *fripiers-brocanteurs* ou ambulants, ancêtres de nos brocanteurs actuels.

Le nombre des fripiers était alors d'environ 700 maîtres.

Ils s'étaient placés sous le patronage de la Trinité et de la sainte Croix, qu'ils fêtaient à l'église Saint-Innocent. Les fripiers d'habits avaient, en outre, une confrérie à saint Roch, et les fripiers de bois une confrérie vouée à saint Michel.

Le marché à la friperie se tint longtemps dans la rue Saint-Denis, entre l'hôpital Sainte-Catherine et le portail de l'église Saint-Innocent, et depuis ce portail jusqu'à un puits situé rue de la

¹ Voy. Cl. Le Petit, *Paris ridicule*, p. 24.

² Acte II, sc. 6.

³ Voy. Donneau de Visé, *La veuve à la mode*, scène 17.

⁴ *Pantagruel*, liv. II, chap. 21.

⁵ *Les grands jours tenus à Paris* (1622), p. 198.

⁶ Enlever.

⁷ Berthod, *Paris burlesque* (1650), p. 146.

⁸ *Discours de deux marchands fripiers et de deux maîtres tailleurs* (1614), p. 194.

¹ Dans les *Ordonn. royales*, t. V, p. 107.

² 24 juin. *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 645.

³ Dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1.054.

Charonnerie; dans cette dernière rue, la *Taille de 1313* mentionne sur 54 imposés, 36 *serpiers*¹. En 1370, le prévôt Hugues Aubriot transféra ce marché aux halles. Il ne tarda pas à s'étendre au delà de la galerie établie sous les piliers, et donna son nom à deux rues, la *rue de la Grande* et la *rue de la Petite-Friperie*, qui jusqu'à leur suppression, sous le second Empire, continuèrent à justifier leur dénomination. Le voyageur hollandais qui vint visiter Paris en 1657 décrit ainsi l'aspect que présentait alors la friperie : « Le 1^{er} de mars, nous vîmes la Friperie, qui est auprès des Halles. C'est une grande galerie soutenuë de piliers de pierre de taille, sous laquelle logent tous les revendeurs de vieilles nippes; ce qui est fort commode pour cette sorte de gens qui veulent être braves², sans qu'il leur en coûte beaucoup. Il y a deux fois la semaine marché public, à sçavoir le mercredi et le samedi : c'est alors que tous ces fripiers, parmi lesquels il y a apparemment bon nombre de juifs, estalent leurs marchandises. A toute heure qu'on y passe, on est ennuyé de leurs cris continuels, d'un *bon manteau de campagne* ! d'un *beau justaucorps* ! et du détail qu'ils font de leurs marchandises, en tirant le monde pour entrer dans leurs boutiques. On ne sçaurait croire la prodigieuse quantité d'habits et de meubles qu'ils ont : on en voit de fort beaux, mais il est dangereux d'en acheter si l'on ne s'y connoît bien, de peur d'estre trompé, car ils ont une merveilleuse adresse à regratter et rapiécer ce qui est vieux en façon qu'il paroist neuf³ ».

J.-P. Marana écrivait quarante ans plus tard : « Les tailleurs ont plus de peine à inventer qu'à coudre, et quand un habit dure plus que la vie d'une fleur, il paroît décrépit. De là est né un peuple de fripiers, gens vils et descendus de l'ancien Israël; ils font profession d'acheter et de vendre de vieux haillons et des habits usez, et ils vivent splendidement de dépouiller les uns et de vêtir les autres. Commodité assez singulière dans une ville très peuplée, où ceux qui s'ennuient de porter long-tems le même habit trouvent à le changer avec une perte médiocre, et où les autres qui en manquent ont le moyen de s'habiller avec une petite dépense⁴ ».

Sébastien Mercier nous a laissé une exacte description de ces piliers des halles, qui n'avaient guère changé d'aspect il y a une quarantaine d'années, quand ils furent démolis. « Là, écrit-il, règne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magasins mal éclairés, et où les taches et les couleurs disparaissent. Vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir; il est vert ou violet. Des courtards de boutique vous appellent assez incivilement; et lorsque l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent sur votre route l'assomante invitation. La femme, la fille, la servante,

le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'est un paillement qui vous assourdit¹ ».

Voy. **Brocanteurs**. — **Maître des fripiers**. — **Toilette (Marchandes à la)**, etc.

Friterons. Voy. **Fruiterons**.

Fritiers. Voy. **Frituriers**.

Frittiers. On donnait ce nom, dans les manufactures de glaces, aux ouvriers « chargés de faire la fritte ou calcination des matières vitrescibles ».

Frituriers. La *Taille de 1292* mentionne sept *fritiers*, dans lesquels il faut sans doute reconnaître des marchands de fritures. La friture est d'origine très ancienne; on la trouve citée au onzième siècle, et c'était, au treizième siècle, la méthode la plus usitée pour apprêter le poisson. Les beignets étaient déjà fort appréciés même au loin, car Joinville raconte² que quand saint Louis fut pris par les Sarrazins, ceux-ci lui apportèrent des « beignets de fourmaiges » qui avaient été cuits au soleil.

Frocines. Servantes, domestiques. On trouve aussi *froucines* et *fresines*.

Fromagers. Titre qui appartenait à la corporation des fruitiers.

Au treizième siècle, les fromages les plus recherchés étaient ceux de Brie et de Champagne. On en criait dans les rues :

J'ai bon fromage de Champaigne,
Or i a fromage de Brie !⁴

La *Taille de 1292* mentionne 18 *fourmagiers*, celle de 1300 cite 26 *formagiers* et *fromagiers*.

Au seizième siècle, le fromage de Brie tient encore le premier rang, mais une multitude d'autres sont venus lui disputer la faveur des gourmets. Il en arrivait du Vexin, de l'Auvergne, du Dauphiné, de Suisse, de Hollande, et même d'Italie, le parmesan entre autres. Le poète Saint-Amand, mort en 1661, a publié sur les fromages deux pièces assez curieuses⁵; et le *Dictionnaire de Trévoux*, dans son édition de 1777, donne une liste de trente fromages alors très appréciés⁶.

Voy. **Vendeurs**.

Frotteurs. Un frotteur, écrit l'abbé Jaubert, est « celui dont le métier est de mettre en couleur les parquets ou les carreaux des appartemens, de les cirer et de les entretenir luisans, en en ôtant la poussière ou les taches avec une forte brosse, qui est attachée au coude-pied avec une large courroie de cuir⁶ ».

A Versailles, le « frotteur ordinaire de la chambre et des cabinets du Roy » touchait par an 540 livres. Un sieur Simon Colasse, dit la

¹ Page 51.

² Bien vêtus.

³ *Journal d'un voyage à Paris en 1657*, publié par A. P. Faugère, p. 80.

⁴ *Lettre d'un Sicilien*, p. 25.

¹ *Tableau de Paris*, t. II, p. 265.

² *Histoire de saint Louis*, édit. de 1868, p. 133.

³ *Les écrieries de Paris*, par Guill. de la Ville Neuve.

⁴ Édit. elzévir., t. I, p. 153 et 180.

⁵ Tome IV, p. 334.

⁶ *Dictionnaire*, t. II, p. 300.

Branche, conserva cet emploi pendant près de trente ans ¹.

Dans les collèges, le frotteur cumulait souvent avec cet emploi celui de correcteur. Sur l'état officiel des fonctionnaires du collège Mazarin pour 1789, je lis cette mention : « Chevallier, frotteur de la bibliothèque et correcteur ² ».

Voy. Correcteurs.

Frotteuses de lettres. Dans les fonderies, ouvrières qui frottaient les caractères sur le grès. « Elles les frottent avec les deux doigts de la main droite qui suivent le pouce, et les retournent avec le pouce de la même main. Pour ne point s'écrocher par l'inégalité du grès, elles ont des doigtiers faits de cuir ³ ».

Froucines. Voy. Frocines.

Fruictiers. Voy. Fruitiers.

Fruiterons. Petits marchands de fruits.

Fruiteurs. Voy. Fruitiers.

Fruitiers. Leurs premiers statuts les nomment *regrattiers de fruits et aigrun*, c'est-à-dire de fruits à saveur âcre, tels que aulx, oignons, échalottes, etc. ⁴.

La *Taille de 1292* cite dix-sept fruitiers.

Dès cette époque, ils parcouraient les rues, criant leurs marchandises si variées :

Aus et oignons à longue alaine ⁵,
Puis après, cresson de fontaine,
Cerfueil, porpié tout de venue ⁶,
Puis après porète menue ⁷,
Létues fraîches demanois ⁸ !
Vez ci bon cresson orlenois
.....
Poires de Chaillou ⁹ et nois fresches,
Primes ai pommes de rouviau ¹⁰,
Et d'Auvergne et le blanduriau ¹¹ !
.....
J'ai chastaigne de Lombardie,
Figues de Mélite sans fin ¹²,
J'ai roisin d'outre mer, roisin ¹³,
J'ai porées ¹⁴ et s'ai naviaus ¹⁵,
J'ai pois en cosse toz noviaus.
L'autre crie fèves nouvelles,
Si les mesure à escuelles !
.....
Dont orrez autres gens menues
Poires d'angoisse crier haut,
L'autre pommes rouges qui vaut ¹⁶ !

Au seizième siècle, la mélopée a un peu varié. On crie des poires de Dagobert, des pommes de Capendu, des pêches de Corbeil, des fraises, des prunes, des pruneaux de Tours, des groseilles, des guignes, du raisin, des oranges, des cerneaux, etc., etc. ¹.

Un arrêt du 7 septembre 1622, rendu à la requête de la corporation des jardiniers, nous prouve que les fruitiers étaient dits encore *maîtres de la marchandise de fruits et esgrun*, titre qu'ils ne vont pas tarder à échanger contre celui de *fruitiers-orangers-beurriers-fromagiers-coquetiers*.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. L'apprentissage durait six ans. Cinq jurés administraient la communauté.

La maison du roi se divisa d'abord en trois départements, la paneterie, l'échansonnerie et la fruiterie. Le fruitier devait veiller aux approvisionnements de fruits, de chandelles, de bougies, etc. ² Il avait sous ses ordres trois *valets fruitiers*.

En 1292, le fruitier du roi se nommait Girart et demeurait rue de la Petite-Bouclerie. En 1313 il se nommait Rogier de Clichy et demeurait rue Saint-Martin ³. La *Taille de 1292* cite encore ⁴ « Jehan, valet du fruit, qui demeurait carrefour Guillorille ⁵ ».

Sous Louis XIV, le service de la fruiterie comprenait :

1 chef ordinaire.
12 chefs servant par quartier.
12 aides.
1 palmier.
4 sommiers ⁶.

A la fin du dix-huitième siècle, la corporation des fruitiers était composée d'environ 320 maîtres ⁷. Ils avaient choisi pour patrons saint Léonard, et aussi la Vierge, par allusion à ces mots de l'Ave Maria : « fructus ventris tui ».

On trouve représentées une crieuse de fruits au seizième siècle dans les *Cris* publiés par Jules Cousin et Pilinski, et une échoppe de fruitier au dix-huitième siècle dans les *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne ⁸.

Voy. Aigrun. — Ailliers. — Beurriers. — Contrôleurs. — Coquetiers. — Fromagers. — Marrons (Marchands de). — Oingnonniers. — Orangers. — Palmiers. — Poraiers. — Triqueurs. — Visiteurs, etc., etc., etc.

Fueil (QUI FAIT LE). Cette mention figure, mais une seule fois, dans la *Taille de 1300*. Le *fueil*, *fuel*, *fuïel* ou *fuëlle* était une teinture d'orseille fabriquée avec la perelle. Les statuts

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 146 ; pour 1712, t. I, p. 186 ; pour 1736, t. I, p. 293.

² A. F., *Histoire de la bibliothèque Mazarine*, p. 247.

³ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 181.

⁴ « C'est à savoir de aus, de oignons, de eschaloinignes et de toute manière de tel égrun ». *Livre des métiers*, titre X. — Aigrun ou égrun vient du latin *acrumen*.

⁵ Dont l'odeur persiste longtemps.

⁶ Cerfueil, pourpier tout de suite.

⁷ Herbes menues : persil, ciboulette, thym, laurier, etc.

⁸ Laitues fraîchement cueillies.

⁹ Poires à cuire de Caillaux en Bourgogne.

¹⁰ Ou calville rouge.

¹¹ Le blandureau d'Auvergne ou calville blanc.

¹² Figues de Malte à foison.

¹³ Raisin.

¹⁴ Le mot *poirée* désignait toute espèce de légumes verts.

¹⁵ Navets.

¹⁶ Guillaume de la Ville Neuve, *Les crieries de Paris*.

¹ A. Truquet, *Les cent sept cris*, etc.

² Voy. Ducange, au mot *fructuarius*.

³ Voy. la *Taille de 1292*, p. 84, et la *Taille de 1313*, p. 87.

⁴ Page 116.

⁵ Ou Guilleri, supprimé en 1855.

⁶ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 124.

⁷ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 424.

⁸ Tome XXI, p. 34.

des teinturiers l'interdisent ¹, mais il faut bien croire qu'elle était tolérée, puisqu'il y avait des teinturiers d'orseille. Je les ai trouvés nommés *foilleurs*.

Fuiretters. Fuironneurs. Voy. Fureteurs.

Fuiseliers. Nom que la *Taille de 1313* donne aux fabricants de fuseaux.

Fumistes. Trois choses, dit l'auteur du *Ménager de Paris* (1393), chassent le preudhomme hors de sa demeure : « femme riotieuse ², maison maucouverte et cheminée fumeuse ³ ». De fait, on avait alors des cheminées immenses, et parfois splendides ⁴. Seulement, en raison même de leurs dimensions, elles fumaient toujours et ne chauffaient guère. Il n'y eut, pendant bien longtemps, dans chaque logis qu'un seul chauffeoir ou *chauffe-doux*, autour duquel toute une famille et parfois plusieurs familles se réunissaient.

Beaucoup plus tard encore, on en était réduit à se couvrir beaucoup, à multiplier sur soi les vêtements. Malherbe, par exemple, qui était frileux, portait, en hiver jusqu'à quatorze chemises et douze paires de bas ⁵. Même dans les plus riches hôtels, même dans les palais, même à Versailles, on avait beau brûler des arbres entiers dans les foyers, il fallait encore mettre en œuvre une foule de procédés ingénieux pour se préserver du froid. Après le dîner, Louis XIV avait l'habitude de se rendre auprès de Madame de Maintenon, « il se mettoit dans un fauteuil près d'elle, dans sa niche, qui étoit un canapé fermé de trois côtés ⁶ ». Les médecins du roi nous racontent qu'il s'enrhumait sans cesse dans sa chambre à coucher, qu'on ne parvenait pas à chauffer ⁷.

Vers la fin du dix-septième siècle seulement, on commença à réduire les énormes proportions des cheminées. Madame de Sévigné, en 1677, parle des « petites cheminées à la mode ⁸ ».

Le mot *fumiste* date du dix-huitième siècle, et ne figure dans le dictionnaire de l'Académie qu'à dater de 1762. Jusque-là, il n'y avait d'autres fumistes que les maçons et les couvreurs. Ils se partageaient la construction des cheminées, s'efforçaient sans grand succès de les empêcher de fumer. Ils avaient eu, par exemple, l'idée assez étrange d'obstruer les conduits sur la faite par des paniers d'osier enduits de plâtre. Il n'est pas impossible que cet obstacle, en diminuant la largeur du tuyau favorisât le tirage, mais il favorisait les incendies, car l'osier se séchait rapidement, les paniers s'enflammaient et le vent les emportait souvent au loin. Une ordonnance

du 28 mars 1724 défendit donc « de mettre à l'avenir aucuns paniers, mannequins, boîtes et autres ustensiles de matière combustible tant en dedans que sur le haut et faite des cheminées ¹ ».

L'*Almanach Dauphin pour 1777* consacre aux fumistes les lignes suivantes : On appelle ainsi « ceux dont la profession est de chercher et mettre en œuvre les divers moyens qu'on peut employer pour empêcher les cheminées de fumer. Pour obvier à cette incommodité, on a employé plusieurs inventions, comme les *éolypiles* de Vitruve, les *soupiraux* de Cardan, les *moulinets à vent* de Jean-Bernard, les *chapiteaux* de Sébastien Serlio, les *tabourins* et les *girouettes* de Podnarus, et nombre d'autres moyens ingénieux, sur lesquels il est absolument nécessaire de consulter les gens de l'art ».

Parmi ces derniers, il importe de citer le sieur Manuel, fumiste du roi, qui n'exigeait « de paiement qu'après le succès » ; le sieur Rozeti, non moins fumiste du roi, qui était chargé de l'entretien des cheminées au château de Versailles ; et le sieur Castelan, fumiste du duc d'Orléans.

S'il faut en croire Sébastien Mercier, les architectes restaient fort indifférents à cet égard. « Ils ont prétendu en ma présence, écrit-il vers 1782, qu'il étoit au dessous d'eux de s'en occuper ; ce sont de vrais chinois qui restent toujours au même point. Il a fallu faire venir à Paris des fumistes d'Italie, et l'on tire vanité dans quelques maisons d'une cheminée qui ne fume point. Les fumistes forment une espèce de corps ; mais je voudrais, qu'en punition de leur ignorance, nos architectes et nos maçons fussent condamnés à donner tous les ans un grand repas aux poëliers et aux fumistes, et qu'ils fussent obligés de les servir jusqu'à ce qu'ils eussent appris à faire une cheminée qui ne fume point ² ».

Au moment où Mercier écrivait ces lignes, il existait, rue de la Roquette, une manufacture royale de cheminées à la prussienne ³.

Voy. Atres (Faiseurs d'). — Poëliers. — Ramoneurs. — Serres chaudes, etc., etc.

Funambules. J'ai dit, au mot *acrobates*, que ce nom avait, durant de longs siècles, désigné seulement les faiseurs d'exercices sur la corde, et que l'Académie n'ouvrit qu'en 1740 son dictionnaire au mot *funambule*. Quelques-uns de ces baladins ont laissé un nom dans l'histoire.

Christine de Pisan nous a conservé le souvenir d'un audacieux gymnaste qui avait tendu une corde depuis les tours de Notre-Dame jusqu'au Palais, et qui y faisait de tels tours de souplesse « qu'il sembloit qu'il volast ». Il finit par se casser le cou, et le sage roi Charles V déclara qu'il avait mérité son sort ⁴.

¹ Livre des métiers, titre LIV, art. 3.

² Querelleuse.

³ Tome I, p. 171.

⁴ Voy. Sauval, t. II, p. 279 et 650.

⁵ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. I, p. 291.

⁶ Saint-Simon, *Mémoires*, t. V, p. 327.

⁷ Leroi, *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 283, 299, 301, 393, etc.

⁸ Lettre du 7 octobre, t. V, p. 347.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 142.

² *Tableau de Paris*, t. X, p. 306.

³ Hurlaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. III, p. 471.

⁴ Le livre des faits et bonnes meurs du roy Charles, édit. Michaud, p. 86.

Cet exploit fut pourtant renouvelé peu d'années après, lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris. Un génois, qui a eu Froissart pour historien, fixa, nous est-il dit, à une des tours de Notre-Dame, une corde « laquelle comprenoit moult loin et pardessus les maisons, et estoit attachée sur la plus haute maison du pont Saint-Michel ». Il vint déposer une couronne sur la tête de la reine au moment où celle-ci traversait le Pont-au-Change ¹.

C'est à la foire Saint-Germain que s'exhibaient les funambules les plus hardis. En 1614, deux d'entre eux émerveillèrent tellement Marie de Médicis qu'elle leur donna cent livres tournois, forte somme pour l'époque.

Un sieur Jean Hall acquit aussi une belle réputation. Mais sa femme Suzanne Roy ayant voulu tenir sur les fonts de baptême l'enfant d'un de leurs voisins, dut jurer et faire affirmer par témoins qu'elle ne montait pas sur la corde et ne paraissait jamais en scène ².

Joseph Brunn, en 1775, roulait sur le fil de fer un enfant dans une brouette. M^{lle} Charini, en 1783, dansait sur la corde avec les pieds enchaînés et y jouait de la mandoline ³.

Voy. **Bateleurs**.

Funérailles et Transports funèbres (ENTREPRISES DE). Voy. **Pompes funèbres**.

Funeurs. Ceux qui fournissent et posent les cordages destinés aux bateaux.

Fureteurs. Officiers royaux chargés de prendre soin des furets.

On trouve aussi *fuiretters*, *fuironneurs*, *furonneurs*, etc.

Furonneurs. Voy. **Fureteurs**.

Furreliers. Voy. **Fourrelriers**.

Fuseaux (FABRICANTS DE). Les fuseliers fabriquaient, en bois de houx, des fuseaux et probablement des quenouilles. La *Taille de 1313* cite, dans la rue du Temple, un sieur Nicolas Porcel, fuselier ⁴. Il y a là sans doute une erreur de copiste, et il faut lire *fuselier* ⁵.

Au milieu du seizième siècle, on colportait encore des fuseaux dans les rues, comme le prouvent ces vers extraits des *Cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris* :

Fuzeaux de houx, fuzeaux de houx !
Où estes-vous, dame ou fille ?
J'en ay vendu, puis le mois d'aoust,
Plus d'un cent dedans ceste ville !

La petite rue des Fuseaux, qui descendait de la rue Saint-Germain l'Auxerrois à la Seine,

devait son nom à une vaste maison qui portait pour enseigne deux fuseaux. Près de là et parallèle à la rue des Fuseaux, se trouvait la rue des Quenouilles ¹, qui a disparu en même temps qu'elle.

Sur le rouet, voy. **Filature**.

Fuseliers. Voy. **Fuseaux** (Fabricants de).

Fustiers. Voy. **Fûtiers**.

Futailliers. Voy. **Tonnelliers**.

Futainiers. Fabricants de futaine. Cette étoffe est citée dans le *Livre des métiers* ², mais c'était alors un produit exotique qui nous venait de l'Orient. Elle ne commença à être fabriquée en France que vers 1580. Des ouvriers venus du Milanais et du Piémont s'établirent à Lyon, et y créèrent une manufacture qui occupa bientôt jusqu'à deux mille personnes ³. Dès 1606, Laffemas ⁴ disait à Henri IV : « Et quant aux fustaines et autres manufactures de coton, nous ne devons point permettre que les estrangers nous en fournissent, puisque nous avons des ouvriers autant experts qu'eux pour les fabriquer, et que les arbres cottonniers sont si communs partout que nous avons la matière à bon compte ». Le roi venait précisément d'accorder à Michel Pierre et à Luc Taschereau le monopole de la fabrication des futaines à Tours et en Touraine ⁵. En même temps, un sieur Paul Pinçon s'installait à Troyes et y fondait une nouvelle manufacture.

Peu après, la France produisait chaque année pour un million de futaine, dont un tiers était exporté, principalement en Espagne et en Portugal.

Aux treizième et quatorzième siècles, on nommait *futaine*, *doublet* ou *blanchet* une sorte de longue camisole, commune aux deux sexes, et qui se portait sur la chemise. Les gens du peuple sortaient souvent sans autre vêtement sur le torse. En 1360, le roi Jean offrit une futaine doublée à Jehan, son fou ⁶.

Fûtiers. Ouvriers qui préparent les minces feuilles de bois destinées à servir de carcasse aux malles, aux cartonages, aux gaines, etc.

Ils appartenait à la corporation des coffretiers-malletiers.

D'une manière générale, on nommait aussi *fûtiers* ou *fustiers* tous les ouvriers qui travaillaient le bois, menuisiers, charpentiers, etc. *Fust*, en vieux français signifiait bois.

Fyfy (MAITRES). Voy. **Vidangeurs**.

¹ Voy. Jaillot, quartier Sainte-Opportune; p. 21, 50 et plan.

² Deuxième partie, titre II, art. 31.

³ Savary, t. II, p. 188.

⁴ *Histoire du commerce*.

⁵ Voy. G. Fagniez, *L'industrie en France sous Henri IV*, p. 53.

⁶ Douët-d'Arcey, *Comptes de l'argenterie*, p. 223.

¹ *Chronique*, liv. IV, chap. I, édit. Buchon, t. III, p. 5.

² A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 470.

³ Campardon, *Spectacles de la foire*, t. I, p. 183 et 195.

⁴ Page 84.

⁵ Voy. Ducange, au mot *fusarius*. Fuseau se disait alors en latin *fusela* et *fusellus*.

G

Gaagne. Voy. **Gagne.**

Gaaigniers et Gaaisniers. Voy. **Gaigniers.**

Gabarriers et Gabarriers. Ce nom s'appliquait au patron d'une gabare, à celui qui la conduisait et aux portefaix qui la déchargeaient¹.

La gabare était un bateau large et plat, qui transportait par rivière les marchandises arrivées par mer dans un port.

On trouve parfois *Gabriers*.

Voy. **Patachons.**

Gabeleurs et Gabeleux. Voy. **Gabeliers.**

Gabeliers. Employés de la gabelle, et plus particulièrement ceux qui étaient chargés de faire sécher le sel. Ils furent institués par l'ordonnance du 20 mars 1342. On trouve aussi *gabeleurs, gabelous, gabeleux, gabelliers, gabriers*, etc.

Voy. **Sel (Commerce du).**

Gabelliers. Gabelous. Gabriers. Voy. **Gabeliers.**

Gâcheurs. Ouvriers maçons qui « détrempent dans une auge le plâtre avec de l'eau, pour être employé sur le champ ». La *Taille de 1292* cite deux *gascheurrs*, celle de 1300 en mentionne un seul.

On nommait aussi gâcheurs les « marchands vendant à vil prix. »

Gadouards. Voy. **Vidangeurs.**

Gagistes de théâtre. « Les bas officiers² portent, entre les comédiens, le nom de gagistes, parce qu'ils tirent leur existence des gages qui leur sont ponctuellement payés, et il n'y a point de communauté au monde plus régulière que la leur en cet article. Les premiers deniers sont toujours pour eux, et ils sont servis avant les maîtres³ ». Les comédiens, alors en société, couraient les chances bonnes ou mauvaises de l'entreprise, tandis que les musiciens, comparses, machinistes, employés touchaient des gages fixes.

Voy. **Théâtre.**

Gagnant-maîtrise. On nommait ainsi les artisans qui servaient pendant un temps déterminé dans certains établissements, afin d'obtenir ainsi la maîtrise sans rien payer et sans être forcés de produire un chef-d'œuvre.

Voy. **Charité.** — **Galerie du Louvre.** — **Gobelins.** — **Hôpital général.** — **Hôtel-Dieu.** — **Miséricorde.** — **Petites-maisons.** — **Savonnerie.** — **Trinité.**

Gagne-deniers. Ils se divisaient en quatre classes :

1^o LES GAGNE-DENIERS PROPREMENT DITS :

Commissionnaires.

Crocheteurs.

Forts.

Hommies de peine.

Portefaix.

Tous avaient pour patron saint Christophe, mais la vraie fête de tous les gagne-deniers se célébrait à la mi-carême.

2^o LES GAGNE-DENIERS SUR L'EAU :

Débardeurs.

Garçons de la pelle.

Plumets.

Manieurs.

Outre saint Christophe, leur patron, les gagne-deniers sur l'eau avaient une confrérie placée sous le patronage de la Vierge.

3^o LES PORTEURS spéciaux à certains métiers. Il y a eu des

Porteurs de bois.

— charbon.

— chaux.

— draps.

— foin.

— grains.

— plâtre.

— sel.

et peut-être d'autres encore.

Mais ces porteurs ne demeurèrent pas longtemps au rang des gagne-deniers. Autorisés à se faire aider par des *plumets*, ils ne tardèrent pas à leur laisser toute la besogne et à jouir en repos du revenu de leur charge.

4^o LES GAGNE-DENIERS OU FORTS DE LA DOUANE.

Ils avaient pour patron sainte Barbe.

Presque tous les gagne-deniers étaient reconnaissables à une médaille spéciale, qu'ils devaient porter en évidence sur leurs vêtements.

¹ *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. II, p. 473.

² Les petits employés.

³ Chappuseau, *Le théâtre français* (1674), p. 236.

Le mot *gagne*, pris dans le sens ci-dessus, a été écrit *gaagne, gaigne, gaingne, gaygne*, etc.

Voy. l'article consacré à chacun des noms cités plus haut.

Gagne-maille. Gagne-néant. Gagne-obole. Gagne-pain. Voy. **Raccommodeurs de vases en bois.**

Gagne-petit. Voy. **Rémouleurs.**

Gaigne. Voy. **Gagne.**

Gaigneurs. Voy. **Laboureurs.**

Gaigniers. Voy. **Gainiers.**

Gaingne. Voy. **Gagne.**

Gainguettiers. Voy. **Guinguettiers.**

Gainiers. La fabrication des gaines et fourreaux occupait, au treizième siècle, deux corporations distinctes, ayant chacune son organisation et ses statuts particuliers.

C'étaient :

1^o Les *gaigniers de fouriaux* ou *gainiers-furriers* ¹.

2^o Les *garnisseurs de gaines, feiseurs de viroles, de heus et de coispeaux de laiton, d'archal et de quivre* ².

Les GAINIERS-FURRELIERS fabriquaient des carquois pour les archers, des écrins pour serrer les bijoux et les objets précieux, des fourreaux pour les épées, les couteaux, etc. Ils ne pouvaient employer que le cuir bouilli et seulement le cuir de « vache, de bœuf, de cheval, de âne et de veau ³, sanz metre nul autre cuir en huevre ⁴ ne viez ne nouvel ».

Chaque maître ne devait avoir en même temps qu'un seul apprenti. L'apprentissage durait de huit à neuf ans. Le travail à la lumière était interdit. Quatre jurés surveillaient le métier.

Le *Livre des métiers*, qui me fournit ces renseignements, ne fait aucune distinction entre les gainiers et les fourreliers ; ils n'étaient cependant pas absolument confondus, car la *Taille de 1292* mentionne 52 *gainiers* et 6 *fourreliers*, et la *Taille de 1300* 42 *gaisniers* et 3 *fourreliers*.

Les GARNISSEURS complétaient les gaines et les fourreaux. Ils y ajoutaient les viroles, les rivets, les cercles, les crampons, les bandes, les heus ⁵ et les coispeaux ⁶. Chaque maître ne pouvait engager qu'un seul apprenti à la fois, et l'apprentissage durait huit ans, le travail à la lumière était interdit, deux jurés administraient la communauté.

La *Taille de 1292* cite 4 garnisseurs et 3 viroliers, celle de 1300 mentionne 12 garnisseurs et 5 viroliers.

Les gainiers firent reviser leurs statuts en juin 1324 et en mai 1457. Ces derniers les qualifient de *gaisniers-fourreliers-bouteilliers-faiseurs de coffres et boistes à chevaucheurs-ouvriers de cuir bouly* ¹.

Une nouvelle rédaction fut adoptée en septembre 1560. L'article 1^{er} accorde à la communauté le droit de fabriquer, mais toujours en cuir bouilli, toutes sortes de gaines ², de fourreaux, d'étuis ³, de boîtes, de flacons et d'écritoires fixes ou portatives ⁴. L'apprentissage était réduit à six ans. Chaque maître devait marquer ses produits d'un poinçon particulier.

Ces statuts subsistèrent à peu près sans changement jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Le nombre des maîtres était alors de 125 environ. Dans le nombre figurait le sieur Galuchat, inventeur de la garniture qui porte encore son nom. L'article que lui consacre l'*Almanach Dauphin pour 1777* est ainsi conçu : « Galuchat, père ⁵, quai des Morfondus ⁶, est celui qui le premier a trouvé l'art d'adoucir et mettre en couleur les peaux de roussette et de requin ⁷, dont on garnit les surtouts de montres, boîtes à lancettes, étuis à ciseaux et à rasoirs et autres objets ».

Les gainiers étaient placés sous le patronage de sainte Madeleine et de saint Maur. L'orthographe de leur nom a fort varié. On trouve dans le *Livre des métiers* : *gaigniers, gaigniers, gainiers et ganniers*. La *Taille de 1292* les nomme *gainiers*, celle de 1300 *gaisniers*. Je trouve dans les statuts de 1457 *gaisniers*, dans l'ordonnance des Bannières (1467) *gueyniers*, dans le *Livre commode* (1692) *gaisniers*. J'ai rencontré encore *gaisniers, gainiers* (1380), *gayniers* (1560), *guesniers, ouvriers d'estuys*, etc.

Gainniers. Voy. **Gainiers.**

Gaisniers. Nom que la *Taille de 1300* et les *statuts de 1457* donnent aux gainiers.

Galleries. Voy. **Louvre et Palais.**

Galilée (EMPIRE DE). Voy. **Bazoche.**

Gallemiches et Gallemicheux. Noms donnés à certains boulangers dont je n'ai pu déterminer la spécialité ⁸.

Galochiers. Les galoches (*gallica, galliculæ*) sont d'origine fort ancienne, car les latins les empruntèrent aux Gaulois, et le moine de Saint-Gall nous apprend que Charlemagne affectonnait particulièrement ces chaussures à semelle de bois.

Leur emploi semble avoir été moins fréquent

¹ Bouilli.

² « Gaignes ».

³ « Estuiz ».

⁴ « Auleuns gallemars autrement dits escriptoires que l'on porte costumièrement à la ceinture ».

⁵ Son fils était établi aussi quai des Morfondus.

⁶ Auj. réuni au quai de l'Horloge.

⁷ Il s'agit ici d'une variété de la raie.

⁸ Lettre du prévôt de Paris concernant les droits des boulangers, 29 avril 1594.

¹ *Livre des métiers*, titre LXV.

² *Livre des métiers*, titre LXVI.

³ De veau.

⁴ En œuvre.

⁵ Les poignées.

⁶ Les pommeaux.

au treizième siècle puisque les *Tailles de 1292* et de 1300 mentionnent chacune 2 *galochiers* seulement.

Ce métier ne figure plus dans l'ordonnance dite des *Bannières* (juin 1467).

Les galoches continuèrent pourtant à être utilisées, en hiver surtout, pour protéger des chaussures plus légères. Par les jours de boue, les élèves externes qui se rendaient chaque matin au collège en faisaient grand usage ; aussi les nommait-on des *galoches* ¹.

Voy. **Patiniers**.

Galonniers. Aux douzième et treizième siècles, galonner la barbe ou les cheveux, c'était diviser le poil en plusieurs touffes autour desquelles s'enroulaient des fils d'or ou d'argent. Le sens actuel du mot *galonner* est venu de là. On nommait *galon* ou *gallon* l'instrument employé pour galonner la barbe ou la chevelure ².

Galonniers. Faiseurs de galons. Ils confectionnaient des réseaux, tresses, crêpines, dentelles et galons en laine, en soie, en argent, en or.

Les livrées des pages, des laquais et des cochers étaient ornées de galons, dont la couleur et la disposition variaient pour chaque famille. Des ordonnances interdisaient de porter une livrée sans galons, mais ceux d'or et d'argent, réservés pour les ambassadeurs et les seigneurs étrangers, étaient interdits aux particuliers ³.

Vers la fin du dix-huitième siècle, il y avait à Paris environ vingt galonniers. Ils appartenaient à la corporation des rubaniers.

Galopins. Marmitons attachés à la cuisine des grandes maisons. Ils faisaient les commissions du cuisinier, tournaient la broche, plumaient les volailles, piquaient les viandes, et, sous la direction des potagers, préparaient les bouillons pendant la nuit. L'*État de la France pour 1687* fait figurer dans la cuisine-bouche du roi « trois enfans de cuisine ou galopins », aux gages de 300 livres ⁴. L'*État de la France pour 1736* cite séparément, dans la maison de la reine, 4 enfans de cuisine et 2 galopins ordinaires ⁵.

Olivier de la Marche écrivait au quinzième siècle : « Les happelloppins et les enfans nourris sans gaige en la cuisine doivent tourner les rosts et faire tous les autres services menus qui appartiennent à la dicte cuisine ⁶ ». C'est également à ces *aides* ou *garçons de cuisine* qu'incombait le soin d'éplucher les légumes, d'écurer la vaisselle, de nettoyer le garde-manger, etc. ⁷.

Gamins. Voy. **Batteurs de cannes**.

Ganniers. Voy. **Gainiers**.

Gantelets (FAISEURS DE). J'ai recueilli dans la *Taille de 1313* ¹, cette mention :

Colin l'Escot, qui fait gantelez.

Il demeurait rue de la Heaumerie ², au milieu des heaumeris, des haubergers, des armuriers, etc. Il s'agit donc ici d'un de ces derniers qui avait adopté la spécialité des gantelets.

Je trouve cité, au quatorzième siècle, un « faiseur de gantheles », dit plus loin « faiseur de gantelez ³ ».

Gantiers. Les gantiers, *cirotecarii* dit Jean de Garlande, soumièrent vers 1208 leurs statuts à l'homologation du prévôt de Paris ⁴. On y voit que le roi avait concédé une partie des revenus de ce métier à son grand chambrier ; c'est donc à ce dernier que les gantiers achetaient le droit de s'établir. Ils pouvaient avoir un nombre illimité d'apprentis et régler à leur volonté les conditions de l'apprentissage. Ils confectionnaient seulement les gants de peau, les autres étaient le monopole des *chapeliers de coton*, devenus au quatorzième siècle *chapeliers de gants de laine et de bonnets*. Chaque maître laissait, à tour de rôle, sa boutique ouverte un dimanche sur six. Quatre boutiques restaient ainsi ouvertes tous les dimanches, ce qui nous prouve qu'il y avait alors à Paris 24 maîtres gantiers. On n'en comptait plus que 21 en 1292, et leur nombre était de 42 en 1300 ⁵.

Au quinzième siècle, les gants étaient le complément indispensable d'une toilette soignée. Les jeunes damerets, dit Martial d'Auvergne ⁶, les passaient à leur ceinture. Sous Charles IX, on voit cités des gants montant jusqu'au coude ⁷. Les gants d'Allemagne et de Champagne étaient fort estimés, mais aucun pays ne pouvait soutenir la comparaison avec l'Espagne.

Des lettres patentes du mois de janvier 1614 octroyèrent aux gantiers « permission de se nommer et qualifier tant maîtres gantiers que parfumeurs », et en mars 1656 ils firent réviser leurs statuts. L'apprentissage fut fixé à quatre ans, suivis de trois ans de compagnonnage, et chaque maître ne put avoir à la fois qu'un seul apprenti. Si, sans cause légitime, un maître renvoyait le sien, les jurés de la corporation se chargeaient de placer celui-ci dans un autre atelier.

Tout aspirant à la maîtrise devait parfaire le *chef-d'œuvre*, mais les fils de maîtres en étaient dispensés et astreints seulement à l'*expérience*.

Il n'est pas question, dans ces statuts, de poudre à poudrer, et les gantiers n'y sont point encore qualifiés de poudriers, titre qu'ils ne vont pas tarder à prendre. Dès l'année 1689, ils avaient le privilège de cette fabrication,

¹ Voy. Noël du Fail, *Œuvres*, t. II, p. 194.

² Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *gallonum*.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 365 et suiv.

⁴ Tome I, p. 85.

⁵ Tome II, p. 347.

⁶ *Mémoires*, édit. de 1616, p. 688.

⁷ Audiger, *La maison réglée*, liv. I, chap. 5.

¹ Page 102.

² Devenue rue des Écrivains, puis supprimée en 1853.

³ Voy. B. Prost, *Inventaires mobiliers*, etc., t. I, p. 159 et 197.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII.

⁵ Voy. les *Tailles* de ces deux années.

⁶ *Arrêts d'amour*, t. II, p. 403.

⁷ Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. VIII, p. 361.

comme le prouve un arrêt rendu, le 4 juillet, contre les merciers.

Le nombre des maîtres gantiers, qui était de 250 en 1725 ¹ semble avoir peu varié depuis cette année.

De temps immémorial, la communauté des gantiers avait pour patronne sainte Anne. Ils lui adjoignirent plus tard sainte Madeleine, patronne commune aux corporations qui s'occupaient d'adoucir la peau, les gainiers et les mégissiers, par exemple.

Voy. **Poudriers**.

Ganyeurs. Voy. **Laboureurs**.

Garanceurs ou **Teinturiers en rouge**. Noms employés surtout dans les manufactures de Rouen.

Garandiers et **Garanniers**. Voy. **Garrenniers**.

Garçons de cabaret. « Le devoir d'un garçon de cabaret, qu'on appelle le premier garçon, est de savoir bien gouverner une cave, connoître la qualité de tous les vins, les différents prix d'iceux et les indiquer aux autres garçons, afin que, quand ils sont plusieurs qui vont à la cave, quoique ce soit lui qui en ait le gouvernement, ils ne se trompent point et ne donnent point celui d'un prix pour un autre. Il faut aussi qu'il sache bien préparer toute chose pour éclaircir les vins ; qu'il perce toujours et fasse débiter les plus prompts à boire ; qu'il ait bien soin de visiter et remplir tous ses rapés ² les soirs ; que sa cave, ses futailles, ses cannelles soient toujours bien propres et bien nettoyées : cela fait que les vins s'en portent beaucoup mieux et se conservent bien plus longtemps...

Il doit aussi desservir ou faire desservir promptement, et bien faire nettoyer les tables par les servantes ou les autres garçons sitôt que les compagnies sont sorties ; leur bien faire ranger les chambres ; bien nettoyer et laver les baquets à pisser ; balayer l'escalier, la cour, la boutique, le devant de la porte et autres endroits dépendans de la maison, afin que les buveurs y étant proprement, cela les attire et les oblige à y revenir une autre fois... ³ ».

Garçons de la chambre. Officiers de la maison royale, appartenant au service du grand chambellan. « Ils ont soin de préparer ou de faire préparer plusieurs choses nécessaires à la chambre, les tables, les tapis et les sièges pour les Conseils qui se tiennent dans la chambre ou dans le cabinet du Roy. Ils couchent toujours deux proche la chambre du Roy, un dans l'anti-chambre et l'autre dans le cabinet. Ils vont avertir à la Bouche qu'on apporte le bouillon

quand le Roy en prend, et qu'on apporte le déjeuner de Sa Majesté ¹ ».

Garçons-compagnons. « On nomme ainsi, dans l'exploitation des carrières de pierres de taille, les ouvriers qui travaillent à couper les pierres dans le fond de la carrière. On les distingue ainsi du maître carrier, qu'on nomme simplement *carrier*, et des ouvriers qui font tourner la roue en montant le long de l'échellier. Ceux-ci s'appellent *manœuvres carriers* ² ».

Garçons de cuisine. Voy. **Galopins**.

Garçons marchands. Voy. **Commis marchands**.

Garçons d'office. Domestiques de grande maison. « Lorsqu'il y a un garçon d'office, son devoir et fonction est de tenir la vaisselle d'argent bien propre, de la compter souvent, et en rendre compte à l'officier ou au maître d'hôtel ; et s'il y a en quelque pièce d'égérée les en avertir, afin qu'ils y donnent ordre.

Il doit avoir le même soin de tous les autres ustensiles et batterie d'office.

Ne pas manquer en prenant du linge blanc de rapporter le sale, et en l'absence de l'officier prendre bien garde à tout.

Il est obligé de mettre le couvert du maître d'hôtel, de ramasser le linge de table pour qu'il ne s'en perde point, et de bien obéir à son officier ³ ou à son maître d'hôtel ⁴ ».

Garçons de la pelle. On nommait ainsi de pauvres *gagne-deniers* qui se tenaient sur les ports et qui, au moyen de grandes pelles, déchargeaient les bateaux de charbon. Ils étaient sous les ordres des *mesureurs de charbon*.

Voy. **Gagne-deniers**.

Garçons du tas. Nom donné aux ouvriers maçons qui servaient d'aides à l'appareilleur.

Garderobiers. Officiers de la maison royale, à qui était confié le soin des vêtements et des armes ⁵. Ce mot a désigné aussi de simples valets de garde-robe ⁶.

Gardes. Voy. **Jurés**.

Gardes. Pour faciliter le classement des articles qui suivent, j'ai toujours donné au mot garde la marque du pluriel.

Gardes des aires. Officiers de la maison royale, appartenant au service du grand fauconnier. Leur chef était dit *capitaine des gardes des aires de Bourgogne et de Bresse*, ses appointements étaient de 1.000 livres. « Cette charge a été créée pour avoir soin des aires des oiseaux de

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 424.

² On nommait ainsi, dans les cabarets, un mélange des restes de toutes sortes de vins, qu'on rassemblait dans un tonneau pour ne rien perdre.

³ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. III, chap. 3.

⁴ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 143 ; pour 1736, t. I, p. 293.

⁵ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 211.

⁶ A son officier d'office.

⁷ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. I, chap. 5.

⁸ Voy. Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 269.

⁹ Voy. Ducange, au mot *garderobarius*.

proye qui se trouvent dans les forêts des provinces de Bourgogne et de Bresse. Le capitaine est obligé de faire apporter ces oiseaux au Roy, pour être mis dans la fauconnerie de son cabinet. Par le mot *aire*, l'on entend les roches ou les précipices que les faucons choisissent pour faire leurs fauconneaux et les arbres au haut desquels les vautours font leurs nids ¹ ». Il y avait aussi des gardes des aires dans les forêts de Compiègne, d'Andennes, etc.

Gardes et dépositaires des archives.

Offices créés par édit de 1709, et supprimés en 1710. Les titulaires avaient pour titre officiel : *Gardes et dépositaires des archives, statuts et réglemens, titres, comptes et autres pièces dans chaque corps de marchands.*

Voy. **Offices (Créations d')**.

Gardes-bateaux, metteurs à port.

Officiers jurés. L'édit du 5 avril 1690, qui crée quarante de ces offices, stipule que leurs fonctions consisteront « à garder tous les bateaux et équipages qui arriveront dans les ports, à les mettre à port, etc. ». Au début du dix-huitième siècle, ces offices atteignirent le nombre de cent. Tous furent supprimés en 1715.

Les débacleurs ont été dits aussi *metteurs-à-port, bote-à-port et équipieurs.*

Gardes de bibliothèque. Voy. **Bibliothécaires.**

Gardes-biens. Voy. **Gardes-chasse.**

Gardes-bois. Voy. **Gardes-chasse et Gruyers.**

Gardes-chaines. Gens préposés à la surveillance et à la manœuvre des chaines que l'on tendait autrefois, comme moyen de protection, en travers de la Seine et des rues de Paris.

L'enceinte fortifiée élevée par Philippe-Auguste fut complétée par des chaines. De la tour de Nesle (Institut actuel) à la tour du Louvre, et de la Tournelle à la tour Barbeau (située un peu au-dessus du Pont-Marie actuel) s'étendait une grosse chaîne de fer qui, reposant sur des bateaux fixés eux-mêmes à des pieux énormes, interdisait à volonté le passage du fleuve. Entre la Tournelle et la tour Barbeau était interposée l'île Notre-Dame (aujourd'hui île Saint-Louis), et le partage de la Seine en deux bras exigeait une double chaîne à cet endroit.

Certaines rues étaient défendues aussi par des chaines, et celles-ci jouèrent un grand rôle pendant la Fronde. Plusieurs de ces chaines existaient encore en 1779, notamment celle qui fermait la rue de la Harpe à son extrémité méridionale ².

Les chaines étant parfois remplacées par des cordes, on trouve aussi *gardes-cordes.*

Gardes-champêtres. Voy. **Messiers.**

Gardes-chasse. Dans les propriétés de campagne d'un grand seigneur, « il y a, écrit Audiger, des gardes-chasse ou garenniers, dont le devoir est de bien nettoyer les garennes de bêtes puantes, de savoir bien composer les appâts, et tendre les pièges pour les prendre. Il faut aussi qu'ils aient bien soin de la chasse et qu'ils sachent bien tirer, afin de pouvoir envoyer du gibier quand on leur en demande ¹ ».

L'ordonnance de 1669 leur interdit de porter un fusil, et leur permit seulement des pistolets. Il n'y avait d'exception que pour les gardes exerçant près de certaines frontières du nord et de l'est ².

On les nommait aussi *gardes-bois, gardes-biens,* etc.

Voy. **Capitaine des chasses et Varenniers.**

Gardes du coin et étalon royal. Voy. **Huilliers.**

Gardes du commerce. Dix offices jurés créés par édit de novembre 1772.

« Nous leur attribuons le pouvoir exclusif de mettre à exécution, dans notre bonne ville, faubourgs et banlieue de Paris, les contraintes par corps pour dettes civiles, prononcées par les arrêts, jugemens et sentences émanés de nos cours, juges et toutes juridictions quelconques ». (Art. 1).

« Les arrêts, jugemens et sentences portant contrainte par corps pour dettes civiles pourront être mis à exécution dans l'intérieur des maisons tous les jours et à toute heure, à l'exception toutefois des dimanches et fêtes... Voulons néanmoins que lesdites contraintes ne puissent être mises à exécution pendant la nuit sans l'assistance d'un commissaire ». (Art. 6).

« Lesdits officiers-gardes du commerce auront une marque distinctive en forme de baguette, laquelle ils seront tenus d'exhiber aux débiteurs condamnés ». (Art. 7).

« Faisons défenses à toutes personnes d'user envers lesdits d'aucuns propos injurieux ni voies de fait, sous peine d'être poursuivies comme pour fait de rébellion à justice ». (Art. 9).

Gardes-cordes. Voy. **Gardes-chaines.**

Gardes-conservateurs des étalons, poids, mesures et balances de l'hôtel de ville. Offices créés par déclaration du 18 octobre 1707 et supprimés par édit du 10 décembre 1709.

Gardes-forestiers. Voy. **Forestiers.**

Gardes des halles et marteaux des cuirs. Voy. **Contrôleurs.**

Gardes-huche et Gardes-huge. Voy. **Gardes-vaisselle.**

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 618 ; pour 1736, t. I, p. 331, et t. II, p. 291.

² Hurtault et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 532, et t. II, p. 160.

¹ *La maison réglée* (1692), livre II, chap. 4.

² J. Henriquez, *Dictionnaire du droit de chasse*, t. I, p. 218.

Gardes des instruments de musique de la chambre du roi. Leurs gages étaient de 300 livres ¹. Jusque vers 1687, cet emploi fut rempli par deux nains ².

Voy. **Musique de la chambre.**

Gardes des bijoux. « Le duc a un garde de bijoux et son aide. Et est iceluy garde de bijoux fort privé du prince, car il a en ses mains un million d'or vaillant, et sert à garder les deniers de l'espargne du prince, tous ses bijoux d'or et pierres ³. Il a en sa main toute la vasselle d'or et d'argent et tous les ornemens de sa chapelle ⁴ ».

Voy. **Gardes-vaisselle.**

Gardes-laiesses des grands lévriers.
Voy. **Lévriers.**

Gardes-linge. Officiers qui avaient le soin du linge dans les grandes maisons ⁵.

Gardes-magasins. Voy. **Magasiniens.**

Gardes-malades. On donne ce nom, « ou simplement celui de *gardes*, à des femmes qui, dans les maisons particulières où elles sont appelées, remplissent auprès du malade les mêmes fonctions dont les infirmiers sont chargés dans les hôpitaux ⁶ ».

Je trouve, en 1539, une femme qui s'intitule « garde-malades et servante. » Une cliente qu'elle soigna, lui légua en mourant deux chemises de chanvre ⁷.

Gardes-manger. Dans quelques grandes maisons, officiers de cuisine qui avaient le soin des viandes tant fraîches que salées.

Gardes-marteaux. Officiers des eaux et forêts créés par Henri III en 1583. Ils avaient la garde du marteau avec lequel on marquait, au moment des ventes, les bois qu'on devait couper dans les forêts du roi.

Le garde-marteau assistait aux audiences de la maîtrise des eaux et forêts. Il y avait voix délibérative, pouvait même présider en l'absence du maître et des lieutenants. Dans les bois, il était tenu d'opérer lui-même, ne devait confier à personne son marteau ⁸.

Gardes-marteaux des cuirs. Voy. **Contrôleurs.**

Gardes-messiers. Voy. **Messiers.**

Gardes-meubles. Officiers de la maison royale appartenant au service de la garde-robe.

Ce service comprenait sous Louis XIV :

Un intendant et contrôleur général.

Un garde général.

Un garde-meubles au Louvre.

Un garde-meubles à l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires ¹.

Neuf garçons ².

Parmi les « pièces d'honneur » que gardait l'intendant M. Boutard, *l'Etat de la France pour 1656* mentionne :

La couronne de France.

Le sceptre royal.

La main de justice.

L'épée royale.

La cotte d'armes.

Le heaume timbré à la royale.

Le pennon du roi.

Les gantelets.

Les éperons.

L'escu.

La bannière de France.

Les cottes d'armes des hérauts.

L'enseigne des Suisses.

Etc., etc., etc. ³

Dans les grandes maisons, le garde-meubles prenait le nom de tapissier.

Voy. **Maison royale.**

Gardes des meubles du Conseil d'État. Offices créés en ?, supprimés par édit d'octobre 1604 ⁴.

Gardes-meubles des Conseils du roi. Titre que portaient les huissiers du conseil du roi ⁵.

Gardes des minutes du Conseil des finances. Offices créés par édit d'août 1691, supprimés par édit de février 1710. Il n'y eut jamais qu'un seul titulaire ⁶.

Gardes de la monnaie des médailles.
Voy. **Directeur du balancier.**

Gardes des monnaies. Voy. **Juges-gardes.**

Gardes-notes. Titre qui appartenait aux notaires du Châtelet. Pendant fort longtemps, les notaires ne gardèrent pas les minutes des actes passés par eux. En 1541 seulement, ils en acceptèrent le dépôt, « afin d'être dispensés, en cette considération, d'écrire et grossier leurs actes de leur propre main, et d'avoir la liberté de les faire écrire et grossier par leurs clercs ⁷ ».

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 229.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 176.

³ Sic.

⁴ Olivier de la Marche, *Estat du duc Charles le Hardi*, édit. de 1616, p. 667.

⁵ Oliv. de la Marche, *Mémoires*, édit. de 1616, p. 674.

⁶ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 521.

⁷ *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, 22^e année 1895, p. 79.

⁸ Voy. l'ordonnance du 13 août 1669, édit. de 1669, p. 32.

¹ Sous Louis XIII, cet hôtel, situé rue de Tournon, avait été résidence royale.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 220 ; *pour 1736*, t. I, p. 331.

³ *État de la France pour 1756*, t. I, p. 155.

⁴ F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 866.

⁵ Guyot, *Traité des offices*, t. IV, p. 457 et s.

⁶ F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 868.

⁷ S.-F. Langloix, *Traité des droits et privilèges des notaires*, p. III et 21.

Gardes de nuit. Officiers des ports. « Enjoint aux gardes de nuit de faire leurs fonctions en personne et de faire sur les ports bonne et sûre garde, pour la conservation des marchandises y estans, à peine d'en répondre en leur propre et privé nom et d'interdiction de leur charge.

A l'effet de quoy, par chacun jour, après l'heure de vente, leur seront données par compte les marchandises qui se pourront compter; et les autres leur seront confiées au mesme état qu'elles auront été reconnues le soir par deux marchands qui en auront au lieu le plus proche ¹ ».

Je trouve mentionnés en 1708 cent soixante offices de *contrôleurs-commissaires-jurés-gardes de nuit*.

Tous ces offices furent supprimés en 1715.

Gardes des oiseaux. Voy. **Gouverneurs des cormorans**.

Gardes particuliers. Voy. **Gardes-chasse**.

Gardes-pêche, dits aussi **Gardes-rivières**. Agents chargés de surveiller l'exécution des ordonnances relatives à la police des eaux, rivières et fleuves. Ils étaient tenus de savoir lire et écrire, car ils avaient le droit de dresser des procès-verbaux.

Gardes-perche. Parmi les officiers placés sous les ordres du grand fauconnier, je vois mentionnés, en 1687, quatre gardes-perche. Comme terme de chasse ou de vénerie, le mot *perche* avait deux sens. Il désignait :

1^o Des branches que l'on élague et que l'on plie, dans les avenues des pipées, pour y tendre des gluaux ;

2^o Partie de la ramure du cerf, du daim, du chevreuil, etc.

Il y avait aussi des gardes-perche dans les voleries du cabinet du roi. Je lis que ces derniers avaient « soin des oiseaux qu'on ne porte point aux champs ² ». Peut-être étaient-ce seulement des *gardes-perchoirs*.

Gardes-pertuis. Officiers jurés de la municipalité, attachés au service de la navigation. « Enjoint à ceux qui auront droit d'avoir arches, gors ³, moulins et pertuis construits sur les rivières, de leur donner vingt-quatre pieds au moins de largeur. Enjoint aussi aux meusniers et gardes-pertuis de les tenir ouverts en tout temps ⁴ ».

Gardes-plaines. « Ne pourront les gardes-plaines, tant à pied qu'à cheval, porter aucune arquebuse à rouët ou fusils dans nos forest et

plaines, à peine de cinquante livres d'amende et de destitution de leurs charges ¹ ».

Gardes de la porte. Officiers de la maison royale. Ils étaient au nombre de 50 et faisaient durant le jour le service que les gardes du corps faisaient durant la nuit. Ils étaient en sentinelle aux portes, le mousqueton sur l'épaule, ne laissaient entrer aucun homme armé, sauf les gardes du corps et les suisses ².

Leur chef avait grade de capitaine.

Gardes-quittances. Officiers de la chancellerie.

Gardes des registres du Conseil d'État. Offices créés en 1631, supprimés par édit de janvier 1639 ³.

Gardes-rigoles. Officiers de la maison royale. En 1712, quatre gardes-rigoles à cheval figuraient parmi les fonctionnaires du château de Versailles ⁴.

Il faut se rappeler que les eaux fournies par la machine de Marly étaient insuffisantes pour alimenter la ville et les bassins du château. On eut donc l'idée d'organiser un vaste système de rigoles, qui, contournant les hauts plateaux environnants, recueillaient les eaux de pluie et de neige fondue, puis allaient les verser dans des réservoirs et des étangs disposés pour les recevoir ⁵. Plusieurs de ces rigoles, fort maltraitées par le temps, existent encore.

Gardes-rivières. Voy. **Gardes-pêche**.

Gardes-robes (VALETS). Voy. **Valets de chambre**.

Gardes-rôles. Officiers de la chancellerie. Ils recevaient les oppositions faites au sceau, et en gardaient les rôles.

Gardes-sacs. Greffiers, officiers dépositaires des sacs contenant les pièces des procès.

Gardes-salles. Voy. **Armes (Maîtres d')**.

Gardes des sceaux aux contrats. Voy. **Gardes-scels**.

Gardes-scels. Officiers chargés de sceller les expéditions des actes émanant de juridictions régulièrement constituées.

Gardes-scels. Titre que prenaient les grenetiers et les notaires.

Voy. **Gardes-scels des sentences et Grenetiers**.

¹ Ordonnance du 13 août 1669 sur les eaux et forêts, édit. de 1669, p. 139.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 363; pour 1712, t. I, p. 472; pour 1736, t. I, p. 83.

³ F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 866.

⁴ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 358; pour 1736, t. I, p. 418.

⁵ Duc de Noailles, *Histoire de Mme de Maintenon*, t. II, p. 87.

¹ Ordonnance de décembre 1672, chap. IV, art. 7.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 215 et s., 567 et suiv.; pour 1736, t. I, p. 327 et suiv.; t. II, p. 295 et suiv.

³ Gords.

⁴ Ordonn. de décembre 1672, chap. I, art. 5.

Gardescels des monnaies. Offices créés en octobre 1699. Les gardescels étaient tenus de sceller tous les jugemens, ordonnances et autres actes émanant de l'hôtel des monnaies auquel ils étaient attachés.

Gardescels des sentences, ACTES JUDICIAIRES DES JURIDICTIONS, CONTRATS ET ACTES PASSÉS PAR LES NOTAIRES ET TABELLIONS ROYAUX.

En juin 1697, ces offices furent désunis. Il y eut des *gardescels des sentences, actes judiciaires des juridictions*, et d'autres officiers indépendants de ceux-ci, dits *gardescels des contrats et actes des notaires et tabellions royaux*. Ces derniers furent réunis aux notaires qui purent dès lors ajouter à leur titre celui de *gardescel du roi au Châtelet*¹.

Depuis Philippe le Bel, il exista auprès de chaque juridiction royale une petite chancellerie placée sous l'autorité d'un garde-scel. La formalité du sceau fut souvent négligée, surtout lorsque la signature des parties et des témoins eut été rendue obligatoire.

Un édit de 1708 autorisa les notaires royaux à apposer eux-mêmes sur leurs actes un sceau aux armes royales.

Gardes-vaisselle. Officiers de la maison royale, appartenant au service de la Bouche du roi. Ils prenaient soin de la vaisselle d'or et d'argent, fournissaient caution, et devaient remplacer à leurs frais les objets perdus. En 1712, ils étaient au nombre de quatre, touchaient 400 liv., et servaient par quartier². En 1736, ils étaient réduits à deux, touchaient 600 liv. et servaient par semestre³.

La reine, les princes avaient un garde-vaisselle. A la cour de Bourgogne, il semble avoir porté le nom de *garde-huche*⁴.

Dans les grandes maisons, la garde de la vaisselle d'or et d'argent était dévolue au sommelier⁵.

Voy. **Gardes des bijoux.**

Gardes-ventes. Officiers des eaux et forêts. Les adjudicataires de ventes les employaient pour veiller à l'exploitation et à la conservation des bois qu'ils avaient acquis. Nommés aussi facteurs, ils prêtaient serment entre les mains du grand maître, des maîtres particuliers des eaux et forêts ou de leurs lieutenants. Ils pouvaient dresser des procès-verbaux⁶.

Gardeurs de bestiaux et Gardeurs de bêtes. L'ordonnance de janvier 1351 consacre un article aux gardeurs de « chevaux, brebis et autres bestes à garder et mener à provender ».

Gardiennne du ventre. On appelait ainsi une femme qui était chargée de surveiller la nourrice d'un enfant de France. Les *Mémoires secrets*¹ nous apprennent qu'elle ne quittait jamais la nourrice, même lorsque celle-ci allait à la garde-robe. « Si la nourrice éprouvait la moindre altération de santé, la gardienne avertissait les médecins, afin que la malade pût être remplacée par une des nourrices toujours en réserve pour ces cas éventuels ».

Voy. **Retenues.**

Garenniers. Gardiens, surveillants d'une garenne. On trouve fréquemment *garanniers*, et parfois *garandriers*.

Voy. **Gardes-chasse et Varenniers.**

Gargotiers. Ceux qui tiennent une gargote. « Les personnes qui ne peuvent faire qu'une très médiocre dépense trouvent, dans tous les quartiers de Paris, de petites auberges appelées gargotes, où l'on vit à la portion et à si petit prix que l'on veut² ».

Ceci était écrit vers 1715, et Sébastien Mercier disait une soixantaine d'années après : « Il y a les gargotes, que l'on appelle arches de Noé, où l'on donne à manger pour vingt-deux sols. Là, les personnes peu fortunées prennent régulièrement leurs repas ; et puis, elles se répandent aux promenades et dans les spectacles, et se vantent d'avoir diné ailleurs³ ».

Garlande (DICTIONNAIRE DE JEAN DE). Le plus ancien document qui fournisse une énumération un peu détaillée des métiers exercés à Paris remonte au milieu du treizième siècle. Elle figure dans un très curieux ouvrage, écrit vers 1250 par Jean de Garlande, et qui a pour titre : *Dictionarius, sive de dictionibus obscuris*⁴. L'auteur, anglais de naissance, passa une partie de sa vie en France et surtout à Paris, où il professa avec succès ; c'est là qu'il rédigea, à l'usage de ses élèves, son *Dictionarius*⁵, non pour leur désigner les industries les plus lucratives auxquelles on se livrait autour d'eux, ils les connaissaient aussi bien que lui, mais pour leur apprendre à traduire en latin le nom des objets les plus usuels et les plus vulgaires.

Il passe ainsi en revue quarante-six corps de métiers environ, nomme les principales marchandises fabriquées ou vendues par eux, révèle la mauvaise foi de certains marchands, les tromperies dont les ouvriers et surtout les ouvrières se rendaient parfois coupables vis-à-vis de leurs patrons.

« Prius nominabuntur, écrit-il, res quas eundo per civitatem Parasius⁶ denotavi ».

¹ 8 novembre 1781, t. XVIII, p. 130.

² Liger, *Le voyageur fidèle*, p. 327.

³ *Tableau de Paris* (1782), t. I, p. 227.

⁴ M. A. Scheler l'a publié dans l'ouvrage suivant : *Lexicographie latine du douzième siècle et du treizième siècle*, Leipzig, 1867, in-8°.

⁵ M. Scheler croit que le mot *Dictionarius* a été employé pour la première fois dans ce traité et comme synonyme du λεξικόν des grecs.

⁶ On sait que ce mot est indéclinable, mais pourquoi ?

¹ S.-F. Langlois, *Traité des droits et privilèges des notaires*, p. V.

² *État de la France*, t. I, p. 109.

³ *État de la France*, t. I, p. 219.

⁴ Voy. Olivier de la Marche, *Mémoires*. L'édition de 1616 le nomme *Garde-huge* (pages 681 et 689).

⁵ Audiger, *La maison réglée*, liv. I, chap. 10.

⁶ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 246.

Il n'est pas toujours facile de reconnaître les métiers désignés dans son mauvais latin ; j'ai fait de mon mieux, et, sous cette réserve, voici la liste des professions mentionnées par lui :

Arctiers, nommés par lui.....	<i>Architenentes.</i>
Bouchers.....	<i>Carnifices.</i>
Boucliers.....	<i>Pluscularii.</i>
Boursiers..... ¹
Boulangers.....	<i>Pistores.</i>
Cardeurs.....	<i>Pectrices.</i>
Changeurs.....	<i>Trapezetæ.</i>
Chapeliers.....	<i>Capellarii.</i>
Charpentiers.....	<i>Carpentarii.</i>
Charrons.....	<i>Rotarii.</i>
Cordonniers.....	<i>Alutarii.</i>
Corroiers.....	<i>Corrigiarii.</i>
Couteliers..... ²
Crieurs de vin.....	<i>Præcones vini.</i>
Cuisiniers.....	<i>Coci.</i>
Drapiers.....	<i>Pannarii.</i>
Ecuciers.....	<i>Scutarii.</i>
Épiciers.....	<i>Apotecarii.</i>
Fermailliers.....	<i>Firmacularii.</i>
Fileuses de soie.....	<i>Detacuatrices.</i>
Fondeurs..... ³
Forgerons.....	<i>Fabri.</i>
Foulons.....	<i>Fullones.</i>
Fourbisseurs.....	<i>Eruinatores gladiatorum.</i>
	<i>Cirothecarii.</i>
	<i>Cipharii.</i>
Gantiers..... ⁴
Hanapiers.....	<i>Lorimarii.</i>
Lingères.....	<i>Molendinari.</i>
Lormiers.....	<i>Nummularii.</i>
Meuniers..... ⁵
Monnayeurs.....	<i>Aucupes.</i>
Oiseliars.....	<i>Aurifabri.</i>
Oiseleurs.....	<i>Præcones nebulærum.</i>
Orfèvres..... ⁶
Oublieurs.....	<i>Reparatores ciborum.</i>
Raccommodeurs de pelleteries.....	<i>Auctionarii.</i>
Raccommodeurs de vases à boire.....	<i>Coquinarii.</i>
Regrattiers.....	<i>Pictuarii.</i>
Rôtisseurs.....	<i>Sellarii.</i>
Savetiers.....	<i>Cerdones.</i>
Selliers.....	<i>Tinctores.</i>
Tanneurs.....	<i>Textrices</i> ⁷ .
Teinturiers.....	<i>Textrices.</i>
Tisserandes de soie.....	<i>Cuparii.</i>
Tisserands.....	
Tonneliers.....	

¹ « Mercatores habitantes supra magnum pontem vendunt capistra, lumbaria, ligulas, marsupia de corio cervino, ovino et porcino ».

² « Vidi hodie institorem habentem ante se cultellos ad mensam, scilicet mensaculas, et artavos, vaginas magnas et parvas, stilos et stilaria ».

³ « Artifices illi subtiles sunt qui fundunt campanas de ære sonoro ».

⁴ « Quidam homines usurpant sibi officium mulierum, quia vendunt mappas et manutergia, camisas et braccas... ».

⁵ « In platea nova ante paravisum Domine nostre aves reperuntur vendende ».

⁶ « Quidam declamatores pelliciorum reparandorum discurrunt per plateas, et reparant furaturas epitogiorum et palliorum ».

⁷ « Textrices quæ texunt serica texta... ».

Garnetiers. Voy. **Grenetiers.**

Garnisieres. Voy. **Garnisseurs.**

Garnisseurs. Nom donné souvent aux selliers, parce que leurs statuts les autorisaient à « garnir les carrosses... de toutes sortes d'étoffes, drap d'or ou d'argent, velours, damas, satin », etc.

Les doreurs sur cuir avaient aussi le droit de se dire garnisseurs. On a vu pourquoi à l'article qui leur est consacré.

Garnisseurs de chapeaux. Ouvriers qui se bornaient à dresser les chapeaux, à les border et à y coudre la coiffe.

Garnisseurs d'épées. Titre qui appartenait aux fourbisseurs.

Garnisseurs de gaines. Ils complétaient les gaines et les fourreaux fabriqués par les gainiers. Le *Livre des métiers* les nomme *garnisseurs*.

Voy. **Gainiers.**

Gascheeurs. Voy. **Gâcheurs.**

Gasteliers et Gastilliers. Faiseurs de gâteaux. Les pâtissiers proprement dits confectionnaient surtout des pâtés, des tartes, etc.

La *Taille de 1292* cite 7 gasteliers.

On trouve encore *gasteliers*, *wasteliers*, etc.

Gastriloques. Voy. **Ventriloques.**

Gâteliars. Voy. **Gasteliers.**

Gâte-métiers. « Artisan qui donne sa peine à trop bon marché ».

Gaufreurs. Titre qui appartenait à la corporation des brodeurs et à celle des découpeurs.

Gaufriers. Faiseurs de gaufres. Ils appartenait au corps des oublieurs, obéissaient aux mêmes statuts, avaient le même patron, et furent réunis, comme eux, aux pâtissiers en 1566.

Les gaufres sont mentionnées au treizième siècle sous le nom d'*oublies renforcées* dans les *Crieries de Paris*, poème de Guillaume de la Ville Neuve. On voit aussi figurer dans le *Compte des dépenses de Charles VI pour 1380*, « ung fer neuf, pour faire gauffres pour le Roy », et dans les dépenses d'Isabeau de Bavière « un fer à gauffres, pour faire les gauffres de la Roïne ¹ ». Le *Ménagier de Paris*, composé vers 1393, fournit cinq recettes pour la confection des gaufres ². Il y entrait presque toujours du fromage. On en criait encore dans les rues au seizième siècle, comme le prouve ce vers peu harmonieux que j'emprunte aux *Cris* de Clément Jannequin (1550) :

Tartelettes friandes et la belle gaufre !

Voy. **Oublieurs.**

¹ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'hôtel*, p. 65 et 149.

² Tome II, p. 121 et 263.

Gauleurs. Voy. Arpenteurs.

Gaveurs de volailles. Séb. Mercier, qui leur a consacré un chapitre, les nomme *engaveurs*. Il écrivait vers 1785 : « La lèvre de l'engaveur, piquée par les coups de bec multipliés des pigeons, devient capcéreuse ; il faut la lui couper. J'ai l'attestation d'un chirurgien qui prouve que ce métier (encore public au moment où j'écris) est non moins dangereux que dégoutant ¹ ».

Gavots. Noms que prenaient certains compagnons du *Deroir*. Ils eurent de fréquentes querelles avec les *Dévorants*.

Voy. Enfants de Salomon.

Gayetiers. Voy. Cornemuseurs.

Gaygne. Voy. Gagne.

Gayniers. Nom que les statuts de septembre 1560 donnent aux gainiers.

Gazetiers. « On donne indifféremment ce nom à ceux qui écrivent la gazette et à ceux qui la distribuent au public. Il y a des gens qui font leur état d'aller acheter les gazettes au bureau et de les distribuer à ceux qui les veulent lire, moyennant une certaine somme par mois ² ».

Les gaziers ont aussi porté ce nom.

Gaziers, dits aussi Gazetiers. Fabricants d'étoffes fines et transparentes en soie. Ils formaient une seule corporation avec les *ferrandiers*. La gaze d'or et d'argent portait le nom de *toque*, c'était l'œuvre d'une autre communauté, celle des *drapiers de soie*. Mais, les gaziers fabriquaient le *marli*, tissu uni très léger qui fut fort à la mode au dix-huitième siècle.

Gehenneurs. Voy. Bourreaux.

Geindres. Voy. Gindres.

Généraux des monnaies, dits aussi généraux-maitres, maitres-généraux, et généraux provinciaux. Ils avaient pour mission de visiter les hôtels des monnaies dans les provinces et de diriger la fabrication. Dès le quatorzième siècle, ils furent constitués en tribunal et formèrent la *cour des Monnaies*, juridiction de laquelle relevaient tous les métiers qui travaillaient l'or ou l'argent.

Généraux provinciaux. Voy. Généraux des monnaies.

Généraux des relais. Office des postes institué par l'édit du 8 mai 1597. Leur mission consistait à établir « des relais de chevaux de louage, de traite en traite, sur les grands chemins, traverses et le long des rivières, pour servir à voyager, porter malles et toutes sortes de hardes et bagages ; comme aussi pour servir au tirage des voitures par eau et culture des terres ».

Un édit de janvier 1608 créa la charge de *général des postes et relais* qui fut supprimée le 31 décembre 1629. Le général des postes fut alors remplacé par trois *surintendants généraux des postes et relais*.

Voy. Loueurs de chevaux.

Gentilshommes servants. D'abord au nombre de 36, il furent réduits à 18 en août 1780. « Les gentilshommes servants, écrit Guyot, font journellement à la table du roi les fonctions que font, les jours de grandes cérémonies, le premier panetier, le premier échanson et le premier tranchant de France... Ils sont qualifiés *gentilshommes servants le roi*, parce qu'ils ne servent que sa Majesté, les têtes couronnées ou les princes du sang et les souverains quand ils mangent avec le roi... Ils servent toujours l'épée au côté, et ils ont, par leur charge, le droit de prendre les qualités de chevalier et d'écuyer, et d'avoir leurs armoiries timbrées ¹ ».

Géographes (INGÉNIEURS). Les fondeurs se qualifiaient de *faiseurs d'instruments de mathématiques, globes et sphères*. Mais la partie matérielle seulement de ce travail leur incombait. Le reste était la spécialité des ingénieurs-géographes, au sujet de qui l'*Almanach Dauphin* s'exprime ainsi : « Les ingénieurs-géographes sont ceux qui connaissent et possèdent l'art précieux et inestimable de désigner sur une simple carte, par des signes de convention et des lignes tracées avec une juste proportion, la distance exacte qu'il y a d'un lieu à un autre et les objets conséquents qui s'y trouvent intermédiaires ² ».

Au moment où étaient tracées ces lignes, l'art cartographique ne méritait vraiment pas tant d'éloges.

Un excellent article de M. Gabriel Marcel ³ nous apprend que la plus ancienne carte de France se trouve dans le *Ptolémée* de Berlinghieri dont la date est incécise, mais qu'il faut placer vers 1480. On peut citer ensuite la belle carte d'Oronce Finé, publiée en 1525 et rééditée en 1538 ; la carte due à Hamon de Blois, géographe de Charles IX (1568), et la carte de Normandie tracée par le prêtre Jean Jolivet. Somme toute, ces utiles instruments étaient encore bien peu consultés au seizième siècle, puisque le maréchal de Vieilleville, mort en 1571, se flatte d'avoir été le premier en France à se servir de carte pour ses opérations militaires. Les cartes étaient, il est vrai, bien incomplètes encore et ne pouvaient rendre que de médiocres services ; on n'y trouve en effet indiqués ni les ponts, ni les routes bien rudimentaires de l'époque. Le premier travail un peu sérieux accompli en ce sens fut l'atlas présenté à Henri IV, en 1593, par l'éditeur Bouguerauld ; encore laisse-t-il fort à désirer : nulle triangulation, nul lever géométrique n'y figurent ; les fleuves et les montagnes ne sont représentés que

¹ *Traité des offices*, t. I, p. 503.

² *Almanach Dauphin pour 1777*.

³ *Coup d'œil sur la cartographie en France. Dans les Rapports sur l'exposition de 1900. Musées rétrospectifs.*

¹ *Tableau de Paris*, t. XII, p. 58.

² Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. II, p. 323.

d'après leur direction générale ; c'est un dessin, une vue à vol d'oiseau du pays.

Avec Louis XIV, grâce au nombre prodigieux d'ingénieurs qu'il emploiera, vont se généraliser des plans géométriques et réellement utilisables.

Les ingénieurs-géographes du roi suivaient les armées. « Dans les sièges, ce sont eux qui lèvent le plan de la tranchée, et qui envoient tous les jours au ministre de la guerre le détail des progrès de la nuit ». Quelques-uns ont laissé des ouvrages fort estimés. Je rappellerai les noms de Nicolas Sanson, d'Anville, Vaugondy, Jaillot, Lerouge, de Fer, etc. Presque tous tenaient magasin de traités géographiques, cartes, plans, etc.

Parmi les plans, ce sont ceux de Paris qui surtout nous intéressent, voici la liste à peu près complète de ceux qui ont été dressés depuis le seizième siècle. Ils sont, en général, d'une extrême rareté.

Plans de :

SÉBASTIEN MUNSTER. Année 1530.

GEORGES BRAUN. 1530.

TAPISSERIE. 1540.

BALE. 1552.

SAINT-VICTOR. 1560.

BELLEFOREST. 1572.

FR. QUESNEL. 1608.

VASSALIEU. 1609.

MATHIEU MÉRIAN. 1615.

MELCHIOR TAVERNIER. 1630.

JEAN BOISSEAU. 1643.

JACQUES GOMBOUST. 1647.

J. BOISSEAU. 1654.

N. BEREY. 1654.

JOUVIN DE ROCHEFORT. 1690.

N. DE FER. 1697.

BULLET ET BLONDEL. 1710.

J. DE LA CAILLE. 1714.

BERNARD JAILLOT. 1717.

DELAGRIVE. 1728.

ROUSSEL. 1730.

DELAGRIVE. 1733.

TURGOT. 1739.

VAUGONDY. 1760.

DEHARME. 1763.

DESNOS. 1766.

J.-B. JAILLOT. 1772.

E. VERNIQUET. 1791.

Ce dernier coûta trente années de travail à Verniquet, qui employa, pour ses opérations trigonométriques, jusqu'à soixante ingénieurs et quatre-vingts aides à cheval. Lalande, chargé d'en surveiller l'exécution, écrivait le 25 vendémiaire an IV : « Ce plan, dont j'ai suivi les travaux me paraît l'ouvrage le plus parfait qui ait jamais été exécuté en ce genre ¹ ».

Voy. **Fondeurs**.

Géographie (PROFESSEURS DE). L'*Almanach Dauphin pour 1777* leur consacre l'article suivant : « Les professeurs de géographie sont ceux qui enseignent à connoître la position et la valeur des

signes tracés sur les cartes géographiques pour juger de la distance d'un lieu à un autre. »

Voy. **Géographes (Ingénieurs)**.

Geôliers. Au moyen âge, les geôles ou prisons étaient affermées, adjugées aux enchères à des geôliers, qui exigeaient de chaque prisonnier une redevance dite geôlage. Le geôlier ne devait à ses hôtes que du pain et de l'eau : tout le reste était à la charge du prisonnier qui était rançonné de la façon la plus odieuse. Du quatorzième au seizième siècle, des tarifs furent bien établis qui proportionnaient le droit de geôlage à la condition des personnes ¹, mais les geôliers n'en tirent aucun compte. Il faut noter ici que, jusqu'à la fin du seizième siècle, la prison ne figura que très exceptionnellement parmi les pénalités judiciaires ; l'emprisonnement n'était guère ordonné que pour empêcher la fuite de l'accusé ou pour le contraindre à payer amende ou dépens.

L'ordonnance de 1560 proscrivit l'usage des cachots souterrains. Un commentateur de cette ordonnance dépeint ainsi les souffrances qu'enduraient les prisonniers dans les geôles ordinaires : « On les voit se roidir de froid, enrager de maifaim, hannir de soif, pourrir de vermine et de povreté, tellement que si par pitié quelqu'un va les voir, on les voit se lever de la terre humoureuse et froide, vermoulus, bazanés, embouffis, si chétifs, maigres et défaits qu'ils n'ont que le bec et les ongles ». Il n'est sorte de cruautés que n'inventassent les geôliers pour tirer quelque argent de leurs hôtes ; ils les associaient aux fous, même aux fous furieux ils les accablaient de mauvais traitements, leur brisaient parfois les membres à coups de nerfs de bœuf.

Les officiers qui acceptaient les fonctions de geôliers dans une prison d'Etat, la Bastille ou Vincennes par exemple, y faisaient vite fortune. A la Bastille, le roi payait en moyenne chaque jour dix francs par prisonnier, et chacun d'eux ne coûtait guère, sauf dans des cas spéciaux, plus de deux francs au gouverneur. Sur vingt-cinq prisonniers, celui-ci réalisait donc un bénéfice quotidien de deux cents francs.

La charité s'efforçait de venir en aide aux malheureux détenus dans les prisons ordinaires. On quêta pour eux par les rues. Le pain, le poisson, les viandes, les vins, et en général tous les vivres confisqués aux marchands étaient « donnés à Dieu, » c'est-à-dire distribués dans les prisons et les hôpitaux. Les femmes en couches, croyaient obtenir une heureuse délivrance en faisant vœu de délivrer un prisonnier pour dettes ². Des personnes pieuses allaient visiter ces lieux de douleur, porter aux captifs des consolations et des secours. On se rappelle la recommandation de Tartuffe à son valet.

Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai distribuer les deniers ³.

C'était, en effet, le seul moyen d'attendrir geôliers, guichetiers et porte-clefs.

¹ Voy. Leber, *Dissertations*, t. XIX, p. 169.

² Dionis, *Traité des accouchemens*, p. 208.

³ Acte III, scène 2.

¹ Voy. A. F., *Les anciens plans de Paris*, t. II, p. 138.

A la fin du dix-huitième siècle, les principales prisons de Paris étaient :

La BASTILLE, prison d'État.

Le GRAND-CHATELET, sur les ruines duquel fut créée la place actuelle du Châtelet.

Le PETIT-CHATELET, à la tête du Petit-Pont, prison qui fut démolie en 1782.

La CONCIERGERIE, dans la cour du Palais.

SAINT-ÉLOI, dans la rue Saint-Paul.

SAINT-MARTIN, rue Saint-Martin. Maison destinée aux filles débauchées. Reconstituée en 1720, elle fut supprimée en 1785.

Le FOR-L'ÉVÊQUE, rue Saint-Germain l'Auxerrois. Jusqu'en 1674, il resta le siège et la geôle de la justice épiscopale (*forum episcopi*). Ensuite, on y enferma surtout les prisonniers pour dettes, les comédiens insoumis, etc.

L'ABBAYE, rue Sainte-Marguerite. C'était la prison du bailliage de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Elle servait aussi de maison de correction pour les enfants ou jeunes gens enfermés sur la demande de leur père ; celui-ci devait payer une pension qui variait entre 250 et 300 francs. En 1789, cette maison devint la prison militaire dite *de l'abbaye*, puis fut démolie en 1854.

La FORCE, ouverte en 1782.

L'OFFICIALITÉ. Destinée aux ecclésiastiques, elle consistait en une haute tour située près de la sacristie de Notre-Dame. Elle fut démolie en 1784.

La VILLE ou prison du PRÉVOT DES MARCHANDS, rue de la Tannerie. On y enfermait surtout les gens qui commettaient des délits dans les marchés et sur les ports. Le peuple l'appelait *la Charbonnière*.

La TOURNELLE. Près du pont de ce nom. Destinée aux galériens, qui y attendaient leur départ. Elle fut démolie en 1790.

SAINT-PÉLAGIE, rue de la Clef. Maison de détention pour les femmes débauchées, mais la police y internait parfois d'autres coupables.

La SALPÊTRIÈRE, rue Poliveau. A la fois hôpital et prison pour les femmes.

SAINT-LAZARE, faubourg St-Denis. A la fin du dix-septième siècle, une partie de ce couvent fut transformée en maison de correction pour les prêtres désobéissants et pour les jeunes débauchés contre qui leur famille avait obtenu une lettre de cachet.

La PRÉVÔTÉ ROYALE DE CHAILLOT. Elle appartenait aux dames de la Visitation, qui conservèrent jusqu'à la Révolution les droits de haute et basse justice sur le territoire de leur couvent.

Quelques bailliages, aussi peu importants que celui de Chaillot avaient gardé, pour la forme, de petites geôles restées à peu près sans emploi.

La *Taille de 1292* cite un *chartrier*, un *clacelier* et un *clevier* qui étaient sans doute des geôliers, des guichetiers ou des porte-clefs. Ceux-ci furent désignés encore par d'autres noms, plus ou moins dérivés des précédents : *cartriers*, *cepiers*, *chepiers*, *tourriers*, etc., etc.

Géomanciens. Bateleurs qui prédisaient l'avenir au moyen de la terre. Ils en jetaient une poignée au hasard sur une table, et les lignes, les figures qui s'y dessinaient leur révélaient les événements futurs, etc., etc.

Voy. **Devins**.

Geyndres. Voy. **Gindres**.

Ghisterneurs. Voy. **Guiterneurs**.

Gibecière (JOUEURS DE). **Prestidigitation** (Professeurs de).

Gibeciers. Faiseurs de gibecières. Titre qui appartenait à la corporation des boursiers. Pendant longtemps, d'ailleurs, les mots bourse et gibecière furent à peu près synonymes.

L'article 7 des statuts accordés aux boursiers le 18 juillet 1572 mentionne, parmi les épreuves du *chef-d'œuvre*, « une gibecière de maroquin à fer cambré à ressort ». L'article 33 des statuts de décembre 1659 confirme aux boursiers le droit de confectionner des « gibecières et fauconnières de cuir ».

Gindres. Maîtres-valets dans la boulangerie. Le *Livre des métiers* les nomme *joindres*¹, et une charte de 1419 *geyndres*².

« Le geindre, écrit M. Malouin³, veille à tout dans le fournil, il délivre la farine, il passe l'eau et il la mesure. Il détermine la quantité et la sorte de pain qu'il faut fabriquer, et il avertit les autres garçons de ce qu'ils ont à faire. C'est le geindre qui chauffe le four, ensuite il enfourne le pain, et enfin le tire du four ».

Giponiers. Faiseurs de gipons. Au moyen âge, on nommait *gipon*, *gippon*, *jube*⁴ une sorte de tunique qui, ajustée sur le buste, en dessinait les formes. Au quatorzième siècle, on voit ce vêtement prendre le nom de *jupon*, mot qui, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, ne cessa de désigner, dans le costume masculin, un vêtement du torse.

Les giponiers durent être réunis de bonne heure aux pourpointiers, car dans les statuts accordés à ces derniers en 1467, je vois ceux-ci autorisés à confectionner des « jupons ».

Dans le cinquième livre de *Pantagruel*, frère Jean traite Grippeminaud de « diable engiponné ».

Je trouve encore le mot *jupponniers* dans un acte d'avril 1407⁵.

Voy. **Tailleurs**.

Glace à rafraîchir (COMMERCE DE LA). Pour rafraîchir les boissons, le moyen âge possédait des vases spéciaux appelés *refredoers*. Ils furent d'abord en cuivre, puis en terre, et ces

¹ Titre I, art. 21, 44, etc.

² Ducange, *Glossaire*, au mot *junior*.

³ *L'art du boulanger*, dans J.-J. Bertrand, *Description des arts et métiers*, p. 146.

⁴ Voy. Ducange, aux mots *gipo* et *jubeus*.

⁵ Acte publié par G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 275.

derniers ne paraissent pas antérieurs aux croisades ¹.

L'art de construire des glaciers à peu près semblables aux nôtres était, paraît-il, connu en Turquie longtemps avant le seizième siècle, et Belon, revenant d'Orient vers 1580, s'étonnait qu'on n'eût pas encore eu l'idée d'en établir en France ². Il existait pourtant déjà dans l'Orléanais et dans l'Auvergne des caves si profondes et si fraîches qu'on en pouvait tirer du vin presque glacé ³; mais en général on ne savait refroidir les liquides qu'en les laissant séjourner dans l'eau extraite d'un puits ou d'une fontaine. Bruyerin Champier, qui accompagna François I^{er} à Nice lors de son entrevue avec Paul III et Charles-Quint, raconte qu'au cours des négociations, les Italiens et les Espagnols envoyaient ramasser de la neige sur les montagnes voisines, afin de rafraîchir leurs boissons ⁴. François Cauche parle de certains vases usités en Orient, et qui avaient la propriété de maintenir fraîche l'eau qu'ils contenaient, surtout lorsqu'on les exposait à l'ardeur du soleil ⁵; et, s'il faut en croire Brantôme ⁶, le secret de leur composition était bien connu en Portugal.

Vers 1560, Jacques du Fouilloux conseillait aux chasseurs qui voulaient boire frais pendant les haltes, de faire tremper les bouteilles dans de l'eau additionnée d'un peu de camphre ⁷. Mais il est probable qu'à cette époque on avait commencé à créer à Paris de véritables glaciers. En effet, un des statuts rédigés par Artus d'Embry pour son île des hermaphrodites veut qu'en été on ait « toujours en réserve, en lieux propres pour cest effect, de grands quartiers de glace et des monts de neige pour mesler parmi le breuvage ⁸ ». Tandis que l'hermaphrodite est à table, on lui offre sur deux assiettes de la neige et de la glace, « desquelles il prenoit, tantost de l'une tantost de l'autre, selon qu'il luy venoit à sa fantaisie, pour les mettre dans son vin, afin de le rendre plus froid ⁹ ». À la fin du siècle, cette coutume de rafraîchir les boissons en y ajoutant des morceaux de glace était encore considérée comme le fait des « voluptueux »; c'est ce qu'établit un conte assez plat attribué à Gaulard par Étienne Tabourot ¹⁰. Elle était au contraire, devenue générale en 1665, puisque Boileau prêtait alors à la victime de son festin burlesque ces paroles :

Mais qui l'auroit pensé ! Pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'été !
Au mois de juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table ¹¹.

Gourville, envoyé auprès du duc de Hanovre en 1681, reçut de lui « une machine d'or propre à mettre sur la table pour rafraîchir du vin à la glace ». Il la fit fonctionner devant Madame de Montespan, qui lui en offrit neuf mille livres ¹.

Dix ans après, et jusqu'à la fin du dix-huitième siècle on se servait surtout de seaux garnis de liège. L'article 26 des statuts accordés aux bouchonniers en 1726 leur accorde le privilège de la fabrication des « seaux de liège à conserver la glace ».

En 1701 un sieur Louis de Beaumont avait obtenu un monopole pour la vente de la neige et de la glace dans toute la France ². Je ne crois pas qu'il l'ait exploité longtemps.

Au reste, on connaissait déjà le moyen de produire artificiellement la glace, car La Quintinie écrivait vers 1690 : « Le sel ordinaire qu'on applique auprès d'un vase rempli de liqueurs et entouré de glace a la propriété de congeler ces liqueurs au dedans de ce vase ³ ».

Sous Louis XIV et sous Louis XV, il existait à Versailles, à Trianon et à Satory des glaciers pouvant contenir environ quatre cents toises cubes de glace. Chaque toise revenait à dix livres lorsque l'hiver était rigoureux, mais il y eut des années où elle coûta jusqu'à soixante-dix livres ⁴. Elle était distribuée par un fonctionnaire spécial, qui avait le titre de *Délivreur de glace*, et qui touchait 547 livres de gages ⁵. En été, la maison de la reine recevait chaque jour huit cents livres de glace ⁶. Des glaciers établies dans le Jardin des Tuileries, près de l'orangerie, fournissaient aussi de la glace à divers personnages privilégiés, notamment aux fonctionnaires et aux habitants du palais ⁷.

La glace à rafraîchir était vendue au détail par les regrattiers.

Avant de finir, je rappellerai que pendant très longtemps, on se servit de pommes en cristal et en agate pour se rafraîchir les mains durant l'été. On lit dans un inventaire daté de 1467 : « Une pomme de cristal ronde, à refroidir les mains »; et dans l'inventaire dressé après la mort de Gabrielle d'Estrées (1599) : « Une pomme d'agate, garnie d'argent, pour rafraîchir la main des malades ⁸ ». Il faut noter ce moyen de calmer la fièvre.

Voy. Glaciers.

Glaces (MANUFACTURES DE). Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, la France tira de Venise toutes ses glaces. En 1664, Colbert chargea notre ambassadeur d'y engager de bons ouvriers au service du roi. La négociation fut difficile,

¹ Joinville, *Mémoires*, p. 67.

² *Observations de plusieurs singularitez...*, p. 418.

³ Bruyerin Champier, *De re cibaria*, p. 894.

⁴ Bruyerin Champier, *De re cibaria*, p. 878.

⁵ *Relation du voyage, etc.*, p. 98.

⁶ *Œuvres*, t. III, p. 175.

⁷ *Traité de la vénerie*, édit. de 1585, p. 34.

⁸ Page 61.

⁹ Page 106.

¹⁰ *Contes facétieux*, édit. de 1628, p. 16.

¹¹ *Satire III*, vers 81 et suiv.

¹ Gourville, *Mémoires*, édit. Michaud, p. 577.

² Isambert, *Anciennes lois*, t. XX, p. 385.

³ *Instructions pour les jardins*, t. II, p. 501.

⁴ Due de Luyne, *Mémoires*, t. I, p. 168. Voy. aussi t. II, p. 13.

⁵ *Etat de la France pour 1687*, t. I, p. 446; pour 1712, t. I, p. 135; pour 1736, t. I, p. 235.

⁶ Luyne, *Mémoires*, t. I, p. 213.

⁷ *Mémoires de la société de l'histoire de Paris* t. XXVIII (1901), p. 48 et 66.

⁸ De Laborde, *Notice des émaux*, p. 455 et 456.

car Venise se montrait jalouse de son industrie, n'admettait aucun étranger dans ses ateliers, confisquait les biens de tout artisan qui quittait sa patrie ¹. Pourtant, dès l'année suivante, il existait à Tournaville près de Cherbourg une fabrique qui ne cessa de produire qu'en 1808. Puis, vers 1666, Louis XIV accordait à Nicolas Dunoyer le privilège d'ouvrir, dans un faubourg de Paris, une fabrique de glaces semblables à celles que nous envoyait la petite île de Murano, près de Venise. Dunoyer installa au faubourg Saint-Antoine, dans le bâtiment occupé aujourd'hui par la caserne de Reuilly, sa *manufacture royale de glaces de miroirs*, qui reçut des armoiries et le droit d'avoir des domestiques à la livrée royale.

Le succès fut complet et engendra d'importants perfectionnements. En 1691, Louis Lucas de Nehou, gentilhomme verrier de Normandie, présenta à Louis XIV les premières glaces *coulées*, obtint pour cette fabrication un privilège, et créa à Saint-Gobain, dans les ruines d'un vieux château, la *manufacture royale des grandes glaces*.

Une troisième manufacture, qui paraît avoir eu une courte existence, fut fondée, vers 1690, au faubourg Saint-Germain, dans la rue de l'Université. Elle était dirigée par un sieur Abraham Thevart, et j'en trouve la trace dans un arrêt du Conseil d'État daté du 8 octobre 1691. Elle est mentionnée aussi par le *Livre commode pour 1692* ², qui nous apprend que l'on y fabriquait « des glaces d'une grandeur si extraordinaire » qu'elles mesuraient jusqu'à sept pieds (2^m,27) de haut.

C'est de cette époque que date l'usage de placer des glaces au-dessus des cheminées. Le docteur anglais Lister, qui visita Paris en 1698, constate que l'on y trouve « des glaces à si bas prix qu'il n'est pas jusqu'à toutes les voitures de remise et la plupart des fiacres qui, par devant, ne soient fermés d'une grande glace ³ ». L'engouement devint excessif. La comtesse de Piesque vendait une terre pour acheter une glace ⁴. On intriguait pour les avoir « au prix du roy », c'est-à-dire avec une remise d'environ 4 fr. 50 pour 100 ⁵. Les glaces qui donnèrent leur nom à la grande galerie de Versailles provenaient de la manufacture du faubourg Saint-Antoine ⁶.

En 1702, les deux manufactures de Saint-Gobain et de Reuilly furent réunies et se complétèrent l'une par l'autre. Les glaces, frustes encore, partaient de Saint-Gobain en bateaux qui descendaient l'Oise, et elles arrivaient à la maison de Reuilly, où elles recevaient le poli et l'étamage. « Cet établissement, écrivait Sébastien Mercier vers 1780, jouit d'un privilège

exclusif; il aspire des millions, car on parle aujourd'hui de cinquante mille écus de glaces pour meubler un château ¹. Bientôt, le boudoir de la marchande de draps sera tout en glaces. Et où n'en met-on pas? Dans des alcoves, des passages d'escalier, des garde-robes, etc. Ames innocentes, mirez-vous dans le crystal des fontaines ² ».

Un guide plus prosaïque nous apprend qu'au début du dix-neuvième siècle, la manufacture de Reuilly occupait environ « douze cents ouvriers, indépendamment d'un grand nombre de la maison de Bicêtre et du dépôt des pauvres de Saint-Denis, qui sont continuellement employés à polir des glaces. Le plus curieux est l'étamage, on le montre avec complaisance et dans le plus grand détail. On vous donne, en entrant, une personne qui vous conduit partout et satisfait à toutes vos questions. Il est sorti de cette manufacture des pièces de cent deux pouces (environ trois mètres) de hauteur. Les plus chères vont à six mille francs ³ ».

Voy. **Frittiers.** — **Glaciers.** — **Grapi-neurs.** — **Miroitiers.** — **Paraisonniers.** — **Rableurs.** — **Saliniers.** — **Tiseurs.**

Glaceurs. Nom donné à certains ouvriers employés dans les fabriques d'étoffes, dans les papeteries, etc.

Glaciers. Voy. **Glaces (Manufactures de).**

Glaciers. L'édit du 21 mars 1673, qui créa la corporation des limonadiers, comprend, parmi les produits qu'ils pouvaient débiter, « les glaces de fruits et de fleurs », en concurrence avec les confiseurs. C'était, d'ailleurs, une friandise encore nouvelle. Elle passe pour avoir été révélée à la France par un gentilhomme Palermitain, nommé Francesco Procopio dei Coltelli, qui vint s'établir à Paris vers 1672. En 1702, il francisa son nom, devint François Procope, et acheta dans la rue de l'Ancienne-Comédie actuelle, en face du Théâtre-Français, un café qu'il fit décorer avec luxe et qui existe encore. On vit, pour la première fois dans une boutique de ce genre des tapisseries, de grands miroirs, des lustres de cristal, et des tables de marbre sur lesquelles on pouvait se faire servir, non seulement du café, du thé et du chocolat, mais aussi des liqueurs et des glaces. En raison de la sensation de froid que déterminent celles-ci, Procope en offrait seulement pendant l'été. Dubuisson, son successeur, est le premier qui ait eu l'idée d'en servir toute l'année.

Limonadiers et confiseurs les multiplièrent alors de mille manières, et la liste suivante, qui m'est fournie par l'*Encyclopédie méthodique* ⁴

¹ *Correspondance administrative sous Louis XIV*, t. III, p. 516 et 693.

² Tome II, p. 141.

³ *Voyage de Lister*, p. 131.

⁴ Saint-Simon, *Mémoires*, t. II, p. 242.

⁵ *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, XIV^e année (1887), p. 123.

⁶ Nemeitz, *Séjour de Paris*, édit. de 1897, p. 194.

¹ « Mon logement au Palais-Royal contenait pour dix-huit mille francs de glaces ». Comtesse de Genlis, *Mémoires*, t. III, p. 94.

² *Tableau de Paris*, t. IX, p. 319.

³ Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. VI, p. 33.

⁴ Arts et métiers (1782), t. I, p. 764.

donnera une idée de l'engouement dont elles devinrent l'objet :

De roses.	Aux noix d'acajou.
De fleurs d'orange.	Au pain de seigle.
De violette.	Au sucre brûlé.
De sureau.	Au houacaca.
D'ananas.	Au cacao.
De cédrats.	Au chocolat.
D'abricots.	Au safran.
De cerises.	Au cédrat.
De citrons.	Au chocolat blanc.
De bergamottes.	De fleurs d'oranges grillées.
De bigarades.	
De brugnons.	Au café blanc.
De cassis.	Au café brun.
De coings.	Aux biscuits.
D'épine-vinete.	Aux macarons d'aman-
De framboises.	des amères.
De fraises.	Aux macarons d'aveli-
De grenades.	nes.
De groseilles.	A l'Italienne.
De groseilles framboi-	Au pot-pourri.
sées.	Aux œufs.
De limes douces.	Au riz.
D'oranges.	Aux cerneaux.
De pêches.	Aux fromages.
De pavies.	Aux échaudés.
De rousselets.	A l'ambre.
De poires de bon chré-	A la Gentilly.
tien.	Au vin muscat.
De prunes.	Au vin d'Espagne.
De raisins.	Au vin de Tokai.
De verjus.	Au vin du Cap.
De crème vierge ou na-	Au Lacryma Christi.
turelle.	Aux liqueurs.
De crème à la vanille.	Au marasquin.
A la cannelle.	A la crème des Barbades.
Aux gérofles.	Al'eau-de-vie de la Côte.
A l'anis.	A l'eau de créole.
Aux pistaches.	Au rossolis.
Aux amandes.	A l'huile de Vénus.
De Strasbourg.	Au Bolognia.
Aux avelines.	Aux ratafiats.
Aux truffes.	De cerises.
Aux marrons.	De fleurs d'orange.
Aux noix.	

Quelques années plus tard, il était « du suprême bon ton d'aller prendre des glaces au café Garchy, situé près de l'Opéra ¹. » A cause de ses glaces panachées, écrit La Mésangère, les petites maîtresses ont successivement engagé leur parole de Garchy, leur petite parole panachée ; car ces mots *ma parole*, si souvent et si légèrement employés, reçoivent plusieurs fois dans l'année une addition qui tient à la mode ² ».

Gladiateurs. Voy. **Armes (Maîtres d')**.

Glaneurs, dits aussi *Glaneres* ³. L'arrêt du 13 juillet 1362 « fait défenses de glaner à autres

qu'à gens vieux et tout à fait infirmes, petits enfans ou autres, qui n'auront force de seyer ¹ ».

Voy. **Soieurs**.

Globes et sphères (FAISEURS DE). Titre que prenait la corporation des fondeurs.

Voy. aussi **Instruments de mathématiques (Faiseurs d')**.

Gobelet (OFFICIERS DU). Ce que l'on nommait à la cour *le gobelet* comprenait la *paneterie-bouche* et l'*échansonnerie-bouche*. Les officiers qui assuraient ces deux services étaient au nombre de cinquante environ. Ils se partageaient ce qui concernait les boissons du roi, ainsi que son couvert, pain, linge, vaisselle, etc.

Voy. **Contrôleurs**.

Gobeletiers. Dans les verreries, ouvriers qui se livrent spécialement à la fabrication des gobelets.

Gobelets (JOUEURS DE). Voy. **Prestidigitation (Professeurs de)**.

Gobelins (MAÎTRES DE LA MANUFACTURE DES). L'édit du 21 décembre 1667 porte qu'il sera entretenu, aux frais de l'État, dans cet établissement soixante enfans. Après six ans d'apprentissage et quatre ans de compagnonnage, ils obtenaient sans frais la maîtrise de leur métier.

Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

Gobeurs. Voy. **Haleurs**.

Gomme élastique. Voy. **Caoutchouc**. — **Crayons (Marchands de)**, etc.

Gondoliers. Voy. **Bateaux des maisons royales**.

Gorets ou MAÎTRES-GARÇONS. Nom que portait, chez les cordonniers, un compagnon qui avait autorité sur ses camarades, et remplaçait le maître quand celui-ci était absent. Toutefois, c'était le goret qui devait balayer la boutique, faire les lits et les chambres des compagnons, porter les marchandises en ville, etc., etc.

Gouffiaux. Voy. **Plumets**.

Gouges, Gougies, etc. Domestiques, servantes. Mais ce mot désigne souvent aussi des femmes de mauvaises mœurs.

Goujards. Nom que prenaient certains ouvriers ferblantiers.

Goujats. Ouvriers maçons. « Le goujat porte sur ses épaules une machine qu'on appelle *oiseau*, espèce de petite hotte de bois, plate et composée de quatre morceaux de bois, dont les deux qui portent sur les épaules sont couverts de planches jusqu'à la moitié, et dont l'autre moitié demeure

¹ Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. V, p. 198.

² *Le voyageur à Paris* (1797), t. I, p. 140.

³ Et *glaneresses*.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 714.

vide, afin que le goujat y passe sa tête et que, de chaque main, il tienne chacun de ces bouts ¹ ».

On l'appelle aussi *porte-oiseau*.

Dans les forges, on nomme goujats les ouvriers « dont la fonction est d'entretenir le charbon, de le bien retrousser sur le foyer, et de l'arroser souvent pour concentrer la chaleur ».

Goueurs. On donne ce nom à ceux qui « falsifient les drogues en les mêlant de mauvais ingrédients, à ces petits épiciers qui courent la campagne, et qui distribuent dans les villages du poivre, du gingembre et autres épicerie ² ».

Gourmets. garçons marchands de vin. On trouve aussi *groumets, grommets, groumez*, etc. Je lis dans l'ordonnance de février 1415 : Les pontonniers « crieront hors, afin que les varlez ou groumez des marchans se retraient... ³ ». On a voulu trouver ici l'origine du mot *groom*.

Voy. **Courtiers de vins**

Goût de vin. On donnait ce nom à une légère collation que, dans quelques communautés, les jurés nouvellement élus offraient aux jurés sortants. Elle était suivie, deux jours après, d'un grand festin. Mais peu à peu, le goût de vin se transforma lui-même en repas somptueux, ce qui fit, à deux jours de distance, deux banquets. Les merciers supprimèrent le goût de vin en 1681, et le remplacèrent par le don de douze jetons d'argent ⁴.

Gouvernantes. « On appelle ainsi une femme ou servante qui a soin d'un ménage, d'un homme veuf, d'un garçon ⁵ ».

« Se marier n'est pas chose aisée à Paris, surtout pour un homme entre deux âges et d'une fortune médiocre. Il en coûte infiniment pour entretenir une femme et fournir aux besoins, aux fantaisies que la mode amène chaque jour. Ceux qui ne sont pas assez riches, ou qui sont économes, ou qui veulent garder leur liberté, prennent une gouvernante, c'est-à-dire une concubine, qui ne paroît point ou très peu, et qui, bornée aux travaux domestiques, prend soin de la table et du ménage, et mange avec le maître lorsqu'il est seul... »

« L'homme de lettres valétudinaire, l'homme du monde qui se trouve seul, l'ecclésiastique que son état isole, se remettent entre les mains d'une gouvernante. Celle-ci, d'ordinaire souple et adroite, prend de l'ascendant sur l'esprit de son maître, qui paye par sa complaisance les bons offices qu'il en reçoit. Quelques-unes, abusant de leurs droits, ont amené leurs maîtres à les épouser, d'autres ont dicté le testament, et ce n'est pas peu de chose d'être la gouvernante

d'un vieillard riche ; les neveux, qui la détestent et la craignent, lui font la cour, chacun d'eux sollicite ses recommandations. L'oncle meurt, elle se retire avec une bonne rente et ses épargnes, et les laisse se disputer l'héritage ¹ ».

Le mot gouvernante avait encore un autre sens. A la Cour, la gouvernante du Dauphin cessait ses fonctions quand le prince, âgé de sept ans, passait entre les mains des hommes. La gouvernante recevait alors tous les objets, même les plus riches et les plus précieux qui avaient servi à son élève ².

Voy. **Bonnes d'enfants**.

Gouvernantes d'enfants. Voy. **Bonnes d'enfants**.

Gouvernantes des guenons. Voy. **Guenons (Gouvernantes des)** et **Levrettes de la chambre**.

Gouvernantes des nourrices. Voy. **Retenues**.

Gouverneur des chiens de la chambre. Le service des « petits chiens de la chambre du roi » ne doit pas être confondu avec celui des levrettes ³. En 1712, le premier était représenté par deux fonctionnaires sans titre spécial, qui touchaient 1.446 liv. de gages et « 200 liv. pour un juste-au-corps de livrée ». Le pâtissier du roi délivrait alors chaque jour sept biscuits pour les petits chiens de Sa Majesté ⁴. En 1737, le duc de Villeroy obtint, pour un de ses protégés, la charge de *gouverneur des petits chiens de la chambre du roi* ⁵.

Gouverneur des cormorans. Officier de la Maison royale. Il existait au château de Fontainebleau une immense volière, où l'on voyait des aigles, des grues, des cigognes, des hérons, des faisans, des cormorans, etc. ⁶. Le régisseur de cette ménagerie avait pour titre *garde des oiseaux du roi en son château de Fontainebleau et gouverneur des cormorans*. Il était surtout connu sous ce dernier nom, parce que la chasse ou plutôt la pêche du cormoran était une des distractions favorites des hôtes du château.

Gouverneur du moulin. Dans les manufactures de papier, le moulin était destiné à produire la pâte fibreuse qui se transforme ensuite en feuilles. Le gouverneur du moulin était un des ouvriers les plus importants de la fabrique.

¹ Abbé Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. II, p. 342.

² Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 257.

³ Chapitre X.

⁴ Voy. Saint-Joanny, *Registre des délibérations des marchands merciers de Paris*, p. 155.

⁵ *Dictionnaire de Trévoux* (1771), t. IV, p. 574.

¹ Séb. Mercier, *Tableau de Paris* (1780), t. VI, p. 8.

² *Mercur de France*, n° de février 1717, p. 163. — Héroard, *Journal de Louis XIII*, t. I, p. 373.

³ Voy. l'art. Levrettes de la chambre.

⁴ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 188.

⁵ Duc de Luynes, *Mémoires*, 29 septembre 1737, t. I, p. 362.

⁶ P. Dan, *Le trésor des merveilles de Fontainebleau*, p. 156 et 186. — Duc de Luynes, *Mémoires*, 29 septembre 1737, t. I, p. 362.

⁷ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 469 ; pour 1712, t. I, p. 344.

Gouverneur de la volière du Louvre. Officier de la maison royale. En 1687 et en 1736, le titulaire de cet office se nommait Poissier ¹. Louis XIII avait supprimé l'ancienne volière du Louvre, et l'avait réédifiée en face de ses appartements, sur le bord de la Seine.

Gouverneurs. Voy. Précepteurs.

Graillonneuses. « On donne ce nom, à Paris, à des femmes qui ont la permission de vendre publiquement des restes de viandes qui ont été desservies de dessus une table bourgeoise ou celle d'un traiteur ² ».

Graineliers et Grainetiers. Voy. Grainiers.

Grainiers. Je les rencontre pour la première fois dans le *Livre des métiers*, qui les nomme *blaetiers* ³, puis je ne trouve plus guère trace de leur existence jusqu'au seizième siècle, où des lettres patentes de novembre 1595 les constituent de nouveau en communauté.

Les femmes étaient admises dans cette corporation, dont les membres sont officiellement qualifiés de *maîtres et maîtresses marchands et marchandes grainiers et grainières*. Ils ajoutaient parfois à ces titres celui de *fleuristes*. Quatre jurés, deux hommes et deux femmes étaient chargés de l'administration.

L'article 26 des statuts énumère longuement la liste des graines que le corps de métier avait le droit de vendre ⁴. Toutefois, ce privilège n'était pas absolu, car les jardiniers pouvaient également débiter des graines, mais en marché public et sous la surveillance des jurés grainiers.

L'*Almanach Dauphin pour 1789* mentionne parmi les grainiers en vogue le sieur Andrieux-Vilmorin, qui demeurait quai de la Mégisserie, maison qui existe encore au même endroit. A cette date, le nombre des maîtres et maîtresses s'élevait à 260 environ. La communauté était placée sous le patronage de saint Nicolas et avait une confrérie dédiée à saint Antoine.

Voy. Blé (Marchands de) et Mesureurs de grains.

Graissiers. Débitants de graisses, d'huiles, etc. Les épiciers, les droguistes des provinces prenaient parfois ce titre. La grande ordonnance du 30 janvier 1351 mentionne les *marchans de gresses* ⁵.

On les trouve aussi nommés *crassiers*, *craichiers*, *craissiers*, *gressiers*, etc.

Grand-maître des cérémonies. Charge créée en 1585. Le grand-maître avait pour mission de régler toutes les cérémonies : processions, réjouissances publiques, baptêmes, pompes funèbres, sacres, couronnements, etc., etc. Il portait un bâton de commandement couvert de velours noir, avec l'extrémité et le pommeau d'ivoire.

Voy. Cérémonial.

Grand maître des coureurs. Chef du service de la poste. Il fut institué par l'article 4 de l'édit du 19 juin 1464. L'article 21 veut que le grand maître « ait l'entière disposition de mettre et établir partout où besoin sera des maîtres coureurs, les déposséder si leur devoir ne font, etc. ¹ » Devenu *grand maître des courriers*, il vit sa charge supprimée par édit de janvier 1692.

Grand veneur. Il avait la surintendance de tous les officiers de la vénerie. « Quand, écrit Guyot, le Roi est à la chasse du cerf, et qu'il monte à cheval pour aller au laissez courre, le grand veneur, ou en son absence celui qui commande la vénerie, présente à sa majesté, pour écarter les branches, un bâton de deux pieds, dont la poignée est pelée depuis la fête de la Madeleine sur la fin du mois de juillet jusqu'au mois de mars, à cause qu'en ce temps-là les cerfs touchent au bois, et le reste de l'année ce bâton est couvert de son écorce. Lorsque le cerf est pris, le piqueur en coupe le pied droit, qu'il donne au grand veneur, et celui-ci le présente au Roi » ².

Grands maîtres. Voy. Drapiers.

Grands maîtres et surintendants généraux des postes. Charge créée par édit de septembre 1715. De Torcy en fut pourvu le premier. On compte parmi ses successeurs le cardinal Dubois, le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le cardinal de Fleury, le comte d'Argenson, etc.

En 1770, le titre de cette charge fut modifié, et le titulaire prit celui d'*intendant général des courriers, postes et relais de France*.

Grands voyers. Voy. Voyers.

Grangers et Grangiers. Voy. Métayers.

Grapineurs de devant. On donnait ce nom, dans les manufactures de glaces, aux ouvriers « attentifs au verre qui sort de la cuvette, pour en enlever les larmes ou pierres, ou autres défauts accidentels ».

Grapineurs de derrière. On donnait ce nom, dans les manufactures de glaces, aux ouvriers « chargés de détacher la tringle de la glace et d'en faire tomber la bavure ».

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 453 ; pour 1736, t. I, p. 434. — D. H. I., *Supplément aux antiquités de Paris de Dubreuil*, édit. de 1631, p. 76.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 343.

³ Titre III.

⁴ Voy. aussi *Catalogue de toutes sortes de graines, tant potagères que légumes, salades, graines de simples de toutes espèces, graines de fleurs et oignons de fleurs, qui sont de présent chez le sieur Le Febvre, marchand grainier fleuriste, demeurant sur le quay de la Mégisserie, à l'enseigne du Coq de la bonne foy à Paris*. Petit in-8° de 44 pages, s. d.

⁵ Article 235.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 556.

² *Traité des offices*, t. I, p. 630.

Grasse (SEMAINE). Dans les statuts des métiers, ces mots désignent la semaine de la Quinquagésime. Elle est ainsi nommée parce que le mardi gras y est compris.

Gravâtiers. Charretiers qui avaient la spécialité de transporter les plâtras dans les ateliers des salpêtriers ¹.

Graveliers. La *Taille de 1292* en cite cinq, celle de 1300 en mentionne trois. Il est probable que l'on désignait ainsi les ouvriers qui se livraient à l'extraction du gravier. Mais on pourrait y reconnaître aussi les marchands de cendre gravelée, lie de vin séchée et calcinée dont se servaient surtout les teinturiers.

Graveurs. Tous devaient nécessairement appartenir, soit comme membres à l'académie royale de peinture, soit comme maîtres à l'académie de Saint-Luc.

Voy. **Peintres.**

Graveurs sur bois. La gravure sur bois en France remonte seulement au quatorzième siècle, et la première estampe qu'elle ait produite, un saint Christophe portant l'enfant Jésus, est datée de 1423 ²; encore quelques auteurs attribuent-ils cette gravure à l'Allemagne.

Jean du Pré, de son vrai nom Jean Larcher, libraire rue Saint-Jacques vers 1480, serait le premier qui aurait publié à Paris un livre illustré ³.

Cet art nouveau progressa vite et s'étendit à de nombreuses applications : sujets religieux d'abord, puis tarots et cartes à jouer imprimés à l'aide de planches gravées que l'on complétait par la peinture. On reproduisit ensuite des almanachs, des livres d'images, des traités d'éducation, des civilités, etc. La xylographie fut l'initiatrice de l'imprimerie.

L'arrêt du 23 janvier 1742 permit aux graveurs sur bois d'étaler, vendre et débiter partout leurs estampes, » à charge de se présenter devant les juges de police des lieux pour en obtenir la licence par écrit, laquelle doit leur être accordée gratis. »

L'abbé Jaubert écrivait en 1773 : « La gravure sur cuivre, soit au burin, soit à l'eau-forte est presque la seule dont on se serve présentement pour les estampes ou pour les planches gravées dont on orne les livres ; celle en bois, autrefois si usitée, n'est plus guère d'usage que pour les petits ouvrages de peu de conséquence, ou pour de très grands, comme sont les tapisseries de papier peint ⁴ ».

Voy. **Dominotiers.**

Graveurs sur fer et sur acier. Titre qui appartenait à la corporation des couteliers.

Graveurs géographes. On lit sur une vignette-adresse du siècle dernier : « LATTRÉ

ET SON ÉPOUSE, pour la gravure des plans topographiques, géographiques et généralement toutes sortes d'écritures, rue Saint-Jacques, au coin de celle de la Parcheminerie ».

Ces artistes, classés parmi les graveurs en taille-douce, n'étaient point constitués en communauté. Les plus renommés, vers l'année 1776, étaient les suivants :

ALDRING, rue Perdue.

LEROUGE, rue Git-le-Cœur, auteur d'un ouvrage sur les *Curiosités de Paris*.

BOURGOIN, rue de la Harpe.

CROIZET, quai des Augustins.

DELAHAYES, place du Chevalier du Guet, graveur, des cartes de Cassini.

VALLET, rue des Grands-Degrés, graveur de Robert de Vaugondy ¹.

Voy. **Géographes (Ingénieurs).**

Graveurs en caractères d'imprimerie. Les caractères employés dans les premiers livres imprimés à Paris ne se rencontrent dans aucune autre impression contemporaine, ils ont donc été, selon toute apparence, gravés à Paris, mais c'est tout ce que l'on en peut dire.

Parmi les artistes qui se distinguèrent dans ce genre de gravure, il faut citer :

Simon de Colines, qui était né à Gentilly, près Paris. Il épousa la veuve d'Henry Estienne, et mourut après 1550.

Claude Garamond, né à Paris et mort en 1561, créa des modèles qui n'ont pas été surpassés.

Robert Granjon, aussi natif de Paris, est célèbre surtout par son italique et ses caractères grecs. Il mourut vers 1592.

Guillaume Lebé grava surtout des types hébraïques.

Jacques de Sanlecque, élève de Lebé, grava des caractères de musique, des matrices syriaques, samaritaines, arméniennes, chaldaïques, arabes, et mourut en 1648.

Son fils, nommé Jacques, comme lui, et né à Paris, passe pour avoir créé la *Parisienne*, caractère qui représente aujourd'hui notre corps 5.

Pierre-Simon Fournier, né à Paris et mort en 1762, eut le mérite de créer le *point typographique* qui, beaucoup mieux que les noms divers employés jusque-là, servit à faire connaître la hauteur des différents caractères.

Les graveurs en caractères appartenaient à la corporation des imprimeurs.

Voy. **Fondeurs.**

Graveurs en caractères pour la musique. Pierre Hautin, graveur, fondeur et imprimeur à Paris, créa, vers 1525, les premiers poinçons destinés à l'impression de la musique ; notes et filets étaient représentés sur le poinçon. Guillaume Lebé, vers 1545, eut l'idée de fonder des caractères à imprimer en deux fois, le filet d'abord, puis la note, procédé qui fut vite abandonné. Robert Ballard et Nicolas Duchemin

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 343.

² A.-F. Didot, *Essai sur la gravure sur bois*, p. 12.

³ A. Claudin, *Liste des imprimeurs parisiens*, p. 9.

⁴ *Dictionnaire des arts et métiers*, t. II, p. 344.

¹ *Almanach Dauphin pour 1777*, supplément.

vers 1550, Robert Granjon vers 1572, Jacques de Sanlecque et son fils vers 1635 portèrent à sa perfection l'art de la gravure pour les caractères de musique. Les productions de Sanlecque sont de véritables chefs-d'œuvre¹. Enfin, les types créés vers 1762 par P.-S. Fournier furent accueillis avec faveur par l'Académie des sciences; elle déclara que l'on obtenait d'eux « une netteté que la taille-douce n'avoit pu donner² ».

Voy. **Graveurs de musique**.

Graveurs sur métaux. Restés pendant longtemps en petit nombre, c'est seulement au début du dix-septième siècle qu'ils décidèrent de se constituer en jurande, et soumirent au roi des statuts assez complets, qui furent homologués en mai 1631.

Ils y sont qualifiés de *tailleurs-graveurs en or et en argent, laiton³, fer, acier et étain*. Eux-mêmes limitent à vingt le nombre des maîtres devant composer la communauté. Chacun d'eux ne peut avoir à la fois deux apprentis, et la durée de l'apprentissage est fixée à six années, suivies de deux années de compagnonnage et du chef-d'œuvre. La fille de maître épousant un compagnon du métier lui confère de nombreux privilèges.

Les maîtres ont le droit de « fondre, aprestre la matière pour faire sceaux, cachets, soit en or et en argent, cuivre, laiton⁴, fer et acier, même faire leurs modèles en cire, bois, plomb ». Ils sont autorisés à confectionner « sceaux, cachets, marques particulières, chiffres, soit en creux ou relief, poinçons pour servir aux orfèvres, relieurs de livres, doreurs sur cuir, potiers d'étain et autres ». Un article mentionne spécialement la gravure des épitaphes sur métal destinées aux tombeaux.

Comme les autres corporations vouées au travail des métaux précieux, celle-ci était soumise à la juridiction de la cour des Monnaies.

La communauté prospéra. Le nombre des maîtres augmenta peu à peu. Puis, en décembre 1737, de nouveaux statuts favorisèrent l'extension du métier et en modifièrent un peu l'organisation. Les maîtres furent dits *tailleurs-graveurs-ciseleurs*. Ils eurent l'autorisation de « graver, ciser, tant en or, argent, cuivre, laiton qu'autres métaux et matières, les sceaux, cachets, vais-selles, tabatières, boîtes de montres, estuis de pièces, pommes de cannes et autres bijoux ». Eux seuls pouvaient mettre en étalage au devant de leur boutique des empreintes en cire d'Espagne, représentant les armes de France, celles des princes, princesses, etc.

La communauté était placée sous le patronage de saint Éloi et le nombre des maîtres dépassait 127 à la fin du dix-huitième siècle.

Les graveurs employés dans les hôtels des Monnaies n'appartenaient pas à la communauté et jouissaient de privilèges spéciaux¹.

Plusieurs métiers occupés au travail des métaux, les damasquineurs, les couteliers, les orfèvres, les potiers d'étain entre autres, avaient le droit de graver leurs produits et prenaient le titre de *graveurs* ou de *tailleurs*.

Voy. **Graveurs de sceaux**.

Graveurs des monnaies. Voy. **Tail-leurs**.

Graveurs de musique. L'art de graver la musique date seulement du dix-septième siècle, et c'est vers 1675 que parut le premier ouvrage ainsi imprimé. On s'était servi jusque-là de caractères mobiles comme pour l'imprimerie ordinaire².

Un arrêt, rendu au mois de septembre 1694 en faveur du sieur Ballard, imprimeur du roi pour la musique, défendit, sous peine de 10.000 liv. d'amende, de « tailler, fondre ni contrefaire les notes, caractères et lettres grises » inventés par lui. » Cet arrêt, qui condamnait d'avance tout perfectionnement, donna un essor imprévu à la gravure de musique en taille-douce. Les notes furent d'abord figurées en losange, puis on leur donna la forme ronde³.

Les premiers graveurs avaient employé des planches en cuivre, ils leur substituèrent ensuite des planches d'étain. Celles-ci leur étaient fournies par les potiers d'étain qui les planaient et les polissaient.

Voy. **Imprimeurs de musique**.

Graveurs sur pierres fines. Les pierres gravées, fort recherchées au temps de Charlemagne, furent dédaignées par ses successeurs, au moins en ce qui concerne l'ornementation du costume. Elles reprirent, sous Charles V, une faveur qui ne connut plus que des éclipses momentanées. On fixait des camées, alors appelés *camahieux*, sur les bagues, les ceintures, les fermaux, les enseignes des chapels, les agrafes, etc.⁴.

Les graveurs sur pierres fines appartenaient à la corporation des lapidaires, que leurs statuts de novembre 1584 qualifient de *tailleurs-graveurs ouvrant en toutes sortes de pierres fines et naturelles*.

Je les ai trouvés aussi nommés *finetiers*.

Voy. **Lapidaire**.

Graveurs de sceaux. Au moyen âge, ils sont dits *scelleurs*. La *Taille de 1292* en cite huit, celle de 1300 en mentionne sept. L'ordonnance des *Bannières* (1467) les qualifie de *graveurs*

¹ Voy. P.-S. Fournier, *Traité historique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique*, 1765, in-4°. — On trouve la liste complète des graveurs pour la musique dans A.-M. Lottin. *Catalogue chronologique des libraires*, 1789, in-12.

² Voy. les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1762, p. 192.

³ et ⁴ Il y a dans le texte *laton*.

¹ Voy. ci-dessous les art. *Tailleurs généraux* et *Tailleurs particuliers des monnaies*.

² Voy. ci-dessus l'art. *Graveurs en caractères pour la musique*.

³ *Encyclopédie méthodique*, sciences et arts, t. III, p. 249.

⁴ Voy. E. Babelon, *Histoire de la gravure sur gemmes*, p. 19 et suiv.; et Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. IV, p. 35, art. *Joyaux*.

de seuls. Ils se fondent ensuite dans la communauté des graveurs sur métaux.

Au treizième et au quatorzième siècle, très peu de corporations ouvrières possédaient un sceau. On possède pourtant celui de la *Hanse* parisienne. Il représente une barque antique, et porte ces mots : SIGILLUM MERCATORUM AQVE PARISIUS.

Leroy, dans ses *Statuts et privilèges des marchands orfèvres-joyailliers*, nous fournit le dessin d'un sceau ayant appartenu à cette communauté, et qui, comme le précédent, paraît dater du treizième siècle. On y voit saint Éloi sous ses vêtements épiscopaux, et entouré de cette légende S. (sigillum) CONFRARIE S. ELIHI AURIFABRORUM¹.

Je noterai ici que, à la mort de chaque souverain, les sceaux et contre-sceaux officiels d'or et d'argent étaient mis hors d'usage, puis donnés, avec leurs chaînes et les coffrets qui les renfermaient, au prieuré de la Saussaye, près de Villejuif. Cette coutume, qui remontait, dit-on, à Philippe-Auguste, s'observait encore sous Charles VI².

En 1648, un sieur Augustin Aury était « graveur des cachets du Roi³ ».

Graveurs en taille-douce. « Ce sont ceux qui gravent sur le cuivre, soit au burin, soit avec l'eau forte, et qui y représentent, d'après le peintre ou d'après des dessins, divers sujets d'histoire, de paysages, de grotesques, de fleurs, d'animaux, etc.⁴ »

Les planches de cuivre leur étaient fournies par les chaudronniers.

Un arrêt de décembre 1667 leur interdit toute reproduction figurée des maisons royales, ainsi que des objets d'art qu'elles renfermaient. Étaient seuls exceptés de cette défense, les graveurs « choisis et désignés par le sieur Colbert, surintendant des bâtimens du roi ».

La Déclaration du 23 octobre 1713 enjoignit aux graveurs en taille-douce de déposer, à la chambre syndicale des libraires, huit exemplaires des « livres de figures, estampes, cartes, portraits, thèses, etc., gravés par eux⁵ ».

Ces artistes ne furent jamais constitués en communauté.

Voy. **Graveurs de musique** et **Graveurs sur métaux**.

Graveux. Voy. **Graveurs**.

Grayfiers. Voy. **Greffiers**.

Grefteurs. Jardiniers qui s'étaient fait une spécialité de la greffe.

Greffiers. La *Taille de 1292* cite sept greffiers, celle de 1700 en mentionne six. Mais que faut-il entendre par ce nom ?

M. de Lespinasse croit que les greffiers « faisaient des greffes ou crochets servant à divers usages¹, » ce qui est bien vague. M. Géraud déclare qu'ils « fabriquaient une espèce d'armure pour les jambes, appelée greffe ou grève² », assertion absolument contredite par ce fait que les grèves, qui s'appelaient aussi trumelières, constituaient alors la spécialité d'une autre corporation, celle des trumeliers³. M. G. Fagniez dit, pages 15 et 406, que les greffiers confectionnaient « des agrafes », et page 139, il les qualifie de « faiseurs de fermetures en fer » ; il est ici plus près de la vérité, car au treizième siècle, les agrafes étaient faites par les atachiers et les fermailliers. Enfin, M. Viollet-le-Duc, dont l'interprétation me paraît la plus plausible, affirme que les greffiers forgeaient des pentures⁴, jolis ornements en fer qui portaient des gonds et s'étaient sur les vantaux des portes.

Les greffiers dépendaient du premier maréchal de l'écurie royale. Comme les métiers spécialement favorisés, ils pouvaient avoir un nombre illimité d'apprentis et travailler à la lumière⁵.

Le *Livre des métiers* les nomme *greifriers* et *grayfiers*.

Greffiers. Dans le sens qu'on lui attribue aujourd'hui, ce mot ne se rencontre guère avant le milieu du quinzième siècle, et encore ne s'applique-t-il alors qu'au greffier du Parlement, qui était dit aussi *notaire du Parlement* et *registrateur*. Jusque-là, les baillis, prévôts, sénéchaux, etc. désignaient un de leurs clerks pour remplir les fonctions de greffier.

Greffiers des bâtimens. Dits d'abord *clerks* puis *greffiers de l'Écritoire*, leurs fonctions consistaient à « recevoir et rédiger les rapports » des experts-jurés. Leur nombre, d'abord de quatre, fut porté à seize en 1690⁶.

Voy. **Vérificateurs de mémoires**.

Greffiers du conseil privé. Quatre offices créés par édit d'octobre 1576.

Greffiers des conventions, arbitrages, syndicats et directions de créanciers. Vingt offices créés par édit de mars 1673, et réunis aux notaires en août de la même année⁷.

Greffiers des dépris des vins. Officiers jurés créés par édit du 8 juin 1627. Cet édit porte « création en hérédité d'un greffier des dépris des vins en chacune ville, bourg et paroisse du royaume ». Le *Dictionnaire de Trévoux* définit ainsi le mot dépri : « Déclaration que l'on va faire

¹ *Livre des métiers*, Introduction, p. XLV.

² *Paris sous Philippe le Bel*, p. 515.

³ *Études sur l'industrie*.

⁴ *Dictionnaire de l'architecture*, t. VIII, p. 290.

⁵ *Livre des métiers*, titre XV.

⁶ Lemonon, *Note sur la profession de greffiers des bâtimens*, 1888, in-8°.

⁷ S.-F. Langlois, *Traité des droits et privilèges des notaires*, p. ix et 51.

¹ Page 4.

² Sauval, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 458.

³ A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 84.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 272.

⁵ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XX, p. 609.

au bureau des aides du lieu d'où l'on veut faire transporter son vin pour le vendre ailleurs ¹ ».

Greffiers de l'Écritoire. Voy. **Greffiers des bâtiments.**

Greffiers des enregistrements des brevets d'apprentissage, lettres de maîtrise, etc. Offices créés par édit d'août 1704, et supprimés par édit de juillet 1706.

Aux termes de l'édit de création, ils devaient « insinuer et registrer les contrats d'apprentissage, ensemble les lettres de maîtrise, les élections des jurez et autres actes concernant les communautés d'arts et métiers ».

Voy. **Offices (Créations d').**

Greffier de l'hôtel de ville. Il occupait à la municipalité la première place après le prévôt des marchands et les échevins. Nommé par eux, il remplissait les fonctions de receveur, d'administrateur des deniers communs ², et assistait en qualité de greffier aux séances du tribunal, aussi bien qu'aux délibérations du conseil. Dans les cérémonies publiques, il portait une robe de drap rouge garnie de velours noir ³.

Il fut dit successivement *clerc du parloir aux bourgeois, clerc de la marchandise, clerc de la ville*, etc.

La grande ordonnance de décembre 1672 ⁴, veut que le greffier de la Ville « tienne registres distincts et séparés » des édits et ordonnances, baux, héritages, loyers, devis, enchères et adjudications, etc., etc.

Greffiers des instructions des conseils d'État, des Finances et des Parties. Quatre offices créés par édit d'octobre 1660, supprimés par édit de juin 1661 ⁵.

Greffiers-contrôleurs pour le paraphe des registres de commerce. Officiers jurés créés par édit du 28 juin 1627. « Contrôleront tous les registres, livres de raison et papiers journaux, qui seront par eux cotés et paraphés en chacun feuillet ».

Greiffiers Voy. **Greffiers.**

Grenailleurs. On appelait ainsi ceux qui extraient le gruaud du son.

Greneliers et Grenetiers, Voy. **Grai-niers.**

Grenetiers. Officiers des greniers à sel. L'ordonnance du 20 mars 1342 en créa deux à Paris et un dans chaque grenier des provinces.

On les trouve encore nommés *garnetiers, guernetiers*, etc., et un édit de mai 1708 leur donne le titre de *grenetiers gardes scels*.

Grenier à sel (JURIDICTION DU). Voy. **Sel** (Commerce du).

Grenouilles. Nom donné aux ouvrières brodeuses.

Gressiers. Voy. **Graissiers.**

Grèves. Depuis le dix-septième siècle surtout, les soulèvements, les rébellions, les cabales, comme on disait alors, furent très fréquents dans les communautés ouvrières. Les compagnons, de plus en plus séparés de leurs maîtres, constituant en réalité une caste à part ¹, avaient établi des confréries, formé entre eux des associations secrètes, sorte de religion nouvelle, aux rites mystérieux et symboliques ². La fête du saint patron de la communauté, les réceptions de nouveaux membres, l'anniversaire d'anciens usages, jadis célébrés sans scandale, étaient l'occasion de troubles et de débauches qui souvent duraient plusieurs jours ³.

C'est également au sein des sociétés de compagnonnage qu'étaient discutées les concessions à exiger des patrons, les révoltes, les tentatives de grève. Les bourgeois s'en effrayaient. Mais le Parlement avait bientôt fait son enquête; les meneurs étaient arrêtés, emprisonnés au Châtelet, et tout rentrait dans l'ordre. Gui Patin écrivait le 8 juin 1660: « Les maçons et tels ouvriers de bâtiment ont tâché de faire sédition, laquelle eût été à craindre, tant elle étoit grande, mais on en a pris prisonniers par arrêt de la Cour, et l'on croit que le danger est passé ⁴ ».

En février 1749, les maîtres chapeliers obtinrent un arrêt contre leurs ouvriers, qui paraissent avoir toujours été fort insoumis. Au rapport des jurés, ils ne voulaient plus souffrir que les patrons choisissent eux-mêmes leurs ouvriers. Ils se plaçaient les uns les autres, et l'admission de chaque compagnon dans un atelier était l'occasion de graves désordres. « Lorsqu'un maître, ajoutaient-ils, blesse quelques-uns de leurs prétendus privilèges ou refusent de leur avancer autant d'argent qu'ils en demandent, ils obligent leurs camarades à quitter ledit maître. Le privilège qu'ils veulent s'attribuer de se placer entre eux occasionne un dérangement considérable appelé *devoir*, qui consiste à boire autant de pintes de vin qu'il y a

¹ Voy. ci-dessus l'article Compagnonnage.

² Voy. sur ce sujet une pièce curieuse, qui a été publiée par M. E. Levasseur dans son excellente *Histoire des classes ouvrières*, t. I, p. 703.

³ « Et pour obvier aux débauches que font les serviteurs, quand ils vont forger les uns contre les autres, pour gagner un fer d'argent de petite valeur, et lequel ils font porter au chapeau de l'un d'eux pour commencer la débauche, qui continué le plus souvent une semaine entière: il est enjoint aux jurez d'y prendre garde, et d'y mener un commissaire pour les mener prisonniers et confisquer ledit fer d'argent, et condamner le maistre de la boutique où ils seront trouvez à payer deux escus d'amende, moitié au Roy et l'autre moitié à la confrairie. Lequel fer d'argent, ensemble l'argent qu'ils contribuent pour faire leur débauche, sera aumosné aux pauvres prisonniers du Chastelet ». Maréchaux, statuts de 1609, art. 23.

⁴ Edit. Révoillé-Parise, t. III, p. 219.

¹ Édit. de 1771, t. III, p. 245.

² Voy. ci-dessous l'art. Receveur de la ville.

³ *Mémoires de la société de l'histoire de Paris*, t. VII (1881), p. 113. — Le Roux de Lincy, *Histoire de l'hôtel de ville*, p. 109 et 178.

⁴ Chap. XXXIII, art. 20.

⁵ F. J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 867.

d'ouvriers dans chaque boutique, pour l'entrée et la sortie de chaque ouvrier; ce qui les empêche de travailler plusieurs jours, et ce qui arrive fort souvent ». L'arrêt rendu à cette occasion nous apprend que les compagnons occupés par le sieur Laubry, établi place Maubert, s'étaient tous entendus pour abandonner l'atelier; qu'au mois de juillet 1748, le sieur Châtelain, ayant refusé d'avancer cent livres à quatre de ses ouvriers, tous les autres l'avaient quitté, etc. Il est juste de dire qu'à ce moment, les ouvriers chapeliers étaient astreints au travail de cinq heures du matin à neuf heures du soir, « sans aucune discontinuation que de deux heures par jour, dont une demi-heure pour déjeuner, une heure pour dîner et une demi-heure pour le goûter ¹ ».

En janvier 1765, le Parlement dut encore sévir contre les ouvriers chapeliers, et le texte de l'arrêt rendu en cette circonstance nous montre quels désordres avaient fini par s'introduire dans la corporation.

Il fut interdit aux compagnons et garçons de porter des épées ou des couteaux de chasse.

Sous peine d'amende et de prison, ils durent cesser de « médire, méfaire ou insulter leurs maîtres ».

On défendit au compagnon admis à la maîtrise de s'établir auprès du maître qu'il venait de quitter.

Les garçons de boutique ne purent être placés chez un maître que par l'intermédiaire du clerc de la communauté ².

Grillageurs. Ils figurent en ces termes dans les *Tuilles de 1292 et de 1313*: « X qui fait cages ». Je vois un peu plus tard appelés *cagetiers* et *serruriers* les ouvriers chargés de confectionner les grillages de métal. On lit, par exemple, dans le *Compte des dépenses faites par Charles V au château du Louvre*: « A Pierre Lescot, cagetier, pour avoir treillissé de fil d'archas ³ au devant de deux croisées et de deux fenestres ez deux derrains ⁴ estages de la tour de la Fauconnerie, où est ordonné la librairie ⁵ du Roy, pour défense des oiseaux et autres bestes, à cause et pour la garde des livres qui y seront mis ⁶ ». Ces grillages, dits souvent *treillis*, *iraignes* ou *grainnes* ⁷, que Charles V chargeait de protéger ses livres, étaient aussi utilisés pour mettre les riches verrières des églises à l'abri des pierres que les enfants de tous les siècles se sont amusés à lancer contre elles. Je recueille cette mention dans les *Comptes de la chapelle du monastère des Célestins de Paris*: « A Philippe de Péronne, serrurier, pour deux

yraignes de fer, assises au-devant des deux fenestres du revestiaire ¹ ».

Une foule de miniatures des anciens manuscrits nous révèlent l'amour que professaient les Parisiens pour les oiseaux. Nombre de puissants seigneurs et de nobles dames possédaient, suspendues au plafond de leur pièce préférée, des cages luxueuses, dites alors *cagettes*, *gayolles*, *geôles*, *gloriettes*, *loges*, *voliers*, etc., et habitées par ce que l'on appelait des « oiseaux de chambre »: linottes, pinsons, merles, alouettes, chardonnerets, etc.

Il existait de vastes volières dans les maisons royales, à la Cité, au Louvre, aux Tournelles, à Vincennes, à Melun. Le duc de Berri, fils du roi Jean, en avait une à l'hôtel de Nesle, et Hugues Aubriot, prévôt de Paris, dans sa somptueuse demeure de la rue de Jouy. Isabeau de Bavière commandait, en 1402, à l'orfèvre Jean Clerbourn « une cage d'argent à mettre oyseaulx ». Louis XI en possédait plusieurs qui étaient dorées « de fin or ».

Louis XIII eut à la fois trois volières. Il fit déplacer celle du Louvre pour la rapprocher de ses appartements; ce qui ne l'empêcha pas d'en faire construire une dans le jardin des Tuileries et une autre à Fontainebleau.

Sous Louis XIV la mode vint de transformer en volières l'embrasure des fenêtres. « Je fis faire une volière dans une croisée, et Nogent en fit le proverbe: « le coadjuteur siffle ses linottes ² ». C'est le coadjuteur lui-même qui parle ainsi; et je dois rappeler que l'expression « siffler la linotte » signifiait alors donner des instructions à un conjuré, à un complice. Le duc d'Anjou ³ avait également installé une volière dans la fenêtre de son cabinet ⁴.

Ceci, sans préjudice des cages luxueuses et des volières d'appartement. Dans l'*Inventaire du mobilier de la couronne* pour 1663, figurent de « grandes cages d'argent, avec quelques ornemens de vermeil doré ⁵ ». Les *Affiches de Paris* du 15 juin 1703 offrent en vente « une très belle volière de fil de laiton, composée de trente-six cages propres à y mettre chaque oiseau séparément, et enrichie de plusieurs agrémens qui en augmentent la gentillesse ».

Certaines cages étaient ornées de diamants du Temple ⁶, d'autres garnies d'ambre et d'ivoire ⁷. Le petit peuple savait se contenter à moins, car ce n'étaient pas seulement les grands seigneurs et les grandes dames qui recherchaient des hôtes ailés, « les tailleurs, les cordonniers, les ciseleurs, les brodeurs, les couturières, tous les métiers sédentaires tiennent toujours quelque animal enfermé dans une cage, comme pour leur

¹ Arrêt du 13 juillet 1748.

² Sur tous les faits qui précèdent, voy. *Recueil des statuts, ordonnances et réglemens de la communauté des maîtres chapeliers*. Paris, 1775, in-12, p. 43, 150 et 164.

³ D'archal.

⁴ Derniers.

⁵ Bibliothèque.

⁶ Publié par Le Roux de Lincy, p. 29.

⁷ Sans doute à cause de leur ressemblance avec les toiles d'araignées.

¹ De la sacristie.

² Cardinal de Retz, *Mémoires*, avril 1651, t. III, p. 304.

³ Fils du duc de Bourgogne.

⁴ Voy. J. Guiffrey, *Comptes des bâtimens du roi*, t. III, p. 536.

⁵ Tome I, p. 65.

⁶ Imitations de diamants. Voy. ci-dessus l'art. Bijoux en faux.

⁷ Hervieux, *Traité des serins*, p. 25.

faire partager l'ennui de leur propre esclavage¹ ».

L'article 22 des statuts accordés aux oiseliens en juillet 1697 autorise les maîtres de cette corporation à fabriquer des cages, et aussi à fondre le plomb qui entrait dans la confection des petits abreuvoirs destinés aux oiseaux. Toutefois, les vanniers conservaient le droit de faire les cages en osier, et les épingliers celui de construire les grandes volières.

Les grillageurs sont aussi nommés *chassissiers*, *épinceleurs*, *épincliers*, *treilliers*, etc.

Grillotiers. Voy. **Rôtisseurs.**

Grimaciers. Variétés de paillasses. L'un d'eux, Dugazon, se vantait d'avoir trouvé quarante manières de remuer le nez, rien qu'en chantant un couplet de *la belle Bourbonnaise*, sa complainte de prédilection. Un autre grimacier du boulevard du Temple remuait de cinquante façons au moins son nez énorme. Il opérait en bas de soie, culotte de panne, habit de camelot brodé, et tout cela d'une ampleur destinée à prouver sa magnificence; sur son nez reposaient d'immenses lunettes de carton².

Voy. **Bateleurs.**

Grimbelins. Voy. **Grimelins.**

Grimelineurs. « Ceux qui exercent un petit commerce, et se contentent d'un très minime profit ».

Grimelins. Individus qui, sur les marchés de Sceaux et de Poissy, avançaient aux forains le prix des bestiaux que ceux-ci venaient vendre aux bouchers. Ce commerce fut déclaré usuraire par arrêt de 1694. On le réorganisa cependant au mois de janvier 1707 en créant cent offices de *Trésoriers de la bourse des marchés de Sceaux et de Poissy*, et plus tard en instituant la *Caisse de Poissy*.

On trouve aussi *Grimbelins*.

Voy. **Vendeurs de bétail.**

Grisette (FABRICANTS DE). Voy. **Ferrandiers.**

Grisons. Valets qui, au lieu de porter les couleurs de leur maître, étaient habillés de gris pour ne pas être reconnus, et à qui l'on confiait les missions secrètes.

Grommets. Voy. **Gourmets.**

Groom. Voy. **Gourmets et Jockeys.**

Grossiers. Les maîtres de plusieurs corporations, les épiciers et les merciers entre autres, prenaient ce titre pour affirmer leur droit de faire le commerce en gros. Mais le mot avait encore un autre sens. Il désignait, au sein d'une même communauté, les ouvriers voués aux

travaux les plus durs ou ceux qui fabriquaient les objets les moins délicats : les chaudronniers-grossiers ne faisaient guère que des chaudrons, et les horlogers grossiers que des tourne-broches. Les maréchaux-ferrants se bornaient à ferrer et à soigner les chevaux, les maréchaux-grossiers forgeaient des socs de charrue, des coutres, des hoyaux, etc. Le terme opposé était celui de *menuisier* : les potiers d'étain-menuisiers avaient, dans la poterie et l'orfèvrerie, la spécialité des ouvrages les plus fins. Chez les cloutiers, le mot menuisier était remplacé par celui d'épinglier.

Groumets et Groumez. Voy. **Gourmets.**

Gruyers. Les grueries étaient des juridictions inférieures qui prononçaient en première instance sur les délits forestiers, et les gruyers étaient les officiers subalternes qui siégeaient dans ces tribunaux. Leurs fonctions furent nettement déterminées par l'ordonnance du 13 août 1669¹.

On les trouve aussi nommés *garde-bois*.

✓ Voy. **Capitaine des chasses.**

Guainiers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux gainiers.

Guaisniers. Voy. **Gainiers.**

Guaiteurs. Voy. **Guette du Louvre.**

Guenons (GOUVERNANTES DES). Au dix-septième siècle, on s'engoua à Paris des singes et surtout des guenons. Il y eut, à la cour une gouvernante des guenons de la chambre du roi². Mazarin raffolait de ces bêtes; il tenait le Conseil dans sa chambre et y donnait des audiences tandis qu'on le rasait, qu'on l'habillait, qu'il jouait avec sa fauvette et son singe préféré³. Les *Mazarinades* le lui reprochaient chaque matin, mais il ne s'en inquiétait guère, comme on sait. « Vous faisiez faire antichambre même à des cordons bleus, pendant que vous vous amusiez avec vos favoris et vos singes⁴ ».

Par votre petite calotte,
Par votre tête un peu falote,
Par les singes que vous aimez,
Qui sont comme vous parfumez,
.....
Allez⁵, sans jamais revenir⁶.

Et encore :

Que toutes ses mazarinettes,
Ses singes et ses marionnettes
Soient secouez quant et quant luy.
.....
Donnez encor six tourdions
Pour ses singes et ses mions,
Pauvre éminence débiffée⁷.

¹ Édit. de 1669, p. 38.

² Voy. ci-dessous l'art. *Levrettes de la chambre*.

³ G. Naudé, *Mazarat*, p. 445 et 448. — Loménie de Brienne, *Mémoires*, t. II, p. 215.

⁴ *Lettre à Monsieur le cardinal* (1649), p. 9.

⁵ Allez-vous-en.

⁶ *Le passe-port et l'adieu de Mazarin* (1649), p. 11.

⁷ *La berne mazarine* (1651), p. 5 et 6.

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 336.

² J.-B. Gouriet, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 82.

Dans sa gazette du 24 août 1650, Loret raconte que les Espagnols ayant ravagé de fond en comble le château de Madame de Longueval, celle-ci en rentrant chez elle se préoccupa surtout du sort qu'avait subi sa guenon :

Or, la dame estant retournée
Dedans sa maison ruinée,
Elle s'écria : « Ma guenon !
L'ont-ils tuée ? » On lui dit : « Non,
Là voilà qui vous fait la moue ».
« O ciel ! dit-elle, je te loue
D'avoir préservé de tout mal
Ce pauvre petit animal ».
Elle la baize, elle l'accolle,
Elle fait tout à fait la folle.
Et, voyant la beste en santé,
Recommença, par pitié,
De louer la bonté céleste,
Et se soucia peu du reste.

La guenon de M^{me} de Guébriant était

Dans tout Paris si renommée
Par ses gestes et faits divers.

que Loret mentionna en termes émus son décès et les pleurs qu'il avait causés ¹. Vingt ans plus tard, des vaisseaux, arrivant de Madagascar, apportèrent deux cent soixante singes et guenons dont les Parisiens se disputèrent la possession ². Les preuves de l'attachement que ces animaux savaient inspirer aux plus éminents seigneurs et aux plus grandes dames abondent dans les journaux comme dans les mémoires du temps ³.

Guérisseurs de la rage. Voy. Châtreurs.

Guernetiers. Voy. Grenetiers.

Guesdrons ou Teinturiers en bleu, ouvriers qui travaillaient la guesde, le pastel. Ce nom était employé surtout dans les manufactures de Rouen.

On trouve aussi *pastelliers*.

Guesniers. Voy. Gainiers.

Guet des métiers, guet bourgeois ou guet assis. Au treizième siècle, la garde de la ville était assurée par le *guet royal* et par le *guet dit des métiers, bourgeois ou assis*. Le *guet royal*, soldé par le souverain, comprenait vingt sergents à cheval et quarante hommes à pied. Tous, placés sous les ordres d'un officier nommé le *chevalier du guet*, faisaient de fréquentes patrouilles pendant la nuit ⁴.

Le *guet des métiers* était fourni, sauf les exceptions dont je parlerai tout à l'heure, par les commerçants établis. Les maîtres [patrons] y étaient seuls astreints, les valets [ouvriers] et les apprentis en étaient dispensés. Dans la suite, on permit à un maître de se faire remplacer par un

valet. Les bourgeois non marchands en étaient exempts.

Le *guet* comprenait alors soixante hommes environ par nuit, et le tour de chacun d'eux revenait à peu près toutes les trois semaines. A l'heure du couvre-feu, ils se rendaient au Châtelet, où les *clercs du guet* ¹, après avoir fait l'appel, les répartissaient en huit postes, qu'ils quittaient seulement en cas d'alarme. Ces postes étaient situés :

2 au grand Châtelet.

1 dans la cour du Palais.

1 près de l'église de la Madeleine, dans la Cité.

1 à la place aux Chats ².

1 à la fontaine des Innocents.

1 sous les piliers de la place de Grève.

1 à la porte Baudoyer.

Le service finissait au petit jour ³.

On était astreint au service du *guet* jusqu'à soixante ans, mais l'autorité admettait cinq causes d'exemption, savoir :

1^o Quand le convoqué était infirme ou malade.

2^o Quand sa femme était en couches, « cil aus quex leur fames gisent d'enfant, tant come elles gisent ».

3^o Quand il s'était fait saigner ⁴.

4^o Quand il se trouvait hors de la ville au moment de la convocation ; mais il devait avoir prévenu de son absence.

5^o Quand il venait de s'établir. En général la dispense était valable pour un an et un jour après l'admission à la maîtrise ⁵.

Plusieurs métiers étaient dispensés de ce service. C'étaient, en général, ceux que leur spécialité mettait plus directement en rapport avec le clergé et la noblesse. Les chapeliers de paon écrivent, par exemple, dans leurs statuts qu'ils sont exempts du *guet* « pour la reson de ce que leur mestier n'appartient fors que as églises, aus chevaliers et aus haus homes ⁶ ».

Les tapissiers sarrazinois emploient presque les mêmes expressions : « Car leur mestier n'appartient que aus yglises et aus gentis homes, et aus hauh homes, comme au Roy et à contes ⁷ ».

Les haubergiers disent, de leur côté : « Quar li mestiers est pour servir chevaliers, escuiers et sergens, et pour garnir chastiaux ⁸ ».

Les archers [faiseurs d'arcs] s'expriment exactement de même ⁹.

« Le mestier fu establi pour servir les gentiuz houmes », disent les chapeliers de fleurs ¹⁰.

¹ Voy. cet article.

² Devenue rue de la Limace, puis supprimée en 1854. Elle finissait rue des Bourdonnais.

³ Voy. ci-dessous l'art. *Guette du Louvre*.

⁴ Voy. ci-dessous l'art. *Phlébotomistes*.

⁵ Voy. le *Livre des métiers*, titres VIII, XV, XVII, LXXVI et passim.

⁶ Voy. le *Livre des métiers*, titre XCIII.

⁷ Voy. le *Livre des métiers*, titre LI.

⁸ Voy. le *Livre des métiers*, titre XXVI.

⁹ Voy. le *Livre des métiers*, titre XCVIII.

¹⁰ Voy. le *Livre des métiers*, titre XC.

¹ N^o du 19 juin 1655.

² *Lettre de Chaulieu à la duchesse de Bouillon*, dans les *Œuvres*, t. I, p. 75.

³ Voy. entre autres, le *Mercur de France*, n^o de juin 1723 et passim, et les *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, t. I, p. 204.

⁴ Voy. l'ordonnance de décembre 1254.

Nous servons « les riches hommes et les haus hommes », disent les barilliers ¹.

Les tailleurs n'étaient pas dispensés du guet, mais ils eussent dû l'être, affirment-ils, « pour ce qu'il convient que il taillent et cousent les robes aus haus hommes, aussi bien par nuit comme par jour » ; en effet, ils étaient souvent obligés de fournir, du jour au lendemain, les commandes pressées des grands seigneurs ².

Quelques métiers arrivèrent à se racheter, au moyen de redevances soit en argent, soit en nature. Les cordonniers déclarent que la reine Blanche, mère de saint Louis, « à qui Diex face merci », les avait autorisés à se faire remplacer par un de leurs ouvriers ou à payer une amende de douze deniers ³. Les drapiers obtinrent aussi de ne pas acquitter le service en personne. Chaque fois qu'ils étaient convoqués, ils payaient vingt sous au roi : « vingt sous de paris au Roy toutes les nuiz que leur gais siet ». Ils envoyaient, en outre, soixante hommes à leur frais pour la garde ⁴. Les esqueliers [écuelliers] avaient été exemptés du guet, à la condition de fournir chaque année sept auges de deux pieds de long destinées au « celier » royal ⁵.

Pour une raison ou pour une autre, plusieurs métiers avaient fini, au quatorzième siècle, par obtenir une exemption complète et gratuite. De la liste qui en a été publiée ⁶ j'extrais les noms suivants :

Graveurs de sceaux.	Monnayeurs.
Libraires.	Vanniers.
Parcheminiers.	Orfèvres.
Enlumineurs.	Étuveurs.
Écrivains.	Apothicaires.
Nattiers.	etc., etc.
Verriers.	

Le service du guet fut réorganisé au quinzième siècle, et l'ordonnance de juin 1467 ⁷ en vint même à militariser à peu près tous les métiers, à en faire une véritable milice urbaine, qui supprimée, rétablie, modifiée, devint garde nationale le 13 juillet 1789. Pendant longtemps elle eut pour chefs les quartiniers, cinquanteniers et dizainiers. Mais, au seizième siècle, chaque régiment obéit à un colonel, chaque bataillon à un capitaine, à des lieutenants, enseignes, sergents et caporaux. Le colonel était élu par les capitaines, les lieutenants et des soldats délégués. Les bourgeois, de quelque condition qu'ils fussent, même les officiers des maisons royales, ne pouvaient se soustraire au service ⁸.

Voy. **Arbalétriers**. — **Clercs du guet**. — **Quartiniers**, etc.

Guêtres (FAISEURS DE). Titre qui appartenait à la corporation des boursiers. En 1777, le « guétrier ordinaire du Roi » se nommait Robert, et demeurait rue Dauphine ¹.

Guette du Louvre. L'*État de la France pour 1736*, qui fournit la liste du personnel attaché alors au palais du Louvre, y fait figurer un sieur René Péan, ainsi qualifié : « garde et guette de la tour et de l'horloge ² ». L'emploi datait de loin. D'abord, le mot guette désigna la plate-forme la plus élevée d'un château, celle où veillait le guetteur. En outre, dès le treizième siècle, la garde nationale existait sous le nom de *guet bourgeois* ou *guet des métiers* et à part certaines exceptions ³, tous les commerçants établis en faisaient partie. Soixante hommes environ étaient convoqués pour chaque nuit. À l'heure du couvre-feu, ils se rendaient au Châtelet, où le *clerc du guet* les partageait entre huit postes établis dans les divers quartiers de Paris. Le lendemain au petit jour, le *cor du guet* sonnait du faite de l'une des tours du Châtelet, et ce signal appelé *guette cornée* rendait la liberté aux bourgeois qui avaient passé la nuit ⁴. Le tour de garde de chacun d'eux revenait à peu près toutes les trois semaines.

Guetteurs. Voy. **Guette du Louvre** et **Télégraphistes**.

Gueux et Geux. Nom qu'Olivier de la Marche donne au *queu* ou premier cuisinier de Charles le Téméraire. « Et doit le geux en sa cuisine commander, ordonner et estre obéy ; et doit avoir une chaire entre le buffet et la cheminée pour seoir et soy reposer si besoing est. Et doit estre assise icelle chaire en tel lieu qu'il puist veoir et congnoistre tout ce que l'on fait en ladite cuisine. Et doit avoir en sa main une grande louche de bois, qui luy sert à deux fins, l'une pour essayer potaige et brouet, et l'autre pour chasser les enfans hors de la cuisine ⁵ ».

Voy. **Cuisiniers** et **Traiteurs**.

Gueyniers. Nom que l'ordonnance des *Bannières* (1467) donne aux gainiers ⁶.

Guichetiers. Voy. **Geôliers**.

Guides. Voy. **Capitaines des guides**. — **Ciceroni**. — **Ours** (Meneurs d').

Guimbeletiers. Faiseurs de guimbelets, c'est-à-dire de vrilles, de forets, etc.

Voy. **Vrilliers**.

Guimpiers. Ce nom représente une industrie d'abord exclusivement lyonnaise. Vers 1672,

¹ Voy. le *Livre des métiers*, titre XLVI.

² Voy. le *Livre des métiers*, titre LVI.

³ Voy. le *Livre des métiers*, titre LXXXIV.

⁴ Voy. le *Livre des métiers*, titre L.

⁵ Voy. le *Livre des métiers*, titre XLIX.

⁶ Dans Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 425.

⁷ Voy. l'article *Bannières* (Ordonnance des).

⁸ Le Roux de Lincy, *Histoire de l'hôtel de ville*, p. 199 et suiv.

¹ *Almanach Dauphin*.

² Tome I, p. 433.

³ Voy. G. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 425.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXXVI, art. 33, et passim.

⁵ *État de la maison de Charles le Hardi*, édit. de 1616, p. 686 ; édit. Michaud, p. 592.

⁶ Voy. ci-dessus l'art. *Bannières* (Ordonnance des).

sept ouvriers de ce métier vinrent s'établir à Paris ; ils se disaient « marchands et ouvriers en soye, toile et gaze de soye, fil, laine et autres ouvrages à jours, plains et meslangez ». Ils demandèrent à être érigés en maîtrise, ce qui leur fut accordé au mois de mars 1673.

Je perds ensuite la trace de cette corporation, qui se fondit sans doute dans celle des tissutiers-rubaniens.

Guimpliers. Ouvriers en guimples. La guimpe était « une pièce de linge fin dont on s'enveloppait le chef, le cou, le haut des épaules, et dont on laissait retomber un bout le long du bras gauche ¹ ». On dit plus tard *guimpe*.

Guinguetters. Ceux qui tiennent une guinguette. Les guinguettes sont des « cabarets établis un peu au-dessus des différentes barrières des entrées de Paris. Les fêtes et dimanches, ils sont remplis d'une multitude innombrable de gens de toutes espèces et surtout d'artisans, gens de métiers et gagne-deniers, qui y vont pour s'y délasser des fatigues de la semaine. Dans le nombre de ces cabarets, il en est quelques-uns plus honnêtes, où les bourgeois, marchands et gens un peu aisés ne répugnent point d'aller avec leurs familles ². »

L'ordonnance de police du 26 juillet 1777, interdit aux guinguetters d'« avoir des violons et tenir des assemblées de danse chez eux les jours ouvriers, si ce n'est en cas de noces ». Même dans ce cas, ils devront demander une autorisation spéciale, et les violons se retireront à minuit ³.

Avant que les fermiers généraux eussent élevé leur nouvelle enceinte (1786-88), les guinguettes du nord de Paris étaient situées à la Courtille, à Ménilmontant, à la Nouvelle-France, aux Porcherons, à la Pologne ⁴. Celles du midi, à la Maison-Blanche, à la Glacière, au Petit-Montrouge, à Vaugirard. Près de la Seine, on citait surtout les guinguettes du Gros-Caillou, de la Grenouillère ⁵, du Port-à-l'Anglais ⁶ et de Bercy.

Le *Dictionnaire du commerce* de Savary, publié

en 1723 écrit *guinguette* ou *quinguette*, et déclare que c'est là « un nom de caprice nouvellement inventé, qu'on donne aux petits cabarets établis aux environs de Paris au delà des barrières, où le menu peuple va en foule se divertir le dimanche et les fêtes, à cause que le vin y coûte moins, ne payant point ou peu de droits d'entrée. Quelques-uns croient que le mot de guinguette vient de *ginguet*, qui veut dire petit vin, parce qu'il ne s'en débite point d'autre dans ces sortes de cabarets ¹ ».

Dans la 61^e nouvelle des *Contemporaines*, Rétif de la Bretonne fait figurer une *guinguetière*.

Voy. **Rebec (Joueurs de)**.

Guitaristes. Professeurs ou fabricants de l'instrument appelé guitare. Bernard Jourdan de la Salle, puis son fils Louis l'avaient enseigné à Louis XIV ², et le *Livre commode pour 1692* cite sept guitaristes dont les leçons étaient fort estimées. Il nomme aussi deux fabricants, Chéron, rue Dauphine, et Alexandre Roboam, rue des Arcis ; ce dernier, y est-il dit, faisait « des guitares par excellence ³ ».

À la fin du dix-huitième siècle, les fabricants en vogue étaient les sieurs Joubert, rue Saint-Jacques, et Saulnier, rue du Louvre ⁴.

Guiterneurs. Fabricants ou joueurs de guiterne, instrument à cordes différent de la guitare. On trouve *guiterniers*, *ghisterneurs* et même *quintarieurs*.

Guiterniers. Voy. **Guiterneurs**.

Guitons. Ce mot est souvent pris dans le sens de page, valet, domestique, etc.

Gymnastes. Voy. **Bateleurs**.

Gyromanciens. Gens qui prétendaient prédire l'avenir par la gyromancie. Cette divination se pratiquait au moyen de cercles concentriques séparés par des espaces remplis de lettres. Ordinairement le bateleur tournait sur lui-même au centre des cercles jusqu'à ce qu'il tombât étourdi, et les lettres sur lesquelles il restait étendu déterminaient la nature du présage.

¹ Quicherat, *Histoire du costume*, p. 144. — Voy. aussi

A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 132.

² Hurtaud et Magny, *Dictionnaire de Paris* (1779), t. III, p. 198.

³ Article 21.

⁴ Aux environs de la gare Saint-Lazare actuelle.

⁵ Auj. quai d'Orsay.

⁶ Aux environs du Pont-National actuel.

¹ Édit. de 1723, t. II, p. 197.

² *Estat général de la Maison du Roy en 1657*, p. 116, et A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 667 et 894.

³ Tome I, p. 211.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*.

H

Habilleurs. On nomme ainsi :

Chez les *bouchers*, les *chamoiseurs* et les *pelle-tiers*, les ouvriers qui écorchent les bêtes, les ouvrent et les vident.

Chez les *poissonniers*, ceux qui ouvrent et vident le poisson.

Chez les *cardiers*, ceux qui aiguissent la pointe des crocs de la carde.

Chez les *tanneurs*, ceux qui donnent aux cuirs la première préparation avant la mise au tan.

Chez les *potiers de terre*, ceux qui mettent aux pièces des pieds ou des anses.

Au *théâtre*, ceux qui sont chargés d'habiller les artistes.

Ce nom a aussi été donné parfois aux *chirurgiens*.

Habits (MARCHANDS DE VIEUX). Voy. **Fripiers**.

Hache (MAÎTRES DE LA). Nom donné parfois aux charpentiers.

Hacquebusiers et **Hacquebuteurs**. Voy. **Arquebusiers**.

Hacquetiers. Voy. **Haquetiers**.

Halesniers. Laffemas, en 1600, nomme les fabricants d'aiguilles *équilliers-halesniers*.

Voy. **Aléniers**.

Haleurs. Gens qui remontent les bateaux en les tirant avec un câble. « Sur la Loire, on les nomme *gobeurs* ¹ et quelquefois par dérision *arrache-persil*, à cause que l'effort qu'ils font en tirant les obligent à se tenir courbés comme s'ils vouloient tirer de terre des racines de la plante qu'on nomme du persil ² ».

Haliers. Voy. **Hallage** et **Halliers**.

Hallage (DROIT DE). Redevance perçue sur les marchandises mises en vente aux halles.

On trouve, au treizième siècle, *halage*, *halege*, *hallaige*, etc. Celui qui percevait cet impôt était dit *halier*, *hallier* ³, etc.

Hallebardiers. Ouvriers maçons qui manœuvrent les pierres massives dans les chantiers.

L'abbé Jaubert¹ s'exprime ainsi : « Avec le simple apprêt d'un levier et de deux rouleaux, ils font arriver les plus lourdes masses sur le chantier ».

Hallebic. Les halles de Paris datent du douzième siècle. L'accroissement rapide de la population força bientôt le roi à en étendre les limites. La halle au poisson fut transférée à quelque distance sur un fief de la maison de Hallebic, et l'on accorda aux anciens possesseurs certains droits sur la vente, à titre d'indemnité. Les Hallebic ne s'en contentèrent pas ; ils s'arro-gèrent, comme seigneurs, la juridiction sur les marchands, et allèrent jusqu'à fixer eux-mêmes le prix du poisson. Quand un prix avait été débattu entre l'acheteur et le vendeur, le sergent des Hallebic intervenait, et, au lieu de percevoir la taxe convenue, diminuait, de sa pleine autorité, huit, dix ou douze sous sur chaque panier, sous prétexte que le dessous était ordinairement d'une qualité inférieure au dessus. Les marchands se plaignaient, disaient inutilement que tout acheteur pouvait, si bon lui semblait, retourner les paniers, on ne les écoutait pas, et ces vexations continuelles, qui augmentaient parfois jusqu'à un tiers le prix du poisson, firent peu à peu désertier le marché.

Des lettres patentes de 1325 abolirent le droit de *hallebic*, et en même temps doublèrent celui du roi. Mais les prétentions et les violences reparurent, et il fallut encore plusieurs ordonnances pour les réprimer².

On trouve aussi *Hellebic*.

Halliers. Employés des halles, et plus spécialement gens chargés de percevoir les droits de hallage.

Il y avait déjà à Paris, au douzième siècle, plusieurs marchés. Le plus ancien de tous, situé dans la rue de la Juiverie, au centre de la Cité, était destiné à la vente du blé ; un autre se tenait, depuis Louis le Jeune, sur la place de Grève ; un troisième avait été créé par Louis le Gros sur un terrain appelé les Champeaux, emplacement actuel des Halles centrales. Philippe-Auguste, en 1183, l'agrandit et le réorganisa. Il y fit construire deux grandes halles, protégées par un solide mur de clôture, autour duquel s'élevaient de nombreux étaux couverts³. Chaque branche de commerce y avait

¹ Je les trouve ainsi nommés dans l'article 22 d'une Déclaration du 24 avril 1703, relative à la navigation sur la Loire.

² *Encyclopédie méthodique*, commerce, t. II, p. 515.

³ Voy. le *Livre des métiers*, passim.

¹ *Dictionnaire des arts et métiers*, t. I, p. 126.

² Voy. E. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, t. I, p. 309.

³ *Recueil des historiens*, t. XVII, p. 354.

sa section particulière ; et l'on y vit bientôt affluer les objets de consommation et les acheteurs.

Saint Louis élargit ce marché. Il y ajouta deux pavillons destinés au commerce des draps, et permit aux lingères et aux fripiers d'étaler leurs marchandises sous des « auvents attachez à crochets » contre les murs du cimetière des Innocents ¹, qui limitait les Champeaux à l'est. Philippe le Long fit élever au même endroit une nouvelle halle pour les cordonniers et les peaussiers. Le souvenir de ces divers établissements se conserva dans le nom des rues qui avoisinaient encore les halles il y a une vingtaine d'années : rues de la Lingerie, de la Cordonnerie, de la Grande et de la Petite-Friperie, etc. ; mais ce n'étaient sans doute encore, au treizième siècle, que des allées plus ou moins étroites, qui permettaient de communiquer d'une halle à l'autre.

Les halles n'avaient guère changé au quatorzième siècle, et pourtant un écrivain de ce temps nous a conservé une description enthousiaste des merveilles que l'on y rencontrait. « Sous des amas, des monceaux d'autres marchandises, écrit-il, on voit des draps plus beaux les uns que les autres ; dans d'autres, de superbes pelisses, les unes faites de peaux de bêtes, les autres d'étoffes de soie, d'autres enfin composées de matières délicates et étrangères dont j'avoue ne pas connaître les noms latins. Dans la partie supérieure de l'édifice, qui forme comme une rue d'une étonnante longueur, sont exposés tous les objets qui servent à parer les différentes parties du corps humain : pour la tête, des couronnes, des tresses, des bonnets, des peignes d'ivoire pour les cheveux ; des miroirs pour se regarder, des ceintures pour les reins, des bourses pour suspendre au côté, des gants pour les mains, des colliers pour la poitrine et autres choses de ce genre, que je ne puis citer, plutôt à cause de la pénurie des mots latins que faute de les avoir bien vues ² ».

Au moyen âge, les marchands et les artisans parisiens étaient tenus de fermer boutique le samedi, et de venir étaler leurs marchandises au *marché le Roy*. La plupart d'entre eux y avaient, en lieu fixe, un étal ou un comptoir ; d'autres, les fripiers, les savetiers, par exemple, faisaient leur étalage à terre. On pouvait tout examiner à l'aise, et comme la lumière était meilleure que dans les boutiques, on risquait moins d'être trompé. Au reste, les prix étaient les mêmes, bien que le marchand dût payer, pour la location de la place qu'il occupait, les droits dits de tonlieu et de hallage, que percevait, au nom du roi, le hallier, représentant du fisc.

C'est au quinzième siècle seulement que les halles de Champeaux devinrent le centre presque exclusif des objets d'alimentation.

En 1551, dit Gilles Corrozet, « les halles de Paris furent entièrement rebasties de neuf, et furent dressés, bastis et continués excellents

édifices, hostels et maisons somptueuses. » Cette réformation fut achevée en 1572, et Savary écrivait en 1723 : « Il n'est point arrivé depuis de changement considérable aux halles ; elles se trouvent présentement à peu près de même ¹ ».

On condamnait à l'amende les marchands qui n'allaient pas exposer à la halle les jours de marché, et ces jours ont souvent varié.

Au dix-huitième siècle, les halliers servaient surtout de gardiens, et devaient veiller à la sécurité des marchandises laissées dans le marché.

Hameçons (FAISEURS D'). Voy. **Pêche (Ustensiles de)**.

Hanapeliens. Voy. **Hanapiers**.

Hanapiers. Faiseurs de hanaps. Ce sont les *cipharii* de Jean de Garlande. On les trouve aussi nommés *hanapeliens*, *hannepiers*, *hennapiers*, etc.

Voy. **Madreliniers** et **Raccommodeurs de vases**.

Hannepiers. Voy. **Hanapiers**.

Hannouards. Nom que l'ordonnance de décembre 1672 donne aux Porteurs de sel.

Hanoiens et Hanouars. Voy. **Porteurs de sel**.

Hanse parisienne. Association de marchands qui faisaient sur la Seine le commerce par eau. Elle a été appelée *hanse de Paris*, *marchands hansés*, *marchands de l'eau*, *compagnie française*, etc. On a vainement cherché à établir une filiation entre cette association et celle des *nautae parisiaci* qui, sous le règne de Tibère, avaient élevé à Jupiter un autel dont les fragments ont été retrouvés sous le parvis de l'église Notre-Dame. Son existence n'est positivement affirmée qu'en 1121, par une charte de Louis le Gros qui lui abandonne un droit de soixante sous, perçu jusque-là au profit du roi, sur chaque bateau abordant à Paris durant le temps des vendanges avec un chargement de vin ².

C'est par eau que se faisait alors presque tout le commerce extérieur de la capitale, importation et exportation. Paris, assis sur un fond marécageux, était entouré de bois épais et de collines assez élevées ; les voies de terre peu nombreuses, à peine indiquées, nullement entretenues, devenaient impraticables après la moindre averse, et étaient par tous les temps infestées de voleurs. Cette situation donna une grande force et une réelle importance politique à la hanse parisienne. Sous le règne de Philippe-Auguste, elle possédait déjà le droit d'apposer sur ses actes un sceau particulier, dont on a retrouvé des empreintes : il était ovale, et représentait une barque, avec un mât soutenu de chaque côté par des cordages.

En 1141, la hanse avait reçu de Louis VII, à l'endroit dit *la Grève*, l'emplacement nécessaire

¹ Dubreul, *Théâtre des antiquités de Paris*, p. 628.

² Jean de Jandun, *Description de Paris* (1323), dans Le Roux de Lincy, *Paris aux quatorzième et quinzième siècles*, p. 51.

¹ Dictionnaire du commerce, t. II, p. 304.

² Tout ceci a été l'objet de nombreuses controverses. Voy. E. Picarda, *Les marchands de l'eau, hanse parisienne et compagnie française*, 1901, in-8°.

pour établir un nouveau port. En 1170, le même roi lui accorda encore un précieux privilège : nul ne pourra désormais amener dans Paris des marchandises par eau, s'il n'est Parisien et marchand de l'eau, ou s'il n'est associé à un Parisien marchand de l'eau, « nisi ille sit Parisiensis atque mercator, vel nisi aliquem Parisiensem atque mercatorum socium habuerit ». Tout bateau appartenant à autres personnes était arrêté au pont de Mantes ; pour le dépasser, il fallait que les mariniers s'entendissent avec un membre de la hanse, et celui-ci fixait souvent à la moitié des bénéfices du marché le prix de son intervention.

La hanse était administrée par quatre jurés, qui prirent bientôt le titre d'*échevins*, et par un prévôt qui fut successivement appelé *chef de la hanse*, *roi des marchands*, *maître des échevins*, *maître de la marchandise*, *prevôt des marchands de l'eau*, puis *prevôt des marchands*.

Les réunions de la hanse parisienne se tinrent d'abord dans une maison qui touchait le mur d'enceinte, à l'extrémité de la rue de la Harpe (alors rue Saint-Cosme), et derrière le couvent des Jacobins ; on la nommait la *Maison de la marchandise* ou le *Parloir aux bourgeois*. Plus tard, ces assemblées eurent lieu sur un emplacement plus central, dans un bâtiment situé entre le Grand-Châtelet et l'église Saint-Leufroy (place du Châtelet actuelle). Enfin en 1357, le Parloir aux bourgeois fut transporté sur la place de Grève, dans une propriété qui s'était appelée successivement la *Maison de Grève*, la *Maison aux Dauphins*¹ et la *Maison aux piliers*. C'est sur ses ruines que s'éleva dans la suite l'hôtel de ville actuel.

Happelopins. Voy. Galopins.

Haquetiers. Ce sont « ceux qui conduisent ou qui tirent un haquet, espèce de charrette sans ridelles, qui fait la bascule quand on veut, et qui a sur le devant un moulinet par le moyen duquel on tire les gros fardeaux pour les charger plus commodément² ».

On trouve aussi *haquetiers*.

Haras royal (OFFICIERS DU). Le haras royal, d'abord établi à Saint-Léger près de Montfort-l'Amaury, fut, sous Louis XV, transporté au Pin (Orne). Le personnel se composait de :

- 1 écuyer, capitaine du haras.
- 1 aumônier.
- 6 gardes.
- 1 palefrenier et ses aides.
- 2 maréchaux, faisant fonctions de vétérinaires.
- 1 médecin.
- 1 chirurgien.

¹ Parce qu'elle avait appartenu aux Dauphins Viennois. — Voy. encore *Mémoires de la société de l'histoire de Paris*, t. VII (1880), p. 79, et t. VIII, p. 161. — E. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, t. I, p. 354.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 379. — Voy. aussi Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 456 et suiv.

1 apothicaire.

1 taupier¹.

Voy. **Directeur général.**

Harengères. Crieuses de harengs frais ou salés.

Puis après orrez retentir
De cels qui les frès harens orient.
Or au vivet li autre dient.
Sor et blanc haranc frès poudré,
Harenc nostre vendre voudré !

écrit au treizième siècle Guillaume de la Ville-Neuve dans ses *Crieries de Paris*. Les crieuses de harengs frais appartenaient au corps des poissonniers de mer et les crieuses de harengs salés appartenaient à celui des marchands de salines, commerce qui, dans Paris, n'est guère antérieur au douzième siècle. Les premiers poissons salés que l'on vit paraître aux halles furent les harengs ; ils arrivaient de Rouen par la Seine.

La *Taille de 1292* cite neuf *harengiers*.

Sous Henri III, la pêche du hareng représentait environ deux millions de francs par an².

On nommait :

Hareng blanc, *hareng frais poudré*, celui qui était nouvellement salé.

Hareng de la nuit ou *d'une nuit*, celui qui avait été salé le jour même de sa prise.

Celui qui était salé le lendemain, ou *hareng de deux nuits* était beaucoup moins estimé.

Craquelot ou *appétit*, le hareng saur ordinaire.

Hareng de marque, celui qui venait de Hollande, en barils munis de la marque officielle.

Hareng de droque, celui qui, étant trop petit pour être rangé dans les barils, y était jeté pêle-mêle.

Hareng en vrac, celui qui n'était salé qu'à moitié.

Hareng paqué, celui qui, après avoir subi toutes les préparations, était mis en baril.

Au treizième siècle, on appelait *maise* ou *mese* un petit baril contenant mille harengs³.

Une crieuse de harengs est figurée dans les *Cris de Paris au seizième siècle*, publiés par J. Cousin et Pilinski.

Voy. **Salines (Marchands de).** — **Appétits (Marchandes d').**

Harnachement. Il me paraît que tout ce qui concerne le harnachement des chevaux était, au treizième siècle, l'œuvre de huit corps d'état, dont on pourrait, d'une manière générale, déterminer ainsi la spécialité.

C'étaient :

I. LES BATIERS. Ils construisaient les selles les plus communes, destinées aux ânes, aux mulets, etc.

¹ *Etats de la France* : Pour 1687, t. I, p. 272 ; pour 1712, t. I, p. 568 ; pour 1736, t. II, p. 224.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 17.

³ *Livre des métiers*, titre CI, art. 12.

II. Les **BLASONNIERS** ou **CUIREURS DE SELLES**. Ils mettaient aux selles la première garniture de cuir.

III. Les **BOURRELIERS**. Ils exécutaient le gros harnachement, pour bêtes de somme.

IV. Les **CHAPUISEURS**. Ils construisaient la charpente des selles.

V. Les **CONTRESANGLIERS**. Faiseurs de contresangles.

VI. Les **LORMIERS**. Ils fournissaient les freins, les mors, les brides, etc.

VII. Les **PEINTRES**. Ils ajoutaient aux selles les ornements et les peintures, les ors et les couleurs.

VIII. Les **SELLIERS**. Ils rembourraient et recouvraient toutes sortes de selles.

Voy. tous ces noms.

Harnacheurs. Titre qui appartenait à la corporation des selliers.

Harpeurs. Faiseurs ou joueurs de harpes. On n'en rencontre ni dans la *Taille de 1292* ni dans celle de 1300, mais la *Taille de 1313* cite, dans la rue Poupée, ¹ « Adam, le harpeur ».

La harpe, alors de très petite dimension et ordinairement suspendue au cou, était fort en honneur au quinzième siècle. Guillebert de Metz ² fait l'éloge de Guillemain Dancel et de Perrin de Sens, qu'il qualifie de « souverains harpeurs ³ », mais il s'agit ici d'exécutants. Le meilleur constructeur de harpes se nommait Lorens de Hest. Je lis dans de vieux comptes qu'en 1400, il reconnaît avoir reçu de la duchesse d'Orléans 32 sous parisis, « pour avoir rappareillé et mis à point deux harpes, es quelles il a fait et mis broches et cordes toutes neufves ». En mars 1401, il reçoit encore 36 sous, pour un travail semblable.

Isabeau de Bavière jouait également de la harpe. En octobre 1416, elle paye à un luthier 4 sous, pour fourniture de cordes, et en novembre 6 sous pour le même objet.

La harpe, très négligée par la suite, reprit faveur au dix-huitième siècle. A cette époque, le fabricant en vogue était un sieur Naderman, luthier ordinaire de la Dauphine; il lui avait fourni une harpe en argent.

On trouve souvent *harpins* et *herpeurs*.

Harpins. Voy. **Harpeurs**.

Harquebusiers et **Harquebuziers**. Voy. **Arquebusiers**.

Hâteurs. On donnait ce nom, dans les grandes maisons, aux cuisiniers chargés des rôtis.

Saint Louis avait quatorze hâteurs. A la cuisine-bouche de Louis XIV, il existait quatre hâteurs payés 400 livres et servant par semestre;

la cuisine du commun comptait douze hâteurs servant par quartier et touchant 300 livres.

L'État de la France pour 1687, écrit *hâteux* ¹.

Hâteurs. Voy. **Piqueurs**.

Hâteux. Voy. **Hâteurs**.

Hauban. Le *Livre des métiers* définit ainsi ce mot : « Haubans est uns propres nons d'une coustume asise, par la quele il fu establi anciennement que quiconques seroit haubaniers, qu'i seroit plus frans et paieroit mains de droitures et des coustumes de la marchandise de son mestier que cil qui ne seroit pas haubaniers ² ». Les boursiers disent dans leurs statuts qu'en payant le droit de hauban « ils sont francs de touz les tonliuz ³ des cuirs que ils achatent dedanz la banlieue de Paris ⁴ ». Les boulangers s'affranchissaient également, par le hauban, des droits qu'ils eussent payés pour l'achat des farines, pour celui aussi des porcs et autres animaux qu'ils nourrissaient. Les gantiers sont encore plus précis; ils paient le hauban, disent-ils, « et pour tant sont-il quite de toutes coustumes ». Près de deux cents ans plus tard, les foulons déclarent qu'en payant « par chascun an au Roy ou à son receveur à Paris six solz parisis de hauban, ils sont, par ce, quictes et francs de tout tonlieu et coustumes ⁵ ».

Dans toutes ces citations le mot *coustumes* est pris dans le sens d'impôt en général. Le hauban était donc une sorte d'abonnement vis-à-vis du fisc. Moyennant une somme une fois versée, le haubanier se trouvait dispensé de payer au jour le jour une foule de petites taxes, de petites redevances qu'étaient tenus d'acquitter les marchands non haubaniers.

Dans l'origine, le hauban se payait en nature; il consistait en un muid de vin ⁶, dû annuellement au roi à l'époque des vendanges. Mais la plupart des haubaniers ne possédaient pas de vignes, et étaient obligés d'acheter le vin qu'ils livraient à l'échanson royal; ils proposèrent donc de fournir en argent la valeur du muid. Des contestations s'élevèrent alors au sujet du prix du vin, qui variait chaque année suivant l'abondance de la récolte; aussi Philippe-Auguste rendit-il en 1201 une ordonnance ⁷ qui fixait la taxe à payer pour le hauban.

Le droit de hauban présentait de réels avantages, et était fort recherché. Un certain nombre de métiers pouvaient seuls en jouir, et au sein de ces métiers même n'en jouissaient qu'un certain nombre de maîtres spécialement et personnellement gratifiés de ce privilège.

¹ Voy. Douët-d'Arcq, *Comptes de l'hôtel*, p. IV. — Ducange, aux mots *hasta*, *hastator*, *hastarius*. — *État de la France pour 1687*, t. I, p. 635 et 638; pour 1712, t. I, p. 108, 113 et 118; pour 1736, t. I, p. 203, 209 et 216.

² Titre I, art. 7.

³ Droits de tonlieu.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXVII, art. 1.

⁵ Statuts de mai 1443, dans les *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 590.

⁶ Le muid représentait alors environ deux hectolitres.

⁷ *Ordonn. royales*, t. I, p. 25.

¹ Supprimée en 1855, elle allait de la rue de la Harpe à la rue Hautefeuille.

² *Description de Paris* sous Charles VI.

³ Édit. Le Roux de Lincy, p. 232.

Dans le chapitre intitulé *Cis titres parole des mestiers qui hauban doivent au Roy*, le *Livre des métiers*¹ fournit une liste, d'ailleurs incomplète, des métiers qui jouissaient de cette faveur. J'y ajoute la somme que payait chacun d'eux et, quand cela est possible, l'époque où ils s'acquittaient :

Baudroyers	3 sous. A la Saint-Martin (11 novembre).
Bouchers	6 sous.
Boursiers	3 sous.
Cordonniers	3 sous.
Foulons	6 sous.
Fripiers	6 sous 8 deniers.
Gantiers	3 sous 5 deniers. A la Saint-André (30 novembre). 3 deniers. A la Saint-Germain (28 mai).
Greffiers	3 sous.
Heaumiers	3 sous.
Maréchaux :	
Si leur travail est chez eux,	3 sous.
— — dans la rue,	6 sous.
Mégissiers	3 sous.
Pêcheurs	3 sous. A la Saint-Martin.
Pelletiers	6 sous 5 deniers. A la Saint-André. 3 deniers. A la Saint-Germain.
Regrattiers	3 sous. A la Saint-Martin.
Sauniers	3 sous.
Sueurs	3 sous.
Talemeliers	6 sous. A la Saint-Martin.
Tanneurs :	
Ceux qui découpent le cuir,	9 sous.
— ne découpent pas le cuir,	6 sous.
Teinturiers	6 sous.

Les gantiers mentionnent encore le hauban dans leurs statuts de 1656 : « Les maîtres, y est-il dit, seront tenus de payer tous les ans au fermier du Roy nostre Sire le hautbant, c'est à sçavoir trois sols huit deniers au jour et feste Saint-André d'yver ; et moyennant ce, ils seront quittez de tout ce qu'ils vendent et acheptent dépendant de leur estat, car le hautbant les en acquitte² ».

Les pelletiers aussi conservèrent, et même jusqu'à la Révolution, la qualification de *haubaniers*, alors que les métiers qui avaient jadis eu droit à ce titre y avaient depuis longtemps renoncé.

Haubaniers. On donnait ce nom aux commerçants et aux métiers qui jouissaient du droit de hauban.

Un document de 1586 écrit *haut-banniers*.

Voy. **Hauban**.

Haubergeniers et Haubergeons (FAISEURS DE). Voy. **Haubergiers**.

Haubergiers. Fabricants de hauberts ou cottes de mailles.

Au treizième siècle, l'armure de mailles, peu à peu perfectionnée et complétée, couvre entièrement le chevalier. Elle approche de la perfection vers la fin du quatorzième siècle : on fit alors des vêtements d'acier à doubles et à triples mailles, à enchaînement d'anneaux accouplés, qui avaient le défaut de revenir fort cher, mais qui unissaient à la solidité une souplesse extrême et une assez grande légèreté, puisque l'armure complète, à l'épreuve de tous les traits alors en usage, ne pesait pas plus de douze à quinze kilos.

Les haubergiers soumirent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt de Paris¹. Ces statuts sont peu détaillés, mais on y voit que, comme tous les corps d'état qui servaient les gens de guerre, les haubergiers jouissaient de nombreux privilèges. Leur métier était libre, ils n'avaient donc rien à payer pour s'établir. Ils pouvaient tenir un nombre illimité d'apprentis et travailler à la lumière. Enfin, ils étaient exempts du service du guet, « quar li mestiers est pour servir chevaliers, escuiers et sergens, et pour garnir chastiaux ».

Au treizième siècle, le centre de la fabrication des ouvrages de mailles était la ville de Chambly, près de Beaumont-sur-Oise. Monstrelet l'appelle déjà *Chambly-le-Haubergier*, nom qu'elle conserva longtemps encore après qu'on eut cessé de porter des armures de mailles. Les haubergiers de Paris, qui soutenaient mal cette concurrence, firent reviser leurs statuts au mois d'avril 1407². Ils y représentaient au roi que le métier était déshonoré par plusieurs individus arrivés à la maîtrise sans apprentissage régulier ; « on voit, disaient-ils, pendre aux fenestres de leurs hostels³ enseignes et bannières peintes, faisant démonstration que telz manières de gens sont ouvriers dudit mestier de haubergie, dont ils ne sçavent rien ». Bien plus, ils vendaient des cottes de fer pour des cottes d'acier, de mauvais hauberts d'Allemagne pour de fins hauberts de Lombardie⁴. Trois jurés, élus par les maîtres et confirmés dans leur mandat par le prévôt de Paris, furent désormais chargés de surveiller la fabrication et de soumettre à un sérieux examen tous les ouvriers désireux de s'établir ; après cette épreuve seulement il leur était permis de « mettre à leur huys⁵ perche ou autre chose à laquelle ait pendue⁶ haubergie ». En outre, tout objet dut porter la marque du maître qui l'avait fait, et celui-ci était tenu, avant de conclure un marché, de déclarer à l'acheteur si le haubert proposé était de fer ou d'acier.

Ces précautions n'arrêtèrent pas la décadence de l'armure de mailles, qui, cinquante ans plus tard, avait fait place à l'armure de plates. Toutefois, pendant longtemps encore, le mot *hauber-*

¹ *Livre des métiers*, titre XXVI.

² *Ordonn. royales*, t. IX, p. 205.

³ Aux boutiques de leurs maisons.

⁴ Préambule.

⁵ A leur porte.

⁶ Soit pendue.

¹ Deuxième partie, titre VIII.

² Article 32.

gerie désigna l'ensemble du harnais de guerre. La corporation des haubergiers, dits aussi *haubergiers*, *faiseurs de haubergeons* (petits hauberts), *mailliers*, etc., s'éteignit donc peu à peu, et elle finit par se fondre avec celle des chaînetiers, qui prirent alors le titre de *chaînetiers-haubergiers*.

Hault-banniers. Voy. **Haubaniers**.

Haut-à-bas. Surnom donné aux **Porte-balles**.

Hautboïstes. Faiseurs et joueurs de hautbois. Au dix-huitième siècle, le sieur Thiriot, demeurant rue Dauphine, jouit d'une grande renommée comme facteur de hautbois. Il appartenait à la corporation des luthiers.

Haute-justice (EXÉCUTEURS DE LA). Voy. **Bourreaux**.

Haute-lisseurs et Haute-lissiers. Voy. **Tapissiers**.

Hautes-œuvres (EXÉCUTEURS OU MAÎTRES DES). Voy. **Bourreaux**.

Havage (DROIT DE). Droit qu'avait le bourreau de prendre aux marchands une poignée des grains et légumes verts amenés à la halle.

Dès l'ouverture du marché, il arrivait, suivi de ses valets, et allait prélever sur chaque vendeur son droit de halage. Toutefois, dit l'*Encyclopédie méthodique*¹, « à cause de l'infamie de son emploi et pour l'empêcher de mettre la main dans les sacs, on a réglé son droit à une mesure de fer blanc en forme de cuillère à long manche, avec laquelle il puise les grains sans les toucher ».

Il venait, en effet, percevoir sa redevance en personne, et à mesure qu'on l'acquittait, ses valets marquaient le dos du payeur avec de la craie. Cet usage subsista jusqu'à la Révolution, car Legrand d'Aussy écrivait vers 1780 : « Il y a encore beaucoup de gens qui ont été témoins de ce fait ; et moi-même, j'ai questionné à ce sujet plusieurs hortillons² qui, sans être extrêmement âgés, m'ont dit avoir été marqués ainsi pendant leur jeunesse³ ».

Havée en vieux français signifiait poignée, morceau, etc.

Voy. **Bourreaux**.

Heaumiers. Fabricants de heaumes. Le heaume était l'armure de tête des chevaliers. Une fois son heaume bouclé après le haubert, l'homme d'armes ne pouvait plus guère lever ni baisser la tête, et il ne lui était plus permis de respirer que par les trous percés devant la bouche, de voir que par les œillères, d'entendre que par les ouïes.

Au treizième siècle, les heaumiers formaient, avec les maréchaux ferrants, les greffiers et les vrilliers une seule corporation, qui soumit ses statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau⁴. On y voit que le roi avait donné la

justice professionnelle et les revenus de ce métier au premier maréchal ferrant de son écurie. C'est donc à lui qu'il fallait acheter le droit de s'établir. Les heaumiers jouissaient du hauban. Ils pouvaient avoir un nombre illimité d'apprentis et travailler à la lumière. Chaque maître payait, à la Pentecôte, six deniers pour sa quote part de l'impôt dit *des fers du roi*¹.

La *Taille de 1292* cite sept *hiaumiers*, celle de 1300 en mentionne huit.

La corporation ne tarda pas à se fondre dans celle des armuriers, qui prirent alors le titre d'armuriers-heaumiers. Une ordonnance de 1562² prouve que, dès l'année 1409, cette réunion était effectuée.

Hébergeurs de messagers. Je n'ai trouvé cette profession mentionnée que dans la *Taille de 1313*³.

Voy. **Messagers**.

Heiduques. Valets habillés à la hongroise.

Ils datent de la fin du dix-septième siècle, époque où des prisonniers hongrois s'attachèrent au service de quelques grands seigneurs français. Au dix-huitième siècle, ce n'étaient, le plus souvent, que de solides gaillards armés d'un sabre et vêtus à la hongroise. Ils se faisaient surtout remarquer par leur coiffure, haute de quarante centimètres et dont les boursiers avaient la spécialité. Ces bonnets, ornés de galons et de panaches, se terminaient par une longue queue qui retombait sur l'épaule droite⁴.

Hellebic. Voy. **Hallebic**.

Héminage. Droit prélevé en nature par le seigneur sur le blé vendu. Il était ainsi nommé des mots *mine* ou *hémine* qui désignèrent pendant plusieurs siècles la mesure la plus utilisée pour les grains⁵.

On écrivait aussi *éminage*.

Hémineurs. Voy. **Mesureurs**.

Hennapiers. Voy. **Hanapiers**.

Hénoards. Voy. **Porteurs de sel**.

Hénouars et Hénouarts. Noms que l'ordonnance de février 1415 et celle dite des *Bannières* (1467) donnent aux porteurs de sel.

Hérauts d'armes. Le roi d'armes se nommait toujours Montjoie-Saint-Denis. Les hérauts d'armes portaient le nom de diverses provinces. Trabouillet décrit ainsi leur office :

« Le Roy et les hérauts d'armes sont vêtus aux cérémonies de leurs cottes d'armes de velours violet cramoisi, chargées devant et derrière de trois fleurs de lis d'or, et autant sur chaque manche, où le nom de leur province est écrit en broderie d'or. De plus, le roy d'armes Montjoie

¹ Commerce (1783), t. II, p. 527.

² Maraîchers.

³ *Vie privée des François*, édit Roquefort, t. I, p. 163.

⁴ *Libre des métiers*, titre XV.

¹ Voy. ci-dessus les articles *Fers du roi* et *Hauban*.

² Dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1128.

³ Voy. page 104.

⁴ *Encyclopédie méthodique*, manufactures, t. I, p. 88.

⁵ *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, t. I, p. CXLIV.

Saint-Denis, met une couronne royale au dessus de ces fleurs de lis. Ils portent une toque de velours noir, ornée d'un cordon d'or, et ont des brodequins pour les cérémonies de paix et des bottes pour celles de guerre. Ils sont revêtus, aux pompes funèbres des rois et des princes, par dessus leur cotte d'armes, d'une longue robe de deuil traînante, et tiennent un bâton, dit caducée, couvert de velours violet et semé de fleurs de lis d'or en broderie. Ils portent aussi la médaille du Roy pendue au col.

» Les poursuivans d'armes, quoi qu'ils soient habillés presque de même façon, ne portent point de bâton, n'ayant rien à commander, et n'étant que comme les aides des hérauts d'armes.

» Leur fonction ¹ est d'aller dénoncer la guerre, et sommer les villes de se rendre ; de publier la paix ; d'assister aux sermens solennels, aux États-généraux, aux juremens de paix et aux renouvellemens d'alliance ; au sacre, où ils font largesse au peuple de pièces d'or et d'argent ; de se trouver aux pompes funèbres des rois, des reines, des princes et des princesses du sang.

» Ils marchent devant le Roy, lorsqu'il va à l'offrande le jour de son sacre. Ils assistent aux mariages des rois et des reines, aux cérémonies des chevaliers du Saint-Esprit, aux festins royaux, comme aussi aux baptêmes des Enfans de France, où ils font largesses de pièces d'or et d'argent. Aux obsèques des rois, dans la chambre du lit de parade où le corps du défunt ou son effigie paroît, il y a toujours deux hérauts d'armes, qui se tiennent jour et nuit au pied du lit de parade, et qui présentent le goupillon aux princes, prélats et autres de la qualité requise qui viennent jeter de l'eau bénite. Ils font aussi d'autres fonctions aux funérailles ² ».

Herbières. Récolteuses, vendeuses d'herbes.

Herboristes. La Taille de 1292 cite ⁷ *erbiens*, que l'on peut considérer comme les ancêtres de nos herboristes. A cette époque, on les voyait parfois attirer la foule dans les carrefours, autour d'un tapis bariolé, et débiter leurs simples à grand renfort de hâbleries ³.

Ils ne se bornaient pas à cela, car les statuts de la Faculté de médecine en 1281 et le concile d'Avignon en 1337 s'élevèrent contre l'ingérence des apothicaires et des herbiers dans l'art médical. Ils interdirent à ces derniers de visiter aucun malade, même de fournir aucun remède altérant ou laxatif sans ordonnance de médecin ⁴. Nous n'en voyons pas moins Perronnelle, l'herbière, appelée en consultation ⁵ de Paris à Conflans par la comtesse Mahaut d'Artois ⁶. La corporation, si bien soutenue, empiète de plus en plus sur le domaine médical. Au quatorzième

siècle, les herbiers ne se contentent pas de débiter des simples, une ordonnance d'août 1353 leur reconnaît le droit de préparer des emplâtres et des clystères ; on leur demande seulement d'administrer ceux-ci « bien et loyaument », et d'avoir toujours dans leur officine du « sucre bon et convenable ¹ ». Ils restaient d'ailleurs dans la dépendance de la Faculté, puisque, avant d'exercer, ils devaient prêter serment entre les mains du doyen ².

Ce serment fut supprimé ; mais, au dix-huitième siècle encore, les herboristes n'étaient admis à exercer qu'après avoir « été examinés sur la connoissance des plantes et racines qui sont en usage dans la médecine ³ ». L'*Almanach Dauphin* cite les deux principaux herboristes établis à Paris en 1777 :

« FAVIER, botaniste suisse, rue Baillette ⁴, tient assortiment considérable de plantes balsamiques de Suisse, propres à la guérison de plusieurs sortes de maladies.

GILOT (Edme), rue de l'Arbre-Sec, au coin de celle Baillette, distribue à un prix modique la plante que les botanistes nomment *thlarpi* ⁵ champêtre, qui délivre absolument et sans retour de l'incommodité des punaises ».

Pendant longtemps, le mot *arboristes* a désigné tout à la fois les pépiniéristes et les herboristes. Ces derniers sont encore dits parfois *coupeurs de racines, cueilleurs d'herbes*, etc.

Hercules. Dans les théâtres forains, personnages qui avaient la spécialité des tours de force.

Celui qui s'exhiba en 1714 à la foire Saint-Laurent paraît n'avoir guère été surpassé, au moins pour la hâblerie. D'une main, il soulevait et tenait suspendu en l'air un cheval et son cavalier. Il s'étendait entre deux chaises, la tête sur l'une, les talons sur l'autre, et ainsi placé, il supportait sur son ventre cinq ou six hommes fort lourds. On lui mettait sur la poitrine une enclume pesant 600 livres, et sur laquelle deux maréchaux brisaient une épaisse barre de fer. Deux chevaux attelés à sa personne ne pouvaient le faire bouger. Le prospectus que je copie ⁶ ajoute : « et en cas que l'on dise que les chevaux que l'on attache peuvent estre instruits à ne pas tirer, les personnes de qualité qui en ont de vigoureux peuvent les faire venir pour s'en servir et oster tout soupçon ». Notez que tous ces engagements étaient pris « par permission du Roi et de monsieur le lieutenant général de police ».

Je mentionnerai encore l'hercule qui attirait la foule chez Nicolet en 1782. Il soutenait sur son dos le poids d'une table chargée de dix-sept hommes, dont un géant de dix-sept pieds et demi ; plus tard, le géant fut remplacé par trois hommes de taille ordinaire, ce qui porta à vingt

¹ Celle des hérauts d'armes.

² Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 570.

³ Biblioth. nationale, manuscrit français n° 1635, f° 80. Voy. aussi A. Jubinal, (*Œuvres de Rutebeuf*, t. II, p. 51, et t. III, p. 182.

⁴ Voy. Chomel, *Essai historique sur la médecine*, p. 128.

⁵ Année 1319.

⁶ J.-M. Richard, *Mahaut, comtesse d'Artois*, p. 155.

¹ Dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. IV, p. 459.

² Chomel, p. 137.

³ Abbé Jaubert, t. II, p. 393.

⁴ Rue Baillet.

⁵ Sans doute le thlaspi.

⁶ Bibliothèque Mazarine, recueil n° A 15561, 52^e pièce.

le nombre des individus en équilibre sur la table. Le chirurgien, J.-J. Sue, grand-père du romancier, crut devoir conduire ses élèves chez Nicolet pour leur faire admirer la structure de cet athlète ¹.

Il paraît que les femmes fournissaient aussi des hercules. Un *guide* de 1757 fait figurer les FEMMES-FORTES parmi les bateleurs qui émerveillaient alors Paris. On les voit, écrit-il, porter des poids de cent jusqu'à deux cents livres avec leurs cheveux ; marcher nus pieds sur des charbons ardents ou sur du fer chaud ; « empoigner à main nue des barres de fer rouge et endurer dans la bouche du plomb fondu, en se frottant auparavant les pieds, les mains et la bouche d'une huile et autres liqueurs d'une composition incombustible. On les voit pour le même prix et aux mêmes endroits que les marionnettes ² ».

Voy. Bateleurs et Femmes à barbe.

Herniaires. La réduction des hernies fut durant bien longtemps réservée aux inciseurs, qui, avant le seizième siècle, avaient déjà fait une étude assez sérieuse de cette affection. Dès 1556, on en trouve huit espèces différentes de hernies décrites dans un volume ³ publié par le plus savant anatomiste de France après Paré, Pierre Franco, qui n'était pas chirurgien, pas même barbier, mais simple inciseur. Au siècle précédent, Marco Gatinaris, médecin de Pavie, s'était appliqué à la cure des hernies, et il célèbre les heureux effets des brayers que fabriquait un forgeron de ses amis.

Brayer était alors, et resta jusqu'au dix-huitième siècle, le nom donné aux bandages herniaires ; et, comme leur armature était revêtue de peau de chamois, les ouvriers employés à cette fabrication faisaient partie de la corporation des boursiers. En vertu d'une fondation spéciale, les religieux du couvent des Grands-Augustins, situé sur le quai de ce nom, distribuaient pour rien des brayers aux pauvres gens affligés de hernies.

Celles-ci furent d'abord appelées *hargnes*. « Ce mot de hargne, écrit Ambroise Paré, a été donné à ceste maladie, parce que ceux qui en sont vexez, par la douleur qu'ils sentent, coutumièrement sont hargneux, c'est-à-dire mal-plaisans et criars ⁴ ». Ménage nous apprend que « plusieurs disent *hargne*, mais le bel usage est pour *hergne* ⁵ ». Furetière, en 1701, veut que l'on écrive *hernie* et que l'on prononce *hergne* ⁶. Enfin, suivant le *Dictionnaire de Trévoux* en 1771, « on dit *hernie* et jamais *hergne* ⁷ ».

Vers la fin du dix-septième siècle un sieur Trimont de Cabrières, prieur de Saint-Geniès de Malgoires, confia à Louis XIV un remède infaillible pour la guérison des hernies. Il consistait tout simplement en un mélange d'esprit

de sel ¹ et de vin rouge, dont on stimulait l'action par l'emploi d'emplâtres astringents. Le roi s'était engagé à ne révéler la composition de ce spécifique qu'après la mort du prieur ; il le préparait donc de ses propres mains, afin d'en fournir aux malades.

« Ce fut pour lors, écrit Dionis ², qu'on découvrit combien de gens étoient affectés de descentes, par le grand nombre de ceux qui venoient demander ce remède. On s'adressoit au premier valet de chambre du Roy en quartier, on luy donnoit un petit billet de l'âge de celui ou de celle qui avoit besoin du remède. Quelques jours après, on retournoit quérir un petit panier d'ozier, dans lequel il y avoit trois bouteilles de chopine chacune pleine de vin mélangé, dont on prenoit pendant vingt et un jours. Il y avoit aussi dans ce panier des emplâtres convenables et particuliers à cette maladie. De ceux qui ont pris ce remède, les uns ont assuré d'en avoir été guéris ou soulagez, les autres ont dit qu'il ne leur avoit rien fait. Je conseillerois néanmoins de s'en servir, car quoique le bandage aidé de l'emplâtre astringent suffise souvent pour la cure de cette infirmité, il est vray toutefois que l'esprit de sel mêlé dans le vin ne peut faire que du bien ».

N'en déplaise à Dionis, ce remède devait être tout aussi efficace que celui dont certains charlatans préconisaient l'emploi, et qui consistait à « fendre un chêne et faire passer trois fois le malade dedans ³ ».

Les statuts accordés aux chirurgiens en 1699 et en 1768 réglèrent la condition des membres de la communauté qui se consacraient spécialement à la cure des hernies. Les statuts de 1768 leur défendent de prendre tout autre titre que celui d'*experts-herniaires*. Pour être admis à exercer, ils devaient avoir servi pendant deux ans, soit chez un chirurgien, soit chez un expert herniaire, et subir deux examens au collège de chirurgie en présence du doyen de la Faculté de médecine. En 1699, ils ne pouvaient « faire aucune opération ni incision, mais seulement l'application des bandages », interdiction stipulée d'une manière moins formelle dans les statuts de 1768.

Il y avait à Paris en 1760 trois chirurgiens faisant de la cure des hernies leur spécialité, et dix-sept experts-herniaires reçus à Saint-Côme, parmi lesquels on remarque deux « demoiselles ⁴ ». Les plus habiles d'entre eux sont signalés en ces termes dans un ouvrage publié en 1777 ⁵ :

« BROGNARD, *rue de la Vieille-Monnoye*. — Inventeur de nouveaux bandages élastiques très doux et très commodes.

DHIRIBAREN, *rue de la Harpe*. — Élève du sieur SORRAY ⁶, est connu avantagusement par

¹ É. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 396.

² Jèze, *État de Paris*, édit. de 1757, p. 179.

³ *Petit traité contenant une des parties de la chirurgie, laquelle les chirurgiens-herniers exercent*.

⁴ *Œuvres*, p. 303.

⁵ *Dictionnaire étymologique*, p. 398.

⁶ *Dictionnaire universel*, au mot *Hernie*.

⁷ Tome IV, p. 804.

¹ Acide chlorhydrique.

² *Opérations de chirurgie*, p. 269.

³ J.-B. Thiers, *Traité des superstitions*, t. I, p. 383.

⁴ Jèze, *État de la ville de Paris*, etc., édit. de 1760, p. 5.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*.

⁶ Je le trouve nommé ailleurs Sorraiz, et qualifié de « chirurgien espagnol ».

une nouvelle méthode concernant la forme et construction des bandages propres à la guérison des hernies.

JUVILLE, *rue des Fossés-Saint-Germain l'Auxerrois*, vis-à-vis la colonnade du Louvre. — Indépendamment des différens bandages dont il fait usage, il donne avis qu'il vient d'en inventer un, d'une nouvelle construction, pour les hernies ventrales et ombilicales, dont la mécanique, qui est très simple, n'a pas une ligne d'épaisseur.

MARCHAIS, *carrefour de l'École*. — Chirurgien en charge de Mgr le comte de Provence, expert pour les descentes.

ROSE, *rue Sainte-Marguerite*, fauxbourg Saint-Germain. — Expert reçu à l'école de chirurgie, un des plus habiles pour la construction des bandages élastiques pour la guérison des hernies ou descentes *.

Herniers et Hernistes. Même sens que **Herniaires**.

Herpeurs. Voy. **Harpeurs**.

Heures. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen âge, les heures sont souvent désignées par les sonneries des églises et des couvents.

Au treizième siècle, les cloches sonnaient :

Matines, à minuit.

Laudes, à trois heures du matin.

Prime, à six heures.

Tierce, à neuf heures.

Septe, à midi.

None, à trois heures.

Vêpres, à six heures.

*Complies*¹, à neuf heures.

C'étaient là les *heures canonicales* observées partout. Mais il y avait, en outre, dans chaque église, dans chaque couvent, d'autres offices annoncés aussi par le son des cloches, et dont l'heure était bien connue des habitants du quartier. On les nomma un peu plus tard les *petites heures*. Le samedi, par exemple, les fileuses de soie cessaient leur travail en hiver à six heures, et en été « puis que le ausmone est sonée à Saint-Martin des Champs² ». Les meuniers ne devaient pas moudre le dimanche depuis « que li eaue benoite est faite à Saint-Liefroy³ dessi adont⁴ que l'on sone vespre⁵ ». Cette bénédiction de l'eau est une cérémonie qui précède la grand'messe.

Hiaumiers. Voy. **Heaumiers**.

Hieurs. La hie est un « billot de bois qui sert à enfoncer des pavés ou des pilotis, et qui se nomme aussi *demoiselle* dans le premier de ces deux usages, et *mouton* dans le second⁶ ».

Celui qui s'en sert est un *hieur*¹. Le *Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI* raconte qu'en 1413, lorsque l'on commença la construction du pont Notre-Dame, le roi « frappa de la hie sur le premier pieu et le duc de Guienne, son aîné fils après...² ».

Voy. **Sonneurs**.

Historieurs. Nom souvent donné aux enlumineurs. Aux treizième et quatorzième siècles, les livres illustrés, ornés de miniatures, étaient dits *historiés*.

Hommes (MARCHANDS D'). Voy. **Recruteurs**.

Hommes d'affaires. « Agents des riches bourgeois qui ne peuvent ou ne veulent pas se donner la peine qu'exige d'eux la culture des biens, ou qui n'ont pas assez d'intelligence pour faire valoir leurs terres ». Ce mot était donc alors synonyme de *régisseur*. L'abbé Jaubert, à qui j'emprunte cette définition ajoute : « L'homme d'affaires fait à peu près les mêmes fonctions chez le bourgeois que l'économe ou le procureur dans les monastères, et l'intendant dans les grandes maisons³ ».

Voy. **Agents d'affaires**.

Hommes de chambre. Voy. **Valets de chambre**.

Hommes de confiance. Voy. **Domes-tiques**.

Hommes de peine. Ils appartenait à la classe des *gagne-deniers*⁴, et avaient pour patron saint Christophe.

Hongrieurs. Voy. **Hongroyeurs**.

Hongroyeurs. L'art de hongroyer le cuir serait, dit-on, originaire du Sénégal ; il aurait été apporté en Europe vers le milieu du seizième siècle par un sieur Boucher, fils d'un tanneur de Paris. Nous voyons cependant, un peu plus tard, Henri IV envoyer en Hongrie un habile tanneur nommé Roze ou Larose, pour retrouver ce secret, qui sans doute avait été perdu.

Aussitôt de retour, Rose établit une manufacture de cuirs hongroyés, mais, comme beaucoup d'autres créations de ce genre, celle-ci ne paraît pas avoir survécu au règne de Henri IV.

En effet, par lettres patentes du 5 juin 1666, Louis XIV accorda à un sieur Bonnet le privilège de ce procédé de tannage, « à charge par lui de faire des apprentifs pour rendre le secret public après douze années ; lesquels apprentifs seront receus et admis aux maistrises de tanneurs et corroyeurs dans les formes ordinaires ». C'est au mois de novembre 1680 que la nouvelle communauté reçut ses statuts. Elle était composée seulement de douze maîtres appelés *hongrieurs*.

¹ Voy. tous ces mots.

² *Livre des métiers*, titre XXXV, art. 3.

³ La chapelle Saint-Leufroi, située à l'entrée du Pont-au-Change.

⁴ Jusqu'à ce.

⁵ *Livre des métiers*, titre II, art. 3.

⁶ Littré, *Dictionnaire*.

¹ Ducange, *Glossarium*, au mot *hiator*.

² Éd. Tuetey, p. 31.

³ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 396.

⁴ Voy. ce mot.

« Les douze maîtres hongrieurs, dit l'article 1^{er}, élaboreront, appareilleront et passeront les cuirs en la véritable manière de Hongrie ». Chacun d'eux put avoir à la fois quatre apprentis, dont le service était fixé à quatre ans et devait être suivi de deux ans de compagnonnage. L'article 10 statue que « le sel de morue nécessaire pour perfectionner le cuir de Hongrie sera déposé dans un grenier à part, et fourni de temps en temps aux jurés hongrieurs. Deux jurés administraient la communauté, dans laquelle pouvaient être incorporés les maîtres tanneurs, qui prirent dès lors le titre de *tanneurs-hongroyeurs* ».

En 1698, une manufacture s'établit à Saint-Cloud, près Paris. Elle se transporta ensuite dans le faubourg Saint-Antoine ; mais les jardiniers du voisinage prétendirent que des eaux polluées sortant de la fabrique contaminaient leurs légumes. Il fallut donc déménager encore. Cette fois, le métier trouva asile à Saint-Denis, et tous les produits qui en sortirent portaient ces mots imprimés en creux : *manufacture royale de cuir de Hongrie de Saint-Denis*.

En 1716, les bourreliers obtinrent le droit de hongroyer les cuirs dont ils se servaient. Peu après, la fabrication fut déclarée libre ¹.

Les hongroyeurs s'étaient placés sous le patronage de sainte Élisabeth.

Honouarts. Voy. Porteurs de sel.

Hôpital-Général (MAÎTRES DE L'). En vertu de l'article 55 de l'édit d'avril 1658, chaque corporation était tenue de fournir, lorsqu'elle en était requise, deux compagnons pour enseigner leur métier aux enfants élevés dans cet hôpital. Après six ans de séjour, ces compagnons recevaient des lettres de maîtrise, sur un certificat signé des administrateurs.

Hoquetonniers. Faiseurs de hoquetons.

On appelait, au treizième siècle, hoqueton, auqueton, gambeson, gambaison ou cotte gambaisée le doublet ² destiné aux hommes d'armes. Il se portait sous le haubert ou cotte de mailles et était fortement rembourré de ouate. C'est même de là qu'il tirait ses différents noms ; gambois ou gambais en vieux français signifiaient bourre, et les statuts donnés aux pourpointiers en juin 1323 leur enjoignent de mettre au moins trois livres de coton dans chaque hoqueton. Le hoqueton, toujours piqué et rembourré, devint par la suite un vêtement de dessus à l'usage des militaires et des civils, des femmes comme des hommes.

La *Taille de 1292* mentionne quatre *auquetonniers*, les recensements de 1300 et de 1313 n'en citent aucun, probablement parce que cette petite communauté était déjà réunie soit aux coute-pointiers, faiseurs de couvertures piquées, soit aux pourpointiers.

Voy. Tailleurs.

Horlogers. Le roi Charles V, qui possédait un sablier et trois horloges ¹, eut, vers 1370, l'idée d'établir au centre même de Paris, dans une des tours du Palais, une grande horloge sonnante qui put fournir l'heure à toute la ville. Mais il n'existait alors en France aucun ouvrier capable de mener à bien un tel travail. Le roi appela donc d'Allemagne un habile homme appelé Henri de Vic ; il le logea dans la tour même et lui accorda six sous parisis par jour pour ses honoraires. Henri de Vic employa huit années pour parfaire son œuvre, dont l'historien Froissart nous a conservé la description ². Quelque grossier qu'en fût le mécanisme, les résultats qu'il donna excitèrent un véritable enthousiasme, et Charles V fit construire de semblables horloges au château de Vincennes qu'il venait d'achever, et à l'hôtel Saint-Paul, vaste résidence où il allait oublier les soucis de la royauté.

La construction des horloges reçut d'importants perfectionnements durant le seizième siècle, époque où l'on vit apparaître les réveils et les montres. Jusque-là, la fabrication des instruments destinés à mesurer le temps était restée libre, mais elle s'était tout naturellement concentrée entre les mains de quelques ouvriers habiles à travailler les métaux. On lit, en effet, dans les *Comptes de l'hôtel* ³, à la date de 1380 : « A Robert d'Oregny, fevre ⁴, pour appareiller l'oreloge du Roy qui estoit despécié, 16 s. p. » ; et dans un compte de 1407 : « A Jehan d'Allemagne, serrurier, pour un mouvement ou petite orloge acheté de lui pour mettre en la chambre de Madame ⁵ ».

En 1544, sept industriels qui avaient fait de la fabrication des horloges leur spécialité, présentèrent requête à François 1^{er}, le suppliant de les constituer en communauté. Ils exposaient au roi combien il était nécessaire « pour le bien public, qu'il y ayt personnaiges experts, cognoissans et sachans seurement l'ouvrage et besogne ou art et mestiers de l'orlogeur, et qu'ilz facent iceulx ouvrages de bonnes matières et étoffes ⁶ ».

Des lettres patentes, datées de Saint-Maur-des-Fossés et accordées au mois de juillet, donnèrent ainsi satisfaction à la demande des horlogers :

La durée de l'apprentissage était fixée à six ans.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti. Il lui était cependant permis d'en prendre un second quand le premier avait achevé sa quatrième année d'apprentissage.

Avant d'engager un apprenti ou un ouvrier ayant déjà servi, il fallait s'assurer que leur dernier maître n'avait pas eu à se plaindre d'eux.

Tout compagnon, avant d'être admis à la maîtrise, devait parfaire le *chef-d'œuvre*. Les fils

¹ *Inventaire des meubles de Charles V*, nos 2120, 2332 et 3067.

² Voy. A. Scheler, *Poésies de Froissart*, t. I, p. 58.

³ Publiés par Douët-d'Arcq, p. 176.

⁴ Terme générique qui désignait tous les ouvriers travaillant les métaux.

⁵ De Laborde, *Notice des émaux*, t. II, p. 415.

⁶ Matières premières.

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 397. — Lalande, *Art de l'hongroyeur*, dans J.-E. Bertrand, *Description des arts et métiers*, t. III, p. 380. — J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 447.

² Voy. ci-dessus l'art. Doubletliers.

de maître étaient astreints seulement à l'*expérience*, épreuve beaucoup moins compliquée.

Tout maître devait tenir « boutique et ouvrir ¹ ouvert répondant sur rue ».

Les maîtres pouvaient seuls « faire horloges ou réveils matin, montres grosses ne menues, et autres ouvrages dudit mestier d'orlogers ».

Chaque maître était tenu d'appliquer sur tous les objets fabriqués par lui une marque spéciale et personnelle.

La corporation était administrée par deux jurés, élus pour deux ans.

Ces premiers statuts furent confirmés sans changements par Charles IX en novembre 1572, et vingt-quatre ans après, le nombre des horlogers établis à Paris était de vingt-deux ².

Dès le milieu du seizième siècle, on voit les montres affecter les formes les plus diverses. On les fit rondes, ovales, hexagonales, rectangulaires, sphériques ; on leur donna l'apparence d'une coquille, d'une étoile, d'un livre, d'une olive, d'un cœur, d'une fleur de lis, d'un gland, d'une poire, d'une tête de mort, d'une croix de Malte ou d'une croix latine ³. Bijoux destinés à faire partie de la toilette et à rester en vue, on eut des montres couvertes de fines miniatures, des montres de cristal, d'argent émaillé, de vermeil et d'or ⁴. Les grandes dames, les gentilshommes portaient leur montre pendue au cou par un cordon ou une chaîne, et étalée sur la poitrine. Lestoile raconte, à la date du 3 mars 1588, « qu'un jeune garçon de Normandie, aiant esté surpris, coupant la monstre d'orloge d'un gentilhomme, qu'il portait au col », fut aussitôt pendu.

En général, ces montres variaient à peu près d'un quart d'heure par jour. On en fabriqua de si petites, que les femmes s'en servaient comme pendants d'oreilles ⁵.

En 1646, les horlogers rédigèrent de nouveaux statuts, qui leur furent accordés par lettres patentes du 20 février.

Les maîtres peuvent désormais avoir autant d'apprentis qu'ils voudront, mais le nombre des maîtres est limité à soixante-douze, et lorsqu'il se produit une vacance, les fils de maître doivent toujours être préférés aux autres apprentis.

La durée de l'apprentissage est fixée à huit ans au lieu de six.

Pour être reçu maître avant l'expiration des huit années, il fallait une décision royale. André-Charles Caron, père de Beaumarchais, devint ainsi maître horloger sans avoir servi pendant le temps voulu comme apprenti. Dans la requête qu'il adressa au roi pour obtenir cette faveur, il fit valoir son titre d'apostat. Il était en effet protestant, comme son père Daniel Caron, horloger établi à Lizy-sur-Ourcq, et avait abjuré le

7 mars 1721. Beaumarchais naquit donc catholique d'un père protestant rentré dans le giron de l'Église ¹.

En dehors de ses apprentis, chaque maître pouvait avoir un *alloué*, engagé pour le temps et aux conditions stipulés entre les parties.

Un compagnon n'était admis à changer de maître qu'avec le consentement de celui qui l'employait. S'il abandonnait l'atelier, il devait sortir de Paris, et n'y rentrer que trois mois après.

Les jeunes gens ayant fait leur apprentissage à Paris pouvaient seuls aspirer à la maîtrise.

Nul ne doit être reçu maître qu'après avoir parfait le *chef-d'œuvre*. La nature du *chef-d'œuvre* est déterminée par les jurés assistés des anciens ; le moins compliqué qu'ils peuvent ordonner est « une horloge à réveil-matin ». On entendait par horloge à réveil-matin une montre sonnant l'heure, la demie, et ayant en outre un réveil ².

Les maîtres ne doivent employer aucun ouvrier travaillant dans les lieux privilégiés ³, à moins que ces ouvriers n'aient été reçus maîtres horlogers de Paris.

La veuve d'un maître est autorisée à continuer le commerce de son mari, mais elle ne saurait avoir d'apprenti.

Les maîtres « feront dire et célébrer une messe tous les premiers dimanches du mois, pour prier Dieu pour la prospérité du Roy, de la Roynie et de Messieurs les Princes de leur bon Conseil ».

L'Italie et la Hollande se partagent la gloire de la grande découverte qui créa l'horlogerie moderne. C'est à Pise, en 1583, que Galilée conçut la première idée du pendule ; c'est en 1657 que Christian Huygens, savant mathématicien de La Haye, présenta aux États généraux de Hollande la première *pendule* qui ait été construite. Un de ses compatriotes, nommé Fromentil, transporta, peu d'années après, cette invention en Angleterre ⁴, d'où, perfectionnée par la découverte des propriétés de la *cycloïde*, elle arriva en France. On posséda, dès lors, sous le nom de *pendule*, une horloge à peu près parfaite, aussi parfaite que peut l'être une œuvre humaine.

Les Martinot et les Bidault furent les chefs de deux dynasties d'horlogers qui, pendant un siècle et demi, occupèrent dans les galeries du Louvre les logements réservés par le roi aux plus habiles artistes de Paris. Un des Martinot, attaché à la religion réformée, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et fonda à Londres une maison qui devint célèbre. En 1712, Louis XIV avait pour horlogers Louis-Henry Martinot, Augustin-François Bidault et Jérôme Martinot : ils servaient par quartier, recevaient 395 livres de gages, dînaient au château à la table des valets de chambre, et

¹ Atelier.

² Voy. le *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, année 1885, p. 166.

³ Toutes ces formes sont représentées dans la belle collection de montres qu'a réunie M. Paul Garnier.

⁴ Voy. le *Catalogue de la collection Soltykoff*, p. 111 et suiv.

⁵ J. Alexandre, *Traité général des horloges*, p. 239.

¹ Voy. L. de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, t. I, p. 21 et suiv.

² Claude Raillard, *Extraits des principaux articles des statuts des maîtres horlogers de Paris*, 1752, in-4°, p. 115.

³ Voy. ce mot.

⁴ Les premières pendules qu'on y ait vues datent de 1662. Voy. Derham, *Traité d'horlogerie*, p. 171.

entraient chez le roi avec les premiers gentilshommes de la chambre. Chaque matin, pendant qu'on habillait le roi, l'horloger de service remontait et mettait à l'heure la montre qu'allait porter le souverain ¹.

Les 26 juillet 1707 et 23 octobre 1717, les statuts des horlogers avaient reçu quelques modifications sans importance; ils furent renouvelés par lettres patentes du 30 mars 1719. Leur principal objet est de régler les droits à payer pour l'enregistrement des brevets d'apprentissage et pour la réception à la maîtrise. Elles insistent aussi sur la nécessité du *chef-d'œuvre*, qui doit être exigé de tous les aspirants, même des fils de maître, et qui consistera désormais à exécuter « une horloge à réveil ou répétition ». On espérait ainsi relever la fabrication française, que la révocation de l'édit de Nantes avait ruinée ².

Vers 1718, un savant industriel anglais, nommé Henri Sully, était venu proposer au Régent d'organiser chez nous une école d'horlogerie. Le duc d'Orléans lui ayant promis son appui, Sully se rendit à Londres, choisit une cinquantaine de bons ouvriers, paya leurs dettes et les amena à Versailles. Ils furent installés rue de l'Orangerie, dans un grand hôtel qui porte aujourd'hui les numéros 14 et 16 ³. Law, alors à l'apogée de sa faveur, prit l'établissement sous son patronage; Sully y fut logé, il y eut « un maître d'hôtel, des domestiques, une chaise roulante, etc. ⁴ ». Dès le mois de janvier 1719, Law présentait au Régent la première montre sortie de la nouvelle manufacture, dont le succès semblait assuré. Elle ne survécut cependant pas aux désastres qui suivirent la chute de Law. Sully, abandonné par son protecteur, céda aux instances de l'ambassadeur d'Angleterre; il retourna à Londres avec ses ouvriers, et dans une pièce publiée vers 1750, je lis encore cette phrase : « Un cocher de fiacre ne porteroit pas une montre qu'elle ne fût angloise ⁵ ».

Les horlogers étaient alors divisés en trois classes : les *horlogers-grossiers*, qui fabriquaient les ouvrages les moins délicats, tels que tournebroches, grandes horloges d'église, carillons, etc.; les *horlogers-penduliers*, et les *horlogers-menusiers*; ces derniers, les plus habiles de la corporation, avaient la spécialité des montres, des pendules à équation, etc.

Vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de 180 environ. Comme la plupart des corporations appelées à travailler les métaux, celle des horlogers avait pour patron saint Éloi.

Pendant tout le dix-huitième siècle, les élégants et les grandes dames portaient deux montres; souvent, l'une était en argent, et l'autre en or ¹. Au commencement du siècle, on pouvait se donner des airs de petit-maître à peu de frais, en étalant sur le gilet le cordon ou la chaîne retenus dans les goussets par un objet quelconque ². On dut ensuite exhiber les deux montres qui, ornées de bruyantes breloques ³, pendaient à découvert à droite et à gauche, sur le devant de la culotte ou de la jupe ⁴. Cette mode, précieuse pour les voleurs, fut de longue durée. On en vint pourtant à n'avoir qu'une montre et à la mettre dans la poche; mais les premières femmes qui se montrèrent si sages « scandalisèrent autant que si elles eussent fait une indécence » : c'est madame de Genlis ⁵ qui le dit.

Au mariage des princesses, on voyait toujours figurer dans la corbeille un grand nombre de montres. La mariée n'en conservait que quelques-unes, et offrait les autres à son entourage. Il y avait cinquante et une montres dans la corbeille de Marie-Antoinette ⁶.

Les horlogers de Paris avaient pris pour armoiries : *D'azur, à une pendule d'or, accostée de deux montres d'argent marquées de sable*, armoiries qui sont ordinairement accompagnées d'une devise un peu prétentieuse : *Solis mendaces arguit horas*. C'était sans doute là une fière réponse à la phrase de Virgile :

..... Solem quis dicere falsum
Audeat ? ⁷

Mais l'honneur d'avoir découvert les irrégularités de la marche supposée du soleil n'appartient pas aux horlogers : l'astronome Hipparque les avait constatées un siècle avant la naissance de Virgile. La vérité est que, en les supposant ignorées, elles eussent été révélées le jour où Huygens eut l'idée d'appliquer le pendule à la marche des horloges.

Je trouve les horlogers nommés *orlaugeurs* au quatorzième siècle; *orlogeurs* au quinzième siècle; *composeurs d'oreloges* au seizième siècle; *horlogeurs* au dix-septième siècle; etc., etc.

J'ai donné ci-dessus page 13 la formule d'un contrat d'allouage, et page 30 la formule d'un contrat d'apprentissage concernant la corporation des horlogers. *

Voy. Heures.

Horlogeurs. Voy. Horlogers.

Horticulteurs. Ce mot ne figure pas encore, en 1814, dans le *Dictionnaire de l'Académie*. L'édition de 1835 l'accueille enfin ⁸, et le

¹ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 181 et 270.

² Voy. ci-dessus l'art. Édit de Nantes.

³ J.-A. Leroy, *Histoire des rues de Versailles*, p. 489.

⁴ H. Sully, *Règle artificielle du temps*, édit. de 1737, p. 390.

⁵ Voy. Éd. Fournier, *Variétés historiques*, t. II, p. 54. — Des lettres patentes datées de Versailles, 17 janvier 1787, ordonnèrent la création d'une manufacture royale d'horlogerie à Paris. V. Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXVIII, p. 313.

¹ *Lettres de la princesse Palatine*, 7 juillet 1718 et 20 mars 1721.

² *Mémoires secrets*, 12 janvier 1780, t. XV, p. 17.

³ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. X, p. 233.

⁴ Voy. Reiset, *Libre-journal de M^{me} Eloff*, t. I, p. 369.

⁵ *Dictionnaire des étiquettes de la cour*, t. I, p. 402.

⁶ *Description et relation de tout ce qui s'est passé...* Biblioth. Mazarine, manuscrit coté 2937.

⁷ *Géorgiques*, lib. I, ver. 463.

⁸ Tome I, p. 902.

définit ainsi : « Celui qui s'occupe de perfectionner la culture des jardins ».

Hortillonners. Hortillons. Hortolains. Hortolans. Voy. **Maraichers**.

Hostelains. Hostelenchs ¹. **Hoste-leurs. Hosteliers.** Voy. **Hôteliers**.

Hostiers. Voy. **Concierges et Hot-teurs**.

Hostriciers. Officiers de vénerie qui avaient soin des autours ².

Hôtel-Dieu (MAÎTRES DE L'). Les garçons chirurgiens, les garçons apothicaires, les ouvriers boulangers, serruriers, charpentiers, maçons, etc. qui servaient ou travaillaient dans l'Hôtel-Dieu obtenaient, après un certain temps (six ans en général), la maîtrise gratuitement et sans chef-d'œuvre ³.

Hôteliers. L'hôtellerie est antérieure à l'auberge. La *Taille de 1292* mentionne 24 *osteliers* et *hosteliers*.

L'ordonnance du 29 novembre 1407 enjoint aux hôteliers de faire savoir chaque jour au prévôt de Paris le nom des gens qu'ils logeront ⁴. Celle du 11 mars 1498 charge les officiers publics de taxer les vivres, vêtements, fourrages, etc. qui seront fournis aux voyageurs dans les hôtelleries ⁵. Celle de janvier 1560 défend à toutes personnes de loger plus d'une nuit « des gens sans aveu ou inconnus », et exige qu'ils soient dès le lendemain « dénoncés à justice ⁶. L'ordonnance de mars 1577 fait mieux ; elle statue que désormais, nul ne pourra « tenir hostellerie, cabaret ou taverne, sans avoir pris lettres de permission ». Chaque maison de ce genre devra être pourvue d'une enseigne portant ces mots : *Hostellerie, cabaret ou taverne, par permission du roi* ⁷.

On trouve dans l'*État ou tableau de la ville de Paris*, publié ⁸ en 1760 la liste, par quartiers, des *hostels* et *chambres garnies*, indiquant pour chacun son enseigne, le nom du propriétaire, le prix du logement et des repas. Dans les plus humbles, le repas coûte de quatre à six sous ; dans les plus riches, où le logement varie de quinze à cent cinquante livres par mois, aucun repas ne dépasse quarante sous ⁹. Dix-sept ans plus tard, les prix n'ont guère augmenté. Je copie les mentions suivantes dans l'*Almanach Dauphin pour 1777* :

HÔTEL DU BOULOI, rue du Bouloi. Logement

de 24 à 150 livres, avec écuries et remises. Tables d'hôte à 40 sols.

HÔTEL DE CARIGNAN, rue des Vieilles-Étuves. Logement de 30 à 100 liv. par mois. Table d'hôte à 30 sols. Il y a carrosses de remise dans l'hôtel.

HÔTEL DU CHARIOT D'OR, rue du Faubourg Saint-Antoine. Logement de 8 à 10 sols par nuit. Repas de 16 à 20 sols. Chevaux, pour le jour 2 sols et la nuit 4 sols par attache.

HÔTEL DE LA PLÂTRIÈRE, rue Plâtrière, vis-à-vis de la grande poste. Logement de 30 à 500 liv. par mois, avec jardin, écuries et remises. Table d'hôte à 30 sols. Il y séjourne fréquemment des négociants de Lyon et seigneurs étrangers.

HÔTEL DE LA REINE, rue du Bouloi. Logement de 30 à 100 liv. Table d'hôte à 36 sols. Il y a perruquier dans l'hôtel.

HÔTEL DU SAINT-ESPRIT, rue de Tournon. Logement de 12 à 60 liv. par mois. Repas de 12 à 30 sous.

HÔTEL DE SAINT-LOUIS, rue des Petits-Augustins. Logement de 18 à 100 liv. Table d'hôte à 35 sols par repas.

GRAND HÔTEL DE NOTRE-DAME, rue du Jardin. Logement de 90 à 300 livres. Repas à 35 sols à table d'hôte, 40 sols en particulier.

HÔTEL DE BOURBON, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Logement de 24 à 150 liv. par mois, avec table d'hôte à 40 sols.

Le règlement du 26 juillet 1777, renouvelé le 6 novembre 1778 ¹, veut que tout logeur tienne deux registres, cotés et paraphés par le commissaire de leur quartier, où ils « écriront de suite et sans aucun blanc, les noms, surnoms, pays, qualités et profession » de leurs locataires.

Les cabaretiers, les taverniers, les traiteurs, les baigneurs, les courtiers en vins, etc. pouvaient tenir hôtel et chambres garnies. Les plus grands seigneurs avaient l'habitude de louer, dans leur hôtel, des chambres meublées, ou même l'hôtel tout entier, quand ils s'absentaient pour quelque temps ².

J'ai trouvé les hôteliers nommés : *aubergistes, hostelains, hostelenchs, hosteleurs, hosteliers, ostelains, osteliers, etc.*, etc.

Voy. **Chambres garnies**. — **Servantes**. — **Valets d'auberge**, etc.

Hotiers. Voy. **Hotteurs**.

Hotteurs. Porteurs de hotte. Les hottes du moyen âge différaient fort peu de celles dont on se sert encore aujourd'hui dans nos campagnes et qui n'ont pas de dossier ³.

On trouve *hotiers, hostiers, houstiers, hottiers*, etc., etc.

Hotteuses. On nommait plus spécialement ainsi les femmes qui, munies d'une hotte, trans-

¹ Froissart.

² Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *hostoarius*.

³ Voy. Alletz, *Tableau de l'humanité et de la bienfaisance*, p. 47.

⁴ *Ordonnances royales*, t. IX, p. 261.

⁵ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XI, p. 379.

⁶ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XIV, p. 88.

⁷ Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 352.

⁸ Par Jèze, avocat au Parlement et censeur royal. La première édition est de 1757.

⁹ Pages 31 et suiv.

¹ Isambert, t. XXV, p. 70 et 449.

² *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 609.

³ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. II, p. 516.

portaient chez la blanchisseuse le linge que celle-ci venait de laver à la rivière.

Hottiers. Voy. Hotteurs.

Houille (COMMERCE DE LA). Voy. **Charbon de terre.**

Houilleurs. Ouvriers employés dans les mines de houilles. On les nommait aussi *houilleux*.

Houliers. Ce mot désignait des débauchés, des gens de mauvaise vie ¹. Mais ce n'est pas à ce titre qu'ils peuvent figurer dans la *Taille de 1292*, qui en cite cinq. Il est possible que l'on ait désigné ainsi des hommes qui faisaient métier de favoriser la prostitution dans les lieux que l'autorité lui avaient assignés.

Houleurs. Voy. Ramoneurs.

Houppiers. Ouvriers qui houppent ou peignent la laine, c'est-à-dire la lavent, la cardent, la dégraisent, etc. Ce mot était surtout en usage dans les manufactures du Nord, à Amiens, à Abbeville, etc. ²

Hourdeurs. Ouvriers maçons qui avaient la spécialité des constructions grossières où entrent surtout du plâtre, du mortier, de la terre, de la paille, de l'argile.

On les appelle aussi *plaqueurs en argile*, *terrasseurs*, etc.

Housseurs et Housseux. Voy. Ramoneurs.

Houstiers. Voy. Hotteurs.

Huchers. Voy. Huchiers.

Huchiers. Ils fabriquaient les lourds meubles dont la vogue se soutint si longtemps, huches, armoires, bancs, buffets, etc. Ils sont, avec les lambrisseurs et les huissiers, les ancêtres de nos menuisiers.

Au treizième siècle, ils appartenaient à la communauté des charpentiers et obéissaient à des statuts communs aux deux corps d'état. Ceux qui leur furent accordés en 1290 ³ contiennent les noms de vingt-cinq maîtres qualifiés « huchers, feseurs d'uis et de fenestres », ce qui prouve que déjà les huissiers et les lambrisseurs leur étaient réunis.

A cette date, ils allaient souvent par les rues, offrant leurs services aux ménagères :

Huche et le banc sai bien refère,
Je sai moult bien que le sai fère,

leur fait dire Guillaume de la Ville Neuve dans ses *Crieries de Paris*.

Le *Livre des métiers* les nomme *huchiers* et *huichiers* ⁴ ; les statuts de 1290 *huchers* ; la *Taille de 1292*, *huchiers* ; l'ordonn. de janvier 1351,

charpentiers de huches ¹, et l'ordonn. des Bannières, *huchers* (1467). C'est vers ce moment qu'ils prirent le nom de menuisiers.

On les trouve aussi nommés *archiers* ².

Huèses du roi, ou *Huèses le roi*, comme on disait encore au treizième siècle. Les huèses ou heuses étaient une sorte de bottines qu'on trouve mentionnées sous le nom de *hosa* ou *osa* dès le règne de Louis le Débonnaire. Mais ce terme est employé ici d'une manière générique pour désigner les chaussures du roi, qu'étaient tenus de lui fournir les métiers qui travaillaient le cuir.

On voit, dans le *Livre des métiers*, qu'au treizième siècle, cette redevance en nature était déjà convertie en une indemnité annuelle. Les cordonniers déclarent qu'ils « doivent au Roy xxxii s. pour unes huèses, les queux ils doivent poier touz les anz en la semaine penneuse ³ ». Leurs statuts du 19 juillet 1353 ⁴ reproduisent presque textuellement cette phrase. Les save-tonniers ⁵, les selliers ⁶ et les lormiers ⁷ reconnaissent qu'ils participent à cet impôt ⁸.

Voy. **Concessions de métiers.**

Huichiers. Voy. Huchiers.

Huiliers. Ils soumirent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ⁹. On y voit mentionnées les huiles d'amandes, d'olives, de noix, de chènevis et de pavots.

La *Taille de 1292* cite 43 *uiliers* ; on n'en trouve que 31 dans celle de 1300.

De nouveaux statuts, datés de novembre 1464 ¹⁰, accordent aux huiliers la garde et la visite des mesures de cuivre pour les huiles ; ils devaient marquer d'une fleur de lys celles qui étaient reconnues exactes. Aussi, en dehors des quatre jurés qui administraient la communauté, en nommait-on quatre autres qui prenaient le titre de *jurés huiliers gardes du coin et de l'étaalon royal*.

Les huiles se mesuraient à la *somme* et à la *quarte*. La somme contenait vingt-huit quartes, et se divisait en demi-somme représentant quatorze quartes et en quart de somme représentant sept quartes.

Au dix-septième siècle, les huiliers furent réunis à la corporation des chandeliers ; mais, durant le siècle suivant, le commerce des huiles se concentra presque exclusivement entre les mains des épiciers.

L'ordonnance de janvier 1351 écrit *huilliers*.

¹ Article 245.

² Voy. B. Prost, *Inventaires mobiliers*, t. I, p. 341 et 473.

³ La semaine sainte. — *Livre des métiers*, titre LXXXIV, art. 13.

⁴ *Ordonn. royales*, t. XV, p. 660.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXXXV, art. 6.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII, art. 40.

⁷ *Livre des métiers*, titre LXXXII, art. 9.

⁸ Voy. Ducange, ou mot *osa*.

⁹ Titre LXIII.

¹⁰ Dans les *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 274.

¹ Voy. Ducange, au mot *hullarii*.

² Savary, t. II, p. 361.

³ Dans G. Depping, *Ordonn. relatives aux métiers*, p. 373.

⁴ *Livre des métiers*, titre XLVII.

Huissiers. Voy. **Bedeaux.** — **Concierges.** — **Massiers**, et les articles qui suivent.

Huissiers ou **Uissiers.** Faiseurs d'huis ou portes. Ils sont mentionnés, au treizième siècle, dans le *Livre des métiers*¹, qui les réunit aux charpentiers. Ils se fondirent ensuite dans la communauté des menuisiers.

Huissiers. Avant la Révolution, l'on comptait à Paris au moins dix-neuf sortes d'huissiers. Savoir :

Huissiers du Conseil d'État.

- de la grande chancellerie.
- du grand Conseil.
- de la prévôté de l'hôtel.
- des requêtes de l'hôtel.
- du Parlement.
- des requêtes du Palais.
- de la chambre des comptes.
- de la cour des aides.
- de la cour des monnaies.
- de la chancellerie du Palais.
- du bureau des Finances.
- de la connétablie et maréchaussée.
- de l'amirauté.
- des eaux-et-forêts.
- audenciers de l'hôtel de ville.
- à verge.
- à cheval.

Sans compter les huissiers-priseurs, devenus commissaires-priseurs, les huissiers attachés à la maison royale, et d'autres encore de moindre importance.

Huissiers de l'antichambre du roi. Ils servaient l'épée au côté. Tous les matins, dans la demi-heure qui précédait le lever du roi, ils se rendaient à leur poste, et ne laissaient entrer personne avant le premier gentilhomme de la chambre. Ils ouvraient la porte à deux battants pour les princes, les princesses et les ambassadeurs.

« Personne ne doit se promener dans l'antichambre du Roy. C'est en cette antichambre, quand le Roy mange en public, où l'on dresse la table de Sa Majesté et où on le sert à dîner et à souper en cérémonie² ».

Voy. **Suisse de l'œil-de-bœuf.**

Huissiers du cabinet du roi. Ils étaient au nombre de deux seulement. Ils devaient connaître les personnes admises dans le cabinet. Nul n'était autorisé à y entrer « par naissance ni par charge ; Sa Majesté accorde ce droit à ceux à qui elle a donné les entrées familières.... Si le Roy doit recevoir le serment de fidélité de ceux qui ont accoutumé de le prêter entre les mains de Sa Majesté, un huissier garde le chapeau, les gants et l'épée de celui qui fait le serment³ ».

Huissiers à la chaîne. « Ce sont ceux qui peuvent exploiter indifféremment partout, et que chacun qui veut emploie quand on veut faire une signification délicate et forte, parce que ceux-là sont toujours fort respectés, et instrumentent avec une grosse chaîne d'or au col, d'où pend une médaille du roi. Ils sont en même temps huissiers du conseil, et y servent avec cette chaîne⁴ ».

Huissiers de la chambre du roi. Ils étaient au nombre de seize et servaient l'épée au côté. « C'est à eux à faire ranger les personnes qui sont dans la chambre du Roy, soit pour faire jour quand Sa Majesté s'habille ou se déshabille, soit pour lui faire passage lorsqu'elle va de son fauteuil à son prie-Dieu, de son prie-Dieu à son cabinet, ou qu'elle traverse sa chambre. Les huissiers ont l'œil à ce que personne ne se couvre, ne se peigne et ne s'assie dans la chambre sur les sièges, sur une table ou sur le balustre de l'alcove⁵ ».

« Vous remarquerés qu'on doit gratter doucement aux portes de la chambre, antichambres, cabinets ou autres, et non pas heurter rudement. De plus, si l'on veut sortir de la chambre ou antichambres, les portes étant fermées, il n'est pas permis d'ouvrir soy-même la porte, mais on doit se la faire ouvrir par l'huissier⁶ ».

Même en dehors des appartements royaux, les règles de la civilité interdisaient de heurter à une porte. On devait se borner à y gratter doucement, et en général avec l'ongle du petit doigt ; aussi les raffinis, le conservaient-ils d'une longueur démesurée afin de prouver leur savoir-vivre. Scarron dit du prince de Tarente qu'« il étoit propre en sa personne, curieux en perruques, se piquoit de belles mains, et s'étoit laissé croître l'ongle du petit doigt de la gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il croyoit le plus galant du monde⁴ ». Molière n'a pas oublié ce ridicule, et c'est le Clitandre du *Misanthrope*⁵ qu'il en gratifie :

Mais au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre à l'heur de vous plaire si fort.
Sur quels fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?

Peut-être y avait-il un petit instrument destiné à tenir lieu de l'ongle. C'est au moins ce que semblent indiquer ces deux vers :

Grattez du peigne à la porte
De la chambre du roi⁶.

Huissiers des comptes. Voy. **Messagers.**

Huissiers de la municipalité. Voy. **Sergents.**

¹ Titre XLVII.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 155.

³ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 316.

⁴ Saint-Simon, *Mémoires*, t. II, p. 98.

⁵ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 162.

⁶ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 122.

⁷ *Nouvelles tragi-comiques*, édit. de 1727, t. II, p. 96.

⁸ Acte II, scène 1.

⁹ Molière, *L'improptu de Versailles*, remerciement au roi.

Huissiers de l'ordre du Saint-Esprit. Ces huissiers avaient la clef du cabinet du roi, et quand le souverain y présidait le chapitre du Saint-Esprit, ils devaient veiller à la porte. Si cette assemblée se tenait dans la chambre du roi, ils gardaient la porte de celle-ci ¹.

Huissiers de la salle à manger du roi. Ils étaient au nombre de douze et servaient par quartiers.

On sait que Louis XIV mangeait ordinairement dans sa chambre à coucher, sur une table carrée, placée devant la fenêtre du milieu ². Lorsqu'il dinait en public son couvert était dressé dans l'antichambre, grande salle communiquant avec la pièce dite *de l'œil de bœuf*, qui précédait elle-même la chambre à coucher. Voici quelles étaient, ces jours-là, les fonctions de l'huissier de salle qui se trouvait de service :

« L'huissier de salle, ayant reçu l'ordre pour le couvert du Roy, va à la salle des gardes du corps, frappe de sa baguette sur la porte de leur salle, et dit tout haut : *Messieurs, au couvert du Roy !* Puis, avec un garde, il se rend au Goblet. Ensuite, le chef du Goblet apporte la nef, les autres officiers apportent le reste du couvert : le garde du corps marchant proche la nef, et l'huissier de salle marchant devant eux la baguette en main, et le soir tenant aussi un flambeau, porte les deux tabliers ou nappes.

Étant tous arrivés au lieu où la table du prêts est dressée, l'huissier de salle étale seul une nappe ou tablier sur le buffet. Puis le chef du Goblet et l'huissier de salle étalent dessus la table du prêts la nappe ou tablier, dont cet huissier de salle reçoit un des bouts que l'officier du Goblet, qui en retient l'autre bout, lui jette adroitement entre les bras...

Pendant ce temps, l'huissier de salle est retourné à la salle des gardes, ou ayant frappé de sa baguette contre la porte de leur salle, il dit tout haut : *Messieurs, à la viande du Roy !* Puis il va à l'office-bouche où il trouve le maître d'hôtel qui est de jour, le gentilhomme servant et le contrôleur qui s'y sont rendus...

La viande de Sa Majesté sera portée en cet ordre. Deux de ses gardes marcheront les premiers, ensuite l'huissier de salle, le maître d'hôtel avec son bâton, le gentilhomme servant, le panetier, le contrôleur général, le contrôleur clerc d'office, et autres qui porteront la viande, l'écuier de cuisine et le garde-vaisselle. Et derrière eux, deux autres gardes de Sa Majesté, qui ne laisseront approcher personne de la viande. Et les officiers ci-dessus nommez, avec un gentilhomme servant seulement, retourneront à la viande à tous les services...

Le gentilhomme servant prend le premier plat, le second est pris par un contrôleur, et les officiers de la Bouche prennent les autres. En cet ordre, le maître d'hôtel ayant le bâton en main, marche à la tête, précédé de quelques pas par l'huissier de salle portant une baguette (qui est la marque de sa charge), et le soir ayant un flambeau; et la viande, accompagnée de trois gardes du corps leurs carabines sur l'épaule étant arrivée, le maître d'hôtel fait la révérence à la nef ¹ ».

Huissiers priseurs. Voy. Commissaires priseurs.

Hûtres (COMMERCE DES). Voy. Écaillers.

Hydromanciens. Bateleurs qui prétendaient connaître l'avenir au moyen de l'eau. Ils jetaient dans un bassin de l'huile, du vin, du plomb, et tiraient leurs présages soit des jeux de lumière, soit de l'agitation produite au sein du liquide, etc., etc.

Un hydromancien qui exerçait dans les rues de Paris durant le premier Empire agissait autrement. Sur la table placée devant lui s'alignaient plusieurs vases remplis d'eau transparente. Ceux qui le consultaient prenaient au hasard quelques cartes dans le jeu qu'il leur présentait; le devin lisait alors dans l'eau limpide, les cartes qui avaient été prises et les événements qu'elles promettaient ².

Voy. Bateleurs.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 208.

² Saint-Simon, *Mémoires*, t. XII, p. 174.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 68.

² Voy. J.-B. Gouriet, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 334.

I

Illumineurs. Voy. **Enlumineurs.**

Illusionnistes. Voy. **Prestidigitateurs.**

Imagers. Voy. **Enlumineurs.** — **Estampes (Marchands d').** — **Papiers peints.**

Imageurs. **Imagiers.** **Imagineurs.** **Imaginaires.** **Imagiers.** Voy. **Peintres et Sculpteurs.**

Impôts et redevances. Voy. **Abonnement.** — **Annuel des marchands.** — **Août (Loi d').** — **Banvin.** — **Barrage.** — **Ceinture de la reine.** — **Champart.** — **Chantelage.** — **Chauciers.** — **Chausée.** — **Conduit.** — **Cordiers.** — **Cordonniers.** — **Coutume.** — **Coutumiers.** — **Écuelliers.** — **Fers du roi.** — **Foin (Marchands de).** — **Hallage.** — **Hallebic.** — **Halliers.** — **Hauban.** — **Havage.** — **Héminage.** — **Huèses du roi.** — **Liage.** — **Lormiers.** — **Maréchaux.** — **Minage.** — **Montée de la Marne.** — **Past.** — **Petit-Pont.** — **Poids-le-roi.** — **Pourboire.** — **Prise.** — **Rêve.** — **Rivage de Seine.** — **Rouage.** — **Savetonniers.** — **Selliers.** — **Semaine de l'évêque.** — **Tailles.** — **Tiers et dangers.** — **Tonlieu.** — **Tonlieurs.** — **Voyers.**

Imprimerie. Voy. **Librairie.**

Imprimeurs. Le plus ancien livre imprimé dont la date ne puisse être contestée est le psautier exécuté à Mayence par Fust et Schoeffer en 1457. Douze ans après, la France ne possédait encore aucun atelier typographique. Quand le bruit de la grande découverte due à Gutenberg s'y était répandu, il avait causé une vive alarme parmi les nombreux industriels qui avaient eu jusque-là le privilège de donner une forme matérielle à la pensée.

Fust, venu à Paris pour y débiter quelques-uns des ouvrages imprimés par lui et son associé, reçut un accueil si peu encourageant qu'il s'empressa de prendre la fuite. Schoeffer avait dans sa jeunesse fréquenté l'Université de Paris; il tenta la fortune à son tour et fut plus heureux. Il trouva au pays latin d'anciens maîtres, et leur patronage lui facilita la vente de plusieurs volumes. C'est dans le plus célèbre des collèges de Paris, dans les bâtiments de la Sorbonne, que

fut naturalisé en France l'art typographique. L'initiative appartient à deux de ses docteurs, Jean Heynlin et Guillaume Fichet. Heynlin était Allemand, avait séjourné à Leipzig, à Bâle et à Mayence; esprit curieux, disposant sans doute d'une certaine fortune, il s'était de bonne heure passionné pour l'invention mayençaise et possédait un certain nombre d'ouvrages imprimés par Gutenberg, par Fust et par Schoeffer. Fichet, né dans la haute Savoie, fut d'abord prieur, puis bibliothécaire de la Sorbonne, enfin recteur de l'Université. Sa science et son caractère lui avaient acquis une légitime autorité dans le monde enseignant. Ces deux docteurs eurent assez d'influence sur leurs collègues pour les décider à installer une imprimerie au sein même de la Sorbonne.

Avant tout, il fallait se procurer des ouvriers expérimentés et à qui fussent connus tous les mystères de l'art nouveau. Heynlin écrivit à Bâle, où il avait conservé des relations; on lui envoya de là trois hommes instruits et habiles qui, de concert avec les docteurs, entreprirent de mener à bien cette œuvre glorieuse: ils se nommaient Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Crantz.

Chose étrange et vraiment inexplicable, ce grand fait de l'installation de l'imprimerie à la Sorbonne n'a laissé aucune trace dans les registres où les prieurs inscrivaient avec une si scrupuleuse minutie des détails qui nous semblent bien insignifiants. Dans ces registres, conservés aujourd'hui parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale, j'ai parcouru deux fois tous les procès-verbaux des séances tenues par les docteurs entre 1469 et 1471, sans découvrir un seul passage relatif aux trois typographes venus de Bâle.

À la fin de l'année 1470 parut enfin le premier livre imprimé en France, un volume petit in-quarto contenant les épîtres latines d'un grammairien de Pergame nommé Gasparino Barzizio. Le volume est terminé par quatre distiques qui célèbrent la gloire de Paris et lèguent à la postérité les noms des trois premiers imprimeurs qu'ait eus cette ville: « Comme le soleil répand la lumière, toi, ville royale de Paris, nourrice des Muses, tu verses la science sur le monde. Reçois, toi qui t'en es montrée si digne, cet art d'écrire, presque divin, qu'inventa l'Allemagne. Voici les premiers livres qu'a produits cette industrie sur la terre de France et dans ton sein. Les maîtres Michel, Ulrich et Martin les ont imprimés et vont en imprimer d'autres ».

En arrivant à Paris, les trois Allemands avaient pris pour apprentis deux étudiants qui, une fois formés par eux les quittèrent, et allèrent s'établir dans la rue Saint-Jacques à l'enseigne du Soufflet vert, « in intersigno Follis viridis », disent les registres du collège. Aussitôt, les Allemands quittent la Sorbonne et fondent, tout près de l'imprimerie rivale, dans la même rue, un atelier sous l'enseigne du Soleil d'or. Pour donner une idée de l'activité déployée par eux à la Sorbonne, il suffit de rappeler qu'en deux années (fin de 1470 à 1472), il en était sorti au moins trente volumes, représentant 1.146 feuillets in-folio et 1.026 feuillets in-quarto.

La première loi relative à l'imprimerie paraît être celle du 9 avril 1513, qui confirme l'exemption d'impôts accordée à la communauté des relieurs-enlumineurs-écrivains-libraires, « pour la considération du grand bien qui est advenu en nostre royaume au moyen de l'art et science d'impression, invention laquelle semble estre plus divine qu'humaine ; laquelle, grâce à Dieu, a esté inventée et trouvée de nostre temps par le moyen et industrie des libraires ¹ ». C'est donc aux libraires que le roi rapporte toute la gloire de l'invention ; aussi ne constituait-elle pas d'abord un métier distinct, et son histoire restait-elle liée à celle de la librairie. Pourtant, en 1539, François I^{er} accorde aux « maîtres imprimeurs de livres de la cité de Paris » des statuts peu intéressants pour nous.

Ceux de juin 1618 réorganisèrent la quadruple corporation des libraires-imprimeurs-relieurs et doreurs, mais je n'y veux relever que les articles relatifs aux imprimeurs. L'apprenti devait savoir lire et écrire, servir quatre ans (les libraires exigeaient cinq ans) d'abord, puis quatre ans encore en qualité de compagnon. Les imprimeurs ayant plusieurs presses pouvaient engager à la fois trois apprentis. Les livres devaient être « imprimés en beaux caractères et en bon papier ». Les imprimeurs étaient tenus de déposer deux exemplaires de toutes leurs publications à la Bibliothèque du roi et un exemplaire chez le syndic de la corporation.

L'ordonnance du 19 mai 1616 avait enjoint aux libraires et aux imprimeurs établis hors des limites de l'Université de réintégrer ce quartier, dont l'édit d'août 1686 fixa très exactement les limites ². En même temps, il réduisit à trois ans la durée du compagnonnage et limita à trente-six le nombre des imprimeurs. Nul ne peut obtenir la maîtrise s'il ne présente un certificat du recteur de l'Université déclarant que le candidat « est congru en langue latine et sait lire le grec ». Je reproduis plus loin un certificat de ce genre et le texte d'une lettre de maîtrise.

La même année, les relieurs et les doreurs cessèrent d'appartenir à la communauté, qui se composa seulement des libraires, des imprimeurs et des fondeurs en caractères.

Un arrêt du 30 avril 1777 rendit plus difficile l'admission des compagnons à la maîtrise. Tous,

même les fils de maître, durent subir, en présence des syndics, des adjoints et de huit maîtres anciens, un examen « sur le fait de l'imprimerie et choses en dépendant ». Procès-verbal de la séance était remis au récipiendaire, qui devait y joindre son extrait de baptême, son brevet d'apprentissage, et les certificats des maîtres chez lesquels il avait accompli son compagnonnage. Une fois admis, il prêtait serment entre les mains du lieutenant général de police.

De 1470 à 1500 Paris comptait environ 61 ateliers typographiques, dont la liste a été dressée par M. A. Claudin ¹. Entre 1686 et 1789, 150 imprimeurs seulement exercèrent à Paris ². A cette dernière date, le nombre des imprimeurs, bien que limité à 36, s'élevait à 41, parce que l'on y faisait figurer 4 co-imprimeurs et 1 surnuméraire qui, tous cinq, ne possédaient aucune presse ³. Parmi les 36 étaient compris les imprimeurs :

Du roi.	De la Cour des Aides.
De la reine.	Du Châtelet.
Du Dauphin.	De la police.
De la Dauphine.	De la prévôté de Paris.
De Monsieur.	De la Ville.
De Madame.	De l'archevêque.
Du clergé de France.	De l'Université.
Du Parlement.	De l'Académie française,
De la Chambre des	etc., etc.

Comptes.

De tout temps, il y avait eu à Paris ou aux environs des imprimeries clandestines ⁴ ; il y exista aussi des imprimeries particulières, tolérées sinon autorisées. On peut citer, par exemple, celles de la Gazette de France, du Louvre, des Chartreux, des jeunes aveugles, etc. D'autres n'ont eu qu'une existence éphémère. En 1660, le cardinal du Perron en fit établir une dans sa maison de Bagnolet. Richelieu, ou tout au moins son frère aîné, en eurent une, vers 1640, au château de Richelieu, et plusieurs ouvrages en sont sortis. Fouquet en posséda une à Saint-Mandé, et Louis XV en eut une aux Tuileries. Le chancelier d'Aguesseau et le marquis de Lassay imprimèrent aussi dans leurs châteaux. Le duc de Bourgogne, la marquise de Pompadour et Louis XVI eurent des imprimeries à Versailles. Un exemplaire des *Maximes tirées de Télémaque*, publié en 1766, porte la mention suivante : « A Versailles, de l'imprimerie de Mgr le Dauphin, dirigée par A.-M. Lottin, libraire et imprimeur de Mgr le Dauphin ». Durant son séjour à Passy, Franklin, imprimeur et fils d'imprimeur, installa chez lui une petite imprimerie où fut composé le *Code de la raison humaine*, ouvrage de Barbeau-Dubourg.

¹ Liste chronologique des imprimeurs parisiens du quinzième siècle. 1901, in-8°.

² On en trouvera la liste dans Lottin, *Catalogue chronologique des libraires, imprimeurs*, etc. 2^e partie, p. 231. — Voy. aussi Ph. Renouard, *Imprimeurs parisiens*, 1898, in-8°.

³ On en trouvera la liste dans Lottin, *Catalogue chronologique*, 2^e partie, p. 231.

⁴ Au collège de Clermont, à Montreuil, etc. etc.

¹ Dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. IV, p. 421.

² Voy. ci-dessous l'article Quartiniers.

Comme les libraires, auxquels ils restèrent réunis ¹, les imprimeurs étaient placés sous le patronage de saint Jean l'évangéliste.

LETTRE DE MAITRISE

DÉLIVRÉE A ANTOINE CHRÉTIEN

le 7 juin 1651.

Nous, syndic et adjoints des marchands libraires-imprimeurs et relieurs de cette ville de Paris soussignez, certifions à tous qu'il appartiendra, avoir ce jourd'huy reçu Maître en notre communauté Antoine Chrétien, imprimeur, après qu'il nous a esté certifié capable en la manière accoutumée, et qu'il nous a promis et juré de :

Ne s'installer point hors de l'Université, ne prendre d'apprentifs que ce qui est permis, de la qualité et aux conditions prescrites par les réglemens, qu'il a dit bien sçavoir.

N'estaller par soy n'y par autre sur le Pont-Neuf, sur aucun des ponts ne autres endroits de la ville; n'afficher point de livres n'y ne faire aucune facture pour quelque libraire que ce puisse estre, soit dedans ou dehors le royaume. Consentant dès à présent que l'imprimerie ou les marchandises de librairie qui se trouveront luy appartenir estalées en la dite Université sur lesdits ponts ou ailleurs, soient et demeurent confisquées au profit des pauvres de la dite communauté, sans autre forme ny figure de procès; reconnoissant que cette contravention est la ruine et l'aviilissement de notre art et profession ².

Le dit Antoine Chrétien a baillé volontairement pour les affaires de la communauté la somme de soixante livres, comme le porte l'acte de sadite réception, signé de luy, des sieurs qui l'ont certifié capable, et de nous, sur le livre d'icelle communauté le 7 juin 1651.

CERTIFICAT

DÉLIVRÉ A ANTOINE CHRÉTIEN ³ PAR LE RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ

le 10 mars 1687.

Nos Petrus Egasse du Boulay ⁴, Universitatis Parisiensis Rector, fidem facimus omnibus quorum intererit, Antonium Christianum Parisinum dignum a nobis inventum fuisse qui typographicam et librariam artem exerceat, quippe qui latine loquatur et græcum legat. Sigillum duximus apponendum præsentibus litteris, quibus ipse Chrétien subscripsit.

Datum in Becordiano ⁵ nostro, die decima

¹ Voy. ci-dessus l'article Libraires.

² Voy. ci-dessus l'art. Bouquinistes.

³ Fils du précédent.

⁴ C'était le frère de César-Égasse du Boulay (*Bulæus*), à qui l'on doit une savante histoire de l'Université de Paris.

⁵ Le collège de Becoud, de Becourt ou de Boncourt (Voy. Jaillot, quartier de la place Maubert, p. 21), fondé en 1353 et aujourd'hui compris dans les bâtimens de l'école Polytechnique. On le nomme plus souvent *collegium Becodianum* (Voy. É. du Boulay, *Historia Universitatis*, t. IV, p. 327).

mensis martii, anno millesimo sexcentesimo octogesimo septimo.

ANTONIUS CHRÉTIEN

PIERRE EGASSE DU BOULAY, rector ¹.

Voy. **Papiers (Marchands de vieux).**

Imprimeurssur étoffes. L'art de teindre les étoffes était déjà connu au moyen âge. On trouve dans les anciens comptes, dans ceux notamment du quatorzième siècle, des toiles bleues, des toiles vertes, des toiles vermeilles, etc. Mais ce qui prouve que les procédés de teinture étaient encore bien imparfaits, c'est que ces toiles sont employées surtout à doubler des tentures ou des coussins ². Y renonça-t-on ? C'est probable, car cette fabrication paraît avoir été peu perfectionnée jusque vers le milieu du dix-septième siècle.

A ce moment, les navires de la compagnie des Indes rapportèrent d'Orient des indiennes ou toiles peintes, tissus de coton couverts de dessins où éclataient des couleurs aussi brillantes que variées. Ces tissus n'obtinrent d'abord, à Versailles et à Paris, qu'un médiocre succès; cependant certains teinturiers s'efforcèrent d'imiter les singuliers ornemens qu'ils avaient sous les yeux. Les procédés de fabrication étant inconnus, on employa la plume et le pinceau; on les peignit à la main, et ainsi leur vint le nom de toiles peintes.

Ce n'était pas là une concurrence bien redoutable pour la compagnie des Indes. Mais un beau jour, et l'on ne sait comment, les toiles peintes devinrent si bien à la mode que les autres étoffes se virent négligées. Les industriels qui produisaient les tissus de fil et de soie se plaignirent, et un premier arrêt, daté du 28 octobre 1686, prohiba le commerce, le port et l'usage des toiles peintes, soit étrangères soit indigènes. Alors commence, entre l'État et le public, une lutte homérique dont la mode des *demi-castors* ³ avait déjà donné le spectacle.

Entre 1686 et 1716, plus de trente arrêts se succédèrent, ayant tous pour objet d'empêcher les Parisiens de porter des indiennes. Celui de juillet 1717 condamnait aux galères tout individu convaincu d'en avoir introduit en France, et même tout individu ayant donné asile à un fraudeur.

En même temps, les commis de barrières aux portes de Paris, des agents spéciaux dans la ville, avaient ordre d'arrêter les femmes vêtues d'indiennes. Pour stimuler leur zèle on leur abandonnait l'amende qui frappait les coupables.

Les jurés de certaines corporations, des tisserands, des drapiers de soie étaient autorisés à pénétrer dans les maisons, et à y saisir jusqu'aux mobiliers recouverts de toiles peintes. Des ordres d'une sévérité inouïe étaient donnés aux innombrables douaniers qui semblaient chargés de

¹ Ces deux pièces sont extraites du volume coté A 15.939 à la bibliothèque Mazarine.

² Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 406.

³ Voy. ci-dessus l'art. Demi-castors.

protéger la France contre une invasion, et le sage Forbonnais pouvait écrire sans soulever aucune protestation : « C'est une guerre continuelle sur toutes nos frontières, qui fait périr un monde infini les armes à la main, dans les prisons, aux galères et sur l'échafaud, et cela uniquement pour vouloir forcer vingt millions d'hommes à agir contre leur penchant, au lieu de s'accommoder à ce même penchant et d'en tirer parti ¹ ».

Eh bien, au moment même où cette phrase était écrite, il se consommait par année en France pour seize millions de toiles peintes ². Tout le monde en voulait et tout le monde en possédait. On en recouvrait des meubles, on en tapissait des appartements entiers; les résidences royales, étaient remplies de sièges revêtus de toile peinte, « par exemple, dans tout le château de Bellevue, il n'y avait pas un meuble qui ne fût de contrebande ³ ».

Il fallut bien céder. Le gouvernement se relâcha peu à peu de sa sévérité; on commença par tolérer les meubles, on cessa d'inquiéter les femmes vêtues d'indiennes, on renonça à brûler les marchandises confisquées dans les magasins. Enfin, le 4 mars 1760, un arrêt autorisa définitivement « l'usage des toiles peintes fabriquées en France ».

Un jeune homme de vingt ans, Christophe Oberkampff, fils d'un habile teinturier d'Aarau dans le canton d'Argovie, vint alors à Paris, décidé à y naturaliser l'industrie des toiles peintes. Croyant sans doute à la vieille réputation de la Bièvre, il alla s'établir sur ses rives, à Jouy près de Versailles. En même temps dessinateur, graveur, teinturier, imprimeur, il travailla d'abord presque seul, puis finit par former des ouvriers. Son établissement grandit avec rapidité; quinze cents personnes y furent bientôt occupées, et la réputation d'Oberkampff s'étendit jusqu'en Orient, où ses agents allèrent tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. On ne se servait encore pour l'impression que de *planches* de bois, qui fixaient sur la toile les tons principaux; les ornements plus délicats étaient ensuite exécutés, comme autrefois, à la main par des ouvrières appelées *peinsoteuses* ⁴. L'invention du *rouleau* opéra, peu de temps après, une véritable révolution dans l'art qu'Oberkampff avait importé en France, et qui y constitua une quatrième classe de teinturiers, celle des imprimeurs en toile peinte ou imprimeurs sur étoffes.

Voy. **Perfectionnements. — Travail (Réglementation du),** etc., etc.

Imprimeurs lithographes. Les impressions lithographiques firent leur apparition à Paris vers 1815, et l'ordonnance du 8 octobre 1817 assimila les imprimeurs lithographes à leurs

confrères en typographie. Les premiers ne peuvent donc figurer ici que pour mémoire.

Imprimeurs de musique. Les premières éditions musicales sont contemporaines de l'invention de l'imprimerie, car, dès 1494 Ulric Gering publia à Paris un psautier avec le plain-chant noté.

Les moines continuèrent, pendant longtemps encore, à écrire eux-mêmes leur musique, et l'emploi des livres de plain-chant manuscrit ne cessa guère jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

La musique profane n'était guère mieux servie. Le libraire Pierre Atteignant fut, croit-on, le premier qui ait eu à Paris une imprimerie musicale. Il donna, en 1527, un recueil de chansons, imprimé avec les caractères mobiles que venait d'inventer Pierre Hautin.

Adrien Leroy et Robert Ballard obtinrent de Henri II, en 1552, le titre d'imprimeurs du roi pour la musique. Ils se servaient des caractères inventés par Guillaume Lebé ¹.

Pendant plus de deux siècles ², la famille Ballard resta en possession du titre que lui avait accordé Henri II; elle y joignit même celui de noteur de la chapelle du roi ³.

Pour l'impression de la musique en taille douce ⁴, il n'y avait à Paris qu'un seul imprimeur en 1779 ⁵.

Imprimeurs en taille douce. Le premier livre imprimé qui soit orné de gravures en taille douce est le *Il monte santo di Dio*, traité mystique d'Antonio Bettini, qui fut publié à Sienne en 1477 ⁶.

Les imprimeurs en taille douce restèrent longtemps indépendants. Constitués en communauté le 17 février 1692, ils reçurent leurs premiers statuts en mai 1694. Je lis dans les lettres patentes données à cette occasion que l'apprentissage était fixé à quatre ans, suivis de deux ans de compagnonnage; mais les fils de maître étaient dispensés de l'un et de l'autre. Nul ne pouvait s'établir en dehors des limites de l'Université. Ils avaient le droit d'imprimer « en figures dites de taille douce sur toutes sortes de graveures, de planches de cuivre et autres métaux frappés, et sur tout papier, toile, satin, peaux, vélin et généralement tout ce qui dépend de la taille douce, taille d'épargne, claire, obscure, etc. ». La communauté, administrée par deux syndics, était placée sous le patronage de saint Jean l'évangéliste.

A la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était d'environ 43. On signale parmi

¹ *Examen des avantages et des désavantages de la prohibition des toiles peintes*, p. 76.

² *Examen des avantages*, etc., p. 11.

³ Grimm, *Correspondance inédite*, lettre du 15 octobre 1755.

⁴ Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 263.

¹ P.-S. Fournier, dit Fournier le jeune, *Traité historique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique*, 1765, in-4°.

² Voy. A.-M. Lottin, *Catalogue chronologique des libraires*, etc., 2^e partie, p. 5.

³ Voy. ci-dessous cet article.

⁴ Voy. l'art. Graveurs de musique.

⁵ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 317.

⁶ Éd. Rouveyre, *Miscellanées bibliographiques*, 2^e partie, p. 153.

les plus « renommés », le sieur Molien, établi rue Zacharie, et le sieur Paillet, rue de la Pellerie ¹.

Inciseurs. Chirurgiens qui allaient de village en village offrir leurs services. Dès le quatorzième siècle, on les rencontre parcourant les provinces, cheminant un bâton à la main par monts et par vaux, narguant les chirurgiens qu'ils qualifient d'ignorants et, non sans raison, de poltrons. Eux, les vrais précurseurs de nos chirurgiens actuels, rien ne les effraye, rien ne les étonne, rien ne les arrête. Le sac au dos, sac qui contient leur léger bagage et quelques grossiers instruments, ils tendent une main secourable à tous ceux qui souffrent. Le besoin de vivre est leur seul mobile et la hardiesse leur seul guide. Ils réduisent les hernies, abaissent les cataractes, extraient les pierres de la vessie, châtrient les animaux et les hommes, appliquent le trépan, incisent les fistules. Ils osent tout, et le succès vient souvent couronner leur audace.

Les chirurgiens traitaient les inciseurs comme eux-mêmes étaient traités par les médecins, se vengeaient sur eux des affronts que leur infligeait la Faculté. Dans l'un et l'autre cas, le suzerain était fort inférieur au vassal. Par la science pratique et par les services rendus, les inciseurs, les lithotomistes surtout, l'emportaient au seizième siècle sur les chirurgiens à peu près autant que ces derniers sur les médecins.

Ils n'en avaient pas moins rédigé de très humiliants statuts, que les inciseurs devaient jurer d'observer le jour où ils recevaient d'eux la licence d'exercer. Lithotomistes, herniaires, oculistes et dentistes prenaient donc l'engagement « de se vêtir avec décence, sans bigarrure ni rien qui ressepte le charlatan ² ». De n'aller « point annoncer leur talent dans les rues, les places publiques, les marchés, les foires, soit de vive voix, soit par des affiches ». De se renfermer dans leur spécialité. De n'entreprendre aucune opération sans être assisté d'un chirurgien. Celui-ci se bornait au rôle de témoin, regardait, les bras croisés, et avant de partir tendait la main à l'inciseur qui devait lui verser une somme de treize blancs, destinée à la confrérie de Saint-Côme.

Voy. **Chirurgiens.** — **Herniaires.** — **Lithotomistes.** — **Opérateurs.**

Indienneurs. Fabricants d'indiennes. Au début du dix-huitième siècle, le mot *indienne* signifiait une « robe de chambre pour hommes ou pour femmes, faite de ces toiles de coton peintes de diverses couleurs et figures, qui viennent des Indes orientales ». On appelait aussi « *indiennes* » les toiles mêmes dont ces robes de chambres sont faites, soient qu'elles aient été fabriquées et

peintes aux Indes, soit qu'elles aient été imitées et fabriquées en Europe ¹ ».

Voy. **Imprimeurs sur étoffes.**

Indigotiers. Ouvriers qui travaillaient à la préparation de l'indigo. Au treizième siècle le bleu de ciel, l'azur étaient dits *inde* ou *ynde*. Le bleu foncé était fourni par la guède ou pastel.

Voy. **Couleurs (Marchands de).**

Indulgences (SEMAINE DES). Voy. **Pe-neuse.**

Infirmiers. Ce sont ceux qui, dans les hôpitaux, « sont préposés à la garde et au soulagement des malades, et que le peuple nomme trivialement gardes-malades ² ».

Dans les couvents, l'office d'infirmier était un bénéfice claustral, comme les offices de cham-brier, de prieur, d'aumônier, etc.

Ingénieurs. Ce sont, écrivait l'abbé Jaubert vers 1770, « les officiers chargés de la fortification et des travaux, de l'attaque et de la défense des places. Ils vont reconnoître la place qu'on veut attaquer, en désignent l'endroit le plus foible, tracent les tranchées, les lignes de circonvallation, les galeries, conduisent les travaux jusqu'au pied de la muraille, marquent aux travailleurs l'ouvrage qu'ils doivent faire, etc. ³ ».

Vauban constitua en un corps spécial les ingénieurs civils et militaires (1687), et une école du génie fut créée à Mézières en 1748.

Vers la fin du dix-huitième siècle, on divisait les ingénieurs en six classes : ingénieurs de places fortes ; ingénieurs de places maritimes ; ingénieurs de la marine ; ingénieurs de campagne ; ingénieurs géographes ; ingénieurs des ponts et chaussées.

Les faiseurs d'instruments de mathématiques prenaient aussi le titre d'ingénieurs.

Ingénieurs géographes. Voy. **Géo-graphes.**

Ingénieurs hydrauliques. « Ce sont ceux qui, par leur science, trouvent les moyens les plus courts pour élever les eaux à des hauteurs excessives, par les mouvemens les moins compliqués et les plus doux ». Ceci était écrit vers 1760, et le nombre des ingénieurs hydrauliques était encore fort restreint. On citait surtout le sieur Lambot, qui se disait « directeur de la machine du pont Notre-Dame ».

Ingénieurs des manufactures. Voy. **Inspecteurs.**

Innovations. Voy. **Travail (Réglementation du).**

¹ *Almanach Dauphin* pour 1777.

² Jurabunt quod honeste induentur, non versicolores nec ad circulatorum luxum compositi. » *Statuts des chirurgiens*, art. 41. Quesnay dans ses *Origines de la chirurgie*, p. 398 et 487, donne un texte latin et un texte français.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce* (1723), t. II, p. 420.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 520.

³ *Dictionnaire*, t. II, p. 521.

Insecticides (FABRICANTS D'). Albert de Bollstadt¹, qui écrivait au treizième siècle, indique plusieurs procédés pour se délivrer des puces. Il conseille, par exemple, de laver les murailles avec une décoction de coloquinte, d'enduire les meubles avec de la graisse de hérisson, etc., etc.²

L'auteur du *Ménagier de Paris*, ouvrage composé vers 1393 par un riche bourgeois pour l'instruction de sa jeune femme, lui enseigne qu'il existe au moins six manières de détruire les puces. Il les lui recommande instamment, car, dit-il, en préserver son mari doit constituer une des sérieuses préoccupations d'une tendre épouse : « Et pour ce, je vous prie que le mary que vous avez³, vous le veuillez ainsi ensorceller, et le gardez de maison maucouverte⁴ et de cheminée fumeuse ; et ne luy soyez pas rioteuse⁵, mais douce, aimable et paisible. Gardez en yver qu'il ait bon feu sans fumée, et entre vos mamelles bien couchié, bien couvert. Et en esté, gardez que en vostre chambre ne en vostre lit n'ait nulles puces, ce que vous pouvez faire en six manières...⁶ ».

Au seizième siècle, le *Traicté nouveau, intitulé bastiment de receptes*⁷ fournit, avec d'intéressants détails, cinq procédés infaillibles :

« Pour faire que les punaises ne te nuisent point la nuit ;

« Pour faire un oignement qui tue les punaises en la couche ou couchette ;

« Pour faire qu'il n'y aye nulles pussés en une chambre ;

« Pour faire un onguent qui tue les punaises ou mortzptions ;

« Pour tuer les pouls et les lentes ».

On préconisait surtout la peau du loup. « Elle est, écrit Jacques du Fouilloux, propre à faire manteaux et fourrures, à fin d'estre préservé de poux, punaises et autres vermines, qui fuyent la peau du loup comme le feu⁸ ».

Les chats du seizième siècle avaient-ils des puces ? Il y a lieu de le croire. Mais ce que des documents irréfutables permettent d'affirmer, c'est que les Chartreux étaient exempts de punaises dans leurs cellules : fait très rare chez des religieux qui ne portaient point de linge, couchaient tout habillés, changeaient fort rarement de vêtements et conservaient pendant vingt ans la même paillasse. Quelle est l'origine de cet inappréciable privilège ? La question a été fort discutée et elle en valait la peine. Le Père du Breul assure qu'il y faut voir une prérogative toute spéciale accordée à l'ordre des Chartreux par le Très-Haut. Cardan n'en veut rien croire, et soutient que l'absence des punaises est due à ce que ces reli-

gieux ne mangeaient jamais de viande. Scaliger et Vossius reprennent aigrement Cardan : pour eux, il n'y a là ni privilège ni mystère ; si, disent-ils, les Chartreux ne connaissent pas les punaises, c'est que, sans doute, ils sont moins malpropres que les autres moines¹.

Tout demi-dieu qu'il était, Louis XIV avait souvent son sommeil troublé par ces vilains insectes². C'est peut-être ce qui explique pourquoi il accorda un jour au duc de Bouillon un brevet pour la vente de sachets contre la vermine³.

A la fin du dix-huitième siècle encore, le thlaspi était regardé comme un sûr préservatif des punaises⁴. L'on préconisait aussi l'emploi de « soufflets, à l'usage des laboureurs, pour détruire les rats, souris, loirs, mulots et autres insectes⁵ ».

Inspecteurs-contrôleurs-visiteurs-marqueurs de toutes sortes de bas. Quatre-vingts offices créés par édit de mars 1708. Au titre que je reproduis ci-dessus et qui est celui de l'édit, le texte ajoute : « ... de bas et autres ouvrages de soye, poil, fil, laine, coton, castor, ségovie, estames ou drapez et autres matières qui se font au mestier ».

Quand parut cet édit il y avait un siècle et demi que tout homme élégant devait porter des bas de soie. La couleur seule variait. On eut, un moment, la passion du vert sous Henri III. On préféra le rouge sous son successeur. Durant la domination de Richelieu, le rouge, le vert, le noir et le bleu régnèrent simultanément. Sous Louis XIII, on voit cité souvent le *bas à botte* ; celui-là se chaussait sur les bas ordinaires, et était terminé par un fouillis de dentelles qui garnissait le haut des bottes. On le nommait aussi *bas à étrier*, parce qu'il était retenu seulement par une languette d'étoffe passée sous le pied.

Mais tant de luxe n'était point fait pour les lourdauds de la province, où l'on n'avait pas encore renoncé aux chausses de drap⁶.

Sous Louis XIV, on s'engoua des bas couverts de dessins en couleurs : « Il faut, disait le *Mercurie galant*, que les dames qui porteront de ces bas de soye figurez soient résolues à faire voir leurs jambes, car sans cela il leur seroit inutile de porter de pareils bas⁷ ». Mais il en avait été ainsi à peu près de tout temps. Durant le quinzième et le seizième siècles, les femmes ne cachaient nullement leurs jambes⁸ ; elles ne songeaient pas davantage à les dissimuler au début du dix-huitième, moment où les bas étaient brodés d'or et de soie depuis la cheville jusqu'au milieu du mollet.

¹ J.-B. Thiers, *Traité des superstitions*, t. I, p. 362.

² *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 320.

³ *Correspondance administrative sous Louis XIV*, t. III, p. LIV.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*, supplément, p. 33.

— L'auteur écrit *thlaspi* champêtre.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*, supplément, p. 43.

⁶ Voy. Scarron, *Le roman comique*, t. II, p. 72.

⁷ Année 1673, t. III, p. 286.

⁸ Voy. ci-dessous l'art. Jarretières (Faiseurs de).

¹ Albert le Grand.

² *Opera*, t. VI, p. 680.

³ L'auteur suppose toujours que sa femme, beaucoup plus jeune que lui, se remariera.

⁴ Mal couverte.

⁵ Querelleuse.

⁶ Tome I, p. 171.

⁷ Paris, 1539, in-32.

⁸ *Traité de la vénerie*, édit. de 1585, p. 113.

Par exemple, la façon de les porter soulevait de graves controverses. Les uns voulaient qu'ils fussent comme de nos jours, « tirés tout droit », ainsi que l'on s'efforçait de disposer les anciennes chausses; les autres tenaient qu'ils faisaient bien meilleur effet lorsqu'ils « estoient plicés sur le gras de la jambe », procédé préféré par Montaigne ¹. Les partisans du premier système l'emportèrent, mais ce ne fut pas sans lutte ².

Les bas fabriqués de l'autre côté de la Manche étaient les plus estimés. C'est au moins ce qui ressort d'une phrase extraite des *Loix de la galanterie*, pièce curieuse publiée en 1644. Le gouvernement protégeait de son mieux les produits français; il frappait de droits énormes les importations, et pour restreindre autant que possible la fraude, les bas étrangers n'étaient admis en France que par les ports de Calais et de Saint-Valery.

Pendant l'hiver, les raffinés et les frileux en mettaient plusieurs paires les unes sur les autres. Les appartements étaient si vastes, les procédés de chauffage si imparfaits que l'on devait se couvrir beaucoup plus qu'aujourd'hui. Montaigne a soin de nous informer qu'il ne chaussait en toute saison qu'« un bas de soye tout simple ³ ». Mais on ne l'imitait guère. Malherbe, par exemple, portait jusqu'à quatorze chemises et douze paires de bas superposées ⁴.

L'usage des bas de coton, dits d'abord *bas de Barbarie*, des bas blancs et des bas chinés ne se généralisa guère avant le dix-huitième siècle. Le *Mercur de France*, alors moniteur de la mode, disait en 1730 ⁵ : « Les dames portent beaucoup de bas de fil de coton dont les coins sont brodez en laine de couleur. Les bas de soye sont brodez en or ou en argent. Les bas blancs ont mis les souliers blancs à la mode ». Au moment de la Révolution, l'on avait repris les bas noirs.

Voy. **Bas**.

Inspecteurs des beurres et fromages. Voy. **Contrôleurs**.

Inspecteurs aux boucheries. Offices créés par édit de février 1704. Les titulaires devaient « veiller à la qualité des viandes et tenir la main aux réglemens de police faits sur cette matière ⁶ ».

Inspecteurs conservateurs des eaux et forêts. Offices créés par édit de mars 1706 et supprimés par édit de mars 1708 ⁷.

Inspecteurs et contrôleurs des jurés auprès de toutes les communautés. Offices créés par édit de février 1745.

Inspecteurs et contrôleurs des maîtres et gardes auprès des *Six-Corps*. Offices créés par édit de février 1745.

Inspecteurs des manufactures. Fonctionnaires créés par Colbert pour surveiller les manufactures produisant des toiles ou des tissus de laine. Ils devaient faire observer partout les réglemens, marquer les étoffes, visiter les foires, couper les marchandises défectueuses, appointer les procès des communautés, etc., etc. ¹ Placés sous l'autorité des intendants, ils furent d'abord destinés seulement à la province; mais, dès le début du dix-huitième siècle, il en existait quatre à Paris, savoir : au bureau de la douane, à la halle aux draps, à la foire Saint-Germain, à la foire Saint-Denis; ces deux derniers n'exerçaient que pendant la durée des foires.

On les trouve aussi nommés *commissaires et ingénieurs des manufactures*.

Inspecteurs des matériaux. Voy. l'article suivant.

Inspecteurs, visiteurs, contrôleurs, mesureurs de pierres de taille, moëllons, chaux, etc. Officiers jurés créés en 1705 et supprimés en 1719. On les trouve aussi nommés *inspecteurs des matériaux*.

Inspecteurs des plants d'arbres. Voy. **Planteurs**.

Inspecteurs des poissons de mer et d'eau douce. Voy. **Commissaires**.

Inspecteurs de police. « Nous avons reconnu que les moyens les plus surs pour maintenir la seureté et tranquillité publique estoient de créer des officiers pour tenir la main à l'exécution des ordonnances et réglemens de police... avons créé en titre d'office quarante inspecteurs de police pour... Avoir, sous les commissaires du Châtelet ², inspection sur le nettoiyement des rues, les lanternes et lumières publiques et sur tout ce qui concerne les réglemens de police... ³ ». L'édit de mars 1740 les réduisit au nombre de vingt, et en 1778, on exigea des candidats qu'ils eussent servi dans les troupes du roi pendant huit années, dont deux en qualité d'officier ⁴.

Inspecteurs-contrôleurs de porcs. Offices jurés créés en 1708, pour remplacer les *vendeurs-visiteurs de porcs* ⁵.

Inspecteurs et contrôleurs des syndics auprès des métiers non constitués en communautés. Offices créés par édit de février 1745.

¹ *Essais*, liv. I, chap. 25.

² Voy. Furetière, *Le roman bourgeois*, p. 73.

³ *Essais*, liv. III, chap. 13.

⁴ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. I, p. 291. Voy. aussi t. II, p. 498.

⁵ Page 2315.

⁶ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1275.

⁷ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 312.

¹ *Instructions données par nous, Colbert, etc.*, 13 août 1669.

² Voy. *Commissaires de police*.

³ Édit de février 1708.

⁴ Desessarts, *Dictionnaire universel de police*, t. V, p. 486.

⁵ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1319.

Inspecteurs généraux et visiteurs des manufactures de toiles. Offices créés par édit d'octobre 1704 et supprimés par édit du 20 décembre de la même année.

Inspecteurs sur la Vallée et les halles. Voy. Commissaires.

Inspecteurs des veaux. Offices créés en 1710. Ils subsistaient encore en 1767.

Instituteurs. Voy. Maîtres d'école.

Instruction publique. Voy. Académistes. — Bedeaux. — Copistes. — Écrivains. — Encre (Fabricants d'). — Géographie (Professeurs de). — Imprimeurs. — Instruments de mathématiques. — Lendit (Foire du). — Libraires. — Maîtres d'école. — Maîtres de pension. — Maîtresses de pension. — Massiers. — Messagers. — Papetiers. — Pédagogues. — Permissionnaires. — Plumassiers. — Principaux. — Procureurs. — Relieurs.

Instruments (JOUEURS D'). Sous le nom de *jugleurs* ou de *ménéstrels*, dénominations susceptibles d'infinies variantes, ils cumulèrent longtemps, avec la musique et le chant, les tours de force et d'escamotage. Artistes errants, le plus souvent sans sou ni maille, ils sont méprisés à cause de leurs mœurs dissolues, recherchés pourtant à cause des distractions qu'ils procurent. Au treizième siècle, quand l'un d'eux arrivait à Paris, il était dispensé du droit d'entrée exigé au Petit-Pont, à condition qu'il chantât un couplet de Chanson ou, s'il était accompagné d'un singe, qu'il le fit danser devant le péager¹.

La Taille de 1292 mentionne 3 *jugleurs* et 1 *ménéstrel*. Dès cette époque, une rue située sur les paroisses Saint-Josse et Saint-Nicolas, était dite *rue aus Jugleurs*², *aus Jeugleurs* ou *aus Jugleurs*³. Devenue *rue des Ménéstrels* au quinzième siècle, puis *rue des Ménétriers*, elle a été supprimée en 1838, lors du percement de la rue de Rambuteau.

Déjà, il existait des corps de musique attachés à la personne des rois et des princes. Un rôle de la Chambre des comptes pour l'année 1313-1314 désigne, parmi les officiers composant la maison du comte de Poitiers⁴ : « Raoulin de Saint-Verin, ménestrel de cor sarrazinois ; Andrieu et Bernart, trompeurs ; Parisot, ménestrel de naquaires ou tymbales ; et Bernard, ménestrel de trompette ». Un compte de l'hôtel du duc de Normandie, qui régna en 1350 et prit le nom de Jean II, comprend sous le titre de *menestreux* « ceux qui jouent des naquaires, du demy-canon⁵,

du cornet, de la guiterne latine, de la fluste behaigne¹, de la trompette, de la guiterne moresque et de la vielle². En général, ces gens ne sont plus qualifiés de *jongleurs*, on les nomme *menestrels*, *menestreurs*, *menestreux*, et ce titre, employé d'abord pour désigner seulement les instrumentistes remplissant des charges de musiciens à la cour, passa ensuite, comme un titre d'honneur, à toutes personnes exerçant la profession de joueurs d'instruments.

Leur nombre et leur importance ayant augmenté, les ménestrels songèrent à se constituer en communauté, comme l'étaient déjà la plupart des métiers. Le 14 septembre 1321, trente-huit personnes, se disant *menestreux* et *menestrelles*, *jongleurs* et *jongleresses*, *menestreurs*, *menestrels*, etc., à la tête desquelles figurait Parisot, alors « ménestrel le Roy », présentèrent à la sanction du prévôt de Paris un projet de statuts en onze articles, qu'ils avaient rédigés d'un commun accord. Le chef de la corporation y prend le titre de prévôt de Saint-Julien. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour avoir des ménestrels. Tout membre de l'association à qui l'on en demanderait doit répondre : « Seigneur, je ne puis alouer autrui³ que moy mesmes, par les ordenances de nostre mestier, mais se il vous fault menestreus ou aprentiz, allez en la rue aus Jougleurs, vous en trouverez de bons⁴ ».

Sept ans après, deux ménétriers commencèrent, dans la rue Saint-Martin, la construction d'un hôpital dédié à saint Julien le Pauvre. La corporation tout entière s'associa à cette fondation, bientôt complétée par l'érection d'une église, dite de Saint-Julien des Ménétriers.

Au mois d'octobre 1372, une curieuse ordonnance défendit aux taverniers de donner à boire après le couvre-feu sonné, et aux ménétriers de jouer après ladite heure, si ce n'est pour une noce et dans l'intérieur d'une maison.

« Que nul tavernier, y est-il dit, ne soit si hardy de tenir ny asseoir beuveurs en sa taverne après heure de couvre-feu sonnée, sur peine de soixante sols parisis à prendre sur celui qui sera trouvé faisant le contraire.

Item, que nul ne soit si hardy de boire en taverne après ladite heure de couvre-feu, se ne sont gens forains. . . »

Item, pour ce qu'il est venu à la cognoissance du prévost de Paris que, sous ombre de ce que plusieurs ménestriers vont jouer et corner de nuit, plusieurs roberies ont été faites à Paris et huys rompus, avec plusieurs autres déliz et maléfices, est aussi deffendu, de par le Roy nostre sire et de par monsieur le prévost de Paris, que doresnavant nuls ménestriers ne soyent sy osés et hardys de jouer ne faire leur mestier soit en taverne ou dehors, après l'heure de couvre-feu sonnée, se ce n'est que ils soient à nopces et en

¹ Livre des métiers, 2^e partie, titre II. — Voy. aussi ci-dessous, l'art. Petit-Pont (Péage du).

² Taille de 1292, p. 61 et 68.

³ Taille de 1313, p. 60 et 72.

⁴ Devenu le roi Philippe V.

⁵ Ou demi-flûte.

¹ Ou bohémienne.

² Voy. Ducange, au mot *minstelli*.

³ Autre.

⁴ Ces statuts ont été publiés pour la première fois par M. B. Bernhard, dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, t. III (1842), p. 400.

l'hostel où les nocces seront, sur peine de perdre instrumens et de quarante sols parisis d'amende au Roy.

Item, que nul ne contraigne ne s'efforce de contraindre lesdits ménestriers à faire ne jouer de leur mestier outre la dite heure, sur peine de quarante sols parisis ».

Les statuts de la communauté furent revisés en 1407. Cette fois Parisot, chef du métier, qui s'était dit en 1321 ménestrel du roi, prend le titre de *roi des ménestrels*, et ce titre, transformé un peu plus tard en celui de *roi des violons*, devint célèbre par la suite. Toute l'administration était concentrée entre ses mains. L'apprenti recevait de lui son brevet, l'étranger sa licence de jouer en ville. Aucun ménestrel salarié ne pouvait se faire entendre sans son autorisation. Des personnages nommés par lui remplissaient les fonctions de jurés. Les maîtres sont alors dits officiellement *ménestriers, joueurs d'instrumens tant haults que bas*.

Ces statuts régirent la communauté jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Renouvelés en octobre 1658, ils confirmèrent, étendirent même l'autorité du *roy des violons*. Il lui est permis d'avoir « des lieutenans en chaque ville pour faire observer les statuts, recevoir et agréer les maistres ». C'est lui, en effet, qui délivre les lettres de maîtrise au prix de 60 livres, et qui perçoit les amendes professionnelles; on le retrouve partout où il y a une autorisation à donner, une somme à recevoir. Cette fois, l'art de la danse est assimilé à l'art musical, les maîtres sont dits *maistres à danser et joueurs d'instrumens*. La durée de l'apprentissage est fixée à quatre ans. Les aspirants à la maîtrise doivent parfaire l'expérience en présence de vingt maîtres présidés par le roi des violons. « Aucune personne ne pourra tenir école, monstrier la danse ny les jeux des instrumens hauts et bas, s'attrouper jour ny nuit pour donner des sérénades ou jouer desdits instrumens en aucunes nocces ou assemblées, ny faire aucune chose concernant l'exercice de ladite science, s'il n'est reçu maistre, ou agréé par ledit roy ou ses lieutenans ».

Étaient seuls exceptés de cette règle « les violons de la chambre de Sa Majesté ». On désignait ainsi les artistes composant ce que l'on nomma d'abord la *grande bande*, puis les *24 violons de la chambre du roi*, qui jouaient dans l'antichambre durant le dîner du souverain et les jours de cérémonie. Les *21 violons du cabinet*, dits de la *petite bande*, avaient dans leurs attributions les « sérénades, bals, ballets, comédies, concerts particuliers, etc. »¹.

Les statuts que je viens de résumer sont dits avoir été « obtenus et impétrés par Guillaume du Manoir, roy et maistre de tous les maistres joueurs d'instrumens et maistres à danser par tout le royaume de France ».

Cette royauté fut moins éphémère que ne l'espéraient ses détracteurs, et elle tomba vic-

time de ses imprudences. Le sieur J.-P. Guignon, nommé en 1741 roi des ménestriers, « titre mort et presque oublié depuis un demi-siècle », dit un *factum* contemporain¹, voulut faire revivre les antiques privilèges attachés à sa souveraineté. Il obtint des lettres patentes qui interdisaient l'enseignement de la musique et de la danse à toute personne non inscrite sur les registres de la communauté. Des protestations s'élevèrent de toutes parts, et un édit du 13 mars 1773 déclara éteinte et supprimée « la charge de roi et maître des ménestriers »².

L'édit s'exprime ainsi : « Notre amé Jean-Pierre Guignon nous ayant très humblement fait supplier d'agréer sa démission pure et simple de l'office de roi et maître des ménestriers et joueurs d'instrumens tant hauts que bas dans notre royaume, dont nous l'avions pourvu par nos lettres du 15 juin 1741, nous nous sommes fait rendre compte des pouvoirs et privilèges généralement attribués à cette charge, et bien informés que l'exercice desdits privilèges paraît nuire à l'émulation nécessaire au progrès de l'art de la musique que notre intention est de protéger de plus en plus, nous avons jugé à propos, en déférant à la demande dudit sieur Guignon, de supprimer à toujours ladite charge. A ces causes et autres à ce nous mouvant, de l'avis de notre conseil, et de notre certaine science, pleine puissance et autorité royale, nous avons par notre présent édit perpétuel et irrévocable, éteint et supprimé, éteignons et supprimons la charge de roi et maître des ménestriers et joueurs d'instrumens tant haut que bas de notre royaume, vacante par la démission volontaire qu'en a faite le sieur Guignon »³.

L'édit de février 1776 supprima la corporation des ménestriers. Ses biens, consistant dans la propriété et les revenus de l'ancien hospice et de la chapelle Saint-Julien⁴, donnèrent lieu à un long procès. L'académie de danse, dont presque tous les membres avaient appartenu à la communauté, les réclama comme héritière naturelle, proposant en même temps la réorganisation du corps sous une forme nouvelle. D'un autre côté, ils étaient convoités par la fabrique de l'église Saint-Merri, paroisse de la chapelle; elle voulait les transformer en lieu d'inhumation⁵. Ces prétentions, soumises d'abord au Parlement, furent évoqués au conseil d'Etat par arrêt du 12 août 1782. L'affaire était encore pendante quand éclata la Révolution, qui mit tout le monde d'accord. En décembre 1789, la France, menacée de toutes parts, sollicitait des offrandes qui lui permissent de faire face à l'ennemi. Le 17 de ce mois, une députation de l'ancienne communauté se présenta à la barre de l'assemblée nationale, et lui fit don de tous les biens et revenus appartenant

¹ *Mémoires pour les organistes du Roi contre le sieur Guignon*, etc.

² *Recueil d'édits, arrêts, lettres patentes en faveur des musiciens du royaume*, 1774, in-8°.

³ Guignon mourut l'année même qui suivit sa démission, le 30 janvier 1774, âgé de soixante-douze ans.

⁴ Dite aussi chapelle Saint-Genès.

⁵ B. Bernhard, p. 370.

à la corporation. Le sieur Perrin, chef de la députation débuta ainsi : « En qualité de commissaires députés par l'ancienne communauté des maîtres à danser de la ville de Paris, nous avons l'honneur de vous apporter et de remettre sur le bureau une délibération prise en notre assemblée du 13 du présent mois, par laquelle nous faisons don à la nation de notre chapelle de Saint-Julien des Ménétriers, dont nous sommes fondateurs et patrons laïques, et de tous les objets mobiliers et immobiliers qui en dépendent. Nous désirerions comme bons citoyens être en état de faire à la patrie des sacrifices plus considérables ; mais nous sommes pauvres, et nous espérons que vous voudrez ne pas dédaigner une offrande qui, pour être modique, n'en est que plus pure ».

D'après les procès-verbaux d'expertise dressés, le 25 octobre 1790 par les commissaires de l'assemblée constituante et de la commune de Paris, la chapelle Saint-Julien fut estimée 10.400 livres, non compris les objets mobiliers et les cloches. On estima les autres bâtiments 7.625 livres.

Les joueurs d'instruments s'étaient placés sous le patronage de saint Julien. Une de leurs confréries fut pendant longtemps dédiée à saint Genes ou Genest, comédien converti.

Voy. Danse (Maîtres de). — Musique et Théâtre.

Instruments de chirurgie (FABRICANTS D'). La fabrication des instruments de chirurgie était le monopole de la corporation des couteliers. Leurs statuts, confirmés en 1608¹, et qui les régirent jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, leur accordent le droit exclusif de confectionner les lames d'épées, dagues, pertuisanes, hallebardes « et autres bâtons servant à la défense de l'homme », les ciseaux, les instruments de chirurgie, les couteaux, les canifs, etc. En 1692, les sieurs Surmon, au *Tiers-point couronné*², et Tougaret, au *Verre couronné*³ faisaient des lancettes estimées ; mais le meilleur fabricant d'instruments de chirurgie était le maître de la *Coupe*, André Gérard, qui demeurait rue Trousevache. Le maître du *Trêfle*, Guillaume Vignerot, rue de la Coutellerie, avait joué pendant longtemps d'une grande réputation.

Pour les instruments en or ou en argent, il fallait s'adresser aux orfèvres ; le grand-père du tragédien Lekain⁴ se distingua dans cette spécialité⁵. On cite, au siècle suivant, l'orfèvre Chéret, qui demeurait sur le pont Saint-Michel⁶.

Bien entendu, de si riches bijoux n'étaient pas à l'usage de tout le monde. Dionis, dans son *Cours d'opérations de chirurgie*, a une phrase

charmante en parlant des instruments destinés au nettoyage des dents : « Ces instrumens, dit-il, sont ordinairement d'acier, mais ceux dont on se sert pour le Roy et pour les Princes sont d'or ; et s'il y avoit encore un métal plus précieux, on l'emploierait à leur service, parce qu'ils récompensent magnifiquement¹ ». Je rappelle que les Romains se servaient déjà d'or et d'argent pour plomber les dents, et de fils d'or pour lier les fausses dents aux dents conservées².

La coutellerie anglaise fut pendant plusieurs siècles préférée à la nôtre, et M^{me} Cradock pouvait encore écrire dans son *Journal* le 22 septembre 1784 : « Je me suis fait saigner, mais les lancettes françaises sont si défectueuses que cela rend cette opération assez douloureuse³ ».

Instruments de mathématiques (FAISEURS D'). Deux corporations, celle des couteliers et celle des fondeurs, se disputèrent pendant longtemps le privilège de la fabrication des instruments de mathématiques. Le parlement finit par l'adjuger aux fondeurs, qui joignirent à leurs autres titres celui de *maîtres faiseurs d'instrumens de mathématiques, globes et sphères*. Suivant Hurtaut et Magny, les industriels qui se livraient plus spécialement à cette fabrication étaient aussi désignés sous le nom de *mathématiciens, ingénieurs*, etc.⁴. C'étaient eux qui traçaient les cadrans solaires, posaient les paratonnerres, etc.

Les deux immenses globes de Coronelli qui étaient conservés à la bibliothèque Nationale portent sur leur monture l'inscription suivante : « Faict par Gatellier, fabricant des instrumens de mathématiques. 1695 ». Un peu plus tard, un sieur Magny, qui demeurait dans la cour de Saint-Germain des Prés et avait pour enseigne *Au Roy Childebert*, s'intitulait « ingénieur pour l'horlogerie, les instrumens de mathématique et phisque, ainsi qu'en mécanique ».

Les fondeurs avaient pour patron saint Hubert.

Voy. Baromètres (Marchands de). — Boussoles (Fabricants de). — Cadrans solaires. — Fondeurs. — Géographes (Ingénieurs). — Lanterne magique. — Paratonnerres.

Instruments de musique (FAISEURS D').
Voy. Luthiers.

Intendants. « L'intendant, dit l'abbé Fleury, doit être ce serviteur fidèle et prudent dont Jésus-Christ nous propose l'exemple dans l'Évangile, à qui son maître a confié tout le soin de sa maison⁵ ». On sait que les intendants ne répondaient guère à cette définition, et, qu'en général, ils avaient surtout le souci de s'enrichir aux dépens de leur maître. « Il faut, écrit Audiger,

¹ Voy. *Statuts et ordonnances des frères-couteliers, etc.*, 1660 et 1748, in-4°.

² Il demeurait rue Saint-Julien le Pauvre.

³ Il demeurait à la porte Saint-Germain.

⁴ Son vrai nom était Cain.

⁵ Voy. *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 48.

⁶ *Almanach Dauphin pour 1777*, art. Orfèvres.

¹ Pages 512 et 519.

² Voy. ci-dessus l'art. Dentistes.

³ Page 87.

⁴ *Dictionnaire de Paris*, t. III, p. 503.

⁵ *Devoirs des maîtres et des domestiques* (1688), 2^e partie, chap. 3.

qu'un intendant sache et entende parfaitement les affaires ; et outre cela, qu'il soit honnête homme, plein de probité et de conscience, intelligent, vigilant et actif ; car de son esprit et de sa bonne conduite dépendent souvent la perte ou le rétablissement d'une maison. Sa charge et fonction concernent généralement tous les biens, revenus et affaires d'un grand seigneur, desquelles il doit savoir de point en point l'état, la force et le produit, afin que sur cela il gouverne la dépense et donne ordre aux dettes les plus pressées, dont il doit surtout prendre une exacte connoissance, afin d'éviter l'embarras et les chicanes qui pourroient arriver à ce sujet...

Il est encore de son devoir d'éviter la brouillerie et la confusion dans les affaires, autant qu'il lui est possible, et de ne point laisser tomber le seigneur dans des frais et dépens inutiles ; et lorsqu'il se présente quelque affaire nouvelle et difficile, il doit avant que de s'engager dans des procédures prendre bon conseil et bien exécuter. C'est ainsi que des intendants par leur soin et capacité soutiennent et remettent sur pied des maisons presque ruinées. Au lieu que d'autres, par leur faute et négligence, abiment et sont cause de la ruine totale des plus illustres, ainsi que nous avons vingt exemples récents et notables dans les maisons de plusieurs princes et autres grands seigneurs assez connus parmi le monde¹ ».

Intendants des bâtimens du roi. Voici en quoi consistait cette charge, le 8 avril 1632, jour où N. Jacquelin en fut pourvu : Il avait pouvoir de régler tout ce qui concernait l'entretien, les embellissemens et accroissemens des « bastimens et chasteaux du Louvre, Bourbon, palais des Tuilleries, Saint-Germain-en-Laye, pompe du Pont-Neuf², collège royal³, chateau de Vincennes, sépulture du feu Roy, et dépendances d'iceux, collège royal des PP. Jésuites de la Flèche et à trente lieues aux environs de nostre ville de Paris, excepté Fontainebleau, et des tapisseries de haute lisse et autres manufactures, avec le pouvoir de donner ordre et de veiller sur ceux qui sont ou seront logez sous la grande galerie du Louvre⁴ ».

On sait que cette charge fut une de celles qu'accapara Colbert.

Voy. **Louvre (Galerie du).**

Intendants du commerce. Six charges créées en mai 1708 et supprimées en octobre 1715⁵.

Voy. **Offices (Créations d').**

Intendants des eaux et fontaines. Voy. **Fontainiers.**

Intendants du garde-meubles. Voy. **Gardes-meubles.**

Intendants des inscriptions. Le titre officiel était : « Intendant des inscriptions des bâtimens royaux et publics, inventions de trophées, desseins de peintures, emblèmes, devises, descriptions et autres décorations faites dans les chambres et cabinets, galeries, jardins et maisons royales, comme aussi de celles qu'il faudra faire aux portiques, arcs triomphaux et autres ouvrages pour les entrées de leurs majestés dans les villes, ou pour quelque autre sujet que ce puisse être ».

Claude de Boze était titulaire de cette charge en 1712¹.

Intendants des menus. Voy. **Menus (Officiers des).**

Intendants généraux des postes, courriers et relais de France. Charge qu'il succéda, en 1770, à celle de grand maître et surintendant général des postes.

En 1788 M. Rigoley, baron d'Ogny, prenait le titre de *Intendant général des postes aux lettres et aux chevaux, courriers, relais et messageries*. Cette charge fut supprimée par décret du 9 juillet 1790.

Interprètes du roi. Louis XIV eut pendant longtemps des secrétaires-interprètes en langues latine, grecque, arabe et syriaque².

Voy. **Chambre du roi et Drogmans.**

Introduceurs des ambassadeurs, dits aussi **Conducteurs des ambassadeurs et princes étrangers.** Ils étaient au nombre de deux, et avaient sous leurs ordres un *secrétaire à la conduite des ambassadeurs*.

Ils recevaient, conduisaient, introduisaient les rois, princes, légats, cardinaux, nonces, ambassadeurs ordinaires et extraordinaires, envoyés, résidents, agents, chefs d'ordre, etc., ainsi que leurs femmes.

Voy. **Cérémonial.**

Inventaire. Voy. **Éventaire.**

Inventions. Voy. **Perfectionnements et Travail (Réglementation du).**

Ivoiriers. Sculpteurs en ivoire. Voy. **Sculpteurs.**

¹ La maison réglée (1692), liv. I, chap. 5.

² La Samaritaine.

³ Le collège de France actuel.

⁴ Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 697.

⁵ Voy. Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1460.

¹ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 380.

² A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 697 et 979.

J

Jacqueis et Jacqys. Voy. Jockeys.

Jambons (FOIRE AUX). Elle se tenait sur le parvis Notre-Dame et ne durait qu'un jour, le mardi saint. Elle a été célébrée par un rimeur du dix-septième siècle, qui nous apprend que

Dans ce parvis, où l'on contemple
La face d'un superbe temple,
Jambons croissent de tous côtés
Ainsi que s'ils estoient plantés.

Entre la fontaine et le parvis se dressait une statue dite du *Jeuneur*, ainsi nommée parce que ce personnage assistait à la foire sans pouvoir prendre sa part du lard et du jambon qui y foisonnaient. Une autre légende veut que la statue représentât un religieux resté mille ans sans boire ni manger.

La foire aux jambons n'avait rien perdu de sa vogue à la fin du dix-huitième siècle. Séb. Mercier écrivait alors : « Les boutiques de charcutiers sont brillantes ; la cochonaille, apprêtée sous mille formes, séduit les estomacs catholiques ; elle a un air plus ragoûtant dans ces jours sacrés où il est défendu d'en manger ; elle est sous la main des fidèles, qui doivent la repousser...¹ ».

Cette foire, dite aussi *foire du parvis*, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et elle se tient actuellement au boulevard Richard-Lenoir.

Jaquets. Voy. Jockeys.**Jardineors et Jardineurs. Voy. Jardiniers.**

Jardiniers. La *Taille de 1292* cite six *courtilliers*, nom que portaient alors les jardiniers. Suivant Sauval², le mot *courtillies*, en vieux français, désignait « des jardins champêtres où les bourgeois alloient se promener et prendre l'air ».

Les jardiniers furent de très bonne heure constitués en communauté, mais on ne possède pas leurs statuts antérieurs à 1599. On voit dans ceux-ci que l'apprentissage était de quatre années, suivies de deux années de compagnonnage et du *chef-d'œuvre*. On n'exigeait des fils de maître que l'apprentissage.

Il y avait dans les maisons royales une foule de jardiniers³. Au milieu du dix-huitième siècle,

celui de Versailles touchait par an 18.000 livres, celui de Marly 15.000 livres¹.

Le voyageur anglais Lister mentionne, en 1698, parmi les plus beaux jardins de Paris ceux du Palais-Royal, de l'Arsenal, des Chartreux, des Célestins et de Sainte-Geneviève. Puis, ceux des hôtels d'Aumont, Pussort, Beauvilliers, Caumartin, Lesdiguières, de Lorges, Le Peletier, Sully et Louvois².

Au siècle suivant, on comptait à Paris jusqu'à dix jardins publics. Savoir :

Les Tuileries. Ce jardin était gardé par un détachement d'Invalides. Sauf le jour de la Saint-Louis, il était interdit aux soldats, aux domestiques et aux gens mal vêtus.

Le Luxembourg. Jardin fréquenté surtout par les gens du quartier. On y voit « le dimanche matin, dans l'allée qui conduit aux Carmes, et le soir dans la grande allée une infinité de beau monde. On y observe la même police qu'aux Tuileries ».

Le jardin du Roi, aujourd'hui muséum d'histoire naturelle. « Il fournit une promenade aussi agréable que salubre aux habitants de ce quartier, et utile aux naturalistes et aux amateurs de la botanique ». Même règlement de police qu'aux Tuileries.

Le Palais-Royal. « La quantité de marchands de tous genres qui s'y sont établis, ainsi que sous les galeries qui en font le pourtour, les différents spectacles qui y sont rassemblés, les billards de toutes formes qu'on y trouve, font de ce lieu une espèce de foire perpétuelle ».

Le jardin de l'Infante. En bordure du Louvre. Il n'était ouvert que l'été.

Le jardin de l'Arsenal. Il était borné d'un côté par la Bastille et de l'autre par la Seine. Un limonadier, qui avait eu la permission de s'y établir, y vendait des rafraîchissements.

Le jardin du Temple. On y entrait par l'enclos du Temple.

Jardin de Soubise. C'était le jardin particulier de l'hôtel de Soubise, aujourd'hui palais des Archives. Le public n'y était admis que l'été.

Jardin de l'hôtel de Biron, rue de Varenne. Il était ouvert au public du 1^{er} avril au 1^{er} octobre.

Le Cours-la-Reine. Sur le bord de la Seine, entre les Tuileries et Chaillot. Seuls, les princes

¹ *Tableau de Paris*, t. IX, p. 276.

² *Recherches sur Paris*, t. I, p. 67.

³ Voy. les *Etats de la France* et plus spécialement celui de 1712, t. I, p. 322 et suiv.

¹ Duc de Luynes, *Mémoires*, t. I, p. 253.

² Voy. p. 169 et suiv.

du sang avaient le droit d'y faire entrer leurs carrosses.

Les remparts, promenade plutôt que jardin, sont représentés aujourd'hui par nos boulevards. Un *guide* de 1757 s'exprime ainsi : « Les remparts sont une promenade publique ouverte à tout le monde depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la porte Saint-Honoré. Le prévôt des marchands et les échevins, qui en ont l'entretien, ont fait placer des bancs de pierre de distance en distance sur les côtés des contre-allées, et ont l'attention de faire arroser pendant l'été la grande allée du milieu, où l'on se promène en carrosse. Il est défendu d'y faire passer des charrettes, tombereaux, haquets et autres voitures de cette espèce. On y trouve, depuis le Pont-aux-Choux jusqu'à la porte du Temple, des cafés et rafraîchissements. On y loue des chaises, on y voit des joueurs de gobelets et autres bateleurs comme aux foires ¹ ».

Les maîtres jardiniers se qualifiaient de *jardiniers-préoliers-marachiers*. Au nombre de 1.200 environ, ils étaient divisés en quatre classes principales :

- Les jardiniers fleuristes.
- Les jardiniers marchands d'arbres.
- Les jardiniers planteurs.
- Les maraîchers.

Tous avaient pour patron saint Fiacre.

On les trouve nommés : *closiers, corteilliers, cortilleors, cortilliers, courtillieurs, courtilliers, cultilers, cultiliers, jardineors, jardineurs, verriers, etc., etc.*

Le marché aux fleurs et aux arbres se tint d'abord sur le Pont-au-Change, alors dit aussi Pont-aux-Arbres ². Il fut transporté ensuite sur le quai de la Mégisserie, puis (au début du dix-neuvième siècle) sur le quai Desaix, aujourd'hui quai de la Cité.

Voy. **Agronomes.** — **Baromètres (Marchands de).** — **Botanistes.** — **Bouquetières.** — **Champignonnistes.** — **Chapeliers de fleurs.** — **Closiers.** — **Dessinateurs de jardins.** — **Élagueurs.** — **Engrais (Commerce d').** — **Fianteurs.** — **Fraisiers.** — **Grainiers.** — **Greffeurs.** — **Herbières.** — **Horticulteurs.** — **Laboureurs.** — **Légumistes.** — **Maraîchers.** — **Pépinieristes.** — **Planteurs.** — **Primeurs (Marchands de).** — **Taupiers.** — **Tondeurs de bois.** — **Treillageurs.** — **Verriers.** — **Vitriers.**

Jarrettières (Commerce des). Au treizième siècle, les jarrettières élégantes étaient confectionnées par les tisserandes de soie, qui ont leurs statuts dans le *Livre des métiers* ³. Les progrès du luxe leur fit adjoindre le concours des orfèvres, car je lis dans le compte des dépenses faites pour

Isabeau de Bavière en 1387 : « Pour quatre onces d'argent doré fin vermeil, employé es blouques ¹ et mordans ² et en plusieurs clox ³ d'argent dorez, pour la ferreure de deux jartières de satin azur, pour lier les chausses de Madame la Roine ⁴ ». En 1400, la duchesse d'Orléans paye trente-six sous parisis, « pour quatre tissus de fine soye azurée, pour faire deux paires de jartières, et pour iceulx garnir d'argent doré : c'est assavoir quatre blouques, quatre mordans et quatre petits besans à faire fermeures d'argent doré ». Plusieurs années après, la duchesse commande encore « deux jartières d'or esmaillées à larmes et à pensées ⁵ ».

Au seizième siècle, toutes les femmes portaient des hauts-de-chausses ou caleçons, et l'objet des jarrettières fut précisément de les attacher aux bas-de-chausses ou bas, que l'on ne cherchait point à dissimuler. L'habitude du cheval, l'ensemble un peu brusque des manières découvraient souvent la jambe. La jarretière n'est donc pas encore une pièce secrète du costume ; on la couvre d'ornements, on y peint des devises, des larmes, des pensées, parce qu'elle est destinée à être montrée.

Olivier de La Marche n'a pas oublié les jarrettières dans sa description de la toilette des dames à la fin du quinzième siècle. Il faut, dit-il, que les chausses soient retenues et bien tirées par de beaux jarretiers, et on les fait du même drap qui a servi pour les chausses :

Le jarretier se fait communément
Du propre drap couvrant la jambe nue.
Le jarretier lye estroitement,
La chausse va si bien et proprement
Qu'elle ne bouge, ne descend ou remue.

Tout moraliste qu'il se montre dans son poème, Olivier de La Marche ne prétend pas du tout que les femmes doivent dissimuler leurs jarrettières, il leur recommande seulement de ne point y laisser toucher, sauf par leur mari :

Le jarretier c'est chose de value,
Et si honneste que homme n'y doit main mettre
S'il n'a cest eur ⁶ d'estre seigneur ou maistre.

Et il ajoute très sagement :

Qui met la main jusque à la jarretière,
Il prétendra de plus hault advenir ⁷.

Au seizième siècle, la jarretière était souvent croisée sous le jarret et venait s'attacher au-dessus du genou.

Vers la fin du siècle, les femmes continuaient à « faire parade » de leurs jambes. Catherine de Médicis inventa même la selle actuelle des femmes, qui permettait de montrer la jambe droite, relevée sur l'arçon de devant. Aussi attachait-elle une importance extrême à avoir

¹ Boucles.

² Le mordant était la plaque de métal qui terminait la jarretière et facilitait l'entrée dans la boucle.

³ Clous.

⁴ Douët-d'Arcq, *Nouveaux comptes*, p. 189.

⁵ De Laborde, *Notice des émaux*, p. 348.

⁶ S'il n'a ce bonheur.

⁷ *Le premier des dames*, chap. 4.

¹ Pour le dix-huitième siècle, consulter Jèze, *État de Paris*, édit. de 1757, p. 190 ; et Thiéry, *Guide des amateurs*, etc., passim.

² Voy. Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 383.

³ Titre XXXVIII.

toujours des bas bien tirés par de riches jarretières. « Catherine, raconte Brantôme, aymoit une de ses dames par dessus toutes les siennes et la favorisoit par dessus toutes les autres, seulement parce qu'elle luy tiroit ses chausses si bien tendues et mettoit si proprement la jarretière et mieux que toute autre... Et par ainsi, sur cette curiosité qu'elle avoit d'entretenir sa jambe ainsi belle, faut penser que ce n'estoit pour la cacher sous sa juppe, ny son cotillon ou sa robe, mais pour en faire parade ¹ ».

Ceci n'était plus de mise au siècle suivant, et les jarretières avaient adopté des allures plus modestes. Le magasin en vogue était situé « rue d'Arnetal ², au signe de la Croix ³ ».

Je n'ai rien dit encore des jarretières portées par les hommes et il n'y a pas grand' chose à en dire. Au début du seizième siècle, la robe fait sa dernière apparition dans le costume masculin, et les jarretières, devenues visibles un moment sous François I^{er}, se dissimulent ensuite dans les hauts-de-chausses bouffants adoptés par Henri II. Dès le règne de Charles IX, ils descendent presque jusqu'au genou, et la jarretière se montre de nouveau. Sous Henri IV et sous Louis XIII, les jarretières sont très longues, et les bouts, garnis de dentelles, pendent de côté. Les élégants, contemporains des belles années de Louis XIV, ne peuvent exhiber leurs jarretières, car elles sont noyées dans les *canons* qui terminent le haut-de-chausses. La jarretière reparait, mais fort simple, à la fin du règne. Sous Louis XV et sous Louis XVI, ce n'est plus guère qu'une patte à boucle, qui s'attache un peu au-dessous du genou.

Louis XIV portait des jarretières à boucles de diamants. Naturellement, on les lui retirait le soir, et la cérémonie usitée en cette circonstance mérite d'être rappelée : « Sa Majesté, rapporte un annaliste de ce temps, s'assied en son fauteuil ; le premier valet de chambre et le premier valet de garde-robe lui défont ses jarretières à boucles de diamants, l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier valet de chambre donne cette jarretière à un valet de chambre, et le premier valet de garde-robe à un valet de garde-robe ⁴ ».

Constatons en terminant que Paris conserva pendant longtemps la spécialité des jarretières élégantes. Voltaire écrivait, le 26 janvier 1758, à M^{me} de Fontaine : « Madame Denis a cru qu'on ne pouvoit avoir une jarretière bien faite sans la faire venir de Paris ⁵ ».

Jaugeurs. Nom que la *Taille de 1292* donne aux jaugeurs.

Jaugeurs. Chez les fabricants d'enclumes, ouvriers qui dirigent la *jauge*, barreau de fer destiné à manœuvrer l'enclume.

Jaugeurs de cendres. Ils étaient au nombre de deux, lors de l'arrêt du 10 février 1674, qui les supprima.

Voy. **Commissaires.**

Jaugeurs d'eau. Nom donné parfois aux fontainiers.

Jaugeurs d'eau-de-vie. Voy. **Cour-tiers.**

Jaugeurs de futailles. Leurs statuts figurent dans le *Livre des métiers* ¹. J'y vois qu'ils étaient chargés de déterminer la contenance des tonneaux employés par les marchands de vin, de vinaigre, d'huile et de miel. Leur intervention était facultative ; mais si vendeur ou acheteur la requéraient, ils ne pouvaient refuser leur ministère. Ils exerçaient « par tout dedenz la prevosté de Paris » ; aussi, quand la distance à parcourir exigeait l'emploi de plusieurs heures, celui qui les appelait devait payer les frais de déplacement et leur fournir un cheval, « cil qui le maine doit livrer cheval et leurs despens ». Ils touchaient deux deniers par tonneau jaugé, le double pour un tonneau de miel. Si un jaugeur était embarrassé pour déterminer la contenance d'un vaisseau, il devait appeler à son aide un de ses confrères, et s'ils ne pouvaient s'entendre, un troisième venait encore se joindre à eux. Les jaugeurs étaient alors au nombre de dix ; la *Taille de 1292* n'en mentionne néanmoins que trois.

L'ordonnance de février 1415 déclare que ces fonctionnaires sont établis pour jauger « toutes liqueurs qui se vendent en gros, comme bières, cidres, vinaigres, verjus, huilles, graisses, etc. » Ils ne pouvaient exercer sans l'assistance d'un collègue : « Nul jaugeur ne jaugera seul », dit l'ordonnance. Leur nombre est fixé à six maîtres et six apprentis. Ces derniers devaient servir pendant une année au moins sous la direction d'un jaugeur avant d'être reconnus aptes à mesurer. Il n'était accordé à chaque maître qu'un seul apprenti. Quand une vacance se produisait dans la corporation, le plus ancien des apprentis obtenait la maîtrise.

L'édit de février 1633 porta à huit le nombre des jaugeurs, mais il n'accorda qu'aux six plus anciens un apprenti destiné à leur succéder.

Louis XIV créa et vendit à diverses reprises de nouvelles charges, 8 en 1645, 32 en 1689, etc.

Les jaugeurs sont parfois appelés *velteurs*, nom qui vient de la *velte*, instrument destiné au jaugeage des tonneaux.

L'édition publiée en 1500 de l'ordonnance de février 1415 renferme une gravure qui représente un jaugeur, la jauge à la main, mesurant un tonneau ².

La corporation avait pour patron saint Nicolas, qu'elle fêtait le 6 décembre à l'église Saint-Bon.

Jaugeurs de plâtre. Voy. **Mesureurs.**

¹ Tome IX, p. 306.

² Auj. rue Greneta.

³ *Le Livre commode*, t. II, p. 23.

⁴ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 299.

⁵ *Correspondance*, édit. Beuchot, t. LVII, p. 463.

¹ Titre VI.

² Page XIX.

Jaulgeurs. Voy. Jaugeurs.

Jetons (FRAPPE DES). Voy. **Directeur du balancier du Louvre.**

Jetons (CALCUL PAR LES). Pendant bien longtemps, les commerçants n'en connurent pas d'autre, et *L'arithmétique dans sa perfection*, ouvrage de F. Legendre, contient encore dans son édition de 1774 un *Traité de l'arithmétique par les jetons*.

Comme le prouve la première scène du *Malade imaginaire*, les jetons remplaçaient, dans les comptes, la plume et les chiffres. L'emploi de cailloux (*calculi*) avait donné naissance au mot *calcul* ; la manière dont on comptait ensuite créa les expressions *get, jet, gectouers, getouers, gestouers, jectoirs, jects, gets, jetons*.

Rien de plus simple, à l'origine, que ce procédé de calcul. Pour additionner, par exemple, on jetait successivement sur une table autant de jetons qu'il se présentait d'unités de même nature. Supposons que l'on voulût faire le total des sommes suivantes :

XXIV	livres	VIII	sols	VI	deniers
XXX	—	VI	—	VIII	—
X	—	V	—	V	—
VI	—	VII	—	VIII	—

On formait trois tas de jetons, dont le premier tas, celui des livres, recevait d'abord 24, puis 30, puis 10, puis 6 jetons ; — le second tas, celui des sous, 8, puis 6, puis 5, puis 7 jetons ; — le troisième, celui des deniers, 6, puis 8, puis 5, puis 8 jetons. On comptait ensuite chaque tas. On trouvait, dans le premier, 70 jetons, qui représentaient 70 livres ; — dans le second, 26 jetons qui représentaient 26 sous : on en enlevait 20 que l'on remplaçait par 1 jeton ajouté au tas des livres ; — dans le troisième, on trouvait 27 jetons représentant 27 deniers ; on en enlevait 24 que l'on remplaçait par 2 jetons ajoutés au tas des sous. On comptait de nouveau

chaque tas ; celui des livres contenait alors 71 jetons, — celui des sous 8, — celui des deniers 3 : ce qui donnait bien le total exact de

LXXI livres VIII sols III deniers.

La soustraction, la multiplication, la division n'étaient pas plus difficiles à obtenir, et pen-

dant longtemps ces procédés lents mais sûrs furent préférés à l'écriture, même par les clercs. Nous voyons en 1380 le clerc de la paneterie du roi acheter « deux douzaines de parchemin, une escriptouere neuve garnie de cornet et canivet, un cent de gestouers pour gester et enregistrer les parties dudit office ¹ ». Quatre-vingts ans plus tard, Olivier de la Marche voulant donner une idée du bel ordre qui régnait à la cour de Charles le Hardi, nous le montre faisant ses comptes avec ses trésoriers : « Et luy mesme sied au bout du bureau, jecte et calcule comme les autres. Et n'y a différence entre eux en iceluy service, sinon que le

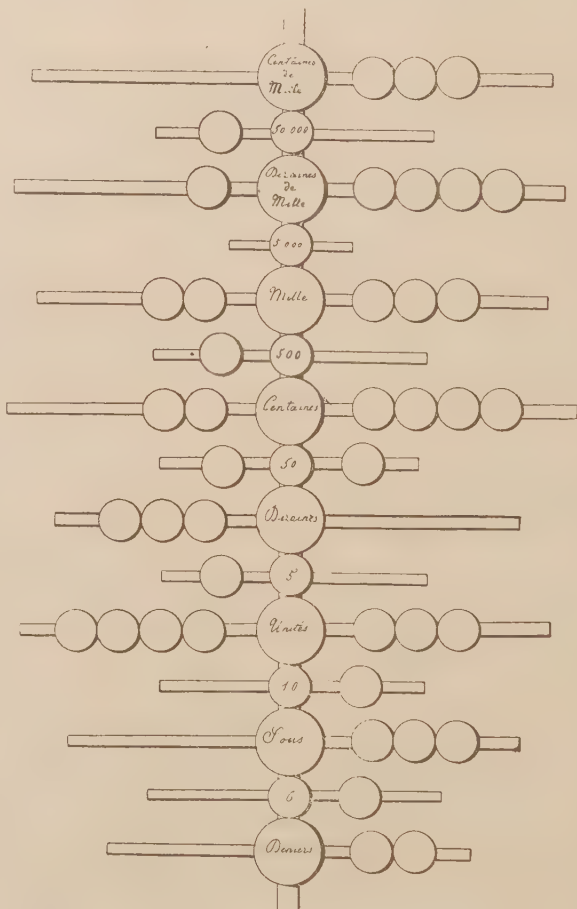
duc jecte en jets d'or et les autres en jets d'argent ² ».

Il faut reconnaître que l'emploi des chiffres romains rendait tout calcul très compliqué ; mais les jetons se maintinrent en faveur longtemps après l'adoption des chiffres arabes, et ceux-ci ne devinrent guère d'un usage général en Europe avant la seconde moitié du quinzième siècle. Cette méthode de calcul fut alors habilement perfectionnée et permit d'opérer sur les plus fortes sommes. On se servait de l'abaque ou tableau ci-contre, dans lequel huit lignes horizontales sont coupées par une ligne verticale nommée *arbre*.

On voit au premier coup d'œil que les petites divisions intermédiaires représentent cinq fois le nombre placé au-dessous de chacune d'elles, ce

¹ Douët d'Arcq, *Comptes de l'hôtel*, p. 64.

² *Estat de la maison du duc de Bourgogne*, édit. Michaud, t. III, p. 581.



qui permet de composer tous les nombres sans avoir jamais plus de cinq jetons sur la même ligne. Il n'y a d'exception à cette règle que pour les sous et les deniers : le jeton posé dans l'espace intermédiaire vaut 10 pour les sous et 6 pour les deniers. Ceci compris, il est facile de lire à gauche de notre arbre le nombre 62.789, et à droite le nombre 343.453 livres 13 sous 8 deniers.

Avec ce procédé, les opérations ne présentaient aucune difficulté. Supposons que nous ayons à multiplier 763 par 6. Nous figurons d'abord le nombre 763 à gauche de notre arbre, puis nous multiplions successivement chacun des jetons par 6 en inscrivant à droite chaque produit obtenu. On trouve ici, à gauche de l'arbre 763, et à droite 4.578, produit exact de la multiplication.

S'agit-il de soustraire ? Les jetons composant la somme due forment une première colonne, ceux qui composent la somme à soustraire en forment une seconde, placée à droite de la première. En commençant par en haut, on soustrait ligne par ligne la seconde colonne de la première ; et le reste de chaque ligne, inscrit à droite de la seconde colonne, en forme une troisième, dont le total est le nombre cherché.

Madame de Sévigné, qui pourtant savait écrire, se servait de jetons pour calculer. Le 10 juin 1671, elle écrit à sa fille qu'elle vient de faire le compte de sa fortune « avec les jetons de l'abbé [de Coulanges] qui sont si justes et si bons ¹ ». Et le calcul pouvait être compliqué, car madame de Sévigné possédait alors environ deux millions de notre monnaie. *

Jeudi absolu, jeudi blanc, grand jeudi. Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours le jeudi saint.

Jeugleurs. Voy. **Instruments** (Joueurs d').

Jeunes (MAÎTRES). Voy. **Anciens.**

Jeunes-hommes. Nom que portait, dans

l'association dite des *Enfants de maître-Jacques*, une des classes de compagnons ¹.

Voy. **Devoirs et Enfants.**

Jeux. Voy. **Bateleurs.** — **Billard (Maîtres de).** — **Billardiers.** — **Jouets (Fabricants de).** — **Tabletters, etc., etc.**

Joalliers. Titre qui appartenait aux orfèvres et aux merciers, mais ces derniers devaient se borner à vendre les objets fabriqués par les joalliers.

La *Taille de 1292* cite deux *joeliers*. J'ai trouvé encore *joualliers* en 1550, *joyau-liers* en 1570, *joyalliers* en 1643, etc.

Le joyau différait du bijou en ce que le bijou ne comportait ni diamants ni perles.

Les joalliers faisaient le commerce des pierres précieuses et des perles. Mais les unes et les autres étant fort estimées en médecine, les épiciers-apothicaires vendaient celles qui devaient être employées comme médicament. En 1655, année des amours de Louis XIV avec Olympe Mancini, son mé-

decin Vallot lui fait prendre des tablettes dans lesquelles entraient de l'or et des perles. En 1664, il lui ordonne un « magistère de perles et de corail », et deux ans après « une eau admirable » composée de vitriol, de fer et d'or ². C'est justement en 1666 que fut joué pour la première fois *Le médecin malgré lui*, où Molière écrivait :

SGANARELLE à Perrin.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, monsieur.

SGANARELLE.

Oui. C'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail, des perles et quantité d'autres choses précieuses ³.

Les perles, écrivait l'apothicaire Jean de Renou vers 1607 « sont grandement cordiales et

¹ Agr. Perdiguer, *Le livre du compagnonnage*, t. I, p. 31.

² *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 46, 88 et 97.

³ Acte III, sc. II.

¹ *Lettres*, t. II, p. 240.

propres à resjouyr le cœur. Voilà pourquoy les alchymistes font une certaine liqueur qu'ils appellent liqueur de perles, avec laquelle ils promettent merveilles pour la guérison de plusieurs maladies, encore que le plus souvent tout leur fait ne soit que fumée, vanité et charlatanerie. Un certain barbier que j'ay cogneu autre-fois en ceste ville de Paris, appelé par un malade pour lui appliquer deux sangsues fut si imprudent que de demander six écus d'or pour sa peine, disant qu'il avoit nourry ces deux sangsues d'aucun autre aliment que de la seule liqueur de perle par l'espace d'un mois entier ¹ ».

Bæhmer et Bassange, qui fournirent à Marie-Antoinette son célèbre collier, étaient joailliers ordinaires de la Cour et demeuraient rue de Vendôme ².

Voy. **Bijoux (Commerce des) et Or (Marchands d')**.

Jockeis et Jokeis. Voy. **Jockeys**.

Jockeys. On nomma d'abord ainsi des valets de pied très jeunes, appelés plus tard des *groom*. C'étaient aussi des postillons de petite taille destinés aux voitures élégantes.

Ce nom, qui ne semble pas antérieur à la fin du dix-huitième siècle, a été orthographié de bien des manières. Dans le récit d'une course qui eut lieu en 1776 à la plaine des Sablons, je lis : « Les chevaux sont conduits par deux *jacquets* ³ ». La même année, le chevalier de Rutledge écrit *jacqys* ⁴, et les *Mémoires de Bachaumont* *jacqueis* ⁵. Sébastien Mercier préfère *jokeis* et *jockeis* ⁶. Le premier dictionnaire français où figure ce mot est, je crois, celui de Laveaux, paru en 1820 ; j'y trouve, à l'article *jockey*, cette définition : « Jeune homme faisant l'office de postillon ou même de valet de pied ⁷ ».

Joeliers. Nom que la *Tuille de 1292* donne aux joailliers.

Joindre. Ce mot désigne un gindre dans les statuts accordés aux boulangers vers la fin du treizième siècle ⁸.

Jongleurs. Voy. **Instruments (Joueurs d') et Prestidigitateurs**.

Jouailliers. Voy. **Joailliers**.

Jouets (FABRICANTS DE). Je les trouve cités pour la première fois dans l'ordonnance des *Bannières* (juin 1467), qui les nomme *bibelotiers* ⁹. Peu d'années après, et en tout cas avant 1489, ils

sont réunis aux miroitiers et forment avec eux la corporation des *bimbelotiers-mireliers*.

À dater de ce moment, ils ont le monopole de la fabrication des jouets communs et de bas prix, dont ils partagent le débit avec les merciers, qui ne fabriquaient rien, mais vendaient de tout.

Les jouets d'or et d'argent étaient confectionnés par les orfèvres, ceux d'ivoire, d'os, etc. par les tabletiers, etc. En 1380, Isabeau de Bavière achète à un de ces derniers un jeu de jonchets ¹. En 1528, les enfants de François I^{er} ayant assisté au *feu de la Saint-Jean*, la ville leur fit don de nombreux jouets : des pelotes et des raquettes ; un petit chariot doublé de velours vert et traîné par deux chevaux « couverts de poils », à l'intérieur se prélassaient deux dames richement habillées et trois petits chiens couverts de poils, eux aussi ; un singe était monté derrière. Tout ceci pour les garçons. Mais les filles ne furent pas oubliées, elles reçurent un jeu de quilles, une boîte à ouvrage ² et un petit ménage d'argent ³.

En 1571, Claude de France, duchesse de Lorraine, commande à un orfèvre « un petit ménage d'argent, tout complet de buffet, pots, plats, écuelles, etc. » ⁴.

Savary énumère ainsi les principaux objets dont se composait le commerce des *bimbelotiers* au début du dix-huitième siècle : « Petits ménages d'enfants, plats, assiettes, éguières ; petites vaisselles d'église, comme croix, chandeliers, encensoirs, etc., qui tous n'excèdent guères quatre ou cinq pouces de haut et ont encore moins de diamètre, le tout en étain uni à quelque alliage ; poupées, chevaux de carte, petits carrosses, religieux sonnant leur cloche, prédicateurs en chaire, crocheteurs chargés de bonbons, etc., etc. » ⁵.

Cette liste est très incomplète, bien que l'Allemagne et l'Angleterre nous fournissent alors la plupart des jouets compliqués.

On nommait *poupetiers* les ouvriers spécialement occupés de la confection des poupées, et *ballonniers* les faiseurs de ballons. Les volants dépendaient du commerce des patenôtriers-bouchonniers ⁶. Presque tous les jouets en étain appartenaient à celui des potiers d'étain.

On trouvait chez les tabletiers des dés à jouer et des cornets, des damiers et des échiquiers, des tric-trac, des quilles, des billes de billard, des dominos, des totons, des bilboquets, etc. On sait de quelle vogue jouit ce dernier aux seizième et dix-septième siècles. Sa forme n'était pas exactement la même qu'aujourd'hui, car, en 1771 encore, le *Dictionnaire de Trévoux* le définissait ainsi : « Petit instrument fait d'un bâton creusé rond par les deux bouts, au milieu duquel est une corde où une balle de plomb est attachée. Les enfants la jettent en l'air, et la reçoivent alternativement dans les deux creux ⁷ ».

¹ *Œuvres pharmaceutiques*, trad. en français par Louis de Serres, p. 482.

² *Almanach Dauphin pour 1789*.

³ Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds des nouvelles acquisitions, n° 4.444.

⁴ *La quinzaine anglaise à Paris*, p. 194.

⁵ 14 septembre 1776, t. IX, p. 214.

⁶ *Tableau de Paris*, t. V, p. 224 ; t. VIII, p. 40 ; t. X, p. 203.

⁷ *Nouveau dictionnaire de la langue française*, t. I, p. 1076.

⁸ *Libre des métiers*, titre I, art. 44.

⁹ *Ordonnances royales*, t. XVI, p. 672.

¹ V. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 132.

² « Un panier à coudre ».

³ *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, t. XVIII (1891), p. 172.

⁴ De Laborde, *Notice des émaux*, p. 387.

⁵ *Dictionnaire*, tome I, p. 348.

⁶ Voy. ci-dessus l'art. *Cure-dents*.

⁷ Tome I, p. 902.

Le tabletier Vaugois, qui fut fort à la mode vers la fin du dix-huitième siècle, avait rédigé ainsi sa carte-adresse :

« VAUGEOIS, marchand, rue des Arcis, au singe verd. Vend boîtes à cadrille ¹ de vernis de la Chine, en nacre de perle, en yvoire et en bois ; boîtes à cadrille en paniers pour le breland et le try ² ; fiches, jetons de nacre de perle et d'yvoire ; trictracs d'yvoire et d'ébène à pieds et portatifs ; et généralement tout ce qui est relatif aux travaux et amusemens des dames ; peignes d'écaille et à chignon, de toilette et autres ; jeux de quilles, dominos, damiers, échecs, baguennodiers, parquets, solitaires, billes, billards, troumadame ³ ; jeux collés sur des cartons, et toutes sortes de jeux pour la campagne, en beau et en commun, avec une liste particulière et détaillée des différens jeux et leurs explications ; arcs et flèches et autres marchandises ».

En 1745, le sieur Raux, demeurant rue du Petit-Lion, était renommé par ses objets d'étrennes en émail, « hommes, femmes, joueurs, musiciens, petits corps de logis avec des appartemens fort jolis où se passent des histoires véritables ⁴ ». Un peu plus tard, le marchand en vogue était le sieur Juhel, rue Saint-Denis, qui tenait « un des plus fameux magasins de jouets d'enfans, poupées à ressorts et autres joujoux d'Angleterre ⁵ ». Les colifichets et joujoux en or se trouvaient *Au Petit Dunkerque* ⁶, magasin célèbre situé à l'angle de la rue Dauphine et du quai Conti.

En 1789, on citait, parmi les marchands les mieux assortis : la veuve de Juhel, restée rue Saint-Denis, et qui se disait « marchande de jouets des Enfans de France » ; le sieur Dubois, rue Saint-Honoré, en face des piliers des halles, qui tenait magasin « de jouets d'enfans, poupées à ressort et pièces mécaniques ⁷ ».

Rétif de la Bretonne a intitulé une de ses nouvelles *La belle joujoutière*, et il qualifie son héroïne *étrennière-joujoutière-almanaquière* ⁸.

Joueurs d'épées. Un des premiers titres que portèrent les maîtres d'armes. Mais ces mots avaient d'abord désigné plus particulièrement les soldats qui manœuvraient l'épée à deux mains, si terrible dans les mêlées ⁹. En général, on plaçait, de distance en distance, mêlés aux halbardiers, des Suisses et des lansquenets exercés au maniement de ces énormes flamberges ¹⁰.

Joueurs d'instruments. Voy. Instruments.

Joueurs. Voy. Instruments (Joueurs d').

Joujoutiers. Voy. Jouets (Fabricants de).

Journal. « C'est le nom que les marchands, négocians, banquiers et autres qui se mêlent de quelque commerce donnent à un certain livre ou registre dont ils se servent pour écrire jour par jour toutes les affaires de leur commerce, à mesure qu'elles se présentent ¹ ».

Journaliers. Ouvriers qui travaillent à la journée ².

Journalistes. Voy. Gazetiers.

Joyalliers et Joyauliers. Voy. Joailliers.

Joyaux (Commerce des). Voy. Bijoux et Joailliers.

Juges-consuls. Cette juridiction, qui représente assez exactement notre tribunal de commerce, fut créée en novembre 1563. L'édit de création débute ainsi : « Sur la requeste à nous faite de la part des marchands de nostre ville de Paris, pour le bien public et abréviation de tous procez et différends entre marchands... avons, par l'avis de nostre très honorée dame et mère... statué, ordonné et permis ce qui s'ensuit... ».

Le nouveau tribunal était composé de cinq membres, dont le premier prenait le titre de *juge*, et les quatre autres celui de *consuls*. Tous cinq étaient élus chaque année par trente notables marchands que soixante autres avaient désignés. Ils devaient juger gratuitement les différends « procédant d'obligations, cédules, récépissés, lettres de change ou de crédit, réponses, assurances, transports de dettes ou novation d'icelles, comptes, calculs, sociétés, associations ; etc. »

Voici, d'ailleurs, un extrait de ce curieux édit :

« Avons permis et enjoint aux prévost des marchands et échevins de nostre ville de Paris, nommer et élire en l'assemblée de cent notables bourgeois de ladite ville, qui seront pour cet effet appelés et convoqués trois jours après la publication des présentes, cinq marchands du nombre desdits cent, pourvu qu'ils soient natifs et originaires de notre royaume, marchands et demeurans en notre dite ville de Paris. Le premier desquels nous avons nommé juge des marchands, et les quatre autres consuls desdits marchands qui feront le serment devant ledit prévost des marchands. La charge desquels cinq ne durera qu'un an, sans que, pour quelque cause ou occasion que ce soit, l'un deux puisse être continué.

¹ Jeu de cartes imité de l'hombre.

² Le jeu de l'hombre joué à trois personnes au lieu de quatre.

³ Jeu composé de treize petites boules qu'il s'agit de faire passer dans autant de trous.

⁴ *Mercur de France*, n° de novembre, p. 186.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*, supplément, p. 6.

⁶ Bonne d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 230.

⁷ *Almanach Dauphin pour 1789*, art. Jouets.

⁸ *Les contemporaines*, t. XXVI, p. 411.

⁹ Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 709.

¹⁰ Brantôme, *Œuvres*, t. II, p. 301.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, (1723), t. II, p. 436.

² Voy. ci-dessous l'art. Travail aux pièces.

* « Ordonnons et permettons auxdits cinq juge et consuls assembler et appeler, trois jours avant la fin de leur année, jusques au nombre de soixante marchands bourgeois de ladite ville, qui en éliront trente d'entre eux. Lesquels, sans partir du lieu et sans discontinuer, procéderont avec lesdits juge et consuls en l'instant et le jour même, à peine de nullité, à l'élection de cinq nouveaux juge et consuls des marchands, qui feront le serment devant les anciens...

« Connoîtront lesdits juge et consuls des marchands de tous procès et différends qui seront ci-après mûs entre marchands, pour fait de marchandises seulement, leurs veuves marchandes publiques, leurs facteurs, serviteurs, etc.

« Et pour couper chemin à toute longueur et ôter l'occasion de fuir et plaider, voulons et ordonnons que tous ajournemens soient libellés et qu'ils contiennent demande certaine ; et seront tenues les parties comparoir en personne à la première assignation, pour être ouïs par leur bouches s'ils n'ont légitime excuse de maladie ou absence. Es quels cas, enverront par écrit leur réponse signée de leur propre main. Audit cas de maladie, enverront la réponse signée de l'un de leurs parens, voisins ou amis ayant de ce charge et procuration spéciale : le tout sans aucun ministère d'avocat ou de procureur.

« Enjoignons auxdits juge et consuls vaquer diligemment en leur charge durant le temps d'icelle, sans prendre directement ou indirectement, en quelque manière que ce soit, aucune chose, ni présens ou dons, sous couleur d'épices ou autrement : à peine de concussion.

« Pour faciliter la commodité de convenir et négocier ensemble, avons permis et permettons aux marchands bourgeois de notre ville de Paris natifs et originaires de nos royaume, pays et terres de notre obéissance, d'imposer et lever sur eux telle somme de deniers qu'ils aviseront nécessaires pour l'achat ou louage d'une maison ou lieu qui sera appelé la *place commune des marchands*, laquelle nous avons dès à présent établie à l'instar et tout ainsi que les places appelées *le change* en notre ville de Lyon, *bourses* de nos villes de Toulouse et Rouen.

« Défenses à tous nos huissiers ou sergens faire aucun exploit de justice ou ajournement en matière civile aux heures du jour que les marchands seront assemblés en ladite place commune, qui seront de neuf à onze heures du matin, et de quatre jusques à six heures de relevée.

« Permettons auxdits juge et consuls de choisir et nommer pour leur scribe et greffier telle personne d'expérience, marchand ou autres, qu'ils aviseront ; lequel fera toutes expéditions en bon papier sans user de parchemin. Et lui défendons très étroitement prendre pour ses salaires et vacations autre chose qu'un sol tournois pour feuillet, à peine de punition corporelle ¹ ».

Ce tribunal prononçait en dernier ressort jusqu'à la somme de cinq cents livres. Au delà, l'appel allait au Parlement.

Au dix-huitième siècle, les audiences se tenaient les lundi, mercredi et vendredi dans un bâtiment situé derrière l'église Saint-Merri ¹. Le tribunal de commerce ayant remplacé les juges-consuls, y resta installé jusqu'en 1826, année où il fut transféré à la Bourse. Le nouveau monument élevé pour lui en face du Palais a été terminé en 1866.

Juges-gardes. Officiers des monnaies. Nommés par les maîtres généraux, ils étaient les vrais directeurs des hôtels. Ils prescrivaient, surveillaient, enregistraient toutes les opérations, l'apport des métaux précieux, leur remise aux ouvriers, leur restitution en espèces frappées. Une ordonnance de 1540 veut qu'ils « ne laissent aller, venir, ni entrer dans les Monnoies aucuns personnages, sinon ceux qui auront quelque chose à faire avec les maîtres desdites Monnoies ».

Comme juges, ils connaissaient en première instance des abus et malversations commis par le personnel, ainsi que des contestations qui s'élevaient entre les maîtres particuliers et les ouvriers ².

¹ Voy. **Monnaie**.

Jugleurs, Jugeurs, etc. Voy. **Instruments (Joueurs d')**.

Juponniers. Voy. **Giponniers**.

Jurandes. Voy. **Corporations**.

Jurés ou gardes. Membres d'une communauté, qui étaient chargés de l'administrer et d'en faire respecter les statuts.

Leur élection avait lieu soit au Châtelet, soit à la maison commune, soit à l'église où se réunissait la confrérie.

On lit dans les statuts que les métiers ont tel nombre « de preud'hommes jurés et assermentés, les quex li prevost de Paris met et oste à sa volonté ». En réalité, il se bornait à instituer ceux que la corporation lui avait désignés.

Les maîtres seuls prenaient part à l'élection, mais celle-ci se faisait au suffrage universel. Les jurés, disait-on, étaient « esleus et establis par l'accord du commun du mestier ». Le droit de vote était donc refusé aux ouvriers, à qui leur nombre eût toujours assuré la prépondérance ; mais dans plusieurs corporations une partie des jurés était choisie parmi eux.

La communauté des foulons était régie par quatre jurés, dont deux pris parmi les patrons et deux parmi les ouvriers ³. Au sein de ce métier, les jurés sortant désignaient eux-mêmes leurs successeurs. Ils se rendaient auprès du prévôt de Paris, par qui toute élection devait être homologuée ; les deux patrons choisissaient deux ouvriers, les deux ouvriers deux patrons : « li prevost doit par le conseil des deux mestres

¹ Dans la rue du Cloître, devenue, en 1844, rue des Juges-Consuls.

² Pour plus de détails, voy. Abot de Bazinghen, *Traité des monnoies*, t. I, p. 603.

³ Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 398.

¹ Voy. *Recueil contenant l'édit du Roy sur l'établissement de la juridiction des consuls, etc.*, 1668, 2 in-4°.

eslire deux vallès, et par le conseil des deux vallès eslire deux mestres, se il semble au prevoz que ils le conseillent bien ¹ ».

Les mégissiers élaient directement quatre jurés, dont deux étaient choisis parmi les patrons et deux parmi les ouvriers ².

Les boucliers d'archal élaient cinq jurés, dont trois choisis parmi les patrons et deux parmi les ouvriers ³.

Les épingliers élaient six jurés, dont trois étaient pris parmi les patrons et trois parmi les ouvriers ⁴.

Tout ceci se passait au treizième siècle. Dans la suite, un grand nombre de communautés n'admirent même pas que tous les maîtres prissent part à l'élection. Ce droit n'était accordé chez les marchands de vin qu'à 60 maîtres, à qui se joignaient les anciens jurés ⁵.

Chez les tailleurs qu'à 120 maîtres ⁶.

Chez les chaudronniers ⁷ et les tourneurs ⁸ qu'à 12 modernes et à 12 jeunes ⁹.

Chez les fripiers, qu'à un tiers des maîtres et aux bacheliers ¹⁰.

Chez les couturières, qu'aux jurées en charge, aux anciennes et à 80 maîtresses tirées au sort ¹¹.

Chez les drapiers, qu'aux maîtres ayant passé par les charges et à 20 maîtres désignés à tour de rôle ¹².

Chez les passementiers, qu'aux jurés en charge et à un tiers des maîtres ¹³.

Les plombiers ¹⁴, les brossiers ¹⁵, et en général les métiers peu nombreux autorisaient le vote de tous les maîtres.

Les jurés devaient être choisis, disent les merciers, parmi « les plus expérimentés, bien fameux et notables marchands ». On exigeait presque toujours qu'ils sussent lire et écrire, qu'ils eussent vingt ans d'âge et dix ans de maîtrise, laps réduit à six ans pour les fils de maître.

A moins que l'on eût rempli deux fois déjà cette charge, on ne pouvait la refuser qu'après avoir atteint soixante-dix ans.

Revenons au moyen âge.

Aussitôt élus, les jurés prêtaient serment devant le prévôt de Paris, qui leur faisait jurer « sur les saintes évangeliques que les ordonnances, points et articles ¹⁶ garderont bien et loiaument à leur pooir ¹⁷, et que toutes les entreprises

que ils sauront que fetes i seront, au plus tost que il pourront, au prevoz de Paris le feront à savoir ¹ ».

Les privilèges et les fonctions des jurés étaient multiples. On exigeait qu'ils surveillassent les contrats d'apprentissage ² : les tréfiliers d'archal veulent même que les conditions en soient arrêtées, en présence des jurés, par deux maîtres et deux ouvriers du métier ³. Avant de le sanctionner, ils étaient tenus de prendre des informations sur le compte du maître qui allait assumer cette lourde responsabilité. Ils s'assuraient que celui-ci connaissait assez le métier et que ses affaires étaient assez prospères pour qu'il fût en état de guider utilement un apprenti et de lui donner les soins auxquels il avait droit. Les jurés, écrivent les drapiers, « doivent regarder se li mestre est souffisant d'avoir et de sens pour aprentiz prendre, si que li aprentiz ne perdent leur tans et son père ne perde son argent ⁴ ».

Les crépiniers aussi recommandent aux jurés « de regarder et savoir si le maistre est souffisant de avoir et de sens, par quoi il puist gouverner et aprandre le aprantis ». Chez les corroiers ⁵, le maître doit se faire « créable qu'il est souffisant d'avoir et de sens que la condition de l'enfant soit toute sauve », que le père ne sacrifie pas inutilement « son argent et li aprentis son tans ⁶ ».

Les candidats à la maîtrise devaient également comparaître devant les jurés, leur prouver qu'ils connaissaient bien le métier, et qu'ils possédaient un capital suffisant pour s'établir; enfin, prêter le serment d'observer les statuts de la corporation.

Pour s'assurer de la capacité professionnelle du candidat, les jurés se faisaient souvent assister par quelques maîtres anciens et notables. Eux-mêmes tenaient leur charge de la confiance des maîtres et des ouvriers, l'examen présentait donc de sérieuses garanties sous tous les rapports. « Nus, disent les tailleurs, ne puet lever establie ⁷, de ci adonc que ⁸ li mestres qui gardent le mestier ⁹ aient veu et regardé s'il est ouvrier souffisant de coudre et de taillier ¹⁰. Et s'ils le treuvent souffisant, il puet establie lever et tenir ostel comme mestre ¹¹ ». Qui-conque, disent les drapiers de soie, voudra s'établir, « il conviendra que il sache faire le mestier de touz poinz, de soy, sanz conseil ou ayde d'autrui, et qu'il soit à ce examiné par les gardes du mestier ¹² ». Les cordonniers ¹³, les

¹ *Livre des métiers*, titre LIII, art. 18.

² Depping, p. 418.

³ *Livre des métiers*, titre XXII, art. 14.

⁴ *Livre des métiers*, titre XL.

⁵ Statuts de 1647, art. 4. — Statuts de 1705, art. 16.

⁶ Statuts de 1660, art. 24.

⁷ Statuts de 1735, art. 7.

⁸ Statuts de 1678.

⁹ Voy. ci-dessus l'art. Anciens.

¹⁰ Statuts de 1664, art. 2.

¹¹ Statuts de 1675, art. 9.

¹² Statuts de 1646.

¹³ Statuts de 1653, art. 41 et 44.

¹⁴ Statuts de 1648, art. 2.

¹⁵ Statuts de 1659, art. 7.

¹⁶ C'est-à-dire les statuts.

¹⁷ A leur pouvoir.

¹ *Livre des métiers*, titre LI.

² *Livre des métiers*, titres XXI, XXXVII, L, XCI, etc.

³ *Livre des métiers*, titre XXIV, art. 6.

⁴ *Livre des métiers*, titre L, art. 17.

⁵ *Livre des métiers*, titre XXXVII, art. 4.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXXVII, art. 10 et 11.

⁷ S'établir. On disait plus souvent *lever le métier*.

⁸ Jusqu'à ce que.

⁹ Les jurés.

¹⁰ C'est ce que nous appelons aujourd'hui *couper*.

¹¹ *Livre des métiers*, titre LVI, art. 3.

¹² *Livre des métiers*, titre XL, art. 1.

¹³ *Livre des métiers*, titre LXXXIV, art. 10.

tondeurs de draps ¹, les corroyeurs ² sont tout aussi explicites.

Quelques communautés indiquaient aux jurés sur quel point devait porter l'examen, et quelle preuve d'habileté ils devaient exiger du candidat. Les fourreurs de chapeaux veulent « qu'il saiche fourrer de touz poins un chapel ³ » ; les oublieurs qu'il soit capable de faire en une journée mille des petits gâteaux appelés *nielles* : « un mil de nieles le jour au mains ⁴ ». Il faut voir là l'origine du *chef-d'œuvre*, mot qui ne se rencontre qu'une seule fois dans le *Livre des métiers* ⁵.

Presque toujours, les statuts interdisaient aux maîtres d'avoir en même temps plus d'un apprenti, mais on en accordait deux aux jurés ⁶, toujours choisis parmi les maîtres les plus intelligents et les plus habiles. Un fourbisseur voulait-il renvoyer un de ses ouvriers, il ne le pouvait sans bonnes et valables raisons ; et celles-ci devaient être jugées telles par un tribunal composé des quatre jurés, à qui s'adjoignaient deux ouvriers ⁷.

Mais si les fonctions de jurés conféraient des privilèges, elles imposaient aussi des devoirs. Les jurés, administrateurs de la communauté, étaient tenus d'opérer de fréquentes visites chez chaque maître ; ils examinaient les produits fabriqués, et saisissaient impitoyablement ceux qui ne remplissaient pas les conditions exigées par les statuts ⁸. Dans ceux de 1743, les menuisiers s'expriment ainsi : « Tous les ouvrages dudit métier seront bien et dûment faits suivant l'art, et encore de bons bois, sains, secs, loyaux, sans aubiers, nœuds vicieux, piqueures de vers ni pourritures ; et tous les ouvrages dudit métier qui seront trouvés par les jurés d'icelui pécher en quelque chose seront saisis et confisqués comme contraires au règlement dudit art ; même, ceux en qui se trouveront rassemblés un assez grand nombre de défauts seront brûlés devant la porte de l'ouvrier qui l'aura fait... ».

Notez que ces visites pouvaient avoir lieu tant de jour que de nuit ⁹, et qu'une extrême sévérité était recommandée aux jurés. Les merciers, par exemple, prescrivent aux leurs de « faire faire ouverture de tous magasins, chambres, boutiques, coffres, comptoirs, armoires et autres lieux où ils sçauront, penseront ou pourront sçavoir et penser y avoir marchandises cachées, les faire saisir, transporter en leur bureau, ou bailler en garde à personnes capables et suffisants pour en répondre ; ou procéder par voye de scellé : dont seront faits et dressez bons procez verbaux ¹⁰ ». Avis en était aussitôt donné au prévôt de Paris, à son lieutenant civil, au

lieutenant général de police ou au procureur général du Châtelet. Le juré devait être en costume, porter sa robe et sa toque. Une indemnité lui était allouée, qui, au dix-septième siècle, variait entre une livre, dix sols et cinq sols, suivant l'importance de la communauté ¹. Les amendes infligées par un juré étaient ordinairement partagées entre lui, le roi et les hôpitaux.

Certains métiers élaient deux maîtres chargés d'aller en visite chez les jurés.

Le nombre des visites exigées était de quatre chez les bouquetières, les éventailistes, les teinturiers ; de six chez les ferrailleurs et les selliers ; de douze chez les maréchaux, etc.

Les statuts de presque toutes les corporations ordonnent que leurs jurés aillent en visite dans les lieux privilégiés ² ; mais c'était là un droit plus facile à revendiquer qu'à exercer, et un juré s'aventurait rarement dans ces asiles du libre travail sans se faire accompagner d'un commissaire au Châtelet. Prudente précaution, comme le prouve le fait suivant. La rue de Lourcine dépendait de la commanderie de Saint-Jean de Latran. Le 25 septembre 1691, Jean-François Sautreau, un des jurés de la corporation des merciers, se rendit dans cette rue et saisit plusieurs objets défectueux chez un mercier nommé Pierre Jannart. L'administrateur de Saint-Jean de Latran prit fait et cause pour son privilégié. Sautreau avait assigné Jannart devant le lieutenant général de police, l'administrateur défera l'affaire au Grand-Conseil, et il eut assez de crédit pour faire emprisonner Sautreau. La corporation adressa aussitôt au roi ses doléances. Un huissier du Grand-Conseil, écrivait-elle, s'est présenté avec quinze archers au domicile de notre juré, « qu'ils ont scandaleusement enlevé de sa boutique et traîné par les rues, à pied, sans chapeau, jusqu'aux prisons du For-l'Évêque, où il a esté écroué. En quoy il a receu l'insulte la plus cruelle qui puisse estre faite à un marchand dont la réputation est de la dernière délica'esse. En sorte que cette violence seroit capable de luy faire perdre son honneur et son crédit si Sa Majesté n'avoit la bonté d'interposer son autorité ». Sur cette plainte, qui élevait un conflit entre le lieutenant de police et le Grand-Conseil, le roi, sans statuer au fond, ordonna l'élargissement de Sautreau, « son écrou rayé et biffé », et décida qu'à l'avenir « aucunes contraintes par corps ne pourraient estre exercées contre les jurés à raison de leurs visites ³ ».

Il faut reconnaître que ces visites donnaient lieu parfois à des plaintes sérieuses. Ainsi, en 1695, les jurés miroitiers ayant saisi quatre glaces appartenant au roi, les renfermèrent dans le bureau de la communauté et refusèrent de les restituer, même au lieutenant général de police M. de la Reynie, qui écrivait, le 7 juillet, au commissaire Delamarre : « Vous ferés délivrer

¹ Statuts de 1384, art. 1.

² Statuts de 1345, art. 3.

³ *Livre des métiers*, titre XCIV, art. 7.

⁴ Statuts de mai 1270, dans G. Depping, p. 350.

⁵ Titre LXXIX, art. 11.

⁶ *Livre des métiers*, titre XLVIII, art. 6.

⁷ Depping, p. 367.

⁸ Voy. ci-dessous l'art. Travail (Réglementation du).

⁹ Statuts de 1660, art. 22.

¹⁰ Statuts de 1613, art. 13.

¹ Édit de mars 1691. Voy. ci-dessus cet article.

² Voy. ci-dessous cet article.

³ Arrêt du conseil privé du roi, 5 octobre 1691. Dans le *Recueil des statuts des merciers*, p. 98.

ces glaces sur le champ si elles sont dans le bureau. S'ils refusent de l'ouvrir, vous en ferez faire l'ouverture. Si vous ne trouvez aucun juré, vous établirez deux huissiers en garnison dans la maison de chacun d'eux, et vous dresserez procès-verbal du tout, parce qu'il est nécessaire, pour empêcher l'effet de ce mauvais exemple, que ces jurés soient destitués, en le faisant dans une forme légitime et après que tout aura été communiqué à M. le procureur du Roy ¹ ».

Les jurés étaient également tenus de sévir contre les ouvriers en chambre dits *chambrelans*, contre tout ouvrier aussi qui ne pouvait présenter un bon certificat signé de son dernier maître. Les jurés, escortés d'un commissaire ou d'un huissier du Châtelet, se transportaient dans les « auberges, cabarets et chambres garnies, à l'effet de faire arrêter et constituer prisonniers ceux desdits compagnons qu'ils trouveroient n'estre point munis de certificats en la forme prescrite ² ».

Ils employaient mieux leur temps quand ils protégeaient les intérêts et prenaient la défense des apprentis contre leur maître. Si, « sans causes justes et raisonnables », l'un d'eux était renvoyé, les jurés de la corporation recueillaient l'enfant et se chargeaient de le placer dans un autre atelier. L'apprenti menuisier pouvait citer son maître devant les jurés, « afin, disent les statuts, d'obtenir d'eux la justice qui lui sera due ³ ». Les teinturiers du grand teint vont plus loin encore : ils n'admettent pas que l'enfant soit renvoyé « sans cause légitime, jugée telle par le juge de police ⁴ ».

Plus tard, lorsque l'apprenti, devenu ouvrier, puis compagnon, aspirait à la maîtrise, c'étaient les jurés qui lui faisaient subir l'épreuve du chef-d'œuvre ; celui-ci était exécuté sous leur surveillance, souvent même chez l'un d'eux. Les menuisiers prononcent la destitution de la jurande contre tout garde qui aurait aidé un chef-d'ouvrier ⁵. Les fourbisseurs autorisent tous les bacheliers, c'est-à-dire tous les maîtres ayant rempli les fonctions de juré, à « estre présents quand l'aspirant travaillera, et à assister à tout ce qu'il fera ⁶ ».

En général, bien loin de faciliter la tâche des candidats, ils déployaient une sévérité qui écartait de la maîtrise beaucoup de bons ouvriers. L'édit de mars 1581, après avoir constaté ⁷ que les candidats passent « quelquefois un an et davantage à faire un chef-d'œuvre tel qu'il plaist aux jurés », enjoint à ceux-ci de « leur désigner et spécifier chef-d'œuvre, lequel ils puissent faire et parachever pour le plus difficile mestier en trois mois, ou moins si faire se peut, et des autres à l'équipolent ; et ce, pour

éviter aux longueurs et abus qui sont commis par les jurez, à la ruine des artisans ¹ ».

Le nombre des jurés était ordinairement de trois, quatre ou cinq dans chaque communauté, quelques-unes avaient cependant une organisation plus compliquée.

Les drapiers étaient régis par six jurés ; les deux premiers avaient le titre de *premier* et *second grands-gardes*, les quatre autres, étaient dits *petits-gardes* ².

Les chapeliers élaient quatre jurés. Le premier, appelé *grand-garde*, devait être bachelier, c'est-à-dire avoir été déjà juré une fois au moins. On prenait les trois autres, dits *jurés modernes* parmi les maîtres comptant dix ans de maîtrise ³.

Les faiseurs de bas élaient douze jurés, six *grands* et six *petits*.

Les tondeurs de drap nommaient quatre *jurés visiteurs* chargés des visites réglementaires ; deux *petits jurés* ayant pour mission de présider aux chefs-d'œuvre, d'empêcher le travail les dimanches et fêtes ; un *grand juré*, sinécure destinée à récompenser le mérite ou les services rendus à la communauté ⁴.

Les orfèvres avaient quatre *aides-jurés* ⁵.

Les tailleurs se contentaient de quatre jurés, qui étaient désignés par cent vingt maîtres ; mais les jurés et les bacheliers élaient encore seize jeunes maîtres, à qui incombaient le soin de faire les visites ⁶.

Aucune corporation de Paris ne s'était donnée une réglementation aussi compliquée que celle des cordonniers, et ne comptait un si grand nombre de dignitaires. Outre un *doyen*, un *syndic*, deux *maîtres des maîtres* dits aussi *visiteurs des visiteurs*, un *clerc*, trois *lotisseurs*, trois *gardiens*, on y voyait figurer :

Deux *jurés du cuir tanné*, dits aussi *jurés* du marteau. Conjointement avec les jurés des tanneurs et des corroyeurs, ils appliquaient une marque spéciale sur les cuirs apportés à la halle et trouvés de bonne qualité.

Deux *jurés de la chambre*, plus spécialement occupés de la comptabilité.

Quatre *jurés de la visitation royale*, qui devaient, tous les trois mois, faire une visite générale des boutiques.

Douze *petits jurés*, chargés de visites moins minutieuses, d'inspecter les boutiques des savetiers et de surveiller les chambrelans.

Tous ces officiers étaient élus, le lendemain de la Saint-Louis, dans la halle aux cuirs, en présence du procureur du roi au Châtelet ou de son substitut.

Les corporations uniquement composées de femmes élaient des *jurées* : 4 chez les chanvrières, 6 chez les couturières. Chez les grainiers, où les

¹ J'ai trouvé l'autographe de cette lettre à la Bibliothèque nationale, dans le mss. coté 21,796, f° 189.

² Sentence de police du 31 octobre 1739.

³ Gantiers. Statuts de 1656, art. 5.

⁴ Statuts de 1669, art. 47.

⁵ Statuts de 1743, art. 22.

⁶ Statuts de 1659, art. 17.

⁷ Dans le préambule.

¹ Article 16.

² Statuts de février 1646, art. 3.

³ Statuts de 1658, art. 10 et 38.

⁴ Dix-septième siècle.

⁵ Leroy, *Statuts des orfèvres*, p. 235.

⁶ Statuts de 1660.

deux sexes étaient représentés, on élisait 2 jurés et 2 jurées. Les jurés des chirurgiens portaient le nom de *prévôts*.

Dans les cérémonies publiques, entrées de rois, de reines, de légats, etc., le commerce parisien était représenté par les jurés des *Six-Corps* ¹, « vêtus d'habits de parure », c'est-à-dire d'une ample robe dont la couleur varia sans cesse, et coiffés de toques d'or ou d'argent.

En outre, les statuts des métiers exigent presque tous des aspirants à la maîtrise qu'ils s'engagent à « porter aux jurés honneur et respect ».

Cette charge resta toujours fort enviée, ceux qui avaient eu l'avantage de la remplir rêvaient pour leurs enfants des destinées plus hautes encore, et ne ménageaient rien pour leur instruction. On sait, par exemple, que le poète Jean-Baptiste Rousseau était fils d'un cordonnier de la rue des Noyers, qui avait exercé les principales charges de la communauté ¹.

Jurés du roi. Voy. Vérificateurs de mémoires.

Justaucorps à brevet. Voy. Tailleurs.

K

Kalendriers. Voy. Calandriers.

¹ Voy. ci-dessous l'art. Six-Corps.

Keux. Voy. Cuisiniers et Traiteurs.

¹ Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1088.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DES ARTS, MÉTIERS

ET PROFESSIONS

EXERCÉS DANS PARIS

DEPUIS LE TREIZIÈME SIÈCLE

L

Laboriers. Voy. **Laboureurs.**

Laboureurs. L'ordonnance de janvier 1351 les nomme « laboureux de houe ou de besche ¹ ». On trouve encore *laboriers, labouriers, laboureux, charruiers, gaigneurs, ganyeurs*, etc., etc.

On nommait *journal* la quantité de terrain qu'une charrue pouvait labourer en un jour. Aux environs de Paris, cette mesure représentait environ 32 ares 8 centiares ².

L'année représentait environ 296 ares. On la nommait ainsi soit parce qu'elle indiquait la superficie qu'un âne pouvait labourer en un an, soit parce qu'il fallait la charge d'un âne pour l'ensemencer.

Laboureurs. Nom parfois donné aux tonneliers. On appelait *labourage* l'opération qui consistait à décharger, à enlever des bateaux qui les avait amenés les vins, cidres, etc.

Voy. **Tonneliers.**

Laboureurs de vignes. Ils sont mentionnés dans l'ordonnance de janvier 1351, qui veut qu'ils fassent « leur journée loyaument, de soleil levant jusques à soleil couchant ³ ».

En juin 1467, ils représentèrent au roi que, comme il n'était fait nul « regard sur le labourage et façon des vignes, ont esté faictes et commises plusieurs faultes et abuz en diverses manières, dont se sont ensuyes ⁴ maintes pertes

et dommaiges, perdition de vignes et des fruits d'icelles, et aultrement en plusieurs manières au préjudice et lésion de la chose publique ». Ils obtinrent le droit d'élire chaque année quatre jurés qui « auront puissance de visiter les vignes de tout le vignoble d'entour la ville de Paris, rapporteront à justice les faultes et malfaçons qu'ilz trouveront avoir esté faictes en icelles... ⁴ ».

Laboureux. Nom que l'ordonnance de janvier 1351 donne aux laboureurs.

Labouriers. Voy. **Laboureurs.**

Laceors. Voy. **Laceurs.**

Laceresses. Voy. **Lacières.**

Laceurs. Faiseurs de filets pour la chasse et pour la pêche.

Laceurs de fil et de soie. Ils confectionnaient des lacs ou cordons, des franges, des rubans destinés soit à flotter sur les harnais, soit à fixer les sceaux de cire sur les chartes, soit à suspendre au côté une aumônière, etc., etc.

Ils soumirent, vers 1268, d'assez intéressants statuts au prévôt de Paris ². On y voit que le métier était libre. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti; cependant, si le mari associait sa femme à ses travaux, « se li sires et la fame faisoient le mestier », il lui était permis d'en prendre un second. La durée de l'apprentissage était fixée à six ans pour

¹ Article 171.

² Guérard, *Polyptyque d'Irminon*, prolegomènes, p. 171.

³ Article 164.

⁴ Dont ont résulté.

¹ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 631.

² *Livre des métiers*, titre XXXIV.

l'enfant qui fournissait une somme de quarante sous, et de huit ans pour celui qui ne payait rien. Le travail à la lumière était interdit, « pour ce que la clarté de la chandoille ne souffist mie à leur mestier ». Celui-ci était sous la surveillance de deux jurés, élus par la communauté, mais que « li prevoz de Paris met et oste à son plaisir ».

Je ne crois pas qu'il faille identifier ce métier avec celui des *lacières* ou *laceresses* que citent les *Tailles de 1292, de 1300 et de 1313*.

Au reste, les laceurs du *Livre des métiers* ne conservèrent pas ce nom pendant longtemps. Dès la fin du siècle, ils deviennent *frangers-dorelotiers*. Ils se fondirent plus tard dans la corporation des *tissutiers-rubaniers*.

On trouve *laceors, laiceurs, laqueurs, lasseurs*, etc., etc.

Voy. **Lacières**.

Lacières. La *Taille de 1292* cite six *lacières* ou *laceresses*; on en trouve une dans la *Taille de 1300* et trois dans celle de *1313*. M. Géraud¹ pense que l'on désignait ainsi des « faiseuses de lacets à l'usage des femmes ». On sait, en effet, que, même avant le treizième siècle, les cottes et les bliauds des hommes aussi bien que ceux des femmes étaient lacés comme le furent plus tard les corsets².

Faut-il identifier ce métier avec celui des LACEURS du *Livre des métiers*? C'est une question fort difficile à résoudre³.

Presque tous les lacets qu'employait la France au dix-huitième siècle étaient faits dans la petite ville de Montbard en Bourgogne.

Lacre (FABRICANTS DE). Voy. **Cire à cacheter**.

Laiceurs. Voy. **Laceurs**.

Laiettiers. Voy. **Layetiers**.

Laine (COMMERCE DE LA). Voy. **Arçonneurs**. — **Bayette**. — **Bouracaniers**. — **Cache-nez**. — **Cardeurs**. — **Cardiers**. — **Chardonniers**. — **Courtiers**. — **Draperie**. — **Droguetiers**. — **Éplucheuses**. — **Étaminiers**. — **Fileuses**. — **Laine** (Marchands de). — **Laineurs**. — **Limestriers**. — **Molletonniers**. — **Peigneuses**. — **Sayetteurs**. — **Sergiers**. — **Tapissiers**. — **Teinturiers**. — **Tiretainiers**, etc.

Laine (MARCHANDS DE). Les *laniers*, qui apportaient à Paris de la laine lavée et filée⁴, ne furent jamais constitués en communauté.

Au moyen âge, des soins intelligents entouraient déjà l'élève des bêtes à laine, et les cultivateurs de cette époque n'étaient guère moins avancés que les nôtres. Ainsi, l'expérience leur

avait fait reconnaître la valeur culinaire des moutons nourris au bord de la mer, sur la côte orientale du Cotentin. Dès le onzième siècle, la réputation du pré-salé était bien établie, et Robert, archevêque de Rouen entre 989 et 1037, possédait à Varreville des troupeaux dont il appréciait très bien les mérites.

Relativement aux qualités de la laine, la supériorité de diverses races étrangères avait aussi été constatée de fort bonne heure, et l'importance prise par nos fabriques de drap permettait l'introduction en France d'animaux tirés à grands frais de pays lointains¹. La Normandie, la Picardie, la Champagne, le Berry, le Roussillon et le Languedoc envoyaient déjà à Paris de bonnes laines, mais les plus estimées étaient celles qui venaient de l'Écosse, de l'Irlande, de la Flandre et surtout de l'Espagne et de l'Angleterre. La vente avait lieu dans une halle spéciale, ouverte au commerce le samedi seulement pour les forains; les ballots arrivés durant la semaine y étaient déposés, et ne pouvaient être l'objet d'un trafic que le samedi suivant. Les places de ce marché étaient tirées au sort chaque année le jour de sainte Madeleine².

La *Taille de 1292* cite 13 *laniers*, celle de 1300 en mentionne 34. Dans la suite, le mot *lanier* se changea en *lainier*, et il finit par désigner presque exclusivement « les marchands qui vendent en écheveaux et à la livre les laines qu'on employe aux tapisseries, franges et autres ouvrages³ ».

Laineurs. Ouvriers qui frottaient les draps avec le chardon pour en tirer le poil à la surface et le rendre pelu, lui donner son aspect laineux. Ils appartenaient à la communauté des foulons et on les trouve nommés *aplaigneurs*, *emplaigneurs*, *éplaigneurs*, *laneeurs*, *pareurs de drap*, etc. La *Taille de 1300* en indique 5, celle de *1292* n'en mentionne que 2, mais dans cette dernière figurent en outre 2 *chardonniers*, qui étaient soit des laineurs, soit des gens occupés à recueillir les chardons.

Lainiers. Marchands de laine.

Laitiers. La *Taille de 1292* cite huit *leitiers* ou *leitières*, et Guillaume de la Ville Neuve, poète contemporain, nous apprend qu'on criait déjà du lait dans les rues de Paris :

Au lait, commère, ça, voisine !⁴

Il en était de même au seizième siècle, comme le prouve ce quatrain extrait des *Cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris*, pièce composée en 1545 par un sieur Antoine Truquet, qui se qualifiait de « painctre » :

Au matin pour commencement
Je crie du lait pour les nourrices,
Pour nourrir les petits enfans
Disant : Ça tost le pot, nourrice !

¹ Paris sous Philippe-le-Bel, p. 517.

² Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. IV, p. 70 et suiv.

³ Voy. l'art. *Laceurs*.

⁴ *Livre des métiers*, deuxième partie, titres I et XXV.

¹ Voy. L. Delisle, *Étude sur la condition de la classe agricole en Normandie au moyen âge*, p. 239.

² Voy. G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 211 et s.

³ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 473.

⁴ *Les crieries de Paris*.

Au siècle suivant, le lait de chèvre et surtout le lait d'ânesse furent fort en honneur. Gui Patin considérait ce dernier presque comme une panacée. Dans une lettre du 8 avril 1664, il raconte que sa belle-mère, morte à 84 ans d'une apoplexie, avait pris, 60 ans durant, du lait d'ânesse. Il cite encore, parmi les personnes de sa connaissance qui devaient la vie à cet aliment, la mère d'un conseiller et la veuve de l'anatomiste Dulaurens ; la première a, dit-il, vécu jusqu'à 87 ans, la seconde jusqu'à 85. Il ajoute : « Nous avons de très bon lait à l'entour de Paris ¹ » ; aux environs du Temple, dit, de son côté, le *Livre commode pour 1692* ².

Le commissaire Delamarre écrivait vers 1710 : « Paris tire ses provisions de lait des villages qui l'environnent dans la distance d'environ deux lieues. Plusieurs femmes, comme l'on sçait, l'y apportent tous les matins, le crient dans les ruës ou l'exposent en vente sur une petite place proche Saint-Jacques de la Boucherie, que l'on nomme pour cette raison la *Pierre-au-Lait* ³. Quelques autres femmes, en très petit nombre, en débitent aussi dans leurs boutiques, qu'elles achètent de ces laitières de la campagne, principalement en été ⁴ ».

Mais on redoutait déjà les falsifications. M. le docteur Cabanès a publié une ordonnance d'avril 1742, dans laquelle il nous révèle que les laitières ne se contentaient pas de « tromper le public sur les mesures, qu'elles altéraient encore la qualité, soit en y mêlant de l'eau et de la farine, soit en ôtant la crème ; que souvent même elles en vendaient qui était aigre ou tourné ; que cet aliment destiné principalement à la nourriture des enfants, et qui fait aussi une ressource pour les pauvres et pour les malades, deviendrait une substance presque inutile, et même dangereuse pour la santé, s'il n'était remédié aux mauvaises pratiques de ceux qui en font le débit ».

On se plaignait aussi que les laitières fissent usage de récipients en cuivre. Mais, depuis des siècles, les filles de ce métier recevaient précisément en dot de beaux vases de cuivre destinés à leur commerce, ce qui rendait le changement d'habitude fort difficile. Ces ustensiles furent pourtant prohibés par une Déclaration de 1777 ⁵.

Vers la fin du dix-huitième siècle, on eut l'idée de créer à Paris une vacherie Suisse, qui fut installée aux Champs-Élysées. Les vaches s'aperçurent bientôt qu'elles ne vivaient plus au milieu des pâturages helvétiques ; elles cessèrent de donner du lait, et furent livrées au boucher ⁶.

À la même date, Sébastien Mercier traçait un assez intéressant portrait des laitières de son temps : « Les laitières arrivent le matin, jettent leur cri accoutumé et perçant : *La laitière ! allons ! vite !* Aussitôt, les petites filles à moitié habillées, en

pantoufles, les cheveux épars s'empressent de descendre leur quatrième étage ; et chacune de prendre pour deux ou trois liards de lait. Si les laitières manquoient d'arriver à l'heure, ce seroit une famine dans les déjeunés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux est distribué... Ces laitières en cotte rouge, basanées et le plus souvent ridées ne ressemblent pas à celles que Greuze a dessinées... Je ne vois plus personne à Paris déjeûner avec un verre de vin ¹ ».

Une autre esquisse, qui se rapproche un peu plus de celles qu'a dessinées Greuze, nous est fournie par Rétif de la Bretonne. La 132^e nouvelle de ses *Contemporaines* débute ainsi : « Suzon, la petite laitière, venait tous les jours avec un petit cheval bai-brun, fort joliment arrangé, par la rue du faubourg Saint-Honoré jusqu'à la place Vendôme, qu'elle ne passait jamais. Elle avait un juste de poulangis gris-blanc, un jupon de moëlleton à raies rouges et blanches, une capote de baracan brun, une croix d'or, des bas de laine toujours propres et des sabots en hiver ² ».

Le lait d'ânesse, après s'être vu fort négligé avait été de nouveau préconisé par la Faculté, mais surtout comme reconstituant. « Il est, écrit encore Mercier, recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il répare les tempéramens affaiblis par l'incontinence et la débauche. Dans les faubourgs, il est des troupeaux d'ânesses, et l'on mène chaque matin la nourrice à l'hôtel du monsieur dont la poitrine est délabrée ³ ».

Lamaneurs. Voy. **Avaleurs de nefs**.

Lambrisseurs. Faiseurs de lambris. Au treizième siècle, ils appartenaient à la communauté des charpentiers et obéissaient aux mêmes statuts ⁴. Les lambris jouaient un grand rôle dans la décoration des maisons au moyen-âge ⁵. On lit dans le *Compte des dépenses faites par Charles V au château du Louvre* que les murs de plusieurs pièces étaient « lambroissés de bois d'Irlande tout autour par dedens ⁶ ». Ce travail, exécuté en 1367, avait été confié à deux *huchiers*, ce qui prouve qu'à cette date les lambrisseurs leur étaient déjà réunis.

Le *Livre des métiers* les nomme *lambroisseurs*, et l'on trouve aussi *chambriilleurs*, du vieux mot français *chambrillis* qui signifiait lambris.

Voy. **Huchiers** et **Menuisiers**.

Lambroisseurs. Voy. **Lambrisseurs**.

Lamiers. Ouvriers qui préparaient les lames d'or et d'argent, dont se servaient les drapiers de soie, et les lames de bois employées par les rubaniers, les gaziers, etc.

Lamineurs. Une manufacture de plombs laminés fut établie en 1729 au faubourg Saint-

¹ Tome III, p. 462.

² Tome II, p. 72.

³ Sur la *Pierre-au-Lait*, voy. Jaillot, *Recherches sur Paris*, quartier Saint-Jacques la Boucherie, p. 38, et le *Ménager de Paris*, t. I, p. LXXXV, et t. II, p. 113.

⁴ *Traité de la police*, t. II, p. 1447.

⁵ *Encyclopédie méthodique*, jurisprudence, t. X, p. 276.

⁶ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VI, p. 289.

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VII, p. 269.

² *La petite laitière*, dans le t. XXII, p. 423.

³ *Tableau de Paris*, t. VI, p. 43.

⁴ *Livre des métiers*, titre XLVII.

⁵ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire d'architecture*, t. VI, p. 154.

⁶ Par Le Roux de Lincy, p. 28.

Antoine. En 1730, elle fit venir d'Angleterre deux laminoirs très perfectionnés qui y étaient en usage depuis vingt-quatre ans ¹.

Lampiers. Voy. Lampistes.

Lampistes. Les lampes primitives sont assez exactement représentées par nos veilleuses actuelles : un godet rempli d'eau, puis une couche d'huile sur laquelle flotte une petite mèche. Mais vers le treizième siècle, un perfectionnement s'opéra dans l'éclairage. Le godet s'augmenta de becs saillants destinés à recevoir une ou plusieurs mèches qui les débordaient un peu, et dont l'autre extrémité plongeait dans l'huile. Un second récipient, plus petit et que l'on pouvait facilement enlever pour le vider, pendait au-dessous du premier : c'est là que glissaient les gouttelettes coulées de la mèche. Ces lampes, souvent accrochées au plafond, étaient munies d'une chaîne, d'une crémaillère, ou même d'un contre-poids comme les suspensions de nos salles à manger. Pour former la mèche, on utilisait la moelle d'une espèce particulière de jonc, et les petits marchands qui parcouraient les rues en offraient aux ménagères :

Chandoile de coton, chandoile,
Qui plus art cler que nule estoile ² !
J'ai jonc paré por mettre en lampes ³ !

Dans les églises ou lors des grandes cérémonies civiles, si l'on voulait obtenir une éblouissante clarté, on faisait alterner un certain nombre de ces godets avec des chandelles de suif ou de cire sur un cercle de métal. On créait ainsi ce que nous nommons un lustre, et ce que nos pères nommaient une *couronne de lumière*, un *lampier*, un *lampezier*, une *roue*, un *chandelier-pendant* ou un *plateau*.

Tout cela ne vaut pas précisément l'éclairage électrique ; et, fait étrange, ces lampions, dont la fumée noire et épaisse répandait une odeur infecte, ne subirent presque aucune modification jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Aussi ne se servit-on guère jusque-là que de chandelles ou de bougies, même pour les travaux les plus délicats.

Parmi les perfectionnements qui furent tentés vers la fin du siècle, il faut mentionner d'abord les lampes optiques de Rabiqueau, qui datent de 1757. Deux lampes semblables suffisaient pour éclairer un billard, « sans interruption pour moucher, dit le prospectus, ce qui est fort gracieux pour les joueurs ». On pourrait citer encore les lampes hydrostatiques, inventées par Leclerc en 1787 ; les lampes économiques du marquis d'Arlande ; les lampes astrales ; les lampes à couronne, qui fournirent une longue carrière, etc., etc.

Les plus anciens statuts des *lampiers* datent du quatorzième siècle, et ils furent alors ajoutés

au *Livre des métiers* d'Étienne Boileau ¹. On y lit que le métier était libre, que le travail à la lumière était interdit, « se ce n'est pour fondre », et que les lampiers fabriquaient des lampes et des chandeliers de cuivre. C'étaient donc, en réalité, plutôt des fondeurs que des lampistes dans le sens actuel de ce mot.

La *Taille de 1292* cite 5 *lampiers*, celle de 1300 en mentionne 6.

Lanciers. Fabricants de lances. L'ordonnance dite des Bannières ², nomme ainsi un corps d'état qui ne tarda pas à se fondre dans la communauté des fourbisseurs.

La lance était l'arme distinctive des chevaliers. Quand Charles VII entreprit de donner à la cavalerie une organisation permanente, il en fixa l'effectif à 1500 lances. Chaque compagnie était commandée par un capitaine, qui avait sous ses ordres 100 lances. Une lance ³ comprenait six personnes : le chevalier revêtu d'une armure complète, son page, trois archers et un coustilier ⁴. La solde était fournie par les villes, bourgs et villages, trop heureux d'être délivrés à ce prix des pilleries et des vexations que leur faisait subir la cavalerie irrégulière ⁵.

Les lances étaient ordinairement faites de frêne ou de charme, d'où les noms de *fraisnin* et de *charmin* qu'on leur donne parfois. Elles atteignirent, au quatorzième siècle, jusqu'à cinq mètres de longueur. On les raccourcit beaucoup après les désastres de Poitiers et d'Azincourt, quand les gentilshommes, instruits par une expérience chèrement acquise, comprirent la nécessité de pouvoir au besoin combattre à pied. Un crochet de fer appelé *faucre*, qui était fixé à la cuirasse, aidait le chevalier à supporter l'énorme poids de ce bois lorsqu'il chargeait, la lance en arrêt sous l'aisselle. Le faucre arrêtait aussi le mouvement de recul que le choc imprimait à l'arme. Dans la même intention, on munit les lances, d'abord de la *grappe*, quadruple collier de billettes d'acier qui amortissait le coup sur le gantelet, puis de grandes *rondelles* ou *gardes* en forme d'entonnoir très évasé, qui garantissaient le bras du chevalier et ajoutaient à sa force.

L'invention des armes à longue portée diminua l'importance de la lance. Montluc s'en plaint, et prétend que, de son temps, hommes et chevaux étaient déjà trop dégénérés pour que l'on pût continuer à se servir d'un engin si pesant, et dont l'apprentissage était aussi long que difficile ⁶.

¹ Titre XLV.

² Juin 1467, *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 672.

³ On disait *lance garnie* ou *fournie*.

⁴ *Mémoires* de Mathieu de Coucy, édit. Godefroy, p. 543.

⁵ Voy. *Lettres de Charles VII pour obvier aux pilleries et vexations des gens de guerre*, 2 novembre 1439, dans les *Ordonn. royales*, t. XIII, p. 306.

⁶ « Nous perdons fort l'usage de nos lances, soit à faute de bons chevaux, dont il semble que la race se perde, ou pour n'y estre pas si propres que nos prédécesseurs ». (*Mémoires de Montluc*, édit. Michaud, p. 398, — Voy. aussi le P. Daniel, *La milice française*, t. I, p. 431).

¹ Voy. Remond, *Mémoire sur le laminage du plomb*, Paris, 1731, in-4°.

² Qui donne plus de clarté qu'une étoile.

³ *Les crieries de Paris*, par Guillaume de la Ville Neuve.

Landit (FOIRE DU). Voy. **Lendit**.

Laneurs. Voy. **Laineurs**.

Langageurs. **Langoyeurs**. **Languayeurs**. **Langueieurs**. Voy. **Langueyeurs**.

Langues (MAÎTRES DE). J.-C. Nemeitz écrivait en 1718, dans le guide à Paris qu'il rédigea à l'usage des jeunes allemands : « Les sciences qu'un homme de qualité doit apprendre à Paris sont la langue française, les mathématiques et le dessin. Quelles que soient la facilité, la pureté avec lesquelles on croie, hors de France, parler le français, on éprouvera en y arrivant une grande désillusion. Dans le pays seulement, on peut apprendre l'accent, et encore n'y parvient-on qu'après beaucoup de peine et de temps... On doit donc, aussitôt arrivé, prendre un maître de langues qui ait l'accent délicat et qui sache écrire promptement une lettre... En trois ou quatre mois, l'on peut réaliser de grands progrès. En général, les Français ne sont pas d'humeur à se moquer d'un étranger qui ne s'énonce pas correctement ; ils prennent, au contraire, la peine de corriger ses défauts de la manière du monde la plus obligeante, pour peu qu'ils le connoissent ¹ ».

Suivant J.-P. Marana ², les langues que l'on apprenait le plus en France à la fin du dix-septième siècle étaient l'italien et l'espagnol ; les dames s'y adonnaient plus que les hommes.

En 1777, on recommandait surtout comme professeur aux étrangers le sieur Carpentier, rue Mauconseil, qui enseignait la langue française, l'orthographe et l'histoire. Le sieur Verdier, quai Saint-Bernard, se chargeait d'« enseigner, en moins de dix-huit mois, les langues française, latine et autres langues étrangères ». Pour l'anglais, on s'adressait avec confiance au sieur Berry, rue Saint-Germain l'Auxerrois, qui donnait « des leçons de cette langue en ville ou chez lui ». L'italien et l'espagnol étaient enseignés par le sieur Palomba, rue Sainte-Hyacinthe ; l'allemand par le sieur Junker, rue Saint-Benoît ; l'hébreu par l'abbé Garnier, place Cambrai, etc. ³

La plupart des maîtres de langues allaient « enseigner dans les maisons, moyennant un certain prix ⁴ ».

La condition de ces pauvres coureurs de cachet n'avait guère changé au début du dix-neuvième siècle. Je lis dans un ouvrage assez curieux publié en 1826 : « Aujourd'hui, il n'est pas de si petite bourgeoise qui ne fasse apprendre à sa fille la grammaire française de Lhomond, et ne paie un maître ambulant à douze francs par mois pour douze leçons d'une heure chacune... Il est tel d'entre eux qui parcourt tout Paris, depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du

soir, pour gagner un écu. Les maîtres de langues étrangères sont plus heureux. Si, avant la Révolution, leur enseignement se bornait aux langues italienne et anglaise, et si, pendant le règne de la Terreur, la plupart d'entre eux se virent forcés de le suspendre, les victoires du général Bonaparte en Italie et le goût déclaré de la nation pour la littérature anglaise, lui rendirent son activité et l'augmentèrent même au point que la connaissance de la langue du Tasse et celle de Milton devint, pour ainsi dire, indispensable pour les jeunes gens et les jeunes personnes des classes aisées de la société ¹ ».

Langueyeurs. Officiers jurés qui examinaient la langue des porcs, pour s'assurer s'ils n'étaient pas atteints de ladrerie, et marquaient à l'oreille les animaux malades.

Louis XIV supprima ces offices, puis les rétablit, puis les remplaça en 1704 par des offices de *vendeurs-visiteurs de porcs* qui furent eux-mêmes remplacés en 1708 par des offices d'*inspecteurs-contrôleurs*. La vente de ces derniers rapporta au Trésor 990.000 livres ².

On trouve *langageurs*, *langoyeurs*, *languayeurs*, *langueieurs*, *essayeurs de pourceurs*, etc., etc.

Laniers. Voy. **Laines** (Marchands de).

Lanterne magique (MONTREURS DE). Je lis partout que la lanterne magique a été inventée vers 1630 par le jésuite Athanase Kircher, et que l'on en trouve la description dans son *Ars magna lucis et umbræ* ³. Je l'y ai vainement cherchée.

La lanterne magique est certainement plus ancienne, et l'on peut en trouver l'origine dans les *lanternes vives* que les pâtisseries exposaient à la porte de leurs boutiques pour attirer les passants. C'était une lanterne ronde, en papier huilé ; entre l'enveloppe et la lumière, des figures grotesques, en carton découpé, étaient fixées à un cercle mouvant, auquel on imprimait une rotation. Mathurin Régnier parle d'une vieille Égyptienne, qui

.... ressembloit une lanterne vive
Dont quelque paticier amuse les enfans ⁴.

Déjà, au siècle précédent, un montreur de lanterne magique avait failli payer de sa vie des satires dirigées par lui contre le roi ⁵.

En 1656, la lanterne perfectionnée avait cessé d'être mise au rang des amusements enfantins. On s'en divertissait dans le monde, comme à cette soirée de l'hôtel de Liancourt, dont Loret crut devoir rendre compte. Il termine ainsi son récit :

Cette magie est innocente,
J'en scay la finesse excélente ;
Mais, me piquant d'estre discret,
Je n'en aprens point le secret ⁶.

¹ *Vie publique et privée des Français*, t. II, p. 266.

² Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1311 et suiv.

³ Rome, 1646, in-folio.

⁴ Satire XI, édit. elzévir., p. 149.

⁵ *Journal d'un bourgeois de Paris*, avril 1515, p. 13.

⁶ *Muse historique*, n° du 13 mai 1656, édit. Livet, t. II, p. 192.

¹ *Séjour de Paris, c'est-à-dire instructions fidèles pour les voyageurs de condition*, édit. de 1897, p. 19.

² *Lettre d'un Sicilien*, p. 49.

³ *Almanach Dauphin*, art. maîtres de langues, et supplément, p. 42.

⁴ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 27.

En 1692, un religieux, un père Théatin, se distinguait par la manière dont il exécutait « des figures pour la lanterne magique ¹ ». Celle-ci est ainsi décrite par Richelet : « C'est une petite machine d'optique, qui fait voir dans l'obscurité, sur une muraille blanche, plusieurs spectres et monstres affreux, de sorte que celui qui n'en sçait pas le secret croit que cela se fait par art magique ² ».

Ce spectacle fut surtout recherché par la bourgeoisie à la fin du dix-huitième siècle, et cette spécialité était presque exclusivement tombée aux mains de pauvres savoyards, qui, vers la fin de l'été, retournaient dans leur pays avec l'argent qu'ils avaient gagné à Paris durant la belle saison. « Ils promènent la lanterne magique sur leur dos, écrit S. Mercier, et l'annoncent le soir au moyen d'une orgue nocturne dont les sons deviennent plus agréables et plus touchants parmi le silence et les ténèbres ³ ».

Les lanternes magiques étaient fabriquées par les lunetiers.

Voy. Annonces lumineuses.

Lanterniers. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, Paris ne fut éclairé que par des lanternes garnies d'une chandelle. Ces cages de verre étaient suspendues par une corde à la hauteur du premier étage des maisons, et elles devaient réglementairement rester allumées jusqu'à deux heures du matin.

Tous les ans, les notables habitants de chaque quartier se réunissaient chez le commissaire de police pour élire celui d'entre eux qui serait préposé à la surveillance de l'éclairage. L' élu recevait aussitôt la clef des boîtes dans lesquelles s'attachaient les cordes de suspension, et c'est chez lui qu'étaient déposées les provisions de chandelles. Comme le choix désignait toujours un notable, celui-ci trouvait facilement, moyennant un louis, quelque individu, qui allait à sa place allumer la chandelle de chaque lanterne. Ce délégué en payait lui-même parfois un autre dont la mission était de descendre les lanternes, de les maintenir pendant l'allumage, puis de les remonter à la hauteur voulue. De là les vers suivants :

Abaissez la lanterne,
Monsieur le lanternier.
Celui qui la gouverne
Il a grand mal au pied,
Et celui qui l'allume
Il a gagné un rhume
A force de crier :
Abaissez la lanterne,
Monsieur le lanternier.

Sans qu'il y paraisse, c'était là un notable progrès sur le passé, et je crois devoir rappeler en quelques lignes ce que fut à son début un service qui a pris de nos jours un si grand développement. Nous devons à Philippe le Long

la première ordonnance relative à l'éclairage de Paris pendant la nuit. Les malfaiteurs, auxquels les rues plongées dans l'obscurité appartenaient jusqu'au matin, choisissaient surtout alors pour théâtre de leurs exploits les environs du grand Châtelet ; le notaire Louis Carré en avertit le roi qui, au mois de janvier 1318, ordonna que, « pour cause de clarté », une lanterne munie d'une chandelle allumée serait placée chaque soir « devant l'image de la benoiste Vierge Marie, lequel image est ains de costé la porte de l'entrée du dit Chastelet ¹ ». Voilà en quoi consistait, il y a cinq cents ans, tout l'éclairage de Paris.

Jusqu'à la fin du siècle suivant, je ne constate que d'insignifiantes innovations. Toutefois, en temps d'alarmes, les Parisiens étaient tenus de placer, après neuf heures du soir, une chandelle allumée sur leurs fenêtres et, par crainte des incendies, au seuil de leur porte un seau d'eau. Un arrêt de 1524 ² voulut rendre permanent ce qui n'avait été jusqu'alors qu'accidentel, mais cette mesure était trop coûteuse pour ne pas se voir érudée. Deux ans après, le prévôt des marchands et les échevins sollicitaient déjà un nouvel arrêt du Parlement, et celui-ci ordonnait, le 16 novembre 1526, que « en chacune maison par les ruës y eust des lanternes et chandelles ardentes, pour éviter aux dangers des mauvais garçons qui courent la nuit par cette ville ³ ».

Comme les Parisiens refusaient d'obéir ou tout au moins n'obéissaient pas, on eut l'idée d'organiser le service de l'éclairage d'après les principes récemment appliqués au nettoyage des rues. Une taxe spéciale fut décrétée, et l'État se chargea d'éclairer la ville. Par arrêt du 29 octobre 1558, le Parlement dispensa les habitants de mettre des chandelles sur leurs fenêtres, et ordonna que, de dix heures du soir à quatre heures du matin, un falot allumé serait placé au coin de chaque rue, et d'autres de distance en distance dans les rues très longues ⁴. Ces falots se composaient d'un large vaisseau contenant du goudron et de la résine ; on s'en servait déjà pour éclairer les cours et les abords des palais et des riches hôtels. Deux mois après, un nouvel arrêt décida que les falots seraient remplacés par des « lanternes ardentes et allumantes ⁵ ». Mais ce projet ne fut pas plus exécuté que le premier. La résistance des bourgeois, la faiblesse de l'administration firent avorter l'entreprise ; et, le 21 février 1559, le Parlement ordonnait de vendre aux enchères, afin de payer les sommes dues aux fabricants, les lanternes qui avaient été établies « pour la tuition et conservation du bien et tranquillité de Paris, et pour obvier aux meurtres, larcins et autres inconveniens qui advenoient en ladite ville de nuit ».

¹ Frégier, *Histoire de la police de Paris*, pièces justificatives, t. I, p. 547.

² *Essai historique sur les lanternes*, p. 102.

³ Félibien, *Histoire de Paris*, pièces justificatives, t. IV, p. 676.

⁴ Félibien, t. IV, p. 785.

⁵ Félibien, t. IV, p. 786.

¹ *Livre commode pour 1692*, t. I, p. 241.

² *Nouveau dictionnaire français*, édit. de 1719, t. I, p. 571.

³ *Tableau de Paris*, t. IV, p. 102. Voy. aussi t. V, p. 315.

L'arrêt constate que la mesure a échoué « tant pour la nécessité du temps que pauvreté des manans et habitans ¹ ».

Il en résulta qu'un siècle après, Boileau pouvait écrire (1655) sans soulever aucune réclamation :

... Si-tôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paisible marchand
Va revoir ses billets et compter son argent,
Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté ².

L'abbé Laudati Caraffa obtint alors le privilège d'entretenir des porte-lanternes distribués dans Paris et qui, moyennant une légère rétribution, accompagnaient les passants attardés ³.

Cette entreprise était en pleine activité quand La Reynie arriva aux affaires. Elle ne lui parut pas suffire aux besoins de la capitale, et, par ses soins, 6.500 lanternes furent distribuées dans tous les quartiers et jusque dans les faubourgs. Chacune de ces lanternes, haute de 18 pouces (env. 50 centimètres) et large de 8 (env. 22 centim.), avait la forme d'un sphéroïde allongé, et était composée de petits morceaux de verre réunis par des bandes de plomb; ces fanaux, pourvus d'une maigre chandelle, n'étaient point suspendus en l'air, on les posait sur les fenêtres des maisons ⁴. On ne les alluma d'abord que du 1^{er} novembre à la fin de février, mais un arrêt du 23 mai 1671 ⁵ décida que la durée de l'éclairage se prolongerait du 1^{er} novembre à la fin de mars. Le service d'ailleurs était encore fait par les bourgeois, et la dépense couverte à l'aide de cotisations personnelles. Quelques améliorations eurent lieu durant les années qui suivirent, et, en 1698, Martin Lister écrivait dans le *Journal* de son voyage : « Les lanternes sont suspendues ici au beau milieu des rues, à vingt pieds en l'air et à une vingtaine de pas de distance. Elles sont garnies de verres d'environ vingt pouces en carré, recouvertes d'une large plaque de tôle; la corde qui les soutient passe par un tube de fer fermant à clef et noyé dans le mur de la maison la plus voisine. Dans ces lanternes sont des chandelles de quatre à la livre, qui durent jusqu'à minuit ⁶ ». C'est le procédé d'éclairage dont j'ai parlé au début de cet article.

Vers 1745, l'abbé Matherot de Preigney et Bourgeois de Châteaublanc inventèrent les lanternes dites à réverbère, où l'huile était substituée aux chandelles et dont un réflecteur multipliait la lumière. Cette innovation ne fut définitivement adoptée qu'en 1769. Dix ans auparavant, Paris était encore éclairé par près de six mille lanternes qui consumaient chaque nuit environ seize cents livres de chandelles.

Les réverbères, perfectionnés vers 1821 par un lampiste nommé Vivien, ne furent détrônés que de nos jours, par l'adoption du gaz. En 1791, on comptait à Paris 3.783 lanternes, représentant 8.592 becs de lumière; en 1817, 5.035 lanternes, représentant 11.340 becs de lumière et consommant annuellement 290.046 kilogrammes d'huile. La première application de l'éclairage au gaz eut lieu, en janvier 1829, dans la rue de la Paix; ce nouveau procédé fut ensuite mis en pratique dans la rue de Castiglione, la rue de l'Odéon et les galeries du Palais Royal.

Lanterniers. Fabricants de lanternes. Ils formèrent d'abord une seule corporation avec les fabricants de peignes (*pigniers*), sans doute parce que ces deux corps d'état employaient surtout la corne ¹. En effet, jusqu'au quinzième siècle, les lanternes, qu'elles fussent en archal, en cuivre, en fer ou en argent, étaient munies, au lieu de vitres, de minces feuilles de corne ou d'ivoire ².

Au moyen âge, on trouve souvent les lanternes désignées sous le nom d'*esconce*, mot issu du latin *abscondere* ³.

Les lanterniers soumièrent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ⁴. Le métier était libre. Chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti. La durée de l'apprentissage était de six ans pour l'enfant qui apportait 40 sous, de huit ans pour l'enfant sans argent. Le travail à la lumière était interdit. Deux jurés administraient la corporation.

La *Taille de 1292* mentionne trois lanterniers, celle de 1300 en cite neuf.

Les lanterniers se séparèrent de bonne heure des fabricants de peignes, qui allèrent s'unir aux tabletiers. De leur côté, les lanterniers se réunirent aux boisseliers et aux souffletiers, union qui était opérée déjà en avril 1443 ⁵. A dater de ce moment, l'histoire des lanterniers se confond avec celle de la triple communauté à laquelle ils appartenaient.

Constatons en passant qu'un proverbe, relatif à leur spécialité et venu intact jusqu'à nous, date du quinzième siècle. On lit, en effet, dans la *Farce de Pathelin* ⁶ :

Me voulez-vous faire entendant
De vécies que sont lanternes ?

Et, au siècle suivant, Anthoine dit à Josse :

C'est ainsi qu'il le fault tromper
Et luy monstrier qu'une vessie
Est une lanterne.... ⁷.

Un méreau trouvé dans la Seine et recueilli par M. Forgeais ⁸ tendrait à faire supposer que

¹ Voy. La Curne de Sainte Palaye, *Glossaire*, t. VII, p. 147.

² Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. II, p. 128.

³ Douët d'Arceq, *Comptes de l'argenterie*, p. 372.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXVII.

⁵ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 636.

⁶ Édit. de 1723, p. 55.

⁷ Jacques Grévin, *Les esbahis*, comédie jouée en 1560. Dans l'*Ancien théâtre françois*, t. IV, p. 295.

⁸ *Méreaux des corporations*, p. 127.

¹ Félibien, t. IV, p. 785.

² Satire VI.

³ Voy. ci-dessus l'art. Falots.

⁴ E. Labat, *Dictionnaire de police*, introduction, p. LXIV.

⁵ Félibien, t. V, p. 213.

⁶ *Voyage*, p. 36.

les fabricants de lanternes avaient pour patron saint Maur.

Voy. **Lampistes**.

Lanterniers. Titre que prenaient les ferblantiers.

Lapidaires. Ils ont, dans le *Livre des métiers*¹, des statuts où ils sont nommés *cristalliers et perriers de pierres naturels*. Ce dernier mot est employé ici pour désigner les pierres fines, agates, rubis, émeraudes, jaspes, etc. En effet, les cristalliers tenaient surtout à honneur de se distinguer des *perriers de verre*, qui fabriquaient et travaillaient des pierres artificielles. Les *cristalliers* représentent donc assez bien nos lapidaires, tandis que les *perriers* ou *pierriers de verre* seraient plutôt les ancêtres de nos bijoutiers en faux².

La *Taille de 1292* cite 18 *cristalliers* et 13 *perriers*; celle de 1300, 15 *cristalliers* et 9 *perriers*.

De nouveaux statuts sont accordés, en novembre 1584 aux *lapidaires-tailleurs-graveurs, ouvrant en toutes sortes de pierres précieuses fines et naturelles*. L'apprentissage y est fixé à sept ans et suivi de deux ans de compagnonnage, avec *chef-d'œuvre*. Les articles 23 et 24 sont ainsi conçus : « Advenant le décès de l'un des maîtres ou de sa femme, tout le corps de la communauté assistera au convoi ; et en icelui seront portés quatre torches de cire pesant chacune deux livres, et quatre cierges chacun d'une livre. Où il adviendrait qu'aucuns maîtres dudit mestier ou leurs vefves³ décédassent sans moyens, ils seront inhumés aux despens de tous les maîtres dudit mestier ».

Des arrêts de 1631, 1740, 1742 attribuèrent encore aux lapidaires la taille et aux orfèvres la vente des pierres précieuses, mais un édit du 17 mars 1781 supprima la communauté en la réunissant à celle des orfèvres. Les premiers étaient alors au nombre de 70 environ et avaient pour patron saint Louis. Ils ajoutaient parfois au titre officiel que leur donnaient les statuts de 1584 celui de *diamantaires*.

Voy. **Diamantaires**. — **Graveurs sur pierres fines**. — **Bijoutiers en faux**. — **Perles (Commerce des)**, etc.

Lapidaires (Chirurgiens). Je trouve ainsi nommés, au seizième siècle, les lithotomistes.

Lapidères. Voy. **Lapidaires**.

Lapins. Nom que portaient les apprentis, dans l'association dite des *Enfants du père Soubise*⁴.

Voy. **Devoirs**.

Laquais. Ce mot est fort ancien, mais il semble avoir désigné d'abord des soldats, archers ou arbalétriers¹. On écrivait *lacaïs*, *laquetz*², etc., etc.

L'abbé Fleury, en 1688, ne distingue pas les laquais des valets de pied³ ; mais l'abbé Jaubert, en 1773, est d'un avis contraire : « Quoique le laquais et le valet aient, à peu de choses près, les mêmes fonctions à remplir, on distingue cependant l'un de l'autre, en ce que le premier est un homme de suite et le second un homme de service ; celui-ci emporte une idée d'utilité, et l'autre d'ostentation. Il est plus honorable d'avoir un laquais qu'un valet⁴ ».

Audiger, dans sa *Maison réglée*, ne mentionne pas les valets de pied, et donne aux laquais les conseils suivants : « Il faut qu'un laquais soit adroit, honnête, civil à tout le monde ; qu'il ne soit point jureur, ivrogne ni débauché, flatteur, rapporteur ni menteur ; qu'il n'abandonne point le seigneur quelque part où il puisse le mener ; qu'il se garde de s'entretenir jamais avec qui que ce soit des affaires secrètes dont il pourroit avoir connoissance ; qu'il ait bien soin de tous ses intérêts autant que sa condition le peut permettre ; qu'il nettoie bien ses souliers et ses bottes lorsqu'il faut qu'il le fasse ; qu'il porte bien le flambeau⁵, et qu'il se fasse un principe de toujours bien obéir à son écuyer en tout ce qu'il lui commande pour le service du seigneur, et d'être ponctuel aux ordres du maître d'hôtel aux heures des repas pour servir à porter les viandes sur table⁶ ».

On louait des laquais, même à la journée. Le lieu d'embauchage se tenait près du Palais⁷ ; c'est ce qui faisait dire à Liger : « On peut, dans l'occasion, se faire suivre à Paris et se donner l'air d'homme à laquais, sans qu'il en coûte beaucoup⁸ ».

Voy. **Domestiques**.

Laquais. C'est le nom que l'on donna d'abord aux conducteurs d'omnibus. Ils portaient une casaque bleue, et étaient très jeunes en général, au moins si l'on en croit ce vers :

Tiens, petit enfant bleu, prends mes cinq sous marquez.

C'est Clindor qui parle ainsi. Et « le petit laquais » lui répond :

Hé, monsieur, donnés-moy quelque chose pour boire.

J'extrait ce passage de *L'intrigue des carrosses à cinq sous*, mauvaise pièce qui fut représentée en 1662 et qui a pour auteur un sieur Chevalier, comédien de la troupe du Marais⁹.

¹ Voy. Ducange, au mot *lacinones*.

² Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 736.

³ *Les devoirs des maîtres et des domestiques*, 2^e partie, chap. 10.

⁴ *Dictionnaire des arts et métiers*, t. II, p. 562.

⁵ Le flambeau de poing. Voy. ci-dessus l'article *Filleurs de lumignon*.

⁶ Livre I, chap. V. — Voy. aussi *Le parfait laquais*, par Gobet, dit Saint-Louis, 1753, in-12.

⁷ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 50.

⁸ *Guide des étrangers à Paris* (1715), p. 403.

⁹ Elle a été imprimée en 1663, in-18. Ma citation est tirée de l'acte II, scène 2.

¹ Titre XXX.

² Voy. ci-dessus cet article.

³ Veuves continuant le commerce de leur mari.

⁴ Agr. Perdiguier, *Le Livre du compagnonnage*, t. I, p. 42.

On sait qu'à l'origine les omnibus s'appelaient *carrosses à cinq sous*. La première ligne créée, allant de la porte Saint-Antoine au Luxembourg, commença à circuler le 18 mars 1662. Loret, dans sa *Gazette*¹ nous a conservé cette date, avec un commentaire qui a aujourd'hui sa valeur. Écoutez-le :

L'établissement des Carosses,
Tirez par des Chevaux non rosses,
(Mais qui pouront à l'avenir
Par leur travail le devenir)
A commencé d'aujourd'huy mesme,
Commodité sans doute extremes
Et qu'les Bourgeois de Paris,
Considérons le peu de prix
Qu'on donne pour chaque voyage
Prétendent bien mettre en usage.
Ceux qui voudront plus amplement
Du susdit Établissement
Sçavoir au vray les ordonnances,
Circonstances et dépendances,
Les peuvent lire tous les jours
Dans les placards des carefours.
Le dix-huit de mars, nostre veine
D'écrire cecy prit la peine.

M^{me} Perrier, sœur de Pascal², va maintenant nous raconter les débuts d'une entreprise qui était appelée à un si bel avenir. Elle écrivait, le 21 mars à Arnauld de Pomponne :

« L'établissement commença samedi à sept heures du matin, mais un avec un éclat et une pompe merveilleuse. On distribua les sept carrosses dont on a fourni cette première route. On en envoya trois à la porte Saint-Antoine et quatre devant le Luxembourg, où se trouvèrent en même temps deux commissaires du Châtelet en robe, quatre gardes de monsieur le grand prévost, dix ou douze archers de la Ville, et autant d'hommes à cheval!

Quand toutes les choses furent en état, Messieurs les commissaires proclamèrent l'établissement, et en ayant remontré les utilités, ils exhortèrent les bourgeois de tenir main forte, et déclarèrent à tout le petit peuple que si on faisait la moindre insulte, la punition serait rigoureuse, et ils dirent tout cela de la part du Roi. Ensuite ils délivrèrent aux cochers chacun leurs casques, qui sont bleues, des couleurs du Roi et de la Ville, en broderies sur l'estomac ; puis ils commandèrent la marche.

Alors il partit un carrosse avec un garde de Monsieur le grand prévost dedans. Un demi quart-d'heure après, on en fit partir un autre, et puis les deux autres dans des distances pareilles, ayant chacun un garde, qui y demeurèrent tout ce jour-là. En même temps, les archers de la Ville et les gens de cheval se répandirent dans toute la route. Du côté de la porte Saint-Antoine, on pratiqua les mêmes cérémonies à la même heure pour les trois carrosses qui s'y étaient rendus, et on observa les mêmes choses qu'à l'autre côté pour les gardes, pour les archers et pour les gens de cheval. Enfin, la chose a été si bien conduite qu'il n'est pas arrivé le moindre désordre et ces carrosses marchent aussi paisiblement comme les autres.

La chose a réussi si heureusement, que dès la première matinée, il y eut quantité de carrosses pleins, et il y alla même plusieurs femmes. Mais l'après-dinée, ce fut une si grande foule qu'on ne pouvoit en approcher, et les autres jours ont été pareils ; de sorte qu'on voit par expérience que le plus grand inconvénient qui s'y trouve, c'est celui que vous aviez appréhendé : car on voit le monde dans les rues qui attend un carrosse pour se mettre dedans ; mais quand il arrive, il se trouve plein : cela est fâcheux. Mais on se console, car on sait qu'il en viendra un autre dans un demi-quart d'heure. Cependant, quand cet autre arrive, il se trouve qu'il est encore plein, et quand cela est arrivé ainsi plusieurs fois, on est contraint de s'en aller à pied. Et afin que vous ne croyiez pas que je dis cela par hyperbole, c'est que cela m'est arrivé à moi-même. J'attendais à la porte de Saint-Merry, dans la rue de la Verrerie, ayant grande envie de m'en retourner en carrosse, parce que la traite est un peu longue de là chez mon frère, mais j'eus le déplaisir d'en voir passer cinq devant moi, sans pouvoir y avoir place, parce qu'ils étoient tous pleins ; et pendant ce temps-là, j'entendais les bénédictions qu'on donnoit aux auteurs d'un établissement si avantageux et si utile au public.

Le premier et le second jour, le monde étoit rangé sur le Pont-Neuf et dans toutes les rues pour les voir passer et c'étoit une chose plaisante de voir tous les artisans cesser leur ouvrage pour les regarder, en sorte que l'on ne fit rien samedi dans toute la route, non plus que si c'eût été une fête. On ne voyoit partout que des visages rians ; ce n'étoit pas un rire de moquerie, mais un rire d'agrément et de joie, et cette commodité se trouve si grande que tout le monde la souhaite, chacun dans son quartier »¹.

On ne sait trop pourquoi cette vogue ne se soutint pas. En 1664, le prix des places fut porté de cinq à six sous. Les carrosses à six sous, comme on les appelait, existaient encore huit ans après, car je rencontre cette phrase dans un ouvrage publié en 1672 : « Les carrosses sont si communs à Paris que plusieurs maisons en ont deux et trois ; quantité d'avocats, de marchands et de bons bourgeois s'en servent ordinairement depuis que les carrosses à six sols marquez² roulent dans Paris³ ».

On n'a retrouvé aucune gravure pouvant faire connaître la forme exacte de ces voitures. Les documents conservés prouvent toutefois qu'ils contenaient huit places et ressemblaient fort aux carrosses représentés dans les tableaux de van der Meulen et de J.-B. Martin.

Nos omnibus actuels datent de 1828. Le prix fut d'abord fixé à cinq sous seulement ; les voitures, établies pour quatorze places, étaient

¹ Cette lettre, dont l'original existe à la bibliothèque de l'Arsenal, a été publiée par M. de Monmerqué, dans *Les carrosses à cinq sols ou les omnibus au dix-septième siècle*, 1828, in-18.

² Anciens sous ayant subi une nouvelle marque aux armes de Louis XIV.

³ R.-P. Boussingault, *La guide universelle des Pays-Bas*, édit. de 1672, p. 362.

¹ Numéro du 18 mars 1662, Lettre 11.

² Pascal était intéressé dans l'entreprise.

tirées par trois chevaux attelés de front. Douze lignes furent tout d'abord exploitées. Une ordonnance de police du 2 janvier 1830 éleva à six sous le prix des places.

Voy. **Voitures**.

Laque à cacheter. Voy. **Cire à cacheter**.

Laqueurs et Lasseurs. Voy. **Laceurs**.

Latrines publiques. Une pièce inédite, que j'ai trouvée dans les manuscrits Delamarre¹, prouve que l'idée première de ces utiles établissements remonte au moins au dix-septième siècle. C'est une pétition sans date adressée à Louis XIV, et qui doit avoir été écrite vers 1680. Elle est ainsi conçue :

« SIRE,

Les soins que Messieurs du conseil de police de V. M. ont apportés à la propreté de la ville de Paris par le nettoyage des rues, sont dignes d'une louange d'autant plus grande qu'ils ont heureusement réussi. Mais pour achever cette propreté, V. M. agréera, s'il luy plaît, que...², bourgeois de ladite ville, luy présente humblement ce mémoire, qu'une personne de mérite, affectionnée à tout ce qui regarde la gloire de V. M., luy a mis entre les mains. Il contient un inconvénient qui ne regarde pas seulement la propreté et netteté de Paris, mais encor la santé publique, même celle des sacrées personnes de Vos Majestés.

Il a donc remarqué qu'aux environs du Louvre, en plusieurs endroits de la cour, sur les grands degrés, dans les allées d'en haut, derrière les portes et presque partout, on y voit mille ordures, on y sent mille puanteurs insupportables, causées par les nécessités naturelles que chacun y va faire tous les jours ; tant ceux qui sont logés dans le Louvre que ceux qui y fréquentent ordinairement et qui le traversent. On voit même plusieurs endroits des balcons ou avancées chargés de ces mêmes ordures, et des immondices, ballieures et bassins des chambres que les valets et servantes y vont jeter tous les jours : ce qui n'est pas seulement contre le respect dû à une maison royale, contre la propreté et netteté, mais encor très dangereux en tems de peste ; que ces endroits en peuvent être infectés, et ceux qui vont et qui viennent, respirant un air infecté, peuvent être infectés eux-mêmes, même ceux qui ont l'honneur d'approcher les sacrées personnes de Vos Majestés.

Dans la ville, plusieurs endroits sont aussi infectés de ces mêmes ordures, comme les environs des églises, les places publiques, les lieux plus fréquentés et presque partout dans les rues, où l'on sent continuellement une puanteur insupportable, très dangereuse en tems de peste, que ces ordures et puanteurs peuvent infecter l'air de

ce mal contagieux, peuvent infecter plus facilement et plus tost les bourgeois qui vont et qui viennent, et ensuite les familles et toute la ville. Et assurément ces puanteurs n'ont pas peu contribué au mal contagieux lorsqu'il a plu à Dieu en affliger la ville.

Au Palais, le même inconvénient arrive, comme dans un lieu qui est ordinairement rempli de toutes sortes de personnages, qui font leurs nécessités en plusieurs endroits dudit palais, où la puanteur est de même insupportable, ce qui peut aussi beaucoup nuire en tems de peste, même à Messieurs du Parlement.

Pour remédier à ces inconvénients, ledit...¹, supplie humblement V. M. de luy accorder et faire don pour luy et ses successeurs et ayant cause à perpétuité, en considération de ses services, de la permission et privilège particulier d'établir et faire établir dans le Louvre, au Palais et dans tous les endroits de la ville et fauxbourgs de Paris où il sera nécessaire, tel nombre de chaises percées qu'il jugera à propos, où chacun pourra aller faire ses nécessités naturelles, en donnant amiablement quelque reconnaissance, et les pauvres pour rien.

Dans le Louvre, l'établissement² de la manière suivante : Celui qui aura la conduite de cette affaire ira voir tous ceux qui sont logés audit Louvre, demeurera d'accord avec eux d'un modique salaire par semaine, moyennant lequel tous leurs domestiques pourront aller faire leurs nécessités naturelles dans lesdites chaises percées, et y porter les bassins des chambres. Et ainsi lesdites chaises seront utiles aux maîtres et aux serviteurs.

Auprès desdites chaises percées, il y aura un tombereau fait exprès, sur une civière à bras, sur lequel tombereau tous les valets et servantes pourront porter toutes les immondices et ballieures des chambres tous les jours. Et toutes ces immondices, ballieures et ordures se porteront hors du Louvre tous les soirs dans la rivière.

Lesdites chaises percées seront faites d'une manière bienséante, et ne paraîtront pas ce qu'elles seront. Ceux qui s'en serviront y seront commodément et à couvert, sans pouvoir être aperçus. Elles se mettront dans les endroits du Louvre les moins apparens et qui n'incommoderont point.

Pour les environs du Louvre et dans la cour, on y établira aussi tel nombre de chaises percées qu'il sera nécessaire, où tous ceux qui fréquentent le Louvre pourront aller faire leurs nécessités naturelles, moyennant ce qu'ils voudront donner amiablement aux personnes qui se tiendront près lesdites chaises pour y servir ceux qui s'en voudront servir.

On établira aussi à chaque compagnie des gardes, qui sont tous les jours de garde au Louvre, une desdites chaises en particulier, où tous les soldats iront faire leurs nécessités naturelles, moyennant une petite reconnaissance que

¹ Bibliothèque nationale, fonds français, n° 21 688, pièce 86.

² *Sic*.

¹ Le nom est resté en blanc.

² *Sic*.

le capitaine donnera autant de fois que la compagnie sera de garde.

De cette manière, la propreté sera dans tout le Louvre et aux environs ; les ordures et puanteurs n'incommoderont plus, et en tems de peste, on n'appréhendera pas le mal qu'elles peuvent causer.

On établira lesdites chaises percées dans toutes les maisons royales où le même inconvénient arrive : comme à Saint-Germain, Versailles, Vincennes et Fontainebleau.

On les établira dans le Palais et dans les endroits de la ville qu'il sera nécessaire, où les bourgeois qui vont et viennent, et toute sorte de personnes pourront aller faire leurs nécessités naturelles, moyennant une petite reconnaissance qu'ils donneront amiablement à celles qui se tiendront près lesdites chaises. Les personnes qui n'auront pas moyen de donner ne donneront rien.

Il plaira à Sa Majesté ordonner que les propriétaires des maisons ni les locataires ne pourront empêcher que l'on mette lesdites chaises près lesdites maisons, pource qu'elles n'incommoderont point, et défendre à toutes personnes de faire ses nécessités naturelles en aucun lieu du Louvre, du Palais et de la ville et faubourgs de Paris, sous telles peines qu'il plaira au Conseil ordonner.

Lesdites chaises seront faites, comme j'ay déjà dit, d'une manière bienséante, ne paraîtront pas ce qu'elles seront, et ceux qui s'en serviront y seront commodément sans y être aperçus.

De cette manière, Sire, on évitera toutes ces sortes d'ordures et puanteurs ; le respect et la révérence sera mieux gardé dans toutes les maisons royales, et on n'appréhendera pas l'infection qu'elles peuvent causer en tems de peste. Et qu'il plaise à V. M. ordonner que toutes déclarations, arrestz et lettres en seront délivrées gratis au suppliant, qui continuera ses vœux pour la prospérité et santé de V. M. ».

Je ne sais quel accueil fut fait à cette pétition. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'exagérait rien, qu'elle atténuait même la vérité, qui ne serait pas croyable aujourd'hui si elle n'était attestée par une foule de documents contemporains.

Vers 1763, un industriel soumit à M. de Laverdy un projet qu'il pouvait avoir emprunté à Swift ¹. Il voulait « établir des brouettes à demeure à différens coins des rues, où il y auroit des lunettes qui se trouveroient prêtes à recevoir ceux que des besoins urgens presseroient tout à coup ». Cette idée ne reçut sans doute pas l'accueil bienveillant auquel elle avait droit, car elle ne fut réalisée que huit ans après, par M. de Sartines. Vers 1771, écrit Thévenot de Morande, il fit « disposer des barils d'aisances à tous les coins de rue ; ce qui, ajoute-t-il, préviendra les amendes et les punitions corporelles dont on est menacé à tous les culs-de-sac et chez tous les

gens en crédit, qui ont l'inhumanité de défendre au public, de par le Roi, de satisfaire aux besoins naturels ¹ ». Nous verrons tout à l'heure que le pamphlétaire exagérait beaucoup la cruauté des gens en crédit. Les barils de M. de Sartines obtinrent néanmoins un succès mérité ; mais on trouva, non sans raison, qu'il n'avait pas songé à tout, et que sa pensée demandait à être complétée. Elle le fut vers 1780. « Un particulier imagina une garde-robe ployante ; il se promenait dans les rues en robe de chambre, tenant sous son bras sa garde-robe ; de temps en temps il criait : « Chacun sait ce qu'il a à faire » ; et il faisoit payer quatre sous par séance ² ».

A cette époque, beaucoup de maisons étaient pourvues de latrines, mais mal installées et mal tenues. « Les commodités sont des temples d'abomination », écrivait Arthur Young ³ en 1790, et Sébastien Mercier nous en a conservé une description tellement répugnante que je n'ose la reproduire. Je dirai seulement que Mercier engage ses « chers lecteurs » à ne jamais approcher « de ces sièges dangereux », et leur conseille le grand air et « les rayons du soleil » ⁴.

On ne lui obéissait que trop. Les voies étroites, les passages, les quais, les jardins publics offraient toujours un spectacle repoussant. Dès que le jour tombait, une pluie d'abominables ordures commençait à inonder les passants, « surtout dans les quartiers des halles, dans les faubourgs et dans toutes les petites rues ; les plaintes portées journellement chez les commissaires à ce sujet constatent l'étendue du mal ⁵ ». Les terrasses des Tuileries étaient inabordables et répandaient au loin une odeur révoltante. A l'abri de haies d'ifs, délicate prévenance d'un architecte ami du public ⁶, une multitude de gens se succédaient sans relâche, trouvant avec peine une place pour poser les pieds. Le comte d'Angiviller, directeur général des bâtimens du roi, fit abattre les ifs et établir en cet endroit des latrines dont l'entrée coûtait deux sous ⁷. Cette mesure fut sévèrement jugée ⁸. Les habitués des Tuileries trouvèrent le prix exagéré et se transportèrent au Palais-Royal. Le duc d'Orléans se hâta d'y construire douze cabinets d'aisances qui eurent plus de vogue que ceux des Tuileries, et dont la réputation dure encore. En 1798, ils rapportaient douze mille livres par an ⁹.

« L'entrepreneur, écrit Prudhomme, y fait habituellement une recette si considérable que, depuis peu d'années, il a acquis de grandes propriétés. Cependant, il n'en coûte que dix centimes par séance, et le papier est donné

¹ *Le gazetier cuirassé*, édit. de 1771, p. 36.

² Prudhomme, *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, t. II, p. 66.

³ *Voyage en France*, trad. Lesage, t. I, p. 369.

⁴ *Tableau de Paris*, t. XI, p. 54.

⁵ *Encyclopédie méthodique*, (1791), jurisprudence, t. X, p. 719.

⁶ Voy. les *Mémoires secrets dits de Bachaumont*, 8 octobre 1777, t. X, p. 242.

⁷ Prudhomme, t. II, p. 68.

⁸ *Mémoires secrets*, t. X, p. 243.

⁹ S. Mercier, *Nouveau Paris*, chap. 185.

¹ Dans son ouvrage intitulé : *Le grand mystère, ou l'art de méditer sur la garde-robe* (1729, in-12, p. 34), figure un *Projet pour bâtir et entretenir des latrines publiques dans la cité et faubourgs de Londres*.

gratis. Les cabinets et les cuvettes sont très propres et sans odeur. La toilette des garçons servans est aussi soignée que celle des garçons restaurateurs ou des limonadiers. Leurs profits leur rapportent quelquefois quarante-huit francs par jour. Il faut que le concours des nécessiteux et des amateurs soit bien considérable puisque cet entrepreneur achète par milliers le papier qui s'y consomme. Trois hommes sont occupés journellement à couper ce papier dans les proportions convenables, ce qu'ils font avec beaucoup de dextérité ¹ ».

Voy. **Vidangeurs**.

Laudes. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen âge ce mot désigne le plus souvent trois heures du matin. Laudes suivaient les *matines* qui représentaient minuit.

Lavandières de testes. La *Taille de 1292* cite, dans la rue aux Écrivains,

Aaline, lavendière de testes ².

La *Taille de 1313* cite de son côté :

Sedilon, qui lave les testes.

Catherine, la lavandière de testes.

Suivant Géraud, qui a édité la *Taille de 1292*, il faut reconnaître ici des laveuses de vaisselle ³. Le mot latin *testa*, dont nous sont venus *tesson* et *test*, désignait, en effet, tout objet de vaisselle et plus spécialement tout vaisseau de terre.

Une hypothèse différente et peut-être préférable a été émise dans un ouvrage récemment publié par M. J.-M. Richard. « Les comptes de Mahaut, écrit-il, mentionnent souvent l'achat de savon, de cendres, pour laver la tête de Madame, usage fréquent, car des femmes vivent de ce métier, comme Aline, la lavandière de testes, demeurant à Paris, rue aux Écrivains ⁴ ».

Ceci date du quatorzième siècle. Je trouve qu'au seizième, parmi les meubles fournis à Elizabeth de France, quand elle épousa le duc d'Albe (1559), figurent :

1 bassin à laver la teste.

1 cuvette à laver les jambes ⁵.

Mais je vois aussi qu'au début du dix-septième siècle, un médecin très estimé prohibe ces soins de propreté. Il cite le proverbe latin : « Nunquam caput lavandum, raro pedes, sæpe manus ⁶ », c'est-à-dire qu'il ne faut jamais se laver la tête, qu'il faut se laver rarement les pieds et souvent les mains.

Lavandiers. Nom que portèrent longtemps les blanchisseurs, mais ce mot a désigné aussi des laveurs de vaisselle. Sous Louis XIV, il y avait

dans la maison du roi, pour le service seul de la bouche, dix lavandiers ¹.

Laveur de robes. Nom sous lequel la *Taille de 1292* désigne un dégraisseur.

Laveurs de cendres. Ce sont ceux qui, « par le moyen de plusieurs lavages et de diverses opérations, séparent les parties métalliques d'or et d'argent d'avec les matières qui leur sont étrangères ² ». C'est presque toujours dans les cendres et les balayures d'ateliers des orfèvres, des bijoutiers, etc., que les laveurs de cendres recueillaient des parcelles d'or et d'argent.

Laveurs de mines. Ce sont ceux qui, « avec le secours de l'eau, dégagent les parties pierreuses, terreuses et sablonneuses qui sont jointes aux mines, pour en séparer les parties métalliques ³ ».

Laveurs de vaisselle. Voy. **Lavandiers**.

Lavoirs publics. « On appelle à Paris *bâteaux de selles* de grands bateaux, plats et couverts, qui ont le long de chaque bord des bancs ou espèces de tables, sur lesquels les blanchisseuses lavent leur linge, moyennant un certain droit qu'elles payent aux propriétaires des bateaux ⁴ ».

Voy. **Blanchisseurs**.

Layetiers. Fabricants de layettes. On appelait ainsi les coffres de dimension restreinte et faits de planches minces. Parmi les nombreux objets dont les layetiers avaient la spécialité, je citerai : les boîtes ou étuis à chapeaux, les boîtes à perruque, les *baraques* et les pupitres d'écoliers, les chaufferettes et les chancelières, les trémies à grains pour les oiseaux, les souricières, les cages à écureuils et à perroquets, les crachoirs, les boîtes à archives, les cerceils, les étuis pour instruments, etc., etc.

Les layetiers portèrent d'abord le nom d'*écri-niers*, et ils eurent de fréquents démêlés avec les menuisiers qui les accusaient d'empiéter sur leur métier, et avec les serruriers, qui eussent voulu leur faire interdire de poser eux-mêmes les charnières et les serrures de leurs layettes. De nombreuses sentences intervinrent en faveur des layetiers, dont les statuts furent souvent révisés et confirmés entre le seizième et le dix-huitième siècle. A cette dernière époque, l'apprentissage durait deux ans et était suivi de deux ans de compagnonnage avec chef-d'œuvre ; le nombre des maîtres était de 150 environ, et ils avaient pour patron saint Fiacre, dont la fête se célébrait le 30 avril à l'église Saint-Éloi.

L'édit de 1776 réunit les layetiers aux menuisiers et aux tourneurs.

¹ Prudhomme, t. V, p. 264.

² Page 157.

³ Pages 24 et 73.

⁴ Page 518.

⁵ *La comtesse Mahaut* (1302-1329), p. 366.

⁶ *Mémoires de Guise*, édit. Michaud, p. 446.

⁷ Jean de Renou, *Œuvres pharmaceutiques*, trad. Louys de Serres, p. 171.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 122.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 566.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 570.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 300.

On les trouve encore nommés *cassetiers*, *laiet-tiers*, *leaitiers*, *liettiers*, etc.

Voy. **Cercueils (Commerce des)**. — **Ecriniers**. — **Futiers**, etc.

Layettes (FOURNITURE DE). Depuis le dix-septième siècle, la layette destinée à l'héritier présomptif du trône de France était fournie par le pape. Louis XIV en fut gratifié le premier.

Au mois de juillet 1639, le cardinal Sforza, nonce apostolique, apporta à Paris des langes que le Saint-Père avait bénits et qu'il offrait au petit Dauphin « pour tesmoignage qu'il le reconnoist fils aîné de l'Eglise ». Ils étaient contenus dans trois caisses recouvertes de velours rouge bordé d'argent et ayant leurs clous, leur serrure, leurs clefs et leurs anneaux en argent. On trouve dans la *Gazette de France* une énumération complète des objets que contenaient ces trois caisses ¹.

Le pape fit, dès lors, un don de ce genre à chaque Dauphin. Le nonce ou un envoyé spécial l'apportait à Versailles en grande cérémonie. Dès que son arrivée était signalée, la Maison du roi se mettait sous les armes et les tambours battaient aux champs ². Le représentant du Saint-Père était conduit aux appartements du nouveau-né, et il étendait solennellement devant lui les tavaïolles et les langes. L'enfant devait les toucher de la main, et recevait ensuite la bénédiction pontificale ³.

Quand il ne s'agissait pas d'un Dauphin, la layette était fournie par le roi. Pour le premier enfant, elle revenait à environ 200.000 francs ; les suivantes étaient commandées par la gouvernante, et ne devaient pas coûter plus de dix mille écus ⁴.

A la fin du dix-huitième siècle, une riche layette était ainsi composée :

POUR LA MÈRE :

Six linges de sein.
Douze goussets pour le lait.
Deux chemises de couche.
Six paires de manches en amadis ⁵, dont quatre en mousseline et deux en dentelles.
Douze alaises plates.
Douze alaises plissées.
Six bandes de ventre.
Deux déshabillés de mousseline.
Soixante-douze chauffoirs.
Six camisoles en amadis, avec ou sans coqueluchon.
Un grand couvre-pied pour le lit.
Un plus petit pour la chaise longue.

POUR L'ENFANT :

TÊTE :

Quarante-huit bégains.
Deux têtieres.
Vingt-quatre tours de bonnets de laine, de trois longueurs.
Vingt-quatre cornettes pour la nuit, de trois âges.
Vingt-quatre bonnets ronds, de trois âges, en mousseline ou en dentelle.
Vingt-quatre mouchoirs de col, en batiste, garnis en mousseline.
Six serviettes de col, garnies en mousseline.
Six bonnets de laine.

CORPS :

Soixante et douze couches.
Douze bandes de maillot ou couche.
Dix-huit langes de futaine.
Six serviettes unies, pour mettre la nuit autour des langes de laine.
Deux langes piqués en mousseline.
Deux tours de langes, pour les langes piqués en mousseline.
Un beau tour de langes, pour le lange piqué en satin blanc ci-dessous.
Vingt-quatre chemises de brassière, de trois âges.
Douze bavoires de deux âges, garnis ou en mousseline ou en dentelle.
Trente-six mouchoirs à essuyer l'enfant.
Six langes de drap de Dreux.
Quatre langes d'espagnolette ¹.
Un lange piqué en satin blanc.
Six brassières d'espagnolette.
Deux parures, consistant en deux bégains, deux bonnets ronds, quatre bavoires, deux grandes coëffes, deux biais, six paires de mitaines de fil.

BERCEAU :

Un berceau.
Un dessus de berceau d'étoffe.
Un dedans de berceau, autrement dit dessus d'archet en toile.
Un matelas.
Deux paillasses et six paillassons remplis de paille d'avoine.
Six paires de drap.
Deux couvertures de laine.
Deux oreillers de plume. Savoir : un carré pour le berceau, et un long que la nourrice met sur ses genoux quand elle emmaillote l'enfant.
Douze taies d'oreiller. Savoir : six pour l'oreiller carré et six pour l'oreiller long ².

Vers cette date, la lingère la plus en vogue pour les layettes était mademoiselle Dufresne, qui demeurait rue Plâtrière ³. Elle tenait, nous dit-on, « un des plus considérables magasins de toiles, mousselines, dentelles, linge de table, dont elle fait des envois en province et chez

¹ N° du 23 juillet 1639, p. 442. — Passage reproduit dans Godefroy, *Cérémonial français*, t. II, p. 243.

² S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VII, p. 58.

³ Duc de Luynes, *Mémoires*, juin 1753, t. XII, p. 473.

⁴ Duc de Luynes, *Mémoires*, 7 mars 1750, t. X, p. 225.

⁵ Au dix-septième siècle, ces mots désignaient des manches « qui s'épanouissaient par un vaste parement retroussé jusqu'au pli du bras ». (J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 528). Vers la fin du dix-huitième siècle, les manches en amadis étaient, au contraire, serrées et boutonnées au poignet. (Voy. le *Dictionnaire de Trévoux*, édit. de 1771, au mot amadis).

¹ Sorte de droguet.

² De Garsault, *L'art de la lingère*, Dans J.-E. Bertrand, *Description des arts et métiers*, t. XIV, p. 144.

³ Devenue rue Jean-Jacques Rousseau.

l'étranger. Se charge de faire toutes sortes de trousseaux et layettes pour les mariages et baptêmes¹ ».

Layeurs. Dans l'administration des eaux et forêts, gens chargés de marquer dans une coupe les bois layés, c'est-à-dire ceux qui doivent être conservés.

Leaitiers. Voy. **Layetiers.**

Lecteurs du roi. Pierre Régis et le poète Jacques Colin remplirent la charge de *liseurs* auprès de Charles VIII et de François I^{er}. Sous Louis XIII, le titre officiel fut ainsi formulé *Lecteurs de la chambre et du cabinet du roi*. Louis XIV n'eut d'abord qu'un seul lecteur ; il en eut ensuite jusqu'à trois².

Les professeurs du collège de France, fondé en 1529, portèrent pendant longtemps le titre de *lecteurs royaux*.

Légumistes. Jardiniers qui ont fait de la culture des légumes leur spécialité.

Leitiers. Voy. **Laitiers.**

Lendit (FOIRE DU). Elle remonte au début du douzième siècle, et son nom est tiré du mot latin *indictum*³. Elle durait quatorze jours, du 11 au 24 juin, et se tenait dans la plaine Saint-Denis, aussi la trouve-t-on aussi nommée foire *Saint-Denis*.

Ce rendez-vous général du commerce et de l'industrie a eu le privilège d'inspirer un poète du treizième siècle, dont le récit débute en ces termes :

En l'onneur de marcheandie
M'est pris talent que je vous die,
Se il vous plaist, un nouvel dit.
Bonne gent, ce est du Lendit,
La plus roial foire du monde,
Si con Diex⁴ l'a fait à la ronde,
Puisque g'i ai m'entencion⁵.

Le roi, qui prélevait un droit sur les étalages, forçait tous les marchands de Paris de prendre part à cette foire. Ils s'y rendaient en procession, précédés du clergé de Notre-Dame, qui en faisait solennellement l'ouverture⁶ :

Premelain la pourcession
De Nostre Dame de Paris
Y vient. Que Diex gart de pérís⁷
Tous les bons marcheans qui y sont,
Qui les granz richescs y ont !
Que Diex les puist tous avancier⁸ !

Toutes les villes manufacturières de France, et plusieurs cités opulentes de la Flandre, Gand, Ypres, Malines et Bruxelles entre autres, y envoyaient leurs produits les plus estimés. Les baladins, les ménétriers, les mimes, les bouffons, les jongleurs, rassemblaient autour d'eux, du matin au soir, une multitude de curieux de tout âge et de tout rang. L'Université se transportait chaque année en grande pompe à la foire du Lendit pour y acheter sa provision de parchemin, et il était interdit d'en vendre avant que le recteur eût arrêté son choix. Les écoliers, formés en cavalcades tumultueuses, se rassemblaient sur la place Sainte-Geneviève, et traversaient Paris deux à deux, au bruit des fifres et des trompettes. C'était, pour les écoliers, l'occasion de graves désordres, qu'il fallut parfois réprimer sévèrement. A dater de 1556, cette foire fut transportée dans l'intérieur de Saint-Denis.

Au dix-huitième siècle, elle avait perdu beaucoup de son importance, mais les collèges y avaient conservé quelques franchises dont ils jouirent jusqu'à la Révolution. On y pensait longtemps d'avance aux joies que ces jours heureux promettaient. « Le festin qu'on y fera, écrivait Séb. Mercier, sera dressé sur l'herbe ; le vin que l'on boira ne sera plus gâté par l'eau surabondante ; la voix rauque des pédans n'osera plus tonner sur les aimables jeux ; les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues. Il n'y a plus de maîtres ce jour-là. Quand le régent rit, tout doit rire dans l'univers... L'écolier a secoué la poussière des bancs ; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon ; on dévore et l'on court, on court et l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné¹ ».

Leveurs. Dans la corporation des charrniers, nom que portaient les jurés.

Dans les papeteries, ouvriers qui enlevaient les feuilles placées sur les feutres, et les superposaient sur le *drapant*².

Dans les tuileries, ouvriers qui rassemblaient et rangeaient les tuiles sèches³.

Levrettes de la chambre du roi (SERVICE DES). Une charge fort recherchée à la Cour était celle de *capitaine des levrettes de la chambre du Roi*. En 1657, ces jolis animaux étaient au nombre de six ; les frères Nicolas et Pierre Boulron, assistés de trois valets, en prenaient soin, mais sans être pourvus d'un titre spécial⁴. Leur emploi paraît même avoir été tenu d'abord par une femme, la vieille Michelette, qui, durant l'enfance de Louis XIV, fut faite par lui *gouvernante de la quenon et des chiens de la chambre*. Le poète La Ménardière a consacré une longue épithaphe à Michelette, et il nous apprend les noms des cinq petits quadrupèdes sur lesquels s'étendait sa sollicitude ; c'étaient Pistolet, Sylvie,

¹ *Almanach Dauphin pour 1777*, supplément, p. 44.

² Jal, *Dictionnaire critique*, p. 791. — *État de la France pour 1656*, p. 154 ; *pour 1687*, t. I, p. 166 ; *pour 1712*, t. I, p. 212 ; *pour 1736*, t. I, p. 323. — Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 598.

³ Voy. le *Glossaire* de Ducange.

⁴ Dieu.

⁵ L'intention.

⁶ Voy. l'abbé Lebeuf, *Histoire du diocèse de Paris*, t. III, p. 246.

⁷ De périls.

⁸ Voy. *Le dit du lendit rimé*, dans A. F., *Les rues et les cris de Paris au treizième siècle*, p. 175.

¹ *Tableau de Paris*, t. VI, p. 182.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. V, p. 509.

³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 335.

⁴ *État général des officiers domestiques de la maison du Roi* (1657), p. 159.

Mignonne, Princesse et Dorinde ¹. En 1677, le roi possède neuf levrettes qui sont placées sous la haute autorité de Pierre et René Bourlon, tous les deux qualifiés d'*escuyers capitaines des levrettes* ².

En 1712, un bon gentilhomme, Zacharie de Vassan, est *capitaine des levrettes du Roi*, et il commande aux quatre *valets des levrettes de la chambre* ³.

Notez qu'à cette date, le duc de Berri et le duc d'Orléans comptaient aussi, parmi les dignitaires de leur Maison, un *capitaine des levrettes* ⁴.

Il existait encore à la Cour une charge de *capitaine des lévriers* ⁵. Il faut se rappeler que les rois, les seigneurs et même les riches bourgeois se donnaient pour compagnons de grands lévriers qui ont leur place marquée dans les cérémonies publiques comme dans les intérieurs dont la représentation nous a été conservée. Ce n'étaient pas seulement des chiens de chasse, c'étaient surtout des camarades, des amis dont on ne se séparait guère. Le nom de quelques-uns d'entre eux est venu jusqu'à nous. Le préféré de Charles VI s'appelait *Tristan*; celui de Louis XI *Cher ami*, et il fut remplacé par *Beauvoisin*; celui de Charles VIII *Parthenay* ⁶.

La charge de capitaine des levrettes fut supprimée par édit de mai 1786 ⁷.

Voy. **Guenons (Gouvernantes des)**.

Lévriers (CAPITAINE DES). Voy. **Levrettes**.

Lévriers (SERGENTS). Officiers chargés de soigner les grands lévriers destinés à la chasse du loup ⁸. On les trouve aussi nommés *gardes* ou *gardes laisses des grands lévriers*.

Voy. **Louvetiers**.

Levuriers. Marchands de levure. Ils avaient surtout pour clients les boulangers et les pâtisseries. Les levuriers, fort peu nombreux, n'étaient pas constitués en communauté ⁹.

Liage (DROIT DE). Redevance perçue sur les bateaux chargés de vin qui remontaient la Seine ou la Marne ¹⁰.

Libraires. Jusqu'au treizième siècle, tout ce qui concernait la transcription et la vente des livres resta presque exclusivement concentré dans

les couvents. On venait du dehors se fournir auprès des moines, qui tiraient du travail de leurs copistes un honorable revenu.

Mais les religieux ne copiaient pas toute espèce de livres; le droit civil et la médecine, par exemple, leur étaient interdits ¹. La nécessité de se pourvoir hors des monastères se fit donc peu à peu sentir, et c'est ainsi que prit naissance la librairie laïque. De bonne heure, l'Université crut ne pouvoir laisser libre un commerce de ce genre, et dès 1275 elle s'agrégea les libraires. Dans l'acte qui fut dressé le 8 décembre, ils sont qualifiés de libraires ou stationnaires (*librarii* aut *stationarii*). Cependant, ces deux mots n'étaient pas synonymes. Le libraire exerçait le commerce des manuscrits existants, recevait en dépôt des exemplaires à vendre, leur cherchait acquéreur, etc. Le stationnaire était aussi libraire, mais il faisait exécuter, en général par des écrivains à ses gages, des copies d'ouvrages anciens ou d'œuvres nouvelles dues à quelques maîtres de l'Université ². En somme, le premier était un simple libraire, tandis que le second représentait assez exactement ce que nous appelons aujourd'hui un libraire-éditeur. Il y avait en outre les *grands* et les *petits libraires*. Les grands libraires, au nombre de quatre, étaient désignés chaque année par l'Université, qui maintenait presque toujours en charge les titulaires. Leurs fonctions consistaient surtout à taxer le prix des livres, à prendre des informations sur les aptitudes des candidats au titre de libraire, etc.

Aux termes de l'acte dressé en 1275, tous les libraires doivent afficher le titre et le prix des ouvrages dont ils sont dépositaires. Si un volume trouve preneur, c'est non pas au marchand mais au propriétaire que le prix en sera versé. Le marchand ne peut l'acheter pour son compte qu'après l'avoir gardé un mois à la disposition des maîtres et des écoliers. Enfin, les libraires prêtent serment, au moins tous les deux ans, entre les mains du recteur. En 1302, ce serment était ainsi conçu : « Vous jurez que fidèlement vous recevrez, garderez, exposerez en vente et vendrez les livres qui vous seront confiés.

Vous jurez que vous ne les supprimerez ni ne les cacherez, mais que vous les exposerez en temps et en lieu opportuns pour les vendre.

Vous jurez que si vous êtes consulté sur le prix, vous en ferez de bonne foi, moyennant salaire, une estimation telle que vous l'accepteriez au besoin pour vous-même.

Vous jurez enfin que le prix de l'ouvrage et le nom du propriétaire ³ seront placés en évidence sur tout volume... ».

Avant d'être admis à prêter ce serment, le

¹ Les poésies de Jules de la Mesnardière, maître d'hostel ordinaire de Sa Majesté, p. 75.

² Voy. A. de Montaiglon, *Dépenses des menus plaisirs de la chambre du roi pendant l'année 1677*, p. 5.

³ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 187.

⁴ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. II, p. 65 et 149.

⁵ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 295.

⁶ Sur ce sujet, voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 789, et A. F., *Les animaux*, Paris, 1897, 2 in-18.

⁷ Édit enregistré le 15 septembre en la Chambre des Comptes, le 20 à la Cour des aides, et publié par l'imprimeur du roi.

⁸ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 630; pour 1736, t. II, p. 301.

⁹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. IV, p. 236.

¹⁰ *Livre des métiers*, 2^e partie, titre III, art. 1 à 3.

¹ Conciles de Montpellier en 1162, de Tours en 1163, de Paris en 1212, etc.

² Voy. P. Delalain, *Étude sur le libraire parisien du treizième au quinzième siècle*, p. XVII et suiv. — Le mot *statio*, dans un de ses sens, signifiait alors halle, magasin, boutique. Ducange le définit ainsi : « *Locus publicus ubi mercatores merces suas venum exposant* ».

³ « *Quod pretium libri vœnalis et nomen illius ejus est liber...* »

libraire avait produit un certificat de bonne vie et mœurs, et versé une caution dont le montant varia sans cesse. Toutes ces formalités accomplies, il recevait des lettres qui l'autorisaient à faire office de libraire, à acheter et à vendre des livres à Paris et ailleurs¹, qui aussi le déclaraient apte à jouir de tous les privilèges accordés par les rois à l'Université².

Les rôles de la *Taille* levée sur Paris en 1292 fournissent le nom et l'adresse de 8 libraires, de 17 relieurs et de 13 enlumineurs³. La *Taille de 1313* nous révèle en outre que la plupart de ces industriels joignaient à leur commerce celui de tavernier; j'y relève les mentions suivantes⁴:

Thomasse, enlumineresse et tavernière⁵.
 Jehan de Macy, tavernier et parcheminier.
 Robert le Fanier, parcheminier et tavernier.
 Jehan de Sèvre, lieur de livres et tavernier.
 Thomaz de Senz, libraire et tavernier.
 Nicolas l'Anglois, libraire et tavernier.
 Jehan l'Abbé, tavernier et bedel de l'Université⁶.

Cette dernière mention prouve bien que le recteur autorisait, favorisait peut-être même un cumul qui plaçait sous la surveillance de gens agrégés à l'Université des établissements sans cesse fréquentés par les écoliers.

Tous ces industriels étaient d'ailleurs tenus de très près. En 1323, les libraires furent accusés de rechercher leur profit plus que l'intérêt des étudiants, « *commoda sua non se commodis studentium applicabant* »⁷. Le recteur rendit aussitôt un décret que durent souscrire tous les libraires alors établis à Paris. Aucun d'eux, y est-il dit, ne refusera de prêter un livre à quiconque voudra le copier et offrira de déposer une caution suffisante. Aucun libraire ne louera ainsi un livre avant que l'Université l'ait examiné, se soit assuré de la correction du texte et en ait fixé le prix. Chevillier nous a conservé plusieurs fragments de cette taxe, qui était arrêtée chaque année par des délégués du recteur. On pouvait se procurer :

Les homélies de saint Grégoire, en 28 cahiers, pour 18 deniers.

Les homélies de saint Augustin, en 9 cahiers, pour 6 deniers.

Les lettres de saint Augustin, en 42 cahiers, pour 2 sous⁸.

Inutile d'allonger cette liste, puisque nous ne savons ce que représentent aujourd'hui les sous et les deniers du quatorzième siècle. Toutefois, on était déjà loin du temps où Grécie, comtesse d'Anjou, donnait pour les homélies d'Haimon

d'Halberstadt 200 brebis, un muid de froment, un autre de seigle, un troisième de millet et des peaux de martres¹. Les volumes écrits sur beau vélin et ornés de miniatures coûtaient encore fort cher², mais je crois que l'on exagère en général le prix des volumes ordinaires destinés seulement à la lecture ou à l'étude. Il est pourtant certain que, même au quinzième siècle, la vente d'un livre de ce genre était entourée de garanties particulières. J'ai retrouvé aux Archives nationales treize quittances qui montrent bien l'importance encore attachée à l'achat d'un volume. La plus ancienne est ainsi conçue :

« Je, Andry le Musnier, libraire et l'un des quatre principaux, congnois et confesse avoir vendu aux maistres et escoliers du collège d'Autun, devant Saint-Andry des Ars³, le tiers livre de l'escript de saint Thomas. Lequel livre commence au second feilliet « *erat creabile* », et finissant au pénultième feilliet « *respicit pe* » ; pour le pris et somme de quatre escus et demy. Laquelle somme j'ay receu, et m'en tiens pour comptant. Et le promet garentir envers tous et contre tous. Tesmoing mon signet manuel cy mais le ix^e jour de mars mil CCCCLXVII, ANDRY LE MUSNIER⁴ ».

Les industriels qui concouraient soit à l'exécution, soit à la vente des livres dépendaient tous de l'Université. Elle exerçait sur eux tous une action plus ou moins directe. De là leur titre de *clients* ou de *suppôts*⁵ qui, s'il leur enlevait une partie de leur indépendance, leur assurait en retour un droit de protection auquel ils ne faisaient jamais appel en vain. Il y a plus, des délégués choisis dans chacune de ces communautés ouvrières, appartenaient réellement à l'Université, participaient aux privilèges dont jouissaient les maîtres et les écoliers. L'ordonnance de mars 1488⁶ avait accordé cette insigne faveur à 60 personnes, savoir :

15 bedeaux.	4 papetiers.
4 avocats au parlement.	2 enlumineurs.
2 procureurs id.	2 relieurs.
2 avocats au Châtelet.	2 escrivains.
1 procureur id.	1 messenger pour chaque
24 libraires ⁷ .	diocèse.
4 parcheminiers.	

Tous ces personnages prêtaient serment entre les mains du recteur, faisaient corps avec l'Université; l'ordonnance les déclare « *quittes, francs et exempts de toutes choses quelconques, comme vrayes escoliers d'icelle* ». Les jours de

¹ « *Damus et didimus licentiam emendendi et vendendi libros Parisius et alibi.* »

² L'acte est dans Duboulay, *Historia universitatis*, t. IV, p. 37.

³ Pages 506 et 519.

⁴ Pages 173, 174, 179, 193.

⁵ Dans presque toutes les corporations, les veuves avaient le droit de continuer le commerce de leur mari.

⁶ Page 178.

⁷ Duboulay, t. IV, p. 202.

⁸ A. Chevillier, *Origine de l'imprimerie*, p. 315 et suiv.

¹ Mabillon, *Annales sancti Benedicti*, t. IV, p. 574.

² Daunou exagère certainement quand il écrit que « le prix moyen d'un in-folio au treizième siècle équivalait à celui des choses qui coûtaient aujourd'hui quatre ou cinq cents francs ». (*Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 39).

³ Le collège d'Autun, fondé en 1337, entre la rue Saint-André des Arts et la rue de l'Hirondelle.

⁴ Archives nationales, série M, carton n° 80.

⁵ *Sub positi*. Mais voy. Ducange, au mot *suppositum*.

⁶ Dans Duboulay, t. V, p. 787.

⁷ Ils étaient au nombre de 13 en 1316, de 29 en 1323, de 25 en 1328. Ce chiffre varia peu jusqu'à la fin du quinzième siècle.

processions solennelles, ils fermaient la marche dans l'ordre suivant :

Les libraires.	Les relieurs.
— papetiers.	— enlumineurs.
— parcheminiers.	— messagers ¹ .
— écrivains.	

A ce moment, les libraires formaient une seule corporation avec les écrivains, les enlumineurs, les parcheminiers et les relieurs; tous avaient fondé, à l'église Saint-André des Arts, une confrérie dédiée à saint Jean l'Évangéliste, et dont Louis XI modifia les statuts en 1467 ². La communauté allait encore s'augmenter des imprimeurs.

Les rapides progrès que fit, au début du seizième siècle, la réforme religieuse prêchée par Luther en Allemagne effrayèrent l'Université, fidèle gardienne de la foi. Comme le livre était une des formes les plus influentes de la propagande, de nombreux édits, arrêts ou ordonnances interdirent aux libraires la vente des ouvrages étrangers et de tous ceux qui ne figureraient pas ouvertement sur leurs catalogues. L'infraction entraînait la peine de mort, et elle fut plus d'une fois appliquée aux coupables ³. L'avènement de Henri IV apporta quelques adoucissements à cette législation; mais en 1761 encore, on punissait de mort les distributeurs d'ouvrages hostiles à la religion de l'État et au gouvernement, « tendant à attaquer la religion ou à émouvoir les esprits », dit la Déclaration du 21 mars ⁴.

Les premiers statuts de la quadruple corporation des *libraires-imprimeurs-relieurs-doreurs* ⁵ sont du 1^{er} juin 1618. L'article 1^{er} spécifie bien que tous les maîtres sont « censez et réputez du corps et des suppôts de notre bien aimée fille aînée l'Université de Paris, et du tout distinguez et séparez des arts mécaniques ». Aussi ne pouvaient-ils « faire estallage ny tenir boutique » en dehors des limites de l'Université.

L'édit du 21 août 1686 donna une organisation nouvelle à la corporation. Elle se composa des libraires, des imprimeurs et des fondeurs en caractères d'imprimerie; les relieurs constituèrent dès lors une communauté particulière. L'article 1^{er} établit de nouveau la suprématie de l'Université et la défense de s'établir hors de ses limites, « si ce n'est en dedans du Palais »; de plus, les libraires qui se bornent à vendre des heures et des livres de prières sont autorisés à demeurer « aux environs du Palais et dans la rue Notre-Dame ⁶ ». Nul ne doit être admis à faire apprentissage de libraire ou d'imprimeur « s'il n'est congru en langue latine, et s'il n'en rapporte un certificat du recteur de l'Université ».

L'apprentissage durait quatre années et était suivi de trois années de compagnonnage. Ces deux conditions n'étaient pas applicables aux fils de maître; toutefois, nul d'entre eux ne pouvait être reçu maître « qu'il ne soit congru en langue latine et qu'il ne sçache le grec ». Les veuves de maître, que Berthod appelle des *libraïresses* ¹, pouvaient continuer le commerce de leur mari et conserver leur apprenti; il leur était seulement interdit d'en engager un nouveau; celles qui se remariaient avec un homme étranger au métier perdaient tous leurs droits. Afin de restreindre la concurrence, il ne devait être reçu chaque année qu'un seul maître, en dehors des fils et des gendres de maître.

Le règlement du 28 février 1723 ² modifia très peu ces dispositions, et le *Tableau des libraires et des imprimeurs jurés de l'Université pour 1742* ³ nous apprend qu'à cette date la communauté comptait environ 220 maîtres. Administrée par un syndic et quatre adjoints, elle était placée sous le patronage de saint Jean l'Évangéliste. Le syndic et les adjoints constituaient la Chambre syndicale des libraires et des imprimeurs, qui avait son siège rue du Foin, dans une maison où se lisait cette inscription :

ÆDES REGIÆ

BIBLIOPOLARUM ET TYPOGRAPHORUM

1728

Voyons quelle était la situation de la communauté au moment où éclata la Révolution.

Le certificat du recteur était toujours exigé.

La durée du compagnonnage avait été portée à quatre ans.

Pour être admis à la maîtrise, il fallait être âgé de vingt ans au moins, être de bonne vie et mœurs, pratiquer la religion catholique, subir avec succès, en présence du syndic et de ses adjoints, un examen relatif à la librairie et à l'imprimerie.

Ces formalités accomplies, le recteur de l'Université expédiait les lettres de maîtrise au lieutenant général de police, qui les renvoyait, avec son avis, au garde des sceaux. Celui-ci faisait rendre un arrêt, après lequel on procédait à la réception du nouveau maître.

La communauté comptait environ deux cents membres, dont plusieurs descendaient de familles appartenant à la librairie depuis plus d'un siècle. Les maisons Dupuis, Thiboust, Martin, Nyon, Gueffier, Lottin, Saugrain remontaient au seizième siècle. Le dix-septième avait vu commencer celles de Barrois, Musier, Cavelier, Clousier, d'Houry, Herissant, de Bure, Didot, etc.

Voy. Papiers (Marchands de vieux).

¹ Ordre de la procession qui se fera le mardy treizième jour de janvier, etc.

² Ordonn. royales, t. XVI, p. 669.

³ C. Leber, *De l'état réel de la presse*, etc., p. 9.

⁴ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXII, p. 273.

⁵ Les enlumineurs et les parcheminiers n'en faisaient plus partie.

⁶ Dans la Cité.

¹ *Paris burlesque*, édit. de 1859, p. 98.

² Dans Isambert, t. XXI, p. 216.

³ Bibliothèque Mazarine, volume coté A 15.456, 106^e pièce.

Librairie et imprimerie. Voy. **Bouquinistes**. — **Brocheurs**. — **Censeurs**. — **Chrysographes**. — **Colporteurs**. — **Compositeurs**. — **Conscience (Ouvriers en)**. — **Copistes**. — **Correcteurs**. — **Doreurs de livres**. — **Écrivains**. — **Éditeurs**. — **Enlumineurs**. — **Fondeurs en caractères**. — **Graveurs sur bois**. — **Graveurs en caractères pour la musique**. — **Graveurs de musique**. — **Graveurs en taille-douce**. — **Imprimeurs**. — **Imprimeurs-lithographes**. — **Imprimeurs de musique**. — **Imprimeurs en taille-douce**. — **Libraires**. — **Margeurs**. — **Metteurs en pages**. — **Papetiers**. — **Papiers (Marchands de vieux)**. — **Parcheminiers**. — **Pressiers**. — **Protes**. — **Ratureurs de parchemin**. — **Relieurs de livres**. — **Trempeurs**.

Liciers. Voy. **Lissiers**.

Lieeurs, lieors, etc. Voy. **Emballeurs, lieurs, etc.**

Liettiers. Voy. **Layetiers**.

Lieurs de cuves. Voy. **Tonneliers**.

Lieurs de foin. Voy. **Botteleurs**.

Lieurs de livres. Voy. **Relieurs**.

Lieurs de muys [muids]. Voy. **Tonneliers**.

Liève-caillou. Voy. **Poids le roi**.

Limes (TAILLEURS DE). Voy. **Tailleurs**.

Limestriers. Fabricants de limestre. Le limestre était une sorte de serge, qui se fabriquait surtout à Rouen et à Darnetal. « De la toyson de ces moutons, dit Dindenault à Panurge, seront faictz les fins draps de Rouen ; les louschets des balles de limestre, au prix d'elle, ne sont que bourre ¹ ». Il semble que ce tissu ne fut pas moins estimé au siècle suivant, car Mathurin Régnier écrit dans sa treizième satire :

Combien ², pour avoir mis leur honneur en sequestre,
Ont-elles en velours eschangé leur limestre !

Limonadiers. Ils furent constitués en communauté au mois de mars 1676, sous le nom de *limonadiers-marchands d'eau-de-vie*, et, dès le mois de mai, on leur réunit la corporation des distillateurs. Les articles 2, 3 et 4 de leurs statuts déterminent ainsi les produits qu'ils étaient autorisés à débiter : « Vins d'Espagne, vins muscats, vins de Saint-Laurens et de la Ciotat ³, vins de la Malvoisie ⁴ et tous vins de liqueurs, rossoly ⁵, populo, esprit de vin, toutes limonades

ambrées et parfumées, eaux de gelées ¹, glaces de fruits et de fleurs, eaux d'anis, de cannelle, de franchipane, aigre de cèdre ², sorbecs ³, café, cerises, framboises, noix et autres fruits confits, dragées en détail ».

La corporation devait se composer de 250 maîtres, qui achetèrent au roi leur maîtrise. Mais l'article 11 des statuts stipulait que les 250 lettres de maîtrise une fois placées, nul ne serait plus reçu maître qu'après avoir fait trois ans d'apprentissage.

La profession de limonadier devint bientôt si fructueuse que le roi se repentit d'avoir accordé les lettres pour cinquante écus seulement. Que fit-il ? Un édit de décembre 1704 ordonna de rembourser les maîtrises achetées en 1676, et supprima la corporation. Bien entendu, on la reconstituait aussitôt sous une autre forme. Il était créé pour Paris cent cinquante charges de limonadier, nombre qui ne devait jamais et sous aucun prétexte être dépassé, et tout individu voulant s'établir était tenu d'acheter une de ces charges. Elle devenait dès lors sa propriété, et il pouvait en disposer à son gré. En somme, c'est exactement ce qui se pratique aujourd'hui pour les notaires, les agents de change, etc.

Grand émoi parmi les limonadiers, qui se voyaient forcés de renoncer à leur commerce ou d'acheter une des nouvelles charges. Les avantages qu'elles présentaient étaient immenses, puisque les cent cinquante titulaires concentraient désormais dans leurs mains tout ce commerce pour Paris, et n'auraient plus à redouter aucune concurrence. Mais aussi quel allait être le prix de ces charges ? Les limonadiers négocièrent avec le fisc, offrirent de lui payer solidairement deux cent mille livres, à condition que leur communauté fût respectée. Le roi ne demandait pas autre chose : un édit de juillet 1705 révoqua celui de l'année précédente et restitua à la communauté son organisation primitive. Il arriva que les limonadiers avaient trop présumé de leur force en offrant au roi deux cent mille livres. Un an après, 160.209 livres seulement étaient versées au Trésor, et la communauté lui devait encore 39.791 livres, non compris « les deux sols pour livre ». Le roi refusa de lui accorder du temps, et il réclama l'exécution de ses engagements avec d'autant plus d'insistance qu'il méditait une combinaison avantageuse. Un édit de septembre 1706 supprima donc de nouveau la communauté et, revenant à son ancien projet, créa cinq cents charges héréditaires. Mais, aux termes de l'édit, celles-ci allaient être « d'un prix si modique que ceux qui ont intérêt de continuer le commerce de limonadier pourront aisément les acquérir ». C'était là, comme on va le voir, hablerie de marchand vantant sa marchandise.

Le roi s'entendit avec un traitant, nommé Lescuyer, qui remboursa aux intéressés les

¹ Pantagruel, liv. IV, chap. 6.

² De femmes.

³ Vin muscat de Provence et vin de la Ciotat.

⁴ On appelait ainsi le vin fait à Candie, mais c'est en France qu'était le plus souvent fabriqué le Malvoisie qu'on y consommait.

⁵ Rossolis.

¹ Eaux glacées de cerises, de fraises, etc.

² Boisson faite avec des cédrats et des limons.

³ Boisson composée de citrons, de musc, d'ambre et de sucre.

160.209 livres versées et se chargea de détailler les cinq cents nouvelles charges. Il n'y réussit point. En 1713, il n'en avait encore placé que cent trente-huit, dont vingt et une avaient été achetées par des vinaigriers et des épiciers, quarante-cinq par des gens de diverses professions, et soixante-douze par des maîtres appartenant à la communauté supprimée. Celle-ci était, en effet, presque anéantie, et un édit de novembre 1713 la rétablit dans la forme ordinaire des communautés ouvrières.

Les limonadiers étaient placés sous le patronage de saint Louis.

On trouvera, à l'article Maîtrises (Lettres de), le texte de celle que le roi accorda, le 22 août 1732, à un sieur Jean Renault, qui fut ainsi imposé à la corporation des limonadiers. *

Voy. **Café**. — **Glaciers**. — **Liqueurs (Marchands de)**.

Limousins. « On appelle ainsi cette sorte de maçons qui travaillent en mortier et en terre, parce que c'est principalement de Limoges et du Limousin que sort tous les ans ce grand nombre d'ouvriers qui se répandent dans tous les ateliers des provinces et particulièrement dans ceux de Paris, pour y faire ces ouvrages de maçonnerie, que, de leur nom, on appelle *limosinage* et *limoniserie* ¹ ».

Linge (LOCATION DE). Voy. **Location**.

Linge (MARQUE DU). Voy. **Marque**.

Linge damassé (FABRICANTS DE). Le linge damassé, en usage depuis le quinzième siècle, est cité dans la *Description de l'île des hermaphrodites* ² et dans le *Philaret* ³ de Guillaume de Rebreviettes. En 1582, les tisserands d'Amiens l'appelaient *mulquinerie* ⁴. Il fut surtout perfectionné au dix-septième siècle, dans la ville de Caen, par la famille Graindorge. André Graindorge ne reproduisit guère dans la toile que des carreaux et des fleurs, mais son fils Richard porta cet art à la perfection ⁵. « Et si ne me puis taire, dit Ch. de Bourgueville ⁶, qu'il n'y a ville en l'Europe où il se fabrique de plus beau et singulier linge de table, que l'on appelle haute-lice, sur lequel les artisans telliers représentent toutes sortes de fleurs, bestes, oyseaux, arbres, médalles et armoiries de rois, princes et seigneurs, voire aussi naïvement et proprement que le plus estimé peintre pourroit rapporter avecques son pinceau ». Les Graindorge donnaient à leurs produits le nom de *haute-lice*, sans doute par suite de la position des lices ou fils entrelacés dans la trame ; mais le mot *damassé*, déjà usité au seizième siècle, prévalut : en effet, cette sorte de toile imitait parfaitement l'étoffe dite *damas*

blanc ¹. La Flandre et la Hollande ne tardèrent pas à accaparer cette industrie. En une seule année (1662), elle importa en France onze mille aunes de linge de table, et lui créer à l'intérieur de sérieuses concurrences, était une des préoccupations de Colbert ². Vingt ans après, madame de Maintenon voulant établir à Maintenon une manufacture de « linge ouvré », dut faire venir vingt-cinq ouvriers de Flandre, et réussit même à en « débaucher » d'autres qui travaillaient dans une fabrique de Courtrai ³.

Linge de table. Voy. **Napeteurs**.

Lingères. Je ne puis faire remonter l'histoire des lingères plus haut que le treizième siècle. Saint Louis autorisa les plus pauvres d'entre elles à étaler leurs marchandises près du cimetière des Innocents, le long du mur placé en face des Halles ⁴. C'est là l'origine de la rue de la Lingerie ⁵, qui porte déjà ce nom dans le poème de Guillot ⁶, et qui a subsisté jusqu'au second Empire ⁷. Une charte de 1316 mentionne un revenu établi « super halis, Parisius, secus murum cymiterii Sanctorum Innocentium, supra lengerias ⁸ ». S'il faut en croire Savary ⁹, ces pauvres lingères étaient « des filles d'une conduite suspecte, à qui on accorda des lettres de maîtrise pour les tirer d'un commerce moins honorable que celui de la lingerie ». Ceci prouverait, à la gloire du treizième siècle, qu'en ce temps le vice n'enrichissait guère. Au reste, le saint roi perdit sa peine, et les lingères traversèrent les siècles sans s'amender.

La corporation comptait alors autant de *lingiers* que de *lingières*, et Jean de Garlande se plaint déjà amèrement que les hommes aient usurpé des fonctions qui devraient être réservées aux femmes : « Quidam homines, écrit-il, usurpant sibi officia mulierum, quia vendunt mappas ¹⁰... ». Il nous apprend aussi que les principaux objets de leur commerce étaient les nappes, les serviettes, les draps ; puis, autant qu'un latin fort barbare peut permettre de l'affirmer, différentes pièces du vêtement des femmes.

La corporation resta pendant longtemps fort peu nombreuse ; deux maîtresses seulement sont citées par la *Taille de 1292*, huit par celle de 1300. Il faut sans doute en conclure que, durant plusieurs siècles, les ouvrages de lingerie furent au sein de chaque famille l'œuvre des mères et

¹ Voy. Moréri, *Dictionnaire*, t. V, p. 322.

² *Lettres, instructions et mémoires* de Colbert, t. II, p. CCLX et CCLXII.

³ *Lettres de M^{me} de Maintenon*, édit. de 1756, 6 octobre 1682.

⁴ Voy. G. Corrozet, *Antiquitez*, p. 90, et ci-dessous, statuts de 1485.

⁵ Voy. Jaillot, quartier des halles, p. 29.

⁶ *Le dit des rues de Paris*, composé au début du quatorzième siècle.

⁷ La rue de la Lingerie actuelle va de la rue des Halles à la rue Berger.

⁸ *Cartulaire de Notre-Dame*, t. IV, p. 116.

⁹ *Dictionnaire*, art. *linger*.

¹⁰ *Dictionarius*, édit. Scheler, p. 28.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 544.

² Edit. de 1724, p. 99.

³ Page 53.

⁴ Aug. Thierry, *Monuments inédits du Tiers-État*, t. II, p. 489.

⁵ J. Cahagnesi, *Elogia civium Cadomensium*, p. 23.

⁶ *Antiquitez de la Neustrie*, édit. de 1588, p. 26.

des filles. Seules, les maisons opulentes, confiaient ce travail à des ouvrières spéciales, qui étaient alors appelées couturières.

Je ne connais pas de statuts des lingères antérieurs à 1485. Ceux que Charles VIII leur accorda au mois d'août de cette année¹, ne font point mention de statuts précédents; ils rappellent seulement que « passez sont deux cents ans, furent octroyés aux pauvres femmes et filles lingères de Paris, prédécesseurs desdits supplians, les places aux halles du cousté du mur du cymetière Saint-Innocent, pour elles entretenir honnestement ». La préoccupation du roi semble avoir été surtout de moraliser la communauté. Il nous révèle un fait curieux, c'est que des Parisiens appartenant à la riche bourgeoisie et même à la noblesse de robe plaçaient leurs filles chez des lingères pour leur « apprendre honneste maintien » et les former aux travaux d'aiguille. Les plus grandes dames ne dédaignaient pas de s'y livrer. J'en ai trouvé une preuve intéressante dans la correspondance de l'empereur Maximilien. Le 17 mai 1511, il écrivait à sa fille Marguerite, l'habile négociatrice qui fut gouvernante des Pays-Bas et qui éleva Charles-Quint: « J'ay resceu par le peurtéor de ceste les belles chemises, lesquelles avez aydé de les faire de vostre main, dont sumus fort jeuieux²... » Voici maintenant le texte du passage dont je parlais tout à l'heure, il mérite d'être reproduit textuellement: « Lequel mestier est notable, et auquel pour apprendre honneste maintien, euvre de cousture, état de marchandise et éviter oysiveté, les gens nobles de justice, bourgeois, marchans et autres notables personnes de nostre ville de Paris mectent leurs filles ». On comprend dès lors qu'il y avait grand intérêt à n'admettre dans la corporation que des personnes honorables; l'article 1^{er} des statuts veut donc qu'on n'y reçoive « d'ores en avant aucunes femmes ou filles blasmées ou scandalisées de leur corps, afin que par elles les bonnes femmes et filles et l'estat dudit mestier ne soit vitupéré ou scandalisé ». Si des femmes connues par leur inconduite osaient s'installer à la halle aux toiles, les autres maîtresses devaient requérir les officiers du Châtelet pour les expulser. Elles conservaient pourtant le droit de faire le commerce chez elles, sans se mêler à la communauté.

Une réglementation aussi arbitraire dut engendrer de nombreux abus. Elle tomba sans doute promptement en désuétude, et aucune condition de moralité n'est plus exigée des lingères dans les nouveaux statuts qui leur furent octroyés le 1^{er} septembre 1595³. Je ne sais ce qu'étaient alors les maîtresses, mais les ouvrières ne passaient pas pour cultiver bien assidûment la vertu; c'est au moins ce qui ressort d'une phrase de Rabelais⁴, phrase trop brutale pour que j'ose la reproduire. On ne recevait cependant comme apprenties ni les femmes mariées, ni

même les veuves. L'apprentissage durait deux années, après lesquelles l'aspirante maîtresse devait encore servir deux ans avec le titre de « fille de boutique ou servante à gaige ». Chaque maîtresse ne pouvait avoir en même temps deux apprenties. La corporation était administrée par « deux preudes femmes jurées ».

Au mois de janvier 1645, les lingères firent apporter d'assez nombreuses modifications aux statuts qui les régissaient depuis un demi-siècle.

Nulle ne put être reçue maîtresse lingère qu'elle ne fût « de bonne vie et mœurs, et qu'elle ne fût profession de la religion catholique, apostolique et romaine »; c'est d'ailleurs là une formule qui figure en tête de presque tous les statuts rédigés à cette époque. Si, après sa réception, une maîtresse se trouvait « être de mauvaise vie et mœurs, ou de la religion prétendue réformée », on la chassait de la communauté et sa boutique était fermée.

Les apprenties devaient être filles ou veuves, mais non mariées. Chaque maîtresse ne pouvait en avoir deux en même temps.

L'apprentissage durait quatre ans, et était suivi de deux ans de service comme fille de boutique. Les filles de maîtresse étaient dispensées de l'apprentissage et du service.

Les maîtresses ne devaient posséder chacune qu'une seule boutique. « Et ne pourront leurs maris se mêler d'autre sorte d'état, ains se contenteront le mari et la femme d'un état seulement ».

Aucun magasin ne devait rester ouvert le dimanche, prescription que l'autorité eut parfois beaucoup de peine à faire observer.

Tout colportage dans les rues était formellement interdit.

Corneille, dans sa *Galerie du Palais*¹, n'a donné qu'un rôle fort effacé à la lingère². Mais le théâtre de Gherardi³ renferme une comédie intitulée *Arlequin lingère du Palais*⁴, où l'on peut relever quelques traits de mœurs.

En dehors du Palais, la rue Aubry-le-Boucher était le centre du commerce de la lingerie. C'est là qu'avait demeuré Bodeau, le riche lingeur qui fut aimé de M^{lle} Paulet⁵. C'est là aussi que M^{me} Coinard, la grosse lingère et dentellière⁶, avait fait sa fortune. C'est là enfin qu'était établi Lemaitre, dont le petit-fils, Antoine Lemaitre, fut une des gloires de Port-Royal⁷.

Un peu plus tard, les lingères, imitant les autres corps d'état, se disséminèrent un peu partout, sans abandonner le centre de la ville⁸.

Les marchandises dont la corporation avait le monopole étaient les « toiles de lin, chanvre, batiste, linon, cambray, hollandaise, canevases gros et fin, treillis blanc et jaune, et généralement toutes sortes de toiles et de marchandises faites,

¹ Jouée en 1634.

² Voy. les scènes 12, 13 et 14. — Voy. aussi Montfleury, *L'improvisé de l'hôtel de Condé*, scène 1.

³ Tome I, p. 53.

⁴ Jouée en 1682.

⁵ Tallemant des Réaux, t. I, p. 225, et t. III, p. 16.

⁶ Tallemant, t. VI, p. 116.

⁷ Tallemant, t. III, p. 114.

⁸ Voy. Liger, *Le voyageur fidèle*, p. 361.

¹ *Ordonn. royales*, t. XIX, p. 576.

² *Correspondance de Maximilien*, t. II, p. 380.

³ *Manuscrits Delamarre*, n° 21,796, f° 4.

⁴ *Gargantua*, liv. I, chap. VIII.

tant chemises que calleçons, rabats et autres manufacturées concernant ledit état, pour la commodité et soulagement du public ». Cette dernière phrase devait être largement interprétée, puisque les lingères faisaient le commerce des dentelles¹, fournissaient, outre le linge d'église, des layettes et des trousseaux complets.

Les filles de boutique au service des lingères portaient le nom des *noquettes*, mot qui a été oublié par Littré, bien qu'il figure dans le *Dictionnaire de Trévoux*. Ils s'appliquait plus spécialement aux filles employées dans les boutiques du Palais, où étaient établies les lingères du bon ton. Depuis longtemps, on ne vendait plus dans la rue de la Lingerie que « du vieux linge, des lits, des tabliers d'enfants, etc.² »

Le nombre des maîtresses lingères était de 659 en 1725³, et il ne paraît pas avoir beaucoup varié depuis, car des ouvrages imprimés en 1773 et en 1779 continuent à fournir le même chiffre.

Le bureau de la communauté était situé au cloître Sainte-Opportune.

Dès 1382, Charles VI avait autorisé les « marchanz et marchandes de toyles ès hales de Paris à créer une confrarie à l'honneur de Dieu et de la benoite vierge Marie, et en espécial de sainte Venice, vierge⁴ ». Les lingères restèrent toujours fidèles à cette tradition et conservèrent pour patronne sainte Véronique. Elles paraissent cependant y avoir plus tard associé saint Louis, mais sous Louis XIV toutes les communautés voulaient l'avoir pour patron. *

Voy. Caleçonniers. — Blanc (Spécialité de). — Chemisiers. — Cravatiens. — Layettes. — Linge damassé. — Location de linge. — Marque du linge. — Trousseaux, etc.

Liniers. Marchands de lin. Au moyen âge, le lin cultivé en France était fort estimé; aussi prohibait-on l'entrée des lins d'Espagne et de Noyon, « car telle manière de lin est fausse et mauvese et a esté esprouvée dès lontans⁶. » Le lin se vendait soit en gros, soit en détail, par poignées, par paquets, par quarterons, ou par bottelettes⁷. Les liniers achetaient le lin brut hors de la ville ou aux halles. Avant de le mettre en vente, ils le livraient aux filassières, qui lui faisaient subir les opérations nécessaires pour le rendre « prest à filer ».

Ces détails sont extraits des statuts que les liniers soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau. Nous y lisons encore que :

Le métier était libre. Toute personne pouvait donc s'établir sans payer aucune redevance,

pourvu qu'elle sût le métier et possédât un capital suffisant¹.

Chaque maître ne pouvait avoir en même temps deux apprentis ou deux apprenties.

La durée de l'apprentissage était de huit ans pour l'enfant sans argent, de six ans seulement pour celui qui apportait quarante sous.

Tous les maîtres devaient le service du guet, sauf ceux qui avaient dépassé l'âge de soixante ans et ceux dont la femme était en couche : « Li houme qui ont passé LX anz d'aage ou plus, et cil qui leurs fames gisent d'enfant ».

Deux jurés administraient la corporation.

D'après la *Taille de 1292*, Paris comptait alors 18 liniers ou linières.

A la fin du dix-huitième siècle, les provinces qui produisaient le plus de lin étaient la Flandre, la Normandie, le Maine et l'Anjou, la Bretagne, la Gascogne et le haut Languedoc².

En 1666, les liniers, les chanvriers et les filassières avaient été réunis en une seule corporation dont les hommes furent exclus, et dont les maîtresses se qualifièrent dès lors de *linières-chanvrières-filassières*.

Voy. Filassières. — Fileuses et Toiles (Commerce des).

Liqueurs (MARCHANDS DE). L'usage habituel des liqueurs en France date de la fin du seizième siècle. Les Italiens, plus avancés que nous dans l'art culinaire, commencèrent par nous révéler de nouveaux breuvages, dans la composition desquels l'eau-de-vie n'entrait qu'à petite dose. Ils mirent surtout à la mode deux préparations pharmaceutiques dont nous possédons la formule, le *populo* et le *rossolis*. Le premier était un mélange d'esprit de vin, de sucre, de clous de girofle, de poivre long, d'anis, de coriandre, d'ambre et de musc³. Fagon fabriquait ainsi le *rossolis* destiné à Louis XIV. Il prenait en parties égales des semences pilées d'anis, de fenouil, d'aneth, de coriandre et de carvi, et faisait macérer le tout pendant trois semaines dans un vaisseau de verre bien bouché. Il y ajoutait de l'alcool, de l'eau de camomille et du sucre, puis passait le tout au papier gris⁴.

Ces sortes de médecines se servaient au dessert. L'abbé de Choisy, racontant un repas fait par lui vers 1666, écrit : « Après le dîner, on but chacun un petit coup de *rossolis*, car on ne connaissait alors ni café, ni chocolat, et le thé commençait à naître⁵ ».

La première fabrique de liqueurs qui ait eu quelque réputation fut établie à Montpellier. Celle de Lorraine la fit bientôt oublier; elle avait été fondée par un sieur Solmini, à qui nous devons le *parfait amour*. Bien d'autres créations, ayant toutes l'eau-de-vie pour base, se disputaient en

¹ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 125.

² *Le livre commode*, t. II, p. 16.

³ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 424.

⁴ G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 286.

⁵ Voy. Jaillot, quartier Sainte-Opportune, p. 21, 50 et plan.

⁶ *Libre des métiers*, titre LVII, art. 9.

⁷ « Par poignées, par pesiaus, par cartiers et par botteletes », dit l'article 2.

¹ « Pour qu'il sache fère le mestier et il ait de coi ». Art. 1.

² *Encyclopédie méthodique*, manufactures, t. I, p. 92 et suiv.

³ Lavarenne, *Le parfait confiturier*, p. 115.

⁴ *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 435.

⁵ *Histoire de la comtesse des Barres*, p. 97.

1741 la faveur des palais délicats. Savary cite parmi elles :

L'eau de Cette.	L'eau de cannelle.
— d'anis.	— de coriandre.
— de frangipane.	— de genièvre.
— angélique.	— de citronnelle.
— clairette.	— de mille fleurs.
— de céleri.	— divine.
— de fenouillette.	— de café ¹ .

Tout cela sans préjudice des élixirs, des huiles, des crèmes, et des liqueurs des îles que la célèbre madame Amphoux nous expédiait de la Martinique ².

Voy. **Eau-de-vie** et **Limonadiers**.

Lireurs. Professeurs ou joueurs de lyre.

Liseurs. Voy. **Lecteurs**.

Lisseurs. Nom donné parfois aux tondeurs de drap.

Lissiers. Voy. **Basse** et **Haute-liciers**.

Literie (COMMERCE DE). Au moyen âge, les lits étaient fabriqués par les *huchiers*, devenus plus tard menuisiers. Ils étaient ensuite garnis par les *couliers* ou matelassiers, les *tailers*, les *couverturiers* et les *coutepointiers*. Je renvoie à tous ces noms.

La dimension des lits resta longtemps énorme. On nommait *couchettes* de petits lits qui avaient six pieds carrés ; les *couches* mesuraient huit pieds et demi sur sept et demi, ou onze sur dix, ou douze sur onze ³. Le pied représentant 0,324, ces derniers avaient donc environ quatre mètres de largeur. Mais il ne faut pas oublier que les nobles seigneurs invitaient sans cesse à coucher avec eux leurs compagnons d'armes, en signe de fraternité chevaleresque ; et, ce qui peut nous paraître plus étrange, c'est que leurs femmes et même leurs chiens prenaient souvent place auprès de l'étranger. Ces lits immenses étaient élevés sur une ou deux marches, qui les dépassaient d'environ deux pieds en tous sens.

On comprend que des lits de quatre mètres étaient difficiles à faire. Aussi les servantes employaient-elles pour tendre les draps et les couvertures un bâton spécial, dit *bâton de lit* ⁴. Naturellement, les couches ne pouvaient être déplacées, mais on rencontre parfois dans les miniatures du quatorzième siècle des couchettes dont les pieds sont munis de roulettes.

Assez souvent, le lit est surmonté d'un ciel qui le couvre tout entier, et que soutiennent quatre colonnes partant des angles. Ou bien ce ciel, maintenu par des barres de fer ou de bois fixées soit dans le plafond soit dans la muraille, ne s'avance qu'à mi-corps, forme ce que l'on nommait

alors un pavillon ou un épervier. Quelquefois, le dossier du lit, du côté de la tête, est fort élevé et se relie au ciel, mais en général il ne dépasse guère la hauteur de l'oreiller.

En 1514, la chambre des filles d'honneur de la reine était encore meublée de lits ayant six pieds, par conséquent plus de deux mètres de large.

Les berceaux des enfants ressemblaient fort aux nôtres. On les trouve nommés d'abord *bers*, *berseil*, *biers*, *bersouere*, *berceuil*, *berceul*, puis *bersoire* et *berseau* ¹. Tantôt ils reposaient, comme nos fauteuils à bascule, sur deux morceaux de bois courbés ; tantôt ils étaient portés par deux tourillons évoluant sur deux montants fixes ; tantôt encore, des anneaux de fer les suspendaient en l'air, de manière à rendre le bercement plus facile ².

Les nouveaux époux devaient demander à leur curé de bénir le lit nuptial. Une gravure du *Roman de Mélusine* est intitulée : *Comment l'évesque beneist le lict où Raimondin et Mélusine estoient couchiés*. Le prêtre aspergeait d'eau bénite le lit et aussi les deux époux étendus l'un près de l'autre. Il les engageait à persévérer dans la foi chrétienne, et suivant l'expression de l'écriture, à multiplier.

En ce temps, où le salon n'existait pas encore, la chambre à coucher résumait la vie privée d'une femme. Non seulement elle y couchait, mais elle y passait volontiers sa journée entière. Au centre de ce sanctuaire se dresse le lit, vaste monument aussi large que long, élevé sur une estrade, surmonté d'un dais, enveloppé de rideaux, souvent séparé du reste de la pièce par la balustrade, légère protection dont l'étiquette fait une ligne fortifiée. Sur ce trône, garni de moelleux oreillers, la dame est étendue ou assise, et c'est là qu'elle reçoit les visites de ses amis, les hommages de ses adorateurs ; c'est là qu'elle attend, en grande cérémonie, les compliments de ses connaissances dans toutes les circonstances graves de sa vie, quand elle se marie, quand elle accouche, quand elle devient veuve, etc. ; c'est là aussi qu'elle juge les vers nouveaux que viennent lui soumettre un poète à la mode ou un petit abbé mondain.

En général, ce lit, dont le chevet s'appuyait au mur, avançait sur le milieu de la chambre, laissant à droite et à gauche deux espaces à peu près égaux, dont l'un était le devant du lit et l'autre la ruelle, ou, comme l'on disait souvent la grande et la petite ruelle. La petite était la plus intime ; c'est là que l'on parlait aux domestiques, que se traitaient les affaires secrètes, que se dissimulaient au besoin, dans l'ampleur des rideaux, ceux que Madame avait intérêt à cacher ³. Bassompierre jouait un jour à trois dés avec Henri IV, retenu au lit par la goutte. Il était assis dans la petite ruelle, la grande restant libre pour les visites qui eussent pu survenir. Arrive madame d'Angou-

¹ Dictionnaire du commerce, t. II, p. 999.

² On trouve dans l'*Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. II, p. 185, la recette de toutes les liqueurs usitées en 1782.

³ Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 280.

⁴ Voy. V. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 131.

¹ Voy. V. Gay, t. I, p. 145.

² Voy. Aliénor de Poitiers, *Les honneurs de la Cour*, t. II, p. 196, et Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. I, p. 37.

³ Voy. Nemeitz, *Le séjour de Paris*, p. 146.

lême ¹. Le roi se retourne aussitôt, et reçoit la duchesse « de l'autre costé du lit ² ».

La chambre à coucher de Louis XIV, telle qu'on la montre au château de Versailles, n'eut cette destination qu'à dater de 1701. Le lit et la balustrade ont été retrouvés au garde-meuble. Le couvre-pieds, qui avait été brodé par les demoiselles de Saint-Cyr, forme aujourd'hui le ciel du lit. Le portrait d'Anne d'Autriche par Mignard se trouvait déjà à l'endroit qu'il occupe actuellement ; quant au moulage en cire placé vis-à-vis, il doit être fort ressemblant, car il est l'œuvre d'un sieur Benoît, qui se distingua à cette époque par des portraits de ce genre ³. On devait toujours rester découvert dans la chambre du roi. En passant devant le lit, les princesses du sang elles-mêmes « faisoient une grande révérence ⁴ ». Chez la reine aussi, les dames saluaient le lit ⁵.

On dressait tous les soirs, au pied du lit du roi, le *lit de veille* destiné au premier valet de chambre. Celui-ci ne se couchait qu'après avoir fermé les portes au verrou, tiré les rideaux et éteint le dernier bougeoir. Le lendemain, il se levait sans bruit, une heure avant le roi, allait s'habiller dans l'antichambre, puis rentrait. Il s'approchait alors du roi, et lui disait : « Sire, voici l'heure », puis il introduisait les garçons de la chambre, qui ouvraient les volets des fenêtres et éteignaient le mortier ainsi que la bougie toujours allumés durant la nuit.

L'habitude d'offrir l'hospitalité dans son propre lit s'était conservée. La veille de la Saint-Barthélemy, Charles IX voulait garder avec lui Laroche-foucault pour le soustraire aux massacres. François 1^{er} allait souvent partager le lit de Bonnivet, d'Aubigné celui de Henri IV, Luynes et Cinq-Mars celui de Louis XIII, Guise celui de Condé, etc., etc.

Le fait était plus commun encore parmi les femmes, même de maîtresse à servante. Madame de Muci couchait volontiers avec la sienne, quoiqu'il y eût deux lits dans la pièce ⁶. Pendant plusieurs années, madame de Maintenon, alors la veuve Scarron, n'eut d'autre lit que celui de Ninon de Lenclos ⁷. Dans les maisons royales, les filles d'honneur couchaient ensemble... « en attendant mieux », comme disait impertinemment le comte de Fiesque à deux d'entre elles ⁸. *

Voy. **Matelassiers.**

Lithographes. Voy. **Imprimeurs lithographes.**

Lithotomistes. Chirurgiens qui pratiquaient la lithotomie ou extraction de la pierre formée dans la vessie.

On lit partout que cette opération fut tentée pour la première fois en France sous le règne de Louis XI durant l'année 1474. Jean de Roye raconte, en effet ¹, qu'un franc archer de Meudon, condamné à mort pour sacrilège, allait être pendu, quand on apprit qu'il avait la pierre, maladie alors très commune et dont souffrait monseigneur du Bouchage. On obtint du roi qu'« une ouverture et incision fut faite au corps dudit franc archer, et dedens icellui quis ² et regardé le lieu desdites maladies ». Ainsi fut fait. L'archer guérit très bien et eut sa grâce.

Ce récit a été l'origine de nombreuses erreurs. L'incision eut été pratiquée par le chirurgien Germain Colot, qui aurait tenté ce jour-là pour la première fois l'opération de la taille. D'abord, l'existence de ce Germain Colot est fort contestable. Ensuite, l'opération de la taille était connue et pratiquée en France depuis le dixième siècle tout au moins ³. Enfin, il ne peut s'agir ici d'une opération de ce genre, car Jean de Roye dit qu'après l'incision, les « entrailles » du patient furent « remises dedans ». On les avait donc enlevées, ce qui n'a point lieu dans la taille périnéale, la seule qui fut alors pratiquée ⁴.

À Paris, elle resta pendant longtemps la spécialité d'une famille dont les membres gardaient secrets et se transmettaient les uns aux autres certains procédés opératoires. Laurent Collot ou Colot, chirurgien de Henri II ⁵ et lithotomiste de l'Hôtel-Dieu, enseigna sa méthode à son fils, qui l'appliqua avec succès. Il eut un fils, un troisième Laurent Colot, dont l'habileté égala celle de ses aïeux. Celui-ci donna le jour à Philippe Colot, *peritissimus artifex*, dit Gui Patin ⁶ ; atteint lui-même de la pierre, il se fit opérer par son fils ⁷ qu'il avait, ainsi que son neveu, associé à ses travaux. Severin Pineau, son gendre, mis en possession du fameux secret, crut devoir le divulguer ⁸ ; mais les Colot ne cessèrent pas pour cela d'exercer leur art, et deux d'entre eux, Jérôme et François, ont laissé un nom célèbre ⁹.

Autour de ces maîtres de la science gravitaient une foule d'opérateurs moins connus, mais aussi occupés. Sous Louis XIV, on vit en plein air, on travaille peu, on ne se presse point, on mange beaucoup, et les maladies qui dominent dans la classe aisée sont les congestions et les hémorroïdes, la goutte et la pierre, toutes affections tombées aujourd'hui au second rang, et auxquelles ont succédé les manifestations herpétiques, la scrofule, le rachitisme, la dyspepsie, l'hystérie et l'anémie. Au dix-septième siècle, la race, saine et vigoureuse, exempte du nervosisme qui

¹ Diane, fille légitimée de Henri II.

² *Mémoires*, édit. Chantérac, t. I, p. 218.

³ Voy. ci-dessus l'art Figures de cire.

⁴ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 293 et 307.

⁵ Ant. de Courtin, *Traité de la civilité*, p. 21.

⁶ *Histoire de Mme de Muci*, par Mlle D***. A la suite des *Mémoires d'Agrippa d'Aubigné*, t. II, p. 159.

⁷ Marquis de la Fare, *Mémoires*, édit. Michaud, p. 288.

⁸ *Ménagiana*, édit. de 1715, t. IV, p. 171.

¹ *Journal*, édit. Delaborde, t. I, p. 322.

² Cherché.

³ Abbé Lebeuf, *État des sciences*, etc., t. II, p. 131.

⁴ Fr. Tolet, *Traité de la lithotomie*, p. 141.

⁵ A. Paré, *Œuvres*, p. 636.

⁶ *Lettre* du 5 décembre 1656.

⁷ Perrault, *Hommes illustres*, t. II, p. 87.

⁸ Portal, *Histoire de l'anatomie*, t. II, p. 171.

⁹ Gui Patin, *Lettre* du 3 janvier 1659, et Tole préface.

nous asservit, supporte les opérations les plus douloureuses avec une force et un courage dont les anesthésiques sont heureusement venus nous dispenser. La taille alors n'effrayait pas plus que la trépanation, et réussissait presque toujours. Encore faut-il rappeler que l'on saignait deux fois le malade avant de l'opérer¹. Gui Patin écrivait le 21 novembre 1669 à Falconet : « Le petit François Colot a taillé le marquis de Hauterive, qui s'en porte bien, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans² ». Tallement des Réaux nous montre Henry de Saint-Nectaire « taillé et si bien guéry qu'il se remaria deux ans après³ ».

Antoine Ruffin, maître chirurgien attaché à l'hôpital de la Charité, passait en 1656 pour « le premier lithotomiste de Paris⁴ ». Jacques Baulot ou Beaulieu, dit *frère Jacques*⁵, apporta quelques modifications au procédé jusque-là suivi, et jouit d'une faveur qui ne se soutint pas longtemps⁶. Lors de ses débuts, il avait été protégé par l'agon ; mais lorsque celui-ci, atteint de la pierre, voulut se faire opérer, il s'adressa à Maréchal, premier chirurgien du roi, et n'eut pas lieu de s'en repentir⁷. Maréchal opérait, dit Sprengel⁸, avec une telle rapidité « que Garengéot le vit délivrer huit malades de la pierre dans l'espace d'une demi-heure ».

François Tolet⁹, partisan surtout du haut appareil, eut, après les Colot, le titre d'« opérateur du roi pour la pierre¹⁰ ». Jean Baseilhac, en religion *frère Côme*¹¹, avait obtenu de ses supérieurs l'autorisation de pratiquer la cystotomie. Il perfectionna la méthode de frère Jacques, et inventa un instrument spécial, le *lithotome caché*, dont l'utilité fut contestée par Claude Lecat. L'Académie de chirurgie, mise en demeure de se prononcer entre les deux systèmes, condamna celui de frère Côme.

Certaines gens, très timorées, ne se laissaient tailler qu'après avoir expérimenté les spécifiques infailibles qui se chargeaient de rompre ou de dissoudre la pierre dans la vessie. Ils étaient nombreux. Pierre Pomet, le plus savant apothicaire du dix-septième siècle, préconisait surtout la pierre néphrétique. « Elle a, dit-il, la qualité de guérir, étant pendue à la cuisse, ceux qui sont atteints de la pierre ou de la gravelle¹² ». Ses effets étaient tout aussi sûrs quand on la portait attachée au cou ou passée au doigt comme une bague¹³. On la trouvait en Bohême, en Espagne et en Amérique. La pierre judaïque, qui se récoltait dans la Judée, jouissait de propriétés identiques. Gui Patin rapporte qu'un

Gascon, nommé le chevalier de la Rivière, s'engageait à briser la pierre par le moyen d'une eau de son invention ; elle lui revenait si cher qu'il n'en pouvait livrer la fiole à moins de cinq cents écus¹. M^{me} de Sévigné, atteinte de la gravelle, faisait une grande consommation d'eau de cerise et d'eau de lin². Elle avait foi surtout dans cette dernière ; « c'est à cette eau merveilleuse, écrivait-elle, que la France doit la conservation de M. Colbert³ ».

Vers 1720, Jeanne Stephens, une Anglaise appartenant à une bonne famille du comté de Berks, « trouva par hasard un remède pour dissoudre la pierre dans la vessie ». Ce spécifique, bien annoncé, eut un immense succès. Il produisit même des cures extraordinaires, dont le récit fut consigné dans un volume rempli d'attestations parfaitement authentiques. Miss Stephens se vit mise au rang des plus illustres inventeurs, et en 1738, le Parlement anglais lui accorda une somme de 5.000 liv. sterling (soit 125.000 francs d'alors), à la condition qu'elle révélerait le secret de sa miraculeuse découverte : c'était une poudre composée de coquilles de limaçons séchés au four, et qui ne guérissait rien du tout⁴.

Les lithotomistes sont parfois nommés *chirurgiens lapidaires*. *

Lits mécaniques. « Garat, menuisier, rue de la Verrerie, vis-à-vis celle Bardubec, est inventeur d'un lit mécanique pour le soulagement des malades, par le moyen duquel, sans toucher au malade, on peut lui lever la tête, le mettre sur son séant, l'y soutenir, le renverser sur le côté, l'enlever tout entier horizontalement et à une assez grande hauteur pour pouvoir faire son lit ; le tout avec des mouvemens si doux et si faciles qu'un enfant de huit à dix ans suffit pour toutes ces opérations. Approuvé de l'Académie⁵ ».

Voy. **Sièges**.

Livre des métiers. Au milieu du treizième siècle, un très petit nombre de corporations possédaient des statuts écrits ; la plupart n'avaient guère pour loi qu'une tradition transmise de père en fils, de maître en maître. De là, bien des querelles, bien des discussions, bien des procès ; et le prévôt de Paris, chargé de la juridiction des métiers, se trouvait parfois fort embarrassé pour accorder des prétentions rivales qui se fondaient sur des titres aussi vagues.

Étienne Boileau, investi de ces fonctions par saint Louis, eut, vers 1268, l'idée de réunir les réglemens de toutes les corporations. Il invita donc chacune d'elles à compléter ou à rédiger les siens, afin de les soumettre ensuite à son approbation.

¹ Dionis, *Opérations de chirurgie*, p. 181.

² Tome III, p. 717.

³ *Historiettes*, t. I, p. 232.

⁴ G. Patin, *Lettre* du 5 décembre 1656.

⁵ Mort en 1720.

⁶ Dionis, p. 202 et suiv.

⁷ Saint-Simon, *Mémoires*, t. III, p. 197.

⁸ *Histoire de la médecine*, t. VII, p. 231.

⁹ Mort en 1724.

¹⁰ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 182.

¹¹ Il appartenait à l'ordre des Feuillants. La *Gazette de France* (n° du 17 août 1781) le nomme J. de Badillac.

¹² *Histoire des drogues*, p. 104.

¹³ *Dictionnaire de Trévoux*, t. VI, p. 767.

¹ *Lettre* du 13 juillet 1657.

² *Lettres* des 5 et 19 avril 1680.

³ *Lettre* du 16 février 1680.

⁴ Voy. Lecat, *Dissertation sur le dissolvant de la pierre*, etc., 1739, in-8°.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*. Supplément, p. 49.

Les corps de métier paraissent avoir compris toute l'utilité de cette mesure, car près de cent vingt d'entre eux s'empressèrent de déférer à l'invitation qui leur était adressée. « Quant ce fut fait, dit Étienne Boileau dans le *Préambule* de son recueil, nous le feimes lire devant grant plenté ¹ des plus sages, des plus leauz ² et des plus anciens homes de Paris, et de ceus qui plus devoient savoir de ces choses; li quel tout ensamble loerent moult ³ cest oeuvre ».

Boileau accepta d'ailleurs tous les statuts, et les enregistra tels qu'ils lui furent remis, sans y rien changer, sans relever les contradictions qui s'y révélaient, sans se préoccuper de faire droit aux requêtes qu'on y avait glissées. Plusieurs métiers déclaraient, par exemple, qu'ils étaient astreints au service du guet, mais injustement, puisque à telle ou telle époque ils en avaient été dispensés par le roi. D'autres corporations invoquaient des privilèges qui leur auraient été accordés par la reine Blanche, par Philippe-Auguste, par Louis VIII et même par Charles-Martel. Ét. Boileau ne tint compte ni des plaintes, ni des réclamations, mais il laissa les unes et les autres figurer dans les statuts.

Ceux-ci, au reste, étaient toujours perfectibles. En présence de besoins nouveaux, le corps de métier se rassemblait et arrêtaient une autre rédaction, qu'elle soumettait à l'approbation du prévôt. Les fourbisseurs, par exemple, qui avaient apporté, dès 1268, leurs statuts à Étienne Boileau, crurent devoir les modifier en 1290. Maîtres et ouvriers, au nombre de cent cinq, les corrigèrent de concert, et « le lundi après feste saint Nicholas en yver », ils allèrent les porter au prévôt ⁴. A peu d'années d'intervalle, les drapiers, les foulons, les tapissiers, les teinturiers, les fileuses de soie, les gantiers, les huchiers, les charpentiers, les chanevaciers, les tailleurs, les bourreliers, les cuisiniers, les épingliers, etc., agirent de même. D'autres métiers, qui étaient restés sourds aux injonctions d'Étienne Boileau, finirent par apprécier tous les avantages qu'offrait pour eux une loi écrite; ils rédigèrent leurs statuts, et les firent approuver par le successeur du sage prévôt. De ce nombre, et avant l'an 1300, furent les oublieurs, les tisserands, les forçetiers, les mégissiers, les coutepointiers, les écrivains, les brodeurs, les armuriers, les bateliers, les faiseuses d'aumônières, etc.

Le *Livre des métiers* a été publié pour la première fois par M. G.-B. Depping en 1837. MM. René de Lespinasse et F. Bonnardot en ont donné une nouvelle édition en 1879.

Je vais dresser la liste complète des corporations qui présentèrent leurs statuts à l'homologation d'Étienne Boileau. L'ensemble de ces règlements constitue le plus précieux document qui existe sur l'histoire de l'industrie au moyen âge.

Je ne joins aucune note à cette nomenclature, puisque tous les noms qui y figurent ont un article dans le présent volume.

Archiers.	Foulons.
Atachiers.	Fourreurs de chapiaus.
Barilliers.	Fremailliers de laiton.
Bateurs d'archal.	Frepriers.
Bateurs d'étain.	Gainiers-Furreliers.
Bateurs d'or et d'argent en feuilles.	Gantiers.
Bateurs d'or et d'argent à filer.	Garnisseurs.
Baudroiers.	Greifliers.
Blasonniers.	Grossiers.
Blaetiers.	Haubergiers.
Boucliers d'archal, quoi-vre et laiton.	Hiaumiers.
Boucliers de fier.	Huchiers.
Bourelriers.	Huilliers.
Boursiers.	Huissiers.
Boutonniers.	Jaugeurs.
Braaliers de fil.	Laceurs de fil et de soie.
Cavatiers.	Lambrisseurs.
Çavetonniers.	Lampiers.
Cervoisiers.	Lanterniers.
Chandeliers de suif.	Liniers.
Chanevaciers.	Lormiers.
Chanvre et de fil (Marchans de).	Maçons.
Chapeliers de coton.	Marischaux.
Chapeliers de feutre.	Merciers.
Chapeliers de fleurs.	Mesureurs de grains.
Chapeliers d'orfrois.	Meuniers.
Chapeliers de paon.	Mortelliers.
Chapuisers.	Nez (Faiseurs de).
Charpentiers.	Orfèvres.
Charrons.	Paintres de seles.
Chauciers.	Patenostriers d'ambre et de gest.
Cordiers.	Patenostriers de boucles.
Cordouanniers.	Patenostriers de coural et de coquille.
Corroiers.	Patenostriers d'os et de cor.
Couteliers faiseurs de manches.	Perriers.
Couteliers-fèvres.	Pescheurs.
Couvreurs de mesons.	Pingniers.
Crespiniers.	Plastriers.
Crieurs de vin.	Poissonniers de eaue douce.
Cristaliers.	Poissonniers de mer.
Cuiseniers.	Potiers d'estain.
Cyurgiens.	Potiers de terre.
Deiciers.	Poulailliers.
Deyciers.	Regratiers de fruit et egrun.
Drapiers de soye.	Regratiers de pain.
Espingliers.	Seliers.
Esqueliers.	Serreuriers.
Etain (Ouvriers d').	Serreuriers de laiton.
Estuveurs.	Tabletters.
Faniers.	Tailleurs de pierre.
Fèvres.	Tailleurs de robes.
Fileresses de soye à grans fuiseaux.	Tainturiers.
Fileresses de soye à petiz fuiseaux.	Talemeliers.
Fonderes.	Tapissiers nostrez.
Forbeurs.	Tapissiers de tapiz sarrazinois.
	Taverniers.

¹ Grand nombre.

² Loyaux.

³ Louèrent beaucoup.

⁴ Voy. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, de 1270 à 1300, p. 365 et suiv.

Tisserandes de soie.	Trafiliers de fer.
Toissarans de linge.	Veilliers.
Tonneliers.	Viroles (Faiseurs de).
Tourneurs.	Ymagiers-peintres.
Trafiliers d'archal.	Ymagiers-tailleurs.

Livre soutive. La livre ordinaire était de seize onces, la livre médicinale, dite aussi livre soutive¹ ou légère, de douze onces seulement, comme la livre romaine. On en tolérait l'emploi chez les épiciers et les apothicaires, parce que les formules des anciens *Codex* avaient été rédigées en prenant cette livre pour base. Une ordonnance de janvier 1312 ne laisse aucun doute sur ce point. L'article 1^{er} est ainsi conçu : « Nous abatons et osons du tout la livre soutive, et ordenons et commandons que nul ne vende à cette livre soutive fors que à phisiciens et surgiens² tant seulement, et en cas et non autres où ils en auroient à faire pour leurs médecines et sirurgies, estimées et ajustées par les écritures anciennes au poids de cette livre soutive³ ».

Malgré les inconvénients que présentait cette existence de deux poids différents sous le même nom, une ordonnance de 1577 autorisa encore l'usage de la livre soutive pour les médicaments : « Et au regard du poids médicinal, qui est de douze onces seulement pour livre, il demeurera jusqu'à ce que par nous autrement en ait esté ordonné⁴ ». A la fin du dix-huitième siècle, les poids employés en médecine étaient l'once, la drachme, le scrupule, l'obole et le grain.

Livrées (SPÉCIALITÉ DE). Jadis, les nobles, les chevaliers attachés aux grands seigneurs étaient habillés par eux et à leurs couleurs ; c'est ce que l'on appelait *être des robes* ou *aux robes* de tel personnage. Les hauts fonctionnaires recevaient les leurs du roi⁵. Saint Louis, ayant su qu'un certain nombre de ses officiers hésitaient à le suivre en Orient, fit broder de larges croix rouges sur les robes qu'il leur livra, suivant la coutume : ils se crurent dès lors engagés d'honneur à accompagner leur maître⁶.

Ces livraisons de vêtements faites à époques fixes se nommaient *livrées*, et le mot est resté dans la langue avec un sens à peu près analogue. Les robes étaient ordinairement livrées la veille ou le jour des grandes fêtes ; de là les expressions *robes de Pâques*, *robes de la Toussaint*, *robes de Noël* : cette dernière fête en avait même pris le nom et était dite *jour des robes neuves*. Les dons de ce genre faits en dehors des époques fixées s'appelaient *robes hors livrées*. Étienne de la Fontaine, argentier du roi Jean, écrit dans son compte de 1351 : « A Robert de Nisy⁷ pour fourrer une cote hardie⁸ hors livrée, une fourreure de

menuvair tenant 386 ventres... Pour fourrer une robe de quatre garnemens¹ que ledit seigneur eut à la feste S. Jehan Baptiste²... En 1316, la petite Marguerite, fille de Philippe V, avait reçu le jour de la Toussaint, une robe de trois garnements, auxquels on ajouta un corset rond et une pelisse de fourrure³. Brantôme, parlant des jolies filles d'honneur dont s'entourait Catherine de Médicis, dit encore que « le roy et les reynes leur donnoient de grandes livrées⁴ ».

La maison à laquelle appartenait un page, un laquais, un cocher se reconnaissait à la livrée qu'il portait, à la couleur et à la disposition des galons qui l'ornaient. Une ordonnance du 10 février 1704 défendit à tout seigneur de donner à ses domestiques une livrée semblable à celle du roi, même si un galon différent l'ornait⁵. Celle du roi était bleue.

Location de linge. Beaucoup de grandes maisons ne voulaient pas s'embarrasser du linge de table et passaient des marchés pour sa location. Le 12 décembre 1595, la duchesse de Bourgogne traita avec un sieur Antoine Cozette qui, moyennant dix-sept livres par jour, s'engageait à lui fournir :

POUR LA TABLE DU PREMIER MAÎTRE D'HÔTEL :

Quatre nappes, dont deux ouvrées très fines.
Six grosses nappes ouvrées.
Cinq douzaines de serviettes.

POUR LA TABLE DES MAÎTRES D'HÔTEL :

Cinq nappes.
Deux douzaines et demie de serviettes.

POUR LA TABLE DES GENTILSHOMMES SERVANTS :

Trois nappes.
Vingt-quatre serviettes.

POUR LA TABLE DES PAGES :

Trois nappes.
Trois douzaines de serviettes.

POUR LA TABLE DES VALETS DE CHAMBRE :

Trois nappes.
Dix-huit serviettes.

POUR LA TABLE DE LA DUCHESSE :

Deux nappes ouvrées.
Douze grosses nappes.
Quarante serviettes.

POUR LE PETIT COMMUN :

Trois grandes nappes ouvrées.
Quatre grosses nappes.
Deux douzaines de serviettes ouvrées.
Deux douzaines de grosses serviettes.

¹ Du latin *subtilis*.

² Médecins et chirurgiens.

³ *Ordonn. royales*, t. I, p. 512. — Voy. aussi p. 760.

⁴ Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 978.

⁵ Voy. Ducange, aux mots *Liberatio* et *Roba*.

⁶ Matthæus Parisiensis, *Chronica majora*, an. 1245, édit. Luard, t. IV, p. 502.

⁷ Pelletier du roi.

⁸ Ou mieux *cotardie*, long vêtement de dessus.

¹ A cette époque, le mot *robe* désignait souvent un habillement complet, dont chaque pièce était appelée *garnement*.

² Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 99.

³ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 32.

⁴ Édit. Lalanne, t. V, p. 398.

⁵ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 425.

POUR LE GRAND COMMUN :

Neuf nappes.
Dix-huit serviettes.

POUR LA FRUITERIE :

Deux nappes.
Douze serviettes.

POUR LA PANETERIE :

Une nappe.
Sept serviettes.

POUR L'ÉCHANSONNERIE :

Une nappe.
Huit serviettes.

POUR LA FOURRIÈRE ¹ :

Une nappe.
Huit serviettes.

Le sieur Cozette était tenu de servir en personne à la suite de la princesse. Il recevait deux pains et une quarté de vin commun, avec une pièce de mouton les jours gras, et une carpe les jours maigres.

Le linge devait être livré aux lavandières de la duchesse deux fois par semaine, et les lavandières le rendaient blanc, net et bien plié dans des coffres.

Si le sieur Cozette fournissait du linge par extraordinaire pour festins, il ne devait rien lui être payé de surplus.

Si le linge était brûlé ou volé, la princesse devait indemniser son fournisseur ².

Locmans. Voy. **Avaleurs de nefs.**

Loi (HOMMES DE). Voy. **Agents d'affaires.**

Loieurs. Voy. **Lieurs.** — **Emballeurs,** etc.

Lombards. Voy. **Changeurs.**

Loquetiers. Voy. **Chiffonniers.**

Lorandiers. Valets de charrue. Expression encore employée au quinzième siècle.

Loremiers. **Loreniers.** **Lorimiers.** Voy. **Lormiers.**

Lormiers. Dans son *Dictionarius* ³, écrit vers 1250, Jean de Garlande les nomme *lorimarii* ⁴, et nous apprend qu'ils fabriquaient des éperons argentés et dorés ⁵, des poitrails ⁶ et des mors ⁷.

Vers 1268, ils soumièrent leurs statuts à

l'homologation du prévôt Étienne Boileau ¹; on y trouve cités, parmi les objets qu'ils étaient autorisés à confectionner, des « frains et lorains ² dorés, seurargentés, estamés et blans, rênes, chenètes, poitraux, estrivières, corroies à espérons ». Leur travail se rapprochait de celui des selliers et des corroiers, puisque, outre les menus objets en fer dont ils avaient la spécialité, ils pouvaient aussi tailler et coudre les bandes de cuir qu'ils ornaient de plaques en métal. Il en résulta entre les lormiers et les selliers de fréquents conflits, dont on retrouve la trace dans plusieurs arrêts du Parlement ³.

Les statuts, peu explicites, de 1268 furent revus et complétés en mai 1320 ⁴. Le métier dut, dès lors, s'acheter au roi. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti, engagé pour dix ans au moins. Je trouve en outre ici pour la première fois une distinction établie entre les lormiers proprement dits et les *couturiers de lormerie*, chargés sans doute de la couture des cuirs.

Le nombre des lormiers varia peu entre le treizième et le quatorzième siècle. Il était de 39 au moins en 1292 et de 49 au moins en 1300 ⁵, d'environ 64 en 1304, 50 en 1310 et 47 en 1320 ⁶.

En 1357, les lormiers réclamèrent de nouvelles modifications à leurs statuts, qui furent alors renouvelés et divisés en 31 articles ⁷.

Les deux métiers de lormerie et de sellerie, absolument séparés au quatorzième siècle ⁸, furent réunis en décembre 1370. Onze ans après, les lormiers supplièrent le roi de leur permettre de constituer, comme auparavant, une corporation distincte. Les raisons qu'ils présentent à l'appui de leur « humble supplication ⁹ », méritent d'être rapportées: « D'ancienneté, disent-ils, le mestier de sellier souloit estre mestier à part, séparé et ayant ses ordonnances, sans riens avoir commun avec les ordonnances dudit mestier de lormier, lequel aussi avoit au Chastelet de Paris son registre à part, sans que en icelluy feust faicte mention dudit mestier de sellier ». Il n'y a, ajoutent-ils, aucune ressemblance entre les deux métiers, « tant en manière que en forme d'ouvrier, parce que ledit mestier de lormier est pénible et de grant travail de matière de fer qui se forge et lime, et le mestier de sellier est ung mestier bien aise, de matière de bois, de colle et de cuir, où il ne faut ne forge ne lime ». Les lormiers obtinrent droit de cause, Louis XI les déclara indépendants des selliers en janvier 1482.

Il n'y eut pas moins toujours une sorte d'union tacite entre les *lormiers-selliers* et les *selliers-éperonniers*, nom que commençaient à prendre les

¹ Les valets de fourrière avaient le soin du bois et du charbon consommés dans la maison. Voy. ci-dessus l'art. Fourrière royale.

² *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, année 1892, p. 48.

³ Édit. Scheler, p. 23.

⁴ Ducange écrit *lorimarii*.

⁵ « Calcaria argentata et aurata ».

⁶ Partie du harnais qui repose sur le poitrail du cheval. Le mot est dans Littré.

⁷ « Pectoralia et frena ».

¹ *Livre des métiers*, titre LXXXII.

² Brides, courroies, du latin *loreum*.

³ Voy., entre autres, des arrêts de 1304 et de 1321, dans Félibien, t. III, p. XCVII.

⁴ Dans Deppey, *Ordonnances*, p. 361.

⁵ Voy. les *Tailles* de ces deux années.

⁶ Voy. G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 16.

⁷ Dans les *Ordonn. royales*, t. III, p. 184.

⁸ Voy. une pièce de 1320, publiée par Fagniez, p. 388.

⁹ Dans les *Ordonn. royales*, t. XVIII, p. 709.

membres de la communauté qui nous occupe. A partir du dix-huitième siècle, le premier mot disparaît même, et les lormiers proprement dits ne sont plus guère qualifiés que d'*éperonniers*.

Leurs statuts furent très souvent vérifiés, et définitivement confirmés par Henri IV au mois de novembre 1595. L'apprentissage était de quatre années et suivi de cinq années de compagnonnage. Pour être admis à la maîtrise, le compagnon devait parfaire le chef-d'œuvre; le fils de maître n'était tenu que de l'expérience. Le chef-d'œuvre consistait à forger un mors complet doré ou argenté, avec chaussetrappe, salinière et gourmette; pour l'expérience, on se contentait d'un mors « de petit prix et facile à faire ». Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. Deux jurés, nommés pour deux ans, surveillaient le métier.

En décembre 1676, les cloutiers obtinrent le droit de fabriquer la plupart des objets dits de lormerie, et ajoutèrent à leur titre celui de lormiers. Pour l'ancienne corporation, le titre d'*éperonniers* subsista seul.

Le nombre des maîtres était de 12 seulement en 1718¹; il s'élevait à 23 en 1776.

La corporation des lormiers-éperonniers eut pendant longtemps pour patron saint Eloi. Elle y substitua, au commencement du dix-septième siècle, saint Leu et saint Gilles; ce changement fut provoqué par un ancien juré nommé Gilles, qui laissa, sous cette condition, à la communauté une somme assez considérable.

On trouve les maîtres de cette communauté nommés *loremiers*, *loreniers*, *lorimiers*, etc., etc.

Voy. **Harnachement**.

Loterières. Rétif de la Bretonne² nomme loterie la femme du tenancier d'un bureau de la loterie royale.

Lotissage. Toute marchandise apportée du dehors à Paris pour y être vendue, était déposée au bureau de la corporation à laquelle elle était destinée. Les jurés la visitaient. S'ils la reconnaissaient de bonne qualité, ils en donnaient avis à leurs confrères, et la marchandise était partagée en autant de lots qu'il se présentait d'acheteurs. Chacun d'eux remettait alors au lotisseur un jeton ou méreau qui portait d'un côté le nom du maître et de l'autre une fleur de lis ou tout autre emblème. Ces jetons étaient placés dans un sac. Après les avoir bien mêlés, on les tirait un à un; le premier jeton sorti donnait droit au premier lot, et ainsi de suite. Comme tous les lots ne pouvaient être exactement égaux, les jurés les estimaient l'un après l'autre, et l'ensemble des estimations devait égaler le prix demandé par le vendeur. S'il avait été impossible de faire un nombre de lots égal à celui des maîtres présents, les jetons excédant le nombre des lots n'étaient pas tirés et ne donnaient aucun droit. Les vanniers s'expriment ainsi: « Visitation faite, la marchan-

dise qui sera trouvée loyale sera lotie entre les maîtres présents, après que l'ung d'iceux aura fait marché avec le forain¹ »; et les pelletiers: « S'il se trouve qu'aucun desdits maîtres pelletiers eust accepté marchandise de pelletterie d'un marchand forain, il sera tenu en faire part à la communauté; et pour cet effect le faire à sçavoir par le clerc dudit estat ausdits maîtres, qui pourront demander leur lot dedans trois jours après ladite dénonciation faite; sinon et à faute de ce, lesdits trois jours passez, sera et demeurera ladite marchandise au maître qui aura icelle achetée² ». Cependant, les chapeliers dans leurs statuts de 1658³ dispensent du lotissage les marchandises que les maîtres feraient venir directement du dehors à leurs risques et périls. Les métiers qui travaillaient le cuir entretenaient à la halle trois lotisseurs spéciaux.

Rien n'était changé aux règles posées par le treizième siècle, relativement aux marchés faits par les maîtres entre eux. Tout maître survenant pouvait exiger sa part dans l'affaire conclue: « Si aucun desdits maîtres trouve à faire marché de vin, lie, verjus et autres marchandises, et qu'il survienne un autre maître, il sera tenu lui en donner sa part, en payant par eux le prix convenu avec le vendeur⁴ ».

Voy. **Adjudications et Concurrence**.

Lotisseurs de cuir. Dix de ces offices jurés furent créés par édit du 28 juin 1627, qui déterminent ainsi les fonctions des titulaires: « Feront les lots des charges et paquets de cuirs qui se vendent, pour les lotir, diviser et délivrer aux acheteurs, pour éviter aux débats et noises qui arrivent entre eux, se trouvant toujours plusieurs qui achètent ensemble un lot desdits cuirs, et ne pouvant s'accorder, il arrive que les marchez se rompent, au dommage des forains ».

Loueurs de carrosses. On nomme ainsi « ceux qui tiennent et louent différentes voitures, appelées vulgairement *carrosses de remise*, qu'ils louent par an, par mois ou par jour, avec les chevaux ou sans chevaux, même des chevaux avec un cocher sans voiture⁵ ». Nemeitz nous apprend qu'ils faisaient « peindre des carrosses et des chevaux sur leurs portes cochères ou bien y mettaient un écriteau avec cette inscription *Loueurs de carrosses*⁶ ».

A en croire le voyageur anglais Lister, leurs voitures étaient « bien dorées, avec de bons

¹ Édit de septembre 1561, rendu en faveur des vanniers.

² Statuts de 1586, art. 15. — Voy. encore: Lapidaires, statuts de 1585, art. 18. — Bonnetiers, statuts de 1608, art. 41 et 42. — Fourbisseurs, statuts de 1627, art. 11. — Cardeurs, statuts de 1688, art. 20. — Vergetiers, statuts de 1659, art. 45. — Oiseliens, statuts de 1697, art. 18. — Gantiers-Parfumeurs, statuts de 1656, art. 27, etc., etc.

³ Article 28.

⁴ Vinaigriers, statuts de 1658, art. 24. — Voy. encore: Chaudronniers, statuts de 1566, art. 35. — Tabletiers, statuts de 1741, art. 22, etc., etc.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*.

⁶ *Séjour de Paris*, p. 218.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1871.

² *Les contemporaines*, 164^e nouvelle, t. XXVI, p. 800.

chevaux et des harnois propres ¹ ». On trouvait même chez eux « de beaux et magnifiques carrosses destinés aux princes et aux ambassadeurs ² ».

Il y avait à Paris en 1760 environ vingt-sept loueurs de carrosses ³. Malgré l'importance qu'avait prise déjà leur industrie, leur métier resta libre, ils ne furent jamais constitués en communauté.

Voy. **Voitures**.

Loueurs de chevaux. « Il y avoit autrefois une si grande quantité de loueurs sur les routes qu'on étoit assuré de trouver presque partout des chevaux; ceux qui faisoient ce négoce en étoient si bien fournis qu'ils en louoient aussi pour le labourage des terres et pour le tirage des voitures par eau ». Les guerres religieuses du seizième siècle ruinèrent ces établissements. « Les chevaux périrent, et les particuliers qui les tenoient se dispersèrent la plupart, sans espérance de pouvoir se remonter et de continuer leur profession ».

Deux édits, datés de mars et de mai 1597, créèrent deux *généraux des relais*, qui durent aller dans chaque ville installer des *maîtres des relais*, dont les fonctions furent minutieusement réglées. Chaque cheval devait être marqué sur la cuisse, au moyen d'« une marque ardente, d'une fleur de lys au-dessus d'une lettre H ». Sous peine d'une amende de dix écus, défense de faire galoper les chevaux. Ceux-ci étaient loués pour une traite de douze à quinze lieues, « excepté es pays de Gascogne, Provence, Dauphiné et Languedoc, où les lieues sont excessivement longues et les chemins difficiles ». Seize relais, un pour chaque quartier, furent établis à Paris.

En 1616, le contrôleur général des postes fut subrogé aux généraux des relais et eut à soutenir de nombreux procès avec les loueurs.

En juillet 1687, Louvois nomma un sieur Lemoine « fermier du droit sur les chevaux de louage du royaume », et imposa aux loueurs un nouveau règlement. Mais une Déclaration du 25 août 1691 déclara le métier de lueur absolument libre ⁴.

Il y avait à Paris, en 1760, 44 loueurs de chevaux ⁵.

Voy. **Généraux des relais**.

Loueurs de linge. Voy. **Location**.

Loueurs de parapluies. Voy. **Parapluies**.

Louhiers et Louphiers. Voy. **Louvetiers**.

Loups. Nom que prenaient les tailleurs de pierre dans l'association des *Enfants de Salomon*.

Dans l'association dite des *Enfants de maître Jacques*, ils se nommaient loups garous ¹.

Voy. **Enfants**.

Lourcine (RUE DE). Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

Louveteurs. Voy. **Louvetiers**.

Louvetiers. Officiers chargés de détruire les loups. La charge de grand louvetier de France existait dès 1467. Cet officier avait sous ses ordres, dans les provinces, plusieurs lieutenants de louveterie. A la cour, il disposait en 1736 de :

- 1 lieutenant.
- 10 piqueurs.
- 10 valets de limiers.
- 8 valets de chiens courants.
- 4 sergents lévriers.
- 1 pourvoyeur de l'écurie.
- 1 boulanger.
- 1 maréchal.
- 1 sellier.
- 1 capitaine de charroi ².

Je note ici, pour mémoire, qu'aux treizième et quatorzième siècles, les élégants recherchaient les gants de louveteau ³.

Les louvetiers ont été nommés *louhiers*, *louphiers*, *louveteurs*, *louviers*, *loviers*, etc.

Voy. **Lévriers**.

Louveurs. Ouvriers maçons. Ils « font les trous dans les pierres, pour y placer les louvets de fer qui servent à attacher les câbles avec lesquels on les élève ⁴ ».

Louviers. Voy. **Louvetiers**.

Louvre (GALERIE DU). La partie de la grande galerie qui commence au pavillon de Flore fut achevée sous Henri IV, qui en fit un des *lieux privilégiés* de Paris. Le roi disposa le rez-de-chaussée en boutiques et en appartements, et il y établit les maîtres des plus habiles des corporations vouées aux travaux artistiques : peintres, sculpteurs, ciseleurs, orfèvres, horlogers, tapisseries, brodeurs, menuisiers, couteliers, fourbisseurs, etc. Nous en avons, disent les lettres patentes du 22 décembre 1608, « disposé le bâtiment en telle forme que nous puissions commodément loger quantité des meilleurs ouvriers qui pourroient se recouvrer... tant pour nous servir d'iceux, comme pour estre par ce même moyen employés par nos sujets, et aussi

¹ Agr. Perdiguier, *Le livre du compagnonnage*, t. I, p. 20, 31, etc. — É. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, t. II, p. 815.

² Guyot, *Traité des offices*, t. II, p. 8. — Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1404.

³ Voy. Douët-d'Aroq, *Comptes et Nouveaux comptes de l'argenterie*, passim.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 602.

¹ *Voyage à Paris*, p. 27.

² *Le livre commode*, t. I, p. 265.

³ Jèze, *État ou tableau*, etc., p. 338.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 597. — Dangeau, *Journal*, t. III, p. 368.

⁵ Jèze, *État ou tableau*, etc., p. 372.

pour faire une pépinière d'ouvriers, de laquelle, sous l'apprentissage de si bons maîtres, il en sortiroit plusieurs qui par après se répandroient dans nostre royaume et qui sçauoient très bien servir le public ». Ces maîtres, hôtes du roi, devenaient indépendants de leur corporation et pouvaient travailler en toute liberté. Ils avaient chacun deux apprentis qui, après cinq ans de service, étaient reçus maîtres sans compagnonnage ni chef-d'œuvre ; on n'exigeait d'eux que la présentation d'un certificat signé de leur maître ¹. Les ateliers du Louvre comptaient parmi les curiosités de Paris. Deux jeunes Hollandais qui visitèrent cette ville en 1657 s'y firent conduire, et mentionnèrent ainsi le fait dans leur journal : « De là, nous allâmes à la galerie d'en bas, qui est d'environ sept cents pas et aussi grande que celle d'en haut. Les plus excellents artisans de l'Europe y travaillent, et c'est le Roy qui les y loge. Devant chaque porte, il y a un escriteau du nom du maître qui y demeure ² ». Les communautés tentèrent vainement de conserver leur autorité sur ces privilégiés du roi. Des lettres patentes de 1609 et de 1671 les maintinrent en possession de leurs droits et de leurs logements, dont quelques-uns étaient encore occupés par des artistes en 1848. Horace Vernet naquit au Louvre, dans l'appartement qu'avaient successivement possédé Joseph, son grand-père, et Carle, son père ³, tous deux *maîtres de la galerie du Louvre*.

Voici en quels termes le roi accordait à un artiste ou à un artisan un logement au Louvre :

« Aujourd'hui quatriesme janvier 1608, le Roy estant à Paris, ayant résolu de retirer en ses logis et boutiques qui se font au dessous de la grande galerie de son chasteau du Louvre aucuns ouvriers des plus rares et excellents es arts et mestiers plus agréables à sa Majesté, advertie de la suffisance et capacité de Pierre Dupont, tapissier ordinaire en tapis de Turquie et façons de Levant, et ayant résolu de s'en servir, mesme le loger près saditte Majesté, pour, aux occasions qui s'offriront, l'avoir plus près d'elle et en tirer service.

Saditte Majesté lui a accordé l'un desdits logis, avec une grande boutique à costé dudit logis, pour y faire sa demeure ordinaire et y dresser ses mestiers, pour travailler esdits ouvrages. A cette fin, veut et ordonne aux intendans et ordonnateurs de ses bastimens, marquer audit Dupont l'un desdits logis convenables, pour s'y habituer et travailler en vertu du présent brevet, que sa Majesté a voulu signer de sa main ⁴ ».

La formule fut modifiée par la suite, et voici le texte du brevet de logement accordé, quarante-

quatre ans plus tard, à Henry-Auguste Bidault, horloger du roi :

« Aujourd'huy, quatorziesme du mois d'aoust mil six cens cinquante deux, le Roy estant à Pontoise : sur ce qui a esté représenté à Sa Majesté par Henry-Auguste Bidault, l'un de ses orlogeurs et valets de chambres, que le feu Roy, de glorieuse mémoire, avoit, par son brevet du dernier décembre mil six cent quarante-deux, pour les causes et considérations contenues en icelluy, accordé à Claude Bidault son père, et à luy en survivance l'un de l'autre, le logement et les boutiques qui en sont séparées dans ses galleries du Louvre qu'avoit et occupoit le nommé Jean Banquerol, orfèvre ; Sa Majesté après avoir esté advertie du décedz arrivé dudit Bidault père, voulant faire jouir son fils de l'effect dudit don, tant en considération des bons services dudit deffunct qu'à cause de la capacité et grande expérience que ledict Bidault s'est acquise, dont Sa Majesté a une entière satisfaction ; elle a confirmé et confirme ledict brevet et en tant que besoin estoit, seroit de nouveau accordé audit Bidault fils ledict logement et les boutiques qui en sont séparées dans les galleries du Louvre qu'avoit et occupoit naguierre le dict Bidault père, pour en jouir par luy aux mesmes privilèges, franchises qu'en ont jouy et jouissent les mesmes et autres artizans qui remplissent semblables logemens dans lesdites galleries du Louvre, et tout ainsy qu'en a bien et deument jouy sondict père ; mande et ordonne la ditte Majesté aux surintendant, intendans et controôleurs de ses bastimens de le faire jouir dudit bastiment, logement et boutiques plainement et paisiblement, en vertu du présent brevet qu'elle a signé de sa main et fait contresigner par moy son conseiller secrétaire d'Estat et de ses commandemens.

Ainsi signé : LOUIS.

Et plus bas : DE GUENEGAULT ¹ ».

**Voy. Intendants des bâtimens. —
Maîtres de la galerie du Louvre. —
Privilégiés (Lieux).**

Loviers. Voy. Louvetiers.

Loyal (ARTICLE). Voy. Marchand (Article).

Lumbarts. Voy. Changeurs.

Lumière (TRAVAIL A LA). Voy. Travail (Durée du).

Luminiers. Clercs ou laïques chargés de tous les détails du luminaire dans les églises ².

Lundi. « Tous les ouvriers chôment le lundi, c'est chez eux une vieille et indéracinable habitude... Les ouvriers font ce qu'ils appellent le lundi et même le mardi ; voilà deux jours de la semaine pour la fainéantise et la boisson...

¹ Voy. ci-dessous l'art. *Maîtres de la galerie du Louvre*.

² *Journal d'un voyage à Paris en 1657*, publié par A.-P. Faugère, p. 285.

³ *Archives de l'art français*, t. I, p. 197.

⁴ Brevet publié dans *La stromatourgie* de Pierre Dupont, édit. Darcel et Guiffrey, p. 49.

¹ *Archives de l'art français*, t. I, p. 213.

² Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *luminaria*.

Empêchons les mélanges mortels des cabaretiers, diminuons le nombre de ces empoisonneurs et celui des guinguettes ¹ ».

Voy. Dimanches et fêtes. — Tuer le ver, etc.

Lunetiers. Voy. Opticiens.

Lustreurs. Ouvriers chargés de donner le lustre aux étoffes neuves et de lustrer de nouveau celles qui étaient fanées par l'usage. On trouve aussi *lustreux*.

Lustriers. Nom donné parfois aux fondeurs qui avaient la spécialité de faire des lustres. Les chaudronniers en ont fabriqué aussi ².

Luthiers. La *Taille de 1292* mentionne 4 *citoleurs*, 2 *fleutecours* ou *fleutiers*, 3 *trompceurs*, etc. Seuls d'entre eux, les trompceurs paraissent avoir formé au moyen âge une corporation particulière, encore la partageaient-ils avec les forçetiers ³.

Les guerres d'Italie donnèrent une impulsion nouvelle au goût pour la musique. Des musiciens vinrent en France, et aussi des ouvriers habiles dans la fabrication des instruments. Tel fut le fameux luthier Gaspard Duiffoprugear, que François I^{er} ramena avec lui de Bologne, et qui, établi à Paris, y fabriqua des violes et des violons de toutes dimensions, dont quelques-uns subsistent encore.

Toutefois, c'est en 1599 seulement que les *faiseurs d'instruments de musique* furent constitués en communauté. La durée de l'apprentissage fut fixée à six ans; les fils de maître en étaient dispensés, aussi bien que du *chef-d'œuvre*. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti; il était cependant autorisé à en prendre un second quand le premier avait servi pendant

quatre années. Les maîtres, empiétant sur le métier des gainiers et des layetiers, avaient comme eux le droit de fabriquer les étuis de leurs instruments, même de les orner de filets et de marqueterie.

Au reste, la communauté ne confectionnait guère que les instruments à cordes et quelques instruments à vent. Les maîtres s'intitulaient *faiseurs d'instruments, racoutreurs de luths, épinettes et orgues*. Les instruments en cuivre étaient le monopole de la corporation des chaudronniers, les fondeurs se chargeaient des cloches et des carillons, et les boisseliers avaient le privilège de fabriquer les tambours; les banderolles de timbales, guidons et étendards étaient l'œuvre des selliers ⁴.

A la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres luthiers se montait à 50 environ, et la corporation était placée sous le patronage de sainte Cécile.

Voy. Musique.

Luthistes. Joueurs de luth. Nos rois eurent pendant longtemps des joueurs de luth attachés à leur service. Le premier dont on possède le nom, Antoine Her est qualifié « chantre et joueur de luth de la chambre du roi » Charles VIII. Maître Paul ou Jehan Paulle servit Anne de Bretagne et François I^{er}.

Le plus ancien livre de luth imprimé en France sortit, en 1529, des presses du libraire parisien Pierre Attaignant. On n'en connaît plus que deux exemplaires.

En 1692, le plus célèbre luthiste de Paris se nommait Jean Mouton. Edelinck grava de lui un beau portrait, pour le remercier d'avoir enseigné le luth à sa fille ².

Lyeurs. Voy. Lieurs.

M

Maagnans. Voy. Chaudronniers.

Machinistes. « Ce sont ceux qui inventent et font des machines pour augmenter les forces mouvantes, pour l'horlogerie, l'hydraulique, etc. On donne aussi ce nom à ceux qui préparent et font jouer les machines d'un théâtre ¹ ».

Dès le dix-septième siècle, les changements à

vue s'exécutaient avec une adresse remarquable; la pièce, d'ailleurs, se jouait tout d'un trait, c'est en 1828 seulement que l'on commença à baisser le rideau après chaque acte.

En 1671 un italien nommé Giuseppe Susini était menuisier, machiniste et décorateur du Théâtre-Italien. Sous Louis XIV et sous Louis XV,

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris* (v. 1780), t. X, p. 345. Voy. aussi t. IV, p. 159.

² Voy. ci-dessus l'art. Lampistes.

³ Voy. ci-dessous l'art. Trompes (Faiseurs de).

⁴ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 1.

¹ Statuts de septembre 1678, art. 18.

² Voy. *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 211. — Michel Brenet, *Notes sur l'histoire du luth en France*, 1899, in-8°, passim.

« la mécanique théâtrale était aussi avancée que de nos jours ¹ ».

Il y avait à la cour un « inventeur et conducteur des machines de théâtre et ballets du Roy ² ». A l'Opéra, ces machines étaient exécutées, en 1686, par un certain Bérin, qu'il ne faut pas confondre avec le peintre Bérain, et qui se disait « menuisier du roi pour les machines de l'Opéra ». En 1692 il avait eu pour successeur un nommé Paillard, dont la boutique était située rue Fromenteau ³. En 1777, l'*Almanach Dauphin* cite les sieurs Giraud, « préposé à la conduite des machines de l'Opéra » ; Bibault, « aide-machiniste de l'Opéra » ; et Rezé, « machiniste ordinaire de la Comédie italienne ».

Voy. **Décorateurs et Théâtre.**

Maçonnerie. Voy. **Appareilleurs.** — **Architectes.** — **Bardeurs.** — **Batteurs de ciment.** — **Batteurs de plâtre.** — **Bousilleurs.** — **Chaufourniers.** — **Crépisseurs.** — **Ficheurs.** — **Gâcheurs.** — **Garçons du tas.** — **Goujats.** — **Hallebardiers.** — **Hourdeurs.** — **Limousins.** — **Louveurs.** — **Maçons.** — **Maître des maçons.** — **Mancœuvres.** — **Mesureurs de chaux.** — **Mesureurs de plâtre.** — **Moilonneurs.** — **Morteliars.** — **Piqueurs.** — **Plafonneurs.** — **Plâtriers.** — **Porte-auge.** — **Porte-oiseau.** — **Porte-pièce.** — **Porteurs de plâtre.** — **Poseurs.** — **Quarrelriers.** — **Rocailleurs.** — **Tailleurs de pierre.** — **Tombiers.** — **Vérificateurs de mémoires.**

Maçons. Au treizième siècle, une seule corporation réunissait les maçons, les tailleurs de pierre, les plâtriers et les morteliars.

Saint Louis avait donné les revenus et la justice professionnelle de cette communauté à Guillaume de Saint-Patu, son maître maçon, ou comme on le nommait déjà, son *maître des œuvres*, véritable architecte, qui traçait les plans, faisait les devis, achetait les matériaux, et surveillait les travaux ⁴. Les statuts de 1268 ⁵ s'expriment ainsi : « Li Rois qui ore est, cui Diex doinst ⁶ bone vie, a doné la mestrise des maçons à mestre Guillaume de Saint-Patu tant come il li plaira. Lequel mestre Guillaume jura que il, le mestier de sus dit garderoit bien et loiaument à son pooir ⁷, ausi pour le povre come pour le riche, et pour le foible come pour le fort, tant come il plaira au Roy que il garde le mestier devant dit. Et puis, icelui mestre Guillaume fist la forme du serement devant dit par devant le prevost de Paris, en Chastelet ».

Du reste, le métier était libre : « Il puet estre maçon à Paris qui veut, pour tant que il sache le mestier et qu'il oeuvre as us et aus coustumes du mestier ».

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti.

La durée de l'apprentissage était de six ans au moins.

Le travail à la lumière était interdit, sauf dans trois cas : « se ce n'est à une arche ou à un degré fermer, ou à une huisserie ¹ faire fermant assise sur rue ».

Les maçons déclarent dans ces statuts qu'ils ont pour patron saint Blaise « mon seigneur S. Blesve ». Ils l'ont conservé jusqu'à nos jours.

La *Taille de 1292* cite 104 maçons, celle de 1300 en mentionne 123. La première nous apprend, en outre, qu'à cette époque le maître maçon du roi se nommait Jehan de Ceranz, et demeurait rue Saint-Pierre-aux-Bœufs ². En 1313 ³, nous trouvons près de l'église Saint-Barthélemy un sieur Raoul de Saint-Germer, qui est qualifié de « maçon et receveur des pierres de la Cour ».

Les statuts des maçons furent souvent confirmés et révisés, mais les modifications les plus importantes qu'ils subirent sont relatives à la juridiction des maîtres des œuvres.

A la fin du dix-huitième siècle, la communauté comprenait, dit-on ⁴, environ 250 maîtres, ce qui est bien peu, s'il est vrai, comme l'écrivait Séb. Mercier ⁵ en 1782 qu'un tiers de Paris eut été reconstruit depuis un demi-siècle.

Voy. **Maître des maçons.**

Madeliniers et Maderiniers. Voy. **Madreliniers.**

Madreliniers. Fabricants de coupes et de hanaps en madre. Ces vases se nommaient *madelins*, *mazelins*, *maderins*, *murrhins*. Sur le sens du mot *madre*, on peut consulter outre le Glossaire de Ducange ⁶, MM. Douët-d'Arcq ⁷, L. de Laborde ⁸ et J. Labarte ⁹. Il semble résulter de leurs recherches que le madre était une pierre précieuse transparente et veinée, du jaspe, de la calcédoine, de l'onyx ou de l'agate. Mais on l'imitait au moyen de divers bois, et ce sont seulement ces imitations que vendaient, sous le nom de madre, les madreliniers et les écuelliers leurs successeurs.

La *Taille de 1292* mentionne cinq *madeliniers*, celle de 1300 en cite deux. Dits aussi *maderiniers*, *mazeliniers*, *madreniers*, *madriniers*, *maze-*

¹ A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 924, 1082 et 1159. — G. Bapst, *Essai sur l'histoire du théâtre*, p. 387.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 577 ; pour 1712, t. I, p. 633 ; pour 1736, t. II, p. 303.

³ *Libre commode pour 1692*, t. II, p. 121.

⁴ Voy. G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 191 et suiv.

⁵ *Libre des métiers*, titre XLVIII.

⁶ A qui Dieu donne.

⁷ A son pouvoir.

¹ Une porte.

² Page 146.

³ Voy. la *Taille* de cette année, p. 151.

⁴ Hurtault et Magny, *Dictionnaire de Paris* (1779), t. I, p. 318.

⁵ *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 190.

⁶ Au mot *mazer*.

⁷ *Comptes de l'argenterie*, p. 388.

⁸ *Glossaire des émaux*, p. 371.

⁹ *Inventaire des meubles de Charles V*, p. 107.

riniers, etc., ils sont parfois désignés sous la dénomination de *hanapiers*.

Voy. **Écuelliers** et **Raccommodeurs de vases**.

Madreniers et **Madriniers**. Voy. **Madreliniers**.

Magasiniers. « Commis qui sont chargés du détail d'un magasin. C'est la même chose que *gardes-magasins*. On s'en sert moins dans le commerce que parmi les entrepreneurs des vivres et munitions pour les armées et dans les arsenaux du Roy ¹ ».

Magiciens. Voy. **Devins**.

Magnaniers. Voy. **Soie**.

Magniens, **Magnins**, **Maignans** et **Maignens**. Voy. **Chaudronniers**.

Mailleurs. Faiseurs de filets.

Mailliers. On appelait ainsi les ouvriers qui fabriquaient les armures composées de chaînettes en mailles d'acier. Ils appartinrent d'abord à la corporation des haubergiers, qui finit par se réunir à celle des chaînetiers.

Maingnens. Voy. **Chaudronniers**.

Maintien (MAITRES DE). Voy. **Agréments** (MAITRES D').

Maireniers. Voy. **Mariniers** et **Merreniers**.

Mairniers et **Maironniers**. Voy. **Merreniers**.

Maison royale (OFFICIERS DE LA). Voy. **Aide des cérémonies**. — **Ambleurs**. — **Argentiers**. — **Avertisseurs**. — **Barilliers**. — **Bateaux**. — **Berceuses**. — **Bouteilliers**. — **Capitaine des charrois**. — **Capitaine des chasses**. — **Capitaine de château**. — **Capitaine des fauconniers**. — **Capitaine des guides**. — **Capitaine de la varenne**. — **Capitaine du vautrait**. — **Capitaine du vol**. — **Chambre du roi**. — **Chantres**. — **Chapelains**. — **Chapelle du roi**. — **Clercs d'office**. — **Cochers**. — **Comites**. — **Concierges**. — **Conducteurs de la haquenée**. — **Contrôleurs du gobelet**. — **Coueurs de vin**. — **Courriers de cabinet**. — **Cravatières**. — **Cuisine royale**. — **Cuisiniers**. — **Délivreurs de glace**. — **Eaux** (Faiseurs d'). — **Écurie du roi**. — **Empeurs**. — **Faisandiers**. — **Falotiers**. — **Fauconniers**. — **Fontainiers**. — **Fourrière**. — **Frotteurs**. — **Fruitiers**. — **Fureteurs**. — **Gardes des aires**. — **Gardes des instruments de musique**. — **Gardes des bijoux**. — **Gardes**

linge. — **Gardes meubles**. — **Gardes perches**. — **Gardes de la porte**. — **Gardes rigoles**. — **Gardes robiers**. — **Gardes vaisselle**. — **Gardiennes du ventre**. — **Gouverneurs des chiens**. — **Gouverneurs des cormorans**. — **Gouverneurs de la volière**. — **Grand maître des cérémonies**. — **Gruyers**. — **Haras royal**. — **Hâteurs**. — **Huissiers**. — **Introduceurs des ambassadeurs**. — **Lecteurs**. — **Lévriers** (Sergents). — **Levrettes de la chambre**. — **Louvriers**. — **Machinistes**. — **Maître de la chambre aux deniers**. — **Maître des cérémonies**. — **Maître des cérémonies ecclésiastiques**. — **Maître de chapelle**. — **Ménus** (Officiers des). — **Muletiers**. — **Musique de la chambre**. — **Musique de la chapelle**. — **Nourrices**. — **Oublieurs**. — **Pages**. — **Palmiers**. — **Peigneurs de la perruque**. — **Perdriers**. — **Planteurs**. — **Porte-arquebuse**. — **Porte-caban**. — **Porte-chaise d'affaires**. — **Porte-duc**. — **Porte-épinette**. — **Porte-fauteuil**. — **Porte-mail**. — **Portemalle**. — **Porte-manteau**. — **Portemeubles**. — **Porte-nappe**. — **Porteraquette**. — **Porte-table**. — **Potagiers**. — **Potiers d'étain**. — **Promeneuses**. — **Rachasseurs**. — **Remplisseuses de points**. — **Remueuses**. — **Renardiers**. — **Retenues**. — **Sauciers**. — **Secrétaires à la conduite**. — **Secrétaires du roi**. — **Serdeau**. — **Siffleurs**. — **Sommeliers**. — **Sommiers des broches**. — **Sommiers de la chapelle**. — **Sommiers de chasse**. — **Sommiers du garde-manger**. — **Sommiers de vaisselle**. — **Souffleurs**. — **Tapisiers**. — **Tendeurs**. — **Teneuses**. — **Tonneleurs**. — **Vaguemestres**. — **Vallets de chiens**. — **Vautrait**. — **Verduriers**.

Maisons meublées. Voy. **Chambres garnies**. — **Hôteliers**, etc.

Maisons de santé. On les nomma pendant longtemps *pensions bourgeoises* ou *pensions pour les malades*. Nicolas de Blégnny, au dix-septième siècle, fait un grand éloge et une longue description d'une maison de ce genre, qui venait d'être installée rue de Popincourt. « Cette pension, écrit-il, est une nouvelle commodité qu'on a procurée au public depuis deux ans. Ceux qui savent ce que les officiers, les provinciaux et les étrangers souffrent, dépensent et risquent dans les auberges de Paris lorsqu'ils y tombent malades, en comprendront facilement l'utilité, surtout lorsqu'ils apprendront que cette pension est placée à Pincourt, c'est-à-dire dans une grande et belle rue, qui étoit naguère un hameau, qui fait maintenant partie des faubourgs de Paris, et qui se trouve entre la porte Saint-Louis et la porte Saint-Antoine. La maison qu'on a fait bâtir à cet effet est au milieu de cette rue, à

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 605.

l'opposite du cours planté sur le rempart, ¹ dont elle n'est séparée que par de vastes marais bien cultivés, ce qui forme le plus bel aspect du monde... On y pratique des moyens infailibles pour rectifier les constitutions vicieuses et guérir radicalement toutes les indispositions habituelles qui en dépendent : asthme, phtisie, poulmonie, migraine, vapeurs, épilepsie, hydropisie, hémorroides, vieux ulcères, cancers, varices, etc.... Il y a des lieux où les personnes indigentes sont traitées à vingt et trente sols par jour, selon le régime qu'elles doivent observer. Il y en a d'autres où les gens de service sont placés à quarante sols. Enfin il y a des chambres particulières et des ordinaires distinguez pour les personnes de considération, à trois, à quatre, à cinq et à six livres par jour, selon la dépense qu'elles doivent faire et les peines qu'elles doivent exiger. Soit que la pension soit grosse ou modique, toute la dépense s'y trouve comprise, sans en rien excepter : traitement, remèdes, logement, nourriture, service, feu, lumière, etc. On y trouve même cette commodité, quand on le souhaite, qu'on y est traité à forfait pour une somme dont on convient, au delà de laquelle on ne paye rien de plus, si opiniâtre et si longue que puisse être la maladie ² ».

Liger, dans son *Voyageur fidèle*, célèbre encore, en 1715, tous les mérites de cette maison ³.

Bien d'autres se fondèrent dans la suite. En 1760, la veuve Duhamel, rue des Fossés Saint-Jacques, prenait des pensionnaires des deux sexes et de tout âge. Moyennant six cents livres, elle offrait, outre la nourriture et le logement, « le lit, les chandelles, le bois et le blanchissage » ; sans ces fournitures, le prix était de quatre cents livres seulement. Chez le sieur Labbé, rue de la Clef, on payait trois à quatre cents livres ⁴.

L'*Almanach Dauphin pour 1777* me signale encore deux établissements de ce genre : « BOGLON, grande rue du faubourg Saint-Antoine, prend en pension les hommes infirmes et foibles d'esprit. VOISIN (M^{lle}), rue Neuve Sainte-Geneviève, tient pension de femmes infirmes et foibles d'esprit ».

Maissiers. Voy. **Massiers**.

Maître. Pour faciliter le classement des articles qui suivent, le mot MAÎTRE est toujours mis ici au singulier, même quand le pluriel semblait s'imposer.

Maître. Voy. **Grands-maitres**.

Maître ancien. Voy. **Anciens**.

Maître (FILS DE). Voy. **Fils de maître**.

Maître (GRAND et PETIT). Voy. **Drapiers**.

Maître (PASSÉ). Voy. **Chef-d'œuvre et Expérience**.

Maître des apothicaires. Chef de la corporation des épiciers-apothicaires. Les statuts d'août 1353 créent un « maistre du mestier d'apothicaires, qui sera sur tous les apothicaires de Paris et des suburbs ». Assisté de deux médecins désignés par le doyen de la Faculté de médecine, il fera, au moins deux fois l'an, la visite de chaque officine, il examinera avec soin toutes les substances qui s'y trouveront, etc.

Maître en fait d'armes. Voy. **Armes (Maitres d')**.

Maître des armuriers. Titre qui appartient au grand écuyer de France.

On lit dans les statuts accordés aux armuriers le 27 mars 1461 ¹ que les jurés de la corporation faisaient serment « aux saints Évangiles de Dieu, par devant Poton, seigneur de Saintrailles, premier escuier du corps du Roy et maistre de son escuirie, ou de son commis de par luy, de bien loyaument et diligemment visiter lesdits ouvrages et garder ladite ordonnance ² ». Cette sorte d'investiture paraît n'avoir constitué qu'une prérogative honorifique. En effet, le premier écuyer n'opérait aucun prélèvement sur la somme versée pour l'achat du métier ³, et rien dans l'ordonnance ne laisse supposer qu'il jouit d'un droit de justice.

Les statuts des armuriers furent revisés en juin 1467 ⁴, et l'autorité établie sur la corporation y est confirmée en ces termes : « A regard sur eux nostre grand escuier ». A cette date, Poton était mort depuis six ans.

Voy. **Concessions de métiers**.

Maître de ballets. Voy. **Ballets**.

Maître des barbiers. Titre qui appartient successivement au premier barbier, puis au premier chirurgien du roi.

Le plus ancien document qui me paraisse établir la suprématie du premier barbier du roi sur la corporation des barbiers et des chirurgiens est daté de décembre 1371. Le préambule déclare bien que ce privilège remonte si haut « qu'il n'est mémoire du contraire » ; mais rien ne prouve qu'il soit antérieur, et cette formule a sans doute pour objet de donner plus d'importance à l'autorité dont Charles V venait d'investir son barbier.

Louis XI la confirma et l'étendit. Au mois de janvier 1465, il institua « maistre et garde du mestier de barbier le premier barbier et valet de chambre du roi qui est à présent et sera pour le temps advenir ».

En 1668, le premier chirurgien du roi fut substitué à son premier barbier.

¹ Voy. Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, n° 21,792, f° 1126.

² Article 7.

³ Soixante sous, dont 40 allaient au roi et 20 à la confrérie du métier.

⁴ Manuscrit ci-dessus, f° 1129.

¹ Le boulevard Beaumarchais actuel.

² Le livre commode pour 1692, t. I, p. 178.

³ Page 241.

⁴ Jèze, *État de la ville de Paris*, p. 71.

Les statuts accordés à la corporation des chirurgiens-barbiers en septembre 1669 et ceux d'avril 1743 respectèrent toutes les prérogatives du premier chirurgien.

Le règlement du 18 mars 1751, qui organisa définitivement l'académie de chirurgie, lui donna comme « président né » le premier chirurgien du roi, à qui n'étaient réservés que des droits honorifiques. Il conservait intacte, d'ailleurs, sa suprématie sur la corporation : l'article 1^{er} des statuts de mai 1768 le reconnaît en ces termes : « Maintenons notre premier chirurgien dans sa qualité de chef et garde des chartes, statuts et privilèges de l'art et science de la chirurgie. Il continuera, par lui ou par ses lieutenants, d'avoir tout droit d'inspection, juridiction et connoissance du fait de la chirurgie... » Les revenus attachés à cette dignité n'étaient pas à dédaigner. Sur les frais d'examens payés par chaque étudiant pendant la durée de ses études, le premier chirurgien touchait environ 165 livres, sans compter huit jetons d'argent de trente six marcs et deux paires de gants. *

Voy. Barbiers et Concessions de métiers.

Maître des basses-œuvres. Voy. Vidangeurs.

Maître général des bâtimens du roi. Voy. Maître des maçons.

Maître des bouchers. Chez les bouchers de la *grande boucherie*, située au Châtelet, l'administration et le droit de justice étaient confiés à quatre jurés et à un personnage dit *maître des bouchers*. Celui-ci, élu par le suffrage universel à deux degrés, déléguait un homme de loi, un *maire* pour exercer la juridiction, mais il présidait parfois les audiences en personne. Et ce tribunal ne connaissait pas seulement des affaires professionnelles, il s'attribuait toutes celles où le défendeur était un boucher. Les appels allaient au prévôt de Paris.

Le maître des bouchers vit ses privilèges fort diminués en 1551, et il n'est plus mentionné dans les statuts de 1587.

Voy. Bouchers.

Maître de billard. Voy. Billard.

Maître des boulangers. Un roi antérieur à saint Louis, Philippe-Auguste peut-être, avait concédé à son grand panetier les revenus et certains droits de justice sur la communauté des boulangers. « Li rois, dit le *Livre des metiers*,¹ a doné à son mestre panetier la mestrise des talemeliers, tant come il li plaira, et la petite justice et les amendes des talemeliers et des joindres² et des vallès³... Li mestre panetier en a les amendes, de par lou Roy, tant come il li plaira ».

Le grand panetier possédait donc, sous saint

Louis, non seulement la justice professionnelle, mais encore la basse justice sur les boulangers. Il se faisait représenter par l'un d'entre eux, qui se qualifiait de « magister talemeliorum », mais qui n'obtenait pas facilement l'obéissance. D'abord, le prévôt de Paris, chef direct et juge des corporations ouvrières, lui contestait ses droits ; puis le grand panetier n'avait pas de prison, et s'il envoyait ses condamnés au Châtelet, le prévôt s'empressait de les mettre en liberté. Un arrêt rendu le jour de la Toussaint 1281⁴ s'efforça, sans grand succès, de déterminer la compétence des deux rivaux.

La somme que devait payer l'apprenti boulanger pour s'établir n'était pas fixée, le grand panetier vendait donc la maîtrise le prix qu'il voulait : « Nuz ne peut estre talemeliers se il n'achate le mestier du Roy, et le vent de par le Roy cil qui du Roy l'ont achaté, à l'un plus », à l'autre mains⁵, si come il li semble que bien soit ». Le *Livre des métiers* nous apprend encore comment l'on procédait à l'installation d'un boulanger. Le récipiendaire se rendait en grande cérémonie chez le maître des boulangers, il y trouvait assemblés tous les patrons et tous les gindres. Il présentait au maître un pot de terre neuf rempli de noix et d'oublies, et lui disait : — « Mestre, je ai fait et accompli mes quatre années⁶. — Est-ce vrai ? » demandait le maître. Et sur la réponse affirmative du percepteur des taxes, il rendait le pot à l'apprenti, qui sortait de la maison et allait le briser contre le mur. Maîtres, gindres et percepteur prenaient part ensuite à un banquet, où l'on fêtait le nouveau boulanger⁷. Plus tard, les noix et les oublies furent remplacées par un « pot neuf de terre verte ou de faïence, contenant un romarin aux branches duquel étaient suspendues diverses friandises⁸ ».

En 1650, on remplaça le pot de romarin par un louis d'or, qui était offert au grand panetier à titre d'hommage.

Souvent contestés, toujours confirmés⁶, les droits du panetier subsistèrent jusqu'en 1711. L'édit rendu au mois d'août de cette année les supprima⁷, et accorda au duc de Brissac, alors grand panetier, une indemnité estimée plus de cent mille livres. Il fallut plusieurs années à la corporation pour s'acquitter⁸.

Voy. Concessions de métiers.

Maître des caves. Voy. Barilliers.

¹ Il est dans le manuscrit de la bibliothèque nationale coté fonds français 21,595, pièce 84.

² Moins.

³ Chez les boulangers, le jeune homme qui avait terminé son apprentissage, devait faire encore un stage de quatre ans avant de pouvoir aspirer à la maîtrise.

⁴ Titre I, art. 14.

⁵ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 845.

⁶ 31 décembre 1333. — 2 mai 1485. — 15 février 1523. — Décembre 1561, etc. Les textes sont dans Delamarre, t. II, p. 849 et suiv. Voy. aussi le t. I, p. 148.

⁷ *Édit du Roy pour la réunion des boulangers des faux-bourgs à ceux de la ville, et suppression de la juridiction de la paneterie*, 1711, in-4°.

⁸ Voy. Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 437.

¹ Titre I, art. 21.

² Des gindres.

³ Des valets ou ouvriers.

Maître des cérémonies. Il jouissait des mêmes droits, honneurs et prérogatives que le Grand-maître, servait conjointement avec lui, et portait le même bâton de commandement.

Voy. **Cérémonial** et **Grand-maître**.

Maître des cérémonies ecclésiastiques. Charge créée, au mois de décembre 1669, en faveur d'un sieur Le Mâdre. Il portait pour insigne « un bâton de la hauteur d'un bâton de chantre, couvert de velours violet fleurdelisé, sommé d'une couronne royale. Il servoit principalement aux grandes messes, vêpres et autres cérémonies où Sa Majesté étoit présente ou qui étoient faites par son ordre ¹ ».

Maître de la chambre aux deniers. La *chambre aux deniers* avait dans ses attributions tout ce qui concernait la comptabilité de la maison royale. Les maîtres de cette chambre étoient au nombre de trois, et avaient chacun un commis ².

Maître des chandeliers de cire. Ce titre appartenait au grand chambellan de France. Le roi lui avait, en effet, concédé une partie des revenus de la corporation des chandeliers de cire ou ciriers; c'étoit à lui qu'il fallait acheter la maîtrise. En 1320, il avait pour mandataire un sieur Imbert le vieux ³.

Voy. **Concessions de métiers**.

Maître de chant. Voy. **Chant (Maîtres de)**.

Maître de chapelle. On nomme ainsi l'artiste qui dirige l'ensemble des musiciens attachés à une église ou à la chapelle d'un prince. Gantez, dans son *Entretien des musiciens* ⁴, cite plusieurs maîtres de chapelle des églises de Paris.

A la Cour, le maître de chapelle étoit un officier de la maison royale. Sa juridiction s'étendait « sur les officiers de la chapelle pour les grandes messes et sur le corps de musique qu'on appelle musique de la chapelle ⁵ ». Cet office fut supprimé en 1761.

Maître des charpentiers. Vers la fin du treizième siècle, ce titre appartenait à Foulques du Temple, charpentier du roi. Il avait droit de basse justice sur tous les métiers qui composaient alors la corporation des charpentiers.

Voy. **Charpentiers** et **Concessions de métiers**.

Maître des cordonniers. Ce titre appartenait au grand chambellan de France, à qui la

royauté avait concédé une partie des revenus provenant des métiers suivants :

- | | |
|--------------------|-------------------------|
| I. Selliers. | IV. Ceinturiers. |
| II. Cordonniers. | V. Chandeliers de cire. |
| III. Savetonniers. | |

I. Vers la fin du treizième siècle, les selliers qui voulaient employer le cordouan payaient pour s'établir 16 sous; le grand chambellan en touchait 10 et le connétable 6: « des quieux xvi s. li Rois a donné x s. à son mestre chamberlanc et les vi au counestable de France ¹ ». A l'égard des maîtres qui utilisaient seulement les cuirs de mouton, de veau, de vache, de cheval et de truie, le métier étoit libre ².

Un peu plus tard, le droit exigé pour l'emploi du cordouan fut porté à 36 sous, dont 20 allaient au roi et 16 au grand chambrier ³. Du Tillet ⁴ prétend que le roi touchait 20 sous et le grand chambrier 26 sous, la redevance aurait donc été élevée jusqu'à 46 sous.

II. La maîtrise des cordonniers coûtait 16 sous, dont 10 allaient au chambellan et 6 au chambrier. Les cordonniers prêtaient serment entre les mains du chambellan ⁵.

III. Les savetonniers étoient imposés comme les cordonniers.

IV. Sur les 16 sous que versaient les ceinturiers pour s'établir, le chambellan touchait 10 sous et le chambrier les 6 autres.

V. Le chambellan vendait la maîtrise aux chandeliers de cire. En avril 1320, il avait pour mandataire auprès d'eux un sieur Imbert le vieux ⁶.

Voy. **Concessions de métiers**.

Maître des coureurs. Voy. **Grand maître**.

Maître des crieurs. Voy. **Crieurs**.

Maître de danse. Voy. **Danse (Maîtres de)**.

Maître de dessin. Voy. **Dessin (Maîtres de)**.

Maître des échevins. Voy. **Prévôt des marchands**.

Maître d'école. A la fin du quinzième siècle, quand l'imprimerie sortie d'enfance eut enlevé aux copistes et aux enlumineurs leurs moyens d'existence, ils se résignèrent, pour utiliser les connaissances qu'ils possédaient, à ouvrir des cours publics, à donner des leçons d'écriture et de dessin, de calcul et d'orthographe, et devinrent peu à peu de véritables maîtres d'école ⁷.

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 32; pour 1712, t. I, p. 35.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 69; pour 1712, t. I, p. 81; pour 1736, t. I, p. 171.

³ Félibien, preuves, t. II, p. 525.

⁴ Publié en 1643. Réimprimé en 1878.

⁵ *État de la France pour 1687*, p. 33; pour 1712, t. I, p. 36; pour 1736, t. I, p. 90. Voy. aussi Castil-Blaze, *Chapelle-musique des rois de France*.

¹ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII, art. 1.

² *Livre des métiers*, titre LXXXVIII, art. 4, 9 et 17.

³ Ducange, *Glossarium*, au mot *camerarius*.

⁴ *Recueil des Roys de France*, p. 299.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXXXV.

⁶ Voy. Félibien, preuves, t. II, p. 525.

⁷ Voy. ci-dessus l'art. *Écrivains*.

Jusque-là, ce titre n'avait guère appartenu qu'aux maîtres des écoles créées par la cathédrale et placées sous la direction du grand chantre. En 1292, ces écoles, tenues en général par des laïques, étaient au nombre de douze, onze pour les garçons et une pour les filles.

Le grand chantre exerçait une autorité absolue sur ces *petites écoles* ou *écoles de grammaire*, comme on les appelait ; toutefois un petit nombre d'autres, estimées plus importantes, soit par le nombre des écoliers qu'elles recevaient, soit par la nature de l'enseignement qui y était donné, relevaient du chancelier de Notre-Dame.

Les lettres de maîtrise que délivrait le grand chantre au quatorzième siècle étaient conçues en ces termes :

« A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Vital de Primhac, professeur ès lois, chantre de l'église Notre-Dame de Paris, salut sempiternel en Notre Seigneur.

Savoir faisons que nous, connoissant la piété de maître Guymard de Villorge, prêtre, porteur des présentes, lui concédons, suivant la coutume observée par nous et nos prédécesseurs, le droit d'instruire et d'élever¹ les enfants dans nos écoles de la rue Quincampoix, à Paris, et cela depuis la date des présentes jusqu'à la prochaine fête de saint Jean-Baptiste.

En foi de quoi, nous avons fait apposer notre sceau aux présentes.

Donné l'an du Seigneur 1358, le jour de mars après *Letare*² ».

Ces autorisations étaient valables pour une année seulement. Le terme expiré, le chantre les renouvelait ou les retirait, suivant que le titulaire avait bien ou mal géré l'école confiée à ses soins.

On exigeait des maîtres qu'ils fussent bons grammairiens et capables d'enseigner. Sur les quarante et un maîtres qui étaient en fonctions au mois de mai 1380 et dont les noms nous ont été conservés, sept étaient maîtres ès arts et deux bacheliers en décret.

Les écoles devaient être éloignées les unes des autres « de vingt maisons pour les quartiers non peuplez, de dix pour ceux qui sont peuplez ».

Les écoles mixtes étaient sévèrement interdites. Les maîtres ne devaient recevoir que des garçons, les maîtresses que des filles.

L'instruction n'était point gratuite, mais le chantre s'efforçait au besoin d'alléger la modique rétribution exigée des parents. Si un maître acceptait plus d'enfants qu'il ne lui était permis d'en recevoir dans son école, le chantre confisquait le prix d'écolage versé par les enfants qui excédaient le nombre fixé.

Tout maître apprenant qu'une école non autorisée avait été ouverte en quelque lieu que ce fût, devait aussitôt dénoncer le coupable. Mais ces écoles clandestines, dites *buissonnières*, ne se multiplièrent qu'après le seizième siècle.

La Saint-Nicolas était déjà la fête des jeunes écoliers. Ce jour-là, il y avait congé général pour les élèves, mais non pour les maîtres, qui étaient astreints à d'interminables exercices religieux.

Entre 1292 et 1380, le nombre des Petites-écoles fut presque quintuplé, car on en comptait 63 à cette dernière date : 41 écoles de garçons et 22 écoles de filles. Elles étaient encore beaucoup plus nombreuses au quinzième siècle.

L'enfant qui avait profité de l'enseignement donné dans les Petites-écoles, qui savait lire, écrire, compter et entendait un peu le latin, avait droit au titre fort envié de *clerc*. Une foule de positions honorables s'offraient à lui, soit qu'il voulût entrer au service d'un grand seigneur pour y tenir les écritures et les comptes, soit qu'il désirât poursuivre ses études et se consacrer au professorat ou à la prêtrise. Au milieu du treizième siècle, l'instruction menait à tout, et l'enfant né dans la plus basse classe de la société pouvait parvenir aux plus hautes dignités : le fils d'un pauvre homme peut devenir évêque et même pape, écrivait alors Philippe de Navarre.

Les Petites-écoles étaient surtout destinées à former des ecclésiastiques séculiers ; mais les couvents avaient aussi leurs écoles, au sein desquelles se recrutait en général le clergé régulier.

Au dix-huitième siècle, l'instruction primaire était donnée dans les treize centres suivants, dont les six premiers étaient gratuits :

1° Les *écoles de charité*, créées et dirigées par chaque curé sur sa paroisse. 56 étaient destinées aux garçons, 24 aux filles.

2° Les *écoles chrétiennes*, organisées comme les précédentes, et appartenant à la communauté des frères des écoles chrétiennes. Elles étaient peu nombreuses.

3° Les *écoles d'enfants de chœur*.

4° Le *collège des Bons-Enfants*, rue Saint-Honoré. Tenu par un chanoine de l'église Saint-Honoré, et destiné aux enfants du quartier.

5° *Écoles des savoyards*. Classes ouvertes le matin et le soir de six à huit heures.

6° *Écoles conventuelles*, établies dans dix-sept maisons religieuses.

7° *Petites-écoles* régies par le chantre de Notre-Dame. Elles étaient alors au nombre de 316.

8° *Pensions tenues par des maîtres* dépendant du grand chantre.

9° *Pensions tenues par des permissionnaires* dépendant du grand chantre.

10° *Pensions tenues par des maîtres ès arts* dépendant de l'Université.

11° *Collèges de l'Université*. Mais les classes au-dessous de la huitième y étaient fort rares.

12° *Écoles tenues par la corporation des écrivains*. Au nombre de 140.

13° *Couvents de filles*. On les y recevait dès l'âge de huit ans, et on leur enseignait la lecture, l'écriture, le calcul, la musique (clavecin ou harpe), le chant et les travaux à l'aiguille.

Voy. *Maître de pension*. *

¹ « Docendi et erudiendi ».

² La bibliothèque de l'Université possède, dans ses archives, toute une liasse de lettres semblables. Voy. carton I, liasse 3.

Maître des fèvres. Le mot *fevres* désignait pendant longtemps tous les ouvriers qui se livraient aux travaux de forge : forgerons, maréchaux, couteliers, serruriers, etc. Le mot orfèvre a pris de là son origine. Les fèvres avaient pour patron saint Éloi. Ils étaient placés sous l'autorité du premier maréchal de l'écurie royale. Celui-ci portait le titre de *maître des fèvres* ou *maître des maréchaux*, exerçait sur eux tous la juridiction professionnelle, et percevait d'eux une redevance de six deniers. Il est vrai que, de son côté, il était tenu de ferrer à ses frais les chevaux de selle du roi.

Son privilège sur les fèvres fut confirmé en septembre 1384¹. Subsistait-il encore à la fin du quinzième siècle ? Il n'est plus mentionné dans les statuts accordés aux maréchaux en 1463² ; mais, en 1467, le premier maréchal prétendait encore avoir autorité sur les heaumiers, puisqu'une ordonnance rendue en juin le débouta de cette prétention³.

Voy. **Concessions de métiers et Huéses du roi.**

Maître des fripiers. Au treizième siècle, le roi avait concédé à son grand chambrier (alors le comte d'Eu) les revenus de la justice professionnelle de plusieurs métiers. Le chambrier, de son côté, faisait exercer sur eux son autorité par un mandataire qui était nommé *maître des fripiers*, sans doute parce que ce métier était le plus important de tous ceux dont il avait la charge, et dont voici la liste.

I. Le FRIPIER qui voulait s'établir devait acheter l'autorisation du grand chambrier, et celui-ci en fixait le prix à son gré⁴.

Il était responsable de la moralité des candidats : il ne devait vendre le métier « a nul qui ne soit preud'ome et loiax, et duquel il ait boen tesmoignage et souffisant ».

Chaque fripier jurait entre ses mains « que il tiendra le mestier bien et loiaument. C'est à savoir qu'il n'achatera de larron ne de larronnesse ; ne en bordel ne en taverne, se il ne set de qui ; ne de chose moilliee ne sanglante, se il ne set dont le sanc et la moilleure vient ; ne de mesel ne de mesele⁵ ; ne nul garnement⁶ qui apartiegne à la religion, se il n'est despecié⁷ par droite⁸ useure ».

Le grand chambrier avait sur les fripiers droit de basse et de moyenne justice. En versant un denier chaque année, le jour de la Pentecôte, tout ouvrier était admis à porter ses plaintes au tribunal de son maire. Cette condition, qui figure également dans les statuts des pelletiers et des gantiers, autres tributaires du chambrier,

avait sans doute pour objet d'écarter certains plaideurs qui seraient venus sans cesse importuner leur juge.

Plus d'une fois, les fripiers cherchèrent à secouer l'autorité du chambrier. Leurs réclamations furent toujours repoussées. En juin 1467, une ordonnance royale maintint le chambrier dans toutes ses prérogatives¹, qui furent de nouveau confirmées en juin 1544. L'article 14 de l'ordonnance rendue à cette occasion stipule que « les maîtres fripiers, leurs valets² et apprentifs se soumettront à la justice et juridiction du grand chambrier de France ou son commis, et seront tenus de procéder par devers lui de toutes choses qui concernent le mestier, tant pour la marchandise que pour les dettes dépendantes d'icelle³ ».

En 1379, Louis I^{er}, duc de Bourbon, alors grand chambrier, avait voulu assimiler aux fripiers de pauvres filles qui fabriquaient des bourses de soie. « Le fermier du duc, que on dit le maire de Bourbon », soutenait à l'appui de sa revendication, que ces ouvrières employaient pour confectionner leurs bourses de vieilles étoffes, « du vieil drappel ». Un arrêt, rendu par le Parlement le 28 mars, débouta le chambrier de ses prétentions.

II. Chez les PELLETIERS, le métier s'achetait 25 deniers, dont 11 appartenaient au roi et 14 au chambrier, qui avait en outre sur la corporation la justice professionnelle. Un arrêt du 23 décembre 1367 la lui enleva pour la transférer au roi. Elle lui fut restituée le 2 mars 1369.

Un autre arrêt, daté du 2 mars 1378⁴, confirma le grand chambrier dans ses droits « de correction et visitation de la marchandise de pelletterie ». Assisté des quatre jurés de la communauté, son représentant pouvait visiter les boutiques des pelletiers, relever les contraventions et les dénoncer au prévôt de Paris, qui infligeait la peine. Le privilège d'inspecter et de réformer le commerce de la pelletterie ne fut repris au chambrier de France qu'en octobre 1545⁵.

III. Les « CORDOUANNIERS », comme les nomme le *Livre des métiers*, achetaient le droit de s'établir moyennant 16 sous, dont 10 revenaient au grand chambellan et 6 au grand chambrier. « Quiconque, dit-il, veut estre cordouannier à Paris, il convient qu'il achate le mestier du Roy. Et le vent, de par le Roy, monseigneur Pierre le chambellan et le quens⁶ d'Eu, à qui li Roys a donné le mestier, tant comme il li plera. C'est à sçavoir, à chascune persone qui achater veut le mestier xvi s. de paris, des queux⁷ xvi s. mi sires P. le chambellan à x s., et li quens d'Eu les vi s.⁸ ».

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 150.

² Dans les *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 568.

³ Voy. Bibliothèque nationale, manuscrit français n° 21.792, f° 112.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXVI.

⁵ De lépreux ou de lépreuse.

⁶ Étoffe quelconque, garniture.

⁷ Mis hors d'usage.

⁸ Légitime.

¹ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 645.

² Leurs ouvriers.

³ Dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1054.

⁴ Dans Ducange, *Glossarium*, au mot *camerarius*.

⁵ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 149.

⁶ Le comte.

⁷ Desquels.

⁸ *Livre des métiers*, titre LXXXIV.

Cette redevance fut, en ce qui concerne le chambrier, confirmée par arrêt du 1^{er} novembre 1287. Le Parlement déclare qu'il doit « recevoir 6 sous pour la maistrise de chaque cordonnier », et qu'il lui appartient « de faire visiter ce mestier par les officiers de sa justice, à condition de faire rapport des contraventions à l'audience du prévôt de Paris », mais les amendes infligées par le prévôt étaient versées au chambrier ¹. Un texte donné par Ducange ², et extrait des mémoriaux de la chambre des comptes, dit pourtant que le produit des amendes allait au roi.

IV. Les SAVETONNIERS achetaient le droit de s'établir moyennant 16 sous, dont 10 allaient au grand chambellan et 6 au grand chambrier. Nul, disent leurs statuts, ne peut être save-tonnier « se il ne paie xvi s. pour le mestier au Roy; des quex xvi s. li Rois a doné x s. à son mestre chambellant, et les vi s. au chamberier de France ³ ».

V. Le métier de BOURRELIER était libre. Les maîtres ne payaient une redevance au grand chambrier que s'ils voulaient mettre en œuvre le cordouan. « Bourelier ne puet ovrier ⁴ de cordouan s'il n'achate le mestier du Roy; et le vent de par lou Roy li comendement ⁵ au conte d'Eu, à qui li Rois l'a doné, tant come il li plera ⁶ ».

VI. Les BOURSIERS n'achetaient pas leur métier au chambrier. Ils ne devenaient ses tributaires que s'ils voulaient employer le cordouan ⁷.

VII. Le grand chambrier percevait une redevance des SELLERS qui voulaient se servir de cordouan. Il n'avait sur eux aucun autre droit, et le produit des amendes appartenait au roi.

VIII. Les CHAPUISEURS construisaient les charpentes des selles ⁸. Ils n'étaient tenus d'acheter le métier que s'ils faisaient œuvre de sellier, s'ils garnissaient eux-mêmes les chapuis qu'ils avaient fabriqués ⁹.

IX. C'est du grand chambrier que relevaient les rois des MERCIERS, représentant une juridiction très importante en province, mais presque inconnue à Paris.

X. L'ouvrier GANTIER qui voulait s'établir versait, pour acheter le métier, une somme de 39 deniers, dont 25 étaient perçus par le roi et 14 par le chambrier ¹⁰. Tous deux pouvaient se contenter de moins, mais non exiger plus.

Le chambrier avait droit de petite justice sur la corporation. L'amende infligée pour « mal-façon » était de 10 sous, sur lesquels 4 allaient au roi, 4 au chambrier et 2 aux jurés ¹¹.

XI. En 1268, les CEINTURIERS s'appellent encore corroiers ¹ et le métier est libre ². Mais à la fin du siècle, ils ont adopté leur nouveau nom, et le roi a partagé les revenus de la corporation entre son chambrier et son chambellan. Dès lors, l'ouvrier qui veut s'établir doit verser 16 sous, dont 6 reviennent au chambrier et 10 au chambellan ³.

Voy. Concessions de métiers.

Maître de la galerie du Louvre. Ils pouvaient former, outre leurs enfants, deux apprentis, et tous les cinq ans, l'un d'eux était reçu maître sans être astreint au chef-d'œuvre ni aux autres formalités ordinaires. Les lettres patentes de 1608 s'expriment ainsi : « Auront chacun deux apprentis, qui s'obligeront aux maîtres par bon contrat passé devant notaire. Et ayant servi et parachevé leur temps, lesdits maîtres leur en bailleront certificat en bonne et due forme; sur lequel, tant les enfans desdits maîtres qu'apprentis, de cinq en cinq ans seulement seront reçus maîtres, sans être astreints faire aucun chef-d'œuvre, prendre lettres, se présenter à la maistrise, etc. ».

Voy. Louvre (Galerie du). — Maître des métiers. — Privilégiés (Lieux).

Maître garçon. Le premier dans un magasin, dans un atelier.

Maître de géographie. Voy. **Géographie.**

Maître de la hache. Nom donné parfois aux charpentiers.

Maître des hautes œuvres. Voy. **Bourreaux.**

Maître d'hôtel. Officier de cuisine.

L'exiguïté des fortunes actuelles, la parcimonie forcée qui règne dans les plus riches familles ne permettent plus guère de comprendre toute l'importance qu'avait jadis le maître d'hôtel d'une grande maison, chef de tout ce qui concernait le service de la table. L'abbé Coyer nous le représente comme un homme « richement vêtu, l'épée au côté, un diamant au doigt, jouant avec une boîte d'or ⁴ ». Madame de Pompadour obtint pour le sien la croix de Saint-Louis ⁵, et M^{me} de Sévigné se fait gloire d'avoir connu Vatel ⁶. Le duc de Bourbon pleura cet illustre maître d'hôtel que Condé s'attacha après la disgrâce de Fouquet, et « dont la bonne tête étoit capable de soutenir tout le soin d'un État ⁷ ». On n'a pas oublié sa fin tragique. Madame de Sévigné l'a racontée ⁸,

¹ Delamarre, t. I, p. 149.

² Au mot *camerarius*.

³ *Livre des métiers*, titre LXXXV.

⁴ Ouvrir, se servir.

⁵ Le représentant, le mandataire du chambrier.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXXI.

⁷ Du Tillet, p. 297 et 299.

⁸ Litré donne encore ce sens au mot *chapuis*.

⁹ *Livre des métiers*, titre LXXIX.

¹⁰ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII.

¹¹ Voy. l'art. 3 de leurs statuts et Ducange.

¹ Ne pas les confondre avec les corroyeurs.

² Voy. le *Livre des métiers*, titre LXXXVII, art. 1.

³ Ducange, comme ci-dessus.

⁴ *Bagatelles morales*, édit. de 1755, p. 45.

⁵ M^{me} Campan, *Mémoires*, t. III, p. 305.

⁶ Ou plutôt Vatel. Voy. sur lui un curieux article dans le *Dictionnaire critique* de A. Jal, p. 1297.

⁷ M^{me} de Sévigné, *Lettre* du 24 avril 1671, t. II, p. 186.

⁸ *Lettre* du 26 avril 1671, t. II, p. 189.

et son récit est un chef-d'œuvre de narration qui a suffi pour immortaliser ce fidèle serviteur.

En 1659, un sieur Pierre David consacra tout un volume aux devoirs et aux prérogatives du maître d'hôtel¹. Je lui emprunte les lignes suivantes :

« Il s'arrestera dans la salle, derrière la chaise du haut bout de la table ou derrière celle du maistre jusqu'à ce qu'il faille aller quérir le second service. Pour quoy faire, il emmènera avec soy suffisamment de monde pour porter les plats et les assiettes. Il marchera toujours devant... Il est à remarquer que, pendant le repas, il a pouvoir de commander à tous les officiers de la maison, sans y comprendre toutefois les gentilshommes, les damoiselles, les filles de chambre et les valets de chambre, auxquels il n'a ordre ny pouvoir que de leur donner les choses nécessaires pour leur repas. J'ay dit : pendant le repas, mais j'adjouste qu'il a toujours le pouvoir lorsqu'il n'y a point d'écuyer, lequel ordinairement commande à ceux qui portent les couleurs² ».

Le livre est précédé d'*Instructions familières pour bien apprendre à ployer toutes sortes de linge de table et en toutes sortes de figures*, soin qui incombait sans doute au maître d'hôtel. Pierre David y enseigne la manière de donner aux serviettes vingt-sept formes différentes, savoir :

Bâtonnée.

Frisée.

Pliée par bandes.

Pliée en forme de coquille double et frisée.

—	—	coquille simple.
—	—	melon double.
—	—	melon simple.
—	—	coq.
—	—	pouille.
—	—	pouille avec ses poussins.
—	—	deux poulets.
—	—	pigeon qui couve dans un panier.
—	—	perdrix.
—	—	faisan.
—	—	deux chapons dans un pasté.
—	—	lièvre.
—	—	deux lapins.
—	—	cochon de lait.
—	—	chien avec un collier.
—	—	brochet.
—	—	carpe.
—	—	turbot.
—	—	mitre.
—	—	poulet d'Inde.
—	—	tortue.
—	—	croix du saint Esprit.
—	—	croix de Lorraine.

Louis XIV, toujours sérieux et correct, se contentait d'une serviette « bâtonnée, c'est-à-dire proprement pliée à gaudrons et petits

carreaux » ; mais ses serviettes étaient placées dans sa nef « sous un coussinet de senteur¹ ».

Voy. Cuisinières.

Maître Jacques (ENFANTS DE). Voy. **Enfants**.

Maître de lettres. On nommait ainsi les gens qui avaient obtenu la maîtrise en vertu de lettres royales, sans avoir fait ni apprentissage, ni compagnonnage, ni chef-d'œuvre.

Voy. **Maîtrise (Vente de)**. — **Offices (Créations d')**. — **Qualité (Maîtres sans)**.

Maître des maçons. Au treizième siècle, ce nom désignait le premier maçon du roi, lequel possédait une partie des revenus et la basse justice des quatre métiers suivants : maçons, tailleurs de pierre, plâtriers et morteliers. Cependant, ces trois corps d'état n'étaient pas soumis à un régime uniforme².

Seule de toutes les juridictions de ce genre, celle-ci subsista jusqu'au dix-huitième siècle. Le maître des maçons, dit aussi maître des œuvres, devint maître général des œuvres de maçonnerie, puis des bâtiments du roi. Des lettres patentes de Henri IV, le confirmèrent (1595) dans ses droits sur la communauté des maçons, et l'autorisèrent à infliger des amendes jusqu'à la somme de dix écus. La chambre de la maçonnerie, ou chambre des bâtiments connaissait des contestations entre les entrepreneurs de maçonnerie et les ouvriers carriers, plâtriers, chauxfourniers, etc. Elle avait, en outre, autorité sur toutes les corporations du bâtiment : elle procédait à la réception des maîtres, confirmait les nominations de syndics, revisait les statuts, vérifiait les comptes, etc.

Elle se composait de huit personnes, dont trois architectes dits maîtres des bâtiments du roi. Ils étaient installés par un des magistrats de la grand'chambre du Parlement.

Les audiences se tenaient au Palais, les lundi et vendredi matin.

Les appels allaient au Parlement.

Voy. **Concessions de métiers**.

Maître de la marchandise. Titre qu'a porté le prévôt des marchands.

Voy. **Hanse**.

Maître des maréchaux. Voy. **Maître des fèvres**.

Maître des matelots. Un maître des matelots commandait, à Versailles, les douze matelots qui desservaient la flottille du canal.

Voy. **Bateaux**.

Maître des métiers. Le mot *maître* pris dans ce sens est synonyme du mot actuel *patron*³.

D'une manière générale, il fallait, pour

¹ Le maître d'hôtel, qui apprend l'ordre de bien servir sur table et d'y ranger les services...

² La livrée.

¹ État de la France pour 1712, t. 1, p. 71 et 77.

² Voy. leurs noms.

³ Voy. l'art. Corporations.

devenir maître, avoir été d'abord *apprenti* ¹, puis *compagnon* ², enfin *aspirant à la maîtrise* ³, et, comme tel, avoir parfait le *chef-d'œuvre* ou l'*expérience* ⁴. Mais la plupart de ces conditions étaient, soit facilitées, soit tout à fait supprimées pour les *fils de maître* ⁵.

L'aspirant reçu maître recevait une *lettre de maîtrise* ⁶.

On pouvait s'affranchir de plusieurs des formalités que je viens d'énumérer :

1° En entrant, comme apprenti ou comme enseignant, à l'hôpital de la Trinité ⁷.

2° En entrant, comme enseignant, à l'Hôpital général ⁸.

3° En épousant une des cent orphelines recueillies par l'hôpital de la Miséricorde ⁹.

4° En entrant, comme apprenti, à la manufacture des Gobelins ¹⁰, à celle de la Savonnerie ¹¹, ou chez un maître de la galerie du Louvre ¹².

5° En entrant, comme garçon chirurgien à l'hôpital de la Charité ¹³, ou aux Petites-Maisons ¹⁴.

6° En achetant ou en obtenant du roi, une lettre de maîtrise ¹⁵.

On appelait *maîtres privilégiés*, ceux qui exerçaient dans les endroits dits *lieux privilégiés* ¹⁶.

On appelait *maîtres suivant la Cour* ceux qui étaient désignés pour suivre et servir la cour lorsqu'elle se déplaçait ¹⁷.

Dans plusieurs corporations, les maîtres se partageaient une foule de titres et de fonctions. Chez les tissutiers-rubaniers, par exemple, qui comptaient en 1680 environ 146 maîtres, ceux-ci se subdivisaient ainsi :

Anciens de jurande ¹⁸	31
Maîtres de confrérie ¹⁹	4
Anciens de confrérie.....	23
Bâtonniers ²⁰	1
Anciens bâtonniers.....	4
Anciens maîtres ²¹	25
Modernes.....	23
Jeunes.....	25
Religionnaires ²²	10
Total.....	146

Chez les cordonniers, l'administration, très compliquée, admettait au moins 24 dignitaires, c'étaient :

Un *doyen*.

Un *syndic*, élu pour un an, et une seule fois rééligible.

Deux *maîtres des maîtres*, appelés aussi *visiteurs des visiteurs*, choisis parmi les plus anciens maîtres ayant été jurés. Véritables administrateurs de la communauté, ils la représentaient en justice et réglaient les différends qui s'élevaient entre les maîtres.

Deux *jurés du cuir tanné*, dits aussi *jurés du marteau*. Conjointement avec les jurés des tanneurs et des corroyeurs, ils appliquaient une marque spéciale sur les cuirs apportés à la halle et trouvés de bonne qualité.

Deux *jurés de la chambre*, plus spécialement occupés de la comptabilité.

Quatre *jurés de la visitation royale*, qui devaient, tous les trois mois, faire une visite générale des boutiques.

Douze *petits jurés*, chargés de visites moins minutieuses, d'inspecter les boutiques des save-tiers et de surveiller les chambrelans.

La communauté entretenait encore à la halle :

Un *clerc*.

Trois *lotisseurs*.

Trois *gardiens*.

Cette organisation subsistait intacte à la fin du dix-huitième siècle.

Maître général des monnaies. Voy. **Général des monnaies**.

Maître de musique. Voy. **Musique**.

Maître de l'œuvre. Voy. **Architectes**.

Maître général des œuvres de maçonnerie du roi. Voy. **Maître des maçons**.

Maître particulier des monnaies. Ils étaient nommés par le maître général des monnaies et prenaient rang au-dessous des juges-gardes. Chaque hôtel en comptait deux, un pour le monnayage de l'or et un pour le monnayage de l'argent. Industriels et agents comptables, ils étaient les vrais entrepreneurs de la fabrication. Ils recevaient des changeurs, des marchands de métaux précieux les matières d'or et d'argent, et ils les livraient aux ouvriers de l'hôtel. Ils remboursaient ensuite les marchands au moyen des espèces frappées, et se couvraient des frais de fabrication en en prélevant le montant.

Voy. **Monnaie**.

Maître des pêcheurs. Au treizième siècle, ce nom appartenait à la famille Du Bois, qui possédait, à titre héréditaire, sur la corporation des pêcheurs en l'eau du roi le droit de justice et une partie des revenus. Ces privilèges lui avaient été accordés par Philippe-Auguste, et vers 1268 ils étaient échus au sieur Guérin Du Bois. Nul, dit le *Livre des*

¹ Voy. l'art. Apprentissage.

² Voy. l'art. Compagnonnage.

³ Voy. l'art. Aspirant à la maîtrise.

⁴ Voy. l'art. Chef-d'œuvre et expérience.

⁵ Voy. l'art. Fils de maître.

⁶ Voy. l'art. Maîtrise (Lettres de).

⁷ Voy. l'art. Trinité (Maîtres de la).

⁸ Voy. l'art. Hôpital général (Maîtres de l').

⁹ Voy. l'art. Miséricorde (Maîtres de l'hôpital de la).

¹⁰ Voy. l'art. Gobelins (Maîtres de la manufacture des).

¹¹ Voy. l'art. Savonnerie (Manufacture de la).

¹² Voy. l'art. Maître de la galerie du Louvre.

¹³ Voy. l'art. Charité (Hôpital de la).

¹⁴ Voy. l'art. Petites-Maisons.

¹⁵ Voy. les art. Maîtrises (Lettres de et Vente de), et Qualité (Maîtres sans).

¹⁶ Voy. l'art. Privilégiés (Lieux).

¹⁷ Voy. l'art. Suivant la cour (Maîtres).

¹⁸ Voy. l'art. Anciens et Jurés.

¹⁹ Voy. l'art. Confréries.

²⁰ Voy. l'art. Bâtonniers.

²¹ Voy. l'art. Anciens, jeunes, modernes.

²² Voy. l'art. Édit de Nantes.

métiers, « ne puet peeschier en l'iaue le Roy se il n'achate l'iaue de Guérin Du Bois, à cui ancisseur ¹ le roi Phelippe le dona en éritage ; et le vent cil Guérin à l'un plus et à l'autre mains, si come il li semble bon ». Il lui était cependant interdit de vendre la maîtrise plus de 5 sous ; le concessionnaire ne gardait même pour lui que 4 sous, et remettait 1 sou au percepteur de l'impôt, « à celui qui cele coustume ² garde pour le Roi ». Guérin touchait, en outre, de chaque pêcheur cinq oboles par an, et trois deniers tous les trois ans ³.

Voy. **Concessions de métiers et Pêcheurs.**

Maître de la pelle. Même sens qu'enfournneur.

Maître de pension. Les premiers collèges étaient moins des établissements d'instruction que des asiles où de pauvres écoliers trouvaient le vivre et le couvert. Le principal les conduisait aux leçons que donnaient, dans leur propre demeure, des maîtres ès arts autorisés par l'université. Le mot *bourse* représentait la dépense occasionnée par un élève. Quand un fondateur déclare que la maison est créée pour tant de bourses, il veut dire qu'il lui assure les revenus indispensables à l'entretien d'un nombre égal d'écoliers.

Les leçons dont je viens de parler étaient publiques et suivies par un grand nombre d'externes logés dans leur famille. Quelques parents, soit qu'ils dussent quitter Paris, soit qu'ils fussent impuissants à réprimer l'indiscipline de leur enfant, proposèrent au principal de lui verser chaque année la valeur d'une bourse, s'il voulait se charger du petit turbulent, le loger, le nourrir, l'instruire dans le collège avec les boursiers. Ces nouveaux venus, payant pension, reçurent le nom de *pensionnaires*.

Ce n'est pas tout. Vers la fin du quatorzième siècle, époque où les fondations de collèges devenaient rares, des industriels avisés avaient eu l'idée de créer des établissements du même genre. Ils ouvrirent des pensionnats, alors appelés *pédagogies*, où furent reçus et entretenus à prix d'argent les écoliers qui n'avaient pas la jouissance d'une bourse dans un collège. Mieux valait pour eux, assurément, être remis par leur famille aux mains d'un de ces pédagogues que d'aller chercher un gîte dans quelque mauvaise chambre garnie du quartier. Toutefois, ces petits établissements ne jouirent jamais de la faveur qui entourait les collèges. Jean Gerson blâme les pédagogues de son temps, qu'il accuse d'ignorance ⁴, de négligence et d'immoralité. Ils ne punissaient pas leurs élèves, de peur de les perdre. Ils ne les formaient point à la piété. Leurs pensionnaires se conduisaient très mal à l'église, troublaient, interrompaient même le

prédicateur par leurs moqueries, leur turbulence et leurs chuchotements ¹. Le cardinal d'Estouteville, réformateur de l'Université, ne ménage pas davantage les pédagogues ². Il leur défend d'aller courir les hôtels et les tavernes pour y recruter des élèves, veut qu'ils cessent de spéculer sur leur nourriture, entend que celle-ci soit toujours convenable et saine ³.

Quelque défectueuses qu'elles fussent, les pédagogies arrachaient du moins les écoliers aux dangers d'une trop grande liberté. La Faculté des Arts s'efforça donc de perfectionner ces établissements, de les multiplier et d'y rendre l'instruction de plus en plus complète, en sorte que peu à peu son enseignement presque tout entier se trouva transporté dans les collèges et dans les pédagogies devenues *pensionnats*. On en comptait 23 en 1759 et 40 en 1779. On pouvait y faire toutes ses classes. Le prix de la pension, qui était de 350 à 500 livres en 1759, monta jusqu'à 1.200 livres en 1777.

Les maîtres de pension devaient posséder le diplôme de maître ès arts. Avant d'entrer en fonctions, ils prêtaient, entre les mains du recteur, le serment de rester soumis à l'Université et à ses statuts. Ils prononçaient ensuite, au collège Louis-le-Grand, un discours latin sur un sujet à leur choix ⁴.

À la fin du dix-huitième siècle, les pensions le plus en vogue étaient celles de MM. Chompré, rue Saint-Jacques, et Monchablon, rue de l'Arbalète. Pas plus qu'aujourd'hui, eux et leurs collègues ne dédaignaient la réclame et je recueille les suivantes dans un ouvrage publié en 1777 ⁵ :

« BRUNETAUD, près la barrière de Sève ⁶. Tient une des plus considérables pensions de jeunes gens de qualité, en uniforme, maison en très bon air, avec une cour et vaste jardin. On y réunit tous les maîtres qui font partie d'une éducation brillante et distinguée. Prix 1.000 à 1.200 livres.

COCHOIS, barrière du Trône: Pension considérable, de 5 à 600 élèves, en très bon air, avec cour et vaste jardin. Ses élèves, qui ont remporté la majeure partie des prix de l'Université, font un exercice public, à la fin de chaque année, en présence des parents et amis, qui y sont invités, après lequel on distribue des prix particuliers à ceux qui s'y sont le plus distingués.

GUICHARD, rue des Postes. Pension de 1.000 à 1.200 livres. On y réunit tous les maîtres de langues et de talents agréables qui font partie d'une éducation distinguée.

LEGROS, petite rue Taranne. Pension considérable, avec jardin. Il conduit ses élèves au collège d'Harcourt.

¹ A l'ancêtre de qui.

² Au treizième siècle, ce mot est souvent pris dans le sens d'impôt, de redevance.

³ Livre des métiers, titre XCIX.

⁴ « Cæca ignorantia ».

¹ « Sibilationibus, gestibus et obmurmurationibus ». Lettre écrite vers 1400. Dans les *Opera*, t. I, p. 110.

² En 1452.

³ Duboulay, *Historia Universitatis*, t. V, p. 572.

⁴ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. IV, p. 6.

⁵ *Almanach Dauphin*.

⁶ De Sèvres.

ROLAND, rue Culture Sainte-Catherine. Célèbre maître à écrire, prend pensionnaires de 4 à 500 livres.

ROLIN, rue Saint-Dominique. Pension très considérable, avec uniforme. A prix modique.

Voy. **Maîtresses de pension.**

Maître des ponts. C'est sous ce nom que les anciens *avaleurs de nefs* sont désignés dans la grande ordonnance de février 1415¹. Aux termes de cette ordonnance ils étaient nommés par le prévôt des marchands, qui devait choisir pour remplir cette charge « homme qui par information deuëment faite sera trouvé estre de bonne vie, renommée et honneste conversation, sans aucun blâme ou reproche, et habile, suffisant et idoine pour iceluy office exercer ». Le nouveau maître des ponts prêtait ensuite serment « que bien loyaument et diligemment il exercera iceluy office en sa personne », puis il était mis en possession de sa charge par un sergent de la prévôté, qui avait « pour ce faire deux sols parisis ». Le salaire des maîtres des ponts était réglé suivant le poids des bateaux. Chacun d'eux devait posséder une barque appelée *flette*, « bien équipée et bien garnie de huit avirons ».

Sur la haute Seine, les maîtres des ponts prenaient le nom de *chableurs*.

L'ordonnance de décembre 1672² enjoint aux *maîtres des ponts*, *chableurs* et *maîtres des pertuis* « de faire résidence sur les lieux, de travailler en personne, et d'avoir à cet effet flettes, cordes et autres équipages nécessaires pour passer les bateaux sous les ponts avec la diligence requise.... Défenses à tous marchands ou voituriers, sous quelque prétexte que ce soit, de passer eux memes les bateaux sous les ponts où il y a des maîtres établis ».

Le mot *pertuis* désignait les passages étroits et difficiles constitués soit par une écluse, soit par des batardeaux.

Les maîtres des ponts se sont perpétués de siècle en siècle. Leurs descendants plus ou moins directs ont exercé les mêmes fonctions jusqu'à nos jours, jusqu'à la canalisation toute récente du bras gauche de la Seine, entre la pointe de la Cité et le Pont-Neuf. Le passage devint dès lors sans danger, et les maîtres des ponts prirent le nom d'*éclusiers*.

Voy. **Aides** et **Avaleurs de nefs.**

Maître des postes. Voy. **Postes.**

Maître de quai. Voy. **Debâcleurs.**

Maître sans qualité. Voy. **Qualité.**

Maître queu. Voy. **Cuisiniers** et **Traiteurs.**

Maître des salles. Fonctionnaire de l'Opéra. Le maître des salles était adjoint au maître de ballet et placé sous ses ordres. Le

règlement du 19 novembre 1714 détermine ainsi ses fonctions : « Il sera obligé de se trouver, au moins trois fois par semaine, à neuf heures du matin, dans une salle du magasin, pour y enseigner la danse aux danseuses et chanteuses qui auront ordre de s'y trouver. A quoi le maître de ballet tiendra la main et sera présent le plus souvent qu'il pourra⁴ ».

Voy. **Théâtre.**

Maître des savetiers. Titre qui appartient aux écuyers du roi. Dans les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Etienne Boileau, les savetiers déclarent que nul d'entre eux ne peut s'établir à Paris « se il n'achate le mestier du roy ; et le vend cil² qui y est establi de par les esquiers le Roy, as quex³ li Roys l'a donné⁴ ». Ils ne devaient exiger plus de 12 deniers, mais l'on versait encore à leur mandataire 2 deniers qui servaient à payer les frais d'un repas que l'acheteur offrait au vendeur et aux témoins de l'acte : « et ii den. au vin que cil boivent qui sont au vendre et à l'achater⁵ ».

Voy. **Concessions de métiers.**

Maître des selliers. Titre qui appartenait au grand chambellan de France et au connétable.

Voy. **Maître des cordonniers** et **Connétable.**

Maître Soubise (ENFANTS DE). Voy. **Enfants.**

Maître des sueurs. Ce titre appartient successivement à trois familles.

En 1160, Louis VII avait cédé à une femme nommée Thece La Cohe la propriété héréditaire des cinq métiers suivants :

- | | |
|------------------|-----------------|
| I. Tanneurs. | IV. Mégissiers. |
| II. Baudroyeurs. | V. Boursiers. |
| III. Sueurs. | |

Le roi déclarait en même temps Thece La Cohe indépendante du voyer et du prévôt, l'autorisait à ne comparaître en justice que devant la personne royale.

L'acte de donation, le seul de cette nature qui nous ait été conservé⁶, débute ainsi :

« Ego Ludovicus, Dei gratia Francorum rex, universis presentes literas inspecturis salutem.

Noveritis quod nos dedimus et concessimus ex nunc in posterum Thecie, uxori Yvoni La Cohe et ejus heredibus, magisterium tanatorum, baudreorum, sutorum, mesgeicorum et bursiorum, in villa nostra Parisiensi, cum toto jure ipsius magisterii quod habebamus et habere poteramus, et precipue dominium excubarium dicte ville, cum omnibus pertinentibus ad eadem... Neque pro

¹ Article XXIX.

² Celui, le mandataire.

³ Les écuyers du roi, à qui.

⁴ Livre des métiers, titre LXXXVI.

⁵ Article 2.

⁶ Encore n'est-ce qu'un vidimus.

¹ Chapitre XXXV.

² Chapitre IV.

preposito sive viario, neque pro alio se justiciabunt nisi pro corpore regis...

Actum Parisius, anno Domini M^o C^o LX^o, regni nostri xxiii^o... Data per manum Hugonis cancellarii¹ ».

En 1287, les cinq métiers concédés à Thece La Cohe appartenaient à la famille Marceau Le Maistre².

Au quatorzième siècle, ils avaient passé dans celle des Chauffecire, qui les conserva assez longtemps pour que ce nom servit encore à les désigner deux cents ans plus tard. M. Fagniez³ a, en effet, trouvé la note suivante dans un manuscrit du seizième siècle : « Nota que le mestier de chauffecire contient cinq parties, c'est assavoir taneurs, bauldroyeurs, bourciers, mégissiers et sueurs ». Depuis bien des années, d'ailleurs, l'autorité des Chauffecire avait cessé ; car dans les statuts accordés aux mégissiers en mai 1407, je lis que la maîtrise s'achète 6 livres parisis, dont 3 reviennent au roi et 3 à la confrérie de la corporation⁴.

Voy. **Concessions de métiers** et **Sueurs**.

Maître des tisserands. Voy. **Drapiers**.

Maître-valet. « Dans les propriétés de campagne, il y a souvent un maître-valet pour commander aux autres, veiller à ce qu'ils s'acquittent tous bien de leur devoir, et que les charretiers aient bien soin de panser leurs chevaux. C'est à lui à les employer aux champs, au bois, au labourage ; à faire faire et recueillir les moissons dans le temps ; faire faire les foins, et avoir soin des prairies ; bien faire fumer les terres qui se peuvent fumer avant que de les labourer, leur donner après toutes les façons nécessaires ; bien faire semer les blés, et que chacun ne manque de rien suivant son espèce.

Il faut aussi, qu'au lieu ou en l'absence du concierge, il ait soin du colombier, qu'il prenne garde qu'il n'y entre ni rats, ni belettes, ni autres bêtes puantes qui mangent les œufs et les pigeonneaux, et épouvantent les pigeons, car c'est souvent ce qui ruine le colombier⁵ ».

Maître de la volerie du cabinet. Charge que Louis XIII créa pour Albert de Luynes. Ce favori, fils naturel d'un chanoine d'Avignon nommé Aubert⁶, dut sa fortune à l'habileté qu'il montra dans l'art de dresser les

pies-grièches, volatiles méchants et hargneux, moitié passereaux, moitié oiseaux de proie, que les Valois, François I^{er} et Charles IX entre autres, avaient en haute estime. Luynes fut fait ensuite grand fauconnier, et un jour vint où l'on put voir ce compteur de pies-grièches ceindre l'épée de connétable, la plus haute dignité militaire qui existât en France.

Maîtresses de pension. Qualification relativement récente. Avant la Révolution, les filles étaient instruites, soit dans les écoles conventuelles, où elles apprenaient la lecture, l'écriture et les travaux à l'aiguille ; soit dans les couvents. Ces derniers les recevaient dès l'âge de huit à dix ans, et on leur enseignait la lecture, l'écriture, le calcul, la musique, clavecin ou harpe, le chant, quelques travaux à l'aiguille, un peu d'histoire et de géographie. En général, elles ne quittaient le couvent qu'à l'âge où elles devaient faire leur entrée dans le monde. Depuis ce moment jusqu'à celui de leur mariage, elles apprenaient à la maison paternelle la danse, un peu de dessin, la tapisserie, la broderie, parfois l'art de fabriquer les fleurs artificielles, etc.

Les écoles conventuelles étaient au nombre de dix-sept, savoir :

Les dames de la Croix, rue de Charonne.

Les filles de la Croix, au faubourg Saint-Marcel.

Les filles de la Croix, près Saint-Gervais.

Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, au faubourg Saint-Marcel.

Les filles de la Trinité, rue de Reuilly.

Les religieuses de l'Enfant-Jésus, rue Saint-Maur.

Les filles de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique.

Les dames de Sainte-Agnès, près de Saint-Eustache.

Les filles de Sainte-Marguerite, au faubourg Saint-Antoine.

Les filles de l'Union-Chrétienne, rue Saint-Denis.

Les filles de l'Instruction-Chrétienne, près de Saint-Sulpice.

Les filles de Sainte-Anne, près de Saint-Roch.

L'Hôpital de N.-D. de Miséricorde, au faubourg Saint-Marcel.

Les orphelines du Saint-Nom de Jésus, rue des Postes.

Les filles pénitentes du Sauveur, rue de Vendôme, au Marais.

Les filles pénitentes de Sainte-Valère, près des Invalides.

Les filles du Bon-Pasteur, rue du Cherche-Midi.

Ces écoles étaient gratuites, tandis que l'on exigeait dans les couvents une pension qui variait entre 250 et 1.100 livres. Voici la liste de ceux qui étaient le plus en vogue vers la fin du dix-huitième siècle :

Abbaye de Saint-Antoine, faubourg Saint-Antoine. Recevait seulement 21 pensionnaires.

¹ Cette chartre a été publiée pour la première fois par Brussel, dans son *Usage général des fiefs* (t. I, p. 536). M. A. Luchaire en a donné un autre texte, d'après le manuscrit 24,069 de la Bibliothèque nationale. (Voy. son *Histoire des institutions monarchiques*, t. II, p. 326.) Un texte reproduit par M. R. de Lespinasse, dans ses *Corporations de Paris* (t. III, p. 307) ne diffère guère de ce dernier.

² L. Delisle, *Restitution d'un volume des Olim*, n° 637. Voy. aussi G.-B. Depping. *Ordonn. relatives aux métiers*, p. 426.

³ *Études sur l'industrie*, p. 143.

⁴ *Ordonn. royales*, t. IX, p. 212.

⁵ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. II, chap. 4.

⁶ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. I, p. 398.

Prix de la pension : 4 à 500 livres. Le blanchissage de fin était à la charge des parents.

Dames de Bon-Secours, rue de Charonne. 5 à 600 livres, et 40 livres une fois payées pour le lit.

Abbaye de Port-Royal, faubourg Saint-Jacques. 5 à 600 livres.

Cordelières, rue de Lourcine. 3 à 400 livres. La famille fournissait le lit, le trousseau, etc.

Abbaye de Pantemont, rue de Grenelle. 6 à 800 livres.

Abbaye au Bois, rue de Sèvres. 5 à 600 livres.

Saint-Magloire, rue Saint-Denis. 350 à 500 livres.

Dames de l'Assomption, rue Saint-Honoré. 5 à 600 livres.

Chanoinesses de Saint-Augustin, rue de Picpus. 350 à 400 livres. La famille fournissait le lit, la commode et le couvert.

La Madeleine de Trainel, rue de Charonne. 5 à 600 livres. Le blanchissage de fin à la charge des parents.

Dames anglaises, rue de Charenton. 6 à 800 livres. Recevaient des catholiques et des protestants.

Filles-Dieu, rue Saint-Denis. 4 à 500 livres.

Bénédictines du Saint-Sacrement, rue Cassette. 4 à 800 livres, et 300 livres de plus pour les enfants qui voulaient avoir à leur service une « fille de chambre ».

Bénédictines de la rue du Cherche-Midi. 5 à 600 livres.

Bénédictines du Saint-Sacrement, rue Saint-Louis, au Marais. 4 à 500 livres.

Bénédictines de la Présentation, rue des Postes. 4 à 500 livres. Mais les parents payaient en outre le mobilier, l'éclairage, le chauffage et le blanchissage.

Bénédictines de La Ville-l'Évêque, à l'entrée du faubourg Saint-Honoré. 4 à 500 livres.

Franciscaines de la Conception, rue Saint-Honoré. 4 à 500 livres. La famille payait en outre l'éclairage et le chauffage.

Bénédictines du Calvaire, rue de Vaugirard. 4 à 500 livres. La famille payait en outre l'éclairage et le chauffage.

Bénédictines du Calvaire, rue Saint-Louis, au Marais. 5 à 600 livres.

Dominicaines de la Croix, rue de Charonne. 300 livres sans vin, 4 à 500 livres avec le vin. Les parents fournissaient en outre le lit et le trousseau.

Jacobines de la rue des Filles-Saint-Thomas. 5 à 600 livres.

Augustines anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor. 5 à 600 livres.

Dames de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine. 5 à 600 livres.

Dominicaines de Saint-Michel, rue des Postes. 4 à 600 livres.

Dames Sainte-Marie de la Visitation, rue du Bac. 5 à 600 livres.

Dames de la Visitation, rue Saint-Jacques. 500 livres.

Franciscaines de Sainte-Élisabeth, rue du Temple. 4 à 500 livres.

Dames de Sainte-Aure, rue Neuve-Sainte-Geneviève. 3 à 400 livres. Il fallait fournir en outre deux paires de draps, six serviettes, et 10 livres pour le lit.

Filles de Sainte-Geneviève, près Saint-Étienne du Mont. 250 à 300 livres, plus 12 livres pour le lit. La maison acceptait des demi-pensionnaires à 120 livres.

Filles de la Trinité, rue de Reuilly. 300 livres pour les filles de 6 à 10 ans, 400 livres pour les filles de 10 à 15 ans.

Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, rue Neuve-Saint-Étienne. 3 à 400 livres.

Filles de l'Instruction, rue du Pot de fer. 4 à 500 livres, plus 20 livres pour le lit.

Ursulines, rue Saint-Jacques. 4 à 500 livres, plus 100 livres pour l'entretien.

Nouvelles catholiques, rue Sainte-Anne. 200 livres.

Récollettes de la rue du Bac. 3 à 400 livres.

Filles de la Providence, rue de l'Arbalète. 3 à 400 livres.

Dames Annonciades de Popincourt. 3 à 400 livres. La famille devait en outre fournir le mobilier.

Filles de l'Union-Chrétienne, rue Saint-Denis. 4 à 500 livres.

Filles de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique. 3 à 400 livres, plus 24 livres pour le lit.

Filles de la Croix, rue Saint-Antoine. 3 à 400 livres. Pour la demi-pension, 150 livres.

Filles de la Croix Saint-Gervais, rue des Barres. 4 à 500 livres.

Dames de Sainte-Agnès, rue Plâtrière. 360 livres sans vin, 4 à 500 livres avec le vin.

Maîtrise (LETTRES DE). Elles émanaient soit des corporations, qui les accordaient après accomplissement des formalités requises ¹; soit du roi, qui les vendait et parfois même les donnait ². Voici la formule employée dans chacun de ces cas :

LETTRE DE MAITRISE

DÉLIVRÉE PAR UNE CORPORATION ³.

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Louis Séguier, Chevallier, Baron de Saint-Brisson, Seigneur des Ruaults et de Saint-Firmin, Conseiller du Roy notre Sire, Gentilhomme ordinaire de sa chambre et Garde de la prévosté de Paris, Salut.

Sçavoir faisons que ce jourd'huy, datte des présentes, au rapport de Maistre Louis Barbedor, procureur syndic de la communauté des maîtres experts et jurez escrivains de ceste ville de Paris, et l'un des Anciens maîtres d'icelle, assisté de Nicolas le Doyen, Estienne Crespet, Michel Rossignol, Nicolas Boulton, Jacques le Mercier, Jean le Cocq, Claude Gaultier, Hubert François

¹ Voy. Aspirants à la maîtrise.

² Voy. Maîtrises (Vente de).

³ Original sur parchemin. Bibliothèque nationale, manuscrits français, n° 21,747, f° 119.

et Michel Bouilly, Anciens maîtres de la communauté, estans en ordre de liste ¹, JEAN PETRÉ a esté receu maistre escrivain expert et juré en ceste ville de Paris, pour de ladite maîtrise jouir et user plainement et paisiblement, tout ainsy que les Anciens maîtres de ladite communauté receus en icelle ville de Paris, après qu'il a fait et presté le serment ordinaire et accoustumé, en la présence et du consentement du procureur du Roy en la cour de céans, de bien et fidellement enseigner l'art de toutes les sortes d'écritures usitées en ce royaume et autres arts et sciences dont lesdits maîtres experts et jurez escrivains font profession, et de vacquer au fait des vérifications des écritures et signatures, suivant les arrests de la Cour de Parlement des xxii febvrier 1608 et vii septembre 1613, mesme de ne révéler ny divulguer aucun des secrets et artifices qui luy ont esté enseignez, et desquels il a fait preuve, expérience et démonstration par son examen général : à peyne d'estre privé dela maîtrise, conformément à l'arrest de règlement de ladite Cour du premier juillet 1630, et de garder et observer les statuts et ordonnances de ladite maîtrise jurée.

Et a ledit Petré écrit et signé au registre son acte de matricule, prestation de serment et réception à ladite maîtrise jurée, servant de minute à cesdites présentes demeurées pardevers ledit procureur du Roy.

En tesmoing de ce, nous avons fait mettre à ces présentes le scel de la dicte prévosté et vicomté de Paris.

Ce fut fait et donné par messire Michel Moreau, conseiller du Roy en ses conseilz d'estat et privé, lieutenant civil et prévost des marchands de ceste-dite ville de Paris, le vendredy vingt sixiesme novembre mil six cent trente deux.

Une formule beaucoup plus complète nous est fournie, au siècle suivant, par la corporation des merciers.

LETTRE DE MAITRISE

DÉLIVRÉE A UN FILS DE MAÎTRE
PAR UNE CORPORATION ².

Nous, maîtres et gouverneurs de la confrérie Monsieur S. Louis, jadis Roy de France, fondée en l'Église du S. Sépulchre de cette Ville de Paris, rue S. Denis, et gardes de la marchandise de mercerie, grosserie, de draps d'or, d'argent et soye, et joûaillerie en icelle Ville : Certifions avoir noblement ³ receu X, fils de maistre dudit estat, après qu'il nous a esté certifié de preud'hommie et estre François, suivant l'ordonnance ; par nous trouvé capable et expérimenté, et que les ordonnances dudit estat luy ont esté leuës ; lesquelles il a promis, comme aussi luy avons enjoint, garder, observer

et entretenir ponctuellement de n'y contrevenir, sans faire aucune manufacture préjudiciable aux privilèges dudit estat.

Portera honneur et révérence aux gardes tant du présent qu'à l'advenir, les advertira des abus et malversations qu'il sçaura estre faits contre ladite marchandise, tant par les marchands merciers que marchands forains, courtiers et autres quelconques, si-tost qu'il en pourra avoir connoissance.

Ne fera aucun acte de courtier de ladite marchandise.

Ne fera semblablement aucune société ny compagnie avec aucunes personnes, s'ils ne sont marchands merciers, receus maîtres et résidens en cetteditte Ville, dedans le Palais, dehors ou es faux-bourgs, et ne pourra tenir, ni autre pour luy, qu'une seule boutique, banc ou échope dudit estat esdits lieux.

Ne prendra aucun apprentif qui soit marié ny qui se puisse marier durant son apprentissage, qui sera de trois ans. Ne prendra qu'un seul apprentif, lequel il advertira qu'il ne pourra estre receu maistre audit corps, qu'il n'ait servy lès maîtres trois années après son dit apprentissage expiré.

Sera pareillement tenu qu'à chacun aprentif qu'il fera, de venir prendre au bureau, quinze jours après la datte du brevet, lettres pour le droict de service desdits aprentifs. Lesquels seront tous vrais François, et non autres, ce qui est très expressément défendu par nos statuts et ordonnances ; et s'il se veut servir d'aucuns estrangers, ne les pourra prendre que pour deux ans, afin qu'ils ne puissent acquérir le privilège, et dont ledit maistre sera tenu les advertir, pour n'estre abusez et trompez.

Ne contreportera ny ne fera contreporter aucunes marchandises dans la Ville, faux-bourgs, ny dans les hostelleries.

Gardera les commandemens de Dieu et ceux de l'Église, sans exposer ny vendre aucunes marchandises les jours de dimanches et festes, sur les peines portées par les ordonnances.

Lequel nous a présentement payé la somme de cent sols pour le droict accoustumé, sans préjudice de vingts sols parisis pour le droict du Roy, lesquels luy avons enjoint payer incontinent et sans délai, ou à son receveur pour luy à ce commis et député par sa Majesté, ou par ses officiers au Chastelet de Paris, et en retirer certificat ou quittance.

A la charge aussi de faire et prester le serment, et se faire recevoir à Monsieur le Procureur du Roy dudit Chastelet, et de payer et continuer doresnavant par chacun an dix sols parisis à la dite confrérie et communauté, au jour et feste Monsieur S. Louis ou lors de la queste d'icelle.

Le tout cy-dessus, sur peine de perdre son droict au dit estat.

En tesmoin de ce, nous avons fait mettre à ces présentes le scel dudit estat et le seing de l'un de nous à ce commis, l'an mil six cens cinquante..... le jour d

¹ « Selon leur ordre de réception », disent les statuts.

² Feuille in-4°, sur parchemin, imprimée dans le sens de la longueur. Dans Bibliothèque nationale, manuscrit français n° 21,796, f° 133.

³ Voy. ci-dessous l'art. Peintres.

LETTRE DE MAITRISE

VENDUE PAR LE ROI ¹.

ANNE, par la grâce de Dieu reine de France et de Navarre, mère du Roy, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, Salut.

Le Roy, nostre très honoré sieur et fils, par son édit du mois de may mil six cens quarante trois, deuement vérifié, et pour les causes et considérations y contenues, auroit en faveur de son joyeux advènement à la couronne créé et érigé quatre maîtrises jurées de chacun art et mestier en toutes les villes et lieux de ce royaume, pays et terres de son obéissance, pour y estre par nous pourveu de telles personnes que nous voudrions choisir et eslire, ainsi qu'il a esté fait en semblable occasion.

A CES CAUSES, sçavoir faisons que, suivant le pouvoir à nous concédé, nous avons fait et établi, faisons et établissons par ces présentes nostre bien amé Nicolas Absire, maistre patenostrier, cornetier et faiseur de dez à Paris, pour ladite maîtrise exercer, et d'icelle jouir et user aux droits, privilèges et prérogatives, tout ainsi que les autres maîtres dudit mestier receus par chef-d'œuvre audit lieu, auquel il pourra tenir estaux, boutiques et ouvrouers sur rüe, en tel endroit que bon luy semblera, garnir d'outils, ustenciles et autres choses nécessaires pour l'exercice dudit mestier.

SI PRIONS, et en vertu de nostredit pouvoir mandons à... que dudit Absire, faisant profession de la religion catholique, apostolique et romaine, pris et receu le serment en tel cas requis et accoustumé, ils le fassent, souffrent et laissent jouir et user de ladite maîtrise pleinement et paisiblement, ensemble des droits et prérogatives d'icelle, mesme du pouvoir d'assister aux visitations et assemblées qui se feront au corps dudit mestier; pour entrer en son ordre à la jurande, tout ainsi que les autres maîtres dudit mestier receus par chef-d'œuvre, sans l'adstraire audit chef-d'œuvre, ni à aucune espreuve et expérience, payer aucuns festins, banquets, droits de confrairie et de boëttes ², ni faire autres frais accoustumez suivant les statuts dudit mestier, dont le Roy nostredit sieur et fils l'a relevé et dispensé par sondit édit, et sans aussy qu'il luy soit fait, mis ou donné, ni à sa veuve et enfans après son décès, aucun trouble ni empêchement par visites extraordinaires et ennuyeuses; lequel empêchement, si fait estoit, sera par nous levé et osté, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, procez et différends, pour lesquels la réception d'iceluy ne sera aucunement différée ni retardée: car tel est notre plaisir.

En tesmoing de quoy, nous avons fait mettre nostre scel à cesdites présentes.

Donné à Paris, le vingt-sixième jour de may mil six cens cinquante quatre.

LETTRE DE MAITRISE

ACCORDÉE PAR LE ROI ¹.

Sur la requête présentée au Roy étant en son conseil, par Jean Renault, contenant qu'ayant travaillé pendant plusieurs années, tant chez les maîtres limonadiers de la Ville de Paris qu'à servir dans les offices de plusieurs personnes de condition, il a appris parfaitement tout ce qui dépend de la profession de limonadier, dans laquelle il désireroit se faire recevoir. Mais comme il n'a point fait d'apprentissage, et que les jurez pourroient faire quelque difficulté de l'admettre, et que le suppliant est informé que les nommez Étienne Ollivier, François Gaumard, Remy le Clerc et Pasquier Gallois ont été reçus dans cette communauté en vertu des arrêts de Sa Majesté des 6 May, 27 Septembre 1732, et 13 Juin 1735, ainsi que cela s'est pratiqué dans plusieurs communautés, sans avoir fait aucun apprentissage, qui est le cas dans lequel ledit Renault se trouve, ce qui l'obligeoit d'avoir recours à S. M., et la supplioit très-humblement de lui faire la même grâce.

LE ROY étant en son conseil, ayant égard à la requête dudit Renault, a ordonné et ordonne qu'il sera reçu dans la communauté des maîtres limonadiers de Paris, nonobstant qu'il n'ait point fait d'apprentissage dans la Ville, dont Sa Majesté le dispense; dérogeant à cet effet à toutes les dispositions des statuts, arrêts et réglemens de ladite communauté à cet égard, sans toutesfois tirer à conséquence, en payant par ledit Renault la somme de mille livres pour la communauté et et trois cent cinquante livres pour les droits revenans aux jurez et Anciens maîtres de la communauté pour leur droit de présence, y compris la lettre de maîtrise, et en satisfaisant à toutes les autres formalitez prescrites par les statuts et réglemens de ladite communauté.

Fait au conseil d'État du Roy, Sa Majesté y étant, à Compiègne, le 22 août mil sept cent trente six.

Signé: PHELYPEAUX, avec paraphe.

Le vingtième jour d'août mil sept cent trente huit, à la requête du sieur Jean Renault, demeurant à Paris rue François, paroisse Saint-Sauveur, a été signifié et laissé la présente copie d'arrêt, aux fins y contenues, à la communauté des maîtres limonadiers de la Ville de Paris, en leur bureau, parlant au nommé en l'original, par nous huissier ordinaire du Roy en ses conseils.

Signé: MARON, avec paraphe.

Maîtrises (VENTE DE). A dater surtout du seizième siècle, on put devenir maître en vertu de la volonté royale, sans apprentissage, sans compagnonnage, sans chef-d'œuvre, sans expérience, sans remplir aucune des conditions de moralité et de capacité exigées par les statuts des corporations. Il suffisait de posséder l'argent

¹ Bibliothèque nationale, manuscrit français, n° 21,798, f° 64.

² On nommait *boîte* la caisse de la corporation.

¹ Pièce publiée à la suite des statuts des limonadiers, Paris, 1840, in-4°, p. 153.

nécessaire pour acheter au roi ce titre de maître que les ouvriers devaient conquérir au prix d'un si rude labeur poursuivi pendant de longues années.

En 1514, Louis XII accorda au duc de Valois, son gendre, le droit « de faire et créer ung maistre de chacun mestier par toutes les villes et cités du royaume¹ ».

L'exemple fut suivi, et tout événement devint pour les rois occasion de vendre des maîtrises à beaux deniers comptants. Avénements à la couronne, mariages, sacres, entrées dans les bonnes villes, naissances de Dauphin, majorités de princes du sang, couronnements et entrées des reines, des régents, etc., autant de prétextes pour créer ce que l'on nomma des *maîtres sans qualité*, et solder ainsi les frais de la cérémonie.

En juillet 1559, François II « voulant observer les solennitez qui par bonnes et louables coutumes ont cy devant esté gardées en cestuy royaume aux nouveaux advénemens des rois de France », croit devoir créer un maître de chaque métier dans toutes les villes, lieux, pays, terres et seigneuries soumis à ses lois, sans que ces maîtres « soient tenus faire aucun chef-d'œuvre, épreuve, expérience, ne examen² ».

Trois ans après, Charles IX ordonne une nouvelle création de maîtrises, en raison « des joyeuses entrées *qu'il a faites et a délibéré de faire* cy après par les bonnes villes » de son royaume. Il excepte seulement trois corporations, les barbiers-chirurgiens, les apothicaires et les orfèvres³.

Au mois de janvier 1580, Henri III, « afin de faire cognoistre partout l'aise et contentement » que lui cause le mariage de sa sœur Marguerite⁴, crée encore deux maîtres dans chaque métier⁵.

L'édit de 1581 crée trois maîtres dans chaque communauté. Fait remarquable pour l'époque, il invoque le principe de la concurrence, déclare que « l'abondance des artisans rend la marchandise à beaucoup meilleur prix ». La mesure eût pu être regardée comme sage, en effet, si l'organisation des communautés n'eût rendu toute concurrence impossible, et le roi le savait bien.

Le 26 décembre 1589, à l'occasion de son avènement à la couronne, Henri IV crée un maître de chaque métier dans toute la France et deux maîtres dans les villes où il fera son entrée⁶. En décembre 1600, il crée encore deux maîtres de chaque métier, afin, dit-il, de « décorer son mariage des mesmes et semblables solennitez » dont ses prédécesseurs ont usé⁷. La naissance de son « très-cher et très-ami fils le Dauphin » est un nouveau prétexte pour créer quatre maîtres de chaque métier⁸. Au mois d'avril 1607, autre création de deux maîtrises en chaque métier,

« par acte de perpétuelle mémoire de la joye et allégresse *qu'il a receue de la naissance de son second fils, le duc d'Orléans*¹ ». En mai 1608, nouvelle création de deux maîtrises dans chaque métier, à cause de la naissance du duc d'Anjou : « Entre les bénédictions, dit le roi, que Dieu par son infinie bonté nous a données et à tout ce royaume depuis notre advènement à la couronne, nous avons estimé l'une des plus grandes celle qu'il a faite de nous donner de la Roïne, nostre très-chère et très-amée compagne, plusieurs enfans qui seront un jour le vray et asseuré appuy de ceste couronne. Pourquoy, voulant garder et observer les louables coutumes qui ont toujours esté gardées aux naissances des Enfans de France².... ».

Mais, à force d'observer ces louables coutumes, et de doter les petits princes avec des maîtrises il ne se trouva plus personne pour acheter celles-ci. Les maîtres sans qualité étaient naturellement très mal vus dans les communautés, qui ne leur épargnaient ni les dégouts, ni les humiliations. Henri III avait bien, en 1585, eu l'heureuse idée d'ordonner que l'on n'admît plus aucun compagnon au chef-d'œuvre jusqu'à ce que toutes les maîtrises créées eussent été placées³; mais ce procédé radical n'obtint qu'un médiocre succès. De sorte que, au mois de juillet 1608, Henri IV fut forcé de reconnaître « que, par la malice d'aucuns de ses subjects, connivence de ses officiers ou des maistres et jurez des mestiers », il restait encore à vendre une foule de « vieilles lettres de maistrise, du tout surannées et prescrites », et dont quelques-unes remontaient jusqu'à l'année 1559. Il abolit donc toutes celles qui étaient antérieures à son avènement⁴.

Ce nettoyage effectué, les créations de maîtrises reprirent de plus belle, et aux États de 1614, les cahiers du Tiers demandèrent tous leur suppression⁵. Louis XIV n'en abusa pas trop. Pour ruiner les corporations, il avait trouvé un meilleur procédé dont je parlerai ailleurs⁶.

Louis XV, en novembre 1722, crée à l'occasion de son avènement et de son sacre, huit maîtrises dans chaque métier de Paris. C'était énorme. Mais le préambule de l'édit explique bien les bonnes intentions et le désintéressement du monarque : « Les lettres de maîtrises créées par les rois nos prédécesseurs ont toujours esté regardées comme un soulagement pour ceux de leurs sujets qui n'estoient pas en estat de se faire recevoir maistres, soit par défaut d'apprentissage, soit par rapport aux droits excessifs que les jurez vouloient exiger d'eux ». Il est très vrai que le roi donnait ses lettres presque pour rien, par la bonne raison que les acheteurs étaient rares. Aussi défend-il « de recevoir aucuns compagnons, soit apprentifs

¹ Les lettres patentes sont datées du 18 septembre.

² Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1085.

³ Fontanon, t. I, p. 1087.

⁴ Il avait eu lieu en 1572.

⁵ Fontanon, t. I, p. 1090.

⁶ Fontanon, t. I, p. 1101.

⁷ Fontanon, t. I, p. 1104.

⁸ Fontanon, t. I, p. 1105.

¹ Fontanon, t. I, p. 1109.

² Fontanon, t. I, p. 1110.

³ Fontanon, t. I, p. 1096.

⁴ *Déclaration du Roy, contenant révocation et cassation des lettres de maîtrises créées auparavant son advènement à la couronne*, 1608, in-8.

⁵ Voy. Fl. Rapine, *Histoire des États généraux de 1614*, p. 207.

⁶ Voy. ci-dessous l'art. Offices (Créations d').

ou fils de maître, par chef-d'œuvre ou autrement, qu'au préalable lesdites lettres de maîtrise aient été remplies, et les pourvus d'icelles mis en possession ». Cette interdiction se reproduit ensuite à peu près chaque année jusqu'en 1732. Même, en décembre 1729, un arrêt du Conseil d'État offre une prime aux acheteurs : il les dispense du service de la milice ¹.

Pour être juste envers tout le monde, il faut constater que le roi créait parfois des lettres de maîtrise gratuites. On en trouve un exemple dès le quatorzième siècle. Le 17 avril 1364, Charles V voulant reconnaître, sans bourse délier, les services que lui avait rendus un sieur Guillaume Haussecul, lui donna un étal à la boucherie du Grand-Châtelet. Le nombre des étaux était limité, c'est à peu près comme si, de nos jours, une charge d'agent de change était créée par décret en faveur d'un personnage très protégé. La corporation des bouchers protesta ; mais toute puissante qu'elle fût, elle dut accepter, non seulement Haussecul, mais ses descendants après lui. Louis XI, en août 1461, la força aussi d'admettre, dans les mêmes conditions, Richard de Montroussel : il veut pourtant que le prévôt de Paris vérifie si ledit sieur est « expert et suffisant pour exercer ledit mestier de maître bouchier ² ».

Les édits de 1625 et de 1628 accordèrent des lettres de maîtrise gratuites à tous les ouvriers qui auraient servi six ans dans les colonies. Souvent aussi, la reine, des membres de la famille royale, de hauts fonctionnaires imposaient un maître à une corporation, et celle-ci n'osait refuser de le recevoir. On lit, par exemple, dans les registres des merciers, à la date du 31 juillet 1688 : « La compagnie, pour obéir à l'ordre que Son Altesse Royale, Monsieur, frère unique du Roy, a fait l'honneur d'envoyer, signé de sa main, reçoit à la maîtrise François Lemoine, natif de Paris, quoiqu'il ne rapporte pas de brevet d'apprentissage... Cette décision, aussitôt prise, est portée à Saint-Cloud par le Bureau, qui reçoit les remerciements de Son Altesse Royale ³ ».

Nous savons que les communautés étaient peu à peu devenues des corps fermés, qu'on avait fini par n'y plus guère admettre à la maîtrise que des fils de patron ou des compagnons assez heureux pour pouvoir épouser une fille ou une veuve de maître. Les créations de maîtrises eussent donc constitué une mesure utile, si le roi ne les eût pas livrées au premier venu comme la plus vulgaire des marchandises. Les communautés les suppliaient de les autoriser à imposer au moins l'expérience aux acquéreurs de lettres, et il ne leur refusait jamais d'inscrire dans leurs statuts cette satisfaction toute platonique. Les États d'Orléans en 1560 ⁴ et Charles IX en 1565 ⁵ exigent des maîtres sans qualité le *chef-d'œuvre*. Mais quand

les lettres, décriées et cédées à vil prix, commencent à ne plus trouver d'acheteurs, tous les édits de création, même celui de 1581 ¹, dispensèrent de toute épreuve les maîtres sans qualité.

Les communautés les plus riches prirent le parti de s'entendre avec le fisc, et achetèrent en bloc, au rabais, afin de les anéantir, les lettres de maîtrise créées à leur préjudice. Mais c'était là faire le jeu du roi. Elles le comprirent, et offrirent de verser une forte somme en échange de l'engagement formel qu'elles seraient désormais et pour toujours dispensées de recevoir des maîtres sans qualité. Le roi accepta aussitôt, et dans les lettres patentes accordées à cette occasion, il se plaît à reconnaître « qu'il est bien raisonnable d'empêcher que dorénavant nuls ne se puissent faire admettre dudit art que ceux qui auront été réduits sous la discipline d'un apprentissage, d'un chef-d'œuvre conditionné, etc. ² »

Pour obtenir cette promesse,

Les vinaigriers payeront	18.000 livres
Les fripiers —	5.000 —
Les tailleurs —	5.000 —
Les chapeliers —	4.000 —
Les savetiers —	3.000 —
Les plumassiers —	700 —
Etc., etc., etc.	

Les tapissiers de haute lice étaient chargés de tendre chaque année, à l'occasion de la Fête-Dieu, devant les maisons des protestants qui refusaient de rendre cet hommage à la religion catholique ³. Cette tenture exigeait huit cents pièces de tapisseries, pour la location desquelles le roi avait promis de payer trois cents livres. Mais le roi ne payait pas, et en 1656 il était dû de ce chef à la communauté seize années d'arrérages, soit seize cents écus. En donnant quittance de cette somme, elle obtint de ne plus recevoir de maîtres sans qualité. Les maîtres promettaient en outre de continuer gratuitement leurs services.

Lorsque le roi daignait accorder une exemption de ce genre, il prenait, vis-à-vis de la communauté favorisée, un engagement solennel pour lui et pour ses successeurs ⁴. Mais ceux-ci ne l'entendaient pas de la sorte, et leur premier soin, en montant sur le trône, était d'exiger que chaque corporation fit renouveler, moyennant finance, le privilège qu'elle avait déjà payé si cher. Les horlogers, par exemple, qui l'avaient obtenu de Louis XIV (1652), ayant négligé de remplir cette formalité à l'avènement de Louis XV, virent alors créer chez eux vingt-huit lettres de maîtrise ⁵.

C'était peu encourageant pour les corporations

¹ Article 11.

² Bibliothèque nationale, manuscrit français n° 21,795, f° 192.

³ L'édit de Nantes les en avait dispensés. Ils devaient pourtant souffrir que l'autorité royale fit tendre en leur lieu et place, mais non à leurs frais. Voy. l'article 4 des *articles secrets* de l'édit de Nantes.

⁴ Bibliothèque nationale, manuscrit français n° 21,799, pièce n° 193.

⁵ Voy. Cl. Raillard, *Extraits des principaux articles des statuts des maîtres horlogers de Paris*, p. 26.

¹ Sur tout ceci, voy. à la Bibliothèque nationale le manuscrit français 21,792, f°s 27 et suiv.

² *Ordonnances royales*, t. XV, p. 8.

³ Saint-Joanny, *Registres des délibérations des merciers*, p. 104 et 167.

⁴ Article 98.

⁵ Préambule.

qui eussent été tentées de suivre leur exemple. Et, de fait, vers la fin du dix-septième siècle, la royauté vit bien que la spéculation sur les lettres de maîtrise ne valait plus rien. Comme j'en ai dit, Louis XIV eut la gloire d'en inventer une autre, qui ruina définitivement toute les communautés et faillit anéantir le commerce de la France.

*

Voy. **Maitrise (Lettres de)**. — **Offices (Création d')**. — **Qualité (Maitre sans)**.

Male tache (CRIEURS DE). Voy. **Dégraisseurs**.

Maliers. Faiseurs de malles. Voy. **Malletiers**.

Malletiers. Fabricants de malles. Les malles du moyen âge ressemblaient à des ballots fermés par des courroies ¹. C'est ainsi qu'on voit mentionnées, dans les comptes de Geoffroi de Fleuri pour 1316 « deux aunes de drap vert, pour faire malles ². La malle se distinguait donc du bahut qui, après avoir été seulement l'enveloppe de la malle, avait fini par devenir un coffre, soit de bois, soit de cuir. Il est probable que l'on disposait souvent ces ballots soi-même, car la *Taille de 1300* et celle de 1313 citent seulement un *malier*. Quand la malle et le bahut, cessant d'être faits l'un pour l'autre, se furent confondus, les malletiers ne formèrent plus qu'un seul corps d'état avec les bahutiers et les coffretiers.

Au moyen âge, on nommait souvent *cheval malier* celui qui portait les malles, les bagages. Notre sac de nuit existait déjà, il était dit *bouge* ou *boulge*.

Voy. **Bahutiers, Sommiers et Voyage (Articles de)**.

Maltôtiers. Voy. **Patachons**.

Manches (FAISEURS DE). Voy. **Couteliers**.

Manchonnières. Ouvriers employés dans la fabrication des verres à vitres.

Manchons (FOIRE AUX). Voy. **Temple (Foire du)**.

Mandeliers et Mandriers. Noms qui désignaient une des classes de la corporation des vanniers.

Manicle. Voy. **Manique**.

Manieurs. Ouvriers des ports. Ils remuaient à la pelle, pour en chasser l'humidité, les blés qui étaient destinés à séjourner quelque temps dans les ports.

Les manieurs appartenaient à la classe des gagne-deniers.

Manique (HOMMES DE LA). Nom donné, par dérision, aux ouvriers de plusieurs métiers et spécialement aux savetiers. La manique est une sorte de gant, destiné à protéger la main contre l'action du fil, quand la couture exige une forte tension.

On trouve aussi *manicle*.

Manceuvres. « Ce sont ceux qui servent les compagnons maçons, pour gâcher le plâtre, nettoyer les règles et calibres, et apporter sur l'échafaud les moilons et autres choses nécessaires pour bâtir ¹ ».

On les appelle aussi *servants*.

Manceuvres-carriers. « Gens de journée qui font tourner les roues dont on se sert pour tirer les pierres du fond des carrières, en montant le long de l'échellier de ces roues, c'est-à-dire des chevilles qu'elles ont des deux côtés » ².

Manceuvriers. « Compagnons, artisans, hommes de peine et de journée, qui gagnent leur vie en travaillant de la main. On les confond quelquefois avec les crocheteurs, forts, et gagne-deniers, quoiqu'il y ait quelque différence ³ ».

On écrit aussi *manouvriers*.

Manouvriers. Voy. **Manceuvriers**.

Manteaux de cheminée (FAISEURS DE). Titre qui appartenait à la corporation des marbriers.

Manufacturiers. Jusqu'au début du dix-neuvième siècle, le mot *fabricant* conserva un sens très restreint, et celui de *manufacturier* était pris, au contraire, dans le sens que nous donnons aujourd'hui au mot *fabricant*. Pour Savary ⁴, une manufacture est un « lieu où l'on assemble plusieurs ouvriers ou artisans pour travailler à une même espèce d'ouvrages, ou à fabriquer de la marchandise de même sorte ; ce lieu se nomme aussi Lieu de fabrique... On appelle manufacturier celui qui fait agir tous les artisans qui travaillent dans la manufacture. Ces artisans se nomment aussi quelquefois manufacturiers, mais on les appelle plus ordinairement ouvriers-fabriquants ».

Voy. **Fabricants**.

Maquignons. On nomme ainsi « ceux qui achètent des chevaux ruinés et défectueux, qui les rétablissent et qui en couvrent les défauts, pour les vendre plus cher qu'ils ne leur ont coûté ⁵ ». Tallemant des Réaux parlant d'un maquignon, dit que c'était « une espèce d'escroc et de troqueur de chevaux ⁶ ».

La plupart des « finesses et tromperies des maquignons » sont dévoilées dans *Le parfait cocher*, édition de 1744, p. 227.

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 45.

² Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 626.

³ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 627.

⁴ *Dictionnaire* (1723), t. II, p. 628 et 632.

⁵ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 638.

⁶ *Historiettes*, t. III, p. 133.

¹ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. I, p. 190.

² Douët-d'Arcq. *Comptes de l'argenterie*, p. 29.

A Paris, écrit l'abbé Jaubert, « on confond presque toujours les maquignons avec les marchands de chevaux, quoiqu'il y ait bien de la différence. Le nom de marchand suppose de la bonne foi dans le commerce ; celui de maquignon, au contraire, semble avertir qu'il faut se défier de ceux à qui on le donne ou plutôt de ceux qui le méritent ¹ ».

Je rappelle que le vieux mot français *maquignonnerie* était synonyme de tromperie, imposture.

Voy. **Chevaux (Marchands de)**.

Marachaux. Voy. **Maréchaux**.

Maragers. Voy. **Maraîchers**.

Maraîchers. « Jardiniers qui, dans les grandes villes, s'attachent à la culture des plantes potagères. C'est dans les lieux les plus bas et les plus humides des environs des villes que ces sortes de jardiniers établissent leurs jardins, et c'est ce qui fait donner à ces jardins le nom de marais. Il est défendu aux maraîchers de Paris de se servir des boues récentes de cette ville, ainsi que des immondices, des gadoues et de la fiente de pourceau pour fumer leurs marais ² ».

Cette prescription resta toujours inefficace. Lorsque les bêtes crevées, les tripailles, les matières fécales étaient arrivées à Montfaucon, les cultivateurs des environs s'en emparaient. Une ordonnance du 1^{er} avril 1667 nous apprend que « les laboureurs, maraîchers et habitants du lieu dit la Villette s'accoutumaient avec Tolmay, vuideur, pour avoir la liberté de faire porter toute l'année les matières sur leurs terres ³ ».

Les maraîchers appartenaient à la communauté des jardiniers, mais ils constituaient encore un métier à part vers la fin du quinzième siècle, car l'ordonnance des *Bannières* (juin 1467) mentionne séparément les jardiniers et les *mareschers*, et ceux-ci avaient fondé une confrérie spéciale sous le titre de Notre-Dame de bon secours.

On leur a attribué bien des noms, dont la forme a souvent varié. On les trouve d'abord nommés *hortolains*, *hortolans*, *hortillonneurs*, *hortillons*, *ortholans*, *ortolains*, etc., toutes formes dérivées du latin *hortus*, et en 1814, l'Académie définissait ainsi le mot *hortolage* : « partie d'un jardin potager où sont les couches et plantes basses ⁴ » ; puis *maragers*, *mareschers*, *mareschiers*, *maresquiers*. Seul, je crois, La Quintinie les appelle *maréchaïs* ⁵.

Maraischers. Voy. **Maraîchers**.

Marbreurs. Chez les relieurs, ouvriers qui marbraient la couverture et la tranche des livres.

Marbreurs de papier. Titre qui appartenait à la corporation des dominotiers. Voy. **Papiers peints (Fabricants de)**.

Marbriers. D'abord unis à la communauté des peintres et sculpteurs, ils obtinrent, en octobre 1609, des lettres patentes qui les érigeaient en corporation indépendante sous le titre de *marbriers, scieurs et polisseurs de marbre, faiseurs de tombes, épitaphes, manteaux de cheminées et autres ouvrages de marbre ou pierres simples, polies, gravées et sculptées*.

Les peintres protestèrent et obtinrent du Parlement des arrêts favorables. En somme, les marbriers demeurèrent indépendants des peintres, mais sans avoir de jurés, sans être considérés comme constituant réellement une corporation.

Marcadant. Voy. **Mercadent**.

Marcarines. Voy. **Mascarines**.

Marchandise. Ce mot, pris absolument, désignait tantôt l'ensemble des marchands de Paris, tantôt les membres de la municipalité : « le prevost des marchands et les eschevins de la marchandise ¹ » ; tantôt un corps de métier : « en la marchandise devant dite, il y a trois preud'omes jurés ² ».

Marchandise (MAITRE DE LA). Voy. **Hanse**.

Marchandise (SERGENTS DE LA). Voy. **Sergents**.

Marchand (ARTICLE). D'une manière générale, on appelait article marchand ou loyal, celui qui était de bonne qualité, sans tare, sans défaut caché.

Marchands. Savary, dans son *Dictionnaire du commerce* publié en 1723 ³, cite, au mot *marchand*, quelques proverbes alors en usage : Savoir :

Marchand qui perd ne peut rire.

Il n'est pas marchand qui toujours gagne, c'est-à-dire tout marchand est exposé à perdre.

De marchand à marchand, il n'y a que la main, parce que beaucoup de marchés se concluaient sans écriture, en se frappant dans la main ⁴.

Vous avez trompé le marchand, signifiait qu'on avait payé une marchandise moins qu'elle ne valait.

Ce n'est pas le profit du marchand, se dit à ceux qui offrent d'une chose un trop bas prix.

Il faut être marchand ou larron, disait le marchand qui voulait persuader à l'acheteur de croire en sa parole.

Marchand qui prend l'argent sans compter. C'est un voleur.

Dîner de procureur et souper de marchand. On rappelait ainsi que les marchands ne pouvaient se reposer et manger à leur aise que le soir, après affaires terminées.

¹ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 66.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 49.

³ Biblioth. nationale, manuscrits Delamarre, n° 21,688, pièce 178.

⁴ Tome I, p. 701.

⁵ *Instructions pour les jardins*, préface, p. 5.

¹ *Livre des métiers*, titre V, art. 1 et 2.

² *Livre des métiers*, titre LVIII, art. 3.

³ Deux volumes in-folio.

⁴ Voy. ci-dessous l'art. Paumée.

Marchands (CORPS DES). Ces mots sont parfois employés pour désigner les *Six-Corps*.

Marchands de l'eau. Voy. **Hanse**.

Marchés. Voy. **Foires**. — **Halliers**, etc.

Marcheurs. On nommait ainsi, chez les carreleurs et les briquetiers, les ouvriers qui, avec leurs pieds, pétrissaient la glaise et le sable pour les mélanger¹.

On les nommait aussi *marcheux*.

Mardi. Voy. **Lundi**.

Maréchaïs. Nom que La Quintinie donne aux maraîchers.

Maréchaux. Au treizième siècle, ils formaient une seule corporation avec les greffiers, les heaumiers, les vrilliers, et tous étaient placés sous l'autorité du premier maréchal de l'écurie royale. C'est à lui qu'ils devaient acheter le droit de s'établir, et il le leur vendait « à l'un plus, à l'autre moins² » sans pouvoir jamais exiger de chaque nouveau maître plus de cinq sous. Tous les ans, le jour de la Pentecôte, chaque maître payait encore six deniers pour la redevance dite des *fers du roi*. Six jurés, nommés par le premier maréchal du roi, administraient la communauté³.

La *Taille de 1292* nous apprend qu'il y avait alors à Paris au moins trente-quatre *mareschaux*. Je remarque parmi eux « Jehan, le mareschal le Roy », qui demeurait rue de la Vieille-Draperie. Le privilège qui lui était concédé fut confirmé en septembre 1384⁴; mais il n'est plus mentionné dans les nouveaux statuts qu'obtinrent les maréchaux en novembre 1463, à la demande de Girard Taupin, Jehan Guillar, Gillet Marin et Michel Gobert, « tous mareschaux à Paris, en leur nom et au nom de la communauté du mestier de maréchal », métier qui comptait alors trente-trois maîtres.

Ces statuts furent renouvelés en mars 1609⁵. Ils le furent encore en septembre 1687. Le *chef-d'œuvre* est désormais exigé de tout candidat à la maîtrise, qui doit forger un certain nombre de fers, puis « ferrer un cheval des quatre pieds ». Les maîtres ont seuls le droit de « ferrer, panser et médicamenter toutes sortes de bestes chevalines ». Chaque dimanche, un des garçons, « après avoir ouï la messe le matin », devait garder la boutique jusqu'au soir. Les autres étaient tenus de rentrer à huit heures au plus tard, sans « être pris de vin, sans jurer ou sans blasphémer d'injures leurs maîtres et maîtresses ».

La corporation était divisée en deux classes : 1° les *maréchaux-ferrants*, seuls vétérinaires qu'il y eût alors, et qui se bornaient à ferrer et à soigner les chevaux ; 2° les *maréchaux-grossiers*, dits aussi *maîtres en œuvres noires*, qui forgeaient

des socs, des coutres, des fourches, des hoes, des hoyaux, etc. L'édit de février 1776 les réunit aux taillandiers.

A la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maréchaux était de 180 environ. Ils avaient pour patron saint Éloi.

Le *Livre des métiers* les nomme *marissaus*, *marischaw* et *marischaus* ; l'ordonnance des Bannières et les statuts de 1463, *mareschaux*. On trouve encore *maréchaux de forge*, *maressaux*, *marachaux*, etc., etc.

Voy. **Concessions des métiers** et **Maitre des fèvres**.

Maréchaux des logis. Ils étaient au nombre de douze et leurs fonctions consistaient « à faire la destination des logemens, tant du roi que de sa cour, conformément au rang des personnes. Ils sont pareillement chargés de faire les logemens à Saint-Denis pour les détachemens de la maison du Roi, à l'occasion des pompes funèbres, et ils y donnent une descente et des retraites aux compagnies souveraines et aux autres corps qui assistent à ces cérémonies¹ ».

Voy. **Fourriers**.

Marée (CHAMBRE DE LA). Elle connaissait de toutes les affaires, tant civiles que criminelles, concernant le commerce du poisson de mer, frais, sec ou salé, et du poisson d'eau douce dans Paris et la banlieue. Sa juridiction s'étendait même sur la France entière pour ce qui touchait le transport du poisson dans la capitale.

Le tribunal était composé de membres du Parlement : un président à mortier, deux conseillers, trois greffiers. Seul, le procureur général de la marée n'appartenait pas à la cour suprême.

Les audiences se tenaient au Palais dans la grand'chambre.

Les appels allaient au Parlement.

Marée (MARCHANDS DE). Voy. **Poissonniers de mer**.

Marenniers. Voy. **Mariniers**.

Marequiers, Mareschers, Mareschiers, Maresquiers. Voy. **Maraîchers**.

Maressaux. Voy. **Maréchaux**.

Maréyeurs. Voy. **Poissonniers de mer**.

Margeurs. Dans les imprimeries, ouvriers qui disposaient chaque feuille à la place qu'elle devait occuper sous la presse. On les nommait aussi *pointeurs*.

Dans les verreries, ouvriers qui margeaient les fours, c'est-à-dire les bouchaient avec de la terre glaise pour y conserver la chaleur durant les jours où l'on ne travaillait pas.

Margliers. Voy. **Marguilliers**.

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 304.

² Moins.

³ *Livre des métiers*, titre XV.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 150.

⁵ La communauté était alors réduite à 28 membres.

¹ Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 613.

Marguilliers. Notables d'une commune, participant à l'administration des biens de la paroisse.

On les trouve encore nommés : *margliers, marilliers, matriculiers*, etc. ¹, et la *Taille de 1292* cite quatre *marregliers*.

Marilliers. Voy. **Marguilliers**.

Mariniers. Ils étaient chargés de la conduite des chalands, cochés d'eau, foncets ² et autres grands bateaux destinés au transport des marchandises. Il ne faut donc pas les confondre avec les bateliers.

On les trouve encore nommés : *mairieniers, marenniers, maronniers, nageors, naïveurs, nautonniers, naveliers, naveurs, naviers, navireurs, navironneurs, noteniers, notonniers*, etc., etc. Les *proukiers* ou *prouiers* avaient leur poste à la proue, les mots *nauchers* ou *nochers* désignaient plus spécialement les pilotes.

Marionnettes (FABRICANTS DE). C'est vers 1657 que Pierre Datelin, dit Brioché, ouvrit à Paris un théâtre de marionnettes ³, et je trouve en 1692, dans un livre d'annonces, la mention suivante : « Le sieur du Vandiet, sculpteur pour la fabrique de marionnettes et mannequins, demeure rue de Hurepoix, près le pont Saint-Michel ⁴ ».

La rue du Hurepoix fut réunie au quai des Augustins vers 1806.

Voy. **Théâtre**.

Marionnettes (MONTREURS DE). Le premier dont l'histoire de Paris a conservé le souvenir exerça, avec son singe Fagotin, sous le nom de Brioché ; mais M. Jal a très bien prouvé qu'il se nommait en réalité Pierre Datelin ⁵. Son théâtre primitif était situé sur le quai de Nesle, aujourd'hui quai Conti, en face de la rue Guénégaud. P. Datelin mourut en 1671.

Assurément, ce n'est pas lui qui inventa les marionnettes ⁶, mais il les perfectionna assez pour attirer la foule autour de ces petits acteurs de bois, qui constituaient un des principaux attrait de la foire Saint-Germain.

Vers la fin du dix-huitième siècle, Nicolas Bienfait, Jean Marquis, Alexandre Bertrand, Pierre Caron, directeur du *Théâtre des pignées françois*, et Castagna, fondateur des *Fantoccini italiens*, se partagèrent les préférences du public.

Le plus célèbre de tous ces bateleurs, François (Dominique-Séraphin), dit Séraphin, ouvrit à Versailles en 1774 un *Théâtre des ombres chinoises et des jeux arabesques*. Il le transporta ensuite à Paris, au Palais-Royal, dans la galerie de Valois. Un contemporain déclare que « les

ombres chinoises produites par différentes combinaisons de lumière et d'ombre, représentent au naturel toutes les attitudes de l'homme, et y exécutent des danses de corde avec une précision étonnante. Des animaux de toutes espèces y font aussi des mouvemens qui leur sont propres, sans qu'on aperçoive ni fil ni cordon pour les soutenir ou les diriger. Ce spectacle plaisant, agréable et varié, commence tous les jours à dix heures du soir. Il y a deux représentations les dimanches et jours de fête, l'une à cinq heures, l'autre à six heures et demie. Premières places, 1 liv. 4 sous ; secondes, 18 sous ¹ ».

Séraphin mourut au mois de décembre 1800 ².

Voy. **Bateleurs**.

Marissaus. Marischaus. Marischax. Voy. **Maréchaux**.

Marmottes (MONTREUSES DE). La plus notable montreuse de marmottes dont Paris ait conservé le souvenir est Fanchon la vielleuse, que sa beauté fit surnommer la *Ninon du boulevard*. Une foule de romances et de comédies ont popularisé, vers 1803, cette *belle savoyarde* qui d'ailleurs était née à Paris. Dans un vaudeville célèbre, Joseph Pain et Bouilly l'ont dépeinte comme un modèle de sagesse et de vertu ; en réalité, elle mena une existence tout aussi dévergondée que les autres vielleuses. On peut consulter sur ce point Gouriet ³, Jal ⁴, Campardon ⁵, etc.

Les montreuses de marmottes du siècle dernier ont eu la gloire de créer une mode qui n'est pas encore oubliée, celle des marmottes, coiffure semblable à celles que portaient les savoyardes venues à Paris avec leur petit rougeur.

Rappelons en passant que Charles VIII avait une prédilection pour les marmottes. Celles qu'il possédait portaient, pendant l'hiver, un chaud vêtement à sa livrée, rouge et tanné ⁶.

Voy. **Vielleurs**.

Maronniers. Voy. **Mariniers**.

Maroquiniers. Faiseurs de maroquin. A la fin du dix-septième siècle, la comtesse de Beuvron obtint un privilège pour la création d'une manufacture de maroquin et de peau chagrinée ⁷. Serait-ce la fabrique qui existait en 1692 sur le quai de l'École ⁸ ? Je vois ensuite un sieur Garon en installer une au faubourg Saint-Antoine ⁹. En 1749, le sieur Barrois en ouvrit encore une autre dans la rue Saint-Hippolyte, au

¹ Voy. Ducange, *Glossarium*, aux mots *mariglerii* et *matricularii*.

² Voy. les articles Bateaux (Constructeurs de) et Ports (Sur les).

³ Jal, *Dictionnaire critique*, p. 470.

⁴ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 272.

⁵ *Dictionnaire critique*, p. 471.

⁶ Voy. Ch. Magnin, *Histoire des marionnettes en Europe*, 1852, in-8°.

¹ Thiéry, *Guide des amateurs* (1787), t. I, p. 286.

² Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1124.

³ *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 122.

⁴ *Dictionnaire critique*, p. 376.

⁵ *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 312.

⁶ Jal, p. 838.

⁷ Voy. Depping, *Correspondance administrative sous Louis XIV*, t. III, p. LV.

⁸ Auj. quai du Louvre. — *Le livre commode*, t. I, p. 109.

⁹ Lalande, *Art du maroquinier*, 1775, in-4°.

faubourg Saint-Marcel ; et, à dater de 1765, cette dernière jouit de tous les avantages accordés aux manufactures royales.

Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, on écrivait toujours *marroquiniérs*.

Voy. **Cordonniers**.

Marque du linge. Déjà, au quatorzième siècle, tout le linge existant dans les maisons bourgeoises était marqué. On employait un sceau ou une griffe que l'on colorait au moyen d'une composition dont *Le ménager de Paris* nous a transmis la formule. Il y entrait du cambouis ¹, de l'huile et du vinaigre bouillis ensemble ².

Le linge royal était marqué d'une fleur de lis brodée à la main et parfois accompagnée d'une épée. Les *Comptes de l'hôtel des rois de France aux quatorzième et quinzième siècles* ³ me fournissent les mentions suivantes :

ANNÉE 1380. A Robinette la cousturière, demourant à Paris, pour seigner 194 touailles ⁴, tout à la fleur de liz et l'espée. — A la même, pour seigner à la fleur de lis 160 nappes et touailles en la chambre des nappes.

ANNÉE 1401. A Asselot, lingière, pour avoir signé 158 pièces de nappes et touailles à demie fleur de lis, chascune pièce singnée aux deux bouts.

ANNÉE 1421. A Jehanne la Lorraine, pour la façon de 84 fleurs de liz, par elle faites de fil noir aux nappes et touailles ⁵.

Sous Louis XII, le linge royal était marqué de trois fleurs de lis jaunes ⁶.

Au dix-huitième siècle l'on se servait aussi de sceaux gravés pour marquer le linge. C'est du moins ce que prouve l'annonce suivante, extraite d'un journal publié en 1779 : « Le sieur Bresson Maillard, de l'académie de Saint-Luc ⁷, graveur coloriste de la Cour, rue Saint-Jacques vis-à-vis celle de la Parcheminerie, maison du limonadier, à Paris, tient un assortiment de marques de linge, ainsi qu'une liqueur pour en faire l'empreinte, qui, sans altérer la toile, est à l'épreuve de la lessive ⁸ ».

Marques de fabrique. L'obligation imposée à chaque maître de posséder une marque spéciale remonte très haut. En janvier 1365, le roi Charles V accorda à Évrard de Boessay, « marchand de cousteaux », la propriété héréditaire du « seing de la corne de cerf », qui avait appartenu à Jean de Saint-Denis « forger

d'allemeles ¹ à cousteaux », lequel était mort sans laisser d'héritier ².

Dans la plupart des métiers, chaque maître finit par avoir sa marque particulière. En général, les statuts l'exigeaient ; mais cette prescription, simple formalité dans quelques communautés, se compliquait beaucoup dans d'autres. Ainsi, les cordonniers voulaient que toute chaussure portât sur la semelle du talon les initiales de celui qui l'avait faite ; elles devaient figurer aussi à l'intérieur du quartier pour les souliers et au dedans de la genouillère pour les bottes. Chaque potier d'étain avait deux marques, une grande et une petite. « La grande, écrit Savary, contient la première lettre de son nom de baptême et son nom de famille en toutes lettres ; la petite ne contient que deux lettres qui sont la première du nom et la première du surnom ; outre ces noms et lettres, chaque marque contient encore la devise du maître, qui est telle qu'il l'a voulu choisir ² ». Les objets précieux en étain étaient marqués en dessous, les objets communs l'étaient en dessus.

Les ouvriers de l'hôpital de la Trinité avaient pour marque un triangle.

Les empreintes de ces poinçons étaient estampées avec le nom de leur propriétaire, sur une plaque de cuivre ou de plomb, et toutes ces plaques se conservaient au Châtelet, dans le greffe du procureur du roi ; un double reposait souvent au bureau de la communauté. Si une pièce était soupçonnée de porter un poinçon faux, on comparait celui-ci avec la plaque matrice, et cette opération se nommait *rengrément*.

Marqueteurs. Voy. **Ébénistes**. Les tabletiers prenaient aussi ce titre.

Marqueurs. Dans les jeux de paume, voy. **Naquets**.

Voy. aussi **Plombeurs**.

Marqueurs de bas. Voy. **Inspecteurs**.

Marqueurs des cuirs. Voy. **Contrôleurs**.

Marqueurs des ouvrages d'étain. Voy. **Essayeurs**.

Marqueurs de papier. Voy. **Contrôleurs**.

Marqueurs de toiles, canevas, etc. Voy. **Contrôleurs**.

Marregliers. Voy. **Marguilliers**.

Marronniers. Voy. **Marrons (Marchands de)** et **Merreniers**.

Marronnistes. Voy. **Marrons (Marchands de)**.

¹ « Prenez cambois, c'est le limon noir qui est aux deux bouts de l'essieu de la charette... »

² « Pour faire liqueur pour seigner le linge », t. II, p. 263.

³ Publiés par Douët-d'Arco.

⁴ Serviettes.

⁵ Pages 63, 66, 149 et 278.

⁶ Extrait de l'*Inventaire d'Anne de Bretagne*, dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, année 1849.

⁷ Voy. ci-dessous l'art. *Peintres*.

⁸ *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 28 avril 1779, p. 67.

¹ De lames.

² Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 387.

³ *Dictionnaire*, t. II, p. 1196.

Marrons et de châtaignes (MARCHANDS DE). Dès le treizième siècle, on criait dans les rues de Paris des

..... chastaingnes de Lombardie ¹.

Au seizième siècle, on en bourrait des pâtés :

Chastaigne à rostir, chastaigne !
Ilz sont bonnes aux pasteiz aussi,
Et font la personne engressir,
Croissant aux boys, près les montaigne ².

A ce moment encore, les marrons sont à peine mentionnés. Mais à la fin du siècle, dans les cris de Paris mis en musique par Clément Jannequin, les marrons de Lyon se voient associés aux châtaignes de Lombardie, qu'ils ne tardent pas à détrôner.

Le commerce des marrons appartenait officiellement à la corporation des fruitiers, mais la vente au détail était faite surtout par les regrattiers. Ils les cédaient, soit au cent, soit au chapelet, qui en contenait vingt-cinq.

L'origine des petits marchands de marrons installés au coin des rues date de la fin du dix-huitième siècle. Un sieur Benoît, originaire de Lyon, vint s'établir au Palais-Royal, mit dans sa boutique deux garçons qu'il eut l'étrange idée d'habiller en capucins, et commença à débiter des marrons tout rôtis, qu'il vendait vingt-quatre sous le cent. Il obtint, écrit Prudhomme, « un succès étonnant » dû au costume de ses aides ³, et finit par s'intituler « marronnier de S. A. S. le duc d'Orléans ».

Les marchands de marrons ont aussi été appelés *marronistes*.

Marroquiniers. Voy. Maroquiniers.

Marteleurs. Ouvriers préposés aux marteaux dans les grandes forges. « Chargés de tous les outils, ils doivent les entretenir, les renouveler et n'en laisser jamais manquer ⁴ ».

Mascarines (FAISEURS DE). Titre qui appartenait à la corporation des boursiers.

Je n'ai rencontré ce mot dans aucun dictionnaire ancien ou moderne. Peut-être désigne-t-il le *loup*, sorte de masque fait de velours noir, mais ordinairement doublé de peau de chien ⁵.

Dans une édition du *Guide des marchands*, j'ai trouvé *marcarines*.

Masques (FAISEURS DE). Charles VI interdit le port des « faux visages ⁶ », mais François I^{er} leur fit bon accueil. Sous prétexte de préserver leur fine peau des atteintes de l'air, les femmes purent ainsi faciliter le succès de bien des intrigues, et la mode devint sur ce point si impérieuse qu'une femme de qualité n'eût osé sortir sans son masque.

Les hommes, le roi en tête, ne tardèrent pas à adopter une mode si favorable aux dissolutions de tous genres. On lit dans le *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I^{er}* :

« 4 OCTOBRE 1516. Et pendant que le Roy estoit à Paris, il alloit quasi tous les jours faire des mommons ¹ en masques et habitz dissimulez et incognus.

MAI 1517. Le Roy et aucuns jeunes gentilzhommes de ses mygnons et privez ne faisoient quasi tous les jours que d'estre en habitz dissimulez et bigarrez, ayans masque devant leurs visages, allans à cheval parmy la ville ; et alloient en aucunes maisons jouer et gaudir, ce que le populaire prenoit mal à gré ² ».

Il faut croire que l'opinion du populaire touchait peu le galant roi François, car en l'année 1536, nous le voyons commander une douzaine de masques luxueux, où l'art du peintre s'alliait à celui du tailleur ³.

Le masque, resté en faveur sous Henri II et sous Charles IX, atteignit son apogée sous Henri III. Le roi, masqué et accompagné de drôles de son espèce, courait volontiers les rues, battant les passants, arrachant les coiffures des femmes, commettant mille polissonneries de ce genre. Les masques dont on se servait alors étaient de velours noir doublé de satin blanc. On les munissait à l'intérieur d'une chaînette terminée tantôt par une perle, tantôt par un petit ressort que l'on tenait entre les dents. Le ressort avait sur la perle l'avantage de déguiser la voix.

Les masques en étoffe étaient confectionnés par les tailleurs et les passementiers ⁴. Les cartonniers fournissaient les masques de carton, qui étaient décorés par la corporation des peintres, puis vendus par celle des merciers. Il en venait beaucoup de Rouen. A Paris, ce commerce était représenté par les sieurs Boille, rue du Vieux-Colombier, et Ducreux, au bout du Pont Notre-Dame.

Sur l'histoire du masque, voy. L. de Laborde, *Le palais Mazarin*, p. 314.

Voy. Cache-nez (Fabricants de).

Masques d'escrime (FAISEURS DE). **Voy. Armes (Maitres d').**

Massiers. Appariteurs, huissiers, etc. qui, précédaient, porteurs d'une masse, le roi, le chancelier, les cours souveraines, le recteur de l'Université. On les nommait aussi *porte-masse*, *sergents à masse*, *sergents du roi*, *sergents d'armes*, etc.

On trouve aussi *maissiers*.

Voy. Bedeaux et Gardes-champêtres.

Massons. Voy. Maçons.

Matelassiers. Faiseurs et aussi batteurs de matelas.

Au moyen âge, un bon lit se composait d'une

¹ Guill. de la Ville Neuve, *Les crieries de Paris*.

² A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

³ *Miroir de Paris*, t. V, p. 230.

⁴ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. II, p. 532.

⁵ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *masca* ; Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 590 ; Littré, *Dictionnaire*, t. III, p. 465.

⁶ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. VI, p. 844.

¹ Farces.

² Pages 43 et 55.

³ *Bibliot. de l'école des chartes*, 26^e année (1865), p. 492.

⁴ Voir les statuts de 1653.

paillasse, un matelas, un lit de plumes, un traversin et un oreiller.

L'enveloppe de chacun de ces objets se nommait *taie*¹, et était fournie par les *taïers*.

La paillasse était garnie de foin et de paille. Parmi les dépenses faites par Charles V au château du Louvre en 1364, je relève celle-ci : « Pour cent aulnes de toiles à faire paillasses et autres choses, à 2 sols parisis l'aulne, x liv. par. ». Et : « A Agnès la Cauche, cousturière², pour avoir taillé neuf paillasses, icelles emplies de foin et de feurre³, et cousues, xxii sols par. ⁴ ».

Le matelas, le lit de plumes, le traversin et l'oreiller étaient garnis par les *coutiers*, devenus plus tard matelassiers.

Les draps venaient de chez les lingères.

On y ajoutait une couverture, œuvre des *couverturiers* et une contepointe, œuvre des *contepointiers*.

Le matelas, dit *matheras*, *materas*, *matras*, etc., se garnissait de laine et de coton.

Le lit de plumes était appelé *couste*, *coute*, *couette*, etc.

Le traversin, *traversain*, *coussin*, *coissin*⁵, *chevecier* ou *cheveciel*, se remplissait de duvet. Je lis dans un compte de 1352 : « A Pierre de Villiers, coulier, pour 66 livres de duvet, à emplir les deux quarreaux⁶ de l'oratoire de Madame Blanche de Bourbon⁷ et le coussin de son matraz, 16 liv. 10 s. par. ⁸ ».

L'oreiller, en latin *auricula*, *auriculare*, *auricularium*, *pulvinar*, *pulvinus*⁹, ressemblait tout à fait aux nôtres ; il était parfois l'objet d'un grand luxe. Un inventaire de 1353 contient cette mention : « Pour un orillier de veluyau¹⁰ vermeil, semé de perles d'orient... Pour un petit orillier plein de duvet, à quatre boutons de perles¹¹ ».

On voit apparaître au quinzième siècle, les matelas gonflés de vent, comme le prouve cette mention : « A Guillaume Dujardin, tapissier du Roy, pour avoir fait mener le lit de vent dudit seigneur, pour illec le faire habiller et y faire un soufflet neuf¹²... » Ce matelas était formé d'une sorte de toile cirée, que l'on gonflait par un de ses angles au moyen d'un soufflet.

En 1759 le *Journal économique* propose de dresser les matelas en forme de manchon, « de leur donner une longueur double de l'ordinaire, et de réunir les deux bouts de manière à ce que les deux parties fussent cousues ensemble ».

Voy. **Blanc (Spécialité de)**. — **Coutiers**. — **Literie (Commerce de)**. — **Taiers**, etc.

¹ *Tacha* en bas latin.

² Ce mot avait alors le sens de couseuse.

³ De paille.

⁴ Le Roux de Lincy, *Comptes des dépenses faites au château du Louvre*, p. 25.

⁵ Voy. Ducange, au mot *coute*.

⁶ Nous dirions aujourd'hui les deux coussins.

⁷ Mariée en 1352.

⁸ Douët-d'Arecq, *Comptes de l'argenterie*, p. 186.

⁹ Voy. Ducange, au mot *auriculare*.

¹⁰ De velours.

¹¹ Dans Douët-d'Arecq, *Comptes de l'argenterie*, p. 325.

¹² Voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 791.

Mathématiciens. Titre que prenaient parfois les arithméticiens et les faiseurs d'instruments de mathématiques.

Matines. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen âge, le mot matines désigne ordinairement l'heure de minuit. « Li talemelier puent cuire les lundis si tost come matines de Nostre Dame sonent ¹ ».

Matriculiers. Voy. **Marguilliers**.

Matrones. Nom donné aux sages-femmes. L'article 16 des statuts qui leur furent accordés au seizième siècle leur recommande que, « sur toutes choses, elles vivent en femmes de bien et d'honneur, ainsi que le nom de matrone ou saige-femme les y convie ». En 1601, le Châtelet fit dresser le *Roolle des matrones ou saiges femmes de Paris*. Les statuts de 1699 et de 1768 se servent toujours du mot sage-femme.

Voy. **Sages-femmes**.

Mazeliniers et **Mazeriniers**. Voy. **Madreliniers**.

Mécaniciens. « Les mécaniciens sont ceux qui possèdent et professent la science du mécanisme, sans le secours de laquelle rien ne se pratique dans les arts et métiers. Les principaux objets qui servent de base dans la mécanique sont le plan incliné, le levier, le coin, la roue, la poulie et la vis, dont l'emploi de chacun, fait à propos et suivant l'exigence des cas, multiplie le degré de force et de vitesse, et facilite les effets de toutes sortes d'opérations ² ».

Mécaniques (GENS). Au seizième siècle, les ouvriers sont souvent appelés *gens mécaniques*. Ducange³ cite un arrêt de 1416, dans lequel le mot *mechanici* est déjà pris en ce sens, et une lettre de François II en 1559 renferme l'expression *gens mécaniques*. Nicolas Poulain, dans son *Procès-verbal de la Ligue*, dit qu'il y avait à Paris en 1587 « une grande quantité de voleurs et gens mécaniques, qui passoit le nombre de six, voire de sept mille ⁴ ». Enfin, dans *Les tromperies* de P. de Larivey, comédie écrite vers 1611, le médecin déguisé en maçon dit à Adrian : « Cest habit sent trop son mécanique, je ne voudrois pas pour je ne sçay combien qu'il fust scen ⁵ ».

Mécaniciens. Voy. **Mécaniciens**.

Méchines. Le mot méchine désigna d'abord une jeune fille, quelle que fût sa condition, même une concubine, même une prostituée. Ce fut ensuite une domestique, une servante quel-

¹ *Livre des métiers*, titre I, art. 30.

² Roze de Chantoiseau, *Almanach Dauphin pour 1777*, art. mécaniciens, et ² partie, p. 47.

³ Au mot *mechanicus*.

⁴ Petitot, *Collection des mémoires sur l'histoire de France*, 1^{re} série, t. XLV, p. 422.

⁵ Acte V, scène I.

conque, d'où le mot *meschinage* signifiant domesticité ¹.

On trouve aussi *meschines*, *mescines*, *mesquines*, *mischines*, etc., et les diminutifs *meschinetes*, *mescinettes*, etc.

Médailleurs. Le premier document français où il soit fait mention de médailles est l'inventaire des bijoux de Jean, duc de Berry, frère de Charles V. En 1451 et années suivantes, Charles VII fit frapper plusieurs médailles commémoratives de l'expulsion des Anglais; ce sont les premières pièces, d'une date certaine, que l'on puisse considérer comme indiscutablement françaises. La plus ancienne dont les auteurs soient connus est celle qui reproduit les bustes de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, et qui a été frappée à Lyon en 1494 (n. s.) ².

Les médailleurs ne furent jamais constitués en communauté. On remarque surtout parmi eux des orfèvres, des tailleurs de monnaies, des graveurs de sceaux, des graveurs sur métaux, etc.

Voy. **Monnaie**.

Médecins. Ils sont dits d'abord *mires* et *mirgesses*, mots qui désignent les hommes et les femmes faisant profession de soigner les malades. La *Taille de 1292* cite 38 mires et mirgesses exerçant la médecine sans avoir fait d'études spéciales et sans posséder aucun diplôme. Il semble n'y avoir eu à Paris que six médecins sérieux en 1272 et huit en 1274 ³. Les *Commentaires* ⁴ de la Faculté nous apprennent qu'il en existait trente-deux en 1395, et ils nous fournissent leurs noms. S'il faut en croire Jean de Jandun, qui écrivait vers 1323 ⁵, on mettait en eux grande confiance, et leur profession était fort honorée. « L'Université, dit-il, cette tendre mère, a des reconforts pour l'esprit et des remèdes pour le corps. Les médecins qui travaillent à nous conserver la santé et à nous soigner dans nos maladies sont très nombreux. Lorsqu'ils s'en vont par les rues avec leurs riches habits et leur bonnet doctoral, ceux qui recourent à leur art n'ont pas de peine à les rencontrer ».

En ce temps-là, la profession de médecin se conciliait très bien avec les dignités ecclésiastiques et l'on voit beaucoup de docteurs faire profession dans un couvent. Je citerai, par exemple, Obizon, médecin de Louis le Gros et chanoine de Saint-Victor; Pierre Lombard, médecin de Louis le Jeune et chanoine de Chartres; Robert de Douai, médecin de saint Louis et chanoine de Senlis. Comme tous les membres de l'Université, les médecins étaient astreints au célibat. En 1452 seulement, le cardinal d'Estouteville, envoyé de Rome pour réformer l'Université de Paris, autorisa le mariage des maîtres, mais non celui des élèves; jusqu'en 1600, avant d'admettre les

bacheliers à la licence, on leur faisait jurer qu'ils étaient célibataires ¹.

Le nombre des médecins augmenta dans la même proportion que les habitants. De recherches faites par moi un peu partout, il résulte que Paris comptait à peu près :

En 1395.....	32	médecins.
— 1396.....	37	—
— 1403.....	29	—
— 1450.....	10	—
— 1500.....	21	—
— 1566.....	81	—
— 1598.....	96	—
— 1626.....	85	—
— 1634.....	101	—
— 1650.....	113	—
— 1658.....	110	—
— 1675.....	105	—
— 1684.....	100	—
— 1704.....	95	—
— 1709.....	97	—
— 1715.....	93	—
— 1738.....	95	—
— 1748.....	127	—
— 1750.....	121	—
— 1767.....	147	—
— 1768.....	148	—
— 1789.....	172	—

Au dix-septième siècle, les maîtres récents devaient faire leurs cours en robe rouge, avec le bonnet carré, l'épitoge et le rabat ². Les bacheliers avaient droit seulement à la robe noire. Vers la fin du siècle, presque tous les médecins portaient, outre l'ample perruque, une longue barbe, à laquelle Molière a fait plus d'une allusion. Lorsque Argan rêve de prendre ses degrés, Toinette lui dit : « Quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin ³ ». Sur la perruque reposait le haut bonnet pointu en forme d'éteignoir, mode qui remontait à la fin du quinzième siècle ⁴ et qui ne vit pas celle du dix-septième. Au milieu du règne de Louis XIV, les jeunes médecins commençaient à revêtir le costume ordinaire des bourgeois aisés. Tous, au dix-huitième siècle, l'avaient adopté. Leur habit était de drap ou de velours, une fine dentelle formait le jabot et les manchettes; ils tenaient à la main une canne à pomme d'or ou à bec de corbin. Leur démarche était pleine de dignité. On les accueillait partout avec de grands égards, même avec respect.

Il fallait qu'un médecin fût bien pauvre pour courir la ville à pied. Enveloppés dans leur longue robe, ils s'en allaient gravement, assis sur une mule ou sur un cheval. En 1505, on plaça dans la cour de l'école « deux hautes pierres taillées en gradin, pour permettre aux

¹ Voy. Ducange, au mot *mischinus*.

² F. Mazerolle, *Les médailleurs français*, 1902, in-4°, t. I, p. vi et ix.

³ Chomel, *Essai historique sur la médecine*, p. 115 et 116.

⁴ Registres manuscrits.

⁵ *De laudibus Parisius*, cap. IV.

¹ J.-A. Hazon, *Eloge historique de la Faculté*, p. 46. — Voy. Gui Patin, *Lettres*, t. II, p. 539; t. III, p. 66 et 202.

² Statuts de 1751, art. 59 et 83.

³ *Malade imaginaire*, acte III, sc. 22.

⁴ Voy. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 322.

docteurs de monter sur leurs mules et d'en descendre facilement ¹ ». Les *Paradoxes de Bruscombille* nous apprennent que tout bon médecin devait être « pourvu de quatre choses », dont la première était « une bonne mule, qui ne soit point fantasque et qui ne le renverse point dans la boue ² ». A quatre-vingt-neuf ans, le médecin Guérin faisait encore ses visites à cheval ³, et Gui Patin n'eut jamais d'autre monture ⁴. Dans la consultation de *L'amour médecin* ⁵, Tomès vante « sa mule admirable » et Desfonandrès « son cheval merveilleux ». Boileau a rendu célèbre Guénaut et son cheval ⁶; celui du docteur Jean Pecquet s'abattit un jour en pleine rue et lui cassa la jambe ⁷. Le docteur Grichard, du *Grondeur*, pièce jouée en 1693, se servait encore d'une mule ⁸.

L'important était de choisir une bête tranquille, qui n'exposât pas son maître à perdre la gravité recommandée à tous les docteurs par les statuts de l'école. Ces statuts contiennent encore bien d'autres prescriptions curieuses, que les médecins juraient d'observer. Elles étaient dictées par l'esprit de corps, et elles nous rappellent que la Faculté se regardait alors comme une famille, responsable de la conduite de tous ses membres. Tous étaient assurés de trouver auprès d'elle aide et protection, mais elle exigeait en retour un dévouement sans limite aux intérêts de la corporation. A tort peut-être, les docteurs d'aujourd'hui souriront en lisant ces injonctions extraites des statuts :

Tous les médecins vivront en bonne intelligence.

Nul n'ira visiter un malade sans y avoir été invité.

Nul ne fréquentera les charlatans, les empiriques.

Le secret professionnel sera rigoureusement gardé. Nul ne divulguera ce qu'il aura vu, entendu ou deviné chez les malades.

Les plus jeunes docteurs se lèveront devant les anciens, les anciens seront polis et bienveillants vis-à-vis des jeunes.

Dans les consultations, le plus jeune donnera son avis le premier, puis chacun suivant son ancienneté.

Les docteurs appelés en consultation prendront l'heure du plus ancien et auront soin d'être exacts de peur que le retard d'un seul ne gêne ses collègues ou ne mécontente le malade.

Toutes les ordonnances seront écrites en latin, signées et datées. Elles porteront le nom du malade.

Dans les assemblées de la Faculté, les docteurs se conduiront avec décence et gravité. Ils opi-

neront suivant leur rang d'ancienneté, tranquillement, paisiblement, et l'un après l'autre.

Les statuts seront lus tous les ans à haute voix par le premier bedeau, le jour de Saint-Luc, en présence des docteurs assemblés après la messe.

Comme aux siècles précédents, les médecins étaient tenus de veiller sur l'âme de leurs clients. Pie V leur interdit de faire plus de trois visites à un malade qui ne se serait pas confessé depuis le début de ses souffrances. La bulle est du 8 mars 1566, et je ne trouve, avant le dix-huitième siècle, aucun acte émané de l'autorité civile qui se soit associé à cette défense. Le 8 mars 1712 seulement, une Déclaration royale l'approuva en l'amplifiant, et menaça de peines sévères toute désobéissance. Le pape accordait trois visites, le roi n'en permet plus que deux : quand le docteur arrive pour la troisième fois, il doit se retirer aussitôt si son malade ne lui présente un billet de confession.

En dépit de la concurrence que ne cessait de leur faire une foule de charlatans, les médecins gagnaient en général largement leur vie. Les grands seigneurs payaient bien et ne lésinaient pas sur le nombre des savants dont ils réclamaient les soins. Lestoile raconte qu'en 1594, Henri IV étant allé voir le marquis d'O, qui souffrait d'une rétention d'urine, le trouva entouré par seize docteurs ¹. Que vouliez-vous qu'il fit contre tant de médecins ? Qu'il mourût. C'est le parti qu'il prit.

Tout médecin appelé en consultation chez Colbert recevait un louis d'or ², qui valait au moins cent francs de notre monnaie.

Gui Patin condamne l'âpreté au gain que montraient la plupart de ses confrères. A l'en croire, le célèbre Guénaut disait tout haut qu'« un grain de fortune vaut mieux que dix onces de vertu ³ ». Nicolas Brayer, une des lumières de la science au dix-septième siècle, aurait amassé trente mille écus de rentes ⁴; Béda, Rainssaint, Renaudot et bien d'autres étaient « gens à faire ce que l'on veut à qui plus leur donne ⁵ ». Le médecin anglais Lister, qui visita Paris en 1698, s'étonne néanmoins de la modicité des honoraires accordés aux médecins, d'où il faut conclure qu'ils étaient mieux traités à Londres qu'à Paris. Il insiste aussi sur le tort matériel et moral que leur causaient les charlatans, les femmes et les moines ⁶.

Vers la fin du règne de Louis XIV, le premier médecin du roi touchait 40.000 livres d'appointements. Il avait la surintendance du Jardin des plantes et celle de toutes les eaux minérales de France. Il recevait le brevet de conseiller d'État, en prenait la qualité, en touchait le traitement ⁷, avait droit d'en porter le costume. Même s'il

¹ J.-A. Hazon, p. 59.

² Édit. de 1615, p. 34.

³ Gui Patin, t. III, p. 172.

⁴ Gui Patin, t. I, p. 512.

⁵ Joué en 1665, acte II, sc. 3.

⁶ Satire VI, vers 68.

⁷ A. Portal, *Histoire de l'anatomie*, t. III, p. 6.

⁸ Acte I, sc. 10.

¹ Lestoile, *Journal*, 15 octobre 1594.

² Gui Patin, t. III, p. 780.

³ Gui Patin, t. II, p. 445.

⁴ Gui Patin, t. III, p. 785.

⁵ Gui Patin, t. II, p. 336.

⁶ *Voyage en France*, p. 213.

⁷ Compris dans les 40.000 livres.

n'était pas docteur de Paris, lorsqu'il daignait honorer la Faculté de sa présence, le doyen précédé des bedeaux allait le recevoir à la porte. Le plus envié de ses privilèges était celui de pénétrer tous les jours dans la chambre du roi pendant que le monarque était encore au lit et avant les *premières entrées*¹. Il devait aussi être toujours présent, et en robe de satin, au dîner de Sa Majesté². Il avait le titre de comte, et transmettait « à ses descendants une noblesse réelle »³. Dans ses armoiries figurait en général le bâton entortillé d'un serpent que la mythologie donnait pour symbole à Esculape ; on remplaça parfois le serpent par un dragon⁴. La clientèle du premier médecin était immense, car tous les courtisans tenaient à honneur d'avoir le même docteur que le roi. « On croyait, dit Fontenelle, faire sa cour de s'adresser à lui, on s'en faisait même une loi »⁵. Ses fonctions cessaient aussitôt que le souverain avait rendu le dernier soupir. La charge de premier médecin, écrit Duclos « est la seule qui se perde à la mort des rois »⁶.

Megeyciers. Nom que les statuts du 13 mars 1324 donnent aux mégissiers.

Mégissiers. Ils ne soumirent pas leurs statuts à l'homologation d'Étienne Boileau. Depuis un siècle déjà, ils formaient cependant une corporation ; car en 1160, Louis VII avait concédé la juridiction et les revenus de ce métier à Thèze, femme d'Yve Lacohe ; la famille Marceau en avait hérité au treizième siècle⁷. C'est donc au *maître des sueurs*, mandataire de cette famille, que les mégissiers devaient acheter le droit de s'établir. Une pièce, datée du mois de mars 1310 et publiée par M. Depping⁸, nous apprend que les « megeyciers » étaient alors au nombre de 30. La *Taille de 1292* en mentionne 23 seulement, mais celle de 1300 en cite 38, chiffre qui était réduit à 35 en 1324, et à 15 en 1395⁹.

D'anciens statuts¹⁰, datés de 1324, furent révisés et modifiés sur beaucoup de points au mois de mai 1407¹¹. Chaque maître avait pu avoir jusque-là autant d'apprentis qu'il voulait et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage ; il ne leur fut plus permis d'en avoir qu'un seul, et la durée de l'apprentissage fut fixée à six ans.

Il n'est plus question du maître des sueurs, le droit d'exercer le métier devait s'acheter six livres parisis, dont trois revenaient au roi et trois à la confrérie des mégissiers.

Tout maître ayant au moins trois ouvriers ne pouvait refuser d'en prêter un à son confrère,

ayant « besongne hastive et nécessaire à faire, pour lui aidier à parfaire ycelle ».

Il était interdit de mettre en vente aucun cuir mégé avant qu'il eût été examiné et approuvé par les jurés du métier, qui étaient au nombre de deux.

Ces statuts, souvent revus dans la suite, reçurent peu de modifications. Cependant, vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des jurés avait été porté à trois, et les fils de maître étaient dispensés de l'apprentissage, mais non du *chef-d'œuvre*, qui consistait à « passer un cent de peaux de mouton en blanc ». Le nombre des maîtres était alors de 45 environ ; le brevet d'apprentissage coûtait 20 livres, et la maîtrise 600, chiffre que conserva l'édit de 1776 quand il réunit en une seule corporation les mégissiers, les tanneurs, les corroyeurs, les peaussiers et les parcheminiers.

Les mégissiers avaient pour patronne sainte Madeleine, qu'ils fêtaient le 12 juillet, à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, presque tous les mégissiers habitaient, en effet, sur cette paroisse. Les *Tailles de 1292*¹ et de 1313² en font foi, et on lit à la fin des statuts de 1407 ces mots : « Publiés le samedi second jour de juillet, l'an de grâce mil CCCC et sept, en la ruë de la Mesgisserie, sur la rivière de Saine, à l'opposite de l'ostel des dames de Haulte-Bruyère, présens plusieurs tant maistres comme varlès³ mesgissiers et autres ». Delamarre⁴ nous apprend que les religieuses de Hautes-Brières⁵ avaient vendu à la ville une portion de terrain qui devint le port, puis l'abreuvoir Popin, situé, comme on sait, sous le quai de la Mégisserie. En 1395, le procureur du Châtelet avait ordonné aux mégissiers de se transporter en aval du Louvre. L'ordonnance de police du 20 octobre 1702 leur interdit définitivement de laver leurs cuirs dans la Seine, aussi les voyons-nous bientôt émigrer au faubourg Saint-Marcel et s'emparer de la Bièvre.

Menesteriel, — *terel*, — *tereil*, — *tereul*, — *terieul*, — *trel*, — *treu*, — *treul*, — *trieul*, etc. Noms par lesquels le *Livre des métiers* désigne les maîtres des métiers, et aussi, mais très exceptionnellement, les ouvriers.

Menestrels (Rois des). Voy. **Instruments (Joueurs d')**.

Menestreaux. Menestriers, etc. Voy. **Instruments (Joueurs d')**.

Meneurs. Tout ouvrier admis à parfaire son chef-d'œuvre était guidé par un meneur, choisi parmi les jurés. Le meneur avait pour mission de mettre l'aspirant au courant des

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 241.

² Saint-Simon, *Mémoires*, t. XII, p. 175.

³ Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 541.

⁴ Verdier, *Jurisprudence de la médecine*, t. II, p. 57.

⁵ Éloge de Fagon, dans les *Œuvres*, t. III, p. 286.

⁶ *Mémoires*, éd. Michaud, p. 529.

⁷ Voy. ci-dessus l'art. Maître des sueurs.

⁸ *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 416.

⁹ G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 16.

¹⁰ Dans les *Ordonn. royales*, t. IX, p. 210.

¹¹ Dans les *Ordonn. royales*, t. IX, p. 212.

¹ Pages 25 et suiv.

² Pages 16 et suiv.

³ Ouvriers.

⁴ *Traité de la police*, t. II, p. 3.

⁵ Ordre de Fontevault.

usages ; il l'accompagnait aussi dans les visites qui devaient être faites aux jurés et aux maîtres du métier ¹.

Voy. **Chef-d'œuvre et Expérience.**

Meneurs. Auxiliaires des recommanda-resses ² qui leur amenaient des nourrices de la province. Après en avoir réuni un certain nombre, ils les entassaient sur une charrette, leur faisaient faire ainsi le voyage jusqu'à Paris ; puis les reconduisaient de la même manière quand elles avaient trouvé un nourrisson.

Mais la difficulté des communications rendait très pénibles les déplacements des nourrices et très précaire le sort des enfants qui leur étaient confiés. En 1773, la police dut enjoindre aux meneurs « de se servir de voitures bien conditionnées, dont le fond soit en planches suffisamment garnies de paille neuve, les ridelles exactement closes par des planches bien assemblées ou par des nattes de paille ou d'osier toujours entretenues en bon état, et de couvrir leurs voitures avec une bonne toile bien tendue sur des cerceaux et assez grande pour envelopper les bouts et côtés ». Comme on entassait parfois, et sans surveillance, dans ces grossiers chariots une foule d'enfants ramenés à leurs parents, leur transport n'est autorisé qu'à la condition « qu'il y ait des nourrices assises sur des bancs suspendus au-devant et au derrière de la voiture avec des cordes ou courroies solidement attachées, afin que les nourrices soient à portée de veiller aux besoins des nourrissons et de prévenir les accidents auxquels ils pourroient être exposés sur la route ³ ».

Meneurs. Voy. **Cochers.**

Meneurs de boues. Voy. **Boueurs et Ordures ménagères.**

Meneurs de ciseaux. Chez les cartiers, ouvriers qui rognaien les feuilles.

Meneurs d'enfants. On nommait ainsi des individus qui parcouraient les campagnes, recueillant les enfants dont de pauvres gens voulaient se débarrasser. Moyennant rétribution, ils se chargeaient de les déposer au tour le plus rapproché. Ils empilaient dans des paniers et des hottes ces petits êtres que les fatigues, les souffrances, le manque de soins et de nourriture avaient réduits à l'état de moribonds quand ils arrivaient à destination. On n'en savait pas un sur dix.

Meneurs d'ours. Voy. **Ours.**

Meneuses. Titres que prenaient les crieuses de vieux chapeaux quand elles avaient une apprentie.

Meneuses de table. Chez les cartiers, ouvrières chargées d'assortir les jeux par sixains.

Menuisiers. Ils ont pour ancêtres directs les *lambrisseurs*, les *huissiers*, les *chassissiers* et les *huchiers*.

Au treizième siècle, ces quatre métiers appartenait à la corporation des charpentiers, et celle-ci était placée sous l'autorité du premier charpentier du roi. En vertu d'un privilège qui lui avait été accordé par un des prédécesseurs de saint Louis, il touchait les revenus de cette communauté et avait sur les métiers qui la composaient le droit de basse justice. Il se bornait, d'ailleurs, à exiger d'eux tous une somme de dix-huit deniers par jour, et chaque année, le jour de la Toussaint, une « robe », c'est-à-dire un habillement complet de la valeur de cent sous. Lui-même présentait, vers 1268, au prévôt Étienne Boileau les statuts de la corporation ¹. On y voit, qu'en dehors de son fils, de son neveu ou du fils de sa femme, chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti à la fois ; cependant, afin d'être sûr de n'en point manquer, il avait le droit d'en prendre un second au cours de la dernière année de l'apprentissage, qui durait quatre ans. Le travail à la lumière était interdit, sauf quand il s'agissait d'un ouvrage commandé par le roi, la reine, les Enfants de France ou l'évêque de Paris. Le samedi, les ouvriers étaient libres à partir de trois heures, « puis que nonne seroit sonnée à Notre Dame ». Un mandataire, nommé par le charpentier du roi, administrait la corporation, veillait à ce que les statuts fussent observés, et punissait les délits professionnels d'amendes qui pouvaient s'élever jusqu'à vingt sous.

Les *lambrisseurs*, faiseurs de lambris, les *huissiers*, faiseurs de portes, et les *chassissiers*, faiseurs de fenêtres furent successivement réunis aux *huchiers*, faiseurs de meubles dont le nom ne disparut que fort tard ².

En 1314, les prérogatives accordées au premier charpentier du roi furent abolies ³, et, probablement vers cette époque, la corporation des charpentiers se divisa en deux classes :

1° Les *charpentiers de la grande cognée*, occupés aux ouvrages de charpente et autres gros travaux ;

2° Les *charpentiers de la petite cognée*, occupés aux ouvrages « plus menus », d'où leur vint le nom de *menuisiers*.

Ce nom leur fut-il donné dès le quatorzième siècle ? C'est l'avis de La Curne de Sainte-Palaye et de Littré ⁴ ; tous deux se réfèrent à un arrêt du 4 septembre 1382, que j'ai vainement cherché dans les registres du Châtelet, qui sont conservés à la Bibliothèque et aux Archives nationales. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jacques du Parvis et Jean Grosbois, qui furent chargés de meubler une partie du Louvre en 1364, sont toujours dans le compte des dépenses ⁵, qualifiés de *huchiers*. Il

¹ *Livre des métiers*, titre XLVII.

² Voy. tous ces noms.

³ *Olim*, t. III, p. 147. — Voy. aussi Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 67.

⁴ Tome VII, p. 336. — Tome III, p. 516.

⁵ *Compte des dépenses faites par Charles V*, p. 28.

¹ Perruquiers, statuts de 1718, art. 32 et 33. — Boulangers, statuts de 1746, art. 18. Etc., etc.

² Voy. ci-dessus l'art. Bureau de placement.

³ Ordonnance de police du 19 novembre 1773.

n'est également question que de *huchiers* et du *mestier de hucherie* dans des statuts sans date qui furent confirmés par Louis XI en 1467 ¹. Enfin, au mois de juin de la même année, les *huchiers* seuls figurent dans l'ordonnance qui enrégimentait tous les métiers de Paris ². A noter pourtant, que je vois cité, dans un compte de 1375, « Jehan Poncet, charpentier de menuz ouvrages ³ ».

Les statuts que je viens de citer, et qui paraissent avoir été rédigés vers le commencement du quinzième siècle, modifièrent sur plusieurs points l'organisation de la communauté. Il n'est plus question du privilège autrefois possédé par le charpentier royal. Un examen subi en présence des jurés et le *chef-d'œuvre* fait chez un d'entre eux étaient les premières conditions à remplir pour s'établir. Il fallait ensuite verser une somme de douze sous, dont six allaient au roi, quatre aux jurés, et deux à la confrérie de Sainte-Anne. Les fils de maître étaient soumis aux-mêmes épreuves, mais ils n'avaient rien à payer. Chaque maître ne pouvait posséder à la fois que deux apprentis, dont l'un devait appartenir soit à sa famille soit à celle de sa femme. La durée de l'apprentissage était de six ans. Le travail de nuit continuait à être interdit « se ce n'est pour le Roy ou pour nos aultres seigneurs et dames du sang de France, ou pour l'evesque de Paris », et même dans ce cas fallait-il que les portes et les fenêtres de la boutique fussent fermées. Le travail ne finissait plus le samedi qu'à six heures, « après le premier coup du glays de vespres des paroisses où iceulx ouvriers demourent ». La corporation était administrée par quatre jurés.

Ces « beaux statutz et ordonnances » étant, « par la négligence et mauvais soing des jurés, depuis quelque temps demourent sans exécution », la communauté des *huchers-menuisiers* en sollicita d'autres qui lui furent accordés au mois d'avril 1580 ⁴. Ils insistent, particulièrement sur le *chef-d'œuvre*, qui doit être exigé de tous, même des maîtres sans qualité. Nul ne peut avoir plus d'un apprenti, sous peine d'une amende de vingt écus d'or. Un principal est adjoint aux quatre jurés.

Louis XIV, au mois d'août 1645, octroya aux maîtres *huchers-menuisiers* de nouveaux statuts ⁵ qui méritent d'être analysés.

La communauté était alors administrée : 1° par un principal, élu pour un an, trois jours après la fête de sainte Anne. Sa mission était de surveiller les jurés et de présider toutes les assemblées du corps de métier ; 2° par six jurés, dont trois étaient élus chaque année par les bacheliers et vingt-quatre maîtres. On a vu que le nombre des jurés, qui était de six en 1290 ⁶, avait été dans la

suite réduit à quatre ; les statuts de 1645 déclarent qu'« il y aura doresnavant en ladite communauté six jurez de probité et d'expérience, d'autant que l'étendue de Paris est augmentée d'un tiers au moins depuis douze ans ou environ, même que le nombre des maîtres est plus grand de la moitié qu'auparavant ».

Les jurés étaient tenus de faire au moins quatre visites par an chez chacun des maîtres.

Chaque maître ne pouvait avoir en même temps plus d'un apprenti, et l'apprentissage durait six ans.

Les compagnons, avant d'être admis à la maîtrise, devaient « faire connoistre leur expérience aux jurez, et faire de leurs mains propres, en la maison de l'un d'eux, le *chef-d'œuvre* qu'ils luy prescrist, tant en assemblage que de taille de mode antique, moderne ou françoise, garny d'assemblage, liaison et moulure ».

Les fils de maître n'étaient pas dispensés du *chef-d'œuvre*.

Aucun maître ne pouvait prendre un ouvrier sans exiger de lui un certificat de son dernier patron. L'oubli de cette formalité était puni par une amende de soixante livres, « applicable, dit le roi, au couvent des pauvres religieuses de Saint-Cyr, au val de Galie, proche nostre chasteau de Versailles ».

La veuve avait le droit de continuer le commerce de son mari, à charge par elle de « prendre un bon serviteur ou compagnon expert au fait du mestier ».

Bien qu'il soit fréquemment question dans ces statuts de la fabrication des meubles, et même de l'emploi du bois d'ébène, le mot *ébéniste* n'y est pas employé.

Il apparaît pour la première fois dans les statuts de 1743, qui diffèrent, d'ailleurs, peu des précédents. Ils stipulent cependant que le principal sera choisi parmi les anciens jurés ; qu'aucun maître ne pourra être élu juré « s'il n'est d'une probité reconnue, et s'il n'a au moins dix années de réception à la maîtrise ». Les statuts de 1645 exigeaient seulement du maître qu'il fût « originaire françois », ceux de 1743 veulent en outre « qu'il fasse profession de la religion catholique, apostolique et romaine ». La durée du compagnonnage est réduite à trois ans. L'article 41 prescrit que « tous les ouvrages dudit métier seront bien et dûment faits suivant l'art, et encore de bons bois, sains, secs, loyaux et marchands, sans aubiers, nœuds vitéux, piqueures de vers, ni pourritures ». Il n'est plus question du couvent de Saint-Cyr.

L'édit de 1776 réunit en une seule corporation les menuisiers, les tourneurs et les layetiers.

Les menuisiers-ébénistes étaient, vers cette époque, au nombre de neuf cents environ ¹. Depuis plusieurs siècles, ils avaient pour patronne sainte Anne, dont ils célébraient la fête le 26 juillet, aux Billettes, « dans une chapelle appartenante depuis un temps immémorial à la communauté », disent les statuts de 1743.

¹ Ordonn. royales, t. XVI, p. 609.

² Ordonn. royales, t. XVI, p. 672.

³ B. Prost, *Inventaires mobiliers*, t. I, p. 441.

⁴ Bibliothèque nationale, manuscrits Delamarre, *Bâtiments*, t. V, p. 35.

⁵ *Statuts, articles, ordonnances et privilèges des principal, jurez, anciens bacheliers et maîtres huchers-menuisiers de la Ville de Paris*. Paris, 1658, in-4°, 1694, in-18, et 1725, in-18.

⁶ Les statuts de cette année donnent même leurs noms.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 424. — Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. III, p. 132.

Le *Livre commode pour 1692*¹ nous apprend que la plus grande partie des fabricants de meubles étaient alors, comme aujourd'hui, établis soit au faubourg Saint-Antoine, soit dans les rues de Cléry, de Bourbon-Villeneuve², etc.

M. A. Forgeais a publié³ le dessin de plusieurs méreaux provenant de la corporation des menuisiers. Deux d'entre eux représentent d'un côté sainte Anne instruisant la Vierge, et de l'autre divers outils du métier, rabot, hache, valet, ciseau, vilebrequin, compas, équerre, etc. Les deux derniers portent au droit une sorte de tabernacle et au revers une croix bourdonnée. Un jeton de la même corporation, reproduit dans le *Magasin pittoresque*⁴, nous montre deux femmes, dans lesquelles il faut sans doute reconnaître la Vierge et sainte Anne, et dont l'une tient un livre ouvert sur ses genoux ; en exergue, on lit ces mots SIC FINGIT TABERNACULUM DEO, et la date 1748. Le revers est rempli par l'inscription COMMUNAUTÉ DES MAISTRES MENUISIERS ET ÉBÉNISTES, au-dessous de laquelle figurent plusieurs outils.

J'ai trouvé ces artisans nommés *menuysiers* (quinzième siècle), *menuziers* (1600), *planche-niers*, *plancheors*, etc., etc.

Voy. **Ébénistes et Grossiers.**

Menus (OFFICIERS DE L'ARGENTERIE ET DES). Placés sous l'autorité de deux intendants, ils réglaient et contrôlaient les dépenses relatives à l'argenterie et à la chambre du roi.

On nommait *dépenses pour la personne du roi*, celles qui se rapportaient à ses vêtements, à son linge, à ses bijoux ; et *dépenses de la personne*, celles qui résultaient des achats de meubles et d'argenterie. Les *dépenses extraordinaires* comprenaient les bals, ballets, comédies, mascarades, carrousels, tournois, etc., et en outre les baptêmes, sacres, couronnements, mariages, pompes funèbres, anniversaires, etc.⁵

En 31 ans, de 1547 à 1578, les menus-plaisirs du roi coûtèrent à la France 70 millions de livres tournois⁶ qui, suivant les calculs d'Antoine Bailly, représentent 280 millions de notre monnaie⁷.

Menus maîtres. Voy. **Drapiers.**

Menuysiers et Menuziers. Voy. **Menuisiers.**

Mercadent. Se dit d'« un marchand peu habile dans le négoce et qui fait mal ses affaires, ou d'un petit mercelet qui veut faire l'important, quoiqu'il ne vende que des bagatelles⁸ ».

On trouve aussi *marcadent*.

Mercelots et Mercerots. Voy. **Porte-balles.**

Mercier (DIT D'UN). Voy. **Nouveautés (Magasins de).**

Merciers. On trouvera, à l'article NOUVEAUTÉS (MAGASINS DE), l'origine de la riche corporation des merciers, à qui toute fabrication était interdite, mais qui avaient le droit de vendre toute espèce d'objets et de produits, quelles que fussent leur nature et leur provenance.

A travers mille dangers, ils parcourent la France, puis les contrées étrangères ; ils vont visiter aussi les industrieuses cités italiennes qui centralisent les produits de l'Orient. Menacés, rançonnés, toujours soutenus par l'espoir du gain, ils reviennent enfin, apportant à Paris des épices et des drogues rares, des métaux précieux, des armes, des bijoux, des parfums, surtout de riches étoffes, damas, baudequins, brocards, siglatons, camocas, cendaux, mousselines, samits, diapres, marramas, nachiz, taffetas, etc., etc. Ce sont là les merciers primitifs, les commerçants intelligents et hardis que le roi des merciers a pour mission de protéger au cours de leurs périlleux voyages.

Une fois de retour, le mercier doit songer à écouler ses marchandises, et cette vente au détail exige des aptitudes bien différentes des siennes. Un autre membre de la corporation, moins aventureux et plus sédentaire, s'en charge. Mais celui-ci ne se borne point à débiter les articles qui lui ont été soit confiés, soit cédés en gros. Il n'oublie pas que les statuts de sa communauté l'autorisent à trafiquer de toute espèce d'objets ; s'il lui est interdit d'en fabriquer aucun, il peut faire fabriquer ceux qui lui conviennent, et il a en outre le droit d'*enjoliver* lui-même, c'est-à-dire de parer comme il l'entend, tout ce qu'il vend. Les boutiques des merciers offrent donc l'aspect de véritables bazars, et elles se multiplient avec une merveilleuse rapidité. Dans le langage usuel de la conversation, ce sont ces détaillants que le mot *merciers* va désigner désormais ; et les autres, les voyageurs, sont forcés d'ajouter à ce titre celui de *grossiers*, pour indiquer leur spécialité de marchands en gros.

Il serait fort imprudent, je crois, de vouloir mettre des dates précises aux faits que je viens d'exposer. Il est probable, toutefois, que les merciers, « *venditores mercium* », étaient régulièrement constitués en communauté dès 1137, puisqu'à cette date ils possédaient aux halles une place fixe, pour la location de laquelle ils payaient cinq sous par année¹.

Au siècle suivant², ils soumettre leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau³. Ces statuts prouvent que les boutiques des merciers représentaient déjà nos magasins de nou-

¹ Tome I, p. 286.

² Auj. rue d'Aboukir.

³ *Numismatique des corporations parisiennes*, p. 133.

⁴ Tome XXVII, p. 336.

⁵ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 161 ; pour 1712, t. I, p. 205 ; pour 1736, t. I, p. 314.

⁶ Froumentau, *Le secret des finances de la France*, (1581), liv. I, p. 23.

⁷ *Histoire financière de la France*, t. II, p. 300.

⁸ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 705.

¹ Voy. Félibien, *Histoire de Paris*, preuves, t. I, p. 54.

² Vers l'année 1268.

³ *Livre des métiers*, titre LXXV.

veautés ; on y vendait des étoffes de tous genres, de la menue mercerie, des objets de toilette, ceintures, franges, bourses, aumônières, chapeaux parfois garnis de perles fines et d'ornements d'or et d'argent, etc., etc.

Le métier était libre ; il suffisait donc pour s'établir de prouver aux jurés que l'on possédait un capital suffisant et que l'on connaissait la profession.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux employés, apprentis, apprenties ou ouvrières.

Quatre jurés, élus par les maîtres, surveillaient et administraient la communauté.

La Taille de 1292 cite 70 merciers, *celle de 1300* en mentionne 152, et leur nombre ne cessa de s'accroître.

C'est dans la rue Quincampoix que demeuraient les merciers les plus fameux et le plus à la mode. Sur 122 commerçants habitant cette rue en 1313 ¹, on comptait 36 merciers ². Parmi eux, figure le riche Jean d'Espéron, taxé à 90 livres parisis. Dans tout le commerce parisien, quatre autres marchands seulement sont imposés à de plus fortes sommes.

Depuis longtemps, s'il faut en croire Sauval ³, les merciers occupaient au Palais la galerie qu'ils rendirent célèbre et dont je parlerai ailleurs ⁴. Les grandes dames et les jeunes seigneurs ne pouvaient déjà plus se passer de ces magasins qui résumaient tout le luxe de l'époque ; aussi, quand la Cour allait résider à Vincennes, les merciers venaient s'installer sur la route qu'elle suivait, et ils y étalaient leur marchandise dans un endroit qui conserva le nom de *Grange aux Merciers* ⁵.

Au début du quinzième siècle, le commerce de la mercerie avait, paraît-il, abandonné la rue Quincampoix pour la rue du Feurre ⁶ : « rue du Feurre où demeurent les merchiers », écrit Guillebert de Metz ⁷. Vers la fin de l'année 1406, vingt-six d'entre eux, représentant « la plus grande et seine partie des notables merciers demeurans en la ville de Paris », supplièrent Guillaume de Tignonville, alors prévôt de Paris, de vouloir bien reviser leurs statuts. Le prévôt réunit au Châtelet, « par plusieurs et diverses fois et journées », les avocats et le procureur du roi, ainsi que les principaux merciers, et ils procédèrent à une nouvelle rédaction. Elle fut achevée le 18 février 1407, et confirmée par le roi au mois de mars suivant.

La profession de mercier y est déclarée « un des plus grands fais de marchandise qui soit à Paris », cité « qui doit estre vray miroüer et exemple en bonne police à toutes les autres bonnes villes du royaume de France ».

Les premiers articles tendent surtout à régler les relations des merciers « repairans et habitans la ville de Paris » avec les marchands « forains et outremontains ». J'y vois que les principaux articles d'importation étaient alors :

Les fils d'or et d'argent dits de Chypre, mais qui se fabriquaient à Gènes. Ils se vendaient roulés sur des bobines appelées *cannettes*.

Les futaines et toiles teintes d'Allemagne. Chaque pièce de futaine devait avoir douze aunes de long, et chaque pièce de toile onze aunes et demie.

Les peignes de Limoges et pays environnants.

Les rasoirs, ciseaux et lancettes forgés à Toulouse.

Les serges d'Arras, d'Angleterre et d'Irlande.

Les étamines d'Auvergne et de Reims.

Les soies noires de Lucques et de Venise.

« Pour obvier aux malices, faussetez et decevances qui pourront estre faites en ladite mercerie », le nombre des jurés est porté à cinq. Ils sont élus par la communauté, et jurent en présence du prévôt de Paris « sur saintes Évangiles, que les ordonnances, points et articles ci-dessus ils garderont bien et loyaument ».

Charles IX renouvela en février 1567 les statuts des merciers, sans apporter de bien grands changements dans l'organisation de la communauté. Une nouvelle rédaction eut lieu en juillet 1601. Nous y voyons que la mercerie « contenoit en soy six états de marchands, sçavoir :

- 1^o le marchand grossier ;
- 2^o celui de draps d'or, d'argent et soye ;
- 3^o celui d'ostades et serges ;
- 4^o le tapissier ;
- 5^o le marchand de menuë mercerie ;
- 6^o celui de joûaillerie ».

Un procès qui s'engagea, en octobre 1570, entre les chapeliers et les merciers nous apprend que ces derniers étaient alors au nombre de deux mille « tenans boutique, sans les colporteurs ».

Au mois de janvier 1613, les merciers obtinrent encore de nouveaux statuts ; et ceux-ci ont d'autant plus d'importance que, confirmés sans modifications par Louis XIV (août 1645), ils régèrent la communauté jusqu'à la Révolution.

L'apprentissage est, dès lors, de trois années, et suivi de trois années de compagnonnage. L'apprenti doit être de nationalité française, et non marié.

Les maîtres ne doivent avoir chacun qu'une seule boutique, « soit au Palais ou en la ville, supposé même que leurs femmes fussent capables d'en tenir de leur part ».

L'article 13 reconnaît aux jurés le droit de visiter « les aulnes, poids, mesures et marchandises » chez tous les marchands de Paris, compris les privilégiés et ceux suivant la Cour.

Ils ne peuvent fabriquer aucun objet, mais ils ont la faculté de parer, enrichir et enjoliver toutes leurs marchandises. On renouvelle aux maîtres des autres corps de métier l'interdiction de vendre « aucune marchandise qui n'ait été

¹ Voy. la *Taille* de cette année, p. 74, 75, 92 et 93.

² Fait vraiment étrange, la *Taille* de 1292 (voy. la p. 54) ne cite dans cette rue aucun mercier.

³ *Antiquités de Paris*, t. II, p. 475.

⁴ Voy. l'art. Palais (Galerie du).

⁵ Entre la rue de Bercy-Saint-Antoine et la Seine.

⁶ Devenue rue aux Fers, et aujourd'hui rue Berger.

⁷ *Description de Paris*, p. 207.

faite ou manufacturée par eux ou leurs serveurs ».

Ces statuts furent un peu modifiés dans la suite par plusieurs arrêts rendus à la demande de la corporation. Le 1^{er} août 1669, le Parlement interdit la maîtrise à tout apprenti qui se serait marié pendant son service. Le 6 juillet 1671, il défend à tout maître d'avoir en même temps plus d'un apprenti. Le 27 février 1679, il autorise le mariage des apprentis, mais seulement avec une fille de maître; dans ce cas, l'apprenti est dispensé du compagnonnage et admis aussitôt à la maîtrise.

La corporation des merciers passait pour la plus opulente de Paris. « Ce corps, dit Sauval, est plus riche tout seul que les cinq autres corps de marchands, et on lève sur eux autant que sur les autres ensemble quand il s'agit de faire des levées sur les *Six-Corps* ¹ ».

Jusqu'à la Révolution, tout trafic, tout travail manuel étaient regardés comme une marque de servage, et ne pouvaient se concilier avec la qualité du noble. On sait quelles luttes les chirurgiens, les peintres et les sculpteurs durent soutenir pour se dégager des liens qui les attachaient à la classe ouvrière. Les merciers, ne fabriquant rien, se regardaient donc comme bien supérieurs à eux, et c'était, paraît-il, l'opinion générale, puisque Savary ² écrivait encore au milieu du dix-huitième siècle : « Le corps de la mercerie est considéré comme le plus noble et le plus excellent de tous les corps de marchands, d'autant que ceux qui le composent ne travaillent point et ne font aucun ouvrage de la main, si ce n'est pour enjoliver les choses qui sont déjà faites et fabriquées, comme de garnir des gans et des mitaines, attacher à des habits et autres vêtements des rubans et autres sortes de galanterie. Aussi ceux qui sont admis dans ce corps sont-ils reçus noblement, ne leur étant pas permis de faire ni manufacturer aucunes marchandises, mais seulement de les enjoliver, ce qui n'est pas des autres corps, qui sont regardés comme mixtes, c'est à dire qu'ils tiennent du marchand et de l'artisan ».

Les merciers étaient donc restés fidèles au principe qui avait donné naissance à leur communauté, et justifiaient bien le proverbe : *Merciers marchands de tout, faiseurs de rien* ³.

Le nombre des merciers établis à Paris semble être resté pendant longtemps à peu près le même, et n'avoir guère dépassé deux mille.

On trouvera, à l'article Maîtrise (Lettres de), le texte de celle qui fut délivrée en 1650 à un fils de maître par les merciers.

Au dix-huitième siècle le mercier le plus fameux se nommait La Frénaï ou mieux Delafrenaye, et avait une boutique au Palais; « il a été quelque temps en si grande renommée, dit Nemeitz ⁴, que rien n'a passé pour joli et galant dans l'esprit des petits maîtres et des personnes

du sexe s'il n'étoit sorti de la boutique de La Frénaï ».

Un peu avant la Révolution, la mode avait adopté le *Petit-Dunkerque*, magasin situé à l'angle du quai Conti et de la rue Dauphine.

Le bureau de la corporation des merciers était situé rue Quincampoix. Il fut agrandi en 1660 par l'achat d'une maison appartenant à une demoiselle Collot, qui la vendit 34.500 livres.

Les merciers s'étaient placés sous le patronage de saint Louis, dont ils célébraient la fête le 25 août. Antérieurement au quatorzième siècle, les compagnons merciers avaient fondé sous la même invocation une confrérie spéciale, qui se rassembla d'abord aux Quinze-Vingts et plus tard à la Sainte-Chapelle.

Le Bureau avait des pauvres attirés qu'il soutenait de ses charités. A la fin du dix-septième siècle, le nombre de ces pauvres était fixé à cent, et chacun d'eux recevait quarante sous par mois.

Voy. Ferronniers. — Merciers (Rois des). — Nouveautés (Magasins de). — Palais (Galleries du). — Petit-Dunkerque (Le). — Porte-balle, etc.

Merciers (ROIS DES). Dès l'origine, on trouve les merciers soumis à l'autorité de grands personnages qui s'intitulent *rois des merciers*. Au nombre de huit ou dix pour toute la France, chacun d'eux avait la haute main sur le commerce en gros d'une province. Représentés dans les grandes villes par des lieutenants à leurs gages, on les voit protéger et surtout pressurer les riches merciers, marchands nomades qui allaient de pays en pays, de port en port, de foire en foire, achetant, vendant, échangeant, spéculant, trafiquant partout. Bientôt, à la faveur des troubles qui affaiblirent le pouvoir royal, ces magistrats parvinrent à étendre leur autorité, non seulement sur le négoce en gros, mais aussi sur les plus humbles artisans établis dans les limites de leur juridiction. Il fallut alors, pour exercer un métier quelconque, obtenir du roi des merciers des lettres de maîtrise, supporter en outre son ingérence dans les affaires de la communauté, lui payer tribut sous mille formes ¹, etc., etc. François I^{er} tenta vainement de supprimer ces magistrats ², et Henri III ne réussit pas mieux en 1581 ³. L'édit d'avril 1597 fut en grande

¹ « Tous marchans vendans par poids ou mesures quelques sortes de marchandises que ce fust, et ceux qui exercent quelques arts ou mestiers que ce soit, en boutiques ouvertes, magasins, chambres, astelliers ou autrement, étoient tenus et astraits, auparavant que de pouvoir entrer ausdits exercices, prendre lettres d'un par eux estably qui estoit nommé le Roy des merciers, auquel estoient attribuez certains droits pour lesdictes lettres, avec autres droits pour les visitations et apprentissages qui se levoient de six en six mois ». *Édit d'avril 1597*, préambule.

² « Ce qu'ayant esté supprimé par le feu Roy François premier, et réuni à la Couronne, lesdicts droits ont esté depuis négligés et usurpés par quelques particuliers, lesquels n'ont laissé de prendre ladicte qualité de Roys des merciers ». *Édit d'avril 1597*, préambule.

³ Cet édit attribue au roi toutes les prérogatives dont jouissaient les rois des merciers, mais sans faire aucune mention de ceux-ci.

¹ *Antiquités de Paris*, t. II, p. 475.

² *Dictionnaire du commerce*, édit. de 1741, t. III, p. 358.

³ *Dictionnaire de Trécoux*, t. V, p. 944.

⁴ *Le séjour de Paris*, édit. de 1897, p. 340.

partie dirigé contre eux ; il déclara leurs offices abolis et supprimés, avec défense expresse de les rétablir ¹. Tous n'avaient pas encore disparu en 1614, puisqu'aux États généraux de cette année, on voit figurer dans les cahiers du Tiers le vœu de leur suppression ².

A Paris toutefois, où les métiers importants furent de bonne heure constitués en corporation et dès lors relevèrent plus ou moins du pouvoir royal, le roi des merciers n'était en réalité que le titulaire d'une sinécure peu lucrative, et on ne le voit guère intervenir dans l'administration des communautés.

M. Jal a retrouvé le nom de Jacques de Cambray, qui, en 1572, se disait « roi des merciers de Paris » ³.

Merciers à tablette. Voy. **Porte-balle**.

Mercure. Ce dieu a trouvé place ici parce qu'il présidait au commerce. C'était aussi le patron des voleurs. De son nom sont venus, avec tous leurs dérivés, les mots *merx*, *mercatura*, etc., qui signifiaient marchandise. On disait même, en bas latin *mercura* ⁴. Peut-être aussi a-t-on tiré de son nom le mot *mercuriale*, appliqué au prix des denrées vendues dans les marchés publics.

Mercuriales. On trouve dans l'ordonnance du prévôt de Paris du 12 juillet 1438, renouvelée en 1471, en 1546, etc., l'origine de nos mercuriales officielles. Les mesureurs de grains étaient tenus de faire connaître après chaque marché, « au greffier de la police ou clerc de la prévôté le prix que aura valu icelui jour le blé froment, le seigle et l'orge ». La plus ancienne de ces *mercuriales* que j'aie trouvée aux Archives nationales remonte au commencement de mai 1520, mais elle est illisible. J'ai pu déchiffrer la cinquième, qui est ainsi conçue :

« L'an dessus dict ⁵, le samedi second jour de juing, Jehan Desmarchais et Guillaume Poupincourt, mesureurs es halles, rapportèrent bled

froment le meilleur ¹, xxviii s. ; xxv muys autres des diz lieux, xxvii s. 4 d. ; xix muys autres d'iceux lieux, xxvi s. 8 d. ; xiiii muys autres, xxv s. ; x muys autres, xxiv s. ; ix muys mestueil blanc, xxiii s. ; autre mestueil blanc, xxii s. ; et xxi autres mestueils, xx, xviii, xvii et xvi s. Seigle, xiiii s. et xv s. Orge, xii s. Avoyne, xviii et xvii s.

« A l'escolle Saint-Germain, bled de Xanters ², xxvi s. 4 d., cinq muys.

« Ce jour, Benard Robequin et Pierre le Mareschal, mesureurs en Grève, rapportèrent bled froment le meilleur de Meaulx, xxvi s. environ ; xviii muys autres du dit lieu, xxv s. environ ; xxxiii muys ³ autres dudit lieu, xxiii s. environ ; xl muys autres de haulte Brye, xxii s. environ ; xii muys orge, nichil ; avoyne, xvii s. et xvi s. ».

Méreaux de plomb (FABRICANTS DE). La *Taille de 1300* cite un industriel ainsi qualifié. Il s'agit évidemment ici d'un fondeur d'étain et de plomb appartenant à la corporation dont les statuts figurent au titre XIV du *Livre des métiers*.

Voy. **Fondeurs d'étain** et **Pèlerinages**.

Meriniers. Voy. **Merreniers**.

Merlans. Surnom donné aux barbiers-perruquiers.

Voy. **Poudriers**.

Merreniers. La *Taille de 1292* cite trois *merreniers*. C'étaient des marchands de merrain, de bois destinés à la charpente, à la construction, etc. ⁴ Je lis dans le *Compte des dépenses faites par Charles V au château du Louvre* (1364) : « A Estienne Michiel, marchand de merrien, pour avoir fait abattre huit chesnes en la forest de Guise ⁵... pour les planchers des salles neuves du Roy et de la Reyne... ». Le 13 juin, un autre marchand de merrain fait encore venir de Guise seize grandes poutres et deux cents solives ⁶.

L'ordonnance de février 1415 consacre 23 articles ⁷ au commerce « du merrien et busche ». Le chapitre XVIII de celle de décembre 1672 est consacré au « merrain à treilles, ozier et ployon ». On appelait *ployon* un osier spécial dont se servaient les couvreurs en chaume, les tonneliers, etc. ⁸

On nommait *merrien de fou* le bois de fouteau, c'est-à-dire de hêtre.

L'unité de mesure pour les bois de charpente était la *solive*, qui représentait environ un décistère.

¹ « Cassant et adnullant par ces présentes toutes les lettres et pouvoirs qui pourroient avoir esté baillez par ledict Roy des merciers. Lequel, d'abondant, avec ses lieutenans et officiers, nous avons esteints, supprimez et abolis par cedesites présentes. Avec défenses très-expresses à toutes personnes de se dire et qualifier Roy des merciers, et, par vertu de ce tiltre et prétention des pouvoirs y attribuez, de s'immiscer de bailler aucunes lettres de maistrise, faire visitations, recevoir aucuns deniers, ni faire autres actes dépendans dudit règlement, sur peine d'estre punis comme faulsaïres et de dix mil escus d'amende à nous à appliquer ». *Édit d'avril 1597*, art. 4.

² « Que la qualité, charges et droicts du Roy des merciers et autres mestiers, marchandises et denrées soit esteinte et abolie ». *Cahier général du Tiers-État*, à la suite de Florimond Rapine, *Recueil de tout ce qui s'est fait et passé aux États généraux de 1614*, p. 214.

³ *Dictionnaire critique*, p. 1076. — Sur les prérogatives dont jouissait en 1448 le roi des merciers dans la Touraine, l'Anjou et le Maine, voy. les *Ordonnances royales*, t. XIV, p. 27.

⁴ Ducange, *Glossaire*, au mot *mercura*.

⁵ Année 1520.

¹ Dans les autres mercuriales, on lit : « Le meilleur France et Brye ».

² Ailleurs je lis : « Saintoys ».

³ Archives nationales, KK 962, f° 1, v°.

⁴ Voy. le *Glossaire* de Ducange, au mot *materia*.

⁵ De Guise.

⁶ *Revue archéologique*, t. VIII, p. 767 et 771.

⁷ Articles 204 à 227.

⁸ *Dictionnaire de Trévoux*, t. VI, p. 842. — Le mot n'est pas dans Littré.

Ceux qui faisaient le commerce du merrien sont encore désignés sous le nom de *marronniers*, *meriniers*, *maironniers*, *mairéniers*, *mairniers*, etc.

Mesachines. Meschinetes. Mescines. Mescinettes. Voy. Méchines.

Mesgeiciers. Nom que les *Tailles de 1292* et de 1300 donnent aux mégissiers.

Mesgiciers. Nom que les statuts du 22 février 1324 donnent aux mégissiers.

Mesgissiers. Nom que les statuts de mai 1407 donnent aux mégissiers.

Mesquines. Voy. Méchines.

Messagers. Il y eut, jusqu'à l'année 1676 « plusieurs sortes de messagers qui partoient de Paris pour les provinces, et qui voituloient et conduisoient les hardes, marchandises et personnes jusqu'aux extrémités et presque dans toutes les villes du royaume ».

Le roi avait ses messageries, l'Université les siennes, et il existait aussi « plusieurs seigneurs et particuliers qui étoient propriétaires de quantité d'autres messageries, soit qu'ils les eussent acquises par d'anciennes concessions, soit qu'elles leur eussent été adjudgées à cause de différentes finances qu'ils avoient payées aux coffres du roi ¹ ».

Les moins mauvais des véhicules, des *coches* mis en service étoient de vastes carrosses presque tous peints en jaune et disposés pour recevoir un grand nombre de personnes. Les bagages étoient chargés sur le derrière ; un large panier d'osier placé devant recevait les marchandises et les gens trop pauvres pour prendre place dans l'intérieur. Toutes ces voitures, dépourvues de ressorts, allaient au pas et s'arrêtaient à la nuit tombante. En raison de la longueur des trajets, la nourriture étoit ordinairement comprise dans le prix du voyage.

Au nombre des concessionnaires de messageries, qu'ils eussent obtenu leur licence à titre gratuit ou à titre onéreux, soit de l'Université soit de l'État, on est étonné de rencontrer tout à la fois le duc de Montausier, les religieux de Saint-Lazare, les hospitaliers de Québec au Canada, etc., etc.

Louis XIV songea à améliorer le service des messageries en lui réunissant le service des postes. Un arrêt de 1676 ordonna de dédommager tous les concessionnaires et de leur subroger le sieur Lazare Patin, alors fermier général des postes, et qui devint seul maître des *messageries royales*.

Cette transaction coûta 1.200.000 livres, et ne réalisa pas le progrès que l'on en attendait. Pour constater quelque amélioration, il faut arriver au règne de Louis XVI. Turgot proposa de séparer les messageries de la ferme générale des postes, et de réunir en une seule *adminis-*

tration royale un service destiné à toutes les provinces. Les voitures créées en exécution de ce projet furent nommées *Turgotines*. Lourdes et incommodes, malgré les promesses faites lors de leur établissement, elles parcouraient en moyenne quinze lieues par vingt-quatre heures et huit voyageurs seulement trouvaient place même dans les plus grandes.

A la ferme générale adjudgée le 16 mars 1791 succéda dès le 1^{er} mai 1793 une ferme nationale, dont le règne fut court, car le 16 octobre 1794 la Convention proclama le principe de la liberté illimité en matière de messageries. Depuis lors, la conduite des voyageurs et des marchandises ne cessa d'appartenir à l'industrie privée. La création des messageries dites de la rue Notre-Dame des Victoires date de 1808. Dix ans plus tard, s'établissait auprès d'elles l'entreprise générale dite Laffitte, Caillard et compagnie.

Le chemin de fer de Paris à Saint-Germain, le premier qui fut destiné au public, a été inauguré le 26 août 1837.

Voy. Messagers de l'Université et Transports (Entrepreneurs de).

Messagers à boîte. On nommait ainsi, au moyen âge, le varlet, l'envoyé ou l'écuyer chargés de porter les lettres à destination. Les lettres étoient placées dans une boîte spéciale que le messager attachait à sa ceinture.

En 1352, le roi Jean fit confectionner par un orfèvre « une ceinture et une boiste à porter lettres », destinées à Raoullet, son messager.

En 1387, la municipalité de Noyon donne 12 deniers « aux messagers à boiste du Roy, lesquels ont passé par Noyon ¹ ».

Messagers de la chancellerie. Leurs fonctions sont de « porter au sceau les arrêts, les commissions et les autres expéditions du Grand-Conseil qui doivent être scellées du grand sceau. Ils exercent en habit noir sans épée ² ».

Messagers des comptes. Officiers chargés de porter aux sergents des bailliages et sénéchaussées les « rôles, mandemens et commissions émanés de la Chambre des comptes ³ ». D'abord nommés *huissiers*, ils étoient au nombre de dix-huit en 1511.

Le Parlement a eu aussi ses messagers ⁴.

Messagers parisiens. Voy. Transport intérieur de Paris.

Messagers de l'Université. Au début du douzième siècle, il se produisit en France un irrésistible entraînement des esprits vers l'étude. Des professeurs, suivis d'une foule d'auditeurs de tout âge et de toute condition, parcouraient le pays, donnant des leçons sur les places publiques et même en pleine campagne ; puis l'enseignement finit par se concentrer à Paris, devenu

¹ L. de Laborde, *Notice des émaux*, p. 168.

² Guyot, *Traité des offices*, t. IV, p. 473.

³ Ét. Pasquier, *Recherches sur la France*, t. I, p. 80.

⁴ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 608.

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 716.

le foyer intellectuel de l'Europe. De nombreux étudiants, accourus, non seulement des états qui entouraient l'Île de France, mais encore de l'étranger affluaient vers Paris, avides d'entendre la parole des maîtres qui y professaient.

De bonne heure, on sentit la nécessité de créer des communications permanentes entre ces écoliers et leurs familles, et l'Université obtint l'autorisation d'établir des messagers chargés de porter en province et à l'étranger les lettres des étudiants, d'en rapporter les réponses avec l'argent, les hardes, les ballots que leurs parents désiraient leur faire parvenir. Dès 1230, saint Louis prescrivit de laisser circuler librement les messagers de l'Université partout où ils se présenteraient.

Il y avait de grands et de petits messagers.

Les *grands messagers* (archi nuntii), notables bourgeois de Paris, représentaient assez bien les *correspondants* actuels des écoliers ; c'est chez eux que ceux-ci déposaient ou retiraient leurs lettres, leur argent, leurs paquets. Les *petits messagers* (nuntii volantes) étaient entrepreneurs de transport. Mais leur métier s'étendit peu à peu ; ils en vinrent à porter également les lettres des particuliers et tout ce dont on les voulut charger, hardes, argent, sacs de procès, etc. En somme, on peut affirmer que, jusqu'à la fin du seizième siècle, les messagers assurèrent presque exclusivement en France le service de la correspondance privée.

En 1676, Louis XIV dédommagea tous les particuliers qui possédaient des services de messageries et réunit ces services à celui des postes. L'Université conserva cependant presque intact son privilège. Le fermier concessionnaire des postes le lui racheta en 1719, et elle put alors rendre l'enseignement gratuit dans tous les établissements qui relevaient d'elle.

Voy. **Messagers et Postes (Service des).**

Messeilliers. Messeliers. Messiliers.
Voy. **Messiers.**

Messiers. Officiers jurés chargés de veiller à la garde des moissons et des fruits avant la récolte. Ils étaient choisis parmi les habitants de la commune et responsables des délits commis dans sa circonscription. « Il y a des lieux où l'on ajoute aux messiers un autre officier de justice que l'on nomme *sergent messilier* ou *sergent blavier*¹ ». Le mot *messilier* désigne les moissons, le mot *blavier* les blés ; il y avait aussi le mot *prairiers*, qui désignait les prairies. Quelque nom qu'ils portassent, ils étaient armés d'une halberde spéciale, dont on a vu plusieurs spécimens à l'exposition rétrospective de 1900. En somme, ces fonctionnaires représentent assez fidèlement nos gardes champêtres, qui furent institués en 1791.

On trouve *massiers, messeilliers, messeliers, missiers, mussiliers, bangards, baniers, etc., etc.*

Messonniers. Mestiveurs. Mestiviers. Mestivots. Voy. Soieurs.

Mesures. Voy. **Apothicaires. — Arpenteurs. — Auneurs. — Barilleurs. — Boisseliers. — Caqueurs. — Charbon de terre. — Charbonniers. — Contrôleurs. — Espan. — Étalonneurs. — Foin (Marchands de). — Gardes. — Huilliers. — Laboureurs. — Livre sou-tive. — Merreniers. — Mesureurs. — Paumée. — Plâtriers. — Quarteron. — Tisserands de toile. — Tonneliers. — Voie, etc.**

Mesureurs. Les mesureurs étaient des fonctionnaires publics assermentés qui avaient pour mission de mesurer certaines denrées.

L'institution des mesureurs constituait une des nombreuses précautions prises par l'autorité pour assurer la loyauté des transactions commerciales. A tort ou à raison, l'État paraissait convaincu que tout fabricant, tout vendeur chercheraient infailliblement à tromper l'acheteur. Cependant, le marchand avait en général le droit de mesurer lui-même sa marchandise quand il ne s'agissait que d'une vente sans grande importance, un boisseau ou un setier, par exemple. Au delà, le mesureur intervenait, à moins que les deux contractants ne se fussent entendus à l'amiable et ne réclamassent pas son ministère. Ce fait était rare, surtout entre marchands et bourgeois, car le mesureur, intermédiaire désintéressé et à qui le commerce était défendu, servait de garantie, non seulement pour l'exactitude des mesures et du mesurage, mais encore pour le prix et la qualité.

Néanmoins, l'emploi des mesureurs-jurés restait toujours facultatif. Le *Livre des métiers* en témoigne de la manière la plus formelle¹, et l'ordonnance du 4 février 1567 punit du fouet et de vingt livres d'amende tout mesureur-juré qui « voudroit user de contrainte sur les vendeurs ou les acheteurs² ».

Quelques charges de mesureurs sont antérieures au treizième siècle, d'autres ne furent créées que beaucoup plus tard. On finit par préposer des mesureurs à la vente de presque toutes les denrées, grains, charbon, aulx, oignons, noix, pommes, nèfles, châtaignes, chaux, guède, huile, sel, plâtre, draps, toiles, etc. Quelques-uns portaient des noms spéciaux, les mouleurs de bois et les jaugeurs de vin, entre autres.

Dès le treizième siècle, les mesureurs étaient exempts du service du guet. Pourquoi ? « En considération des services qu'ils rendaient, et qu'on regardait comme services publics, » écrit M. Lecaron³. Mais le *Livre des métiers* déclare expressément qu'ils devaient ce privilège à la modicité de leur salaire : « Nus mesureur, y est-il dit, ne doit point de guet, car ce sont une manière de gaigne-maille⁴ ».

¹ Titre LXIII, art. 5.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 756.

³ *Mémoires de la société de l'histoire de Paris*, année 1880, p. 119.

⁴ Titre IV, art. 13.

¹ Delamare, *Traité de la police*, t. III, p. 532.

La grande ordonnance de février 1415 fournit des renseignements précieux sur l'organisation des mesureurs à cette époque.

Ils étaient à la nomination du prévôt des marchands, la municipalité ayant reçu de Philippe-Auguste le privilège de percevoir tous les droits de mesurage. Le prévôt devait choisir pour ces fonctions « homme qui, par information deuëment faite, sera trouvé estre de bonne vie, renommée et honneste conversation, sans aucun blasme ou reproche, suffisant et idoine pour iceluy office exercer ».

Avant d'entrer en charge, le mesureur jurait « que justement et loyaument il exercera iceluy office en sa personne, et gardera le droit du vendeur et de l'acheteur; qu'il ne prendra ny demandera plus grand salaire que celui qui est ordonné pour ledit office exercer,... et que s'il scait chose qui soit faite au préjudice des privilèges et franchises de la Ville, incontinent il le fera sçavoir au prévost ».

Ce serment prêté, le mesureur était mis en possession de sa charge par un sergent de la prévôté. Certains mesureurs versaient une caution, d'autres offraient un *past* ou repas de bienvenue à leurs collègues.

Au commencement du dix-septième siècle, le roi se substitua à la Ville pour la nomination des mesureurs, et Louis XIV augmenta à plusieurs reprises le nombre des charges, qui furent dès lors vendues par l'État, et devinrent la propriété des acquéreurs. Aussi, malgré les édits, les ordonnances et les règlements, les titulaires de ces charges se bornaient à toucher les intérêts de leur office, et le faisaient exercer par des aides. C'est ainsi que Philippe Caffieri, père de l'artiste à qui l'on doit les beaux bustes du Théâtre-Français put, dans son acte de décès, être qualifié de « sculpteur du Roy et mouleur de bois ».

Presque toutes les charges de mesureurs jurés furent supprimées par un édit de 1719, qui confia ces fonctions à de simples commis nommés par le prévôt des marchands.

Les mesureurs sont souvent nommés *hémineurs*, *esmineurs*, *amîneurs*, du mot *hémine*, mesure de capacité qui, à Paris, représentait la moitié du setier, soit environ 78 litres. *

Mesureurs d'aulx et d'oignons. La grande ordonnance de février 1415 ¹ les nomme *mesureurs et revisiteurs d'aulx et d'oignons*, et fixe leur nombre à deux. Après avoir prêté serment, ils payaient deux sous au sergent de la prévôté qui les installait, et ils fournissaient une caution de dix livres parisis. Les marchands pouvaient mesurer eux-mêmes les petites quantités, les mesureurs-jurés n'intervenaient que si la vente atteignait au moins un minot. Voici comment ils devaient opérer: « L'un sera à genoux et embrassera le minot par les bords de dessus: et l'autre mettra les oignons dedans le minot, et l'emplira tant que les bras de l'autre seront tous combles. Et quand il sera ainsi plein, ledit mesureur otera ses bras, et adoncles oignons

du comble qui cherront à terre appartiendront au marchand vendeur, et ceux qui demeureront au minot seront à l'achepteur ».

Le minot destiné aux aulx et aux oignons n'avait pas la même forme que le minot destiné aux grains. « Les mesures à grains, dit l'ordonnance, « sont plattes et celles d'oignons seront gresles, longues et estroites par le fond, larges dessus, parce que lesdits oignons ne se pourroient bonnement mesurer autrement ». Les mesureurs visitaient chaque jour les aulx et les oignons arrivant soit par eau, soit par terre, et devaient détruire tous ceux qui n'étaient pas trouvés « bons, loyaux et marchands ».

La grande ordonnance de décembre 1672 les nomme *jurés visiteurs et mesureurs d'aulx, d'oignons, noix, noisettes, chataignes et autres fruits, et guède* ¹.

Voy. **Ailliers**. — **Mesureurs et Oignon-niers**.

Mesureurs de bois et Mesureurs de bûches. Voy. Mouleurs.

¶ **Mesureurs de charbon.** Ils sont mentionnés dans l'ordonnance de janvier 1351 ² qui ne paraît pas les distinguer des mouleurs de bois. Ils cumulaient alors les fonctions de *porteurs*, et leur nombre, qui avait été de six, ne tarda pas à être porté à douze. Leur organisation définitive date de l'ordonnance de février 1415 ³ qui les réduisit au nombre de neuf. Après avoir prêté serment, le nouveau mesureur devait « payer au clerc de la ville un sac de charbon, et bailler caution bourgeoise de dix livres parisis ». Chacun d'eux était tenu de posséder « un minot, demy minot et deux pelles ».

L'ordonnance de décembre 1672 leur consacre un chapitre sans intérêt ⁴.

Au dix-huitième siècle, ils étaient dits officiellement *mesureurs, visiteurs, contrôleurs de charbon*. Leurs charges furent supprimées par l'édit de septembre 1719, et leurs fonctions confiées à des commis nommés par le prévôt des marchands.

Il y a eu des mesureurs spéciaux pour le charbon de terre.

Voy. **Mesureurs**.

Mesureurs de châtaignes. Voy. Mesureurs d'aulx et Mesureurs de fruits.

Mesureurs-contrôleurs-porteurs de chaux. Officiers jurés dont les fonctions furent réglées par les ordonnances de février 1415 et de décembre 1672. Ils devaient « empêcher qu'il ne fût exposé en vente aucune chaux, qu'elle fût bonne, loyale et marchande ». Ils étaient au nombre de deux et assistés de deux contrôleurs et de trois porteurs. Ils percevaient, pour mesurer un muid de chaux, deux sous

¹ Chap. XXVII.

¹ Chap. XXVIII.

² Titre XLIV.

³ Chapitre XV.

⁴ Le chapitre XXII.

six deniers du vendeur et quatre sous de l'acheteur. Le portage se payait à part, suivant la distance.

L'arrêt de 1719 remplaça ces officiers par des commis à la nomination du prévôt des marchands. Il y avait alors deux mesureurs, deux contrôleurs et trois porteurs.

Voy. **Mesureurs**.

Mesureurs de farine, Voy. **Mesureurs de grains**.

Mesureurs de fruits. L'ordonnance de février 1415 ¹ fixe leur nombre à deux et les qualifie *mesureurs de noix, pommes, nèfles et chasteignes*. Après avoir prêté serment, ils payaient deux sous au sergent de la prévôté qui les installait, et ils fournissaient une caution de vingt livres parisis.

L'ordonnance de décembre 1672 confirma les regrattiers dans leur droit de mesurer eux-mêmes quand la vente n'excédait pas le boisseau ². Le mode de mesurage était le même que celui qu'employaient les mesureurs d'oignons.

Voy. **Mesureurs**.

Mesureurs de futailles. Voy. **Jaugeurs**.

Mesureurs de grains et farines. Ils existaient dès le treizième siècle, car leurs statuts figurent dans le *Livre des métiers* ³. La mesure dont ils se servaient, « mine ou minot », devait être « seignée au seing le Roi ». Si elle s'endommageait par l'usage, il fallait la porter au « parloir aux bourgeois ⁴ » pour la faire contrôler. Dans le cas où elle était reconnue inexacte, on la brisait, et l'on ne rendait aux mesureurs que les cercles de fer.

Les mesureurs de grains étaient placés sous le patronage de la Vierge. Ils furent supprimés en 1719 et remplacés par de simples commis.

Voy. **Mesureurs et Mercuriales**.

Mesureurs de guède. Guède est le nom vulgaire du pastel (*isatis tinctoria*) qui servait à teindre en bleu, couleur très usitée au moyen âge. Dans le *Livre des métiers*, les statuts des teinturiers débutent ainsi : « Quiconques veult estre tainturiers de guesde ou de toutes autres couleurs... ⁵. Les mesureurs de guède, officiers jurés de la municipalité avaient seuls le droit de mesurer les « guesdes, chacun jour venans et affluans en la ville de Paris », ce sont les propres termes de l'ordonnance de février 1415 ⁶. Elle fixe leur nombre à trois. Après avoir prêté serment au sergent de la prévôté qui les installait, ils versaient une caution de dix livres parisis. L'ordonnance de décembre 1672 veut

qu'ils possèdent en propre un minot, une pelle et une radoire ¹.

Voy. **Mesureurs**.

Mesureurs d'huile. Ils sont cités dans le *Livre des métiers* ².

Voy. **Mesureurs**.

Mesureurs de noisettes, de noix et d'oignons. Voy. **Mesureurs d'aulx**.

Mesureurs de pierres de taille, moellons, chaux, etc. Voy. **Inspecteurs**.

Mesureurs de plâtre. Au treizième siècle, les bateaux qui amenaient le plâtre à Paris étaient contrôlés par les *maîtres des ponts* qui recevaient huit sous parisis pour chaque barque jaugée. L'office de *mesureur et jaugeur général des plâtres cuits et crus* fut institué par édit d'avril 1568, et un sieur Guillaume Treillault paraît en avoir été pourvu le premier.

Un second office de *juré jaugeur, mesureur et visiteur de plâtre* fut créé par édit du mois de décembre 1576.

Ces deux offices furent supprimés dans la suite. L'édit d'avril 1641 en rétablit un, qui subsista même après les édits de 1715 et de 1719, aux termes desquels presque tous les offices établis sur les ports se virent supprimés ³.

Ces officiers sont souvent nommés *toiseurs de plâtre*.

Voy. **Mesureurs**.

Mesureurs de sel. Leur existence paraît antérieure à l'an 1200. L'ordonnance de février 1415 fixe leur nombre à vingt-quatre ⁴.

Les mesureurs de sel, avaient encore le titre de *compteurs de saline* et celui d'*étalonneurs et visiteurs des mesures*.

Comme *compteurs de saline*, ils étaient chargés de compter les poissons salés et le beurre qui arrivaient à Paris par bateaux.

Comme *étalonneurs et visiteurs*, ils devaient « ajuster sur les estalons de cuivre qui sont à l'Hostel de ville » et poinçonner après examen les mesures destinées au commerce du sel et à celui des grains : minots, boisseaux, picotins, etc. Ils faisaient chaque année une visite chez les marchands qui se servaient de ces mesures, s'assuraient qu'elles étaient en bon état, et signalaient au besoin les contraventions. Toute fraude non révélée les exposait à une amende de soixante sous.

L'ordonnance de décembre 1672 statue que l'armoire de l'Hôtel de Ville, renfermant les étalons des mesures employées par les marchands de grains et par les marchands de sel sera fermée à deux clefs, dont l'une restera entre les mains du plus ancien des mesureurs de sel, l'autre entre les mains du dernier nommé. J'y vois aussi

¹ Chapitre XXVIII.

² Chapitre XXVIII.

³ Titre IV.

⁴ A l'hôtel de ville.

⁵ Titre LIV.

⁶ Chapitre XXIX.

¹ Chapitre XXVIII.

² Titre LXIII, art. 5 et 6.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 46.

⁴ Chapitre XVIII.

que les *porteurs* devaient alors leur fournir les radoires¹, les *briseurs* fournir les pelles, et les *courtiers* fournir les minots, les toiles et les bannes².

Voy. **Mesureurs** et **Sel (Commerce du)**.

Mesureurs de terres, etc. Voy. **Arpen-teurs**.

Mesureurs de toiles. Voy. **Auneurs**.

Mesureurs de vin. Voy. **Jaugeurs de futailles**.

Métais. Voy. **Métayers**.

Métaux précieux. Voy. **Affineurs**. — **Argenteurs**. — **Banquiers**. — **Batteurs d'or**. — **Bijoutiers**. — **Bijoutiers en faux**. — **Bijoux (Commerce des)**. — **Billon-neurs**. — **Brunisseurs**. — **Changeurs**. — **Ciseleurs**. — **Contrôleurs de la marque**. — **Cuilleristes**. — **Doreurs sur métaux**. — **Écacheurs**. — **Essayeurs**. — **Filigraneurs**. — **Graveurs sur métaux**. — **Joalliers**. — **Laveurs de cendres**. — **Monnayeurs**. — **Or et d'argent (Mar-chands d')**. — **Orfèvres**. — **Orfroisiers**. — **Orpailleurs**. — **Planeurs**. — **Polis-seurs**. — **Sertisseurs**. — **Tireurs d'or**.

Métayers. Ceux « qui se chargent de la culture des fonds, à condition d'en partager le produit. On les nomme aussi *grangers*, *grangiers* et *amodiateurs*³ ». Et aussi *métais*, *mitaniers*, etc.

Voy. **Fermiers**.

Météoromanciens. Ceux qui faisaient métier de prédire l'avenir par l'inspection des astres et plus spécialement des éclairs et du tonnerre.

Voy. **Devins**.

Métier (ACHAT DU). Voy. **Aspirants à la maîtrise**.

Métier (LE COMMUN DU). Voy. **Corpora-tions**.

Métiers (LIVRE DES). Voy. **Livre**.

Métiers jurés. Voy. **Corporations**.

Métoposcopiens. Bateleurs qui prétendaient lire la destinée des personnes dans les traits du visage.

Voy. **Devins**.

Metteurs en bronze. Ouvriers qui donnent la couleur du bronze à des objets faits d'un autre métal.

Metteurs en haie. Ouvriers briquetiers. Voy. **Enhayeurs**.

Metteurs en œuvre. Ouvriers qui mon-taient les diamants, les perles, etc. Ce titre appartenait à la corporation des orfèvres-joailliers.

Metteurs en pages. Ouvriers typographes qui assemblent les différents paquets de compo-sition pour en former des pages puis des feuilles.

Metteurs au point. Voy. **Praticiens**.

Metteurs à port. Voy. **Gardes-ba-teaux**.

Metteurs en scène. Au théâtre, artistes qui règlent, qui préparent la représentation d'une pièce.

La règle des trois unités était de nature à restreindre les frais de mise en scène, puisqu'un seul décor suffisait pour toute la pièce. Pour le Cid, par exemple, le théâtre représentait pendant les cinq actes « une chambre à quatre portes ». Ce qu'on nommait « un palais à volonté » pouvait servir à toutes fins, que le sujet fût grec, romain ou autre. Dans *La mort de Cyrus*, tragédie de Rozidor jouée en 1662, on entend au quatrième acte Thomiris s'écrier « A moi, soldats ! » et aussitôt s'abaissait sur la scène une toile repré-sentant tout une armée.

Voy. **Théâtre**.

Metteurs au tain. Titre qui appartenait à la corporation des miroitiers.

Metteuses en mains. Ouvrières qui divisaient la soie en paquets d'un poids déterminé nommés mains.

Meubles (MARCHANDS DE). Les meubles neufs, fabriqués par les menuisiers et les ébénistes, se vendaient surtout au faubourg Saint-Antoine et dans le quartier de Villeuve-sur-Gravois¹ aujourd'hui représenté par les rues d'Aboukir, de Cléry, etc. On trouvait et on louait des meubles d'occasion chez les fripiers établis sous les piliers des halles.

Voy. **Brocanteurs**. — **Curiosités (Mar-chands de)**. — **Fripiers**. — **Tapissiers**.

Meulequiniers. Voy. **Mulquiniers**.

Meuliers. Faiseurs de meules. Elles étaient ordinairement tirées de la pierre dite meulière ; mais il y avait aussi des meules en fer, en acier, en grès, en étain et même en bois, suivant qu'elles étaient destinées aux épingliers, aux lapidaires, aux couteliers, aux miroitiers, etc.²

Les tailleurs de meules ont été nommés aussi *moliers*.

Meuniers. La *Taille de 1292* cite 56 *muniers*, celle de 1300 en mentionne 21. Leurs statuts, insérés dans le *Le livre des métiers*³, nous apprennent que :

Pour devenir maître, il fallait posséder un

¹ Voy. *Radeurs*.

² Chapitres XXV et XXVI.

³ Abbé Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. III, p. 139.

¹ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 286.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. V, p. 6.

³ Titre II.

moulin, soit en propriété, soit en fermage. Les maîtres pouvaient avoir autant d'apprentis qu'ils voulaient, et ouvrir de nuit. Le dimanche, ils cessaient le travail vers dix heures, moment où l'on bénissait l'eau à l'église Saint-Leufroi, et le reprenaient à six heures, moment des vêpres : « desdont ¹ que li eaue benoite est faite à Saint-Liefroy dessi adont que ² l'en sone vespres ». Chaque nouveau maître payait, comme droit de bienvenue, à la communauté « aus compaignons cinq sols pour boivre ». Maîtres et ouvriers juraient de se prêter mutuellement assistance si la crue du fleuve devenait menaçante. Les meuniers se payaient en nature ; ils retenaient un boisseau sur un setier de grain : « de chascun sestier de blé ou de autre grain maudre, 1 boissiel ». Les boulangers payaient moitié seulement.

La Seine était alors couverte de moulins. On en comptait 55 entre l'île Notre-Dame et le Pont-aux-Meuniers ³, et 13 sur ce pont, dont une seule arche restait libre pour la navigation ⁴. Sur la Bièvre, le moulin des *Copeaux* appartenait à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et celui de *Croulebarbe* était la propriété du Chapitre de Notre-Dame. De nombreux moulins à vent agitaient leurs ailes sur tous les coteaux qui entourent Paris.

Les meuniers ne jouissaient pas d'une bonne réputation. Ils sont « ordinairement larrons », dit Rabelais ⁵. Une plaisanterie célèbre consistait à crier sur leur passage *A l'anneau ! A l'anneau !* et Tallemant des Réaux en raconte ainsi l'origine : « Il y a dix ans ou environ, un meusnier, à la Grève, jura de passer dans un de ces anneaux de fer qui sont attachez au pavé pour retenir les bateaux. Il fut pris par le milieu du ventre, qui s'enfla aussitôt des deux costez ; le fer s'échauffa, c'estoit en esté ; il brusloit ; il fallut l'arroser tandis qu'on limoit l'anneau, et on n'osa le limer sans permission du prévost des marchands... On en fit des tailles douces aux almanachs et, un an durant, dès qu'on voyoit un meusnier, on crioit : *A l'anneau ! A l'anneau !* ⁶ ». Une de ces gravures a été reproduite dans le *Magasin pittoresque* ⁷.

Ce cri *A l'anneau !* exaspérait les malheureux meuniers qui, prétend Colletet, obtinrent du Parlement un arrêt interdisant de le proférer devant eux ⁸.

Les meuniers, dits encore *meusniers*, *moliniérs*, *mouliniers*, etc. avaient pour patron saint Martin, qu'ils fêtaient le 11 novembre à l'église du Saint-Esprit.

On donnait aussi le nom de *meuniers* (*muniers*, *musniers*) aux ouvriers charpentiers qui fabriquaient les diverses pièces d'un moulin, les

écluses, les roues, les trémies, etc. ¹, et de *meuliers* ou *moliers* aux artisans qui taillaient les meules.

Meusniers. Voy. **Meuniers**.

Meyssoniers, Voy. **Soieurs**.

Mi-Août (NOTRE-DAME DE LA). Voy. **Notre-Dame**.

Miel (COMMERCE DU). Voy. **Abeillers**.

Mignaturistes. Voy. **Miniaturistes**.

Minage. Droit prélevé sur la mine de blé pour le mesurage. La mine, au dix-huitième siècle, représentait environ sept litres ².

Minageurs. « Ce sont des personnes proposées pour lever, au profit du roi ou des seigneurs haut-justiciers, les droits dits de minage, que doivent les grains qu'on vend dans certains marchés. Les minageurs sont obligés de fournir les mesures nécessaires ³ ». Le droit à percevoir variait selon l'usage et la coutume des lieux ; il était souvent de un pour cent.

Mineurs. L'abbé Jaubert, en 1773, définit ainsi le mot mineur : « Ouvrier qui travaille à la mine, et dont le principal objet est de faire sauter en l'air le terrain qui est au-dessus des chambres qu'il a formées ». Il dit encore : « La France est peut-être le pays le plus riche en mines de toute espèce, mais c'est aussi le pays où l'on en tire le moins de parti, et où les sujets sont le moins disposés à faire des entreprises de ce genre ⁴ ». Au quinzième siècle, on n'exploitait guère que quelques mines d'or au bord du Rhône et quelques mines d'argent près de Lyon ; il fallait donc demander à l'étranger les autres métaux. Au seizième siècle encore, les mines de fer étaient seules l'objet d'une exploitation sérieuse. L'ambassadeur de Venise à Paris écrivait en 1546 : « La France n'a d'autres mines que des mines de fer ; pour l'or, elle en tire d'Espagne et de Portugal, et elle donne ses draps en échange. L'argent, le cuivre, une grande partie de l'étain viennent de l'Allemagne ; une autre partie de l'étain et tout le plomb viennent d'Angleterre ⁵ ».

En 1601, Sully fit faire un relevé de toutes les mines existant en France, et un siècle plus tard, Réaumur lut à l'Académie des sciences ⁶ un mémoire fort intéressant sur ce sujet. Quand on apprit que le Rhin, le Rhône, la Garonne roulaient des paillettes d'or, que l'on en recueillait dans les Cévennes, dans l'Ariège, dans les Pyrénées, de nombreuses convoitises s'éveillèrent ; mais on ne tarda pas à reconnaître que le produit obtenu couvrirait à peine les frais d'exploitation.

Les mineurs étaient autrefois dits *creuseurs*.

¹ Depuis.

² Jusqu'à ce que.

³ Très rapproché du Pont-au-Change, il fut brûlé au commencement du dix-septième siècle.

⁴ Voy. G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 159 et suiv.

⁵ *Pantagruel*, livre III, chap. 2.

⁶ *Historiettes*, t. IV, p. 334.

⁷ Tome XVIII (1850), p. 132.

⁸ *Le tracés de Paris*, édit. de 1859, p. 235.

¹ Voy. le Dictionnaire de Jean de Garlande, p. 29 et 60.

² Voy. le *Livre des métiers*, passim.

³ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 172.

⁴ *Dictionnaire*, t. III, p. 210 et 213.

⁵ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. I, p. 255.

⁶ *Mémoires de l'Académie des sciences pour 1718*, p. 68.

Miniaturistes. Peintres en miniature. Ils ont pour ancêtres les enlumineurs du moyen âge. L'Académie n'admit le mot *MINIATURE* qu'à dater de 1762. Elle le fait suivre de cette note placée entre parenthèses : « On prononce ordinairement *mignature*. On appelle quelquefois *miniaturiste* un peintre en miniature ».

Ministerels. Voy. **Instruments (Joueurs d')**.

Minutor. Mot latin souvent employé dans les chroniques françaises.

Voy. **Phlébotomistes.**

Mirailliers. Miraliers. Mireliers. Voy. **Miroitiers.**

Mires. Mirgesses. Voy. **Médecins.**

Miroeriers. Nom que les *Tailles de 1292* et de 1300 donnent aux miroitiers.

Miroitiers. Faiseurs de miroirs. La *Taille de 1292* cite quatre et celle de 1300 cinq *miroeriers*. On se servait alors de miroirs en or, en argent, en étain, en ivoire et en chêne, mais une corporation spéciale avait le monopole de la fabrication de chacun d'eux¹. Que produisaient donc les miroitiers du treizième siècle ? Ils vendaient sans doute les *verres à mirer* et les *miroirs à cristallin*, nom que l'on donnait à un fragment de verre derrière lequel était appliquée une feuille de métal, une feuille d'étain en général². Ce n'était pas encore la perfection, et les femmes durent pourtant s'en contenter jusqu'au quatorzième siècle.

Dans le *Compte de l'exécution du testament de Jeanne d'Évreux*, veuve de Charles le Bel et morte en 1370, on rencontre cette mention : « Une damoiselle, en façon d'une seraine³ d'argent doré, qui tient un miroir de cristail en sa main⁴ ». Mais une explication est ici indispensable. Pour se peigner, les femmes s'asseyaient sur leur *chaire à pigner*⁵, qu'elles plaçaient devant la *damoiselle à atourner* ; l'on nommait ainsi un porte-miroir, tournant sur un pied, et auquel les femmes suspendaient des coiffures et leurs menus objets de toilette. Un miroir était la pièce principale de ce petit meuble. On trouve dans un compte de Jeanne de Bourgogne en 1316 : « Pour trois chaïres⁶, deux à laver et une à seoir, et pour deux damoysselles, 110 sols⁷ » ; et dans l'inventaire des biens de Clémence de Hongrie en 1328 : « Item, une desvidouère, une damoisele, unes tables et un étui⁸ ».

En 1489, les miroitiers reçoivent leurs premiers statuts sous le nom de *bimbelotiers-mireliers*, et des lettres patentes de janvier 1573 les qualifient de *bimbelottiers-miraliers, faiseurs de miroiers et autres menues œuvres de plomb et d'estaing*¹. Dans de nouveaux statuts datés d'août 1581, ils sont dits *miroitiers-lunetiers-bimbelotiers*, les lunetiers leur avaient été réunis dans l'intervalle.

A cette époque, l'on célèbre encore les miroirs de cristal, « d'acier bien esclarcy » et de « verre bien bruny² », c'est-à-dire dont un des côtés était peint de couleur sombre. La mode vint alors ; pour les hommes comme pour les femmes, de porter un miroir, parfois même deux miroirs à leur ceinture³. Un peu plus tard, les femmes, se bornaient à en tenir un à la main. C'est J.-P. Marana qui le dit, et il ajoute : « Les rubans, les miroirs et les dentelles sont trois choses sans lesquelles les François ne peuvent vivre⁴ ».

En septembre 1691, les doreurs sur cuir ont été annexés à la corporation, dont les maîtres prennent officiellement le titre de *miroitiers-lunetiers-bimbelotiers-doreurs sur cuir-garnisseurs et enjoliveurs*. Ils y ajoutèrent un peu plus tard les mots *metteurs au tain*.

Les miroitiers vendent alors des glaces de tous genres. Malgré les protestations des menuisiers, ils sont même autorisés à confectionner les châssis, parquets, boiseries et cadres destinés aux miroirs.

A la fin du dix-huitième siècle, la corporation comprenait environ cent cinquante maîtres. Elle était placée sous le patronage de saint Jean l'Évangéliste, et aussi de saint Clair, premier patron des miroitiers.

Outre les noms mentionnés ci-dessus, les miroitiers sont encore appelés *mirailliers, mirouetiers, mirreliers, myrailliers*, etc., etc.

Voy. **Fondeurs d'étain.** — **Fondeurs de petit plomb, etc.**

Mirouettiers. Nom que le *Livre commode pour 1692*⁵ donne aux miroitiers.

Mischines. Voy. **Méachines.**

Miséricorde (MAÎTRES DE L'HÔPITAL DE LA). On nommait ainsi ceux qui avaient gagné la maîtrise en épousant une des cent orphelines recueillies dans cet asile, situé rue Censier. Elles pouvaient y demeurer jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais elles n'en sortaient guère que mariées. Les administrateurs se chargeaient de leur choisir un époux parmi les ouvriers dont on pouvait garantir la conduite, et l'hôpital fournissait une dot à sa pensionnaire. Le mari était reçu maître gratuitement et sans chef-d'œuvre ;

¹ Voy. les art. Orfèvres, Fondeurs d'étain, Sculpteurs, Menuisiers, etc.

² Voy. L. de Laborde, *Notice des émaux*, p. 389.

³ D'une syrène.

⁴ Dans Leber, *Pièces relatives à l'histoire de France*, t. XIX, p. 134.

⁵ Meuble parfois employé aussi pour les hommes. Voy. Douët-d'Arcq, *Nouveaux comptes de l'argenterie*, p. 224.

⁶ Chaires, sièges.

⁷ Dans Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 369.

⁸ Dans Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. II, p. 90.

¹ D'étain.

² *Le blason du miroir* (1539), dans A. de Montaiglon, *Anciennes poésies françaises*, t. VI, p. 263.

³ Voy. H. Estienne, *Dialogues*, édit. de 1883, t. I, p. 186.

⁴ *Lettre d'un Sicilien*, édit. Dufour, p. 42 et 62.

⁵ Voy. tome II, p. 394.

il lui suffisait de présenter son brevet d'apprentissage et l'acte de célébration de son mariage ¹.

Missiers. Voy. **Messiers.**

Mitaniers. Voy. **Métayers.**

Mitonniers. Les mitaines ou gants sans doigts étaient connues, dès le neuvième siècle, sous le nom de *moufles*. Jean de Garlande, au milieu du treizième siècle, mentionne des mitaines de cuir, « *mittas corio factas* », qui étaient confectionnées par les gantiers ². A la même époque, on voit les moufles figurer parmi les innombrables objets qui garnissaient les boutiques des merciers :

Et mouffes à mettre en lor mains ³.

Au seizième siècle, les mitaines prirent la forme de sachets où les mains se trouvaient emprisonnées ⁴. Enfin, sous Louis XV, les élégantes même adoptent le *miton*, sorte de longue manchette qui commençait au poignet et couvrait l'avant-bras. Mitons et mitaines étaient alors fabriqués et vendus par les bonnetiers, qui s'intitulaient *bonnetiers-mitonniers*.

Mitre de Saint-Leufroi. Il existait dans l'église Saint-Leufroi une pierre en forme de mitre qui, disait-on, avait servi d'étalon pour les mesures et les poids usités à Paris. Cette pierre provenait du Parloir aux bourgeois, et l'église Saint-Leufroi, sa voisine, l'avait reçue à une époque fort reculée ⁵.

Mitrons. Garçons boulangers. Au dix-huitième siècle, on donnait ce nom aux geindres ou premiers garçons ⁶.

Modeleurs. Artistes qui créent une représentation quelconque, en terre, en cire, en plâtre, etc.

Modeleurs en cire. Voy. **Ciriers** et **Figures de cire.**

Modernes (MAÎTRES). Voy. **Anciens.**

Modes (MARCHANDES DE). Dans ses *Bourgeoises à la mode*, Dancourt introduit une madame Amelin, marchande de modes; elle vient réclamer à la belle Angélique 310 livres, « pour l'idée d'une coiffure extraordinaire » qui lui a été fournie ⁷. Je n'ai rencontré aucune mention antérieure de ce corps d'état, qui ne prit d'extension qu'à dater du dix-huitième siècle. En 1777, l'*Almanach Dauphin* fournit, à l'article MERCIERS, la liste des principales *marchandises de modes* établies à Paris; mais cette expression ne

figure pas encore en 1778, dans le *Dictionnaire de l'Académie*.

L'*Encyclopédie méthodique*, un lourd, grave et important recueil, puisqu'il forme 217 gros volumes in-4^o, consacra, en 1783, au commerce des modes un article très moral, qui montre comment fut accueilli ce métier appelé à un si brillant avenir. J'y lis : «... C'est en soi-même un mince objet de commerce, et le profit que font les ouvriers, les voituriers, les trafiquans sur cet objet cause une révolution fâcheuse dans les mœurs domestiques. Les dépenses excessives que les femmes et même les hommes s'accoutument à faire en parures et ornemens sans cesse variés dans la forme, font, par leurs effets et contre-coups, des maux difficiles à calculer ¹ ». Ne tentons donc pas de les calculer.

L'Académie française écrit en 1815 : « On dit *modes* au pluriel pour signifier les ajustemens, les parures à la mode : marchande de modes ». L'édition suivante, publiée en 1835, reproduit cette définition, et ajoute : « Dans cette acception, il ne se dit qu'en parlant de ce qui sert à l'habillement des dames ». Cette même année, elle enregistre le mot *modiste*, qu'elle définit ainsi : « Ouvrier, ouvrière en modes, marchande de modes ».

Au début, les modistes dépendent de la corporation des merciers, ce qui prouve qu'elles ne doivent rien fabriquer, qu'elles ont seulement la liberté d'*enjoliver* les objets produits par les autres corps de métier. Et pourtant, trois pages ne suffiraient pas pour donner une liste complète des innombrables privilèges qui leur étaient accordés. L'article 7 de leurs statuts leur confère le droit exclusif « d'entreprendre, façonner, garnir, enjoliver, vendre toutes sortes d'ajustemens de femmes, tels que bonnets, chapeaux ², palatines, fichus, mantelets, mantilles, manchettes, pelisses, ceintures, etc. » Elles pouvaient « façonner toutes sortes de garnitures de robes, à l'exception de celles qui se font avec la même étoffe que la robe, et qui ne doivent être faites et appliquées que par les couturières, etc., etc. »

Les marchandes de modes employaient surtout le taffetas, la gaze, les dentelles, les rubans, les fleurs et les plumes. Elles « arrangent, diversifient, mélangent ces matières, suivant la destination que leur donnent l'usage et la fantaisie, suivant que le goût et le caprice du moment l'inspirent et l'exigent ».

C'étaient elles, en un mot, qui créaient la mode. Le *grand habit* ou habit de Cour, que les personnes *présentées* avaient seules le droit de porter, se composait d'un corsage baleiné et d'une jupe : la marchande de modes laissait le tailleur confectionner le corps, et la couturière établir la jupe; elle devait se contenter d'ajouter à ces deux pièces ce que l'on appelait les *agrémens* ou les garnitures. Ceci n'a l'air de rien, mais il faut savoir que, vers 1780, il y avait environ

¹ Voy. Alletz, *Tableau de l'humanité et de la bienfaisance*, p. 142.

² *Dictionarius*, édit. Scheler, p. 24.

³ Voy. le *Dit d'un mercier*.

⁴ Voy. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 285 et 287.

⁵ *Ordoan. des rois de France*, t. XII, p. 287. — *Gallia christiana*, t. VII, p. 253. — Abbé Lebeuf, *Diocèse de Paris*, t. I, p. 71.

⁶ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 302.

⁷ Acte I, sc. 7.

¹ Commerce, t. III, p. 177.

² Autres que ceux de feutre, restés le monopole des chapeliers.

cent cinquante façons de garnir une robe, et que chacune d'elles portait un nom particulier. Marie-Antoinette tenait conseil avec ses faiseuses de modes comme le roi avec ses ministres. M^{lle} Bertin, M^{me} Éloffé travaillaient avec la reine et dictaient des lois à l'Europe.

L'édit d'août 1776 constitua en deux communautés distinctes les marchandes de modes et les merciers, et les premières obtinrent le droit de se dire *marchandes de modes-plumassières-fleuristes*. Les statuts qui leur furent alors accordés accrurent encore leurs privilèges. Ils leur reconnaissent le droit de « fabriquer, enjoliver, teindre, colorer et vendre tout ce qui concerne la profession de plumassier », de confectionner les fleurs artificielles, aussi bien celles qui doivent accompagner le costume que celles qui ont pour objet d'orner les appartements. Elles peuvent vendre des cravates, des nœuds d'épée, et « toutes sortes d'agrémens de femmes », parmi lesquels on désigne d'une manière spéciale les objets destinés à protéger la tête et le cou.

Le nombre des chapeaux et des bonnets qu'elles créèrent à la fin du dix-huitième siècle est prodigieux et dénote une fertilité d'imagination qui certainement ne sera jamais dépassée. En 1779, l'on comptait 200 espèces de bonnets, dont le prix variait entre 10 et 100 livres ¹. La comtesse de Matignon en vint à passer un marché avec le modiste Beaulard, qui devait, moyennant 24.000 livres par an, lui fournir chaque jour une coiffure nouvelle ². Les attentions dont Marie-Antoinette comblait la Bertin et l'orgueil qu'en témoignait celle-ci étaient le sujet d'une foule d'anecdotes qui déversaient le ridicule sur l'une et sur l'autre. Cela finit mal. En 1787, la Bertin, comme on disait, dut déposer son bilan. « Il est vrai que sa banqueroute n'est point plébéienne, écrivait la baronne d'Oberkirch, c'est une banqueroute de grande dame : deux millions ! C'est quelque chose pour une marchande de chiffons ».

Les marchandes de modes, leurs ouvrières et leurs apprenties ne passaient pas pour cruelles, et les écrivains du dix-huitième siècle leur ont fait une réputation qui semble bien avoir été méritée : « Plus d'une, écrit Sébastien Mercier, ne fait qu'un saut du magasin au fond d'une berline anglaise ³ ».

On n'avait pas encore imaginé d'exposer aux yeux des passans les chefs-d'œuvre produits par ces jolies ouvrières, que l'*Encyclopédie méthodique* nomme des « prêtresses de Vénus ⁴ ». Toutefois, « quelques boutiques des galeries de bois du Palais-Royal, pour attirer les regards des promeneurs, étalaient des bonnets et chapeaux à la mode, avec les minois à prétention de cinq ou six grisettes, qui travaillaient avec de fréquentes distractions ⁵ ». Mercier le dit tout crûment : « L'idée d'un sérail prend à tout étranger qui

voit pour la première fois une boutique de modes ¹ ».

On sait que Jeanne Bécu, devenue par la faveur royale comtesse Du Barry, entra, vers 1760, en apprentissage chez le sieur Labille, marchand de modes, dont le magasin était situé rue Neuve des Petits-Champs, près de la place des Victoires. Elle fit là ses débuts dans la carrière de la galanterie. Le pamphlétaire Pidansat de Mairobert en a composé tout un roman, et nous montre Jeanne Bécu quittant presque aussitôt le magasin de modes pour entrer dans la célèbre maison de la Gourdan ². Un biographe mieux informé et plus impartial se borne à reconnaître que, comme la plupart de ses compagnes, elle « fut alors une femme entretenue dans l'acception la plus étendue de ces mots ³ ».

Voy. **Poupée de la rue Saint-Honoré**.

Moellon (MARCHANDS DE). La grande ordonnance de février 1415 leur consacra tout un chapitre. Au dix-septième siècle, on tirait le moellon des carrières de Vaugirard, d'Arcueil, de Passy, de Bagneux, des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau ⁴.

On a écrit *moiron*, *moilon*, etc.

Moilonneurs. Tailleurs de moellons.

Moissonneurs. Voy. **Soieurs**.

Molequiniers. Voy. **Mulquiniers**.

Moleurs. Voy. **Mouleurs**.

Moliers. Voy. **Meuliers**.

Moliniers. Voy. **Meuniers**.

Molletonniers. Faiseurs de molleton, « étoffe très chaude et très molette, d'où il y a de l'apparence qu'elle a pris son nom ⁵ ». Presque exclusivement produits d'abord en Angleterre, le midi de la France finit par fabriquer de fort bons molletons ; on estimait surtout ceux de Sommières dans le Gard.

Molleurs de bois. Voy. **Mouleurs**.

Monétaires. Voy. **Monnayeurs**.

Monnaie. Voy. **Affineurs**. — **Ajusteurs**. — **Billonneurs**. — **Changeurs**. — **Chevaliers d'honneur**. — **Contre-gardes**. — **Contrôleur général**. — **Cour des monnaies**. — **Directeur du balancier**. — **Deniers de boîte**. — **Essayeurs**. — **Essayeurs généraux**. — **Fabricateurs**. — **Fiertonneurs**. — **Gardescels**. — **Généraux des monnaies**. — **Juges-gardes**. — **Maitres particuliers**. — **Médailleurs**. — **Monnayeurs**. —

¹ Valfons, *Mémoires*, p. 415.

² Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, t. II, p. 257.

³ *Tableau de Paris*, t. XI, p. 111.

⁴ *Manufactures*, t. I, p. 135.

⁵ *Vie publique et privée des français*, t. I, p. 213.

¹ *Tableau de Paris*, t. VI, p. 308, et t. XI, p. 110.

² *Anecdotes sur la comtesse Du Barry*, p. 17.

³ Ch. Vatel, *Histoire de M^{me} Du Barry*, t. I, p. 62.

⁴ *Le livre commode*, t. II, p. 107 et 113.

⁵ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 755.

Prévôté générale. — Recuiteurs. — Ricochons. — Tailleuses. — Tailleur général. — Tailleurs particuliers, etc.

Monnayeurs. — Jean de Garlande mentionne les monnayeurs, « nummularii, qui, dit-il, fabricant monetam », et il ajoute naïvement : « videntur divites esse, sed non sunt ; licet enim denarios monetent, sui non sunt denarii ¹ ». La *Taille de 1292* cite 19 *monnoiers*, on n'en trouve aucun dans celle de 1300, mais l'un des imposés y est qualifié ainsi : « qui fait les coins de la monnoie ».

La fabrication proprement dite appartenait à deux classes de travailleurs, les *ouvriers* et les *monnayeurs*. Les ouvriers coupaient, taillaient, ajustaient les flans, tandis que la frappe était faite par les monnayeurs. Les uns et les autres jouissaient de privilèges particuliers : exemption de logement pour les gens de guerre, de service du guet, de garde des portes, de tutelle, de curatelle, etc. Nul ne pouvait être reçu monnayeur s'il ne commençait par établir qu'il était « de bon estoc ² et droite ligne de monnoye », c'est-à-dire qu'il lui fallait, non seulement appartenir à une famille de monnayeurs, mais encore être fils aîné de monnayeur. En 1340, les bras manquèrent, et l'on autorisa la corporation à recevoir momentanément jusqu'à des arrière-neveux ³. C'est cette disposition transitoire qui créa les désignations de *monnayeurs du deuxième, du troisième, du quatrième point* ; ceux du premier point, descendants directs et fils aînés de monnayeurs se considéraient seuls comme étant « de bon estoc et droite ligne ». Enfin, le roi s'était réservé de nommer, lors de son avènement à la couronne un monnayeur ⁴. En 1422, Henri VI déclarait qu'en raison de son « joyeux avènement à la très noble couronne de France », il créait « monnoier du serment de France » à Paris le fameux Perrinet le Clerc, « pour nostre monnoie monnoyer d'ores en avant par le dit en sa postérité en directe ligne, et jouir et user des privilèges, franchises, libertés et autres droits qui y compétent, ainsi comme les autres monnoiers ont accoustumé d'en user et jouir ⁵ ».

Les mots *monnayeurs du serment de France* désignent la principale association des ouvriers français ; une autre association, dite *du serment de l'Empire*, appartenait aux Monnaies de certains lieux, de certaines villes ou provinces qui relevèrent plus tard de la monarchie française.

Les femmes et les filles des ouvriers et des monnayeurs étaient, de droit, admises à travailler dans les ateliers ; elles y portaient le titre de *tailleuses*. Le fils aîné seul des ouvriers, des tailleuses ou des monnayeurs pouvait devenir monnayeur ; les autres enfants, même ceux des

monnayeurs n'étaient jamais qu'ouvriers ou tailleuses ¹.

Nos rois firent d'abord fabriquer les monnaies dans leur propre palais, et les fonctionnaires préposés à cet office les suivaient dans leurs voyages. Au treizième siècle, saint Louis établit les frères de Sainte-Croix, devenus chanoines de Sainte-Croix de la Bretonnerie, dans une maison où l'on avait « fait de la monnaie ». Le nom porté par la rue de la Vieille-Monnaie ², « vicus qui dicitur vetus moneta », prouve bien qu'il y exista un atelier. Sous Henri II, le « moulin de la monnoye », s'élevait sur le bord de la Seine, à l'extrémité d'une des îles qui furent réunies à la Cité. On a aussi frappé des monnaies à l'hôtel de Nesle. Louis XIII transféra (1639) ce service dans la grande galerie du Louvre, où resta la *Monnaie des médailles*. On le retrouve ensuite installé rue de la Monnaie près du Pont-Neuf. Sous Louis XV, il fut question de le transporter au faubourg du Roule, sur un emplacement qu'avait occupé la Pépinière royale. Ce projet fut abandonné, et l'on choisit la place Louis XV pour abriter cet important service ; cinquante mille francs y avaient été dépensés déjà quand on commença les bâtiments actuels sur le quai Conti ³.

Suivant Dangeau, il y avait en France, au milieu de l'année 1691, plus de 327 millions de monnaie d'or et d'argent ⁴. Gourville, presque à la même date, donne le chiffre de 400 millions ⁵.

A la fin du dix-huitième siècle, les monnaies ayant cours étaient les suivantes :

OR. Double Louis, Louis, Demi-Louis.

ARGENT. Écu de 6 francs et écu de 3 livres, pièces de 24 sols, de 12 sols, de 6 sols.

BILLON. Pièces de 2 sols, de 6 liards, d'un sol.

CUivre. Pièces d'1 sol, de 2 liards, d'1 liard.

Les faux monnayeurs ont toujours été punis avec une extrême sévérité. Sous saint Louis, on leur crevait les yeux. Un peu plus tard, on les faisait périr dans l'eau bouillante. C'est au marché aux pourceaux, près de la porte Saint-Honoré qu'ils subissaient cette peine. Dans les *Comptes de la prévôté de Paris* publiés par Leber, je copie cette mention datée de 1521 : « Deux faux monnoyeurs condamnés à estre boulus ⁶ au marché aux Pourceaux. Et à cet effet a été mise une grosse fontaine de cuivre à la chaudière, laquelle fut mise sur un fourneau de pierre. Fut brûlé un cent de bois de gros compte ⁷, une douzaine de bourrées, une douzaine de cotterets et un gly de feurre ⁸ ». On prétend qu'entre 1610 et 1633, plus de cinq cents faux monnayeurs furent punis de mort. Richelieu créa (1631), pour juger

¹ Voy. J. Boizard, *Traité des monnoies*, 1711, 2 in-12.

² Supprimée en 1854.

³ Voy. les *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, 17 octobre 1767, t. XVIII, p. 297.

⁴ *Journal*, 20 juin 1690, t. III, p. 350.

⁵ *Mémoires*, édit. Michaud, p. 582 et 583.

⁶ Bouillies.

⁷ Voy. ci-dessous l'art. Moleurs de bois.

⁸ Une botte de paille. Dans Leber, *Dissertations*, t. XIX, p. 275.

¹ *Dictionarius*, (XIII^e siècle), édit. Scheler, p. 27.

² Race, famille.

³ *Ordonnances royales*, t. II, p. 140.

⁴ Voy. ci-dessus l'art. Maîtrises (Vente de).

⁵ A. Longnon, *Paris sous la domination anglaise*, p. 70 et 331. Voy. aussi ci-dessus l'art. Offices (Créations d').

ce crime, une chambre de justice qui siégea à l'Arsenal.

Philippe le Bel avait rendu, en octobre 1309, une ordonnance portant que, dans toutes les foires, il y eut des vérificateurs de monnaies, chargés de percer celles qui seraient reconnues fausses ¹.

Les monnayeurs relevaient de deux juridictions particulières, la *cour des monnaies* et la *prévôté générale des monnaies* ².

Les variantes du mot monnayeurs sont très nombreuses. Je donnerai seulement *monétaires*, *monniers*, *monnoiers*, *monnoitaires*, *monoiers*, *monnoyers*.

Voy. **Monnaie**.

Monniers. **Monnoiers**. **Monnoitaires**. **Monoiers**. **Monnoyers**. **Monnoyeurs**. Voy. **Monnayeurs**.

Monte-charge (CONSTRUCTEURS DE). Les monte-charge et monte-plats étaient déjà connus en 1407. Guillebert de Metz ³, qui nous a laissé une curieuse description de l'hôtel alors habité par Jacques Duché, nous apprend que « par dessus tout l'ostel estoit une chambre carrée ou estoient fenestres de tous costez pour regarder par dessus la ville. Et quand on y mengeoit, on avaloit ⁴ vins et viandes à une polie ⁵ pour ce que trop hault eust esté à porter ».

Montée de la Marne. Impôt perçu au treizième siècle, sur les bateaux chargés de vin qui remontaient la Marne. Son tarif était arbitrairement fixé par le percepteur ⁶.

Monteurs d'éventails. Voy. **Éventail-listes**.

Montre. Ce mot désignait ce que nous nommons aujourd'hui étalage.

Morteliers. Ouvriers qui réduisaient en poussière certaines pierres dures, pour en former un ciment spécial. Cette opération nécessitait sans doute l'emploi d'un mortier, et c'est de là qu'est venu le nom du mélange de sable et de chaux dont on se sert aujourd'hui ⁷.

C'est là l'explication la plus vraisemblable du travail des morteliers, sur le compte desquels on a émis cent hypothèses absurdes, jusqu'à les regarder comme marchands de l'espèce de saucisson nommé *mortadelle* ⁸. Au reste, il suffisait de lire l'article 15 de leurs statuts pour résoudre la question. Il est ainsi conçu : « Li mortelier doivent jurer devant le mestre du mestier qu'il ne feront nul mortier fors que de bons liois ⁹ ; et se il le fait d'autre pierre, etc. ».

Au treizième siècle, les morteliers appartenaient à la corporation des maçons. Régis par les mêmes statuts, ils étaient, comme eux, soumis à l'autorité du premier maçon ou maître des œuvres du roi. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois deux apprentis et l'apprenti devait servir pendant six ans au moins. Le travail à la lumière était interdit. Le patron de la communauté était saint Blaise « monseigneur S. Blesve ». Une tradition qui remontait à Charles Martel déclarait les morteliers exempts du service du guet bourgeois : « Li mortelier sont quite du gueit, très le tans de Charle Martel, si come li preud'ome l'ont oï dire de père à fil ¹ ».

La Taille de 1292 cite huit *mortelliers*, celle de 1300 en mentionne six.

La rue de la Mortellerie allait de la Grève à la rue des Barres, à l'extrémité de laquelle était établi le port au plâtre. A quoi devait-elle son nom ? Est-ce aux meurtres dont elle était souvent le théâtre ? Est-ce à la famille Le Mortelier, qui y aurait demeuré ? ² Est-ce, comme le croit Jaillot, aux morteliers qui y préparaient leur mortier ? ³ Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable ; elle est, d'ailleurs, confirmée par ce passage du *Cartulaire de Notre-Dame* : « La rue de la Mortellerie devers Saine, où l'en fait les mortiers ⁴ ». Il est vrai que, suivant Géraud ⁵, il s'agirait ici de mortiers à piler, dont les fabricants se seraient également appelés des morteliers.

Mortes-payes. Vieux serviteurs logés, nourris et payés chez leur maître, et dont l'on n'exigeait plus aucun service. En 1712, il existait au château du Louvre quatre mortes-payes qui touchaient 90 livres de gages ⁶.

Mortiliers. Voy. **Morteliers**.

Mosaïstes. Au moyen âge, leur art s'applique surtout à de petits tableaux de sainteté ⁷, et leur histoire présente peu d'intérêt jusqu'au dix-septième siècle.

Vers 1660, Colbert appela en France d'habiles lapidaires florentins, Horacio et Ferdinando Meghiorini, Branchy, Gachetti, etc. Installés aux Gobelins, ils assemblaient le marbre, le jaspé, l'agate, le lapis, pour composer ces tables de mosaïques précieuses, ornées d'oiseaux, d'arabesques, de fleurs et de fruits que l'on peut encore admirer au musée du Louvre ⁸.

On trouve dans l'*Encyclopédie méthodique* ⁹ la liste des 112 différentes espèces de marbres employés par les mosaïstes. Ceux-ci, restés toujours en petit nombre, n'ont point été constitués en communauté.

¹ *Ordonnances royales*, t. I, p. 469.

² Voy. ces mots.

³ *Description de Paris*, édit. Le Roux de Lincy, p. 200.

⁴ Descendait.

⁵ Poulié.

⁶ *Livre des métiers*, 2^e partie, titre III, art. 4.

⁷ Voy. Ducange, au mot *mortarium*.

⁸ Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. III, p. 243.

⁹ Pierre de liais.

¹ De père en fils. *Livre des métiers*, titre XLVIII.

² Sauval, *Recherches sur Paris*, t. I, p. 152.

³ Quartier de la Grève, p. 40.

⁴ Tome III, p. 360.

⁵ *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 524.

⁶ Trabouillet, *État de la France*, t. I, p. 322.

⁷ De Laborde, *Notice des émaux*, p. 400 et 508.

⁸ A.-L. Lacordaire, *Notice sur la manufacture des Gobelins*, p. 71.

⁹ Arts et métiers, t. V, p. 244.

Mottes à brûler (MARCHANDS DE). Dès le treizième siècle, ils criaient dans les rues leur marchandise :

L'autres crie qui veut le ten ? ¹.

On en trouvait aussi chez les regrattiers.

Pendant plusieurs siècles, les pauvres n'eurent guère pour se chauffer que des mottes et de la chènevotte.

Mouchards. Nom donné aux agents de police. A la fin du dix-huitième siècle, on employait plutôt le mot *mouches* ².

Mouchards ambulants. Voy. **Falots**.

Mouches (FAISEURS DE). On ne sait quelle est la Parisienne au teint bruni qui eut la première l'idée de se coller sur la figure des petits morceaux de taffetas noir ; mais je suis assez fier d'avoir retrouvé dans un livre peu connu l'origine de cette coutume. A la fin du seizième siècle, on soignait les maux de dents en appliquant sur les tempes de mignons emplâtres étendus sur du taffetas ou du velours ³. Il ne fallut pas longtemps à une coquette pour remarquer que ces taches noires faisaient ressortir la blancheur de sa peau, et que si le remède était inefficace contre l'odontalgie, il jouissait d'une vertu bien autrement précieuse, celle de donner de l'éclat au visage le plus fané.

Sous Henri IV, toutes les femmes portaient des mouches ⁴, même à l'église, car on lit dans un couplet satirique du temps :

Portez-en à l'œil, à la temple ⁵,
Ayez-en le front chamarré,
Et, sans craindre votre curé,
Portez-en jusque dans le temple ⁶.

L'austère Fitelieu s'en indigne, et déclare aux coquettes qui se couvrent de mouches « qu'il y en a bien davantage dans leurs cervelles ⁷ ». Les hommes pouvaient prendre leur part de ce compliment, puisque les *Loix de la galanterie* permettent aux « galands de la meilleure mine de porter des mouches rondes et longues, ou bien l'emplâtre noire assez grande sur la temple, ce que l'on appelle l'enseigne du mal de dents ⁸ ». La mode finit par gagner jusqu'au clergé : une mazarinade, écrite en 1649, menace de la colère de Dieu « les abbés frisez, poudrez, le visage couvert de mouches ⁹ ».

On en portait même dans les couvents ¹⁰, et chacune d'elles avait son nom. Placée

Près de l'œil, elle se nommait *la passionnée*.
Au coin de la bouche..... *la baiseuse*.

Sur les lèvres..... *la coquette*.
Sur le nez *l'effrontée*.
Sur le front..... *la majestueuse*.
Au milieu de la joue..... *la galante*.
Sur le pli de la joue en riant. *l'enjouée*.
Sous la lèvre inférieure *la discrète*.
Sur un bouton..... *la voleuse*.

En 1692, « la bonne faiseuse de mouches » demeurait rue Saint-Denis, à la *perle des mouches* ¹.

Sous Louis XV, toutes les femmes avaient dans leur poche une boîte à mouches, petit coffret d'or, d'argent, d'ivoire ou d'écaillé, qui renfermait un miroir, du rouge et des mouches. Ces dernières, faites en général de taffetas gommé, affectaient toutes les formes : il y en avait de rondes, de carrées, d'ovales. On s'amusa même à les découper de manière à imiter les étoiles, la lune, le soleil, un croissant, un cœur, des personnages, surtout des animaux, ce qui permettait d'avoir toute une ménagerie sur la figure. Pendant un moment, la grande mode fut de se coller sur la tempe droite une large mouche ronde en velours noir, qui ressemblait à un emplâtre ² et que l'on ornait parfois de petits brillants ³.

Le monopole de la fabrication des mouches fut de bonne heure accordé aux *découpeurs*. *

Mouches. Voy. **Mouchards**.

Mouchettes. Voy. **Chandeliers**.

Moucheurs de chandelles. Humbles, mais indispensables, fonctionnaires des théâtres. A la fin de chaque acte, on descendait les lustres, et les moucheurs s'avancèrent sur la scène pour s'acquitter de leur emploi. Forcés par l'impatience du parterre de se montrer expéditifs, ils imprimaient au lustre un léger mouvement de rotation, qui amenait une à une chaque chandelle sous le tranchant de leurs mouchettes. La mèche de chaque chandelle devait être mouchée d'une main sûre, près de la lumière, rapidement, d'un seul coup. Le public était fort attentif à cette opération : si elle réussissait sans que l'artiste eût éteint une seule lumière, eût manqué une seule chandelle ou eût donné un second coup de son instrument à la même mèche, la salle éclatait en transports flatteurs.

Les moucheurs étaient parfois chargés des rôles de confidents, et avaient ainsi une nouvelle occasion de se faire applaudir ou huer. Dans la préface d'une de ses pièces, Corneille déclare qu'il ne veut plus écrire de rôles pour les moucheurs de chandelles.

Les moucheurs, écrivait Chappuzeau vers 1674 sont au nombre de deux. Ils doivent s'acquitter de leurs fonctions « promptement, pour ne pas faire languir l'auditeur entre les actes, et avec propreté, pour ne luy pas donner de mauvaise

¹ Le tan, dont les mottes sont faites. Guill. de la Ville Neuve, *Les crieries de Paris*.

² Voy. Mercier, *Tableau de Paris*, t. IX, p. 307.

³ Louis Guyon, *Diverses leçons* (1625), t. II, p. 138.

⁴ Voir le *Journal d'Héroard*, t. I, p. 49 et 380.

⁵ A la tempe.

⁶ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. IV, p. 335.

⁷ *La contre-mode* (1642), p. 373.

⁸ Page 27.

⁹ *Suite des maximes morales*, p. 22.

¹⁰ Voy. les *Mémoires de la duchesse de Mazarin*, dans Saint-Réal, *Œuvres*, t. III, p. 577.

¹ *Le livre commode*, t. II, p. 76.

² Mad. de Genlis, *Mémoires*, t. IX, p. 222.

³ Mad. de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes*, t. I, p. 406.

odeur. L'un mouche le devant du théâtre et l'autre le fond, et surtout ils ont l'œil que le feu ne prenne aux toiles. Pour prévenir cet accident, on a soin de tenir toujours des muids pleins d'eau et nombre de seaux ¹ ».

On trouve parfois, dans les registres de la Comédie française, en face du titre d'une pièce, ces mots *Un four* ². Cela signifiait, a-t-on dit, que la pièce ne couvrant pas les frais, on s'était décidé à ne point jouer, à éteindre les chandelles, à rendre la salle noire comme un four.

En 1660, Molière éclairait encore la scène du Palais-Royal avec douze lustres en cristal taillé portant chacun dix chandelles de six à la livre, et la rampe avec quarante-huit chandelles de huit à la livre. Il ne remplaçait les chandelles par des bougies que pour le roi.

Peu d'années auparavant, et jusqu'à la représentation de la *Sylvie* de Mairet (1621), l'on ne connaissait pas un pareil luxe. « Toute la lumière, dit Ch. Perrault, consistait d'abord en quelques chandelles dans des plaques de fer-blanc attachées aux tapisseries; mais comme elles n'éclairaient les acteurs que par derrière et un peu par les côtés, on s'avisa de faire des chandeliers avec deux lattes mise en croix, portant chacun quatre chandelles, pour mettre au devant du théâtre. Ces chandeliers, suspendus grossièrement avec des cordes et des poulies apparentes, se haussaient et se baissaient sans artifice et par main d'homme pour les allumer et les moucher ³ ».

Voy. **Théâtre**.

Mouchoirs. Voy. **Blanc (Spécialité de)**.

Moulée (TEINTURIERS DE). Voy. **Teinturiers du petit teint**.

Moules (FAISEURS DE). Voy. **Passementiers**.

Mouleurs. Titre accordé aux tabletiers.

Mouleurs de bois. Le bois à brûler était autrefois mesuré au *moule* ou à la *corde*. Toutes les bûches devaient avoir trois pieds et demi ⁴ de longueur, et l'on employait, suivant leur grosseur, l'une ou l'autre des deux mesures.

Le *moule* était un anneau de fer qui avait dix pieds et demi de diamètre. Il était marqué d'une fleur de lys, et l'étalon s'en conservait à l'Hôtel de ville. Il servait à mesurer les bûches qui avaient au moins dix-sept pouces ⁵ de grosseur. En général, il entraînait environ seize bûches par moule, et trois moules auxquels on ajoutait douze bûches faisaient la charge d'une charrette. Aussi appelait-on le gros bois *bois de moule* ou *bois de compte*, et le nom de *compteurs de bûches* était souvent donné aux mouleurs. L'édition publiée en 1500 de la grande ordon-

nance de février 1415 renferme ¹ une gravure qui représente un mouleur de bois occupé à remplir un moule.

Les bûches d'une grosseur inférieure à dix-sept pouces se mesuraient à la *corde*. La *corde* était composée de quatre pieux fichés en terre et formant un quadrilatère de huit pieds sur quatre ². C'est en 1641 seulement que, par ordre de la municipalité, fut construit l'étalon de cette mesure, membrure en charpente à laquelle on ne donna que quatre pieds en tous sens. Elle contenait environ 96 bûches ³.

Delamarre croit qu'il existait des mouleurs de bois dès l'année 1170 ⁴. Je les trouve mentionnés pour la première fois dans la *Taille de 1292*, qui en cite un seul, dit *conteur de busches*. L'ordonnance de janvier 1351 veut qu'il y ait à Paris « 50 mesureurs de busches tant seulement ⁵ », et l'ordonnance de février 1415 fixe leur nombre à 40 *jurez compteurs et mouleurs de busches* ⁶.

Après avoir prêté serment, chaque mouleur devait bailler au clerc de la ville cinq sous, et verser six livres dans la caisse de la confrérie. Il offrait ensuite un *past* ou repas à ses confrères; le clerc de la ville n'y assistait pas, mais il avait droit à « deux pains, un mets de chair et deux pots de vin ». Les mouleurs étaient tenus de « faire continuelle résidence à jours ouvriers » sur les ports de la Grève, de l'école Saint-Germain et de la Bûcherie, « afin que le peuple en soit diligemment servy ». En cas de maladie, la corporation fournissait à celui de ses membres qui était incapable de travailler quatre sous par semaine.

Le nombre des mouleurs de bois fut porté à 51 par l'édit de 1633, à 100 par l'édit de 1644, à 160 par l'édit de 1646. Louis XIV créa en outre des offices de *contrôleurs de la bûche*, qui furent rachetés par les mouleurs, et ceux-ci purent alors prendre le titre un peu prétentieux de *jurés mouleurs-compteurs-cordeurs-mesureurs et visiteurs de toutes sortes de bois, à brûler, à bâtir et d'ouvrages*. Les mouleurs avaient pour patronne sainte Geneviève dont ils célébraient la fête le 3 janvier à l'église Saint-Jean en Grève.

L'ordonnance de février 1415 les nomme *moleurs et molleurs*. *

Voy. **Aides à mouleurs**.

Mouleurs de briques. Ouvriers briquetiers qui donnaient à la terre sa forme définitive. Un bon mouleur, dit l'*Encyclopédie méthodique* ⁸, « forme neuf à dix mille briques dans sa journée, pourvu qu'il puisse travailler douze à treize heures, comme il le fait si le temps le permet ».

Mouleurs en plâtre. Le moulage en plâtre est originaire d'Italie, et il ne fut guère

¹ *Le théâtre françois*, p. 245.

² *Registre de La Grange*, p. 14.

³ *Parallèle des anciens et des modernes*, t. III, p. 191.

⁴ Environ 1^m 15 centim.

⁵ Environ 50 centimètres.

¹ Page XXXII.

² Environ 2^m 64 sur 1^m 32.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 836.

⁴ Delamarre, t. III, p. 887.

⁵ Art. 212.

⁶ Chapitre XIII.

⁷ Articles 228 et suiv.

⁸ *Arts et métiers*, t. I, p. 308.

pratiqué en France avant le dix-septième siècle. Sur l'histoire, peu intéressante, et la pratique de cet art, voy. Fiquet, *Art du mouleur en plâtre*, dans J.-E. Bertrand, *Description des arts et métiers* (1780), t. XIV, p. 570.

Mouleurs en terre et en sable. Titre qui appartenait aux fondeurs.

Moulineurs ou Mouliniers. On nommait ainsi les ouvriers employés au moulinage des soies, et le moulinage consistait à filer et à tordre la soie au moyen d'une ingénieuse machine appelée *moulin à soie*.

Les statuts des moulineurs exigeaient six ans d'apprentissage et trois ans de compagnonnage.

En 1723, Tours et Lyon possédaient un grand nombre de moulins à soie, mais il n'y en avait qu'un seul à Paris ¹.

Mouliniers. Voy. **Foulons**. — **Meuniers**. — **Moulineurs**, etc.

Moulins à vent. Je récolte l'annonce suivante dans un recueil de réclames publié en 1777 :

« Dutour, serrurier-horloger, vient d'imaginer un moulin à la chinoise, susceptible par sa forme de prendre le vent en tous sens, et capable de monter soixante muids d'eau par heure sans aucun secours d'hommes ni de chevaux, et sans aucun bruit ni frottement ² ».

Moullequiniers. Voy. **Mulquiniers**.

Mousseliniers. Fabricants de mousselines. Les premières mousselines, originaires de Mossoul, étaient de riches étoffes en soie et brochées d'or ³. On sait ce qu'elles sont devenues par la suite.

Vers la fin du dix-huitième siècle, l'on s'efforça d'encourager en France la fabrication de la mousseline. Des essais furent faits à Paris et à Rouen, puis à Lyon et dans le Dauphiné. Toutefois, des mousselines continuaient à venir de l'Orient, de Pondichéry et surtout du Bengale ⁴. La compagnie des Indes avait seule le droit de les introduire en France, les mousselines de Hollande et de Suisse étaient impitoyablement saisies à la frontière.

A Paris les magasins les plus en vogue, vers 1776, étaient ceux de mesdames :

Lejeune, rue Saint-Denis.

Bernard, rue Saint-Honoré.

Dufresne, rue Plâtrière ⁵.

Moutardiers. Faiseurs de moutarde. La *Taille de 1292* mentionne dix *moustardiers*, celle de 1300 en cite huit.

Dès le seizième siècle, la moutarde de Dijon l'emportait sur toutes les autres. Au dix-huitième siècle, un sieur Maille, qui s'intitulait *vinaigrier-distillateur du roi*, avait créé, disait-il, vingt-quatre espèces de moutardes, savoir : Moutarde

Rouge.	A l'estragon.
En poudre ¹ .	Aux fines herbes.
A l'ail.	A la grecque.
Aux capres et aux en-	A la maréchale.
chois.	A la marquise.
A la capucine.	Aux mille feuilles.
A la chartreuse.	Aux mousserons.
Au citron.	A la ravigotte.
Au jus de citron.	A la reine.
A la Choiseul.	A la romaine.
A la Choisy.	Aux six graines.
A la conserve.	Aux truffes.

Son successeur Aclocque y ajouta encore les moutardes :

A la ciboulette.	De santé.
Aux cornichons.	Noire.
A l'échalotte.	Suave.
Aux morilles.	Verte aux fines herbes.
A la tomate.	Des quatre graines.

Cette dernière, outre ses vertus comme condiment, était souveraine contre les engelures.

Les moutardiers appartenaient à la corporation des vinaigriers. Les chandeliers prirent aussi ce titre à dater du dix-septième siècle.

Voy. **Vinaigriers**.

Muette (SEMAINE). Voy. **Peneuse**.

Muiagiers. Voy. **Vins (Marchands de)**.

Mule (FERRER LA). C'était acheter une chose pour quelqu'un, et la lui compter plus cher qu'elle n'avait coûté. Cette expression, très en vogue au dix-septième siècle, s'appliquait à toute tromperie commise par un subalterne et surtout par un domestique. On voit souvent les servantes *ferrer la mule et le mulet*, écrit le maître d'hôtel Audiger en 1692 ².

Au quinzième siècle, l'on disait *battre le cabas* : « qui est à entendre et faire accroire, écrit Christine de Pisan, que la chose couste plus qu'elle ³ ne fait, et retenir l'argent ⁴ ».

Voy. **Cuisinières et Servantes**.

Muletiers. Conducteurs de mulets. A la Cour, un valet de chambre du roi était dit *capitaine de l'équipage des mulets*. « Il commande ledit équipage, dont les mulets, conduits par des muletiers habillés de la livrée du Roy, escortés par un détachement des Cent-Suisses, servent à porter les lits du Roy et les tapisseries de

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 820.

² Roze de Chantoiseau, *Almanach Dauphin*, 2^e partie, p. 47.

³ Francisque Michel, *Histoire des tissus de soie au moyen âge*, t. I, p. 317.

⁴ Garsault, *L'art de la lingère*, p. 124.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*. — La rue Plâtrière est devenue rue Jean-Jacques Rousseau.

¹ Elle se vendait et s'expédiait sèche, en pastilles.

² *La maison réglée*, liv. III, chap. 3.

³ La servante.

⁴ *Le trésor de la cité des dames*, édit. de 1536, f^o 121 recto.

campagne, avec les coffres de la chambre et de la garde-robe ¹ ».

La reine possédait quatre muletiers destinés à mener ses litières.

Muliers. Voy. **Muletiers.**

Mullequiniers. Voy. **Mulquiniers.**

Muloteurs. Voy. **Mulotiers.**

Mulotiers. Preneurs de mulots. On trouve aussi *muloteurs*.

Voy. **Taupiers.**

Mulquiniers. Fabricants de toiles ouvrées très fines, linons, batistes, dentelles, etc. Ce mot, qui ne s'emploie guère que dans le Nord, a été écrit de cent manières : *meulequiniers*, *molequiniers*, *moullequiniers*, *mullequiniers*, *musquiniers*, etc., etc.

Voy. **Linge damassé (Fabricants de).**

Muniers. Voy. **Meuniers.**

Mureteurs et Muretiers. Ouvriers travaillant à des murs.

Musées. Voy. **Cabinets d'anatomie.** — **Figures de cire.** — **Orfèvres.** — **Peintres,** etc.

Musettes (FAISEURS DE). La musette fut fort à la mode vers la fin du dix-septième siècle et au début du dix-huitième ; sous Louis XV, tout le monde en voulait jouer. Elle fut, un peu plus tard, remplacée par la vielle. En 1691, le fabricant le plus estimé se nommait Dupuis et demeurait carrefour de l'École.

Musicos. Voy. **Cafés chantants.**

Musique. Voy. **Accordeurs.** — **Archets (Fabricants d').** — **Bibolle (Joueurs de).** — **Cafés chantants.** — **Castagnettes (Fabricants de).** — **Chants (Maîtres de).** — **Chanteurs ambulants.** — **Chantres.** — **Chefs d'orchestre.** — **Chevretours.** — **Chifoniers.** — **Cithareurs.** — **Citoleurs.** — **Clavecinistes.** — **Cordes pour instruments.** — **Corne-museurs.** — **Cornetiers.** — **Corneurs.** — **Danse (Maîtres de).** — **Danseurs du roi.** — **Épinetiers.** — **Fagoteurs.** — **Flageoleurs.** — **Flûtes (Fabricants de).** — **Gardes des instruments.** — **Gayetiers.** — **Graveurs en caractères.** — **Graveurs de musique.** — **Guitaristes.** — **Harpeurs.** — **Hautboïstes.** — **Imprimeurs de musique.** — **Instruments (Joueurs d').** — **Lireurs.** — **Luthiers.** — **Luthistes.** — **Maîtres de ballet.** — **Maîtres de chapelle.** — **Maîtres des salles.** — **Musettes (Faiseurs de).** —

Musique (Maîtres de). — **Musique (Maîtres de) à l'Opéra.** — **Musique (Marchands de).** — **Musique (Papier à).** — **Musique de la chambre du roi.** — **Musique de la chapelle du roi.** — **Nains.** — **Noteurs.** — **Orgue de barbarie (Joueurs d').** — **Orgues (Facteurs d').** — **Pianos (Facteurs de).** — **Porte-épinette.** — **Rebec (Joueurs de).** — **Roteurs.** — **Sacquebutiers.** — **Serinettiers.** — **Souffleurs d'orgue.** — **Surintendants.** — **Taboueurs.** — **Théâtre.** — **Théorbistes.** — **Timbaliers.** — **Timberesses.** — **Trompes (Faiseurs de).** — **Vieilleurs.** — **Vielleurs,** etc., etc.

Musique (MAÎTRES DE). Au dix-septième siècle, les instruments qui comptaient le plus grand nombre de maîtres étaient le clavecin, l'orgue, la viole, le théorbe ¹, le violon, la guitare, le luth ², la flûte, le flageolet, le hautbois, le basson et la musette ³. Au siècle suivant, le clavecin et la flûte tenaient le premier rang. Nemeitz écrivait vers 1718 : « Il ne manque pas à Paris de maîtres excellents pour toutes sortes d'instruments, et je doute fort que l'on trouve jamais tant d'habiles gens ailleurs qu'à Paris ⁴ ».

À la fin du dix-huitième siècle, les instruments le plus en vogue étaient le clavecin, le violon, le violoncelle, la vielle, la contrebasse, le pardessus de viole, la guitare, la harpe, la mandoline, la flûte, le hautbois, le tambourin de basque et provençal, le basson, la musette, la trompette et les timbales ⁵.

La condition des maîtres de musique s'était fort améliorée dans les premières années du dix-neuvième siècle. On lit dans un ouvrage assez curieux publié en 1826 : « Les musiciens du premier ordre font mentir depuis longtemps le proverbe qui accusait tous les artistes de trop aimer la bouteille. Ils ont en général le ton de la bonne compagnie, qu'ils doivent à la fréquentation du grand monde. Si l'on disait autrefois « ivrogne comme un musicien » et « gueux comme un peintre », aujourd'hui ni l'un ni l'autre ne se disent, si ce n'est des musiciens des guinguettes et des peintres de cabaret. Les professeurs de musique vocale ou instrumentale en réputation seraient pour ainsi dire deshonorés s'ils ne faisaient pas leurs courses dans un cabriolet élégant, et s'ils entraient dans un brillant salon avec des souliers crottés et des pantalons marqués de taches de boue ⁶ ».

Musiques (MAÎTRES DE) à l'Opéra. Le règlement du 19 novembre 1714 déterminait ainsi les fonctions du maître de musique à l'Opéra. « Son emploi sera de se trouver, au moins trois

¹ Il différait peu du luth et avait quelque rapport avec notre violoncelle.

² Sorte de guitare à la caisse arrondie.

³ Livre commode pour 1692, t. I, p. 205.

⁴ Le séjour de Paris, édit. de 1897, p. 23.

⁵ Jeze, *État ou tableau de la ville de Paris*, p. 185.

⁶ Vie publique et privée des Français, t. II, p. 263.

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 649 ; pour 1712, t. I, p. 186 ; pour 1736, t. I, p. 294 et t. II, p. 357.

fois la semaine tous les matins à neuf heures précises, au magasin, où il y aura une salle ou chambre destinée, dans laquelle il fera étudier et répéter les rôles aux actrices qui s'y rendront à cet effet. Il sera encore chargé de montrer la musique à celles qui ne la savent pas.

Dans toutes les représentations, il sera des premiers à l'Opéra, pour veiller à ce que les filles de chœurs s'habillent et se tiennent prêtes pour chanter. Il prendra le même soin pendant la pièce, et se tiendra dans l'une des coulisses, le papier à la main, pour mettre les chœurs en mouvement et leur faire observer la mesure » ¹.

Voy. **Théâtre**.

Musique (MARCHANDS DE). « Ce sont ceux qui achètent, vendent et font commerce de toutes sortes de musique. Le sieur ***, au Bureau d'indication, tient magasin et assortiment considérable de musique, et achète, échange et loue toutes sortes d'ouvrages, par an, par mois ou par concert, et se charge de procurer des gens à talent en chaque genre pour l'exécution ou pour copier les partitions ² ».

Musique (PAPIER A). Au dix-septième siècle, le meilleur papier réglé pour la copie de la musique se vendait place aux Chats ³, à la règle d'or ⁴.

Musique de la chambre du roi. En 1712, le personnel se composait de :

- 2 surintendants.
- 2 maîtres de la musique.
- 2 compositeurs.
- 3 pages, servant de dessus ⁵.
- 3 hautes-tailles.
- 2 basses-tailles.
- 2 basses.
- 1 clavessin.
- 1 porte-épinette.
- 2 petits luths.
- 2 violes.
- 1 théorbe.
- 1 maître de grammaire pour les pages.
- 1 maître de luth pour les pages.
- 2 dessus de violon ⁶.
- 2 basses de violon.
- 2 basses de viole.
- 4 flûtes.
- 1 faiseur d'instrumens.

- 24 violons ordinaires.
- 21 violons, dits *du cabinet*.
- 1 huissier.
- 1 garde des instrumens.

- 16 trompettes.
- 1 timbalier.
- 4 tambours.
- 4 fifres ¹.

Musique de la chapelle du roi. En 1712, le personnel se composait de :

- 1 maître de chapelle.
- 1 chapelain ordinaire.
- 3 chapelains.
- 6 clercs.
- 4 maîtres de la mesure, battant la mesure.
- 4 organistes.
- 6 pages.
- 10 dessus de voix ².
- 24 hautes-contras ³.
- 20 hautes-tailles ⁴.
- 23 basses-tailles ⁵.
- 11 basses-chantantes.
- 6 dessus de violon.
- 2 serpents.
- 3 dessus de hautbois.
- 2 flûtes d'Allemagne.
- 1 basson.
- 3 basses de violon.
- 1 basse de cromorne ⁶.
- 2 fourriers.
- 1 imprimeur.
- 1 noteur.
- 2 maîtres de luth pour les pages.
- 1 lavandier ⁷.

Musniers. Voy. **Meuniers**.

Musquiniers. Voy. **Mulquiniers**.

Mussiliers. Voy. **Messiers**.

Muyagiers. Voy. **Vins (Marchands de)**.

Myrailliers. Voy. **Miroitiers**.

¹ Article XXVIII.

² *Almanach Dauphin*, 1777.

³ Devenue rue de la Limace, puis supprimée en 1854.

⁴ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 28.

⁵ Voy. les notes de l'art. suivant.

⁶ Premier violon.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 221.

² Premiers ténors, castrats.

³ Contraltos.

⁴ Ténors graves.

⁵ Barytons.

⁶ Instrument en forme de corne, en bois, à vent et à anches. Il y avait des haute-contras, des dessus, des tailles de cromornes.

⁷ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 36.

N

Nacarins. Voy. **Timbaliers.**

Nacquets. Voy. **Naquets.**

Nacre (COMMERCE DE LA). Il était fait par les joailliers. Voy. **Perles** (Commerce des).

Nageors. Voy. **Mariniers.**

Nains. Ils ont joué un rôle dans l'histoire, un rôle, il est vrai, proportionné à leur taille. Comme les fous, ils eurent charge à la cour, et on les voit, au moyen âge, porter des messages, servir à table, accompagner les belles demoiselles, faire l'office de valet, presque de page. François I^{er}, Henri II, Catherine de Médicis, Charles IX eurent une prédilection pour ces êtres incomplets¹.

Cela n'eut pas suffi pour leur assurer une place ici. Mais, en tant que curiosités montrées à la foire², ils représentaient bien un peu une profession. Je vois, en outre, qu'en 1662 Louis XIV supprima le titre et la charge de nain du roi. Le titulaire les échangea contre une charge nouvelle, celle de « garde des instrumens de la musique de la chambre du roi » ; dont il fut pourvu, « au lieu du titre de nain³ ». Cette sinécure se perpétua, car je trouve encore qu'en 1687, deux nains au lieu d'un tenaient cet emploi de garde des instrumens de musique⁴. Enfin, sous Louis XV figurait parmi les officiers royaux un *porte-nain*. Ses fonctions consistaient, écrit le duc de Luynes⁵, à « porter les singes du roi, si le roi en avoit ».

Naiveurs. Voy. **Mariniers.**

Napeteurs et Napiers. Fabricants de nappes. Au moyen âge, les nappes étaient très larges, et on les plaçait sur la table pliées en double. C'est de là que leur vint le nom de *doubliers*, sous lequel elles furent désignées pendant longtemps. Mettre une nappe était plus difficile qu'aujourd'hui. On l'étendait d'abord de façon à ce qu'elle traînât jusqu'à terre du côté où se rangeaient les convives, puis, ce qui restait de l'étoffe était replié en manière de napperon ne dépassant pas le bord opposé. Charles V possédait 67 nappes, qui mesuraient 15 à 20

aunes de long sur 2 de large ; la plus grande avait jusqu'à 32 aunes, et était « pourfillée¹ à mouches de soye et un escusson de France² ». Ces doubliers se terminaient toujours par des franges : une très amusante histoire, racontée dans le *Ménagier de Paris*³, ne laisse aucun doute sur ce point.

Trancher la nappe devant quelqu'un constituait une injure qui ne pouvait se laver que dans le sang.

À dater du quinzième siècle, l'emploi des doubliers devint un privilège réservé aux rois, aux ducs et aux princes ; les comtes eux-mêmes devaient se contenter d'une nappe simple⁴. Les doubliers disparaissent enfin au siècle suivant. On ne renonce pas pour cela à recouvrir la table de deux nappes, mais celles-ci sont désormais indépendantes l'une de l'autre.

Les serviettes n'apparaissent guère avant le milieu du quinzième siècle, encore furent-elles d'abord en usage surtout pour les enfants. Comme aujourd'hui, on les leur attachait sous le menton. Jean Sulpice, dans sa *Civilité de la table*⁵ publiée vers 1483, recommande à l'enfant de ne salir ni la nappe qui est devant lui, ni la serviette qui lui pend au cou : « lintoleum quod tibi a collo pendet, vel quod super mensam stratum erit ».

Pour les autres convives, la nappe tenait lieu de serviette, il est même probable qu'ils la relevaient sur leurs genoux en s'asseyant.

Érasme, enseignant à un enfant du seizième siècle comment il doit se conduire pendant le repas, lui dit : « Ne porte le verre à ta bouche plutost que tu ne l'ayes essuyée avec la nappe ou à ta serviette : « mantili aut lintoleo⁶ ».

Quand l'usage de la serviette eut passé des enfants à tous les convives, ceux-ci la placèrent d'abord soit sur l'épaule, soit sur le bras gauche⁷. Un peu plus tard, afin de mieux protéger leurs vêtements, ils la nouèrent autour du cou. C'était là une opération peu commode à réussir sans aide ; les efforts qu'elle exigeait donnèrent

¹ Brodée.

² Voy. *Inventaire du mobilier de Charles V*, publié par J. Labarte, p. 322 et passim.

³ Tome I, p. 163.

⁴ Aliénor de Poitiers, *Les honneurs de la cour*, p. 215.

⁵ *Libellus de moribus in mensa servandis*.

⁶ *De civilitate morum puerilium* [1530], traduite en français par Claude Hardy, p. 49.

⁷ « Mantile si datur, aut humero sinistro aut brachio lævo imposito ». Érasme, *De civilitate morum puerilium*, p. 44.

¹ Sur leur histoire, voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 895.

² Voy. ci-dessous l'art. Phénomènes (Montreurs-de).

³ *Revue rétrospective*, t. I (1833), p. 279.

⁴ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 176.

⁵ *Mémoires*, t. I, p. 362.

lieu au proverbe : *nouer les deux bouts de sa serviette*, pour marquer la difficulté qu'on éprouve à aller jusqu'à la fin de l'année avec un modeste revenu ¹. Ce dicton a survécu à l'habitude d'attacher sa serviette autour du cou, et l'on dit seulement aujourd'hui *nouer les deux bouts*.

Les gentilshommes servants et les valets portèrent seuls ensuite la serviette sur l'épaule, usage qui s'observa jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Ils commencèrent alors à la placer sur le bras gauche ².

On se préoccupait de la beauté du linge et de sa finesse ; on le parfumait avec de l'eau de rose, de l'eau de nêfle et de mélilot, et l'art de plier les serviettes était déjà fort en honneur. On en variait la forme pour chaque convive : « Les serviettes, dit Artus d'Embry ³, estoient déguisées en plusieurs sortes de fruits et d'oiseaux ». En 1657, la *Muse royale* ⁴, racontant un somptueux festin offert par le trésorier La Bazinière mentionnait

Le linge proprement plié
En cent différentes figures.

On trouvera ci-dessus, à l'article *Maîtres d'hôtel*, la liste des plus usitées.

Naquets. Marqueurs dans les jeux de paume. A dater du dix-huitième siècle, ils durent être exclusivement choisis parmi les apprentis ou les compagnons de la communauté des paumiers.

On écrit aussi *nacquets*.

Nasseurs. Voy. **Nasseurs**.

Nasseurs. Faiseurs de nasses. Il n'en existe ni dans la *Taille de 1292*, ni dans celle de 1300. Celle de 1313 en mentionne un : « Raoul, le nasseur », dans la rue d'Otheriche (auj. rue du Louvre).

Voy. **Pêche (Ustensiles de)**.

Nassiers. Voy. **Nasseurs**.

Nateurs et Natiers. Voy. **Nattiers**.

Nattiers. La *Taille de 1292* cite un « natier », celle de 1300 un artisan « qui fait nates », et Guillaume de la Ville Neuve, dans ses *Crieries de Paris* au treizième siècle, a recueilli cette annonce :

Nates i a et naterons !

Dès que le froid commençait à se faire sentir dans les maisons, le sol, jonché d'herbes vertes pendant l'été, était recouvert de nattes épaisses. En 1364, quand Charles V va s'installer au Louvre, sa plus belle chambre et celle de la

reine, mesurant dix toises et demie, sont garnies de nattes par le « natier Regnaut Laucon ¹ ». En 1440, le nattier Évrard de Trye fournit de nattes pendant l'hiver, d'octobre à la fin d'avril, les deux pièces où la municipalité de Paris tenait ses séances ².

Le seizième siècle n'innove rien en cette matière. Le sol, désormais planchéié, continue à être jonché d'herbes et de fleurs en été, couvert de nattes dès que le froid se fait sentir : « Nous trouvasme ceste chambre toute jonchée de roses, giroflées et autres fleurs ; mais c'estoit avec beaucoup d'espesseur, car on disoit que cela soulageoit fort les pieds de celui qui estoit seigneur du lieu ³ ». En juin 1549, au banquet donné par la Ville à la reine Catherine, on avait eu soin de « semer ez salle fines herbes odorantes ⁴ ». L'entrée d'Élisabeth d'Autriche ayant eu lieu au mois de mars, la salle du festin qui lui fut offert, avait été « natée bien et dument de nattes neufves, bonnes, loyales, etc. ⁵ ».

Peu à peu, les nattes deviennent plus élégantes ; on les tresse avec des pailles de diverses couleurs qui forment des arabesques, des compartiments. Puis on donne la préférence aux tapis de laine où l'art entrelace des fleurs toujours fraîches ; en même temps, pour l'été, on substitue le cuir gaufré aux jonchées de fleurs naturelles.

Nattes et cuir servent également pour la décoration des murailles, aussi bien que les tapis de soie et les tapisseries de haute lice. Le 22 décembre 1532, on achète quatre-vingt-douze toises de nattes « pour le par terre et le pourtour de la chambre du Roy et autres du chastel du Louvre ⁶ ».

Revenons sur nos pas.

Les maîtres nattiers, alors au nombre de seize, avaient reçu le 8 mars 1410 des statuts ⁷, où l'on voit que l'apprentissage durait six années, et que chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis. Ces statuts furent renouvelés en 1604, et l'on réduisit alors à quatre ans la durée de l'apprentissage.

Le nombre des maîtres, qui était d'une centaine vers 1670, était tombé à douze en 1718. L'abbé Jaubert nous en donne la raison : « Depuis que le luxe et la magnificence des ameublements ont banni l'ancienne simplicité de nos mœurs, il n'est plus usité d'employer les nattes à tapisser nos cabinets ou à en faire des tapis d'estrade. Cet art, qui avait fleuri jusqu'au milieu du dix-septième siècle, a tellement dégénéré, qu'au lieu de cent maîtres qu'il y avait

¹ Le Roux de Lincy, *Compte des dépenses faites au château du Louvre*, p. 30.

² Le Roux de Lincy, *Histoire de l'Hôtel de ville*, p. 10.
³ *Description de l'isle des hermaphrodites*, p. 20. — G. Corrozet, *Blasons domestiques* (1539), p. 15.

⁴ Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. III, p. 422.

⁵ *Devis et marché passé par la ville de Paris pour l'entrée de Charles IX et de la reine*. Dans la *Revue archéologique*, t. V, p. 678.

⁶ L. de Laborde, *Comptes des bâtiments du roi*, t. II, p. 208.

⁷ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 640.

¹ « Lupolde se faschoit, luy qui avoit travaillé toute sa vie, encore ne pouvant vivre et nouer au bout de l'an les deux bouts de sa serviette ensemble ». Noël du Fail, *Contes d'Eutrapel*, édit. elzevir., t. II, p. 206.

² *Mémoires de Luynes*, 13 janvier 1739, t. II, p. 321.

³ *Description de l'île des hermaphrodites*, page 100.

⁴ N° du 25 juin.

pour lors à Paris, à peine en compte-t-on quelques-uns aujourd'hui ¹ ». Pourtant, la communauté avait le privilège de la fabrication, non seulement des nattes, mais des objets tressés en paille, en jonc, en roseau ou en écorce facile à se ployer et à s'entrelacer. Les chapeaux y étaient compris ; je crois toutefois que les chapeaux dits *de til* ou d'écorce de tilleul, qui furent fort en vogue vers le milieu du quinzième siècle, appartinrent d'abord au commerce des chapeliers.

Les nattiers prenaient le titre d'*empaillleurs* et de *rempaillleurs de chaises*, parce qu'ils avaient le droit de recouvrir ces sièges, mais avec des nattes, non avec de la paille, ce dernier travail rentrant dans la spécialité des tourneurs en bois.

La corporation des nattiers était placée sous le patronage de la Nativité de la Vierge ; elle a eu des confréries dédiées à la Trinité et à saint Pierre-aux-Liens.

Naturalistes. Ce sont ceux qui « s'occupent particulièrement de l'étude de la nature et de ses productions... On donne aussi ce nom à ceux qui font commerce des minéraux, coquillages, etc., ou qui ont l'art d'embaumer et conserver les oiseaux et autres animaux dans leur attitude et forme naturelles ».

Le *Livre commode pour 1692* nous apprend qu'à cette date, le sieur Colson, demeurant faubourg Saint-Antoine, avait « un talent particulier pour monter les squelets ² de toutes sortes d'animaux, et pour les monter en poil et en plumes ³ ».

A la fin du dix-huitième siècle, un livre d'adresses commerciales cite, parmi les naturalistes le plus en vogue, les sieurs Borelly, rue de la Harpe, et Dumez, cul-de-sac du Coq. Le premier, nous dit-on, travaillait « avec beaucoup de goût et de délicatesse à la réparation de toutes sortes d'oiseaux, reptiles, insectes et autres animaux ; il possédait l'art d'arranger les cabinets d'histoire naturelle, et se chargeait de faire toutes sortes de collections ».

Le second tenait « magasin et assortiment considérable de toutes sortes d'oiseaux, reptiles, insectes, minéraux, coquillages et autres objets sur lesquels des voyages pénibles et une longue expérience lui avaient acquis des connoissances très précieuses ⁴ ».

Nauchers. Nautonniers. Naveliers. Voy. **Mariniers.**

Navetiers. Fabricants de navettes pour les tisserands. La *Taille de 1292* mentionne quatre navetiers, celle de 1300 en cite un seulement.

Navette (Ouvriers de la Grande). Nom donné aux drapiers d'or et de soie, pour les distinguer des tissutiers-rubaniers.

Navette (Ouvriers de la Petite). Nom donné aux tissutiers-rubaniers, pour les distinguer des drapiers d'or et de soie.

Naveurs. Naviers. Navireurs. Navironneurs. Voy. **Mariniers.**

Nécromanciens. Bateleurs qui invoquaient les morts pour prédire l'avenir. « Par le meschant artifice des démons, ils font venir à eux les diables et interrogent les morts ¹ ». On a écrit longtemps *nécromants*, *nigromants*, *nigromanceurs*, etc.

Nécromants. Voy. **Nécromanciens.**

Nefs (Avaleurs de). Voy. **Avaleurs** et **Maitres des ponts.**

Nefs (Faiseurs de). Voy. **Bateaux** (Constructeurs de).

Neustrés. Neutrés, etc. Voy. **Tapisiers.**

Nez (Faiseurs de). Nom que la *Taille de 1292* donne aux constructeurs de bateaux.

Nieuliers. Faiseurs de nieules, nieles, niules, nyeules, etc., pâtisserie légère, dite aussi oubliée, et que nous appelons aujourd'hui *plaisir*. En vieux français nieule, niule, signifiait nuage, brouillard, brume, c'est donc par métaphore que ce nom a été donné à une pâtisserie très mince.

Les nieuliers sont dits aussi *nieulliers*, *niuliers*, etc.

Voy. **Oublieurs** et **plaisirs** (Marchandes de).

Nieulliers. Voy. **Nieuliers.**

Nigromanceurs et Nigromants. Voy. **Nécromanciens.**

Niuliers. Voy. **Nieuliers.**

Noblesse commerçante (La). Pendant plusieurs siècles, tout travail manuel, tout trafic, constituèrent une marque de servage, et furent regardés comme incompatibles avec la qualité de noble. La profession des armes resta longtemps à peu près la seule que pût exercer un gentilhomme sans déroger. « La raison en est, dit de la Roque ², parce que l'assiduité du labeur journalier des artisans et l'appétit d'un gain nécessaire à leur subsistance les rend comme esclaves, et ne leur inspire que des sentimens de bassesse et de subjection, incompatibles avec ceux d'un véritable gentilhomme ».

L'histoire de la chirurgie offre un curieux exemple de ce préjugé. Considérés comme artisans, les chirurgiens ont, au treizième siècle, leurs statuts dans le *Livre des métiers* ³, et leur corporation y est organisée sur le modèle de

¹ Dictionnaire des arts et métiers, t. III, p. 274.

² Les squelettes. Montaigne écrivait *skeletons*, c'est le mot grec, et il signifie séché. On trouve dans Ambroise Paré *skeletons* et *skeleton*.

³ Tome II, p. 77.

⁴ Almanach Dauphin pour 1777, art. naturalistes.

¹ A. Paré, *Œuvres*, édit. de 1607, p. 1044.

² *Traité de la noblesse*, p. 413.

³ Titre XCVI.

toutes les autres corporations ouvrières. A la fin du seizième siècle, quand un chirurgien, honteux de son humble condition, voulait passer sa licence en médecine, il était tenu de s'engager, par acte dressé devant notaires, à ne plus faire aucune opération ; car, disent les statuts de la Faculté, il convient de conserver pure et intacte la dignité du corps médical ¹. Il faut arriver à la Déclaration du 23 avril 1743 pour voir les chirurgiens définitivement émancipés et placés en dehors de la corporation des barbiers.

Les arts n'étaient guère mieux traités. Les peintres et les sculpteurs, quel que fût leur talent, faisaient partie de la classe ouvrière. Ils ne parvinrent à se dégager des liens qui les attachaient aux corporations que vers le milieu du dix-septième siècle, par la fondation de l'Académie de peinture. Créée par les seuls peintres et sculpteurs du roi, puis complétée par des sujets choisis au sein de la corporation des peintres, elle eut d'interminables démêlés avec les jurés et les maîtres de celle-ci.

Enfin Savary, dans son *Dictionnaire du commerce* ², écrivait encore au commencement du dix-huitième siècle : « Le corps de la mercerie est considéré comme le plus noble et le plus excellent de tous les corps marchands, d'autant que ceux qui le composent *ne travaillent point et ne font aucun ouvrage de la main*, si ce n'est pour enjoliver les choses qui sont déjà faites et fabriquées. Aussi ceux qui sont admis dans ce corps sont-ils reçus noblement, *ne leur étant pas permis de faire ni de manufacturer aucunes marchandises*, mais seulement de les enjoliver, ce qui n'est pas des autres corps, qui sont regardés comme mixtes, c'est-à-dire qu'ils tiennent du marchand et de l'artisan ».

Le préjugé subsistait donc toujours, mais il avait déjà reçu plus d'une atteinte. Des nobles avaient été autorisés à exercer certains métiers sans déroger ; des commerçants, des artisans même avaient été faits gentilshommes, et, chose curieuse, les plus anciennes lettres d'anoblissement dont on ait conservé le souvenir ³ ont précisément été accordées à un artisan, Raoul, orfèvre de Philippe III.

Dans quelques provinces, en Bourgogne et en Bretagne, par exemple, où la noblesse était pauvre, un gentilhomme pouvait, sans déroger, se livrer même au commerce de détail. Il depo-

sait son épée dans la chambre de la noblesse, et pendant tout le temps que duraient ses occupations dites serviles, il était considéré comme roturier, et comme tel soumis à la taille. Dès qu'il renonçait au commerce, il allait déclarer devant le plus proche juge royal qu'il voulait désormais *vivre noblement*. Il reprenait son épée et rentrait en possession de tous ses privilèges, sa noblesse était censée *avoir dormi* dans l'interval. Enregistrons ici encore le commentaire de G.-A. de la Roque : « Il ne perd pas la noblesse, dit-il, parce que les droits du sang ne se perdent jamais ; mais elle est offusquée et obscurcie tant et si longuement que le noble demeure en cet exercice, car aussitôt qu'il la quitte, la noblesse recouvre sa splendeur et son premier lustre ⁴ ».

Il existait cependant un art manuel auquel un gentilhomme pouvait se livrer sans déroger même momentanément, celui de la verrerie ⁵.

D'après une tradition erronée, qui a été maintes fois reproduite et que l'on rencontre même dans le traité de G.-A. de la Roque ⁶, Charles V aurait déclaré nobles tous les bourgeois de Paris. L'ordonnance du 9 août 1371, à laquelle on fait ici allusion, ne dit rien de semblable ⁷. Elle se borne à confirmer aux bourgeois de Paris le droit d'acquérir des fiefs et d'avoir des armoiries. Mais, jusqu'à la fin du quinzième siècle, la possession d'armoiries ne fut nullement une preuve de noblesse : des bourgeois, des paysans même avaient des sceaux composés suivant les règles du blason, sans jouir pour cela d'aucun des privilèges réservés aux gentilshommes.

Parfois aussi, de vrais nobles ne possédaient pas d'armoiries. Des lettres patentes d'octobre 1474 ⁸ nous apprennent que Louis XI avait anobli son barbier Olivier, « sans, dit le roi, que nous lui ayons donné ne ordonné aucunes armes pour enseigne ». Les lettres patentes étaient destinées à réparer cet oubli.

Deux causes contribuèrent à rendre bientôt les anoblissements plus fréquents. D'abord et surtout les besoins d'argent de la monarchie, ensuite l'influence des théories économiques qui peu à peu se faisaient jour, et démontraient la nécessité d'encourager le commerce et l'industrie, si l'on ne voulait voir la France ruinée par l'importation.

Henri III vendit d'un seul coup mille lettres de noblesse ⁹, et, une fois entrée dans cette voie, la royauté ne s'arrêta plus. Ce trafic prit sous Louis XIV et Louis XV d'incroyables proportions. On en arriva à vendre des lettres de noblesse en blanc, « au porteur », comme on disait ; et le moment vint où tout homme en état de payer des lettres de noblesse fut forcé d'en

¹ Voici le texte de cet article : « Si quis inter bacca-laureos sederit qui chirurgiam aut aliam artem manuarum exercuerit, ad licentias non admittatur, nisi prius fidem suam astringat publicis notariis instrumentis, se nunquam posthac chirurgiam aut aliam artem manuarum exerciturum ; idque in collegii medici commentarios referatur. Ordinis enim medici dignitatem puram integramque conservari par est ». *Statuta Facultatis medicinae*, édit. de 1634, art. XXIV. — On voit que, par surcroît de précaution, l'acte était transcrit sur les registres de la Faculté.

² Edit. de 1723, tome II, p. 711.

³ Il n'en reste que cela, car elles sont connues seulement par une phrase du président Hénault (*Abregé chronologique*, an. 1270). Peut-être n'était-ce que des lettres d'affranchissement. Voy. A. de Barthélemy, *Étude sur les lettres d'anoblissement*, p. 1.

⁴ *Traité de la noblesse*, p. 348.

⁵ Voy. ci-dessous l'art. Verriers.

⁶ Page 122.

⁷ *Ordonn. des rois de France*, t. V, p. 419.

⁸ *Ordonn. des rois de France*, t. XVIII, p. 59.

⁹ Voy. l'édit. de janvier 1568, qui crée douze nobles en chaque ville ; l'édit de juillet 1577 qui crée un noble en chaque paroisse, etc., etc.

acquérir ¹. Pour attirer les acheteurs, le taux était peu élevé : 6.000 livres en 1696. Mais de temps en temps, on faisait appel aux nouveaux nobilis. Sous des prétextes sans cesse renaissants, on leur imposait des taxes spéciales, et faute par eux de les acquitter, ils étaient déclarés déchus de tous leurs droits et redevenaient roturiers. Pour varier, on créait et l'on vendait aussi des charges, des offices, qui rapportaient de bons revenus prélevés sur le public, et qui conféraient la noblesse héréditaire.

D'un autre côté, Henri IV, au commencement du dix-septième siècle, avait anobli les premiers directeurs de la manufacture de draps d'or et de soie, fondée à Paris pour lutter contre les importations italiennes. Quelques années après, le roi déclarait, dans l'article 452 de l'ordonnance de janvier 1629 ², que « pour convier ses sujets, de quelque qualité et condition qu'ils soient, de s'adonner au commerce et trafic par mer, tous gentilshommes qui entrèrent en part et société dans les vaisseaux, denrées et marchandises d'iceux ne dérogeront point à noblesse, *sans toutefois pouvoir vendre au détail* ». Mieux encore, « ceux qui ne seront nobles, après avoir entretenu cinq ans un vaisseau de deux à trois cents tonneaux, jouiront des privilèges de noblesse tant et si longuement qu'ils continueront l'entretien du vaisseau dans le commerce ». S'ils mouraient au cours de leurs opérations commerciales, la veuve et les enfants héritaient de leurs droits, « à condition que l'un d'entre eux continue la négociation dudit commerce et l'entretien d'un vaisseau par l'espace de dix ans ». En outre, les marchands ayant été « eschevins, consuls et gardes de leur corps » pouvaient « prendre la qualité de nobles ³, et tenir rang et séance à toutes les assemblées publiques et particulières immédiatement après les lieutenants généraux, conseillers des sièges présidiaux, procureurs généraux et autres juges royaux ».

La royauté déclarait donc émancipé le commerce maritime. Mais les habitudes, les mœurs, les préjugés étaient plus forts que toutes les ordonnances, et celle de 1629 dut être fréquemment renouvelée avant que la noblesse osât s'en prévaloir.

Un édit du mois d'août 1669 ⁴ invita formellement les nobles à se livrer au « commerce de

mer ». Après avoir fait l'éloge du négoce et déclaré « qu'il n'y a point de moyen pour acquérir du bien qui soit plus innocent et plus légitime », le roi s'exprimait ainsi : « Quoique les lois et les ordonnances n'aient proprement défendu aux gentilshommes que le trafic en détail, avec l'exercice des arts mécaniques et l'exploitation des fermes d'autrui ; que la peine des contraventions aux réglemens qui ont été faits pour raison de ce, n'ait été que la privation des privilèges de noblesse, sans une entière extinction de la qualité..., nous avons estimé à propos de déclarer le commerce de mer ne pas déroger à noblesse, par une loi qui fût rendue publique et généralement reçue dans toute l'étendue de notre royaume... ».

Cet édit fut encore confirmé au mois de décembre 1701 ¹. Le roi se montra cette fois plus pressant encore : « Nous avons même souvent, dit-il, accordé des lettres d'anoblissement en faveur de quelques-uns des principaux négocians, pour leur témoigner l'estime que nous faisons de ceux qui se distinguent dans cette profession ». L'édit déclare ensuite que les nobles qui se livreront au commerce en gros marcheront dans les cérémonies à la tête des autres négocians, qu'ils pourront « posséder des charges de conseillers, secrétaires, maison et couronne de France et des finances et continuer en même temps le commerce en gros ». Et, afin qu'on ne se méprit point sur l'expression de marchands en gros, qu'on ne pût croire que ces mots voulussent désigner seulement le commerce de mer, l'article 4 de l'édit prend soin de spécifier que « seront censés et réputés marchands en gros tous ceux qui feront leur commerce en magasin, vendant leurs marchandises par balles, caisses ou pièces entières, et qui n'auront point de boutiques ouvertes, ni aucun étalage et enseigne à leurs portes et maisons ».

Malgré tous ces encouragements, le préjugé l'emportait, et les idées de dérogeance qui avaient disparu de la loi persistaient dans les mœurs. Mais une autre aristocratie, celle de la fortune et de l'influence acquises par le travail, commençait à s'élever auprès de l'aristocratie de race, et la Révolution allait déclarer que le vrai noble était celui qui servait bien son pays, quel que fût le champ de son activité.

Le 23 juin 1789, dans le discours que le roi vint lire aux États généraux, il se réserva le droit, « inhérent à sa couronne », d'accorder des lettres de noblesse « à ceux de ses sujets qui, par des services rendus au roi où à l'État, se seroient montrés dignes de cette récompense ² ». Quelques jours après, paraissait le fameux décret du 4 août, dont l'article 11 est ainsi conçu : « Tous les citoyens, sans distinction de naissance, pourront être admis à tous les emplois et dignités ecclésiastiques, civiles et militaires, et nulle profession utile n'emportera dérogeance ³ ».

*

¹ « Comme il y en a qui inventent toutes sortes de ruses pour se prévaloir du titre de noble, il y en a d'autres qui ont le goût si différent qu'ils ont refusé cet honneur, préférant leur trafic à cette qualité. Et nous en voyons qui ont été faits nobles de force par des édits, ayant été choisis comme riches et aisés pour accepter ce privilège moyennant une finance. De ce nombre a été Richard Graindorge, fameux marchand de bœufs du pays d'Auge en Normandie, qui fut obligé d'accepter ce privilège et de payer mille écus de finance l'an 1577. J'en ai vu les contraintes entre les mains de Charles Graindorge, son petit-fils, sieur du Rocher ». G.-A. de la Roque, *Traité de la noblesse*, p. 67.

² Code Michaud, dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XVI, p. 339.

³ C'est-à-dire prendre des armoiries, mais sans timbre.

⁴ Dans Isambert, t. XVIII, p. 217.

¹ Dans Isambert, t. XX, p. 400.

² J.-B. Duvergier, *Collection des lois*, t. I, p. 26.

³ J.-B. Duvergier, *Collection des lois*, t. I, p. 34.

Nochers. Voy. **Mariniers.**

Noguettes. Nom donné aux filles de boutique des lingères.

Noircisseurs ou Teinturiers en noir. Ce nom était employé surtout dans les manufactures de Rouen.

Noliseurs. Voy. **Affréteurs.**

None. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen âge, ce mot désigne souvent trois heures après midi. Au sein de plusieurs métiers, la sonnerie de none donnait le signal de la cessation du travail les samedis et les veilles de fêtes. Ainsi les charpentiers déposaient leurs outils « au samedi, puis nonne sonnée à Notre-Dame au gros saint ¹ ».

Nopeuses. Voy. **Épinceuses.**

Norchiers et Norrequiers. Voy. **Nourrisseurs.**

Notaires royaux. Officiers publics chargés de dresser les actes et contrats auxquels on veut donner un caractère d'authenticité. A l'époque féodale, certains seigneurs eurent des notaires particuliers ; la *Taille de 1292* mentionne même le notaire de l'évêque de Paris. Philippe le Bel en 1300 créa 60 notaires royaux attachés à la juridiction du Châtelet ; et, en 1738, aucun notaire de Paris ne possédait dans son étude un acte antérieur à cette date. Il est vrai que, jusqu'au quinzième siècle, on les délivrait aux clients sans en garder copie. Charles VII, en 1437 ordonna aux notaires de conserver les minutes des actes dressés par eux, mais ils ne se soumirent à cette formalité qu'en 1539.

Charles VI avait placé les notaires sous la sauvegarde royale, ce qui les autorisait à apposer sur leur maison les armes de France ; c'est là l'origine des panonceaux qui figurent encore aujourd'hui aux portes des notaires ².

Chaque notaire possédait alors, dans la grande salle du Châtelet, un banc qui portait le nom du titulaire et la date de sa réception. D'abord très simples, ces bancs devinrent luxueux, parfois couverts d'élégantes sculptures. Le dossier du banc appartenant à Pierre Dormezan représentait la pêche miraculeuse ; celui de Gautier le Furet la multiplication des pains. Les dimanches et jours de fête, les notaires forcés de quitter leurs bancs, s'installaient près du Châtelet, dans un parloir de couvent, une sacristie d'église, ou même une salle de cabaret, et par tous les temps envoyaient au dehors leurs plus jeunes clercs racoler des clients. De là serait venu, dit-on, le nom de saute-ruisseau que porte encore le dernier clerc d'une étude.

Sous François I^{er}, les charges devinrent transmissibles et vénales. La valeur des bancs dépendit de la notoriété qu'avait acquise le titu-

laire, et aussi de la place que ce banc occupait dans la grand'salle ; les douze premiers, d'où l'on voyait la rivière, et celui qui était placé vis-à-vis de l'énorme crucifix de fer suspendu à la muraille, passaient pour les meilleurs et les plus productifs. Vers la fin du règne de Henri II, les notaires commencèrent à avoir des études dans la ville et à désertir leurs bancs du Châtelet. Ceux-ci conservèrent longtemps encore les nom, prénom et adresse de leurs anciens possesseurs ; puis un beau jour, sous la Fronde, le populaire s'en empara et alla les brûler sur le Pont-au-Change.

Au dix-septième siècle, les notaires, alors au nombre de cent treize, se qualifient de *conseillers du roi, notaires, garde-notes au Châtelet de Paris*, et ils font, en 1679, reviser leurs statuts. La communauté était alors administrée par un doyen, douze délégués, trois syndics et un greffier, tous élus par leurs collègues. Nul ne pouvait être reçu notaire « qu'il n'eût esté clerc à Paris pendant cinq années, pour s'en rendre capable ». L'article XI est ainsi conçu : « Et parce que l'escusson des armes du Roy, que lesdits notaires mettent sur leurs treillis qui sont au devant de leurs maisons, fait assez connoître leurs demeures et conditions, ils ne pourront y faire mettre aucune inscription à cet effet, ny mesme en quelques autres lieux, et sous quelque prétexte que ce soit... ».

Les notaires de Paris pouvaient instrumenter dans tout le royaume, mais devaient avoir leur domicile dans la capitale. Ils étaient exempts du logement des gens de guerre, de tutelle, de curatelle, du service du guet et en général de la plupart des charges publiques. Il était admis que leurs fonctions se conciliaient avec la qualité de noble et que, par conséquent, ils ne dérogeaient point.

Nous avons vu les notaires prendre le titre de *garde-notes*, ils n'eurent jamais à Paris celui de tabellion. En province, le tabellion, tout à fait distinct du notaire, recevait les minutes dressées par celui-ci, les transformait en expéditions originales ou *grosses*, leur conférait l'authenticité en y apposant le sceau de la juridiction, et les conservait.

Au moment de la Révolution, les notaires à Paris étaient encore au nombre de cent treize. Ils avaient pour patron saint Nicolas, qu'ils fêtaient à la chapelle du Grand-Châtelet ¹.

Voy. Garde-notes. — Garde-scels. — Greffiers des conventions. — Panonceaux, etc.

Notaires apostoliques. Notaires chargés de recevoir toutes les déclarations et de passer tous les actes relatifs aux bénéfices et autres matières ecclésiastiques. D'abord nommés par les archevêques et les évêques, ils cherchèrent toujours à empiéter sur les attributions des notaires royaux. Par édit de décembre 1681, Louis XIV créa des notaires apostoliques dans

¹ Au bourdon. *Livre des métiers*, titre XLVII, art. 6.

² Voy. ci-dessous l'art. Panonceaux (Faiseurs de).

¹ Voy. S.-F. Langlois, *Traité des droits et privilèges des notaires*.

tous les diocèses du royaume ; les articles 1 à 10 de cet édit contiennent l'interminable liste des cas dans lesquels ils avaient le privilège d'instrumenter.

En février 1693 les notaires apostoliques de Paris furent supprimés et leurs fonctions dévolues aux notaires du Châtelet ¹.

Notaires du Parlement. Voy. **Gref-fiers**.

Noteniers. Voy. **Mariniers**.

Noteurs de la chapelle du roi. Titre que portait un copiste privilégié pour la musique de la chapelle royale. Pierre Blondeau possédait ce titre en 1532. En 1586, maître Symon Hurel se disait « noteur en musique du Roi nostre sire ». Nicolas Jarry, le célèbre calligraphe fut, en 1666, un de ses successeurs ². En 1712, ce titre fort envié avait passé à un des Ballard ³.

Notonniers. Voy. **Mariniers**.

Notre-Dame (LES QUATRE FÊTES). Dans les anciens statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, cette expression désigne toujours l'Assomption, la Nativité, la Chandeleur et l'Annonciation. « Nus blasonnier ne doit ouvrer au jour de diemenche ne à nule des quatre festes à la glorieuse Vierge Marie ⁴ ». « Nus selier ne puet ouvrier au diemenche ne aux quatre festes Notre-Dame, c'est à savoir à la Mi aoust, à la Septembresche, à la Chandeleur et en Mars ⁵ ».

Notre-Dame en mars. Dans les anciens statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen-âge, ces mots désignent toujours l'Annonciation, dont la fête se célèbre en mars. « Nus talemelier ⁶ ne puet cuire au jour Nostre-Dame en mars ⁷ ».

C'est le jour que choisirent plus tard les patenôtriers d'émail pour la réunion de leur confrérie ⁸.

Notre-Dame de la mi-août. Dans les anciens statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours l'Assomption (15 août). « Nul talemelier ⁹ ne puet cuire au jour Notre-Dame de la mi-août ¹⁰ ».

Ce fut plus tard le jour choisi par les gagne-deniers, les aiguilliers, les rôtisseurs, les tondeurs de drap, les corroyeurs pour la réunion de leurs confréries ¹¹.

Notre-Dame de Paris (CLOÎTRE ET PARVIS DE). Voy. **Priviliégiés (Lieux)**.

Notre-Dame de Septembre. Voy. **Septembresche**.

Nouregiers. Nouretiers. Nourrequiers. Voy. **Nourrisseurs**.

Nourrices. Le vœu de la nature est évidemment que les mères nourrissent leurs enfants, elle a façonné dans cette intention leur corps aussi bien que leur cœur. Il faut pourtant reconnaître que les femmes cherchèrent, de bonne heure, à éluder ce premier devoir de la maternité ; et cela, même au temps où, plus vigoureuses et plus saines qu'aujourd'hui, elles n'étaient ni distraites, ni affaiblies par ce que nous appelons les exigences du monde. Quoiqu'en prétende une légende bien connue, saint Louis ne fut pas allaité par Blanche de Castille, mais le fut par une nourrice ¹.

Plus tard, et dans un milieu moins élevé, les familles assez aisées pour garder chez elles une nourrice, apportaient à son choix beaucoup de circonspection.

Le chirurgien qui avait fait l'accouchement était appelé à donner son avis, et les maîtres de la science avaient formulé des règles dont il pouvait s'inspirer.

Une fois admise dans la famille, la nourrice y occupait un rang bien supérieur à celui des autres serviteurs. Le poète Matheolus ² nous le dit :

Les nourrices sont partout
Chières tenues et honnourées.

Aussi se plaignait-on déjà de leurs exigences :

Bien scet la nourrisse proposer
Quel doit dormir et reposer,
Boire et menger à volenté
Affin qu'elle ait laict à planté ³.

Durant la terrible nuit de la Saint-Barthélemy, Charles IX, qui ne cessait « de crier : tuez ! tuez ! ne voulut sauver aucuns huguenots, sinon maistre Ambroise Paré, son premier chirurgien, et sa nourrice, laquelle il aymoît si fort qu'il ne lui refusa jamais rien, la priant pourtant tousjours de reprendre sa religion catholique, sans la presser ni contraindre autrement ⁴ ». Au cours de cette même nuit, Marguerite, sœur du roi, mariée depuis six jours, avait dans sa chambre non son mari, mais sa nourrice. C'est elle qui ouvrit au jeune gentilhomme que la princesse put sauver ⁵. Sous Louis XIV, les trois premières personnes qui entraient chez lui le matin étaient son premier valet de chambre, son premier médecin et sa

¹ Voy. S.-F. Langlois, *Traité des droits et privilèges des notaires*, p. X et 65.

² Jal, *Dictionnaire critique*, p. 702 et 919.

³ Trabouillet, *État de la France en 1712*, t. I, p. 49.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXX, art. 7.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII, art. 24.

⁶ Boulangers.

⁷ *Livre des métiers*, titre I, art. 24.

⁸ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 32.

⁹ Boulanger.

¹⁰ *Livre des métiers*, titre I, art. 8.

¹¹ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 45.

¹ Voy. Élie Berger, *Histoire de Blanche de Castille*, p. 21.

² Mathieu ou Mathiolet, mort vers 1320.

³ En abondance. — Matheolus, *Le livre du mariage*, édit. de 1492, f° 19.

⁴ Brantôme, *Œuvres*, t. V, p. 256.

⁵ Marguerite de Valois, *Mémoires*, édit. Michaud, p. 410.

nourrice. Celle-ci, en arrivant « alloit le baiser » dans son lit ¹.

La nourrice et le gouverneur de l'enfant étaient, dans une grande maison, les serviteurs qui recevaient les gages les plus élevés ².

Vers la fin du siècle suivant, la nourrice partagea le sort des autres domestiques. Mieux payée, mieux nourrie, mieux habillée qu'auparavant, elle cessa de faire partie de la famille, et l'on ne vit plus guère de vieux serviteurs mourant de vieillesse auprès du maître à qui ils avaient consacré leur vie ³.

À la Cour, les investigations les plus minutieuses précédaient le choix d'une nourrice destinée à un Enfant de France. On commençait à s'en préoccuper vers le septième mois de la grossesse. Les postulantes étaient naturellement nombreuses, et toutes comparaissaient devant les médecins royaux, qui les soumettaient à un sévère examen. On prenait, en outre, des renseignements sur leur vie privée et sur celle de leur mari, même sur la santé de leurs ascendants éloignés.

L'enfant une fois sevré, celle qui l'avait nourri devenait femme de chambre de la reine. Les princesses accordaient le même honneur à la nourrice de leurs enfants ⁴.

C'est à l'imprudence d'une nourrice que Henri IV dut le trône de Navarre, puis celui de France. Jeanne d'Albret avait eu avant lui deux enfants, le duc de Beaumont et le comte de Merle, qui tous deux moururent en bas âge. « Le comte de Merle, écrit un vieil historien de la Navarre, estoit aussi souvent entre les mains des gentils-hommes du Roy son aïeul ⁵ qu'en celles de sa nourrice. Une après disnée, que le Roy et ses enfans estoient allez à la chasse, un gentil-homme et la nourrice estans à la fenestre de la chambre où il estoit nourry, par un maigre pasetemps, se le donnoient entre les bras l'un à l'autre hors de la croisée d'une fenestre, de sorte que le gentil-homme feignant de le prendre des mains de la nourrice et ne le prenant pas, et la nourrice l'ayant lasché mal à propos, ce petit prince tomba de la fenestre en bas sur un perron, où il se rompit quelques costes ⁶ ».

Henri IV eut six nourrices ⁷.

Louis XIV en eut au moins neuf.

Le premier Dauphin, fils de Louis XVI, fut nourri par madame Poitrine, nom prédestiné. C'était une robuste paysanne, fille d'un jardinier des environs de Sceaux ⁸. Elle jurait comme un grenadier, et ne s'étonnait de rien à la Cour, pas même des dentelles et des bonnets de six cents livres dont on l'affublait. C'est elle qui fit connaître à Versailles la célèbre chanson de Marlborough, qu'elle avait apprise dans son village, et

qu'elle chantait au Dauphin pour l'endormir. L'air plut à Marie-Antoinette, élève de Gluck, et ce caprice royal assura le succès des naïfs complets. En 1783, tout était à la *Marlborough*, les rubans, les gilets, les coiffures, etc. L'année suivante, Beaumarchais faisait jouer *Le mariage de Figaro*, et Chérubin y chantait sa chanson d'amour sur l'air de Marlborough ¹.

Voy. Bureaux de placement. — Gardiennes du ventre. — Retenues, etc.

Nourrices sèches. Lorsque la mère ne pouvait ou ne voulait nourrir, l'on avait le plus souvent recours au biberon, dont l'usage est fort ancien. On le voit cité dès le treizième siècle dans le roman de Robert le Diable, et plusieurs types, remontant très haut, ont été découverts un peu partout, notamment dans les fouilles exécutées au château de Pierrefonds ². L'allaitement à la cuillère ou au petit pot avait aussi ses partisans. Charles VII eut deux nourrices, ce qui n'empêche pas qu'il fut élevé au petit pot. Les comptes de la maison royale parlent sans cesse de la « fleur » qui servait à son alimentation ; de la « paielle ³ » et de la « cuillier d'argent blanc pour faire la bouillie à Mgr messire Charles de France » ; du « pot d'argent à mettre lait », et des serviettes délivrées à ses femmes « pour mettre devant lui quand on lui donne la boullie ⁴ ».

Au début du seizième siècle, un des premiers cris dont retentissait Paris était celui des laitières qui, dès le matin, prévenaient les nourrices de leur arrivée :

Au matin pour commencement
Je crie du lait pour les nourrices,
Pour nourrir les petits enfans
Disant ; ça tost le pot, nourrice ⁵.

On admettait alors que « si un enfant est nourry du lait d'une beste, il luy demeurera toujours quelque chose de la qualité de ce lait, et par conséquent de la nature de la beste ⁶ ». Mais ceci ne s'appliquait qu'aux nouveaux-nés ; je lis, en effet, qu'au cours de l'année 1579, l'on n'hésita pas à acheter « une ânesse noire », pour fournir du lait à Henri IV, alors en Navarre ⁷.

Nourrisseurs. L'avocat Barbier dit qu'en 1745 ⁸, on nourrissait dans Paris et ses faubourgs plus de quatre mille vaches. Les bestiaux qu'on y consommait venaient de l'Ile de France, de la Brie, de la Beauce, du Perche, du Vexin, de Normandie, de Picardie, de Bretagne, de Poitou, de Berri, de la Marche, du Limousin et quelque peu d'Auvergne.

¹ *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, 17 juin 1783, t. XXIII, p. 12.

² Viollet le Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. II, p. 37. — Auvard et Pingat, *Hygiène infantile*, p. 59 et suiv.

³ Poëlon.

⁴ Du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. I, p. 9.

⁵ *Les cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris*, An. 1545.

⁶ Cl. Joly, p. 231.

⁷ *Inventaire des archives des Basses-Pyrénées*, t. I, p. 6.

⁸ *Journal*, avril 1745, t. IV, p. 28.

¹ Saint-Simon, *Mémoires*, t. XII, p. 172.

² Voy. Audiger, *La maison réglée*, p. 79.

³ Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. I, p. 171.

⁴ Duc de Luynes, *Journal*, 2 mai 1737, t. I, p. 238.

⁵ Henri II, roi de Navarre, père de Jeanne d'Albret.

⁶ André Favyn, *Histoire de Navarre*, p. 806.

⁷ Michelet dit même huit, *Histoire de France*, édit. de 1874, t. X, p. 224.

⁸ *Mercur de France*, n° de novembre 1881, p. 82.

On tirait plus spécialement :

Les bœufs, de Neubourg, en Normandie.

Les veaux, de Normandie, du Vexin et de la Brie qui, à elle seule, en envoyait 200.000, année commune ¹.

Les moutons, de Normandie, de la Brie et surtout du Vexin. Celui-ci en fournissait 416.000, année commune ¹.

Le mot nourrisseurs a été fort défiguré, et a fourni les formes *norchiers*, *nouregiers*, *nourrequiers*, *norrequiers*, *nouretiers*, *nourrociars*, etc.

Voy. **Bestiaux (Commerce des)**.

Nourrociars. Voy. **Nourrisseurs**.

Nouveautés (MAGASINS DE). Avant la Révolution, chacun des métiers qui constituaient l'industrie et le commerce parisiens avait sa spécialité bien définie. Des statuts très explicites déterminaient avec soin quels objets ils étaient autorisés à fabriquer et à vendre.

En ce qui touche la fabrication, ces statuts entraient dans les détails les plus minutieux, précisaient, par exemple, le nombre des tenons et des mortaises nécessaires pour assurer la solidité d'un siège ou d'une porte, et tout objet qui n'avait pas été exécuté d'après les règles prescrites était confisqué, puis brûlé devant la boutique du coupable.

Quant à la vente, chaque métier ne pouvait faire trafic que des objets qu'il était autorisé à produire. Dès qu'un marchand se permettait de débiter ou seulement de posséder chez soi des marchandises étrangères à sa spécialité, il empiétait donc sur le monopole d'un autre métier. Ce principe, source intarissable de querelles, de saisies, de procès, resta en vigueur jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et les communautés se montrèrent toujours fort jalouses de le conserver intact.

Si aucune exception n'y eût été apportée, qu'en fût-il résulté ? Au début, tout commerce en gros eût été à peu près possible. Qu'un gantier voulût, soit exporter ses produits, soit importer des produits étrangers, il était réduit à se mettre en route chargé de gants, et il lui était interdit de rapporter autre chose. Dans un temps où la consommation était très limitée et l'argent très rare, où les transactions avaient très souvent lieu par échanges, son voyage n'eût pu être fructueux. Aussi les industriels se bornaient-ils, en général, à vendre sur place les objets fabriqués par eux. Mais le principe de la spécialisation des métiers entraînait une conséquence beaucoup plus grave : appliqué dans toute sa rigueur, il aurait condamné les habitants de Paris à se priver des nombreux objets que l'industrie parisienne ne créait point.

De là, la nécessité d'établir un corps spécial de marchands, organisé d'après des statuts absolument contraignants à ceux qui régissaient les autres communautés. Toute fabrication fut interdite à ses membres, et en revanche ils

eurent le droit de vendre, non seulement l'universalité des articles fabriqués à Paris, mais encore toute espèce d'objets et de produits, quelles que fussent leur nature et leur provenance. Les individus composant cette corporation reçurent le nom de *merciers*, dérivé du mot latin *merx*, qui désignait toute marchandise, toute chose susceptible de constituer un commerce.

Le trafic des merciers prit en peu de temps une extension considérable, et dès le quatorzième siècle leurs boutiques représentent exactement, à part le luxe et l'étendue, nos grands magasins de nouveautés. Les produits qui les encombraient sont aussi nombreux que variés, et l'entassement de tant de merveilles serait difficile à croire si un poète du quatorzième siècle ne nous en avait conservé la très curieuse énumération. Elle a pour titre *Le dit d'un mercier*, et se compose de 169 vers ¹. L'honorable commerçant est supposé parler au public, et ainsi que le font nos prospectus actuels, il lui vante la quantité et la qualité de ses marchandises. Comme le style du quatorzième siècle présente parfois quelque obscurité, je me bornerai à analyser cette petite pièce.

Notre mercier s'adresse surtout aux dames, et leur annonce qu'elles trouveront chez lui les articles de toilette les plus variés :

Si ai tot ² l'apareillement
Dont feme fait forniement,

des gants ordinaires ou fourrés, des mitaines ³, des rubans, des lacets, des boucles pour les ceintures et pour les souliers, des aiguilles très pointues ⁴, des épingles d'archal et d'argent et des dés à coudre ⁵, des rasoirs, des ciseaux, des cure-oreilles et des cure-dents, des instruments pour lisser et créper les cheveux, des chausse-pieds, des peignes, des miroirs, du rose et du blanc pour les jolis visages :

Rasoers, forces, guignoeres,
Escuretes et furgoeres,
Et bendeax et crespiseors.
Trainax, pignes, mireors,
Eve rose dont se forbissent,
J'ai queton dont eus se rougissent,
J'ai blanchet dont eus se font blanches.

J'ai encore « le bon savon de Paris ». J'ai des agrafes et des aumônières, des brides d'attaches ornées de gros boutons d'or et de soie,

J'ai beax freseax à faire ataches,
A gros botons d'or et de soie.

Le comptoir des coiffures est très bien assorti. On y voit des guimpes, des voiles pour les nonnains, des couvre-chefs, des chapeaux d'orfrois, et aussi de beaux masques pour cacher la figure,

J'ai beax museax à musel.

J'ai des doublures d'hermine, j'ai des pelicans fourrés de loutre, j'ai beaucoup d'autres vête-

¹ Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, n° 19152.

² Tout.

³ « Et moilles à metre en lor mains ».

⁴ « J'ai les très cointes aiguillées ».

⁵ « J'ai les deus à costurières ».

¹ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1141 et suiv.

ments tout confectionnés, bordés et garnis avec de la peau de marsouins et d'autres poissons.

Je vends aussi des bijoux de toutes sortes, des broches, des anneaux, et des écrins pour serrer ces belles choses.

Visitez le rayon des jouets, la joie des enfants, la tranquillité des parents, voyez surtout ces toupies d'invention récente et ces balles,

Caboz torneiz et pelotes.

Les bonnes ménagères peuvent venir chez moi en toute confiance. Voici des couteaux à lame ronde ou effilée, des cuillères en bois de tremble, des paniers, des pilons, des moules à gâteaux, et des bluteaux pour faire le pain. Je vends aussi des épices, du safran pour assaisonner les viandes ¹, du gingembre, du cumin, du poivre. Si vous désirez des fruits, voici des grenades, des figues, des dattes, des amandes,

Figues, dates et alemandes,
J'ai saffren à metre en viandes.

Enfin si, comme je l'espère, vous écrivez chaque jour avec soin votre dépense, achetez ces tablettes enduites de cire et le style qui sert à y tracer des caractères.

Tout le monde peut trouver ici des objets à sa convenance :

Pour les musiciens, j'ai des flûtes, des flageolets, des cordes à vieilles.

Pour les gens d'Eglise, j'ai des encensoirs et de l'encens, des bénitiers et des chapelets, des cloches destinées aux couvents,

J'ai canpeneles de mostier.

Pour les mauvais sujets, j'ai des dés à jouer ; les uns ont la propriété de tomber sur les nombres les plus élevés, les autres sur les plus bas, d'autres toujours sur l'as,

J'ai dez du plus, j'ai dez du mains,
De Paris, de Chartres, de Rains ².
Si en ai deux, ce n'est pas gas ³,
Qui, au hocher, chieent sor as.

J'ai des hameçons pour les pêcheurs,

J'ai ameçons à pescheors,

de belles clochettes pour mettre au cou des vaches,

J'ai beax clareins à metre à vaches,

et même de bons fers pour garnir les flèches,

J'ai bons fers à metre en saiette.

Je fais concurrence aux médecins, aux chirurgiens et aux apothicaires, car on trouve dans ma boutique du vif argent, des lancettes ⁴, des remèdes contre la teigne et contre la goutte, et aussi du galanga, qui donne de la force et de l'éclat à la voix des clercs.

Entrez tous, faites votre choix. Si vous n'avez pas d'argent, je me contenterai d'échanges, j'accepterai au besoin du fer ou des œufs,

Venez avant, dame, venez.
Venez avant, si m'estrinez
D'uef ou de fer ou de deniers.

J'ai résumé, à l'article *Merciers*, l'histoire de cette corporation, qui resta toujours une des plus florissantes de Paris. L'article 12 des statuts qui lui furent accordés en 1613 fournit une liste très détaillée des objets que les merciers étaient autorisés à « vendre, débiter, troquer et eschanger », en gros ou en détail dans le monde entier ; et cette énumération renferme à peu près l'ensemble des marchandises dont se composait le commerce de cette époque.

C'étaient :

« Toutes sortes de marchandises d'or et d'argent.

Soyes, ostades, serges de Florence razés ¹ et estamets ² de Milan, serges de seigneur ³, de Layde ⁴, de Moüy ⁵, de Chartres, d'Orléans, d'Ascot ⁶ et de toutes autres sortes, pays et façons.

Camelots, burails ⁷, montayarts ⁸, estamines, fustaines, doubleures, frizes ⁹, reveschés ¹⁰, boucassins ¹¹, treillis ¹², bougrans ¹³, draps de Borde, d'Espagne, Angleterre et autres pays estrangers.

Toiles de toutes sortes, ouvrées et non ouvrées, tant françaises qu'étrangères, grosses, moyennes et fines.

Chemises, mouchoirs, collets et toutes autres sortes de lingerie.

Chanvres, lin, fil de toutes sortes, teints et non teints.

Cordes, cordages, ficelles, sangles, panneaux et filets tant de chasse que de pesche.

Castors à faire chapeaux, laines filées et non filées, teintes et non teintes.

Bonnets, chapeaux, bas de chausses tant de soye, laine, que fil ou autre estoffe, camisolles, cotons aussi filez et non filez.

¹ Rases.

² Petite étoffe de laine, de même nature que la serge. Il en existait une manufacture importante à Châlons-sur-Marne.

³ Serge très fine, employée surtout pour les vêtements des ecclésiastiques et des gens de robe. On disait aussi serge ou drap de sire.

⁴ De Leyde.

⁵ Auj. dans le département de l'Oise.

⁶ Près de Louvain.

⁷ Étoffe légère, dont la chaîne était de soie, et la trame de laine, de coton ou de fil.

⁸ Moncahiard ou mocayar, burail très fin et ordinairement noir.

⁹ Étoffe de laine frisée d'un côté et en général assez grossière.

¹⁰ Étoffe de laine grossière, non croisée, à poil long et parfois frisé.

¹¹ Sorte de toiles gommées et calandrées, que l'on employait surtout pour les doublures. C'était une variété des treillis et des bougrans.

¹² On nommait ainsi : 1° de grosses toiles de chanvre éru, dont on confectionnait des sacs, des guêtres, etc. ; 2° des toiles gommées, calandrées et satinées qui servaient à faire des coiffes de chapeaux, des doublures, etc.

¹³ Fortes toiles de chanvre employées le plus souvent comme doublure pour la partie des vêtements qui avait besoin d'être soutenue.

¹ Sur cette coutume, voy. H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. xxxvii.

² De Reims.

³ C'est très curieux.

⁴ « J'ai les lacetes à seignier ».

Marroquins, cuir de Levant, chamois, buffes, buffetins ¹, chevrotins, vélins, peaux de moutons parées, cuir de mégis, et généralement toutes sortes de cuirs.

Fourrures, pelleteries, gants, mitaines, et tous ouvrages faits des susdites estoffes.

Vins.

Tapisseries, coutils, courtépointes, couvertures, castelongs ² et autres franges.

Passemens, dentelles, lassis, pointcs-coupez ³, rubans, cordons.

Boutons d'or, d'argent, de soye, fil, crain et de toutes autres estoffes et de tous pays et façons, mesme l'or et l'argent tant fin que faux, filé sur soye ou sur fil, ensemble or ou argent de Chipre, soyes creuës et non escreuës, teintes et non teintes.

Et pareillement toute sorte de joüaillerie d'or et argent, pierres précieuses, perles, joyaux d'or et argent, vaisselle d'or, d'argent et autres métaux; corails, grenads, agathes, calcidoines, cristails, ambre, amatistes, et toutes sortes de pierres taillées et non taillées.

Et toutes sortes de patenosterie ⁴, droguerie, espicerie, brésil ⁵, pastel, cochenilles, graine d'escarlate, garance, et toutes espèces de teintures.

Fer, acier, cuivre, airain, laiton ouvrez et non ouvrez, neufs ou vieux, mesme fil de laiton, mitrailles ⁶.

Espées, dagues et poignards, lames, gardes et garnitures d'iceux, et toutes autres sortes d'armes pour hommes et chevaux, esperons, estriers, mors de chevaux.

Fers, clouds, cizeaux, lancettes, canivets ⁷, razoires, cousteaux.

Epingles, esguilles, esguillettes, ceintures, porte-espée.

Peignes, sponges.

Serrures, cadénats, fermetures d'huis, portes, fenestres, coffres et cabinets.

Dinanderie, quinquallerie, coustellierie, et toutes autres sortes de marchandises de cuivre.

Fer, fonte, acier, et toutes autres œuvres de forge et fonte.

Miroirs, images, tableaux tant en bosse qu'autrement, peintures.

Heures, pseumes, catéchismes et autres livres de prières.

Plumes, gaines, estuits, boîtes, escritoirs.

Et généralement toutes autres sortes et espèces de marchandises ».

C'est donc avec raison que l'on appelait les merciers des marchands de tout ⁸. Mais à dater du dix-septième siècle, la communauté ne représente plus exactement nos grands bazars actuels. Le commerce de détail avait pris un tel dévelop-

pement que la corporation s'était fractionnée, spécialisée, aucun de ses membres n'ayant eu sans doute l'audace et surtout le capital nécessaire pour ouvrir une maison qui renfermât, comme nos grands magasins actuels, l'universalité des produits fabriqués par les autres corps de métier. On comptait donc au dix-huitième siècle vingt classes principales de merciers.

Savoir :

1^o Les *marchands grossiers*, ou vendant en gros.

2^o Les *marchands de draps et étoffes d'or*, d'argent et de soie.

3^o Les *marchands de dorure*, qui faisaient le commerce des franges, boutons, cordons, ceintures, etc. dans lesquels entraient des fils d'or et d'argent.

4^o Les *marchands d'étoffes de laine*, camelots, étamines, droguets, tiretaines, etc.

5^o Les *marchands joailliers*, qui vendaient toute espèce de bijoux et de pierres précieuses.

6^o Les *marchands de toiles*, linge de table, coutils, etc.

7^o Les *marchands de dentelles*, batistes, mouselines, etc.

8^o Les *marchands de soie* en bottes.

9^o Les *marchands de peausserie*, maroquins, basanes, chamois, cuirs de Russie, etc.

10^o Les *marchands de tapisseries*, portières, rideaux, moquettes, étoffes pour meubles, etc.

11^o Les *marchands de métaux*, fer en barre, tôle, acier, plomb, cuivre, etc.

12^o Les *marchands quincailliers*.

13^o Les *marchands d'objets d'art*, tableaux, estampes, statues, candélabres, girandoles, lustres, pendules, coffres, etc.

14^o Les *marchands de sacs de velours*, carreaux, coussins pour les femmes.

15^o Les *marchands de rubans* d'or, d'argent et de soie, écharpes, gants, éventails, manchons.

16^o Les *marchands papetiers*, qui représentaient nos papetiers actuels.

17^o Les *marchands de chaudronnerie*.

18^o Les *marchands de toiles cirées*, parapluies, porte-manteaux, guêtres, etc.

19^o Les *marchands de menuiserie*, représentant nos merciers actuels.

20^o Les *petits merciers* ou *marchands bimbelotiers*, qui vendaient des jouets d'enfants, des peignes, des chapelets, des tabatières, etc. ¹.

Voy. **Merciers**.

Novices. Nom donné aux apprentis des crieuses de vieux chapeaux.

Nuit (TRAVAIL DE). Voy. **Travail** (Durée du).

Numéro (HOMMES DE). Hommes de finances, de compte, de commerce ².

¹ Buffes et buffetins.

² Couverture de lit faite avec de la laine très fine.

³ Le mot *passement* s'appliquait alors à toute dentelle, et l'on nommait *point* toute dentelle faite à l'aiguille. (Voy. G. Despierre, *Histoire du point d'Alençon*, p. 3). Le *point-coupe* fut surtout en vogue au dix-septième siècle.

⁴ Chapelets et articles semblables.

⁵ Bois de teinture.

⁶ Ferraille.

⁷ Canifs.

⁸ *Dictionnaire de Trévoux*, édit. de 1771, t. V, p. 944.

¹ Dans un factum produit par les pelletiers, au cours du procès intenté par eux aux merciers vers la fin du dix-septième siècle, on trouve énumérées vingt et une classes de merciers qui diffèrent un peu de celles que je donne ici. Voy. Bibliothèque nationale, manuscrit français 21,978, f^o 119.

² Voy. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. VI, p. 277.

O

Oblaiers. Nom que la *Taille de 1313* donne aux oublieurs.

Oblats. Voy. **Donnés.**

Obleers. Voy. **Oublieurs.**

Obliers. Nom que les statuts de 1270 donnent aux oublieurs.

Obloiers. Nom que la *Taille de 1313* donne aux oublieurs.

Obole de rivage. Voy. **Rivage de Seine.**

Ocularistes. Nom actuel des fabricants d'yeux artificiels.

Oculistes. Pendant fort longtemps, les oculistes empruntèrent au loup de précieux remèdes. Jacques du Fouilloux écrivait vers 1580 : « Des médecins et philosophes j'ay appris que ceux qui ont mal aux yeux sentent souverain allègement s'ils les oignent des excréments du loup : et que la cendre faite desdits excréments, meslée avec du miel, est bonne pour syster la défluxion des yeux chessieux ou pleurans : et que la graisse du mesme loup est pareillement fort propre pour les en froter ¹ ».

En 1657, il y avait à la Cour un oculiste en titre, nommé Guillaume Parthon ². Trente-cinq ans plus tard, le *Livre commode pour 1692* célèbre les mérites de « M. Girard, chirurgien opérateur, qui s'attache particulièrement à la cataracte, qui fait son séjour ordinaire à Châlons en Champagne, qui vient à Paris tous les ans au printemps, et loge rue de la Huchette, à l'enseigne des capillaires de Montpellier ³ ».

Les oculistes sont traités, par les statuts de 1669, exactement comme les renoueurs. Mais au siècle suivant, La Martinière, premier chirurgien du Roi, ayant fondé à Saint-Côme une chaire d'ophtalmoïatrie ⁴, les oculistes se firent, dès lors recevoir maîtres en chirurgie. Deshaies-Gendron fut le premier qui professa cet art au collège de chirurgie ; il eut pour successeurs Louis Becquet et Jacques Arrachart ⁵.

La plupart des oculistes paraissent avoir été fort amis de la réclame. Jacques Daviel, savant homme, qui fut « chirurgien ordinaire et oculiste du roi », n'eut peut-être, sur ce point, rien à se reprocher, mais on n'en saurait dire autant de sa veuve, comme le prouve le morceau suivant : « La réputation de feu M. Daviel, oculiste du Roi et le plus célèbre de l'Europe, recommande assez ses remèdes pour que l'on se dispense d'en spécifier l'efficacité. Il a laissé à sa veuve, rue des Moulins, près de la fontaine, butte Saint-Roch à Paris, le secret d'une eau verte, qui fortifie la vue foible et fatiguée, en dissipe les ombres et brouillards et la rétablit dans son état naturel, outre une eau blanche contre les inflammations des yeux et une pommade contre les ulcères, les boutons et la chassie des paupières. Chaque bouteille d'eau coûte six francs, et le pot de pommade se vend au même prix ¹ ».

Babelin, qui jouit aussi d'une grande réputation, soignait les oreilles aussi bien que les yeux, et il ne craignait pas de faire insérer dans les journaux des annonces de ce genre : « Le sieur Babelin, habile oculiste à Paris, rue Ticquetonne, maison de M. Berger fabricant de chapeaux, seul possesseur du baume spécifique pour la surdité, les duretés d'oreilles et les autres accidents de cette partie, que distribuoit la feue demoiselle de Lussan, continue d'opérer, par le moyen de ce baume, qui est fort connu, de très-heureux effets. Ce remède est un topique spiritueux et doux, qui guérit plus ou moins promptement, suivant le caractère et l'ancienneté de la maladie. On peut se purger avant d'en faire usage, mais il n'exige d'autre régime que de se garantir du vent et du brouillard, et ne peut jamais causer le moindre accident. Le prix des boîtes est de 12 liv. 12 sols ² ».

Parmi les plus habiles confrères de Daviel et de Babelin, on peut encore citer :

MM. LAFORÊT, *rue d'Anjou.*

BÉRANGER, *rue de Seine Saint-Germain.*

BESSON, *rue Montmartre.*

SECOURS, *rue Gervais-Laurent.*

GRANDJEAN, *rue Galande.*

PIERRE DEMOURS, *rue Mazarine.*

Ce dernier fut oculiste de Louis XV, et mourut en 1795. *

¹ *La vénerie*, édit. de 1585, p. 113.

² *Estat général des officiers commençaux de la maison du Roy*, p. 50.

³ Tome I, p. 160.

⁴ En novembre 1765.

⁵ A. Corlieu, *L'enseignement au collège de chirurgie*, p. 43.

¹ *Gazette de Hollande*, n° du 1^{er} août 1766.

² *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 7 juin 1775.

Odontalgiques (COMMERCE DES REMÈDES). Ce commerce, qui était fait par les épiciers et les apothicaires, s'étendait, ainsi qu'on va le voir, à une foule d'objets aussi variés que disparates.

Hippocrate recommandait déjà de ne recourir à l'ablation des dents que dans les cas désespérés. Il écrivait : « Quant aux douleurs causées par les dents, si la dent est cariée et branlante, il faut l'ôter ; si, sans être ni cariée ni branlante, il existe cependant de la douleur, il faut la dessécher en la brûlant ¹. On passait légèrement un fer chaud sur la gencive.

Le ménagier de Paris (1393) indique, comme remède contre l'odontalgie, les gargarismes avec une décoction de fleurs de sauge ². Mais à cela se borna pendant longtemps la science des dentistes.

Jean Gœurot, médecin de François I^{er}, ne dédaigna pas de donner une grande place à l'art dentaire dans un petit volume qu'il publia en 1541 ³. Il reconnaît d'abord que l'odontalgie, « entre aultres immortelles passions desquelles l'homme ha douleur, est plus moleste ». Aussi indique-t-il une foule de remèdes pour la calmer : Tenir en la bouche eau camphrée ou décoction de camphre dans du vinaigre ; mettre dans la dent cariée un peu de coton imbibé d'huile d'aspic ; se gargariser avec une décoction de pyrèthre, de menthe et de rue mêlée à du vin chaud. Pour blanchir les dents, le fond de toutes les préparations est la corne de cerf.

Montaigne, qui eut toujours d'excellentes dents, les frottait avec une serviette. Durant son voyage en Italie, il fut pris à Pise d'une violente odontalgie, dont il a naïvement raconté toutes les phases dans son *Journal*. Le lundi 4 septembre 1581, il mâche des morceaux de la gomme résineuse connue sous le nom de mastic, et n'en obtient aucun soulagement. Pendant la nuit, il envoie chercher un apothicaire, qui lui conseille d'entretenir sur la dent malade un peu d'eau-de-vie. Le lendemain, on lui applique sur la tempe un emplâtre de mastic, et la nuit suivante on lui met des étoupes chaudes sur la joue ⁴. La vertu des emplâtres de mastic était bien connue en France, où on les recouvrait de taffetas noir. C'est même là l'origine des *mouches* qui ornèrent jadis le visage des dames ⁵.

Au seizième siècle, les remèdes contre l'odontalgie s'étaient donc fort multipliés. On en trouve plusieurs indiqués dans le livre de Jean Liébaut ⁶, et Brantôme raconte qu'ayant eu mal aux dents, la reine d'Espagne lui envoya par son apothicaire « une herbe très singulière, que la mettant et tenant dans le creux de la main, soudain le mal se passe ; comme il me passa aussi tost », ajoute-t-il ⁷. L'apothicaire Jean de Renou ⁸, une

lumière de la science au début du dix-septième siècle, ne connaissait pas ce précieux dictame, et il se montre assez sceptique sur l'emploi des moyens thérapeutiques. Il constate en passant que les dames redoutaient surtout « la noirceur des dents » et ne se souciaient point de la douleur ; « non plus que le vulgaire », ajoute-t-il.

Ce qui me porterait à croire que Renou exagère un peu l'indifférence de ses contemporains pour cette insupportable souffrance, c'est la multitude des drogues qu'on ne cessait de lui opposer. Quelques recettes méritent une mention spéciale.

Olivier de Serres préconisait l'emploi du coton imbibé d'huile, et il cite entre autres celles de poivre, de girofle, de sauge, d'aspic, de pavot, de mandragore et de jusquiame ¹.

Le chirurgien charitable ² appliquait sur la tempe un emplâtre de gomme élémi, « avec quelque portion de poudre de cantharides ; c'est chose merveilleuse de l'effet de ce remède ».

Gui Patin traitait le mal de dents par la saignée. Il écrivait le 19 juin 1661 à son ami Falconet : « J'eus hier une grande douleur de dents, laquelle m'obligea de me faire saigner du côté même : la douleur s'arrêta tout à coup, comme par une espèce d'enchantement. J'ai dormi toute la nuit ; ce matin la douleur m'a un peu repris, j'ai fait piquer l'autre bras, j'en ai été guéri aussitôt ³ ».

En 1669 seulement, on songea à utiliser le tabac contre l'odontalgie. L'auteur du *Médecin des pauvres* écrit alors ⁴ : « L'esprit de nicotiane ou pétun est un merveilleux remède pour apaiser la douleur des dents ».

Contre la carie, il y a deux remarquables spécifiques, l'urine et les crottes de chat sauvage. Ceci nous est affirmé par le chirurgien B. Martin, auteur d'une *Dissertation sur les dents* ⁵, qui fut approuvée par deux docteurs régents de la Faculté de médecine.

En 1692, Blégné « apothicaire ordinaire du Roy », guérissait la carie au moyen d'une essence végétale, et à cette même date, un sieur Rebel, établi rue Tireboudin, disait avoir apporté d'Égypte « une eau qui apaise sur le champ la douleur des dents, qui se prend par le nez, qui fait larmoyer abondamment, et dont la phiole de quatre prises se vend un louis d'or ⁶ ».

Ce remède, comme on voit, n'était pas à la portée de tout le monde, non plus que celui qui consistait à frotter la dent malade avec une dent de mort ⁷, procédé très en faveur dans les campagnes.

Louis XIV avait de mauvaises dents, qui le faisaient souvent souffrir. Son médecin d'Aquin, pour calmer les douleurs, employait l'essence de girofle et celle de thym ; quand il survenait un

¹ Trad. Littré, t. VI, p. 213.

² Tome II, p. 257.

³ *L'entretien de vie, sommairement composé par maître Jehan Gourlot, docteur en médecine, etc.* In-18.

⁴ *Voyages*, p. 343.

⁵ Voy. ci-dessus l'art. Mouches.

⁶ *Trois livres de l'ornement du corps humain* (1582), p. 294.

⁷ *Œuvres*, tome VIII, p. 113.

⁸ *Œuvres pharmaceutiques*, p. 188.

¹ *Théâtre d'agriculture*, p. 817.

² Par J.-A. Guérin, p. 108.

³ Tome III, p. 377.

⁴ In-12, p. 117.

⁵ 1679, in-18, p. 64.

⁶ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 172.

⁷ J.-B. Thiers, *Traité des superstitions*, t. I, p. 375.

abcès, il appliquait sur la joue un cataplasme de mie de pain ; si une opération semblait nécessaire, le chirurgien et le dentiste étaient consultés, et c'est le dernier qui opérait.

Parmi les moyens de calmer la douleur ou d'arrêter les progrès de la carie, deux surtout furent à la mode au début du siècle, le corail en bâton maintenu quelque temps sur la dent, et l'attouchement par la main de l'opérateur. Bunon écrit à ce propos : « La guérison des maux de dents par le simple attouchement du doigt est une merveille de nos jours que je ne puis passer sous silence. On prétend que la vertu de l'attouchement est l'effet d'une préparation dans laquelle le guérisseur a trempé sa main, on conjecture même que c'est du cérumen ou de cette espèce de cire qui se forme dans l'oreille, mise secrètement au bout du doigt : quoi qu'il en soit, il est aisé d'en faire voir l'abus. Tout ce que peut opérer l'attouchement, c'est de tranquilliser le malade par la confiance d'être guéri ² ».

Il y avait aussi l'eau admirable dite de M^{me} de la Vrillière, et l'apothicaire chargé de la débiter avait trouvé pour l'annoncer une formule naïve qui n'aurait sans doute pas beaucoup de succès aujourd'hui : « Un particulier, souffrant horriblement d'une dent cariée, fut conseillé de se servir d'une eau appelée eau de Madame de la Vrillière, qui se vend chez M. Regnault, maître apothicaire à Paris, rue de la Harpe. Comme il étoit las de se faire tirer des dents, il s'est servi de cette eau, avec tant de succès que depuis il n'a eu aucun mal. Il l'a conseillée à plusieurs de ses connoissances, qui en ont éprouvé le même bien. Il croiroit, dit-il, manquer aux droits de l'humanité, s'il ne faisoit point part au public d'un remède aussi avantageux pour un mal si commun ³ ».

Un procédé simple et peu coûteux, dont l'auteur a gardé l'anonyme était d'un effet beaucoup plus sûr. Il fallait acheter une « petite barre aimantée (prix 50 sous, 3 livres avec l'étui). Ceci fait, il suffisait « de tourner le malade au nord, de poser la pointe de l'aimant sur la dent douloureuse, et de l'y laisser quatre minutes. Si la douleur continue, il faut toucher les dents voisines. Cet aimant ne guérit point quand il y a fluxion. La proximité du fer, de l'acier, et d'un autre aimant, ainsi que la rouille, l'empêche aussi d'opérer ⁴ ».

Un peu plus tard, apparaît *l'esprit de la Mecque*, inventé par le sieur Ricci, quai de la Ferraille. Ce spécifique n'avait pas son pareil pour « rétablir les affections scorbutiques des gencives, détruire les petits chancres et ulcères de la bouche, et guérir radicalement les douleurs de dents, telles qu'elles puissent être, sans qu'elles fassent jamais plus de mal », et sans que ce remède,

qu'il annonce remarquable, porte jamais préjudice aux bonnes dents ¹.

Voy. **Dentifrices.** — **Dentistes.** — **Opérateurs**, etc.

Oès (VENDEURS D'). La *Taille de 1292* en cite deux, en qui il faut sans doute reconnaître des marchands de volailles, des vendeurs d'oies.

Voy. **Poulaillers.**

Œuvres blanches (MAÎTRES EN). Voy. **Taillandiers.**

Œuvres noires (MAÎTRES EN). Voy. **Maréchaux.**

Offices (CRÉATIONS D'). Quand la royauté eut épuisé la spéculation fondée sur la vente des maîtrises ², on lui suggéra un autre moyen pour tirer de l'argent des communautés déjà à moitié ruinées par elle. D'abord, le roi limita dans certaines corporations le nombre des maîtres et se chargea de vendre les maîtrises, qu'il transforma en offices héréditaires. On ne put plus être barbier, emballeur, limonadier, etc., qu'à la condition d'acheter une des charges existantes, comme cela se pratique aujourd'hui, pour les notaires, les avoués, etc. De 1690 à 1714, Louis XIV créa ainsi :

550	offices de barbiers.
300	— de changeurs.
150	— de limonadiers.
20	— d'emballeurs.
	Etc., etc., etc.

Il encombra ensuite les ports et les marchés d'une multitude d'officiers ayant la même origine et vivant aux dépens du public et des communautés. Pour perpétuer ce honteux trafic, il fallait que les titulaires des charges tirassent bon intérêt de la somme qu'ils avaient versée ; aussi l'État imposait-il leurs services plus qu'inutiles et exigeait que ces services fussent largement rémunérés. De là, surélévation du prix de toutes les marchandises et en réalité perte pour le Trésor, car ces étranges fonctionnaires jouissaient des immunités d'impôts attribuées aux officiers royaux. Outre qu'ils étaient dispensés de la plupart des charges civiles, tutelles, curatelles, etc., l'édit de nomination, les déclarait « affranchis et exempts de toutes commissions royales ; des tailles, emprunts et autres deniers extraordinaires ; de marguillierie et trésorerie de leur paroisse ; confrairies ; dépôt et garde de biens de justice, tant meubles qu'immeubles ; de tous guets et garde des portes ; de logement de tous gens de guerre, soit de pied ou de cheval, passans ou séjournans ; de toutes corvées et fournitures de chevaux et harnois que l'on prend pour tirer les chariots, artillerie et munitions de guerre ; de contribuer aux cotisations qui pourroient être faites es villes, bourgs, bourgades et lieux de leur demeure pour la

¹ *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 135, 140 et 163.

² *Essay sur les maladies des dents* (1743), p. 178 et 191.

³ *Journal général de France*, n° du 28 février 1786.

⁴ *Affiches, annonces et avis divers*, n° du 1^{er} avril 1772.

¹ *Almanach Dauphin* pour 1777.

² Voy. l'article *Maîtrises* (Vente de).

nourriture des dits gens de guerre passans ou séjournans, etc., etc. ».

Bien entendu, ces privilégiés n'exerçaient pas en personne, faisaient faire par des commis la ridicule besogne qui leur incombait. Ils n'avaient vu dans cette opération qu'un avantageux placement d'argent, et j'ai le regret de dire qu'en ceci ils ne s'étaient pas trompés.

Pour montrer toute l'utilité que le public devait retirer de ces différentes charges, il suffit d'en reproduire les titres. Louis XIV créa donc :

130	gardiens de bateaux sur la Seine.
30	contrôleurs au placement des bateaux.
20	remonteurs de bateaux.
40	rouleurs de tonneaux.
120	déchargeurs de tonneaux.
200	inspecteurs des bâtimens, visiteurs des matériaux.
50	cribleurs de blé.
32	jaugeurs de vin.
60	mesureurs de grains.
26	— de charbon.
50	inspecteurs des veaux.
142	essayeurs d'eau-de-vie.
100	— d'huile.
50	— d'or.
400	contrôleurs de vin.
160	— de volaille.
130	— de marée.
100	— de beurre et fromage.
100	— de poisson d'eau douce.
50	— de fruits.
50	— de porcs.
50	— de papier.
30	— de liquides alcooliques.
Etc., etc., etc.	

Les corporations allaient être encore plus directement exploitées.

Au mois de mars 1691, parut un édit qui leur enlevait le droit de nommer leurs jurés. Le roi dorénavant s'en chargeait. Il créait dans chaque communauté des charges de juré, qu'il mettait en vente au plus offrant¹. Le roi promettait de les choisir parmi les maîtres déjà reçus², mais chacun savait comment étaient tenus ces sortes d'engagemens. On devine quel émoi saisit les communautés. Elles allaient donc être régies par des étrangers, par des inconnus ne présentant même aucune garantie d'honorabilité, à qui il faudrait ouvrir tous les livres, communiquer tous les papiers, à qui enfin il faudrait obéir. Personne ne se trompa sur les intentions du roi. Aussi les communautés lui demandèrent-elles de conserver leurs jurés élus, offrant en échange de lui payer la somme que devait produire la création qu'il avait ordonnée. Bien entendu, le roi accepta avec empressement. Les corporations, déjà décimées par la révocation de l'édit de Nantes, vendirent leurs rentes, hypothéquèrent leurs

biens, empruntèrent à gros intérêts, ne reculant devant aucun sacrifice pour rester maîtresses chez elles. Elles versèrent ainsi plus de trois millions, et dans la formule du reçu qui leur fut donné, le roi eut l'impudeur de reconnaître que les communautés « ont un notable intérêt, non seulement que les charges de jurés soient exercées par des personnes de probité et d'expérience, et que ceux qui en abuseront puissent estre dépossédés, mais encore que ceux de leurs corps qui peuvent s'en bien acquitter puissent y parvenir à leur tour, au lieu qu'ils en seroient exclus, puisque ceux que nous en aurions pourvus n'en pouvoient estre dépossédés¹... » Le roi reconnaissait donc l'injustice de son édit et le bien fondé des réclamations présentées par les communautés. Il ne refusa pas moins d'y faire droit jusqu'à ce que

Les merciers lui eussent payé	300.000 livres.
Les épiciers	— 120.000 —
Les marchands de vin	— 120.000 —
Les drapiers	— 100.000 —
Les tailleurs	— 70.000 —
Les orfèvres	— 60.000 —
Les menuisiers	— 42.000 —
Les bonnetiers	— 36.000 — ²
Les limonadiers	— 24.000 —
Les pâtisseries	— 20.000 —
Les savetiers	— 16.500 —
Les gantiers	— 16.000 —
Les fourbisseurs	— 12.000 —
Les bourrelliers	— 10.000 —
Les vinaigriers	— 10.000 —
Les pelletiers	— 8.000 —
Les tourneurs	— 4.000 —
Les éperonniers	— 1.600 —
Les gainiers	— 1.500 —
Les vidangeurs	— 200 —
Etc., etc., etc.	

L'affaire avait été trop fructueuse pour que le roi ne fût pas tenté de la renouveler, et nous allons assister à un lamentable spectacle.

Au mois de mars 1694, Louis XIV déclare qu'il a eu bien tort de permettre aux communautés de racheter les offices de jurés créés par lui. Il a appris, en effet, avec un vrai chagrin, que les comptes des corporations sont mal tenus. L'intérêt tout particulier qu'il porte au commerce le décide donc à créer dans chaque corps de métier des offices d'*auditeurs et examinateurs des comptes*. Cette fois, c'est pour tout de bon : on ne peut tolérer chez des commerçants des livres négligés, la création faite par le roi répond donc à une nécessité de premier ordre.

Pas moins, quand les communautés désespérées offrent de racheter encore ces offices, le roi s'empresse d'y consentir. En nombres ronds,

Les merciers lui payent	198.000 livres.
Les marchands de vin	— 120.000 —
Les épiciers	— 76.000 —
Les drapiers	— 59.000 —

¹ Le roi n'oublia pas longtemps les petits métiers non constitués en corporation. Dès le mois de décembre, un édit leur imposa des syndics, dont les fonctions devaient être analogues à celles des jurés des corporations.

² Article 4.

¹ *Déclaration du Roy*, 1691, in-4°.

² Voy. à la fin de cet article.

Les orfèvres lui payent	39.000 livres.
Les limonadiers —	25.000 —
Les chapeliers —	24.000 —
Les bonnetiers —	21.000 —
Les pâtisseries —	16.000 —
Les gantiers —	13.000 —
Les serruriers —	10.000 —
Les fourbisseurs —	9.000 —
Les bourreliers —	8.000 —
Les pelletiers —	6.000 —
Les passementiers —	4.000 —
Les tabletiers —	3.000 —
Les vanniers —	1.000 —
Les vidangeurs —	800 —
Les cordiers —	800 —

Etc., etc., etc.

Il est vrai que le Trésor devait verser chaque année aux communautés 50.000 livres, représentant les gages attribués aux officiers dont elles venaient de racheter les charges. On va voir comment cette dette fut acquittée.

En juillet 1702, le roi s'aperçoit tout à coup que les deniers des corporations sont mal administrés. Il est maintenant bourrelé de remords en se rappelant qu'il a pu permettre à des associations aussi peu sérieuses de racheter les offices de jurés, puis ceux d'administrateurs des comptes que sa haute sagesse l'avait décidé à instituer. Aussi crée-t-il dans chaque corps de métier un *trésorier receveur et payeur*. La plupart des corporations doivent courber la tête. Les moins endettées offrent de racheter ces nouvelles charges, et non seulement le roi y consent encore, mais toujours folâtre, il leur fait délivrer une quittance où il reconnaît « que les communautés ont un notable intérêt à ce que ces fonctions soient exercées par des gens de probité et d'expérience dans leur commerce; personne n'étant d'ailleurs en état de remplir lesdites fonctions plus dignement et avec plus d'exactitude que les jurez de ladite communauté ¹... ».

Il n'y a pas de petits profits. Si peu qu'ait rapporté cette opération, le roi s'en était montré satisfait, et il comptait bien n'en pas rester là.

En janvier 1704, il crée dans chaque communauté des *contrôleurs visiteurs des poids et mesures*.

En août de la même année, des offices de *greffiers pour l'enregistrement des brevets d'apprentissage, lettres de maîtrise, etc.*

En novembre 1706, des offices de *contrôleurs des registres*, chargés de « parapher les registres des marchands ».

En août 1709, des offices de *gardes des archives*.

En juin 1710, d'autres offices de *trésoriers-payeurs*.

Il fallut s'arrêter. Les communautés n'étaient plus en état de racheter ces offices, et d'ailleurs personne ne se présentait plus pour les acquérir. À la mort de Louis XIV, toutes les corporations

étaient désorganisées, épuisées, prêtes à faire faillite. Et qu'avaient rapporté à l'État tant de ruines accumulées? Trois milliards 460 millions de dettes, et pour y faire face, à peine 800.000 livres en argent comptant ¹.

Trente ans après, Louis XV espérant que les communautés avaient eu le temps de recouvrer quelque crédit, institua de nouveau dans chacune d'elles des offices d'*inspecteurs-contrôleurs*, qu'elles étaient invitées à racheter. Elles n'y parvinrent qu'en s'imposant les plus lourds sacrifices. Toutes durent emprunter : les tailleurs, 120.000 livres, les pâtisseries, 48.000 livres, etc. Elles se décidèrent, en outre, à suivre l'exemple que le roi leur avait donné : elles aussi créèrent des maîtres sans qualité, vendirent des lettres de maîtrise ² : les tailleurs, soixante ; les passementiers, douze ; les tabletiers, huit ; les bonnetiers, deux par an, etc., etc.

DÉCLARATION DU ROY,

pour réunir au corps et communauté de marchands bonnetiers, les offices de gardes de ladite communauté. (Année 1691).

« LOUIS, par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre, A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Salut. Les gardes, corps et communauté des marchands bonnetiers de nostre bonne ville et fauxbourg de Paris nous ont très humblement fait remonter, qu'ayant par nostre édit du mois de mars dernier, créé et érigé en titre d'offices héréditaires les gardes des corps des marchands et les maîtres jurez des arts et mestiers, ils ont un notable intérêt, non seulement que ces charges soient exercées par des personnes de probité et d'expérience dans le commerce, et que ceux qui en abuseront puissent estre déposés ; mais encore que ceux de leur corps qui peuvent s'en bien acquitter, puissent y parvenir à leur tour, au lieu qu'ils en seroient exclus, puisque ceux que nous en aurions pourvus n'en pouvoient estre déposés.

Par ces considérations et par le désir de nous marquer leur zèle pour nostre service et leur soumission à nos volontez, ils nous ont fait offrir de payer au receveur de nos revenus casuels la somme de 36.000 livres, s'il nous plaisoit unir à leur communauté les offices de gardes nouvellement créés, pour estre exercez par ceux qui nous seront par eux présentés, autant de temps qu'ils aviseront entr'eux en conséquence des provisions que nous leur en ferons expédier, et leur laisser pour l'avenir, lorsque le temps de l'exercice de ceux que nous aurons pourvus sera expiré, la faculté de nous présenter de nouveaux officiers pour prendre de nous la confirmation de leur nomination. Comme aussi d'accorder à ceux qui presteront ladite

¹ Voy. É. Levasseur, *Recherches historiques sur le système de Law*, chap. 1.

² En dépit de leurs répugnances, les communautés pressurées avaient déjà eu recours à cette mesure. En 1702, les bonnetiers avaient vendu 2 lettres de maîtrise, les tailleurs 43 en 1729, etc.

¹ Édit du Roy, portant suppression des offices, etc., 1704, in-4°.

somme de 36.000 livres ou partie, un privilège et préférence sur les droits attribuez ausdits gardes par ledit édit, à l'effet de quoy il sera fait mention desdits emprunts dans la quittance de finances qui leur sera délivrée par le receveur de nos revenus casuels. Nous supplians de leur permettre, pour parvenir au payement des rentes qu'ils seront tenus constituer sur eux pour le payement de ladite somme de 36.000 livres, de prendre et percevoir, conformément à la délibération prise en leur bureau le 3 du présent mois et an : sçavoir, pour l'enregistrement de chaque brevet d'apprentissage 20 livres, pour la réception de chaque marchand d'apprentissage 800 livres, pour celle d'un fils de marchand 300 livres, pour celle d'un fils de marchand qui aura esté garde 150 livres.... Et voulant favorablement traiter le corps et communauté desdits marchands bonnetiers, et luy donner des marques de nostre protection : A CES CAUSES.... »

Officiers. On nommait ainsi tous titulaires d'un office, d'une charge, d'un emploi.

Officiers d'office. Voy. **Sommeliers.**

Officieux. Voy. **Domestiques.**

Oiers. Voy. **Cuisiniers.**

Oignons (FOIRE AUX). Elle se tenait tous les ans, au mois de septembre, sur le parvis Notre-Dame. C'est là que les bourgeois venaient faire leur provision pour l'hiver. Au dix-septième siècle, elle fut transférée sur le quai Bourbon.

Les oignons de Corbeil étaient célèbres.

Voy. **Oignonniers et Mesureurs.**

Oignonniers. Marchands d'oignons. Dès le treizième siècle, on criait dans Paris les

Aus ¹ et oignons à longue alaine ²,

et la *Taille de 1292* cite 1 *oignonnier*.

Les oignons se vendent ordinairement à la douzaine, dit la grande ordonnance de 1672 ³.

Voy. **Mesureurs.**

Oiselets de Chypre. Voy. **Parfumeurs.**

Oiseliens. Je rencontre cités pour la première fois les marchands d'oiseaux dans le curieux dictionnaire de Jean de Garlande, qui fut composé vers le milieu du treizième siècle. On y lit que ces humbles commerçants étaient établis sur une place située près du parvis Notre-Dame, et que l'on pouvait se procurer chez eux une grande variété de volatiles ⁴. C'est devant le portail de l'église Sainte-Geneviève la Petite ⁵ que se trouvait l'endroit occupé par les oiseliens. Vers la fin du siècle, ils semblent n'avoir été encore qu'au nombre de cinq ⁶.

A une date que je ne saurais préciser, ils

abandonnèrent l'église Sainte-Geneviève, et vinrent s'installer sur le Pont-au-Change, d'où ils se transportèrent à la Vallée de Misère ¹. Ils étaient là sans aucun abri contre pluies et rafales, au grand préjudice de leur délicate marchandise; aussi demandèrent-ils à Charles VI l'autorisation de reprendre leur ancien emplacement sur le Pont-au-Change. Cette faveur leur fut accordée au mois d'avril 1402, « en considération, dit le roi, de ce qu'ils sont tenus bailler et délivrer quatre cens oyseaux quand nous et nos successeurs Rois sommes sacrez, et pareillement quand nostre très amée et très chère compagne la Roïne vient et entre nouvellement en nostre ville de Paris ² ».

Le Pont-au-Change était alors bordé de hautes maisons; les changeurs en occupaient un côté, les orfèvres occupaient l'autre. Nous verrons que ces deux riches corporations protestèrent toujours contre la présence des humbles oiseliens, qui avaient obtenu le droit de se tenir sous les auvents des maisons et d'accrocher leurs cages aux devantures des boutiques.

J'ai dit que l'ordonnance de 1402 imposait aux oiseliens l'obligation de lâcher un certain nombre d'oiseaux pendant le sacre du roi à Reims et lors de l'entrée solennelle de la reine à Paris. On ne tarda pas à en exiger autant pour celle du roi, car sur une miniature ³ du seizième siècle représentant l'entrée à Paris de Charles VII ⁴, l'on voit des oiseliens placés sur son passage rendre la liberté à de petits oiseaux. Toutefois, le fait n'est pas mentionné par Monstrelet, qui raconte assez longuement l'entrée du roi ⁵.

Celle de Louis XI eut lieu le 31 août 1461. Quand il traversa le Pont-au-Change, les oiseliens délivrèrent deux cents douzaines « d'oiseaux de diverses sortes », écrit le chroniqueur Jean de Roye ⁶. Le pont avait été couvert, afin que les oiseaux « chantans chacun leur ramage, ne se peussent esgarer ⁷ ».

Les changeurs et les orfèvres, représentant deux des plus opulentes communautés parisiennes, supportaient fort impatiemment le voisinage des pauvres oiseliens. Ceux-ci ayant obtenu en 1573, puis en 1576, la confirmation de leurs privilèges, changeurs et orfèvres adressèrent au Parlement une requête tendant à faire reléguer les oiseleurs sur l'emplacement qu'ils avaient jadis occupé à la Vallée de Misère. La Cour les débouta de leur demande ⁸ par un arrêt fort curieux et tout à l'avantage des marchands d'oiseaux.

Les oiseliens triomphaient, mais leurs adversaires étaient furieux. Ils firent si bien que, le

¹ Auj. partie du quai de la Mégisserie.

² A. de Saint-Yon, *Ordonn. des eaux et forêts*, p. 279.

³ Elle a été reproduite dans l'ouvrage suivant : Paul Lacroix, *Mœurs du moyen âge*, p. 532.

⁴ Novembre 1437.

⁵ *Chronique*, t. V, p. 301.

⁶ *Chronique*, t. I, p. 29. Ce nombre, qui paraît bien exagéré, a été accepté par Sauval (t. II, p. 643 et 458).

⁷ De Lancre, *L'incrédulité du sortilège*, p. 632.

⁸ 11 mars 1577.

¹ Aulx.

² Dont l'odeur se conserve longtemps. *Crieries* de Guill. de la Ville Neuve.

³ Chapitre XXVIII.

⁴ *Lexicographie latine*, p. 35.

⁵ Dite plus tard Sainte-Geneviève des Ardents.

⁶ Voy. la *Taille de 1292*, p. 526.

27 mai, un des huissiers de la Cour dut se rendre au Pont-au-Change, pour faire « ficher cloux et estaux ès boutiques des orfèvres et changeurs, et y mettre les cages et oyseaux des supplians ». Les esprits étaient surexcités à ce point qu'aus sitôt que l'huissier se fut retiré, « iceux orfèvres et changeurs, au contempt et mespris de l'autorité de la Cour, en proférant paroles injurieuses contre l'honneur d'icelle, auroient jeté par terre lesdicts cages et oyseaux, icelles foulé et attrippé aux pieds; battu et excédé les supplians, tellement que, pour éviter le danger de leurs personnes et perte de leurs oyseaux, n'ont depuis osé vendre sur ledit pont ». La Cour enjoignit aux changeurs et orfèvres de se soumettre, à peine de quatre cents livres d'amende ¹.

Celui d'entre eux qui s'était montré le plus acharné contre les oiseliens était un sieur Fillacier, orfèvre à l'enseigne de *La rose*. Il avait été emprisonné, et son affaire fut jugée le 4 mars 1578. La Cour le condamna à dix écus d'amende, vingt écus de dommages-intérêts envers les oiseliens, à tous les dépens et à tenir prison jusqu'à entier paiement. Elle ordonna, en outre, que l'arrêt serait lu, le dimanche suivant à neuf heures du matin sur le Pont-au-Change, et déclara les oiseliens placés sous la sauvegarde du roi et de la Cour ².

Le Parlement avait sagement agi en rappelant les orfèvres au respect de l'autorité, mais il était bien difficile de maintenir la paix entre deux voisins exerçant des métiers si dissemblables. Les oiseliens le comprirent d'autant mieux que leur nombre en augmentant rendait chaque jour plus gênante leur présence sur le Pont-au-Change. Ils finirent donc par accepter une transaction et allèrent d'eux-mêmes accrocher une partie de leurs cages hors du pont, sur cette Vallée de Misère qu'ils avaient jadis occupée. Un règlement du 13 avril 1600 mentionne cet accord et contient d'intéressants détails sur le commerce des oiseaux ³. On y voit que les « menus oyseaux de chant et de plaisir » étaient alors les serins ⁴, les tarins, les fauvettes, les rossignols, les cailles, les linottes, les chardonnerets, les pinsons, les alouettes, les sansonnets ⁵ et les merles. Leur chasse était interdite depuis la mi-mai jusqu'à la mi-août. Pour permettre de distinguer les marchands forains des oiseliens Parisiens, ceux-ci suspendaient leurs cages aux murs des maisons, tandis que les premiers devaient garder les leurs à la main. Il était interdit aux forains de vendre « les serains communs et canariens » avant qu'ils eussent été « mis et posés, depuis dix jusqu'à douze heures, sur la pierre estant au bas des grands degrez en la cour du Palais et à jour d'entrée du Parlement ». En outre, le roi se réservait son droit de prise ⁶ : les oiseliens n'étaient autorisés à acheter des

forains un seul de ces oiseaux avant que « le maistre et gouverneur de la volière du Roy », et même après lui les bourgeois, eussent fait leur choix. Les femelles, ayant beaucoup moins de prix que les mâles, devaient être mises à part, « en cages basses et muettes ». Les oiseliens étaient tenus, « aux jours de festes du Saint-Sacrement et aux entrées des Roys et Roynes, de lascher, en signe d'allégresse, telle quantité de menus oyseaux qu'il sera arbitré suivant la coutume ancienne ». Il n'est plus question ici du sacre des rois, ce qui n'empêcha pas les oiseliens de donner la volée à cinquante douzaines d'oiseaux le jour du sacre de Louis XIV ¹.

Au mois de juillet 1697, Étienne de la Molère, seigneur de Pomponne, maître particulier des eaux et forêts de Paris, convoqua dans son « auditoire » les oiseliens de la capitale, afin de les consulter sur la revision de leurs statuts. Quinze d'entre eux répondirent à l'appel, et « de leur consentement » l'on adopta un projet de règlement qui fut soumis à l'homologation royale. Les premiers articles visent les redevances imposées à la corporation.

Lors du sacre des rois, les jurés de la communauté devaient se rendre à Reims « pour chasser et faire chasser aux menus oyseaux, et fournir le nombre d'oyseaux qu'il sera réglé suivant les coutumes anciennes, pour estre lâchés, en signe de joye et de liberté, dans l'église pendant la cérémonie ». Il en était de même lors des entrées des reines ² à Paris.

Le jour de la Fête-Dieu chaque maître était obligé de fournir deux oiseaux, « pour estre lâchés devant le Saint-Sacrement, pendant la procession, dans l'église royale de Saint-Germain l'Auxerrois, en signe de liberté et pour marquer l'honneur qu'il porte au Saint-Sacrement ».

La durée de l'apprentissage était fixée à trois ans, auxquels succédaient trois années de compagnonnage. Les fils de maître et les individus épousant une fille de maître étaient dispensés même de l'apprentissage. Tous les membres de la corporation devaient être de bonne vie et mœurs, et professer la religion catholique.

L'article 22 autorise les oiseliens à fabriquer des cages, et aussi à fondre le plomb qui entrait dans la confection de petits abreuvoirs destinés aux oiseaux. Toutefois, les vanniers conservaient le droit de faire les cages en osier, et les épin-gliers celui de construire les grandes volières.

J'ai énuméré plus haut les cérémonies au cours desquelles, vers la fin du dix-septième siècle, les oiseliens étaient tenus de délivrer un certain nombre de petits oiseaux. Cette redevance fut plus souvent exigée d'eux par la suite ; il semble que le gracieux symbole de liberté dont ils étaient les dispensateurs fût devenu l'accompagnement obligé de toute présence exceptionnelle du roi ou de la reine. Le 12 septembre 1715, le petit Louis XV est amené de Vincennes pour tenir au Palais un lit de justice, et Mathieu

¹ Arrêt du 8 juin 1577. Dans Saint-Yon, p. 998.

² Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, p. 406.

³ Saint-Yon, p. 1000.

⁴ « Les serains ».

⁵ « Les sançonnets ».

⁶ Voy. ci-dessous l'art. Prise (Droit de).

¹ L. d'Ormesson, *Journal*, t. II, p. 692.

² Les entrées des rois ne sont plus mentionnées.

Marais écrit à cette date dans son journal : « On a délivré plusieurs petits oiseaux, suivant la coutume, dans la cour du Palais ».

Le 25 octobre 1722, a lieu le sacre du roi. Après l'intronisation, « les oiseleurs lâchèrent une grande quantité d'oiseaux », dit la relation officielle de la cérémonie.

Le 4 octobre 1728, la reine fait à Paris son entrée solennelle, et va entendre la messe à Notre-Dame. Quand elle est reçue aux portes de la ville et quand elle sort de l'église, « on lâche d'une corbeille une vingtaine d'oiseaux qui s'envolent »¹.

Le 19 septembre 1751, après l'accouchement de la Dauphine, Louis XV alla entendre à Notre-Dame un *Te Deum*, et l'avocat chroniqueur Barbier écrit : « Quand le roi descend de carrosse à la porte de Notre-Dame, il y a des oiseliens qui lâchent une grande quantité d'oiseaux. Le parvis en étoit rempli, il en est même entré dans l'église »². Les maîtres oiseliens étaient alors au nombre de 37 environ³.

Après la naissance de son premier enfant, Marie-Antoinette vint à Paris remercier Dieu de son heureuse délivrance, et lorsque leurs majestés pénétrèrent dans l'église, les oiseliens délivrèrent quatre cents oiseaux, « en signe de joie et d'allégresse »⁴.

Au sacre de Charles X⁵ « plusieurs centaines d'oiseaux furent lâchés dans la nef ». La relation officielle du sacre de Napoléon 1^{er} ne mentionne la présence ni d'oiseliens ni d'oiseaux.

Vers la fin du dix-septième siècle, l'oiselier du roi habitait rue Saint-Antoine, et sur sa boutique, une inscription en lettres d'or faisait connaître à tous sa qualité de « gouverneur, précepteur et régent des oyseaux, perroquets, singes, guenons et guennuches de Sa Majesté »⁶. Il eut pour successeur, au siècle suivant, un sieur Château, qui avait sa « ménagerie » rue des Postes et son magasin quai de la Mégisserie. C'est là aussi que demeurait l'oiselier Antoine Delaborde, grand-père maternel de George Sand. Le métier était devenu héréditaire, car l'on n'y recevait plus guère que des fils de maître. Quand l'édit d'août 1776 le déclara libre, le nombre de ceux-ci ne dépassait pas trente-six.

Voy. **Fauconniers**. — **Grillageurs**. — **Serins (Marchands de)**, etc.

Ombres chinoises. Voy. **Marionnettes (Montreurs de)**.

Omnibus (CONDUCTEURS D'). Voy. **Laquais**.

Onirocriciens. Voy. **Oniromanciens**.

Oniromanciens. Ceux qui avaient pour

métier d'interpréter les songes. On les nomme aussi *onirocriciens*, *brizomanciens*, etc.

Voy. **Devins**.

Opérateurs. Il semble y avoir eu de tout temps des arracheurs de dents qui, comme ceux qui exercent aujourd'hui dans les foires, se rapprochaient plus de la classe des saltimbanques que de celle des chirurgiens. Ils se qualifiaient d'opérateurs, et prenaient en général pour théâtre de leurs exploits le Pont-Neuf. Chamarrés d'or, l'épée au côté, assistés d'un pitre qui leur donnait la réplique, leurs bouffonneries attiraient autour d'eux une foule empressée. Ils lui promettaient monts et merveilles, se posaient en bienfaiteurs de l'humanité souffrante, guérissaient « les soldats par courtoisie, les pauvres pour l'honneur de Dieu et les riches marchands pour de l'argent » ; mais leur politesse naturelle leur faisait considérer tout client comme un riche marchand. Aussi le désintéressement qu'ils affichaient n'empêcha-t-il pas le règlement de police du 30 mars 1635¹ de confondre dans le même article « les vendeurs de thériaque, arracheurs de dents, joueurs de tourniquet, marionnettes et chanteurs de chansons ». Leurs hableries étaient depuis longtemps célèbres au seizième siècle ; Noël du Fail² et Guillaume Bouchet³ citent déjà le proverbe : *Menteur comme un arracheur de dents*. Notez qu'ils n'employaient pas toujours l'acier et avaient à leur disposition des moyens plus doux. Il existait plusieurs procédés pour faire tomber une mauvaise dent sans la toucher avec aucun instrument, sans exposer le patient à aucun danger et sans provoquer aucune douleur. En voici deux, par exemple, dont le secret est venu jusqu'à nous. L'un date du seizième siècle, l'autre du dix-septième :

« Tu prendras deux onces de roses rouges et les feras bouillir avec fort vinaigre l'espace d'un jour et d'une nuit ; après, les sécheras, puis en feras fondre que mettras sur la dent, et elle tombera »⁴.

Faites bouillir, puis réduisez en cendre des vers de terre ; remplissez de cette poudre la dent creuse, et fermez-la avec de la cire. Elle tombera »⁵.

Durant la Fronde, les opérateurs Carmeline, Cardelin, Cormier, Caperon et Dupas eurent l'honneur d'être souvent cités par les faiseurs de *Mazarinades*. Au dix-huitième siècle encore, le poète Desforges-Maillard, voulant adresser un compliment aux dentistes de son temps, célèbre :

Les Capérons, les Carmelines,
Réparateurs des perles fines
Des belles bouches de Paphos⁶.

Le dernier paraît avoir été fort occupé. Il eut pour successeur son oncle « M. Quarante », qui

¹ Barbier, *Journal*, t. II, p. 52.

² *Journal*, tome V, p. 103.

³ Savary, t. II, p. 425.

⁴ Nougaret, *Anecdotes*, t. I, p. 318.

⁵ Le 29 mai 1825.

⁶ Noël d'Argonne, *Mélanges*, t. II, p. 46.

¹ Dans Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 122.

² *Contes d'Eutrapel*, t. I, p. 328.

³ 27^e série, t. III, p. 118.

⁴ *Les secrets du seigneur Alexis*, p. 351.

⁵ M^{me} Fouquet, *Recueil de remèdes*, p. 53.

⁶ *Œuvres*, t. I, p. 90.

prit la suite de ses affaires. M. Quarante demeurait quai de la Mégisserie, au bout du Pont-Neuf.

Le Grand-Thomas, le plus illustre des opérateurs en plein vent, avait fait des études sérieuses. Garçon chirurgien à l'Hôtel-Dieu, puis reçu maître à Saint-Côme, il exerçait avec l'autorisation de la Faculté. Las sans doute d'attendre la clientèle dans sa boutique, il était venu, entre 1711 et 1719, s'établir au milieu du Pont-Neuf. Il paraissait sur un char composé d'une large plate-forme montée sur quatre roues basses, entourée d'une balustrade à hauteur d'appui et surmontée d'une toiture bombée¹. Grand et fort, avec une voix de stentor, Jean Thomas se présentait à la foule vêtu d'un habit rouge galonné d'or, et coiffé d'un vaste tricorne empanaché de plumes de paon ; un énorme sabre pendait à sa ceinture : « Il étoit reconnaissable de loin, dit Mercier, par sa taille gigantesque et l'ampleur de ses habits. Monté sur un char d'acier, sa tête élevée et coiffée d'un panache éclatant, figurait avec la tête royale d'Henri IV ; sa voix mâle se faisoit entendre aux deux extrémités du pont, aux deux bords de la Seine² ».

La gloire du Grand-Thomas brilla de tout son éclat vers la fin de l'année 1729. Au mois de septembre, Marie Leczinska devenait mère d'un Dauphin, et la France à cette nouvelle faisait éclater des transports de joie. Dans Paris surtout, l'enthousiasme ne connut pas de bornes. Les cloches sonnèrent pendant trois jours et trois nuits, on tira le canon, on distribua au peuple de la viande et du vin, de solennelles processions parcoururent la ville et des *Te Deum* furent chantés dans toutes les églises. Le Grand-Thomas trouva l'occasion belle pour augmenter sa popularité au moyen d'une imposante réclame. Il annonça que, pendant quinze jours, il arracherait gratis toutes les dents qu'on lui présenterait, et que, le lundi 19, il donnerait un grand banquet en plein air sur le Pont-Neuf.

La police crut devoir interdire le banquet³. Mais notre opérateur ne se tint pas pour battu. Six semaines après, il se rendit à Versailles, alla porter au Roi et à la Reine, ses félicitations. C'était un usage reçu en pareille circonstance. Tout le monde, même les gens appartenant à la classe la plus humble, était admis à voir le petit roi. Le Grand-Thomas voulut donner à cette visite un éclat exceptionnel. Il partit à cheval, en habit tout couvert de broderies ; sur sa tête brillait un casque d'argent qui pesait près de deux kilos et portait, sur un semis de fleurs de lis, les armes et la devise du roi.

Le Grand-Thomas se retira, en 1754, dans une maison qui lui appartenait et qui était située quai d'Orléans. Il y mourut le 19 mars 1757, laissant 55.900 livres d'argent comptant et un très modeste mobilier, dont l'inventaire fut dressé par M^e Bioche, notaire au Châtelet.

Le Grand-Thomas n'eut pas de successeur digne de lui.

On donnait aussi le nom d'opérateurs aux *inciseurs*⁴.

Opticiens. L'invention des lunettes paraît remonter au milieu du treizième siècle. On les fit d'abord de cristal, de cristal de roche, bien entendu, qui portait alors le nom de *béricle*, *bézique*, *bézicle*, et qui le transmet au nouvel instrument. A dater de cette époque, on voit parfois sur les vitraux, sur les sculptures, sur les miniatures des manuscrits, les vénérables personnages de l'ancien testament munis de lourdes bésicles qui se dressent sur leur appendice nasal exactement comme nos pince-nez. Le ressort n'existe pas, mais les deux branches qui le remplacent sont assez libres au point de leur réunion pour leur permettre un jeu facile.

Quant aux opticiens, je les trouve cités pour la première fois, et sous le nom de *lunetiers*, au mois de juin 1467, dans l'ordonnance dite *des Bannières*, qui enrégimenta tous les métiers de Paris.

L'inventaire des bijoux de la couronne dressé en 1418, mentionne « un béricle long et plat⁵ », qui ne peut guère être qu'une loupe.

« Gens de bien, écrit Rabelais, où estes vous ? Je ne vous peux voir, attendez que je chausse mes lunettes⁶ ? »

Jeanne d'Albret fit raccommode les siennes en 1571⁷. Henri IV s'en servit aussi sur la fin de sa vie⁸, mais Montaigne, déjà vieux, n'en portait pas⁹.

Entre 1573 et 1581, les lunetiers, jusque-là indépendants, furent réunis à la corporation des miroitiers, qui s'intitulèrent dès lors *miroitiers-lunetiers*.

C'est au début du siècle suivant qu'il faut rapporter l'invention des télescopes, car Lestolle écrivait dans son *Journal* à la date du 20 avril 1609 : « Ayant passé sur le pont Marchand, je me suis arrêté chez un lunetier qui montrait des lunettes d'une nouvelle invention et usage. Ces lunettes sont composées d'un tuyau long d'environ un pied : à chaque bout, il y a un verre, mais différent l'un de l'autre. Elles servent pour voir distinctement les objets éloignés. On approche cette lunette d'un œil et on ferme l'autre ; et regardant l'objet qu'on veut connoître, il paroît s'approcher et on le voit distinctement, en sorte qu'on reconnoît une personne de demi-lieue¹⁰ ».

Les monocles étaient déjà créés. J'emprunte la phrase suivante à un petit volume devenu très rare, *La promenade de Saint-Germain*¹¹, où le

¹ Voy. ci-dessus cet article.

² Douët-d'Arq, *Pièces relatives au règne de Charles VI*, t. II, p. 353.

³ *Pantagruel*, liv. IV, prologue.

⁴ *Inventaire des archives des Basses-Pyrénées*, t. I, p. 3.

⁵ Lettre du 8 janvier 1609.

⁶ « J'ignore jusques à présent l'usage des lunettes ». *Essais*, liv. III, chap. 13.

⁷ Voy. aussi Vigneul-Marville (Bonaventure d'Argonne), *Mélanges*, t. I, p. 188, et S. Bailly, *Histoire de l'Astronomie moderne*, t. I, p. 303.

⁸ Paris, 1669, in-18, p. 11.

⁴ On le trouve représenté dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, t. VII (1880), p. 61.

² *Tableau de Paris*, t. I, p. 160.

³ Voy. le *Journal* de Barbier, t. II, p. 81.

poète Louis le Laboureur décrit à M^{lle} de Scudéry les nouveaux appartements du château : « Je tachay de voir le Roy en passant, mais ce fut en vain ; l'éclat de sa personne est si grand que j'en fus frappé, même en ne le voyant pas. J'eus beau avoir recours au petit cristal que je tenois à la main, cela ne servit de rien ; au contraire, mon éblouissement s'accrut au lieu de diminuer ».

Le Régent, qui louchait et était très myope, ne quittait pas ses lunettes ¹.

Les jumelles de théâtre ne sont guère antérieures à 1765. Marivaux les cite dans son *Paysan parvenu* ². Elles reçurent d'heureux perfectionnements en 1774 ³, et Florian en donne une intéressante description dans une de ses fables :

Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir.
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes.

C'étoit une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra que, par hasard, un soir,
Le maître avoit perdu en ce lieu solitaire ⁴

On s'en engoua à ce point que les marchands trouvèrent le moyen d'en adapter aux cannes, aux chapeaux, aux éventails ⁵, et le succès des lunettes n'était pas moindre, puisque, écrivait Séb. Mercier, « sur vingt personnes qui passent dans la rue, dix ont des bésicles ⁶ ».

L'Académie française n'admit le mot opticien dans son dictionnaire qu'en 1762. Elle le définit ainsi : « Celui qui sait, qui enseigne, qui est versé dans l'optique ».

L'adresse suivante date de la fin du dix-huitième siècle : « Au microscope. Quay des Augustins, vis-à-vis le Pont-Neuf. A Paris. Letellier, ingénieur en optique et marchand miroitier. Fait télescopes, microscopes, lunettes de longue vue, lunettes à nez, de jalousies ⁷ et d'opéra, miroirs ardents, lanternes magiques, cylindres, cônes, chambres obscures, cristaux de montres et tous les ouvrages d'optique ».

Optique (CABINETS D'). Voy. **Physiciens**.

Or et argent (MARCHANDS D'). Indépendamment de l'or que le moyen âge avait reçu de l'antiquité, l'orfèvrerie tira d'abord ce métal de certains cours d'eau, tels que le Rhin, la Vienne, le Rhône ; de très bonne heure, on exploita en outre, près de Lyon, des mines d'argent.

Les statuts accordés aux orfèvres en 1268 ⁸ leur interdisent d'employer d'autre or que celui de Paris, dont la pureté passait pour sans égale, « lequel passe touz les ors de quoi on oeuvre

en nulle terre ». Pour connaître la qualité de l'or, on le soumettait à l'épreuve de la pierre de touche ¹. Quant à l'argent, le titre légal fut d'abord celui de la monnaie anglaise appelée *sterling*, qui avait cours en France depuis le règne de Louis le Gros. Les peines encourues par l'orfèvre coupable d'avoir mis en œuvre l'or ou l'argent de mauvais aloi étaient, suivant les cas, l'amende, la prison, le pilori, le retrait du poinçon ou le bannissement. L'objet était toujours brisé.

Dans les poésies du moyen âge, il est souvent question de l'*or arabe*, mais on ne saurait dire de quelle partie de l'Orient il était tiré. L'*or* de la terre de *Hévilath* appartient au domaine du merveilleux ².

L'*or de ducas* était la monnaie espagnole, qui resta pendant longtemps très estimée.

L'*or battu* était de l'or en feuille.

L'*or bruni* avait été poli avec le brunissoir.

L'*or mat* n'avait pas subi l'action du brunissoir.

L'*or en pâte* était prêt à être fondu dans le creuset.

L'*or en bain* sortait du creuset.

L'*or bas* était au-dessous du titre légal.

L'*or de Lucques* était utilisé surtout pour les broderies.

L'*or trait* était un fil d'or ³.

L'*or clinquant* désignait un fil de cuivre aplati, qui servait à lamer et à broder des étoffes communes.

L'*or d'Ulm* était de l'or battu.

L'*or gemmé* paraît avoir désigné des ors incrustés de pierreries.

L'*or tremblant* était de minces feuilles d'or.

L'*or de touche* avait subi l'épreuve de la touche.

L'*or* et l'*argent* dits de *Chypre* venaient de Gènes.

L'*or de Milan* était un fil d'argent aplati en lames très minces et dorées d'un seul côté.

L'*argent blanc* était ainsi nommé par opposition à argent doré.

L'*argent verré* était orné de ciselures, d'incrustations, de dorures, d'émaux, etc.

Le commerce de l'or et de l'argent appartient aux changeurs et aux orfèvres. L'*Almanach Dauphin* pour 1777 cite dix orfèvres qui vendaient de l'or et de l'argent « en fil ou plané ».

Les épiciers-apothicaires avaient le droit d'en débiter quand il était destiné à un médicament. L'or potable tint, pendant longtemps une grande place dans la thérapeutique. A la fin du seizième siècle, on le regardait encore comme un remède sûr contre la lèpre, et l'on était convaincu qu'un homme qui se nourrirait d'or serait immortel. C'était aussi le plus énergique des réconfortants : il jouait le rôle de nos préparations ferrugineuses, et rendait autant de services que celles-ci. La difficulté était d'administrer cette précieuse

¹ *Lettres de la princesse Palatine*, 19 novembre 1716 et 15 février 1717, t. I, p. 283 et 294.

² Sixième partie, édit. de 1782, t. II, p. 124.

³ Voy. *Annonces, affiches et avis divers*, n° du 23 mars 1774.

⁴ Perdu dans un parc. *Le chat et la lunette*, liv. I, fable 16.

⁵ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 547, et S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VII, p. 200.

⁶ *Nouveau Paris*, t. II, p. 77.

⁷ Lunettes destinées à être fixées à une fenêtre, derrière la jalousie.

⁸ *Livre des métiers*, titre XI.

¹ Voy. ci-dessous l'art. *Touche* de Paris.

² G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 252.

³ Sur le sens du mot *bateure*, voy. ci-dessus l'art. *Batteurs* d'or.

substance. On mettait au pot un chapon bourré de pièces d'or, et le bouillon qu'il produisait rendait la vigueur aux gens épuisés. On leur faisait encore mâcher de l'or en feuilles, souvent aussi de la limaille d'or grattée sur des monnaies ¹.

En 1730, le roi acheta le secret des *gouttes d'or du général de la Mothe*, célèbres surtout par leur cherté. Le pharmacien Baumé évaluait à 24 livres le prix de revient d'une certaine quantité de ces gouttes qui se vendait 3.264 livres. Le roi paya la formule par une rente de 4.000 livres ².

Voy. **Bijoux (Commerce des).** — **Changeurs.** — **Joailliers.** — **Mineurs.** — **Orpailleurs**, etc.

Orangers. Titre qui appartenait à la corporation des fruitiers.

Les oranges étaient déjà fort appréciées en France au quatorzième siècle. A un repas de noces donné vers 1393, on servit, au dessert, « cinquante pommes d'orenges ³ ». Au seizième siècle, on les croyait aphrodisiaques ⁴, et de petits marchands en criaient dans les rues de Paris. Il semble que l'on recherchât alors presque exclusivement les oranges de Portugal.

Henri IV fit construire, dans le jardin des Tuileries, une orangerie, qu'il transforma bientôt en magnanerie ⁵. Mais Louis XIV eût une passion pour l'oranger, et les grands seigneurs s'empressèrent de la partager. M^{me} de Sévigné, décrivant les jardins de Clagny, que Lenôtre venait de dessiner, écrit : « Il y a un petit bois d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins... ⁷ ».

C'est vers cette époque qu'apparurent les mandarines, dites alors oranges de la Chine. Elles étaient encore assez rares en 1668, aussi Cléante, voulant mettre hors de lui son père Harpagon, lui annonce qu'il a préparé pour Frosine une collation et « quelques bassins d'oranges de la Chine ⁸ ». Toutefois, les oranges se servaient alors, le plus souvent, au milieu du repas, avec le rôti ⁹. On en connaissait au moins vingt variétés ¹⁰, et le commerce, comme celui de presque tous les produits exotiques, en était fait surtout par les épiciers ¹¹. J.-P. Marana

écrivait vers 1700 : « Les oranges et les citrons tiennent le premier rang entre les choses qui se vendent cher, parce qu'ils sont plus estimés que les autres fruits ¹... ». A ce moment, les oranges de Malte commençaient à détrôner celles de Portugal ²; mais les petits marchands établis sur le Pont-Neuf ³ continuèrent longtemps encore à crier dans les rues *Portugal! Portugal!* ⁴ comme on crie aujourd'hui *La Valence! La Valence!*

Outre leur patron saint Léonard, les orangers avaient une confrérie particulière dédiée à saint Christophe ⁵.

Orateurs. Au théâtre, on appelait orateur l'acteur qui, à la fin de chaque représentation, remerciait le public, et lui annonçait le spectacle suivant. « L'orateur a deux principales fonctions, c'est à lui de faire la harangue et de composer l'affiche. Le discours qu'il vient faire, à l'issue de la comédie, a pour but de captiver la bienveillance de l'assemblée. Il lui rend grâce de son attention favorable, il lui annonce la pièce qui doit suivre celle qu'on vient de représenter, et l'invite à venir la voir par quelques éloges qu'il lui donne; ce sont là les trois parties sur lesquelles roule son compliment. Le plus souvent, il le fait court et ne le médite point; quelquefois aussi il l'étudie quand le Roy ou Monsieur ou quelque prince du sang se trouve présent ⁶ ».

Parmi les acteurs qui ont rempli cette fonction avec le plus de succès, on cite Bellerose, Floridor, Mondory, etc.

L'orateur représentait donc à la fois l'affiche actuelle et les réclames des journaux.

C'est seulement à dater de 1625 que le nom de l'auteur figura sur l'affiche. Depuis la *Sylvie* de Mairêt, écrit Sorel, « les poètes ne firent plus de difficulté de laisser mettre leur nom aux affiches des comédiens, car auparavant on n'y en avoit jamais vu aucun; on y mettoit seulement le nom des pièces, et les comédiens annonçoient seulement que leur auteur leur donne une comédie nouvelle de tel nom ⁷ ». L'usage de placer sur l'affiche le nom des acteurs ne date que de 1789.

Sous Louis XIV, les affiches étaient rouges pour l'hôtel de Bourgogne, vertes pour le théâtre Guénégaud, jaunes pour l'Opéra ⁸.

Voy. **Théâtre.**

Orbateurs et Orbatteurs. Voy. **Batteurs d'or.**

¹ Voy. B. Palissy, *Discours de la nature des eaux et fontaines*, édit. de 1580, p. 138.

² *Mémoire sur les usages de l'élixir d'or du général de la Mothe.*

³ *Ménager de Paris*, t. II, p. 110.

⁴ Rabelais, *Gargantua*, liv. I, chap. VIII.

⁵ A. Truquet, *Les 107 cris*.

⁶ Voy. ci-dessous l'art. Soie (Commerce de la).

⁷ Lettre du 7 août 1675, t. IV, p. 21.

⁸ *L'avare*, acte III, sc. VII.

⁹ A. de Courtin, *Traité de la civilité*, p. 108.

¹⁰ Morin, *Instruction facile pour connoître toutes sortes d'orangers*, 1674, in-18, p. 6.

¹¹ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 302.

¹ *Lettre d'un Sicilien*, p. 28 et 29.

² *Mercur de France*, n° d'avril 1776, p. 196.

³ Nougaret, *Anecdotes du règne de Louis XVI*, t. I, p. 317.

⁴ S. Mercier, *Tableau de Paris*.

⁵ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 99.

⁶ S. Chappuzeau, *Le théâtre françois* (1674), p. 226 et 276.

⁷ Charles Sorel, *Bibliothèque française*, p. 183.

⁸ E. Despois, *Le Théâtre français sous Louis XIV*, p. 141.

Ordonnance de janvier 1350 (n. s. 1351). Cette ordonnance, souvent mentionnée sous le titre de *Grande ordonnance de 1350*, ne renferme, en effet, pas moins de 252 articles. Elle tendait à bouleverser l'organisation des corps de métiers, pour en établir une autre, plus libérale sur bien des points, mais où dominent encore les erreurs économiques de l'époque. Disons-le tout de suite, l'ordonnance de 1350 était inexécutable et ne fut point exécutée.

Le roi, d'ailleurs, n'avait peut-être songé qu'à parer à des nécessités momentanées. La terrible peste de 1348¹ venait de décimer la population parisienne, la population pauvre, les artisans surtout; de là un renchérissement considérable de toutes choses, car les ouvriers, devenus rares, pouvaient faire la loi et taxaient leurs services à des prix exagérés. Pour remédier à cette situation, l'ordonnance, très sagement, rend presque tous les métiers libres², favorise par conséquent autant que possible l'établissement de nouveaux commerçants; elle autorise, en outre, les maîtres à régler comme ils l'entendent les conditions de l'apprentissage, et à prendre autant d'apprentis qu'ils pourront en former³. Les forains, mal accueillis jusqu'alors, sont invités à apporter leurs produits aux halles et toute protection leur est promise⁴.

Cela est très bien. Mais l'ordonnance prétend ensuite fixer le prix de vente de chaque marchandise, le bénéfice permis au marchand, le salaire dû aux différents serviteurs. D'une manière générale, nul ne doit « prendre pour marchandise, ni pour sa journée ou salaire que le tiers plus de ce qu'il prenoit avant la mortalité⁵ ». Le bénéfice sur chaque objet vendu ne doit pas dépasser deux sols pour livre⁶. Une paire de bons souliers d'homme ne pourra être vendue plus de 2 sols 4 deniers⁷. Nul tonnelier ne devra demander « pour relier un tonnel », plus de 18 deniers⁸. Les « femmes qui travaillent aux vignes » ne réclameront pas plus de 8 deniers par jour en hiver et 12 deniers en été⁹. Les faucheurs ne pourront exiger plus de 4 sols par arpent¹⁰. Les charrons ne pourront vendre une roue plus de 16 sols¹¹. Les gages des chambrrières¹² sont fixés à 30 sols par an, et ceux des nourrices à 50 sols¹³, etc., etc. Et non seulement il était interdit d'exiger plus que le tarif fixé par la loi, mais nul ne devait donner, offrir ni recevoir davantage. Qui enfreignait cette

défense était puni et comment ! Lisez l'article 166. « Et qui plus leur donnera que dit est par journée, et aussi qui plus prendra, ne en ce commettra aucune fraude souz ombre de courtoisies ou autrement, le preneur et le donneur l'amendera chacun de soixante sols parisis, dont l'accusateur aura la quinte partie. Et si les aucuns n'ont de quoy payer l'amende pécuniaire, ils seront en prison au pain et à l'eau par quatre jours; et la seconde fois payeront lesdits soixante sols, s'ils ont de quoy, ou seront mis au pillory et marquez de la fleur de lys ou de graigneur punition, si le cas y eschet ».

Ai-je besoin d'ajouter que la loi de l'offre et de la demande, pour n'être pas encore formulée, n'en existait pas moins, et qu'elle eût bientôt fait justice de l'ordonnance de 1350.

Cette ordonnance a été publiée dans les *Ordonnances royales*, t. II, p. 350; dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. IV, p. 547; dans R. de Lespinasse, *Métiers et corporations*, t. I, p. 2.

Les métiers suivants y sont mentionnés¹:

Armures (Marchands Cordonniers. d') ² .	Courratiers de chevaux.
Batteurs en grange.	Courratiers de draps.
Batteurs de plastre.	Courratiers d'épicerie.
Baudroyers.	Courratiers de foin.
Bergers.	Courratiers de mercerie.
Boscherons ³ .	Courratiers de pelleterie.
Bouchers.	Courratiers de vin.
Boueurs ⁴ .	Courroyeurs.
Boulangers.	Cousturiers ⁷ .
Bourreliers.	Deschargeurs de vin.
Boursiers.	Doubleurs (Faiseurs de).
Brasseurs.	Drappiers ⁸ .
Buschers ⁵ .	Draps d'or (Marchands de).
Chambrières ⁶ .	Espiciers.
Chandeliers.	Faucheurs.
Charbon (Vendeurs de).	Fer (Vendeurs de).
Charpentiers de huches.	Ferrons.
Charpentiers de tonneaux.	Fèvres.
Charretiers.	Filerons.
Charrons.	Foin (Marchands de).
Chaussetiers.	Foulons.
Compteurs de poissons.	Fourneurs de robbes,
Coquatiars.	Fourniers.
Cordiers.	Fripriers.

¹ Voy. tous ces noms.

² Sont-ce des armuriers ou des marchands d'une étoffe dite *armure*? L'article commence ainsi: « Tous marchands de soye, d'armures, toilles, suifs et gresse ». Article 235.

³ « Toutes manières de boscherons et ouvriers es bois, saussayes et aunois quelconques ». Article 177.

⁴ « Qui portent beuë, ou mènent terreaux, gravoirs ou autres choses... » Article 250.

⁵ « Vendeurs de busches... » Article 216.

⁶ « Chambrières qui servent en houbillant les vaches... Chambrières qui servent aux bourgeois de Paris... » Articles 184 et 185.

⁷ L'ordonnance mentionne séparément les « cousturiers de robbes » ou de vêtements, et les « cousturiers de robbes-linges » ou de chemises. Articles 194 et 195.

⁸ Marchands de draps. Les fabricants sont nommés « tisserans de drap ».

¹ La peste noire ou peste à bubons (*pestis inguinalis*)

qui semblait destinée à anéantir l'espèce humaine, et qui pendant dix-huit mois sema dans Paris la terreur. Voy. J. Michon, *Document sur la grande peste de 1348*, dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. II, p. 201.

² Article 228.

³ Article 229.

⁴ Article 163.

⁵ Articles 230 et 231.

⁶ Article 153.

⁷ Article 157.

⁸ Article 170.

⁹ Article 172.

¹⁰ Article 174.

¹¹ Article 188.

¹² Des chambrrières.

¹³ Article 185.

Gantiers.	Porteurs de vivres.
Gardeurs de bestes ¹ .	Porteurs de charbon.
Gresses (Marchands de).	Porteurs de sel.
Hanaps (Vendeurs de).	Potiers d'étain.
Hosteliers.	Poulailliers.
Huilliers.	Recommanderesses.
Imagers.	Recouvreurs de maisons.
Laboureurs.	Saleurs de pourceaux.
Laines (Marchands de).	Savetiers.
Lanterniers.	Savetonniers.
Lavandières.	Sel (Marchands de).
Lieurs de foin.	Selliers.
Lingiers.	Souffletiers.
Maçons.	Soye (Marchands de).
Manouvriers.	Soyeurs de grains.
Mareschaux ² .	Suifs (Marchands de).
Mercurie (Marchands de).	Tailleurs de robes.
Mesureurs de charbon.	Tanneurs.
Mesureurs de grains.	Tapissiers.
Mouleurs de bois.	Taverniers.
Moustardiers.	Taxetiers.
Muniers ³ .	Teinturiers.
Nourrices.	Tisserans de draps.
Orfèvres.	Toiles (Faiseurs de).
Parchemin (Marchands de).	Toiles (Marchands de).
Parchemin (Ratureurs de).	Tombiers.
Pâtissiers.	Tondeurs de draps.
Pelletiers.	Tueurs de pourceaux.
Pigneresses ⁴ .	Tuiliers.
Plastriers.	Vachers.
Poissonniers d'eau douce.	Vendeurs de poissons.
Poissonniers de mer.	Vendeurs de vins.
Porchers.	Vignerons.
Porteurs d'eau.	Vignes (Femmes qui travaillent aux).
Porteurs de grains.	Vins (Marchands de).
Porteurs de bois.	Voirriers ⁵ .
	Voituriers d'eau.
	Vuidangeurs ⁶ .

Voy. Ordonnance de février 1415.

Ordonnance de février 1415. Le principal objet de cette ordonnance fut de régler les fonctions, les droits et les devoirs des officiers-jurés qui dépendaient de la municipalité. « Nous avons voulu, dit le roi, obvier aux fraudes, cautelles, déceptions et abus qu'on pouvoit faire et commettre es biens, denrées et marchandises, tant par les marchands, voituriers et autres conduisans et menans icelles, comme par les gens et officiers ordonnez et establis pour icelles vendre ou faire vendre, visiter, mesurer, compter et distribuer ».

Vendeurs, mesureurs, porteurs, etc. étaient

nommés par le prévôt des marchands. Il devait choisir pour remplir ces fonctions « homme qui, par information duement faite, sera trouvé estre de bonne vie, renommée et honneste conversation, sans aucun blâme ou reproche, habile, suffisant et idoine pour l'office exercer ». Aussitôt nommé, le nouvel officier prêtait serment entre les mains du prévôt, jurait « que justement et loyaument il exercera ledit office en sa personne, et gardera le droict du vendeur et de l'acheteur; qu'il ne prendra ni demandera plus grand salaire que celui qui est ordonné...; que s'il sçait chose qui soit faite au préjudice des franchises et libertez de la Ville ou des ordonnances d'icelle, il le fera incontinent sçavoir aux prévôt et eschevins... ».

Ces fonctionnaires versaient une caution, puis ils étaient mis en possession de leur office par un des sergents de la prévôté. Ils servaient d'intermédiaires entre vendeurs et acheteurs, au profit surtout de ces derniers, car, à tort ou à raison, l'État paraissait convaincu que tout marchand cherchait infailliblement à tromper son client.

L'ordonnance de février 1415, qui n'est au fond qu'une revision de l'ordonnance de 1350, fut révisée à son tour en décembre 1672.

L'édition la plus recherchée de l'ordonnance de 1415 est celle qui fut publiée en 1500. Le texte est imprimé en lettres gothiques et accompagné de gravures sur bois, où les officiers de la Ville et les marchands sont représentés dans l'exercice de leur profession.

Voici la liste des métiers mentionnés dans l'ordonnance de 1415. Tous les noms cités ici ont un article dans ce dictionnaire.

Bateliers.	Mesureurs de bois.
Blé (Marchands de).	Mesureurs de charbon.
Bois (Marchands de).	Mesureurs de chaux.
Boulangers.	Mesureurs de fruits.
Briseurs de sel.	Mesureurs de grains.
Chableurs.	Mesureurs de guède.
Charbon (Marchands de).	Mesureurs de sel.
Compteurs de bûches.	Moellon (Marchands de).
Courtiers de chevaux.	Mouleurs. V. Mesureurs
Courtiers de graisses.	Plâtre (Marchands de).
Courtiers de sel.	Poissonniers d'eau douce
Courtiers de vins.	Pontoniers.
Crieurs de vins et de corps.	Porteurs de charbon.
Débâcleurs.	Porteurs de grains.
Déchargeurs de vins.	Porteurs de sel.
Échalas (Marchands d').	Quarreaux de grès (Marchands de).
Farine (Marchands de).	Sel (Marchands de).
Foin (Marchands de).	Sergents de la marchandise.
Grains (Marchands de).	Sergents du parlois aux bourgeois.
Jaugeurs de vin.	Vendeurs de vins.
Maîtres des pertuis.	Vins (Marchands de).
Maîtres des ponts.	Voituriers.
Merrien (Marchands de).	
Mesureurs d'aux et d'oignons.	

Ordonnance de janvier 1467. Voy. Bannières (Ordonnance des).

¹ Gardeurs de « chevaux, brebis et autres bestes ». Article 176.

² « Mareschaux, qui font houës, pieques, scies, clefs, ferrures et autres œuvres de fer », et « mareschaux qui ferrent les chevaux ». Articles 191 et 192.

³ Meuniers.

⁴ De laine, de soie, etc.

⁵ Verriers.

⁶ « Vuidangeurs, ouvriers es chambres basses que l'on dit courtoises, appelez maîtres fifi ». Article 234.

Ordonnance de décembre 1672.

Ordonnance concernant la juridiction des prévôt des marchands et eschevins de la ville de Paris. C'est une revision de la grande ordonnance de février 1415. Aux articles mentionnés dans celle-ci, elle ajoute toutefois les suivants :

Aides des maîtres des ponts.	Étalonneurs des mesures de bois.
Aides des mouleurs de bois.	Gagne-deniers. Gardes de nuit.
Archers de la Ville.	Greffiers de la Ville.
Boueurs.	Maîtres des coches d'eau.
Chargeurs de bois.	Mesureurs de fruits.
Chargeurs de fardeaux.	Passeurs d'eau.
Charretiers.	Plancheurs.
Colonel des archers.	Plumets.
Compagnons de rivière.	Porteurs de chaux.
Compteurs de salines.	Prévôts des marchands.
Contrôleurs de bois.	Procureurs du roi et de la Ville.
Courtiers de lard.	Receveurs de la ville.
Courtiers de vin.	Taverniers.
Échevins.	Toiseurs de plâtre.

Ordonnances. Voy. **Bannières.** — **Edits,** etc., etc.

Ordres français et étrangers. Les croix étaient faites par les orfèvres, les rubans par les rubaniers.

Au dix-huitième siècle, on citait parmi les orfèvres qui avaient adopté cette spécialité le sieur Coudray, joaillier de l'ordre de Saint-Lazare, demeurant place du Pont-Neuf ; et le sieur Vallayer, breveté pour la fabrication des croix de l'ordre de Saint-Louis et du Mérite militaire ; il demeurait rue du Roule.

Le sieur Louis Labbée, rubanier, rue du Faubourg Saint-Denis, tenait des « cordons d'ordres, des rubans de Saint-Louis et de Malte¹. »

En 1807, le « bijoutier de la Légion d'honneur » était établi quai Conti. Son enseigne, écrit Prudhomme, avait vingt-cinq pieds de long².

Ordures ménagères (ENLÈVEMENT DES).

Une ordonnance de février 1348 ordonna aux Parisiens de balayer devant leurs maisons et de faire transporter les boues et ordures dans des endroits désignés³. Il n'en fut tenu aucun compte. Cependant l'on voit, quelques années après, les habitants de certains quartiers louer en commun un tombereau pour conduire aux voiries les immondices accumulées autour de leurs demeures. Ils se bornèrent ensuite à les déposer pendant la nuit sur la place publique la plus proche. L'ordonnance de 1374 nous apprend que la place Maubert, où se tenait un marché, était ainsi devenue inaccessible, et que les denrées qu'on y exposait se trouvaient « tout empuanties ». Le roi se chargea de faire nettoyer la place, et imposa une taxe légère aux habitants et aux marchands.

Il ne fallut pas moins, qu'en mars 1388, une nouvelle ordonnance¹ enjoignit à « toutes manières de gens, mesmement aux gens d'Eglise et autres personnes privilégiées » possédant maison à Paris, d'avoir à tenir la rue « nette, en faire oster les boës², gravoiz, fiens et ordures ».

Cette ordonnance, renouvelée en novembre 1392, en juillet 1393 et en octobre 1395³, resta à peu près sans effet. Toutefois, les habitants s'étant plaints que les possesseurs de tombereaux exigeaient de trop fortes sommes pour l'enlèvement des ordures, le prévôt de Paris fixa un prix proportionnel à la distance qui séparait chaque rue du lieu de décharge.

Le 5 avril 1399⁴, le roi, rendant de nouveau un solennel hommage au principe de l'égalité... devant la peste, ordonna que personne ne serait dispensé de contribuer à l'entretien du pavé et au nettoyage des rues, personne, pas même les princes du sang et les gens d'Eglise. Les Parisiens se décidèrent alors à balayer la chaussée devant leurs maisons, mais on ne put obtenir d'eux qu'ils fissent transporter les immondices au loin. Ils continuèrent à les accumuler sur les places publiques, qui devenaient ainsi inaccessibles, ou les jetaient dans le fleuve s'ils habitaient sur ses bords. L'état de la Seine devint tel qu'une ordonnance royale de janvier 1404⁵ menaça les riverains de faire curer le fleuve à leurs frais.

Les voiries assignées pour le transport des immondices et des gravois étaient situées hors des murs, et l'accumulation des débris qu'elles reçurent constituèrent, avec le temps, des éminences que nous retrouvons dans le Paris actuel. Tant que subsista l'enceinte de Philippe-Auguste, les voiries restèrent établies sur les emplacements qu'occupent aujourd'hui la rue Baillif, le milieu de la rue Montmartre, la rue Taranne et le labyrinthe du Jardin des plantes. Sous le règne de Charles VI, elles furent reculées ainsi que l'enceinte, au moins pour la rive droite, et transportées à la butte Saint-Roch et sur les points encore surélevés de nos boulevards Beaumarchais, des Filles-du-Calvaire, Saint-Martin, Saint-Denis et Bonne-Nouvelle.

La peste ayant de nouveau décimé Paris en 1500, en 1510 et en 1522, le lieutenant de police tenta une innovation. Une ordonnance voulut que le nettoyage des rues fût assuré par les habitants. La contribution à lever sur eux devait être fixée tous les ans. Chaque commissaire de police rassemblerait dans son quartier les bourgeois notables, et ceux-ci éliraient un certain nombre de délégués qui, « suivant l'étendue des lieux occupés et la quantité d'immondices en provenant », répartiraient la taxe par maison et surveilleraient sa perception⁶. Ce nouvel impôt

¹ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. IV, p. 663.

² Les boues.

³ Delamarre, t. IV, p. 204 et suiv.

⁴ Delamarre, t. IV, p. 172.

⁵ Ordonn. royales, t. IX, p. 43.

⁶ Règlement du 17 novembre 1522, dans Delamarre, t. IV, p. 207.

¹ *Almanach Dauphin*, passim.

² *Miroir de Paris*, t. V, p. 139.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, 202.

fut fort mal accueilli par les Parisiens, qui ne tardèrent pas à s'y soustraire.

Le roi revint à la charge en novembre 1563¹. A six heures du matin et à trois heures du soir, les rues devaient être parcourues par deux tombereaux bien fermés « auxquels il y aura une clochette pour avertir les habitants » ; ceux-ci étaient tenus d'avoir « nettoyé d'avance devant leur maison, et amassé contre la muraille du logis les boues, ordures et autres immondices, ou les avoir mis dans un panier ou autre chose ». Il était enjoint aux commissaires de police d'« aller une fois par jour par toutes les rues, ruelles et autres endroits de leur quartier, voir et visiter si l'ordonnance sera gardée ». Elle ne le fut pas du tout, et les arrêts relatifs au pavage rencontraient la même résistance.

Dans une ordonnance rendue en 1567, l'on voit poindre l'idée de confier le nettoiemment de Paris à des entrepreneurs avec lesquels l'État passerait un marché et un bail. En effet, les bourgeois chargés du recouvrement de la taxe ne pouvaient l'obtenir du clergé, des princes, des magistrats même, et cette résistance rencontrait plus bas des imitateurs. C'est en 1608 seulement que l'on tenta de réaliser le projet conçu sous Charles IX. Une ordonnance du mois de septembre² déchargea les bourgeois du soin de percevoir la taxe accoutumée, et transmit ce droit à deux entrepreneurs, « Rémond Vedel, dit Lafleur, capitaine général du charroy de l'artillerie, et Pierre de Sorbet, » son associé, qui s'engagèrent à assurer la propreté de Paris. C'était promettre beaucoup. L'ordonnance renouvelait les injonctions déjà si souvent formulées. Elle insistait sur la défense « de jeter ou faire vider par les fenestres des maisons, tant de jour que de nuit, urines, excréments, ni autres eaux quelconques ».

Mais Lafleur abusa bientôt de son privilège : « Le capitaine la Fleur, qui avoit inventé le netoyement des bouës de la ville, s'avisa d'augmenter la taxe qui avoit esté faite dès le commencement, et qui estoit très petite³ pour chaque maison, et de la faire lever de force. Ce qui ayant causé une émeute dans Paris ; et le Roy, en estant averti, chargea le lieutenant civil d'examiner cette affaire et de prendre l'argent de la recepte, ce qu'il a fait, et a rendu à chaque bourgeois ce que ledit la Fleur avoit exigé au delà des vieux rôles⁴ ». Le roi eut peut-être tort, car voici ce qu'écrivait Malherbe à son ami Peiresc le 3 octobre 1608 : « Il y a à cette heure un grand ordre à Paris pour les boues, pource que les maisons sont taxées à deux fois plus qu'elles n'étoient. Mais j'ai peur que cette grande furie ne durera pas, qu'insensiblement nous retournerons au premier désordre, et qu'il y fera crotté comme devant⁵ ».

Malherbe ne se trompait guère. Le sieur Duthiel fut substitué aux premiers entrepreneurs, et ne réussit pas mieux qu'eux. Enfin, le 31 décembre 1609, un arrêt du Conseil décida que les droits d'entrée sur chaque muid de vin seraient augmentés de quinze sous, et qu'en retour, le roi prendrait à sa charge le nettoiemment de la voie publique. Une première compagnie soumissionna l'entreprise pour six années, moyennant soixante-dix mille livres par an, et alla jusqu'à la fin de son bail. Deux autres compagnies, représentées par les sieurs Le Duchat et Charpentier, furent moins heureuses. Un arrêt du 30 mars 1621 concéda alors, pour dix ans, le monopole du nettoiemment des rues au célèbre Salomon de Caux, ingénieur du roi. Moyennant soixante livres tournois et vingt mille livres « de récompense », il s'engagea en outre à prendre dans la Seine quarante pouces d'eau et à les conduire dans plusieurs fontaines publiques dont l'emplacement fut désigné¹.

En 1632, la régie du pavage et du nettoiemment des rues fut accordée pour dix années, au prix de cent mille livres par an, aux sieurs Étienne Picard, Zacharie Formé, Martin Hacquenier et autres². Mais les nouveaux entrepreneurs se plaignaient de ne pas être payés, de ne pas avoir la libre disposition des lieux de décharges, etc. ; et, en 1637, ils obtinrent l'annulation de leur engagement. On rétablit aussitôt l'ancienne organisation, fondée sur le concours direct de la bourgeoisie et sur les cotisations personnelles ; seulement, les contraintes, au lieu d'être décernées par le receveur de la taxe, le furent directement par le Conseil du roi, et une ordonnance spéciale³ y déclara assujettis tous les habitants, « de quelle qualité et condition qu'ils soient, ecclésiastiques, nobles ou roturiers, princes, seigneurs, officiers, domestiques et commensaux de la maison du Roy, des Reynes et des Princes du sang, même ceux qui demeurent dans les galeries du Louvre et des Tuilleries ».

En 1702, la taxe des boues et lanternes était fixée à 300.000 livres, et en 1780, un prix de 600 livres fut proposé pour l'auteur du meilleur mémoire relatif à l'assainissement des rues. Mercier écrivait alors : « Un large ruisseau coupe quelquefois une rue en deux, et de manière à interrompre la communication entre les deux côtés des maisons. A la moindre averse, il faut dresser des ponts tremblans... Des tas de boue, un pavé glissant, des essieux gras, que d'écueils à éviter ! » Ailleurs, il nous montre le *boueur* à sa besogne : « Le tombereau voiture une boue liquide et noirâtre, dont les ondulations font peur à la vue ; elle s'échappe, et le tombereau entr'ouvert distribue en détail ce qu'il a reçu en gros. La pelle, le balai, l'homme, la voiture, les chevaux, tout est de la même couleur, et l'on diroit qu'ils aspirent à imprimer la même teinte sur tous ceux qui passent. Le danger est surtout

¹ Delamarre, t. IV, p. 212.

² Dans Isambert, t. XV, p. 343.

³ La taxe était d'un écu par an, Lafleur en réclamait deux.

⁴ Lestoile, *Journal de Henri IV*, août 1609.

⁵ Édit. Lalanne, t. III, p. 79.

¹ Voy. Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, 2^e série, t. II, p. 439.

² Félibien, *preuves*, t. IV, p. 119.

³ Du 22 septembre 1638.

du côté où le boueur n'est pas ; vous longez avec confiance une roue immobile, une pelletée d'ordures vous descend sur la tête ¹ ». Tous les écrivains nous représentent cette boue comme noire, puante, et brûlant les étoffes sur lesquelles on la laisse séjourner. On citait toujours le vieux proverbe : « Il tient comme boue de Paris ». *

Orfèvres. Ils ont, dans le *Livre des métiers*, des statuts assez curieux ². L'apprentissage était de dix années ; mais quand l'enfant devenait capable de mettre de côté cent sous par an, on le dispensait d'achever son temps ; il passait ouvrier. Les orfèvres ne pouvaient travailler à la lumière, sauf pour la famille royale ou l'évêque de Paris : « se ce n'est à l'œuvre lou Roy, la Roïne, leurs enfans, leurs frères et l'évesque de Paris ». Une boutique restait ouverte chaque dimanche, et avec le bénéfice réalisé durant cette journée, la communauté offrait, à Pâques, un dîner aux malades de l'hôtel-Dieu. Les registres de la corporation n'oublient pas de mentionner le nombre des malheureux ainsi traités par elle et dont le nombre s'éleva parfois à plus de deux mille.

En 1537,	il fut de	1.150.
— 1552,	—	1.897.
— 1555,	—	2.000.
— 1557,	—	2.070.
— 1559,	—	1.140.
— 1563,	—	1.220.
— 1568,	—	1.800.
— 1574,	—	1.750.
— 1586,	—	1.500.
— 1596,	—	1.200.

Il est probable que la pieuse coutume cessa d'être observée vers cette époque.

La *Taille de 1292* cite 116 orfèvres, celle de 1300 en mentionne 253.

Au treizième siècle, presque tous les orfèvres étaient établis sur le Pont-au-Change, et au quinzième ils occupaient presque toutes les maisons construites sur le Petit-Pont. Le martelage continuel de leurs forges ébranla ses pilotis vermoulus, et il s'écroula plus d'une fois. Les orfèvres y revenaient toujours. Pourtant, vers 1600, quand furent créés le terre-plein du Pont-Neuf et un quai le long du Palais, c'est là qu'ils se transportèrent. Les hautes habitations qui, de ce côté, bordent la Seine, furent en grande partie construites à leurs frais, et le quai prit leur nom, qu'il porte encore.

La rue des Orfèvres, située près du Pont-Neuf, doit le sien à un édifice que les orfèvres acquirent en 1399 et qui constitua un hospice où étaient recueillis les pauvres, les infirmes et les veuves appartenant à la corporation ³.

La vaisselle d'or et d'argent était presque tout entière entre les mains de la noblesse, qui, ne pouvant ni faire le commerce ni prêter à

intérêts, se créait ainsi une fortune mobilière facile à réaliser au besoin, facile aussi à dissimuler ou à transporter. Comme nous achetons aujourd'hui des actions de chemins de fer, on commandait à l'orfèvre des plats d'or que l'on étalait sur les dressoirs : la vanité satisfaite tenait lieu de dividende. On ne saurait expliquer autrement la quantité de vaisselle précieuse qui figure dans les inventaires rédigés au moyen âge. Celle de Charles V représentait à elle seule un capital énorme. Pour ne parler que des plats et des écuelles, je vois qu'il possédait :

7 douzaines	de plats d'or.
6	— d'écuelles d'or.
33	— de plats d'argent.
70	— d'écuelles d'argent.

D'après des calculs approximatifs, l'or et l'argent avaient, au quatorzième siècle, une valeur vingt-sept fois supérieure à celle qu'on leur attribue de nos jours. Si l'on voulait avoir l'équivalent actuel des chiffres que je viens de citer, il faudrait donc les multiplier par vingt-sept ; d'où l'on peut conclure qu'aucun souverain ne serait aujourd'hui assez riche ni assez fou pour réunir une vaisselle plate égalant comme prix celle de Charles V, savoir :

2.268	plats d'or.
1.944	assiettes d'or.
19.682	plats d'argent.
22.680	assiettes d'argent.

On ne se rendait pas alors un compte exact des inconvénients que présentait cette immobilisation des métaux précieux. Mais les ustensiles d'or et d'argent servant ainsi de réserve métallique, c'est à eux que les souverains avaient recours lorsque l'argent monnayé venait à manquer. On ne peut songer sans tristesse aux trésors artistiques qui ont été anéantis de cette manière. En 1554, Henri II, « manquant d'espèces pour ses affaires de la guerre », enjoint aux Parisiens de lui livrer toute leur vaisselle : on lui en apporte pour trois cent mille livres, en échange desquelles il constitue des rentes aux déposants ⁴. Un édit réduit en même temps à trois cents le nombre des orfèvres et décide que seuls les fils de maître pourront aspirer à la maîtrise.

Presque à la même date, Bodin se plaignait que les progrès du luxe et l'abondance de la vaisselle d'argent eussent fait hausser le prix de toutes les denrées ⁵. Mais Bodin ne fut pas plus écouté que ne furent obéies les ordonnances somptuaires rendues par Louis XIII et Louis XIV ⁶. Le grand roi les reitère, toujours inutilement, en 1672 et en 1687 ; puis, l'argent monnayé se faisant de plus en plus rare, une déclaration du 16 décembre 1689 interdit aux orfèvres « de

¹ Félibien, *Histoire de Paris*, preuves, t. V, p. 287.

² *Discours sur les causes de l'extrême cherté qui est aujourd'hui en France*, dans Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. VI, p. 441.

³ Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 395 et s.

¹ *Tableau de Paris*, t. I, p. 120, et t. V, p. 327.

² Titre XI.

³ Le Roy, *Statuts des orfèvres*, p. 33, et Jaillot quartier Sainte-Opportune, p. 46.

fabriquer et d'exposer en vente aucuns ouvrages d'or excédant le poids d'une once ». Il est, en outre, prescrit aux églises¹ et « à toutes personnes qui auront chez eux des ouvrages d'argent défendus, de les porter aux hostels des monnoyes, pour estre convertis en espèces, et estre payés à raison de 29 livres 10 sols par marc de vaisselle plate, et de 29 livres pour la vaisselle montée² ».

Si tout le monde se fût prêté à cette combinaison, le numéraire eût abondé. En février 1679, l'évêque de Strasbourg, offrant un repas au Dauphin, on admira dans la salle à manger trois buffets couverts d'argenterie, et dont un seul portait quinze douzaines d'assiettes de vermeil³. Mais la noblesse montra peu d'empressement à obéir, et comme « les Monnoyes se trouvoient quasi sans aliment », le roi sentit bien qu'il lui fallait donner l'exemple. Il s'y résigna dans une certaine mesure, à la grande admiration des contemporains. Le 11 décembre 1689, madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Sa Majesté, Monseigneur et Monsieur ont envoyé tous leurs meubles d'argent à la Monnaie, cela fait beaucoup de millions, et redonnera de l'espèce qui manquoit ». Le 18, elle écrit encore : « Que dites-vous de l'exemple que le roi donne de faire fondre toutes ces belles argenteries ? Notre duchesse du Lude est au désespoir ; elle a envoyé les siennes, et madame de Chaulnes sa table et ses guéridons, et madame de Lavardin sa vaisselle d'argent qui vient de Rome⁴ ».

Il convient de ne pas prendre trop au sérieux ces bavardages, puisque moins de vingt ans après, le sacrifice put être renouvelé, et cette fois pour tout de bon. Le nombre des grands seigneurs qui s'étaient soumis à l'ordonnance étoit très restreint ; quant au roi, il s'était borné à aliéner des meubles et des objets provenant de ses appartements : tables, guéridons, fauteuils, balustrades d'alcôve, coffres, garnitures de cheminée, girandoles, nefs, caisses d'orangers, brancards, crachoirs, etc. Tout compte fait, on obtint ainsi trois millions, au lieu de six sur lesquels on comptait⁵. Et moins de neuf ans après, le service du maréchal de Boufflers au camp de Compiègne se composait de quatre-vingt-six douzaines d'assiettes, tant en vermeil qu'en argent⁶.

Au mois de juin 1709, un nouvel appel était fait à la noblesse. Le nom des personnes qui envoyèrent leur vaisselle à la Monnaie, fut mis chaque jour sous les yeux du roi, et la liste en fut publiée dans le *Mercurie galant*⁷. Tout bon courtisan dut donc obéir, en dissimulant d'ailleurs avec soin ce qu'il possédait de plus précieux⁸. On avait compté sur le zèle de la riche bourgeoisie, on s'était figuré que « personne n'oseroit plus manger dans de la vaisselle d'argent quand

les principaux seigneurs du royaume n'y mangeroient plus¹ ». Il fallut renoncer à cet espoir.

En réalité, l'aliénation de la vaisselle d'or produisit 400.000 livres et celle de la vaisselle d'argent 1.400.000 livres ; « c'est toujours quelque chose », écrivait philosophiquement madame de Maintenon au duc de Noailles². La vérité est qu'au grand profit de l'art, l'opération fut mal conduite et donna des résultats ridicules. En effet, dès 1690, on estimait à cinq cents millions la valeur des espèces monnayées et à deux cents millions la valeur de l'argenterie. La moitié de cette somme était représentée par des couverts de table, car déjà chez les bourgeois aisés et dans les hôtelleries bien tenues, on trouvait des cuillères et même des fourchettes d'argent³.

Les orfèvres n'avaient donc point sujet de se plaindre. Une enquête officielle révélait alors qu'il existait dans la seule ville de Paris cent cinquante millions d'argenterie, et le rapporteur ajoute : « Les Parisiens aiment la vaisselle d'argent et en font des amas, au lieu de s'acquérir des rentes, comme font les peuples des provinces⁴ ». Toutefois, après les crises de 1689 et de 1709, ce genre de richesse se vit moins affiché ; même dans les grandes maisons, la faïence et la porcelaine furent peu à peu adoptées pour l'usage ordinaire. En 1709, Louis XIV ayant remplacé son service d'or par de la vaisselle de faïence⁵, Saint-Simon raconte que « tout ce qu'il y eut de considérable se mit en huit jours en faïence⁶ ».

La corporation des orfèvres était restée assez indifférente à tous ces événements. En 1687, l'on comptait à Paris 399 maîtres ou veuves de maîtres ; il est vrai que plusieurs d'entre eux avaient cessé d'exercer. A la fin du dix-huitième siècle, le nombre restait fixé à 300, et, au fur et à mesure des vacances, on recevait les compagnons les plus anciens. L'apprentissage durait alors huit ans et était suivi de deux ans de compagnonnage, avec *chef-d'œuvre*. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois deux apprentis.

Les orfèvres, comme la plupart des industriels voués au travail des métaux, étaient placés sous le patronage de saint Éloi. Ils avaient plusieurs confréries. Celle dite *du Mai*, remontait au milieu du quinzième siècle. Son objet principal était de planter, le 1^{er} mai à minuit, un arbre vert, paré de rubans sur la place du parvis Notre-Dame, devant le grand portail. Cet arbre fut d'abord remplacé par une énorme branche verdoyante, placée à l'intérieur de l'église et entourée de petits tableaux. Puis, en avril 1630, les orfèvres proposèrent d'« offrir à la gracieuse Vierge, tous les ans, le premier jour de mai, un

¹ Voy. C. Rousset, *Histoire de Louvois*, t. IV, p. 378.

² *Gazette de France*, n° du 24 décembre 1689, p. 616.

³ *Mercurie galant*, n° de février 1679, p. 308.

⁴ Tome IX, p. 348 et 359. — Voy. aussi le *Journal de Dangeau*, 3 décembre 1689, t. III, p. 33.

⁵ Dangeau, *Journal*, 12 décembre 1689, t. III, p. 38.

⁶ *Mercurie galant* n° de septembre 1698, p. 175.

⁷ Nos de juillet et d'août 1709, p. 281 et 421.

⁸ Voy. les *Mémoires* de St-Simon, t. VI, p. 411 et s.

¹ *Journal* de Dangeau, 6 juin 1709, t. XII, p. 433.

² Lettre du 22 juin 1709. — « Le total ne monta pas à trois millions, » écrit Duclos. *Mémoires*, édit. Michaud, p. 450.

³ Gourville, *Mémoires*, édit. Michaud, p. 583.

⁴ Voy. A. de Boislille, *Mémoires des intendants*, t. I, p. 653.

⁵ *Lettres de la princesse Palatine*, 8 juin 1709, t. I, p. 114.

⁶ *Mémoires*, t. VI, p. 414 et 415.

tableau peint, de onze pieds de hauteur, pour embellir les grandes colonnes de la nef. » L'inventaire des tableaux offerts ainsi depuis 1630 jusqu'en 1704 a été publié ¹, et parmi les noms des peintres qui les ont signés, je relève ceux de S. Vouet, Ph. de Champagne, Le Brun, Le Sueur, Jouvenet, Coypel, etc. Cette exposition permanente constitua le premier musée de peinture ouvert au public à Paris. Le second fut celui du Luxembourg. A dater de 1750, une grande partie des tableaux appartenant au roi fut exposée au Luxembourg, et le public y était admis gratuitement deux fois par semaine ².

On trouve souvent les maîtres orfèvres dits *orphèvres* et même *orphaïvres*. On appelait *orfèvres-boutonniers* ceux qui avaient adopté la spécialité des boutons d'argent, et *cuilleristes* ou *culleriers* ceux qui fabriquaient surtout les couverts de table.

Le percement des oreilles était presque toujours fait par les orfèvres. Quelques-uns d'entre eux ajoutaient à leurs réclames ces mots : « perce les oreilles avec habileté ³ ».

La corporation avait pour titre officiel : *orfèvres-joyailliers-bijoutiers-metteurs en œuvre-marchands d'or et d'argent* ⁴.

Les maîtres purent y joindre, en 1781, celui de *lapidaires*, ce métier leur ayant été réuni par édit du 17 mars 1781.

Voy. **Bienfaisance (Œuvres de)**.

Orfèvres en cuir et Orfèvres en vieux. Surnoms donnés par dérision aux savetiers.

Orfroisiers. Fabricants d'orfrois. On appelait, d'une manière générale, *orfreis* ou *orfrois* toute espèce de broderie enrichie de perles et de pierres précieuses ; mais ce nom était plus spécialement donné à un galon de fil d'or qui servait à border les chapes, les chasubles des prêtres et aussi les chapeaux des femmes.

La *Taille de 1292* mentionne un seul *orfroisier*.

On trouve un grand nombre de dessins d'orfrois dans le *Dictionnaire du mobilier* de Viollet-le-Duc, t. IV, p. 194 et suiv.

Organeurs et Organistes. Voy. **Orgues (Facteurs d')**.

Orgue de Barbarie (Joueurs d'). Cet instrument passe pour avoir été inventé, au dix-huitième siècle, par un Modenais nommé Barberi. Pour moi, je trouve « les orgues de barbarie que promènent les forains » citées en 1747, dans un mémoire produit en justice contre le roi des ménestriers.

Ces instruments paraissent avoir été, à leur début, l'objet d'un véritable enthousiasme. Voici ce qu'en disait Sébastien Mercier vers

1780 ; je rappelle que les montreurs de lanterne magique, qui parcouraient les rues le soir, étaient presque toujours accompagnés d'un joueur d'orgue : « Qui n'a pas senti un vif plaisir en entendant le soir, du fond de son lit, le son mélodieux de ces orgues nocturnes qui égaient les ténèbres et abrègent les longues soirées de l'hiver. C'est une vraie jouissance pour l'étranger. Émerveillé, bien clos et bien couvert, il entend les plus jolis morceaux de musique, exécutés sous ses fenêtres, comme pour le disposer doucement au sommeil ; il prête l'oreille à ces sons qui s'éloignent, et qui dans le lointain ont encore plus de charme. Il s'endort voluptueusement, en répétant l'air chéri qui a parlé à son âme... Qui a entendu le jeu de ces orgues et qui a pu refuser sa pièce de deux sols à l'orphée qui porte sur son dos cette machine harmonieuse ? » ¹

Elle se tut pendant les sombres jours de la Révolution ; « sous le règne des assignats, écrit Prudhomme, on n'entendait plus de musique ambulante dans les rues » ². Courte léthargie, qui fut suivie d'une glorieuse renaissance. Écoutez l'original J.-B. Gouriet, qui se fit, en 1811, l'historiographe des célébrités de la rue : « Il faudrait être bien maussade, avoir les oreilles bien étrangères à tous les charmes de l'harmonie pour ne pas écouter avec plaisir, tout le jour et souvent à toute heure de la nuit, les accords délicieux que produisent les joueurs d'orgues portatives... Pour ne pas aimer ces concerts, il faut ne pas connaître

Et la mélancolie et la douce tristesse,
Filles rêveuses de l'amour ³ ? »

Voy. **Chanteurs ambulants**.

Orgues (Facteurs d'). Charlemagne et Louis VII possédèrent des orgues, et cet instrument est mentionné dans presque tous les traités de musique depuis le neuvième siècle. Dès le dixième, les églises de Reims et d'Aurillac en possédaient. Elles abondaient à Paris au treizième siècle ; la Sainte-Chapelle avait alors plusieurs organistes. Les orgues de Notre-Dame furent refaites en 1400 par un facteur de Bourges, nommé Frédéric Schaubaulzer ; vingt-cinq ans après, le chapitre ordonnait de vendre l'étain et les débris des anciennes orgues. L'organiste prêtait serment devant le chapitre ; il recevait vingt-six livres par année, mais les petites réparations étaient faites à ses frais ⁴.

Les facteurs d'orgues appartenaient à la corporation des luthiers. Les statuts de 1321 les nomme *organeurs* ⁵, et l'on trouve plus tard *organistes*.

Au dix-septième siècle, on citait surtout parmi eux, les sieurs Créteil, rue Poupée ; Richard, rue du Paon ; Boudet, rue Saint-Martin, et il existait

¹ Forgeais, *Mémoires des corporations*, p. 17.

² Voy. L. Courajod, *Alex. Lenoir, son journal*, etc., t. I, p. XXV.

³ *Almanach Dauphin pour 1777*.

⁴ Voy. tous ces mots.

¹ *Tableau de Paris*, t. V, p. 68.

² *Miroir de Paris en 1807*, t. I, p. 308.

³ Gouriet, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 331.

⁴ Voy. J.-E. Bertrand, *Histoire de l'orgue*, 1858, in-8°.

⁵ Article 1.

une manufacture dans la rue des Ménétriers ¹.

Au siècle suivant, le facteur le plus célèbre fut Henri Clicquot, qui, seul ou en collaboration avec Dallery, établit les orgues de Saint-Gervais, de Notre-Dame, de la Sainte-Chapelle, de Saint-Merri, de Saint-Sulpice, etc.

Les facteurs d'orgues fabriquaient aussi des serinettes, des vieilles et même des flûtes. Ils avaient pour patronne sainte Cécile.

Orlauteurs. Orlogeurs. Orlogiers.
Voy. Horlogers.

Ornemanistes. Ceux, dit Littré, « qui s'occupent spécialement de tout ce qui tient à l'ornement de nos demeures. Ce mot, tout à fait barbare, est un néologisme contemporain. On devrait dire ornementiste ² ».

Le *Dictionnaire* de Laveaux en 1820 s'exprime ainsi : « Ornemaniste, mot inusité que l'on trouve dans quelques dictionnaires, où on lui fait signifier artiste qui fait des ornemens ³ ». L'Académie n'admit ce mot qu'en 1835, et elle le définit en ces termes : « Ornemaniste, artiste, ouvrier qui ne fait que des ornements ⁴ », définition reproduite textuellement dans la dernière édition ⁵ (1878).

Voy. Poupetiers.

Ornements d'église. Ce commerce ne put constituer une spécialité avant la suppression des communautés ouvrières. Jusque-là, les brodeurs-chasubliers, les tapissiers, les peintres, les sculpteurs, les fondeurs, les orfèvres, etc. concouraient à la fourniture des vêtements ecclésiastiques, des ornements d'église, des vases sacrés, etc. Ces différents métiers, comme ceux qui travaillaient pour la noblesse, furent, pendant longtemps gratifiés de privilèges particuliers, l'exemption du service du guet, par exemple ⁶ ; en raison de ce que, disait-on, ils « appartenaient au service de notre Seigneur et de ses saints, et à la honnerrance de sainte Yglise ». On sait qu'une règle commune à la plupart des corporations voulait que tout objet mal fabriqué, défectueux fût saisi par les jurés et brûlé. Mais quand il s'agissait d'ornements destinés aux églises, il était interdit de les « ars, pour les révérences des saints et saintes en remembrances de qui elles sont faites ⁷ ». Un peu plus tard, nous voyons Philippe VI défendre aux orfèvres de confectonner des ouvrages un peu importants d'or ou d'argent, « si ce ne sont vaisseaux à sanctuaire, pour servir Dieu ⁸ ».

Parmi les principaux fournisseurs des églises

à la fin du dix-huitième siècle, l'on citait surtout les suivants :

Veuve Rocher, *brodeuse*, rue Férou.

Fournier, *brodeur*, sur le pont Notre-Dame.

Leclerc, *fondeur*, rue de la Ferronnerie.

Hébert, *fondeur*, rue des Arcis.

Lacombe, *fondeur*, rue des Arcis.

Duchesne, *orfèvre*, quai de Gèvres.

Tonnellier, *orfèvre*, sur le pont Notre-Dame.

Dutry, *orfèvre*, sur le Pont-au-Change.

Rigal, *orfèvre*, quai des Orfèvres.

Moreau, *orfèvre*, quai Pelletier.

Porcher, *orfèvre*, sur le pont Notre-Dame.

Bizard, *ciergier*, rue Plâtrière.

Hérissant, *libraire*, rue Neuve-Notre-Dame.

Lejeune (M^{me}), *lingère*, rue Saint-Denis.

Clicquot, *facteur d'orgues*, rue Neuve-Saint-Laurent.

Ornithomanciens. Gens qui faisaient métier de prédire l'avenir par « l'examen des actes distinctifs et spontanés des oiseaux ». La vue d'un héron était favorable, celle d'une hirondelle annonçait un danger, celle d'une chouette était de mauvais augure, celle d'une mouette ne l'était qu'un jour de mariage. Ce jour-là, le cri du coq prédisait des querelles entre les époux.

Orpailleurs. Nom que l'on donne à ceux qui cherchent l'or dans le sable des rivières.

Au commencement du siècle dernier, il y avait encore en France un assez grand nombre de cours d'eau exploités par les orpailleurs. Le Rhin tenait le premier rang. Le Rhône, la rivière de Cèze et le Gardon dans les Cévennes, l'Ariège dont le nom latin *Aurigera* indique bien la richesse, la Garonne aux environs de Toulouse, etc., etc. roulaient encore assez d'or pour permettre un travail productif.

On en trouvait même dans les rues de Paris. A la pointe du jour, quelques misérables, employés par les affineurs d'or, allaient gratter les pavés avec un crochet de fer, et y recueillaient des parcelles de métal. Mais ils déchaussaient ainsi le pavage, et une ordonnance du 27 novembre 1645 proscrivit cette manœuvre, sous peine du fouet ¹.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, ces modestes industriels sont presque toujours nommés *arpailleurs*, *arpelleurs*, etc.

Orphaivres et Orphèvres. Voy. **Orfèvres.**

Ortholans et Ortolains. Voy. **Marais-chers.**

Orviétan (MARCHANDS D'). L'orviétan se composait de vingt-sept substances, dont les plus utiles paraissent avoir été la thériaque vieillie et « des vipères sèches garnies de leur cœur et de

¹ Rue supprimée en 1838, elle allait de la rue Beaubourg à la rue Saint-Martin.

² *Dictionnaire français.*

³ Tome II, p. 287.

⁴ Tome II, p. 316.

⁵ Tome II, p. 319.

⁶ Voy. G. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 425.

⁷ *Livre des métiers*, Statuts des ymagiers-peintres, titre LXII.

⁸ *Ordonn. royales*, t. II, p. 86.

¹ Réaumur, *Essais de l'histoire des rivières du royaume qui roulent des paillettes d'or*, 1718, passim. — S. Dupain, *Notice historique sur le pavé de Paris*, p. 90.

leur foie ¹. » C'était une véritable panacée ; Molière est là pour l'attester :

SGANARELLE.

Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'OPÉRATEUR.

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?
Mon remède guérit par sa rare excellence
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer en tout un an :

La gale,
La rogne,
La teigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente.
Rougeole.
O grande puissance
De l'orviétan !

SGANARELLE.

Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède ; mais pourtant, voici une pièce de trente sols, que vous prendrez s'il vous plaît ².

La puissance de l'orviétan devint telle que les mots marchand d'orviétan ont fini par devenir synonymes du mot charlatan. Cette drogue avait été surtout mise à la mode par un Italien nommé Cristoforo Contugi, natif d'Orvieto, et qui se fit d'abord appeler Lorvietano, puis Lorviétan ou l'Orviétan. Son vrai nom, dit M. Édouard Fournier ³, a été récemment découvert par M. Ravenel dans les registres de la paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas. Il n'était vraiment pas nécessaire de se donner tant de peine pour le trouver, car l'apothicaire Pierre Pomet écrivait en 1694 dans son *Histoire des drogues* ⁴ : « L'orviétan étoit commun à Rome depuis longtemps, et c'est de là que le faisoient venir les épiciers avant que le sieur Contugi eût obtenu du Roi la permission de le débiter publiquement ».

Osier (OUVRIERS D'). Voy. **Vanniers**.

Osteliers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux hôteliers.

Ostiaires. Voy. **Concierges**.

Ostolains. Voy. **Hôteliers**.

Oublaiers Voy. **Oublieurs**.

Oublayers. Nom que deux chartes, l'une d'août 1406, l'autre de juillet 1566, donnent aux oublieurs.

Oublayeurs. Nom que le *Dictionnaire de Savary* (1723) donne aux oublieurs. Il ajoute : « On dit aujourd'hui *oublieurs* ».

Oubleers. Voy. **Oublieurs**.

Oubliers. Nom que les *Cris de Paris* de 1545 donnent aux oublieurs.

Oublieurs. Faiseurs d'oublies et autres pâtisseries légères. Les oublieurs étaient appelés dans les maisons, où l'on jouait des oublies à peu près comme, de nos jours, on joue des plaisirs ou des macarons. Ils se promenaient le soir, dit Jean de Garlande, avec des corbeilles recouvertes d'une serviette blanche et remplies d'oublies, de gaufres et de rissoles. Les écoliers qui avaient gagné ces corbeilles au jeu de dés, les suspendaient à leurs fenêtres en guise de trophées ¹. Guillaume de la Ville Neuve ne les a pas oubliés dans ses *Crieries de Paris* :

Le soir, orrez sanz plus atendre,
A haute voiz, sanz delaier :
Diex ! qui apele l'oubloier ?
Quant en aucun leu a perdu,
De crier n'est mie esperdu,
Près de l'uis crie où a esté ;
Aïde, Diex de maïsté !
Com de male eur je fui nez !
Com par sui or mal assenez !

La *Taille de 1292* cite 29 *oubloiers* parmi lesquels je remarque, dans la rue du Marché-Palu ², l'oubloier du roi ³. La *Taille de 1300* en mentionne 26.

Le coffre à oublies était souvent une simple corbeille, parfois aussi une petite caisse en cuir bouilli. Les rois Charles V et Charles VI possédaient des coffins à oublies en argent ; et, ce qui semble bien prouver que cette friandise était fort estimée à la cour, c'est que je rencontre, dans les *Comptes de l'hôtel du roi pour 1389*, ces mentions : « Pour un fer à faire oublies pour le Roy... Pour un sac de mouton pour mettre fleur ⁴ à faire oublies ⁵... » Au reste Philippe III ⁶, et Charles le Téméraire avaient eu aussi un oublieur en titre : « L'oublieur, écrit Olivier de la Marche, doit prendre en la cuisine le sucre, le bois et le charbon. Il doit avoir un estuy d'argent pour mettre les oublies du prince ⁷.

On voit représentés des oublieurs munis de leur coffre dans le *Magasin pittoresque* ⁸ ; dans la collection des *Cris de Paris* publiée par Pilinski et Jules Cousin ; dans le *Dictionnaire archéologique* de V. Gay ⁹, et dans une gravure de Bonnard exécutée vers 1710.

Les premiers statuts des oublieurs datent de mai 1270 ¹⁰. J'y lis que, pour être reçu maître,

¹ « Precones nebularum et guafrarum pronuntiant de nocte guafras et nebulas et artocreas vendendas in calathis velatis albo manutergio, et calathi frequenter suspenduntur ad fenestras clericorum, senione perditu ». *Dictionarius*, p. 25.

² Devenue rue de la Cité.

³ Page 148.

⁴ Fleur de farine.

⁵ Douët-d'Arequ, p. 253.

⁶ Leber, *Pièces relatives à l'histoire de France*, t. XIX, p. 11.

⁷ *Mémoires*, édit. de 1616, p. 675.

⁸ Tome XIII, p. 216.

⁹ Tome I, p. 402.

¹⁰ Dans G. Deppey, *Ordonn. relatives aux métiers*, p. 350.

¹ Pomet, *Histoire des drogues*, 2^e partie, p. 67.

² *L'amour médecin*, acte II, sc. 7.

³ *Variétés littéraires*, t. VII, p. 113. Voy. aussi le *Dictionnaire de Jal*, p. 424.

⁴ Comme ci-dessus.

il fallait se montrer capable de faire mille oublies en un jour. L'apprentissage était de cinq ans. On devait livrer pour un denier deux gaufres ou sept bâtons. J'ignore ce qu'étaient ces bâtons, mais j'ai tout lieu de croire qu'on appelait *oublies de supplication* les gaufres, et *oublies d'estriers, d'estrées* ou *petits métiers* les oublies roulés en cornets comme nos plaisirs.

Des lettres patentes de juillet 1566 réunirent les oublieurs aux pâtisseries. Ils n'en continuèrent pas moins à être conviés le soir dans les maisons pour égayer la fin des soupers. D'où vint que, sous la Fronde, on donna le nom d'oublieurs aux gens qui circulaient de nuit, occupés de négociations mystérieuses. Chez les bourgeois, on jouait aux dés des oublies, et quand on arrivait à gagner tout ce que contenait le coffre, l'oublieur était tenu de chanter une chanson :

Oublie, oublie ! Hoya à bon pris ¹,
Pour les grands et pour les petits.
Mes dez charmeront le billon,
Je n'y lairray mon corbillon,
Mais je chanteray la chanson !

Ces chansons finirent par constituer la partie la plus importante du divertissement. Elles devinrent si grossières, et de si étranges personnages se transformèrent en oublieurs que la police dut intervenir. Une ordonnance de 1702 s'exprime ainsi : « Depuis quelque temps, plusieurs vagabonds et gens sans aveu, sous prétexte de crier des oublies, s'introduisent dans les maisons, où ils volent et trompent au jeu, en se servant pour cela de faux dez.... Il y a même actuellement dans les prisons du Châtelet un de ces particuliers qui a filouté une somme de cent cinquante livres en contrefaisant l'oublieux.... Faisons défenses à toutes personnes de crier ny de porter des oublies par les rues de la ville, s'ils ne sont avoués d'un maître de la communauté ». Une ordonnance du 9 septembre 1722 mit fin à ces désordres en menaçant de la prison tout colporteur d'oublies. Le métier se transforma, et les oublieurs furent remplacés par les marchandes de plaisirs.

L'académicien Charles Perrault est l'auteur d'une comédie intitulée *L'oublieux* (1691), qui était restée inédite, et que M. Hippolyte Lucas a publiée en 1868.

Les oublieurs avaient pour patron saint Michel.

J'ai adopté pour leur nom la forme choisie par Littré, mais elle a subi bien des vicissitudes. Sans croire en avoir épuisé la liste, j'ai relevé les formes suivantes :

Obliers. Statuts de 1270.

Oubloiers. Taille de 1292.

Oblaiers. }
Obloiers. } Taille de 1313.

Oubloyers. Lettres patentes de 1397.

Oublayers. Chartes d'août 1406 et de juillet 1566.

Oubliers. Cris de Paris au seizième siècle.

Oublieux. Titre de la comédie de Charles Perrault.

Oublayeurs. Dictionnaire de Savary (1723).

Le Dictionnaire de Godefroy me fournit encore : *oubleers, oubliars, obleers*.

Mais les oublies se nommaient aussi *nieules*, d'où, pour les membres de la corporation, d'autres noms encore, que l'on trouvera à l'article *nieuliers*.

Oublieux. Nom qu'une comédie de Charles Perrault (1691) donne aux oublieurs.

Oubloiers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux oublieurs.

Oubloyers. Nom que les lettres patentes de 1397 donnent aux oublieurs.

Ourdisseurs. Dans les fabriques de drap ou d'étoffes de soie, ouvriers chargés d'assembler parallèlement, à longueur et à tension semblables, les fils qui vont constituer la chaîne.

OURS (MENEURS D'). L'ours, le *Brun* du *Roman de Renard*, joue un rôle important dans la zoologie du moyen âge. Quand il est pris, dit Albert de Bollstadt, on l'aveugle, on l'enchaîne et on l'apprivoise à force de coups. On le dresse alors à certains services domestiques ; on lui apprend à tourner des roues, à tirer de l'eau du puits, à élever des pierres au moyen de poulies sur de hautes constructions. Cela se voit très fréquemment ¹.

Un des frères de Charles V, Jean, duc de Berri ², qui fut peut-être le prince le plus magnifique de son temps, joignit à l'amour des bijoux précieux, des beaux livres et des curiosités de toutes sortes, celui des animaux. Il eut surtout un faible pour les ours. Non content d'en nourrir plusieurs auprès de lui, il se fait accompagner par ses favoris quand il se déplace. Leur compagnie lui est nécessaire, leurs ébats le réjouissent. Change-t-il de résidence, vient-il à quitter le château de Mehun-sur-Yèvre ou le palais de Bourges, ses compagnons fourrés le suivent, enfermés dans une charrette, sous la conduite de leur gardien Colin de Bléron ³. Si bien élevés que soient ces personnages admis dans la familiarité d'un prince, leur naturel reparaît par instants ; aussi voyons-nous, en juillet 1398, Lorin Larchier, « lequel l'ours de monseigneur avoit blécié, » recevoir quarante-cinq sous tournois « pour soy faire guérir ⁴ ».

Au siècle suivant, Philippe le Bon affectionnait à la fois les lions et les ours. Dans un compte de 1467, je trouve mentionné « le petit ours de monseigneur ⁵ », un favori sans doute.

¹ Circumvoluunt rotas, trahunt aquas de puteis, vel saxa super altos muros per trocheas. Et hoc sæpius est expertum ». *De natura animalium*.

² Mort à Paris en juin 1416.

³ Voy. J. Guiffrey, *Inventory du duc de Berri*, t. I, p. CXXX.

⁴ Douët-d'Areq, *Comptes de l'hôtel*, p. 312.

⁵ De Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, preuves, t. I, p. 299.

¹ A bon prix.

Au dix-septième siècle encore, on croyait fermement que quiconque s'était assis sur un ours, même muselé, ne pouvait plus jamais avoir peur ¹. M^{me} de Rambouillet n'en était pas là, et elle le prouva bien à Voiture. Ce bel esprit ayant un jour rencontré rue Saint-Thomas du Louvre un montreur d'ours, l'introduisit discrètement dans la chambre de la marquise. « Elle lisoit, le dos tourné à des paravents, elle entend du bruit, se tourne et voit deux museaux d'ours sur sa tête ² ».

A cette époque, on nommait aussi meneurs d'ours « un précepteur qui conduit des jeunes gens, ou pour les faire voyager ou pour les faire étudier ³ ».

Voy. **Bateleurs**.

Ouvreurs. Dans les fabriques de papier, ouvriers préposés au travail de la cuve. On les nommait aussi *puiseurs* et *plongeurs*.

Dans les verreries, dans les tourbières, certains ouvriers portaient aussi le nom d'ouvreurs.

Ouvreurs d'huîtres. Voy. **Écaillers**.

Ouvreuses de théâtre. Ces fonctions furent d'abord remplies par des hommes. Samuel Chappuzeau écrivait en 1674 : « Les ouvreuses de loges, de théâtre et d'amphithéâtre, au nombre de quatre ou cinq, doivent estre prontos à servir le monde, et donner aux gens de qualité les meilleures places qu'il leur est possible, comme ils en reçoivent aussi quelques douceurs, ce qui ne leur est pas défendu ⁴ ».

En 1760, on comptait :

A l'Opéra, 1 ouvrier et 5 ouvreuses.

A la Comédie française, 6 ouvreuses.

Aux Italiens, 9 ouvreuses ⁵.

Voy. **Contrôleurs et Théâtre**.

Ouvriers. Au treizième siècle, l'ouvrier qui demandait à être embauché devait prouver d'abord qu'il était libre de tout engagement antérieur. Une simple affirmation du dernier maître ne suffisait même pas ; on exigeait de lui un serment prêté sur les reliques de quelque saint ⁶. L'ouvrier arrivé de la province ou de l'étranger était également tenu d'établir qu'il avait « fait le gré de son mestre de qui il sera parti ⁷ ». Très sagement, les fermaillers lui demandaient aussi de prouver qu'il s'était soumis à un apprentissage de huit ans au moins, temps imposé aux apprentis de Paris ⁸.

Tous les membres de la corporation se regardant comme solidaires, ils en refusaient l'entrée aux paresseux, aux débauchés, aux bannis, aux voleurs, aux meurtriers : « Nus maistres, disent les statuts des boucliers d'archal ne doit souffrir

li vallet qui ne soit bons ou loiaus, ne reveeur ¹, ne mauves garçon ². » Dans certains métiers, on n'admettait même pas l'ouvrier qui avait une maîtresse : « Nus, disent les drapiers, ne doit souffrir entour lui ne entour autre du mestier, larron, ne murtrier, ne houlier ³ qui tiegne sa meschine ⁴ au chans ne à l'ostel ⁵ ». Les tisserands se prononcent plus énergiquement encore dans leurs statuts de 1281. Ils s'engagent à repousser « tout houlier qui tient sa p....n aus chans » ; l'ouvrier voulant introduire une femme dans l'atelier doit établir, « par bons tesmoins ou par créabilité de sainte Yglise ⁶, que il a espousé la fame ⁷ ».

La corporation se préoccupait aussi du vêtement des ouvriers, voulait qu'ils fussent toujours propres, même pendant le travail, « pour nobles genz, contes, barons, chevaliers et autres bonnes genz qui aucunes foiz descendent en leurs ouvrouers ⁸ ». Les fourbisseurs, qui s'expriment ainsi, devaient en effet recevoir souvent la visite de gentilshommes ; aussi refusent-ils d'engager un ouvrier dont le vêtement ne représente pas une valeur de cinq sous, soit peut-être une trentaine de francs de notre monnaie. Le texte dit « cinq soudées de robe », mot qui désigne, selon toute apparence un trousseau complet, car l'ouvrier était presque toujours logé et nourri chez son maître. Les foulons, en relations moins fréquentes avec la noblesse, se contentent d'abord d'un trousseau de douze deniers ⁹ ; mais, dès 1443, il doit représenter quatre sous parisis ¹⁰. L'ouvrier du treizième siècle s'habillait donc proprement, et tout porte à croire qu'il soignait sa toilette autant que l'ouvrier de nos jours, surtout à l'âge où il pouvait espérer être remarqué des femmes. Vers 1250, Jean de Garlande raillait les teinturiers qui avaient les ongles teints tantôt en rouge, tantôt en noir, tantôt en bleu, de sorte que, ajoute-t-il, les jolies femmes restaient insensibles à leurs hommages, et ne les aimaient qu'à beaux deniers comptants, « ungues habent pictos, quorum quidam sunt rubei, quidam nigri, quidam blodii, et ideo contempnuntur a mulieribus formosis, nisi gratia numismatis accipiantur ¹¹ ».

On comptait déjà autant de lingiers que de lingères, et Jean de Garlande se plaint de ce que les hommes aient ainsi usurpé des fonctions qui ne devraient appartenir qu'aux femmes ¹². Les corporations veillaient, du moins, à ce que celles-ci ne fussent pas astreintes à de durs travaux, et

¹ Flâneur.

² Livre des métiers, titre XXII.

³ Débauché.

⁴ Maîtresse.

⁵ Hors de la ville ou chez lui. — Livre des métiers, titre L.

⁶ Par un certificat de l'ecclésiastique qui l'avait marié.

⁷ Depping, Ordonn., p. 390.

⁸ Statuts de 1290, dans Depping, p. 366.

⁹ Peut-être six francs de notre monnaie. — Livre des métiers, titre LIII.

¹⁰ Statuts, art. 8.

¹¹ Dictionarius, édit. Scheler, p. 30.

¹² « Quidam homines usurpant sibi officium mulierum, quia vendunt mappas et manutergia. » P. 28.

¹ Sauval, Recherches sur Paris, t. I, p. 154.

² Tallemant des Réaux, historiettes, t. III, p. 53.

³ Dictionnaire de Trévoux, t. V, p. 930.

⁴ Le théâtre françois, p. 246.

⁵ Jéze, État ou tableau, etc., 2^e partie, p. 4, 5 et 10.

⁶ Livre des métiers, titre LI et titre LXI.

⁷ Livre des métiers, titre XXVIII, art. 6.

⁸ Livre des métiers, titre XXII, art. 3.

quand un métier était trop pénible, on le leur interdisait : « Nule feme, disent les faiseurs de tapis sarrazinois, ne puet ne ne doit estre aprise au mestier devant dit, pour le mestier qui est trop greveus ¹ ».

L'apprenti reçu ouvrier n'était admis à l'atelier qu'après avoir fait sur les reliques des saints et en présence de deux membres de la corporation ² un serment solennel ³, qui l'engageait pour toute sa vie. Il jurait de se conformer aux statuts de la communauté, et de dénoncer aux jurés les infractions qu'il pourrait découvrir, fussent-elles commises par son propre maître. Aussi infligeait-on une amende de cinq sous au maître qui n'exigeait pas ce serment ⁴.

Le nombre des ouvriers accordés à chaque maître n'était pas limité. De là, cette formule, qui est inscrite dans les statuts de presque tous les métiers : « Quiconque est... à Paris, il puet avoir tant de valès comme il li plera ⁵ ». Mais il y avait des exceptions à cette règle. Les fourbisseurs, par exemple, ne devaient avoir qu'un seul ouvrier commensal de son maître, « beuvant, mangeant, couchant et levant en son hostel ». Le fourbisseur du roi « qui fet les euvres le Roy » pouvait cependant en posséder deux dans ces conditions ⁶. En 1290, les quarante fourbisseurs établis à Paris occupaient seulement soixante-cinq ouvriers.

Les statuts sont à peu près muets sur la question du salaire. Ceux qui le mentionnent n'ont, d'ailleurs, d'autre souci que de prévenir les discussions entre le patron et l'ouvrier. Les tailleurs stipulent que ce dernier aura seulement droit au salaire alors en usage ; les faiseurs de courroies exigent qu'il se contente, pendant une semaine au moins, du prix fixé le jour de son embauchage.

Si l'on s'en tient à ce qui précède, la condition de l'ouvrier différerait peu au treizième siècle de ce qu'elle est au dix-neuvième. Toutefois, le premier, dépendant d'une association, prêtait serment de la servir et de lui rester fidèle ; en outre, il s'engageait ordinairement avec son patron pour une année, et il était logé et nourri chez lui. Le plus souvent, c'était l'apprenti, qui, son temps achevé, se louait ainsi, conservait au logis et à la table de famille la place qu'il occupait déjà depuis cinq, six, huit ans. De là, entre son maître et lui une intimité d'autant plus grande que le nombre des ouvriers employés par chaque maître était toujours fort restreint.

L'enfant, dès son entrée à l'atelier, était membre de la corporation et avait des droits vis-à-vis de son maître. Les statuts lui en accordaient bien d'autres le jour où, après les longues années de

travail et d'attente, il avait conquis le titre d'ouvrier. Confrère de son maître, il devenait alors à bien peu de choses près son égal. Un même amour, inspiré par l'esprit de corps et la conformité des intérêts, les liait à la même association, et tous deux prenaient une part active au gouvernement de ce petit monde qui était tout leur horizon.

S'agissait-il de modifier les statuts qui le régissaient ? Patrons et ouvriers se réunissaient, et ils arrêtaient ensemble une nouvelle rédaction, qu'ils allaient soumettre au prévôt de Paris.

En août 1257, comparurent devant lui « les maîtres foulons et leurs varlets, et apportèrent un escript qui avoit esté fait par l'accord des deux parties ¹... »

Le prévôt Regnaud Barbou écrit en mai 1270 : « Nous faisons à savoir que par devant nous vindrent les mestres et vallez d'oubloirie, et recognurent qu'ils avoient fait ceste ordonnance de leur mestier en la manière qui s'ensuit ²... »

Au mois d'avril 1290, « s'assemblèrent les coutepointiers, maîtres et vallès, presque tous ceux qui adonc estoient à Paris ouvrant ³ de ce mestier, et supplièrent Jehan de Monteigni, adonc prevost de Paris, que pour le profit de leur mestier tels establissemens fussent faits audit mestier ⁴ ».

La même année, quarante maîtres et soixante-cinq valets fourbisseurs obtinrent également la revision de leurs statuts ⁵.

Ils sont imités en 1293 par les maîtres et ouvriers tailleurs ⁶ ; en 1295, par les maîtres et ouvriers faiseurs de tapis ⁷ ; en 1299, par les « maitresses et ouvrières » qui avaient la spécialité des bourses et des aumônières sarazinoises ⁸ ; vers 1300, par les maîtres et ouvriers brodeurs ⁹ ; en 1346, par les maîtres et ouvriers chausseurs ¹⁰.

Les droits des patrons et des ouvriers semblent avoir été absolument égaux en ces circonstances, car les actes soumis à l'autorité prévôtale portent les signatures ou du moins les noms des uns et des autres.

S'agissait-il de nommer les jurés qui, pendant deux ou trois ans, allaient administrer la communauté ? L'élection se faisait *au suffrage universel*, maîtres et ouvriers réunis. Les jurés, disait-on, étaient « esleus et establis par l'accord du commun du mestier ». Et ce n'est pas tout, dans un grand nombre de corporations une partie des jurés était choisie parmi les ouvriers.

La communauté des foulons était régie par quatre jurés dont deux pris parmi les patrons et deux parmi les ouvriers ¹¹. Au sein de ce métier,

¹ Depping, p. 397.

² Depping, p. 350.

³ Travaillant.

⁴ Depping, p. 386.

⁵ Depping, p. 367.

⁶ Depping, p. 412.

⁷ Depping, p. 410.

⁸ Depping, p. 382.

⁹ Depping, p. 179.

¹⁰ Statuts des tailleurs, p. 21.

¹¹ Depping, p. 398.

¹ *Livre des métiers*, titre LI.

² *Livre des métiers*, titre XXXIII, art. 4.

³ *Livre des métiers*, titre XXXVI, art. 7 ; titre XLVIII, art. 8 ; titre LXXVIII, art. 30.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXII, art. 12, et titre LXXIX, art. 13.

⁵ *Livre des métiers*, titre III, art. 3 ; titre XIII, art. 2 ; titre XV, art. 9 ; titre XVIII, art. 5 ; titre XXIV, art. 4 ; titre XLVIII, art. 7, etc., etc.

⁶ Depping, p. 369.

les jurés sortant désignaient eux-mêmes leurs successeurs. Ils se rendaient auprès du prévôt de Paris, par qui toute élection devait être homologuée. Les deux patrons choisissaient deux ouvriers, les deux ouvriers deux patrons : « li prevoz doit par le conseil des deux mestres eslire deux valles, et par le conseil des deux valles eslire deux mestres, se il semble au prevoz que ils le conseillent bien ¹. »

Les mégissiers élaient directement quatre jurés, dont deux étaient choisis parmi les patrons et deux parmi les ouvriers ².

Les boucliers d'archal élaient cinq jurés, dont trois choisis parmi les patrons et deux parmi les ouvriers ³.

Les épingliers élaient six jurés, dont trois étaient choisis parmi les patrons et trois parmi les ouvriers ⁴.

Enfin, dans plusieurs corporations, chaque contrat d'apprentissage était discuté en présence des jurés, de deux maîtres et de deux ouvriers du métier.

Un fourbisseur voulait-il renvoyer un de ses ouvriers, il ne le pouvait sans bonnes et valables raisons. Et celles-ci devaient être jugées telles par un tribunal composé des quatre jurés, à qui s'adjoignaient deux ouvriers ⁵.

L'ouvrier loué pour quelques jours apportait ses outils. Celui qui s'engageait pour un laps de temps plus long se servait des outils appartenant à son maître ⁶.

Les maîtres ne pouvaient engager aucun ouvrier venu du dehors tant que restait sans travail un seul ouvrier appartenant à la corporation ⁷. Les forcetiers ne veulent même pas qu'on enseigne à l'étranger les occupations principales du métier ⁸.

Et puis, pour ouvrir un atelier, engager un apprenti et louer un ouvrier, la dépense est minime ; tout ouvrier intelligent aspire à s'établir, et il y parvient presque toujours. S'il a trop présumé de ses forces, si son capital était insuffisant, s'il trouve trop pénibles les préoccupations, trop lourde la responsabilité qui incombent à tout patron, il reprend la vie insouciant de l'ouvrier ⁹. Que lui importe ? Il reste toujours, et à titre à peu près égal, membre de sa corporation, cette petite république qui le protège contre la tyrannie féodale, lui assure la sécurité matérielle, le relève à ses propres yeux, fait de lui humble artisan un citoyen libre, obéissant à des lois que lui-même a discutées et librement acceptées, jouissant de droits qui lui ont été concédés par l'autorité royale, toujours disposée à en assurer le respect.

J'ai étudié, au mot *compagnonnage*, les modifications introduites depuis le quinzième siècle dans la condition de l'ouvrier. Mais, avant d'abandonner le moyen âge, peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de rappeler quelle grande place tenait alors dans la vie de l'ouvrier l'Eglise. Elle prenait possession de lui à sa naissance, le marquait de son sceau, et exigeait qu'il le portât toute sa vie. Mais quoi ? c'était là le sort commun de l'humanité. Ouvriers, maîtres, seigneurs, rois et empereurs, l'Eglise les confond dans le même asservissement, ce qui est une manière comme une autre d'établir entre les hommes le règne de l'égalité. L'ouvrier le sentait très bien, et l'eût-il pu, il n'aurait point tenté de secouer ce joug. Joug pour lui fort doux, d'ailleurs. L'Eglise veut qu'il courbe le front devant elle, qu'en toute occasion il lui rende hommage, qu'il la mette de moitié dans ses joies, que dans ses douleurs il tende les bras vers elle, qu'il la consulte, qu'il l'invoque, que son souvenir le suive partout, qu'il reste sans cesse près d'elle un enfant. Mais à ces conditions elle se montrera vis-à-vis de lui mère tendre et vigilante. Elle, la grande dominatrice, elle ne repousse point les petits et les humbles. Elle se préoccupe du sort de l'ouvrier ; elle lui offre dans ses écoles une instruction élémentaire, qui devra tourner à la plus grande gloire de Dieu. Elle défend qu'on l'accable de travail, mais le temps qu'il dérobera à l'atelier, il doit le passer à genoux devant l'autel du Christ.

Dans ses temples, palais plus riches et plus somptueux que le palais du roi, elle le reçoit à toute heure. Il est sûr de trouver là un ami prêt à l'écouter et à le conseiller. Elle a pour lui des cérémonies imposantes. Illuminations, musique, chant, encens et fleurs, elle déploie toute sa magnificence dans des fêtes auxquelles il est toujours convié, quelque pauvre, quelque déguenillé, quelque coupable même qu'il soit, s'il se repent.

Tout ce qu'il ignore, elle le sait pour lui. Pour calendrier, il a les anniversaires des fêtes qu'elle célèbre, pour horloges les sonneries régulières de ses cloches. Le langage liturgique a cours même dans l'atelier : les soirées sont des *vesprées*, l'été c'est le *carême*, l'hiver c'est le *charnage*, le temps où l'Eglise permet l'usage de la chair.

L'atelier et l'Eglise, toute la vie de l'ouvrier se résume en ces deux mots. N'oublions pas pourtant qu'il y avait déjà à Paris bon nombre de taverniers, et qu'on se grisait chez eux tout comme aujourd'hui chez les marchands de vin, leurs successeurs. Seulement, les environs, Argenteuil, Suresnes, Meudon, Montmorency, étaient couverts de vignes qui produisaient en abondance un vin excellent et que son prix mettait à la portée de tous. Pour retrouver ces conditions, beaucoup d'ouvriers du dix-neuvième siècle feraient volontiers une station à l'église avant d'entrer au cabaret. Et puis, si sortant de là, la face un peu enluminée et les jambes hésitantes, on rencontrait son curé, pourvu qu'on le saluât bien bas, il passait en souriant :

¹ *Livre des métiers*, titre LIII, art. 18.

² Depping, p. 418.

³ *Livre des métiers*, titre XXII, art. 14.

⁴ *Livre des métiers*, titre LX, notes additionnelles.

⁵ Depping, p. 367.

⁶ Depping, p. 374.

⁷ *Livre des métiers*, titre XXV, art. 13.

⁸ Depping, p. 359.

⁹ Et par ce que plusieurs d'aus ont esté aucune foiz mestres, et sont divenuz vallez par povreté ou par leur volenté. . . . *Livre des métiers*, titre LV, art. 10. — Voy. aussi Depping, p. 360.

ce n'était point chose qui touchât à la foi.

En somme, je crois qu'à tout prendre, l'ouvrier du treizième siècle était plus heureux que celui du dix-neuvième. J'ai montré que s'il ne jouissait pas de droits politiques, ce à quoi il ne songeait guère, il avait au sein de sa communauté une situation bien supérieure à celle que l'ouvrier occupe aujourd'hui dans la société. *

Voy. **Compagnonnage**. — **Corporations**. — **Dimanches et fêtes**. — **Lundi**.

— **Travail (Réglementation du)**, etc. — **Tuer le ver**.

Ouvriers-fabricants. Voy. **Manufacturiers**.

Oyers. Voy. **Cuisiniers**.

Oyseleux et Oyselleurs. Voy. **Oise-liers**.

P

Paageurs. Voy. **Péagers**.

Paaliers. Les *Tailles de 1292 et de 1313* citent chacune un *paalier*. Il faut sans doute reconnaître ici des chaudronniers qui faisaient leur spécialité des poêles et des poêlons : « sarta-ginum opifices », dit Ducange ¹. La poêle à frire (*paella*) remonte à une haute antiquité.

On trouve ces paaliers nommés encore : *paelliers*, *paesliers*, *paoliers*, *pasliers*, *payelliers*, *poelliers*, *poesliers*, *poilleirs*, etc., etc.

Pacotille. Jusqu'en 1835, l'Académie définit ainsi ce mot : « Petite quantité de marchandises qu'il est permis à ceux qui servent sur un vaisseau d'y embarquer pour leur propre compte ». A dater de 1835 seulement, elle ajoute : « Marchandises de qualité inférieure, qu'on ne pourrait débiter dans les marchés de l'Europe, et qu'on envoie ordinairement dans les colonies ».

Savary ² nous enseigne que l'on écrivait souvent *paquotille*, et que, dans le premier sens, on disait aussi *portée*.

Paelliers et Paesliers. Voy. **Paaliers**.

Pages. De sept à quatorze ans, les jeunes gentilshommes étaient placés comme pages dans de nobles familles, où ils faisaient l'apprentissage de la vie à laquelle ils étaient destinés. Leurs fonctions étaient d'abord, à bien peu de chose près, celles que nous exigeons aujourd'hui de nos domestiques, celles qu'on exigeait des enfants dans la bourgeoisie : ils servaient à table, faisaient les commissions, se tenaient sans cesse à la disposition du chevalier et de la châtelaine.

Au dix-septième siècle, un grand nombre d'*académies* s'étaient fondées, et il n'y avait plus

de pages qu'à la Cour ou chez de très grands seigneurs. Tout page aspirait à devenir écuyer.

A la cour, les pages étaient nombreux,

Les vingt-quatre pages de la chambre du roi portaient un vêtement de velours et de drap rouge chamarré d'or.

Ces pages recevaient leur éducation soit à la grande, soit à la petite écurie.

Les quarante-six pages de la grande écurie avaient un gouverneur assisté de :

Deux sous-gouverneurs.

Un précepteur.

Un aumônier.

Un maître de mathématiques.

- à tirer les armes.
- pour les exercices de guerre.
- de danse.
- d'écriture.
- de voltige.

A la petite écurie, les trente-deux pages avaient :

Un gouverneur.

Un précepteur.

Un aumônier.

Un maître pour les mathématiques.

- à dessiner.
- pour le blason et l'écriture.
- en fait d'armes.
- à danser.
- à voltiger.
- pour la pique et le mousquet.

Deux pages de la chambre entraient le matin chez le roi avec les officiers de la chambre. A l'approche de la nuit, deux d'entre eux se tenaient dans l'antichambre du roi, et si le roi sortait, ils le précédaient portant chacun un flambeau.

Pendant les chasses, le roi était accompagné par quatre pages de la grande écurie et six de la petite ; ils portaient les fusils du roi. Des pages

¹ *Glossarium*, au mot *paella*.

² *Dictionnaire*, t. II, p. 947.

de la grande et de la petite écuries servaient aussi les dames qui suivaient les chasses royales ¹.

Voy. **Académistes**.

Pages. Nom que l'on donnait, dans les tuileries, aux « petits valets qui, sur des palettes, portent seicher les tuiles vertes ² ».

Paigeurs. Voy. **Péagers**.

Paigneurs. Voy. **Peintres**.

Paillasses. Dans les théâtres forains, individus chargés d'attirer le public par des lazzi, des grimaces, des farces en plein vent avant la représentation.

On croit que le théâtre de Nicolet est le premier qui ait eu un paillasse. Le plus célèbre est celui qu'employa le sieur Bernard, entrepreneur de spectacle sur le boulevard du Temple et aux foires; ce paillasse était très habile grimacier et escamotait un enfant de six ans à la vue des spectateurs ³.

Les paillasses ont dû leur nom au costume ordinaire de l'emploi, qui était taillé dans une couverture de paillasse.

On les nomme aussi *paradistes, grimaciers, pilres*, etc.

Paille (MARCHANDS DE). La *Taille de 1292* cite trois *chaumeeurs*, celle de 1300 deux *chaumiers*. Ces mots désignent-ils des couvreurs en chaume ou des marchands de paille? Ni M. Géraud ⁴, ni M. Fagniez ⁵ n'osent se prononcer sur ce point.

Au treizième siècle, les couvreurs en chaume sont, le plus souvent, nommés *couvreux* ou *couvreurs d'estrain*, du mot latin *stramen*, qui signifie paille, chaume, fourrage. On disait aussi, en bas latin, *fodrum, foderum, fodrium* ⁶, et en français *feurre, fouarre, foerre*.

Chaume, paille ou fouarre jouaient un rôle important dans la vie de nos pères. De petits marchands parcourant les rues, en offraient aux ménagères :

L'autre crie chaume, i a chaume ! ⁷

Ceux qui en débitaient aux abords des marchés payaient une légère redevance, et étaient tenus, en outre, d'offrir chaque année, la veille de Noël, deux charges de paille au voyer ⁸.

Bien que le treizième siècle connût déjà les tapis et les tapisseries, qu'il s'en fabriquât même à Paris ⁹, on leur préféra longtemps les fleurs et les rameaux verts pendant l'été, la paille pendant

l'hiver. Le roi s'en contentait, et après lui les pauvres malades de l'Hôtel-Dieu, dont les longues salles dallées étaient souvent bien froides. Par une charte datée du mois de mars 1208, Philippe-Auguste ordonna que chaque fois qu'il quitterait Paris pour aller loger ailleurs, on transporterait dans cet hôpital toute la paille provenant de sa chambre et de son palais ¹. L'ordonnance de Philippe-Auguste, tombée sans doute en désuétude, fut renouvelée cent ans après par Philippe le Bel, qui l'étendit aux hôpitaux les plus proches de tous les lieux où le roi ferait sa résidence ².

Quand Charles V meuble son palais du Louvre avec tout le luxe dont pouvait alors s'entourer un puissant roi, il ne songe pas à orner de tapis, même sa chambre de parade ³ : il se borne à remplacer le jonchage ordinaire par des nattes de paille ⁴.

La rue du Fouarre, berceau de nos Facultés des lettres et des sciences, doit son nom ⁵ à la paille dont on recouvrait le sol des salles de cours. En somme, les écoliers étaient traités comme le souverain, sauf peut-être que celui-ci pouvait s'offrir une litière plus épaisse et plus souvent renouvelée. Au mois de février 1371, Charles V exempta du droit de prise ⁶ les habitants d'Auber-villiers, à la condition qu'ils fournissent pour la demeure royale quarante charretées de paille bonne et convenable, vingt charretées pour l'hôtel de la reine, et dix pour celui du Dauphin ⁷. En septembre 1406, Charles VI accorde la même faveur aux habitants de Suresnes, de Puteaux et de Chenevières, à charge par eux de livrer chaque année huit charretées de paille de seigle « pour nous, dit-il, nostre compagne, et nostre très chier et très amé filz le Dauphin ⁸ ».

Aussitôt qu'arrivait le mois de mai, les fleurs remplaçaient la paille.

Aujourd'hui, pour éviter le bruit dans l'appartement d'un malade on étend de la paille devant la maison qu'il habite. Au dix-septième siècle, on

¹ « Pro salute anime nostre, Domui Dei Parisiensi quæ sita est ante matrem ecclesiam Beate Marie concedimus, ad usus pauperum ibidem decumbentium, omne stramen de camera et domo nostra parisiensi, quociens de Parisius recedimus ». *Ordonnances royales*, t. XIX, p. 375.

² Avril 1309, *Ordonnances royales*, t. I, p. 473.

³ On nommait *chambre de parade*, *chambre à parer* ou *chambre de parement* une pièce destinée à loger les hôtes de distinction. Décorée avec une richesse extrême, on y réunissait les objets les plus précieux du logis. On y voyait toujours un grand lit, mais qui restait sans emploi en dehors des occasions solennelles. La mode des chambres de parade subsista jusqu'au dix-huitième siècle. Voy. J.-F. Blondel, *Cours d'architecture*, édit. de 1777, t. VII, p. 107, et les planches de l'*Encyclopédie raisonnée*, art. *Architecture*.

⁴ Voy. Le Roux de Lincy, *Compte des dépenses faites au château du Louvre*, p. 30.

⁵ « Vicus straminis » au treizième siècle. « Vicus straminis » et « rue du Feurre » au quatorzième. Voy. le *Cartulaire de Notre-Dame*, t. IV, p. 387; Sauval, t. III, p. 70 et 103; et A. F., *Étude sur le plan de Paris de 1540*, p. 106 et suiv.

⁶ Voy. cet article.

⁷ *Ordonnances royales*, t. V, p. 462.

⁸ *Ordonnances royales*, t. IX, p. 138.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 148, 559 et 585. — Voy. aussi Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 524.

² Ducange, *Glossaire*, au mot *paginus*.

³ É. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 126.

⁴ *Paris sous Philippe le Bel*, p. 496.

⁵ *Études sur l'industrie*, p. 11.

⁶ Voy. Ducange, aux mots *stramen* et *fodrum*.

⁷ Guillaume de la Ville Neuve, *Les cris de Paris* (treizième siècle).

⁸ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 647.

⁹ Voy. ci-dessous l'art. *Tapissiers*.

interdisait dans la rue la circulation des voitures, en y plantant des pieux. Je lis dans une des historiettes de Tallemant des Réaux : « Un jour que madame de la Trimouille avoit fait mettre des pieux pour la maladie d'un de ses enfans, madame d'Aiguillon, en allant aux Carmélites les fit arracher... » Elle s'excusa en disant que ses chevaux, « qui estoient neufs, n'avaient jamais voulu tourner ¹ ».

Les marchands de paille ont encore été nommés *pailleurs*, *pailleux*, etc. Une *paillière* était une chaumière.

Voy. **Couvreurs**.

Pailleurs et Pailleux. Marchands de paille et empailleurs de chaises.

Voy. **Paille (Marchands de) et Tourneurs**.

Pailleux. On nommait plus spécialement ainsi certains fermiers des environs de Paris, qui se chargeaient de fournir dans les grandes maisons la paille nécessaire pour le service des écuries.

Pain bénit. Dans presque toutes les corporations ouvrières, un article spécial des statuts avaient été consacré au pain bénit ², qui était dû tour à tour par chaque maître. La communauté des pauvres pêcheurs en eau douce n'en était pas même exempte ³. La formule employée par les statuts ne varie guère : « Les maîtres du métier, disent les brodeurs, seront unis en confrairie sous la protection de saint Clair, leur patron, et de la Purification de la Vierge. Ils payeront dix sols pour chacune des fêtes, et rendront le pain bénit suivant l'ordre du tableau ⁴ ». Les charcutiers s'expriment ainsi : « Seront tenus les maîtres et veuves de maître de rendre un pain bénit les jours de fêtes de la Vierge, chacun à son tour, suivant leur réception ⁵ ». On n'admettait pas d'excuse, et toute résistance était punie d'une amende. Les tabletiers l'avaient fixée à dix livres : « Voulons que les maîtres reçus ou mariés dans le courant de l'année, rendent le pain à bénir le jour de saint Hildevert ⁶, et que tous les maîtres et veuves de maître le rendent le jour de Notre-Dame de Pitié, à peine de dix livres d'amende ⁷ ». En 1721, quelques fourbisseurs ayant refusé de s'exécuter, un arrêt du Parlement les condamna à trente livres d'amende ⁸.

Le Parlement et l'Église n'admettaient pas que, tout en payant, l'on pût se soustraire aux obligations qui s'associaient à cette redevance. Des arrêts rendus le 26 mars 1699, le 25 mai

1641, le 23 décembre 1671, statuaient que tous bourgeois, marchans et artisans seront tenus de faire faire par leurs femmes ou filles, s'ils en ont, sinon par des personnes de condition égale à la leur, les quêtes accoutumées des paroisses lorsqu'ils y rendent les pains bénits, avec défenses d'y envoyer leurs servantes, à peine de dix livres d'amende applicables aux pauvres ¹ ».

Pain à chanter (FAISEURS DE). Titre que prirent les pâtisseries après 1566, année où les *oublieurs* leur furent réunis.

Paincturiers. Voy. **Peintres**.

Pain-d'épiciers. Cette petite communauté, qui ne compta jamais plus d'une vingtaine de maîtres, était placée sous le patronage de saint Claude.

Jusqu'à la fin du seizième siècle les pain-d'épiciers appartinrent à la corporation des oublieurs, et, comme eux, ils allaient criant leur marchandise par les rues :

Pain d'espice pour le cueur !
Dans Senlis je le vois quêrir.
Qui d'avoir en aura désir
Je luy en donneray de bon cueur ! ²

Le dernier vers est un peu long, et il ne faut pas attacher trop d'importance au second, car les pain-d'épiciers de Paris confectionnaient eux-mêmes leurs friandises. Les statuts de février 1596, les premiers qui les constituent en communauté particulière, exigent quatre ans d'apprentissage, quatre ans de compagnonnage et l'épreuve du *chef-d'œuvre*, qui consistait à préparer deux cents livres de pâte, à la parfumer au moyen de cannelle, de muscade ou de clou de girofle, puis à la mettre en pains. Les fils de maître étaient dispensés du *chef-d'œuvre*, et chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti ; il était cependant autorisé à en prendre un second pendant que celui qu'il possédait accomplissait sa quatrième année. Deux autres articles de ces statuts méritent d'être tirés de l'oubli. Voyez :

« ARTICLE 14. Si l'un des compagnons est en chemin, et n'a de quoy pour passer son dit chemin, les autres compagnons seront tenus de luy bailler ou prester jusques à la somme de deux écus.

ARTICLE 15. Si un compagnon estoit malade en quelque lieu, et les autres compagnons en sont avertis, incontinent qu'ils le seront, ils seront tenus se détourner de leur chemin, le visiter et conforter, et là demeurer, pour le conforter et secourir, trois jours à leurs despens ».

Par l'article 16, ils s'engageaient par serment à avoir des balances bien exactes, et à « donner leur dû, tant aux grands comme aux petits, et aux pauvres comme aux riches ».

Le *Mercur*e de France nous apprend que

¹ Dans P. Néron, *Édits et ordonnances*, t. II, p. 769.

² A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

¹ Tome II, p. 168.

² Postérieurement au treizième siècle, car on n'en trouve pas trace dans le *Livre des métiers*.

³ Statuts de 1515, art. 2.

⁴ Statuts de 1704, art. 2. — Il est question ici de la liste des maîtres composant la communauté. Elle était, en général, dressée par ordre chronologique de réceptions.

⁵ Statuts de 1745, art. 20.

⁶ Patron de la communauté.

⁷ Statuts de 1741, art. 25.

⁸ Voy. J. Brillonn, *Dictionnaire des arrêts*, t. V, p. 3.

Louis XIII avait une passion pour le pain d'épices. Aussi s'en fit-il, sous son règne, une énorme consommation : « tout le monde en portoit dans sa poche ; on s'en donnoit aussi les uns aux autres, et on en vendoit dans tous les lieux où il y avoit des assemblées, soit de plaisir, soit de dévotion ¹ ».

Les pain-d'épiciers, dits aussi pâtisseries de pain d'épices, étaient au nombre de quinze ou seize à la fin du dix-huitième siècle.

Paingneurs. Peinteurs. Paintres.
Voy. **Peintres**.

Painturiers. Nom que le *Livre des métiers* donne aux peintres-selliers ².

Voy. **Armoyeurs et Blasonniers**.

Paissonniers. Ceux qui faisaient paître les bestiaux. Ils sont cités sous ce nom dans l'ordonnance du 13 août 1669 sur les eaux et forêts ³.

Palais (GALERIES DU). Plusieurs commerçants possédaient une boutique à l'intérieur du palais de justice. L'endroit le plus recherché était la *galerie marchande*, dite aussi *mercerie du Palais*, *salle aux merciers*, *galerie mercière*, etc., parce qu'elle abritait, depuis plusieurs siècles un grand nombre de merciers. Située en haut du grand escalier qui fait face au boulevard du Palais, c'est celle qu'occupent aujourd'hui les loueurs de robes et de toques à l'usage des avocats. Par derrière, et attenantes à la grosse tour centrale, se trouvaient une vaste pièce et une cuisine dont les merciers avaient aussi la jouissance ; là étaient organisés les banquets donnés par la communauté dans les occasions solennelles, élection des jurés, fête de saint Louis, etc.

« La sale des merciers, disait Guillebert de Metz vers 1410, a de long quatre vingt piés. Là vent-on divers joyaux d'or, d'argent, de pierres précieuses et autres ⁴ ». Antoine Astesan, qui décrit cette galerie quarante ans après, en fait un éloge plus enthousiaste et plus complet. Là, dit-il, on trouve des vêtements neufs ou vieux, de superbes tissus, de la laine, du fil, de la soie, tout ce qui peut servir à parer les jeunes filles et les jeunes femmes, les mères, les enfants, et les hommes. Tout ce qui peut apporter quelque joie aux malheureux mortels s'achète dans cette salle. Il n'y manque ni les échecs, ni les dés, ni les autres jeux. On y rencontre, présents si doux pour les petites filles, de belles poupées, aussi bien faites que bien habillées ⁵.

On y vendait beaucoup d'autres choses, et cette galerie n'était pas la seule livrée aux marchands. L'ambassadeur vénitien Lippomano écrivait en 1577 : « Dans les corridors

du Palais, il y a une immense quantité de boutiques, à peu près comme dans la Mercerie de Venise, et l'on y rencontre toujours une foule de cavaliers et de dames ¹ ». Corneille, dans sa *Galerie du Palais* ², fait figurer parmi ses personnages un libraire, une lingère et un mercier ³.

Leurs boutiques, bien étroites et bien sombres si on les compare à nos magasins actuels, n'avaient guère de rivaux à Paris. Abraham Bosse en a reproduit l'aspect dans une jolie gravure ⁴, au bas de laquelle on lit ces vers :

Tout ce que l'art humain a jamais inventé
Pour mieux charmer les sens par la galanterie,
Et tout ce qu'ont d'appas la grâce et la beauté
Se descouvre à nos yeux en cette galerie. . .
Icy, faisant semblant d'acheter devant tous
Des gands, des esventails, du ruban, des dentelles,
Les adroits courtisans se donnent rendez-vous,
Et pour se faire aimer galantissent les belles.
Icy quelque lingère, à faute de succes
A vendre abondamment, de colère se picque
Contre les chicaneurs ⁵ qui, parlant de procez,
Empeschent les chalands d'aborder sa boutique.

Fitelieu nous apprend qu'au milieu du dix-septième siècle, les mercières du Palais se montraient fort coquettes, et que la mode des coiffures était donnée par elles. « Les mercières du Palais, dit-il, galantissent de ce costé, et pour faire envie à celles qui les visitent pour s'informer des nouveautés, il n'est rien de si ajusté qu'elles, ny de si gentil que leur teste. Ces affêtées ne manquent pas de rhétorique pour leur persuader cette mode qui leur donne du pain ⁶ ».

Rien n'était changé en cet endroit un siècle plus tard, car Rica écrivait alors de Paris : « J'allai l'autre jour dans un lieu où se rend la justice. Avant que d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marchandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse ⁷ ».

Palefreniers. Ce sont ceux « qui pensent et entretiennent les chevaux. On les nomme *valets d'écurie* dans les hôtelleries et dans les auberges, et palefreniers dans les académies et les grandes maisons... Dans les manèges, les palefreniers sont ordinairement chargés du soin de sept chevaux ; ailleurs, ils n'en ont que quatre à panser par jour, et c'est assez ⁸ ». Les « instrumens propres à leur usage sont l'étrille, la brosse, le peigne de corne, l'éponge, l'époussette, le couteau de chaleur, les ciseaux ou le rasoir, le seau, la pelle, la fourche de bois, le balai de bouleau, le balai de jonc, la fourche de

¹ Numéro de février 1732, p. 206.

² Titre LXXVIII, art. 39.

³ Édit. de 1669, p. 159.

⁴ *Description de Paris*, chap. XXI.

⁵ *Description de Paris*, édit. Le Roux de Liney, p. 533.

¹ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 598.

² Jouée en 1634.

³ Acte I, scène VII.

⁴ On la trouve dans *Le magasin pittoresque*, t. XX, p. 358, et dans le *Paris à travers les âges*, p. 55 de la livraison consacrée au Palais de justice. Page 57 de la même livraison, une gravure de Moreau représente la galerie du Palais au dix-huitième siècle.

⁵ Plaideurs.

⁶ *La contre-mode*, p. 380.

⁷ *Lettres persanes*, lettre 87.

⁸ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 331.

fer, la pince à poil, le bouchon de foin, le cure-pied et le couteau à poinçon ¹ ».

Palejaires. Officiers des greniers à sel. Ils sont nommés *gardes palejaires* dans une ordonnance du 8 novembre 1498 relative aux gabelles du Languedoc ².

Palme. Mesure de longueur. Voy. **Espan.**

Palmiers. Le titre de palmier appartenait à un aide de la fruiterie du roi. « Son unique fonction est de présenter à Sa Majesté, la veille du dimanche des Rameaux, les palmes que l'autre aide de fruiterie a eu soin de faire venir de Provence. Le lendemain, après qu'elles sont bénites et que le Roy a reçu la sienne des mains de l'officiant, l'officier ci-dessus a l'honneur d'en présenter à la reine et aux princesses ; c'est pour cela qu'il est nommé communément palmier ordinaire du Roy ³ ».

Voy. **Quéreurs de pardons.**

Panachers. Faiseurs de panaches. Titre qui appartenait à la corporation des plumassiers.

Pandore (LA GRANDE ET LA PETITE). Voy. **Poupée de la rue Saint-Honoré.**

Paneliers. La *Taille de 1292* en cite trois, celles de 1300 et de 1313 en citent chacune deux.

Suivant Géraud, éditeur de la *Taille de 1292*, les paneliers étaient des « ouvriers qui faisaient des panneaux pour prendre des lapins ⁴ ». M. G. Fagniez semble du même avis ⁵. Mais, avec plus de vraisemblance, M. Fr. Godefroy y reconnaît des vanniers ⁶.

Je rappelle qu'en bas latin, le mot panneau se disait *panellus* et *penellum* ⁷.

On trouve aussi *peneliers*.

Panetier de France (GRAND). La royauté lui avait concédé les revenus et la justice professionnelle du métier de boulanger.

Voy. **Maître des boulangers.**

Paniers (MARCHANDES DE). L'origine de nos jupons empesés ou même d'une modeste crinoline est représentée au seizième siècle par une armature qui s'est nommée *vertugade* et *vertugale*. Le corset, qui vient de naïtre, serre la taille et s'élargit jusqu'aux épaules en forme d'entonnoir. En bas, la jupe est tendue sur la vertugade, et la femme s'arrondit ainsi dans les deux sens à partir de la ceinture, ce qui lui donne l'aspect d'un sablier.

L'ambassadeur de Venise écrivait alors à son gouvernement : « Les Françaises ont des tailles

fort minces ; elles se plaisent à enfler leurs robes de la ceinture en bas par des vertugadins et autres artifices, ce qui rend leur tournure encore plus élégante ¹ ».

On voit que la vertugade avait changé de nom en s'élargissant. Elle s'appelle maintenant *vertugadin* ; c'est une monture plate qui fait le tour des hanches, et dont la jupe retombe en plis tout droits. L'effet était fort laid. M^{me} de Motteville s'en consolait en voyant que les Espagnoles venues en France à la suite de Marie-Thérèse portaient des vertugadins plus laids encore, auxquels elles donnaient le nom de *guard-infante* ².

Vers la fin du dix-septième siècle, le vertugadin commença à disparaître ; on le remplaça par trois jupes superposées, et qui avaient reçu de galantes dénominations. La première, celle de la robe, était la *modeste*, elle recouvrait la *friponne*, qui elle-même dissimulait la *secrète*. La friponne surtout était destinée à être vue, soit que la modeste fût ouverte en pointe du haut jusqu'en bas, soit qu'on la relevât dans la ceinture, autour de laquelle elle se drapait en pans écartés. Retroussée ainsi, elle devenait *manteau*, et le manteau de Cour se terminait par une queue, dont la longueur était déterminée par la condition des personnes. On l'augmenta même vers la fin du règne de Louis XIV. En 1710, on accorda :

A la reine	une queue de 11 aunes ³ .
Aux filles de France	— 9 —
Aux petites-filles de France	— 7 —
Aux princesses du sang	— 5 —
Aux duchesses	— 3 — ⁴ .

A cette occasion, je rappellerai que Marguerite d'Autriche, femme de Charles IX eut la gloire d'étaler, le jour de son mariage ⁵, la plus longue queue dont l'histoire de France et peut-être aussi l'histoire de la folie humaine fasse mention. Elle mesurait « à veu d'œil plus de vingt aunes ⁶ », soit environ vingt-quatre mètres, et était portée par trois princesses du sang, dont les modestes queues ne dépassaient guère huit mètres.

Au début du dix-huitième siècle, le vertugadin a disparu ou plutôt s'est transformé, et il prend un nom resté célèbre, il devient *panier*. Dans *La mode*, comédie de Fuzelier jouée en 1719, Barbe Biencousue, maîtresse couturière, déclare qu'elle a « inventé de nouveaux paniers à ressorts, qui augmentent à mesure qu'une fille prend sur son compte la rondeur de sa taille ⁷. Il y avait là une mine féconde et qui fut largement exploitée, surtout par les auteurs dramatiques.

Les premiers paniers ne remontent guère avant l'année 1719. Mais depuis longtemps, les femmes de théâtre portaient une espèce de jupon, « qui

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. IV, p. 624.

² *Ordonn. royales*, t. XXI, p. 135.

³ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 124 ; pour 1736, t. I, p. 223.

⁴ Page 528.

⁵ *Études sur l'industrie*, p. 17.

⁶ *Dictionnaire du vieux français*, t. V, p. 718.

⁷ Ducange, au mot *panellus*.

¹ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 559.

² *Mémoires*, édit. Petitot, t. XL, p. 54.

³ L'aune de Paris représentait env. 1 m. 19 c.

⁴ Saint-Simon, *Mémoires*, t. VII, p. 307.

⁵ Le 26 novembre 1570.

⁶ Godefroy, *Cérémonial*, t. II, p. 37 et 41.

⁷ Voy. Desboulmiers, *Théâtre italien*, t. I, p. 325.

ne venoit guère qu'à mi-jambe, fait d'une grosse toile gommée, assez large pour donner de la grâce, tenir les jupes en état, et faire paroître la taille ». Le bruit que faisaient ces espèces de paniers, pour peu qu'on les pressât, leur fit donner le nom de *criardes*.

S'il faut en croire le *Mercur de France*¹, cette mode avait pris naissance en Allemagne, d'où elle passa en Angleterre, puis en France. Elle y était définitivement fixée à la fin de 1722, bien que le théâtre raillât encore ses débuts.

Ces paniers rendaient les femmes aussi larges que hautes et les faisaient comparer soit à des cloches, soit à des boules. « Qui peut s'empêcher de rire à la vue d'un panier dont une femme est environnée comme le battant d'une cloche² ? Le chevalier d'Hénissart ne se montre pas plus tendre. Le public, écrivait-il,

Dit que cette vaine parure
N'est que pour prendre au trébuchet
Ceux qui viennent à l'aventure.
Et la critique, sans égard,
Tient qu'incivile est l'habitude
D'avoir placé le traquenard
D'une façon qui soit si rude³.

Traquenard était le nom donné au premier cerceau des paniers, à celui d'en haut. On en mettait ordinairement cinq. Les paniers dits à l'anglaise en avaient huit ; faits en toile glacée ou en taffetas, ils coûtaient de dix à cinquante livres. Il en existait de moins élégants, pour les petites gens, car, en 1729, tout le monde prétendait s'en parer. « Il n'y a pas, disait le *Mercur*, jusqu'aux servantes qui ne sçauoient aller au marché sans panier⁴ ».

Mais les paniers n'ont pas seulement une histoire anecdotique et une histoire religieuse ; ils ont aussi joué un rôle politique, et fort tourmenté le cardinal de Fleury, premier ministre sous Louis XV. On trouvera le récit de cet amusant épisode dans le *Mercur de France*, numéros de mars et de mai 1728.

L'article 13 des statuts accordés aux tailleurs en 1660 interdit à toute autre corporation de confectionner des vertugadins. Mais les boursiers obtinrent plus tard le monopole des paniers et des *bouffantes*, paniers communs montés en fil de laiton ; il y avait des bouffantes piquées, des bouffantes en crin, etc. Dans les dernières années du dix-huitième siècle, les marchandes de modes, qui confectionnaient alors l'habit de cour, y comprenaient les paniers. Je vois que, le 31 août 1789, M^{me} de Lostange, présentée à Versailles, paya 102 livres une vaste armature de paniers qui lui fut livrée par M^{lle} Motte, une des deux « fournisseuses de la cour⁵ ».

Voy. **Tournures (Fabricants de).**

Panonceaux (FAISEURS DE). Un des imposés

¹ Numéro d'octobre 1730, p. 2,311.

² *Le nouvelliste sans fard*, n° du 26 février 1725.

³ *Salut sur les cerceaux*, etc.

⁴ N° de mars 1729, p. 611.

⁵ Comte de Reiset, *Livre journal de M^{me} Étoffe*, t. I, p. 407.

de la Taille levée sur Paris en 1300 est qualifié : *qui fait panonceaux*.

Le mot panonceau avait plusieurs sens. On appelait ainsi le petit drapeau qui pendait aux trompettes. Je vois qu'en 1317, lors du sacre de Philippe le Long, on acheta des cendaux « pour faire panonciaux à trompeurs¹ ».

Panonceau était aussi synonyme de girouette, et la noblesse seule y avait droit. Placés au faite des créneaux ou des tours, leur forme et les armoiries qu'ils portaient indiquaient le rang du seigneur à qui appartenait l'édifice. Taillés en pointe, ils désignaient la demeure d'un chevalier ; taillés en bannière ou carrés, ils désignaient un chevalier banneret. Le premier acte de possession d'un fief, d'une seigneurie, consistait à arborer sur le lieu le plus élevé le panonceau du seigneur². On rencontrait aussi, fixés à des poteaux sur les chemins, des panonceaux destinés à signaler un droit de justice ou de voirie.

On appelait encore panonceaux les girouettes, tableaux, placards, affiches portant les armes du roi. Quand un lieu quelconque, abbaye, hôpital, château, maison particulière était placé sous la sauvegarde du roi ou quand il était saisi, l'on y apposait le panonceau royal³. M. Coycèque a tout récemment retrouvé un des panonceaux jadis placés sur la porte de l'hôtel-Dieu. C'est une plaque de tôle, mesurant 0,40 c. de hauteur sur 0,30 c. de largeur ; on y voit représentées les armes de France et de Navarre, avec les colliers des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, qu'accompagne l'inscription suivante : SAUVE GARDE DU ROY POUR L'HÔTEL DIEU DE PARIS⁴.

Les panonceaux qui figurent aux portes des notaires remontent au règne de Charles VI. Des lettres patentes d'avril 1411 s'expriment ainsi : « Et, en signe de nostre sauvegarde espéciale, voulons qu'il⁵ fasse mettre nos pennonceaux royaux es maisons, possessions et autres biens des notaires au nostre Chastelet de Paris, affin que nul ne se puisse excuser d'ignorance⁶ ».

Panoramas (ENTREPRENEURS DE). Le panorama est une peinture circulaire, exposée de façon à ce que l'œil du spectateur placé au centre et embrassant tout son horizon, ne rencontre que le tableau qui l'enveloppe. Cette invention, date de 1785, et est due à un jeune peintre d'Édimbourg, nommé Robert Barker.

Les premiers panoramas que l'on ait vus à Paris furent créés, vers 1800, par un sieur James Thayer. En bordure du boulevard Montmartre, il leur consacra deux rotondes, séparées par un passage qui prit le nom de passage des

¹ Sonneurs de trompe. Dans Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 48.

² Voy. La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, éd. de 1753, p. 77 et 204.

³ Voy. Claude Fauchet, *De l'origine des héraults et armoiries*, p. 47.

⁴ *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, année 1901, p. 106.

⁵ Le prévôt de Paris.

⁶ *Ordonnances royales*, t. IX, p. 594.

Panoramas, nom qu'il porte encore. Une annonce de l'année 1800 s'exprimait ainsi : « Le panorama ou tableau sans bornes représente une superbe vue de Paris et de ses environs prise du haut du palais des Tuileries. Il est ouvert tous les jours depuis huit heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Prix d'entrée, un franc cinquante centimes ». Le second panorama représentait l'évacuation de Toulon par les Anglais en 1793.

Le peintre Prévost, qui avait peint ces deux tableaux, resta associé avec James Thayer, et vers 1807 ils ouvrirent un nouveau panorama entre la rue Neuve-Saint-Augustin et le boulevard des Capucines. La rotonde avait 32 mètres de diamètre sur 16 de hauteur et l'on y assistait à l'entrevue de Tilsitt. Napoléon y vint en 1810.

Le diorama a eu pour inventeurs Bouton et Daguerre. Il fut inauguré, le 11 juillet 1823, dans une salle située derrière le Château-d'Eau. Celle-ci ayant été incendiée en 1839, Daguerre resta seul en fit bâtir une autre sur le boulevard Bonne-Nouvelle ¹.

Le *cosmorama*, inventé par l'abbé Gazzera, date de l'année 1808.

Paoliers. Faiseurs de poêlons. Voy. **Paa-liers**.

Paonniers. La *Taille de 1292* en mentionne cinq, celle de 1300 en cite trois. Suivant Géraud ², c'étaient des marchands de paons ; suivant M. Fagniez ³, il faut y voir des chapeliers de paon, industriels qui sont devenus les plumassiers. Cette seconde hypothèse est la plus vraisemblable.

Voy. **Chapeliers de paon**.

Papetiers. Quatre corporations prenaient ce titre :

- 1° Les fabricants de papier.
- 2° Les cartonniers.
- 3° Les cartiers.
- 4° Les merciers.

Ces derniers représentaient nos papetiers actuels, car ils détaillaient, sans en fabriquer aucun, tous les articles de papeterie. Voici, comme exemple, la carte-adresse de Jollivet qui fut papetier ordinaire de Louis XIV et de la Dauphine :

« A L'IMAGE NOTRE-DAME, rue de Bussi, vis à vis l'hôtel impérial, faubourg S. Germain à Paris.

JOLLIVET, marchand ordinaire du Roy et de Madame la Dauphine, vend de très beau papier batu, lavé, coupé, d'oré (*sic*), préparé, de toute grandeur pour bien écrire, et toute sorte de

papier de musique ; d'excellentes plumes d'Hollande, et des mieux taillées pour les personnes de qualité ; de la plus belle cire d'Espagne de toute couleur ; des canifs de toutes façons ; des registres de toute sorte de grandeur ; des portefeuilles de maroquin rouge et noir des plus à la mode, fermans à la clef et d'autre manière ; des tablettes de maroquin des plus nouvelles, garnies d'or et d'argent ; des écritoirs de toute grandeur, garnies d'argent, fermantes à clef et découvertes, pour mettre sur des bureaux ; des cachets ; porte crayons et compas d'argent ; et la véritable encre double et luisante et autres sortes ; de toutes sortes de papiers à lettres très fin d'Hollande, doré et non doré pour écrire dans les pays étrangers ; et de toutes sortes de marchandises des plus nouvelles et à juste prix ¹ ».

Ces utiles commerçants avaient pour concurrents les cartonniers. En outre, les épiciers vendaient les papiers d'emballage ; les chandeliers et quelques regrattiers vendaient le papier écolier, mais les premiers n'en pouvaient livrer à la fois plus d'une main et les seconds plus d'une feuille au même acheteur.

Le papier, connu en France depuis le douzième siècle, était encore rare et recherché au quatorzième. Sur les 973 volumes qui composaient la bibliothèque de Charles V, le papier est au parchemin dans la proportion de 1 sur 28 ². En 1360, le papier à écrire se payait 1 sol 2 deniers le cahier, et le papier à envelopper 2 deniers seulement ³.

En ce qui concerne le papier à lettres, la mode varia sans cesse. Dans le compte des dépenses faites pour Henri IV, au temps où il n'était encore que roi de Navarre, je vois figurer du « papier au chiffre et à la devise royale ⁴ ». La reine Marguerite, sa femme, préférait « une sorte de papier dont les marques estoient toutes pleines de trophées d'amour ⁵ ». La vogue fut ensuite au papier parfumé ⁶, puis aux papiers de couleur. Racine le mande en ces termes à sa fille cadette :

« 4 octobre 1746. Je vous écris trois lettres, ma chère fille, sans avoir rien à vous mander ; je ne veux que vous faire connoître à quoi s'amuse aujourd'hui les dames. Elles écrivent sur des papiers de toutes couleurs. Celui-ci, qui est du papier de petit deuil, n'est plus de mode, parce qu'on s'en servoit il y a un mois ; les deux suivantes sont sur des papiers si à la mode que le marchand n'y peut fournir : toutes les dames en font provision. On pourroit penser que les femmes sont folles, mais qui oseroit le dire ? J'écris sur du pareil papier à votre frère. Adieu, ma chère fille, mes lettres ne sont pas longues ; elles ne

¹ Bulletin historique du VI^e arrondissement de Paris, année 1903, p. 223.

² Barrois, *Bibliothèque protypographique*, introduction, p. XXXI.

³ Douët-d'Arco, *Comptes de l'argenterie*, p. 217 et 227.

⁴ *Archives des Basses-Pyrénées*, t. I, p. 6.

⁵ Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. I, p. 147.

⁶ Voy. Madame de Sévigné, *Lettre* du 19 août 1671, t. II, p. 326.

¹ Germain Bapst, *Essai sur l'histoire des panoramas et des dioramas*, 1891. — Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. V, p. 146, consacre aux panoramas une notice courte et peu exacte.

² *Paris sous Philippe le Bel*, p. 528.

³ *Études sur l'industrie*, p. 17.

sont que pour vous faire connoître notre papier à la mode ¹.

1^{er} août 1747. Puisque j'ai écrit à ma cadette avec cérémonie, il est bien naturel que je vous écrive de même en vous donnant un *Madame* en tête, et un *petit serviteur* à la fin. Je tâcherai de vous apporter une pareille feuille, au lieu d'un *serviteur* ce sera une *servante* et vous pourrez vous en servir pour écrire à *M. l'abbé* ».

Cette lettre, dit M. de la Roque, qui l'a publiée d'après l'original, « est ornée de vignettes coloriées. En tête figure une dame richement vêtue à la manière du temps pour tenir lieu du mot *madame*; à la fin, pour remplacer celui de *serviteur*, on voit un beau monsieur faisant une profonde révérence ² ».

L'emploi des enveloppes est encore très restreint. La lettre une fois pliée, est entourée d'un fil de soie dont les deux bouts sont réunis par un cachet de cire ³.

Tous ces usages commencent à se modifier vers 1640. Le format du papier diminue. La fermeture en fil de soie devient moins commune, et le cachet s'applique alors sur le repli du papier. La mode des enveloppes se généralise; mais l'enveloppe n'est encore qu'une feuille de papier blanc, dans laquelle on renferme sa missive en répétant une seconde fois l'adresse. Antoine de Courtin écrivait en 1695: « Il est bon aussi de savoir que, pour plus de respect, on met la lettre dans une enveloppe, sur laquelle on écrit le dessus ⁴. Et pour les dames, on cachète les lettres avec de la soye; si ce n'est que pour marque d'un plus grand respect, on peut mettre la lettre déjà cachetée de soye dans une enveloppe, sur laquelle on met encore le dessus ⁵ ».

Dès 1715, les lettres présentent à peu près le même aspect qu'aujourd'hui.

A la fin du seizième siècle ⁶ et même au commencement du dix-septième, les lettres d'amour étaient appelées des *chapons* ⁷. En 1604, elles étaient devenues des *poulets* ⁸, expression encore usitée aujourd'hui. Son origine a donné naissance à une foule de conjectures saugrenues. La moins déraisonnable nous est fournie par Le Duchat: On nomme ainsi les billets d'amour, dit-il, « parce que les premiers furent pliés en forme de poulets, à la manière dont les officiers de bouche plient les serviettes, auxquelles ils savent donner différentes figures d'animaux ⁹ ». L'Isabelle de *L'école des maris* ¹⁰

l'entendait bien de cette manière lorsqu'elle raconte à Sganarelle qu'un jeune homme

... A droit dans sa chambre une boîte jetée
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.

On trouve les plumes à écrire citées dès le huitième siècle; on se servait de roseaux, de styles en os ou en métal ¹, de plumes d'oie, de cygne, de paon, de grue, etc. ² Il y avait à Paris en 1596 « douze grandes boutiques de plumes à écrire ³ ». Les marchands s'intitulaient parfois *plumassiers de plumes à écrire*. Au dix-septième siècle, on estimait surtout, parmi les plumes d'oie, celles de Hollande ⁴.

Les couteliers fournissaient de bons canifs, canivets, ou tranche-plumes ⁵; ceux de Paris et de Toulouse étaient les plus recherchés ⁶. Mais la taille des plumes n'en restait pas moins le supplice des écoliers et de bien d'autres personnes. Aussi voyons-nous apparaître, dès le seizième siècle, un objet destiné à faciliter l'opération; c'est un instrument fort ingénieux qui fut perfectionné au siècle suivant, et dont on trouve le dessin dans le *Magasin pittoresque* ⁷. En 1715 un sieur de la Chaumette soumit à l'approbation de l'Académie des sciences « un canif qui taille les plumes d'un seul coup ⁸ ». Il fut bientôt modifié par un sieur Thomas. Les *Mémoires de la calotte* ⁹ vantent

.... Ses mousquetons brisez,
Et canons qui, par la culasse,
Estant chargés, ont plus de chasse.
Plus, ses canifs si fort prizez
Et qui taillent plumes aussi vite
Qu'un lièvre qui part de son gîte.

Les plumes de métal remontent très haut, mais elles ne devinrent d'usage ordinaire que vers la fin du dix-septième siècle. Le premier qui ait eu l'idée de fabriquer des plumes en acier paraît être le sieur André Dalesme ¹⁰, mort en 1727 membre de l'Académie des sciences. Je les trouve nommées en 1777 « plumes économiques d'Angleterre ¹¹ ».

Les plumes à réservoir, qui contenaient, paraît-il, assez d'encre pour « écrire de suite une demy main de papier », se vendaient dix francs en 1657 ¹².

Le papier buvard était dit *papier fluant* ¹³, et la poudre chargée de sécher l'encre rapidement

¹ Cette lettre est écrite sur du papier doré sur tranches et orné de vignettes à l'encre de Chine; la suivante est sur papier jaune, la troisième n'a pas été retrouvée.

² *Lettres inédites de Racine*, p. 456 et 457.

³ Voyez-en un exemple dans le *Musée des archives*, n° 812.

⁴ L'adresse.

⁵ *Nouveau traité de la civilité*, p. 213.

⁶ Voy. Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIII, p. 302.

⁷ Voy. *Le Diogène français* (1617), p. 3.

⁸ Héroard, *Journal*, 14 janvier 1604, t. I, p. 61. Voy. aussi Math. Régnier, *Élégie II* (1613) édit. elzév., p. 254.

⁹ Ménage, *Dictionnaire étymologique* (1750), t. II, p. 348. — Furetière, *Dictionnaire français* (1727), au mot poulet.

¹⁰ Acte II, scène 5.

¹ Arundo, juncus, stylus, graphium, calamus, penna, etc.

² *Nouveau traité de diplomatique*, t. I, p. 537.

³ Greg. d'Ierni, *Paris en 1596*. — Dans le *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, an. 1885, p. 166.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1384.

⁵ *Archives des Basses-Pyrénées*, t. II, p. 51.

⁶ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 74 et 893.

⁷ Année 1878, p. 85.

⁸ *Machines et inventions approuvées par l'Académie des sciences*, t. III, p. 57.

⁹ An. 1735, p. 75.

¹⁰ *Le livre commode*, t. II, p. 76.

¹¹ *Almanach Dauphin*, supplément, p. 80.

¹² A.-P. Faugère, *Journal d'un voyage à Paris* (1657), p. 200.

¹³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. V, p. 570.

était employée depuis bien longtemps ¹. Peut-être faut-il reconnaître la sandaraque dans ce *Secret du seigneur Alexis* : « Pour faire poudre qui ôte les taches d'encre tombées sur le papier ² ».

Les papetiers avaient pour patron saint Jean l'Évangéliste.

Voy. **Crayons (Marchands de)**. — **Cire à cacheter (Marchands de)**. — **Encre (Fabricants d')**. — **Papier**, etc.

Papier timbré. Voy. **Distributeurs**.

Papier de verre ou **papier à dérouiller**. Son invention date de la fin du dix-huitième siècle. Jusque-là, les objets rouillés étaient envoyés chez le serrurier, qui devait passer chaque pièce à la lime.

Les fourbisseurs étaient dits parfois *dérouilleurs* ³.

Papiers (Fabricants de). Dès le quatorzième siècle, la Seine faisait tourner au-dessus de Paris quelques moulins à papier. Il ne s'y en fabriquait, d'ailleurs, jamais beaucoup. Le plus estimé fut, pendant bien longtemps celui d'Angoulême. Les conditions exigées du papier étaient qu'il fût ferme, pesant, bien collé, sans taches, ni rides, et *sonnant clair*.

Au dix-septième siècle, les différentes sortes de papiers étaient désignées par les noms suivants, qui en indiquaient à la fois la qualité et la dimension. Les noms précédés d'un astérisque sont encore usités aujourd'hui.

Au soleil.	Petite-fleur de lys.
Petit-soleil.	Grand-lombard.
* Grand-aigle.	Grand-royal.
* Grand-soleil.	Royal.
Grande fleur de lys.	Petit-royal.
* Grand-Colombier ou	* Grand raisin.
Impérial.	Lombard.
A l'éléphant.	Lombard ordinaire ou
Chapelet.	grand-carré.
Petit-chapelet.	* Cavalier.
Grand-atlas.	Petit-cavalier.
A l'étoile, à l'éperon ou	* Double cloche.
longuet.	A la cloche.
Grand-cornet.	Grande licorne à la
Grand cornet très min-	cloche.
ce.	* Carré, Grand-compte
A la main.	ou Carré au raisin.
* Couronne ou Griffon.	Au sabre ou Sabre au
Couronne ou Griffon	lion.
très mince.	Carré, très mince.
Champy ou Bâtard.	* A l'écu, Moyen compte,
* Tellièrre grand format.	Compte ou Pomponne.
Cadran.	A l'écu très mince.
Petit-atlas.	Au coutelas.
Grand-Jésus ou Super-	Grand messel.
royal.	Second messel.
Grand-royal étranger.	La Tellièrre.

Pantalon.

Petit-raisin, Bâton royal
ou Petit-cornet à la
grande sorte.

Les trois-O, Trois-ronds
ou Gènes.

Petit-nom de Jésus.

Aux armes d'Amster-
dam, Pro-patria ou
Libertas.

Cartier-grand-format-
Dauphiné.

Cartier-grand-format.

Cartier.

* Au Pot ou Cartier or-
dinaire.

Pigeonne ou Romaine.
Espagnol.

Le lys.

* Petit à la main ou
Main fleurie.

* Petit-Jésus.

Trasse, Tresse, Étresse
ou Main-brune.

Brouillard ou à la Demoi-
selle.

Gris.

De couleur.

Voy. **Papetiers**.

Papiers (Marchands de vieux). L'article 19 du règlement de 1618 défend à tous autres qu'aux libraires et aux relieurs d'acheter, pour les revendre soit en gros soit en détail, les « romans neufs, vieux, fripez ou vieux papiers ny vieux parchemins, sur peine de confiscation et d'amende ». L'article 10 du règlement d'août 1686 ne permet ce commerce qu'aux imprimeurs et aux libraires. L'article 11 fait pourtant une exception en faveur des femmes et veuves des maîtres relieurs et en faveur des compagnons imprimeurs, libraires et relieurs qui seraient autorisés par le syndic de leur communauté. Toutefois, nul ne devait acheter aucuns livres parchemins ou papiers « des enfans ou serviteurs des libraires ou imprimeurs, des écoliers, des serviteurs, domestiques, laquais ou autres personnes inconnues ».

Papiers peints (Fabricants de). On nommait dominoterie, au dix-septième siècle, une industrie qui consista d'abord dans la fabrication du papier marbré. Il s'y joignit bientôt le négoce des « lanternes de papier que l'on met aux fenêtres des maisons dans les réjouissances publiques, sur lesquelles sont imprimées et peintes des armoiries, des fleurs de lys, des dauphins et autres figures convenables au sujet qui cause la joie du peuple ». Le métier se développa peu à peu et en vint à créer les grossières enluminures dites aujourd'hui *images d'Épinal*. On eut de bonne heure l'habitude de les coller contre les murailles, et c'est ainsi que notre papier peint naquit de la dominoterie. Savary écrivait vers 1720 : « C'est ouvrage de dominoterie que cette espèce de tapisserie de papier, qui n'avoit longtemps servi qu'aux gens de la campagne et au petit peuple de Paris, pour orner et pour ainsi dire tapisser quelques endroits de leurs cabanes, de leurs boutiques et chambres ; mais que sur la fin du dix-septième siècle, on a poussé à un point de perfection et d'agrément, qu'outre les grands envois qui s'en font pour les pays étrangers et les principales villes du royaume, il n'est point de maison à Paris, pour magnifique qu'elle soit, qui n'ait quelque endroit, soit garderobes, soit lieux encore plus secrets, qui n'en soit tapissé et assez agréablement orné ¹ ».

¹ Voy. C^{te} de Laborde, *Notice des émaux*, p. 464 et 537.

² Édit. de 1691, p. 247.

³ Voy. ce mot.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 1718.

Les maîtres de la communauté qui produisait ces belles choses étaient dits officiellement : *dominotiers-marbreaux de papiers-imagers-tapisseries*.

Dès la fin du seizième siècle, l'on avait songé, en Angleterre, à recouvrir les murs avec du papier imprimé imitant la laine. La France n'entra que très tard dans cette voie. Jean Papillon et Jacques Chauveau, au dix-septième siècle, Aubert d'abord, puis Réveillon, à la fin du dix-huitième, perfectionnèrent successivement les procédés de fabrication. Ce dernier obtint des résultats admirables, mais ses beaux papiers revenaient, dit M^{me} de Genlis ¹, « aussi cher qu'une tenture des Gobelins ; » les qualités inférieures, qu'on pouvait livrer à bon marché, étaient affreuses. Cette innovation eut donc beaucoup de peine à se faire accepter, et l'on ne se doutait guère, même après la Révolution, que les temps étaient proches où une mesquinerie forcée allait presque partout remplacer les riches tapisseries et les merveilleuses boiseries des siècles passés, par des bandes de papier reproduisant sans cesse le même dessin autour d'une pièce. Contant d'Orville écrivait encore en 1779 : « Les papiers peints sont renvoyés par les personnes riches dans leurs garde-robes, et tout au plus dans les petites chambres des maisons de campagne. Malgré cela, il est étonnant à quel point ces papiers imitent quelquefois le damas ² ».

Paqueurs. On nommait ainsi, dans le commerce des salines, les hommes qui paquaient le poisson dans les barils, c'est-à-dire l'y foulaient, l'y disposaient par lits pressés.

Le hareng non *paqué*, enfermé, mais non rangé dans les barils était dit *en vac*.

Paquotille. Voy. **Pacotille**.

Paradistes. Faiseurs de parades. Voy. **Grimaciers** et **Paillasses**.

Paraisoniers. On donnait ce nom, dans les manufactures de glaces, aux ouvriers « chargés de rouler et souffler en même temps sur le marbre, avec la felle, le cristal en fusion. » Ce métier, dur et difficile, exigeait dix années d'apprentissage.

Dans les verreries, ces ouvriers prenaient le nom de *bossiers*, mais leurs fonctions n'étaient pas exactement les mêmes. On disait aussi *bossetiers*.

Parapluies (FABRICANTS DE). Le parapluie est d'origine moderne. M. Édelestant Duméril prétend que dans les mystères du moyen âge, au moment où l'on représentait le déluge, Dieu le père se promenait sur le théâtre abrité par un vaste parapluie ³. L'anachronisme eût été flagrant ; mais celui que commet M. Édelestant Duméril n'est guère plus excusable, car le moyen âge ne connut point les parapluies. Il y suppléait par un capuchon adapté à un long

et épais vêtement, assez semblable à notre caban, et qui se nommait *balandras*, *balandran* ou *chape à pluie*, en latin *capa pluvialis*. On le trouve souvent cité au douzième siècle. Comme le temps était très menaçant, un des personnages du *Roman du Rou*

Une chape à pluie afeubla ⁴.

Au seizième siècle, le balandras n'avait encore reçu aucun perfectionnement, et continuait à être très long ² ; mais il pouvait comporter un certain luxe. En 1595, Henri IV se commanda un « chapeau de pluie garny de taffetas ³ ».

Tabarin prétendait, non sans quelque raison, que la vue de son immense chapeau avait fait naître l'idée des parasols et des parapluies ⁴. Mais nos pères craignaient, paraît-il, le soleil plus que la pluie, car c'est du parasol que dérive le parapluie. M^{lle} de Montpensier raconte qu'en 1638, les dames de la Cour portaient, pour se garantir du soleil, des « chapeaux garnis de quantité de plumes ⁵ ». Mais à cette date, quelques estampes représentent déjà des femmes suivies de pages qui les abritent sous de larges parasols.

Cet usage était devenu général au milieu du règne de Louis XIV, et c'est vers ce moment qu'un fabricant inventif s'avisa d'établir des parasols couverts de toile cirée, afin que l'on pût les utiliser contre la pluie. Pour en diminuer le poids, on ne tarda pas à remplacer la toile cirée par du taffetas bien gommé, tendu sur de légères tiges en jonc ou en baleine. Le parasol avait toujours été fixe, mais le parapluie fut plus ingénieusement construit. Au moyen d'un anneau glissant le long du manche, la monture s'abaissait, et l'ustensile pouvait être tenu fermé ; pour l'ouvrir, on remontait l'anneau et on l'arrêtait au moyen d'une grosse épingle. Dans l'*Inventaire du mobilier de la couronne* dressé en 1673, on trouve mentionnés « onze parasols de taffetas de différentes couleurs » et « trois parasols de toile cirée, garnis par le bas de dentelle d'or et d'argent ⁶ ».

En somme, sous Louis XIV, le parapluie constitue un ustensile massif, muni à son extrémité d'un fort anneau qui permet de le tenir par le manche renversé. C'est cependant presque toujours sous le bras qu'il était porté. Son poids en rendait l'usage très incommode, et l'on s'en servait le moins possible. En 1710, un sieur Marius, industriel avisé, entreprit de le simplifier, et arriva à fabriquer des parapluies brisés, qui ne pesaient que cinq à six onces et qu'il vendait renfermés dans des étuis de sept à huit pouces de long sur un et demi de large. C'étaient donc de véritables parapluies de poche. Le *Mercurius galant* de janvier 1711 ⁷ nous apprend que ce Marius demeurait « proche la barrière

¹ *Discours moraux*, édit. de 1802, p. 254.

² *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. C, p. 172.

³ *Histoire de la comédie primitive*, 1864, in-8°, p. 333.

⁴ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *capa*.

⁵ Voy. Math. Régnier, satire XIV.

⁶ Voy. Gay, *Glossaire*, t. I, p. 327.

⁷ *Recueil de questions tabarinesques*, t. I, p. 214.

⁸ *Mémoires*, édit. Michaud, p. 11.

⁹ Tome II, nos 12 et 17, p. 103 et 108.

¹⁰ Page 195.

Saint-Honoré », et qu'il avait inventé déjà « des clavessins brisez, qu'on pourroit presque appeler aussi des clavessins de poche ». En ce qui concerne les parapluies, Marius obtint du roi un privilège qui lui garantissait pendant cinq ans le monopole de son invention, et cette pièce curieuse a été récemment retrouvée aux Archives nationales par M. de Boislesle. Elle est ainsi conçue :

« Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux les gens tenant nos cours de Parlement, Grand Conseil, requêtes ordinaires de notre hôtel et de notre palais, prévôt de Paris ou son lieutenant, baillis, sénéchaux, leurs lieutenans civils et autres nos officiers et justiciers qu'il appartiendra, Salut.

Notre bien amé JEAN MARIUS nous a fait remonter qu'il a inventé une nouvelle espèce de parasol ou parapluie qui, étant ouvert, se trouve aussi grand, plus ferme et même plus solide que ceux qui sont en usage, et s'ouvre et referme avec la même vitesse, et qui cependant étant replié se peut mettre dans un étui d'environ un pouce et demi de diamètre et sept à huit pouces de long, et peut se rendre si léger par les différentes formes ou façons qu'il leur donnera et par les différentes matières dont ils seront composés, qu'il y en aura qui ne pèseront que cinq à six onces, tout compris, sans rien diminuer de leur étendue : de manière que ce nouveau parapluie deviendra, par sa légèreté et la petitesse de son volume, un meuble de poche que l'on pourra toujours avoir sur soi pour s'en servir au besoin, ce qui donnera occasion aux hommes et à la plupart des femmes, qui n'ont pu s'accoutumer à l'usage des parapluies ordinaires, tant parce qu'il ne convient pas à tout le monde de les porter sous le bras, qu'à cause de leur pesanteur et de leur volume embarrassant, de se servir de ceux de l'exposant, et à tout le public de jouir d'une invention si utile et si abrégée par son volume et par son poids, qui peut se réduire à un douzième ou quinzième de ceux qui sont en usage.

Mais, craignant qu'après avoir fait beaucoup de dépenses pour faire faire plusieurs parapluies de cette nouvelle espèce, les ouvriers ne tâchent de les imiter, contrefaire et débiter, ce qui lui causeroit un très grand préjudice et l'empêcheroit de profiter du fruit de son travail et de son invention, il nous a très humblement fait supplier de vouloir lui accorder nos lettres de privilège sur ce nécessaires.

A ces causes, désirant favorablement traiter l'exposant et lui faciliter les moyens de profiter de cette invention : après avoir vu les témoignages que notre académie royale des sciences a rendus de la nouveauté et utilité de cette invention par ses certificats ci-attachés sous le contrescel de notre chancellerie, nous avons audit Marius permis et accordé, permettons et accordons par ces présentes signées de notre main, de faire ou faire faire seul, par tels ouvriers que bon lui semblera, de vendre ou faire vendre ou distribuer par toutes les villes et lieux dans toute l'étendue de notre royaume

pendant l'espace de cinq années consécutives, des parasols ou parapluies brisés à porter dans la poche, suivant les descriptions et les modèles qu'il en a laissés en notre dite académie, d'y faire mettre une marque particulière pour y avoir recours dans les vérifications, au cas qu'on les contrefasse.

Faisant très-expresses inhibitions et défenses à tous ouvriers et à toutes autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de les imiter ni contrefaire, sous quelque prétexte que ce soit, ni d'en vendre ni distribuer de semblables sans son consentement ou de ses ayans cause ; à peine de confiscation desdits parasols ou parapluies contrefaits, mil livres d'amende applicables un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris et l'autre tiers à l'exposant, et de tous dépens, dommages et intérêts.

Si vous mandons que ces présentes vous ayez à faire enregistrer, et du contenu en icelles jouir et faire user ledit exposant pleinement et paisiblement, cessant et faisant cesser tous troubles et empeschemens. Voulons qu'aux copies des présentes, collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis de faire pour l'exécution des présentes toutes significations et autres nécessaires, sans demander autre permission.

Car tel est notre plaisir.

Donné à Versailles le 1^{er} janvier, l'an de grâce 1710, et de notre règne le soixante-septième ¹ ».

Quarante ans après, un sieur Navarre présenta à l'académie des sciences un perfectionnement de l'invention due à Marius ². C'était le parapluie-canne, que l'abbé Jaubert décrit ainsi : « On a imaginé, pour la plus grande commodité des voyageurs, des parasols et des parapluies qui sont contenus dans une canne, de manière qu'en poussant un ressort qui est adhérent à la canne qui sert d'étui au parasol, on fait rentrer ou sortir celui-ci, suivant qu'on le juge à propos et qu'on en a besoin ³.

Il faut croire que le parapluie ainsi modifié finit par se concilier tous les suffrages, car l'oratorien Caraccioli nous dépeint le Parisien de 1768 inséparable de son parapluie, qu'il trimbalait partout avec soi pendant la moitié de l'année : « L'usage, écrit-il, est depuis quelque temps de ne jamais sortir qu'avec son parapluie et de s'incommoder à le porter sous le bras pendant six mois pour s'en servir peut-être six fois. Ceux qui ne veulent pas se confondre avec le vulgaire aiment beaucoup mieux courir les risques de se mouiller que d'être regardés dans les promenades comme gens qui vont à pied ;

¹ *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, année 1882, p. 57.

² « Parasol ou parapluie qui se renferme dans une canne, présenté par le sieur Navarre ». Voy. *Histoire de l'académie des sciences pour 1759* (vol. daté de 1765), p. 243.

³ *Dictionnaire*, t. III, p. 355.

car le parapluie est la marque sûre qu'on n'a pas d'équipage¹ ».

Sous la Révolution, le parapluie joua un bout de rôle dans la politique. Blanc en 1788, il devint vert en 1789, rouge en 1791, et bleu en 1804. L'énorme parapluie de serge rouge fut, vers cette date, adopté par les poissardes et les marchandes de légumes.

La langue populaire a attribué au parapluie un grand nombre de dénominations, et deux d'entre elles ont eu l'honneur d'être recueillies par M. Littré dans son Dictionnaire. L'étymologie du mot *robinson* n'a pas besoin d'être expliquée, mais celle du mot *riflard* est moins connue. « RIFLARD, vieux parapluie, dit M. Littré, expression due à la vogue d'une pièce de Picard (*La petite ville*, jouée en 1801), où l'auteur, chargé du rôle ridicule de Riflard, paraît en scène armé d'un énorme parapluie. » Ce substantif a une origine beaucoup plus ancienne. Au moyen âge, le verbe *rieflare* signifiait dérober, et *riflard* désignait souvent un sergent ou un huissier². Dans *Le mystère de la Passion*, qui fut représenté vers 1450, Riflard est un berger³. Accusé de je ne sais quelle mauvaise action, il comparaît devant des sergents. Celui qui l'interroge se nomme Mâchefrain⁴ ;

- Dont es-tu? dit l'un bien habille⁵.
- Je suis, ce dis-je, de no ville⁶.
- Tout nourri de pois et de lart.
- Et comment te nomme-on? Riflard⁷.

Les fabricants de parapluies ne formaient pas une corporation particulière. Quelques maîtres boursiers avaient adopté cette spécialité et y gagnaient largement leur vie.

Voy. **Boursiers** et **Cannes (Marchands de)**.

Parapluies (LOUEURS DE). Caraccioli nous apprend qu'en 1768, les Parisiens vaniteux hésitaient à se munir d'un parasol pendant l'été et d'un parapluie pendant l'hiver, aimant mieux « courir les risques de se mouiller que d'être regardés comme des gens qui vont à pied; car le parapluie est la marque sûre qu'on n'a pas d'équipage⁸ ». De là, sans doute, naquit l'idée de créer un service de parasols publics destinés surtout à la traversée des ponts, car l'étroitesse de la plupart des rues y facilitait la recherche de l'ombre. Bachaumont raconte qu'en 1769, une compagnie obtint un privilège pour la location de parasols durant les mois d'été. « Il y aura, dit-il, des bureaux à chaque extrémité du Pont-Neuf, où les voluptueux petits-maîtres qui ne voudront pas gâter leur teint se pourvoiroient de cette utile machine. Ils la rendront au bureau de l'autre côté, ainsi alternativement, moyennant deux

liards par personne. Ce projet a commencé à s'exécuter lundi dernier¹ ».

S'il faut en croire le lieutenant général de police, c'est le 16 septembre que la compagnie privilégiée exhiba ses premiers parasols, et elle avait alors complété son œuvre en organisant un service de nuit pour la location de parapluies. Le 14 septembre, M. de Sartine faisait afficher dans les rues le règlement suivant :

DE PAR LE ROI

et Monseigneur le Lieutenant général de police.

PARAPLUIES PUBLICS

L'objet qu'on a, en établissant des parapluies publics, pour la nuit comme pour le jour, est de procurer aux habitants une commodité de plus dans la ville, et aux gagne-deniers une facilité de gagner leur vie.

Mais, comme il est important pour la sûreté publique, qu'il n'y ait point de rôdeurs pendant la nuit dans les rues et carrefours, Monseigneur le Lieutenant général de police ordonne :

I^o Que les gagne-deniers qui porteront des parapluies pendant la nuit, les tiendront du bureau de la direction, où ils seront enregistrés par signalement, noms et demeures, ainsi que chez le sieur Heancré, inspecteur de police, et au bureau de la sûreté.

II^o Que ces gagne-deniers porteront une petite lanterne, sur la porte de laquelle sera découpé le même numéro du parapluie; non pour servir de falot, les lanternes à réverbère étant plus que suffisantes, mais pour servir à reconnoître le porteur du parapluie et recevoir son paiement.

Ces parapluies, qu'on nomme communément parasols, sont de taffetas verd, solides, bien conditionnés et numérotés. On commencera à en distribuer aux gagne-deniers, samedi seize septembre 1769, au bureau de la direction, rue Saint-Denys, près celle du Grand-Heurleur, au Magasin d'Italie.

La saison n'exigeant plus qu'il y ait des parasols pour le Pont-Neuf, la direction fera cesser ce service public le 17, pour ne le recommencer qu'à la belle saison, tant pour ce pont que pour celui de la Tournelle, le Pont-Royal, le Carrousel, la place de Louis-Quinze et autres endroits où on croira que cette commodité peut être utile.

Pernis d'imprimer et afficher ce 14 septembre 1769.

DESARTINE.

De l'imprimerie de Cl. Hérisant, rue Neuve-Notre-Dame².

Parasols. Voy. Parapluies..

Paratonnerres (COMMERCE DES). Jérôme de Monteux, médecin ordinaire des rois Henri II

¹ Caraccioli, *Dictionnaire critique, pittoresque et sentencieux*, t. II, p. 188.

² Voy. Ducange, au mot *rieflare*.

³ Un « pastoreau. »

⁴ Peut-être synonyme d'*animal*.

⁵ Bien habile.

⁶ De notre ville.

⁷ Arnould Greban, *Le mystère de la Passion*, p. 62.

⁸ *Dictionnaire critique, pittoresque, etc.*, t. II, p. 188.

¹ *Mémoires secrets*, 6 septembre 1769, t. IV, p. 306.

² *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, année 1874, p. 79.

et François II, ne révoque en doute aucun des préservatifs dont usaient les anciens pour se garantir de la foudre. On pouvait, par exemple, porter sur soi un morceau de corail, se mettre à l'abri sous un laurier ou un figuier, etc. L'aigle, le crocodile, la tortue, l'hyène, le veau marin n'étaient jamais frappés de la foudre ; aussi, ajoute Monteux, « les patrons des navires arment les extrémités de leurs voiles avec cuir de veau marin ou d'hyène ¹ ». Mais tout cela n'explique pas pourquoi Isabeau de Bavière possédait un « chariot servant pour le tonnerre ² ».

Ambroise Paré conseille de porter un « panache de plumes d'aigle ³ ». L'abbé Lebeuf accordait plus de confiance aux saintes reliques ; on en remplissait, écrit-il, une boîte de plomb, et celle-ci, placée « dans une concavité de la flèche d'une église », la protège « contre les foudres et le tonnerre ⁴ ». Marie Leczinska possédait une petite cloche de vermeil qui avait la propriété de « détourner le tonnerre ⁵ ».

Vers 1780, il n'existait encore à Paris que deux paratonnerres, l'un sur l'hôtel de Charost au faubourg Saint-Honoré, l'autre sur le couvent des Augustines anglaises, dans la rue des Fossés-Saint-Victor ⁶. Sébastien Mercier, à qui j'emprunte ce renseignement, ne leur accordait, d'ailleurs aucune confiance, « C'est, dit-il, une puérilité de vouloir détourner le feu du tonnerre avec ces aiguilles ; c'est comme si l'on voulait épuiser l'océan avec des tuyaux capillaires, et je ne doute pas qu'on ne range bientôt cette extravagance parmi les plus fortes de ce siècle ⁷ ».

L. Prud'homme, dans son *Miroir de Paris en 1807* ⁸, nous apprend qu'à cette date, l'on ne voyait encore de paratonnerres qu'aux Tuileries, au Luxembourg et sur quelques hôtels nouvellement construits. Pourtant, dès 1789, deux fabricants d'instruments de mathématiques, qui se qualifiaient de mathématiciens et d'ingénieurs, s'étaient fait une spécialité de la pose des paratonnerres. C'étaient les sieurs Baradelle, qui demeurait quai de l'Horloge, et Billiaux qui était établi rue du Bouloi ⁹.

Parcheminiers. L'archevêque de Tours, Hildebert, dans un sermon où il exhorte ses ouailles à la repentance ¹⁰, nous montre combien la fabrication du parchemin était encore imparfaite au onzième siècle, et quelles précautions devraient prendre les écrivains avant de s'en servir. Il leur fallait le polir, en égaliser le grain

au moyen d'un fer acéré, d'un grattoir ¹, et le passer ensuite à la pierre ponce ². Sa rareté à certaines époques avait donné naissance aux palimpsestes. Avec la pierre ponce ou avec une éponge, on effaçait l'écriture qui couvrait une feuille de parchemin, et celle-ci pouvait alors servir de nouveau. Une foule de bons ouvrages ont été ainsi anéantis et remplacés par d'insignifiants traités de liturgie ou de dévotion. On cite parmi les plus curieux palimpsestes celui qui est connu sous le nom de *Virgile d'Asper* ³ ; les patients bénédictins de Saint-Germain des Prés, à qui il appartenait, sont parvenus à retrouver un fragment de Virgile tracé en sigles sous l'écriture nouvelle dont on l'avait couvert.

On ne s'en tint pas là, s'il faut en croire Gayet de Sansale, savant docteur et bibliothécaire de Sorbonne. Une note, placée par lui en tête d'un texte des *Décretales*, affirme qu'il est écrit sur peau humaine ⁴. Il reproduit cette mention au commencement d'une Bible latine du treizième siècle ⁵. Enfin, il regarde comme écrite sur peau d'agneau d'Irlande mort-né, une Bible charmante, aussi remarquable par l'élégance des caractères que par la blancheur et la finesse du vélin, et que l'abbé Rive croyait écrite sur peau de femme ⁶. Ces assertions ont été contestées, sept cents ans à l'avance, par un religieux de Nieul-sur-Autize, qui recevant (douzième siècle) notification du décès d'un de ses frères, écrivit sur le *Rouleau des morts* ⁷ : « La chair de l'homme est plus vile que la peau de la brebis. Sur celle-ci, l'on peut écrire des deux côtés, mais quand l'homme est mort, sa chair, sa peau et ses os inutiles meurent avec lui ⁸ ».

L'Université s'était réservé le monopole du parchemin. Elle prélevait sur la vente un impôt, qui demeura jusqu'à la Révolution le seul revenu fixe du rectorat. Une botte de parchemin devait, avant d'entrer en circulation, avoir acquitté un droit de vingt deniers tournois. Le débit n'en était toléré que dans trois endroits : à la foire Saint-Laurent, à celle du Lendit et dans une salle du couvent des Mathurins. Le recteur envoyait ses quatre parcheminiers jurés compter et taxer les bottes apportées par les marchands forains. Mais une fois soldée la redevance universitaire, la vente n'était pas encore libre ; elle ne le devenait que quand les fournisseurs du roi, ceux de l'évêque, les maîtres et les écoliers avaient terminé leurs achats ⁹. En 1292, on comptait à Paris 19 parcheminiers, et 9 d'entre

¹ *Conservation de santé et prolongation de vie*, trad. en français par maître Claude Valgelas, docteur en médecine, 1559 et 1572, in-32.

² *Comptes royaux*. A la suite de Vallet de Virville, *Chronique de Jean Chartier*, éd. elzévir., t. III, p. 276.

³ *Œuvres*, p. 56 et 408.

⁴ *Histoire du diocèse de Paris*, t. I, p. 183.

⁵ Duc de Luynes, *Mémoires*, 31 juillet 1737, t. I, p. 312.

⁶ Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VI, p. 239.

⁷ Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. XII, p. 146.

⁸ Tome I, p. 203.

⁹ *Almanach Dauphin pour 1789*.

¹⁰ *Hildeberti sermones*, sermo XV, p. 300.

¹ Rasorium, novacula.

² Pumex.

³ Biblioth. nationale, exposition, n° 113.

⁴ Biblioth. nationale, fonds latin, n° 16,542.

⁵ Biblioth. nationale, fonds latin, n° 16,268.

⁶ Biblioth. nationale, fonds latin, n° 16,265.

⁷ Sorte de billets de part, que les moines d'un même ordre s'envoyaient d'un couvent à l'autre pour annoncer la mort de leurs frères. Chaque monastère ajoutait quelque pieuse pensée à la communication qui lui était faite ; aussi ces rouleaux, s'augmentant sans cesse de nouveaux décès et de nouvelles réflexions, finissaient-ils par atteindre jusqu'à vingt mètres de longueur.

⁸ Voy. L. Delisle, *Rouleaux des morts*, p. 390.

⁹ Voy. Crevier, *Histoire de l'Université*, t. II, p. 130.

eux habitaient la rue des Écrivains¹, qui devint la rue des Parcheminiers et est aujourd'hui la rue de la Parcheminerie.

Les derniers statuts des parcheminiers datent du mois de mars 1728. On y voit que l'apprentissage durait cinq ans et était suivi de trois ans de compagnonnage. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti. Les ouvriers commençaient le travail à cinq heures du matin et ne le cessaient qu'à huit heures du soir. Les forains, dit l'article 6, amèneront les parchemins, vélins, fonds de tambour, etc. à la halle du recteur de l'Université, où ils seront visités par les jurés du recteur et par ceux de la communauté.

Les maîtres étaient au nombre de trente environ et, comme les libraires auxquels ils avaient été pendant longtemps associés, ils reconnaissaient pour patron saint Jean l'Évangéliste. Au dix-septième siècle, ils y ajoutèrent saint Louis.

Des lettres patentes du 24 juin 1467² les appellent *parcheminieus*. On les trouve encore nommés *pareurs*, *raturiers*, *ratureurs de parchemin*, etc.

Parcheminieus. Voy. **Parcheminiers**.

Pardonaires. Pardoniers. Pardon-neurs. Pardons. Voy. **Quéreurs de pardons**.

Pareurs. Chez les sabotiers, ceux qui donnaient aux sabots la dernière main, les mettaient en état d'être vendus.

Dans les manufactures de tabac, ouvriers qui coupaient et ébarbaient les carottes.

Pareurs de drap. Voy. **Laineurs**.

Pareurs de parchemin. Voy. **Parcheminiers**.

Pareurs de peaux. Nom que l'ordonnance dite des *Bannières* (1467), donne aux peaussiers.

Parfaiseurs. Fabricants de peignes pour les étoffes. On trouve cette fabrication décrite en détail dans l'*Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. V, p. 628.

Parfileurs. Parfiler, c'était défaire, fil à fil, une étoffe ou un galon d'or ou d'argent. À la fin du dix-huitième siècle, le parfilage fut à la fois une mode mondaine et un commerce. « On demandait à tous les hommes de sa connaissance leurs vieilles épaulettes d'or, leurs vieux nœuds d'épée d'or, leurs vieux galons, etc. que l'on enlevait ainsi à leurs valets de chambre, et l'on parfilait toutes ces choses, c'est à dire qu'on séparait l'or de la soie pour le vendre ensuite à son profit. En outre, on recevait aux étrennes des bobines d'or ou de petits meubles couverts

d'or, que, de même on parfilait et que l'on vendait... Communément, une habile parfileuse gagnait, à cet étrange métier, environ cent louis par an¹ ».

Parfumeurs. Dès le treizième siècle, l'on appréciait en France les drogues destinées à teindre les cheveux, les cosmétiques pour la peau, les pâtes épilatoires, les pommades pour les lèvres, les poudres dentifrices, les parfums, etc. Les femmes recherchaient le musc et l'ambre, se barbouillaient le visage de blanc, de rouge et même de jaune. Elles raffolaient alors du linge couleur crème, et c'est de safran que les véritables élégantes se badigeonnaient. Elles plaçaient au milieu du linge des sachets, dits *coissines* ou *coussines*, pour l'imprégner de senteurs. Au quatorzième siècle, la haute société paraît avoir estimé surtout la lavande et la violette.

Ces belles choses se vendaient chez les merciers, car rien n'autorise à supposer qu'il existât alors une corporation de parfumeurs.

Au quinzième siècle, les parfums préférés étaient la poudre de violette et celle de Chypre, la civette, le musc, l'ambre gris, les essences de fleurs d'orange, de rose et de romarin.

Charles VIII eut un parfumeur en titre, Catherine de Médicis eut également le sien, et le règne de ses trois fils fut aussi celui des pâtes, des odeurs et des fards. On voit très souvent mentionnés dans les mémoires de cette époque les *oiselets de Chypre*. C'étaient des sachets en forme d'oiseaux faits d'étoffes et recouverts de plumes. Après les avoir remplis de poudre parfumée, on les plaçait, comme de véritables oiseaux, dans de riches cages suspendues aux plafonds; ou bien, on les enfermait dans des encensoirs, dans des coffrets entr'ouverts. Parfois aussi, on en modelait au moyen d'une pâte où entraient des aromates et des matières inflammables. Ceux-là s'employaient comme nos pastilles du sérail; ils constituaient des boules de senteur « lesquelles on brûle lentement au feu, pour jouir de la suave et agréable fumée qui sort d'iceux ».

Je ne sais trop d'ailleurs, à qui appartenait alors le nom de parfumeur. Merciers et gantiers y prétendaient; les premiers parce qu'ils vendaient des parfums, les seconds parce qu'ils en fabriquaient. Un arrêt du 26 novembre 1594 chercha à les mettre d'accord en défendant aux membres des deux corporations « de se dire et nommer parfumeurs ». En même temps, il les autorisa à « parfumer, laver, enjoliver leurs marchandises », mais interdit aux gantiers de vendre aucun parfum qui n'eût été fabriqué par eux. Une requête produite à cette occasion par les merciers cite, au nombre des senteurs les plus recherchées, la violette, l'iris, le musc, l'ambre et la civette.

L'arrêt de 1594 n'avait naturellement satisfait personne, et le titre de parfumeur restait toujours disponible. Ce furent les gantiers qui l'obtinrent.

¹ Taille de 1292, p. 157.

² Ordonn. royales, t. XVI, p. 669.

⁴ Comtesse de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes*, t. II, p. 38.

Des lettres patentes du mois de janvier 1614 leur octroyèrent enfin « permission de se nommer et qualifier tant maîtres gantiers que parfumeurs ».

A aucune époque, l'on n'abusa autant des parfums qu'au dix-septième siècle. L'odorat blasé par les senteurs que l'Inde et l'Amérique fournissaient depuis cent ans, ne pouvait plus se contenter que d'essences et de quintessences. Les parfumeurs faisaient vite fortune, et quelques-uns d'entre eux, honorés de la faveur des grandes dames, ont vu leur nom conservé par la postérité.

On disait d'Anne d'Autriche qu'avec du beau linge et des parfums on la mènerait aux enfers. Elle n'était sans doute pas seule dans ce cas, car un ouvrage publié en 1633 m'apprend que les dames de ce temps « avoient toujours une petite boule musquée dans la bouche, afin que leurs joues ne paroissent pas creuses et que leur haleine sente l'ambre et le musc ¹ ». Par contre, c'est le moment que choisirent le tabac et la pipe pour faire leur apparition.

Louis XIV eut d'abord les mêmes goûts que sa mère. « Jamais homme, dit Saint-Simon ², n'aima tant les odeurs et ne les craignit tant après, à force d'en avoir abusé ».

La mode des parfums ne survécut point à la Révolution. Afin de ne pas oublier un nom resté célèbre, je rappelle que, le 7 juillet 1809, le sieur Bully prit un brevet de cinq ans « pour une eau antiméphitique » dans la composition de laquelle entraient quatorze ingrédients différents. Le 20 septembre 1814, il obtint un brevet de perfectionnement, d'une durée de cinq ans.

Les parfumeurs appartenaient à la corporation des gantiers et s'étaient, comme eux, placés sous le patronage de sainte Anne et de sainte Madeleine. *

Parfumeurs en cuir. Titre qui appartenait à la corporation des peaussiers.

Parloir aux bourgeois (SERGENT DU).
Voy. Sergents.

Parqueteurs. Au moyen âge, l'on nommait *plancher* ou *planchier* le premier étage d'une maison, le seul sans doute dont l'aire fut parfois recouverte de bois ³. Vers le milieu du quinzième siècle, Antoine de la Sale raconte que le petit Jehan de Saintré, lors de sa rencontre avec l'anglais, fit « planchoyer deux maisons semblables, l'une pour lui et l'autre pour les seigneurs anglais ⁴ ». Corrozet, dans ses *Blasons domestiques*, ⁵ mentionne la

Chambre où pour faire ung doux marcher
On a embrissé ⁶ le plancher.

A la fin du dix-septième siècle, le plancher est devenu parquet, et il est déjà traité avec beaucoup d'art ; c'est, dit Félibien, un assemblage de pièces de bois qui font un compartiment en carré ou d'une autre manière, pour servir, au lieu de pavé, dans les chambres ¹. Ces parquets-là coûtaient de 30 à 36 livres la toise carrée ². Mais il y avait mieux ; écoutez le *Mercurie galant* de 1673 : « Les gens de qualité ne veulent plus de tapis de pied dans leurs alcôves, à cause de la poudre qu'ils conservent : c'est pourquoy, ils les font parqueter de bois de diverses couleurs et de pièces de rapport ³ ».

Pourtant, c'était là, paraît-il, un luxe encore assez rare en 1677, car Madame de Sévigné écrivait à sa fille le 7 octobre : « Nous avons, Dieu merci, l'hôtel Carnavalet ; comme on ne peut tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode ⁴ ».

Planchieurs et *parqueteurs* appartenaient à la corporation des menuisiers.

Part (BILLETS DE) ⁵. A la fin du dix-huitième siècle, il se vendait des lettres gravées d'avance, sur lesquelles on n'avait plus qu'à ajouter les noms à la main. Un journal de 1777 publiait l'annonce suivante : « On trouve chez madame Colson, rue de la Tissanderie, maison des Trois-Couronnes, vis-à-vis le cul-de-sac Saint-Faron, de très jolis billets de visite pour la nouvelle année, des billets d'invitation pour les repas et des billets de mariage, tous fort bien gravés ⁶. »

Jadis, lorsqu'un mariage était conclu entre deux familles, les parents des futurs époux allaient eux-mêmes en informer les personnes de leur connaissance. C'étaient beaucoup de visites à faire, et parfois chez des gens que l'on ne voyait pas avec plaisir. L'on s'arrangea donc pour se présenter chez eux à une heure où l'on savait ne pouvoir les rencontrer ; on se munit alors de billets manuscrits qui contenaient l'annonce du mariage et que l'on déposait à leur porte. Dans les maisons riches, ces billets étaient écrits avec soin, sur beau papier, et ornés de peintures, d'arabesques, d'emblèmes, etc. Un de ces billets, exécutés pour le mariage du célèbre duc de Richelieu, a été retrouvé au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale et reproduit par le *Magasin pittoresque* ⁷. Dans un cadre assez gracieux, au bas duquel figurent des épis de blé, une cage fermée, des jouets d'enfants, on lit :

M. le duc de Richelieu a épousé, la nuit du 6 au 7 aoust 1734, au château de Montjau en Bourgogne, le seconde fille d'Anne-Marie-Joseph de Lorraine, prince de Guise, comte de Harcourt.

¹ *Amours et intrigues des domestiques*, p. XIII.

² *Mémoires*, t. I, p. 499.

³ Voy. Ducange, *Glossarium*, aux mots *plancatum* et *plancherium*.

⁴ *Hystoire du petit Jehan de Saintré*, édit. Helleny, p. 248. — Notez que *planchoyer* était pris aussi dans le sens de construire une maison en bois. Voy. Ducange, au mots *plancatum*.

⁵ Publiés vers 1539, p. 15.

⁶ Godefroy traduit ce mot par « recouvert d'un tapis ». *Dictionnaire*, t. III, p. 40.

¹ *Des principes de l'architecture*, p. 682.

² *Le livre commode*, t. II, p. 123.

³ Tome III, p. 301.

⁴ Tome V, p. 347.

⁵ Ou de faire-part. L'Académie admet les deux expressions.

⁶ *Affiches, annonces et avis divers*. Numéro du 21 décembre 1777, p. 211.

⁷ Tome X, année 1842, p. 184.

On s'avisa ensuite de substituer aux manuscrits des billets imprimés et d'un très petit format. Cette innovation fut due, croit-on, au marquis de Pons. Les billets qu'il fit imprimer à l'occasion de son mariage sont ainsi conçus :

Monsieur et Madame de Pons sont venus pour avoir l'honneur de vous faire part du mariage de M. le marquis de Pons, leur fils, avec Mademoiselle de Brosse.

Madame de Castellane est venue pour avoir l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle de Brosse, sa fille, avec M. le marquis de Pons.

Voy. **Semonneurs**.

Parvis (FOIRE DU). Voy. **Jambons** (FOIRE aux).

Pasliers. Voy. **Paaliers**.

Passementiers. Les passementiers ont eu pour ancêtres les crépiniers et les boutonnières. Dès 1558, les maîtres sont dits *crépiniers-passementiers-boutonniers*, et Henri II vient de leur accorder des statuts, qui furent confirmés sans changement en 1594.

Quand, une soixantaine d'années après, la corporation eut l'idée de les faire reviser, Louis X V reprenait possession de sa capitale. Cet heureux retour, « souhaité ardemment, dit le roi ¹, par ceux qui n'ont jamais ignoré que notre présence est le souverain bien de la ville de Paris », avait favorablement disposé le souverain. Il s'empressa d'accorder la revision demandée, et il en résulta (avril 1653) des statuts définitifs ², dans lesquels je relèverai les dispositions suivantes :

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti, et le contrat devait être rédigé en présence des jurés. L'apprentissage durait cinq ans et était suivi de quatre ans de compagnonnage.

Pour tout aspirant à la maîtrise, le *chef-d'œuvre* était obligatoire ; mais les jurés n'y admettaient un compagnon qu'après s'être enquis de sa conduite auprès des maîtres qu'il avait servis. Les fils de maître et les compagnons qui épousaient une fille de maître étaient dispensés du *chef-d'œuvre* et soumis seulement à l'*expérience*.

La veuve d'un maître pouvait continuer le commerce de son mari et achever l'apprenti commencé par lui, mais non en prendre un nouveau. Elle perdait ces droits si elle se remariait.

La corporation était administrée par quatre jurés, qu'élevaient pour deux ans les jurés en charge, les bacheliers et un tiers des maîtres.

Les objets que les passementiers étaient autorisés à fabriquer sont innombrables. Je me bornerai à citer : « Toutes sortes de passemens et dentelles

sur l'oreiller, aux fuseaux, aux épingles et à la main ; d'argent, tant fin que faux ; de soie, de fil blanc et de couleur, fins et communs, pleins et à jours, garnis et enjolivés. Toutes sortes de houppes et campanes ¹, coulantes ou arrêtées, nouées et à l'aiguille. Toutes sortes de bourses nouées, au crochet et à la main, pleines et à jour. Toutes sortes de cordons de chapeaux et bonnets. Toutes sortes de boutons à vases et olives, à l'aiguille, à l'étoile, à la turque, à point de Milan, à roses, à carreaux, à grappe, à tête de More, à la moresque, à l'indienne, en lacs d'amour, à la polonaise, à longues queues... et toutes sortes de boutons lacés et garnis, à freluches et à cordelières, et de toutes autres façons, qui se font au crochet, au doigt, à l'aiguille et au dé. Toutes sortes de cordons et cordonnets qui se façonnent au rouet, comme ganses, cannetilles, chaînes et chaînettes, frisons satinés et chevillés, bouillons, frisures, guipures plates et rondes... Toutes sortes de pots, vases et pommes de lit, pleins et à jour, garnis et chamarrés de passemens, et tissus de rubans figurés et non figurés. Toutes sortes de bouquets, guirlandes, éventails, fers de collets montés, nœuds, roses, ceintures, guirlandes et galans, aigrettes, poignées de dagues et d'épées ², garnitures de pertuisanes, masques. Toutes sortes de moules à boutons, tels que glands, poires, pommes, vases, olives, coulans, etc. »

Vers la fin du règne de Louis XIV, le costume se ressentit un peu de la dévotion affichée par M^{me} de Maintenon ; les aiguillettes et les rubans, dont on avait tant abusé, durent s'effacer devant les boutons, d'aspect plus sévère. Restés assez simples durant le règne de Louis XV, ils prirent leur revanche sous Louis XVI. Ils furent alors le prétexte de folies dont plusieurs témoins oculaires nous ont transmis le burlesque souvenir. On les portait énormes, larges comme un écu de six livres, afin qu'ils se prêtassent mieux aux insanités dont on les faisait complices. Le comte d'Artois, toujours en quête de quelque extravagance, eut un jour l'heureuse idée d'exhiber, en guise de boutons, une garniture de montres.

A cette époque, les maîtres avaient pour titre officiel *passementiers-boutonniers-enjoliveurs*. Ils y ajoutaient parfois les mots *crépiniers-blondiniers-faiseurs de boutons, cordons, olives, campanes, et autres enjolivemens pour garnitures d'habits, meubles et équipages*, mais aucune de ces qualifications ne figure dans les derniers statuts. La communauté était divisée en trois classes : les

¹ Le mot *houppe* désigne un gland ou une frange terminés par une touffe ; quand il a la forme d'une clochette, il devient *campane*. Le chapeau des cardinaux est accompagné de quinze houppes, régulièrement les archevêques en ont dix, et les évêques six. Voy. Palliot, *Science des armoiries*, p. 134.

² Ils eurent sur ce point de longs démêlés avec les fourbisseurs. De 1656 à 1660, plus de dix arrêts s'efforcèrent de mettre l'accord entre les deux corporations. Celui du 17 avril 1660 maintint « tant les boutonnières que les fourbisseurs en la possession de faire des moules et poignées d'épées garnies ».

¹ *Lettres patentes de revision*, p. 14.

² *Statuts, ordonnances et réglemens de la communauté des maîtres passementiers*, etc. Paris, 1733, in-4°.

boutonniers-faiseurs de moules, les boutonniers de métal et les boutonniers-passementiers. Le nombre des maîtres s'élevait à 530 en 1725, à 535 en 1773 et à 582 en 1779¹. Ils avaient pour patron saint Louis.

Voy. **Boutonniers.**

Passés-maîtres. Voy. **Chef-d'œuvre.**

Passe-talonniers. Ouvriers qui recouvraient de peaux de diverses couleurs les talons mis aux chaussures élégantes.

J'ai recueilli un statut de 1325, qui interdit au clergé de l'église de Notre-Dame de porter des souliers d'une autre couleur que le noir, « *alterius coloris quam nigri* »². C'est qu'à cette époque, les jeunes seigneurs avaient eu l'idée de donner à chacun de leurs souliers une couleur différente; si celui de gauche était blanc ou noir, celui de droite était rouge. Mais à condition encore de l'harmoniser avec la couleur des chausses³ qui était différente pour chaque jambe⁴.

Cette mode semble avoir disparu en même temps que celle des chaussures à la poulaine. Elle reprit faveur sous Charles IX et sous Henri III⁵. Dans le *Compte des dépenses* du premier, en 1572, je vois figurer « dix paires de souliers de maroquin blanc, et six paires de couleur, assavoir : gris, rouges, noirs, verts et bleus, à quarante sous la paire »⁶.

Un siècle plus tard les grands seigneurs se mirent à porter des talons de couleur rouge incarnat. Ce fut là une caractéristique du costume de Cour. Aucun règlement n'interdisait d'arborer cette marque de distinction, et pourtant jamais l'idée n'en vint à un gentilhomme non présenté, c'est-à-dire non admis à la Cour⁷.

A la fin du règne de Louis XV, on porta aussi des fourreaux d'épée de couleurs variées. Ceux-ci étaient encore l'œuvre des passe-talonniers.

Passeurs d'eau. Voy. **Bateliers.**

Past. On nommait ainsi un festin que devait offrir à ses nouveaux confrères l'ouvrier admis à la maîtrise. Ce repas avait lieu, en général, pendant l'année de la réception et au jour fixé par les jurés. D'assez curieuses redevances étaient acquittées à cette occasion. Chez les bouchers, par exemple, le nouveau maître devait donner, le jour de son past :

<i>au prévôt de Paris.....</i>	61 livres de chair de porc ¹ ou de bœuf.
	1 chapon.
	1 setier de vin.
	4 gâteaux.
<i>au maître des bouchers....</i>	30 livres et demie de chair de porc ou de bœuf.
	1 demi chapon.
	1 cierge d'une livre.
	1 gâteau.
	1 demi setier de vin.
<i>à la maîtresse des bouchers.</i>	2 pains.
	4 gélines.
	2 pains.
<i>au voyer de Paris.....</i>	à chacun :
	30 livres et demie de chair de porc ou de bœuf.
	1 demi chapon.
	1 demi setier de vin.
	2 gâteaux.
<i>au prévôt du For-l'Évêque</i>	
<i>au célérier du Parlement.</i>	
<i>au concierge du Parlement.</i>	

Les personnes qui avaient droit à ces redevances les envoyaient chercher, et, comme lors de l'aboivrement, elles payaient deux deniers au ménétrier, au « *jugleur* », qui jouait dans la salle du festin².

Vers la fin du quatorzième siècle, quelques métiers tentèrent de transformer le past en une redevance fixe payée à la corporation. Cependant l'ordonnance de 1415 mentionne dans plusieurs articles le past, qui, comme on le voit, s'offrait encore en nature. J'y lis, par exemple, que lors de la réception d'un mouleur de bois, le clerc de la ville devait recevoir, le jour du past, « deux pains, un mets de chair et deux pots de vin »³.

Les statuts accordés aux fripiers en juin 1466 interdisent formellement le past. Voyez : « Item, pource que ung chacun maistre dudit mestier, à sa réception en iceluy, est tenu faire ung disner à tous ceulx dudit mestier, qui est de grand coust et dépense, nous voulons et ordonnons... » que chaque maître versera seulement huit livres parisis, « qui seront employez ès affaires et nécessitez dudit mestier »⁴.

Vainement, on s'efforçait aussi de supprimer les autres obligations de même nature, dont quelques-unes remontaient au treizième siècle. Ainsi, tout ouvrier pourpointier entrant chez un maître était tenu de payer à ses nouveaux camarades d'atelier, pour droit « de bonne venue », deux ou trois sous parisis, que tous ensemble allaient dépenser au cabaret : « et pour ce, délaissent leurs besoignes à faire, vont boire en tavernes, d'où advient souvent entre eulx

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 424. Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers*, t. I, p. 314. Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 316.

² *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, t. III, p. 415.

³ Des bas.

⁴ Voy. É. Deschamps, *Le miroir du mariage*, édit. Crapelet, p. 213.

⁵ H. Estienne, *Dialogues*, t. I, p. 231.

⁶ Dans Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. VIII, p. 362. — Voy. aussi *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 555.

⁷ M^{me} de Genlis, *Étiquettes de la Cour*, t. II, p. 341.

¹ La chair de porc faisait encore partie du commerce des bouchers.

² Lettres contenant règlement sur la juridiction et la police de la communauté des bouchers de Paris. Juin 1381. Dans les *Ordonn. royales*, t. VI, p. 596.

³ Chapitre XIII.

⁴ Manuscrits Delamarre, n° 21,795, f° 82.

noises et contemps¹ ». Des lettres patentes de décembre 1406 ordonnèrent de remplacer cette redevance par un versement de huit deniers, dont le produit dut être consacré à secourir les pauvres du métier et à fonder en leur faveur deux lits à l'hôpital Sainte-Catherine².

L'ordonnance de décembre 1581 constate que « un pauvre compagnon du moindre mestier n'en pourroit estre quitte pour soixante escus³ » ; elle supprime donc les « despences et banquets que les jurez font faire aux artisans pour acquérir le degré de maîtrise ». Mais, à cette époque, il était bien rare que quelque intérêt fiscal ne se mêlât pas à une réforme administrative. L'ordonnance de 1581 impose, en effet, à chaque nouveau maître un droit qu'il devait verser au Trésor le jour de sa prestation de serment⁴. L'ordonnance de 1597 réduisit le chiffre de cet impôt, mais sans arriver à supprimer entièrement le past.

Ce fut, en somme, une dépense de plus ajoutée à l'ancienne ; car voici ce qui se passait encore, au début du dix-septième siècle, dans la communauté des apothicaires : « Les jurés de la confrérie ne veulent recevoir un maître s'il ne commence par financer de cent écus à la boîte⁵ de la confrérie. Après quoi, il est requis de donner trois festins, à chacun desquels il faut cinq plats de viande, plus de cent bouteilles de vin ; en outre un don à chaque maître de trois pièces de vingt sols. Cela s'est vu dernièrement en un festin donné à Charonne par Le Noir, qui chercha partout à avoir les plus beaux broquets, les plus belles carpes, pour en faire présent aux dits jurés qu'il gratifia aussi de bouteilles de vin, afin qu'ils certifiassent sa capacité. A un autre, nommé d'Outreleau, ils ont fait dépenser deux mille sept cent livres ; à un nommé Marchand trois mille deux cents livres, lequel est tellement incapable qu'il n'eût jamais été reçu, si outre cette dépense, son maître Gonnier ne l'eût mené partout⁶ ».

Dans la plupart des corporations, l'enterrement d'un membre quelconque de la communauté était suivi d'un banquet donné ordinairement aux environs de Paris. C'est sans succès que l'on chercha, en 1674, à supprimer cette coutume ou tout au moins à en restreindre les inconvenients.

Voy. **Aboivrement**. — **Gout de vin**, etc.

Pastaiers. Nom que la *Taille de 1300* donne aux pâtissiers.

Pasteers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux pâtissiers.

Pasteiers et Pastelliers. Voy. **Pâtissiers**.

Pastelliers. Marchands de pastel et teinturiers en bleu.

Voy. **Guesdrons**.

Pasticiers. **Pastissiers**. **Pastoiers**. **Pastoeurs**. Voy. **Pâtissiers**.

Pastorels. **Pastorins**. **Pastoreaux**. **Pastoureaux**. **Pastourelles**. **Pastourels**. **Pastours**. Voy. **Bergers**.

Patachons. On appelait ainsi les commis des fermes installées sur la patache. « La patache est un bureau flottant, qui fait payer les bateaux portant marchandises. Elle barre, pour ainsi dire, un bras de la Seine.... Le 2 février 1782, elle fut entraînée par le courant avec les commis, qui, montés sur le tillac, criaient miséricorde¹ ». Il y avait deux pataches. L'une, au-dessus de la porte Saint-Bernard, pour les bateaux qui descendaient le fleuve, l'autre à la porte de la Conférence, pour les bateaux qui le remontaient.

Les patachons sont aussi nommés *gabariens* et *maltôtiers*, du mot *maltôte*, ancien nom de la patache.

Pâté de veille. On appelait ainsi un pâté que les maîtres de plusieurs communautés offraient à leurs ouvriers et à leurs apprentis au moment où, le jour commençant à diminuer, on reprenait le travail à la lumière artificielle. Chez les pelletiers, le pâté de veille se donnait le jour de l'Assomption (15 août) ; dans la plupart des autres métiers, on attendait le jour de la Saint-Remy (1^{er} octobre).

Patenôtriers. Au treizième siècle, la dévotion introduit dans le costume un nouvel ornement, les patenôtres, mot qui désigne ce que nous appelons aujourd'hui un chapelet. Il est d'or ou d'argent pour les riches, souvent même incrusté de pierres précieuses ; le commun des fidèles se contente de patenôtres plus modestes, en ivoire, en ambre, en jais, en corail, en nacre, en os, en corne. On les porte à la ceinture ou au bras et on ne les quitte guère. Le militaire durant son service, le magistrat qui se rend au Palais monté sur sa mule égrenent en chemin leurs patenôtres.

On appelait *saignaux*, *saigneaux*, *seignaux*, *signaux*, *signaiz*² les gros grains qui se succédaient après chaque dizain, et sur lesquels on interrompait les *avé* pour dire le *pater*. Ces gros grains sont aussi appelés *patenôtres* ; ils constituaient la partie la plus voyante de l'objet, et c'est d'eux qu'il a pris son nom. Les petits grains représentant les *avé* se nommaient *gaudés*³. Le mot *signaux* désignait encore les signets en étoffes de couleurs variées qui servaient à marquer les divisions des livres d'Eglise. En haut du volume, une barrette ou bourrelet orné appelé

¹ Disputes.

² *Ordonn. royales*, t. IX, p. 167.

³ Article 13.

⁴ Articles 20 et 26.

⁵ La caisse.

⁶ Voy. Ch. d'Héricault, t. IV, p. 175.

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. V, p. 110.

² Du bas latin *signaculum*, signe de la croix, et *signare*, se signer.

³ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *gaudia*.

pippe ou *pipe*¹ réunissait ces signets parfois très nombreux.

On donnait par analogie le nom de patenôtres à toute enfilure, même à tout grain qui s'enfilait, quelle que fût sa destination. Ainsi, les colliers, les bracelets étaient des patenôtres ; également les longues ceintures qui, durant le seizième siècle, pendaient sur les robes des dames.

Au moyen âge, époque d'ardente foi, le débit des patenôtres était assez considérable pour occuper trois corporations distinctes, ayant chacune ses statuts particuliers. L'une d'elles avait la spécialité des ouvrages en os et en corne², une autre ne mettait en œuvre que le corail et la nacre³, la troisième employait exclusivement l'ambre et le jais⁴. L'apprentissage était de huit ans dans la première, de douze dans la seconde, et de dix ans dans la troisième ; cette dernière ne prenait aucun apprenti qui n'apportât au moins quarante sous à son maître.

Les prescriptions relatives au chômage des dimanches et des jours de fête occupent naturellement une grande place dans les statuts de ces artisans. Les ouvriers, disent les patenôtriers d'os, quitteront le travail à six heures le samedi et les veilles de fête : « au tiers coup de vêpres qu'ils orront⁵ sonner en la parouche⁶ où ils demeurent ». Les mêmes jours, les patenôtriers de corail permettent le travail jusqu'à la nuit, mais on devra se borner à polir et à enfiler des grains. Les patenôtriers d'ambre sont plus sévères : tout travail cessait au coup de none, c'est-à-dire à trois heures.

Les trois classes de patenôtriers semblent être restées, jusqu'au seizième siècle, fidèles à leurs statuts primitifs. Toutes trois les firent renouveler en juin 1571.

Chez les patenôtriers d'os et de corne, les nouveaux statuts réduisent à quatre ans la durée de l'apprentissage. Les maîtres sont autorisés à « ouvrir toutes sortes de patenostres d'oz et de corne, soit rondes, plates, en façon de teste de mort, façon d'olive ou autrement ».

Les deux autres corporations sont réunies en une seule. Elles n'exigent désormais de leurs apprentis que six années de service. Les maîtres sont qualifiés de *patenostriers et tailleurs de corail, de gest, d'ambre, de coquilles*⁷, de *porcelaine et nacre de perle*. Il leur est permis d'« enfiler toutes sortes de patenostres, chappelets⁸, saintures, carcans⁹, chaisnes, colliers, bracelets, cordelières, etc. »

La décadence du métier s'accroît de plus en plus. En 1603, les apprentis deviennent rares ;

on les engage pour trois ans seulement, suivis d'une année de compagnonnage. Mais bientôt, le nombre des ouvriers égale à peine celui des patrons¹, et en 1718 la corporation se fond dans celle des verriers-faienciers.

Les patenôtriers d'os et de corne font, à leur tour, reviser leurs statuts en 1614. A cette date, le débit des chapelets a diminué et celui des dés à jouer a augmenté, aussi la corporation se fait-elle attribuer cette spécialité. Les maîtres sont dits alors « *patenostriers, cornetiers en bois, os et corne et faiseurs de dés* ». Ils ont pour patron saint Louis. Le métier n'en alla pas mieux ; car, en 1725, la communauté ne comptait plus guère que deux maîtres, qui, l'année suivante, furent réunis aux bouchonniers. L'article 26 des statuts qui leur furent octroyés le 24 août, les nomme *patenôtriers-cornetiers-bouchonniers-volantiers* ; il les autorise à fabriquer « les patenôtres de bois et de corne, écritaires de corne, volans à jouer, bouchons de liège pour les carafons et autres vaisseaux, seaux de liège pour conserver la glace, etc. »

Il ne faut pas oublier que la fabrication des patenôtres d'or ou d'argent appartenait aux orfèvres. Jusqu'au règne de Louis XV, on mettait toujours un riche chapelet et un livre d'heures dans les corbeilles de mariage. C'est de là que proviennent la plupart des belles heures enluminées que l'on admire aujourd'hui dans nos bibliothèques publiques.

Le *Livre des métiers*² donne encore le nom de patenôtriers aux ouvriers qui confectionnaient des boutons en os, en corne et en ivoire. De plus, les émailleurs furent, au seizième siècle, qualifiés de *patenôtriers et boutonnières d'émail*.

On trouvera, à l'article Maîtrise (Lettres de) le texte de celle que le roi accorda, le 26 mai 1654, à Nicolas Absire, qui fut ainsi imposé à la corporation des patenôtriers. *

Patenôtriers-boutonniers en émail et verre cristallin. Titre qui appartenait à la corporation des émailleurs.

Patibuleurs. Voy. Bourreaux.

Paticiers. Nom que la *Taille de 1313* et l'*ordonnance des Bannières* (1467) donnent aux pâtisseries.

Patiniers. Les patiniers (*patinorum confectores*, dit Ducange), fabriquaient des patins, chaussure grossière, sans empeigne, à haute semelle en bois garnie de clous. Les patins ressemblaient donc fort aux galoches. Des statuts de 1259 défendirent aux chanoines d'Aix de pénétrer dans l'église ou dans le cloître, ayant aux pieds « *patinos sive soccos*³ *ferratos strepitum magnum facientes*⁴ ».

Les patiniers figurent encore dans l'ordon-

¹ Les fabricants d'objets de piété ne connaissent plus cette expression que le mot *barrette* a remplacée.

² *Livre des métiers*, titre XXVII.

³ *Livre des métiers*, titre XXVIII.

⁴ *Livre des métiers*, titre XXIX.

⁵ Entendront.

⁶ Paroisse.

⁷ C'est-à-dire faiseurs de patenôtres en forme de coquillages ou composées de vraies coquilles.

⁸ Dans le sens qui nous occupe ici, je n'ai trouvé aucun exemple de ce mot avant le seizième siècle.

⁹ Ornements de cou.

¹ Douze ou quinze tout au plus. Voy. Savary, t. II, p. 1006.

² Titre XLIII.

³ Origine de notre mot socques.

⁴ Dans Ducange, au mot *patinus*.

nance des *Bannières* juin 1467). Nous les retrouvons au seizième siècle, mais à cette date le patin est devenu une chaussure de luxe. Les femmes, qui s'étaient jusque-là grandies en parant leur tête d'imposantes coiffures, de hennins par exemple, eurent alors l'idée d'en faire autant par en bas. Elles se juchèrent sur des patins auxquels, Brantôme l'affirme, on donna parfois un pied de hauteur ¹. Gabrielle d'Estrées, qui était petite, portait des patins très riches et de couleurs variées, car on voit figurer dans son inventaire : « Six paires de patins de velours de plusieurs couleurs ; une paire de patins incarnadins en broderie d'or ; huit paires d'autres patins de diverses couleurs ² ».

Pâtisserie. Voy. **Échaudés (Faiseurs d')**. — **Flaonniers.** — **Fouaciers.** — **Gasteliers.** — **Gaufriers.** — **Nieuliers.** — **Oublieurs.** — **Pain à chanter.** — **Pain-d'épiciers.** — **Pâtissiers.** — **Plaisirs (Marchandes de).** — **Tartiers,** etc..

Pâtissiers. Les *pastillarii*, dit Jean de Garlande au treizième siècle, s'enrichissaient en vendant des pâtés de porcs, de volaille et d'anguilles, assaisonnés de poivre ; des tartes et des flans farcis de fromage mou, d'œufs frais et souvent aussi d'œufs pourris : « *Pastillarii lucraturum amplum vendendo pastillos de carnibus porcinis et pullinis et anguillis, cum pipere ; exponendo tartas et flatones fartos caseis mollibus et ovis sanis et frequenter immundis* ³ ».

La *Taille de 1292* cite 68 *pataiers*, *pastoiers* et *pasteers*, auxquels on pourrait ajouter :

2 *eschaudeurs*.

3 *fouaciers*.

7 *gasteliers*.

29 *oubloiers*.

L'ordonnance de janvier 1531 défend aux *pasticiers* de vendre des pâtés rassis, même des pâtés de la veille.

Nous ne possédons pas, pour les pâtissiers, de statuts antérieurs à l'année 1440. Dans ceux-ci, ils sont nommés *pasticiers*. Ils deviennent *paticiers*, *patissiers* et *pastissiers* dans les lettres patentes de juillet 1566, qui réunissent en une seule communauté les pâtissiers et les oublieurs.

A la fin du dix-huitième siècle, les maîtres, au nombre de 245 environ, se qualifiaient *pâtissiers-oubloiers-faiseurs de pain à chanter*, et ils avaient pour patron saint Michel.

Voy. **Annonces lumineuses.** — **Lanterne magique** et **Pâtisserie**.

Pâtissiers de pain-d'épices. Voy. **Pain-d'épiciers**.

Pâtres. Dans les bois et forêts appartenant au roi, aux paroisses, aux communautés, etc., « les particuliers seront tenus de mettre au col

de leurs bestiaux des clochettes, dont le son puisse avertir des lieux où ils pourront s'échapper et faire dégât, afin que les pâtres y courent ⁴ ».

Pattiers. Voy. **Chiffonniers**.

Paumée. Au treizième siècle, une affaire était conclue, entre commerçants, soit par la remise d'un denier à Dieu, soit après que l'un des contractants avait frappé dans la main de l'autre, ce qui se nommait la *paumée*. Si un confrère survenait au moment où un marché allait être ainsi ratifié, il avait le droit de se faire livrer la moitié de la marchandise achetée, et au prix où elle avait été cédée : « Se aucun chapuseur ² achate aucune chose appartenant à son mestier ; et aucuns du mestier i sorvient à la paumée faire ou au denier Dieu baillier, il en a la moitié ³ ». Toute entente pour faire soit hausser soit baisser le prix d'une marchandise, prenait le nom d'*alliance*, et était sévèrement défendue.

Voy. **Concurrence**.

Paumée. Mesure de longueur. La *grande paumée* désignait l'espace compris entre le bout du pouce et du cinquième doigt, la main étendue. La *petite paumée* s'arrêtait au quatrième doigt.

Voy. **Espan**.

Paumiers. Tenanciers de jeux de paume et de billard, faiseurs de balles, raquettes, etc.

La *Taille de 1292* mentionne déjà treize paumiers, et l'on sait que Louis X mourut d'un refroidissement après une longue séance au jeu de paume. Charles V possédait un jeu de paume à l'hôtel Saint-Paul, et il en fit établir un autre au Louvre ⁴.

A cette époque, la plus fréquentée des salles de Paris était située rue Garnier-Saint-Ladre ⁵, et l'on y admirait une femme, nommé Margot, « laquelle jouoit le mieux à la palme que oncques homme eust veu ⁶ ». La suite de ce passage, rapprochée d'un récit fait par Étienne Pasquier ⁷, semble prouver que les raquettes n'étaient pas encore en usage et que l'on lançait les balles avec la main. Les raquettes ne sont pas non plus mentionnées dans les statuts qui régissaient alors la communauté des paumiers. Ceux de juin 1467 les nomment *faiseurs d'esteufs*, nom qu'ils portent encore ⁸ dans l'ordonnance des *Bannières*. Ceux de novembre 1408 les qualifient d'*esteufriers-pelotiers*. J'y lis que esteufs et pelotes devaient être faits « de bon cuir et de bonne bourre, et chacun d'iceux peser dix-sept estelins ».

Jérôme Lippomano prétend qu'en 1577, il existait à Paris dix huit cents jeux de paume ⁹, ce qui doit être fort exagéré ; cependant, dès

¹ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 414.

² Ils faisaient la charpente des selles.

³ *Livre des métiers*, titre LXXIX, art. 21.

⁴ Sauval, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 274 et 278.

⁵ Rue Grenier Saint-Lazare.

⁶ *Journal d'un bourgeois de Paris*, édit. Tuetey, p. 222.

⁷ *Recherches sur la France*, t. I, p. 395.

⁸ Faiseurs d'esteufz.

⁹ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 801.

¹ *Œuvres*, édit. Lalanne, t. IX, p. 324.

² Voy. de Laborde, *Émaux*, p. 433.

³ Édit. Scheler, p. 26.

1543, le Parlement avait défendu d'en établir de nouveaux ¹. Cette défense fut renouvelée en 1551 ². Il est à supposer que dans plusieurs de ces établissements, on ne se bornait pas à jouer à la paume, car Sauval nous apprend ³ qu'il y avait, en 1534 dans la rue Neuve Sainte-Genève un jeu de paume nommé « le tripot des onze mille diables ».

Charles IX et sa mère avaient pour ce jeu une véritable passion ⁴. Henri IV ne l'aimait guère moins. Le 24 septembre 1594, il « joua tout le long du jour à la paume, dans le jeu de la Sphère ; il estoit tout en chemise, encores estoit-elle deschirée dans le dos ⁵. » Louis XIII, à peine âgé de onze ans, est mené au jeu de paume de la rue de Grenelle, à celui de la rue Verdelet, etc ⁶. Il avait neuf ans, quand un joueur célèbre, M. Sauvat, lui donna sa première leçon ⁷.

Les raquettes sont citées dans les statuts que Charles IX accorda à la communauté en mars 1571. L'apprentissage y est fixé à quatre ans et suivi du *chef-d'œuvre*. Le roi y déclare que « le jeu de paulme est l'un des plus honnestes, dignes et salubres exercices que les princes, grands seigneurs, gentilshommes et autres notables personnages peuvent prétendre ⁸, et qui est aujourd'hui autant ou plus usité et fréquenté que nul autre... »

Le père de Mathurin Régnier tenait un jeu de paume près des halles, et c'est dans ce tripot, les deux mots étaient depuis longtemps synonymes, que le poète fut élevé.

L'art de jouer à la paume fut enseigné à Louis XIV par le sieur Jean Dauchin ⁹, et il existait à Paris, en 1657 cent quatorze établissements de ce genre ¹⁰.

Parmi les officiers attachés à sa personne, Louis XIV avait un paumier *porte-raquette*, chargé de présenter celle-ci au roi. Les balles lui étaient offertes par un de ses porte-manteaux. Ce sont eux, écrit Trabouillet, « qui arrêtent les parties ¹¹ du maître du jeu pour les frais qui s'y font tandis que le Roy joue ; parce que le Roy paye toujours tous les frais de ce jeu, soit qu'il gagne ou qu'il perde. Et après que Sa Majesté a joué, le porte-manteau doit avoir soin de faire donner par le maître du jeu de paume à tous les officiers de la chambre et de la garde-robe, qui sont là pour le service du Roy, une collation honnête. Quand le Roy fait jouer en sa présence, il paye toujours aussi les frais quoiqu'il ne joue pas. Ces frais sont présentement fixés à cinquante francs pour le Roy et à dix écus pour monseigneur le Dauphin, sans compter ce qui se donne aux marqueurs et pour les raquettes... Si Sa Majesté

venant de jouer à la paume ne veut pas se faire frotter dans le lit, deux valets de chambre lui mettent un drap sur les épaules, qu'ils tiennent tout roulé après l'avoir bien chauffé. Ensuite, le Roy se fait essuyer dans sa chaise ou fauteuil par ses barbiers, et les valets de chambre chauffent les chauffoirs. Que si Sa Majesté veut se mettre au lit, les valets de chambre bassinent aussi le lit ¹ ».

Il y avait alors des jeux de paume royaux au Louvre, à Vincennes, à Versailles, à Fontainebleau, à Compiègne, à Saint-Germain, mais on voit que le roi ne dédaignait pas les établissements publics.

Les statuts des paumiers furent renouvelés en février 1727. Le métier étant devenu peu prospère et les fils de maître étant fort nombreux, on décida de ne plus faire d'apprentis pendant dix ans. Ce laps de temps expiré, la communauté fixa la durée de l'apprentissage à trois ans, suivis de trois ans de compagnonnage ². Le *chef-d'œuvre* était exigé de l'aspirant à la maîtrise. Il consistait à jouer contre les deux plus jeunes maîtres de la corporation, et il fallait gagner un certain nombre de parties.

Charles X, lorsqu'il était encore comte d'Artois, aimait beaucoup la paume, et fréquentait un établissement de la rue Mazarine. Ayant eu à se plaindre des spectateurs, il ordonna de contruire, pour son usage particulier, une salle entre la rue de Vendôme et les boulevards ³. Le théâtre Déjazet en occupe aujourd'hui l'emplacement.

Vers cette date, la corporation comptait une soixantaine de maîtres. Beaucoup d'entre eux ne se bornaient pas à la paume et au billard, ils tenaient de véritables académies de jeux ⁴, et auraient pu ajouter à leurs autres titres celui de *brelandiers*.

Les paumiers étaient placés sous le patronage de sainte Barbe, et les maîtres étaient dits officiellement *paumiers-raqetiers-faiseurs d'esteuifs, pelotes et balles*. On les trouve encore nommés *billardiers, esteuviers et estæuviers, tripoliers*, etc.

Voy. **Billard (Maîtres de)**.

Pauvres (ARCHERS DES). Voy. **Archers**.

Pauvres (COMMISSAIRES DES). Le bureau des pauvres fut créé par édit de novembre 1544. Les administrateurs se réunissaient une fois par semaine place de Grève, sous la présidence du procureur général au Parlement.

Le bureau levait chaque année une taxe d'aumône sur tous les habitants de Paris quels qu'ils fussent, princes, seigneurs, magistrats, gens d'église, communautés ecclésiastiques, bureaux, compagnies, bourgeois, artisans ; les pauvres seuls étaient exempts.

Chaque paroisse élisait, parmi les bourgeois

¹ Felibien, *Histoire de Paris*, t. IV, p. 704.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 418.

³ Tome I, p. 159.

⁴ Brantôme, *Œuvres*, t. V, p. 281, et t. VII, p. 346.

⁵ Lestoile, *Journal de Henri IV*.

⁶ Héroard, *Journal de Louis XIII*, t. II, p. 71 et 77.

⁷ Héroard, *Journal de Louis XIII*, t. I, p. 379.

⁸ Sic.

⁹ *Estat général de la maison du Roy pour 1657*, p. 115.

¹⁰ A.-P. Faugère, *Journal de deux hollandais*, p. 249.

¹¹ Le compte.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 174, 290, 292 et 634.

² *Délibération du 5 mai 1736*.

³ *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, 5 juin 1780, t. XV, p. 182.

⁴ Voy. *l'Almanach Dauphin pour 1777*, à l'art. Paumiers.

notables, un commissaire chargé de lever la taxe dans ses limites. Un maître des requêtes, un conseiller étaient imposés à 10 livres 8 sous ; un auditeur des comptes, un avocat, à 2 livres 12 sous ; un marchand, à 1 livre 6 sous ; un artisan, à 13 sous. Le commissaire avait droit d'opérer, au besoin par ministère d'huissier, le recouvrement de la taxe. Personne ne pouvait refuser les fonctions de commissaire ; mais, en général, ce mandat tout honorifique était recherché par les riches bourgeois et les commerçants retirés des affaires. Ils visitaient les pauvres, distribuaient des secours, avaient, en somme, une mission analogue à celle de nos administrateurs des bureaux de bienfaisance.

Pavarts (FAISEURS DE). Voy. **Targiers**.

Pavementeurs. Voy. **Paveurs**.

Paveurs. La *Taille de 1292* n'en mentionne aucun, et celle de 1300 en cite un seul. Ils étaient au nombre de 15 en 1397 ¹, et de 27 environ au mois de mars 1502, quand François 1^{er} leur octroya des statuts.

Philippe-Auguste est le premier de nos rois qui ait songé au pavage des rues de Paris. Rigord, son médecin, nous apprend qu'en 1185, ce prince s'étant mis à la fenêtre de son palais ² au moment où passaient des chariots fut suffoqué par l'odeur qu'exhalait la boue dans laquelle les roues enfonçaient. Il fit mander « le prévost et les borjois, et leur commanda que toutes les rues et les voies de la cité fussent pavées bien et soigneusement de grez gros et fort ³ ». Ce pavage, composé de dalles qui mesuraient deux à trois pieds carrés sur plus d'un pied d'épaisseur ⁴, ne s'étendit qu'à ce que l'on nommait la *croisée de Paris*, c'est-à-dire à quatre voies un peu plus larges que les autres qui, ayant le Grand-Châtelet pour centre, représentaient une croix de forme irrégulière. L'entretien de ce pavage était à la charge de la ville, l'ordonnance du 1^{er} mars 1388 le reconnaît ⁵ ; elle veut, en revanche, que les habitants fassent « amender et refaire chascun en droit soy, les pavemens des chauciés ». Quelques voies avaient, en effet, reçu un pavage, mais moins dispendieux que celui de la *croisée*, des dalles de cinquante à soixante centimètres carrés sur seize à dix-neuf d'épaisseur. Les paveurs donnaient à ces pierres le nom de carreaux, et c'est de là que sont venues les vieilles locutions : *rester sur le carreau, le carreau des halles, les carreaux du roi*, etc. La grande ordonnance de février 1415 consacre tout un chapitre au commerce des « quarreaux de grès ». Dès le commencement du quinzième siècle, ces carreaux n'eurent plus que « six à sept pouces en tous sens ⁶ ». Enfin, au seizième siècle, on revêtit plusieurs rues de la Cité d'un véritable macada-

misage, qui fut longtemps désigné sous le nom de *pavé de la Ligue* ¹.

À la fin du dix-huitième siècle, les pavés avaient sept à huit pouces carrés. On les tirait, comme auparavant, de Fontainebleau, et aussi des environs de Pontoise, de l'Isle-Adam, de Sergy, de Méry. La vallée de l'Yvette, Palaiseau, Orsay, etc., en fournissaient également. En 1760, le prix de chaque pavé était fixé à cinq sous, et celui de la toise superficielle à dix-sept livres dix-huit sous ².

Un ruisseau était toujours ménagé au milieu de la rue. Le *haut du pavé*, que la civilité ordonnait de laisser aux dames et aux personnes de qualité, était la partie de la chaussée qui bordait les maisons. En les rasant de près, on avait quelques chances d'éviter l'odeur du ruisseau, les éclaboussures qui en provenaient et les déluges qui tombaient des gouttières. Il est vrai qu'on y était gêné par les lourdes bornes qui restèrent, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la seule protection accordée aux piétons contre les voitures. Au siècle précédent, on avait bien établi, de chaque côté du Pont-Neuf, des trottoirs très élevés, alors appelés *banquettes* ; mais ils étaient loués à une foule de petits marchands qui y étalaient leurs pacotilles. L'usage des trottoirs, importation anglaise, date de 1782. La première rue où l'on en ait vu est la rue de l'Odéon ³, qui venait d'être percée sur une partie de l'emplacement occupé par l'hôtel de Condé. En 1788, on établit dans la rue de Louvois des trottoirs qui avaient 1^m,30 de largeur sur 0^m,32 de hauteur. Il existait encore très peu de trottoirs sous le premier Empire, car l'auteur des *Aventures parisiennes* disait en 1808 : « Les rues de Paris ne sont pas susceptibles d'être ornées de trottoirs, ainsi que plusieurs personnes se l'imaginent ; la multiplicité des portes cochères y met un obstacle presque insurmontable ». Enfin, dans un rapport présenté au conseil général de la Seine en 1823, le comte de Chabrol constate « le défaut presque absolu des trottoirs commodes et convenablement construits ».

Les derniers statuts des paveurs sont datés du 7 avril 1741. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti, et l'apprentissage durait trois ans. Le *chef-d'œuvre* consistait à « paver une pointe ou un tournant ». Les maîtres étaient alors au nombre de cinquante environ, et avaient pour patron saint Roch.

Les paveurs sont encore nommés *pavementeurs*, *épineurs*, *espincheurs*, etc. L'épinois est un gros, lourd et court marteau, à deux côtés tranchants, qui sert à fendre les pavés.

Voy. **Hieurs**.

Payelliers. Voy. **Paalliers**.

Payeurs. Voy. **Trésoriers-payeurs et Trésoriers-receveurs**.

¹ Lettres patentes du 2 avril.

² Le palais de justice actuel.

³ *Recueil des historiens*, t. XVII, p. 358.

⁴ Lebeuf, *Dissertations*, t. I, p. 85.

⁵ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. VI, p. 664.

⁶ Ordonnance de février 1415, chap. XXV.

¹ Sauval, *Recherches sur Paris*, t. I, p. 185.

² *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, t. XVI, p. 19.

³ Alors rue du Théâtre-Français.

Péagers. Fonctionnaires qui percevaient des impôts, des droits d'entrée, etc. — On trouve encore les formes *paageurs, paiageurs, peageurs*, etc.

Péageurs. Voy. **Péagers**.

Peauciers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux peaussiers.

Peaultriers. Voy. **Étain**.

Peaussiers. Ils se qualifiaient officiellement de maîtres *peaussiers, teinturiers, parfumeurs en cuir et caleonniers*. Ils recevaient les peaux des mains des chamoiseurs et des mégisiers, les soumettaient à diverses préparations, les teignaient et les parfumaient. Ils avaient en outre le droit de fabriquer, vendre et débiter toutes sortes de caleçons, camisoles, chaussons et collets de peau. Ils participaient donc aux privilèges des corroyeurs et des boursiers, et ils eurent de longs et nombreux démêlés avec ces deux corporations¹.

La *Taille de 1292* mentionne seulement un *paucier*, celle de 1313 en cite trois.

Leurs premiers statuts sont de l'année 1357. Sur la demande « *operariorum teinturarium pellium nigrarum ant rubearum et aliorum colorum, in villa Parisiensi et in ejus banleuca commorantium* », le roi Jean ordonna au prévôt de Paris de réunir les principaux d'entre eux, et de s'entendre avec eux pour rédiger en commun les statuts que désirait la corporation. Ceux-ci furent adoptés le 21 août 1357. Le métier dut s'acheter au roi, moyennant la somme de vingt sous, dont cinq revenaient aux jurés.

Le travail à la lumière était interdit, « pour ce que le dit métier est tout fait par feu ».

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis. L'apprentissage durait quatre ans.

Deux jurés surveillaient le métier et administraient la corporation².

Cinq articles peu importants furent ajoutés en octobre 1359³ à ces statuts, que Charles VI confirma sans changement le 14 octobre 1408. Ils paraissent avoir régi la corporation jusqu'au règne de Louis XIV. Notons toutefois que, dans l'ordonnance dite des *Bannières* (1467), les peaussiers sont nommés *teinturiers et pareurs de peaux*.

De nouveaux statuts, compris en trente-huit articles, furent encore dressés le 9 janvier 1665⁴. Ils confirment le droit accordé aux peaussiers de seuls « parer aucunes peaux, » de « faire et parer, vendre et débiter toutes sortes de caleçons, camisoles, chaussons de chamois, mesme collets et colletins de bufle, comme ayant esté les premiers qui ont trouvé le secret de faire les dits ouvrages ». Les peaussiers avaient également

seuls le droit de lever le canepin¹ » sur les peaux de mouton, d'agneau, de chevreau, etc.

Deux jurés, nommés pour deux ans, surveillaient le métier; ils étaient dits *Grands jurés*, pour les distinguer des deux *Petits jurés*, chargés de constater les contraventions; il fallait passer par cette charge avant d'être promu à celle de Grand juré. Deux maîtres administraient la confrérie. Leur élection était faite « sous les charniers de l'église Saint-Eustache où est la dite confrérie ». Enfin, le plus ancien des maîtres qui avaient occupé la jurande, présidait la corporation avec le titre de doyen.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. La durée de l'apprentissage était de cinq ans, suivie de deux ans de compagnonnage.

« Pour la conservation des titres, papiers, sentences, arrêts et autres choses concernant la dite communauté », il existait « un coffre de bois de chesne, fermant à trois clefs, » qui restaient entre les mains du doyen, d'un ancien juré et d'un ancien administrateur de la confrérie.

Les veuves pouvaient continuer le commerce de leur mari et garder l'apprenti de la maison jusqu'à l'achèvement de son temps, mais il leur était interdit d'en engager un autre.

Au milieu du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était d'environ 80. L'édit de 1776 réunit en une seule corporation les tanneurs, les corroyeurs, les mégisiers, les parcheminiers et les peaussiers. Ces derniers avaient pour patron saint Jean-Baptiste.

Peautriers. Voy. **Étain**.

Peaux. Voy. **Cuir** et **peaux**.

Peaux de lapin (MARCHANDS DE). Au quatorzième siècle, les cuisinières recherchaient surtout les lapins de Vincennes, leur chair paraissant plus savoureuse que celle du lièvre. « La chair du lièvre, écrit Gaston de Foix, est mélancolique et seiche plus que celle du conin² ». Les fourreurs regardaient comme préférables à tous les autres les connins français, dits connins nostrés ou nôtres pour les distinguer des connins d'Espagne, alors beaucoup moins estimés.

Leur peau fournissait surtout des couvertures de lit. Au seizième siècle, les marchands de peaux de lapin parcouraient les rues, cherchant à attirer l'attention des servantes :

Soit pour un ouy ou pour nennin,
Quand veux parler aux chambrières,
Je vay criant : peau de conin³.
A moy venir n'arrestent guières.

Deux cents ans plus tard, ce commerce était, paraît-il, fait surtout par les auvergnats. « L'Auvergne, suivant Sébastien Mercier, fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapin, qui ne les achètent en détail que pour les revendre en gros

¹ Voy. *Statuts, ordonnances, arrests, etc. des maistres peaussiers*, etc. Paris, 1689, in-12.

² *Ordonn. royales*, t. III, p. 369.

³ *Ordonn. royales*, t. III, p. 373.

⁴ *Statuts, ordonnances, etc.*, p. 17 et suiv.

¹ On nommait ainsi l'épiderme des peaux.

² Des déduiz de la chasse des bestes sauvages, etc.

³ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc., an. 1545.

aux chapeliers. Mais ce crieur est surchargé de telle manière qu'on cherche sa tête et ses bras. On le sent avant d'entendre sa voix ; il vit dans l'exhalaison infecte de ces peaux ¹ ».

Le marchand de peaux de lapin cumulait presque toujours ce commerce avec l'art de châtrer les chats ².

Pêche (USTENSILES DE). La *Taille de 1292* cite trois *ameçonneurs*, fabricants d'hameçons et sans doute d'autres ustensiles de pêche ; la *Taille de 1300* en mentionne un seulement. Les merciers en vendaient aussi, comme le prouve ce vers du *Dit d'un mercier* :

J'ai ameçons à pescheors.

L'ordonnance du 21 janvier 1416 ³ nomme les fabricants *maîtres d'aymeterie et fil de haubert*, et l'on y voit qu'ils confectionnaient des *ains* ou hameçons (du latin *hamus*). L'ordonnance, d'ailleurs, ne vise point Paris, mais les maîtres de Bellemencontre au diocèse de Rouen.

A dater du seizième siècle, les statuts accordés aux chaisnetiers les autorisent à fabriquer des hameçons. « Les hameçons qui servent à la pêche à la ligne se vendent chez les chaisnetiers du quay de Gesvre et chez ceux de la rue Saint-Denis », dit encore le *Livre commode pour 1692* ⁴.

Les faiseurs de filets étaient dits *filetters*, *lucours*, *mailleurs*, *nasseors*, *nasseurs*, *reyeurs*, *trubliers*, etc. ; ils appartenaient à la communauté des cordiers, et avaient pour patron saint Pierre.

Les nasses en osier étaient fabriquées par les vanniers.

Au dix-huitième siècle, et probablement avant cette époque, les maîtres de la corporation des pêcheurs faisaient aussi le commerce des objets relatifs à leur métier. Les frères Couillette, par exemple, qui habitaient le Gros-Caillou, fournissaient « toutes sortes de filets, lignes, hameçons, etc. » ⁵.

Pêcheurs. Au treizième siècle, la famille du Bois possédait, à titre héréditaire, le droit de justice et une partie des revenus de la petite corporation des pêcheurs dits de l'eau du roi.

On nommait *eau du roi* la partie de la Seine et de la Marne qui appartenait au roi. Elle commençait à la pointe orientale de l'île Notre-Dame ⁶, et finissait pour la Seine à Villeneuve Saint-Georges, pour la Marne à Saint-Maur des Fossés ⁷.

La portion du cours de la Seine comprise entre la pointe occidentale de l'île Notre-Dame et le Pont-au-Change appartenait à l'abbaye de Saint-

Magloire. Elle la devait à la générosité de Louis le Jeune, qui lui avait donné, vers 1160, « aqua Sequanæ sicut fluit a capite insulæ Sanctæ-Mariæ usque ad magnum pontem, ita libere ut nulli inibi, sine gratia et consensu Ecclesiæ et abbatis beati Maglorii, piscari sive aliquid construere possit ¹ ». Jaillot se trompe donc quand il dit que les religieux avaient seulement le *droit de pêche* dans cet espace. Il reconnaît, d'ailleurs, deux pages plus loin, que lorsque la Ville voulut reconstruire le pont Notre-Dame, elle dut traiter avec l'abbaye ².

L'île Notre-Dame, une partie du Petit-Pont et le Pont-au-Change appartenaient à l'évêque de Paris.

Entre le Pont-au-Change et Sèvres, la Seine était, en vertu d'une donation de Childebert, la propriété de l'abbaye de Saint-Germain des Prés ³. Le roi n'avait donc pas le droit de faire prendre pour lui, un poisson devant le Louvre. En 1389, les religieux ayant surpris deux hommes qui pêchaient dans les eaux de l'abbaye, avec l'autorisation et pour la table du roi, les « firent adjourner devant eux, et ardoir ⁴ leurs engins devant le pillory Saint-Germain ». Un arrêt rendu le 18 août, à cette occasion, confirma le privilège de l'abbaye : « Pour ce que, y est-il » dit, les religieux ne mangent chair fors quatre » fois l'an, le roi avoit consenti qu'ils eussent « un pêcheur en leur église ». Mais ils avaient depuis lors singulièrement exagéré les termes de ce privilège. « En effet, dit l'arrêt, ancienne- » ment chacun pouvoit néanmoins pescher qui » vouloit, à condition de mettre le tiers de son » poisson en une corbeille qui pendoit à la » tournelle, près de l'hostel de Neelle ». Les religieux allèrent plus loin encore. Ils soutinrent qu'en vertu de la donation de Childebert, toutes les maisons bâties sur les ponts de Paris devaient leur appartenir ; un arrêt de 1394 les débouta de cette prétention, et ne leur reconnut d'autre droit « si ce n'est que de peschier ». Ils finirent par affirmer ce droit de pêche, dans la Seine et dans le canal du Pré-aux-Clercs, qui, paraît-il, était rempli de poissons.

Les pêcheurs de l'eau du roi pouvaient « prendre toute manière de poissons », mais devaient rejeter au fleuve les « brochès, barbeaux, anguilles, carpes » encore trop petits pour ne pas valoir au moins un denier les quatre. Le premier cuisinier du roi avait la garde de l'échalot destiné à contrôler les filets et était tenu de les saisir s'il y trouvait des mailles trop étroites ⁵. Depuis Pâques jusqu'à la Saint-Remi (1^{er} octobre, il fallait qu'un gros tournois posé à plat sur chaque maille pût aisément passer à travers. De la Saint-Remi à Pâques, on ne tolérât plus

¹ *Tableau de Paris*, t. VI, p. 82.

² Voy. ci-dessus l'art. Châtreurs.

³ *Ordonn. royales*, t. X, p. 390.

⁴ Tome I, p. 296.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*, art. pêcheurs.

⁶ C'est-à-dire la partie de l'île Saint-Louis actuelle où se trouve l'église. C'est vers l'année 1615 que la réunion de l'île Notre-Dame à l'île des Vaches constitua l'île Saint-Louis.

⁷ Voy. le *Livre des métiers*, titre XCIX.

¹ J. Dubreul, *Antiquitez de Paris*, liv. I, p. 178.

² Jaillot, *Quartier de la Cité*, p. 191 et 193. — Sauval, *Recherches sur Paris*, t. I, p. 228.

³ « Sumuntque initium a ponte Civitatis, et sortiuntur finem ubi alveolus veniens Savara præcipitat se in flumine ». Dom Bouillart, *Histoire de l'abbaye Saint-Germain des Prés*, pièces justificatives, p. ij.

⁴ Brûler.

⁵ *Livre des métiers*, titre XCIX, art. 5.

que la largeur d'un gros paris¹. La pêche était interdite de la mi-avril à la mi-mai, « car les poissons fraient en y celuy temps, et laissent leur fraye aux herbes² ».

Les statuts ne disent pas comment les pêcheurs disposaient de leur poisson. On ne sait donc s'ils le vendaient directement aux consommateurs, ou s'ils étaient tenus de le livrer aux poissonniers d'eau douce.

Les pêcheurs étaient au nombre de quarante à cinquante en 1773³. Bien qu'ils se servissent de filets, ils se qualifiaient de *pêcheurs à verge*⁴, pour se distinguer des *pêcheurs à engins*, communauté distincte, qui comptait une centaine de membres et avait pour patron saint Nicolas, tandis que les pêcheurs à verge s'étaient placés sous le patronage de saint Louis.

Les ordonnances relatives à la pêche défendaient de s'y livrer les dimanches et fêtes, et en tous temps après le coucher du soleil ; « de jeter dans aucune rivière de la chaux, de la noix vomique, de la coque du Levant, de la noix de cyprès, du musc et autres drogues qui sont regardées comme des appas qui empoisonnent, enivrent ou étourdissent le poisson ; de rompre la glace des mares, étangs et fossés ; d'y faire des trous, d'y porter des flambeaux pour y faire venir le poisson : à peine d'être puni comme coupable de vol. Elles veulent que tous les engins et harnois des pêcheurs soient marqués d'un plomb sur lequel seront les armes de Sa Majesté et tout autour le nom de la maîtrise dont ils dépendent. Elles portent encore que tous les engins défendus qu'on aura saisis seront brûlés à l'issue de l'audience, etc. »

Voy. **Maitre des pêcheurs et Poissonniers d'eau douce.**

Pédagogues. Voy. Maitres de pension.

Pédictions. L'histoire s'est peu occupée de ces modestes opérateurs, bien que la coquetterie féminine ait dû de tout temps rendre nécessaire leur intervention. Un moraliste du quinzième siècle, le frère mineur Pierre des Gros, écrivit un gros livre qui avait pour objet de condamner ce joli défaut et d'en guérir à jamais les femmes. Si elles n'y ont pas encore absolument renoncé, cela tient sans doute à ce que l'ouvrage de Pierre des Gros est resté manuscrit. Il a pourtant été conservé, et l'extrait suivant suffira pour montrer quel art et quelle délicatesse le bon religieux apportait dans ses remontrances : « Les femmes, écrivait-il, font faire des souliers si estroits qu'à peine peuvent-elles les endurer, et ont souvent les pieds contrefaits, malades et pleins de cors⁵ ».

Par bonheur, le remède était déjà connu. Dès

le quatorzième siècle, Gui de Chauliac avait étudié, dans sa *Grande chirurgie*, les moyens de détruire la corne qui est aux pieds. « Rase la, dit-il, tant qu'il sera possible, puis qu'on mette dessus une platine de fer ou de cuir, à laquelle y ait un trou selon la grandeur de la corne ; et lors, en ce trou soit mise une goutte de soufre ardent, et qu'on le laisse esteindre sur le lieu¹ ». Ambroise Paré conseillait d'appliquer sur le cor des aux pilés, et aussi de les cautériser « avec eau forte ou huile de vitriol² ». De leur côté, les plus savants apothicaires estimaient que « le fruit de l'anacardier renferme une huile noire et caustique qui est un bon remède pour guérir les cors des pieds et pour ôter les taches de rousseur du visage³ ».

Mais, depuis longtemps déjà, de misérables charlatans s'étaient chargés de soigner cette affection, et Turlupin, parlant des métiers ambulants exercés dans Paris, classait les « tireurs de cors » avec les vendeurs de thériaque et les joueurs de gobelets⁴. Naturellement, les chirurgiens professaient un grand mépris pour ces indignes concurrents. Dionis écrivait vers 1707 : « J'ai vu autrefois un homme à Paris, qui se promenant toute la journée dans les rues, disoit sans cesse : « Je tire les cors des pieds sans mal ni douleur ». Je ne sçais s'il exécutoit sa promesse ; mais s'il le faisoit, on le payoit fort mal, car il étoit très mal vêtu et paroisoit fort gueux. S'il avoit eu le talent ou l'adresse d'ôter les cors sans douleur, comme il le disoit, il auroit dû aller en carosse⁵ ». Sydenham avait dit déjà : « Si quelqu'un employoit toute sa vie à découvrir un spécifique contre les cors, il mériteroit bien de la postérité, et auroit suffisamment servi le genre humain ». Mais je ne garantis pas du tout l'exactitude de cette citation, que j'emprunte à l'ouvrage suivant : *Toilette des pieds, ou traité de la guérison des cors, verrues et autres maladies de la peau, par le S^r Rousselot, chirurgien de Mgr le Dauphin, des princes et de Mesdames, en cette partie, ancien chirurgien de M. le prince de Wirtemberg*. Ce livre, qui est dédié à M^{me} Adélaïde, fille aînée de Louis XV, parut en 1762 et eut une seconde édition en 1769.

Un sieur Maille, « vinaigrier-distillateur ordinaire du Roi », fit beaucoup parler de lui à la fin du dix-huitième siècle. Il avait inventé une foule de moutardes et de vinaigres doués, à l'entendre, des plus admirables propriétés. La moutarde était surtout destinée aux engelures ; quant aux vinaigres, on en opposait aux maux de dents, aux rides du visage, aux dartres, aux cors, etc., etc.

Dans le même temps, la *Gazette de Hollande*⁶ préconisait « les emplâtres écossoises du sieur Cennedy, chymiste, qui guérissent sans retour

¹ Voy. les *Ordonn. royales*, t. I, p. 792, et Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 296.

² Voy. les *Ordonn. royales*, t. I, p. 793.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 397.

⁴ A la ligne.

⁵ Voy. P. Paris, *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du roi*, t. II, p. 156.

¹ Édit. Nicaise, p. 433.

² *Œuvres*, p. 616.

³ P. Pomet, *Histoire des drogues*, liv. VII, p. 209.

⁴ *Harangue de Turlupin*, dans É. Fournier, *Variétés*, t. VI, p. 71.

⁵ *Opérations de chirurgie*, p. 658.

⁶ N^o du 10 mars 1778.

les cors aux pieds, à 30 sols la boîte... »

Louis XVI eut un pédicure en titre. Cet estimable opérateur se nommait La Forest et demeurait dans la maison d'un dentiste, comme le prouve le titre d'un livre dont il est l'auteur : *L'art de soigner les pieds. Contenant un traité sur les cors, verrues, durillons, oignons, engelures, les accidents des ongles et leur difformité. Nouvelle édition, augmentée de la manière de soigner les pieds des soldats. Par M. La Forest, chirurgien pédicure de Sa Majesté et de la famille royale. Paris, chez l'auteur, rue Croix-des-Petits-Champs, maison de M. Bourdet, chirurgien dentiste du Roi.* Il existait, paraît-il, entre ces deux professions, plus d'analogie qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord, car un peu plus tard, je trouve établi au Palais-Royal un sieur Roblot, qui se disait dentiste et pédicure ¹.

*

Peigneurs de drap. Titre qui appartenait à la communauté des foulons.

Peigneurs de laine. Titre que prenaient les maîtres de la corporation des cardeurs. La *Taille de 1292* cite trois *pigneresses*, nom reproduit dans l'ordonnance du 30 janvier 1351 (art. 236).

Peigneurs des perruques du roi. Le titulaire de cette charge touchait deux cents écus par an. Il est mentionné dans l'*État de la France pour 1687* ², et dans celui de 1712 ³, mais ne figure plus dans celui de 1736.

Peigneuses de chanvre et de lin. Voy. **Filassières**.

Peigniers. Fabricants de peignes. La chevelure légendaire des temps mérovingiens, les longues tresses des femmes pendant le treizième siècle suffisent à prouver l'importance que devait posséder déjà la communauté des *pigniers*, *pigneress* ou *pinigniers*.

Les peignes étaient alors faits d'ivoire, de corne, de bois dur, et on les couvrait d'ornements aussi riches que variés. Comme on peut le voir dans nos musées, leur forme n'a pas varié. Entre les peignes retrouvés dans les hypogées d'Égypte ou récemment rapportés de Ninive et les peignes du treizième siècle, il n'existe presque aucune différence ; ce sont les mêmes dimensions, la même épaisseur des dents, la même disposition des sujets sur la partie centrale. Quelques-uns, très courts et à longues dents, étaient destinés à faciliter la tonsure des ecclésiastiques. D'autres s'adaptaient à l'extrémité d'un long manche, et le privilège de fabriquer ces manches appartenait non aux *pigniers* mais aux *couteillers faiseurs de manches* qui, en raison de ce monopole, prenaient le titre de « faisierrres de pignes d'ivoire ⁴ ». Enfin, dès le quatorzième

siècle, on connaissait les *templières*, petits peignes destinés à relever les cheveux sur les tempes. L'étui à peignes se nommait *pignière* ; il renfermait, outre les peignes, les rasoirs, les ciseaux, le miroir, et la *gravouère*, *gravoire*, *broche* ou *brochette*, sorte de poinçon en ivoire ou en cristal qui servait à *faire la raie*, à séparer les cheveux sur le devant de la tête. Il nous est resté nombre de ces étuis, et les miniatures nous les montrent souvent accrochés aux murs des boutiques de barbiers. A cet égard, les anciens registres sont très intéressants à consulter. On lit, par exemple, dans un compte de 1387 : « A Jehan de Coilly, pignier, demourant à Paris, pour un estuy de cuir bouilly ¹, poinsonné et armoié aux armes de la royne, pendent à ij gros laz de soye, garny de iij pignes, un miroir et d'une broche pour pignier le chief de ladite dame ². En 1470, on lit « à Olivier le Mauvais, varlet de chambre et barbier du corps [de Louis XI], un estuy garny de razouers d'argent doré et de fin or, ciseaux, peignes et miroir ». En 1483, le duc de Bourgogne achète « à Philippe Daniel, pignier et tablotier demourant à Paris, une pignière garnie de deux pignes, deux brochettes et ung miroir d'ivoire, deux rasoirs garnis d'argent et armoïés aux armes de monseigneur ³ ».

Au treizième siècle, les pigniers formaient une seule corporation avec les lanterniers, qui faisaient comme eux un grand usage de la corne. Le métier était libre ⁴ : on n'avait donc rien à payer pour s'établir. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. La durée de l'apprentissage était de six ans pour l'enfant qui apportait quarante sous ⁵, de huit ans pour l'enfant sans argent. Le travail à la lumière était interdit. Toute réparation faite à un peigne devait être visible : on voulait ainsi prévenir les fraudes, empêcher qu'un peigne vieux pût être vendu comme neuf ⁶, le *Livre des métiers* renferme une foule de prescriptions du même genre. Deux jurés administraient la communauté.

La *Taille de 1292* cite neuf *pigniers*, celle de 1300 en mentionne trois seulement.

Un article compris dans les statuts des merciers semble indiquer qu'au quinzième siècle les peignes les plus estimés étaient fabriqués à Limoges ⁷. Dans l'article 9 des statuts accordés aux peigniers-tabletters en juillet 1507, il leur est interdit de fabriquer aucun peigne « sinon que d'yvoire, de bouis ⁸ ou de corne, et non

¹ Bouilli.

² Isabeau de Bavière.

³ Laborde, *Émaux*, t. II, p. 176, 334, 447, 448. — Douët-d'Arcq, *Argenterie*, p. 15, 380, 396. — Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. IV, p. 171.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXVII, art. 1.

⁵ Deux cents francs peut-être de notre monnaie.

⁶ « Nus pigneress ne puet ne ne doit rapareillier pigne viez en la maniere que il semble de pigne neuf ». Article 4.

⁷ Statuts de février 1497, art. 6.

⁸ De buis.

¹ Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. VI, p. 236.

² Tome I, p. 246.

³ Tome I, p. 307.

⁴ *Livre des métiers*, titre XVII.

point de bois blanc et autres méchantes étoffes ¹ ». Les colporteurs criaient dans les rues les

Pignes de bouy, la mort aux poux,
C'est la santé de la teste ! ²

Dans la liste des objets fournis à Élisabeth, fille aînée de Henri II, quand elle épousa le duc d'Albe en 1559, je remarque « ung bassin à laver la teste », deux douzaines de « peignes de beine ³ », et une douzaine de « peignes de bouy ⁴ ».

A ce moment, il y avait longtemps que les pigniers s'étaient séparés des lanterniers pour se réunir aux tabletiers. Cette séparation était effectuée dès 1442, comme le prouvent les statuts octroyés, dans le mois d'avril de cette année ⁵, à la triple corporation des boisseliers-lanterniers-souffletiers.

Voy. **Tabletiers**.

Peilliers. Voy. Chiffonniers.

Peinsoteuses. Femmes qui « dans les manufactures de toiles peintes, font au pinceau des dessins si petits qu'il seroit très difficile de les exécuter à la planche ⁶ ».

Peintres. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, le fait de se livrer à un travail manuel quelconque constituait une marque de servage, et parquait impitoyablement son auteur dans la classe ouvrière. « La raison en est, dit de la Roque, parce que l'assiduité du labeur journalier des artisans et l'appétit d'un gain nécessaire à leur subsistance les rend comme esclaves, et ne leur inspire que des sentimens de bassesse et de subjection ⁷ ». Les peintres et les sculpteurs, par exemple, étaient, quel que fût leur mérite, regardés comme des ouvriers. Le peintre de génie et le barbouilleur d'enseignes ou le peintre en bâtimens appartenaient au même corps, étaient soumis aux mêmes statuts. De la Roque consent à faire une exception en faveur des artistes amateurs qui ne tireraient de leur talent aucun profit : « Plusieurs veulent que les peintres ne dérogent pas, les autres veulent le contraire... Enfin, il n'y a rien que de noble en la peinture lorsqu'elle est exercée sans trafic ⁸ ».

A cela près, le principe était absolu, et ce régime ne se modifia pas avant la création de l'Académie de peinture en 1648. Fondée par les seuls peintres et sculpteurs du roi, puis complétée par des sujets choisis au sein de la corporation, elle eut de nombreux démêlés avec les jurés de celle-ci, et parvint, non sans peine, à établir une distinction entre l'ouvrier et l'artiste.

Puis, peu à peu, issues d'une semblable pensée, se fondent les académies de danse (1661), d'architecture (1671), d'écriture (1760) ; les perruquiers

tendent aussi de former une académie de coiffure. Au fond, d'ailleurs, et en dépit des efforts faits pour le détruire, le vieux préjugé subsistait toujours, puisque Savary pouvait encore écrire en 1741 dans son *Dictionnaire du commerce* ¹ : « Le corps de la mercerie est considéré comme le plus noble et le plus excellent de tous les corps de marchands, d'autant que ceux qui le composent ne travaillent point et ne font aucun ouvrage de la main, si ce n'est pour enjoliver les choses qui sont déjà faites et fabriquées ² : aussi ceux qui sont admis dans ce corps sont-ils reçus noblement ³, ne leur étant pas permis de faire ni manifester aucunes marchandises ».

Les merciers se trouvent ainsi placés dans la hiérarchie sociale bien au-dessus d'un peintre quelconque, fût-il un artiste hors ligne.

Aussi les peintres, aussi bien que les sculpteurs, ont-ils, dans le *Livre des métiers*, leurs statuts calqués sur ceux des autres corporations ouvrières. Ils y sont nommés *ymagiers-peintres*, et l'on y voit qu'ils sont autorisés à peindre sur « toutes manières de fust ⁴, de pierre, de os, de cor ⁵ et de yvoire ». Dans les autres communautés, toute œuvre défectueuse devait être saisie et brûlée ; mais cette dernière sanction n'était pas appliquée aux ouvrages de peinture, « pour les révérences des sains et saintes en remembrances de qui elles sont faites », la corporation produisant surtout des sujets de sainteté. Par la même raison, les maîtres étaient dispensés du guet bourgeois ; en effet, disent les statuts, « leur mestier n'appartient fors que au service de nostre Seingneur et à la honnerance de sainte Yglise ⁶ ».

La *Taille de 1292* cite 33 *paintres*, celle de 1300 en mentionne 38. La grande ordonnance de 1351 les nomme *ymagiez* ⁷.

Au moyen âge, la coloration et la dorure étaient l'accompagnement constant de la sculpture, les statuts de cette époque confondent donc presque toujours le métier de peintre et celui de sculpteur. Les statuts d'août 1391 s'appliquent aux « paintres et tailleurs d'images », et également ceux de novembre 1582.

C'est au mois de février 1648 que des lettres patentes de Louis XIV créèrent l'académie de peinture et de sculpture. Celle-ci, dit le roi, « n'ayant esté établie que pour relever les plus beaux de tous les arts, sans aucun dessein de préjudicier à quoi que ce puisse estre au corps de la maistrise ». En effet, les statuts de mars 1730 déclarent nettement que « tous les maistres de la communauté ne font qu'un mesme corps avec l'académie ». Mais en réalité cette fusion ne

¹ Tome III, p. 358.

² Chaque corporation faisait presque exclusivement le commerce des objets qu'elle fabriquait. Seuls, les merciers, à qui toute fabrication était interdite, pouvaient vendre les objets fabriqués par les autres corporations.

³ On lit dans les lettres de maîtrise délivrées aux merciers : « Certifions avoir noblement reçu X ». Voy. ci-dessus l'art. Merciers.

⁴ De bois.

⁵ De corne.

⁶ Titre LXII.

⁷ Titre LVII.

¹ Matières premières.

² *Les cent et sept cris*, etc., an. 1545.

³ D'ébène.

⁴ *Mémoires de Guise*, édit. Michaud, p. 446 et 448.

⁵ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 636.

⁶ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 398.

⁷ *Traité de la noblesse*, p. 413.

⁸ Page 380.

s'accomplit jamais. Jusqu'à la Révolution, deux corps d'artistes existent simultanément. L'un, l'*académie royale* de peinture et de sculpture, est composé d'hommes auxquels leur talent tient lieu de maîtrise, et qui ont pour chef le directeur général des bâtimens du roi. L'autre, l'*académie de Saint-Luc*, est resté soumis aux lois qui régissent toutes les communautés ouvrières.

Les premiers peintres avaient eu pour patrons la Vierge et saint Jean; leurs successeurs se placèrent sous le patronage de saint Luc. Le nombre des peintres était de mille environ à la fin du dix-huitième siècle. On les trouve nommés *paigneurs, paingneurs, pourtraieurs, peinteurs, peinturiers, painturiers, paintcuriers*, etc.

La première exposition publique et vraiment sérieuse des ouvrages de peinture et de sculpture eut lieu en avril 1667. Colbert, qui en avait pris l'initiative, y fit plusieurs visites.

La deuxième exposition fut organisée, le 20 avril 1669, dans une galerie du Palais-Royal et dans la cour de l'hôtel Brion, sur les ruines duquel s'élève aujourd'hui le Théâtre-Français.

C'est en 1673 que l'on publia le premier livret. Il a pour titre *Liste des tableaux et pièces de sculpture exposez dans la cour du Palais-Royal*.

Ces exhibitions, devenues presque des solennités artistiques, se renouvelèrent ensuite assez irrégulièrement de deux en deux ans. A dater de 1699, on y admit les envois faits par les pensionnaires de France à Rome; elles s'ouvrirent au Louvre d'abord, dans la grande galerie du rez-de-chaussée, puis dans le *salon carré*, d'où leur vint le nom sous lequel elles sont encore désignées.

Pour la première fois en 1793, un jury, élu par les artistes, eut mission de décerner des récompenses. Le salon de cette année comprenait 628 tableaux, 182 morceaux de sculpture et 24 dessins d'architecture.

Peintres. Titre qui appartient à la corporation des selliers, et que leur donne déjà le *Livre des métiers*¹. Pendant plusieurs siècles, les arçons des selles étaient couverts d'ornemens en couleur, qui furent peut-être l'origine des armoiries.

Les statuts de 1577 autorisent encore les selliers à « tindre, paindre, enjoliver, dorer, estamer, argenter, vernir » les selles fabriquées par eux.

Peintres en bâtimens. « Ce sont ceux qui peignent les appartemens en divers couleurs, et qui ne se servent ordinairement que de gros pinceaux. En quelque genre de peinture qu'ils travaillent, ils achètent les couleurs toutes broyées chez les épiciers ou les font broyer chez eux sur une pierre ».

Ils appartenait à la corporation des peintres, devenue académie de saint Luc au dix-septième siècle.

On les nomme aussi *peintres au gros pinceau*.

Voy. Peintres.

Peintres en décors. Voy. **Décorateurs**.

Peintres sur verre. Voy. **Vitriers**.

Peintresses en éventails. La peintresse en éventails est « celle qui, ayant appris le dessin, peint des paysages sur les papiers à éventails. Dès qu'elle commence à dessiner passablement, on la fait exercer sur du papier commun, et ce n'est que lorsqu'elle est parvenue à un certain degré d'habileté qu'on lui permet de peindre sur une peau extrêmement fine qui est collée sur le papier¹ ». On recherchait, dans ce travail, la perfection; aussi les paysages, les corps, les têtes, les mains étaient-ils confiés à des ouvrières spéciales, qui représentaient dans le métier autant de spécialités. La peinture de bois d'éventails en constituait une autre.

Les peintresses en éventails devaient se faire agréger à l'académie de Saint-Luc², sinon leurs œuvres étaient saisies.

Peinture (MAÎTRES DE). Voy. **Dessin (Maîtres de)**.

Peinturiers. Voy. **Peintres**.

Pèlerinages. Les pèlerinages furent en grand honneur durant le moyen âge. La terre sainte, Rome et Saint-Jacques de Compostelle sont les lieux qui paraissent avoir eu le plus de vogue aux treizième et quatorzième siècles; ce sont, en tout cas, les seuls mentionnés par le *Livre des métiers*. On y lit que des privilèges assez enviables étaient accordés aux commerçants qui abandonnaient leurs affaires pour entreprendre ces dévotés pérégrinations. Les couteliers³, les boucliers de fer⁴, les patenôtriers d'ambre⁵, les cristalliers⁶, les drapiers⁷, les tabletiers⁸ déclarent dans leurs statuts qu'ils ont le droit de céder leurs apprentis quand ils vont « outre mer », expression qui désigne toujours un pèlerinage en terre sainte. Les poissonniers d'eau douce peuvent mettre à la tête de leur commerce soit leur femme, soit un de leurs enfants, soit même toute autre personne lorsqu'ils sont « en la voie d'oustre mer, ou en la voie monseigneur saint Jacques, ou à Rome⁹ ». Les crieurs, agents de la ville, versaient une redevance d'un denier par jour; s'ils allaient en pèlerinage, la Ville les en tenait quittes pendant tout le temps de leur absence, pourvu qu'ils eussent averti de leur départ la municipalité: « Et quant il va en pèlerinage à Saint-Jacques ou outre mer, disent les statuts, il doit prendre congé au parloir aux bourgeois¹⁰ ».

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 426.

² Voy. ci-dessus l'article Peintres.

³ Titre XVII, art. 3.

⁴ Titre XXI, art. 8.

⁵ Titre XXIX, art. 3.

⁶ Titre XXX, art. 6.

⁷ Titre I, art. 10.

⁸ Titre LXVIII, art. 26.

⁹ Titre C, art. 13.

¹⁰ Titre V, art. 3.

¹ Qui les nomme *paintres* et *painturiers*. Titre LXXVIII.

Dans les grandes douleurs de l'âme ou du corps, un pèlerinage paraissait le remède suprême offert par Dieu à sa créature. La pauvre dame en couches, écrit l'auteur des *Quinze joies de mariage*, « se voue à plus de vingt pèlerinages ¹ ».

Ceux-ci n'étaient pas toujours volontaires. Les tribunaux ecclésiastiques les imposaient souvent en expiation de quelque mauvaise action. Ceux de Jérusalem, de Rome et de Saint-Jacques, dits *majores*, pouvaient effacer les plus grands crimes; les *minores*, accomplis dans l'intérieur de la France ou des pays voisins, étaient réservés pour les méfaits de moindre importance ². Veut-on des exemples? En 1278, un triple homicide ayant été commis près de Créteil, le maire de Mesly et trois autres individus en furent soupçonnés. Le maire se vit condamné à faire le voyage d'outre mer, ses trois complices obtinrent d'aller seulement à Saint-Jacques de Compostelle. En 1275, un serviteur du roi dut s'engager à se promener en chemise dans l'église Notre-Dame le jour de l'Ascension et à aller en terre sainte si le souverain entreprenait une nouvelle croisade ³. En 1497, au village de Charonne, près Paris, une truie ayant dévoré un enfant, le propriétaire de la bête et sa femme furent condamnés à se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Pontoise ⁴.

On allait aussi demander à ces saints lieux le rétablissement de la santé. Au dix-septième siècle encore, les religieux de Sainte-Reine d'Alise en Bourgogne juraient devant Dieu que leur couvent recevait chaque année plus de vingt mille pèlerins, qui venaient y chercher « la guérison de toutes sortes de maladies, même des plus incurables par les remèdes humains et les moyens ordinaires ⁵ ».

Ceux qui devaient entreprendre les pèlerinages éloignés se réunissaient en longues troupes, sous la conduite de quelque prêtre ou de quelque solitaire vénéré, qui leur avaient solennellement remis l'escarcelle et le bourdon, c'est-à-dire une bourse et un bâton ferré. Au retour, avant de quitter les saintes demeures, ils coupaient des branches de palmier et les rapportaient comme une preuve et comme un souvenir de leur voyage ⁶.

Les pèlerinages finirent par devenir l'occasion d'abus et de désordres contre lesquels l'autorité royale dut sévir. Un édit d'août 1671 s'exprime ainsi : « Nous apprenons que plusieurs soi-disans pèlerins, sous un prétexte spécieux de dévotion, quittent leurs parens et famille contre leur gré, laissent leur femme et leurs enfans sans aucun secours, volent leurs maîtres, abandonnent leur apprentissage, et passent le cours de leur pèlerinage en une débauche continuelle. Il arrive

mesme que la pluspart des gens vagabonds et sans aveu, prenans la qualité de pèlerins, pour entretenir leur oisiveté, passent en cet équipage de province en province, et font une profession publique de mendicité; d'autres, encore plus punissables, s'établissent dans des païs estrangers, où ils trompent des femmes, qu'ils épousent au préjudice des femmes légitimes qu'ils ont laissées en France ¹ ». Une Déclaration du 7 janvier 1686, renouvelée le 1^{er} août 1738, ne permit plus les pèlerinages sans une autorisation du roi, accordée à la requête de l'évêque diocésain; le tout sous peine des galères ².

Un certain nombre de confréries avaient été fondées par les pèlerins de retour à Paris. Au dix-septième siècle, les plus importantes étaient celles des pèlerins de Jérusalem, de Saint-Jacques, de Notre-Dame de Montserrat en Catalogne, et celles des pèlerins du mont Saint-Michel ou de Tombelaine ³.

Un immense commerce de méreaux, de plaques en plomb ou en étain était né des pèlerinages. Chacun des lieux consacrés possédait, pour son usage particulier, une plaque de ce genre que les pèlerins avant de le quitter emportaient en commémoration du voyage. Ordinairement, ces images étaient coulées dans des moules en fer ou en cuivre appartenant à la sacristie de la maison, et il n'y avait d'autres marchands autorisés à en vendre que ceux à qui le sacristain remettait un de ces moules ⁴.

On peut faire rentrer dans la même catégorie les plaques dites *chemises de Chartres*, parce qu'elles reproduisaient l'image d'une chemise célèbre qui est conservée à la cathédrale de Chartres, et qui passe pour avoir servi à la Vierge. Beaucoup de chevaliers revêtaient, avant le combat, une chemise semblable, à laquelle ils avaient fait toucher la sainte chasse. « J'ay bien ouy dire, écrit Brantôme dans son *Discours sur les duels*, qu'on n'est point repris pour porter une chemise de N. D. de Chartres ou quelques saintes reliques de Hiérusalem ⁵ ».

Voy. Quéreurs de pardons.

Pelle (MAITRES DE LA). Nom donné parfois aux boulangers.

Pelletiers et Pelliciers. Voy. **Fourreurs.**

Pelliers. Nom que les *Tailles de 1292 et de 1300* donnent aux marchands de perles.

Voy. Bijoutiers en faux.

Pellissiers. Voy. **Peaussiers et Fourreurs.**

¹ Édit. elzév., p. 22.

² Voy. la *Bibliothèque de l'école des chartes*, 2^e série, 1845, t. II, p. 2.

³ L. Tanon, *Histoire des justices de Paris*, p. 45 et 135.

⁴ B. Warée, *Curiosités judiciaires*, p. 442.

⁵ Voy. *Très humbles supplications pour les pauvres pèlerins de Sainte-Reyne*, in-4^o, s. d.

⁶ Voy. Ducange, 15^e dissertation sur l'histoire de saint Louis.

¹ Déclaration du Roy pour empêcher les abus qui se commettent dans les pèlerinages, août 1671. Voy. aussi Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 368.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 369.

³ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 42, 49 et 52.

⁴ Voy. Hucher, *Des enseignes de pèlerinages*, 1853, in-8^o.

⁵ *Œuvres*, t. IV, p. 305. — Voy. ci-dessus l'article Chemisiers.

Pellissiers. On nommait ainsi, au début du dix-huitième siècle, les fourreurs qui avaient la spécialité des pelisses et des pelissons. Les pelisses étaient alors « des robes de chambres fourrées faites à peu près comme les vestes de dessus que portent les Turcs ». Les pelissons, qu'il ne faut pas confondre avec le vêtement du même nom qui fut de mode au moyen âge, consistait en un jupon de fourrure.

Pelotiers. Nom que les statuts de novembre 1508 donnent aux Paumiers.

Pendants à clefs (FAISEURS DE). Voy. **Demi-ceintiers.**

Penduliers. Voy. **Horlogers.**

Peneliers. Voy. **Paneliers.**

Peneuse (SEMAINE), c'est-à-dire pénible, douloureuse. Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours la semaine de Pâques. Les savetonniers devaient au roi sept deniers « en la semaine peneuse ¹ ». Les cordonniers lui payaient trente-deux sous tous les ans « en la semaine penneuse de Pâques ² ».

On trouve aussi *semaine des indulgences, semaine de la croix, semaine muette*, etc.

Pension. Voy. **Maitres et Maitresses de pension.**

Pensions bourgeoises. L'on donnait ce nom à « quelques maisons particulières où, sous l'agrément de Mgr le lieutenant général de police, on retire les personnes infirmes ou foibles d'esprit, à l'effet de les loger, nourrir, entretenir, et en prendre soin à prix convenu ³ ».

Voy. **Maisons de santé.**

Pépinieristes. Il existait quatre classes de pépinières :

- 1^o Pépinières de fruits à pépins.
- 2^o — de fruits à noyau.
- 3^o — de plant champêtre.
- 4^o — de plants enracinés, rejets, boutures, sauvageons, etc.

C'est sous Louis XIV que furent établies près de Paris les pépinières royales, entretenues aux frais de l'État, et qui fournissaient les arbres destinés aux demeures royales. Les plus importantes étaient celles du Roule et de Vincennes.

Les pépinieristes ont été dits aussi *arboristes, pépins et marchands d'arbres*. Ils appartenaient à la corporation des jardiniers.

Le marché aux arbustes se tint pendant longtemps sur le Pont-au-Change, appelé parfois *Pont aux arbres* ⁴. Il fut ensuite transporté à la Vallée de misère ⁵.

Voy. **Jardiniers. — Planteurs, etc.**

Pépins. Voy. **Pépinieristes.**

Perchiers. Marchands de perches en bois.

Perdrieurs et Perdrieux. Chasseurs de perdrix. Bien avant 1687, il y eut des *perdrieurs, perdrieux* ou *perdriseurs* attachés à la maison royale, dans le service de la vénerie ¹.

Pendant longtemps, les perdrix furent mises au nombre des animaux domestiques ².

Perdrigeon (MAGASIN DU MERCIER). Molière a immortalisé, dans *Les précieuses ridicules*, le nom de Perdrigeon, le plus fameux mercier du dix-septième siècle. Quand Mascarille demande à Madelon si les rubans qu'il porte sont de bon goût, Madelon exprime son admiration par ces mots : « C'est Perdrigeon tout pur ³ ». *Les précieuses ridicules* furent représentées en 1659. Trente-trois ans plus tard, Perdrigeon n'avait encore rien perdu de sa célébrité, car dans l'*Arlequin-phaëton* de Palaprat, joué en 1692, le procureur dit à Phaëton : « Depuis Perdrigeon ⁴ jusqu'au moindre mercier, tous les marchands ont des garçons gagés exprès pour glapir éternellement à tes trousses ⁵ ». J'ai trouvé cet illustre commerçant mentionné aussi dans *La révolte des passemens* ⁶, ainsi que dans le *Mercurie galant* de 1673, qui le nomme Périgon ⁷. Ce grand homme demeurait rue de la Lanterne, près de Saint-Denis de la Chartre, et avait pour enseigne *Les quatre vents*.

Perdriseurs. Voy. **Perdrieurs.**

Perfectionnements. Depuis le treizième siècle, et dans toutes les corporations, le mélange de diverses matières, même quand on ne tentait pas de le dissimuler, était regardé comme une sorte de falsification, ou tout au moins comme un procédé dangereux, qui pouvait faire soupçonner la pureté du produit. A tort ou à raison, l'État semblait convaincu que le marchand devait toujours chercher à frauder l'acheteur, et les plus minutieuses précautions étaient prises pour protéger celui-ci. Les statuts de chaque communauté réglaient les procédés de fabrication, et nul ne devait modifier en rien les méthodes indiquées. Il y avait là une barrière presque infranchissable opposée à tout perfectionnement, mais il y avait aussi une sûre garantie contre toute tromperie sur la qualité de l'objet vendu. Les jurés faisaient de fréquentes visites chez chaque maître, examinaient les produits fabriqués et saisissaient impitoyablement ceux qui ne remplissaient pas les conditions exigées par les statuts. L'existence de ce que nous appelons aujourd'hui la *camelotte* était donc impossible,

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 533.

² Sur ce point, voy. Le Grand d'Aussy, *Vie privée des François*, t. II, p. 29 et 30.

³ Scène ix.

⁴ *Sic*.

⁵ Acte II, scène v. — Dans le *Théâtre de Gherardi*, t. III, p. 483.

⁶ Dans Éd. Fournier, *Variétés historiques*, t. I, p. 235.

⁷ Tome III, p. 286.

¹ *Livre des métiers*, titre LXXXV, art. 6.

² *Livre des métiers*, titre LXXXIV, art. 13.

³ *Almanach Dauphin* pour 1777.

⁴ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 383.

⁵ *Auj. le quai de la Mégisserie.*

et le règne de celle-ci n'a commencé qu'après la suppression des corporations ouvrières, en 1791. Et ce n'est pas tout : dans une foule de cas, le marchand n'avait pas le droit de mesurer lui-même les denrées qu'il vendait. L'autorité avait institué des officiers publics, auneurs et mesureurs jurés, qui se chargeaient d'assurer à l'acheteur bon poids et bonne mesure ¹.

Cette organisation présentait peut-être quelques avantages, mais elle avait surtout des inconvénients. Les inventions nouvelles, les méthodes non prévues par les statuts ne pouvaient se produire que dans l'ombre, d'où le nom de *secrets* appliqué durant si longtemps aux traités des arts mécaniques. Les prétentions des communautés sur ce point ont donné naissance à des épisodes curieux ; il me suffira de rappeler ici l'histoire des aiguillettes et des chaussetiers ² ; la querelle des armuriers et des chaudronniers au sujet d'un modèle de morions ³ ; la lutte entreprise par les passementiers pour conserver le monopole de la fabrication des boutons ⁴ ; la guerre faite aux toiles peintes pendant plus de soixante ans ⁵ ; la campagne soutenue contre les demi-castors ⁶ ; enfin le conflit qui, pendant quinze ans, mit aux prises Louis XIV avec la corporation des barbiers-perruquiers. Je ne raconterai ici que cette dernière affaire. Je renvoie, pour les autres à différents articles du présent volume.

Donc, Jean Quentin, barbier et valet de chambre du roi, avait inventé, en 1675, une perruque tout à fait perfectionnée. Louis XIV lui accorda très gracieusement un privilège spécial, lui conférant le droit exclusif de fabriquer et vendre ces nouvelles perruques. Mais la corporation des barbiers-perruquiers veillait, et au moment où le Parlement allait enregistrer le privilège, les jurés protestèrent. Le Parlement hésita, et Quentin se plaignit au roi qui ordonna à Colbert de s'interposer. Colbert écrit au procureur général, M. de Harlay, de « faire enregistrer incessamment ledit privilège, sans s'arrêter à ladite opposition ». Le Parlement hésite encore pendant un an, et, le 20 février 1677, Colbert réclame encore l'enregistrement du « privilège accordé au sieur Quentin, perruquier ordinaire du Roy, de faire et débiter seul des perruques confectionnées au métier ». Le Parlement cède enfin et enregistre. Quentin triomphant traite de son privilège avec la corporation à laquelle il appartient, et vingt-quatre des perruquiers ses confrères protestent contre ce marché. Colbert reprend la plume et ordonne au procureur général de faire promptement enregistrer le contrat. Ce qui fut fait en janvier 1681, soit six ans après le début des hostilités ⁷.

Péripatéticiens du Pont-Neuf. Nom

qu'un petit pamphlet imprimé en 1615 donne aux recruteurs ¹.

Perles (COMMERCE DES). La *Taille de 1292* et celle de 1300 citent chacune six *pelliers*, qui ne peuvent guère être que des marchands ou des fabricants de perles ². Le mot *pelle* signifiait alors soit une perle ³, soit une pelleterie, et les pelletiers figurent à leur nom dans chacune des deux tailles.

Comme l'antiquité, le moyen âge prodigua les perles, et la parure féminine ne les accaparait pas toutes. Un exemple suffira, que je relève dans un compte de l'année 1414. En pleine guerre civile, quand la France, menacée au dehors, est épuisée d'or et de sang, le duc Charles d'Orléans, neveu de Charles VI, se fait livrer neuf cent soixante perles destinées à orner une robe : « Sur les manches est escript de broderie, tout au long, le dit de la chanson : *Madame, je suis plus joyeux*, et notée tout au long sur chacune desdites deux manches : 568 perles pour servir à former les notes de ladite chanson, où il y a 142 notes, c'est assavoir pour chacune note 4 perles en quarré.... ⁴ » L'année suivante, le roi d'Angleterre envahissait la France, rencontrait l'armée royale à Azincourt, et lui infligeait une défaite restée célèbre.

Dans les anciens inventaires, on nomme *perles de compte* celles qui, assez grosses pour être complées et trop petites pour être estimées à part selon leur dimension, se vendaient au cent ou au quarteron ; *semence de perles*, les plus petites et les moins belles comme qualité ; *perles baroques*, celles dont la forme était irrégulière ; *perles pucelles*, celles qui n'étaient pas percées. Les mots *mère de perle*, *coquille de perle*, *écaille de perle*, etc., désignaient la nacre.

Les perles appartenaient au commerce des joailliers, mais les épiciers-apothicaires étaient autorisés à débiter celles que l'on destinait aux médicaments ⁵.

Permissionnaires. Vers le milieu du dix-septième siècle, le grand chantre de Notre-Dame, déjà maître des *Petites-écoles* ⁶, prétendit concentrer entre ses mains tout le service public que nous nommons aujourd'hui enseignement secondaire. Il somma donc l'Université de lui livrer ses collègues et même ses pédagogies ⁷. Comme l'Université refusait, il s'empressa de créer des établissements analogues, dont les chefs reçurent de lui le nom de *Permissionnaires*. En juillet 1664, deux commissaires délégués par le recteur constatèrent l'existence de nombreuses écoles cantorales où l'on enseignait « tout ce que l'on peut enseigner dans les collèges ». Sur la

¹ Voy. *Harangue de Turlupin le soufreteux*, dans Éd. Fournier, *Variétés historiques*, t. VI, p. 58.

² Sur ces derniers, voy. ci-dessus l'art. Bijoutiers en faux.

³ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *perlæ*.

⁴ Comte de Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, preuves, t. III, p. 267.

⁵ A cet égard, voy. ci-dessus l'art. Joailliers.

⁶ Voy. ci-dessus l'art. Maîtres d'école.

⁷ Voy. ci-dessus l'art. Maîtres de pension.

¹ Voy. les articles Auneurs, Mesureurs, etc.

² Voy. l'art. Chaussetiers.

³ Voy. l'art. Travail (Règlementation du).

⁴ Voy. l'art. Travail (Règlementation du).

⁵ Voy. l'art. Imprimeurs sur étoffe.

⁶ Voy. l'art. Demi-castors.

⁷ Sur cette affaire, voy. A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1013.

paroisse Saint-Eustache, un sieur Legrand avait quarante-sept pensionnaires ou demi-pensionnaires, qui faisaient chez lui toutes leurs études jusqu'à la rhétorique inclusivement. Chez les sieurs Bellefor et Olius, les classes s'arrêtaient à la seconde; mais on avait confié au sieur Bourgeois cinquante pensionnaires à qui il enseignait la rhétorique et même la philosophie¹.

L'Université s'adressa au roi, son protecteur naturel, et des lettres patentes du 6 mai 1675 enjoignirent au prévôt de veiller à ce que « aucuns particuliers, sous prétexte de tenir Petites-écoles dans l'étendue de la ville et de la banlieue de Paris, ne puissent enseigner autre chose qu'à lire et écrire et les premiers principes de la langue latine, sans qu'ils puissent retenir en pension aucuns de leurs écoliers après l'âge de neuf ans accomplis ». Le grand chantre Claude Joly, qui me fournit ce texte², ajoute que le roi, mieux informé, revint sur sa décision. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le chantre ne céda point, tant s'en faut, puisque, deux ans après, le nombre et la présomption des permissionnaires s'étaient fort accrus. Le sieur Chevalier, qui dirigeait rue Chapon une pension cantorale, se faisait fort d'enseigner le latin et le grec en trois mois. Le sieur du Roure, dont le collège était établi rue Neuve-de-Lamoignon, près du Palais, annonçait modestement qu'on apprenait chez lui « la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, la théologie, la jurisprudence, la médecine, la fortification, la géographie, la chronologie, le blason, l'astronomie, la jurisprudence romaine, les ordonnances, la coutume, les principes hébraïques et le droit canon³ ».

C'en était trop. Le 14 août 1677, une ordonnance rendue par le recteur de l'Université, et rédigée en latin et en français, fut affichée dans tous les carrefours de Paris. Le recteur y rappelait que l'article 10 des statuts accordés à la Faculté des arts lui attribuait d'une manière exclusive l'instruction des enfants au-dessus de neuf ans. Il déclarait en conséquence que tout enfant ayant étudié au delà de cet âge dans des établissements étrangers à l'Université ne recevrait jamais d'elle aucun grade. Quant aux maîtres qui enseigneraient, hors des écoles dépendantes du recteur, des enfants âgés de plus de neuf ans, ils seraient par le fait même déchus de leurs grades, et cesseraient d'appartenir à l'Université.

Non seulement le chantre n'obéit pas, mais il appela à son aide le Chapitre de Notre-Dame, qui enjoignit au recteur de supprimer les basses classes établies dans ses collèges, et d'interdire à ses maîtres de pension de recevoir chez eux des élèves ayant moins de dix ans. Le Parlement, pris pour arbitre, hésita, ajourna l'affaire, la renvoya à l'examen d'un de ses membres.

Le différend finit par un compromis tout à l'avantage du chantre. Presque rien ne fut changé à l'organisation des collèges, non plus qu'à celle des quarante pensions dépendantes de l'Université. Mais le chantre conserva ses permissionnaires, au nombre de vingt⁴. Il conserva ou créa, en outre, douze écoles spéciales qui recevaient des pensionnaires et donnaient toute l'instruction secondaire; plusieurs d'entre elles envoyèrent même leurs élèves suivre les cours des collèges universitaires. *

Perreurs. Voy. Carriers.

Perriers. Nom souvent donné, dans les ardoisières, aux ouvriers employés à l'exploitation de la carrière.

Voy. Carriers et Pierriers.

Perrieurs. Voy. Carriers.

Perruquiers. L'usage des faux cheveux doit être aussi ancien que la coquetterie féminine, et c'est remonter bien haut. A l'époque romaine, les femmes portaient des nattes postiches, le commerce des cheveux était en pleine activité, et on allait en chercher des cargaisons sur la rive droite du Rhin. Cependant, les Pères de l'Eglise d'abord, puis les prédicateurs du moyen âge apostrophèrent très durement les femmes qui mettaient des chevelures d'emprunt, « des cheveux de mortes⁵ », disaient-ils, et ce qui est bien pis, des cheveux de personnes peut-être impures, peut-être criminelles, peut-être condamnées aux peines de l'enfer, *capitis forsan immundi, forsan nocentis et gehennæ destinati*⁶.

C'est sous Charles V qu'Eustache Deschamps composa la célèbre ballade qui a pour refrain :

Rendez l'emprunt des estranges cheveux.

Sous Henri III et Henri IV, toutes les femmes s'affublaient de faux chignons. La reine Marguerite, écrit Brantôme, « s'habillait quelques fois avec ses cheveux naturels, sans y adjouster aucun artifice de perruque; elle les sçavoit très bien tortiller, frizonner et accommoder... et pourtant peu souvent s'en accommodoit, si non de perruques bien gentement façonnées⁷ ». Tallemant des Réaux affirme tout crûment qu'elle fut chauve de bonne heure, et qu'« elle avoit de grands valets de pied blonds que l'on tondoit de temps en temps⁸ ».

Quand après l'exécution de Marie Stuart, le bourreau prit sa tête pour la montrer au peuple, elle lui échappa de la main, parce qu'il l'avait prise par les faux cheveux qu'on lui avait laissés⁹.

⁴ Un pour chaque quartier de Paris.

² Clément d'Alexandrie, *Pædagogus*, lib. III, cap. 11.

³ Tertullien, *De cultu feminarum*, lib. II, cap. 7. — M. Quicherat (*Hist. du costume*, p. 189) traduit inexactement ce passage et en tire une conclusion inexacte.

⁴ Tome VIII, p. 35.

⁵ *Historiettes*, t. I, p. 148.

⁶ Teulet, *Relations politiques*, etc., t. IV, p. 161.

¹ *Factum pour l'Université contre M. le Chantre*,..., p. 20.

² *Traité des écoles ecclésiastiques*, p. 360.

³ *Second mémoire pour l'Université*.

Dès le règne de Louis XII, les élégants imitaient leurs maîtresses :

De la queue d'un cheval peinte,
Quand leurs cheveux sont trop petiz,
Ils ont une perruque faincte,

disait d'eux Guillaume Coquillart ¹.

Les gens qui commençaient à perdre leurs cheveux y suppléaient au moyen des *coins*, fragments de perruques qu'on dissimulait le mieux possible sous la chevelure naturelle. Louis XIII vit tomber la sienne à trente ans, ce qui inaugura le règne de la perruque. Elle eut aussitôt des détracteurs acharnés et des admirateurs enthousiastes ; parmi ces derniers, il faut citer l'abbé Legendre, qui s'écrie naïvement : « Il est surprenant qu'une coiffure aussi commode qu'est la perruque, n'ait été en usage que depuis le règne de Louis XIII ² ».

La corporation des perruquiers date du règne de Louis XIV. Le 23 mars 1673, il créa la communauté des *barbiers-baigneurs-étuvistes-perruquiers*, à laquelle toute pratique chirurgicale était interdite, et c'est précisément cette année-là qu'il commença à prendre perruque. Il avait trente-cinq ans lorsqu'il se soumit à cet usage, que son opulente chevelure lui donnait le droit de mépriser. On composa pour lui, dit Pellisson³, des perruques avec des jours par où passaient les mèches de ses cheveux, dont il ne voulait pas faire le sacrifice. Son fils, le grand Dauphin, n'y mettait pas tant de façons : « Monseigneur, écrit Dangeau, a encore fait raser ses cheveux, qui étoient revenus plus beaux que jamais. Il trouve la perruque plus commode ⁴ ».

Le *Livre commode pour* 1692 ⁵, nous a conservé les noms de Pascal, de Pelé, de Jordanis, de Vincent, « renommez pour faire les perruques de bon air » ; de La Roze, « renommé pour les perruques abbatiales » ; de Binet enfin, le célèbre fournisseur du roi et le créateur des perruques dites *binettes*, expression qui a fini par désigner dans le langage populaire la tête elle-même. À Versailles, entre la chambre à coucher et la salle du conseil, était le cabinet des perruques du roi. Elles reposaient dans des armoires vitrées qui entouraient la pièce ; de distance en distance se dressaient des têtes d'enfants, au nombre de vingt, qui servaient aux essayages, aux remaniements. Les formes variaient suivant que Louis XIV allait à la messe ou à la chasse, recevait des ambassadeurs ou restait dans ses appartements. Quant au barbier, il ne quittait guère la cour, et comptait parmi les cinq cents personnes distribuées en cinq tables, qui avaient le droit de manger à la cour. « Avant que le Roy se lève, dit un contemporain, le sieur Quentin, qui est le barbier et qui a soin des perruques, se vient présenter devant Sa Majesté, tenant deux per-

ruques ou plus, de différente longueur. Le Roy, suffisamment peigné, le sieur Quentin lui présente la perruque de son lever, qui est plus courte que celle que Sa Majesté porte ordinairement le reste du jour. Le Roy, dans la journée, change de perruque, comme quand il va à la messe, après qu'il a diné, quand il est de retour de la chasse, de la promenade, quand il va souper, etc. » De deux jour l'un, c'est jour de barbe, c'est-à-dire que le roi se fait raser ¹. Souvent aussi on lui rasait la tête, car même après qu'il eut passé soixante-dix ans, ses cheveux, triomphant des efforts de la perruque, s'obstinaient à repousser ². Sous le règne d'un souverain qui, par sa chevelure, semblait descendre de la race mérovingienne, la perruque poursuivait noblement sa carrière, forçant à l'obéissance jusqu'au maître devant qui tous tremblaient.

Les premières perruques se composèrent de quelques rangs de cheveux échelonnés autour d'une vaste calotte. On leur donna ensuite la forme exacte d'un bonnet, et c'est ainsi que fut créée la *bonnette*, dite aussi *perruque d'abbé* ou *perruque ronde* ; l'abbé de la Rivière, favori de Gaston d'Orléans fut, dit-on, le premier qui la porta.

Sous Louis XIV parut enfin la *royale* ou *l'in-folio*, privilège de la haute société, crinière pleine de majesté, faite pour des statues plus que pour des vivants. La *brigadière* fut la coiffure habituelle des militaires, la *moutonne bouclée* ou *bichonne* celle des petites maîtresses et des bambins. Les gens du Palais portaient la *robin*. La perruque, symbole de la monarchie, partage sa fortune, s'affaisse avec elle, et, vers la fin du règne, perd beaucoup de son prestige. De l'in-folio, on est tombé à la *cavalière*, à la *financière*, à l'*espagnole*, à la *carrée*, à la *nouée*, à la *naturelle*, etc., vestiges encore imposants d'une splendeur évanouie.

La décadence se précipite sous Louis XV. Les perruques deviennent plus basses et plus étroites ; puis on les sépare en trois touffes, qui composent les *cadenettes* sur les côtés et la *queue* par derrière. Le dessin, d'ailleurs, varie à l'infini. On peut choisir entre les perruques de *chasse*, à *nœuds*, à *deux queues*, *naissante*, à la *chancelière* ; à la *Sartine*, adoptée par ce magistrat ; à la *régence* ou à *bourse*, portée par la valetaille.

Nous voyons fleurir encore, sous Louis XVI, les perruques de *palais*, à *oreilles*, à la *circonstance*, *brisée*, à la *grecque*, en *bonnet*, à *rosette*, à *cadogan* ou *catogan*, gros nœud descendant sur la nuque ; à la *Panurge* ; à *trois marteaux*, qu'affectionnaient surtout les médecins et les apothicaires. Tout le monde alors portait perruque, depuis le vieillard décrépît jusqu'à l'enfant à peine sevré ; les nobles comme les roturiers, les bourgeois, les maîtres des métiers, les ouvriers. Le moindre laquais aurait eu honte de se montrer avec ses propres cheveux, et la

¹ Tome II, p. 292.

² *Mœurs des Français*, p. 233.

³ *Lettres historiques*, 13 août 1673, t. I, p. 396.

⁴ *Journal*, t. II, p. 71.

⁵ Tome II, p. 40.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 255 et suiv.

² *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 261 et passim.

condition des personnes se reconnaissait à la forme de leur perruque.

Elle s'y reconnaissait d'autant mieux que le poids de ces tresses empruntées avait fait presque complètement abandonner l'usage de toute autre coiffure. C'est de là qu'est née notre coutume de rester la tête nue en société. Avant que la perruque fût devenue d'un usage général, on ne se découvrait guère que pour saluer ; puis la profusion de faux cheveux dont on se chargea modifia si bien cette habitude, que le tricorne est souvent désigné sous le nom de *chapeau de bras*, place qu'en effet il ne quittait guère. « Le chapeau est une coiffure infiniment commode, dit J.-F. Sobry ¹, mais de peu d'agrément. On le porte d'ailleurs fort souvent à la main ».

La profession de barbier-perruquier était alors non un métier, mais un office héréditaire. Payé fort cher par les acquéreurs, il devenait leur entière propriété ; ils pouvaient le céder et le sous-louer, quoique le nom seul du titulaire figurât sur l'enseigne de la boutique. Pour avoir le droit d'exercer, il ne suffisait pas à celui-ci d'obtenir après apprentissage des lettres de maîtrise, il lui fallait acheter une charge, et il était mis en possession par le premier chirurgien du roi.

Pour faire face à ses embarras financiers, Louis XIV augmenta sans cesse le nombre des offices de barbiers. En 1689, d'un trait de plume il le double, le porte à quatre cents. La communauté, redoutant une pareille concurrence, rachète ces deux cents charges moyennant cent dix mille livres versées au Trésor. C'était tout ce que demandait le roi ; aussi, encouragé par le succès, il crée de nouveau cinquante charges en février 1692. Le prix fut fixé au-dessous de trois cents livres, et on eut grand peine à les vendre, ce qui prouve que le besoin ne s'en faisait guère sentir. Pourtant, en juillet et en août 1706, sont créées d'un seul coup encore quatre cents charges : la communauté terrifiée voulut les racheter, et ne le put. En somme, le nombre des titulaires était de six cent dix à la fin de 1712 et de sept cents en 1719.

Aux acquéreurs de charges créées par le roi, on ne demandait que de payer. Mais si l'on voulait acheter ou louer une charge de barbier à l'un des titulaires, il fallait avoir été apprenti pendant trois ans et compagnon pendant deux ans.

La corporation était placée sous le patronage de saint Louis.

La Révolution parvint à détrôner les perruques. Encore lui résistèrent-elles longtemps. Les vieillards, que l'usage des faux cheveux avait rendus chauves, s'obstinèrent surtout dans les vieilles coutumes, et la jeunesse les qualifia fort impertinemment de *têtes à perruque*. *

Voy. **Barbiers**. — **Chirurgiens**. — **Offices (Créations d')**. — **Perfectionnements**, etc.

Perruquiers en vieux. Ils appartenäient à la communauté des *barbiers-perruquiers-bai-*

gneurs-étuvistes. Elle leur interdisait de tenir boutique ailleurs que sur le quai de l'Horloge. Ils ne rasaient point. Ils réparaient les vieilles perruques, mais on ne leur permettait pas d'en fabriquer de neuves, à moins qu'ils n'y fissent entrer du crin, et la coiffe devait porter ces mots : *perruque mêlée*. Ils n'avaient pas de bassins pour enseigne ¹ ; leur étalage était seulement orné d'un *marmot*, tête de bois coiffée d'une vieille perruque.

Pertuis (MAITRES DES). Voy. **Maitres des ponts**.

Peseurs de foin. Voy. **Contrôleurs**.

Peseurs de lettres. Voy. **Contrôleurs**.

Peseurs du poids le roi. Voy. **Poids le roi**.

Pessiers. Voy. **Poids (Fabricants de)**.

Pestrisseurs. Voy. **Pétrisseurs**.

Petit-Dunkerque (LE). Magasin célèbre, qui était situé à l'angle du quai Conti et de la rue Dauphine. Il appartenait à un sieur Granchez, habile homme qui eut un des premiers l'idée et l'honneur d'établir chez lui l'usage du prix fixe ². « Granchez, dit sa carte d'adresse ³, tient le grand magasin curieux de marchandises françaises et étrangères en tout ce que les arts produisent de plus nouveau, et vend sans surfaire en gros et en détail ». Sébastien Mercier nous a laissé une assez curieuse description de cette maison où l'on rencontrait souvent Voltaire : « Le Petit-Dunkerque étincelle de tous ces bijoux frivoles que l'opulence paie, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes, qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des colifichets en or, parce qu'ils ont un air de décence ».

De nombreux tiroirs sont remplis de mille bagatelles, où le génie de la frivolité a épuisé ses formes et ses contours. Le prix de la façon vaut dix fois le prix de la matière. L'or a pris toutes les couleurs ; le crystal, l'émail, l'acier sont des miroirs taillés à facettes, et les enfantillages de l'industrie délicate sont là sur leur trône.

Nos petits seigneurs prennent ces petits bijoux à crédit, les distribuent d'un air de nonchalance. Dans les premiers jours de l'année, la boutique est remplie d'acheteurs ; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire en étalant une boîte : *c'est du Petit-Dunkerque*. Chaque année, on baptise ces petits bijoux d'un nom particulier et bizarre.

Il faut rendre justice au goût du maître. Il anime, il dirige les artistes, il imagine ce qui doit plaire. En donnant la vogue à plusieurs colifichets, il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès,

¹ Voy. l'art. Barbiers.

² Voy. ci-dessous l'art. Prix fixe.

³ Reproduite dans Reiset, *Livre-journal de Madame Étoffe*, t. I, p. 278.

⁴ *Le mode français*, p. 418.

depuis qu'il a mis sous les yeux du public des modèles élégans et variés, qu'elle n'en avait faits depuis longtems.

D'ailleurs, chez lui le prix des bijoux est fixe et invariable ; et si la rivalité fait dire aux autres marchands qu'on paie le double au *Petit-Dunkerque*, c'est la jalousie qui parle. La grâce et la fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

Voltaire, lors de son dernier séjour à Paris, se plaisoit beaucoup dans le riche magasin de cette maison curieuse. Il sourioit à toutes ces créations de luxe ¹ ».

Petit-Pont (PÉAGE DU). Un bureau d'octroi était établi au Petit-Pont, où chaque marchandise payait un droit d'entrée. Une des divisions du *Livre des métiers* est intitulée *Cis titres parole del paage de petit pont* ². On y trouve des renseignements assez curieux. Ainsi, pour acquitter le droit d'entrée d'un panier de mercerie, le marchand donnait au péager une aiguille ou un bout de ruban : « 1 aiguille ou 1 atache de poitevine ³ ». Ces

payements en nature se rencontrent assez souvent en ce temps où l'argent était rare. Pour l'entrée d'un cent de harengs, le péager prélevait un hareng ⁴. Un jongleur devait, avant d'entrer, chanter un couplet de chanson ; s'il était accompagné d'un singe, il lui

suffisait de faire danser l'animal devant le péager ⁵. On peut trouver là l'origine de notre expression *payer en monnaie de singe*. Sur un des manuscrits du *Livre des métiers*, manuscrit qui date du treizième siècle et est conservé à la

Bibliothèque nationale ¹, figure en marge de ce passage un grossier dessin, où l'on a représenté un jongleur, son violon ou rebec et deux singes en train de danser pour satisfaire le péager.

Petites-Affiches. Montaigne écrivait au milieu du seizième siècle : « Feu mon père, m'a dict autresfois qu'il avoit désiré mettre en train qu'il y eust es villes certain lieu désigné auquel ceux qui auroient besoin de quelque chose se peussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effet. Comme : je cherche à vendre des perles ; je cherche des perles à vendre ; tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité, tel d'un maistre, tel demande un ouvrier, etc. ² ». On peut, à tout prendre, trouver là l'origine de nos Petites-Affiches. L'idée de Montaigne fut recueillie, au siècle suivant par Isaac de Laffemas ³ ; mais c'était à Théophraste Renaudot qu'était réservé le mérite de la mettre en pratique. Après de longues démarches, il obtint enfin, en 1629, le droit d'ouvrir un

« Bureau de rencontre où chacun peut donner et recevoir avis de toutes les nécessitez et commoditez de la vie et société humaine ». Une feuille d'avis, qui paraissait le premier de chaque mois, vint bientôt signaler au public les principales occasions offertes par le Bureau. La quinzième

Li singes au marchant doit injoindre
se il pour vendre le porte et se li
singes est ahome qui l'ait achete
por son deduit si est quites et se
li singes est au jouen-jouer endore
deuant le paagier et pour son jeu
doit estre quites de toute la chose
qui achete a son usage et ausi cor
li jongleur sunt quites por i-va-
de chançon.



de ces feuilles, réimprimée par M. Édouard Fournier ⁴, est ainsi divisée :

- 1^o Terres seigneuriales à vendre.
- 2^o Maisons et héritages aux champs en roture à vendre.
- 3^o Maisons de Paris à vendre.
- 4^o Maisons à Paris à donner à loyer.
- 5^o Maisons à Paris qu'on demande à prendre à loyer.
- 6^o Rentes à vendre.
- 7^o Bénéfices à permuter.
- 8^o Offices à vendre.

¹ *Tableau de Paris*, chap. 555, t. VII, p. 81.

² Deuxième partie, titre II.

³ Article 89. — La poitevine ou pite était la plus petite des pièces de monnaie.

⁴ Article 36.

⁵ « Li singes au marchant doit IIII d., se il pour vendre le porte. Et se li singes est a home qui l'ait achete por son deduit, si est quites. Et se li singes est au jouen, jouer en doit devant le paagier, et pour son jeu doit estre quites de toute la chose qu'il achète a son usage. Et ausi, tot li jongleur sunt quites por 1 vers de chançon ». Art. 44. — On voit que le singe destiné à être vendu payait quatre deniers d'entrée ; celui qu'un particulier possédait comme animal domestique, pour son plaisir, ne payait rien.

¹ Fonds français, n° 24,069, f° 204.

² *Essais*, liv. I, chap. XXXIV.

³ *Histoire du commerce*, dans Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. XIV, p. 424.

⁴ *Variétés historiques et littéraires*, t. IX, p. 51.

9° Meubles à vendre.

10° Affaires mêlées.

Le *bureau de rencontre* ou *bureau d'adresses* ne survécut point à son fondateur, qui mourut en 1653. La spéculation fut reprise en 1703. Un nouveau bureau d'adresses fonctionna dès lors « au bout du Pont-Neuf, au coin du carrefour de l'École, vis-à-vis la Samaritaine », d'où partit la *Liste des avis envoyés au bureau d'adresse et de rencontre*. Cette liste fut remplacée en 1716 par les *Affiches de Paris, des provinces et des pays étrangers*, auxquelles succédèrent, en 1745 les *Affiches de Paris et avis divers* qui, sous différents formats, parurent assez régulièrement jusqu'au décret du 17 août 1811, décret auquel les *Petites-Affiches* durent leur existence ¹.

Voy. **Concurrence.** — **Publicité**, etc.

Petites-Maisons (MAÎTRES DES). Le garçon chirurgien attaché à cet hospice recevait gratuitement la maîtrise après un certain nombre d'années de service.

Petits-collets. On nommait ainsi, aux dix-septième et dix-huitième siècles, des abbés mondains qui, bien que consacrés, n'avaient guère d'ecclésiastique que l'habit, et se distinguaient des véritables gens d'Eglise par un rabat très petit. Les petits-collets tenaient une place importante dans la société; ils faisaient des vers, servaient les intrigues amoureuses, y jouaient les rôles de valets ou tout au moins de complaisants, sans scrupule. « Ils sont, disait Marana vers 1690, l'ornement de Paris et le refuge des dames affligées ² ». Et J.-C. Nemeitz écrivait vers 1720: « Il existe une catégorie d'abbés qui n'appartiennent ou ne veulent pas appartenir à l'Eglise. Ils ne portent l'habit noir et le petit collet que par économie et par vanité. Un habit noir coûte bon marché, et le petit collet suffit pour se faire donner tout au long le titre de Monsieur l'Abbé ³ ». Un livre publié une quarantaine d'années plus tard les traite d'« animaux équivoques, sans état et sans sexe, reçus partout et partout méprisés ⁴ ».

Le petit collet se faisait en gaze noire, il était confectionné par les lingères.

Pétrisseurs. Ils sont nommés *pestrisseurs* dans les statuts accordés aux boulangers vers la fin du treizième siècle ⁵.

Pévriers. Voy. **Poivre** (Marchands de).

Pharmaciens et Pharmacopoles. Voy. **Apothicaire**s.

Phénomènes (MONTREURS DE). Sauval raconte que l'on montrait, de son temps, au

cimetière des Innocents une pauvre fille sans bras, âgée de quinze à seize ans, qui « enfilait une aiguille, cousoit et faisoit mille autres choses fort adroitement avec ses pieds ¹ ». Mais le lieu habituel de ces exhibitions étaient les foires Saint-Germain et Saint-Ovide.

Parmi les phénomènes qui y attirèrent la foule, je citerai :

Un homme à deux têtes, « l'une à la situation naturelle et ordinaire, l'autre au milieu de son ventre ». (Année 1678).

Un homme à trois têtes, sur lequel je n'ai pu trouver aucune indication plus précise. (An. 1775).

Un homme sans bras qui « taillait ses plumes et écrivait correctement, buvait, mangeait, prenoit du tabac, jouait au bilboquet, etc. ». (An. 1779).

Une femme sans langue et dont la parole était fort intelligible. (An. 1766).

Un enfant dont le corps était couvert de poils, et dont la peau changeait de couleur à chaque saison. (An. 1774).

Un homme-sanglier, qui avait sur le corps des soies de six lignes de longueur, plantées comme celles des hérissons; elles tombaient en automne pour repousser ensuite. (An. 1770).

Une négresse blanche « fille, disait l'affiche, de père et de mère noirs ». (An. 1777).

Un enfant mâle, qui était resté trente et un ans dans le sein de sa mère, morte à l'Hôtel-Dieu de Joigny le 22 juillet. (An. 1747). « On ira chez les gens de condition », dit le programme. La duchesse d'Orléans, à qui l'on racontait un fait analogue, s'écria qu'en pareil cas, elle n'aurait pas manqué d'avalier un précepteur pour son fils.

Un géant de sept pieds quatre pouces. Il parlait plusieurs langues et montrait dans ses discours « une éloquence qui sympathisoit fort bien à sa grande taille ». (An. 1776).

Un singe de cinq pieds de hauteur. (An. 1774).

Une famille de lapons. Le père, âgé de trente ans, n'avait que trente et un pouces de hauteur et sa femme en avait vingt-huit à peine. Ils s'étaient mariés en France, et avaient une enfant haute de dix-huit pouces. (An. 1779).

Un nain des Indes, âgé de quarante-deux ans, et n'ayant que vingt-sept pouces de hauteur. Il fut présenté au roi le 16 décembre 1774.

Un cheval nain, âgé de cinq ans et haut de trente pouces. (An. 1774).

Une vache ayant deux têtes et cinq jambes. (An. 1748).

Deux jumeaux jumelles attachées l'une à l'autre. (An. 1774).

Un cheval n'ayant que trois jambes. (An. 1774)².

Voy. **Animaux curieux.** — **Animaux dressés.** — **Bateleurs**, etc.

Phlébotomistes. En latin *minutores*. Il est probable que le soulagement produit par les hémorragies spontanées, épistaxis, hémorroïdes, etc., a fourni la première idée de la saignée. Le

¹ E. Hatin, *Bibliographie de la presse périodique*, p. 17.

² *Lettre d'un sicilien*, p. 55.

³ *Séjour de Paris*, édit. de 1897, p. 76.

⁴ *La capitale des Gaules ou la nouvelle Babilonne*, 1759, in-12, p. 54.

⁵ *Livre des métiers*, titre I, art. 44.

¹ *Antiquités de Paris*, t. II, p. 545.

² E. Campardon, *Les spectacles de la foire*, passim.

docteur L. Guyon ¹ prétendait cependant que cette opération avait été suggérée à l'homme par les sangsues : comme, ajoute-t-il, on n'en pouvait trouver en hiver, les médecins y suppléèrent au moyen de la phlébotomie ².

Elle fut bien vite regardée comme une nécessité hygiénique à laquelle personne ne devait se soustraire. Le *Livre des métiers* la cite parmi les causes qui dispensaient bourgeois et ouvriers de faire le service du guet : « Nus ³ qui ait passé LX ans, ne cil aus quex leur fames gisent d'enfant, tant come elles gisent, ne nul qui soit sainiez ⁴, se il n'a esté semons ançois que il se feist sainnier ⁵, ne doivent point de guait ⁶ ».

On se faisait saigner à propos de rien et à propos de tout. Parfois pour mêler son sang à celui d'un ami, d'un frère d'armes, d'une maîtresse, en témoignage de profonde et éternelle affection.

Dans les couvents, la saignée était pratiquée périodiquement sur tout le personnel de la maison. L'opération avait lieu, en été après none, en hiver après vêpres. Pendant les trois jours qui suivaient, la nourriture de la communauté était un peu augmentée, les religieux restaient assis et couverts pendant les offices, se recouchaient après matines, etc. Ces époques de saignées générales étaient nommées *jours malades* ou *jours de la minution du sang*. A Saint-Victor de Paris, il y avait chaque année cinq saignées générales :

- 1^o En septembre.
- 2^o A l'entrée de l'Avent.
- 3^o Avant la Quadragésime.
- 4^o Après Pâques.
- 5^o Après la Pentecôte ⁷.

La saignée avait lieu chaque année :

- Chez les Augustins, quatre fois.
- Chez les Camaldules, trois fois.
- Chez les Carmes, quatre fois.
- Chez les Chartreux, cinq fois.
- Chez les Dominicains, quatre fois.
- Chez les Prémontrés, cinq fois ⁸.

Les supérieurs des communautés religieuses espéraient par ce moyen faciliter au clergé régulier l'observation du vœu de chasteté, et surtout plier plus facilement au joug d'une règle austère des hommes dans toute la force de l'âge.

Le *minutor* chargé de l'opération comptait aussi des laïcs parmi ses clients, car bien des gens voulaient s'associer à la cérémonie, et pour y prendre part se retiraient dans quelque couvent. On a vu des seigneurs, fondant un monastère, se réserver ce droit pour eux, leur femme, leurs enfants et leurs domestiques ⁹.

Tout ceci n'est rien, si on le compare à l'effroyable abus qui fut fait de la saignée depuis le seizième siècle. Paris semble alors devenu un champ de bataille, où luttent à forces presque égales les malades et les médecins. Ceux-ci, l'âme tranquille et le cœur léger, souriants et calmes, sans autres armes que quelques mois latins sur une feuille de papier, se mettent à répandre des torrents de sang.

Le chirurgien A. de Corbye écrit en 1590 : « Maintenant, nous seignons des enfans à trois et avant trois ans, voire réitérer la seignée avec heureuse issue ; et les hommes de quatre-vingts ans la portent fort bien ¹ ». En 1609, le médecin Le Moyne avoue, il se vante sans doute, qu'il a en quinze mois tiré douze cents palettes de sang à une jeune fille ². La palette de Paris représentait trois onces au moins ³. Le Moyne enleva donc 225 livres de sang à sa cliente, qui, d'après la théorie alors admise, aurait renouvelé entièrement son sang plus de neuf fois en quinze mois. Louis XIII, que son médecin Bouvard fit saigner quarante-sept fois en un an ⁴, n'avait donc pas le droit de se plaindre.

Avec raison, d'ailleurs, la saignée dont on abusait tant était regardée comme une opération délicate, et qui exigeait toute l'attention du chirurgien même le plus habile. On lui accordait le droit de faire sortir de la pièce toute figure qui lui déplaisait. Dionis n'usait pas de ce privilège, et il s'en montre très fier : « S'il y avoit quelqu'un dans la chambre que le chirurgien ne crût pas de ses amis, il pourroit le faire sortir, parce qu'il ne faut pas qu'il ait pour spectateurs des gens qui pourroient l'inquiéter et le chagriner par leur présence. Autrefois, ils usaient de ce privilège, et un jour que M. Félix alloit saigner le Roy, il dit à l'huissier de faire sortir un des chirurgiens de quartier qui n'étoit pas de ses amis. Mais aujourd'hui cela ne se pratique plus. Toutes les fois que j'ai saigné madame la Dauphine ou quelqu'un des princes, la chambre étoit pleine.

« On donnera au malade quelque chose de rond dans la main, qu'il luy faut faire tourner sans trop la serrer ; il faut que ce soit par un mouvement réglé, qui puisse hâter le sang de se porter vers l'ouverture de la veine. Il y a quelques chirurgiens à Paris qui portent dans une poche faite exprès un bâton de la longueur d'un pied et demi garni de velours et même brodé. Ils le donnent à tenir au malade aussitôt que la piqueure est faite ; ils prétendent que ce bâton n'est pas seulement pour le tourner dans la main, mais que le bout de ce bâton posant sur le lit sert à appuyer le bras du malade. Je n'ay point pratiqué cette galanterie, je me suis contenté de donner mon étuy, et même avant la saignée ⁵ ».

Au début du dix-huitième siècle, la doctrine

¹ Mort en 1630.

² *Diverses leçons*, etc., t. I, p. 755.

³ Nuls.

⁴ Saigné.

⁵ S'il n'a été convoqué avant qu'il se soit fait saigner.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXVI. Voy. aussi titres VIII, XVII, etc.

⁷ Voy. le *Glossaire* de Ducange, au mot *minuere*.

⁸ Dom Calmet, *Commentaire sur la règle de saint Benoît*, t. I, p. 569.

⁹ Ducange, ut supra.

¹ *Les fleurs de chirurgie*, p. 143.

² Lestoile, *Journal de Henri IV*, 26 septembre 1609.

³ A. Paré, *Œuvres*, p. 357. — Dionis, *Opérations de chirurgie*, p. 555.

⁴ Amelot de la Houssaye, *Mémoires*, t. I, p. 518.

⁵ Dionis, p. 566.

de la fréquente saignée n'avait guère perdu de sa vogue. Le Silicien Marana, visitant Paris vers 1700, écrivait : « Quand j'ai voulu assurer que jamais on ne m'avoit ouvert la veine, les chirurgiens de France n'ont pu me croire sans auparavant me voir nud ¹ ». Tout était encore prétexte à saignée. Ainsi, au mois de juillet 1721, Louis XV, alors âgé de onze ans, ayant eu un accès de fièvre, on le « saigne du bras à quatre heures après midi, et du pied à onze heures du soir ² ». Les gens prudents se faisaient saigner sans besoin au moins deux fois l'an, au printemps et à l'automne, et Paris restait la ville du monde où la médecine répandait le plus de sang.

En somme, il faut arriver à la Révolution pour voir disparaître une pratique qui serait aujourd'hui regardée comme une monstruosité. Mercier pouvait dire, en 1782 : « Il n'y a plus que quelques chirurgiens de Saint-Côme, vieux et ignares, qui commandent encore ces saignées copieuses, ces horribles breuvages compliqués que nos pères avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature ³ ».

Physiciens. Nom que portèrent pendant longtemps les médecins. Sur ce sujet, voy. Ét. Pasquier, *Recherches sur la France*, liv. VIII, chap. 26, t. I, p. 803.

Physiciens. Sous ce titre l'*Almanach Dauphin pour 1777* publie l'article suivant.

« Les physiciens sont ceux qui possèdent ou professent la science des choses naturelles, et démontrent les raisons et les causes de tous les effets. Quelques-uns des plus connus sont :

BRISSON, de l'académie royale des sciences et maître de physique des Enfants de France.

COMUS, *boulevard du Temple*, si connu par son extrême dextérité de la main, s'est livré à des connoissances plus utiles, et tient chez lui un cabinet de récréations physiques et magnétiques, où il continue pendant la belle saison de faire exécuter de nouvelles expériences, qui font toujours l'amusement de la Cour, de la ville et des étrangers...

RABIQUEAU, *rue Saint-Jacques, vis à vis les dames Sainte-Marie*, tient un cabinet curieux de pièces d'optique, de physique et de mécanique, qu'il fait jouer et mouvoir lorsqu'il en est requis.

SIGAUD DE LAFONT, *rue Saint-Jacques, près Saint-Yves*, professeur de mathématiques et membre de plusieurs académies, tient ses cours de physique expérimentale les lundis, mercredis et vendredis ».

J'ajouterai que Mathurin-Jacques Brisson, auteur d'ouvrages estimés, mourut en 1806 ; que Comus fut le grand-père de M. Ledru-Rollin, qui joua un rôle politique en 1848 ; que Rabiqueau était directeur d'un *spectacle mécanique et physique* où l'on entraînait, en 1774, pour trois

livres aux premières places et vingt-quatre sols aux deuxièmes ; que Sigaud de Lafond, devenu membre de l'Institut en 1796, a fait des découvertes utiles.

Il n'est pas moins vrai que, pour l'*Almanach Dauphin* comme pour le public, ces *physiciens* tenaient une place honorable entre les savants et les prestidigitateurs. Chaque année, on voyait, aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent, des cabinets de physique, d'optique, d'électricité ; d'autres étaient établis à demeure près des théâtres forains du boulevard du Temple. J.-B. Pujoulx écrivait vers 1800 : « Les sayans courent les rues, et nos boulevards sont devenus des écoles de physique. L'un a des machines électriques et des fioles remplies de phosphore ; pour deux sous, il vous électrise légèrement et vous donne la fiole. Plus loin, c'est une chambre noire... Là, c'est une double lunette à réfraction... Celui-ci, enfin, a un microscope dont il vante la beauté et surtout les effets ⁴ ».

Voy. Baromètres (Marchands de).

Pianos (FACTEURS DE). Le piano est dérivé de l'épinette et du clavecin ². Il ne devint à la mode que vers la fin du dix-huitième siècle. L'*Almanach Dauphin pour l'année 1777* ne mentionne encore que des clavecinistes ou facteurs de clavecins. L'*Encyclopédie méthodique* (1785) fournit la définition suivante du *forté piano* ou *clavecin à marteau* : « C'est un petit clavecin d'une forme oblongue, dont chaque touche fait lever une espèce de marteau en carton enduit de peau, qui frappe contre deux cordes unissones ou contre une seule ³ ».

Madame de Genlis écrivait vers 1818 : « Le piano fut inventé en Angleterre, il y a environ cinquante ans... Le nombre de personnes qui excellent sur cet instrument est hors de proportion avec les virtuoses de tous les autres ; c'est que la commodité de son attitude permet, sans nulle fatigue, des études de sept ou huit heures. Les grands talens sur le clavecin étoient jadis plus rares qu'ils ne le sont aujourd'hui sur le piano ; d'abord, parce que le goût de la musique étoit moins général, ensuite parce que le clavecin n'avoit véritablement qu'un genre, la vitesse ; enfin, parce que sa grandeur le rendoit fort incommode dans un petit appartement ⁴ ».

Piautriers. Voy. Étain.

Picadilliers. Ils sont mentionnés par deux arrêts, l'un d'avril 1599, l'autre de décembre 1659, au milieu d'autres métiers et avant les empeuseurs. Suivant M. Quicherat, les picadilles seraient de « petits festons de bordure ⁵ ». C'est tout ce que j'ai pu découvrir sur cette profession.

¹ Paris à la fin du dix-huitième siècle, p. 34. — Sur les cabinets de physique, voy. E. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 196 et 225 ; t. II, p. 19, 177, 179, 218, 432, etc.

² Voy. ci-dessus les articles Clavicinistes et Épinetiers.

³ *Arts et métiers*, t. IV, p. 165.

⁴ *Dictionnaire des étiquettes*, t. I, p. 90.

⁵ *Histoire du costume*, p. 457.

¹ Lettre, p. 5.

² Barbier, *Journal*, t. I, p. 96.

³ *Tableau de Paris*, t. IV, p. 323.

Picquebœufs. Voy. **Bouviers.**

Picqueurs. Voy. **Piqueurs.**

Pièces (TRAVAIL AUX). Voy. **Travail.**

Pieds poudreux. Cette expression désignait les marchands dont la réputation et la solvabilité étaient douteuses. Exemple : « C'est un pied poudreux que cet homme ».

Quand on disait d'un négociant qu'il était « réduit au petit pied », cela signifiait que son crédit était devenu fort mince, qu'il devait se contenter d'une petite boutique et n'avoir point de garçon.

Pierre-au-Lait (La). Voy. **Laitiers.**

Pierres fausses. Voy. **Bijoutiers en faux.**

Pierres aux poissonniers ou **Pierres du roi.** **Poissonniers** (**Pierres aux**).

Pierres simples, polies, gravées et sculptées (FAISEURS D'OUVRAGES DE). Titre qui appartenait aux marbriers.

Pierreurs. Voy. **Carriers.**

Pierriers de pierres naturelles. Voy. **Lapidaires.**

Pierriers de verre. Voy. **Bijoutiers en faux.**

Pignerès. Voy. **Peigniers.**

Pigneresses. Voy. **Peigneurs.**

Pigneux de laine. Peigneurs de laine. Nom que l'ordonnance des *Bannières* donne aux cardeurs.

Pigniers. Voy. **Peigniers.**

Pileurs de ciment. Ce sont ceux qui « dans les tuileries, réduisent en poussière, avec une masse de fer, les tuiles, briques et carreaux de rebut, et qui, dans les villes, font la même opération sur les vieilles tuiles cassées, les vieilles briques et carreaux qui ne peuvent plus servir, après les démolitions ¹ ».

Pileurs de pois. La *Taille de 1313* cite, sur le Petit-Pont, « Pierre du Tref, pileur de pois ² ». Il vendait donc de la purée de pois, mets alors fort recherché. Rabelais, parlant de Quaresmeprenant, nous apprend que « s'il baisloyt, c'estoyent potées de pois pilez ³ ».

Pilotes. Voy. **Avaleurs de nef.**

Pinceau (PEINTRES AU GROS). Voy. **Peintres en bâtiment.**

Pinctiers. Voy. **Potiers d'étain.**

Pingniers. Voy. **Peigniers.**

Pintiers. Voy. **Potiers d'étain.**

Pionniers. Ouvriers employés « à l'armée pour applanir les chemins, creuser des lignes et des tranchées, et faire tous les travaux où il s'agit de remuer de la terre ⁴ ».

Voy. **Terrassiers.**

Pipes (FABRICANTS DE). Le mot pipe, écrit presque toujours *pippe*, existait bien avant que Jean Nicot eut introduit le tabac en France. Il désignait la petite tige à laquelle s'attachaient les signets d'un livre. On lit, par exemple, dans un compte de 1390 : « A Nicolas Arode, orfèvre, pour six petites pippes d'argent doré, achetées de luy pour mettre es petites heures et autres livres du Roy ⁵ ».

Les premières pipes à fumer portèrent d'abord le nom de *cornets*. Olivier de Serres écrivait vers 1600 : « La fumée du petum masle, dit aussi tabac, prinse par la bouche avec un cornet à ce approprié, est bonne pour le cerveau, pour la veue, l'ouïe, les dents, etc. ³ ». La terre dont furent faits ces cornets était, depuis le siècle précédent, employée pour la fabrication d'une vaisselle spéciale : elle dut aux fumeurs le nom de *terre de pipe*.

En 1659, « très haut et très puissant seigneur, monseigneur Eugène-Maurice, comte de Soissons » obtint du roi le « privilège de vendre, luy seul, tant ez ville et fauxbourgs de Paris que dans les autres villes du royaume, toutes les pippes qui servent à prendre le tabac et petun en fumée ». Ce privilège était accordé pour neuf années, à la condition que les pipes ne pourraient être vendues plus de douze sous la douzaine ⁴.

Au début du dix-huitième siècle, on appelait *pipe grasse* « celle qui, à force d'avoir servi à fumer, était devenue d'un brun obscur presque noir » ; et *brûle-gueule* celle « dont le tuyau a été cassé à cinq ou dix doigts du fourneau ⁵ ».

On nommait encore :

Pipes anglaises celles dont le talon était pointu.

Pipes à la capucine celles dont le fourneau était uni et sans talon.

Pipes croches celles dont le tuyau formait angle droit avec le fourneau.

Pipes falbalas celles dont le tuyau était recourbé en demi-cercle.

Pipes quinquettes celles dont le fourneau était très petit.

Pipes du nouveau marié celles dont le tuyau et le fourneau étaient chargés d'ornements en relief.

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 459.

² L. de Laborde, *Glossaire*, p. 450.

³ *Théâtre d'agriculture*, édit. de 1617, p. 573. Cette phrase n'existe pas dans la première édition (1600).

⁴ Voy. la *Correspondance historique et archéologique*, an. 1895, p. 99.

⁵ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 1098.

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 452.

² Page 166.

³ *Pantagruel*, liv IV, chap. 32.

Les hollandais en ajoutaient une à chaque grosse de pipes ordinaires ¹.

Je ne saurais dire exactement à quelle date les cigares vinrent faire concurrence à la pipe ; mais ce que l'on peut affirmer, c'est qu'ils furent d'abord connus sous le nom de *cigales*, sans doute parce que leur forme rappelle celle de cet insecte. L'abbé Jaubert écrivait encore à la fin du dix-huitième siècle : « Les cigales sont des feuilles de tabac roulées comme un tuyau de pipe, arrêtées par les extrémités au moyen d'un fil, qu'on tient par un bout dans la bouche, qu'on allume par l'autre et dont on se sert pour fumer ² ».

La maison Gambier, dont le nom est devenu populaire, fut fondée, dit-on, en 1780 ; elle fournit la plus grande partie des pipes débitées à Paris et aux environs. Je lis dans les rapports rédigés à l'occasion de l'exposition universelle de 1855 qu'à cette date, deux manufactures établies à Saint-Omer, livraient au commerce environ cinquante millions de pipes chaque année ³.

Voy. **Tabac**.

Piquebœufs. Voy. **Bouviers**.

Piqueurs. Nom que le *Livre des métiers* donne aux piquiers.

Piqueteurs. Voy. **Piqueurs**.

Piqueurs. Voy. **Tabletiers** et **Pointeurs**.

Piqueurs. Dans un atelier de construction, ce nom désigne « les gens préposés par l'entrepreneur pour recevoir en compte les matériaux, veiller à l'emploi du temps, marquer les journées des ouvriers et piquer les absents sur son rôle ». Les piqueurs qui n'ont d'autre emploi que celui de hâter les ouvriers se nommaient *chasse-avant*, *hâteurs*, etc.

Piqueurs. Chez les épingliers, on nommait ainsi ceux qui piquaient le papier dans lequel on livrait les épingles ⁴.

Piqueurs. Ouvriers qui démolissaient des murs à coups de pique ⁵. On trouve aussi *picqueurs* (en 1300), et dans Froissart *picqueurs* et *piqueteurs*.

Piqueurs. « Domestiques qui montent, dressent et exercent les chevaux ».

Piqueurs de bœufs. Voy. **Bouviers**.

Piqueurs [DE MOELLON]. Ouvriers maçons qui piquent le moellon.

Piqueurs de vins. Voy. **Courtiers**.

Piquiers. Faiseurs de piques. La *Taille de 1292* cite quatre *piquiers* et *picqueurs*, celle de 1300 en mentionne deux seulement. Selon toute apparence, ils appartenaient à la communauté des fourbisseurs.

La *pique* était la lance des fantassins. Elle avait 15 à 18 pieds de long, dit Claude Fauchet, qui, cédant à sa passion malheureuse pour les étymologies, prétend que cette arme était originaire de Picardie ¹. Dans une bataille, les piquiers, ordinairement précédés d'arquebusiers, étaient placés sur six à sept rangs ; les deux premiers rangs tenaient leurs piques abaissées, le bout fiché en terre et maintenu par le pied ; les derniers rangs avaient la pique haute, prêts soit à frapper, soit à remplacer les hommes tués ou blessés des premiers rangs. Tavannes, qui me fournit ces détails ², ajoute : « Les piques sont les meilleures armes des gens de pied ». Au seizième siècle, l'*enseigne*, équivalent du bataillon actuel ³, comprenait un nombre à peu près égal d'arquebusiers, de hallebardiers et de piquiers. Ces derniers étaient encore fort estimés à la fin du dix-septième siècle : « Le roi, écrit Dangeau le 14 octobre 1692, donne des piques aux douze nouveaux régiments qu'il a faits ⁴ ». Les piques ne disparurent de l'armée qu'au commencement du dix-huitième siècle, quand la baïonnette devint d'un usage général ⁵.

Piseurs. Maçons qui avaient la spécialité des constructions en pisé.

Pissechiens. Voy. **Valets de chiens**.

Pisseteurs. Boulangers, dit Ducange ⁶. Ce mot viendrait de *pissa*, « arca in qua pinsitur ».

Pitanciers. Ceux qui sont chargés des provisions de bouche, gérants, économes, etc., surtout dans les maisons religieuses ⁷.

Pitres. Voy. **Paillasses**.

Placement (BUREAUX DE). Voy. **Bureaux**.

Placiers-Balayeurs. Voy. **Balayeurs**.

Plafonneurs. Ce sont ceux qui « déroben aux yeux la saillie brute des poutres et les joints intérieurs des planchers ⁸ ».

Plaisirs (MARCHANDES DE). Les plaisirs ont remplacé les nieules ou oubliés, et les marchandes de plaisirs ont remplacé les nieuliers ou oublieurs.

Ce que l'on nommait *oublie à pointe* représentait exactement, dans une dimension un peu moindre, nos plaisirs actuels.

¹ *De l'origine des chevaliers*, p. 58.

² *Mémoires*, édit. Michaud, p. 84 et 121.

³ Plusieurs enseignes réunies formaient une bande.

⁴ *Mémoires*, t. IV, p. 183.

⁵ Voy. l'art. *Lanciers*.

⁶ *Glossaire*, au mot *pissa*.

⁷ Voy. Ducange, *Glossaire*, aux mots *pitancharius* et *pitanciaris*.

⁸ Voy. l'art du *plafonneur*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VI, p. 385.

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VI, p. 376.

² *Dictionnaire des arts et métiers*, t. III, p. 468.

³ *Travaux de la commission française*, XXVIII^e jury, p. 128.

⁴ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. II, p. 476.

⁵ G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 416.

C'est en 1722 qu'il fut défendu aux oublieurs de colporter leurs pâtisseries dans les rues, et l'on ne trouve guère trace des marchandes de plaisirs avant le milieu du dix-huitième siècle. Dans un ballet-pantomime de d'Orville, *Les fêtes du bois de Boulogne*, qui fut représenté à la foire Saint-Germain, une marchande de plaisirs vient chanter, sur un refrain déjà populaire :

En cachette se rendre ici,
V'là l'plai...sir des dames.
L'une vient surprendre un mari,
Et l'autre y vient prendre un ami.
Savoir jouer
Et contenter leurs flammes,
V'là l'plai...sir des dames,
V'là l'plai...sir !

La gravure placée en tête de *La jolie oublieuse*, une des nouvelles comprises dans *Les contemporaines* de Rétif de la Bretonne ¹ représente une marchande de plaisirs offrant ses pâtisseries à un jeune homme.

Voy. **Oublieurs**.

Plancheeurs. Voy. **Pontonnières**.

Plancheieurs. Voy. **Parqueteurs** et **Pontonnières**.

Plancheniers. Menuisiers, faiseurs de planches. Du mot *plancha*, *planchia*, *plancio*, qui signifiait planche ².

On trouve aussi *plancheors*.

Plancheyeurs. Voy. **Pontonnières**.

Planeurs. Ouvriers orfèvres et ouvriers potiers d'étain, qui planaient la vaisselle, c'est-à-dire la rendaient « unie, à force de petits coups de marteau ».

Au dix-huitième siècle, on nommait plus particulièrement planeurs ou forgeurs les ouvriers chaudronniers qui préparaient les planches de cuivre pour les graveurs.

Planteurs. « L'art de ces jardiniers est d'abord de bien disposer et aligner le terrain où ils doivent former le bois ou la forêt qu'ils ont à planter.... Ils sont chargés aussi du soin d'enclore de treillages les semis ou bois nouvellement coupés, pour empêcher les animaux des forêts d'y entrer ³ ».

Il y avait, pour les maisons royales, un « directeur des pépinières », et même un « inspecteur à cheval des plants d'arbres ⁴ ».

Les planteurs appartenaient à la corporation des jardiniers.

Plaqueurs. Faiseurs de placages.

Voy. **Ébénistes**.

Plaqueurs en argile. Voy. **Hourdeurs**.

Plâtriers. Au treizième siècle, les plâtriers appartenaient à la corporation des maçons. Régis par les mêmes statuts, ils étaient, comme eux, soumis à l'autorité du premier maçon ou maître des œuvres du roi. Cependant, seuls de tous les artisans qui composaient la communauté, ils devaient, avant de s'établir, payer un droit de cinq sous ; en même temps, chacun d'eux jurait « seur sains ¹ que il ne metra rien avec le plâtre fors le cueur du plâtre, et que il liverra ² bone mesure et loial ». Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti ; l'apprentissage durait six années ; le travail à la lumière était interdit ; la communauté avait pour patron saint Blaise, « monseigneur S. Blesve ³ ».

La *Taille de 1292* mentionne 36 *plâtriers*, celle de 1300 en mentionne seulement 22.

L'ordonnance de 1415 ⁴ désigne, pour le commerce du plâtre, deux ports spéciaux. L'un, dit *port des Barres*, était situé à l'extrémité de la rue de ce nom ; l'autre se trouvait un peu plus haut, « à la tour de l'Escluse, appelée la tour de Billy ».

La capacité des bateaux qui amenaient du plâtre à Paris, était vérifiée par les *matres des ponts*, qui recevaient huit sous parisis pour chaque barque jaugée. Cet office fut plus tard rempli par des *mesureurs* ou *toiseurs de plâtre*. La *voie* de plâtre représentait vingt-quatre boisseaux.

Autour de Paris, les principales carrières de plâtre étaient celles de Montmartre, de Montfaucon, de Charonne et de Belleville. Au dix-huitième siècle, presque tout le plâtre que fournissaient ces dernières était expédié aux États-Unis d'Amérique, où le plâtre manque ; de là, le nom de *carrières d'Amérique*, qu'elles portent encore.

Voy. **Mesureurs de plâtre**.

Pleureurs. « Les pleureuses, dit l'abbé Jaubert, sont des femmes qui se louent pour pleurer aux funérailles des défunts, et dont le métier est de donner à la parenté du mort le ton de tristesse convenable dans une pareille occasion ».

On renonça de bonne heure aux pleureuses et on leur substitua des pauvres qui remplissaient le même office. On se faisait gloire d'en réunir un grand nombre, plus de cent parfois, qui tenaient une torche à la main. Tous recevaient une aumône, et, aussi bien que les membres de la famille, étaient habillés aux frais de la succession. On donnait aux pauvres des cottes de camelin ; à la famille des robes, des manteaux traînant jusqu'à terre et des capuchons embronchés, c'est-à-dire dont la coiffe avançait assez pour cacher presque entièrement le visage : le tout était de drap noir.

Martial de Paris, décrivant les obsèques de Charles VII, nous apprend que le corps était

¹ Tome XXVIII, p. 414.

² Voy. le *Glossaire* de Ducange.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 471.

⁴ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 328.

¹ Sur les reliques des saints.

² Livrera.

³ *Livre des métiers*, titre XLVIII.

⁴ Chapitre XXIV.

précédé des vingt-quatre crieurs officiels agitant leurs sonnettes,

Puis y avoit quatre cens povres,
Vestuz de noir, portans des torches ¹.

Dans la suite, les pauvres furent surtout choisis parmi les enfants qu'avaient recueillis les hôpitaux destinés aux orphelins :

Tout le convoi fut fort heureux.
Aucun critique n'y put mordre ;
Les enfants gris, rouges et bleus
Marchèrent dans un fort bel ordre ².

Les enfants rouges et les enfants bleus devaient ce nom à la couleur de leurs vêtements. Les premiers étaient les orphelins de l'hôpital des Enfants-Dieu, au Marais ; les seconds ceux de l'hôpital de la Trinité, rue Saint-Denis. Je ne connais pas les enfants gris, qui pourraient bien n'avoir été réunis aux autres que par plaisanterie, à moins pourtant que ce ne fussent les enfants trouvés du parvis Notre-Dame. Le tarif était de cinq sous par enfant sans surplus, de dix sous avec surplus ; on donnait, en outre, une indemnité de vingt sous à l'ecclésiastique qui les conduisait ³.

Je termine, comme j'ai débuté par quelques lignes empruntées à l'abbé Jaubert : « Le nombre des pleureurs est ordinairement proportionné aux facultés du défunt, aux dignités dont il a été décoré, aux places qu'il a occupées ou à la vaine ostentation de ses héritiers. Revêtus d'un grand manteau noir, les cheveux épars, la tête couverte d'un chapeau dont les bords sont abattus et dont la forme est entourée d'un crêpe qui leur pend le long du dos, des gants blancs et un mouchoir à la main, ces hommes sont dans l'attitude des personnes qui pleurent, quoiqu'ils ne versent pas une larme.

« On nomme aussi pleureur celui qui mène le deuil ou qui a soin des cérémonies funèbres. On donne encore ce nom au juré crieur de corps qui se charge de préparer les choses nécessaires pour un enterrement et d'assembler le convoi par un de ses semonneurs qu'on nomme aussi pleureurs ⁴ ».

Je rappelle que les *pleureuses* étaient encore deux petites bandes de linge uni dont les gentils-hommes en deuil recouvraient, pendant une quinzaine de jours, l'extrémité des manches de leur habit.

Voy. **Crieurs** et **Pompes funèbres**.

Pleureurs de cerceaux. Voy. **Cerceliers**.

Plombs à tirer, plomb de chasse.
Voy. **Fondeurs de petit plomb**.

Plombeurs. Ceux qui plombaient les marchandises soumises à certains droits. Ils sont aussi nommés *ferreurs* et *marqueurs*.

On a encore nommés ainsi les plombiers.

Plombiers. Il est probable que les plombiers formèrent pendant longtemps une seule communauté avec les couvreurs, car ils ne figurent ni dans le *Livre des métiers*, ni dans les *Tailles de 1292, de 1300 et de 1313*, et je n'ai rencontré avant l'année 1648 aucun règlement qui les concerne.

L'art du plombier remonte cependant aux premiers siècles du moyen âge, et il se perpétua sans déchoir jusqu'à la Renaissance. Sous les rois mérovingiens, on couvrait déjà de plomb des édifices entiers, des palais, des églises. Il existe encore des couvertures datant du treizième siècle, et qui sont restées très saines ; elles sont d'ailleurs admirablement combinées, et prouvent que les ouvriers de cette époque connaissaient bien les propriétés du métal qu'ils employaient, ainsi que les conditions dans lesquelles il doit être posé pour composer un revêtement solide et durable. Leur plomb, imparfaitement épuré et renfermant une assez notable quantité d'argent et d'arsenic, était, en outre, meilleur que le nôtre, beaucoup moins sujet à se piquer et à s'oxyder. Ce qui donne à la plomberie du moyen âge un charme particulier, c'est que les procédés de fabrication qu'elle met en œuvre, les formes qu'elle adopte sont toujours appropriés à la matière utilisée. C'est un art à part, qui traite avec raison la plomberie comme une orfèvrerie colossale. Les ouvriers excellaient alors à revêtir les toits d'ouvrages charmants, à repousser le métal au marteau, à exécuter des crêtes, des épis pleins de goût, et qui constituaient une des décorations principales des couronnements d'édifices. On fit encore de belles plomberies pendant le seizième siècle, bien que les moyens d'attache et de recouvrement fussent déjà moins étudiés et moins soignés qu'auparavant. A partir de cette époque, la décadence se précipite. Les plomberies les plus importantes, celle des Invalides, celle du château de Versailles sont lourdes et négligées, l'art a disparu, le métier seul subsiste encore ¹.

Les premiers statuts des plombiers leur furent donnés par Henri II au mois de mars 1548 ; Louis XIV les renouvela en juin 1648, parce que, dit-il, ces anciens statuts étaient « conçus en des termes tellement grossiers et confus, que l'explication en est très difficile, que l'exécution s'en trouve absolument négligée, et que plusieurs personnes en méprisent l'autorité ». Il ne faudrait pourtant pas attacher trop d'importance à cette déclaration. C'est une formule convenue qui accompagne souvent les renouvellements de statuts et que j'ai bien souvent rencontrée.

Les statuts des *plombiers-fontainiers* ² présentent beaucoup moins d'intérêt que ceux des couvreurs. Chaque maître pouvait avoir à la fois deux apprentis, et la durée de l'apprentissage était de quatre années ; les fils de maître servaient deux années seulement, et chez leur père.

¹ *Vigiles de la mort de Charles VII*, édit. de 1724, t. II, p. 168.

² Abbé de Marigny, *Le pain bénit*, 1673, in-12.

³ Alletz, *Tableau de l'humanité*, etc., (1769), p. 32, 69 et 75.

⁴ *Dictionnaire des arts et métiers*, (1773), t. III, p. 478.

¹ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture*, t. VII, p. 209 et suiv.

² *Statuts, articles, ordonnances et privilèges des plombiers-fontainiers*, etc., 1735, in-8°.

On ne devait engager ni apprenti, ni ouvrier « repris de justice pour larcin ou autre action indigne d'une personne capable d'être employée pour le service du public ». Les ouvriers étaient astreints au travail de cinq heures du matin à sept heures du soir, « sans discontinuation que pour prendre leur réfection honnête et nécessaire ».

Tout apprenti voulant aspirer à la maîtrise devait faire « *chef-d'œuvre*, de ses propres mains », en la maison d'un des jurés ; les fils de maîtres étaient seulement tenus de l'*expérience*.

Chaque maître devait timbrer ses ouvrages d'une marque particulière.

La veuve pouvait continuer le commerce de son mari, « à charge de prendre un compagnon expert au fait du métier ».

La corporation était administrée par un principal que les bacheliers et jurés en charge élaient pour un an, et par deux jurés, élus pour deux ans « à la pluralité des voix de tous les maîtres ». Les jurés faisaient chaque année six visites générales, pour chacune desquelles ils recevaient une indemnité de cinq sous. Les amendes infligées pour contravention aux statuts allaient, partie aux jurés, partie au couvent des pauvres religieuses de Notre-Dame de Saint-Cyr au val de Gallie, proche le château de Versailles¹, partie à la confrérie de la Sainte-Trinité et aux malades, car « les vapeurs du plomb sont de périlleuses conséquences, et plusieurs desdits maîtres sont perclus de leurs membres et estropiez jusques au point de finir leurs jours dans les langueurs ».

Les « faiseurs de balles et dragées de plomb » ne dépendaient pas de la corporation. Ils appartenaient à celle des miroitiers.

En 1692, le plombier du roi portait le nom prédestiné de Desgoutières. Le sieur Denis était premier fontainier du roi ; ses deux fils exerçaient leur art l'un au château de Versailles, l'autre à Trianon².

Le nombre des maîtres était de 40 en 1725³, de 50 en 1770⁴, et de 42 en 1779⁵.

La corporation était placée sous le patronage de la Trinité. La confrérie, régie par deux administrateurs, se rassemblait à l'église du Saint-Sépulcre, dans la rue Saint-Denis, où se trouvait également le bureau de la communauté.

Le nom de ce corps d'état a été orthographié de plusieurs manières. Je citerai seulement les formes suivantes : *plommiers* (quatorzième siècle), *plombours* (quinzième siècle), *plombmiers* (statuts de 1548).

Plombmiers. Voy. Plombiers.

Plommiers. Voy. **Plombiers** et **Ploumiers**.

Plongeurs et Plongeurs. Voy. **Ouvreurs** et **Scaphandriers**.

Ploumiers. La *Taille de 1292* et celle de 1300 en citent chacune un. Étaient-ce des brodeurs (*plumarii*), ou plutôt des faiseurs de *plommées*, fléaux armés de masses de fer ou de plomb pendantes à des chaînes ?

On trouve aussi *plommiers*.

Ployon (Commerce du). Voy. **Merreniers**.

Plumaciers. Voy. **Plumassiers**.

Plumassiers. Un trait de la vie de Charlemagne¹ nous montre que, dès cette époque, les élégants se paraient de plumes de paon et de flamant.

Au treizième siècle, les prélats, les grands seigneurs portaient des chapeaux ornés, peut-être même formés, de plumes de paon. La consommation de ces plumes était assez grande pour faire vivre une corporation, celle des *chapeliers de paon*² qui, vers 1268, présenta ses statuts à l'homologation du prévôt de Paris.

Au début du quatorzième siècle, on voit apparaître les plumes d'autruche, qui ne cessèrent guère depuis lors de rehausser les coiffures d'apparat³. Quand Louis XII entra à Gênes, il portait un casque couronné d'une forêt de plumes droites, d'où émergeait un panache retombant. Une plume blanche garnissait le bonnet de velours noir à la mode sous François I^{er}.

A une date qu'il est impossible de préciser, mais qui est antérieure au seizième siècle, les chapeliers de paon avaient pris le nom de plumassiers. Leurs premiers statuts, octroyés au mois d'août 1577, furent revisés et renouvelés en juillet 1599 et en juillet 1659. Ils y qualifient les maîtres de *plumassiers-panachers-bouquetiers-enjoliveurs*, et ils sont précédés d'assez étranges considérants.

Le roi y déclare que ces industriels « ont captivé la bienveillance des cœurs des plus grands de la terre par le travail de leurs mains ; qu'ils ont découvert l'éminence des ajustemens de testes ; que les carrousels ne peuvent esclater sans les applications de leurs ornemens, et que l'on trouveroit de la tristesse dans les pompes les plus magnifiques si les diversités de leurs préparatifs n'y estoient agréablement meslés ».

A cela près, ces statuts sont intéressants et fort détaillés, surtout en ce qui concerne l'apprentissage.

Sa durée était de six ans, suivis de quatre ans de compagnonnage. Mais les maîtres pouvaient engager un second apprenti dès que l'enfant avait terminé sa quatrième année de service.

¹ Le petit territoire sur lequel s'éleva le château de Versailles se nommait le Val de Gallie. Mais, avant même que celui-ci eût fixé les regards de Louis XIII, il y existait un hôpital qui recevait des malades de Chaville, de Viroflay, de Montreuil, du Chesnay et de Rocquencourt. Voy. Le Roi, *Histoire de Versailles*, t. I, p. 308.

² Le *Livre commode pour 1692*, t. II, p. 155.

³ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 426.

⁴ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 490.

⁵ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 319.

¹ Monachus Sangallensis, *De gestis Caroli magni*, lib. II.

² Voy. ci-dessus cet article.

³ Voy. J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 235.

Les fils de maître, soit chez leurs parents, soit dans l'atelier d'un confrère, ne comptaient pas comme apprentis.

Il était interdit aux maîtres d'engager aucun apprenti de la « religion prétendue réformée, crainte de quelque bruit en leur famille, et qu'il n'en survienne quelque accident préjudiciable à la croyance de leurs enfans ».

Si un maître chassait son apprenti, les jurés se chargeaient de placer le gamin dans une autre maison.

Si l'apprenti quitte son maître, et reste un mois sans venir solliciter son pardon, on le bannit pour toujours de la communauté. Il en est de même des apprentis qui font « des actions honteuses, lasches et indignes de l'honneur qu'ils doivent à leurs maîtres et maîtresses ».

Les fils de maître eux-mêmes ne peuvent ouvrir boutique et prendre apprenti avant l'âge de seize ans révolus.

Ces statuts furent revisés, presque sans changement, en 1692.

Sous Louis XIV et les règnes qui suivirent jusqu'à la Révolution, les plumes figurèrent dans la parure des femmes et même des hommes. Elles devinrent, surtout à la fin du dix-huitième siècle, l'objet d'une véritable passion.

Sébastien Leclerc, qui nous a transmis une vue du *Conseil du roi*, y a représenté Louis XIV, ses ministres et les secrétaires d'état tous coiffés de vastes chapeaux couverts de plumes. Il y eut un moment d'arrêt pendant le règne de Louis XV ; mais sous Louis XVI, les coiffures devinrent à ce point extravagantes que « les femmes de petite taille avoient le menton à moitié chemin des pieds¹ ». Les coiffures, écrit M^{me} Campan, « parvinrent à un tel degré de hauteur, par l'échafaudage des gazes, des fleurs et des plumes, que les femmes ne trouvoient plus de voitures assez élevées pour s'y placer, et qu'on leur voyoit souvent pencher la tête ou la placer à la portière. D'autres prirent le parti de s'agenouiller, pour ménager d'une manière plus certaine encore le ridicule édifice dont elles étoient surchargées² ». Le comte de Vaublanc n'est pas moins sévère : « J'ai vu une dame qui, non seulement étoit à genoux dans sa voiture, mais encore passoit la tête par la portière. J'étois assis auprès d'elle. Quand une femme ainsi panachée dansoit dans un bal, elle étoit contrainte à une attention continuelle de se baisser lorsqu'elle passoit sous les lustres, ce qui lui donnoit la plus mauvaise grâce que l'on puisse imaginer³ ».

On lit encore dans la *Correspondance secrète* de 1775 :

« 19 janvier. La folie des plumes est arrivée à un excès qu'il est même impossible de soupçonner.

25 février. La coëffure de nos femmes s'élève de plus en plus ; et à ce moment, telle coëffure qu'on eut il y a quelques mois regardée comme

ridiculement haute, n'est déjà plus supportable.

Les femmes de qualité portent des panaches de deux et trois pieds de hauteur, et c'est la reine qui donne l'exemple ».

Quelques mois plus tard, en février 1776, Marie-Antoinette honora de sa présence un bal donné par la duchesse de Chartres. Les *Mémoires secrets* racontent qu'à cette occasion « la Reine ayant redoublé la hauteur de son panache, il fallut le baisser d'un étage pour qu'elle pût entrer dans son carrosse, et le lui remettre quand elle en est sortie ». Comme on imitait la reine, même dans la bourgeoisie, les théâtres étaient troublés par des querelles sans cesse renaissantes ; à ce point que de Visme, directeur de l'Opéra, se vit forcé d'interdire l'entrée de l'amphithéâtre aux coiffures trop élevées⁴.

Aux termes de leurs statuts, les plumassiers avaient le droit de confectionner « toutes sortes d'habillemens de tête », panaches, chapeaux et bonnets de mascarades, bouquets pour églises, toques, aigrettes, guirlandes pour carrousels, ballets et courses de bagues ; ils pouvaient teindre toutes espèces de plumes en toutes couleurs, les enrichir et enjoliver d'or et d'argent vrai ou faux.

Ils employaient surtout les plumes d'autruche, de héron, de coq, d'oie, de vautour, de paon et de geai.

Les plumes d'autruche arrivaient presque toutes d'Alger, où l'on élevait des troupeaux de ces animaux pour les dépouiller chaque année, au mois de juin, de leurs grandes plumes. Venaient ensuite celles qu'envoyaient Tunis, Alexandrie, Madagascar. Le commerce en était concentré à Livourne, qui faisait des expéditions dans toute l'Europe et surtout en France. On préférait les plumes de l'autruche mâle. Celles du dos et du dessus des ailes l'emportaient sur toutes. On classait ainsi les autres : plumes des ailes déjà un peu usées par le frottement, celles des bouts d'ailes, celles de la queue, etc. On les teignait en noir, en rose, rouge, bleu céleste, vert, lilas, jaune, boue de Paris, souci et ponceau.

Les plumes de héron noir ou de héron fin étaient beaucoup plus rares et beaucoup plus chères que celles de l'autruche. L'Allemagne et la Turquie les fournissaient. Elles ne figuraient guère que dans les panaches flottant sur le chapeau des récipiendaires de l'ordre du Saint-Esprit. Ces panaches valaient de douze cents à six mille livres. Le héron de France ou héron faux était peu estimé.

Le nombre des maîtres plumassiers étoit de vingt-cinq à la fin du dix-huitième siècle. Ils avaient pour patron saint Georges, dont ils célébraient la fête le 23 avril à l'église Saint-Denis de la Chartre.

Voy. Statuts.

Plumassiers de plumes à écrire.
Voy. Papetiers.

¹ Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, t. I, p. 62.

² *Mémoires*, t. I, p. 96.

³ *Mémoires*, p. 133.

⁴ Tome XII, p. 154.

Plumeteurs. Nom donné parfois aux petits clercs, aux copistes, etc.

Plumets. On nommait ainsi de pauvres *gagne-deniers*, qui se tenaient sur les ports et dans les halles, et qui servaient au transport des marchandises. En réalité, ils faisaient, pour une minime rétribution, le métier des porteurs-jurés de grains, de charbon, de foin, etc. Ces derniers se contentaient le plus souvent de toucher les revenus de leur charge. La grande ordonnance de décembre 1672 exige que les porteurs payent « salaire raisonnable » à leurs plumets, afin que ceux-ci ne soient pas tentés de rançonner les bourgeois ¹.

Ils étaient aussi appelés *gouffiaux*.

Voy. **Porteurs** et **Ports (Sur les)**.

Plumitifs. « Greffiers, ceux qui tiennent la plume à l'audience ² ».

Pochetiers. Faiseurs de poches. Titre qui appartenait à la corporation des boursiers, mais elle n'était autorisée à confectionner que les poches en peau. On eut très tard l'idée de les faire en étoffe et de les joindre aux vêtements. Pendant longtemps, l'escarcelle pendue au côté, la ceinture ³, l'intérieur du pourpoint ⁴, le chapeçon ⁵ en avait fait l'office. La mode des brayettes ou braguettes, dont toute la gloire revient au quinzième siècle, fut l'origine de poches à peu près semblables aux nôtres.

« Braguette, dit Jean Nicot, signifie cette petite partie de braies qui couvre et musse ⁶ le membre honteux à l'homme ⁷ ». A l'entre-deux du haut de chausses, à la hauteur des aines, était attaché une espèce de sac, d'autant plus en vue que les chausses se portaient alors tout à fait collantes. Ce sac s'y relia d'abord par des pattes appelées loquets. A ces loquets, les galants substituaient deux aiguillettes placées à droite et à gauche, en haut de la braguette. Rabelais ne dédaigne pas de nous apprendre que Panurge exhibait une « belle et magnifique braguette ⁸ ». Il avait donc, aussi bien que son maître, droit à la qualification de *braguard*, titre d'honneur dont on gratifiait les damerets qui se distinguaient par l'ampleur et la magnificence de leur braguette. Cette mode insensée fut abandonnée vers la fin du seizième siècle ⁹, et l'on a eu tort de regarder comme en constituant une imitation la touffe de rubans que le dix-septième siècle plaça au même endroit.

L'on aurait vraiment peine à croire, si sur ce point les documents n'abondaient, qu'au temps de sa splendeur, la braguette servit de poche. Les vraies poches n'apparaîtront qu'au siècle suivant, avec les chausses bouffantes. Au quinzième siècle, la braguette en tenait lieu. On y mettait son mouchoir, ses gants, sa bourse; on y mettait jusqu'à des fruits, qu'il n'était pas mal-séant d'offrir aux dames, sortant tout chaud d'un tel lieu. Écoutez le docteur L. Guyon :

« Les chausses hautes estoient si jointes qu'il n'y avoit pas moyen d'y faire des pochettes. Mais en place, ils portoyent une ample et grosse brayette, qui avoit deux aisles aux deux costez, qu'ils attachoient avec des esguillettes, une de chascun costé. Et en ce grand espace qui estoit entre lesdites deux esguillettes, la chemise et la brayette, ils y mettoient leurs mouchoirs, une pomme, une orange ou autres fruicts, leur bourse; ou s'ils se faschoient de porter des bourses, ils mettoient leur argent dans une fente qu'ils faisoient à l'extérieur, environ la teste et pointe de ladite brayette: et n'estoit pas incivil, estant à table, de présenter les fruicts conservez quelque temps en ceste brayette ¹ ».

On avait songé déjà à utiliser l'épaisseur des manches cousues aux vêtements ², et cet usage devint général au seizième siècle ³ lorsque domina la mode des manches très larges; on y cacha la bourse, en général sous l'aisselle gauche. Cet endroit était alors appelé le *gousset* ⁴, nom que les lingères donnent encore à cette partie de la chemise, et qui est devenu synonyme du mot poche.

Quand on commença à fabriquer des poches à l'intérieur des chausses, on les fit si amples qu'il fut possible d'y cacher jusqu'à des armes. Aussi une ordonnance, rendue en janvier 1563, défendit-elle aux tailleurs de mettre aucune poche aux chausses ⁵, interdiction qui ne fut que momentanée. Artus d'Embry nous raconte que l'on apporta à l'hermaphrodite « un miroir faict à peu près en forme d'un petit livret, qu'on luy mit dans la pochette droite de ses chausses ⁶ ». Jean Nicot, avant 1606, imprime la définition suivante: « Poche ou pochette, à mettre quelque chose, comme celle qu'on porte aux sayes et

¹ *Diverses leçons*, p. 236.

² « Le suppliant trouva un sac où estoit une manche d'une jube [vêtement d'homme], en laquelle il prist 40 à 50 escus ». *Lettre de rémission de 1406*, dans Ducange, au mot *jubeus*.

« Alors la bonne dame tira hors de sa manche une bourcette en laquelle avoit seulement six écus en or ». *La très joyeuse et récréative histoire du seigneur de Bayart*. 1527, in-8°.

³ « Le prévost sentit bien qu'on luy fouilloit en sa manche. Il taste et trouve sa bourse adriée [perdue, enlevée] ». Bonaventure Desperriers, *Nouvelle* LXXX, édit. elzévir., t. II, p. 275.

⁴ Nous avons « perdu beaucoup de gons de bien, et entr'autres le sieur du Plessis, qui fut frappé d'une flèche par le gousset, en levant le bras pour combattre ». Martin du Bellay, *Mémoires*, liv. I, édit. de 1572, p. 2.

⁵ *De la réformation des grosses chausses*, art. 18, dans Fontanon, *Édicts et ordonnances*, t. I, p. 987.

⁶ *Description de l'isle des hermaphrodites*, édit. de 1724, p. 17.

¹ Chap. VII, art. 4.

² *Dictionnaire de Trévoux*.

³ Voy. Dom Calmet, *Commentaire sur la règle de saint Benoît*, t. II, p. 275.

⁴ Voy. Claude de Vert, *Explication des cérémonies de l'Église*, t. II, p. 141. — *Diverses satyres*, p. 115 versc, à la suite des *Œuvres* de Mathurin Régnier, édit. de 1617.

⁵ Voy. L. Guyon, *Diverses leçons*, édit. de 1610, p. 236.

⁶ Et cache.

⁷ *Thésor de la langue françoise*, p. 88.

⁸ *Gargantua*, liv. I, chap. VIII, et liv. III, chap. VII.

⁹ La braguette ne figure plus sur le beau portrait de Henri III que possède le musée du Louvre.

grosses chausses¹ ». Enfin, en 1608, le petit Dauphin se plaint qu'on lui ait pris sept sous « dans la pochette de ses chausses² ».

A dater du dix-septième siècle, l'histoire des poches est peu fertile en incidents. Vers 1720, le gousset, encore indépendant du haut-de-chausses, était à vrai dire plutôt une bourse qu'une poche, car voici comment le définit Furetière : « Manière de petit sachet qu'on attache à la ceinture du haut de chausses par dedans et où l'on met de l'argent ou une bourse³ ». Les poches des femmes furent placées d'une façon très incommode sous Louis XV, se virent suspendues entre deux jupons sous les robes à panier. A ce costume, le plus ample que les femmes aient jamais adopté, la Révolution fit succéder le plus léger et le plus collant qu'elles aient jamais porté. Comme on ne pouvait trouver place pour les poches dans des robes dont le principal objet était de mouler la forme du corps⁴, on y substitua un petit sac qui se portait à la main, et qui fut nommé *ridicule*. C'est *reticule* qu'il eût fallu dire. On se plaisait alors à de grotesques imitations de l'antiquité, et l'on avait découvert que les dames romaines, à qui leur climat permettait de ne s'habiller guère, avaient ainsi, en manière de sac à ouvrage, un petit filet appelé *reticulum*⁵. Les élégantes qui copiaient si agréablement Athènes et Rome ne savaient pas plus le grec et le latin que leurs couturières, et dans leur bouche, *reticule* devint bien vite *ridicule*⁶.

Poëliers. Faiseurs de poêles. Montaigne, renvoyant à un passage de Sénèque, rappelle que, chez les Romains, la chaleur « s'inspirait à tout le logis par des tuyaux pratiquez dans l'espais du mur⁷ ». Très probablement, ce procédé était employé par les étuvistes du moyen âge pour chauffer leurs bains.

Dans les appartements de cette époque, dans les églises, on promenait pendant l'hiver des chariots de fer, dits chariots ou réchauds à feu, qui étaient remplis de charbons incandescents et de cendres brûlantes⁸. C'est sans doute ainsi qu'étaient chauffées à l'hôtel Saint-Pol les deux pièces dites « chauffe-doux⁹ ». On a d'ailleurs conservé le souvenir d'une dépense faite en 1416, et qui est ainsi libellée : « A Jehan Lenatier, pour le louage d'un chariot de fer pour huit jours, auquel a esté fait feu de charbon, pour eschauffer les galeries de l'ostel de Saint-Pol¹⁰ ».

Les premiers poêles dignes de ce nom semblent

avoir été importés de l'étranger, et c'est vers 1520 que, revêtus de terre vernissée, ils firent leur apparition en France. Vers 1545, François I^{er} fit construire à Fontainebleau un pavillon qui fut appelé le pavillon des poêles, « à cause, dit Piganiol, de ceux que le roi fit mettre, à la mode d'Allemagne, pour l'échauffer¹ ».

Joseph Duchesne, médecin de Henri IV, parle avec envie des « poisles d'Allemagne, qui peuvent contempérer² l'air froid³ ». Ils ne deviennent guère communs en France avant la fin du seizième siècle, époque où la faïence commença à se faire un peu moins rare, et c'est en 1758 seulement qu'on en installa au château de Versailles. Les poêles sont alors très grands, plus hauts que larges ; on s'efforce de leur donner des formes gracieuses et on les couvre d'ornements⁴.

Les poëliers appartenaient à la corporation des faïenciers. Vers 1776, un sieur Dubois, établi rue de Charenton, annonçait qu'il « dessinait, modelait et faisait exécuter dans sa fabrique toutes sortes de poêles, dans les formes qui lui paraissent le mieux convenir, suivant les emplacements ». Le « poëlier ordinaire du roi » était un sieur Kropper, qui demeurait rue de la Roquette. Il « y tenait une des plus fameuses fabriques de poêles de fayence de toute espèce, dans les goûts les plus nouveaux et les plus recherchés⁵ ».

On connaissait aussi les poêles en fer et en fonte, mais les ouvriers qui les confectionnaient dépendaient de la communauté des chaudronniers, à laquelle appartenait la spécialité de nombreux ustensiles de ménage en cuivre, en fer et en fonte. Pourtant, en 1777, un sieur Lefebvre, se disant « marchand de fer et artificier du roi », révélait dans les principaux journaux du temps une invention dont il était l'auteur, et qui semble bien l'origine des poêles mobiles si en faveur aujourd'hui. On lit dans les *Affiches, annonces et avis divers* : « Ces poêles, garnis de leurs tuyaux, se posent en moins de cinq minutes et échauffent une pièce, de quelque grandeur qu'elle puisse être, en moins de dix. On les transporte facilement d'un appartement à un autre, sans fumée et sans avoir à craindre le feu, dans les endroits même garnis de tapis⁶ ».

Voy. Fumistes.

Poelliers et Poesliers. Voy. Paaliers.

Poesliers. Voy. Poëliers.

Poids (FABRICANTS DE). La *Taille de 1292* cite un *pressier*, qui pourrait bien être un faiseur de poids, car, jusqu'au seizième siècle, on écrivait

¹ *Trésor de la langue françoise*, p. 490.

² Héroard, *Journal de l'enfance de Louis XIII*, t. I, p. 374.

³ *Dictionnaire françois*, t. I, p. 477.

⁴ Mad. de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes de la Cour*, t. II, p. 67.

⁵ Diminutif de *rete*, qui signifiait filet.

⁶ *Voy. Souvenirs [apocryphes] de la marquise de Créquy*, t. IX, ch. VI, p. 111.

⁷ *Essais*, liv. III, chap. 13.

⁸ *Voy.-en le dessin dans Millin, Antiquités nationales*, t. III, commanderie de Saint-Jean de l'Isle, p. 29.

⁹ Sauval, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 273.

¹⁰ V. Gay, *Glossaire*, t. I, p. 338.

¹ *Description de Paris*, t. IX, p. 218. Voy. aussi Guilbert, *Description de Fontainebleau*, t. II, p. 2.

² Tempérer.

³ *Le pourtraict de la santé* (1606), p. 182.

⁴ *Voy. le musée céramique de la manufacture de Sèvres.*

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777.*

⁶ Numéro du 26 novembre 1777, p. 192. Voy. aussi le numéro du 13 janvier 1779, p. 7.

pois ou *poix*, et non *poids*. Ceux-ci devinrent de bonne heure le privilège des balanciers, à qui une sentence du Châtelet (octobre 1519) interdit de vendre aucune balance sans y joindre « les poix ». Cette mesure était prise contre les merciers et les fondeurs, qui s'étaient ingérés, les uns de débiter, les autres de fabriquer des poids.

De temps immémorial, la corporation des apothicaires-épiciers était dépositaire de l'étalon des poids. Elle comptait parmi ses prérogatives celle de contrôler les ustensiles de pesage employés par tous les commerçants qui débitaient des *avoir de poids*, c'est-à-dire des marchandises vendues au poids. Ce droit fut, mais sans succès, contesté aux épiciers, d'abord par les chandeliers, qui jusqu'au quinzième siècle avaient appartenu à leur corporation ; ensuite par les merciers, communauté riche et puissante, toujours en guerre avec les autres métiers. Les orfèvres, relevant directement de la Cour des monnaies, échappaient au contrôle des épiciers.

Le dimanche des Brandons 1321, le prévôt de Paris fit visiter les poids alors en usage, et ordonna d'en fabriquer trois nouveaux étalons. Le premier devait être remis aux épiciers, le deuxième à la Monnaie, et le troisième attribué au poids le roi ¹.

On nommait *marc* un poids de cuivre qui en contenait sept autres emboîtés les uns dans les autres. L'ensemble pesait huit onces, poids exact du marc.

Au dix-huitième siècle, il existait deux étalons de tous les poids qui servaient en France. Le premier, dit *poids de Charlemagne*, était conservé à la Cour des Monnaies dans une pièce appelée la *chambre des poids*, où il occupait un coffre fermé à trois clefs. Une des clefs restait entre les mains du premier président, l'autre entre celles du conseiller-commissaire aux poids, la troisième était gardée par le greffier en chef. L'étalon, reposait dans un étui de cuir rouge qui portait ces mots : « Poids original, pour la Cour des monnoies ».

Le second étalon était également renfermé dans un coffre fermant à trois clefs. C'est sur celui-ci qu'on étalonnait tous les poids fabriqués par les balanciers. Cette opération avait lieu en présence du conseiller commissaire, qui faisait marquer chaque poids d'un poinçon portant une fleur de lis.

Ces deux poids originaux furent comparés en 1760. Le premier était alors plus pesant d'un grain, le second ayant beaucoup servi ².

Le MARC se divisait en :

8 onces.
64 gros.
192 deniers.
160 esterlins,
320 mailles.
640 félins.
4.608 grains.

L'ONCE se divisait en :

8 gros.
24 deniers.
20 esterlins.
40 mailles.
80 félins.
576 grains.

Le GROS se divisait en :

3 deniers.
2 esterlins et demi.
5 mailles.
10 félins.
72 grains.

Le DENIER se divisait en

24 grains.

L'ESTERLIN se divisait en

28 grains et quatre cinquièmes de grain.

La MAILLE se divisait en

14 grains et deux cinquièmes.

Le FÉLIN se divisait en

7 grains et un cinquième.

Le GRAIN se divisait en

Demies, quarts, huitièmes, etc.

On appelait *SEMELLE* un poids imaginaire qui représentait ordinairement 12 grains, c'est-à-dire la 384^e partie du marc.

Les poids que je viens d'énumérer s'appliquaient à toutes les marchandises sauf l'or et les pierreries, l'argent et les médicaments.

Pour l'OR et les PIERRERIES on employait le *carat*, le *denier* et le *grain*. Au quatorzième siècle, ces poids étaient parfois en bois ¹.

Pour l'ARGENT, le *denier* et le *grain*.

Pour les MÉDICAMENTS l'*once*, le *tréseau*, le *sextule*, la *dragme*, le *scrupule*, le *sicilique*, l'*obole*, le *grain*, etc.

Poids le roi ou poids du roi. On nommait ainsi une balance officielle destinée à peser les marchandises soumises à un droit. Comme nos poids publics, il était à la disposition des particuliers. Originellement, le poids le roi dépendait du Domaine. Louis VII l'aliéna en 1169 ; puis, en 1417, le propriétaire le vendit au Chapitre de Notre-Dame « avec les fléaux, cordages, ustanciles, etc. ». Le Chapitre les conserva jusqu'en 1691, année où ses revenus furent restitués à la couronne. Il y avait alors deux poids le roi, l'un installé à la halle aux blés et l'autre dans la rue des Lombards, tous deux placés sous la direction d'un sieur Aubert ².

On se servait encore au quinzième siècle pour les pesées, non de poids, mais de coquillages, de pierres et de cailloux ; « à cause de cela, l'aide du peseur et du garde du poids du roi était nommé *Lièvre-Caillo* ³ ».

¹ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 225.

² Savary, *Dictionnaire*, t. III, p. 897.

³ Sauvai, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 659. — Jaillot, quartier Saint-Jacques la Boucherie, p. 67. — Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 310.

¹ Voy. cet article.

² Voy. Abot de Bazinghen, *Traité des monnoies*, t. II, p. 497.

La *Taille de 1292* cite, parmi les imposés de la *Bufeterie* (devenue rue des Lombards), « Jehan, le peseur du pois le Roy ¹ ».

Poigneurs. Nom que le moyen âge donnait parfois aux tailleurs.

Poigneurs d'alêne. Nom qui a désigné les cordonniers.

Poigneurs de poissons. Auxiliaires des vendeurs de poissons de mer, ils surveillaient la vente des poissons débités à la *poignée* ².

Le *Livre des métiers* les nomme *poingneurs* ³, et l'ordonnance de janvier 1351 *pougneurs* ⁴. J'ai trouvé aussi *empoigneurs*.

Poilliers. Fabricants de poêlons. Voy. **Paalliers**.

Poinçons (FAISEURS DE). Titre que prenaient les épingliers.

Poingneurs. Voy. **Poigneurs**.

Pointeurs. Ecclésiastiques chargés de noter les absents, aux heures des offices ⁵.

On les nomme aussi *piqueurs*.

Voy. **Margeurs**.

Poirées (MARCHANDS DE). Voy. **Poraiers**.

Poissardes. « Ce nom est plus particulièrement affecté aux femmes qui, dans les marchés publics et sous les piliers des halles, vendent des fleurs naturelles ou artificielles, des fruits verts ou secs, des légumes de toute espèce, du beurre, du fromage, du poisson frais, des salines, etc. ⁶ ». Il ne faut pas craindre d'y ajouter la marée.

Berthod au dix-septième siècle ⁷ et Vadé au dix-huitième ⁸ nous ont conservé des spécimens de l'éloquence toute spéciale avec laquelle les poissardes accueillaient leur clientèle. Les lettres patentes d'octobre 1576 ⁹ défendent déjà aux poissardes d'« insulter les bourgeois ou autres personnes qui marchanderont du poisson ».

On ne sait au juste à quoi elles devaient les privilèges dont on les trouve gratifiées. Dans les fêtes où le populaire était convié, la place d'honneur appartenait aux poissardes et aux charbonniers, représentants attirés de la classe ouvrière. Les jours de spectacles gratuits, l'on réservait aux premières le balcon de la reine, aux seconds le balcon du roi. Lors de la naissance d'un fils de France, les poissardes se rendaient en corps à Versailles, et étaient successivement admises dans les appartements particuliers de la

reine, du roi et du Dauphin ¹, qu'elles complimentaient, à genoux, c'est vrai, mais en termes parfois fort inconvenants ². On leur offrait ensuite, au palais, un magnifique souper ³.

Voy. **Charbonniers**.

Poisson (COMMERCE DU). Voy. **Appétits (Criuses d')**. — **Caqueurs**. — **Chasse-marée**. — **Commissaires**. — **Compteurs**. — **Contrôleurs**. — **Déchargeurs**. — **Écaillers**. — **Hallebic**. — **Harengères**. — **Maitre des pêcheurs**. — **Marée (Chambre de la)**. — **Paqueurs**. — **Pêche (Ustensiles de)**. — **Pêcheurs**. — **Poigneurs**. — **Poissardes**. — **Poissonniers (Pierres aux)**. — **Poissonniers d'eau douce**. — **Poissonniers de mer**. — **Priseurs**. — **Saleurs**. — **Salines (Marchands de)**. — **Sorisseurs**. — **Vendeurs**, etc.

Poissonniers (PIERRES AUX). On appelait *pierres aux poissonniers* et *pierres du roi* le marché au poisson qui était situé près du Grand-Châtelet, à l'entrée du Grand-pont ou Pont-au-Change. C'est là que tous les marchands devaient apporter leur poisson, afin qu'on y pût exercer le droit de prise ⁴.

Poissonniers d'eau douce. Ils achetaient le poisson pêché par les forains le long de la Seine et de la Marne, puis le revendaient aux bourgeois et aux regrattiers; ces derniers allaient le crier et le débiter en ville.

Leur marché, dit *pierres aux poissonniers*, était établi près du Grand-Châtelet. Chaque matin, les quatre jurés de la corporation prisaien le poisson au plus juste prix; mais il était défendu d'en livrer aucun avant que le cuisinier du roi, celui de la reine et quelques autres encore fussent venus exercer leur droit de prise. Ce droit les autorisait à prélever pour leur maître tout ce qui leur convenait, et à le payer suivant l'estimation des jurés. Le cuisinier du roi avait le privilège de nommer ces jurés. Il est vrai qu'il leur faisait prêter serment de priser « bien et loiaument »; mais ce qui prouve qu'ils ne s'acquittaient pas toujours ainsi de cette tâche, c'est qu'un article spécial des statuts défend aux marchands de « dire vilonie à nul des priseurs », sous peine d'amende.

Les jurés surveillaient la qualité et la dimension des poissons. Les « barbiaus, tenchiaus, cuerpiaus et anguilles ⁵ ne pouvaient être vendus moins d'un denier les quatre; laissés à plus bas prix, ils étaient considérés comme trop petits, et n'eussent pas dû être conservés par le pêcheur.

¹ Page 88.

² Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *pugillator*.

³ Titre CI, art. 21.

⁴ Article 104.

⁵ Ducange, *Glossaire*, au mot *punctator*.

⁶ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 503.

⁷ *Paris burlesque*.

⁸ *Œuvres poissardes*.

⁹ Article 22.

¹ Duc de Luynes, *Mémoires*, 22 février 1749, t. IX, p. 340.

² Voy. la *Correspondance secrète*, t. XII, p. 138, et *Complimens des 34 dames, marchandes à la halle de Paris, à l'occasion de la naissance de Mgr le Dauphin*, 1781, in-4°.

³ Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. IV, p. 37.

⁴ Voy. le *Livre des métiers*, titre C, et ci-dessous l'article *Prise (Droit de)*.

⁵ Barbeaux, tanches, carpes, anguilles.

Chaque année, à l'époque du frai, de la mi-avril à la mi-mai, la vente était interdite. « Et ce, doit fère crier li prevoz de Paris chacun an sur la pière au poisson ».

Tout poisson saisi pour contravention aux règles prescrites était donné « aus prisonniers du Chastelet ou à la méson Dieu ¹ ».

Les maîtres de la corporation prirent, dans la suite, le titre de *pêcheurs à engins*, pour se distinguer des pêcheurs de l'eau du roi, qui se disaient *pêcheurs à verge* ou à la ligne, bien qu'ils eussent le droit d'employer aussi des filets.

Les poissonniers d'eau douce, au nombre d'une centaine vers la fin du dix-huitième siècle, étaient placés sous le patronage de saint Nicolas.

Voy. **Pêcheurs et Prise (Droit de).**

Poissonniers de mer. Ils vendaient le poisson que leur apportaient les *chasse-mariées*.

Ils ont leurs premiers statuts dans le *Livre des métiers* ². Les poissons qu'on y trouve cités sont le merlan, le maquereau, le hareng, la morue et le rouget, appelé gournal. Interdiction sévère est faite de débiter du poisson trop avancé. De Pâques à la Saint-Remi (1^{er} octobre), le poisson doit être vendu « le jour qu'il vient ». De la Saint-Remi à Pâques, « il doit avoir deux jours tant seulement ».

Les statuts de 1318 font connaître d'autres espèces de poissons vendus à Paris; ce sont les aiguillats, appelés chiens de mer; la raie; les sardines, dites celerins, et les truites.

L'ordonnance de janvier 1351 y ajoute encore: le saumon, et le marsouin appelé pourpois. Je ne trouve pas citée la baleine, dont la graisse ou craspois fut, pendant tout le moyen âge, la principale nourriture des pauvres gens. D'autres parties de son corps, la langue par exemple, étaient aussi estimées, et l'on en faisait grand usage, surtout dans les couvents ³. En outre, les églises de Saint-Bertin et de Saint-Omer percevaient un droit de quatre deniers pour chaque queue de baleine. L'abbaye de Caen, prélevait la dime des baleines prises à Dives ⁴, l'église de Coutances celle des langues de baleine amenées à Merri ⁵. Les fanons avaient leur emploi dans l'industrie: Guillaume le Breton nous apprend que, sous Philippe-Auguste, les guerriers en composaient des ornements pour leurs casques ⁶.

La *Taille de 1292* mentionne 41 poissonniers de mer et 9 harengiers.

Au seizième siècle, comme aujourd'hui, le poisson de mer se vendait à la criée, de trois heures du matin à sept heures.

A dater du dix-huitième siècle, les marchands de poissons d'eau douce conservèrent seuls le

nom de poissonniers, le poisson de mer frais fut vendu par les *marchandes de mariée* ou *maréyeurs*, et le poisson salé par les *marchands de salines*.

Sébastien Mercier écrivait vers 1780: « Le poisson de mer n'est pas à bon marché à Paris: Il n'est presque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poisson non salé ne pouvant souffrir le transport au delà de trente ou quarante lieues. Les approvisionnements de la Cour enlèvent tout ce qu'il y a de plus beau, et le parisien en mange le fretin. Notez que les chartreux, les carmes, les bénédictins, les minimes et les autres religieux, qui font maigre, affament la ville de poisson, et entretiennent la cherté en payant fort cher tout ce qui est à leur convenance ¹ ».

Voy. **Poisson (Commerce du).**

Poivre (MARCHANDS DE). La *Taille de 1292* cite sept *périers*, qui ne peuvent être que les marchands de poivre. Dès le treizième siècle, on en criait dans les rues de Paris, et l'on en offrait aux ménagères pour un denier:

Du poivre pour le denier qu'as!

écrit Guillaume de la Ville Neuve ².

Cette fin de vers ne se concilie guère avec le vieux proverbe: *Cher comme poivre*. Pourtant, le poivre venait encore des Indes, car c'est au seizième siècle seulement que l'on eut l'idée d'introduire sa culture en Provence ³.

Le commerce du poivre faisait nécessairement partie du commerce des épiciers, dont certains produits brûlaient la bouche, et que *Les cris de Paris* au seizième siècle ⁴ et J.-P. Marana à la fin du dix-septième siècle ⁵ nomment *épiciers d'enfer*.

Il paraît que, comme aujourd'hui, le poivre était soumis à de nombreuses falsifications, car voici ce qu'écrivait Sébastien Mercier vers 1786: « Les épiciers vendent le poivre en poudre dans des cornets de papiers; quelques fripons y font entrer de la crotte de chien pulvérisée qui, par sa couleur noire, se confond avec le poivre. Au lieu de la graine des Moluques, le Parisien trompé mange de la m... de chien desséchée ⁶ ».

Polisseurs. Chaque métier autorisé à polir ses produits usait de procédés particuliers. Chez les orfèvres, par exemple, l'argent était successivement soumis à la pierre à polir, à un mélange d'huile et de pierre ponce broyée, au tripoli, etc., etc. La pièce retournait ensuite au planeur.

Le travail de polissage était presque toujours confié à des femmes.

Voy. **Brunisseurs.**

Polisseurs de marbre. Titre qui appartenait à la corporation des marbriers.

¹ A l'Hôtel-Dieu. — *Livre des métiers*, titre C.

² *Livre des métiers*, titre CI.

³ Luc d'Achery, *Spicilegium*, t. VII, p. 509.

⁴ *Gallia christiana*, t. XI, instrumenta, p. 59.

⁵ *Gallia christiana*, t. XI, p. 239.

⁶ Guill. Armoricus, *Philippidos*, lib. IX et XI, p. 270 et 331.

¹ *Tableau de Paris*, t. I, p. 104.

² *Les crieries de Paris*.

³ Legrand d'Aussy, *Vie privée des François*, t. II, p. 182.

⁴ A. Truquet, *Les cent sept cris*, etc.

⁵ *Lettre d'un Sicilien*, p. 93.

⁶ *Tableau de Paris*, t. XII, p. 127.

Pompes funèbres. Voy. **Cercueils** (Commerce des). — **Croque-morts.** — **Crieurs de corps.** — **Deuil (Spécialité de).** — **Emballeurs.** — **Enterrements.** — **Fossoyeurs.** — **Pleureurs.** — **Se-monneurs, etc.**

Pondeuses artificielles. C'est seulement au seizième siècle que l'on eut l'idée d'obtenir l'éclosion des œufs au moyen de la chaleur artificielle. Les premières expériences furent faites, sur l'ordre de François I^{er} et sous ses yeux, au château de Montrichard en Touraine. Jacques Gohorry, dans un livre publié en 1572, parle des « œufz des poulets qui estoient couvez l'hiver au grand Roy François à Montrichard ¹ », et Champier mentionne un très habile homme qui aurait assuré le succès de cette découverte ². Olivier de Serres écrit encore : « C'est une trop grande curiosité que de faire esclorre les œufs de poule sans les mettre couvrir sous aucune volaille. Cela se fait néanmoins en un petit fourneau à cela accommodé, eschauffé par le dessous d'un feu continuel, esgal et non trop fort, duquel les œufs sont eschauffés, et dans dix-huit ou vingt jours les poussins en sortent avec esbahissement ³ ».

Même sans employer ce procédé, l'on avait déjà préconisé une spéculation qui, de nos jours, a eu plutôt le lapin pour objet, car l'on doit à un jurisconsulte du seizième siècle l'art d'élever les poules et de s'en faire quatre mille cinq cents livres de revenu. Voici le titre complet du rarissime petit traité qu'il publia en 1571 : *Discours æconomique, non moins utile que récréatif, monstrant comme, par le mesnagement de poulles, de cinq cens livres pour une foys employées, l'on peut tirer par an quatre mil cinq cent livres de profit honneste. Par M. Prudent le Choyselat, Procureur des Majestez du Roi et de la Roynne à Sézanne* ⁴. Le volume est dédié « à Monseigneur Monsieur le comte de Rochefort, damoiseau ⁵ de Commercy, chevalier de l'ordre du Roy, et capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances ».

Pontaniers. Ponteniers, etc. Voy. **Pontonnières.**

Pontifes (FRÈRES). Religieux qui, dit le P. Hélyot, s'étaient donné pour mission de construire des ponts, d'établir des bacs, de faciliter aux pèlerins le passage des cours d'eau ⁶. L'ordre, créé en Italie, vint, vers le treizième

siècle, s'établir à Paris sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui l'église Saint-Jacques du Haut-Pas et l'institution des sourds-muets. Dès le quatorzième siècle, les frères pontifes se bornaient à héberger, à soigner les pèlerins, et l'ordre fut supprimé au quinzième siècle.

Pontonnières. Officiers jurés de la municipalité. Ils étaient au nombre de deux. « Auront chacun certaine quantité de flettes ¹, pour faire pont et passaige convenable pour passer, repasser, aller et venir, marchans, vendeurs, courretiers, jaugeurs et toutes autres manières de gens qui iront au port... ² ».

Les pontonnières prirent plus tard le nom de *plancheeurs*. La grande ordonnance de décembre 1672 ³ décrit ainsi leurs fonctions : « Enjoint aux plancheeurs de mettre sur les bateaux de fortes planches, portées sur tel nombre de tréteaux qu'il conviendra, depuis le bord de la rivière jusques sur les bateaux chargez de marchandises, et d'en mettre de travers sur les bateaux qui se trouveront vuides... ».

On écrit souvent *plancheieurs* ou *plancheyeurs*, et on trouve *pontaniers*, *ponteniers*, *pontiniers*, *pontoniers*, etc.

On nommait encore *pontonnières*, *pontanier* ou *pontonier* « celui qui est établi sur un pont, au passage d'une rivière, pour recevoir les droits de pontonage sur les marchandises qui y sont sujettes ou sur le passage des gens à pied et à cheval ⁴ ».

Les bateliers qui avaient affirmé le produit d'un bac se disaient aussi pontonnières. À la fin du dix-huitième siècle, on exploitait sur la Seine plusieurs bacs : à la Salpêtrière, à Asnières, à Longchamp, aux Invalides, à la Rapée, à Argenteuil, à Bezons, etc. Ces bateliers étaient appelés parfois *bacqueteurs*.

Poraiers. Marchands de légumes verts, d'herbes potagères.

La *Taille de 1292* en mentionne sept et la *Taille de 1313* cite une *comporterresse de porée*.

On trouve encore *porayers*, *porcers*, *porriers*, *poroyers*, *poriers*, etc.

Porcatiers. Voy. **Porchers.**

Porcelainiers. La *pourceline* ou *pourcelaine* est très fréquemment citée dans les inventaires du moyen âge. Mais qu'entendait-on alors par ces mots ? De l'agate, de la calcédoine, comme le suppose M. Labarte ⁵, ou de la nacre de perle, comme le veut M. de Laborde ⁶. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Chinois connaissaient depuis un temps immémorial la vraie porcelaine, et que les Portugais l'introduisirent en Europe au seizième siècle. Elle y resta, pendant plus de deux siècles encore, une rareté.

¹ *Instruction sur l'herbe petum, dite en France l'herbe de la Roynne ou Médicée* [c'est le tabac], p. 9.

² « Hujus rei artifex ingeniosissimus extitit ætate nostra ». Br. Champier, *De re cibaria*, p. 777.

³ *Théâtre d'agriculture*, p. 358.

⁴ « A Paris, chez Nicolas Chesneau, rue S.-Jacques, au chesne verd ».

⁵ Titre que portaient héréditairement les seigneurs de certains fiefs, celui de Commercy entre autres. Cette seigneurie ayant passé dans la maison de Gondî, le cardinal de Retz s'est dit parfois damoiseau de Commercy.

⁶ *Histoire des ordres religieux*, t. II, p. 280.

¹ Bateaux de charge à huit avirons ; en latin *fleta*. C'est de là qu'est venu notre mot *flûte*.

² Ordonnance de février 1415, chap. X.

³ Chapitre IV.

⁴ Abbé Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. III, p. 512.

⁵ *Inventaire des meubles de Charles V*, p. 221.

⁶ *Notice des émaux*, p. 465.

En 1607, le petit Dauphin Louis XIII prend son bouillon dans une écuelle de porcelaine, « il n'y a, dit son précepteur, que les rois et les grands seigneurs qui en usent ¹ ». En 1653, dans le festin « vraiment royal » que donna Mazarin, le service fut fait

En plats d'argent, en porcelaines,

écrit Loret ².

Les procédés de fabrication restaient ignorés. En 1697 encore, Haudicquer de Blancourt en composait ainsi la pâte : « On prend toutes sortes de coquillages blancs et transparents, que l'on pile bien dans un mortier jusqu'à ce qu'ils soient réduits en poudre subtile. On fait dissoudre une once de gomme arabique très blanche dans un bon seau d'eau ; on y fait dissoudre de la chaux vive à discrétion. On y verse la poudre de coquillage, et l'on mêle bien le tout ensemble ³ ». Dans le chapitre suivant, l'auteur convient cependant que l'on peut obtenir la porcelaine avec « une terre simple, bien séchée, pulvérisée, et pétrie dans une eau de chaux bien claire, dans laquelle on aura dissout un peu de gomme arabique ». Est-ce le procédé qu'employait à Rouen le sieur de Saint-Étienne qui, en 1644, y avait créé une manufacture de faïence, et obtint, en 1673, un privilège pour la fabrication de la porcelaine façon de Chine ? ⁴

L'année même où Haudicquer écrivait son art de la verrerie, une manufacture royale de porcelaine était établie à Saint-Cloud. Le docteur Lister, qui la visita l'année suivante, en fait un grand éloge, et il ajoute : « Cette porcelaine de Saint-Cloud se vend des prix excessifs ; une tasse ordinaire à chocolat coûte plusieurs écus, et on a vendu des services de thé jusqu'à quatre cents livres ⁵ ». En 1749, cinq fabriques de ce genre existaient aux environs de Paris. Celle de Saint-Cloud qui, en février 1760, était devenue manufacture royale de Sèvres ⁶, puis celles de Chantilly, de Villeroy, de Sceaux et de Vincennes ; dans cette dernière, le roi avait dépensé plus de 320.000 francs, et elle occupait plus de cent ouvriers ⁷. A Paris même, on citait, au moment de la Révolution, la manufacture dite *de la reine*, située rue Thiroux ⁸ ; celle dite *de Monsieur*, rue de Clignancourt ; celle dite *du comte d'Artois*, dans le faubourg Saint-Denis ; celle du sieur Nast, rue des Amandiers, et celle des sieurs Dihl et Ghérard, à l'angle de la rue et du boulevard du Temple.

Porcherels et Porcherons. Voy. **Porchers**.

Porchers. Gardeurs de porcs. La *Taille de 1292* mentionne onze *porchiers*. On trouve aussi *porciers*, *porcherons*, *porcatiers*, *porcherels*, etc.

Voy. **Porcs (Commerce des)**.

Porchiers et Porciers. Voy. **Porchers**.

Porcs (Commerce des). Voy. **Charcutiers**. — **Courtiers**. — **Inspecteurs**. — **Languyeurs**. — **Porchers**. — **Porcs (Marchands de)**. — **Vendeurs**. — **Tueurs**, etc.

Porcs (Marchands de). Ils étaient soumis aux mêmes règlements que les autres forains vendeurs de bestiaux.

En 1131, l'héritier présomptif de la couronne de France, fils aîné de Louis le Gros, suivant à cheval la rue du Martroi ¹, alors rue Saint-Jean, fut renversé par un des pourceaux qui encombraient la chaussée, et mourut des suites de cette chute ².

Depuis lors, défense fut faite de nourrir dans la ville aucun pourceau. Les sergents du Châtelet avaient ordre de tuer ceux qu'ils rencontraient par les rues : la tête leur appartenait, et le corps devait être porté aux hôpitaux ³. L'article 248 de l'ordonnance du 30 janvier 1351 s'exprime ainsi : « Nul ne soit si hardy d'avoir, tenir, nourrir, ne soustenir dedans les murs de la ville de Paris aucuns pourceaux. Et qui sera trouvé faisant le contraire, il payera dix sols d'amende. Et seront les pourceaux tuez par les sergens ou autres qui les trouveront. Et aura le tuant la teste, et sera le corps porté aux Hostels-Dieu de Paris, qui payeront les porteurs d'iceux ». Dans la suite, le soin de délivrer Paris des porcs errants fut dévolu au bourreau ; il recevait cinq sous pour chacun de ceux qu'il amenait à l'Hôtel-Dieu ⁴.

Cette règle comportait pourtant une exception. En l'honneur de son patron, le prieuré du Petit-Saint-Antoine, situé dans la rue de ce nom, était autorisé à posséder douze pourceaux et à les envoyer chercher pâture dans les rues. Pour avertir les passants de leur présence et pour se faire reconnaître, ils portaient au cou une sonnette sur laquelle était gravé un *T*, marque distinctive du couvent. Leur droit fut confirmé par François I^{er} ⁵, et il est certain que le monastère quêtait encore pour ses pourceaux au milieu du seizième siècle, car dans les *Cris de Paris* qui

¹ Héroard, *Journal de Louis XIII*, 16 août 1607, t. I, p. 280.

² Muze historique.

³ *L'art de la verrerie*, liv. VIII, chap. 95. Cette formule est reproduite dans l'édition de 1718, t. II, p. 100.

⁴ De Boislisle, *Correspondance des contrôleurs généraux*, t. I, p. 368.

⁵ *Voyage à Paris*, p. 129.

⁶ Voy. H. Havard et M. Vachon, *Les manufactures nationales*, p. 390.

⁷ Duc de Luynes, *Mémoires*, 15 février 1749, t. IX, p. 329.

⁸ Auj. partie de la rue Caumartin.

¹ Elle a été supprimée en 1837.

² *Recueil des historiens des Gaules*, t. XIII, p. 469.

³ Voy. les *Ordonn. royales*, t. III, p. 96, et Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. IV, p. 54 et 623.

⁴ Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 460, et Fontanon, *Édits et ordonn.*, t. I, p. 229 et 869.

⁵ Voy. L.-T. Dassy, *L'abbaye de Saint-Antoine*, p. 134, et Coffinet, *Recherches sur les attributs de saint Antoine*, p. 37.

furent imprimés par Antoine Truquet en 1545, on lit ces vers :

N'y a il rien pour les pourceaux S. Antoine ?
Chambrières, regardez-y.

Le souvenir de ces quadrupèdes privilégiés resta longtemps populaire. Dans les *Essais de Mathurine* publiés en 1622, je trouve cette phrase qui s'applique à un mendiant : « Vous l'eussiez veu aller de porte en porte, comme le pourceau de Saint-Anthoine ¹ ».

Vers 1700, Paris consommait, année moyenne, environ quinze mille porcs.

Voy. **Porcs (Commerce des)**.

Poreers et Poreiers. Voy. **Poraïers**.

Porgeteurs. Voy. **Crépisseurs**.

Poriers et Poroyers. Voy. **Poraïers**.

Porte-arquebuse. Officiers de la maison royale appartenant au service du grand cham-bellan. « A la chasse, quand le roi va tirer, il a auprès de lui le porte-arquebuse, qui lui présente les armes toutes chargées. Six pages de la petite écurie et le porte-arquebuse ont seuls l'honneur de porter les fusils de Sa Majesté ». Ils ont la qualité d'écuyers. Les pistolets et autres armes de chasse du roi leur appartiennent quand Sa Majesté ne s'en sert plus ². »

Porte-auge. « C'est un maçon qui ne travaille pas à la journée, mais qu'on va quérir dans les carrefours, pour rétablir quelque petit endroit où l'on a besoin de maçonnerie, de gonds, de gaches, etc. ³. »

Porte-balle. « Petits merciers qui courent la campagne et qui portent sur leur dos une balle ou une caisse légère remplie de menue mercerie qu'ils débitent dans les villages. Il y en a qui ne vendent que des toiles et d'autres de petits bijoux ⁴ ».

On les trouve encore nommés *tabletiers* ou *merciers à tablette*, à cause de la tablette portative sur laquelle ils étalaient leurs marchandises. On lit dans des lettres de rémission de 1461 : « Le suppliant se print à porter la balle ou tablette de mercerie ⁵ ». Ils ont été dits aussi : *mercelots* et *mercerots* ⁶ ; *haut-à-bas*, « parce que, dit Savary, ils sont pour la plupart savoyards qui ont été ramoneurs » ; *porte-panier*, etc. Le *Dictionnaire de Trévoux* ⁷ les appelle des *culs-blancs*, et ne donne aucune étymologie de ce surnom.

Porte-bannière. Voy. **Banneriers**.

Porte-barils. Voy. **Barilliers**.

Porte-bourdon. Voy. **Quéreurs de pardons**.

Porte-caban. Officier de la petite écurie du roi. Il est mentionné dans l'*État de la France pour 1687* ¹, dans l'*État de 1712* ² et dans celui de 1736 ³. Je ne sais quelles étaient ses fonctions ⁴ ; mais je rappelle que le caban, dit aussi *balandras* ou *chape à pluie*, date au moins du quatorzième siècle ⁵.

On trouve aussi *porte-gaban*, autre forme du même mot ⁶.

Porte-chaise d'affaires. Sous Louis XIV encore, les latrines étaient fort rares à Paris ⁷. Les maisons pauvres ne connaissaient guère que le *tout à la rue*, dans les maisons riches, la chaise percée était regardée comme un meuble de première utilité.

A la Cour, le soin de veiller sur elle, de l'entretenir en bon état, de la munir des objets indispensables, de l'apporter quand le roi la demandait, était le privilège de deux gentils-hommes, qui avaient le titre de *porte-chaise d'affaires*. Ils exerçaient en habit de velours et l'épée au côté, profitaient des immunités accordées aux officiers de la couronne, servaient par semestre, recevaient 600 livres de gages, et leur charge était estimée 20.000 livres ⁸.

Il y avait des porte-chaises d'affaires dans la maison de la reine, dans celle du Dauphin, etc., et le comte de Brienne avait appris qu'en Angleterre, « la dame de la chaise percée », attachée à la personne de la reine, jouissait de prérogatives très étendues ⁹.

Les prérogatives dont jouissaient les titulaires de ces charges ne m'inquiètent guère, mais je voudrais savoir jusqu'où ils étaient tenus de pousser le dévouement vis-à-vis de leur maître. Aux sources du Nil ¹⁰, des femmes accompagnaient le souverain dans la hutte qui lui sert de garde-robe, et, ne lui abandonnant de l'opération que ce qu'il est absolument impossible de faire pour autrui, lui en épargnent tous les soins consécutifs. Il en est de même aux îles Tahiti ¹¹. En a-t-il été de même en France ?

Voici ce que raconte dans son *Journal* J. Héroard, médecin de Henri IV et de Louis XIII :

« Septembre 1606, le 22, vendredi. A quatre heures et demie, il ¹² va à sa nourrice qui étoit

¹ Tome I, p. 294.

² Tome I, p. 590.

³ Tome II, p. 254.

⁴ Voy. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 991.

⁵ Voy. Ducange, aux mots *cabanus* et *capa*.

⁶ Voy. le *Dictionnaire de Trévoux*, t. IV, p. 362, et t. VI, p. 907.

⁷ Voy. ci-dessus l'art. Latrines publiques.

⁸ En 1712, les titulaires étaient Philippe Senelier et François Cornu de Sainte-Marthe. Voy. Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 185.

⁹ *Mémoires*, édit. Michaud, p. 38.

¹⁰ Voy. Speke, *Les sources du Nil*, p. 342.

¹¹ Voy. *Le mariage de Loti*, p. 84.

¹² Louis XIII, alors âgé de cinq ans.

¹ A la suite des *Caquets de l'accouchée*, p. 270.
² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 136, 290 et 551 ; *pour 1712*, t. I, p. 175 ; *pour 1736*, t. I, p. 284.
— Voy. aussi Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 530.
³ *Dictionnaire de Trévoux*, t. VI, p. 905.
⁴ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 1188.
⁵ Ducange, *Glossaire*, au mot *tabuleta*.
⁶ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 132.
⁷ Edition de 1771, t. III, p. 57.

au jardin et fait caca. Elle, par faute de linge, l'essuie avec des feuilles. Le voilà à crier, à pleurer : « Ah ! la vilaine ! » Madame de Monglat¹ arrive, qui demande que c'est ? « C'est Doundoun qui m'a torché le c... avec des feuilles », et se retournant vers elle : « Ha ! la vilaine ! » et il la frappe d'un petit bout de houssine. Achevé de nettoyer avec un linge par mademoiselle de Ventelet².

Je n'ai reproduit cette petite scène qu'à cause du mot auquel elle donna lieu le lendemain :

« Le 23, samedi, M. de la Court lui dit : « Monsieur, avez-vous pas entendu que papa vous a dit que vous apprinsiez à vous laver les mains tout seul et à vous torcher le c... ? — Oui. — *Que ne lui disiez-vous qu'il ne se torchoit pas lui-même ?* — Je n'eusse osé, il m'eut donné le fouet³ ».

Ainsi, on rendait au roi ce service, mais en homme pratique, il voulait que son fils pût se tirer d'affaire tout seul.

Le petit Louis XIII profita-t-il de la leçon ? J'en doute. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Marais, son fou, lui dit un jour : « Il y a deux choses dans vostre mestier dont je ne me pourrais accommoder. — Hé ! quoy ? — De manger seul et de ch... en compagnie⁴ ». Un des caractères distinctifs des Français était « de ne pas pisser seuls⁵ ». Cette remarque peut même être généralisée⁶. On en trouve la preuve dans Grégoire de Tours⁶ et dans Rabelais. Ce dernier nous avertit, en effet, que le sage Ponocrates accompagnait Gargantua quand celui-ci « alloit es lieux secrets faire excretion des digestions naturelles », et qu'il profitait de l'occasion pour lui exposer un docte commentaire de leurs lectures antérieures⁷.

Que conclure de tout ceci ? Je ne sais trop. Des témoignages irrécusables nous montrent avec quel empressement les dignitaires de la maison royale sollicitaient les tâches les plus serviles, lorsqu'elles étaient de nature à les rapprocher d'un maître qui, bien qu'astreint aux misères humaines, leur paraissait d'essence presque divine. M^{me} Campan, dans ses *Mémoires*, n'oublie pas de mentionner parmi les privilèges de la dame d'honneur, celui de « retirer le bassin du lit quand la reine prenoit médecine⁸ ». Néanmoins, la charge de porte-chaise d'affaires avait, comme bien d'autres, cessé sous Louis XVI de trouver des acquéreurs au sein de la noblesse, et elle était remplie par deux roturiers, l'un tailleur, l'autre marchand de faïence⁹. Totis deux avaient encore payé très cher l'honneur de présenter, au moment voulu,

une serviette, qui d'ailleurs devenait leur propriété. L'office de porte-chaise d'affaires se bornait alors à cela : Mercier, fort mauvaise langue comme on sait, en convient¹. *

Porte-chappes. Officiers de cuisine. Suivant Ducange², ils auraient eu la surveillance des coffres qui contenaient le pain. D'après un passage du *Ménager de Paris*³, ils chapelaien⁴ le pain, faisaient les tranchoirs⁴ et les salières de pain⁵, mettaient une partie du couvert, etc., etc. Philippe le Hardi⁶ et Charles VI⁷ avaient chacun trois porte-chappes attachés au service de la paneterie.

Sur l'origine du mot porte-chappes, voy. ci-dessous l'art. *Traiteurs*.

Porte-claquette ou **Porte-crécelle.** Employés de la petite poste. On les nommait ainsi parce qu'ils annonçaient l'heure de la levée des lettres en agitant une sorte de crécelle, à laquelle le peuple donna le nom de claquette.

Au jour de l'an, le porte-claquette se chargeait de la distribution des cartes de visites. Pour cette occasion, dit Sébastien Mercier, il met un habit noir, l'épée au côté et soulève le marteau des portes ; elles baillent et se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible ; chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend partout le nom de celui dont il est le commettant⁸ ».

Voy. **Facteurs des postes**.

Porte-clefs. Voy. **Geôliers**.

Porte-coffre. Officier de la grande chancellerie. « Ses fonctions consistent à aller prendre l'ordre du chancelier, toutes les semaines, pour le jour qu'il lui plaît de donner le sceau, d'en avertir le grand audancier, le contrôleur général, les secrétaires du Roi et autres officiers nécessaires au sceau. Il a aussi le soin de faire préparer, dans la salle où se tient la chancellerie, la table sur laquelle on scelle et le coffre où on met les lettres après qu'elles sont scellées⁹ ». Ils exercent en habit noir sans épée¹⁰.

Porte-col. « On appelle ainsi celui qui fait le faux saunage du sel dans des sacs qu'il porte ordinairement pendus au col ».

C'est aussi le nom que l'ordonnance de 1680 donne à de « pauvres gens qui gagnent leur vie en revendant à petites mesures, depuis quatre

¹ Sa gouvernante.

² Tome I, p. 216.

³ Tallemant des Réaux, t. II, p. 242.

⁴ Voy. Noël du Fail, *Œuvres*, édit. elzévir., t. II, p. 28.

⁵ On rencontre encore en province des sièges percés de deux ou plusieurs trous.

⁶ *Historia Francorum*, lib. II, cap. XXIII.

⁷ *Gargantua*, liv. I, chap. XXIII.

⁸ Chap. IV, t. I, p. 99.

⁹ D'Hezecques. *Souvenirs d'un page*, p. 212.

¹ *Tableau de Paris*, t. IX, p. 66.

² Au mot *capiger*.

³ Tome II, p. 114.

⁴ Morceaux de pain qui servaient d'assiettes pour manger les aliments solides. — Voy. ci-dessous, p. 592.

⁵ Dans les ménages bourgeois surtout, la salière n'était en général qu'un morceau de pain creusé.

⁶ Voy. Leber, *Pièces relatives à l'histoire de France*, t. XIX, p. 11.

⁷ Extrait des *Mémoriaux de la chambre des Comptes*, dans Godefroy, *Histoire de Charles VI*, par Juvénal des Ursins, p. 708.

⁸ *Tableau de Paris*, t. V, p. 259.

⁹ *Dictionnaire de Trévoux*, t. V, p. 905.

¹⁰ Guyot, *Traité des offices*, t. IV, p. 473.

deniers jusqu'à douze, l'eau-de-vie qu'ils ont achetée des détailliers, au pot ou à la pinte ¹ ».

Voy. **Eau-de-vie (Vendeurs d')**.

Porte - coton. Voy. **Porte - chaise d'affaires**.

Porte-crécelle. Voy. **Facteurs des postes**.

Porte-Dieu. « Prêtre d'une paroisse, dont la fonction est de porter le viatique ou le Saint-Sacrement aux malades. C'est une grande pitié qu'un terme si respectueux soit devenu si commun et qu'il ait tant de cours dans le petit peuple. Cette façon de parler s'est même communiquée par contagion à quelques personnes du monde, qui d'ailleurs ont de la politesse ² ».

Porte-duc. Officiers de la maison royale, appartenant au service du grand fauconnier. Ils étaient nommés par lui et touchaient 259 liv. de gages ³.

Le duc est un oiseau de chasse. Au moyen d'un duc bien dressé, on attirait le milan ou la corneille, sur lesquels fondaient alors un gerfaut, un faucon ou un tiercelet.

Portée. Voy. **Pacotille**.

Porte-épinette. Le *clavessin* ordinaire de la chambre du roi recevait 270 livres pour les gages de son *porte-épinette* ⁴.

Voy. **Épinetiers** et **Musique de la chambre**.

Porte - éventaire. Voy. **Éventaire (Marchandes à)**.

Portefaix. Voy. **Crocheteurs**.

Portefaix de la chambre. Voy. **Porte-meubles**.

Porte-fauteuils. Officiers de la maison royale, appartenant au service de la *Bouche du roi*. Leur titre officiel était *porte-fauteuil et table-bouche*. « Vous remarquerez, dit l'*État de la France pour 1712*, que pas un prince ou princesse ne peut avoir un fauteuil ou chaise à dos en présence de leurs Majestés ⁵ ».

Porte-flambeaux. Voy. **Falots**.

Porte-gaban. Voy. **Porte-caban**.

Porte-gants. Voy. **Porte-manteaux**.

Porte-lanternes. Voy. **Falots**.

Porte-mail. Officiers de la maison royale, appartenant au service du grand chambellan. « Leurs fonctions sont d'aller prendre dans les

coffres de la garde-robe un mail, une passe ou lièvre et des boules, lorsque le Roy les demande, et de les présenter à Sa Majesté ¹ ».

Le jeu du mail, de palmail, de palle-mail, etc. ressemblait fort à notre croquet. Il y avait à Paris deux mails célèbres ; l'un s'étendait le long de l'Arsenal, sur le quai des Célestins ; l'autre était situé hors des murs entre la porte Saint-Honoré et la porte Montmartre, c'est sur son emplacement que fut ouverte, vers 1635, la rue du Mail actuelle ².

Porte-maillot. On désigne par ces mots une actrice bien faite, bonne à porter des maillots et incapable de jouer un rôle.

Porte-malle. Officier de la maison royale, appartenant au service de la garde-robe. « Lorsque le Roy sort, le porte-malle est obligé de monter à cheval pour le servir en toute occasion. Sa malle est couverte d'une housse en broderie d'or aux armes et devise de sa Majesté. Il porte dans cette malle toute sorte de commoditez convenables à l'habillement complet, comme habit, linge, rubans, robe de chambre, bonnet, etc. ³ ».

Je trouve dans le *Dictionnaire des institutions* de M. A. Chéruel ⁴ cette phrase : « Il y avait encore, à la fin du dix-septième siècle, des porte-masse attachés à la personne des rois ; on lit dans le *Journal de Dangeau*, à la date du 1^{er} novembre 1684 : « Mousset, porte-masse du roi a eu une abbaye ».

Il y a là une double erreur, car Dangeau a écrit : « Mouret, porte-malle du roi, a eu l'abbaye de Preuilly ». Et ces mots sont confirmés par l'*État de la France pour 1687*, où l'on voit qu'un sieur Mouret était, non porte-masse, emploi alors inconnu à la Cour, mais porte-malle du roi ; son fils avait la survivance ⁵.

Porte-manteaux. Officiers de la maison royale appartenant au service de la garde-robe. « Leur fonction est de suivre le roi à la chasse, à la promenade, à la paume, au bal, etc., et de recevoir son chapeau, ses gants, sa canne, son manchon, son épée, etc. Quand le roi est dehors à pied, fut-ce pour traverser la cour, le porte-manteau le suit, un vêtement sur le bras. A la paume, les porte-manteaux présentent d'une main les balles à Sa Majesté et de l'autre tiennent son épée. A certaines cérémonies, si le roi a un manteau de parade, c'est au porte-manteau à le lui ôter ». Le porte-manteau avait droit au titre d'écuyer ; son office l'autorisait à entrer à cheval derrière le roi partout où il allait, et même de pénétrer tout monté dans la cour du Louvre.

Louis XIV avait un porte-manteau ordinaire et douze porte-manteaux ; la reine en avait quatre, le Dauphin un, le duc d'Orléans quatre. C'était

¹ *Dictionnaire de Trévoux* (1777), t. V, p. 905.

² *Dictionnaire de Trévoux*, t. V, p. 906.

³ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 558, 559 et 562 ; pour 1736, t. II, p. 293, 294 et 296.

⁴ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 224.

⁵ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 98 ; pour 1712, t. I, p. 110 et 185 ; pour 1736, t. I, p. 206.

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 137 ; pour 1712, t. I, p. 176 ; pour 1736, t. I, p. 309.

² Voy. A. F., *Les anciens plans de Paris*, passim.

³ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 199 ; pour 1736, t. I, p. 307.

⁴ Page 1001.

⁵ Tome I, p. 156.

de la duchesse d'Orléans était dit *porte-manteaux* ou *porte-gants*¹.

Voy. **Paumiers**.

Porte-masse. Voy. **Bedeaux**. — **Mas-siers** et **Porte-malle**.

Porte-meubles. Officiers de la maison royale, appartenant au service de la chambre du roi. Louis XIV avait neuf *porteurs de lits et meubles* ou *porte-meubles*. « Un porte-meubles de la chambre, avec son garçon, accompagne dans ses voyages la première chambre du Roy ; et le lendemain, la seconde chambre est pareillement accompagnée d'un autre porteur des meubles et de son garçon, qui se trouvent à l'arrivée des meubles... ».

Chez la reine, chez la duchesse d'Orléans, etc. ils avaient le titre de *portefaix de la chambre*².

Voy. **Déménageurs**.

Porte-nappe. Dans les grandes maisons, officier chargé de donner le pain durant les repas. Il le portait dans une nappe nouée à son cou³.

Porte-oiseau. « C'est le nom qu'on donne au garçon ou à l'apprenti maçon qui porte l'oiseau, espèce de vaisseau qui sert à porter le mortier. Il est composé de deux ais joints d'un côté en équerre et arrondis par l'autre extrémité ; il se porte sur les épaules par le moyen de deux morceaux de bois qui débordent⁴ ».

Voy. **Goujats**.

Porte-panier. Voy. **Porte-balle**.

Porte-pièce. Ouvrier maçon « qui porte sur ses épaules, à l'aide d'une fascine de paille qui lui entoure la tête, des pierres de taille très lourdes, et qui les monte sur une échelle, de quelque hauteur que soient les bâtimens... Ces porte-pièce, dont le métier ne dure tout au plus que cinq ou six ans, ne sont employés que dans les endroits où l'on ne se sert pas de grues pour monter les grosses pierres⁵ ».

Porte-queue. Personne chargée de porter la queue de la robe d'un grand personnage ou d'une grande dame. Les femmes du dix-huitième siècle faisaient porter leur queue par un valet.

Disons, à cette occasion, qu'Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, eut la gloire d'étaler, le jour de son mariage⁶ la plus longue queue dont l'histoire de France et peut-être aussi l'histoire de la folie humaine fasse mention. Cette queue mesurait « à veuë d'œil plus de vingt

aunes¹ » soit environ 24 mètres, et était portée par trois princesses du sang, dont les modestes queues ne dépassaient guère huit mètres.

Porte-raquette (PAUMIER). Office de la maison royale. Il était rempli par un maître paumier, qui cumulait ce titre avec celui de concierge d'un des jeux de paume établis dans les maisons royales, au Louvre, à Vincennes et à Saint-Germain. Quand le roi jouait, le porte-raquette avait le privilège de lui présenter la raquette ; si le Dauphin se trouvait là, c'est lui qui l'offrait au roi, après l'avoir reçue du porte-raquette².

Porte-sac. Voy. **Crocheteurs**.

Porte-tables. Officiers de la maison royale, appartenant au service du *Grand commun*. Ils étaient au nombre de deux, et touchaient 200 livres de gages³.

Voy. **Porte-fauteuils**.

Porte-verge. « Bedeau qui porte une baguette ou une verge devant le curé ou les marguilliers, dans une église⁴ ».

Porteurs-jurés. Fonctionnaires publics assermentés, chargés du transport de certaines marchandises.

Leur titre d'*officiers de la Ville* et leur organisation paraissent dater de l'ordonnance de février 1415. Les nominations étaient faites par le prévôt des marchands, et il devait choisir pour remplir ces charges « homme qui, par information deüement faite, sera trouvé estre de bonne vie, renommée et honneste conversation, sans aucun blâme ou reproche, et habile, suffisant et idoine pour iceluy office exercer⁵ ».

Avant d'entrer en fonctions, chaque porteur prêtait entre les mains du prévôt le serment « que justement et loyaument il fera et exercera ledit office, sans demander plus grand salaire que celui qui est ordonné pour ledit office exercer ; aussi qu'il gardera les ordonnances... ; et que s'il sçait chose qui soit faite au préjudice des privilèges et franchises de la Ville et contre les ordonnances d'icelle, incontinent il le fera scavoir aux prévost et eschevins...⁶ ».

En général, le nouveau porteur fournissait caution, puis offrait un dîner à ses collègues : « il baillera à disner aux compagnons de la bande où il entrera », et versait une certaine somme destinée à la communauté.

Le salaire des porteurs était officiellement réglé ; il variait suivant la distance à parcourir.

L'institution des porteurs avait délivré les bourgeois des offres intéressées des portefaix qui

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 131 et 228 ; pour 1712, t. I, p. 169 ; pour 1736, t. I, p. 278, t. II, p. 358, 375, 397. — Voy. aussi Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 528, et Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1014.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 146 et 606 ; pour 1736, t. II, p. 370, 374, etc.

³ Oliv. de La Marche, *Mémoires*, édit. de 1616, p. 674.

⁴ *Dictionnaire de Trévoux*, t. V, p. 324 et 907.

⁵ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 541.

⁶ Le 26 novembre 1570.

¹ Godefroy, *Le cérémonial français*, édit. de 1649, t. II, p. 37 et 41.

² Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 634.

³ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 146, 440 ; pour 1712, t. I, p. 128, 185 ; pour 1736, t. I, p. 228, 292.

⁴ *Dictionnaire de Trévoux*, t. V, p. 908.

⁵ Chapitre XIX, art. 2.

⁶ Chapitre XIX, art. 3.

parfois s'entendaient entre eux pour maintenir le taux des courses à un chiffre trop élevé. Mais, bientôt, les charges devinrent vénales, leur prix d'achat augmenta dans la même proportion que celui des courses, et la plupart des porteurs, se bornant à toucher les revenus de leur office, en firent faire la besogne par des gagne-deniers ou *plumets*.

L'emploi des porteurs-jurés était facultatif. L'ordonnance du 4 février 1567 punit du fouet et de quinze livres d'amende tout porteur-juré qui « voudroit user de contrainte sur les vendeurs ou les acheteurs ¹ ».

Porteurs d'argent. « Ce sont ceux qui, dans les villes de commerce, sont uniquement employés à porter l'argent sur leur dos dans des sacs, de petites hottes ou des paniers d'osier faits exprès ² ».

Porteurs de bois. La *Taille de 1292* cite dix *porteurs de busches*. C'étaient, selon toute apparence, des portefaix dont l'association n'avait rien d'officiel.

Porteurs de chaise. Ce sont ceux que le *Dictionnaire des précieuses* désigne sous le nom de « mulets baptisés ». L'abbé Jaubert, plus précis, nous dit de son côté que l'on appelait ainsi « deux hommes qui, à l'aide d'une bricole de cuir qu'ils portent chacun sur leurs épaules, tiennent, l'un par devant, l'autre par derrière, les brancards d'une chaise dans laquelle s'emboîtent et se mettent à couvert de toute injure du temps les personnes qui veulent se faire voiturier en quelque endroit sans être cahotées ³ ».

Ces chaises dataient du début du dix-septième siècle. Pierre Petit, capitaine des gardes, en avait eu le premier privilège en 1617 ⁴. Ce n'étaient encore que des fauteuils ordinaires munis de deux brancards, mais elles n'en rendirent pas moins de grands services. Un peu plus tard, Montbrun de Souscarrière, bâtard du duc de Bellegarde, ayant vu à Londres des chaises couvertes et fermées, se hâta d'en établir de semblables à Paris et en obtint le privilège au mois de mars 1644 ⁵. Il ne négligea rien pour les mettre à la mode. « Durant un an, écrit Tallemant des Réaux ⁶, on ne voyoit plus que luy par les rues, afin qu'on vist que cette voiture estoit commode. Chaque chaise luy rend toutes les semaines cent solz ; il est vray qu'il fournit les chaises, mais les porteurs sont obligez de payer celles qu'ils rompent ». Le succès ne se fit pas trop attendre. *Les lois de la galanterie*, manuel du bon ton à l'usage des petits-maitres, en témoigne ⁷ : « Vous pouvez vous faire porter en chaise, dernière et nouvelle commodité, si

utile qu'ayant esté enfermé là dedans sans se gaster le long des chemins, l'on peut dire que l'on en sort aussi propre que si l'on sortoit de la boîte d'un enchanteur ». En 1659, Mascarille, comme un vrai marquis, s'en passait la fantaisie :

« MASCARILLE. Il fait un peu crotté, mais nous avons la chaise.

MADELON. Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps ¹ ».

Cinq ou six ans après, Furetière ² célèbre aussi les « chaises sous-carrière », qui portent « proprement les illustres dans les ruelles, et les mettent en estat d'estre admis dans les belles conversations ».

En 1760, les chaises à porteurs, dites aussi chaises à bras, étaient réparties dans les différents quartiers, ceux qui en comptaient le plus étaient le Palais-Royal et Saint-Germain des Prés avec quatre bureaux ; Saint-Eustache, Montmartre et Saint-André des Arts avec trois ; la Cité, Saint-Martin, Saint-Antoine et le Luxembourg avec deux ³. Chacune de ces places avait ses porteurs particuliers. Il n'était point permis « de s'ingérer de porter sans être agrégé dans la compagnie des porteurs. Il faut que le candidat qui se présente donne des preuves non équivoques de sa force, en portant dans une chaise, avec un ancien porteur de la place, un de ses futurs camarades, à la distance qui lui est marquée par le corps des porteurs ⁴ ».

Dans les années qui précédèrent la Révolution, le service des chaises à porteurs était devenu difficile, et on les employait surtout à Versailles, « parce que les rues y sont larges, commodes et nullement obstruées. On n'y voit que duchesses qui se balancent dans les cours entre quatre piliers largement chaussés, venus tout exprès d'Auvergne ou du Limousin. C'est le contraire à Paris ; il faut être une vaporeuse en cornette, âgée de 75 ans, ou un convalescent saisi d'une rechute, pour oser se servir de cette voiture parmi le choc des équipages ⁵ ».

Porteurs de charbon. Cet office fut d'abord rempli par les *mesureurs* de charbon. Six particuliers s'en emparèrent ensuite, mais il est probable que la profession était alors absolument libre.

L'ordonnance de février 1415 ⁶ fixa leur nombre à neuf, et leur donna une organisation officielle. Après avoir prêté serment et pris possession de sa charge, le nouveau porteur devait, en échange de son brevet, « bailler demysac de charbon au clerc de la Ville », puis fournir une caution de cent sous parisis. Les porteurs de charbon se tenaient aux ports de la Grève et de l'École, où s'amarraient les bateaux apportant du

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 756.

² Abbé Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. III, p. 541.

³ *Dictionnaire des arts et métiers*, t. III, p. 547.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 449.

⁵ Sauval, *Recherches sur Paris*, t. I, p. 192.

⁶ *Historiettes*, t. V, p. 178 et 320.

⁷ Dans le *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, t. I, p. 16.

¹ *Les précieuses ridicules*, scène 10.

² *Le roman bourgeois*, liv. I.

³ Jéze, *État ou tableau de la ville de Paris*, p. 340.

⁴ Jaubert, t. III, p. 548.

⁵ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. XI, p. 343. Voy. aussi t. VI, p. 77.

⁶ Chapitre XVI.

charbon. Sous peine d'amende, ils ne devaient jamais le livrer mouillé ni même le transporter dans des sacs humides.

La grande ordonnance de décembre 1672 les autorise à se faire aider par des gagne-deniers ou plumets ¹.

Le nombre des porteurs de charbon varia sans cesse. Il s'éleva successivement à 18, à 24, à 32, etc.

Les porteurs de charbon avaient pour patron saint Nicolas.

Voy. **Porteurs-jurés**.

Porteurs de chaux. Voy. **Mesureurs**.

Porteurs dedans. Voy. **Batteurs de cannes**.

Porteurs de drap. Voy. **Forts de la halle aux draps**.

Porteurs d'eau. La *Taille de 1292* mentionne 58 *porteurs d'eau*. D'anciennes miniatures les représentent maintenant en équilibre sur l'épaule la *courge*, encore utilisée aujourd'hui, aux deux extrémités de laquelle se balance un seau ². Ils parcouraient ainsi les rues en criant :

Qui veut de l'eau ? A chacun duit 3,
C'est un des quatre éléments ! ⁴.

Défense leur était faite de puiser dans le lit de la Seine depuis la place Maubert jusqu'au Pont-Neuf, « à cause de l'infection et impureté des eaux qui y croupissent ».

C'est surtout aux fontaines qu'ils allaient remplir leurs seaux, mais là, ils rencontraient la concurrence des servantes, et il fallut souvent que la police se chargeât de rétablir entre eux la paix. Dans une très rare brochure datée de 1625 et intitulée *Le remerciement des porteurs d'eau aux bourgeois de Paris* ⁵, le porteur d'eau Guillot raconte qu'au moment de commencer sa journée, il vit « plusieurs servantes qui alloient à la fontaine de Saint-Benoist, les unes avec des coquemards, les autres avec des esguires ⁶ ; et les plus proches de la fontaine y alloient rainser les verres à l'heure du disner ou de la collation. Tellement que Guillot se pensant approcher de la fontaine pour puiser de l'eau, il fust rudement repoussé par les dites servantes, et fust contraint de s'asseoir sur un de ses seaux ; et se tenait là, les bras croisez, jusques à ce que lesdites servantes eussent exploité leurs affaires. Et durant le temps que le pauvre Guillot fust là assis, il ne faut pas demander s'il fust moqué et bouffonné par lesdites servantes ; car l'une luy jettoit de l'eau au visage, l'autre luy donnoit des brocards, etc. ».

Ceci est écrit par les porteurs d'eau, mais plusieurs règlements de police renversent les

rôles. Je lis, par exemple, dans une ordonnance du 4 juillet 1698 que les porteurs d'eau « se sont rendus maîtres des fontaines, et en usent de telle manière avec les bourgeois qu'ils ont peine à s'en approcher, les porteurs d'eau les en chassant avec violence et ne voulant pas leur en permettre l'accès, dans la vue de les obliger à se servir d'eux ; que même ils portent et rassemblent dans leurs maisons et dans celles de leurs voisins un grand nombre de seaux qu'ils remplissent pendant le jour et la nuit, jusqu'à épuiser les réservoirs des fontaines, dont ils occupent perpétuellement les environs ; en sorte que ny les bourgeois du voisinage, ny leurs servantes ne peuvent y trouver place dans leurs besoins...¹ »

Au dix-huitième siècle, on substitua à l'ancienne courge une sangle de cuir assez large, que le porteur plaçait diagonalement sur ses épaules. La sangle était terminée par deux crochets de fer où se fixaient les seaux. Ceux-ci étaient faits de hêtre très mince ; sur chacun d'eux flottait une *nageoire*, morceau de bois rond destiné à modérer, pendant la marche, le mouvement de l'eau. Un cerceau ou plutôt un carré long formé de lattes solides maintenait ses deux seaux à distance suffisante du porteur.

Les porteurs d'eau étaient alors au nombre de 20.000 environ ; c'est, du moins le chiffre que fournit Sébastien Mercier ². La voie, composée de deux seaux, coûtait deux sous au premier et au second étage, trois à tous les autres. Presque tous les porteurs d'eau étaient auvergnats ; les hommes robustes faisaient jusqu'à trente voyages par jour. « Il en est qui font rouler sur le pavé de Paris deux ou trois tonneaux montés sur deux roues et attelés chacun d'un cheval. Nous en connaissons qui vendent pour trois mille francs d'eau par année ; et lorsqu'ils veulent se retirer dans leur pays, après avoir amassé une somme suffisante, ils vendent leur pratique à leurs camarades. Un fond de porteur d'eau a été vendu, il y a deux ans, douze cents livres, non compris les ustensiles ³ ».

Porteurs de foin. Ils sont mentionnés dans le *Livre des métiers* ⁴. La grande ordonnance de février 1415 n'entre à leur égard, dans aucun détail. Elle se borne à déclarer que nul ne pourra être en même temps marchand et porteur de foin ⁵.

Voy. **Porteurs-jurés**.

Porteurs de grains. Ils chargeaient, portaient et déchargeaient les sacs de grains. La *Taille de 1292* mentionne 12 *porteurs de blé*. Par ordonnance du 20 juillet 1410 ⁶, Charles VI autorisa les porteurs de grains à établir, dans l'église Saint-Eustache, une confrérie « en l'honneur et révérence de la glorieuse vierge Marie

¹ Chapitre XXIII.

² Voy. V. Gay, *Glossaire*, p. 464.

³ Plait, convient.

⁴ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc. 1545, in-12.

⁵ Bibliothèque Mazarine, cotée 35,250.

⁶ Aiguères.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 550.

² *Tableau de Paris*, t. I, p. 154.

³ L. Prudhomme, *Miroir de Paris*, édit. de 1807, t. I, p. 311.

⁴ Titre LXXXIX.

⁵ Chapitre XXII.

⁶ *Ordonn. royales*, t. IX, p. 518.

et de monseigneur saint Loys », mais rien ne prouve qu'ils fussent déjà officiers publics. Leur organisation paraît dater de l'ordonnance de février 1415 ¹.

Au dix-huitième siècle, les porteurs de grains se bornaient à toucher le revenu de leur office, et en faisaient faire la besogne par des gagnedeniers ou *plumets*, ancêtres de nos *forts de la halle*. Ils passaient pour être doués d'une vigueur exceptionnelle, et supportaient de si lourds fardeaux, que, prétend Sébastien Mercier, « ils ont la tête comme enfoncée dans les épaules et les pieds aplatis » ².

Voy. **Porteurs-jurés**. — **Forts**, etc.

Porteurs de journaux. Voy. **Gazetiers**.

Porteurs de lits. Voy. **Porte-meubles**.

Porteurs de plâtre. La *Taille de 1292* mentionne deux *porteurs de plastre*. C'étaient, selon toute apparence, des portefaix dont l'association n'avait rien d'officiel.

Porteurs de sel. Officiers jurés qui transportaient le sel au domicile des acheteurs. La *Taille de 1292* en cite un seul ; l'ordonnance de février 1415 les nomme *hénouarts* ³ et fixe leur nombre à 24. Ils fournissaient aux mesureurs « les ratoueres ⁴ à rere le sel » ⁵.

Les porteurs et les mesureurs de sel jouissaient du singulier privilège de porter le corps des rois de France à Saint-Denis. Les grands seigneurs avaient d'abord réclamé cet honneur ; quand Philippe III, proclamé roi devant Tunis, revint à Paris, il rapportait la dépouille de saint Louis, son père, et lui-même, aidé de ses frères et de ses officiers les plus chers, voulut porter le cercueil jusqu'à Saint-Denis. Mais la route était longue et le fardeau pesant. Le funèbre convoi dut s'arrêter, dit-on, sept fois sur la route, et la tradition veut que ce soit là l'origine des petits monuments dits *montjoies* qui s'élevaient entre Paris et Saint-Denis. Dans la suite, les gentils-hommes se firent remplacer par les hénouarts ; le poêle trainant jusqu'à terre dissimulait, d'ailleurs, si bien ces hommes que l'on apercevait à peine leurs pieds.

L'origine de ce privilège a suscité plusieurs hypothèses. On a supposé que les hénouarts étaient chargés des opérations de l'embaumement, où le sel serait entré en grande quantité. M. F. Lecaron ⁶ croit que les hénouarts furent choisis « parce qu'ils étaient les plus habiles et les plus forts porteurs de Paris », triple affirmation qui resterait à établir.

Leur nombre, élevé à 33 par l'ordonnance de 1633, fut ensuite réduit à 24. L'ordonnance de

décembre 1672 résume ainsi leurs fonctions : « Ils porteront le sel, tant du bateau au grenier, que du grenier ès maisons des bourgeois, et seront tenus de fournir aux mesureurs les radoires ¹ ».

Les porteurs de sel disparurent après la loi du 10 mai 1790, qui supprima la gabelle.

L'ordonnance des *Bannières* (1467) les nomme *hénouars*, et celle de 1672 *hannouards*. On trouve encore *hanouars*, *hanouars*, *hénouards*, *honouarts*, etc. Ces noms, dit Littré, viendraient du bas breton *halenour*, mot qui signifierait marchand de sel.

Voy. **Sel (Commerce du)**.

Portiers. Voy. **Concierges**.

Ports (SUR LES). Voy. **Affréteurs**. — **Agréeurs**. — **Aides des maîtres des ponts**. — **Ancres (Fabricants d')**. — **Assureurs**. — **Avaleurs de nefs**. — **Avironniers**. — **Bachoteurs**. — **Bateaux (Constructeurs de)**. — **Bateaux-coches (Maîtres des)**. — **Bateliers**. — **Boueurs des ports**. — **Buissonniers**. — **Calfats**. — **Chableurs**. — **Cochetiers**. — **Comites**. — **Commissaires**. — **Compagnons de rivière**. — **Coudranneurs**. — **Courtiers de chevaux**. — **Débacleurs**. — **Débardeurs**. — **Déchargeurs**. — **Déchireurs de bateaux**. — **Funeurs**. — **Gabariers**. — **Garçons de la pelle**. — **Gardes-bateaux**. — **Gardes de nuit**. — **Gardes-pertuis**. — **Haleurs**. — **Maîtres des ponts**. — **Manieurs**. — **Mariniers**. — **Patachons**. — **Plumets**. — **Pontoniers**. — **Porteurs**. — **Tireurs et remonteurs**. — **Voiliers**. — **Voitures d'eau**, etc.

Poseurs. Ouvriers maçons qui « reçoivent la pierre de la grue ou élevée avec la grue, et qui la mettent en place, de niveau, d'alignement et à demeure ». C'est lui, dit de son côté l'abbé Jaubert, qui « fait donner à la pierre son à plomb par l'obéissance du ciment encore humide » ².

Les aides se nomment *contre-poseurs*.

Poste (MAÎTRES DE). Institués par édit du 19 juin 1464, les articles 6 et 7 règlent ainsi leurs fonctions : « Seront tenus lesdits maîtres de monter sans retardement et conduire en personne tous et chacun des courriers et personnes envoyés de la part du Roy... Porteront aussi toutes les dépêches et lettres de Sa Majesté, etc. » ³.

On les trouve aussi nommés *chevaucheurs*, *coureurs*, etc.

Poste (SERVICE DE LA). Voy. **Commis général**. — **Contrôleurs généraux**. — **Contrôleurs-taxeurs**. — **Courriers de cabinet**. — **Courtiers**. — **Estafettes**. —

¹ II^e partie du chapitre II.

² *Tableau de Paris*, t. IV, p. 32.

³ Chapitre XIX.

⁴ Voy. ci-dessous l'art. *Radeurs*.

⁵ Article 21.

⁶ *Mémoires de la société de l'histoire de Paris*, t. VII, p. 126.

¹ Chapitre XXVI, art. 1.

² *Dictionnaire*, t. I, p. 126.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 556.

Facteurs. — Généraux. — Grands-maitres. — Intendants. — Messagers à boîte. — Messagers de l'Université. — Porte-claquette. — Poste (Maitres de). — Surintendants. — Transport intérieur. — Transports (Entrepreneurs de). — Voitures (Constructeurs de), etc.

Postiches. C'est au quatorzième siècle que l'on commença en France à regarder la raisonnable ampleur de la poitrine comme une beauté chez la femme. De là, l'origine de notre corset destiné surtout à soutenir les seins; mais les coquettes à qui la Providence n'avait rien donné à maintenir usèrent d'artifice, elles firent coudre à la chemise ou au vêtement de dessous des coussinets rembourrés, piqués et disposés de manière à imiter la nature¹.

Une fois entrée dans cette voie l'industrie parisienne s'élargit et fit de merveilleux progrès. On cite le cas du gentilhomme suédois à qui un boulet avait enlevé les deux bras jusqu'au coude. Un religieux carme, le P. Sébastien Truchet, habile mécanicien, lui confectionna un bras avec lequel il pouvait saluer et remettre son chapeau sur sa tête².

Sébastien Mercier écrivait vers 1782 : « Un invalide n'a point de bras, M. Laurent lui en fait un dont il se sert. A un autre, il manque une jambe, M. Perrier lui fait une jambe artificielle sur laquelle il monte et descend les escaliers.... Ne vous reste-t-il que quatre pouces de cuisse à partir de la hanche, on enfermera le tronçon dans une boîte qui formera le haut de la cuisse artificielle; le seul mouvement de la hanche suffira pour imprimer aux différentes parties de cette curieuse machine les divers mouvements qui imiteront ceux de la nature. Ces mouvements s'opéreront à l'aide de lames d'acier, qui logées le long de la cuisse et formant des charnières mobiles en toutes sortes de sens, vous donneront le genou, le pied et les doigts même que vous n'avez pas³ ».

A la fin du dix-huitième siècle, le centre de la fabrication des postiches était au Palais-Royal. On y trouvait, écrit Prudhomme, des gorges et des mollets factices imitant la nature à s'y méprendre⁴. Toutefois, le tourneur en vogue pour les bras et les jambes de bois se nommait Fortin et demeurait rue du Cœur-Volant⁵.

Voy. Cheveux (Marchands de). — Dentistes. — Perruquiers. — Tourneurs (Fabricants de). — Yeux artificiels.

Postillons. « Le devoir d'un postillon est de bien savoir conduire son devant⁶, d'avoir l'oreille bonne à ce que lui dit son cocher.... Il

faut qu'il sache aussi bien panser les chevaux, et qu'il en ait tout le soin imaginable, qu'il ne manque point tous les jours de bien nettoyer son écurie, de faire la litière le soir et de la relever le matin, de bien laver et frotter les jambes de ses chevaux lorsqu'il revient de la ville, prendre garde qu'ils soient toujours bien ferrés, les faire boire et leur donner l'avoine aux heures qu'il est ordonné, et leur faire les crins dans les temps nécessaires¹ ».

Les postillons dont parle ici Audiger, sont les postillons classiques, à queue tressée et poudrée, vêtus de la jaquette bleue, à revers, collet et retroussis écarlates, et couverte de petits boutons d'étain. Ces postillons-là ne survécurent guère à la Révolution, et eurent pour successeurs les cochers-postillons, à la blouse bleue et sale, au bonnet de coton, aux lourds sabots remplis de paille.

Postulants. Voy. Agréés.

Potagiers. On nommait ainsi, dans les grandes maisons, les cuisiniers chargés spécialement de la confection des potages. Ducange² nous a conservé le nom de Robert Touchet, qui fut potagier ou potager de Louis XI et premier queu de Louis XII. À la cour de Louis XIV, la cuisine du roi comptait quatre potagiers payés 400 livres, celle du commun en avait huit payés 300 livres³.

Je rappelle qu'au dix-septième siècle encore, on appelait potages de grands plats de viandes ou de poissons bouillis avec des légumes :

.....Cependant on apporte un potage,
Un coq y paroisoit en pompeux équipage⁴.

Pierre David, dans son traité de cuisine, publié en 1676, mentionne 158 potages⁵.

Poteleurs. On nommait ainsi les bourgeois qui, sans tenir cabaret, vendaient à pot, c'est-à-dire au détail, le vin récolté par eux. Ce privilège appartenait depuis longtemps aux Parisiens, mais ils en étaient déchus s'ils mêlaient tout autre vin au leur.

Potiers d'airain et Potiers de cuivre. Voy. Chaudronniers.

Potiers d'étain. Ils soumirent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau⁶. J'y lis que le métier était libre. Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis, et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage. Le travail à la lumière était interdit, « quar la clartez de la nuit n'est mie si souffisans que ils peussent faire bone

¹ Voy. ci-dessus l'art. Corsetiers.

² Fontenelle, *Suite des éloges des académiciens*. p. 264.

³ *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 124.

⁴ *Miroir de Paris*, t. VII, p. 146. Voy. aussi t. V, p. 239.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*.

⁶ Les deux chevaux de devant.

¹ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. I, chap. 5.

² *Glossarium*, au mot *potagiarus*.

³ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 85 et 88; pour 1712, t. I, p. 108 et 119; pour 1736, t. I, p. 203 et 207. — Les *États de la France* écrivent toujours *potagers*; Ducange, au mot *potagerius* donne *potagiers*.

⁴ Boileau, *satire III*, vers 46.

⁵ *Le cuisinier, où il est traité de la véritable méthode d'apprester toutes sortes de viandes*.

⁶ *Livre des métiers*, titre XII.

oeuvre et loial de leur mestier ». Deux jurés administraient la corporation.

Il y avait à Paris environ 19 maîtres potiers d'étain en 1304, quand la communauté fit reviser ses statuts.

Les derniers qui les aient régis les nomment *potiers d'étain-tailleurs d'armes sur étain*, parce qu'ils avaient le droit de graver des chiffres et des armoiries sur les ouvrages qu'ils fabriquaient. La durée de l'apprentissage était fixée à six ans suivis de trois ans de compagnonnage. Il y avait trois classes de *chefs-d'œuvre*. Pour la *maîtrise ordinaire*, il consistait en « un pot dont le corps doit être tout d'une pièce » ; pour pouvoir se dire *passé maître*, il fallait confectionner au marteau une jatte et un plat ; quant aux *menuisiers en étain* (fondeurs d'étain), on ne leur demandait que de faire une écritoire.

Chaque maître devait posséder deux marques spéciales, une grande et une petite ; la grande reproduisait son nom entier, la première lettre de son prénom et sa devise ; la petite portait seulement la devise et les deux initiales. Les pièces en étain fin étaient marquées par dessous, celles en étain commun par dessus.

Tout travail au marteau était interdit avant cinq heures du matin et après huit heures du soir.

Parmi les innombrables objets que les potiers d'étain étaient autorisés à produire, je vois cités, en dehors de la vaisselle, les flacons, aiguères, calices, gobelets, cuilliers et fourchettes, salières, pots à eau, « benoistiers », seringues, lampes, planches pour la musique, moules à chandelles, boucles, boutons, jouets d'enfants, etc.

La communauté était alors composée d'environ 150 maîtres et avait pour patron saint Fiacre.

Au mois de janvier 1668, Louis XIV avait créé, en faveur du sieur Christophe Fromont, la charge de « maître potier d'étain ordinaire de la maison du Roy ». En cette qualité, il était chargé de fournir et d'entretenir tous les flacons d'étain nécessaires pour les tables royales¹. Cette charge fut supprimée à la mort de Fromont².

L'édit d'août 1776 réunit les potiers d'étain aux chaudronniers et aux balanciers.

Les potiers d'étain qui avaient adopté la spécialité des vases destinés aux liquides, se disaient *pinctiers*, *pintiers*, etc.

Voy. **Étain** et **Étameurs**.

Potiers de terre. Leurs statuts du treizième siècle³ présentent peu d'intérêt. La *Taille de 1392* cite un potier de terre et 52 potiers sans autre désignation, celle de 1300 mentionne 1 potier de terre et 44 potiers sans autre désignation.

Il faut reconnaître que les mœurs alors n'encourageaient guère cette industrie. Les mets liquides se mangeaient, il est vrai, dans des

écuelles, mais il n'y en avait le plus souvent qu'une seule pour deux personnes. Le roman de Perceforest, décrivant un magnifique repas, nous apprend qu'« il y eust jusques à huyt cens chevaliers séans à table, et si n'y eust celui qui n'eust une dame ou une pucelle à son escuelle ». A la fin du quatorzième siècle, l'auteur du *Ménagier de Paris*, voulant indiquer qu'une table avait reçu seize convives, écrit : « Le repas fut de huit écuelles⁴ ». Afin de n'avoir pas à changer celles-ci trop souvent, on disposait dans la salle deux ou trois grands vases appelés *couloueres*⁵, dans lesquels les valets vidaient les restes. En outre, la civilité ne défendait point encore de jeter une foule de reliefs aux chiens et aux chats rassemblés sous la table. Entre intimes, on n'usait pas d'écuelles : chacun puisait à son tour dans le chaudron qui servait de soupière.

Pour les mets solides, chaque convive recevait un épais morceau de pain coupé en rond, qui se nommait *pain tranchoir* ou *tailloir*. Tout porte à croire qu'il s'agissait de pain bis et nous savons qu'il était fabriqué à Corbeil⁶. Dans les repas solennels, l'écuyer tranchant découpait les viandes sur un tranchoir de métal. Les invités prenaient, avec trois doigts, un des morceaux ainsi préparés et le mettaient eux-mêmes sur leur tranchoir. Si, au lieu de déchirer cette part avec les dents, ils voulaient la diviser au moyen du couteau, le tranchoir avait assez de force pour résister à son action⁷. Après le repas, tous ces tranchoirs imbibés de jus étaient donnés aux pauvres⁸.

Les pièces d'orfèvrerie antérieures au dix-septième siècle sont fort rares, aussi aucun tranchoir n'est-il parvenu jusqu'à nous. C'était cependant un objet d'usage si général que l'on disait proverbialement *grand comme un tranchoir*, que l'on appelait parfois les palettes des peintres des tranchoirs, et qu'un jeu pour lequel on se servait de palets ou disques de métal, avait reçu le nom de *jeu du tranchoir*.

Les tranchoirs de pain furent en usage jusqu'au dix-septième siècle. La *Civilité* de Calviac, imprimée en 1560, mentionne à la fois les assiettes et les tranchoirs. Scarron, racontant en 1648 le repas offert par Énée à Didon, constate que :

Cent très honnestes demoiselles
Coupioient des miches par rouelles⁹.

C'est vers cette époque que l'assiette remplaça définitivement le tranchoir. L'origine de notre expression *casseur d'assiettes* est cependant bien plus ancienne, mais le temps et les mœurs l'ont modifiée : avec plus de logique, un homme tapageur ou querelleur était jadis appelé *casseur d'acier*¹⁰.

¹ Tome II, p. 105.

² Sur un autre sens de ce mot, voy. Ducange, aux mots *coloceria* et *colum*.

³ *Ménagier de Paris*, t. II, p. 109.

⁴ Voy. Ducange, au mot *scissorium*.

⁵ Martial d'Auvergne, *Vigilles de Charles VII*, t. II, p. 25.

⁶ Édit. de 1690, liv. I, p. 77.

⁷ Voy. Bonav. Despériers, *Nouvelle VIII*, p. 43.

¹ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 131.

² *État de la France pour 1736*, t. I, p. 232.

³ *Livre des métiers*, titre LXXIV.

Au mot assiette, la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, qui est rédigée par ordre de racines, renvoie au mot *soir*¹ ; elles indiquent en effet la place que doivent occuper les convives assis autour de la table². Dans un couvert bien mis, les assiettes débordaient la nappe de quatre doigts environ³ : l'écuelle, destinée aux mets liquides, était posée sur l'assiette. Chez les grands seigneurs, on changeait d'assiette « au moins à chaque service⁴ ». Chez les riches bourgeois, on enlevait l'écuelle après la soupe, et l'assiette n'était remplacée qu'au moment du dessert⁵. Une *Civilité* publiée en 1782, enseigne que : « les personnes qui veulent manger proprement, changent d'assiette au moins deux fois durant le dîner ; une fois après avoir mangé le potage et une fois pour le dessert. Chez les personnes de qualité, on en change ordinairement à chaque plat que l'on sert⁶ ».

Les potiers de terre obtinrent en 1440 le droit de travailler à la lumière, droit que leur refusaient leurs premiers statuts.

Les derniers qu'ils reçurent datent d'avril 1607⁷. On y voit que l'apprentissage était de six ans et que chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus d'un apprenti. Les veuves de maître conservaient le droit de vendre, non celui de fabriquer. Quatre jurés administraient la communauté. Les maîtres étaient autorisés à poser les carreaux de terre, et prenaient le titre de *potiers de terre-carreleurs*.

Savary en 1725 porte à 215 le nombre des potiers de terre établis à Paris⁸ ; Jaubert en 1773 n'en signale plus que 120⁹. Ils avaient pour patron saint Bon.

Voy. **Fournalistes**.

Pouce-évent. Voy. **Auneurs de drap**.

Poudriers. Fabricants de poudre à poudrer.

L'usage de se poudrer les cheveux remonte au seizième siècle. Henri III allait par les rues de Paris, fardé comme une vieille coquette, le visage empâté de blanc et de rouge, les cheveux couverts de poudre musquée. La plus recherchée était l'*argentine*. Mais on en faisait de toutes les couleurs, et l'engouement était si grand, que les filles pauvres, n'osant montrer leurs cheveux tels que les avait faits la nature, les « saupoudroient de poudre de bois pourri qu'on trouve parmi les vieux bastimens aux poutres et pièces de bois sur lesquels il n'a point plu¹⁰ ». Quand un irréparable malheur venait à frapper une femme, et qu'elle prétendait renoncer, momentanément au moins, à ce que l'existence offre de plus

agréable, si elle devenait veuve par exemple, elle cessait de se poudrer¹.

Louis XIV avait une répugnance instinctive pour ces cheveux blanchis, cette vieillesse anticipée, et il ne se soumit à cette mode que fort tard. Sous Louis XV et sous Louis XVI, tout le monde, hommes, femmes, enfants², portait de la poudre ; elle faisait même partie de la tenue militaire. Afin de ne pas être obligées de se poudrer tous les jours, les femmes couchaient avec une coiffe de taffetas blanc qui emprisonnait leur chevelure. La fureur pour cette mode inepte et sale était telle encore en 1786 que Sobry écrivait très sérieusement : « L'usage modéré de la poudre tient autant à la bienséance qu'à la commodité, et il a été regardé comme de première nécessité chez tous les peuples policés³ ».

Aussi se fit-il pendant deux siècles une effroyable consommation de poudre. Les philanthropes en gémissaient, disant qu'avec la farine ainsi employée « on nourrirait dix mille infortunés⁴ ». M. Paul Boiteau, qui a le tort de ne pas citer ses sources, écrit qu'en 1789, au moment où la farine était si rare, on transformait chaque année en poudre à poudrer vingt-quatre millions de livres d'amidon⁵. « L'*accommodage*, dit M. Quicherat⁶, était devenu une véritable opération de meunerie. Elle avait lieu au milieu d'un nuage épais que le coiffeur faisait voler sur la tête du patient, enveloppé d'un peignoir et le visage fourré dans un cornet de carton, afin de n'être point aveuglé ». Et comme les industriels qui distribuaient si généreusement la farine à leurs pratiques en prenaient une bonne part pour eux-mêmes, ils justifèrent le nom de *merlans* qui leur fut donné par le peuple. Dans l'exercice de leur profession, ils ressemblaient en effet à des merlans qu'on va mettre à la poêle.

A la cour de Louis XVI, on en vint à porter des coiffures si hautes que la tête des femmes se trouvait placée presque au milieu du corps. Ces pyramides gonflées de crin, bourrées de coussins, chargées de poudre, baignées de pommade, maintenues par une forêt d'épingles dont la pointe atteignait la peau, devenaient l'origine d'une foule de malaises, et en même temps la vermine engendrée par la poudre causait aux malheureuses victimes de la coquetterie d'insupportables démangeaisons. La civilité permit d'abord de se frapper doucement la tête avec un doigt pour calmer le prurit qu'occasionnaient les indiscretes bestioles. Puis on inventa en faveur de ces martyres volontaires le *grattoir*, longue tige terminée par un crochet d'ivoire, d'argent ou d'or, secours bien doux, mais impuissant contre « la crasse infecte qui séjournoit sous les brillants diamants⁷ ».

Le monopole de la fabrication de la poudre

¹ Année 1694, t. I, p. 60.

² Ménage, *Dictionnaire* (1750), t. I, p. 102.

³ P. David, *Le maître d'hôtel*, p. 70.

⁴ N. de Bonnefons, *Les délices de la campagne* (1655), p. 178.

⁵ Voy. le *Philaret* (1611), p. 63.

⁶ J.-B. de la Salle, *Les règles de la bienséance*, p. 100.

⁷ Dans les *Ordonn. royales*, t. XIV, p. 413.

⁸ *Dictionnaire*, tome II, p. 424.

⁹ Tome III, p. 563.

¹⁰ L. Guyon, *Diverses leçons*, t. II, p. 137.

¹ Mad. de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes*, t. II, p. 68.

² Mercier, *Tableau de Paris*, t. V, p. 131.

³ *Le mode françois*, p. 419.

⁴ Mercier, t. I, p. 100. — *Nouveau Paris*, t. II, p. 156.

⁵ *État de la France en 1789*, p. 510.

⁶ *Histoire du costume*, p. 619.

⁷ Mercier, t. IV, p. 212.

finît par être accordé aux gantiers, qui ajoutèrent au titre de leur corporation celui de *poudriers*. Ils eurent à ce sujet de fréquents démêlés avec les merciers, les amidonniers et les barbiers.

La Révolution eut grand'peine à détrôner la poudre. L'élégant Robespierre était toujours fraîchement poudré, et Bonaparte n'abandonna cette mode qu'après sa campagne d'Italie.

Voy. **Salpêtriers**.

Pougnieurs de poissons. Voy. **Pougnieurs**.

Poulaillers. Ils appartenaient à la nombreuse famille des regrattiers, et vendaient, nous dit le *Livre des métiers*, « polaille et voletille », c'est-à-dire volaille et gibier à plumes. L'article ajoute qu'ils peuvent débiter en outre « toutes denrées, fors cire ouvrée, poisson de eau douce et toute manière de regraterie ¹ ». L'ordonnance de janvier 1351 est plus explicite; elle leur accorde le droit de vendre « poulaillie, eufz, fromaiges, perdris, cognins, aigneaulx, chevreaulx, veaulx et sauvagines ² ». Les *cognins* ou *connins* désignaient les lapins, et le mot *sauvagine* comprend les oiseaux de mer, de marais, etc., par opposition aux poulaillies ou oiseaux de basse-cour.

La *Taille de 1292* cite 49 *poulaillers*, 3 *pouletiers* et 2 *vendeurs d'oes* (d'oies); celle de 1300 mentionne seulement 48 poulaillers. Presque tous habitaient les environs du Grand-Châtelet, car en 1292, sur 31 imposés de la rue de la Poulaillerie ³, 11 sont des poulaillers ⁴.

Bien que leurs statuts ne les y autorisassent point, les poulaillers entreprirent de vendre des volailles cuites, droit qui leur fut interdit en 1578, après un long procès que gagnèrent les rôtisseurs. Au reste, on avait déjà trouvé le moyen de faire éclore des œufs au moyen de la chaleur artificielle et de multiplier ainsi les volailles crues ⁵.

A dater du dix-septième siècle, on perd la trace des poulaillers, qui sont remplacés par des *vendeurs-jurés*.

Les poulaillers avaient pour patron saint Christophe. On les trouve encore nommés *pouletiers*, *pouliers*, *volaillers*, etc.

Voy. **Vendeurs de volailles**.

Poulailliers. Pouletiers. Pouliers. Voy. **Poulaillers**.

Poulieurs. On appelait *lices*, *rames* ou *poulies*, des bois disposés pour tendre les draps après qu'ils avaient été foulés. Les ouvriers chargés de cette opération étaient dits *poulieurs*, *ampoulieurs*, *empoleurs*, *rameurs*, *tandeurs*, etc.

La *Taille de 1292* en cite 5 et celle de 1300

3 seulement. Les rames ou poulies étaient établies à demeure dans certains quartiers, et c'est de là qu'est venu le nom de *rue des Poulies* donné à plusieurs voies de Paris. Ducange ¹ parle de « *quasdam domos sitas Parisius in vico des Poulies, cum tribus poliis retro sitis* ». Avant 1289, plusieurs poulies avaient été installées hors des murs, et une querelle s'éleva à ce sujet entre les foulons et les tisserands, ceux-ci voulant forcer ceux-là à aller tendre leurs draps « *ad novas polias extra muros Parisiorum situatas* ² ».

Les poulieurs appartenaient à la corporation des foulons.

Poulieurs. Fabricants de poulies. Il en existait surtout dans les ports de mer.

Pouletiers. Voy. **Poulaillers**.

Poupée de la rue Saint-Honoré. Marie-Antoinette, possédée du démon de la parure, tenait conseil avec ses faiseuses de modes comme le roi avec ses ministres. M^{lle} Bertin, qui demeurait rue Saint-Honoré, M^{me} Alexandre, M^{me} Éloffe travaillaient avec la reine et dictaient des lois à l'Europe. Une fois par mois au moins, l'on expédiait à Londres la *poupée de la rue Saint-Honoré*, mannequin chargé d'aller porter aux anglaises élégantes le type de la mode nouvelle. De Londres, la poupée était successivement transmise à toutes les grandes capitales et jusqu'à Constantinople. « Ainsi, écrit Mercier, le poli qu'a donné une main française se répète chez toutes les nations, humbles observatrices du goût de la rue Saint-Honoré ³ ».

Cette coutume remontait au milieu du dix-septième siècle, car elle est mentionnée par Furetière ⁴, et elle paraît avoir pris naissance parmi les *Précieuses*. C'est chez M^{lle} de Scudéry qu'étaient alors attifées la *grande pandore* destinée à reproduire la tenue d'apparat, et la *petite pandore*, qui se bornait à porter le déshabillé du matin. Durant la dernière guerre de Louis XIV contre l'Angleterre, « par une galanterie qui n'est pas indigne de tenir rang dans l'histoire, les ministres des deux Cours accorderoient, en faveur des dames, un passe-port inviolable à la poupée; et pendant les hostilités furieuses qui s'exerçoient de part et d'autre, elle étoit ainsi la seule chose qui fût respectée par les armes ⁵ ».

Le goût français s'imposait déjà donc presque au monde entier. Mais les variations du costume étaient si fréquentes, si imprévues parfois, qu'à en croire le *Mercure galant*, les modes avaient déjà vieilli quand elles arrivaient à l'étranger. « Elles passent de la Cour aux dames de la ville, des dames de la ville aux riches bourgeoises, des riches bourgeoises aux grizettes qui les imitent avec de moindres étoffes..

¹ Titre LXX.

² Article 148.

³ Devenue rue Pierre-à-Poisson, puis supprimée en 1854, elle allait de la rue de la Saunerie à la rue Saint-Denis.

⁴ Voy. H. Géraud, *Paris sous Philippe-le-Bel*, p. 96.

⁵ Voy. ci-dessus l'art. *Pondeuses artificielles*.

¹ Au mot *polium*. — Voy. aussi A. Berty, *Topographie du vieux Paris*, t. I, p. 84.

² Bibliothèque nationale, manuscrit français n° 21,794, f° 214.

³ *Tableau de Paris*, t. II, p. 213.

⁴ *Le roman bourgeois*, p. 76.

⁵ Abbé Prévost, *Contes et aventures*, p. 493.

De ces grizettes elles passent aux dames de province, des dames de province aux bourgeoises des mêmes lieux, et de là elles passent dans les païs étrangers; de manière que, lorsqu'elles commencent à y avoir leur cours, celles qu'on avoit depuis ce temps-là inventées à la Cour commencent déjà à devenir vieilles ¹ ».

Si l'on est curieux de connaître l'ajustement très compliqué de la *poupée* du 18 août 1788, on le trouvera décrit dans tous ses détails par M^{me} Eloffe elle-même, dans son *Livre-journal* qu'a publié M. Reiset ². Le baron de Risbeck, qui rédigeait alors son voyage en Allemagne, écrivait : « On suit généralement ici les usages français. On fait venir des poupées de Paris, afin que les dames puissent en imiter le costume. Les hommes même ont, de temps en temps, des mémoires de notre capitale; ils les font voir à leurs tailleurs et à leurs perruquiers. J'entendis dire, avant-hier, à une dame qui étoit à la comédie et qui affectoit un air de suffisance, que la reine de France avoit porté au spectacle une coiffure semblable à la sienne, il y avoit un mois ³ ».

M. d'Haussonville raconte que, pendant l'émigration, « l'esprit, le ton et les modes de Paris ne cessèrent pas un instant de régner exclusivement parmi ce monde qui n'avait pas craint de se ligner avec l'étranger, mais qui redoutait plus que tout de devenir provincial ⁴ ».

Voy. **Modes (Marchandes de)**.

Poupetiers. Faiseurs de poupées. Voy. **Jouets (Fabricants de)**.

Pouppetiers. Dans le compte des travaux exécutés à Fontainebleau pour le roi au seizième siècle, les ornemanistes, qui travaillaient en stuc et en papier mâché, s'appellent *pouppetiers*. M. de Laborde a relevé la mention suivante : « Année 1540. A tous peintres et pouppetiers, la somme de 247 livres, pour avoir vacqué aux meslés de terre, papier et plâtre, pour la réception de l'empereur audit Fontainebleau, à raison de 20 sous par jour.... ⁵ ».

On trouve aussi *poupetiers*.

Voy. **Ornemanistes**.

Pouquetteurs. Nom que la *Taille de 1292* donne aux fabricants de sacs.

Pourboire. Il était déjà connu et apprécié au treizième siècle. Nul, dit le *Livre des métiers*, ne peut affermer un moulin, « qu'il ne paie 5 sols aus compaignons pour boire ⁶ ». Chez les boulangers ⁷, chez les savetiers ⁸, chez les gantiers ⁹, tout nouveau maître devait un pour-

boire aux témoins qui avaient assisté à son achat du métier. Les gantiers s'expriment ainsi : « Quant li gantier a le mestier achaté, il convient que il poit 12 deniers au vin aus compaignons qui ont esté au marchié ».

Au dix-septième siècle, les conducteurs d'omnibus en demandaient ¹.

Pourgetteurs. Voy. **Crépisseurs**.

Pourpointiers. Faiseurs de pourpoints.

Le pourpoint, qui joue un si grand rôle dans l'histoire du costume, date de la fin du treizième siècle. C'était une sorte de justaucorps qui serrait le buste et se laçait par devant.

Je ne crois pas que les pourpointiers aient été constitués en corporation avant le quatorzième siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que, le 20 juin 1323, les quatorze maîtres pourpointiers établis à Paris présentèrent leurs statuts ² au prévôt Jean Loncle, en lui demandant de les homologuer.

Tout pourpointier, avant de s'établir, devait payer douze sous au roi et quatre sous aux jurés de la corporation.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis.

La durée de l'apprentissage était de six ans, réduite à deux ans pour les ouvriers couturiers et à quatre ans pour les ouvriers pelletiers.

Tout vêtement devait porter, au collet, la marque spéciale du pourpointier qui l'avait confectionné.

Chaque dimanche une boutique de pourpointier restait ouverte à tour de rôle.

Le métier était surveillé par deux jurés.

Le privilège accordé aux ouvriers pelletiers provenait de ce que les pourpoints étaient parfois garnis de fourrures. Quant à l'ouvrier couturier, il devait cette préférence à sa science de l'aiguille.

Tout ouvrier pourpointier entrant chez un maître était tenu de payer à ses nouveaux camarades d'atelier, pour droit « de bonne venue », deux ou trois sous parisis, que tous ensemble allaient dépenser au cabaret : « et pour ce, délaissent leurs besoignes à faire, vont boire en tavernes, d'où advient souvent entre eux noises et contemps ³ ». Des lettres patentes de décembre 1406 remplacèrent cette redevance par un versement de huit deniers, dont le produit dut être consacré à secourir les pauvres du métier et à fonder en leur faveur deux lits à l'hôpital Sainte-Catherine ⁴.

Un siècle et demi plus tard, en 1467, il y avait à Paris vingt-six maîtres pourpointiers. Le 24 juin, le prévôt Audoyne Chauron apporta quelques modifications à leurs statuts ⁵. Le

¹ Année 1673, t. III, p. 322.

² *Livre-journal* de M^{me} Eloffe, t. I, p. 268.

³ *Voyage en Allemagne* (1788), t. I, p. 215.

⁴ *Ma jeunesse*, p. 31.

⁵ *Notice des émaux*, p. 465.

⁶ *Livre des métiers*, titre II, art. 7.

⁷ *Livre des métiers*, titre I, art. 13, 14 et 15.

⁸ *Livre des métiers*, titre LXXXVI, art. 2.

⁹ *Livre des métiers*, titre LXXXVIII, art. 2.

¹ Voy. ci-dessus l'article Laquais.

² Publiés avec les statuts des tailleurs, page 11 de l'édition de 1763. M. G. Fagniez, croyant ces statuts inédits, les a réimprimés, p. 373 de ses *Études sur l'industrie*.

³ Disputes.

⁴ *Ordonn. royales*, t. IX, p. 167.

⁵ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 581.

métier dut dès lors s'acheter vingt sous, dont quinze allaient au roi et cinq aux jurés. Le nombre des apprentis devint illimité et celui des jurés fut porté à trois.

Le 28 juillet 1655, les pourpointiers se réunirent aux tailleurs, qui purent ainsi joindre à leur titre primitif celui de pourpointiers

Poursuivants d'armes. Voy. **Hérauts d'armes.**

Pourtraieurs. Voy. **Peintres.**

Pourvoyeurs. Gens chargés de fournir à une grande maison les provisions de bouche, viande, gibier, poisson, etc. En 1571, un sieur Hubert, demeurant « rue Quicquetonne ¹ », se qualifiait « pourvoieur de la royne mère du Roy ² ». La mort de Vatel fut due au retard des pourvoyeurs lors du festin offert à Louis XIV par le duc de Bourbon ³.

Pourvoyeurs-vendeurs d'huîtres. Six offices créés par Louis XIV en 1691. Voy. **Écaillers.**

Pousse-cul. « Terme odieux, par lequel le peuple désigne les recors des sergens et autres, qui servent à mettre et à pousser les gens en prison ⁴ ».

Prairiers. Voy. **Messieurs.**

Praticiens. Ceux qui, d'après un modèle, ébauchent, dégrossissent, mettent au point la statue que le maître achève ensuite.

On les nomme aussi *metteurs au point*.

On désignait parfois sous ce nom les médecins ou chirurgiens qui avaient acquis une grande expérience de leur métier.

Praticiens. « Hommes experts ès procédures et instructions des procès, qui fréquentent les cours et les sièges des juges, qui entendent le style et l'ordre judiciaire, qui savent les usages, les formes prescrites par les ordonnances et les réglemens, et qui sont capables de dresser toutes sortes d'actes, sommations, libelles et écritures ⁵ ».

Le praticien *en cours laïc* exerçait devant la justice séculière, par opposition au praticien *en justice ecclésiastique*.

Précepteurs. Personnes chargées de l'éducation d'un enfant. A la Cour et dans les grandes maisons, l'enfant était confié à un gouverneur, souvent assisté d'un précepteur. Le Dauphin, fils de Louis XIV, fut doté d'un gouverneur (le duc de Montausier), d'un sous-gouverneur, d'un précepteur (Bossuet) et d'un sous-précepteur, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir encore un maître de mathématiques, un maître de dessin (Israël

Silvestre), un maître d'écriture, un maître d'armes et un maître de danse ¹.

En 1782, le duc de Chartres nomma gouverneur de ses fils la comtesse de Genlis. C'était là une nouveauté qui fit grand bruit. « On n'avait point vu encore en France, je ne dis pas un prince, mais un simple particulier confier ses enfans à l'enseignement moral et scientifique d'une femme ² ». Les *Mémoires secrets* disent de leur côté : « M. le chevalier de Bonnard, qui étoit sous-gouverneur, révolté par cette innovation sans exemple, a donné sa démission ³ ».

Voy. **Ours (Meneurs d')**.

Préchantre. Chanoine qui, dans certaines églises, faisait les fonctions de principal chantre, conduisait le chœur, etc.

Préoliers. Titre qui appartenait à la corporation des jardiniers. D'après le *Dictionnaire de Trévoux*, ce nom viendrait du mot latin *olus*, qui signifiait légume.

Préservatifs (MARCHANDS DE). « Jeunes gens, méfiez-vous de ce petit bossu, d'environ trois pieds quatre pouces, qui vous offre des préservatifs, et qu'on voit tous les soirs au coin du café de Chartres, en face de la Montansier ⁴ ».

Le théâtre de la Montansier est aujourd'hui le théâtre du Palais-Royal.

Presseurs. Ouvriers qui mettent les étoffes en presse. Cette expression était usitée surtout chez les drapiers.

Voy. **Catisseurs.**

Pressiers. Dans les imprimeries, leurs fonctions consistaient à tremper le papier et à le remanier, à préparer les cuirs pour les balles ⁵, à monter les balles et les démonter, à broyer l'encre tous les matins, à laver les formes, à faire les épreuves, à mettre en train, etc. Ces fonctions étaient ordinairement partagées entre deux ouvriers compagnons, distingués par les noms de premier et de second.

Prestidigitateurs. C'est le nom moderne des anciens *escamoteurs*, encore vient-il d'être remplacé par celui d'*illusionniste*, qui parle plus à l'imagination.

Le moyen âge connut surtout les *jongleurs*. Trouvères et ménestrels mêlaient à leurs récits, à leurs chants tous les amusements capables de charmer leurs auditeurs : tours d'adresse des mains et de souplesse du corps, dont les poignards, les boules de bois et les cercles de métal faisaient surtout les frais.

Cette science progressa sans précipitation, mais avec sûreté, et quand nous retrouvons les jongleurs au début du dix-septième siècle, il s'en trouve un, un Maltais, paraît-il, qui avale un

¹ Rue Tiquetonne.

² Voy. la *Revue archéologique*, an. 1848-49, p. 676.

³ M^{me} de Sévigné, Lettre du 26 avril 1671.

⁴ *Dictionnaire de Trévoux*, t. VI, p. 942.

⁵ Ferrière, *Dictionnaire de droit pratique*, t. II, p. 376.

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 600.

² *Vie publique et privée des français*, t. II, p. 22.

³ A la date du 15 janvier 1782.

⁴ L. Prudhomme, *Miroir de l'ancien et du nouveau 1807* Paris, t. II, p. 277.

⁵ Aujourd'hui remplacées par les rouleaux.

seau d'eau, puis le rend aussitôt après lui avoir communiqué l'odeur et la couleur de l'eau de rose, de l'eau d'ambre, de toutes les eaux connues :

Le Maltois, vend, par sa science,
Tant d'eaux de différente odeur,
Qu'il semble qu'il ait en sa panse
La boutique d'un parfumeur¹.

Un charlatan italien, nommé Scotto, hérita de ce talent. Il obtint, en février 1681, un privilège pour exhiber dans toute la France un secret qui consistait à « avaler une grande quantité d'eau et à la rejeter à l'instant de différentes couleurs et odeurs ». Défense est faite « à toute personne, de quelque qualité et condition qu'elle soit, d'entrer sans payer ; permission audit Scotto de poster deux archers à la porte du lieu où il opérera² ».

Au siècle suivant, les trois ou quatre journaux d'annonces qui existent publient des réclames comme celle-ci : « Le sieur Delisle donne au public un divertissement des plus curieux pendant cette foire Saint-Germain, par quantité de beaux tours de gibecière³ faits avec une légèreté de main sans pareille, et qui a toujours fait l'admiration des connoisseurs. Il a des tours nouveaux qui n'ont point encore paru ; il fait une aumelette dans un chapeau et plusieurs autres tours nouveaux et des plus surprenans. Sa loge est à la foire Saint-Germain, rue Mercière, près le caffè du sieur Osof. Sa demeure est au-dessus des Gobelins, et on le trouve chez lui toute l'année⁴ ».

Un de ses confrères, qui se disait paysan du Nort-Holland, est l'auteur d'une réclame perfectionnée, où il promet, qu'entre autres merveilles :

Un poulet rôti, accommodé sur une assiette avec du beurre et du persil, se ranimera aux yeux des spectateurs par l'effet de certaines paroles, il se lèvera, marchera, chantera, ensuite il disparaîtra.

Un des spectateurs, à qui l'on présentera un plat rempli de terre, y répandra à son choix de la semence de salade ou de persil. Dans l'espace de deux ou trois minutes, on pourra recueillir avec des ciseaux le fruit de la semence.

Il fera couper par un des assistants la tête d'un coq ou d'une poule, et par le moyen de quelques paroles, il remettra la tête de l'animal et lui rendra la vie.

Une poule pondra un œuf au milieu de l'assemblée ; on trouvera dans cet œuf ce que quelqu'un aura pensé.

Il changera des pièces de monnoyes de toutes espèces en créatures vivantes⁵.

Vers la même date, on pouvait admirer encore à la foire Saint-Germain :

Un sieur Bernard, qui escamotait un enfant de six ans.

Un joueur de gobelets, qui escamotait un homme ou une femme au gré des assistants.

Le célèbre Pinetti, inventeur du *Bouquet philosophique*, qu'une annonce nous décrit ainsi : « Cette pièce est un arbre composé de petites branches d'oranger, dont les feuilles sont fraîches et naturelles. Il les met sous une bouteille de cristal, et en jetant de loin quelques gouttes d'une eau de sa composition, les feuilles changent, le bouquet donne des fleurs et enfin des fruits. L'illusion que produit ce morceau ne laisse rien à désirer¹ ». Ce même Pinetti plaçait une bague dans le canon d'un pistolet, faisait bourrer l'arme, puis tirait ; la bague se retrouvait au bec d'une colombe prisonnière dans un coffret fermé à clef².

Romain, vers 1782, escamotait un enfant, un chien, un énorme boulet de canon.

Perrin, en 1791, exécutait le tour de l'encrier, absolument isolé, qui fournit à volonté des encres de toutes les couleurs ; celui de la montre pilée dans un mortier et retrouvée intacte, etc.

Voy. Bateleurs.

Prestidigitation (PROFESSEURS DE). On lit dans le *Livre commode pour 1692* : « Le sieur du Mont, place Maubert, montre les tours de gibecière³ ». Un autre prestidigitateur termine ainsi une réclame insérée en 1751 dans les *Affiches de Paris*⁴ : « X. demeure rue des Quatre-Vents, à l'hôtel de Clermont, au premier sur le devant, où il donnera des leçons aux curieux, tous les jours, depuis dix heures jusqu'à midi ».

On appelait *gibecière* la large poche, en forme de court tablier, que tout escamoteur attachait devant soi, et dans laquelle il puisait sans cesse.

Les *tours de gibecière* étaient différents des *tours de gobelets*. Dans une annonce de 1748, un sieur Billard se dit « joueur de gobelets et de gibecière ». Trois ans plus tard, un concurrent, le sieur Garnier, déclare que « outre sa gibecière complète », il a un nouveau « joueur de gobelets⁵ ».

Ce Garnier excellait, paraît-il, dans les tours de cartes ; il prétendait en connaître « cent différens, qu'il pouvait démontrer par les principes ». Vingt ans plus tard, un juif anglais, nommé Jonas, donnait dans les salons des séances qu'il faisait payer au moins trois louis⁶ ; les leçons particulières étaient du même prix.

¹ É. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 126, et t. II, p. 11 et 235.

² Gouriet, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 324.

³ Tome I, p. 273.

⁴ *Affiches de Paris, avis divers*, etc., n° du 15 février 1751.

⁵ Voy. É. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 151 et 363.

⁶ Voy. É. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 363, et t. II, p. 8.

¹ Sauval, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 545.

² *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, t. XX (1893), p. 138.

³ Sur ce mot, voy. ci-dessous l'art. Prestidigitation (Professeurs de).

⁴ *Affiches de Paris, avis divers*, etc., n° du 1^{er} janvier 1750.

⁵ *Affiches de Paris, avis divers*, etc., n° du 15 février 1751.

Le célèbre Comus eut pour élève le duc de Chartres, qui fut père du roi Louis-Philippe. On lit, dans les *Mémoires* dits de *Bachaumont*, à la date du 21 juin 1773 : « M. le duc de Chartres a pris un goût extraordinaire pour Comus, le joueur de gobelets, qui a poussé l'escamotage à un degré supérieur et a réduit en principes cet art subtil. Le prince prend des leçons, et il est resté mardi depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi chez ce faiseur de tours. On assure que Son Altesse a les plus grandes dispositions ».

Voy. **Bateleurs et Prestidigitateurs.**

Prêteuses de tête. Un coiffeur nommé Legros, qui publia en 1768 un ouvrage illustré de nombreuses estampes et intitulé *L'art de la coëffure des dames*, avait établi chez lui un cours de coiffure. Il louait à la journée des prêteuses de tête, qui permettaient à ses élèves d'étudier sur nature et de reproduire les modèles gravés dans son livre.

Voy. **Coiffeurs.**

Prévôt de l'hôtel. Ce fonctionnaire figure ici parce que la juridiction dont il était le chef réglait les contestations survenues entre les maîtres privilégiés, taxait même, au besoin, les vivres nécessaires pour la cour. La prévôté de l'hôtel avait juridiction sur toute la maison du roi, en quelque lieu que celle-ci se transportât. Elle connaissait de tous les crimes et délits commis à la suite de la Cour, prononçait sur les prérogatives honorifiques accordées aux commensaux du roi. Ce tribunal comprenait un grand prévôt, un lieutenant général civil, un lieutenant général d'épée, un procureur du roi, etc., environ soixante personnes, et une compagnie de quatre-vingt-dix gardes à cheval. La juridiction s'étendait sur tous les lieux où allait résider la Cour et sur dix lieues à la ronde. Les appels allaient au Grand-Conseil.

Voy. **Roi des Ribauds et Suivant la Cour.**

Prévôt des marchands. On croit que la *Hanse parisienne*¹ fut d'abord administrée par quatre échevins. Dès le treizième siècle, ils se donnèrent un chef, dit *maître des échevins*, puis *prévôt des marchands*, à qui l'on ne tarda pas à adjoindre vingt-quatre conseillers, choisis parmi les bourgeois les plus sages, les plus anciens et les plus au fait des coutumes de la ville. Ces magistrats, tous élus par les notables de la bourgeoisie, représentent assez fidèlement les maires actuels, les adjoints et le Conseil municipal. Peu à peu, et par la force des choses, ils devinrent les dépositaires naturels des franchises publiques. En beaucoup de cas, ils semblèrent personifier la bourgeoisie parisienne; ce fut toujours par leur organe que la Ville parla dans les circonstances où elle dut intervenir, et qu'elle apporta ses hommages au pied du trône. Ils surveillaient l'approvisionnement de la ville,

l'entretien du pavage, des ponts, des quais et des édifices; ils percevaient les revenus et en déterminaient l'emploi, fixaient les droits d'entrée sur les diverses marchandises, réglaient l'ordre des fêtes et des cérémonies publiques, etc., etc.

Supprimée en 1383, rétablie en 1411¹, cette magistrature élue vit croître sans cesse ses prérogatives, et lui appartenir fut le rêve de tout bourgeois enrichi.

Au dix-septième siècle, la nomination du prévôt des marchands avait lieu le 16 août. Les candidats devaient être nés à Paris et l'élection se renouvelait tous les deux ans, mais les fonctions pouvaient être renouvelées trois fois de suite à la même personne. Voici, du reste, comment un témoin oculaire, l'avocat Barbier, décrit cette cérémonie.

« Le lundi 17 de ce mois, s'est faite, à l'Hôtel de Ville, la cérémonie pour l'élection du prévôt des marchands et de deux nouveaux échevins; cela se fait ordinairement le jour de Saint-Roch, le lendemain de la Notre-Dame. Mais quand le jour de Saint-Roch est un dimanche, cela se remet au lundi.

J'avais été appelé comme notable, pour procéder à l'élection et comme je n'ai point été brûlé², j'ai assisté à la cérémonie et au dîner de la Ville. Cette cérémonie est longue. Comme un huissier de la Ville va chercher dans les carrosses de la Ville, les trente-deux notables mandés, on n'est guère rassemblé qu'à plus de midi et demi.

M. le prévôt des marchands et les quatre échevins en place sont assis au haut de la grande salle sur un banc, le procureur du Roi de la Ville est dans un fauteuil vis-à-vis d'une table, et le greffier de la Ville dans un fauteuil vis-à-vis de lui...

Le prévôt des marchands a fait un discours adressé aux notables sur l'élection qui est à faire, sur l'honneur qu'il a eu de remplir sa place pendant plusieurs prévôtés, sur l'éloge des échevins dans leurs fonctions, un peu sur le Roi, sur l'espérance des couches de Madame la Dauphine. Il a lu son discours, qu'il tenoit à la main, et qui a été près d'une demi-heure.

Le premier et le dernier échevin ont fait chacun un discours moins long, et le procureur du Roi de même, sur les règles, les usages de la Ville et les fonctions et droits de la juridiction.

Après cela, on lit les ordonnances de la Ville et la lettre de cachet du Roi, qui étoit de l'année passée, pour continuer M. de Bernage, prévôt des marchands, pour deux années, jusqu'à Notre-Dame 1752; ce qui a fait aussi la matière d'un remerciement dans le discours du prévôt des marchands, et d'un éloge dans les autres.

On appelle ensuite tous ceux qui doivent être présents, pour savoir s'ils y sont.

¹ *Ordonn. royales*, t. VI, p. 685 et 688; t. IX, p. 668.

² On désignait pour cette élection quatre notables dans chaque quartier. « Ensuite, on les tire au sort et il y en a deux de brûlés des quatre; c'est encore de forme, car les amis des échevins ou des quartiniers sont conservés. *Journal de Barbier*, août 1749, t. IV, p. 385.

¹ Voy. ci-dessus l'art. *Hanse parisienne*.

Le prévôt des marchands et les quatre échevins quittent leur place et passent derrière le banc qui est occupé par quatre scrutateurs, dont le premier est le scrutateur royal qui présente les nouveaux échevins au Roi et fait un discours. C'est cette année M. Feydeau de Brou, avocat du Roi au Châtelet et fils du conseiller du Roi.

Ce scrutateur royal tient un crucifix pour recevoir le serment de bien fidèlement procéder à l'élection, ce que le scrutateur demande à chacun en particulier, à quoi on répond : Oui, Monsieur. Et celui après lui tient un sac de velours cramoisi où chacun jette son billet. M. le prévôt des marchands va le premier au serment, à genoux sur un carreau de velours, la main sur le crucifix, et donne son billet ; les quatre échevins, tous les conseillers de Ville ; ensuite on appelle par ordre de réception chaque quartinier et les deux mandés. C'est le greffier qui fait cet appel, et chacun fait la même cérémonie. On met son bulletin dans le sac ; sur ce billet est écrit M. de Bernage, prévôt des marchands, et pour échevins, M. M. un tel et un tel. C'est le quartinier qui, avant toutes les cérémonies, donne un pareil billet à ses deux mandés. Ces billets préparés sont arrangés de façon que la pluralité des voix se trouve tomber sur ceux qui sont désignés pour être échevins. L'on voit par là que toute cette grande et longue cérémonie d'élection n'est que de forme et que de nom, et, dans le fait, est la plus simple et la plus convenable, car si l'élection se faisait sérieusement, comme dans l'origine, cela causerait bien de l'abus et de la prévarication de la part des mandés, qui, dans le temps où nous sommes, vendroient leurs suffrages, et de la part du quartinier, qui a le choix de mander dans les notables de son quartier.

Toute la façon du scrutin finie, M. le prévôt des marchands et les quatre échevins sortent de la salle, et se retirent dans leur bureau pour dresser le procès-verbal de l'élection, que l'on envoie sur le champ au Roi.

Pendant qu'on dresse ce procès-verbal, tous les officiers de ville et les mandés vont et viennent dans l'Hôtel de Ville boire un coup s'ils veulent, et l'on met le grand couvert dans cette même grande salle, où il y a encore nombre de gens derrière les bancs, que l'on a fait entrer par amis pour voir toute la cérémonie ci-dessus et pour voir aussi le coup d'œil du repas.

Tout cela dure de façon que nous ne sommes qu'à trois heures et demie.

C'est une grande table longue d'un bout de la salle à l'autre, contenant quarante-huit couverts à peu près de chaque côté. Il y a au milieu, tout du long, vingt et un ou vingt-deux plateaux contenant chacun quatre corbeilles de confitures sèches, valant au moins dix livres chacune, que chacun des assistans emporte à la fin du repas.

M. le prévôt des marchands est au bout de la table, en face, au haut de la salle, avec le scrutateur royal ; à droite sont tous les mandés, à qui on fait les honneurs, et à gauche les échevins, officiers de ville, conseillers, procureur du Roi,

greffier, quartiniers, et, au bout en face, le colonel de la ville.

Derrière M. le prévôt des marchands est un buffet en pyramide, garni de vieille vaisselle de vermeil doré, qui ne sert à rien et qui a un air d'antiquité ; et, à côté, sont les trompettes et hautbois de la ville qui jouent par intervalle.

Chaque service est annoncé par des trompettes et tambours qui sont dans la cour. Il n'y a rien de bien extraordinaire dans les mets. C'est une soupe et trois entrées, servies entre quatre personnes, deux de chaque côté, et ainsi répétées le long de la table ; deux plats de rôt, viande blanche et noire, deux salades, un melon ; des bouteilles de vin et carafes d'eau dans des seaux à la glacé, de même pour l'entremets ; et, pour le dessert, des tourtes, compotes et corbeilles de pêches magnifiques ; du vin de Champagne, de Mulleseau et vin de Chypre. On y boit très modérément et très décemment. Au dessert, M. le prévôt des marchands boit et porte à toute l'assemblée différentes santés : de M. le gouverneur du Roi de Paris, Mesdames de France, madame la Dauphine, M. le Dauphin, la Reine, et la dernière au Roi, à laquelle tout le monde se lève pour sortir de table, et chacune de ces santés est célébrée par des fanfares de trompettes et hautbois.

Le coup d'œil de ce service, surtout à cause de toutes ces corbeilles de taffetas de différentes couleurs et de confitures sèches, est magnifique, et auguste par ce nombre de quatre-vingt-dix personnes à table, qui tous ont chacun leur laquais derrière leur chaise.

On a fait, cette année, un changement pour la première fois pour les domestiques, et on a introduit un usage fort sage. Ci-devant on donnoit avec profusion des assiettes pleines de toutes les viandes à ces domestiques avec des bouteilles de vin presque entières ; ils emportaient les assiettes à chaque service, mangeoient malproprement. Quelques-uns se souloient, ils donnoient même à manger à nombre de gens du peuple qui sont là à regarder, ce qui causoit de la confusion, du dégât et du désordre.

Cette année, avant le premier service, un officier des gardes de la Ville a fait le tour de la table et a prié tous les conviés de ne rien donner aux domestiques, ni pour manger, ni pour boire, et qu'à la fin du repas, on leur distribueroit à chacun quarante sols, quoique cela fasse au moins cent quatre-vingts livres. La Ville y gagne par l'ordre qui y étoit ; et les domestiques, surtout les plus sages, aiment mieux avoir quarante sols de reste ¹ ».

Après la cérémonie, le nouvel élu se rendait en grande pompe à Versailles, où il étoit présenté au roi, à la reine et aux princes ².

Lors des couronnements, des mariages, des obsèques des rois et des reines, les jours d'entrées solennelles, etc., le prévôt avait sa place marquée dans tous les cortèges. Il portait une

¹ Barbier, *Journal*, t. IV, p. 460. — Voy. aussi duc de Luynes, *Mémoires*, 25 août 1757, t. XVI, p. 148.

² Voy. ci-dessus l'art. Échevins.

robe de velours rouge, et par dessous une soutane de satin de même couleur avec ornements d'or. Des archers de la Ville le précédaient et à sa suite marchait le corps de Ville, qui était ainsi composé à la fin du dix-septième siècle :

Le prévôt des marchands.

4 échevins.

26 conseillers.

Le procureur du roi.

Le substitut.

Le greffier.

Le receveur général.

16 quarteniers.

64 cinquantiniers.

224 dizainiers.

Le colonel.

Le major.

L'aide-major.

300 gardes distribués en trois compagnies.

Le prévôt des marchands ne jouissait d'aucun droit sur les communautés ouvrières, son autorité s'exerçait seulement sur les officiers municipaux, d'ailleurs assez nombreux : boueurs, chableurs, chargeurs, compteurs, contrôleurs, courtiers, crieurs, débacleurs, déchargeurs, étalonneurs, jaugeurs, mesureurs, mouleurs, passeurs, plancheurs, porteurs, toiseurs, vendeurs, etc.

Assisté des quatre échevins, du procureur, d'un greffier, etc., le prévôt présidait le bureau de la Ville, juridiction qui connaissait des différends entre commerçants pour tous faits relatifs aux marchandises arrivées par eau ¹ ; des délits imputables aux marchands, à leurs commis et à leurs facteurs ; des querelles entre bateliers sur les ports ; des affaires contentieuses relatives au paiement des rentes de l'Hôtel de Ville. Les audiences se tenaient à l'Hôtel de Ville et les appels allaient au Parlement.

Un édit de novembre 1706, confirmant des édits précédents, accorda au prévôt des marchands le titre de chevalier, avec droit de manteau et armoiries timbrées.

Prévôt de Paris. Son pouvoir fut d'abord aussi illimité qu'absolu, car on le voit chef suprême de l'armée, des finances, de l'administration et de la justice, étendant son autorité sur Paris et sa banlieue dans un rayon de sept à huit lieues. Dépouillé peu à peu de ces trop nombreuses attributions, il ne conserva guère que les fonctions judiciaires, devint un juge d'épée, rendant la justice au nom du roi. Il jouissait encore d'enviables prérogatives. Il était installé, écrit Dumoulin, par un président à mortier, à qui il devait, après la cérémonie, faire présent d'un cheval. Il portait le costume des ducs et pairs, habit court, manteau et collet, plumes au chapeau, et tenait à la main un bâton de commandement. C'est dans cette tenue qu'il se rendait à la grand'chambre du Parlement le

jour où l'on y ouvrait le rôle de Paris ¹ ; après l'appel de la première cause, il se couvrait, ce qui n'était permis qu'aux princes du sang, aux ducs et pairs et aux envoyés du roi. Au dix-septième siècle, il y avait longtemps que le prévôt de Paris ne rendait plus la justice en personne et que les audiences étaient tenues par ses lieutenants.

Le prévôt de Paris resta pendant longtemps le chef direct et incontesté des communautés ouvrières. C'est à Étienne Boileau, prévôt sous saint Louis, que nous devons la précieuse compilation connue sous le nom de *Livre des métiers*.

Voy. **Livre des métiers.**

Prévôté générale des monnaies. Le prévôt général des monnaies jugeait en première instance une partie des délits commis par les justiciables de la cour des monnaies. Il avait, en outre, pour mission de faire exécuter les arrêts de cette cour. Celle-ci prononçait seule dans les affaires de fausse monnaie, la prévôté générale se bornait à une instruction sommaire.

Cette juridiction se composait de : un prévôt général, six lieutenants, un assesseur, un procureur du roi, un greffier, deux huissiers, dix exempts, soixante-douze gardes à cheval, etc.

Les audiences se tenaient au Palais, le mercredi et le samedi.

Voy. **Cour des monnaies.**

Prévôts. Nom que prenaient les jurés dans la corporation des chirurgiens.

Prévôts généraux. Nom donné aux compagnons dans la communauté des maîtres d'armes.

Prévôts de salle. Nom donné aux apprentis dans la corporation des maîtres d'armes.

Prime. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen âge, le mot prime désigne le plus souvent six heures du matin : « Li vallet foulon doivent desjeuner cieuz leur mestres à l'eure de prime ² ». « Le jour de la Saint-Denis, doit entrer le sergent à prime, et le jour de la Saint-Andriu ³, s'en doit issir à prime ⁴ ».

Primeurs (MARCHANDS DE). L'art de produire des primeurs ne remonte guère au delà du seizième siècle. A cette époque encore, on ne connaissait ni les cloches de verre, ni les châssis, ni les couches en fumier, ni les serres chaudes.

Olivier de Serres, en 1600, conseille aux horticulteurs l'emploi des cloches ⁵, et La Quintinye, en 1688, fait l'éloge des châssis ⁶. Suivant lui, un jardinier laborieux et intelligent

¹ Au commencement du carême.

² *Livre des métiers*, titre LIII, art. 19.

³ Saint-André.

⁴ *Livre des métiers*, 2^e partie, titre II, art. 73.

⁵ *Théâtre d'agriculture*, t. II, p. 261.

⁶ *Instructions pour les jardins*, t. II, p. 290.

¹ Les marchandises amenées par terre étaient soumises à la juridiction du lieutenant-général de police.

doit obtenir des laitues pommées en mars, des fraises et des concombres en avril.

Autour de Paris, on se préoccupa d'abord de flatter les goûts du roi; les cultures les plus étudiées furent donc celle des asperges sous Louis XIV et celle des fraises sous Louis XV ¹.

On constate, vers la fin du dix-huitième siècle, de sérieux progrès, dus surtout aux Hollandais et aux Anglais. Vers 1780, le duc de Bouillon avait entrepris en France la culture des ananas. Sébastien Mercier contempla chez lui avec admiration quatre cents pots d'ananas, et le duc en avait, paraît-il, tous les jours huit ou dix sur sa table ².

Principaux. Ils représentaient, dans l'ancienne Université, nos proviseurs actuels. Trois collègues seulement, Harcourt, Navarre et la Sorbonne, avaient des proviseurs. Celui d'Harcourt était nommé par les boursiers de l'établissement, celui de Navarre n'était qu'un comptable. A la Sorbonne, la place de proviseur constituait une sinécure honorifique, toujours donnée à quelque éminent personnage. Richelieu fut proviseur de Sorbonne. Exceptionnellement, le collège des Quatre-Nations avait à sa tête un Grand-Maitre.

Il existait dans quelques collèges un sous-principal chargé de la surveillance directe des élèves; de là le nom de *chien de cour*, sous lequel il était souvent désigné.

Prise (DROIT DE). Droit dont jouissaient le roi, la reine et quelques grands seigneurs. Il les autorisait à prélever dans les marchés tous les vivres nécessaires à leur maison, et à les payer à peu près le prix qu'ils voulaient.

Les marchands de poissons, par exemple, n'en pouvaient mettre en vente aucun avant que le premier cuisinier du roi et celui de la reine fussent venus exercer leur droit de prise. Ils soldaient leurs acquisitions au prix fixé par les trois jurés de la communauté; mais ceux-ci étaient nommés par le maître queux (premier cuisinier) du roi, qui d'ailleurs leur faisait jurer que « bien et loyaument » ils procéderaient à l'estimation du poisson, sans favoriser ni le roi, ni les marchands ³.

Néanmoins, les poissonniers préféraient vendre aux particuliers. Le *Livre des métiers* nous révèle que, pour éviter l'exercice du droit de prise, beaucoup d'entre eux dissimulaient leur poisson, en parcourant la ville par des voies peu fréquentées, de façon à n'arriver au marché que quand le cuisinier royal l'avait quitté ⁴.

En réalité, les vivres étaient livrés au roi presque à prix coûtant; aussi lit-on dans les statuts des regrattiers qu'il est interdit à tout le monde d'acheter des œufs ou des fromages au nom du roi pour les revendre, « oes ne from-

mages eu nom du Roi ne de Reine, por revendre ¹ ».

Le droit de prise engendrait de si nombreux abus, que j'en puis bien citer un encore. La maison du roi était approvisionnée de viande par un boucher et un poulailler qui s'étaient rendus adjudicataires de ces deux fournitures. A ce titre, ils avaient droit de prise et comment l'exerçaient-ils? Ils saisissaient les bêtes avant leur arrivée au marché, les gardaient pendant deux ou trois jours, puis les restituaient aux marchands ou leur offraient de les conserver mais au-dessous du prix courant. Le 16 mars 1369, Charles V renouvela les ordonnances qui défendaient aux pourvoyeurs de son hôtel d'aller au-devant des animaux, leur enjoignait d'en donner un prix raisonnable et de payer ce prix. Il faut croire que Charles V ne fut guère écouté, car, le 7 septembre 1407, son fils Charles VI suspendit pour quatre ans l'exercice du droit de prise. L'ordonnance rendue à cette occasion est assez curieuse: « Considérans, y est-il dit, les grants charges et oppressions que a eu, soustenu et soutient encore chascun jour le peuple de nostre royaume par les prises qui ont esté faictes de toutes choses le temps passé sur icelluy, et aussi les petites revenues, tant de grains comme de vins, qui ont esté ledit temps passé... ordonnons que n'ait aucune prise sur nostre peuple, soit pour nous, nostre compaignie, noz filz, oncles, frères et cousins, ne pour quelconque autre personne... jusques à quatre ans prouchainement venans, soit de blez, foings, avoines, feurres ², poissons de mer et d'eau douce, beufs, vaches, bêtes à laine, pors, coichons, veaulx, oisons, volailles, pijons, ne autres vivres quelconques... ³ ».

En somme, le droit de prise n'avait pas complètement disparu au dix-huitième siècle. L'ordonnance du 28 mars 1724 veut encore qu'aucun cheval venant de la province ou de l'étranger ne soit mis en vente avant que le marchand ait prévenu le grand écuyer de France et le premier écuyer du roi, afin qu'ils puissent arrêter leur choix avant tous autres.

Priseurs et Priseurs de cendres.
Voy. Commissaires.

Priseurs de foin. **Voy. Contrôleurs.**

Priseurs de poissons d'eau douce.
C'est le nom que les premiers statuts des poissonniers donnent aux jurés de la corporation ⁴.

Priseurs de terres, prés, etc. **Voy. Arpenteurs.**

Privilégiés (LIEUX). Il y avait à Paris certains endroits appelés *Lieux privilégiés*, dans lesquels régnait la liberté absolue dont les artisans jouissent aujourd'hui partout. Indépendants des corporations, ils pouvaient s'y établir

¹ Legrand d'Aussy, *Vie privée des français*, t. I, p. 171.

² *Tableau de Paris*, t. II, p. 306.

³ *Livre des métiers*, titre C, art. 15.

⁴ *Livre des métiers*, titre C, art. 12.

¹ *Livre des métiers*, titre X, art. 19.

² Paille.

³ *Ordonn. des rois de France*, t. IX, p. 250.

⁴ *Livre des métiers*, titre C, art. 19.

sans justifier d'aucun apprentissage, sans faire de chef-d'œuvre, sans obtenir la maîtrise. Ces immunités, d'origine très ancienne, remontaient au temps où les seigneurs, abbés ou chapitres réglementaient comme ils l'entendaient l'exercice du commerce et de l'industrie sur leur territoire.

Les principaux lieux privilégiés étaient :

Le cloître et le parvis Notre-Dame.

La cour Saint-Benoît.

— du Temple.

L'enclos de Saint-Germain des Prés.

— de Saint-Martin des Champs.

— de Saint-Denis de la Chartre.

— des Quinze-Vingts.

— de la Trinité.

— de Saint-Jean de Latran.

La rue de Lourcine.

L'hôtel Zone ¹ et quelques maisons qui en dépendaient dans les rues des Bourguignons, des Charbonniers et des Lyonnais ².

Le faubourg Saint-Antoine.

Les galeries du Louvre.

La manufacture des Gobelins.

Les palais et hôtels des princes du sang.

Les collèges, à l'égard des artisans qui leur servaient de portiers.

Relativement au travail, les lieux privilégiés ne jouirent jamais d'une bonne réputation. Aussi les communautés déclaraient-elles déchu « de leur maîtrise et honneurs ³ » les maîtres qui allaient s'y établir. Elles s'efforcèrent toujours d'y obtenir le droit de visite, et ce droit se trouve en général inscrit dans leurs statuts. Mais il était plus facile de le revendiquer que de l'exercer, et un juré s'aventurait rarement dans un lieu privilégié sans se faire accompagner d'un commissaire du Châtelet. Prudente précaution, comme on va le voir.

La rue de Lourcine dépendait de la commanderie de Saint-Jean de Latran. Le 25 septembre 1691, Jean-François Sautreau, un des jurés de la corporation des merciers, se rendit dans cette rue et saisit plusieurs objets défectueux chez un mercier nommé Pierre Jannart. L'administrateur de Saint-Jean de Latran prit fait et cause pour son privilégié. Sautreau avait assigné Jannart devant le lieutenant général de police, l'administrateur déféra l'affaire au Grand Conseil, et il eut assez de crédit pour faire emprisonner Sautreau. La corporation adressa aussitôt au roi ses doléances. Un huissier du Grand Conseil, écrivait-elle, s'est présenté avec quinze archers au domicile de notre juré, « qu'ils ont scandaleusement enlevé de sa boutique et traîné par les rues, à pied, sans chapeau, jusqu'aux prisons du For-l'Évêque, où il a été écroué. En quoy il a reçu l'insulte la plus cruelle qui puisse être faite à un marchand dont la réputation est de la dernière délicatesse. En sorte que cette violence seroit capable de luy

faire perdre son honneur et son crédit si Sa Majesté n'avoit la bonté d'interposer son autorité ». Sur cette plainte, qui élevait un conflit entre le lieutenant de police et le Grand Conseil, le roi, sans statuer au fond, ordonna l'élargissement de Sautreau, « son écrou rayé et biffé », et décida qu'à l'avenir « aucunes contraintes par corps ne pourraient être exercées contre les jurés à raison de leurs visites ⁴ ».

Outre ces visites, qui, comme on le voit, présentaient de sérieux dangers, les corporations avaient bien d'autres moyens d'atteindre les maîtres privilégiés. Leur infériorité, d'ailleurs, était de notoriété publique; tout le monde reconnaissait que les ouvrages produits par eux étaient fort au-dessous de ceux qui étaient fabriqués sous le contrôle des communautés. Celles-ci prenaient donc vis-à-vis des privilégiés les précautions les plus blessantes. Une sentence du prévôt de Paris ² reconnaît aux jurés des orfèvres le droit « de faire arrêter dans les rues ceux des compagnons orfèvres qu'ils sçauront travailler dans les lieux privilégiés ». Tout objet fait dans un lieu privilégié ne pouvait être livré hors de ses limites. L'acheteur était donc forcé d'emporter son acquisition. S'il voulait la faire prendre par un de ses domestiques ou un de ses enfants, il lui fallait donner « à icelui un certificat signé de sa main, comme quoi il a acheté tel ouvrage chez tel ouvrier ou tel marchand, pour son usage et non pour celui d'autrui, que la personne qui accompagne ledit ouvrage se nomme tel, et est véritablement son enfant ou son domestique étant actuellement à ses gages : ce qu'ils sont tenus d'affirmer véritable, en étant requis ³ ». Faute de remplir cette formalité, l'ouvrage était saisi en route et confisqué par les jurés de la corporation ⁴.

Un arrêt du Conseil d'État, daté du 28 novembre 1716 et renouvelé les 2 janvier et 12 octobre 1717, enjoignit à « toutes personnes qui ont ou prétendent avoir des privilèges ou affranchissemens de maîtrises, franchises, etc., de représenter leurs titres de concession ou de confirmation ». A la suite de cette enquête, plusieurs des lieux privilégiés perdirent leurs immunités ⁵, d'autres conservèrent les leurs jusqu'à la Révolution.

Voy. Enfants-rouges (Hôpital des). — Louvre (Galerie du). — Saint-Antoine (Faubourg). — Saint-Denis de la Chartre (Enclos). — Saint-Esprit (Hôpital du). — Saint-Jean de Latran (Enclos). — Temple (Enclos du). — Trinité (Maîtres de la).

¹ Arrêt du conseil privé du roi, 5 octobre 1691. Dans le recueil des statuts des merciers, p. 98.

² 1^{er} août 1614. Renouvelée le 23 avril 1661, le 7 août 1671, etc. — Voy. Leroy, *Statuts des orfèvres*, p. 72.

³ Menuisiers, statuts de 1743, art. 34.

⁴ L'article que je viens de citer se termine ainsi : « Autrement les dits ouvrages seront saisis et confisqués, le soi-disant domestique emprisonné, etc. ».

⁵ Bibliothèque nationale, manuscrit français n° 21,792, p. 21 et suiv.

¹ Ou *Hôtel du fief* [de Saint-Jean de Latran], dans la rue de Lourcine. C'était la maison seigneuriale.

² Voy. Jaillot, *Quartier de la place Maubert*, p. 83.

³ Brodeurs, statuts de 1648, art. 16.

Privilégiés du prévôt de l'hôtel. Voy. Suivant la Cour (Maîtres).

Prix fixe. Un des premiers commerçants qui ait eu l'honneur d'établir chez soi l'usage du prix fixe est un sieur Granchez, propriétaire du *Petit-Dunkerque*, magasin fort à la mode à la fin du dix-huitième siècle, et qui était situé à l'angle de la rue Dauphine et du quai Conti. Sa carte d'adresse¹ nous apprend qu'il vendait « sans surfaire ».

On disait aussi « vendre en conscience », et l'*Encyclopédie méthodique* (1782) définit ce mot ainsi : « C'est vendre sans surfaire de demander d'abord de sa marchandise le véritable prix qu'on en veut avoir, sans obliger l'acheteur de marchander. Les quakers établis en Angleterre et en Hollande ont coutume de vendre en conscience et de ne surfaire jamais ; et peut-être seroit-il également commode à l'acheteur et utile au vendeur que tous les marchands en usassent de même² ».

Les marchands n'étaient pas de cet avis, et Granchez eut peu d'imitateurs. Prudhomme, qui écrivait quelques années après la Révolution, s'exprime ainsi : « Il n'y a pas de moyens que certains marchands n'emploient pour faire venir dans leurs magasins des acheteurs. Les marchands à prix fixe, qui font distribuer sur le Pont-Neuf, aux portes des spectacles, et qui font publier dans les journaux des catalogues de tous les articles qu'on trouve, disent-ils, chez eux à prix fixe, sont souvent embarrassés lorsqu'on se présente pour avoir quelques-uns des objets annoncés. Mais voici leur excuse : « Il n'y a pas deux heures que nous venons de vendre la dernière pièce. Au surplus, l'article que vous demandez ne vous aurait pas convenu ; voilà ce qu'il vous faut...³ ». Ailleurs, décrivant le Palais-Royal, Prudhomme ne craint pas d'écrire que « les marchands y sont dans l'usage de surfaire la valeur de plus du double. Le prix exorbitant de leur loyer, le grand nombre des lumières dont ils éclairent tous les soirs leurs boutiques les obligent d'avoir recours à ce moyen, qu'on leur pardonnerait volontiers s'ils ne trompaient pas souvent sur la qualité des étoffes ou marchandises⁴ ».

Un des petits passages qui font communiquer la rue Richelieu avec la rue Montpensier s'est appelé *passage du prix-fixe*, parce que le magasin situé en face, dans la galerie Montpensier vendait sans surfaire⁵.

Voy. Petit - Dunkerque et Travail (Réglementation du).

Procureurs. Les plaideurs durent d'abord comparaître en personne devant le tribunal. Mais, à dater du treizième siècle, dans certains

cas qui devinrent de plus en plus fréquents, les parties furent dispensées d'assister aux débats, et autorisées à se faire remplacer par un mandataire, dit *procureur*, *attorné*, *attourné*, *alloué*, etc.

Cette faveur était en général refusée aux roturiers ; les gentilshommes, les religieux, les femmes pouvaient au contraire réclamer un aide étranger¹.

Les clercs ou écrivains qui avaient leurs échoppes dans les galeries du Palais étaient tout désignés pour donner des conseils aux plaideurs, pour les guider au milieu des détours de la procédure. Leur existence date sans doute du moment où le Parlement devint sédentaire (1304), et leur existence comme *procureurs* est officiellement constatée, au Châtelet par un règlement de 1320, au Parlement par des lettres patentes signées de Philippe VI en avril 1342². Elles débutent ainsi : « C'est l'ordonnance de la confrairie que les compagnons clercs et autres procureurs et écrivains fréquentans le Palais de nostre sire à Paris et ailleurs font et entendent faire en l'honneur... de saint Nicolas et de sainte Catherine...³ ». En règle avec Dieu, les procureurs voulurent l'être aussi avec le Parlement, et un règlement leur donna satisfaction. Nul ne fut admis à remplir les fonctions de procureur s'il ne prêtait, en présence de la cour, un serment qui énumérait de sévères obligations et auxquelles les titulaires déclaraient se soumettre sous peine de révocation. Ils s'engageaient, par exemple, à ne jamais demander ni recevoir plus de dix livres pour une affaire ; à venir de grand matin au Palais ; à prendre rang derrière les avocats ; à ne pas quitter la salle d'audience avant le départ des conseillers, etc., etc.

Au seizième siècle, les charges de procureur auprès des juridictions royales furent déclarées héréditaires. Leur nombre, qui varia fréquemment, était de quatre cents à la fin du dix-huitième siècle. Ils portaient le titre de maître, la robe noire à larges manches, le rabat et le bonnet carré. Ils prenaient rang dans les cérémonies après les avocats.

J.-P. Marana était l'interprète du sentiment général quand il écrivait : « Les procureurs sont une espèce d'hommes choisis pour dégraisser ceux qui sont trop gras, et pour empêcher que les maigres n'engraissent. Il semble que les princes ne les souffrent qu'afin d'entretenir une guerre civile parmi leurs sujets... Quand j'entre dans la grand'salle du Palais, je vois une infinité de personnes échauffées, dont la moitié tourmente l'autre par des contestations opiniâtrées depuis plusieurs années et soutenues par les inventions diaboliques des praticiens. Leur robe est longue et noire, pour faire voir combien elle est funeste à tout le monde...⁴ ».

¹ Reproduite dans Reiset, *Livre-journal de M^{me} Éloffe*, t. I, p. 278.

² Commerce, t. I p. 711.

³ *Miroir de Paris*, t. II, p. 166.

⁴ *Miroir de Paris*, t. V, p. 239.

⁵ De la Tynna, *Dictionnaire des rues de Paris*, édit. de 1816. p. 493.

¹ Ad. Tardif, *La procédure aux treizième et quatorzième siècles*, p. 26.

² Ch. Bataillard, *Les origines de l'histoire des procureurs*, p. 132 et 142.

³ Dans les *Ordonn. royales*, t. II, p. 177.

⁴ *Lettre d'un sicilien* (vers 1697), édit. V. Dufour, p. 35.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les charges de procureur au Châtelet valaient en moyenne de 30 à 40.000 livres. En 1775, le fameux Fouquier-Tinville paya 32.400 livres la charge de M^e Cornillier, rue du Foin Saint-Jacques. Elle rapportait environ 6.000 livres ¹.

Les procureurs s'étaient fait une si déplorable réputation de fourberie et d'avidité que la Révolution ne put les conserver qu'en modifiant leur nom ; elle leur donna celui d'*avoués*, mot qui jadis avait désigné les personnes, ordinairement de qualité, que les églises chargeaient d'administrer et de défendre leur temporel.

Procureurs. Dans les communautés régulières, dans les collèges, etc., le procureur dirigeait toute l'administration matérielle de l'établissement. Le réfectoire et la lingerie, les traités avec les fournisseurs, l'entretien des bâtiments étaient exclusivement de son domaine.

Procureurs du roi et de la ville. Dits d'abord *clercs-procureurs*, ils prenaient rang, parmi les officiers municipaux, après le greffier et à côté du receveur. Dès le quinzième siècle, ils furent au nombre de deux. Leurs fonctions, assez complexes, avaient surtout pour objet de « maintenir les usages anciens et les privilèges de la municipalité ». Dans les cérémonies publiques, ils portaient une robe de velours rouge ².

Procureurs - défenseurs. Procureurs aux consuls. Procureurs-solliciteurs. Voy. **Agréés**.

Produits chimiques (FABRICANTS DE). On les trouve, au dix-septième siècle, représentés par les distillateurs, qui furent, en 1676, réunis aux limonadiers.

Vers la fin du siècle suivant, les « chimistes » ne formaient point une communauté spéciale, ils se rattachaient à celle des apothicaires.

Les chimistes, dit l'*Almanach Dauphin pour 1777*, « sont ceux qui, par une longue étude et une expérience consommée, ont acquis l'art de décomposer et tirer la quintessence de toute sorte de minéraux et végétaux. Plusieurs, qui estiment d'autant plus cette science occulte qu'ils y comprennent moins, s'y livrent sans méthode et sans principes ; et se ruinant, ruinent ceux qui sont assez dupes pour les écouter, les croire et leur prêter des secours. ».

Voy. **Distillateurs**.

Prognostiqueurs. Voy. **Devins**.

Proiers. Voy. **Bergers**.

Prolocuteurs. Voy. **Avocats**.

Promeneuses. Femmes attachées au service d'un enfant, et chargées de le promener.

À la Cour, la promeneuse était ordinairement choisie parmi les femmes de chambre de l'enfant.

Pronostiqueurs. Voy. **Devins**.

Prophécians. Voy. **Astrologues**.

Protes. Chefs des travaux dans une imprimerie.

L'article 15 d'un arrêt du Conseil rendu le 30 août 1777 porte que « les protes ou directeurs des imprimeries ne pourront, ainsi que les ouvriers travaillant à la semaine, vulgairement appelés *ouvriers en conscience*, quitter leurs maîtres qu'en les avertissant un mois avant leur sortie. S'ils ont commencé quelque ouvrage, ils seront tenus de le finir ; ils ne pourront s'absenter, même une demi-journée, sans en prévenir leurs maîtres. Ils seront tenus d'être à l'imprimerie en été depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir et en hiver depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir ». L'article 16 est ainsi conçu : « Les maîtres ne pourront congédier les protes ni les ouvriers travaillant à la semaine et appelés *ouvriers en conscience*, qu'en les avertissant quinze jours avant ¹ ».

Un prote d'imprimerie fournissait, en 1784, à l'*Encyclopédie méthodique* ² la note suivante sur les multiples devoirs qui incombait alors au prote :

« Les fonctions du prote sont étendues, et demandent un grand soin. C'est lui qui, en l'absence du maître, entreprend les impressions, en fait le prix, et répond aux personnes qui ont affaire à l'imprimerie. Il doit y maintenir le bon ordre et l'arrangement, afin que chaque ouvrier trouve sans peine ce qui lui est nécessaire. Il a soin des caractères et des ustensiles. Il distribue l'ouvrage aux compositeurs, le dirige, lève les difficultés qui s'y rencontrent, aide à déchiffrer dans les manuscrits les endroits difficiles. Il impose ou dirige la première feuille de chaque labeur, et doit bien proportionner la garniture au format de l'ouvrage et à la grandeur du papier.

Il doit lire sur la copie toutes les premières épreuves, les faire corriger par les compositeurs, et envoyer les secondes à l'auteur ou au correcteur ; ensuite il doit avoir soin de redemander ces secondes épreuves, les revoir, les faire corriger, et en donner les formes aux imprimeurs, pour les mettre sous presse et les tirer. Il voit les tierces, c'est-à-dire, qu'il examine sur une première feuille tirée, après que l'imprimeur a mis sa forme en train, si toutes les fautes marquées par l'auteur sur la seconde épreuve ont été exactement corrigées, et voir s'il n'y a point dans la forme des lettres mauvaises, tombées, dérangées, hautes ou basses, etc. Il doit, plusieurs fois dans la journée, visiter l'ouvrage des imprimeurs, et les avertir des défauts qu'il y trouve. Il doit, sur toutes choses, avoir une singulière attention à ce que les

¹ G. Lenotre, *Vieilles maisons, vieux papiers*, deuxième série, p. 253 et 256.

² Le Roux de Lincy, *Histoire de l'hôtel de ville*, p. 170, 186 et suiv. — Ordonnance de décembre 1672, chapitre XXXIII, art. 19.

¹ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXV, p. 126.

² Arts et métiers, t. III, p. 612.

ouvriers soient occupés, et que personne ne perde son temps. Le samedi au soir, une heure ou deux avant de quitter l'ouvrage, il fait la banque, c'est-à-dire qu'il détaille sur le registre de l'imprimerie le nombre de feuilles par signatures qui ont été faites pendant la semaine sur chaque ouvrage, tant en composition qu'en impression, et en met le prix à la fin de chaque article. Il porte ensuite ce registre au maître, qui examine tous ces articles, en fait le montant et en donne l'argent au prote, qui distribue à chaque ouvrier ce qui lui est dû.

Comme dans les imprimeries où il y a beaucoup d'ouvriers, un prote seul ne pourrait pas suffire, le maître associe à la proterie une ou deux personnes capables, pour aider le prote dans ses fonctions ».

Le mot prote vient incontestablement du grec *πρωτος*, qui signifie premier ; mais tous les anciens auteurs veulent que les protes aient reçu ce nom parce qu'ils devaient corriger la première épreuve, qui est toujours la plus fautive.

Prouhiers et Prouiers. Voy. **Mari-niers.**

Proviseurs. Voy. **Principaux.**

Proyers. Voy. **Bergers.**

Prudhommes. Dans les statuts des métiers. ce mot est presque toujours synonyme de juré ou garde. Cependant il désigne parfois les Anciens, c'est-à-dire les maîtres exerçant depuis vingt ans au moins et aussi les bacheliers ou anciens jurés.

Publicité (ENTREPRISE DE). Du treizième au dix-septième siècle, nos journaux, nos avis divers, nos lettres de faire-part, nos affiches, tout ce qui constitue aujourd'hui la publicité était représenté par les crieurs, fonctionnaires publics assermentés qui, une clochette à la main, s'en allaient crier par les rues. De nombreux poètes populaires nous ont conservé leur souvenir. Ils annonçaient ainsi les décès :

Or, dictes vos patenostres .
Quand vous oyez que je sonne
Pour honorable personne
Qui a esté frère nostre ;

les réunions de confrérie :

C'est à Marly le chastel,
La confrairie saint Vigoust¹,
D'y aller chacun prenne goût,
Les pardons sont au grant autel ;

les personnes disparues :

Aucune bonne certaine nouvelle,
C'est une fille gente et belle,
Qui n'a que l'âge de quinze ans,
Qui s'est égarée en dansant.

les marchandises à vendre, les objets perdus, etc., etc.

Les crieurs restèrent à peu près sans concurrents jusqu'au dix-septième siècle. En 1629 seulement, Théophraste Renaudot fonda une sorte de journal d'annonces, l'*Inventaire des adresses du bureau de rencontre*, où chacun peut donner et recevoir avis de toutes les nécessitez et commoditez de la vie. Vingt et un ans plus tard, Jean Loret crée la *Muze historique*, journal hebdomadaire où il habille de ses mauvais vers des annonces de tout genre.

En 1676, François Colletet, un poète que Boileau a ridiculisé, s'avise d'éditer le *Journal de la Ville de Paris*, contenant ce qui se passe de plus mémorable, pour la curiosité et avantage du public, feuille hebdomadaire qui devient bientôt le *Journal des avis et affaires de Paris*, et que la police ne tarde pas à supprimer. Elle n'en put faire autant de l'idée qu'il traduisait, et, en 1681, apparaît le *Journal du bureau de rencontre*, à la tête duquel trônait Devizé, déjà directeur du *Mercure galant*. Ce nouveau journal, souvent modifié dans sa forme et même dans son titre, subsista une dizaine d'années.

Enfin, en 1691, Nicolas de Blegny publie, sous le pseudonyme d'Abraham du Pradel, ses *Adresses de la Ville de Paris*¹. Blegny avait le génie de ce que l'on nomme aujourd'hui les affaires ; l'annonce sous sa plume prend tout de suite les allures d'une réclame, et il serait certainement devenu un maître en ce genre si on l'eût laissé faire. Mais, comme tous les grands hommes, Blegny devançait son siècle, il en fut si mal compris qu'accusé d'escroquerie, puis emprisonné pendant huit ans, il finit par se réfugier à Avignon, encore terre papale.

Au dix-huitième siècle, trois ou quatre journaux d'annonces se fondent et prospèrent ; les *Affiches de Paris*, des provinces et des pays étrangers² ; les *Affiches de Paris, avis divers*, etc.³ ; les *Annonces, affiches et avis divers*⁴, entre autres. Mais ces feuilles périodiques se bornèrent pendant longtemps à enregistrer les ventes de propriétés et d'objets mobiliers, le cours des effets de commerce, les livres nouveaux, les objets perdus, les spectacles, les mariages, les décès, etc. La première n'eut pas de publicité régulière, la seconde paraissait le lundi et le jeudi, la troisième était hebdomadaire. Ce qui montre combien ces journaux différaient des nôtres et le peu d'importance alors accordée à l'annonce, c'est l'avis suivant inséré dans les premiers numéros : « Le public est averti que l'on insère gratuitement les avis qui sont portés au bureau, en prenant de la part de celui qui veut les y faire mettre la précaution de les signer ».

En 1772, Roze de Chantoiseau publie la première édition de son *Almanach Dauphin, ou tablettes royales du vrai mérite des artistes célè-*

¹ Les adresses de la ville de Paris, avec le trésor des almanachs. Livre commode en tous lieux, en tous temps et en toutes conditions, par Abraham du Pradel, astrologue lionnois.

² Chez de Gonne, 1716, in-12.

³ Chez Antoine Boudet, 1746. Hauteur d'un in-4° avec largeur d'un in-18.

⁴ 1751, in-8°. Devenu plus tard in-4°.

¹ Saint Vigoust est ici pour la rime, il veut certainement désigner saint Vigor, évêque de Bayeux, qui était le patron de Marly le Chastel, une des deux paroisses de Marly-le-Roi.

*bres...*¹, où le nom de chaque corporation est suivi d'une liste des maisons recommandées.

L'annonce ici, la réclame tout au moins reste encore un peu dissimulée ; mais, dès la fin du siècle, cette dernière a trouvé sa voie. Voltaire nous le révèle dans une lettre adressée le 5 janvier 1767 à l'abbé d'Olivet : « Il m'est tombé entre les mains, écrit-il, l'annonce imprimée d'un marchand de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce : il pèse dans ses balances d'épicier le mérite du duc de Sulli et du grand ministre Colbert ; et ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de Sulli, il l'appelle l'ami d'Henri IV ; et il s'agit de vendre des saucissons et des harengs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états ; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable² ».

Voy. **Afficheurs.** — **Annonces lumineuses.** — **Concurrence.** — **Crieurs.** — **Petites affiches,** etc.

Puisatiers. Ce mot est tout récent, et ne figure pas encore dans la dernière édition (1878) du *Dictionnaire de l'Académie*. Il est probable que jadis les puisatiers appartenaient à la corporation des maçons, comme les cureurs de puits à celle des vidangeurs.

Un puits artésien, le premier qui ait existé à Paris ou aux environs, fut creusé, en 1786, dans une maison que le curé de Saint-Sulpice possédait à Vaugirard. Il était l'œuvre d'un sieur Dufour, qualifié d'« artésien », qui, dit le *Journal de Paris*¹ procéda « à l'excavation conformément à la manière usitée en Flandre et en Artois ». L'auteur de l'article ajoute : « On peut voir les sondes et les différents outils relatifs à ce procédé ; ils sont tous de l'invention du sieur Dufour ».

Puiseurs. Ouvriers employés dans l'exploitation d'une tourbière. « Avec des machines portatives très simples, ils épuisent les creux dont on tire le limon pour en faire de la tourbe ».

Dans les papeteries, certains ouvriers portaient le même nom.

Voy. aussi **Ouvreurs.**

Puitiers. Voy. **Cureurs de puits.**

Puits. Voy. **Cureurs de puits** et **Vidangeurs.**

Pyromanciens. Bateleurs qui prétendaient lire dans l'avenir d'après les signes fournis par des objets soumis au feu, d'après l'aspect de la flamme², etc.

Voy. **Devins.**

Q

Quadraniers. et **Quadranniers.** Voy. **Boussoles (Fabricants de).**

Quadraturiers. Voy. **Cadraturiers.**

Quai (MAÎTRES DE). Voy. **Débâcleurs.**

Qualandreeurs. Nom que la *Taille de 1292* donne aux calandreaux.

Qualité (MAÎTRES SANS). On appelait ainsi les gens qui, n'ayant fait ni apprentissage, ni compagnonnage, ni chef-d'œuvre, s'imposaient à une communauté, en achetant une des lettres de maîtrise que créaient les rois à l'occasion de leur avènement, de leur sacre, de leur mariage, etc.

Voici quelle était la formule employée par le roi pour dispenser une corporation de recevoir à l'avenir des maîtres sans qualité :

« De nostre grâce spéciale, pleine puissance et auctorité royale, avons dit et ordonné, disons et ordonnons qu'à l'advenir nos édits et lettres de maîtrise octroyées en faveur de mariages, naissances d'Enfans de France, couronnemens, entrées dans nos villes, et pour toutes autres occasions, prétextes et causes généralement quelconques, n'aurent lieu ny effet pour ledit art, et n'en seront expédiées ny délivrées aucunes par nos chancelier et garde de nos sceaux de France. Ce que nous interdisons et défendons. Et à cet effet, nous avons ledit art excepté et réservé de l'exécution des édits faits et à faire par nous et les Roys nos successeurs pour la création de lettres de maîtrise... Cassant et révoquant, dès à présent comme pour lors, toutes lettres de maîtrise qui pourroient estre expédiées par surprise ou autrement au préjudice desdites présentes, et défendons à tous nos juges d'y avoir aucun esgard. Si donnons en mandement à nos

¹ Voici la fin du titre : ... célèbres et d'indication générale des principaux marchands, banquiers, négocians, artistes et fabricans de la Ville de Paris.

² Édition Beuchot, t. LXIII, p. 527.

¹ N° du 3 avril 1787, p. 407.

² Voy. A. Paré, *Œuvres*, p. 1044.

amés et féaux conseillers les gens tenans notre cour de Parlement à Paris, prévost dudit lieu ou son lieutenant civil, et à tous nos autres justiciers et officiers qu'il appartiendra, que cesdites présentes ils ayent à faire enregistrer, garder et observer inviolablement ; et du contenu en icelles jouir et user les maîtres horlogers pleinement et paisiblement, cessant et faisant cesser tous troubles et empeschemens au contraire, et à ce faire contraindre et obéir tous ceux que besoin sera, notwithstanding oppositions ou appellations quelconques...» (novembre 1652).

Voy. **Maitrises (Vente de), et Offices (Créations d')**

Quarreux de grez (MARCHANDS DE). Marchands de pierres destinées au pavage. Ils sont ainsi nommés dans le chapitre XXV de la grande ordonnance de février 1415. Le chapitre XXIX de l'ordonnance de décembre 1672 porte *carreaux de grais*.

Voy. **Carriers et Pavés**.

Quarreliers. La *Taille de 1292* cite un *quarrelleur*, qui suivant Géraud¹, aurait été soit un tailleur de pierre, soit un marchand de pierres propres à être taillées. Mais les carreleurs ont aussi porté ce nom.

Quarriers. Voy. **Carriers**.

Quarteron. Dans le commerce de détail, ce mot désignait en général la quatrième partie d'un tout, le quart d'un cent, d'une livre, etc.

À Paris, le quarteron de harengs, de cotrets, de fagots, d'aiguilles, etc., était de vingt-six, savoir : 25 qui est le quart du cent, et un donné par dessus le marché. Pour les épingles, le quarteron était de vingt-cinq seulement².

On écrivait aussi *carteron*.

Quartier. Synonyme de quarteron. Quand le *Livre des métiers*³ dit que tel drap doit avoir cinq quartiers de large, c'est le quart de l'aune qu'il a en vue. Le quartier de l'aune, mesure de Paris, égalait 0^m2950.

Quartiniers ou Quarteniers. Fonctionnaires désignés par la municipalité, et la représentant chacun dans le quartier qui lui était assigné. Ils devaient veiller au repos des habitants, à la défense des remparts, et faire exécuter les ordres du prévôt des marchands. D'abord agents plus militaires que civils, ils assuraient le service du guet et commandaient la milice urbaine de leur quartier. Ils étaient tenus, en outre, de posséder une liste de tous les habitants des rues commises à leur garde. Au reste, un arrêt de 1567 résume ainsi leurs fonctions : « Prendre la charge et garde des clefs des portes, icelles ouvrir et faire fermer en leur présence tant de jour que de nuit, asseoir guet sur les murailles, allumer

feux et chandelles, tendre les chaînes aux lieux où elles sont établies, etc. », et surtout obéir en tout temps au prévôt et aux échevins.

Jusqu'en 1633, les quartiniers furent élus par les bourgeois ; ils se prétendirent ensuite créés en titre d'office, et ils obtinrent, en 1679, d'être compris dans l'édit énumérant les charges que l'on pouvait obtenir moyennant finance. A cette date, il y avait longtemps qu'ils n'étaient plus que les chefs civils, les administrateurs des quartiers, dont chaque milice formait un régiment soumis à un colonel assisté de divers officiers⁴.

Les *cinquanteniers* et les *dizainiers*, préposés aux subdivisions des quartiers, étaient sous les ordres des quartiniers. Il y eut pendant longtemps deux cinquanteniers sous chaque quartinier, et toutes ces charges bourgeoises ne cessèrent d'être fort recherchées des gens de métier.

M. le Roux de Lincy a publié une liste des quartiniers parisiens⁵. Elle commence à l'année 1358, avec Jean Maillart, l'assassin d'Étienne Marcel ; mais bien avant cette date, Paris était partagé en quartiers ou tout au moins en divisions analogues.

La Seine sectionne Paris en trois parties, et celles-ci formèrent, dès l'origine, la première division administrative de la capitale. On y comptait donc trois quartiers, d'aspect déjà très différent :

Le quartier de la Cité.

Le quartier d'Outre-Grand-Pont³.

Le quartier d'Outre-Petit-Pont.

Un peu plus tard, les noms se modifièrent, quoique les divisions restassent les mêmes, et Paris se composa de :

La Cité.

La Ville.

L'Université.

Ces trois dénominations subsistèrent malgré les changements ultérieurs, et on les trouve mentionnées, dans les actes publics et sur les plans, longtemps encore après que Paris eut été divisé en vingt quartiers.

Philippe-Auguste enferma Paris dans une lourde enceinte de murailles.

La Cité était reliée à la rive droite par le Grand-Pont dont une fortification, le Grand-Châtelet⁴ défendait l'accès, et à la rive gauche par le Petit-Pont, que protégeait le Petit-Châtelet⁵. Centre politique et religieux, la Cité avait peu d'importance commerciale.

L'enceinte de la VILLE commençait au quai, un peu en amont du *Pont-des-Arts* actuel. À ce point de départ, s'élevait une grosse tour, dite la *tour du Louvre* ou la *tour qui fait le coin*. La muraille traversait la *cour du Louvre*, partageait en deux le *temple de l'Oratoire* dans toute sa

¹ Sur tout ceci, voy : Le Roux de Lincy, *Histoire de l'Hôtel de Ville*, p. 194. — G. Picot, dans les *Mémoires de la société de l'histoire de Paris*, t. I (1875), p. 132.

² Page 233.

³ Aujourd'hui le Pont-au-Change.

⁴ Aujourd'hui représenté par la place du Châtelet.

⁵ Aujourd'hui représenté par la place du Petit-Pont.

¹ *Paris sous Philippe le Bel*, p. 534.

² Voy. Douët-d'Arco, *Comptes de l'argenterie*, p. 374.

³ Titre L.

longueur, et prenant la direction de la *rue Jean-Jacques Rousseau*, aboutissait dans la *rue Montmartre*, au-dessus de la *rue du Jour*. Elle suivait alors la *rue Mauconseil* et la *rue aux Ours* jusqu'à l'angle de la *rue Grenier-Saint-Lazare*; puis s'infléchissait à droite de manière à gagner la *rue Rambuteau*, qu'elle traversait à la hauteur de l'impasse *Pecquay*. Elle gagnait ensuite le milieu de la *rue Sévigné*; là, elle faisait brusquement un angle presque droit, coupait la *rue Saint-Antoine*, traversait le *lycée Charlemagne*, et cotoyant la rue des *Jardins*, se terminait à la Seine, un peu au-dessus du *Pont-Marie*, par une tour ronde dite la *tour Barbeau* ou *Barbeel-sur-l'Eau*. Ce quartier était déjà au treizième siècle

le plus peuplé et le plus riche des trois. On y trouvait groupés les drapiers, les orfèvres, les armuriers, les tapissiers, toute la grande industrie et le commerce de luxe. Des 15.200 contribuables qu'énumère la *Taille de 1292*, 11.469 habitaient la Ville.

J'indiquerai également par les noms actuels les limites de l'UNIVERSITÉ, dont je donne ici une vue d'après le plan de Mérian (1615). Les murailles qui l'entouraient, épaisses de deux mètres et demi, hautes de sept et flanquées sur leur parcours de tourelles ayant environ quatre mètres de diamètre¹, commençaient à la grosse *tour de Nesle*, sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui la salle publique de la bibliothèque Mazarine.



Elles suivaient ensuite le tracé approximativement indiqué par la *rue Mazarine*, le *passage du Commerce*, les *rues Monsieur-le-Prince*, *Soufflot*, de l'*Estrapade*, *Thouin* et du *Cardinal-Lemoine*. Là, elles retrouvaient la Seine, où une grosse tour carrée, appelée la *Tournelle*, faisait pendant à la tour de Nesle. Dans ce vaste espace, l'Université était chez elle. Aussi ne souffrait-elle pas qu'aucun membre des corporations placées sous son patronage : libraires, imprimeurs, parcheminiers, papetiers, relieurs, etc., demeurât hors de ces

limites, ni qu'aucun collège fût établi ailleurs.

On croit qu'avant Philippe-Auguste, Paris fut partagé en quatre circonscriptions, et que le mot *quartier* a de là pris son nom. C'eussent été :

La Cité.	La Verrerie.
Saint-Jacques la Bou-	La Grève.
cherie.	

¹ Voy. A. Bonnardot, *Dissertation sur les anciennes enceintes de Paris*, p. 28 et suiv.

La nouvelle enceinte créa quatre autres quartiers :

Saint-Germain l'Auxer- Place Maubert.
rois. Saint-André des Arts.
Sainte-Opportune.

Charles VI y ajouta encore huit quartiers, qu'un accroissement de la clôture élevée sur la rive droite avait renfermés dans Paris. Ce furent les quartiers :

Saint-Antoine. Saint-Denis.
Saint-Gervais. Les Halles.
Sainte-Avoie. Saint-Eustache.
Saint-Martin. Saint-Honoré.

Paris comptait donc alors seize quartiers, et le faubourg Saint-Germain en forma un dix-septième en 1642.

Mais ces quartiers étaient de dimensions fort inégales. Un seul avait autant d'étendue que deux ou trois autres. Un remaniement eut donc lieu en 1703 et Paris fut divisé en vingt quartiers savoir :

La Cité. La Grève.
Saint-Jacques la Bou- Saint-Paul.
cherie. Sainte-Avoie.
Sainte-Opportune. Le Temple.
Le Louvre. Saint-Antoine.
Le Palais-Royal. Place Maubert.
Montmartre. Saint-Benoît.
Saint-Eustache. Saint-André des Arts.
Les Halles. Luxembourg.
Saint-Denis. Saint-Germain.
Saint-Martin.

Vers la fin du dix-huitième siècle, chacun de ces quartiers avait son aspect particulier et sa spécialité.

Le quartier de la Cité comprenait 52 rues et 6 impasses. On y trouvait des orfèvres, des bijoutiers, des fourbisseurs, des horlogers, des marchands d'instruments de mathématiques. Le nombre des perruquiers, autrefois considérable, avait diminué.

Le quartier SAINT-JACQUES LA BOUCHERIE comptait 32 rues et 6 impasses. Les odeurs qu'exhalaient les étaux des bouchers, des tripiers, des marchands de marée, etc., contribuaient à en rendre le séjour peu attrayant.

Le quartier SAINTE-OPPORTUNE avait 31 rues et 2 impasses. Le commerce le plus représenté était celui des graines et des fleurs. Le grenier à sel y était situé.

Le quartier du LOUVRE n'avait que 18 rues et 3 impasses ; mais on y voyait l'église Saint-Germain l'Auxerrois, paroisse du roi, et la partie la plus riche de la rue Saint-Honoré.

Le quartier du PALAIS-ROYAL possédait 46 rues et 4 impasses. Le Palais-Royal et l'Opéra y répandaient la vie ; on le regardait comme « le plus riant de Paris, et opulent par le séjour de grand nombre de financiers et de riches marchands en orfèvrerie, en bijouterie et modes ».

Le quartier MONTMARTRE était celui de la richesse. L'hôtel de la compagnie des Indes en

faisait le centre de la finance. C'est dans une des salles de cet hôtel que se tirait la loterie.

Le quartier SAINT-EUSTACHE était celui du blé et de la farine.

Le quartier des HALLES était habité par une multitude de fripiers, de chiffonniers, de ferrailleurs, etc.

Le quartier SAINT-DENIS était le centre du commerce des modes, galons, dentelles, rubans, gazes, etc. Il comprenait 46 rues et 11 impasses.

Le quartier SAINT-MARTIN était fréquenté surtout pendant la durée de la foire Saint-Laurent. Plusieurs manufactures y prospéraient.

Le quartier de la GRÈVE comprenait sur le bord du fleuve les ports au blé, à l'avoine, à la chaux, au foin, etc. C'était là aussi qu'on avait installé le bureau des nourrices.

Le quartier SAINT-PAUL était animé par ses manufactures de toiles peintes, de tapisseries, etc.

Le quartier SAINTE-AVOIE n'avait rien de remarquable.

Le quartier du TEMPLE était orné de magnifiques hôtels, accompagnés de grands jardins et habités par des magistrats et autres gens de condition.

Le quartier SAINT-ANTOINE était occupé par une multitude d'ouvriers travaillant dans les manufactures de glaces, de toile cirée, de taffetas, etc.

Le quartier de la PLACE MAUBERT était celui des artisans, des hôtels garnis, des marchands de chevaux, etc.

Le quartier SAINT-BENOÎT donnait asile aux relieurs, aux doreurs, aux cartonniers, aux parcheminiers, aux imprimeurs, aux libraires, etc., etc., et à presque toutes les industries de cette nature.

Le quartier SAINT-ANDRÉ DES ARTS était le rendez-vous des recruteurs et surtout des étudiants. Il devait son nom à la Faculté des Arts.

Le quartier du LUXEMBOURG. Le beau jardin du palais y attirait des promeneurs, et la foire Saint-Germain y attirait tout Paris.

Le quartier SAINT-GERMAIN DES PRÉS était celui « de la principale noblesse du royaume et des étrangers. On y admirait une infinité de palais et de beaux hôtels ». L'enclos de l'abbaye était un lieu privilégié où travaillaient une foule d'ouvriers.

Voy. **Guet des métiers.**

Queconniers. Voy. **Coquetiers.**

Quéreurs de pardons. Les chrétiens pressés de remords ou à qui un pèlerinage avait été imposé pour l'expiation d'une faute pouvaient, en payant, éviter ces voyages si longs et si pleins de dangers. Il existait des gens, hommes et femmes, dont la profession consistait à aller dans les saints lieux chercher le pardon des péchés d'autrui. Ainsi s'explique cette mention que j'ai relevée dans la *Taille de 1313* : « Mestre Jehan

d'Acre, quereur de pardons ¹ ». Cet industriel demeurait dans la rue de la Harpe.

En 1328, Mahaut d'Artois, très préoccupée de sa santé, envoie Jehan le Bourguignon prier pour elle à Saint-Jacques de Compostelle ².

Isabeau de Bavière, dont la conscience avait le droit d'être inquiète, et qui, jeune encore, était obèse et valétudinaire, avait souvent recours à ces intermédiaires. Je vois que, pendant la seule année 1417, elle envoie des pèlerins de profession à Notre-Dame de Beauce, à Saint-Mathurin de Larchant, à Saint-Ladre d'Avallon, à Saint-Côme et Saint-Damien de Luzarches, etc. ³

Je copie la mention suivante dans un compte de 1539 : « Reçu de J. Cadier, laboureur à Fresnes, la somme de neuf livres, deux sols, six deniers pour son salaire d'avoir accompli le pèlerinage de Saint-Claude, conformément au testament de G. Cadier, père, et pour une messe et une offrande en l'église dudit lieu ⁴ ».

Au commerce des pardons célestes, ces personnages joignaient celui d'une foule de choses saintes, de reliques entre autres qu'ils rapportaient ou feignaient de rapporter des lieux consacrés. Dans la *Farce nouvelle d'un pardonneur, d'un triacleur* ⁵ et d'une *tavernière*, le premier se vante d'avoir rapporté de ses saints voyages :

« Le groing du pourceau monsieur saint Anthoine.

La creste du coq qui chanta chez Pylate.

La moytié d'une latte de l'arche de Noë.

La pierre de quoy David tua Goliath le grand, etc. ⁶ »

Pèlerins et quereurs de pardons étaient désignés sous une foule de noms : *croisés, pardonnaires, pardoniers, pardonneurs, palmiers, porte-bourdon*, etc. Ceux qui avaient fait le voyage de Rome étaient plus spécialement dits *romiers, romieux, romipèdes, romipètes*, etc.

Voy. **Champions** et **Pèlerinages**.

Questionneurs. Voy. **Bourreaux**.

Queues des robes. Voy. **Paniers (marchandes de)**.

Queulx et Queux. Voy. **Cuisiniers** et **Traiteurs**.

Quincailliers. « Ce mot est une dénomination générale, sous laquelle les négocians renferment une infinité d'espèces différentes de marchandises d'acier, de fer, de cuivre ouvré, qui font partie de la mercerie. Les principales de ces marchandises sont des couteaux, ciseaux, rasoirs, canifs, instrumens de chirurgie, tire-bouchons, etc. ¹ »

Le titre de quincailliers appartient d'abord aux vanniers qui, dans leurs statuts du 24 juin 1467 ² sont appelés *vanniers-quincailliers*. Ces derniers formèrent ensuite la douzième classe de l'importante corporation des merciers. On nommait *quincailliers-grossiers* les marchands en gros qui « fournisoient les détailliers ³ ».

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, presque toute la quincaillerie vendue en France était fabriquée à Saint-Étienne ou à Thiers. L'Allemagne nous en envoyait beaucoup aussi.

On trouve *clincquailleurs, clinquailleurs, crincailliers, quinquailleurs*, etc. Des lettres patentes de 1725 portant *quelincailliers*.

Quinolâs. Sorte de valets de chambre qui remplissaient, dans la bourgeoisie, le rôle joué chez les nobles par l'écuyer ⁴.

Quinquailleurs. Voy. **Quincailliers**.

Quintarieurs. Voy. **Guiterneurs**.

Quinze-Vingts (ENGLOS DES). Voy. **Pri-vilégiés (Lieux)**.

Quiriers. Marchands de cuirs. Voy. **Cuir** et **peaux**.

Quiriers de selles. Voy. **Blasonniers**.

¹ Page 172.

² J.-M. Richard, *Mahaut, comtesse d'Artois*, p. 156.

³ J. Chartier, *Chronique*, édit. elzév., t. III, p. 284.

⁴ *Bulletin de la société de l'histoire de Paris*, 22^e année (1895), p. 75.

⁵ Voy. plus bas cet article.

⁶ *Ancien théâtre françois*, t. II, p. 50. Voy. aussi t. III, p. 138.

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. III, p. 1.

² *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 596.

³ *Livre commode pour 1692*, t. II, p. 25.

⁴ Voy. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, t. IV, p. 294.

R

Rabatteurs de gibier. Voy. **Rachasseurs.**

Rableurs. On donnait ce nom, dans les manufactures de glaces, aux ouvriers chargés « de disposer et d'attiser le feu du four ».

Raboteurs. Ce sont ceux qui, dans les ateliers de menuiserie, ne font « autre chose que pousser des moulures sur les bois apparens, comme les huisseries des portes, les nœux, les limons, sabots et marches d'escalier ¹ ».

Raccommodeurs de bas. Voy. **Ravau-deuses.**

Raccommodeurs de vases en bois, en faïence ou en porcelaine. Dans son *Glossaire*, écrit vers 1250, Jean de Garlande les nomme *reparatores ciphorum*, et nous apprend qu'ils parcouraient les rues en criant : « Faites raccommoder vos hanaps avec des fils d'or et d'argent ! ² » C'est que les vases de cette époque étaient le plus souvent en bois, platane, houx, érable ou tremble ³, en madre ⁴, en pierres précieuses ou en étain. Guillaume de la Ville-Neuve n'a eu garde d'oublier, dans ses *Crieries de Paris*, ces modestes travailleurs :

Or viengne avant gaagne pain,
J'esclaireroie pos d'estain,
Je relieroie hanas !

La *Taille de 1292* en cite deux, celle de 1313 en mentionne trois. Dans ces deux documents, on les trouve nommés *gagne-pain*, *gagne-bole*, *gagne-maille* et même *gagne-néant* ⁵, par allusion sans doute à la modicité de leur gain.

Le raccommodage de la faïence au moyen d'attaches en fil de fer passe pour dater du commencement du dix-huitième siècle, et avoir été inventé par un sieur Delisle, originaire de Montjoie en basse Normandie. Les fabricants de faïence jetèrent les hauts cris, paraît-il, car raccommoder la faïence, c'était en diminuer la vente ; mais « les bourgeois s'étant réunis aux raccommodeurs de faïence, firent valoir les avantages qui résultaient de cette opération pour

chaque particulier, et obtinrent un jugement qui évinça les faïenciers ¹ ».

La porcelaine se raccommoait alors avec un mastic composé de céruse et de blancs d'œufs.

Raccommodeurs de verre et de cristal. Pour « rassembler tout verre ou cristal rompu, prens la piece du verre qui sera rompu, et loings ² de verniz destrempé avec blanc d'Espagne et huyle de lin. Et ainsy, conjointz ³ les deux parties rompues ensemble, et le laisse seicher, car il s'affermira ⁴ ».

Raccommodeurs de vêtements. Voy. **Rafreschisseurs.**

Raccommodeuses de dentelles. Dans *La jolie dentellière* de Rétif de la Bretonne ⁵, celle-ci avait été l'apprentie d'une raccommodeuse de dentelles.

Voy. **Remplisseuses de points.**

Rachaceurs et Rachaceux. Voy. **Rachasseurs.**

Rachasseurs. Rabatteurs de gibier. Tous les châteaux royaux entretenaient des rachasseurs ⁶. On disait aussi *rachaceurs*, *rachaceux*, etc.

Racleurs de babines. Terme de mépris par lequel on désignait, au seizième siècle, les barbiers et les chirurgiens ⁷.

Racoleurs. Voy. **Recruteurs.**

Racoutreurs de bas. Voy. **Ravau-deuses.**

Racoutreurs de luths, épinettes et orgues. Voy. **Luthiers.**

Racovatours. Racoveteurs. Racovretors. Voy. **Couvreurs.**

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 5.

² Et oins-la.

³ Réunis.

⁴ *Traicté nouveau, intitulé bastiment de receptes, nouvellement traduit de italien en langue françoise*. Paris, 1539, in-18, f° 7 verso.

⁵ Dans *Les contemporaines*, t. XXI, p. 273.

⁶ Voy. *l'État de la France pour 1736*, t. I, p. 457, 458, 482, 485 et passim.

⁷ Voy. Séb. Colin, *Déclaration des abus et tromperies des apothicaires*, édit. Dorveaux, n. 37.

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 5.

² « Clamant ciphos reparandos cum filo æneo et argenteo ». Édit. Scheler, p. 25.

³ « De planis, de brusceis, de acere et tremulo ».

⁴ « De murinis ». Voy. ci-dessus l'art. Madreliniers.

⁵ *Taille de 1292*, p. 81 et 122. *Taille de 1313*, p. 83, 84 et 113.

Radeurs. Officiers des greniers à sel. C'étaient eux qui, lors du mesurage, manœuvraient la radoire.

On appelait *radoire* ou *racloire* un « instrument de bois plat, en manière de règle, dont les côtés, l'un carré et l'autre rond, s'appelaient *rives*. On s'en servait pour rader ou racler les mesures par dessus bord, afin de les rendre sans comble, ce qui s'appelle mesurer ras ».

Raffineurs. Jusqu'à la fin du seizième siècle, on nomme souvent ainsi les affineurs.

Raffineurs de sucre. Ils ont été appelés durant très longtemps et très régulièrement *affineurs*.

Presque inconnu à l'antiquité, le sucre s'introduisit peu à peu, au moyen âge, dans les usages de la vie, et dès le treizième siècle on le voit utilisé d'une manière courante pour la préparation des médicaments ¹. Au quatorzième et au quinzième siècles, le « sucre cafetin ou sucre blanc ² » devient une friandise très appréciée des enfants et des femmes. Eustache Deschamps mentionne parmi les dépenses de ménage le

Sucre blanc pour les tartelettes ³.

Il n'en figurait pas moins parmi les remèdes, puisque l'apothicaire consulté par Pathelin, lui dit :

User vous fault de sucre fin
Pour faire en aller tout ce flume ⁴.

On l'ordonnait donc déjà contre la toux, et Platina ⁵ nous apprend qu'on en saupoudrait même les viandes ; « Le bon sucre est utile grandement à l'estomach, adoulist toutes exaspérations qui sont dans icelluy, et principalement la poytrine et le poulmon, esclarcit et fait bonne voix, guérist la toux et le reume. L'on dit communément jamais sucre ne gasta viande ; ains, par fade et dégoustée qu'elle soyt, il l'adoulist, attrempe et la faict bonne, saine et plaisante à manger ⁶ ».

Le sucre se tira d'abord de l'Orient par la voie d'Alexandrie, mais au quinzième siècle la canne était cultivée en Sicile, à Madère, à Candie, aux îles Canaries et dans le sud de l'Espagne ⁷. Au début du dix-septième siècle, on commença à l'acclimater en Provence ⁸. Le sucre n'en était pas moins un produit rare et précieux, et l'on citait encore le vieux proverbe *Apothicaire sans*

sucre, pour désigner toute personne qui manque d'une chose essentielle à sa profession. « Un chancelier sans sceaux est un apothicaire sans sucre », disait le chancelier de Bellièvre à Bassompierre ¹ ; et vers 1650, d'Assoucy parlant d'un apothicaire que la manie des vers avait réduit à la misère, écrivait : « J'ai connu dans Paris un apothicaire sans sucre et un avocat sans causes ² ».

Les médecins de l'Hôtel-Dieu ordonnaient souvent le sucre à leurs malades, mais l'administration de l'hôpital veillait à ce qu'un médicament aussi cher ne reçût pas une autre destination. Un règlement en vigueur vers 1630 s'exprimait ainsi : « Item, pour le regard du sucre qu'il conviendra employer ès médecines, le médecin de la maison viendra affirmer au Bureau par chaque mois quelle quantité l'on pourra avoir employé aux dictes médecines, selon la quantité de malades et qualité des maladies. La quantité de sucre que le médecin aura affirmé sera passée par chacun mois à la dame de l'apothicairerie, laquelle jurera qu'elle n'aura employé ledit sucre qu'en la confection des médecines lesquelles seront ordonnées tant ausdicts pauvres malades et religieuses qu'aux domestiques de ladite maison ³ ».

Un passage de Montfaucon nous apprend qu'en 1731, les pains de sucre avaient exactement la même forme qu'aujourd'hui ⁴. *

Voy. Serviteurs.

Rafreschisseurs. On nommait ainsi, au moyen âge, les raccommodeurs de vêtements. « Quidam declamatores pelliciorum reparandum, écrit Jean de Garlande ⁵, discurrunt per plateas civitatis, et reparant furaturas epitogiorum et palliorum ». Il faut se rappeler qu'au treizième siècle l'on ne portait guère que des fourrures, et qu'en 1292, il y avait à Paris 214 pelletiers et seulement 19 drapiers.

Guillaume de la Ville Neuve, dans ses *Crieries de Paris*, nous montre le rafreschisseur offrant à grands cris ses services :

Li autres crie à grant fricon :
Qui a mantel ne pelicon.
Si le m'aport à rafetier !

Le pelicon était une tunique formée de pelletterie enfermée entre deux étoffes, la fourrure apparaissait seulement sur les bords.

La *Taille de 1300* mentionne trois *rafreschisseurs*.

Une pièce du quatorzième siècle, qui a été publiée par M. Depping ⁶, nous prouve que les *rafreschisseurs de robes non marchans* étaient exempts du service du guet. Cela sans doute parce qu'ils n'étaient pas établis, ne travaillaient pas en boutique.

Voy. Ravaudeuses.

¹ *Mémoires*, édit. Michaud, p. 45.

² *Aventures*, édit. Colombey, p. 295.

³ A. Rousselet, *Notes sur l'ancien Hôtel-Dieu de Paris*, 1888, in-8°, p. 45.

⁴ *Monumens de la monarchie*, t. III, p. 72.

⁵ *Dictionarius*, p. 25.

⁶ *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 426.

¹ É. Littré, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 265.

² Voy. une ordonnance d'août 1353, dans les *Ordonnances royales*, t. II, p. 535.

³ *Le miroir du mariage*, édit. Crapelet, p. 212.

⁴ *La farce de Pathelin*, édit. Coustelier, p. 129.

⁵ Mort en 1481.

⁶ *De honesta voluptate*, trad. en français par Christol, 1505, in-folio, f° XVI, v°.

⁷ « Le sucre vient, non pas seulement de Arabie et Indie, mais encores de Candie, Cécile, etc. » Platina, f° XVI, r°.

⁸ Elle « s'est depuis peu d'années en ça domestiquée en Provence, où elle a été apportée des îles Canaries et de Madère ». Olivier de Serres, *Théâtre d'agriculture*, édit. de 1646, p. 652.

Raisin (COMMERCE DU). Les magnifiques treilles établies dans le jardin de l'hôtel Saint-Paul firent donner le nom de rue Beautreillis à la voie ouverte en 1552 sur leur emplacement.

L'origine du chasselas dit de Fontainebleau est un peu antérieure à cette date. C'est, croit-on, vers 1532 que François I^{er} fit défricher certains terrains du village de Thomery, pour y planter des vignes que trente mulets avaient apportées de Mireval, de Cahors, de Chalosse, etc.

On criait déjà des raisins dans les rues de Paris¹. Mais au dix-huitième siècle encore, il était défendu d'en vendre avant qu'il fût complètement mûr. « Et cela pour deux raisons. La première parce que cela peut causer des dissenteries et autres maladies fort dangereuses. La seconde, parce que cela donne occasion aux païsans de se voler les uns les autres. Quelques réglemens le tolèrent néanmoins, en apportant un certificat du curé et marguilliers de la paroisse que le raisin a été cueilli dans la vigne de celui qui l'expose en vente² ».

Raisin sec (COMMERCE DU). Les raisins secs étaient vendus par les apothicaires. Zante, Corinthe et quelques villes voisines en chargeaient tous les ans dix ou douze vaisseaux³.

Rameurs. Voy. Poulieurs.

Ramoneurs. Ils sont cités par Rabelais⁴, qui écrivait son *Pantagruel* vers 1535. Dès cette époque, ils étaient presque tous savoyards ou piémontais. Ils parcouraient les rues, offrant à grands cris leurs services :

Puis verrez des Piémontoys.
A peine saillys de l'escaille⁵
Crians : ramona hault et bas
Voz cheminées sans escaille⁶,

Et encore :

Ramoner voz cheminées,
Jeunes dames haut et bas,
Faictes moy gagner ma journée,
A bien houlser je m'y esbas⁷.

En ce temps-là, un fagot attaché à une corde et promené du haut en bas de la cheminée, suivant le système aujourd'hui en usage, suffisait sans doute pour en nettoyer les larges conduits. Cela était plus sûr encore que d'employer le procédé recommandé par l'*Évangile des quenouilles*, en ces termes : « Quand vous verrez alumer la sieuye⁸ dedans vos chemineez, faites-

lui la moe¹, et pour aussi vray que evangile, elle s'estaindra à cop² ».

C'est vers le milieu du dix-septième siècle que l'on commença à remplacer les immenses constructions du moyen âge par des cheminées de moindre dimension ; M^{me} de Sévigné, écrivait à sa fille, le 7 octobre 1677, au sujet de l'hôtel Carnavalet : « Comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode³ ». Celles-ci avaient bien aussi leurs inconvénients ; les tuyaux moins larges demandaient à être nettoyés souvent, et une ordonnance du 26 janvier 1672⁴ enjoignit aux propriétaires de les « tenir toujours nets⁵ ».

Les ramoneurs avaient cependant bien de la peine à vivre. Quand l'ouvrage manquait, ils colportaient par les rues des petits objets de cristal taillé et d'orfèvrerie, de la quincaillerie, etc., ce qui attirait sur eux les rigueurs des jurés de la mercerie, à qui ce commerce appartenait. Les ramoneurs avaient pour eux des arrêts du Parlement et même des lettres patentes ; ils résolurent de les faire confirmer, et, en 1716, s'adressèrent à Louis XV, qui accueillit favorablement leur requête : « Les pauvres ramoneurs de cheminées et colporteurs des villages de Craveggia, Malescho et Vileto, en Lombardie, nous ont très humblement fait remonter qu'étant les seuls dans notre royaume qui fassent ce métier, lequel ne leur suffit pas pour vivre, ils se sont appliqués de tous tems à porter et vendre du cristal taillé, de la quincaillerie et autres marchandises mêlées⁶ ». Le roi ordonne qu'ils pourront continuer leur petit commerce, et que nul ne devra désormais en troubler l'exercice.

Leur métier était d'ailleurs représenté à la cour. Trois de ses membres se partageaient la « charge de ramoneur des maisons roïales », et outre un traitement annuel de cent livres, touchaient une petite somme pour chacune des cheminées qu'ils nettoyaient⁷.

Ceux-ci représentaient les hauts dignitaires de la profession, mais les plus humbles n'étaient pas oubliés. En 1732, l'abbé de Pontbriand créa pour eux l'*école des savoyards*, où ramoneurs, décrotteurs, scieurs de bois trouvaient un logement convenable et un maître qui leur enseignait la lecture et l'écriture⁸.

En 1777, le sieur Villemin ouvrit dans les différents quartiers de Paris vingt bureaux, où se tenaient jour et nuit en permanence des ramoneurs, revêtus d'un costume uniforme, et distingués chacun par un numéro. Les propriétaires pouvaient soit les faire appeler, soit prendre un abonnement pour le ramonage et l'entretien de toutes les cheminées d'une maison⁹. En

¹ Voy. A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 371.

³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VII, p. 30.

⁴ *Pantagruel*, liv. II, chap. 30.

⁵ A peine sortis de leur coquille.

⁶ G. Corrozet, *Antiquitez de Paris*, édit. de 1543.

⁷ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc (1545). — « Ton père houssoit les cheminées, dit l'un des personnages de la *Farce du savetier* (v. 1540) ; dans l'*Ancien théâtre françois*, t. II, p. 130. — Voy. encore le *Sermon joyeux d'un ramoneur*, dans A. de Montaignon, *Anciennes poésies françoises*, t. I, p. 237.

⁸ La suie.

¹ La moue.

² Sur le champ. — Édit. elzév., p. 63.

³ Tome V, p. 347.

⁴ Renouvelée le 11 avril 1698.

⁵ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 141.

⁶ *Confirmation des privilèges des pauvres ramoneurs de cheminées et colporteurs*, etc.

⁷ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 380.

⁸ Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. II, p. 693.

⁹ Hurtaut et Magny, t. IV, p. 211.

1787, le nombre des bureaux fut réduit à sept, et le prix du ramonage ainsi fixé : 8 sols pour les cheminées du rez-de-chaussée et de l'entresol, 6 sols pour celles du premier étage, 5 sols pour celles du second et du troisième, 4 sols pour celles du quatrième ¹.

Bien modique salaire pour un si rude labeur. Écoutez Sébastien Mercier : « Il est bien cruel de voir un enfant de huit ans, les yeux bandés et la tête couverte d'un sac, monter des genoux et du dos dans une cheminée étroite et haute de cinquante pieds, ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux, redescendre comme il est monté, au risque de se rompre le col : et, la bouche remplie de suie, étouffant presque, vous demander cinq sols pour prix de son danger et de ses peines ² ».

Dès le dix-septième siècle, les ramoneurs avaient pour patron saint Jean-Baptiste, qu'ils fêtaient le 24 juin, jour de sa nativité ³.

De Villiers a publié en 1662, une comédie intitulée *Les ramoneurs*.

Le mot ramonneur paraît venir de *ramon* et *ramonnette*, vieux mots qui désignaient un balai. Rabelais et Bonaventure des Perriers l'ont employé dans ce sens. Les ramoneurs sont encore nommés *houlseurs*, *housseurs*, *housseux*, etc., du verbe houcher qui signifiait brosser, nettoyer, balayer.

Rapetasseurs. Voy. **Savetiers**.

Raquetiers. Faiseurs de raquettes. Titre qui appartenait aux brosiers et aux paumiers.

Rataconneurs. Voy. **Savetiers**.

Râteleurs. Gens chargés de râteler les foins.

Ratiers. Grégoire de Tours raconte que, dès le temps de Childebert (sixième siècle), les Parisiens soutenaient qu'il ne pouvait exister dans leur ville ni serpents, ni rats. Pourtant, ajoute-t-il, on en découvrit quelques-uns dans un égout.

Il paraît que l'on en trouvait encore au seizième siècle, puisque l'on criait alors par la ville

La mort aux ratz et aux souris !
C'est une invention nouvelle ⁴.

Enfin, il s'en rencontrait de plus en plus au dix-huitième siècle, et Sébastien Mercier nous présente « un grand homme qui se promène dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poison a gonflés ⁵ ». Ce poison c'était l'arsenic.

Voy. **Souricières (Commerce des)**.

Ratureurs de parchemin. Nom que prenaient les parcheminiers. Le raturage consis-

taît à racler la peau avec un fer très acéré, pour en diminuer l'épaisseur et la mettre en état de recevoir l'écriture. Les produits de l'opération, dits rature ou raturage de parchemin, avaient de nombreux usages.

Raturiers. Voy. **Ratureurs**.

Ravaudeuses. Les *racoutreurs* ou *racouteurs de bas* sont cités, au nombre des « petits métiers » dans un édit de juillet 1586. Un autre édit, du 16 septembre 1606, fixa à six le nombre des *ravaudeurs* suivant la Cour. Ces humbles artisans avaient créé deux confréries, dont l'une était placée sous le patronage de saint Roch, l'autre sous celui de saint Clair. La première célébrait sa fête le 16 août à Saint-Magloire, la seconde le 19 décembre à la chapelle Saint-Clair, qui, depuis la suppression du collège des Bons-Enfants, dépendait de l'église Saint-Honoré ¹.

Au dix-huitième siècle, le métier n'était plus guère exercé que par des femmes dites *ravaudeuses*. Leur profession est ainsi décrite par Jaubert ² : « La ravaudeuse est une pauvre couturière qui a une espèce de petite boutique portative, qui étale et qui travaille au coin des rues au raccommodage des bas, dans des petites échoppes semblables à celles que les savetiers appellent étals ou étaux ».

Une gravure des *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne prouve que cette échoppe était parfois remplacée par un « demi-tonneau » ³.

Rebec (JOUeurs DE). L'article 27 des statuts accordés au mois de juin 1747 à la corporation des joueurs d'instruments exclut de la communauté les « gens sans capacité, dont les talens bornés à l'amusement du peuple doivent être relégués dans les guinguettes ». On leur permet seulement d'y jouer d'une espèce de violon à trois cordes, nommé rebec « sans qu'ils puissent se servir d'un violon à quatre cordes, sous quelque prétexte que ce soit, et à peine de confiscation ⁴ ». Le quinzième siècle avait meilleure opinion des joueurs de rebec ⁵.

Rebouteurs. Voy. **Renouveurs**.

Receveur de la ville. Administrateur des deniers municipaux ⁶, ses fonctions furent d'abord remplies par le greffier. Celui-ci les perdit, en 1499, après la chute du pont Notre-Dame.

Dans les cérémonies publiques, le receveur portait un manteau de velours tanné ⁷.

Receveurs. Voy. **Fermiers** et **Trésoriers**.

¹ Le Masson, *Calendrier des Confréries*, p. 45, 60 et 94.

² Tome IV, p. 8.

³ Nouvelle 101. Tome XVIII, p. 404.

⁴ Voy. *Recueil d'édits, arrêts, etc. en faveur des musiciens du royaume*, 1774, in-8° p. 57.

⁵ Voy. Guillebert de Metz, *Description de Paris* (1438), édit. Le Roux de Lincy, p. 233.

⁶ Ordonnance de décembre 1672, chap. XXXIII, art. 23.

⁷ Le Roux de Lincy, *Histoire de l'hôtel de ville*, p. 170, 180 et suiv.

¹ Thiéry, *Guide des amateurs*, etc., t. I, p. 411.

² *Tableau de Paris*, t. IV, p. 101.

³ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 39.

⁴ *Historia Francorum*, lib. VIII, cap. 33.

⁵ A. Truchet, *Les cent et sept cris*, etc.

⁶ *Tableau de Paris*, t. V, p. 227.

Rechercheurs. Dans les briqueteries, ouvriers qui voituraient au fourneau tous les matériaux nécessaires à sa construction ¹.

Recommandaresses et Recommanderesses. Voy. **Bureaux de placement.**

Recouvreurs. Recouvreurs. Recouvreurs. Voy. **Couvreurs.**

Recruteurs. Si l'on en excepte les milices provinciales, sorte de réserve territoriale qui ne joua jamais un rôle sérieux, l'armée se recruta uniquement, jusqu'à la Révolution, par des engagements volontaires. Et pourtant, l'armée française sur le pied de guerre comptait :

En 1672.....	176.087 hommes.
En 1690.....	395.865 —
En 1741.....	401.215 —
En 1760.....	330.000 —

Tous étaient fournis par les recruteurs qui, en cas de besoin, ne se montraient difficiles ni sur le choix des hommes ni sur les procédés d'enrôlement. Déclassés, gueux, prisonniers, forcés libérés, tout leur était bon. Les capitaines, propriétaires de leur compagnie, étaient tenus de l'entretenir au complet ; ceux qui n'y parvenaient pas pouvaient être cassés ou mis à la suite. Aussi faisaient-ils appel à toutes les influences dont ils disposaient. Leur père, leur femme, leurs frères, les curés, les amis, tous s'efforçaient de leur procurer des hommes. Il faut bien le dire, tous les moyens étaient employés pour y parvenir, et en 1692 le roi lui-même en arriva à protester contre ce qu'il appelait les enrôlements forcés.

Voyez : « Sa Majesté ayant reçu plaintes de ce que quelques capitaines et autres officiers de ses troupes ont, par violence, obligé des gens à prendre parti dans leurs compagnies ; qu'ils les ont enfermés pour les y contraindre, et qu'ils ont enlevé et fait marcher de force à leurs garnisons ceux qui n'avoient point voulu s'enrôler ni entrer dans aucun engagement avec eux... ² ».

Des enseignes, des affiches, des placards imprimés ou manuscrits et ornés de grossières illustrations étaient encore l'appât le plus honnête employé par les ignobles personnages qui se livraient à cette chasse à l'homme. Je reproduirai seulement une de ces réclames :

« DE PAR LE ROI.

Venez, brillante jeunesse, acquérir de la gloire, en marchant dans le chemin de la victoire ; vous y trouverez tout l'agrément du noble métier des armes. Adressez-vous avec confiance au S^r Abraham, adjudant au régiment du Perche, ou au S^r Divertissant, caporal, qui vous donneront de bons engagements.

Ceux qui leur procureront de beaux hommes seront généreusement récompensés.

Ils sont logés chez le S^r Gontel, aubergiste,

rue Macon. On les trouve, le jour, place du Pont St-Michel, au café Dauphin ».

Le quartier général de ces drôles était, en effet, dans ce quartier, place Dauphine, Pont-Neuf, quai de la Ferraille, place de Grève. J'ai donné tout à l'heure un spécimen de leur littérature, voici maintenant leur portrait tracé, d'après nature, par Sébastien Mercier : « Ils se servent d'étranges moyens. Ils ont des filles de corps de garde, par lesquelles ils séduisent les jeunes gens qui ont quelque penchant au libertinage ; ensuite, ils ont des cabarets où ils enivrent ceux qui aiment le vin... Ils se promènent la tête haute, l'épée sur la hanche, appelant tout haut les jeunes gens qui passent, les frappant sur l'épaule, les prenant par le bras, les invitant à venir avec eux... Ils ont leur boutique dans les environs ¹, avec un drapeau armorié qui flotte et qui sert d'enseigne. Là, ceux qui sont de bonne volonté viennent donner leur signature ² ».

Un règlement du 15 novembre 1778 chercha à réprimer au moins les violences ³. L'article 2 est ainsi conçu : « Défend Sa Majesté aux soldats de ses gardes françoise et suisse, à tous recruteurs et autres particuliers, de quelque état et condition qu'ils soient, de faire le racolage ni aucun engagement forcé, soit par surprise, menace, ou autrement que de bonne volonté. Le tout à peine de nullité desdits engagements, du carcan et des galères, tant contre ceux qui seront convaincus de pareilles manœuvres que contre ceux qui les auront favorisées ».

Mercier lui-même convient, dans un des derniers volumes de son *Tableau de Paris* ⁴ que ce règlement reçut un commencement d'exécution. Il écrivait vers 1788 : « Le gouvernement a détruit ce brigandage. Quelques racoleurs ont été punis du carcan ; mais quelques autres, qui s'étaient distingués dans le métier, ont été élevés au grade d'officier dans différens régimens qu'ils n'ont jamais vus. Le quai de la Ferraille est encore le champ de mars où les successeurs de ces habiles se promènent avec de hautes plumes sur la tête ; mais toute violence leur est interdite, ainsi que les ruses trop prononcées ».

Le mot *conscription* fut employé pour la première fois dans la loi du 19 fructidor an VI. Ce nouveau mode de recrutement allait substituer aux racoleurs les agences de remplacement, les marchands d'hommes, qui ont disparu à leur tour devant le service obligatoire pour tous.

Recuiteurs. Nom que l'on donnait aux apprentis dans les hôtels des monnaies. Ils faisaient, en effet, recuire à diverses reprises les flans disposés pour la frappe ⁵.

Récureuses. Nom donné à certaines ouvrières employées chez les ferblantiers.

¹ Du Pont-Neuf.

² *Tableau de Paris*, t. I, p. 160.

³ Dans Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XXV, p. 457.

⁴ Tome X, p. 275.

⁵ J. Boizard, *Traité des monnoyes*, t. II, p. 383.

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 336.

² *Ordonnance du Roy pour empêcher les enrôlemens forcés*. 8 février 1692.

Redevances. Voy. Impôts.

Réfectoriens. Dans les couvents importants, le réfectorien avait la garde et le soin de toute la vaisselle et du linge de table. C'est lui qui faisait dresser le couvert.

Refendeurs de cornes. « Artisans qui refendent les cornes des bœufs, qui les redressent avec des fers chauds, puis les revendent aux peigniers pour en faire des peignes et aux patenôtriers pour en faire des chapelets ¹ ».

On les nomme aussi *cornetiers*.

Regard. Au moyen âge, ce mot est pris parfois dans le sens d'inspecteur, de surveillant, d'administrateur, même de juré.

Régisseurs. Voy. Hommes d'affaires.**Registrateurs. Voy. Greffiers.****Registres à souche. Voy. Chiographes.**

Régleurs. Ce sont ceux qui « règlent, avec une encre qui tire sur le rouge, les feuillets d'un livre qu'on a lavé auparavant, et qu'on veut faire servir à des bréviaires, des missels, ou dont on veut faire des livres de compte ² ».

Regnardiers. Voy. Renardiers.**Regrateurs. Regrateurs. Regrateux. Voy. Regrattiers.**

Regrattiers. Petits marchands autorisés à vendre, de seconde main et au détail seulement, certaines denrées d'usage courant, le charbon, le sel, les grains, les fruits, les légumes, etc.

On constate l'existence des regrattiers dès le douzième siècle ³, et dès le treizième ils étaient constitués en communauté, car ils ont leurs statuts dans le *Livre des métiers* ⁴. Approvisionnés surtout par les cultivateurs et les couvents de la banlieue, ils ne vendaient qu'à toute petite mesure, et ne devaient posséder chez eux aucun approvisionnement; mais le populaire y trouvait déjà du pain, du sel, des œufs ⁵, du fromage, des légumes, du poisson de mer, de la volaille et du gibier; des oignons ⁶, des aulx et des échalottes ⁷; des fruits, poires, pommes, raisin, dattes, figues; des épices, cumin, poivre, réglisse ⁸; de la cannelle et en général « toutes autres manières de denrées, sauf poisson de eau douce et cire ouvree », qui constituaient des commerces spéciaux.

La *Taille de 1292* cite 120 regrattiers. Mais le métier prospéra si bien qu'un arrêt de 1694 fixe leur nombre à 3.000. A cette époque, il suffisait

pour s'établir regrattier d'obtenir ce que l'on nommait une *lettre de regrat*, et un arrêt du 3 septembre 1709 nous révèle qu'elle donnait le droit de débiter, « à petits poids et à petites mesures », les objets suivants :

Sel.	Pommes.
Foin.	Poires et autres fruits.
Paille.	Graisse.
Bière.	Saindoux.
Cidre.	Levures.
Toutes sortes de bois.	Couennes de lard.
Mottes à brûler.	Charbon.
Poissons de mer.	Cendre gravelée.
Poissons d'eau douce.	Verjus.
Tripes de bœuf.	Vinaigre.
Tripes de mouton.	Chandelles en bottes.
Toutes sortes de viandes cuites.	Lait.
Toutes sortes d'herbes potagères et médicinales.	Crème.
Glace.	Tripoli.
Œufs.	Pipes de tabac.
Beurre.	Sablon.
Fromage.	Empois.
Melons.	Blanc d'Espagne.
	Noix et cerises confites ¹ .

A la fin du siècle, Sébastien Mercier déplorait déjà que les pauvres, clients habituels des regrattiers, payassent beaucoup trop cher les objets de première nécessité, et n'eussent que « le rebut des autres citoyens. Tout, écrivait-il vers 1782, augmente d'un tiers au moins pour cette classe infortunée qui est obligée d'avoir recours à ces petits marchands qui revendent en détail ce qu'ils ont déjà acheté en détail. Ainsi, le cordonnier, le maçon, le tailleur, le portefaix, le journalier, etc. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, etc., à un bien plus haut prix que le duc d'Orléans et le prince de Condé. L'homme qui a trois millions de revenu a les comestibles à bien meilleur marché ² ».

On trouve représentée une échoppe de regrattier dans les gravures qui accompagnaient le *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier et dans *Les contemporaines* de Rétif de la Bretonne ³.

On a écrit aussi *regrateurs* (quatorzième siècle), *regrateurs* (ordonnance de novembre 1539), *regrateux*, etc.

Relais (MAÎTRES DE). Voy. Loueurs de chevaux.

Relève-jupe (FABRICANTS DE). Le médecin Louis Guyon, sieur de la Nauche, décrit ainsi le costume que portaient les Parisiennes à la fin du quinzième siècle : « Leurs robes estoient amples et plissées, et les manches si amples qu'un bouc eust bien entré dedans, et une queue à leurs robes, qui estoit communément longue de six pas. Et assembloient souz icelles, quand elles les trainoyent par les grandes sales ou églises,

¹ *Dictionnaire de Trévoux*, t. II, p. 922.

² Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, (1773), t. IV, p. 8.

³ A. Luchaire, *Institutions monarchiques*, t. II, p. 145.

⁴ Titres IX et X.

⁵ « Oes ».

⁶ « Oingnons ».

⁷ « Eschaloinngnes ».

⁸ « Régulisse ».

¹ Arrêt contradictoire du Conseil d'État, etc.

² *Tableau de Paris*, t. III, p. 209.

³ Tome XXI, p. 1.

force stercorales ou crottes de chiens, poussières, fanges et autres saletés ; ou si elles ne les laissent traîner quand elles estoient au bal, on leur attachoit ceste inutile queue sur le cropion avec un gros crochet de fer ou un bouton d'os ou d'ivoire. Et cela n'estoit sans beaucoup de charge et fatigue à celles qui les portoyent. Le soir, quand elles s'alloyent coucher, elles avoyent les jambes enflées, à cause du fais qu'elles portoyent en ce temps-là ¹ ».

Le crochet de fer dont parle ici Guyon se nommait *troussière* ou *ceinture à trousser*. Il avait la même destination et à peu près la même forme ² que nos *relevé-jupe* et les *pages* qui les ont précédés. Une cordelière ³ terminée par une forte agrafe ⁴ servait à tenir relevée la longue jupe de la robe. Ceci dit surtout pour les opulentes bourgeoises, car l'immense queue que traînaient après elles les princesses n'eût pu être ainsi maintenue ; il fallait qu'un page ou une dame d'atours, parfois même deux dames d'atours se chargeassent de la porter. J'ajoute que ces robes, si étoffées du bas, ne l'étaient guère du haut ; on les décolletait de manière à montrer le plus possible de la poitrine par devant et une bonne partie du dos par derrière.

Les troussières étaient confectionnées par les chaînetiers.

Relieurs de cuves. Voy. Tonneliers.

Relieurs de livres. La *Taille de 1292* mentionne dix-sept *lieurs*, désignation vague qui pourrait s'appliquer à d'autres qu'à des relieurs de livres. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que quelques-uns de ces lieurs habitaient soit la Cité, soit la rive droite de la Seine.

Comme les libraires, les enlumineurs, les écrivains, les papetiers et les parcheminiers, les relieurs dépendaient de l'Université, lui étaient absolument soumis, et ne pouvaient s'établir hors du quartier qui lui appartenait ; mais en revanche, ils recevaient d'elle protection et participaient à ses privilèges.

Avant d'aller plus loin, je dois expliquer certains termes spéciaux qui se rencontrent, du treizième au quinzième siècle, dans les comptes relatifs à l'art de la reliure.

Le *cuir empraint* désignait un cuir marqueté et martelé, par opposition au *cuir tout plain*, c'est-à-dire sans empreintes.

Les *chemises*, *chemisettes* ou *enveloppes* étaient

des espèces de sacs dans lesquels on enfermait les livres revêtus de riches reliures.

La *couverture à queue*, fixée sur les ais était terminée par un appendice ou queue qui permettait de porter le livre à la ceinture.

Les *fermoirs*, dits aussi *fermaux*, *fremaux*, *fremillets*, etc., parfois d'une extrême richesse, protégeaient le parchemin des manuscrits, et surtout le soumettaient à une pression indispensable. Ils étaient parfois remplacés par de fortes lanières en cuir, dites *tiroirs*.

Les *saigaux* étaient les signets en étoffes de couleurs variées qui indiquaient les divisions du texte dans les livres d'église.

La *pipe* ou *pippe* était la barrette ou bourrelet orné qui, en haut du volume, réunissait les saigaux.

Pendant longtemps, les livres appartenant à des bibliothèques publiques étaient munis d'une chaîne en fer, adaptée à l'un des ais de la reliure ; assez longue pour permettre d'ouvrir le volume, elle empêchait qu'on le déplaçât. Au dix-septième siècle, la bibliothèque de Leyde conservait encore des travées entières de livres enchaînés.

Les premiers statuts vraiment réguliers qu'ait eus la corporation des libraires-imprimeurs-relieurs sont datés du 1^{er} juin 1618. On y lit que l'apprentissage durait cinq ans, et était suivi de trois ans de compagnonnage. Tout apprenti devait être célibataire et savoir lire et écrire. Je rappellerai à ce sujet qu'il y avait depuis longtemps une exception pour le relieur de la Cour des comptes. Celui-ci, écrit Étienne Pasquier ¹, devait jurer qu'il ne savait ni lire ni écrire « afin qu'il ne découvrit les secrets des comptes ». Le fait est assez étrange et la précaution assez naïve pour exiger ici un double témoignage. Or, le *Magasin pittoresque* a publié ² un document daté du mois de juillet 1492 qui confirme l'assertion d'Étienne Pasquier.

Les fils de maître obtenaient la maîtrise sans apprentissage « à leur première requête ». Les veuves pouvaient continuer le commerce de leur mari et garder l'apprenti qui n'aurait pas terminé son temps, mais elles ne devaient point en engager un autre. On n'admettait à la maîtrise que les apprentis de Paris. Un relieur nommé Pierre des Vignes, ayant été reçu maître bien qu'il eût fait son apprentissage en province, on lui interdit de prendre aucun apprenti et d'occuper aucun ouvrier, « et néanmoins, sans tirer à conséquence, lui est permis d'exercer ledit estat de relieur ³ ». Tous les relieurs étaient « censez et réputez du corps et des supposts de l'Université, du tout distinguez et séparés des arts mécaniques ». Ils étaient donc tous tenus encore à avoir leur « étalage ou boutique » dans les limites de l'Université.

N'oublions pas de constater qu'à cette date chacun des membres de la triple communauté jouissait des droits reconnus par le titre qu'elle

¹ *Diverses leçons*, etc., édit. de 1610, p. 237.

² Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. IV, p. 498.

³ Mais entre les autres je y vis
Dont l'une y donna ung bréviaire,
Et l'autre ung calice à devis,
Et sa dame une cordelière
Pour luy faire une troussouaire.

(Martial de Paris, *L'amant rendu cordelier*, édit. de 1731, t. II, § CCXXIX, p. 596.)

⁴ Elle était souvent en argent et parfois en or. Ducange extrait ces mots d'une lettre de rémission datée de 1474 : « Deux troussouères, l'une ferrée d'argent et l'autre ferrée de boucles d'or ou au moins dorées ». Au mot *trossellus*.

¹ *Recherches sur la France*, liv. II, chap. 5, t. I, p. 79.

² Tome XIII (1845), p. 262.

³ L. Bouchel, *Recueil des statuts*, etc., p. 23.

portait; les libraires pouvaient joindre à leur métier celui de relieurs, les imprimeurs et les relieurs celui de libraires, etc., etc. De là, l'expression assez commune à cette époque, de *libraires-relieurs* et même de *libraires-doreurs*. A la fin du dix-septième siècle seulement, des arrêts interdirent à ces différents métiers d'empiéter les uns sur les autres.

Michel de Marolles, vers 1660, célèbre les relieurs de Paris; « nous en avons, dit-il, qui, à peu de frais font ressembler le parchemin à du veau, en y mêlant des filets d'or sur le dos, qui est une invention que l'on doit à un relieur nommé Pierre Gaillard ¹ ». Cette famille a fourni au moins huit membres à la corporation entre 1606 et 1713.

Gabriel Naudé nous a conservé les noms de onze relieurs qui travaillèrent pour le cardinal Mazarin. Le prix des reliures qu'il leur commandait était ainsi arrêté :

In-folio, vélin rouge et tanné, gros et petits.....	XL	sols.
In-folio, bazanne.....	XXIII	
In-folio, parchemin collé.....	XXIII	
In-folio, veau escorché.....	XXX	
In-folio, parchemin escorché....	XVI	
In-quarto, en veau.....	XX	
In-octavo, en vélin.....	XII	
In-quarto, parchemin.....	VIII	
In-octavo, parchemin.....	III	
In-douze, parchemin.....	III ²	

L'édit du 7 septembre 1686 constitua en communauté distincte les *relieurs-doreurs de livres*, rompit tous les liens qui les rattachaient aux libraires, et leur donna de nouveaux statuts.

La durée de l'apprentissage fut fixée à trois ans, qui devaient être suivis d'une année de compagnonnage. Pour être reçu maître, il fallait savoir lire et écrire, et être âgé de vingt ans au moins. Aucune de ces conditions n'était applicable aux fils de maître, et l'on ne devait recevoir chaque année qu'un seul maître ayant passé par l'apprentissage. Afin de réduire de plus en plus la concurrence, il fut interdit, en 1702, de faire aucun apprenti pendant six ans, et en 1741 pendant dix ans.

En 1718, le nombre des maîtres était pourtant de 207 ³. Il était de 220 environ à la fin du siècle.

La carte-adresse de Dubuisson, qui fut relieur du roi vers 1746, est ainsi conçue : « DUBUISSON fils, Relieur-Doreur, Fait en or les armes de toutes les têtes couronnées, Princes, Princesses, Prélats, Grands Officiers de la Couronne et de la Maison du Roi, Princes étrangers, Ambassadeurs et autres Seigneurs, tant de robe que d'épée. Il peint lesdites armes en signature, sur-tout à l'usage des almanachs, depuis le plus petit volume jusqu'au plus grand ».

Un décret rendu par la Convention le 24 octobre 1793 ordonnait que désormais les volumes appartenant à la Bibliothèque nationale porteraient comme seule marque « les lettres R. F. et les emblèmes de la liberté et de l'égalité ». Aux termes de l'article 7, les fabricants de papier, imprimeurs, relieurs, graveurs ne devaient plus « se servir de formes ni d'ornemens fleurdelisés ou armoriés ». Rappelons, pour montrer que l'époque révolutionnaire n'eut pas le monopole de ces puérités, qu'en 1816 M. de Chazet proposa de changer la reliure de tous les volumes qui portaient les armes impériales ⁴.

La fabrication des fers employés par les relieurs était le privilège des fondeurs sur métaux, et les papiers marbrés leur étaient fournis par les dominotiers.

Les relieurs, dits *coureurs*, *lieurs*, *lyeurs de livres*, etc. avaient pour patron saint Jean l'Évangéliste.

Voy. **Fermeaux (Faiseurs de)** et **Papiers (Marchands de vieux)**.

Relieurs de muys (muids). Voy. **Tonneliers**.

Relieurs-botteurs de foin. Voy. **Botteurs**.

Remetteurs. Voy. **Renouveurs**.

Remonteurs de bateaux. Voy. **Tireurs**.

Rémouleurs. Vers la fin du quinzième siècle, les couteliers avaient vu se réunir à eux une corporation jadis assez importante, celle des *esmouleurs de grandes forces*. On nommait *forces* d'immenses ciseaux dont les branches étaient réunies par un ressort qui en facilitait le jeu; ces instruments, à l'usage des tondeurs de drap, étaient fabriqués par une corporation spéciale, celle des *forcetiers*, et une corporation spéciale avait aussi le privilège de les aiguiser. Elle reçut de Charles VI en décembre 1407 des statuts fort complets ². Le métier s'achetait douze livres parisis, dont quatre revenaient au roi, quatre à la caisse de la communauté et quatre aux jurés. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. Le chef-d'œuvre consistait à « esmoudre et asseoir unes grans forces bien et deurement es hostelz ³ des maîtres ou de deux d'iceulx ». Trois jurés, élus par les maîtres et confirmés par le prévôt de Paris, surveillaient la corporation. Je n'ai pu déterminer en quelle année cette petite communauté fut réunie à celle des couteliers, avec laquelle son histoire dès lors se confond ⁴.

La *Taille de 1292* mentionne 6 *esmouleurs*, celle de 1300 en cite deux seulement, mais elle

¹ Paris ou description, etc., édit. V. Dufour, p. 312.

² A. F., Histoire de la bibliothèque Mazarine, p. 42.

³ On trouvera leurs noms dans Éd. Fournier, L'art de la reliure, p. 225. — M. Ernest Thoinan a publié une liste assez complète des relieurs de Paris, voy. Les relieurs français, Paris, 1893, in-8°.

¹ Voy. le Bulletin de l'alliance des arts, n° du 10 décembre 1846, p. 201.

² Dans les Ordonn. royales, t. IX, p. 271.

³ Demeures.

⁴ Voy. ci-dessus l'article Couteliers.

y ajoute l'esmouleur de couteaux. Ce dernier, et peut-être quelques-uns des autres, représentaient sans doute nos rémouleurs ambulants ou *gagne-petit*, que Savary définit ainsi : « Pauvre compagnon coutelier, qui roule devant soi ou qui porte sur son dos une petite boutique garnie d'une meule, d'un marteau et d'une pierre à affiler, pour aiguïser et raccommoder les divers ouvrages de menue coutellerie. On l'appelle *gagne-petit*, du gain médiocre dont il se contente ¹ ». On l'appelait aussi *rémouleur à la petite planchette*, « à cause, dit Jaubert, de la petite planche qui est sous son pied, et par le mouvement de laquelle il fait tourner sa meule ² ».

Les *cent et sept cris que l'on crie journellement dans Paris* ³ prêtent à l'esmouleur une réclame un peu longue :

Argent my faut gagner petit,
Au mestier n'a pas grand rescousse,
Mon acquest est si petit
Que je ne puis remplir ma bourse.

Les *gagne-petit* avaient fondé au couvent des Augustins une confrérie particulière, qui était placée sous le patronage de sainte Catherine ⁴.

Rempailleurs de chaises. Titre qui appartenait aux nattiers et aux tourneurs.

Remplisseuses de points. « Madame Marthe-David Le Roux, remplisseuse de points par commission, vient tous les jours à la garde-robe du Roy, où elle remplit les points et dentelles de Sa Majesté, lorsqu'il y a quelque chose à refaire ⁵ ».

Voy. **Dentellières.**

Remueurs. On nomme remueur dans plusieurs provinces « celui qui n'a d'autre métier que de remuer, dans les greniers publics ou particuliers, les bleds des marchands ou des bourgeois, pour empêcher qu'ils ne se gâtent ⁶ ».

Remueuses. Femmes attachées au service d'un enfant, et chargées de le remuer, c'est-à-dire de le nettoyer, de le changer de langes, etc.

Le duc de Bourgogne et le duc d'Anjou (Louis XV) eurent la même remueuse ⁷.

Barbier écrit dans son *Journal*, à l'occasion de la naissance d'une fille de France ⁸ : « La nourrice n'a d'autre fonction que de donner à téter à l'enfant quand on le lui apporte, mais elle ne peut pas le toucher. Il y a des remueuses préposées pour cela, qui n'ont point d'ordres à recevoir de la nourrice. Il y a des heures marquées pour remuer l'enfant trois ou quatre fois

dans la journée ; quand l'heure sonne, si l'enfant dort, on le réveille pour le remuer. Si, après avoir été changé, il fait dans ses langes, il reste trois ou quatre heures ainsi dans son ordure. Si une épingle le pique, la nourrice ne doit pas l'ôter ; il faut chercher et attendre une autre femme ¹ ».

Renardeurs. Marchands de peaux de renards.

Renardiers. Ceux qui sont chargés de protéger un domaine contre les renards. Il y avait un renardier en titre aux châteaux de Chambord, de Blois, de Vincennes, etc. ².

On écrit souvent *regnardiers*.

Renards. Nom que les compagnons dits *du devoir* donnaient aux ouvriers qui n'appartenaient pas à leur association. « Le renard était un souffre-douleur qui n'avait pas le droit de se plaindre. Au chantier, les compagnons toléraient rarement les renards auprès d'eux ; ils gardaient l'ouvrage le meilleur, le travail de ville, et envoyaient les « renards aux broussailles », c'est-à-dire dans les faubourgs et les campagnes voisines. Chez la Mère, ils ne permettaient aux aspirants ni de coucher dans la même chambre qu'eux, ni de s'asseoir à la même table, ni de danser à côté d'eux au bal. Ils exigeaient d'eux des services souvent humiliants. « Renard, cire mes bottes. — Renard, remplis mon verre », et il fallait que le Renard obéît. Si un aspirant essayait de pénétrer dans l'assemblée et de surprendre le secret de l'initiation, il était roué de coups et exclu à jamais ³ ».

Voy. **Devoirs.**

Reniqueurs. Voy. **Foulons.**

Renoueurs. Les renoueurs, dits aussi *adoubeurs, bailleuls, rebouteurs, remetteurs, rhabilleurs*, etc., avaient su conquérir, dans la grande famille chirurgicale, une place fort importante. Littré donne du mot *bailleul* une étymologie peut-être exacte à l'origine, mais qui changea au seizième siècle, et que Ménage ne mentionne même plus ⁴. La famille de Bailleul, d'où sortirent d'éminents magistrats, passait pour avoir reçu du ciel le don de « remettre les os disloquez et rompus... », et de leur nom, ajoute Tallemant des Réaux, on appelle tous les remetteurs des bailleuls ⁵.

Scévole de Sainte-Marthe fournit sur cette famille de curieux renseignements. Le premier de ses membres dont la mémoire ait été conservée se nommait Jean de Bailleul, était abbé de Joyenval et aumônier de Henri II. « Il fit des cures si grandes et si admirables que toute la

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 1423.

² *Dictionnaire des arts et métiers*, t. II, p. 307.

³ Publiés en 1545.

⁴ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 56 et 73.

⁵ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 204 ; pour 1736, t. I, p. 312.

⁶ Abbé Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. IV, p. 14.

⁷ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 673 ; pour 1736, t. I, p. 61.

⁸ Marie-Zéphyrine, née le 26 août 1750, morte le 2 septembre 1755. Elle était fille de la seconde femme du Dauphin Louis, fils de Louis XV.

¹ Année 1750, t. IV, p. 472.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 351 et 377 ; pour 1736, t. I, p. 463, 482 et 485.

³ E. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières*, t. II, p. 816. — A. Perdiguier, *Le livre du compagnonnage*, t. I, p. 41.

⁴ *Dictionnaire étymologique*, p. 71.

⁵ *Historiettes*, t. V, p. 401.

Cour le considéra comme un homme extraordinaire ». Il transmet ses secrets à sa postérité, et Nicolas de Bailleul se montra digne de lui. « C'estoit, dit encore Sainte-Marthe, une chose merveilleuse de voir avec quelle douceur et agilité de mains il manioit les os démis ou rompus, comme il remettoit les nerfs desjoints ou tressaillis et tous les membres du corps dans leur première assiette, et leur rendoit leurs fonctions naturelles. Car il pratiquoit ces choses si heureusement que, soit que cela procédast de l'agilité de sa main ou de la haute opinion que les malades avoient conceue de son adresse et de son expérience, ils n'avoient presque au fort de leur mal aucun sentiment de leur mal mesme. Tous ses remèdes estoient bénins et conformes à la nature, et il sçavoit le secret d'adoucir et comme assoupir toute sorte de maux sur le point qu'il les traitoit. Avec tout cela, il ajustoit ses bandages si à propos sur le corps des malades et, par de divers tours et retours qu'on ne pouvoit démesler, il serroit si fortement et si doucement encore toutes les parties offencées, que pas une ne se pouvoit ny lascher ny mouvoir qu'à sa volonté. Si bien que, par le moyen de ses ligatures et le souple maniment de ses mains, il tournoit les os, les artères et les nerfs comme luy sembloit, et les rangeoit finalement où ils devoient estre.. Enfin, riche d'honneur et de réputation, il mourut à Paris, l'an 1610, du desplaisir extrême qu'il conceut de l'horrible et détestable parricide commis en la personne sacrée du Roy Henry le Grand, son bon maistre ¹ ».

Michel de Bailleul, président à mortier, chancelier d'Anne d'Autriche et surintendant des finances ², possédait aussi le don singulier dévolu à sa famille ³.

Le peuple l'attribuait également à l'exécuteur des hautes œuvres, qui, comme on sait, opérât presque partout les fractures et les luxations ⁴.

Il n'y avait pas un village qui ne possédât quelque renoueur. Non seulement ils agissaient au grand jour, se qualifiaient de *chirurgiens-bailleuls-renoueurs*, mais encore on les voit, dès le seizième siècle, admis à la Cour. Placés sur le même rang que les chirurgiens, ils jouissent du même crédit, mangent à la même table. En 1528, le soin de conserver la santé de François I^{er} appartenait à :

- 8 médecins.
- 1 apothicaire.
- 1 aide apothicaire.
- 8 chirurgiens-barbiers.
- 4 barbiers-chirurgiens.
- 1 rhabilleur ou renoueur.

Ce dernier avait nom Guillaume Thoreau ou Tahureau, et ses gages étaient les mêmes que ceux des chirurgiens, 240 livres par an. Les

renoueurs approchaient donc, au besoin, la personne du roi. Ambroise Paré, qui les appelle « r'habilleurs ou renoüeurs », semble n'avoir pas eu trop mauvaise opinion d'eux : « ils r'habillent, dit-il, une partie rompuë ou luxée et séparée, et la réduisent en son lieu ¹ ». Henri IV se contentait d'un seul renoueur, mais Louis XIII en entretenait trois. Ils étaient également trois sous Louis XIV, savoir :

- Maistre Jacques Cuvillier,
- Denys Montfort,
- Jacques Cuvillier fils,

qui touchaient 600 livres de gages et partageaient la table des valets de chambre ².

Les statuts octroyés aux chirurgiens en 1699 interdirent aux « bailleurs et renoüeurs d'os » d'exercer avant d'avoir subi une légère épreuve à Saint-Côme. Ils ne durent aussi prendre aucune autre qualité que celle d'*experts*. L'article 102, relatif à tous « ceux qui peuvent être agrégés dans la communauté », est ainsi conçu : « Il sera fait défenses à tous bailleurs-renouüeurs d'os, aux experts pour les dents, aux oculistes, lithotomistes et tous autres exerçans telle partie de la chirurgie que ce soit, d'avoir aucun étalage ni d'exercer dans la ville et faubourgs de Paris aucune de ces parties de la chirurgie, s'ils n'en ont été jugés capables par le premier chirurgien du Roy ou son lieutenant, et par les quatre prévôts en charge. Sçavoir : les bailleurs et renoüeurs d'os, en faisant la légère expérience et payant les droits portés par l'article 123 cy-après. Les experts pour les dents, oculistes, lithotomistes et autres, suivant la forme prescrite par les articles 111 et 112 cy-après. Sans que les uns ni les autres puissent former un corps distinct et séparé, ni prétendre au droit d'être agrégés à la communauté des maîtres chirurgiens, ni prendre d'autres qualités que celle d'expert pour la partie de chirurgie sur laquelle ils auront été reçus ».

Au mépris de cette dernière prescription, un sieur Dumont se disait officiellement « chirurgien renoueur des camps et armées du Roi, chirurgien honoraire de la reine, premier chirurgien renoueur de Monsieur ³ ».

La maison médicale de Louis XVI comptait en 1786, outre les médecins :

- 1 premier chirurgien.
- 1 premier chirurgien ordinaire.
- 8 chirurgiens ordinaires.
- 4 renoueurs.
- 1 oculiste.
- 1 dentiste.
- 1 opérateur pour la pierre au petit appareil.
- 1 opérateur pour la pierre au grand appareil.
- 1 chirurgien pédicure ⁴.

Rentrayeurs. Titre qui appartenait à la corporation des tapissiers. Les rentrayeurs

¹ *Éloges des hommes illustres, traduits en françois par G. Colletet*. Édit. de 1644, in-4°, p. 500. — Édition latine, 1630, in-4°, p. 156.

² Mort en 1653.

³ Tallemant des Réaux, t. V, p. 401.

⁴ Voy. ci-dessus l'article Bourreaux.

¹ Livre XV, chap. iv.

² *État de la France pour 1692*, p. 95 ; pour 1712, t. I, p. 182.

³ Bachaumont, 26 août 1781, t. XVIII, p. 1.

⁴ Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 567.

réunissaient les relais des tapisseries, au besoin même remplaçaient la chaîne.

Il y avait aussi, chez les fabricants de draps, des retraceurs qui visitaient les tissus avant la mise en vente et corrigeaient les défauts qu'avait pu produire l'apprêtage.

Répareurs. Voy. **Teinturiers de Georget.**

Repasseurs. Chez les épingliers, ouvriers qui donnaient la perfection à la pointe faite par l'empoiteur ¹.

Il y avait aussi des repasseurs dans d'autres métiers.

Repasseuses. Chez les blanchisseurs, ouvrières qui passent un fer chaud sur le linge pour le rendre uni.

Repas (DIMANCHE) ou **caché.** Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent le dimanche de la Passion. Il est ainsi nommé parce que la veille de ce dimanche, les images des saints sont recouvertes d'un voile.

Restaurants. Voy. **Restaurateurs.**

Restaurateurs. Ils ont pour ancêtres les cuisiniers-oyers, les rôtisseurs, les cabaretiers et les traiteurs. Le mot *restaurateur* n'apparaît guère avant la fin du dix-huitième siècle ; il ne figure pas encore dans le *Dictionnaire des arts et métiers* de l'abbé Jaubert, édition de 1773.

Cependant, Diderot écrivait à M^{lle} Volland le 8 septembre 1767 : « Je suis de là pour aller dîner au restaurateur de la rue des Poulies ; on y est bien, mais chèrement traité ². » Le *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1771, contient l'article suivant : « RESTAURATEUR. Il s'est établi à Paris de nouveaux traiteurs qui ne vendent que des restaurants et qui s'appellent restaurateurs ³. »

S'il faut en croire P. de la Mésangère, cette innovation était encore toute récente. Il écrit : « L'idée date de 1765, et appartient à un nommé Boulanger, qui demeurait rue des Poulies. Sur sa porte se lisait cette application peu respectueuse d'un passage de l'Évangile : « Venite ad me omnes qui stomacho laboratis, et ego restaurabo vos ». Outre que Boulanger vendait des bouillons, on trouvait à manger chez lui ; mais comme il n'était pas traiteur, il ne pouvait servir de ragoûts. En place, il donnait des volailles au gros sel, des œufs frais, etc., et cela était servi sans nappe sur de petites tables de marbre. D'autres restaurateurs s'établirent à son imitation, notamment au Wauxhall, au Colisée et dans tous les lieux d'assemblée et de réjouissance publique. La nouveauté, la mode et surtout la cherté les accréditèrent, car telle personne qui n'aurait pas osé s'asseoir à une table d'hôte chez

un traiteur, allait sans difficulté payer le même dîner fort cher chez le restaurateur ⁴. ».

L'*Almanach Dauphin* paru en 1777 est moins sévère. En outre, il fait dater les restaurateurs de 1766 seulement, ce qui est une erreur, et il enlève à Boulanger le mérite de son initiative : « Les restaurateurs, écrit-il, sont ceux qui ont l'art de faire les véritables consommés dits restaurants ou bouillons de prince, et le droit de vendre toutes sortes de crèmes, potages au riz, au vermicel, œufs frais, macaroni, chapons au gros sel, confitures, compotes et autres mets salubres et délicats. Ces nouveaux établissements, qui en naissant ont pris le nom de *restaurants* ou *maisons de santé*, doivent leur institution en cette capitale aux sieurs Roze et Pontallé en 1766. Le premier de ces établissements, qui ne le cède en rien aux plus beaux cafés, fut formé rue des Poulies ; mais n'étant pas situé dans un emplacement assez avantageux, il fut transféré rue Saint-Honoré, hôtel d'Aligre, où il s'est toujours continué avec le même succès et sur les mêmes principes de propreté, de décence, et d'intégrité qui doivent faire la base de ces établissements. Le prix de chaque objet y est fixé et déterminé, et l'on y sert à toute heure du jour indistinctement. Les dames y sont admises, et peuvent y faire des repas de commande à prix fixe et modique ».

Rétif de la Bretonne a publié une nouvelle intitulée *La belle restauratrice* ².

Restaurateurs (CHIRURGIENS). Voy. **Bourreaux.**

Restaurateurs de tableaux. Je leur trouve un ancêtre au dix-septième siècle. Le 20 mai 1661, le roi « prenant en considération les services rendus depuis trois ou quatre ans par Balthazar Kukler, peintre allemand, dans le dégrassement, nettoyage et rafraîchissement, tant des rares et excellents tableaux à l'huile de Sa Majesté que de toutes les peintures à fresque de la galerie d'Ulysse de son château de Fontainebleau, lesquelles peintures, qui estoient presque effacées, il a rétablies fort proprement et soigneusement, accorde audit B. Kukler le brevet de conservateur des peintures de Fontainebleau, aux gages de quatre cents livres tournois ³. ».

Retendeurs. Ceux qui étendent les étoffes après le foulage ou la teinture.

Retenues. Nom donné à des nourrices destinées à remplacer au besoin la nourrice d'un Enfant de France. Au nombre de cinq ou six, elles étaient bien nourries, bien payées, bien soignées chez la gouvernante des nourrices, qui les gardait à vue ⁴.

Voy. **Gardienne du ventre.**

¹ *Le voyageur à Paris, tableau pittoresque et moral de cette capitale*, 1797, in-18, t. III, p. 88.

² *Les contemporaines*, nouvelle 119, t. XX, p. 467.

³ A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 420.

⁴ Duc de Luynes, *Mémoires*, 2 octobre 1750 et 5 septembre 1754, t. X, p. 346, et t. XIII, p. 443.

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. II, p. 477.

² Édit. Assezat, t. XIX, p. 230. Voy. aussi p. 235.

³ Tome VII, p. 336.

Retondeurs de drap. Le drap recevait au moins quatre tontes successives, précédées d'autant de lainages. Au treizième siècle, l'ouvrier chargé de faire les deux dernières portait le nom de *retondeur*.

La *Taille de 1292* cite neuf *retondeurs*, celle de 1300 en mentionne deux seulement.

On les trouve aussi nommés *applanisseurs*.

Voy. **Laineurs** et **Tondeurs**.

Retordeurs. Dans les manufactures de sayetteries, on nommait ainsi les ouvriers qui retordaient les fils avec le moulin à bras ¹.

Retordeurs de boyaux. Nom donné aux boyaudiers.

Rève (DROIT DE). Impôt perçu sur les marchandises qui sortaient de France. Établi en 1324, il fut supprimé en 1333, puis rétabli vers 1339 ². Sur l'origine de ce nom, voy. le Glossaire de Ducange ³.

Revendeuses à la toilette. Voy. **Toilette (Marchandes à la)**.

Revisiteurs d'aulx et d'oignons. Voy. **Mesureurs**.

Reyeurs. Faiseurs de rets ou filets. Voy. **Pêche (Ustensiles de)**.

Rhabdomanciens. On nommait ainsi les gens qui prétendaient découvrir, au moyen d'une baguette magique, les sources d'eau invisibles. La baguette devait être de coudrier, d'aune ou de hêtre, et recourbée à son extrémité; elle tournait entre les mains de l'opérateur dès qu'il approchait d'une source. A la fin du dix-septième siècle, un paysan lyonnais, nommé Jacques Aymar se faisait fort de découvrir ainsi non seulement les sources, mais aussi les voleurs, les assassins, les trésors, etc. On s'occupa beaucoup de lui à Paris. En 1782, un de ses compatriotes chercha à y renouveler les merveilles de la baguette divinatoire.

Rhabilleurs. Chez les horlogers, ouvriers qui ont la spécialité de nettoyer et réparer les instruments de précision. En juillet 1544, les faiseurs d'horloges demandèrent à être constitués en corporation, « pour obvier aux abus, mal fasons, fautes et négligences journellement commises par plusieurs dudit mestier d'orlogeur.. tellement que les orloges ainsy mal faictes ne vont de mesure et ne peuvent estre rabillez ⁴ ».

Voy. **Renouveurs**.

Rhabilleurs des toiles de chasse. Voy. **Vautrait (Officiers du)**.

Rhapsodomanciens. Gens qui faisaient métier de prédire l'avenir, au moyen de phrases détachées prises au hasard dans les œuvres d'un poète, dans un recueil d'oracles, etc.

Voy. **Devins**.

Ricochons. Nom que l'on donnait aux apprentis monnoyeurs. « J'ignore d'où vient ce mot, parce que je ne l'ay pu apprendre des plus anciens monnoyeurs que j'ay consultez pour cela ¹ ». Le *Traité des monnoies* d'Abot de Bazinghen dit, de son côté : « On ne trouve point l'étymologie de ce nom, dont on ne se sert plus à présent ² ».

Rivage de Seine. Nom d'un impôt perçu sur toute marchandise débarquée au port de la Grève. Il est nommé aussi *obole de rivage*.

Rocailleurs. Ouvriers en architecture rustique, grottes, rochers, etc. Les premières constructions en rocaille ne remontent guère avant le seizième siècle, et elles furent surtout à la mode au dix-septième. En 1608, le sieur Francine, qualifié d'ingénieur, était chargé de veiller sur les grottes du château de Saint-Germain et d'y « rétablir les coquilles. » En 1668, Jean Delaunay se disait « ingénieur et rocailleux ordinaire du Roy ³ ». En 1712, un sieur Hardy devait « entretenir les rocailles « dans les jardins de Versailles ⁴. Enfin, au mois de février 1623, Louis XIII créa, en faveur de Francine, la place d'*intendant des eaux et fontaines du roi*.

A la fin du dix-huitième siècle, un sieur Hervelin, qui se disait *sculpteur-rocailleux*, était « renommé pour la construction des calvaires et grottes en rocaille, et faisait le commerce des coquillages pour l'embellissement des jardins ⁵ ».

Les ouvriers rocailleurs appartenaient à la corporation des maçons.

Rocheteurs. Rochetiers. Rochiers. Voy. **Carriers**.

Rodage. Voy. **Rouage**.

Rodiers. Nom parfois donné aux charrons. Ducange ⁶ cite, d'après une charte de 1452 : « Guinot Sacallo, rodier et du mestier de faire charettes, roes ⁷ et tombareaux ».

Rogneurs. Chez les épingliers, ouvriers qui coupaient en trois, quatre ou cinq morceaux les tronçons ou bottes de fil préparés par le dresseur.

On disait aussi *coupeurs de tronçons*.

Roi des arbalétriers. Voy. **Arbalétriers**.

¹ J. Boizard, *Traité des monnoies*, t. II, p. 383.

² Édition de 1764. t. II, p. 570.

³ A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1069.

⁴ *État de la France*, t. I, p. 354.

⁵ *Almanach Dauphin pour 1777*, 2^e partie, p. 41. Voy. aussi, dans la 1^{re} partie, l'art. Naturalistes.

⁶ Glossaire au mot *roderius*.

⁷ Roues.

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 1395.

² A. Vuitry, *Régime financier de la France*, t. I, p. 506.

³ Au mot *reva*.

⁴ Préambule des statuts.

Rois d'armes. Le roi d'armes se nommait toujours Montjoie Saint-Denis. Sur ses fonctions, voy. ci-dessus l'article *Hérauts d'armes*.

Rois des marchands. Voy. **Hanse**.

Rois des ménestrels. Voy. **Instruments (Joueurs d')**.

Rois des merciers. Voy. **Merciers**.

Rois des ribauds. On nomma d'abord *ribauds* des soldats d'élite, qui marchaient en tête de l'armée, et qui se distinguèrent toujours par leur courage et leur impétuosité. Leur chef se disait roi des ribauds. Mais ils étaient aussi dissolus que braves, et les infamies, les crimes dont ils se couvrirent les firent licencier. Dès le quatorzième siècle le mot *ribaud* constitua une épithète injurieuse.

Le roi des ribauds cessa alors d'être soldat pour devenir un fonctionnaire de police, à qui l'on confia la surveillance des nouveaux ribauds, c'est-à-dire des voleurs, des vagabonds et des filles de joie qui suivaient l'armée en campagne et la cour dans ses déplacements.

C'est lui qui exécutait les arrêts rendus par le prévôt de l'hôtel, et il avait droit aux vêtements du condamné.

Rois des violons. Voy. **Instruments (Joueurs d')**.

Rôleurs. Dans les manufactures de tabac, ceux qui formaient les rôles, pelotons où le boudin de tabac est roulé plusieurs fois sur lui-même¹.

Romiers. Romieux. Romipèdes. Romipètes. Voy. **Quéreurs de pardons**.

Roquiers. Voy. **Carriers**.

Rossiniers. Voy. **Chevaux (Marchands de)**.

Roteurs. Joueurs de rote, instrument à cordes assez semblable à notre violoncelle et qui devint la basse de viole.

On trouve aussi *roteors*.

Roteors. Voy. **Roteurs**.

Rôtisseurs. Ce sont les *cuisiniers-oyers* du treizième siècle. Au quinziesme, ils changèrent de nom, tout en conservant leurs statuts, et en 1467 les *rôtisseurs* sont enrégimentés dans la 29^e bannière². Ils eurent, au siècle suivant, de longs démêlés avec les poulaillers, qui prétendaient faire le commerce du gibier cuit³. Ils l'emportèrent, et l'ambassadeur vénitien Lippomano pouvait écrire en 1557 : « Les rôtisseurs et les pâtisseries, en moins d'une heure, vous arrangent un dîner, un souper pour dix, pour vingt, pour cent personnes. Le rôtisseur vous

donne la viande, le pâtissier les pâtés⁴ ». Le *Livre commode* signale, parmi les rôtisseurs le plus en vogue, les sieurs Guerbois et Meunier qui, dit-il, « entreprennent les plus grandes noces et festins avec beaucoup de réputation⁵ ». Au dix-huitième siècle, on citait surtout les rôtisseurs de la rue de la Huchette : « A toute heure du jour, écrit Séb. Mercier, on y trouve des volailles cuites ; les broches ne désemparent pas le foyer toujours ardent. Un tournebroche éternel entretient la torréfaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le carême⁶ ».

Quant au devoir du rôtisseur attaché à une grande maison, Audigier, nous le dépeint en ces termes : « Il doit sçavoir choisir les viandes mortes et vives pour la table du seigneur. Il doit aussi sçavoir bien gouverner et engraisser les volailles, tuer et habiller toutes sortes de viandes, sur tout le gibier ; bien piquer et déguiser toutes les susdites viandes et ne point faire de dégast du lard. Il faut encore qu'il ait soin de tenir les viandes en blanc⁷ prestes pour les donner au cuisinier lorsqu'il les luy demande ; de rendre compte tous les soirs au maistre d'hostel des viandes qu'il a délivrées à la cuisine, tant pour bouillir que pour les ragousts et rôtisserie ; et s'il y en a qui périssent, l'en avertir, afin de les faire passer les premières, et conserver toujours les plus fraîches...⁸ ».

À la fin du siècle, le nombre des rôtisseurs était de 310 environ, et ils avaient pour patronne la Vierge qu'ils fêtaient le jour de son assomption. Une de leurs confréries était dédiée à saint Laurent qui, comme on sait, fut grillé sur des charbons ardents.

Les rôtisseurs sont encore nommés *cuitiers*, *cuytiers*, etc., et ce sont très probablement eux que Rabelais⁹ désigne sous le nom de *grillottiers*,

Voy. **Cuisiniers** et **Traiteurs**.

Rouage. Nom d'un impôt perçu sur les charretiers, sur les véhicules à roues qui transportaient au dehors des vins achetés à Paris¹⁰. On disait aussi *rodage*.

Roue (MAITRE DE) On nommait ainsi le premier fleur d'une corderie.

Rouet à filer. Voy. **Filature**.

Rouilliers. Voy. **Rouliers**.

Rouisseurs. Ouvriers qui font subir au chanvre l'opération du rouissage.

Roulette (CONDUCTEURS, TRAINEURS, TIREURS DE). Voy. **Brouetteurs**.

¹ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 601.

² Tome I, p. 293.

³ *Tableau de Paris*, t. II, p. 272. Voy. aussi t. V, p. 13.

⁴ Non encore passées au feu. On appelait *rôtisseurs en blanc* ceux qui vendaient des « viandes lardées et non rôties ». Voy. le *Dictionnaire de Trévoux*, t. I, p. 921.

⁵ *La maison réglée*, liv. I, chap. 9.

⁶ *Pantagruel*, liv. II, chap. 30.

⁷ Voy. le *Livre des métiers*, deuxième partie, titre VI, intitulé : Cis titres parole del rouage de Paris. — *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, t. I, p. CXLVII.

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VIII, p. 20.

² Voy. ci-dessus l'article Bannières (Ordonnance des).

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1433.

Rouleurs. Dans les fabriques de pipes, ouvriers qui, ayant reçu des mains du batteur la terre préparée, donnaient à celle-ci la forme ronde¹.

Rouleurs. Ouvriers briquetiers. Voy. **Brouetteurs**.

Rouleurs - Chargeurs de vin. Voy. **Déchargeurs de vin**.

Rouliers. Ce sont ceux « qui transportent par terre les marchandises d'un lieu à un autre sur des charriots, charrettes, fourgons et autres voitures roulantes. Le roulier doit être muni de lettres de voiture, de congé, acquits et passeports, s'il en est besoin. C'est à lui à acquitter tous les petits droits de péage qui sont sur sa route, sauf à se faire rembourser. Il répond de tous les dommages qui arrivent par sa faute² ».

On écrivait souvent *Rouilliers*.

Voy. **Courtiers**.

Routiers. Fonctionnaires des eaux et forêts qui paraissent avoir eu des attributions à peu près semblables à celles des traversiers.

Royers. Nom parfois donné aux charrons. Ducange¹ cite la phrase suivante, extraite d'une charte de 1376 : « Icelui Guerin, accompagné d'un charron ou royer... ».

Rubaniers. Nom sous lequel sont désignés, au dix-huitième siècle, les tissutiers-rubaniers.

Rubaniers de fil et de soie. Nom que prirent les dorelotiers en 1404. Le 4 janvier de cette année, les « maîtres, maistresses, ouvriers et ouvrières du mestier de rubaniers de fil et de soie, anciennement appelé le mestier de doreloterie », se rendirent chez le prévôt de Paris, pour demander la révision de leurs statuts².

Voy. **Tissutiers-rubaniers**.

Rubaniers d'or. En novembre 1514, Louis XII accorda des statuts à des faiseurs de rubans en or, en argent et en soie, dits « tissus à la tire, à la marche, au peigne et à la navette ».

Ils paraissent s'être presque aussitôt fondus dans la corporation des tissutiers-rubaniers.

S

Saaciens. Voy. **Sacs (Fabricants de)**.

Sableurs. Ouvriers fondeurs qui faisaient les moules en sable.

Sabliers. Marchands de sable. Aux dix-septième et dix-huitième siècles, on employait pour les constructions le *sable de cave*, le *sable de rivière*, le *sable de terre* et le *sable de mer*³.

Le sable de rivière provenait surtout des environs de l'île Louviers, et le sable de terre était recueilli entre Popincourt et la Courtille⁴.

Sablonniers. Vendeurs de sablon, sable fin et très blanc dont on se servait pour écurer la vaisselle. Celui que l'on recueillait dans les environs d'Étampes était le plus recherché.

Au seizième siècle, on le criait par les rues :

Sablon d'Étampes à la mesure !
Je vous en feray bon marché.
Ca tost, femmes, approchez,
Venez en quérir tant qu'il dure !⁵

Dans *Les jaloux*, comédie de Larivey (1579), Mathieu dit à Fierabras : « On y trouve moins de cette marchandise que de sablon à Estampes³ ».

Le sablon d'Étampes était surtout utilisé pour les pièces communes et les cuivres. L'argenterie se nettoyait plutôt avec la *craie* ou *charbon blanc*, qui n'était autre que notre blanc d'Espagne ; c'est ce que l'on appelait *crayer la vaisselle*.

Voy. **Blanc d'Espagne (Fabricants de)**.

Sabotiers. Autrefois comme aujourd'hui, il se fabriquait fort peu de sabots à Paris, et les sabotiers n'y composaient pas une communauté.

Les ouvriers se divisaient en *tailleurs*, qui donnaient au bois la forme du sabot ; *creuseurs*, qui creusaient ce bois dégrossi ; *pareurs*, qui le terminaient. Comme les vanniers et les tourneurs, ils devaient installer leurs ateliers à plus d'une demi-lieue de toute forêt⁴.

Au dix-huitième siècle, les sabots étaient

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VI, p. 379.

² Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 24.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 43.

⁴ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 157.

⁵ A. Truquet, *Les cent et sept cris...* (1545).

¹ *Glossarium*, au mot *rotarius*.

² Manuscrits Delamarre, n° 21,798, f° 197.

³ Acte III, scène 4.

⁴ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 44.

vendus par les boisseliers, les chandeliers et les regrattiers.

Les sabots ont joué un bout de rôle dans l'histoire politique de la Révolution. Ce fait est assez peu connu ; je le rappellerai donc, bien qu'il se soit passé à Lyon. Le 21 brumaire an II, les trois représentants en mission considérant que « si les guerriers ont besoin d'une chaussure souple, des chaussures de bois suffisent à ceux qui restent dans leurs foyers : Article I. Tous les citoyens qui ne sont pas employés au service des armées sont tenus, dans la huitaine, d'apporter leurs souliers à la municipalité, qui en délivrera un reçu. Article II. Celui qui n'aura pas obéi sera déclaré mauvais citoyen et puni comme tel ¹ ». On sait ce que cela signifiait.

La rue du Sabot doit son nom à une enseigne qui y existait encore au commencement du seizième siècle.

Sachiers. Voy. Sacs (Fabricants de).

Sacquebutiers. Joueurs de sacquebute ou sacqueboute. En 1588, un sieur Fourcade figure comme *sacqueboute* parmi les musiciens de l'écurie du roi. M. A. Jal croit que la sacqueboute ou sacquebute était une variété de notre trombone ², tandis que M. L. Lalanne y voit une sorte de serpent d'église ³.

Sacristains. Ceux qui prennent soin des vases sacrés, des ornements d'église, de tous les objets renfermés dans la sacristie. En décembre 1681, Louis XIV créa la charge de sacristain de sa chapelle ; celui-ci prêtait serment entre les mains du grand aumônier ⁴.

On trouve aussi *sacristes*.

Voy. Cousteurs.

Sacristes. Voy. Sacristains.

Sacs (FABRICANTS DE). En 1268, les chanevaciens étaient autorisés à fabriquer les sacs en toile, sacs à argent et sacs à procès, dont le débit devint assez grand pour qu'on les criât dans les rues au seizième siècle :

Ce sont des sacz pour plaideurs,
Pour demandeurs et défendeurs !
Tenez, pour mettre voz procès,
Il vaut deux solz sans point d'excès ⁵.

Les sommes importantes étaient payées par sacs comptés d'avance, comme le sont aujourd'hui nos rouleaux. A la ficelle qui fermait le sac était attachée une étiquette qui indiquait la valeur et la nature des espèces qu'il contenait : or, écus, sous, liards, deniers, etc. La somme marquée n'était pas rigoureusement exacte ; on la diminuait de la *passé*, représentant le prix du sac. La *passé* était de cinq sous par sac de mille livres.

Au quatorzième siècle, les bouges, vrais sacs de voyage en cuir ou en toile étaient l'œuvre des malletiers.

Au dix-huitième siècle, les sacs à blé et à farine étaient fournis surtout par les lingères ¹.

La *Taille de 1292* mentionne deux *saaciers* et un *pruqueteur*, mots qui sont probablement à peu près synonymes. Ducange, aux mots *pochia* et *poucha*, cite plusieurs exemples du mot *pouque* pris dans le sens de sac, et d'où nous aurions fait *poche*.

On trouve aussi *sachiers*.

Safraniers. Cultivateurs de safran. Le safran était très peu cultivé dans les environs de Paris, le plus estimé venait du Gâtinais.

Sages-femmes. On peut affirmer que les premières sages-femmes furent de bonnes âmes qui, ayant aidé plusieurs voisines en travail, avaient acquis ainsi quelque expérience des accouchements. De là à tirer parti de leur petit savoir, il n'y avait pas loin. Celles qui exercèrent ce métier reçurent d'abord le nom de ventrières, et il y avait à Paris en 1292 au moins deux ventrières. La première demeurait rue Saint-Martin, la seconde demeurait rue des Écouffes ².

En 1377 et en 1379, la duchesse de Bourgogne fit venir de Paris à Dijon, pour l'assister en ses couches, « Asseline la ventrière », femme de Robert Alexandre, bourgeois de Paris. Elle partit avec son mari et un valet chargé de soigner leurs chevaux ³. En 1378, il y avait à l'Hôtel-Dieu une « ventrière des accouchiez » nommée Juliette, et en 1385 une femme nommée Jeanne Dupuis y prenait le titre de « maîtresse des accouchées ⁴ ».

Il existait déjà, attachées au tribunal du Châtelet, des ventrières ou matrones jurées qui, comme nos experts actuels, étaient commises pour éclairer la justice, pour rédiger des rapports de médecine légale. Ainsi, au mois d'avril 1394, nous voyons Agace la Françoise et Jehanne la Riquedonne, « matrones jurées du Roy », chargées de visiter une jeune fille qui se plaignait d'avoir été violée ⁵.

Les règlements relatifs à l'exercice du métier de sage-femme furent imprimés ou réimprimés vers 1580. On y voit que cette petite communauté était placée déjà, comme celle des chirurgiens, sous le patronage de saint Côme et de saint Damien. L'article premier oblige les sages-femmes à visiter au moins une fois par an l'église consacrée à ces bienheureux martyrs. « Elles doivent, par leur intercession, supplier la bonté de notre Sauveur de leur donner grâce de bien, fidèlement et charitablement exercer leur vocation à l'endroit de toutes femmes, soyent pauvres, médiocres ou riches ».

¹ Signé Collot-d'Herbois, Fouché de Nantes et Séb. Delaporte.

² *Dictionnaire critique*, p. 1099.

³ Brantôme, *Œuvres*, édit. Lalanne, t. II, p. 301.

⁴ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 35 ; pour 1736, t. I, p. 89.

⁵ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

¹ *Almanach Dauphin pour 1777*, au mot *Lingères*.

² *Taille de 1292*, p. 62 et 114.

³ E. Petit, *Itinéraire de Philippe le Hardi*, p. 505.

⁴ H. Carrier, *La maternité de Paris*, p. 5.

⁵ Douët-d'Arcq, *Pièces relatives à Charles VI*, t. II, p. 216.

Les conditions à remplir pour obtenir l'autorisation de s'établir sont stipulées avec soin.

Les aspirantes étaient tenues avant tout de « faire paroître leur demeure, leur vie, conversation vertueuse, et soubz quelles maistresses ou mères elles ont appris l'estat ». Il n'existait donc officiellement aucun cours, aucun moyen d'instruction. Toutefois, il était fait chaque année, par l'un des chirurgiens du Châtelet, une « anatomie de femme pour l'instruction de ce qui est de la pratique des saiges femmes, où elles seront averties se trouver, si elles en ont commodité ».

Les premières formalités accomplies, les aspirantes étaient interrogées par le médecin, les deux chirurgiens et les deux matrones jurées du Châtelet.

Si l'épreuve leur était favorable, elles prêtaient serment entre les mains du prévôt de Paris, et pouvaient, huit jours après, « mettre et apposer, au devant de leurs maisons, enseignes de saiges femmes, comme ont les autres : qui sont une femme portant un enfant, et un petit garçon portant un cierge, ou un berceau avec une fleur de lys, si bon leur semble ».

Reçues dès lors membres de la corporation, de nombreux devoirs leur incombaient, que les statuts énumèrent ainsi.

Elles se comporteront en toute circonstance « sagement, honnestement et vertueusement, et n'useront de parole ny gestes dissolus ». Elles ne toucheront les patientes « qu'au préalable elles n'ayent osté leurs bagues de leurs doigts, si elles en ont, et lavé leurs mains ».

Elles « seront aussi diligentes à secourir les pauvres que les riches ».

Si l'enfant se présente autrement « que le chef devant, qui est l'accouchement naturel », ou s'il se présente par les pieds « qui est un autre accouchement, le premier après le naturel », elles feront aussitôt appeler soit un médecin, soit un chirurgien, soit une « des anciennes maistresses et matrones jurées ».

Sous peine de mort, elles ne provoqueront l'avortement d'aucune femme, « soit mariée ou non mariée ».

Elles « ne délivreront aucunes femmes qu'elles ne les advertissent du devoir du chrestien, et aussi de la nécessité à toutes créatures raisonnables du sacrement du baptesme qui se doit conférer à l'enfant nouveau nay ».

Elles « n'oublieront à undoyer les enfans si elles cognoissent qu'ils ne puissent parvenir audit sacrement du baptesme ».

« S'il y a un homme, et notamment un homme d'Église, au logis où adviendra ladicte nécessité de undoyer, qu'elles luy déferent cet honneur si c'est après l'enfantement, et non autrement ».

« Que sur toutes choses, elles vivent en femmes de bien et d'honneur, ainsi que le nom de Matrone ou Saige femme honorable les y convie ».

Elles « ne mesdiront les unes des autres et ne se provoqueront d'injures ny de paroles ».

Elles devront dénoncer toute femme qui exercerait le métier sans avoir subi l'examen accoutumé et prêté serment.

Elles devront également dénoncer celles d'entre elles qui seraient connues pour « tenir mauvais train, pour recevoir ou enseigner mauvaises et dissolues compagnies ».

« S'il advient qu'aux cimetières des saints Innocens, és rues ou en Chastelet, il ait esté exposé quelque enfant vif ou mort », elles sont tenues d'obtempérer à toute invitation, « de le venir trouver, pour voir si elles le recognoistront ».

Elles ne « feront rapport de la pudicité, corruption ou grossesse des filles ou femmes », sans avoir appelé le médecin et au moins l'un des deux chirurgiens du Châtelet. « Joint qu'est besoin escrire ou signer lesdits rapports, et peu d'icelles savent escrire ».

Chaque sage-femme sera tenue d'avoir « une copie imprimée » de ces statuts, et le plus ancien des deux chirurgiens du Châtelet conservera une liste de toutes les sages-femmes autorisées à exercer.

On négligea de dresser cette liste, et au mois d'avril 1587 dix-neuf sages-femmes furent dénoncées comme exerçant illégalement, car elles n'avaient ni subi l'épreuve exigée, ni prêté serment. Le prévôt de Paris leur fit défense de « s'immiscer en l'exercice dudit estat de matrone, qu'elles n'ayent esté expérimentées et reçues ». Il ordonna en même temps « que les enseignes par elles mises et pendues devant leur maison soient rompues et desmolies ».

Au mois de janvier 1635, les sages-femmes adressèrent une supplique à la Faculté de médecine, sollicitant d'elle un cours d'obstétrique¹. Mais la Faculté était bien trop occupée de ses querelles avec les chirurgiens pour répondre à d'aussi futiles requêtes.

L'Hôtel-Dieu, qui recevait tant de femmes enceintes, eût pu servir de clinique. Il y avait là une maîtresse sage-femme, nommée après examen subi en présence de six médecins. Au mois de novembre 1657, le bureau d'administration décida qu'elle ferait « toutes les six semaines dissection et anatomie de la matrice », mais au profit seulement des « apprentisses » de l'Hôtel-Dieu².

Enfin, une Déclaration de septembre 1664 chargea les chirurgiens d'instruire les sages-femmes, tout en conférant au doyen de la Faculté de médecine le privilège de présider les examens. Cette mesure fut complétée un peu plus tard. Les statuts accordés aux chirurgiens en novembre 1699 leur attribuèrent la réception des sages-femmes, alors au nombre d'environ cinquante. A dater de ce moment, elles sont officiellement « agrégées » à la communauté des chirurgiens, honneur qu'elles partagent avec les renoueurs, les herniaires, les dentistes, les oculistes et les lithotomistes.

Les statuts de 1699 exigeaient des aspirantes que :

1^o Elles eussent servi pendant trois mois à

¹ Hazon, *Éloge de la Faculté de médecine*, p. 29.

² H. Carrier, p. 18 et 74.

l'Hôtel-Dieu ou chez une sage-femme de Paris pendant trois ans, condition dont étaient dispensées les filles de sages-femmes. Les brevets d'apprentissage devaient être enregistrés au greffe de la communauté.

2^o Elles présentassent un certificat de catholicité et de bonnes vie et mœurs.

3^o Elles vinssent au jour fixé comparaitre à Saint-Côme devant le jury d'examen.

Les sages-femmes, stimulées par le besoin d'argent, se prêtaient souvent à de coupables complaisances. On allait les chercher chez elles, on leur bandait les yeux, et on les conduisait auprès d'une femme qui gardait un masque sur le visage durant toute la durée de l'accouchement. La sage-femme reprenait ensuite son bandeau et était ainsi reconduite à son domicile ¹.

Le nombre des avortements, des infanticides et des abandons d'enfants était effrayant. Lestoile écrivait le 14 décembre 1596 : « Y eut une garce pendue à la place Maubert, qui avoit jetté son enfant dans les privés, chose assez commune à Paris ». On apportait à l'Hôtel-Dieu une telle quantité de petits cadavres qu'il avoit fallu renoncer à les conduire au cimetière. Une religieuse était chargée de les jeter au fond de la tour du limbe, avec un « minot de chaux vive par-dessus, pour les brusler et consommer, et empescher la trop grande puanteur ² ». Patin raconte qu'en 1660, les vicaires généraux de Paris vinrent révéler au premier président « que depuis un an six cents femmes se sont confessées d'avoir tué ou étouffé leur fruit, et qu'ils y ont particulièrement pris garde sur l'avis qu'on leur en avoit donné ³ ». Quand une sage-femme était reconnue complice d'un crime de ce genre, le parlement se montrait impitoyable. M^{lle} de Guerchy, séduite par le duc de Vitry et résolue à cacher sa faute, obtint d'une sage-femme, nommée Constantini, qu'elle se prêterait à un avortement. M^{lle} de Guerchy étant morte des suites de l'opération, le parlement condamna la Constantini à être pendue et étranglée après avoir subi la question ⁴.

Au reste, les sages-femmes s'efforçaient de se perfectionner dans leur art, de se tenir au courant des très lents progrès qui y étaient apportés. « Il y a, disait Dionis ⁵, de meilleures sages-femmes à Paris qu'en aucune ville du royaume ». On s'était décidé, en effet, à leur faciliter l'accès de l'Hôtel-Dieu, et elles y passaient trois mois avant de subir leur examen. Pendant six semaines, elles assistaient chaque jour aux accouchements; elles les pratiquaient ensuite, sous la direction de la maîtresse sage-femme. En outre, des arrêts rendus par le parlement les 29 mars et 5 mai 1732 ordonnèrent aux démonstrateurs de Saint-Côme « de ne faire aucunes dissections de corps de femmes sans

y appeler les sages-femmes et leurs aspirantes ¹ ». Quatre ans après, le lieutenant criminel menaçait d'une amende de 300 livres celles qui s'établiraient avant d'avoir passé leur examen et prêté serment.

Les statuts de mai 1768, qui réorganisèrent le collège de chirurgie, modifièrent fort peu la situation faite aux sages-femmes par les statuts de 1699. Toutefois, elles furent autorisées à faire leur apprentissage chez un accoucheur, mais ne purent plus se présenter à l'examen avant l'âge de vingt ans. En outre, chacune d'elles ne dut avoir à la fois plus d'une aspirante ou « apprentisse ».

L'aspirante qui avait subi avec succès son examen recevait un brevet écrit, sur parchemin.

Les sages-femmes, associées aux chirurgiens, avaient comme eux pour patrons saint Côme et saint Damien. Dans les dernières années du dix-huitième siècle, elles étaient au nombre de deux cents environ. Mercier, qui me fournit ce chiffre, ajoute qu'il naissait alors à Paris environ vingt mille enfants chaque année, et que l'on y trouvait « autant de facilité à les mettre au monde qu'à les procréer ² ». Pour le prouver, il célèbre la discrétion des sages-femmes, et dépeint ainsi l'intérieur de leurs appartements : « Quand une fille est devenue mère, elle dit qu'elle va à la campagne; mais elle n'a pas besoin de sortir de la ville, même du quartier, pour se cacher et faire ses couches. Chaque rue offre une sage-femme qui reçoit les filles grosses.... L'appartement est distribué de manière qu'elles demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois. On ne peut forcer la porte d'une sage-femme que par des ordres supérieurs. La fille attend le moment de sa délivrance un mois ou six semaines, selon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle sort après la quinzaine et rentre dans sa famille et dans la société. Elle a pu accoucher dans une rue voisine, voyant de sa fenêtre celles de son père, sans que celui-ci s'en doute. La sage-femme se charge de tout, présente l'enfant au baptême, le met en nourrice ou aux Enfants-trouvés, selon la fortune du père ou les craintes de la mère... Le prêtre qui baptise est accoutumé à voir arriver la sage-femme, et il distingue ainsi du premier coup d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen ³ ».

Saïcteurs et Saïetteurs. Voy. Sayetteurs.

Saint-Antoine (FAUBOURG). Un des lieux privilégiés de Paris. En 1776, le roi s'efforça de faire rentrer dans le droit commun les artisans du faubourg Saint-Antoine. La Déclaration du 19 décembre établit d'abord ⁴ que « les marchandises fabriquées dans l'étendue dudit faubourg ne peuvent être transportées dans l'intérieur de Paris, sans être exposées à des saisies que les

¹ H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, t. I, p. 395.

² Roussellet, *L'ancien Hôtel-Dieu de Paris*, p. 37.

³ Lettre du 22 juin 1660, t. III, p. 226.

⁴ Lettre du 16 juillet 1660, t. III, p. 239.

⁵ *Opérations de chirurgie*, p. 418.

¹ Verdier, *Jurisprudence de la chirurgie*, t. II, p. 476.

² *Tableau de Paris*, t. V, p. 73.

³ *Tableau de Paris*, t. V, p. 54.

⁴ Préambule.

droits attribués aux corps et communautés les autorisent à faire... ».

Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

Saint-Benoît (COUR). Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

Saint-Clair (FOIRE). Elle était peu importante. Elle se tenait dans le quartier Saint-Victor et durait huit jours, en juillet, mois où l'on célébrait la fête de saint Clair, dont les reliques étaient conservées par les religieux de Saint-Victor.

Saint-Denis (FOIRE). Voy. **Lendit**.

Saint-Denis de la Chartre (ENCLOS). Un des *lieux privilégiés* de Paris. Les locations faites aux artisans constituaient la principale source de revenu du prieuré. Un procès-verbal de visite, daté du 18 juin 1629, nous apprend que cet enclos comprenait huit grands corps de logis, élevés pour la plupart de quatre ou cinq étages¹.

Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

Sainte-Croix en mai. Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent l'invention de la sainte Croix, dont la fête se célèbre le 3 mai. « Nul talemelier ne puet cuire au jour de la feste S. Crois en may² ».

Sainte-Croix après août. Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours l'exaltation de la sainte Croix, qui se célèbre le 14 septembre. « Nul talemelier ne puet cuire au jour de la feste S. Crois après aoust³ ».

Saint-Esprit (HOPITAL DU). Un des *lieux privilégiés* de Paris. Situé place de Grève, on y recevait des orphelins des deux sexes. On exigeait qu'ils fussent fils de maître, et nés en légitime mariage, soit à Paris, soit à Versailles. Admis dès l'âge de trois ans, on les gardait et on les instruisait jusqu'au moment où ils étaient mis en apprentissage⁴.

Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

Sainteurs. Voy. **Saintiers**.

Saint-Germain (ENCLOS). Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

Saint-Germain (FOIRE). Établie par Louis XI en 1482, c'était la plus importante de Paris. Elle se tenait sur l'emplacement du marché Saint-Germain actuel. Elle ouvrait le 3 février et se prolongeait jusqu'à la semaine sainte.

Deux jeunes hollandais, qui visitèrent cette

foire en 1657, nous en ont conservé le tableau suivant : « La foire se tient dans une grande aire couverte. Elle est divisée en plusieurs boutiques qui ont le devant sur des allées. On y trouve une si grande diversité de belles marchandises et si bien estalées et arrangées que tout cela donne fort dans la veuë, et quelque résolution qu'on ayt faite de n'y pas employer son argent, il est presque impossible de s'en pouvoir empêcher. On y jouë toutes sortes de bijoux, et on n'y mène guère de femmes pour lesquelles il ne faille avoir cette complaisance, car c'est la plus grande partie du divertissement qu'on y prend. Il faut avouer, en y estant et en considérant cette grande diversité de marchandises de grand prix, que Paris est le centre où l'on trouve tout ce qu'il y a de plus rare au monde¹ ».

Cette foire fut complètement détruite par un incendie en 1762. On la reconstruisit au même endroit, mais elle ne retrouva plus son ancienne vogue.

En 1806, le terrain qu'elle couvrait fut déclaré propriété de la ville de Paris, et il fallut cinq années pour expulser les fripiers, les chiffonniers, les revendeurs de toute sorte qui occupaient les baraques à demi-ruinées. Enfin, le 15 août 1810 fut posée la première pierre de la grande halle, qui engloba un petit marché adossé à la foire.

Scarron nous a laissé de la foire Saint-Germain un tableau en vers burlesques, et l'on en trouve une description détaillée et curieuse dans l'ouvrage suivant : J.-C. Nemeitz. *Séjour de Paris, c'est-à-dire instructions fidèles pour les voyageurs de condition*, 1727, 2 in-12. Je citerai encore une étude très complète, qui a été publiée en 1900-1901, dans le *Bulletin de la Société historique du VI^e arrondissement*.

Saintiers. Hommes libres ou serfs affranchis qui se vouaient au service d'une église ou d'un monastère².

On les trouve encore nommés *sainteurs*, *saintieux*, *saints*, etc.

Je n'aurais pas mentionné ce nom si je ne trouvais quelques saintiers parmi les imposés des *Tailles de 1292 et de 1313*.

Saintieux. Voy. **Saintiers**.

Saint-Jean de Latran (ENCLOS). Un des *lieux privilégiés* de Paris. Il avait une superficie de 2.096 toises carrées, et était délimité par la place Cambrai et les rues Saint-Jacques, des Noyers et Saint-Jean de Beauvais³. Il comprenait l'église, les bâtiments affectés à la Commanderie et de nombreuses maisons presque toutes occupées par des artisans. Le montant total des locations, qui n'atteignait pas 129 livres en 1455, s'élevait en 1783 à 30.600 livres⁴.

Voy. **Privilégiés (Lieux)**.

¹ Voy. L. Tanon, *Histoire des justices des anciennes églises et communautés monastiques de Paris*, p. 201.

² *Livre des métiers*, titre I, art. 26.

³ *Livre des métiers*, titre I, art. 26.

⁴ Voy. Alletz, *Tableau de l'humanité et de la bienfaisance*, p. 83.

¹ A.-P. Faugère, *Journal d'un voyage à Paris*, etc. p. 70.

² Voy. le *Glossaire* de Ducange, au mot *sanctuarii*.

³ La place Cambrai et la rue des Noyers sont aujourd'hui comprises, l'une dans le parcours de la rue des Écoles, l'autre dans celui du boulevard Saint-Germain.

⁴ L. Tanon, *Histoire des justices anciennes*, etc., p. 294.

Saint-Laurent (FOIRE). On ne sait pas exactement où elle se tint d'abord. Elle succéda à la foire Saint-Lazare, qui datait du douzième siècle ¹.

La foire Saint-Laurent qui primitivement ne durait que huit jours, fut dans la suite prolongée jusqu'à trois mois, du 1^{er} juillet au 30 septembre. En 1662, on la transféra sur un terrain de cinq arpents, appartenant aux religieux de Saint-Lazare ; il était entouré de murs, planté d'arbres, et il fut bientôt couvert de baraques, où l'on se divertit jusqu'à la Révolution. Mais il fallait y compter avec les filous : Colletet nous le rappelle dans son *Tracas de Paris* :

Des gens qui portent la rapière,
Qui marchent d'une mine fière
Meslez parmi les spectateurs,
Et qui font les admirateurs,
Glissent les doigts, sans vous le dire,
Au fond de votre tirelire,
Autrement dite le gousset,
Si bien que vous le trouvez net.

Cette foire, qui avait été pendant longtemps très brillante, perdit beaucoup de sa vogue vers la fin du dix-huitième siècle : « elle tomba absolument », disent les *Mémoires secrets* ², à la date du 22 août 1785.

Saint-Lazare (FOIRE). Voy. **Saint-Laurent**.

Saint-Martin-le-Bouillant. Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent le jour de la translation de saint Martin, qui se fête le 5 juillet. Son nom la distinguait de la Saint-Martin d'hiver, qui tombe le 11 novembre. La confrérie des meuniers se réunissait le jour de la Saint-Martin d'hiver, celle des sergents à cheval aux deux anniversaires ³.

Saint-Martin des Champs (ENGLOS). Voy. **Privilegiés (Lieux)**.

Saint-Ovide (FOIRE). En 1665, le pape Alexandre VII fit tirer des catacombes le corps de saint Ovide, et l'offrit au duc de Créquy. Celui-ci le donna aux Capucins, dont le couvent était situé près de la place Vendôme actuelle. Les religieux solennisaient ce bienfait tous les ans, au mois d'août, par une foire qui durait neuf jours. Elle était presque aussi brillante et attirait presque autant de foule que la foire Saint-Germain.

En 1771, elle fut transférée sur la place Louis XV (place de la Concorde actuelle), mais le feu la détruisit complètement dans la nuit du 22 septembre 1777.

Saints. Voy. **Saintiers**.

Saints, sains, seinz, seins (JURER SUR). Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances

du moyen âge, ces mots signifient jurer sur les reliques des saints ¹.

Voy. **Serment**.

Sainturiers. Nom que l'ordonnance des *Bannières* (1467) donne aux ceinturiers.

Salaire. Toutes les recherches faites pour déterminer la valeur relative des monnaies émises aux siècles passés ont été vaines. Le problème est si complexe, sa solution se trouve liée à celle de tant d'autres problèmes restés eux-mêmes insolubles, qu'il faut peut-être renoncer pour toujours à jeter quelque lumière sur ce point obscur de notre histoire. Dans l'état actuel de la science, dire que vers 1268 l'apprentissage chez les gainiers coûtait vingt sous ², ou qu'en 1660 un ouvrier tailleur gagnait dix sous par jour ³, c'est à peu près perdre son temps, car ces chiffres n'ont pour nous aucun sens précis. Je dis : à peu près, parce qu'il peut y avoir un certain intérêt à étudier la relation qui existe entre les chiffres fournis par une même époque. Ainsi, le *Livre des métiers* nous apprend que tout cordonnier qui voulait s'établir devait payer un droit de seize sous, et que s'il était surpris travaillant à la lumière, on lui infligeait une amende de cinq sous ⁴ ; le rapprochement de ces deux sommes prouve quelle importance on attachait alors à empêcher le travail de nuit dans les communautés auxquelles il était interdit. Mais quand, dans quelques articles de ce dictionnaire, j'estime approximativement le denier du treizième siècle, par exemple, à cinquante centimes de notre monnaie, j'obéis à une sorte de convention plutôt que je n'enregistre les conclusions d'une science sûre d'elle-même.

Si l'on veut étudier de plus près cette question, on peut recourir à l'excellente *Histoire des classes ouvrières* de M. É. Levasseur ⁵. Ce qui semble prouver que le sort de l'ouvrier fut toujours fort supportable et que son gain lui permit toujours de se bien nourrir, c'est qu'au seizième siècle, époque où suivant M. É. Levasseur, les conditions économiques furent très préjudiciables aux salariés, l'ambassadeur vénitien Lippomano écrivait de Paris à son gouvernement : « Le porc est l'aliment accoutumé des pauvres gens, mais de ceux qui sont vraiment pauvres. Tout ouvrier veut manger, les jours gras, du mouton, du chevreuil, de la perdrix, aussi bien que les riches, et les jours maigres, du saumon, de la morue, des harengs salés qu'on apporte des Pays-Bas et des îles septentrionales en grande abondance ⁶ ».

Saleurs. Ceux qui salent le poisson.

On a aussi donné ce nom aux embaumeurs.

¹ Voy. le *Livre des métiers*, titre I, art. 22 ; titre LI, art. 12 ; titre LXXI, art. 6 ; etc., etc.

² *Livre des métiers*, titre LXV, art. 12.

³ Statuts, art. 12.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXXIV, art. 1, 7 et 12.

⁵ Édition de 1901, t. II, p. 969.

⁶ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 569 et suiv.

¹ A. Luchaire, *Actes de Louis VII*, n° 9.

² Dits de Bachaumont, t. XXIX, p. 178.

³ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 55.

On nommait encore saleurs des bateleurs qui prétendaient connaître l'avenir d'après les mouvements involontaires de certaines parties du corps qu'ils saupoudraient de sel.

L'ordonnance de janvier 1351 mentionne des saleurs de pourceaux.

Salines (MARCHANDS DE). Ils vendaient du poisson de mer salé. Ce commerce était libre et s'appliquait plus spécialement à six poissons : le saumon, la morue, le hareng, la sardine, l'anchois et le maquereau.

On appelait :

Poisson vert celui qui venait d'être salé, qui était encore humide.

Poisson mariné, celui qui avait été rôti sur le gril, puis frit dans l'huile.

Poisson sec, celui qui avait été salé, puis desséché, soit par le feu, soit par le soleil.

Les marchands de salines étaient au nombre de soixante en 1673 ¹. Leur confrérie, placée sous l'invocation de la Nativité, se réunissait à l'église Saint-Eustache.

Voy. **Appétits** (Marchandes d'). — **Harengères** et **Poisson** (Commerce du).

Saliniers. On donnait ce nom, dans les manufactures de glaces, aux ouvriers chargés « d'extraire l'alcali des soutes ² ».

Sallerants. Dans les fabriques de papier, ouvriers préposés aux dernières opérations. On y employait beaucoup de femmes, qui portaient le nom de *délisseuses* ou *sallerantes* ³.

Salletiers. Voy. **Sauniers**.

Salpêtrateurs. Voy. **Salpêtriers**.

Salpêtriers. Les salpêtriers, dits aussi *salpêtrateurs*, *selestriers* ⁴ et *poudriers*, pouvaient seuls amasser et lessiver le salpêtre. Ils le portaient ensuite à l'Arsenal, où il était raffiné. Avant le dix-septième siècle, ils ne formaient pas corporation. Ils étaient institués par le commissaire général des poudres et salpêtres, et relevaient du bailliage de l'artillerie, qui avait son siège à l'Arsenal. Ce bailliage prononçait sur toutes les questions concernant la fabrication des poudres, la fonte des canons, les différends entre les commis et ouvriers d'artillerie. A cet égard, sa juridiction s'étendait sur toute la France, et les appels allaient au Parlement. Le tribunal se composait d'un bailli d'épée, d'un lieutenant général, d'un garde-scel, etc., en tout dix personnes. Les audiences se tenaient à l'Arsenal, dans la cour de la fonderie.

Au mois de mai 1658, les salpêtriers demandèrent et obtinrent des statuts, qui les organisèrent en communauté. Celle-ci était régie par un syndic et quatre jurés.

Les salpêtriers prenaient le titre de salpêtriers du roi, et avaient pour enseigne les mots **POUDRE DE ROI** ¹. Ils s'étaient placés sous le patronage de sainte Barbe, qu'ils fêtaient, le 4 décembre, à l'église Notre-Dame des Victoires ².

Les charretiers employés par les salpêtriers pour le transport des plâtres se nommaient *gravâtiers*.

Voy. **Artificiers**.

Saltarins et **Salteurs**. Voy. **Sauteurs**.

Saltimbanques. Voy. **Acrobates**. — **Disloqués**. — **Équilibristes**, etc., etc.

Samedi. Voy. **Vigiles**.

Samedi des lumières. Dans les statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours le samedi de la deuxième semaine de carême.

Santé (MAISONS DE). Voy. **Maisons**.

Sargiers. Voy. **Sergiers**.

Sarrazinois. Voy. **Tapissiers**.

Sarreuriers et **Sarriers**. Voy. **Serruriers**.

Sarteurs. Voy. **Bâcherons**.

Sas et tamis (FAISEURS DE). Titre qui appartenait à la corporation des boisseliers. Les maîtres se disaient aussi *sassiers*.

Sauciers. Faiseurs de sauces. La *Taille de 1292* cite sept *sausiers*, qui confectionnaient et vendaient ces sauces épicées qu'affectionnaient nos pères. Dans le livre de cuisine écrit par Guillaume Tirel, dit Taillevent, cuisinier de Charles V ³, et dans le *Ménagier de Paris* ⁴, curieux ouvrage du même temps, on voit mentionnées déjà une foule de sauces. J'y relève les noms suivants :

Sauce jaunette.	Sauce verte.
Sauce chaude.	Sauce douce.
Sauce froide.	Sauce cameline.
Sauce paresseuse.	Sauce rapée.
Sauce blanche.	Sauce au moult.
Sauce poitevine.	Sauce à l'aloë.
Sauce d'aulx.	Sauce dodine.
Sauce madame.	Etc., etc.

La plus connue est la sauce verte, souvent célébrée par Rabelais, dont on trouve la recette dans Sauval ⁵, et que l'auteur des *Cent et sept cris* ⁶ n'a pas oubliée :

Vous faut-il point de sauce verte ?
C'est pour manger carpe et limande.
Ça qui en veut, qui en demande
Tandis que mon pot est ouvert ?

¹ Voy. l'édit. du mois de mars.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. III, p. 222.

³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, p. 523.

⁴ Dans les lettres patentes de novembre 1677.

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. XII, p. 14.

² Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 110.

³ Il a été publié en 1892 par MM. Pichon et Georges Vicaire.

⁴ Il date de 1393, et a été publié en 1846, 2 in-8°.

⁵ *Recherches sur Paris*, t. III, p. 204.

⁶ Par Antoine Truquet, 1545.

Les sauciers appartenait à la corporation des vinaigriers. On les trouve encore nommés *saulciers*, *saulcieurs*, *saussiers*, *saussieurs*, etc.

On nommait encore sauciers, dans les grandes maisons, les cuisiniers spécialement chargés de la confection des sauces. Saint Louis en 1261, Charles VI en 1386 avaient deux sauciers ¹.

Saucissiers. Voy. **Charcutiers**.

Saudée. Voy. **Soudée**.

Saulciers et Saulcieurs. Voy. **Sauciers**.

Saulcissiers. Voy. **Charcutiers**.

Saunieres. Voy. **Sauniers**.

Sauniers. Fabricants de sel dit *de gabelle* ou *de cuisine*. On appelait *faux sauniers* ceux qui vendaient du sel en contrebande, l'État s'étant réservé le monopole de ce commerce. Le prix fixé par l'État variait suivant les provinces; les pays dits *de petite gabelle* payaient le sel beaucoup moins cher que les pays dits *de grande gabelle*. Les faux sauniers se bornaient, le plus souvent, à acheter du sel dans les premiers, pour le revendre dans les seconds.

Chaque chef de famille était tenu de prendre, chaque année, dans les greniers royaux une certaine quantité de sel, dite *sel du devoir*, qui représentait sa consommation présumée. Cet impôt était si lourd et si impopulaire que les faux sauniers se multipliaient, bien qu'ils fussent poursuivis avec une impitoyable rigueur. « Était réputé faux saunier ou fraudeur, dit M. Alfred Rambaud, non seulement quiconque se procurait du sel étranger ou passait le sel d'une province à l'autre, mais le paysan qui épargnait le sel de sa cuisine pour saler son porc, qui employait à sa cuisine le sel du poisson ou du porc salé, qui fabriquait du sel avec l'eau de mer, qui faisait boire de cette eau à ses bestiaux pour éviter de leur donner du sel ² ». Il fut prouvé aux États généraux de 1484 qu'en peu d'années, plus de cinq cents faux sauniers avaient été mis à mort. La législation s'adoucit dans la suite, le fouet, les galères et le bannissement remplacèrent la peine capitale ³.

On appelait *sel de gabelle* celui qui provenait des greniers royaux, pour le distinguer du sel *de faux saunage* ou *faux sel*. Le sel gabbellé avait passé au moins deux ans dans les greniers royaux, et était ainsi devenu bon pour la vente.

Les sauniers sont dits aussi *salletiers*, et j'ai trouvé les faux sauniers appelés *saunieres*.

Voy. Sel (Commerce du).

Saurisseurs. Ouvriers employés au saurissage des harengs. On trouve très souvent *soris-seurs*, et à Dieppe on les nommait *sorins*.

Sausiers. Nom que la *Taille de 1292* donne aux sauciers.

Saussiers et Saussieurs. Voy. **Sauciers**.

Saussissiers. Voy. **Charcutiers**.

Saute-ruisseau. Chez les notaires, les avoués, les huissiers, petits clercs chargés de faire les courses.

Voy. Notaires.

Sauteurs. Un sieur Archangelo Tuccaro, qui avait donné des leçons à Charles IX et qui s'intitulait *saltarin du roi*, publia, en 1599, un volume où il étudie et analyse les différentes espèces de sauts. L'ouvrage a pour titre : *Trois dialogues de l'exercice de sauter et voltiger en l'air*, et il est orné d'une foule de gravures fort curieuses. La dédicace à Charles IX rappelle la passion de ce souverain pour les exercices du corps et l'habileté qu'il y apportait : « Il domptoit le cheval plus fier et rebours qui eust peu estre, avec telle prudence que l'art et son bon jugement luy enseignoient. Il s'esprouvoit contre le plus fort et robuste luicteur qui fust. Il s'estudioit à la course. Il s'adonnoit à tout espèce de saut, s'y monstrant fort adextre et dispos. Il tiroit fort proprement des armes avec les plus grands maistres d'escrime. Il estoit merveilleusement agile à se manier et voltiger sur un cheval de bois... ».

Le théâtre de Nicolet, au dix-huitième siècle, était renommé pour ses sauteurs. On a conservé les noms de Moritz von der Beck ¹, de Paulo Redigé, dit le Petit-Diable, de Placide Bussart, etc. ².

Les sauteurs ont été dits aussi *saltarins*, *salt-teurs*, *voltigeurs*, etc.

Voy. Bateleurs.

Sauvetage (CEINTURES DE). Voy. **Sca-phandriers**.

Savetiers. Les savetiers composaient la dernière des quatre classes d'artisans qui s'occupaient de la chaussure. Les raccommodages seuls leur étaient permis. L'article 40 des statuts accordés aux cordonniers en 1614 porte que les savetiers ne pourront « mettre en leurs ouvrages plus d'un tiers de cuir neuf ».

Dits en latin *affactores*, *affectatores*, *coroesarii*, *pictaciarii*, *sabaterii*, *savetarii*, etc., et en français *bobelineurs*, *carreleurs de souliers*, *orfèvres en cuir*, *courvoisiers* ³, *orfèvres en vieux*, *ratacon-neurs*, *rapetasseurs*, *taconneurs*, *taqueniens*, *sueurs*

¹ Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VII*, édit. Godefroy, p. 708. — Douët-d'Arcq. *Comptes de l'hôtel*, p. IV.

² *Histoire de la civilisation française*, t. II, p. 161.

³ Voy. *Les faux sauniers sous Louis XIV*, dans les *Annales de l'est*, année 1903, p. 264.

¹ Il a un article dans le *Dictionnaire critique* de Jal, p. 164.

² Voy. É. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. II, p. 227 et 238.

³ *Courvoiserie* désignait le métier.

de vieil, etc., eux-mêmes, dans leurs statuts du treizième siècle, se qualifient de *cavatiers* et *cavetiers*. Jean de Garlande les nomme *pictaciarii*, du mot *pictatium* qui signifiait pièce, tacon ¹. Ils recommandaient, écrit-il, les vieilles chaussures, y mettaient des pièces, réparaient les semelles et les empeignes ².

Les savetiers étaient déjà constitués en corporation au douzième siècle. Une charte qui remonte à l'année 1160 assigne au desservant de la chapelle Saint-Nicolas du Palais une rente de trente sous sur les *corvesarii* ³. Les statuts qu'ils soumièrent, vers le milieu du siècle suivant, à l'homologation du prévôt de Paris sont très courts ⁴.

Le roi, on ne nous dit pas lequel, avait concédé la juridiction professionnelle et tout ou partie des revenus de ce métier à ses écuyers, c'est donc à eux ou plutôt à leur mandataire qu'il fallait acheter le droit de s'établir.

On trouve 140 savetiers nommés dans la *Taille* de 1292 et 172 dans celle de 1300.

Le chef-d'œuvre est mentionné par les lettres patentes de juin 1467 ⁵, qui exigent que l'ouvrier « ait esté expérimenté et en iceluy mestier trouvé souffisant ».

Un arrêt du 26 mai 1516 autorisa les savetiers à faire des chaussures neuves, mais seulement pour leurs femmes et leurs enfants. Puis une sentence du Châtelet, rendue le 15 décembre 1621, les confirma dans le droit de « se dire bobelineurs », et de confectionner les souliers appelés bobelins, chaussures grossières à l'usage du bas peuple.

Des lettres patentes du 20 mars 1659 donnèrent à la communauté une organisation qui ne fut guère modifiée jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

Chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti, et la durée de l'apprentissage était de trois ans. Le contrat devait être passé par-devant notaires, en présence de deux jurés au moins.

Avant d'aspirer à la maîtrise, il fallait encore servir pendant quatre années, en qualité de compagnon, puis parfaire le chef-d'œuvre.

On ne pouvait recevoir plus de quatre maîtres par an, exception faite toutefois pour les fils de maître et pour les compagnons qui épousaient une veuve ou une fille de maître.

Le nombre des savetiers, qui ne dépassait guère 1200 en 1725, était alors de 2000 environ. L'édit de 1776 déclara leur métier libre, mais, dès l'année suivante, ils sollicitèrent comme un honneur d'être réunis à la communauté des cordonniers. A ce moment la corporation avait

pour titre officiel : *savetiers-bobelineurs-carreleurs de souliers*.

Les savetiers avaient choisi pour patron saint Pierre aux liens, peut-être à cause de ces paroles de l'ange au prince des apôtres : « Ceins tes reins et chausse tes sandales ¹ ». Une seule confrérie réunissait à Saint-Pierre des Arcis maîtres et compagnons, le 1^{er} août ².

La communauté des savetiers a donné son nom à plusieurs rues. Dès le treizième siècle, une rue de la Cité s'appelait *Cavateria* : à dater du quatorzième siècle, elle devint *rue de la Cavaterie* ou *Savaterie*, et c'est au dix-huitième seulement qu'elle se changea en *rue Saint-Eloi* ³, dénomination conservée jusqu'à sa suppression en 1860.

Vers le milieu du quinzième siècle, une petite rue des halles était dite *rue aux Savetiers* ⁴, mais on ne connaît pas exactement sa situation. *

Voy. Chaussure et Maître des savetiers.

Savetonniers. Ils occupaient le troisième rang parmi les corporations qui confectionnaient des chaussures. Ils prenaient place après les sueurs et avant les savetiers.

Ils n'avaient le droit d'employer que la basane, et ne pouvaient faire aucune chaussure dont la semelle eût plus d'« un espan » de long. L'*espan*, mesure très primitive, désignait l'espace compris entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt, la main étant bien étendue. Aux cordonniers seuls, il était permis de fabriquer des chaussures plus grandes, même en basane.

Les savetonniers étaient appelés *bazaniers*, *bazenniers*, *chavetonniers* et *cavetonniers de petit soulers de basenne*, etc. ; ils prennent ces deux derniers noms dans ceux de leurs statuts qui reçoivent, vers 1268, l'approbation du prévôt Étienne Boileau, et dont voici l'analyse ⁵ :

Le métier avait été concédé aux deux dignitaires qui possédaient celui des cordonniers, et le droit de s'établir s'achetait aux mêmes conditions. Mais les savetonniers pouvaient acquérir tous les droits des cordonniers en achetant aussi ce second métier, c'est-à-dire en payant une seconde fois le droit de s'établir.

Le nombre de leurs apprentis n'était pas limité, et ils déterminaient à volonté le temps et les conditions de l'apprentissage.

La *Taille* de 1292 cite vingt maîtres savetonniers, celle de 1300 en mentionne seize seulement.

L'ordonnance du 30 janvier 1351 rappela aux « faiseurs de souliers de bazanne » qu'ils ne devaient employer ni le mouton, ni la brebis, ni le chien, « mais tant seulement bazanne d'Auvergne et de Provence, bonne et fine ». La basane n'était donc pas, comme aujourd'hui, de la peau de mouton, et alors quel animal la fournissait ? Peut-être le veau, car Ducange définit ainsi le

¹ On disait alors « taconner des souliers ». Voy. Ducange, au mot *pictatium*.

² « Pictaciarii viles sunt qui consuunt solutares veteres, renovando pictacia et intercutia (morceau de cuir placé entre les deux semelles) et soleas et impediās ». *Dictionarius*, p. 24.

³ Luchaire, *Histoire des institutions monarchiques*, t. II, p. 326.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXXVI.

Ordonn. royales, t. XVI, p. 668.

¹ Actes XII, 8.

² Le Masson, p. 44 et 68.

³ Jaillot, quartier de la Cité, p. 50.

⁴ Sauval, t. III, p. 338.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXXXV.

mot *bazan* : « ita vitulinum vel ovinum corium appellat ».

De nouveaux statuts, datés du 19 juillet 1353, fixèrent la dimension des chaussures confectionnées par les savetonniers à « un espan de pié et un espan de hault ¹ ». La corporation fut, vers cette époque, réunie à celle des cordonniers.

Les savetonniers ont donné leur nom à une rue que la *Taille de 1292* nomme *Les petiz solers*; celle de 1313 *rue des petits soliers* et Guillot *rue à petis solers de basenne*. Sur les vingt savetonniers qui exerçaient à Paris en 1292, sept habitaient cette rue ² et les environs de l'église Sainte-Opportune.

Voy. **Chaussure**.

Savonnerie (MANUFACTURE DE LA). On y élevait des enfants pauvres et deux d'entre eux étaient, chaque année, reçus maîtres tapissiers de haute lice.

Savonniers. Fabricants et marchands de savons. La *Taille de 1292* en cite huit, celle de 1300 cinq seulement.

Les *Crieries de Paris*, rimées au treizième siècle par Guillaume de la Ville Neuve, nous apprennent que les savonniers colportaient alors leur marchandise dans les rues :

J'ai savon d'outremer, savon !

Ce savon d'outremer venait sans doute de Naples, mais celui de Paris n'était guère moins apprécié, si l'on en croit ce vers du *Dit d'un mercier* :

J'ai le bon savon de Paris !

En ce temps-là, les cuvettes de toilette se nommaient *bassins à laver*. Ordinairement, on les posait à terre, sur une natte, et l'on se lavait à genoux la tête et le haut du corps, c'est-à-dire tout ce que laissaient hors de l'eau les bains, pris alors dans d'incommodes baquets. Le *pot à laver* ou *pot à eau* différait de l'aiguière, qui s'employait surtout pour le lavage des mains avant et après le repas. Le roi Charles V possédait vingt-quatre bassins à laver en or et « ung bassin à laver piez », qui pesait 47 marcs d'argent ³.

Au dix-septième siècle, on estimait par dessus tout les savonnettes à l'orange, grises, noires, citronnées et de Bologne. Le savant Lémery a donné la recette de ces dernières.

Les parfumeurs n'avaient pas le monopole de la vente des savons. L'article 60 des statuts accordés aux barbiers-perruquiers en 1718 les autorise à débiter « des poudres, opiatés pour les dents, pâtes à laver mains, et généralement tout ce qui est propre pour l'ornement, propreté et netteté du corps humain ».

La manufacture de tapis dite de la Savonnerie avait été établie sur le quai de Chaillot, vers

1605, dans des bâtiments auparavant occupés par une fabrique de savons.

Savoyards. On désignait sous ce nom les enfants et les jeunes gens que la misère arrachait à leur pays, et qui venaient à Paris chercher leur vie dans quelques métiers faciles.

Les Savoyards vraiment originaires de la Savoie se faisaient ordinairement décrotteurs, scieurs de bois, frotteurs, ramoneurs, commissionnaires. Les Limousins se faisaient maçons ; les Normands tailleurs de pierre, paveurs, marchands de fil ; les Flamands tailleurs d'habits ; les Languedociens et les Basques cordonniers : les Auvergnats porteurs d'eau ; les Gascons barbiers ; les Lyonnais crocheteurs et porteurs de chaise.

Sayetteurs. Faiseurs de tissus de laine dits sayettes, dans lesquels entraient quelques fils de soie. Les sayetteurs furent constitués en maîtrise le 20 septembre 1481. Ils disparaissent ensuite, soit qu'on les ait réunis à la corporation des tissutiers-rubaniers, soit qu'ils aient été s'établir à Amiens, où ce métier était encore représenté à la fin du dix-septième siècle.

On les trouve aussi nommés *saicteurs* et *saicetteurs*.

Scaphandreurs. Voy. **Scaphandriers**.

Scaphandriers. Le mot *scaphandre* a eu successivement deux sens. Ce fut d'abord un corset de liège au moyen duquel on pouvait se soutenir sur l'eau sans nager. Ce fut ensuite une sorte d'appareil qui permettait à un plongeur de demeurer et même de travailler sous l'eau pendant longtemps et à de grandes profondeurs.

Pour le premier sens, je vois que vers la fin du dix-septième siècle, un sieur Lanquer fut l'inventeur d'un large bourrelet, qui se plaçait autour des reins comme une ceinture et maintenait à la surface de l'eau celui qui en était muni. Il fit l'expérience en pleine Seine, le 14 septembre 1677 ⁴. Il avait publié, deux ans auparavant un volume devenu rarissime et qui a pour titre : *Le naufrage sans péril, ou l'invention d'une machine qu'on peut porter à la poche, qui nous fait passer les rivières tous vestus et estre plusieurs jours sur la mer sans aucun péril pour notre vie...*

Au siècle suivant, M. de la Chapelle, censeur royal, perfectionna cette découverte et donna à son appareil le nom de « scaphandre ou bateau de l'homme ». Il en est souvent parlé dans les *Mémoires secrets* ⁵, et c'est sans doute celui que l'*Almanach Dauphin pour 1777* annonce en ces termes : « Bailly, rue Pagevin, est renommé pour les scaphandres ou habillements de liège, pour conserver l'équilibre dans l'eau, sans qu'il soit besoin de nager ».

L'autre scaphandre fut inventé vers 1800 par Rouquayrol et Denayrouse.

On trouve aussi *scaphandreurs*.

¹ Ordonn. royales, t. XVI, p. 659.

² Aujourd'hui rue Courtalon.

³ Labarte, *Inventaire des meubles de Charles V*, nos 75 à 199.

⁴ Richelet, *Dictionnaire*, au mot *Lanquerre*.

⁵ Dits de Bachaumont, années 1765, 1768, 1771, etc.

Scelleurs. Voy. **Chauffe-cire.**

Scelliers. Voy. **Selliers.**

Scieurs de blé. Voy. **Soieurs.**

Scieurs de bois. Ce sont ceux qui vont dans les maisons bourgeoises scier, fendre et serrer le bois à brûler. Ils se servent de la scie, du chevalet, du maillet et des coins de fer.

On les nomme aussi *fendeurs*.

Scieurs de long. La *Taille de 1292* mentionne sept *sieurs*, celles de 1300 et de 1313 citent seulement deux *scieurs d'es* ou *sieurs de es*. M. Fagniez¹ les a trouvés nommés au quinzième siècle *soyeurs d'aisses* et *secatores asserum*. L'ordonnance du 21 novembre 1577 les classe avec les charpentiers et les nomme *scieurs d'ais*. Au dix-septième siècle, ils formaient une confrérie spéciale, qui était placée sous le patronage de saint Cyr, et qui se réunissait à l'église des Billettes².

Une pièce curieuse, recueillie par Delamarre³ nous apprend qu'en 1643 un sieur Léon Maubué, « féal conseiller et médecin ordinaire du roi », inventa une machine destinée à scier plusieurs planches à la fois, « certain affutage pour appliquer à une ou plusieurs scies, avec lesquelles l'on peut scier fort droitement et vivement plusieurs ais et pièces de bois ensemble, par le moyen d'un seul homme ». Louis XIV, « de l'avis de sa très honorée dame et mère », accorda à Maubué le privilège exclusif de cette découverte.

Enfin, dès le milieu du dix-huitième siècle, un sieur Noël, marchand de bois, installa dans son chantier, situé près de la Bastille, une scierie mécanique de son invention, où l'on voyait quatre grandes scies fonctionner simultanément⁴.

Scieurs de marbres. Titre qui appartenait aux marbriers.

Scieurs de pierre. Ils appartenait à la corporation des tailleurs de pierre, qui eux-mêmes dépendaient de celle des maçons.

Les scieurs de pierre dure n'utilisaient que la scie sans dents.

Les scieurs de pierre tendre employaient la scie à dents. Ceux-ci, dit Savary⁵, « sont moins des scieurs que des manœuvres ».

Sculiers. Voy. **Sommiers de vaisselle.**

Sculpteurs. On peut voir, à l'article peintres, que les artistes, quelle que fût leur valeur, restèrent durant plusieurs siècles assimilés aux artisans. Les sculpteurs constituaient donc au moyen âge une corporation ouvrière qui, comme les autres, a ses statuts dans le *Livre des*

*métiers*¹. Ils y sont qualifiés *ymagiers-tailleurs*, « ce est à savoir tailleries de crucefix, manches à coutiaus et de toute autre manière de taille que on face d'os, d'yvoire, de fust² et de toute autre manière d'estoffe³ ». Chaque maître ne devait avoir qu'un seul apprenti à la fois, et l'apprentissage durait de huit à dix ans. Comme tous les métiers qui travaillaient surtout pour l'Église et pour la noblesse, celui-ci dispensait de faire le service du guet bourgeois : « quar leur mestier n'appartient à nule âme⁴ que à sainte Yglise et aus princes, et aus barons et aus autres riches homes et nobles ». Il leur était prescrit de toujours sculpter dans un seul bloc, de n'ajouter aucun morceau, à part la couronne, « soit trestoute d'une pièce, fors la courone ». Exceptionnellement, quand il s'agissait d'un crucefix, on autorisait l'emploi de trois pièces, le corps et chacun des bras.

La *Taille de 1292* mentionne 1 *entailleux d'images* et 24 *ymagiers*, sans autre désignation. On trouve, dans la *Taille de 1300* : 1 *entailleux de manches*, 1 *imagier emmancheur*⁵ de couteaux, et 25 *ymagiers* sans autre désignation. L'ordonnance dite des *Bannières* (1467) les nomme *ymagers*.

À dater de cette époque, l'histoire des sculpteurs se confond avec celle des peintres. Notons seulement qu'ils conservèrent pendant longtemps un patronage spécial, celui des *cinq couronnés*, cinq sculpteurs qui, suivant une légende, refusèrent de tailler des idoles, et furent martyrisés en Pannonie sous Dioclétien⁶.

J'ai trouvé encore les sculpteurs nommés *imagiers*, *imaigiers*, *imageurs*, *imagineurs*, *imaginiers*, *ymaginiens*, *ouvriers de taille*, etc., etc.

Sculpteurs en carton. On donnait ce nom aux artistes qui exécutaient en carton des objets, des décorations diverses destinés aux théâtres, aux fêtes publiques, aux pompes funèbres, etc.

Ils appartenait à la corporation des peintres.

Sculpteurs en cire. Voy. **Figures de cire.**

Sculpteurs de la garde-robe du roi. Le 14 avril 1688, Louis Mabrey remplaça Louis Frémont dans ces fonctions. En quoi consistaient-elles ? M. A. Jal suppose que « cet artiste était un sculpteur en bois qui ornait les lits, les chaises, les fauteuils, les tabourets, et aussi les coffres où les valets de garde-robe serraient les habits de Sa Majesté⁷ ».

Sculpteurs-rocailliers. Voy. **Rocailleurs.**

Secours mutuels (SOCIÉTÉS DE). Voy. **Bienfaisance (Œuvres de).**

¹ *Études sur l'industrie*, p. 207.

² Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 84.

³ Manuscrits, *bâtiments*, t. V, p. 48.

⁴ Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers* (1773), t. IV, p. 72.

⁵ *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 1494.

¹ Titre LXI.

² De bois.

³ De matière première.

⁴ Ne s'adresse à personne autre.

⁵ Sculpteur de manches.

⁶ Voy. Lichtenberger, *Encyclopédie des sciences*, t. XI, p. 430.

⁷ *Dictionnaire critique*, p. 1113.

Secrétaires. Les grands seigneurs avaient, en général, des secrétaires, dont Audiger nous décrit ainsi les fonctions : « Il faut qu'un secrétaire soit bon praticien et versé dans le Palais ; et au surplus homme de probité, incorruptible, discret et prudent, attendu la déposition du secret dont le seigneur lui fait confiance. Il doit avec cela savoir bien écrire, orthographier, chiffrer et déchiffrer toutes sortes de lettres et caractères dont on se sert dans les lettres, pour tenir les négociations des affaires de conséquence secrètes et hors de la connoissance du vulgaire.

Il est encore de son ministère de savoir bien faire et dresser toutes sortes de comptes, suivant les choses qui lui sont commises ; ainsi que de donner le bon tour à une lettre sur peu de mots qu'on lui aura dis, ou pour faire réponse à quelque autre ¹ ».

Les *secrétaires du roi* étaient des officiers de la grande chancellerie. Mais ce titre s'achetait et conférait d'assez nombreux privilèges. En 1724, le nombre des secrétaires du roi fut limité à 240 ; on en comptait 294 en 1789 quand ce titre fut supprimé. Sa possession pendant vingt années consécutives autorisait l'anoblissement ; c'était une de ces charges roturières que l'on qualifiait de *savonnettes à vilain* ².

Secrétaires de la chambre. Ils étaient au nombre de quatre. « Leur établissement remonte, selon toute apparence, à ces anciens notaires du roi qui, étant distingués de leurs confrères, furent appelés *clercs du secret*. Cette origine est la même que celle des secrétaires du roi et des secrétaires d'État. Les fonctions des *secrétaires de la chambre et du cabinet du roi* consistent à servir sa majesté dans ses dépêches. Ils ont été maintenus dans la qualité de *conseillers ordinaires du roi en ses conseils* ³ ».

En réalité, les titulaires de ces charges, estimées 150.000 livres en 1669, étaient des secrétaires intimes, qui avaient bouche à cour et logement dans la garde-robe du roi.

Secrétaire à la conduite. Voy. **Introduceurs des ambassadeurs.**

Secrétaires des Innocents. Voy. **Écrivains publics.**

Secrétaires de la main. Pendant plusieurs siècles, les titulaires de ce titre se bornèrent à signer pour le roi. L'importance de la fonction date du règne de Louis XIV. Elle fut alors confiée à Toussaint Rose que le cardinal de Retz et Mazarin avaient employé comme secrétaire. Rose *eut la plume*, ce qui signifie qu'il écrivait pour son maître. « Avoir la plume, dit Saint-Simon, consiste à imiter si exactement l'écriture du Roi qu'elle ne se puisse distinguer de celle que la plume contrefait, et d'écrire en cette sorte toutes les lettres que le Roi doit ou

veut écrire de sa main, et toutefois n'en pas prendre la peine. Il y en a quantité aux souverains et à d'autres étrangers de haut parage ». Rose, d'ailleurs, ne se bornait pas à écrire ces lettres, il les composait. « Il n'est pas possible, ajoute Saint-Simon, de faire parler un grand roi avec plus de dignité que faisoit Rose, ni plus convenablement à chacun..., et pour le caractère, il étoit si semblable à celui du Roi qu'il ne s'y trouvoit pas la moindre différence ». Ce qui prouve, en passant, que personne ne peut être sûr de posséder un autographe de Louis XIV ⁴.

Secrets. Voy. Travail (Réglementation du).

Seelleurs. Nom que la *Taille de 1292* donne aux graveurs de sceaux.

Ségrayers. On appelait *ségrairie* un bois possédé en commun avec le roi, et le ségrayer étoit l'officier qui en avait la surveillance ⁵.

Seilleurs. Moissonneurs. Voy. Soieurs.

Seilliers. Fabricants de seilles ou faucilles.

Sel (Commerce du). Le commerce du sel resta libre jusqu'en 1342. Le 20 mars de cette année, une ordonnance de Philippe VI ³ en confisqua le monopole au profit de l'État. Six conseillers du roi furent chargés d'organiser la perception du nouvel impôt, de nommer dans tout le royaume « tels commissaires, grenetiers, gabelliers, clerks et autres officiers es greniers et gabelles ».

L'ordonnance du 24 janvier 1372 ⁴ statue que tout marchand amenant du sel à Paris devra le déposer dans le grenier royal, dont le grenetier, son contrôleur et le marchand auront chacun une clef. Le marchand ne pouvait, d'ailleurs, vendre ce sel qu'en gros et aux regrattiers autorisés à le débiter au détail ; ceux-ci ne devaient en posséder à la fois plus d'un muid.

La grande ordonnance de février 1415 n'autorise le dépôt dans les greniers que pour quarante jours. Le marchand qui n'avait pas trouvé à vendre dans ce délai étoit mis à l'amende et « perdoit sa marchandise ».

Les contraventions relatives à l'impôt du sel étoient soumises au tribunal dit *Grenier à sel*. Au dix-huitième siècle, il étoit composé de treize membres qui se réunissaient trois fois par semaine au grenier à sel, vaste bâtiment situé rue des Orfèvres ⁵ et qui étoit une ancienne dépendance de l'abbaye de Joyenval. Le tribunal prononçait en dernier ressort jusqu'à un quart de minot ⁶. Les appels allaient à la cour des aides. Le sel étoit livré aux débiteurs le jour d'audience.

¹ Saint-Simon, *Mémoires*, t. II, p. 423. Voy. aussi le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 53.

² Voy. l'ordonnance du 13 août 1669, édit. de 1669, p. 41.

³ Dans les *Ordonn. royales*, t. II, p. 179.

⁴ Dans les *Ordonn. royales*, t. V, p. 577.

⁵ Ce bâtiment existe encore.

⁶ Le minot représentait environ 51 litres.

¹ *La maison réglée* (1692), liv. I, chap. 5.

² Voy. F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. III, p. 131.

³ Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 598.

L'impôt du sel était fort inégalement réparti. Très lourd dans les pays dits *de grandes gabelles*, on l'allégeait dans les pays *de petites gabelles*, et on ne l'exigeait point dans les pays *de franc-salé*; ceux-ci avaient, soit acheté, soit obtenu le droit de faire le commerce du sel sans payer au roi aucune redevance. Partout ailleurs, une taxe impitoyable atteignait tous les habitants; chaque chef de famille devait renouveler tous les trois mois une provision dont la quantité lui était imposée. La moyenne par année était d'un minot environ pour quatorze personnes.

L'administration des gabelles comprenait une foule de fonctionnaires, inutiles pour la plupart, et dont le nombre fut surtout accru sous Louis XIV: grenetiers, commissaires, contrôleurs, inspecteurs, receveurs, vérificateurs, enquêteurs, avocats, greffiers, sergents, etc.

Au moment de la Révolution, les gabelles étaient affermées pour 58 millions.

Voy. Bossiers. — Briseurs. — Commissaires. — Compteurs de salines. — Contrôleurs. — Courtiers de sel. — Étalonneurs. — Gabeliers. — Grenetiers. — Mesureurs. — Palejaies. — Porteurs. — Radeurs. — Sauniers. — Sergents.

Selliers. Jean de Garlande, dans son *Dictionnaire* écrit vers 1250, nous apprend ¹ que les *sellarii* vendaient des selles de toutes sortes, nues ou peintes, garnies de coussins, de coussinets et de couvertures ², des trousequins et des étriers ³.

Les selliers soumirent, vers 1268, leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ⁴, qui les promulgua sous ce titre: « Cis titres paroles des peintres et des seliers de Paris, de leurs ordenances et de leur établissement ». Il faut se souvenir que les selles de cette époque étaient munies d'arçons ou de bâtes très élevées surtout par derrière, afin de permettre aux cavaliers de soutenir le choc terrible des lances ⁵. Ces bâtes recevaient presque toujours des ornements de métal, or, argent, étain, etc. et étaient décorées et peintes avec luxe. Saint Louis, resté toujours très austère, exigeait que sa selle fût peinte en blanc tout uni ⁶, exemple que ne suivaient pas les seigneurs de sa cour. Notons que les selliers se bornaient à rembourrer, recouvrir et orner les selles, car la charpente en bois était l'œuvre des chapeliers.

Le roi avait concédé la justice professionnelle et les revenus des métiers qui employaient le *cordouan* ⁷ à son grand chambellan et à son connétable; c'était donc à eux qu'il fallait acheter le droit d'exercer ⁸. Toutefois, les selliers qui

renonçaient à utiliser le cordouan et n'employaient que le veau, la vache et la basane étaient dispensés de cette redevance et n'avaient pas à acheter le métier, qui pour eux était libre.

En dehors de ses enfants ou de ceux de sa femme, le maître sellier ne pouvait avoir à la fois que deux apprentis, un peintre et un garnisseur. Une disposition très remarquable l'autorise cependant à en former un troisième, un enfant pauvre, accepté par charité « pour Dieu ». La durée de l'apprentissage était fixée à huit ans.

La *Taille* de 1292 mentionne 51 selliers, celle de 1300 en cite 65.

Les selliers et les lormiers, qui constituaient deux corporations tout à fait distinctes, furent réunis en décembre 1370. Onze ans après, ils demandèrent à être séparés. L'initiative partit des lormiers, qui paraissent avoir occupé dans la communauté un rang un peu inférieur. Eux-mêmes avouent, dans leur « humble supplication » au roi ¹, qu'ils sont « tenus en subjection » par les selliers, « riches et puissans marchans », qui forment « ung des aisez et riches mestiers de la ville de Paris ». En somme, la requête des lormiers reçut bon accueil, et les deux métiers furent déclarés indépendants l'un de l'autre (janvier 1482). Tous deux conservèrent néanmoins le nom de lormiers; les uns devinrent bientôt *lormiers-éperonniers*, les autres *selliers-lormiers-carrossiers*, titres qu'ils portent dans leurs statuts du 6 juin 1678.

Parmi la multitude des objets dont ils accordent à la communauté le privilège, je relève les suivants: Faire toutes selles, harnais, bâts, caparaçons, etc. Garnir les cercueils de velours, de satin, etc. Fournir les banderolles des timbales, les guidons, les étendards, etc. Confectionner les housses et couvertures pour chevaux, mulets, carrosses, etc.

C'étaient eux aussi qui drapaient ces derniers. *Draper* était un privilège très envié et réservé à la haute noblesse ². Il consistait à tendre en noir les appartements, les harnais, les chaises à porteurs, les carrosses, etc. Ceux-ci avaient le train noirci et étaient garnis de drap noir en dedans et en dehors. Les cardinaux ne drapaient point; ayant prétendu avoir le droit de draper en violet, Louis XIV s'y opposa, et ils refusèrent de draper en noir ³. A la mort de Louis XIV, madame de Maintenon, sa veuve ⁴, resta aussi discrète qu'elle l'était depuis trente ans, elle ne drapa pas, et se borna à habiller ses gens couleur de feuille-morte. Après le décès du duc d'Orléans, le roi refusa à madame de Montesson, épouse morganatique du prince, le droit de draper ⁵.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un apprenti. L'apprentissage durait six ans et le compagnonnage quatre ans. Le chef-d'œuvre consistait à « charpenter un arçon de corps, et à

¹ Édit Scheler, p. 23.

² « Nudas et pictas, pannelos et pulvillos et carentivillos ». Ce dernier mot ne figure pas dans Ducange, qui donne seulement « carantilla ».

³ « Trussulas et strepas ».

⁴ *Libre des métiers*, titre LXXVIII.

⁵ Voy. un excellent article de M. Viollet le Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. VI, p. 27 et suiv.

⁶ J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 202.

⁷ Voy. ci-dessus l'art. Cordonniers.

⁸ Voy. ci-dessus l'art. Maître des selliers.

¹ Dans les *Ordonn. royales*, t. XVIII, p. 709.

² Saint-Simon, *Mémoires*, t. XII, p. 219.

³ Duc de Luynes, *Mémoires*, t. VII, p. 357.

⁴ Voy. A. Geffroy, *Madame de Maintenon*, t. I, p. 154.

⁵ *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, 24 novembre 1785.

la garnir d'armures devant et derrière ; les fils de maître étaient dispensés du chef-d'œuvre, et tenus seulement de l'expérience, il leur suffisait « de garnir une selle rase ».

L'*Almanach Dauphin pour 1777* cite, parmi les selliers en vogue le sieur Lépine, qui est qualifié « sellier du Roi et de madame la comtesse du Barry ». Le *supplément* ajoute : « sellier ordinaire de la Reine ».

Vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de 250 environ. La corporation fut d'abord dédiée à Notre-Dame, on la trouve placée plus tard sous le patronage de saint Éloi.

Au treizième siècle, ce commerce était surtout centralisé dans la partie de la rue Saint-Denis qui s'étendait entre le Châtelet et l'église Sainte-Opportune. C'était alors la *sellerie* (*selleria*), et en 1292 j'y trouve, sur 70 imposés, 24 selliers.

Revenant encore sur mes pas, je rappelle que l'usage de la *sambue* ou selle des femmes date seulement du seizième siècle. Jusque là, les dames montaient à la *planchette*, assises de côté sur une selle plate, et les pieds posés sur une petite planchette reliée à la selle. Pour diriger l'animal elles étaient donc forcées de retourner la tête sans cesse, posture disgracieuse et incommode. Catherine de Médicis, qui avait la jambe belle et qui ne craignait pas de la montrer¹ eut l'idée de l'avancer sur l'arçon de la selle. Cette innovation, adoptée par toute la cour devint, au début, la cause de chutes nombreuses. Catherine fut une des premières victimes, et il fallut la trépaner².

Voy. **Carrossiers**. — **Garnisseurs**. — **Harnachement**. — **Lormiers**. — **Targiers**, etc.

Selpestriers. Nom que des lettres patentes du 30 novembre 1677 donnent aux salpêtriers.

Semaine. Voy. **Attente**. — **Chaste**. — **Grasse**. — **Peneuse**, etc.

Semaine de l'évêque. Au treizième siècle, l'évêque avait sur les habitants de Paris ce que l'on appelait sa semaine, c'est-à-dire qu'il substituait ses officiers à ceux du roi dans tous les guichets d'impôts pendant une semaine sur trois. Aussi l'évêque disait-il que « le tiers de la ville étoit à lui¹ ».

Cet impôt est souvent désigné par le seul mot *Tierce*.

Semeliers. Voy. **Cordonniers**.

Semelles de liège. Voy. **Bouchonniers**.

Semeurs. Nom que portaient les ouvriers qui étaient chargés de la dernière vérification à donner aux canons des armes portatives que fabriquaient les arquebusiers².

Semonneurs. Gens à la solde des crieurs de corps. Vêtus de longues robes noires, ils allaient distribuer dans Paris les lettres de faire-part, les billets d'enterrement, comme on disait alors. Ceux-ci étaient ordinairement imprimés sur une grande feuille de format in-folio et libellés à peu près comme les nôtres. Voici le texte de l'un d'eux que j'ai trouvé à la Bibliothèque nationale dans un des volumes de la collection Delamarre³.



VOUS estes priez d'asister au Convoÿ & Enterrement de Monsieur Simonmart fils, Maistre Barbier-Perruquier, ancien Sindic de sa Communauté, & Marguillier en Charge de sa Paroisse ; decedé en la maison de Monsieur son Pere, rue S. Pierre aux Bœufs : Qui se fera cejour d'huy Lundy. 6. Octobre 17 27. à cinq heures du soir, en l'Eglise de saint Pierre aux Bœufs ; où il sera inhumé. La Compagnie s'y trouvera s'illuy plaist.

Un De profundis.

Le *Dictionnaire de l'Académie*, dans son édition de 1835 définit encore ainsi le mot *semonce* :

« Invitation faite dans les formes pour quelque cérémonie ».

¹ Voy. ci-dessus l'art. Jarretières (Commerce des).

² Brantôme, *Œuvres*, t. VII, p. 345 ; t. IX, p. 306 et 622. — Castelnau, *Mémoires*, édit. Petitot, t. XXXIII, p. 316.

¹ Voy. le *Livre des métiers*, titre 1, art. 17 ; titre XV, art. 1 ; titre XXV, art. 11. — *Cartulaire de N.-D. de Paris*, t. III, p. 273.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 117.

³ Manuscrits, arts et métiers, t. II, p. 119.

Comme détail rétrospectif, je rappellerai qu'au treizième siècle, temps où l'on ne connaissait pas les semonneurs, les jurés de la corporation des foulons étaient chargés de « signifier le service aux compagnons dudit mestier », et pour les payer de leur peine, la famille du défunt devait leur partager « les meilleures chausses et les meilleurs solliers ¹ qu'il eust ² ».

Voy. **Crieurs**. — **Parcheminiers** ³. — **Part** (Billets de). — **Pompes funèbres**.

Septembrate. Voy. **Septembresche**.

Septembresche (LA). Dans les anciens statuts des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ces mots désignent toujours la nativité de la Vierge (8 septembre). « Nul talemelier ⁴ ne puet cuire au jour de la septembresche ⁵ ». « Nul selier ne puet ouvrir à la septembresche ⁶ ».

On trouve aussi *septembrate*, *Notre-Dame de septembre*, etc.

Sépulturiers. Voy. **Fossoyeurs**.

Seranceresses. Voy. **Filassières**.

Serdeaux. Officiers de la maison du roi. Ils recevaient, de la main des gentilshommes servants, les plats de la table royale à mesure qu'on les desservait. Ils les portaient à la table des gentilshommes servants, qui était constituée par la desserte du roi et servie par les serdeaux ⁷.

Ce que laissaient les gentilshommes servants était vendu par les valets du serdeau aux bourgeois de Versailles, dans un marché spécial dit *marché du serdeau*; ce marché se tenait en haut de la rue de la Chancellerie, à côté de la caserne des gardes-françaises ⁸.

C'est un serdeau qui eut « l'honneur » d'être bâtonné par Louis XIV. Il est vrai que la canne du roi était en roseau, mais il la cassa sur le dos du valet qui, desservant le fruit, avait mis un biscuit dans sa poche ⁹.

On trouve aussi *cerdeaux* et *serdeaux*, forme qui fournit l'étymologie du mot serdeau ¹⁰. Il faut se rappeler qu'avant le repas du roi, on versait de l'eau sur les mains du maître d'hôtel, des gentilshommes servants et du contrôleur d'office.

Serdeaux. Voy. **Serdeaux**.

Serenceresses. Voy. **Filassières**.

Sergents. Au moyen âge, le sergent est presque toujours un serviteur (*serviens*), en

prenant ce mot dans son sens le plus large. Très souvent, il s'applique à un valet, à un concierge, à un gardien; de là ces mentions que j'extrais de la *Taille de 1292* :

« Denyse le coutier, et Jehannot son serjant.

Henri, le serjant au cimetière des juifs.

Gautier l'Englois, serjant du Four-l'Evesque.

Hugues du Til, sergent des foyres.

Nicholas, serjant de Saint-Ladre.

Vivien le serjant Monseigneur Phelippe d'Artais.

Jehan d'Auvergne, le serjant à monseigneur Loys », etc., etc.

Mais le mot sergent désigne tout aussi bien les agents du roi, des prévôts, des baillis, etc. chargés de signifier des actes de procédure, de percevoir des amendes, de remplir, en un mot les fonctions aujourd'hui dévolues à nos huissiers et à nos gendarmes.

Sergents d'armes, sergents du roi. Voy. **Massiers**.

Sergents du Châtelet, dits aussi **Sergents à verge, Sergents à pied**, etc. Ils étaient chargés de la police sous l'autorité des commissaires. Ils signifiaient leurs mandements, portaient leurs contraintes, etc.

Ils avaient pour patron saint Louis.

Sergents de la douzaine. On nommait ainsi douze sergents du Châtelet, spécialement affectés à la garde du prévôt de Paris.

Sergents écorcheurs. Voy. **Ecorcheurs**.

Sergents aux greniers et chambres à sel. L'édit du 7 mars 1583 statue qu'ils « auront autorité, pouvoir et faculté de faire tous adjournemens, commandemens, significations, saisies, ventes, contraintes, exécutions, et généralement tous exploits et actes de justice ordinaire en l'estendue des greniers et chambres où ils seront ».

Sergents à masse. Voy. **Massiers**.

Sergents de la municipalité. Ils étaient au nombre de dix. Quatre d'entre eux portaient le titre de *Sergents de la marchandise*, les six autres celui de *Sergents du parloir aux bourgeois*.

Les premiers avaient plus spécialement pour mission de faciliter l'entrée dans Paris des marchandises arrivant par eau. Ils faisaient à cheval de fréquentes inspections le long du fleuve, donnaient au besoin l'ordre d'arracher les arbres ou de démolir les bâtiments qui pouvaient gêner la circulation sur les chemins de halage.

Les sergents du parloir aux bourgeois étaient chargés de visiter les mesures, « quartes, pintes, chopines, demi-setiers, barils » employées par les débitants de liquides, de les vérifier, « estalonner et signer au seing de la fleur de lis ». Ils remplissaient encore auprès de la municipalité le rôle d'huissiers, signifiaient « tous adjournemens, arrêts, emprisonnemens, contraintes, inventaires,

¹ Souliers.

² Il s'agit des foulons de Sainte-Geneviève. — Voy. G. Fagniez, *Etudes sur l'industrie*, pièces justificatives, p. 335.

³ Sur les rouleaux des morts.

⁴ Boulanger.

⁵ *Livre des métiers*, titre I, art. 24.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXVIII, art. 24.

⁷ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 68; pour 1712, t. I, p. 78; pour 1736, t. I, p. 169.

⁸ L. Dussieux, *Le château de Versailles*, t. II, p. 141.

⁹ Saint-Simon, *Mémoires*, t. I, p. 264.

¹⁰ Voy. le *Dictionnaire de Littré*.

ventes de biens sur les quarreaux, et autres exploits ».

Ces dix sergents étaient habillés par la Ville, qui leur remettait chaque année, soit une somme de cent sols, soit une robe de livrée aux armes de la ville. Celle-ci était de drap couleur rouge tanné, avec un vaisseau d'argent doré sur l'épaule ¹.

La modicité de leur traitement les força pendant longtemps de cumuler d'autres métiers avec celui de sergent ; aussi rencontre-t-on souvent dans les *Tailles* des mentions comme celles-ci : « X, épicier et sergent ; X, barbier et sergent ».

Un bois, placé en tête de l'ordonnance de 1415, édition de 1500, représente les dix sergents de la municipalité en costume officiel.

Ils étaient dits aussi *huissiers de la municipalité*.

Sergents-priseurs. Voy. **Commis-saires-priseurs**.

Sergetiers. Fabricants de serges.

Voy. **Sergiers**.

Sergiers. Fabricants de serges. Paris produisait très peu de ces étoffes, dont la fabrication occupait, dans toute la France, une multitude d'ouvriers. Dieppe, Fécamp et Rouen au seizième siècle, puis Saint-Lo, Falaise, Vendôme, Dreux, Orléans, Troyes, Caen, Condé, Abbeville, Gournay, Reims, Sedan, Mézières, Nantes, Amiens, Chartres, Ypres, Aumale, Crevecœur, Nîmes, Uzès, etc. possédaient des manufactures de serges, dont la qualité et la dimension étaient fixées par des arrêts et des règlements particuliers. Le premier rang appartenait à la Picardie, et un arrêt du 30 août 1661 y réunit en une seule corporation les maîtres sergiers et les maîtres drapiers.

Au moyen âge, les serges étaient, en général vertes ou rouges. On en faisait surtout des rideaux, des portières, des couvertures de lit ². On nommait *serge de seigneur* ou *de sire* une serge très fine, souvent employée pour les vêtements des ecclésiastiques et des gens de robe.

Beaucoup de sergiers étaient en même temps tiretainiers. Ils ont été nommés aussi *sargiers* et *sergetiers*, la fabrique était dite *sergerie*.

Serinettiers. Fabricants de serinettes. Le dix-huitième siècle eut la passion des serins ³ et des serinettes. Les facteurs les plus en vogue furent les sieurs Maizier, établi dans l'enclos Saint-Jean de Latran, et Weltres qui tenait boutique dans le cloître des Quinze-Vingts ⁴. Les facteurs d'orgues en fabriquaient aussi ⁵.

Serins (MARCHANDS DE). M. Geoffroy Saint-Hilaire fixe au seizième siècle l'introduction en

France du serin ¹. Mais je vois dans les comptes de Louis XI qu'en 1478, il achète, au prix moyen de quarante sous la douzaine, quatre douzaines de « petits oyseaulx appelez serins ». En 1479, il achète encore 46 serins et 121 petits oiseaux. La passion du roi n'a fait qu'augmenter l'année suivante ; il se procure alors 330 serins et près de 400 oiseaux divers.

Charles VIII hérita de la volière de son père, et il continua à l'entretenir. En 1490, il achète au sieur Jean Verdier, demeurant à Tours, « six douzaines de serins, pour mettre dans la grande cage de Montils-les-Tours ». Peu de temps après, il acquiert de Étienne Huet « demeurant à Saint-Symphorien, oultre le pont de Tours », encore sept douzaines de serins.

Au seizième et même au dix-septième siècle, l'on prétendait que ce joli oiseau avait dû son nom aux mélodieuses sirènes ; « le serin, écrit Belon ², a pris son appellation françoise de l'excellence de leur chant ». C'est aussi l'opinion de Nicot ³, qui n'est pas démenti par Ménage en 1694 ⁴.

Les serins avaient donc conservé la faveur dont ils jouissaient depuis deux siècles dans toutes les classes de la société. La duchesse de Mazarin pleurait à chaudes larmes son aimable Filis ⁵, et le poète Santeuil qui avait une pleine volière de serins, se mettait « en fureur » quand ils refusaient de chanter ⁶.

On les associait au rossignol, dont le chant, disait-on, devenait ainsi plus exquis et plus varié ⁷, à la fauvette, au chardonneret, au pinson, au tarin, au roitelet, à la linotte, à la mésange, à la grive, à l'alouette ⁸.

Les serins restaient toujours les préférés. Aux Canaries et à Madère, « de gros marchands ne faisoient guère d'autre négoce ⁹ ». Pietro Olina raconte que, vers le début du dix-septième siècle, un vaisseau qui portait une immense quantité de serins fit naufrage près de l'île d'Elbe. Les oiseaux devenus libres gagnèrent la terre, adoptèrent cette nouvelle patrie, et s'y multiplièrent avec une merveilleuse rapidité ¹⁰. Pourtant, au dix-huitième siècle, la plupart des serins vendus à Paris provenaient de la Suisse et de l'Autriche, du Tyrol surtout.

L'art d'élever les serins et de perfectionner leur chant était alors fort cultivé. En 1705, le sieur Hervieux, qui se qualifiait de « gouverneur des serins de M^{me} la princesse de Condé », publia son *Traité des serins de Canarie*, réimprimé dès 1713, et encore en 1802, bien que d'autres ouvrages semblables eussent vu le jour entre ces deux dates.

« Il vient à Paris, écrit Hervieux, quelques

¹ *Acclimation des animaux*, p. 173 et 220.

² *Nature des oyseaux*, p. 354.

³ *Trésor de la langue françoise* (1621), p. 591.

⁴ *Dictionnaire étymologique*, p. 665.

⁵ Saint-Evremont, *Œuvres*, t. IV, p. 339.

⁶ Legendre, *Mémoires*, p. 184.

⁷ Liger, *Maison rustique*, t. II, p. 819.

⁸ Liébault, *Agriculture*, p. 657.

⁹ Savary, *Dictionnaire*, t. I, p. 397.

¹⁰ *Uccelliera*, p. 7.

¹ Voy. Le Roux de Lincy, *Histoire de l'hôtel de ville*, p. 169, 210 et suiv.

² Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 400.

³ Voy. ci-dessous l'article Serins (Marchands de).

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*.

⁵ Jaubert, *Dictionnaire*, t. II, p. 167.

Suisses, deux fois l'année, au printemps et à l'automne ; ils font leur demeure ordinaire dans le faubourg Saint-Antoine, à la *Boule blanche*, fameux cabaret. Ils apportent avec eux sur leur dos, en forme de balles, des milliers de serins, qu'ils vont chercher dans le Tirol et dans d'autres lieux circonvoisins. Ils ne sont pas plutôt arrivés ici qu'on y court de toutes parts ; les uns y sont conduits par la curiosité de voir s'ils n'ont pas quelques serins hors du commun ; les autres y vont pour y porter leur argent. Ils reçoivent ces derniers-ci plus favorablement que les autres ¹ ». Les beaux serins se payaient fort cher.

Sous la Régence, les grandes dames en faisaient trafic. Dans les hôtels les plus opulents, écrit Lémontey, on employait des femmes de chambre et même des demoiselles de qualité à élever ces jolis oiseaux, auxquels la mode donnait du prix. Après les avoir bien stylés, elles les envoyaient « vendre chez le célèbre oiselier du quai de la Mégisserie ² ». Les oiseleurs se plaignirent, et une sentence du 27 mai 1735 dut interdire ce commerce ³. La sentence émanait de la maîtrise des eaux et forêts, qui en rendit une nouvelle le 18 mai 1736 ; cette dernière condamnait à dix livres d'amende et aux frais plusieurs particuliers qui avaient « exposé en vente, le long du parapet du quai de la Mégisserie, des marchandises de la profession des maîtres oiseleurs ⁴ ».

La ville d'Insruck fournissait alors les plus beaux serins, et l'exportation annuelle y dépassait soixante-dix mille francs ⁵.

Au mois de juin 1772, Bernardin de Saint-Pierre alla faire visite à Rousseau, alors logé rue Plâtrière. « Sa femme, raconte-t-il, étoit assise, occupée à coudre du linge, et un serin chantoit dans sa cage accrochée au plafond ⁶ ». Il en eut trouvé tout autant, dix ans après, chez Robespierre ⁷.

Voy. **Grillageurs**. — **Oiseliers**. — **Serinettiers**.

Serjantes. Voy. **Servantes**.

Serjants et Serjents. Voy. **Sergents**.

Serment. Au moyen âge, les serments jouaient un grand rôle dans la vie intérieure des communautés ouvrières. L'apprenti lui-même devait en prêter un avant d'être admis à l'atelier. Quelques corporations veulent qu'il jure solennellement « sus seinz » ou « sur sains ⁸ » de toujours observer les statuts du métier qu'il allait

apprendre ¹. Les foulons n'imposèrent cette obligation à l'apprenti que vers le milieu du quinzième siècle ; il dut jurer dès lors « qu'il servira son maître bien et loyalement, et gardera les ordonnances faites sur ledit mestier ² ».

L'apprentissage est terminé, l'enfant est devenu un homme et a gagné le droit de se dire ouvrier. Mais on ne lui accordera ce titre que quand il aura fait, sur de saintes reliques et en présence de deux membres de la communauté, le serment de se conformer aux statuts du métier et de dénoncer les infractions qu'il pourrait découvrir ³.

Il va chercher maintenant à se faire embaucher, et à ce moment encore on exigera de lui un serment ; il devra jurer, qu'il est libre de tout engagement vis-à-vis d'un maître ⁴.

S'il possède un petit capital et désire s'établir, devenir maître à son tour, un serment solennel est exigé de lui par la communauté à laquelle il manifeste la prétention d'appartenir. Et cette fois, c'est en présence du prévôt de Paris, des jurés et de plusieurs maîtres qu'il le prètera.

La corporation s'assemblait, les statuts étaient lus à haute voix, expliqués, commentés par les maîtres présents, et le récipiendaire jurait d'en « tenir et garder bien et loiaument » chaque article, de défendre en tous lieux et en toute circonstance l'honneur et les intérêts de la communauté. Chez les chapeliers de coton, il s'engageait à saisir, où qu'il le trouvât, tout objet mal fait ou de mauvaise qualité, et à le porter au prévôt de Paris, afin qu'il le fit brûler ⁵. Chez les crieurs, il promettait de dénoncer au prévôt des marchands « toute chose qui soit faite au préjudice des privilèges, franchises et libertez de la Ville ou contre les ordonnances d'icelle ⁶ ».

Venaient ensuite divers engagements particuliers qui variaient suivant les corporations. Chez les meuniers, auxquels on confiait de grandes quantités de grains, et qui avaient souvent à lutter contre les crues du fleuve, le candidat jurait, non seulement de respecter « les bons us et les bones costumes », mais encore de garder « bien et leaument ⁷ les biens et les choses à tous ceuz qui les arront ⁸, et que se aucuns de ses voisins a mestier ⁹ de lui, soit de nuiz, soit de jour, que il ¹⁰ à son pooir ¹¹ li aidera, et se il ni vient, il seroit parjure ¹² ». L'aspirant fripier jurait « qu'il n'achatera de larron ne de larronnesse à son escient ; ne en bordel ne en taverne, se il ne set ¹³ de qui ; ne chose moilliée ¹⁴ ne

¹ Statuts des épingliers, dans G. Depping, *Ordonnances*, p. 365.

² Statuts de 1443, art. 5.

³ *Libre des métiers*, titres XXXIII, XXXVI, LXVII, LXXII, etc.

⁴ *Libre des métiers*, titres LI, LXI, etc.

⁵ *Libre des métiers*, titre XCII, art. 5.

⁶ *Ordonn. de 1415*, chap. IX, art. 3.

⁷ Loyalement.

⁸ Auront.

⁹ Besoin.

¹⁰ Lui.

¹¹ Pouvoir.

¹² *Libre des métiers*, titre II, art. 8.

¹³ Sait.

¹⁴ Mouillée, lavée.

¹ *Traité des serins*, p. 273.

² *Histoire de la Régence*, t. II, p. 319.

³ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, p. 409.

⁴ Chailland, *Dictionnaire*, p. 409.

⁵ M^{me} de Genlis, *Correspondance de deux jeunes mariées*, dans les *Mémoires*, t. X, p. 115.

⁶ *Essai sur J.-J. Rousseau*, dans les *Œuvres*, t. XII, p. 43.

⁷ Voy. le *Cabinet historique*, t. II (1856), p. 47.

⁸ C'est-à-dire sur les reliques d'un saint et parfois sur les saints évangiles. Le *Libre des métiers* (titre CXIV, art. 11) lui donne aussi ce dernier sens.

sanglante, se il ne set dont le sanc et la moilleure vient; ne de mesel ¹ ne de mesele; ne nul garnement ² qui apartiegne à la religion, se il n'est despeciez ³ par droite useure ». Les statuts ajoutent : « et se aucun fait encontre aucune des choses desus dites, il pert le mestier ⁴ ». Il lui fallait donc l'acheter une seconde fois et prêter serment de nouveau. Les chirurgiens juraient de ne pas donner leurs soins « aux murtriers ou larrons qui sunt bleciez ou blecent autrui, et viennent celeement ⁵ aus cyrurgiens, et se font guérir celeement »; après un premier appareil posé ou un premier pansement fait, le chirurgien était tenu d'avertir le prévôt de Paris ⁶.

Dans la suite, le candidat s'engageait surtout à « bien et fidèlement exercer le métier, souffrir la visite des jurés et leur porter honneur et respect ⁷ ». La formule n'était pas toujours aussi concise. Certaines communautés se distinguaient par la multiplicité des engagements auxquels elles astreignaient le récipiendaire. Le futur apothicaire, par exemple, jurait d'honorer ses parents et les médecins, d'observer toujours le secret professionnel, de ne jamais donner à personne ni poison, ni potion abortive, de ne tenir jamais dans sa boutique « aucune mauvaise et vieille drogue ». Les statuts accordés en 1642 aux crieurs suppriment le serment, mais ils stipulent que « les nouveaux receus en la compagnie seront admonestez en entrant en icelle de se comporter honnestement, et de ne rien faire dérogeant à leur condition; d'honorer les anciens et officiers de ladite compagnie; et lors des comptes et assemblées, qu'ils se garderont bien de prendre parole avec aucun, de ne point jurer ny blasphémer le saint nom de Dieu, etc. ⁸ ».

Ce serment était la dernière formalité exigée du candidat, mais une cinquième l'attendait s'il ambitionnait les fonctions de juré.

Il existait bien d'autres occasions de serment. J'en citerai, comme exemple, un seul, que me fournit la communauté des foulons. En 1443, ayant sollicité du prévôt de Paris la révision de leurs statuts, les maîtres et ouvriers affirmèrent devant lui « par serment fait aux saints évangiles de Dieu », cette mesure « estre bonne, utile, prouffitale et nécessaire au prouffit et à l'honneur dudit mestier ⁹ ».

Serpriers. Faiseurs de serpes. Nom que l'ordonnance des *Bannières* (1467) donne aux taillandiers.

Serquiliers. Voy. **Cercliers**.

Serrailleurs et Serraliers. Voy. **Serruriers**.

Serres chaudes. Voy. **Baromètres** (**Fabricants de**) et **Vitriers**.

Serriers et Serrors. Voy. **Serruriers**.

Serruriers. On ne possède pas les anciens statuts des admirables artisans qui, au moyen âge, façonnaient la grosse serrurerie de bâtiment. Seuls, les faiseurs de serrures ¹ et les greifiers ² ou greffiers soumièrent, vers 1268, leurs règlements à l'homologation du prévôt Étienne Boileau.

Les fabricants de serrures étaient alors divisés en deux classes : les *serruriers de fer* et les *serruriers de cuivre*.

Les **SERRURIERS DE FER** étaient placés sous l'autorité du premier maréchal de l'écurie du roi. C'est à lui que revenait, au moins en partie, le produit des amendes infligées pour délits professionnels. C'est à lui aussi qu'il fallait acheter le droit de s'établir.

Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis, et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage.

Le travail à la lumière était interdit, « quar la veue de la nuit n'est pas souffisant à faire si soutil oeuvre ³ come il apartient au mestier de serreurerie ».

La serrure qui ne portait pas à l'intérieur toutes les *gardes* indiquées par la clef était brûlée « arse », et le fabricant mis à l'amende.

Pour éviter que de fausses clefs fussent forgées sur une empreinte qu'il est toujours facile de se procurer clandestinement, il était recommandé de ne faire aucune clef sans avoir la serrure sous les yeux : « Nus serreuriens ne puet faire clef à serreure, se la serreure n'est devant lui en son hostel ⁴ ».

Deux jurés administraient la communauté.

Les **SERRURIERS DE CUIVRE** sont nommés *boitiers, feseurs de serreures à boites, serreuriens de laiton*, etc. Ils fabriquaient les serrures fines, destinées aux écrins, aux coffres élégants de tout genre.

Leur organisation n'avait aucun rapport avec celle des serruriers de fer.

La profession était libre. Il suffisait donc pour s'établir de posséder un capital suffisant et de connaître le métier : « Il puet estre serreuriens de laiton qui veut, pour qu'il ⁵ sache fere le mestier, et il ait de coy ⁶ ».

Chaque maître ne pouvait avoir en même temps qu'un seul apprenti. La durée de l'apprentissage était de huit ans pour l'enfant sans argent, de sept ans pour celui qui apportait vingt sous. Si l'apprenti se sauvait, le maître devait le chercher durant une journée, le père de l'enfant durant une autre journée, et le maître restait sans apprenti pendant tout le temps que lui devait encore ce dernier. Quand celui-ci

¹ Lépreux.

² Étoffe, ornement.

³ Détérioré.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXXVI, art. 4.

⁵ En secret.

⁶ *Livre des métiers*, titre XCVI, art. 2.

⁷ Selliers, statuts de 1678, art. 9.

⁸ Article 20.

⁹ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 586.

¹ *Livre des métiers*, titres XVIII et XIX.

² *Livre des métiers*, titre XV.

³ Œuvre si subtile, si délicate.

⁴ En son atelier.

⁵ Pourvu qu'il.

⁶ Le capital nécessaire.

revenait, le maître était tenu de le reprendre ; mais il est clair que le temps de l'absence ne comptait pas comme service.

Le travail à la lumière était interdit. Il cessait en toute saison le samedi à six heures, « au dernier coup de vespres en la paroisse où ils [*les maîtres*] demourent ».

Il était défendu de réparer aucune vieille serrure pour le compte des gainiers et des merciers, parce que ceux-ci exigeaient de leurs clients une somme beaucoup plus forte que celle qu'eux-mêmes payaient au serrurier. C'est là une nouvelle preuve de la loyauté que tous les statuts de cette époque s'efforcent de faire prévaloir.

La corporation était administrée par un seul juré.

Dès le douzième siècle, la serrurerie approchait de la perfection, et elle atteignit son apogée au treizième siècle ; les pentures des deux portes latérales de la façade orientale de l'église Notre-Dame, les grilles de l'abbaye de Saint-Denis datent de cette époque, et ces merveilles de l'art du forgeron n'ont jamais été surpassées. Tout ouvrier était alors un artiste. Ayant peu de ressources matérielles à sa disposition, il était bien forcé de demander à son intelligence ce que ne pouvaient lui fournir des procédés mécaniques encore à peine entrevus. Le travail de pacotille, vulgaire de forme, vulgaire de conception n'existait pas et ne pouvait pas exister ; l'œuvre était pauvre ou riche, simple ou luxueuse, mais elle était toujours le produit d'un effort personnel dirigé vers le but à atteindre. Il ne s'agissait pas de livrer à une machine un morceau de métal qu'elle rend brutalement sous une forme convenue destinée à satisfaire le plus de monde possible, il fallait que l'intelligence et la main de l'artisan agissent de concert ; et pour obéir à ce sentiment naturel qui pousse l'homme à toujours chercher le mieux, l'ouvrier, même en se copiant, introduisait sans cesse dans son travail soit une idée plus complète, soit un calcul plus judicieux, soit des moyens d'exécution plus logiques et plus simples. Toute œuvre fabriquée dans ces conditions doit être avec raison recherchée, car c'est une œuvre originale, sur laquelle l'artisan a imprimé la trace de son génie propre et de son goût. A mesure que les outils se perfectionnent, la main de l'ouvrier perd de son habileté, et son cerveau paresseux laisse la machine agir pour lui. Du treizième au quinzième siècle, l'art de la serrurerie baisse lentement, abandonne peu à peu sa grâce et son charme ; quelques traditions se conservent encore au dix-septième siècle ; puis commence le règne du bon marché, de l'art banal et vulgaire, s'efforçant de donner l'apparence du luxe à des objets sans valeur, et n'égalant pas même en solidité les travaux exécutés par les grands artistes du treizième siècle ¹.

La *Taille de 1292* mentionne 27 serruriers, celle de 1300 en cite 36. Ils étaient au nombre de 59 environ en 1392 ². Parmi les plus habiles

maîtres de ce temps figurait le sieur Vincent Alixandre, qui fut chargé, en 1362, de faire une clef « pour la serrure de Bische-Mousche ¹ au Louvre ». Dans l'hôtel de Guillaume Sanguin, situé rue des Bourdonnais, il y avait, nous dit Guillebert de Metz, « de serreures, autant comme il y a de jours en l'an ² ».

Les serrures, souvent faites en bois, étaient, comme mécanisme, absolument semblables à nos serrures communes. Le *ploustre* ou *cadenas* différait un peu du nôtre.

Les deux communautés de serruriers étaient réunies en une seule dès le quatorzième siècle, car aucune distinction n'existe plus dans les statuts datés de mars 1393. Ceux-ci furent encore confirmés en 1543, et un arrêt de janvier 1579, rendu à la suite de différends soulevés par les taillandiers, fournit une longue liste des objets dont chacune de ces deux corporations obtenait le monopole.

Je dois mentionner, au début du dix-septième siècle, une invention assez curieuse, celle du cadenas à lettres. Le cadenas ordinaire était connu depuis très longtemps ; son nom, dérivé du latin *catena*, vient de ce que le plus souvent il unissait les barreaux d'une grille ou les derniers anneaux d'une chaîne. Héroard, dans son *Journal*, raconte qu'au mois de décembre 1605, le petit Louis XIII s'amusa à « ouvrir et refermer un cadenas à lettres ³ ». C'était encore une curiosité, car, à la date du 6 septembre 1606, Lestoile écrivait ceci : « M. D. L. m'a donné un petit cadenas qui ne se peut ouvrir ni fermer que par quatre lettres, qui sont A. M. O. R, qui font *amor*, lesquelles sont gravées, avec plusieurs autres audit cadenas ⁴ ».

Au mois d'octobre 1650, Louis XIV octroya aux serruriers des statuts, qui les ont régis jusqu'à la Révolution ⁵. J'y relève ce qui suit :

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois que deux apprentis, un membre de sa famille et un étranger.

L'apprentissage durait cinq ans, et il était suivi de cinq ans de compagnonnage.

L'aspirant à la maîtrise devait prouver d'abord qu'il était catholique, puis produire son brevet d'apprentissage et son certificat de compagnonnage. Il était ensuite admis à faire le *chef-d'œuvre*, épreuve à laquelle la communauté paraît avoir attaché une extrême importance et dont elle avait réglé minutieusement les conditions. Il y avait quatre *chefs-d'œuvre* : Un pour le compagnon ordinaire ; un autre pour le compagnon, non apprenti de Paris, qui épousait une fille de maître ; un troisième pour le compagnon, non apprenti de Paris, qui épousait une veuve de maître. Quant au fils de maître, le *chef-d'œuvre* était remplacé pour lui par une épreuve plus facile nommée *expérience* ; elle consistait « à faire une

¹ Sur la situation et l'histoire de cette tour, voy. A. Berty, *Topographie du vieux Paris*, t. I, p. 148.

² *Description de Paris*, édit. de 1867, p. 200.

³ Tome I, p. 164.

⁴ Tome VIII, p. 240.

⁵ Paris, 1662, in-4°.

¹ Sur tout ceci, voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture*, t. VIII, p. 288 et suiv.

² Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 18.

serrure à trois fermetures où à deux péles ¹, la clef à tiers point avec son canon.

Disons tout de suite que la décadence de la serrurerie ne permit pas de conserver les chefs-d'œuvre compliqués. Un règlement de police du 29 juillet 1699, décida qu'à l'avenir les épreuves seraient fort simplifiées. Toutefois, on exigeait encore de l'apprenti étranger « une serrure à six fermetures, avec la clef à tire-point cannelé », travail qui pouvait demander jusqu'à trois mois.

La corporation était administrée par un syndic et quatre jurés. Le syndic devait être choisi parmi les bacheliers ²; il était nommé par eux et les jurés pour une année seulement. Les jurés étaient élus pour deux ans par le syndic, les jurés en charge et vingt-cinq maîtres. Aussitôt après leur élection, ils prêtaient entre les mains du procureur du Châtelet le serment « de procéder en leur conscience contre les usurpateurs et ennemis dudit art et de s'employer diligemment pour l'exécution » des statuts. Ils étaient tenus de faire tous les ans au moins cinq visites générales chez chaque maître. Ils avaient droit à la moitié des amendes infligées, sur leurs rapports, pour délits professionnels.

Les veuves pouvaient continuer le commerce de leur mari et garder son apprenti, mais non en prendre un nouveau après que celui-ci avait achevé son temps de service.

L'article 56 prohibe l'usage des serrures en bois.

Les articles 51 et 52 interdisent de faire l'ouverture d'une porte en l'absence du propriétaire de la maison ou du locataire de l'appartement, et de fabriquer aucune clef sans avoir la serrure sous les yeux. Cette défense, qui figure depuis le treizième siècle dans tous les statuts des serruriers, fut renouvelée, toujours sans grand succès, par une multitude d'édits, de sentences, de règlements et d'arrêts.

L'article 44 montre que les serruriers confectionnaient surtout les pièces nécessaires aux charpentes, ancrs, crampons, boulons; les ustensiles de ménage en fer, loquets, gonds, pivots, verrous; et aussi les balustrades et grilles, que l'on voulait alors aussi riches qu'ornementées. La plupart des serrures étaient faites hors de Paris; elles venaient en grande partie de la ville d'Eu, dont les habitants étaient presque tous, de père en fils, voués à ce travail. Les quincailliers de Paris les achetaient en gros et les revendaient aux ébénistes et aux serruriers. Ceux-ci ne fabriquaient eux-mêmes que les serrures compliquées qui fermaient les coffres forts des financiers, des négociants, etc. Le *chef-d'œuvre* comprenait toujours une serrure de ce genre. « Un serrurier, écrivait Sébastien Mercier, est devenu parmi nous un artiste. Mais s'il est garant de la sûreté publique, il ne l'est pas de sa félicité: son ingéniosité prouve celle du filou et du voleur ³ ».

Deux habiles serruriers du dix-septième siècle

ont consacré à leur profession des traités assez curieux. Mathurin Jousse publia en 1627 un beau volume in-folio intitulé : *La fidèle ouverture de l'art de serrurier, où l'on void les principales préceptes, desseins et figures touchant les expériences et opérations manuelles dudit art*. L'auteur débute ainsi : « Entre tous les arts mécaniques, il n'y en a aucun qui se puisse parangonner à celui du serrurier, pour nous estre utile et nécessaire; l'invention d'iceluy estant sy vieille et antique qu'il semble avoir prins naissance avec ceste univers mesme ».

Robert Davesne publia aussi, en 1676, un *Livre de serrurerie* qui se compose seulement de douze planches représentant des serrures, des clefs, des panneaux, des grilles et des balustrades. Son portrait, placé en tête du volume, a été reproduit dans le *Magasin pittoresque* ¹.

Une déclaration de 1726 défendit, sous peine de mort, à tout serrurier de forger aucune pièce pouvant servir à la fabrication des monnaies.

Je rappelle que Louis XVI s'occupait pendant longtemps de serrurerie. Lors des couches de Marie-Antoinette en 1781, la corporation offrit au roi une serrure mystérieuse, en ce sens que quand la clef y pénétrait, on en voyait sortir un Dauphin très bien fait ². François Germain, qui avait donné des leçons à Louis XVI et qui finit par le trahir, avait pour père un serrurier des bâtiments royaux.

Vers la fin du dix-huitième siècle, la corporation comptait environ 350 maîtres, et avait pour patron saint Éloi.

J'ai trouvé les serruriers nommés *sarremeuriers*, *sarriers*, *serrailleurs*, *serralliers*, *serriers*, *serrors*, *serrurons*, *sieruriers*, etc.

Voy. Chef-d'œuvre et expérience. — Fer (Travail du). — Sonnettes (Poseurs de).

Serrurons. Voy. Serruriers.

Sertisseurs. Ouvriers joailliers qui sertissent, c'est-à-dire fixent les pierres dans les chatons.

Servantes. La servante du dix-septième siècle représente la chambrière du moyen âge.

Le maître d'hôtel Audiger a tracé de la servante bourgeoise, celle que l'on nomme aujourd'hui *bonne à tout faire*, un portrait qui n'a guère cessé d'être exact. Notons d'abord que l'expression *chambrière à tout faire* était déjà employée au seizième siècle ³.

« Une bonne servante, écrit Audiger, doit se connoître en viande, savoir bien acheter, bien faire la cuisine suivant les gens qu'elle sert, mettre son pot-au-feu, faire que la vaisselle et la batterie soient toujours bien propres, être prompte et diligente en tout ce qu'elle fait, aller promptement partout où l'on l'envoie, et

¹ Année 1867, 35^e année, p. 117.

² *Mémoires secrets* dits de Bachaumont, 23 mars 1777, 29 octobre et 16 novembre 1781.

³ Voy. la *Chambrière à tout faire*, dans A. de Montaignon, *Anciennes poésies*, t. I, p. 90.

¹ On écrit aujourd'hui pêne.

² C'était le titre que prenaient les anciens jurés.

³ *Tableau de Paris*, t. XI, p. 32.

revenir de même, ne se point amuser, ni caqueter, ni dire ce qui se passe à la maison de ses maîtres ou maîtresses, comme font la plupart des servantes. Lorsqu'on les envoie acheter quelque chose, la plupart des gens leur demandent : « — Ah ! ah ! ma fille, vous êtes donc à présent chez monsieur ou madame une telle ? — Oui, madame, répond la servante. — Y a-t-il longtemps que vous y êtes ? répond l'autre. — Non, madame, répond encore la servante. —

— Vraiment, continue l'autre, ils en changent souvent. Quels gens sont-ce donc, que font-ils ? comment vivent-ils ? Ils sont donc bien difficiles, puisqu'ils changent si souvent ». Alors la servante entre tout-à-fait en matière, et dit de son maître et de sa maîtresse tout ce qu'elle sait et ce qu'elle ne sait pas. Pendant qu'une femme de marchand l'amuse et l'entretient ainsi, le boucher lui donne la plus méchante viande ; le boulanger le pain le plus mal fait et de moindre débit ; l'épicier, l'huile la plus mauvaise ; le chandelier, la chandelle la plus coulante, et la fruitière, les herbes et légumes les plus vieilles et les plus pourries ; ainsi que des autres choses : et c'est par là que tout se vend et que rien ne reste à Paris. C'est ainsi que font les méchantes servantes ; voilà ce que produit leur babil à leur maître ou maîtresse, et ce qui est cause qu'ils sont souvent fort mal servis. Cependant, reviennent-elles au logis, elles prennent les devants, et querellent les premières, en disant d'abord : « Diantre soit des gens, on est toujours quatre heures avant qu'on en puisse avoir ce qu'on demande.... ».

Elle doit aussi savoir bien faire les lits et bien nettoyer les chambres ; avoir soin des enfans en cas qu'il y en ait, les lever le matin et les coucher le soir : bien nettoyer leurs habits et autres hardes, et les tenir bien propres ; les faire prier Dieu soir et matin ; leur donner à déjeuner, les mener ou envoyer aussitôt à l'école ; empêcher qu'ils ne crient ni qu'ils se battent ; les traiter doucement et ne pas trop les rudoyer comme font la plupart des servantes, ce qui les rend quelquefois bizarres et de méchante humeur, sans que les père et mère en sachent la véritable cause. Pour empêcher qu'ils ne se plaignent, elles leur donnent aussitôt de petites douceurs, ainsi que pour les détourner de dire qu'ils voyent souvent les amoureux des coquines, qui sous le nom de cousins ou d'autres parens, les viennent voir et à qui elles donnent le mot sitôt que les maîtres ou maîtresses sont absents. Et c'est ce qui fait encore bien souvent les méchantes servantes, car ce commerce les oblige de voler, de ferrer la mule ¹ ainsi que le mulet. Lorsqu'elles peuvent sortir, c'est pour les aller trouver, faisant entendre aux maîtres et aux maîtresses qu'elles ont affaire quelques momens pour aller voir quelqu'un de leurs parens ou gens de leur pays qui leur apportent des nouvelles de leurs père et mère ; elles restent ainsi quelquefois des demi journées entières, comme si elles avoient véritablement bien des affaires ² ».

Je citerai seulement, parmi les innombrables formules employées par désigner les chambrrières ou les servantes, les expressions *cales*, *chambrières*, *chambrillons*, *serveresses*, *serviteresses*, *serjantes*, *soldoières*, *soudoières*, *souldoyères*, etc., etc.

Voy. **Chambrières** et **Domestiques**.

Servantes d'auberge. « Le devoir d'une bonne servante d'auberge est d'être toujours bien propre en tout ce qu'elle fait, de bien faire les lits et les chambres des messieurs qui sont logés chez son maître ou sa maîtresse. Si elle trouve des hardes ou quelque autre chose qui leur appartient, il faut qu'elle ait soin de les serrer pour leur rendre sitôt qu'ils sont de retour à la maison. Elle doit aussi prendre bien garde à tout ce qu'elle leur donne pour les chambres, afin que tout cela s'écrive et qu'on n'en oublie rien lorsqu'il s'agit de compter avec eux. Et si elle s'aperçoit qu'il y en eût quelqu'un qui voudrît s'en aller sans payer, comme cela arrive assez souvent en beaucoup d'auberges, elle doit aussitôt en avertir son maître ou sa maîtresse, afin qu'ils donnent ordre et empêchent qu'aucunes hardes ni paquets ne sortent de chez eux qu'ils ne soient satisfaits.

Il faut encore qu'une servante soit diligente, et aille promptement partout où on l'envoie, et ne s'amuse point à causer ni caqueter au lieu de revenir au logis ; qu'elle ait soin de tenir sa cuisine bien propre, et de bien écurer la vaisselle et sa batterie ¹ ».

Servantes de château. « Le devoir de la servante de château est d'avoir soin d'aider à apprêter à manger aux valets lorsqu'ils vont et reviennent des champs, afin que cela soit toujours prêt dans les heures nécessaires, et qu'ils ne perdent point de temps inutilement.

Elle doit encore faire les lits et les chambres, et tenir le tout bien propre. Et lorsqu'elle n'a plus rien à faire dans le logis, il faut que de même elle aide à la ménagère à faire tout ce qui est de son devoir, tant dans la basse-cour qu'ailleurs ² ».

Servantes de cuisine. « Le devoir d'une servante de cuisine est de commencer le matin à bien nettoyer et balayer la cuisine, jeter de l'eau partout, bien ranger et écurer la batterie et autres ustensiles, bien laver et nettoyer la vaisselle d'argent.

Elle doit aussi balayer tous les jours la salle à manger et la grande montée, bien éplucher les herbes, et autres menues besognes qui se trouvent à faire, et aller et revenir de tous les endroits où l'on l'envoie ³ ».

Servants. Voy. **Manœuvres**.

Serveresses. Serviteresses. Voy. Servantes.

¹ Voy. ci-dessus l'article Mule (Ferrer la).

² *La maison réglée* (1692), liv. III, chap. 3.

¹ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. III, chap. 3

² Audiger, liv. II, chap. 4.

³ Audiger, liv. I, chap. 5.

Serviteurs. On nomme ainsi, dans les raffineries de sucre, « des ouvriers loués à l'année, qui sont sous les ordres du contre-maitre, et doivent lui obéir sans réplique. Il faut que ce soient des hommes fort robustes pour supporter les grandes fatigues d'une raffinerie. C'est pour cela qu'on les nourrit sans leur épargner ni pain, ni vin, ni bonne chère ¹ ».

Servoisiers. Voy. **Brasseurs**.

Sexte. Dans le Livre des métiers et dans les ordonnances du moyen âge, ce mot désigne ordinairement l'heure de midi.

Seyeurs. Voy. **Soieurs**.

Sibilots. Voy. **Ventriloques**.

Sièges mécaniques. On lit, dans un compte d'avril 1416 : « Chaise roulante sur quatre roues, pour la reine malade ² ». Isabeau de Bavière, alors âgée de 45 ans, était déjà obèse et valétudinaire.

Voy. **Lits mécaniques**.

Sieliers. Nom par lequel le *Livre des métiers* ³ désigne les selliers.

Sieruriers. Voy. **Serruriers**.

Siffleurs. Précepteurs d'oiseaux. Louis XIII avait, pour les oiseaux de sa chambre, un siffleur en titre ⁴.

On écrit souvent *chiffleurs*.

Silhouettes (DÉCOUPEURS DE). Ce métier est né du passe-temps d'un grand seigneur, Étienne de Silhouette, qui fut pendant quelques mois contrôleur général des finances ⁵. Une de ses distractions consistait à tracer une ligne autour de l'ombre d'un visage, afin d'en voir le profil dessiné sur le mur. Plusieurs salles de son château de Bry-sur-Marne avaient les murailles couvertes de ces sortes de dessins, qu'on appela des silhouettes, mot qui a pris place dans la langue.

Le peintre genevois Jean Huber y excella par la suite. « Protégé de Voltaire, écrit la baronne d'Oberkirch, il avait découpé son portrait si souvent, qu'il le faisait avec les mains derrière le dos, sans ciseaux et avec une carte qu'il déchirait seulement ⁶ ».

La fin du dix-huitième siècle raffola des silhouettes ; chacun voulait avoir la sienne. Au Palais-Royal, sur les boulevards, plusieurs découpeurs « faisaient en moins de deux minutes des portraits très ressemblants ⁷ ».

Silleurs. Moissonneurs, scieurs de blé ¹.

Voy. **Soieurs**.

Simphonieurs. Voy. **Chifonieurs**.

Singes. Nom qui était donné aux maîtres ou patrons dans l'association dite des *Enfants du père Soubise* ².

Voy. **Devoirs**.

Sirurgiens. Voy. **Chirurgiens**.

Six-Corps (LES). Vers la fin du quatorzième siècle, les plus importantes corporations de Paris commencèrent à former une sorte d'aristocratie industrielle. En vertu d'un privilège qu'elles durent d'abord à leur richesse, et qui leur fut bientôt reconnu par la municipalité, elles représentèrent le commerce parisien dans les cérémonies officielles.

Il était « de notoriété publique », au dix-septième siècle ³, que ces corporations avaient été dans l'origine au nombre de quatre seulement :

Les drapiers.	Les pelletiers.
Les épiciers.	Les merciers.

Les changeurs et les orfèvres se joignirent à elles un peu plus tard. De sorte que, en 1431, quand Henri VI vint se faire sacrer à Paris, les corps privilégiés l'escortèrent dans l'ordre suivant :

Les drapiers.	Les merciers.
Les épiciers.	Les pelletiers.
Les changeurs.	Les bouchers ⁴ .
Les orfèvres.	

Comme on le voit, les bouchers, qui venaient de jouer un si grand rôle dans la capitale, avaient pris part à la cérémonie, mais c'est là un honneur dont ils jouirent pour la première et la dernière fois.

La hiérarchie observée avait changé déjà en 1504, lors de l'entrée de la reine Anne de Bretagne. Les Six-Corps qui allèrent à sa rencontre étaient ainsi classés :

Les drapiers.	Les merciers.
Les épiciers.	Les changeurs.
Les pelletiers.	Les orfèvres ⁵ .

Ce cérémonial n'était pas encore officiellement fixé, et il en résultait de continuels démêlés pour la préséance. Une violente animosité existait surtout entre les pelletiers et les merciers, qui se disputaient le troisième rang. Les pelletiers soutenaient même qu'ils avaient autrefois occupé le premier. Ils n'apportaient aucune preuve à l'appui de leur prétention ⁶, mais ils eussent pu

¹ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. VII, p. 715.

² Jean Chartier, *Chronique*, édit. elzév., t. III, p. 275 et 285.

³ Titre LXXVIII.

⁴ Héroard, *Journal de Louis XIII*, t. I, p. 386. — A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 386.

⁵ Du 4 mars au 21 novembre 1759.

⁶ *Mémoires*, t. II, p. 160.

⁷ Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. V, p. 239, 243, 244.

¹ Voy. Ducange, au mot *selio*.

² Agr. Perdiguier, *Le livre du compagnonnage*, t. I, p. 42.

³ Voy. Saint-Joanny, *Registre des délibérations des marchands merciers*, p. 232.

⁴ *Journal d'un bourgeois de Paris*, édit. Tuetey, p. 276.

⁵ Archives nationales, H 1778, f° 123.

⁶ Voy. Sauval, *Recherches sur Paris*, t. II, p. 477.

dire avec raison que, pendant les siècles où le costume s'était presque exclusivement composé de fourrures, leur commerce était beaucoup plus étendu que celui des drapiers; en 1292, par exemple, il y avait à Paris 214 pelletiers et 19 drapiers seulement.

En 1514, lors de l'entrée à Paris de la reine Marie d'Angleterre, les changeurs, bien déchus de leur antique opulence, déclarèrent qu'ils n'étaient pas en état de pourvoir aux frais qu'entraînaient toujours ces sortes de cérémonies. « Et au regard des changeurs, disent les *Registres de la Ville*¹, ils se excusèrent, disant que de present, ilz estoient en petit nombre, etc. ». Les bonnetiers se présentèrent aussitôt et acceptèrent avec empressement la place des changeurs. Les corps privilégiés se trouvèrent donc ainsi placés :

Les drapiers.	Les merciers.
Les épiciers.	Les bonnetiers.
Les pelletiers.	Les orfèvres.

En mai 1517, à l'entrée de la reine Claude, première femme de François I^{er}, les orfèvres prirent le pas sur les bonnetiers, et les teinturiers figurèrent comme septième corps. Le défilé eut donc lieu dans cet ordre :

Les drapiers.	Les orfèvres.
Les épiciers.	Les bonnetiers.
Les pelletiers.	Les teinturiers ² .
Les merciers.	

Mais en mars 1531, lors de l'entrée de la reine Éléonore, les teinturiers ont pour toujours disparu, les bonnetiers reprennent leur place au-dessus des orfèvres, les merciers marchent de nouveau avant les pelletiers, et l'ordre suivant s'établit :

Les drapiers.	Les pelletiers.
Les épiciers.	Les bonnetiers.
Les merciers.	Les orfèvres ³ .

Les merciers conservèrent désormais ce troisième rang, en dépit des incessantes protestations des malheureux pelletiers⁴. Une dernière requête fut adressée par eux à la municipalité quelques jours avant l'entrée solennelle du cardinal Barberini, et la sentence rendue le 7 mai 1625 assura définitivement le triomphe des merciers.

Les marchands de vin avaient été érigés en septième corps par Henri III en 1585, mais les six premiers refusèrent toujours de les admettre. La corporation des marchands de vin comprenait tous les individus qui faisaient, à un titre quelconque, le commerce de ce liquide, cabaretiers, taverniers, hôteliers, aubergistes, etc. C'était, au dire des six autres corps, « un bizarre assemblage, un ramas de toutes sortes de gens », et on ne craignait pas d'ajouter que « la fraude et la tromperie sont les caractères inséparables du

négoce des marchands de vin¹ ». En somme, ces derniers ne furent jamais acceptés par les corps privilégiés. La situation était embarrassante. Le gouvernement ne voulait pas s'aliéner les Six-Corps, mais il fallait cependant bien tenir compte de la volonté royale formellement exprimée. On prit un moyen terme. Un arrêt rendu en 1610 décida que les marchands de vin faisaient partie des corps privilégiés, mais que dans toutes les cérémonies ils marcheraient les derniers et qu'ils ne porteraient pas le dais. La question ayant été de nouveau soulevée en août 1660, lors de l'entrée de Louis XIV, les marchands de vin furent autorisés à prendre le septième rang, mais coiffés de toques bordées d'argent, tandis que les six autres corps portaient des toques bordées d'or. Encore y eut-il d'ardentes protestations, et, dans le procès-verbal officiel de la cérémonie², le paragraphe relatif aux marchands de vin est ainsi conçu : « Ce rang leur fut donné par provision et en attendant la décision du procès qu'ils ont contre les autres Six-Corps, qui ne les veulent reconnoître pour faire corps ».

Les toques bordées d'or n'étaient pas la seule dépense qui, les jours de solennités, incombât aux corps privilégiés. Pour escorter des rois, des reines, des légats, il fallait bien être vêtu de damas, de satin ou de velours; mais la couleur de ce costume d'apparat varia sans cesse.

L'ordre dans lequel s'étaient succédés les Six-Corps à l'entrée du cardinal Barberini ne souffrit plus de changement, et la municipalité le consacra d'une manière définitive en 1629.

A cette date, les merciers, qui formaient décidément le plus remuant des Six-Corps, obtinrent de la Ville des armoiries ainsi composées : *Trois nefs d'argent à bannière de France, un soleil d'or à huit rais en chef entre deux nefs, sur champ de sinople*. Grand émoi parmi les autres corps. Ils s'assemblent au bureau de la draperie, et rédigent une protestation. Le prévôt des marchands les convoque à l'Hôtel de Ville, « et après plusieurs contestations de part et d'autre, les prévôt des marchands et eschevins ordonnèrent que le corps de la draperie auroit pour armoiries : *un navire d'argent à bannière de France flottant, un ail en chef, sur champ d'azur*, les espiciers auroient deux navires, les merciers trois, les pelletiers quatre, les bonnetiers cinq. Et, pour le regard des orfèvres, ils n'en ont voulu, d'autant qu'ils en estoient pourvus, dont ils se contentoient³ ».

Est-il nécessaire de faire remarquer que le rang assigné à chaque corps était, cette fois, nettement déterminé par le nombre de navires d'argent figurant dans ces armoiries ? Ainsi :

Les drapiers en avaient un.
Les épiciers, deux.
Les merciers, trois.

¹ Archives nationales, H 1778, f^o 281.

² Archives nationales, H 1778.

³ Archives nationales, H 1779.

⁴ Bibliothèque nationale, mss. français, n^o 21,791, f^o 179.

¹ Voy. Saint-Joanny, p. 226 et Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 653.

² Archives nationales, H 1815, f^o 456.

³ *Délibérations des Six-Corps*, t. I, p. 123. Archives nationales, KK 1340.

Les pelletiers, quatre.

Les bonnetiers, cinq.

Les orfèvres, six.

Les marchands de vin, sept.

Ces derniers seuls, avec les merciers, se montrèrent satisfaits ; leurs prétentions se trouvaient, en effet, confirmées une fois de plus. Mais les autres corps protestèrent aussi une fois de plus.

Les marchands de vin, affolés par leur succès, s'adressèrent au Conseil d'État, et lui demandèrent de supprimer un des anciens corps pour leur donner sa place. Un arrêt les débouta de leur demande ¹.

Les pelletiers et les orfèvres déclarèrent qu'ils conserveraient leurs anciennes armoiries, et la Ville les laissa libres d'en user à cet égard comme ils l'entendraient. Les pelletiers se voyaient définitivement battus dans la lutte qu'ils soutenaient depuis plus d'un siècle contre les merciers ; et les orfèvres, placés au dernier rang, se souciaient fort peu de leurs six navires d'argent, eux dont les armoiries primitives rappelaient les services qu'ils avaient rendus à l'église et au trône. Ces deux corporations se trouvèrent donc avoir deux blasons différents ², et, résolues à conserver celui que la tradition leur avait légué, elles refusèrent d'accepter celui qui leur était officiellement attribué.

Le célèbre édit d'août 1776, qui réorganisa les corporations, conserva en tête du commerce parisien certains corps privilégiés classés dans l'ordre suivant :

I. Drapiers et merciers.

II. Épiciers.

III. Bonnetiers, pelletiers et chapeliers.

IV. Orfèvres, batteurs d'or et tireurs d'or.

V. Fabricants d'étoffes de gaze et tissutiers-rubaniers.

VI. Marchands de vin.

Ces nouveaux Six-Corps subsistèrent aussi longtemps que les corporations, et disparurent avec elles. Le décret du 17 mars 1791 supprima les maîtrises et les jurandes, les remplaça par la patente, et déclara qu'il « était libre à toute personne de faire tel négoce ou d'exercer telle profession, art ou métier qu'elle trouvera bon ³ ». Le droit de posséder des armoiries avait été aboli déjà par l'article 2 du décret du 23 juin 1790, qui est ainsi conçu : « Aucun citoyen ne pourra prendre que le vrai nom de sa famille. Personne ne pourra porter ni faire porter des livrées, ni avoir d'armoiries ⁴ ».

Voy. Armoiries des corporations et Bannières (Ordonnance des).

¹ *Délibérations des Six-Corps*, n° 710.

² On pourrait même dire qu'ils en avaient trois ; car les Six-Corps possédaient, outre leurs armoiries particulières, des armoiries communes aux six corporations. On y voyait un Hercule assis qui s'efforçait inutilement de rompre un faisceau de six baguettes. Au-dessous, on lisait cette devise : *Vincit concordia fratrum*.

³ J.-B. Duvergier, *Collection des lois*, t. II, p. 230.

⁴ J.-B. Duvergier, t. I, p. 218.

Soie. Voy. Chapeliers. — Crépiniers. — Dévideurs. — Dorelotiers. — Doubleurs. — Drapiers. — Estofferesses. — Étaminiens. — Ferrandiniers. — Filatrices. — Fileuses. — Gaziers. — Laccurs. — Lamiers. — Merciers. — Metteuses en main. — Mouliniers. — Rubaniers. — Soie (Commerce de la). — Soie (Draps de). — Teinturiers. — Tisserandes. — Tissutiers-rubaniers. — Tordeurs. — Veloutiers.

Soie (Commerce de la). L'extrême Orient et l'Égypte, l'Italie, surtout Lucques, Venise, Florence, Bologne, Gênes fournirent pendant longtemps à la France les étoffes de soie que les classes riches recherchaient avidement. L'importation devait en être considérable, puisque, dès le treizième siècle, la vente et l'emploi de la soie occupaient à Paris plusieurs corps d'état, dont les plus importants étaient :

I. *Les fileuses de soie.*

Elles dévidaient, filaient, doubloient et retordaient la soie.

II. *Les laccurs de soie.*

Ils faisaient des lacets, des cordons, des rubans destinés à flotter sur les harnais, à fixer les sceaux de cire sur les chartes. Dès la fin du siècle, ils changent de nom et deviennent *dorelotiers*.

III. *Les crépiniers.*

Ils faisaient, à l'aiguille et au métier, des passementeries, des franges, des baldaquins.

IV. *Les tisserandes de soie.*

Elles tissaient, avec la soie et l'or, des ceintures, des étoles, etc.

V. *Les chapelières de soie*, alors appelées *tesserandes de queuvrechiers*, qui confectionnaient surtout des voiles pour les dames.

VI. *Les drapiers de soie.*

Ils s'efforçaient d'imiter les précieux tissus que nous envoyait l'Orient.

VII. *Les merciers*, vendeurs de soie.

A travers mille dangers, ils allaient chercher au loin les drogues rares, les métaux, les parfums, les riches étoffes. Les merciers sont, à cette époque, les vrais marchands de soie.

La première manufacture royale de soieries qu'ait eue la France fut créée à Lyon par Louis XI, le 23 novembre 1466 ¹. Il en fonda une seconde à Tours en 1470 ². Mais les guerres civiles, les édits somptuaires entravèrent l'essor de ces établissements ; et, en 1582, quand Catherine de Médicis voulut ouvrir à Orléans de nouveaux ateliers, l'achat des soies qui devaient suppléer à l'insuffisance de la production française faisait sortir chaque année du royaume près de quatre millions ³.

¹ Francisque Michel, *Recherches sur les tissus de soie au moyen âge*, t. II, p. 270.

² D. Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. II, p. 279.

— *Ordonn. royales*, t. XX, p. 591.

³ Voy. Olivier de Serres.

Henri IV résolut d'arrêter, de diminuer tout au moins, cette exportation de numéraire. Malgré l'opposition du clergé, celle même de l'austère Sully, il fit, en 1596, border de mûriers quelques allées du jardin des Tuileries. Sully nous a conservé le souvenir de la très curieuse conversation qu'un peu plus tard il eut à ce sujet avec le roi. Celui-ci va, un jour, le trouver à l'Arsenal et lui reproche d'entraver ses desseins. Sully lui objecte que « chaque pays a été doué par Dieu pour certaines industries. La France n'a point le climat, la situation, l'élévation, le soleil, la température, la qualité de terroir favorables aux vers à soie ». Et puis, il faut repousser tout ce qui peut contribuer à « jeter les peuples dans la luxe, la volupté, la fainéantise et l'excessive despende, qui ont toujours été les principales causes de la ruine des royaumes ». Il est facile d'éviter ce danger. Et cela, « sans aucun détrimment pour qui que ce puisse estre, en défendant toutes somptuositez et superfluités, en réduisant toutes personnes de toutes qualitez, tant hommes que femmes et enfans, pour ce qui regarde les vestemens, ameublemens, bastimens, etc. » Les bourgeois, les gens de justice, police, finances, escritoire, etc. qui aujourd'hui font assaut de somptuosité avec la noblesse, n'avaient jadis « que de fort médiocres logis sans ardoises, briques, lambris, dorures ny peintures, ne portoient point de plus riches estoifes de soye que du taffetas; n'avoient ny tapisseries de prix, ny lits de soye, ny vaisselle d'argent, ny mesme d'assiettes; ne donnoient que fort petit mariage à leurs enfans, et ne traitoient leurs parens et amis que chacun d'eux n'apportast sa pièce sur table.... Par l'excez desquelles choses, il se consume maintenant dix fois plus d'or et d'argent que tout ce que l'on fait tant éclater du transport d'iceux pour les manufactures d'estranges pays ».

Mais Henri, bien qu'il ne se montre guère ici meilleur économiste que son ministre, ne se laisse pas du tout convaincre : « Sont-ce là, répond-il à Sully, les bonnes raisons et beaux expédiens que vous me deviez alléguer ? Ho ! que les miennes sont meilleures, qui sont, en effet, que je veux faire les expériences des propositions que l'on m'a faites. J'aimerois mieux combattre le roy d'Espagne en trois batailles rangées que tous ces gens de police, de justice, de finances, d'escritoire, et surtout leurs femmes et filles, que vous me jetteriez sur les bras par tant de bizarres reiglemens, que je suis d'avis de remettre à une autre saison ¹ ».

Le roi réussit au delà de toutes les espérances. Il interdit alors l'entrée en France des étoffes de soie fabriquées à l'étranger ². Puis il ordonne de planter dans les Tuileries ³, dans le parc de Madrid, dans celui de Fontainebleau, vingt mille pieds de mûriers. L'année suivante, soixante mille autres pieds sont tirés du Languedoc; treize commissaires parcourent le royaume,

propageant la culture de l'arbre à soie, répandant à profusion les graines, fournissant même des œufs recueillis dans l'orangerie des Tuileries, transformée en magnanerie ⁴. En même temps, des ouvriers appelés d'Italie et une manufacture établie dans l'ancien palais des Tournelles mettaient en œuvre la soie obtenue par les magnaneries royales.

L'impulsion était donnée et elle se soutint jusqu'à la mort de Henri ; mais Louis XIII laissa anéantir son œuvre et il fallut le génie de Colbert pour la reconstituer. Enfin au début du dix-huitième siècle, la France en vint à exporter un produit qu'elle avait si longtemps tiré du dehors.

En 1710, Bon de Saint-Hilaire, président de la Chambre des comptes de Montpellier, avait proposé de tisser la soie des araignées. « Cette nouvelle soye, écrivait-il, ne le cède en rien à la beauté de la soye ordinaire ; elle prend aisément toutes sortes de couleurs, et l'on en peut faire des étoffes... L'on ne doit pas craindre qu'elle ne soutienne toutes les secousses des métiers, ayant résisté à celles des faiseurs de bas ² ». Bon soumit sa découverte à l'examen de l'Académie des sciences, et lui envoya comme spécimens des bas et des mitaines tissés avec de la soie d'araignée. Réaumur, nommé rapporteur, rédigea sur ce sujet un curieux mémoire où il conclut ainsi : « Il faudroit donc environ 55.296 araignées des plus grosses pour avoir une livre de soye, lesquelles araignées il auroit été nécessaire de nourrir séparément pendant plusieurs mois. D'où on voit combien il est à craindre que la soye qu'on en retireroit n'engageât à des dépenses peu proportionnées à sa valeur, puisqu'elle coûteroit vingt-quatre fois autant que celle des vers ³. »

Les efforts faits par Henri IV pour assurer l'acclimatation du mûrier n'avaient pas trouvé les Parisiens indifférents ; car nous voyons, dans les premières années du dix-septième siècle, deux rues de Paris changer leur nom en celui de *rue du Mûrier*. Ce sont : la rue *Neuve-Saint-Martin*, aujourd'hui réunie à la rue Notre-Dame de Nazareth, et la *rue des Poules*, aujourd'hui rue Laromiguière. Une rue du Mûrier, située dans le quartier Saint-Victor, a été supprimée en 1852.

Voy. Drapiers de soie. — Fileuses de soie. — Merciers, etc.

Soie (NOMS DIVERS DONNÉS AUX DRAPS DE). Les étoffes désignées jadis sous le nom de draps de soie sont si nombreuses, si souvent citées par nos anciens chroniqueurs, que je crois devoir, comme je l'ai fait pour les tissus de laine ⁴, consacrer quelques lignes à chacune d'elles.

La plupart de ces étoffes, formées de fils de soie, tantôt employés seuls, tantôt combinés avec des fils d'or ou d'argent, venaient de l'Italie ou

¹ Sully, *Œconomies royales*, édit. Michaud, chap. 124, p. 515.

² Janvier 1599, *Code Henry*, p. 301.

³ Sur la terrasse actuelle des Feuillants.

⁴ Voy. Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1048.

² Dissertation sur l'utilité de la soye des araignées, 1710, in-8°.

³ *Mémoires de l'Académie des sciences pour 1710*, p. 406.

⁴ Voy. ci-dessus l'art. Draps (Noms divers donnés aux).

de l'Orient ; mais, dès le treizième siècle, ils commencèrent à être fabriqués en France, où on leur conserva parfois leur dénomination étrangère.

J'adopterai ici encore l'ordre alphabétique.

ARMOISIN. Nom français de l'*armosino*, étoffe mince et non brillante, dont l'Italie eut longtemps le monopole. L'armoisin paraît dater de la fin du quinzième siècle, et il fut alors l'objet d'un véritable engouement ; tout le monde en voulait porter ¹, même les femmes du peuple ². Lyon et Avignon en fabriquèrent beaucoup au dix-huitième siècle ³.

ARRAMAS. Voy. Marramas.

BAUDEQUIN. « Pannus omnium ditissimus », écrit Ducange ⁴. Étoffe unie, tissée d'or et de soie. On la trouve nommée *baldaquin*, *baldekin*, *baldekyn*, *baudekin*, etc., et l'on croit qu'elle doit son nom à la ville de Bagdad, où elle fut originairement fabriquée ⁵. Elle était assez répandue à Paris dès le onzième siècle, et elle eut son apogée au quatorzième. Lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière (1389), on vit figurer dans le cortège douze cents bourgeois vêtus de baudequin vert et vermeil ⁶. Cependant on s'en servait surtout pour faire des tentures, et notre mot *baldaquin* n'a pas d'autre origine ⁷.

BROCARD. On nomma d'abord ainsi une riche étoffe, dont la chaîne et la trame étaient d'or ou d'argent, ou des deux ensemble. Dans la suite, on y mêla quelques fils de soie, et plus tard le nom de brocart fut donné à toutes les étoffes de soie couvertes de fleurs ou d'arabesques.

Aux termes des statuts accordés en 1667 aux drapiers d'or et de soie, le brocard était un des quatre draps sur lesquels devait porter le *chef-d'œuvre* exigé pour parvenir à la maîtrise.

BURAIL. Voy. ci-dessus l'article Ferrandiniers.

CAMELOT. Il venait d'Orient, où on le tissait avec de la soie, unie au fin poil des chèvres du Cachemire ; mais il devait exister déjà du camelot de qualité commune, fait en poil de chameau : « Pannus ex camelorum pilis confectus », dit Ducange ⁸.

La vogue du camelot ne commença guère avant le quatorzième siècle, qui en eut de gris, de noirs, de blancs, de violets, de tannés, etc. Cependant, Joinville nous apprend que saint Louis portait parfois « une cote de chamelot », et le « camelo » est cité dans le *Roman de la rose* ⁹. Quand Isabeau de Bavière fit son entrée à Paris, « la grand'rue Saint-Denis, écrit Froissart, estoit couverte à ciel de draps camelots et de soie ¹⁰ ». Les Vénitiens avaient, dès

le treizième siècle, commencé à en fabriquer ¹. Il en venait aussi de Tripoli, et ce dernier était nommé *camelot de Tripe*. Pathelin vante à Guillemette les gens qui « de camelos sont vestus ² ». Mais, au siècle suivant, les camelots cessèrent d'être regardés comme une étoffe de luxe, et furent composés de fil et de laine ; ces derniers étaient surtout produits par la Flandre et la Picardie ³.

CAMOCAS. Camocas, écrit Le Duchat, est le nom d'un château situé dans la terre sainte. « Nos chrétiens, qui possédoient ce château donnèrent le nom du lieu à la belle étoffe qui s'y faisait ». De là l'origine des mots *camocas d'ou're-mer*, très fréquents dans les comptes du quatorzième siècle ; mais on ne le trouve guère cité avant ni après cette date. Le camocas avait à peu près les mêmes usages que le samit. On lui appliquait toutes les couleurs ⁴, et il était fréquemment rayé d'or et d'argent ⁵. Le *camocas plumqué* est du camocas couleur de plomb ⁵.

CENDAL. C'était une étoffe de soie unie qui se rapprochait beaucoup de notre taffetas. Elle était connue des Carolingiens ; le moyen âge en fit des vêtements, des robes, des capuchons, des gants, et surtout des tentures pour les chambres et les lits, aussi est-elle citée dans les statuts accordés en 1290 aux coutepointiers. On la teignait en toutes couleurs, car on trouve au quatorzième siècle du cendal blanc, noir, vert, jaune, tanné, gris, inde ou bleu de ciel, rayé, etc. ; la célèbre oriflamme de Saint-Denis était de cendal rouge feu :

Vexillum simplex, cendato simplice textum,
Splendoris rubei...

dit Guillaume le Breton ⁶. C'était, au reste, l'étoffe alors employée pour presque toutes les bannières ⁷.

Le cendal dit *de graine* était toujours rouge ⁸. Le cendal *tiersain* ou *tiercelin* était du cendal à trois poils. On disait d'une étoffe de soie qu'elle était à deux ou à trois poils selon le nombre des lignes jaunes marquées sur la lisière. Les tissus les plus recherchés portaient trois marques, et peut-être est-ce là l'origine de l'expression *brave à trois poils*. Le cendal *battu* était celui sur lequel on avait appliqué de minces feuilles d'or ou d'argent découpées.

La plus grande partie du cendal vendu en France venait de l'Italie, de Lucques surtout, et le commerce en était souvent fait par des marchands italiens installés dans nos grandes villes. C'est ainsi que la *Taille de 1292* mentionne, parmi les commerçants de la paroisse Saint-

¹ Francisque Michel, *Recherches sur les tissus de soie au moyen âge*, t. II, p. 243.

² *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 557.

³ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. I, p. 149.

⁴ *Glossarium*, au mot *baldaquin*.

⁵ Fr. Michel, t. I, p. 252.

⁶ Godefroy, *Cérémonial français*, t. I, p. 637.

⁷ Littré, *Dictionnaire*.

⁸ Au mot *camelotum*.

⁹ Édit. Méon, t. III, p. 294.

¹⁰ Édit. Buchon, liv. IV, chap. 1, t. III, p. 5.

¹ Fr. Michel, t. II, p. 44.

² *La farce de Pathelin*, page 7.

³ Savary, t. I, p. 533.

⁴ Ducange, au mot *camoca*.

⁵ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 355.

⁶ Édit. Delaborde, t. II, p. 319. — *Recueil des historiens des Gaules*, t. XVII, p. 257. Mais voy. Ducange, *Dissertation sur la bannière de Saint-Denis*.

⁷ Fr. Michel, *passim*. — Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. III, p. 358.

⁸ Voy. ci-dessus l'article Couleurs (Marchands de).

Paul, « Chute Clare de Florence, qui vent cendauz ».

Dès le quatorzième siècle, le taffetas commença à faire concurrence au cendal.

CHYPRE (DRAPS D'OR DE). Mélange de soie et de fils d'or. Cette industrie passa de Chypre en Italie, et au quinzième siècle les draps d'or de Chypre se fabriquaient à Gênes¹.

DAMAS. La ville de Damas nous envoya fort peu de ses tissus avant le quatorzième siècle. On rencontre souvent alors, dans les comptes, les draps d'or de Damas ou de Domasque². Il y en avait de toutes les couleurs, et ils étaient surtout employés à faire de riches vêtements. On en consuma toutefois très peu en France avant la fondation de la grande manufacture de soieries établie à Tours par Louis XI en 1470.

Au dix-huitième siècle, on recherchait surtout les damas de Flandre, souvent tramés d'or et d'argent; les damas d'Abbeville, tout en fil; les damas de Caux, en fil et presque toujours rayés; les damas cafards ou caphards, imitation dans laquelle il entrait de la laine, du fil et même du coton.

DIAPRE. Étoffe de soie très répandue en France pendant les treizième et quatorzième siècles. On en faisait des ornements d'église³, des vêtements, des tentures, des coussins, des housses de cérémonies pour les chevaux, etc.; on la teignait en toutes couleurs. Le diapre venait d'Orient, et le plus estimé était fabriqué à Antioche⁴.

FERRANDINE. Voy. ci-dessus l'article Ferrandiniers.

GRISSETTE. Voy. ci-dessus l'article Ferrandiniers.

MARRAMAS. Drap d'or, que l'on ne trouve guère cité qu'au quatorzième siècle. On le nommait encore *mactabas*, *matlabas*, *arramas*, *mathebas*, *mairamas*, etc. Il servait surtout à parer des autels et des tombeaux. Il s'en fabriqua très peu en France; la plus grande partie de celui qui y était employé venait soit de l'Orient, soit de Lucques⁵.

NACHIZ. Espèce de drap d'or, que l'on trouve encore nommé *nac*, *nach*, *neckh*, *nak*, *naque*, etc.

Il se fabriquait surtout à Bagdad, et on le trouve cité déjà au onzième siècle. Au quatorzième siècle, l'Italie, la ville de Lucques surtout en fournissait à la France. Quand Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe le Long, fit son entrée à Paris, elle portait une robe de nachiz⁶.

PAILE. Ce mot désigne, dans la langue du moyen âge, toute étoffe de prix; mais il s'applique plus particulièrement à un drap de soie broché dont Alexandrie était l'entrepôt, et que nos anciens romanciers citent sans cesse sous les noms de *paile*, *poille*, *palle*, *pale*, *paille alexandrin*, etc., etc.⁷ On nommait aussi *paile*, tout manteau

porté par un gentilhomme. Quand la paile était orné de pierres précieuses, on lui appliquait l'adjectif *escarimant*, du latin *scarites*, pierre précieuse dont la nature est inconnue¹.

POU-DE-SOIE. Sorte de ferrandine, mais sans aucun mélange étranger à la soie. Il avait tout-à-fait passé de mode au dix-septième siècle, et les règlements de 1667 sur les manufactures de soie ne le mentionnent plus.

Savary écrit *pout de soye*. On trouve aussi *poult de soye* et au pluriel *poux de soye*.

SAMIT. L'opinion la plus vraisemblable est que le samit était une étoffe de soie (« pannus holosericus », dit Ducange²) assez semblable au cendal, mais généralement plus riche et plus forte. Dès le onzième siècle, on employait le samit pour faire des ornements ecclésiastiques, des vêtements, des tentures, des couvertures de livres et même des tapis d'appartements.

Le jour de leur sacre (1317) Philippe le Long et sa femme portaient des robes de samit doublé de cendal³. De son côté, Froissart raconte que, lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris (1389), « le grand pont estoit couvert d'un ciel estellé⁴, et de vert et de vermeil samis⁵ ». Il y avait donc bien des qualités de samit, et il est certain que, pendant quelque temps au moins, on mêla à la soie des fils d'or. La chasuble de Thomas Becket, aujourd'hui conservée dans le trésor de la cathédrale de Sens, est faite d'un samit violet sombre, orné de broderies en fils d'or plats⁶.

Le samit était devenu rare à la fin du dix-septième siècle, et seules les manufactures de Venise en fabriquaient encore⁷.

SATANIN et SATHANIN. Le glossaire de la Curie de Sainte-Palaye donne les mots *satanin* et *satin* comme des synonymes. A tort certainement. Dans l'*Inventaire des chaperons, qui furent à la royne Jehanne de Bourbon*⁸, on trouve des chaperons de *satin* et des chaperons de *satanin*, très bien distingués les uns des autres. Suivant M. Francisque Michel, le *satanin* ou *soudanin* était une riche étoffe, un drap d'or fabriqué à Satalie dans l'Asie Mineure⁹.

SATIN. Voy. Satanin.

SIGLATON. Espèce de brocart ou drap d'or, que l'on croit originaire des Cyclades¹⁰ on le trouve nommé *siglate*, *syglaton*, *sisclaton*, *singlaton*, *siklatoun*, *chingaton*, etc., et il paraît avoir eu, au douzième et au treizième siècles, autant de vogue que le samit et le cendal. On en faisait des vêtements pour homme et pour femme, des coussins, des cottes d'armes qui portoient le

¹ Douët-d'Arq, p. XXXII.

² Fr. Michel, t. I, p. 311, et t. II, p. 214.

³ Voy. Ducange, au mot *diasprus*.

⁴ Fr. Michel, t. I, p. 236.

⁵ Fr. Michel, t. II, p. 170. — Douët-d'Arq, p. 371 et 388.

⁶ Douët-d'Arq, p. 392.

⁷ Fr. Michel, t. I, p. 274.

¹ Viollet-le-Duc, t. IV, p. 162.

² Au mot *samitium*.

³ Douët-d'Arq, p. 400.

⁴ Étoilé.

⁵ Édit. Buchon, liv. IV, chap. 1.

⁶ Viollet-le-Duc, t. III, p. 145 et 360.

⁷ Savary, t. II, p. 1457.

⁸ Dans l'*Inventaire du mobilier de Charles V*, p. 394.

⁹ Tome II, p. 328.

¹⁰ Quicherat, *Histoire du costume*, p. 153.

nom de l'étoffe même, des housses de cérémonies pour les chevaux, etc., etc. ¹

Le siglaton vint d'abord de l'Orient, mais à partir du quatorzième siècle, Lucques commença à en fabriquer.

SOUDANIN. Voy. Satanin.

TABIT. Sorte de gros taffetas moiré. Il est souvent mentionné dans l'inventaire de Charles V, où l'on trouve des robes, des houppelandes, des surcots en tabit de toutes nuances. Le plus estimé venait de Venise, qui en fournissait encore à la France au commencement du dix-huitième siècle.

TAFFETAS. On lit dans le *Compte* de Geoffroi de Fleury pour 1316 : « Quatre aunes de taffetas vert, pour faire bourse pour Madame la Royne ² » ; et Ducange cite une charte de 1320 où est mentionné le *taffata* ³. Ce sont les plus anciennes mentions que j'ai rencontrées de cette étoffe, qui finit par faire concurrence au cendal. Il en venait de l'Italie et de l'Espagne, et on le teignait en toutes couleurs. Il fallait qu'elle fût déjà devenue commune à la fin du quatorzième siècle, puisqu'en 1389, lors de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, un pont « fut entièrement tendu de taffetas ⁴ ».

Au seizième siècle, dans les cérémonies où figurait le parlement, les présidents étaient vêtus de velours, les conseillers l'étaient de satin, les greffiers de damas, et le taffetas était laissé aux huissiers.

Dès la fin du dix-septième siècle, les manufactures de Lyon et de Tours produisaient une grande quantité de taffetas.

TOCQUE. Gaze d'or et d'argent, dont le nom avait été emprunté au mot italien *tocca* qui a le même sens.

VELOURS. Voy. ci-dessous l'article Veloutiers.

ZATONY. Etoffe de soie que l'on croit être le satin ⁵.

Soieurs. Scieurs de blé, moissonneurs. Il ne faut pas les confondre avec les faucheurs, car ceux-ci sont cités, en même temps que les soieurs, dans le *Ménagier de Paris* ⁶. On disait *soier des blés* ⁷, et l'on trouve, en vieux français *seilleurs*, *silleurs*, *mestiveurs*, *mestiviers*, *mestivots*, *messonniers*, *meyssonniers*, etc. L'ordonnance du 30 janvier 1351 les nomme *seyeurs*.

Soldoieres. Voy. **Servantes**.

Solliciteurs. Véritables agents d'affaires, on les voit apparaître à dater du quinzième siècle et se multiplier au seizième. On leur confie la direction des procès, le soin de payer les avocats, les procureurs et tous ceux qui, à titre

quelconque, interviennent dans les instances.

De bonne heure, le Parlement dut se précipiter de ces nouveaux venus, dont le nombre s'était accru à ce point qu'ils envahissaient la salle d'audience et occupaient jusqu'aux places réservées aux avocats et aux procureurs ¹.

Voy. **Agrées**.

Sommeliers. Officiers de cuisine dans les grandes maisons. Le sommelier, écrit Audiger « a la garde de toute la vaisselle d'or et d'argent, du linge de table, de la batterie d'office et de tous les ustensiles... Il a le soin du pain... On lui donne encore la clef de la cave. Il a soin et rend compte de chacune des pièces de vin, et en fait la distribution à ceux à qui il en est ordonné... C'est à lui aussi à mettre le couvert ² ». Il devait donc donner aux serviettes une des vingt-sept formes déjà usitées au dix-septième siècle. En tête de son ouvrage intitulé *Le maistre d'hostel, qui apprend l'ordre de bien servir sur table et d'y ranger les services* (1659), un sieur Pierre David a placé des *Instructions familières pour apprendre à ployer toutes sortes de linges de table et en toutes sortes de figures*, savoir :

Bâtonnée.

Frisée.

Pliée par bandes.

Pliée en forme de coquille double et frisée.

— coquille simple.

— melon double.

— melon simple.

— coq.

— poule.

— poule avec ses poussins.

— deux poulets.

— pigeon qui couve dans un panier.

— perdrix.

— faisan.

— deux chapons dans un pasté.

— lièvre.

— deux lapins.

— cochon de lait.

— chien avec un collier.

— brochet.

— carpe.

— turbot.

— mitre.

— poulet d'inde.

— tortue.

— croix du Saint-Esprit.

— croix de Lorraine.

A Versailles, les douze *sommeliers de la paneterie-bouche* préparaient le couvert du roi, pain, fruit, linge de table, etc. Les douze *sommeliers d'échansonnerie* s'occupaient des boissons représentées par le vin et l'eau, car un sommelier spécial était préposé aux liqueurs ³.

Audiger nomme le sommelier *officier d'office*, et lui donne rang après le maître d'hôtel.

¹ Fr. Michel, t. I, p. 320.

² Douët d'Arcq, p. 35.

³ Au mot *taffata*.

⁴ Juvenal des Ursins, édit. Michaud, p. 378. Il ne nomme pas le pont, mais voy. le mot Samit.

⁵ Douët-d'Arcq, p. 408.

⁶ (1393), t. II, p. 6.

⁷ Ph. Monet, *Inventaire des deux langues* (1635), p. 829.

— Voy. aussi Ducange, aux mots *messonare*, *secare* et *selio*. Le mot *messonator* désigne plutôt un glaneur.

¹ R. Delachenal, *Histoire des avocats*, p. 63, 64 et 117.

² *La maison réglée* (1692), liv. I, chap. 9.

³ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 183.

Sommeliers. Conducteurs de bêtes de somme, et aussi tout porteur de fardeaux. On disait aussi *sommetiers*.

Voy. **Sommiers**.

Sommiers. Au moyen âge, on nommait *somme* le coffre, panier, bât, engin quelconque servant à contenir la charge d'un animal. Celui-ci était dit *sommier*, aussi bien que l'homme qui le conduisait, et un bagage était un *sommage*¹. De tout ceci, il nous est resté *bête de somme*.

Sommiers des broches. Officiers de la maison royale appartenant au service de la cuisine du grand commun. Ils étaient au nombre de quatre, servaient par semestre, et touchaient 600 livres². Leurs fonctions ne sont précisées nulle part.

Sommiers de la chapelle. Officiers de la maison royale, appartenant au service du grand aumônier. En 1736, ils avaient 600 livres de gages, et leurs fonctions consistaient, lors des déplacements de la cour, à « entretenir le mulet ou sommier pour porter les coffres de la chapelle et oratoire par les champs et au lieu de séjour, les faire porter d'église à autre, faire blanchir le linge toutes les semaines et fournir les clous pour tendre ». Ils étaient au nombre de deux, et servaient par semestre³.

Sommiers de chasse. Officiers du service de la Bouche du roi. Leurs fonctions consistaient à « porter sur un cheval de bât les viandes froides pour le Roi ».

Le menu se composait de :

Quatre douzaines de pains.
Un quartier de veau, de 16 livres.
Un quartier de mouton, de 12 livres.
(Tous deux en tranches dans du pain).
Bœuf salé et jambon, 7 livres.
Un pâté de deux dindons.
Un pâté de trois perdrix.
Huit gibiers piqués dans du pain.

Pour les jours maigres :

Quatre douzaines de pain.
Trois cents douzaines⁴ d'œufs durs⁵.

Sommiers du garde-manger. Officiers de la maison royale, appartenant au service de la Bouche du roi. Ils étaient deux, servaient par semestre et touchaient 600 livres de gages. Leurs fonctions consistaient à porter « pour un repas la viande du Roy allant par país⁶ ».

Sommiers de vaisselle. Officiers royaux placés sous les ordres du garde-vaisselle. Ils

conduisaient les chevaux qui transportaient la vaisselle de la cour quand celle-ci se déplaçait.

Au treizième siècle, on les nommait *scutliers* : « portatores scutellæ », dit Ducange¹.

Songes (EXPLICATION DES). Voy. **Oniro-manciens**.

Sonnetiers. Titre qui appartenait à la corporation des *fondeurs-mouleurs*.

Au treizième siècle, les clochettes étaient comprises parmi les objets dont avaient le monopole les fondeurs d'étain. Cependant, la *Taille de 1300* cite, en dehors des ouvriers qui travaillaient l'étain, un industriel ainsi qualifié : « qui fait sonnettes ». Mais, au moyen âge, tout instrument de métal destiné à produire des sons lorsqu'on l'agitait était une sonnette, même s'il s'agissait de grelots, de clochettes pendues au cou d'une vache ou d'un chien. Toutefois ces dernières avaient un nom particulier, on les appelait *dandains* ou *dandins*², et elles conservaient ce nom lorsqu'on en imitait la forme dans quelque joyau.

La clochette exclusivement destinée aux bêtes paissantes était aussi nommée *clarain*, *clarein*, *clarin*, *clare*, *clarant*, *clérin*, etc., expression qui a pour origine, comme notre mot clairon, le latin *clarus*³. « J'ai beax clareins à mettre à vaches », disait le mercier du quatorzième siècle⁴.

Voy. **Fondeurs de cloches**.

Sonnettes (POSEURS DE). Les sonnettes mises en mouvement par des fils de fer sont d'invention moderne. La nombreuse domesticité qui s'est perpétuée jusqu'au dix-huitième siècle en tenait lieu, et l'on y suppléait encore, tant bien que mal, par des timbres ou des clochettes placés sur les tables.

Saint-Simon, parlant de M^{me} de Maintenon, encore veuve Scarron, nous apprend qu'acceptée à l'hôtel d'Albret, on l'y considérait moins comme une dame que comme une servante. « Elle y étoit, dit-il, à tout faire, tantôt à demander du bois, tantôt si on serviroit bientôt ; une autre fois si le carrosse de celui-ci ou celui-là étoient revenus, et ainsi de mille petites commissions dont l'usage des sonnettes, introduit longtemps depuis, a ôté l'importunité⁵ ». Ceci était écrit vers 1745.

Nous savons encore par Saint-Simon que, vers 1675, quand le futur cardinal de Fleury, alors simple abbé, fréquentait chez MM. de Croissy, de Pomponne, de Torcy, etc., il y « étoit, comme ailleurs, sans conséquence, et suppléoit souvent aux sonnettes avant qu'on en eût l'invention⁶ ».

Mais le même Saint-Simon nous révèle aussi

¹ Voy. Ducange, *Glossaire*, au mot *sagma*.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 434 ; pour 1712, t. I, p. 121 ; pour 1736, t. I, p. 220.

³ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 89.

⁴ Sic.

⁵ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 89 ; pour 1712, t. I, p. 110 et 113.

⁶ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 89 ; pour 1712, t. I, p. 109 et 113.

¹ Au mot *scutellarius*.

² Qui se balance, qui va et vient, d'où le verbe *se dandiner*.

³ Clair, qui rend un son clair.

⁴ Voy. le *Dit d'un mercier*.

⁵ *Mémoires*, t. XII, p. 92.

⁶ *Mémoires*, t. II, p. 48.

que, vers 1708, il existait dans l'appartement de M^{me} de Maintenon une sonnette « qui répondait au grand cabinet ¹ », pièce située à l'entrée de l'appartement. C'est donc vers la fin du règne de Louis XIV qu'il faut placer les premiers essais de cette invention. Un demi-siècle après, les vastes logements qu'occupaient à Versailles les trois filles de Louis XV étaient reliés les uns aux autres par des sonnettes ².

Dans les années qui précéderent la Révolution, il en existait partout et l'on en abusait parfois : « Telle femme sonne, écrit Sébastien Mercier, quand son mouchoir est tombé, afin qu'on le ramasse ». Toutefois, la pose des sonnettes constituait encore « une science à part ³ », et les adeptes de cette science appartenaient à la corporation des serruriers.

Sonneurs. On nomme ainsi ceux qui « tirent le cordage des sonnettes, qui sont des machines propres à enfoncer des pieux, à battre les pilotis des ponts ou des bâtimens qu'on veut construire sur un terrain marécageux et peu solide. On donne quelquefois à cette machine le nom de mouton, qui est la principale pièce dont elle est composée. Il y a ordinairement seize sonneurs pour chaque sonnette ⁴ ». En somme, la sonnette était l'ensemble des pièces destinées à enfoncer les pilotis, et les sonneurs manœuvraient les cordages qui retenant le mouton, pièce principale de la machine.

Voy. **Hieurs**.

Sonneurs de cloches. « Pauvres laïques qui sont attachés aux églises, qui sonnent dans toutes les occasions où il est nécessaire, comme offices, convois funèbres, orages violents et incendies, et qui, dans les jours solennels, se distinguent entre eux par leur plus ou moins d'habileté à carillonner, c'est-à-dire à donner à leurs cloches des sons cadencés et mélodieux ⁵ ».

Dans certaines églises cet emploi était rempli par les *cousteurs* ou *coultres*.

Les sonneurs dits aussi *bateleurs*, *carillon-neurs*, etc., étaient placés sous le patronage de sainte Barbe ⁶.

Sorciers. Voy. **Devins**.

Sorins et **Sorisseurs.** Voy. **Sauris-seurs**.

Soucheteurs. Dans le service des eaux et forêts, experts désignés pour « faire la recherche et la reconnaissance des souches dans les bois coupés ⁷ ». Il était enjoint aux adjudicataires des bois du roi de faire couper et ravalier le plus près possible de terre toutes les souches des arbres anciennement abattus ou rabougris.

Soucheveurs. « Ouvriers qui travaillent dans les carrières à ôter le souchet, qui est une mauvaise pierre ou souvent une espèce de terre ou de gravois qui se trouve entre les bancs. C'est l'ouvrage le plus difficile et le plus périlleux, le carrier étant ordinairement couché de son long sur de la paille pour pouvoir détacher et couper la pierre avec un marteau disposé en croissant ¹ ».

Savary écrit *Souscheveurs*.

Soude (MARCHANDS DE). Voy. **Cendre gravelée** (MARCHANDS DE).

Soudée. C'était la quantité de marchandise qu'on pouvait se procurer pour la valeur d'un sou. *Solidata*, *solidus* expriment toujours ce qui peut rapporter ou coûter un sou ; on appelait une pièce de terre d'un sou de revenu, une soudée de terre. Le *Livre des métiers* ², écrit *saudée* et *souldée*.

Le mot *denrée* est employé de la même manière pour exprimer ce qui a la valeur d'un denier.

Soudoières. Voy. **Servantes**.

Soufflectiers. Voy. **Souffletiers**.

Soufflet (CONDUCTEURS, TIREURS et TRAINEURS DE). Voy. **Brouetteurs**.

Souffletiers. En vieux français le mot *buffet* désignait à la fois l'instrument qui sert à activer le feu et un coup sur la joue. A une époque qu'on ne saurait déterminer avec précision, le mot soufflet fut substitué au mot buffet, et fait étrange, avec la double signification de ce dernier.

Au treizième siècle, le soufflet existe, et déjà il a exactement la forme actuelle. La *Taille de 1292* cite deux *souffletiers*, celle de 1300 en mentionne trois.

Ce petit ustensile de ménage fut, dès cette époque, l'objet d'un grand luxe. Il en figure trois dans l'inventaire des meubles de Charles V (1380), l'un est garni de velours et couvert d'ornements en argent ; l'autre est d'argent et enrichi d'émaux aux armes du Dauphin ; le troisième qui avait appartenu à Isabelle, fille du roi, est d'or émaillé et orné d'une grosse perle ³. Disons tout de suite que trois cents ans plus tard, Anne d'Autriche possédait un soufflet « le plus joli du monde » ; il était d'ébène, garni d'argent et monté en peau d'Espagne ⁴. Madame d'Olonne en eut si grande envie qu'elle le fit voler à la reine par le marquis de Vardes ⁵.

Dès 1443, les souffletiers forment une seule communauté avec les boisseliers et les lanterniers. L'ordonnance du 19 avril de cette année ⁶ nous

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 1573. — Jaubert, t. IV, p. 115.

² *Livre des métiers*, titre I.

³ J. Labarte, *Inventaire du mobilier de Charles V*, nos 3893, 3123 et 789.

⁴ M^{me} de Montpensier, *Mémoires*, édit. Petitot, t. III, p. 416.

⁵ Faugère, *Voyage de deux hollandais*, février 1657, p. 402.

⁶ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 636.

¹ *Mémoires*, t. VI, p. 203.

² M^{me} Campan, *Mémoires*, t. I, p. 1.

³ *Tableau de Paris*, t. IV, p. 121.

⁴ Abbé Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 114.

⁵ Abbé Jaubert, t. IV, p. 114.

⁶ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 98.

⁷ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 238 et 538.

apprend que chaque maître ne pouvait avoir en même temps qu'un seul apprenti, et que la durée de l'apprentissage était de six ans pour l'enfant qui apportait quarante sous, de huit ans pour l'enfant sans argent. Deux jurés administraient le métier.

Au dix-huitième siècle, quelques maîtres boisseliers avaient conservé la spécialité des soufflets, mais le nom même de ce métier avait presque disparu ¹. Les boisseliers étaient alors placés sous le patronage de saint Clair.

On écrit aussi *soufflectiers*.

Souffleurs. Dans les verreries, ceux qui, au moyen d'une felle ou canne de fer qu'ils trempent dans le verre en fusion, donnent la forme aux différents objets de la fabrication ².

Dans les forges, on nommait ainsi les ouvriers à qui était confiée la manœuvre du soufflet.

Souffleurs de cuisine. Il en existait dans la maison royale de France et dans la maison ducale de Bourgogne. Mais, pas plus que Ducange ³, je n'ai pu déterminer exactement leurs fonctions. Olivier de la Marche nous révèle pourtant que, sous Charles le Téméraire, les *souffleurs* faisaient « bouillir la chaudière ⁴ ».

Souffleurs d'orgue. Ceux qui font manœuvrer les soufflets.

Souffleurs [DE THÉÂTRE]. Le souffleur se dissimulait autrefois dans les coulisses, et il avait emprunté son nom à l'argot des collégiens. « Il est de sa charge de tenir la pièce à une des ailes du théâtre tandis qu'on la représente, et d'avoir toujours les yeux dessus, pour relever l'acteur s'il tombe en quelque défaut de mémoire, ce qui, dans le style des collèges, s'appelle souffler ⁵ ». De l'autre côté de la scène se tenaient les violons composant l'orchestre; au fond, à droite et à gauche, touchant et gênant les acteurs, une foule d'intrus, puis, sur le devant, des soldats, l'arme au pied. « Les acteurs, dit encore Chappuzeau, ont souvent de la peine à se ranger sur le théâtre, tant les ailes sont remplies de gens de qualité qui n'en peuvent faire qu'un riche ornement ⁶ ». La princesse Palatine écrivait un demi-siècle plus tard : « La scène est encombrée de monde, de sorte que les acteurs n'ont pas de place pour jouer ⁷ ». Cette coutume dura jusqu'en 1769 ⁸.

A la fin du dix-huitième siècle, le souffleur avait pris la place qu'il occupe aujourd'hui, et Sébastien Mercier écrivait vers 1780 : « Quand le souffleur ferme sa trappe, cela veut dire que la pièce est finie. La soldatesque, le fusil sous le

bras, les coulisses garnies de femmes de chambre et ce trou ridicule font évanouir toute illusion ¹ ».

Voy. **Théâtre**.

Soufreurs. Ouvriers qui triturent le soufre.

Souldée. Voy. **Soudée**.

Souldoyères. Voy. **Servantes**.

Souliers (MARCHANDS DE VIEUX). Les statuts octroyés aux savetiers le 20 mars 1659 accordèrent aux seuls membres de la corporation le droit de « colporter, vendre, crier dans les rues vieux souliers, bottes, bottines et autres besognes dudit métier ». Cette prescription était surtout dirigée contre les marchands ambulants qui, dès le treizième siècle, faisaient concurrence aux savetiers, criant dans les rues

..... Les viez housiaus,
Les sollers viez ².....

Les vers suivants, qui datent du seizième siècle, ne donnent pas une haute idée de ces colporteurs :

Après ung tas de chassieux
S'en vont criant parmy Paris
Les vieulx souliers, tournant les yeulx,
Dont souvent se font plusieurs ³.

Ce commerce avait toujours été très actif. Ant. de Montchrétien nous apprend dans son *Économie politique* ⁴, que sous Henri IV, Paris recevait de la province et même de l'étranger d'énormes ballots de vieux souliers, qui étaient remis à neuf et vendus par les savetiers. Au dix-huitième siècle, la vente s'était plus spécialement concentrée dans les rues de la Calandre, de la Poterie, sur le Pont-Neuf, aux Halles, etc. Liger écrivait en 1715 : « Il s'y débite des vieux souliers refaits ou de hasard, tant pour hommes que pour femmes et pour enfans. C'est une grande commodité pour ceux qui sont bornés et n'ont pas beaucoup d'argent à mettre à une paire de souliers ⁵ ».

Soumissions. Voy. **Adjudications**.

Souricières (COMMERCE DES). Le moyen âge aime beaucoup les chats. Il suffit, pour le prouver, d'énumérer les divers noms qu'il lui donna, et aucun animal ne peut se vanter d'en avoir réuni un si grand nombre. J'en ai retrouvé jusqu'à neuf : *muriceps*, *murilegus*, *muscupulus*, *musipula*, *musio*, *catus*, *cattus*, *gattus*, *captus*. Les premiers signifient preneur de souris. *Catus*, *cattus* et *captus* dériveraient, suivant les uns, de *cautus* ⁶, en français cauteleux, fin, rusé, qualificatifs qui conviennent bien au chat; suivant d'autres, de *captare* ⁷, dont le sens était guetter,

¹ Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 115.

² Voy. l'article Verriers.

³ Au mot *sufflator*.

⁴ *Mémoires*, édit. de 1616, p. 688.

⁵ S. Chappuzeau, *Le théâtre françois*, (1674) p. 237.

⁶ S. Chappuzeau, p. 153.

⁷ *Lettres*, t. II, p. 208.

⁸ Barbier, *Journal*, 27 avril 1759.

¹ *Tableau de Paris*, t. XII, p. 28.

² *Les crieries de Paris*, par Guill. de la Ville-Neuve.

³ *Les cent et sept cris*, etc.

⁴ Page 108.

⁵ *Le voyageur fidèle* (1715), p. 402.

⁶ Ducange, *Glossarium*, au mot *catta*.

⁷ Papias, *Dictionarius*, édit. de 1485, au mot *musio*.

user de ruse, chercher à prendre. *Gattus* n'est qu'une corruption de *cattus* ¹.

Le proverbe « chat eschaudé iave craint » date du treizième siècle ².

Le *Livre des métiers* nous apprend que le droit à percevoir sur les marchandises mises en vente dans Paris n'était pas le même pour les « piaus de chat sauvage » et pour les « piaus de chaz privez que l'on apele chat de feu ou de fouier ³ ».

En ce temps-là, les chats, même gâtés, prenaient des souris, et pourtant, l'on connaissait déjà plusieurs procédés pour se délivrer de ces hôtes incommodes. Je trouve la description exacte de plusieurs souricières dans un ouvrage écrit au milieu du quatorzième siècle. « Les souris, y est-il dit, sont prinsees en maintes manières. L'une, de chatz privez, l'autre à souricières de boys, comme chascun scet. L'autre à ung aiz, et quant elles y touchent, il chiet ⁴ sur elles. L'autre à ung arc attaché à ung clou bien agu ⁵, et quand elles mordent la viande, l'arc se destend ⁶, et le clou entre en la teste ».

On répandait aussi de la paille sur un vase plein d'eau, la souris s'aventurait sur cette litière factice, et se noyait. Parfois, l'on remplaçait la paille par un carré de parchemin : avec des ciseaux fins, on l'avait coupé en petits triangles, au centre desquels était posé un morceau de lard. Je passe sous silence d'autres procédés encore, qui sont exposés dans *Le livre des prouffitiz champestres* de Pietro Crescenzi ⁷.

Vers la fin du siècle, l'empoisonnement semble être préféré. On offrait aux souris des boulettes de viande mélangée d'aconit ou de fragments d'éponge ; « et lors, si elles les avalent, plus tost buveront et plus tost enfleront et mourront ⁸ ».

Je rencontre dans le compte des dépenses faites par Louis XI, en 1481, cette mention : « A Jehan Vendehart, serreurier, pour deux nasses de fil de fer, à prandre des rats, 60 sols tournois, et pour quatre sourissières à prendre souris, 11 liv. 10 sols tournois ⁹ ».

Bien d'autres perfectionnements devaient encore y être apportés. Béroalde de Verville décrit une souricière qui « serre le rat par le milieu du corps ¹⁰ ». Au seizième siècle, des marchands ambulants criaient par les rues :

La mort aux ratz et aux souris !
C'est une invention nouvelle,
Qui est assez bonne et belle
Pour prendre les ratz et souris ¹¹.

Le musée de Cluny possède ¹² une souricière de cuivre, qui est en forme de guillotine et

semble dater des premières années du dix-septième siècle. Les couteaux dentelés sont mus par des ressorts dont la détente a son point de départ dans la fourche mobile qui soutient l'appât.

Enfin, l'*Encyclopédie méthodique* ¹ fournit la description complète de sept souricières dont je dois me borner à reproduire les noms. Ce sont :

La souricière à bâton.
— à bascule.
— de 4 de chiffre ou sûreguette.
— à panier.
— à billot.
— à planchette.
— à natte.

Les souricières en fil de fer étaient l'œuvre des chainetiers ; celles faites de bois appartenaient au commerce des layetiers. On trouve parfois nommés *souriciers* ceux qui avaient adopté cette spécialité.

Voy. **Chiens (Marchands de)**.

Souriciers. Voy. **Souricières**.

Souscheveurs. Voy. **Soucheveurs**.

Sous-principaux. Voy. **Principaux**.

Soyeurs d'aisses. Voy. **Scieurs de long**.

Spadassins. Voy. **Armes (Maitres d')**.

Spagiristes. Secte de médecins, qui prétendaient expliquer tous les phénomènes de l'économie animale et soigner toutes les maladies par la chimie.

On les a aussi appelés *chimiatres*.

Les médicaments furent d'abord presque tous empruntés aux végétaux ; mais, à dater du seizième siècle, une école dont Paracelse fut le chef en France, chercha à introduire dans la thérapeutique l'emploi des minéraux, et ainsi naquit la médecine spagorique ou chimique. Dès le règne de Henri IV, on la trouve représentée à la Cour par la charge de médecin spagiriste du roi, charge qui eut des titulaires presque sans interruption jusqu'à Louis XVI. Dans le service médical de Louis XIV figuraient :

1 médecin anatomiste.
1 — botaniste.
Tous deux payés par la Faculté de Montpellier.
1 médecin mathématicien, à 600 liv. de gages.
66 — consultants, à 400 liv.
4 — spagiristes, à 1.200 liv. ².

Spécialités pharmaceutiques. Depuis Louis XIII, nos rois prélevèrent chaque année sur leur cassette de fortes sommes destinées à acheter le secret de médicaments précieux. Leur composition était aussitôt divulguée. Bien plus, un des médecins royaux avait mission de préparer

¹ Jean Balbi, *Vocabularium*, édit. de 1506, au mot *cattus*.

² Le Roux de Lincy, *Le livre des proverbes*, t. I, p. 155.

³ De foyer, II^e partie, titre XXX.

⁴ Tombé.

⁵ Aigu.

⁶ Se détend.

⁷ Folio CXXIV recto.

⁸ *Le ménager de Paris*, t. II, p. 64.

⁹ *Comptes de la chambre du roy Louis XI*, p. 386.

¹⁰ *Le moyen de parvenir*, chap. I, p. 170.

¹¹ A. Truquet, *Les cent et sept cris*, etc.

¹² N° 6.200 du catalogue.

¹ Arts et métiers, t. IV, p. 230.

² *Etat général des officiers de la maison du Roi* (1657), p. 43.

les remèdes acquis ainsi, et de les fournir gratuitement aux pauvres.

En 1679, Louis XIV acheta à un sieur Talbot, Talbor ou Tabor le secret du *remède anglois*¹, teinture de quinquina qu'il paya comptant 48.000 livres. Il accorda de plus à l'inventeur une pension viagère de 2.000 livres, et le créa chevalier.

En 1730, il se procura de la même manière le secret des *gouttes d'or du général de la Mothe*, célèbres surtout par leur cherté. Le pharmacien Baumé évaluait à 24 livres le prix de revient d'une certaine quantité de ces gouttes, que le public crédule payait 3.264 livres. Le général reçut une pension de 4.000 livres, avec privilège de vendre seul cet élixir au prix de 25 francs la fiole.

La réclame, interdite à tout commerçant², était permise à ces bienfaiteurs de l'humanité souffrante, et ils en usaient largement. « A l'heure où je vous parle, écrivait Brueys en 1698, on ne voit dans Paris que gens à secrets, souffleurs³, chimistes, charlatans de toutes nations et de toutes espèces. Les coins des rues sont accablés de leurs affiches; chaque matin y voit éclore quelque nouveau guérisseur⁴ ».

Parmi les spécialités dont le nom se rencontre le plus souvent dans l'histoire des deux derniers siècles, je citerai :

Le BAUME DU COMMANDEUR, dit aussi du *commandeur de Permes*, qui est encore employé comme vulnéraire.

Le BAUME DE FIORAVANTI, qui porte le nom de son inventeur, mort en 1588.

Le BAUME TRANQUILLE, inventé par le capucin Aignan, en religion père Tranquille. Il y entrait vingt plantes différentes et des crapauds bouillis dans l'huile. M^{me} de Sévigné écrivait à sa fille le 15 décembre 1684 : « Je vous envoie ce que j'ai de plus précieux, qui est ma demi-bouteille de baume tranquille. Je ne pus jamais l'avoir entière; les capucins n'en ont plus⁵ ». Ce baume passait pour guérir à peu près tous les maux.

Les CALOTTES DE M^{lle} FARIS. Un prospectus publié vers 1720 nous apprend qu'elles étaient « inmançables pour les maux de tête, dont elles font sortir les abcès, fluxions, rhumatismes, coups et contre-coups.

L'EAU D'ARQUEBUSADE. Macération de plantes vulnéraires. On l'employait contre toutes les plaies.

L'EAU DE CASSE-LUNETTES. Destinée à fortifier la vue. C'était une macération de fleurs de bluets dans de l'eau de neige.

L'EAU DE BOTOT. En 1777, l'inventeur demeurait place Maubert⁶.

L'EAU DE CERISES. « L'usage que je fais de

l'eau de cerises tous les matins m'a guérie de la disposition que j'avois à la néphrétique », écrit M^{me} de Sévigné¹.

L'EAU DE COLOGNE. Elle paraît avoir été inventée vers 1650, par un sieur Jean-Paul Feminis, habitant de la ville de Cologne. Il en indiqua la fabrication à Jean-Antoine Farina, dont le petit-fils, Jean-Marie Farina, vint vers 1806 s'établir à Paris.

L'EAU DE LA REINE DE HONGRIE. M^{me} de Sévigné en était folle, c'est elle qui l'avoue : « Je m'en enivre tous les jours; j'en ai dans ma poche; c'est une folie comme le tabac².

L'ÉLIXIR DE GARUS, qui jouit d'une grande faveur sous la Régence³.

L'EMPLATRE DE VIGO. Décoction de vers de terre et de grenouilles.

Les GOUTTES ROYALES D'ANGLETERRE. Inventées par un médecin de Londres nommé Godoald. Charles II lui acheta son secret vingt-cinq mille écus. Suivant les *Mémoires de Trévoux*⁴, il entrait dans ces gouttes « cinq livres de crâne humain d'un homme pendu ou mort de mort violente, deux livres de vipères sèches, etc., etc.

L'ONGUENT CANET, remède à tous maux, inventé par le charlatan Canet.

L'ONGUENT DE LA MÈRE. Inventé par une tante de Racine, Agnès Racine, en religion Agnès de Sainte-Thècle, morte à Port-Royal en 1700⁵.

La POUDRE DE MADAME DE CARIGNAN. Il y entrait des feuilles d'or, et « elle étoit souveraine contre les convulsions des enfans⁶ ».

La POUDRE DES JÉSUITES, dite aussi *poudre cardinale*, *poudre des Pères*, *poudre de la comtesse*, *remède anglois*, etc. C'est le quinquina.

Le SEL POLYCHRESTE, purgatif composé de potasse, de soude et d'acide tartrique.

Le SIROP FONDANT du sieur Bonvalet, qui guérissait la pleurésie, l'apoplexie, la paralysie, les fièvres, l'indigestion, la jaunisse, la petite vérole, la fluxion de poitrine, etc., etc., etc. *

Voy. **Eau de mélisse (Commerce de l')**.

Stationnaires. Voy. Libraires et Télégraphistes.

Statuts des corporations. Toute corporation était régie par des statuts, les métiers demeurés libres relevaient seulement des règlements de police. Mais la royauté s'efforça toujours de multiplier les corporations, bien plus faciles à rançonner que les métiers restés indépendants⁷.

Au milieu du treizième siècle, un très petit nombre de communautés ouvrières possédaient des statuts écrits; la plupart n'avaient pour loi

¹ Nic. de Blégnny, *Le remède anglois pour la guérison des fièvres*, publié par ordre du Roy. Paris, 1682, in-18.

² Voy. ci-dessus l'art. Concurrence.

³ Alchimistes.

⁴ Marton à Eraste, dans *Les empiriques*, acte I, sc. 2.

⁵ *Œuvres*, tome VII, p. 333.

⁶ Voy. ci-dessus, p. 256.

¹ Lettre du 5 avril 1680.

² Lettre du 16 octobre 1675.

³ Voy. Saint-Simon, *Mémoires*, t. XVI, p. 213 et 283.

⁴ N° d'août 1713.

⁵ Voy. P. Mesnard, *Notice sur Racine*, p. 4.

⁶ Duc de Luynes, *Mémoires*, t. IX, p. 23.

⁷ Voy. ci-dessus l'art. Corporations (Nombre des).

qu'une tradition transmise de père en fils, de maître en maître. Étienne Boileau, prévôt de Paris sous saint Louis, demanda à chaque communauté de mettre par écrit ses statuts ; et leur ensemble constitua le *Livre des métiers*, le plus précieux document que nous possédions sur l'histoire des corporations ouvrières au moyen-âge ¹.

La démocratique organisation de ces communautés accordait alors des droits presque égaux aux maîtres et aux ouvriers, et c'est d'un commun accord qu'étaient, soit rédigés, soit modifiés, les statuts dont ils demandaient ensuite l'homologation au prévôt de Paris, leur chef direct.

En août 1257, comparurent devant lui « les maîtres foulons et leurs varlets, et apportèrent un escript qui avoit esté fait par l'accord des deux parties ²... ».

Le prévôt Regnaud Barbou écrit en mai 1270 : « Nous faisons à savoir que par devant nous vindrent les mestres et vallez d'oubloirie ³, et recognurent qu'ils avoient fait ceste ordenance de leur mestier en la manière qui s'ensuit ⁴... ».

Au mois d'avril 1290, « s'assemblèrent les coutepointiers, maîtres et valles, presque tous ceux qui adonc estoient à Paris ouvrant ⁵ de ce mestier, et supplièrent Jehan de Monteigni, adonc prévost de Paris, que pour le profit de leur mestier tels establissements fussent faits audit mestier ⁶ ».

La même année, quarante maîtres et soixante-cinq valets fourbisseurs obtinrent également la revision de leurs statuts ⁷.

Ils sont imités en 1293 par les maîtres et ouvriers tailleurs ⁸.

En 1295, toutes les personnes appartenant au métier de brodeur, maîtres, maîtresses, ouvriers et ouvrières, au nombre de 93, se présentèrent devant le prévôt de Paris Guillaume de Hangest, et le prièrent d'homologuer les statuts qu'ils lui soumettaient ⁹. Les femmes allaient être en grande majorité dans la nouvelle corporation, car, sur les 93 noms qui figurent en tête de ces statuts, on ne compte guère qu'une douzaine de *brodeurs*. Un grand nombre de ces femmes étaient mariées, et leurs maris exerçaient d'autres professions. « Pour le commun profit de la ville de Paris et de toutes autres bones genz », le prévôt accueillit favorablement la demande qui lui était faite, et la communauté des brodeurs fut désormais soumise à des statuts.

Le prévôt homologue encore les statuts adoptés en 1299 par les « maîtresses et ouvrières » qui avaient la spécialité des aumônières sarrazi-

noises ¹ ; en 1346, par les maîtres et ouvriers chaussetiers ², etc., etc.

Les droits des patrons et des ouvriers semblent avoir été absolument les mêmes en ces circonstances, car les actes soumis à l'autorité prévôtale portent les signatures ou au moins les noms des uns et des autres.

La première atteinte portée au principe de confraternité sur lequel reposaient les corporations fut l'institution du compagnonnage. Apparue vers la fin du quinzième siècle, elle ne tarda pas à créer entre l'ouvrier et le patron une distinction inconnue aux siècles précédents, et que les siècles suivants devaient rendre de plus en plus marquée.

En 1403, les « maîtres, maîtresses, ouvriers et ouvrières du métier de rubaniers », et en 1443, les treize maîtres et les quatorze ouvriers foulons vont encore demander ensemble la revision de leurs statuts ³ ; les « maîtres et varlets jurent et affirment par serment fait aux saints évangiles de Dieu » cette mesure « estre bonne, utile, prouffitable et nécessaire au prouffit et à l'honneur dudit mestier et de la chose publique ». Mais nous chercherions vainement dans la suite un exemple de cette fraternelle entente. Les temps sont bien changés. Ce n'est plus le prévôt de Paris qui constate bonnement qu'il a eu la visite des maîtres et ouvriers de tel métier ; c'est le roi qui daigne accueillir l'humble supplication que des jurés et des maîtres lui ont adressée. La formule ne varie guère, voyez : « Henry, par la grâce de Dieu Roy de France et de Pologne, à tous présens et à venir, salut. Nous avons receu l'humble supplication de nos amés les maîtres et gardes du mestier des tailleurs de nostre bonne ville de Paris, contenant, etc. ⁴ ». Et, près de deux cents ans plus tard : « Louis, par la grâce de Dieu Roi de France et de Navarre, à tous présens et à venir, salut. Nos bien aimés, les maîtres menuisiers et ébénistes de la ville, faubourgs et banlieue de Paris nous ont fait représenter que, etc. ⁵ ».

Passons maintenant en revue quelques prescriptions relatives aux statuts.

L'article 99 des édits émanés des États généraux tenus à Orléans en 1560 est ainsi conçu : « Nous avons permis et permettons à tous marchands, artisans et gens de mestier faire voir et arrester en langage intelligible leurs statuts et ordonnances, tant anciennes que modernes, et icelles faire imprimer, après qu'elles auront esté autorisées par nous ⁶ ».

Dans la corporation des plumassiers, le premier juré devait faire « serment, pardevant le procureur de Sa Majesté au Châtelet, de ne rien oster, changer, altérer ou augmenter aux statuts, sous peine de démission et de dix mille livres d'amende ⁷ ».

¹ Voy. ci-dessus l'art. Livre des métiers.

² G. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 397.

³ Faiseurs d'oublies.

⁴ G. Depping, p. 350.

⁵ Travaillant.

⁶ G. Depping, p. 386.

⁷ G. Depping, p. 367.

⁸ G. Depping, p. 412.

⁹ G. Depping, p. 379.

¹ G. Depping, p. 382.

² Dans les statuts des tailleurs, édit. de 1763, p. 21.

³ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 586.

⁴ Statuts de 1583, préambule.

⁵ Statuts de 1743.

⁶ Dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1086.

⁷ Statuts des plumassiers (1659), art. 39.

Les drapiers de soie veulent que chaque nouveau maître reçoive un exemplaire imprimé des statuts de la communauté. Cet exemplaire lui était remis par un huissier, à qui il devait en accuser réception. Dans les ateliers, était affiché « un tableau sur lequel seront écrits les présens statuts, afin que chacun desdits maîtres, compagnons, ouvriers, apprentifs et autres personnes employées n'en prétendent cause d'ignorance¹ ».

Les teinturiers du grand teint prescrivent aussi que les statuts soient « imprimés aux frais de la communauté, et qu'il en soit remis un exemplaire à chaque maître² ».

Imprimés ou non, ces statuts devaient forcément être parfois modifiés, renouvelés même, et c'étaient là des opérations compliquées, qui exigeaient maintenant beaucoup de temps et revenaient cher.

Au milieu du dix-septième siècle, un avocat, le sieur René Harenger, paraît avoir eu la spécialité de dresser et de reviser des statuts, de servir d'intermédiaire entre le gouvernement et les corporations.

Comme exemple, voici le résumé des formalités observées en 1658 par les plumassiers.

De nouveaux statuts ayant été rédigés « d'après les anciens » par l'avocat Harenger, les jurés de la communauté les soumièrent au roi, avec d'humbles supplications. Le roi, constatant que la corporation offrait de financer, de lui donner « marques certaines du secours qu'elle lui offre en la nécessité des affaires de son état », daigna prendre la requête en considération. Il renvoya donc le projet de statuts au lieutenant civil et au procureur du Châtelet, pour avoir leur avis sur cette grave affaire.

Ceux-ci procédèrent avec une rapidité bien remarquable. Ils avaient reçu les statuts le 30 avril 1658, et dès le 16 mai 1659, c'est-à-dire guère plus d'un an après, ils avaient trouvé le temps de les lire et de faire connaître ainsi leur opinion : « Notre avis est, sous le bon plaisir du Roy, que Sa Majesté peut accorder aux maîtres plumassiers lesdits articles, comme n'estant préjudiciables à aucune communauté ny au public. » Arrachons de l'oubli le nom des deux fonctionnaires qui donnèrent en cette circonstance une preuve si éclatante de leur activité ; le lieutenant civil se nommait Dreux Daubray, et le procureur au Châtelet était le sieur Armand-Jean de Riantz.

Par lettres patentes du mois de juillet suivant, le roi daigna accorder aux plumassiers leurs nouveaux statuts. Il fit même précéder cet octroi de considérations bien flatteuses pour la communauté³.

Suivant l'usage, les lettres patentes furent transmises au Parlement, où le procureur général conclut en ces termes : « Je n'empêche pour le Roy lesdites lettres et statuts estre registrez au greffe de la Cour, pour estre

exécutez et jouir par les impétrans de l'effect et contenu en iceux selon leur forme et teneur. Signé FOUQUET ».

Enfin, le 5 septembre 1659, la cour ordonnait que lesdits statuts fussent enregistrés « selon leur forme et teneur ».

Tout compte fait, les négociations avaient duré dix-huit mois environ, célérité tout à fait exceptionnelle, car il n'était pas rare de voir des procédures de ce genre occuper un quart de siècle.

Ainsi, vers 1700, la communauté des brodeurs, qui se composait alors de 294 maîtres ou maîtresses¹, éprouva de nouveau le besoin de faire réviser ses statuts.

Le 28 janvier 1699, ceux-ci sont soumis au Conseil du roi, qui renvoie les « supplians » devant le lieutenant général de police d'Argenson et le procureur du roi au Châtelet, pour avoir leur avis.

Le 12 août 1700, d'Argenson donne un avis défavorable.

Le 15 février 1702, M. Robert, procureur au Châtelet, se prononce, au contraire, en faveur de la corporation.

Le 27 janvier 1703, une requête est présentée à monseigneur le chancelier, qui soumet les statuts à l'examen du Conseil d'État.

Le 28 juillet 1704, celui-ci rend un arrêt qui accorde à la communauté les statuts présentés par elle et révisés par les conseillers d'État de la Reynie, de Fourcy, Chauvelin, Phélypeaux et Bignon.

Le 14 août 1704, des lettres patentes confirment l'arrêt du Conseil. Mais les jurés se lassent ; ils ne poursuivent pas avec assez d'insistance l'enregistrement de ces lettres, et l'affaire traîne si bien en longueur qu'elles deviennent surannées.

Le 20 janvier 1718, nouvelles lettres patentes, relevant les premières de la surannation.

Le 1^{er} juin 1718, MM. de Machault et Moreau font un rapport concluant à l'enregistrement.

Le 30 juin 1718, arrêt d'enregistrement.

Somme toute, dix-neuf années de démarches consacrées à obtenir de nouveaux statuts², qui modifient fort peu les précédents.

Au début de chaque règne, les corporations étaient invitées à demander la confirmation de leurs statuts, et celle-ci ne s'obtenait qu'à beaux deniers comptants. Le Conseil privé fixait d'avance le prix des confirmations, prix proportionné à l'importance de la communauté. Louis XV ayant été déclaré majeur le 15 février 1723, les corps d'état reçurent l'ordre de verser la somme exigée pour le droit de confirmation. Il leur en fut délivré un reçu ainsi libellé :

¹ Liste générale de tous les maîtres brodeurs, découpeurs, marchands chasubliers de la ville et faubourgs de Paris, suivant l'ordre qu'ils ont esté receus, avec la date du jour, mois et années. Paris 1700, in-12.

² Statuts et ordonnances des maîtres brodeurs, découpeurs, égratigneurs, chasubliers de la ville, faubourgs et banlieue de Paris. Paris 1719, in-8°.

¹ Statuts de 1667, art. 17 et 62.

² Statuts de 1669, art. 77.

³ Voy. ci-dessus l'art. Plumassiers.

ARTS ET MÉTIERS.

VILLE DE PARIS.

DROIT DE CONFIRMATION.*Généralité de Paris.*

J'ai reçu de la communauté des foulons de draps la somme de trois cents livres, à laquelle ils ont été taxés au Conseil du Roy, pour le droit de confirmation dû à Sa Majesté, à cause de son avènement à la couronne, pour leurs privilèges, suivant et conformément à la déclaration du 27 septembre 1723 et arrêts rendus en conséquence.

Fait à Paris, le sixième jour de mars mil sept cent trente.

BERTIN.

L'édit d'août 1776, qui modifia l'organisation des communautés ouvrières, avait ordonné une nouvelle rédaction de tous les statuts. « Il sera procédé, y est-il dit ¹, à de nouveaux statuts et réglemens pour chacun des Six-Corps et des quarante-quatre communautés créées par le présent édit... Les gardes, syndics, adjoints, etc. remettront, dans l'espace de deux mois, au lieutenant général de police les articles des statuts et réglemens qu'ils estimeront devoir proposer... ».

Je ne crois pas qu'aucune communauté ait obéi à cette injonction. En tous cas, les statuts qui auraient été rédigés à cette époque n'ont pas été imprimés.

On trouvera ci-dessus, page 209, les formules ordinairement employées par le roi pour ériger en corporation un métier jusque-là resté libre. Les statuts jouent un si grand rôle dans l'histoire et l'organisation des communautés ouvrières que je vais encore reproduire deux pièces émanant de corps d'état possédant depuis longtemps des statuts et désireux d'en obtenir le renouvellement ou la révision.

I

CHAUDRONNIERS. — Septembre 1566.

CHARLES, par la grâce de Dieu Roy de France, à tous présens et advenir, Salut.

Sçavoir faisons nous avoir receu l'humble supplication de noz chers et bien amez les marchans du mestier de chaudronnerie, batterie et dinanderie de nostre bonne ville de Paris : contenant que par noz prédécesseurs Roys, d'heureuse et loüable mémoire, que Dieu absolve, pour la police, conduite et entretenement dudit mestier, et obvier aux fraudes et abuz qui s'y pourroient commettre, leur ont esté dès longtemps concédez et octroyez, et successivement continuez et confirmez plusieurs beaux privilèges, statuts et ordonnances politiques, ainsi qu'ils sont plus au long contenuz et déclarez par les lettres et chartes de nosdits prédécesseurs. Toutefois par la négligence et mauvais soing de leurs prédécesseurs oudit mestier, seroit iceluy, au grand

détriment et dommage de la chose publique, quasi demouré sans reiglement et police.

Pour, à quoy pourveoir, et aux entreprinses qui se font ordinairement sur ledit mestier par aucuns autres mestiers de nostre ville et faux-bourgs, et aussi assoupir tous différends et procès qui, pour raison de ce, se pourroient mouvoir entre les dits supplians et les dits mestiers; iceulx supplians auroient puis naguères, suivant nos ordonnances faites aux États généraux tenuz en nostre ville d'Orléans, fait veoir et arrester en langage intelligible leurs dites ordonnances tant anciennes que modernes, et icelles fait corriger et augmenter, ainsi qu'il estoit de besoin pour le bien, utilité et commodité de la chose publique, police et entretenement du dit mestier dont la teneur ensuit....

II

SELLIERS. — Septembre 1678.

Au Roy, et à nosseigneurs de son privé Conseil.

Sire,

Les jurez et maîtres du mestier de sellier-lormiers de vostre bonne ville de Paris vous remontrent en toute humilité que, de tout temps et ancienneté, leur mestier a esté nommé et mis au rang des principaux mestiers jurez de vostre dite Ville, regi et policé par statuts particuliers à leurdit mestier, registrés en la Chambre de vostre Procureur en vostre Chastelet de Paris.

Et pource que, pour le long temps qu'il y a que les ordonnances de leurdit mestier n'ont esté renouvelées, et aussi que les façons sont du tout changées, sont lesdites ordonnances peu intelligibles, et seroit besoin y adjouster quelques articles.

A cette cause, se seroient les suplians puis naguères assemblés, et d'un commun accord fait rédiger par écrit les articles qui ensuivent, supplians très humblement Vostre Majesté les vouloir confirmer, ratifier et approuver, pour estre gardées et observées, afin d'éviter aux mal façons, fautes et abus que l'on pourroit commettre audit mestier.

Et vous ferez bien.

J'ai raconté plus haut la longue procédure suivie par les plumassiers pour obtenir, au dix-septième siècle, le renouvellement de leurs statuts; voici le texte des pièces officielles rédigées à cette occasion.

I

Arrêt de renvoy

à Monsieur le lieutenant civil, M^r le procureur du Roy au Chastelet, pour donner leur avis sur les statuts.

Extrait des registres du Conseil privé du Roy.

Sur la requeste présentée au Roy en son Conseil par les gardes jurez de la communauté des marchands et maîtres panachers-plumassiers-bouquetiers-enjoliveurs de la Ville, faux bourgs,

¹ Article 39.

et banlieuë de Paris, contenant qu'ils sont prests de payer mesme somme qu'ils ont mise dans les coffres de Sa Majesté à son heureux advènement à la Couronne, pour jouyr de l'effect de la Déclaration de Sadite Majesté du 20 aoust 1657, vérifiée en son Parlement de Paris le 4 Septembre ensuivant; et afin de mériter la concession des nouveaux statuts, qu'ils ont fait dresser sur les anciens par maistre René Harenger, advocat audit Conseil, commis à cet effect par Sadite Majesté. Mesme ils ozent avancer qu'ils n'ont une forte passion d'obtenir la suppression des Lettres spécifiées en ladite Déclaration, que pour avoir plus de lieu d'entretenir l'honneur de leur trafic au contentement de la noblesse, et de laisser des marques certaines à Sadite Majesté du secours qu'ils luy offrent en la nécessité des affaires de son estat.

POUR ces causes, requeroient qu'il luy pleust vouloir accorder lesdits statuts, conformes à l'usage présent, avec les articles, clauses et conditions insérées en lieux nécessaires au bien de ladite communauté, pour estre à l'advenir inviolablement gardez.

VEU ladite requeste, signée Belamy et Delauge, gardes jurez de ladite communauté, et dudit Harenger leur advocat, lesdits anciens statuts, sentences, jugemens, arrests, réglemens intervenus en conséquence, et lesdits nouveaux statuts.

OUI le rapport du sieur de Machault, commissaire à ce député, et tout considéré :

LE ROY EN SON CONSEIL a renvoyé et renvoye lesdits statuts au lieutenant civil et procureur de Sa Majesté au Chastelet, pour y donner leur advis, et iceluy veu et rapporté audit Conseil, estre pourveu aux supplians, ainsi que de raison.

FAIT au Conseil privé du Roy, tenu à Paris le trentième avril, mil-six-cent cinquante-huit.

Signé, MAISSAT.

II

*Avis donné par le lieutenant civil
et le procureur du roi au Châtelet.*

Veu par nous DREUX DAUBRAY conseiller du Roy en ses Conseils, et lieutenant civil en la prévosté et vicomté de Paris, et ARMAND JEAN DE RIANZ aussi conseiller du Roy en ses Conseils et son procureur au Chastelet, les nouveaux articles, statuts, ordonnances et réglemens dressez par les gardes jurez anciens bacheliers, marchands et maistres de la communauté des plumassiers - pannachers - bouquetiers et enjoliveurs de la Ville et faux-bourgs de Paris, contenant les quarante-quatre articles cy-dessus, les anciens statuts de ladite communauté, sentences, et autres pièces y enoncées.

NOSTRE ADVIS EST, sous le bon plaisir du Roy, que Sa Majesté peut accorder auxdits maistres plumassiers lesdits articles, comme n'estant préjudiciables à aucune communauté, ny au public.

Fait ce seizième jour de may mil-six-cent-cinquante-neuf. Signé DAUBRAY et DE RIANZ.

III

Lettres patentes du roi.

LOUYS, par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre : à tous présens et à venir, Salut.

Nos chers et bien amez les jurez gardes des plumassiers-panachers-bouquetiers et enjoliveurs de nostre bonne Ville, faux-bourgs, banlieuë, prévosté et vicomté de Paris, nous ont très-humblement fait remonstrer que l'industrie de leur art a heureusement réparé les défauts de la nature dans la disposition des divers sujets capables de faire estimer leur négoce, d'appuyer le mérite de leurs ouvrages, et de captiver la bienveillance des cœurs des plus grands de la terre, par le travail de leurs mains : qu'ils ont découvert l'éminence des ajustemens de testes ; que les carrouzels ne peuvent esclater sans les applications de leurs ornemens et que l'on trouveroit de la tristesse dans les pompes les plus magnifiques si les diversitez de leurs préparatifs n'y estoient agréablement meslez. Ce qui a obligé le feu Roy Henri IV, de glorieuse mémoire, nostre ayeul, de consentir l'establissement de leur communauté dès le mois de juillet 1599, par lettres patentes registrées en nostre Chastelet de Paris, sur les conclusions de nostre procureur en iceluy, le 8 Mars 1601. Que depuis, les estrangers qui auparavant se vantaient de posséder l'excellence dudit art, ont esté contraincts de la venir admirer en nostre dite Ville ; et les deniers qu'ils y ont employez sont montez à des sommes si considérables que nos peuples en ont resenty des soulagemens extraordinaires. Mais comme les modes ontourny des changemens en toutes choses, que l'art des exposans n'a peu s'en garentir, et ainsi il leur a esté absolument nécessaire de faire dresser sur leurs anciennes ordonnances du mois de juillet 1599 des statuts nouveaux, nous requérant à cet effet nos Lettres.

A CES CAUSES, après avoir, par arrest de nostre Conseil du 30 Avril 1658, renvoyé à nostre prévost de Paris ou son lieutenant civil, et à nostre procureur audit Chastelet, lesdits nouveaux statuts pour nous en donner leur advis, mesme que nous en avons veu le consentement général, afin de les entretenir dans l'ancienne splendeur que l'adresse dudit art leur fait mériter, et qu'ils ne peuvent oublier la fidélité qu'ils y ont tousjours gardée.

De l'advis de nostre dit Conseil, qui a veu les anciennes ordonnances dudit mois de juillet 1599, registrées audit Chastelet le 8 Mars 1601 ; quittance de la somme de quarante-cinq livres que lesdits exposans ont payée le 16 Juin 1612 en nos parties casuelles, pour le droit de confirmation deu à cause de l'heureux advènement à la couronne du défunt roy Louïs le Juste, XIII^e du nom, de glorieuse mémoire nostre pere ; autre quittance de sept-cent livres qu'ils ont aussi payées en nostre espargne, le dernier juin 1658, en exécution de nostre Déclaration du 20 aoust

1657, enregistrée en nostre dit Parlement le 4 Septembre ensuivant, et de l'arrest de nostre dit Conseil du 20 dudit mois, pour jouyr de la dispense et exemption de recevoir doresnavant aucun maistre de leur dit art, sur les lettres qu'ils avoient accoustumé de s'accorder en considération des advènemens à la Couronne, majoritez, mariages, entrées dans les villes, naissances de Dauphins, enfans de France et premier prince du sang, mesmes pour les couronnemens, entrées et régence des Reynes et de toutes autres, pour quelques causes et occasions que ce soient; lesdits nouveaux statuts, avec consentement général d'iceux; toutes les pièces justificatives des 44 articles contenus auxdits statuts; ledit arrest de renvoy et l'advis desdits lieutenant civil et de nostre procureur général audit Chastelet du 16 juin dernier, entièrement conforme à ce que nous pouvions espérer d'eux en ce rencontre; le tout cy-attaché sous le contrescel de nostre chancellerie.

De nos grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale; Nous, par ces présentes signées de nostre main, avons dit, statué et ordonné, disons, statuons et ordonnons, voulons et nous plaist que lesdits statuts, en nombre de quarante-quatre articles, soient dorénavant exécutez selon leur forme et teneur.

SI DONNONS en mandement à nos amez et féaux conseillers les gens tenans nostre cour de Parlement de Paris, prévost dudit lieu ou son lieutenant et autres qu'il appartiendra, que ces dites présentes ils fassent lire, publier et registrer, icelles observer et garder de point en point selon leur forme et teneur, et lesdits exposans jouyr et user pleinement et paisiblement desdits statuts à tousjours et perpétuellement; contraignant de ce faire et obéyr tous ceux qu'il appartiendra; nonobstant tous édits, ordonnances, arrests, réglemens, restrictions, mandemens, deffenses et lettres à ce contraires; ausquelles et aux déroatoires des déroatoires, nous avons dérogé et dérogeons par ces dites présentes. Aux copies desquelles, collationnées par l'un de nos conseillers secrétaires maison et Couronne de France et de nos finances, nous voulons que foy soit adjoutée comme à l'original.

Et afin que ce soit chose ferme et stable à tousjours, nous avons fait mettre notre scel à ces dites présentes, sauf en autre chose nostre droit et l'autrui en toutes.

DONNÉ à Fontaine-belleau, au mois de juillet, l'an de grâce 1659, et de nostre règne le dix-septième.

Signé, LOUYS. Et sur le reply. Par le Roy, DE GUÉNÉGAUD.

IV

Conclusions de Monsieur le Procureur général.

Veu les patentes du Roy données à Fontaine-belleau, au mois de juillet dernier, Signées LOUIS et sur le reply, par le Roy, de Guénégaud, et scellées sur lacs de soye du grand sceau de cire verte, obtenues par les jurez gardes de la

communauté des plumassiers, panachers, bouquetiers et enjolveurs de cette Ville de Paris; par lesquelles ledit seigneur auroit dit, statué et ordonné, veut et luy plaist, que les nouveaux statuts par eux dressez sur les anciens dudit mestier, au nombre de quarante-quatre articles, soient doresnavant exécutez selon leur forme et teneur, ainsi que plus au long le contiennent lesdites lettres à la Cour adressantes.

Veu aussi les anciens statuts desdits plumassiers, ensemble lesdits quarante-quatre articles nouvellement rédigez sur iceux, au pied desquels est l'advis et consentement du lieutenant civil, et de mon substitut au Chastelet, en date du 16 juin dernier, et autres pièces attachées sous le contrescel desdites Lettres: Requête présentée à la Cour par lesdits jurez et gardes de la communauté des plumassiers-panachers-bouquetiers et enjolveurs de Paris, à fin d'enregistrement. Le tout à moy communiqué.

Je n'empesche pour le Roy lesdites lettres et statuts estre registrez au greffe de la Cour, pour estre exécutez, et jouyr par les impétrans de l'effect et contenu en iceux, selon leur forme et teneur.

Signé, FOUQUET.

V

Enregistrement des statuts. Extrait des registres de Parlement

Veu par la Cour les lettres patentes données à Fontaine-Belleau au mois de juillet dernier signée LOUIS, et sur le reply par le Roy, de GUÉNÉGAUD, et scellées sur lacs de soye du grand sceau de cire verte, obtenues par les jurez gardes de la communauté des plumassiers-panachers-bouquetiers et enjolveurs de cette ville de Paris; par lesquelles le dit seigneur auroit dit, statué et ordonné, veut et lui plaist que les nouveaux statuts par eux dressez sur les anciens desdits mestiers, au nombre de quarante-quatre articles, soient doresnavant exécutez selon leur forme et teneur, ainsi que plus au long le contiennent les dites lettres à la Cour adressantes.

Veu aussi les dits anciens statuts des dits plumassiers, ensemble lesdits quarante-quatre articles nouvellement rédigez sur iceux: au pied desquels est l'advis et consentement du lieutenant civil et du substitut du procureur général du Roy au Chastelet, en date du 16 juin dernier; et autres pièces attachées sous le contrescel desdites lettres; requête présentée à ladite Cour par lesdits jurez et gardes de la communauté des plumassiers-panachers-bouquetiers et enjolveurs de Paris, à fin d'enregistrement; conclusions du procureur général du Roy; ouï le rapport de M^e Michel Ferrand, conseiller du Roy en ladite Cour; et tout considéré.

LADITE COUR a ordonné et ordonne que lesdites lettres et statuts seront registrez au greffe de ladite Cour, pour estre exécutez, et jouyr par les impétrans de l'effect et contenu en iceux selon leur forme et teneur. A la charge de payer par chacun apprenti dudit mestier vingt sols à

l'hospital général, et par chacun maistre, lors de la réception, la somme de trois livres audit hospital général.

Fait en Parlement le 5 septembre 1659. Collationné. Signé, Du TILLET.

Le présent arrest a esté leu, publié et enregistré au registre de l'audience de la Chambre de Monsieur le procureur du Roy au Chastelet de Paris, premier juge conservateur des arts et mestiers, maistrises et jurandes de cette Ville, faux-bourgs et banlieue. Iceille tenant par nous ARMAND JEAN DE RIANZ, chevalier, baron de Riveray, la Gallezière et autres lieux, conseiller du Roy en ses Conseils et son procureur au Chastelet, le mardy 16 décembre 1659.

Signé, GALOIGNE.

Et sur les ordonnances est écrit ; *Registrez au douzième volume des bannières du Chastelet de Paris : ce requérant maistre Jacques Robinet, procureur audit Chastelet, pour servir et valoir, et y avoir recours quand besoin sera.*

Ce fut fait audit Chastelet le mercredi 4 jour de février 1660.

Signé, FAUSSET.

Sténographes. Pendant de longs siècles, le plus grand obstacle que rencontra l'instruction était la rareté, le prix élevé des manuscrits. Les écoliers, petits et grands, devaient se contenter des cahiers qu'ils écrivaient sous la dictée de leurs professeurs. Aussi la sténographie, une sténographie toute de fantaisie, était-elle en grand honneur au pays latin. On en trouve un curieux spécimen dans une édition de la *Logique* d'Okam, imprimée en 1488 au Clos-Bruneau, d'après le cahier d'un étudiant. Les mots sans abréviation y sont très rares ; on y lit par exemple : « Sic hic e fal sm qd ad simplr a e pducibile a deo g a e et silr hic a n e g a n e pducibile a do ¹ ». Ces énigmes, où l'obscurité des mots se compliquait de celle du sujet, signifiaient : « Sicut hic est fallacia secundum quid ad simpliciter. A est producibile a Deo, ergo A est. Et similiter hic, A non est, ergo A non est producibile a Deo ¹ ».

Au quinzième siècle, « les abréviations arbitraires et inintelligibles, le mauvais goût qui régnait ont été causes, disent les auteurs du *Nouveau traité de diplomatique* ², qu'il ne nous reste de ces temps barbares qu'une multitude de manuscrits horriblement laids ». On ne saurait le nier, l'abus des abréviations, les mots réduits à une seule syllabe, souvent à une seule lettre, les signes de convention adoptés par des gens avides d'apprendre, qui s'efforcent d'écrire vite pour écrire beaucoup et recueillir le plus de science possible, tout cela transforme l'écriture en un grimoire fort difficile à lire.

L'invention de l'imprimerie, qui mit assez vite les livres à la portée de tous modifia si bien cette situation que l'art d'écrire en abrégé se

perdit complètement. En 1651 pourtant, un sieur Jacques Cossard publia à Paris une *Méthode pour écrire aussi vite qu'on parle*, traité qui vient d'être réimprimé en fac-simile. Il fut suivi d'une traduction française de la *Tachéographie* de Ramsay, puis, en 1775, du *Manuel tironien* de Feutry. Tout cela en pure perte. Vers la fin du dix-huitième siècle, l'Angleterre recueillait déjà tachygraphiquement les dépositions faites devant les tribunaux et les débats parlementaires, tandis que la sténographie était encore à peu près inconnue en France. « On ne s'en sert presque plus », écrit l'abbé Jaubert en 1773. Et il ajoute : « Cet art a été abandonné aux médecins, apothicaires, rabbins, marchands, négocians, banquiers, teneurs de livres, qui s'en servent pour écrire plus vite ou pour étiqueter le prix de leurs marchandises ¹ ».

La Révolution allait montrer que la sténographie était bonne à autre chose. Dès le mois d'août 1789, Coulon de Thévenot publiait sa *Méthode tachygraphique*, qui servit de guide aux premiers sténographes de l'Assemblée Nationale.

On les trouve aussi nommés *abréviateurs*, *tachéographes*, *tachygraphes*, etc.

Stucateurs. Ouvriers en stuc, faiseurs de stuc. Au dix-septième siècle, le stuc, plâtre mélangé à la poudre de marbre, était employé pour revêtir des plafonds sur lesquels on peignait de véritables fresques. Il existait une manufacture de stuc au faubourg Saint-Antoine ².

Les stucateurs appartenaient à la corporation des marbriers.

Stuvours. Voy. Étuvistes.

Sucriers. Voy. Raffineurs de sucre.

Sueurs. Les sueurs, *sueores*, *suerii*, dit Ducange, ont une histoire fort obscure. Suivant quelques auteurs, ils cousaient les chaussures taillées par les cordonniers. Suivant d'autres, ils faisaient subir au cuir, après le tannage, une dernière préparation, en y ajoutant le suin et la graisse. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès le douzième siècle, ils formaient une corporation spéciale. En effet, Louis VII, par une charte de 1160, concéda à une femme Thece, épouse d'Yves La Cohe, la propriété héréditaire, c'est-à-dire les revenus et la justice professionnelle de ce métier. Au treizième siècle, ils appartenaient à la famille Marceau Le Maistre, et vers la fin du quatorzième à celle des Chauffecire. Ces familles faisaient percevoir leurs droits par un mandataire qui portait le nom de *matre des sueurs*.

Les sueurs ne soumièrent pas leurs statuts à l'homologation d'Étienne Boileau. Ils étaient cependant au nombre de 25 en 1292 et de 27 en 1300 ³.

¹ *Tractatus logice fratris Guillelmi Ockan*. « Impressum est hoc opus Parisius, in vico Clauso Brunelli, m° cccc° lxxxviii ». Page cxxiv, verso. — Biblioth. Mazarine, incunable coté 504.

² Tome III, p. 394.

¹ *Dictionnaire des arts et métiers*, édit. de 1773, t. IV, p. 164.

² *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 75

³ Voy. les *Tuilles* de ces deux années.

La corporation des sueurs fut réunie à celle des cordonniers, et ces derniers sont dès lors souvent qualifiés de *cordonniers-sueurs*. Mais à quelle époque eut lieu cette fusion ? Sans doute vers le milieu du quinzième siècle. L'ordonnance du 6 août 1345 vise encore les baudroyers, les corroyeurs, les cordonniers et les sueurs¹ ; mais ces derniers sont passés sous silence par l'ordonnance de juin 1467², qui rassembla sous diverses bannières les corporations de Paris. La réunion est certainement antérieure au milieu du quatorzième siècle si l'on admet que les sueurs étaient les couseurs des cordonniers, car l'ordonnance du 30 janvier 1351 déclare que les « cordouanniers ne prendront de coudre et tailler une douzaine de souliers que quatre sous³ », ce qui prouve bien que déjà taille et couture étaient l'œuvre d'une même corporation.*

Voy. **Maître des sueurs**.

Sueurs de vieil. Voy. **Savetiers**.

Suisse de l'œil de bœuf, à VERSAILLES. Sébastien Mercier décrit ainsi la personne et les fonctions de ce personnage : « L'œil de bœuf est une antichambre qui relie son nom d'une fenêtre de forme ovale. Là, vit un suisse quarré et colossal. Il boit, il mange, il dort dans cette antichambre, et n'en sort point : le reste du château lui est étranger. Un simple paravent sépare son lit et sa table des puissances de ce monde. Douze mots sonores ornent sa mémoire et composent son service : « Passez, messieurs, passez ! — Messieurs, le roi ! — Retirez-vous. On n'entre pas, monseigneur ! » Et monseigneur file sans rien dire.

Tout le monde le salue, personne ne le contredit. Sa voix chasse dans la galerie des nuées de comtes, de marquis et de ducs qui fuient devant sa parole. Il renvoie les princes et princesses, et ne leur parle que par monosyllabes. Aucune dignité subalterne ne lui en impose. Il ouvre pour le maître la portière de glace et la referme : le reste de la terre est égal à ses yeux. Quand sa voix retentit, les pelotons épars de courtisans s'amoncèlent ou se dissipent. Tous fixent leurs regards sur cette large main qui tourne le bouton. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or, car on n'oserait offrir à cette main un métal aussi vil que l'argent⁴ ».

Suisses. Voy. **Concierges**.

Suivant la Cour (MAÎTRES). Leur mission était de suivre la Cour lorsqu'elle se déplaçait, de manière à ce qu'elle eût toujours sous la main ses fournisseurs ordinaires. « Quand le Roy fait voiage, dit Trabouillet⁵, il donne ordre que plusieurs marchands et artisans privilégiés suivent, pour fournir la Cour de toutes sortes de

vivres et des choses nécessaires : lesquels sont appelez privilégiés, prennent lettres de lui, ont pouvoir de tenir boutique à Paris ou autres villes et jouissent de l'exemption de visite et autres exemptions ».

On fait, en général, remonter l'origine de ces privilégiés au règne de Charles VIII, mais elle est certainement plus ancienne. Je lis dans les comptes de Marie d'Anjou, femme de Charles VII : « Pour une poupée de Paris, faite en façon d'une damoiselle à cheval, et ung varlet à pié, achetés¹ de Raoulin de la Rue, marchand de Paris suivant la Cour, et icelle délivrée à Magdeleine de France pour sa plaisance ». Or cette petite Magdeleine était née le 1^{er} décembre 1443. Marie d'Anjou, acheta encore, en 1454, une bassinoire à un sieur Jaquin Lelong, qui est qualifié « maignan² suivant la Cour³ ». Il est parlé de « selliers suivant la Cour » en 1485, dans un procès soutenu trente ans plus tard par la corporation. On comptait, sous Louis XII, quatre-vingt-treize privilégiés de ce genre, et François I^{er} ne s'en contenta point. Par lettres patentes du 19 mars 1543, il porta à cent soixante le nombre des marchands suivant la Cour, alléguant « qu'il estoit souvent arrivé que les lieux où le Roy avoit passé ou fait séjour dans ses campagnes ou ses voyages avoient manqué de vivres et denrées, parce que le nombre de quatre-vingt-treize marchands, artisans, pourvoyeurs et vivandiers établis par l'édit de Louis XII n'estoit plus suffisant⁴ ». Aussi l'ambassadeur vénitien Lippomano écrivait-il en 1577 : « La Cour dans ses voyages entraîne un si grand nombre de courtisans, de serviteurs et de boutiquiers qu'on dirait une cité entière qui s'en va⁵ ».

Les maîtres suivant la cour devaient prendre leur commission du prévôt de l'hôtel, devenu dans la suite grand prévôt de France⁶. Aucune condition d'apprentissage n'était exigée de ces privilégiés, exempts d'impôts et soumis à la juridiction du prévôt.

La royauté ne tarda pas à faire commerce de ces lettres de maîtrise, qui étaient naturellement très recherchées. Henri IV, par édit du 16 septembre 1606, éleva leur nombre à trois cent vingt, « considérant, dit-il, combien tel établissement nous a esté utile, et à ceux de nostre suite, pendant les derniers troubles, que nous avons tenu la campagne et fait séjour en nos armées esloignées des commoditez des villes les meilleures de nostre royaume ».

Sur la plainte des communautés, Louis XIII régla⁷ le corps des marchands suivant la Cour. Dès lors, on exigea des aspirants la présentation d'un brevet d'apprentissage, et ils durent,

¹ A Chinon.

² Chaudronnier.

³ *Comptes d'argenterie de la reine*. Dans V. Gay, *Glossaire archéologique*, t. I, p. 125.

⁴ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 155.

⁵ *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. II, p. 605.

⁶ Voy. P. de Miraulmont, *Le prévost de l'hôtel et le grand prévost*, Paris, 1610, in-8°.

⁷ Lettres patentes du 30 janvier 1625.

¹ Articles 36 et suiv. — *Ordonn. royales*, t. XII, p. 80.

² *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 671.

³ Art. 157. — *Ordonn. royales*, t. II, p. 351.

⁴ *Tableau de Paris*, t. I, p. 253.

⁵ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 637 et 657.

en outre, être examinés par quatre maîtres de leur métier, deux étant choisis dans leur corporation et les deux autres parmi les privilégiés. Ils accompagnaient la Cour et exerçaient partout où elle se transportait, même à Paris, mais devaient fermer boutique trois jours après son départ ¹.

Le nombre de ces marchands fut augmenté de quarante par lettres patentes de mars 1640, de quarante encore par édit de mai 1659, où il est avoué que le but du roi est d'obtenir « quelques secours pour aider à supporter les dépenses extraordinaires de la guerre ». On peut se figurer quelle somme devait produire une pareille création, quand on voit que, vers 1712, une charge de marchand de vin était vendue 25.000 livres et une charge de cabaretier 12.000 livres ². On comptait alors 377 charges de maîtres suivant la Cour, savoir :

20 marchands de vin.	12 proviseurs de foin.
14 cabaretiers.	8 pâtissiers.
2 libraires.	8 lingers.
20 bouchers.	9 carreleurs desouliers.
26 tailleurs.	10 boulangers.
26 rôtisseurs.	10 fruitiers.
26 merciers.	8 fourbisseurs.
14 cordonniers.	3 éperonniers.
6 apothicaires.	6 gantiers.
10 selliers.	8 chandeliers.
12 charcutiers.	6 corroyeurs.
6 brodeurs.	2 horlogers.
8 passementiers.	2 orfèvres.
4 verriers.	6 ravaudeurs de bas.
2 pain d'épiciers.	2 parcheminiers.
2 plumassiers.	2 vertugadiers ³ .
4 chirurgiens.	14 cuisiniers.
4 quincalliers.	8 joueurs d'instrum ^{ts} .
4 découpeurs.	4 armuriers.
4 épiciers.	6 arquebusiers.
6 ceinturiers.	2 menuisiers.
4 fripiers.	2 peintres.
5 chapeliers.	2 doreurs ⁴ .

Les communautés ne cessèrent de protester contre ce trafic et les désordres qu'il entraînait ⁵. Car l'exemple donné par le roi était contagieux. Le Grand-Conseil s'attribua aussi le droit d'avoir ses marchands privilégiés, et il fallut cinq arrêts du Conseil d'État pour lui faire abandonner cette prétention ⁶.

La royauté ne pouvait tolérer un si coupable empiétement sur ses prérogatives ; mais, toujours aux abois, elle continuait à créer des privilégiés pour son propre compte. Les lettres patentes du 12 novembre 1725 en augmentèrent encore le nombre qui fut ainsi fixé :

- 10 marchands drapiers.
- 28 merciers.

- 28 tailleurs-chaussetiers-pourpointiers.
- 10 pelletiers.
- 10 fourbisseurs.
- 12 selliers.
- 5 éperonniers.
- 16 cordonniers.
- 10 lingères.
- 20 bouchers.
- 30 rôtisseurs-poulaillers-poissonniers.
- 25 marchands de vin tenant assiette.
- 12 marchands de vin en gros et en détail.
- 14 proviseurs de foin, paille et avoine.
- 12 fruitiers-verduriers.
- 8 apothicaires.
- 12 carreleurs de souliers.
- 18 chaircuitiers.
- 10 pâtissiers.
- 12 boulangers.
- 8 gantiers-parfumeurs.
- 10 chandeliers.
- 7 corroyeurs-baudroyeurs.
- 4 libraires.
- 8 brodeurs.
- 10 passementiers.
- 6 verriers-fayenciers.
- 8 tapissiers.
- 4 plumassiers.
- 6 chirurgiens-barbiers.
- 6 quincalliers.
- 6 découpeurs-égratigneurs.
- 6 épiciers-confituriers.
- 8 ceinturiers.
- 6 fripiers.
- 7 chapeliers.
- 4 horlogers.
- 4 orfèvres.
- 8 ravaudeurs de bas de soye et d'estame.
- 4 parcheminiers.
- 4 vertugadiers.
- 16 cuisiniers-traiteurs.
- 10 violons ou joueurs d'instrumens.
- 6 armuriers.
- 8 arquebusiers.
- 4 menuisiers.
- 4 peintres.
- 4 doreurs-graveurs-damasquineurs.
- 2 charrons.
- 2 serruriers.
- 2 plombiers.
- 2 tondeurs de drap.
- 2 tireurs d'or.
- 2 papetiers.
- 2 papetiers-colleurs.
- 2 paveurs.
- 2 vergetiers-raquetiers.
- 2 potiers de terre.
- 2 potiers d'étain.
- 2 batteurs d'or.
- 2 charpentiers.
- 2 courtiers de change.
- 2 peigniers-tabletliers.
- 2 maréchaux.
- 2 tonneliers.
- 2 couvreurs.
- 2 vinaigriers.
- 2 cordiers-filassiers.

¹ Articles 4, 6 et 7.

² Trabouillet, t. I, p. 659.

³ Ces deux charges furent créées sous Louis XIV. Le vertugadin est l'ancêtre des paniers et de la crinoline.

⁴ Trabouillet, t. I, p. 657.

⁵ Voy. Delamarre, t. I, p. 156 et suiv.

⁶ Delamarre, t. I, p. 160.

2 opérateurs.
 2 bourreliers.
 2 bahutiers.
 2 vitriers.
 2 bonnetiers.
 2 vendeurs de pain d'épices.
 2 fondeurs.
 2 maçons.
 2 chaudronniers.
 2 gaisniers.
 2 éventailistes.
 2 aiguilletiers.
 2 lapidaires.
 2 boursiers-gibeciers.
 2 miroitiers.
 2 imprimeurs en taille-douce.
 2 peaussiers-teinturiers en cuir.
 2 relieurs.
 2 épingliers.
 2 amidonniers.
 2 ouvriers en bas et autres ouvrages au métier.
 2 mégissiers.
 2 taillandiers.
 2 limonadiers-distillateurs.
 2 boisseliers.
 2 patnôtiers ¹.
 2 liniers-chanvriers.
 2 chiffonniers-crieurs de vieille ferraille.
 2 sculpteurs.
 2 brasseurs de bière.
 2 couteliers.
 2 tanneurs.

Les édits de 1776 modifièrent la situation des marchands suivant la Cour, et des lettres patentes du mois de décembre confirmèrent tous les droits du grand prévôt, qui ne fut toutefois autorisé à conserver que 341 des anciennes charges ².

Suivantes. « Une demoiselle suivante n'est

auprès d'une dame que pour lui faire honneur et l'accompagner à la messe, aux visites et partout où elle va.

Il faut qu'elle la sache bien coiffer et l'ajuster suivant la mode et à l'air de son visage ; qu'elle lui soit complaisante et de bonne humeur, et qu'elle évite toujours de lui causer le moindre chagrin par aucune de ses manières d'agir ; qu'elle soit toujours bien propre et bien mise, et d'une conversation agréable, pour recevoir et entretenir les autres demoiselles qui viennent avec leurs dames rendre visite à la sienne ¹ ».

Voy. Demoiselles de compagnie.

Surgardes. L'ordonnance du 13 août 1669 sur les eaux et forêts s'exprime ainsi : « Supprimons les sergens traversiers, maîtres gardes, surgardes, routiers et sergens ² dangereux ³ ».

Surgiens. Voy. Chirurgiens.

Surintendants de la musique de la chambre du roi. En 1712, ils étaient au nombre de deux et servaient par semestre. Le célèbre J.-B. Lulli eut ce titre. « Le surintendant, dit Trabouillet ⁴ doit connoître des voix et des instrumens pour faire bonne musique au Roy. Tout ce qui se chante pour la musique de la chambre se concerte chez lui, et il peut avoir un page mué pour sa personne ».

Surintendants généraux des postes et relais. Charge créée par édit du 31 décembre 1629. Les trois surintendants nommés à cette date remplaçaient le général des postes et relais.

Cette charge fut supprimée en janvier 1692, rétablie ensuite, puis définitivement supprimée par édit d'août 1726.

Voy. Grands maîtres.

T

Tabac. Voy. Batteurs. — Écoteurs. — Époulardeurs. — Estaminets. — Ficeleurs. — Pareurs. — Pipes (Fabricants de). — Rôleurs. — Rouleurs. — Tabac (Marchands de). — Tabatières (Fabricants de). — Torqueurs. — Trammasseuses, etc.

Tabac (MARCHANDS DE). « Ce sont ceux qui

débitent en détail le tabac râpé ou en carotte. Ces débitants achètent ce tabac en gros aux bureaux généraux où on les vend. Il est défendu à qui que ce soit de débiter du tabac sans une permission expresse des fermiers généraux ».

On ne sait exactement ni à quelle époque ni par qui le tabac fut importé en Europe, mais il

¹ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. II, chap. 2, et liv. III, chap. 3.

² Voy. tous ces mots.

³ Édition de 1669, p. 41 et 42.

⁴ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 222.

¹ Patenôtriers.

² Voy. *Recueil de réglemens pour les corps et communautés*, 1779, in-4°, p. 92.

est certain qu'il fut révélé à la France, vers le milieu de l'année 1560, par Jean Nicot, alors ambassadeur en Portugal ¹. On regarda d'abord cette plante comme un précieux médicament. Catherine de Médicis l'adopta; elle prit de la poudre de tabac pour guérir ses migraines. Les courtisans, puis le peuple l'imitèrent, et l'usage s'en répandit bientôt dans toute la France.

Une foule de noms lui furent donnés : *herbe à l'ambassadeur*, en souvenir de Jean Nicot; *herbe de Sainte-Croix*, *herbe de Tornabone*, noms de deux cardinaux, dont l'un était nonce en France, l'autre en Portugal; *petun* ou *herbe cathérinaire* noms que lui donne Ambroise Paré ²; *herbe médicée*; *herbe de la reine*; *petun*, nom sous lequel elle était, croyait-on, désignée en Amérique; *herbe du grand prier*, parce que Nicot l'aurait présentée d'abord au grand prier de Lisbonne; *nicotiane*; *tabac*, parce qu'on la disait originaire de Tabago, une des Antilles, etc., etc. Dès 1572, le Parisien Jacques Gohori publia une *Instruction sur l'herbe petun, dite en France l'herbe de la Roïne ou médicée* ³. Nic. Monardès, de Séville, dans son *Traité des simples apportés de l'Amérique*, qui fut traduit et publié à Paris en 1619 ⁴, lui attribue aussi de nombreuses propriétés curatives.

Quand que la culture du tabac se fut développée en France, il se trouva tout naturellement des gens pour vendre le produit des récoltes. M. A. Jal a même retrouvé le nom de deux d'entre eux qui, avant 1627, tenaient boutique au faubourg Saint-Germain : le 23 janvier de cette année, fut enterré au cimetière Saint-Sulpice Emmanuel Violle, «vendeur de thabac», et le 8 mai 1628, mourut Robert Michault, qualifié également «vendeur de tabac ⁵ ».

L'ordonnance de 1634 sur la marine défend aux marins, sous les peines les plus sévères, de «pétuner» après le coucher du soleil; craignait-on pour leur santé ou pour la sûreté des navires? Tallemant des Réaux mentionne, vers cette date, un sieur Roger, qui, dit-il, «pétunoit tous les soirs dans le lit ⁶ ». En 1634 encore, *L'ouverture des jours gras* nous annonce que l'on verra à la foire Saint-Germain «des joueurs de tourniquets, de goblets, de marionnettes, danseurs de corde, preneurs de tabac, charlatans, etc. ⁷ ».

Méprisé, prohibé, persécuté même en Angleterre, en Italie, en Russie, en Orient, le tabac fit assez tranquillement son chemin en France, où il semble pourtant avoir eu d'abord assez mauvaise réputation. Dans *La comédie des proverbes* de Monluc, pièce écrite vers 1616, Alaigre raconte à Lidias que Philippin l'a appelé «chien de filoux, preneur de tabac, etc. ⁸ ». Le règlement de police du 30 mars 1635 fait défenses «à

tous vendeurs de thériaque, arracheurs de dents, joueurs de tourniquets, marionnettes et chanteurs de chansons, de vendre du tabac»; elle réserve ce droit aux «apotiquaires et par ordonnance de médecin ¹ ».

Dans la *Comédie de chansons*, si précieuse pour l'histoire de la littérature populaire et des mœurs au milieu du dix-septième siècle ², Jodelet dit à son ami La Roze :

.... Du petun, du tabac, de l'herbe à la reyne,
Une fillette, du vin, voilà ce que j'aime ³.

Scarron paraît l'avoir peu apprécié :

Quoi ! ta bouche à tabac, de ses moites moustaches
A cette main d'ivoire ose faire des taches ⁴ !

Il nous apprend aussi qu'un jour après souper

Didon demanda du tabac,
Mais elle n'en prit pas deux pipes ⁵.

Sur ce point, il y a beaucoup à puiser dans les poésies de Saint-Amand ⁶.

Les soldats, écrit-il,

....Soufflent, en lieu de petun,
Des feuilles de choux mal séchées ⁷.

L'énamouré s'exprime ainsi :

Je me fay friser tous les jours,
On me relève la moustache,
Je n'entre coupe mes discours
Que de rots d'ambre et de pistache,
J'ay fait banqueroute au petun ⁸.

En 1665, Sganarelle entre en scène une tabatière à la main, et déclare à Gusman que le tabac «instruit les âmes à la vertu et que l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on se trouve. On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au devant du souhait des gens ⁹ ».

Vingt-cinq ans plus tard, ce goût s'est perfectionné. Priser est devenu un art, et un petit maître doit avoir appris l'exercice de la tabatière. Écoutez un académicien du dix-septième siècle, F. de Callières : «Je consens que les jeunes gens jugent sans appel du choix important de leurs tabatières à ressort et de la manière ingénieuse de les ouvrir et de les refermer d'une main, ainsi que de celle d'y prendre du tabac *de bon air*, pour me servir de leurs termes; et de le tenir quelque tems entre leurs doigts avant que de le porter à leur nez, et de renifler avec justesse en l'y recevant; enfin de tout ce qui compose ce noble exercice, que nous voyons aujourd'hui si florissant en France, et que l'on a

¹ E. Falgairolle, *Jean Nicot*, 1897, in-8, p. XC.

² *Œuvres*, préface, p. 3 et 4.

³ Bibliothèque mazarine, volume coté 29, 834.

⁴ Par l'apothicaire Antoine Colin. Lyon, in-8°.

⁵ *Dictionnaire critique*, p. 1160.

⁶ *Historiettes*, t. VI, p. 150.

⁷ Dans Éd. Fournier, *Variétés littéraires*, t. II, p. 348.

⁸ Acte 1^{er} scène 3. Dans l'*Ancien théâtre françois*, t. IX, p. 48.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 122.

² Elle date de 1640.

³ Dans l'*Ancien théâtre françois*, t. IX, p. 152.

⁴ *Don Japhet d'Arménie*, acte III, scène 21.

⁵ *Virgile travesti*, livre I.

⁶ Mort en 1661.

⁷ Édité de 1661, p. 177.

⁸ Édité de 1661, p. 181. Voy. aussi p. 188 et 219.

⁹ *Don Juan*, acte I, scène 1.

appelé plaisamment l'exercice de la tabatière ¹ ».

En 1674, le roi s'était réservé le monopole de la vente du tabac. Il l'affirma presque aussitôt pour 600.000 livres, et ce monopole produisait sous Louis XVI trente millions. A dater de 1676, la culture fut restreinte à certaines provinces. En 1688, on établit dans chacune d'elles des bureaux chargés de surveiller la production. Les grandes villes eurent des entrepôts où se fournirent les débitants.

Louis XIV se prononça contre la tabatière, mais elle n'en pénétra pas moins à Versailles. Les plus grands seigneurs donnèrent l'exemple : le duc d'Harcourt marquait sa piste dans les galeries par la quantité de tabac qu'il répandait autour de lui ; le maréchal d'Uxelles en saupoudrait ses cravates et ses devants d'habit. Les gens qui tenaient à n'user que de tabac frais, en portaient une carotte dans leur poche, et le râpaient à mesure avec un instrument dont on sut faire alors un objet d'art. Les râpes à tabac, souvent fort luxueuses, abondent dans les collections de curiosités ².

Là où trônait la tabatière, la pipe n'était point tolérée. Saint-Simon raconte bien que le roi trouva un jour la duchesse de Chartres et la duchesse de Bourgogne « qui fumaient avec des pipes qu'elles avoient envoyé chercher au corps de garde suisse ³ ». Mais il ne faut voir là qu'une exceptionnelle et dangereuse espièglerie. La pipe n'était pas encore admise même dans les cafés où se réunissait la bourgeoisie ⁴.

On sait que la mort de la duchesse de Bourgogne fut attribuée à une prise de tabac d'Espagne, et qu'après sa mort, on ne put retrouver la tabatière où elle l'avait puisée ⁵. Cet accident ne corrigea personne. La duchesse était morte en 1712, et le 5 août de l'année suivante, la princesse Palatine écrivait : « Le tabac est une chose horrible ; je suis furieuse quand je vois ici toutes les femmes avec le nez sale, comme si elles l'avaient plongé dans l'ordure ; elles mettent leurs doigts dans les tabatières de tous les hommes ⁶ ». Montesquieu, de son côté, nous peint la fierté du petit homme qui « prend une prise de tabac avec tant de hauteur et se mouche si impitoyablement ⁷ ».

A ce moment aussi, commençait la vogue d'un fameux magasin, dont la renommée est venue jusqu'à nous, celui de *la Civette*. Je vais laisser l'aventurier Casanova nous en raconter l'origine. La duchesse de Chartres dont il va être question est la spirituelle Louise de Bourbon-Conti, mariée au fils aîné du duc d'Orléans.

« Nous sortons du Palais-Royal par la grande

porte, et je vois une foule de monde attroupé devant une boutique à l'enseigne de la Civette.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à mon compagnon.

— C'est pour le coup que vous allez rire. Toutes ces bonnes gens attendent leur tour de faire remplir leur tabatière.

— Est-ce qu'il n'y a point d'autre marchand de tabac ?

— On en vend partout, mais depuis trois semaines on ne veut que du tabac de la Civette.

— Est-il meilleur là qu'autre part ?

— Il est peut-être moins bon. Mais depuis que la duchesse de Chartres l'a mis à la mode, on n'en veut point d'autre.

— Mais comment a-t-elle fait pour le mettre à la mode ?

— En y faisant arrêter son équipage deux ou trois fois pour y faire remplir sa boîte, et en disant publiquement à la jeune personne qui la lui remettait que son tabac était le meilleur de Paris. Les badauds, qui ne manquent jamais de s'attrouper à la portière d'un prince, l'eussent-ils vu cent fois où le sussent-ils aussi laid qu'un singe, répétèrent dans la ville les paroles de la duchesse, et c'en fut assez pour faire courir tous les priseurs de la capitale. Cette femme fait fortune, car elle vend pour plus de cent écus de tabac par jour.

— La duchesse ne se doute pas du bien qu'elle lui a fait ?

— Au contraire, car c'est de sa part une ruse de guerre. La duchesse s'intéressant à cette jeune femme nouvellement mariée, et voulant lui faire du bien d'une manière délicate, s'est avisée de cet expédient, qui lui a parfaitement réussi ¹ ».

Tout cela prouve qu'elle prisait, ce que nous savions déjà par d'Argenson ². Au reste, la reine Marie Leczinska prêchait d'exemple ; en août 1740, on lui offrait une riche tabatière ³. En 1746, Louis XV lui donna pour ses étrennes une « tabatière d'or émaillée, dans laquelle il y avoit d'un côté une montre ⁴ ». Le roi avait aussi la sienne, puisqu'on la trouva, un matin, sous le chevet du lit de madame de la Tournelle ⁵ ».

Je note ici, pour mémoire, que l'État délivrait déjà aux troupes du tabac de qualité inférieure dit *tabac de cantine*, et que les soldats cherchaient souvent à le revendre ⁶.

Quand l'habitude du tabac fut devenue générale dans la société, les *Civilités* crurent devoir en réglementer l'usage. Je ne l'y ai pas trouvé mentionné avant 1675, année où Antoine de Courtin publia son *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens*. Il ne consacre, d'ailleurs, au tabac que cette phrase. « Il ne faut pas prendre de tabac en poudre, ni en mâcher, ni s'en mettre des feuilles

¹ De Callières, *Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler*, édit. de 1692, p. 62 et 188. La première édition, est de 1690.

² J. Quicherat, *Histoire du costume*, p. 532.

³ *Mémoires*, édit. de 1881, t. I, p. 286.

⁴ Nemeitz, *Séjour de Paris*, édit. de 1897, p. 52.

⁵ Duclos, *Mémoires*, édit. Michaud, p. 452. — Duc de Luynes, *Mémoires*, t. X, p. 171.

⁶ *Lettres*, t. I, p. 138.

Lettres persanes, lettre 74.

¹ *Mémoires*, édit. de Bruxelles, 1863, t. II, p. 178.

² *Mémoires*, t. VIII, p. 173.

³ Duc de Luynes, *Mémoires*, t. III, p. 237.

⁴ Duc de Luynes, *Mémoires*, t. VII, p. 188.

⁵ Duc de Luynes, *Mémoires*, t. IV, p. 296.

⁶ Voy. d'Héricourt, *Éléments de l'art militaire*, édit. de 1756, t. I, p. 211.

dans le nez, si la personne qualifiée qui est en droit d'en prendre devant nous, ne nous en présentait familièrement. Auquel cas, il faut en prendre ou en faire le semblant si on y avoit répugnance ».

Ces prescriptions sont reproduites presque mot pour mot, cent ans plus tard, dans les *Règles de la bienséance et de la civilité chrétienne* que publia le bienheureux J.-B. de la Salle à la fin du dix-huitième siècle. Il ajoute seulement : « Lorsqu'on prend du tabac en compagnie, il faut que cela soit rare, et qu'on n'ait pas toujours une tabatière ou un mouchoir entre les mains et les doigts pleins de tabac. On doit aussi prendre garde qu'il n'en tombe pas sur le linge, ni sur les habits, car il est malhonnête qu'on y en aperçoive ; et afin que cela n'arrive pas, il en faut prendre peu à la fois ».

Napoléon suivait ce conseil, et c'est à tort qu'on l'a représenté comme faisant « de la poche de son gilet un entrepôt de tabac »¹.

Louis XVIII, qui usait du tabac sans modération, demandait volontiers une prise à ses familiers. L'un d'eux, le duc de Durfort avait toujours sur lui deux tabatières, dont une était destinée au roi, et il ne prenait du tabac que dans l'autre. La prise de tabac était alors regardée comme l'équivalent du bougeoir que dans l'ancien régime au coucher du roi, le premier valet de chambre remettait au seigneur que sa Majesté désignait, et avec qui il s'entretenait plus particulièrement².

Dans *Les contemporaines* de Rétif de la Bretonne, la 160^e nouvelle est intitulée : *La belle marchande de tabac*, et l'héroïne y est qualifiée de *tabaquière*.

Tabatières (FABRICANTS DE). Les premières tabatières étaient faites en forme de poire. L'extrémité pointue s'ouvrait, et permettait de déposer sur le dos de la main deux petits tas de tabac, destinés chacun à une narine³. Cet objet se nommait alors une *tabaquière*⁴. Il fut remplacé par des ustensiles qui ressemblaient à une râpe et qui reçurent le nom de *grivoises*. Puis vinrent les *tabatières* ou *boîtes*, dans la confection desquelles on déploya parfois un luxe inouï⁵. Lors de la naissance du Dauphin en 1729, le comte de Saugeon, chargé d'en apporter la nouvelle à Paris, reçut de la municipalité une tabatière d'or enrichie de diamants. En juin 1740, l'ambassadeur d'Espagne offrit à la reine une tabatière « de jaspe de Sicile avec un milieu gravé en relief »⁶. Au mois de janvier 1746, Louis XV donna pour étrennes à sa femme « une petite tabatière d'or émaillé, dans laquelle il y avait d'un côté une

montre¹ ». Quand une princesse se mariait, on voyait toujours figurer dans la corbeille un grand nombre de tabatières ; la mariée n'en conservait que quelques-unes, et distribuait les autres dans son entourage. La corbeille de Marie-Antoinette contenait cinquante-deux tabatières d'or. Le comte de Mercy reçut « une grande boîte carrée à pans émaillés en aurore, bordure en vert, avec des médaillons peints sur toutes les parties » ; le comte de Saint-Florentin se vit offrir « une boîte à huit pans entourée de bas-reliefs en or ; » le vicomte de Talaru accepta « une boîte d'or, ovale, avec médaillons dessus et dessous peints en camaïeu et entourés de petits médaillons représentant les quatre saisons » etc., etc.² Dans un monde moins riche, les tabatières à la mode étaient alors en carton et décorées au vernis Martin³, encore n'excluaient-elles pas un certain luxe, car le magasin en vogue, le *Petit Dunkerque*, les vendait couramment 24 à 30 livres⁴.

En 1774, un sieur Compigné, tabletier du roi, eut l'idée de fabriquer des *tabatières de deuil*, qui restèrent en faveur jusqu'à la Révolution⁵. Deux ans plus tard, Turgot inaugure ses réformes financières, et en même temps apparaissent les tabatières plates, dites *platitudes* ou *turgotines*⁶. Le prince de Conti, qui mourut cette année-là, laissa à son héritier huit cents tabatières⁷.

Un peu plus tard, le mot tabatière n'est plus du bel air, on a seulement des *boîtes*, mais on en a pour chaque saison ; « celle d'hiver est lourde, celle d'été est légère ; l'on a poussé cette recherche jusqu'à changer de boîte tous les jours, c'est à ce trait caractéristique que l'on reconnaît un homme de goût »⁸.

Je rappelle que la chanson populaire *J'ai du bon tabac dans ma tabatière* est attribuée au galant abbé Gabriel-Charles de Lattaignant, mort en janvier 1779⁹.

Les tabatières faites de métaux précieux étaient l'œuvre des orfèvres ; les autres, même celles en carton dont je parlais tout à l'heure appartenaient au commerce des tabletiers. Ceux-ci eurent plus d'une fois maille à partir avec la communauté des peintres, qui voulait se réserver le privilège des cartonnages en *vernis Martin*. Le 19 juillet 1749, un arrêt, qui fut confirmé en appel par le conseil d'État, permit aux deux corporations de « faire fabriquer et vendre

¹ Duc de Luynes, *Mémoires*, 3 janvier 1746, t. VII, p. 188. — Sur une curieuse tabatière, vendue à la princesse de Conti, voy. d'Argenson, *Mémoires*, t. VIII, p. 173.

² *Description et relation de tout ce qui s'est passé à l'occasion du mariage*, etc. Biblioth. Mazarine, manuscrit coté 2.937.

³ Voy. Jaubert, *Dictionnaire*, t. IV, p. 155 et suiv.

⁴ *Mercure de France*, n° d'août 1775, p. 202.

⁵ *Affiches, annonces et avis divers*, n°s de juin et de septembre 1774, p. 88 et 155.

⁶ *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, 5 mai 1776, t. IX, p. 104.

⁷ *Mémoires secrets*, 25 août 1776, t. IX, p. 197.

⁸ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. II, p. 220.

⁹ E. Jullien, *Poésies diverses de Lattaignant, chanoine de Reims*, 1881, in 8°, p. LIV.

¹ Bourrienne, *Mémoires*, t. III, p. 212.

² Lhôte de Selancy, *Des charges de la maison civile des rois de France*, p. 100.

³ *Mercure de France*, n° de février 1732, p. 203.

⁴ Berthod, *Paris burlesque* (1649), édit. de 1859, p. 94.

⁵ Voy. Limojon de Saint-Didier, *Voyage du Parnasse*, p. 157.

⁶ Duc de Luynes, *Mémoires*, 16 août 1740, t. III, p. 237. Voy. aussi 14 décembre 1742, t. IV, p. 298.

concurrentement des tabatières de carton de papier collé verni, dites de vernis Martin.

Voy. **Tabac** et **Vernis Martin**.

Tabellions. Voy. **Notaires**.

Tabletters. Au treizième siècle, les tabletters fabriquaient seulement les *tablettes* destinées à l'écriture. C'étaient de petits carnets composés de feuilles minces en corne, en ardoise, en bois dur, en os, en argent ou en ivoire, qui étaient enduites de cire verte, rouge ou noire sur laquelle on traçait des lettres ou des traits au moyen d'un *style*¹. Celui-ci, formé des mêmes matières, était pointu d'un bout et aplati de l'autre ; le premier servait à tracer les caractères, le second à les effacer et à redonner à la cire une surface unie. Le style, qui fixait ainsi des souvenirs ou des idées, finit par donner son nom à l'expression même de la pensée ; la plume, qui succéda au style, hérita du même privilège : style et plume pris dans un sens figuré devinrent synonymes par métonymie.

On possède des tablettes de cire contenant des documents précieux pour l'histoire, et plusieurs d'entre eux ont été récemment publiés². M. N. de Wailly a donné, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*³, une description minutieuse de tablettes qui nous ont conservé les comptes de l'hôtel de saint Louis pour les années 1256 et 1257 : « Ces tablettes se composent, dit-il, de 14 feuilles en bois de platane, enduites de cire sur le recto et sur le verso, excepté la première et la dernière qui en portent seulement sur leur surface intérieure, parce que l'autre côté n'était destiné qu'à servir de couverture au registre. Ces feuilles, arrondies par le haut, ont 20 centimètres et demi de largeur sur 45 centimètres et demi de hauteur, y compris la partie cintrée qui commence à peu près à 39 centimètres de la base. Sur chaque feuille, l'espace réservé à la cire est d'environ 18 centimètres sur 43. Cet espace est entouré d'une marge qui a un peu plus de 1 centimètre à la base et sur les deux côtés, mais qui s'augmente graduellement sous la partie cintrée en formant sous le cintre principal deux courbes intérieures, dont le point d'intersection est à 3 centimètres du haut de la feuille. Cette forme élégante est exactement dessinée sur toutes les feuilles ; en outre, l'espace circonscrit par les marges a été légèrement creusé, et avec tant de précision que la couche de cire, qui n'est guère que de 1 millimètre, se trouve parfaitement de niveau avec la marge qui l'entoure. L'épaisseur de chaque feuille varie entre 7 et 8 millimètres, et celle du registre tout relié (au moyen de bandes de parchemin passées sur le dos des tablettes), n'excédait guère 10 centimètres, c'est-à-dire qu'on avait réussi à réunir les 14 feuilles de bois et à les rapprocher avec une exactitude presque mathématique. Les

lignes, au lieu d'être disposées comme dans nos livres imprimés, sont parallèles et non perpendiculaires au dos du registre ; mais comme il aurait été fatigant pour l'œil de suivre des lignes qui auraient eu plus de 40 centimètres, l'écrivain a presque toujours divisé cet espace en trois colonnes, et quelquefois même en 4, 5, 6 ou 8 ». Aux tablettes enduites de cire succédèrent les tablettes d'ardoise ou d'ivoire sur lesquelles on écrivait directement avec l'ardoise ou la mine de plomb, puis le calepin et l'agenda.

Les statuts que les tabletters soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau sont intitulés : *Cis titres parole de ceus qui font tables à escrire à Paris*¹. Le métier était libre : on n'avait rien à payer pour s'établir. En dehors de ses enfants, chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti. La durée de l'apprentissage était de huit ans pour l'enfant qui apportait 40 sous, de dix ans pour l'enfant sans argent. Si l'apprenti abandonnait son maître, celui-ci devait l'attendre pendant vingt-six semaines avant d'en prendre un autre. Le travail à la lumière « de nuiz à chandoile » était interdit. Tous les feuillets des mêmes tablettes devaient être de la même matière ; les tabletters employaient surtout alors le buis, le hêtre, le cèdre, l'ébène, le brésil² et le cyprès, « buis, fanne, çadre, benus, brésil et ciprés ». On défendait de mêler le suif à la cire, sous peine d'une amende de cinq sous. Deux jurés administraient la communauté. Des articles additionnels, postérieurs de quelques années seulement aux précédents, nous apprennent que le métier cessa d'être libre : chaque maître, avant d'ouvrir boutique, dut payer cinq sous au roi, cinq sous à la confrérie et deux sous aux jurés. Le colportage dans les rues fut défendu. L'apprenti en fuite n'eut plus que trois mois pour rentrer chez son maître. La corporation avait alors pour patrons saint Éloi et saint Léonard, « S. Eley et S. Lyennart ».

On trouve cités 21 maîtres tabletters dans la *Taille de 1292*, et 20 dans celle de 1300.

La spécialité adoptée par les premiers tabletters ne pouvait suffire longtemps à alimenter une corporation ; aussi ne tardèrent-ils pas à s'associer les fabricants de peignes et les deiçiers. Dans les statuts accordés à la communauté le 30 juillet 1507, les maîtres sont qualifiés de *peigniers-tabletters-tourneurs et tailleurs d'images d'ivoire*. Chaque maître pouvait posséder en même temps deux apprentis, mais à la condition que le second fût fils de maître ; l'apprentissage durait six ans. Le *chef-d'œuvre* était exigé de tous les aspirants à la maîtrise, sauf des fils de maître. Pour ces derniers, il suffisait « qu'ils ayent appris le mestier en l'hostel³ de leur père ou autre maître, qu'ils sçachent ouvrer dudit métier, et qu'ils soient témoignés suffisans par les jurés ». Il était interdit de fabriquer aucun peigne, « sinon que

¹ Du grec *στυλός*, poinçon, stylet.

² Voy. le t. XXII, p. 430 et suiv., du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*.

³ Deuxième série, t. XVIII, p. 537.

¹ *Livre des métiers*, titre LXVII.

² Bois de couleur rouge et très sec, qui sans doute arrivait alors des Indes par l'Égypte. Voy. ci-dessus l'article Couleurs (Marchands de).

³ En la demeure.

d'ivoire, de bouis¹ ou de corne, et non point de blanc bois et autres méchantes étoffes², et qu'il n'y ait rien de collé ni de cassé ». Chaque maître devait timbrer ses produits d'une marque spéciale. Les statuts ne parlent pas du colportage dans Paris ; mais une pièce de vers³, composée vers l'époque qui nous occupe, nous apprend qu'il était autorisé.

Ces statuts furent confirmés en juin 1578 et en avril 1600, puis renouvelés au mois de septembre 1741. Cette dernière rédaction qualifie les tabletiers de *maitres et marchands peigniers-tabletters-tourneurs-mouleurs-piqueurs-faiseurs et compositeurs de bois d'éventails, marqueteurs-tourneurs et tailleurs d'images d'ivoire, et enjoliveurs de leurs ouvrages*. En effet, après de longs démêlés avec les éventailistes, les menuisiers, les sculpteurs, etc., ils avaient obtenu le droit de fabriquer les bâtons d'éventails, les tables à jeux de toutes sortes, et de « découper, tailler, sculpter, cizeler et travailler l'ivoire de toutes formes et modes ». Aussi est-ce par eux qu'étaient fabriqués les fausses dents. Dans une lettre du 5 octobre 1657. Gui Patin mentionne « un sien neveu », qui était, dit-il, « tabletier et remetteur de dents d'ivoire ».

Les statuts de 1741 stipulent que les maîtres ne pourront engager aucun apprenti âgé de moins de quatorze ans et aucun apprenti marié. Les six ans d'apprentissage devaient être suivis de deux années de compagnonnage. La communauté était administrée par quatre jurés tenus de faire au moins quatre visites par an chez chaque maître. L'article 16 autorise ceux-ci à « fabriquer et vendre, à l'exclusion de tous autres, toutes sortes de jeux de trictracs, damiers, échets, solitaires⁴, trou-madame⁵, quadrilles⁶, et toutes sortes de dez d'ivoire, à faire, parfaire, garnir et enjoliver lesdits jeux de toutes formes et modèles ». L'article 17 leur donne le droit « de travailler, dépecer et façonner la baleine, l'écaille, l'ivoire, les os, la corne, les argots, les bois d'ébéne, violette, garnadille⁷, palissandre, buis, nacre, ambre et autres bois exquis qui se tirent des Indes ». Il ajoute que les tabletiers « mouleront de tous contours l'écaille, tourneront de toutes façons ou modes, monteront, garniront et enjoliveront les croix, christs, tabatières,

tablettes, chandeliers, étuis, cannes, lorgnettes, becs de corbin, crochets, pieds de roy, aunes ou mesures brisées ». Ils avaient seuls le droit d'acheter, façonner et vendre les baleines. En ce qui concerne les tabatières, ils eurent maille à partir avec la communauté des peintres, au sujet d'une composition dite *vernis Martin*, qui eut une grande vogue au dix-huitième siècle et dont les spécimens sont encore recherchés des amateurs de curiosités.

Les tabletiers pouvaient aussi « vendre, monter et garnir les cannes des Indes et d'autres bois, les rozeaux et bâtons de commandans, fabriquer et vendre toutes sortes de peignes d'ivoire, d'écaille, de buis ou autres bois exquis », mais défense leur était faite encore d'en fabriquer « de bois blanc, ou d'en vendre de collés ou de cassés ». Ceux qui avaient la spécialité des ouvrages en corne étaient dits *cornetiers*. On ne comptait que 4 ou 5 de ceux-ci en 1773. Les maîtres tabletiers étaient alors au nombre de 200 environ⁴, chiffre qui paraît avoir peu varié jusqu'à la Révolution². Ils avaient définitivement adopté pour patron l'évêque de Meaux saint Hildevert³, dont ils célébraient la fête à l'église Sainte-Croix dans la Cité.

Voy. **Ardoisiers**. — **Peigniers**, etc.

Tabletters. Nom donné parfois aux porteballes.

Taboriniers. Voy. **Taboueurs**.

Taboueurs. Faiseurs ou joueurs de tambour. La *Taille de 1292* en cite deux. Ils sont encore nommés ainsi dans les statuts de septembre 1321, qui organisent la corporation des joueurs d'instruments⁴. On trouve moins souvent *tamboueurs, tabourins, taboriniers*, etc.

Les caisses de tambour étaient fabriquées par les boisseliers et les peaux fournies par les parcheminiers.

Tabourins. Voy. **Taboueurs**.

Tâche (TRAVAIL A LA). Voy. **Travail**.

Tachéographes et **Tachygraphes**. Voy. **Sténographes**.

Taconneurs. Voy. **Savetiers**.

Taiers. Faiseurs de taies. Le mot *taie*, *taye*, *toie* désignait, au moyen âge, l'enveloppe d'un matelas, d'un lit de plumes, d'un coussin, etc. On lit, dans des comptes du quatorzième siècle. « Pour deux taies, l'une à couste⁵ et l'autre à coissin » ; et « Deux petites taies pour deux aurilliers⁶ à gésir⁷ ».

¹ De buis.

² Matières premières.

³ *Les cris qui ont été adjointes de nouveau, outre les cent et sept que l'on crie journellement à Paris.*

⁴ Le solitaire devait son nom à ce qu'en général on y jouait seul. « Ce jeu, dit un manuel du temps, n'est pas amusant quand on en ignore la marche, bien moins quand on la sait ».

⁵ On appelait Trou-Madame une petite galerie ordinairement d'ébéne, qui était composée de treize arcades dans lesquelles on s'efforçait de faire entrer des boules ou des billes. Je n'ai trouvé nulle part une étymologie satisfaisante de ce nom étrange, qui a donné naissance à l'*Almanach du Trou-Madame*, jeu très ancien et très connu et la cause de presque toutes les révolutions. Paris, 1791, in-18, réimprimé en 1870.

⁶ Jeu de cartes ayant de nombreux rapports avec l'homme.

⁷ Il faut sans doute lire *grenadille*. C'est une plante d'Amérique.

¹ Savary, t. II, p. 425.

² Hurtaut et Magny, *Dictionnaire de Paris*, t. I, p. 318.

³ Voy. les art. 3 et 25 des statuts de 1741.

⁴ Article 1.

⁵ Voy. ci-dessus l'art. Coutiers.

⁶ Oreillers.

⁷ Dans Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 36 et 405.

Les taies étaient parfois l'objet d'un grand luxe ; on en trouve qui portent aux coins des houppes pendantes, d'autres sont découpées à jour, ornées de perles. Marguerite d'Autriche, la princesse qu'avait dû épouser Charles VIII, en possédait huit, « ouvrées d'or et de soie ¹ ». Mais ces taies si riches étaient l'œuvre d'une autre communauté, celle des *crépiniers*.

La *Taille* de 1292 mentionne sept *taiers taières*, et *toières*, celle de 1300 en cite trois seulement.

Voy. **Coutiers**. — **Crépiniers**. — **Matelassiers**, etc.

Taillandiers. Dits d'abord *ouvriers de taillant* (Statuts de février 1463), l'ordonnance des *Bannières* (1467) les enrégimente sous le nom de *serpiers*. Je les trouve pour la première fois nommés *taillandiers* dans les statuts de janvier 1642.

Ceux de décembre 1663 fournissent une très complète énumération des innombrables objets qu'était autorisée à fabriquer cette importante corporation.

Elle finit, en effet, par se diviser en quatre classes, savoir :

1^o Les *taillandiers en œuvres blanches*, qui fabriquaient plus spécialement les outils tranchants et coupants : cognées, haches, serpes, varlopes, rabots, gouges, dolaires, scies, enclumes, faux, couperets, bèches, etc.

2^o Les *taillandiers-vrilliers-tailleurs de limes*, fabricants de vrilles, limes, poinçons, ciseaux, tenailles, villebrequins, etc.

3^o Les *taillandiers-grossiers*, fabricants d'ustensiles de cuisine et de gros outils : marmites, crémaillères, broches, pelles, pincettes, chenets, essieux, marteaux, pinces, crics, battants de cloche, contre-cœur de cheminée, etc.

4^o Les *taillandiers-ferblantiers en fer blanc et noir*, qui fabriquaient des chandeliers, des lanternes, des arrosoirs, des passoires, des râpes, des entonnoirs, des girouettes, des moules pour pâtisseries, etc., etc.

Ces quatre classes étaient soumises aux mêmes statuts, et avaient pour patron saint Éloi. Elles composaient, à la fin du dix-huitième siècle, une corporation de 170 maîtres environ, qui prenaient pour titre officiel : *taillandiers en œuvres blanches, grossiers, vrilliers, tailleurs de limes, ouvriers en fer blanc et noir*.

Voy. **Ferblantiers**. — **Grossiers**. — **Tailleurs de limes**. — **Vrilliers**, etc.

Taillant (Ouvriers de). Voy. **Taillandiers**.

Taille (Ouvriers de). Voy. **Sculpteurs**.

Tailleresses. Dans les hôtels des monnaies, les femmes et les filles des ouvriers et des monnayeurs étaient, de droit, admises à travailler

dans les ateliers, où elles portaient le titre de *tailleresses*.

Voy. **Monnayeurs**.

Tailles de 1292, de 1300 et de 1313.

La *Taille* était un impôt levé sur les roturiers et proportionné au revenu de chacun d'eux.

On distinguait deux sortes de Tailles :

I. La *Taille ordinaire*, qui pouvait être exigée par le seigneur toutes les fois que l'argent lui manquait, et sans autre règle que son bon plaisir.

II. La *Taille extraordinaire*, d'abord nommée *aide*, redevance que le vassal était tenu de payer à son seigneur dans certains cas déterminés. Par exemple :

Quand il armait chevalier son fils aîné ;
La première fois qu'il mariait une de ses filles ;
Quand il partait pour la terre sainte ;
Quand il devait fournir un rançon comme prisonnier de guerre ;
Quand le territoire était menacé.

Lorsque le roi demandait de l'argent à sa bonne ville de Paris, les habitants s'imposaient eux-mêmes au prorata de leur revenu. Trente ou quarante bourgeois « bons et loiaux », choisis parmi les plus riches et les plus considérés, choisissaient à leur tour environ douze répartiteurs. Ceux-ci juraient, « sur les saintes Évangiles que bien et diligemment ils asserront ¹ ladite Taille, ne n'espargneront nul, ne n'en graveront nul, par haine ou par amour, ou par prière ou par crainte, ou en quelque manière que ce soit ² ». La Taille était en général du centième ou du cinquantième du revenu. Chaque contribuable déclarait par serment l'état de ses recettes mobilières et immobilières, et si la déclaration était reconnue fautive, le délinquant perdait la partie de ses biens qu'il avait voulu soustraire à l'impôt. Tout le monde devait la Taille sauf les ecclésiastiques et les nobles. Cependant les bourgeois, vilains et manans qui se croisaient étaient exempts de la Taille pendant l'année où ils avaient pris la croix ; d'un autre côté, l'exercice d'un commerce ou d'une industrie quelconque faisait perdre aux membres des deux ordres privilégiés le bénéfice de l'exemption.

Pour asseoir équitablement la Taille de 1313, Paris élit, non pas douze, mais seize répartiteurs, représentant les principaux corps de métier. Ce furent :

Jehan Barbette ;
Jacques Bourdon ;
Jacque Le Queu, *orfèvre* ;
Vincent, *poissonnier de mer* ;
Jehan de Monterueil, *tisserant* ;
Thomas de Noisy, *vinetier* ;
Gerart Godefroy, *espicier* ;
Jehan Maillart, *changeur* ;
Symon de Saint-Benoist, *drapier* ;

¹ Ils assièrent.

² Ordonn. de 1270, dans les *Ordonn. royales*, t. I, p. 291, et Ducange, au mot *tallia*.

¹ Correspondance de l'empereur Maximilien et de Marguerite d'Autriche, t. II, p. 488.

Guille de Trie, *pelletier* ;
 Symon Tybert, *bouchier* ;
 Nicolas Arrode ;
 Symon de Chatou, *mercier* ;
 Robert de Linays, *courraier* ;
 Evroist Ligier, *talemelier* ;
 Guille Franquein, *sellier*.

La Bibliothèque nationale et les Archives possèdent plusieurs procès-verbaux des Tailles levées sur les habitants de Paris ; deux d'entre eux seulement ont été publiés, ceux de 1292¹ et ceux de 1313².

Les rôles de ces Tailles sont dressés par *paroisses*, et chacune de celles-ci est ensuite divisée en *questes*, comprenant un certain nombre de rues avec l'énumération de tous les contribuables qui y étaient logés. Voici un exemple tiré de la Taille de 1292.

CE EST LA SECONDE QUESTE
 DE SAINT-GERMAIN L'AUGERRAIS
 FETE DEDENZ LES MURS.

*Premièrement en la rue de Hosteriche*³.

	LIVRES.	SOUS.	DENIERS.
Durant, <i>le mercier</i>	»	4	»
Rollant, <i>qui garde le cheval à la comtesse</i>	»	5	»
Ernoul, <i>le saucier</i> ⁴	»	20	»
Erembourg, <i>sa chamberière</i> ..	»	2	»
Tyfaïne, <i>ouvrière de soye</i> ...	»	2	»
Robert, <i>le couturier</i>	»	3	»
Hue, <i>sergent du guiet</i>	»	5	»
Guiart, <i>le pescheur</i>	»	2	»
Alain, <i>le portier la Reyne</i>	»	8	»
Vivien, <i>le sergent monseigneur Philippe d'Artois</i> ⁵	»	8	»
Jehan d'Auvergne, <i>sergent monseigneur Loys</i> ⁶	»	8	»
Symon du Pont.....	»	8	»
Les iij enfanz Symon du Pont.	»	18	»
Aveline, <i>fame Nicholas l'archier</i>	»	70	»
Margot, <i>la cousturière</i>	»	2	»
Richart, <i>l'escuier</i>	»	2	»
Giefroi Ganelon, <i>passseur</i>	»	6	»
Aales, <i>la poissonnière</i>	»	2	»
Marie, <i>sa fille</i>	»	2	»
Michiel, <i>le passeur</i>	»	5	»
Jehan Porchier, <i>queu</i> ⁷ <i>la Reyne Marguerite</i> ⁸	»	8	»
Blanc-Moine, <i>passseur</i>	»	2	»
Guillaume, <i>des palefroiz la comtesse</i>	»	4	»

Germain, <i>boutier</i> ¹ <i>la Reyne</i> ..	»	8	»
Vincent des Napes.....	»	8	»
Heibert Bat les auz.....	»	3	»
Pierre Giraut, <i>chiés Jean Augier</i>	»	8	»
Thoumas, <i>le tailleur, concierge la comtesse d'Alençon</i> ²	»	48	»

J'emprunte les lignes qui suivent à la Taille de 1313 :

LA SECONDE QUESTE SAINT-SÉVERIN

*La rue de Sac-à-lie*³.

	SOUS.	DENIERS
Nicolas de Nantueil, <i>tavernier</i>	15	»
Jehan Berte, <i>poissonnier de mer</i>	10	10
Richart de Rosay, <i>chandelier</i>	»	18
Richart la Vache, <i>tavernier</i>	6	»
Jehan Marciau, <i>tavernier</i>	12	»
Jehan la Grue, <i>pasticier</i>	6	»
Secotin, <i>le lombart</i>	60	»
Gilebert Pierre, <i>le serrurier</i>	9	»
Nicolas de Caans, <i>talemelier</i> ⁴	9	»
Richart le Gay, <i>cavatier</i> ⁵	6	»
Robert Bertaut, <i>poissonnier de mer</i> ...	3	»
Nicolas l'Engevin, <i>serrurier</i>	»	18
Jehan Bon-aide, <i>plastrier</i>	6	»
Ferri, <i>le tonnelier</i>	9	»
Jehan Maugier, <i>chanorier</i>	6	»
Jehan, <i>le mire</i>	»	18

On se trouve donc, à six cents ans de distance, en présence d'une sorte d'*Annuaire du commerce*, tel que celui qui est publié aujourd'hui par la librairie Didot, et l'on comprend quelle lumière un pareil recueil doit jeter sur le passé de notre grande ville.

Si tous les habitants de Paris figuraient dans ces Tailles, on établirait sans peine le chiffre de la population et une foule d'autres statistiques pleines d'intérêt. Tous, malheureusement, n'y sont pas compris. Dans l'ancien droit, il était de principe que le clergé contribuait par ses prières, la noblesse par son sang et le peuple par son argent à la prospérité du royaume. Ce principe, je m'empresse de le dire, souffrait de très nombreuses exceptions, mais les deux premiers ordres n'en étaient pas moins exempts, en général, des impôts directs désignés sous le nom de Tailles.

En 1292⁶, le taux moyen de l'impôt fut de 14 sous dans la Cité et sur la rive gauche ; il montait à 16 sous dans les paroisses de

¹ Par H. Géraud, dans son *Paris sous Philippe le Bel*.

² Par J.-A. Buchon, dans ses *Chroniques nationales françaises*.

³ Rue d'Autruche, rue d'Autriche, etc. Aujourd'hui rue de l'Oratoire.

⁴ Le saucier.

⁵ Philippe d'Artois.

⁶ Louis, fils de Philippe le Bel, et devenu roi, en 1314, sous le nom de Louis le Hutin.

⁷ Cuisinier.

⁸ Marguerite de Provence, veuve de saint Louis, morte seulement en 1295.

¹ Bouteillier.

² Veuve du cinquième fils de saint Louis, Pierre, comte d'Alençon, de Blois et de Chartres, mort en 1284.

³ Auj. rue Zacharie.

⁴ Boulanger.

⁵ Savetier.

⁶ La Taille de 1292 était un don gratuit de cent mille livres, exigible par annuités et accordé par la ville, sous la condition d'être dispensée d'un impôt indirect d'un denier pour livre sur des objets de consommation, impôt connu sous le nom de maltôte. Voy. E. Boutaric, *La France sous Philippe le Bel*, p. 257, et le *Musée des archives nationales*, p. 164.

Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Jean-en Grève. Là, habitaient, en effet, les plus opulentes familles de la bourgeoisie parisienne, les Barbette ¹, les Bourdon ², les Popin ³, les Bonne-Fille ⁴, les Piz d'Oë ⁵, les Gentien ⁶, les Evrout ⁷, les Porée ⁸, les Boucel ⁹, les Troussevache ¹⁰, les Coquillier ¹¹, les Jean Pain Molet ¹², les Chat Blanc ¹³, les d'Estampes ¹⁴, les Haudry ¹⁵, les Bailly ¹⁶, les de l'Ymage ¹⁷, les Augier ¹⁸, les Arrode ¹⁹, les Point l'Asne ²⁰,

¹ C'est sur l'emplacement d'une maison de plaisance appartenant à cette famille que fut ouverte en 1563 la rue Barbette.

² Ils donnèrent leur nom à deux rues de Paris, la rue Renier-Bourdon devenue rue des Bourdonnais, et la rue Guillaume-Bourdon devenue rue Béthisy (supprimée en 1855). En 1313 Jehan Bourdon le vieil habitait la première de ces rues.

³ Jehan Popin, prévôt des marchands en 1293, était le descendant d'une ancienne famille dont le nom se retrouve dans le *fest* Popin et dans la rue de l'Abrevoir-Popin.

⁴ La Taille de 1313 cite Jehanne Bonne-Fille parmi les habitants de la rue Jehan-Bonne-Fille, devenue rue du Pied-de-Bœuf, puis supprimée en 1813.

⁵ Cette famille fournit à Paris un prévôt des marchands et des échevins.

⁶ En 1292, cette famille était représentée par sire Pierre Gentien le vieil, qui habitait la rue Lambert-de-Chièle (peut être la rue de Bercy Saint-Jean, auj. réunie à la rue du Roi-de-Sicile), et sire Gentien dans la rue de Violette (devenue impasse Saint-Faron, puis supprimée). Une rue voisine se nommait rue Sire-Gentien, elle devint rue des Coquilles, puis fut réunie à la rue du Temple.

⁷ La rue Jehan-Evrout, située près du Louvre, était encore habitée, en 1292, par la veuve de Jehan Evrout.

⁸ Cette famille avait donné son nom à deux rues, la rue Bertin-Porée et la rue Guillaume-Porée, auj. rue des Deux-Boules.

⁹ En 1292, on trouve plusieurs membres de cette famille parmi les habitants de la rue Guérin-Boucel, devenue rue Guérin-Boisseau.

¹⁰ La rue Troussevache devait ce nom peu gracieux à la famille Troussevache, dont un des membres habitait en 1292 la rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

¹¹ Cette famille, qui avait donné son nom à une des portes et à une des rues de Paris, était encore représentée en 1292 par la veuve de Pierre Coquillier.

¹² La rue Jean-Pain-Molet était encore habitée en 1292 par un contribuable de ce nom.

¹³ La rue Jehan-Chat-Blanc (devenue rue du Chat-Blanc, puis supprimée en 1853) devait son nom à la famille de ce nom. Un sieur Jehan Chat Blanc habitait en 1292 le carrefour de Mibraï, et en 1313, Gringoire Chat Blanc était établi dans la rue qui portait son nom.

¹⁴ Rue de la Bretonnerie (devenue rue Sainte-Croix de la Bretonnerie) demeurait en 1292 la veuve de Pierre d'Estampes, qui avait donné son nom à une rue appelée ensuite rue des Singes et auj. rue des Guillemites.

¹⁵ Famille qui donna son nom à la rue des Vieilles-Haudriettes.

¹⁶ En 1292, Étienne de Bailly habitait la rue Étienne-de-Bailly, devenue rue de Longpont.

¹⁷ En 1313, Guillaume de l'Ymage habitait la rue de l'Ymage-Sainte-Catherine, devenue rue Haute-des-Ursins.

¹⁸ Cette famille fournit à Paris un prévôt des marchands en 1268 et un échevin en 1280.

¹⁹ Jehan Bourdon avait épousé la fille de Jean Arrode (Voy. la Taille de 1292, p. 72) qui fut échevin en 1280 et prévôt des marchands en 1289. Cette famille avait donné son nom à une des portes de Paris, la porte ou poterne au Comte-d'Artois que la Taille de 1313 nomme (p. 27) la porte feu Nicolas-Arrode, et à une des rues, la rue Comtesse-d'Artois que le poème de Guillot nomme rue Nicolas-Arrode.

²⁰ La veuve de Guillaume Point l'Asne (en latin *Pungens Asinum*) vivait encore en 1292, et demeurait rue des Prouvaires.

les Qui dort ¹, etc., etc. Voici, au reste, quelles étaient, d'après la Taille de 1292, les rues où se rencontraient les plus grandes fortunes bourgeoises :

La rue de Quinquempoist ².

L'enceinte de Grève ³.

La rue Guillaume-Bourdon ⁴.

La rue Jehan-Evrout ⁵.

La vîez place aus Pourciaus ⁶.

La rue de Male-Parole ⁷.

La rue Saint-Germain ⁸.

La Tonnellerie ⁹.

La rue Trousse-Vache ¹⁰.

L'encloistre ¹¹ Saint-Merri.

La rue des Arsis ¹².

La Bufeterie ¹³.

La Peleterie ¹⁴.

La Vanerie ¹⁵.

En 1313, le nombre des contribuables fut de 5.952, et, relativement à la population commerçante, les paroisses se classèrent dans l'ordre suivant :

Saint-Germain-l'Auxerrois, avec	885	imposés.
Saint-Eustache,	— 684 —	
Saint-Jacques-la-Boucherie,	— 602 —	
Saint-Merry,	— 488 —	
Saint-Nicolas des Champs,	— 452 —	
Saint-Gervais,	— 354 —	
Saint-Séverin,	— 343 —	
Saint-Paul,	— 306 —	
Saint-Jean,	— 279 —	
Sainte-Genève,	— 261 —	
Saint-Leu-Saint-Gilles,	— 199 —	
Saint-Laurent,	— 128 —	
Saint-Sauveur,	— 126 —	
Saint-Benoît,	— 110 —	
.....		
Saint-Denis de la Chartre,	— 28 —	
Saint-Hilaire,	— 26 —	
Sainte-Croix,	— 25 —	
Saint-Josse,	— 20 —	
Saint-Côme,	— 7 —	
Sainte-Marine,	— 2 —	

¹ La famille Qui dort, en latin *Johannes Dormiens*, était représentée en 1292 par un dominicain très instruit, qui mourut vers l'année 1306, en laissant de nombreux ouvrages théologiques. Voy. Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 500.

² Rue Quinquempoist.

³ La place de Grève.

⁴ Devenue rue Béthisy, puis supprimée.

⁵ Je ne l'ai trouvée citée que dans la Taille de 1292, et il m'a été impossible d'établir son nom actuel. Elle appartenait à la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois.

⁶ Auj. rue de la Limace.

⁷ Devenue rue des Mauvaises-Paroles.

⁸ L'Auxerrois.

⁹ Devenue rue de la Tonnellerie, puis supprimée.

¹⁰ Auj. rue de la Reynie.

¹¹ Le cloître.

¹² Auj. réunie à la rue Saint-Martin.

¹³ Auj. rue des Lombards.

¹⁴ Devenue quai Desaix, et auj. quai aux Fleurs.

¹⁵ Devenue rue de la Vanerie, puis supprimée.

Les paroisses les plus riches étaient :

	LIVRES.	SOUS.	DENIERS.
Saint-Jacques la Boucherie, qui payait	2.740	»	»
Saint-Germain l'Auxerrois, qui payait	2.361	7	1
Saint-Eustache, qui payait	1.503	»	»
Saint-Merry, —	1.135	12	3
Saint-Gervais, —	837	1	2
Saint-Nicolas-des-Champs, qui payait	686	2	2
Saint-Jean, —	470	7	6
Saint-Barthélemy, —	444	2	8

Et les plus pauvres :

Sainte-Marine, —	4	13	8
Saint-Côme, —	5	3	6
Saint-Hilaire, —	14	7	4
Saint-Nicolas du Chardon- net, qui payait	22	1	6
Saint-Landry, —	25	6	2

Il est bien difficile de déterminer le rapport qui existe entre les anciennes monnaies et les nôtres, et surtout d'évaluer ce que peut représenter aujourd'hui telle somme exprimée suivant le système monétaire propre à chaque siècle.

On se heurte à tant d'énigmes, il faut tenir compte de tant d'éléments d'appréciation ¹, que Leber ² a fini par regarder la question comme à peu près insoluble. M. N. de Wailly, reprenant plus récemment le problème, et l'étudiant avec sa sagacité habituelle, ne l'a pas résolu encore. Prenant pour base la taxe imposée à chaque habitant, je me bornerai donc à dresser la liste des plus grandes fortunes commerciales de Paris en 1313, sans chercher à évaluer ce qu'elles représenteraient aujourd'hui.

Le plus opulent bourgeois paraît avoir été alors le drapier Wasselin de Gand, qui fut taxé à 150 livres.

Venaient après lui :

Jacques Marciau, <i>Drapier</i> , —	135 livres.
Pierre Marcel, <i>Drapier</i> , —	127 —
Guillaume le Flaminc, —	96 —
Girart de Soleret, <i>Espicier</i> , —	90 —
Ymbert de Lyon, —	90 —
Jehan d'Espéron, <i>Mercier</i> , —	90 —
Thiebaut de Fleuri, —	90 —
Phelipe Bovetin, —	90 —
Geffroy de Dammartin, —	90 —
Raoul, le <i>Perrier</i> , —	82 —
Étienne d'Antoigny, —	75 —
Nicolas de Pacy, —	75 —
Ysabiau de Tremblay, <i>Drapière</i> , —	75 —
Thibaut de Damars, <i>Orfèvre</i> , —	75 —
Henri, le <i>Peletier</i> , —	75 —
Joseph Petit, <i>Drapier</i> , —	60 —

¹ Quantité de métal en circulation, état de l'agriculture et chiffre de la population, prix moyen de la journée de travail, etc., etc.

² *Mémoire sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge*, dans les *Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions*, t. I, p. 230. — Voy. aussi *Discours sur l'histoire de France*, t. VII, p. 463.

Jehan Ruffaut, —	60 —
Nicolas d'Amiens, —	60 —
Garnier de Lyon, —	60 —
Veuve Belard, —	60 —
Jehan le Fort, <i>Tavernier</i> , —	60 —
Mestre Paris, —	56 —
Jehan qui pie, —	52 —
Jehan de Trois-Moulins, —	45 —
Nicolas de Saint-Beneoist, <i>Drapier</i> , —	45 —
Guille de Malaunay, —	45 —
Denise de Savigny, —	45 —
Thome, le <i>Dorelotier</i> ¹ , —	45 —
Andri de Ginart, —	45 —
Jehan de Chastiau Fort, —	45 —
Jehan Viel, —	45 —
Guillaume Ami, —	45 —
Pierre le Breton, —	45 —
Jehan Billouart, —	45 —
Geoffroy de Savigny, —	45 —
Robert l'Escrivein, <i>Changeur</i> , —	37 —
Thomas Potier, —	33 —

Les contribuables dont les noms suivent étaient taxés à trente livres parisis :

Jehan de Vanves.
Pierre de Vanves.
Gautier Moriau, <i>Tavernier</i> .
Etienne Boi l'Yau ¹ .
Girart Hasart, <i>Drapier</i> .
Jehan Hecelin ² .
Sire Guillaume Pidoe ³ .
Guillaume Piave, <i>Sellier</i> .
Jehan de Saint-Omer, <i>Changeur</i> .
Guiart de Laigny.
Jehan de Senliz.
Jehan le Grant, <i>Poissonnier</i> .
Pierre de la Mare, <i>Espicier</i> .
Clément, <i>Clerc</i> .
Guiart le Chaucier, <i>Drapier</i> .
Michiel d'Angiers.
Jehan de Monsoust.
Pierre de Senliz.
Perronnelle aus Ganz.
Jehan de Prouvins, <i>Marchant de vins</i> .
Tevenin Maupas.
Rogier de Clichy, <i>Fruitier le Roy</i> ⁴ .
Jehan le Perlier, <i>Mercier</i> .
Jaques de Verdun, <i>Mercier</i> .
Jaques le Juenne, <i>Espicier</i> .
La fame Thomas de Chanavières.
Jehan Esté.
Nicolas le Petit, <i>Mercier</i> .
Jehan de Rueil.
Guiart de Guignac.
Symon des Prez.
Jehanne la Rethorée.

¹ C'est sans doute un descendant du célèbre prévôt de Paris, Étienne Boileau, qui colligea le *Livre des métiers*. Il demeurait *rue-au-Conte-de-Pontif* (auj. rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois).

² La Taille de 1292 écrit plus correctement « Hecelin ».

³ Guillaume Piz-d'Oë. Il demeurait *rue de Male-Parole* (rue des Mauvaises-Paroles).

⁴ Le fruitier qui fournissait la cour.

Jehan Bouchet, *Tainturier*.

Jaques, l'*Uilier*.

Guiart Very, *Marchant de vins*.

Guillaume le Florier, *Tabernier*.

Thomas de Saint-Benoist, *Drapier* ¹.

Andri Marcel, *Drapier*.

Thomassin de Saint-Benoist, *Drapier*.

Jehan Marcel.

Yves le Breton, *Peletier*.

Pierre Paumier, *Espicier*.

Thomas de Chanevières.

Je rappelle que les bourgeois seuls figurent sur cette liste. On n'y trouve donc pas les grandes fortunes de Paris, qui étaient presque toutes entre les mains des nobles et du haut clergé. J'ai omis aussi les sociétés commerciales déjà formées par plusieurs *Lombards*.

Un résumé de la Taille levée sur Paris en 1300 a été publié par M. Gustave Fagniez, en tête de ses *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au treizième et au quatorzième siècle* ².

Tailleurs. Chirurgiens qui pratiquaient la taille.

Voy. **Lithotomistes**.

Tailleurs. Chez les sabotiers, ceux qui donnaient au bois la première forme.

Tailleurs d'ardoises. Ouvriers qui donnaient la dernière façon à l'ardoise, « de manière à la rendre vendable » ³.

Tailleurs d'armes sur étain. Voy. **Potiers d'étain**.

Tailleurs de corail. Voy. **Patenôtiers**.

Tailleurs d'habits. Au treizième siècle, nos couturières et nos tailleurs étaient représentés par plusieurs corps d'état, et chacun d'eux tirait son nom du vêtement dont il avait la spécialité. Je trouve ainsi mentionnés :

1° Les DOUBLETIERS, faiseurs de doublets.

2° Les HOQUETONNIERS ou AUQUETONNIERS, faiseurs de hoquetons.

3° Les GIPONNIERS, faiseurs de gipons.

4° Les BRAALIERIERS DE FIL, faiseurs de braies.

5° Les POURPOINTIERS, faiseurs de pourpoints.

6° Les CHAUSSETIERS, faiseurs de chausses.

7° Les TAILLEURS DE ROBES, faiseurs de robes et autres vêtements à l'usage des deux sexes.

8° Les PELLETIERS.

Auxquels on peut ajouter encore :

9° Les COUTURIERS, couseurs de vêtements.

10° Les FRIPIERS, revendeurs de vêtements ayant été déjà portés.

11° Les RAFRESCHISSEURS ou raccommodeurs.

Quel était le nombre des maîtres composant chacun de ces métiers? Les dénombremens de la population ¹ faits en 1292 et en 1300 fournissent les chiffres suivans :

	Taille de 1292.	Taille de 1300.
Tailleurs ²	125	160
Hoquetonniers.....	4	»
Braaliers.....	6	2
Chaussetiers.....	61	48
Tailleurs de robes...	15	27
Couturiers.....	57	121
Pelletiers.....	214	344
Total..	482	702

Donc, sans compter les fripiers et les rafraichisseurs qui ne fabriquaient point, 482 chefs d'industrie en 1292 et 702 en 1300 se partageaient la confection des vêtements d'hommes et de femmes. Mais il importe de remarquer que chacun d'eux occupait très peu d'ouvriers.

Les tailleurs de robes du treizième siècle, ayant successivement absorbé à peu près tous les métiers qui s'occupaient de la confection des vêtements, peuvent être regardés comme les ancêtres directs de nos couturières et de nos tailleurs actuels.

M. Quicherat nous apprend ³ que, dès le huitième siècle, les tailleurs contemporains de Charlemagne étaient renommés pour la précision avec laquelle ils savaient conduire les ciseaux dans l'étoffe, et faire des habits qui s'adaptaient parfaitement à la forme du corps. Au quatorzième siècle, le buste d'un homme bien mis ne devait pas laisser voir un seul pli; le plus souvent, on faisait, à force de ouate, un estomac bombé au doublet, au gipon ou au pourpoint.

Mais du douzième au quatorzième siècle, la robe fut le principal vêtement des hommes et des femmes, au moins dans la classe aisée; ce fut même celui qui portaient les gens de guerre quand ils quittaient leur armure. A cette époque, la ressemblance entre l'habillement des deux sexes est si grande qu'il n'est pas toujours facile de distinguer l'un de l'autre. Les tailleurs de robes, qui conservèrent jusqu'à la fin du dix-septième siècle le privilège d'habiller les hommes et les femmes, devaient donc représenter alors l'aristocratie du métier.

Les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, à l'homologation d'Ét. Boileau donnent des détails assez précieux pour l'histoire des mœurs au treizième siècle ⁴.

L'ouvrier qui voulait s'établir devait prouver d'abord qu'il connaissait le métier, ensuite qu'il possédait un capital suffisant, « qu'il sache fere le mestier et il ait de coy ».

Les jurés n'admettaient un nouveau maître qu'après avoir « veu et regardé s'il est ouvrier suffisant de coudre et de tailler ».

¹ Voy. ci-dessus l'art. Tailles.

² Sous ce titre sont compris les doubletters, les giponniers, les pourpointiers, et peut-être d'autres petits corps d'état dont je n'ai pas retrouvé les noms.

³ *Histoire du costume*, p. 107.

⁴ *Livre des métiers*, titre LVI.

³ Il fut échevin en 1293, et réélu en 1296. Il demeurait en la *Viels Draperie* (rue de la Vieille-Draperie, dans la Cité).

² Paris, 1877, in-8°.

³ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. I, p. 68.

Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis et d'ouvriers, et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage.

Les tailleurs avaient le droit de travailler à la lumière.

Le métier était surveillé par trois jurés.

Les maîtres étaient astreints au service du guet, mais abusivement, disent-ils ; et en effet la plupart des corporations qui travaillaient pour la noblesse ou le clergé en étaient dispensées.

L'étoffe était presque toujours fournie au tailleur par le client, aussi le tailleur qui manquait la coupe d'un vêtement devait-il indemniser celui-ci. En outre, comme par sa maladresse, il avait compromis la réputation de la communauté, il était tenu de payer une amende de cinq sous, dont trois allaient au roi et deux aux jurés, « pour les povres de leur mestier soustenir ». Le litige était soumis aux jurés et réglé par eux.

Le même article nous montre que la coupe alors s'appelait *taille*, d'où est venu le nom de tailleur. On rencontre aussi dans ces statuts une expression qui demande à être expliquée, celle de *garnement*. Très souvent, le mot *robe* ne désignait pas un vêtement spécial, mais un habillement complet, dont chaque pièce était appelée garnement. Ainsi, au quatorzième siècle, une robe présentable comprenait au moins quatre garnements¹ : la cotte, le surcot, le mantel et le chaperon.

Nous avons vu que les *Tailles de 1292 et de 1300* mentionnent seulement, l'une 15 et l'autre 27 tailleurs de robes. Ils étaient cependant au nombre de 75 au moins en 1293, année où ils firent réviser les statuts de la communauté.

Ces nouveaux statuts diffèrent surtout des premiers par la manière dont fut modifié le choix des jurés. Le nom des maîtres figure en tête de l'acte², et l'on peut y relever les suivants :

Jehan Viacor, *tailleur le Roy*³.

Lambert, *tailleur madame la Roynie*⁴.

Robert de Sancheures, *tailleur aux enfans le Roy*⁵.

Guillaume le Roi, *tailleur Mon Seigneur Charles*⁶.

Guillaume de Rouam, *tailleur la comtesse de Valois*⁷.

¹ Suivant Littre, à qui je laisse toute la responsabilité de cette assertion, ce serait là l'origine du mot garnement appliqué de nos jours aux mauvais sujets. « On suit sans peine, écrit-il, la transformation des sens. D'abord, ce qui garnit, ornement, armure, vêtement ; puis ce qui défend, défenseur ; de là appliqué à une personne, bon garnement, mauvais garnement ; et enfin, le mot se spécialisant tout à fait et perdant son sens favorable, mauvais sujet ».

² *Statuts et ordonnances des marchands maîtres tailleurs d'habits, pourpointiers, chaussetiers de la ville, faubourgs et banlieue de Paris, 1763*, in-12.

³ Philippe le Bel.

⁴ Jeanne de Navarre.

⁵ Philippe le Bel eut de Jeanne de Navarre sept enfants, quatre fils et trois filles.

⁶ Troisième fils de Philippe le Bel. Il fut roi sous le nom de Charles le Bel.

⁷ Femme de Charles, comte de Valois, troisième fils de Philippe le Hardi.

Ymbert, *tailleur l'évesque*¹.

Jehan, *le tailleur des Marmousets*².

Geoffroy Lengevin³.

Henry de la Huchette⁴.

Robin Lenglois de Quiqu'en poit⁵.

Herbert, *le tailleur du Temple*⁶.

Les nombreuses révisions qui eurent lieu par la suite ne méritent pas de nous attarder, car les innovations ainsi introduites successivement au sein de la communauté sont toutes résumées dans les statuts de 1660, dont je vais donner l'analyse.

Je dois toutefois noter ici que, vers 1630 les tailleurs héritèrent pour une part de la corporation des chaussetiers. Celle-ci, ruinée par l'invention des bas faits au métier venait de s'éteindre, et ses dépouilles furent divisées entre trois autres corporations ; les tailleurs obtinrent le droit de confectionner des chausses de la même étoffe que les habits qui leur étaient commandés ; ils prirent dès lors le titre de *tailleurs d'habits-chaussetiers*. En 1655, voulant concentrer entre leurs mains le privilège de « faire et vendre toutes sortes d'habits dont l'on se sert et dont l'on pourra se servir à l'avenir pour couvrir et habiller toutes sortes de personnes, de quelque qualité, âge et sexe qui se puissent présenter⁷ », ils s'entendirent avec les pourpointiers, seuls concurrents qui leur restassent. Un contrat d'union fut passé, le 28 juillet, entre les maîtres des deux communautés, et ils s'intitulèrent à dater de ce moment *tailleurs d'habits-pourpointiers-chaussetiers*. Cette réunion donna naissance aux statuts de 1660, qui restèrent en vigueur, à peu près sans changements, jusqu'à la Révolution.

Aux termes de ces statuts :

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti, et la communauté ne devait pas recevoir plus de dix maîtres par an.

L'apprentissage durait trois ans, et était suivi de trois ans de compagnonnage. Le nombre des compagnons employés par chaque maître ne pouvait dépasser six ; tous étaient logés et nourris chez leur maître, « à ses gages, pain, pot, lit et maison, » disent les statuts. Leur salaire était fixé à quatre livres par mois pour les meilleurs, à trois livres et à quarante sous pour les autres, à dix sous par jour pour ceux qui travaillaient à la journée.

¹ Simon Matifas de Bucy était alors évêque de Paris.

² De la rue des Marmousets dans la Cité. Dès 1206, on la trouve nommée *vicus Marmosetorum*. Elle allait de la rue de la Juiverie au cloître Notre-Dame.

³ De la rue Geoffroy-Langevin, qui existe encore. Elle portait ce nom dès le milieu du treizième siècle.

⁴ De la rue de la Huchette, qui portait ce nom dès 1284. Elle existe encore.

⁵ De la rue Quincampoix, qui existe encore. Elle portait déjà ce nom en 1210.

⁶ Je donne ces noms tels qu'ils sont orthographiés dans une copie certifiée conforme en 1759 par Ladvocat, docteur et bibliothécaire de Sorbonne. Ils sont tout différents dans un texte publié en 1837 par M. G. Depping (*Ordonnances sur le commerce de Paris de 1270 à 1300*, p. 412). Jehan Viator devient Jehan Victor, Robert de Sancheures devient Robert de Sauchevrel, Guillaume le Roi devient Guillaume Roussel, etc.

⁷ Statuts de 1660, art. 2.

Tous les aspirants à la maîtrise étaient soumis à l'épreuve du *chef-d'œuvre*. Les fils de maîtres ne devaient que l'*expérience*, épreuve beaucoup plus facile.

Les veuves de maître pouvaient continuer le commerce de leur mari, tant qu'elles ne se remarieraient pas à un homme étranger au métier. Il leur était cependant interdit d'employer plus d'un ouvrier.

Aucun maître tailleur ne devait habiter une maison occupée par un fripier, « attendu les abus qui s'y passent tous les jours, en avouant les habits et marchandises faites par entreprises par lesdits fripiers ».

Les tailleurs avaient encore le privilège exclusif de faire, sans aucune exception, tous les vêtements des deux sexes¹.

Comme jadis, tout tailleur qui gâtait une étoffe à lui remise ou manquait la taille d'un vêtement devait des dommages-intérêts à son client. Les jurés, seuls juges du différend, infligeaient en outre au coupable une amende.

En raison de la fraternité qui devait régner entre tous les membres d'une même corporation, les maîtres sans ouvrage se réunissaient dans un lieu spécial, où les maîtres plus heureux venaient les trouver et leur fournissaient du travail, « afin qu'ils puissent être tous occupés de leur métier et gagner leur vie² ». Les ouvriers arrivant à Paris s'adressaient au clerc de la communauté, qui se chargeait de les placer.

Quatre jurés, élus pour deux ans, administraient la corporation.

Le nombre des maîtres était alors d'environ seize cents.

Comme aux siècles précédents, c'était toujours le client qui fournissait l'étoffe à son tailleur. M. Jourdain lui-même ne faisait pas autrement³.

En 1671, un tailleur de Paris, nommé B. Boullay, consacra à son art un grand volume in-folio⁴, dont Colbert accepta la dédicace et qui est orné d'un très beau portrait de l'illustre ministre.

A la personne de Louis XIV étaient attachés trois tailleurs, qui devaient « se trouver tous les matins en la garderobe du Roy pendant qu'il s'habille, en cas qu'il y eût quelque chose à coudre ou à raccommoder aux habits⁵ ».

La corporation des tailleurs, restée un peu dans l'ombre durant les règnes de Henri IV et de Louis XIII, avait le droit d'espérer une revanche éclatante à l'avènement de ce roi jeune et beau. Sur ce point, ses vœux furent comblés,

et il est impossible d'écrire, même un court article sur cette communauté, sans parler des fameux justaucorps qui sont si souvent mentionnés dans les mémoires de ce temps.

Donc, Louis XIV est passionné pour la magnificence sous toutes les formes. Il fait une exception toutefois, il prohibe avec une inflexible volonté l'or et l'argent sur les vêtements... de ses sujets. Ce sera là un luxe à part, qu'il réserve pour lui, pour certains officiers de ses troupes et pour quelques privilégiés. Je n'ai pu retrouver la première ordonnance rendue à cette occasion, mais elle fut souvent renouvelée dans la suite. Celle du 29 décembre 1644¹, s'exprime ainsi : « N'entend non plus comprendre Sa Majesté dans les susdites défenses les justes au corps des seigneurs et gentilshommes de sa Cour et suite à qui Sa Majesté aura permis, par ordre et brevet signé d'Elle, de pouvoir porter de l'or et de l'argent, soit gallon, dentelle ou broderie, sur leur juste au corps ». Ainsi fut créé le *justaucorps à brevet*, dont on s'est beaucoup moqué depuis, mais auquel aspirait tout courtisan, car le nombre en était limité, et la faveur du maître pouvait seule l'accorder.

Saint-Simon nous apprend que cette casaque était « doublée de rouge, brodée d'un dessin magnifique, or et un peu d'argent... Jusqu'à la mort du roi, dès qu'il en vaquoit une, c'étoit à qui l'auroit entre les gens de Cour les plus considérables, et si un jeune seigneur l'obtenoit, c'étoit une grande distinction² ».

Ce bienheureux personnage recevait alors un brevet signé du roi et contresigné par un secrétaire d'État. J'en copie l'auguste formule sur celui qui fut accordé en 1665 au prince de Condé :

« Aujourd'hui, 4 du mois de février 1665, le Roi étant à Paris, ayant par son ordonnance du 17 janvier dernier³, ordonné que personne ne pourroit faire appliquer sur les justaucorps des passemens de dentelles ou de broderies d'or et d'argent, sans avoir la permission expresse de Sa Majesté par brevet particulier : Sa Majesté, désirant gratifier M. le prince de Condé, et lui donner des marques particulières de sa bienveillance qui le distinguent des autres auprès de sa personne et dans sa Cour, elle lui a permis et permet de porter un justaucorps de couleur bleue, garni de galons, passemens, dentelles ou broderies d'or et d'argent, en la forme et manière qui lui sera prescrite par Sa Majesté. Sans que, pour raison de ce, il lui puisse être imputé d'avoir contrevenu à la susdite ordonnance ; de la rigueur de laquelle Sa Majesté l'a relevé et dispensé, relève et dispense par le présent brevet. Lequel, pour témoignage de sa volonté, elle a signé de sa main et fait contresigner par moi son conseiller

¹ Articles 2, 4, 10, 13. — En vertu de ces articles, ils se chargeaient de fournir toutes les parties du costume, même celles qu'il leur était impossible de confectionner. C'est ainsi qu'on voit dans *Le bourgeois gentilhomme* (acte II, scène 8), le tailleur de M. Jourdain envoyer à son client des bas trop étroits et des souliers qui le blessent furieusement.

² Article 12.

³ *Le bourgeois gentilhomme*, pièce jouée en 1670, acte II, scène VIII.

⁴ *Le tailleur sincère, contenant les moyens pour bien pratiquer toutes sortes de pièces d'ouvrage...*

⁵ *État de la France pour 1672*, p. 102. — Voy. aussi A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1167.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 406.

² *Mémoires*, édit. de 1874, t. XII, p. 69.

³ Cette ordonnance, qui est datée du 16 et non du 17 janvier, a été publiée pour la première fois (et par extraits) dans la *Revue rétrospective* (3^e série, t. II, 1838, p. 381). Elle se borne à renouveler les édits précédents et en particulier l'ordonnance du 29 décembre 1644, que j'ai citée plus haut.

secrétaire d'État et de ses commandements et finances ».

La forme du vêtement changea plusieurs fois, et ces modifications procurèrent au marquis de Vardes, courtisan accompli, l'occasion d'un joli mot que madame de Sévigné nous a conservé. Vardes, ami du jeune roi et confident de ses premières amours, abusa des secrets qu'il possédait, et fut exilé en 1664. Rappelé dix-neuf ans après, il reparut à la Cour avec le justaucorps à brevet qu'il portait au temps de sa faveur. Le roi s'en moqua, et M. de Vardes lui dit : « Sire, quand on est assez misérable pour être éloigné de vous, non seulement on est malheureux, mais on est ridicule ¹ ».

Le nombre de ces justaucorps était de quarante seulement en 1686 ². A la fin du règne, ils ne conféraient plus guère d'autre prérogative que celle de pouvoir « être portés quoiqu'on fût en deuil de Cour ou de famille, pourvu que le deuil ne fût pas grand ou qu'il fût sur ses fins ³ ». Ils n'en restaient pas moins recherchés. Le Régent accorda le justaucorps bleu à M. de Saint-Sernin en 1717 ⁴, au comte de Guise en 1719 ⁵ et à bien d'autres encore. Puis, il « en donna à qui en voulut sans s'arrêter au nombre, et les fit par là tomber tout à fait ⁶ ».

En 1683, le tailleur de la reine se nommait George Marie ⁷. Le roi avait pour premier tailleur : en 1672 le sieur Ourdault ⁸, et en 1692 le sieur Barthélemy Autran ⁹, qui occupait encore cette position en 1712, avec son fils Jean-Barthélemy en survivance.

Jusqu'en 1675, année où fut créée la corporation des couturières, les tailleurs possédèrent seuls le privilège d'habiller les hommes et les femmes.

Les maîtres tailleurs étaient, en 1725, au nombre de 1.882 ¹⁰, chiffre qui paraît avoir peu varié jusqu'à la Révolution ¹¹. Cependant, Mercier, en 1788, dit que Paris comptait alors 2.800 maîtres et 5.000 ouvriers tailleurs ¹².

La corporation avait son bureau quai de la Mégisserie, et elle était placée sous le patronage de la Trinité. La confrérie, que les statuts de 1583 font remonter à l'année 1402, se réunissait à l'église de la Trinité, dans la rue Saint-Denis.

*

Voy. **Confections pour hommes. — Couturières. — Livrées (Spécialité de). — Pochetiers. — Tailleurs (frères).**

Tailleurs d'habits (FRÈRES). Une communauté de frères tailleurs, établie sur le modèle de

celle des frères cordonniers, avait été fondée en 1645. Elle fut successivement installée dans la rue Saint-Denis, puis près de la rue Sainte-Opportune, et enfin rue Bertin-Poirée.

Voy. **Cordonniers (Frères).**

Tailleurs d'images. Voy. Sculpteurs.

Tailleurs d'images d'ivoire. Titre qui appartenait aux tabletiers.

Tailleurs de limes. Presque toutes les limes dont on se servait en France avant la Révolution étaient fabriquées à Paris ¹, où les tailleurs de limes appartenaient à la corporation des taillandiers. En 1750, un sieur Chopitel inventa la première machine à tailler les limes ²; elle était mue par l'eau, et fut perfectionnée, douze ans après, par un autre serrurier de Paris, nommé Durand ³.

Tailleurssurmétaux. Voy. Graveurs.

Tailleur général des monnaies, dit aussi *graveur général*. « Officier des monnaies, créé par édit du mois d'août 1547 pour tailler et graver les poinçons et matrices qui doivent servir à la fabrication des espèces dans les hôtels des monnaies. Il est appelé général parce qu'il y a un tailleur particulier en chaque Monnaie. Le tailleur général doit faire sa résidence en la ville de Paris, et fournir les Monnaies de poinçons d'effigie et de matrices... On a toujours l'attention de choisir pour tailleur général l'artiste le plus habile dans son art; tels sont L'Orphelin et Jean Varin, dont les ouvrages sont très connus et tiennent dans les cabinets des curieux la place qu'ils méritent ⁴ ».

Le premier qui occupa cette charge fut un sieur Marc Béchet, qui se qualifiait « tailleur, sculpteur et graveur en titre d'office ». Il mourut en 1557. On peut citer parmi ses successeurs :

Claude de Héry.

Philippe I^{er} Danfrie.

Philippe II Danfrie.

Nicolas Briot.

Jacques Hotman,

Jean Darmand ou d'Armand, dit L'Orphelin.

Jean Warin, dernier titulaire de cet office, qui fut supprimé le 2 novembre 1681.

Voy. **Tailleurs particuliers.**

Tailleurs particuliers des monnaies.

Nom que portaient les graveurs dans les hôtels des monnaies. « Ils gravent les poinçons, les matrices et les carrés propres à frapper et fabriquer toutes sortes de monnaies, de médailles et de jetons ». Il y avait dans chaque hôtel un tailleur

¹ Lettre du 26 mai 1683, t. VII, p. 237.

² Dangeau, *Journal*, 27 septembre 1686, t. I, p. 393.

³ Saint-Simon, t. XII, p. 70.

⁴ D'Argenson, *Journal*, t. I, p. 22.

⁵ Le texte de son brevet a été publié dans la *Revue rétrospective*, année 1838, p. 381.

⁶ Saint-Simon, t. XIII, p. 287.

⁷ Manuscrits Delamarre, arts et métiers, t. IX, n° 128.

⁸ *État de la France pour 1672*, p. 102.

⁹ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 58.

¹⁰ Savary, *Dictionnaire du commerce*, 2^e éd., t. II, p. 424.

¹¹ Hurtaut et Magny, en 1779, fixent ce nombre à 1.884, t. I, p. 319.

¹² *Tableau de Paris*, t. X, p. 265.

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 542.

² *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1750, p. 169.

³ *Ibid.*, année 1762, p. 193.

⁴ Abot de Bazinthen, *Traité des monnaies*, t. II, p. 609. Voy. aussi F. Mazerolle, *Les médailleurs français*, introduction.

particulier, et tous étaient sous les ordres du *tailleur général des monnaies de France*¹.

Les tailleurs particuliers furent souvent des artistes sans initiative, qui se bornaient à reproduire les types que leur fournissaient les tailleurs généraux.

Tailleurs de pierre. Au treizième siècle, ils appartenaient à la communauté des maçons. Régis par les mêmes statuts, ils étaient, comme eux, soumis à l'autorité du premier maçon ou maître des œuvres du roi. Chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti, l'apprentissage durait six années, le travail à la lumière était interdit, la corporation avait pour patron saint Blaise « Monseigneur S. Blesve ». Une tradition qui remontait à Charles Martel voulait que les tailleurs de pierre eussent été, par lui, exemptés du service du guet bourgeois : ils « sont quite du gueit très le tans² de Charles Martel, si come li preud'ome l'ont oï dire de père à fil³ ».

La *Taille de 1292* mentionne 12 tailleurs de pierre, celle de 1313 en cite 31.

Les tailleurs de pierre restèrent toujours unis à la corporation des maçons.

On les trouve aussi nommés *entailleurs de pierre*, *espilleurs*, etc.

Voy. **Scieurs de pierre.**

Tailleurs de pierre pour boulets. « Au moment de l'attaque de Paris par la Pucelle, les tailleurs de pierre pour canon furent mandés par l'échevinage, afin de besogner de leur métier. Un certain Hilaire Caillet fit, pour sa part, 1176 boules de canon, qu'il livra aux portés... Il réclamait quatre livres par centaine de projectiles, l'un dans l'autre, tandis que l'échevinage ne voulait allouer que deux francs⁴ ».

Je trouve encore cité, dans une ordonnance du mois de novembre 1441 un sieur Jehan Duchemin, qui est qualifié de « tailleur de pierres à bombardes⁵ ».

Tailleurs sur pierres fines. Voy. **Graveurs.**

Tailleurs de tombes. Voy. **Tombiers.**

Tailleurs de vignes. Ils sont mentionnés dans la grande ordonnance de janvier 1351⁶.

Talemeliers. Nom sous lequel la *Taille de 1292* et le *Livre des métiers*⁷ désignent les boulangers. Son étymologie est fort incertaine⁸. On trouve *talemeliers*, *tallemeliers*, *talemeliers*, *talemeniez*, *talmeliers*, *thalemetiers*, *thalemeniers*, etc. Legrand d'Aussy donne *tamisiers* et *talmi-*

siers, que je n'ai point rencontrés ailleurs. On disait aussi métier de *talemesterie*, de *taillemellerie*, etc. La pâtisserie dite *talmouse* pourrait avoir de là tiré son nom.

Voy. **Boulangers.**

Talemeniez. Nom que l'ordonnance du 30 janvier 1351 donne aux talemeliers ou boulangers¹.

**Talemeriers. Talmetiers. Talleme-
liers. Talmeliers. Talmelliers. Talmi-
siers**, etc. Voy. **Talemeliers.**

Talonniers. Fabricants de talons. Voy. **Formiers** et **Passe-talonniers.**

Tamboueurs. Voy. **Taboueurs.**

Tamisiers. Voy. **Talemeliers.**

Tamisiers. Faiseurs de tamis. Ils appartenaient à la corporation des boisseliers.

Tandeurs. Voy. **Poulieurs.**

Tanneurs. Dès le douzième siècle, le roi avait donné les revenus et la juridiction professionnelle des tanneurs à une famille de bourgeois, qui les transmet elle-même à une autre². Au treizième siècle, ils appartenaient à la famille Marceau ; c'est donc à elle que les tanneurs devaient acheter le droit de s'établir.

Jean de Garlande les nomme *cerdones*, et décrit tant bien que mal les opérations du tannage. La *Taille de 1292* cite seulement 2 *tanneurs*, énumération évidemment incomplète ; la *Taille de 1300* en mentionne 30.

Les tanneurs ne soumièrent pas leurs statuts à l'homologation d'Étienne Boileau ; aussi ne figurent-ils pas dans le *Livre des métiers*, et nous ne possédons sur cette corporation aucun règlement antérieur au 6 août 1345³. Le préambule de celui-ci, écrit en latin, les désigne sous le nom de *tennatores corii*. L'apprentissage était de cinq ans au moins, et chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis. Le droit de s'établir s'achetait alors au roi, mais auparavant le candidat à la maîtrise devait avoir été « examiné » par les jurés du métier et « trouvé souffisant ». Les mêmes jurés, au nombre de quatre, regardaient, visitaient et marquaient les cuirs avant leur mise en vente.

Un arrêt de novembre 1716 autorisa les tanneurs à hongroyer les cuirs dont ils se servaient, et ils prirent dès lors le titre de *tanneurs-hongroyeurs*.

Leurs derniers statuts, datés de décembre 1734, fixent la durée de l'apprentissage à cinq ans et celle du compagnonnage à deux ans.

Vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de trois cents environ, et ils avaient pour patron saint Barthélemy.

¹ Abot de Bazinghen, *Traité des monnoies*, t. II, p. 609 et suiv.

² Depuis le temps.

³ De père en fils. *Livre des métiers*, titre XLVIII.

⁴ A. Tuetey, *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 243.

⁵ Dans les *Ordonn. royales*. t. XIII, p. 348.

⁶ Titre XV.

⁷ Titre I.

⁸ Voy. Legrand d'Aussy, *Mœurs et coutumes*, t. I, p. 98.

¹ Titre II, art. 1.

² Voy. l'art. *Maître des sueurs*.

³ Dans les *Ordonn. royales*, t. XII, p. 75.

La rue de la Tannerie, qui fut supprimée en 1854, portait déjà ce nom au treizième siècle, et sur les 43 imposés qu'y mentionne la *Taille de 1313* on compte 29 tanneurs.

Ils sont parfois nommés *essaveurs*, *drayeurs*, etc.

Voy. **Cuir** et **peaux** et **Hongroyeurs**.

Tapiciers. Tapisseurs. Tapisseries à l'aiguille. Voy. Tapisseries.

Tapisseries. Faiseurs de tapis et de tapisseries.

Au moyen âge, ce métier était divisé en trois classes :

I. Les TAPISSIERS SARRAZINOIS. Il est probable qu'ils fabriquaient des tapis rappelant ceux de l'Orient, velus et épais comme nos hautes laines. Les maîtres ne devaient employer que du fil de laine, et pour les canevas et les bordures que du fil de lin ou de chanvre. Ils ne pouvaient avoir à la fois plus d'un apprenti, et le temps de service était de huit ans au moins. Le travail à la lumière était interdit, « car la lumière de la nuit n'est pas suffisant à ouvrir de leur mestier ». Celui-ci, regardé comme très pénible, comme « trop greveux », était défendu aux femmes ¹.

II. Les TAPISSIERS NOSTREZ, NOSTRÉS ou NEUTRÉS. Tout porte à croire que ces mots désignent un produit indigène, un tissu ras et lisse comme nos moquettes, de fabrication commune et déjà ancienne en Occident. Les mots *nistrés* ou *nistrés* représenteraient le mot latin *nostrates* et désigneraient ainsi les tapis nôtres opposés aux tapis d'origine étrangère ². Dans cette communauté, où l'on confectionnait peut-être des tissus variés plutôt que des tapisseries, les maîtres avaient le droit de posséder en même temps deux apprentis et la durée de l'apprentissage était de quatre ans seulement. Le travail à la lumière était permis ³.

III. Les TAPISSIERS DE HAUTE-LISSE (*haute-lissiers*, *haute-lisseurs* ou *haute-lieiers*), ouvriers d'abord restés libres et qui, en 1303, furent réunis à la communauté des tapisseries sarrazinois ⁴. A ce moment, on ne comptait que six de ceux-ci, tandis que les nouveaux venus étaient au nombre de dix.

A ces trois classes, on pourrait ajouter celle des *tapissiers à l'aiguille*, qui ne furent jamais constitués en corporation. Les tapisseries ou plutôt les tapisseries à l'aiguille, car ce métier était presque exclusivement exercé par des femmes, se louaient à la journée chez des bourgeois désireux de faire exécuter sous leurs yeux ces grands ouvrages à l'aiguille qui exigeaient souvent plusieurs années de travail.

La *Taille de 1292* mentionne 24 *tapiciers*, celle de 1300 en cite 30. Elles ne font entre eux aucune distinction.

Les *tapissiers sarrazinois* furent enrégimentés dans la cinquantième des bannières créées par Louis XI en 1467, et les *tapissiers nostrés* reçurent de lui, en 1466, des statuts qui furent complétés en 1491. L'apprentissage était alors de six années, suivis du chef-d'œuvre, dont étaient dispensés les fils de maître.

Pour la première fois depuis le treizième siècle, les *tapissiers sarrazinois* et *haute-lissiers* modifient, en août 1618, leurs statuts qui ressemblent beaucoup à ceux des *tapissiers nostrés*. Puis, en juillet 1636, des lettres patentes réunissent en une seule et même communauté les tapisseries de *haute-lisse*, *sarrazinois* et *nistrés*, et aussi deux communautés depuis longtemps rapprochées d'eux, les *coutiers* et les *contepointiers*. L'apprenti doit être « enfant de bonne famille et de probité », et le maître s'engage à le traiter « comme fils de preud'homme ». Les dimanches et jours de fête le travail est interdit, à moins que ce ne soit « pour le Roi ou pour sa gent ¹ ».

Je note que, par lettres patentes de mai 1656, la corporation était déclarée exempte de recevoir jamais des maîtres sans qualité ². Comment avait-elle obtenu ce privilège ? Depuis longtemps, elle était chargée de « tendre des tapisseries, le jour de l'octave du Saint-Sacrement, au devant des maisons des sujets faisant profession de la religion prétendue réformée », parce que ceux-ci refusaient de le faire ³. La communauté devait toucher de ce chef trois cents livres par année ; mais le roi ne s'acquittant pas, la dette finit par se monter à seize cents livres. La communauté y renonça et s'obligea pour l'avenir à tendre gratuitement les maisons des protestants ⁴.

Avant d'abandonner le dix-septième siècle, je dois mentionner les manufactures de tapisseries fondées à Paris par la royauté.

La moins importante et la plus ancienne est l'atelier établi au seizième siècle, dans l'hôpital de la Trinité, où étaient élevés des enfants pauvres auxquels on apprenait un métier. Le plus habile de leurs professeurs, Maurice Dubout, obtint en 1608 un atelier et un logement au Louvre.

En 1607, Henri IV installe, au faubourg Saint-Marcel, un atelier qui deviendra la manufacture des Gobelins.

En mars 1627 est fondée à Chaillot la manufacture dite de la Savonnerie, destinée à produire « des tapis de Turquie et du Levant ».

En 1628, un nouvel atelier est ouvert rue de

¹ Livre des métiers, titre LI.

² Sur ce point, voy. A. Darcel et J. Guiffrey, *La stromatourgie* de Pierre Dupont, p. VII. — Dans une de mes notes, où malheureusement la source manque, je lis que les lapins français étaient appelés lapins *nistrés*, pour les distinguer des lapins d'Espagne, qui étaient beaucoup moins estimés des fourreurs.

³ Livre des métiers, titre LII.

⁴ Voy. G. Depping, *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 410.

¹ Pour sa famille.

² Voy. ci-dessus l'article Qualité (Maîtres sans).

³ Lestoile raconte qu'en 1604 « le jour de la Fête-Dieu, la procession de Saint-Sulpice, qui avait accoutumé de passer par la rue de Tournon, n'y passa point, pour l'amour de l'ambassadeur d'Angleterre qui y étoit logé, et ne voulut souffrir qu'on tendît devant sa maison, disant qu'il feroit mettre le feu dans les tapisseries qu'on y tendroit ». (23 mai).

⁴ Biblioth. nationale, manuscrits Delamarre, n° 21,799, folio 193.

la Chaise, au faubourg Saint-Germain, par Raphaël de la Planche, dont le père avait dirigé celui du faubourg Saint-Marcel.

Enfin, en 1662, la célèbre maison des Gobelins est créée par Colbert sous le nom de *manufacture des meubles de la couronne*, et placée sous la haute direction de Charles Lebrun ¹.

Saint-Simon nous apprend que M^{me} de Maintenon, qui assistait au travail du roi avec les ministres, y passait son temps à faire de la tapisserie ². Louis XV y employait ses loisirs ³. En mars 1719, il octroya de nouveaux statuts à la sextuple corporation des tapissiers. La durée de l'apprentissage reste fixée à six années, que suivront trois années de compagnonnage. Chaque maître ne pourra avoir en même temps plus d'un apprenti, ses enfants exceptés. Les fils de maître, sauf ceux nés avant la maîtrise de leur père, sont dispensés du chef-d'œuvre.

À la fin du dix-huitième siècle, le nombre des maîtres était de six cents au moins.

Les tapissiers de haute lisse étaient placés sous le patronage de sainte Geneviève. Mais la communauté honorait aussi les patrons des communautés qui lui avaient été réunies ; l'article 24 des statuts de juillet 1636 cite saint Louis, saint François et saint Sébastien.

Les tapissiers ont été désignés sous des noms fort divers : *tapisseurs, barbaricaires, branbaricaires, basse-lieiers, haute-lieiers, haute-lisseurs, bourachers, basses-marches, haute-lissiers, basse-lissiers, rentrayeurs*, etc.

Voy. **Louvre (Galerie du)**.

Tapissiers. Autrefois, un tapissier figurait dans le personnel de toute grande maison. Les fonctions qu'il y remplissait sont ainsi décrites par Audiger : « Il faut que le tapissier fasse rabattre les matelas, raccommoder les tapisseries, les chaises, les tables et autres meubles s'il y en avoit de cassés, et qu'il ait soin de bien couvrir les tableaux, tapisseries, matelas, couvertures, lits de plume, traversins, miroirs et tous autres meubles où il y a de la dorure.

Il faut aussi qu'il sache rentrer les hautes lisses et autres choses concernant les emmeublements, qu'il fasse sa principale affaire de tenir le tout en bon état, et d'en rendre bon compte toutefois et quantes qu'il en sera requis, suivant le mémoire qu'il en doit avoir par devers lui.

Quant aux appartemens et meubles tendus, il doit aussi en avoir un soin particulier, et les bien balayer et vergeter tous les jours pour en ôter la poudre et empêcher que les araignées ne s'y mettent, prendre garde que les souris ne gâtent les tapisseries, et que les vitres des chambres soient toujours bien propres, bien nettes et bien fermées ⁴ ».

¹ Sur tout ceci, voy. J. Guiffrey, *Les manufactures royales de tapisseries* (1892), in-8° et *Histoire de la tapisserie* (1886, in-8°) ; H. Hayard et M. Vachon, *Les manufactures nationales* (1889, in-8°) ; et les monographies consacrées aux établissements cités.

² *Mémoires*, t. XII, p. 122.

³ D'Argenson, *Mémoires*, t. III, p. 257 et 264.

⁴ *La maison réglée*, livre I, chap. 5.

Ceci était imprimé en 1692. Je trouve, cinq ans après, décrit dans le *Mercure galant* comme invention nouvelle, notre procédé actuel pour ouvrir et fermer les rideaux au moyen de cordons roulant sur les poulies dont est munie la tringle de suspension. « Le cordon, y est-il dit, est passé dans trois poulies et dans un anneau en bas ; les deux parties de ce cordon, qui sont perpendiculaires, servent pour tirer le rideau ¹ ».

Sous Louis XIV et sous Louis XV, il y avait à Versailles huit tapissiers servant par quartier et ayant le titre de valets de chambre. Ils aidaient à faire le lit du roi et étaient occupés surtout lorsque la Cour se déplaçait ². On sait que Molière succéda à son père dans la charge de tapissier valet de chambre du roi.

Il existait depuis longtemps des marchands tapissiers qui se chargeaient de la vente des meubles et de la décoration des appartemens. L'*Almanach Dauphin pour 1777* cite, parmi les plus renommés, les sieurs : « BIMONT, auteur d'un traité sur les principes de l'art du tapissier, ouvrage utile à tous ceux qui exercent cette profession ; CAPIN, tapissier ordinaire du Roi et du garde-meubles de la couronne ; GUILLAUMONT, tapissier ordinaire de l'hôtel de ville pour tous les bals et fêtes de cérémonies ; POUSSIN, un des plus fameux magasins et des plus connus pour l'ameublement des hôtels et maisons de Princes et Seigneurs étrangers, soit à la ville, soit à la campagne ; SADE, tapissier ordinaire de S. A. S. Mgr. le duc d'Orléans ; BARBOT, fait, vend, achète, échange et loue toutes sortes de meubles ; MANDRON, fournit les deuils d'appartemens ».

Tapissiers. Titre qui appartenait à la corporation des dominotiers.

Voy. **Papiers peints (Fabricants de)**.

Taqueniers. Voy. **Savetiers**.

Targiers. Nom souvent donné, jusqu'à la fin du quinzième siècle, aux selliers. L'article 15 de leurs statuts de 1268 ³, les autorise à recouvrir « sele, escu ou targe », et la targe constituait un bouclier presque toujours revêtu de cuir de cerf, et chargé de peintures ou d'armoiries. La targe de métal fut toujours une exception ⁴.

Je les trouve nommés, au quatorzième siècle « faiseurs de targes et de pavaz ». Le pavart était un bouclier plus grand que la targe et porté surtout par les arbalétriers.

Tarotiers. Faiseurs de tarots. Titre qui appartenait aux cartiers.

Tartiers. Marchands ou faiseurs de tartes. La *Taille de 1292* cite une *tartrière*, mot qui, suivant Géraud « est mis pour tartière ⁵. »

Tartriers. Voy. **Tartiers**.

¹ Numéro de février 1697, p. 231.

² *État de la France pour 1712*, t. I, p. 179 ; pour 1736, t. I, p. 288.

³ *Livre des métiers*, titre LXXVIII.

⁴ Viollet-le-Duc, *Diction. du mobilier*, t. VI, p. 307.

⁵ *Taille de 1292*, p. 541.

Tascheeurs. Voy. Travail aux pièces.

Tasseteurs et Tassetiers. Faiseurs de *tasques*, *tasses* ou *tassettes*¹, sorte de bourse ou de gibecière fort en vogue au quatorzième siècle.

Les seuls statuts qu'ils aient eus sont datés du 27 mai 1344. Le métier s'achetait au roi. Le nombre des apprentis était illimité, la durée de l'apprentissage non fixée. Les matières premières autorisées étaient la peau de lièvre, de veau, de vache, de chevrotin. Quatre jurés administraient la corporation. Celle-ci paraît n'avoir eu qu'une existence éphémère, et dès le quinzième siècle elle se fondit dans celle des boursiers.

L'ordonnance de janvier 1351 porte *taxetiers*, et l'on trouve *tasseteurs*, *tassiers*, etc.

Tassiers. Voy. Tassetiers.**Tauliers. Voy. Tôliers.**

Taupiers. Preneurs de taupes. La *Taille de 1292* cite un taupier. Il y eut plus tard un taupier en titre dans les résidences royales, à Versailles, à Marly, à Meudon, à Chaville, etc.². Et leurs fonctions ne pouvaient guère passer pour des sinécures, car je lis dans les *Comptes des bâtiments du roi sous Louis XIV*³, que le 15 avril 1685 on paya au sieur Liard, preneur de taupes, 217 livres, « pour 1.240 taupes, à 3 sols 6 den. pièce, prises dans les jardins du château de Versailles⁴ ». Il y a beaucoup d'autres mentions de ce genre.

Les taupiers sont aussi nommés *estauppineurs*⁵, et les preneurs de mulots étaient dits *mulotiers*.

Taverneors et Taverneurs. Voy. Taverniers.

Taverniers. « C'est une erreur populaire, qu'un mauvais usage a établi, de confondre les tavernes avec les cabarets. Ces deux lieux, à la vérité, ont cela de commun que l'on y vend du vin, mais avec cette différence essentielle qui les distingue, que dans les tavernes l'on y doit vendre le vin à pot, et que, dans les cabarets, l'on y met la nappe et des assiettes, et qu'avec le vin, on y donne à manger⁶ ».

Une Déclaration de novembre 1698 toléra que les taverniers servissent des viandes à leurs clients, pourvu que celles-ci ne fussent pas préparées dans la maison, qu'elles eussent été achetées chez les rôtisseurs ou les charcutiers. Dix ans après, ils obtinrent le droit de faire rôtir des viandes chez eux; mais tous ragouts leur sont interdits, et ils ne doivent « faire chez eux montre ni étalage de viande ».

A la fin du dix-huitième siècle, les tavernes étaient devenues « le réceptacle de la lie du

peuple ». Sébastien Mercier, s'étant « couvert un jour d'une redingote brune », y alla souper par curiosité, et il nous a conservé un sombre tableau de ces endroits où se donnaient rendez-vous le vice et la misère¹.

On trouve *taverneors*, *taverneurs*, *tavernors*, etc.

Tavernors. Voy. Taverniers.**Taxetiers. Voy. Tassetiers.****Taxeurs. Voy. Contrôleurs.****Teilleurs de chanvre. Voy. Broyeurs.**

Teinturiers. Jean de Garlande, dans son *Dictionarius* écrit vers 1250, les nomme *tinctores*. Ils ont, dit-il, les ongles teints tantôt en rouge, tantôt en noir, tantôt en bleu, et il ajoute : « Ideo contempnuntur a mulieribus formosis, nisi gratia numismatis accipiantur² ».

Vers 1268, les teinturiers soumirent leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau³.

Le métier était libre. Chacun avait donc le droit de s'établir sans rien payer, à condition qu'il fût jugé bon ouvrier et qu'il possédât le capital nécessaire, « pour tant que il sache le mestier et il ait de quoi ».

Chaque maître pouvait engager autant d'apprentis qu'il lui plaisait et régler à sa volonté les conditions de l'apprentissage. Mais, en 1287, ils s'enlevèrent eux-mêmes cette liberté. Le nombre des ouvriers étant devenu si considérable « que souventefois il en demouroit la moitié en la place, qui ne trovoient où gaagner », ils fixèrent à cinq ans au moins la durée de l'apprentissage⁴.

Le travail à la lumière était autorisé.

Le métier jouissait du droit de hauban⁵, pour lequel chaque maître payait annuellement six sous au roi.

Deux jurés, « les quez li prevoz de Paris met et oste à sa volenté, » administraient la corporation et faisaient respecter ses statuts.

C'est à eux qu'étaient soumis les différends relatifs à la qualité des teintures. Les jurés examinaient avec soin le travail, et prononçaient en dernier ressort. S'ils donnaient raison au client, le teinturier négligent leur payait deux sous pour leur peine : si, au contraire, ils déclaraient la teinture bonne, les deux sous étaient dus par le plaignant.

Les teinturiers formaient alors une seule corporation qui teignait le drap et la toile. Le coton était encore d'un emploi fort rare. Quant à la soie, en sa qualité de produit exotique, elle appartenait au commerce des merciers et était teinte par eux. Les teinturiers acceptaient sans murmurer cette concurrence, aussi bien que celle des chapeliers, autorisés à teindre les chapeaux

¹ Voy. Ducange, au mot *tasca*.

² Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 355, 368, 371 et 372.

³ Publiés par J. Guiffrey.

⁴ Tome II, p. 636.

⁵ Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *taupia*.

⁶ Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 719.

¹ *Tableau de Paris*, t. VII, p. 233.

² Édit. Scheler, p. 30.

³ *Livre des métiers*, titre LIV.

⁴ G.-B. Depping, *Ordonnances*, p. 402.

⁵ Voy. ce mot.

qu'ils fabriquaient. Mais c'est avec une véritable indignation qu'ils s'élèvent dans leurs statuts contre le privilège dont jouissaient les drapiers de teindre eux-mêmes leurs draps, « laquele chose, disent les teinturiers, est contre Dieu et contre droit et contre raison. Si plaisoit à la très débonnaire excellence le Roy », tout teinturier pourrait être drapier, puisque tout drapier est teinturier. Sa débonnaire excellence saint Louis paraît s'être peu inquiétée de cette querelle. En juin 1279 et en 1291¹ le prévôt de Paris chercha à mettre d'accord les deux partis, et en somme la victoire resta aux drapiers.

Cette double tentative de conciliation est donc surtout intéressante pour nous en ce qu'elle fournit le nombre des teinturiers exerçant alors à Paris. En 1287, « le dimanche avant Pasques flories », 16 teinturiers comparurent devant le prévôt. En 1291, « le dyemanche devant les Brandons² », on en compta 20. La *Taille de 1292* en mentionne 17, dont 2 sont dits « teinturiers de robes ». La *Taille de 1300* en cite 35. Enfin, au mois d'août 1391, les guerres et les troubles semblent avoir réduit à 6 le nombre des maîtres teinturiers de Paris³.

Le privilège que possédaient les drapiers de teindre eux-mêmes leurs draps n'était pas absolu, car deux maisons seulement avaient le droit d'employer la teinture bleue produite par la guède. Lorsque le maître d'une de ces maisons mourait, son successeur était désigné par le prévôt de Paris⁴.

Sur les bords de la Bièvre s'étaient installés, dès le quatorzième siècle, plusieurs drapiers et de nombreux teinturiers. C'est vers 1450 que vint s'y fixer Jean Gobelin qui, écrit Sauval⁵, « se rendit si célèbre en son art que sa maison, son écarlate, sa teinture et la rivière dont il se servoit ont pris son nom ». Sa teinturerie fut tout d'abord montée avec un soin extrême, même avec un tel luxe qu'on l'appela la *Folie Gobelin*; depuis longtemps, on qualifiait ainsi de *Folies* les riches maisons de campagne situées aux environs de Paris, et dont les opulents propriétaires se ruinaient parfois en embellissements. Jean Gobelin ne se ruina pas. Il créa, au contraire, un atelier modèle dont le nom est resté célèbre et dont le monde entier devint tributaire, car ses écarlates furent bientôt exportées jusqu'en Orient⁶.

Les vertus spéciales dont on croyait douée la Bièvre sont maintenant reconnues comme imaginaires. Rabelais explique à sa manière l'origine du « ruisseau auquel Goubelin taint l'escarlatte⁷ ». Laffemas écrivait à Henri IV vers la fin du seizième siècle : « On sçait assez

combien les teintures de Paris ont autresfois donné de valeur à la draperie, et que ce n'estoit point les eaux qui leur donnoient de l'esclat. La propriété n'y est pas plus grande qu'ailleurs, mais l'ordre y estoit mieux gardé, la police y estoit meilleure, et bref les ingrédientz moins altérez, falcifiez ou corrompus¹. » Papire Masson, qui avait épousé une petite fille de Jean Gobelin, reconnaît également que la réputation de la Bièvre a été fort surfaite². On a prétendu encore que l'écarlate des Gobelins était obtenue au moyen de l'urine provenant d'ouvriers nourris d'une façon particulière. Cette nourriture passait pour abrégier la vie de ceux qui y étaient soumis, aussi plusieurs condamnés à mort demandèrent, en manière de commutation de peine, à partager le régime des Gobelins. S'il fallait en croire le médecin Jean Manlius, la manufacture eût prodigué aux militaires et aux étudiants des vins exquis, en leur demandant seulement de les restituer à la maison sous une autre forme³.

Ces légendes n'avaient pas encore perdu tout crédit à la fin du dix-huitième siècle, comme le prouve la lettre ci-jointe, aujourd'hui conservée dans les archives de l'ancienne intendance de la couronne : « Je suis las de la vie et je suis disposé, pour en finir avec elle, à me soumettre au régime imposé aux teinturiers des Gobelins. Pour vous donner une idée des services que je suis en état de rendre à l'établissement, je dois vous dire que je puis boire par jour vingt bouteilles de vin, sans perdre la raison. Si vous voulez me prendre à l'essai, vous jugerez tout à votre aise de ma capacité. » Ce qui n'est pas douteux, c'est que l'atelier de teinture actuel a conservé sa réputation, quoiqu'il ait eu l'ingratitude bien excusable de renier le ruisseau auquel il doit son nom, et qu'il soit tout simplement alimenté par les eaux de la ville.

Jean Gobelin mourut en 1475. Il avait eu treize enfants. Les deux aînés, Philibert et Jean, lui succédèrent, et sa fille Mathurine épousa Séverin Canaye, un des meilleurs teinturiers de Saint-Marcel. Par sa fortune, par ses alliances, la famille Gobelin prit une place importante dans la bourgeoisie parisienne, et en 1544 Balthasar Gobelin, nommé correcteur à la chambre des Comptes, devint le chef d'une branche noble qui ne finit pas avec lui. Vers le milieu du seizième siècle, un petit-fils de Jean Gobelin fit construire

¹ Isaac de Laffemas, *Histoire du commerce en France*, édit. de 1606, p. 55.

² « Ante ultimum civile bellum tingebatur multo melius apud Sanctum Marcellum quam alibi ; sed adducti sunt artifices qui tincturam tam bene faciunt et alibi quam quæ fit in eo recessu, nec tamen utuntur alia aqua quam Sequanæ, etsi alii aiunt aquam Bibaræ dulciorem nec corrosivam, quamvis turbida fere est, id opus juvare, vivaciorem enim, ideoque minus corrigibilem aquam Sequanæ experimento videri, pannique, maxime purpurei, qui in Bibara tinguntur colorem vivaciorem habent quam qui in Sequana. » *Descriptio fluminum Galliæ*, p. 215.

³ Parisiis, quando purpura præparatur, tunc artifices invitant Germanicos milites et studiosos, qui libenter bibunt, et ei præbent largiter optimum vinum, ea conditione ut postea urinam reddant in illam lanam. Sic enim audivi a studioso Parisiensi. « J. Manlius, *Libellus medicus variorum experimentarum*, édit. de 1568, p. 765.

¹ G.-B. Depping, p. 401 et 402.

² Le premier dimanche de carême.

³ Voy. une charte d'août 1391, dans G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 344.

⁴ *Libre des métiers*, titre L.

⁵ *Antiquités de Paris*, t. II, p. 261.

⁶ Son « écarlatte se transporte jusqu'à la porte du Grand Seigneur et aux autres provinces de l'Orient. » Louis Coulon, *Les rivières de France*, t. I, p. 119.

⁷ *Pantagruel*, liv. II, chap. xxii.

sur les bords de la Bièvre une maison de plaisance, qu'il appela *la Folie Gobelin*, par allusion au premier nom qu'avait porté l'atelier de son grand-père. Rabelais raconte que « Pantagruel, quelque jour, pour se récréer de son estude, se pourmenoyt vers les faulxbourgs Saint-Marceau, voulant veoir la folle Goubelin ¹. » A cette époque, les drapiers et les teinturiers du faubourg Saint-Marcel adoptèrent presque tous la religion nouvelle, et durant nos troubles civils, leurs maisons furent plus d'une fois menacées par la populace ameutée contre elles ².

Les descendants de Jean Gobelin abandonnèrent peu à peu la profession qui avait illustré leur nom, et achetèrent des emplois et des titres : « Cette famille, dit Sauval, remplit les premières charges du Parlement et des autres cours souveraines ³. » En 1594, une fille de Balthasar Gobelin épousa Raymond Phélypeaux, président au Parlement et depuis secrétaire d'État. Le couvent des Feuillantines de la rue Saint-Jacques reconnaissait pour fondatrice Anne Gobelin, veuve de Charles d'Estournel de Plainville, capitaine des gardes du corps du roi ⁴. Les derniers teinturiers du nom de Gobelin furent Étienne et Henri. Quand Henri, devenu seigneur de Gillesvoisin près d'Étampes, quitta l'établissement, celui-ci était bien déchu déjà. Isaac de Laffemas écrivait avant 1606 : « On n'entend plus parler de ces beaux draps d'escarlante du fauxbourg Saint-Marcel depuis que la teinture en a esté délaissée, et semble qu'ils soient morts avec les ouvriers, pour le peu qu'ils s'y en fait aujourd'hui au prix de ce qu'on en souloit faire ⁵. » Jean Gluck releva cependant (vers 1655) la teinturerie française en important de Hollande un nouveau procédé pour obtenir l'écarlate, mais le vieil hôtel des Gobelins ne devait retrouver son ancienne splendeur qu'après une complète transformation. Les bâtiments et leurs dépendances, jardins, prés, bois, aulnaies passèrent entre les mains d'un conseiller au Parlement nommé Leleu. Colbert les acheta au nom du roi, le 6 juin 1662, pour la somme de 40.775 livres; il y rassembla les plus habiles ouvriers tapissiers, brodeurs, orfèvres, teinturiers, fondeurs, graveurs, lapidaires, ébénistes, et créa ainsi la *manufacture royale des meubles de la couronne*, dont le peintre Lebrun fut fait directeur.

La teinturerie ne fut plus représentée dans le nouvel établissement que par un atelier. Gluck ne renonça donc pas à son industrie; il conserva la spécialité de l'écarlate, et travailla même pour la Cour, car on lit dans un compte de 1699 cette mention : « A Gluck, pour les étoffes qu'il a

teintes par ordre du Roy pour madame de Maintenon, 308 livres 10 sols ». Ces étoffes étaient sans doute destinées à la maison de Saint-Cyr.

L'arrêt du 14 août 1717 maintint Gluck et son associé Julienne dans « la possession où ils étoient de marquer toutes les marchandises par eux teintes d'un plomb doré, portant d'un côté les armes de Sa Majesté et de l'autre cette inscription *Teinture royale par privilège aux Gobelins à Paris*. » Privilège qui leur fut confirmé par arrêt du 10 mai 1724.

Revenons sur nos pas. Au début du seizième siècle, les teinturiers de Paris teignaient chaque année environ six cent mille pièces de drap; ce nombre était réduit à cent mille vers 1604 ¹. C'était le résultat des guerres étrangères et des guerres religieuses qu'avait subies la France sous les cinq derniers Valois.

Aucune branche ne préoccupa Colbert plus que la teinturerie. Il n'épargna rien pour la relever du discrédit où elle était tombée, et s'il n'y réussit pas complètement, la faute en est non à lui, qui poursuivit ce but avec son opiniâtreté ordinaire, mais à l'impéritie, à la faiblesse de ses successeurs.

C'est du mois d'août 1669 que sont datés les premiers statuts rédigés par les soins de Colbert. Ils confirment la division des teinturiers en trois communautés distinctes, ayant chacune ses règlements et ses officiers particuliers :

- 1° les teinturiers du grand et bon teint ;
- 2° les teinturiers du petit teint ;
- 3° les teinturiers en soie, fil et laine.

Cette classification, déjà ancienne à Paris, n'était plus observée depuis longtemps. Elle fut régularisée par l'*Instruction générale* du 18 mars 1671 ², véritable manuel du teinturier, où sont fidèlement exposés tous les secrets du métier.

Je consacrerai donc un article à chacune des trois classes de teinturiers.

Des lettres patentes d'octobre 1673 ordonnèrent que les teinturiers logés rue de la Tannerie « et dans les autres quartiers de Paris sur les bords de la rivière se retireroient dans un an dans le fauxbourg Saint-Marcel, Chaillot, et autres lieux qui seroient pour eux indiqués ³ ». Les teinturiers refusèrent d'obéir. Ils représentèrent au roi qu'ils étaient « en possession immémoriale de laver et netoyer les soyes, laines et autres choses qu'ils teignent, dans les endroits de la rivière les plus proches de leur demeure, soit sur des bateaux qui leur appartiennent, soient sur des bancs qu'ils mettent dans la rivière... ; qu'ils souffriroient un préjudice considérable par les dépenses ruineuses auxquelles ils seroient engagés, si des extrémités de Paris où quelques-uns demeurent, on les

¹ *Pantagruel*, liv. II, chap. xv.

² Sur la famille Gobelin, on peut consulter, outre les ouvrages déjà cités : A.-L. Lacordaire, *Notice historique sur les manufactures de tapisseries des Gobelins et de tapis de la Savonnerie*, Paris, 1853, in-8°. — *Archives de l'art français*, documents, t. VI, p. 255. — *Bulletin de la société de l'histoire du Protestantisme français*, année 1856, p. 489 et suiv.

³ *Recherches sur Paris*, t. II, p. 261.

⁴ Jaillot, *Recherches sur Paris*, quartier Saint-Benoît, p. 145.

⁵ *Histoire du commerce*, p. 56.

¹ Laffemas, *Recueil de ce qui s'est passé...* Dans Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, t. XIV, p. 244. — Ce passage ne figure pas dans l'édition originale de 1604.

² *Instruction générale pour la teinture des laines...* Paris, 1671, in-4°.

³ Delamarre, *Traité de la police*, t. I, p. 555.

obligeoit d'aller laver leurs marchandises vis-à-vis le cours de la Reyne et le village de Chaillot». En somme, ils firent si bien qu'une ordonnance du 10 juillet 1697 leur donna gain de cause. Elle autorisa, non seulement les teinturiers, mais encore les fripiers, les dégraisseurs, les mégissiers, les plumassiers, les bouchers, les tripiers « et autres, à laver et nettoyer leurs marchandises dans la rivière, comme ils ont fait par le passé, aux lieux et en la manière accoutumée¹ ». On devine quelle eau limpide continua de couler sur les bords fleuris ou non qu'arrose la Seine. Aussi cinq ans après, les bourgeois se fâchèrent ; ils se plaignirent que la rivière « étoit extrêmement grasse et bourbeuse, même d'un goût puant et infecté, ce qui pourroit causer des maladies considérables à ceux qui boiroient de cette eau² ». Une ordonnance de police (20 octobre 1702) mentionne ces doléances, et semble regarder le mal comme incurable ; elle se borne à défendre aux porteurs d'eau de s'approvisionner dans les endroits le plus contaminés.

De temps immémorial aussi, les teinturiers faisaient sécher leurs étoffes sur des perches scellées dans le mur de leur maison. Un arrêt du 10 mars 1610³, qui fut confirmé par les statuts de 1669, décida que ces perches ne pourraient dépasser en longueur le milieu de la rue, et que les étoffes seraient maintenues à trois toises au-dessus du sol ; ce n'était vraiment pas se montrer trop sévère.

Vers la fin du dix-huitième siècle, on comptait à Paris :

9	teinturiers du grand teint.
14	— du petit teint.
240	— en soie, laine et fil.

Tous les teinturiers reconnaissaient pour patron saint Maurice, qui figurait dans leurs armoiries.

La rue des Teinturiers, qui commençait à la Seine et finissait rue de la Vannerie, devait son nom aux nombreux teinturiers qui s'y étaient d'abord fixés. La rue Saint-Hippolyte, au faubourg Saint-Marcel, a porté aussi le nom de rue des Teinturiers. *

Voy. **Dégraisseurs.**

Teinturiers en bleu. Voy. **Guesdrons.**

Teinturiers en cuir ou en peaux.
Titre qui appartenait à la corporation des peausiers.

Teinturiers de Georget. Avant les statuts donnés aux teinturiers par Colbert, les teinturiers dits du petit teint étaient appelés encore *biseurs*, *répareurs* et *teinturiers de Georget*. Les mots *bisage* ou *réparage* désignaient l'action de reteindre une étoffe, en lui donnant une couleur différente de la première qu'elle avait reçue. Quant au nom de Georget, c'était celui d'un

teinturier de Paris qui excellait dans l'art de reteindre les étoffes.

Voy. **Teinturiers et Teinturiers du petit teint.**

Teinturiers du grand et bon teint.
Bien qu'ils formassent depuis longtemps une classe à part dans la grande famille des teinturiers, ils ne furent réellement organisés en corps d'état spécial que par l'*Instruction générale* du 18 mars 1671¹.

Ils avaient seuls le droit de teindre, en toutes couleurs et en toutes nuances solides, les étoffes de laine ayant au moins une aune un tiers de largeur, et dont le prix dépassait vingt sous l'aune.

Chaque maître ne pouvait avoir à la fois plus de deux apprentis.

L'apprentissage durait quatre années « entières et consécutives ». Il était suivi de trois années de compagnonnage.

Avant de délivrer à l'apprenti son brevet d'apprentissage, le maître devait lui faire subir une épreuve « une expérience », en présence du juré en charge.

Si l'apprenti quitte son maître, celui-ci a le droit de « le faire arrêter partout où il se trouvera, pour lui faire parachever son temps ». Il peut aussi le sommer de reprendre son service ; un mois après cette mise en demeure l'apprenti est rayé de la communauté et le maître est autorisé à le remplacer. Si l'apprenti s'engage ensuite dans une autre maison, le temps qu'il a passé chez son premier maître ne lui est point compté.

Un maître ne peut congédier son apprenti « sans cause légitime, jugée telle par le juge de police ». Si le maître quitte la ville, l'enfant est placé dans un autre atelier.

Tout compagnon, avant d'être admis à la maîtrise, doit parfaire le *chef-d'œuvre*, savoir : « Mettre dans une cuve quatre balles de pastel, pour le préparer et en tirer la teinture de bleu que ledit pastel produit, depuis la nuance la plus brune jusques à la plus claire, et l'appliquer sur des étoffes de draperie ». Ce *chef-d'œuvre* était fait aux frais du candidat, qui fournissait la couleur, et devait rembourser le prix de l'étoffe lorsque celle-ci était gâtée par lui. L'opération devait être terminée en six jours. Le travail était jugé par le juré en charge assisté de deux maîtres.

Le fils de maître était tenu seulement de l'*expérience*, qui durait deux jours.

Les veuves de maître pouvaient continuer l'industrie de leur mari, mais non engager un nouvel apprenti.

Le compagnon qui épousait une veuve ou une fille de maître était dispensé d'achever son

¹ Biblioth. nationale, manuscrit français, n° 21,799 p° 233.

² Delamarre, t. I, p. 556.

³ Delamarre, t. IV, p. 338.

¹ *Instruction générale pour la teinture des laines et manufactures de laines de toutes couleurs, et pour la culture des drogues et ingrédients qu'on y employe.* Paris, 1671, in-4°. Réimprimée dans les *Règlements concernant les manufactures et teintures des étoffes.* Paris, 1723, 3 in-12, t. I, p. 321.

compagnonnage, mais il ne pouvait être reçu à la maîtrise qu'après *chef-d'œuvre*.

La corporation était administrée par un juré, élu pour un an à la pluralité des voix. Dans la quinzaine qui suivait son élection, il devait faire appliquer sur quatre morceaux de ratine fournis par la communauté des drapiers les couleurs suivantes :

Écarlate rouge.	Rouge cramoisi.
Noir de garance.	Couleur de pensée.

Puis teindre douze morceaux de drap, en :

Noir de garance.	Incarnat.
Minime.	Colombin.
Rouge de garance.	Couleur de rose.
Couleur de prince.	Vert gai.
Écarlate rouge.	Bleu turquin.
Rose sèche.	Violet.

*

Ces morceaux étaient ensuite coupés en deux. Une moitié restait au bureau de la communauté, l'autre était remise aux jurés de la draperie « pour servir de fonds d'échantillons de la bonne teinture dans la vérification des fausses ou véritables teintures des mêmes couleurs¹. »

Le juré de la corporation et un maître drapier désigné à cet effet devaient faire de fréquentes visites chez les teinturiers, pour s'assurer de la bonne qualité des ingrédients employés par eux et de la stricte observation des statuts².

Les amendes infligées pour infractions auxdits statuts étaient réparties ainsi : moitié au roi, un quart au drapier ou au juré teinturier auteur de la saisie, un quart aux hôpitaux³.

Comme il ne se trouvait alors à Paris que trois teinturiers du bon teint, trois autres teinturiers furent admis à faire le « *chef-d'œuvre* de la bonne et grande teinture, » et après cette formalité incorporés dans la communauté⁴.

L'*Instruction générale* du 18 mars 1671 augmenta d'une année la durée du compagnonnage⁵, mais elle fut de nouveau fixée à trois ans par les lettres patentes du 29 janvier 1737⁶.

Ces lettres patentes portent en outre à deux le nombre des jurés⁷.

Elles reviennent sur l'épreuve imposée à l'apprenti qui voulait passer compagnon. Cette épreuve devait avoir lieu en présence des jurés et de deux maîtres qui tous, ainsi que l'apprenti, signaient le procès-verbal dressé à cette occasion⁸. Si l'épreuve réussissait, le jeune homme payait trente sous aux jurés et « étoit enregistré sur le livre des compagnons. » Mais si les juges ne se déclaraient pas satisfaits, l'apprenti restait une année de plus chez son maître. Ce temps écoulé, il subsistait une nouvelle épreuve, et quand elle

n'obtenait pas plus de succès que la précédente, il était « réputé incapable de parvenir au compagnonnage¹. » J'insiste sur cet examen, parce qu'il n'était exigé que dans un très petit nombre de corporations, les drapiers de soie² et les couvreurs³ par exemple.

La simplification du *chef-d'œuvre* est, au contraire, une mesure générale à cette époque, où l'ouvrier était devenu à la fois plus exigeant et moins habile. Les lettres patentes de 1737 ne lui demandent plus que d'« asseoir une cuve composée de pastel et d'indigo ou de vouïede⁴ et d'indigo, de mettre cette cuve en estat, et d'y teindre en bleu pers une pièce de drap ou de serge⁵. »

Voy. **Teinturiers.**

Teinturiers en noir. Ils étaient dits aussi *noircisseurs*.

Teinturiers du petit teint. Une pièce datée de 1586 les nomme *teinturiers de moulée*, sans doute parce que la moulée ou noir de chaudière, souvent employée par eux, était interdite aux teinturiers du bon teint.

Colbert ne donna pas de règlement spécial aux teinturiers du petit teint. Leurs statuts sont compris dans ceux qui furent octroyés, en août 1669 aux teinturiers du bon teint et dans l'*Instruction générale* du 18 mars 1671.

Ils ne devaient teindre que des étoffes communes, du prix maximum de vingt sous l'aune, et des doublures n'excédant pas le prix de trente sous l'aune. Ils avaient cependant le droit de teindre toutes étoffes « de quelque prix, bonté, fabrique et qualité qu'elle fût », pourvu qu'elles eussent été d'abord guédées ou garancées par un teinturier du bon teint. Il leur était enfin permis de teindre et reteindre les vieux habits et étoffes défrachies. En général leurs teintures, dites teintures fausses, ne supportaient pas le savonnage à l'eau chaude,

Le nombre des maîtres était fixé à douze.

L'apprenti devait passer quatre ans chez un teinturier du grand ou du petit teint, puis faire trois ans de compagnonnage chez un des seconds.

Les candidats à la maîtrise étaient tenus de parfaire le *chef-d'œuvre*, qui est ainsi décrit : « Teindre quatre pièces, savoir : deux pièces de drap qu'il sera obligé de mettre en noir, l'une après que le teinturier du bon teint lui aura donné le pied⁶ du guède et de la garance, et l'autre lorsque le même teinturier lui aura donné le pied du guède simplement ; et deux pièces de petites étoffes qui n'excéderont pas vingt sols l'aune, qu'il sera aussi obligé de teindre, l'une en gris de castor et l'autre en pain bis, sans aucune participation du bon teint ».

¹ Article 4.

² Articles 38, 39 et 43.

³ Article 61.

⁴ Article 1.

⁵ Article 84.

⁶ *Lettres patentes du Roy sur le règlement fait et arrêté le 15 janvier 1737 pour la teinture des étoffes de laine et des laines servant à leur fabrication.* In-4°, art. 85.

⁷ Article 13.

⁸ « S'ils savent écrire, » ajoute l'article.

¹ Article 86.

² Statuts de 1667, art. 20.

³ Statuts de 1566, confirmés en 1635, art. 2.

⁴ Pastel spécial que l'on récoltait dans la Normandie.

⁵ Article 91.

⁶ Première couleur dont on charge une étoffe avant de la reteindre.

Pour les fils de maître, l'apprentissage et le compagnonnage étaient réduits chacun à deux ans, passés au service de leur père. L'*expérience* qui leur était imposée consistait seulement à « teindre une pièce de drap noir ou une pièce de petite étoffe, à leur option ».

On exigeait seulement cette *expérience* des compagnons qui épousaient une fille de maître.

Un seul juré administrait la communauté.

Les lettres patentes de janvier 1737 fixèrent à deux le nombre des jurés. Elles supprimèrent l'obligation du compagnonnage, et modifièrent le programme du *chef-d'œuvre*.

L'*Instruction générale* énumérait les ingrédients que pouvaient employer les teinturiers du petit teint, et elle leur défendait d'en posséder d'autres. Elle indiquait également les drogues permises aux deux classes de teinturiers et celles qui leur sont interdites. Parmi ces dernières figurent le brésil, le rocou, le safran bâtard, le tournesol, l'orcanette, la limaille de fer et de cuivre, l'écorce d'aune, etc.

Les couleurs accordées aux teinturiers du petit teint étaient entre autres :

Ventre de biche.	Gris de lin.
Couleur de cannelle.	— de perle.
Couleur d'alise.	— de souris.
Pain bis.	— de castor.
Triste amie.	— de bréda.
Couleur de musc.	— d'eau.
— de châtaigne.	— vineux.
— d'ardoise.	— de ramier.
— de sylvie.	— plombé.
Fleur de pêcher.	— d'ours.
Petit minime.	— noir.
Gris blanc.	

Voy. Teinturiers et Teinturiers de Georget.

Teinturiers en rouge. Ils étaient dits aussi *garanceurs*.

Teinturiers en soie, laine et fil. Ils étaient considérés comme teinturiers du grand teint, et on leur attribuait parfois ce nom. Ils pouvaient, en effet, teindre plusieurs des étoffes réservées aux teinturiers du grand teint ; mais en général ils se bornaient à la teinture de la soie, de la laine, du fil et du coton filés.

Ce qui les distinguait surtout des teinturiers du bon teint, c'est que, bien que formant une seule corporation, les maîtres étaient tenus d'adopter une spécialité, et de se livrer exclusivement à la teinture ou de la soie, ou de la laine, ou du fil.

Leurs statuts, rédigés par les soins de Colbert, sont datés du mois d'août 1669 ¹.

Les teinturiers en soie pouvaient vendre « toute sorte de soyes crues ou teintes, fleuret ², capiton ³, trames et autres généralement quelconques ».

Les teinturiers en laine étaient autorisés à « vendre des laines teintes », à « blanchir toutes sortes de toiles de lin, coton, chanvre, fil, camelots, serges, ratines et étamines neuves ou vieilles, bas d'estame, comme aussi de vendre des canevas de toutes sortes de largeur pour faire des tapisseries seulement ».

Les teinturiers en fil avaient le droit de « vendre du fil de lin, chanvre, coton, fil à marquer, fil à sangle, etc. ».

Chaque maître ne devait avoir à la fois plus de deux apprentis.

« Et parce que la teinture est un art qui ne se peut apprendre que par un long-temps », la durée de l'apprentissage était fixée à quatre ans. Il était suivi de deux ans de compagnonnage.

L'apprenti, avant de passer compagnon, subissait une épreuve semblable à celle qui était imposée aux apprentis du grand teint.

Les candidats à la maîtrise devaient parfaire le *chef-d'œuvre*, qui consistait à « asseoir ¹ une cuve d'inde ou floret ², la bien user et tirer jusques à ce que ledit *chef-d'œuvre* soit entièrement accompli, ce qui se fera pendant cinq ou six jours au plus ».

On ne demandait aux fils de maître qu'une facile *expérience*, qui durait deux jours seulement.

Les veuves étaient autorisées à « continuer le négoce et art de la teinture tout ainsi que pouvoit faire leur défunt mari, sans pouvoir néanmoins faire aucuns aprentifs, mais seulement faire achever en leur maison ceux passez et commencez par leur défunt mari ». Si elles quittaient la corporation, les jurés plaçaient les apprentis chez d'autres maîtres.

La communauté était administrée par quatre jurés, dont deux étaient choisis parmi les teinturiers en soie, un parmi les teinturiers en laine et le dernier parmi les teinturiers en fil.

Les titres concernant la corporation étaient conservés dans un coffre fermant à deux clefs. La première appartenait à l'un des jurés teinturiers en soie, la seconde passait alternativement d'année en année des mains du juré teinturier en laine aux mains du juré teinturier en fil.

M. Forgeais a publié ³ le dessin d'un méreau trouvé dans la Seine, et dont la face représente Saint-Maurice à cheval, la tête nimbée, armé d'une lance et d'un bouclier ; au revers figure la date MCV, et ces mots ainsi disposés

aux
teintu
riez de dras
de lenne.

Voy. Teinturiers.

*

Télégraphistes. Le jeudi 22 mars 1792, dans sa séance du soir, l'assemblée législative faisait trêve quelques instants aux discussions de la politique pour recevoir l'hommage d'une

¹ Statuts, ordonnances et réglemens que Sa Majesté veut être observée par tous les marchands maîtres teinturiers en soye, laine et fil... Paris, 1669 et 1732, in-4°.

² Bourre de soie.

³ Bourre de soie de qualité inférieure.

¹ Préparer.

² Variété de pastel.

³ Numismatique des corporations, p. 217.

découverte « dont l'objet était de communiquer rapidement à de grandes distances tout ce qui peut faire l'objet d'une correspondance ». Admis à la barre, l'inventeur, M. Chappe, annonçait au milieu des applaudissements que « la vitesse de cette correspondance serait telle que le corps législatif pourrait faire parvenir ses ordres aux frontières et recevoir la réponse pendant la durée d'une séance ».

Cette découverte n'était autre que celle du télégraphe aérien, du télégraphe français comme on l'a appelé tout d'abord.

Après bien des difficultés surmontées, une expérience solennelle eut lieu, le 12 juillet 1793, en présence de savants et de membres de la Convention. Une dépêche expédiée de Ménilmontant parvint en onze minutes à Saint-Martin du Tertre. Vers la fin de l'année, une ligne, formée de quinze stations, faisait communiquer Paris et Lille. Le personnel de chaque station se composait d'un *stationnaire* et d'un *guetteur*, l'un à la lunette, l'autre à l'appareil ¹.

Voy. **Électriciens**.

Téliers. Tisserands ou marchands de toiles.

Voy. **Tisserands** et **Chanevaciers**.

Tellatiers. Voy. **Tisserands**.

Temple (ENCLOS DU). Un des *lieux privilégiés* de Paris. Cet enclos était immense. Il serait circonscrit aujourd'hui par les rues du Temple, de Bretagne, de Picardie, de Forez, Charlot et Béranger. Parmi les industries interdites à Paris et qui s'étaient réfugiées dans ce libre asile, on citait surtout celle de la bijouterie en faux; les imitations de pierres précieuses, connues sous le nom de *bijoux du Temple*, furent longtemps célèbres.

Voy. **Privilégiés** (**Lieux**).

Temple. (FOIRE DU). Elle se tenait dans la rue du Temple, et ouvrait le jour de Saint-Simon et de Saint-Jude (28 octobre). On y vendait de la mercerie et surtout des fourrures. De là le nom de *foire aux manchons*, par lequel elle est souvent désignée.

Tendeurs de draps. Nom que l'ordonnance dite des *Bannières* (1467) donne aux *pouliours*.

Tendeurs de pièges. Parmi les officiers attachés au service du vol des oiseaux de la chambre du roi figurait un *fauconnier-oiseleur et tendeur*. Il était chargé de préparer les pièges pour prendre les petits oiseaux ².

Teneurs de livres. Titre qui appartenait à la corporation des écrivains.

¹ Cl. Chappe, *Hist. de la télégraphie*. — E. Gerspach, *Hist. administrative de la télégraphie*. — A. Belloc, *La télégraphie historique*. — A. Triger, *Le centenaire de la télégraphie*.

² *Etat de la France pour 1712*, t. I, p. 190; pour 1736, t. I, p. 298.

Teneuses. Femmes attachées au service d'un enfant, et chargées de le tenir par la lisière.

A la Cour; la teneuse était ordinairement choisie parmi les femmes de chambre de l'enfant.

Je rappelle qu'au dix-huitième siècle on appelait *tata* les lisières destinées à faciliter les premiers pas de l'enfant ¹, et que ce mot désignait chez les latins un pédagogue, un père nourricier, etc. ²

Téorbistes. Voy. **Théorbistes**.

Terrage. Voy. **Champart** (**Droit de**).

Terrasseurs. Voy. **Hourdeurs**.

Terrassiers. « Ouvriers qui travaillent au remuement des terres et entrepreneurs qui enlèvent ou remuent des terres; car on donne ce nom aussi bien à l'entrepreneur qui se charge de la fouille et du transport des terres qu'aux gens qui travaillent sous lui, à la tâche ou à la journée ³ ».

On les trouve aussi nommés *pionniers* et *bessons*.

Tesserans et **Texiers**. Voy. **Tisserands**.

Thalemeniers. Nom que l'ordonnance du 30 janvier 1351 donne aux talemeliers ou boulangers ⁴.

Thalemetiers. Voy. **Talemeliers**.

Thé (COMMERCE DU). En 1648, la Faculté de médecine eut à juger une thèse intitulée *An the Chinensium menti confert* ⁵. Je n'ai pas trouvé un plus ancien témoignage de l'usage du thé à Paris. Une autre thèse sur le même sujet fut encore soutenue en novembre 1657, et le chancelier Séguier en accepta la dédicace ⁶.

Scarron prenait du thé en 1659 ⁷. M^{me} de la Sablière avait eu l'idée, en 1680, d'y mêler du lait ⁸. La princesse de Tarente en buvait douze tasses par jour, et affirmait à M^{me} de Sévigné que M. le Landgrave ⁹ en absorbait quarante tasses tous les matins ¹⁰. Racine aimait le thé et en usait encore chaque jour dans les dernières années de sa vie ¹¹.

En 1671, le libraire lyonnais Jean Girin, qui se fit auteur pour la circonstance, publia un petit

¹ *Dictionnaire de Trévoux*, t. VII, p. 992.

² Par analogie avec *mamma*. Voy. Freund, *Dictionnaire latin*, édit. Theil, t. II, p. 429, et t. III, p. 441; et Ducange, *Glossarium*, t. VI, p. 516.

³ *Dictionnaire de Trévoux* (1771), t. VII, p. 1040.

⁴ Titre II, art. I.

⁵ Gui Patin, *Lettres*, t. I, p. 383.

⁶ *Ibid.*, t. II, p. 359.

⁷ Lettre du 8 mai, dans les *Dernières œuvres*, édit. de 1720, t. I, p. 67.

⁸ M^{me} de Sévigné, Lettre du 16 février 1680, t. VI, p. 265.

⁹ Le Landgrave de Hesse, mort en 1730, à l'âge de 75 ans.

¹⁰ M^{me} de Sévigné, Lettre du 4 octobre 1684, t. VII, p. 298.

¹¹ Lettre du 17 novembre 1698, t. VII, p. 302.

volume in-24, intitulé : *De l'usage du café, du thé et du chocolat* ¹. Quelques pages seulement sont consacrées au thé, et je ne vois guère à y recueillir que les neuf premières lignes : « Comme, dit Jean Girin, il n'est pas venu à ma connaissance que jusqu'à présent il se soit fait aucun traité particulier du thé, j'en suis réduit à n'en pouvoir donner aux curieux que les remarques suivantes, qui, bien que fort concises, ne laissent pas d'être assez amples. » Quatorze ans après, le même Jean Girin éditait un ouvrage moins naïf, composé par un droguiste de Lyon, le sieur Sylvestre Dufour. Dans ses *Traitez nouveaux et curieux du café, du thé et du chocolat*, qui parurent en 1685 ², l'auteur reconnaît dès la deuxième page que « ses découvertes pour le thé ne sont pas allées encore si loin que celles qu'il a faites pour le café, dont l'usage lui est bien plus familier que celui du thé. » En vérité Dufour est trop modeste, et l'on se demande à quels résultats l'eussent conduit des études plus approfondies, ses recherches superficielles ayant suffi pour lui démontrer que le thé guérit infailliblement les maladies suivantes :

La migraine.	Les coliques.
L'assoupissement.	La gravelle.
L'apoplexie.	La pierre.
La léthargie.	La goutte.
La paralysie.	Le rhumatisme.
Les vertiges.	Les vapeurs.
L'épilepsie.	Les palpitations.
Les catarrhes.	Les maux de rate.
Les ophtalmies.	Les crachements de sang.
Les bourdonnements d'oreille.	Les rhumes.
Les aigreurs d'estomac.	La dysenterie.

Il est tellement diurétique que, pris en trop grande quantité, il donne le diabète : « Quelques auteurs ont observé que des personnes, par l'usage trop fréquent du thé, avoient pris de grands flux d'urine que les médecins appellent *diabètes*, où on rend des urines copieuses et semblables à ce qu'on a beu ».

Daniel Huet, le savant évêque d'Avranches, qui mourut à quatre-vingt-onze ans, après une admirable vieillesse, avait pour le thé une véritable passion. Il raconte dans ses curieux Mémoires ³ comment il y trouva la guérison d'une maladie des yeux et d'une maladie d'estomac :

Je souffrais, dit-il, d'une paresse d'estomac qu'avait augmentée encore l'abus des boissons de toutes sortes qu'ont coutume d'ordonner les médecins ⁴. A la fin, elles avaient relâché tellement les fibres de cet organe que la digestion des aliments m'était devenue très pénible. En outre, j'étais souvent tourmenté par des ophtalmies ; de sorte que je me plaignais de réunir en

moi seul les deux infirmités que se partageaient Virgile et Horace, dont l'un était chassieux et l'autre dyspeptique ¹.

Un jour, je me souvins d'avoir lu, dans la relation qu'Alexandre de Rhodes nous a laissée de son voyage au Tonkin, que les feuilles du thé étaient amies de l'estomac et avaient la propriété de le stimuler ². En France, le nom et l'usage de cette plante commençaient à peine à être connus ; on en trouvait peu chez les marchands, et elle s'y vendait très cher, presque au poids de l'or ³. Je résolus pourtant d'en essayer à quelque prix que ce fût. Et je réussis au delà de toutes mes espérances, car je possédai bientôt un estomac nouveau, dispos, solide, et digérant bien ⁴.

Depuis lors, j'eus le thé en si grande estime que je ne passais guère un jour sans en prendre. Son agréable parfum semblait me nettoyer le cerveau, aussi l'appelais-je le balai de l'esprit, et je professais pour lui une telle gratitude que j'entrepris de célébrer ses louanges en vers.

En vers latin, bien entendu. C'est une jolie élégie de cinquante-huit vers ⁵, dont je me bornerai à citer le début :

I, puer, i, theam confestim in pocula misce.

Disons tout de suite que le médecin Pierre Petit lui répondit par un poème de cinq cent soixante vers ⁶, qui m'ont paru ne pas constituer une lecture attrayante, même pour un amateur de thé.

Huet écrivait chaque jour sa dépense avec tout le soin qu'eût pu apporter à cette tâche une bonne ménagère, et le très curieux registre qu'il forma ainsi est aujourd'hui conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale ⁷. La passion du savant évêque pour le thé s'y révèle presque à chaque page, on en jugera par ce court extrait :

23 janvier 1679. Pour du thé, 6 liv. 4 s.

28 août 1679. Pour un quarteron de thé, 6 liv.

28 août 1679. Pour un pot d'estain à prendre le thé, 1 liv. 15 s.

27 novembre 1679. Pour un quarteron de thé, 2 liv.

25 décembre 1679. Pour un quarteron de thé, 3 liv.

¹ Le mot est un peu moderne, mais je n'en trouve pas qui rende plus exactement « *crudus* ».

² *Theæ plantæ Sinicæ folia languentem stomachum juvare plurimum et excitare*.

³ « *Eaque grandi pretio, ac propemodum auro contra veniret* ».

⁴ « *Ut novus mihi visus sit inditus esse stomachus, vegetus atque valens, nullique deinceps obnoxius cruditati* ».

⁵ *Thea, elegia*. Dans les *P.-D. Huetii poemata latina et græca*, p. 60.

⁶ *Thea sinensis. Ad Petrum-Danielem Huetium, abbatem Alnetanum*. — L'édition que j'ai lue est celle de Cramoisy, 1685, in-8° de 16 pages.

⁷ Fonds des nouvelles acquisitions, n° 1197, 1 vol. in-folio. La première mention est du 22 juin 1650 (Huet avait alors vingt ans), et la dernière du 28 décembre 1691, année où il fut nommé évêque d'Avranches.

¹ A Lyon, chez Jean Girin et Barthélemy Rivière, en rue Mercière, à la Prudence.

² L'achevé d'imprimer est du 30 septembre 1684.

³ Voy. P.-D. Huet, *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, passim.

⁴ « *Quæ ægris alendis adhibere solent medici* ».

25 avril 1680. Pour une demi-livre de thé, 12 liv.

18 novembre 1680. Pour un quarteron de thé, 6 liv.

20 mars 1681. Pour un quarteron de thé, 6 liv.

31 octobre 1681. Pour du thé, un quarteron, 6 liv.

1^{er} février 1682. Pour une bouette à thé, achetée chez d'Herrere, 1 liv. 10 s.

1^{er} février 1682. Au mesme, pour une demi-livre de thé, 6 liv.

4 février 1682. Pour une demi-livre de thé, chez d'Herrere, 6 liv.

3 décembre 1682. Pour une livre de thé, 12 liv.

28 décembre 1682. Pour demi quarteron de thé, pour le P. Rapin, 1 liv. 10 s.

1^{er} avril 1683. Pour une livre de thé, 12 liv.

2 décembre 1683. Pour un quarteron de thé, 6 liv.

6 décembre 1683. Pour quatre prises ¹ de thé, 16 s.

16 décembre 1683. Pour une demi-livre de thé, 25 liv.

20 décembre 1683. En thé, 1 liv.

13 janvier 1684. Pour une livre et demie, et demi-quarteron de thé, 39 liv.

6 mars 1684. Pour une demi-livre et une once de thé, au Vergaland ², 18 liv. 10 s.

2 novembre 1684. En thé, au Vergaland, 6 liv. 8 s.

29 janvier 1685. Pour deux prises de thé, 10 s.

5 mars 1685. En thé, 3 liv. 6 d.

8 mars 1685. Pour deux livres de thé, trois livres de café en fèves et 3 livres de cass³, 145 liv. 6 d.

8 mars 1685. En thé, 10 s.

15 mars 1685. Pour une livre de thé, chez Andry, 50 liv.

15 mars 1685. Pour une bouette à mettre du thé, prise chez Andry, 1 liv.

5 novembre 1685. Pour du thé, 1 liv. 5 s.

17 décembre 1685. Pour du thé, 10 s. 6 d.

24 décembre 1685. Pour deux livres de thé, au Vergaland, 110 liv.

Pendant l'année 1886, Huet semble avoir voulu renoncer au thé et y substituer le café, car je relève parmi ses dépenses :

3 janvier. Pour une livre de café, 1 liv. 10 s.

21 février. Pour une bouette à café, 1 liv.

4 mars. Pour quatre caffetières de terre blanche, 3 liv. 3 s. 6 d.

15 mai. Pour deux livres de café, 2 liv. 16 s.

21 novembre. Pour une livre de café, 1 liv. 15 s.

10 décembre. Café, 1 liv. 15 s.

Cette infidélité fut de courte durée. Dès le 31 décembre apparaît de nouveau cette mention :

Pour une livre et demie de thé à 29 liv. la liv., 43 liv. 9 s.

La dernière acquisition de thé qui figure dans le registre est du 16 décembre 1691, et ainsi conçue :

« Pour 14 onces de thé à 20 liv. la liv., pris chez Francœur, 17 liv. 10 s.

Les limonadiers furent constitués en corporation au mois de mars 1676. Leurs statuts, qui leur reconnaissent le droit de débiter du café, ne mentionnent pas le thé, et un édit de 1692 accorda le privilège de ce commerce à un sieur Damame, qui y renonça en 1693 ⁴.

Le commerce du thé en feuilles se trouve compris dans les statuts accordés, en 1705, aux limonadiers. Il arrivait à Paris dans des caisses d'étain qui en contenaient cinquante livres. En 1766, la France consommait environ 2.100.000 livres de thé.

À la fin du dix-huitième siècle, on ne connaissait à Paris que trois théiers ; l'un appartenait au jardin des plantes, l'autre au duc de Cossé, le troisième à un amateur nommé de Janssen.

Thé suisse et de ses succédanés (COMMERCE DU). On a vu, dans l'article précédent que le thé se vendait cher. Tous ses partisans s'en plaignaient amèrement, et Corneille Decker s'était fait l'écho de leurs doléances : « Bien des gens, écrivait-il, aiant de l'aversion pour l'eau froide à cause de son insipidité, et beaucoup d'autres ne pouvant fournir à la dépense du thé, parce que la compagnie des Indes, contre le dessein de Dieu et de sa providence, juge à propos de priver notre païs, et même toute l'Europe, du thé et de la cannelle ; et d'un autre côté les brasseurs, ou bien n'ont pas l'art de faire de bonne bière, ou se mettent moins en peine de donner à la boisson qu'ils travaillent toute la bonté qu'elle peut avoir que de tirer de sa vente un profit considérable ; en sorte qu'une infinité de malheureux tombent malades pour boire de ces mauvaises boissons ».

Decker conseille donc aux personnes trop pauvres pour se procurer de la bonne bière ou du thé de remplacer ces breuvages par un autre, composé de salsepareille, d'esquine ² et de cannelle ³ ; on laisse bouillir pendant une demi-heure, et « l'on a une boisson qui surpasse tous les vins, toutes les bières et toutes les potions que la pharmacie fournit ⁴ ».

Cette réclame n'eut aucun succès. Les Français se ressouvirent alors que leur pays possédait plusieurs plantes précieuses, le myrte, la sauge, l'origan, la véronique, l'aigremoine, etc., dont le parfum est bien supérieur à celui de la salsepareille.

Les médecins employaient déjà la sauge comme succédané du thé. En 1670, Louis XIV souffrant d'une « pesanteur de tête, » Vallot le

¹ Voy. ci-dessus l'article Café (Commerce du).

² Ou mieux squine, une smilacée que l'on a souvent confondue avec la salsepareille.

³ Demi-once de salsepareille, deux drachmes d'esquine, deux drachmes de poudre de santal, deux drachmes de cannelle, on verse sur le tout quatre pintes d'eau.

⁴ Tome II, p. 144.

¹ On appelait prise la quantité nécessaire pour obtenir une tasse.

² Magasin célèbre situé rue des Lombards, et appartenant à un sieur Vilain.

mit au régime de la sauge. Le mal augmenta, c'est vrai, il s'en suivit même des étourdissements et des vertiges ¹.

L'apothicaire Pomet nous apprend qu'en 1694, il vendait le thé de la Chine environ soixante-dix francs la livre, et celui du Japon cent cinquante à deux cents francs; et il ajoute: « Le thé étoit si en usage il y a quelques années en France qu'il y avoit fort peu de gens de qualité ou de bons bourgeois qui n'en prissent, mais depuis que le café et le chocolat ont été connus en France, on ne s'en sert presque plus. » Pomet saisit l'occasion pour faire l'éloge de la sauge: « Nous n'avons, dit-il, guère de plantes qui soient plus douées de bonnes qualités que la petite ou franche sauge, et il est certain que si elle croissoit aux Indes on l'estimerait beaucoup; parce qu'elle nous est commune, nous n'en tenons presque aucun compte ² ».

On pouvait, sans doute, lui reprocher de n'avoir pas soulagé Louis XIV, mais dans cette circonstance, les médecins devaient certainement être seuls en faute. Ce fut l'avis du docteur Pierre Hunault, professeur à la Faculté d'Angers, qui publia en 1698 son *Discours physique sur les propriétés de la sauge*. Dès le début, l'auteur y rend pleine justice aux mérites du café et du thé: « La Renommée publiant par toute la Terre la grandeur du Roi surprit si agréablement tous les peuples, que jusques aux plus éloignés crurent lui devoir rendre hommage, comme au plus grand Prince qui fût jamais, et le plus digne de commander à tout le monde. Leurs voyages et notre commerce avec eux nous aprirent leurs coutumes, dont nous devînmes en peu de tems si jaloux (comme il n'est point de nation plus susceptible de celles d'autrui que la nôtre) que nous abandonnâmes nos anciennes pour les pratiquer. A parler naïvement, je ne crois pas que nous aïons beaucoup gagné dans cet échange. Je suis du moins assuré que pour quelques ragoûts plus capables d'irriter l'appétit et de satisfaire notre délicatesse que d'entretenir solidement la santé, nous avons quitté des choses d'un usage moins équivoque. Il faut néanmoins excepter le thé et le café, ces liqueurs aussi agréables qu'utiles, et dont on ne doit craindre que le trop fréquent usage ».

Mais il existe une autre plante, bien supérieure à celles-ci, une autre plante qui « tient comme le milieu entre le thé et le café, ayant par excellence les meilleures qualités de toutes deux, » c'est la sauge de nos jardins. Elle est souveraine contre « les paresse de l'estomac, ses foiblesses, ses indigestions, ses nausées, ses éructations, ses gonflemens, ses amas de glaires visqueuses où domine la pituité crue ». La sauge est amie du cerveau et des viscères, « Les gouteux ne la trouvent pas moins favorable à leurs articulations, les épileptiques à leurs nerfs. Aussi bien que les catharreux, les hydropiques se louent des évacuations sensibles qu'elle leur procure; les graveleux

ressentent qu'à proportion qu'elle fortifie leur estomac, elle dérobe à leurs reins les impuretés qui les chargent ». Elle est « diurétique, diaphorétique et purgative ». « Les gens sujets aux vapeurs, aux vertiges, au défaut de mémoire, aux palpitations y trouvent un remède également souverain ».

La sauge « n'est pas moins efficace à l'extérieur qu'au dedans des parties, étant d'une qualité vulnérable, douce, balsamique, fortifiante, résolutive. C'est pourquoi on l'emploie avec beaucoup de succès à fomentier les parties foibles et débiles, à déterger des ulcères, des érysipelles, des gales, à resoudre des œdèmes ou d'autres amas d'humeurs solidement inviscuées et épaissies ». Il y aurait beaucoup à dire encore sur ce sujet, mais « comme un plus grand détail nous engageroit dans une si vaste dissertation qu'elle comprendroit toute la physique, nous prions le lecteur de considérer ce petit essai plutôt comme l'échantillon d'un plus grand ouvrage que pour un traité absolument achevé ».

Les Parisiens restèrent insensibles aux charmes de la sauge. Le docteur Andry, qui devint doyen de la Faculté, entreprit alors de les convertir au culte de la véronique, véritable thé de l'Europe. S'inspirant des idées d'un médecin allemand nommé Francus, il publia en 1704 un petit in-8° intitulé: *Le thé de l'Europe, ou les propriétés de la véronique, tirées des observations des meilleurs auteurs et surtout de celles de M. Francus* ¹, *médecin allemand*. Suivant ce Francus, la véronique possède même « l'apparence extérieure » du thé, et elle convient dans toutes les maladies que le thé a la réputation de soulager. Prise en infusion, elle guérit la migraine, les catarrhes, les ophtalmies, la surdité, la paralysie, l'asthme, la toux, la phtisie, la colique, la diarrhée, etc., etc. Cela, c'est Francus qui l'affirme, et en terminant il s'écrie dans un transport d'enthousiasme: « Je vous salue, plante de bénédiction; je vous salue, reine des herbes, présent incomparable de la nature, souverain vulnérable à qui sont confiées tant de vies; à vous soit louange et gloire au-dessus de toutes les autres herbes de la terre! »

Andry n'a pas reproduit cette éloquente apostrophe. Est-ce à cela qu'il faut attribuer le peu de succès qu'obtint son livre, et l'oubli dans lequel retomba bientôt l'innocente véronique? Lui-même semble ne pas lui être resté longtemps fidèle, car dans son *Traité des alimens de caresme*, écrit vers 1712, il ne la mentionne même pas, tandis qu'il consacre au thé un chapitre fort élogieux ². Il le déclare précieux surtout pour les personnes « replètes et pituiteuses, » et à la même date la Faculté de médecine en recommandait particulièrement l'usage aux vieillards ³.

¹ Joannis Franci *veronica theezans, id est collatio veronica Europæa cum the chinifico*, etc. Seconde édition, Lipsiæ, 1701, in-12 de 138 pages.

² Tome II, p. 380.

³ *An senibus the?* Thèse soutenue en 1712 par le bachelier J.-P. Silva.

¹ *Journal de la santé de Louis XIV*, p. 103.

² Première partie, lib. V, p. 144.

Le commerce du thé suisse ou thé des Alpes, qui se vend encore, je crois, chez quelques herboristes, date de la fin du dix-huitième siècle. Je le trouve recommandé en ces termes dans les journaux qui accueillaient alors des réclames :

« Magasin général du *thé des Alpes*, cueilli sur les montagnes de la Suisse, dont la composition a été donnée par le célèbre M. le baron de Haller, chez le sieur Guyot, négociant, rue du Mouton, près de l'Hôtel-de-Ville, à Paris.

Ce thé est composé de fleurs choisies des vulnéraires suisses. Il est d'un goût très-agréable, et supérieur à celui des Indes pour l'usage et les propriétés qui sont expliquées sur chaque boîte. Elles sont de fer blanc. Le prix est de 36 sols.

On débite aussi, même maison, les véritables vulnéraires suisses, à 12 et 24 sols le rouleau, couvert d'un imprimé qui en indique les propriétés.

Ledit sieur Guyot a établi des entrepôts dans les principales villes de France ¹ ».

Pour mémoire, je mentionnerai encore le *thé de Hollande* ou *thé d'Angleterre*, qui était composé de thé inférieur, mêlé à de la racine d'iris réduite en poudre ².

Théâtre. Voy. **Aboyeurs.** — **Accessoires (Fabricants d').** — **Acteurs.** — **Automatistes.** — **Bateleurs.** — **Chefs d'orchestre.** — **Chorégraphes.** — **Claqueurs.** — **Contrôleurs.** — **Copistes.** — **Costumiers.** — **Déclamation (Maîtres de).** — **Décorateurs.** — **Directeurs.** — **Espaliers.** — **Figurants.** — **Gagistes.** — **Lanterne magique.** — **Machinistes.** — **Maîtres de ballets.** — **Maîtres des salles.** — **Marionnettes.** — **Metteurs en scène.** — **Moucheurs de chandelles.** — **Musique (Maîtres de).** — **Orateurs.** — **Ouvreuses.** — **Porte Maillot.** — **Souffleurs.**

Théorbistes. Joueurs, professeurs et fabricants de l'instrument appelé théorbe, qui tenait du luth et de la guitare, et représentait assez bien notre violoncelle. Le *Livre commode pour 1692* cite sept théorbistes, dont deux appartenaient à la chambre du roi ³. Un peu plus tard, Maltot et Champion, théorbistes de l'Opéra, jouissaient d'une grande réputation.

On écrit souvent *téorbistes*.

Thériacleurs. Voy. **Triacleurs.**

Thermomètres (MARCHANDS DE). Voy. **Baromètres.**

Thiphaine, thiphanie et thiephaine (LA). Dans les statuts des métiers et dans les

ordonnances du moyen âge, ces mots désignent l'Épiphanie. « Nul talemelier ne puet cuire le jour de la Thiphaine ¹ ».

C'est le jour que choisirent plus tard, pour les réunions de leur confrérie, la communauté des cartiers, qui était placée sous le patronage des Rois ².

Thuilliers. Voy. **Tuilliers.**

Tierce. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen âge, ce mot désigne souvent neuf heures du matin. L'ordonnance du 30 janvier 1351 enjoint aux mesureurs de grains de se trouver : « es halles, entre tierce et midy ; en Grève, à l'heure que prime à Nostre Dame sera toute sonnée ; au marché de la Juiverie, entre prime et tierce ³ ».

Voy. **Semaine de l'évêque.**

Tiers et danger. Voy. **Traversiers (Sergents).**

Tilleurs. Voy. **Teilleurs.**

Timbaliers. Faiseurs ou joueurs de l'instrument appelé timbale. Un compte de 1313 mentionne le sieur Parisot, attaché à la personne de Louis le Hutin, et qui remplissait les fonctions de « menestrel de naquaires ⁴ ou tymbales ⁵ ».

Les fabricants de timbales appartenaient à la corporation des chaudronniers. Au dix-septième siècle, le plus estimé de tous, le sieur Crestien, demeurait rue de la Ferronnerie ⁶.

Il se faisait aussi des timbales en argent, mais elles étaient l'œuvre des orfèvres.

Timberesses. Joueuses de timbre, instrument qui ressemblait à nos tambours de basque.

Tieuliers. Voy. **Tuilliers.**

Timbres-poste. Voy. **Commis général du port payé.**

Tiretainiers et Tiretliers. Fabricants de tiretaine, étoffe très répandue au treizième siècle, et qui venait surtout de Douai. On en fabriquait aussi à Paris, car la *Taille de 1292* fournit les noms de quatre *tiretainiers*. Joinville nous apprend que saint Louis porta un habit de tiretaine.

Suivant M. Francisque Michel, la tiretaine était alors classée parmi les étoffes les plus

¹ *Livre des métiers*, titre I, art. 24. Voy. aussi l'art. 12.

² Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 28.

³ Titre V, art. 50.

⁴ On écrit plus ordinairement *nacaires* et *naquaires*, et ceux qui en jouaient étaient dits aussi *nacarins*. Voy. P. Daniel, *Histoire de la milice*, t. I, p. 536 et suiv. — Ducange, *Glossarium*, au mot *nacara*. — B. Prost, *Inventaires mobiliers*, t. I, p. 112.

⁵ *Bibliothèque de l'école des chartes*, année 1841-42, p. 381.

⁶ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 215.

¹ Voy. les *Affiches, annonces et avis divers*, année 1781, p. 199 ; année 1782, p. 200 ; et le *Journal général de France*, n° du 22 janvier 1785, p. 39.

² *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. II, p. 237.

³ Tome I, p. 210.

précieuses ¹. Son assertion est démentie par ces deux vers du *Dit du Lendit* :

La tiretaine dont simple gent
Sont revestus, de pou d'argent ².

Mais, comme d'un autre côté, je trouve que les reines Clémence de Hongrie ³ et Jeanne de Bourgogne ⁴ portaient des robes de tiretaine ⁵, il faut bien admettre qu'il existait plusieurs variétés de ce tissu.

« Nos tiretaines d'aujourd'hui, écrit Savary ⁶, ne passent guères le prix de 45 sols l'aune, et encore faut-il qu'elles soient toutes de laine et des plus fines ».

Les fabricants étaient dits aussi *tiretiers*.

Tireurs. Chez les ardoisiers, ouvriers employés au service des pompes.

Chez les ferrandiers et les gaziers, ouvriers qui tiraient l'assemblage des ficelles placées au côté droit des métiers.

Chez les miroitiers ou himbelotiers, ouvriers qui retiraient le plomb de la chaudière pour en former de la dragée ou des balles.

Dans les fabriques de toiles peintes, ouvriers qui appliquaient le mordant sur la toile.

Tireurs d'armes. Voy. **Armes (Maitres d')**.

Tireurs et remonteurs de bateaux. Officiers jurés. L'édit du 9 août 1690, qui crée vingt de ces charges, stipule que les titulaires « seront tenus de remonter tous les bateaux vides qui leur seront livrés au dessus des ponts Marie et de la Tournelle par les metteurs à port et garde-bateaux ».

Tireurs de brouette. Voy. **Brouetteurs**.

Tireurs de cartes. Voy. **Cartomanciens**.

Tireurs de cors. Voy. **Pédicures**.

Tireurs de fer. Voy. **Tréfileurs**.

Tireurs de foin. Voy. **Courtiers**.

Tireurs d'horoscopes. Voy. **Astrologues**.

Tireurs d'or et d'argent. Ouvriers qui tiraient l'or et l'argent à la filière pour les réduire à l'état de fil dit *or* ou *argent trait*.

Dans les statuts qu'ils soumièrent, vers 1268, à l'homologation du prévôt Étienne Boileau, ils prennent le nom de *bateurs d'or et d'argent à filer* ⁷. A cette époque, le métier était libre.

Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis, et fixer comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage. Le travail à la lumière était interdit. Deux jurés administraient la corporation.

La *Taille* de 1292 et celle de 1300 mentionnent chacune deux *fleurs d'or*.

Les statuts de 1268 furent fréquemment révisés et confirmés.

Comme tous les métiers occupés au travail des métaux précieux, celui des tireurs d'or fut, en 1550, soumis à la juridiction de la cour des Monnaies. En août 1557, elle publia un règlement dont l'article 26 réunissait en une seule corporation les tireurs et les batteurs d'or. Tous durent prêter serment devant la Cour et timbrer leurs produits d'une marque particulière. Enfin, la déclaration de mai 1777 réunit les batteurs-tireurs d'or aux orfèvres.

Les batteurs-tireurs d'or avaient pour patron saint Éloi.

Tireuses. Dans l'opération du dévidage des cocons, ouvrières qui les retiraient de la bassine.

Tiseurs. On nomme ainsi, dans les verreries, « ceux qui servent le gentilhomme, et tiennent au feu sa felle toutes les fois qu'il faut chauffer la matière ou que le gentilhomme a besoin de reprendre haleine. On les appelle aussi *fouets*, peut-être parce que ces tiseurs étant de très jeunes gens sont sujets à ce châtiment quand ils manquent à leur devoir ¹ ».

Dans les manufactures de glaces, les tiseurs étaient les ouvriers chargés de surveiller le *tisage*, d'enfourner et de suivre la fonte du verre jusqu'à son affinage. On les nommait aussi *fondeurs*.

Tisserandes de couvre-chefs. Voy. **Chapelières de soie**.

Tisserands (Maitre des). On appelait ainsi le chef de la corporation des drapiers.

Tisserands de lange. Voy. **Drapiers**.

Tisserands de soie. Au treizième siècle, ce métier paraît n'avoir été exercé que par des femmes. Jean de Garlande cite déjà les « *textrices quæ texunt serica texta* ² ». Il est probable qu'elles tissaient, avec la soie et l'or, des ceintures, des galons, des rubans, mais leurs premiers statuts sont muets sur ce point.

Elles les soumièrent vers 1268 à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ³. On y lit que chaque maîtresse ne pouvait avoir plus de deux apprenties et que l'apprentissage était fort long ; il durait dix ans pour l'enfant sans argent, huit ans pour celle qui apportait quarante sous, six ans pour celle qui apportait quatre livres. La surveillance du métier était exercée concurremment par trois jurés et par trois jurées.

¹ *Histoire des tissus de soie au moyen âge*, t. I, p. 206, et t. II, p. 250.

² Fo 261.

³ Femme de Louis le Hutin.

⁴ Femme de Philippe de Valois.

⁵ Voy. Douët-d'Arcq, *Nouveaux comptes de l'argenterie*, p. 70 et 27.

⁶ Tome II, p. 1735.

⁷ *Livre des métiers*, titre XXXI.

¹ Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 1738.

² *Dictionarius*, édit. Scheler, p. 34.

³ *Livre des métiers*, titre XXXVIII.

Tisserands de toile. Leur corporation était constituée, avait une existence légale dès le règne de Philippe-Auguste. Je lis, en effet, dans leurs statuts de 1281 que « dès le tans au bon roi Philippe » les tisserands conservaient l'étalon des différentes mesures employées pour les toiles unies ou façonnées. Cet étalon consistait en une verge de fer, ayant la longueur du *rot* des nappes de la table royale et indiquant la largeur légale de tous les tissus de toile. La largeur était mesurée entre le *rot*, peigne dans les dents duquel passent les fils, et le *temple*, instrument qui sert à tendre l'étoffe.

Jean de Garlande consacre dans son *Dictionarius* quelques lignes aux *textrices*, et décrit assez bien le travail auquel ils se livraient¹. Ils ne présentèrent cependant pas leurs statuts à l'homologation d'Étienne Boileau; les plus anciens que nous possédions sont datés du mois d'octobre 1281, et ils ont été publiés par M. Depping². En voici l'analyse :

Le métier « de la texeranderie de linge » appartenait au roi; c'est donc à lui que l'apprenti reçu maître devait acheter le droit de s'établir.

Le travail à la lumière était interdit, « car l'en ne puet fere oeuvre à chandoile oudit mestier si boine ne loial comme cele qui est fete de la lumière du jour ».

Chaque objet, « soit napes, tonailles, ou oeuvre plaine », devait avoir toujours sa largeur déterminée : celle-ci était indiquée par la verge étalon, et nul ne devait tisser une toile qui ne fût de la largeur³ réglementaire.

Nul ne pouvait avoir deux ateliers, à moins qu'ils ne fussent contigus⁴.

Le client fournissait au tisserand, soit le fil en pelote, soit la chaîne ourdie. Le fil était pesé au moment de la livraison, et la toile devait représenter le poids du fil, déduction faite du déchet normal résultant du tissage. Si le tisserand engageait ou détournait une partie du fil à lui confié, il était banni du métier jusqu'à ce qu'il eût payé une amende de dix sous.

Chaque maître ne pouvait avoir qu'un seul apprenti, en dehors de son fils ou du fils de sa femme.

L'apprentissage durait cinq ans pour l'enfant qui apportait vingt sous, six ans pour celui qui ne donnait pas d'argent.

Le travail était interdit les jours de fêtes solennelles. Aux fêtes de second ordre, pendant lesquelles les boulangers pouvaient cuire leur pain et les baigneurs chauffer leurs étuves, les tisserands avaient le droit de préparer l'ouvrage pour le lendemain, mais sans ourdir ni tisser.

Un ouvrier ne devait introduire dans un atelier, pour y travailler avec lui, que sa femme légitime; il fallait donc « qu'il se fût fait creable

par bons temoins ou par creableté de sainte yglise que il ait espousé la fame ». On condamnait à l'amende tout mauvais sujet qui avait une maîtresse hors de la ville, « tout houlrier qui tient sa p...n aus chans ».

Il paraît que les tisserands de toile jouissaient, comme les tisserands de laine, du droit de ne pas faire en personne le service du guet. Chaque fois que revenait leur tour de service, et il revenait toutes les trois semaines, ils payaient une somme de trente sous et fournissaient soixante hommes qui veillaient à leur place. Au mois d'avril 1372, ils renoncèrent à ce coûteux privilège, et obtinrent¹ de ne plus se faire remplacer.

Quatre jurés administraient la communauté.

Il est impossible de déterminer le nombre des maîtres alors établis à Paris, car les *Tailles de 1292, de 1300 et de 1313* ne distinguent pas les tisserands de toile des tisserands de lange ou drapiers. D'après celle de 1300, les deux métiers réunis eussent compté environ 370 maîtres, indication confirmée par l'ordonnance d'avril 1373. « Jadis, dit-elle, ou temps que le mestier des tisserands de lange et de linge estoit si grant que il y avoit bien trois cens maistres et plus... ». Cette prospérité ne s'est pas maintenue, « tant pour les mortalitez comme pour occasion de nos guerres... », et surtout parce que la plupart des maîtres ont abandonné le domaine royal, et ont été s'établir sur les terres de Saint-Martin, de Sainte-Geneviève, de Saint-Marcel, etc., « où ceulx qui demeurent sont quittes et exems du guet », de sorte que « il n'est pas demouré en nostre terre plus de seize mesnaiges ou environ ».

Les tisserands reçurent, le 22 janvier 1586 de nouveaux statuts, qui furent confirmés par Henri IV en 1608 et par Louis XIII en mai 1640. Ils y prennent le titre de *tisserands en toile, canevas et linge*. Les maîtres qui n'avaient pas atteint l'âge de cinquante ans ne pouvaient engager à la fois plus de deux apprentis; ceux qui avaient dépassé cet âge pouvaient en avoir trois. La durée de l'apprentissage, comme celle du compagnonnage, était de quatre ans. Nul n'était reçu maître avant d'avoir parfait le chef-d'œuvre. Toutefois les fils de maître étaient soumis seulement à l'épreuve plus facile nommée *expérience*. Quatre jurés administraient la corporation, qui avait pour patron saint Blaise.

L'édit de 1776 rendit le métier absolument libre. Le nombre des tisserands établis à Paris était alors de 70 environ.

La rue de la Tixeranderie s'appelait déjà au quatorzième siècle « la viez tesserenderie² ». Supprimée en 1851, lors du prolongement de la rue de Rivoli, elle allait de la rue du Mouton, aujourd'hui comprise dans la place de l'hôtel de Ville, à la place Baudoyer qui est aujourd'hui représentée par la mairie du quatrième arrondissement.

¹ Édit. Scheler, p. 34.

² *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 387.

³ « De la moison », disent les statuts. Voy. Ducange, au mot *moiso*.

⁴ « Se il ne puet aler de l'un à l'autre sans istre hors sur la voie ». Art. 8.

¹ La charte d'autorisation a été publiée par Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 294.

² Voy. la *Taille de 1313*, p. 118.

Les tisserands ont été nommés *teliers*, *teuiers*, *tellatiers*, *tissiers*, *tissots*, *toilerons*, etc., etc.,

Voy. **Blanc (Spécialité de)**. — **Chanevaciers**. — **Lingères**. — **Toiles (Commerce des)**, etc.

Tisserents. Laffemas, en 1600, nomme ainsi les tisserands.

Tissiers et Tissots. Voy. **Tisserands**.

Tissuriers. Nom qu'ont porté les tisserands et les tissutiers. On disait d'ailleurs, au seizième siècle, *tissurer* pour tisser.

Tissutiers-rubaniers. Aucune corporation parisienne n'a aussi souvent changé de nom.

Au treizième siècle, ils sont dits *laceurs de fil et de soie*.

Dès la fin du siècle, ils deviennent *frangers-dorelotiers*.

Au quatorzième siècle, ils ne sont plus que *dorelotiers*.

Au début du quinzième siècle, ils s'intitulent *rubaniers de fil et de soie*.

Vers 1475, ils adoptent un nom qu'ils vont garder longtemps : *tissutiers-rubaniers-frangers*.

Enfin, au dix-huitième siècle, il leur resta seulement le titre de *rubaniers*.

Les premiers statuts qui leur donnent ce titre sont du 20 décembre 1475. Ils furent révisés le 13 février 1566 et le 15 août 1585. Quelques années plus tard, on les trouve, en outre, qualifiés de *ouvriers de la petite navette*, pour les distinguer des *drapiers d'or et de soie*, dits *ouvriers de la grande navette* et qui dataient du règne de Henri IV.

La corporation atteignit son apogée vers le milieu du dix-septième siècle, quand les ornements d'or et d'argent, prohibés par les édits somptuaires, se virent remplacés par les rubans. Aucune époque n'en fit un pareil abus. Dès 1661 Sganarelle ne voulait pas entendre parler

... De ces cotillons appelés hauts-de-chausses,
De ces souliers mignons, de rubans revêtus
Qui vous font ressembler à des pigeons patius,
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants¹.

Les canons garnissaient le genou et avaient pour mission de réunir le haut-de-chausses au bas-de-chausses. C'était un large rouleau de toile, autour duquel s'attachaient des dentelles et des rubans. Un peu plus bas, le vaste épanouissement des bottes se remplissait d'un fouillis de dentelles, dit *ronde de bottes*, et c'était tout un art de marcher sans froisser l'un contre l'autre ces deux choux encombrants. Les *galants* étaient des coques de rubans que l'on posa d'abord un peu partout, sur l'épaule, le long des ouvertures du pourpoint, autour du haut et du bas-de-chausses, sur les

souliers, aux poignets, à la garde de l'épée, etc. Ils finirent par trouver leur place sur le haut du corps principalement, et aussi sur le ventre où ils représentaient un petit tablier finissant en pointe. Corneille, en 1634, mentionne les galants dans *La galerie du Palais* :

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand !
Viens, je te veux donner tout à l'heure un galant¹,

dit Aronte, écuyer de Lysandre.

Michel de Marolles, en 1656, calculait que l'habillement d'un jeune dameret comportait au moins trois cents aunes de rubans².

Il y avait des protestations :

L'argent ne nous vient pas si vite qu'on le pense,
Chacun de tes rubans me coûte une sentence,

dit Dandin à son fils³. Mais Dandin était un vieux justiciard. Les financiers n'y regardaient pas de si près, et deux seigneurs étrangers, qui visitèrent Paris en 1657, constatèrent avec admiration « que le sieur de la Basinière avoit un habit dont la petite oye estoit de deux cent cinquante aulnes de rubans⁴ ».

A cette date, on appelait *petite oie* les cordons, les aiguillettes, les galants, l'ensemble des fanfre-luches qui constituaient les accessoires du vêtement proprement dit. En ce sens, l'expression date du dix-septième siècle. Molière fait dire par Mascarille aux *précieuses*⁵. « Que vous semble de ma petite oie, la trouvez-vous congruante à l'habit » ? Jusque-là, ces mots, avaient désigné « le cou, les bouts d'ailes, les pieds, le gésier et autres issues d'une oye⁶ », en somme ce que nous nommons aujourd'hui l'*abatis*. La bête reste reconnaissable après qu'on lui a ôté tout cela, et il en était de même de l'élégant que l'on avait dépouillé de la petite oie.

La mode changea. Puis, le métier à rubans, inventé vers 1666 par un ouvrier de Poitiers, finit par être adopté à Paris, « Mille métiers, disait-on alors, n'occuperont que cent hommes, et pour ainsy dire que cent bras ; car les soyes estant bien disposées sur chaque mestier, un homme d'une force médiocre n'a besoin que d'un bras pour en faire aller dix ; ainsy, on peut faire travailler les gens estropiés qui demeurent inutiles, pourvu qu'ils ayent encore un bras. Il est même facile d'y faire travailler un aveugle⁷ ».

La transition fut dure pour les ouvriers tissutiers, dont une grande partie se vit réduite à la misère. L'un d'eux, au moment où l'on venait saisir « son pauvre lit et sa pauvre écuelle », coupa la gorge à ses trois enfants⁸.

¹ Acte IV, sc. 14.

² *Mémoires*, t. II, p. 306.

³ *Les plaideurs*, acte I, sc. 4.

⁴ A.-P. Faugère, *Journal d'un voyage à Paris en 1657*, p. 57.

⁵ Scène 10.

⁶ *Dictionnaire de l'Académie*, édit. de 1694, t. II, p. 166.

⁷ *Correspondance administrative sous Louis XIV*, t. III, p. 785.

⁸ *Correspondance de Colbert*, t. II, p. CCXLVIII. — Sévigné, *Lettre* du 31 juillet 1675.

¹ *Volants*, ailes de moulins à vent. — *L'école des maris*, acte I, sc. 1.

Le nombre des maîtres était tombé à 146 en 1680 ¹. L'édit de 1776 réunit en une seule corporation les rubaniers, les ferrandiniers et les gaziers; ils formèrent ainsi une communauté assez importante pour constituer le cinquième des *Six-Corps*. A ce moment, l'apprentissage était de quatre années, ainsi que le compagnonnage; mais l'apprenti qui épousait une fille de maître était dispensé du compagnonnage.

Quatre jurés, élus pour deux ans, surveillaient la communauté. Le *chef-d'œuvre*, qui consistait en deux aunes de tissu, était fait en présence des jurés et de six bacheliers.

Le métier s'était placé sous le patronage de la Nativité de la Vierge.

On trouvera ci-dessus, page 197, la formule d'un contrat d'apprentissage par la corporation des tissutiers-rubaniers.

Tixiers. Voy. Tisserands.

Toiers. Faiseurs de taies. Voy. Taiers.

Toile cirée (FABRICANTS DE). Dès le sixième siècle, la toile cirée servait, ainsi que le cuir, à ensevelir les personnages de distinction; les corps de sainte Radegonde, de saint Ansbart, de saint Cuthbert, de saint Remi, du roi Louis VIII ont été retrouvés enveloppés dans de la toile cirée ². Cet usage subsista longtemps, car on lit dans le compte des dépenses faites pour l'enterrement du petit roi Jean, mort en 1316: « Pour une aune et demie de toile cirée... » En revanche, je trouve parmi les frais qu'occasionna, l'année suivante, le sacre de Philippe le Long, cette mention: « Pour quatre aunes de toile cirée, dont les draps d'or du pape furent enveloppés... » ³. La toile cirée servait donc à envelopper les objets les plus précieux, d'où l'on peut conclure qu'elle était différente de la nôtre. Ce qui le démontre mieux encore, c'est qu'au quatorzième et au quinzième siècles, on se servait de la toile cirée en guise de vitre pour garnir les fenêtres ⁴.

Il paraît que les procédés employés dans cette fabrication constituèrent pendant longtemps une sorte de mystère. L'abbé Jaubert écrivait en 1773: « Les ouvriers qui fabriquent les toiles cirées font un secret de la composition dont elles sont enduites » ⁵.

Au dix-septième siècle, les manufactures les plus estimées étaient établies dans le faubourg Saint-Antoine ⁶. Au dix-huitième, Paris et Rouen fournissaient la France de toiles cirées et en exportaient beaucoup en Amérique ⁷.

Toilerons. Voy. Tisserands.

Toiles (COMMERCE DES). Au treizième siècle, la fabrication et le commerce des toiles occupaient plusieurs corps de métier, ayant chacun son organisation particulière. C'étaient entre autres:

1° Les FUSELIERS, faiseurs de fuseaux.

2° Les NAVETIERS, faiseurs de navettes.

3° Les LINIERS, marchands de lin.

4° Les CHANVRIERS, marchands de chanvre.

5° Les FILASSIÈRES, peigneuses de filasse.

6° Les FILEUSES de chanvre, de lin et de coton.

7° Les CHANEVACIERS, marchands de toiles.

8° Les TISSERANDS de toiles.

9° Les LINGÈRES ¹.

Les femmes du treizième siècle s'étaient prises de passion pour la couleur crème. Non seulement elles voulaient coucher dans des draps jaunés, mais elles se plaisaient à ensafraner leur visage et tous les vêtements de toile dont elles se servaient. C'est ainsi que s'expliquent ces vers du *Dit d'un mercier*:

J'ai les guimples ensaffrenées,

J'ai saffren à metre en viandes ²

Que je vent à ces damoisels

A faire jaunes lor toiles ³.

Durant cette période, on désigna sous le nom de *linge* les toiles de lin et de chanvre, par opposition au mot *lange*, que l'on appliquait aux étoffes de laine. Les tisserands de toiles étaient dits alors tisserands de linge et les drapiers tisserands de lange. Ainsi, on lit dans les statuts des fripiers, revendeurs de toutes espèces d'étoffes: « Nus ne puet estre frepier, c'est à savoir vendeur ou acheteur de robes viez ⁴, de linges ou de langes ⁵.... ». Toutefois, le mot *chanevacerie* était plus spécialement consacré aux étoffes de chanvre.

Les toiles de lin étaient arrivées déjà à un extrême degré de perfection. On recherchait surtout celles que nous envoyait l'étranger, Tournai et Venise entre autres; mais la France aussi en produisait, notamment à Laon, à Compiègne, à Reims, à Morigny, à Lavauguyon, etc. En 1351, la fine toile de Compiègne vaut 9 sous l'aune, la fine toile de Reims 8 sous, la fine toile de Morigny 7 sous, et la grosse toile de Lavauguyon 4 sous ⁶. Dans l'inventaire des meubles de Charles V, les nappes et les serviettes sont le plus souvent en toile de Reims ou de Compiègne. La batiste date du treizième siècle. On croit qu'elle dut son nom à un sieur Batiste Cambrai ou Chambray, originaire du village de Cantaing ⁷ et qui s'était établi à Valenciennes ⁸.

¹ Voy. tous ces mots.

² Le safran entraînait alors comme assaisonnement dans un grand nombre de mets. Voy. H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. XXXVII.

³ Leurs toiles.

⁴ De vieux vêtements.

⁵ Livre des métiers, titre LXXVI, art. 1.

⁶ Comptes d'Etienne de la Fontaine, p. 93 et s.

⁷ Auj. dans le département du Nord.

⁸ Voy. E. Bouly, *Dictionnaire historique de Cambrai*, p. 37.

¹ « Dont dix sont des religionnaires ». Manuscrits Delamarre, n° 21, 798, f° 230.

² Francisque Michel, *Histoire des tissus de soie au moyen âge*, t. I, p. 118.

³ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 19 et 70.

⁴ Voy. ci-dessous l'art. Vitriers.

⁵ *Dictionnaire des arts et métiers*, t. IV, p. 260.

⁶ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 76.

⁷ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 1768.

Il faut se rappeler d'ailleurs que, parmi les tissus qui enveloppaient les momies d'Égypte, on a trouvé des toiles identiques aux plus belles mousselines de l'Inde et aux plus fines batistes¹.

Les quinzième et seizième siècles sont caractérisés par la passion du beau linge et par le désir de l'exhiber le plus possible. Le commerce des toiles était devenu considérable. Parmi les lieux de production, on doit citer Rouen et Louviers, la Bretagne, Laval, Châtellerauld², le Barrois et la Champagne. On avait commencé, non sans succès, à cultiver le coton dans le midi de la France, dans le Var plus particulièrement³. Les futaines de Troyes étaient recherchées. Une autre manufacture de ce tissu fut montée à Lyon vers 1580; peu d'années après, elle occupait jusqu'à deux mille ouvriers, parmi lesquels figuraient un grand nombre de Milanais et de Piémontais⁴.

Au début du dix-septième siècle, la France tenait le premier rang dans la fabrication des toiles communes. La Bretagne et la Champagne étaient des centres importants de production et d'exportation. Pour les toiles fines, nous étions tributaires de la Hollande. Cambrai se distinguait par la qualité vraiment merveilleuse de ses batistes. « Les Cambrésiens, écrit un contemporain, sont souvent qualifiés de *hargneux*, gardez-vous bien de croire avec le vulgaire, que c'est à cause de leur humeur chagrine et importune; c'est à cause de la subtilité de leur travail, qui ressemble en tous ses points à celui de l'araignée⁵ ».

En 1604, le roi d'Espagne interdit l'entrée des toiles de Hollande dans ses États. C'eût été pour notre pays l'occasion d'acquiescer ce marché, si nos toiles avaient pu lutter avec celles des Provinces-Unies. Deux négociants de Rouen, Jean Wolf et Antoine Lambert, tentèrent d'engager la lutte. Ils offrirent au roi d'établir dans le faubourg Saint-Sever une manufacture de toiles fines imitant celles qui se confectionnaient en Flandre et en Hollande. Henri IV ne ménagea à ces vaillants industriels ni son appui, ni ses capitaux, et au mois de janvier 1616 la *grande tissanderie* était constituée. Elle possédait cent cinquante métiers, et elle en eut deux cents l'année suivante. La fabrication, toute nouvelle en France, comprenait le linge de corps, de table « et autres ouvrages ouvrés, damassés, figurés, rayés d'or, d'argent ou de soie, de toute couleur et façon ». Le succès de cette tentative encouragea le roi, qui bientôt subventionna deux autres manufactures de toiles fines, toutes deux établies à Mantes, et dont la prospérité ne survécut pas à la mort de Henri IV⁶.

Bien qu'à cette époque, l'on ne se piquât pas d'une grande propreté, les *Lois de la galanterie*¹, publiées en 1644, insistent sur le choix du linge. On y lit : « L'on doit avoir esgard à ce qui couvre le corps, et qui n'est pas seulement establi pour le cacher et le garder du froid, mais encore pour l'ornement. Il faut avoir le plus beau linge et le plus fin que l'on pourra trouver. L'on ne scauroit estre trop curieux de ce qui approche de si près de la personne... Quant aux *canons* de linge que l'on estalle au dessus des bottes, nous les approuvons bien dans leur simplicité quand ils sont fort larges et de toile baptiste bien empesée... Afin de les orner davantage, nous voulons aussi que d'ordinaire il y ait double et triple rang de toile, soit de baptiste, soit de Hollande, et d'ailleurs cela sera encore mieux s'il y peut avoir deux ou trois rangs de point de Gênes, ce qui accompagnera le *jabot*, qui sera de mesme parure. Vous scaurez que, comme le cordon et les esguillettes s'appellent la *petite oye*, l'on appelle *jabot* l'ouverture de la chemise sur l'estomach, laquelle il faut tousjours voir avec ses ornemens de dentelles, car il n'appartient qu'à quelque vieil penard d'estre boutonné tout de long ».

Jusqu'au dix-huitième siècle, la France produisit peu d'étoffes de coton². L'*Inventaire du mobilier de la Couronne* dressé en 1681, enregistre déjà quelques draps de coton, mais la toile de lin fut toujours préférée par les Parisiennes. Dans les familles les plus opulentes, à la Cour même, les dames prenaient « plaisir à filer la toile qu'elles despensent à la maison, la croyant de meilleur usage que celle qu'on trouve chez le marchand³ ». Cette simplicité n'était plus de mise au siècle suivant. On voyait alors les femmes tirer « de leurs sacs à ouvrage une jolie navette d'or, d'écaille ou d'ivoire, et faire des nœuds connus sous le nom de frivolité⁴ ». Cependant, une des filles du Régent, Louise-Adélaïde, abbesse de Chelles, « pratiquoit dans son abbaye toutes sortes de métiers qu'elle se faisoit apprendre par de petites ouvrières qu'elle faisoit venir de Paris. Elle savoit faire toutes sortes de modes, de coiffures, etc.⁵ ».

Voy. **Blanc (Spécialité de)**. — **Filature**. — **Lingères**. — **Tisserands**, etc.

Toiles de chasse (OFFICIERS DES). Voy. **Vautrait (Officiers du)**.

Toiles peintes. Voy. **Imprimeurs sur étoffe**.

Toilette (MARCHANDES A LA). On disait, au dix-huitième siècle, *revendeuses à la toilette*. Jaubert, en 1773, les définit ainsi : « La reven-

¹ *Revue archéologique*, t. XXI (1870), p. 218.

² Rabelais nous apprend que « pour la chemise de Gargantua furent levées neuf cents aunes de toile de Chasteleraud ». Livre I, chap. VIII.

³ Voy. Musset-Pathay, *Bibliographie agronomique*, p. 32 et 93.

⁴ Voy. Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 187, et l'*Histoire du commerce de Laffemas*.

⁵ J. Lecarpentier, *Histoire de Cambrai*, p. 292.

⁶ Voy. G. Fagniez, *L'industrie en France sous Henri IV*, p. 50.

¹ Dans le *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, p. 1.

² Savary, *Dictionnaire*, t. II, p. 1749.

³ R. Le Pays, *Amities, amours et amourettes*, édit. de 1685, p. 228. — Voy. aussi le *Recueil des pièces galantes*, de M^{me} de la Suze, édit. de 1741, t. I, p. 43.

⁴ M^{me} de Genlis, *Étiquettes de la Cour*, t. II, p. 3.

⁵ Soulavie, *Mémoires de Richelieu*, t. II, p. 237.

deuse à la toilette est une femme qui va le matin à la toilette des dames, afin de leur faire voir les marchandises qu'elle a à vendre, comme les nippes et les bijoux dont on veut se défaire, quelquefois aussi des marchandises de contrebande qu'elle vend pour son compte ou pour celui d'autrui¹ ». Hurtaud est plus clair : « Elles achètent, revendent et échangent soit robes, jupons, déshabillés, dentelles, ajustemens, etc.² » Mais tous les auteurs s'accordent pour engager les acheteurs à être fort circonspects dans leurs rapports avec ces dames. « Elles font fortune en très peu de tems, écrit Sébastien Mercier³, et elles ne la doivent pas en entier à la vente de leurs marchandises ».

Les marchandes à la toilette étaient soumises aux mêmes réglemens de police que les brocanteurs.

A cette occasion, je rappelle que le mot *toilette* avait une foule de sens, dont quelques-uns ont beaucoup vieilli. On nommait *toilette* le morceau d'étoffe dans lequel on enveloppait tous les menus objets nécessaires à la toilette. Cette étoffe fut plus tard remplacée par un coffre souvent très riche. Le contenu ne tarda pas à prendre le même nom que le contenant. Puis, comme, le moment venu, on étalait la toilette dépliée sur une table, celle-ci, qui jouait à son tour le rôle de toilette, fut désignée de la même manière. Enfin le fait de s'habiller étant toujours consécutif à l'étalage de la toilette, finit par prendre le même nom. D'où il résulte qu'en donnant toujours au mot *toilette* sa signification précise, on pouvait dire qu'une femme, déployant une *toilette*, y a trouvé une belle *toilette*, et qu'elle a fait sa *toilette* devant sa *toilette*.

Sous Louis XIII et sous Louis XIV, le mot *toilette* était presque exclusivement pris dans la première de ces acceptions, et toute personne un peu élégante possédait deux toilettes. Celle du matin contenait le miroir, la pelote, la boîte à poudre et la boîte à mouches, les pots de pommade, les brosses, les peignes, des coupes, des chandeliers, etc. ; la toilette du soir renfermait surtout le linge de nuit. Tallemant des Réaux raconte que M. de Brancas « se mist au lit un jour à quatre heures, parce qu'il trouva sa toilette mise⁴ ». Quand on devait coucher hors de chez soi, on se faisait suivre de sa toilette.

Souvent choisies comme cadeau, les toilettes étaient parfois d'une extrême richesse. Voici la description de deux toilettes qui existaient en 1673, au garde-meubles de la couronne : « Une toilette d'argent vermeil doré d'Allemagne, consistant en dix-neuf pièces. Scavoir : un miroir, un carré couvert⁵, un autre carré découvert, une gantière⁶, une coupe, une souscoupe, deux ferrières⁷ ; deux pots à pastes et pommades, deux

chandeliers, une boeste à poudre, une boeste à mouches, une petite escuele couverte, une forme de salière pour mettre l'eau de gomme¹, une pelote, une vergette et une brosse à peigne, le tout pesant ensemble.....39^o4^m4^g.²

Toilette (SOINS DE). Voy. **Baigneurs.** — **Bains froids.** — **Barbiers.** — **Cheveux (Marchands de).** — **Coiffeurs.** — **Corneteurs.** — **Épileurs.** — **Étuvistes.** — **Frater.** — **Mouches.** — **Perruquiers.** — **Poudriers,** etc., etc., etc.

Toilières. Titre qui appartenait aux lingères.

Toiliers. Titre qui a appartenu aux chanevaciers, aux tisserands, etc. Laffemas, en 1600, écrivait *touailliers*.

Toiseurs de bâtimens. La toise représentait six pieds ou deux mètres, exactement 1^m,949. Le plus ancien étalon connu était en fer et portait une inscription indiquant qu'il datait de l'année 1554. Il était conservé par les merciers dans leur bureau³. On résolut, en 1668, d'en constituer un autre. On prit comme mesure l'arcade qui servait d'entrée au vieux Louvre, du côté de la rue Fromenteau, parce que les plans indiquaient que l'architecte avait voulu lui donner douze pieds de largeur. L'étalon ainsi obtenu et représenté par une verge de fer portant une arête à chaque bout fut encastré au bas de l'escalier principal du Grand-Châtelet.

Exposé aux injures du temps et des hommes, cet étalon dut être encore renouvelé en 1766. Cette fois, quatre-vingts toises exécutées avec soin furent envoyées dans les provinces.

Voy. **Vérificateurs de mémoires.**

Toiseurs de plâtre. Voy. **Mesureurs.**

Toissarans de lange. Nom que le *Livre des métiers* donne aux drapiers.

Tôliers, Voy. Fabricants de tôle. On trouve aussi *tauliers*.

Tombeliers. Voy. **Boueurs et Ordures ménagères.**

Tombiers. Au moyen âge, les maçons ou les artistes qui avaient pour spécialité la construction ou la décoration des tombes étaient nommés *tombiers*, *tumbeurs*, *tumbiers*, *tailleurs de tombes*, etc. La *Taille de 1313* cite, parmi les imposés de la rive gauche, « Nicolas le Grant, tumeur⁴ ». On a publié dernièrement l'inventaire après décès d'un habile tombier liégeois, Hennequin, dit aussi Jean de Liège, qui vint de bonne heure s'établir à Paris, où il mourut en 1382. Il possédait un atelier où il avait réuni d'importantes provisions de pierres, d'albâtre, de

¹ Dictionnaire des arts et métiers (1773), t. IV, p. 17.

² Dictionnaire de Paris (1779), t. I, p. 690.

³ Tableau de Paris (1782), t. II, p. 189.

⁴ Historiettes, t. II, p. 368.

⁵ Un coffret carré et couvert.

⁶ Une boîte à gants.

⁷ Peut-être les coffrets contenant les fers à friser.

¹ Servant à fixer les mouches.

² Onces, marcs, gros.

³ Savary, Dictionnaire du commerce, t. I, p. 195.

⁴ Page 180.

marbres, etc.¹ Un autre Hennequin est mentionné en 1387, dans le devis du tombeau élevé à Jean de Dormans au collège de Beauvais². Vers la fin d'un compte de 1540 je trouve cité un sieur Jehan Lemoyne, qui est qualifié « tailleur de tombes ».

Il paraît qu'au quatorzième siècle, l'on ne respectait guère les monuments funèbres, car je lis dans le *Compte des dépenses faites par Charles V au château du Louvre*³ : « Pour avoir amené XI tumbes, prises à Saint-Innocent⁴, par marché, pour le grand viz⁵ neuve.... XXIII sols parisis ».

Par lettres patentes d'octobre 1609, le titre de *faiseurs de tombes et épitaphes* fut donné à la corporation des marbriers.

Tondeurs de buis et de palissades.

Leur spécialité a pour origine la mode, inaugurée par le dix-septième siècle, de donner aux buis, aux ifs, etc. les formes les plus contraires à leur nature, hommes, oiseaux, pyramides, navires aux voiles déployées, etc., etc. Le médecin Héroard raconte qu'à Fontainebleau, le logis de Sully était égayé par « soixante hommes artificiels et autant de diables qui se combattoient⁶ ».

Les tondeurs appartenaient à la corporation des jardiniers.

Tondeurs de chiens. « A Paris, où il y a beaucoup de chiens de toutes espèces, il y a aussi une grande quantité de personnes qui ne font d'autre métier que celui de tondre des chiens. Le plus grand nombre de ces tondeurs habitent les endroits les plus passagers, comme les trottoirs des ponts, et ont des enseignes où sont leurs noms et leurs demeures. Non seulement ils tondent ces animaux sur les places qu'ils occupent, ils vont encore dans les maisons quand on le juge à propos⁷ ».

A la fin du dix-huitième siècle, les demoiselles Demoncey et Varechon s'étaient fait une grande réputation par leur habileté à soigner les chiens et les chats. Je lis dans un de leurs prospectus, daté de décembre 1774, qu'elles demeuraient quai Pelletier et demandaient une livre quatre sols pour chaque opération, « qu'il s'agit de tondre un chien, de le saigner, de lui couper les oreilles ou autre chose ». Elles opéraient aussi et pour le même prix les chats, mais ici elles rencontraient des concurrents dans les chaudronniers, les marchands de peaux de lapin, les cardeurs de matelas, les frotteurs d'appartements, qui tous se disaient aptes à mutiler ces pauvres animaux.

Sébastien Mercier a fait un grand éloge de Thomas, « le plus habile tondeur du monde », qui opérait sur le Pont-Neuf et avait « écrit

sur son enseigne : *Thomas tond les chiens et sa femme et vat en ville* ». Madame Thomas jouait, vis-à-vis de ces petites bêtes, le rôle de vétérinaire : les « chiens les plus rogneux ne la rebutent pas ; elle entend leur langage, leur prodigue ses caresses, en prend quatre dans son tablier, les médecine avec succès et les met d'accord en les baisant tour à tour ; ils sont sous ses jupes, où ils jappent de reconnaissance... Les chiens de distinction ne sont pas tondus sur le parapet, cela est bon pour les chiens ordinaires...⁴ ».

Un peu plus tard, Gouriet a célébré Joseph Lorain, dont la place était indiquée, dit-il, par un écriteau ainsi conçu : *Joseph Lorin, tons le chien, va en vile, coupe le chat et sa fame. Lessez votre adrèce*².

Voy. **Châtreurs et Chiens (Commerce des)**.

Tondeurs de drap. Le drap après avoir été lainé et séché, devait être tondus à plusieurs reprises, et cette délicate opération constituait le privilège d'une communauté spéciale, celle des tondeurs. La *Taille de 1292* en cite 20, celle de 1300 en mentionne 36.

Je ne connais pas de statuts des tondeurs antérieurs à ceux du mois de décembre 1384³, qui régissent la corporation pendant plusieurs siècles. Ils sont, d'ailleurs, détaillés et curieux.

Les maîtres s'y qualifient de *tondeurs de drap à table sèche*, parce qu'il leur était interdit de tondre aucune étoffe de laine tant qu'elle restait mouillée.

Nul ne pouvait ouvrir boutique avant d'avoir été « expérimenté par les jurez et trouvé suffisant, expert et convenable ».

La durée de l'apprentissage était fixée à deux ans.

Les maîtres déposaient entre les mains du prévôt de Paris une caution qui pouvait s'élever jusqu'à six marcs d'argent, « pour la seurté des draps qui leur seront bailliez à tondre ».

L'embauchage avait lieu de la même manière que chez les foulons, mais l'endroit où il se faisait n'est pas désigné.

La journée de travail était fort longue. D'octobre à février, elle commençait à minuit « à XII heures de nuit », et finissait « à soleil couchant », soit en tout dix-sept heures de travail. Il faut cependant en déduire le temps des repas. Les ouvriers avaient une demi-heure au point du jour « pour aller boire ou faire ce que bon leur semblera » ; ils déjeunaient de neuf à dix heures, et dinaient de une heure à deux. De février à octobre, ils arrivaient « à heure de soleil levant », et restaient à l'atelier jusqu'au « soleil couchant ». Ils déjeunaient de neuf à dix heures et dinaient de midi à deux heures. Ils avaient en outre une demi-heure de liberté dans la journée.

Ce règlement ne concerne que les ouvriers pris à la journée. Pour les autres, logés et nourris

¹ *Mémoires de la société de l'histoire de Paris*, t. XXX (1903), p. 281.

² G. Fagniez, *Études sur l'industrie*, p. 349.

³ Dans la *Revue archéologique*, t. VIII (1851), p. 690.

⁴ Au cimetière des Innocents.

⁵ Escalier.

⁶ *Journal*, 6 septembre 1606, t. I, p. 209.

⁷ Jaubert, *Dictionnaire* (1773), t. IV, p. 280.

¹ *Tableau de Paris* (1788), t. X, p. 281.

² *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 313.

³ *Ordonnances royales*, t. VII, p. 98.

chez leur maître, les exigences devaient être moins strictes.

Ces statuts furent confirmés sans changement au mois de juin 1467¹. En 1484², à la demande des 43 maîtres alors établis à Paris, quatre articles nouveaux furent ajoutés. Ils défendent d'embaucher aucun ouvrier avant d'avoir pris des renseignements auprès du dernier maître qu'il a servi, et enjoignent à chaque maître de frapper d'une marque particulière les draps tondus par lui. Enfin au mois de septembre 1531, la durée de l'apprentissage fut portée à trois ans, parce que, disaient les maîtres, « impossible est de rendre apprentiz suffisans audit mestier en sy peu de tems de deux ans, et attendu les nouvelles inventions requises audit mestier ».

Des statuts ultérieurs, dont je n'ai pu déterminer la date, modifièrent sur quelques points l'organisation de la communauté.

Vers la fin du dix-huitième siècle, le nombre des tondeurs de drap était de quarante environ. Ils avaient pour patronne la sainte Vierge, qu'ils fêtaient le jour de l'Assomption, dans l'église des Grands-Augustins. Une autre confrérie de la communauté était dédiée à saint Nicolas.

Les tondeurs étaient dits aussi *lisseurs* et l'ordonnance des *Bannières* les nomme *tondeurs de grandes forces*.

Voy. **Forcetiens**.

Tonlieu. Le tonlieu était un impôt perçu lors de la vente de toute marchandise, proportionné au prix de celle-ci et qui, en général, était dû à la fois par le vendeur et par l'acheteur.

Le tonlieu fait l'objet de plus de vingt titres dans le *Livre des métiers*³, où il est parfois désigné sous le nom d'impôt *du vendre et de l'acheter*, et où l'on indique les droits à percevoir pour chaque sorte de marchandise. Ces droits variaient suivant que l'échange avait lieu en foire, en marché ou en boutique.

Tonlieurs. Fonctionnaires préposés à la perception de l'impôt appelé *tonlieu*⁴. Le *Livre des métiers* les nomme *tonloiers*, *tonluers*, etc., et l'ordonnance de 1414 sur la marée *cueilleurs de tonlieu*.

Tonloiers et Tonluers. Voy. **Tonlieurs**.

Tonneaux (ROULEURS DE). Nom parfois donné aux déchargeurs de vin.

Tonneleers. Ceux qui prennent des oiseaux au moyen du filet appelé *tonnelle*. Parmi les officiers royaux attachés au château de Vincennes figurait un tonneleur⁵.

Tonneliers. Bien que le mot *cuparii* existât

déjà pour désigner les tonneliers¹, Jean de Garlande les appelle *carpentarii*, et nous apprend qu'ils fabriquaient des tonneaux cerclés en fer, des barils, des cuves, des vis de pressoir, etc., etc.²

Les tonneliers appartenait alors à la corporation des charpentiers et obéissaient aux mêmes statuts. Ils étaient donc placés sous l'autorité du premier charpentier du roi, et contribuaient à la redevance de dix-huit deniers par jour qui lui était servie. Ils ne pouvaient avoir à la fois qu'un seul apprenti, et l'apprentissage durait quatre ans³. Une pièce publiée par M. G. Depping⁴ nous fait savoir, en outre, que « entre la Magdeleine (22 juillet) et la Saint-Martin d'Yver » (11 novembre) les tonneliers obtenaient leur exemption du guet, en payant au roi la valeur d'une journée de travail.

La *Taille de 1292* cite 70 tonneliers, celle de 1300 en mentionne 91. La grande ordonnance de janvier 1351 les nomme *charpentiers de tonneaux*.

Leurs premiers statuts datent de janvier 1376, et c'est sans doute à cette époque qu'ils se séparèrent des charpentiers pour former une communauté indépendante. Ces statuts furent très fréquemment confirmés et révisés. En juin 1467, Louis XI s'occupe des *tonneliers-déchargeurs de vin*, et fixe la durée de leur apprentissage à cinq ans⁵. L'auteur de la table qui termine le seizième volume du *Recueil des ordonnances royales* commet ici une étrange erreur; il regarde ce nombre de cinq ans comme déterminant le minimum de l'âge exigé des apprentis. C'eût été commencer un peu jeune.

En août 1527, François I^{er} défendit de fabriquer aucun tonneau qui n'eût la jauge réglementaire, mesure de Paris. Jusque là, chacun agissait à peu près à sa guise, et il est assez difficile de se reconnaître parmi les nombreux vaisseaux destinés aux liquides. En voici une liste encore incomplète, avec les équivalents approximatifs en litres.

La *pipe* ou *queue* équivalait à 54 setiers et représentait environ 400 litres.

Le *muid* représentait environ 268 litres.

Le *bussard* contenait à peu près la moitié de la pipe. Il ne servait pas seulement pour les liquides, puisque Rabelais dit que Gargamelle mangea un jour « deux bussars de tripes⁶ ».

Le *poignon* ou *ponchon* représentait les deux tiers du muid, soit environ 178 litres.

La *feuillette* ou *fillette*⁷, moitié du muid, contenait donc environ 134 litres.

Le *tierçon*, tiers du muid, représentait environ 89 litres.

Le *quartaut* peut être estimé à environ 67 litres.

¹ Voy. Ducange, *Glossarium*, aux mots *cuparius* et *cupius*.

² Edit. Scheler, p. 28.

³ *Livre des métiers*, titre XLVII.

⁴ *Ordonnances relatives aux métiers*, p. 426.

⁵ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 656.

⁶ *Gargantua*, liv. I, chap. 4.

⁷ Voy. le *Dictionnaire de Trévoux*, t. IV, p. 160, et celui de Godefroy, t. IV, p. 3.

¹ *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 685.

² *Ordonn. royales*, t. XIX, p. 504.

³ Deuxième partie, titres IX à XXXI.

⁴ Voy. le *Glossaire* de Ducange, au mot *telon*.

⁵ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 463. — *L'État de la France pour 1712* écrit *tonnelier*, t. I, p. 351.

La *quarte*, dite aussi *broc*, valait environ 8 litres. Celle que l'on employait pour l'huile était plus grande d'un tiers au moins ¹.

Le *setier* représentait environ 7 litres 45.

La *velte* ne différait guère du *setier*. Mais on nommait aussi *velte* une règle graduée qui servait au mesurage des tonneaux.

Le *pot* représentait 2 pintes ou quatre chopines, soit environ 1 litre 83.

La *pinte* contenait deux chopines, soit environ 0,93 centilitres.

La *chopine*, moitié de la pinte, représentait environ 0,46 centilitres et se divisait en 4 possons et 16 roquilles.

Le *demi-setier*, appelé aussi *galopin*, ne dérivait pas du *setier*, il représentait la moitié de la chopine, soit environ 23 centilitres.

Le *posson* ou *poisson*, quart de la chopine, valait environ 11 centilitres.

La *roquille* représentait un peu moins de 3 centilitres.

En 1528, 1566, 1576, 1599, les tonneliers firent apporter des modifications plus ou moins importantes à leurs statuts, qui ne varièrent plus guère dans la suite.

Au dix-huitième siècle, la corporation était divisée en deux classes :

1^o Les *maîtres tonneliers* proprement dits ou *doleurs*, qui fabriquaient et réparaient les tonneaux.

2^o Les *déchargeurs de vin*, qui ne quittaient pas les ports.

Pour les uns comme pour les autres, l'apprentissage était resté fixé à cinq ans. Le nombre des maîtres s'élevait à 200 environ, et ils reconnaissaient pour patron saint Nicolas.

La rue de la Tonnellerie, supprimée sous le second Empire, portait déjà ce nom au treizième siècle. Je ne sais si, comme le dit Lazare ², elle devait ce nom aux tonneliers qui l'habitaient, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils avaient tous disparu en 1292 ³.

Je les ai trouvés nommés en divers temps *broquiers*, *laboureurs*, *futailliers*, *lieurs* et *relieurs de cuves*, *lieurs de muids* (muids), etc.

Voy. **Barilleurs**. — **Cerceliers**. — **Cuveliers**. — **Déchargeurs de vin**. — **Laboureurs**. — **Tonneleurs**, etc.

Tordeurs. Ceux qui tordent les soies, les laines, les fils suivant l'usage auxquels ils sont destinés.

Tormenteurs. Voy. **Bourreaux**.

Torqueurs. Dans les manufactures de tabac, ouvriers chargés du torquage. Cette opération consistait à filer le tabac au moyen d'un rouet, et à lui donner la forme d'une grosse corde. Celle-ci était soit rapée, soit machée.

On les nomme aussi *fileurs*.

Touailliers. Voy. **Toiliers**.

Touche de Paris. Titre de Paris. On dit aujourd'hui or d'un bon titre ; au moyen âge, l'on disait or de bonne touche, parce que, pour connaître la qualité de l'or, on lui faisait subir l'épreuve de la pierre dite *de touche*, à *toucher*, *touchau*, etc. ¹. « Nul, disent les orfèvres dans leurs statuts, ne puet ouvrir d'or à Paris, qu'il ne soit à la touche de Paris, laquelle touche passe touz les ors de quoi en œvre en nulle terre ² ».

Toucheurs. Conducteurs de bestiaux.

Gens qui prétendaient guérir les maladies au moyen d'attouchements.

Dans les ardoisières, ouvriers qui dirigeaient les chevaux employés à faire mouvoir les machines.

Tourbiers. Ouvriers employés dans les mines de tourbe. Dès le treizième siècle, la tourbe était utilisée pour le chauffage des appartements, au moins dans le Nord.

Touriers. Voy. **Concierges** et **Geôliers**.

Tourmenteurs. Voy. **Bourreaux**.

Tourne-broches. Valets de cuisine. A la fin du seizième siècle, on connaissait déjà en Italie les tourne-broches « manœuvrant par ressorts ou par moyen de poids comme les horologes ³ ». En France, le soin de les tourner était confié, soit à une servante ou à un valet de cuisine, comme la Nicole ou le Covielle du *Bourgeois gentilhomme* ⁴, soit à un brave chien enfermé dans une roue à laquelle il imprimait un mouvement régulier. L'animal et l'instrument en étaient même arrivés à porter le même nom. Dans la fable du *Lièvre qui fait le brave*, à peine le lièvre eut-il terminé ses fanfaronnades qu'il entendit « un petit tourne-broche d'un meunier voisin qui glapissait dans les buissons ⁵ ».

En 1736, il y avait encore à Versailles des valets chargés de tourner les broches ⁶.

Tourneurs. Nom donné aux ouvriers qui tournaient la roue chez les potiers d'étain, les couteliers, etc.

Titre que prenaient les peigniers et les tabletiers, parce qu'ils avaient le droit de fabriquer certains objets au moyen du tour.

Tourneurs en bois. Au treizième siècle, ils appartenaient à la corporation des charpentiers. Ils étaient donc placés sous l'autorité du premier charpentier du roi, et contribuaient à la redevance de dix-huit deniers par jour qui lui

¹ Voy. L. de Laborde, *Glossaire des émaux*, p. 445.

² *Livre des métiers*, titre XI, art. 2.

³ Montaigne, *Voyage en Italie*, édit. de 1774, p. 24 et 74.

⁴ Acte III, scène 9.

⁵ Fénelon, *Fable* 17. — Voy. aussi Lafontaine, *L'éducation*, liv. VIII, fable 24.

⁶ *État de la France pour 1736*, t. I, p. 221.

¹ *Livre des métiers*, titre LXIII.

² *Dictionnaire des rues de Paris*, p. 727.

³ La *Taille* de cette année n'en cite aucun. Voy. p. 37.

était fournie. Ils ne pouvaient avoir à la fois qu'un seul apprenti, et l'apprentissage durait quatre ans ¹. M. Viollet-le-Duc a reproduit, dans son *Dictionnaire du mobilier* ², une vignette du treizième siècle, qui représente le tour dont on se servait à cette époque.

La *Taille de 1292* mentionne douze tourneurs, celle de 1300 en cite quinze.

Au mois de juin 1467, les tourneurs se plaignirent au roi « de ce que par cy-devant ledict mestier de tourneur n'a esté juré ³, et n'y a eu personne qui s'en soit prins garde, ne qui ait eu visitation ne puissance de corriger les malfaçons qui y ont esté et peuvent estre ». Tout ceci n'est pas absolument exact, puisque, au treizième siècle, la corporation des charpentiers dont faisaient partie les tourneurs, était régie par quatre jurés ; mais le souvenir de cette première organisation s'était peut-être perdu, et ils supplièrent Louis XI de vouloir bien leur octroyer des statuts ⁴. Dès lors, le métier dut s'acheter soixante sols, dont vingt revenaient au roi, vingt à la confrérie et vingt aux jurés. Le *chef-d'œuvre* fut exigé pour parvenir à la maîtrise ; sauf cependant en ce qui concerne les fils de maître, qui étaient également dispensés d'acheter le métier. Chaque maître ne put avoir à la fois qu'un seul apprenti, et la durée de l'apprentissage fut fixée à trois ans. La veuve pouvait continuer le commerce de son mari. Deux jurés surveillaient la corporation. Enfin, comme les vanniers, les tourneurs étaient autorisés à vendre certains objets que, affirmaient-ils, « par cy devant et de très longtemps ilz ont accoustumés de vendre », tels que : « vans, hotes, bachoes ⁵, chasières ⁶, paniers couverts d'osier blanc, cajots et cages à poussins, corbeilles et corbillons, picotins, paniers à vendegier, mannes et mannequins, hottereaux ⁷, chaserez ⁸, coulouers ⁹, et autres choses qui sont dépendans et appartenans d'autres mestiers ».

Dans ces statuts, les maîtres sont qualifiés *tourneurs en bois* ; l'ordonnance des Bannières, qui date de la même année, les nomme *tourneurs de blanc boys*.

De nouveaux statuts, rédigés en février 1573, portent à quatre ans la durée de l'apprentissage, qui devra être suivi de quatre années de compagnonnage. Ils fournissent aussi une nouvelle énumération des nombreux ustensiles dont le commerce est permis à la corporation. J'y relève les noms suivants : jattes, auges à maçon, pelles, courges, battoirs, échelles, rateliers, quenouilles, fuseaux, cadres de miroirs, mortiers, pilons, râteaux, fauchets, manches de battoirs pour la paume, etc., etc. On voit que les tourneurs ont recueilli une grande partie de l'héritage des

écuelliers. Henri IV, au mois de février 1600, leur accorde encore le privilège de plusieurs objets que leurs ancêtres n'avaient guère pu connaître : manches de parasols, billes de billard, boules de pall-mail, chaises garnies de jonc ou de paille, etc. Les maîtres qui avaient la spécialité de ce dernier article s'intitulaient *chaisiers*.

Sous peine d'amende et de confiscation, aucun tourneur ne pouvait s'établir à proximité d'une forêt. Il devait en être éloigné d'une lieue et demie au moins ¹.

Je trouve dans les manuscrits de Delamarre ², la liste officielle des 163 maîtres tourneurs établis à Paris en 1678. Ils n'étaient guère plus de 30 à la fin du siècle suivant. Ils se disaient alors *tourneurs en bois, emparilleurs de chaises*. Ils mettaient en œuvre l'écaille et les matières les plus dures : buis, érable, ivoire, etc. ; confectionnaient des boutons de toute sorte, des rouets, des pièces pour les métiers, des ornements pour les carrosses, des têtes à perruques, des bras et des jambes artificielles, etc., etc.

Un religieux minime, le P. Charles Plumier, a publié en 1701, *L'art de tourner*, qui renferme des planches fort curieuses.

J'ai donné ci-dessus, page 208, le texte des lettres patentes qui érigeaient en communauté le métier des tourneurs.

Les maîtres étaient placés sous le patronage de sainte Anne et de saint Michel.

Tourneurs en métaux. Restés toujours peu nombreux, ils ne furent point constitués en corporation. A la fin du dix-septième siècle un sieur Jean Maubois se fit, dans cette spécialité, une grande réputation ³. Le roi le logea au Louvre, parce que les princes se plaisaient à le voir travailler et sollicitaient même de lui des leçons ⁴. Il eut une fille ou une sœur qui devint presque aussi habile que lui. Elle apprit l'art du tour à Louis XV, au comte de Clermont et au fils de l'ambassadeur de Turquie ⁵.

Les tourneurs en métaux travaillaient tous les corps durs, or, argent, acier, marbre, ébène, ivoire, etc. La carte-adresse du tourneur Brouet, très renommé à la fin du dix-huitième siècle ⁶, était ainsi conçue :

« BROUET, mécanicien machiniste, tourne toute ouvrage d'or, d'argent, assier, et tourne toute ovale même en assier, ouvragé, guioché, et dont la ciselure se fait sur le tour. Fait et vend toute sorte de tour, et enseigne au personne qui désire apprendre cette art.

A Paris, rue Pot-de-Fer, au noviciat des Jésuites. Au parfait tourneur ».

Tourneurs-Mouleurs-Piqueurs-Faiseurs et compositeurs de bois d'éventails. Titres qui appartenaient aux tabletiers.

¹ Livre des métiers, titre XLVII.

² Tome II, p. 530.

³ Constitué en communauté.

⁴ Ordonn. royales, t. XVI, p. 632.

⁵ Bachoue ou bachoe, vaisseau de bois, baquet.

⁶ Paniers pour faire égoutter le fromage.

⁷ Petites hottes.

⁸ Ce mot est pris ici dans le sens de huches.

⁹ Baquet ovale qui se place sous le robinet des pièces de vin.

¹ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 44.

² Biblioth. nationale, n° 21,799, f° 329.

³ Le livre commode pour 1692, t. II, p. 103.

⁴ Voy. la *Revue des sociétés savantes des départements*, année 1868, 2^e semestre, p. 173.

⁵ Voy. le *Mercur de juin-juillet 1721*, p. 121.

⁶ *Almanach Dauphin pour 1777*.

Ils étaient dits aussi *tourneurs et tailleurs d'images d'ivoire*.

Tourneuses. Dans le dévidage des cocons, ouvrières qui reçoivent des tireuses les fils préparés et les attachent sur le dévidoir.

Tourniers. Voy. **Tourneurs**.

Tournures (FABRICANTS DE). Au quinzième siècle déjà, l'indiscret poète Coquillart nous révèle que

Soubz grans robes fourrez de martres,
Nos bourgeoises tiennent ces termes
De façonner leurs c.ls de cartes,
Affin qu'ilz en semblent plus fermes ¹.

La mode, sur ce point, n'a pas changé au siècle suivant; mais le carton a été trouvé incommode, et le coussin rembourré qui tient la robe relevée par derrière a définitivement adopté un nom, un nom très laid, qui va se perpétuer pendant plusieurs siècles. Ecoutez un autre poète :

Là marchent à graves pas,
Renforcées par le bas,
Celles qui deux c... supportent
Sous les robes qu'elles portent.
Desquels l'un.....
L'autre de laine et de bourre
Autour de leurs fesses embourre ².

Sur ce point, Henri Estienne s'exprime de façon presque aussi inconvenante :

« PHILAUSONE. Sachez donc que quand elles veulent sortir dehors, elles disent : « Apportez-moy mon c.. ». Et quelques fois on crie : « On ne trouve point le c.. de madame, le c.. de madame est perdu ».

CELTOPHILE.....

PHILAUSONE. Et cependant, notez qu'il y a de ces c... (qu'aucunes plus honnestes appellent *haussec*...) qui sont fort précieuses ³.

Tout précieuse qu'ils fussent, ils semblèrent bientôt insuffisants et se virent remplacés par la vertugade, par le vertugadin, puis par les paniers, ancêtres de notre crinoline.

Je parlerai de tout ceci dans un autre article. Je dois seulement dire ici que, vers la fin du dix-huitième siècle, les paniers perdirent beaucoup de leur ampleur; puis, qu'on y suppléa sur les côtés au moyen de *coudes* qui accusaient les hanches, et en arrière par l'ancien c..

Une comédie, imprimée vers 1724 met en scène une marchande qui endoctrine sa cliente, et lui offre à la fois des paniers et des *matelas postérieurs* ⁴. Mais cet emphémisme n'eut aucun succès, et l'on en revint sans scrupule au nom que le seizième siècle avait toléré. Un recueil très

grave, l'*Encyclopédie méthodique* ¹, tenant à modifier ce désagréable substantif, et ne trouvant pas d'équivalent acceptable, prit le parti d'enlever une de ses trois lettres. On y lit : « Le *cu* n'est qu'une toile garnie en crin entre ses doubles et piquée à larges carreaux; on lui donne une demi-aune de largeur sur un tiers de hauteur. Il est froncé à la ceinture, de façon qu'il bouffe en arrière et fait relever la robe sans la charger beaucoup ² ». La comtesse de Genlis qui fut, comme on sait, gouvernante des princesses puis des princes de la famille d'Orléans, écrit dans ses *Mémoires* : « Madame de Matignon, arrivant de Naples, fut obligée d'aller sur-le-champ à Marly, où étoit la Cour; elle ne s'arrêta à Paris que pour y coucher. Elle n'y avoit vu que deux ou trois personnages très sérieux, qui n'avoient pas imaginé de la mettre au fait des modes nouvelles : il s'en étoit établi une, devenue universelle depuis douze ou quinze jours. Cette mode, qui n'avoit rapport qu'à l'habillement des femmes, consistoit à se mettre par derrière, au bas de la taille et sur la croupe, un paquet plus ou moins gros, plus ou moins parfait de ressemblance, auquel on donnoit sans détour le nom de c.. ³.

« Madame de Matignon ignoroit complètement l'établissement de cette singulière mode. Elle n'arriva à Marly que pour se coucher. On la logea dans un appartement qui n'étoit séparé de celui qu'occupoit madame de Rully (aujourd'hui madame la duchesse d'Aumont) que par une cloison très-mince et une porte condamnée. Qu'on se figure, s'il est possible, la surprise de madame de Matignon, lorsque le lendemain, deux heures après son réveil, elle entendit entrer chez madame de Rully madame la princesse d'Hénin, qu'elle reconnut à la voix, et qui, sur le champ, dit : « Bonjour mon cœur, montrez-moi votre c.. ». Madame de Matignon, pétrifiée, écouta attentivement et recueillit le dialogue suivant. Madame d'Hénin, reprenant la parole, s'écria avec le ton de l'indignation : « Mais, mon cœur, il est affreux, votre c.., étroit, mesquin, tombant; il est affreux, vous dis-je. En voulez-vous voir un joli? tenez, regardez le mien. — « Ah! c'est vrai! » reprit Madame de Rully, avec l'accent de l'admiration. « Regardez donc, mademoiselle Aubert (c'étoit la femme de chambre présente à cette scène), il est réellement charmant le c.. de madame d'Hénin, comme il est rebondi!... le mien est si plat, si maigre!.. Ah le joli, le joli c..! Voilà comme il faut avoir un c.. quand on veut réussir dans le monde. Il est bien heureux que j'aie été chargée du soin de vous surveiller ⁴ ».

La Révolution revint au costume collant, et détrôna ainsi le c.. qui, comme toutes les modes évanouies, a fini par disparaître, et porte le nom de *tournure*.

Les boursiers avaient le monopole de la fabri-

¹ Œuvres, t. I, p. 153. Voy. aussi p. 183.

² P. Leloyer, *Poésies*, p. 232.

³ *Dialogues*, t. I, p. 227.

⁴ *Les paniers ou la vieille précieuse*, in-12.

¹ Paris, 1782-1832, 166 vol. in-4°.

² *Manufactures et arts* (1785), t. I, p. 87.

³ M^{me} de Genlis écrit partout le mot en toutes lettres.

⁴ Édit. de 1825, t. VI, p. 195.

cation des *paniers*, des *coudes*, des *bétises*¹ et des c....

Voy. **Paniers (Marchandes de)**.

Tours de force. Voy. **Hercules**.

Traceurs. Voy. **Dessinateurs**.

Traceuses. Ouvrières qui tracent un canevras, une broderie par des points à l'aiguille.

Traifiliers. Voy. **Tréfileurs**.

Traîneurs de brouette et Traîneurs de chaise. Voy. **Brouetteurs**.

Traiteurs. Les traiteurs descendent des *cuisiniers* du treizième siècle, devenus *rôtisseurs* au quinzième siècle et *restaurateurs* au dix-huitième. Ce fut d'abord une communauté fort aimée du peuple et de la petite bourgeoisie, à qui elle vendait, à bas prix et au détail, une foule de victuailles.

Pour satisfaire une clientèle plus relevée, les cuisiniers des grandes maisons obtinrent d'être constitués en corporation sous le nom de *queux-cuisiniers-porte-chappes*.

Les mots *queux*, *queulx*, *keulx*, *queux*, etc. ont toujours désigné des cuisiniers. L'expression *porte-chappes* vient de ce que, pour livrer en ville les mets apprêtés chez eux, ils les protégèrent par un couvercle de fer blanc appelé *chappe*.

On ne connaît les premiers statuts de cette corporation que par la confirmation qui en fut faite au mois de mars 1599. On y voit que les maîtres avaient la spécialité des « noces, festins et banquets, tant en leur maison qu'en autres lieux » ; de tenir hôtels meublés, de louer au dehors couverts, vaisselle et linge de table. Les « écuyers de cuisine, maîtres queux, potagers, hâteurs, enfans de cuisine² du Roy, de la Reine, des princes et princesses » étaient reçus dans la communauté sur la simple présentation de leur certificat. Ceux des « présidens et conseillers » devront en outre « faire apparoir du fidèle service qu'ils auront fait à leurs maîtres ».

De nouveaux statuts, datés d'août 1663, ajoutent aux trois titres de la corporation celui de *traiteurs*. Celle-ci empiétait évidemment sur les privilèges des marchands de vin, taverniers, cabaretiers, rôtisseurs et autres commerçants de même nature ; mais de nombreux arrêts (1680, 1698, 1701, etc.) maintinrent toujours ces derniers à un rang inférieur. Je trouve dans *Le banqueroutier*, pièce de Gherardi jouée en 1687³, le dialogue suivant :

COLOMBINE, *déguisée en chevalier*.

Quand vous donnerai-je à souper chez Lami ?

ISABELLE.

Vous perdez le respect, chevalier. Une fille de ma qualité au cabaret !

COLOMBINE.

Oh ! s'il vous plaît, Lami n'est point un cabaret, c'est un traiteur de conséquence.

Les rôtisseurs furent pourtant autorisés, en 1628, à « donner à manger chez eux jusques au nombre de trois plats de viande bouillis et trois plats de fricassée ». Les marchands de vin obtinrent (29 mars 1708) des droits à peu près égaux à ceux des rôtisseurs, mais sous condition de n'« avoir aucune enseigne de traiteurs, ni de cuisiniers, ni étalage de viandes ».

Les meilleurs traiteurs affichaient encore, à la fin du dix-huitième siècle, des prix qui ruineraient les dernières de nos gargottes. J'emprunte les annonces suivantes à une sorte de *Bottin* publié en 1777¹.

« Brunat, rue des Boucheries Saint-Germain², donne à manger dans un très beau salon, à 26 sols par repas, un potage, du bouilli, une entrée, demi-bouteille de vin et du dessert.

Madame veuve Fiévée, rue de Grenelle Saint-Honoré³, à l'Image Notre-Dame, donne à manger depuis 3 liv. jusqu'à 24 liv. par tête, et loge depuis 30 liv. jusqu'à 50 liv. par mois.

Lami, rue Montorgueil, donne à manger en gras et en maigre à 16 sols par repas, sans vin, un potage, le bouilli, une entrée, un plat d'entremet.

Le Troteur, rue des Boucheries Saint-Germain, donne à manger proprement à 26 sols par repas, un potage, du bouilli, une entrée, demi bouteille de vin et du dessert. Il est peu d'hôtels en cette capitale où il y ait une aussi grande affluence d'étrangers aux heures des repas.

Rouard, cloître Saint-Jacques de l'Hôpital⁴, donne délicatement à manger en gras et en maigre, à 38 sols par tête, et loge depuis 10 sols par jour jusqu'à 60 liv. par mois. Il se trouve communément dans cet hôtel beaucoup de négociants de la haute et basse Normandie. Il est peu d'hôtels où l'on traite en maigre plus délicatement ».

Les traiteurs, alors au nombre de 208, étaient placés sous le patronage de la Vierge, qu'ils fêtaient le jour de sa nativité.

Rétif de la Bretonne fait figurer, dans la 61^e nouvelle des *Contemporaines*, une « belle traiteuse ».

Voy. **Cuisinières**.

Tramasseuses. Dans les fabriques de pipes, ouvrières qui enlevaient les bavures, donnaient la dernière façon⁵.

Trameurs. Dans les fabriques d'étoffes, ouvriers qui disposaient les fils des trames.

¹ *Almanach Dauphin ou tablettes du vrai mérite*, etc., publication périodique.

² Auj. la partie du boulevard Saint-Germain comprise entre le carrefour de l'Odéon et la rue du Four.

³ Auj. rue Jean-Jacques Rousseau.

⁴ Auj. partie de la rue Pierre-Lescot.

⁵ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. IV, p. 380 et 384.

¹ Petit matelas diminutif des coudes.

² Voy. tous ces mots.

³ *Théâtre italien*, t. I, p. 374.

Tranchoirs (FAISEURS DE). Voy. **Potiers de terre.**

Translateurs du roi. On ne connaît qu'un seul personnage qui ait porté ce titre. « C'était sans doute, dit M. A. Jal, un traducteur de langues étrangères qu'employaient les ministres de Henri III pour la transcription en français des documents diplomatiques ¹ ».

Transport intérieur de Paris (COMPAGNIE DU). Il s'était fondé sous ce nom, à la fin de 1785, une entreprise qui représente assez exactement les *messagers parisiens* créés en 1847 et la compagnie récente des *colis postaux pour Paris*. Paquets, ballots, meubles, marchandises étaient transportés avec rapidité dans l'intérieur de Paris par cette société, munie d'une autorisation officielle et agréée par l'administration de la petite poste. Dès le mois de décembre, dix bureaux principaux et deux cents dépôts existaient dans les différents quartiers. Le bureau central, dit *bureau général du transport*, était établi rue Montmartre, dans la maison connue sous le nom d'hôtel des chiens.

Le prix des transports avait été réglé ainsi :

Paquets de	1 liv. à	10 liv.	5 sols
—	10 —	20 —	6 —
—	20 —	40 —	7 —
—	40 —	60 —	8 —
—	60 —	80 —	9 —
—	80 —	100 —	10 —
—	100 —	110 —	11 —
—	110 —	120 —	12 —

Et ainsi de suite, en comptant un sol pour chaque poids de dix livres.

Mais les forts de la halle, les savoyards, les portefaix, les commissionnaires, furieux de cette concurrence, maltraitèrent les agents de la nouvelle compagnie. Le 3 janvier 1786, eut lieu, près de la place Maubert, un sanglant combat, après lequel la police ramassa deux morts, des blessés et fit de nombreuses arrestations. Le 12 du même mois, les mécontents, au nombre de quinze cents à deux mille, se rassemblèrent sur la place Louis XV, et se mirent en route pour Versailles, afin de se plaindre au roi. On les laissa passer. A Versailles, le prince de Poix, qui les reçut, se chargea de remettre au roi le mémoire qu'ils apportaient. Louis XVI se montra inflexible et l'affaire suivit son cours. Le Châtelet condamna aux galères les individus arrêtés, mais le Parlement commua cette peine en celle du carcan ².

Transports (ENTREPRENEURS DE). A l'article **Voitures (Constructeurs de)**, je donnerai la liste des principaux véhicules employés depuis le quatorzième siècle. Je ne m'occuperai donc ici que des conditions dans lesquelles s'opéraient jadis le transport des voyageurs.

Depuis le règne de Henri III, des voitures

publiques transportèrent les voyageurs et les marchandises de Paris à Amiens, à Rouen, à Orléans, à Beauvais, et réciproquement. Ce service s'étendit peu à peu, et fut régularisé par un édit du mois de mars 1597 ; les voitures durent faire de quatorze à quinze lieues par jour ¹, sauf dans le midi « où les lieues sont excessivement longues et les chemins difficiles ² ».

Dès 1646, la plupart des villes importantes étaient desservies, mais en général la voiture ne se mettait en route que quand, après plusieurs jours d'attente, elle avait réuni un nombre suffisant de voyageurs. Dans l'état officiel dressé au cours de cette année, le nom des entrepreneurs de transport est presque toujours suivi de ces mots : « Part quand il peut ».

En 1664, on mettait trois jours pour aller de Paris à Laon ³. Quatre pèlerins qui avaient entrepris cette année-là de se rendre à Notre-Dame de Liesse, nous ont transmis le récit de ce long voyage. Ils arrivèrent :

Le premier jour à Nanteuil.
Le deuxième jour à Soissons.
Le troisième jour à Laon ⁴.

En 1665, il fallait :

Pour aller de Paris à Lyon, 10 jours.
— — Clermont, 8 jours.
— — Orléans, 2 jours.

Le *coche* mettait pour gagner Lyon dix jours en été et onze jours en hiver. « Dans lesdits coches, il y a des chambres particulières fort propres et commodes ».

Inutile de dire que carrosses et coches ne marchaient pas la nuit, et que, même dans les meilleurs d'entre eux, on empilait plus de voyageurs qu'ils n'en pouvaient raisonnablement contenir. Un littérateur bien oublié aujourd'hui, Jean de la Chapelle, consacra au carrosse d'Orléans une comédie assez gaie, qui fut représentée pour la première fois le 19 août 1680, et qui est restée au répertoire du Théâtre-Français ⁵. Dans la troisième scène, Cléante et son valet Crispin échangent de très curieuses doléances. « Ah ! Crispin, la détestable voiture qu'un carrosse d'Orléans... Être sans cesse persécuté par une plaideuse qui ne parle que de ses procès ; par une jeune provinciale qui n'a jamais vu Paris, qui ne songe qu'aux ajustemens qu'elle s'y donnera, et qui avec un langage affecté vous fait cent questions impertinentes ; par un abbé qui veut faire le bel esprit, et qui ne dit que des sottises ; enfin par un Hollandais qui à peine sait écorcher cinq ou six mots de français dont il vous fatigue sans cesse les oreilles ! Non, quand on auroit choisi exprès des gens propres à lasser la patience d'un honnête homme, on n'eût pas fait un assemblage plus bizarre que celui que le hasard

¹ La lieue parisienne représentait 3.898 mètres, un peu moins de 2.000 toises.

² Voy. Isambert, *Anciennes lois*, t. XV, p. 88 et 183.

³ *Le vray trésor de l'histoire sainte*, etc., 1647, in-4°.

⁴ On y va aujourd'hui en deux heures.

⁵ *Les carrosses d'Orléans*, un acte.

¹ *Dictionnaire critique*, p. 1200.

² Thiéry, *Guide des amateurs et des étrangers*, t. I, p. 437. — *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, t. XXXI, p. 7, 9, 28 et 49.

a fait dans notre carrosse ».

A quoi Crispin répond :

« Cela est vrai. Mais la plus incommode de tous, c'est cette jeune provinciale qui s'imagine au moindre cahot que le carrosse va verser, et qui pousse des cris à rendre les gens sourds ; sans compter cette bonne dame qui, à son âge, ne peut retenir son eau, et qui sans cesse fait arrêter le carrosse pour rendre des tributs à la nature. Pour moi, qui ne suis pas tout à fait aussi délicat que votre seigneurie, je me réjouis bien à ma portière de tous ces originaux-là ; car, hors vous et moi, il n'y en a pas un qui ait de l'esprit ».

Le 26 avril 1681, Regnard partait de Paris pour son voyage de Hollande, et montait dans « le carrosse de Bruxelles ».

Il couchait :

Le premier jour à Senlis.

Le second jour à Gournai.

Le troisième jour à Péronne.

Le quatrième jour à Cambrai.

Le cinquième jour à Valenciennes.

Le sixième jour à Mons.

Le septième jour à Notre-Dame de Halle.

Le huitième jour à Bruxelles¹.

Peu d'années après, fut inaugurée la *diligence de Lyon*, premier essai de transport rapide. Il est même remarquable que cette façon de voyager, en accélérant la marche et en réduisant les temps d'arrêt, souleva aussitôt des plaintes très amères. Dans le *Discours préliminaire* placé en tête de *L'important*², Palaprat s'exprime ainsi : « Me voilà parti, me voilà empaqueté et emballé entre deux énormes magasins³, dans ce char à roulieurs qui mène à Lyon, et qu'on appelle fort improprement la *diligence*, formidable machine dont les fermiers n'ont pas laissé de trouver le mouvement perpétuel ; car ni leur corbillard terrible, ni les malheureux condamnés à la roué qu'il renferme, n'ont un moment de repos pendant tout le voyage ». Dédaignant ces injustes reproches, la diligence de Lyon fut vite célèbre, et elle en vint à dévorer l'espace avec une rapidité réellement vertigineuse. En 1760, elle faisait jusqu'à vingt lieues par jour, et s'engageait à transporter à Lyon les voyageurs et leurs *hardes* en cinq jours pendant l'été et en six jours pendant l'hiver. A Chalon, on abandonnait la *diligence par terre* pour prendre la *diligence par eau*. Il y avait un départ tous les deux jours, et l'on se mettait en route à quatre heures du matin. Les entrepreneurs avaient eu soin d'établir « dans l'hôtel des Diligences une chapelle où l'on dit la messe pour les voyageurs à trois heures et demie du matin les jours de dimanches et fêtes⁴ ».

En 1761 le coche de Paris à Strasbourg quittait la rue de la Verrerie le samedi matin à 10 heures ; il passait à Bar-le-Duc le septième jour, à Nancy le huitième et arrivait à Strasbourg le douzième.

Sous Louis XVI, les turgotines faisaient environ quinze lieues en 24 heures. Au milieu de l'année 1784, le carabas mettait, pour aller de Paris à Versailles six heures et demie¹ ; le chemin de fer fait aujourd'hui le même trajet en vingt-cinq minutes.

Sauf Versailles, Saint-Germain et Poissy, les environs de Paris étaient encore fort mal desservis. Pour Vincennes, Saint-Maur, Champigny, par exemple, il n'y avait qu'un seul départ chaque semaine, le mardi à cinq heures du matin². La galiote de Sèvres et celle de Saint-Cloud partaient chaque jour, la première à sept heures du matin, la seconde à dix heures³.

En 1840, la malle-poste la plus rapide faisait quatre lieues à l'heure⁴. Au reste, le tableau suivant peut donner une idée des progrès accomplis en ce sens depuis la fin du dix-huitième siècle. Je l'extrais de l'*Almanach national* pour 1797, de celui de 1830 et de l'*Almanach* (officiel) des postes pour 1841.

	ANNÉE	MALLES-POSTES				MESSA-	CHEMINS
		1796	1814	1829	1840	GERIES ROYALES	de FER
			heures	heures	heures		
Besançon. . .	5 jours	60	41	28	3 jours	7 h. 45	
Bordeaux. . .	6 j. 1/2	86	48	40	3 jours	7 h. 30	
Brest.	»	87	62	44	4 j. 1/2	10 h. 20	
Caen.	2 jours	39	20	14	1 jour	4 h.	
Calais.	3 jours	38	27	18	1 j. 1/2	3 h.	
Forbach. . . .	»	57	46	28	»	8 h. 30	
Hayre (Le). .	2 jours	38	24	14	1 jour	3 h.	
Lille.	2 jours	34	21	18	33 h.	3 h.	
Lyon.	»	68	47	35	3 j. 1/2	6 h. 50	
Marseille. . .	»	117	91	65	»	11 h. 20	
Nantes.	4 jours	49	37	28	2 j. 1/2	5 h. 30	
Sedan.	3 jours	29	22	20	34 h.	4 h.	
Strasbourg. .	6 jours	70	46	35	3 jours	8 h.	
Toulouse. . .	6 jours	110	72	54	4 j. 1/2	11 h. 50	
Valenciennes.	2 jours	28	22	14	24 h.	3 h. 20	

Si les voyages étaient jadis plus longs et plus fatigants qu'aujourd'hui, il faut bien dire aussi qu'ils étaient moins monotones. Les voitures, encore mal construites, versaient souvent, et, bien que l'on ne s'aventurât point la nuit sur les routes, on y faisait parfois de mauvaises rencontres. Au mois de mai 1652, le coche de Senlis fut arrêté par des voleurs, qui tuèrent les sept voyageurs qu'il contenait⁵. L'année suivante, M. et madame de la Guette, parcourant la France dans leur carrosse, se virent entourés par des bandits armés jusqu'aux dents ; ils n'assassinèrent personne, se contentèrent des chevaux, des bagages et de l'argent⁶. Voici qui est plus fort. Le 19 décembre 1700, la malle du courrier de Tours fut dévalisée au bout du Pont-Neuf⁷. Les

¹ Bonne d'Oberkirch, *Mémoires*, t. II, p. 38.

² Jèze, p. 360.

³ Jèze, p. 368.

⁴ *Almanach des postes pour 1841*, p. 13.

⁵ Conrad, *Mémoires*, p. 548.

⁶ De la Guette, *Mémoires*, p. 150.

⁷ Depping, *Correspondance administrative sous Louis XIV*, t. II, p. 736.

¹ *Voyage en Flandre et en Hollande*, t. I, p. 1.

² Comédie jouée en 1694.

³ Paniers destinés à recevoir les bagages.

⁴ Jèze, *État ou tableau*, etc., édit. de 1760, p. 359.

romanciers tiraient bon parti de ces péripéties, qui leur manquent de nos jours. Le chef-d'œuvre de Marivaux, *Marianne*, débute par le pillage du « carrosse de voiture » allant de Paris à Bordeaux. L'auteur nous raconte que cinq voyageurs furent tués, avec « le cocher et le postillon¹ », et aucun lecteur ne put trouver le fait invraisemblable.

Voy. Messagers. — Voitures (Constructeurs de), etc.

Travail (RÉGLEMENTATION DU). Dès le treizième siècle, les communautés prenaient les précautions les plus minutieuses pour empêcher toute tentative de fraude dans la fabrication, et elles mettaient leur honneur à obtenir des ouvriers un travail aussi soigné que possible.

Elles interdisaient le travail à la lumière, comme pouvant donner de mauvais résultats ; elles voulaient en outre que l'ouvrier, pendant qu'il était à l'œuvre, restât toujours exposé aux regards du public. Il fallait que l'atelier et la boutique formassent une seule pièce donnant sur la rue. Il convient, disent les boucliers d'archal, que l'ouvrier « oeuvre seur rue, à fenestre ouverte et à huis entr'overt² ». Le tailleur ne devait couper un vêtement que dans sa boutique, « à la vue du peuple », disent les statuts de 1295³ : comme l'étoffe lui était fournie par le client, on craignait qu'il n'en détournât une partie. Tout cela semble naïf, et l'est bien un peu. Il ne faut pas oublier cependant que le commerçant soupçonné était sans cesse exposé à se voir surpris par un juré chargé de surveiller l'exécution des statuts, et qui avait le droit de visiter la maison de fond en comble. On se départit de cette sévérité, mais peu à peu ; le règlement du 30 décembre 1679 défend encore aux orfèvres de « travailler ailleurs qu'en leurs boutiques, sous quelque prétexte que ce soit⁴ ».

Les statuts signalaient aussi les fraudes les plus fréquentes dans chaque métier et s'efforçaient de les prévenir. Tout mélange de matières, toute réparation trop parfaite leur sont suspects. Les chapeliers de feutre défendaient de reteindre un vieux chapeau, afin que le commerçant n'eût pas la tentation de le faire passer pour neuf. Tout chapeau reteint était brûlé et le coupable payait une amende de cinq sous⁵. On interdisait de même aux pigniers de réparer un vieux peigne « en la manière que il semble pigne neuf⁶ ». Les cordiers devaient composer leurs cordages, ou de chanvre, ou de lin, ou de soie, sans jamais mélanger ces textiles⁷. Il était défendu aux couteliers de mettre une garniture d'argent à des couteaux d'os : une si riche addition eût pu les faire supposer en ivoire⁸. Les plâtriers s'engageaient par serment à ne mêler

au plâtre aucune substance étrangère¹. Il ne devait entrer dans la cervoise que de l'eau et du grain : il était prohibé de la rendre plus forte par l'addition de sureau, de genièvre, de piment ou de poix résine². Les chandeliers s'interdisaient d'utiliser la vieille graisse de porc, « quar, disent-ils, fausse oeuvre de chandoile de suif est trop domacheuse³ chose au povre et au riche, et trop vilaine⁴ ». Les charrons s'engageaient à mettre aux charrettes des essieux tels qu'ils voudraient qu'on leur en fournit s'ils étaient charretiers⁵. Les serruriers ne devaient faire une clef pour un particulier que si celui-ci leur présentait la serrure⁶. Les savetiers payaient une amende lorsqu'ils réparaient mal une vieille chaussure : « se il keut⁷ mauvement un soulier ou de mauvais fil, ou il le rapareille mauvement⁸ ». Le tailleur qui manquait la coupe d'un vêtement devait à son client une indemnité dont le chiffre était fixé par les jurés ; en outre, comme par sa maladresse il avait compromis la réputation de la communauté⁹, il était condamné à une amende au profit de celle-ci¹⁰. Les statuts de 1660 reproduisent encore cette sanction. Vingt-six ans plus tard, les imprimeurs-libraires s'engageaient à « imprimer leurs livres en beaux caractères, sur de bon papier et bien corrects¹¹ ». Les orfèvres qui employaient de l'or au-dessous du titre légal étaient condamnés à 50 livres d'amende pour la première contravention, à 100 livres pour la seconde ; la troisième fois, ils étaient privés de la maîtrise¹².

Dans un grand nombre de métiers, les statuts spécifient avec soin de quelle manière se fabrique chaque objet. Cette minutieuse réglementation constituait même un des grands vices du régime corporatif. Il n'y fallait point voir, en effet, de platoniques recommandations : c'étaient des ordres. Toute œuvre qui n'a pas été exécutée suivant les règles prescrites est saisie par les jurés et brûlée devant la porte du coupable. Si même un pâtissier expose en vente des pâtés réchauffés ou des tartes garnies de mauvaise crème, pâtés et tartes sont brûlés¹³. Quant aux objets qui ne sont pas de nature à être brûlés, on les timbre d'une marque ineffaçable. Les taillandiers ont prévu le cas : « Nul maître ne fasse grandes coignées, bésigues¹⁴, ébauchoirs, ciseaux¹⁵, que le tout ne soit bien et duement corroyé et

¹ Première partie (publiée en 1731), p. 3.

² *Livre des métiers*, titre XXII, art. 3.

³ Dans Depping, *Ordonnances*, p. 413.

⁴ Dans Leroy, *Statuts*, p. 110.

⁵ *Livre des métiers*, titre XCI, art. 6.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXVII, art. 4.

⁷ *Livre des métiers*, titre XIII, art. 4.

⁸ *Livre des métiers*, titre XVII, art. 9.

¹ *Livre des métiers*, titre XLVIII, art. 13.

² *Livre des métiers*, titre VIII, art. 3.

³ Dommageable.

⁴ *Livre des métiers*, titre LXIV, art. 14.

⁵ *Livre des métiers*, titre XLVII, art. 7.

⁶ *Livre des métiers*, titre XVIII, art. 3.

⁷ S'il coud.

⁸ *Livre des métiers*, titre LXXXVI, art. 3.

⁹ « Car, dit l'article 4 des statuts, li mestre ont grant honte et grant reprouche de la mestaille que ils ont faite aucune foiz ».

¹⁰ *Livre des métiers*, titre LVI, art. 5.

¹¹ Statuts de 1686, art. 3.

¹² Règlement du 30 décembre 1679, art. 17.

¹³ Statuts de 1566, art. 4 et 7.

¹⁴ Besaiguë.

¹⁵ Suivent cinquante et un noms d'outils.

acéré, sans paillure ni cassure par l'assemblage, ni rebroussant au taillant; et si autrement elle est trouvée¹, l'ouvrier l'amendera² ainsi qu'il appartient. Lesquels ouvrages seront marqués à chaud de la marque de l'ouvrier qui les fera : à peine d'amende arbitraire³ ».

Écoutez maintenant les menuisiers : « Tous les ouvrages dudit métier seront bien et dûment faits suivant l'art, et encore de bons bois, sains, secs, loyaux, sans aubiers, nœuds vitieux, piqueures de vers ni pourritures; et tous les ouvrages dudit métier qui seront trouvés par les jurés d'icelui pécher en quelque chose contre les présentes ordonnances seront saisis et confisqués comme contraires au règlement dudit art; même ceux en qui se trouveront rassemblés un assez grand nombre de défauts seront brûlés devant la porte de l'ouvrier qui les aura fait... »

« Nul ne fera grandes et petites portes d'église, château, ville, palais, hôtel ou maison de particulier, qu'elles ne soient de bon bois, comme dit est, et bien et dûment faites, assemblées avec battans et traverses d'une épaisseur et largeur suffisantes selon la grandeur d'icelles, avec mortaises⁴ et tenons épaulés où l'art le requiert, et les panneaux bien joints en languettes et à clefs dûment collés... »

« Toutes portes d'assemblage dites à placard, à un ou à deux vantaux, de quelque façon, mesures et profils que ce soit, droites ou cintrées, en plan ou en élévation, seront bien et dûment faites suivant l'art, avec battans et traverses assemblés à tenons et mortaises épaulés, et de bon bois, comme dit est; de force, largeur et épaisseur proportionnées à la grandeur et forme d'icelles, ainsi que leurs panneaux bien joints en rainures et languettes dûment collées, sous pareilles peines comme dit est... »

« Toutes portes pleines, contrevents, portes de remise ou d'écurie, ou autres, soit de chêne, sapin ou autre bois, seront bien et dûment faites, soit jointes en languettes et rainures emboîtées par un ou par les deux bouts à tenons et mortaises épaulés, ou barrées avec barres simples ou à queues, écharpes ou croix de Saint-André; et à celles exposées aux injures de l'air ou à la violence sur rue, cour ou jardin, et même sur l'escalier, il y sera ajouté des clefs outre les languettes pour plus grande solidité : sous les peines ci-devant prononcées...⁵ ».

Donc, un défaut dans le bois, une languette mal emboîtée dans sa rainure, un tenon ou une mortaise en moins, et l'objet est impitoyablement brûlé. Les avantages de ce procédé sautent aux yeux, mais ils sont loin de compenser ses inconvénients. Aussi bien que le mauvais, le mieux est interdit. Toute innovation, tout perfectionnement sont impossibles; la communauté, toujours défiante, y voit à la fois une atteinte

portée aux statuts et une tentative pour s'élever au-dessus de confrères restés fidèles observateurs des lois qui régissent le métier. Ce qui se produisait en dehors de ces lois restait dans l'ombre, passait à l'état de science occulte; jusqu'au dix-septième siècle, les procédés nouveaux ne se révélaient guère que dans les traités des arts mécaniques, où ils portent le nom de *secrets*. Tout inventeur était condamné d'avance; soit qu'il appartint à la corporation menacée, soit qu'il y fût étranger. S'il en était membre, ses confrères, redoutant une concurrence, se montraient impitoyables; s'il n'en faisait point partie, elle arguait de son monopole. Une seule ressource restait au malheureux, invoquer l'autorité royale, moyen héroïque qui ne fut pas souvent couronné de succès.

Pourtant, il réussissait parfois, et en voici quelques preuves assez curieuses :

A la fin du quatorzième siècle, le bon ton ordonna de porter pour jarretières d'élégantes aiguillettes, dont les ferrets d'or ou d'argent pendaient de chaque côté du genou. Ce fut là l'origine d'une amusante querelle qui s'éleva au sein de la corporation des chaussetiers. Quelques-uns d'entre eux s'étaient mis à confectionner des chausses « toutes garnies d'aiguillettes, et prestes d'attacher, car ce ainsi n'estoit, à ceulx qui voudroient acheter chausses, conviendroient longuement demourer pour attendre que garnies fussent ». Les anciens du métier protestèrent. Ennemis de toute innovation, ils soutenaient que les statuts n'autorisaient pas cette dérogation aux vieilles coutumes. Le roi d'abord leur donna raison. Mais, le 23 octobre 1398, il revint sur sa décision. Considérant que les aiguillettes ne sont pas mentionnées dans les statuts, par cette bonne raison qu'« adonc on n'en usoit point; mais néanmoins, puis que de présent ce est venu à plaisance de peuple et à commun usage », il permit « pour le prouffit de la chose publique de vendre chausses garnies¹ ».

Passons au seizième siècle.

Trois chaudronniers avaient inventé des morions de forme nouvelle, plus commodes et plus légers que ceux dont on se servait alors. Mais, parqués dans leur spécialité de chaudronniers, surveillés par les armuriers qui avaient le monopole de la fabrication des armes défensives, ils ne pouvaient ni profiter de leur découverte, ni en faire profiter le public. Ils s'adressèrent au roi. Celui-ci, dérogeant au principe fondamental des communautés, les autorisa² à fabriquer des morions perfectionnés, sans qu'il fût loisible à personne de les troubler dans l'exercice de cette industrie. « Voulant, disait-il, accroître le désir à tous et à chacun nos subjectz, et les exciter à s'exercer à choses bonnes et prouffitables au publicq de nostre royaume, en reconnoissant et autorisant par dessus les autres, par privilèges et bienfaits, les personnes vertueuses et industrieuses en tous artz, leur donner moyen

¹ Sic.

² Paiera l'amende.

³ Statuts de 1663, art. 17.

⁴ Mortaises.

⁵ Statuts de 1743, art. 41, 45, 46, 54. — Voir aussi les statuts rédigés par les coffretiers en 1596.

¹ Ordonn. royales, t. VIII, p. 301.

² Lettres patentes du 13 juin 1568.

d'user des grâces et facultez qu'ilz se sont acquis par leur travail et industrie... Avons permis par ces présentes à iceulx [chaudronniers] qu'ilz puissent faire fabriquer en leurs boutiques et forges toute sorte de morions, et iceulx vendre et débiter à noz subjez partout où bon leur semblera... sans que pour ce, ilz puissent estre empeschez par aucuns des maistres jurez armuriers, nonobstans leurs privilèges, nos ordonnances, uz, statutz, franchises, coustumes, arrests, mandemens et lettres au contraire ; auxquelles, pour ce regard et pour cette foyz seulement et sans tirer à conséquence, nous avons dérogé et dérogeons par ces présentes ¹.

Laissez-moi vous raconter encore l'histoire édifiante de la lutte entreprise, au dix-septième siècle, par les passementiers pour conserver le monopole de la fabrication des boutons.

Bien que les statuts de la corporation leur accordassent le monopole de tous les boutons fabriqués « au crochet, au doigt, à l'aiguille et au dé », les tailleurs et les fripiers avaient pris l'habitude de confectionner eux-mêmes les boutons communs en drap ou en crin destinés aux vêtements qu'ils faisaient ou raccommodaient. Les passementiers tolérèrent d'abord cette concurrence. Mais la mode vint de porter des boutons de la même étoffe que l'habit, et en 1694 le Languedoc, qui fournissait chaque année au roi un don gratuit, dut en diminuer le montant, la province étant appauvrie par suite de la décadence des boutons de soie. L'occasion était trop belle pour que les passementiers ne la saisissent pas, et le 25 septembre parut une Déclaration dans laquelle le roi s'exprimait ainsi : « Nous avons été informé du préjudice considérable que cause dans notre Royaume l'usage qui s'est introduit depuis peu de temps de porter des boutons de la même étoffe des habits, au lieu qu'auparavant ils étoient pour la plupart de soie, ce qui en faisoit une grande consommation, particulièrement dans notre province de Languedoc, et donnoit de l'emploi à un plus grand nombre de nos sujets ». En conséquence, il interdisait aux ouvriers de faire et aux particuliers de porter aucun bouton qui ne fût de soie, à peine pour les premiers d'une amende de 500 livres dont un tiers appartiendrait au dénonciateur, pour les seconds d'une amende de 300 livres. Cette Déclaration fut confirmée le 11 janvier de l'année suivante par un arrêt du Conseil, qui autorisa les jurés passementiers à faire des visites dans les boutiques des tailleurs, des fripiers, etc., pour s'assurer qu'aucune contravention n'y était commise.

Le triomphe des passementiers fut de courte durée. Ils découvrirent presque aussitôt qu'on avait trouvé le moyen de fabriquer des boutons au métier. Les statuts de la corporation n'avaient rien prévu de pareil ; elle se voyait donc ruinée d'autant plus sûrement que les nouveaux boutons étoient mieux faits et revenaient moins cher que

les anciens. Heureusement le roi étoit là. Il défendit (1695) de confectionner aucun bouton au métier.

Mais la Providence s'acharnait contre les passementiers. En 1700, ils représentaient à Louis XIV « qu'il commence de s'introduire un nouvel abus par les boutons de corne qui se jettent en moule, et auxquels on donne toutes sortes d'impressions, sans que la main ni l'éguille y ait aucune part ; que l'usage de ces boutons est contraire aux réglemens et seroit également préjudiciable au commerce des soyes et aux dits boutonnières. » Et le roi interdisait la fabrication des boutons de corne.

Il devenait évident que ce n'étaient pas les boutonnières qui existaient pour les Parisiens, mais que Dieu avait créé les Parisiens afin d'assurer la prospérité des boutonnières.

Ceux-ci étoient donc vainqueurs sur toute la ligne, mais il leur restait à profiter de la victoire. En dépit des édits et des déclarations, le public vouloit porter des boutons de la même étoffe que ses habits, des boutons faits au métier et des boutons de corne, et il trouvoit toujours le moyen de s'en procurer. Dès lors, les fonctions des jurés passementiers ne furent pas une sinécure ; j'ai sous les yeux treize procès-verbaux de saisie, qui donnent une haute idée de leur énergie et de leur activité.

A cet excès de surveillance, nous avons substitué l'indépendance la plus absolue et le règne de la libre concurrence. De cette émancipation de l'industrie sont nées les grandes découvertes modernes, qui eussent eu bien de la peine à se produire sous le régime des communautés. Il est vrai aussi que les communautés n'auraient jamais toléré cet avènement du laid, du mauvais, du commun, de la *camelote* en un mot, qui nous envahit de toutes parts. Mais cette invasion n'est pas seulement un résultat de la concurrence.

De ce qui précède, il ne faudroit pas conclure trop vite à la parfaite honorabilité du commerce de détail sous l'ancien régime. Au dix-huitième siècle, la première condition de probité, le prix fixe, étoit encore presque inconnu. Malgré la surveillance des jurés, souvent même avec leur complicité, un marché constituait en général un duel à armes inégales entre l'acheteur et le vendeur qui, dans une boutique tenue aussi sombre que possible, s'efforçoit de tromper son adversaire sur le poids comme sur la qualité de la marchandise. Puis, l'argent versé, la porte franchie, le tour étoit joué, plaintes et regrets restaient superflus. Au reste, ces traditions sont venues jusqu'à nous. On les retrouve aujourd'hui dans les petites officines que nos grands magasins n'ont pas encore moralisées ou ruinées. *

Voy. Demi-castors. — Perfectionnements. — Prix fixe. — Travail aux pièces.

Travail (DURÉE DU). Pendant le moyen âge, le travail commençait ordinairement avec le jour. « Nul, disent les drapiers dans leurs premiers statuts, ne doit commencer oeuvre devant l'heure

¹ Bibliothèque nationale, manuscrit français n° 21,792, f° 112.

de soleil levant¹ ; » et le prévôt de Paris décide en 1277 que les foulons « venront² tous les jours ouvrables à heure de soleil levant³ ». Les fermailleurs arrivaient à l'atelier « de biau jour⁴ », et les foulons du bourg Sainte-Geneviève « dès que l'on pourra homme cognoistre en rue⁵ ». Les drapiers de soie attendent « la guete cornant au matin⁶ », et les chapeliers de feutre « que la gueite ait corné le jour⁷ ». Pour comprendre cette expression, il faut se rappeler que l'on ne connaissait pas encore les horloges. Afin d'y suppléer, des soldats placés en sentinelle sur la principale tour du Louvre, du Grand et du Petit-Châtelet, faisaient chaque matin, au lever du soleil, entendre une sonnerie de cor⁸. Ce signal, nommé *guete cornée*, annonçait aux Parisiens que le jour venait de poindre et aux ouvriers qu'il était temps de gagner l'atelier.

Relativement à la durée du travail, l'année se divisait alors en deux saisons : le *carême* ou saison des jours longs, et le *charnage* ou saison des jours courts⁹. Pour simplifier, je désignerai celle-ci sous ce nom d'hiver et la précédente sous le nom d'été.

Sauf dans quelques cas particuliers, le travail finissait en hiver à six heures, à la sonnerie de vêpres, et en été à neuf heures, à la sonnerie de complies, ce qui donnait une journée de travail de seize heures en été et de huit heures en hiver¹⁰.

Les cloches des églises et des couvents mises en branle à heures fixes, tenaient lieu d'horloges. Elles sonnaient alors :

<i>Matines</i> à minuit.	<i>Septe</i> à midi.
<i>Laudes</i> à 3 h. du matin.	<i>None</i> à 3 heures.
<i>Prime</i> à 6 heures.	<i>Vêpres</i> à 6 heures.
<i>Tierce</i> à 9 heures.	<i>Complies</i> à 9 heures.

Nul, disent les boucliers d'archal¹¹ et les attacheurs, ne doit « ouvrer en quaresme puis que complie est sonée à S. Merri¹² ». Les pate-

nôtiers de boucles¹, les foulons² et les boudroyers, logés sans doute dans un autre quartier, stipulent que nul ne doit travailler en été « puis que complie est sonée à Nostre-Dame », car ajoutent ces derniers, « les jours sont lonc et li mestier est trop penable³ ».

En hiver, où dans l'atelier bien clos le bruit des cloches s'entendait moins, plusieurs corporations avaient adopté un autre signal. Les épingleurs⁴, les corroiers⁵ et les boutonnières déclarent qu'on doit « lessier oeuvre en charnage au premier crier du soir⁶ ». Les tréfiliers d'archal⁷, les attacheurs et les boucliers d'archal attendent le passage du second crier, « si tost comme on voit passer le segond crier par devant soi du soir ».

Les crieurs de vin faisaient, en effet, deux tournées par jour, et à heures fixes⁸.

En toute saison, les tapissiers de tapis sarrazinois quittaient l'atelier « puis le premier coup de vespres, chascun en sa paroisse⁹ » ; les crépinières, au couvre-feu, « puis l'heure que queuvrefeu est soné à S. Merri¹⁰ » ; et les drapiers de soie « à la nuit, sanz candeale¹¹ tant seulement¹² ».

En principe, le travail à la lumière était interdit. Pourquoi ? D'abord les procédés d'éclairage, encore fort défectueux, n'eussent pas permis d'atteindre la perfection rêvée par chaque métier. C'est la raison que donnent presque toutes les communautés¹³ : « Nus, disent les potiers d'étain, ne puet ouvrer de nuit, quar la clarté de la nuit n'est mie si souffisans que ils peussent faire bone oeuvre et loial¹⁴ ». On voulait aussi empêcher que l'ouvrier, caché à tous les regards, apportât moins de soin à son travail ou cherchât à falsifier les objets qu'il fabriquait. Ainsi les cordiers : « Nus ne puet ouvrer de nuit, pour les fausses euvres que on i puet faire¹⁵ ». Quelques métiers allèguent d'autres motifs. Comme les boudroyers, les batteurs d'archal déclarent qu'ils ne doivent « ouvrer de nuit, pour ce que leur mestier est trop pénible ». Les peaussiers, dans leurs statuts de 1357, invoquent l'intérêt général : « Pour ce que ledit mestier est tout fait par feu, ordonné et deffendu est, pour eschever le péril de feu, que nul ne euvre oudit mestier après queuvrefeu sonné ou devant le jour¹⁶ ».

Sur les 121 communautés dont les statuts composent le *Livre des métiers*, 21 seulement

¹ *Livre des métiers*, titre L, art. 47.

² Viendront.

³ G. Depping, *Ordonnances*, p. 399.

⁴ *Livre des métiers*, titre XLII, art. 13.

⁵ Statuts sans date, publiés par G. Fagniez, p. 335.

⁶ *Livre des métiers*, titre XI, art. 5.

⁷ *Livre des métiers*, titre XCI, art. 5.

⁸ Voy. Ducange, *Glossarium*, au mot *wacta*.

⁹ Voy. ci-dessus l'art. Charnage.

¹⁰ Exceptionnellement, les tondeurs de drap faisaient seize heures en toute saison. En hiver, leur journée commençait, on ne sait pourquoi, à minuit « à XII heures de nuit », et finissait « à soleil couchant ». Ils avaient une demi-heure au point du jour « pour aller boire ou faire ce que bon leur semblera ». Ils allaient déjeuner de 9 à 10 heures, et dîner de 1 à 2. En été, ils arrivaient « à heure de soleil levant », et quittaient l'atelier « à soleil couchant ». Ils déjeunaient de 9 à 10 heures, dinaient de midi à 2 heures, et avaient en outre une heure de liberté dans la journée. (Statuts de 1384, dans les *Ordonn. royales*, t. VII, p. 100). Ce règlement ne concernait que les ouvriers loués à la journée ; pour les autres, logés et nourris chez leur maître, les exigences devaient être moins strictes.

¹¹ *Livre des métiers*, titre XXII, art. 9.

¹² *Livre des métiers*, titre XXV, art. 7.

¹ *Livre des métiers*, titre XLIII, art. 5.

² *Livre des métiers*, titre LIII, art. 11.

³ *Livre des métiers*, titre LXXXIII, art. 9.

⁴ *Livre des métiers*, titre LX, art. 1.

⁵ *Livre des métiers*, titre LXXXVII, art. 21.

⁶ *Livre des métiers*, titre LXXII, art. 16.

⁷ *Livre des métiers*, titre XXIV, art. 9.

⁸ *Livre des métiers*, titre V, art. 12.

⁹ Statuts de 1277, dans Depping, p. 407.

¹⁰ *Livre des métiers*, titre XXXVII, art. 8.

¹¹ Chandelle.

¹² *Livre des métiers*, titre XI, art. 5.

¹³ Couteliers, serruriers, batteurs d'or, laceurs, gainiers, boutonnières, fourbisseurs, etc., etc.

¹⁴ *Livre des métiers*, titre XII, art. 2.

¹⁵ *Livre des métiers*, titre XIII, art. 3.

¹⁶ *Ordonnances royales*, t. III, p. 369.

sont autorisées à travailler à la lumière ¹ ; et ce privilège, que rien ne justifie, a sans doute sa source dans le souvenir d'anciennes traditions. Ainsi, le travail de nuit est interdit aux potiers d'étain ², tandis qu'il est permis aux ouvriers qui fabriquaient en étain les objets les plus délicats, anneaux, sonnettes, méreaux, etc ³. Les couteliers et les serruriers ne peuvent travailler de nuit, tandis qu'on y autorise les ouvriers qui confectionnaient des arcs ⁴, des casques ⁵, des cottes de mailles ⁶, des pentures ⁷ ; des chapeaux de fleurs ⁸ et des chapeaux de plumes enlevées aux paons ⁹.

Rien n'explique donc pourquoi ces professions plutôt que d'autres étaient autorisées à travailler la nuit. On a dit que cette immunité avait été accordée aux métiers qui étaient plus directement en relation avec la noblesse et le clergé, et refusée à ceux qui exigeaient des soins minutieux. Mais la nomenclature donnée ci-dessus prouve que ces deux assertions sont inexactes.

La réglementation du travail de nuit présentait des particularités dont quelques-unes sont fort bizarres.

Les tréfiliers d'archal et les lampiers pouvaient ne pas discontinuer pendant la nuit la fonte des métaux, « quar moult souvent avient ¹⁰, quant ils commencent à fondre, que il leur convient metre une semeine ançois ¹¹ qu'ils puissent lessier le fondre ¹² », ce qui prouve en passant combien étaient insuffisants les procédés alors en usage.

Les lormiers pouvaient, après le coucher du soleil, mettre la dernière main à un objet qu'ils venaient de vendre ¹³.

Les orfèvres avaient le droit de travailler la nuit, mais seulement quand il s'agissait d'un ouvrage destiné au roi ou à la reine, à leurs enfants, à leurs frères, ou à l'évêque de Paris : « Nus orfèvres ne puet ouvrer de nuit, se ce n'est à l'euvre lou Roy, la Roine, leurs anfans, leurs frères et l'Évesque de Paris ¹⁴ ». Même interdiction est faite aux drapiers de soie, « se ce n'est pour le Roy, la Roine et les hoirs de

France ¹ » ; aux charpentiers, aux faiseurs de portes et de coffres ², « se ce n'est pour le Roi, ou pour la Roine, ou pour les Enfans, ou pour l'Évesque de Paris ³ » ; aux cordonniers, « se ce n'est en l'euvre le Roy et la Reine, ou pour leur gent ⁴, pour leurs meesmes ou pour leur meniee ⁵ ».

Une ordonnance de 1307 permit le travail de nuit à tous les métiers ⁶. Elle fut renouvelée sans aucun succès le 19 janvier 1322 ⁷. L'ouvrier étant payé à la journée avait tout intérêt à ne pas la prolonger. Il chercha même à la réduire, et l'ordonnance du 12 mai 1395 rétablit les anciennes coutumes, auxquelles d'ailleurs bien peu de corporations avaient renoncé : « Avons ordené que doresnavant toutes manières de gens gaignans et ouvrans à journées aillent en besogne dès heure de soleil levant jusques à heure de soleil couchant, en prenant leurs repas à heures raisonnables ⁸ ».

Les ouvriers jouissaient encore d'autres faveurs. Chez les tréfiliers d'archal ils avaient chaque année un mois de congé, le mois d'août ⁹. Cette disposition ne semble pas avoir été en usage dans d'autres corporations, mais dans toutes, la stricte pratique des lois de l'Église faisait aux ouvriers de nombreux loisirs.

La durée de la journée de travail ne varia guère aux siècles suivants. La grande ordonnance de 1415 veut que les mesureurs de sel commencent leur besogne « à soleil levant ¹⁰ », et que les bateliers ne fassent plus passer la Seine « depuis qu'on ne verra à cognoistre un tournois d'un paris ¹¹ ». Vers la même date, les statuts des menuisiers défendent encore le travail à la lumière, « se ce n'est pour le Roy ou pour aultres seigneurs et dames du sang de France, ou pour l'évesque de Paris ¹² ».

En 1565, les couteliers restaient à l'atelier de cinq heures du matin à neuf heures du soir en toute saison ¹³. En 1566, les couvreurs le quittaient, pendant l'été à sept heures, et pendant l'hiver « à jour défaillant ¹⁴ ». En 1642, les taillandiers travaillent de quatre heures du matin à neuf heures du soir ¹⁵, et les plombiers en 1648, de cinq heures du matin à sept heures du soir, « sans discontinuation que pour prendre leur réfection honneste et nécessaire ¹⁶ ». Enfin, un

¹ Ce sont les :

Faiseurs d'arcs.	Faiseurs de petits objets en étain.
Faiseurs de barils.	
Batteurs d'étain.	Faiseurs de hauberts.
Boulangers.	Faiseurs de heaumes.
Bourrelriers.	Greffiers.
Boursiers.	Huiliers.
Cervoisiers.	Maréchaux ferrants.
Chapeliers de coton.	Meuniers.
Chapeliers de fleurs.	Taillieurs.
Chapeliers de paon.	Teinturiers.
Chaussetiers.	Tréfiliers de fer.

² *Livre des métiers*, titre XII, art. 1.

³ *Livre des métiers*, titre XIV, art. 1.

⁴ Archers. *Livre des métiers*, titre XCVIII, art. 2.

⁵ Heaumiers. *Livre des métiers*, titre XV, art. 10.

⁶ Haubergiers. *Livre des métiers*, titre XXVI, art. 2.

⁷ Greffiers. *Livre des métiers*, titre XV, art. 10.

⁸ *Livre des métiers*, titre XC, art. 2.

⁹ *Livre des métiers*, titre XCIII, art. 1.

¹⁰ Il advient.

¹¹ Avant.

¹² *Livre des métiers*, titre XXIV, art. 5.

¹³ *Livre des métiers*, titre LXXXII, art. 2.

¹⁴ *Livre des métiers*, titre XI, art. 6.

¹ *Livre des métiers*, titre XL, art. 5.

² Huissiers et huchiers.

³ *Livre des métiers*, titre XLVII, art. 5.

⁴ Leur maison.

⁵ Pour eux-mêmes cordonniers ou pour leur famille.

⁶ « Voulons, pour le commun profit, qu'ils puissent ouvrir de jour et de nuit quant ils verront que bon sera ». *Mémoires de la société de l'histoire de Paris*, t. II, p. 140.

⁷ Voy. R. de Lespinasse, *Ordonnances générales*, t. I, p. 1.

⁸ R. de Lespinasse, t. I, p. 52.

⁹ *Livre des métiers*, titre XXIX, art. 9.

¹⁰ Chap. XVIII, art. 23.

¹¹ Chap. LIV, art. 6.

¹² Statuts sans date, confirmés en 1467. Voy. les *Ordonnances royales*, t. XVI, p. 609.

¹³ Article 25. Statuts confirmés en 1586 et en 1608.

¹⁴ Statuts, art. 9.

¹⁵ Statuts, art. 17.

¹⁶ Statuts, art. 21.

arrêt du 13 juillet 1748 impose aux chapeliers quatorze heures de travail par jour : ils arrivaient à cinq heures du matin, et partaient à neuf heures du soir, mais on leur accordait une demi-heure pour déjeuner, une heure pour dîner et une demi-heure pour « goûter ¹ ». Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, le travail de nuit resta interdit à certains métiers bruyants, coffretiers, potiers d'étain, etc., aux cordiers, aux orfèvres, etc. : la moindre négligence de l'ouvrier cordier pouvait être la cause de graves accidents ; la fonte des métaux et leur alliage exigeaient une surveillance continuelle, etc. *

Voy. Dimanches et fêtes.

Travail à la lumière. Voy. Travail (Durée du).

Travail aux pièces. Je ne le trouve mentionné que deux fois dans le *Livre des métiers*, encore les tailleurs ² et les boursiers ³ s'y bornent-ils à nous fournir le nom d'ouvriers *tacheurs* ou *tascheurs*. Les maîtres préféraient alors le travail à la journée, qui cependant assimile l'ouvrier actif et expérimenté à l'ouvrier lent et maladroit. La théorie de Louis Blanc sur l'égalité des salaires conséquence de l'égalité des besoins était acceptée par la presque totalité des corporations. Nous en verrons la raison tout à l'heure.

Le travail aux pièces demeura donc proscrit jusqu'à la fin du moyen âge. Il devint fort en faveur aux quinzième et seizième siècles, puis fut de nouveau répudié par le dix-septième. A ce moment, la plupart des corporations le condamnent ⁴. Chez les tailleurs, par exemple, où son application est facile, on le voit prohibé expressément ; l'article 12 de leurs statuts de 1660 s'exprime en ces termes : « Sera fait défense à tous les maîtres d'avoir aucuns garçons travaillans pour eux à leurs pièces, mais seulement à leurs gages, pain, pot, lit et maison ; les meilleurs ouvriers compagnons à quatre livres par mois, les autres à trois livres et à quarante sols par mois, et dix sols par journée à ceux qui vont à la journée ».

Les statuts alors ne font que l'écho des arrêts du Parlement, des ordonnances de police et des sentences du prévôt de Paris qui tous interdisent de la façon la plus formelle le travail aux pièces.

Pourquoi ? On craignait que l'ouvrier ayant intérêt à produire beaucoup, se hâtât trop et cherchât à dissimuler les imperfections de son travail. Vers l'année 1748, plusieurs compagnons arquebusiers déclarèrent qu'ils ne voulaient plus travailler qu'aux pièces, et s'efforcèrent d'amener leurs camarades à ne plus accepter d'engagement au mois. Les maîtres se réunirent et arrêtaient les termes d'une résolution qu'ils firent homo-

loguer, le 12 décembre 1750, par le lieutenant général de police. « Attendu, disait celui-ci, qu'il s'est glissé parmi les compagnons arquebusiers un abus qui deviendrait très préjudiciable s'il n'étoit promptement arrêté ; que ces compagnons veulent travailler à leurs pièces et non au mois, comme il s'est de tout tems observé ; que pour y parvenir plus aisément lesdits compagnons s'assemblent, et par leurs cabales ôtent aux maîtres la liberté d'avoir des ouvriers qui travaillent au mois, selon qu'il est de coutume ; que les maîtres de leur communauté, voulant conserver et même augmenter la réputation de sûreté qu'il y a toujours eu sur les armes de la fabrique de Paris, ont grand intérêt d'arrêter un tel abus, qui tend précisément à ruiner cette grande réputation ; qu'en effet il est aisé de concevoir que les ouvriers à leurs pièces n'étant conduits que par le désir d'un plus grand gain, n'avoient point l'attention nécessaire pour la perfection et sûreté des armes, ce qui exigeoit un soin particulier, que les ouvriers n'avoient pas, ne cherchant au contraire qu'à diligenter l'ouvrage, sans s'embarrasser de ce qui pourroit arriver lorsqu'il est hors de leurs mains. Tellement que si l'on ne faisoit cesser un tel abus, il s'en suivroit infailliblement des malheurs semblables à ceux qui arrivent journellement aux armes qui se fabriquent dans les manufactures des ouvriers qui n'y apportent aucun soin, ainsi que font les compagnons à leurs pièces : ce qui seroit très préjudiciable à l'État, en ce que toutes les cours étrangères, qui de tout tems sont dans l'habitude de faire faire des armes à Paris, ne le feroient plus ¹... »

On voit à quel point les idées du dix-huitième siècle différaient des nôtres en matière d'industrie. Et encore faut-il rappeler qu'à cette époque, les patrons ayant presque tous passé par l'apprentissage, le compagnonnage et l'épreuve du chef-d'œuvre étaient parfaitement capables de surveiller et de juger le travail de leurs ouvriers ; que chaque maître en occupait un très petit nombre ; qu'en outre, les jurés faisaient de continuelles visites dans les ateliers, afin de vérifier la qualité des objets mis en vente. Et toutes ces garanties, qui nous manquent, ne paraissaient pas encore suffisantes pour autoriser le travail aux pièces. Il est vrai qu'on recherchait alors la perfection des produits, sans trop se préoccuper du prix de revient. De nos jours, au contraire, le patron craint surtout que l'ouvrier fabrique peu et ne s'inquiète guère s'il fabrique mal, car nous souhaitons avant tout le bon marché, qui ne peut guère se concilier qu'avec la production hâtive et négligée. *

Voy. Travail (Règlementation du).

Travers (DROIT DE). Voy. Conduit (Droit de).

Traversiers. Sergents ou gardes à cheval

¹ Article 11.

² *Livre des métiers*, titre LVI, art. 7.

³ *Livre des métiers*, titre LXXVII, art. 8.

⁴ Il y avait quelques exceptions. Ainsi, dans leurs statuts de 1636, les tapissiers permettent encore le travail « soit à la journée, soit à l'aune carrée ». Dans leurs statuts de 1743, les menuisiers l'autorisent aussi.

¹ Sentence de M. le lieutenant général de police qui ordonne l'exécution de la délibération prise par la communauté des maîtres arquebusiers du 18 novembre 1750.

des forêts chargés de la surveillance des bois soumis à la redevance dite de tiers et danger au profit du roi. *Tiers* signifiait qu'elle s'élevait au tiers du prix de vente. *Danger* désignait un autre impôt du dixième qu'il fallait payer pour obtenir le droit de vendre. Aussi ces gardes ont-ils été nommés parfois sergents *dangereux*.

Les sergents traversiers ou dangereux furent supprimés par l'ordonnance du 13 août 1669¹.

Trayeuses. Femmes qui traient les vaches.

Treffiliers. Nom que les *Tailles de 1292* et de 1300 donnent aux tréfileurs.

Tréfileurs. Ils formaient au treizième siècle deux corporations distinctes, qui sou-mirent leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau. C'étaient :

1^o Les *traifiliers de fer*.

2^o Les *traifiliers d'archal*.

Chez les TRAIFILIERS DE FER, le métier était libre : « Quiconques veut estre traifilier de fer à Paris, estre le puet, por tant qu'il sache le mestier et ait de coi² ». Chaque maître pouvait avoir un nombre illimité d'apprentis, et régler comme il l'entendait les conditions de l'apprentissage. Le travail à la lumière était permis³.

Les TRAIFILIERS D'ARCHAL avaient des statuts plus détaillés⁴. Le métier était libre, mais chaque maître ne pouvait avoir à la fois qu'un seul apprenti. La durée de l'apprentissage était de dix ans pour l'enfant qui apportait une somme de vingt sous, de douze ans pour l'enfant sans argent. Le contrat d'apprentissage était rédigé en présence de deux maîtres et de deux ouvriers, « pour oïr les convenances faites entre le mestre et l'apprentiz ». La fonte était le seul travail permis les jours de fête et après la chute du jour, « quar moult souvent avient, quant ils commencent à fondre que il leur convient metre une semeine ançois⁵ que ils puissent lessier le fondre ». Fait curieux et spécial à cette communauté, les ouvriers avaient le droit de prendre chaque année un mois de vacances, le mois d'août : « et doivent aler les vallez chacun an un mois, en aoust, se il vuelent ». Deux jurés surveillaient l'observation de ces statuts. Une partie des amendes qu'ils infligeaient était attribuée à l'entretien du luminaire des frères Sachets « à l'uille à lempes des Sachois », que saint Louis venait d'installer sur le quai actuel des Grands-Augustins, à l'endroit où se tenait, récemment encore, le marché à la volaille.

La *Taille de 1292* mentionne huit *treffiliers*, celle de 1300 en cite neuf, non compris un *treffilier d'argent* et un *archalier* qui pourrait bien être un tréfileur d'archal.

On trouve ces artisans nommés encore *traifiliers*, *treffiliers*, *tresfiliers*, *treffiliers*, *triffiliers*, *trifiliers*, *trifliers*, *fileurs d'archal*, *fileurs de fer*, *tireurs de fer*, etc., etc.

Voy. **Archaliers**.

Tréfileurs. Voy. **Tréfileurs**.

Tréfiliers. La *Taille de 1292* mentionne huit tréfiliers, celle de 1300 en cite dix, dont un « tréfilier d'argent ».

On nommait *tréfles* de grandes agrafes à jours, faites d'argent, de laiton ou d'étain. Elles s'attachaient au *demi-ceint*, et toutes les chaînes qui le composaient venaient s'y réunir.

Les tréfiliers appartenait à la corporation des châteletiers.

Voy. **Demi-ceintiers**.

Treillageurs. L'art du treillageur était déjà fort avancé au quatorzième siècle. Quand Charles V réédifia le château du Louvre, nous voyons qu'il commanda au jardinier Estienne du la Groye, des treillages à losanges et même des pavillons, c'est-à-dire des tonnelles, dont la dimension atteignait jusqu'à huit toises¹.

On a conservé le nom d'habiles jardiniers qui avaient adopté cette spécialité², et qui appartiennent surtout au dix-septième siècle, où cette décoration fit fureur. Parmi les jardins que leurs treillages rendirent célèbres, on cite surtout ceux de l'hôtel de Condé, dont il reste plusieurs vues ; ceux des hôtels de Beauvilliers, rue Sainte-Avoie ; de Chamlay, rue du Colombier ; d'Aumont, rue de Jouy ; de Lesdiguières, rue de la Cerisaie ; de Louvois, rue Richelieu, sur l'emplacement de la place Louvois actuelle, etc. Les treillages de l'hôtel Pussort³, avaient coûté quinze mille livres⁴.

Le treillageur ordinaire se bornait à former avec le bois des carrés, des losanges, etc. Le *treillageur d'ornement* devait, en outre, savoir faire des colonnes, des pilastres, des corniches, des frontons, des panneaux, des vases, des consoles, des couronnements, des dômes, des lanternes, etc.

Les treillageurs ont été nommés *treilleurs*, *treilliers*, etc.

Treilleurs et Treilliers. Voy. **Treillageurs**.

Trempeurs. Dans les imprimeries, ouvriers qui trempaient le papier, le maniaient, le remaniaient et le rendaient ainsi propre à l'impression⁵.

Dans les forges, ouvriers qui trempaient l'acier.

Trempis. Nom que les amidonniers don-

¹ Édit de 1669, p. 41 et 42. — Sur le sens donné ici au mot *danger*, on a émis plusieurs hypothèses, toutes peu vraisemblables.

² De quoi.

³ *Livre des métiers*, titre XXIII.

⁴ *Livre des métiers*, titre XXIV.

⁵ Avant. *Ainçois* serait plus régulier.

¹ Le Roux de Lincy, dans la *Revue archéologique*, t. VIII (1851), p. 769.

² *Le livre commode pour 1692*, t. I. p. 277.

³ Pussort était beau-père de Colbert.

⁴ Lister, *Voyage à Paris*, p. 170.

⁵ *Encyclopédie méthodique*, arts et métiers, t. III, p. 617.

naient à leurs ateliers, et les harengères à l'endroit où elles mettaient leur poisson pour le dessaler.

Tresfiliers. Voy. **Tréfileurs**.

Trésoriers de la bourse des marchés de Poissy et de Sceaux. Cent offices créés en janvier 1707.

Voy. **Grimelins**.

Trésoriers-payeurs des gages des communautés. Offices créés en 1710, et supprimés par édit de décembre 1734.

Voy. **Contrôleurs et Offices (Créations d')**.

Trésoriers-receveurs et payeurs des communautés. Offices créés en 1702.

Voy. **Offices (Créations d')**.

Trésoriers-receveurs-payeurs des revenus des confréries. Offices créés par édit de février 1704 et supprimés par édit du mois de septembre suivant ¹.

Tresseuses. Ouvrières qui fixaient sur des fils les cheveux destinés à confectionner les perruques. L'article 23 des statuts donnés aux perruquiers en 1674 interdit d'engager la tresseuse d'un confrère sans le consentement de ce dernier.

Triacleurs. La thériaque, dite aussi tyriacle, triacle, etc. dans la langue populaire, avait donné naissance aux substantifs *thériacleurs* ², *triacleurs* ³, *triachiers* ⁴, qui en arrivèrent à désigner toute espèce de charlatans. Elle n'en était pas moins regardée comme une panacée par tous les médecins. Il entraînait ou plutôt il devait entrer dans la composition de cet électuaire une multitude de substances hétérogènes. Nicolas Houel ⁵ en énumère 64, Pierre Pomet ⁶ 61 et Moïse Charas ⁷ 62. Dans le nombre figurent des pilules de vipères, des rognons de castors, de l'opopanax, du bitume de Judée, de la myrrhe, de l'encens, de la réglisse, du safran, de la térébenthine, de la terre sigillée, etc., etc. Suivant Ambroise Paré, elle ne devient efficace que quatre ans après sa composition, et elle cesse de l'être au bout de douze ans ⁸.

Triachiers. Voy. **Triacleurs**.

Tribunal de commerce. Voy. **Juges-consuls**.

Tribunaux. Voy. **Agréés**. — **Ami-rauté de France**. — **Avocats**. — **Bail-**

liage de l'Arsenal. — **Bazoche**. — **Chambre de la maçonnerie**. — **Chambre de la marée**. — **Commissaires de police**. — **Cour des monnaies**. — **Grenier à sel**. — **Juges-consuls**. — **Notaires**. — **Prévôté générale des monnaies**. — **Procureurs**. — **Salpêtriers**, etc.

Tricoteurs. Nom donné parfois aux bonnetiers, parce qu'ils avaient la spécialité des ouvrages tricotés.

Le tricot était connu dès l'antiquité, et l'on possède des bas du septième siècle, tissés à l'aiguille et en rond, talent que depuis longtemps devait posséder toute bonne mère de famille; c'est même ainsi que se faisaient ces robes sans couture dont il est parlé dans l'Évangile ¹. Le tissu de mailles, toujours désigné sous le nom de *travail à l'aiguille*, ne cessa jamais d'être employé, et au treizième siècle les *chapeliers de coton* ² tissaient à l'aiguille des gants et des bonnets; mais, fait vraiment étrange, l'habitude d'appliquer ce travail à la confection des bas, des chausses comme on disait alors, s'était absolument perdue. Les chausses, en toile, en feutre, en soie ou en drap, tantôt recouvertes de bandellettes croisées, tantôt bouffant ou plissant sur les jambes, s'attachaient soit aux genoux, soit aux braies, avec des jarretières parfois fort élégantes, et dont on laissait pendre les bouts. La fabrication des chausses était le privilège d'une communauté spéciale, celle des chaussiers ou chaussetiers.

C'est seulement au seizième siècle que l'on eut, de nouveau, l'idée de tisser des bas à l'aiguille. En 1540, François I^{er} portait encore des chausses de laine rase, couvertes, comme tout son costume, de déchiquetures ou crevés à travers lesquels on apercevait l'étoffe de la doublure. Dès l'avènement de son successeur, on commence à porter des bas de soie tricotés. C'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer la réapparition des bas de tricot. On lit partout que Henri II est le premier qui en fit usage ³; mais un contemporain, en situation d'être bien informé, affirme le contraire. Après avoir loué l'empereur Aurélien qui, dit-il, se refusa à revêtir une robe toute de soie, « parce que la soie se vendait au poids de l'or », il ajoute: « Semblable modestie se remarque au roi Henri second, n'ayant jamais voulu porter bas de soie, encore que de son temps l'usage en fut déjà reçu en France ⁴ ».

Que le roi ait ou non donné l'exemple, toute personne un peu aisée portait, avant la fin du seizième siècle, des bas tricotés. En leur qualité de *travail à l'aiguille*, tout semblable à celui qui produisait des gants et des bonnets, le privilège de leur fabrication appartenait aux bonnetiers.

On ne sait trop quelle est l'étymologie du mot *tricot*. Les uns veulent que l'on ait d'abord appelé *triques* ou *tricotés* les grandes aiguilles, les

¹ F.-J. Chasles, *Dictionnaire de justice*, t. I, p. 860.

² Rabelais, liv. I, chap. 25.

³ Régnier, *Satire XIII*.

⁴ Ducange, au mot *triaculum*.

⁵ *Traité de la thériaque*, p. 16.

⁶ *Histoire des drogues*, 2^e partie, p. 65.

⁷ *Pharmacopée royale*, p. 196.

⁸ *Œuvres*, p. 828.

¹ *Évangile de Jean*, chap. XIX.

² Voy. cet article.

³ Voy. *Adoïs à l'assemblée des notables* (1626), p. 16. — G. Naudé, *Maseurat*, p. 395. — Quicherat, *Histoire du costume*, p. 384.

⁴ Olivier de Serres, *Théâtre d'agriculture*, p. 456.

bâtonnets, les brochettes¹ servant à obtenir les mailles². Suivant d'autres, ce nom aurait été emprunté à Tricot, petit bourg³ situé près de Montdidier, et où se fabriquaient depuis longtemps des étoffes grossières en fil croisé, qui avaient beaucoup de ressemblance avec le tricot.

Tricoteuses. Voy. Brocheuses.

Trieuses. Dans les fabriques de papier, ouvrières dont le travail consistait à diviser le chiffon par lots, suivant la finesse et la blancheur des tissus.

Trifiliers. Trifiliers. Trifliers, etc. Voy. Tréfileurs.

Trinité (MAÎTRES DE LA). On nommait ainsi les artisans qui avaient gagné la franchise dans cette maison, soit qu'ils y eussent fait leur apprentissage, soit qu'ils eussent instruit un apprenti.

L'hôpital de la Trinité était situé à l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue Greneta. Après avoir eu bien des destinations différentes, il fut au dix-septième siècle organisé pour recevoir des orphelins des deux sexes, qui y étaient élevés et y apprenaient un métier. On attira dans l'enclos plusieurs bons ouvriers, à qui le roi s'engagea à accorder gratuitement la maîtrise après qu'ils auraient passé quelques années à former un apprenti. Au dix-huitième siècle, l'enclos renfermait cent vingt boutiques ou échoppes, et voici, aux termes d'un arrêt rendu le 18 janvier 1768, les professions qui pouvaient y être représentées :

Arquebusiers.	Fondeurs.
Balanciers.	Fourbisseurs.
Batteurs d'or.	Gainiers.
Boisseliers.	Graveurs.
Bouquetières.	Horlogers.
Bourreliers.	Lapidaires.
Boursiers.	Luthiers.
Boutonniers-Passementiers.	Mégissiers.
Brodeurs.	Miroitiers.
Brossiers-Vergetiers.	Nattiers.
Ceinturiers.	Oiseliers.
Chainetiers.	Orfèvres.
Cloutiers.	Papetiers-Cartiers.
Coffretiers-Malletiers.	Papetiers-Colleurs.
Cordonniers.	Patenostriers - Bouchonniers.
Couteliers.	Peaussiers.
Découpeurs.	Plumassiers.
Doreurs.	Potiers d'étain.
Emballeurs.	Savetiers.
Épingliers.	Tabletters-Peigniers.
Éperonniers.	Tisserands.
Éventailistes.	Tireurs d'or.
Filassières.	Tondeurs de draps.

Les autres professions étaient bannies de l'enclos, soit que les règlements de police les eussent prohibées dans Paris, soit qu'elles exigeassent un trop grand emplacement, soit enfin qu'elles ne dussent être exercées que dans un quartier déterminé⁴. Les enfants qui présentaient des dispositions particulières pour ces métiers étaient confiés à des ouvriers du dehors.

L'apprenti de la Trinité était réputé fils de maître, et il obtenait la maîtrise dès qu'il avait servi pendant le temps exigé par les statuts de son métier.

L'ouvrier qui désirait enseigner dans l'hôpital devait adresser sa demande au procureur général. Il était ensuite examiné par les jurés de sa communauté, en présence de l'administrateur de l'hôpital et du procureur du roi au Châtelet. La maîtrise lui était conférée d'office quand il avait entretenu et formé un apprenti.

Les jurés qui voulaient faire visite dans l'enclos n'y étaient admis qu'accompagnés de deux administrateurs de l'hôpital et de « deux bons bourgeois ou marchands connoissans auxdits ouvrages ». Chaque année, soixante enfants environ étaient placés en apprentissage; ils portaient un costume spécial, qui leur fit donner le nom d'enfants bleus.

Il existait encore à Paris trois établissements analogues : l'Hôpital-Général, celui du Saint-Esprit et celui des Enfants-Rouges.

Voy. Privilégiés (Lieux).

Trinité d'été (LA). Dans les statuts des métiers, ces mots désignent toujours le dimanche de la Trinité. La *Trinité d'hiver* était le dimanche qui suivait la Pentecôte.

Tripiers. Cuiseurs et vendeurs de tripes et issues de bœufs et de moutons.

La *Taille de 1292* cite 3 tripiers, celle de 1300 en mentionne 6.

Vers la fin du dix-huitième siècle, ce commerce comprenait sept ou huit *cuiseurs de tripes*, une vingtaine de *marchandes tripières* en gros, et une foule de marchandes au détail.

Les marchandes de tripes en gros traitaient directement avec les bouchers, s'entendaient pour la cuisson avec les *cuiseurs* ou *échaudeurs*, qui avaient leurs échaudoirs à l'*Apport Paris*², puis fournissaient les pâtisseries, cuisiniers, charcutiers, etc. Elles fournissaient aussi les tripières au détail. Celles-ci, un long couteau à la ceinture, et ayant devant elles un grand bassin de cuivre, débitaient au peuple du foie, du gras-double, des pieds, des têtes et des langues de moutons.

Il était interdit aux cuiseurs de tripes de vendre leurs os et ergots à d'autres qu'aux tabletiers³. Le 11 avril 1749 les jurés de cette communauté saisirent 4.101 quarterons d'os de bœufs chez des cuiseurs, qui s'empressèrent de porter plainte,

¹ Les « brochettes à tricoter pour bas d'estame » étaient fabriquées par les épingliers. Art. 1 de leurs statuts de 1601.

² Voy. le *Dictionnaire de Littré*, au mot *tricot*.

³ Auj. dans le département de l'Oise.

¹ Les imprimeurs, les libraires et les relieurs, par exemple, qui ne pouvaient s'établir hors des limites de l'Université.

² Auj. la place du Châtelet.

³ Voy. l'art. 21 des statuts de 1741.

et firent intervenir en justice « six des douze préposés à la cuisson des abats de bœufs et de moutons établis à Paris vieille place aux Veaux ». Tout cela inutilement. Par arrêt du 2 septembre 1755, le Parlement donna gain de cause aux tabletiers¹.

Les graisses provenant des échaudoirs étaient utilisées dans la savonnerie.

Tripotiers. Nom souvent donné aux paumiers. Dès le quinzième siècle, on trouve les jeux de paume qualifiés de tripots.

Triqueurs de fruits. Officiers jurés créés en 1648, et supprimés en juin 1708.

Triquer signifiait séparer, mettre à part. L'article 15 de l'ordonnance de décembre 1672 ordonne aux marchands de bois de « triquer et empiler séparément les bois d'essencés diverses ».

Trompes (FAISEURS DE). On trouve cités 3 *trompeurs* dans la *Taille de 1292* et 4 dans celle de 1300. En août 1297 ils n'étaient plus que 3, et ils demandèrent au prévôt de Paris de les réunir à la corporation des forcetiers, tout en leur conservant leur propre spécialité. Trop peu nombreux pour fournir à eux seuls une communauté, ils avaient donc compris quels avantages offrait alors le régime corporatif. Ces trois *trompeurs* se nommaient Henry Lescot, Guillaume Damiens et Roger Lengleis; ils affirmèrent au prévôt que « en toute la ville de Paris n'avait ouvriers² de leur mestier, fors es hostelx³ des trois personnes dessusdites ».

A dix-huitième siècle, les fabricants de trompes et de trompettes appartenaient à la corporation des chaudronniers. On faisait aussi des trompettes d'argent, mais celles-ci étaient l'œuvre des orfèvres.

Les mots *bucineurs*, *buisineors*, *buyssineurs*, etc. désignaient au moyen âge les joueurs et les faiseurs de *busines* ou *buisines*, longues trompes de combat qui servaient à rallier, à exciter les troupes. Une gravure du Dictionnaire de Violette-Duc⁴ représente des ouvriers occupés à façonner des busines.

Voy. Luthiers.

Trompeurs et Trompeors. Voy. **Trompes (Faiseurs de).**

Trompettes (JURÉS). Officiers jurés qui accompagnaient le juré crieur ordinaire du roi et de la ville. Les ordonnances royales, les sentences de police, etc. n'étaient affichées qu'après avoir été promulguées par le juré crieur.

Accompagné de trois jurés-trompettes, il parcourait les rues à cheval, et s'arrêtait dans les carrefours; une sonnerie de trompettes groupait la foule autour de lui. Il déplaçait alors sa pancarte,

et commençait ainsi : « Or, oyez, de par le Roy, notre sire, etc. »

L'ordonnance était affichée le jour même, et se terminait par cette formule :

L'ordonnance cy-dessus a esté lûe et publiée à haute et intelligible voix, à son de trompe et cry public, en tous les lieux ordinaires et accoustumez, par moy Aimé-Richard Girault, Huissier à cheval au Châtelet de Paris, Juré-Crieur ordinaire du Roy et de la Ville, Prévosté et Vicomté de Paris, y demeurant place Baudoyer, paroisse Saint-Gervais, soussigné; accompagné de Louis-François Ambezar, Jacques Hallot et Claude-Louis Ambezar, Jurez-Trompettes, le 13 May 1732, à ce que personne n'en prétende cause d'ignorance, et affichée ledit jour esdits lieux.

Signé : GIRAULT.

Notre code d'Instruction criminelle veut encore que l'ordonnance relative aux contumaces reçoive une publicité à peu près semblable¹. L'ordonnance rendue, le 27 juillet 1889, par la haute Cour contre Boulanger, Dillon et Rochefort se termine ainsi :

Enjoignons au premier huissier sur ce requis de mettre la présente à exécution; de la faire publier à son de trompe ou de caisse, et afficher, tant à la porte du dernier domicile de Boulanger, Dillon et Rochefort, accusés absents, etc.

Troqueurs de chevaux. Voy. **Maquignons.**

Trottoirs. Voy. **Paveurs.**

Trousseaux pour mariages. Ils étaient ordinairement fournis par les lingères et constituaient la partie la plus lucrative de leur commerce. Quand Louis XV maria sa fille aînée avec l'infant fils de Philippe V, la fourniture du linge formant le trousseau de la jeune mariée coûta cent mille écus². Voici, en effet, de quoi se composait un beau trousseau vers la fin du dix-huitième siècle :

POUR LA TÊTE :

- 1 toilette de ville en mousseline ou en dentelle.
- 1 toilette de campagne en mousseline.
- 6 trouses ou étuis à peignes, de beau basin de Troyes.
- 6 dessus de pelotes.
- 48 serviettes de toilette.
- 24 tabliers de toilette.
- 6 peignoirs, dont quatre garnis en belle mousseline et deux en dentelle.
- 36 frotoirs pour ôter le rouge, en basin à poil.
- 36 frotoirs pour ôter la poudre, en mousseline double.
- 1 coëffure, le tour de gorge et le fichu plissé de point d'Alençon.
- 1 coëffure, le tour de gorge et le fichu plissé de point d'Angleterre.
- 1 coëffure, le tour de gorge et le fichu plissé de vraie valenciennes.

¹ Arrest confirmatif d'une sentence du Châtelet qui ordonne l'exécution des réglemens d'entre la communauté des maîtres tabletiers-peigniers et les cuiseurs de tripes.

² Ouvroirs, ateliers.

³ Demeures.

⁴ Dictionnaire du mobilier, t. II, p. 244.

¹ Art. 465 et 466.

² Duc de Luyne, Mémoires, t. III, p. 4.

- 1 coëffure dite battant-l'œil, de malines brodée, pour négligé.
- 6 fichus simples en mousseline mille-fleurs, garnis de dentelles, pour le négligé.
- 12 fichus de mousseline.
- 12 grands bonnets piqués garnis d'une petite dentelle, pour la nuit.
- 12 grands bonnets à deux rangs en mousseline et dentelle, pour la nuit.
- 12 grands bonnets à deux rangs, plus beaux, pour le jour, en cas d'indisposition.
- 12 serre-tête ou bandeaux garnis d'une petite dentelle, pour la nuit.
- 12 grandes coëffes en mousseline, pour la nuit.
- 6 grandes coëffes en entoilage, pour le jour.
- 12 taires d'oreillers, dont 10 garnies en mousseline et 2 en dentelle.
- 6 bonnets piqués, d'une moyenne grandeur.

POUR LE CORPS.

- 72 chemises.
- 72 mouchoirs en demi-hollande.
- 48 mouchoirs en batiste.
- 72 paires de chaussons.
- 6 corsets en beau basin.
- 12 pièces d'estomac garnies en haut d'une petite dentelle.
- 6 camisoles à cordons, en belle toile de coton ou en beau basin des Indes, doublées de basin à poil pour la nuit.
- 6 jupons piqués en mousseline.
- 6 jupons de dessous pour l'été, de belle toile de coton ou de basin des Indes.
- 6 manteaux-de-lit, de belle mousseline brodée.
- 6 jupons en belle mousseline brodée, garnis de même, ce qui s'appelle *un beau déshabillé*.
- 6 garnitures de corset. } en mousseline festonnée.
- 6 tours de gorge. } en dentelle entoillée
- 12 paires de manchettes. } de mousseline brodée.
- 6 garnitures de corset. } en dentelle entoillée
- 12 tours de gorge. } de mousseline brodée.
- 12 paires de manchettes. } de mousseline brodée.
- 6 paires de manchettes de toile, pour laver les mains.
- 48 linges de toile, à laver les bras.
- 72 linges de toile, pour la garde-robe ¹.

Cette énumération nous est donnée par l'écrivain qui fut chargé de faire connaître *L'art de la lingerie* dans la *Description des arts et métiers* publiée de 1771 à 1793². On peut donc la regarder comme un type adopté pour les riches trousseaux de cette époque. L'auteur a omis de nous en donner le prix, indication que d'autres documents vont nous fournir. Ainsi, le trousseau offert en 1785 à M^{lle} de la Briffe coûta 21.780 francs ; la lingerie et les vêtements, non compris les fourrures, figurent seuls dans cette somme. J'y relève les articles suivants :

- 1 parure de point d'Argentan.... 2.000 liv.
- 1 parure de point d'Angleterre.. 1.150 —
- 1 paire de manches pour habits de cour 424 liv.

- 1 baigneuse d'Angleterre 260 —
- 1 baigneuse en vray valenciennes 226 —
- 10 falbalas de mousseline..... 246 —
- 180 aunes de toile pour 6 douzaines de chemises 1.046 —
- 17 aunes de batiste pour 2 douzaines de mouchoirs 157 —⁴

Lorsqu'un fils de France se mariait avec une princesse étrangère, un envoyé spécial venait la recevoir à la frontière, et il lui remettait le trousseau fourni par la Cour de France. On la déshabillait complètement, l'on changeait jusqu'à sa chemise, car tout ce qu'elle portait sur elle à dater de ce moment devait provenir de France. Mais la jeune princesse était arrivée avec un magnifique trousseau, qu'on lui enlevait, et que se partageaient la dame d'honneur et la dame d'atour².

En 1795, la fille de Louis XVI, restée au Temple après l'exécution de ses parents, fut échangée contre cinq personnages politiques français, que Dumouriez avait livrés à l'Autriche. Elle était dénuée de tout, et le Directoire, en lui rendant la liberté, lui constitua un trousseau que la princesse refusa d'ailleurs d'accepter. Il avait coûté 8.917.937 livres en assignats qui, au cours moyen du jour de la livraison, représentaient une somme de 55.592 livres en numéraire.

On y remarque :

- 1 ajustement de point d'Argentan 790.000 liv.
- 1 ajustement de point d'Angleterre..... 780.000 —
- 1 manchon..... 10.000 —
- 1 chat ou palatine..... 6.000 —
- 12 paires de bas de soie..... 25.000 —
- 24 paires de bas de fil 35.000 —
- 48 chemises.
- 24 bonnets de nuit.
- 24 mouchoirs de toile de Frise.
- 24 mouchoirs de batiste.
- 12 fichus de batiste.
- 12 jupons³. *

Voy. **Layettes**.

Trousseurs. Voy. **Drousseurs**.

Troussoire. Voy. **Relève-jupe**.

Trubliers. Faiseurs de petits filets appelés *trubles*⁴.

Truffiers. Marchands de truffes. L'usage de faire déterrer les truffes par des porcs muselés ne paraît pas antérieur au seizième siècle : « inventum novitium est », écrit Bruyerin Champier

¹ Bulletin de la société de l'histoire de Paris, année 1885, p. 81. — Le mot que l'éditeur n'a pu lire page 83 est le mot *estomac*.

² M^{me} Campan, *Mémoires*, t. I, p. 288.

³ Bulletin de la société de l'histoire de Paris, année 1887, p. 58.

⁴ B. Prost, *Inventaires mobiliers*, t. I, p. 397.

¹ Par M. de Garsault, 1780, in-4°.

² En 19 volumes in-4°.

en 1560¹. « Certains chiens les découvrent aussi bien que les cochons », suivant Lemery².

Jusqu'au dix-huitième siècle, on écrivit et on prononça *trouffes*. F.-P. de Lavarenne, écuyer de cuisine du marquis d'Uxelles, donne la recette des « truffes en ragoust et des truffes au naturel ». Pour ces dernières, on les lavait dans du vin, puis on les faisait cuire, avec sel et poivre, soit dans du vin, soit dans la cendre³.

Trumeliers. Faiseurs de trumelières ou grèves, et l'on appelait ainsi la partie de l'armure qui protégeait les jambes.

La *Taille de 1292* mentionne un seul trumelier⁴; on n'en trouve point dans la *Taille de 1300*, et celle de 1313⁵ en cite deux. Ces trois industriels demeuraient dans la rue de la Heaumerie.

Les trumeliers se fondirent, de bonne heure, dans la corporation des armuriers.

Voy. Greffiers.

Tuer le ver. L'habitude de boire le matin, à jeun, de l'eau-de-vie ou du vin doit remonter assez haut, et je crois bien en avoir trouvé l'origine dans un de nos vieux chroniqueurs. J'y lis ce qui suit : « Audict an 1519, en juillet, mourut subitement mademoyselle, femme de M. la Vernade, l'un des maîtres des requestes du Roy... Dont elle fut ouverte, et luy fut trouvé un ver en vie sur le cœur, qui luy avoit percé le cœur. Et lors, fut mis sur le cœur du méridral⁶ pour le faire mourir, mais il n'en mourut point. Puis y fut mis du pain trempé en vin, dont incontinent ledict ver mourut. Parquoy il ensuyt qu'il est expédient de prendre du pain et du vin au matin, au moins en temps dangereux, de peur de prendre le ver⁷ ».

Tueurs de pourceaux. Ils les tuaient et les dépeçaient, les mettaient en état d'être détaillés. Les tueurs de pourceaux sont mentionnés déjà dans l'ordonnance de janvier 1351.

Les *langueyeurs* examinaient la langue de l'animal, les *tueurs* inspectaient les morceaux intérieurs. « Il y a long-temps que l'on ne se sert plus d'eux », écrivait Delamarre⁸ vers 1700. Ils avaient pour patron saint Antoine⁹.

Tuiliers. Faiseurs de tuiles. A la fin du douzième siècle, les tuiles et les ardoises étaient déjà d'un usage assez général à Paris. La tuilerie de ce temps est aussi belle que bonne; les terres,

soigneusement épurées, sont bien cuites, et constituent des ornements, des faitières remarquables par leur forme et par leur qualité¹.

L'ardoise resta toujours plus chère, parce qu'elle venait de l'Anjou et des Ardennes. Il y avait, au contraire, à Paris de très nombreuses tuileries, qui ont donné leur nom à plusieurs rues et à un palais célèbre.

On trouve cités douze tuiliers dans la *Taille de 1292* et neuf dans celle de 1300. Ni l'une ni l'autre ne mentionnent d'ardoisiers.

La fabrication et le commerce des tuiles ont été réglés par des ordonnances de 1300, de 1350, de 1567, et par celle du 21 novembre 1577³. Cette dernière autorise les maîtres couvreurs à entrer dans les tuileries pour y contrôler la qualité des tuiles qui y sont faites.

Les plus anciennes tuileries de Paris étaient établies sur la rive gauche, vers la partie du boulevard Montparnasse actuel où aboutissent les rues de Sèvres, du Cherche-Midi et de Vaugirard. On en créa plus tard au bord de la Seine, dans un endroit appelé *la sablonnière*, qui est représentée aujourd'hui par le jardin du palais. Dès 1372, il y avait là trois tuileries, qui ne tardèrent pas à se multiplier; dans des lettres patentes de Charles VI, datées du mois d'août 1426, elles sont dites situées « outre les fossez du château du bois du Louvre ». Au seizième siècle, il existait en cet endroit une vaste demeure appelée « la maison des tuileries », Catherine de Médicis l'acheta vers 1564, et sur ses ruines s'éleva le palais qui fut brûlé en 1871.

Quelques tuiliers, qui n'avaient pas cru devoir abandonner leur industrie, semblèrent bientôt à la Cour un voisinage peu agréable. Henri III se chargea de les éloigner. L'article 45 de l'ordonnance du 21 novembre 1577 porte que, « pour la salubrité de l'air de la ville de Paris, sa Majesté a défendu d'y faire dorénavant aucunes tuileries, et veut que celles qui y sont de présent soient transférées, par l'avis des officiers de police, après avoir ouï ceux qui y ont intérêt ».

A la fin du dix-huitième siècle encore, on ne fabriquait guère que huit espèces de tuiles (plates, faitières, cornières, creuses, courbes, etc.) et les meilleures venaient de la Bourgogne. Le commerce en était libre.

Les tuiliers sont aussi nommés *tieuliers*, *thuilliers*, etc.

Voy. Ardoisiers.

Tumbeurs et Tumbiers. Voy. Tombeurs.

Typographes. Voy. Imprimeurs.

¹ *De re cibaria*, p. 544.

² *Traité des alimens* (1705), p. 160.

³ *Le cuisinier françois* (1651-1653).

⁴ Page 97.

⁵ Page 102.

⁶ Du mithridate, antidote célèbre.

⁷ *Journal d'un bourgeois de Paris sous François Ier*, p. 81.

⁸ *Traité de la police*, t. II, p. 1311.

⁹ Le Masson, *Calendrier des confréries*, p. 94.

¹ Voy. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture*, t. I, p. 453 et t. IX, p. 325.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 51 et suiv.

U

Uilliers. Nom sous lequel la *Taille de 1392* désigne les huilliers.

Uissiers. Faiseurs d'huiss. Voy. **Huissiers**.

Université (LIMITES DE L'). Voy. **Quartiers**.

V

Vacherons. Jeunes vachers.

Vachers. La *Taille de 1292* cite dix *vachiers*. A cette époque, on estimait surtout les vaches hautes et longues, ayant le front élevé, les yeux grands et noirs, les jambes noires et les pieds fins.

Les métiers qui utilisaient le plus le cuir de vache étaient les gainiers, les boursiers, les selliers et les bourreliers.

Sébastien Mercier écrivait vers 1780 : « On vend les vaches pour du bœuf, dont les grosses maisons et les couvens ont emporté toutes les sortes de pièces ; il ne reste au petit bourgeois, qui achète en détail, que la vache. Partout ailleurs, il y a une différence dans le prix des viandes ; à Paris, la vache se vend publiquement au même taux que le bœuf ¹ ».

On trouve aussi *vaquers*, *vaqueurs*, etc. Un jeune vacher était dit *vacheron*.

Voy. **Bouviers**.

Vaguemestres de l'équipage du roi. Officiers de la maison royale, dont la charge avait été créée en mai 1667. « Le wagemestre a autorité sur les capitaines des charrois de Sa Majesté quand elle va en campagne. Il a soin de les faire charger, de les mettre en marche, de les faire loger, et généralement de leur distribuer tous les ordres nécessaires et de leur partager le travail ² ».

On écrivait souvent *wagemestres*.

Vair (FOURREURS DE ROBES DE). Voy. **Courroueurs**.

Vairiers. Voy. **Verriers** et **Vitriers**.

Vaisselle d'or et d'argent. Voy. **Orfèvres**.

Valets. Ouvriers. Ce mot, qu'on a regardé comme un diminutif de vassal, est écrit parfois *vaslets*, *varlets*, *vallets*, etc. ¹.

Le jeune homme qui avait terminé son apprentissage passait valet ou ouvrier, titre qu'il conservait jusqu'au jour où il pouvait s'établir et devenir ainsi maître ou patron.

La *Taille de 1292* mentionne 291 valets sans accompagner ce mot d'aucune indication particulière ; elle en cite 118 autres dont la profession est désignée. Voici la liste de ces derniers :

- 2 valets armuriers.
- 7 valets barbiers.
- 1 valet baudraier.
- 1 valet bouchier.
- 1 valet bourrelier.
- 3 valets boursiers.
- 1 valet çavetier.
- 2 valets cervoisiers.
- 1 valet chandelier.
- 2 valets chapeliers de feutre.
- 1 valet chapiseur.
- 1 valet charron.
- 2 valets chauciers.
- 1 valet cirier.
- 1 valet cordier.

¹ *Tableau de Paris*, t. VI, p. 288.

² *État de la France pour 1687*, t. I, p. 511 ; pour 1712, t. I, p. 595 ; pour 1736, t. II, p. 267. — Guyot, *Traité des offices*, t. I, p. 617.

¹ Voy. le *Livre des métiers*, passim., et ci-dessus l'art. Corporations.

- 7 valets cordoaniers.
- 1 valet doreur.
- 1 valet drapier.
- 1 valet escrivain.
- 5 valets escueliers.
- 6 valets espiciers.
- 1 valet estuveur.
- 1 valet fanier.
- 2 valets ferpiers.
- 1 valet feutrier.
- 1 valet du fruit.
- 1 valet fournier.
- 2 valets gantiers.
- 1 valet hiaumier.
- 1 valet leitier.
- 1 valet lombard.
- 1 valet marchean.
- 3 valets mareschaus.
- 1 valet mercier.
- 1 valet mouleeur.
- 2 valets orfèvres.
- 4 valets pasteers.
- 2 valets paumiers.
- 5 valets peletiers.
- 4 valets pevriers.
- 1 valet poissonnier.
- 2 valets queus.
- 1 valet recouvreur.
- 2 valets scelleurs.
- 7 valets seliers.
- 7 valets tailleurs.
- 5 valets talemeliers.
- 7 valets taverniers.
- 2 valets tonneliers.
- 1 valet uilier.
- 1 valet vinetier.

Dès la fin du treizième siècle, le mot valet commença à être pris dans le sens de domestique, mais à condition de le faire suivre d'une désignation particulière. C'est ainsi que la *Taille de 1292* cite¹ dans la rue de Violeite², « Raoul, vallet à servir »³.

Valets d'auberge. « Le devoir d'un valet d'auberge ou d'hôtellerie est d'être en premier lieu bien assidu à la maison, afin d'être toujours prêt de recevoir et prendre les chevaux des messieurs aussitôt qu'ils arrivent; de détacher leurs hardes, les porter en leurs chambres, et prendre garde qu'il ne s'en perde rien; les débottier et leur faire apporter ce qu'ils demandent; bien frotter les jambes de leurs chevaux, et les bien bouchonner partout, en cas qu'ils aient chaud; prendre garde à leurs pieds et à leurs harnois.

Il faut aussi qu'un valet d'écurie soit prompt et diligent le matin, afin de panser et de donner à déjeuner aux chevaux, et les tenir prêts aux heures que les cavaliers veulent partir.

Il doit encore tenir bon compte du foin et de l'avoine et de tout ce qu'il leur donne, et en

instruire son maître ou sa maîtresse afin qu'ils prennent leur mesure là-dessus pour compter avec eux.

Il faut aussi qu'il fasse promptement les commissions que les messieurs lui donnent, et qu'il nettoie bien leurs souliers et leurs bottes lorsqu'ils en ont⁴ ».

Valets de chambre². « Il faut qu'un valet de chambre soit adroit et s'applique à bien faire les commissions que l'on lui donne; qu'il sache écrire, raser, peigner, et même coudre en cas de besoin; qu'il ait soin de tenir les habits du seigneur bien propres et bien nets, et de bien faire son lit et sa chambre.

Il faut encore qu'il ait soin du cordonnier, du tailleur, du perruquier, du chapelier, du marchand de bas, du rubanier et autres, et prendre garde qu'ils ne trompent point dans ce qu'ils font et fournissent au seigneur.

Il doit de même avoir un grand soin de tout ce que d'ailleurs il peut avoir entre ses mains, surtout des armes du seigneur, comme épées, pistolets, fusils et autres, et de rendre bon compte de l'argent qu'on lui donne pour la chambre, ainsi que des autres choses dont il est chargé.

Lorsqu'il y a un valet de garde-robe, il s'appelle l'aide d'un valet de chambre, et il doit faire toute la grosse besogne qui concerne la chambre et la garde-robe. »

Le valet de chambre d'enfants placés sous la direction d'un gouverneur ou d'un précepteur a des occupations différentes et une responsabilité plus grande encore. Il doit « avoir bien soin de toutes les hardes de ses jeunes maîtres, habits, linge, bas, souliers, chapeaux, les bien nettoyer et les raccommorder lorsqu'il y a quelque chose de rompu; les coucher le soir et les lever le matin aux heures prescrites, et tenir toujours leurs chambres bien propres et bien rangées; les peigner, et leur aller quérir tout ce qui leur est nécessaire; les suivre partout où ils vont; prendre garde qu'ils ne tombent ou ne se fassent aucun autre mal; les empêcher de rien faire d'indécent et dire aucunes choses grossières ni deshonnêtes; les mener au collège et les aller requérir; avertir le gouverneur de tout ce qu'ils peuvent faire de mal en son absence, afin qu'il en fasse les réprimandes qu'il jugera à propos pour les en corriger »³.

J.-C. Nemeitz écrivait vers 1720 : « Les valets allemands sont camarades de leur maître, les anglois esclaves, les italiens respectueux, les valets françois sont les seuls qui commandent à leur maître »⁴.

Les mots *écuyers de chambre*, *chambriers*, *chamberiers*, *hommes de chambre*, etc., sont pris dans le sens de valets de chambre.

Valets de chaudière. Dans les grandes maisons, valets chargés de laver la vaisselle.

¹ Page 120.

² Devenue impasse Saint-Faron.

³ Voy. ci-dessus l'article Domestiques et ci-dessous les articles consacrés aux divers valets.

⁴ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. III, chap. 3.

² Voy. ci-dessus l'article Valets.

³ Audiger, *La maison réglée* (1692), liv. I, chap. 5, et liv. II, chap. 3.

⁴ *Le séjour de Paris*, édit. de 1897, p. 37.

Valets chauffe-cire. Officiers de la grande chancellerie. Leurs fonctions étaient de « préparer la cire qui sert à sceller les expéditions de la chancellerie et de la présenter au scelleur ¹ ».

Valets de chiens. Ils jouaient un grand rôle dans le service royal de la vénerie. J'y trouve des *valets de limiers*, des *valets à pied et à cheval*, des *gardes des grands lévrier*, des *petits valets couchant avec les chiens*, etc. ²

Ils étaient dits parfois *pissechiens*.

Valets d'écurie. Voy. **Palefreniers** et **Valets d'auberge**.

Valets de pied. Voy. **Laquais**.

Vallets. Voy. **Valets**.

Vandangeresses. Voy. **Vendan-geurs**.

Vendre et de l'acheter (IMPÔT DU). Voy. **Tonlieu**.

Vaneeurs. Voy. **Vanniers**.

Vanerès. Les vanneurs sont ainsi nommés dans les statuts accordés aux boulangers du treizième siècle ³.

Vanetiers. Voy. **Vanniers**.

Vangeurs. Dans les briqueteries, ouvriers qui pétrissent la terre avec les mains. ⁴

Vanneurs. Ils sont nommés *vaneres* dans les statuts accordés aux boulangers vers la fin du treizième siècle ⁵.

Vanniers. La *Taille de 1292* cite :

- 4 *vaniers*.
- 1 *vanetier*.
- 1 *vaneeur*.
- 1 *corbelainier*.
- 3 *paneliers*.

Celle de 1300 indique 1 *corbeillier* et 1 *panelier*, mais on n'y trouve aucun *vannier*.

Je relève enfin, dans la *Taille de 1313*, ces trois mentions :

- Guillaume, le *corbillonier*.
- Guillot l'Anglois, *corbelleur d'osier*.
- Jehan, *feseur de paniers*.

De leur propre aveu, les vanniers restèrent sans statuts jusqu'au milieu du quinzisième siècle : « ledit mestier des vaniers et quinquailliers n'a esté juré, et n'y a eu personne qui s'en soit prins garde ; ceulx du dit mestier ont vescu, quant au fait d'icellui, sans ordre et police, et en a chascun usé à son plaisir, sans avoir devant

les yeulx le bien de la chose publique, en quoy le commun peuple a esté grandement fraudé, intéressé et endommagé ¹ ». Pour remédier à de si grands maux, « les maistres ouvriers de la communauté » adressèrent une « umble supplication » au roi Louis XI, qui s'empessa (24 juin 1467) de leur octroyer des statuts ². Chaque maître ne put avoir à la fois deux apprentis. La durée de l'apprentissage fut fixée à trois ans. Les fils de maître étaient dispensés du *chef-d'œuvre*. Deux jurés furent élus pour administrer la communauté.

Dans le dernier article, les maîtres rappelèrent au roi ³ que « de toute ancienneté et dès si longtemps qu'il n'est pas mémoire du contraire », ils ont eu l'autorisation de vendre divers objets « appartenans au fait de quinquailerie et qui sont des appartenances d'aucuns ⁴ autres mestiers ». Ils citent, dans le nombre, les cerceaux, lanternes, berceaux, quenouilles, cribles, pelles, fléaux, faucilles, écuelles, etc. Ainsi s'explique le titre de quincailliers qu'ils conservèrent, même après que ceux-ci eurent été constitués en corporation.

L'ordonnance dite des *Bannières*, qui date de l'année même où furent rédigés ces statuts, mentionne à la fois, dans la 46^e bannière, les *vanniers* et les *ouvriers d'osier*, sans doute parce que certains vanniers avaient adopté déjà une des spécialités dont je vais parler.

Les statuts de 1467 furent révisés au mois de septembre 1561, sur la demande de la communauté ⁵. On se borna, d'ailleurs, à augmenter un peu les droits de réception à la maîtrise, et à faire élire quatre jurés au lieu de deux. L'article 5 nous apprend que la confrérie se réunissait à l'église du Saint-Sépulcre.

Nous voyons plus tard les maîtres de cette communauté divisés en trois classes :

1^o Les maîtres *vanniers-mandriers* ou *mandeliers*, fabricants tous les ouvrages d'osier blanc ou vert qui ne sont point à claire-voie, sauf pourtant les vans à vanner les grains, et aussi les hottes à vin.

On nommait *mandes* ou *mandres* de grandes corbeilles munies de poignées.

2^o Les maîtres *vanniers-cloturiers* ou *closiers*, fabricants de vans à vanner et de hottes à vin, mais ces objets étaient plus grands, plus forts et plus soignés que ceux des mandriers.

3^o Les maîtres *vanniers-faissiers*, fabricants la vannerie proprement dite et tous les ouvrages d'osier à jour.

Les mots *faissel*, *foisselle*, *fisselle*, etc. désignaient plus spécialement une corbeille à fromage.

À la fin du dix-huitième siècle, les vanniers avaient pour patron saint Antoine, l'apprentissage durait quatre ans, le compagnonnage deux

¹ Préliminaires de l'ordonnance du 24 juin 1467.

² *Ordonn. royales*, t. XVI, p. 596.

³ Je parle ici du projet qu'ils avaient soumis au roi et qui fut adopté.

⁴ De quelques, ancien sens du mot *aucun*.

⁵ Dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 1120.

¹ Guyot, *Traité des offices*, t. IV, p. 470.

² Voy. les *États de la France*.

³ *Libre des métiers*, titre I, art. 44.

⁴ Duhamel, *L'art du briguetier*, p. 170.

⁵ *Libre des métiers*, titre I, art. 44.

ans, et le nombre des maîtres était de quatre cents environ.

Les ateliers de vanniers devaient être établis à une lieue et demie au moins de toute forêt ¹.

L'édit de 1776 supprima la corporation des vanniers et déclara le métier libre.

La rue de la Vannerie allait de la rue Planché-Mibraï à la Grève. Bien qu'elle portât déjà ce nom au treizième siècle, aucun vannier n'y était établi en 1292, ni en 1313.

Vaquers et Vaqueurs. Voy. **Vachers**.

Varenniers. Nom donné parfois aux gardes-chasse.

On nommait *varennies* les territoires réservés pour la chasse royale. La varenne du Louvre, par exemple, s'étendait dans un rayon de six lieues en tous sens autour du château. Les délits et contraventions que l'on y commettait relevaient d'un tribunal spécial, la *capitainerie royale de la varenne du Louvre* qui, d'ailleurs, exerçait son action sur tous les bois, forêts, terres, garennes, plaines et buissons du royaume. Elle avait surtout pour mission d'y réprimer le braconnage. Huit exempts, huit gardes à cheval, douze gardes à pied, un receveur des amendes, un renardier, etc., étaient aux ordres du tribunal présidé par un bailli et capitaine, et qui comprenait en tout quarante et une personnes. Les audiences se tenaient tous les quinze jours, le jeudi, au château du Louvre, dans une pièce dite salle des gardes, qui précédait l'antichambre du roi, et où se réunissait aussi l'académie des sciences.

Il existait encore une *capitainerie royale des Tuileries*, mais elle paraît avoir fait double emploi avec la précédente ².

Varlets et Vaslets. Voy. **Valets**.

Vaultroy. Voy. **Vautrait**.

Vautrait (OFFICIERS DU). On appelait *vautrait*, chez le roi, l'équipage de chasse pour le sanglier. Les officiers du vautrait étaient dits aussi *officiers des toiles de chasse*, parce qu'ils étaient chargés de conserver, pour les tendre les jours de chasse, les toiles bordées de grosses cordes dont on formait une enceinte destinée à enfermer le gros gibier et plus spécialement le sanglier.

Le service des toiles comprenait :

- 1 capitaine général.
- 4 lieutenants.
- 4 sous-lieutenants.
- 8 gentilshommes.
- 4 piqueurs.
- 6 valets de limiers.
- 5 garde-lévriers.

- 6 valets de chiens.
- 1 commissaire.
- 1 rhabilleur.
- 1 fourrier.
- 1 capitaine du charroi.
- 1 boucher.
- 1 maréchal-ferrant.
- 20 archers.
- 1 châtreur de chiens.
- 14 gardes des toiles.
- 15 bas officiers.
- 40 chiens courants.
- 12 grands lévriers ¹.

« La chasse du sanglier se peut faire de quatre façons. La première est de tuer les sangliers enfermés dans l'enceinte des toiles, à coups d'épées et de dards ; la seconde manière est quand on fait prendre aux lévriers ces sangliers ainsi renfermés dans ces toiles. Les dames même peuvent prendre le divertissement de ces deux premières façons de chasser le sanglier, car elles peuvent être placées dans la petite enceinte des toiles. La troisième manière est de chasser les sangliers avec le chien vautray ² et la quatrième façon est de le prendre à force ³ ».

Voy. **Capitaine du Vautrait**.

Vautroy. Voy. **Vautrait**.

Veelliers. Voy. **Marchands de veaux**.

Veilleurs. « C'est ainsi que l'on appelle à Paris l'ecclésiastique qui veille auprès d'un corps mort ⁴ ».

Veilleuses (FABRICANTS DE). Les veilleuses portèrent longtemps le nom de mortier. Il en brûlait une toute la nuit dans la chambre du roi. Ce mortier, dit un écrivain du dix-huitième siècle ⁵, « est un petit vaisseau d'argent ou de cuivre, ainsi appelé à cause de sa ressemblance avec un mortier à piler. Il est rempli d'eau, où surnage un morceau de cire jaune gros comme le poing, aussi nommé mortier, et aiant un petit lumignon au milieu. Ce morceau de cire pèse une demi-livre. Il brûle pendant la nuit, et l'eau où il surnage fait durcir ou geler la cire de tout autour, dont il se fait comme une croûte. La bougie qui brûle aussi toute la nuit est dans un flambeau d'argent posé au milieu d'un bassin d'argent qui est à terre ». Mais dans les grandes maisons seulement, l'on gardait ainsi la lumière durant la nuit. La duchesse de Savoie y gagna de reconnaître le galant Thosé qui s'était introduit et caché chez elle, « car, dit Tallemant, il y a toujours de la lumière dans la chambre des princesses comme elle ⁶ ».

La veilleuse se transforma peu à peu, et

¹ *État de la France pour 1687*, t. I, p. 546.

² De la race des chiens dits *vautres*.

³ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 610.

⁴ *Dictionnaire de Trévoux*, t. VIII, p. 311.

⁵ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 306 et 314.

⁶ *Historiettes*, t. IV, p. 26.

¹ Chailland, *Dictionnaire des eaux et forêts*, t. I, p. 44.

² Voy. *Recueil des tiltres du baillage et capitainerie des chasses de la varenne et chateau du Louvre, parc et bois de Boulogne, et des six lieues à la ronde de son étendue es environs de Paris*, 1676, in-4°.

l'annonce suivante, qui date de 1762, prouve quels progrès elle avait alors accomplis.

« MUSSY, mécanicien à Paris, rue des Vieux-Augustins, à l'enseigne du roi de France, a inventé une nouvelle espèce de veilleuse très commode pour l'usage des malades : 1° On y fait chauffer du bouillon ou telle liqueur qu'on souhaite. 2° A toutes les heures, elle sonne un timbre, pour avertir le malade ou ceux qui le gardent de prendre ou de faire prendre les potions ordonnées par le médecin. 3° On a, pendant toute la nuit, une lumière douce, qui ne peut ni fatiguer la vue, ni interrompre le sommeil. 4° Il y a, dans le corps de la machine, un cadran éclairé qui marque les heures. 5° On y ménage encore un réveil-matin, qui se fait entendre au moment précis où il faut donner au malade la médecine qu'il doit prendre ».

La perfection semblait atteinte en matière de veilleuse, mais nous savons qu'elle n'est pas de cemonde. Le *Mercur* du 3 février 1787 reproduit la réclame d'un sieur Labat, demeurant rue de la Roquette, et qui préconise un nouveau modèle dont la lumière a la précieuse propriété « d'attirer et consommer les mauvaises vapeurs de l'air du lieu où elle brûle, ce qui doit engager à s'en servir surtout dans les chambres des malades. Le prix est de trente sols ¹. »

Veilliers et Velliers. Faiseurs de vrilles. Voy. **Vrilliers**.

Veloutiers. Faiseurs de velours. Au moyen âge, le velours était dit : en latin *villosa, villosus, villus, vellut, vellut, vellut, vellut, etc.* ²; en français *veluan, veluyan, veluan, veluet, etc.* La *Taille de 1292* désigne un des imposés par ces mots : « Jehannot, qui fet le veluet ³ », et il s'agit sans doute ici de l'un des drapiers de soie qui, en 1268, soumirent leurs statuts à l'homologation du prévôt Étienne Boileau ³.

Au siècle suivant, on trouve des velours blancs, verts, jaunes, azurés, vermeils, violets, rayés, brochés, etc. ⁴

Stefano Turqueti et Paolo Moriz créèrent à Lyon, en 1536, une manufacture de velours, qui prospéra.

Un établissement du même genre, fondé sous Louis XIV à Saint-Maur, près de Paris par le sieur Charlier, laissa bien loin derrière lui tous les résultats obtenus jusque là. « Outre le velouté ordinaire et la soie frisée, l'or et l'argent y étoient travaillés et ménagés avec tant d'art qu'on ne pouvoit le voir sans une espèce de surprise et d'admiration. Chaque aune, au sortir du métier, revenoit à plus de mille livres, aussi l'ouvrier n'en pouvoit-il faire chaque jour qu'un pouce ou dix-huit lignes ⁵ ». L'industrie des velours fut presque anéantie en France par la révocation de l'édit de Nantes. Des réfugiés protestants forcés

d'émigrer allèrent établir à l'étranger des fabriques dont les plus importantes furent celles de Spitalfield en Angleterre et de Harlem en Hollande.

Le velours de coton, connu en Angleterre dès 1747, fut introduit en France vers la fin du siècle.

Voy. **Drapiers de soie**.

Velteurs. Voy. **Jaugeurs de futailles**.

Veluet (QUI FAIT le). Cette mention, extraite de la *Taille de 1292*, ne peut désigner qu'un faiseur de velours.

Vendanges (DROIT DES). Voy. **Banvin**.

Vendangeurs. Pendant très longtemps, la vendange fut faite par des femmes que l'on trouve nommées *vendangeresses, vandangeresses*, etc.

Vendeurs. Officiers jurés « établis pour payer comptant aux marchands forains, lorsqu'ils sont convenus de prix avec les acheteurs, les sommes à quoi monte la vente de leur marchandise, desquelles ces vendeurs se chargent sur leur propre compte, et en font, à leurs risques et périls, le recouvrement sur les acheteurs ¹ ».

Ces intermédiaires entre les marchands en gros et l'acheteur représentent assez bien nos commissionnaires, qui font le commerce sans posséder aucune marchandise.

Voy. les articles suivants.

Vendeurs de bétail. Ils exerçaient déjà depuis longtemps, quand un édit de septembre 1605 les constitua en officiers jurés sous le titre de *vendeurs de bétail à pied fourché, savoir bœufs, vaches, veaux, moutons, brebis et porceaux*. Colbert renouvela leurs statuts en février 1690 ; ils étaient alors au nombre de soixante. Ils furent remplacés, en janvier 1707, par cent *trésoriers de la bourse des marchés de Poissy et de Sceaux* ².

Voy. **Bestiaux** (Commerce des) et **Grimelins**.

Vendeurs de bois à bâtir, de sciage, charonnages et autres bois à bâtir.

Soixante de ces offices jurés furent créés par Louis XIV au mois d'août 1690.

Vendeurs-déchargeurs de cuirs. L'édit du 28 juin 1627 créa trente de ces offices. J'y lis : « Aussitôt que les marchands forains seront arrivés, les vendeurs se chargeront du prix de la vente vers lesdits marchands, pour leur en faire l'avance, afin qu'ils ne séjournent après ladite vente et n'aient affaire qu'aux dits vendeurs, sans plus estre sujets, comme ils sont journellement, d'aller recouvrer leur argent des boudroyeurs, corroyeurs et autres qui achètent cuirs... Auxquels vendeurs nous attribuons un

¹ Page 47.

² Page 29.

³ Dans le *Livre des métiers*, titre XL.

⁴ Douët-d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. XXVIII.

⁵ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 1849.

¹ Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 1853.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1185 et suiv.

sol pour livre desdits cuirs, que les forains seront tenus leur payer ».

Voy. **Cuirs et peaux** et **Vendeurs**.

Vendeurs d'eau-de-vie et eau forte. Titre qui appartient à la corporation des distillateurs.

Voy. **Eau-de-vie (Vendeurs d')**.

Vendeurs de foin. Voy. **Contrôleurs**.

Vendeurs d'huîtres. Voy. **Pourvoyeurs**.

Vendeurs de meubles. Voy. **Commissaires-priseurs**.

Vendeurs d'œufs et de fromages. Voy. **Compteurs**.

Vendeurs de poissons d'eau douce. Offices jurés créés en 1675. Après bien des vicissitudes, ils furent portés, en 1708, au nombre de 70, puis supprimés.

Voy. **Vendeurs**.

Vendeurs de poissons de mer. Intermédiaires entre les chasse-marée et les poissonniers de mer.

Dès que le poisson était arrivé, les *compteurs* et les *déchargeurs* enlevaient les paniers, comptaient, triaient, empilaient les poissons. Puis les *vendeurs* ouvraient les enchères. La criée terminée, ils payaient comptant les chasse-marée, qui repartaient aussitôt.

Au treizième siècle, les vingt vendeurs, dits aussi *compteurs-déchargeurs-poigneurs*, étaient nommés par les jurés de la corporation des poissonniers de mer¹. Ils ne furent constitués en titre d'office que l'année 1544, et à dater de ce moment leur nombre varia sans cesse. Soixante offices nouveaux furent créés en mai 1696 et supprimés en janvier 1698.

Je rappelle que les poissons se mesuraient *entre œil et batte*, c'est-à-dire depuis le coin de l'œil jusqu'à l'angle de la fourchette de la queue.

Vendeurs-visiteurs de porcs. Offices créés en 1704, pour remplacer les *langueyeurs*. Ils furent eux-mêmes remplacés, en 1708, par des offices d'*inspecteurs-contrôleurs de porcs*².

Vendeurs-contrôleurs de vin. Ils ne pouvaient exercer leur industrie qu'au port d'arrivée des bateaux. Les vendeurs payaient comptant les vins au marchand, et se chargeaient, à leurs risques et périls, du recouvrement sur l'acheteur.

Les vendeurs étaient nommés par la municipalité. Ils prêtaient serment comme officiers publics et fournissaient caution. Ils versaient en outre quarante sous, pour droit de bienvenue, et huit deniers parisis chaque mois ; cette cotisation était destinée à « soustenir la confrérie et aussi à

ayder à vivre aucuns desdits vendeurs, s'ils venoient ou cheoient en mendicité¹ ».

Le nombre des vendeurs de vin varia sans cesse. Il était de 60 en 1415, de 34 en 1567, de 43 en 1633, etc., etc. Ils avaient pour patron saint Nicolas.

Voy. **Vendeurs**.

Vendeurs de volailles, gibiers, œufs, beurres et fromages, cochons de lait, agneaux et chevreaux vifs. Offices jurés créés par édit de mars 1673. Ils remplacèrent la communauté des poulailliers dont on ne trouve plus trace à dater du dix-septième siècle. On les rencontre aussi désignés sous les noms de : *vendeurs de veaux, volailles, gibiers, agneaux, chevreaux, œufs, beurres et fromages*.

Ces offices furent supprimés par un édit de mai 1696, qui créa cent jurés *vendeurs de volailles*, et cent jurés *vendeurs d'œufs, beurres et fromages*².

Voy. **Vendeurs**.

Vendredi. Il fut toujours considéré comme jour néfaste, jour de tristesse, de jeûne, de grand deuil. En 1339, les soldats de Philippe VI, étant deux fois plus nombreux que leurs ennemis³, refusèrent de combattre un vendredi⁴, et laissèrent l'armée anglaise opérer sa retraite pendant la nuit. En 1744 encore, il fallut rendre une ordonnance, pour forcer les marins à mettre à la voile le vendredi⁵.

Voy. **Croix aourée**.

Veneurs. Voy. **Grand-veneur**.

Ventiers. Marchands de bois qui achetaient des ventes dans les forêts et les faisaient exploiter sur les lieux mêmes.

Ventouseurs. Voy. **Corneteurs**.

Ventrières. Sages-femmes. « La ventrière, écrit vers 1350 Barthélemy l'Anglais, dans son traité *De proprietatibus rerum*, est une femme qui a l'art d'ayder à la femme quand elle enfante, à fin qu'elle ayt l'enfant légèrement, et que l'enfant ne soit en péril. Ceste ventrière oing le ventre de la femme qui enfante d'aucuns oignemens pour faire yssir⁶ l'enfant plus tost et à moins de douleur. Quand l'enfant naist, elle le reçoit et luy coupe le nombril du long de quatre doigtz, et le noue ; et puis elle lave l'enfant pour en oster le sang, et après elle le frotte de sel et de miel pour seicher et conforter les membres, et l'enveloppe en blancz drapeaulx⁷. »

Voy. **Sages-femmes**.

¹ Ordonn. de 1415, chap. V.

² Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1474 et 1479.

³ Froissart, *Chroniques*, liv. I, § 86.

⁴ *Les grandes chroniques de France*, édit. Paulin Paris, t. V, p. 378.

⁵ Duc de Luynes, *Mémoires*, avril 1744, t. V, p. 405.

— Voy. aussi A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 1241.

⁶ Sortir.

⁷ *Le propriétaire de toutes choses*, traduit en français, par Jean Corbichon, édit. de 1556, chap. X, p. 52 verso.

¹ *Libre des métiers*, titre CI.

² Voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. II, p. 1319.

Ventriloques. On nomme ainsi ceux qui ont l'art de modifier leur voix naturelle et de parler en remuant à peine les lèvres. Tout porte à croire que les sybilles, les pythonisses et autres devineresses de l'antiquité n'étaient que d'habiles ventriloques. Toutefois, je ne vois, dans les temps modernes, aucune femme qui se soit distinguée en ce sens.

Parmi les ventriloques, dont le souvenir a été conservé, on peut citer un valet de chambre de François 1^{er}, un sieur Constantin, qu'Étienne Pasquier avait connu ¹; Collet, dit l'Esprit de Montmartre, ainsi nommé, écrit Tallemant des Réaux, parce qu'il habitait Montmartre, et « qu'à cause d'une petite voix qu'il faisoit, il sembloit que ce fust un esprit qui parlast de bien loin, en l'air ²; » l'auteur de la *Poupée parlante*, qui fit courir tout Paris en 1784 ³; le comédien Lécuse; Borel et Fitz-James, tous deux propriétaires d'un café au Palais-Royal, et qui excellèrent, sous le premier Empire, dans l'art stupide des mystifications ⁴.

On crut pendant longtemps que ces bateleurs parlaient du ventre, ce qui les a fait désigner sous une foule de noms plus barbares les uns que les autres : *engastriloques*, *engastrimandres*, *engastrimythes*, *engastromandres*, *gastriloques*, *sibilois*, etc.

Vêpres. Dans le *Livre des métiers* et dans les ordonnances du moyen âge, ce mot désigne le plus souvent six heures du soir. Les maçons déclarent qu'ils ne doivent plus travailler le samedi dès « que vespres soient chantées à Nostre-Dame ⁵ ». Au seizième siècle encore ⁶, les couvreurs cessaient le travail « au premier coup de vespres sonnante à la paroisse où ils demeurent ».

Verdiers. Gardes-forestiers et parfois jardiniers.

Dans la hiérarchie des eaux et forêts, les verdiers prenaient rang au-dessus des gruyers. Ils avaient garde et juridiction sur une étendue de bois dite verderie.

Les verdiers furent supprimés par lettres patentes d'août 1669, et remplacés par des *gardes-bois*.

Verduriers. Marchands de salades, de légumes verts. Chez le roi, officiers de cuisine qui fournissaient une partie des légumes ⁷.

Vergetiers. Voy. **Brossiers**.

Vérificateurs. Voy. **Commissaires**.

Vérificateurs d'écritures. Titre qui

appartenait aux maîtres de la corporation des écrivains.

Vérificateurs des francs-salés. Officiers jurés dépendant des greniers à sel.

Voy. **Sel (Commerce du)**.

Vérificateurs de mémoires. Dès le début du quinzième siècle, des maîtres habiles, choisis dans la communauté des maçons et dans celle des charpentiers, reçurent le titre de *Jurés du roi*, et furent chargés de servir d'arbitres entre les particuliers et les entrepreneurs. Ils étaient désignés par le prévôt de Paris sur la proposition des maîtres réunis des deux communautés.

Au mois de mars 1575, ces experts devinrent officiers-jurés, durent acheter leur office et prêter serment au roi. Leur nombre fut fixé à 24 : 15 pris parmi les maçons et 9 parmi les charpentiers.

Un arrêt du 13 août 1622 constate que les particuliers préférèrent soumettre leurs contestations à des « experts bourgeois et autres gens à ce cognoissans, autres que les dits jurez érigés en tiltre d'office », et il les autorise à ce faire. Pourtant, en 1639, le nombre des jurés royaux est porté à 32 et celui de leurs clerks à 4. Puis Louis XIV, par édit de mai 1690, crée 50 nouveaux offices, dont 25, pris parmi les maçons et les charpentiers, furent qualifiés *experts-jurés entrepreneurs*, et les 25 autres, pris parmi les architectes, reçurent le titre d'*experts-jurés bourgeois*. Si deux experts ne parvenaient pas à s'entendre, on en désignait un troisième, qui ne pouvait être qu'un expert bourgeois ¹.

En général, les mémoires étaient majorés d'un sixième, et les experts touchaient un sou pour livre sur le chiffre définitif ².

Les experts-jurés, appelés aussi *toiseurs de bâtiments*, se réunissaient, depuis le seizième siècle au moins, rue de la Verrerie, dans une maison dite *Bureau de l'écritoire*, ou même *L'écritoire*, qui est mentionnée sur les plans de Gomboust (1647) et de Bullet (1710) ³.

Vérificateurs des rôles pour la consommation du sel. Voy. **Commissaires**.

Verjus. (MARCHANDS DE). Ils criaient leur marchandise dans les rues ⁴. Mais le mot verjus était pris autrefois dans un sens beaucoup plus large que celui qu'on lui attribue aujourd'hui. Il désignait le suc de plusieurs plantes acidules et vertes, l'oseille par exemple. Le verjus était vendu par les vinaigriers. On s'en servait pour assaisonner les viandes, le poisson, les œufs.

On trouve aussi *verjutiers*.

¹ *Recherches sur la France*, liv. VI, chap. 39.

² *Historiettes*, t. V, p. 94.

³ É. Campardon, *Les spectacles de la foire*, t. I, p. 323, et t. II, p. 449.

⁴ Prudhomme, *Miroir de Paris*, t. V, p. 255 à 257.

⁵ *Livre des métiers*, titre XLVIII, art. 10.

⁶ Statuts de juillet 1566, art. 10.

⁷ *État de la France pour 1712*, t. I, p. 129.

¹ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 56 et s.

² S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. VIII, p. 209.

³ A. F., *Les anciens plans de Paris*, t. I, p. 146, et t. II, p. 92.

⁴ Voy. *Les Crieries* de Guill. de la Ville Neuve, (treizième siècle); les *cent et sept cris* (quatorzième siècle), etc.

Verjutiers. Marchands de verjus.

Vermicelliers. Ce sont, dit Jaubert, ceux qui « au moyen d'un instrument percé de plusieurs petits trous, réduisent la pâte en petits filets qui ressemblent à des vers ¹ ». L'*Encyclopédie méthodique* est plus explicite. Ce sont ceux, y lit-on, qui ont « l'art de composer ce qu'ordinairement on nomme des pâtes, des vermicellis, des macaronis et des lazagnes ² ». Cet art, originaire d'Italie, fut introduit en France par le docteur Paul-Jacques Malouin, qui mourut en 1778 membre de l'Académie des sciences, professeur au collège de France et médecin ordinaire de la reine. En 1789, il y avait à Paris un « vermicellier ordinaire du roi », le sieur Sap ou Dusap, établi rue des Prouvaires ³.

Vernis Martin. Composition laquée qui eut une grande vogue au dix-huitième siècle, et dont les spécimens sont encore recherchés par les amateurs de curiosités. Il avait été inventé par Robert Martin, qui eut le titre de vernisseur du roi. Un arrêt du 15 avril 1753, rendu au profit de la corporation des tabletiers contre Guillaume Martin et Martin Bergeron, donne en ces termes la description du procédé employé par les Martin : « Le corps de l'ouvrage est de plusieurs feuilles de papier ou de toile collées et assemblées en grande quantité, pour former une épaisseur convenable à l'ouvrage que l'on se propose de faire. L'on donne à ces morceaux de toile ou papier assemblé telle forme que l'on juge à propos, par le moyen d'un moule qui a différentes formes selon l'ouvrage qu'il s'agit d'exécuter, soit un plat à barbe, soit un gobelet, une tasse, un pot-à-l'eau, un étui, une tabatière, en un mot tout ce qu'on peut s'imaginer. On donne à ces ouvrages une première consistance en les faisant sécher au four, ce qui les rend fermes et durs comme du bois ; quand ces ouvrages ont acquis ce premier état, on les polit et unit avec la lime ou la râpe pour recevoir la couleur qu'on veut leur donner ; ensuite on les vernit. On peut appliquer ces couleurs de différentes manières, soit en les alliant et mêlant avec le vernis, pour donner aux vases, à la tabatière, ou à tel autre ouvrage, la couleur qu'on juge à propos, soit en les appliquant par compartiment en façon de guilloché ou autrement, en y passant par dessus un vernis poli, soit enfin en mêlant, avec un vernis gommeux, des poudres et limailles des métaux qui s'incorporent avec le vernis, et par l'arrangement desquelles le peintre fait sur cet ouvrage tel dessin que son goût lui fait inventer ⁴ ».

Vernisseurs. Ceux qui fabriquent ou emploient les vernis. Robert Martin, inventeur

du vernis qui porte son nom, eut le titre de vernisseur du roi ¹.

Verre cassé (MARCHANDS DE).

Voirre cassez, voirre cassez !
Chambrières, regardez-y.
Si en trouvez beaucoup d'amassez,
Vous me ferez un grand plaisir ².

Voy. Chiffonniers.

Verriers. Les ustensiles de table en verre étaient encore rares au quatorzième siècle. Jean de Garlande qui, au milieu du treizième, donne une énumération des vases à boire alors en usage, mentionne comme matière première, l'étain, le madre, le platane, le houx, l'érable, le tremble, etc. ³, et il ne cite point le verre. Quant aux bouteilles, nous savons d'autre part qu'elles étaient en argent ou en cuir, le verre n'apparaît que par exception.

La *Taille de 1292* mentionne 17 *voirriers*, mais étaient-ce des verriers, des vitriers ou des fabricants de bijoux en verre ⁴ ? Cette dernière hypothèse n'est, du moins, pas applicable aux deux mentions suivantes : « Macy, qui fet les bouteilles ⁵ » et « mestre Raoul le verrier le Roy ⁶ ».

La verrerie est le seul art manuel auquel un gentilhomme pouvait se livrer sans déroger, et, ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans la fabrique, le noble seul avait le droit de souffler les bouteilles. Quand le verre était fondu, le gentilhomme prenait la felle et commençait l'opération : « au gentilhomme verrier seul il appartient de souffler le verre », dit Savary ⁷. Il ne faut pas croire d'ailleurs que ce métier anoblit et que les ouvriers devinssent nobles en l'exerçant : « C'est là une erreur populaire et grossière », écrit de la Roque ⁸. Les *gentilshommes verriers* ou *gentilshommes souffleurs* ne dérogeaient pas, voilà tout. On a fait remonter ce privilège jusqu'à Philippe de Valois ; il fut, en tout cas, confirmé par Louis XIV au mois de décembre 1655 ⁹.

Haudicquer de Blancourt écrivait pourtant en 1697 : « Nous avons en France plusieurs grosses familles sorties de gentilshommes verriers et qui n'en continuent plus l'exercice ; entre lesquelles il s'en trouve qui ont été honorées de la pourpre et des premières charges ¹⁰ ». Il doit s'agir ici, non de familles anoblies par la verrerie, mais de maisons dont quelques membres avaient occupé l'emploi de souffleurs dans une manufacture.

La corporation des verriers ne comptait guère que dix maîtres en août 1583, quand Henri III

¹ A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 845.

² Ant. Truquet, *Les cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris*, mai 1545.

³ « De murinis et planis et bruscis, de acere et tremulo ». Édit. Scheler, p. 25.

⁴ Voy. ci-dessus l'art. Bijoutiers en faux.

⁵ Dans la rue des Rosiers, p. 112.

⁶ Dans la rue de la Verrerie, p. 118.

⁷ *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 1885.

⁸ *Traité de la noblesse*, p. 353.

⁹ Isambert, *Anciennes lois françaises*, t. XVII, p. 318.

¹⁰ *L'art de la verrerie*, liv. I, chap. 3.

¹ *Dictionnaire*, . IV, p. 352.

² Arts et métiers, t. VIII, p. 400.

³ *Almanach Dauphin pour 1789*.

⁴ *Statuts, arrêts, sentences...*, pour la communauté des peigniers-tabletters, 1760, in-8°, p. 205. Voy. aussi A. Jal, *Dictionnaire critique*, p. 844.

confirma leurs statuts. L'apprentissage était de quatre ans, suivis de deux ans de compagnonnage, avec *chef-d'œuvre*. Ces statuts furent, de nouveau, confirmés presque sans changement en mars 1600 et en février 1659. A cette date, la durée de l'apprentissage avait été portée à cinq ans, et l'article 10 autorise les maîtres à unir, comme aujourd'hui, la vente des faïences et des porcelaines à celle des verreries. Un arrêt du 21 septembre 1706 leur réunit l'ancienne communauté des patenôtriers d'émail. Les maîtres qui déjà se disaient *vairiers*, *voirriers*, *verrieurs*, *voirieurs*, etc., se qualifièrent dès lors officiellement *verriers-bouteillers-faïenciers-émaillleurs-patenôtriers-couvreurs de flacons et bouteilles en osier*.

La corporation était placée sous le patronage de saint Clair.

Voy. Noblesse commerçante.

Verriers. Titre qui appartient, à dater de 1706, à la corporation des émailleurs.

Verrieurs. Voy. **Verriers** et **Vitriers**.

Vertugadiers. Louis XIV créa, avant 1712, deux charges de vertugadiers suivant la cour, nom dans lequel je ne puis reconnaître que des faiseurs de vertugadins. On désignait ainsi l'ancienne vertugade, jupe très ample qui débuta au seizième siècle et qui, avec quelques intermittences, se perpétua jusqu'au dix-neuvième siècle sous la dénomination de paniers, puis de crinoline.

Voy. Suivant la cour.

Vestiaires. Dans les couvents importants, un vestiaire était chargé de fournir et d'entretenir tous les vêtements des frères. Souvent aussi l'ameublement du dortoir rentrait dans ses attributions.

Vétérinaires. La médecine vétérinaire en France date de la fin du dix-huitième siècle. Jusque-là, elle était représentée par les maréchaux-ferrants, tous dépourvus de connaissances spéciales, et dont la science se bornait à un certain nombre de pratiques bizarres et superstitieuses qui se transmettaient par tradition de maître en maître.

Un arrêt d'août 1649 constate qu'ils appliquent aux animaux des saignées, des médecines, des onguents et des fomentations. L'article 6 des statuts de 1687 déclare qu'« il n'appartient qu'aux seuls maîtres mareschaux de s'entremettre de ferrer, panser et médicamenter toutes sortes de bestes chevalines. » Défenses à toutes personnes de leur faire concurrence, d'« exiger aucun salaire sous prétexte de pansement, etc. ».

Le vétérinaire en vogue sous Louis XV était un sieur Lionnais, dont l'habileté ne put parvenir à sauver Filou, le chien préféré de Sa Majesté. Dans les cas graves, on avait recours à la Faculté de médecine. En 1763, par exemple, les chiens étant décimés par une impitoyable épidémie, les médecins furent priés d'en vouloir

bien déterminer la cause et indiquer le remède. Le docteur Desmars, qui étudia le fléau avec un soin tout spécial, apprit à la France anxieuse, que cette épidémie ne devait « pas être attribuée seulement aux astres qui auroient versé sur notre atmosphère des influences qui, sans nuire aux autres espèces de quadrupèdes, ont été pestilentielles à la race canine....¹ ».

La première école vétérinaire qu'ait eue l'Europe fut créée à Lyon, en 1762, par le savant Claude Bourgelat, vrai créateur de l'art vétérinaire. En 1764, elle prit le titre d'école royale, et le succès qu'elle obtint décida, en 1767, la fondation de l'école d'Alfort, près de Paris. Dès l'année suivante, les *Mémoires secrets* nous révèlent qu'il est fréquent « d'y remettre la jambe à un cheval, sorte d'accident auquel on ne savoit pas remédier autrefois ; tout récemment, ajoutent-ils, on vient d'y trépaner un cheval qui s'était cassé la tête, et l'opération a très bien réussi² ».

En dehors de l'école, on commençait à rencontrer quelques spécialistes, surtout chez les marchands de chiens³. Je citerai aussi un oiselier, le sieur Carcel, qui demeurait rue Richelieu et faisait annoncer qu'« il traite avec connoissance diverses maladies des petits animaux tant à poil qu'à plume⁴ ».

Veuves de maître. Le moyen âge leur témoigna beaucoup de bienveillance. La veuve d'un maître était autorisée à conserver la maison de son mari, et celle-ci étant regardée comme n'ayant pas changé de propriétaire, la veuve n'avait pas à acheter le droit de s'établir. En général, on exigeait qu'elle ne se remariât pas avec un homme étranger au métier, mais rien ne l'empêchait d'épouser un de ses apprentis ou de ses ouvriers. Les statuts des foulons sont fort explicites sur ce point : « Se fame veve tenent⁵ le mestier des foulons se remarie à home qui ne soit du mestier, elle ne puet pas tenir le mestier ; et se ele se marie à home qui du mestier soit, soit à aprantis ou à vallet, tenir le puet franchement⁶ ».

Au treizième siècle, l'apprenti engagé par son mari lui devait la fin de son service⁷. Quand il avait terminé son temps, elle n'en pouvait prendre un autre, à moins qu'il ne s'agit d'un métier de femme qu'elle-même fût capable d'exercer.

Les siècles suivants respectèrent ces privilèges. Les vinaigriers, par exemple, déclarent en 1658 que les veuves continueront le commerce de leur mari, « à condition qu'elles mèneront une vie honneste et qu'elles n'aurent qu'un serviteur.... Si elles s'emportent dans la

¹ Lettre sur la mortalité des chiens dans l'année 1763, p. 8.

² 25 juillet 1768, t. IV, p. 66.

³ Jaubert, *Dictionnaire*, t. I, p. 483.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*, art. Oiseleurs.

⁵ Si femme veuve exerçant.

⁶ *Livre des métiers*, titre LIII, art. 6.

⁷ « Li apprentis est tenuz de parfaire son service entour la dame si li sire muert ». *Livre des métiers*, titre LXIV, art. 4.

débauche, les jurés les poursuivront incessamment, pour les priver de la grâce qu'on leur avait procurée, en faveur de la mémoire de leur mari¹ ».

A cette date encore, toutes les communautés leur reconnaissent le droit de conserver l'apprenti jusqu'à la fin de son contrat, mais il leur reste interdit d'en engager un autre². Les tailleurs les autorisent à prendre un ouvrier, « un compagnon expert au fait du métier³ ». En général, si elles épousent un homme étranger au métier, elles perdent tous leurs droits, et cessent d'appartenir à la corporation⁴.

Le cas devait se présenter rarement, car les filles et les veuves de maître étaient fort recherchées. L'apprenti ou l'ouvrier épousant l'une ou l'autre voyait s'abaisser devant lui toutes les barrières qui le séparaient de la maîtrise. Ils étaient traités en fils de maître⁵, dispensés même du *chef-d'œuvre*, remplacé pour eux par une épreuve très facile, dite *expérience*.

La pièce que je vais reproduire à ce sujet est d'autant plus curieuse que les statuts des horlogers (1646) ne mentionnaient pas les droits accordés aux veuves de maître ; qu'en outre, leur article 6 exigeait le *chef-d'œuvre*, même des fils de maître, ce qui est exceptionnel. Il faut remarquer aussi que Blaise Simon, qui se qualifie bravement de « compagnon horloger », n'avait pas même le droit au titre d'apprenti : il était alloué⁶ seulement, et alloué n'ayant pas fourni le temps qu'il devait à son maître. La requête présentée par la veuve Helot n'aurait donc eu aucune chance de succès si elle ne se fût produite quatre ans après la révocation de l'édit de Nantes, par conséquent à un moment où la plupart des boutiques d'horlogers étaient fermées⁷. Peut-être aussi, Blaise Simon, par l'intermédiaire de son beau-frère, obtint-il la protection de la marquise de la Vallière.

ALLOUÉ ADMIS A LA MAÎTRISE

EN RAISON DE SON MARIAGE AVEC UNE VEUVE
DE MAÎTRE⁸.

« Sur ce qui a été représenté au Roy étant en son Conseil, par Catherine Brulefert, veuve de defunt Samuel Helot, vivant maître horloger à Paris, faisant cy devant profession de la R.P.R.⁹, que ledit Helot, son mary, estant décédé dans l'exercice de la Religion catholique et aprez avoir donné plusieurs marques d'une véritable et sincère conversion, la supliante et ses enfans qui ne subsistoient que du travail dudit Helot, étant

privez de ces secours sont sur le point de tomber dans la nécessité, ce qui l'oblige d'écouter les propositions d'un second mariage qui luy sont faites par Blaise Simon, compagnon horloger.

Mais comme ce mariage luy deviendroit inutile et même à charge si ledit Simon n'estoit receu à la maîtrise, et qu'il y a quelque difficulté, d'autant que son brevet d'apprentissage, passé par-devant notaires le seizième mars mil six cents quatre vingt huit, n'est qu'[e d'] un simple alloué, et que même il en reste encore dix-huit mois à expirer, elle a recours à Sa Majesté pour lui estre sur ce de grâce pourveu.

A quoy ayant égard, Sa Majesté étant en son Conseil, voulant favorablement traiter ladite Brulefert, en considération de sa conversion, et faciliter son mariage avec ledit Simon.

A ordonné et ordonne qu'il sera receu maître horloger en la ville et fauxbourgs de Paris, pour jouir de la maîtrise en la manière accoustumée et comme les autres maîtres de ladite Ville, nonobstant les defauts de son brevet et qu'il n'ait accompli le temps de son apprentissage, dont Sa Majesté l'a relevé et dispensé, sans tirer à conséquence.

Fait au Conseil d'Estat du Roy, Sa Majesté y estant, tenu à Versailles le septième jour de novembre mil six cents quatre vingts neuf.

Signé COLBERT ».

Victriers. Voy. Vitriers.

Victuailleurs. Voy. Vivandiers.

Vidangeurs. Dans quelques demeures seigneuriales et dans quelques couvents¹ construits du douzième au quatorzième siècle, le maître de l'œuvre avait fait creuser des fosses d'aisances. Ce sont même en général ces fosses que l'on baptise aujourd'hui du nom d'oubliettes², et dont on fait sonder de l'œil la profondeur aux touristes attendris. Les châteaux de Coucy, de Chauvigny, de Marcoussis et de Pierrefonds possédaient des latrines assez bien disposées³. Mais c'étaient là des exceptions aussi heureuses que rares. A Paris comme partout, la population ne connaissait encore d'autre système que celui du *tout à la rue*. Les plus abominables ordures s'épalaient au coin de chaque porte, et elles y arrivaient probablement sans intermédiaire, au moins dans la classe pauvre.

Une ordonnance du 26 août 1531, rendue à l'occasion d'une épidémie, veut qu'il soit établi dans chaque maison des « fosses à retraictz ». Si les propriétaires refusent de les installer, la police les fera construire sur l'argent provenant des loyers. Cette utile prescription ne fut point obéie, car une ordonnance de novembre 1539⁴ la renouvela. Les quartiniers avaient ordre de

¹ Statuts, article 31.

² Statuts des pâtisseries, 1666, art. 10.

³ Tailleurs, statuts de 1660, art. 11. — Coffretiers, statuts de 1596, art. 42. — Plombiers, statuts de 1648, art. 26. — Cardeurs, statuts de 1688, art. 22.

⁴ Teinturiers en soie, statuts de 1669, art. 93.

⁵ Voy. ci-dessus l'art. Fils de maître.

⁶ Voy. ci-dessus p. 13.

⁷ Voy. ci-dessus p. 292.

⁸ Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français n° 21,795.

⁹ De la religion prétendue réformée.

¹ Albert Lenoir, *Instructions du comité des arts et monuments*, t. II, p. 365.

² Prosper Mérimée, *Instruct. du comité*, etc. *Architecture militaire*, p. 75.

³ Viollet-le-Duc, *Dictionnaire de l'architecture*, t. VI, p. 164.

⁴ Dans Fontanon, *Édits et ordonnances*, t. I, p. 877.

dresser la liste des immeubles « où il n'y a aucunes fosses ne retraits », afin de mettre les propriétaires en demeure.

Le soin de vider ces retraits incombait aux pauvres hères que l'ordonnance de janvier 1351 appelle *vidangeurs ou maîtres fifi*. Dès 1389, un arrêt leur avait donné le titre d'*ouvriers des basses œuvres*¹, mais leur premier nom se conserva bien longtemps encore dans la langue populaire. L'auteur de *La farce du savetier*², écrite vers 1540, met en scène deux personnages qui ne sont pas bien d'accord sur la profession jadis exercée par leur père, et l'un répond à l'autre :

Le tien estoit toujours breneux,
Et s'appelloit maistre Fy-Fy.

Les membres de cette humble corporation se chargeaient aussi de curer les puits, alors fort nombreux dans Paris, et ils parcouraient les rues en criant :

A curer le puits !
C'est peu de pratique.
La gaigne est petite,
Plus gagner ne puis³.

Ce devait pourtant être là leur principale ressource, en un temps où les fosses d'aisances étaient si rares. Il en existait dès le quinzième siècle à la *Maison aux piliers*⁴, car nous savons qu'on les répara en 1499⁵, mais peu de demeures particulières en étaient pourvues.

Les mots *retrait*, *latrines*⁶, *privés*, *lieux secrets*⁷, *chambre secrète*, *chambre courtoise*, *chambre basse* étaient indifféremment employés pour désigner ce petit local, et l'on disait alors *aller à chambre*⁸ ou *aux chambres*⁹, comme nous disons aujourd'hui *aller au cabinet*.

Des mémoires de vidangeurs relevés par M. Léon de Laborde dans ses *Comptes des bâtiments du roi*, nous montrent qu'il existait des fosses d'aisances à la Monnaie en 1557, au Palais, au Grand et au Petit-Châtelet en 1558, au Louvre en 1571¹⁰. Mais, seuls, les gens de peu, domestiques, soldats, bourgeois, ne reculaient pas devant la promiscuité que créaient ces retraits nauséabonds, et, sauf dans un cas d'urgence, tout gentilhomme eût cru déroger en les honorant de sa présence ; chacun à la cour tenait à posséder en propre un siège portatif dont il ne partageait la jouissance avec personne¹¹.

Une sentence de police du 10 juin 1644, décida que, sous peine de prison pour les ouvriers et de confiscation des chevaux employés par eux, les vidanges devaient être terminées à six heures du matin en été et à sept heures en hiver.

Mais les vidangeurs apprirent alors que d'anciens statuts à eux octroyés à une époque très ancienne étaient perdus. Ils se trouvaient dès lors avoir les mêmes droits que les ouvriers des autres métiers indépendants, soumis seulement à des règlements de police. En 1670, plusieurs d'entre eux déclarèrent à leurs patrons qu'ils se regardaient comme affranchis de toute subordination vis-à-vis d'eux, et ils entreprirent de travailler pour leur propre compte. Les jurés le leur interdirent, et firent saisir les outils des plus mutins. Ceux-ci se pourvurent au Châtelet, qui leur donna gain de cause. La communauté choisit pour procureur un sieur Cochon, et interjeta appel de ce jugement. Par arrêt définitif du 25 mai 1671, le parlement reconnut que la corporation était constituée « de temps immémorial » ; en même temps, il fit défense aux compagnons du métier « et à tous autres de plus à l'avenir aller dans les rues crier à *curer des puits* ! sous peine de prison ». En ce temps-là, la plupart des maîtres des basses œuvres demeuraient dans le haut du quartier Saint-Victor, et la vidange d'une fosse de dimension ordinaire, qui coûtait trente-six livres en 1644, se payait de trente à quarante livres suivant que la maison était plus ou moins rapprochée de la voirie¹. Les maîtres furent encore confirmés dans leurs droits par l'arrêt du 11 septembre 1696, qui désormais leur servit de statuts². Il renouvelle la défense « à tous massons, manœuvres et autres gens sans qualité d'entreprendre sur les ouvrages des maîtres vidangeurs, ni de crier dans les rues *curer de puits* ! » Les patrons sont qualifiés *maîtres des basses œuvres, vidangeurs d'aisances, puits et cloaques de la ville et faubourgs de Paris*. Il n'y est pas question d'apprentis et le nombre des jurés n'est point indiqué. Ces derniers sont tenus de faire quatre visites par an chez tous les maîtres, et d'aller inspecter « leurs ateliers pour tenir la main à ce que leurs ouvrages soient faits fidèlement, et que les règlements de police soient observés, soit pour les heures de transporter les matières, soit pour les lieux où elles doivent être transportées ».

Les latrines continuaient à être fort rares dans Paris. Les commissaires du Châtelet déclarent, le 24 septembre 1668, « qu'en la plupart des quartiers, les propriétaires des maisons se sont dispensés d'y faire des fosses et latrines, quoy qu'ils aient logé dans aucunes desdites maisons jusques à vingt et vingt-cinq familles, ce qui cause en la plupart de si grandes puanteurs qu'il y a lieu d'en craindre des inconveniens fâcheux ». A peine de deux cents livres

¹ *Registres criminels du Châtelet*, t. I, p. 9.

² *Ancien théâtre françois*, édit. elzév., t. II, p. 131.

³ *Les cent et sept cris*, etc., p. 11.

⁴ L'hôtel de ville.

⁵ Le Roux de Lincy, *Hist. de l'Hôtel de ville*, p. 12.

⁶ *Farce du gaudisseur*, dans l'*Anc. théâtre fr.*, t. II, p. 299.

⁷ Rabelais, *Gargantua*, liv. I. chap. XXII.

⁸ *Anc. théâtre françois* t. III, p. 313.

⁹ Villon, *La repeue franche du Lymousin*, édit. elzév., p. 279.

¹⁰ Tome I, p. 312, 361, 362 ; t. II, p. 172, 191.

¹¹ Voy. ci-dessus l'art. Porte-chaise.

¹ *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 159.

² Cet arrêt fut imprimé dans le format in-12, par les soins sans doute de la communauté. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire qui a certainement appartenu à un des maîtres du métier. Le titre et les marges portent des taches jaunâtres d'aspect fort suspect. À la fin, une main peu exercée a écrit, avec une encre jaune pâle devenue presque illisible, quelques lignes qui commencent ainsi : « La fosse du petit hôtelle d'Aumont contient six pieds et demi de large et sept pieds de long, etc. »

d'amende, les propriétaires devront dans un mois pour tout délai faire établir chez eux « des latrines ou fosses à prizez suffisantes ».

Les ouvriers des basses œuvres contribuaient aussi à entretenir la fétidité des rues. Pour s'épargner la peine d'aller jusqu'aux voiries, ils se servaient de tonneaux percés appelés *lanternes* qui, déposés l'un après l'autre devant la maison où l'on travaillait, se vidaient peu à peu tout seuls dans le ruisseau. L'ordonnance du 31 mai 1726¹ nous apprend que les compagnons des basses œuvres jetaient les matières dans les puits des propriétaires qui leur refusaient de l'argent ou de l'eau-de-vie. Ils insultaient les voisins et les passants, et ne voulaient pas obéir à leurs maîtres. Ils prétendaient avoir droit à tous les objets recueillis par eux au fond des fosses, et négligeaient, même dans les circonstances les plus graves, de prévenir la police.

Le nombre des maîtres des basses œuvres, qui était de 36 en 1725², semble n'avoir guère varié depuis cette époque. Hurtaut et Magny³ donnent le même chiffre en 1779, bien que le métier eût été déclaré libre en 1776. Il fut, d'ailleurs, rétabli en corporation très peu de temps après. Cette mesure avait été prise par le lieutenant général de police Lenoir, dans l'intérêt des ouvriers. Pour leur assurer des secours en cas de maladie, on leur retint dès lors quatre sous par jour de travail. On obtint ainsi un revenu annuel de 4 à 5.000 livres, qui fut destiné à venir en aide aux compagnons pendant leurs chômages forcés, et à fonder pour eux des lits à la Charité, aux Incurables, etc.

La corporation avait pour patron saint Clair, dont maîtres et compagnons célébraient la fête le 18 juillet, à l'église Saint-Nicolas des Champs.

En 1777, deux écrivains d'une déplorable fécondité, Pierre Nougaret et J.-H. Marchand, publièrent un drame en trois actes intitulé *Le vidangeur sensible*⁴. Je ne crois pas qu'ils aient jamais eu l'idée de le faire représenter. Il ne faut donc voir dans cette œuvre anonyme qu'un jeu d'esprit, une critique assez plate des théories récemment émises par Diderot, une réaction contre les drames bourgeois de Fenouillot de Falbaire et de Mercier.

Outre les noms cités ci-dessus, les vidangeurs ont encore été appelés *maîtres des chambres basses* et *des chambres courtoises*, *cureurs de puits* et *de retraits*, *cureretrails*, *gadouards*, *vidangeurs*, etc.

Voy. **Latrines publiques.**

Vielleurs. Fabricants ou joueurs de l'instrument appelé vielle. C'est l'une de ces professions qu'exerçait un imposé de la rue aux Jugleeurs, devenue rue des Ménétriers, qui est ainsi mentionné dans la *Taille de 1292* « Henri aux

vieles¹ ». Mais la vielle de cette époque est peu à peu devenue notre violon actuel².

Quant à la vielle moderne, elle fut surtout à la mode vers le milieu du dix-huitième siècle³, et l'honneur en revient moins aux vielleurs qu'aux vieilleses. « Les vieilleses, qu'on appelle communément *marmottes*, écrit l'abbé Jaubert⁴, sont de jeunes femmes ou filles Piémontaises ou Savoyardes, qui gagnent leur vie dans les grandes villes à jouer de la vielle dans les rues ou dans les maisons des particuliers ». Sébastien Mercier nous apprend, de son côté, que « les vieilleses des boulevards portent sur une gorge souillée un large cordon bleu, qui quelquefois a servi à une majesté. Ce cordon déchu leur sert de bandoulière⁵ ».

Les fabricants de vieilles appartenaient à la corporation des faiseurs d'instruments ou luthiers. On citait surtout parmi eux en 1777 les suivants : Joubert, rue Saint-Jacques, qui avait « trouvé l'art d'adapter un jeu de flûte aux vieilles ; Maizier, dans l'enclos de Saint-Jean de Latran ; Richard, près du Louvre ; Louvet, rue Croix-des-Petits-Champs, etc.⁶

Voy. **Marmottes (Montreuses de).**

Vigiles. Au moyen âge, presque tous les métiers observaient les vigiles des dimanches et des fêtes religieuses. Ces jours-là, le travail cessait le soir à none, à vêpres ou à complies, c'est-à-dire à trois, à six ou à neuf heures, suivant les communautés. Les foulons étaient libres dès trois heures. Tout compagnon surpris à l'ouvrage après l'heure fixée était condamné à une amende ; s'il n'avait pas le moyen de payer, on lui saisissait ses outils⁷.

Les vigiles *jeunables* étaient celles qui devaient être sanctifiées par le jeûne. Les patenôtriers d'ambre déclarent dans leurs statuts qu'ils ne doivent jamais travailler « au samedi emprès⁸ none, ne à vegile jeunable, et que l'on ouvrera⁹ les veilles de festes et les samediz, fors jusques à none¹⁰ ».

Vers la fin du treizième siècle, le samedi était grand jour de marché aux halles centrales de Champeaux, derrière le cimetière des Innocents ; la plupart des marchands fermaient boutique et venaient y exposer leurs denrées¹¹.

Voy. **Dimanches et fêtes.**

Vigneors. Voy. Vignerons.

¹ Page 68.

² Voy. L. Grillet, *Les ancêtres du violon*, t. I, p. 37 et suiv.

³ Je lis dans les *Mémoires* de Dufort de Cheverny (t. I, p. 14), qu'il quitta le collège d'Harcourt à quinze ans, et que son tuteur (car il était orphelin) lui donna aussitôt un maître de danse, un maître de violon, un maître de guitare et un maître de vielle.

⁴ *Dictionnaire*, t. IV, p. 395.

⁵ *Tableau de Paris*, t. IV, p. 103.

⁶ *Almanach Dauphin*.

⁷ *Livre des métiers*, titre XLVII, art. 6 ; titre XLVIII, art. 10.

⁸ Après.

⁹ Travaillera.

¹⁰ *Livre des métiers*, titre XXIX, art. 1.

¹¹ *Livre des métiers*, passim.

¹ Dans Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 290.

² Savary, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 425.

³ *Dictionnaire histor. de Paris*, t. I, p. 319.

⁴ Il a été réédité en 1880 par M. Lucien Faucou.

Vignerons. La condition des vignerons pendant le moyen âge était supérieure à celle des serfs, avec lesquels, d'ailleurs, on ne les confondait pas. Les connaissances spéciales qu'ils devaient posséder leur faisaient une place à part parmi les cultivateurs.

La *Taille de 1292* en cite deux seulement. Les vignerons figurent en 1467 dans l'ordonnance dite des *Bannières*, et Louis XI leur donna des statuts au mois de juin de la même année ¹. Ceux-ci furent confirmés en janvier 1488 ; on y voit que les vignerons étaient placés sous le patronage de saint Vincent.

On les trouve désignés sous une foule de noms : *vigneors, vignerot, vigneus, vignors, vingneurs, vingneus, vingnons, vigneron, etc.*, etc.

Vignerots. Vigneus. Vignors. Voy. Vignerons.

Villiers. Faiseurs de vrilles. Voy. Vrilliers.

Vinaigrette (CONDUCTEURS, TRAINEURS, TIREURS DE). Voy. Brouetteurs.

Vinaigriers. De tout temps, on a crié le vinaigre par les rues de Paris :

Vinaigre qui est bons et biaux,
Vinaigre de moustarde i a !

lit-on dans les *Crieries de Paris* de Guillaume de la Ville Neuve, qui écrivait au treizième siècle. On vendait alors de la moutarde sèche, en pastilles, et pour s'en servir, on la délayait dans du vinaigre.

Parmy Paris on va oïant
Tant comme on pault : Bon vinaigre !

Ceci date du quinzième siècle, des *Cris de Paris* insérés à la suite des *Antiquitez de Paris*, de Corrozet.

« On voit des vinaigriers, avec le bonnet rouge et le tablier, roulant la brouette sur laquelle est le baril plein de l'acide salulaire, et criant : « Bon vinaigre ! » Sébastien Mercier, à qui j'emprunte ce passage, est l'auteur d'un drame intitulé *La brouette du vinaigrier*, qui fut représenté en 1784.

Les vinaigriers étaient constitués en corporation dès le quatorzième siècle, mais leurs statuts du 28 octobre 1394 sont perdus. L'article 12 de ceux qui leur furent octroyés en 1514 exige que les ouvriers de ce métier soient « sains es membres, et nectz ² en habillemens », prescription qui se trouve reproduite dans tous les statuts postérieurs. Ceux de 1658 veulent encore que « nul ne s'entremette en l'exercice dudit art, qu'il ne soit sain de son corps et nect en ses habits ³ ». L'apprentissage durait quatre années et était suivi de deux années de compa-

gnonnage ; il fallait être reçu maître depuis sept ans pour avoir le droit de prendre un apprenti ¹.

Les maîtres de ce métier semblent avoir été très actifs et très amis de la réclame. Les sieurs Lecomte, Maille, Onfroy et Capitaine, qui eurent successivement le titre de « vinaigriers-distillateurs du Roi », sont souvent cités dans les journaux du dix-huitième siècle. Maille se vantait d'avoir inventé 92 « vinaigres de santé et de toilette », et dans le nombre en figurait un qui avait, paraît-il, le mérite « de transformer en ingénues les femmes le plus mariées ² ». J'ai sous les yeux un prospectus où Onfroy détaille les « eaux d'odeurs, vinaigres, essences, quintessences, huiles essentielles », qu'il avait créés ou perfectionnés ³. Capitaine demeurait place de l'École, près du Pont-Neuf ; il tenait « magasin de plus de 150 sortes de vinaigres de table, de toilette, médicinaux et autres ; de plus de 30 sortes de moutardes, et notamment celles en poudre et d'Angleterre ; de toutes sortes de fruits confits au vinaigre, etc., etc. ⁴ »

Le nombre des maîtres qui était de 200 en 1658, était tombé à 188 vers la fin du dix-huitième siècle.

Les vinaigriers étaient placés sous le patronage de la Vierge, qu'ils fêtaient le jour de sa Nativité. Ils avaient pour titre officiel : *vinaigriers-moustardiers-sauciers-distillateurs en eau de vie et esprit de vin-buffetiers*. Je renvoie à tous ces noms.

Vinetiers. Marchands de vin. La *Taille de 1292* cite 4 vinetiers.

Vingneurs. Vingneus. Voy. Vignerons.

Vingniers. Voy. Vins (Marchands de).

Vingnons. Voy. Vignerons.

Viniers et Vinotiers. Voy. Vins (Marchands de).

Vins (COMMERCE DES). Voy. Août (Loi d'). — Avaleurs de vin. — Auberges (Servantes d'). — Banvin (Droit de). — Bouchon de cabaret. — Broqueteurs. — Buterie. — Cabaretiers. — Chantelage. — Coureurs de vin. — Courtiers. — Crieurs de vin. — Déchargeurs de vin. — Eau-de-vie. — Garçons de cabaret. — Gargotiers. — Gourmets. — Greffiers des dépris. — Guinguetiers. — Hôteliers. — Jaugeurs. — Poteteurs. — Pressoirs. — Raisin (Marchands de). — Restaurateurs. — Ta-

¹ Article 4.

² Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. X, p. 35.

³ Onfroy, *Observations sur la nature de quelques liqueurs*, etc., p. 23 et s.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*.

¹ Dans Delamarre, *Traité de la police*, t. III, p. 527.

² Nets, propres.

³ Article 2.

verniers. — Tonneliers. — Traiteurs. — Vendeurs-contrôleurs. — Vignerons. — Vinetiers. — Vins (Marchands de). — Vivandiers.

Vins (MARCHANDS DE). Les environs de Paris produisirent pendant longtemps des vins regardés comme exquis. Leur renommée remontait très haut, car l'empereur Julien mentionne déjà les vignes de sa chère Lutèce ¹. Une petite pièce du treizième siècle, qui est intitulée *La bataille des vins* ², cite les noms de plus de cinquante crus alors fort estimés, et parmi eux figurent les vins de Montmorency, de Mantes, de Meulan, de Pierrefitte et d'Argenteuil, qui rivalisaient avec les meilleurs vins de la Bourgogne et de Champagne.

Au quinzième siècle, une églogue sur le retour de Bacchus célèbre les crus de Meudon en Meudonnois, de Suresnes, de Sèvres, d'Issy, d'Auteuil et de Saint-Cloud. Un siècle plus tard, Bruyren Champier ³, Barthélemy de Chasse-neux ⁴ et André Bacci ⁵ déclarent que les vins récoltés autour de Paris n'ont pas de rivaux en France. Gui Patin plaçait sur la même ligne les vins de Bourgogne, de Champagne et de Paris ⁶. Liébault, en 1602, vante les crus de Montmartre, de Meudon, de Sèvres et de Mantes; il place même les vins blancs d'Argenteuil avant ceux d'Ay ⁷. Il semble pourtant que déjà la décadence s'annonçait.

Les marchands de vins ont, sous le nom de *taverniers*, des statuts assez insignifiants dans le *Livre des métiers* ⁸. Ils ne furent réellement constitués en corporation que par les lettres patentes d'octobre 1587, qui les qualifient de *marchands de vins en gros-taverniers-cabaretiers*; celles de juin 1611 y ajoutent le titre d'*hôteliers*.

Les marchands de vins en gros vendaient surtout au port de la Grève, à l'étape, comme on disait. D'un côté était le port de Bourgogne, destiné aux vins arrivés de cette province; de l'autre, le port français, où attendaient les vins venus de l'Île-de-France et de la Brie. (Le Bordelais n'en expédiait guère). Les marchands au détail vendaient à broche ⁹. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, on ne pouvait boire chez eux le vin qu'on leur achetait; il fallait l'emporter. A la grille extérieure de la boutique était pratiquée une ouverture par laquelle le client présentait son pot et par laquelle on le lui repassait après l'avoir rempli. C'est ce que les ordonnances appellent vendre

à huis coupé et pot renversé. Chez les taverniers, qui vendaient à pot, le vin pouvait être consommé sur place; chez les cabaretiers, qui vendaient à assiette, la table était recouverte d'une nappe, et l'on y servait certains mets.

On voit souvent les noms des marchands de vins suivis de ces qualificatifs : *un des douze* ou *de la cave des douze*, *un des vingt-cinq* ou *de la cave des vingt-cinq*. La première de ces expressions désignait les douze marchands de vins suivant la Cour. Ils avaient seuls le droit de vendre le vin en bouteille à la Cour et à tous les gens de sa suite. Vingt-cinq cabaretiers suivant la Cour donnaient non seulement à boire, comme les marchands de vins, mais aussi à manger ¹.

Il y avait dans la rue des Trois-Maures ² une auberge célèbre dite *Auberge des Trois-Maures*. C'était dans ses caves qu'étaient déposés les vins destinés au roi. Aussi au quatorzième siècle cette rue était-elle dite *rue du vin le roi* ³.

On appelait :

Vin du clerc, celui que donnait au clerc du tribunal le plaideur qui venait de gagner son procès.

Vin de bourgeoisie, celui que payait au maire et aux échevins le nouveau bourgeois d'une ville.

Vin des condamnés, celui que buvaient les condamnés à mort en arrivant au couvent des Filles-Dieu, où ils faisaient une station quand on les menait pendre à Montfaucon.

Vin du curé, celui qu'on donnait à l'officiant qui baptisait un enfant.

Vin de noces, celui que l'on offrait à l'église un jour de mariage.

Vin du lit, celui qui figurait dans la bénédiction du lit nuptial. Suivant la coutume de certains diocèses, le prêtre mêlait dans une coupe du vin blanc et du vin rouge, et faisait boire ce mélange aux nouveaux époux comme symbole de leur union.

Vin de veille, celui qui faisait partie de l'encas de nuit chez les rois et les princes.

Vin bâlard, celui qui était coupé d'eau.

Vin à trois feuilles, celui qui avait trois ans de date, qui avait vu trois fois la vigne donner de nouvelles feuilles.

Vin à une oreille, le bon vin; *vin à deux oreilles*, le mauvais « parce que ceux qui trouvent le vin bon penchent une oreille en signe d'approbation, au lieu que ceux qui en boivent de mauvais secouent la tête pour marquer qu'ils ne le trouvent pas bon ».

Au seizième siècle, les marchands de vin demandèrent à être admis parmi les *Six-Corps* et obtinrent, sous Henri III, d'en constituer un septième, mais ils ne furent jamais acceptés par les corps privilégiés ⁴.

Savary, en 1725, fixe le nombre des marchands de vins, à 1.500 environ ⁵. On leur interdit, vers

¹ *Misopogon*, édit. Teubner, p. 438.

² Elle a été publiée par Barbazan et Méon, *Fables*, t. I, p. 152.

³ *De re cibaria* (1560), lib. XVII.

⁴ *Catalogus gloria mundi* (1569), p. 377.

⁵ *De naturali vinorum historia* (1596), p. 358.

⁶ *Lettre à Falconet*, 21 novembre 1669, t. III, p. 716.

⁷ *Agriculture et maison rustique*, p. 84.

⁸ Titre VII.

⁹ « Si hom demorant à Paris vend à broche ou en gros... » (*Livre des métiers*, 2^e partie, titre V). — Sur le sens du mot *broche*, forme féminine de broc, voy. Ducange aux mots *brochia*, *brochus* et *brocius*.

¹ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 658.

² Supprimée en 1854. Elle commençait rue des Lombards.

³ Dans le poème de Guillot.

⁴ Voy. ci-dessus l'art. Six-Corps.

⁵ *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 424.

cette époque, d'avoir dans leur boutique des comptoirs en plomb ¹.

La corporation était placée sous le patronage de saint Nicolas.

On trouve les marchands de vins désignés par une foule de noms. Voici ceux que l'on rencontre le plus fréquemment : *vinetiers*, *vingniers*, *viniers*, *vinotiers*, *vinters*, *vintiers*, *vynters*, etc., etc. *Broqueteurs* se disait seulement des marchands au détail, au broc. *Muyagiers*, *muyagiers* désignaient seulement les marchands en gros, au muid.

Vinters et Vintiers. Voy. **Vins (Marchands de)**.

Violeurs. Faiseurs ou joueurs de l'instrument appelé viole. La *Taille de 1313* cite un *violeur* ². La viole était une sorte de violon, dont le nombre des cordes a varié souvent. La basse de viole ou viole de gambe est l'ancêtre de notre violoncelle ³. Au seizième siècle, Gaspardo Duiffoprugear, ramené d'Italie par François 1^{er}, fabriqua à Paris des violes dont quelques-unes subsistent encore. Au dix-septième siècle, il y existait plus de neuf professeurs de viole ⁴.

Violons (FACTEURS DE). Voy. **Luthiers**.

Violons (ROIS DES) Voy. **Instruments (Joueurs d')**.

Violons de la chambre et du cabinet du roi. Voy. **Instruments (Joueurs d')** et **Musique**.

Vireurs. Voy. **Feutres (Leveurs de)**.

Viroliers. Faiseurs de viroles pour garnitures d'épées. Ils appartenait à la corporation des garnisseurs de gaines.

Voy. **Gainiers**.

Visiteurs d'aulx et d'oignons. Voy. **Mesureurs**.

Visiteurs d'avoine. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs de bas. Voy. **Inspecteurs**.

Visiteurs de beurres et fromages. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs-contrôleurs de bières. Offices jurés créés en décembre 1625 et rachetés par la communauté des brasseurs en août 1629.

Visiteurs-essayeurs de bières. Quarante offices jurés créés par Louis XIV en août 1697, et supprimés en mars 1698. Vingt autres offices furent rétablis en décembre 1703 et rachetés par la communauté des brasseurs en décembre 1704.

Visiteurs de toutes sortes de bois à brûler, à bâtir et d'ouvrages. Titre que prenaient les mouleurs de bois.

Visiteurs de cendres. Voy. **Commisaires**.

Visiteurs de charbon. Voy. **Mesureurs**.

Visiteurs de chaux. Voy. **Inspecteurs**.

Visiteurs de cuirs. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs d'eau-de-vie et d'esprit de vin. Voy. **Essayeurs**.

Visiteurs du fer doux. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs de foin. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs-mesureurs de fruits. Offices jurés créés en 1641 et supprimés en juin 1708.

Visiteurs des huiles. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs des mesures. [Sel et grains]. Voy. **Étalonneurs**.

Visiteurs de papiers. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs de pierres de taille, moellons, chaux, etc. Voy. **Inspecteurs**.

Visiteurs de plâtre. Voy. **Mesureurs**.

Visiteurs des poids et mesures. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs de porcs morts, lards et graisses de porcs. Voy. **Courtiers et Vendeurs**.

Visiteurs des suifs. Voy. **Contrôleurs-visiteurs**.

Visiteurs de toiles. Voy. **Auneurs**.

Visiteurs de toiles, canevas, etc. Voy. **Contrôleurs**.

Visiteurs des manufactures de toiles. Voy. **Inspecteurs généraux**.

Visiteurs des visiteurs. Voy. **Maîtres des métiers**.

Vitailleurs. Voy. **Vivandiers**.

Vitriers. Grégoire de Tours au sixième siècle, Fortunat au septième siècle parlent déjà des vitraux qui ornaient certaines églises. Suger, au douzième siècle, célèbre la beauté de ceux qu'il avait fait exécuter pour la basilique de Saint-Denis. Le duc de Berry, fils de Jean II et l'un des princes les plus magnifiques de son temps,

¹ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. I, p. 133.

² Page 131.

³ *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. IV (1843), p. 537.

⁴ *Le livre commode pour 1692*, t. I, p. 209.

en possédait à son château de Bicêtre près Paris, et pour les préserver des gelées, il les faisait enlever pendant l'hiver. Ces verrières étaient si célèbres qu'en 1411, lorsque les Bourguignons mirent le feu au château, ils eurent soin, dit Juvenal des Ursins, de retirer « les beaux châssis de verre et de les emporter ¹ ».

Les habitations particulières ne connurent ce luxe que bien tard. Au quinzième siècle encore, elles ne recevaient de jour que par de petits carreaux en parchemin, en papier huilé, en canevas ou en toile cirée. Voici, sur ce sujet, quelques fragments d'anciens comptes :

ANNÉE 1360. Pour la façon de quatre fenêtres pour la chambre du Roy : Pour le bois des quatre châssis, 3 s. 2 d. — Item, pour une peau de cuir, 5 d. — Item, pour six livres et demie de terbentine, 4 s. 4 d. — Item, pour oile ², 3 d. — Item, pour sept aunes et demie de toile, 9 s. 4 d.

ANNÉE 1413. Pour la venue de madame la duchesse de Berry : Pour faire certains châssis aux fenestres dudit chastel, pour les ansires de toiles cirées, par défaut de verrerie.

ANNÉE 1454. Deux aunes de toile blanche cirée, dont a esté fait ung châssis mis en la chambre du retrait de la reine au chasteau de Melun.

ANNÉE 1454. Quatre châssis de bois, à tendre du papier pour les fenestres de ladite chambre. Une main et demie de papier, et pour huile à les oindre pour estre plus clers.

ANNÉE 1467. Pour vingt pièces de bois, à faire châssis de voirrières de papier, servant aux fenestres des chambres ».

L'année 1480 me fournit la note suivante : « Pour mettre à point une des chambres [du logis de Louis XI] où le feu avoit esté, et y avoir fait faire plusieurs victres neuves et mettre ès vieilles victres plusieurs lozenges de voirre ³ ».

Notez qu'il s'agit ici d'une maison royale. Car un riche bourgeois, auteur vers 1393 du *Ménagier de Paris*, adresse encore à sa fille cette recommandation : « Aiez vos fenestres closes bien justement de toile cirée ou autre, ou de parchemin ou autre chose ⁴ ».

Les verres à vitre ne commencent guère à être d'un usage ordinaire dans la classe riche qu'au milieu du seizième siècle. Corrozet décrivant une jolie chambre, déclare que

..... les vitres sont telles
Qu'on n'en vidt jamais de plus belles ⁵.

Enfin, en 1559, on paye à un vitrier « douze livres pour six panneaux de vitre de verre mis à l'hostel de Graville où le Roy et les tenans s'armoient ⁶ ».

Madame d'Aulnoy, qui visita l'Espagne vers la fin du dix-septième siècle, nous dit qu'à Madrid le verre était encore fort rare et fort cher : « Lorsqu'on vient à parler d'une maison où il ne manque rien, l'on dit : En un mot, elle est vitrée ¹ ».

Une de mes notes, dont la source est devenue illisible, dit que la chambre de Marie de Médicis au Luxembourg était vitrée en petits panneaux de cristal unis par des liaisons d'argent.

A la fin du seizième siècle, l'on connaissait en Allemagne les serres chaudes ou les jardins d'hiver, bien primitifs, il est vrai, et dans la construction desquels n'intervenait guère la corporation des vitriers. Joseph Duchesne, médecin ordinaire de Henri IV, écrit dans son *Pourtraict de la santé* ² : « En Allemagne, ils ont leurs poisles, qui peuvent contempérer ³ l'air froid, de sorte qu'ils font de l'hyver un printemps et un esté, non seulement en leurs poisles et maisons, mais en plains champs, comme les jardins que j'ay veus à Heidelberg et à Cassel, qu'on clost et entoure de bois en hyver ; y ayant aux quatre coins des poisles qui eschauffent leur contenu assez ample d'une chaleur médiocre, si qu'on y voit produire des orangers, limoniers, figuiers, grenadiers et toute telle sorte d'arbres, aussi gros et portans aussi bons fruits et l'hyver et l'esté qu'en Provence ». Duchesne omet de dire que cette immense serre possédait quelques châssis vitrés, par où le soleil et la lumière pouvaient pénétrer.

En France, les premières serres chaudes portent le nom d'orangeries et datent de la seconde moitié du seizième siècle. Les serres, destinées moins encore à conserver des plantes qu'à servir d'ornement dans une maison, restèrent très rares jusqu'à la Révolution. Un *Guide* de 1787 cite comme une grande curiosité le « salon en forme de serre chaude, tout en vitrage », qui ornait l'hôtel d'Estaing, rue Sainte-Anne ⁴.

L'emploi du mastic pour poser les vitres n'est guère antérieur à la fin du dix-huitième siècle. On se bornait jusque là à les maintenir en place au moyen de quelques clous, que l'on recouvrait d'une bande de papier. L'abbé Jaubert écrit en 1773 : « Le vitrier, après avoir placé le carreau de vitre, le fixe avec quatre pointes de fer qu'il cloue par derrière, et il colle ensuite tout autour des bandes de papier. On peut aussi, sans employer ni pointes ni papier, fixer le carreau avec du lut composé de craie et d'huile de lin cuite. On forme avec ce lut, que les vitriers nomment mastic, un petit bourrelet que l'on met autour du carreau... Cette méthode a un grand inconvénient : lorsque le mastic est bien sec, il adhère tellement qu'il est impossible d'enlever les carreaux sans en briser une grande quantité ⁵ ».

Les premiers statuts des vitriers les qualifient de *voirriers* et datent de juin 1467. Les maîtres

¹ Édit. Michaud, p. 470.

² Huile.

³ Douët d'Arcq, *Comptes de l'argenterie*, p. 375. — *Comptes de l'hôtel*, p. 369. — De Laborde, *Notice des émaux*, p. 537, 359, 543.

⁴ Tome I, p. 173.

⁵ *Blasons domestiques* (1539), p. 15.

⁶ *Mémoires du duc de Guise*, édit. Michaud, p. 449.

¹ *La Cour et la ville de Madrid*, édit. de 1874, p. 327.

² Édit. de 1604, p. 182.

³ Tempérer.

⁴ Thiéry, *Guide des amateurs*, t. I, 1, p. 74.

⁵ *Dictionnaire des arts et métiers*, t. IV, p. 421.

alors n'étaient guère plus de sept¹. On y recommande que « tout voirre, tant blanc comme peint, soit bien et deuement serty, joint et mis en plomb ». Les statuts du 22 février 1666 n'innovent guère, mais les maîtres, sont dits *vitriers, peintres sur verre*. Leur nombre était de trois cents environ à la fin du dix-huitième siècle, et la corporation était placée sous le patronage de saint Marc.

Les vitriers peintres sur verre sont appelés parfois *victriers, apprêteurs*, etc. Ils partagent aussi avec les verriers les noms de *voirriers, vairriers, verrieurs, voirrieurs*, etc.

Vivandiers. Il y avait, dans chaque régiment, un ou plusieurs vivandiers, qui accompagnaient les troupes, à titre de marchands de vin et de traiteurs. « C'est sous leur tente à l'armée, ou dans leur caserne lorsqu'on est en garnison, que plusieurs militaires vont prendre leurs repas ou se fournir de vin pour leur table, à un prix honnête. Les femmes de ces traiteurs ambulants, qu'on nomme *vivandières*, servent aussi dans les régiments à repasser, blanchir, raccommoder et avoir soin du linge des officiers. Ceux qu'on nomme à l'armée *vivandiers* ou *donneurs de vires*, s'appellent *cantiniers* dans les forts et châteaux où il y a des garnisons. Le vin qu'ils y débitent ne paie point de droit d'entrée² ».

Les vivandiers sont encore appelés *avictuailleurs, victuailleurs, vitailleurs*, etc.

Voie. Ancienne mesure de capacité, qui, en principe, équivalait à la quantité de marchandise que pouvait transporter une charrette en un seul voyage.

La voie s'appliquait surtout :

Au bois à brûler : Membrane représentant environ 2 stères.

Au charbon de terre : 90 boisseaux.

Au plâtre : 24 boisseaux.

Aux pierres de taille : 15 pieds cubes.

Voieurs. Voy. **Voyers**.

Voiliers. Ceux qui coupent, cousent, garnissent, réparent les voiles des bateaux.

Voy. **Ports (Sur les)**.

Voirrieurs. Voirriers. Voy. **Verriers** et **Vitriers**.

Voirriers et Voirriniers. Voy. **Bijoutiers en faux**.

Voitures. Voy. **Brouetteurs**. — **Carrossiers**. — **Charretiers**. — **Cochers**. — **Cochetiers**. — **Croque-morts**. — **Fiacres**. — **Haquetiers**. — **Laquais**. — **Messagers**. — **Palefreniers**. — **Porteurs de chaise**. — **Postes (Service des)**. — **Postillons**. — **Rouliers**. —

Transports (Entrepreneurs de). — **Voitures (Constructeurs de).** — **Voitures d'eau**. — **Voituriers**, etc.

Voitures (CONSTRUCTEURS DE). Pour l'histoire de cette multiple corporation, je renvoie à l'article carrossiers. Je me bornerai à donner ici une nomenclature des principaux modes de transport qui ont été en usage depuis le quatorzième siècle. Je ne pouvais consacrer à chaque véhicule une longue description, mais on les trouvera presque tous figurés dans les trois ouvrages suivants : F.-A. Garsault, *Traité des voitures*, 1756, in-4°. — O. Uzanne, *La locomotion à travers l'histoire*, 1900, grand in-8°. — *Notice sur l'exposition centennale des moyens de transport à l'exposition de 1900*, 1901, grand in-8°.

Voy. l'article **Transports (Entrepreneurs de)**.

BANNEAUX. Voy. *Tombereaux*.

BERLINES. Ces voitures, originaires de Berlin, étaient moins vastes et moins lourdes que les carrosses proprement dits. Garsault écrivait en 1756 : « Maintenant que les voitures nommées berlines ont été connues ici, et qu'on les a trouvées beaucoup plus sûres que les carrosses, on ne voit plus guère de ces derniers que chez le Roi et pour les cérémonies, comme entrées d'ambassadeurs, etc.¹ »

La grande berline de voyage qui servit pour la fuite de Varennes, avait été commandée au carrossier Jean-Louis, rue de la Planche, et avait coûté 5.944 livres.

BERLINES COUPÉES. Celles dont on avait supprimé les deux places de devant.

BERLINGOTS. Comme leur nom l'indique, ils dérivait de la berline ; c'était en réalité des berlines coupées, à deux places seulement. Le *Dictionnaire de Trévoux* (1771) nous apprend que l'on disait « plus ordinairement *berlingots*² », et *Le parfait cocher*³ écrit *berlingot*.

BOQUETS. Voitures découvertes hautes et légères, à deux roues et à un cheval. Elles avaient pris le nom de leur inventeur, le carrossier Boquet qui, en 1777, demeurait rue des Petits-Champs⁴. On les nomma plus tard *bockkeys, boquets, bokeis, bokays, bockel*, etc., et l'on écrit aujourd'hui *bogheis*.

BRANCARDS. Grandes civières recouvertes de cerceaux en berceau, et qui sont portées ou traînées par des hommes, des mules ou des chevaux. En 1650, un sieur Villermé acheta le privilège « d'établir à Paris de grandes et petites carriages, des litières et des brancards pour la commodité publique⁵ ».

BROUETTES. Voy. l'art. **Brouetteurs**.

CABAS. Grandes voitures contenant seize personnes. Elles étaient construites en vannage

¹ Ordonn. royales, t. XVI, p. 627.

² Abbé Jaubert, *Dictionnaire des arts et métiers* (1773), t. IV, p. 430.

¹ Garsault, *Traité des voitures*, p. 67.

² Tome I, p. 865.

³ Édit. de 1744, p. 46.

⁴ *Almanach Dauphin pour 1777*, art. Selliers.

⁵ Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 437.

d'osier doublé de toile cirée ou de toile peinte à l'huile. (Dix-huitième siècle).

CABRIOLETS. Vers 1667, on avait vu dans Paris quelques lourds cabriolets, attelés de deux chevaux sur l'un desquels se tenait le cocher. Mais le véritable cabriolet, type des voitures hautes et légères, date de la fin du dix-huitième siècle. Dans les dix dernières années du règne de Louis XVI, quelques jeunes seigneurs et quelques gens d'affaires étaient seuls encore à s'en servir.

CALÈCHES. On écrivit d'abord *galèches*. Dans *Les sâcheux* joués en 1661, Éraste dit à La Montagne :

Marquis, allons au Cours faire voir ma galèche ¹.

Écoutons maintenant Sauval : « Les grands se sont avisés d'avoir des carosses riches et légers, qu'ils appellent calèches, dont ils se servent au Cours ² et surtout à Fontainebleau et à Saint-Germain quand la Cour y passe l'été. D'ordinaire, on y fait mettre six chevaux, et alors les dames de qualité, le fouet à la main, les conduisent à toute bride ³ ». On sait que Louis XIV excellait à guider une calèche attelée de quatre chevaux.

CAMIONS. Voy. *Tombereaux*.

CARABAS. Aux Champs-Élysées, « on aperçoit tout le temps les *carabas* et les *pots de chambre* qui conduisent à Versailles beaucoup de solliciteurs. Les carabas, lourdes voitures qui contiennent vingt personnes, ont huit chevaux qui mettent six heures et demie pour aller à Versailles ; il est curieux de voir ce monde ainsi entassé. Quant aux pots de chambre, outre leurs six habitants, il y a encore deux *singes*, deux *lapins* et deux *araignées*. Les lapins sont devant, à côté du cocher, les singes sur l'impériale, et les araignées derrière, comme ils peuvent. Cela me parut fort drôle ⁴ ».

Le carabas « mène les gens à Versailles, il renferme, dans une espèce de longue cage d'osier vingt personnes qui sont une heure à se chamailler avant de pouvoir prendre une attitude, tant ils sont pressés ; et quand la machine part, voilà que toutes les têtes s'entrechoquent ⁵... ».

Le pot de chambre devint *coucou*, sans modifier, d'ailleurs, sa physionomie. Il porte encore son premier nom dans le *Nouvel itinéraire de la France* publié en 1828.

CARICKS ou **CARRICKS.** Voitures hautes et légères, d'importation anglaise (début du dix-neuvième siècle).

« On serait tenté de croire que l'imprudence et la témérité ont aussi leurs dieux, quand on songe que les accidens qui arrivent avec ces chars délicieux sont encore assez rares ». C'était, en somme, une variété du phaéton.

CARRÉS ou **CURRÉS.** Chariots de luxe ⁶.

Quand l'empereur Charles IV dut faire son entrée à Paris (1377), le roi Charles V envoya au devant de lui « un de ses curres moult noblement aorné et attelé de quatre beaux mulès blancs et de deux courriers, et une moult noble et riche des litières de la royne ; de quoy l'empereur fut moult joyeux, pour ce que luy grévoit le chevauchier ¹ ».

CARRIOLES. Voitures à deux roues, et ordinairement couvertes de cuir. Des carrioles de grandes dimensions faisaient, autour de Paris, le service des voyageurs et des bagages. Le poète Jean-François Guichard décrivait ainsi, en 1760, la carriole de Chantilly : « une charrette surmontée de quelques foibles cerceaux, pour soutenir un gros drap de toile jaune et une couverture, huit tabourets de paille assez mal assurés, et une échelle pour y arriver ».

CARROSSES. Au seizième siècle, on les appelle *coches* ². Au dix-septième, ils cessent d'être ouverts ; les rideaux de cuir ou d'étoffe qui les fermaient sont remplacés par des parties pleines, souvent ornées de sculptures. Ils étaient ordinairement traînés par quatre chevaux et pouvaient contenir huit personnes.

CARROSSES DE CAMPAGNE. Ils étaient destinés aux voyages, comme les carrosses de voiture, mais ils appartenaient à des particuliers, et non à un service public. « Ils sont faits en tout comme les carrosses de ville, à la réserve qu'ils sont plus forts et moins richement garnis... On met, dans un sac de cuir disposé le long de la fleche, un cry ³, une pioche et autres outils dont on peut avoir besoin dans diverses occasions ⁴ ».

CARROSSES COUPÉS. Je lis dans une pièce publiée vers 1650 : « Un certain homme a trouvé superflu de voir des hommes aller tous les jours seuls dans leur carrosse traîné par deux chevaux ; tellement qu'il prétend remettre en crédit les carrosses tirez par un cheval, comme la mode en avoit esté trouvée il y a plus de trente ans : et la première invention des carrosses coupees ne vient que de là, ayant esté faits ainsi pour estre plus légers ⁵ ».

Ces coupés portèrent d'abord le nom de calèches.

CARROSSES DE CRENAN. Par lettres patentes du 19 janvier 1662, le marquis de Crenan et ses deux associés obtinrent le privilège d'établir dans Paris « tel nombre de carrosses qu'ils jugeront à propos, et aux lieux qu'ils trouveront les plus commodes, qui partiront à heures réglées, pour aller continuellement de quartier à autre, où chacun de ceux qui se trouveront auxdites heures ne payera que sa place pour un prix modique ⁶ ».

¹ Christine de Pisan. Vie de Charles V, édit. Michaud, p. 101.

² Voy. *coche*.

³ Un cry.

⁴ Savary, *Dictionnaire du commerce* (1723), t. I, p. 578.

⁵ *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*, édit. de 1650, p. 256.

⁶ Delamarre, t. IV, p. 438.

¹ Acte I, scène 1.

² Au Cours-la-Reine.

³ *Antiquités de Paris*, t. I, p. 192.

⁴ Baronne d'Oberkirch, *Mémoires* (1782), t. II, p. 37.

⁵ S. Mercier, *Tableau de Paris* (1782), t. VIII, p. 114.

⁶ Voy. Leber, *Pièces relatives à l'histoire de France*, t. X, p. 496.

Ce furent, en somme, nos premiers *omnibus* ¹.

CARROSSES DE DILIGENCE. Voy. *Diligence*.

CARROSSES DRAPÉS. Voy. l'article **Selliers**.

CARROSSES DE ROUTE. Autre nom des carrosses de voiture.

CARROSSES DE VOITURE. « Carrosses établis pour transporter les personnes et les marchandises d'une ville à une autre, moyennant un certain prix fixé. Ils sont presque toujours attelés de quatre chevaux et contiennent ordinairement huit places. Pour le transport des marchandises, il y a, à l'avant et à l'arrière, deux grands paniers d'osier ; on les appelle magasins, et c'est, en effet, où l'on emmagasine les ballots, coffres et valises, qu'on a soin de bien empailler et qu'on couvre encore par dessus d'une toile cirée ou d'une couverture de cuir ² ».

Les carrosses de voiture perfectionnés devinrent *carrosses de diligence*, puis *diligences*.

CHAISES A BRAS. Autre nom donné aux chaises à porteurs.

CHAISES DE CRENAN. Le privilège en fut accordé, au mois de janvier 1664 au marquis de Crenan, grand échanson, associé avec deux autres seigneurs. Ce sont, dit Sauval « des chaises roulantes traînées par un cheval, où deux personnes peuvent tenir fort à l'aise, et si légères qu'on s'en sert à courir la poste ³ ».

CHAISES A LA DUFRESNY. Chaise roulante « suspendue sur un ressort de fer ». L'inventeur Dufresny en eut le privilège en 1686 ⁴. Les voitures étaient alors suspendues, non sur des ressorts, mais au moyen de courroies en cuir.

CHAISES A L'ITALIENNE. Voy. *Soufflets*.

CHAISES A PARASOL. Voy. l'article **Brouetteurs**.

CHAISES A PORTEURS. Voy. l'article **Porteurs de chaises**.

CHAISES DE POSTE. Voy. *Malles-charrettes*, et *Malles-postes*.

CHAISES ROULANTES et CHAISES VOLANTES. Voy. l'article **Brouetteurs**.

CHARRETTES. « Elles sont toujours trop chargées et au delà de ce qu'il est possible à des chevaux de traîner. Si le pavé est glissant et qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c'est un train d'enfer ; rien n'égale la brutalité, la stupidité et la barbarie du charretier. Toujours fouettant et jurant, le pavé étincelle sous les nerfs tendus et impuissans des malheureux chevaux... ⁵ ».

CHARS. Premier nom des carrosses. Voy. *carres*.

CHARS ou CHARRIOTS BRANLANTS, c'est-à-dire suspendus, d'abord avec des cordes puis avec des courroies de cuir. Ils paraissent dater du quatorzième siècle,

CHARS DAMERETS. Les mêmes que les chars branlants.

COCHES. Premier nom des carrosses. C'étaient d'immenses voitures ouvertes de tous côtés et que recouvrait un toit porté par six ou huit montants en bois. C'est la voiture dont se servit Henri III, c'est celle qu'occupait Henri IV quand il fut assassiné.

On disait *un coche* ou *une coche*.

COCHES D'EAU. Ils ne différaient guère des coches de terre. A la fin du dix-huitième siècle, le coche de Saint-Cloud, qui faisait un voyage chaque jour, était amarré à la descente du Pont-Royal. Celui de Corbeil, était amarré à la Tournelle. Celui de Fontainebleau marchait seulement quand la cour résidait dans cette ville. Il partait chaque jour de la Tournelle le matin à sept heures et arrivait à Valvins à sept heures du soir.

COCHES DE TERRE. « Voitures en forme de carrosse, portées sur quatre roues et tirées par des chevaux ¹ ». Ajoutons qu'il était le plus souvent construit en osier.

On trouve, dans *Le tracés de Paris*, par Colletet, (milieu du dix-septième siècle), la « Description d'un coche qui part de Paris », en soixante-dix-huit vers pleins de couleur et de mouvement. Je préfère pourtant emprunter quelques lignes au comte de Vaublanc, qui raconte, vers 1774, comment il quitta l'école militaire pour se rendre à Metz où était son régiment : « On me dit qu'il me falloit retenir une place à une voiture qui s'appelait le Coche. Lorsque j'appris qu'en marchant du matin au soir, elle ne faisait que dix lieues par jour, je demandai à mon oncle de me laisser faire la route à pied... Je fus très étonné de rencontrer dans une voiture si populaire un comte, colonel à la suite d'un régiment de hussards ; j'avois aussi pour compagnon un ecclésiastique ² ».

Il n'en était pas toujours ainsi, car je trouve, dans une pièce représentée en 1779, ce dialogue :

« RENAUD. Tout homme qui arrive ici par le coche y jette une triste coton ³.

M. BERTOLIN. Ma foi, le coche est une voiture très bonne, très sûre et fort économique.

RENAUD. Économique !... Vertu hollandaise, monsieur, et qu'un bourgeois ne connaît plus à Paris ⁴. »

COMPLAISANTES. J'extrait ce qui suit d'une pièce jouée à Paris en 1779 :

« MAD. LELEU. Laissez donc là toutes ces belles choses, et parlez moi du nouveau carrosse. Oh ! que je hais toutes ces berlines basses et écrasées. Une femme est obligée d'y renoncer à sa coiffure

¹ Voy. l'article Laquais.

² Savary, *Dictionnaire du commerce* (1723), t. I, p. 579. — Voy., à l'article Transports (Entrepreneurs de), une description des carrosses d'Orléans.

³ *Antiquités*, etc., tome I, p. 193.

⁴ Voy. la *Correspondance administrative sous Louis XIV*, t. III, p. LIII.

⁵ Séb. Mercier, *Tableau de Paris*, t. V, p. 329. Voy. l'article Charretiers.

¹ Savary, t. I, p. 802.

² *Mémoires*, édit. Barrière, p. 61.

³ Donne de sa fortune une triste opinion.

⁴ Rutledge, *Le train de Paris*, acte I, sc. 3.

ou à son coussin. Quand elle fait même ce dernier sacrifice, il faut que son corps y soit plié comme un Z ¹.

M. D'OFFREVILLE. Vous avez bien raison, Madame.

MAD. LELEU. Et vous dites que c'est madame de Claquenville qui a eu le premier ?

LE CONSEILLER. Hier, Madame, elle fut en faire parade dans vingt maisons, et fit le tour de Paris, droite comme un piquet sur un double carreau, narguant toutes les malheureuses qui, la tête enfoncée dans les épaules, semblaient envier sa voiture et son attitude triomphante.

MAD. LELEU. Comment, une impériale qui se lève et se baisse à commandement ?

LE CONSEILLER. D'un coup de pouce, madame, avec moins d'effort qu'il n'en faut pour tirer le cordon...

MAD. LELEU. Oh ! voilà qui est fini. Je réformais toutes mes voitures. Et cela s'appelle ?

LE CONSEILLER. Une complaisante ² ».

CORBILLARDS. Coches faisant le service entre Paris et Corbeil ³. En 1760, ils partaient de Paris le mercredi et le samedi à dix heures du matin, de Corbeil le mardi et le vendredi à neuf heures ; les places coûtaient dix-huit sous ⁴.

COUCOUS, Voy. *Carabas*.

COUPÉS. Voy. *Carrosses coupés*.

DEMI-FORTUNES. Voiture particulière montée sur quatre roues, mais à un seul cheval. Cette expression n'est guère antérieure à la Révolution ⁵.

DÉSobligeantes. Carrosses coupés destinés à une seule personne. P. de la Mésangère les cite, en 1797, comme d'origine récente ⁶.

DIABLES. Voiture à l'usage des marchands de chevaux, et qui leur servait à dresser et exercer leurs bêtes. Le diable ne se composait guère que de quatre roues, une flèche et un timon ; le siège était figuré par une cage rembourrée en dedans et capable de résister aux ruades ⁷. C'est le *squelette de dressage* moderne.

D'autres moyens de transport ont encore porté le nom de *diables*, un coupé, par exemple, dont on trouve le dessin dans l'*Encyclopédie méthodique* ⁸. Séb. Mercier écrivait vers 1780 : « Je vois passer dans un carrosse le médecin en habit noir, le maître à danser dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable. L'humble vinaigrette se glisse entre deux carrosses ⁹. »

DILIGENCES. C'est le nom que prirent les carrosses de voiture perfectionnés de façon à fournir un service plus rapide. Ils s'appelèrent d'abord *carrosses de diligence*.

La *diligence de Lyon*, qui fut le premier type sérieux de ce moyen de transport, date des dernières années du dix-septième siècle. Elle accomplissait le trajet en cinq jours durant l'été et en six jours durant l'hiver. Ce lourd véhicule pouvait contenir douze personnes. Outre la banquette du fond et celle qui lui faisait vis-à-vis, il y avait de petits strapontins établis sur les côtés et accrochés à chaque portière ; ces dernières places étaient naturellement les moins recherchées. Quand les bagages n'abondaient pas trop, on logeait encore, au besoin, quelques voyageurs dans les paniers à bagages placés devant et derrière le carrosse ¹.

DORMEUSES. Une des variétés de la berline.

FARDIERS. Voy. *Haquets*.

FIACRES. Voy. l'article **Fiacres**.

FOURGONS. Lourdes charrettes employées principalement par les marchands de marée et les marchands de farines ².

On les nommait aussi *surtouts*.

GAINGUETTES. Voy. *Phaétons*.

GALÈCHES. Voy. *Calèches*.

GONDOLES. Carrosses de voiture perfectionnés. Au dix-neuvième siècle encore, des gondoles faisaient le service entre Paris, Versailles et Saint-Germain.

GUIGUES. Voitures hautes et légères, de la famille du phaéton. « Il faut que la mode soit un tyran bien despote pour avoir mis en vogue des équipages si fragiles qu'un homme raisonnable n'y monte jamais sans réfléchir qu'il touche peut-être à sa dernière heure. Le moindre choc les brise, les culbute ». (Début du dix-neuvième siècle).

GUIMBARDES. Variété de charrette. Elles servaient surtout au transport de la paille et du foin ³.

GUINGUETTES. Variété du phaéton. Savary écrit *gainquette*.

En 1797, le service entre Paris et Melun, Lagny, Villeneuve-Saint-Georges, Boissy Saint-Léger et Champigny était fait par des guinguettes ⁴.

HAQUETS. « La plus simple de toutes les voitures », écrit Garsault. On nomme ainsi de longues et étroites charrettes, à l'usage surtout des marchands de vins, des brasseurs, etc.

Le *haquet-fardier* était destiné au transport des poutres, des bois de charpente longs et pesants ⁵.

Voy. l'article **Haquetiers**.

LITIÈRES. Voitures d'origine fort ancienne. Nos chroniqueurs citent des litières garnies de riches tissus, ornées d'or et de pierreries ⁶. Voy. *Carres*.

MALLES-CHARRETTES. Employées pour le

¹ Sur la ridicule élévation des coiffures à cette époque, Voy. les *Mémoires*, de M^{me} Campan, t. I, p. 76.

² Rutledge, *Le train de Paris*, acte IV, scène 1.

³ Voy. ci-dessus l'article *Croque-morts*.

⁴ Jéze, *État ou tableau*, etc., p. 368.

⁵ La Mésangère, *Le voyageur à Paris*, t. I, p. 52.

⁶ *Le voyageur à Paris*, t. I, p. 52.

⁷ Garsault, p. 61.

⁸ Arts et métiers, art. Menuisiers en voitures.

⁹ *Tableau de Paris*, t. I, p. 117.

¹ Voy. ci-dessus l'art. Transports (Entrepreneurs de).

² Garsault, p. 39.

³ Garsault, p. 81.

⁴ *Almanach national pour 1798*.

⁵ Garsault, p. 22.

⁶ Voy. Sauval, t. I, p. 187.

service de la poste, elles succédèrent aux premières malles-postes. C'étaient de véritables charrettes, portées par deux roues et munies de cerceaux soutenant une toile goudronnée qui servait de couverture. On y entassait paquets et lettres, sous la surveillance du courrier, chargé de distribuer le chargement tout le long de la route.

MALLES-POSTES. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, le service de la poste se faisait au moyen d'une malle portée en croupe par un postillon. Viennent ensuite les *malles-charrettes*, puis les *chaises de Crenan*.

En 1792, la Convention réorganisa ce service en remplaçant les anciens véhicules par des voitures suspendues, couvertes, à deux roues et à trois chevaux.

Ce modèle fut perfectionné en 1818, année où l'on adopta les malles-postes à quatre places, quatre roues et quatre chevaux.

Le dernier modèle, celui que bien des gens ont encore connu, datait de 1839.

OMNIBUS. Voy. l'article **Laquais**.

PALAISSOTTES. Grandes charrettes à hautes ridelles et destinées surtout au transport du foin ¹.

PANIER. On donnait ce nom aux voitures construites en osier, aux carabas et aux cabas entre autres.

PHAÉTONS. Voitures à quatre roues, légères et découvertes. Elles méritent leur nom, écrit le continuateur de Delamarre², « par la témérité des jeunes gens de qualité, sans expérience, qui les conduisent, et qui ont si souvent, dans leurs chutes, le sort du Phaéton de la Fable ».

Ces dangereux véhicules furent d'abord appelés des *gainguettes*. C'est sous ce nom que les désigne encore Savary, qui les définit ainsi : « Petite chaise roulante à deux roues, tout à fait découverte, et qui se tire par un seul cheval. Il n'y a guère que de très jeunes gens qui s'en servent ³ ».

POTS DE CHAMBRE. Voy. *Carabas*.

ROULETTES. « C'est une espèce de calèche montée sur deux roues moyennes, qui est traînée par un homme seul ; on la nomme roulette, et par dérision vinaigrette. Elle ne sert vulgairement qu'aux femmes qui craignent la pluie ⁴ ».

Voy. Brouetteurs.

SOCIABLES. Voy. *Vis-à-vis*.

SOLOS. Variété du cabriolet. (Dix-huitième siècle).

SOUFFLETS. Voitures légères, à deux roues, à un cheval, et munies d'une capote qui pouvait se relever et se rabattre à volonté. C'est l'origine du cabriolet ⁵.

On les a nommés aussi *chaises à l'italienne*.

SURTOUTS. Voy. *Fourgons*.

TOMBEREAUX. Haquets courts et garnis de cloisons qui en font une caisse carrée. Le tombereau à *bascule* est en équilibre sur l'essieu. Le tombereau de dimension réduite se nomme *banneau* ; plus petit encore c'est un *camion* ¹.

TRIOTES. « Chaises basses ayant deux roues de derrière et une seule en face du devant tenant le milieu, et qui tourne sous un pivot. Ces voitures ont amusé il y a déjà long-tems la science des machinistes, mais ils n'ont pu en tirer bon parti ² ». (Dix-huitième siècle).

TURGOTINES. Grandes voitures de voyage établies sous le ministère de Turgot ³. Elles ne valaient guère mieux que les diligences qu'elles remplaçaient et elles jouissaient d'un privilège exclusif ; aussi soulevèrent-elles de nombreuses critiques. « La caisse de ces carrosses est étroite, écrivait Séb. Mercier, et les places y deviennent si pressées que chacun redemande sa jambe ou son bras à son voisin lorsqu'il s'agit de descendre... On attelle de maigres chevaux de poste à cette machine monstrueuse, chargée de monde et surchargée de coffres et de valises ⁴ ».

Balzac a longuement décrit une turgotine dans son roman des *Chouans*.

Les turgotines parcouraient, en moyenne, quinze lieues en 24 heures.

VINAIGRETTES. Voy. l'article **Brouetteurs**.

VIS-A-VIS. Voiture pour deux places seulement et placées en face l'une de l'autre. Leclerc du Brillet, en 1738, la cite comme ayant « paru depuis peu ⁵ ».

Sous l'Empire, certains vis-à-vis reçurent le nom de *sociables*.

WISKYS. « Hautes voitures imitées des Anglois. Elles sont sur le pavé de Paris incommodes, meurtrières, dangereuses, même pour celui qui les mène, car elles vomissent souvent leur conducteur, à raison de leur élévation ⁶ ».

On a écrit *whiski*, *wiski*, etc.

WOURST. Voiture de chasse, originaire d'Allemagne, longue et basse, qui jouait le rôle de nos break ⁷. On a écrit *vource*, *wroust*, etc.

Voitures d'eau. L'on nommait ainsi les coches, galiottes, batelets, etc., qui faisaient un service régulier entre Paris et ses environs. Madame Cradock, venue d'Angleterre à Paris, écrivait en 1784 : « Nous marchâmes jusqu'à Sèvres où nous devions prendre le coche d'eau pour revenir. Nous nous embarquâmes à six heures. Le coche d'eau ou patache est une sorte d'immense barque pouvant contenir plus de cent personnes. Qu'on se figure au milieu une longue chambre étroite éclairée par des fenêtres de chaque côté. Au centre et autour sont des bancs. Elle est dirigée par un timonier, et remorquée

¹ Garsault, p. 30.

² *Traité de la police* (1738), t. IV, p. 579.

³ *Dictionnaire du commerce* (1723), t. II, p. 197.

⁴ Sauval, t. I, p. 194.

⁵ Garsault, p. 78.

¹ Garsault, p. 33.

² Garsault, p. 55.

³ Voy. *Mémoires secrets*, dits de Bachaumont, 5 août 1775, t. XXX, p. 301.

⁴ *Tableau de Paris*, t. V, p. 331.

⁵ *Traité de la police*, t. IV, p. 437.

⁶ S. Mercier, *Tableau de Paris*, t. IX, p. 266.

⁷ Garsault, p. 62.

par six chevaux. Ce bateau, assez propre, est un transport commode et parfaitement sûr. Nous débarquâmes sains et saufs à Paris à huit heures. Le prix pour chaque passager ne va pas au delà de douze sous....¹ ».

Voy. Bateaux-coches. — Bachoteurs, etc.

Voituriers (COMMISSIONNAIRES DES). On nommait ainsi « ceux qui, lorsque les voituriers sont arrivés, prennent soin de livrer les ballots et caisses de marchandises aux marchands à qui elles appartiennent ou à qui elles sont adressées. Ce sont, pour l'ordinaire, les hôteliers des grandes villes où arrivent les voituriers qui exercent ces sortes de commissions² ».

Voituriers. Voy. Charretiers.

Voituriers par eau. Voy. Bateliers. — Bateaux. — Coches. — Voitures d'eau, etc.

Voituriers de la mer. Nom donné aux chasse-marée.

Volailles (COMMERCE DES). **Voy. Commissaires. — Contrôleurs. — Courtiers. — Gaveurs. — Poulailleurs. — Rôtisseurs. — Vendeurs, etc., etc.**

Volailliers. Nom qu'ont porté les poulailleurs.

Volantiers. Fabricants de volants. Titre qui appartenait à la corporation des bouchonniers.

Volontaires. « Galopins, petits garçons, qui, sans avoir ni emploi ni maître, servent ceux qui les veulent employer³ ». Le mot *volontaire*, pris dans cette acception, a été omis par le *Dictionnaire de Trévoux* et aussi par celui de Littré.

Voltigeurs. Professeurs de voltige. Dans l'art militaire, dans les académies, la voltige représentait les exercices les plus difficiles de l'équitation. A la grande comme à la petite écurie du roi, où étaient élevés des pages, il y avait à la fois des écuyers et des voltigeurs⁴. Mazarin créant l'académie qui devait être annexée au collège qu'il fonda par testament, s'exprimait ainsi : « Il y aura à l'académie un écuyer, un créat, un maistre à danser, un maistre tant à faire des armes qu'à voltiger, etc.⁵ »

Voy. Académistes.

Voltigeurs. Nom donné parfois aux danseurs de corde, aux sauteurs, etc.

Voyage (ARTICLES DE). **Voy. Bahutiers. — Coffretiers. — Écriniers. — Emballeurs. — Futiers. — Gainiers. — Layetiers. — Malletiers. — Sacs (Fabricants de), etc.**

Voyers. Dès le douzième siècle, un fonctionnaire spécial appelé voyer avait pour mission de surveiller la voirie urbaine. Jean Sarrazin, qui occupa cette charge sous Louis IX et Philippe III, dressa même en 1270 un mémoire résumant les devoirs imposés et les prérogatives conférées par elle. Ses successeurs immédiats firent de même, allongeant toujours un peu plus la liste de leurs privilèges, en sorte qu'on ne sait pas très bien s'ils les avaient reçus du roi ou s'ils se les étaient arrogés. Légitimes ou non, les redevances qu'ils exigeaient des Parisiens constituent un curieux tableau de mœurs.

Le voyer rançonnait surtout les petits débitants qui exposaient leurs denrées aux abords des marchés et sur les places publiques. La veille de Noël, chaque vendeur de paille devait lui en offrir deux charges, et chaque chandelier lui présenter deux livres de chandelles. Le 31 décembre, il recevait de chaque « fourmager » un fromage. La veille des Rois, chaque gastelier lui remettait « un gasteau à fève », chaque chapelier deux ou trois chapeaux et une couronne de fleurs. Toutes les semaines, il exigeait des merciers de la rue aux Fers deux aiguilles. Tous les ans, les herbiers lui devaient « deux faiz d'herbes » ; les chaussiers « une paire de chausses, ne des pires ne des meilleures » ; les rôtisseurs un oison « avec la petite oye¹ ». Les duellistes eux-mêmes lui payaient le loyer de la place où le roi leur permettait de se battre : ils versaient au voyer 2 sols 6 deniers au moment où le gage de bataille était jeté, 7 sols 6 deniers quand l'emplacement du combat était choisi.

Au reste, sous et deniers pleuvaient dans la caisse du voyer, car on ne pouvait sans son autorisation ouvrir ni fermer une rue, en modifier la direction ou l'alignement, poser de nouvelles saillies ou changer les anciennes, établir des étaux pour la vente des denrées, exécuter aucun travail, aucune réparation sur un point quelconque de la ville².

Le voyer Jean Sarrazin fut remplacé par son gendre Étienne Barbette, qui eut à son tour pour successeur Pierre, puis Jean des Essarts. À la sollicitation de Pierre sans doute, le roi Jean rendit au mois de février 1348 une ordonnance³ qui enjoignait aux habitants de nettoyer les rues, et pour la première fois, menaçait les récalcitrants d'une amende.

Comme toute bonne sinécure, la charge de

¹ *Journal de Madame Gradock*, p. 27. — Voy. aussi *La vie parisienne sous Louis XVI*, 1882, in-16.

² Savary, *Dictionnaire du commerce* (1723), t. I, p. 1336.

³ A. Furetière, *Dictionnaire universel des mots françois*, 1701, in-folio.

⁴ Trabouillet, *État de la France pour 1712*, t. I, p. 564 et 590.

⁵ A.-F., *Histoire de la bibliothèque Mazarine*, p. 354.

¹ L'abatis.

² Sur tout ceci, voy. Delamarre, *Traité de la police*, t. IV, p. 647, et Félibien, *Histoire de Paris*, t. IV, p. 309.

³ *Ordonn. royales*, t. III, p. 96. — Delamarre, t. IV, p. 202.

voyer se perpétua à travers les âges. Parmi les successeurs de Jean des Essarts, on peut citer Jean Bureau, Étienne Bureau, son frère (1441), Jean Turemonde (1467), Jean de Rueil (1498), Jean Teste (1503), Germain Teste (1522), Jean Turquan (1539), Étienne Gerbault (1557), Charles Maheu (1580) et Guillaume Hubert (1594) ¹.

La charge de *receveur et voyer de Paris* disparut avec ce dernier. Henri IV créa (septembre 1599) celle de *grand voyer de France* en faveur du duc de Sully, qui (22 février 1603) y réunit la charge de Guillaume Hubert ². Toutes les deux furent supprimées en 1626.

On trouve encore *voieurs*, *voyeurs*, etc.

Voyeurs. Voy. **Voyers.**

Vrilliers. Faiseurs de vrilles. Ils sont

appelés *veilliers* ¹ dans le *Livre des métiers* ²; en outre, la *Taille de 1292* cite trois *veilliers*, et celle de 1300 en mentionne deux. On les trouve nommés aussi *villiers*, *velliers* et *guimbeletiers*, du vieux mot français *guimbelet*, qui signifie vrille, foret, etc.

Au treizième siècle, les vrilliers formaient une seule corporation avec les maréchaux, les greffiers, les heaumiers et les grossiers. Ils étaient donc soumis, comme eux, à l'autorité du *maître des fèvres* ³. Ils reçurent, en 1320, des statuts très courts, et, au siècle suivant, on les trouve réunis à la communauté des taillandiers, où ils constituent une classe spéciale, celle des *taillandiers-vrilliers*.

Vuidangeurs. Voy. **Vidangeurs.**

Vynters. Voy. **Vins (Marchands de).**

W

Wagmestres. Voy. **Vaguemestres.**

Wasteliers. Voy. **Gasteliers.**

Wignerons. Voy. **Vignerons.**

X

Xylographes. Voy. **Graveurs sur bois.**

Y

Yeux artificiels. L'art de fabriquer des yeux artificiels remonte assez haut. On les fit en verre d'abord, puis en émail. A la fin du dix-

septième siècle, le voyageur anglais Lister raconte qu'il alla visiter l'atelier de « Hubins,

¹ Delamarre, t. IV, p. 666.

² Perrot, *Dictionnaire de voirie*, p. 204, 443 et 447.

¹ Du latin *vigilia*. Voy. Ducange.

² Titre XV.

³ Voy. cet article.

le fabricant d'yeux de verre. J'en vis, dit-il, de pleins tiroirs de toutes couleurs, de façon à appareiller n'importe quels yeux ¹ ». Cet Hubins ou Hubin demeurait rue Saint-Martin, et il avait pour concurrent un sieur Le Quin, qui demeurait rue Dauphine ².

Au siècle suivant, les deux *émailleurs-oculistes* qui se partagent les préférences du public sont les sieurs Raux et Auzou.

Une réclame, sollicitée sinon payée par le premier, s'exprime ainsi :

« Raux, émailleur ordinaire du roi, rue des Juifs, un des plus habiles et des plus célèbres de cette capitale pour les yeux artificiels d'émail, en tient une collection précieuse de toutes espèces.

Cet ingénieux artiste est parvenu au point d'imiter tellement la nature par la forme, la couleur et le brillant, que lorsque l'œil éteint n'est pas entièrement détruit ou déformé, celui qui le remplace, reçoit tous les mouvemens du muscle, et ne permet plus de distinguer lequel des deux est affecté.

Sa générosité, et son amour pour le bien de l'humanité, le portent même à en donner gratuitement les lundis aux pauvres ³ ».

Raux mourut en 1777 ⁴. Il eut pour successeur Auzou le susnommé, qui fut également émailleur du roi. « On ne sauroit, dit un journal du temps, trop faire connoître le talent ingénieux avec

lequel cet artiste se rapproche si près de la nature que l'art semble disparaître dès que l'œil artificiel est mis en place. On les voit tous les deux suivre la même direction et faire ensemble les mêmes mouvemens ».

Dès la fin du dix-septième siècle, on distribuait sur le Pont-Neuf les prospectus d'industriels qui se vantaient, dit Marana ¹, de fabriquer des yeux en cristal, de guérir les maux incurables, de rajeunir les vieillards et de « faire des jambes de bois pour réparer la violence des bombes ».

Cette industrie et d'autres analogues se développèrent singulièrement par la suite. L. Prudhomme écrivait en 1807 : « Si vous voulez savoir jusqu'où l'art est parvenu dans cette métropole, allez chez M. Hazard ² ; au foyer de sa lampe, vous verrez naître le cristallin, l'uvée, l'iris, les veines les plus imperceptibles, et pour ainsi dire jusqu'au mécanisme admirable de la vision. A midi, vous lui demandez l'œil qui vous manque, et après le dîner, vous allez en société avec des yeux parfaitement semblables ».

Avez-vous besoin de prunelles ? le sieur Demours ³ vous en fera une. De dents ? voyez Sirabode ou Catalan... ⁴ ».

Voy. **Postiches**.

Ymagiers. Ymagineurs. Ymaginiers. Voy. Peintres et Sculpteurs.

Z

Zône (HÔTEL). Voy. **Privilégiés (Lieux).**

¹ *Voyage à Paris en 1698*, p. 133.

² *Le livre commode pour 1692*, t. II, p. 75.

³ *Almanach Dauphin pour 1777*, 2^e partie, p. 20.

⁴ *Affiches, annonces et avis divers*, n^o du 7 janvier 1778.

¹ *Lettre d'un sicilien*, p. 57.

² Il demeurait rue Sainte-Apolline.

³ Le médecin, Antoine-Pierre Demours, qui fut oculiste de Louis XVIII et de Charles X. Il mourut en 1836.

⁴ *Miroir de Paris*, édit. de 1807, t. VI, p. 146. Voy. aussi, t. V, p. 239.

APPENDICE

TABLE DE L'APPENDICE

Treizième siècle.

	Pages.
I. Statuts des foulons [vers 1268].....	745
II. Statuts des chirurgiens [vers 1268].....	746
III. Statuts des huchers [1290].....	747
IV. Statuts des brodeurs [1295].....	747
V. Les crieries de Paris, par Guillaume de la Ville Neuve.....	748
VI. Le dit du Lendit.....	751

Quatorzième siècle.

I. Le dit d'un mercier.....	753
II. Statuts de la société de secours mutuels fondée par les fourreurs en 1318.....	755
III. Statuts des barbiers [décembre 1371].....	756

Quinzième siècle.

I. Statuts des apothicaires et épiciers [août 1484].....	757
--	-----

Seizième siècle.

I. Premiers statuts des horlogers [juillet 1544].....	760
II. Les cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris [1545].....	762
III. Couleur du costume d'apparat porté par les jurés [1504-1660].....	771
IV. Extrait des statuts de la corporation des coffretiers-malletiers [1596].....	771

Dix-septième siècle.

I. Liste des messagers, coches et postes de France [1646].....	772
II. Premiers statuts des couturières [mars 1675].....	774
III. Liste des maîtres couteliers établis à Paris en 1680.....	775

Dix-huitième siècle.

I. Statuts des barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes [avril 1718].....	776
II. Carrosses et messageries de France [1760].....	778
III. Édits de 1776.....	780

APPENDICE

TREIZIÈME SIÈCLE

I

STATUTS DES FOULONS ¹

[vers 1268]

I. Quiconques veut estre foulons à Paris, estre le puet franchement sanz acheter le mestier ² du Roy.

II. Li mestres foulons ne puet avoir que II aprantis, se ne sont leur filz et leur freres, nés de loial mariage.

III. Li aprantis, li uns ou li doi ³, doivent faire et pueent ⁴ toutes les choses du mestier que li mestres leur commandera.

IV. Li mestres foulons pueent apprendre leur mestier aus enfans leur fames et a leur freres, nez de loial mariage, et avoir les avec leur aprentis, ausi bien come leur propres enfans ou leur freres.

V. Se li mestre muert, sa fame puet tenir le mestier et les aprentis en la maniere desus devisée franchement; et avec les II aprentis, les enfans de son seigneur et ses freres, nés de loial mariage.

VI. Se fame veve ⁵ tenent le mestier des foulons devant dit se remarie a home qui ne soit du mestier devant dit, ele ne puet pas tenir le mestier; et se ele se marie a home qui du mestier soit, soit a aprantis ou a vallet, tenir le puet franchement.

VII. Nus foulons ne puet ne ne doit metre en oeuvre nul vallet ne nul aprentis houlrier ⁶, ne larron, ne murtrier, ne bani de vile pour vilain cas, ne nul vallet s'il n'a XII denrées ⁷ de robe ⁸ au mains. Et se li vallet savoient que en leur compaignie eust aucune des persones devant dites, il le devoient faire savoir au mestre tantost que il le sauroient; et se il ne le feisoient, chascun vallet qui le sauroit l'amenderoit de x s. de parisis au Roy; et se il le fesoient savoir a leur mestre, et se le mestre le fesoit puis ouvrer, il amenderoit de XL s. au Roy, se li

devant diz maufeteur est pris ouvrant ¹ en l'ouvroir au mestre; et s'il n'i estoit prins ouvrant, li mestres ne paioit pas les XL s.

VIII. Li vallet commandé a année ² sont tenu d'aler en l'oeuvre de leur mestres a l'eure et au point que li maçon et li charpantier vont en place pour eus alouer. Et se li vallès ne sont commandé, il doivent aler en la place jurée à l'Aigle ou quarrefour des Chans, pour eus alouer, se alouer se voelent, à l'eure et au point devant dite, se il n'i lessaient a aler par banie ³.

IX. Li vallet doivent aler a la place devant dite sanz assemblée et sans banie, à l'eure devant dite.

X. Se aucun vallet fait contre cest establissement, il poiera v s. d'amende au Roy.

XI. Li vallet ont leurs vesprées : c'est a savoir, que cil qui sont loué a journée lessent oeuvre au premier cop de vespres Nostre-Dame, en charnage; et en quaresme au premier cop de complie : et au samedi au premier cop de none de Nostre-Dame; et à la nuit de l'Acension quant crieur portent vin; et la veille de la Penthecoste, la veille S. Pierre après la S. Jehan, la veille de la S. Lorent et la veille de la mi aoust, si tost que li premier crieur de vin vont; et la veille de Pasques si tost come il oent ⁴ les sains soner ⁵.

XII. Se mestre a mestier de vallet a le vesprée devant dite, qui a cele journée ait ouvré a lui, aloer le puet sanz aler en place, se il se pueent concorder du pris; et se il ne se pueent concorder, li vallès puet aler en la place au chevet S. Gervais, devant la meson la Converce. Et ileuc vont querre li mestre vallès quant il leur faillent a la vesprée ou aus autres eures du jour.

XIII. Nule fame ne puet ne ne doit metre main a drap, a chose qui apartiegne au mestier des foulons, devant que li dras soit tonduz.

XIV. Se li aprantis s'enfuit d'entour son mestre ains son terme, il ne puet ne ne doit metre la main au mestier, ne a son mestre ne a autre, devant qu'il li ait restoré le damage. Et se il i avoit restoré le damage, ne pourroit il ouvrer come ouvrier devant qu'il auroit servi son mestre ou autrui II ans au mains.

¹ Voy. ci-dessus, p. 337.

² Voy. ci-dessus, p. 47.

³ Deux.

⁴ Peuvent.

⁵ Veuve. Voy. ci-dessus, p. 727.

⁶ Débauché.

⁷ Voy. ci-dessus, p. 653.

⁸ Voy. ci-dessus, p. 676.

¹ Travaillant.

² Engagé à l'année.

³ Sur tout ceci, voy. ci-dessus, p. 299.

⁴ Entendent.

⁵ Sur tout ceci, voy. ci-dessus, p. 710.

XV. Doi mestre du mestier ne pluseur ne pueent estre compaignon ensamble en un ostel ¹.

XVI. El mestier devant dit a m̃ preudeshomes ² et loiaz, establi de par lou Roy, c'est a savoir n̄ mestres et n̄ vallès; li quel m̃ preud'ome doivent jurer seur sains ³, par devant le prevost de Paris, que il le mestier devant dit garderont bien et loiaument; et doivent jurer que, se aucun mesprant el mestier devant dit, qu'il le feront savoir au prevost de Paris.

XVII. Ces m̃ mestres du mestier devant dit jurez doit on changier chascun an par n̄ fois: c'est a savoir a la S. Jehan et au Noël.

XVIII. Quant li m̃ juré du mestier devant dit, c'est a savoir li doī mestre et li doī vallès, ont parfait leur termine, il doivent venir au prevost de Paris et requerre que il mete m̃ autres preudeshomes et loiaz en leur leu. Et li prevoz doit par le conseil des n̄ mestres eslire n̄ vallès, et par le conseil des n̄ vallès eslire n̄ mestres, se il samble au prevost de Paris que il le conseillent bien; et lors faire jurer aus m̃ preud'omes nouveaux esleus les sermens devant diz, et lors doit il les quatre premiers esleus deporter de leur services.

XIX. Li vallet foulon se doivent desjeuner en charnage cieuz leur mestres a l'eure de prime, s'il desjeuner se voient; et il pueent aler disner hors de l'ostel a leur mestres, ou il leur plaist, dedenz la vile de Paris; et doivent venir après disner a l'oeuvre au plus tost que il porront par reison, sanz banie ⁴ et sans attendre li uns l'autre a desmesure. Et quiconques fera encontre, il amendera au Roy en xii den. toutes les fois que il en serra repris: des quex xii den. li m̃ juré qui le mestier gardent de par lou Roy aront m̃ den. par la main du prevost de Paris, pour les couz et pour les mises ⁵ que il font au mestier garder.

XX. Nus foulons ne puet ne ne doit parer drap qui ne soit parés bien et loiaument. Et se aucuns en estoit plaintif que son drap ne fust bien parez, li m̃ juré doivent le drap regarder; et se il treuvent que li dras soit mauparez, cil qui l'aura paré restorra le damage a celui qui le drap ert ⁶, par le jugement aus m̃ jurez, et si l'amendera de v s. de parisis: des quex v s. li mestre auront xii den. pour les couz et pour les despens qu'il metent pour pourchacier les amendes.

XXI. Des amendes de xx s., li juré qui gardent le mestier auront m̃ s. et de celes de x s., n̄ s., et de celes de v s., xii den., et de celes de xii den., iv den. par la main du prevost de Paris, pour les mises et pour les despens qu'il font es amendes pourchacier.

XXII. Li preud'ome du mestier devant dit dient qu'ils n'avoient onques guaitié ¹ fors puis que li Rois ala outre mer; mès madame la roine Blanche, qui Diex ² absoille, les fist gueitier par sa volenté ³.

II

STATUTS DES CHIRURGIENS ⁴

[vers 1268]

I. Pour ce que il puet avenir que quant murtrier ou larron sunt bleciez ou blecent autrui, viennent celéement aus cyrurgiens de Paris et se font guerir celéement, ainsinc que les murtres et les sans ⁵ et les amendes le Roy sont perdues et celées, li prevoz de Paris, pour le pourfit lou Roy et de la ville de Paris, par le conseil de bonnes gens, a pourveu et ordenné:

II. Que nul cyrurgien souffisans d'ouvrer de cyrurgie puist afetier ⁶ ne fere afetier par lui ne par autrui nul blecié, quel que il soit, a sanc ou sans sanc, de quoi plainte doive venir à joustice, plus haut d'une fois ou de deus, se péril i a, que il ne le face savoir au prevost de Paris ou a son commandement.

III. Et ce ont juré et doivent jurer tuit cil qui sunt digne d'ouvrer et seront.

IV. Et comme en Paris soient aucun et aucunes qui s'entremetent de cyrurgie qui n'en sunt pas digne, et perilz de mort d'omes et mehains ⁷ de membres en aviennent et pourroient avenir, li prevoz de Paris, par le conseil de bonnes gens et de preud'omes du mestier, a esleu vi des meilleurs et des plus loiaus cyrurgiens de Paris, liquel ont juré sur sains devant le prevost que eus bien et loiaument encercheront et examineront ceus qu'il creront et cuideront qu'il ne soient digne d'ouvrer, et n'en deporteront ne greveront ne por amour ne por haine. Et ceus qui n'en seront digne, il nous en baudront les nons en escrit, et nos leur deffenderons le mestier, segont ⁸ ce que nos verrons que resons soit. Et si nous baudront ⁹ en escrit les nons de ceus qui seront digne d'ouvrer de cyrurgie, pour fere le serement devanz dit.

V. Se aucuns des vi jurez devan dix moroit, li v esliroient le plus preud'ome et le meilleur de cyrurgie qu'il trouveroient et le nous baudroient en escrit, ou lieu de celui qui mors seroit, et feroit le serement desus dit.

VI. Li vi juré dessus dit, pour services des serjans et por autres coustanges ¹⁰ qu'il auront

¹ N'avaient été astreints au service du guet. Voy. ci-dessus, p. 376.

² Dieu.

³ *Livre des métiers*, titre LIII.

⁴ Voy. ci-dessus, p. 169.

⁵ Les meurtres et les blessures.

⁶ Panser.

⁷ Mort d'hommes ou perte de membres.

⁸ Selon.

⁹ Bailleront.

¹⁰ Frais, dépenses.

¹ Dans la même maison.

² Voyez ci-dessus, p. 605.

³ Sur les reliques des saints. — Voy. ci-dessus, p. 640.

⁴ Sans rassemblement, sans entente entre eux.

⁵ Dépenses.

⁶ Sera.

ou ¹ mestier desus dit, auront le quart denier des amendes qu'il feront lever du mestier, si comme de ceus qui iroient contre leur serement et comme de ceus à qui nous defendrons le mestier qui n'en sont digne, se il s'en entremettoient sur nostre deffense. Les noms des vi cyrurgiens jurez examineur sont teil : mestre Henri dou Perche, mestre Vincent son flux ², mestre Robert le Convers, mestre Nicholas son frere, mestre Pierre des Hales et mestre Pierre Joce ³.

III

STATUTS DES HUCHERS ⁴

[1290]

A touz ceus qui ces presentes verront, Jehan de Montigny, garde de la prevosté de Paris, salut.

Nous faisons assavoir que pardevant nous vinrent Renaud Beriot, Robert le Sieur, Richart Doué, Pierre le Mestre, Henri l'Alement...⁵, huchers, feseurs d'uis et de fenestres; affermerent et recognurent pardevant nous que eus, pour le commun profit, et pour oster les fraudes, les decevences et les mesprensures de leur mestier, et pour ce que en y estoit souvent deceu, si come il disoient, avoient fet, ordéné et acordé entre eus, et firent, ordenèrent et acorderent par devant nous, que nus ⁶ de leur mestier ne puisse ouvrer par nuit de chose qui à leur mestier appartiegne, et que nul ne puisse avoir ne tenir que un aprentiz estrange.

De rechief, que nul de leur mestier ne puisse aloer ⁷ l'ouvrier de l'autre jusques à tant que son terme soit fet et acompli.

De rechief, que nus ne puisse donner ne permettre, ne ne doigne ne ne permette à ouvrier nul deniers que leur journées propres, et tel fuer ⁸ de euvre qui est et a esté acoustumé à donner en la ville de Paris.

De rechief, que nul vallet ne ouvrier ne euvre ne ne puisse ouvrer ne doie chiés chanlanz ⁹ que son mestre ait, sanz son congié de son mestre à qui il est aloé à l'année.

De rechief, que nul mestre de leur mestier ne quere ne ne puisse querre ostuiz ¹⁰ quiex qu'il soient, à ouvrier qui face euvre en tâche ou à journée.

De rechief, que nus loue ne ne puisse louer coffres à gens morz ¹¹.

Coffres qu'onques sera trouvé en faisant ou en mesprenant ès choses desus dites ou en aucunes d'icelles, toutes foiz que trouvez y sera, soit

cheuz et condempnez en vint soulz de par. de peine, dont nostre sire li Roys aura quatorze soulz de par. et les gardes du mestier sis soulz par. pour leur paines, si come il le voudrent, octroierent et acorderent pardevant nous.

Et nous supplierent que nous leur vousissions otroier les choses desus dites et tenir-les dores en avant. Et nous, leur suplication oïe, nous otroions aus choses desus dites en la manière qu'il sont devisées pardesus, et voulons et commandons qu'il soient tenues et gardées entre eus en leur mestier.

Et avons establiz, mis et ordenez les devant diz Renaut Beriot, Robert le Syeur, Richart Doué, Pierre le Mestre, Henri l'Alement et Jaques le hucher audit métier garder, et pour rapporter nous et encuser toutes les mesprensures qui y seront faites et ceus qui y mesprendront. Lesquies jurèrent sur sains par devant nous que eus bien et loiaument ledit mestier garderont, et qu'il nous rapporteront les mesprensures qui y seront faites et touz ceus qui y mesprendront; toutes voies sauf à nous et à noz successeurs de croistre, d'amenuiser, d'ajouster et corriger ès choses desus dites toutes foiz qu'il plaira à nous et à nos successeurs. En tesmoing de ce, et pour ce que se soit ferme chose et estable, nous avons mis en ces lettres le seel de la prevosté de Paris, en l'an de grace mil CCIIII^{XX} et dis, ou mois de décembre ¹.

IV

STATUTS DES BRODEURS

[1295]

A touz ceuls qui ces lettres verront, Guillaume de Hangest, garde de la prevosté de Paris, salut. Sachent tuit que il est acordé et ordéné de tout le commun des broudeurs et des brouderresses de la ville de Paris, especialment de Jehanne, fame Jehan de Meudon; Ameline la brouderresse, dite la Parquière; Jehanne, fille Gile le mercier; Jehanne de Braye; Benoite d'Arraz; Marie, fille Estienne le peletier; Mabile du Perche; Belon, fille Michiel le convert ²....; Estevenot de Paris; Gieffroy Bonnet de Saint-Germain; Jaqueline, fame Richart le recouvreur; Marie d'Abencourt; Olivète la brouderresse des Ylles; Perete la Cochemet; Jaqueline, fame feu Jeffroy Alart; Acelot, fille Guill^e de Saint-Bon; Jehannete, fille Jehan Lefevre; Marie, fame feu Visguereus; Perete fille feu Visguereus; Jacques le broudeur et Colin le broudeur qui demeure avecques madame Blanche, et de tout l'autre commun dudit mestier, et pour le commun profit de la ville de Paris et de toutes autres bones genz, de la volenté et de l'assentement le prevost de Paris.

Premierement, il est ordéné que il peut estre broudeur et brouderresse à Paris qui veut, pour

¹ Au.² Son fils.³ Livre des métiers, titre XCVI.⁴ Voy. ci-dessus, p. 391.⁵ Suivent dix-neuf noms.⁶ Nul.⁷ Louer, engager.⁸ Tarif, salaire accoutumé.⁹ Chaland.¹⁰ Outils.¹¹ Voy. ci-dessus, p. 133.¹ G.-B. Depping, *Ordonnances sur le commerce et les métiers depuis 1270 jusqu'à l'an 1300*, p. 373.² Je supprime ici environ soixante-quinze noms.

quoi ¹ il sache fere le mestier de brouderie, aus us et aus costumes du mestier qui tieuls ² sont :

I. Premièrement, il est ordené que nuls ne nule du dit mestier ne puisse avoir aprantiz ne aprantice d'ores en avant, devant ce qu'il derrenier de ceuls que il tiennent orendroit ³ soient entré en la derreniere année de leur service, contant toutes deffautes.

II. Derechief, que nus ne nule d'ores en avant ne puisse avoir que un aprantiz ou aprantice ensemble, tant seulement; ne ne pourra autre prandre, juques à tant que l'aprantiz ou l'aprantice soit entrez en la dareiniere année de son service, si come desus est dit.

III. Derechief, que nuls ne nule du mestier ne pourra prandre d'ores en avant aprantiz ne aprantice à moins de huit anz de service, soit qui en aient argent, soit qu'il n'en aient point; mes à plus grant terme le peuvent prendre si leur plect.

IV. Derechief, nuls ne nule ne pourra ouvrer ou dit mestier de nuiz, fors tant come la lueur jour durra tant seulement; car l'euvre fete de nuiz ne peut estre si bone ne si souffisant come l'euvre fete de jourz.

V. Derechief, quiconques sera trouvé ouvrant de nuiz, il poiera deus soulz d'amende, c'est assavoir douze deniers au roy, et douze deniers aus gardes du mestier.

VI. Derechief, nuls ne nule ne pourra ouvrer ou dit mestier à jour de dyemanche ne aus quatre festes Notre-Dame, ne aus sis festes des apostres jeunables; et quiconques sera trouvé ouvrant en aucun de ces jours, il poiera deus soulz d'amende, dont les douze deniers seront au Roy, et les autres douze deniers aus gardes du mestier.

VII. Derechief, que nuls ne nule ne pourra prendre aprantiz ne aprentice, s'il ne tient ouvroer, et s'il n'est ouvrier ou ouvrière.

VIII. Derechief, que nul ne nule du mestier ne mete or en euvre qui ne soit de huit soulz le baton, car a moins ne puet l'en fere euvre bone ne souffisant de brouderie; et quiconques i mesprandra, il poiera huit soulz d'amende: cinc soulz au Roy, et trois soulz aus gardes du mestier.

IX. Derechief, il est ordené que nuls ne nule ne puisse aler ouvrer en la meson de nul autre qui ne soit du mestier, pour ce que belle chose n'est pas que ouvriers aillent chiez ceuls qui rien ne sevent du mestier, et en vient tel inconvenient que quant li mestres ont covenant à riches homes de fere leur euvre, il ne peuvent treuver leur ouvriers parce qu'ils euvrent ailleurs que chiez ceuls qui sevent du mestier, et ne peuvent tenir covenant aus riches homes par leur deffaute. Et quiconques ira ouvrer, il poiera deuls souls d'amende: douze den. au Roy, et douze den. aus mestres.

X. Derechief, il est ordené que quiconques ouvrera à broche d'or que il couse de soie.

XI. Ou mestier desus dit aura quatre preudesoumes souffisans jurez pour garder toutes les ordenances du mestier, lesqueles li prevost de Paris i mestra et otera à sa volenté. Lesqueles jureront que bien et loiaument rapporteront les meffais qu'il trouverront ou mestier, et seront creuz le iiij, li iij on li ij de ce que il rapporterons par leurs seremens ⁴.

V

LES CRIERIES DE PARIS

PAR

GUILLAUME DE LA VILLE NEUVE

Un noviau Dit ici nous trueve
Guillaume de la Vile nueve,
Puisque povretez le justice ².
Or vous dirai en quele guise
Et en quele manière vont
Cil qui denrées à vendre ont,
Et qui pensent de lor preu fere ³;
Que jà ne fineront de brère ⁴
Parmi Paris jusqu'à la nuit.
Ne cuidiez vous qu'il lor anuit ⁵,
Que jà ne seront à sejour ⁶.
Oiez c'on crie au point du jor:
Seignor, quar vous alez baingnier
Et estuver sanz delaier ⁷,
Li baing sont chaut, c'est sanz mentir.
Puis après orrez retentir
De cels qui les frès harens crient.
Or au vivet ⁸ li autre dient.
Sor et blanc harenc frès poudré ⁹,
Harenc nostre vendre vouldré.
Menuise vive ¹⁰ orrez crier,
Et puis aletes ¹¹ de la mer.
Oisons, pijons et char salée,
Char fresche moult bien conraée ¹²,
Et de l'aillée ¹³ à grant plenté ¹⁴.

¹ G.-B. Depping, p. 379.

² L'y contraint.

³ Et qui pensent à en faire profit.

⁴ Ne cesseront de crier.

⁵ Que cela les ennuie.

⁶ A se reposer.

⁷ Sans tarder.

⁸ Poisson de mer ayant quelque rapport avec l'anguille. On le mangeait au verjus et au beurre.

⁹ Nouvellement salé.

¹⁰ Petits poissons vivants. Le *Dictionnaire de Trévoux*, édition de 1771, nomme encore les goujons *menuise d'étang*.

¹¹ Des sardines ou des anchois. Voy. le *Glossaire* de Ducange aux mots *alecium*, *alecium*, *alecium*. Ducange traduit *alecium* par *hareng*. — Le *Ménager de Paris* (t. II, p. 204) écrit *ales*.

¹² Bien parée, bien coupée.

¹³ L'*aillée* était une sauce composée d'ail, d'amandes et de mie de pain, pilés ensemble et détrempés avec un peu de bouillon. Elle avait la consistance de la moutarde et se conservait comme elle. Cette sauce était alors fort en honneur, et la *Taille* de 1292 mentionne neuf *ailliers* ou marchands d'aillée.

¹⁴ En grande quantité.

¹ Pourvu que.

² Tels.

³ Maintenant, actuellement.

Or au miel ¹, Diex vous doinst santé !
 Et puis après, pois chaus pilez ²,
 Et fèves chaudes par delez ³.
 Aus et oignons à longue alaine ⁴.
 Puis après, cresson de fontaine,
 Cerfeuil, porpié tout de venue ⁵.
 Puis après porète menue ⁶.
 Letues fresches demanois ⁷,
 Vez ci bon cresson orlenois ⁸.
 Li autres crie par dalez :
 J'ai bons mellens ⁹ frès et salez,
 L'aguille pour le viez fer ai ¹⁰,
 Or ça, bon marchié en ferai.
 L'ève por pain ¹¹, qui veut si praigne.
 J'ai bon frommage de Champaingne,
 Or i a frommage de Brie ¹².
 Au burre frès ¹³ n'oublie mie.
 Or i a gruel et forment ¹⁴
 Bien pilé et menuement.
 Farine pilée, farine.
 Au lait, commère, ça voisine.
 Craspois i a ¹⁵, aoust de pesches ¹⁶,
 Piores de Chaillou ¹⁷ et nois fresches ;
 Primes ai pommes de rouviau ¹⁸,
 Et d'Auvergne le blanduriau ¹⁹.
 Al balais, si comme je l'enten.
 L'autres crie qui veut le ten ²⁰ ?
 L'autres crie la busche bone ²¹
 A ij oboles le vous done.

Huile de nois ¹, or au cerniaus.
 Vinaigre qui est bons et biaux,
 Vinaigre de moustarde i a.
 Diex, a il point de lie là ² ?
 J'ai cerises. Or au verjus ³.
 Or à la porée ça jus ⁴ ;
 Or i a oés ⁵, or aus poriaus ⁶.
 Chaus pastez i a, chaus gastiaus.
 Or i a poisson de Bondies ⁷.
 Chaudes oublées renforcies ⁸.
 Galetes chaudes, eschaudez,
 Roinssoles, ça denrée aus dez ⁹.
 Cote et la chape par covent ¹⁰,
 Clerc i sont engané sovent ¹¹.
 Cote et sorcot rafeteroie ¹²,
 Et le cuvier relieroie ¹³.
 Huche et le banc sai bien refère,
 Je sai moult bien que je sai fère.
 J'ai joncheure de jaghiaus ¹⁴,
 Herbe fresche. Les viez housiaus ¹⁵,
 Les sollers viez ¹⁶. Et soir et main ¹⁷ :
 Aus Freres de Saint Jaque ¹⁸ pain,
 Pain por Dieu aus Freres Menors ¹⁹,
 Cels tieng-je por bons preneors ²⁰.
 Aus Freres de Saint Augustin ²¹.
 Icil vont criant par matin :
 Du pain au Sas ²², pain aus Barrez ²³,
 Aus povres prisons enserrez ²⁴,

¹ On l'employait en guise de sucre.

² C'était de la purée de pois, mets alors fort recherché.
 — La *Taille* de 1313 cite sur le Petit-Pont « Pierre du Tref, pileur de pois » (p. 166), et Rabelais, parlant de Quaresmeprenant, nous apprend que « s'il baisloyt, c'estoyent potées de pois pilez ». (Liv. IV, ch. 32).

³ A côté.

⁴ Aulx et oignons dont l'odeur se conserve longtemps.
 — Les légumes à saveur âcre portaient le nom d'*aigrun* ou *égrun*, type latin de *acrumen*.

⁵ Cerfeuil, pourpier tout de suite.

⁶ Herbes menues : persil, ciboulette, thym, laurier, etc.

⁷ Laitues fraîchement cueillies.

⁸ Est-ce cresson d'Orléans ou cresson alénois ?

⁹ Merlans.

¹⁰ Peut-être : J'offre des aiguilles en échange de vieux fer. — Du Haillan écrivait en 1586 : « Il y a six vingts ans, nous ne trafiquions en lieu du monde, sinon entre nous, mais c'estoit seulement de marchandise à marchandise, comme de bled à vin et de vin à bled, et ainsi des autres ». (*Discours sur les causes de l'extremes cherté qui est aujourd'hui en France*).

¹¹ Sans doute levain destiné à faire lever la pâte. Mais le mot *levain* est déjà employé dans les premiers statuts des boulangers (*Livre des métiers*, titre I), qui sont contemporains de ces *Crieries*.

¹² Celui qui se faisait à Chaillot, près Paris, était aussi très estimé.

¹³ Beurre frais.

¹⁴ Gruau et froment.

¹⁵ S'agit-il de pois au gras ou de la baleine salée qui se nommait alors *craspois* ? (Voy. le *Ménagier de Paris*, t. II, p. 136, et ci-dessus, p. 62).

¹⁶ Pêches mûres. — On ne connaissait encore que les pêches de vigne.

¹⁷ Piores de Caillaux en Bourgogne. C'est un fruit à pelure brune, fort pierreux et bon à cuire.

¹⁸ Pommes de rouveau ou calville rouge. Au quatorzième siècle, on écrivait de *rouvel*.

¹⁹ Le blandureau d'Auvergne ou calville blanc.

²⁰ Voy. ci-dessus, p. 493.

²¹ Voy. ci-dessus, p. 87.

¹ On employait alors les huiles d'olives, d'amandes, de noix, de chènevis et de pavots. Voy. le *Livre des métiers*, titre LXIII, art. 2.

² Dieu ! n'y a-t-il pas de la lie de vin à vendre ici ?

³ Ce mot était pris alors dans un sens beaucoup plus large que celui qu'on lui donne aujourd'hui. Il désignait le suc de plusieurs plantes acidules et vertes, l'oseille par exemple. On s'en servait pour assaisonner les viandes, le poisson, les œufs.

⁴ Venez chercher des herbes par ici. — Le mot *poirée* servait alors à désigner toute espèce de légumes verts.

⁵ Des œufs ou des oies ?

⁶ Des poireaux.

⁷ Poissons pêchés dans les étangs du bois de Bondy ?

⁸ Oublies épaisses, gaufres.

⁹ Les rissoles n'étaient encore qu'une sorte de galette, mais passées par la poêle et rissolées. On voit qu'on jouait aux dés les rissoles aussi bien que les oublies.

¹⁰ La cote était la robe du dessous, le vêtement de dessous était le seurtot (sur cote). La chape est ici offerte aux religieux.

¹¹ Les clercs y sont souvent trompés.

¹² Je raccommoierai.

¹³ Je remettrai des cercles au cuvier.

¹⁴ On jonchait les appartements avec de la paille pendant l'hiver, avec des herbes et des fleurs pendant l'été. Le jagliau était, je crois, notre glaïeul.

¹⁵ Les housseaux étaient de longues et larges bottes.

¹⁶ Les vieux souliers.

¹⁷ Soir et matin.

¹⁸ Les Dominicains, établis en haut de la rue Saint-Jacques, d'où leur vint le nom de Jacobins.

¹⁹ Les Cordeliers ou Frères Mineurs, établis dans la rue de l'École de médecine actuelle.

²⁰ Je tiens ceux-là pour bons preneurs.

²¹ Les religieux Augustins, sans doute encore près de la porte Montmartre, qu'ils quittèrent vers 1293.

²² Les Frères Sacs ou Sachets, sur le quai des Augustins actuel, emplacement qu'ils cédèrent vers 1293 aux Augustins.

²³ Les Carmes, établis alors près du port Saint-Paul. Ils avaient un vêtement rayé de noir et de blanc, qui les fit pendant longtemps nommer les Barrés.

²⁴ Le géolier ne leur fournissait que le pain et l'eau

A cels du Val des Escoliers ¹.
 Li I avant, li autre arriers,
 Aus Freres des Pies ² demandent,
 Et li Croisié ³ pas nes atendent ⁴,
 A pain crier metent grant paine.
 Et li avugle à haute alaine,
 Du pain à cels de Champ porri ⁵,
 Dont moult sovent, sachiez, me ri ⁶.
 Les Bons Enfantz ⁷ orrez crier :
 Du pain, nes vueil pas oublier.
 Les Filles Dieu ⁸ sevent bien dire :
 Du pain, por Jehsu nostre Sire.
 Ça, du pain, por Dieu, aus Sachesses ⁹.
 Par ces rues sont granz les presses
 Je vous di de ces genz menues ¹⁰.
 Orrez crier parmi ces rues :
 Menjue pain ¹¹ ! Diex, qui m'apèle ?
 Vien ça, vuide ceste escuele.
 Or viengne avant gaagne pain :
 J'esclairceroie pos d'estain,
 Je relieroie hanas ¹².
 Du poivre por le denier qu'as ¹³.
 Or aus poires de hastivel ¹⁴.
 Jorroises ¹⁵ ai à grant revel.
 Frès jonc à moult grant alenée ¹⁶.
 Or ça à la longue denrée.
 Noël, Noël ¹⁷, à moult granz cris.
 J'ai rais de l'archaut, rais ¹⁸.
 Cil qui crie, biau se deporté :
 Qui vent le viez fer, si l'aporte ¹⁹.
 Li autres dit autres noveles :
 Qui vent viez pos et viez paieles ²⁰ ?

¹ Les chanoines réguliers de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, dans la rue Saint-Antoine.

² Les chanoines réguliers de la Sainte-Croix, établis depuis 1258 rue de la Bretonnerie. Dans une pièce du treizième siècle, intitulée *Les monstiers de Paris*, on lit ces deux vers :

La novele ordre de la Pie
 Qui sont en la Bretonnerie.

³ Peut-être les gens prêts à partir pour la Terre Sainte. Voy. ci-dessus p. 560.

⁴ Ne sont pas en retard.

⁵ Les Quinze-Vingts, établis par saint Louis sur un emplacement dit le Champ-Pourri. Ils avaient un crieur attitré. Voy. la *Taille* de 1292, p. 9.

⁶ Nom qui très souvent me fait rire.

⁷ Le collège des Bons-Enfants, dans la rue Saint-Honoré.

⁸ Leur couvent était encore situé hors de l'enceinte.

⁹ Ou Sachettes *pauperes mulieres Saccitæ* ou de *Saccis*. Etablies sur la rive gauche, elles avaient donné leur nom à une rue qui devint dans la suite la rue du Cimetière-Saint-André. Elles portaient un vêtement en forme de sac.

¹⁰ Il y a par les rues un grand nombre de ces pauvres gens.

¹¹ Mendiants.

¹² Voy. ci-dessus, p. 611. Il paraît qu'ils se chargeaient également de faire reluire les vases d'étain.

¹³ Voy. ci-dessus, p. 581.

¹⁴ Le hâtiveau, petite poire précoce.

¹⁵ Il faut sans doute lire *jarroce* ; c'est le nom vulgaire d'une sorte de vesce.

¹⁶ Jonc frais et très long.

¹⁷ Peut-être des Noël's, des livres de cantiques.

¹⁸ Il faut sans doute lire l'Archant, et traduire ainsi :

J'ai radis de l'Archant, radis !

¹⁹ Celui-là s'amuse à crier : Que celui qui a du vieux fer à vendre me l'apporte.

²⁰ Vieux pots et vieilles poêles.

Li autres crie à grant frigon ¹ :

Qui a mantel ne peligon ²,

Si le m'aport à rafetier ³.

Li autres crie son mestier.

Chandoile de coton ⁴, chandoile,

Qui plus art cler que nule estoile ⁵.

Aucune foiz, ce m'est avis,

Crie-on le ban ⁶ le roi Loys.

Si crie l'en en plusors leus ⁷

Le bon vin fort à xxxij,

A xvj, à xij, à vj, à viij ;

Moult mainent criéor grant bruit ⁸.

Crier orrez qui a à moudre ⁹ ?

J'apporte bones nois de coudre ¹⁰.

Les flaons chaus ¹¹ pas nes oublie.

J'ai chastaingnes ¹² de Lombardie,

Figues de Mélite sanz fin ¹³ ;

J'ai roisin d'outre mer, roisin ¹⁴.

J'ai porées ¹⁵, et s'ai naviaus ¹⁶.

J'ai pois en cosse toz noviaus ¹⁷.

L'autres crie feves noveles ¹⁸,

Si les mesure à escueles.

Hanni d'aoust flerant com bausme ¹⁹.

L'austres crie : Chaume, i a chaume ²⁰.

J'ai jonc paré por metre en lampes ²¹.

Bones eschaloingnes d'Estampes ²².

J'ai savon d'outremer ²³, savon.

Des poires de Saint Riule avon ²⁴.

L'autres crie sanz delaier,

Je sers de pingnes [à] resoier ²⁵.

Quant mort i a, homme ne fame,

Crier orrez : proiez por s'ame,

A la sonete par ces rues ²⁶.

¹ D'une voix perçante.

² Vêtement d'hiver.

³ Qu'il me le donne à raccommoder.

⁴ Les mèches de chandelles étaient donc, alors comme aujourd'hui, faites de coton.

⁵ Chandelles à mèches de coton, et qui éclairent plus qu'une étoile.

⁶ Le *banvin*. Voy. ci-dessus, p. 66.

⁷ En plusieurs lieux.

⁸ Les crieurs font grand bruit.

⁹ Qui a du blé à moudre.

¹⁰ Des noisettes.

¹¹ Tarte très estimée déjà sous les Mérovingiens. Fortunat raconte que sainte Radegonde, pour se mortifier, se contentait de manger la pâte des flans qu'on lui servait et laissait la crème qu'ils contenaient.

¹² Châtaignes. — Les marrons de Lyon leur ont succédé.

¹³ Figues de Malte à foison. — La figue est originaire de la Grèce.

¹⁴ Des raisins secs, venant sans doute de Damas.

¹⁵ Voy. ci-dessus, p. 749, note 4.

¹⁶ Navets.

¹⁷ Tout nouveaux.

¹⁸ Les feves ont été déjà mentionnées plus haut.

¹⁹ L'anis du mois d'août était donc renommé pour son parfum.

²⁰ Paille. — Voy. la note 14, p. 749.

²¹ On employait alors comme mèche pour les lampes la moelle d'une espèce particulière de jonc. Cette mèche plongeait dans un godet rempli d'huile, et son autre extrémité débordait un peu le bec saillant de la lampe.

²² Les échalotes d'Étampes étaient regardées comme excellentes.

²³ Voy. ci-dessus, p. 633.

²⁴ Dites aussi de Saint-Riècle ou de Saint-Rigle.

²⁵ Peut-être des peignes pour raire ou raser les tonsurés. On se servait, en effet, pour cela de peignes spéciaux.

²⁶ Voy. ci-dessus, p. 234.

Dont orrez autres genz menues
 Poires d'angoisse ¹ crier haut.
 L'autres, pommes rouges qui vaut ² ?
 Aiglentier ³ por du pain l'en crie.
 Verjus de grain ⁴, à fère aillie ⁵.
 Li uns borgons, li autres veilles ⁶.
 Cornilles meures, cornilles ⁷.
 Aliés i a d'aliier ⁸.
 Or i a boutons d'aiglentier.
 Proneles ⁹ de haie vendroie.
 Oiseles por du pain donroie ¹⁰.
 Nates i a et naterons ¹¹.
 Cerciaus de bois ¹² vendre volons.
 L'autres crie : gastiaus rastis,
 Je les aporte toz fetis.
 Chaudes tartes et siminiaus ¹³.
 L'autres crie : chapiaus, chapiaus.
 Gastel a feve ¹⁴ orrioz crier.
 Charbon le sac por I denier.
 Nefles meures ai a vendre.
 Le soir, orrez sanz plus atendre,
 A haute voiz, sanz delaier :
 Diex ! qui apele l'oubloier ?
 Quant en aucun leu a perdu,
 De crier n'est mie esperdu,
 Près de l'uis crie où a esté :
 Aïde, Diex de Maïsté !
 Com de male eure je fui nez !
 Com par sui or mal assenez ¹⁵ !
 Et autres choses assez crie
 Que raconter ne vous sai mie.
 Tant i a danrées a vendre,
 Tenir ne me puis de despendre ¹⁶,
 Que se j'avoie grant avoir,
 Et de chascun vousisse avoir
 De son mestier une denrée,
 Il auroit moult corte durée.
 Tant poi i a mis que j'avoie,
 Tant que povretez m'e mestroie ¹⁷.
 Après mise ma robe jé,
 Lecherie m'a desrobé ¹⁸.

¹ Elles portent encore ce nom, qu'elles doivent à leur acreté. Pour en adoucir le goût, on mettait du foin dans le vase où elles cuisaient.

² Qui veut ?

³ Églantier.

⁴ Sans doute de blé vert. Voy. ci-dessus la note 3, p. 749.

⁵ Voy. ci-dessus la note 13, p. 748.

⁶ Peut-être deux espèces de champignons.

⁷ Fruit du cornouillier.

⁸ Fruit de l'alisier.

⁹ Prunelles. On en faisait une boisson appelée *prunelle*.

¹⁰ Pour du pain, je donnerai des petits oiseaux.

¹¹ Les natières formèrent plus tard une corporation assez importante.

¹² La *Taille* de 1292 mentionne un *cerceleur* ou faiseur de cerceaux pour les tonneaux.

¹³ Seminaux, simeniaus, symeniaux, etc., et par corruption chemineaux, sorte d'échaudés très estimés dans le nord de la France. Voy. DUCANGE, *Glossarium*, au mot *Simenellus*, et VIGNEUL-MARVILLE (Bonav. d'Argonne), *Mélanges d'histoire*, t. II, p. 91.

¹⁴ Gâteau pour tirer les rois.

¹⁵ Sur tout ce passage, voy. ci-dessus, p. 528.

¹⁶ Il y a tant de choses à vendre que je ne puis m'empêcher de dépenser.

¹⁷ Pauvreté me maîtrise, m'arrête.

¹⁸ Gourmandise m'a ruiné.

Si ne sai mès ¹ que devenir,
 Ne quel chemin puisse tenir.
 Fortune m'a mis en sa roë,
 Chascun me gabe et fait la moë ;
 Si ferai, puis que sui en quèche,
 Du meillor fust que j'aurai fleche ².

Expliciunt les Crieries de Paris ³.

VI

LE DIT DU LENDIT ⁴

Ci commence le dit du Lendit rimé

En l'ouneur de marcheandie
 M'est pris talent que je vous die,
 Se il vous plaist, I nouvel Dit.
 Bonne gent, ce est du Lendit,
 La plus roial foire du monde
 Si con Diex l'a fait à la ronde,
 Puis que g'i ai m'entencion ⁵.

Premerein ⁶ la pourcession
 De Nostre Dame de Paris
 Y vient. Que Dieu gart de peris
 Tous les bons marcheurs qui y sont,
 Qui les granz richesses y ont !
 Que Diex les puist tous avancier !
 L'Evesque ou le penancier ⁷
 Leur fet de Dieu beneison ⁸
 Du digne bras Saint-Semion ⁹.
 Devant après ne doit nus vendre ¹⁰.
 Or vous voudrè-ge faire entendre
 La fernaïse qui me vint
 Quant à rimoier me covint.

Au bout, par de sa regratiers ¹¹,
 Trouve barbier et servoisiers ¹²,
 Taverniers et puis tapiciers.
 Asez prez d'eulz sont li mercier.
 A la coste du grant chemin
 Est la foire du parchemin ;
 Et après trove li pourpoint ¹³,
 Dont maint homme est vestu à point.
 Et puis la Grant Peleterie.

..... ¹⁴
 La tiretaine dont simple gent
 Sont revestu, de pou d'argent.
 Les lingières n'i sont pas toutes.

¹ Je ne sais plus.

² Puisque je suis ruiné, je ferai fleche du meilleur bois possible.

³ Collationné sur Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, n° 837, f° 246.

⁴ Voy. ci-dessus p. 430.

⁵ Mon intention.

⁶ Premièrement.

⁷ Pénitencier.

⁸ Bénédiction.

⁹ Saint-Siméon.

¹⁰ Auparavant nul ne doit vendre.

¹¹ Revendeurs de pain, de sel, de fromages, de chandelles, etc.

¹² Brasseurs, vendeurs de bière.

¹³ Les marchands d'habits.

¹⁴ Il manque ici un vers dans le manuscrit.

Je m'en retourne par les coutes.
 Puis m'en reving en une plaine
 Là où l'on vent cuirs cruz et laine.
 Puis adresai au bout arrier
 Là où je commençai premier,
 Par devers la crois du Lendit ¹
 Pour miex aconsevoir mon Dit ;
 M'en ving par la feronnerie.
 Après trouvai la baterie ²,
 Cordouanier et bourrellier,
 Sellier et freinier ³ et cordier,
 Chanvre fillé et cordouan ⁴.
 Assez y ot paine et ahan.
 Marchans qui là sont assamblez
 Faus, après faussilles ⁵ à bliz
 Si y treuv'on qui les set querre ;
 Queus ⁶ d'Ardenne et d'Engleterre,
 Haches, coigniés et tarières,
 Et trenchans de plusieurs manières ;
 Mortelier ⁷, bancier trouvoi,
 Taneur, megeis de bon conroi ⁸.
 Chausier, huchier ⁹ et changeour
 Qui ne sont mie le menour ¹⁰ ;
 Il se sont logié bel et gent.
 Après sont li joüel d'argent ¹¹
 Qui sont ouvré d'orfaverie :
 Ce me samble grant desverie ¹².
 Je n'i vi que IIJ espiciers,
 Et si le mesconvient noncier.

Puis m'en vins en une ruelle
 Estroite où l'on vent la telle ¹³ ;
 Yceulx doi-je bien anoncier,
 Et après le chanevacier ¹⁴.
 Ainçois que je soie à repos,
 Platiaus ¹⁵, escueles et pos
 Trouvé, qui sont ouvré d'estain.
 Or dirai du mestier hautain
 Qu'à ma matère miex apère ¹⁶,
 C'est cis qui tous les autres père ¹⁷,
 Ce sont li drapier que Dieu gart,
 Par biaux dras l'alions regart ;
 Diex gart ceus qui les sèvent faire !
 Des marcheans de bon affaire
 Doit-on parler en tous bons lieux.
 Pour ce que je ne soie oiseus
 Voudrai nommer selonc mon sens
 Toutes les viles par assens ¹⁸
 Dont la foire est maintenue.

¹ C'était une croix de pierre.

² Les chaudronniers.

³ Marchands d'éperons, de freins, etc.

⁴ Voy. ci-dessus p. 203.

⁵ Faux et faucilles.

⁶ Pierres à aiguïser.

⁷ Voy. ci-dessus, p. 492.

⁸ Mégissiers de peaux fines.

⁹ Coffretiers, fabricants de huches, coffres, etc.

¹⁰ Qui ne sont pas les moindres, les moins importants, les moins riches.

¹¹ Les bijoux.

¹² Grande folie, grande extravagance.

¹³ La toile.

¹⁴ Voy. ci-dessus, p. 138.

¹⁵ Plats.

¹⁶ Mieux convient.

¹⁷ Surpasse.

¹⁸ Par ordre.

Premier est Paris amenteue ¹,
 Qui est du monde la meillour ;
 Si li doit-on porter hounour ;
 Tous biens en viennent, dras et vins.
 Après parlerai de Prouvins,
 Vous savez bien comment qu'il siet,
 Que c'est l'une des XVII.
 Après, Rouen en Normandie,
 Or oez ² que je vous en die.
 En mon Dit vous amenteuvrai ³
 Gant et Ypre, et puis Douay,
 Et Maaline et Broiselles ⁴,
 Je les doi bien nommer con celles
 Qui plus belles sont à voir,
 Ce vous fai-je bien assavoir,
 Cambrai cité, et Moncornet,
 Maubeuge, et Avès i met,
 Nogent le Retro et Dinein,
 Manneval, Torot et Caën,
 Louviers, et Breteuil, et Vernon,
 Chartes, Biauvois, cité de nom,
 Evreus et Amiens noble halle,
 Et Troie, et Sens, et Aubemalle,
 Endeli, Doullens, Saint-Lubin
 Selon c'on dit en Constantin,
 Et Montereul desus la mer,
 Et Saint-Cointin et Saint-Omer.
 Abeville et Tenremonde,
 Chaalons où moult de pueple abonde,
 Bons marcheans et plein d'engien ⁵
 D'i estre après, et puis Enguien,
 Louvain, Popelines trouvai,
 Valenciennes et puis Tournai.
 Torigni, et puis Darnestail ;
 Et après trouvai Boneval,
 Nogent le Roy et Chastiaudun,
 Maufumier metrai en quemun ⁶.
 Aubenton y doit estre bel,
 Et le temple de Montdoublel,
 Corbie, Courterai et Erre,
 Baieus, Chanbel. M'i faut atraire ⁷
 Hal et Grant Mont treit ⁸ en Brebant,
 Coutras, et gent plein de biens ;
 Villevort ne veul pas lessier,
 Pavilli, ne Moutier Villier,
 Monsiaus y metrai, et Blangi,
 Lille en Flandres, Cressi et Hui,
 Et Arras cité, et Vervin,
 Par tans en sarez le couvin ⁹.
 Estampes metrai en commun,
 Et le chastiau de Melleun.
 Saint-Denis, où je sui tout aise,
 Nommerai, et après Pont-aise ¹⁰,
 Gamaches, Baillleul et en Sène.
 Pour ce que je ne mes asenne ¹¹,
 N'oublai pas Miaus ne Laigny,

¹ Mentionné.

² Écoutez.

³ Mentionnerai.

⁴ Bruxelles.

⁵ Pleins d'adresse, de finesse.

⁶ En commun, ensemble.

⁷ Ajouter.

⁸ Droit.

⁹ Tous ceux qui s'y assemblent.

¹⁰ Pontoise.

¹¹ Pour que je ne manque à rien.

Ne Chastiau-Landon quant y fuy
Au Lendit ; merci Jhesu-Christ,
Je les mis touz en mon escrist.

Si n'obli pas, comment qu'il aille,
Ceus qui amainent le bestaille,
Vaches, bueas, brebis et porciaus,
Et ceuz qui vendent les chevaus,
Ronsins, palefrois et destrier,
Les meilleurs que l'en puet trover,
Jumens, poulains et palefrois
Telz comme por contes et pour roys.
Jhesus, qui est souverain Diex,
Leur sauve à tretous leur chatiex ¹,
Et leur doint grace de gaaignier !
Quanqu'il est de bon por mengier ²,
Et bon vin, tout vient au Lendit.
Il me samble que j'ai voir dit ³,
Et pour mon Dit miex peublier,
Je n'i doi mie oublier
Les belles dames, que Diex saut,
Qui demeurent en pipensaut.
Je pri Dieu qu'en terre et en mer
Gart tous marcheanz et veille amer :
Sainte Eglyse est d'euz secourue,
Et la povre gent soutenue.
A brief parler, Diex les gart tous
D'anui ⁴, de perte et de courous,
Et si leur doint marcheander
Qu'en Paradis puissent aler.
Et les marcheandes aussi.
Je pri à Dieu qu'il soit ainsi.

Explicit le dit du Lendit ⁵.

QUATORZIÈME SIÈCLE

I

LE DIT D'UN MERCIER ⁶

Moult a ci bele compaignie,
Merciers sui, si port mercerie,
Que ge vendisse volentiers,
Que ge ai besoig ⁷ de deniers.
S'or vos plaisoit à escouter,
Bien vos sauroie deviser
La mercerie que ge port ;
Mais le fais sostenir m'est fort.
J'ai les mignotes ceinturetes,
J'ai beax ganz à damoiseletes,
J'ai ganz forrez, doubles et sangles ⁸,
J'ai de bones boucles à cengles ;

J'ai chainetes de fer beles,
J'ai bones cordes à vieles,
J'ai les guinples ensaffrenées ¹,
J'ai aiguilles encharnelées,
J'ai escrins à mettre joiax ²,
J'ai borses de cuir à noiax ³,
Mais quant les voi presque ne muir,
Tant les huz ; les borses de cuir
Trop m'ont descreu mon chetel.
J'ai vif argent, el mont n'a tel,
Que ge mis en cuir de poisson,
En un sac pelu de taisson ⁴.
J'ai de bon loutre à peliçons ⁵,
J'ai hermine et siglatons ⁶,
Et orle ⁷ de porpois ⁸ de mer.
J'ai polain ⁹ à secors orler.
J'ai les très cointes aguillées ¹⁰,
J'ai gratuites à peletées ¹¹,
J'ai braiex ¹² et lasnières beles,
J'ai de bones tresses à seles ¹³,
J'ai les deeus ¹⁴ à costurières,
J'ai les diverses aumosnières ¹⁵
Et de soie et de cordoan ¹⁶
Que je vendrai encor oan,
Et si en ai de plaine toile.
Et si vendroie bien un voile
A une nonain beneoite.
J'ai bons fers à metre en saiete ¹⁷,
J'ai bons cornez à trecoers ¹⁸,
Boucletes à metre en solers ¹⁹,
Fermaillez à enfanz de peutre ²⁰.
J'ai beax laz à chapeax de feutre ²¹,
J'ai beles espingues ²² d'argent,
Si en ai d'archal ensemment,
Que je vent à ces gentix femes.

¹ J'ai les guimpes ensafranées. — Sur l'emploi du safran pour le linge, voy. ci-dessus, p. 546. La guimpe, faite de linge fin, couvrait la tête et s'enroulait autour du cou ; un des bouts pendait le long du bras gauche.

² Joyaux.

³ J'ai bourses de cuir à glands.

⁴ De blaireau.

⁵ Tunique de pelleterie enfermée entre deux étoffes ; la fourrure apparaissait seulement sur les bords.

⁶ Voy. ci-dessus, p. 650.

⁷ Bordure, garniture.

⁸ C'est le marsouin, poisson de la famille des dauphins, et dont la chair était alors fort estimée. Il est nommé *pourpois* dans la grande ordonnance du 30 janvier 1358 (art. 84), et les Anglais le nomment encore *porpoisse*. On bordait donc alors des vêtements avec la peau du marsouin.

⁹ Poisson de la famille de la sole (*solea cynoglossa*).

¹⁰ J'ai les aiguilles très pointues.

¹¹ J'ai de la bourre, de la laine commune en quantité.

¹² Peut-être des braies. Voy. ci-dessus, p. 107.

¹³ Peut-être des *troussoirs* destinés à relever les robes. Voy. ci-dessus, p. 617.

¹⁴ Des dés à coudre.

¹⁵ Les faiseuses d'aumônnières formaient alors à elles seules une corporation. Voy. ci-dessus, p. 53.

¹⁶ Sorte de maroquin, que l'on employait surtout pour la chaussure. C'est de là que les cordonniers ont pris leur nom. Voy. ci-dessus, p. 203.

¹⁷ J'ai des fers pour garnir les flèches.

¹⁸ Le *tressoir* était une sorte de diadème ou de bandeau qui retenait les cheveux. Ceux-ci relevés sur l'oreille y formaient une touffe appelée *corne*.

¹⁹ Petites boucles pour les souliers.

²⁰ Agrafes d'étain pour les enfans.

²¹ Rubans pour les chapeaux de feutre.

²² Épingles.

¹ Leurs biens.

² Tout ce qui est bon à manger.

³ Que j'ai dit vrai.

⁴ D'ennui, de chagrin.

⁵ Collationné sur Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, n° 24,432, f° 261.

⁶ Voy. ci-dessus, p. 478 et 506.

⁷ Besoin.

⁸ J'ai gants fourrés, doubles et simples. Sangle peut venir du latin *singulus*.

J'ai de beax cuevrechiés ¹ à dames,
 Et coiffes laceites beles ²,
 Que ge vendrai à cez puceles;
 Et de soie, par covenant;
 A chapeax d'orfrois ³ par devant;
 S'en ai de lin à damoiseaux,
 A floretes et à oiseaux,
 Bien lichiées et bien polies,
 A coiffier devant lor amies ⁴.
 S'en ai de chanvre à cez vilains,
 Et moffles à metre en lor mains ⁵.
 J'ai canpeneles de mostier,
 J'ai buleteaux à bolangier ⁶,
 J'ai croissoères à gasteaux ⁷,
 J'ai laz à sercoz à noiaux ⁸,
 J'ai sonetes de trop beau tor,
 J'ai de bons flageus à pastor ⁹,
 J'ai cuillers de bois et de trenble
 Que j'achetai totes ensamble.
 J'ai chaucses de Bruges faitices ¹⁰,
 Argent pel por metre en esclices ¹¹.
 J'ai ameçons à pescheors,
 J'ai fers d'alènes as vors,
 J'ai les hacetes à seignier ¹²,
 J'ai les pignes à chief pignier ¹³,
 J'ai le bon savon de Paris,
 J'ai bon coffres où il est mis,
 J'ai fermaillez ¹⁴ d'archal dorez
 Et de laiton sor argentez;
 Et tant les aim çax de laiton,
 Sovent por argent le met-on.

N'ai pas tote criée m'ensaigne ¹⁵;
 J'ai bon coffre à garir de taigne ¹⁶,
 J'ai couteaux charteins et à pointes ¹⁷,
 Dont cil bacheler se font cointes.
 J'ai beax clareins à metre à vaches ¹⁸,
 J'ai beax freseaux ¹⁹ à faire ataches,
 A gros botons ²⁰ d'or et de soie.
 J'ai mainte ferrée corroie ²¹,
 Rouges et verz, blanches et noires,
 Que ge vent moult bien à cez foires.

Si ai boîtes de mostier maintes ¹,
 Netes, polies et bien paintes.
 Si ai l'ençans et l'ençanssier ²,
 L'orcuel ³ à tote la cuillier.
 J'ai table, grefes et grefiers ⁴,
 Dont ge reçois de bons deniers
 De cez clerks, de bones mailles.
 Si ai maintes riche toailles,
 Que loient à cez hautes festes
 Sez gentix femes sor lor testes ⁵.
 Si ai tot l'apareillement
 Dont feme fait forniement ⁶:
 Rasors ⁷, forces ⁸, guignoeres,
 Escuretes et furgoeres ⁹,
 Et bendeaux et crespiseors ¹⁰,
 Traineaux ¹¹, pignes, miroirs ¹²,
 Eve ¹³ rose dont se forbissent,
 J'ai queton ¹⁴ dont eus se rougissent,
 J'ai blanchet dont eus se font blanches ¹⁵,
 J'ai lacez à lacier lor manges ¹⁶.
 J'ai gingembre ¹⁷, j'ai garingaut ¹⁸,
 Qui fait cez clerks chanter en haut ¹⁹,
 Fignes, datés et alemandes ²⁰.
 J'ai saffren à metre en viandes ²¹
 Que ge vent à cez damoiseles
 A faire jaunes lor toeles ²².
 J'ai pomes grenetes ²³ antières,
 Mais ceus me sanblèrent moult chières,
 Et ne pourquant ges sai bien vendre,
 Ou l'argent ou le vaillant prendre.
 Autres especes ai-ge totes:
 Oignemenz à garir de goutes ²⁴,

¹ On appelait alors *couvre-chef* un voile formé tantôt de soie, tantôt d'un tissu très fin appelé lui-même *couvre-chef*.

² Sans doute la coiffure dite *coiffe à dames* ou *crépine*. Voy. ci-dessus, p. 232.

³ Voy. ci-dessus, p. 144 et 526.

⁴ Sur tout ceci, voy. ci-dessus, p. 179.

⁵ Moufles ou gants sans doigts.

⁶ J'ai des clochettes pour les couvents; j'ai des bluteaux pour les boulangers.

⁷ Peut-être des moules en forme de croix destinés à faire des gâteaux. M. Godefroy (*Dictionnaire*, t. II, p. 380) donne à ce mot un autre sens.

⁸ J'ai lacets à glands pour attacher les surcots.

⁹ J'ai de bons flageolets pour les bergers.

¹⁰ J'ai des chausses de Bruges bien faites.

¹¹ J'ai de l'argent en feuilles pour faire des ornements.

¹² J'ai les lancettes à saigner.

¹³ J'ai les peignes pour peigner les têtes.

¹⁴ Voy. ci-dessus, p. 322.

¹⁵ Je n'ai pas fait connaître tout ce que je vends.

¹⁶ J'ai des boîtes remplies d'onguents pour guérir la teigne.

¹⁷ J'ai des couteaux de Chartres et des couteaux pointus.

¹⁸ Le mot *clareins* désignait spécialement des sonnettes que l'on pendait au cou des animaux.

¹⁹ Voy. ci-dessus, p. 345.

²⁰ Boutons.

²¹ J'ai mainte courroie avec ornements de métal.

¹ J'ai toutes sortes de boîtes faites dans les couvents.

² Encens et encensoirs.

³ Bénitier.

⁴ J'ai des tablettes et des styles. Voyez ci-dessus, p. 669.

⁵ On nommait parfois *touaille* une pièce de toile fine, bizarrement découpée, que les femmes plaçaient par dessus leur coiffure.

⁶ J'ai tout l'attirail nécessaire à la toilette des femmes.

⁷ Rasoirs.

⁸ Ciseaux.

⁹ Cure-oreilles et cure-dents.

¹⁰ Instruments pour lisser et crêper les cheveux.

¹¹ Cornes, chaussoirs, chausse-pieds. Voy. ci-dessus, p. 155.

¹² Peignes, miroirs.

¹³ Eau.

¹⁴ Coton.

¹⁵ On voit que les femmes se mettaient sur le visage du rose, du blanc et du jaune.

¹⁶ J'ai lacets à lacer leurs manches. — Les femmes portaient alors des manches lacées dans toute leur longueur.

¹⁷ Épice alors fort estimée. Le gingembre confit ou *gingembrat* était regardé comme si exquis qu'on lui donnait le nom de *Pâte le Roi*.

¹⁸ Peut-être le galanga, plante aromatique semblable à l'iris.

¹⁹ Qui éclaircit la voix.

²⁰ Amande.

²¹ Le safran entrainé comme assaisonnement dans un grand nombre de mets. Voy. H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. XXXVII, édit. Ristelhuber, t. II, p. 280.

²² Le XIII^e siècle eut une passion pour la couleur jaune, et les femmes se plaisaient à ensafraner non seulement leur visage, mais tout le linge dont elles se servaient. Voy. ci-dessus, p. 546.

²³ Sans doute des grenades.

²⁴ Onguents à guérir la goutte.

J'ai le poivre, j'ai le comin ¹,
 J'ai fil d'argent à mazelin ²,
 Et d'archal à ceus de manières
 Qui sont de lignaige à civières.
 J'ai dez du plus, j'ai dez du mains ³,
 De Paris, de Chartres, de Rains ⁴,
 Si en ai deux, ce n'est pas gas ⁵,
 Qui, au hoher, chient sor as ⁶,
 J'ai fermaus ⁷ d'archal et anieaus ⁸,
 Et baudrez et fallois moult beaus,
 Dont ge doig trois s. por un oef,
 Il n'a gaires qu'il furent nuef.
 J'ai beax museax à musel ⁹,
 J'ai beax fresteax à frestel ¹⁰,
 Caboz, torneiz et pelotes ¹¹,
 Paternostres à cez viellotes ¹².

Ge ne sai mes que ge vos die,
 Et monde n'a la mercerie
 Que home et feme acheter puissent,
 Que tot maintenant ne li truissent ¹³.
 Une pilete ¹⁴ ai ci pendue,
 Grosse, pesant et estendue,
 Que ge vendrai as chamberières,
 A piler en totes manières.
 Bien la porrai vendre en plevine ¹⁵
 Qu'il est du rachuel de l'eschine ¹⁶,
 Pilerons à gros et fachuel
 Qu'il est du neu et du rachuel.
 Si ne fait pas à aviller,
 Ainz m'en doit-on mielz estimer.
 Venez avant, dame, venez;
 Venez avant, si m'estrinez ¹⁷
 D'uef ¹⁸, ou de fer ou de deniers,
 Si m'alegera, cist paniers.
 Et vos, petites meschinetes ¹⁹,
 Poez ²⁰ revenir as piletes;
 Or n'a caienz ²¹ nul si riche home
 Qui miels n'amast ufe tel some
 De mercerie s'il l'avoit,
 Et si bien garder la savoit.
 Mais ge n'en puis nul bien avoir,
 Onques n'i conquis point d'avoir;
 N'onques en riens que ge portasse

Ne gaaignai que ge mengasse.
 Par ce vueil jou le panier metre
 Ge ne m'en vueil plus entremetre,
 Ainz revenrai à la bilete,
 Dont ge mielz me sai entremetre,
 Proiez Diex qu'en chatel me mete.

Explicit ¹.

II

STATUTS

DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS
 FONDÉE PAR LES FOURREURS EN 1318 ²

A touz ceus qui ces lettres verront, Henri de Taperel, garde de la prevosté de Paris, salut.

Nous fasons assavoir que, comme les ouvriers conreurs de robe [vaire ³ deme] urenz à Paris nous aient supplié humblement que, comme pour le grant travail de leur mestier il enchieut ⁴ souvent en grieives ⁵ et longues maladies, si qu'il ne puent ovrer ⁶....., il leur convient querir leur pain et mourir de mesaise, et la plus grant part de eus ait grant volenté et bonne devocion de pourveoir sus les ... de leur dit mestier à leur cous, se il nous plaist, en ceste maniere. C'est assavoir que chescun qui sera malade, tant comme il sera malade ou impotens..... [aye] chescune semaine trois soulz parisis pour soy vivre; et quant il relevera de celle maladie ou impotence, il aura troys souls pour la semaine qu'il relevera, et autres troys souls une foiz pour soy efforcer; et est leur entencion que ce soit de maladie ou impotence d'aventure, et non pas de bleceures qui leur fussent faites par leur diversité ⁷, quar en ce il ne prandroient riens. Et les ouvriers conreurs qui voudront estre acuiliz et partir ⁸ à ceste aumosne bailleront chascun dix soulz d'entrée et six deniers au clerc ⁹, et paieront chascun de eus chascune sepmaine un denier parisis ou la quinzaine deus deniers et les seront tenu d'aporter là où ladite aumosne sera receue. Et qui y devra plus de sis deniers d'areraigez ¹⁰, il sera debouté dou bienfait d'icel aumosne, jusques à tant qu'il ait païé. Se il y avoit conreurs qui ne voustist paier ce que dit est dessus, il ne seroit point accuilli à l'aumosne. et n'i auroit nul profit à son besoing. Et que ces deniers soient receuz par sis persoinnes dudit mestier, et ne pourront ces deniers convertir en autres usaiges, sus paine de corps et de bien, et

¹ Le cumin.

² Voy. ci-dessus, p. 448.

³ Dés à jouer dont les uns avaient la propriété de tomber, les uns sur les nombres les plus bas, les autres sur les plus élevés, d'autres toujours sur l'as.

⁴ Reims.

⁵ Moquerie, plaisanterie.

⁶ Sur tout ce passage. Voy. ci-dessus, p. 258.

⁷ Voy. ci-dessus, p. 322.

⁸ Anneaux.

⁹ J'ai beaux masques pour les visages.

¹⁰ J'ai belles flûtes pour jouer des airs.

¹¹ Des toupies et des balles.

¹² Chapelets pour les vieilles femmes.

¹³ Tout ce qu'hommes et femmes peuvent acheter se trouve dans la mercerie.

¹⁴ Un pilon. Mais ce mot est pris ici dans un sens obscène.

¹⁵ Avec garantie.

¹⁶ Des reins.

¹⁷ Avancez et étrennez-moi.

¹⁸ D'œufs.

¹⁹ Jeunes filles, servantes.

²⁰ Vous pouvez.

²¹ Il n'existe.

¹ Collationné sur Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, n° 19, 152, f° 42.

² Voy. ci-dessus, p. 80.

³ Voy. ci-dessus, p. 342.

⁴ Tombent.

⁵ Le texte porte *grieites*.

⁶ Ne peuvent travailler.

⁷ Leur méchanceté, leur malice.

⁸ Participer à.

⁹ Voy. ci-dessus, p. 175.

¹⁰ D'arrérages.

en rendront, une foiz chescun an, compte au commun dudit mestier ¹, et du deffaut seront puniz par nous prevost de Paris et par noz successeurs. Et changera le dit commun au compte les dites sis persoinnes et le clerc, se il leur plaist, et se il leur plaist que il demurent, il demourront.

Nous, qui le commun profit et l'onour de Dieu et de la benoite Vierge Marie et de nostre sire le Roy voulons et desirons faire, si comme à nous appartient, le profit dou commun poiple ², voulons et otroions aus diz ouvriers conreurs de robe vaire que il puissent faire et ordenner, facent et ordennent les choses dessus dites, de nostre auctorité, licence et commandement, sauf en toutes choses le droit et l'onor de nostre sire le Roy et de son peuple, et que par ce, taquehan ³ assemblée ou conspiration populaire ne soit faite au prejudice ou doumaige de nostre sire le Roy et de son dit peuple.

En tesmoing des choses dessus dites, nous avons signées ces lettres de nostre propre signet et les avons fait seeller du seel de la prevosté de Paris.

Ce fut fait en l'an de grace mil CCC diz et huit, le samedi diz jour de fevrier ⁴.

III

STATUTS DES BARBIERS

[Décembre 1371]

CHARLES, etc.

Savoir faisons à tous presens et advenir, que oye la supplication des barbiers de nostre bonne ville de Paris, contenant que, comme de si longtems qu'il n'est memoire du contraire, ils aient esté en bonne possession et saisine, et soient encores, d'estre gardez et gouvernez en l'estat du mestier, pour cause du bien d'icellui, par le maistre barbier et varlet de chambre de noz predecesseurs roys et de nous, afin que sur y cellui mestier aucune fraude ou mauvaistié ne feussent comises, pour cause de certains malefices qui sur ce se povoient ou porroient faire au prejudice et blâme dudit mestier; et pour ce, ait tousjours esté garde dudit mestier, pour le bien et pourfit commun, nostre dit barbier et varlet de chambre, et ait eu la congnoissance de toutes les causes appartenantes audit mestier, et encores a par certains privileges ja pieça ⁵ à eulx octroïés, qui ont esté perdus; sur lesquels ou aucuns articles d'iceulx, lesdiz barbiers ont eu par les reformateurs ordenez à Paris l'an mil CCCLII sentence contre aucuns qui les y vouloient empeschier, laquelle nous avons veue, nous leur veuillions renouveler et octroier de nouvel par noz lettres leurs diz privileges, lesquels s'ensuivent.

I. Que nostredit premier barbier et varlet de chambre est et doit estre garde dudit mestier comme autrefois; et qu'il puet instituer lieutenant, auquel l'en doit obeir comme à lui, en tout ce qui audit mestier appartient ou apparteniendra.

II. Que aucun barbier de quelconques condition ne doit faire office de barbier en ladite ville et banlieue de Paris, se il n'est essaiez par ledit mestre et les jurés, en la manière et selon ce qu'il a esté accoustumé ou temps passé et est encores de present.

III. Que aucun barbier, de quelconques condition et auctorité qu'il soit, ne face office du dit mestier, ou cas qu'il sera réputé et notoirement diffamé de tenir et avoir esté diffamé de bourdellerie et maquerellerie, auquel cas il en soit toujours privé, sans le ravoïr; et oultre, que tous ses ostilz soient acquis et confisqués, comme chaïeres ¹, bacins, rasoirs et autres choses appartenans audit mestier, dont nous devons avoir la moitié, et l'autre au maistre dudit mestier.

IV. Qu'il ne doivent estre si hardiz de faire office de barbier, sur ladite paine, à mesel ou à mesele ² en quelconque manière que ce soit.

V. Qu'il ne doivent faire aux jours défenduz aucune chose de leur dit métier, fors de saingner et de pugnier, en paine de v solz; c'est assavoir ii sols à Nous, ii sols audit mestre, et xii deniers à la garde du mestier, c'est assavoir au lieutenant.

VI. Que aucun barbier ne doit faire office ou euvre de barberie aux v festes Nostre-Dame ³, S. Cosme, S. Damien, la Tiphanie ⁴, aux iii festes solempnelz ⁵, et ne doit pendre bacins ⁶ aux feries de Noel, de Pasques et de la Penthecoste, sur ladite painne d'amende de v sols, à estre distribuez comme dit est.

VII. Se aucun barbier vouloit faire le contraire, et ne vouloit obeir audit mestre, son lieutenant et jurés, que le prevost de Paris, lui enfourmé de ce, leur doit baillier de ses sergens en aide de droit, pour soustenir leur exploit.

VIII. Que se aucuns desdiz barbiers vouloit sur ce procéder, que nostre procureur sur ce informé, pour le bien publique et pour le nostre, soit adjoint avecques eulz, pour soustenir le droit et privilege des diz supplians, et que de ce qui touche l'office dudit mestier, la congnoissance en soit rendue audit maistre ou son lieutenant et aux jurés.

IX. Que aucun barbier ne doit oster ou soustraire à un autre barbier son apprentis ou varlet ⁷, sur ladite amende de v sols, ainsy estre distribuez comme dit est.

¹ Sièges.

² Lépreux ou lépreuses.

³ La Nativité, l'Annonciation, la Visitation, la Purification, l'Assomption.

⁴ L'Épiphanie.

⁵ Pâques, la Pentecôte, la Toussaint et Noël.

⁶ Les bassins qui leur servaient d'enseigne.

⁷ Ouvrier.

¹ Voy. ci-dessus, p. 205.

² Peuple.

³ Conspiration, entente illicite.

⁴ G. Fagniez, *Études sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au XIII^e et au XIV^e siècle*, p. 290.

⁵ Naguères.

X. Que s'aucun barbier est adjorné à cause dudit mestier pardevant ledit maistre ou son lieutenant, qu'il soit tenu de y comparoir, sur l'amende de vi deniers, au prouffit dudit maistre ou de son lieutenant ¹.

QUINZIÈME SIÈCLE

STATUTS DES APOTHICAIRES ET ÉPICIERS

[Août 1484]

CHARLES, etc. Savoir faisons, etc.

Comme notre bonne ville et cité de Paris, qui est la ville capitale de notre royaume, soit garnie et peuplée de plusieurs notables personnes tant d'Eglise que séculiers, et y ait grand nombre de marchans et gens mécaniques ² faisans diverses marchandises et ouvrans de divers mestiers, pour entretenir et fournir les habitans de notre dite ville et ceux qui y affluent et surviennent. Sur lesquels mestiers, le temps passé, par nos prédécesseurs Roys de France aient esté faits, créés, ordonnés et confirmés plusieurs beaulx édits, privilegeiges et ordonnances, chacun en son regard; par lesquels édits et privilegeiges, entre autres choses, ait esté statué et ordonné à bonne et juste cause que en plusieurs desdits mestiers nul ne pourroit estre admis ne receu en aucun d'iceulx s'il n'avoit esté ou n'estoit apprentif avecques maistres desdits mestiers durant le temps et par les années qui sur ce sont déclarées et ordonnées, et que après il feist son chief-d'œuvre et payast, tant à la confrairie dudit mestier où il voudroit estre receu que autre part, certains petits droits, ainsi et selon qu'il est plus à plein contenu et déclaré ès lettres desdits octroy et privilegeiges. Depuis la concession desquels, qui a esté pour le bien de la chose publique, et qu'ils ont esté entretenus, gardés et observés, iceulx mestiers ont esté toujours bien et deuement continués, entretenus et exercés, parce que ceulx qui y ont esté receus maistres ont esté, avant leur réception, esprouvés et examinés en leur art, ouvrage et science par les maistres jurés desdits mestiers; et, si on les a trouvés experts en faisant par eulx chief-d'œuvre, ils ont esté receus à iceulx mestiers; et se non, refusés et renvoyés à apprendre comme devant, ainsi que faire se doit en bonne raison et police. Et par ces moyens, aussi pour la bonne diligence et visitacion qui a esté faite par cy-devant et qui se fait et continue chacun jour par les jurés desdits mestiers, le fait de la marchandise de notredite ville de Paris s'est fréquenté, amplié et augmenté, tant par les demourans en icelle comme par les marchans fréquentans notredite ville, au bien,

prouffit, honneur et utilité d'icelle, sans plaintif et inconvénient ¹.

Et combien que le fait et estat d'epicerie et apoticaierie, ainsi que les ouvraiges de cire et confitures de sucre en notredite ville, soient des plus grandes marchandises nécessaires qui y aient cours, et qu'il y ait plusieurs gens notables, espiciers et appoticaieres, qui le temps passé se sont honnestement conduits et gouvernés au fait dudit mestier et marchandise, ainsi qu'ils font encores de présent. Et aussi que le fait et mestier de ladite marchandise d'epicerie et appoticaierie, ouvraiges de cire et confitures de sucre, requiert et soit bien expédient, voire très-nécessaire, que les personnes qui s'en entremettent soient saiges, experts, et cognoissent lesdits ouvraiges et marchandises, et en iceulx bien et deuement esprouvés et expérimentés par les jurés dudit mestier, pour ce que la pluspart de ladite marchandise, comme pouldres, confitures de sucre, toute appoticaierie, et plusieurs autres marchandises dépendans dudit mestier, se vendent et se distribuent pour l'usage des corps humains et très-souvent pour user à faire receptes, breuvages et autres compositions pour recouvrer la santé des créatures humaines: qui est chose plus favorable et privilégiée, et à laquelle on doit plus avoir l'eul que à nulle autre desdits mestiers.

Néanmoins, pour ce que le temps passé l'on n'a point usé ne contraint ceulx qui s'en sont meslés et entremis à faire chief-d'œuvre desdits mestiers, ouvraiges et marchandises, comme l'on fait esdits autres mestiers, plusieurs personnes demourans en notredite ville, comme chandelliers de suif et autres personnes non expérimentées et subtiles de divers estats, qui oncques ne furent apprentifs esdits mestiers et marchandises, se sont ingérés et avancés d'eulx entremettre, lever ouvroir ² et vendre publiquement plusieurs et diverses denrées desdits ouvraiges, mestiers et marchandises d'epicerie et dépendances d'iceulx, et en la composition de pouldres, meslent et mettent avec leurs especes plusieurs graines et semences indues, non pertinentes et dangereuses à user au corps humain, ainsi que souventes fois et encore puis naguères a esté trouvé par nos officiers et les jurés dudit mestier en plusieurs manières. Et pareillement, à cause que plusieurs d'iceulx, qui ne sont point ouvriers de cire ne de confitures de sucre, font et font faire lesdits ouvraiges sans art et sans mesure, mal ouvrés et non profitables, par quoy est bien vraisemblable que par cy et plusieurs grands maulx, dangiers et inconvéniens irréparables s'en sont ensuys, tant aux habitans de notredite ville de Paris comme à plusieurs autres de nos subjects qui peuvent avoir usé desdites pouldres et ouvraiges ainsi composés comme dit est.

Lesquelles choses, fraudes et abus redondent au grant esclandre, vitupère, charges, deshonor

¹ Ces statuts se poursuivent, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, sans aucun alinéa. J'ai dû aussi modifier partout la ponctuation, que le style de l'ordonnance rend bien difficile à établir.

² Ouvrir boutique.

¹ Ordonnances royales, t. V, p. 440.

² Voy. ci-dessus, p. 472.

neur et dommaiges des jurés et bons marchans qui s'entremectent desdits mestier et marchandises, mesmes de tout le corps de notredite ville de Paris, et au grand dangier, péril, préjudice et dommaige de tous nos subjects, ainsi qu'il nous a esté remonstré bien au long, aux Princes et seigneurs de notre sang et lignaige et aux gens de notre conseil estans lez nous¹, afin d'y donner provision, et, en ce faisant, ordonner et statuer que le temps avenir, nul, de quelque estat qu'il soit, ne se puisse mesler et entremectre desdits mestiers et marchandises d'epicerie, appoticaierie, ouvraiges de cire et confitures de sucre, s'il n'a esté apprentif avecques ung des maistres desdits mestier, fait et accomply son apprentissage; ou qu'il soit trouvé ydoine et suffisant, et après son chief-d'œuvre païé les droits et fait les autres solempnités requises sur le fait et police desdits mestiers, et marchandises, et sur les choses dessusdites et leurs dépendances, faire édicts, statuts et ordonnances en tel cas requises et nécessaires.

Pourquoy, ces choses considérées, nous qui désirons de tout notre cuer² pourveoir au bien de la chose publique de notre royaume, mesmement de notredite bonne ville et cité de Paris, et faire cesser les fraudes, abus et inconveniens qui, le temps passé, ont esté commis et qui se pourroient encôres cy-après commectre ès choses dessusdites pour faulte de bonne police, et de y mettre ordre et provision.

Pour ces causes, et eu sur ce advis et délibération auxdits Princes et seigneurs de notre sang et lignaige et gens de notredit Conseil, et aussi à nos gens et officiers de notre Chastelet de Paris, ausquels la matière a esté remise et communiquée; et icelle par eulx vuee en leur assemblée estre chose bonne, utile et raisonnable pour le bien de justice et de la chose publique, et pour autres justes et raisonnables considérations à ce nous mouvans: avons dit, déclaré, statué et ordonné, et par la teneur de ces présentes, de notre certaine science, grâce especial, plaine puissance et auctorité royal, disons, déclarons, statuons et ordonnons par privilege, ordonnance et édict perpétuel et irrévocable, que d'ores en avant ledit mestier des ouvraiges et marchandises d'epicerie, appoticaierie, ouvraiges de cire et confitures de sucre, sera juré³, et icelluy avons fait et faisons par cesdites présentes juré ainsi que sont les autres mestiers de notre bonne ville et cité de Paris; et que, à ceste cause, toutes et chacunes les personnes qui voudront estre et entrer esdits mestiers, ouvraiges et marchandises d'epicerie, appoticaierie, ouvraiges de cire et confitures de sucre, en quelque manière que ce soit en notredite ville et cité, seront tenus premièrement demourer apprentifs avec aucuns

des maistres d'iceulx mestiers, ouvraiges et marchandises durant le temps de quatre ans entiers finis et accomplis pour leur apprentissage, et à leur entrée d'apprentifs seront tenus de payer xij sols parisis à la confrarie dudit mestier.

Et après ce qu'ils auront demouré par l'espace desdits quatre ans pour leurdit apprentissage, s'ils veulent être receus et parvenir audit mestier, ils seront préalablement examinés et expérimentés par les maistres-jurés dudit mestier et marchandise, et seront tenus de faire chief-d'œuvre, tant d'ouvraiges de cire, de confitures de sucre, dispensacions de pouldres, comme de composicions de receptes, cognoissance de drogues et autres choses touchant et concernant le fait desdits mestiers, ouvraiges et marchandises d'epicerie et appoticaierie, chacun en son regard.

Et si, par ladite visitacion, expérience et chief-d'œuvre, sont trouvés souffisans, ils seront receus et admis à maistres dudit mestier, en faisant toutesvoies avant toute œuvre serement solempnel de faire toutes pouldres de bonnes et saines especes, toutes confitures de sucre dessous comme dessus, et généralement de bien et loyaument faire tous les ouvraiges dudit mestier, sans y empirer ou mettre aucunes fournitures non pertinentes. Et aussi, parmy ce, qu'ils seront tenus paier pour ladite maîtrise, lorsqu'ils y seront receus, chacun la somme de cent sols parisis pour une fois; à appliquer, c'est assavoir: xx sols parisis à nous, et iii^{xx} sols¹ parisis pour le service des messes et frais de l'église de la confrarie dudit mestier, et pour subvenir, aider et soustenir les frais d'icelluy, et xx sols parisis aux jurés dudit mestier, pour leurs peines et vacations d'assister ausdits expériences et chiefs-d'œuvre, qui ne sont si grandes charges que en plusieurs des autres mestiers de notredite ville et cité.

Mais toutesvoies, les enfans masles desdits maistres et ouvriers d'epicerie et appoticaierie, qui sont à présent et seront cy-après, qui auront servi leur père, mère ou autres maistres dudit mestier le temps dessusdit de quatre ans, ne seront aucunement tenus de faire chief-d'œuvre ne payer ladite somme de cent sols parisis, mais seront examinés par lesdits jurés mesmement touchant appoticaierie et composicion de receptes, feront le serement selon la fourme et manière dessus déclarée, et payeront xi sols parisis seulement pour une fois; c'est assavoir: moytié à ladite confrarie, et l'autre moytié ausdits jurés. Et en ce faisant, seront receus audit mestier s'ils sont souffisans.

Et semblablement, nous voulons, statuons et ordonnons que les femmes des maistres dudit mestier qui demourront vefves² puissent et leur loise³ continuer, mener et conduire le fait desdits mestiers et marchandises, tout ainsi que

¹ Etant auprès de nous. — Charles VIII, proclamé roi l'année précédente à l'âge de treize ans et demi, était encore sous la tutelle de sa mère. Les États généraux de Tours avaient, en outre, constitué un conseil de régence formé de personnages dont les noms figurent à la fin de ces statuts.

² De tout notre cœur.

³ Constitué en jurande, en corporation.

¹ Soixante sous.

² Sur le privilège accordé par presque toutes les corporations aux fils et aux veuves de maître, voy. ci-dessus, p. 727.

³ Et leur soit loisible.

faisoient de leur vivant leurs maris, tant et si longuement qu'elles se tiendront en viduité, sans qu'elles soient tenues payer aucune chose ausdits confrarie et jurés, ne que on les puisse, pour les causes dessusdites, aucunement empescher en leurdit mestier et marchandise. Pourveu toutesvoies que, pour la conduite de leurdit mestier, ouvraige et marchandise, elles seront tenues de tenir en leurs ouvroirs un bon serviteur expert et cognoissant, ydoine et souffisant, qui sera examiné et approuvé par les maistres jurés d'icelluy mestier; et, avecques ce, icelles vefves et leurdit serviteur seront tenus de faire le serement de bien et loyaulment conduire lesdits mestier et marchandise selon la forme et manière dessus déclarée.

Et pour ce que, en notredite ville de Paris, plusieurs espiciers qui ne se cognoissent au fait et art d'appoticaierie se sont par cy-devant voulu mesler et entremectre d'icelluy mestier d'appoticaierie, soubz ombre d'avoir varlet appoticaire qu'ils ont accoustumé tenir en leurs maisons, nous avons ordonné et ordonnons, en oultre, que d'ores en avant nul espicier en notredite ville et cité de Paris ne se puisse mesler du fait et vacacion d'appoticaierie, soubz ombre d'avoir serviteur appoticaire qu'il voudroit tenir en sa maison, se ledit espicier n'est lui-mesme appoticaire, cognoissant et approuvé audit mestier, et qu'il eust lui-mesme demouré et servy en icelluy mestier d'appoticaierie l'espace de quatre ans apprentif, fait le serement et gardé les solempnités cy-dessus requises.

Et, pour ce que bien souvent advient faulte à aucune sorte d'espicerie parce qu'elle est chière au pays où elle croist et que les marchans infidèles laissent à en amener en terre chrétienne, pour ce que le voyage est long, et est bien souvent deux ou troys ans sans en pouvoir recouvrer: soubz ombre de laquelle défaut, plusieurs espiciers par cy-devant ont mis et employé en leurs pouldres grènes¹ indeues, malfaisantes aux corps humains, nous avons ordonné et statué, ordonnons et statuons que d'ores en avant, au commencement de karesme, les maistres jurés dudit mestier composeront, ainsi qu'ils verront en leurs consciences estre bons et prouffitables, receptes sur lesquelles tous les autres espiciers de ladite ville de Paris seront tenus composer, faire et dresser les pouldres qu'ils feront d'ores en avant.

Et pareillement, n'entendons ne voulons que, soubz couleur de chief-d'œuvre qui d'ores en avant sera fait audit mestier, l'on puisse ou doye assubjectir, asservir, ne contraindre lesdits espiciers et appoticaies et leursdites vefves au guet² de quatorze deniers ne aux autres charges, subsides et subventions quelsconques que ont accoustumé de faire et payer les gens de plusieurs autres mestiers en notredite ville où l'on fait chief-d'œuvre. Desquels guet, charges, subsides et subvencions nous les avons exemptés et affran-

chis, exemptons et affranchissons par cesdites présentes, tout ainsi et par la forme et manière qu'ils étoient et qu'ils avoient accoustumé estre paravant l'octroy de cesdites présentes.

Et en outre, afin de faire cesser lesdites faultes et abus que par cy-devant aucuns ont commises et perpétrées en la façon et composition de leurs pouldres et autres ouvraiges dudit mestier, et pour pourvoir à ce que d'ores en avant ils ne rechèent¹ à faire pareilles faultes et abus, nous avons ordonné et ordonnons, pour le bien et utilité de notredite ville et cité, et des subjects demourans en icelle, que d'ores en avant soit faicte visitacion, deux ou trois fois en l'an du moins, ès maisons et ouvrouers de tous les espiciers de notredite ville et cité, par les maistres jurés dudit mestier, appelé avec eulx ung commissaire de notredit Chastelet ou sergent à verge, de toutes les pouldres, ouvraiges, drogueries et autres marchandises d'icelluy mestier. Et se², en faisant lesdites visitacions soit trouvées aucunes pouldres sophistiquées ou autres mauvais ouvraiges ou faulces marchandises, nous voulons icelles estre prises et mises en notre main, et que, après le rapport fait en notredit Chastelet par lesdits jurés, punicion en soit faicte par justice selon la malefaçon desdites pouldres, ouvraiges et marchandises, et les délinquans condempnés en grosses amendes, à appliquer les deux parts à nous et la tierce partie ausdits jurés, afin qu'ils soient plus diligens de faire lesdites visitacions et eulx donner garde dudit mestier.

Et semblablement, pour ce que en notredite ville de Paris y a plusieurs marchans autres que lesdits espiciers et appoticaies qui se meslent et entremectent de vendre en gros plusieurs denrées d'espicerie et d'appoticaierie, lesquelles denrées, parce qu'elles n'ont point esté visitées le temps passé, y puevent avoir esté commises plusieurs faultes et abus, dont s'est veu et encore plus pourroit ensuyvir plusieurs inconvéniens irréparables à nos subjects et à la chose publique de notredite ville et cité; avons aussi ordonné et ordonnons que d'ores en avant soit faicte visitacion par lesdits jurés ès maisons de tous lesdits marchans qui voudront vendre et exposer en vente espiceries en notredite ville de Paris, de quelque estat ou condicion qu'ils soient, de toutes lesdites marchandises, comme espiceries, sucre, figues, drogueries et autres marchandises concernans le fait et vacacion dudit mestier d'espicerie et appoticaierie, ensemble les poix et balances³ à quoy ils poient lesdites denrées et marchandises. Et se, en faisant lesdites visitacions soit trouvées aucunes mauvaises denrées corrompues ou sophistiquées, ou faulx poix ou faulces balances, nous voulons icelles denrées et marchandises, faulx poix et faulces balances estre prises et mises en justice en notredit Chastelet par lesdits jurés, pour corriger, punir et amender la malefaçon d'icelles, et les délinquans

¹ Graines.

² Au service du guet bourgeois, dont la plupart des corporations cherchaient à s'affranchir.

¹ Retombent.

² Et si.

³ Voy. ci-dessus, p. 21 et 579.

estre condempnés en amende arbitraire, selon l'exigence du cas, à appliquer comme dessus.

Et au surplus, avons ordonné et ordonnons que nul marchand forain qui amènera en notre-dite ville et cité de Paris aucunes denrées ou marchandises touchant le fait et vaccacion dudit mestier et marchandise d'espicerie et appoticaierie, ne puisse icelles denrées et marchandises vendre ne mettre en vente, et pareillement que nul espicier ou autre ne puisse icelles acheter, sans ce que premièrement elles aient esté veues et visitées par lesdits jurés, sur peine de dix livres parisis d'amende à appliquer comme dessus. Pourveu toutesvoies que lesdits jurés seront tenus icelles veoir et visiter dedans vingt-quatre heures après ce que on leur aura fait assavoir. Et se lesdits jurés sont négligens ou délayans de faire ladite visitacion, par fraude et malice, ils seront condempnés en quarante sols parisis d'amende envers nous.

Si donnons en mandement par ces présentes au prévost de Paris et à tous nos autres justiciers, que nos présens grâce, édict et ordonnance, privilege et octroy, ils facent lire, publier et enregistrer en leurs cours, juridictions, auditaires, et mesmement, se mestier est, par cry publique, à son de trompe, ès lieux accoustumés à faire cris et publications en notre-dite ville et cité de Paris: à ce que aucun n'en puisse prétendre cause d'ignorance, en faisant à tous, en général comme en particulier, inhibicion et défense de par nous, sur certaines et grandes peines à nous à appliquer, et mesme d'estre pugniz comme infracteurs de édicts et ordonnances royaulx, que nul ne se ingère, avance ou efforce de faire le contraire de tout le contenu en ces dites présentes. Ainçois d'y celluy contenu facent, souffrent et laissent lesdits maistres jurés dudit mestier joyr et user, contraignant à ce faire et souffrir tous ceux qui feront le contraire et qui pour ce seront à contraindre par la prinse de leurs biens en notre main et autres voyes deues et raisonnables, et tout ainsi et par la forme et manière que l'on fait contre infracteurs de édicts et ordonnances royaulx, nonobstant appellacions, oposicions et quelxconques ordonnances, usaiges et lectres impétrées ou à impétrer ou à ce contraires.

Et, pour ce que de cesdites présentes l'on pourroit avoir à besoigner en plusieurs et divers lieux, nous voulons que au vidimus d'icelles pleine foy soit adjoustée comme à ce présent original.

Donné à Paris, au moys d'aoust, l'an de grâce mil cccc quatre-vingt-quatre, et de notre règne le premier ¹.

¹ *Ordonnances royales*, t. XIX, p. 413.

SEIZIÈME SIÈCLE

I

PREMIERS STATUTS DES HORLOGERS ¹

[Juillet 1544]

FRANÇOIS, par la grâce de Dieu Roy de France, savoir faisons à tous présens et advenir.

Nous avoir receu l'humble supplication de nos bien aimés, Fleurent Valleran, Jean de Presles, Jean Pantin, Michel Potier, Anthoine Beauvais, Nicolas Moret et Nicolas le Contandois, maistres orlogeurs demeurant en nostre bonne ville de Paris: maintenant que l'invention des orloges a esté trouvée pour vivre et se conduire en reigle et ordre de vertu. A ceste cause, est très requis et nécessaire pour le bien public en nostre Ville de Paris, cappitalle de nostre royaume, qu'il y ayt personages experts, cognoissans et sachans seurement l'ouvrage et besogne ou art et mestier de l'orlogeur, et qu'ilz facent iceulx ouvrages de bonnes matières et estoffes, pour obvier aux abus, mal fasons, fautes et négligences, qui journellement estoient et sont faictes et commises par plusieurs dudit mestier d'orlogeur, et qu'ils ne facent iceulx, ne l'entendans et y besongnans, de mauvaises matières et estoffes; tellement que les orloges ainsy mal faictes ne vont de mesure, et sy ne peuvent estres rabillez, et ceux qui y emploient leur argent le perdent, au grand préjudice du bien public et perturbation du dit ordre. Pour lequel ordre de bien en mieux observer et entretenir, à ce que par le moyen des ouvrages bien faictes et de mesure, l'on se puisse certainement conduire, estoit nécessaire de faire ledit mestier juré en nostre Ville de Paris, afin qu'il n'y eust audit mestier que les cappables, idoynes et suffisans receus à y besongner et ouvrir.

Et à cet effect, nous auroient lesdits suplians baillé requeste et certains articles contenant les statuz et ordonnances requizes et nécessaires estre gardez et observez audit mestier, qui ainsy seroit juré, pour estre par Nous approuvez et confirmez. Ce que Nous n'auroions voulu faire sans avoir premièrement sur ce l'avis de nostre Prévost de Paris dū ses lieutenans, ou autres nos officiers dudit lieu au Chastellet. Ausquelz à ces fins auroions renvoyé ladite requeste et articles. Et iceulx par eux veus et entendus, les Nous auroient renvoyés avec leurdit avis. A ces fins, Nous, voulans non seulement faire cesser mais entièrement oster lesdits abus, fautes et malversations, avons par l'avis et déliberation de nostre Conseil privé, auquel avons faict voir et entendre bien au long lesdites requestes et avis, et suivant iceulx avis cy attachés soubz le contresel de nostre chancellerye, créé et érigé par ces présentes, et de nostre certaine [science], plaine puissance et auctorité Royale, dressons et érigeons, par édit perpetuel et irrévocable, ledit

¹ Voy. ci-dessus, p. 387.

art d'orlogeur mestier juré en nostre dite Ville de Paris.

Et pour la garde et conservation dudit mestier ainsi juré, avons fait les statuts et ordonnances qui suivent, pour estre inviolablement gardés et observés.

Premièrement. Avons statué et ordonné, statuons et ordonnons que la communauté d'iceluy mestier choisira et eslira deux preud'hommes maistres, [pour être] jurés dudit mestier. Lesquelz après ladite élection seront instituez gardes et visiteurs d'iceluy mestier, et seront tenus iceulx gardes et visiteurs d'aller en visitation de quinze jours en quinze jours et plus souvent sy bon leur semble : et est nécessaire, pour voir lesdicts maistres à ce qu'ils ne commettent abus, fautes et malversations. Et là, où ilz trouveront y avoir faulte [ès ouvrage des] maistres ou leurs serviteurs, en feront rapport à la chambre de nostre procureur au Chastelet, pour estre réprimandez, correction et réparation exemplaire de ladite faulte, selon que le cas requerra. Enjoignons à nostredit procureur d'en faire la poursuite, sans faveur ne dissimulation.

Item. Que l'un desdits gardes et visiteurs changera d'an en an. Et sera mis par ladite élection un nouveau maistre et visiteur avec l'ancien et précédent, tellement que chacun desditz gardes et visiteurs feront ladite charge par l'espace de deux ans entiers.

Item. Que les maistres jurez dudit mestier d'orlogeurs ne pourront prendre apprentifs pour moins de temps que de six ans. Et s'il est trouvé un apprentif avoir esté pris pour moindre temps, ledit maistre sera condamné à une amende arbitraire, applicable moitié à nous et l'autre moitié auxditz gardes et visiteurs, pour faire les frais des visitations et de la poursuite de faire adjuger lesdites amendes.

Item. Qu'en un mesme temps, lesdicts maistres ne pourront prendre que un apprentif. Toutefois, après que le premier apprentif aura fait quatre années de son apprentissage de ses six ans, iceulx maistres pourront prendre un autre et second apprentif. Et là où lesdits maistres feront le contraire, seront amendez en amende arbitraire, applicable comme dessus.

Item. Ne pourront aucuns desdits maistres prendre apprentif ou compagnon varlet dudit mestier, qui aist esté loué à d'autres maistres dudit mestier, qu'ils ne sachent bien préalablement si son premier maistre est content de luy : sur ladite peyne applicable comme dessus.

Item. Que nul ne pourra estre maistre orlogeur ne juré dudit mestier en nostre Ville de Paris, ne tenir ouvrouer d'iceluy mestier, jusques à ce qu'il aist fait son chef d'œuvre, qui lui sera ordonné par lesditz gardes ou visiteurs ; et estre rapporté par iceulx estre à ce idoyne et suffisant en ladite chambre de nostre procureur.

Item. Que les enfans des maistres jurez dudit mestier d'orlogeurs pourront estre receus maistres d'iceluy mestier sans faire ledit chef d'œuvre, pourveu qu'ilz soient, après avoir fait expérience

dudit mestier, trouvés suffisans par lesdits gardes et visiteurs, et telz par eulx rapportez en la chambre de nostre procureur.

Item. Que lesdictz maistres ne pourront besogner audit mestier, s'ils ne tiennent boutique et ouvrouer ouvert respondant sur rue publique ¹.

Item. Ceux qui voudront présentement estre maistres dudit mestier seront tenus faire chef-d'œuvre dudit mestier, qui sera ordonné par aucuns des anciens maistres et des plus expérimentez ou autres tenant à présent boutique ouverte dudit mestier en nostre Ville de Paris ; qui, à cest effect et pour cette fois seulement, seront [commis] par nostre prévost de Paris ou son lieutenant. Et s'ilz sont trouvez suffisans et tels rapportés par iceulx, seront receus maistres dudit mestier. Et après icelle première réception seront faits et passés maistres, selon et ainsy qu'il est cy-dessus contenu.

Item. Que nuls de tel estat qu'ilz soient, s'ils ne sont receus comme dit est, ne pourront faire ne faire faire des orloges ou reveils-matins. montres grosses ne menues, ne autres ouvrages dudit mestier d'orlogeurs dedans la ville, cité, ne banlieue dudit Paris, sur peyne de confiscation desdit ouvrages et amende arbitraire applicable comme dessus.

Item. Que lesdits maistres jurez dudit mestier d'orlogeurs seront tenus prendre marque, qu'ilz déclareront ausdits gardes et visiteurs : pour [d'icelles] marques ainsy prises et déclarées, marquer les ouvrages qu'ils feront, et non d'autres ; sur peine de confiscation de leurs ouvrages qui ne se trouveront avoir estez marquez selon qu'il est cy-dessus contenu et déclaré, et d'amende arbitraire applicable comme dessus.

Item. Que toutes marchandises foraines dudit mestier qui seront apportées et conduites de quelque lieu que ce soit dedans nostre Royaulme ou dehors en nostre dite Ville de Paris pour y estre vendues en gros ou par le menu, seront préalablement visitées par lesdits gardes et visiteurs, sur peine de confiscation d'icelle marchandise ainsi prohibée et d'amende arbitraire applicable comme dessus.

Item. Que les merciers ne autres faisant fait de marchandises dudit mestier ne pourront acheter ne vendre telle marchandise hors de la cité et banlieue de Paris, qu'elle n'ait esté visitée et trouvée bonne par lesdits gardes et visiteurs, sur peine de confiscation de ladite marchandise et d'amende arbitraire applicable comme dessus. Aussi lesditz gardes et visiteurs pourront et leur permettons faire visitation de toutes marchandises concernant ledit mestier d'orlogeur, en et dedans nostre Palais, ville et banlieue dudit Paris.

Item. Que les femmes veufves des maistres dudit mestier, durant leur viduité seulement, pourront tenir boutique dudit mestier et jouir des privilèges d'iceluy mestier, pourveu qu'elles aient en leurs maisons hommes seurs et expertz audit mestier, dont elles responderont quand

¹ Voy. ci-dessus, p. 707.

requisies seront. Et là où elles se remarieront avec ceux dudit mestier qui ne seront maistres, faudra et ilz seront tenus leur dit second mary estant de ladite qualité, faire chef-d'œuvre dudit mestier tel qu'il leur sera baillé et délibéré par lesdits gardes et visiteurs, pour estre faicts et passés maistres s'ils sont trouvés sufisans par leur chef-d'œuvre : ou autrement comme les autres dessus dit. Autrement lesdites veufves ainsy remariées ne jouiront plus dudit mestier, ne des privilèges [d'icelui].

Ce donnons en mandement par ces présentes à nos amez et féaux conseillers les gens tenans nostre cour de parlement à Paris, à nostre prévost dudit mestier ou à son lieutenant, et à tous nosautres justiciers et officiers, leurs lieutenans, et à tous et à chacun d'eux en droict soy, si comme à luy appartiendra, que nos présens éditz et status gardent, entretiennent et observent, et facent inviolablement garder, entretenir et observer, lire, publier et enregistrer en leur cour et jurisdiction, et partout ailleurs ou besoing sera, et du contenu cydessus jouir et user lesditz maistres jurez dudit mestier d'orlogeurs et leurs veufves et enfans plainement, paisiblement et perpétuellement, sans à ce leur faire ne souffrir estre faict, mis ou donné, ores ne à l'advenir, aucun trouble, destourbier ou empeschement, et à ce faire et souffrir contraignent ou facent contraindre iceulx qu'il appartiendra par telles voyes deues et en tel cas requises.

Et affin que ce soit chose ferme et stable à tousjours, nous avons faict mettre nostre scel à ces présentes, sauf en autres choses nostre droict, et l'autrui en toutes.

Donné à Saint Maur des Fosse, au mois de juillet, l'an de grâce mil cinq cent quarante quatre, et de nostre règne le trentiesme.

II

LES CENT ET SEPT CRIS

QUE L'ON CRIE JOURNELLEMENT A PARIS

*De nouveau composés en rhimme
françoise pour réjouir les esperits,
par Anthoine Truquet, painctre.*

*Et fut achevé d'imprimer
le cinquième jour de may.*

[1545]

La laictière au matin.

Au matin pour commencement
Je crie du laict pour les nourrices,
Pour nourrir les petis enfans
Disant : Ça tost le pot, nourrice.

La veille des Roys.

Quand des Roys approche la feste
Sachez à quoi je m'embesoigne :
Je m'en vois criant des couronnes
Pour mettre aux Roys dessus leur teste.

Le pâtissier.

Et moy, pour un tas de frians,
Pour Gautier, Guillaume ou Michaut,
Tous les matins je vois crians :
Eschaudez, gasteaux, paste, chaus !

Le crocheteux.

Je crie cottrez, bourrée et busche !
Aucunes fois fagotz, falourdes !
Quand voy que point on ne me huche,
Je dy achetez femme lourde.

L'oublieux.

Et moy qui suis un oublieux,
Les portans en toute saison
Pas ne dois estre oubliez,
Car j'en suis, c'est bien la raison.

Le chasteux.

Moy chasteux je ne crie guère.
Je ne vois que jouer proprement,
Car de cry il ne m'en chaut guère
Je ne veux que mon instrument.

Les allumettes.

Pour quelque peine que j'y mette,
D'enrichir je n'ay pas appris.
J'ay beau crier mes allumettes,
Car ilz sont à trop petit pris.

La malle tache.

A la malle tache ¹,
La sueur du bonnet gras !
A profiter volontiers tasche,
Et si je n'en suis pas plus gras.

Sablon d'Estampes.

Sablon d'Estampes ² à la mesure !
Je vous en feray bon marché.
Ça tost, femmes, approchez.
Venez en quérir tant qu'il dure.

A. B. C.

Beaux A. B. C, en parchemin !
Le premier livre des docteurs,
Tandis que je suis en chemin,
A qui en vendrai je un ou deux ?

Pierre noire.

J'ay de bonne pierre noire ³,
Pour pantoufle et souliers noircir.
Si j'avois vendu j'yrois boire,
Je ne serois plus guère icy.

Espiciers d'enfer.

Nous n'avons que faire de cry
Entre nous, espiciers d'enfer ⁴,
Nostre veue descouvre le faict,
Nous le démontrons par escrit.

¹ Voy. ci-dessus, p. 249.

² Voy. ci-dessus, p. 624.

³ Voy. ci-dessus, p. 173.

⁴ Ainsi nommés parce que leurs épices brûlaient la bouche.

Sablon à couvrir les vins.

Je suis un pauvre homme d'Ablon.
Il y a longtemps que je vins
A Paris pour crier sablon
Qui sert à bouter sur les vins.

Charbon du bateau.

Charbon, charbon de jeune boys !
Il n'est qu'à trois solz le minot ¹.
Il est en Grève ² sur un bateau.
Qui en voudra le vienne voir.

Charbon des champs.

Charbon de jeune boys !
J'en amenay encore hyer.
Sur tout ne crains que le gruyer ³
Le rencontrer par où je vois.

De la croye.

Charbon blanc, charbon blanc ⁴ !
Il sert à beaucoup de personne.
La marchandise est belle et bonne.
Baille ma charge pour six blancz.

Terre à laver.

Terre à laver pour dégresser ⁵ !
Je la prens dedans les carrières.
Qui n'en voudra se tire arrière,
Qui en voudra j'en ay assez.

Semelle.

Semelle à bouter dans les bottes !
Ilz sont bonnes pour la fpoiture.
Prenez en doncques tant qu'il dure,
J'en ay icy de plusieurs sortes.

Pourceaux.

N'y a il rien pour les pourceaux S. Antoine ⁶ ?
Chambrières, regardez y.
Que Dieu vous doint vostre désir ⁷,
Et vous garde de toute essoigne ⁸ !

Fines esguilles.

J'ai un cry qui m'est bien duysant ⁹ ;
Il est pour moy très bien utile,
Amoureux et si plaisant
Qu'il me fait vendre mes esguilles.

Navetz.

Quand fus mariée rien n'avois,
Mais (Dieu mercy) j'en ay pour l'heure,
Que j'ay gaigné à mes navetz ¹ :
Qui veut vivre faut qu'il labeure.

Le mercier.

Esguilletes, les longs lassetz,
Et les beaux pignes de bouys ² !
Regardez les, ilz sont faictys ³.
Achetez, vous voyez que c'est.

Couvertours à lessive.

Beaux couvertours à lessive ⁴ !
De les bien faire fay devoir.
Pource, qui en voudra avoir
Vienne après moy, qui me suive.

Le natier.

Esnattes, esnattes ⁵, torche à chaudière ⁶ !
J'ay encore un beau bouclier ⁷.
Aujourd'hui je n'en vendis guière,
Je n'en vendrai pas tant que hyer.

Tonnellier.

Tinette, tinette, tinette ⁸ !
A beaucoup de gens sont propice,
Et si font beaucoup de service.
Regardez dedans, ilz sont nettes.

Ramoneux.

Ramoner voz cheminées,
Jeunes dames, haut et bas !
Faictes moy gaigner ma journée,
A bien houlser je m'y esbas ⁹.

Gupillons.

Assez en a qui pilleront
Pour estre riche tout soudain,
J'ayme mieux vendre gupillons ¹⁰,
Et laisser là l'honneur mondain.

¹ « Les Parisiens aiment beaucoup les navets ; ils en mettent dans la plupart de leurs ragouts, et cette denrée est pour eux ce que sont pour les Limousins les grosses raves. Ils estiment surtout ceux de Maisons, de Saint-Germain, de Vaugirard et d'Aubervilliers ».

² Les statuts accordés aux peigniers-tabletters en juillet 1507 leur interdisent de fabriquer aucun peigne « sinon que d'ivoire, de bouis (buis) ou de corne ».

³ Faits avec soin, excellents.

⁴ Sans doute couvercles pour les cuiviers à lessive.

⁵ Nattes de paille.

⁶ Bouchon de paille avec lequel on nettoyait les chaudières.

⁷ Paillason de forme ronde.

⁸ La tinette était un petit tonneau plus large du haut que du bas. Elle était munie de deux sortes d'oreilles percées d'un trou dans lequel on pouvait passer un bâton qui maintenait le couvercle. La tinette servait surtout à conserver les beurres salés et les beurres fondus.

⁹ « Ton père houssoit les cheminées », dit l'un des personnages de la *Farce du savetier* (v. 1540). *Ancien théâtre françois*, t. II, p. 130. — Voy. aussi le *Sermon joyeux d'un ramoneur*, dans A. de Montaignon, *Anciennes poésies françoises*, t. I, p. 235.

¹⁰ Sorte de lavette dont on se servait pour la vaisselle.

¹ En 1666, le prix du minot était monté à trente-deux sous.

² Au port de la Grève.

³ Officier des eaux et forêts, qui jugeait les délits forestiers.

⁴ Voy. ci-dessus, p. 84.

⁵ C'était sans doute de la terre à foulons. Le *Ménagier de Paris* (t. II, p. 65) la nomme terre de robes et indique la manière de s'en servir.

⁶ Voy. ci-dessus, p. 583.

⁷ Satisfasse votre désir.

⁸ Nécessité, besoin.

⁹ Agréable.

Houssouers.

Depuis le matin jusques aux soirs,
Contre un bon jour c'en est la guise
Je vois crians les houssouers ¹
Qui servent à houer l'église.

Chaudronnier.

Chaudronnier, chaudronnier !
Je metz la pièce auprès du trou ².
N'est-ce pas fait d'un gentil tour ?
Un mal fait ne se peut nyer.

Genièvre.

Bourrée de genièvre ³ je vens,
C'est du bois qui n'est pas commun.
On n'en vend pas à un chacun,
Pourquoy je n'en crie pas souvent.

La mort aux rats.

La mort aux rats et aux souriz !
C'est une invention nouvelle,
Qui est assez bonne et belle
Pour prendre les rats et souriz ⁴

Balais.

Quant hasard est sur les balais
Dieu sçait comme boy ⁵ à plein pot.
Il ne m'en chaut : soyent beaux ou laiz
Si les vendray je à mon mot.

Du fien.

N'y a il point de fien ⁶ ?
S'il vous plaist d'y regarder,
Ne me faictes plus cy tarder,
J'en ay autrefois eu céans.

Fuzis.

Bons fuzis ⁷ qui veut acheter ?
Et bons tresbuchetz ⁸, je lès vens.
Je viens en ce quartier souvent,
Je les baille à seureté les bons fuzis.

¹ Balais de houx ou d'autre branchage. C'est l'origine de notre plumeau.

² Allusion sans doute à la farce suivante qui a été publiée par M. Viollet-le-Duc (*Ancien théâtre françois*, t. II, p. 90) : *Farce nouvelle et fort joyeuse des femmes qui font escurer leurs chauderons, et defendent que on ne mette la pièce auprès du trou. A trois personnages, c'est assavoir la première femme, la seconde et le maignen.*

³ Ces bourrées de genièvre servaient à assainir, à purifier les appartements. Héroard raconte qu'un jour Louis XIII enfant fit « parfumer de genièvre par où Le Borgne, portefaix, avoit passé portant le bois dans sa chambre, parce qu'il disoit qu'il pouoit ». *Journal*, t. I, p. 292.

⁴ Voy. ci-dessus, p. 654.

⁵ Je bois.

⁶ De fumier.

⁷ Sans doute le petit morceau d'acier avec lequel on frappe le caillou pour en tirer du feu.

⁸ S'agit-il de pièges à prendre des oiseaux, ou de balances pour les monnaies ? Peut-être ni des uns ni des autres.

Du sel.

Du sel, du sel ! j'en ay assez,
C'est bonne sauce, bon appetis,
Il n'y a ne grans ne petis
Qui de ce sel ce sceust passer.

Nicquetz.

Qui a des targes et des nicquetz,
Et aussi de vieille monnoye ¹ ?
A les crier n'ay pas acquetz,
Pas n'en amasse grand monnoye.

Manequins.

Deux manequins ² pour un liart !
Ilz servent bien à la maison.
Je les vens en toute saison,
Je vous les pluvis à fiat ³.

Peau de connin.

Soit pour un ouy ou pour nennin,
Quand veux parler aux chambrières,
Je vay criant : peau de connin ⁴ !
A moy venir n'arrestent guières.

De l'eau.

Qui veut de l'eau ? A chacun duict ⁵.
C'est un des quatre éléments.
Nul ne s'en passe pour le jourd'hui.
Croyez moy, car point je n'en mens.

A curer le puy.

A curer le puy !
C'est peu de pratique,
La gaigne est petite,
Plus gaigner ne puis.

Librairie.

Prognostication nouvelle,
Beaux almanachz nouveaux.
Ilz sont aussi bonne que belle,
Que ceux de maistre Jean Thibaut ⁶.

L'esmouleur.

Argent m'y faut gaigner petit,
Au mestier n'a pas grand rescousse ⁷,
Mon acquist est si petit
Que je ne puis emplir ma bourse.

Le cry des corps.

Or dictes voz patenostres
Quand vous oyez que je sonne
Pour honorable personne
Qui a esté frère nostre ⁸.

¹ Les targes et les niquets étaient de vieilles monnaies dépréciées.

² Paniers.

³ Je vous les vends de confiance, à garantie.

⁴ Peau de lapin. — On recherchait surtout alors les lapins de Vincennes.

⁵ Plaît, convient.

⁶ *Pronostication nouvelle de frère Thibault*, Lyon, sans date, in-8°, goth. — Jean Thibault, rival de Nostradamus, a publié beaucoup d'autres pronostications.

⁷ Variante : *Le mestier n'a pas grand ressource.*

⁸ Voy. ci-dessus, p. 234.

Confrairie.

C'est à Marly le chastel,
La confrairie saint Vigoust.
D'y aller chacun prenne goust,
Les pardons sont au grant autel.

Nouvelle.

Aucune bonne certaine nouvelle !
C'est d'une fille gente et belle,
Qui n'a que l'age de quinze ans,
Qui s'est égarée en dançant.

Du vin.

C'est du gentil vin vermeil.
Aussi du gentil vin blanc.
A l'enseigne du barillet
La pinte n'est qu'à deux blancs.

Les prisonniers.

Aux prisonniers du Palais
On dict : les motz ne sont pas laiz ;
Aux prisonniers de Chastelet
Qui sont en un lieu ort et laid.

Fouarre.

Fouarre nouveau, fouarre ¹ !
C'est un cry qui est tant commun.
Je viens à Paris grand erre ²
Pour en vendre à un chacun.

Les mandians.

Nous sommes quatre mandians
Qui sont toujours près pour prescher,
Remonstrant le vice et péché,
Qui n'ont noz vies qu'en mandians.

Des sachetz.

Des sacz, des sacz ³ ! c'est pour sacer.
De vendre j'ay bon appetis.
J'en ay de grands et de petis,
Qui en voudra j'en ay assez.

L'herbe verte.

A ma belle herbe, à ma belle herbe !
Pour ce que c'est toute gayeté
Je ne la crie qu'en esté.
A qui vendray je ma grosse gerbe ?

Le verre.

Gentil verre jolys !
A un liard les verres de pierre ⁴.
Il me faut retourner grand erre
En quérir dedans mon logis.

Anis.

Anis fleury, mon bel anis !
Il est bon dedans la maison
Quand il est cueilly de saison ¹.
De bonne heure s'en faut garnir.

Le savetier.

Houzeaux vieux et souliers vieux !
Il est temps de penser de boire
Devant que plus avant je voise,
De bon vin, fust ² fort ou vieux.

Vieux drapeaux.

Le vieux fer, vieux drapeaux !
C'est marchandise que j'assemble.
Si j'avois faict mon trousseau
Nous en yriens boire ensemble.

Pour le cheval.

Du foin, du foin, du foin ³ !
C'est pour chevaux et pour mulle.
Je vous le dy sans faute nulle,
D'en manger ont toujours besoing.

Selles de boys.

A mes belles selles de boys ⁴ !
Ilz duysent aux nouveaux mesnages,
Car il lui faut tant de bagages.
D'aucuns n'en ont pas pour les seoir.

Pauvre garson.

Qui baille argent du ganivet ⁵ ?
Gagner me faut par le menu
Pour me revestir : qu'en hyver
Je ne demeure pauvre et nud.

Mailletz.

A sçavoir fais à un chacun
Que j'ay de bons mailletz de boys.
Je vous le crie à haute voix,
En disant : je n'en ai plus qu'un.

Esventoire.

A ma belle esventoire ⁶ !
En karesme sont bien duysans.
Ce que je dis est tant notoire,
C'est pour esventer les harens.

¹ Cette saison, c'était le mois d'août. L'anis faisait partie du commerce de l'épicerie ; les anis les plus estimés étaient ceux d'Alicante, de Malte, de Tours et de Chinon.

² Fût-il.

³ Le bottelage des foin destinés à Paris devait être fait à trois liens du même foin. Au commencement du dix-huitième siècle, on estimait la consommation de Paris à six millions de bottes.

⁴ Sorte de tabouret.

⁵ Canif. On écrivait plus souvent canivet.

⁶ Voy. ci-dessus, p. 316.

¹ Paille.

² En hâte.

³ Nous verrons plus loin crier des sacs pour les plaideurs, il s'agit donc ici de sacs ordinaires.

⁴ Les vases à boire en verre et en pierre étaient d'usage fort ancien ; mais est-ce bien de cela qu'il est question ici ?

On trouve dans des réimpressions :

Gentils verres, verres jolis,

A deux liards les verres de bière.

LA VIANDE DE KARESME

Haren sorét.

Haren sor, haren de la nuit ¹ !
Je crie souvent parmi la ville.
La marchandise est fort utile,
Et si je n'en vendis d'ennuict ².

Cresson.

Pour gens desgoutez, non malades,
J'ay de beau cresson de calier ³,
Pour un peu leur cueur escallier ⁴.
Il n'est rien meilleur pour sallade.

Menuise.

Menuise, douce menuise ⁵ !
N'en vendray je à personne ?
Si elle est belle et bonne,
D'en vendre que nul ne me nuyse.

Balaine.

Lart à poix ⁶, lart à poix, balaine ⁷ !
De crier je suis hors d'alaine.
C'est viande de karesme,
Elle est bonne à gens qui l'ayme.

Saulce verte.

Vous faut il point de sauce verte ⁸ ?
C'est pour manger carpe ⁹ et limande.
Ca qui en veut qui en demande
Tandis que mon pot est ouvert ?

Chervis.

Karotte, chervis ¹⁰ et panes ¹¹ !
C'est viande à gens de bien,
Achetez, regardez les bien,
Je vous les pluvy beaux et netz.

Oignons.

Je vens oignons et eschallotte ¹²
Que l'on crie bon appétis.
Mes acquestz y sont si petis,
Et si je fais petite botte ¹³.

¹ Voy. ci-dessus, p. 380.

² Il faut sans doute lire *d'en hui*, d'aujourd'hui.

³ J'ignore absolument ce qu'il faut entendre par *cresson de calier*.

⁴ Variante :

*J'ai de bon cresson de callier
Pour un peu vos cœurs écailler.*

⁵ Voy. ci-dessus, la note 10, p. 748.

⁶ Lard pour les pois.

⁷ Voy. ci-dessus, p. 61.

⁸ Sauce célèbre, souvent citée par Rabelais. On en trouve la composition dans Sauval, t. II, p. 473, et dans Rabelais (édit. Desoer, 1820, in-18), t. III, p. 204. — « Il se dépense à Paris en sauce verte, cameline (sauce très forte), moutarde et vinaigre, deux cens livres par jour ». (*La despense qui se fait par chacun jour dans la ville de Paris*, etc.).

⁹ Le palais de carpe passait alors pour un mets exquis. La langue était recherchée aussi.

¹⁰ Ses racines se mangeaient frites.

¹¹ Panais.

¹² Les plus estimées étaient celles d'Étampes.

¹³ Aussi fais-je mes bottes petites.

Orengé.

Orengé, orengé ¹, beaux marrons ² !
Je vous les pluvy à fiat ³.
Je vendray la pièce un liart,
Je vous le dy en un mot rons.

Verjus.

Verjus vert, verjus
En karesme crie !
Plus la lye ne crie,
Je l'ay rué jus ⁴.

Pruneaux.

Pruneaux de Tours ⁵, pruneaux !
Ca qui en veut qu'on se délivre.
Je les vens huict tournois la livre,
Aussi bon marché que dans Tours.

Gruau sec.

J'ay de bon gruaau sec ⁶,
Pour potage et poisson.
Il n'a qu'une saison,
En karesme bien le sçay.

Raisins.

Raisins ⁷ à la livre !
J'en feray marché.
Qui en veult approche,
Que je m'en délivre.

Merlu.

Merlu, merlu ⁸, merlu !
En karesme bonne viande.
Ca qui en veult, qui en demande ?
Que quelcun me porte bonheur.

POUR L'ESTÉ ET NOUVEAU TEMPS.

A mes beaux cerneaux, à mes beaux cerneaux !
Tout cecy pour deux tournois.
Je crie à si haute voix
Que j'en suis quasi tout en eau.

Cerise.

Cerise douce, prunes de Damas ⁹ !
Guigne douce en la saison.
On n'en peut faire garnison,
Parquoy je n'en fay point d'amas.

¹ On recherchait surtout celles de Portugal, qu'on trouve souvent nommées *pommes d'orange*. Au dix-septième siècle, les oranges se servaient avec le rôti. Voy. Ant. de Courtin, *Civilité française*, p. 108.

² Les marrons de Lyon étaient déjà célèbres.

³ Voy. ci-dessus la note 3, p. 764.

⁴ J'y ai renoncé.

⁵ On vantait encore les pruneaux de Reims, de Brignoles, de Privas et de Saint-Antoine.

⁶ Le meilleur venait de la Bretagne et de la Touraine.

⁷ Voy. ci-dessus, p. 613.

⁸ Ou merluche. Sorte de morue.

⁹ Alors la plus estimée de toutes, avec la Royale et le Perdrigon. Il y avait dans les jardins de l'hôtel Saint-Paul une célèbre allée de cerisiers, sur l'emplacement de laquelle, après que l'hôtel eut été aliéné, fut ouverte la rue de la Cerisaie.

Salade.

A ma belle salade d'esté !
Je ne la vens qu'après disner.
Pour quelcun qui veut ressiner ¹
Cela le faict mettre en gayeté.

Rave.

Rave douce, rave, rave !
Je les prends dedans la Cour neuve ².
Je les bailleray à l'espreuve,
Regardez les qu'elle sont brave.

Fèves et pois.

Les pois vers, fèves de maraiz !
Ilz se vendent bien au Lendit ³.
A y vendre j'ay bon crédit,
Aller m'y faut sans plus tarder.

Fourmage de Brie.

Fourmage à la livre ⁴ !
Fourmage de Brie !
Tant plus haut je crie,
Et moins j'en délivre.

Les herbes.

A ma belle poirée, à mes beaux espinars ⁵ !
A ma belle lectues ⁶, à ma belle oseille ⁷ !
Du persil ⁸, cerfeuil ⁹ à merveille,
De ce que j'ay n'espargnez pas.

Petits aulx.

Pigeons de maraiz
Donne apétis
A grans et petis, ¹⁰
Avec beurre fraiz ¹⁰.

Angelotz de Brie.

Angelotz ¹ de Brie,
De grandz et petis !
D'acheter vous prie,
Ilz sont d'apétis.

Vinaigriers.

Vinaigre vinas, cendre gravellée ²
Moutardas ³, la lye ⁴ !
Que chacun de nous s'allie ⁵,
Pour aller boire à la gallée ⁶.

Chastaigne.

Chastaigne à rostir, chastaigne !
Ilz sont bonnes aux pastez aussi,
Et font la personne engressir,
Croissant aux boys près les montaigne.

Pomme.

Pomme de capendu ⁷, capendu !
C'est la pomme la plus royalle.
Je vous la vens bonne et loyalle,
A qui vendray-je le résidu ?

Des oeufs.

J'ay des oeufs fraiz ⁸, des oeufs fraiz !
La marchandise toujours duict.
Ilz ne sont chers pour le jourd'huy.
C'est marchandise de gros fraiz.

Mure.

Mure ⁹, douce mure !
Ça qui en veut, qui veut taster ?
Qui en voudra se faut haster,
Je ne veux point que l'on murmure.

¹ Souper.

² Sans doute la Courneuve, près de Saint-Denis. — Les raves les plus recherchées étaient celles du Limousin.

³ On nommait *fèves du Lendit* de petites fèves qu'il était d'usage de servir dans tous les repas au mois de juin, époque où se tenait la célèbre foire du Lendit.

⁴ « Ce sont les épiciers qui tirent et qui font venir d'Italie, de Suisse, d'Auvergne, de Dauphiné, etc., les fromages qui s'en débitent à Paris. Les autres fromages, soit de Normandie, du Vexin ou de Brie, y sont apportés et vendus par les gens du pays ou par les forains de la halle, et achetés par les marchands fruitiers de la ville, qui les débitent ensuite en détail dans leurs boutiques ».

⁵ A cette époque, les pâtisseries vendaient des pâtés ou boulettes d'épinards, dont les écoliers étaient très friands.

⁶ On en cultivait déjà quatre sortes : la petite, la commune, la frisée et la romaine. Cette dernière avait été introduite dans le nord de la France par Bureau de la Rivière, le célèbre favori de Charles V. Voy. le *Ménager de Paris*, t. II, p. 46.

⁷ On en connaissait déjà quatre sortes : la rouge, la ronde, l'oseille dite d'Angleterre et celle de Tours.

⁸ Le plus estimé était le persil dit de Macédoine.

⁹ On ne le mangeait guère qu'en salade.

¹⁰ Pendant le seizième siècle, c'était une coutume universelle de manger au mois de mai de l'ail avec du beurre frais. — Je n'ai pu découvrir d'où vient ce nom de *pigeons de marais* donné aux aulx.

¹ Fromage très estimé, mais qui ne pouvait se conserver. Les angelots du pays de Bray étaient fort renommés ; ceux de Pont-l'Évêque ne l'étaient pas moins. Leur nom a été l'objet de savants commentaires. Suivant les uns, ils avaient la forme d'une monnaie anglaise, dite angelot ; suivant d'autres, il faudrait lire *angelots*, nom dérivé de la vallée d'Auge. Il est bien probable que ces étymologies sont toutes deux inexactes.

² Cendre faite de lie de vin calcinée, et dont on se servait surtout pour les lessives.

³ Au seizième siècle, la plus recherchée était celle de Dijon.

⁴ De vin.

⁵ Se rassemble ?

⁶ Pour aller-boire à la santé de la compagnie ? Voy. le *Dictionnaire de Trévoux*, au mot *gallée*. — Le verbe *galler* se prenait dans le sens de se réjouir, s'amuser. — Variante : *A la gallée*.

⁷ Ou court-pendu. Au seizième siècle, on aimait fort son odeur, et les femmes enfermaient de ces poires dans les armoires pour parfumer leurs robes. — Charles V fit planter, en une seule fois, dans ses jardins des Tournelles et de Saint-Paul, 115 pommiers, 100 poiriers, 150 pruniers, et 1.125 cerisiers.

⁸ On connaissait déjà environ vingt manières de les accommoder.

⁹ « Ce fruit n'est d'aucun usage dans les aliments. On l'abandonne aux oiseaux ; les enfants des gens de la campagne ne laissent pas que de courir les buissons pour manger de ces mûres par gourmandise ».

Poire.

Poire de Dagobert ¹ !
 Or ça qui en demande ?
 Haster me faut de vendre,
 Je suis minse de haubert ².

Amande.

Assez mal vit qui n'amende,
 Bonnes femmes où estes-vous ?
 Amandez-vous, amandez-vous,
 Amande douce, amande ³ !

Grès à escurer.

Qui veut de bon grès, de bon grès ?
 En voicy de bon delyer ⁴.
 Porter le faut au chandelier,
 Ce sont ceux qui vendent le grès ⁵.

Le chandelier.

Du chandelier la guise est telle :
 Il va marchant sans dire mot,
 Mais sa balance quant au lot
 Tout présentement on l'appelle ⁶.

Cresme.

Ceste crie fromage de cresme ⁷,
 Pour manger avec des fraizette,
 Et d'autre fromage en karesme
 Qui se fait de chardonnerette ⁸.

Poireaux.

A mes beaux poireaux
 Qui cuysent en eaux !
 C'est un bon potage
 Avec du laitage.

Choux.

A mes beaux choux blancz ⁹ !
 Bons sont en vendange.
 Que chacun en mange.
 La pomme à ung blanc !

¹ Peut-être est-ce l'*angoubert* que l'on veut désigner ici.

² Variante : *Je suis mesme de haubert.*

Ce qui ne rend pas la phrase plus claire.

³ « Les amandes que l'on débite à Paris nous viennent de Provence : les meilleures sont celles que l'on tire du comtat Venaissin, près d'Avignon ».

⁴ Variante : *En voicy du bon et délié.*

⁵ Les chandeliers vendaient, en effet, une foule de petits objets de ménage, amidon, empois, clous, épingles, agrafes, etc., etc.

⁶ Je ne puis expliquer ces deux derniers vers, dont le texte a sans doute été altéré. — Une réimpression de 1724 porte :

Mais la balance quand on l'oit.

⁷ Les *cœurs* de Gournay et du pays de Bray.

⁸ Le fromage de carême dit à la *chardonnnette* était caillé avec des œufs de brochet.

⁹ « Choux blanc et choux cabus est tout un, » dit l'auteur du *Ménagier de Paris*, t. II, p. 48.

Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, on attribua au chou de merveilleuses propriétés. Il passait pour donner du lait aux nourrices, pour arrêter la chute des cheveux, pour guérir la migraine, les ophtalmies, l'asthme, la pierre, la rage, la jaunisse, la goutte, la paralysie, etc., etc. Voy. L. Guyon, *Diverses leçons* (1625), t. II, p. 65.

Poire.

De dame janne, poire à deux teste !
 Avec des poires de certeau ¹ !
 Le fruit est assez bon et beau.
 Prenez en tous à ma requeste.

Selle à cuvier.

Soit pour dame ou pour ancelle ²,
 Depuis le mois de janvier
 Je vous ay fait de bonne selle ³.
 Pour mettre dessouz le cuvier.

Lardouere, faucetz.

Parler fort d'autrui je me garde,
 Mais qui me picque, je le larde.
 J'ay lardouere ⁴ et des faussetz,
 Achetez, regardez que c'est.

Du pain.

Demye douzaine de pain chalant ⁵ !
 D'un mois n'en eustes, non pas de l'an,
 D'aussi bon et de belle sorte.
 Regardez, à vous m'en rapporte.

Fuzeaux.

Fuzeaux de houx, fuzeaux de houx !
 Où estes vous, dame ou fille ?
 J'en ay vendu, puis le mois d'aoust,
 Plus d'un cent dedans ceste ville.

Cendre.

Cendre à lavandière ⁶, cendre à lavandière !
 Ils sont à six blancs le boisseau
 A la grande rue de Saint Marceau,
 Tout auprès de la Barbodière.

Estuves.

C'est à l'image sainte Jame
 Où se vont baigner ces femmes.
 Et baignez et estuvez, allez.
 Bien servies vous y serez
 De varletz, de chambrière,
 De la dame, bonne chère.
 Allez tost les baigns sont prestz.

Images.

A mes belles images,
 Images pour du pain !
 Achetez les aujourd'hui,
 Je m'en vois demain.

¹ Ou certau.

² Servante.

³ Petit sceau, baquet.

⁴ Lardoire.

⁵ Pain très blanc, fait de pâte broyée. En général, on donnait ce nom aux pains et aux gâteaux venant des environs de Paris, celui de Gonesse excepté.

⁶ Cendre pour la lessive.

Pain d'espice.

Pain d'espice ¹ pour le cuer !
 Dans Senlis je le vois quérir,
 Qui d'avoir en aura désir
 Je luy en donneray de bon cuer.

Voirre cassez.

Voirre cassez ², voirre cassez !
 Chambrières regardez y.
 Si en trouvez beaucoup d'amassez,
 Vous me ferez un grand plaisir.

Beurre fraiz.

Beurre fraiz ³, beurre fraiz !
 Il est bon pour la morue.
 Pour afin de sauver mes fraiz
 J'en vendis hyer en ceste rue.

Pourpié.

A mon beau pourpié !
 Ne trouveray je point quelque sire
 Pour en acheter pour confire ⁴ ?
 Tout en est beau jusques aux piedz.

Concombre.

Aller me faut souz Petit pont
 En allant crier mes concombres.
 Pour vendre cecy et des pompons ⁵
 Quelcun me porte bon encombre.

Les babiollles ⁶.

Livres nouveaux,
 Chansons, balades et rondeaux,
 Le passetemps Michaut ⁷,
 La farce du mau marié ⁸,
 La patience des femmes ⁹,
 Obstinées contre leurs maris ⁹ !

Les musniers.

Entre nous, musniers ¹⁰, nous sommes faschez
 Qu'on crie après nous que avons dansé.

Pour conclusion

C'est bien la raison.

Deussions nous en crever

Puis qu'avons mangé

Ainsi le cochon.

Des brides.

Des brides à veaux ¹
 Pour frians museaux !
 Ça qui en demande,
 Il faut que je vende.

A monsieur le Prevost de Paris ou son Lieutenant criminel.

Supplye humblement Anthoine Truquet, painctre, demourant à Paris, comme ainsi soyt qu'il ayt recouvert et faicte depuys demy an en ça ung petit livre appelé *Les cris de Paris* par dictons et joyeux motz.

Lequel livre il voudroit volontiers faire imprimer, s'il vous plaisoit luy en donner vostre permission. Requérant icelle. Ce considéré, monsieur, il vous plaist permettre à icellui suppliant de pouvoir faire imprimer ledit livre, et deffence estre faicte à tous aultres libraires, imprimeurs, de non imprimer ledit livre, à aultre que icelui qui aura fait l'impression, jusques au terme qu'il vous plaira ordonner. Et vous ferez bien.

Il est permis audit suppliant de faire imprimer ledit livre, et deffence à tous aultres libraires de ne le faire imprimer d'ung an, sous peine de confiscation des livres et d'amande arbitraire.

Faicte ce XVI avril mil cinq cens et quarante cinq, après Quasimodo.

J. SEGUIER.

Les cris qui ont esté adjoustez de nouveau outre les cent et sept.

Non encore imprimez jusques à présent

*Il y en a vingt et un d'adjoustez
 comme s'ensuyt.*

[Année 1545].

Les varletz de Gentilly.

A Gentilly Saint Saturnin ²

Il sera mercredy la feste.

Venez, il y a de bon vin

Pour vous mettre la corne en teste ³.

La brioche.

A ma brioche chaland ⁴ !

Quatre pains pour un tournois.

Je gaigne peu de monnoys,

Et si vay tousjours parlant.

¹ Les paind'epiciers étaient constitués en corporation.

² Verre cassé.

³ Voy. ci-dessus, p. 77.

⁴ On confisait les côtes du pourpier avec du sel et du vinaigre, de manière à en faire une salade d'hiver.

⁵ J'ignore ce que peuvent être ces pompons.

⁶ Bagatelles.

⁷ *Le passetemps Michault*, sans lieu ni date (vers 1580), par Pierre Michault. Petit in-8° gothique de 12 feuillets.

⁸ Peut-être la *Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse du nouveau marié qui ne peut fournir à l'appointement de sa femme*. Elle a été publiée dans l'*Ancien théâtre françois* de M. Viollet-le-Duc, t. I, p. 11.

⁹ *Sermon joyeux de la patience des femmes obstinées contre leurs maris*. In-8° gothique de 4 feuillets. Il a été publié dans le *Recueil des poésies françoises* de M. A. de Montaignon, t. III, p. 261.

¹⁰ Meuniers.

¹ On nommait *bridaveaux* une pâtisserie légère du genre des gaufres. — Les *brides à veaux* étaient des naïvetés, des moqueries à l'usage des sots ; elles représentaient assez bien les âneries mises aujourd'hui sur le compte de Calino.

² Saint Saturnin était le patron du village de Gentilly, près Paris.

³ *Avoir la corne en tête, avoir de la corne, avoir le vin en corne* signifiaient être gai, être en train et même un peu pris de vin. Dans *Les corviveaux* de Pierre Troterel, Bragard dit à l'amoureux Gaillard :

Mais, mon amy, quand j'ay quelque peu vin en corne,

Ha ha ! le bon Dieu sçait comme je frappe et sorne !

Et si dernièrement j'eusses esté bien souls

Nous n'eussions pas receu de si dangereux coups.

(Acte III, sc. I).

⁴ Voy. ci-dessus la note 5, p. 768.

Beurre de Vanve.

Beurre de Vanve ! c'est du meilleur
Qui onc entra dedans Paris.
Achetez le, dame d'honneur,
Et le salez pour voz maris.

Groseille.

A mes belles groseilles ¹ !
Ça tost, mes demoiselles,
Achetez, que je vende,
C'est pour femme friande.

Choux gelez.

Choux gelez, les bons choux gelez ² !
Ilz sont plus tendres que rosées.
Ilz ont cru parmi les poirées,
Et n'ont jamais été greslez.

Pesches.

Pesches de Corbeil ³, les pesche !
Qui en prend une, l'on pesche ;
Encore pesche il mieux.
Celuy qui en pesche deux.

Prunes de Damas.

Prunes, prunes de Damas ⁴ !
On en faict les bons pruneaux.
Mais qu'on revienne aux nouveaux,
J'en feray grand amas.

Fraize.

Fraize, fraize, douce fraize ⁵ !
Approchez, petite bouche,
Gardez bien qu'on ne les froisse,
Et gardez qu'on ne vous touche.

Raisins.

Raisins, raisins doux !
On les mange avec du pain.
Je mourrois plustost de faim
Que j'y sceusse prendre goust.

Escargotz.

Escargotz, les escargotz !
C'est une grande viande au beurre ⁶.
Avec un feu de fagotz.
C'est pour gens qui fort labeurre ⁷.

¹ Les plus recherchées étaient la *hollande rouge* et la *hollande blanche*.

² C'est le chou commun, celui de tous qui craint le moins le froid. Il passait même pour plus tendre après les gelées. « Les meilleures choux sont ceulx qui ont esté ferus de la gelée ». (*Ménagier de Paris*, t. II, p. 142).

³ Suivant La Framboisière, médecin de Louis XIII, « la meilleure pesche est celle de Corbeil, qui a la chair sèche et solide, tenant aucunement au noyau. » L'invention des espaliers, au siècle suivant, détrôna la pêche de Corbeil.

⁴ La prune est originaire de Syrie.

⁵ Voy. ci-dessus, p. 345.

⁶ On les mangeait frits ou bouillis, et on les servait parfois enfilés dans une petite broche d'argent comme les rognons.

⁷ Qui ont un travail pénible.

Cousteaux et cizeaux.

Les cousteaux de Flandres,
De Moulins cizeaux ¹ !
Voilà de nouveaux,
Si en voulez prendre.

Haren blanc.

Haren blanc, haren blanc !
Il n'est pas pourry dedans,
Il n'est pas trop dessalé,
Mais il est un peu haslé.

Chandeliers et martinetz.

Les chandeliers, les martinetz ² !
Ils servent bien dans la boutique
A ceux qui sont de la pratique,
Il les faut toujours tenir netz.

Fourmage d'Auvergne.

Fourmage d'Auvergne !
Griffons de montagne ³
Sont ceux qui les font
Et l'argent en ont.

Sacz de toille.

Ce sont des sacz pour plaideurs ⁴,
Pour demandeurs et défendeurs !
Tenez, pour mettre voz procès,
Il vaut deux solz sans point d'excès.

Au Palais.

Qui aura trouvé un sac
Depuis vendredy en ça
Le rapporte de Chastellet,
Aura le vin du varlet ⁵.

OEilletz.

A mon pot, d'oeilletz !
Il est plantureux,
Pour faire bouquetz
Pour les amoureux.

Coulevrée.

A ma coulevrée tant belle !
Pour faire un jardinet,
Pour monstrier le cabinet
A la jeune damoiselle ⁶.

¹ La coutellerie de Moulins était encore célèbre au dix-huitième siècle.

² Petit chandelier plat muni d'un manche.

³ Oiseaux de proie.

⁴ Ce sont ces sacs à procès qui ont donné lieu au proverbe : *Votre affaire est dans le sac*.

⁵ Un pourboire, une récompense.

⁶ La coulevrée ou bryone est, en effet, un purgatif assez énergique. Variante :

*Pour mettre au cabinet
A la jeune damoiselle.*

Pignes.

Pignes de bouy ¹, la mort aux poux !
C'est la santé de la teste,
Et aux enfans faire feste,
Et guarir les chatz de la toux.

III

COULEUR DU COSTUME D'APPARAT

PORTÉ PAR LES JURÉS ²

[1504-1660]

ENTRÉE	ENTRÉE	ENTRÉE	ENTRÉE	ENTRÉE	ENTRÉE
de Louis XIV 1660	de Henri II 1549 et de Charles IX 1571	de Charles-Quint 1540	d'Éléonore d'Autriche 1531	de Claude de France 1517	d'Anne de Bretagne 1504
velours noir. velours tanné. velours violet. velours bleu. » velours tanné. velours cramoisi. velours bleu.	velours noir. velours tanné. velours violet. velours pers. » velours tanné. velours cramoisi. »	velours tanné. velours noir. velours pers. velours violet. » velours gris. velours rouge. »	velours tanné. velours noir. velours pers ² . velours violet. » damas rouge. velours rouge. »	satins violet. velours tanné. velours noir. damas gris. » » » »	satins cramoisi. damas pers. satins tanné ¹ . damas gris. damas tanné. » damas bleu. »
Drapiers	Épiciers	Merciers	Pelletiers	Changeurs	Bonneters
Orfèvres	Marchands de vin				

¹ Couleur brun jaunâtre rappelant les nuances du tan.² Variété de bleu.

IV

EXTRAIT DES STATUTS

DE LA

CORPORATION DES COFFRETIERS-MALLETIERS ¹

[Année 1596]

XI. *Item.* Qu'iceux maistres coffretiers-malletiers feront leurs ouvrages bons, loyaux et marchands, et de bonnes estoffes ² bien et deuement appliquées et mises en œuvre.

XII. *Item.* Que les coffres et malles de bois qu'ils feront, tant plats que ronds et boistes, seront de bon bois de hestre neuf, sans aucune heurdrissure, et sans que les joints se rapportent; ains faut qu'il y ait entre les joints un pouce d'espace pour le moins, ausquels y aura deux goujons et plus si besoin est; et aussi qu'il n'y ait nulle casseure, et soit bien goujonné par tout.

XIII. *Item.* Que lesdits coffres seront cuirez par toutes les jointures, soit dedans ou dehors, de bonne toille. Seront les bandes d'un poulce de large pour le moins, et seront trempéz en bonne colle et suffisante.

XIV. *Item.* Que les malles de bois seront cuirez par tout et tout à l'entour de bonne toille, qui sera trempée en bonne colle et suffisante.

XV. *Item.* Que le devant et le dessus desdits coffres sera couvert de cuir de pourceau, et le reste de bon mouton ou de veau.

XVI. *Item.* Que les malles de bois seront couvertes de cuir de pourceau ou de veau passé en alun, tout d'une pièce, et les bouts aussi.

XVII. *Item.* Que les couplets desdits coffres seront de bon fer forgé, soudé, et de force suffisante, et en nombre suffisant selon la grandeur desdits coffres et malles.

XVIII. *Item.* Que les coffres et malles de bois seront ferrez de bon fer blanc ou noir. Et seront les coffres de quatre pieds et demy de longueur, trois pieds de haut et deux pieds de large, ferrez à sept bandes; et y aura desdites sept bandes quatre bandes de fer forgé ou de grand fer tout à l'entour, et y aura une bande des six à la feuille qui sera au milieu du bout.

XIX. *Item.* Les coffres de quatre pieds et demy de long, de deux pieds et demy de haut et de demy-aulne de large, tant plats que ronds, seront ferrez à sept bandes, dont y en aura trois de fer forgé.

XX. *Item.* Les coffres de quatre pieds de long, deux pieds et demy de haut et demy-aulne de large, tant plats que ronds, seront ferrez à sept bandes, dont y en aura trois de fer forgé.

XXI. *Item.* Les demy-garderoberes, gros sommiers de demy aulne de haut et d'un pied et demy de large, tant plats que ronds, seront ferrez à trois bandes de fer forgé.

¹ Cet extrait est destiné à montrer avec quel soin les statuts prévoyaient tous les détails de fabrication. — Voy. ci-dessus, p. 707 et suiv.

² Matières premières.

¹ De buis.

² D'après les procès-verbaux officiels des cérémonies.

XXII. *Item.* Les coffres de charge, sommiers d'une aulne de long, seize pouces de haut et quinze pouces de large, tant plats que ronds, seront ferrez à trois bandes de fer forgé.

XXIII. *Item.* Les coffres de trois pieds de long, quinze pouces de haut et quatorze pouces de large, tant plats que ronds, seront ferrez à trois bandes de fer forgé.

XXIV. *Item.* Les coffres de deux pieds et demy quatorze pouces de haut et treize pouces de large, seront ferrez à trois bandes, dont il y en aura deux de fer forgé.

XXV. *Item.* Les coffres de deux pieds et demy et un pied, tant plats que ronds, seront bien ferrez à trois bandes.

XXVI. *Item.* Que les serrures qui seront mises esdits coffres et malles, seront bonnes, loyales et marchandes, et bien garnies selon leurs clefs, suffisamment attachées, et bien rivez tant les crampons que la fiche du morailon; et icelles serrures de force et grandeur suffisantes selon la grandeur desdits coffres et malles.

XXVII. *Item.* Qu'il y aura deux bons anneaux ou portans, tant ausdits coffres que malles, pour porter lesdits coffres et malles, et pourront mettre ausdits coffres et malles doubles bouts, doubles fonds, tables et entre deux, et guichets.

XXVIII. *Item.* Que les coffres de panners d'ozier seront couverts de bon cuir de pourceau ou de veau velu passé en alun, et non de moindre estoffe de cuir, parceque lesdits panners d'ozier ne sont si forts ny si bien soustenants que lesdits coffres de bois.

XXIX. *Item.* Que les coffres de panners d'ozier seront ferrez, à scavoir par dedans le couvercle de deux bons couplets qui seront tout du long du couvercle avec la fiche et morailon, qui feront trois bandes par dedans tout d'une pièce; et par dessus et à l'entour y aura trois bandes de fer forgé et de grand fer, et aux bouts y aura une croisée aussi de fer forgé ou se mettra l'anneau ou portant, et y aura une serrure bonne et suffisante.

XXX. *Item.* Que les couroyes qui serviront et se mettront esdits coffres et panners seront de bon cuir de bœuf, fait en façon de Hongrie et tout d'une pièce, doublé; et la doubleure sera toute de cuir de bœuf comme dit est cy-dessus, et seront cousuës à deux chefs de bonne grosse fisselle bien poissée.

XXXI. *Item.* Que les malles à mettre les lits de camp, tant quarrées que rondes, et les fourreaux à mettre les tables de camp, seront faits de bon cuir de vache, les ourlets et trespointes de cuir de veau ou de bon mouton, doublez de bonne toile neuve ou de drap, cousuës à deux chefs de bonne fisselle bien poissée.

XXXII. *Item.* Que les bouges à mettre vaiselle d'argent et bouges à mettre argent seront faits de bon cuir de vache, et seront garnies et renforcées de bon cuir de bœuf, cousuës à deux chefs de loquets, platine et chaine, bien ferrées et bien rivées.

XXXIII. *Item.* Que les malles qui serviront à mettre habits, tant grandes que petites, aussi les porte-manteaux, seront de bon cuir de veau ou de vache, tous cousus à deux chefs, les malles bien ferrées, bons loquets, et de bonnes platines bien ferrées et bien rivées.

XXXIV. *Item.* Que les porte-manteaux de drap seront doublez de bonne toile neuve, et y aura de bons cordons pour les fermer.

XXXV. *Item.* Que les fourreaux et estuys à mettre chaizes et escabelles, arquebuzes, pistolets et ferrières, gibas ¹, besaces et quarquois, flacons d'argent, espieux, arcs, arbalestres, et autres ouvrages qui appartiennent au mestier de coffretier-malletier et qui se cousent à deux chefs, seront de bon cuir de vache ou de veau cousus à deux chefs de bonne fisselle et bien poissée.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

I

LISTE DES MESSAGERS, COCHES ET POSTES DE FRANCE ²

[Année 1646]

ANGERS, loge rue de la Huchette, *au Bœuf*. Arrive les lundy et jeudy, et part les mercredi et samedi.

ANDELY ³, à la Vallée de misère ⁴, *au Coq*. Arrive et part quand il peut.

ALENÇON, à la rue de la Huchette, *au Bœuf*. Arrive le lundy et part le mercredi.

ARGENTAN, à la rue de la Harpe, *à la Rose rouge*. Arrive le vendredi et part le dimanche.

ANGOULESME, rue de la Harpe, *à l'Arbaleste*. Arrive le lundy et part le dimanche.

AMBOISE, à la rue de la Huchette, *à l'Arbaleste*. Arrive le lundy et part le dimanche.

AURILLAC, *à l'Arbaleste*. Arrive le lundy et part le dimanche.

AVRANCHES, rue Saint-Jacques, *à la Rose blanche*. Arrive et part quand il peut.

AUXERRE, rue des Anglois, près la place Maubert, *au Chaudron*. Arrive et part quand il peut.

AUBENTON, rue de la Licorne, près la Magdelaine ⁵, *au Cheval bardé*. Arrive et part une fois la semaine.

AMIENS, rue de la Tissanderie, *à la Macque* ⁶. Arrive le dimanche, mercredi et vendredi, et part le mardy, jeudy et samedi.

¹ Bourses.

² Voy. ci-dessus, p. 705.

³ Les Andelys.

⁴ Devenue quai de la Ferraille, et aujourd'hui quai de la Mégisserie.

⁵ L'église de la Madeleine, dans la Cité. Elle a été démolie au commencement de la Révolution.

⁶ Ancien hôtel, qui avait conservé le nom de Thomas la Macque, un de ses possesseurs.

AUBIER ¹, au cimetière Saint-Jean ², au Mouton. Arrive et part quand il peut.

AUTUN, rue de la Mortellerie, au petit Jardin. Arrive le dimanche et part le jeudi.

ABBEVILLE, rue Jean pain-mollet, à la Teste noire. Arrive le mardi et part le mercredi.

ARRAS, rue Saint-Denys, à la Croix de fer. Arrive et part quand il peut. Il loge aussi en la rue Saint-Martin, au Mouton blanc, devant Saint-Martin : arrive et part aussi quand il peut.

ANGLETERRE, à la rue Saint-Martin, à la Croix de fer. Arrive et part quand il peut.

BLOIS, rue de la Harpe, à l'Image Saint-Eustache. Arrive le lundi et part le dimanche.

BELLESME, rue du Foin, au Heaume. Arrive et part quand il peut.

BEAUFORT, rue de la Huchette, au Bœuf. Arrive le lundi et jeudi, et part le mercredi et samedi.

BAR-SUR-AUBE, rue de la Huchette, au Lion d'or. Arrive le jeudi et part le dimanche.

BOURDEAUX ³, rue de la Huchette, à la Fleur de lys. Arrive le lundi et part le dimanche.

BOURGES, rue Saint-Jacques, au grand Cerf, devant la Poste. Arrive le mercredi et part le lundi.

BÉZIERS, rue de la Huchette, à la Bastille. Arrive quand il peut.

BRAY, rue de la Mortellerie, à la Clef d'argent. Arrive le jeudi et part le vendredi.

BAYEUX, rue Mont-orgueil, au Compas d'or. Arrive et part quand il peut.

BEAUMONT, rue Mont-orgueil, au Paon. Arrive le mardi et part le mercredi.

BEAUMONT-SUR-OYSE, rue Saint-Denys, à l'Image Saint-Nicolas. Arrive le samedi et part le jeudi.

BRESURE ⁴, rue Saint-Martin, au Colombier. Arrive et part quand il peut.

BRIQUEBEC, rue Saint-Jacques, à la Roze blanche. Arrive et part quand il peut.

CONDÉ, rue Saint-Germain, à la Roze blanche. Arrive le mardi et part le mercredi.

CHAUMONT, rue de la Huchette, aux Carneaux. Arrive quand il peut et part de mesme.

CHEREBOURG ⁵, rue de la Huchette, aux Carneaux. Arrive et part quand il peut.

CHAMPIGNY, ausdits Carneaux. Arrive et part quand il peut.

CHARTRES, rue de la Harpe, à la Croix de fer. Arrive le mardi et part le jeudi.

CHASTEAU-DUN ⁶, rue du Foin, au Heaume. Arrive le samedi et part le dimanche.

CHASTEAU-DU-LOIRE, audit Heaume. Arrive le jeudi et part le dimanche.

CHASTEAU-ROUX, à la place Maubert, à la Limace. Arrive une fois la semaine.

CAUNE ¹, à la place Maubert, au Griffon. Arrive quand il peut et part de mesme.

COLOMMIERS ², en Brie, rue Saint-Antoine, à l'Ours. Arrive le mercredi et part le vendredi.

CHASTEAU-VILAIN, à l'Ours, rue Saint-Antoine. Arrive le mercredi et part le vendredi.

CHALLON, rue de la Vannerie, à la Teste blanche. Arrive le jeudi et part le dimanche.

CRESPIY, rue Saint-Martin, au petit Saint-Martin. Arrive le mercredi et part le vendredi.

CHASTEAU-THIERRY, rue Aubry-le-Boucher, au Fer à cheval. Arrive et part quand il peut.

CHÉSY, rue Aubry-le-Boucher, au Fer à cheval. Arrive et part quand il peut.

CHARLY, audit Fer à cheval. Arrive quand il peut et part de mesme.

COURTENAY, à la place aux Veaux. Part et arrive deux fois la semaine.

CAEN, rue Mont-orgueil, au Compas d'or. Arrive le mardi et part le vendredi.

CHAUNY, rue Bourg-l'Abbé, à l'Escu Dauphin. Arrive le jeudi et part le vendredi.

COUCY, rue Bourg-l'Abbé, à l'Escu Dauphin. Arrive le lundi et part le mercredi.

COMPIÈGNE, rue Bourg-l'Abbé, au Lion d'argent. Arrive le mardi et part le jeudi.

CHAUMONT près Gisors, rue Mont-Martre. Part et arrive quand il peut.

CHARLE-VILLE, rue Saint-Martin, au petit Saint-Martin. Arrive le dimanche et part le mercredi.

CLERMONT EN AUVERGNE, rue des Anglois, à la place Maubert, au Chaudron. Arrive et part quand il peut.

CHINON, rue de la Huchette, au Bœuf. Arrive et part quand il peut.

CLERMONT EN BEAUVAISIN, rue Saint-Denys, à la Croix blanche. Arrive et part quand il peut.

CLERMONT EN AUVERGNE, rue Galande, à la Porte dorée. Arrive et part quand il peut.

CHAUMONT, rue Mont-Martre, à la Magdelaine. Part et arrive quand il peut.

CALAIS, au Marché-Neuf. Part le dimanche et arrive le vendredi.

La poste dudit Calais arrive tous les mercredys et part les vendredys.

DIJON, rue Galande. Arrive le dimanche et part le mardi.

DIEPPE, rue Comtesse-d'Artois, près la rue Mont-orgueil. Arrive le vendredi et part le samedi.

DREUX, rue de Béthisy, à l'Image Saint-Pierre. Arrive le jeudi et part le samedi.

DOURDAN, rue de la Huchette, au Bœuf. Arrive le mardi et part le mercredi.

DAMP MARTIN, rue Saint-Martin, au Colombier. Arrive le jeudi et part le vendredi.

DUBIGNY ³, place Maubert, à la Limace. Part et arrive toutes les semaines.

D'AUBIGNY EN BERRY ⁴, à la place aux Veaux, à la Cage. Arrive et part quand il peut.

¹ Aubière, dans le Puy-de-Dôme, ou Les Aubiers en Poitou.

² Devenu place du Marché-Saint-Jean, puis réuni à la rue Bourgtibourg.

³ Bordeaux.

⁴ Bressuire.

⁵ Cherbourg ?

⁶ Châteaudun.

¹ Cosne ?

² Coulommiers.

³ Peut-être Aubigny, dans le Pas-de-Calais.

⁴ Aubigny, dans le Cher.

DILLIES, à la dite place, à la *Mont-joye*. Part et arrive tous les quinze jours.

D'ACQUES, rue de la Huchette, à la *Fleur de lys*. Arrive le lundy et part le dimanche.

DOLLE ¹, rue de la Huchette, au *Bœuf*. Arrive et part quand il peut.

II

PREMIERS STATUTS des COUTURIÈRES ²

[30 mars 1675].

I. Les maîtresses couturières auront la faculté de faire et vendre des robes de chambres, jupes, justaucorps, manteaux, hongrelines, camisoles, corps de jupes, et tous autres ouvrages de toutes sortes d'étoffes pour habiller les femmes et filles, à la réserve des corps de robes et bas de robes seulement. Dans tous lesquels ouvrages qu'il leur est permis de faire, elles pourront employer de la ballaine et autres choses qu'il conviendra pour la façon et perfection des ouvrages ; avec défenses à toutes filles et femmes, qui ne seront point maîtresses du métier, d'en faire aucune fonction.

II. Les maîtresses couturières ne pourront employer, pour faire leurs ouvrages, aucuns compagnons tailleurs, ni les maîtres tailleurs, aucunes filles couturières. Ne pourront aussi les maîtresses couturières faire aucuns habits d'hommes. Leur sera néanmoins permis de faire les robes et tous autres habits d'enfants de l'un et de l'autre sexe, jusqu'à l'âge de huit ans.

III. Les maîtres tailleurs n'auront aucune visite chez les maîtresses couturières, ni les couturières chez les maîtres tailleurs.

IV. Après que le nombre de maîtresses couturières, dont Sa Majesté veut que la communauté soit composée, aura une fois été rempli, aucune fille ou femme ne sera reçue maîtresse couturière si elle n'a été obligée, en qualité d'apprentisse, chez l'une des maîtresses de la communauté, pendant trois ans, et qu'après iceux expirez, elle n'ait encore servy deux ans chez quelqu'une des maîtresses. Après quoy elle se pourra présenter aux jurées pour, si elle est de bonne vie et mœurs, être admise à la maîtrise en faisant un chef-d'œuvre tel qu'il luy sera ordonné.

V. Le chef-d'œuvre sera donné par les jurées, et sera fait en leur présence, en la maison de l'une d'entr'elles ; et aussi en la présence de quatre Anciennes dudit métier, deux Modernes et deux Jeunes ; et seront tenues les jurées, après le chef-d'œuvre bien et dûment fait, en certifier l'un des Procureurs du Roy au Châtelet, et conduire l'aspirante chez luy afin qu'il la reçoive maîtresse et lui fasse prêter serment. Et sera tenue l'aspirante payer pour tous droits, à chaque jurée quarante sols, vingt sols à chacune des Anciennes,

Modernes et Jeunes, et dix livres à la boîte ¹, pour subvenir aux affaires de la communauté.

VI. Les filles de maîtresses seront receues sans faire apprentissage ny chef-d'œuvre ; et payeront seulement cent sols à la boîte de la communauté, trois livres pour la confrérie, et demy droit à chacune des jurées.

VII. Chacune maîtresse couturière ne pourra avoir en même temps plusieurs apprentisses ; ains se contenteront d'une seulement, laquelle sera de bonne vie et mœurs, et sera obligée pour le dit temps de trois années ; et ne pourra la maîtresse en prendre une autre qu'après lesdits trois ans, ou au moins pendant la troisième année, à peine d'amende et de nullité du brevet. Leur sera néanmoins permis d'employer un grand nombre de compagnes ou filles de boutique pour travailler à leurs ouvrages.

VIII. Nulle maîtresse ne pourra soustraire ny donner à travailler à aucune apprentisse ou fille de boutique d'une autre maîtresse, sans la permission de ladite maîtresse, jusques à ce que ladite apprentisse ait achevé son temps d'apprentissage, ou ladite fille de boutique l'ouvrage par elle commencé : à peine d'amende. Et seront tenues les apprentisses et filles travailler assiduement chez les maîtresses tous les jours, à la réserve des jours de dimanches et de festes commandées par l'Eglise, pendant lesquels défenses leur sont faites, et à leurs maîtresses, de travailler ; à peine de trente livres d'amende, applicable moitié au Roy, et l'autre moitié au profit de la dite communauté.

IX. Les affaires de la communauté seront conduites et régies par six jurées ; chacune desquelles demeurera en charge pendant deux ans, et en sera élue trois tous les ans à la pluralité des voix, par devant l'un des Procureurs du roy au Châtelet, le vendredy avant la feste de la sainte Trinité, par les jurées en charge, toutes les maîtresses qui auront passé les charges, quarante Anciennes, vingt Modernes et vingt Jeunes, qui seront appelées à la dite élection tour à tour, suivant l'ordre du tableau.

X. Les jurées seront obligées de tenir la main à l'exécution des présens statuts, et les contestations qui naistront pour raison d'iceux, seront réglées en la Chambre des Procureurs de Sa Majesté au Châtelet en la manière accoutumée.

XI. Les maîtresses couturières seront tenues de faire bien et deuement les ouvrages commandez ou non commandez, le tout bien coupé et cousu, de bonne étoffe, bien et fidèlement garnis et étoffez ; de bien mettre, appliquer et enjoliver ce qu'il conviendra pour leur perfection, le tout à poil droit, fils, fleurs et figures : à peine d'amende et des dommages et intérêts des parties. Et pour empêcher les fraudes, les jurées seront tenues d'aller en visite au moins deux fois l'année chez toutes les maîtresses, et leur sera payé dix sols par chaque maîtresse pour chacune visite, et bien qu'elles fassent plus grand nombre de visites,

¹ Sans doute Dôle, dans le Jura.

² Voy. ci-dessus p. 227.

¹ On nommait ainsi la caisse de la communauté.

ne leur sera payé ce droit que pour deux par chacun an.

XII. La communauté aura pour patron saint Louis, et pourra établir sa confrérie en l'église des Grands-Augustins ou en telle autre qui lui sera plus convenable. Pour l'entretien de laquelle, chaque aspirante payera cinq livres lors de sa réception, et chacune maîtresse dix sols pour chacun an, lesquelles sommes seront reçues par les deux dernières jurées, qui seront tenues de prendre soin du service divin, et de tout ce qui concernera ladite confrérie.

III

LISTE DES MAÎTRES COUTELIERS

ÉTABLIS A PARIS EN 1680,
LEUR ADRESSE, LEUR MARQUE

Anciens.

Pierre BINARD, rue de la Truanderie, à l'*Étoile*.
Antoine PAISIBLE, rue de la Coutellerie, au *Pistolet*.
Nicolas HOUEL, quay de l'Horloge du Palais, à la *Levrette*,
Michel GÉRARD, rue Aubry-le-Bouché, à l'*Âgle*.
Nicolas MARTIN, rue de la Coutellerie, à la *Rose*.
André GÉRARD, rue Trousevache, à la *Coupe*.
Jacques RENU, quay Pelletier, à la *Larme*.
Gilbert GIRARD, rue de la Coutellerie, à la *Couronne*.
Maurice GAILLARD, rue Galande, à la *Corne-muse*.
Gille BADIN, rue de la Huchette, au *Chiffre 8*.
François MOREAU, rue de Moussy, au *Fleuret*.
Claude BRUNET, rue Pagevin, à la *Raquette*.
Matthieu COQUELIN, rue Tirechape, à l'*Y couronné*.
René CLERANT, rue de la Coutellerie, à l'*E couronné*.
Pierre COTTEL, rue de la Truanderie, à l'*Ermine*.
Louis COLLAS, rue de la Huchette, à l'*Écharpe*.
Mathurin BONIN, rue du Heuleu, au *Compas*.
Jacques SURMONT, rue St-Jullien le Pauvre, au *Tiers-poinct couronné*.
Jacques DU MONTIÉ, rue aux Ours, à l'*Entonnoir couronné*.
Denis BOULANGER, rue du Four S.-H., à la *Grenade couronnée*.
Guillaume VIGNERON, rue de la Coutellerie, au *Trêfle*.
François OURSEL, rue de la Vieille-Monnoye, à la *Croix de Malte*.

Modernes.

* Guillaume DE L'ÉGLISE¹, rue Michel-le-Comte, à l'*Arc turquois*.

* Claude AUVRAY, rue du Grand-Heuleu, à la *Feuille de persil*.

Louis DUPUIS, rue de la Tacherie, à la *Perle*.

* Laurent DERIEUX, rue du Martroy, à la *Hure*.

* Antoine DE NELLE, rue Tisseranderie, à la *Tulipe*.

Laurent SERGENS, porte St-Germain, au *Cœur couronné*.

Pierre MARTIN, rue St-Denis, à l'*Ancre de mer*.

* Jean DE L'ÉGLISE, rue St-Martin, à l'*Église*.

* Claude POINTIÉ, rue St-Denis, au *3 couronné*.

Pierre SAUZAY, rue Nve-St-Honoré, à la *Fleur de lys*.

* Jacques TRAVERS, rue des Fontaines, à l'*As de pique*.

* Antoine SAUZELLE, rue d'Argenteuil, à la *Lance*.

* Pierre D'ERRIGNÉE, rue Royale, au *Batoir*.

Jean PLUE, rue de la Coutellerie, au *Carreau couronné*.

Jacques GAYET, rue St-Sauveur, au *Pied de biche*.

Charles RICHARD, rue des Poulies, au *Chiffre 4*.

* Jean AUVRAY, rue du Grand-Heuleu, à l'*N couronné*.

Denis DUPRÉ, rue Bordelle, à la *Jerbe*.

Louis LE VACHÉ, rue de la Coutellerie, au *Dauphin*.

François QUONIAM, rue Montorgueil, à la *Burette*.

* Estienne CHASTEL, rue Fromenteau, à la *Serpette*.

Guillaume BERNIER, rue de la Coutellerie, au *V*.

François LABBÉ, rue Tisseranderie, à l'*L couronné*.

Isaac DE LA CROIX, proche la Bastille, à la *Sie*.

Roger DU MONTIÉ, rue du Temple à la *Masse d'armes*.

Claude MERGÉ, rue du Chantre, au *C couronné*.

André CHAPELAIN, rue du Martroy, au *Chandelier*.

François LARTOIS, rue de la Calande, à la *Palme*.

Claude JOLIVET, rue de la Coutellerie, à la *Croix de Lorraine*.

J.-B. HASSELIN, rue Traversine, au *Chenet*.

Michel GÉRARD, fils, rue Richelieu, à l'*Epy de bled*.

Hubert MOLLE, rue St-Martin, au *petit Couteau*.

Jeunes.

Jean MOREAU, rue de la Monnoye, à la *Besche*.

Estienne BAUDET, rue de la Coutellerie, à la *Grape de raisin*.

Adrian ANGUERE, rue des Fossez M. le Prince, au *Flacon*.

Claude PERDRAU, rue des Poulies, à l'*A couronné*.

Antoine BOISSIERS, rue de la Coutellerie, à l'*I couronné*.

Claude LAURANS, rue St-Victor au *Lion*.

Louis DU BOIS, fossé St-Victor, au *Foiret*.

Louis CHARLES, rue du Four S.-G., à l'*S couronné*.

¹ Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des maîtres dits sans qualité. Voy. ci-dessus, p. 606.

Jean MORISAU, rue des Canettes, *au Chiffre 6*.
Florent DES NOYERS, rue des Cizeaux, à
l'Étendard.

Michel AUVIGNE, rue de Seine S.-G., *au Marteau couronné*.

Fusien COTTEL, rue de Seine S.-G. à *l'O couronné*.

Paul TOUYAREST, porte St-Germain, *au Verre couronné*.

Hierôme DUPERAY, fauxbourg St-Jacques, à
l'Arbaleste.

Antoine AVISSEAU, porte St-Marceau, à
l'Éuillet couronné.

Jacques HERSAN, rue de la Coutellerie, *au Coutelas*.

Nicolas COTTEL, rue St-Nicaise, *au 9 couronné*.

Antoine GLATIGNY, rue de la Savonnerie, *au Cygne*.

Guy OURSEL, rue de la Grande-Truanderie, *au K couronné*.

Joseph RIVAUX, rue Bétisy, *au T couronné*.

Nicolas ANGUERE, rue Contrescarpe-Dauphine,
à *la Mitre*.

Claude ROLAIN, Vieille rue du Temple, à
l'Équille.

François MOREAU fils, rue de la Pelleterie, à
la Faucille.

Claude MATTOT, rue de la Bûcherie, à *la Clef*.

Edme PITOUT, rue Coupeaux, à *la Faulx*.

Adrian du BOIS, rue de la Coutellerie, à *la Flâmette*.

Louis MOREAU, sur le Pont-Marie, *au Billard boulé*.

François MONARD, rue St-Jacques, *au Guidon*.

Nicolas BOURCLOS¹, rue du Grand-Heuleu, *au Cog*.

Guillaume du CATEL, rue Oniart, *au Soleil*.

Antoine LIBERGE, rue de la Bûcherie, à *l'Œil*.

Sébastien DURANT, rue Bourlabbé, à *la Fourchette*.

Jacques GUYOT, rue Thibaut-todé, à *la Trompette*.

La veuve MARESTS.

La veuve LAMBERT.

La veuve MALLÉ.

La veuve MOREAU².

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

I

STATUTS DES BARBIERS, PERRUQUIERS,
BAIGNEURS, ÉTUVISTES.

[26 avril 1718].

I. Les statuts, privilèges et ordonnances accordés à nos premiers barbiers, leurs lieutenants et commis, arrêts et réglemens donnés en conséquence, seront exécutés selon leur forme et teneur.... Nous avons maintenu et gardé, maintenons et gardons notre premier chirurgien en qualité de Chef et Garde des chartres, statuts et privilèges de la Barberie de notre royaume ; au droit d'avoir toute inspection, juridiction et connoissance du fait de la Barberie sur les maîtres barbiers, perruquiers, baïgneurs, étuvistes et tous autres exerçans la dite profession de barbier, perruquier ou partie d'icelle ; comme aussi d'avoir sa Chambre de juridiction, et icelle exercer, tant en sa maison qu'en la Chambre de la Communauté desdits Maîtres barbiers, perruquiers, baïgneurs, étuvistes de la ville de Paris ; de présider, ou en son absence, son Lieutenant, qui ne pourra être, tant à présent qu'à l'avenir, que l'un des Anciens qui auront passé par les charges de la dite Communauté, en toutes les assemblées desdits Maîtres barbiers, perruquiers, baïgneurs, étuvistes, recueillir les voix, prononcer et conclure. Avec pouvoir d'établir un Greffier pour tenir registre de tous les actes de la Communauté ; duquel Greffier, vacation arrivant, la nomination et provision particulière appartiendront à notre dit premier Chirurgien, qui pourra choisir tel qu'il avisera bon être dans le nombre des Maîtres de la Communauté, lequel Greffier jouira, outre les droits particulièrement attribués à ladite qualité de Greffier, des mêmes droits, honneurs et prérogatives qui pourront lui appartenir comme Maître de ladite Communauté.

II. Notre premier chirurgien ou son lieutenant recevra en sa maison les aspirans à la profession de barbier, perruquier, baigneur, étuviste, et tous les autres faisant quelque partie d'icelle, en quelque manière que ce soit, en la Prévôté et Vicomté de Paris, ensemble ceux de toutes les autres Villes de Notre Royaume qui auront un acte de refus, attesté et légalisé par le plus prochain Juge royal des lieux, en appelant Notre dit premier chirurgien ou son lieutenant ausdites réceptions tel nombre de Maîtres de la Communauté des barbiers, perruquiers de Paris qu'il avisera bon être.... Et sera payé pour tous droits six livres pour notre premier chirurgien, dix livres à son lieutenant, cinq livres à son Greffier et une livre 10 sols au Prévôt-Syndic...

XIV. Le conseil sera composé de vingt-huit personnes, outre notre premier chirurgien et son Greffier ; sçavoir du lieutenant, du doyen, des six Prévôts-Syndics en charge et de vingt des Anciens...

XXI. Chacun barbier, perruquier, baigneur, étuviste, veuve et locataire payeront annuellement, le jour et Fête de saint Louis, 15 sols à la Confrairie de ladite Communauté...

XXIV. Nul ne pourra être reçu dans ladite Communauté, s'il n'est de la religion Catholique, Apostolique et Romaine...

XXVI. Les apprentifs de ladite profession seront reçus préférentiellement à tous autres dans

¹ Ce maître et les trois suivans avaient gagné leur maîtrise à l'hôpital de la Trinité. Voy. ci-dessus, p. 715.

² Bibliothèque nationale, manuscrits Delamarre, Arts et métiers, t. IV, p. 59.

les places de barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, et ce, après qu'ils auront fait apprentissage de trois ans chez l'un desdits Maîtres sans s'absenter, et qu'ils auront travaillé chez les Maîtres l'espace de deux années consécutives après leur apprentissage, avant de pouvoir être reçus en charge...

XXVIII. Aucun des Maîtres barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes ne pourra prendre aucun alloüé, ni avoir qu'un apprentif à la fois ; ne lui sera libre d'en prendre un second que deux ans après qu'il aura le premier, à peine de 50 livres d'amende et de 200 livres de dommages et intérêts.

XXIX. Les fils de Maîtres, et ceux qui auront épousé une fille d'un des Maîtres, seront reçus en faisant une simple expérience, et ne payeront que la moitié des honoraires ou droits que les autres aspirans payent ; excepté les droits de notre premier chirurgien, de son lieutenant et de Greffier qu'ils payeront en entier...

XXXIX. Les aspirans qui auront fait apprentissage chez l'un desdits Maîtres, et qui se présenteront pour être reçus au lieu et place desdits barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, seront tenus de faire, en deux jours, le Chef-d'œuvre que les Prévôts-Syndics leur ordonneront. Et quant ils seront jugés de bonnes mœurs et capables, ils seront reçus par le lieutenant de notre premier chirurgien et les six Prévôts-Syndics en charge. Et sera payés par chacun des aspirans à notre premier chirurgien six jettons d'argent ; à son lieutenant et aux six Prévôts-Syndics en charge, à chacun la somme de six livres et quatre jettons d'argent ; au Doyen de la Communauté, aux trois Anciens de la classe appelée et au Greffier, à chacun trois livres et quatre jettons d'argent ; et deux livres et deux jettons d'argent à chacun des autres Anciens dont la classe appelée pour la réception de l'aspirant sera composée. Et seront les jettons du poids de trente-six à trente-huit au marc.

XL. Immédiatement après que les aspirans auront été reçus, ils prêteront serment entre les mains de notre premier chirurgien ou de son lieutenant, en présence des Prévôts-Syndics et Doyen ; dont il sera délivré acte qui sera enregistré au greffe de notre premier chirurgien, à peine de nullité de ladite prestation de serment ; et sera payé pour icelle par chacun récipiendaire, sçavoir à notre premier chirurgien ou à son lieutenant 12 livres, à son Greffier 2 livres, et à chacun desdits Prévôts-Syndics et Doyen 3 livres...

XLII. Et voulant que lesdits barbiers, perruquiers, baigneurs étuvistes ayent des marques visibles de leur art pour la propreté et ornement du corps humain : Nous leur permettons d'avoir des boutiques peintes en bleu, fermées de chassis à grands carreaux de verre, sans aucune ressemblance aux montres des Maîtres chirurgiens, et de mettre à leurs enseignes des bassins blancs pour marque de leur profession, et pour faire différence de ceux des Maîtres chirurgiens qui

en ont des jaunes, avec cette inscription : *Barbier, Perruquier, Baigneur, Étuviste, Céans on fait le poil et on tient Bains et Étuves.* Défendons aux Maîtres chirurgiens et à tous autres de faire peindre leurs boutiques en bleu ni d'avoir des semblables chassis à ceux des barbiers, et aux barbiers d'avoir des montres semblables à celles des chirurgiens, à peine de cinquante livres d'amende et de trois cens livres de dommages et intérêts contre chacun des contrevenans...

XLVI. Feront lesdits Prévôts-Syndics et Gardes leurs visites en vertu des présentes chez leurs confrères, au moins quatre fois l'année, et seront seulement tenus de se faire assister d'un sergent à verge au Châtelet de Paris, pour voir si les perruques et cheveux qui seront exposés en vente au public sont bons et marchands ; et s'ils ne se trouvent pas de la qualité requise, le tout sera confisqué au profit de la Communauté. Et sera payé par chacun Confrère à chacune visite 15 sols ausdits Syndics, auxquels tous les Maîtres, Veuves et Locataires seront tenus de déclarer alors les noms de leurs apprentifs, garçons et ouvriers, et s'ils sont au mois ou à l'année, et leurs demeures, à peine de 50 livres d'amende.

XLVII. Aucun nouvellement reçu ne pourra s'établir au quartier des Maîtres chez qui il aura demeuré, que deux ans après être sorti de chez lesdits Maîtres, à peine de cinquante livres d'amende et de deux cens livres de dommages et intérêts.

XLVIII. Pourront tous les barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, et leurs veuves louer leurs privilèges, sans être tenus de demeurer chez leurs Locataires ; à condition que les propriétaires des privilèges loués ne pourront travailler en aucune manière que ce soit de leur profession, à peine d'être déchus de leurs privilèges et de cent livres d'amende, et que tous les Locataires seront tenus de passer leurs baux à loyer par devant Notaires...

XLIX. Pourront pareillement les enfans mineurs desdits Maîtres barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, louer leurs privilèges, sans estre reçus en charge jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans...

LV. Ne pourront lesdits Maîtres, Veuves et Locataires, même ceux des barbiers de nostre Maison, et Famille Royale, travailler ny faire travailler de leur profession en différentes maisons, mais dans une seule, dont le bail seroit fait en leur nom, et passé par devant Notaires... Pourront néanmoins les baigneurs, en cas de déménagement, avoir leurs bains dans la maison qu'ils quittent pendant trois mois.

LVI. Nul maître, Veuve ou Locataire, même ceux de notre Maison et Famille Royale, ne pourront retirer ni se servir d'aucuns Garçons ni ouvriers, sans congé par écrit des Maîtres de chez qui ils seront sortis...

LVIII. Aux seuls barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, appartiendra le droit de faire le poil, bains, perruques, étuves, et toutes

sortes d'ouvrages de cheveux, tant pour hommes que pour femmes, sans qu'autres puissent s'y entremettre, à peine de confiscation des ouvrages, cheveux et ustanciles, et de trois cens livres d'amende, sans préjudice du droit que les chirurgiens ont de faire le poil et les cheveux et de tenir bains et étuves pour leurs malades seulement...

LIX. Faisons défense à tous particuliers, chirurgiens, soldats servans dans les compagnies de nos Gardes Françoises et Suisse, de faire aucuns ouvrages de cheveux, mais seulement la barbe aux soldats desdits régimens, et d'avoir aucuns garçons ny autres demeures que celles du quartier de leurs compagnies.

LX. Permettons ausdits barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, de faire et vendre en leurs boutiques des poudres, opiat pour les dents, savonnettes, pommades et autres senteurs et essences, pâtes à laver les mains, et généralement tout ce qui est propre pour l'ornement, propreté et netteté du corps humain.

LXI. Comme aussi leurs permettons d'acheter et négocier des cheveux tant en gros qu'en détail, soit dans notre ville de Paris, Fauxbourgs et Banlieue d'icelle, soit dans les autres Villes et Provinces de notre Royaume, avec défenses de les y troubler sous quelque prétexte que ce puisse être à peine de cinq cens livres d'amende et de trois cens livres de dommages et intérêts...

LXIII. Défendons pareillement à toutes personnes de s'entremettre pour la vente et revente des cheveux, et de les colporter à cet effet par les boutiques de notre dite Ville et Fauxbourgs de Paris, à peine de confiscation, et de 200 livres d'amende.

II

CARROSSES ET MESSAGERIES
DE FRANCE ¹

[Année 1760].

COCHE DE GISORS ET ROUTE.

Rue Montorgueil, au Bout du monde ².

M. Marot, directeur.

<i>Destinations et places.</i>	<i>Port des hardes.</i>
—	—
Gisors.....	7 liv. 10 s. ... 1 sol. »
Gournay.....	9 — » 1 — 3 den.
Forges.....	15 — » 1 — 6 —

Ce coche part de Paris les vendredis à midi.

¹ Voy. ci-dessus, p. 705 et suiv.² La rue du Bout-du-Monde, aujourd'hui rue du Cadran, devait son nom à une enseigne qui représentait un os, un bouc, un duc (oiseau) et une sphère terrestre.

MESSAGERIE DE MONTFORT ET ROUTE.

Rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois,
hôtel de Lisieux.

M. Bellanger, directeur.

<i>Destinations et places.</i>	<i>Port des hardes.</i>
—	—
Saint-Cyr.....	3 liv. 6 den.
Neauffle.....	3 — 6 —
Chartran.....	3 — 6 —
Montfort.....	3 — 6 —

Départ de { *Paris*, les mardis et samedis. Arrive
le même jour.
{ *Montfort*, les lundis et vendredis.

CHARETTE COUVERTE D'ARPAJON.

Rue du Fauxbourg-Saint-Jacques, à l'Image
Saint-Jacques, près la rue Saint-Dominique.

<i>Destinations et places.</i>	<i>Port des hardes.</i>
—	—
Montléry.....	1 liv. 6 den.
Arpajon.....	1 — 5 s. 6 den.

Départ de { *Paris*, le mercredi à 10 h. du matin,
le samedi à 5 h. du matin et à 2 h.
après-midi.
{ *Arpajon*, le lundi à 2 h. du matin,
le jeudi à 10 h. du matin.

CAROSSE DE BOURGES ET ROUTE.

Rue Contrescarpe.

M. Roussel, directeur.

<i>Destinations et places.</i>	<i>Port des hardes.</i>
—	—
Arpajon.....	3 liv. 15 s. ... 6 den.
Estampes.....	6 — » 6 den.
Orléans.....	15 — » 1 s. » —
Vierzon.....	25 — » 2 — » —
Bourges.....	25 — » 2 — » —

Départ de { *Paris*, le mardi à 6 h. du matin en
été, et à 10 h. en hiver.
{ *Bourges*, le mardi à pareilles heures.

VOITURES DE BORDEAUX ET ROUTE.

Rue Contrescarpe.

M. Roussel, directeur.

CAROSSE.

<i>Destinations et places.</i>	<i>Port des hardes.</i>
—	—
Orléans.....	15 liv. 1 s. »
Blois.....	18 — 1 — 6 den.
Amboise.....	25 — 2 — » —
Tours.....	30 — 2 — 6 —
Châtelleraut.....	40 — 4 — » —
Poitiers.....	45 — 4 — » —
Brioude.....	50 — 4 — » —
Saint-Jean-d'Angély.....	72 — 5 — » —
Saintes.....	72 — 5 — » —
Pons.....	72 — 5 — » —
Blaye.....	72 — 5 — » —
Bordeaux.....	72 — 5 — » —

Départ de { *Paris*, le mardi à 10 h. du matin.
{ *Bordeaux*, le samedi.

MESSAGERIE.

<i>Destinations et places.</i>		<i>Port des hardes.</i>
Orléans	24 liv.	1 s.
Blois	26 —	2 —
Amboise	40 —	3 —
Châtelleraut	57 —	4 —
Poitiers	57 —	4 —
Ruffec	72 —	5 —
Augoulême	78 —	7 —
Barbezieux	85 —	7 —
Blaye	102 —	7 —
Bordeaux	102 —	7 —

Dans les prix des places est comprise la nourriture.

Il n'y a de chevaux pour les endroits de passage jusqu'à Poitiers que lorsqu'il y en a qui s'en vont à vuide.

Départ de $\left\{ \begin{array}{l} \text{Paris, le dimanche à 10 h. du matin.} \\ \text{Bordeaux, le samedi.} \end{array} \right.$

On trouve à Bordeaux des chaises qui conduisent jusqu'à Bayonne, moyennant trente livres. On trouve dans cette dernière ville des voitures pour l'Espagne.

DILIGENCE DE LYON ¹.

Port Saint-Paul.

MM. Carpentier, directeur ; Drugeon, receveur.

<i>Destinations et places.</i>		<i>Port des hardes.</i>
Fontainebleau	14 liv.	9 den.
Moret	16 —	1 s. »
Villeneuve-la-Guyard	20 —	1 — 3 —
Pont-sur-Yonne	21 —	1 — 6 —
Sens	25 —	1 — 6 —
Villeneuve-le-Roi	28 —	1 — 9 —
Joigny	32 —	2 — » —
Bassoux	35 —	2 — 3 —
Auxerre	38 —	2 — 6 —
Brice	40 —	2 — 6 —
Vermanton	43 —	2 — 9 —
Lucy-le-Bois	47 —	3 — » —
Cussy-les-Forges	50 —	3 — 3 —
La Roche-en-Berry	53 —	3 — 6 —
Saulieu	57 —	3 — 9 —
Maupas	60 —	4 — » —
Arnay-le-Duc	63 —	4 — 3 —
Ivry	67 —	4 — 6 —
La Rochepot	68 — 10 s. ..	4 — 6 —
Chagny	70 — » ..	4 — 9 —
Châlon-sur-Saône	90 — » ..	5 — » —
Tournus	92 — 10 s. ..	5 — 6 —
Mâcon	95 — 10 — ..	5 — 6 —
Villefranche	97 — 10 — ..	5 — 9 —
Lyon	100 — » ..	6 — » —

Départ de $\left\{ \begin{array}{l} \text{Paris, de deux jours l'un, à 4 h. du} \\ \text{matin.} \\ \text{Lyon, les jours alternatifs qu'elle ne} \\ \text{part pas de Paris.} \end{array} \right.$

Cette voiture passe pour la plus utile et la plus commode du royaume ; elle fait vingt lieues par jour. Les voyageurs sont rendus à Lyon en cinq jours en été, en six en hiver. La diligence par terre ne fait route que jusqu'à Châlon ; on

prend en cette ville la diligence par eau, qui conduit à Lyon.

Il y a une chapelle dans l'hôtel des diligences où l'on dit la messe pour les voyageurs, à trois heures et demie du matin, les jours de dimanches et fêtes.

CAROSSE DE ROSAY.

Rue Saint-Louis, au Marais.

Destinations et places.

Vincennes	1 liv. »
Saint-Maur	1 — »
Champigny	1 — 10 s.
La Queue	2 — »
Auxois	2 — 10 s.
Groistournon	3 — 10 —
Fontenay	4 — »
Rosay	5 — »

Départ de $\left\{ \begin{array}{l} \text{Paris, le mardi à 5 h. du matin.} \\ \text{Rosay, le jeudi.} \end{array} \right.$

CHARETTE DE COULOMMIERS.

Rue de Braque, près l'hôtel Soubise.

Destinations et places.

Crécy	3 liv.	6 den.
Coulommiers	4 —	6 —

Départ de $\left\{ \begin{array}{l} \text{Paris, les mercredis et samedis à} \\ \text{4 h. du matin.} \\ \text{Coulommiers, les lundis et mercredis.} \end{array} \right.$

CARABAT DE LA FERTÉ-GAUCHER.

Destinations et places.

Crécy	3 liv. 10 s.	6 den.
Coulommiers	4 — 10 —	6 —
Rebay	4 — 10 —	6 —
La Ferté-Gaucher	5 — » —	9 —

Départ de $\left\{ \begin{array}{l} \text{Paris, les mercredis et samedis à 4 h.} \\ \text{du matin.} \\ \text{La Ferté-Gaucher, les lundis et} \\ \text{mercredis.} \end{array} \right.$

CAROSSE DE CREIL.

Rue Montorgueil, au *Compas d'or*.

M. Guillin, directeur.

Destinations et places.

Écouen	2 liv. 10 s.	6 den.
Luzarche	2 — 10 —	6 —
Chantilly	2 — 10 —	6 —
Creil	2 — 10 —	6 —

Départ de $\left\{ \begin{array}{l} \text{Paris, les mardis et samedis, à 8 h.} \\ \text{du matin.} \\ \text{Creil, les lundis et vendredis.} \end{array} \right.$

¹ Voy. ci-dessus, p. 738.

VOITURE DE CALAIS ET ROUTE.

Rue Saint-Denis, vis-à-vis les Filles-Dieu.

M. Constant, directeur.

CAROSSE.

<i>Destinations et places.</i>		<i>Port des hardes.</i>	
Montreuil	20 liv.	2 s. »	
Boulogne	25 —	2 — 6 den.	
Calais	30 —	3 — »	

PANIER.

Destinations et places

Montreuil	14 liv.
Boulogne	17 —
Calais	20 —

Départ de *Paris*, le vendredi à 8 h. du matin.

III

ÉDITS DE 1776 ¹.

I

EDIT DE FÉVRIER.

Louis, etc.

Nous devons à tous nos sujets de leur assurer la jouissance pleine et entière de leurs droits ; nous devons surtout cette protection à cette classe d'hommes qui, n'ayant de propriété que leur travail et leur industrie, ont d'autant plus le besoin et le droit d'employer dans toute leur étendue les seules ressources qu'ils aient pour subsister.

Nous avons vu avec peine les atteintes multipliées qu'ont données à ce droit naturel et commun, des institutions, anciennes à la vérité, mais que ni le temps, ni l'opinion ni les actes même émanés de l'autorité qui semble les avoir consacrées, n'ont pu légitimer.

Dans presque toutes les villes de notre royaume, l'exercice des différens arts et métiers est concentré dans les mains d'un petit nombre de maîtres réunis en communauté, qui peuvent seuls, à l'exclusion de tous les autres citoyens, fabriquer ou vendre les objets du commerce particulier dont ils ont le privilège exclusif ; en sorte que ceux de nos sujets qui, par goût ou par nécessité, se destinent à l'exercice des arts et métiers ne peuvent y parvenir qu'en acquérant la maîtrise, à laquelle ils ne sont reçus qu'après des épreuves aussi longues et aussi nuisibles que superflues, et après avoir satisfait à des droits et à des exactions multipliées, par lesquelles une partie des fonds dont ils auroient eu besoin pour monter leur commerce ou leur atelier, ou même pour subsister, se trouve consommée en pure perte.

Ceux dont la fortune ne peut suffire à ces pertes sont réduits à n'avoir qu'une subsistance précaire sous l'empire des maîtres, à languir dans l'indigence, ou à porter hors de leur patrie une industrie qu'ils auroient pu rendre utile à l'état.

Toutes les classes de citoyens sont privées du droit de choisir les ouvriers qu'ils voudroient employer et des avantages que leur donneroit la concurrence pour le bas prix et la perfection du travail. On ne peut souvent exécuter l'ouvrage le plus simple sans recourir à plusieurs ouvriers de communautés différentes, sans essuyer les lenteurs, les infidélités, les exactions que nécessitent ou favorisent les prétentions de ces différentes communautés et les caprices de leur régime arbitraire et intéressé.

Ainsi les effets de ces établissemens sont, à l'égard de l'état, une diminution inappréciable de commerce et de travaux industriels ; à l'égard d'une nombreuse partie de nos sujets, une perte de salaires et de moyens de subsistance ; à l'égard des habitants des villes en général, l'asservissement à des privilèges exclusifs, dont l'effet est absolument analogue à celui d'un monopole effectif ; monopole dont ceux qui l'exercent contre le public, en travaillant et vendant, sont eux-mêmes les victimes dans tous les moments où ils ont à leur tour besoin des marchandises ou du travail d'une autre communauté.

Ces abus se sont introduits par degrés. Ils sont originairement l'ouvrage de l'intérêt des particuliers qui les ont établis contre le public. C'est après un long intervalle de temps que l'autorité, tantôt surprise tantôt séduite par une apparence d'utilité, leur a donné une sorte de sanction.

La source du mal est dans la faculté même, accordée aux artisans d'un même métier, de s'assembler et de se réunir en un corps.

Il paroît que, lorsque les villes commencèrent à s'affranchir de la servitude féodale et à se former en communes, la facilité de classer les citoyens par le moyen de leur profession introduisit cet usage inconnu jusqu'alors. Les différentes professions devinrent ainsi comme autant de communautés particulières dont la communauté générale était composée. Les confréries religieuses, en resserrant encore les liens qui unissoient entre elles les personnes d'une même profession, leur donnèrent des occasions plus fréquentes de s'assembler, et de s'occuper dans ces assemblées de l'intérêt commun des membres de la société particulière, qu'elles poursuivirent avec une activité continue, au préjudice des intérêts de la société générale.

Les communautés une fois formées rédigèrent des statuts ; et, sous différens prétextes du bien public, les firent autoriser par la police.

La base de ces statuts est d'abord d'exclure du droit d'exercer le métier quiconque n'est pas membre de la communauté ; leur esprit général est de restreindre, le plus qu'il est possible, le nombre des maîtres, de rendre l'acquisition de la maîtrise d'une difficulté presque insurmontable pour tout autre que les enfans des maîtres

¹ Voy. ci-dessus, p. 292 et suiv.

actuels. C'est à ce but que sont dirigées la multiplicité des frais et des formalités de réception, les difficultés du chef-d'œuvre, toujours jugé arbitrairement, surtout la cherté et la longueur inutile des apprentissages et la servitude prolongée du compagnonnage, institutions qui ont encore l'objet de faire jouir les maîtres gratuitement, pendant plusieurs années, du travail des aspirants.

Les communautés s'occupèrent surtout d'écarter de leur territoire les marchandises et les ouvrages des forains; elles s'appuyèrent sur le prétendu avantage de bannir du commerce des marchandises qu'elles supposaient être mal fabriquées. Ce motif les conduisit à demander pour elles-mêmes des réglemens d'un nouveau genre, tendant à prescrire la qualité des matières premières, leur emploi et leur fabrication. Ces réglemens, dont l'exécution fut confiée aux officiers des communautés donnèrent à ceux-ci une autorité qui devint un moyen, non seulement d'écarter encore plus sûrement les forains sous prétexte de contravention, mais encore d'assujettir les maîtres même de la communauté à l'empire des chefs, et de les forcer, par la crainte d'être poursuivis pour des contraventions supposées, à ne jamais séparer leur intérêt de celui de l'association, et par conséquent à se rendre complices de toutes les manœuvres inspirées par l'esprit de monopole aux principaux membres de la communauté.

Parmi les dispositions déraisonnables et diversifiées à l'infini de ces statuts, mais toujours dictées par le plus grand intérêt des maîtres de chaque communauté, il en est qui excluent entièrement tous autres que les fils de maîtres, ou ceux qui épousent des veuves de maîtres; d'autres rejettent tous ceux qu'ils appellent étrangers, c'est-à-dire ceux qui sont nés dans une autre ville.

Dans un grand nombre de communautés, il suffit d'être marié pour être exclu de l'apprentissage, et par conséquent de la maîtrise.

L'esprit de monopole, qui a présidé à la confection de ces statuts, a été poussé jusqu'à exclure les femmes des métiers les plus convenables à leur sexe, tels que la broderie, qu'elles ne peuvent exercer par leur propre compte.

Nous ne suivrons pas plus loin l'énumération des dispositions bizarres, tyranniques, contraires à l'humanité et aux bonnes mœurs, dont sont remplis ces espèces de codes obscurs, rédigés par l'avidité, adoptés sans examen dans des temps d'ignorance, et aux quels il n'a manqué, pour être l'objet de l'indignation publique, que d'être connus.

Ces communautés parvinrent cependant à faire autoriser dans toutes les villes principales leurs statuts et leurs privilèges, quelquefois par des lettres de nos prédécesseurs, obtenues sous différens prétextes ou moyennant finance, et dont on leur a fait acheter la confirmation de règne en règne; souvent par des arrêts de nos cours, quelquefois par de simples jugemens de police, ou même par le seul usage.

Enfin l'habitude prévalut de regarder ces

entraves mises à l'industrie comme un droit commun.

Le gouvernement s'accoutuma à se faire une ressource de finance des taxes imposées sur ces communautés et de la multiplication de leurs privilèges.

Henri III donna, par son édit de décembre 1581, à cette institution, l'étendue et la forme d'une loi générale. Il établit les arts et métiers en corps et communautés dans toutes les villes et lieux du royaume. Il assujettit à la maîtrise et à la jurande tous les artisans. L'édit d'avril 1597 en aggrava encore les dispositions, en assujettissant tous les marchands à la même loi que les artisans. L'édit de mars 1673, purement bursale, en ordonnant l'exécution des deux précédens, a ajouté au nombre des communautés déjà existantes d'autres communautés jusqu'alors inconnues.

La finance a cherché de plus en plus à étendre les ressources qu'elle trouvoit dans l'existence de ces corps. Indépendamment des textes des établissemens de communautés et de maîtrises nouvelles, on a créé dans les communautés des offices sous différentes dénominations; et on les a obligées de racheter ces offices au moyen d'emprunts qu'elles ont été autorisées à contracter, et dont elles ont payé les intérêts avec le produit des gages ou des droits qui leur ont été aliénés.

C'est sans doute l'appât de ces moyens de finances qui a prolongé l'illusion sur le préjudice immense que l'existence des communautés cause à l'industrie, et sur l'atteinte qu'elle porte au droit naturel.

Cette illusion a été portée chez quelques personnes jusqu'au point d'avancer que le droit de travailler était un droit royal, que le prince pouvoit vendre et que les sujets devoient acheter.

Nous nous hâtons de rejeter une pareille maxime.

Dieu en donnant à l'homme des besoins, en lui rendant nécessaire la ressource du travail, a fait, du droit de travailler, la propriété de tout homme; et cette propriété est la première, la plus sacrée et la plus imprescriptible de toutes.

Nous regardons comme un des premiers devoirs de notre justice, et comme un des actes les plus dignes de notre bienfaisance, d'affranchir nos sujets de toutes les atteintes portées à ce droit inaliénable de l'humanité. Nous voulons en conséquence abroger ces institutions arbitraires qui ne permettent pas à l'indigent de vivre de son travail, qui repoussent un sexe à qui sa foiblesse a donné plus de besoins et moins de ressources, et semblent, en les condamnant à une misère inévitable, seconder la séduction et la débauche; qui éloignent l'émulation et l'industrie et rendent inutiles les talents de ceux que les circonstances excluent de l'entrée d'une communauté; qui privent l'état et les arts de toutes les lumières que les étrangers y apporteroient; qui retardent le progrès des arts par les difficultés multipliées que rencontrent les inventeurs, auxquels différentes communautés disputent le droit d'exécuter des découvertes qu'elles n'ont point faites; qui, par les frais immenses que les artisans sont obligés

de payer pour acquérir la faculté de travailler, par les exactions de toute espèce qu'ils essuient, par les saisies multipliées pour de prétendues contraventions, par les dépenses et des dissipations de tout genre, par les procès interminables qu'occasionnent entre toutes ces communautés leurs prétentions respectives sur l'étendue de leurs privilèges exclusifs, surchargent l'industrie d'un impôt énorme, onéreux aux sujets, sans aucun fruit pour l'état ; qui enfin, par la facilité qu'elle donne aux membres des communautés de se liguier entre eux, de forcer les membres les plus pauvres à subir la loi des riches, deviennent un instrument de monopole, et favorisent des manœuvres dont l'effet est de hausser, au dessus de leur proportion naturelle, les denrées les plus nécessaires à la subsistance du peuple.

Nous ne serons point arrêtés dans cet acte de justice par la crainte qu'une foule d'artisans n'usent de la liberté rendue à tous pour exercer des métiers qu'ils ignorent, et que le public ne soit inondé d'ouvrages mal fabriqués ; la liberté n'a point produit ces fâcheux effets dans les lieux où elle est établie depuis longtemps. Les ouvriers des faubourgs et des autres lieux privilégiés ne travaillent pas moins bien que ceux de l'intérieur de Paris. Tout le monde sait d'ailleurs combien la police des jurandes, quant à ce qui concerne la perfection des ouvrages, est illusoire, et que tous les membres des communautés étant portés par l'esprit du corps à se soutenir les uns les autres, un particulier qui se plaint se voit presque toujours condamné, et se lasse de poursuivre de tribunaux en tribunaux une justice plus dispendieuse que l'objet de sa plainte.

Ceux qui connoissent la marche du commerce savent aussi que toute entreprise importante de trafic ou d'industrie exige le concours de deux espèces d'hommes : d'entrepreneurs qui font les avances des matières premières, des ustensiles nécessaires à chaque commerce ; et de simples ouvriers qui travaillent pour le compte des premiers, moyennant un salaire convenu. Telle est la véritable origine de la distinction entre les entrepreneurs ou maîtres, et les ouvriers ou compagnons, laquelle est fondée sur la nature des choses, et ne dépend point de l'institution arbitraire des jurandes. Certainement, ceux qui emploient dans un commerce leurs capitaux ont le plus grand intérêt à ne confier leurs matières qu'à de bons ouvriers, et l'on ne doit pas craindre qu'ils en prennent au hasard de mauvais qui gâteraient la marchandise et rebuteroient les acheteurs ; on doit présumer aussi que les entrepreneurs ne mettront pas leur fortune dans un commerce qu'ils ne connoitroient point assez pour être en état de choisir les bons ouvriers, et de surveiller leur travail. Nous ne craignons donc point que la suppression des apprentissages, des compagnonnages et des chefs-d'œuvre, expose le public à être mal servi. Nous ne craignons pas non plus que l'affluence subite d'une multitude d'ouvriers nouveaux ruine les anciens et occasionne au commerce une secousse dangereuse.

Dans les lieux où le commerce est le plus libre,

le nombre des marchands et des ouvriers de tout genre est toujours limité et nécessairement proportionné aux besoins, c'est-à-dire à la consommation. Il ne passera point cette proportion dans les lieux où la liberté sera rendue ; aucun nouvel entrepreneur ne voudroit risquer sa fortune en sacrifiant ses capitaux à un établissement dont le succès pourroit être douteux, et où il auroit à craindre la concurrence de tous les maîtres actuellement établis, et jouissant de l'avantage d'un commerce monté et achalandé.

Les maîtres qui composent actuellement les communautés, en perdant le privilège exclusif qu'ils ont comme vendeurs, gagneront comme acheteurs à la suppression du privilège exclusif de toutes les autres communautés ; les artisans y gagneront l'avantage de ne plus dépendre, dans la fabrication de leurs ouvrages, des maîtres de plusieurs autres communautés, dont chacune réclamoit le privilège de fournir quelques pièces indispensables ; les marchands y gagneront de pouvoir vendre tous les assortimens accessoires à leur principal commerce. Les uns et les autres y gagneront surtout de n'être plus dans la dépendance des chefs et des officiers de leur communauté, de n'avoir plus à leur payer les droits de visite fréquents, d'être affranchis d'une foule de contributions pour des dépenses inutiles ou nuisibles : frais de cérémonie, de repas, d'assemblées et de procès, aussi frivoles par leur objet, que ruineux par leur multiplicité.

En supprimant ces communautés pour l'avantage général de nos sujets, nous devons à ceux de leurs créanciers légitimes qui ont contracté avec elles sur la foi de leur existence autorisée, de pourvoir à la sûreté de leur créance.

Les dettes des communautés sont de deux classes, les unes ont eu pour cause les emprunts faits par les communautés, dont les fonds ont été versés dans notre trésor royal, pour l'acquisition d'offices créés qu'elles ont réunis. Les autres ont pour cause les emprunts qu'elles ont été autorisées à faire pour subvenir à leurs propres dépenses de tout genre.

Les gages attribués à ces offices et les droits que les communautés ont été autorisées à lever, ont été affectés jusqu'ici au paiement des intérêts des dettes de la première classe, et même en partie au remboursement des capitaux. Il continuera d'être fait fonds des mêmes gages dans nos états, et les mêmes droits continueront d'être levés en notre nom, pour être affectés au paiement des intérêts et capitaux de ces dettes jusqu'à parfait remboursement. La partie de ce revenu qui étoit employée par les communautés à leurs propres dépenses se trouvant libre, servira à augmenter les fonds d'amortissement que nous destinons au remboursement des capitaux.

A l'égard des dettes de la seconde classe, nous nous sommes assurés, par le compte que nous nous sommes fait rendre de la situation des communautés de notre bonne ville de Paris, que les fonds qu'elles ont en caisse ou qui leur sont dus, et les effets qui leur appartiennent et que leur suppression mettra dans le cas de vendre, suffiront pour éteindre la totalité de ce qui reste

à payer de ces dettes ; et, s'ils ne suffisoient pas, nous y pourvoirons.

Nous croyons remplir par là toute justice envers ces communautés ; car nous ne pensons pas devoir rembourser à leurs membres actuels les taxes qui ont été exigées d'elles de règne en règne, pour droit de confirmation ou de joyeux avènement. L'objet de ces taxes, qui souvent ne sont point entrées dans le trésor de nos prédécesseurs, a été rempli par la jouissance qu'ont eu ces communautés de leur privilège pendant le règne sous lequel ces taxes ont été payées.

Ce privilège a besoin d'être renouvelé à chaque règne. Nous avons remis à nos peuples les sommes que nos prédécesseurs étoient dans l'usage de percevoir à titre de joyeux avènement ; mais nous n'avons pas renoncé au droit inaliénable de notre souveraineté, de rappeler à l'examen des privilèges accordés trop facilement par nos prédécesseurs, et d'en refuser la confirmation, si nous les jugeons nuisibles au bien de notre état et contraires au droit de nos autres sujets.

C'est par ce motif que nous nous sommes déterminés à ne point confirmer et à révoquer expressément les privilèges accordés par nos prédécesseurs, aux communautés des marchands et artisans et à prononcer cette révocation générale pour tout notre royaume, parceque nous devons la même justice à tous nos sujets. Mais cette même justice exigeant qu'au moment où la suppression des communautés sera effectuée, il soit pourvu au paiement de leurs dettes, et les éclaircissemens que nous avons demandés sur la situation de celles qui existent dans les différentes villes de nos provinces ne nous étant point encore parvenus, nous nous sommes déterminés à suspendre, par un article particulier, l'application de notre présent édit aux communautés des villes de provinces, jusqu'au moment où nous aurons pris les mesures nécessaires pour pourvoir à l'acquittement de leurs dettes.

Nous sommes à regret forcés d'excepter, quant à présent, de la liberté que nous rendons à toute espèce de commerce et d'industrie, les communautés de barbiers-perruquiers-étuvistes, dont l'établissement diffère de celui des autres corporations de ce genre, en ce que les maîtrises de ces professions ont été créées en titre d'office dont les finances ont été reçues en nos parties casuelles, avec faculté aux titulaires d'en conserver la propriété par le paiement du centième denier. Nous sommes obligés de différer l'affranchissement de ce genre d'industrie, jusqu'à ce que nous ayons pu prendre des arrangements pour l'extinction de ces offices, ce que nous ferons aussitôt que la situation de nos finances nous le permettra.

Il est quelques professions dont l'exercice peut donner lieu à des abus qui intéressent ou la foi publique, ou la police générale de l'état, ou même la sûreté et la vie des hommes ; ces professions exigent une surveillance et des précautions particulières de la part de l'autorité publique : telles sont les professions de la pharmacie, de l'orfèvrerie, de l'imprimerie. Les règles aux-

quelles elles sont actuellement assujetties sont liées au système général des jurandes, et sans doute, à cet égard elles doivent être réformées ; mais les points de cette réforme, les dispositions qu'il sera convenable de conserver ou de changer sont des objets trop importants pour ne pas demander l'examen le plus réfléchi. En nous réservant de faire connoître dans la suite nos intentions sur les règles à fixer pour l'exercice de ces professions, nous croyons, quant à présent, ne devoir rien changer à leur état actuel.

En assurant au commerce et à l'industrie l'entière liberté et la pleine concurrence dont ils doivent jouir, nous prendrons les mesures que la conservation de l'ordre public exige pour que ceux qui pratiquent les différens négoce, arts et métiers soient connus, et constitués en même temps sous la protection et la discipline de la police.

A cet effet, les marchands et artisans, leurs noms, leurs demeures, leur emploi, seront exactement enregistrés ; ils seront classés, non à raison de leur profession, mais à raison des quartiers où ils feront leur demeure ; et les officiers des communautés abrogées seront remplacés avec avantage par des syndics établis dans chaque quartier ou arrondissement, pour veiller au bon ordre, rendre compte aux magistrats chargés de la police, et transmettre leurs ordres.

Toutes les communautés ont de nombreuses contestations. Tous les procès qu'une continuelle rivalité avoit élevés entre elles demeureront éteints par la réforme des droits exclusifs auxquels elles prétendoient. Si à la dissolution des corps et communautés il se trouve quelques procès intentés ou soutenus en leur nom, qui présentent des objets d'intérêt réel, nous pourvoirons à ce qu'ils soient suivis jusqu'à jugement définitif, pour la conservation des droits de qui il appartiendra.

Nous pourvoirons encore à ce qu'un autre genre de contestations, qui s'élèvent fréquemment entre les artisans et ceux qui les emploient, sur le genre, la perfection ou le prix du travail, soient terminées par les voies les plus courtes et les moins dispendieuses.

A ces causes, ordonnons, voulons et nous plaist ce qui suit :

I. Il sera libre à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, même à tous étrangers encore qu'ils n'eussent point obtenu de nous de lettres de naturalité, d'embrasser et d'exercer dans tout notre royaume, et notamment dans notre bonne ville de Paris, telle espèce de commerce et telle profession d'arts et métiers que bon leur semblera, même d'en réunir plusieurs. A l'effet de quoi nous avons éteint et supprimé, éteignons et supprimons tous les corps et communautés de marchands et artisans, ainsi que les maîtrises et jurandes ; abrogeons tous privilèges, statuts et réglemens donnés auxdits corps et communautés, pour raison desquels nul de nos sujets ne pourra être troublé dans l'exercice de son commerce et de sa profession, pour quelque cause et sous quelque prétexte que ce puisse être.

II. Et néanmoins, seront tenus ceux qui voudront exercer lesdites professions ou commerce, d'en faire préalablement leur déclaration devant le lieutenant général de police, laquelle sera inscrite sur un registre à ce destiné, et contiendra leurs noms, surnoms et demeures, le genre de commerce ou de métier qu'ils se proposent d'entreprendre. Et en cas de changement de demeure ou de profession, ou de cessation de commerce ou de travail, lesdits marchands et artisans seront également tenus d'en faire leur déclaration sur ledit registre, le tout sans frais. A peine, contre ceux qui exerceroient sans avoir fait la déclaration, de saisie et confiscation des ouvrages et marchandises, et de cinquante livres d'amende.

Exceptons néanmoins les maîtres actuels des corps et communautés, lesquels ne seront tenus de faire les dites déclarations que dans le cas de changement de domicile, de profession, réunion de profession nouvelle, ou cessation de commerce et de travail. Exceptons encore les personnes qui font actuellement ou qui voudront faire par la suite le commerce en gros, notre intention n'étant point de les assujettir à aucunes règles ni formalités auxquelles les commerçans en gros n'auroient point été sujets jusqu'à présent.

III. La déclaration et l'inscription sur le registre de la police, ordonnées par l'article ci-dessus, ne concernent que les marchands et artisans qui travaillent pour leur propre compte et vendent au public. A l'égard des simples ouvriers qui ne répondent point directement au public, mais aux entrepreneurs d'ouvrages ou maîtres pour le compte desquels ils travaillent, lesdits entrepreneurs ou maîtres seront tenus, à toute réquisition, d'en représenter au lieutenant général de police un état contenant le nom, le domicile et le genre d'industrie de chacun d'eux.

IV. N'entendons comprendre dans les dispositions portées par les articles 1 et 2 les professions de la pharmacie de l'orfèvrerie, de l'imprimerie et librairie, à l'égard des quelles il ne sera rien innové, jusqu'à ce que nous ayons statué sur leur régime, ainsi qu'il appartiendra.

V. Exceptons pareillement des dispositions desdits articles 1 et 2 du présent édit, les communautés des maîtres barbiers-perruquiers-étuvistes, dans les lieux où leurs professions sont en charge, jusqu'à ce qu'il en soit par nous autrement ordonné,

VI. Voulons que les maîtres actuels des communautés des bouchers, boulangers et autres dont le commerce a pour objet la subsistance journalière de nos sujets, ne puissent quitter leurs professions qu'un an après la déclaration qu'ils seront tenus de faire devant le lieutenant général de police, qu'ils entendent abandonner leur profession et commerce: à peine de cinq cents livres d'amende, et de plus forte peine s'il y échoit.

VII. Les marchands et artisans qui sont assujettis à porter sur un registre le nom des personnes de qui ils achètent certaines marchandises, tels

que les orfèvres, les merciers, les fripiers et autres, seront obligés d'avoir et de tenir fidèlement lesdits registres, et de les représenter aux officiers de la police à la première réquisition.

VIII. Aucune des drogues dont l'usage peut être dangereux ne pourra être vendue, si ce n'est par les maîtres apothicaires ou par les marchands qui en auront obtenu la permission spéciale et par écrit du lieutenant général de police, et de plus à la charge d'inscrire sur un registre, paraphé par ledit lieutenant général de police, les noms, qualités et demeures des personnes auxquelles ils en auront vendu, et de n'en vendre qu'à des personnes connues et domiciliées: à peine de mille livres d'amende, même d'être poursuivi extraordinairement, suivant l'exigence des cas.

IX. Ceux des arts et métiers dont les travaux peuvent occasionner des dangers ou des incommodités notables, soit au public, soit aux particuliers, continueront d'être assujettis aux réglemens de police faits ou à faire pour prévenir ces dangers et ces incommodités.

X. Il sera formé dans les différens quartiers des villes de notre royaume, et notamment dans ceux de notre bonne ville de Paris, des arrondissemens dans chacun desquels seront nommés, pour la première année seulement et dès l'enregistrement ou lors de l'exécution de notre présent édit, un syndic et deux adjoints par le lieutenant général de police: et ensuite lesdits syndics et adjoints seront annuellement élus par les marchands et artisans dudit arrondissement, et par la voie du scrutin, dans une assemblée tenue à cet effet en la maison et en présence d'un commissaire nommé par ledit lieutenant général de police; lequel commissaire en dressera procès-verbal, le tout sans frais, pour, après néanmoins que lesdits syndics et adjoints auront prêté serment devant ledit lieutenant général de police, veiller sur les commerçans et artisans de leur arrondissement, sans distinction d'état ou de profession, en rendre compte audit lieutenant général de police, recevoir et transmettre ses ordres; sans que ceux qui seront nommés pour syndics et adjoints puissent refuser d'en exercer les fonctions, ni que pour raison d'icelles ils puissent exiger ou recevoir desdits marchands ou artisans aucune somme ni présent, à titre d'honoraires et de rétributions, ce que nous leur défendons expressément, à peine de concussion.

XI. Les contestations qui naîtront à l'occasion des mal-façons et défauts des ouvrages seront portées devant le sieur lieutenant général de police, à qui nous en attribuons la connoissance exclusivement, pour être, sous le rapport d'experts par lui commis à cet effet, statué sommairement sans frais et en dernier ressort, si ce n'est que la demande en indemnité excédât la valeur de cent livres: auquel cas lesdites contestations seront jugées en la forme ordinaire.

XII. Seront pareillement portées par devant le sieur lieutenant général de police, pour être par lui jugées sommairement, et sans frais, et en

dernier ressort jusqu'à concurrence de la valeur de cent livres, les contestations qui pourroient s'élever sur l'exécution des engagements à temps, contrats d'apprentissage et autres conventions faites entre les maîtres et les ouvriers travaillant pour eux, relativement à ce travail : et dans le cas où l'objet desdites contestations excéderoit la valeur de cent livres, elles seront jugées en la forme ordinaire.

XIII. Défendons expressément aux gardes, jurés, ou officiers en charge des corps et communautés de faire désormais aucune visite, inspection, saisie, d'intenter ou poursuivre aucune action au nom desdites communautés, de convoquer ni d'assister à aucune assemblée, sous quelque motif que ce puisse être, même sous prétexte d'acte de confrérie, dont nous abrogeons l'usage, et généralement de faire aucune fonction en ladite qualité de gardes jurés et notamment d'exiger ou de recevoir des membres de leurs communautés aucune somme, sous quelque prétexte que ce soit, à peine de concussion. A l'exception néanmoins de celles qui pourront nous être dûes pour les impositions des membres desdits corps et communautés, et dont le recouvrement, tant pour l'année courante que pour ce qui reste à recouvrer des précédentes années, sera par eux fait et suivi dans la forme ordinaire, jusqu'à parfait paiement.

XIV. Défendons pareillement à tous maîtres, compagnons, ouvriers et apprentis desdits corps et communautés, de former aucune association ni assemblée entre eux, sous quelque prétexte que ce puisse être. En conséquence, nous avons éteint et supprimé, éteignons et supprimons toutes les confréries qui peuvent avoir été établies, tant par les maîtres des corps et communautés, que par les compagnons et ouvriers des arts et métiers, quoique érigées par les statuts desdits corps et communautés, ou par tout autre titre particulier, même par lettres patentes de nous et de nos prédécesseurs.

XV. A l'égard des chapelles érigées à l'occasion desdites confréries, dotations d'icelles, biens affectés à des fondations, voulons que, par les évêques diocésains, il soit pourvu à leur emploi de la manière qu'ils jugeront la plus utile, ainsi qu'à l'acquittement des fondations. Et seront, sur les décrets des évêques, expédiées des lettres patentes adressées à notre cour de parlement.

XVI. L'édit du mois de novembre 1563, portant création de la juridiction consulaire dans notre bonne ville de Paris, et la déclaration du 18 mars 1728, seront exécutés pour l'élection des juges consuls en tout ce qui n'est pas contraire au présent édit. En conséquence, voulons que les juges consuls en exercice dans la dite ville soient tenus, trois jours avant la fin de leur année, d'appeler et assembler jusqu'au nombre de soixante marchands, bourgeois de la dite ville, sans qu'il puisse être appelé plus de cinq de chacun des trois corps non supprimés, des apothicaires, orfèvres, imprimeurs-libraires, et plus de vingt-cinq nommés parmi ceux qui exerceront

les professions et commerce de drapiers, épiciers, merciers, pelletiers, bonnetiers et marchands de vin, soit qu'ils exercent lesdites professions ou seulement qu'ils y réunissent d'autres professions de commerce ou d'arts et métiers ; entre lesquels seront préférablement admis les gardes, syndics et adjoints desdits trois corps non supprimés, ainsi que ceux qui exerceront ou auront exercé les fonctions de syndics ou adjoints des commerçants et artisans dans les différens arrondissements de la dite ville. Et à l'égard de ceux qui seront nécessaires pour achever de remplir le nombre de soixante, seront appelés, aussi par lesdits juges et consuls, des marchands et négocians ou autres notables bourgeois versés au fait du commerce, jusqu'au nombre de vingt ; lesquels soixante, ensemble les cinq juges consuls en exercice et non autres, en éliront trente d'entre eux pour procéder, dans la forme et suivant les dispositions portées par ledit édit et la dite déclaration, à l'élection des nouveaux juges et consuls, lesquels continueront de prêter serment en la grand'chambre de notre parlement, en la manière accoutumée.

XVII. Tous procès actuellement existans, dans quelque tribunal que ce soit, entre lesdits corps et communautés, à raison de leurs droits, privilèges ou à quelque autre titre que ce puisse être, demeureront éteints, en vertu du présent édit. Défendons à tous gardes, jurés, fondés de procuration, et autres agents quelconque desdits corps et communautés de faire aucune poursuite pour raison desdits procès, à peine de nullité et de répondre en leurs propres et privés noms des dépens qui auront été faits. Et à l'égard des procès résultant des saisies d'effets et marchandises ou qui y auroient donné lieu, voulons qu'ils demeurent également éteints et que lesdits effets et marchandises soient rendus à ceux sur lesquels ils auront été saisis, en vertu de la simple décharge qu'ils en donneront aux personnes qui s'en trouveront chargées ou dépositaires. Sauf à pourvoir au paiement des frais faits jusqu'à ce jour sur la liquidation qui en sera faite par le sieur lieutenant général de police, que nous commettons à cet effet, ainsi que pour procéder à celles des restitutions, dommages-intérêts et frais qui pourroient être dus à des particuliers, lesquels seront pris, s'il y a lieu, sur les fonds appartenans aux dites communautés, sinon il y sera par nous autrement pourvu.

XVIII. A l'égard des procès des dits corps et communautés qui concerneroient des propriétés foncières, des locations, des paiemens d'arrérages de rentes et autres objets de pareille nature, nous nous réservons de pourvoir au moyen de les faire promptement instruire et juger par les tribunaux qui en sont saisis.

XIX. Voulons que, dans le délai de trois mois, tous gardes, syndics et jurés, tant ceux qui se trouvent actuellement en charge que ceux qui sont sortis d'exercice et qui n'ont pas encore rendu les comptes de leur administration, soient tenus de les présenter : savoir, dans notre ville de Paris, au sieur lieutenant général de police, et

dans les provinces, aux commissaires qui seront par nous députés à cet effet, pour être arrêtés et révisés dans la forme ordinaire et d'en payer le reliquat à qui sera par nous ordonné, pour les deniers qui en proviendront être employés à l'acquittement des dettes des dites communautés.

XX. A l'effet de pourvoir au paiement des dettes des communautés de la ville de Paris et à la sûreté des droits de leurs créanciers, il sera remis sans délai, entre les mains du lieutenant général de police, des états desdites dettes, des remboursements faits, de ceux qui restent à faire, et des moyens de les effectuer, même des immeubles réels ou fictifs, effets ou dettes mobilières qui se trouveroient leur appartenir.

Tous ceux qui se prétendront créanciers des dites communautés seront pareillement tenus, dans l'espace de trois mois du jour de la publication du présent édit, de remettre au lieutenant général de police les titres de leurs créances ou copies dûment collationnées d'iceux, pour être procédé à leur liquidation et pourvu au remboursement, ainsi qu'il appartiendra.

XXI. Le produit des droits imposés par les rois nos prédécesseurs sur différentes matières et marchandises, et dont la perception et régie a été accordée à aucuns des corps et communautés de la ville de Paris, ainsi que les gages qui leur sont attribués à cause du rachat des offices créés en divers temps, lesquels sont compris dans l'état des charges de nos finances, continueront d'être affectés, exclusivement à toute autre destination, au paiement des arrérages et au remboursement des capitaux des emprunts faits par lesdites communautés. Voulons que la somme excédente de ces produits, celle nécessaire pour l'acquittement des arrérages, ainsi que toute l'épargne résultante, soit de la diminution des frais de perception, soit de la suppression des dépenses de communautés qui se prenoient sur ces produits, soit de la diminution des intérêts par les remboursements successifs, soit employée en accroissement du fonds d'amortissement jusqu'à l'entière extinction des capitaux desdits emprunts. Et, à cet effet, sera par nous établie une caisse particulière, sous l'inspection du lieutenant général de police, dans laquelle seront annuellement versés tant le montant desdits gages que les produits desdites régies, pour être employés au paiement des arrérages et remboursements des capitaux¹.

XXII. Il sera procédé par devant le lieutenant général de police, dans la forme ordinaire, à la vente des immeubles réels ou fictifs, ainsi que des meubles appartenans aux dits corps et communautés, pour en être le prix employé à l'acquittement de leurs dettes, ainsi qu'il a été ordonné par l'article 20 ci-dessus. Et dans le cas où le produit de ladite vente excéderait, pour quelques corps ou communautés, le montant de ses dettes,

tant envers nous qu'envers des particuliers, ledit excédent sera partagé par portions égales entre les maîtres actuels desdits corps et communautés.

XXIII. Et à l'égard des dettes des corps et communautés établis dans nos villes de province, ordonnons que, dans le délai de trois mois, ceux qui se prétendront créanciers desdits corps et communautés seront tenus de remettre ès mains du contrôleur général de nos finances les titres de leurs créances ou expéditions collationnées d'iceux, pour, sur le vu desdits titres, être fixé le montant desdites dettes, et par nous pourvu à leur remboursement. Et jusqu'à ce que nous ayons pris les mesures nécessaires à cet égard, suspendons, dans lesdites villes de province, la suppression ordonnée par le présent édit.

XXIV. Avons dérogé et dérogeons, par le présent édit, à tous édits, déclarations, lettres patentes, arrêts, statuts et réglemens contraires à icelui. Si donnons en mandement à nos amis et féaux conseillers les gens tenans nostre cour de parlement à Paris, etc.

II

ÉDIT D'AOUT

LOUIS, etc. Notre amour pour nos sujets nous avoit engagé à supprimer, par notre édit du mois de février dernier, les jurandes et communautés de commerce, arts et métiers. Toujours animé du même sentiment et du désir de procurer le bien de nos peuples, nous avons donné une attention particulière aux différens mémoires qui nous ont été présentés à ce sujet, et notamment aux représentations de notre Cour de parlement. Et ayant reconnu que l'exécution de quelques-unes des dispositions que cette loi contient pouvoient entraîner des inconvéniens, nous avons cru devoir nous occuper du soin d'y remédier, ainsi que nous l'avions annoncé. Mais, persévérant dans la résolution où nous avons toujours été de détruire les abus qui existoient avant notre édit dans les corps et communautés d'arts et métiers, et qui pouvoient nuire au progrès des arts, nous avons jugé nécessaire, en créant de nouveau six corps de marchands et quelques communautés d'arts et métiers, de conserver libres certains genres de métiers ou de commerces qui ne doivent être assujettis à aucuns réglemens particuliers ; de réunir les professions qui ont de l'analogie entre elles, et d'établir à l'avenir des règles dans le régime desdits corps et communautés, à la faveur desquelles la discipline intérieure et l'autorité domestique des maîtres sur les ouvriers seront maintenues, sans que le commerce, les talens et l'industrie soient privés des avantages attachés à cette liberté, qui doit exciter l'émulation, sans introduire la fraude et la licence. La concurrence établie pour des objets de commerce, fabrication et façon d'ouvrages, produira une partie de ces heureux effets, et le rétablissement des corps et communautés fera cesser les inconvéniens résultants de la confusion des états. Les professions qu'il sera libre à toutes personnes

¹ Voy. Arrêt du Conseil portant que les droits de régie mentionnés dans l'article 21 de la suppression des corps et communautés seront versés dans une caisse particulière. Février 1776.

d'exercer indistinctement continueront d'être une ressource ouverte à la partie la plus indigente de nos sujets. Les droits et frais pour parvenir à la réception dans lesdits corps et communautés, réduits à un taux très modéré et proportionné au genre et à l'utilité du commerce et de l'industrie, ne seront plus un obstacle pour y être admis. Les filles et femmes n'en seront pas exclues. Les professions qui ne sont pas incompatibles pourront être cumulées. Il sera libre aux anciens maîtres de payer des droits peu onéreux, au moyen desquels leurs anciennes prérogatives leur seront rendues. Ceux qui ne voudront pas les acquitter n'en jouiront pas moins du droit d'exercer, comme avant notre édit, leur commerce ou profession. Les particuliers qui ont été inscrits sur les livres de la police en vertu de notre édit, jouiront aussi, moyennant le paiement qu'ils feront chaque année d'une somme modique, du bénéfice de cette loi. La facilité d'entrer dans lesdits corps et communautés, les moyens que notre amour pour nos sujets et des vues de justice nous inspireront, feront cesser l'abus des privilèges. Nous nous chargerons de payer les dettes que lesdits corps et communautés, avoient contractées, et, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement acquittées, leurs créanciers conserveront leurs droits, privilèges et hypothèques. Nous pourrions aussi au paiement des indemnités qui pourroient être dues à cause de la suppression des corps et communautés. Les procès qui existoient avant ladite suppression demeureront éteints, et nous prendrons des mesures capables d'arrêter les contestations fréquentes qui étoient si préjudiciables à leurs intérêts et au bien du commerce. En rectifiant ainsi ce que l'expérience a fait connoître de vicieux, dans le régime des communautés, en fixant par de nouveaux statuts et réglemens un plan d'administration sage et favorable, lequel dégagera des gênes que les anciens statuts avoient apportées à l'exercice du commerce et des professions, et détruisant des usages qui avoient donné naissance à une infinité d'abus, d'excès et de manœuvres dans les jurandes, et contre lesquelles nous avons dû faire un usage légitime de notre autorité, nous conserverons de ces anciens établissemens les avantages capables d'opérer le bon ordre et la tranquillité publique.

A ces causes, etc.

I. Les marchands et artisans de notre bonne ville de Paris seront classés et réunis suivant le genre de leur commerce, profession ou métier. A l'effet de quoi nous avons rétabli et rétablissons, et, en tant que besoin est, créons et érigeons de nouveau six corps de marchands, y compris celui des orfèvres; et quarante quatre communautés d'arts et métiers. Voulons que les dits corps et communautés jouissent, exclusivement à tous autres, du droit et faculté d'exercer les commerces, métiers et professions qui leur sont attribués et dénommés en l'état arrêté en notre conseil, lequel demeurera annexé à notre présent édit.¹

II. En ce qui concerne les autres commerces, métiers et professions, dont la liste sera pareillement annexée à notre présent édit, il sera permis à toutes personnes de les exercer, à la charge seulement d'en faire préalablement leur déclaration devant le sieur lieutenant général de police. Ladite déclaration sera inscrite sur un registre à ce destiné : elle contiendra les noms, âge et demeure de celui qui se présentera, et le genre de commerce ou travail qu'il se proposera d'exercer. En cas de changement de profession ou de demeure, comme aussi en cas de cessation, lesdits particuliers seront pareillement tenus d'en faire leur déclaration, le tout sans aucun droit ni frais.

III. N'entendons comprendre dans les dispositions des articles précédents le corps des apothicaires, nous réservant de nous expliquer particulièrement sur ce qui concerne la profession de la pharmacie.

IV. Il ne sera rien innové en ce qui concerne la communauté des maîtres barbiers-perruquiers-étuvistes, lesquels continueront de jouir de leurs offices comme par le passé, jusqu'à ce qu'il en soit par nous autrement ordonné. Permettons néanmoins aux coiffeuses de femmes d'exercer leur profession, à la charge seulement d'en faire la déclaration ordonnée par l'article 2.

V. Les marchands des Six-Corps jouiront de la prérogative de parvenir au consulat et à l'échevinage, ainsi qu'en jouissoient ci-devant les six anciens corps de marchands : le tout suivant les conditions portées aux articles subsequens.

VI. Ceux qui voudront être admis dans les corps et communautés créés par l'article premier seront tenus de payer indistinctement, pour tout droit d'admission ou réception, les sommes fixées par le tarif que nous avons fait arrêter en notre conseil, et qui sera annexé à notre présent édit.

VII. Ceux qui avoient été reçus maîtres dans les anciens corps et communautés, et leurs veuves, pourront continuer d'exercer leur commerce ou profession sans payer aucuns droits ; mais ils ne pourront être admis comme maîtres dans les nouveaux corps et communautés, ni faire un nouveau commerce ou participer aux avantages et privilèges desdits corps et communautés, qu'en payant, et ce dans trois mois pour tout délai, les droits de confirmation, de réunion ou d'admission dans les Six-Corps que nous avons fixés ; savoir, le droit de confirmation, au cinquième des droits de réception ; celui de réunion d'un commerce ou d'une profession dans lequel se trouvera compris le droit de confirmation, au quart de ladite fixation, ou au tiers, lorsqu'il se trouvera plus d'un genre d'un commerce ou de profession réuni ; et enfin celui d'admission dans l'un des Six-Corps, lequel sera indépendant du droit de confirmation et de réunion, au tiers de ladite fixation, le tout conformément au tarif qui sera annexé à notre présent édit.

VIII. Les marchands et artisans de l'un et l'autre sexe qui ont été inscrits sur les livres de police, depuis le mois de mars dernier, pourront

¹ Voy. ci-dessus, p. 295.

continuer d'exercer librement leur commerce ou profession, à la charge seulement de payer annuellement à notre profit, et tant qu'il continueront ledit exercice, un dixième du prix fixé par le tarif pour l'admission dans chacun des corps ou communautés dont dépendra le commerce ou la profession pour lequel ils se sont fait enregistrer; si mieux ils n'aiment se faire recevoir maîtres aux conditions portées en l'article 6, et de la manière qui sera ordonnée ci-après.

IX. Les maîtres et maîtresses des corps et communautés qui désireront cumuler deux ou plusieurs commerces ou professions dépendans de différens corps ou communautés seront tenus de se présenter au lieutenant général de police. Et, dans le cas où il jugera que lesdits commerces ou professions ne sont point incompatibles, et que leur réunion ne peut nuire à la police ni à la sûreté publique, il leur sera délivré, sur les conclusions de notre procureur au Châtelet, une permission sur laquelle ils seront reçus et admis dans lesdits corps et communautés, en payant toutefois les droits fixés par le tarif pour l'admission et réception dans chacun desdits corps et communautés.

X. Les filles et femmes seront admises et reçues dans lesdits corps et communautés, en payant pareillement les droits fixés par ledit tarif; sans cependant qu'elles puissent, dans les communautés d'hommes, être admise à aucune assemblée, ni exercer aucunes des charges. Les hommes ne pourront pareillement être admis aux assemblées, ni exercer aucunes charges dans les communautés de femmes.

XI. Les veuves des maîtres qui seront reçues par la suite ne pourront continuer plus d'une année, à compter du jour du décès de leur mari, leurs commerces ou leurs professions, à moins que dans ledit délai elles ne se fassent recevoir maîtresses dans le corps ou la communauté de leurs maris. Et dans ce cas, elles ne paieront que la moitié des droits fixés par le tarif; ce qui sera pareillement observé pour les hommes qui deviendront veufs d'une maîtresse.

XII. Nul ne pourra être admis à la maîtrise avant l'âge de vingt ans pour les hommes, s'il n'est marié, et de dix-huit ans pour les filles: à peine de nullité des réceptions et de perte des droits payés pour icelles. Sauf à nous à accorder, dans des cas favorables, telles dispenses que nous jugerons convenables.

XIII. Les étrangers pourront être admis dans lesdits corps et communautés aux conditions portées aux articles précédens. Et, dans ce cas, voulons qu'ils soient affranchis de tout droit d'aubaine pour leur mobilier et leurs immeubles fictifs seulement.

XIV. Les maîtres et maîtresses qui auront payé les droits et ceux qui seront reçus par la suite, jouiront dans nos provinces du droit qui étoit attaché aux maîtrises supprimées; ils pourront en conséquence exercer librement dans

tout notre royaume leur commerce ou profession, à la charge par eux de se faire enregistrer, sans frais, au bureau du corps ou de la communauté de la ville en laquelle ils voudroient faire leur résidence.

XV. Il sera fait dans chaque corps ou communauté, trois tableaux différens. Le premier contiendra les noms, par ordre d'ancienneté, de tous ceux qui auront payé les droits de confirmation, de réunion et d'admission dans les Six-Corps, et les droits de confirmation et de réunion dans les autres communautés. Le second tableau contiendra les noms des anciens maîtres qui n'auront pas acquitté les droits ci-dessus. Et enfin le troisième tableau contiendra les noms de ceux qui ont été enregistrés depuis le mois de mars dernier sur les livres de la police. Ceux ou celles qui seront reçus à l'avenir dans lesdits corps et communautés seront inscrits à la suite du premier tableau; et seront lesdits tableaux arrêtés chaque année, sans frais, par le lieutenant général de police.

XVI. Les anciens maîtres qui, n'ayant point acquitté dans les trois mois les droits établis par l'article 7, seront compris dans le second tableau, ne seront admis à aucune assemblée; ils ne participeront point à l'administration ni à aucune des prérogatives des corps et communautés; ils seront tenus de se renfermer dans les bornes du commerce ou de la profession qu'ils avoient droit d'exercer avant la suppression des maîtrises, et ce néanmoins sous l'inspection des gardes, syndics et adjoints des corps et communautés auxquels ils seront agrégés, pour l'exercice de leur commerce ou profession seulement, ainsi que pour le paiement des impositions.

XVII. A l'égard des particuliers qui se trouveront inscrits sur les registres de la police, ils seront pareillement tenus de se renfermer dans l'exercice du commerce ou de la profession pour lesquels ils ont été inscrits, sans pouvoir participer ni aux prérogatives ni à l'administration des corps et communautés auxquels ils ne seront pareillement qu'agrégés. Et, faute par eux de payer les droits portés en l'article 8, ils seront de plein droit déchus de l'exercice de tout commerce et profession dépendans desdits corps et communautés, rayés du tableau, et réputés ouvriers sans qualité.

XVIII. Lesdits corps et communautés seront représentés par des députés, au nombre de vingt-quatre pour les corps et communautés qui seront composés de moins de trois cents maîtres, et de trente-six pour ceux qui seront composés d'un plus grand nombre. Les dits députés seront présidés par des gardes ou syndics et leurs adjoints, et pourront seuls s'assembler et délibérer sur les affaires qui intéresseront les droits des corps et communautés. Les délibérations qui seront prises dans lesdites assemblées obligeront tout le corps ou la communauté, et ne pourront néanmoins être exécutées qu'après avoir été homologuées ou autorisées par le lieutenant général de police.

XIX. Lesdits députés seront choisis dans des assemblées qui seront indiquées à cet effet tous les ans par le lieutenant général de police ; elles se tiendront dans le lieu qui sera par lui désigné. Voulons qu'elles ne soient composées que de la classe des membres qui seront imposés à la plus forte taxe d'industrie : au nombre de deux cents pour les corps et communautés qui seront composés de moins de six cents maîtres, et de quatre cents maîtres pour ceux qui seront composés d'un plus grand nombre. Voulons pareillement que les députés ne puissent être choisis que dans ladite classe et nommés par la voie du scrutin, sans pouvoir être continués.

XX. Et afin que les assemblées dans lesquelles il sera procédé au choix et à la nomination des députés ne soient ni trop nombreuses ni tumultueuses, voulons que, dans les corps et communautés dont les assemblées seront composées de plus de cent maîtres, lesdites assemblées soient faites divisément et par centaine, et qu'il soit formé à cet effet, par le lieutenant général de police, une division de notre bonne ville de Paris et de ses faubourgs en quatre quartiers ; et les maîtres domiciliés dans chacun de ces quartiers ou dans deux quartiers réunis, choisiront et nommeront séparément, et en des jours différens, les députés de chaque division.

XXI. Il y aura dans chacun des Six-Corps, trois gardes et trois adjoints ; et dans chaque communauté, deux syndics et deux adjoints, lesquels auront la régie et administration des affaires et la manutention des revenus desdits corps et communautés, et seront chargés de veiller à la discipline des membres et à l'exécution des réglemens. Ils exerceront conjointement leurs fonctions pendant deux années consécutives, la première en qualité d'adjoints, et la seconde en qualité de gardes ou syndics. Lesdits gardes et syndics seront nommés, pour la première fois seulement, par le lieutenant général de police, et leur exercice ne durera qu'une année, après laquelle ils seront remplacés par les adjoints, qui seront pareillement nommés, pour cette fois seulement, par le sieur lieutenant général de police.

XXII. Dans les trois jours qui suivront la nomination des députés, ils seront tenus de s'assembler, savoir : ceux des Six-Corps, au bureau de leur corps, et ceux des communautés, en l'hôtel de notre procureur au Châtelet, pour y procéder par la voie du scrutin, et en sa présence, à l'élection des adjoints qui remplaceront ceux qui, ayant géré en ladite qualité en l'année précédente, passeront en leur seconde année aux places de gardes ou syndics. Lesquels adjoints ne pourront être choisis que parmi les membres qui auront été députés dans les années précédentes.

XXIII. Les gardes, syndics et adjoints ne pourront procéder à l'admission d'un maître ou d'une maîtresse qu'après qu'il aura prêté le serment accoutumé devant notre procureur au Châtelet. A l'effet de quoi deux desdits gardes, syndics ou adjoints, seront tenus de se rendre,

avec l'aspirant, en son hôtel. Et il sera fait mention de ladite prestation de serment dans l'acte d'enregistrement de la réception sur le livre de la communauté.

XXIV. Les gardes, syndics et adjoints procéderont seuls à l'admission des maîtres et à l'enregistrement de leur réception sur le livre de la communauté ; et les honoraires qui leur seront attribués pour les réceptions seront partagés également entre eux. Leur défendons d'exiger ou de recevoir des récipiendaires, sous quelque prétexte que ce puisse être, aucune autre somme que celles qui leur seront attribuées, ainsi qu'à la communauté ; même d'exiger ou recevoir desdits récipiendaires, à titre d'honoraire ou de droit de présence, aucun repas, jetons ou autres présens, sous peine d'être procédé contre eux extraordinairement comme concussionnaires, sauf aux récipiendaires à acquitter par eux mêmes le coût de leurs lettres de maîtrise et le droit de l'hôpital, duquel droit ils seront tenus de représenter la quittance avant d'être admis à la maîtrise.

XXV. Les droits dus aux officiers de notre Châtelet, pour l'élection des adjoints, et la réception des maîtres et maîtresses, sont et demeureront fixés ; savoir, à notre procureur du Châtelet pour l'élection de trois adjoints dans chacun des corps, y compris son transport à leur bureau, à la somme de quarante huit livres ; pour l'élection des deux adjoints dans les communautés, à celle de vingt-quatre livres ; et pour chaque réception de maîtres ou maîtresses à la somme de vingt-quatre livres, lorsque les droits de réception excéderont celle de quatre cents livres, et à douze livres lorsque lesdits droits seront de quatre cents livres et au dessous ; aux substituts de notre procureur au Châtelet à quatre livres pour chaque élection des adjoints, et quatre livres pour chaque réception ; et au greffier pour chacune desdites élection et réception cinq livres, en ce non compris les droits de scel et signature.

XXVI. Le quart des droits de réception à la maîtrise dans lesdits corps et communautés sera perçu par les gardes, syndics et adjoints, et sera employé à la déduction du cinquième dudit quart, que nous leur attribuons pour leurs honoraires, et aux dépenses communes du corps ou de la communauté. Dans le cas où le produit dudit quart ne se trouveroit pas suffisant pour subvenir à ladite dépense, l'excédant sera imposé sur tous les membres du corps ou de la communauté, par un rôle de répartition qui sera au marc la livre de l'industrie, et déclarée exécutoire par le lieutenant général de police.

XXVII. Les trois autres quarts seront perçus à notre profit, et seront employés, avec le produit de la vente qui a été ou sera faite du mobilier et des immeubles des anciens corps ou communautés, à l'extinction et à l'acquittement des dettes et rentes que lesdits corps et communautés pouvoient avoir contractées tant envers nous qu'envers des particuliers, ainsi qu'au paiement des indemnités qui pourroient être

dues, à quelque titre que ce soit, à cause de la suppression desdits corps et communautés, et enfin à l'acquittement des pensions à titre d'aumône que quelques-uns des anciens corps et communautés étoient autorisés à faire à leurs pauvres maîtres et à leurs veuves.

XXVIII. Les gardes, syndics ou adjoints ne pourront former aucune demande en justice, autre que celle en validité des saisies faites de l'autorité du lieutenant général de police, appeler d'une sentence, ni intervenir en aucune cause, soit principale, soit d'appel, qu'après y avoir été spécialement autorisés par une délibération des députés du corps ou de la communauté. Et ce, sous peine de répondre en leur propre et privé nom de l'événement des contestations, si mieux ils n'aiment cependant poursuivre lesdites affaires pour leur compte personnel, et ce à leurs risques, périls et fortune.

XXIX. Les gardes, syndics ou adjoints ne pourront faire aucun accommodement sur des saisies qui seront causées par des contraventions à leurs statuts et réglemens qu'après y avoir été autorisés par le sieur lieutenant général de police et aux conditions par lui réglées, sous peine de destitution de leurs charges et de trois cents livres d'amende, dont moitié à notre profit et l'autre moitié à celui de la communauté. Et lorsque le fonds des droits du corps ou de la communauté sera contesté, ils ne pourront transiger qu'après une délibération des députés du corps ou de la communauté, revêtue de l'autorisation du lieutenant général de police, sous peine de nullité de la transaction, et de pareille amende.

XXX. Ils ne pourront faire aucunes dépenses extraordinaires, autres que celles qui seront fixées par la suite par des réglemens particuliers, ni obliger le corps ou la communauté, pour quelque cause ou en quelque manière que ce puisse être, qu'après y avoir été autorisés par une délibération dûment homologuée ou une ordonnance spéciale du lieutenant général de police ; et ce, sous peine de radiation desdites dépenses dans leurs comptes et d'être tenus personnellement des obligations qu'ils auroient contractées pour le corps ou la communauté. Défendons aussi auxdits corps et communautés de faire aucuns emprunts, s'ils n'y sont autorisés par des édits, déclarations ou lettres patentes dûment enregistrées.

XXXI. Les gardes, syndics ou adjoints seront tenus, deux mois après la fin de chaque année de leur exercice, de rendre compte de leur gestion et administration aux adjoints qui auront été élus pour leur succéder et aux députés du corps ou de la communauté qui auront élu lesdits nouveaux adjoints. Lequel compte sera par eux examiné, contredit, si le cas y échet, et arrêté, et le reliquat sera remis provisoirement aux gardes, syndics et adjoints lors en charge, nous réservant de prescrire la forme en laquelle il sera procédé à la revision des comptes desdits corps et communautés. Défendons, au surplus,

très expressément d'y porter aucune dépense pour présens à titre d'étrennes, ou sous quelque prétexte que ce puisse être, sous peine de radiation desdites dépenses, dont lesdits gardes, syndics et adjoints demeureront responsables en leur propre et privé nom.

XXXII. Toutes les contestations à naître concernant les corps des marchands et communautés d'arts et métiers, et la police générale et particulière desdits corps et communautés continueront d'être portées en première instance aux audiences de police de notre Châtelet en la manière accoutumée, sauf l'appel en notre parlement.

XXXIII. Les ordonnances et réglemens concernant le colportage, seront exécutés. En conséquence, faisons défenses aux maîtres et maîtresses des corps et communautés, à ceux qui leur seront agrégés et à tous gens sans qualité, de colporter, crier, étaler aucunes marchandises dans les rues, places et marchés publics et de les porter de maison en maison pour les y annoncer : sous peine de saisie et de confiscation desdites marchandises et d'amende. N'entendons comprendre dans lesdites défenses les marchandises de fruiterie, les légumes, herbages et autres menues denrées et marchandises dont l'étalage et le colportage dans les rues ont été de tout temps permis, ainsi que celles dont le débit tient aux professions libres, et qui sont comprises dans la liste annexée à notre présent édit.

XXXIV. Voulons néanmoins que les pauvres maîtres et veuves de maîtres qui ne seront point en état d'avoir une boutique, puissent, après avoir obtenu les permissions requises et ordinaires, tenir une échoppe ou étalage couvert et en lieu fixe, dans les rues, places et marchés, pourvu qu'ils n'embarrassent point la voie publique. A la charge par eux d'en faire leur déclaration au bureau de leur corps ou communauté, même de renouveler ladite déclaration à chaque changement de place, et d'avoir, dans l'endroit le plus apparent de leur échoppe ou étalage, un tableau sur lequel seront imprimés en gros caractères leurs noms et qualités. Et dans ce cas lesdits maîtres ou veuves de maîtres seront tenus de faire personnellement par eux-mêmes, leurs femmes ou enfans, leur commerce, sans pouvoir se faire représenter par aucun autre préposé auxdites échoppes ou étalages : sous les peines portées à l'article précédent. N'entendons comprendre dans les marchandises qui pourront être ainsi étalées, celles de matières d'or et d'argent, ainsi que les armes offensives et défensives, dont nous défendons l'étalage et le colportage.

XXXV. Les maîtres et agrégés ne pourront louer leur maîtrise, ni prêter leur nom directement à des gens sans qualité, sous peine d'être destitués de leurs maîtrises, et privés du droit qu'ils avoient d'exercer leur commerce ou profession ; même d'être condamnés à des dommages et intérêts et à une amende envers le corps ou la communauté.

XXXVI. Défendons à toutes personnes sans qualité d'entreprendre sur les droits et profession desdits corps et communautés, à peine de confiscation des marchandises, outils et ustensiles trouvés en contravention, d'amende et de dommages et intérêts : le tout applicable, savoir, les trois quarts aux corps et communautés, et l'autre quart aux gardes, syndics et adjoints qui auront fait la saisie. Permettons néanmoins à tout particulier de faire le commerce en gros, lequel demeurera libre, comme par le passé. Voulons pareillement que tous les habitans de notre bonne ville de Paris puissent tirer directement des provinces, et en acquittant les droits qui peuvent être dus, les denrées et marchandises qui leur seront nécessaires pour leur usage et leur consommation seulement.

XXXVII. Tous les maîtres et agrégés dans chaque corps ou communauté pourront s'établir et ouvrir boutique partout où ils jugeront à propos sans avoir égard à la distance des boutiques ou ateliers, à l'exception cependant des garçons ou compagnons, lesquels en s'établissant seront tenus de se conformer, à l'égard des maîtres chez lesquels ils auront servi et travaillé, aux usages admis dans chaque corps et communauté, et aux réglemens qui seront faits à ce sujet.

XXXVIII. Les maîtres ne pourront, s'ils n'y sont expressément autorisés par leurs statuts, donner aucun ouvrage à faire en ville, ni employer aucun apprenti, compagnon ou ouvrier hors de leurs boutiques, magasins ou ateliers, et ce sous quelque prétexte que ce puisse être, si ce n'est pour poser et finir les ouvrages qui leur auront été commandés dans les lieux pour lesquels ils seront destinés : sous peine de confiscation desdits ouvrages et marchandises, et d'amende. Leur défendons pareillement, et sous la même peine, de tenir et d'avoir plus d'une boutique ou atelier, à moins qu'ils n'aient obtenu la permission de cumuler deux professions dans plusieurs corps ou communautés.

XXXIX. Il sera procédé à de nouveaux statuts et réglemens pour chacun des Six-Corps et des quarante-quatre communautés créés par le présent édit, par lequel il sera pourvu sur la forme et la durée des apprentissages qui seront jugés nécessaires pour exercer quelques-unes desdites professions, sur les visites que les gardes, syndics et adjoints seront tenus de faire chez les maîtres pour y constater les défauts ou malfaçons des ouvrages et marchandises, faire la vérification des poids et mesures et sur tout ce qui pourra intéresser lesdits corps et communautés et qui n'aura pas été prévu par les dispositions de notre présent édit. A l'effet de quoi les gardes, syndics, adjoints et députés remettront, dans l'espace de deux mois, au lieutenant général de police, les articles des statuts et réglemens qu'ils estimeront devoir proposer, pour, sur l'avis dudit lieutenant général de police et de notre procureur au Châtelet, être lesdits statuts et réglemens, revêtus, s'il y a lieu, de nos lettres, qui seront adressées à notre cour de parlement en la forme ordinaire.

XL. Les réglemens concernant la police des compagnons d'arts et métiers, et notamment les lettres patentes du 2 janvier 1749, seront exécutés. En conséquence, défendons auxdits compagnons de quitter leurs maîtres sans les avoir avertis dans le temps fixé par lesdits réglemens, et sans avoir obtenu d'eux un certificat de congé, dans lequel les maîtres rendront compte de la conduite et du travail desdits compagnons ; défendons aux maîtres de refuser lesdits certificats, après le temps de l'avertissement expiré, sous quelque prétexte que ce puisse être ; voulons qu'à leur refus, les gardes, syndics ou adjoints, ou au refus de ceux-ci, le lieutenant général de police, puissent, après avoir entendu le maître, délivrer au compagnon une permission d'entrer chez un autre maître ; défendons pareillement à tous les maîtres de recevoir aucun compagnon qui ne leur ait représenté le certificat de congé ci-dessus prescrit ou la permission qui en tiendra lieu : et sous telle peine qu'il appartiendra contre les maîtres, garçons ou compagnons.

XLI. Tous ceux qui se prétendront créanciers des anciens corps et communautés seront tenus de remettre, si fait n'a été, dans deux mois pour tout délai, à compter du jour de l'enregistrement et publication de notre présent édit, au lieutenant général de police de la ville de Paris, les titres de leurs créances, ensemble toutes les pièces justificatives de leur propriété, ou copies d'icelles dûment collationnées par-devant notaire, pour être procédé par ledit lieutenant général de police à la liquidation desdites créances et pourvu, sur ses ordonnances, au paiement des arrérages de rentes ainsi qu'au remboursement des capitaux.

XLII. Il sera procédé à la vente des immeubles réels ou fictifs qui appartoient auxdits corps et communautés par-devant ledit lieutenant général de police, à la requête, poursuite et diligence de notre procureur au Châtelet, et ce, en la forme prescrite pour l'aliénation des biens des gens de main morte ; pour les deniers en provenant être employés à l'acquittement des dettes desdits corps et communautés, et aux indemnités auxquelles nous nous réservons de pourvoir. Exceptons néanmoins de ladite vente les immeubles appartenans au corps des orfèvres qui n'ont point été supprimés, ainsi que les maisons que nous jugerons nécessaires à aucuns des autres corps, pour y tenir leurs bureaux. Voulons que ce qui restera du prix desdites ventes, ainsi que les trois quarts des droits de réception à la maîtrise, lesquels seront perçus à notre profit, demeureront spécialement affectés au paiement des principaux, arrérages de rentes et accessoires, jusqu'à l'extinction d'iceux.

XLIII. Faisons défenses auxdits corps et communautés, compagnons, apprentis et ouvriers, d'établir ou renouveller les confréries et associations que nous avons ci-devant éteintes et supprimées, ou d'en établir de nouvelles, sous quelque prétexte que ce soit ; sauf à être pourvu par le sieur archevêque de Paris, en la forme

ordinaire, à l'acquit des fondations et à l'emploi des biens qui y étoient affectés.

XLIV. Tous les procès qui existoient entre les corps et communautés de notre bonne ville de Paris au jour de leur suppression, ou pour saisies faites à leur requête, demeureront éteints et assoupis à compter dudit jour. Sauf à être pourvu si fait n'a été, par le lieutenant général de police à la restitution des effets saisis et au paiement des frais faits jusques audit jour.

XLV. Supprimons les lettres domaniales qui étoient ci-devant accordées en notre nom et moyennant une redevance à notre profit, pour la vente en regrat de la marchandise de fruiterie, de la bière, de l'eau-de-vie et autres menues marchandises, nous réservant de pourvoir à cet égard à l'indemnité de qui il appartiendra. Voulons que lesdites marchandises en regrat soient vendues librement, à l'exception néanmoins de la bière, du cidre et de l'eau-de-vie, dont la vente en boutique appartiendra, savoir: celle de bière, aux limonadiers et vinaigriers en concurrence avec les brasseurs, et le cidre et l'eau-de-vie auxdits limonadiers et vinaigriers exclusivement. Notre intention étant que le débit de l'eau-de-vie à petite mesure puisse se faire sur la permission du sieur lieutenant général de police, délivrée sans frais, dans les rues et sur les tables hors desdites boutiques et dans les échoppes.

XLVI. Tous ceux qui étoient en possession d'accorder des privilèges d'arts et métiers seront tenus de remettre, dans un mois pour tout délai, entre les mains du contrôleur général de nos finances, leurs titres et mémoires, pour être par nous pourvu, soit à la conservation de leur droit, soit à leur indemnité. Et jusqu'à ce, voulons qu'ils ne puissent concéder aucun nouveau privilège.

XLVII. A compter du jour de la publication de notre présent édit, nul ne pourra se faire inscrire sur les registres de la police pour avoir le droit d'exercer un commerce ou une profession dépendans desdits corps et communautés. Exceptons néanmoins les habitans du faubourg Saint-Antoine et des autres lieux jouissans de privilèges. Et pour leur donner une nouvelle marque de notre protection, leur accordons un délai de trois mois, à compter dudit jour, pour se faire inscrire sur lesdits registres: au moyen de quoi, en se conformant aux dispositions de l'article 8, ils jouiront du droit d'exercer leur commerce et profession, tant dans ledit faubourg St-Antoine et autres lieux prétendus privilégiés, que dans

l'intérieur de notre ville de Paris. Passé lequel délai de trois mois, ceux desdits habitans qui ne se seront pas fait inscrire ne seront plus admis à ladite inscription, et ils ne pourront exercer aucun commerce ni profession dépendans desdits corps et communautés, à peine de saisie, amende et confiscation, à moins qu'ils ne se fassent recevoir à la maîtrise.

XLVIII. Maintenons et confirmons, en tant que de besoin, les seigneurs, tant ecclésiastiques que laïques, propriétaires de hautes justices, dans notre bonne ville, fauxbourgs et banlieue de Paris, en tous les droits qui y sont inhérens. Voulons néanmoins que, pour le bien et la sûreté du commerce et le maintien de la police générale, les marchands et artisans qui sont établis ou qui voudroient s'établir dans l'étendue desdites justices, territoires, enclos de leurs maisons et autres lieux en dépendans, soient tenus de se faire inscrire sur les registres de la police dans le même délai de trois mois, ou de se faire recevoir à la maîtrise, et ce, aux conditions et sous les peines portées aux articles précédents. Sauf à être par nous pourvu, s'il y a lieu, envers lesdits seigneurs, à telle indemnité qu'il appartiendra.

XLIX. Avons pareillement maintenu et confirmé, maintenons et confirmons l'hôpital de la Trinité et celui des Cent-Filles dans les droits et privilèges dont ils jouissoient avant la suppression des maîtrises dans les corps et communautés d'arts et métiers. Voulons en outre qu'il soit payé à l'avenir audit hôpital de la Trinité la moitié du droit dû à l'hôpital général par chaque récipiendaire, lequel sera aussi tenu d'en représenter la quittance avant de pouvoir être admis à la maîtrise.

L. Nous nous réservons, au surplus, d'étendre, s'il y a lieu, les dispositions de notre présent édit aux corps et communautés d'arts et métiers des différentes villes de notre royaume, ou d'y pourvoir par des réglemens particuliers, sur le compte que nous nous serons fait rendre de l'état et situation desdits corps et communautés.

Avons dérogé et dérogeons, par le présent édit, à tous édits, déclarations, lettres patentes, arrêts et réglemens contraires à icelui.

Si donnons en mandement à nos amés et féaux conseillers, les gens tenant notre Cour de parlement à Paris, que notre présent édit ils aient à faire lire, publier et registrer.

Donné à Paris, au mois d'aoust l'an de grâce mil sept cent soixante-seize et de notre règne le troisième.

TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES MATIÈRES

*Les articles du dictionnaire étant classés par ordre alphabétique, leur liste
eut fait double emploi dans cette table. Ils n'y sont pas reproduits. Pour les
noms de métiers, c'est donc toujours au dictionnaire qu'il faut avoir recours.*

A

- Aaline, laveuse de vaisselle, 428.
Aalis, chapelière de soie, 145.
Abano (Pierre d'), 49.
Abatis (Cuir d'), sens de ce mot, 239.
Abat-jour, 4.
Abattoirs, 4, 93.
Abbaye (Prison de l'), 363.
Abbaye aux Bois (L'), 461.
Abbé (Jehan l'), tavernier, 432.
Abbeville, 752.
— (Bouracan d'), 99.
— (Damas d'), 650.
— (Draps d'), 272.
— (Laine d'), 493.
— (Messager d'), 773.
— (Serge d'), 639.
A. B. C. (Crieurs d'), 762.
Abcès (Guérison des), 656.
Abeilles, 2.
— dressées, 16.
Ablettes (Écaillés d'), 82.
Aboivrement, 2, 47.
Abot de Bazinghen, 465, 198,
263, 311, 325, 412, 579,
622, 678, 679.
Abouchouchous (Draps), 275.
Aboukir (Rue d'), 478, 486.
Abreuvoirs pour oiseaux, 374,
515.
Absire (Nicolas), achète une lettre
de maîtrise, 463, 551.
Acacia, arbre, 98.
Académie d'architecture, 559.
— d'armes, 2, 3, 35, 232.
— des Beaux-Arts, 130.
— de chirurgie, 451.
— de coiffure, 179.
— de danse, 245, 402, 451, 559.
— d'écriture, 287, 559.
— française (Dictionnaire de l'),
46, 111, 180, 203, 219, 296,
301, 311, 317, 350, 389, 467,
488, 489, 518, 527, 533, 547,
593, 606, 637.
— française (Imprimeur de l'),
395.
— des inscriptions, 264.
— de peinture, 258, 501, 559, 560.
— de Saint-Luc, 369, 560.
— des sciences, 116, 200, 279.
— Au palais du Louvre,
722. — Sur les canifs, 540.
— Sur les caractères de
musique, 370. — Sur les
mines, 487. — Sur les
parapluies, 543. — Sur la
soie des araignées, 648.
Accents, inventés par Geoffroy
Tory, 285.
Accessoires de théâtre, 4.
Accommodage des cheveux, 593.
Accouchements, 5, 116, 625.
Achat du métier, 47, 188, 189.
Achery (Luc d'), 62, 581.
Acier, 508.
— (Bouteilles d'), 105.
— (Casseur d'), 592.
— (Fabriques d'), 6.
— (Gravure sur), 369.
— (Miroirs d'), 488.
— remplace le diamant, 261.
Acloque, marchand de mou-
tarde, 495.
Acteurs, 247. — Condamnés par
l'Église, 351. — Parlant au
public, 519.
Actrices, 247. — Portent seules
des caleçons, 121.
Acy-en-Multien, 194.
Adam, le harpeur, 381.
Adjudications, 7, 8.
Adoniram, architecte de Salo-
mon, 301.
Adresses (Bureau d'), 568.
— (Cartes d'), 191, 192, 193,
249.
Adrien (Pierre), écrivain, 287.
Adversins (Draps), 274.
Aérostats, 8.
Affaires (Agents d'), 651.
Affichage, 8, 233.
Affiches, 605.
— bijoux, 246, 322.
— (Petites-), 567, 568.
— de Paris, 568.
— de théâtre, 519.
Affinage, 9.
Afforage, 9.
Affry de la Monnoye, 264.
Affûts pour canons, 151.
Agace la Française, sage-femme,
625.
Agate, 448, 508.
— (Falsification de l'), 81.
— (Pommes à refroidir en), 364.
— des mosaïques, 492.
— ou porcelaine, 582.
Agneau (Boyaux d'), 107.
— consommation, 76.
— contrôleurs, 199.
— (Fourrure d'), 342.
— habillage, 162.
— (Laine d'), 141, 143, 161.
— (Marchands d'), 594, 724.
— pascal, 37, 39, 40.
— (Peau d'), 545, 555.
Agnès la Cauche, couturière,
472.
Agrafes, 216, 312, 322, 506, 768.
Agréments, sur les vêtements,
489.
Agrier. Voy. Champart.
Agrippa (Corneille), 49.
Aguesseau (Chancelier d'), 395.
Aigle (Rue de l'), 299, 337.
Aigles, 367, 545.
Aigre de cèdre, boisson, 434.
Aigrettes, 576.
Aigrun, 11, 349.
Aiguères, 40, 315, 410, 592.
Aiguillats ou chiens de mer, 581.
Aiguille de mer, boussole, 104.
Aiguillerie (Rue de l'), 11.
Aiguilles, 11, 37, 501, 508, 763.
— (Quarteron d'), 607.
— (Tapissiers à l'), 680.
— (Travail à l'), 74.
Aiguillettes, 11, 38, 156, 160,
508, 548, 563, 708.
Aiguillon (Duchesse d'), 535.
Ail, crié dans les rues, 12, 180,
349. — Fauconnier doit
s'en abstenir, 320. — Voy.
Aulx.
Ailliée, sauce à l'ail, 748.
Aimant (Propriétés de l'), 297,
511.
Airain, 508.
Aires (Gardes des), 355, 356.
Ais (Scieurs d'), 634.
Aissaule. Voy. Aisseau.
Aisseau, sens de ce mot, 231.
Aisseule. Voy. Aisseau.
Aix (Chanoines d'), 551.
Aix-la-Chapelle, 15.
— (Aiguilles d'), 11.
Alain, portier de Jeanne de Na-
varre, 672.
Alambic, 39.
Albe (Duc d'), 164.
Albert de Bollstadt, 19, 62, 165,
265, 297, 398, 529.
Albret (Hôtel d'), 652.
— (Jeanne d'), 505, 517.
Albucasis, 19.
Alicippe (Philippe d'), 229.
Aldring, graveur géographe, 369.
Alençon (Bougran d'), 95.
— (Comtesse d'), en 1292, 190,
672.
— (Dentelles d'), 252, 253, 716.
— (Diamants d'), 82.
— (Duc d'), 300.
— (Messager d'), 772.
Alènes, 12.
Alexandre VII, pape, 629.
— (Café), 119.
— (J.), 388.
— (M^{me}), faiseuse de modes, 594.
— de Rhodes, 689.
— (Robert), 625.

Alexandrie, 17, 19.
 — (Draps d'), 650.
 — (Plumes d'), 576.
 — (Sucre d'), 612.
 Alexis, patron des chainetiers, 134.
 Alfort (École vétérinaire d'), 727.
 Alger (Chagrin d'), 133.
 — (Éponges d'), 309.
 — (Plumes d'), 576.
 Algieri (Pietro), décorateur, 247.
 Alicante (Anis d'), 765.
 Aliénor de Poitiers, 438, 498.
 Aliette, cartomancien, 129.
 Aligre (Hôtel d'), 621.
 Alips, naine d'Isabeau de Bavière, 168.
 Alis de Valenciennes, 144.
 Alisier (Barils en), 68.
 — (Fruits de l'), 751.
 Alixandre (Vincent), serrurier, 642.
 Aliz (Pain), 96.
 Allain (André), charcutier, 192.
 Alleaume, concessionnaire des eaux minérales, 279.
 Allemagne (Cheveux d'), 166.
 — (Colle forte d'), 180.
 — (Doguins d'), 167.
 — (Draps d'), 272.
 — (Flûtes d'), 497.
 — (Futaines d'), 479.
 — (Jouets d'), 410.
 — (Métaux d'), 487.
 — (Mode des paniers en), 538.
 — (Modes françaises en), 955.
 — (Plumes d'), 576.
 — (Poèles d'), 578.
 — (Quincaillerie d'), 323, 610.
 — (Toiles teintées d'), 479.
 Allemande (Langue), 421.
 Allemands, 109.
 Alletz (P.-A.), 489, 574, 628.
 Alliance (L'), cabaret, 115.
 Alliance entre commerçants, 552.
 Alloière. Voy. Aloière.
 Allouage, 13.
 Allumelles, sens de ce mot, 339.
 Allumettes, 13.
 — (Crieurs d'), 762.
 — (Marchands d'), 138.
 Almanachs (Crieurs d'), 764.
 — imprimés, 369.
 — des postes, 318.
 Aloière, bourse, 103.
 Alouettes, 373.
 — (Commerce des), 515.
 Alpes (Thé des), 692.
 Alun (Commerce de l'), 14.
 Amadou (Commerce de l'), 14.
 Amandes, 507, 768.
 — (Huile d'), 391.
 Amandiers (Rue des), 583.
 Ambassadeur (Herbe à l'), ou tabac, 666.
 Ambassadeurs, avaient droit de *pour*, 344.
 Ambassadeurs (Introduceurs des), 404.
 Ambassadeurs extraordinaires (Hôtel des), 357.
 Ambezard (L. et C.), jurés trompettes, 716.
 Amboise (Messagers d'), 772, 778.
 Ambre, 299, 508.
 — (Boisson d'), 434, 437.
 — (Cages garnies d'), 373.
 — (Ouvrages en), 551, 670.
 — (Travail de l'), 256.
 — (Usage de l'), 546.
 Amelot, ministre de la maison du roi, 183.

Amelot de la Houssaye, 11, 569.
 Amérique, 85, 129, 250.
 — (Carrières d'), 573.
 — (Pierre néphrétique d') 440.
 — (Plâtre expédié en), 573.
 Améthystes, 508.
 Amidon, 14, 138, 160, 300, 593, 768.
 Amiens (Bouracan d'), 99.
 — (Camelin d'), 122.
 — (Laine d'), 391.
 — (Marchands d'), 752.
 — (Revêches d'), 276.
 — (Serge d'), 639.
 — (Tisserands d'), 435.
 — (Ville d'), 115.
 — (Voiture de Paris à), 705, 772.
 Amiraute (Huissiers de l'), 392.
 — (Tribunal de l'), 14.
 Amis (Couteaux d'), 226.
 Amphoux (M^{me}), ses liqueurs, 138.
 Amsterdam, 119.
 An (Jour de l'), 225.
 Anatomie. Voy. Cabinets, dissections, etc.
 Anatomiques (Pièces), 116.
 Anceau, fontainier, 31.
 Anchois, 630, 748.
 Ancienne-Comédie (Rue de l'), 115, 117, 120, 264, 365.
 Anciens (Maitres), 14, 57, 67, 98, 158, 161, 457.
 Ancre (Maréchale d'), 121.
 Ancres, 15, 40.
 Andelle (Bois d'), 87.
 Andelys (Les), 272, 772.
 Andennes (Forêt d'), 356.
 Andouilles, 94.
 Andrault, boulanger, 98.
 Andrieu, joueur de trompette, 401.
 Androsmane (Chapeau à l'), 142.
 Andry (Docteur), 691.
 Ane (Cuir d'), 233, 239, 243, 353.
 — monture, 127, 128.
 — le peccata, 183.
 — (Selles pour), 73.
 — (Viande d'), 92, 165.
 Anée, mesure agraire, 417.
 Anémie, 439.
 Anesse (Lait d'), 419.
 Aneth, plante, 437.
 Ange (Eau d'), 114.
 Angélique (Eau d'), 438.
 Angelots, fromages, 767.
 Angers (Cartes à jouer d'), 129.
 — (Coche pour), 772.
 Angerville (B'), coiffeuse, 178.
 Angivillers (Comte d'), 118, 427.
 Anglais, 35, 69, 109.
 — à cheval, 310.
 — Jardins, 259.
 — (Nicolas l'), 432.
 — (Professeurs d'), 421.
 — (Rue des), 772, 773.
 Anglaise (Coutellerie), 403.
 — (Littérature), 421.
 — (Paniers à l'), 538.
 Anglaises (Dames), 461.
 — (Pipes), 571.
 Angleterre, 116, 251.
 — Aiguilles, 11.
 — Animaux féroces, 18.
 — Bassinoires, 154.
 — Bayette, 74.
 — Caleçons (Mode des), 122.
 — Cheveux (Vente des), 166.
 — Colle forte, 180.
 — Crayons, 232.
 — Dentelles, 252, 253, 716, 717.
 — Dogues, 167.

Angleterre
 — Draps, 272, 275, 276, 507.
 — Duvet, 226.
 — Edit de Nantes, 292.
 — Épingles, 308.
 — Etain, 487.
 — Flanelle, 276.
 — Jardins, 259.
 — Jouets, 410.
 — Laines, 418.
 — Laminaires, 419, 420.
 — Métier à bas, 69, 90.
 — Molletons, 490.
 — Moutarde, 731.
 — Oseille, 767.
 — Paniers bouffants, 538.
 — Papiers peints, 542.
 — Piano, 570.
 — Pierres à aiguiser, 752.
 — Plomb, 487.
 — Plumes d'acier, 540.
 — Quakers, 603.
 — Quincaillerie, 323.
 — Rhinocéros, 15.
 — Serges, 479.
 — Sténographie, 662.
 — Tabac, 666.
 — Thé, 692.
 — Velours de coton, 723.
 — (Voiture pour l'), 773.
 Voy. Londres.
 Angoisie (Poires d'), 349, 751.
 Angoubert (Poires), 768.
 Angoulême.
 — Duchesse : mère de François I^{er}, 296. — Fille de Henri II, 438. — Belle-fille de Charles X, 102.
 — Papeteries, 292, 541.
 — (Voiture pour), 772.
 Anguilles (Pâtés d'), 552.
 — (Pêche des), 556, 580.
 Anjou (L'), 481.
 — (Ardoises d'), 718.
 — (Duc d'), 373, 619.
 — (Hôtel d'), 273.
 — (Lin d'), 437.
 — (Quai d'), 59.
 Animaux curieux, 15.
 — dressés, 16.
 — féroces, 17, 181, 182.
 Anis, plante, 18, 194.
 — (Crieurs d'), 750, 765.
 — (Eaux d'), 434, 437, 438.
 Anne (Sainte), patronne des gantiers, 355. — Des menuisiers, 36. — Des parfumeurs, 547. — Des tourneurs, 702.
 Anne d'Autriche, 5, 83, 250, 463.
 — son écriture, 285.
 — embaumée, 325.
 — ses parfums, 547.
 — son portrait, 439.
 — son soufflet, 653.
 Anne de Bretagne, 83, 84, 299.
 — son entrée à Paris, 645.
 — inventaire de ses biens, 470.
 — son luthiste, 447.
 — médaille qui la représente, 473.
 Anneaux, 18.
 — fabriqués par les épingliers, 308.
 — par les fermailleurs, 322.
 — par les fondeurs, 332, 334.
 — vendus par les merciers, 507.
 Anniversaires royaux, 478.
 Annonces, 192.
 — lumineuses, 18.
 — représentées par les crieurs, 233.

- Annonciades de Popincourt, 461.
 Annonciation (L'), 504, 756.
 Annuel des marchands, 18.
 Anoblissements, 35.
 Anroux (Nicolas), 66.
 Ansbert (Saint), 606.
 Anse du panier, 242.
 Antichambre du roi, 392.
 Antin (Duc d'), 318.
 Antioche (Diapre d'), 650.
 Antoine (Saint), 368, 718, 721.
 — Patron des graissiers, 368.
 — — tueurs de pourceaux, 718.
 — — vanniers, 721.
 Anvers :
 — Gazette, 117.
 — Jardin zoologique, 18.
 Anville (D'), ingénieur géographe, 362.
 Août (Anis d'), 750.
 — (Ban ou loi d'), 18.
 — (Notre-Dame de la mi-), 504.
 — (Fête de la sainte croix après), 628.
 — (Saint Pierre en Goule), 18.
 Apertises, 18.
 Aphrodisiaques, 137.
 Apollon (Café d'), 119.
 Apoplexie (Remèdes contre l'), 100, 265, 656, 689.
 Apostoliques (Notaires), 503.
 Apostrophe, inventée par G. Tory, 285.
 Apothicaires, statuts, 757 et s.—
 Edits de 1776, 783, 784, 787.
 Appétit, hareng saur, 380.
 Appoit-Paris, 61.
 Apprenti, 231, 233.
 — (Rachat de l'), 22.
 — (Vente ou cession de l'), 22, 335.
 Apprentissage, 22, 130.
 — Se rachète, 160.
 — Formule de contrats :
 — Cordonniers, 30.
 — Merciers, 30.
 — Tissutiers, 197.
 Apprêts (Peinture d'), 31.
 Aqueducs, 31.
 Aquin (D'), médecin de Louis XIV, 510.
 Arabe (Or), 518.
 Arabes, 203.
 Arbalète, 31, 32, 33, 43, 45, 160.
 — (Rue de l'), 21, 32, 458.
 Arbalétriers (Compagnie et jardin des), 32.
 — (Rue des), 32.
 Arbaut (Thoinot), 172.
 Arbitrages, 161, 286.
 Arbre sec (Rue de l'), 171, 332, 341, 384.
 Arbres.
 — pour calculer, 408.
 — de cire, 174.
 — (Elagage des), 297.
 — (Marchands d'), 99, 406, 562.
 — pour la marine, 184.
 — (Pont aux), 562.
 Arc, 31, 33, 45, 160.
 Arcane, 32.
 Archal, 32, 51, 73.
 — (Boucles en), 94, 332.
 — (Boutons en), 106.
 — (Fermaux en), 322, 332.
 — (Richard), 32.
 — (Traifliers d'), 713.
 Arche de Noé, 610.
 — — Surnom donné aux gargotes, 350.
 Archets, 32, 38.
 Archevêque (Imprimeur de l'), 365.
 — (Chapeau d'), 548.
 Architectes, leur nombre en 1673, 291.
 — et les cheminées, 350.
 Architecture rustique, 622.
 Archives (Boîtes à), 428.
 — (Gardes des), 356.
 — des corporations, 113.
 Arcis (Rue des), 130, 377, 527.
 Argon, instrument, 33, 126.
 — de selle, 86, 162, 163, 560.
 Arcueil (Carrières d'), 127, 490.
 Ardennes (Ardoises des), 718.
 Arbustes (Marché aux), 562.
 Ardente (Eau), 265.
 Ardoises, 33, 34, 231, 718.
 — (Tablettes d'), 669.
 — (Tailleurs d'), 675.
 Argenson (Comte d'), 368.
 — (Marquis d'), 272, 283, 658, 667, 668, 678, 681.
 Argent (Barils d'), 68.
 — blanc, 518.
 — bon, 34.
 — contrôle et visite, 199.
 — exportation interdite, 198.
 — (Fermaux en), 322.
 — en feuilles, 73.
 — (Marchands d'), 518.
 — (Miroirs en), 488.
 — (Poids pour l'), 579.
 — (Porteurs d'), 588.
 — (Sacs à), 625.
 — sec, 34.
 — tablettes à écrire, 669.
 — (Tireurs d'), 693.
 — titre légal au m. à., 518.
 — valeur au XIV^e siècle, 524.
 — verrez, 851.
 — vieil, 219.
 — vif, 507.
 — (Visite de l'), 199.
 Argentan (Point d'), 717.
 — (Messager d'), 772.
 Argenterie : nettoyage, 624.
 — officiers, 478.
 Argenteuil (Bac à), 582.
 — (Rue d'), 775.
 — (Vin d'), 532, 732.
 Argentine (Poudre), pour les cheveux, 593.
 Argenture, 34.
 — sur cuir, 269.
 — sur métaux, 269.
 Argonne (Bonaventure d'). Voy. Vigneul-Marville.
 Argots. Voy. Ergots.
 Ariège (Or dans l'), 487, 527.
 Arithmétique, 161, 286.
 Arlande (Lampes du marquis d'), 420.
 Arlequin, 232.
 — (Chien), 167.
 Armagnac (Hôtel d'), 69.
 Armée française, 615.
 Arménie (Coton d'), 328.
 Armes (Roi d'), 623.
 Armoires, 58, 391.
 Armoiries, 36, 41, 86, 141.
 Armoisin, drap de soie, 649.
 Armorial général, 37.
 Armure, étoffe, 520.
 Armures, 41, 132, 382, 449.
 Arnay-le-Duc (Diligence pour), 779.
 Arnetal (Rue d'), 407.
 Arnolfini, académiste, 3.
 Arode (Nicolas), orfèvre, 571.
 Arpajon (S.-et-O.), 271.
 — (Charrette d'), 778.
 Arpent, mesure 43.
 Arquebusade (Eau d'), 656.
 Arquebuse, 32, 43 et s., 63, 160, 269.
 Arquebuse (Porte-), 584.
 Arquebusiers (Jardin des), 44.
 Arrachart (Jacques), oculiste, 509.
 Arras (Bourreau d'), 101.
 — (Dentelles d'), 253.
 — (Marchands d'), 752.
 — (Serge d'), 479.
 — (Voiture pour), 773.
 Arrode (Famille), 672, 673.
 Arrosage de Paris, 44.
 Arrosoirs, 671.
 Ars (Pain), 96.
 Arsenal (Bailliage de l'), 45, 333.
 — (Bibliothèque de l'), 77, 218, 249, 425.
 — (Chambre de justice à l'), 492.
 — (Jardin de l'), 405.
 — (Mail de l'), 586.
 — (Salpêtre de l'), 630.
 Arsenic, 277.
 Arsis (Rue des), 673.
 Artichaut (Pain), 96.
 Artifices (Feux d'). Voy. Feux.
 Artifices à feu, 45.
 Artillerie, 44, 45.
 — (Musée d'), 43, 110.
 Artois (Chiens de l'), 167.
 — (Comte d'), en 1292, 190, 243.
 — —, en 1333, 307.
 — —, vers 1780, 548.
 — (Mahaut d'), 106, 259.
 — (Porte au comte d'), 673.
 Voy. Comtesse.
 Arts (Café des), 119.
 — (Faculté des), 75, 458.
 — (Maître ès), 458.
 Ascenseurs, 46.
 Ascension (Fête de l'), 73, 262.
 Ascot (Serges d'), 507.
 Asnières (Bac à), 582.
 Asperges (Culture des), 601.
 Aspic (Huile d'), 510.
 Aspirants à la maîtrise, 46, 53, 157.
 Asselin (J.), tissutier, 197.
 Asseline, sage-femme, 625.
 Asselot, lingère, 470.
 Assemblée législative, 114.
 Assemblée nationale, 157, 208, 662.
 Assiettes : D'abord représentées par les tranchoirs, 96, 224, 585.
 — d'or et d'argent de Charles V, 524.
 — d'or de Louis XV, 264, 318.
 — jouets, 410.
 — vendre le vin à assiettes, 732.
 — (Casseur d'), 592.
 Assomption (Dames de l'), 461.
 — (Fête de l'), 504, 550, 623, 700, 756.
 Assoucy (C. d'), sur le sucre, 612.
 Assurances, 49.
 Astesan (Antoine), 536.
 Astley, écuyer anglais, 290.
 Asthme, 450.
 Astrales (Lampes), 450.
 Astres, 50, 51.
 Astrologie, 49 et s.
 Ateliers du Louvre, 446. — Voy. Galeries.
 Atours, coiffures, 51, 52, 146.
 Atres de cheminées, 53.

Atteignant (Pierre), libraire et imprimeur, 397, 447.
 Attendant maîtrise (compagnon), 186.
 Attente (Semaine de l'), 53.
 Attrape (Couteaux à), 226.
 Aubenton (Voiture pour), 772.
 Auberge, 291.
 — (Servantes d'), 644.
 — (Valets d'), 720.
 Aubert, marchand de papiers peints, 542.
 — garde du poids le roi, 579.
 Aubervilliers (Navets d'), 763.
 — (Paille d'), 534.
 Aubiers (Voiture pour les), 773.
 Aubigné (Agrippa d'), 214, 245, 439.
 Aubigny (Voiture pour), 773.
 Aubriot (Hugues), prévôt de Paris, 296, 348, 373.
 Aubry-le-Boucher (Rue), 436, 773, 775.
 Audienciers de l'hôtel de ville, 392.
 Audis, coiffeur, 178.
 Audran (Claude), peintre, 190.
 Audry (Nicolas), 182.
 Auferne (Pertuis d'), 133.
 Auge (Bœufs du pays d'), 502.
 — (Comtesse d'), 307.
 — (Fromages d'), 767.
 — (Pays d'), 76.
 — (Porte-), 584.
 Augier (Famille), 673.
 Augustins (La saignée chez les), 569.
 — (Quai des), 369, 469, 518, 713, 749.
 Voy. Grands et Petits-Augustins.
 Augustines anglaises, 461, 545.
 Aulnoy (M^{me} d'), 734.
 Aulx, 616.
 — (Mesureurs d'), 483, 484.
 -Voy. Ail.
 Aumale (Serge d'), 639.
 Aumône, office religieux, 53.
 Aumônières, 103, 251, 506.
 — (Faiseuses d'), 53.
 Aumont (Duc d'), 264.
 — (Hôtel d'), 405, 713, 729.
 Aumusse, coiffure, 54, 89, 146, 160.
 Aune, bois, 56.
 — mesure, 38, 39, 54, 83, 607, 670.
 Auricalque, 32.
 Aurillac (Dentelles d'), 252, 253.
 — (Orgues d'), 526.
 — (Voiture pour), 772.
 Aury (Augustin), graveur, 371.
 Auteresse, fabricant de bleu de Prusse, 87.
 Auteuil (Bachot d'), 57.
 — (Vins d'), 732.
 Autier (Léonard), coiffeur de Marie-Antoinette, 179.
 Autographes de Louis XIV, 635.
 Automates, 55.
 Automne, 51.
 Aufran (Barthélemy), tailleur de Louis XIV, 678.
 Autriche (Serins d'), 639.
 — (Rue d'), 499.
 Autruche, 17.
 — (Duvet d'), 141.
 — (Plumes d'), 575, 576.
 — (Rue d'), 672.
 Autun (Voiture pour), 773.
 — (Collège d'), 432.
 Auvard, 505.
 Auvergnats, 633.

Auvergne : Basane, 632,
 — Blandureau, 349.
 — Cartes à jouer, 129.
 — Caves, 364.
 — Chanvre, 141.
 — Draps, 275.
 — Étamines, 479.
 — Fromages, 348, 767, 770.
 — Jargons, 82.
 — Papeteries, 292.
 — Peaux de lapins, 555.
 — Pommes, 749.
 — Vaches, 505.
 Auvray, poète satirique, 287.
 Auxerre, 71.
 — (Coche d'), 71.
 — (Dentelles d'), 253.
 — (Voitures pour), 772, 779.
 Auxoirs (Voiture pour), 779.
 Auzou, fabricant d'yeux artificiels, 742.
 Ave-Maria (Eglise de l'), 246, 333.
 Avenements royaux, 207, 464.
 Aversins (Draps), 274.
 Aveugles (Café des), 119.
 — (Imprimerie des jeunes), 395.
 Avignon, 605.
 — (Draps d'), 649.
 — (Gazette d'), 117.
 Avirons, 39, 56.
 Avoine, 57, 108.
 — (Contrôleurs d'), 200.
 — (Mesure pour l'), 88.
 — (Pain d'), 95.
 — (Le port à l'), 609.
 — (Prix de l'), 481.
 Avoir de poids, 21, 57.
 Avoir de prix, 57.
 Avortements, 627.
 Avranches (Voiture pour), 772.
 Axonge humaine, 100.
 Aymar (Jacques), rhabdoman-cien, 622.
 Ayzac (F. d'), 254.
 Azincourt (Bataille d'), 420, 563.
 Azur, couleur, 219.

B

Babelin, oculiste, 55, 509.
 Babelon, 370.
 Babin (Racleurs de), 611.
 Baboue, sens de ce mot, 302.
 Bac (Rue du), 167.
 Bacci (André), 732.
 Bacheliers, dans les corporations, 57, 158.
 — En médecine, 473.
 Bachots, bateaux, 57.
 Bachoues ou baquets, 702.
 Bacon, sens de ce mot, 58.
 Bade (Bains de), 204.
 — (Josse), imprimeur, 214.
 Badelaire, 101, 339.
 Badine, canne, 123.
 Bagdad (Draps de), 649, 650.
 Bagneux (Carrières de), 127, 490.
 Bagnolet, 395.
 Baguenaudier, 411.
 Bagues, bijoux, 18.
 — (Courses de), 576.
 Baguettes, bijoux, 58.
 Bahuts, meubles, 58, 496.
 Baignoires : en bois, 59, 244, 315.
 — en cuivre, 59, 154.
 — pour 3 personnes, 60.
 — pour 4 personnes, 154.
 Baillet (Rue), 384.
 Bailleul (Famille de), 619, 620.
 Bailli d'épée, à l'Arsenal, 630.
 Bailliage de l'artillerie, 630.
 Baillif (Rue), 522.
 Bailly (Antoine), 478.
 — (Etienne de), 673.
 — (Sylvain), 517.
 — marchand de scaphandres, 633.
 Bain (Or en), 518.
 Bains chauds, 58, 59, 67, 204, 314, 315, 344.
 Bains froids, 59, 60.
 Bains de vapeur, 316.
 Balais, 60, 99, 764.
 Balances, 37, 38, 61.
 — publiques, 60, 61.
 — signe du zodiaque, 49.
 — (Conservateurs des), 356.
 Balandras, 542, 584.
 Balaruc (Eaux de), 279, 280.
 Balayage des rues, 61, 522, 523.
 Balbi (Jean), 655.
 Baldaquins, 233, 647, 649.
 Ballard (Robert), graveur en caractères pour la musique, 369, 370, 397, 504.
 Ballé (Pain), 96.
 Balles, vendues par les merciers, 507, 755.
 — faites par les paumiers, 552.
 — de plomb, 575.
 — (Porte-), 584.
 Bâle (Plan de Paris dit de), 362.
 Baleines (Les) au moyen-âge, 581.
 — Emploi, 104, 217, 228, 256, 670.
 — (Fanons de), 432.
 — (Lard de), 766.
 — (Pêche de la), 61, 62.
 Ballets, 62, 245, 448.
 — à l'Opéra, 459.
 — du roi, 448.
 — (Guirlandes pour), 576.
 Balleux (Jean), 22, 23.
 Ballons (Faiseurs de), 410.
 Bals, 478.
 — (Location d'habits pour), 217.
 — de cour (premiers), 245.
 Baltazar, maître de danse, 245.
 Balustrades, 438, 643.
 Baluze (Etienne), 152.
 Balzac (H. de), sur les turgotines, 739.
 Banalités, 341.
 Bancs, fabriqués par les huchiers, 391.
 Bandages herniaires, 37, 108, 109, 385.
 Bande (La grande), violons du roi, 402.
 — (La petite), violons du roi, 402.
 Bandeau, origine du corset, 215.
 Bandelet, tailleur de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, 227.
 Banderolles pour l'armée, 270, 447, 636.
 Bannes, 95.
 Banneaux, mesures, 88.
 Bannière de France, 40, 357.
 Bannières (Ordonnance dite des), 37, 63, 143, 420.
 — (Registres des), 63, 64, 65.
 Banquerol (Jean), orfèvre, au Louvre, 446.
 Banqueroutiers, coiffés de vert, 220.
 Banquets de confréries, 195.
 — aux enterrements, 306, 550.
 — interdits, 80, 158, 159, 160.
 Banquettes ou trottoirs du Pont-Neuf, 554.
 Banvin, 62.

- Bapst (G.), 448, 539.
 Baptêmes, 98, 626, 627,
 — royaux, 478.
 — (Layettes pour), 430.
 Baquets, fabriqués par les cuve-
 liers, 244.
 Bar (Duchesse de), sœur de
 Henri IV, 164.
 — -sur-Aube, 773.
 — le-Duc, 706.
 Baradelle, poseur de paraton-
 nerres, 545.
 Baraillon (Jean), costumier de
 théâtre, 4, 217.
 Baraques d'écoliers, 428.
 Barbamusche, 108.
 Barbarie (Côtes de la), 203.
 Barbaude, boisson, 66.
 Barbazan et Méon, 732.
 Barbe (sainte) :
 — Patronne des boyaudiers,
 107.
 — — brossiers, 112.
 — — fondeurs de canons, 333.
 — — forts de la douane, 336,
 352.
 — — fossoyeurs, 336.
 — — paumiers, 553.
 — — salpêtriers, 630.
 — — sonneiers, 653.
 Barbeau (Tour), 356, 608.
 Barbeaux (Pêche des), 556, 580.
 Barbedor (Louis), écrivain, 286,
 461.
 Barbereau, médecin, 278.
 Barberi, inventeur de l'orgue de
 Barbarie, 526.
 Barberini (Entrée du cardinal),
 646.
 Barbet (Chien), 168.
 Barbette (Etienne), 320, 740.
 — (Jean), 671.
 — (Rue), 673.
 Barbeau-Dubourg, 395.
 Barbier du roi (Premier), 189, 450.
 Barbier (Jacques et Christophe),
 écrivains, 285.
 Barbiers (Maître des), 450.
 — (Statuts des), 756, 776.
 Barbot, tapissier, 681.
 Barbou, notaire, 22.
 — (Regnaut), prévôt de Paris,
 531, 657.
 Bard, sorte de civière, 68.
 Bardeau, planche, 231.
 Barèges (Eaux de), 279.
 Barette, coiffure, 143.
 Baril, mesure, 68.
 Barillerie (Rue de la), 68, 270.
 Barillets, 38.
 Barils, 40, 68.
 Barker (Robert), inventeur des
 panoramas, 538.
 Baromètres, 68, 69.
 Baron, auteur dramatique, 58.
 Barons (Tortils des), 144.
 Baroques (Perles), 563.
 Barrage (Droit de), 69.
 Barrème (Francois de), arithmé-
 ticien, 34, 286.
 Barres (Port des), 573.
 — (Rue des), 461, 492.
 Barrés (Rue des), 72.
 Barrettes pour les livres, 551.
 Barrières, devant les hôtels, 69.
 Barrois, libraire, 433, 539.
 — maroquinier, 469.
 — (Toiles du), 697.
 Barthélemy (saint), 262.
 — (Anatole de), 501.
 — l'Anglais, 724.
 — tailleur de pierres, 118.
 Barzizio (Gasparino), auteur du
 premier livre imprimé en
 France, 201, 394.
 Bas, 107, 406.
 — de Barbarie, 400.
 — de bottes, 399.
 — de chausses, 155.
 — de chamois, 69.
 — drapés, 91.
 — à étrier, 399.
 — du faubourg St-Marceau, 91.
 — au métier, 37, 69, 70, 89, 90,
 162.
 — (Or), 518.
 — (Raccommodeurs de), 614.
 — tricotés, 89, 91, 156.
 Voy. Chaussures.
 Bas de soie, 90, 128, 162.
 — (Blanchissage des), 86.
 Basane, 215, 508, 632, 636.
 Bascule (Couteaux à), 226.
 Baseilhac (Jean), chirurgien, 440.
 Basinière (Le sieur de la), 695.
 Basques, 220, 633.
 Basquine, origine du corset, 216.
 Bassange, joaillier, 410.
 Basse-du-Rempart (Rue), 245.
 Basset (Chien), 167.
 Bassinoires, 154.
 Bassins à laver, ou cuvettes, 315,
 633.
 Bassompierre (Maréchal de), 128,
 438.
 Basson, instrument de musique,
 318, 496, 497.
 Bassoux (La diligence pour), 779.
 Bastille, prison, 363.
 — (Fossés de la), 296.
 — (Geôliers de la), 362.
 Bataillard (Charles), 603.
 Bâtard (Vin), 732.
 Bateaux, 56.
 — de bateleur, 72.
 — de blanchisseur, 85.
 — (Bois pour), 71.
 — -coches, 71.
 — (Construction des), 71.
 — (Déchargement des), 246,
 247.
 — des environs de Paris, 72.
 — (Halage des), 222.
 — des maisons royales, 71.
 — pour Saint-Cloud, 57.
 — de selles, 428.
 Voy. Bachots.
 Bature, sens de ce mot, 74, 257,
 281.
 Bâtiments (Greffiers des), 371.
 — (Toiseurs de), 725.
 — du roi (Intendants des), 404.
 Batiste, étoffe, 436, 496, 697.
 Bâtonniers des avocats, 57.
 — de confrérie, 195.
 — des corporations, 457.
 Bâtons, sens de ce mot, 45, 225,
 339, 403.
 — à deux bouts, 44.
 — de commandement, 670.
 — de lit, 44.
 Bâts, 636.
 Battants de cloches, 671.
 Battoirs, 86, 138.
 Battre le cabas, sens de cette
 expression, 266.
 Battu (Cendal), 649.
 — (Or), 518.
 Baudequin, drap de soie, 649.
 — (Claude), ceinturier, 157.
 Bauderon, apothicaire, 20.
 Baudoyer (Place), 290.
 — (Porte), 105, 299, 375, 377.
 Baudriers (Commerce des), 131.
 Baudroirie (Rue de la), 74.
 Baulot (Jacques), chirurgien, 440.
 Baume du commandeur de
 Permes, 656.
 — de Fioravanti, 656.
 — tranquille, 656.
 Baumé, pharmacien, 519, 656.
 Bausire, bourreau, 100, 259.
 Bayette, étoffe, 74.
 Bayeux (Messagerie de), 773.
 Bayonnette (Couteaux à), 226.
 Bazarstenus par les merciers, 478.
 Bazoche, 56, 75.
 Beauce (Vaches de la), 505.
 Beauchamp (De), maître de bal-
 lets, 62, 245.
 Beauchêne (Jean de), écrivain,
 285.
 Beaufils (Arche), 149.
 Beaufort (Messageries de), 773.
 Beauprand, maître d'écriture de
 Louis XIII, 285.
 Beaulard, fleuriste, 331.
 — modiste, 490.
 Beaulieu (Jacques), chirurgien,
 440.
 — (J.-B. Allais de), écrivain,
 286, 287.
 Beaumarchais, 174.
 — son père, 388.
 — ses mémoires, 478.
 — et l'air de Marlborough, 505.
 — (Boulevard), 450.
 — (Voirie), 522.
 Beaumont (Louis de), et la vente
 de la glace, 364.
 — (Duc de), fils de Jeanne
 d'Albret, 505.
 — cartier du roi, 129.
 — la-Ferrière, 321.
 — sur-Oise, 194, 773.
 Beautreillis (Rue), 643.
 Beauvais (Boucherie de), 93.
 — (Collège de), 7, 699.
 — (Draps de), 271, 275.
 — (Hôtel de), 136.
 — (Marchands de), 752.
 — (Messagerie de), 705.
 — (Tissus de), 276.
 — (Vincent de), 61.
 Beauvilliers (Hôtel de), 405, 713.
 Beauvoisin, levrier, 431.
 Beaux-Arts (Académie des), 130.
 Bec de corbin (Cannes à), 123,
 239.
 — (Couteaux à), 226.
 Becaire (Henry), cuisinier de
 Jeanne de Navarre, 243.
 Bèches, outils, 671.
 Beck (Moritz von der), sauteur,
 631.
 Becket (Chasuble de Thomas),
 650.
 Becquet (Louis), oculiste, 509.
 Bécu (Jeanne), comtesse du
 Barry, 490.
 Béda, médecin, 474.
 Bedeaux des Facultés, 475.
 Béguine (Agnès la), 266.
 Beguines, 75.
 Behrens (C.-B.), 171.
 Beignets, 75, 348.
 Bel air (Cabaret du), 115.
 Belamy, plumassier, 660.
 Belette (Fourrure de la), 342.
 Belgique, 18.
 Bélier, signe du zodiaque, 49.
 — dressé, 16.
 Bellay (Guill. du), 43.
 — (Martin du), 577.
 Bellechasse (Rue de), 59.
 Bellefonds (Marquis de), 190.

Bellefor (Pension), 564.
 Belleforest (Plan de Paris de), 362.
 Bellegarde (Bâtard du duc de), 588.
 Belle-Isle (Maréchal de), 318.
 Bellescontre (Fabricants d'hameçons de), 556.
 Belle-Poule (Coiffure à la), 178.
 Bellerose, acteur, 519.
 Bellesme (Messagerie de), 773.
 Belleville, près Paris, 296, 297, 573.
 Bellevue (Château de), 396.
 Bellèvre (Chancelier de), 612.
 Belloc (A.), 183, 221, 317, 688.
 Belon (Pierre), sur François I^{er}, 268.
 — sur les glacières, 364.
 — sur les serins, 639.
 Bénédictines du St-Sacrement, 461.
 — de la Présentation, 461.
 — de la Ville-l'Evêque, 461.
 — du Calvaire, 461.
 Bénédictins, 85.
 Bengale (Mousselines du), 495.
 Bénitiers, 75, 507, 754.
 Benjamin, académiste, 3.
 Bennes, mesures, 88.
 Benoît, marchand de marrons, 471.
 — sculpteur en cire, 116, 326, 439.
 Benserade (Isaac de), 115.
 Bérain, dessinateur, 247.
 Béranger, oculiste, 509.
 — (Rue), 688.
 Berceaux d'enfants, 76, 438, 721.
 Bercy (Guinguettes de), 377.
 — (Rue de), 115.
 — St-Antoine, 479.
 — St-Jean, 115, 673.
 Bercy (Plan de Paris de N.), 362.
 Berge (Couteaux à la), 226.
 Berger, chapelier, 55.
 — (Elie), 504.
 — (Rue), 83, 99, 435, 479.
 Bergerat, maître d'écriture, 287.
 Berg-op-zoom, dentelle, 87.
 Bérice ou bézicle, sens de ce mot, 517, 518.
 Bérin, machiniste de théâtre, 448.
 Berlin, 292.
 Berlins, voitures, 735.
 Berlinghieri et la plus ancienne carte de France, 361.
 Berlingots, voitures, 735.
 Bernage, prévôt des marchands, 598, 599.
 Bernard, avocat, 55.
 — calligraphe, 287.
 — dentellière, 253.
 — entrepreneur de spectacles, 534.
 — escamoteur, 597.
 — ménestrel, 401.
 — mousselinier, 495.
 — orfèvre, 55.
 — (Saint), 275.
 Bernardi, académiste, 3.
 Berne (Gazette de), 117.
 Bernhard (B.), 401, 402.
 Bernier (Jean), médecin, 278.
 Beroalde de Verville, 83, 121.
 Berri (Duc de), fils du roi Jean, sa volière, 373.
 — frère de Charles V, ses vitraux, 734; ses médailles, 473; son copiste, 201; ses ours, 529.
 erri (Duc de), ses levrettes, 431.

Berri (Laines du), 418.
 — (Vaches du), 505.
 Berry, professeur d'anglais, 421.
 Berteaud, chapelier de Louis XV, 141.
 Berthélot, confiseur, 194.
 Berthevin, 299.
 Berthod, poète satirique, sur les collèges, 214.
 — sur les écrivains publics, 287.
 — — marchands d'estampes, 312.
 — — fripiers, 347.
 — — libraires, 433.
 — — poissardes, 580.
 — — tabatières, 668.
 Berthoud (F.), horloger, 8.
 Bertin (M^{lle}), marchande de modes, 179, 490, 594.
 Bertin-Poirée (Rue), 343, 673, 678.
 Bertrand (Alexandre), montreur de marionnettes, 469.
 — (J.-E.), sur les métiers, 233, 363, 387, 495, 526.
 — N. et A., 326.
 — médecin, 116.
 Berty (Ad.), 303, 642.
 Besançon, durée du trajet depuis Paris, 706.
 — (Cuirasses de), 42.
 — (Fonderie de), 333.
 Bésicles, 517.
 Besson, oculiste, 509.
 Bestiaux (Commerce des), 76.
 — (Courtiers de), 222.
 — (Gardeurs de), 359.
 Bêtes féroces, 16, 181, 182, 183.
 — de somme, 652.
 Béthisy (Rue), 151, 234, 673, 773, 776.
 Bettini (Antonio), graveur, 397.
 Beurre, 11, 138, 201, 232.
 — (Commerce du), 291.
 — (Contrôleurs du), 199.
 — crié dans les rues, 180.
 — (Pains au), 96.
 — salé, 77, 188, 244.
 — (Tinettes à), 244.
 — de Vanves, 77, 770.
 Beurres et fromages (Inspecteurs des), 400.
 Beuvron (Comtesse de), 469.
 Béziens (Messagerie de), 773.
 Bezons (Bac à), 582.
 Bibault, machiniste de théâtre, 448.
 Bibelots, 81.
 Biberon (Usage du), 505.
 Bible (La), 77.
 — écrite sur peau humaine, 545.
 Bibliothèques, 77 et suiv.
 — dans les couvents, 200.
 Voy. leurs noms particuliers.
 Ribolle, instr. de musique, 79.
 Bicêtre (Carrières de), 127.
 — (Château de), 325, 734.
 — (Pauvres de), 365.
 Richonne, perruque, 565.
 Richons (Chiens), 167, 168.
 Bidault (Les), horlogers, 388, 446.
 Bienfait (Nicolas), montreur de marionnettes, 469.
 Bière, boisson, 108, 109, 161, 291.
 Bières (Contrôle des), 733.
 — (Jaugeage des), 407.
 — Voy. cercueils.
 Biétry (Mathieu), écrivain, 285.
 Bièvre, animal, 143.
 — rivière, 143, 180, 296, 397, 475, 487, 683.

Biffe, tissu, 274.
 Bignon (Famille), 78, 658.
 Bigorne, 108.
 Bigot de la Boissière, avocat, 178.
 Bihéron (D^{lle}), 116.
 Bijoux, 81, 409.
 — (Bourses à), 103.
 — (Commerce des), 82.
 — (Ecrins à), 353, 507.
 — du Palais, 82.
 Bilboquets, 410.
 Billard (Billes de), 410, 702.
 — (Jeu de), 82, 275, 291, 411, 552.
 — prestidigitateur, 597.
 Billards (Draps), 275.
 Billets de visite, de mariage, 547; — d'enterrement, 637.
 Billettes (Eglise des), 226, 477, 634.
 Billiaux, poseur de paratonnerres, 545.
 Billon, 82, 83.
 Billouer, 82.
 Billy (Tour de), 573.
 Bimont, tapissier, 681.
 Binard, chariot, 68.
 Binet, perruquier, 565.
 Bioche, notaire au Châtelet, 517.
 Birette. Voy. Barette.
 Biron (Hôtel de), 405.
 Bis (Pain), 96.
 Bis-blanc (Pain), 96.
 Bische-Mousche (La tour de), au Louvre, 642.
 Bisette, dentelle, 83, 252, 253.
 Bitume de Judée, 714.
 Bizard, ciergeur, 527.
 Blain de Fontenay, peintre, 130.
 Blaureau, fourrure, 342, 753.
 Blaise (Saint), patron des cardeurs, 126; — des charpentiers, 36, 150; des maçons, 448; des morteliers, 492; des plâtriers, 573; des tailleurs de pierre, 679; des tisserands, 694.
 Blaisot (Hugues), 60.
 Blanc d'Espagne, 84, 309, 319, 611, 624.
 Blanc, fard, 506.
 — (Livres en), 111.
 — (Rôtisseurs en), 623.
 — (Spécialité de), 83.
 Blancards, étoffes, 85.
 Blanche de Castille, 271, 337, 376, 504.
 Blanche (Rue), 45.
 Blanches (Reines), 259.
 Blanchet, vêtement, 270, 351.
 Blanchissage, 85, 112, 300.
 Blandureau d'Auvergne, 349, 749.
 Blasphèmes punis par les boulangers, 130.
 Blaye (Voiture pour), 778.
 Blé (Battage du), 73.
 — (Blutage), 87, 95, 113.
 — (Criblage du), 233.
 — (Commerce du), 86, 291.
 — (Courtage du), 222.
 — (Port au), 609.
 — (Prix du), 481.
 — (Remuage du), 466.
 — (Sacs à), 625.
 — (Sciens de), 651.
 Blégné (Etienne), écrivain, 286.
 — (Nicolas de), apothicaire, 46, 279, 312, 449, 510, 605, 656.
 Blème (Pain), 97.
 Bléron (Colin de), meneur d'ours, 529.

- Bletterie, arctier, 33, 44.
 Bleu, fard, 320.
 — de ciel, 219.
 — impérial, 219.
 — pers, 163, 218, 219.
 — de Prusse, 86, 87.
 Bliards lacés, 418.
 Blois (Château de), 619.
 — (Voiture pour), 773, 778.
 — (Robert de), trouvère, 216.
 Blonde, dentelle, 87, 253.
 Blondeau (Pierre), noteur de la chapelle du roi, 504.
 Blondel (J.-F.), architecte, 534.
 — (Rue), 82.
 Bluets (Fleurs de), fortifient la vue, 656.
 Blutage des grains, 87, 95, 113.
 Bluteau, tamis, 507.
 Bobelins, chaussures, 632.
 Bochet, boisson, 91.
 Bodeau, linge, 436.
 Bodin (Jean), économiste, 148, 153, 524.
 Böhmer, joaillier, 410.
 Boessay (Evrard de), coutelier, 470.
 Bœufs : consommation, 76.
 — cuir, 180, 239, 353.
 — dents, 255.
 — fiel, 109.
 — habillage, 161.
 — de Normandie, 506.
 — qualités, 107.
 — vente, 92.
 Bogheis, voitures, 735.
 Boglon, sa maison de santé, 450.
 Boileau (N.), 141, 364, 423, 474, 591.
 Boille, marchand de masques, 471.
 Bois ou fust, 634.
 — (Commerce des), 87, 201.
 — de compte, 494.
 — (Déchargement des), 246.
 — (Empilement des), 184.
 — d'éventails, 316, 560.
 — d'Irlande, 449.
 — de moule, 494.
 — (Peignes en), 559.
 — (Sciage du), 634.
 — (Tablettes à écrire en), 669.
 — (Travail du), 150.
 Bois-canards, 87.
 Boisdauphin. Voy Laval.
 Boisgillebert, 129.
 Boishle (A. de), 525, 543, 583.
 Boisrobert, favori de Richelieu, 225, 239.
 Boisseau (Plan de Paris de J.), 362.
 — notaire, 13.
 — mesure, 37, 88, 485.
 Boisselière (Cabaret de la), 415.
 Boissy-St-Léger (Voiture pour), 738.
 Boiteau (Paul), sur la poudre à poudrer, 593.
 Boizard (J.), sur les monnaies, 311, 491, 615, 622.
 Bolbec (Chapeaux de), 141.
 Boîtes à archives, 428.
 — caisses des corporations, 88, 463.
 — de carton, 88.
 — couvertes ou fermées, 38.
 — couvertes en cuir, 239.
 — (Deniers de), 252.
 — (Fabrication des), 353, 771.
 — (Messagers à), 482.
 — à perruques, 428.
 — à poudre, 269.
 Boîtes ou tabatières, 668.
 — (Vente des), 503.
 Bologne (Savonnettes de), 633.
 — (Soie de), 647.
 Bonamy, accoucheur, 5.
 Boncourt (Collège de), 396.
 Bondy (Poissons de), 749.
 Bonnard (l'oublier dans une gravure de), 528.
 — (Le chevalier de), et M^{me} de Genlis, 506.
 Bonnardot (A.), 608.
 — (F.), 174, 441.
 Bonne aventure (Diseuses de), 260.
 Bonne-Eau (La), cabaret, 115.
 Bonne-Fille (Jehanne), 673.
 Bonnefons (N. de), 593.
 Bonne-Nouvelle (Boulevard) : Diorama, 539 ; voirie, 522.
 Bonnes (Eaux), 279, 280.
 Bonnet, tanneur, 386.
 Bonnet (Honoré), 137.
 Bonnette, perruque, 565.
 Bonnets, 89, 489, 490, 507.
 — carrés, 89, 91, 104, 160.
 — de coton, 89, 146.
 — de courrier, 104.
 — de docteur, 104.
 — d'enfant, 104.
 — d'heiduque, 104.
 — de laine, 143.
 — de linges, 146.
 — de mascarade, 576.
 — de nuit, 145.
 — en perruque, 565.
 — à quatre brayettes, 91.
 — de voyage, 142.
 Voy. leurs différents noms.
 Bonnivet (Lit de), 439.
 Bon-Pasteur (Filles du), 460.
 Bon (Saint), patron des potiers de terre, 593.
 Bon-Secours (Dames du), 461.
 Bons-enfants (Les), collège, 455, 614, 750.
 — cabaret, 115.
 Bonvalet (Sirop du Dr), 656.
 Boon (Gertrude), équilibriste, 309.
 Bouquets, voitures, 735.
 Bordeaux, 85, 92, 232.
 — (Chapeaux de), 250.
 — (Voiture pour), 706, 773, 778.
 Bordelle (Rue), 775.
 Borderie (De la), 50.
 Bordier (Henri), 66.
 Borel, ventriloque, 725.
 Borelly, naturaliste, 500.
 Bosse (Les galeries du Palais, gravure d'Abraham), 536.
 Bossettes, ornements, 91.
 Botanique (Cours de), 91.
 Botot, dentiste, 254, 256.
 — (Eau de), 656.
 Bottelage du fer, 91.
 — du foin, 91.
 Bottes, 91.
 — à entonnoir, 92.
 — fauves, 91.
 — molles, 92.
 — (Ronds de), 605.
 — sans couture, 92.
 Bottines, 91.
 Bouc (Peau de), 243.
 Boucassins, toiles, 507.
 Boucel (Famille), 673.
 Bouchage (Mgr. du), et la pierre, 439.
 Bouche (Pain de), 96.
 Bouchel (Laurent), 48, 617.
 Boucher (Fr.), accoucheur, 5.
 — (Guillaume), littérateur, 516.
 Boucher (Jean), teinturier, 675.
 Boucherie (Grande), 61, 92, 93, 451.
 Boucherie - Sainte - Geneviève (Rue de la), 132.
 Boucheries-Saint-Germain (Rue des), 704.
 Boucheries (Inspection des), 400.
 Bouchet, notaire, 13.
 — (F.), peintre, 247.
 — tanneur, 386.
 Bouchons de cabaret, 93.
 — de chanvre, 93, 94.
 — de liège, 93, 94, 551.
 Bouclée (Perruque), 565.
 Boucles, 51, 94, 332, 592.
 — de ceintures, 506.
 — d'oreilles, 147.
 Boucliers, au XIII^e siècle, 41.
 — XVI^e siècle, 288.
 Boudet (Antoine), libraire, 605.
 — facteur d'orgues, 526.
 Boudin, 94.
 Boue de Paris (Il tient comme), proverbe, 523, 524.
 Boues (Meneurs de), 476.
 Boues et lanterne (Taxe des), 523.
 Boueurs, 524.
 Bouffantes (Jupes dites), 104, 538.
 Boufflers (Maréchal de), 525.
 Bouges ou Sacs, 98, 103, 466, 625.
 Bougeoir (Tenir le), sens de l'expression, 668.
 Bougette, bourse, 103.
 Bougies, 349. — Datent du XIV^e siècle, 173. — D'un denier, d'huissiers, 174.
 Bougon, instrument, 95.
 — trait de l'arbalète, 31, 95, 160.
 Bougrain, sens de ce mot, 95.
 Bougran, étoffe, 95, 226, 328, 507.
 Bouguerauld, présente un atlas à Henri IV, 361.
 Bouillant (Fête de Saint-Martin le), 629.
 Bouillart (dom), 556.
 Bouillé (Marquis de), 4.
 Bouillon (Maison de), 55, 344.
 — (Duc de), Sachets contre la vermine, 399. — Ses ananases, 601.
 Bouilly, vaudevilliste, 469.
 Bouisses, 336.
 Boujon, instrument, 95.
 Boujons. Voy. Bougons.
 Boulanger, inventeur des restaurants, 621.
 — (Général), condamné par contumace, 716.
 — (Pain dit de), 95.
 Boule (André), ébéniste du roi, 281.
 — (Jean), tailleur de diamants, 261.
 Boules (Jeux de), 291.
 Boulets (Tailleur de pierre pour), 679.
 — en pierre, 333.
 Boulevards de Paris, 44, 120, 122, 406, 645.
 Voy. leurs noms particuliers.
 Boulges. Voy. Bouges.
 Boullay (B.), sur l'art du tailleur, 677.
 Bouilly (Michel), écrivain, 462.
 Boulogne (Bois de) : Château de Madrid, 70.
 — la Muette, 124.
 Boulogne (Voiture pour), 780.
 Bouloi (Hôtel du), 390.
 — (Rue du), 390, 545.

Boulons, 643.
 Boul't (Nicolas), maître écrivain, 461.
 Bouly (L.), 696.
 Bouquets de fleurs, 37, 99, 576.
 Bouracan, étoffe, 99.
 Bourbon (Blanche de), reine de Castille, 83, 144, 252, 260, 472.
 — Château de, 404.
 — (Louis II, duc de), maître des fripiers, 454.
 — (Jean II, duc de), grand chambrier, 347.
 — (Duc de), comte de Clermont, 36.
 — (Connétable de), 219.
 — (Duc de) et Vatel, 455, 596.
 — (Duc de), surintendant des postes, 368.
 — (Hôtel de), 390.
 — (Quai), 514.
 Bourbon-Conti (Louise de), 667.
 Bourbon-Villeneuve (Rue de), 478.
 Bourbonne (Eaux de), 279, 280.
 Bourdelin (Cl.), chimiste, 279.
 Bourdet, dentiste de Louis XV, 255, 558.
 Bourdon (Adam), 175.
 — (Famille), 673.
 — (Jacques), 671.
 — de Notre-Dame de Paris, 503.
 — des pèlerins, 561.
 Bourdonnais (Rue des), 87, 244, 375, 642.
 Boret, notaire, 30.
 Bourgeois (Jean), épinglier de la reine, 308.
 — (Louise), sage-femme, 147.
 — (Pain), 96, 97.
 — (Parloir aux), 380.
 — (Pension), 564.
 Bourgeoises (Pensions), 562.
 Bourgeoisie, 330.
 — (Vin de), 732.
 Bourg-l'Abbé (Rue), 773, 776.
 Bourgelat (Claude), créateur de l'art vétérinaire, 727.
 Bourges (Dentelles de), 253.
 — (Voiture de), 773, 778.
 Bourgogne (Antoine de), 229.
 — (Briques de), 110.
 — (Charbon de), 149.
 — (Duc de), petit-fils de Louis XIV, 182, 395, 619.
 — (Duchesse de), 442, 667.
 — (Jeanne de), 488, 693.
 — (Lacets de), 418.
 — (Noblesse de), 501.
 — (Oiseaux de), 356.
 — (Poires de), 349.
 — (Théâtre de l'hôtel de), 519.
 — (Tulles de), 718.
 — (Vins de), 732.
 Bourgoïn, graveur géographe, 369.
 Bourgtibourg (Rue). Voy. Bour-tibourg.
 Bourgueville (Ch. de), 435.
 Bourguignons (Rue des), 602.
 Bourlon (Nicolas, Pierre et René de), capitaines des levrettes, 430.
 Bourre de soie, dite fleuret, 687.
 Bourrelets pour enfants, 104.
 — pour portes et fenêtres, four-niture et pose, 102.
 Bourrienne (de), secrétaire de Napoléon, 668.
 Bourserie, sens de ce mot, 103, 272.

Bourses, 37, 53, 161, 251, 548.
 — à cheveux, 103, 104, 565.
 — de cuir, 753.
 — à jetons, 103, 104.
 — de pension, 458.
 — plates, 103.
 — de commerce, 412.
 Bourtibourg (Rue), 106, 115, 773.
 Bous, vaisseaux à vin, 114.
 Bousillage, 104.
 Boussingault (R.-P.), et les om-nibus, 425.
 Boussole, 104.
 Bout-du-Monde (Rue du), 778.
 Boutard, intendant du garde-meubles, 357.
 Boutaric (E.), 672.
 Boutebrie (Rue), 303.
 Bouteiller (Grand), métiers à lui concédés, 189.
 Bouteilles, matières et usages 105, 726.
 — en cuir bouilli, 105, 239.
 — vendues par les chandeliers, 138.
 — vendues par les émailleurs, 298.
 Boutiques, 46, 105, 313.
 — des apothicaires, 20, 106.
 — des barbiers, 67, 106, 170, 179, 315.
 — des boulangers, 313.
 — des chirurgiens, 67, 106, 170.
 — des cordonniers, 204.
 — marchands d'estampes, 312.
 — marchands de vin, 93, 106, 304.
 Voy. Enseignes.
 Bouton, inventeur du diorama, 539.
 — motsynonyme de pelote, 309.
 Boutons, 37, 106, 107.
 — d'étain, 592.
 — d'étoffe, 548, 563, 709.
 — (Moules à), 548.
 — d'or et d'argent, 506, 508.
 Bouvard, médecin de Louis XIII, 569.
 Bovet (Alfred), son catalogue d'autographes, 285.
 Boyaux (Retordage de), 622.
 Boyer, marchand d'eau de mé-lisse, 277.
 — marchand d'encre, 301.
 Boze (Claude de), intendant des inscriptions, 404.
 Bracarii, 229.
 Bracelets, 551.
 Bragues, 121.
 Braguettes (Mode des), 577.
 Braguards, damerets, 577.
 Braiels, 104.
 Braies, 104.
 Braies de cuir, 103.
 — de drap, 107.
 — de fil, 107.
 Brancard, sorte de civière, 151, 735.
 Branchy, mosaïste, 492.
 Brandebourg, en Prusse, 251.
 Brandevin, 108.
 Brandons (Fête des), 108, 150, 230.
 Branlants (Chars), 737.
 Brantôme, sur les armes, 43, 244.
 — sur les brayers, 109.
 — et Catherine de Médicis, 407, 553, 637.
 — sur les chapeaux, 143.
 — sur les faux cheveux, 564.
 — sur les combats d'animaux, 181.

Brantôme, sur les maux de dents, 510.
 — sur les diamants, 261.
 — sur les draps de taffetas noir, 83.
 — sur les épées, 411.
 — sur François I^{er}, 167.
 — sur les livrées, 442.
 — sur le luxe d'Elisabeth, fille de Henri II, 227.
 — sur les patins, 552.
 — sur les reliques, 165, 561.
 — sur la sacquebute, 625.
 — sur la Saint-Barthélemy, 504.
 Braque (Chien), 167.
 — (Rue de), 779.
 Braquemart, sorte d'épée, 339.
 Bras (Homme sans), 568.
 — artificiels, 702.
 — (Chaises à), 737.
 Brasse (Pain de), 96.
 Braun (Plan de Paris de Georges), 362.
 Brave à trois poils (origine de l'expression), 649.
 Bray (Fromage de), 767, 768.
 — (Voiture de), 773.
 Brayer (Nicolas), médecin, 474.
 — bandage, 37, 104, 109, 291, 385.
 — (Porter le), 108.
 — braies, 109.
 — cordon, 108, 109.
 Brazier (Nicolas), 326.
 Brebis, 76, 342.
 Bredas, chapeaux gris, 141.
 Brelan (Jeu de), 129.
 Brenet (Michel), 447.
 Brésil, contrée, 85.
 — (Barils en), 68.
 — bois de teinture, 163, 220, 508, 669.
 — (Caoutchouc de), 124.
 Bresse (Oiseaux de proie en), 356.
 Bresson-Maillard, graveur, 470.
 Bressuire (Voiture pour), 773.
 Brest (Fonderie de), 333.
 — (Durée du trajet depuis Paris), 706.
 Bretagne, 265.
 — (Chanvre de), 141.
 — (Comte de), en 1292, 190.
 — (Duvet de), 226.
 — (Gruau de), 766.
 — (Lin de), 437.
 — (Noblesse en), 501.
 — (Rue de), 688.
 — (Toile de), 697.
 — (Vaches de), 505.
 Voy. Anne.
 Bretelles, 109.
 Bretez (Plan de Paris, dit de), 253, 362.
 Bretonvilliers (Hôtel de), 265.
 Bréviaires (Sacs à), 104.
 Briançon (Craie de), 249.
 Brice (German), cicérone, 172.
 Briceau, mercier, 259.
 Briçonnet (Guillaume), 273.
 Bridaveaux, pâtisserie, 769.
 Brides (Confection des), 443.
 Brides à veaux, aneries, 769.
 Brie (Blé de), 481.
 — (Fromage de), 348.
 — (Jehanne de), toilière, 83.
 Brienne (Comte de), 584.
 Brieuc (Saint), patron des bour-siers, 104.
 Briffe (Trouseau de M^{lle} de la), 717.
 Brigadière (La), perruque, 565.

Brigandine, cuirasse, 63, 110.
 Brigands, soldats, 110.
 Brignoles (Pruneaux de), 766.
 Brillon (J.), 535.
 Brioché (Marionnettes de), 469.
 Brioches (Vendeurs de), 769.
 Brion (Exposition de peinture dans la cour de l'hôtel), 560.
 Briot (Nicolas), tailleur général des monnaies, 678.
 Brioude (Voiture pour), 778.
 Briquebec (Voiture pour), 773.
 Briques, 73, 110, 112.
 — (Mouleurs de), 494.
 Briquet, sculpteur, 71.
 Briquets, 14.
 Brisée (Perruque), 565.
 Brissac (Duc de), 451.
 Brisson, physicien, 570.
 Broc, mesure pour liquides, 701.
 Broca (Rue), 91.
 Brocart, drap de soie, 161, 649.
 Brochage des bas, 111.
 — des étoffes, 110.
 — des livres, 110, 111.
 Broche (Vendre à), sens de ces mots, 237, 732.
 Broches, bijoux, 216, 507.
 — de cuisine, 40, 671.
 — pour peigner les cheveux, 558.
 — (Sommiers des), sens de ces mots, 652.
 Brochets (Pêche des), 556.
 Brocs, 111.
 Brode (Pain de), 96.
 Brodequins, chaussure, 91.
 — supplée, 102.
 Brodeurs (Stapins des), 747, 748.
 — d'armoiries, 41.
 Brognard, expert herniaire, 385.
 Broie, outil, 112.
 Bronze (Metteurs en), 486.
 Bronzes anciens (Commerce des), 244.
 Brosse (M^{lle} de), épouse le marquis de Pons, 548.
 Broses (Commerce des), 37, 111, 112.
 Brossette (Claude), 249.
 Brou (Eglise de), 33.
 Brouet, tourneur, 702.
 Brouette, voiture, 112.
 — des vinaigriers, 40.
 Broussais, médecin, 50.
 Broyé (pain), 96.
 Brueys, auteur dramatique, 115, 275, 474, 656.
 Bruges, 17.
 Brulefert (Catherine), 728.
 Brun, couleur, 219, 220.
 Brunat, traiteur, 704.
 Brunetaud (Pension), 458.
 Brunette, tissu, 274.
 Bruni (Or), 518.
 Brunn (Joseph), équilibriste, 309, 351.
 Brussel (Nicolas), sur une charte de 1160, 460.
 Brussequin, couleur, 219.
 — étoffe de laine, 275.
 Bruxelles, 430, 752.
 — (Brunettes de), 274.
 — (Voiture pour), 706.
 Bruyère (Verges de), 111.
 Bruyerin Champier, sur les boissons, 364.
 — truffes, 717.
 — vins, 732.
 Bryone, purgatif, 770.
 Bufeterie (La), devenue rue des Lombards, 673.

Buffet, divers sens de ce mot, 112, 391, 653.
 Buffle (Chaussons de), 103.
 — (Objets en), 131.
 — (Peau de), 180.
 Buffon, 118, 217.
 Buis (Ouvrages en), 670.
 — (Peignes de), 558.
 — (Tablettes de), 669.
 — (Tondeurs de), 699.
 — (Travail du), 256, 702.
 Buissonnières (Ecoles), 453.
 Bullet et Blondel (Plan de Paris de), 362, 725.
 Bully (J.-V.), parfumeur, 547.
 Bunon, dentiste, 253, 255, 511.
 Burail, étoffe, 323, 507.
 Burates et Buratines. Voy. Burats.
 Burats, étoffes, 113.
 Bure (De), libraire, 433.
 Bureau d'adresses, 113, 567, 568.
 — du commerce, 197.
 — des corporations, 113, 158.
 — des domestiques, 113.
 — d'écritures, 287.
 — étoffe de laine, 275.
 — des finances, 392.
 — (Jean et Etienne), voyers, 741.
 — de placement, 113, 114.
 Burel. Voy. Bureau.
 Burins, 11, 39.
 Busc. Voy. Corset.
 Busines ou trompes, 716.
 Busques, 216. — Voy. Corset.
 Bussang (Eau de), 280.
 Bussard, mesure pour liquides, 700.
 Bussart (Placide), sauteur, 631.
 Bussi (Rue de), 539.
 Bustes, 216. — Voy. Corset.
 Buterie, art de faire des bous, 114.
 Butterfield (Boussoles de), 105.
 Bry-sur-Marne (Silhouettes au château de), 645.
 Bucherie (Port de la), 87, 494.
 — (Rue de la), 776.
 Buchon (J.-A.), 649, 650, 672.
 Bucy (Simon-Matias de), évêque de Paris, son tailleur, 676.

C

Caban, vêtement, 584.
 — (Porte-), 584.
 Cabanès (Docteur), sur le lait, 419.
 Cabaret, 115.
 — (Bouchon de), 93.
 — (Garçon de), 355.
 Cabas, voiture, 735, 736.
 Cabinet du roi, 125, 392.
 Cabinets d'anatomie, 116.
 — d'histoire naturelle, 500.
 — de lecture, 117.
 — littéraires, 118.
 — particuliers, 115.
 Cabochiens, 93.
 Cabral (Pedro-Alvarez), navigateur, 220.
 Cabriolet (Couteaux à), 226.
 — voiture, 736.
 Cacao, 119.
 Cachemire (Chèvres de), 649.
 Cache-nez, 118.
 Cachet (Couteaux à), 226.
 Cachets, par qui fabriqués et vendus, 332, 370, 539.
 Cadavres (Vente de), 100.
 Cadeau (Nicolas), drapier, 272.
 Cadeaux, sens de ce mot dans l'écriture, 285, 287.
 Cadenats, 508.
 — à lettres, 612.
 Cadenettes des perruques, 565.
 Cadet de Vaux, 95.
 Cadier (J.), laboureur, 610.
 Cadis, tissus de laine, 275.
 Cadix (Chocolat de), 171.
 Cadran (Rue du), 286.
 Cadrans solaires, 118, 403.
 Cadres pour miroirs, etc., 269, 301.
 Caen, 17, 69.
 — (Abbaye de), 62, 581.
 — (Bougran de), 95.
 — (Commerçants de), 752.
 — Coutellerie de), 225.
 — (Linge damassé de), 435.
 — (Ratine de), 276.
 — (Serge de), 639.
 — (Voiture pour), 706, 773.
 Café, 434, 437.
 — (Commerce du), 119.
 — (Eau de), 438.
 — (Origine du), 171.
 — (Pain à), 97.
 Cafés, 120.
 — chantants, 119, 120.
 Cafetière, 161.
 Caffieri (Felipo), 71, 484.
 — (Domenico), 281.
 Cages à écureuils, 428.
 — à oiseaux, 39, 121, 308, 515.
 — à perroquets, 428.
 — à poussins, 702.
 Cagniard, lapidaire, 82.
 Cahagnesi (J.), 435.
 Cahors, 139, 613.
 Cahouet, 120.
 Caillard et C^{ie} (Messageries), 482.
 Caillaux (Poires de), 349, 749.
 Cailles (Commerce des), 515.
 Caillet (Hilaire), tailleur de pierre pour boulets, 679.
 Cailloux, pour peser, 579.
 Cain, vrai nom du tragédien Lekain, 403.
 Cainsil (Chémise de), 164.
 Caisse de Poissy, 374.
 Calais (M^{lle}), dentiste, 255.
 — (Importation des bois), 399.
 — (Voyage de), 706, 773, 780.
 Calandre (Rue de la), 121, 654, 775.
 Calandres, 121.
 Calcédoine, 448, 508, 582.
 Calcul, étymologie de ce mot, 408.
 — par les jetons, 161, 409.
 Cale, bonnet, 121, 122.
 Calèches, 151, 736, 738.
 Caleçons de peau, 103, 121, 555.
 — de toile, 108, 121, 122, 406.
 — de tricot, 121.
 Calfatage, 122.
 Calices en étain, 592.
 Calicot, origine de ce mot, 328.
 Callières (F. de), sur le tabac, 666.
 Calmande, tissu de laine, 275.
 Calmet (Dom), 569, 577.
 Calottes de cuir, 103, 122.
 — d'étoffe, 89, 122.
 — de tricot, 122.
 Calverton, 69.
 Calviac (Civilité de), 224, 592.
 Calville (Pommes de), 349, 749.
 Camaldules (La saignée chez les), 569.

- Camayeux, 370.
 Cambrai (Batiste de), 696, 697.
 — (Camelin de), 122.
 — (Drap de), 271.
 — (Jacques de), 481.
 — (Marchands de), 752.
 — (Place), 421, 628.
 — (Station vers Bruxelles), 706.
 Camées, 370.
 Caméléon automate, 55.
 Camelin, étoffe, 122, 143.
 Camelot, étoffe, 507, 508, 649.
 Camelote, prohibée par les corporations, 709.
 Camion, tombereau, 739.
 Camisoles, 228, 351.
 — d'étoffe, 774.
 — de flanelle, 276.
 — de peau, 555.
 — de Louis XIV, 164.
 Camocas, drap de soie, 649.
 Camomille (Eau de), 437.
 Campagne (Ingénieurs de), 398.
 Campan (M^{me}), 653, 717, 738.
 — sur les coiffures, 576.
 — sur la dame d'honneur de la reine, 84, 585.
 — sur les maîtres d'hôtel, 455.
 — sur Marie-Antoinette, 59, 82, 102, 179.
 Campana, sens de ce mot, 253, 548.
 Camphre, 122, 510.
 Campion, théorbiste, 692.
 Camus, fabricant d'acier, 6.
 Canada, 250, 251, 482.
 Caucaries (Serins des), 639.
 — (Sucre des), 612.
 Canaye (Séverin), teinturier, 683.
 Cancer, maladie, 265, 450.
 — signe du Zodiaque, 49, 50, 60.
 Candie (Sucre de), 612.
 — (Vin de), 434.
 Canepin (Peau de), 239, 555.
 Canettes (Rue des), 776.
 Canevas, 138, 200, 436, 734.
 Caniches (Chiens), 167.
 Canifs ou canivets, 205, 225, 508, 539, 540.
 Canilliat, coiffeuse, 178.
 Cannamelle, 122, 123.
 Canne, bâton, 123, 124, 239, 670.
 — des médecins, 473.
 — à sucre, 123.
 Cannelle, 18, 19, 162, 194, 277, 616.
 — (Eau de), 434, 438.
 Canneltes ou bobines, 479.
 Canon (Demi) ou demi flûte, 401.
 Canoniales (Heures), 386.
 Canons, 38.
 — (Affûts pour), 151.
 — à main, 43.
 — (Boulets de pierre pour), 333.
 — d'étoffe, 695.
 — appartenant aux tailleurs, 229.
 — (Prix sous Louis XIV), 333.
 Cantaing (Village de), 696.
 Caoutchouc, 124.
 Caparaçons, 636.
 Capeluclie, bourreau, 101.
 Capendu (Pommes de), 767.
 Caperon, dentiste, 255, 516.
 Cap et quoc (Draps de), 274.
 Capin, tapissier, 681.
 Capitaine des levrettes de la chambre du roi, 430.
 — lévriers, 431.
 Capitaine, vinaigrier, 731.
 Capiton, bourre de soie, 687.
 Capricorne, 50.
 Capron. Voy. Caperon.
 Caprons, fraises, 345.
 Capucine (Couteaux à la), 226.
 — (Pipes à la), 571.
 Capucines (Boulevard des), 539.
 Capucins, 629.
 Capulet, coiffure, 54.
 Caque, mesure de capacité, 126.
 Caquets de l'accouchée, 20, 60, 115, 301.
 Carabas, voiture, 706, 736, 779.
 Caraccioli, sur les parapluies, 543.
 Caraffa (L'abbé Laudati), 319, 423.
 Carburé de fer, 232.
 Carcan, bijou, 551.
 Carcel, vétérinaire, 727.
 Cardage du coton, 126, 161.
 — de la laine, 126.
 Cardan, sur les puces, 399.
 Cardelin, dentiste, 516.
 Cardinal-Lemoine (Rue du), 608.
 Cardinaux (Chapeau des), 548, — ne drapaient point, 636.
 — avaient droit de *pour*, 344.
 Caractères d'imprimerie, 333, 349.
 Carême, 115, 150, 532, 710.
 — (Couteaux de), 224.
 — (Mi-), 186, 352.
 — prenant, 127, 328.
 Caresme (D. et Th.), artificiers du roi, 45.
 Carricks, voitures, 736.
 Cariset ou Carisi, tissu de laine, 275.
 Carignan (Hôtel de), 390.
 — (Poudre de), 656.
 Carillons, 389, 447.
 Carlier, bourreau, 101.
 Carlin, cornetier, 205.
 Carmeline, dentiste, 516.
 Carmes ou Barrés, 749.
 — (Eau de mélisse des), 277.
 — (La saignée chez les), 569.
 Carmignolle. Voy. Crémiole.
 Carnaulet (Hôtel), 547, 613.
 — (Musée), 249.
 Carnot (Sadi), comment fut porté son deuil, 260.
 Caron (André-Charles et Daniel), horlogers, 388.
 — (Pierre), montreur de marionnettes, 469.
 Carotte de tabac, 667.
 Carpe (Palais et langue de), 766.
 — (Pêche de la), 556, 580.
 Carpentier, professeur de français, 421.
 Carquois d'archer, 33, 160, 353.
 Carré (Bonnet), 104.
 — (Louis), notaire, 422.
 Carrée (Perruque), 565.
 Carres, chariots, 739.
 Carrier (H.), 625, 626.
 Carrières à Paris et aux environs, 127, 355, 466.
 Carrioles, voitures, 736.
 Carrosses, 127, 151.
 — à cinq sous, 425.
 — (Dépeçage des), 237.
 — (Drapage des), 737.
 — (Louage des), 291.
 — garnis par les selliers, 360.
 — de Louis XIV, 176.
 — de remise, 444.
 Carrousel, 478, 544, 576.
 Cartes (Chevaux de), jouet, 410.
 — géographiques, 303, 312.
 Cartes à jouer, 37, 129, 161, 369.
 — (Tireurs de), 693.
 — (Tours de), 597.
 Carton (Sculpture en), 634.
 Carvi pour liqueur, 437.
 Casanova, sur le canon du Palais-Royal, 118.
 — sur le magasin de la Civette, 667.
 Caserne de Reuilly, 365.
 Casoar, oiseau, 16.
 Casque, 63.
 Casquette, née du chaperon, 146.
 Cassel (Serres chaudes à), 734.
 Casse-lunettes (Eau de), 656.
 Cassettes, 39, 239.
 Cassini (Cartes de), 369.
 Castagna, montreur de marionnettes, 469.
 Castagnettes, 130.
 Castel (Cabaret du), 115.
 Castellane (M^{me} de), 548.
 Castelnau (Mémoires de), 637.
 Castelongues, couvertures de lit, 508.
 Castiglione (Rue de), 423.
 Castil-Blaze, 452.
 Castor (Chapeaux de), 204, 250, 251, 507.
 — (Demi-), 396, 563.
 — (Rognons de), 714.
 Castration, 152, 153.
 Castres (Bayettes de), 74.
 — (Flanelle de), 276.
 Catalan, dentiste, 255, 742.
 Cataplasme de croûtes de chien, 168.
 Cataracte (Opération de la), 51, 509.
 Catéchismes, vendus par les merciers, 508.
 Cathérinaire (Herbe) ou tabac, 666.
 Catherine (Sainte), patronne des charrons, 151; — des gagne-petit, 619; — des procureurs, 603.
 Catherine de Médicis :
 — son arbalète, 32.
 — ses astrologues, 50.
 — son carrosse, 127.
 — dédaigne le luxe, 227.
 — deuil porté par elle, 250.
 — son doreur sur cuir, 269.
 — et l'équitation, 406, 637.
 — et les jarretières, 406, 407.
 — et le jeu de paume, 553.
 — maison habitée par elle, 236.
 — et la mode des fraises, 344.
 — son nain, 498.
 — et les nattes de paille, 499.
 — son parfumeur, 319, 546.
 — prisait, 666.
 — et la soie, 647.
 — trépanée, 637.
 — et les Tuileries, 718.
 Catherine II, de Russie, 116.
 Catherinettes, 113.
 Catholicité (Certificat de), 130, 286.
 Cat, apprêt, 130.
 Catogan (Perruque à), 565.
 Cattho (Angelo), 50.
 Cauche (François) et les vases à rafraîchir, 364.
 Caudebecs, chapeaux, 141, 251.
 Caumartin (Hôtel), 405.
 — (Rue), 583.
 Cauterets (Eaux de), 279, 280.
 Caution, 222, 234, 246.
 Caux (Damas de), 650.
 — (Salomon de), 523.
 Cavalière (La), perruque, 565.
 Cave (Sable de), 624.

- Cavéhanes, cafés turcs, 120.
 Cavelier, libraire, 433.
 Caverneau (Blanc de), 84.
 Cayet (Palma), 273.
 Cécile (Sainte), patronne des luthiers, 39, 447; — des facteurs d'orgues, 527.
 Cédille, inventée par Geoffroy Tory, 285.
 Cédrats, 434.
 Cèdre (Tablettes de), 669.
 Ceinture de la reine, impôt, 130.
 Ceintures, 157, 161, 489, 508.
 — de chasteté, 109.
 — de soie, 647.
 — à trousser, 617.
 Céleri (Eau de), 438.
 Célérier du Parlement (Redevance payée au), 549.
 Celerins ou sardines, 581.
 Célestins (Jardin des), 405.
 — (Mail des), 586.
 — (Port des), 110.
 Cellini (Benvenuto), 245.
 Cendal, étoffe de soie, 226, 649.
 Cendrée, couleur, 219.
 Cendre gravelée, 369.
 Cendres (Jaugeurs de), 407.
 — (Laveurs de), 428.
 — pour lessives, 85, 131, 185, 291, 768.
 — (Mercredi des), 186.
 — (Visiteurs de), 733.
 Cendrin, couleur, 219.
 Cennedy, pédicure, 557.
 Censier (Rue), 488.
 Censure des livres, 131, 132.
 — de la police, 132, 140.
 Cent-Filles. Voy. Notre-Dame de miséricorde.
 Ceranz (Jehan de), maçon du roi, 448.
 Cerceau, enseigne, 93.
 Cerceaux (Fabrication des), 133, 721.
 Cercueils (Commerce des), 133, 428, 636.
 — de plomb, 236, 299.
 Cérémonial, 133.
 Cérémonies (Grand-maître des), 368.
 — (Maître des), 452.
 Cerf, 17, 52.
 — (Corne de), 510.
 — (Cuir de), 103, 243.
 — dressé, 16.
 — enseigne, 304, 470.
 Cerfeuil, crié dans les rues, 180, 349, 749, 767.
 Cerisaie (Rue de la), 713, 766.
 Cerises, 11, 180, 434, 766.
 — (Eau de), 656.
 Cerisier (Arc en), 45.
 Cerisiers plantés par Charles V, 767.
 Cerneaux (Couteaux à), 226.
 — criés dans les rues, 133, 349, 766.
 Certain (Poires de), 768.
 Cervelas, 37.
 Cervoise, 108, 707.
 Cessoles (Jacques de), son traité des échecs, 258.
 Cette (Eau de), 438.
 Cévennes (Paillettes d'or dans les), 487.
 Ceylan (Ile de), 220.
 Cèze (Paillettes d'or dans la), 527.
 Chabert, constructeur de navires, 71.
 Chableurs, sens de ce mot, 459.
 Chabrol (Comte de), préfet de la Seine, 554.
 Chagny (Diligence pour), 779.
 Chailland, sur les eaux et forêts, 359, 400, 515, 552, 624, 640, 653, 702, 722.
 Chaillot (Bachot de), 57.
 — (Butte de), 296.
 — (Fromage de), 749.
 — (Prévôté royale de), 363.
 — (Quai de), 633.
 — (Teinturiers de), 684, 685.
 Chailly (Pain de), 96.
 Chaines, bijoux, 134.
 — tendues dans Paris, 356.
 Chaire à peigner, 488.
 Chaise (Rue de la), 681.
 — d'affaires (Porte-), 584.
 Chaises à parasol, 112.
 — à porteur, 112, 588.
 — (Rempailleurs de), 619.
 — roulantes, 112, 128.
 — volantes, 112.
 Chaland (Pain), 96, 768.
 Chaland (Bateaux), 469.
 Chaliou, marchand de chocolat, 171.
 Châlons-s-Saône (Voiture pour), 779.
 — (Oculiste à), 509.
 Châlons-sur-Marne (Droguet de), 275.
 Chalosse (Vignes de), 613.
 Chalussay (Le Boulanger de), auteur dramatique, 347.
 Chambellan (Grand), avait droit de barrière, 69. — Métiers à lui concédés, 134, 189, 239, 240 :
 — Ceinturiers, 131.
 — Chapuiseurs, 148.
 — Ciriers, 173, 452.
 — Cordonniers, 203, 454.
 — Savetonniers, 455.
 — Selliers, 196, 636.
 Chambly-le-Haubergier, 382.
 Chambord (Château de), 6.
 — (Faisanderie de), 318.
 — (Renarderie de), 619.
 Chambray (B.), inventeur de la batiste, 696.
 Chambre basse. Voy. Chambre secrète.
 — des bâtiments. Voy. Chambre de la maçonnerie.
 — des comptes. Voy. Comptes.
 — à coucher, 438.
 — à coucher de Louis XIV, 439.
 — courtoise. Voy. Chambre secrète.
 — de la maçonnerie, 456.
 — de la marée, 468.
 — obscure, 518.
 — de parade, 534.
 — de la reine, 587.
 — du roi, 392.
 — du roi (Oiseaux de la), 125.
 — secrète, 729.
 — syndicale des libraires, 433.
 Chambrelans, 135, 136.
 Chambres garnies, 136, 290, 391.
 Chambrier de France (Grand).
 Métiers à lui concédés, 136, 189, 239, 240. Et
 — Bourrelriers, 102, 454.
 — Boursiers, 455.
 — Ceinturiers, 131, 455.
 — Chapuiseurs, 455.
 — Cordonniers, 203, 454, 632.
 — Fourreurs, 36, 341, 343, 454.
 — Fripiers, 346, 347, 454.
 — Gantiers, 354, 455.
 — Savetonniers, 455.
 — Selliers, 452, 455.
 Chambrière à tout faire, 643.
 Chambrières. Voy. Servantes.
 Chameau, 17.
 — (Poil de), 136.
 Chamillard (M. de), 82.
 Chamlay (Treillages de l'hôtel de), 713.
 Chamois (Caleçons de), 103.
 — (Chaussons de), 103, 555.
 — (Collets de), 103.
 — (Peau de), 136, 243, 508.
 Chamousset (P. de), 183, 317.
 Champagne, cordonnier de Louis XIV, 203.
 — coiffeur, 177.
 — (Draps de), 270.
 — (Droguets de), 277.
 — (Fromages de), 348, 749.
 — (Laines de), 418.
 — (Philippe de), peintre, 526.
 — savetier, 22, 23.
 — (Toile de), 697.
 — (Vin de), 93, 599, 732.
 Champart (Droit de), 136.
 Champeaux (Marché des), 76, 378, 379.
 Champier (Symphorien), 20, 582.
 Champignons, 137, 180.
 Champigny (Seine), 706, 738, 773, 779.
 Champion des dames (Le), 216.
 Champmeslé, actrice, 217.
 — auteur dramatique, 115.
 Champ-pourri (Le), 750.
 Champs (Carrefour des), 299.
 Champs-Elysées (Vacherie suisse aux), 419.
 Chancelier de France :
 — Nomrait les censeurs, 131.
 — Avait droit de barrière, 69.
 — Avait droit de *pour*, 344.
 — Ne portait aucun deuil, 160.
 Chancelier de Notre-Dame, 77.
 Chancelière (Perruques à la), 565.
 Chancelières, 428.
 Chancellerie (Grande) :
 — Chauffe-cire, 155.
 — Cire employée, 155, 174.
 — Huissiers, 392.
 — Messagers, 482.
 — Secrétaires du roi, 635.
 Chancellerie du Palais, 392.
 — (Rue de la), 638.
 Chandeléur (Fête de la), 137, 150, 504.
 Chandelier-pendant, 420.
 Chandeliers, par qui fabriqués, 321, 332, 670, 671, 770.
 — jouets, 410.
 Chandelles, 37, 137, 174, 180, 266, 349.
 — de cire. Voy. Bougies.
 — (Crieurs de), 750.
 — (Composition des), 707.
 — (Moucheurs de), 493.
 — (Moules à), 592.
 — au théâtre, 494.
 — des rois, 138.
 Chanévacié, sens de ce mot, 138, 139.
 Change, 161, 286.
 — (Pont au), 79, 139, 351.
 — on y vend des chiens, 167.
 Chanoines (Aumusse des), 54.
 — d'Aix, 551.
 Chanson de Marlborough, 505.
 — de Roland, 108.
 Chansons (Vendeurs de), 769.

Chant (Enseignement du), 139, 453, 460.
 Chantelage, 140.
 Chantilly, 46.
 — (Porcelaine de), 583.
 — (Voiture pour), 736, 779.
 Chantoiseau (Roze de), 472.
 Chantre (Rue du), 775.
 Chantre et les écoles de Notre-Dame (Le), 453, 563, 564.
 Chantres, 84.
 Chanvre, 57, 322, 707.
 — (Bouchons de), 94.
 — (Broyage du), 112.
 — (Filature du), 327.
 — (Peignage du), 326.
 — (Toiles de), 138, 139, 140, 226, 436, 507.
 Chanvrerie (Rue de la), 141.
 Chape, vêtement, 106.
 — à pluie, 542, 584.
 Chapeaux, 141 et s.
 — de bras, 566.
 — de cardinal, 37.
 — castor, 507.
 — (Confection des), 489, 490.
 — (Criuses de), 237, 238.
 — (Étuis à), 428.
 — de feutre, 343.
 — (Garnissage des), 360.
 — (Marchands de), 145, 146.
 — d'orfrois, 506.
 — de pluie, 542.
 — (Teinture des), 249.
 — de til, 499.
 — tricornes, 566.
 — vieux, 145, 146.
 Voy. leurs noms particuliers.
 Chapel, sens de ce mot, 144, 146.
 Chapelé (Pain), 96.
 Chapelets, 39, 507, 508, 551, 755.
 — (Bourses à), 103.
 Chapelle, poète, 115, 705.
 — (Gilbert), banquier, 66.
 — (M. de la), inventeur d'un scaphandre, 633.
 — (Maîtres de), 452.
 — du roi, personnel, 146.
 — (Sommiers de la), 652.
 Chaperon, coiffure, 91, 146, 147, 577, 676.
 — à oiseaux, 147.
 Chapitre (Pain de), 96.
 — du Saint-Esprit, 393.
 Chaplepain, 224.
 Chapon (Rue), 316, 564.
 Chapons, lettres d'amour, 540.
 Chappe (Cl.), inventeur du télégraphe, 688.
 Chappes (Porte-), officiers de cuisine, 585.
 Chapuis, sens de ce mot, 147.
 Chappuzeau (S.), 264, 519.
 — sur les acteurs, 6.
 — — contrôleurs, 199.
 — — copistes, 201.
 — — costumes, 217.
 — — gagistes, 352.
 — — moucheurs de chandel-les, 493.
 — — ouvrières, 530.
 — — souffleurs, 654.
 Charas (Moïse), sur la thériaque, 714.
 Charbon blanc, craie, 624.
 Charbon de bois (Commerce du), 138, 291.
 — crié dans les rues, 180, 763.
 — (Mesureurs de), 483, 484.
 — (Porteurs de), 588.
 — meilleures qualités, 149.
 — où vendu, 148.

Charbon de terre, 148, 484.
 — — (Quai de), 148.
 Charbonnière (La), prison, 363.
 Charbonniers (Rue des), 602.
 Char branlant, 127.
 Charcuterie, 58, 94, 149, 243.
 Chardon, chapelier, 145.
 — plante, 40, 90, 149.
 Chardonnerets, 373.
 — (Commerce des), 515.
 Chardonnette (Fromage à la), 768.
 Charenton, 194.
 — (Carrières de), 127.
 — (Rue de), 578.
 Charier (Marcelin), 276.
 Charini, funambule, 351.
 Chariot à feu, pour chauffer les appartements, 578.
 — voiture, 151.
 — d'or (Hôtel du), 390.
 Charité, 46, 79 et s., 94, 215, 230, 234, 242, 524, 535, 730.
 — (Ecoles de), 453.
 — (Hôpital de la), 457.
 — (Maîtres de la), 150.
 Charlemagne (Canne de), 123.
 — (Chaussures de), 353.
 — (Chemise de), 164.
 — (Éléphant de), 15.
 — (Jeu d'échecs, dit de), 257.
 — (Lycée), 608.
 — (Orgues de), 526.
 — patron des botteleurs de foin, 91.
 — — colporteurs, 181.
 Charles (Adam), écrivain, 285.
 Charles Martel, 205.
 Charles IV, 167.
 — son tailleur, 676.
 Charles V, 32, 109, 219, 226, 239.
 — ses arbres fruitiers, 767.
 — son argenterie, 315.
 — son astrologue, 50.
 — ses bassins, 633.
 — sa bibliothèque, 78, 201, 373, 539.
 — ses chariots, 736.
 — ses coiffes, 179.
 — son cuisinier, 630.
 — ses cure-dents, 243.
 — ses draps, 83.
 — et le droit de prise, 601.
 — ses fraisières, 345.
 — et les funambules, 350.
 — inventaire des meubles, 13, 55, 103, 220.
 — ses lambris, 419.
 — au Louvre, 499, 534.
 — ennemi du luxe, 216.
 — sa ménagerie, 17.
 — ses nappes, 498.
 — ses soufflets, 653.
 — sa vaisselle, 524.
 — ses vêtements, 651.
 Charles VI, 41, 68, 102, 585, 609.
 — son cordonnier, 203.
 — sa cuisine, 240, 585, 631.
 — sur le droit de prise, 601.
 — embaumé, 299.
 — son fou, 54.
 — ses fourrures, 221.
 — son lévrier, 431.
 — son mariage, 245.
 — et les masques, 471.
 Charles VII, 41, 50, 102, 110.
 — son amour pour les chiens, 167.
 — ses dents, 254.
 — embaumé, 299.
 — et les médailles, 473.
 — eut deux nourrices, 505.

Charles VII, ses obsèques, 574.
 — et les oiseaux, 514.
 Charles VIII, aime les bêtes, 167.
 — son lecteur, 430.
 — son lévrier, 431.
 — ses marmottes, 469.
 — et les médailles, 473.
 — ses obsèques, 325.
 — son parfumeur, 319, 546.
 — sa volière, 639.
 Charles IX, 199, 203, 225, 230, 326.
 — et les chaudronniers, 659.
 — dédaigne le luxe, 227.
 — et le jeu de paume, 553.
 — ses ménageries, 17, 167, 182.
 — son nain, 498.
 — et la St-Barthélemy, 439, 504.
 — son sauteur, 631.
 — ses souliers, 549.
 Charles X, aimait le jeu de paume, 553.
 — son sacre, 516.
 Charles II, d'Angleterre, achète un secret pharmaceutique, 656.
 Charles le Hardi, ses jetons, 408.
 Charles d'Orléans, son luxe, 563.
 Charles le Téméraire, 63, 68.
 — sa cuisine, 376, 654.
 — ses dents, 254.
 — son lit, 154.
 Charles IV (L'empereur), 736.
 Charleville (Voiture pour), 773.
 Charlier, veloutier, 723.
 Charlot (Rue), 688.
 Charlotte de Savoie, femme de Louis XI, 84.
 Charly (Aisne), 773.
 Charme (Lances en), 420.
 — (Roues en), 151.
 Charmin ou lance, 420.
 Charnage, sens de ce mot, 150, 224, 532, 710.
 Charoloise (Couteaux à la), 226.
 Charonne (Carrières de), 573.
 — (Crime à), 561.
 — (Rue de), 460, 461.
 Charonnerie (Rue de la), 151, 323, 348.
 Charost (Paratonnerre sur l'hôtel de), 545.
 Charpenterie (Rue de la), 150.
 Charpentier, entrepreneur du nettoyage de Paris, 523.
 Charpentier du roi (premier), sa juridiction, 150, 151, 189, 230, 476.
 Charretée, mesure, 332.
 Charrettes, 737.
 Charrois (Capitaines des), 124.
 Chars triomphants, 128.
 Chartier (Jean), chroniqueur, 102, 300, 610, 645.
 Chartres, 65.
 — (Café de), 596.
 — (Chemise de), 164, 165, 561.
 — (Couteaux de), 754.
 — (Evêque de) en 1292, 190.
 — (Duc de), au XVIII^e s., 596, 598.
 — (Duchesse de), XVII^e et XVIII^e s., 576, 667.
 — (Marchands de), 752.
 — (Serges de), 507, 639.
 — (Voiture pour), 773.
 Chartreux, 200.
 — (Imprimerie des), 395.
 — (Jardin des), 405.
 — et les puces, 399.
 — et la saignée, 569.

- Chasles (F.-J.), 357, 358, 372, 635, 714.
 Chasse (Articles de), 202, 327, 507, 722.
 — (Couteaux de), 226.
 — (Huîtres de), 281.
 — marée, 281.
 — mouches, 152, 202.
 — aux oiseaux, 515.
 — (PERRUQUES de), 565.
 Voy. Chasses.
 Chasselas de Fontainebleau, 613.
 Chasseneux (Barthélemy de), 732.
 Chasses (Capitaines des), 124.
 — (Sommiers des), 652.
 Châsses, 81.
 Chaste (Semaine), 152.
 Chasubles, 152.
 Chat (Crottes de), remède, 510.
 — (Peaux de), 655.
 Châtaignes, criées dans les rues, 180, 349.
 — de Lombardie, 471.
 — (Mesurage des), 483, 484, 485.
 Chat-blanc (Famille), 673.
 Chat-qui-pêche (Rue du), 11.
 Voy. Chats.
 Château (Capitaine de), 124.
 — oisielier du roi, 516.
 — (Servantes de), 644.
 Chateaublanc (Bourgeois de), 55.
 Château d'eau, 539.
 Château du Loir, 773.
 Chateaudun, 128, 752, 773.
 Château-Festu (Cabaret de), 115.
 Château-Landon (Camelin de), 122.
 Châteauroux (Draps de), 275.
 — (Madame de), 178.
 — (Voiture pour), 773.
 Château-Thierry (Voiture pour), 773.
 Château-Vilain (Voiture pour), 773.
 Châtel (Jean), 79.
 Châtelain, chapelier, 373.
 Châtelon (Eaux de), 280.
 Châtelet (Grand), 61, 101, 102, 594, 607.
 — (Boucherie du), 61, 92, 93, 465.
 — (Chapelle du), 503.
 — (Commissaires du), 119, 184.
 — étalon de la toise, 698.
 — Fosses d'aisances du, 729.
 — service du guet, 175, 375, 376.
 — (Imprimeur du), 395.
 — (Juridiction du), 64, 150, 184.
 — (Matrones du), 625, 626.
 — (Notaires du), 357.
 — (Place du), 61, 184, 380, 607, 715.
 — (Prison du), 80, 266, 271, 363, 765.
 — (Sergents du), 188, 227.
 Châtelet (Petit), 120, 145, 607.
 — (Fosses d'aisances du), 729.
 — (Prison du), 363.
 Châtelguyon (Eaux de), 280.
 Châtellerault (Coutellerie de), 225.
 — (Toile de), 697.
 — (Voiture pour), 778.
 Chatou (Symon de), mercier, 672.
 Châtres (Seine-et-Oise), 271.
 Chats, 399, 654, 655.
 — angoras, 168.
 — (Castration des), 153.
 — (Draps), 275.
 Chais (Fourrures de), 342.
 — (Onguent de), 168.
 — (Place aux), 375, 497.
 Voy. Chat.
 Chauses. Voy. Chaussées.
 Chaudesaigues, 180.
 Chaudière (Valets de), 720.
 Chaudron (Rue du), 154.
 Chaudronnerie, 222.
 Chaudrons, 37, 38.
 Chauffecire (Famille), 460, 662.
 — (Valets), 155, 721.
 Chauffe-doux (Pièces dites), 350, 578.
 Chaufferettes, 428.
 Chauliac (Gui de), sur les pédicures, 557.
 Chaulieu, au cabaret, 115.
 — et les guenons, 375.
 Chaulnes (Duc de), colonel à sept ans, 3.
 — (Duchesse de), ses meubles d'argent, 525.
 Chaume (Le), au moyen-âge, 534.
 Chaumette (Le S^r de la), sur les canifs, 540.
 Chaumont (Voiture pour), 773.
 Chauny (Voiture pour), 773.
 Chauron (Audoyen), 595.
 Chaussée, issue du chaperon, 147.
 — Voy. Chaussées.
 Chaussée-pied, 155.
 Chaussée (Droit de), 155.
 Chaussées (Bas et hauts de), 37, 89, 107, 108, 155, 156, 272, 406. — Voy. Bas.
 Chaussées à étrier, 156.
 Chaussons d'étoffe, 89, 156.
 — de peau, 103, 121, 555.
 Chaussures, 156, 203, 204.
 — des rois de France, 203.
 Chauveau (Jacques), marchand de papiers peints, 542.
 Chauvelin et les brodeurs, 658.
 Chauvigny (Latrines au château de), 728.
 Chaux employée à Paris, 155.
 — (Mesureurs de), 483, 484, 589.
 — (Pierre à), 127.
 — (Port à la), 609.
 Chaville (Les malades de) au Val de Gallie, 575.
 — (Les taupes de), 682.
 Chazet (M^r de) et les reliures, 618.
 Chef-d'œuvre, 47, 57, 67, 71, 97, 126, 131, 141, 148, 154, 157 et suiv., 292, 330, 343.
 — (Chambre du), 158.
 — d'après l'édit de 1776, 293.
 Chélidoine, plante, 50.
 Chelles (Louise-Adélaïde, abbesse de), 697.
 Chemin de fer de Paris à Saint-Germain, 482.
 Chemineaux, pâtisseries, 751.
 Cheminées (Contre cœur de), 671.
 — (Glaces au-dessus des), 365.
 — (Manteaux de), 466.
 — (Mode des petites), 350, 547.
 — (Ramonage des), 613.
 Chemises, 164 et suiv., 266, 436, 507.
 — de Chartres, 561.
 — (Couturiers de), 520.
 — pour les livres, 617.
 Chemisettes, 89, 617.
 Chêne (Barils en), 68.
 — (Echecs en), 257.
 — (Miroirs en), 488.
 — (Roues en), 151.
 Chenets, 211, 671.
 Chenevières (Les habitants de), fournissent de la paille à Charles VI, 534.
 Chênevis (Huile de), 391.
 Chênevotte, 112, 493.
 Chenier (M.-J.), 217.
 Chenille, costume, 123.
 — dentelle, 87.
 Cher ami, lévrier de Louis XI, 431.
 Cherbours (Voiture pour), 773.
 Cherche-Midi (Rue du), 460.
 Cheret, orfèvre, 403.
 Cheri (Simon de), 77.
 Chéron, fabricant de guitares, 377.
 Chéruel (A.), sur les porte-masse, 586.
 Chervis (Marchands de), 766.
 Chesnay (Les malades du), au Val de Gallie, 575.
 — (Source au), 279.
 Chesneau (Nicolas), libraire, 582.
 Chésy (Voiture pour), 773.
 Cheval bahutier, 58.
 — (Cuir de), 103, 180, 233, 239, 353, 452.
 — (Huile de), 309.
 — (Huissiers à), 392.
 — à trois jambes, 568.
 — malier, 466.
 — nain, 568.
 — (Viande de), 92, 168.
 Voy. Chevaux.
 Chevalerie, 165.
 Chevalier, auteur dramatique, 424.
 — (Pension), 564.
 Chevalier du guet (Place du), 369.
 Chevaux de bois, 166.
 — de cartes, jouets, 410.
 — des chasse-marée, 152.
 — (Commerce des), 165, 291, 466.
 — (Courtiers de), 222.
 — (Couvertures pour), 636.
 — leur exportation interdite, 198.
 — de fiacres, 324.
 — (François 1^{er} et les), 167.
 — (Louage de), 444, 445.
 — maltraités, 151.
 — (Marchands de), 466.
 — (Marché aux), 165.
 — du roi, 289.
 — savants, 16, 290.
 — (Soins à donner aux), 176.
 — (Troqueurs de), 716.
 Cheveau, marchand d'estampes, 312.
 Chevêtres (Impôt des), 202.
 Cheveux, 67, 68.
 — (Bourses à), 104.
 — (Commerce des), 166, 178.
 — (Faux), 564.
 — (Teinture des), 546.
 Chevallier (A.), sur les libraires, 432.
 Chèvre (Fourrures de), 342.
 — (Gardeurs de), 166.
 — (Lait de), 419.
 — (Peau de), 203.
 — (Poil de), 122, 141, 143.
 Chevreaux, 199, 242, 594.
 — (Cuir de), 239.
 — (Fourrures de), 324.
 — vifs (Vendeurs de), 724.
 Chevette, sorte de musette, 166.
 Chevroton (Cuir de), 239, 682.

Chiens blancs du roi, 98.
 — de la chambre du roi, 367.
 — dressés à la chasse, 152.
 — (Commerce des), 165 et suiv., 167, 168.
 — compagnons du devoir, 166, 260.
 — (Fourrure de), 342.
 — (Hôtel des), 705.
 — (Huile de), 168.
 — (Médicaments tirés des), 168.
 — de mer, 581.
 — (Peau de), 162, 168, 471.
 — savants, 16.
 — (Tondeurs de), 699.
 — (Valets de), 721.
 Voy. leurs noms particuliers.
 Chiffons (Commerce des), 168.
 Chifonie, sorte de vieille, 169.
 Childebert II, 181, 556.
 Chilly-Mazarin (Seine-et-Oise), pain de ce nom, 96.
 Chimiatres, médecins, 655.
 Chimie, 46, 205, 341.
 Chimistes, 604.
 Chine, 85.
 — (Oranges de), 519.
 Chinois, 128.
 — bains, 59, 60.
 Chinoise (Couteaux à la), 226.
 Chinon (Marie d'Anjou achète une poupée à), 663.
 — (Anis de), 765.
 — (Voiture pour), 773.
 Chiromanches, 36, 169.
 Chiromancie, 169.
 Chirurgie, 169 et suiv.
 — (Académie de), 451.
 — (Collège de), 170, 255.
 — (Instruments de), 225, 403.
 Chirurgien du roi (premier), 189, 450, 451.
 Chirurgiens et inciseurs, 398.
 — (Condition des), 501.
 — (Statuts des), 746, 747.
 Chocolat, 119, 120, 194, 341, 437.
 — (Commerce du), 171, 172.
 Choesne (Pain), 96.
 Chœurs (Filles de), à l'Opéra, 497.
 Choine (Pain), 96.
 Choiseul (Duc de), en 1759, 318.
 — en 1792, 179.
 Choisy (Abbé de), 120, 171, 437.
 — le-Roi, 246.
 — (Château de), 324.
 Chômages, 261 et suiv.
 Chomel (J.-B.), médecin, 354, 473.
 Chomet (Pierre), astrologue, 50.
 Chompré (Pension), 458.
 Chopine, mesure pour liquides, 701.
 Chopitel (Le Sr), crée une machine à tailler les limes, 678.
 Chorégraphie, 172.
 Chou, enseigne, 93, 106, 304.
 — cabus, 768.
 — commun, 770.
 Chouette, oiseau de mauvais augure, 527.
 Choyselat (P. de), sur les couveuses artificielles, 582.
 Chrétien (Antoine), imprimeur, 395.
 Chrétiennes (Écoles), 453.
 Christine (Rue), 117.
 Christophe (Saint), 40, 262.
 — patron des beurriers, 77.
 — — commissionnaires, 185.
 — — crocheteurs, 238.
 — — déchargeurs, 246.

Christophe (Saint), patron des forts, 336.
 — — gagne-deniers, 352.
 — — orangers, 519.
 — — march. de volaille, 594.
 Christs, montés par les tabletiers, 670.
 Chroniques de St-Denis, 133, 139.
 Chrysocale, 82.
 Chrysographie, 172.
 Chute-Clare, marchand de cendal, 650.
 Chypre (Fils d'or et d'argent, dits de), 479, 508, 650.
 — (Argent et or, dit de), 329, 518.
 — (Oiselets de), 546.
 — (Poudre de), 546.
 — (Vin de), 599.
 Ciboires, 333.
 Ciboquette (March. de), 349, 749.
 Cidre, boisson des domestiques, 172.
 — (Déchargement du), 246.
 — (Jaugeage du), 407.
 Cierge de 1357, 174.
 Cierges, 18, 173, 327.
 Cigares (Les), appelés d'abord cigales, 572.
 Cigognes du roi, 367.
 Cimber et Danjou, cités, 354, 499, 523, 524, 549, 567, 684.
 Ciment, 73.
 — (Pileurs de), 571.
 Cimetière des Innocents, 379.
 — Saint-André (Rue du), 750.
 — Saint-Jean (Place du), 115.
 — Saint-Nicolas (Rue du), 121, 316.
 Cinglettes, de couteaux, 224.
 Cinq-Diamants (Rue des), 215.
 Cinq-Mars, 439.
 Cinquain. Voy. Champart.
 Cinqtenniers, 376.
 Ciotat (Vin de la), 434.
 Cirage (Commerce et composition du), 173, 248.
 Circonstance (Perruques à la), 565.
 Circulaires, d'abord représentées par les crieurs, 233.
 Cire, 18, 19, 174.
 — à cacheter, 173.
 — couleurs employées par la chancellerie, 155, 210, 211.
 — effigie des rois, 325, 326.
 — d'Espagne, 539.
 — (Figures de), 116, 439.
 — (Moulages en), 439.
 — (Tablettes de), 33, 507, 669.
 Cirques, exercices équestres, 290.
 Ciseaux, 225, 506, 508, 671.
 — de couturières, 38.
 — de lingères, 39.
 — à moucher les chandelles, 138.
 — (Rue des), 776.
 — de tailleurs, 40.
 — de tissutiers, 40.
 — de Toulouse, 479.
 — de tourneurs, 40.
 Ciselure, 174, 269.
 Cité (Quartier de la), 608, 609.
 — et Grand-Pont, 607.
 — (Rue de la), 528.
 — volières du roi, 373.
 Cithare, 174.
 Citole, 174.
 Citronnelle (Eau de), 438.
 Citrons, 11, 519.
 — (Boisson de), 434.
 Citrouille (Pain de), 96.
 Civette, 16.
 — parfum, 546.

Civette (Tabac de la), 667.
 Civilité de Calviac, 592.
 — d'Erasmus, 55, 253.
 — puérile et morale, 214.
 — de J. Sulpice, 84.
 Civilités imprimées, 369.
 Clagny (Jardins de), 519.
 Clair (Saint), patron des boisseriers, 88, 654.
 — — brodeurs, 111, 137, 535.
 — — découpeurs, 248.
 — — émailleurs, 298.
 — — des miroitiers, 488.
 — — des ravaudeurs, 614.
 — — des verriers, 727.
 — — des vidangeurs, 730.
 — Foire, 628.
 Clairette (Eau de), 438.
 Clairon, actrice, 217, 247.
 Clamart (Cimetière de), 298.
 Claque, au théâtre, 174.
 Claquebords, chapeaux, 141.
 Claquette (Porte-), 585.
 Clarain, clochette, 652.
 Claude de France, 410, 646.
 Claude (Saint), patron des pain-d'épiciers, 535.
 Claudin (A.), 214, 369, 395.
 Glavecin, 175, 308.
 — brisé, 543.
 — (Maitres de), 140, 496, 497.
 — à marteau, 570.
 Claveret (Jean), 236.
 Clef (Rue de la), 363.
 Clefs (Fausses), 641.
 — (Reproduction des), 332, 641, 643.
 Clémence de Hongrie, 84, 693.
 Clément d'Alexandrie, 564.
 — (Julien), accoucheur, 5.
 — (Pierre), 35.
 Clerbout (Jean), orfèvre, 373.
 Clerc (Remy le), limonadier, 463.
 — (Vin du), sens de cette expression, 732.
 Clercs, 169, 175, 176, 453.
 — de la basoche, 56.
 — des métiers, 113, 175, 299.
 — du guet, 175, 375, 376.
 — du secret, 635.
 Clermont, en Auvergne, 773.
 — en Beauvoisis, 705, 773.
 — (Collège de), 79, 395.
 — (Comte de), 343, 702.
 — (Hôtel de), 597.
 — (Voitures pour), 705.
 Cléry (Rue de), 245, 478, 486.
 Clèves (Duc de), 261.
 Clichy (R. de), fruitier du roi, 674.
 Clicquot (H.), fact. d'orgues, 527.
 Clignancourt (Rue de), 583.
 Climorin, 108.
 Clinquant (Or), 518.
 Cloches, 447, 507.
 — (Battants de), 671.
 — (Fonte des), 334, 652.
 — (Sonneries des), 386, 653.
 Clochettes, 38.
 Cloître (Rue du), 412.
 Clos-Bruneau (Imprimerie au), 662.
 Clou (Dimanche du), 176.
 Cloud (Saint), patron des cloutiers, 176.
 Clous, 38, 138, 176, 508, 768.
 — (Couteaux à), 226.
 — de girofle, 18, 91, 162, 252.
 Clousier, libraire, 433.
 Clouys II, 205.
 Cluny (Bénédictins de), 85.
 — (Musée de), 85, 101, 264, 339, 655.

- Cochenille, 508.
 Cocheris (Hipp.), 98.
 Cochers (Livrées des), 354.
 Coches, 482, 736, 772.
 — d'eau, 71, 177, 469, 737, 739.
 — pour Lyon, 705.
 — de terre, 151, 737.
 Cochet (Abbé), 94.
 Cochois (Pension), 458.
 Cochon, vidangeur, 729.
 Cochons de lait, 199.
 Coco (Eau de vie, dite), 177.
 Cocq (Jean le), écrivain, 461.
 Codex pharmaceutique, 19, 20, 50, 442.
 Cocte, coussin, 226.
 Cœur-volant (Rue du), 591.
 Cœurs, fromages, 768.
 Coffin à oublies, 528.
 — à roupies, 118.
 Coffres, 38, 58, 771.
 — (Porte-), 585.
 — forts, 643.
 Cognée (Charpentiers de la grande et de la petite), 476.
 Cognées, 671.
 Coiffe, coiffure d'homme, 122, 146, 179.
 — coiffure de femme, 232.
 Coiffés (Draps bien), 274.
 Coiffeuses de femmes, 787.
 Coiffier (Cabaret de la), 115.
 Coiffières (Rue aux), 179.
 Coiffures des femmes sous Louis XVI, 593.
 Coilly (Jehan de), fabricant de peignes, 558.
 Coinard (M^{me}), lingère, 436.
 Coins de perruques, 565.
 Coissines, 546.
 Coitier (Jacques), médecin de Louis XI, 50, 304.
 Col (Porte-), sens de ce mot, 585.
 Colasse (Simon), frotteur, 348.
 Colbert 70, 90, 91, 121, 131, 208, 266, 286.
 — et les barbiers, 563.
 — (Canne de), 123.
 — et les chômages, 263.
 — et le commerce des cheveux, 166.
 — (Correspondance de), 42, 236, 276, 279, 290, 340.
 — et les couturières, 227.
 — et les dentellières, 253.
 — et la draperie, 273.
 — et l'eau de lin, 440.
 — et les eaux minérales, 279.
 — et l'édit de mars 1673, 291.
 — son enterrement, 236.
 — et les expositions de peinture, 560.
 — et les ferblantiers, 321.
 — et les glaces, 364.
 — et les gobelins, 684.
 — (Livre dédié à), 34.
 — et les manufactures, 400.
 — et ses médecins, 474.
 — et les mosaïstes, 492.
 — et la soie, 648.
 — et les tailleurs, 677.
 Colin (Antoine), apothicaire, 297, 666.
 — (Jacques), lecteur du roi, 430.
 — (Sébastien), médecin, 611.
 Colines (Simon de), graveur en caractères d'imprimerie, 369.
 Colis postaux (Service des), 705.
 Colle, 239.
 — forte, 180.
 Collèges. Voy. leurs noms particuliers.
 — lieux privilégiés, 602.
 — (Portiers des), 183.
 — (Mauvais traitements dans les), 349.
 — royal ou de France, 430.
 Collet-montant, 345.
 Colletet (François), 96, 115, 117, 487, 605, 620, 629, 737.
 Collets de chamois, 103, 555.
 — de maroquin, 180.
 — (Petits), abbés mondains, 568.
 Colliers, 161, 551.
 — dans des armoiries, 37.
 — de cheval, 102.
 — de chien, 180.
 — de Marie-Antoinette, 410.
 Collot (M^{me}), et les merciers, 480.
 Collot-d'Herbois, 625.
 Colman, bottier, 92.
 Cologne (Eau de), 656.
 — (Gazette de), 117.
 Colombier (Rue du), 713.
 Colonel du guet, 376.
 Coloristes, 303.
 Coissines ou coussines, sachets, 546.
 Coite, coussin, 226.
 Colot (Les), chirurgiens, 439, 440.
 Colportage, 180, 181.
 — défendu, 46, 138, 143, 144, 156.
 — du linge, 436.
 — des matières d'or et d'argent, 790.
 — permis, 145, 339.
 Colson, naturaliste, 500.
 — graveur, 547.
 Colysée, 35, 290.
 Combat (Barrière du), 183.
 Combats d'animaux, 181, 182, 183.
 Côte (Saint), patron des barbiers et des chirurgiens, 169, 171, et des sages-femmes, 625 et s.
 — (Oculistes à), 509.
 — (Frère), chirurgien, 440.
 Comédie française. Voy. Théâtre français.
 — italienne, 448.
 Comédies pour le roi, 478.
 Comète (Jeu de la), 129.
 Comètes, 50.
 Comines (Philippe de), 153, 167.
 Commandaresses, 113.
 Commanderie de Saint-Jean de Latran, 414.
 Commerce (Intendants du), 404.
 — (Passage du), 608.
 — (Tribunal de). Voy. Juges-consuls.
 Commerc (Brunettes de), 274.
 — (Damoiseaux de), 582.
 Commissaires des pauvres, 553.
 — de police, 325, 400.
 — priseurs, 392.
 Commissionnaires des voituriers, 740.
 Commune de Paris, 306.
 Compagnie (Dames de), 266.
 — (Demoiselles de), 252.
 — des marchands de l'eau, 379.
 — des Indes, 396, 609.
 Compagnonnage, 185 et suiv.
 — son origine, 47, 657.
 — se rachète, 160.
 Compagnons arrivant de province, 159.
 — obtiennent difficilement la maîtrise, 157.
 — réception chez les cordonniers, 204.
 Compas, 205, 232, 539.
 — (Couteaux à tête de), 226.
 — de mer, 104.
 — de route, 104.
 Compiègne (Camp de), 525.
 — (Forêt de), 356.
 — (Jeu de paume à), 553.
 — (Toile de), 696.
 — (Voiture pour), 773.
 Compigné (Le sr), fabriquait des tabatières de deuil, 668.
 Complaisantes, voitures, 737.
 Complies (Heure de), 107, 108, 187, 224, 386.
 Compotes, 242.
 Compte (Perles de), 563.
 Comptes (Chambre des), 64, 78, 260.
 — — (Huissiers de la), 392.
 — — (Messagers de la), 482.
 Comptes faits, par Fr. de Barreme, 34, 286.
 Comtesse d'Artois (Rue), 217, 245, 673, 773.
 Comus, prestidigitateur, 570, 598.
 Concert spirituel, 182.
 Concessions royales de métiers, 188 et suiv.
 Conciergerie (La), prison, 363.
 Concile d'Avignon (Le), et les herboristes, 384.
 Concombres, 769.
 Concorde (Place de la), 629.
 Concurrence, 191 et suiv.
 — réglée par l'édit de 1776, 293.
 — interdite, 80.
 — moyens employés pour la restreindre, 157, 158.
 Condamnés (Vin des), sens de cette expression, 732.
 Condé (Hôtel de), 219, 554, 713.
 — (Prince de), 439, 455, 677.
 — (Princesse de), son amour pour les serins, 639.
 — (Serge de), 639.
 — (Voiture pour), 773.
 Condition (Pain de), 97.
 Conduit (Droit de), 193, 194.
 Confections pour hommes, 194.
 Conette (Thomas), 52.
 Conférence (Port de la), 72.
 — (Porte de la), 550.
 Confitures, 194, 277.
 — sèches, 282.
 — de sucre, 757.
 Confrérie (Anciens de), dans les corporations, 457.
 — du mai, 525.
 Confréries, 63, 194 et suiv., 234, 785, 791.
 Congrégation de Notre-Dame (Religieuses de la), 460, 461.
 Connétable. Métiers à lui concédés, 148, 189, 196, 240, 452, 459, 636.
 Connétable et maréchaussée (Huissiers de la), 392.
 Connins. Voy. Lapins.
 Conques, pour la surdité, 55.
 Conrart (Valentin), 706.
 Conroirie (La), 215.
 Conscription militaire, 615.
 Conseil des finances (Garde des minutes du), 357.
 Conseil privé (Greffiers du), 371.
 Conseil du roi, 357, 576.
 Conseil (Grand) (Appels au), 598.
 — — (Arrêts du), 482.
 — — (Huissiers du), 392.
 — — (Priviliés du), 664.

Conseil d'État :

- gardes des meubles, 357.
- gardes des registres, 358.
- huissiers, 392.
- Conseillers au Châtelet, 184.
- du roi en ses conseils, 635.
- Conserves de vue, 1.
- Constain (François), 6.
- Constance d'Arles, 123.
- Constantine (Rue de), 270.
- Constantini, sage-femme, 627.
- Constantinople (Capucins de), 276.
- (Chagrin de), 133.
- (Eponges de), 300.
- (Modes de Paris à), 594.
- Contant d'Orville, sur les papiers peints, 542.
- Conté (N.-J.), chimiste, 232.
- Comte de Pontif (Rue au), 674.
- Contenances, 316.
- Conti (Hôtel de), 341.
- (Place), 341.
- (Prince de), ses tabatières, 668.
- (Princesse de), 128.
- achète une tabatière, 668.
- (Quai), 60, 123, 411, 469, 480, 491, 566, 603.
- Contrainte par corps, 114.
- Contrebande (Assureurs de), 49.
- sous Louis XV, 198.
- Contrebasse, 496.
- Contre-cœur de cheminée, 671.
- Contrefaçon des objets d'art, 244.
- Contresangles, 198.
- Contrescarpe-Dauphine (Rue), 776, 778.
- Contrexéville (Eaux de), 280.
- Contugi (Cristoforo), marchand d'orviétan, 528.
- Convention (La) et le service des messageries, 482.
- Conventuelles (Ecoles), 453.
- Converse (Maison de la), 337.
- Copeau (Rue), 776.
- Copeaux (Moulin des), sur la Bièvre, 487.
- Copies de lettres, 200.
- Copistes, 78, 200, 201, 284, 303.
- devenus maîtres d'école, 452.
- Coq (Cul de sac du), 500.
- oiseau de mauvais augure, 527.
- (Plumes de), 576.
- (Rue du), 117, 253.
- Coquart, marchand de cannes, 123.
- Coquemar, 161.
- Coquillages (Marchand de), 500.
- Coquillart (Guillaume), sur les perruques, 565.
- sur les tournures des femmes, 703.
- Coquille, coiffure, 202.
- (Guy), 214, 334.
- de perle ou nacre, 563.
- Coquillé (Pain), 96.
- Coquilles, 39.
- (Chapelets de), 551.
- de limaçons, 440.
- (Rue des), 673.
- Coquillier (Famille), 673.
- Corail, 202, 508.
- (Ouvrages en), 551.
- préservatif de la foudre, 545.
- (Tailleurs de), 675.
- Corbeaux, 17.
- Corbeil (Bateau de), 238, 239, 737, 738.
- (Briques de), 110.

- Corbeil (Chableur de), 133.
- (Oignons de), 514.
- (Pain de), 96, 592.
- (Pêches de), 349, 770.
- Corbeille (Offrande de la), 202.
- Corbeilles, 702.
- de mariage, 551.
- Corbi, directeur de l'Opéra-comique, 264.
- Corbichon (Jean), 724.
- Corbière (Miel de), 2.
- (Ph. de), 251, 292.
- Corbillards, origine de ce mot, 238, 239, 738.
- (Dépôt des), 236.
- Corbion (Sébastien de), inventeur des pistolets, 44.
- Corbye (A. de), sur la saignée, 569.
- Corcelets, 269.
- Corda, tissu de laine, 275.
- Cordages. Voy. Cordes.
- Corday (Charlotte), son buste, 326.
- Corde, mesure pour le bois, 202, 494. — Voy. Cordes.
- Cordelières (Couvent des), 461.
- (Rue des), 91.
- Cordeliers, 80, 749.
- Cordes, 38, 202.
- de boyaux, 107, 202.
- fournies au bourreau, 189, 202.
- pour la chasse et la pêche, 507.
- faites d'un seul textile, 707.
- confectionnées de jour seulement, 710.
- à vieilles, 507, 753.
- Voy. Corde.
- Gordon bleu, cuisinière, 202.
- Gordonnerie (Rue de la), 204, 379.
- Gordouan, cuir, 102, 203, 215, 455, 636.
- Gordoue, 203.
- Coriandre, 437, 438.
- Corinthe (Raisin sec de), 613.
- Corlieu (A.), 509.
- Gormier (Arcs en), 45.
- dentiste, 516.
- Cormorans du roi, 367.
- Corne (Arcs en), 33.
- (Boutons en), 107.
- de cerf, 510.
- (Chausse-pieds en), 155.
- (Lanternes en), 423.
- (Ouvrages en), 551, 670.
- (Peignes en), 558.
- (Peinture sur), 559.
- (Tablettes à écrire, en), 669.
- (Travail de la), 256.
- Voy. Cornes.
- Corneille, oiseau, 125.
- (Pierre), dédicace de Cinna, 97.
- sur les galants, 695.
- sur les galeries du Louvre, 536.
- et les lingères, 436.
- mise en scène du Cid, 486.
- sur les moucheurs de chandelle, 493.
- (Thomas), 109, 325.
- Cornemuse (Cabaret de la), 115.
- instrument de musique, 204.
- Cornes de bœuf, 33.
- (Chapeaux à), 142.
- (Refendeurs de), 616.
- Cornets à écrire et à jouer, 204, 205, 239, 410.
- instruments de musique, 401.
- ou pipes, 571.

- Cornette, partie du chaperon, 146.
- Cornillier, procureur au Châtelet, 604.
- Cornouiller, arbre, 751.
- Cornu (Pain), 96, 97.
- Cornu de Sainte-Marthe (Francois), 584.
- Cornues, pour la chimie, 341.
- Coronelli (Globes de), 403.
- Corporations, 79, 81, 205 et suiv., 451, 513.
- édits de 1776, 292 et s.
- (Formules d'érection en) : couturières, 210.
- doreurs sur cuir, 209.
- tourneurs, 208.
- (Nombre des), 211, 291.
- Corps de jupe, 228.
- piqué, 216.
- Voy. Corset.
- Correction (L'Abbaye, maison de), 363.
- Corrozet (Gilles) : sur les faiseurs de bas, 70.
- — draps parfumés, 83.
- — halles, 379.
- — lingères, 435.
- — planchers, 547.
- — ramoneurs, 613.
- — verres à vitre, 734.
- Cors des pieds, 657, 693.
- Corsèque, arme, 340.
- Corset, vêtement, 114, 215 et suiv., 228.
- origine, 591.
- au XVI^e siècle, 537.
- Cortez (Fernand), 171.
- Cosmétiques pour la peau, 546.
- Cosmorama (Invention du), 539.
- Cosne (Voiture pour), 773.
- Cossard (Jacques), et la sténographie, 662.
- Cossé-Brissac (Duc de), 95, 98, 690.
- Cotentin (Moutons du), 76, 418.
- Coton, 217.
- (Bonnets de), 142, 143.
- (Cardage du), 126, 161.
- (Chapeliers de), 142, 143.
- (Filature du), 328.
- (Matelas garni de), 472.
- (Mèches de), 137.
- (Origine du), 328.
- (Porte-), 586.
- (Toiles de), 138, 351.
- du Var, 697.
- (Velours de), 723.
- Cotrets, 218, 607.
- Gotte, vêtement, 676, 749.
- gambaisée, 387.
- lacée, 418.
- de mailles, 382.
- Cotteneuve, inventeur du copie de lettres, 200.
- Cotterie, sens de ce mot, 218.
- Couchant (Chien), 167.
- Couches et couchettes, 438.
- Coucou, voiture, 738.
- Coucy (Château de), 728.
- (Mathieu de), 420.
- (Seigneur de), en 1292, 190.
- (Voiture pour), 773.
- Coudes pour les hanches, 703.
- Coudran, mélange destiné aux cordages, 218.
- Coudray, joaillier, 522.
- Couette (Thomas), religieux carme, 52.
- Couillet frères, ustensiles de pêche, 556.
- Coulanges (Marquis de), 59, 409.

- Couleurs employées au moyen âge, 218 et suiv.
 — (Marchands de), 277.
 Couleuvre, dentelle, 87.
 Couleuvrée, purgatif, 770.
 Couleuvrine, 43.
 — à main, 63, 220.
 Coulommiers (Voiture pour), 773, 779.
 Coulon, académiste, 4.
 — (Louis), géographe, 683.
 Coulon de Thévenot (Méthode tachygraphique de), 662.
 Couloueres, vases, 592.
 Coupe, vase, 39.
 Coupe ou taille des habits au moyen-âge, 676, 707.
 Coupé (Point), dentelle, 253.
 Coupeaux (Rue), 776.
 Couperets, fabriqués par les tail-landiers, 671.
 Couperin (François), claveci-niste, 175.
 Coupés (Carrosses), 738.
 Cour (Marchands suivant la), 663.
 Cour des aides, 392.
 — des monnaies, 361, 370.
 Courajod (L.), 526.
 Courant (Chien), 167.
 Coureil (Guillaume), dentiste de François I^{er}, 254.
 Coureurs, 104, 221, 222.
 (Grand maître des), 368.
 Courge des porteurs d'eau, 589.
 Cour laie, ou justice séculière, 596.
 Cour-la-Reine (Le), 44, 405, 406, 685.
 Courneuve (Raves de la), 767.
 Couronne (Lampes à), 420.
 — de lumière, 420.
 — de fleurs, 98, 144, 146.
 — royale de France, 40, 357.
 Couronnements des reines et régentes, 464.
 — des rois, 478.
 Couronnés (La légende des), 634.
 Courrat (Pierre), marinier, 56.
 Courrier (Bonnet de), 104.
 Courriers (Grand maître des), 368.
 Courroierie (Rue de la), 245.
 Courroies d'éperon, 131, 443.
 Court (M^r de la), et Louis XIII enfant, 585.
 Courtalon (Rue), 633.
 Courtauds de boutique, 221.
 Courtenay (Voiture pour), 773.
 Courtet (Robin), chanteur, 140.
 Courtille (Guinguettes à la), 377.
 Courtilles, jardins, 405.
 Courtin (Antoine de), 439, 519, 540.
 Courtisan (Pain de), 96.
 Courtois, dentiste, 256.
 Court-pendu (Pommes de), 767.
 Courtrai (Lingerie de), 435.
 Courval-Sonnet, 232.
 Cousin (Henry), bourreau, 101.
 — (Jules) et Pilinski, 349, 380, 528.
 Coussines ou coissines, sachets, 546.
 Coussins, 226, 233.
 — (Soie pour), 650.
 — (Taies pour), 670.
 Couste, coussin, 226.
 Cousterie, 226.
 Cousticerie, 226.
 Coutances (L'église de) et les ba-leines, 62, 581.
 — (Ville de), 226.
 Coute, sens de ce mot, 226.
 Couteaux, 223 et suiv., 507, 508, 754.
 — dans des armoiries, 38.
 — criés dans les rues, 770.
 — (Fourreaux à), 353.
 — à huitres, 225, 281.
 — parois, 38, 40, 63, 276.
 — à pied, 37, 38.
 — de revers, 40, 276.
 — à velours, 40.
 Coutelet ou cure-dent, 243.
 Coutelière, 38.
 Coutellerie (Rue de la), 113, 403, 775, 776.
 — anglaise, 403.
 Voy. Couteaux.
 Coutepointe, sens de ce mot, 226, 472, 508.
 Coutils, 226, 508.
 — (Contrôleurs des), 200.
 Coutume, sens de ce mot, 227, 458.
 Couture (Four banal de la), 341.
 Couturières (Statuts des), 774.
 Couturiers de l'ormerie, 443.
 Couvents de filles, 453.
 Couvert (Un) bien mis, 593, 651.
 Couverts de table, 239.
 Voy. Couteaux, fourchettes, etc.
 Couvertures, de lit, 226, 229, 230, 331, 342, 472, 508, 555.
 — à queue pour les livres, 617.
 Coudre-chef, sens de ce mot, 145, 146, 179, 506, 754.
 Coudre-feu, 175, 205, 230, 233.
 Coudre, notaire, 23.
 Couyte, coussin, 226.
 Coyecque, sur les panonceaux, 538.
 Coyer (Abbé), sur les maîtres d'hôtel, 455.
 Coypel, peintre, 526.
 Cozette (Antoine), loueur de linge, 442, 443.
 Crachoirs, 428.
 Cradock (M^{me}), sur les coches d'eau, 739. — Sur les fiacres, 324. — Sur les lancettes, 403.
 Craie de Briançon, 249.
 — pour nettoyer l'argenterie, 624.
 — pour nettoyer les tissus, 249.
 — pour le roi, 344.
 Cramignolle. Voy. Crémiole.
 Cramoisi, couleur, 249.
 Crampons, confectionnés par les serruriers, 643.
 Cranequin (Arbalète à), 31.
 Cransac (Eaux de), 279, 280.
 Crantz (Martin), imprimeur, 394.
 Crapauds, 76, 656.
 — (Source des), près de Trian-non, 279.
 Craquelot, hareng saur, 380.
 Craspois, de baleine, 62, 581.
 Cravates, origine. noms divers, etc), 231, 232.
 — (Confection des), 490.
 Craveggia (Ramoneurs de), 613.
 Crayer la vaisselle, 624.
 Craymiolle. Voy. Crémiole.
 Crayons (Commerce des), 232, 539.
 Crébillon fils, 281.
 Crécelle (Porte-), 586.
 Crèche (La), spectacle en cire, 326.
 Crécy (Voiture pour), 779.
 Creil (Voiture pour), 779.
 Crémaillères, 671.
 Crème (Commerce de la), 232.
 — (Fromages à la), 768.
 — (Toile de couleur), 696.
 Crémiole, coiffure, 89, 160.
 Crémones, cravates, 231.
 Crenan (Carrosses du marquis de), 736, 737.
 Crêpe, étoffe, 273.
 Creperon (Bottes à), 91.
 Crépén (Saint), patron des cor-donniers et des formiers, 38, 204, 336.
 Crepines, 146, 232, 354.
 Crépénien (Saint), 38, 204.
 Crépins, 155, 233.
 Créqui (Le duc de) et le corps de saint Ovide, 629.
 Crescenzi (Pietro), sur la manière de prendre les souris, 655.
 Creseau. Voy. Cariset.
 Crespet (Etienne), écrivain, 461.
 Crespy, copiste, 201.
 — (Voiture pour), 773.
 Cresson (Commerce du), 233, 349, 749, 766.
 Crestien, fabricant de timbales, 692.
 Créteil, facteur d'orgues, 526.
 — (Homicide près de), 561.
 Creton, 14.
 Creusets, pour la chimie, 341.
 Creux (Couteaux à), 226.
 — (Du), fabricant d'accessoires de théâtre, 4.
 Crève-cœur (Serge de), 639.
 Crevier, historien, 545.
 Criage de Paris, 233 et suiv., 748.
 Voy. Crieries.
 Criardes (Jupes dites), 538.
 Cribles (Fabrication des), 233, 721.
 Crics (Fabrication des), 671.
 Crieries de Paris au XIII^e siècle, 748 et s.
 Voy. Criage.
 Crillon (Duc de), 3.
 Crin, 202.
 — (Crépisseurs de), 233.
 — (Enjoliveurs de), 238.
 Crinoline, jupe, 104, 121, 537, 703.
 Cristal, 508.
 — (Barils en), 68.
 — (Echecs en), 257.
 — (Faux), 82.
 — (Miroirs en), 488.
 — (Raccommodeurs de), 611.
 Cristaux de montres, 518.
 Croates, 231.
 Croches (Pipes), 571.
 Crochets, de crocheteurs, 238.
 Crocket (Jeu de), 82, 586.
 Crocodile, 17, 545.
 Croisée (La) de Paris, sens de cette expression, 554.
 Croix (Dames de la Sainte), 460.
 — (Dominicaines de la), 461.
 — (Exaltation de la), 262.
 — (Fête de la), 628.
 — (Filles de la), 460, 461.
 — (Invention de la), 262.
 — patronne des fripiers, 347.
 Croix, faites par les tabletiers, 670.
 — blanche (La), cabaret, 115.
 — de fer (La), cabaret, 115.
 — du Lendit, 752.
 — de Lorraine (La), cabaret, 115.

Croix des Petits champs (Rue), 558, 730.
 — Saint-Gervais (Filles de la), 461.
 Croizet, graveur géographe, 369.
 Cromorne, instrument de musique, 497.
 Croulebarbe (Moulin de), 487.
 Croy (Duc de), 18.
 Crucifix (Rue du), 113.
 Cryptographie, 239.
 Cucci (Domenico), sculpteur, 281.
 Cuete, coussin, 226.
 Cuillères (Origine des), 225.
 — en bois de tremble, 507.
 — en étain, 592.
 Cuir, 58, 103, 215, 240, 508.
 — d'abbaye, couleur, 219.
 — d'animaux, 452.
 — (Argenture sur), 269.
 — (Boîtes en), 177.
 — bouilli, 105, 239, 353.
 — (Bourses en), 753.
 — (Bouteilles en), 105.
 — (Crépisseurs de), 233.
 — (Dorure sur), 269.
 — empreint, 617.
 — gaufré, 499.
 — de Hongrie, 386, 387.
 — (Lotisseurs de), 444.
 — (Marque des), 240.
 — noms divers, 239.
 — (Objets divers en), 269, 341.
 — de Russie, 92, 508.
 Cuirasses, 42, 239.
 Cuiret, bourse, 103.
 Cuisine (Ecuyers de), 290.
 — (Servantes de), 644.
 — (Souffleurs de), 654.
 — royale, personnel, 240 et s.
 Cuisinier (Café), 172.
 — de Charles le Téméraire, 376.
 — du roi, 556.
 Cuisse (J. de la), accoucheur, 5.
 Cuissôn (Pain de), 95.
 Cuivre, 51, 508.
 — (Anneaux de), 332.
 — (Boucles de), 94, 332.
 — (Boutons de), 106.
 — (Dorure sur), 269.
 — (Fermaux de), 322, 332.
 — (Gravure sur), 369, 371.
 — (Instruments en), 447.
 — rouge, 161.
 — (Serruriers en), 641.
 Cul de vilain, bourse, 103.
 Culot, bourse, 103.
 Culotte, 108, 109, 155.
 Culture Sainte-Catherine (Rue), 459.
 Cumin, 18, 49, 507, 616, 753.
 Curacao (Blanchisseries de), 85.
 Curage des égouts, 297.
 — des puits, 244.
 Curé (Vin du), sens de ces mots, 732.
 Cure-dents, 38, 94, 243, 254, 506.
 — langue, 243.
 — ongles, 243.
 — oreilles, 55, 243.
 Curiosités (Commerce des), 110, 244.
 Curres ou carres, voitures, 736.
 Curtius, créateur d'un musée de cire, 326.
 Cussy-les-Forges (Voiture pour), 779.
 Cuthbert (Saint), 696.
 Cuves à baigner, 59, 244, 315.
 Cuvettes, 315.

Cuvillier (Jacques), rebouteur, 620.
 Cyclades (Drap d'or des), 650.
 Cycloïde (La), et les pendules, 388.
 Cygne (Plumes de), p^r écrire, 540.
 Cygnes (Ile des), 238.
 Cyprès (Cure-dents de), 243.
 — enseigne, 93.
 — (Tablettes de), 669.
 Cyr (Saint), patron des scieurs de long, 634.

D

Dagé, coiffeur, 178.
 Dagobert (Poires de), 349, 768.
 Daguerre, inventeur du diorama, 539.
 Dagues, 63, 403, 508.
 — faites par les couteliers, 225.
 — à rouelles, 339.
 Daim, 17.
 — (Fourrure de), 342.
 — (Peau de), 243.
 Dainville (Collège de), 171.
 Dalesme (André), inventeur des plumes en acier, 540.
 Dallemagne, mercier, 259.
 Dallery, facteur d'orgues, 527.
 Damame (François), obtient le privilège du thé et du café, 119, 172.
 Damars (Th. de), orfèvre, 674.
 Damas, étoffe, 103, 273, 650.
 — (Prunes de), 770.
 — (Raisins de), 750.
 — en Syrie, 244.
 Damasquinerie, 244, 269, 340.
 Damassé (Linge), 435.
 Damerets (Chars), 737.
 Dames de compagnie, 266.
 — (Jeu de), 257.
 Damien (Saint), patron des barbiers et des chirurgiens, 169, 171.
 — patron des sages-femmes, 625, 627.
 Damiens (Guillaume), faiseur de trompes, 716.
 Damiers, 410, 411, 670.
 Dammartin (Voiture pour), 773.
 Damoiselle à atourner, 488.
 Dan (P.), sur la volière de Fontainebleau, 367.
 Dancel (Guillemin), joueur de harpe, 381.
 Dancourt, auteur dramatique, 266, 324, 489.
 Dandains ou dandins, clochettes pour animaux, 652.
 Dandelle. Voy. Andelle.
 Danemark, 116.
 Danet (Th.), maître écrivain, 285.
 Danfrie (Philippe I^{er} et Philippe II), tailleurs généraux des monnaies, 678.
 Dangeau (Marquis de), sur l'argenterie, 525.
 — les carrosses, 128.
 — la chancellerie, 155.
 — les diamants de Louis XIV, 261.
 — l'esponton, 339.
 — les justaucorps à brevet, 678.
 — les loueurs de chevaux, 445.
 — le montant de la monnaie, 491.
 — les perruques du Grand Dauphin, 565.

Danjeau (Marquis de), sur la pertuisane, 339.
 — la pique, 572.
 — les porte-malle, 586.
 — les signatures de Louis XIV, 635.
 — les tricheries au jeu de Louis XIV, 258.
 — Villayer, 46.
 Danger (Redevance dite de), 713.
 Daniel (Le Père), 250, 420, 692.
 — (Philippe), marchand de peignes, 558.
 Danois (Chiens), 167, 220, 221.
 Danse, 62.
 — (Académie de), 402.
 — aimée de Sully et de Louis XIV, 245.
 — enseignée dans les académies, 3, 4.
 — (Maître de) du Dauphin, 596.
 — protégée par Louis XV, 246.
 Darcel et Guiffrey, 446, 680.
 Dards, 45.
 Dario (Claude), médecin, 50.
 Darmand ou d'Armand (Jean), dit l'Orphelin, tailleur général des monnaies, 678.
 Darmenien, chapelier, 146.
 Darnetal (Couvertures de), 230.
 — (Droquets de), 275.
 — (Marchands de), 752.
 — (Serge de), 434.
 Dartigalongue, tailleur, créateur de la confection, 194.
 Dassy (L.-T.), 583.
 Datelin (Pierre), ses marionnettes, 469.
 Dattes, par qui vendues, 507, 616.
 Daubray (Dreux), et les corporations, 658, 660.
 Dauchin (Jean), joueur de paume, 553.
 Daumont, marchand d'estampes, 312.
 Daunou (François), 201, 303, 432.
 Dauphin, fils de Louis XV, sa naissance, 517.
 — fils de Louis XVI, sa nourrice, 505.
 — (Café), 615.
 Voy. Dauphins.
 Dauphine (Couteaux dits à la), 226.
 — étoffe de laine, 275.
 — (Mercerie rue), 480, 566, 603.
 — (Place), 615.
 — (Rue), 123, 243, 253, 255, 377, 383, 411, 742.
 Dauphiné, la chancellerie lui attribue la cire rouge, 155.
 — (Draps du), 275, 276.
 — (Fromages du), 348, 767.
 — (Louage de chevaux en), 445.
 — (Mousselines du), 495.
 Dauphins (Chapeaux), 142.
 — (Maison aux), 380.
 — (Naissances de), 464.
 — poissons, 40.
 Voy. Dauphin.
 Dautel, marchand de curiosités, 244.
 Davesne (Robert), serrurier, 643.
 David (Pierre), sur les assiettes, 593.
 — sur les maîtres d'hôtel, 456.
 — sur les potages, 591.
 — sur les serviettes de table, 651.
 Daviel (Jacques), oculiste, 509.
 Déaux, dés sans bout, 257.

- Débiteurs insolubles, coiffés de vert, 220.
- Decker (Corneille), sur le thé, 660.
- Décorations, 522.
- Dedans (Porteurs), 589.
- Defrance, automaiste, 55.
- Dégraissage des étoffes, 249.
- Deharme (Plan de Paris de), 362.
- Dehesse, directeur de l'Opéra-comique, 264.
- Déjazet (Théâtre), son emplacement, 553.
- Delaborde (Antoine), oiselier, 576.
- Delage, concessionnaire des eaux minérales, 279.
- La Gaille (Plan de Paris de J.), 362.
- Delachenal (R.), 651.
- Delafrenaye, mercier, 480.
- Delagrave (Plan de Paris de), 362.
- Delahayes, graveur géographe, 369.
- Delalain (P.), 431.
- Delamarre, épiciier, 674.
- Delaporte (Sébastien), député en mission, 625.
- Delastre, aiguilletier, 304.
- Delatouche, intendant des menus, 264.
- Delauge, plumassier, 660.
- Delaunay (Jean), ingénieur rocailleux, 622.
- Delaval, maître de danse, 245.
- Delcamp, académiste, 4.
- Delion, fabricant d'ouvrages en cheveux, 166.
- Delisle (Léopold), 36, 76, 168, 206, 234, 418, 460, 545.
- prestidigitateur, 597.
- inventeur du raccommodage de la faïence, 611.
- Delondre, droguiste, 172.
- Déménagements, 249, 250.
- Demi-castors (Chapeaux dits), 204, 250, 251.
- ceint, 103, 131, 161, 251.
- monde, 251.
- pique, 339.
- varlope, 136.
- Demie, pain d'une obole, 95.
- Demoiselle, outil de paveur, 386.
- Voy. Damoiselle.
- Demoney (M^{lle}), tondeuse de chiens, 699.
- Démonétisation, 83.
- Demours, oculiste, 509, 742.
- Denayrouse, inventeur du scaphandre, 633.
- Denier de boîte, 252.
- bon, 252.
- (Bougies d'un), 174.
- monnaie, 138.
- poids, 579.
- sec, 252.
- Denis (M^{me}) et les jarretières, 407.
- (Saint), 32, 262.
- fontainier du roi, 575.
- Denrée, sens de ce mot, 95, 653.
- Dentaire (Art), 253 et suiv.
- Dentelle (Rue de la), 253.
- Dentelles (Confection des), 354, 496, 508, 548.
- importation et exportation interdites, 198.
- origine et variétés, 252, 253.
- (Raccommodeuses de), 611.
- (Usage des), 489.
- Dentifrices, 67, 253, 254.
- Dentistes, 398.
- Dents (Arracheurs de), 516.
- Dents (Fausses), 254 et suiv., 403.
- de chien, 38.
- d'ivoire, d'os, etc., 254, 255.
- de loup, 38.
- Voy. Cure-dents.
- Dépensier (Jehan le), 266.
- Deposuit (Le), sens de ce mot, 195.
- Dépôt légal des livres, 395.
- Dépris des vins (Greffiers des), 371.
- Derham, horloger, 388.
- Dés à coudre, 37, 39, 106, 256, 257, 260, 322, 506.
- d'ivoire, 670.
- à jouer, 247, 257, 260, 410, 507.
- pipés, 258.
- Desaix (Quai), 99, 406, 673.
- Desbordes, entrepreneur de balances publiques, 60, 61.
- Desboulmiers (J.-A.), 537.
- Deschamps (Eustache), sur les chausses, 549.
- sur la coiffure des femmes, 51.
- sur les flûtes, 332.
- sur les perruques, 564.
- sur le sucre, 612.
- Désesmaillés (Emaux), 298.
- Desessarts (Nicolas), littérateur, 305, 400.
- (Pierre et Jean), voyers, 740.
- Desforges, accoucheur, 5.
- -Maillard, sur les dentistes, 516.
- Desgoutières, plombier du roi, 575.
- Dehaies-Gendron, oculiste, 509.
- Desmarchais (Jehan), mesureur de grains, 481.
- Desmares (M^{me}), coiffeuse, 178.
- Desmars (Le D^r), sur l'épidémie des chiens en 1763, 727.
- Desnoues (Guillaume), chirurgien, 116.
- Désobligeantes, carrosses, 738.
- Despériers (Bonaventure), 324, 577, 614.
- Desperrois, maître écrivain, 286.
- Despierre (G.), 253, 508.
- Despois (E.), 519.
- Dessin (Ecole gratuite de), 171.
- (Enseignement du), 258, 303, 452.
- (Maître de) du Grand Dauphin, 596.
- Desvallées (Pierre), médecin, 78.
- Deuil, 236, 260.
- (Couteaux de), 224, 259.
- (Tabatières de), 668.
- Deux-Boules (Rue des), 673.
- -Couleurs (Pain de), 96.
- Devantures vitrées, 106.
- Devizé, fonde un journal d'annonces, 605.
- Devoir (Compagnons du), 166, 260, 361.
- Dheur, fabricant de bleu de Prusse, 87.
- Dhiribaren, expert - herniaire, 385.
- Diabète, causé par le thé, 689.
- Diablos, voitures, 738.
- Diacres, 98.
- Diamants, 144, 260, 261.
- d'Alençon, 82.
- (Faux), 4, 81, 291.
- du Médoc, 82.
- Diamants (monture des), 486.
- du Temple, 82, 373.
- Diaphénic, 18.
- Diapre, étoffe de soie, 650.
- Dictionarius, terme employé pour la 1^{re} fois par Jean de Garlande, 359.
- Diderot, à l'index, 117.
- au restaurant, 115.
- sur les restaurants, 621.
- et la sensiblerie, 730.
- Didot, libraires, 369, 433.
- Dieppe, 15.
- (Chapeaux de), 141.
- (Huîtres de), 281.
- (Ratine de), 276.
- (Saurissage des harengs à), 631.
- (Serges de), 639.
- (Voiture pour), 773.
- Diesbach, inventeur du bleu de Prusse, 86.
- Dieu (Fils de), dans des armoiries, 39.
- horloger, 7.
- (Porte-), 586.
- Diffamés (draps), 274.
- Dihl (Manufacture de porcelaine du sr), 583.
- Dijon (Moutarde de), 495, 767.
- (Voiture pour), 773.
- Diligence (Carrosses de), 737.
- de Lyon, 505, 506, 779.
- Diligences, voitures rapides, 738.
- Dillon, condamné par contumace, 716.
- Dimanche, 63, 108, 195, 237, 261 et suiv.
- (Observation du), par les :
armes (Maitres d'), 34.
barbiers, 261.
barilliers, 261.
boulangers, 95.
bouquetières, 261.
cabaretières, 115.
chapeliers, 143, 261.
chaudronniers, 154.
chaussetiers, 155, 261.
crieurs, 237.
drapiers, 261, 271, 272.
étuvistes, 315.
fourbisseurs, 261, 338, 339, 340.
gantiers, 261, 354.
guinguettiers, 377.
haubergiers, 261.
lingères, 436.
lormiers, 481.
meuniers, 267.
orfèvres, 80, 261, 524.
pourpointiers, 261.
selliers, 261.
vinaigriers, 195.
- Dime, 137.
- Dinan (Côtes-du-Nord), 752.
- Dinant (Belgique), 153.
- Diner (Heure du), 264.
- Dioclétien, 33.
- Dionis, chirurgien, sur l'arrachement des dents, 255.
- sur la castration, 153.
- sur la cataracte, 51.
- sur les hernies, 385.
- sur les instruments de chirurgie, 403.
- sur les sages-femmes, 5, 627.
- sur la saignée, 440, 569.
- sur la transplantation des dents, 254.
- Diorama (Invention du), 539.
- Disette (Pain de), 97.
- Dissection anatomique, 101, 116, 336.
- Distillation, 265.

- Dives (Calvados), 62, 581.
 Diziniers (Les), 376.
 Do, émailleur, 69.
 Docteur (Bonnet de), 104.
 Dogues d'Angleterre, 167.
 — (Combats de), 182.
 Doguin, chien, 167.
 Dôle (Voiture pour), 774.
 Dolheguy, bottier de Louis XIV, 92.
 Doloires, 265, 671.
 Domasque (Draps de), 650.
 Domestiques, 59, 82, 113, 120, 121, 266 et suiv.
 — on ne leur doit rien acheter, 237.
 — allemands, 267.
 — buvaient du cidre, 172.
 — ne travaillaient pas le dimanche, 263.
 — français, 267.
 — à gages, 266.
 — leur nombre, 267.
 — leur pain, 96, 97.
 — leur placement, 113, 114.
 — à récompense, 266.
 — double sens de ce mot, 268.
 Dominicains, qu'étaient dans les rues, 749.
 — (Saignée chez les), 569.
 Dominos, jeu, 410, 411.
 — vêtements, 228.
 Dominoterie, 541.
 Dorelot, sens de ce mot, 268.
 Dorés (Chapeaux), 250.
 Doret, chocolatier, 171.
 Dormans (Jean de), son tombeau, 699.
 Dormeuses, voitures, 738.
 Dormezan (Pierre), notaire, 503.
 Dorure, permise aux couteliers, 225.
 — sur cuir, 269.
 — sur métaux, 269.
 — des statues, 559.
 Dorveaux (Paul), 611.
 Dotel, marchand de curiosités, 244.
 Douai (Brunettes de), 274.
 — (Draps de), 271.
 — (Fonderie de), 333.
 — (Marchands de), 752.
 — (Robert de), médecin de Louis IX, 473.
 Douane, 269, 336, 352, 400.
 Double (Métal), 269.
 Doubleau (Pain), 95.
 Double-joint (Couteaux à), 226.
 Doublet (Jacques), 299.
 Doublets, pierres fausses, 81.
 — vêtements, 270, 351, 387.
 Doubliers ou nappes, 498.
 Doublures, de vêtements, 95, 507.
 Douches, 59.
 Dourdan (Bas de), 89.
 — (Voiture pour), 773.
 Douzaine (Sergents de la), 638.
 Drachme, poids, 442, 579.
 Dragées, bonbons, 434.
 — de plomb, 575.
 Drapage, en signe de deuil, 128, 636, 737.
 Drapants (Drapiers), 271, 273.
 Drapeaux pour les troupes, 270.
 Draperie (Rue de la), 206.
 Draps, 507.
 — (Aunage des), 54.
 — (Braies en), 107.
 — (Chausses en), 156.
 — (Commerce des), 270 et suiv.
 — concierges de la halle, 491.
 — (Courtiers de), 222.
 Draps (Fouillage des), 291, 337.
 — succèdent aux fourrures, 342.
 — (Halles aux), 54, 400.
 — de lit, 83, 167, 276, 328.
 — (Mesureurs de), 483.
 — (Noms des), 274.
 — d'or, 272 et suiv.
 — (Porteurs de), 589.
 — (Retondeurs de), 622.
 — de soie, 272 et suiv. 648, 649 et suiv.
 — (Tondeurs de), 699.
 Drayoire, outil de tanneur, 276.
 Dressage (Squelette de), 738.
 Dreux (Comte de), en 1292, 190.
 — (Serge de), 639.
 — (Voiture pour), 773.
 Drilles (Bons), 276.
 Drogue, tissu, 275, 277.
 — (Chausses en), 156.
 — (Marchands de), 508.
 Droit (Faculté de), 75.
 Droiture, sens de ce mot, 227.
 Dromadaire, 16.
 Drouart, armurier, 42.
 Drouet, notaire, 22.
 Droz, automatiste, 55.
 Du Barry (Comtesse), 490, 637.
 Dubois, cardinal, 368.
 — dentiste de Louis XIV, 255.
 — (Eustache), 225.
 — exempt de police, 101.
 — famille, 126, 457, 556.
 — marchand de jouets, 411.
 — poëlier, 578.
 Du Boulay (César-Égasse), 396, 432, 458.
 — (Pierre-Egasse), 396.
 Dubout (Maurice), tapissier, 680.
 Dubreul (Jacques), 379, 399, 556.
 Du Brillet (Leclerc), sur les voitures appelées vis-à-vis, 739.
 Dubuisson, relieur du roi, 618.
 Duc, oiseau de chasse, 586.
 Lucas (Or de), 518.
 Du Cerceau (Plan de Paris, dit de), 315.
 Duchemin (Nicolas), graveur en caractères pour la musique, 369.
 — (Jehan), tailleur de pierres pour boulets, 333, 679.
 Duchesne (A. N.), botaniste, 345.
 — (Joseph), médecin de Henri IV, 578, 734.
 — orfèvre, 527.
 Duchesse (Pain à la), 97.
 Duché (Hôtel de Jacques), 492.
 Duclos, décorateur, 248.
 — (C.), historien, 242, 475, 525, 667.
 Ducreux, marchand de masques, 471.
 Dudoy, jardinier, 302.
 Duels, 35, 165, 561.
 Dufort de Cheverny, 167, 730.
 Du Fouilloux (Jacques), sur les maux d'yeux, 509.
 — les puces, 399.
 — les rafraîchissements, 364.
 Dufour (Sylvestre), sur le thé, 689.
 — puisatier, 606.
 Dufresne, dentellière, 253.
 — lingère, 429, 495.
 Du Fresne de Beaucourt, 505.
 Dufresnoy, dame du lit de la reine, 245.
 Dufresny (Chaises à la), 737.
 Dugard, académiste, 4.
 Dugazon, grimacier, 374.
 Du Haillan, 261, 749.
 Duhamel (V^{re}), tenancière d'une maison de santé, 450.
 Duhamel du Monceau, 721.
 Duiffopregear (Gaspardo), violeur, 733.
 Dujardin (Guillaume), tapissier, 472.
 Dulaurens, anatomiste, sa veuve, 419.
 Dumanoir (Guillaume), joueur d'instruments, 402.
 Dumas (Alexandre), 277.
 Duménil (Édelestant), sur les parapluies, 542.
 Dumesnil (M. F.), actrice, 247.
 Dumez, naturaliste, 500.
 Dumont, dentellière, 253.
 — prestidigitateur, 597.
 — rebouteur, 100, 620.
 Dumoulin (Charles), 324, 600.
 Dumoutier, peintre, 46.
 Dunkerque (Au Petit), magasin, 411, 566.
 Dunoyer (Nicolas), fabricant de glaces, 365.
 Dupas, dentiste, 516.
 Dupasquier, mercier, 30, 31.
 Du Perron, cardinal, 395.
 Du Plessis, académiste, 4.
 Dupont (Michel), sa thèse sur le chocolat, 171.
 Dupont (Pierre), tapissier, 446, 680.
 Du Pré (Jean), et la gravure sur bois, 369.
 Dupuis, faiseur de musettes, 496.
 — libraire, 433.
 — (Jeanne), sage-femme, 625.
 Durand, perfectionne une machine à tailler les limes, 678.
 — copiste de l'Opéra, 201.
 Duras (Duc de), 264.
 Durfort (Le duc de), offre du tabac à Louis XVIII, 668.
 Du Roure (Pension), 564.
 Du Ryer, auteur dramatique, 4.
 — (Cabaret de la), 115.
 Dusap, vermicellier du roi, 726.
 Dusseau (Draps), 276.
 Dissieux (L.), 638.
 Dutens (Louis), 178.
 Duthiel, entrepreneur du nettoyage de Paris, 523.
 Du Tillet, 452, 455.
 Doutour, son moulin à vent, 495.
 Dutry, orfèvre, 527.
 Duvergier (J.-B.), 114, 502, 647.
 Duvet, 226.
 Dysenterie, guérie par le thé, 689.
 Dyspepsie, 439.

E

- Eau (Buveurs d'), 114.
 — de cerise, 440.
 — de cidre, 172.
 — divine, 438.
 — forte, 277.
 — de lin, 440.
 — (Marchands de l'), 379.
 — de mélilot, 499.
 — de nèfles, 499.
 — (Porteurs d'), 589.
 — du roi, dans la Seine, 556.
 — du roi, à Ville-d'Avray, 279.
 — rose, 499.
 — (Supplice de l'), 102.

- Eau de cidre, 172.
— de vie, 112, 277.
— dite coco, 177.
— ses différents noms, 108, 265.
— (Marchands d'), 277, 291, 434.
— (Vendeurs d'), 278, 292.
Eaux d'anis, 434.
— (Faiseurs d'), 278.
— et fontaines (Intendants des) 404.
— et forêts, 392, 400.
— de gelées, 434.
— minérales artificielles, 278.
— minérales naturelles, 51, 279, 474.
— de Paris, 44, 279.
Voy. Seine.
— pharmaceutiques, 656.
— de Versailles, 31, 279.
Ebène, 280, 281.
— (Couteaux d'), 224.
— (Ouvrages en), 670.
— Peignes en), 559.
— (Tablettes en), 669.
— (Travail de l'), 256.
— (Trictracs en), 411.
Ebénistes, premier emploi de ce mot, 477.
Ecaille (Peignes d'), 411.
— (Huîtres à l'), 281.
— de perle ou nacre, 563.
— façonnée par les tabletiers et par les tourneurs, 256, 281, 670, 702.
Ecarlate, couleur 219.
— (graine d'), 508.
Echafaudages, 282.
Echalas, 282.
Echalottes, criées dans les rues, 180, 349.
— d'Etampes, 750.
— vendues par les regrattiers, 616.
Echansonnerie royale, 240, 241, 651.
Echard (Jacques), 673.
Echarpe (Cabaret de l'), 115.
— de coureur, 104.
Echaudé, pâtisserie, 282, 749, 762.
— îlot de maisons, 282.
— (Pain), 96.
Echaudeurs, 715.
Echecs (Jeu des), 55, 257, 411, 670.
Echelle, 38.
— (Rue de l'), 113.
Echevins, fonctions, comment élus, 282, 283.
— (Maître des), 380, 598.
Echiquier (l'), cabaret, 115.
Echiquiers, 257, 410.
Echium vulgare, 50.
Echoppes mobiles et échoppes sédentaires, 283, 791.
— des écrivains publics, 287, 288.
Eclairage, 1.
— au gaz, 423.
— des rues, 319.
Ecluse (Ch. de l'), 297.
— (Tour de l'), 573.
— de moulin, 487.
Eclusiars, 459.
Ecole (Carrefour de l'), 386, 496.
— de médecine (Rue de l'), 171.
— (Place de l'), 87, 731.
— (Porte de l'), 149, 588.
— (Quai de l'), 120, 244, 469.
— de boulangerie, 95.
— d'enfants de chœur, 453.
— du génie, 398.
— d'horlogerie, 389.
Ecole militaire, 95, 129.
Ecoles (Petites), du chantre de N.-Dame: Ruissonnières.— De charité.— Chrétiennes.— Conventuelles.— D'enfants de chœur.— De grammaire.— Des Savoyards, 286, 291, 453, 563.
— (Rue des), 628.
Ecorce de tilleul (Chapeaux en) 500.
Ecorcherie, 284.
Ecorcheurs, dans les boucheries, 93.
Ecosse (Laines d'), 418.
— (Rue d'), 154.
Ecotage du tabac, 284.
Ecouen (Carrosse pour), 779.
Ecouffes (Rue des), 299, 625.
Ecrans, 284.
Ecrevisse, armure, 42, 284.
— crustacé, 39.
Voy. Cancer.
Ecrins, 133, 284, 353, 507.
Ecritoire (Bureau de l'), 725.
— (Greffiers de l'), 371.
Ecritoirs, sens de ce mot, 94, 204, 205, 239.
— couverts en cuir, 239.
— (Fabrication et vente des) 353, 508, 539, 551, 592.
Ecriture, 284 et s.
— (Leçons d'), 452.
— (Maître d') du Grand Dauphin, 596.
Ecritures (Vérification des), 161, 286, 287.
— secrètes, 239.
Ecrivains buissonniers, 113.
— des Innocents, 287.
— du Palais, 603.
— (Rue des), 90, 132, 201, 428, 546.
Ecroues, 176.
Ecuelles, 288, 524, 593, 721.
Ecreuil (Fourrure d'), 342.
Ecurie royale (Premier maréchal de l'), 454.
— (Pages de la grande et de la petite), 533.
— (Chevaucheurs de l'), 221.
Ecus. Voy. Boucliers.
Ecuyer (Grand), 165.
— ses droits sur les armuriers, 189.
— ses droits sur les chevaux du roi, 289.
— son hôtel, 69.
Ecuyers du roi, leurs droits sur les savetiers, 189, 240, 459.
Edelinck (Gérard), 447.
Edit d'août 1776, 104, 293, 647, 786.
— d'avril 1597, 81, 781.
— de février 1776, 262, 780.
— de mars 1673, 208, 291, 781.
— de mars 1691, 158, 208, 291.
— de Nantes, 130, 251, 253, 263, 272, 275, 292, 388, 465, 723, 728.
— décembre 1581, 81, 158, 207.
Effacés (Emaux), 298.
Effigie (Exécutions en), 100, 258, 259.
Effondrés (Draps), 274.
Eginhard, 15.
Eglise (Ornements d'), 527, 650.
Egout (Rue de l'), 296.
Egouts de Paris, 296, 297.
Egratignoir, outil, 248, 297.
Egypte (Commerce de l'), 218, 220, 669.
Egypte (Momies d'), 697.
— (Peignes en), 558.
— (Soie d'), 647.
Elagage des arbres, 297.
Elbe (Serins à l'île d'), 639.
Elbeuf (Draps d'), 275.
— (Ratine d'), 276.
Electricité, 69, 570.
Electuaires, 18.
Eléonore d'Autriche, femme de François I^{er}, 232, 646.
Eléphants, 15, 165.
— dressés, 16.
Elévatoire, instrument pour les dents, 255.
Elisabeth (Sainte), patronne des hongrois, 387.
Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, 227, 499.
Elisabeth de France, fille de Louis XV, 45.
Elisabeth de France, sœur de Louis XVI, 82.
Elisabeth de Valois, fille de Henri II :
— ses chemises, 164.
— ses cuvettes, 428.
— ses épingles, 308.
— ses peignes, 559.
— ses robes, 227.
Elixir de Garus, 656.
Ellébore, 18.
Eloffe (M^{me}), faiseuse de modes, 490, 594, 595.
Eloi (Saint), patron des arquebusiers, 44.
— — batteurs d'or, 74.
— — boisseliers, 88.
— — charretiers, 151.
— — march. de chevaux, 166.
— — doreurs sur cuir, 269.
— — ferblantiers, 322.
— — fèvres, 36, 454.
— — fèvres, 454.
— — fondeurs, 333.
— — graveurs sur métaux, 370.
— — horlogers, 389.
— — lormiers, 444.
— — maréchaux-ferrants, 468.
— — orfèvres, 525.
— — selliers, 637.
— — serruriers, 643.
— — tabletiers, 669.
— — taillandiers, 671.
Elzéviros (Caractères), 285.
Email, 298.
— (Peinture sur), 258.
Emballages, 298.
Embauchages, 113, 186.
— des laquais, 424.
Embauchoirs, 336.
Embaumement de Colbert, 236.
— De Charles VI, de Charles VII, de Louis XII, etc., 299.
Embaumer les oiseaux (Art d'), 500.
Embaumeurs appelés saleurs, 629.
Embry (Artus d'), 251, 300, 364, 499, 577.
Emeraudes, 144, 145, 220.
— (Fausses), 81.
Emerillons, oiseaux, 125.
Emétique, 277.
Emigration (l'), et les modes de Paris, 595.
Emmanuelle, cloche de Notre-Dame, 334.
Emouchettes. Voy. Mouchettes.

Emplâtre de Vigo, 656.
 Empois, vendu par les chandeliers, 138, 768.
 — composé par Henri III, 300.
 Empraint (Cuir), sens de ce mot, 239.
 Encaquage des harengs, 125.
 Enarnes, sens de ce mot, 288.
 Encendré, couleur, 219.
 Encens, 290, 507, 714.
 Encensoirs, 333, 410, 507, 754.
 Enclumes, 38, 301, 407, 671.
 Encre, couleur, 219.
 — pour écrire, 301.
 — vendue par les papetiers, 539.
 Encyclopédie des gens du monde, 312.
 Enfant (Coiffure à l'), 179.
 — Jésus (Religieuses de l'), 77, 460.
 Enfants bleus, 574.
 — (Bonnes d'), 88.
 — (Bonnets d'), 104.
 — de cœur, 453.
 — (Enterrements d'), 235.
 — (Meneurs d'), 476.
 — (Naissances d'), 114.
 — rouges, 574.
 — trouvés, 235, 574.
 Enfants de France. Comment était porté leur deuil, 260.
 — et les drapiers, 272.
 — leurs maîtres de danse, 245.
 — leur maître de physique, 570.
 — et les menuisiers, 476.
 — (Naissances d'), 606.
 — (Nourrices des), 505.
 Enfourneurs, 458.
 Engelures (L'art de soigner les), 558.
 Engins (Pêcheurs à), 557, 581.
 Engrais, 302, 325, 764.
 Enlumineurs (Les) devenus maîtres d'école, 452.
 — (Rue des), 303.
 Enluminures, 302, 303.
 Enseigne, 303 et suiv.
 — des barbiers, 67, 566.
 — des chirurgiens, 170.
 — des écrivains, 287.
 — marchands d'encre, 301.
 — ou bataillon, 572.
 — ornement du costume, 143, 322.
 Enterrements, annoncés par les crieurs, 233, 234.
 — (Banquets d'), 550.
 — (Billets d'), 637.
 — dans les corporations, 306.
 — (Fleurs pour), 98.
 — des lapidaires, 424.
 — (Mémoire d'un) en 1697, 235.
 — royaux, 237.
 — tentures en bleu, 219.
 Entonnours. Par qui fabriqués, 321, 671.
 Entrées solennelles, 63, 72, 207, 262, 464, 514, 515, 516.
 Enveloppes des lettres, 540.
 — pour les livres, 617.
 Envermeu (Seine-inférieure), 94.
 Envêtements, 307.
 Epyloes de Vitruve, 350.
 Epagneuls (Chiens), 125, 167, 168.
 Epaulés (Draps), 274.
 Epaulettes, fabriquées par les épingliers, 308.
 Epée de bois (L'), cabaret, 115.
 — royale (L'), cabaret, 115.

Epée royale (L'), au garde-muebles, 357.
 — (Port de l'), 123.
 Epées, 37, 38.
 — faites par les couteliers, 225, 340.
 — (Fourreaux d'), 353.
 — (Garnisseurs d'), 360.
 — (Joueurs d'), 411.
 — vendues par les merciers, 508.
 — (Pommeaux d'), 339.
 Epéron (Duc d'), ses diamants, 261.
 Eperons, 38, 131, 229, 269, 307.
 — (Courroies à), 443.
 — (Fabricants d'), 443, 508.
 Epicerie (Courtiers d'), 222.
 Epices, vendues par les merciers, 507.
 — — regrattiers, 616.
 Epiciers (Statuts des), 757.
 Epieux, 269, 340.
 Epilation, 307.
 Epilepsie, 265, 450, 689.
 Epinal (Images d'), 138, 541.
 Epinards (Boulettes d'), 767.
 Epinçois, marteau, 554.
 Epinette, 175, 307, 308.
 — (Porte-), 586.
 Epingles, 105, 162, 216, 220.
 — commerce et fabrication, 138, 308, 309, 506, 508, 753, 768.
 — (Pelotes à), 104, 251.
 — (Le quarteron d'), 607.
 — (Têtes d'), 220, 307, 345.
 Epiphanie. Voy. Rois.
 Epôges (Commerce des), 309, 508.
 Epreuve (Armures d'), 41.
 Equipement militaire, 309.
 Equitation anglaise, 310.
 — (Enseignement de l'), 3.
 Erable (Arcs en), 33.
 — (Barils en), 68.
 — (Vases en), 611, 726.
 — travaillé par les tourneurs, 702.
 Erasme (Civilité d'), 55, 253, 498.
 — correcteur d'imprimerie, 214.
 Erection en communauté, formule :
 — Tourneurs, 208.
 — Doreurs sur cuir, 209.
 — Couturières, 210.
 Erembourg de Brie (Rue), 303.
 Ergots d'animaux, 256, 670.
 Ernoul, saucier, 672.
 Escaliers (Mouleurs sur les), 611.
 Escarcelle, 103, 310, 561, 577.
 Escargots, 770.
 Escarimant (Paile), 650.
 Eschandre. Voy. Aisseau.
 Eschars, sens de ce mot, 310.
 Escoffions, coiffures, 51, 52, 145, 146.
 Esconce ou lanterne, 423.
 Escoufle (Roman de l'), 53.
 Escrime, 3, 34 et suiv.
 — (Masques d'), 35.
 Escroie, sens de ce mot, 310.
 Escurète ou cure-oreilles, 243.
 Espadage de la filasse, 310.
 Espagne, 20, 203.
 — (Blanc d'), 84, 611, 624.
 — (Commerce des cheveux en), 166.
 — (Cire d'), 173, 539.
 — (Draps d'), 275, 276, 507.
 — édit de janvier 1610, 275.
 — futaines importées, 351.
 — (Laines d'), 418.

Espagne (Lins d'), 437.
 — (Or d'), 487.
 — commerce des peaux de chat, 168.
 — (Pierre néphrétique en), 440.
 — (Sucre d'), 612.
 — (Tabac d'), 607.
 — (Vins d'), 291, 434.
 Espagnol (Professeur d'), 421.
 Espagnol (L'), perruque, 565.
 Espagnoles (Vertugadin des), 537.
 Espagnolette, étoffe de laine, 275.
 Espagnols (Nettoyage des dents chez les), 253.
 Espalme, vernis, 310.
 Espan, mesure, 632.
 Espéron (J. d'), mercier, 479, 674.
 Espiotte (Pain d'), 96.
 Esponton, 339.
 Esprit (J.), académicien, 268.
 — de la Mecque, 511.
 — (Pain d'), 97.
 — de vin, 437.
 Essarts (Ant. des), 78.
 Essellés (Draps), 274.
 Esseule. Voy. Aisseau.
 Essieux, 151, 671.
 Essorillés (Draps), 274.
 Estaing (Couteaux à la d'), 226.
 — (Hôtel d'), 734.
 Estame, 274.
 — (Bas d'), 89, 161.
 — Estamets, 507.
 — Estaminets, 311.
 Estampes (Marchands d'), 258, 312.
 — communes, vendues par les chandeliers, 138.
 Estantforts (Draps), 274.
 Esterlin, poids, 579.
 Esteufs (Faiseurs d'), 552.
 Estoc (Etre de bon), sens de cette expression, 491.
 Estourmel de Plainville (Anne Gobelin, veuve de Charles d'), 684.
 Estouteville (Cardinal d'), sur — les médecins, 473.
 — sur les pédagogues, 458.
 Estrapade (La rue de l') et l'enceinte de Philippe-Auguste, 608.
 Estrées (Gabrielle d'), 121.
 — on bassinait son lit, 154.
 — (Comtesse d'), 217.
 — ses diamants, 261.
 — sa maison, 121.
 — ses mouchoirs, 84.
 — ses pommes à rafraîchir, 364.
 — ses patins, 552.
 Esturgeons, 62.
 Etain (Battage de l'), 73.
 — (Ceintures ornées d'), 131.
 — (Marque de l'), 311.
 — (Miroirs en), 488.
 — (Plaques en), 561.
 — (Potiers d'), 591.
 — (Raccommodeurs d'), 611.
 — (Travail de l'), 312, 313.
 — (Vases en), 726.
 Etalages, 313.
 — des matières d'or et d'argent, 790.
 Etaliers, dans les boucheries, 93.
 Etalons divers, 485, 494.
 — des filets à pêcheurs, 556.
 — (Gardes des), 356.
 — des poids, 579.
 — des toiles, 694.
 Etamages, 154.
 Etamines, 54, 314, 316, 479, 507, 508.

Etampes (Carrosse d'), 778.
 — (Echalottes d'), 750, 766.
 — (Pierre d'), 673.
 — (Sablon d'), 624, 762.
 Etape, 314.
 — (Vendre à l'), 732.
 Etats généraux de 1560, 465, 659.
 — de 1614, 464, 481.
 Eteignoirs de pierre, 138.
 — portatifs, 139.
 Etendards, 270, 447, 636.
 Eternelle (Eau), 265.
 Etienne (Henri), 2, 118, 121, 216, 218, 229, 250, 334, 345, 488, 507, 549, 627, 696, 703.
 Etienne-de-Bailly (Rue), 673.
 Etoffes (Dégraissage des), 249.
 — (Imprimeurs sur), 396.
 — (Marchands d'), 508.
 Etoile (Rue de l'), 149.
 Etoiles, 38.
 Etoles de soie, 647.
 Etoupes, 312, 314.
 Etrennes, 225, 271, 314.
 — (Pain d'), 97.
 Etretat (Huîtres d'), 281.
 Etrier (Arbalètes à), 31.
 Etriers (Commerce des), 508, 636.
 Etrivières, pour chevaux, 229.
 Etudes des notaires, 503.
 Etuis à barbier, 239.
 — à chapeaux, 428.
 — de chirurgiens, 239.
 — (Commerce des), 508, 670.
 — à couteaux, 104.
 — divers, 269.
 — à lancettes, 239.
 — à livres, 104.
 — de mathématiques, 225, 428.
 — pour instruments de musique, 447.
 — à peignes, 558.
 — à pistolets, 104.
 — à seringues, 239.
 Etuves, 58, 60, 67, 180, 204, 214 et suiv.
 Etuvistes (Statuts des), 776.
 Eu (Comte d'), grand chambrier, 346, 454, 455.
 — (Serrures fabriquées à), 643.
 Etudes, légat (XIII^e s.), 17.
 Eustaches, sorte de couteaux, 225.
 Evangile des quenouilles, 168, 225, 252, 613.
 Evelynne, voyageur anglais, 102.
 Eventails, 38, 316, 560.
 Eventaire (Porte), 586.
 Eventoirs. Voy. Eventails.
 Evêque de Paris, levait des impôts, 637.
 — (Notaire de l'), 503.
 — et les ponts sur la Seine, 556.
 — (Privilège de l'), 524.
 Evêques (Chapeau des), 548.
 — (Mouchoirs des), 84.
 Evidés (Draps), 274.
 Evreux (Aiguilles d'), 11.
 — (Jeanne d'), 81, 488.
 Evrout (Jean), 673.
 Expérience, examen imposé aux aspirants à la maîtrise, 67, 97, 141, 159 et suiv.
 Experts, dentistes, 255, 256.
 — en écritures, 285.
 — herniaires, 385.
 Expilly (J.-J.), 267.

F

Fabricant, sens de ce mot, 466.
 Fabriques (Marques de), 470.
 Fabrizio d'Aquapendente, 153.
 Facteurs d'orgues, 526.
 — de pianos, 570.
 Facultés de l'Université, 75, 147.
 — (Bedeaux des), 75.
 — des lettres et des sciences, 534.
 Voy. à leurs noms particuliers.
 Fagnany, marchand de curiosités, 244.
 Fagniez (Gust.), 7, 18, 24, 27, 61, 76, 80, 94, 127, 206, 224, 230, 261, 269, 284, 313, 328, 337, 351, 363, 371, 418, 437, 443, 448, 460, 470, 476, 487, 518, 534, 539, 572, 595, 634, 638, 642, 675, 694, 697, 699, 710, 756.
 Fagon, médecin de Louis XIV, 297, 437, 440, 475.
 Fagots, 138, 218, 607, 762. Voy. Bassons.
 Faïence, 318, 611.
 Fail (Noël du), 20, 95, 214, 334, 354, 499, 516, 585.
 Faire part (Billets de), 547, 605, 637.
 Faisans, 318.
 — du roi, 367.
 Faissel, ou corbeille à fromage, 721.
 Faitis (Pain), 96.
 Falaise (Chapeaux de), 141.
 — (Serge de), 639.
 Falbalas, pipes, 571.
 Falgairolle (L.), 666.
 Falots, lanternes, 104, 422.
 — (Porte-), 319.
 Falourdes, 762.
 Fanchon la Vielleuse, montreuse de marmottes, 469.
 Fanfreluche (Rabats à la), 232.
 Fanier (Robert le), parcheminier, 432.
 Fanons. Voy. Baleines.
 Fantocciniitaliens, marionnettes, 469.
 Fardiens, voitures, 738.
 Fards, 319.
 Farina (Jean-Antoine et Jean-Marie), fabricants d'eau de Cologne, 656.
 Farine, 138, 180, 320.
 — (Mesureurs de), 483.
 — (Sacs à), 625.
 Faris (Calottes de M^{lle}), 656.
 Fattorinus (Maurus), 302.
 Faubourg-Saint-Antoine, lieu privilégié, 627.
 — — (Naturaliste au), 500.
 — — (Rue du), 390, 450.
 Faubourg-Saint-Jacques (Rue du), 778.
 Fauchard (Pierre), dentiste, 255.
 Fauchart, arme, 340.
 Fauchet (Claude), 44, 45, 284, 339, 538.
 Faucilles, par qui vendues, 721, 752.
 Fauconneries du roi (Personnel des), 124, 125.
 Fauconnier (Grand), 460.
 — (Rue du), 149.
 Fauconnières, 103.
 Faucons, 320.
 Faucon (Lucien), 730.

Faucre pour la lance, 420.
 Faugère (A.-P.), 82, 279, 348, 446, 540, 553, 628, 653, 695.
 Fauteuils (Porte-), 586.
 Fautrière (Hôtel de la), 256.
 Fauve (Couleur), 220.
 Fauvettes (Commerce des), 515.
 Faux (Draps), 274.
 — instrument, 671, 752.
 Favart, directeur de l'Opéra-comique, 264.
 Favier, herboriste, 384.
 Favyn (André), 505.
 Fécamp (Serges de), 639.
 Félilien (André), architecte, 245.
 Félilien (Michel), 263, 422, 443, 452, 478, 523, 524, 547, 553, 740.
 Félin, poids, 579.
 Félix, chirurgien, 569.
 Feminis (Jean-Paul), inventeur de l'eau de Cologne, 656.
 Femmes dentistes, 255.
 — fortes, hercules de foire, 385.
 — imitent le costume des hommes, 123.
 — maîtresses au logis, 108.
 — (Fines tailles des), 216.
 — n'allaient point au théâtre, 264.
 Fénélon, 701.
 Fenêtre, boutique, étalage, 105, 321.
 Fenouil, 18, 243, 437.
 Fenouillette (Eau de), 438.
 Fenouillot de Falbaire (Les dames bourgeois de), 730.
 Féodal (Pain), 97.
 Fer (Bottelage du), 91.
 — (Bouchiers de), 94.
 — (Ceinturiers de), 131.
 — (Crieurs de vieux), 236.
 — doux (Contrôleurs du), 200, 317.
 — (Dorure sur), 269.
 — (Droits sur le), 57.
 — (Graveurs sur), 369.
 — (Marchands de), 323, 508.
 — (Poêles en), 578.
 — à repasser, 85.
 — (Serruriers de), 641.
 — (Travail du), 321, 324.
 — (Tréfiliers de), 713.
 Voy. Fers.
 Fer (De), ingénieur géographe, 362.
 Fermaux, 312, 322, 332, 334.
 Fermes (Hôtel des), 54, 269.
 Fermiers généraux, 336.
 Fermoirs de livres, 322, 617.
 Fernandez, limonadier, 172.
 Férou (Brodeuse rue), 527.
 Ferraille (Quai de la), 511, 615, 772.
 Ferrand (Michel), et les plumassiers, 661.
 Ferrandine, étoffe, 322, 323.
 Ferré (Pain), 97.
 Ferrer la mule, 266, 288.
 Ferrières, horloger, 7.
 Ferronnerie (Rue de la), 151, 323, 527, 692.
 Fers, de chevaux, 39.
 — de relieur, 618.
 — du roi, redevance, 189, 323, 468.
 — (Rue aux), 83, 99, 479.
 Ferté (De la), intendant des menus, 264.
 Festin (Pain de), 97.

- Fête-Dieu (La) et les fleurs, 98.
 — volées d'oiseaux, 515.
 — et les protestants, 465.
 Fêtes populaires, 45, 377.
 — religieuses (Observation des)
 34, 63, 108, 261 et suiv.,
 338, 504.
 Voy. leurs noms particu-
 liers et le mot dimanche.
 — (Les quatre bonnes), 324, 504.
 Feu de la Saint-Jean, 410.
 Feuillantes (Couvent des), 684.
 Feuillants, leur apothicairerie,
 106.
 — (Terrasse des), 648.
 Feuilles (Or en), 519.
 — (Vin à trois), 732.
 Feuillet, chorégraphe, 172.
 — de Conches, 183.
 Feuillette, mesure pour liquides,
 700.
 Feurre (Rue du), 83, 479.
 Fentre, 324.
 — (Bourrelets de), 102.
 — (Chapeaux de), 143, 161,
 343, 489.
 Feutry (Le manuel tironien de),
 662.
 Feux d'artifices, 45.
 — — (Capitaine des), 124.
 — — sur la Seine, 45.
 — dans les rues, 87.
 Fèves, criées dans les rues, 234,
 349.
 — du Lendit, 767.
 Fèvres, sens de ce mot, 454.
 Feydau de Brou (M^r), avocat du
 roi au Châtelet, 599.
 Fiacre (Saint), Patron des bon-
 netiers, 90.
 — — bouquetières, 98.
 — — chaudronniers, 154.
 — — jardiniers, 406.
 — — layetiers, 428.
 — — potiers d'étain, 592.
 — — potiers d'étain, 313.
 Fiacres, voitures, 738.
 Ficelles, pour la chasse et la
 pêche, 507.
 Fiches, pour jouer, 411.
 Fichet (Guillaume), 394.
 Fichus (Confection des), 489.
 Ficin (Marsile), 49.
 Fidèle berger (Au), confiserie,
 194.
 Fief (Hôtel du), rue de Lourcine,
 602.
 Fiefs, 324, 325.
 Fierton, poids, 325.
 Fiesque (Comte de), 439.
 — (Comtesse de), 365.
 Fieuvillier (Thomas de), coute-
 lier du roi, 224.
 Fiévée (Veuve), traiteuse, 704.
 Fièvre (Guérison de la), 252,
 265, 364.
 Fifres, 497.
 Figues, 349, 507, 616.
 — de Malte, 750.
 Figuier, préservatif de la foudre,
 545.
 Figures de cire, 116, 439.
 Fil, 140.
 — vendu par les chandeliers,
 138.
 — — par les merciers, 507.
 — exportation interdite, 198.
 Filature, 327, 328.
 Fil de fer, 32.
 Fileresses de soie, 53.
 Filets, pour la pêche, 243, 556.
 Fillacier, orfèvre, 515.
 Filles-Dieu (Couvent des), 296,
 461, 732, 750.
 Filles du Calvaire (Boulevard
 des), 522.
 — (Rue des), 297.
 — de maître, 157, 159, 161,
 163, 214.
 Fillesac, marchand d'eaux miné-
 rales, 279.
 Filles St-Thomas (Rue des), 461
 Fillette, mesure pour les liqui-
 des, 700.
 Filou, chien de Louis XV, 727.
 Fils de maître, 157, 158, 159,
 163, 191, 192, 214, 239, 329,
 330.
 Finances (Contrôleurs des), 123.
 Financière (La), perruque, 565.
 Finé (Oronce), carte dressée par
 lui, 361.
 Fioravanti (Baume de), 656.
 Fiquet, sur les mouleurs de
 plâtre, 495.
 Fitelieu, sur les faiseurs de
 mouches, 493.
 — sur les merciers du Palais,
 536.
 Fitz-James, ventriloque, 725.
 Flacons (Fabrication des), 353,
 592.
 Flageolets, 331, 332, 754.
 — (Professeurs de), 496.
 — vendus par les merciers, 507.
 Flamands (Métiers des), 633.
 Flamants (Plumes de), 145.
 Flambeau (Porte-), 586.
 Flambeaux de poing, 138, 327.
 Flamel (Jean), copiste, 201.
 — (Nicolas), écrivain, 201.
 Flan, pâtisserie, 331, 552, 750.
 Flandre (Bayette de), 74.
 — (Chanvre de), 140.
 — (Cheveux de), 166.
 — (Colle-forte de), 180.
 — (Comte de), en 1292, 190.
 — (Couteaux de), 770.
 — (Damas de), 650.
 — (Dentelles de), 252.
 — (Draps de), 270, 275.
 — (Laines de), 418.
 — (Lin de), 437.
 — (Marchands de), 430.
 — (Toiles de), 138.
 Flanelle, 276.
 Flassades, couvertures, 331.
 Fléau, arme, 340.
 — instrument, 721.
 Flèche (Collège de la), 404.
 Flèches, 160, 331.
 — (Fers pour les), 507.
 — leur longueur, 45.
 — (Plumes pour les), 33.
 Fleurange (R. de), 42.
 Fleur-de-pêcher, couleur, 219.
 Fleuret, bourre de soie, 687.
 Fleuri (Geoffroy de), argentier
 du roi Philippe V, 342, 466.
 Fleuristes (Jardiniers), 406.
 Fleurs artificielles, 199, 460.
 — (Chapeaux de), 98, 144, 146.
 — (Commerce des), 98, 99, 609.
 — criées dans les rues, 180, 770.
 — (Eau de mille), 438.
 — (Fabrication des), 460.
 — (Marché aux), 406.
 — (Pots de), 98, 99.
 — (Quai aux) 99, 673.
 — (Usage des), 489.
 Fleurus (Bataille de), 8.
 Fleury (Abbé), 403, 424.
 — (Cardinal de), 368, 538, 652.
 — (Duc de), en 1760, 264.
 — (Geoffroi de), marchand de
 taffetas, 651.
 Flocard, voile du hennin, 52.
 Florence (Soie de), 647.
 Florian, sur les jumelles de
 théâtre, 518.
 Floridor, acteur, 519.
 Flottage du bois, 87.
 Flottille du canal à Versailles, 456.
 Flûte, bateau, 582.
 — d'Allemagne, 497.
 — behaigne, 401.
 — (Demi-), 401.
 — (Maîtres de), 496.
 — instrument de musique, 79,
 332, 507.
 Fluxions (Guérison des), 656.
 Foex, graveur, 129.
 Foie (Maladies de), 50.
 Foin, 38.
 — (Bottelage du), 91, 765.
 — (Cendre de), 85.
 — (Chargeurs de), 223.
 — (Commerce du), 332.
 — (Contrôleurs de), 199, 200.
 — (Port au), 609.
 — (Porteurs de), 589.
 — redevance au bourreau, 99.
 — — au roi, 188.
 — (Rue du), 132, 604, 773.
 — (Tireurs de), 693.
 — vendu par les chandeliers,
 138.
 Foire aux jambons, 405.
 — du lendit, 430, 545.
 — aux manchons, 688.
 — aux oignons, 514.
 — du parvis, 405.
 — Saint-Clair, 628.
 — Saint-Denis, 400, 430.
 — Saint-Germain, 400, 469, 568,
 570, 597, 628, 666.
 — Saint-Laurent, 384, 545, 629.
 — Saint-Ovide, 629.
 — du Temple, 688.
 Foires, 332.
 Foix (Gaston de), 243, 259, 555.
 Folie (Cabaret de la), 115.
 — comment guérie, 152.
 Folies, maisons de campagne,
 683.
 Foncets, bateaux, 71, 469.
 Fontaine (Etienne de la), 442.
 — du parvis Notre-Dame, 405.
 Voy. Fontaines.
 Fontainebleau, 279.
 — (Buis de), 699.
 — (Chaises percées à), 427.
 — (Chasselas de), 613.
 — (Coche de), 737, 779.
 — (Concierges de), 190.
 — (Flottille de), 72.
 — (Jeu de paume à), 553.
 — (Ménagerie de), 17, 18, 182.
 — (Mûriers de), 648.
 — (Ornemanistes à), 595.
 — (Pavés de), 554.
 — (Peintures de), 621.
 — (Poêles à), 758.
 — (Volière de), 367, 373.
 Fontaines publiques, 523.
 — (Rue des), 775.
 Voy. Fontaine.
 Fonte (Dorure sur), 269.
 — permise aux couteliers, 225.
 — (Poêles en), 578.
 — vendue par les merciers, 508.
 Fontenay (Voiture pour), 779.
 — le Comte, 100.
 Fontenelle, 55, 591.
 Fontpertuis (De), intendant des
 menus, 264.

- For-l'évêque, prison, 2, 363, 414, 549.
- Forains, 54, 138, 257.
- Forbach (Moselle), 706.
- Force (La), prison, 363.
- Forces, outils, 40, 162, 335, 618.
— (Emouleurs de), 225.
- Forestier, académiste, 4.
- Forêts, outils, 376, 741.
- Forez (Rue du), 688.
- Forgeais (A.), 37, 423, 478, 526, 688.
- Forgeron (Ch.-A.), dentiste du roi, 255.
- Forges (Coche de), 778.
— (Eaux de), 279, 280.
- Forget, fauconnier du roi, 124.
- Formé (Zacharie), obtient la régie du nettoieinent des rues, 523.
- Fort des académistes, 3.
- Fortin, faiseur de postiches, 591.
- Fortunat, sur les vitraux, 733.
— sur les flans, 750.
- Fortuné (Saint), patron des em-balleurs, 298.
- Fortune (Demi), voiture, 738.
- Fosse aux lions (La), cabaret, 15.
- Fosses d'aisances, 728 et suiv.
- Fossés-Monsieur le Prince (Rue des), 775.
— Saint-Germain (Rue des), 115, 120.
— Saint-Germain l'Auxerrois (Rue des), 115, 116, 120, 386, 674, 778.
— Saint-Jacques (Rue des), 450.
— Saint-Victor (Rue des), 461, 545.
- Fou (Bois de), 87.
— de Charles VI, 54.
— du roi Jean II, 351.
- Fouaces, gâteaux, 336.
- Fouarre ou paille, 534, 765.
— (Rue du), 534.
- Foubert, académiste, 4.
- Foucault, bachelier, 171.
— doreur sur cuir, 269.
- Fouché de Nantes, 625.
- Foudre (Préservatifs contre la), 545.
- Fouets, dans les verreries, 693.
- Fougère, plante, 40.
- Fougeroux d'Angerville, 233.
- Fouine (Fourrure de), 342.
- Foulons (Rue aux), 338.
— (Statuts des), 337, 745, 746.
— (Terre à), 763.
- Foulques du Temple, charpentier du roi, 150, 452.
- Fouquet (Madame), 516.
— son imprimerie de Saint-Mandé, 395.
— lormier, 132.
- Fouquier-Tinville, 236, 604.
- Four, au théâtre, 494.
— Saint-Germain (Rue du), 704, 775.
— Saint-Honoré (Rue du), 775.
- Fourcade, joueur de sacquebute, 625.
- Fourches, vendues par les chan-deliars, 138.
- Fourchettes, 525, 592.
— (Origine récente des), 225.
- Fourcroy, chimiste, 155.
- Fourcy (De), conseiller d'Etat, 658.
— (Rue de), 147.
- Fourgons, voitures, 738.
- Fourneaux, 39, 341.
- Fournier (Edouard), 528, 557, 562, 563, 567, 618, 666.
- Fournier (Edouard), brodeur, 527.
— (P.-S.), graveur en caractères d'imprimerie, 369, 370, 397.
- Fourquine, de mousquet, 44.
- Fourré (Métal), 269.
- Fourreaux, 341.
— d'épées, 549.
— (Fabrication des), 353.
— (Garnisseurs de), 360.
— faits en hêtre, 339, 340.
- Fourreurs, leurs sociétés de secours mutuels, 80, 342, 755.
— (Rue des), 204, 342.
- Fourrière royale, 241, 242.
- Fourrures, 341 et suiv., 508.
— de chat, 168.
— de lapin, 555.
— de vair ou petit gris, 221, 229.
- Fours, pour le pain, 341.
- Fouteau (Bois de), 481.
- Foyer (Chat de), 655.
- Frades (De), accoucheur, 5.
- Fragonard, peintre, 247.
- Fraises, collerettes, 300, 344, 345.
— fruit, 345.
— criées dans les rues, 349, 770.
— (Culture des), 601.
- Fraisnin ou lance, 420.
- Framboises, 345, 434.
- Français (Port), pour les vins, 732.
- Françaises (Gardes), 68.
- France (Collège de), 277, 404, 430.
— (Duvet de), 226.
— (Gazette de). Voy. Gazette.
— (Nation de), 75.
— (Point de), dentelle, 253.
- Francini (Les), fontainiers, ingé-nieurs rocaillieurs, 31, 335, 622.
- Franciscaines de Sainte-Elisa-beth, 461.
— de la Conception, 461.
- Franco (Pierre), anatomiste, 385.
- Francœur, directeur de l'Opéra, 264.
— marchand de thé, 690.
- François d'Assise (Saint), patron des fabricants de cire à cacheter, 173.
- François I^{er}, roi de France, 34, 66, 232.
— (Armure de), 42.
— protecteur des arts, 245.
— aimait les bêtes féroces, 268.
— et Bonnivet, 439.
— aimait les chevaux, 167.
— aimait les chiens, 167.
— protège les chirurgiens, 170.
— et les combats d'animaux, 181.
— ses dents, 254.
— son écriture, 285.
— son enterrement, 325.
— son lecteur, 430.
— et les luthiers, 447.
— son luthiste, 447.
— et les masques, 471.
— son nain, 498.
— et les poëles, 578.
— et les pondeuses artificielles, 582.
— et le jaugeage des tonneaux, 700.
— et les vignes de Thomery, 613.
- François II, son écriture, 285.
— (Hubert), maître écrivain, 462.
- Françoise (Rue), 463.
- Franconi (Antonio), écuyer, 290.
- Francs-salés, 636, 725.
- Francus, sur la veronique, 691.
- Franges (Confection des), 417, 647.
- Frangipane (Eaux de), 434, 438.
- Franklin (Benj.), à Passy, 395.
- Franquein (G.), sellier, 672.
- Franqueville (Nicolas de), 204, 316.
- Frédéric, coiffeur, 178.
- Frégier, sur l'éclairage de Paris, 422.
- Frémont (Louis), sculpteur de la garde-robe du roi, 634.
- Frène (Arcs en), 45.
— (Lances en), 420.
— (Roues en), 151.
- Freseaux et freselles, 345.
- Fresenges, 206.
- Friburger (Michel), imprimeur, 394.
- Friperie (Commerce de la), 110, 346 et suiv.
— (Rues de la grande et de la petite), 348, 379.
- Fripiers (Maître des), 188, 454.
- Friponne (Jupe dite la), 537.
- Frise (Toile de), 717.
- Frisé (Chapeau), 161.
- Frisée (Laitue), 767.
- Frison, coiffeur, 178.
- Friture, 348.
- Froben (I.), imprimeur, 214.
- Froissart, 41, 259, 351, 387, 649, 650, 724.
- Fromages, 348.
— (Compteurs de), 188.
— (Contrôleurs de), 199.
— criés dans les rues, 180, 749, 767, 768, 770.
— (Inspecteurs des), 400.
— vendus par les chandeliers, 138.
— vendus par les droguistes, 277.
— vendus par les fruitiers, 11.
— vendus par les poulaillers, 594.
— vendus par les regrattiers, 616.
- Froment (Pain de), 95.
- Fromenteau (Rue), 130, 448, 698, 775.
- Fromentil, horloger hollandais, 388.
- Fromont (Christophe), potier d'étain, 592.
- Fronde (Les dentistes durant la), 516.
— (Pain à la), 97.
— (Troubles de la), 97, 99.
- Fronsac (Duc de), 3.
- Froumentau, économiste, 478.
- Fruiterie, 349.
— royale (Service de la), 240, 241, 242.
- Fruits, 11, 349.
— confits, 434.
— (Contrôleurs de), 199.
— (Gardes de), 241.
— (Mesureurs de), 485.
— de Provence, 242.
— (Triqueurs de), 716.
- Fueil, teinture, 349, 350.
- Fumade et ses briquets, 14.
- Fumiers. Voy. Engrais.
- Furet (Chasse au), 241, 351.

Furetière (X. de), son enterrement, 235.
 Furetiriana, 46.
 Furgette, furgoere ou cure-dents, 243.
 Furies, dans les ballets, 245.
 Fuseaux, pour filer, 327, 350, 351.
 — de houx, 768.
 — (Rue des), 351.
 — vendus par les tourneurs, 702.
 Fusequoir ou cure-dents, 243.
 Fusil, 13, 14, 44.
 Fust, imprimeur, 394.
 Fustel (Jacques et Martin), maîtres écrivains, 285.
 Futailles (Jaugeurs de), 407.
 Futaines, étoffes, 507.
 — d'Allemagne, 479.
 — (Contrôleurs des), 200, 351.
 — de Troyes, 328, 697.
 — vêtements, 270, 351.
 Fuzelier (Louis), auteur dramatique, 537.

G

Gaban (Porte-), 586.
 Gabare, bateau, 352.
 Gabelle, 185, 222, 352.
 — (Pays de grande et de petite), 631, 636.
 — (Sel de), 631.
 Gabriell'd'Estrées. Voy. Estrées.
 Gachets (Draps), 274.
 Gachetti, mosaïste, 492.
 Gages en 1350, 520.
 — (Domestiques à), 266.
 Gaignières (Collection), 123.
 Gaillard (Pierre), relieur, 618.
 Gaines, 251.
 — (Fabricants de), 224, 269, 353.
 — en cuir bouilli, 269.
 — (Garnisseurs de), 353, 360.
 — vendues par les merciers, 508.
 Gainguettes, voitures, 738.
 Gaité (Théâtre de la), 246.
 Galabrun ou Galebrun, tissu de laine, 275.
 Galande (Rue), 773, 775.
 Galanga, plante, 507, 754.
 Galanterie (Lois de la), 128, 248, 588.
 Galants, rubans, 695.
 Galèches ou calèches, 738.
 Galère (Cabaret de la), 115.
 Galères (Comites sur les), 183.
 — (Peine des), 119.
 Galériens, enfermés à la Tour-nelle, 363.
 Galeries de bois, 490.
 — des glaces à Versailles, 365.
 — du Louvre, 445, 446, 491.
 — marchande et mercière au Palais, 536.
 Galettes, 282, 749.
 Galilée et le pendule, 388.
 — (Empire de), 75.
 Galimart, encrier, 239, 353.
 Galote de Sèvres, 57.
 Galland (François), enseigne la danse à Marie-Thérèse, 245.
 Gallemart. Voy. Galimart.
 Gallie (Val de), près de Versailles, 186, 477, 575.
 Gallien (Ant.), cuisinier, 13.
 Galliot, greffier du Châtelet, 101.
 Gallois (Pasquier), limonadier, 463.
 Galoches, chaussures, 245, 353, 354.
 Galon, pour la barbe, 354.
 Galopin, mesure pour liquides, 701.
 Galuchat, gainier, 353.
 Gambais ou gambois, bourre, 387.
 Gambaison ou gambeson, vêtement, 387.
 Gambier, fabricants de pipes, 572.
 Gand (Commerce de), 430, 752.
 Gangrène, 265.
 Gantelets (Faiseurs de), 354.
 — conservés au garde-meubles, 357.
 Gantez (Annibal), sur les musiciens, 452.
 Gants, 38.
 — d'Allemagne, 354.
 — donnés au bourreau, 100.
 — portés à la ceinture, 123.
 — de Champagne, 354.
 — de peau de chat, 168.
 — de chevreau, 162, 239.
 — de crin, 111.
 — d'Espagne, 354.
 — de fauconnier, 162.
 — fourrés, 506, 508.
 — donnés aux jurés, 337.
 — de peau, 354.
 — (Porte-), 587.
 Garamond (Claude), graveur en caractères d'imprimerie, 369.
 Garance, 163, 508.
 Garat, ses lits mécaniques, 440.
 Garchy (Café), 366.
 Garin le Loherain, roman, 221.
 Garlande (Jean de), 359 et passim.
 Garde-col, partie du chaperon, 146.
 — manger (Sommiers du), 652.
 — meubles de la couronne, 357, 698.
 — robe du roi (Grand maître de la), 232.
 — — (Sculpteurs de la), 634.
 — des sceaux, avait droit de barrière, 69.
 — vue, 1.
 Gardel, maître de danse, 245.
 Gardes. Voy. Jurés.
 — (Juges), 412.
 — des archives, 513.
 — françaises, font concurrence aux ferrailleurs, 237.
 — — (Caserne des), 638.
 — magasins, 449.
 — notes, 503.
 — scel, 630.
 Gardon (Paillettes d'or dans le), 527.
 Garengot (C. de), chirurgien, 440.
 Gargotes, 359.
 Garnement, vêtement, 442, 676.
 Garnier (L'abbé), professeur d'hébreu, 421.
 — (Paul), ingénieur, 388.
 — prestidigitateur, 597.
 — Saint-Ladre (Rue), 552.
 Garon, maroquinier, 469.
 Garonne (Paillettes d'or dans la), 487, 527.
 Garrot, sens de ce mot, 298.
 Garrots d'arbalète, 31, 160.
 Garus (Elixir de), 656.
 Gasconne (Lin de), 437.
 — (Louage de chevaux en), 445.
 Gascons, 633.
 Gaspard, arquebusier, 43.
 Gasparin (A. de), 10.

Gâteaux, 360.
 — criés dans les rues, 762.
 — (Moules à), 507.
 — des rois, 751.
 Gatellier, fabricant d'instruments de mathématiques, 403.
 Gâtinais (Safran du), 625.
 Gatinaria (Marco), médecin, 385.
 Gaucher (Fontaine), 148.
 Gaudes, sens de ce mot, 550.
 Gaudin (François), savetier, 22.
 Gaufres, 194, 360.
 Gaumard (François), maître limonadier, 463.
 Gauquelin (Four), 341.
 Gauric (Luc), 50.
 Gaussin, actrice, 247.
 Gautier, arbalétrier, 31.
 Gautier le Furet, notaire, 503.
 Gavots, compagnons du Devoir, 260.
 Gay (Dictionnaire de V.), 528, 542, 578, 589.
 Gayet de Sansale, sur les parchemins, 545.
 Gaz (Éclairage au), 423.
 Gaze (Usage de la), 489.
 — d'or et d'argent, 361.
 Gazette de France, 117, 181, 429, 525.
 — (Imprimerie de la), 395.
 — de Hollande, 117, 509.
 Gazzera (L'abbé), inventeur du cosmorama, 539.
 Geai (Plumes de), 576.
 Géant de sept pieds, 568.
 Geffroy (A.), 255, 636.
 Gelées (Eaux de), 434.
 Gémeaux, signe du zodiaque, 49, 50.
 Gemelle, bourse, 103.
 Gemmé (Or), 518.
 Gendarmes, 42.
 Général (Hôpital), 457.
 Généraux (Prévôts), sens de cette expression, 600.
 Gênes (Arbalètes de), 31.
 — (Argent de), 518.
 — (Dentelles de), 252.
 — (Entrée de Louis XII à), 575.
 — (Fils d'or), 479, 650.
 — (Or de), 329, 518.
 — (Soie de), 647.
 Genet (Saint), patron des joueurs d'instruments, 402.
 Genette (Fourrure de), 342.
 Genève, 292.
 Geneviève (Sainte), 262.
 — Patronne des mouleurs de bois, 494.
 — — tapissiers de haute lisse, 681.
 Génie (Ecole du), 398.
 — maritime (Ecole du), 277.
 Genièvre (Bourrées de), pour purifier les appartements, 764.
 — (Eau de), 438.
 Gentien (Famille), 673.
 Gentil (Jean), balayeur, 61.
 Gentilly, 369.
 — (Carrières de), 127.
 — (Pain de), 96.
 — (Vin de), 769.
 Gentilshommes servants, 499.
 — souffleurs, 726.
 Geoffroy (Etienne), médecin, 106.
 — (M.-F.), apothicaire, 106.
 — de Fleuri, 215, 328.
 — Langevin (Rue), 676.
 — Lasnier (Rue), 255.
 — Saint-Hilaire, 639.

- Géographes (Ingénieurs), 398.
 Georgeon, avocat, 85.
 Georges (Saint), 42
 — patron des plumassiers, 576.
 Gérard (André), chirurgien, 403.
 Gerauld, dentiste du duc d'Orléans, 255.
 Gerbault (Etienne), voyer de Paris, 741.
 Gering (Ulric), imprimeur, 394, 397.
 Germain (François), serrurier, 643.
 Gerson (Jean), 458.
 Gerspach (E.), 688.
 Gervese, cuisinier du comte d'Artois (an. 1292), 243.
 Gesvres (Quai de), 527, 556.
 — (Rue de), 173.
 Ghérard (Manufacture de porcelaine du S^r), 583.
 Gherardi (Théâtre de), 253, 436, 704.
 Gibecière, 37, 103, 161.
 — de chasse, 104.
 — (Tours de), 597.
 Gibecières (Faiseurs de), 363, 682.
 Gibernes, 103.
 Gibier (Contrôleurs de), 199.
 — (Rabatteurs de), 611.
 — (Vendeurs de), 594, 616.
 Gilliers, chef d'office, 122.
 Gillot (Edme), herboriste, 384.
 Gimblettes, 194.
 Gin (Blaise), beurrier, 77.
 Gindres, de boulangerie, 95, 363.
 Gingembre, 18, 91, 367, 507, 754.
 Ginguet, petit vin, 377.
 Gipon et gippon, tunique, 363.
 Girard, oculiste, 509.
 Girardet (Karl), 312.
 Giraud, machiniste de théâtre, 448.
 Girault (Aimé-Richard), juré-crieur, 716.
 Girin (Jean), sur le thé, 120, 689.
 Girofle (Clous de), 437.
 — (Huile de), 510.
 Girouettes, par qui fabriquées, 321, 538, 671.
 Gisors (Le coche de), 778.
 — (Dentelles de), 83.
 Git-le-Cœur (Rue), 369.
 Glaces de carrosses, 128.
 — de fruits, 434.
 — miroirs, 73, 348. — Voy. Miroirs.
 — à rafraîchir, 94, 194, 364, 551.
 Glacière (Guinguettes à la), 377.
 Glacières, en Turquie, 364.
 Glaieul, plante, 98, 274, 749.
 Glauber (Sel de), 277.
 Glück (Christophe), compositeur, 505.
 — (Jean), teinturier, 684.
 Gobelet (Contrôleurs du), 199.
 — (Service du), 241.
 Gobelets, 592.
 — (Tours de), 597.
 Gobelin (Famille), 683, 684.
 Gobelins (Manufacture des), 281, 457, 492, 602.
 — (Rivière des), 6.
 Gobert, copiste, 201.
 — (Michel), maréchal-ferrant, 468.
 Gobet, dit Saint-Louis, 424.
 Goddet (Café), 120.
 Godefroy (Gerart), épiciier, 671.
 Godiveau (Les frères), fondeurs de cloches, 334.
 Godoald, médecin anglais, 656.
 Godrons, sens de ce mot, 344.
 Gœurot (Jean), médecin de François I^{er}, 510.
 Gohorri (Jacques), sur les couveuses artificielles, 582.
 — sur le tabac, 666.
 Gomart, cartomancien, 130.
 Gombauld, littérateur, 121.
 Gomberville (M^{lle} de), coiffeuse, 178.
 Gomboust (Plan de Paris de), 44, 273, 362, 725.
 Gomme adragante, 18.
 — arabique, 300, 301.
 Gondoles, voitures, 71, 738.
 Gonds, 643.
 Gonesse (Pain de), 96.
 Gonne (De), éditeur, 605.
 Gonnier, apothicaire, 20, 550.
 Gords, 113.
 Gores, cabinets de bains, 60.
 Goret, ouvriers cordonniers, 187.
 Goubier, épiciier, 173.
 Gouges, fabriquées par les tail-landiers, 671.
 Goujenot (Nicolas), maître écrivain, 286.
 Goujet (Abbé), 540.
 Goujons, poissons, 748.
 Gourdan (Maison galante de la), 490.
 Gouriet (J.-B.), 166, 264, 374, 393, 469, 526, 597, 699.
 Gournai, sur la route de Bruxelles, 706.
 Journal ou rouget, poisson, 581.
 Gournay, 194.
 — (Coche de), 778.
 — (Fromages de), 768.
 Gourpis. Voy. Renard.
 Gourville (Hérault de), 232, 364, 491, 525.
 Gousset, sens de ce mot, 577.
 Goutte, maladie, 439.
 — guérie, 152, 507, 689.
 — prévenue, 153.
 Gouttes royales d'Angleterre, 656.
 Grain, poids, 442, 579.
 Graindorge (André, Charles et Richard), 76, 435, 502.
 Graine d'écarlate, 219.
 — (Cendal dit de), 649.
 — (Draps de), 274.
 Graines. Voy. Grains.
 Grains (Commerce des), 86, 368, 609.
 — exportation interdite, 198.
 — (Mesureurs de), 483, 485.
 — (Porteurs de), 589.
 Graisse humaine, 100.
 Graisses (Commerce des), 368.
 — (Courtiers de), 223.
 — (Jaugeage des), 407.
 Gramont (Maréchal de), 36, 171.
 Granchet, perfectionne les bassinoires, 154.
 Granchez, bijoutier de la reine, 123, 566, 603.
 Grand-Carteret, 318.
 Grande-Truanderie (Rue de la), 95, 404.
 Grand-Hurleur (Rue du), 775, 776.
 Grandjean, oculiste, 509.
 Grand Monarque (Au), confiserie, 194.
 Grand-Pinte (La), cabaret, 115.
 Grand-Pont, 79, 139, 607, 650.
 Grandrue (Claude de), 78.
 Grands-Augustins (Couvent des), 117, 385.
 — (Eglise des), 700.
 Voy. Augustins.
 Grands-Degrés (Rue des), 85, 369.
 Grandval (R. de), acteur, et sa femme, 247.
 Grangé, libraire, 117.
 Grange-aux-Belles (Rue), 183.
 Granjon (Robert), graveur en caractères d'imprimerie, 369, 370.
 Graphite, 232.
 Grappe, pour armure, 420.
 Graspois, 62.
 Grasse (Semaine), celle du mardi gras, 369.
 Gratter aux portes de la chambre du roi, 392.
 Grattoir d'écrivain, 205, 545.
 — pour la tête, 593.
 Gravel (Abbé de), 321.
 Gravelle (Remèdes contre la), 100, 440, 689.
 Gravier (Bois de), 87.
 — sable, 369.
 Graviille (Vitres de verre à l'hôtel de), 734.
 Gravouère, pour les cheveux, 558.
 Greban (Arnould), 544.
 Grecque (Couteaux à la), 226.
 — (Perruque à la), 535.
 Gredin, chien, 167.
 Greffes, ou crochets, 371.
 — ou grèves, armures pour les jambes, 371.
 Greffiers, 184, 513, 577.
 Grégoire de Tours, chroniqueur, 181, 334, 585, 614, 733.
 — (Rue), 113.
 Grègues, 301.
 Grelots, 312, 333.
 Grenades, 11, 507, 754.
 Grenaille, plante, 256, 670.
 Grenaille de fer, 334.
 Grenats, 508.
 Grenelle Saint-Germain (Rue de), 461, 553.
 — Saint-Honoré (Rue de), 141, 145, 255, 256, 390, 704.
 Greneta (Rue), 407.
 Grenier-Saint-Lazare (Rue), 200, 552, 608, 635.
 Grenouillère (Guinguettes à la), 85, 115, 377.
 Grève (Place de la), 79, 100, 101, 299, 375, 380, 553, 615, 628, 673.
 — (Port de la), 72, 87, 148, 149, 223, 238, 246, 494, 588.
 — (Quartier de la), 608, 609.
 Grèves d'ouvriers, 372, 373.
 — armure pour les jambes, 371.
 Grévin (Jacques), et les lanternes, 423.
 — (Musée), 154, 326.
 Griffet (Le Père), 250.
 Griffons (Chiens), 167.
 Grillages, 308, 373.
 Grilles, 643.
 Grillet (L.), 32, 730.
 Grimace, boîte, 104.
 — (Couteaux à), 226.
 Grimm (F.-M.), 15, 396.
 Gris de castor (Couleur), 163.
 Grise (Marquise de la), 120.
 Grisette, étoffe, 323.
 Grisettes, ouvrières, 490, 594.
 Grison (Pain), 97.
 Grivoises, tabatières, 668.
 Groistournon (La diligence pour), 779.
 Gros, poids, 579.
 Gros (Pierre des), moraliste, 52, 53, 557.
 Grosbois (Jean), menuisier, 476.
 Gros-caillou, 85, 377, 556.

Groiseilles, criées dans les rues, 349, 770.
 Grossiers (Marchands), 309, 478.
 Gros tournois et gros parisis, 243.
 Grottes (Faiseurs de), 622.
 Groye (Estienne de la), treilla-
 geur, 713.
 Gruau (Pain de), 96, 97, 766.
 Grues (Plumes de), 540.
 — du roi, 367.
 Grueries, juridictions, 374.
 Gruyer, 121, 763.
 Guébriant (M^{me} de) et sa guenon, 375.
 Guède, plante tinctoriale, 163, 218, 271, 398.
 — (Mesureurs de), 483, 484, 485.
 Gueffier, libraire, 433.
 Guénaut (Médecin), 474.
 Guénégand (Marquis de), 661.
 — (Rue), 142.
 — (Théâtre), 519.
 Guenons, 374, 375.
 — dressées, 16.
 — du roi (Gouverneur des), 516.
 Guérard (Benjamin), 417.
 Guerbois, rôtisseur, 623.
 Guerchy (M^{lle} de), sa mort, 627.
 Guérin, artificier du roi, 45.
 — chirurgien, 510.
 — heaumier, 132.
 — médecin, 474.
 — du Bois, 47, 126, 189.
 — Boisseau (Rue), 101, 673.
 Guérineau, marchand d'estam-
 pes, 312.
 Guet bourgeois (Service du), 73, 74, 175, 188, 206, 224, 376, 483, 492.
 — (Cor du), 376.
 — (Les écuelliers setle), 189, 288.
 — (Les fripiers et le), 346.
 Guêtres, 243, 376, 508.
 Guette cornée, 376, 710.
 — du Louvre, 376.
 Guette (M. et M^{me} de la), 706.
 Gueuse, dentelle, 252.
 Guichard (Jean-François), 736.
 — (Pension), 458.
 Guides (Capitaine des), 124.
 Guidons, pour l'armée, 270, 447, 636.
 Guieffroy, bourreau, 101.
 Guiffrey (J.), 373, 446, 529, 680, 681, 682.
 Guige, sens de ce mot, 288.
 Guignard, maître de bains, 59.
 — (Le P.), jésuite, 79.
 Guignes, criées dans les rues, 349.
 Guignon (J.-P.), roi des méné-
 triers, 402.
 Guigues, voitures, 738.
 Guilbert (Pierre), 578.
 Guillar (Jehan), maréchal fer-
 rant, 468.
 Guillaume (Jean), bourreau, 101.
 — Bourdon (Rue), 234, 673.
 — le Breton, chroniqueur, 62, 581, 649.
 — Porée (Rue), 673.
 Guillaumont, tapissier, 681.
 Guillebert de Metz, 133, 201, 381, 479, 492, 536, 614, 642.
 Guillemeau (J.), chirurgien, 5, 255.
 Guillemain, copiste, 201.
 Guillemites (Rue des), 673.
 Guilleri (Carrefour), 349.
 Guillot, son poème sur Paris, 435, 732.
 Guimbarde (Rabats à la), 232.

Guimbardes, charrettes, 738.
 Guimbelets, vrilles, forêts, etc., 376, 741.
 Guimpes, 259, 753.
 Guimples. Voy. Guimpes.
 Guindre, sorte de rouet, 270.
 Guinguettes, cabarets, 263, 377, 614.
 — pipes, 571.
 Guinot Sacalho, charron, 622.
 Guipures, 548.
 Guirlande de Julie, 286.
 Guirlandes de fleurs, 98, 576.
 Guisarme, sorte de hallebarde, 340.
 Guise (Le comte de), obtient un justaucorps à brevet, 678.
 — (Duc François de), 227, 308.
 — partage le lit de Condé, 439.
 — (Rabats à la), 232.
 — (Coupe dans la forêt de), 481.
 Guisery (Jean de), chanoine de Paris, 234.
 Guitare, 377.
 — (Maîtres de), 140, 496.
 Guiterne, instrument à corde, 377.
 — latine, moresque, 401.
 Guleron, partie du chaperon, 146.
 Guyenne, 265.
 — (Duc de), fils de Charles VI, 386.
 Guymard de Villorge, maître d'école, 453.
 Guyon (Louis), médecin, 52, 254, 493, 569, 577, 593, 616, 617.
 Guyot (J.-N.), jurisconsulte, 430, 445, 468, 475, 482, 534, 579, 585, 587, 620, 635, 719, 721.
 — marchand d'encre, 301.
 — marchand de thé, 692.
 Gyromancie, 377.

H

Habillage d'animaux, 161, 162.
 Habit de Cour, 489.
 Habits (Tailleurs d'), 678.
 — (Marchands de vieux), 346, 347.
 Haches, 671.
 — d'armes, 340.
 Hacquebute, 43, 220.
 Hacquenier (Martin), obtient la régie du nettoiemnt des rues, 523.
 Haguin (Gilles), prévôt de Paris, 327.
 Haie (Mise en), dans les briquet-
 teries, 302, 486.
 Haimon d'Halberstadt (Homélies d'), 432.
 Hainaut (Comtes de), 17.
 — (Dentelles de), 252, 253.
 Halage des bateaux, 222.
 Hall (Jean), funambule, 351.
 Hallebardes, 225, 339, 403.
 Hallebic (Droit de), 378.
 Hallecret, armure, 284.
 Haller (baron de), créateur du thé des Alpes, 692.
 Halles, 378, 400, 654.
 — centrales, 76, 378.
 — (Fortes des), 590.
 — (Inspection des), 185.
 — (Quartier des), 609.
 — (Rue des), 435.
 Voy. leurs noms particuliers.
 Hallier (Du), capitaine des gardes, 121.

Hallot (Jacques), juré-trompette, 716.
 Hamaydes, 38.
 Hambourg, 416.
 Hameçons, vendus par les mer-
 ciers, 507.
 — (Fabricants d'), 556.
 Hamilton (Ant. d'), 257.
 Hamon (Pierre), maître écrivain, 285.
 — de Blois, géographe, 361.
 Hanaps, 448, 611.
 Hance, sellier, 102.
 Hangest (Guillaume de), prévôt de Paris, 139, 284, 335, 657, 747.
 Hanse parisienne, 169, 205, 379, 598.
 — (Chef de la), 380.
 — acquiert le criage de Paris, 234.
 — de Rouen, 169.
 — ses sceaux, 36, 371.
 — sens de ce mot chez les épingliers, 220.
 Happelourdes, bijoux faux, 82.
 Haquenée, monture des femmes, 127.
 — royale, 241.
 — portait le sceau royal, 155.
 Haquets, voitures, 738.
 Haras (Directeur des), 264.
 — du roi, 289.
 Harcourt (Proviseur du collège d'), 601.
 — (Dufort de Cheverny au collège d'), 730.
 — (Le duc d') et le tabac, 667.
 Hardi (Adrien le), grand arpen-
 teur, 43.
 Hardy (Claude), traducteur, 253, 498.
 Harenger (René), et les corpo-
 rations, 658, 660.
 Harengs blancs, 380.
 — de drogue, 380.
 — (Encaquage des), 126.
 — frais, 380.
 — (Marchandes de), 22, 380, 630, 770.
 — de marque, 380.
 — de la nuit ou d'une nuit, 380.
 — paqués, 380.
 — (Pêche des), 380, 581.
 — (Quarteron de), 607.
 — salés, 629.
 — (Saurissage des), 631.
 — en vrac, 380.
 Hargnes. Voy. Hernies.
 Harlay (A. de), procureur géné-
 ral, 563.
 — (Rue de), 69.
 Harlem (Fabrique de velours à), 723.
 Harnais blanc, 42.
 — ornés, 417.
 — faits par les selliers, 636.
 Haroun-ar-Raschid, khalife de Bagdad, 15.
 Harpe (Enseignement de la), 453, 460.
 — (Joueurs de), 381, 496.
 — (Rue de la), 66, 116, 171, 356, 380, 385, 500, 511, 772, 773.
 Hasart (Girart), drapier, 674.
 Hatin (Eugène), 368.
 Hâtiveau (Poires de), 750.
 Hauban (Droit de), 382, 383.
 — (Métiers qui jouissaient du), 74, 103, 207, 341, 342, 346 et passim.

- Haubert**, armure de mailles, 382.
Haudicquer de Blancourt, 82, 583, 726.
Haussecul (Guillaume), boucher, 465.
Haussonville (Comte d'), 3, 595.
Hautbois (Dessus de), 497.
 — (Joueurs de), 383.
 — (Maîtres de), 496.
Haut-de-chausses, 108, 109, 155.
Haute-Bruyère (Les dames de), 475.
Haute-des-Ursins (Rue), 673.
Hautefeuille (Rue), 116.
Hauterive (Le M^{ie} de), opéré de la pierre, 440.
Hautin (Pierre), imprimeur et fondeur en caractères, 369, 397.
Havag (Droit de), 100, 383.
Havard (Cabaret de), 115.
 — (H.), 583, 681.
Hâvre (Dentelles du), 252.
 — (Voyage du), 706.
Hazard, fabricant d'yeux artificiels, 742.
Hazon (J.-A.), médecin, 75, 473, 474, 626.
Heancré, inspecteur de police, 544.
Heaumerie (Rue de la), 132, 133, 284, 354, 718.
Heaumes (Fabricants d'), 383.
Hébert, fondeur, 527.
Hebrat, horloger, 7.
Hébreu (Professeur d'), 421.
Hecquet (Ph.), médecin, 5.
Heidelberg (Serres chaudes à), 734.
Heiduques (Bonnets d'), 104.
Heinzmann, 116.
Hélot (Samuel), horloger, 13, 728.
Hélyot (Le P.), sur les frères pontifes, 582.
Hemeri l'Allemand, marinier, 56.
Hémine, mesure pour les grains, 88, 383, 484.
Hémorroïdes, 439, 450.
Hénault (Président), 501.
Hénissart (Chevalier d'), sur la mode des paniers, 538.
Hennequin, tumbier, 698.
Hennins, coiffures, 51, 52, 146.
Henri I^{er}, roi d'Angleterre, 17.
Henri II, roi de France, 43, 84, 66, 269.
 — et les bas de soie, 714.
 — dédaigne les diamants, 261.
 — sa fille Diane, 127.
 — son écriture, 285.
 — son horoscope, 50.
 — ses ménageries, 17.
 — son nain, 498.
Henri III, roi d'Angleterre, son éléphant, 15.
Henri III, roi de France, 15, 200, 259, 342.
 — ses astrologues, 50.
 — son carrosse, 128.
 — prend une chemise de Chartres, 165.
 — aime les combats d'animaux, 182.
 — s'engoue des chiens, 167.
 — érige en communauté les damasqueurs, 244.
 — son écriture, 285.
 — compose un empois, 300.
 — et la mode des fraises, 344, 345.
 — et les lettres de noblesse, 501.
 — et les masques, 471.
 — se poudrait les cheveux, 593.
 — sa ménagerie, 17.
Henri IV, roi de France, 38, 79, 115, 177, 199, 207, 264.
 — aime les animaux, 167.
 — ses astrologues, 50.
 — sa canne, 123.
 — son carrosse, 128.
 — sa dernière chemise, 326.
 — ses chemises, 164.
 — ses dents, 254.
 — et les drapiers de soie, 273.
 — son écriture, 285.
 — son éléphant, 15.
 — et les faïenciers, 318.
 — et les lettres de noblesse, 502.
 — son linge, 84.
 — ses lunettes, 517.
 — fait planter aux Tuileries des mûriers, 648.
 — ses nourrices, 505.
 — son papier à lettres, 539.
 — et le jeu de paume, 553.
 — son renoueur, 620.
 — encourage l'industrie de la toile, 697.
 — chez Zamet, 58.
Henri V, roi d'Angleterre, embaumé, 299.
Henri VI, roi d'Angleterre, crée un chauffe-cire, 155.
 — et les corporations ouvrières, 645.
Henriette, fille de Louis XV, 320.
Henriquez (Jean), 334, 356.
Her (Antoine), joueur de luth, 447.
Hérault (René), lieutenant général de police, 192.
Herbes (Acte des), 21, 160.
Herbes médicinales, 18, 19, 20, 21.
Herborisations, 91.
Hercules de foire, 385.
Héricault (Ch. d'), 550.
Héricourt (D'), 667.
Hérissant, libraires, 433, 527, 544.
Hermine, sa fourrure, 242, 506.
Herniaires, 385, 398.
Hernies, 37, 108, 109, 152, 385.
Héroard (Jean), 35, 50, 82, 138, 164, 182, 203, 367, 540, 553, 578, 583, 585, 642, 645.
Hérons, oiseaux de bon augure, 527.
 — (Plumes de), 576.
 — du roi, 125, 367.
Herpin, cicerone, 172.
Hervin, sculpteur-rocailleur, 622.
Hervi, maître des crieurs, 234.
Hervieux (M^{lle}), dentiste, 255.
 — (J.-C.), gouverneur des serins de la princesse de Condé, 373, 639.
Héry (Claude de), tailleur général des monnaies, 678.
Hesdin (Siège d'), 286.
Hesse (Landgrave de), et le thé, 688.
Hêtre (Bois de), ou fouteau, 481.
 — (Fourreaux d'armes en), 340.
 — (Poignées d'épées en), 339.
 — (Roues en), 151.
 — (Seaux en), 589.
 — (Tablettes en), 669.
Heuleu (Rue du), 775, 776.
Heures, 337, 503.
 — canoniales, petites, etc., 386.
 — (Livres d'), 508, 551.
Heuses. Voy. Huèses.
Hevilath (Terre de), 518.
Heynlin (J.) et l'imprimerie, 394.
Hezecques (D'), 320, 585.
Hie, instrument, 39, 386.
Hildebert (L'archevêque), sur le parchemin, 545.
Hildevert (Saint), patron des ébénistes, 281.
 — des tabletiers, 535, 670.
 — des quadraniers, 105.
Hindret (Jean), 69, 70, 90.
Hiram, architecte de Salomon, 166.
Hirondelle, sa vue annonce un danger, 527.
 — (Rue de l'), 432.
Historiés (Livres), 386, 389.
Hivers rigoureux, 87.
Holbach (Baron d'), 117.
Hollandais, 109.
 — (Chapeau), 142.
Hollande, 18.
 — (Commerce d'animaux féroces, en), 116.
 — ses blanchisseries, 85.
 — (Café de), 119.
 — (Cheveux de), 166.
 — (Draps de), 272.
 — et l'édit de Nantes, 292.
 — (Fromages de), 348.
 — (Gazette de), 117, 509.
 — (Horlogerie de), 388.
 — (Linge de), 435.
 — (Mousseline de), 495.
 — (Papiers de), 530.
 — (Peaux de chat en), 168.
 — (Pipes en), 572.
 — (Plumes de), 539.
 — (Les quakers en), 603.
 — (Thé de), 692.
 — (Toile fine de), 697.
Hombre (Jeu de l'), 129, 411.
Hongrelaine, vêtement, 228, 774.
Hongrie (Clémence de), 488, 693.
 — (Cuir de), 386, 387.
 — (Eau de la reine de), 656.
Hongroise (La), équilibriste, 309.
Honoré (Saint), patron des boulangers, 36, 97.
Hôpitaux, 109, 271, 362. — Voy. leurs noms particuliers.
Hoqueton, vêtement, 328, 387.
Horace, poète latin, 214, 689.
Horloge de l'hôtel de ville, 7.
 — (Quai de l'), 60, 105, 117, 244, 353, 545, 566, 775.
Horlogerie (Ecole d'), 389.
Horlogers (Statuts des), 386, 76.
Horloges de Charles V, 387.
 — (Construction des), 387.
 — d'église, 389.
Horoscopes (Tireurs d'), 693.
Hortus deliciarum, 138.
Hospices. Voy. leurs noms particuliers.
Hospitaliers de Québec, 482.
Hôtel (Prévôté de l'), 508.
Hôtel de Bourgogne (Théâtre de l'), 519.
Hôtel-Colbert (Rue de l'), 85.
Hôtel-de-Conti (Place de l'), 341.
Hôtel-Dieu, 90, 390.
 — (Amende applicable à l'), 543.
 — (Cadavres d'enfants à l'), 627.
 — (Crèche à l'), 326.
 — diner offert aux malades, 524.
 — (Dons à l'), 80, 100, 271.
 — (Morts de l'), 298.
 — (Paille de l'), 534.
 — (Panonceau de l'), 538.
 — (Religieuses de l'), 275.
 — (Sages-femmes à l'), 626.
 — (Le sucre à l'), 642.

Hôtel de ville (Etalons de cuivre à l'), 485.
 — (Etalon du moule à l'), 494.
 — (Fosses d'aisances à l'), 729.
 — (Greffier de l'), 372.
 — (Horloge de l'), 7.
 Hôtelleries, 390.
 Hôtels garnis, 390, 609.
 Hotman (Jacques), tailleur général des monnaies, 678.
 Hottes, 390, 702.
 Hotteterre (N. et J.), flûtistes, 332.
 Houlbon, 108, 109.
 Houdar de la Motte, académicien, 141.
 Houel (Nicolas), 21, 714.
 Houilles (Mines de), 391.
 Houppebande, 229.
 Houppes, sens de ce mot, 548.
 Houry (D'), libraires, 433.
 Housseaux, chaussures, 749.
 Houx (Balais de), 764.
 — (Bois de), 93, 351.
 — (Vases en), 611, 726.
 Howard (Catherine), 308.
 Hozier (P. d'), généalogiste, 165.
 Huber (Jean), découpeur de silhouettes, 645.
 Hubert (Guillaume), voyer de Paris, 741.
 — pourvoyeur, 596.
 — (Saint), patron des fondeurs, 333, 334.
 Hubins, émailleur, 69, 741, 742.
 Huchers, 391, 747.
 Huchette (Rue de la), 8, 11, 299, 304, 311, 509, 623, 676, 772, 773, 774, 775.
 Huchiers. Voy. Huchers.
 Hue, trouvère, 108.
 Huèses, chaussures, 91, 391.
 — le roi (Impôt des), 189.
 Huet, barbier du roi, 179.
 — (Daniel), évêque d'Avanches, 689, 690.
 — (Etienne), marchand de serins, 639.
 Huiles d'amandes, 391.
 — d'aspic, 510.
 — de chènevis, 391.
 — de cheval, 309.
 — de chien, 168.
 — (Contrôleurs d'), 199.
 — (Criage des), 234.
 — (Jaugeage des), 407.
 — de lin, 611.
 — (Mesures pour les), 138.
 — (Mesureurs d'), 483.
 — de noix, 391.
 — d'olives, 391.
 — de pavots, 391.
 — vendues par les graissiers, 368.
 Huissiers (Bougies d'), 174.
 — du Châtelet, 184, 187.
 — de l'hôtel de ville, 392.
 — ne pouvaient saisir dans une maison à porte cochère, 191.
 Huîtres de chasse, 152.
 — (Commerce des), 281.
 — (Couteaux à), 225, 281.
 Hunauld (F.-J.), médecin, 345.
 — (Pierre), médecin, 691.
 Hurel (Symon), noteur de la chapelle du roi, 504.
 Hurepoix (Rue de), 469.
 Hurlubelue (Coiffure), 177.
 Hurlupée (Coiffure), 177.
 Huygens (Christian), 388.
 Hyam, écuyer, 290.
 Hydrauliques (Ingénieurs), 398.

Hydromètre, 69.
 Hydropisie, 202, 450.
 Hydrostatiques (Lampes), 420.
 Hyène, n'est jamais frappée par la foudre, 545.
 Hypogées d'Egypte (Peignes retrouvés dans les), 558.
 Hystérie, 439.

I

Ierni (Gregorio d'), 540.
 If (Arcs en bois d'), 33, 45, 160.
 Ile de France (Vaches de l'), 505.
 — (Vins de l'), 732.
 — des hermaphrodites, 254, 300, 307, 316.
 Image (Rue de l'), 673.
 Images d'Epinal, 138, 541.
 Imbert le vieux, maître des chandeliers de cire, 452.
 Impairs (Dés à jouer), 258.
 Impérial (Bleu), 219.
 Impôts (Percepteurs d'), 4, 227.
 Imprimerie (Caractères d'), 333.
 — (Correcteurs d'), 214.
 — débuts à Paris, 201.
 — de la Gazette de France, 395.
 — (Loi sur l'), 394.
 — nationale, 129.
 — (Protes d'), 604.
 — royale, 214.
 Imprimeurs parisiens, 395.
 — et les édits de 1776, 783, 784.
 Impromptu (L') de Versailles, et la chambre du roi, 392.
 Incendie (Assurances contre l'), 49.
 Incendies, 231.
 Incunables, 303.
 Incurables (Lits aux), pour les vidangeurs, 730.
 Inde, couleur, 219, 398.
 Indes (Camphre des), 122.
 — (Compagnie des), 119, 396.
 — (Coton venant des), 328.
 — (Mousseline des), 495.
 — (Nain des), 568.
 — (Ouvrages en bois des), 670.
 — (Poivre des), 581.
 — (Substances tinctoriales venant des), 218, 220.
 Indiennes (Fabricants d'), 398.
 Indigestion (Sirop contre l'), 656.
 Indigo, 57, 163, 271, 398.
 Infante (Jardin de l'), 118.
 Infanticides (Les), 627.
 In-folio, perruque, 565.
 Ingénieurs, 398.
 Initiales sur les bagues et les cachets, 332.
 Innocent (Cabaret de l'), 115.
 Innocents (Charniers des), 117, 166, 287.
 — (Cimetière des), 52, 110, 336, 347, 379, 435, 699.
 — (Eglise des), 80, 347.
 — (Ecrivains des), 287.
 — (Enfants exposés aux), 626.
 — (Fontaine des), 375.
 — (Fripiers des), 347.
 — (Phénomènes aux), 568.
 Inscriptions (Intendants des), 404.
 Inspecteurs de police, 184.
 Inspruck (Serins d'), 640.
 Institut (Palais de l'), 118, 278, 296, 312, 356.
 Instruction Chrétienne (Les filles de l'), 460, 461.

Instruct. Chrétienne des crimes et délits, 184.
 — des maîtres et des ouvriers, 30, 48, 63.
 Instruments de chirurgie, 225, 403.
 — (Etuils pour), 428, 447.
 — (Gardes des), 357.
 — (Joueurs d'), 400.
 — de mathématiques, 225, 403.
 — de musique, 357, 447.
 Intendant d'une maison, 266, 403.
 Invalides (Bac aux), 582.
 — (Hôtel des), 268.
 — (Pont des), 85.
 Inventions nouvelles (Les), et les corporations, 563.
 Iragne (Draps d'), 274.
 Iris (Racines d'), 692.
 Irlande (Bois d'), 315, 419.
 — (Peau d'agneau d'), 545.
 — (Laines d'), 418.
 — (Serges d'), 479.
 Isabeau de Bavière, 52, 300.
 — sa chapelle, 152.
 — sa cuve à baigner, 315.
 — ses écrans, 284.
 — son entrée à Paris, 41, 351, 649, 650, 651.
 — ses gaufres, 360.
 — sa harpe, 381.
 — et les jarretières, 406.
 — et les jonchets, 410.
 — sa naine, 168.
 — ses oiseaux, 373.
 — et les paratonnerres, 545.
 — et les peignes, 558.
 — et les pèlerinages, 610.
 — et les sièges mécaniques, 645.
 Isabelle d'Angleterre, femme d'Edouard II, 167.
 Isabelle de France, fille de Charles V, 653.
 Isebrun. Voy. Galabrun.
 Isidore de Séville, 164.
 Isle-Adam (Pavés de l'), 554.
 Issy (Vins d'), 732.
 Italie, 20.
 — (Commerce des cheveux en), 166.
 — (Chocolat d'), 171.
 — (Fromages d'), 348, 767.
 — (Horlogerie d'), 388.
 — (Soie d'), 647, 649.
 — (Tabac en), 666.
 Italien (Professeur d'), 421.
 — (Théâtre), 447.
 — Voy. Comédie.
 — (Ouvreaux au théâtre), 530.
 Italienne (Chaises à l'), 737.
 — (Comédie), 232, 248, 253, 264, 325.
 Italiens, 224.
 — (Boulevard des), 59.
 — (Théâtre des), 149.
 — Voy. Italien et Italienne.
 Ivoire (Barils d'), 68.
 — (Boutons d'), 107.
 — (Cages garnies d'), 373.
 — (Couteaux d'), 224.
 — (Dents d'), 254, 255, 256.
 — (Dés d'), 257, 670.
 — (Echecs en), 257.
 — pour lanternes, 423.
 — (Miroirs en), 488.
 — (Peignes d'), 558, 670.
 — (Peinture sur), 559.
 — (Sculpture en), 634.
 — (Tablettes à écrire en), 669.
 — (Trictracs en), 411.

Ivresse, 238.

Ivry (Baron d'), prévôt de Paris, 230.

— (Diligence pour), 779.

J

Jabot, d'étoffe, 232.

Jacob (Rue), 141.

Jacobines de la rue des Filles-Saint-Thomas, 461.

Jacobins, 80, 380, 749.
Voy. Dominicains.

Jacqueline, cloche de Notre-Dame, 334.

Jacques (Frère), chirurgien, 440.

— (Enfants de maître), 260, 301.

— (Saint), 262.

— (Saint), patron des chapeliers, 142.

Jacquet (Chapeau), 142.

Jacquín, fabricant de perles fausses, 82.

Jaglian ou Glaieul, fleur, 98, 274, 749.

Jaglolés (Draps), 274.

Jaillot (Plans de Paris de Bernard et de J.-B.), 362.

Jais, 148, 551.

Jallerolle, 36.

Jalousies (Lunettes de), sens de cette locution, 518.

Jambards, pour se protéger du feu, 284.

Jambe de princesse (Couteaux à), 226.

Jambes artificielles, 702, 742.

Jambettes, sorte de couteaux, 225.

Jandun (Jean de), 19, 379, 473.

Jannart (Pierre), mercier, 602.

Jannequin (Clément), met en musique les cris de Paris, 360, 471.

Janssen (De) et son théier, 690.

Japon (Camphre du), 122.

Jardinage (Couteaux de), 226.

Jardin des arquebusiers, 44.

— de l'Infante, 405.

— des plantes, 405.

— (Cours fait au), 91.

— (Labyrinthe du), 118, 522.

— (Ménagerie du), 16, 18.

— (Origine du), 111.

— (Surintendance du), 474.

— (Théier au), 690.

— (Voirie du), 522.

Voy. Jardins.

Jardinet (Rue du), 390.

Jardins anglais, 259.

— d'hiver, 734.

— (Plans de), 259.

— publics de Paris, 405.

— (Rue des), 608.

— suspendus, 98.

Voy. Jardin et Parcs.

Jargons d'Auvergne, faux diamants, 4, 82.

Jarry (Nicolas), 286, 504.

Jarre, poils, 44.

Jarretières, 155, 708.

Jarroce, sorte de vesce, 750.

Jasmin, 90.

— (Eau de), 114.

Jaspe, 448.

— (Bouteilles en), 405.

— (Echecs en), 257.

— des mosaïques, 492.

— de Sicile, 668.

Jattes, vendues par les tourneurs, 702.

Jaubert (Abbé), 536, 543 et passim.

Jauge, pour enclume, 407.

Jaune, couleur, 219.

Jaunisse (Sirop contre la), 656.

Javelines, 340.

Jean I^{er}, roi de France, son embaumement, 299, 328.

— enseveli dans de la toile cirée, 696.

Jean II, roi de France, 144, 260, 270, 274, 401.

— sa bibliothèque, 78.

— portait des coiffes, 179.

— son cordonnier, 203.

— son fou, 351.

— son messenger Raoullet, 482.

— sa nourrice, 113.

— donne des statuts aux peausiers, 555.

Jean le Bourguignon, va à S^t-Jacques de Compostelle, 610.

— Chat-Blanc (Rue), 673.

— de l'Épine (Rue), 179.

Jean l'Évangéliste (Saint), patron des bahutiers, 58.

— des cartonniers, 130.

— des ceinturiers, 131.

— des chandeliers, 138.

— des coffretiers, 177.

— des couteliers, 226.

— des écrivains, 287.

— des fondeurs de caractères, 334.

— des libraires, 36, 395, 433 et passim.

— des miroitiers, 488.

— des papetiers, 541.

— des parcheminiers, 546.

— des relieurs, 618.

Jean-Baptiste (Saint), 40, 262.

— patron des carriers, 127.

— patron des couteliers, 226.

— patron des doreurs sur cuir, 269.

— patron des fourbisseurs, 341.

— des peaussiers, 555.

— des peintres, 560.

— des ramoneurs, 614.

Jean-Bonne-Fille (Rue), 673.

— Évrout (Rue), 673.

— Pain-Mollet (Rue), 673, 773.

— de Paris, bateleur, 72.

— sans Peur, sa coiffure, 143.

Jean-Jacques Rousseau (Rue), 429, 495, 608, 704.

Jeanne d'Arc, 12, 52.

— de Bourbon, 650.

— de Bourgogne, 179, 650, 693.

— d'Évreux, 145.

— de France, fille de Jean II, 144, 147, 260.

— la Lorraine, lingère, 470.

— de Navarre, femme de Philippe IV, 243.

— la Riquedonne, sage-femme, 625.

Jehan. Voy. Jean.

Jeronimo, maître d'armes, 35, 36.

Jérusalem (Pèlerins de), 561.

Jesserand (Claude), écrivain, 285.

Jésuites, 79.

— (Poudre des), quinquina, 656.

Jésus (Enfant), 37, 39, 40.

Jetons (Bourses à), 103, 104.

— (Calcul par les), 161, 409.

— (Emploi des), 264.

— pour le jeu, 411.

Jeu (Défense du), 115.

— (Tricheries au), 258.

Jeunables (Vigiles), 730.

Jeunes, dans les corporations, sens de ce terme, 14, 158, 457.

Jeunes de langue, 276, 277.

Jeuneur (Statue du), près du parvis N.-D., 405.

Jeux arabesques (Théâtre des), 469.

Jèze, 406, 445, 450, 588 et passim.

Jodelle, son *Eugène*, 238.

Joigny (Véhicules pour), 71, 779.

Joinville, chroniqueur, 122, 142, 240, 257, 348, 364, 649.

Jolivet (Carte de Normandie par le prêtre Jean), 361.

Jollain (François), marchand d'estampes, 312.

Jollivet, papetier de Louis XIV, 538.

Joly (Claude), 77, 505, 564.

Jonas, prestidigitateur, 597.

Jonc (Objets en), 500.

Jongleresses, musiciennes, 401.

Jongleurs, ancêtres des prestidigitateurs, 596.

Jordanis, perruquier, 565.

Joseph (Saint), patron des charpentiers, 37, 150.

— patron des charrons, 151.

Jouan, académistes, 4.

Joubert (Laurent), médecin de Henri III, 253.

— fabricant de guitares, 377.

— fabricant de vieilles, 730.

Jouets vendus par les merciers, 507, 508.

— d'or et d'argent, 410.

— faits par les potiers d'étain, 592.

Jour (Rue du), 608.

Jourdain (Anselme), 255.

Jourdain-Dumesnil, enseigne l'écriture à Louis XVII, 285.

Journal, mesure agraire, 417.

Journaux, d'abord représentés par les crieurs, 233.

— (Porteurs de), 500.

Voy. leurs noms particuliers.

Jours malades, ou de la minution du sang, sens de ces expressions, 569.

Jousse (Mathurin), serrurier, 158, 643.

Jouvence (Jean), fondeur de cloches, 334.

Jouveney (Le P.), jésuite, 79.

Jouvenel des Ursins, 299.

Jouvenet, peint un tableau pour Notre-Dame, 526.

Jouvin de Rochefort (Plan de Paris de), 362.

Jouy (Rue de), 373, 397, 713.

Joyaux, 81, 409, 508.

— (Gardes des), 357.

Joyenval (Grenier à sel dans une dépendance de l'abbaye de), 635.

Jube, tunique ajustée, 363.

Jubinal (Alfred), 384.

Judaïque (Pierre), remède, 440.

Judée (Bitume de), 714.

Juges-consuls, 411, 412, 785.

— (Rue des), 412.

Jugleurs, 400, 401.

— (Rue aux), 132, 401, 730.

Juhel, marchand de jouets, 411.

Juifs, 308.

— expulsés, 66, 206, 270, 341.

— (Fripiers), 347, 348.

— voués au jaune, 219.

Juillet (Mois de), 332.
 Juin (Mois de), 332.
 Juiverie (Four banal de la), 341.
 — (Rue de la), 115, 270, 378, 676.
 Julien (A.), 217.
 Julien (L'empereur), sur les vignes de Lutèce, 732.
 Julien (Saint), patron des couvreurs, 231.
 — patron des joueurs d'instruments, 402.
 Voy. Saint.
 Julienne, teinturier aux Gobelins, 684.
 Juliette, sage-femme, 625.
 Jullien (E.), 668.
 Jumeau, artificier du roi, 45.
 Jumelles de théâtre, 518.
 Junker, professeur d'allemand, 421.
 Jupes, 228.
 Jupiter (Autel élevé à Paris à), 379.
 Jurande (Anciens de), 457.
 Jurés, 145.
 Jurés, 207.
 — de la conservation, 215.
 — (Costume des), 771.
 — (Grands), 70, 555.
 — (Inspecteurs des), 400.
 — modernes, 141.
 — (Petits), 70, 555.
 — (Suppression des), 782.
 — de la visitation, 215.
 Jusquiam (Huile de), contre les maux de dents, 510.
 Jussienne (Rue de la), 49.
 Justaucorps à brevet, 677.
 Justice (Haute), 99.
 — (Droits de), confirmés en 1776, 792.
 Juville, expert-herniaire, 386.
 Juvisy, près Paris, 193, 239.

K

Karat, poids pour l'or et les pierres, 579.
 Kempis (Thomas a), 77.
 Kermès, 249.
 Kilian (C.), 214.
 King's Charles (Chiens), 167.
 Kircher (Athanase), prétendu inventeur des lanternes magiques, 297, 421.
 Kirkener, créateur d'un musée de cire, 326.
 Kock (Paul de), 251.
 Kotzebue (A.), 16, 320.
 Krans (Hans), marqueteur du roi, 281.
 Kropfer, poëlier du roi, 578.
 Kukler (Balthazar), restaurateur de tableaux, 621.

L

Labarte (J.), 239, 448, 498, 653 et passim.
 Labastide, chocolatier, 172.
 Labat (E.) et les lanternes, 423.
 — fabricant de veilleuses, 723.
 La Bazinière (Le trésorier), et les serviettes, 499.
 Labbé (Maison de santé de), 450.
 Labille, patron de la du Barry, 490.

La Boissière, maître d'armes, 35.
 Labourage, sens de ce mot chez les tonneliers, 417.
 Laboureur (Louis le), sur les monocles, 518.
 Labruyère, 278.
 Lacaille (Plan de Paris de), 85, 99.
 Lacets, vendus par les chandeliers, 138.
 — (Crieurs de), 754.
 — (Faiseuses de), 418, 506.
 — de soie, 647.
 Lacohe (Thèce et Yves), 103, 189, 206, 475, 662.
 Lacombe, fondeur, 527.
 Lacordaire (A.-L.), 492, 684.
 Lacre, sorte de cire, 473.
 Lacroix (Paul), 514.
 Lacroix du Maine, 285.
 La Curne de Sainte-Palaye, 423, 476, 538, 650.
 Ladoucette, dentiste, 255.
 Ladvoat, (J.-B.), 15, 676.
 La Fare (Marquis de), 115, 439.
 La Ferté-Gaucher (Carabat de), 779.
 Laffemas (Barth. de), 185.
 — (Isaac de), 273, 328, 351, 378, 567, 683.
 Laffitte, Caillard et C^{ie} (Messageries), 482.
 Laffeur (Rémond Vedel, dit), privilège du nettoieinent de Paris, 523.
 La Folie, afficheur, 8.
 La Fontaine (J. de), 82, 83, 115, 701.
 La Forest, pédicure, 558.
 La Forêt, oculiste, 509.
 La Framboisière, médecin de Louis XIII, 281.
 La Frenai, mercier, 480.
 Lagny, 194.
 — (Marchands de), 752.
 — (Voiture de Paris à), 738.
 La Grange (Registre de), 494.
 Lagrelet (Blaise), 55.
 Lainage, en quoi il consistait, 163.
 Laine, 391, 472, 507.
 — (Blanchissage de la), 86.
 — (Cardage de la), 126.
 — (Lainage de la), 163.
 — de Languedoc, 418.
 — (Marchands de), 418.
 — (Peignage de la), 161.
 — (Tisserands de), 270, 271, 693, 696.
 Lainé (Dame), calandreuse, 121.
 Lait d'ânesse, 419.
 — (Bains de), 59.
 — de chèvre, 419.
 — (Criage du), 180, 762.
 — des nourrices, 114.
 — par qui vendu, 232, 418.
 Laiton, métal, 508.
 — (Boucliers de), 94.
 — (Boutons de), 106.
 — (Clous de), 51.
 — (Dorure sur), 269.
 — (Fermaux de), 322.
 Laitues, criées dans les rues, 349, 749, 767.
 — pommées en mars, 601.
 Lalande, astronome, 387, 469.
 — surveillance l'exécution du plan de Verniquet, 362.
 La Marche (Olivier de), 6, 68, 147, 251.
 La Martinière, chirurgien du roi, 255, 509.

Lambert, tailleur de Jeanne de Navarre, 676.
 — (Antoine), crée une manufacture de toiles, 697.
 — de Chièle (Rue), 673.
 Lambot, ingénieur hydraulique, 398.
 Lambris (Faiseurs de), 419.
 La Ménardièrre, ses poésies, 430.
 Lames d'armes, 225.
 — de couteaux, 224.
 — d'épée, 403.
 — de rechange (Couteaux à), 226.
 La Mésangère, 10, 84, 116, 117, 120, 122.
 Lami, traiteur, 704.
 Laminiers d'Angleterre, 419, 420.
 Lamoignon (Cour de), 113.
 La Mothe (Eaux de), 279, 280.
 — (Gouttes d'or du général de), 519, 656.
 Lampes, 1, 332, 333, 420, 592.
 Lampier ou lampesier, 420.
 Lampion, chapeau, 142.
 Lancelot du Lac, 309.
 Lances, 45, 63, 339, 420.
 Lancettes, 38, 403, 507, 508, 754.
 — (Boîtes à), 353.
 — (Etués à), 239.
 — de Toulouse, 479.
 Lancre (Pierre de), 514.
 Landry (Pierre), marchand d'estampes, 312.
 Lange (Tisserands de), 270, 271, 693, 696.
 Langlois (François et Nicolas), marchands d'estampes, 312.
 — (Pierre), bourgeois de Paris, 7.
 — (S.-F.), 357, 359, 371, 503, 504.
 Langue (Cure-), 243.
 — (Femme sans), 568.
 — des porcs, 421.
 Languedoc (Boutons de soie du), 709.
 — (Chanvre de), 141.
 — (Draps de), 270, 275, 276.
 — (Droguets de), 277.
 — (Laines de), 418.
 — (Lin de), 437.
 — (Louage de chevaux en), 445.
 — (Miel de), 2.
 — (Pastel de), 163.
 Languedociens, 633.
 Langues orientales (Ecole des), 276, 277.
 Lanoue, acteur, 247.
 Lanquer, inventeur d'une ceinture natatoire, 633.
 Lanterne (Rue de la), 90, 253, 562.
 Lanternes, 37, 422, 423.
 — par qui fabriquées, 321, 423, 671.
 — magiques, 518.
 — de papier, 541.
 — par qui vendues, 721.
 — portatives, 104.
 — (Porte-), 586.
 — (Taxe des boues et), 523.
 Lany, maître de danse, 245.
 Laon (Toile de), 696.
 — (Voyage de Paris à), 705.
 Lapins d'Espagne, 555, 594, 764.
 — (Fourrures de), 229, 342.
 — (Peaux de), 153, 215, 555.
 — (Poil de), 126, 142, 251.
 — de Vincennes, 555, 764.
 Lapis des mosaïques, 492.
 Lapons (Une famille de), 568.

- Laquais, 121, 354.
 La Queue (Carrosse pour), 779.
 La Quintinye, 314, 364, 600.
 Larcher (Jean), et la gravure sur bois, 369.
 Larchier, (Lorin), blessé par un ours, 529.
 Lard de carême, 62.
 — (Courtiers de), 223.
 Lardoires, 40, 768.
 La Reynie, lieutenant général de police, redevances à lui faites, 137. — Réduit la dimension des enseignes, 304.
 — Augmente le nombre des lanternes, 423.
 — (Rue de), 673.
 Larivey (Pierre de), aut. dramatique, 67, 323, 472, 624.
 La Roche, musicien, 245.
 — en Berri (Diligence de), 779.
 Larochehoucault, (Duc de), et la Saint-Barthélemy, 439.
 — en 1712, 231.
 La Rochelle, 251.
 La Rochepot (Diligence de), 779.
 Laromiguière (Rue), ancienne rue des Poules, 648.
 Larose ou Roze, tanneur, 386.
 Laroze, perruquier, 565.
 Larrey, chirurgien, 92.
 Larseneur, coiffeur, 178.
 La Rue (Jacques de), écrivain, 285.
 La Sale (Antoine de), 547.
 La Salle, maître d'armes, 35.
 — (B.-J. de), professeur de guitare, 377.
 — (J.-B. de), 84.
 Lassay (Marquis de), 395.
 Lasséré (Louis), enseigne la danse à Louis XIV, 245.
 Lasteyrie (F. de), 235.
 Lastre (Th.-Ch. de), mercier, 11.
 Latini (Brunetto), 165.
 Latran. Voy. Saint-Jean.
 Latrines, 729.
 Latrines publiques, 426.
 Voy. Fosses d'aisances.
 Lattaingant (L'Abbé Gabriel-Charles de), surletabac, 668.
 Laubry, chapelier, 373.
 Laucou, nattier, 499.
 Laudanum, 299.
 Laudes, sonnerie, 386.
 Launay (De), orfèvre, 263.
 Lauraguais (Pastel de), 163.
 Laurent (Saint), 262, 623.
 — faiseur de postiches, 591.
 — patron des rôtisseurs, 623.
 Laurier, préservatif de la foudre, 545.
 — (Vendeurs de), 349, 749.
 Lauzun (Duc de), 13, 123.
 Laval (Jean de), son carrosse, 127.
 — (Toile de), 697.
 Lavallière (Duchesse de), 5.
 Lavandières (Rue des), 253.
 Lavardin (La vaisselle d'argent de M^{me} de), 525.
 Lavarenne (F.-P. de), sur les liqueurs, 437.
 — sur les truffes, 718.
 Lavauguyon (Toile de), 696.
 Laveaux (Dictionnaire de), 410, 526.
 La Vernade, ambassadeur à Venise, 17.
 — (M^{me} de), meurt d'un ver sur le cœur, 718.
 La Vienne, valet de chambre de Louis XIV, 58, 59.
 La Vrillière (Eau de), 254.
 Law, et l'horlogerie, 389.
 Layettes, coffres, 428.
 — linge, 429.
 Lazare (Saint), 97.
 Lebé (Guillaume), graveur en caractères d'imprimerie, 369, 397.
 — (Jean), enseigne l'écriture à Louis XIV, 285.
 — le Parlement lui commande des modèles d'écriture, 286.
 Lebègue (Denis), sous-maître au collège de Navarre, 214.
 Lebel, valet de chambre de Louis XV, 190.
 Lebeuf (Abbé), 11, 98, 112, 430, 439, 545, 554.
 Lebrun (Charles), peintre, tableau pour l'église Notre-Dame, 526.
 — (M^{lle}), coiffeuse, 178.
 — directeur des Gobelins, 684.
 — épicié, 173.
 — (Pierre), théologien, 297.
 — (Sébastien), savetier, 22.
 Lecaron, sur les mesureurs, 483.
 — porteurs de sel, 590.
 Lecarpentier (J.), 697.
 Lecat (C.-N.), chirurgien, 440.
 — (Gilles), serrurier, 17.
 Le Chaucier (Guiart), drapier, 674.
 Leclerc (Lampes de), 420.
 — (Sébastien), sur les chapeaux à plumes, 576.
 Lécuse, ventriloque, 725.
 Lecomte, vinaigrier, 731.
 Leçons d'écriture, de dessin, d'orthographe, 452.
 Leczinska (Marie). Voy. Marie.
 Le Daim (Olivier), 50, 501.
 Ledru-Rollin, petit-fils d'un physicien, 570.
 Le Duchat, entrepreneur du nettoiemnt de Paris, 523.
 — sur les lettres appelées poulets, 540.
 — sur le camocas, 649.
 Lee (William), inventeur du métier à bas, 69.
 Lefebvre, marchand grainier, 368.
 — inventeur des poêles mobiles, 578.
 — médecin, 172.
 Lefèvre, copiste de l'Opéra, 201.
 Le Fort (Jehan), tavernier, 674.
 Lefranc (Martin), poète, 216.
 Le Gangneur, maître écrivain, 286.
 Legendre (L'abbé), 565, 639.
 Legrand (Antoine), écrivain, 285.
 — (Pension), 564.
 — d'Aussy, 98, 383, 562, 581, 601, 679.
 Le Grant (Jehan), poissonnier, 674.
 — (Nicolas), tombier, 698.
 Legros, coiffeur, 178, 598.
 — (Pension), 458.
 Légumes, 302, 349.
 — (Culture des), 430.
 — (Marchands de), 582, 616, 725.
 Le Heutre, cordonnier, 30.
 Lejeune (M^{me}), lingère, 495, 527.
 Lekain, tragédien, 217, 247, 403.
 Leleu, conseiller au Parlement, 684.
 Lelong (Jaquin), chaudronnier, 154, 663.
 Leloup, libraire, 117.
 Leloyer (P.), 703.
 Le Maître, maître des cérémonies ecclésiastiques, 452.
 Lemaître (Antoine) et Port-Royal, 436.
 — calottier, 122.
 — linge, 436.
 — (Le président), 127.
 Lémery (N.), chimiste, 100, 168, 297, 633, 718.
 Lemoine, sur les loueurs de chevaux, 445.
 — (François), maître mercier, 465.
 Lemonon, cité, 371.
 Lémontey, sur le commerce des serins, 640.
 Le More, cabaretier, 115.
 Le Moynes, sur la saignée, 569.
 — (Jehan), tailleur de tombes, 699.
 Lenatier (Jehan), poëlier, 578.
 Lendit (Croix du), 752.
 — (Dit du), 693, 751.
 — (Fèves du), 767.
 — (Fôres du), 270.
 Lenfant, sage-femme, 116.
 Lengleis (Roger), faiseur de trompes, 716.
 Lenoir (Albert), 200, 728.
 — maître apothicaire, 550.
 — lieutenant de police, 95, 114, 183. — Restreint la dimension des enseignes, 306. — Son portrait à la plume, 287. — Protège la corporation des vidangeurs, 730.
 Lenormand (M^{lle}), cartomancienne, 130, 169.
 Lenôtre (André), dessinateur de jardins, 519.
 — (G.), 236, 604.
 Lentes (Destruction des), 399.
 Lentilles, 108.
 Léonard (Saint):
 — Patron des beurriers, 77.
 — Patron des boucliers, 94.
 — Patron des brasseurs, 109.
 — Patron des fruitiers, 349, 519.
 — Patron des orangers, 519.
 — Patron des tabletiers, 669.
 Voy. Autier.
 Léopards, 17, 18.
 Lepage, arquebusier, 44.
 Lepaute (J.-B.), horloger, 8.
 Lepautre, dessinateur, 100, 259.
 Le Pays (R.), cité, 697.
 Le Peletier (Hôtel), 405.
 Le Perlier (Jehan), mercier, 674.
 Le Petit (Claude), poète, 347.
 — (Nicolas), mercier, 674.
 Lépine, sellier, 637.
 Lèpre (Remèdes contre la), 152, 153, 518.
 Lépreux, 454, 756.
 Le Queu (Jacque), orfèvre, 671.
 Le Quin, fabricant d'yeux de verre, 742.
 Leroi, épinglier, 35.
 — (Guillaume), tailleur de Charles le Bel, 676.
 — (J.-A.), médecin, 575.
 Lerouge (G.-L.), ingénieur-géographe, 267, 362, 369.
 Le Roux (M^{me} Marthe-David), rempisseuse de points, 619.
 — (Guillaume), savetier, 22.
 — (P.-J.), cité, 177.

Leroy, dentiste, 256.
 — (Adrien), imprimeur de mu-
 sique, 397.
 — (J.-A.), 371, 389, 414, 524,
 602, 707.
 — (P.), orfèvre, 36, 48, 158.
 Léry (Jean de), voyageur, 85.
 Lesage, géographe, 319, 324.
 — (A.-R.), romancier, 244, 345.
 Lescot (Henry), faiseur de
 trompes, 716.
 — (Pierre), cagétier, 373.
 Lescrivain (Robert), changeur,
 674.
 Lescuryer, traitant, 434, 435.
 Lesdiguères (Hôtel de), 58, 405,
 713.
 Lesgret (Nicolas), écrivain, 286.
 Lespinasse (R. de), 371, 441,
 460, 520, 711.
 Lestage, bottier de Louis XIV,
 92.
 Lestourneau (C.), receveur de la
 ville, 8.
 Lestrangle (Nicolas), 92.
 Lestuveur (Mathieu), batteur,
 72.
 Lesueur (Eustache), peint un
 tableau pour l'église Notre-
 Dame, 526.
 Letellier, opticien, 518.
 — (Camille), bibliothécaire du
 roi, 78.
 Le Treuteur, traiteur, 704.
 Lettres d'affranchissement, 501.
 — d'amour, 540.
 — de faire-part, 547, 605, 637.
 — (Maitres de), 456.
 — de noblesse, 501.
 Leu (Saint) et saint Gilles,
 patrons des lormiers-épe-
 ronniers, 444.
 Leure (Vincent), blanchisseur,
 85.
 Levain, pour pain, 749.
 Levasseur (Emile), 63, 66, 211,
 244, 253, 260, 281, 301, 372,
 378, 445, 513, 619, 629.
 Lève-cailloux, sens de ces mots,
 579.
 Leveurs. Nom donné aux jurés
 des chanciers, 140.
 Léviérs, 182.
 — de Charles VIII, 167.
 — (Gardes-laiasses des grands),
 357.
 Levure (Marchands de), 431.
 Leyde (Serges de), 507.
 Lhoste (Jacques), 50.
 Lhôte de Selancy, cité, 668.
 Liais (Pierre de), 127.
 Liancourt (Hôtel de), 421.
 — (M^{me} de). Voy. Gabrielle.
 Libraires, 99, 110, 431, 783, 784.
 Libraresses, 433.
 Librairie (Syndic de la), 181.
 Lices, sens de ce mot, 594.
 Lichtenberger (F.), cité, 634.
 Licorne (Cabaret de la), 115.
 — (Rue de la), 772.
 Lie de vin (Commerce de la),
 105, 265, 749.
 Liébault (Jean), 137, 510, 639,
 732.
 Liège (Jean de), tombier, 698.
 — (Objets en), 93, 94.
 — pour plomber les dents,
 254.
 Lierre, plante, 93.
 Lieue (La) parisienne, 705.
 Lieutenant civil, 184.
 — criminel, 113, 184.

Lieutenant général de police,
 113, 114, 137, 181, 184, 304,
 423 et passim.
 Lièvre apprivoisé, 16.
 — (Chair du), 555.
 — (Chasse du), 125.
 — (Habillage du), 162.
 — (Fourrure de), 342.
 — (Peau de), 682.
 Liger (Louis), 76, 253, 350, 424,
 436, 450, 639.
 Ligier (Évroist), talemelier, 672.
 Ligne (Être de droite), sens de
 cette expression, 491.
 — pour la pêche, 556.
 — (Pêcheurs à la), 557, 581.
 Ligue (Pavé de la), sens de cette
 expression, 554.
 Lilas, arbre, 99.
 Lille (Bouracan de), 99.
 — (Dentelles de), 253.
 — (Draps de), 275.
 — (Marchands de), 752.
 — (Rue de), 277.
 — (Télégraphe entre Paris et),
 688.
 — (Trajet de Paris à), 706.
 Limace (Rue de la), 375, 497, 673.
 Limaçons (Coquilles de), remède,
 440.
 Limaille d'or, remède, 519.
 Limandes à la sauce verte, 678.
 Limes, par qui fabriquées, 671.
 — (Tailleurs de), 678.
 Limestre, étoffe, 434.
 Limier (Chien), 167.
 Limoges (Cartes à jouer de), 129.
 — (Ouvriers de), 435.
 — (Peignes de), 479, 558.
 Limojon de Saint-Didier, 668.
 Limonades, 434.
 Limons, 434.
 Limousin (Raves du), 767.
 — (Vaches du), 505.
 Limousins (Métiers des), 633.
 Lin, 437.
 — (Eau de), 440.
 — employé par les cordiers,
 707.
 — (Filature du), 327.
 — (Huile de), 391, 611.
 — (Peignage du), 326.
 — (Toiles de), 139, 140, 436.
 — vendu par les merciers, 507.
 Linas (Charles de), cité, 103, 156.
 Linays (Robert de), répartiteur
 de la taille, 672.
 Linceuls, 83.
 Lingé (Beauté du), 499.
 — (Marque du), 470.
 — d'église, 138.
 — de table, 138, 442.
 Lingerie (Rue de la), 379, 435,
 437.
 Linné (Charles), 171.
 Linon, 436, 496.
 Linotte (Siffier la), 373.
 Linottes, 373.
 — (Commerce des), 515.
 Lintlaer (Jean), horloger, 7, 8.
 Lions, leur chasse interdite, 181.
 — (Chiens), 168.
 — (Combats de), 181, 182.
 — (Cuir de), 239.
 — dressés, 16, 17, 181, 268.
 — de Philippe le Bon, 529.
 — signe du zodiaque, 49.
 Lionnais, vétérinaire, 727.
 Lippomano, ambassadeur véni-
 tien, 115, 136, 147, 190, 216,
 225, 250, 536, 552, 629, 663.
 Liqueurs, 437.

Lis (Marchands de), fleurs, 99.
 Lisse (Tapisseries de haute), 680.
 Lithotomé caché, instrument de
 chirurgie, 440.
 Litières, 128, 151, 496, 738.
 Litron, mesure, 88.
 Lits (Bâtons de), 438.
 — (Fabrication des), 438.
 — de Louis XIV, 439.
 — au moyen âge, 471, 472.
 — nuptial (Bénédiction du),
 438.
 — de plumes, 226, 233, 472, 670.
 — porteurs de, 590.
 — de veille, 439.
 — (Vin du), 732.
 Littré (Dictionnaire de), 58, 105,
 110, 147, 152, 257, 301, 312,
 437, 455, 471, 476, 481, 529,
 544, 590, 606, 612, 619, 649,
 676, 715.
 Livourne (Commerce des plumes
 d'autruche, à), 576.
 Livre des métiers, 150.
 — médicinale, 442.
 — ordinaire, poids, 442.
 Livrées, 442.
 — (Galons des), 354.
 Livres enchaînés, 617.
 — (Etuis à), 104.
 — (Signets de), 104.
 Livrets des expositions de pein-
 ture, 560.
 Lizy-sur-Ourcq, 388.
 Lobel (Nicolas de), serrurier du
 roi, 305.
 Location d'habits, 217.
 Logis (Maréchaux des), 344, 468.
 Loir (Fourrure de), 342.
 Loire (Charbon venu par la),
 149.
 — (Navigation sur la), 378.
 Loirs (Destruction des), 399.
 Lois de la galanterie, 128, 248,
 588.
 Loisel (Guill.), cordonnier du
 roi, 203.
 Lombard (Pierre), médecin de
 Louis le jeune, 473.
 Lombardie (Châtagnes de), 471.
 Lombards (Rue des), 113, 172,
 194, 579, 580, 673, 690, 732.
 Loménie (Louis de), 388.
 — de Brienne, 374.
 Loncle (Jean), prévôt de Paris,
 595.
 Londres, 122, 276, 292, 317.
 — (Horlogers de), 389.
 — (Médecins de), 474.
 — (Modes de Paris à), 594.
 — Voy. Angleterre.
 Londrins, tissus de laine, 276.
 Longchamp (Bac à), 582.
 Longnon (A.), 155, 491.
 Longpont (Rue de), 673.
 Longpré, académiste, 4.
 Longueval (M^{me} de) et sa gue-
 non, 375.
 Loquet (Couteaux à), 225.
 Loquets, pour braguette, 577.
 — confectionnés par les serru-
 riers, 643.
 Lorain (Joseph), tondeur de
 chiens, 699.
 Lore (Ambroise de), prévôt de
 Paris, 230.
 Lorens de Hest, constructeur de
 harpes, 381.
 Loret et *Muze historique*, 92,
 117, 174, 177, 183, 375, 421,
 425, 583, 605.
 Lorges (Hôtel de), 405.

- Lorgnettes, faites par les tabletiers, 670.
 Lorin (Clément), 326.
 Lormerie (Couturiers de), 443.
 Lorraine (Liquieur de), 437.
 — (Princes de), avaient droit de *pour*, 344.
 Lorrin (Guillaume de), 144.
 Voy. Roman de la rose.
 Lostange (M^{me} de) et les paniers, 538.
 Lot (Thomas), flûtiste, 332.
 Loterie royale, 444, 609.
 Lotin (A.-M.), imprimeur et libraire, 117, 132, 214, 334, 370, 395, 397, 433.
 Loudiers, sens de ce mot, 226.
 Loueurs de parapluies, 544.
 Louis VI, crée un marché, 378.
 — et les marchands de l'eau, 379.
 — son médecin Obizon, 473.
 Louis VII, 103, 206.
 — son médecin, 473.
 — ses orgues, 526.
 — et la corporation des sueurs, 662.
 Louis VIII, enseveli dans de la toile cirée, 696.
 Louis IX, 15, 40, 108, 122, 142.
 — comptes de son hôtel, 669.
 — sa couleur préférée, 219.
 — sa cuisine, 381.
 — ser dents, 254.
 — et les halles, 379.
 — ses jeux, 257.
 — et les lingères, 435.
 — et les livrées, 442.
 — son médecin, 473.
 — patron des barbiers, 68.
 — — faiseurs de bas, 70.
 — — des couturières, 195, 228.
 — — drapiers d'or, 38, 273.
 — — étuvistes, 316.
 — — éventailistes, 316.
 — — ferrandiniens, 322.
 — — lapidaires, 424.
 — — lingères, 437.
 — — merciers, 480.
 — — limonadiers, 435.
 — — parcheminiers, 546.
 — — pêcheurs à la ligne, 557.
 — — perruquiers, 566.
 — — tapissiers, 681.
 — avait deux sauciers, 631.
 — sa selle, 636.
 — (Tablettes dites de), 669.
 — ses vêtements, 649.
 Louis X, son timbalier, 692.
 Louis XI, 63, 206.
 — ses astrologues, 50.
 — ses cuves à baigner, 315.
 — on bassinait son lit, 154.
 — son cordonnier, 203.
 — et les drapiers de soie, 272, 273.
 — son entrée à Paris, 514.
 — crée la foire Saint-Germain, 628.
 — ses lévrier, 431.
 — ses oiseaux, 373, 639.
 — et les manufactures de soie, 647, 650.
 — son tombeau, 167.
 Louis XII, 50.
 — embaumé, 299.
 — et les plumes d'autruche, 575.
 Louis XIII, 15, 31, 42, 67, 174.
 — son maître d'armes, 35.
 — ses astrologues, 50.
 Louis XIII, jouait au billard, 82.
 — sa canne, 123.
 — chauve à trente ans, 365.
 — sa première chemise, 164.
 — aime les combats d'animaux, 182.
 — son cordonnier, 203.
 — son maître d'écriture, 285.
 — lavements qu'il prend, 11.
 — ses lecteurs, 430.
 — son lit, 439.
 — ses oiseaux, 368, 373, 645.
 — et de Luynes, 460.
 — ses ménageries, 17, 182.
 — aimait le pain d'épices, 536.
 — jouait à la paume, 553.
 — avait trois renoueurs, 620.
 — souvent saigné, 569.
 — avait un siffleur d'oiseaux, 645.
 — avait trois volières, 368, 373.
 Louis XIV, 5, 6, 18, 54, 58, 59, 67, 70, 71, 90, 91, 111, 112, 206.
 — malade d'un anthrax, 297.
 — son maître d'armes, 35.
 — ses autographes, 635.
 — et les barbiers-perruquiers, 563, 565.
 — son billard, 82.
 — et le duc de Bourbon, 596.
 — sa canne, 123.
 — ses carrosses, 176.
 — sa chambre à coucher, 439.
 — supprime des chômages, 263.
 — sa chemise de nuit, 164.
 — sa conception, 250.
 — conduit sa calèche, 736.
 — son cordonnier, 92.
 — crée la communauté des couturières, 227.
 — personnel de sa cuisine, 241.
 — et la danse, 245.
 — ses dents, 255, 510.
 — son maître de dessin, 258.
 — ses diamants, 261.
 — et le droit de draper, 636.
 — prend les eaux de Forges, 279.
 — son écriture, 285.
 — son entrée à Paris, 646.
 — son maître d'équitation, 3.
 — son maître de guitare, 377.
 — et les jarretières, 407.
 — on trichait à son jeu, 258.
 — sa layette, 429.
 — ses lecteurs, 430.
 — et les médecins, 409, 691.
 — ses mouchoirs, 84.
 — sa nourrice, 504.
 — son papetier ordinaire, 539.
 — brave le Parlement, 265.
 — aimait les parfums, 547.
 — jouait à la paume, 553.
 — et les perruques, 563, 565.
 — et les plumassiers, 660.
 — ses portraits, 115, 326.
 — et la poudre à poudrer, 593.
 — et les pucés, 399.
 — avait trois renoueurs, 620.
 — va visiter Rossignol, 239.
 — son sacre, 515.
 — achète un secret, 656.
 — bâtonne un serdeau, 638.
 — avait trois tailleurs, 677.
 — sa vaisselle d'argent, 525.
 — gelait l'hiver à Versailles, 350.
 Louis XV, ses assiettes d'or, 264, 318.
 — ses chiens, 167.
 — ses dentistes, 255.
 Louis XV, ses dispositions pour le dessin, 258.
 — et les fraises, 345.
 — ses haras, 380.
 — son imprimerie, 395.
 — son mariage, 131.
 — et le théâtre de Nicolet, 246.
 — (Place), 544, 629.
 — saigné, 570.
 — faisait de la tapisserie, 681.
 Louis XVI, 35, 102.
 — et la berline de Varennes, 735.
 — son culottier, 243.
 — et les édits de 1776, 294.
 — son imprimerie, 395.
 — sa maison médicale, 620.
 — son pédicure, 557.
 — s'occupait de serrurerie, 643.
 Louis XVII, 44.
 — son maître d'écriture, 285.
 Louis XVIII, comment fut porté son deuil, 260.
 — prisait, 668.
 Louis-le-Grand (Collège), 276, 287, 458.
 — (Rue), 121.
 Louise-Adélaïde, fille du Régent, s'occupait de modes, 697.
 Louise de Savoie, mère de François I^{er}, son médecin, 49.
 Louisiane, 251.
 Loupe, instrument d'optique, au XV^e siècle, 517.
 Loupia, aiguilletier, 304.
 Loups, 182, 183.
 — cerviers, 18.
 — (Chiens), 168.
 — compagnons du Devoir, 260.
 — (Destruction des), 445.
 — (Fourrure de), 342.
 — (Graisse de), pour les maux d'yeux, 509.
 — masques, 471.
 — (Peau de), 399.
 Lourcine (Carrières de), 127.
 — (Rue de), 90, 91, 414, 461, 602.
 Loutre (Fourrure de), 342.
 — (Mitaines en peau de), 162.
 Loutres, chapeaux, 142.
 Louvain (Serges d'Ascot, près de), 507.
 — (Marchands de), 752.
 Louveciennes. Voy. Luciennes.
 Louvet, fabricant de vieilles, 730.
 Louvets de fer, pour maçons, 445.
 Louviers (Draps de), 271, 274.
 — (Ile), dépôt de charbon de terre, 148, 624.
 — (Marchands de), 752.
 — (Sable de rivière, près de), 624.
 — (Toile de), 697.
 Louvois (Hôtel de), 405, 713.
 — (Marquis de), 286.
 — (Trottoirs rue de), 554.
 Louvre (Ameublement du), 476, 534.
 — (Ateliers du), 446. — Voy. Galerie.
 — (Bains au), 315.
 — (Bibliothèque du), 78.
 — (Colonnade du), 127.
 — (Concierges du), 190. — Voy. Portiers.
 — (Construction du), 263.
 — (Cour du), 607.
 — (Echoppes adossées au), 283.
 — (Etuves au), 315.
 — (Fauconnier du), 320.

— (Galleries du), 42, 46, 281, 340, 388, 404, 455, 457, 602, 702.
 — (Garde-meubles au), 357.
 — (Guette du), 736.
 — (Imprimerie du), 395.
 — (Jardins du), 118, 182, 345.
 — (Jeu de paume au), 552, 553, 587.
 — (Lambris au), 419.
 — (La Monnaie au), 264.
 — (Musée du), 577.
 — (Nattes au), 499.
 — (Ordures aux environs du), 426.
 — (Palais du), 17, 31, 32, 72, 250, 404.
 — (Port du), 72.
 — (Portiers du), 189.
 — (Quai du), 120, 469.
 — (Quartier du), 609.
 — (Rue du), 377, 499.
 — (Tours du), 356, 607, 642.
 — (Treillages au), 713.
 — (Varenne du), 722.
 — (Volière du), 368, 373.
 Louvres (Dentelles de), 87.
 Loyers (Paiement des), 250.
 Lubert (Geoffroi et Thomas), gagne-deniers, 30.
 Lubin (Saint), patron des feronniers, 323.
 — enseigne l'écriture à Louis XIV, 285.
 Luc (Saint), patron des peintres, 560.
 Lucas (Hippolyte), 529.
 Lucie (Siméon), 164, 167.
 Luchaire (Achille), 92, 139, 206, 460, 616, 629, 632.
 Lucienne (Chaux de), 155.
 Lucques (Or de), 518.
 — (Soies de), 479, 647, 649, 650, 651.
 Lucy-le-Bois (La diligence pour), (Yonne), 779.
 Lude (Argenterie de la duchesse du), 525.
 Lulli (J.-B.), surintendant de la musique de la chambre du roi, 665.
 Lumière (Travail à la), 707.
 Lumières (Samedi des), 630.
 Lumignon, flambeau, 126, 161, 327.
 Lundi (Chômage du), 262, 263.
 Lune (La), 49, 50, 51.
 Lunetiers (Marchands), 517.
 Lunettes d'approche, 39.
 — (Invention des), 517.
 — outil de peaussier, 39.
 Lussan (Démouille de), soigne les oreilles, 55, 509.
 Lustres (Fabricants de), 447.
 Lutèce (Rue de), 270.
 Luth, 38, 245.
 — (Joueurs de), 447.
 — (Maîtres de), 496, 497.
 Luxembourg (Palais du), 3, 117.
 — (Chambre vitrée de Marie de Médicis au), 734.
 — (Conciergerie du), 190.
 — (Jardin du), 406.
 — (Maréchal de), 231.
 — (Musée du), 526.
 — (Paratonnerre du), 545.
 — (Quartier du), 609.
 Luzarches, 610.
 — (Carrosse pour), 779.
 Lynx, 17.
 Lyon, 185.
 — (Banque de), 66.

Lyon (Métiers à bas à), 71.
 — (Cartes à jouer de), 129.
 — (Chapeaux de), 250, 251.
 — (Diligence de), 705, 706, 779.
 — (Draps de soie de), 649.
 — (Ecole vétérinaire à), 727.
 — (Futaines de), 351.
 — (Marrons de), 471.
 — (Médaille frappée à), 473.
 — (Mines d'argent, près de), 487, 518.
 — (Mousseline de), 495.
 — (Ras de), 276.
 — (Les sabots à), pendant la Révolution, 625.
 — (Soie de), 495, 647.
 — (Taffetas de), 651.
 — (Velours de), 273.
 Lyonnais (Métiers des), 633.
 — (Rue des), 602.
 Lyonnois, maître de danse, 245.

M

Mabillon, et le prix des livres, 432.
 Mabrey (Louis), sculpteur de la garde-robe du roi, 634.
 Macaroni (L'art de composer le), 726.
 Macé, bourreau, 101.
 — (Jean), ébéniste, 281.
 Macédoine (Persil dit de), 767.
 Machault (De), et les brodeurs, 658.
 — et les plumassiers, 660.
 Mâcon (Abreuvoir), 85.
 — (Diligence pour), 779.
 — (Rue), 615.
 Maçon du roi (Premier), 189, 456.
 Maçonnerie (Chambre de la), 456.
 Macque (Hôtel de la), 273, 772.
 Macy, bouteiller, 105.
 — parcheminier, 432.
 Madagascar (Plumes d'autruche de), 576.
 — (Singes de), 375.
 Madapolam, origine de ce mot, 328.
 Madeleine (Cabaret de la), 115.
 — (Eglise de la), dans la cité, 115, 375, 772.
 — de France, fille de Charles VII (poupée pour), 663.
 — de Trainel (Couvent de la), 461.
 Madeleine (Sainte), 262 :
 — patronne des gainiers, 353.
 — patronne des gantiers, 355.
 — patronne des mégissiers, 5, 475.
 — patronne des parfumeurs, 47.
 Madelins, ou maderins, vases, 448.
 Madère (Serins de), 639.
 — (Sucre de), 612.
 Madre, sens de ce mot, 448.
 — (Vases en), 611, 726.
 Madrid (Château de), près Paris, 70.
 — (Mûriers dans le parc de), 648.
 — en Espagne (Chocolat de), 171.
 Magasin pittoresque, cité, 44, 528, 540, 643.

Magnanerie dans le jardin des Tuileries, 519.
 Magniez (Abbé), 172.
 Magnin (Charles), 469.
 Magnovald, 181.
 Magny, fabricant d'instruments de mathématiques, 403.
 Mahaut d'Artois, 106, 259, 384, 610.
 Maheu (Charles), voyer de Paris, 741.
 Mahomet IV, 120.
 Mahous, tissus de laine, 276.
 Mai (L'ail au mois de), 12.
 Mai (Confrérie des orfèvres, dite du), 525.
 — fête de la Sainte-Croix en), 628.
 Mail (Jeu de), 586.
 — (Port du), 72.
 — (Porte-), 586.
 — (Rue du), 586.
 Maillard (Olivier), 164.
 — Jehan, assassin d'Etienne Marcel, 607.
 — Jehan, changeur, 671.
 Maille, espalmeur, 310.
 — monnaie, 138.
 — poids, 579.
 — vinaigrier du roi, 557, 731.
 Mailles (Armures de), 449.
 Maillets, de bois, 37, 39, 765.
 — de plomb, 334.
 Maillot (Porte-), sens de cette expression, 586.
 Mailly (Comtesse de), ses diamants, 261.
 Main (Secrétaires de la), 635.
 — de justice, 40, 357.
 — (Metteuses en), 486.
 Maine (Lin du), 437.
 — (Roi des merciers dans le), 481.
 Maintenon (Eure-et-Loir), manufacture de linge, 435.
 Maintenon (Marquise de), 128, 350.
 — âtres inventés par elle, 53.
 — ses dents, 255.
 — étoffes teintées pour elle, 684.
 — à l'hôtel d'Albret, 652.
 — à la mort de Louis XIV, 636.
 — et Ninon de Lenclos, 439.
 — et les sonnettes, 653.
 — faisait de la tapisserie, 681.
 — et la vaisselle d'or, 525.
 Maires, 188.
 Mairat (la *Sylvie* de), 494, 519.
 Maironet (Pidansat de), 490.
 Maise ou Mese, baril à harengs, 380.
 Maisier, fabricant de serinettes et de vieilles, 639, 730.
 Maison-Blanche (Guinguettes à la), 377.
 Maisons (Petites-), 457.
 — (Navets de), 763.
 — du zodiaque, 50.
 Maître (Passé), 159, 162.
 — (Privileges des fils de). Voy. Fils.
 — valet, 460.
 Maîtres, 450 et suiv.
 — ès arts, 75, 458.
 — de dessin et de mathématiques du grand Dauphin, 596.
 — des échevins, 380, 598.
 — (Grands), 271.
 — de l'hôpital général, 387.
 — d'hôtel, 266, 455.
 — (Inspecteurs des), 400.

- de lettres, 456.
- (Limitation du nombre des), 157.
- de la marchandise, 380.
- (Menus), 271.
- leur nombre vers 1750, 208, 213.
- des œuvres, 448, 456.
- privilégiés, 456.
- suivant la Cour, 457.
- Maitrise (Gagnant), 352.
- (Lettres de), 160, 461.
- Majorités des princes, 464.
- Majors de régiment, 123.
- Malades (Gardes-), 357.
- (Pensions pour), 449.
- Malafer, marchand de curiosités, 244.
- Malaquais (Port), 149.
- Malchus, arme, 339.
- Male-Parole (Rue de), 673, 674.
- Malescho (Ramoneurs de), 613.
- Malet (Gilles), bibliothécaire du roi, 78.
- Male-tache (La), pour dégraisser, 249.
- Malherbe, comment il se présentait du froid, 350, 400.
- sur le nettoyage des rues de Paris, 523.
- Maliers (Chevaux), 58, 466.
- Malines, 430, 752.
- (Brunettes de), 274.
- Malles, 58.
- (Fabricants de), 466, 771.
- charrettes, 738, 739.
- (Porte-), 586.
- postes, 739.
- Malouin (Jacques-Paul), sur les gindres, 363.
- sur le vermicelle, 726.
- Malte (Anis de), 765.
- (Figues de), 349, 750.
- (Oranges de), 519.
- Maltot, théoriste à l'Opéra, 692.
- Maltourte (Sources de), 279.
- Malvoisie (Vin de), 434.
- Manches de couteaux, 224.
- Manchettes, 232, 489.
- Manchons (Chiens de), 167.
- (La foire aux), 688.
- Mancini (Olympe) et Louis XIV, 409.
- Mandarines, oranges, 519.
- Mandoline, 496.
- Mandrégore (Huile de), contre les maux de dents, 510.
- Mandron, tapissier, 681.
- Mandrot (B. de), 65.
- Manequins ou paniers, 764.
- Manfroniers (Draps), 274.
- Manipule, 84.
- Manique, sorte de gant, 466.
- Manlius (Jean), sur les teintures des Gobelins, 683.
- Mans (Bourreau du), 100.
- (Dentelles du), 253.
- Manteaux, 228, 676.
- de deuil, 260.
- (Porte-), 586.
- Mantelets, rideaux de cuir, 128.
- vêtement, 489.
- Mantes (Pont de), 380.
- (Vins de), 732.
- Mantilles (Confection des), 489.
- Manuel, fumiste du roi, 350.
- Manufactures de toiles (Inspecteurs généraux et visiteurs des), 400.
- Manutention (Rue de la), 296.
- Maquereaux (Marchands de), 630.
- (Pêche du), 581.
- Maquerelle (Ile), 238.
- Maquignonnerie, sens de ce mot, 467.
- Marais (Mathieu), 84, 261, 516.
- Marana (Lettre de), 97, 108, 166, 281, 324, 348.
- sur les abbés mondains, 568.
- sur les langues étrangères, 421.
- sur les miroirs, 488.
- sur les oranges, 519.
- sur le poivre, 581.
- sur les procureurs, 603.
- sur la saignée, 570.
- sur les yeux artificiels, 742.
- Marat, sa baignoire, 154.
- Marbre (Echecs en), 257.
- des mosaïques, 492.
- Marc, poids, 37, 579.
- (Saint), patron des vitriers, 735.
- Marceau (Famille), 74, 103, 460, 475, 662.
- Marcel (Andri), drapier, 675.
- (Gabriel), sur la cartographie, 361.
- (Pierre), drapier, 674.
- Marchais, chirurgien, 386.
- Marchand, apothicaire, 550.
- (Pont), 517.
- (Prosper), 5.
- (J.-H.), sur les vidangeurs, 730.
- Marchandes de modes, 488, 558.
- Marchandise, sens de ce mot, 234.
- (Maison de la), 380.
- (Maitre de la), 380.
- (Sergents de la), 638.
- Marchands, 521.
- bonnetiers, 513.
- de chevaux, 467, 609.
- de l'eau, 379. — Voy. Hanse.
- d'eau-de-vie, 434.
- hansés, 379.
- d'or et d'argent, 518.
- (Prévôt des), 380.
- (Roi des), 380.
- Marchant (Oliv. et Guill.), charpentiers d'artillerie, 333.
- Marche (Olivier de la), 354, 357, 359, 376, 406, 408, 505, 528, 587, 654.
- Marche, pédale des tapissiers, 71.
- Marché aux arbustes, 562.
- des Champeaux, 76.
- aux chevaux, 165.
- aux fleurs, 99.
- palu (Rue du), 528.
- de Poissy, 374.
- aux pourceaux, 491.
- le roi, 379.
- Saint-Christophe, 95.
- Saint-Germain, 628.
- Saint-Jean (Place du), 773.
- de Sceaux, 374.
- à la volaille, 61.
- Marciau (Jehan), tavernier, 672.
- Marcoussis (Latrines au château de), 728.
- Mardi, chômé, 446.
- gras, 127, 150, 369.
- Maréchal, chirurgien, 440.
- (Premier) de l'écurie royale, 323, 335, 454, 468, 641.
- (Pierre le), mesureur de grains, 481.
- Maréchale (Pain à la), 97.
- Maréchaux de France (Doyen des), 69.
- Maréchaux (Maitre des), 454.
- Mareliers, 257.
- Margot, joueuse de paume, 552.
- Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, son écriture, 285. — Ses mains sales, 315.
- d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, 436, 537, 671.
- de France, fille de Philippe le Long, 442.
- de Provence, femme de saint Louis, 243, 672.
- (Sainte), patronne des blanchisseurs, 86; et des filassières, 326.
- de Valois, femme de Henri IV, parle le latin, 213; — son écriture, 285; — son mariage, 464; — son papier à lettres, 539; — ses faux cheveux, 564.
- Marguilliers, 98.
- Mariages, 22, 98, 337.
- (Billets de), 547.
- (Contrôleurs des bans des), 198.
- (Corbeilles de), 389, 551, 668.
- royaux, 207, 464, 478.
- Marie (George), tailleur de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, 227, 678.
- Marie d'Angleterre, femme de Louis XII, son entrée à Paris, 89, 646.
- Marie d'Anjou, femme de Charles VII, on bassinait son lit, 154. — Aimait les chiens, 167. — Achète une poupée, 663.
- Marie-Antoinette, femme de Louis XVI, 86, 102, 131, 261, 331. — Au bain, 59. — Au billard, 82. — Perd ses cheveux, 179. — Le collier, 410. — L'air de Marlborough, 505. — Et les faiseuses de modes, 490, 594. — Montres de sa corbeille de mariage, 389. — Et les oiselières, 516. — Et les panaches, 576. — Les tabatières de sa corbeille, 668.
- Marie de Brabant, femme de Philippe le Hardi, 249.
- Marie Lesczinska, femme de Louis XV, et le grand Thomas, 517. — Et les paratonnerres, 545. — Ses tabatières, 667.
- Marie-Louise, femme de Napoléon I^{er}, 165.
- Marie de Médicis, femme de Henri IV, 264, 351. — Son amour pour les bêtes, 167. — Sa chambre vitrée, 734. — Ses diamants, 261. — Son écriture, 285. — Met à la mode un pain, 97. — Son sacre, 147.
- Marie Stuart, portait de faux cheveux, 563. — Son écriture, 285.
- Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, 5, 245. — Son maître de danse, 245. — Son tailleur, 227.
- Marié (Pipes du nouveau), 571.
- Mariette, éditeur d'estampes, 312.
- Marigny (Abbé de), 20.
- Marin (Gillet), maréchal-ferrant, 468.
- (F.-L.-G.), littérateur, 178.

- Marine (Bois pour la), 184.
 — (Ingénieurs de la), 398.
 Mariné (Poisson), 630.
 Marinette, boussole, 104.
 Marionnettes de Brioché, 469.
 Marins (Les) et le tabac, 666.
 Maris trompés, voués au jaune, 219.
 — (Deuil de), 259.
 Marius, ses parapluies, 542, 543.
 Marivaux, 115, 323, 324.
 — sur les jumelles de théâtre, 518.
 — sur le pillage d'un carrosse, 707.
 — (Rue), 316.
 Marlborough (Chanson de), 505.
 Marli, tissu fabriqué par les gaziers, 361.
 Marly-le-Chastel, 605.
 — (Jardinier de), 405.
 — (Machine de), 358.
 — le Roi, 605.
 — (Taupes de), 682.
 Marmites, fabriquées par les taillandiers, 671.
 Marmitons (de cuisine), ou galopins, 354.
 Marmot, ou tête de bois, 566.
 Marmottes de Charles VIII, 167, 469.
 — surnom donné aux vieilles, 730.
 Marmousets (Rue des), 59, 676.
 Marmoutiers (Couvent de), 137.
 Marne, rivière, 194.
 — (Charbon venu par la), 87, 149.
 — impôt sur les bateaux qui la remontaient, 492.
 — à qui elle appartenait, 556.
 — (Poisson de la), 580.
 Maroc (Ambassadeurs du), 182.
 — (Côtes du), 203.
 Marolles (Michel de), 281, 695.
 Maroquin, 168, 508.
 — (Chaussures de), 103, 203.
 — (Collets de), 180.
 Marot (Clément), 307.
 Marques de fabrique, 470, 592.
 Marqueterie, 280, 281.
 Marquis (Jean), montreur de marionnettes, 469.
 Marramas, drap d'or, 650.
 Marronnage des cheveux, 178.
 Marrons (Amidon de), 14.
 — glacés, 194.
 — vendus par les fruitiers, 11.
 — de Lyon, 471.
 Mars (Notre-Dame en), sens de ces mots, 504.
 Marsan (Comte de), 253.
 Marseille, 71, 276.
 — (Cartes à jouer de), 129.
 — (Combats de taureaux à), 182.
 — (Chapeaux de), 250.
 — entrepôt de l'Orient, 119, 309.
 — (Trajet de Paris à), 706.
 Marsouin (Peau de), 507, 753.
 Marteau d'aiguilletier, 38.
 — d'armes, 340.
 — de bourrelier, 37.
 — des cuirs, 200.
 — (Gardes-), 357.
 — de paveur, 39.
 — (PERRUQUES à trois), 565.
 — de potier, 40.
 — œuvre des taillandiers, 671.
 Martène (Ed.), 77, 200.
 Martial de Paris, 123, 164, 354, 573, 574, 592, 617.
 Martin, armurier, 132.
 — cartomancien, 130.
 — chirurgien, 510.
 — fripier, inventeur de la male-tache, 249.
 — (Henri), historien, 64.
 — libraire, 433.
 — (Saint), 262. — Patron des crieurs, 234; — des meuniers, 487.
 — (Vernis), 668, 670, 726.
 Martinets, chandeliers, 770.
 Martini (D.), montreur de bêtes, 16.
 Martinique (Liqueurs de la), 438.
 Martinot (Les), horlogers, 7, 388.
 Martre (Fourrure de), 342.
 Martroi (Rue du), 583, 775.
 Mascarades, 471, 478.
 Masques, 118, 127, 147, 471, 506, 548.
 — d'escrime, 35, 308.
 Masse d'armes, 340.
 — des bedeaux, 75.
 — (Porte-), 587.
 Massepains, 194.
 Masson (Papire), sur les vertus de la Bièvre, 683.
 Mastic, pour poser les vitres, 734.
 Mat (Or), 518.
 Matelas, 226, 472.
 Matériaux (Inspecteurs des), 400.
 Mathématiques (Instruments de), 225, 403.
 — (Maître de), pour le Dauphin, 596.
 Matheolus ou Mathiolet, sur les nourrices, 504.
 Matherot (Lucas), maître écrivain, 286.
 — de Preigney (Abbé), 423.
 Mathieu (Saint), patron des changeurs, 139.
 Mathurins (Couvent des), 91, 181, 545.
 Matignon (Comtesse de), 490, 703.
 Matines (Heure de), 386, 428, 710.
 Matrones jurées du Châtelet, sages-femmes, 625, 626.
 Matthieu Paris, chroniqueur, 442.
 — (Pierre), historien, 259.
 Maubert (Place), 113, 148, 254, 256, 373, 522, 597, 609, 627, 656, 705, 773.
 Maubeuge, 752.
 Maubois (Jean), tourneur en métaux, 702.
 Maubué (Léon), perfectionne les scies, 634.
 — (Rue), 74.
 Mauconseil (Rue), 264, 421, 608.
 Maufumiers (Draps), 274.
 Maugars, 268.
 Maulin (Jean), 78.
 Maupas (La diligence pour), 779.
 Maur (Saint), patron des chaudronniers, 154, et des gainiers, 353.
 Maurice (Saint), patron des blanchisseurs, 85, et des teinturiers, 40, 685.
 Mauriceau (Fr.), accoucheur, 5.
 Mauvais (Olivier le), valet de chambre de Louis XI, 558.
 Mauvaises Paroles (Rue des), 673, 674.
 Mauvais-Garçons (Rue des), 113.
 Maximilien (L'empereur), sa fille lui fait des chemises, 436.
 Mayence, et l'imprimerie, 394.
 Mazarin (Cardinal), 83, 90, 239, 247.
 — et les académies, 3, 740.
 — son ascenseur, 46.
 — sa bibliothèque, 79.
 — (Collège), 3, 118, 214, 232, 349, 601. — Voy. Quatre-Nations.
 — son cuisinier, 171.
 — (Duchesse de) et son serin, 639.
 — et ses guenons, 374.
 — (Palais), 46.
 — ses reliures, 618.
 — son secrétaire Rose, 635.
 Mazarinades, 44, 46, 99, 374, 516.
 Mazarine (Bibliothèque), 3, 79, 100, 214, 259, 326, 389, 396, 433, 589, 608, 662, 668.
 — (Rue), 341, 553, 608.
 Mazerolle (F.), 473, 678.
 Meaux, 194.
 — (Blés de), 481.
 — (Draps de), 272.
 Mécaniques (Gens), sens de cette expression, 472, 757.
 Mèches de coton pour chandelles, 750.
 Mecque (Esprit de la), contre les maux de dents, 511.
 Médailles (Commerce des), 244.
 — (Frappe des), 263, 264, 473.
 — (La Monnaie des), au Louvre, 491.
 Médard (Saint), patron des bonnetiers, 91.
 Médecin (Premier) du roi, 474, 475.
 Médecine (Faculté de), son be-deau, 75.
 — favorable au charbon de terre, 148, et au chocolat, 171.
 — et les chirurgiens, 169, 170, 501.
 — et le premier médecin du roi, 475.
 — statuts, 78.
 Médicaments, 18, 19, 20.
 — (Poids pour les), 579.
 Médicée (Herbe), ou tabac, 666.
 Médoc (Diamants du), 82.
 Mégisserie (Quai de la), 244, 368, 406, 475, 517, 678, 772.
 — Voy. Vallée de Misère.
 — encombré d'échoppes, 283.
 — occupé par les ferrailleurs, 237.
 — occupé par le marché aux arbustes et le marché aux fleurs, 99, 562.
 — et les oiselières, 514, 516, 640.
 Megliorini (Horacio et Ferdinando), mosaïstes, 492.
 Mehun-sur-Yèvre (Le château de), au duc de Berri, 529.
 Mélilot (Eau de), pour le linge, 499.
 Mélisse (Eau de), 277.
 Melle (Jacques de), 17, 181.
 Melons, 599.
 Melun (Briques de), 110.
 — (Chaleur de), 133.
 — (Chaux de), 155.
 — (Coche de), 71.
 — (Draps de), 272.
 — (Marchands de), 752.
 — (Pain de), 96.
 — (Volière du roi à), 373.
 — (Voiture de Paris à), 738.

Mélusine (Roman de), 438.
 Memmont, académiste, 4.
 Mémoires (Vérificateurs de), 735.
 Ménage (Gilles), 32, 96, 132, 231, 285, 385, 540, 593, 619, 639.
 — (Pain de), 96.
 Ménageries. Voy. Animaux. — Cité. — Combats d'animaux. — Fontainebleau. — Jardin des plantes. — Louvre. — Saint-Germain. — Tuileries. — Versailles. — Vincennes.
 Ménages d'enfants, jouets, 410.
 Mende (Lozère), 331.
 Mendiants, 32, 80, 750, 765.
 Menessier, maître d'armes, 35.
 Ménestrels, 400 et suiv., 506.
 — (Roi des), 401.
 — (Rue des), 401.
 Ménestriers (Rue des), 401, 527, 730.
 Meneurs, pour les aspirants à la maîtrise, 157.
 — d'ours, 529.
 Meneuses, chez les crieries de chapeaux, 238.
 Ménilmontant (dépêche expédiée de), 688.
 — (Guinguettes de), 377.
 — (Ruisseau de), 296, 297.
 Menot (Michel), 164.
 Menthe (Décoction de), contre les maux de dents, 510.
 Menuet, danse, 245.
 Menuise, poissons, 748, 766.
 Menu-vair, fourrure, 221.
 Menus (Officiers des), 264, 478.
 Méon (D.-M.), 216, 649, 732.
 Mer (Sable de), 624.
 Mercerie (Courtiers de), 222.
 Mercier (Dit d'un), 3, 139, 179, 202, 258, 319, 331, 345, 506, 753.
 — (Girard), savetier, 22, 23.
 — (Jacques le), maître écrivain, 461.
 Mercière (Galerie), 536.
 — (Rue), 597.
 Merciers, 478.
 — (La grange aux), 479.
 — (Rois des), 480.
 — (Salle aux), au Palais, 536.
 Mercure, divinité païenne, 49.
 — métal, 46, 73.
 — de France, cité, 538, 668.
 — galant, cité, 525, 542, 543, 547, 605.
 Mercuriale (Étymologie du mot), 481.
 Mercy (Tabatière du comte de), 668.
 Méreaux des corporations, 36, 63, 100, 195, 312, 332, 334, 478.
 — des pèlerinages, 561.
 Mère de perle, la nacre, 563.
 Mérian (Plan de Paris de Mathieu), 362, 608.
 Méréimée (Prosper), 728.
 Meringues, 194.
 Mérisier (Arc en), 45.
 Mérite militaire (Ordre du), 522.
 Merlan, surnom donné aux coiffeurs, 593.
 — (Pêche du), 531.
 Merlange (Eaux de), 280.
 Merlans (Crieur de), 749.
 Merle (Le comte de), fils de Jeanne d'Albret, 505.
 Merles, 373.
 — (Commerce des), 515.

Merlin, de Douai, 114.
 Merluche (Le crieur de), 766.
 Merrain, 282, 481.
 Merri (Orne), 64, 581.
 Merrien. Voy. Merrain.
 Méry (Oise), 554.
 Mésangère (P. de la), 366, 621, 738.
 Meschevé (Pain), 96.
 Mesdames, filles de Louis XV, 283, et voy. à leurs noms.
 Mesly (Seine-et-Oise), 561.
 Mesnard (Paul), 656.
 Mespoints (Dés à jouer), 258.
 Messageries, 264, 482, 772.
 Messagers (Grands et petits), 483.
 — parisiens (Ancêtres des), 705.
 — de l'Université, 482, 483.
 Mestourné (Pain), 96.
 Mesué (Jean), médecin arabe, 19.
 Mesurage (Perception des droits de), 484.
 Mesures en bois, 88.
 — pour les bois de charpente, 481.
 — (Conservateurs des), 356.
 — (Contrôleurs des), 200.
 — de cuivre pour les huiles, 138, 391.
 — pour les étoffes de soie, 272.
 — pour les filets des pêcheurs, 243.
 — pour le sel et les graines, 312.
 — pour les toiles, 207.
 Voy. leurs noms particuliers et le mot poids.
 Métaux (Tailleurs sur), 678.
 Météil, 108.
 — (Pain de), 95.
 Métier, ce que c'était, 205.
 — à bas, 89.
 Métiers (Énumération des) d'après les ordonnances de 1350, de 1415, de 1672, 520 et suiv.
 — (Petits), pâtisserie, 52.
 — (Réglementation des), 520.
 Métra, chroniqueur, 331.
 Metz (G. de). Voy. Guillebert.
 Meubles (Gardes-), 357.
 — (Porte-), 587.
 — (Marchands de vieux), 244.
 Meudon (Archer de), et l'opération de la pierre, 439.
 — (Blanc de), 84.
 — (Carrières de), 127.
 — (Taupes de), 682.
 — (Vin de), 532, 732.
 Meulan (Vins de), 732.
 Meulen (Van der), peintre, 92.
 Meules (Faiseurs de), 486.
 Meunier, rôtisseur, 623.
 Meunier (Le) à l'anneau, 487.
 Meuniers (Le cri des), 769.
 Mexique, 171.
 Mezeray (Eudes de), 115.
 Mézières (École du génie à), 398.
 — (Serge de), 639.
 Mibrai (Le carrefour de), 673.
 Mical (Abbé), 55.
 Michallet, éditeur d'estampes, 312.
 Michault (Pierre), auteur du *passe-temps Michault*, 52, 769.
 — (Robert), marchand de tabac, 666.
 Michel (Saint), patron des oublieurs, 529.
 — — pâtissiers, 552.
 — — tourneurs, 702.

Michel (Francisque), 95, 273, 275, 277, 328, 495, 647, 649, 650, 651, 693, 696.
 — le-Comte (Rue), 775.
 Michel (Saint), patron des maîtres d'armes, 36.
 — patron des balanciers, 34, 61.
 — patron des chapeliers, 142.
 — patron des étuvistes, 316.
 — patron des fripiers, 347.

 Michelet (J.), 63, 505.
 Michelette, gouvernante d'animaux, 430.
 Michiel (Estienne), marchand de bois, 481.
 Michon (J.), médecin, 520.
 Microscopos, 69, 518.
 Miel, 91, 123.
 — crié dans les rues, 180, 749.
 — de Languedoc, 2.
 Mignard, peintre, 439.
 Mignet (F.-A.-M.), historien, 275.
 Mignonnette, dentelle, 253.
 Migraine, indisposition, 450.
 — guérie par le thé, 689.
 — teinture, 219.
 Milan (Armes de), 43.
 — (Chasse au), 125.
 — (Concile de), 122.
 — (Or de), 518.
 Milieu du Monde (Le), cabaret, 115.
 Militaire (Couteaux à la), 226.
 Millin (A.-L.), 179, 578.
 Mine ou hémine, mesure pour les grains, 88, 97, 383. — Voy. Minot.
 Mines, 43.
 — de houille, 391.
 — de métal, 487.
 — (Laveurs de), 428.
 Mineurs (Les frères), ou mendiants, 749.
 Miniaturistes, 303.
 Minimes (Eau de mélisse des), 277.
 Minot, mesure, 88, 149, 222, 484, 485, 487, 635.
 Minuit, heure des matines, 472.
 — (Messe de), 252.
 Minut (Gabriel de), 307.
 Minutor, chargé de la saignée dans les couvents, 569.
 Miramond (Etienne de), cravatier du roi, 231.
 Miraulmont (P. de), 663.
 Mireval (Vignes apportées de), 613.
 Miroir des femmes vertueuses, 108.
 Miroirs, 39, 506, 508, 517.
 — (Cadres de), 269, 301.
 — à cristallin, 488.
 — d'étain, 312.
 — (Faiseurs de), 488.
 — importation interdite, 198.
 Voy. Glaces.
 Miron (François), prévôt de Paris, 296.
 Misanthrope (Le) et les ongles longs, 392.
 Misère (Vallée de), devenue quai de la Mégisserie, 237.
 Miséricorde, arme, 339.
 — (Hôpital de la), 457, 460, 488, 792.
 Mitaines, 89, 162, 489, 506, 508.
 Mites (Préservation des), 249.
 Mithridate, antidote, 399, 718.
 Mitoire, fabricant de cartes à jouer, 129.

Miton, 489.
 Mocayar, étoffe, 323.
 Mode (Pain à la), 97.
 Modernes (Maîtres), dans les corporations, 14, 67, 158, 457.
 Modes (Les marchandes de), faisaient les paniers, 538.
 Modeste (Jupe, dite la), 537.
 Modiste (Définition du mot), 489.
 Moette, directeur de l'Opéra-comique, 264.
 Moisi, couleur, 219.
 Moison ou largeur, 694.
 Moissons (Gardes des), 483.
 Molère (Etienne de la), donne des statuts aux oiselières, 515.
 Molién, imprimeur en taille-douce, 397.
 Molière, accessoires de *l'Avare*, 4.
 — sur les aiguillettes, 12.
 — au cabaret, 115.
 — sur les calèches, 736.
 — sur les chaises à porteur, 588.
 — et les chandelles, 494.
 — et les chapeaux, 143.
 — et les charlatans, 528.
 — sur les enseignes, 306.
 — et les épingles, 308.
 — et les escoffions, 52.
 — et les jetons, 408.
 — et les mandarines, 519.
 — et la médecine, 409.
 — et les médecins, 473.
 — sur la neige, dentelle, 252.
 — sur la petite oie, 695.
 — sur les ongles longs, 392.
 — sur le mercier Perdregeon, 90, 562.
 — et les prisonniers, 362.
 — son propriétaire, 227.
 — sur les rabats, 232.
 — sur les rubans, 695.
 — sur le tabac, 666.
 — sur les tailleurs, 677.
 — tapissier, 681.
 — *Tartuffe* et *Amphitryon*, 325.
 — son thermomètre, 68.
 — sur les tourne-broches, 701.
 Mollet (Claude), dessinateur de jardins, 259.
 — (Pain), 97.
 Molleton, étoffe, 54, 490.
 Momies, 326, 697.
 Monaco (Madame de), 320.
 Monardès (Nic.), sur le tabac, 666.
 Moncahiard, étoffe, 323, 507.
 Monchablon (Pension), 458.
 Mondory, acteur, 519.
 Monet (Philippe), son lexique cité, 651.
 Mommerqué, sur les omnibus, 319, 425.
 Monnaie (Étalons des poids conservés à la), 579.
 — des médailles au Louvre, 491.
 — (Moulin de la), sur la Seine, 491.
 — (Rue de la), 172, 263, 491, 729, 775.
 Monnaies (Chevaliers d'honneur des), 165.
 — (Contrôleurs généraux des), 499.
 — (Cour des), 61, 74, 139, 220, 252, 260, 269, 370.
 — (Gardes-seels des), 358.
 — (Généraux des), 361.

Monnaies (Hôtel des), 263, 491.
 — (Maîtres particuliers des), 457.
 — (Prévôté générale des), 600.
 — (Tailleurs généraux et particuliers des), 678.
 — valeur relative des monnaies anciennes et des nôtres, 629, 674.
 Monnayeurs (Faux), 491.
 Monocles (Invention des), 517 et 518.
 Mons (Belgique), 706.
 Monsieur-le-Prince (Rue), 608.
 Monstrelet, 52, 164, 514.
 Montaiglon (A. de), 431, 613, 643.
 Montaigne, 2, 129, 214, 224, 345.
 — aux bains de Bade, 204.
 — et les bas, 309.
 — on ne bassinait pas son lit, 154.
 — blâme l'usage des corsets, 216.
 — ses dents, 253, 510.
 — et les lunettes, 517.
 — mangeait avec ses doigts, 225.
 — et les Petites affiches, 567.
 — et les poêles, 578.
 — et le mot squelette, 500.
 — et les tourne-broches, 701.
 Montaigu (Collège de), dureté du régime, 214.
 Montansier (Théâtre de la), aujourd'hui du Palais-Royal, 596.
 Montauron (Pain à la), 96, 97.
 Montausier (Duc de), 482, 596.
 Montbard (Lacets de), 418.
 Montbrun de Souscarrière, bâtarde du duc de Bellegarde, 588.
 Montchrestien (Antoine de), économiste, 272, 654.
 Monteigni (Jehan de), prévôt de Paris, 531, 657, 747.
 Montereau (Chaleur de), 133.
 Monterueil (Jehan de), tisserand, 671.
 Montespan (M^{me} de) et les glaciers, 364.
 Montesquieu, sur les mercières du Palais, 536.
 — sur le tabac, 667.
 Montesson (M^{me} de), à la mort du duc d'Orléans, 636.
 Monteux (Jérôme de), 164, 544, 545.
 Montfaucon (Bernard de), 127, 142, 167, 179, 612.
 — (Boyauderies de), 107.
 — (Carrières de plâtre à), 573.
 — (Fourches de), 101.
 — (Immondices à), 467.
 Montfleury et les lingères, 436.
 Montfort (Le coche de), 778.
 — (Denys), rebouteur de Louis XIV, 620.
 Montglat (Marquis de), 250.
 — (Marquise de), gouvernante de Louis XIII, 585.
 Montgobert, coiffeuse de M^{me} de Grignan, 177.
 Montgolfier (Etienne), 8.
 Montigny (Jean de), prévôt de Paris, 226.
 Montils-les-Tours (La cage de), 630.
 Montjau (Cbâteau de), 547.
 Montjoie en Normandie, et le raccommodage de la faïence, 611.

— Saint-Denis, nom du roi d'armes, 383, 623.
 Montjoies, monuments entre Paris et St-Denis, 590.
 Monthéry, 193, 778.
 Montluc, sur les arquebuses, 43.
 — sur les lances, 420.
 — sur le tabac, 666.
 Montmartre (Boulevard), 538.
 — (Carrière de plâtre à), 573.
 — son égout, 296.
 — (L'Esprit de), surnom d'un ventriloque, 725.
 — (Jeu de mail), 586.
 — (Porte), 586, 749.
 — (Quartier), 609.
 — (Rue), 245, 281, 522, 608, 705, 773.
 — (Vin de), 732.
 — (Voirie de), 522.
 Montmorency (Connétable de), 261.
 — (Dentelles de), 83, 87.
 — (Diane de), 127.
 — (Vin de), 532, 732.
 Montoirs, 127.
 Montorgueil (Rue), 704, 773, 775, 779.
 Montpellier (Bayettes de), 74.
 — (Liqueurs de), 437.
 Montpensier (M^{me} de), 542, 653.
 — (Rue), 603.
 Montres, 388, 761.
 — (Cristaux de), 518.
 — à répétition, 162, 388.
 Montreuil (Gibert de), 164.
 — (Imprimerie à), 395.
 — (Malades de), 575.
 — (Marchands de), 752.
 — (Voiture pour), 780.
 Montrichard (Couveuses artificielles au chateau de), 582.
 Montrouge (Carrières de), 127.
 — (Guinguettes au Petit-), 377.
 Montroussel (Richard), maître boucher, 465.
 Moquettes (Marchands de), 508.
 Mordant, pour ceinture ou jarretière, 51, 406.
 Moreau, graveur, 536.
 — (Michel), prévôt des marchands, 462.
 — orfèvre, 527.
 — procureur du roi, 287.
 — (René), médecin, 171.
 Morellièrre (La), cabaret, 115.
 Moréri, sur le linge damassé, 435.
 Moret (La diligence pour), 779.
 Morfondus (Quai des), 60, 353.
 Moriau (Gautier), tavernier, 674.
 Morigny (Toile de), 696.
 Morions (Dorure des), 269.
 — (Fabrication des), 563, 708, 709.
 Moriz (Paolo), crée à Lyon une manufacture de velours, 723.
 Mors de cheval, 161, 162, 229, 269, 443, 444, 508.
 Morse (Dents de), 255.
 Mortelier (Famille Le), 492.
 Mortellerie (Rue de la), 492, 773.
 Mortier, pour les constructions, 492.
 — sorte de veilleuse, 722.
 Morts (Jour des), 80, 262, 282.
 Morue, 629.
 — (Brosses à), 111.
 — (Marchands de), 630.
 — (Pêche de la), 584.

Motte (Mlle), marchande de modes, 538.
 Mottes à brûler, 180.
 Motteville (M^{me} de), 83, 250, 537.
 Mouchards, 319, 493.
 Mouche (Couteaux à), 226.
 — insecte, 16.
 — ornement, 248.
 — policier, 493.
 Mouchettes, datent du XVI^e siècle, 138.
 Mouchoirs, 84, 507.
 Mouette, oiseau de mauvais augure, 527.
 Moufle (Arbalète à), 31.
 — ou mitaine, 489.
 Moule, mesure pour le bois, 39, 494.
 — à boutons, 548.
 — à chandelles, 592.
 — à pâtisseries, 322, 507, 671.
 — à plaques de pèlerinages, 561.
 Moulée, ou noir de chaudière, 686.
 Moulin de la Monnaie sur la Seine, 487, 491.
 — (Diverses pièces d'un), 487.
 Voy. Moulins.
 Moulinage de la soie, 495.
 Moulin, 200.
 — (Coutellerie de), 770.
 — à papier, 541.
 — (Rue des), 509.
 Moulures, œuvre des raboteurs, 611.
 Mouret, porte-malle du roi, 586.
 Mousquet, 44.
 Mousseaut (Pain), 97.
 Mouselines, 328, 495.
 Mousses, à la vanille, à l'anis, etc., 194.
 Mousset, porte-masse du roi, 586.
 Moussy (Rue de), 775.
 Moustier (Rue du), 85.
 Moutarde, 68, 495, 731.
 Mouton (Le) blanc, cabaret, 115.
 — dentiste de Louis XV, 255.
 — (Fourrure du), 342.
 — (Jean), joueur de luth, 447.
 — (Pain), 97.
 — machine à enfoncer les pilotes, 386, 653.
 — (Rue du), 692.
 Voy. Moutons.
 Moutonne, bouclée ou bichonne (perruque), 565.
 Moutons (Boyaux de), 107.
 — consommation, 76.
 — (Cuir de), 452.
 — (Habillage des), 161.
 — (Peau des), 162, 233, 243, 269, 555, 632.
 — de pré-salé, 76.
 — des provinces, 506.
 — (Vente des), 92.
 Moüy (Serges de), 507.
 Muci (M^{me} de), couchait avec sa servante, 439.
 Muette (Château de la), 124.
 Muid, mesure, 68, 88, 149, 381, 700.
 Mule, monture, 127, 128.
 — (Cabaret de la), 115.
 — (Ferrer la), 242.
 Mules, chaussures, 161.
 — du roi, 125.
 Mulets (Conducteurs de), 495.
 — (Couvertures pour), 636.
 — (Selles pour), 73, 162.

Mulleseau (Vin de), 599.
 Mulots (Destruction des), 399.
 — (Preneurs de), 496.
 Multiplication (Table de), 168.
 Municipalité de Paris, 36.
 Munition (Pain de), 97.
 Munster (Plan de Paris de Sébastien), 362.
 Murano (Glaces de), 365.
 Mureaux (Carrières des), 127.
 Mures, fruits, 767.
 Murgalet, dentellière, 253.
 Mûrier (Rue du), 648.
 Murrhins, vases, 448.
 Musc (Boisson de), 434, 437.
 — (Usage du), 299, 546.
 Muscade, 252.
 Muscat de Provence, 434.
 Muse historique. Voy. Loret.
 Musées. Voy. Artillerie, Cluny, Figures de cire, Louvre, Peinture.
 Musette, instrument de musique, 204, 496.
 Musicos. Voy. Cafés chantants.
 Musier, libraire, 433.
 Musique (Garde des instruments de), 357.
 — (Graveurs en caractères pour la), 369, 370.
 — (Imprimeurs de), 397.
 — (Instruments de), 447.
 — de l'Opéra, 164.
 — (Papier à), 539.
 — (Planches pour la), 592.
 Voy. Cafés chantants, Chant (Maitres de), et le nom particulier des instruments.
 Musnier (Andry le), libraire, 432.
 Musset-Pathay, 328, 697.
 Mussy, inventeur d'une veilleuse, 723.
 Musurus (Marc), poète grec, 214.
 Muyart de Vouglans, 102.
 Myrepse (Nicolas), médecin grec, 19, 20.
 Myrrhe, gomme résineuse, 714.
 Mystères dramatiques, 217, 247, 542.

N

Nachiz, drap d'or, 650.
 Nacre de perle 256, 411, 551, 563, 670.
 — ou porcelaine, 582.
 Naderman, fabricant de harpes, 381.
 Nageoires des porteurs d'eau, 589.
 Naifs, nays, ou nays (Draps), 274.
 Nains, 168, 498.
 — (Porte-), 498.
 — des Indes, 568.
 Naissances royales, 72, 114, 207.
 Naissante (Perruque), 565.
 Nancy (Bataille de), 254.
 Nantes (Crêpes de), 273.
 — (Serge de), 639.
 — (Trajet de Paris à), 706.
 Voy. Edit de Nantes.
 Nanteuil, sur la route de Laon, 705.
 Nantueil (Nicolas de), tavernier, 672.
 Naples (Coton de), 328.
 — (Savon de), 633.
 Napoléon I^{er}, visite le panorama, 539.
 — et la poudre à poudrer, 594.
 Napoléon I^{er} (Sacré de), 516.
 — et le tabac, 668.
 Nappes, 498.
 — (Porte-), sens de ce mot, 587.
 Naquaires ou timbales, 401.
 Narbonne (Miel de), 2.
 — (Pourpre de), 220.
 Nasses, filets, 39, 499, 556.
 Nast (Manufacture de porcelaine du sr), 583.
 Natation (Ecoles de), 60. — Voy. Bains froids.
 Nations de l'Université, 75.
 Nativité (Fête de la), 504, 630, 756.
 Nattes en paille, 499.
 Naturelle (La), perruque, 565.
 Nauchers ou nochers, pilotes, 469.
 Naudé (Gabriel), bibliothécaire de Mazarin, 79, 374, 618, 714.
 Navarre, fabricant de parapluies, 543.
 Navarre (Collège de) :
 — Henri III et Henri IV y sont élevés, 285.
 — Duret du régime, 214.
 — Proviseur, 601.
 — Le roi, premier boursier, 214.
 — (Jeanne de), femme de Philippe le Bel, son tailleur, 676.
 — (Philippe de), à propos des écoles, 453.
 Navets, criés dans les rues, 349, 500, 750, 763.
 Navettes (Faiseurs de), 40, 500.
 Navigation sur la Loire, 378.
 Neauphle-le-Château (Voiture pour), 778.
 Neckam (Alexandre), 126, 256.
 Necker, 84, 326.
 Nèfles, 180, 751.
 — (Mesureurs de), 483, 485.
 Nefs, 55, 71.
 — (Avaleurs de), 459.
 Nègresse blanche, 568.
 Nehou (Louis-Lucas de), crée une manufacture de glaces, 365.
 Neige, dentelle, 252.
 — (Rabats à la), 232.
 Néphrétique (Contre la), 440, 656.
 Nérès (Eaux de), 279.
 Néron (Pierre), jurisconsulte, 334, 535.
 Nesle (Hôtel de), 296, 373, 491.
 — (Porte de), 290.
 — (Quai de), 469.
 — (Tour de), 356, 608.
 Nettolement des rues, 523.
 Neubourg (Bœufs de), 506.
 Neufchâtel (Draps de), 274.
 Neutrés (Tapis), 680.
 Neuve de Lamoignon (Rue), 564.
 — Montmartre (Rue), 59.
 — Notre-Dame (Rue), 527, 544.
 — des Petits-Champs (Rue), 490.
 — Saint-Augustin (Rue), 114, 539.
 — Saint-Denis (Rue), 82.
 — Saint-Etienne (Rue), 461.
 — Saint-Honoré (Rue), 775.
 — Saint-Laurent (Rue), 527.
 — Saint-Martin (Rue), 167, 168, 648.
 — Saint-Merri (Rue), 236.
 — Saint-Roch (Rue), 253.
 — Sainte-Geneviève, 450, 461, 553.

Neuville (M. de), 296.
 Nicaise, chirurgien, 557.
 Nicerson (Jean-Pierre), compilateur, 164.
 Nicolas (Saint) :
 — patron des apothicaires, 21.
 — — blatiens, 86.
 — — chandeliers, 138.
 — — ciriers, 174.
 — — déchargeurs, 246.
 — — écoliers, 453.
 — — emballeurs, 298.
 — — épiciers, 307.
 — — grainiers, 368.
 — — jaugeurs, 407.
 — — marchands de vin, 733.
 — — notaires, 503.
 — — pêcheurs, 557, 581.
 — — porteurs de charbon, 589.
 — — procureurs, 603.
 — — tondeurs de drap, 700.
 — — tonneliers, 40, 701.
 — — vendeurs de vin, 724.
 — le Doyen, maître écrivain, 461.
 — Flamel (Rue), 316.
 — évêque de Myre, 21.
 Nicolet (Théâtre de), 246, 384, 534, 631.
 Nicot (Jean), 108, 109, 110, 118, 121, 147, 236, 268, 577, 639, 666.
 Nièles, 162.
 Niellés (Emaux), 298.
 Nieul-sur-Autize (Un religieux de), sur la peau humaine, 545.
 Nieule, pâtisserie, 500.
 Nieuwerkerke (de), 85.
 Nil (Les garde-robes aux sources du), 584.
 Nîmes (Bayettes de), 74.
 — (Combats de taureaux à), 182.
 — métiers à l'as, 71.
 — patrie d'Indret, 69.
 — (Serge de), 639.
 Ninive (Peignes à), 558.
 Ninon (La) du boulevard, monteuse de marmottes, 469.
 — de Lenclos (Lit de), 439.
 Niquet, monnaie, 83, 764.
 Nisy (Robert de), pelletier, 442.
 Noailles (Paul, duc de), sur les rigoles de Versailles, 358.
 Noblesse (Lettres de), 501, 502.
 Noces (Vin de), sens de cette expression, 732.
 Nochers, pilotes, 469.
 Noël, inventeur d'une scierie mécanique, 634.
 — (B.-J.), 62.
 — (Fête de), 97, 262, 324.
 — (Pain de), 97.
 — (Robes de), 442.
 Nœuds d'épée (Confection des), 490.
 — (Perruques à), 565.
 Nogent-le-Rotrou, 752.
 Noguettes, lingères, 437.
 Noir, couleur, par qui portée, 219.
 — emblème de tristesse, 259.
 Noisettes, criées dans les rues, 180, 750.
 — (Mesureurs de), 484.
 Noisy (Thomas de), vinetier, 671.
 Noix, 434.
 — chez les boulangers, 451.
 — (Couteaux à), 225.
 — criées dans les rues, 349.
 — (Huile de), 391.
 — (Mesureurs de), 483, 484, 485.

Nonaindières (Rue des), 249.
 None (Heure de), 150, 386.
 Nonpareille, dentelle, 253.
 Normand (Jehan le), courtier de drap, 222.
 Normandie, 76, 172.
 — (Bestiaux de), 506.
 — (Blancards de), 85.
 — (Chapeaux de), 141.
 — (Cheveux de), 166.
 — (Couvertures de), 230.
 — (Draps de), 270, 275.
 — (Droguets de), 277.
 — (Eau de vie de cidre en), 172.
 — (Épingles de), 308.
 — (Fromages de), 767.
 — Juifs s'y réfugient, 66.
 — (Laines de), 418.
 — (Lin de), 437.
 — (Papeteries de), 292.
 — (Poissons de), 152.
 — (Vaches de), 505.
 Normands (Métiers exercés par les), 633.
 Norsia (Horace de), inciseur, 153.
 North-Holland (Un paysan du), prestidigitateur, 597.
 Nostradamus, 50.
 Nostrés (Tapissiers), sens de cette expression, 680.
 Notaires, contrôleurs de leurs actes, 198.
 — (Panonceaux des), 538.
 Notre-Dame (Congrégation de), 460.
 — (Les quatre fêtes), 262, 756.
 Voy. Vierge (La Sainte-).
 — (Hôtel), meublé, 390.
 — (Ile), 625, 356, 556.
 — (Michel de), 50.
 — de Montserrat (Confrérie des pèlerins de), 561.
 — de Nazareth (Rue), 167, 648.
 — (Neuve-), 527, 544.
 — (Pont), 115, 117, 386, 398, 471, 527, 556.
 — (Port), 72.
 — (Rue), 433.
 — (Square), 334.
 Notre-Dame de Beauce (Pèlerinages à), 610.
 — de Bon-Secours (Confrérie de), 467.
 — des Champs (Rue), 77, 127.
 — de Liesse (Pèlerinage à), 705.
 — de Miséricorde (Hôpital de), 457, 460, 488, 792.
 Notre-Dame de Paris :
 — (Autel sous le parvis), 379.
 — (Bibliothèque de), 77, 303.
 — (Bourdon de), 503.
 — (Chanoines de), 17, 96.
 — (Le grand chœur et les écoles de), 453, 563, 564.
 — (Cloître de), 602, 676.
 — (Eglise), 187, 223, 230.
 — (Enfants trouvés à), 574.
 — (Foire aux oignons sur le parvis), 514.
 — (La jacqueline de), 334.
 — (Moulin du chapitre de), 487.
 — (Orgues de), 526, 527.
 — (Parvis de), 379, 405, 514, 525, 602.
 — (Pentures de), 642.
 — souliers du clergé, 549.
 Notre-Dame de pitié, 535.
 — de Pontoise (Pèlerinages à), 561.
 — de Saint-Cyr, 575.
 — des Victoires, 103, 482, 630.
 Nottingham, 69.

Nouée (Perruque), 565.
 Nougaret (Pierre), 516, 519, 730.
 Nourrices (Bureau des), 609.
 — des enfants de France, 359.
 — (Placement des), 113, 114.
 — de province, 476.
 Nouvelle-France (Guinguettes à la), 377.
 Nouvelles catholiques (Couvent des), 461.
 Novices, apprenties des crieuses de chapeaux, 238.
 Noyer (Arcs en), 45.
 — (Ecorce de), 219.
 Noyers (Rue des), 66, 416, 628.
 Noyon (Lins de), 437.
 — et les messagers du roi, 482.
 — (Pierre de), chaperonnier, 147.
 Nuit (Gardes de), 358.
 Numéraire, sa rareté au XVII^e siècle, 524, 525.
 Nyert (Louis de), concierge du Louvre, 190.
 Nymphes (Café des), 119.
 Nyon, libraire, 433.

O

O (Marquis d') et ses seize médecins, 474.
 Oberkampff (Christophe), imprimeur sur étoffes, 397.
 Oberkirch (Baronne d'), citée, 123, 375, 411, 490, 576, 645, 706, 736.
 Obizon, médecin de Louis le Gros, 473.
 Objets perdus (Criage des), 234.
 Obole, monnaie, 138.
 — poids, 442, 579.
 — de rivage, impôt, 622.
 Occident (Compagnie d'), 251.
 Oculistes, 398.
 Odéon (Carrefour de l'), 704.
 — (Rue de l'), 423.
 — (Trottoirs rue de l'), 554.
 Odofredo, jurisconsulte, 302.
 Odontalgie, 254, 265.
 Œil de bœuf (Salle de l'), 393.
 — (Suisse de l'), 663.
 Œillets, fleurs, 98, 99, 770.
 Œufs, 201.
 — criés dans les rues, 100, 767.
 — (Compteurs d'), 188.
 — (Contrôleurs d'), 199.
 — pondeuses artificielles, 582.
 Œuvres blanches (Les tailleurs en), sens de cette expression, 671.
 Office (Garçons d'), 355.
 Offices (Créations d'), 511.
 — rachetés par les corporations, 513.
 Official, 195.
 Officialité (L'), prison, 363.
 Officiers, 514.
 — de la Ville, 521.
 Ognard (Rue), 776.
 Ogny (Baron d'), intendant général des postes, 404.
 Oies, 242, 576.
 — (Duvet des), 226.
 — (Petite), sens de ce mot, 232, 695.
 — (Plumes d'), pour écrire, 540.
 — (Vendeurs d'), 511.
 Oignons, criés dans les rues, 180, 234, 349.

- fauconniers doivent s'en abstenir, 320.
- (Foire aux), 514.
- (Marchands d'), 514, 616.
- (Mesureurs d'), 483, 484.
- Oise, rivière, 87, 194.
- Oiseaux (Acheteurs d'), pour le roi, 125.
- du cabinet du roi, 126.
- de chambre, 373.
- de la chambre du roi, 125, 367.
- hotte des ouvriers maçons, 366, 587.
- de basse-cour, de marais, de mer, 594.
- (Présages par les), 527.
- au sacre des rois, 514 et suiv.
- Oisielier du roi, 516.
- Okam (La Logique d'), sténographie, 662.
- Olihus (Pension), 564.
- Olina (Pietro), sur les serins, 639.
- Olives (Huile d'), 391.
- Olivier (Etienne), maître limonadier, 463.
- Olonne (M^{me} d'), et le soufflet d'Anne d'Autriche, 653.
- Ombres chinoises (Théâtre des), 2, 469.
- Omnibus (Conducteurs d'), 424, 425, 595.
- (Les premiers), 736, 737.
- Once, poids, 442, 579.
- Onfroy, cafetier, 172.
- vinaigrier, 731.
- Ongles (Cure-), 243.
- Onguent Canet, 656.
- de chat, 168.
- de la mère, 656.
- Oniart. Voy. Ogniard.
- Onyx, 448.
- Opéra (L'), 149, 366, 448, 609.
- (Affiches de l'), 519.
- (Coiffures hautes interdites), 576.
- (Copistes de l'), 201.
- (Danseurs de l'), 245.
- (Décorateur de l'), 247.
- (Directeur de l'), 264, 576.
- émancipe les mineurs, 7.
- (Espaliers de l'), 310.
- (Figurants de l'), 325.
- (Maîtres de musique à l'), 496.
- (Maîtres des salles à l'), 459.
- (Orchestre de l'), 164.
- (Ouvreuses de l'), 530.
- (Théorbistes de l'), 692.
- Opéra comique, 140.
- ses directeurs en 1760, 264.
- ses figurants, 325.
- Opiats, 67, 254, 255.
- Oplite (Emaux d'), 298.
- Opopanax, 714.
- Opportune (Sainte), sa fête, 98.
- Optique (Cabinets d'), 570.
- (Ouvrages d'), 518.
- Or arabe, 518.
- (Barils d'), 68.
- (Ceinture à), 104.
- (Chapeaux d'), 144, 145.
- de Chypre, 329.
- (Contrôle de l'), 199.
- pour maintenir les dents, 255.
- pour plomber les dents, 254.
- (Draps d'), 272, 273.
- de ducat, 518.
- (Eau d'), 265.
- exportation interdite, 198.
- Or (Fermaux en), 322.
- en feuilles, 73, 519.
- (Gouttes d'), médicament, 519, 656.
- (Imitation de l'), 82.
- (Marchands d'), 518.
- (Miroirs en), 488.
- orpailleurs, 527.
- de Paris, 518.
- (Poids pour l'), 579.
- potable, 518, 519.
- (Tireurs d'), 693.
- (Valeur de l'), au XIV^e siècle, 524.
- (Visite de l'), 199.
- Orangé, couleur, 220.
- Orangerie dans le jardin des Tuileries, 519.
- (Rue de l'), 389.
- Orangers (Bois d'), à Clagny, 519.
- (Eau de fleurs d'), 546.
- Oranges, 38.
- de la Chine, 519.
- criées dans les rues, 349.
- de Malte, 519.
- de Portugal, 519, 766.
- vendues par les fruitiers, 11.
- Oratoire (Temple de l'), 608.
- Orchésographie, 172.
- Orchestre de l'Opéra, 164.
- Orchies (Draps d'), 275.
- Ordonnances (Recueil des), 64, 206.
- somptuaires, 524.
- Ordures ménagères, 522 et suiv.
- Oregny (Robert d'), horloger, 387.
- Oreillers, 226, 232, 233, 472.
- Oreilles (Cure-), 243, 506.
- (Perçement des), 526.
- (Perruques à), 565.
- (Vin à une, vin à deux), 732.
- Orfèvres (Les) et les édits de 1776, 783, 784, 791.
- (Quai des), 82, 524.
- (Rue des), 80, 524, 635.
- Orfres. Voy. Orfrois.
- Orfrois (Chapeaux d'), 144, 506.
- (Fabricants d'), 526.
- Orge, 108.
- (Criblage de l'), 233.
- (Pain d'), 95, 97.
- (Vente de l'), 481.
- Orgue (Maîtres d'), 496.
- (Souffleurs d'), 654.
- Orgues, 39.
- de Notre-Dame, 526.
- Orient (L'). Commerce, 478.
- drogues, 19.
- tabac, 666.
- Oriflamme de St-Denis, 649.
- Oripeau, 32.
- Orléans (Blanc d'), 84.
- (Cartes à jouer d'), 129.
- (Cresson d'), 749.
- Orléans (Ducs d').
- (Charles), fils de François I^{er}, grand Chambrier, 136.
- (Philippe d'), frère de Louis XIV, son maître de danse, 245.
- (Philippe d'), le Régent, son chocolat, 171. — Ses levrettes, 431.
- (Louis-Philippe d'), petit-fils du Régent, 307, 636.
- (Louis-Philippe d'), grand-père du roi Louis-Philippe, sur l'équitation anglaise, 310. — Son maître d'écriture, 287.
- Louis-Philippe-Joseph d'), père du roi Louis-Philippe, son buste, 326. — Le canon du Palais-Royal, 118. — Les latrines du Palais-Royal, 427. — Et les marchands de marrons, 471.
- Orléans (Duchesse d'). Voy. Palatine (Princesse).
- (Eglise d'), 123.
- (Etats généraux d'), 465, 659.
- (Jehan d'), astrologue, 50.
- (Palais d'). Voy. Luxembourg.
- (Quai d'), 517.
- (Rue d'), 59.
- (Serge d'), 507, 639.
- et la soie, 647.
- (Trajet de Paris à), 705, 778.
- Orme (Roues en bois d'), 151.
- Ormes (Quai des), 149.
- Ormesson (Olivier Lefèvre d'), 261, 515.
- Ornements d'église, 152.
- Orphelines de l'hôpital de la Miséricorde, 457.
- Voy. Miséricorde.
- Orsay (Pavés d'), 554.
- (Quai d'), 59, 85, 115, 377.
- Orseille, teinture, 349, 350.
- Orthographe, 161, 286, 287.
- de Henri IV, 285.
- (Maîtres d'), 452.
- réformée par G. Tory, 285.
- Orviétan, surnom, 528.
- Os (Boutons en), 107.
- (Couteaux en), 224.
- (Dents en), 254.
- (Dés en), 257.
- (Ouvrages divers en), 551, 634, 670.
- (Peinture sur), 559.
- (Tablettes à écrire en), 669.
- (Travail de l'), 256.
- Oseilles, sortes connues au XVI^e siècle, 767.
- Osier (Cages d'oiseaux en), 374, 515.
- (Ecrans en), 284.
- (Emploi de l'), 481.
- (Ouvriers en objets d'), 721.
- Ossat (Cardinal d'), 263.
- Ostades, étoffes, 479, 507.
- Otaries, mammifères, 16.
- Otheriche (Rue d'), Voy. Autriche.
- Oublies, 39, 162, 240, 360.
- des apprentis boulangers, 451.
- (Coffin à), 528.
- d'estriers, 529.
- (Faiseurs d'), 528.
- à pointe, 572.
- de supplication, 529.
- Oubliettes (Les), souvent anciennes fosses d'aisances, 728.
- Ourdault, tailleur de Louis XIV, 678.
- Ours, 18, 529.
- (Combats d'), 182, 183.
- dressés, 17.
- de Philippe le Bon, 529.
- (Rue aux), 69, 608, 775.
- Outils fabriqués par les tailleurs, 671.
- Outreleau (D'), maître apothicaire, 550.
- Outre mer (Aller), sens de cette expression, 560.
- Outrequin (Pierre), 44.
- Ouvriers, 186.
- (Condition sociale des), 79.

Ouvriers en conscience, dans les
imprimeries, 604.
— nombre limité, 187.
Ouvroir, atelier, 105, 707.

P

Page ou relève-jupe, 617.
Pages de la chambre du roi, 245, 497.
— de la chapelle du roi, 497.
— (Livrées des), 354.
— (Metteurs en), dans les im-
primeries, 486.
Paget (Pain), 97.
— du Plessis, financier, 97.
Pagevin (Rue), 633, 775.
Paile, étoffe, 650.
Paillard, machiniste de théâtre,
448.
Paillasse de lit, 472.
— bateleur, 374.
Paillason, maître écrivain, 287.
— natte, 763.
Paille, 534.
— (Chapeaux de), 146.
— criée dans les rues, 180, 765.
— pour nattes, 499, 500.
— vendue par les chandeliers,
438.
Paillet, imprimeur entaillé douce,
387.
Pain (Joseph), vaudevilliste, 469.
— bénit, 252.
— bis, couleur, 163.
— à chanter, 552.
— d'épices, 39, 162, 769.
— frais, 95.
— (Prix du), 95.
— vendu par les regrattiers,
616.
Pains défectueux vendus le di-
manche, 237.
— divers, 95 et suiv., 161.
Pairs (Dés à jouer), 258.
Paix (Rue de la), 423.
Pajot, fossoyeur, 336.
Palais de justice, 113, 117, 536,
554.
— (Boulevard du), 68, 270, 536.
— (Bijoux du), 82.
— (Chaises percées au), 427,
729.
— (Colporteurs du), 181.
— (Cloche du), 334.
— (Ecrivains publics du), 287,
603.
— (Galeries du), 253.
— (Jardin du), 315.
— (Libraires du), 433.
— (Lingères du), 436, 437.
— (Merciers du), 479, 480, 536.
— (Montoir au), 127.
— (Ordures au), 426.
— (Perruques de), 565.
— (Tours du), 387.
Palais-Royal, 59, 60, 116, 603.
— (Bottiers du), 92.
— (Cafés du), 119.
— (Canon du), 118.
— (Chandelles du), 494.
— ouvrages en cheveux, 166.
— (Conciergerie du), 190.
— (Décrotteurs du), 248.
— exposition de peinture, 560.
— (Galeries du), 423, 490.
— (Jardin du), 117, 405.
— (Latrines au), 427.
— commerce des marrons, 471.
— musée de Curtius, 326.

Palais-Royal (Nymphes du), 251.
— (Postiches au), 591.
— (Quartier du), 609.
— (Découpeurs de silhouettes
au), 645.
— (Tailleurs du), 194.
— (Tableaux-annonces d'écri-
vains, 287.
— (Théâtre du), 596.
— (Théâtre de Séraphin au),
469.
Palaiseau (Pavés de), 554.
Palaisottes, charrettes, 739.
Palaprat (B. de), auteur drama-
tique, 90, 115, 562, 706.
Palatine (Princesse), mère du
Régent, à la comédie, 264.
— sur la danse, 245.
— sur les fiacres, 324.
— ses lettres citées, 101, 318,
518, 525.
— sur le tabac, 667.
— sur le théâtre, 654.
Palatines (Confection des), 489.
Palette, mesure employée en
chirurgie, 569.
Palimpsestes (Les), 545.
Palissandre (Bois de), 256, 670.
Palissy (Bernard), 318, 519.
Palliot (François), avocat, 157.
— (Pierre), généalogiste, 548.
Palmail (Jeu de), 586. — Voy.
Mail.
Palmier (Branches de), coupées
par les pèlerins, 561.
Palomba, maître de langues, 421.
Panaches des femmes, 145, 576.
Panais (Le marchand de), 766.
Panckoucke, libraire, 264.
Pandore (La grande et la petite),
mannequins, 594.
Pane, fourrure, 221.
Paneterie-bouche (Les somme-
liers de la), 651.
— (Service de la), 240, 241.
Panetier (Grand), 95, 189, 451.
Panier fleuri (Le), cabaret, 115,
311.
Paniers, jupe, 104, 217, 228, 538.
— ustensiles, 507, 764.
— voitures, 739.
Panonceaux, 503, 538.
Panoramas (Passage des), 538.
Pantalons des femmes, 122.
Pantemont (Abbaye de), 461.
Pantin (Barrière de), 183.
Pantoufles, 94.
Panurge (Perruques à la), 565.
Paon (Chapeaux de), 145, 146,
539, 575, 576.
— (Plumes de), pour écrire,
540.
— (Rue du), 526.
Paonace, couleur, 249.
Papias, lexicographe, 654.
Papier buvard, 540.
— (Compteuses de), 188.
— (Contrôleurs de), 200.
— écolier, 539.
— d'emballage, 539.
— fluant, 540.
— formule, 265.
— huilé, pour fenêtres, 152, 734.
— à lettres, 539.
— mâché (Ornements en), 595.
— (Moulins à), 541.
— à musique, 497, 539.
— pot, 129.
— timbré, 265.
— vendu à la main par les
chandeliers, 138.
— de verre, 541.

Papillon (Jean), marchand de
papiers peints, 542.
Paqués (Harengs), 542.
Pâques, 58, 98, 230, 243, 324,
756.
— (Couteaux de), 224.
— (Lundi de), 262.
— (Repas offert par les orfèvres
à), 80, 81.
— (Robes de), 442.
Paracelse, médecin, 655.
Paradin (G.), 52, 147.
Paralysie (Remèdes contre la),
265, 656, 689.
Paraphe des registres de com-
merce, 372.
Parapluies, 103, 104, 542.
— faits par les boursiers, 217.
— brisés, 542.
— -cannes, 543.
— (Marchands de), 508, 542.
— publics, 544.
— de serge rouge, 544.
Parasol (Chaises à), 737.
Parasols, 103, 104, 217, 542.
Paratonnerres, 403, 545.
Parc de Versailles, 58, 112, 186,
259.
Parchemin (Carreaux en), 734.
— (Ecrans en), 284.
— (Fabrication du), 545.
— (Foire au), 751.
— dit *peau*, 287.
— timbré, 265.
Parcheminier (Rue de la), 132.
Parcheminiers (Rue des), 546.
Pardons (Quéreurs de), 609.
Paré (Ambroise), chirurgien, 265,
385, 439, 569.
— ennemi des chats, 168.
— adversaire des châteleurs,
153.
— — corsets, 216.
— conseils pour les dents, 254.
— ennemi des devins, 8, 260.
— — des nécromanciens, 500.
— sur les paratonnerres, 545.
— sur les pédicures, 557.
— sur les renoueurs, 620.
— sur la Saint-Barthélemy,
504.
— sur le tabac, 666.
— sur la thériaque, 714.
Parein (Jean), marinier, 56.
Parent-Duchâtelet, 297.
Parepain, 224.
Parfilage, 546.
Parfums (Les), au moyen âge,
546.
— au XVI^e siècle, 547.
Paris (Briques de), 110.
— (Canifs de), 540.
— (Cartes à jouer de), 129.
— (Chapeaux de), 251.
— (Criage de), 8, 233 et suiv.
— (Coutellerie de), 225.
— (Coutume de), 324.
— (Dentelles de), 253.
— (Egouts de), 296.
— (Evêque de), 282.
— (Gouverneur de), 283.
— (Mathieu), 15, 442.
— (Or de), 518.
— (Pain de), 97.
— (Paulin), 221, 286, 557.
— (Plans de), 362.
— (Porte de), 61.
— (Prévôt de), 600.
— (Savons de), 633.
— (Superficie de), 174.
— (Vins de), 732.
— (Vues de), 312.

- Parisienne (La), caractère d'imprimerie, 369.
 Parisot, roi des ménestrels, 401.
 — timbalier, 692.
 Parlement (Conciergerie du), 549.
 — (Huissiers du), 392.
 Parloir aux bourgeois (Le), 380, 485.
 — (Etalon provenant du), 489.
 — (Sergents du), 638.
 Parmentier (A.), agronome, 95.
 Parmesan, fromage, 348.
 Pardoise du roi (Saint-Germain-l'Auxerrois), 609.
 Parquets (Frottage des), 348.
 — (Mode des), 613.
 — (Le Mot), 547.
 Part (Lettres de faire-), 236, 547.
 — d'abord représentées par les crieurs, 233.
 — fournies par eux, 235.
 Parterre, au théâtre, 174.
 Parthenay, chien lévrier, 431.
 Parthon (Guillaume), oculiste, 509.
 Parvis (Jacques), menuisier, 476.
 — Notre-Dame, 379, 405, 514, 525, 602.
 Pascal, cafetier, 120.
 — perruquier, 565.
 — (La sœur de), 425.
 Pas-de-la-Mule (Rue du), 115.
 Pasquier (Etienne), 17, 91, 104, 136, 147, 167, 175, 482, 552, 617, 725.
 Passavant (Dame), bonnetière, 91.
 Passe, en numéraire, 625.
 Passement, 508.
 — sens de ce mot, 253.
 Passementeries de soie, 647.
 Passion de J.-C., 217.
 — (Le mystère de la), 544.
 Passoires, fabriquées par les taillandiers, 671.
 Passy (Bachot de), 57.
 — (Carrière de moellons à), 490.
 — (Eaux de), 280.
 — (Séjour de Franklin à), 395.
 Past, repas, 47.
 Pastel, plante, 218, 398, 485, 508.
 Pastoret (Marquis de), 64, 206.
 Patache, 550.
 Pâte (Or en), 518.
 — le-Roi, surnom du gingembre, 754.
 Patelin (La Farce de), 270, 274, 275.
 — sur les vessies et les lanternes, 423.
 — sur la serge, 434.
 — sur le sucre, 612.
 Patenostre (François), 50.
 Patenôtres (sens de ce mot), 550.
 Patentes (Impôt des), 208.
 Pâtes épilatoires, 546.
 Pâtés, 39, 240, 360, 552, 762.
 Patin (Gui), 20, 50, 99, 101, 115, 256, 279, 304, 325, 473, 474, 688.
 — sur les chirurgiens, 439, 440.
 — sur les grèves, 372.
 — sur les infanticides, 627.
 — sur le lait, 419.
 — sur les maux de dents, 510.
 — sur les tabletiers, 670.
 Patin (Lazare), maître des mes-sageries royales, 482.
 Patins (Fabrication des), 551.
 Patrouillet, bonnetier, 91.
 Pattes de mouches (Ecriture dite), 285.
 Paul (Saint), patron des cor-diers, 202.
 — patron des foulons, 338.
 — III, pape, 50.
 Paulet (M^{lle}), 436.
 Paulle (Jehan), luthiste, 447.
 Paume (Jeux de) :
 — marqueurs, 499.
 — porte-raquette, 587.
 — tenanciers, 552, 553.
 Pauvres aux enterrements, 236, 573.
 — dans les manufactures de glaces, 365.
 Pavage, 523, 554, 607.
 Pavart, bouclier, 681.
 Pavé (Le haut du), 554.
 — de la Ligue, 554.
 — (Rue du), 85.
 Pavée Saint-André (Rue), 204.
 Pavie (Bataille de), 32, 42.
 Pavillons, baldaquins, 233.
 Pavot (Huile de), 391, 510.
 Péan (René), guette du Louvre, 376.
 Peau (Ecrivains à la), 287.
 — de chien, pour masques, 471.
 — de nègre, caoutchouc, 124.
 — (Poches en), 577.
 Pêche (Articles de), 202, 327.
 — (Cordes et filets pour la), 507.
 — (Etalon des filets pour la), 243.
 — (Gardes-), 358.
 — dans la Seine et la Marne, 556.
 Pêches, criées dans les rues, 180, 349.
 — de vigne, 749, 770.
 Pécourt, maître de danse, 245.
 Pecquay (Impasse), 608.
 Pecquet (Jean), médecin, 474.
 Pédagogies, ou pensionnats, 458.
 Pédonne, instrument de velou-tier, 38.
 Peignes, 39, 506, 508, 558 et suiv., 669, 754.
 — fabriqués par les couteliers, 224.
 — d'écaille, 411.
 — (Etais à), 558.
 — de Limoges, 479, 558.
 — pour les tonsurés, 750.
 Peignoirs de bain, 314, 315.
 Peinsoteuses, peintresses sur étoffe, 397.
 Peintre (Couteaux de), 226.
 Peintres, d'abord regardés comme artisans, 501.
 Peinture (Académie de), 258.
 — (Expositions de), 560.
 — (Premier musée de), 526.
 Peiresc (Fabri de), sa passion pour les chats, 168.
 Pelard, bois, 87.
 Pelé, perruquier, 565.
 Pèlerinages, 560 et suiv., 609, 610.
 Pèlerins (Médailles des), 165.
 Pèleterie (La), auj. quai aux fleurs, 673.
 Pélican, oiseau, 16.
 Peligon, vêtement. Voy. Pelis-son.
 Pelisses (Confection des), 489.
 Pelisson, vêtement, 270, 342, 562.
 — fourré, 506, 753.
 — (Raccomodeurs de), 612.
 Pelle (Maître de la), 458.
 Pelles, fabriquées par les taillan-diers, 671.
 — vendues par les vanniers, 721.
 — mot synonyme de perles, 563.
 — de bois, vendues par les chandeliers, 138.
 — de four, 39.
 Pelleterie (Rue de la), 206, 341, 397, 776.
 Pelleteries, 215, 270.
 — (Courtiers de), 222.
 Voy. Fourreurs.
 Pelletier (Quai), 255, 527, 609, 775.
 Pellisson (Paul), 333, 565.
 Pelote à épingles, 104.
 Pendules, 39, 388.
 Pene, fourrure, 221.
 Peneuse (Semaine), 391, 562.
 Pénitentes de Sainte-Valère, 460.
 — du Sauveur, 460.
 Pension (Maîtres de), 458.
 — (Maîtresses de), 460.
 Pensionnaires des collèges, 458.
 — de France à Rome, 560.
 Pensionnats, 458.
 Pensions bourgeoises et maisons de santé, 449.
 — dépendant de l'Université, 564.
 Pentecôte, 57, 97, 144, 262, 323, 324, 756.
 — (Couteaux pour la), 224.
 Pentures, 305, 371.
 Pépin le Bref, 181.
 Pépinière royale au faubourg du Roule, 491, 562.
 Percalé, tissu, 122.
 Perche (Vaches du), 505.
 Perdiguer (Agricol), 166, 260, 276, 301, 409, 424, 445, 619, 645.
 Perdrigeon, bonnetier, 90, 562.
 Perdrigon, cerise, 766.
 Perdrix (Les), animaux domes-tiques, 562.
 — vendues par les poulaillers, 594.
 Perdue (Rue), 369.
 Perefixe (Hardouin de), archev. de Paris, 263.
 Périer (Antoine), maître écrivain, 285.
 Perigon. Voy. Perdrigeon.
 Perles, 144, 145, 261, 409, 508.
 — (Chapeaux de), 144.
 — exportation interdite, 198.
 — fausses, 82.
 — (Monture des), 486.
 — (Semence de), 563.
 Permes (Baume du commandeur de), 556.
 Permissionnaires (Pensions te-nues par des), 453.
 Pernelle (Rue), 253.
 Péronne (Philippe de), serrurier, 373.
 — (Ville de), 706.
 Perrault (Charles), 89, 439, 494, 529.
 — (Rue), 116.
 Perrier (Louis), sur le vin de Champagne, 93.
 — (M^{me}), sœur de Pascal, sur les omnibus, 425.
 — faiseur de postiches, 591.
 Perrin, escamoteur, 597.
 — ménétier, 402.
 — de Sens, joueur de harpe, 381.

- Perrinet le Clerc, monnayeur de Henri VI, 491.
 Perrissin (Jean), 127, 288.
 Perronnelle, herbière, 384.
 Perroquets du roi (Gouverneur des), 516.
 Perruques, 67, 166, 566.
 — d'abbé, 565.
 — (Boîtes à), 428.
 — (Mode des), 565.
 — du roi (Peigneurs des), 558.
 — ronde, 565.
 — (Têtes à), surnom donné aux vieillards, 566.
 Perruquiers (Statuts des), 566, 776.
 Pers, couleur, 163. — Voy. Bleu.
 Persil, dentelle, 87.
 — plante, 349, 749, 767.
 Pertuis, de rivière, 113.
 — (Gardes-), 358.
 — (Maîtres des), 459.
 Pertuisanes, 225, 339, 340, 403.
 Pèse-liqueurs, 69.
 Peste, 306.
 — noire (La), 520.
 Pétaards de verre, 69.
 Petit (Ernest), cité, 147, 229, 625.
 — (Henri), fourbisseur, 340.
 — (Joseph), drapier, 674.
 — (Pierre), obtient le privilège des chaises à porteurs, 588.
 — (Pierre), médecin, sur le thé, 689.
 Petit-Châtelet. Voy. Châtelet.
 Petit-Clerc (Geoffroy), armurier, 132.
 Petit-Diable (Le), sauteur, 631.
 Petit-Dunkerque (Magasin du), 123, 480, 603.
 Petite-Bastille (La), cabaret, 115.
 Petite-Bouclerie (Rue de la), 132, 349.
 Petit-gris, fourrure, 221, 229, 342.
 Petitjean (Veuve), chapelière, 142.
 Petit de Julleville, 217.
 Petit-Lion (Rue du), 82, 205, 411.
 Petit-Musc (Hôtel du), 102, 315.
 Petit-Panier (Le), cabaret, 115.
 Petit-Père-noir (Le), cabaret, 115.
 Petit-Pont (Le), 363, 401.
 — (Apothicaires du), 19.
 — (Epingles du), 11.
 — appartenait à l'évêque de Paris, 556.
 — (Orfèvres du), 524.
 — défendu par le Petit-Châtelet, 607.
 — (Pileur de pois sur le), 574, 749.
 — (Place du), 607.
 — (Port du), 87, 223.
 Petits-Augustins (Couvent des), 279.
 — (Rue des), 390, 723.
 Voy. Augustins.
 Petits-Champs (Rue des), 117.
 Petits-Souliers (Rue des), 633.
 Pétré (Jean), maître écrivain, 462.
 Pétrole (Huile de), 148.
 Petum mâle ou tabac, 571, 666.
 Peu (Philippe), accoucheur, 5.
 Phaétons, voitures, 739.
 Pharès (Simon de), 50.
 Pharmacie (Collège de), 21.
 — (Couteaux de), 226.
 Phélypeaux (Raymond), épouse une Gobelin, 684.
 Philippe (Saint), 262.
 — patron des chapeliers, 142.
 — d'Artois (Le sergent de), 672.
 Philippe I^{er}, roi de France, 137, 206.
 Philippe II, roi d'Espagne, 227.
 Philippe II, roi de France, 36, 62, 95, 138, 234, 341, 381, 484.
 — commence l'enceinte de Paris, 356, 607.
 — et le service du guet, 73, 74, 206, 224.
 — et les halles, 381.
 — chasse les juifs, 66, 270.
 — ses ménageries, 17.
 — et le pavage de Paris, 554.
 — et la corporation des pêcheurs, 47, 207, 457.
 Philippe III, roi d'Espagne, 275.
 Philippe III, roi de France, 585.
 — personnel de sa maison, 105, 240.
 — porte le cercueil de Louis IX à Saint-Denis, 590.
 Philippe IV, roi de France, 325, 341.
 — son barbier, 179.
 — son chirurgien, 170.
 — son coutelier, 225.
 — son cuisinier, 243.
 — et les notaires, 503.
 — son tailleur, 576.
 Philippe V, roi de France, 215, 219.
 — d'abord comte de Poitiers, 401.
 — ses fourrures, 342.
 — et les halles, 379.
 — son sacre, 650.
 Philippe VI, roi de France, 215, 307.
 — sa ménagerie, 17.
 — et les orfèvres, 527.
 — et les procureurs, 603.
 — et les recommanderesses, 113.
 Philippe le Bon, duc de Bourgogne, son amour pour les bêtes féroces, 17, 181, 529.
 Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, ses lions, 17.
 Phoque, quadrupède, 16.
 Phthisie, 450.
 Physique (Cabinets de), 570.
 Piano, 290, 570.
 — (Enseignement du), 453, 460.
 — en quoi diffère de l'épinette, 308.
 Piave (Guillaume), sellier, 674.
 Picadilles, sens de ce mot, 570.
 Picard (L.-B.), auteur dramatique, 544.
 Picard (Etienne), a la régie du nettoisement des rues, 523.
 Picarda (E.), 379.
 Picardie (Chanvres de), 140.
 — (Laines de), 418.
 — (Piques, originaires de), 572.
 — (Poissons de), 152.
 — (Rue de), 688.
 — (Serge de), 639.
 — (Vaches de), 505.
 Picart (Jean le), bateleur, 72.
 Pichets, 111.
 Pichon (Baron J.), 630.
 Picot (Georges), cité, 607.
 Picotin, mesure, 88, 485.
 Picpus (Rue de), 461.
 Pie, oiseau, 126.
 Pie V, et les médecins, 474.
 Pièce (Porte-), ouvrier maçon, 587.
 Pièces (Travail aux), 712.
 Pied (Chausse-), 506.
 — pièce de l'arbalète, 31.
 — mesure, 438, 670.
 — (Sergents à), 638.
 — terme de teinturier, 613.
 Piémontais (Ramoneurs), 613.
 Pierre à aiguiser, 38, 752.
 — judaïque, 440.
 — au-Lait, place, 419.
 — Lescot (Rue), 704.
 — (Maladie de la), 439.
 — néphrétique, 440.
 — (Peinture sur), 559.
 — à-Poisson (Rue), 594.
 — ponce, 545.
 — (Saint), 40, 262, 556.
 — (Saint-) aux Liens, 500, 632.
 — (Tailleurs de), 679.
 — de touche, 518.
 Voy. Pierres.
 Pierrefitte (Vin de), 732.
 Pierrefonds (Biberons au château de), 505.
 — (Latrines au château de), 728.
 Pierres fines, 679.
 — gravées, 370.
 — aux poissonniers, 580.
 — précieuses, 409, 424, 508, 579.
 — précieuses (Fausses), 81.
 — du Roi, 580.
 — taillées, 607.
 Voy. Pierre.
 Piganiol de la Force, 267, 277, 578.
 Pigeons de marais, surnom donné aux aux, 767.
 Pignerol (Fonderie de), 333.
 Pignière, étui à peignes, 558.
 Piliers des halles, 348.
 — (Maison aux), 380.
 Pilinski et J. Cousin, 349, 380, 528.
 Pilon (Germain), 199.
 Pilon, 507.
 Pilori, 101, 329.
 Pilotis (Machine à enfoncer les), 653.
 Pin (Haras du), 380.
 Pinceaux, 38.
 — pour copistes, 205.
 — par qui vendus, 111, 218, 232.
 Pincés et pincettes, fabriquées par les taillandiers, 671.
 Pinchbeck, 82.
 Pinchina, tissu de laine, 275, 276.
 Pineau (Séverin), chirurgien, 439.
 Pinetti, prestidigitateur, 597.
 Pingat, 505.
 Pinsons, 373, 545.
 Pinte, mesure pour liquides, 701.
 Pipe, à fumer, 74, 547, 571, 667.
 — mesure pour liquides, 700.
 — terme de relieur, 554, 617.
 Pippe. Voy. Pipe.
 Pique, arme, 45, 339, 572.
 Piquet (Jeu de), 129.
 Piraube (B.), armurier, 42.
 Piron (Alexis), 138.
 Pisan (Christine de), 31, 32, 50, 83, 266, 333, 350, 495, 736.
 — (Thomas de), 50.
 Pise (Ville de), 388.
 Pissechiens, ou valets de chiens, 721.
 Pistole, arme, 44, 45.
 Pistolets, 37, 44, 45, 340.
 — (Duel au), 35.
 — (Etui à), 104.
 Pitard, chirurgien, 170.

Pite, pièce de monnaie, 567.
 Pison (C.), 139.
 Pitrot, maître de danse, 245.
 Pivert, chapelier du roi, 141.
 Pivots, confectionnés par les serruriers, 643.
 Piz-d'Oë (Guillaume), 674.
 Placage des bois, 280, 281.
 Placement des domestiques, des nourrices, des ouvriers, 113, 114.
 Places fortes (Ingénieurs de), 398.
 — maritimes (Ingénieurs de), 398.
 Placets, présentés au roi, 288.
 — (Rédaction des), 161, 286.
 Plain (Cuir), sens de ce mot, 239.
 Plain chant (Livres de), 397.
 Plains (Draps), 274.
 Plaisir, pâtisserie, 500.
 Planche (Raphaël de la), tapis-sier, 681.
 — (Rue de la), 735.
 — Mibraï (Rue), 114.
 Plancher, sens de ce mot au moyen-âge, 547.
 Planchette (Monter à la), 637.
 Plançon (Pierre), épinglier de la reine, 308.
 Planètes, 50, 51.
 Plans de Paris (1730-1791), 362.
 Plantes balsamiques de Suisse, 384.
 — médicinales, 50.
 Planteurs (Jardiniers), 406.
 Plants d'arbre (Inspecteurs des), 400.
 Plaqué (Métal), 269.
 Plat (Pain), 96.
 Platane (Vases en), 614, 726.
 Plat d'étain (Cabaret du), 115.
 Plateau ou lustre, 420.
 Plate-bande (Couteaux à), 226.
 Plates (Bourses), 103.
 Plate-semelle (Couteaux à), 226.
 Platina, sur le sucre, 612.
 Platiudes (Tabatières dites), 668.
 Plâtre, 74.
 — (Mesureurs de), 483, 485.
 — (Mouleurs en), 494.
 — (Le port au), 492.
 — (Porteurs de), 500.
 Plâtrière (Rue), 253, 390, 429, 461, 495, 527, 640.
 — (Hôtel de la), 390.
 — (Rue de la), 215.
 Plâtriers (Rue des), 132.
 Plats, jouets, 410.
 — d'or et d'argent de Charles V, 524.
 Pleurésie (Sirop pour la), 656.
 Pleureurs, aux enterrements, 236.
 Pleureuses, bandes de linge, 574.
 Plie et plique. Voy. Plite.
 Plite (Emaux de), 298.
 Ploibaut (Jean), prévôt de Paris, 226.
 Plomb (Balles et dragées de), 575.
 — (Cercueils de), 236.
 — de chasse, 45, 334.
 — pour les dents, 254.
 — (Fermaux en), 322.
 — (Impôt sur le), 57.
 — (Marchands de), 508.
 — (Plaques de pèlerinages en), 561.
 Plombage des dents, 254.
 Plombagine, 232.
 Plombés (Dés à jouer), 258.
 Plombières (Eaux de), 279, 280.
 Plommée, arme, 340.

Plomqué, couleur, 219, 649.
 Ploustre ou cadenas, 642.
 Ployon, osier, 481.
 Plumeau, son origine, 764.
 Plume (Avoir la), sens de cette expression, 635.
 Plumes, 489, 508.
 — d'autruche, 575, 576.
 — à écrire, 38, 205, 539, 540.
 — pour flèches, 33.
 — de Hollande, 539.
 — (Lits de), 226, 233.
 — de métal, 540.
 — d'oiseaux divers, 40, 540. — Voy. Autruche et paon.
 — de paon, 575.
 — à réservoir, 540.
 — (Taille des), 201.
 Plumier (Le P. Charles), sur l'art de tourner, 702.
 Pneumatique (Machine), 69.
 Poches, étymologie de ce mot, 625.
 — (Faiseurs de), 577.
 — en peau, 577.
 Pocquelin (Philippe), 70.
 Poèles, 578.
 Poêlons, 533.
 Poids, 61.
 — (Chambre des), 579.
 — dits de Charlemagne, 579.
 — (Conservateurs des), 356.
 — (Contrôleurs des), 513.
 — (Etalons des), 21, 579.
 — employés en médecine, 442.
 Voy. Mesures.
 Poignards, 508.
 Poignées d'épée, 353.
 Poils (Brave à trois), 649.
 — (Coupeurs de), 220.
 — (Etoffe à deux ou à trois), 649.
 Poincet, heaumier, 132.
 Poinçon, instrument, 671.
 — mesure pour les liquides, 700.
 Point-l'Asne (Famille parisienne des), 673.
 Point typographique, 369.
 Points, dentelles, 253, 508.
 — (Remplisseuses de), 619.
 Poiré, professeur d'écriture, 287.
 Poireaux, 320, 749, 768.
 Poirés de Caillaux, 749.
 — criées dans les rues, 180, 349, 768.
 — vendues par les chandeliers, 138.
 — vendues par les fruitiers, 11.
 — vendues par les regrattiers, 616.
 Poirier, arbre (Arcs en), 45.
 — (Barils en), 68.
 Poiriers, plantés par Charles V, 767.
 Pois, criés dans les rues, 234, 349.
 — (Pileurs de), 571.
 — (Purée de), 749.
 Poissier, gouverneur de la vo-lière du Louvre, 368.
 Poisson, 40, 616, 630.
 — et les chasse-marée, 152.
 — (Compteurs de), 188.
 — (Contrôleurs de), 198.
 — (Halle au), 378.
 — (Inspecteurs du), 185, 400.
 — mesure pour liquides, 701.
 — droit de prise, 243.
 — (Transport du), 468.
 — (Vendeurs de), 616, 630, 724.
 — signe du zodiaque, 50.

Poissy, 194.
 — (Caisse de), 121, 374.
 — (Marché de), 374.
 — (Simon de), 234.
 Poitevin, maître de bains, 59.
 Poitevine, pièce de monnaie, 567.
 Poitiers (M^{lle}), coiffeuse, 178.
 Poitiers (Bataille de), 420.
 — (Rue de), 259.
 — (Voiture pour), 778.
 Poitou (Vaches du), 505.
 Poitrails (Fabricants de), 443.
 Poitrinal, arme, 44.
 Poitrine (M^{me}), nourrice du Dau-phin, fils de Louis XVI, 505.
 — (Ampleur de la), beauté chez la femme, 591.
 Poivre, 18, 19, 138, 581.
 — (Crieurs de), 180, 750.
 — (Huile de), 510.
 — long, 91, 437.
 — (Marchands de), 367, 507, 616.
 Poix (Le prince de), et les por-tefaix, 705.
 Police (Inspecteurs de), 400.
 — (Commissaires de), 400.
 Poliveau (Rue), 363.
 Polo (Marco), 148.
 Pologne (Guinguettes à la), 377.
 Polytechnique (Ecole), 396.
 Pomet (Pierre), apothicaire, 440, 528, 557.
 — sur l'axonge humaine, 100.
 — sur le charbon de terre, 148.
 — sur la cire à cacheter, 173.
 — sur le crâne humain, 100.
 — sur le thé, 691.
 — sur la thériaque, 714.
 Pommades, 67, 546.
 Pommeaux d'épée, 339, 353.
 Pomme de pin (Cabaret de la), 115.
 Pommes en agate, pour rafraîchir les mains, 364.
 — dans des armoiries, 38.
 — de calville, 349.
 — de cannes, 123.
 — criées dans les rues, 180, 349, 768.
 — (Marchands de), 11, 138, 616.
 — (Mesureurs de), 483, 485.
 — de rouveau, 749.
 — de terre, 14.
 Pommiers plantés par Charles V, 767.
 Pompadour (M^{ise} de), 395.
 — son coiffeur, 178.
 — son maître d'hôtel, 455.
 — vend sa vaisselle plate, 318.
 Pompe (Couteaux à), 226.
 Pompes funèbres, 133, 234 et suiv., 478.
 — (Chariots des), 128.
 — (Corbillards des), 238.
 — à Saint-Denis, 468.
 Pomponne (M^r de), et les oise-liers, 515.
 Ponceau (Rue du), 296.
 Poncet (Jehan), menuisier, 477.
 Ponchon, mesure pour liquides, 700.
 Pondichéry (Mousselines de), 495.
 Pons (Marquis de), 548.
 — (Voiture pour), 778.
 Pont (Grand). Voy. Grand-Pont.
 Pont (Petit). Voy. Petit-Pont.
 Pontailé, restaurateur, 621.
 Pont-aux-arbres, 406.
 Pont des arts, 607.

- Pont-au-change, 406, 607.
 — (Bancs des notaires brûlés sur le), 503.
 — — appartenait à l'évêque de Paris, 556.
 — (Marché aux arbustes sur le), 562.
 — (Moulins sur le), 487.
 — (Orfèvres du), 514, 515, 524, 527.
 Pont-aux-Meuniers (Le), 487.
 — National (Le), 377.
 Pontbriand (L'abbé de), et les ramoneurs, 613.
 Pont-l'Evêque (Fromages de), 767.
 Ponthieu (Le comte de), en 1292, 243.
 Pontifes (Frères), 582.
 Pont-Marie (Le), 148, 356, 608, 776.
 Pont-Neuf, 75, 86, 99, 603.
 — (Bureau d'adresses au), 568.
 — (Décrotteurs du), 248.
 — (Louveurs de parapluies au), 544.
 — (Opérateurs sur le), 516, 517, 742.
 — (Orfèvres sur le), 524.
 — (Place du), 522.
 — (Pompe du), 404.
 — (Recruteur au), 615.
 — (Tondeurs de chiens sur le), 609.
 — (Trottoirs du), 554.
 — vendeurs de chiens, 167.
 — vendeurs de crayons, 232.
 — vendeurs d'encre, 301.
 — vendeurs d'oranges, 519.
 — vendeurs de vieux souliers, 654.
 Pont Notre-Dame, 386.
 — (Machine du), 398.
 Pontoise, 194.
 — (Marchands de), 752.
 — (Pavés de), 554.
 Pont-Perrin, égout, 296.
 Pont-Royal (Bains du), 59.
 — (Le coche de Saint-Cloud au), 737.
 — (Décrotteurs du), 248.
 — (Parasols pour le), 544.
 Ponts (Entretien des), 155.
 — et chaussées (Ingénieurs des), 398.
 — (Maîtres des), 459.
 Voy. Grand-Pont et Petit-Pont.
 Pont Saint-Michel, 403.
 — (Place du), 142, 172.
 Pont-sur-Yonne (Chableur de), 133.
 — (La diligence de), 779.
 Popin (Famille et fief), 673.
 Popincourt (Rue de), 449.
 Populo, vin, 434, 437.
 Porcelaine, 318, 582, 611.
 Porcelaines anciennes (Commerce des), 244.
 Porcher, orfèvre, 527.
 Porcherons (Guinguettes aux), 377.
 — (Rue des), 115.
 Porchier (Jehan), cuisinier, 672.
 Porchon (Ant.), médecin, 51.
 Porcs dans des armoiries, 37.
 — et les charcutiers, 148.
 — (Châtrage des), 107.
 — (Consommation des), 76.
 — (Contrôleurs de), 400.
 — (Courtiers de), 223.
 — disséqués, 101.
 — (Gardeurs de), 583.
 — (Habillage des), 161.
 — (Inspecteurs des), 400.
 — (Langue des), 421.
 — dans Paris, 100, 583, 763.
 — (Pâtés de), 552.
 — (Peau de), 233.
 — de Saint-Antoine, 100, 583, 763.
 — (Saleurs de), 630.
 — (Vendeurs de), 149, 400, 724.
 — (Visiteurs de). Voy. Vendeurs.
 Voy. Pourceaux.
 Porée (Famille), 673.
 Portal (Antoine), médecin, 439, 474.
 — (Paul), accoucheur, 5.
 Port - à - l'Anglais (Guinguettes du), 377.
 Port de Bourgogne et Port français pour les vins, 732.
 Porte (Gardes de la), 358.
 Porte-crayons, par qui vendus, 232.
 Portefaix de la chambre de la reine, 587.
 Portefeilles, chez les papetiers, 539.
 Porte-lanternes, 319, 423.
 Porte-lettres, 104.
 Porte-aux-Peintres (Impasse de de la), 32.
 Portes, faites par les huissiers, 392.
 — de la chambre du roi, 392.
 Porteurs (Chaises à), 737.
 Portraits, 316.
 Portraits de la Cour (Les), 312.
 Port-Royal (Abbaye de), 436, 461.
 Ports, sur la Seine, pour les bateaux des environs, 72.
 — (Nettoyage des), 184.
 Portugais (Les) et la porcelaine, 582.
 Portugal (Chocolat de), 171.
 — (Cire de), 173.
 — (Futaines de), 351.
 — (Or du), 487.
 — (Oranges de), 519.
 — (Rouge de), 178.
 — (Vases usités en), 364.
 Posson, mesure pour liquides, 701.
 Poste (Chaises de), 737.
 — aux chevaux, 264.
 — (Timbres-), 183.
 Postes (Intendants des), 404, 665.
 — (Rue des), 458, 460, 461, 516.
 — (Service des), 590.
 — au XVII^e siècle, 772.
 Postillons, 410.
 — (Bottes des), 92.
 Pot de chambre, voiture, 736.
 — à eau, 592, 633.
 — de fer (rue du), 461, 702.
 — mesure pour liquides, 701.
 — (Papier), 129.
 — (Vendre le vin à), 732.
 Potagers, dans les cuisines, 354, 591.
 Potages au XVII^e siècle, 591.
 Potasse, 40.
 Pote (Pain de), 96.
 Potence, 100.
 Poterie (Rue de la), 115, 299, 654.
 Poton de Saintrailles, 41, 450.
 Pots de fleurs, 98, 99.
 Pouce-event, 54.
 Poucier, 257.
 Pou-de-soie, 650.
 Poudre de M^{me} de Carignan, 656.
 — de la Comtesse, 656.
 — (couteaux à), 226.
 — dentifrice, 67, 546, 593.
 — pour écrivains, 205, 540.
 — des jésuites, 656.
 — musquée, 593.
 — des Pères, 656.
 — à poudrer, 593.
 — de roi, 630.
 — à tirer, 45, 334, 575, 593.
 Pougin (A.), 172.
 Pougues (Eaux de), 280.
 Pouillon (Eaux de), 280.
 Poulaille (Rue de la), 132.
 Poulailles, ou oiseaux de basse-cour, 594.
 Poulain (Nicolas), 472.
 Poulaine, fourrure, 343.
 Poule (Cuir de), 239.
 — (Duvet de), 226.
 — (Plumes de), 33.
 Poules (Rue des), 648.
 Poulets, ou lettres d'amour, 540.
 Poulies des drapiers, 594.
 — (Fabricants de), 594.
 — (Rue des), 594, 621, 775.
 Poult de soie, 650.
 Poumon (Maladie du), 50.
 Poupée, jouet, 410.
 — à ressort, 411.
 — (Rue), 381, 526.
 — de la rue Saint-Honoré, 594.
 Poupincourt (Guillaume), mesureur de grains, 481.
 Pour (Avoir le), sens de ces mots, 344.
 Pourboire, 47, 595, 770.
 Pourceaux (Marché aux), 491.
 — (Place aux), 673.
 Voy. Porcs.
 Pourpier, crié dans les rues, 349, 749, 769.
 Pourpoints, 106, 595.
 — d'acier, 63.
 Pourpre, couleur, 163, 220.
 Poussin, tapissier, 681.
 Poutrain, fossoyeur, 336.
 Poux (Destruction des), 399.
 Pradel (Abraham du), faiseur d'annonces, 605.
 Pradon (N.), 141.
 Pralines, 194.
 Prasine, couleur, 220.
 Pré-aux-Clercs (Poissons dans le canal du), 556.
 Précieuses (Les), 59, 594.
 Préfet de police, 114.
 — de la Seine, 114.
 Prémontres (La saignée chez les), 569.
 Pré-salé (Moutons de), 76, 418.
 Présentées à la Cour (Habit porté par les personnes), 489.
 Prêtres-Saint-Etienne du Mont, (Rue des), 85.
 Prévost (l'Abbé), 594.
 — entrepreneur de panoramas, 539.
 Voy. Prévôt.
 Prévôt, chapelier, 142.
 — (Henri), enseigne la danse à Louis XIV, 245.
 Prévôt des marchands, 60, 93, 221, 234, 237, 246, 282, 380, 520, 521, 598.
 Prévôt de Paris, 80, 451, 600.
 — ses gardes, 638.
 — chef des corporations ouvrières, 47, 92, 186.

Prévôt de Paris, juge d'épée, 184.
 — nomme un balayeur, 61.
 — nomme les mesureurs, 484.
 — (Redevance payée au), 549.
 Prévôt de Saint-Julien, 401.
 Prévôté de Chaillot, 363.
 — de l'hôtel, 392.
 — de Paris (Imprimeur de la), 395.
 — de Paris (limites de la), 193.
 Priam (Le roi), 168.
 Prie (Marquise de), son coiffeur, 178.
 Prieur (Herbe du grand), ou tabac, 666.
 Prieuré (Le) de la Saussaye, et les sceaux, 371.
 Prime (Heure de), 223, 314, 386.
 Primeurs, 600.
 Princes du sang, 119, 128.
 — — avaient droit de barrière, 69.
 — — avaient droit de *pour*, 344.
 — — leurs hôtels lieux privilégiés, 602.
 Printemps (L'ail au), 12.
 — (Opération de la taille au), 51.
 — (Saignée du), 570.
 Prise (Droit de), 165, 243, 601.
 Prise de thé, 690.
 Preseurs (Commissaires et huis-siers), 392.
 Prisonniers du Châtelet, 80, 271, 765.
 — pour mois de nourrice, 114.
 — (Pain des), 95, 749.
 Prisons, affermées aux geôliers, 362.
 Privas (Pruneaux de), 766.
 Privés ou cabinets d'aisances, 729.
 Privilégiés (Lieux), 457, 604, 602, 792.
 — (Maîtres), 457.
 Prix (des objets au moyen âge), 520.
 — fixe (L'usage du), 184, 284, 566, 567, 603, 709.
 Procès (Sacs à), 625.
 Processions, 207.
 Procope (Café), 120, 365.
 Procureur du roi au Châtelet, 160.
 Produits chimiques, 265.
 Prost (Bernard), 354, 477, 692, 717.
 Protectionnisme, 198, 272.
 Protes d'imprimerie, 604.
 Protestantisme (Le), à l'académie des Beaux-Arts, 130.
 — et la corporation des chapeliers, 251, 292.
 — et les jours fériés, 263.
 — et la Fête-Dieu, 465, 680.
 — et la corporation des horlogers, 292, 728.
 — et la corporation des libraires, 433.
 — et les lingères, 436.
 — et l'industrie du papier, 292.
 — et les veloutiers, 723.
 Voy. Edit de Nantes.
 Prothèse dentaire, 255.
 Prouhiers ou prouiers, marinières, 469.
 Prouvaires (Rue des), 115, 222, 279, 280, 673, 726.
 Provence (Amandes de), 768.
 — (Basane de), 632.

Provence, la chancellerie lui attribue la cire rouge, 155.
 — (Draps de), 276.
 — (Louage de chevaux en), 445.
 — (Miel de), 2.
 — (Poivre de), 581.
 — (Sucre de), 612.
 — (Vin muscat de), 434.
 Proverbes, 58, 96, 147, 467, 499, 581, 655.
 Providence (Filles de la), rue de l'Arbalète, 461.
 Provins (Biffe de), 274.
 — (Draps de), 272.
 — (Marchands de), 752.
 Prudent le Choyselat, sur les couveuses artificielles, 582.
 Prud'homme, barbier du roi, 58, 59.
 Pruneaux, criés dans les rues, 349, 766, 770.
 — vendus par les chandeliers, 138.
 — vendus par les droguistes, 277.
 Prunellée, boisson de prunelles, 751.
 Prunes, criées dans les rues, 349, 770.
 Pruniers, plantés par Charles V, 767.
 Prusse, 251, 292.
 Prussienne (Cheminées à la), 350.
 Pucelles (Perles), 563.
 Puces (Destruction des), 398, 399.
 — dressées, 16.
 Puisieux (M^{me} de), 217.
 Puits (Curage des), 244.
 Puits artésien (Le premier), 606.
 Pujoux (J.-B.), 140, 248, 326, 331, 570.
 Pulmonaire, plante, 50.
 Punaies, 399.
 Punicée, couleur, 220.
 Pupitres d'écoliers, 428.
 Purgatifs, 172.
 Purgations, 279.
 Purification (La), fête de Notre-Dame, 756.
 Pussort (Hôtel), 405, 713.
 Puteaux, 534.
 Pygmées français (Théâtre des), 469.
 Pyrames (Chiens), 167.
 Pyrénées, 54.
 — (Paillettes d'or dans les), 487.
 Pyrethre (Décoction de), contre les maux de dents, 510.
 Pyrrhique (Spectacle), 45.

Q

Quadrant, boussole, 104.
 Quaker (Chapeau), 142.
 Quakers (Les) vendaient sans surfaire, 603.
 Quarantains (Draps), 274.
 Quarante, dentiste, 516.
 Quart, mesure, 88.
 Quartaut, mesure, 700.
 Quarte, mesure, 391, 701.
 Quarteron, 607.
 Quartiers de Paris, 697.
 Quartiniers, 282, 376.
 Quatre-Nations (Collège des), 3, 278. — Voy. Mazarin (Collège) et Institut.
 — (Quai des), 60.

Quatre-Vents (Rue des), 597.
 Quatre-Vingts, race de chiens, 167.
 Québec (Les hospitaliers de), concessionnaires de messageries, 482.
 Quenouilles (Fabrication des), 351.
 — (Rue des), 351.
 — vendues par les tourneurs, 702.
 — vendues par les vanniers, 721.
 Quentin (Jean), barbier de Louis XIV, 563, 565.
 Quesaco, coiffure, 178.
 Quesnay, économiste, 106, 170, 398.
 Quesnel (Plan de Paris de Fr.), 362.
 — marchand de curiosités, 244.
 Queu, cuisinier, 376.
 Queue des manteaux de cour, 227, 537, 587.
 — mesure pour liquides, 700.
 — (Porte-), 587.
 Queues (Perruques à), 565.
 Qui-dort (Famille), 673.
 Quillau, libraire, 117.
 Quilles, jeu, 410, 411.
 Quillons, sens de ce mot, 339.
 Quincaillerie, 508, 610.
 Quincampoix (Rue), 70, 115, 215, 281, 453, 479, 480, 673, 676.
 Quinque, terme de jeu, 82.
 Quinquina, dit poudre des jésuites, 656.
 Quintinie (J. de la), agronome, 91, 467.
 Quinze-Vingts (Cloître des), 639.
 — (Cri des), 750.
 — (Eglise des), 480.
 — (Enclos des), 602.
 Quitrée (Nicolas), maître écrivain, 285.

R

Rabat, d'étoffe, 232.
 Rabiqueau, physicien, 570.
 — (Lampes de), 420.
 Rabots, outils, 671.
 Rachitisme, 439.
 Racine (Jean), 204.
 — au cabaret, 115.
 — décors pour la représentation d'*Esther*, 247, et accessoires pour cello des Plai-deurs, 4.
 — portait de la flanelle, 276.
 — (Onguent de la mère Agnès), 656.
 — sur le papier à lettres, 539.
 — sur les rubans, 695.
 — aimait le thé, 688.
 Radegonde (Sainte), ensevelie dans de la toile cirée, 696.
 — ses mortifications, 750.
 Radoire et racloire, pour mesurer le sel, 612.
 Raffineries de sucre, 645.
 Rage, 153.
 Raguste (Point de), dentelle, 252.
 Raie (Peau de), 353.
 — (Vente de), 581.
 Raillard (Claude), 388, 465.
 Raimond du Temple, maçon du roi, 32.

- Rainssaint, médecin, 471.
 Raisin, 40, 613.
 — crié dans les rues, 750, 770.
 — vendu par les regrattiers, 616.
 — sec, 277, 349.
 Rambaud (Alfred), 631.
 Rambouillet (M^{me} de), et les ours, 530.
 Rambuteau (Rue), 401, 608.
 Rame, dans des armoiries, 37.
 Rameaux (Dimanche des), 537.
 Rames ou poulies des foulons, 594.
 Ramonage des cheminées, 613.
 Ramponeau, cabaretier, 115.
 — (Couteaux à la), 226.
 Ramsay (La tachéographie de), 662.
 Ranchin (François), médecin, 153.
 Raoul, nasseur, 499.
 — orfèvre de Philippe III, 501.
 Raoulet d'Orléans, 201.
 — messager de Jean le Bon, 482.
 Raoulin de Saint-Verin, ménestrel, 401.
 Raoux, cornetier, 205.
 Rapée (La), 60, 72, 582.
 Râpes, fabriquées par les tailleurs, 671.
 — à tabac, 667.
 Râpés, mélange de vins, 355.
 Raphelenge (F.), imprimeur, 214.
 Rapin, lieutenant de la prévôté, 100.
 Rapine (Florimond), 464, 481.
 Raquettes, 37, 39.
 — (Faiseurs de), 552, 553, 614.
 — (Porte-) du roi, 587.
 Ras, tissu de laine, 276.
 Rasoirs, 38, 506, 508.
 — (Etuils à), 353.
 — de Toulouse, 479.
 Raté (Pain), 96.
 Râteaux, vendus par les tourneurs, 702.
 Rateliers de fausses-dents, 254, 255.
 Ratine, tissu de laine, 54, 276.
 Rats, 101.
 — (Destruction des), 399.
 — dressés, 16.
 — à Paris, 614.
 — (Rue des), 85.
 Raux, marchand de jouets, 411.
 — fabricant d'yeux artificiels, 742.
 Ravailiac, 128.
 Raveneau, écrivain, 286.
 Ravenel, sur l'orviétan, 528.
 Raves, criées dans les rues, 22, 767.
 Raynal, maître de danse, 245.
 Razade, académiste, 4.
 Réaumur, sur la soie des araignées, 648.
 — sur les mines, 487.
 — sur l'or dans les rivières de France, 527.
 Rebay (Carabat de), 779.
 Rebel, directeur de l'Opéra, 264.
 Rebillé (Philibert), flûtiste, 332.
 Reboutis (Pain), 96.
 Rebreviettes (Guillaume de), 435.
 Rébus (Enseignes en), 301, 304.
 Réchauds à feu, pour chauffer les appartements, 578.
 Récollettes (Couvent des), 461.
 Recommandresses, 113, 476.
 Récompense (Domestiques dits à), 266.
 Recors, 596.
 Recrutement, 615.
 Recteur de l'Université, 304, 432, 433.
 Redige (Paolo), sauteur, 631.
 Redingotes, 86, 193.
 Régence (Perruques à la), 565.
 Régent (Le), portait lunettes, 518.
 Régis (Pierre), lecteur du roi, 430.
 Registres (Contrôleurs des), 199, 513.
 — à souche, 169.
 Règle, à écrire, 205.
 Réglisse, 18, 19, 616, 714.
 Regnard, auteur dramatique, 139, 231, 235, 244, 245, 266, 323, 706.
 Regnaud, fossoyeur, 336.
 Regnault, apothicaire, 511.
 Régnier (Mathurin), 18, 83, 115, 249, 421, 434, 542, 553, 577, 616, 714.
 Reims (Draps de), 275.
 — (Etamines de), 479.
 — (Flanelle de), 276.
 — (Orgues dans l'église de), 526.
 — (Pruneaux de), 766.
 — (Sacre des rois à), 514, 515.
 — (Serge de), 639.
 — (Toile de), 696.
 Reine (Hôtel de la), rue du Bouloi, 390.
 — (Pain à la), 96, 97.
 — (Point à la), 253.
 — (Rabats à la), 232.
 Reines blanches, 259.
 — (Deuil des), 259.
 — (Entrées à Paris des), 514, 515.
 Reiset (Comte de), 59, 389, 538, 566, 595, 603.
 Reisser, perfectionne les corsets, 217.
 Reitre, vêtement, 162.
 Relais pour les chevaux, 445.
 — (Directeurs des), 264.
 — (Généraux des), 361.
 Reliques (Bourses à), 103.
 — (Châsses à), 81.
 — (Commerce des), 610.
 — mises en gages, 217.
 — de Jérusalem, 165.
 — servent de paratonnerre, 545.
 — dans le pommeau de l'épée, 339.
 — (Serment sur des), 308.
 Reliure, 322, 617.
 Remède anglais (Le secret du), 656.
 Remi (Saint), enseveli dans de la toile cirée, 696.
 Remond, et le laminage des plombs, 420.
 Remparts de Paris, 406.
 Remueuses, 619.
 — de Henri IV, 164.
 Renard, cabaretier, 115.
 — (Fourrure de), 342.
 — (Peaux de), 619.
 Renaud (Jean), maître de danse, 245.
 Renaudin, loueur d'habits, 217.
 Renaudot (Gazette de), 117.
 — (Théophraste), 474, 567, 605.
 Renault (Jean), 435, 463.
 René (Tombeau du roi), 7.
 Rênes, pour chevaux, 229.
 Rennes, 52.
 Renou (Jean de), apothicaire, 20, 428, 510.
 Renouard (Ph.), 214, 395.
 — (P.-V.), 153.
 Voy. Villayer.
 Repas de corps, interdits par les édits de 1776, 789. — Voy. Dîner, souper, etc.
 Requêtes de l'hôtel (Huissiers des), 392.
 — du palais (Huissiers des), 392.
 Requin (Dents de), 254.
 — (Peau de), 353.
 Rere, chocolatier, 171.
 Resaille-mois, 332.
 Ressort brisé (Couteaux à), 226.
 Restaurateurs, 115.
 Rethel (Comte de), 229.
 Réticules (Mode des), 578.
 Rétif de la Bretonne, 10, 121, 232, 281, 312, 349, 411, 419, 573, 704 et passim.
 Retrait, cabinet d'aisances, 729.
 Retz (Cardinal de), 327, 373.
 — son secrétaire, 635.
 Reuilly (Caserne de), 365.
 — (Manufacture de glaces à), 365.
 — (Rue de), 460, 461.
 Revêches, étoffes, 54, 507.
 Réveille-matin, 761.
 Réveillon, marchand de papiers peints, 542.
 Réverbères, 423.
 Révérence au lit du roi, 439.
 Reversis (Jeu de), 129.
 Revoir (Jean), fourbisseur, 340.
 Reynie (De la), lieutenant général de police, 210, 658.
 — (Rue de la), 115.
 Rézé, machiniste de théâtre, 448.
 Rhin (Paillettes d'or dans le), 487, 518, 527.
 Rhinocéros, 15, 16, 18.
 Rhône (Paillettes d'or dans le), 487, 518, 527.
 Rhumatismes (Brosses contre les), 111.
 — (Guérison des), 656.
 Riantz (Armand-Jean de), et les corporations, 658, 660, 662.
 Ribauds (Roi des), 623.
 Ricci, inventeur de remèdes, 511.
 Richard, cordelier, 52.
 — facteur d'orgues, 526.
 — fabricant de vieilles, 730.
 — II, roi d'Angleterre, 201.
 — (J.-M.), 106, 259, 384, 428, 610.
 Richard-Lenoir (Boulevard), 405.
 Richelet, 22, 46, 73, 83, 173, 422, 633.
 Richelieu, archevêque de Lyon, 171.
 Richelieu (Cardinal de), 208, 225, 239.
 — sa bibliothèque, 77, 78.
 — son bourreau, 101.
 — et l'imprimerie, 395.
 — et les faux-monnayeurs, 491.
 — fournisseur de Sorbonne, 601.
 Richelieu (Duc de), en 1734, 547.
 — (Duc de), en 1739, 190.
 — (Duc de), en 1760, 264.
 — (Rue), 59, 603, 713, 727, 775.
 Rideaux (Fermeture des), 681.
 Riessinger (Sixte), 214.
 Rifard (Parapluie, dit), 544.
 — outil de menuisier, 136.

- Rigal, orfèvre, 527.
 Rigault (Antoine), balayeur, 61.
 Rigoles (gardes-), 358.
 Rigoley, intendant général des postes, 404.
 Rigord, médecin de Philippe-Auguste, 17, 554.
 Rimbald (Berthold), 214.
 Riquet (P. de), ingénieur, 279.
 Risbeck (Le baron de), sur les modes françaises à l'étranger, 595.
 Rissoles, criées dans les rues, 749.
 Rive (L'abbé), sur le parchemin, 545.
 Rivets, pour gaines, 353.
 Rivière, (Abbé de la), inventeur des perruques rondes, 565.
 Rivière (Bureau de la), introduit en France la laitue romaine, 767.
 Rivière (Chevalier de la), prétend guérir de la pierre, 440.
 Rivière (Roch le Baillif, sieur de la), astrologue, 50.
 Rivière (Sable de), 624.
 — (Gardes-), 358.
 Rivoli (Rue de), 90.
 Riz, vendu par les chandeliers, 438.
 Robais (Josse van), drapier, 272.
 Robequin (Bernard), mesureur de grains, 481.
 Robert, archevêque de Rouen, 418.
 — de Blois, trouvère, 216.
 — le chanteur, 140.
 — constructeur d'instruments, 8.
 — culottier du roi, 243.
 — le Diable (Roman de), 505.
 — fermailier, 144.
 Robes, sens de ce mot au moyen âge, 150, 676.
 — Être des robes ou aux robes, sens de cette expression, 150, 442.
 — de chambre, 228, 275.
 — linges, 164, 520.
 — de Noël, 442.
 — neuves (Jour des), 442.
 — Pâques, 442.
 — sans couture, 92.
 — de chambre du roi, 125.
 — (Terre de), 763.
 — de la Toussaint, 442.
 Robespierre, se poudrait, 594.
 — avait un serin, 640.
 Robin (Jean), horticulteur, 111.
 — (Perruque à la), 565.
 Robinette, couturière, 470.
 Robinson (Parapluie, dit), 544.
 Roblot, pédicure, 558.
 Roboam (Alexandre), luthier, 130, 377.
 Rocaille (Construction en), 622.
 Roch le Baillif, 50.
 — (Saint), patron des cardeurs, 126.
 — patron des ferrailleurs, 237.
 — patron des fripiers, 347.
 — patron des paveurs, 554.
 — patron des ravaudeurs, 614.
 Rochefort (Comte de), damoiseau de Commercay, 582.
 — (Henri), condamné par contumace, 716.
 Rocher (Veuve), brodeuse, 527.
 Rochers (ouvriers en), 622.
 Rocquencourt (les malades de) au Val de Gallie, 575.
 — (Sources de), 279.
 Roger l'Anglais, lormier, 132.
 Rohan (princes de) avaient droit de pour, 344.
 Rohault (Jacques), 68.
 Roi (Secrétaires du), 635.
 — de Sicile (Rue du), 673.
 Voy. Rois.
 Roie (Asceline de), marchande d'encre, 301.
 Rois (Entrée des), à Paris, 514 et suiv.
 — (Fête des), 129, 138, 262, 762.
 — (Gâteau pour la fête des), 751.
 — patrons des cartiers, 692.
 — des ribauds, 623.
 Voy. Roi.
 Roland (Pension), 459.
 Rôles (Gardes-), 358.
 Rolin (Pension), 459.
 Rolland, maître écrivain, 287.
 Romain, escamoteur, 597.
 Romaine, laitue, 767.
 — balance, 37.
 — (Couteaux à), 226.
 Roman de la rose, 91, 144, 215, 216, 319, 649.
 — de la violette, 164.
 — de l'escoufle, 53.
 Romans (Cartes à jouer de), 129.
 Romarin, plante, 98.
 — (Cure-dents de), 243.
 — (Essence de), 546.
 — offert au maître par l'apprenti boulanger, 451.
 Rome, ses cordes pour instruments de musique, 202.
 — (Cour de), 66.
 — (Pèlerinages à), 560.
 Romorantin (draps de), 275.
 Ronce (De la), poète, 249.
 Rondelles, pour armures, 420.
 Ronds de bottes, 92.
 Ronsard, 115.
 Roque (G.-A. de la), sur la noblesse, 76, 500, 501, 502, 559, 726.
 Roquefort, académiste, 4.
 Roquelaure (Duc de), 115.
 Roquet, chien, 167.
 Roquette (Rue de la), 350, 578, 723.
 Roquette, mesure pour liquides, 701.
 Rosay (Le carrosse de), 779.
 — (Richard de), chandelier, 672.
 Rose (Bois de), 243.
 — chirurgien herniaire, 386.
 — fard, 506.
 — (Toussaint), secrétaire du roi, 635.
 Voy. Roses.
 Roseau, pour écrire, 540.
 — (Objets en), 500.
 Rosereul. Voy. Hermine.
 Roses (Chapeaux de), 261.
 — (Essence de), 546.
 — (Vente des), 99.
 Voy. Rose.
 Rosette (Perruques à), 565.
 Rosiers (Rue des), 105, 726.
 Rossignol (Antoine), cryptographe, 239, 286.
 — (Louis), maître écrivain, 287.
 — (Michel), maître écrivain, 461.
 Rot, terme de tisserand, 694.
 Rote (Joueurs de), 623.
 Rotillon, bourreau, 101.
 Rotin. Voy. Cannes.
 Rou (Le roman du), 542.
 Rouan (Guillaume de), tailleur de la comtesse de Valois, 676.
 Rouard, traiteur, 704.
 Roubaix (Draps de), 275.
 Rouen, 15, 36, 49.
 — (Aiguilles de), 11.
 — (Banque de), 66.
 — (Bougran de), 95.
 — (Bouracan de), 99.
 — (Bourse de), 412.
 — (Cartes à jouer de), 129.
 — (Chapeaux de), 141, 250, 251.
 — (Draps de), 274, 275, 276.
 — Faïence de, 583.
 — (Flanelle de), 276.
 — (Hanse de), 169.
 — (Marchands de), 752.
 — (Masques de), 471.
 — (Mousselines de), 495.
 — (Serge de), 434, 439.
 — (Teinturiers de), 355, 375.
 — (Toile cirée de), 696, 697.
 — (Voiture de Paris à), 705.
 Roues, dans des armoiries, 37, 38, 40.
 — (Bois employé pour les), 151.
 — (Embatage des), 298.
 — lustres, 420.
 — de moulin, 487.
 Rouets, confectionnés par les tourneurs, 702.
 — d'arquebuse, 43, 160.
 — de fileuse, 270, 327.
 Rouge, couleur, 219, 220.
 — fard, 178, 320.
 Rouget (Pêche du), 581.
 Rouillac (Marquis de), 105.
 Roulantes (Chaises), 737.
 Roule (Faubourg du), 491.
 — (Pépinière du), 562.
 — (Rue du), 522.
 Rouleaux des morts, 545.
 Roulettes, voitures, 739.
 Rouquayrol, inventeur du scaphandre, 633.
 Rousseau, maître d'armes, 35.
 — fabricant de cire à cacheter, 173.
 — (Jean-Baptiste), 115, 416.
 — (Jean-Jacques), blâme l'usage des corsets, 217. — Possédait un serin, 640.
 Voy. Jean-Jacques.
 Roussel (Plan de Paris de), 362.
 Roussellet (A.), 612, 627.
 Rousselot, pédicure, 557.
 Roussel (Camille), 525.
 — (Pain), 97.
 Roussette (Peau de), 353.
 Roussillon (Laines de), 418.
 Route (Carrosses de), 737.
 Routes (Entretien des), 155.
 Rouveau (Pommes de), 749.
 Rouvet, inventeur du flottage des bois, 87.
 Rouveyre (Ed.), 397.
 Roy (Suzanne), funambule, 351.
 Royale (la cerise), 766.
 — (Perruque), 565.
 — (Place), 273.
 — (Rue), 254, 775.
 Roye (Jean de), 65, 101.
 — sur les oiseaux, 514.
 — sur la maladie de la pierre, 439.
 Roze de Chantoiseau, 495, 606.
 — tanneur, 386.
 — restaurateur, 621.

Rozeau (Jean), bourreau, 101.
 Rozeti, fumiste du château de Versailles, 350.
 Rozidor (*La mort de Cyrus*, tragédie de), 486.
 Rubans (Usage des), 489, 506, 548, 695.
 — pour harnais, 417, 647.
 — pour sceaux, 417, 647.
 Rubis, 144, 145.
 — (Faux-), 81, 82.
 Rue (décoction de), contre les maux de dents, 510.
 Rue (Raoulin de la), marchand de poupées, 663.
 Rueil (Jean de), voyer de Paris, 741.
 Ruelle du lit (La grande et la petite), 438.
 Rues de Paris, 523.
 Ruffin (Antoine), chirurgien, 440.
 Ruggieri, artificier, 45.
 Rungis (Eaux de), 279.
 Russie, 168.
 — (Campagne de), 92.
 — (Cuirs de), 508.
 — (Tabac en), 666.
 Rutebeuf, poète, 135.
 Rutledge (James de), 182, 410, 737, 738.

S

Sable (Mouleurs en), 495.
 — des rivières (Or dans le), 527.
 Sablier, 319.
 — de Charles V, 387.
 Sablière (M^{me} de la) et le thé, 688.
 Sablon (Marchands de), 624, 762.
 Sablonnière (La), sur l'emplacement du jardin des Tuileries, 718.
 Sablons (Plaine des), 410.
 Sabot (le), cabaret, 115.
 — (Rue du), 625.
 Sabots (Creuseurs de), 233.
 — (Fabricants de), 624.
 — (Pareurs de), 546.
 — à Lyon pendant la Révolution, 625.
 — vendus par les chandeliers, 138.
 Sachets, bourses, 103.
 — contre la vermine, 399.
 — (Les Frères), 713, 749.
 Sachettes (Les religieuses dites), 750.
 Sacquebute, instrument de musique, 625.
 Sacre des rois, 464, 478, 514, 515, 516.
 Sacs à argent, 625.
 — criés dans les rues, 765, 770.
 — de cuir, 103.
 — (Gardes-), 358.
 — à livres, 104.
 — mesures, 149.
 — de nuit, 98.
 — (Porte-), 587.
 — à procès, 625.
 — de toile, 138.
 Sade, tapissier, 681.
 Safran, 507, 714.
 — dans la cuisine, 696.
 — du Gâtinais, 625.
 — dans la toilette, 546.
 Sagittaire, signe du zodiaque, 49.

Saidschutz (Eaux de), 280.
 Saignaux, sens de ce mot, 550.
 Saignée, 279, 375, 403.
 — dans les couvents, 569.
 — contre les maux de dents, 510.
 Saint-Amant, poète, 236, 348, 666.
 Saint-André des Arts (Eglise), 433.
 — (Quartier), 609.
 — (Rue), 304, 432.
 — (d'hiver (La), 382.
 Saint-Antoine (Abbaye de), 460, 583, 763.
 — (église), 17,
 — (Pores de), 100, 583, 763.
 — (Porte), 44.
 — (Quartier), 609.
 — (Rue), 45, 102, 115, 129, 254, 296, 299, 516, 608, 750, 773.
 Saint-Antoine (faubourg), 419.
 — ses boulangers, 97, 98.
 — son commerce, 69, 70.
 — son commissaire, 184.
 — manufacture de cuirs, 387.
 — (dentelles du), 253.
 — (école rue du), 460.
 — fabrique de glaces, 365.
 — fabrique de maroquin, 469.
 — (menuisiers du), 478.
 — (marchands de meubles au), 486.
 — lieu privilégié, 602, 792.
 — (rue du), 460.
 — (serins du), 640.
 — fabrique de stuc, 662.
 — fabrique de toile cirée, 696.
 Saint-Antoin (Pruneaux de), 766.
 Saint-Aubin, bourreau, 101.
 — (Gabriel), 44.
 Saint-Augustin (Chanoines de), 461.
 Saint-Barthélemy (Eglise), 104.
 — (Journée de la), 439, 504.
 Saint-Benoît (Cour), 602.
 — (Fontaine), 589.
 — (Quartier), 609.
 — (Rue), 421.
 — (Simon de), drapier, 671.
 Saint-Bernard (Porte), 550.
 — (Port), 59, 72.
 — (Quai), 421.
 Saint-Bertin (Abbaye de), 62, 581.
 Saint-Bon (Eglise), 326, 407.
 Saint-Brice (Pain de), 96.
 — (Voiture pour), 779.
 Saint-Chamond (Hôtel), 253.
 Saint-Christophe (Marché), 95.
 Saint-Claude (Pèlerinage de), 610.
 Saint-Cloud, 115.
 — (Bateau de), 57.
 — (Carrières de), 127.
 — (Coche de), 737.
 — (Cuirs de), 387.
 — (Galiote pour), 706.
 — (Parc de), 279.
 — (Porcelaine de), 583.
 — (Vin de), 732.
 Saint-Côme (Collège), 109.
 — (Eglise), 171.
 — (Oculistes à), 509.
 — (Rue), 380.
 — (Sages-femmes à), 626.
 Voy. Chirurgie.
 Saint-Cyr (Couvent de), 186, 439, 477, 575.
 — (Voiture pour), 778.

Saint-Damien de Luzarches (pèlerins à), 610.
 Saint-Denis (Abbaye), 84, 257, 299. — Reliques que l'on y conservait, 254, 257. — Ses grilles, 642. — Ses vitraux, 733. — Pompes funèbres des rois, 468, 590.
 Saint-Denis, académiste, 4.
 Saint-Denis (boulevard), voirie y établie, 522.
 Saint-Denis, dépôt des pauvres, 365.
 Saint-Denis (Manufacture de cuirs à), 387.
 Saint-Denis (Dentelles de), 83, 87.
 Saint-Denis (Draps de), 271, 272.
 Saint-Denis (faubourg), prison de Saint-Lazare, 363.
 Saint-Denis (Foire), 400, 430.
 Saint-Denis (Jean de), forgeron de lames à couteaux, 470.
 Saint-Denis (Plaine), 430.
 Saint-Denis (Quartier), 609.
 Saint-Denis (Rue), 69, 82, 113, 115, 132, 202, 253, 296, 299, 308, 411, 460, 461, 493, 527, 544, 556, 637, 649, 678, 773, 775, 780.
 Saint-Denis (Voirie de), 522.
 Saint-Denis de la Chartre (Eglise), 576. — Enclos, 602, 628.
 Saint-Domingue (Blanchisseries de), 85, 86.
 Saint-Dominique (Rue), 459, 460.
 Saint-Elloi (Eglise), 428.
 — (Prison), 363.
 — (Rue), 632.
 Saint-Esprit (Chapitre du), 393, 576.
 — (Eglise du), 487.
 — (Hôtel du), 390.
 — (Pain du), 97.
 Saint-Etienne (Coutellerie de), 225.
 — (Faïence de), 583.
 — (Quincaillerie de), 610.
 Saint-Eustache (Charniers de), 555.
 — (Eglise), 460, 589, 630.
 — (Quartier), 609.
 Saint-Evremond), 639.
 Saint-Faron (Abbé de), en 1292, 190.
 — (Impasse), 673, 720.
 Saint-Fiacre (Hôtel), 324.
 Saint-Florentin (Tabatière du comte de), 668.
 Saint-François (Christophe de), feuillant, 106.
 Saint-Gall (Le moine de), 123, 164, 181, 353.
 Saint-Genest (Chapelle), 402.
 Saint-Germain (boulevard), 628, 704.
 — exempt de police, 101.
 — (La), fête, 382.
 Saint-Germain l'Auxerrois.
 — (Ecole), 223, 494.
 — (Eglise), 343, 515.
 — (Paroisse), 475.
 — (Quartier), 672, 673.
 — (Rue), 421.
 Saint-Germain en Laye :
 — (Chaises percées à), 427.
 — (Château de), 6, 124, 250.
 — (Chemin de fer de Paris à), 482.
 — (Conciergerie de), 190.
 — (Gondoles de Paris à), 738.
 — (Grottes de), 622.

- Saint-Germain en Laye :
 — (Ménageries de), 17, 18, 182.
 — (Navets de), 763.
 — jeu de paume à), 553, 587.
 — *La promenade de*, 517.
 — (Volières de), 190.
- Saint-Germain des Prés :
 — (Abbaye), 100, 200, 243, 556.
 — (Bibliothèque de), 78, 545.
 — (Boulangers de), 97.
 — (Bourdon de), 334.
 — (Carrières de), 127.
 — (Chapeliers de), 142.
 — (Enclos de), lieu privilégié, 602.
 — (Faubourg), 35, 97, 609.
 — (Foire), 15, 16, 55, 109, 114, 120, 264, 268, 309, 326, 344, 351.
 — (Pilon de), 556.
 — (Porte), 403, 775, 776.
 — (Quartier), 609.
 — (Rue), 264, 773.
- Saint-Germer (Raoul de), maçon, 448.
- Saint-Gervais (Eglise), 195, 228, 299, 338, 460.
 — (Orgues de), 527.
 — (Port), 72.
 — (Quartier), 609.
- Saint-Gobain (Jehan de), bouterreiller, 105.
 — (Manufacture de glaces à), 365.
- Saint-Hérem (marquis de), 190.
- Saint-Hilaire (Bon de), sur la soie des araignées, 648.
- Saint-Hippolyte (Rue), 469, 685.
- Saint-Honoré (Faubourg), 545.
 — (Mail), 586.
 — (Porte), 327, 491, 586.
 — (Quartier), 609.
 — (Rue), 141, 171, 245, 253, 254, 259, 307, 411, 453, 461, 495, 543, 594, 609, 621.
- Saint-Jacques (Faubourg), 97, 127, 341, 461, 490, 776.
- Saint-Jacques (Rue), 66, 99, 120, 369, 377, 394, 458, 470, 570, 628, 730, 749, 772, 773, 776.
- Saint-Jacques de la Boucherie, — (Eglise), 90, 142, 201.
 — (Place), 113, 419.
 — (Quartier), 608, 609.
 — (Rue), 66, 99, 114, 115, 120, 312.
 Voy. Fossés.
- Saint-Jacques de Compostelle (Pèlerinages à), 560, 561, 610.
- Saint-Jacques du Haut-Pas (Eglise), 528, 582.
- Saint-Jacques de l'Hôpital (Cloître), 704.
- Saint-Jean, époque d'engagement pour les domestiques, 266.
 — (Feux de la), 100, 410.
- Saint-Jean d'Angely (Voitures pour), 778.
- Saint-Jean de Beauvais (Rue), 628.
- Saint-Jean en Grève :
 — (Boucherie du cimetière), 93.
 — (Eglise), 494.
 — (Paroisse), 673.
 — (Rue), 56, 583.
- Saint-Jean de Latran :
 — (Commanderie de), 414, 602.
 — (Enclos de), lieu privilégié, 602, 628, 639, 730.
- Saint-Joanny, 81, 137, 306, 367, 465, 645, 646.
- Saint-Joseph (Filles de), 460, 461.
- Saint-Julien des Ménétriers (Eglise), 401.
 — (Hospice), 402.
 — (Prévôt de), 401.
 — (Rue), 298.
- Saint-Julien le Pauvre (Eglise), 401.
 — (Rue), 403, 775.
- Saint-Ladre d'Avallon (Pèlerinage à), 610.
- Saint-Landry (Port), 72.
- Saint-Laurens (Vins de), 434.
- Saint-Laurent (Foire), 16, 384, 570, 629.
- Saint-Lazare (Gare), 377.
 — (Ordre de), 482, 522.
 — (Prison de), 363.
 — (Rue), 115.
- Saint-Léger (Haras de), 380.
- Saint-Leu (Eglise), 316.
- Saint-Leufroi (Eglise), 139, 323, 386.
 — (Mitre de), 489.
- Saint-Lienart (Jean de), prévôt de Paris, 41.
- Saint-Lô (Serge de), 639.
- Saint-Louis (Hôtel de), 390.
 — (Ile), 265, 356, 556.
 — (Ordre de), 522.
 — (Rue), 296, 461, 779.
 Voy. Louis.
- Saint-Louis du Louvre (Rue), 245.
- Saint-Luc (Académie de), 369, 560.
- Saint-Magloire (Confrérie de), 614.
 — (Couvent de), 461, 556.
 — (Fournier de), 341.
- Saint-Malo (Chocolat de), 171.
- Saint-Mandé (Imprimerie à), 395.
- Saint-Marceau (Faubourg), 115, 131.
 — (Bleu de prusse au), 87.
 — (Bonnetiers du), 89, 90.
 — (Boulangers du), 97.
 — (Carrières du), 127, 490.
 — (Chapeliers du), 142.
 — (Colle forte du), 180.
 — (Couvertures du), 230.
 — (Ecoles du), 460.
 — (Faïences du), 318.
 — (Maroquiniers du), 470.
 — (Mégissiers du), 475.
 — (Porte du), 776.
 — (Tanneurs du), 299.
- Saint-Marcel. Voy. Saint-Marceau.
- Saint-Martin (La), 382.
 — d'hiver et d'été, 234, 266.
 — (Boulevard), 522.
 — (Eglise), 142.
 — (Enclos), 602.
 — (Faubourg), 230.
 — (Porte), 333.
 — (Prieuré de), 53, 100, 341, 386.
 — (Prison de), 363.
 — (Quartier), 609.
 — (Rue), 154, 312, 324, 349, 363, 401, 526, 625, 742, 773, 775.
 — (Voirie), 522.
- Saint-Martin du Tertre (Télégramme expédié à), 688.
- Saint-Mathurin de Larchant (Pèlerins à), 610.
- Saint-Maur des Fossés, 276, 299, 387, 556, 723.
 — (Congrégation de), 78.
- Saint-Maur des Fossés (Rue), 460.
 — (Voiture pour), 706, 779.
- Saint-Merri (Complies à), 94, 187.
 — (Couvre feu à), 230, 233.
 — (Eglise), 215.
 — (Orgues de), 527.
- Saint-Michel (Dominicaines de), 461.
 — (Faubourg), 97.
 — (Pèlerins du mont), 561.
 — (Place du pont), 615.
 — (Pont), 403.
 Voy. Pont.
- Saint-Mion (Eaux de), 280.
- Saint-Nectaire (Henry de), opéré de la pierre, 440.
- Saint-Nicaise (Rue), 776.
- Saint-Nicolas, fête des écoliers, 453.
 — (Port), 60, 72.
 — des Champs (Eglise), 730.
 — du Palais, 632.
 Voy. Nicolas.
- Saint-Nom de Jésus (les orphelins du), 460.
- Saint-Omer et les baleines, 62, 581.
 — (Jehan de), changeur, 674.
 — (Pipes de), 572.
 — (Marchands de), 752.
- Saint-Ovide (Foire), 119, 568.
- Saint-Papoul (Diocèse de), 153.
- Saint-Patu (Guillaume de), maçon, 448.
- Saint-Paul (Cerisiers à l'hôtel), 766.
 — (Eglise), 205, 296, 338.
 — (Hôtel), 17, 296, 315, 387.
 — (Jeu de paume), 552.
 — (Port), 71, 72, 115, 149, 779.
 — (Quartier), 609.
 — (Réchauds à feu), 578.
 — (Rue), 148, 363.
 — (Treilles de), 613.
- Saint-Pierre des Arcis (Eglise), 632.
 — (Bernardin de), rend visite à J.-J. Rousseau, 640.
 — aux Bœufs (Rue), 448.
 Voy. Pierre.
- Saint-Pol (Connétable de), 101.
 — (Jeanne de), 229.
- Saint-Preuil, 115.
- Saintrailles (Poton de), et les armuriers, 41, 450.
- Saint-Réal, 493.
- Saint-Remi (La), 108, 127, 150, 230, 243, 328, 550.
- Saint-Rieule ou Saint-Rigle (Poirées de), 750.
- Saint-Roch (Voirie à la butte), 522.
 — (Jour de), élection du prévôt des marchands et des échevins, 282, 508.
- Saint-Sacrement (Tapisseries le jour de l'octave du), 680.
 — (Hommage rendu au), 128.
 — patron des bouchers, 93.
 — patron des foulons, 338.
 — patron des fourreurs, 343.
- Saint-Saturnin, patron du village de Gentilly, 769.
- Saint-Sauveur (Rue), 253, 775.
- Saint-Sépulcre (Eglise du), 462, 575, 721.
- Saint-Sernin (Mis de), obtient un justaucorps par brevet, 678.
- Saint-Séverin (Paroisse), 672.
 — (Rue), 179.

- Saint-Sulpice (Cimetière), 666.
 — (Cloches de), 334.
 — (Eglise), 142.
 — (Fossoyeurs de), 336.
 — (Orgues de), 527.
 Saint-Symphorien (Indre-et-Loire), 639.
 Saint-Thomas du Louvre (Rue), 530.
 Saint-Valery (Importation des bas à), 399.
 Saint-Vallier, à la Grève, 101, 127.
 Saint-Victor (Abbaye de), 78, 200, 628.
 — (Cloches de), 334.
 — (Cuisinier de), en 1292, 243.
 — (Faubourg), 165.
 — (Plan de Paris, dit de), 362.
 — (Rue), 775.
 — (Saignées chez les religieux de), 569.
 Saint-Yon (A. de), 514, 515.
 — (Garnier de), bibliothécaire de Charles VI, 78.
 Saint-Yves (Chapelle), 99.
 Sainte (Semaine), 391, 562.
 Sainte-Agnès (Les Dames de), 460, 461.
 Sainte-Anne (Les filles de), 460.
 — (Serre chaude, rue), 734.
 Sainte-Apolline (Rue), 742.
 Sainte-Aure (Dames de), 461.
 — (Four banal de), 341.
 Sainte-Avoie (Quartier), 609.
 — (Rue), 70, 713.
 Sainte-Catherine (Culture), 296.
 — (Hôpital), 113, 550, 595.
 Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers (Les chanoines réguliers de), 750.
 Sainte-Chapelle du Palais (Merciers à la), 480.
 — (Orgues de la), 526, 527.
 Sainte-Croix (Herbe de), ou tabac, 666.
 Sainte-Croix de la Bretonnerie (Chanoines de), 491, 750.
 — (Eglise), 77.
 — (Rue), 673, 750.
 Sainte-Croix, en la Cité (Eglise), 105, 281, 670.
 Sainte-Geneviève (Abbaye de), 85, 100, 200.
 — (Abbé de), 282.
 — (Bibliothèque de), 200.
 — (Bourg), 337.
 — (Filles de), 461.
 — (Foulons de), 638.
 — (Jardin de), 405.
 — (Moulin de), 487.
 — (Place), 430.
 — la Petite (Eglise), 514.
 Sainte-Hyacinthe (Rue), 421.
 Sainte-Madeleine (Jour de), 418.
 Sainte-Marguerite (Filles de), 460.
 — (Rue), 363, 386.
 Sainte-Marie (Dames de), 461.
 — de la Visitation (Dames), 461.
 Sainte-Marine (Eglise), 316.
 Sainte-Marthe (Scévole de), sur la famille de Bailleul, 619, 620.
 Sainte-Opportune (Cloître), 437.
 — (Eglise), 98, 142.
 — (Quartier), 609.
 Sainte-Palaye (La Curne de), 167.
 Sainte-Pélagie, prison, 363.
 Sainte-Reine (Eaux de), 279, 280.
 Sainte-Reine d'Alise (Pèlerinage à), 561.
 Saintes (Voiture pour), 778.
 Sainte-Trinité (Amendes des plombiers à la confrérie de la), 575.
 Sainte-Valère (Filles de), 460.
 Saints, nom donné aux cloches, 334.
 Saints-Pères (Rue des), 326.
 Salade, criée dans les rues, 180, 349, 767.
 — casque, 63.
 Salefranque (L.), 265.
 Salicon (Pierre), chef de la flottille de Versailles, 71.
 Salières, 585, 592.
 Saline (Compteurs de), 485.
 Salle (J.-B. de la), 593, 668.
 — (Prévôts de), 600.
 Salomon (Enfants de), 260, 301.
 Salon, remplacé par la chambre à coucher, 438.
 — exposition de peinture, 560.
 Salpêtre à l'Arsenal, 630.
 Salspêtrière (Bac à la), 582.
 — prison, 363.
 Salsepareille, pour breuvage, 690.
 Saltarin du roi Charles IX, 631.
 Salvati, nonce, 136.
 Samaritaine (Fontaine de la), 7, 404.
 Sambue ou selle des femmes, 637.
 Samedi (Chômage du), 150, 151, 203, 259, 262, 337, 338, 386, 476, 477, 503.
 — (Jeûne du), 115.
 Voy. Vigiles.
 Samit, étoffe de soie, 650.
 Sancheurs (Robert de), tailleur des enfants de Philippe le Bel, 676.
 Sand (Georges), 260, 516.
 Sandaraque, 220, 541.
 Sang noble, 320.
 Sangles, pour la chasse et la pêche, 507.
 Sanglier, 182.
 — (Chasse du), 722.
 — (Homme-), 568.
 — (Soies du), 111.
 Sanguin (Hôtel de Guillaume), 642.
 Sanlecque (Jacques de), graveur en caractères d'imprimerie, 369, 370.
 Sanson (Cabaret de), 115.
 — (Nicolas), ingénieur géographe, 362.
 Sansonnets (Commerce des), 515.
 Santa-Cruz (Terre de), 220.
 Santé (Maisons de), 449.
 Santeuil (Le poète), et les serins, 639.
 Sap, vermicellier du roi, 726.
 Saphirs, 145.
 Sapin (Arcs en), 45.
 — (Bières en), 133.
 Saradin (Jeanne), 23.
 Sarcinators, 229.
 Sardines (Vente des), 581, 630, 748.
 Sarrazin (Jean), voyer sous Louis IX, 740.
 — acteur, 247.
 — collectionneur, 217.
 Sarrazinois (Les tapissiers), sens de cette expression, 680.
 Sartines (de), lieutenant général de police, 193, 305, 427, 544.
 — (Perruques à la), 565.
 Sas, tamis, 88.
 Satalie, drap d'or, 650.
 Satanin, drap d'or, 650.
 Satin, 161, 273, 650.
 Satire ménippée, 100.
 Satory (Glacières à), 364.
 Saturne, divinité païenne, 49.
 Saucés, 630, 766.
 Sauge, plante, 510, 690, 691.
 Saugeon (Tabatière du comte de), 668.
 Saugrain, libraire, 433.
 Saulieu (La diligence pour), 779.
 Saulnier, fabricant de guitares, 377.
 Saumon, couleur, 220.
 — (Poisson), 629, 630.
 Saumur (Jean de), cordonnier de Charles VI, 203.
 Saunerie (Rue de la), 132, 594.
 Sauniers (Faux), 198, 585. — Voy. Sel.
 Saussaie (Religieuses de la), 84.
 Saute-ruisseau, clerc de notaire, 503.
 Sautreau (Jean-François), juré des merciers, 414, 602.
 Sauvage, créateur des fiacres, 324.
 — (Olivier), maître écrivain, 287.
 Sauvagine ou oiseau de mer, 594.
 Sauvat, joueur de paume, 553.
 Sauveur (Filles pénitentes du), 460.
 Savaterie (Rue de la), 91, 632.
 Savetiers (Maître des), 459.
 — (Rue aux), 632.
 Savoie (Charles-Amédée, duc de), 85.
 — (Rue de), 194.
 Savon, 138, 180, 277, 506, 633.
 Savonnerie (Manufacture de la), 457, 680.
 — (Rue de la), 299, 776.
 Savonnettes, 67.
 — à vilain, 635.
 Savoyards (Ecoles des), 453.
 — et les lanternes magiques, 422.
 — (Ramoneurs), 613.
 Sayettes, tissus, 633.
 Scaliger (J.), 51.
 Scaphandre, 633.
 Scarron, 94.
 — sur les bas, 399.
 — sur la foire Saint-Germain, 628.
 — sur les ongles longs, 392.
 — sur le tabac, 666.
 — sur le thé, 688.
 — sur les tranchoirs de pain, 592.
 Sceau (Draps du), 276.
 — du roi, porté sur une haquenée, 155.
 Sceaux, comment fixés sur les chartes, 647.
 — sur le pommeau des épées, 339.
 — (Gravure des), 332, 370.
 — pour marquer le linge, 47.
 — officiels, 155, 371.
 — fixés par des rubans, 417.
 Sceaux (Château de), 112.
 — (Manufacture de porcelaine à), 583.
 — (Marché de), 374.
 — (Ville de), 505.
 Scène (Metteurs en), au théâtre, 486.
 Sceptre royal, 40, 357.

- Schaubaulzer (Frédéric), facteur d'orgues, 526.
- Schefer (C.-H.-A.), orientaliste, 277.
- Scheler (A.), éditeur de Jean de Garlande, 54, 274, 359, 443, 611.
- Schoiffer, imprimeur, 394.
- Schott (Gaspard), physicien, 297.
- Scier (Couteaux à), 226.
- Scierie mécanique, 634.
- Scies, 671.
- Scoffions. Voy. Escoffions.
- Scorpion, signe du zodiaque, 49.
- Scotto, charlatan, 597.
- Scriptorium, 78, 200.
- Scrofule, 439.
- Scrupule, poids, 442, 579.
- Scudéry (M^{lle} de) et la mode, 594.
- Sculpteurs, regardés comme simples artisans, 501.
- Seaux de liège à conserver la glace, 94, 364, 551.
- des porteurs d'eau, 589.
- Sébastien (Saint) :
- patron des aiguilletiers, 12.
- — arctiers, 33.
- — ferrailleurs, 237.
- — tapissiers, 681.
- Sèc (Poisson), 630.
- Secours, oculiste, 509.
- (Sociétés de). Voy. Sociétés.
- Secret (Couteaux à), 226.
- Secrète (Jupe dite la), 537.
- Secrets (Traité des arts mécaniques, appelés), 563, 708.
- Sedan (Dentelles de), 253.
- (Draps de), 272.
- (Serge de), 639.
- (Voiture pour), 706.
- Sedilon, laveuse de vaisselle, 428.
- Sedlitz (Eaux de), 279, 280.
- Segange (Du Broc de), 169.
- Ségovie (Pain de), 97.
- Ségrairie (Sens du mot), 635.
- Séguier, avocat général, au lit de justice de 1776, 294.
- chancelier, sur les corporations, 461.
- mangeait malproprement, 225.
- et le thé, 688.
- (Rue), 204.
- Séguin, fleuriste, 331.
- Seigle (Criblage du), 233.
- (Pain de), 95, 96.
- (Prix du), 481.
- Seigneur (Drap de), 275.
- (Serge de), 639.
- Seine, fleuve, 56, 633.
- (Bacs sur la), 582.
- (Bains sur la), 59, 60.
- (Bateaux sur la), 57.
- (Eau de), 44, 85, 279.
- (Feux d'artifices sur la), 45.
- (Joutes sur la), 72.
- (Malpropreté de la), 522, 589.
- (Patache sur la), 550.
- (Poisson de), 580.
- (Ports sur la), 72.
- (Propriété de la), 556.
- (Rivage de), impôt, 622.
- sectionne Paris en trois quartiers, 607.
- (Rue de) Saint-Germain, 45, 282, 776.
- Seizains (Draps), 274.
- Sel (Briseurs de), 110.
- (Courtiers de), 222.
- de devoir, sens de ces mots, 631.
- Sel de gabelle ou de cuisine, 631.
- (Le grenier à), 609.
- (Mesureurs de), 483, 485.
- polychreste, purgatif, 656.
- (Porteurs de), 590.
- vendu par les regrattiers, 616.
- Voy. Sauniers.
- Sellerie (Quartier de la), 637.
- (Rue de la), 132.
- Selles, 86, 102, 162, 636.
- arçons peints, 560.
- proposées comme chef-d'œuvre, 161.
- inventées par Catherine de Médicis, 406, 637.
- damasquinées, 269.
- Seltz (Eaux de), 279, 380.
- Semaines :
- de l'attente, 53.
- grasse, 369.
- peneuse, 391, 562.
- Semelle, poids, 579.
- Semelles de liège, 94, 763.
- de souliers, 74.
- Semence de perles, 563.
- Seminiaux, gâteaux, 751.
- Semonce, sens de ce mot, 637.
- Senault, maître écrivain, 286.
- Sénégal, 386.
- Senelier (Philippe), porte-chaise d'affaires, 584.
- Sénèque, sur les poêles, 578.
- Senlis, 706.
- (Chaux de), 155.
- (Draps de), 272.
- (Pain d'épices de), 535.
- Sens (Chaleur de), 133.
- (Coche de), 71.
- (Dentelles de), 253.
- (Diligence pour), 779.
- (Marchands de), 752.
- (Trésor de la cathédrale de), 650.
- Senz (Thomas de), libraire, 432.
- Sept sortes (Chapeaux des), 142.
- Séran, instrument, 326.
- Séraphin (Ombres chinoises de), 469.
- Sergents du Châtelet, 227.
- de la municipalité. Voy. Prévôté.
- de la prévôté, 222, 234.
- à verge, 67.
- Serges, 54, 479, 507, 639.
- Sergy (Pavés de), 554.
- Serinettes (Fabricants de), 639.
- Seringues, 592.
- (Étuis à), 239.
- Serins (Commerce des), 515, 639, 640.
- savants, 16.
- Serments, 640 et suiv.
- de l'apprenti, 23, 148, 308, 338.
- de l'aspirant à la maîtrise, 47, 346, 641.
- des avocats, 56.
- de l'Empire, 491.
- de France, 491.
- des libraires, 431.
- sur les reliques des Saints, 629, 640.
- Serpente (Rue), 234.
- Serpentin d'arquebuse, 43.
- Serpents à Paris, 614.
- Serpents :
- instruments de musique, 497, 625.
- (Piqûre des), 50.
- Serpes, 641, 671.
- Serre-joints, outil, 136.
- Serres (Jean de), 261.
- (Louis de), 410, 428.
- Serres (Olivier de), 76, 138, 173, 266, 297, 510, 571, 582, 600, 612, 647, 714.
- Serrés chaudes, 68, 734.
- Serrurerie au moyen-âge, 641, 642, 643.
- Serrures, 38, 508.
- Servandoni, architecte et décorateur, 247.
- Servantes, 121, 136, 266 et suiv.
- (Placement des), 113.
- Serviettes, 138.
- de table, 456, 498, 651.
- Servoies (Gustave), 278.
- Setier, mesure pour liquides, 88, 97, 701.
- Sève. Voy. Sèvres.
- Sevender, montreur d'animaux, 15.
- Sévigé (M^{me} de), 68, 174, 258, 350, 539, 695.
- sur les baigneurs, 58.
- le baume tranquille, 656.
- le chocolat, 171.
- la coiffure hurlupée, 177.
- l'eau de cerises, 656.
- — Cologne, 656.
- la gravelle, 440.
- les jardins de Clagny, 519.
- les jetons à compter, 409.
- les parquets, 547, 613.
- le thé, 688.
- la vaisselle de Louis XIV, 525.
- Vatel, 455, 596.
- Sévigé (Rue de), 608.
- Sèvres, 461.
- (Barrière de), 458.
- (Galiote de), 57, 706.
- (Jehan de), relieur, 432.
- (Manufacture royale de), 583.
- (Rue de), 22, 182.
- (Vins de), 732.
- Sexte, sonnerie, 386.
- Sextule, poids, 579.
- Sforza (Cardinal), 429.
- Sibérie (Chiens de), 168.
- Sicard, copiste de Richard II, 201.
- Sicile (Coton de), 328.
- (Sucre de), 612.
- Sicilique (Poids), 579.
- Siffler la linotte, 373.
- Sifflet (Guillaume), fondeur de cloches, 334.
- Sigaud de Lafont, physicien, 570.
- Siglaton, drap d'or, 650, 753.
- Sigly, costumier, 217.
- Signatures, 63.
- (Doctrine des), 50.
- Signets pour livres, 104, 550, 617.
- Sigovie. Voy. Ségovie.
- Silènes, 20.
- Silhouettes, 645.
- Silva (J.-P.), sur le thé, 691.
- Silvestre (Israël), maître de dessin du Dauphin, 596.
- Simeniaux, gâteaux, 751.
- Similor, 82.
- Simon (Blaise), maître horloger, 13, 728.
- le-Franc (Rue), 123.
- de Gênes, médecin, 19.
- (Pierre), graveur, 312.
- teinturier, 249.
- Singes, au cloître Notre-Dame, 17.
- dressés, 16.
- de Mazarin, 374.
- (Monnaie de), 557.
- hauts de cinq pieds, 568.
- du roi (Gouverneur des), 516.
- (Rue des), 673.

- Sirabode, fabricant de dents, 742.
 Sire (Drap de). Voy. Seigneur.
 — (Serge de), 639.
 Sirop fondant du sieur Bonvalet, 656.
 Six-Corps, 37, 89, 291, 645 et suiv.
 — et les édits de 1776, 295, 787, 791.
 — et les enseignes, 304, 305.
 — et les fourreurs, 342, 343.
 — redevances à eux imposées, 437.
 Smyrne (Capucins de), 276.
 Sobry (J.-F.), 123, 142, 148, 566, 593.
 Sociables (Voitures appelées), 739.
 Société de secours :
 — des crieurs, 234.
 — des cuisiniers, 242.
 — des fourreurs, 80, 755.
 — royale de médecine, 153, 280.
 Socques, chaussure, 92.
 Soie (Bas de), 161, 162.
 — (Braies en), 107.
 — (Chapeaux de), pour femmes, 142, 145, 146.
 — employée par les cordiers, 707.
 — (Draps de), 272 et suiv.
 — de l'épée, 339.
 — (Filature de la), 328.
 — de Lucques, 479.
 — (Tisserands de), 693.
 — vendue par les merciers, 507.
 Soissons, 705.
 — (Comte de), 571.
 — (Comtesse de), 266.
 Soleil (Le), 39, 49.
 Soleret (Girart de), épicier, 674.
 Soliman-Aga, ambassadeur turc, 420.
 Solitaire (Jeu du), 411, 670.
 Solive, unité de mesure pour les bois de charpente, 481.
 Solmini, liquoriste, 437.
 Solos ou cabriolets, 739.
 Sommage. Voy. Somme.
 Somme, sens de ce mot, 652.
 — mesure, 149, 391.
 Sommières (Tissus de), 276, 490.
 Son (Eau de), 85.
 — (Pain de), 95.
 Sondes chirurgicales, 55, 124.
 Sonnettes, 333, 334.
 — (Fondeurs de) 652.
 — pour pilotis, 653.
 — (Poseurs de), 652.
 Sorbec, boisson, 434.
 Sorbet (Pierre de), a le privilège du nettoiemnt de Paris, 523.
 Sorbets, 119, 194, 434.
 Sorbier (Samuel), 119.
 Sorbonne, 79.
 — sa bibliothèque, 77, 545.
 — fournit les censeurs, 131.
 — sonne le couvre-feu, 230.
 — (Imprimerie de la), 394.
 — (Proviseur de la), 601.
 Sorel (Charles), 214, 519.
 Sorraiz, chirurgien, 385.
 Soubise (Enfants de maître), 260, 301.
 — (Hôtel de), 117.
 — (Jardin de), 405.
 Souches d'arbres, 653.
 Souchet, mauvaise pierre, 653.
 Soudanin, drap d'or, 650.
 Soude (Commerce de la), 131, 291.
 — (Sel de), 85.
 Soufflets, à feu, 37, 653.
 — à poudrer, 104.
 — contre les rats, 399.
 — voitures, 112, 739.
 Soufflot (Rue), 608.
 Soufre, 654.
 Soulavie, historien, 307, 697.
 Soulettes ou sous-pieds, 92.
 Souliers (Halle aux), 347.
 — (Vieux), 168, 180.
 — (Rue des Petits-), 633.
 Soumission, engagement commercial, 80.
 Soupe, mets, 75.
 Souper (Heure du), 264.
 Soupiaux de Cardan, 350.
 Sourds-muets (Institution des), 582.
 Souricières et souris, 399, 428, 655.
 Sous-diacres, 98.
 — marqués, 425.
 Spa (Eaux de), 279, 280.
 Spectacles gratuits, 149.
 Speke, 584.
 Sphère (Jeu de paume de la), 553.
 Spitalfield (fabrique de velours à), 723.
 Spon (Charles), médecin, 51.
 Sprengel, 440.
 Squelettes d'animaux (Monteur de), 500.
 Squine (Sens du mot), 690.
 Stabre (Lorent), 281.
 Stanford, dans le Linconshire, 274.
 Stationnaire, sens de ce mot, 431.
 Statues (Commerce des), 244.
 Steinkerque, cravate, 231.
 Stephens (Jeanne), guérit de la pierre, 440.
 Sterling, monnaie anglaise, 518.
 Stras, faux diamant, 82.
 Strasbourg, 82, 706.
 Strozzi (Filippo), 244.
 Stuc (Ornemanistes en), 595, 662.
 Stylets, pour écrire, 224, 232, 507, 669.
 Sucre, 18, 434, 437.
 — au XIII^e siècle, 18, 612.
 — au XIV^e siècle, 612.
 — au XV^e siècle, 162.
 — au XVIII^e siècle, 277.
 — cafetin, 612.
 — (Raffineurs de), 612, 645.
 Sue (Eugène), romancier, 116.
 — (Jean-Joseph), chirurgien, 116, 385.
 Sueurs (Maître des), 459, 662.
 Suffrage universel (Jurés des corporations nommés au), 412, 531.
 Suger (Abbé), 733.
 Suisse (Chapeau à la), 142.
 — (Fromage de), 348, 767.
 — (Mousseline de), 495.
 — (Plantes balsamiques de), 384.
 — (Serins de), 639.
 — (Thé de), 690.
 Suisses, 48, 224.
 — (Enseigne des), 357.
 — (Gardes-), 68, 207.
 Sully (Duc de), 69.
 — sa passion pour la danse, 245.
 — son hôtel, 405.
 — offre des jetons à Henri IV, 264.
 — son logis à Fontainebleau, 699.
 — et les mines, 487.
 Sully et les vers à soie, 648.
 — grand voyer de France, 741.
 Sully (Henri), crée une école d'horlogerie, 389.
 Sulpice (Jean), extraits de sa *Civilité*, 84, 498.
 Suppôts de l'Université, 432.
 Surcot, vêtement, 168, 676, 749.
 Surdité, 55.
 Suresnes, les habitants four-nissent de la paille à Charles VI, 534.
 — (Vin de), 532, 732.
 Surmon, fabricant de lancettes, 403.
 Surpieds de bottes, 92.
 Surplis (Origine du), 342.
 Surtouts ou fourgons, 738.
 — de table, 331.
 Susini (Giuseppe), machiniste et décorateur, 447.
 Swift et les latrines, 427.
 Sydenham, sur les cors aux pieds, 557.
 Sygogne (De), poète, 249.
 Symart (Pierre), secrétaire de Louis XI, 154.
 Syncope, 265.
 Syndic, 57.
 — des chirurgiens, 67, 158.
 — des écrivains, 287.
 Syndics (Inspecteurs et contrô-leurs des), 400.
 Syrie (Coton de), 328.

T

- Tabac (Apparition du), 547, 571, 666.
 — calme les maux de dents, 510.
 — (Ecotage du), 284.
 — (Ferme du), 119.
 Tabagie, 311.
 Tabago (Antilles), 666.
 Tabarin, bouffon, 301, 542.
 Tabatières de deuil, 668.
 — fabrique et vente, 508, 670.
 — gravées, 370.
 — leur histoire, 667.
 Tabellions, 359, 503, 651.
 Table (Civilité de la), 498.
 — (Porte-), 587.
 — de Roland, cabaret, 115.
 Tableau, offert à la Vierge par les orfèvres, 525 et 526.
 Tableaux (Restaurateurs de), 621.
 Tables (Jeu de), 257.
 Tabletterie (Rue de la), 204.
 Tablettes à écrire, 269, 507, 669.
 Tabliers d'enfants, 439.
 — tables de jeux, 257.
 Tabouret et tabourin, sens de ces mots, 309.
 Tabourot (Etienne), littérateur, 364.
 — (Jehan), chorégraphe, 172.
 Tacherie (Rue de la), 775.
 Tacon, sens de ce mot, 632.
 Taffetas, étoffe de soie, 221, 226, 489, 651.
 — noir (Draps de), 83.
 Tahureau ou Thoreau (Guillaume), rebouteur de François I^{er}, 620.
 Taies d'oreiller, 232, 233, 472, 670, 671.
 Taille-douce (Graveurs en), 371.
 — (Imprimeurs en), 397.

- Taille fine chez les femmes, 216.
 — ou coupe des habits, 676.
 — impôt, 49, 270.
 — (Opération de la), 51, 439, 440.
 — des pierres précieuses, 424.
 Taillevent, cuisinier de Charles V, 630.
 Tailloir (Pain), 96, 592.
 Tain (Metteurs au), 486.
 Talaru (Vicomte de), 668.
 Talbot, vend à Louis XIV le remède anglais, 656.
 Talma, acteur, 217.
 Talmont (Couvent de), 137.
 Talon, tabletier, 104.
 Talons de bois, 336.
 — rouges, 549.
 Tamaris (Barils en), 68.
 Tambour, 447, 497.
 — de basque, 496.
 — (Caisses de), 88.
 — (Couteaux dits à), 226.
 — (Joueurs de), 670.
 — royal (Le), cabaret, 115.
 Tamis, 88.
 Tanches (Pêche des), 580.
 Tannage, 386.
 Tanné, couleure, 220.
 Tannerie (Rue de la), 132, 209, 363, 680, 684.
 Tanon (Louis), 137, 561, 628.
 Tapabords, chapeaux mous, 141.
 Taperel (Henri de), prévôt de Paris, 755.
 Tapisserie (Plan de Paris, dit de), 362.
 Taranne (Rue), 277, 458.
 — (Voirie rue), 522.
 Tardif (A.), 137, 206, 603.
 Tarente (Prince de), 392.
 — (Princesse de), 688.
 Targe, bouclier, 681.
 — monnaie, 83, 764.
 Tarières (Marchands de), 752.
 Tarins (Commerce des), 515.
 Tarots, 129, 369.
 Tartes, faites par les pâtisseries, 360, 552.
 Tas (Garçons du), 355.
 Taschereau (Luc), fabricant de futaines, 351.
 Tasque, tasse et tassette ou bourse, 103.
 Tata, sens de ce mot, 688.
 Taupes, 101, 682.
 Taupin (Girard), maréchal-fer-rant, 468.
 Taureau, signe du zodiaque, 49.
 Taureau, 17.
 — (Châtrage des), 107.
 — (Combats de), 181, 182.
 Tavannes (Maréchal de), 41, 42, 572.
 Tavernier (Plan de Paris de Melchior), 362.
 Taxe des boues et lanternes, 523.
 Teigne (Remèdes contre la), 507.
 Teinturiers (Rue des), 685.
 Télémaque, 194.
 Télescopes, 69, 517.
 Tellier (Pierre), ceinturier, 157.
 Temple, instrument de tisserand, 694.
 — (Raymond du), maître des œuvres du roi, 7.
 Temple (Boucherie du), 93.
 — (Bijoux du), 688.
 — (Boulevard du), 119, 290, 326, 374, 534, 570, 583.
 — (Cour du), lieu privilégié, 81, 602.
 Temple (Diamants du), 82.
 — (Enclos du), 688.
 — (Faubourg du), 290.
 — (Foire du), 688.
 — (Jardin du), 405.
 — (Porcelaine du), 583.
 — (Porte du), 296.
 — (Quartier du), 609.
 — (Rue du), 115, 461, 673, 688, 775.
 Templiers, petits peignes, 558.
 Templiers, 93.
 Tenailles, fabriquées par les taillandiers, 671.
 Téorbe (Maîtres de), 496, 497.
 Térébinthine, 714.
 Termes, maître d'armes, 36.
 Terrage. Voy. Champart.
 Terrain (Le), devenu square Notre-Dame, 334.
 Terre à laver, 249, 763.
 — (Mouleurs en), 495.
 — de pipe, 571.
 — (Potiers de), 592.
 — de robes, 763.
 — (Sable de), 624.
 — sainte, pèlerinages, 560.
 — sigillée, 714.
 Tertullien, 564.
 Tessereau, historien, 155.
 Teste (Jean et Germain), voyers de Paris, 741.
 Testes, vaisselle de terre, 428.
 Tête d'aigle (Couteaux dits à), 226.
 — de compas (Couteaux dits à), 226.
 Têtes (Hommes à deux, à trois), 568.
 — à perruque, 702.
 — (Prêteuses de), 598.
 Teulet, historien, 564.
 Thayer (James), entrepreneur de panoramas, 538.
 Thé, 46.
 — (Commerce du), 119, 688 et suiv.
 — Débuts à Paris, 120, 171.
 — encore inconnu à Paris en 1666, 437.
 Théâtre, 6, 448.
 — (Accessoires de), 4.
 — (Contrôleurs de), 199.
 — (Copistes de), 201.
 — (Costumes de), 82, 217.
 — (Décors de), 247.
 — (Directeurs de), 264.
 — (Engagements de), 7, 8.
 — Français. Voy. l'art. suivant.
 — funambules, 350, 351.
 — heure des représentations, 264.
 — italien, 447.
 — de Nicolet, 534.
 — (Ouvreuses de), 530.
 — des pygmées, 469.
 — de Séraphin, 469.
 Voy. Acteurs, Opéra, Opéra-comique, etc.
 Théâtre-Français, 119, 149, 256, 264.
 — (Bustes de Caffieri au), 484.
 — contrôleurs, 199.
 — gagistes, 352.
 — ouvreuses, 530.
 — représentations, 264.
 — où situé, 554, 560.
 — (Rue du), 554.
 Thèbe la Cohe, métiers à elle concédés, 459, 475, 662.
 Théologie (Faculté de), 75, 131.
 Thériaque, panacée, 277, 714.
 Thermomètres, 68, 69.
 Thevart (Abraham), dirige une manufacture de glaces, 365.
 Thévenin (Fr.), chirurgien, 51.
 Thévenot, afficheur, 8.
 — bourreau, 101.
 — de Morande, 427.
 Thibaudeau, conventionnel, 16.
 Thibault (Jean), faiseur de pronostics, 764.
 Thibaut, roi de Navarre, son cercueil, 133.
 — (Saint), patron des boudroyeurs, 74.
 — patron des corroyeurs, 215.
 Thibaut-todé (Rue), 776.
 Thiboust, libraire, 433.
 Thibout (Guillaume), prévôt de Paris, 53.
 Thierry (Augustin), et les tisserands, 435.
 Thiers en Auvergne : Cartes à jouer, 129.
 — coutellerie, 225.
 — quincaillerie, 610.
 — (Jean-Baptiste), cité, 385, 399, 510.
 Thiriot, facteur de hautbois, 383.
 Thiroux (Manufacture de porcelaine rue), 583.
 Thlaspi, plante, 384, 399.
 Thoinan (Ernest), 269, 618.
 Thomas (Le grand), opérateur, 517.
 — tondeur de chiens, 699.
 Thomery (Vignes plantées à), 613.
 Thoreau ou Tahureau (Guillaume), rebouteur de François I^{er}, 620.
 Thosé (Le galant), trahi par une veilleuse, 722.
 Thou (Christophe de), son carrosse, 127.
 — (J.-A. de), 127, 128, 259, 318.
 Thouin (Rue), 608.
 Thym, crié dans les rues, 349, 749.
 — (Essence de), 510.
 Tibère et les nautæ parisiaci, 379.
 Tierce (Heure de), 386.
 Tiercelin ou tiersain (Cendal), étoffe de soie, 649.
 Tierçon, mesure pour liquides, 700.
 Tiers, redevance, 713.
 Tiersain. Voy. Tiercelin.
 Tignonville (Guillaume de), prévôt de Paris, 479.
 Tigres, 18.
 — apprivoisés, 16, 268.
 — (Combats de), 182.
 Tillet (J. du), cité, 84, 105, 136, 325, 662.
 Tilleul, arbre :
 — (Avirons en), 56.
 — (Chapeaux d'écorce de), 500.
 — (Cordes en), 202.
 — (Roues en), 151.
 Tilloles (Arbalète à), 31.
 Tilsitt (L'entrevue de), panorma, 539.
 Timbales pour l'armée, 154, 270, 447, 496, 497.
 — (Banderolles des), 636.
 Timbres-poste, leur origine, 183.
 Tinchebrai, 17.
 Tinettes à beurre, 244, 763.
 Tiphanie. Voy. Epiphanie.
 Tiquet (Madame), 101.
 Tiquetonne (Rue), 55, 205, 596.

- Tireboudin (Rue), 510.
 Tirechappe (Rue), 115, 775.
 Tirel (Guillaume), cuisinier de Charles V, 630.
 Tirezaines (Marchands de), 508, 692, 751.
 Tissanderie. Voy. Tixeranderie.
 Titre légal de l'argent, 518.
 Tixeranderie (Rue de la), 273, 547, 694, 772, 775.
 Tocque, gaze d'or et d'argent, 361, 651.
 Tocsin, 334.
 Toile cirée, 291, 542, 696, 734.
 Toiles, 507, 696.
 — (Aunage des), 54.
 — (Blanchissage des), 86.
 — de chanvre, 436.
 — de chasse, 722.
 — cirées. Voy. ci-dessus.
 — (Contrôleurs des), 200.
 — (Courtiers de), 222.
 — (Fabrication des), 140.
 — (Halle aux), 54.
 — de lin, 436.
 — (Mesures pour les), 207.
 — (Mesureurs de), 483.
 — peintes, 251, 396, 479.
 — (Sacs en), 625.
 — (Vente des), 138, 139.
 Toilette (Couteaux de), 226.
 — (Sens du mot), 698.
 — (Vinaigres de), 731.
 Tôle (Marchand de), 323, 508.
 Tolet (François), 439, 440.
 Tolmay, vidangeur, 467.
 Tombac, 82.
 Tombelaine (Confrérie des pèlerins de), 561.
 Tombereaux, 739.
 Tonlieu, redevance, 381, 700.
 Tonneaux, 39, 40.
 Tonnelier, orfèvre, 527.
 Tonnelle, filet, 700.
 Tonnellerie (Rue de la), 673, 701.
 Tonsurés (Peignes pour raser les), 750.
 Topazes (Fausses), 82.
 Toques (Mode des), 160, 161, 250, 576.
 Toquets d'enfant, 104.
 Torches, 173.
 Torcy (De), surintendant général des postes, 368.
 Torelli (J.), décorateur, 247.
 Tornabone (Herbe de), ou tabac, 666.
 Torricelli (E.), 68.
 Tortaire (Raoul), 17.
 Tortillé (Pain), 97.
 Tortorel (Jacques), 127, 288.
 Tortues, 545.
 Torture, 102.
 Tory (Geoffroy), 285.
 Totons, jouets, 410.
 Touaille, pièce de toile, 754.
 Touche de Paris, 518.
 — (Or de), 518.
 Touchet (Robert), potager de Louis XI, 591.
 Tougaret, chirurgien, 403.
 Toulon, 15.
 — (Draps de), 276.
 — (Evacuation de), panorama, 539.
 — (Fonderie de), 333.
 — (Pourpre de), 220.
 Toulouse (Banque de), 66.
 — (Bourse de), 412.
 — (Canifs de), 540.
 — (Cartes à jouer de), 129.
 — (Chapeaux de), 250.
 — (Coutellerie de), 479.
 — (Voyage de), 706.
 Toupies, vendues par les merciers, 755.
 Tour (Arbalète à), 31.
 — (L'art du), 702.
 — de la Fauconnerie, au Louvre, 373.
 — du limbe, à l'Hôtel-Dieu, 627.
 Touraine (Duc de), frère de Charles VI, 221.
 — (Gruau de), 766.
 — (Roi des merciers en), 481.
 Tourbe, 75, 112.
 Tourcoing (Draps de), 275.
 Touret de nez, 118.
 — sorte de rouet, 327.
 Tourinot, notaire, 31.
 Tourlaville (Fabrique de glaces à), 365.
 Tournai (Draps de), 275.
 — (Marchands de), 752.
 — (Toile de), 696.
 Tourne-broches, 389.
 Tournebu, auteur dramatique, 97.
 Tournelle (Pont de la), 60, 544.
 — (Port de la), 71, 72, 149, 737.
 — (Prison de la), 363.
 — (Tour de la), 356, 608.
 Tournelles (Palais des), 273, 296, 356.
 — (Manufacture de soie aux), 648.
 — (Volière du roi aux), 373.
 Tournois, 478.
 Tournon (Cardinal de), 66.
 — (Rue de), 116, 357, 390, 680.
 Tournus (La diligence pour), 779.
 Tours du Palais, 387.
 Tours (Ville de) :
 — (Anis de), 765.
 — (Draps de), 271, 273, 274.
 — (Putaines de), 351.
 — (Moulins à soie de), 495, 650.
 — (Oseille de), 767.
 — (Pruneaux de), 349.
 — (Ras de), 276.
 — (Taffetas de), 651.
 — (Voiture pour), 778.
 Tourte (François), luthier, 32.
 Toussaint, 58, 262, 324.
 — (Robes de la), 442.
 Trahoir (Croix du), 148, 171.
 Trainax. Voy. Trainel.
 Trainée (Rue), 68.
 Trainel, sorte de chausse-pieds, 155.
 Trait (Or), 518.
 Tranchoir (Jeu du), 592.
 — (Pain), 96.
 Tranchoirs, tenaient lieu d'assiettes, 96, 224.
 Tranquille (Baume), 656.
 Transplantation des dents, 254.
 Traquenard, sens de ce mot dans la toilette féminine, 538.
 Travail (Division du), 332.
 — (Heures de), 337.
 — à l'aiguille, 89.
 — manuel (Dédain tempigné au), 67, 170.
 — aux pièces, interdit, 187.
 Travers (Droit de), 194.
 Traversine (Rue), 775.
 Traversins, 226, 472.
 Traynel. Voy. Trainel.
 Treillages, 713.
 Treillault (Guillaume), mesureur de plâtre, 485.
 Treillis, toiles, 436, 507.
 — (Contrôleurs des), 200.
 Tremblant (Or), 518.
 Tremblay (Isabiau de), drapière, 674.
 Tremble, arbre.
 — (Avirons en), 56.
 — (Guillères en), 507.
 — (Vases en), 611, 726.
 Trémies de moulin, 487.
 — pour les oiseaux, 428.
 Trentains (Draps), 274.
 Trépanation, 440.
 Trépassés (Jour des). Voy. Monts.
 Tréseau, poids, 579.
 Trésorier-payeur, office, 513.
 Tressoir pour retenir les cheveux, 753.
 Trevou (Henri du), copiste, 201.
 Tri (Jeu de), 129.
 Trianon (Eaux de), 279, 335.
 — (Fontainier de), 375.
 — (Glacières à), 364.
 Tribles ou tribolés (Draps), 274.
 Tribunal de commerce, 341, 412, 785. Voy. Juges-consuls.
 Tricheries au jeu, 258.
 Tricorne, chapeau, 142, 566.
 Trics-tracs (Jeu de), 410, 670.
 — d'ivoire, 411.
 — d'ébène, 411.
 Trie (Guill. de), pelletier, 672.
 Triger (A.). cité, 688.
 Trimont de Cabrières et la cure des hernies, 385.
 Trimouille (M^{me} de la), 535.
 Trinité (Eglise de la), 678.
 — (Enclos de la), lieu privilégié, 602.
 — (Filles de la), 460, 461.
 — (Hôpital de la), 457, 470, 574, 792.
 — patronne des fripiers, 347.
 — patronne des natteurs, 500.
 — patronne des plombiers, 575.
 — patronne des tailleurs, 229, 678.
 Tripe, tissu de laine, 275, 649.
 Tripes (Pont aux), 180.
 Tripoli (Chagrin de), 133.
 — (Drap de) ou camelot de tripe, 275, 649.
 Tripot, jeu de paume, 553.
 Trippe. Voy. Tripe.
 Trirottes, chaises roulantes, 739.
 Tristan, l'Hermite, 50.
 — lévrier, 431.
 Troches de perles, 144.
 Trois gouttières (Chapeaux à), 142.
 Trois-Maures (Rue des), 732.
 Trois Mores (Cabaret des), 115.
 Trombones ou sacquebutes, 625.
 Trompettes, 401, 496.
 — faites par les chaudronniers, 154.
 Trochin (Cannes à la), 123.
 Trône (Barrière du), 458.
 Trotterel (Pierre), auteur dramatique, 769.
 Trottoirs du Pont-Neuf, 554.
 Trou-Madame (Jeu de), 411, 670.
 Trousse (A. de la), arpenteur royal, 43.
 — pour les flèches, 31, 160.
 — de chirurgien, 239.
 Troussequins, vendus par les selliers, 636.
 Troussévache (Famille), 673.
 — (Rue), 115, 253, 403, 673, 775.
 Troussaire ou ceinture à trous-ser, 617, 753.

Trouvères, ancêtres des prestidigitateurs, 596.
 Troyes (Blanc de), 84.
 — (Cartes à jouer de), 129.
 — (Damas de), 273.
 — (Futaines de), 328, 351, 697.
 — (Marchands de), 752.
 — (Satins de), 273.
 — (Serge de), 639.
 Truanderie (Rues de la Petite et de la Grande-), 775, 776.
 Truchet (Le P. Sébastien), mécanicien, 55, 591.
 Trudon, libraire, 117.
 Truelle, outil, 38.
 Truie (Cuir de), 103, 452.
 Truites, poissons, 581.
 Trumelières, armures pour les jambes, 371.
 Truquet (Antoine), ses *Cent sept cris*, 181, 762, et passim.
 Try (Jeu de), 411.
 Trye (Evrard de), nattier, 499.
 Tuccaro (Archangelo), sauteur de Charles IX, 631.
 Tueteu (A.), cité, 229, 679.
 Tuileries (Palais des), 117, 296, 404.
 — (Capitainerie royale des), 722.
 — (Concert spirituel aux), 182.
 — (Echoppes adossées aux), 283.
 — (Glacières des), 364.
 — (Imprimerie de Louis XV aux), 395.
 — (Jardin des), 44, 55, 115, 122, 364, 373, 405, 427, 519, 648.
 — (Ménageries des), 17, 182.
 — (Mûriers des), 648.
 — (Orangerie des), 519.
 — (Paratonnerres des), 545.
 — (Terrasses des), 427.
 — (Volière des), 373.
 Tuiles (Les) au moyen âge, 718.
 — (Visite des), 231.
 Tunis (Chagrin de), 133.
 — (Eponges de), 309.
 — (Plumes d'autruche de), 576.
 Turc (Chien), 168.
 Turcs (Cafés), 120.
 Turemonde (Jean), voyer de Paris, 741.
 Turenne (Rue), 296.
 Turgot et les édits de 1776, 292 et suiv.
 — (Hôtel), 254.
 — (Plan de Paris de), 253, 362.
 — et les turgotines, 482, 706, 739.
 Turgotines (Tabatières dites), 668.
 — (Voitures dites), 739.
 Turquan (Jean), voyer de Paris, 741.
 Turquie (Couteaux dits à la), 226.
 Turqueti (Stefano), crée à Lyon une manufacture de velours, 723.
 Turquie (Plumes de héron de), 576.
 Turquin, maître de bains, 60.
 Tybert (Simon), boucher, 672.
 Tynna (De la), cité, 603.
 Tyrol (Serins du), 639.

U

Ulcères, 450.
 Ulm (Or d'), 518.

Union chrétienne (Filles de l'), 460, 461.
 Unités (Les trois), 247.
 Université de Paris, 3, 34, 35, 70.
 — (Bedeaux de l'), 75.
 — (Bibliothèque de l'), 453.
 — et le grand chantre de Notre-Dame, 563.
 — (Collèges de l'), 453.
 — (Couvre-feu de l'), 230.
 — (Imprimeur de l'), 395.
 — et les libraires, 19, 333, 431.
 — (Limites de l'), 608.
 — (Messagers de l'), 482, 483.
 — Métiers qui lui sont soumis, 19, 333, 431.
 — et la vente du parchemin, 545.
 — (Recteur de l'), 394.
 — (Rue de l'), 365.
 — son sceau, 78.
 — mauvais traitements qu'elle tolère, 213.
 Ursins (Juvénal des), 51, 585, 631, 651, 734.
 — (Princesse des), 255.
 Ursulines (Couvent des), rue Saint-Jacques, 461.
 Usnée, médicament, 100.
 Usseau (Draps d'), 276.
 Utrecht (Gazette d'), 117.
 Uxelles (Maréchal d'), et la tabac, 667.
 Uyllier (Jean l'), banquier en Cour de Rome, 66.
 Uzanne (O.), cité, 735.
 Uzès (Serge d'), 639.

V

Vacherie suisse aux Champs-Élysées, 419.
 Vaches (Combats de), 182.
 — (Cuir de), 103, 105, 215, 239, 353, 452, 636, 682.
 — à deux têtes, 568.
 — (Ile des), 556.
 — au moyen âge, 719.
 — nourries dans Paris, 505.
 — soins à leur donner, 107.
 Vadé, sur les poissons, 580.
 Vagabonds, 32.
 Vair, fourrure, 80, 221, 342, 755.
 Vaisseaux, 39, 40, 41. Voy. Flottille.
 Vaisselle de Charles V, 524.
 — d'étain, 592.
 — d'or et d'argent, 355, 357, 359, 508, 524, 525. — Aux mains de la noblesse, 524, 525. — Celle de Louis XIV convertie en espèces, 525.
 — (Sommiers de), 652.
 Vaissète (Dom), 647.
 Valbonnais (B. de), cité, 131, 175.
 Val-des-choux, rebouteur, 100.
 Val-de-Grâce, chaussures qui y étaient conservées, 203.
 Valençay (Marquis de), 307.
 Valenciennes, 706.
 — (Batiste de), 696, 716.
 — (Marchands de), 752.
 Valérien (Le P.), religieux augustin, 279.
 Valets des levrettes de la chambre, 431.
 — du serdeau, 638.
 Valgelas (Claude de), 164, 545.
 Vallayer, orfèvre, 522.
 Vallée (La), marché, 185.

Vallée de misère (La), quai de la Mégisserie, 514, 515, 562, 772.
 Vallery (Nicolas), horloger, 30, 31.
 Vallet, graveur-géographe, 369.
 — (Pierre), brodeur, 111.
 — de Virville, cité, 102, 545.
 Voy. Varlet.
 Vallière (La marquise de la), fait recevoir un maître horloger, 728.
 Vallot (Antoine), médecin de Louis XIV, 6, 279, 409, 691.
 Valois (Duc de), 464. Voy. François I^{er}.
 — (Galerie de) au Palais-Royal, 469.
 — (Rue de), 59.
 Voy. Marguerite.
 Vals (Eaux de), 279, 280.
 Valvin (Seine-et-Marne), 737.
 Vandeuil (De), académiste, 4.
 Vandiet (Le sieur du), sculpteur de marionnettes, 469.
 Vanille, 119, 194.
 Vannerie (Rue de la), 113, 114, 126, 673, 722, 773.
 Vans, vendus par les tourneurs, 702.
 Vanves (Beurre de), 77, 770.
 Var (Coton du), 697.
 — (Département du), 328.
 Vardes (Le marquis de), et les justaucorps, 678.
 — et le soufflet d'Anne d'Autriche, 653.
 Varechon (Mlle), tondeuse de chiens, 699.
 Varenne du Louvre, 722.
 Varennes (Fuite de), 59, 179, 735.
 — (Geoffroi de), crieur de corps, 234.
 Varices, 153, 450.
 Varlet (Le vin du), 770.
 Varlope, outil de menuisier, 39, 135, 136, 671.
 Varreville (Troupeaux de), 76, 418.
 Vases (Les), à boire, au moyen-âge, 765.
 Vases antiques (Commerce des), 244.
 Vasquine, origine du corset, 216.
 Vassaliou (Plan de Paris de), 362.
 Vassan (Zacharie de), capitaine des levrettes, 431.
 Vatel (Charles), cité, 490.
 — ou Watel, maître d'hôtel, 455, 596.
 — notaire, 22.
 Vaublanc (Comte de), 10, 86.
 — sur le coche de terre, 737.
 — sur les coiffures, 576.
 — sur le corset, 217.
 Vaubrisset (Colin), pelletier, 229.
 Vaucanson, automatiste, 55.
 Vaugeois, marchand de jouets, 411.
 Vaugirard (Carrières de moellon à), 490.
 — (Guinguettes à), 377.
 — (Navets de), 763.
 — (Puits artésien à), 606.
 — (Rue de), 277, 461.
 Vaugondy (Robert de), son plan de Paris, 362, 369.
 Vauparfond (Abbaye de), 271.
 Vautour (Plumes de), 576.
 Vautrait (Capitaine du), 124.

- Vautres (Race des chiens dits), 722.
 Vaux (De), académiste, 4.
 Veaux, 101, 107, 594.
 — (Consommation des), 76, 506.
 — (Cuir de), 239, 353, 452, 632, 636, 682.
 — (Habillage des), 161.
 — (Inspecteurs des), 400.
 — marins, 545.
 — (Place aux), 716, 773.
 Vedel (Rémond), a le privilège du nettoiemnt de Paris, 523.
 Veille (Pâté de), 550.
 — (Vin de), 732.
 Veilles de fêtes (Travail des), 503. — Voyez Vigiles.
 Velay, pays, 252.
 Velours, 103, 161, 219, 273, 723.
 — appelé veluyau, 272.
 — ciselé, 174.
 Velte, instrument pour jaugeur, 407.
 — mesure pour liquides, 701.
 Venaissin (Amandes du comtat), 768.
 Vendôme (Duc de), sa passion pour les chiens, 167.
 — (Rue de), 410, 460, 553.
 — (Serge de), 639.
 Vendredi de croix aourée, 238.
 — jour des premières au Théâtre-Français, 264.
 — (Observation du), par les crieurs, 237; par les taverniers, 115.
 — saint, 238.
 Veneur (Couteaux de), 226.
 Venise (Dentelles de), 252, 253.
 — (Glaces de), 364.
 — (Rue de), 215.
 — (Soies de), 479, 647, 650.
 — (Taffetas de), 651.
 — (Toile de), 696.
 Vente de maîtrises, 463.
 Ventes (Gardes-), 359.
 Ventouses, 204, 316.
 Ventre (Gardienne du), surveille la nourrice des enfants de France, 359.
 Vénus et les astrologues, 49.
 Vêpres (Heure de), 107, 203, 224, 386.
 Verdelet (Jeu de paume rue), 553.
 Verdier, maître de langues, 421.
 — médecin et jurisconsulte, 475, 627.
 — (Jean), marchand de serins, 639.
 Verdun (Jacques de), mercier, 674.
 Vergand (Thé au magasin du), 690.
 Verge (Huissiers à), 392.
 — (Pêcheurs à), 557, 581.
 — (Porte-), sens de ce mot, 587.
 — (Sergents à), 638.
 Vergèze (Ange), calligraphe, 285.
 Verges, brosses, 37, 111.
 Vérifications d'écritures.
 Voy. Ecritures.
 Verjus, 126.
 — (Crieurs de), 751.
 — (Jaugeage des), 407.
 Vermanton (Voiture pour), 779.
 Vermicelle, 726.
 Vermine (Destruction de la), 399.
 Vernet (Carle, Horace et Joseph), peintres, 446.
 Verniquet, architecte, 118.
 — (Plan de Paris de), 44, 362.
 Vernis Martin (Tabatières décorées au), 668, 670, 726.
 Vernon (Couvertures de), 230.
 — (Marchands de), 752.
 Véronique, plante, 691.
 — (Sainte), patronne des lingères, 437.
 Verrat, cordonnier de Louis XI, 203.
 Verrats. Voy. Porcs.
 Verré (Argent), 518.
 Verre cassé, 168.
 — (Papier de), 541.
 Verrerie (L'art de la) et la noblesse, 501.
 — (Quartier de la), 608.
 — (Rue de la), 440, 726.
 Verres à boire (Raccommodeurs de), 611, 769.
 — d'optiques, 69.
 Verrières des églises, 121.
 Verrous, 643.
 Versailles (Cabinet des perruques à), 565.
 — (Canal de), 71, 122, 456.
 — (Carabas de), 706.
 — (Caserne des gardes-françaises à), 638.
 — (Chaises percées à), 427.
 — (Chambre de Louis XIV à), 439.
 — (Château de), 46, 102, 116, 326, 350.
 — (Conciergerie de), 190.
 — (Eaux de), 31, 279, 335.
 — (Flottille de), 71.
 — (Glacières à), 364.
 — (Gondoles de Paris à), 738.
 — (L'horlogerie à), 389.
 — (Imprimeries à), 395.
 — (Jardinier de), 405.
 — (Jeu de paume à), 553.
 — (Lit de justice à), 294.
 — (Ménagerie de), 16, 18, 46, 182.
 — (Orphelins de), 628.
 — (Parc de), 58, 112, 186, 259, 622.
 — (Poêles à), 578.
 — (Présentation à), 538.
 — (Prévôt des marchands à), 599.
 — (Rocailles dans le parc de), 622.
 — (Le théâtre de Séraphin à), 469.
 — (Sonnettes à), 653.
 — (Suisse de l'œil de bœuf), 663.
 — (Les taupes de), 682.
 — (Le grand Thomas à), 517.
 — (Ville de), 15, 325, 393.
 Verseau (Signe du), 50.
 Vert (Claude de), 54, 84, 577.
 — couleur, 220.
 — de gris, 219.
 — poireau, 220.
 — (Poisson), 630.
 Vert-bois (Rue du), 296.
 Verte (La sauce), 630, 766.
 Vertugade ou vertugadin, 121, 537, 727.
 Verveu, filet, 39.
 Verville (Bérolde de), cité, 655.
 Vervins (Marchands de), 752.
 Vésale, chirurgien, 101.
 Vesprées, 532.
 Vescès, 108.
 Vestris, danseur, 245.
 Vêtements (Raccommodeurs de), 612.
 Vétérinaires (Les maréchaux-ferrants), 468, 727.
 Veuves de maître, 21, 26, 67, 74, 93, 107, 159, 161, 163, 727 et suiv., 788, 790.
 Vexin (Fromages du), 348, 767.
 — (Moutons du), 506.
 — (Vaches et veaux du), 505.
 Viacor (Jehan), tailleur de Philippe le Bel, 676.
 Viande (Vente de la), 92.
 Viatique porté aux malades, 586.
 Vic (Henri de), horloger, 387.
 Vicaire (Georges), 123, 214, 630.
 Vichy (Eaux de), 279, 280.
 Victoire de France, fille de Louis XV, son chocolatier, 341.
 Victoires (Place des), 129.
 Vidré (Jean), haubergeur, 132.
 Viduité (Habit de), 259.
 Vie (Assurances sur la), 49.
 Viédases, 20.
 Vieille-Cordonnerie (Rue de la), 204.
 — Courroierie (Rue de la), 215.
 — Draperie (Rue de la), 270, 468, 675.
 — Estrapade (Rue de la), 116.
 — Lanterne (Rue de la), 194.
 — Monnaie (Rue de la), 385, 491, 775.
 — Pelleterie (Rue de la), 341.
 — du Temple (Rue), 776.
 Vieilles-Etuves (Rue des), 390.
 — Haudriettes (Rue des), 673.
 Vieilleville (Le maréchal de), se sert de cartes, 361.
 Vielle, instrument de musique, 401, 406.
 Vieilles (Cordes à), 507, 753.
 Vienne, rivière (Paillettes d'or dans la), 518.
 Vierge (La), signe du zodiaque, 49.
 Vierge (La sainte), 36, 37.
 — Annonciation, 262.
 — Assomption, 262, 309.
 — sa chemise, 165.
 — Nativité, 149, 262, 309, 343, 500, 638, 696, 731.
 — purification, 137, 262, 535.
 — la septembresche, 638.
 — patronne des brasseurs, 109.
 — patronne des fruitiers, 349.
 — patronne des gagne-denier, 352.
 — patronne des mesureurs de grains, 485.
 — patronne des nattiers, 500.
 — patronne des peintres, 560.
 — patronne des rôtisseurs, 623.
 — patronne des tissutiers, 696.
 — patronne des tondeurs de drap, 700.
 — patronne des traiteurs, 704.
 — patronne des vinaigriers, 731.
 Voy. Notre-Dame.
 Vierzon (Le carrosse de), 778.
 Vieux-Colombier (Rue du), 115, 471.
 Vif argent, 299.
 Vigarani, décorateur, 247.
 Vigeant, maître d'armes, 35.
 Vigiles, 259, 261 et suiv., 338, 339, 503. — Voy. Veilles.
 Vignerons (Guillaume), coutelier, 403.
 Vignerot (Armand de), 77.
 Vigne (Pêches de), 749.

- Vignes (Laboureurs de), 417.
 — (Pierre des), relieur, 48, 617.
 — (Tailleurs de), 679.
 Vigneul-Marville (Bonaventure d'Argonne), cité, 116, 171, 516, 517, 551.
 Vigo (emplâtre de), 656.
 Vigogne (Laine de), 251.
 Vigognes (Chapeaux), 142.
 Vigor (Saint), patron de Marly-le-Chastel, 605.
 Vilain (Abbé), 42, 201.
 — mercier, 690.
 Villayer (Renouard de), académicien, 46, 183.
 Ville-d'Avray (Sources de), 279.
 Villebrequins, 671.
 Villedo (Rue), 245.
 Villefranche, près de Lyon, (Voiture pour), 779.
 Villejuif, 371.
 Villeloup, près de Troyes, 84.
 Villémin (Le s'), et les ramoneurs, 613.
 Villeneuve (Arnauld de), médecin, 265.
 — (Guillaume de la), 748 et passim.
 — (M^{me}), cartomancienne, 130.
 — sur Gravois (Quartier de), 486.
 — la Guyard (Voiture pour), 779.
 — le-Roi (Chableur de), 133.
 — (Voiture pour), 779.
 — Saint-Georges, 556, 738.
 Villermé, obtient le privilège des brancards, 735.
 Villerox (Manufacture de porcelaine à), 583.
 — (Duc de), et les chiens de la chambre, 367.
 Villers-Cotterets, origine de ce nom, 218.
 — (Forêt de), 340.
 Villette (Ramoneurs de), 613.
 Villette (Ordures à la), 302, 467.
 Villiers, comédien et auteur dramatique, 614.
 — (François), conventionnel, 78.
 — (Pierre de), duvetier, 226, 472.
 Villiers-le-Bel (Dentelles de), 87.
 Villon (Fr.), 145, 152, 275, 729.
 Vilmorin (Andrieux), grainier, 368.
 Vin (Commerce du), 731 et suiv.
 — (Criage du), 234, 237.
 — (Déchargement du), 246, 247.
 — (Eau de), 265. — Voy. Eau de vie.
 — des environs de Paris, 532.
 — (Goût du), collation, 367.
 — le Roi (Rue du), 732.
 — du varlet, pourboire, 770.
 — (Vendeurs-contrôleurs de), 724.
 — (Vente du), 66.
 Vinaigres (Fabrication et vente des), 138, 265.
 — (Jaugrage des), 407.
 — de santé, 731.
 Vinaigrettes, voitures, 112, 739.
 Vincennes, 299.
 — (Chaises percées à), 427.
 — (Château de), 404.
 — (Concierge de), 190.
 — (Faisanderie de), 318.
 — (Geôliers de), 362.
 — (Gouverneur de), 190.
 — (Horloge de), 387.
 Vincennes (Jeu de paume à), 553, 587.
 — (Lapins de), 555, 764.
 — (Ménageries de), 17, 18, 182.
 — (Merciers sur la route de), 479.
 — (Pépinière royale de), 562.
 — (Manufacture de porcelaine à), 583.
 — (Renardiers à), 619.
 — (Tonneleur à), 700.
 — (Voiture pour), 706, 779.
 — (Volière du roi à), 373.
 Vincent, calligraphe, 287.
 — perruquier, 565.
 — poissonnier, 671.
 — (Saint), patron de l'abbaye Saint-Germain des Prés, 100; — de la corporation des fourreurs, 343; et de celle des vigneron, 731.
 Vincent de Saint-Ange, maître d'armes, 35.
 Vingtain (Draps), 274.
 Vingt-Soulz (Jehan), crieur de corps, 234.
 Viole (Faiseurs de), 733.
 — (Maîtres de), 140, 496, 497.
 — (Pardessus de), 496.
 Violet, couleur, 220.
 — deuil des rois, 259.
 Violette (Bois de), 256, 670.
 — (Poudre de), 546.
 — (Roman de la), 164.
 — (Rue de la), 673, 720.
 Violle (Emmanuel), marchand de tabac, 666.
 Violoncelle ou tiorbe, 496.
 Violons, 38, 733.
 — du cabinet du roi, 402, 497.
 — de la chambre du roi, 402.
 — (Dessus de), 497.
 — (Maîtres de), 496.
 — (Roi des), 401.
 Viorne (Bois de), 33.
 Vipères (Pilules de), 714.
 — sèches, pour drogues, 656.
 Vipérine, plante, 50.
 Vireton, trait de l'arbalète, 32.
 Virgile (Le) d'Asper, manuscrit palimpseste, 545.
 — était chassieux, 689.
 Viroflay (Les malades de) au Val de Gallie, 575.
 Viroles de couteaux, 284.
 — pour gaines, 353, 733.
 Visagère, partie du chaperon, 146.
 Vis-à-vis, voitures, 739.
 Visé (Donneau de), auteur dramatique, 347.
 Visitation (Dames de la), 461.
 — Ont droit de justice, 363.
 Visites des jurés, 67, 70, 215, 228, 291, 292 et passim.
 Visme (De), directeur de l'Opéra, 576.
 Vital (Orderic), 201.
 — de Primhac, grand chantre de Notre-Dame, 453.
 Vitraux, 121.
 Vitres, 733.
 — (Toile cirée en guise de), 696.
 Vitry (Carrières de), 127.
 — (Duc de), séduit M^{lle} de Gerchy, 627.
 — (Jacques de), 328.
 Vivet, petit poisson, 748.
 Vivien, lampiste, 423.
 — sergent de Philippe d'Artois, 672.
 Viviers (Michel de), tabletier, 204.
 Voie, de bois, 87.
 — de charbon, 149.
 — de plâtre, 573.
 Voiles, objets de toilette, 145, 506, 647.
 Voiries, 302.
 Voisin (M^{lle}), tient une maison de santé, 450.
 Voiture (Carrosses de), 737.
 — (Le poète), 115, 530.
 Voix (Les) dans la musique du roi, 497.
 Volaille (Marché à la), 61.
 Volailles cuites, 594.
 — (Gaveurs de), 361.
 — (Vendeurs de), 594, 616, 724.
 Volant, horloger, 7.
 Volantes (Chaises), 737.
 Volants, jouets, 94, 243, 410, 551.
 Volerie du cabinet (Maître de la), 460.
 Volières, 121.
 — fabriquées par les épingliers, 121, 308, 515.
 — du Louvre, 368.
 — des maisons royales, 373.
 — du roi, 515.
 Volney, philosophe, 117.
 Volaire, 117, 119, 231, 279.
 — sur les annonces, 606.
 — sa canne, 123.
 — et les édits de 1776, 294.
 — et la faïence, 318.
 — et les jarretières, 407.
 — et le magasin du Petit-Dunkerque, 567.
 — sa silhouette, 645.
 Voltige, 4.
 Vouet (Simon), fournit un tableau à l'église Notre-Dame, 526.
 Vouge, épieu, 42, 63, 340.
 Voulgis (B. de), juré crieur, 235.
 Voyage (Sacs de), 625.
 Voyages (Articles de), 740.
 Voyer de Paris (Redevances payées au), 549, 740.
 Vrac (Harengs en), 542.
 Vrilles, 376, 671, 741.
 Vrillière (Eau de M^{me} de la), contre les maux de dents, 511.
 Vuitry (A.), économiste, 622.
 Vulson de la Colombière, 268.

W

- Wailly (N. de), sur les anciennes monnaies, 674.
 — sur les tablettes à écrire, 669v
 Walckenaer (Baron), 58.
 Warée (B.), 561.
 Warin (Jean), tailleur général des monnaies, 678.
 Wasselin de Gand, le plus riche bourgeois de Paris en 1313, 674.
 Watel ou Vatel, maître d'hôtel, 455, 596.
 Weiss (Charles), cité, 251, 292.
 Weltres, fabricant de serinnettes, 639.
 Wentzel (T.-J.), fleuriste, 331.
 Wille (J.-G.), graveur, 311.
 Winslow, anatomiste, 217.
 Wiskys, voitures, 739.

Wistace. Voy. Eustache.
 Wolf (Jean), fonde une manu-
 facture de toiles, 697.
 Woodward, fabricant de bleu de
 Prusse, 87.
 Wourst, voiture, 739.

X

Xaintrailles. Voy. Saintrailles.
 Xylographie, 369.

Y

Yeux (Taies des), 265.
 Ymage (Rue de l'), 673.
 Ymbert, tailleur de l'évêque de
 Paris, 676.
 Ynde, bleu de ciel, 219, 398.
 Yonne (Bois de l'), 87.
 Young (Arthur), cité, 427.
 Ypres (Commerçants d'), 430,
 752.
 — (Serge d'), 639.
 Ysabel, commanderesse, 113.
 Ysernia (Andreas de), 214.

Yve le Breton, maître des
 crieurs, 234.
 Yvette (Pavés de l'), 554.

Z

Zacharie (Rue), 397, 673.
 Zamet (Hôtel de), 58.
 Zante (Raisins secs de), 613.
 Zatonny (Etoffe de soie, 651.
 Zédoaire, plante, 18.
 Zodiaque, 49.
 Zône (Hôtel), lieu privilégié, 602.
 Zumbo (Gactano), modeleur, 116.



